PNEUMATOLOGIE.

DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

J'.-E'. DE MIRVILLE

TOME DEUXIÈME



 Tous les dieux des nations sont de paueres esprits (Élilim), mais le Seigneur (Élohim) a fait le ciel et la terra.

(Psaume xcv, v. 5.)

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCHURS DES PAITS DE L'ÉBE ACTUELLE

1/1

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

1863

B15-54

TABLE SOMMAIRE

DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME

FORMANT LE TONE PREMIER

DES MANIFESTATIONS HISTORIOUES.

PREMIÈRE PARTIE

IMPORTANCE DE LA QUESTION.

INTRODUCTION,	ou Réponse	à MM.	Renan,	Littré,	Maury,	Figuier,	etc.,
et aux spirites	s modernes.						. XI

CHAPITRE 1.

IMPORTANCE COSMOLOGIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

- § II. Le télescope des sens et le télescope de l'âme. Esprit moderne, génie antique. L'infini matériel conquis et l'infini spirituel perdu. Conséquences cosmologiques du moindre phénomène spirite. Rentrée prochaine de l'astronomie dans la théodicée. Esprits indérangeables de M. Reynaud. Grande revanche philosophique. . . . 8

§ III. — Le Cosmos du baron de Humboldt. — Les Fonces! base de toute discussion. — Grove et sa physique réactionnaire. — Plus de finides impondérables. — Hiérarchie de ces forces. — « L'astronomie débouchant à son tour dans la théodicée, » suivant M. Reynaud. . . . 47

CHAPITRE II.

IMPORTANCE HISTORIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

§ 1. - État de la question et de la critique en général. - Les deux mé-

		thodes, a priori et a posteriori. — Seion i esprit ancien, « le fait existe,
		donc il se peut; » suivant l'esprit moderne, « le fait ne se peut, donc
		il n'est pas. » - N'émoussons pas les armes dont nous devons nous
		servir L'Écriture n'est pas tout La légende plus vraie que
		l'histoire (selon Augustin Thierry) Les historiens termites. 33
9	11.	- Débuts embarrassés de la critique française à propos de l'origine
		des cultes Lourdeurs de Bayle et légèretés de Fontenelle La
		certitude historique à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
		- Inextricable imbroglio Maladresses de la théologie académi-
		cienne
\$	111	. — Dernier mot de la critique allemande. — Folies et collisions
		germaniques Rationalistes et mythologues Toujours le même
		obstacle
3	IV.	Dernier mot de l'incroyance anglaise Succession de Bacon,
		Hobbes, Bolingbroke, Hume, etc., recueillie et liquidée ces jours-ci
		dans Essays and Reviews par les soins de M. Temple, chapelain
		ordinaire de la reine et futur évêque de Londres Grand scandale
		et grand péril

gnault, Quinet, Renan, Littré, Salverte, Maury, Fi	iguier, etc	. —	École
nébuleuse Philosophie de la philosophie cont	raire		. 78

APPENDICE A. — « UN SPÉCIMEN DE CRITIQUE DÉSESPÉRÉE, — OU LES

PREMIERS JOURS DE ROME ÉCLAIR S PAR LES NOTRES, » — Le merveilleux romain. — Les impossibilités aplanies. — Rome et ses destins
prédits. — Rome et ses statues volages. — Rome et les fulguriteurs
étrusques. — Numa, Castor et Pollux. — Les invasions Lemurales. 94

CHAPITRE III.

IMPORTANCE THÉOPHILOSOPHIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

9	I.	- Portée théophilosophique L'échelle des êtres Orphée, Pindare,
		Empédocle, Pythagore, renvoyés à l'école par tous les écoliers modernes.
		- Toute l'histoire du spiritisme ancien et moderne en quelques pages.
		- Opposition antique reléguée dans trois sectes, les cyniques, les
		épicuriens et les sadducéens Aristote et Platon Éclectisme
		alexandrin. — Le moyen âge et sa méthode. — La Réforme. — Le xviii* et le xix* siècle retournant à la magie. — Le catholicisme répondant à toutes ces philosophies : « Le mal n'a pas d'autre origine que le malin. »
8	П.	- Portée psychologique Psycholâtrie moderne Une grande
		question du jour résolue par Jamblique Éclectisme parisien
		Les disciples ne comprenant plus leurs maltres
8	Ш	. — L'ange gardien confondu avec l'âme. — Deux mots encore sur So- crate et M. le docteur Lélut. — Intuition. — Pressentiments, prémoni- tions, anecdotes. — La droite et la gauche. — L'ange gardien selon la
		Bible

§ IV.	- L'ange gardien expulsé par la science Saint Michel et sa fête
	- L'ange est, dit-on, un phénomène subjectif M. Reynaud l
	regrette tant, sans y croire, qu'il reproche à l'Église sa prudence à ce
	égard Commencement de réclamations à l'étranger, en faveur de
	l'Ange gardien et des Esprits

CHAPITRE IV.

IMPORTANCE MÉDICALE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

§ I	- Exceptions médicales Esprits frappeurs, et s'atistiques d'hô-
	pitaux Témoignages des vieux maîtres, Ambroise Paré, Sennert,
1	Fernel, etc
§ II	- Les deux chorées, discussion toute récente à l'Académie de méde-
	cine. — Distinction accordée. — Brochure de Roth. — Invasion des
1	knockings et des rappings dans une chorée qu'il soigne et décrit
1	l les attribue à une contraction musculaire insaisissable Les doc-
	eurs Roth et Marc ne peuvent absolument rien deviner, bien qu'ils
	constatent que les bruits répondent avec esprit, et qu'il y a seconde
1	уме
0	- Morzine, ou cent possédées dans un village Rapports divers.
	 Détails prodigieux attestés par le médecin du lieu, par des ecclé-
8	siastiques et des laïques venus pour constater leur fausseté 213 °
APPE	NDICE B. — « Examen d'un autre rapport médical sur morzine. »
]	De trois explications l'auteur choisit celle qu'il déclare mauvaise, et
1	rejette la seule possible, sous prétexte qu'elle n'est plus discutable
	aujourd'hui
-	

- Causes et forces occultes. - Le fléau divin des anciens. - Satellites de la peste. - Spectres et flèches pestifères. - Hiéroglyphes de la peste. - La Bible et les fléaux. - Forces intelligentes préposées à la direction générale de la flagellation publique. - Prophylaxie morale et hygiénique des fléaux. - RÉCAPITULATION. 251

DEUXIÈME PARTIE

GENESE ET TRADITIONS PRIMITIVES SUR LES DEUX CHUTES. ANGÉLIQUE ET HUMAINE.

CHAPITRE V.

DES ESPRITS AVANT LA CHUTE

DE L'HOMME, ETC.
§ I. — Dieu ou le lui des Forces. — Les Esprits. — Magnificence des
expressions bibliques. — Prétendus mutisme et mythisme de Moïse. —
Impossibilité de l'emprunt judéo-mazdéen Les scribes de Rham-
sès II prenant la défense de Moïse contre ses ennemis de Berlin et de
Paris
A
§ II. — Date de la création des Esprits. — L'ornement des cieux (ornatus)
substitué par la Vulgate au mot hébreu (tsaba, armée) Tsaba,
association angélique et sidérale Création des Esprits, époque
indéfinie Double création simultanée (spiritualem ac mun-
danam)
§ III. — Véritable rang des Esprits dans la création génésiaque. — Unité
de Dieu et multiplicité des dieux L'Académie s'y perd Moïse,
accusé tout à l'heure de mutisme à l'égard des Esprits, est accusé
maintenant d'en avoir parlé beaucoup trop Monothéisme et poly-
théisme

CHAPITRE VI.

DES ESPRITS PENDANT LA CHUTE

§ I. — Topographie d'Éden. — Marco-Po'o plus exact que Voltaire. — Un

OU PREMIÈRE SCÈNE DE HAUTE MAGIE HUMANITAIRE.

	dernier mo	t sur	le <i>Pro</i>	méthée	d'Es	schyle.	— Jup	iter-	Sata	an pr	oph	étis	ant
	sa propre e	expuls	ion pa	r le fils	s de	la femi	me					. :	369
8 II.	- Chapitr	e II d	e la G	enèse.	— L	s deux	arbres	, de	la	gnose	et	de	l'a-
§ II.	— Chapitr									_			

§ III. — Le serpent. — Les dieux, selon Creuzer, « choisissant toujours occupant leurs emblèmes. »	
§ IV. — Éloquence du serpent. — Première scène de haute magie human taire. — Facultés adamiques et somnambulisme moderne. — Lucidit profane et verdict. — Déportation et promesse. — Les vêtements d peau	té
§ V. — La chute devant la science moderne. — Philosophie de ce gran drame	
APPENDICE F. — « Spontanéité du langage humain ou deux miragle au choix. »	
APPENDICE G. — «SERPENTS SACRÉS ET DRAGONS TRADITIONNELS.». 42	2
ADDENDICE H _ a Evancieure pu pantèue :	3

PIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME FORMANT LE TOME PREMIER DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

ERRATA DE CE VOLUME

Page	33,	au so	mmaire	au lieu de :	donc il se perd,	lisez:	done il se peut.
-	47,	ligne	26, at	lieu de :	vous vous trompez,		vous nous trompez.
_	111	_	11		qui ne nous aide,	_	qui ne nous aident.
_	122	_	15	-	lorsqu'on suivra,	_	lorsqu'on suit.
-	127	_	21		asscoir la science,	_	la sienne.
_	137	***	23		gul va recevant,	_	qui va recevoir.
-	138	-	28	_	contraires,	_	conformes.
-	160		26	_	sa perfection.	_	réalisation.
	170		10		l'auteur de raison pure,	****	de la raison pure.
	213	_	2		l'intéoririté,		l'intériorité.
_	238	_	75	_	peuvent être,		ne peuvent être.
_	303	-	_		pour nous.	_	pour ces Messieurs.
							disioindra

INTRODUCTION

I

BUT ET BAISONS DE CET OUVRAGE

Beaucoup de personnes peut-être vont s'alarmer de la résurrection d'un ennemi dont elles avaient béni la mort; nous leur devons quelques mots d'explication.

D'abord, il ne s'agit plus exclusivement d'ennemis à conjurer; désormais les vrais consolateurs ne nous feront plus défaut, puisque sous ce titre d'Espairs nous allons réunir toutes les porces surintellicentes, divines, angéliques, démoniaques et surhumaines (ou manales).

Les dimensions d'un tel cadre sont donc en rapport avec les dimensions du sujet, puisque c'est l'invisible toutentier, autrement dit l'infini spirituel qui va s'y trouver renfermé.

Toutefois, comme dans l'antiquité profane toute la terre, sauf l'héritage réservé, appartenait à l'ennemi, c'est encore lui qui obtiendra le plus souvent la parole; c'est encore dans ses rangs que nous serons forcé de rechercher les ancêtres, l'aristocratie primitive et princière de ces phalanges dégénérées, dont nous n'avons combattu que les misérables satellites dans notre campagne spiritique de 1853 : or cette campagne n'est pas tellement ensevelie dans l'oubli que l'on doive à tout jamais y renfermer avec elle et son histoire et les hauts enseignements qui, selon nous, en découlent. Avant donc de recommencer les hostilités, il est indispensable de bien se rappeler la position des deux camps et d'en causer paisiblement.

Qu'on veuille donc bien nous permettre l'évocation d'un souvenir

personnel et familier dont nous garantissons la plus complète exactitude.

Il y a cinq ou six ans, un de nos amis entrait un jour chez un membre de l'Institut que nous appellerons M, N***, et lui disait : « Vous me voyez, mon cher ami, plus préoccupé que jamais des récits qui depuis quelque temps bouleversent ma raison, et c'est vous que je choisis pour la tranquilliser; voyons, vous êtes honnête homme, soyez donc bien franc avec moi, et dites-moi ce que vous pensez, au sin fond de votre conscience, des phénomènes spirites et de la question des esprits? » L'académicien, comprenant tout le sérieux et en même temps toute la délicatesse de l'interrogation, fronça le sourcil, réfléchit un moment, puis (après avoir bien poussé toutes les portes): « Voyons, dit-il, qui prétendez-vous consulter en ce moment? Est-ce N***, l'historien, ou bien M. N***, tout simplement l'honnête homme? Si c'est N***, l'historien (ici la voix s'élève), ai-je donc besoin de vous dire, mon bon ami, que votre question me fait pitié, et que, pour ma part, je ne connais pas de sottise plus digne d'être clouée au pilori de la science et du bon sens public? - A la bonne heure, vous me faites du bien, vous. Oh! je n'ignorais pas à qui je m'adressais, et jamais je ne vous ai confondu... - Doucement, doucement, mon bon ami, vous êtes trop vif; fermez donc mieux la porte, s'il vous plait, et écoutez-moi bien. Vous rappelez-vous certain personnage de Molière cumulant deux professions fort diverses, et changeant de costume chaque fois que les injonctions du maître se rapportent à l'une ou à l'autre? Eh bien, mon cher ami, je me trouve un peu dans la même position que ce personnage. Vons l'avoueraije? en ce moment, et à l'égard de ces faits, je sens en moi deux hommes, l'homme officiel et l'homme privé... Le premier, vous venez de l'entendre; quant au second, vous pensez bien qu'il ne s'est guère soucié de se compromettre en s'en allant bourgeoisement (sic) constater par lui-même; mais certaines personnes dont il lui est absolument impossible de récuser le témoignage lui ont certifié de telles aventures, elles lui en ont fourni de telles preuves, qu'elles l'ont plongé comme vous dans le plus mortel embarras. Vous me connaissez trop bien pour penser un moment que j'en conclue quelque chose... Mais enfin, tout ce que je puis vous dire, mon cher ami, c'est que cette question-là, voyez-vous, nous serons forcés de la reprendre un jour ou l'autre, car il ne faut pas se faire illusion (ici l'on ne parle plus qu'à demi-voix), si nous l'avons éconduite, nous ne l'avons pas jugée, et toutes ces histoires de revenants pourraient fort bien... revenir à leur tour. Et alors, vous m'entendez : « IL PAUDRA VOIR. » - Et quand vous aurez vu, mon ami, que ferez-vous? — Ah! il sera toujours temps alors de se rejeter sur l'étroitesse de la question, et de demander : « A QUOI BON? » Car, après tout, nous ne sommes pas de l'Académie des sciences cocultes,... nous. » A ces mots, le questionneur, suffisamment édifié, s'élança vers la porte et prit congé dans ces termes : « le vous remercie de votre franchise, monsieur, mais je vais la dépasser, retenez bien mes paroles; votre il faudra voir est pour moi synonyme de « j'ai beaucoup trop vu, » et quand vous demanderez à quoi bon? on pourra vous répondre : A briser tout ce que vous àvez élevé depuis deux siècles sur les débris de cette vérité, et par conséquent à relever complétement ce que vous brisez tous les jours au nom de la même négation... Bonsoir I »

Eh bien! nous en sommes tonjours là, et pour notre part, nous venons tout simplement reprendre le dialogue au point précis où nos deux causeurs l'ont laissé; muis nous ne nous faisons pas illusion : lorsqu'on achève une phrase commencée depuis sept aus, on s'expose à rappeler un peu trop la conversation de ces deux Anglais, dont l'un disait à la porte de Rome : « Voilà un beau pays; » et dont l'autre répoudit en descendant à Naples : « Oui, et magnifiquement cultivé. » Aussi, pour prévenir une assimilation si fâcheuse, nous sentons qu'il faut des raisons tout autres que « le désir de causer, » en un mot, des raisons péremptoires. Dieu veuille maintenant que les nôtres ne paraissent pas trop sérieuses!

La première devrait suffire, en vérité. Quand, vers cette même époque, nous eûmes prophétisé, sans la moindre inspiration, il est vrai, mais cependant deux années à l'avance, le débarquement prochain et tout le programme de ces prétendues facultés; quand nous eûmes salué ces « électricités railleuses » de leur véritable nom que tout le monde ignorait, nous voulûmes aussi donner notre programme, c'est-à-dire que nous nous engageàmes à tirer de ces phénomènes tout cet enchalnement de hauts enseignements philosophiques, théologiques, scientiques, historiques et sociaux qu'ils portaient dans leur sein, et devant l'immense portée desquels le R. P. Ventura s'était un jour écrié: « Voici le plus grand événement du siècle! » Or, programme oblige, et comme beaucoup de nos lecteurs veulent bien, depuis plusieurs années, réclamer l'accomplissement de celui-ci, l'honneur seul nous obligerait à livrer ce travail, dût cet honneur paraître à beaucoup un véritable déshonneur.

Notre seconde raison consiste dans les encouragements que nous et nos amis avons eu le bonheur de recevoir des autorités les plus vénérables à nos yeux, et particulièrement de la plus auguste de toutes. Bien des catholiques, qui en sont encore à chercher et à comprendre le hut de nos travaux, s'étonneront plus que jamais d'une semblable assertion: mais s'ils s'étaient donné la peine d'étudier la lettre et l'esprit de tous les mandements de nos évêques, et de suivre avec attention l'heureux effet de leurs prohibitions sur tous les véritables catholiques, ils ne se seraient pas scandalisés d'entendre un de ces pasteurs « remercier publiquement les laïques dont les travaux ont éclairé la question ¹. »

Que tout ceci ne reste consigné, bien entendu, que pour l'honneur de la cause et pour l'encouragement des incompris découragés.

Nous avons, hélas! une troisième raison, et celle-ci résout à elle seule le problème que nous posions tout à l'heure, car elle dérive du progrès toujours croissant de la doctrine proscrite, parmi tous ceux qui ne s'inquiètent pas des mandements. Ce progrès, on ne l'aperçoit guère, il est vrai; parce que les expériences ont déserté les salons, on ne se met plus en peine de savoir si l'expérimentation réelle et sérieuse n'a pas gagné en profondeur tout ce qu'elle paraissait perdre en surface. Nos esprits légers ne peuvent donc se douter que, plus inexplicable mille fois dans sa disparition subite que dans son invasion même, cette frénésie, de générale et publique qu'elle était dans les premières années, est devenue privée, secrète, mystique, et, grâce aux folles dénégations de la science, infiniment moins guérissable qu'elle ne l'était dans le principe. Tout fanatisme, en effet, se développe en raison de l'injustice, et toute conversion se roidit contre un prédicateur qui ment à l'évidence. Aussi plus que jamais l'épidémie subsiste-t-elle avec tous ses dangers; nous en verrons les fruits, nous en lirons les œuvres, nous en compterons les victimes, et nous nous assurerons que, si jamais erreur ne fut plus séduisante en théorie, jamais illusion ne fut plus désastreuse en pratique.

Enfin notre dernière raison, c'est que la prophétie de notre académicien de tout à l'heure ne s'est pas fait attendre, que la question est reprise tous les jours, et que malgré son « il faudra voir » on paraît plus que jamais décidé dans la philosophie et dans la science, tout en en parlant beaucoup, à dire « IL NE FAUT RIEN VOIR. »

Commençons par la philosophie.

^{4.} Entre autres seu Mª l'évêque de Marseille. On peut encore relire la série d'articles de la Civilla cattolica, reproduits par l'Univers en 1856, ceux des Annales catholiques de Genève, de Berlin, de Munich, etc.; et, pour peu qu'ils le désirent, nous pourrions, nons le répétons, produire aux étonnés un témoignage particulièrement confidentiel qui vaut à lui seul tous les autres.

Ħ

REPRISE DE LA OUESTION PAR LA PHILOSOPHIE

Cette prise au sérieux est bien facile à constater; il suffit de jeter un coup d'œil, non-seulement sur les livres, mais sur les revues et journaux de notre année courante. A peine en citerait-on un seul qui n'ait, depuis quelques mois, abordé dans un sens ou dans un autre cette question fornidable. Plus que jamais le roman s'en nourrit, le théâtre la ravit au roman, la science la persifle et la chaire la condamne. Quant à la politique, nous saurons un jour le parti qu'elle sait en tirer, la solidarité qui les enchaîne et les fruits qu'elles produisent.

Une question sur laquelle on dit tant de choses en si peu de jours peut faire la morte, mais ne l'est assurément pas. Pourquoi donc nous serait-il interdit de surveiller son sommeil, ne fût-ce que pour mieux conjurer les trahisons du réveil?

Parmi ces princes de la philosophie qui, dans un tout autre intérêt, et tout en la traitant de chimère, surveillent avec nous cette ennemie, M. Renan figurait hier encore au premier rang. Le monde va pouvoir enfin s'en assurer : ce n'est pas uniquement le surnaturel et le miracle divins que la philosophie persiste à poursuivre, elle se montre au moins aussi sévère pour le fait occulte, merveilleux, surhumain. A ses yeux, et certes elle a raison, il y a corrélation et solidarité parfaites entre ces deux variétés d'un même ordre de faits. Dans cette grande croisade contre toute espèce d'agents supérieurs à l'humanité, nul n'a le droit de séparer les deux mystiques, les deux cités, les deux ennemis : « Connaître Dieu, disait Tertullien, c'est

4. On pourrait, et toujours sans remonter à l'année précédente, consulter, dans la Revue des Deux Mondes du 45 janvier 1862, l'article de M. Paul de Rémusat: « Le miracle autrefois et aujourd'hui; » dans la Revue britannique: « Une singulière histoire; » dans la Revue du Monde catholique, du 10 févier: « Du satanisme dans le spiritisme; » dans la Revue du mouvement catholique: « Du Magnétisme et du Spiritisme suivant la théologie: » dans la Revue contemporaine, 15 lévrier: « De la sorcellerie, et de la possession démoniaque; » dans les Études religieuses: « Les communications d'outretombe; « dans l'Art médical: « Une Réponse à M. Dechambre sur le spiritisme, » etc., etc.

connaître en même temps les artifices du démon. » — « Pas de Satan, pas de Sauveur, » répétait Voltaire à son tour. Ainsi donc, sous ce rapport, M. Renan parle d'or. Écoutons et pesons bien surtout ses dernières paroles!

« Le principe essentiel de la science, c'est de faire abstraction du surnaturel. Aucun fait ne prouve qu'il y ait une force supérieure a L'HOMME, intervenant par des actions particulières dans le tissu des phénomènes du monde. En d'autres termes, il n'y pas un seul cas de miracle PROUVÉ... M. Littré l'a dit excellemment : « Une expérience QUE RIEN N'EST JAMAIS VENU CONTREDIRE à enseigné à l'âge moderne que tout ce qui se racontait de miraculeux avait constamment son origine dans l'imagination qui se frappe et dans l'ignorance des lois naturelles. Jamais, sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé SUT SES PIECES ;... JAMAIS, DANS LES PLAINES DE L'AIR, AUX YEUX DES PHYSI-CIENS. UN CORPS PESANT NE S'EST ÉLEVÉ CONTRE LES LOIS DE LA PESANTEUR:... JAMAIS aucune intervention surnaturelle n'a rendu LE FEU SANS CHA-LEUR; JAMAIS les magnétiseurs, les thaumaturges de nos jours, n'ont accepté les expériences académiques. Les sciences historiques ne diffèrent en rien, par la méthode, des sciences physiques et mathématiques; elles supposent qu'aucun agent surnaturel ne vient troubler la marche de l'humanité, et qu'il n'y a pas d'être supérieur a L'homme auguel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite matérielle de l'univers 2. »

Et voyez comme tout s'enchaîne sous la plume de M. Renan! de ce qu'on n'a jamais vu une pierre remonter dans les airs, de ce que Rollin ne croit pas aux prudiges racontés par Tite-Live, et de ce que les miracles permanents des temples de la Grèce, rapportés par Pausanias, sont universellement regardés comme des fables, il conclut que « ce qui s'est passé sous Auguste et Tibère, et nous savons ce que c'est, doit être soumis aux mêmes lois. »

Quant à nous, nous acceptons pleinement cette logique et sans accorder, bien entendu, le même poids à tous les témoignages, le premier but de cet ouvrage est de restaurer une des faces de l'histoire universelle, imprudemment et illogiquement mutilée par ceux-là mêmes qui lui devaient le plus de respect. M. Renan a parfaitement rais n d'affirmer « qu'il ne rencontre guère d'adversaires assez osés pour défendre le surnaturel autrement qu'en thèse générale et en fuyant... » — « Le surnaturel, ajoute-t-il, est devenu comme une tache

^{4.} Voir la Chaire d'hébreu au Collége de France (1862).

^{2.} Id., ibid.

originelle dont on a honte; les personnes même les plus religieuses n'en veulent plus qu'un minimum; on cherche à faire sa part aussi petite que possible; on la cache dans les recoins du passé,... etc. » (P. 29.)

Cette peinture est d'une vérité saisissante, et, pour notre part, nous l'applaudissons des deux mains. Il est donc grand temps, nous le croyons, de saisir, s'il se peut, le taureau par les cornes. et de montrer à nos adversaires le surhumain très-solidement installé à toutes les heures et dans toutes les contrées de l'histoire, comme dans toutes les annales de la cosmologie, de la médecine et de la philosophie. Il est temps de réhabiliter tous nos grands et autiques historiens, à l'aide des Freret, des Le Clerc, des Le Bas et de M. Littré lui-même, de réhabiliter la légende à l'aide de Thierry, les feux sans chaleur à l'aide des aveux d'Arago, la pierre qui remonte dans les airs à l'aide de M. Babinet, les interventions capricieuses et surintelligentes de la foudre à l'aide du savant docteur Boudin, etc., etc.; en un mot de prouver à M. Renan, tout en suivant pas à pas son programme, que dans les annales de la science et de la philosophie le mot jamais cède trop souvent la place au mot toujours pour que le sage se permette de le prononcer souvent.

Toutefois, nous le savons bien, nous sommes condamné à essuyer bien longtemps encore le feu de trois batteries bien redoutables en apparence. Ces trois batteries s'appellent: — démonstrations scientifiques, — décisions académiques, — inviolabilité de toutes les lois naturelles. De l'enlèvement de ces trois batteries, nous dit-on, dépend tout l'avenir du surhumain d'abord et du surnaturel ensuite. Nous y emploierons donc toutes nos forces, pendant tout le cours de cet ouvrage.

En attendant, nous avons trop l'horreur des lieux communs pour perdre ici notre temps à soutenir la puérilité des démonstrations scientifiques pour l'établissement de faits matériels que dix personnes, et à plus forte raison dix mille, ont pu très-bien voir et très-bien observer; quant à la fixité des décisions académiques, nous ferions rire tout le monde, et les savants plus que les autres, en soutenant ou la clairvoyance d'un sénat qui ne voit jamais que le dernier, ou l'infail-libilité d'un tribunal dont chaque membre cherche à bien établir la faillibilité de son voisin. Nous laisserons donc ces deux batteries s'éteindre d'elles-nuèmes et par l'abus malheureux de leurs propres feux. Quant à la troisième, la seule véritablement redoutable à nos yeux, nous nous voyons forcé de lui consacrer quelques lignes.

111

INVIOLABILITÉ DE TOUTES LES LOIS NATURELLES

« Jamais d'intervention dans la marche des astres. - Jamais de feu sans chaleur. - Jamais de pierres remontant dans les airs. »

lci, nous en convenons, toutes les conditions du succès paraissent être, à première vue, contre nous, puisqu'on nous représente comme des calomniateurs de la nature, l'accusant de caprice ou de versatilité dans ses lois. Formulée dans ces termes, notre thèse, il est vrai, aurait un faux air de blasphème ou plutôt constituerait un véritable crime de lèse-institutions divines.

M. Renan a donc raison. Peu de miraçles égalent en majesté ceux que leur permanence seule empêche d'appeler miracles : que pourrait admirer celui qui resternit froid devant cet écrasant spectacle de globes et de mondes éternellement fidèles à leurs orbites primitives, flottes innombrables, gigantesques, se croisant en tous sens dans leurs millions de sillages, et néanmoins se maintenant, sans boussole et sans fanaux, à l'abri de toute rencontre, de tout choc, de tout désastre?...

C'est en parlant de ces colosses voyageurs, que l'Esprit-Saint a pu dire : « Aucun d'eux, pendant l'éternité, ne pressa et ne dérangea jamais son voisin 1. » C'est donc une vérité; mais pouvons-nous être aussi certains que cette organisation sublime puisse se passer à tout iamais des interventions de son auteur, ou que cet auteur ne puisse jamais prescrire à d'autres volontés que la sienne d'agir exceptionnellement et surnaturellement sur ces lois naturellement invariables? Ce droit, on le lui refuse; cette possibilité, on la déclare impossible. « L'univers, dit-on, s'arrêterait et se briserait à l'instant. »

On pense bien que nous n'essayerons pas de répondre en peu de minutes à un argument qui exigerait un volume. Bornons-nous donc, comme exemple, au signalement d'une seule difficulté qui, dès le début, se dresse devant nous et nous paraît du premier ordre. La voici telle qu'elle nous semble résulter des meilleurs enseignements.

Interventions sidérales! Soit que nos savants matérialistes attribuent la première rotation sidérale à un hasard intercosmique, ou

^{1.} Ecclésiaste, ch. v, v. 28.

bien au développement spontané de forces premières et latentes, soit qu'un peu moins athées ils veuillent bien permettre au Créateur une impulsion primitive donnée une fois pour toutes, tous prétendent en rester là, et, comme nous venons de le voir, nous défendent à tout prix jusqu'au simple soupçon d'une intervention supérieure quelconque. Le monde est ainsi fait, défense à Dieu d'y retoucher: « sit ut est aut non sit \(^1\).

Mais en même temps, voyez l'inconséquence! ils enseignent sur tous les tons, ils gravent en tête de tous leurs traités de dynamique cet axiome incontesté que : « tout corps en mouvement tend sans cesse à son repos s'il n'est constamment sollicité par une porce supérieure. »

Ainsi donc, d'une part, le mouvement perpétuel passe si bien pour être une chimère, que l'Académie des sciences brûle immédiatement tous les mémoires qui lui sont remis à ce sujet, et, de l'autre, elle vous présente un mouvement qui, pour beaucoup de ses membres, n'a iamais commencé et ne finira iamais *2.

Impossibilité théorique d'un mouvement toujours le même, et impossibilité pratique de sa rénovation nécessaire! Il y a là, ce nous semble, deux mots ou plutôt deux lois qui, selon l'ancienne expression, *jurent* en se rencontrant ensemble.

A moins qu'on ne nous objecte ces leviers supérieurs qui, dans un grand nombre de machines, sollicitent en effet et enlèvent les inférieurs. Mais alors, nous rappellerions à notre tour que ces leviers supérieurs s'arrêteraient bien vite eux-mêmes s'ils n'étaient soutenus par l'intervention continue du chausseur et du charbon. Ne voyant donc jamais aucun agent automoteur perpétuel, pourquoi serionsnous exception pour les pierres en mouvement de la mécanique céleste?

La loi de non-intervention cosmologique nous paraît, en outre, trèspositivement violée dans le cas que nous allons exposer; car, il faut bien en convenir, quelque terreur qui doive en résulter, il paraît bien prouvé que ces mouvements inaltèrables et ces trains gigantesques qui ne déraillent jamais s'altèrent toujours au contraire, se dérangent parfois et même déraillent assez sensiblement de leurs

^{4. «} Ou'il soit tel qu'il est ou ne soit plus du tout. »

^{2.} Ceux qui, mieux inspirés, admettent un commencement, M. Le Couturier, par exemple, exigent, pour le développement de ce mouvement par luimème, trois cent cinquante millions d'années, ni plus ni moins. Buffon se contentait à bien moins. On pouvait traiter avec lui pour trente-quatre millions, deux cent soixante-dix ans et six mois! (Panorama.)

orbites normales, pour amener, à une époque aussi reculée qu'on le voudra, mais à coup sûr, l'anéantissement de toute la mécanique céleste

Nous ne parlons ici ni de ces perturbations, ni de ces accélérations ou retards de pure apparence, que l'on croit remarquer dans la marche des planètes, vraies illusions d'optique résultant de nos positions respectives et de l'interposition des milieux. Non, l'affaire est infiniment plus grave; il s'agit, pour le coup, d'un lent effet des siècles et d'une tendance vicieuse dans la constitution de tout le système solaire.

Que l'on ne crie pas trop vite au blasphème! Laissons Laplace constater lui-même la vérité dont nous parlons : « N'y ent-il dans les espaces célestes, dit-il, d'autre fluide que la lumière, sa résistance et la diminution que son émission produit dans la masse du soleil doivent à la longue détruire l'arrangement des planètes, et, pour les maintenir, une réforme deviendrait sans doute nécessaire !, »

Le mot est grave; on aime à entendre Laplace prédire une époque à laquelle le Créateur, bien loin de rester, comme il le dit ailleurs, à l'état « d'hypothèse désormais inutile², » deviendrait forcément un sauveur désormais indispensable.

Or, il y avait, vers le même temps, un collègue de Laplace qui partait de cette vérité « évidente, » selon lui (celle du rétrécissement des orbites), pour appuyer son athéisme; nous l'avous lu dans un livre de science. C'était avec bonheur que Lagrange constatait ce germe de mort pour le monde, et cette maladresse inexcusable chez l'artiste divin. dont il niait en même temps l'existence... Mais un beau jour, ò surprise! il s'aperçoit que ces perturbations se rectifient, que ces erreurs se corrigent, et que ces orbites rentrent dans leurs dimensions normales! Il observe, il calcule et ne peut plus en douter: ces corrections sont périodiques, et, bien évidemment, quelqu'un veille au salut du grand œuvre... A partir du moment où ce réformateur aussi mystérieux qu'inattendu vient se révéler à lui, Lagrange se retranche dans le silence.

Dira-t-on que cette modification des forces émanait d'elles-mêmes et de leurs propres lois? On y gagnerait peu de chose; car alors on aurait une véritable antinomie dans ces forces astrales, une sorte de palinodie physique tout à fait impossible, puisque nous verrions des fluides, pour

^{1.} Exposition du vrai système du monde, p. 282.

^{2.} Mot cité par M. Littré dans sa brochure sur la Philosophie positive.

parler comme Laplace, se désobéir à eux-mêmes et réagir contre toutes leurs tendances! Miracle bien autrement incroyable que celui de l'obéissance à un nouvel ordre intelligent.

Aussi, Newton ne mettait-il pas la chose en doute. Malgré les limites très-étroites de ces perturbations, le grand homme ne s'alarmait pas moins, par exemple, du rétrécissement progressif de l'orbe décrit par la lune autour de la terre, « rétrécissement, disait-il, qui finirait par la précipiter sur nous, s'il n'y était avisé; car, ajoutait-il, ce monde me parait avoir besoin d'être retouché, et même assez souvent. » Ailleurs, c'était aux comètes que, selon lui, ce soin était dévolu; il les appelait « des envoyés extraordinaires, chargés d'inspecter ce système solaire, qu'il fallait retoucher assez souvent¹. »

Newton, tout grand qu'il soit, nous paralt-il un peu vieux? Écoutons Herschell, notre contemporain. « En outre des déviations apparentes, dit-il, il y a des déviations très-rèelles, et même assez considèrables, puis les perturbations séculaires, renfermées, il est vrai, dans des limites très-serrées, mais qui n'en finiraient pas moins par précipiter la lune sur la terre, s'il n'y était pounvu; car, ainsi que le dit Newton, ce monde paraît avoir besoin d'être retouché assez souvent 2. » On voit que ce sont les mêmes termes dans tous les siècles.

M. Reynaud n'est pas moins explicite: « Les orbites parcourues par les planètes sont loin d'être immuables, dit-il, et sont, au contraire, soumises à une mutation perpétuelle dans leur position et dans leur forme. Élongations, rétrécissements, élargissements d'orbites, oscillations de droite à gauche, retard et redoublement de vitesse, etc., et tout cela sur un plan qui paraît trembler 3! » On conviendra que voilà un parcours qui n'a rien de la rigueur mathématique et mécanique qu'on nous objecte, car nous ne connaissons pas d'horloge qui, après avoir retardé de quelques minutes, sache rattraper, sans un tour de clef, le temps perdu, de manière à revenir à la bonne heure. Dans tous les cas, M. Renan sera forcé de nous avouer que si Newton, Lagrange, Herschell et Reynaud ont dit vrai, son système de non-intervention absolue aura quelque peine à se soutenir devant toutes ces retouches, d'autant plus inexplicables qu'il les fera plus naturelles.

^{1. «} De Principiis, » passage cité par Herschell (Phil. natur., p. 165).

^{2.} Herschell, Philosophie naturelle, ibid.

^{3.} Reynaud, Terre et Ciel, p. 28,

Nous en verrons bien d'autres '.

Mais abrégeons, et passons maintenant à la seconde proposition : le feu.

« JAMAIS, dit M. Renan, on n'a vu le feu privé de sa Chaleur 2. »

M. Renan n'a pris connaissance, on le voit, ni des dernières et belles études sur la foudre par le docteur Boudin, ni des œuvres d'Arago commentées par M. Babinet, Nous lui en détacherons bientôt plus d'une page, et il pourra s'assurer que l'expérience à laquelle il en appelle, « et que rien n'est jamais venu contredire 3, » a prouvé mainte et mainte fois tout le contraire de sa proposition. En attendant que nous lui montrions, sur bonnes preuves, toute une série de coups de foudre bien étrangers à la foudre de Franklin, ne fût-ce que celui que l'on a vu écrire sur la peau de ses victimes, sans la brûler et par conséquent sans chaleur, les causes réelles du foudroiement 4, qu'il veuille bien consulter notre Appendice complèmentaire du premier Mémoire, p. 39, et réfléchir quelque peu au tonnerre ou éclair en boule mentionné par Arago, et garanti de plus par M. Babinet dans la Revue des Deux Mondes; globe de feu bien merveilleux descendant par une cheminée dans une mansarde, s'y changeant en jeune chat, essayant de se frotter aux jambes du locataire interdit, puis s'allongeant et décollant soigneusement et sans le brûler un papier qui masquait un trou par lequel il remontait, pour éclater bientôt au sommet de la cheminée avec un fracas épouvantable. « Ce globe, ajoute en finissant M. Babinet, NE PRODUISAIT AUCUNE CHALEUR SENSIBLE, et appartient à cet

- 2. Chaire d'hébreu, p. 22.
- 3. Id., ibid.
- 4. Voir tome II de ce Mémpire, p. 431.

^{4.} On peut dès à présent s'assurer de l'embarras causé par la permanence de la lumière et de la chaleur solairos. Dans les dernières séances de l'Académie des sciences (6 et 42 octobre dernier), on s'est préoccupé de cette permanence et de l'alimentation qu'elle suppose, comme si la difficulté ne datait que d'aujourd'hui. Il fallait entendre M. Faye passer en revue tous les moyens proposés, tels que l'alimentation par les aérolithes qui viendraient se jeter sur son disque, comme des cordes de bois dans un immense brasier, tels encore que le développement par le frottement ou les courants électriques, etc., etc. Mais il fallait surtout l'entendre déclarer que tout cela était nacceptable et que le problème lui paraissait insoluble. Toujours est-il que, d'après ces inquiétudes, il paraltrait que notre sublime foyer éprouverait, lui aussi, le besoin de retouches ass 2 fréquentes. Qu'il est donc triste de le voir si gèné par cette malbeureuse loi de la non-intervention siderale!

ordre de faits qui sont, comme le dit Arago, la pierre d'achoppement de tous les météorologistes de bonne foi 1, »

M. Renan pourra donc s'assurer une fois de plus qu'ici son expérience de tous les siècles se trouve encore en défaut, et qu'il existe apparemment, dans les espaces intercosmiques, plus d'un feu sans chaleur, ou qui ne brûle qu'autant que cela lui plait.

Passons à sa troisième proposition : « Jamais, dit-il, dans les plaines de l'air, et aux yeux des physiciens, un corps pesant ne s'est élevé. Contre les lois de la pesanteur ... »

Ah! cette fois-ci nous en convenons, l'objection est formidable. Si nous prétendions l'affaiblir, la nature tout entière et notre propre existence nous la montreraient littéralement continue. Toutefois, est-ce une raison pour nier toutes les modifications possibles de cette loi? Nous ne le pensons pas.

Laissons donc encore de côté toutes les suspensions spiritiques, racontées et affirmées si carrément par des témoins imposants, et contentons-nous de faire profiter notre Introduction de deux ou trois récits que notre second volume consent à lui prêter.

Pline, Aristote, Plutarque et, ce qui est encore plus grave, la tradition, nous parlent de pierres énormes, vues pendant quelque temps, et l'une d'elles entre autres, « pendant soixante-quinze jours, parcourant les airs et s'y soutenant, agitée tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, puis finissant par tomber sur la terre. » Aristote, le philosophe par excellence, essaye, comme on l'essayerait aujourd'hui, de donner la raison de ce prodige qu'il admet en entier. « Ce sera, dit-il, quelque rocher détaché de quelque montagne, et qui, agité longtemps par son propre mouvement et par la force de résistance de l'air, aura cependant fini par tomber 3. »

Voilà, certes, une explication qui en sollicite une autre, et qui ne laisse pas que d'être assez plaisante! Aussi trouvons-nous cette fois fort naturel que Pline, Aristote, Plutarque, et surtout Anaxagore, qui avait prèdit longtemps à l'avance la chute de cette pierre, n'eussent aucun succès... auprès de nos Aristotes modernes. Il y a cinquante ans, on eût même rougi d'en parler à l'Institut. Mais voyez comme notre sous-titre de « l'Antiquité profane et sacrée rapprochée des faits modernes » est heureusement chois! Voilà que, le 9 décembre 1858, un énorme aérolithe vient tomber près d'Aussun (Haute-Garonne), et que

^{4.} Voir Œuvres d'Arago, t. I. p. 219.

^{2.} Chaire d'hébreu, loc. cit.

^{3.} Météor., l. I, ch. vii.

M. Lecouturier ajoute comme une particularité très-remarquable a qu'on l'a vu s'arrêter et se balancer quelque temps dans le ciel¹.»

Assurément il y a là, ne fût-ce qu'en germe, un commencement de réhabilitation pour la pierre d'Anaxagore.

Mais voici bien autre chose; jusqu'ici, tout indécises qu'elles fussent, ces pierres finissaient toujours par tomber, tandis que, dans le fait qui va suivre, elles vont compléter leur délit de lèse-gravité au premier chef.

C'est encore à M. Babinet que nous laissons la parole :

- α On sait, dit-il, la théorie des aérolithes et des bolides que l'attraction oblige à se précipiter sur la terre... On vit cependant à Weston, dans le Connecticut, un immense aérolithe de dix-huit cents piebs de diamètre mitrailler toute une zone américaine et retourner au Lieu d'ou elle était partie...
- « Le bolide en réchappa, » continue-t-il. A merveille; mais l'attraction en réchappe-t-elle aussi bien? Nous en doutons. « Ce fut apparemment, dit-il, un effet combiné de la pesanteur de l'air et de sa résistance. » De mieux en mieux; mais par quel singulier caprice la mitraille qui se précipitait n'obéissait-elle plus aux mêmes lois? Songeons-y bien; LA PIERRE ICI TOMBAIT EN DÉTAIL PENDANT QUE LA MASSE REMONTAIT, genre d'attraction tout nouveau, qui permet aux objets de s'envoler en raison directe de leur masse et de leur énorme pesanteur!
- M. Renan doit être persuadé maintenant de la nécessité de tourner sa plume bien des fois avant de prononcer le mot jamais! Même en histoire naturelle, ce mot n'est pas plus inviolable que les lois. L'indéfectibilité prétendue de celles de la nature ne peut donc être valablement invoquée ni contre les miracles ni contre les prodiges, ni contre les faits merveilleux de l'occultisme.

Qu'il nous permette maintenant de le mettre aux prises avec ceux-ci.

1 V

LA SCIENCE ET L'OCCULTISME

1. - Savants inebranlables.

Remarquous bien toujours cet enchaînement étroit des idées. A la suite de cette même phrase dans laquelle M. Renan récuse, au nom des lois naturelles, « les miracles de l'époque de Tibère, » c'est-à-dire

1. Musée des Sciences, t. III.

l'Évangile, il se voit obligé de passer immédiatement aux thaumaturges magnétistes qui, dit-il, « récusent à leur tour, tonjours pour bonnes raisons, le jugement de l'Académie des sciences, etc. 1. »

Nous devons donc continuer à le suivre pas à pas, et, pour lui plaire, nous allons régler aujourd'hui le compte courant, ouvert depuis bientôt dix ans, entre l'occultisme et la science.

Autour de ce drapeau de la spiritophobie scientifique et générale qui fait toujours notre étonnement, il y a cependant encore deux camps très-distincts, celui des inébranlables et celui des très-embar-rossis.

SAVANTS INÉBRANLABLES! pour commencer par les premiers, ils sont donc toujours en majorité, les savants qui ne laissent aux crédules que le choix entre ces deux épithètes: imbéciles ou fripons. Voici donc toute une génération de critiques s'imaginant que des milliers d'expérimentateurs, suffisamment instruits, sensés et bien portants, ont cru voir des tables se soulever sans contact, quand elles restaient à terre, des livres se produire sous leurs doigts, quand il n'y avait que du papier, des fantômes serrer leurs mains, quand il n'y avait que de la chair et des os! Il faut, en vérité, que cette spécialité de dénégateurs estime bien haut sa force et sa propre santé, pour concevoir, au milieu du siècle des lumières, une telle opinion de l'intelligence humaine? Aussi leur est-il impossible de persister bien longtemps dans cette appréciation miséricordieuse, et se voient-ils forcés de revenir aux vieilles et sévères explications, par le mensonge et par la jonglerie.

Ainsi, nous avons vu ces jours-ci des hommes fort sensés à leur tour, et tout aussi bien portants que nous, mais arriérés de vingt années pour le moins, reprendre à nouveau la question magnétique tout juste au point précis où l'avaient laissée Mesmer, Cagliostro et les plaisanteries décrépites de Thouret. On a vu quelque chose de plus fort : on a vu l'Académie écouter ces nouveautés, et, cinq ans après les avertissements d'Arago sur « l'imprudence du mot impossible appliqué à cet ordre de faits², » rétablir ce mot en grosses lettres sur le plus usé de ses drapeaux. C'était trouver bon par conséquent que l'on continuât d'en appeler toujours à Robert-Houdin alors même que ce savant loyal avait solennellement et chaleureusement affirmé, après consciencieuse expertise, que « ces faits n'avaient absolument rien de commun avec son art et ses travaux²; » c'était encore rabaisser les

^{1.} Chaire d'hébreu, loc. cit.

^{2.} Mot d'Arago, pris pour épigraphe de notre premier Mémoire.

^{3.} Voir le l'r chapitre de notre premier Mémoire, intitulé : « L'expertise d'un grand maître. »

grands noms de Jussieu, Georget, Andral, Rostan, Ferrus, Jules Cloquet et tous les académiciens signataires de la fameuse enquête de 1831, enquête collective, unanime et complétement affirmative, résultat de cinq années de persévérance et d'études.

C'était, disions-nous, immoler une étude monumentale à l'on ne sait quelle enquête microscopique tentée hier chez tel ou tel inconnu, et dont le résultat négatif prouvait, osait-on dire, que tout était à recommencer.

On a vu quelque chose de plus prodigieux encore: on a vu des savants distingués chercher, et, qui mieux est, trouver dans un certain craquement musculaire et artificiel de la jambe la grande explication de tous les esprits frappeurs des deux mondes³. On en a fait l'expérience en pleine Académie qui, dans l'excès de sa joie, ne s'est même pas aperçue, qu'en applaudissant à outrance à cette immense découverte elle siffait du même coup des hommes comme Faraday, Carpenter, Gregory, Reichenbach, Chevreul, Babinet, Seguin, Montgolfier et cent autres, qui, non contents de publier de longs et sérieux articles sur leurs expériences propres et par conséquent pures de tout craquement musculaire, les ont, presque tous, sans les comprendre il est vrai, proclamées du moins comme reposant sur des phénomènes réels et dignes du plus haut intérêt.³.

A ces derniers le soin de relever comme il convient cette injurieuse et ridicule bouffonnerie!

Ceux qui nous trouveraient ici trop sévère devraient, au contraire, nous trouver trop indulgent. Ils ne savent donc pas que pour cet ordre de savants, nous tous, amis ou ennemis de ces choses, mais avant tout esclaves de l'évidence, nous ne cesserons jamais d'être ce que nous étions, il y a quarante ans, pour le Dictionnaire des sciences médicales, c'est-à-dire « des bigots crédules et ignares, des sots ignobles, des cervelles de vicilles femmes, etc.4: » baptême renouvelé et recommencé dans ces dernières années par M. Foucault, déplorant, à propos de nos faits contemporains, « l'imbécillité de ces pauvres et ignorants légistes, administrateurs, philosophes, agriculteurs, hommes politiques, canaille, sotte espèce, devenus la proie des illusions, des

- 1. Voir le livre sur le Magnétisme, par M. M, lauréat de l'Académie.
- 2. Voir le compte rendu de la séance de l'Académie des sciences du 18 avril 1859.
- 3. Voir notre Appendice complémentaire du premier Mémoire, chapitres i et ii.
 - 4. Voir article : IMAGINATION.

superstitions les plus honteuses, ne sachant ni observer ni raisonner¹, etc. »

On voit que cette fois le baptème devient démesurément collectif, et que les parrains qui nous imposent de tels noms nous envoient assez carrément avec la moitié de la société, à tous ces diables que le sacrement suppose, mais dont le mot seul les met en fureur.

Pauvres savants, assez dénués de philosophie pour ne pas s'aper-cevoir que si toute cette canaille se fait trop souvent illusion en se trompant sur la valeur de ses inspirateurs, eux se font, de leur côté, une illusion bien autrement grossière en ne devinant pas le vrai dessous de toutes ces cartes, si transparent pour tout homme qui sait voir. Hommes d'expérience, dirons-nous en finissant, ces tribuns de la négation donnent à l'expérience et à l'observation la plus cruelle entorse qu'elles aient peut-être jamais reçue; hommes de lettres et d'une érudition sans pareille, ils n'en suivent pas l'application si frappante et si continue dans l'histoire; hommes de génie, ils feraient trembler pour leur bon sens; hommes sincères enfin, ils feraient douter de leur franchise, si nous ne connaissions pas d'ailleurs leur honorabilité et leurs mérites.

Sachons donc leur pardonner, tout en tremblant pour leur honneur futur, et contentons-nous de leur laisser maintenant infliger une leçon d'autant meilleure, qu'elle va leur être donnée par des collègues et des amis non moins aveugles, mais plus justes et qu'ils auront quelque peine, cette fois, à ranger parmi la sotte espèce.

2. - Savants embarrasses. - M. le D. Littre.

Nous donnions, au début de cette introduction, un spécimen historique du savant ébranlé: c'est celui qui pousse les portes pour s'assurer du silence, et qui change le prétérit: « J'ai tout vu » en ce futur protecteur: « Il faudra voir ».

Le savant embarrassé est tout autre chose; comme il ne lui vient pas dans l'idée qu'il puisse jamais être ébranlé, il s'aventure plein de confiance et ne craint nullement de confesser des embarras dont il entend bien se tirer tôt ou tard à son honneur. Éclaireur téméraire de l'armée scientifique, vous le voyez s'élancer en tous sens et gravir

Yoir le Cosmos de juin 1853, et le livre de M. de Gasparin, t. I.
 4ºº partie.

toutes les hauteurs sans se douter de tous les Aspromonte que peut recéler une question.

Depuis nos dernières luttes avec MM. Babinet, Faraday, Chevreul et de Gasparin, d'autres antagonistes ont donc surgi dans le même camp, et, pleins de mépris pour les entêtements et les dédains de leurs collègues, n'ont pas craint de les contredire en déclarant la question diane du plus sérieux examen.

En tête de ces critiques nouveaux, voici venir d'abord M. le docteur Littré, le chef de cette philosophie positive, à laquelle la Revue des Deux Mondes l'promettait il y a quelque temps «l'avenir et la domination universelle (sic). » En attendant cet avenir (puisse Dieu nous l'épargner!) M. le docteur Littré est sans contredit, dans le présent, l'esprit le plus net et souvent le plus loyalement logique dans la voie qui conduit une intelligence... aux ablimes.

Chef d'une école vouée exclusivement aux faits visibles et palpables, M. Littré a senti tout ce qu'il y aurait de révoltant à taire un vrai déluge de faits visibles et palpès. Il n'a pas voulu déshonorer son principe; mais comme aucun de ses amis ne lui eût jeté la première pierre pour un péché si commun, on doit lui savoir un gré infini de sa prise au sérieux.

Îl y a toutefois bien des manières d'obéir à un devoir. Voyons quelle est la sienne.

D'abord son exposition ne manque ni de largeur ni de sidélité. Après avoir raconté et, par conséquent, accepté les manifestations surnaturelles des siècles passés, telles que « les possessions de religieuses qui se vovaient arracher violemment de leurs mains les vases qu'elles tenaient, déchirer les chairs, retourner tous les membres, soulever en l'air tout le corps, malgré les efforts des nombreux assistants, etc., » il consent à nous montrer, sous le pontificat de Jules II, « cent soixante démoniagues, dans la bande desquels on remarquait des personnes mortes depuis longtemps, qui nommaient les gens qu'elles n'avaient jamais vus... ou lisaient dans la pensée d'autrui, etc., etc. » Puis les phénomènes des camisards : « Phénomènes sans exemple dans l'histoire, dit-il, où nous voyons un enfant de quinze mois prophétisant dans son berceau, distinctement et à voix haute... » Puis encore les merveilles si connues du diacre Pâris, merveilles telles que « le don de la parole inspirée, l'invulnérabilité complète des fanatiques au milieu des distensions, pressions, supplices auxquels succédaient ensuite les pirouettements incessants et à vitesse

^{1. 45} janvier 1860.

prodigieuse, etc., etc.¹. » M. Littré accepte tout cela, puisqu'il espère l'expliquer, et pour un débutant c'est assez généreux.

Arrivant enfin aux phénomènes de 1853: « Il y avait longtemps, dit-il, qu'aucun grand fait de ce genre ne s'était produit dans les temps modernes. Tout se réduisait à des cas isolés, sans importance, lorsque tout à coup reparalt sous une autre forme un ébranlement analogue à celui des âges précédents... meubles qui craquent, tables qui causent, qui comptent, qui, par leurs moteurs invisibles, jouent des airs sur des instruments, sonnent les cloches, exécutent des marches militaires. Ailleurs, des mains sans corps... des formes humaines diaphanes dont on entend parfois la voix. Tout à côté, des porcelaines qui se brisent, des étoffes qui se déchirent, des fenètres brisées à coups de pierres, phénomènes qu'il faut rapprocher de celui des vases que nous avons vus arrachés aux religieuses, et des suspensions de ces religieuses quelques instants dans les airs ². »

Tous ces détails, M. Littré les retrouve donc partout. « Aujourd'hui, dit-il, il ne s'agit plus de jansénisme, mais bien de modifier par tout cela les conditions d'existence, la foi, la philosophie du siècle et le gouvernement du monde. »

Mais notre savant rapporteur rencontre alors les incroyants.

« Sans doute, en aucun temps, dit-il, il ne manque d'esprits incrédules;... mais nier et expliquer sont deux choses fort différentes, dont l'une ne remplace jamais l'autre. »

On voit donc qu'il s'agit d'apporter une doctrine. M. Littré se charge d'en fournir une qui « n'a jamais surgi dans le moyen âge, » et c'est grâce « aux progrès de la pathologie » qu'il va pouvoir la présenter.

« Ne voyez-vous donc pas, dit-il, que chaque fois qu'il s'agit de possessions, il survient des tremblements, des convulsions. Est-ce que ces accidents ne sont pas de la compétence du médecin? »

Ce premier argument n'est pas heureux. On croit rêver pour peu que l'on ait parcouru ces in-folio démonologiques du moyen âge. Comme ces vrais savants, tant admirés par le docteur Calmeil luimême, auraient accueilli ce raisonnement: « Les effets sont nerveux, donc la cause est nerveuse! » Autant nier tout d'un coup l'action de l'esprit divin sur la matière. Quand le chagrin, la peur, une idée, un sentiment quelconque vous donne une attaque de nerfs, va-t-il donc

Voir la Revue des Deux Mondes, nº du 15 février 4860, pages 854, 853, 856, 857.

^{2.} Id., ibid., p. 859.

forcément s'ensuivre que l'essence du chagrin ou de la peur ne puisse être que nerveuse? Prenons-y garde, la médecine symptomatique, qui traite les symptômes au lieu de traiter la vraie cause, a toujours passé pour la plus pauvre des médecines; à plus forte raison quand elle confond l'agent morbide avec son siége, ou la blessure produite avec l'épins matérielle ou morale qui la cause.

« Mais c'est l'hallucination qui domine et qui change les apparences des choses aux yeux de l'halluciné 1! » Soit, mais sortons donc un moment des effets nerveux qui peuvent donner le change aux esprits inattentifs. Rappelons bien surtout cette maîtresse règle pour toutes les théories du monde, qui consiste dans le rejet immédiat de celle qui ne peut s'appliquer qu'à une certaine partie des problèmes; or, n'aurions-nous donc ici que des effets nerveux? Et les porcelaines qui se brisent, et les fenêtres fracassées à coups de pierres, et les concerts aériens, et les voix que tout le monde entend, et les marmots qui prêchent au berceau, et les invulnérabilités au milieu des massacres, qu'allons-nous donc en faire, s'il vous plaît? Tout cela va-t-il devenir un effet de l'hallucination collective? Mais vous n'y pensez pas, tous ces faits font partie de votre rapport et vous les dédaignez! Il est vrai que le plus minime d'entre eux ferait voler votre théorie en éclats, mais que pouvons-nous y faire? Oue deviennent des « modifications graves dans la sensibilité générale et le trouble des sens? » Lorsqu'il s'agit d'expliquer soit le cigare emporté sur les lèvres, comme chez M. de Saulcy, soit la main brûlée sur une table de marbre, comme celle de Mme de S..., soit le bras déchiré par des morsures imprimées sur la peau sans toucher aux vêtements qui la couvrent, comme chez Mme Bénézet², c'est dépasser, convenons-en, toute mesure dans l'abus des explications dérisoires.

On nous les donne cependant comme supérieures à celles de toute l'antiquité: on se trompe. Consulté précisément sur ce même ensemble de phénomènes, le fameux théurge Jamblique répondait à son collègue Porphyre, qui lui demandait, comme M. Littré, s'ils ne seraient pas dus à un certain état pathologique causé par une surexcitation du cerveau, Jamblique, disons-nous, répondait comme nousmème: « La meilleure manière de dissiper vos doutes, ò Porphyre, est de remarquer... que tantôt ces devins sont incombustibles, invul-nérables, qu'ils se fendent les bras avec des couteaux, sans qu'ils y fassent sculement attention;... que tantôt les portes s'ouvrent et que

^{1.} Revue des Deux Mondes, nº du 15 février 1860, p. 866.

^{2.} Voir notre Appen lice complémentaire du 1º mémoire, ch. III.

les tiens se rompent à leurs voix;... qu'on entend parfois autour d'eux une harmonie ravissante;... qu'à tel ou tel moment ils deviennent invisibles à tout le monde. L'extase n'est donc pas tout... N'en confondez pas d'ailleurs les deux espèces, l'une matérielle, pathologique et inintelligente, l'autre réglée et surintelligente, etc., due aux anges ou aux démons, etc. 1. »

On voit que rien n'échappait à Jamblique, et que ses distinctions, inaperçues de toute l'école moderne, s'accordaient parfaitement avec celles de tous nos théologiens et médecins catholiques.

Nous en dirons donc autant à M. Littré pour ses fenêtres ensoncées et pour ses porcelaines brisées, dont il ne pourra faire des extatiques.

Mais, par exemple, nous le complimenterons sincèrement sur la largeur d'esprit qui lui a permis de bien mesurer toutes les proportions et toute la portée philosophique et historique du problème. Ici, par exception, il ne s'est pas trompé: « La grande et singulère manifestation des phéromères de 1853 est une forme nouvelle de celles qui présidèrent a tous les débuts des sociétés antiques. »

« Ces phénomènes, continue-t-il, se mêlent avec les sciences d'une façon singulière et même inextricable, si, les méconnaissant dans leur essence, on essaye de les nier (ce qui est contraire à toute critique historique), soit de les interpréter par des phénomènes physiques ou par de simples jongleries (ce qui est contraire à la doctrine médicale). L'origine des sciences occultes se lie aux plus anciens souvenirs de l'humanité. Aux temples étaient joints des oracles, des prophètes annoncant les choses futures... la guérison des maladies était du domaine sacerdotal... La foudre tombait-elle; il fallait intercéder et détourner les funestes influences par des conjurations ou des cérémonies religieuses. Beaucoup de temples étaient le théâtre de visions; en vertu d'un pouvoir concèdé, les prêtres faisaient descendre la divinité de son séjour éthéré... Les morts eux-mêmes n'étaient pas soustraits à la puissance dont les temples disposaient; on savait les évoquer de leurs tombeaux oubliés, les faire voir et toucher par ceux qui venaient interroger les hommes disparus de ce monde... Ainsi donc, on le voit (c'est toujours M. Littré qui parle), le point d'histoire dont M. Salverte a fait l'objet de ses recherches est digne de beaucoup d'intérêt. Il appartient aux plus antiques annales de l'humanité, il se lie aux institutions les plus élevées et les plus puissantes 2... »

^{1.} Jamblique, de Mysteriis Ægypt., sect III, du ch. 1 au xxxi.

^{2.} Iutrod, au livre des Sciences occultes, d'Eusèbe Salverte, réédité tout dernière ment par le docteur Littré.

Tout cela est vrai, tout cela est évident, tout cela constitue la grande leçon que nous avons promise aux savants inètranlables. Il nous suffit de savoir que les éléments du problème sont les mêmes dans tous les siècles, et puisqu'ils ont présidé à l'origine de toutes les sociétés, voici notre question, si humiliée jusqu'ici par l'inintelligence générale, la voici, disons-nous, élevée, grâce à M. Littré, à la dignité de la plus importante de toutes les questions historiques et sociales. C'est donc un acheminement à la compréhension du mot, si peu compris, du père Ventura : « Ce que nous voyons ici, c'est le plus grand événement de notre siècle. »

Mais voyez ce que c'est de ne rencontrer la vérité que sur le terrain du faux! A la tête de quel ouvrage, s'il vous plaît, M. Littré, qui ne voit dans tous ces phénomènes qu'un état pathologique et passif, vient-il placer une telle introduction? Précisément à la tête du livre destiné à la démonstration de la jonglerie antique et de l'adresse avec laquelle la magie se trouvait exploitée par un sacerdoce aussi fourbe que savant l...

Aussi, M. Littré sent-il si bien son inconséquence, qu'il commence par implorer l'indulgence de ses lecteurs pour l'ami ou plutôt pour l'ennemi qu'il réédite. « A l'époque, dit-il, où M. Salverte fut conduit à écrire son livre, sous le souffle philosophique du xvm siècle, c'est-à-dire alors que, tout en acceptant la réalité de bon nombre des récits merveilleux transmis par l'histoire, on refusait de croire à aucune merveille, que lui restait-il? Une impasse, si l'hypothèse d'une science perdue, capable d'expliquer tout cet ensemble de récits, n'était venue à son secours. »

Vous l'entendez, sans cette science perdue, une impasse. Or, comme quelques pages plus haut M. Littré a grand soin de nous dire et de nous prouver que cette même opinion d'une science perdue « n'a pu résister à la critique, que c'est une hypothèse à laquelle tous les appuis ont manqué et qui ne peut servir à rien édifier 1, » nous ne voyons pas qu'il nous reste autre chose que l'impasse annoncée. Cependant, frappé lui-même des dangers solidaires qui menacent également le livre et son introduction, nous le voyons essayer d'un tiers parti qui consisterait dans la distinction des sciences et des arts et dans le refus que l'on peut faire à l'antiquité des premiers, tout en lui accordant les seconds 1. Mais cette distinction par trop subtile ne lui servirait à rien, puisque d'un bout à l'autre du livre de Salverte

^{1.} Introd. ibid., p. 44.

^{2.} Id., ibid., p. 47.

il n'est question que de prêtres jongleurs comme Philippe et Bosco, astronomes comme Le Verrier, physiciens comme Becquerel, chimistes comme Regnault, etc., ou plutôt de savants bien supérieurs à ceux-ci, puisqu'ils forment et mènent les sociétés à l'aide de connaissances et de lumières tout à fait perdues; tandis que, dans la théorie Littré, il ne s'agit, au contraire, que de prêtres « imbus comme gouvernants des mêmes idées que les gouvernés, subordonnés eux-mêmes aux sciences surnaturelles, commençant par éprouver la sainte terreur qu'ils répandent, et ne sachant conjurer les fléaux ou réaliser les merveilles QUE PAR les prières, les conjurations et les rites ! . n

Il nous semble que rien n'est plus passif et résigné qu'une telle disposition morale, comme rien n'est moins favorable à l'application frauduleuse de tous les procédés scientifiques. M. Littré a donc grandement raison de conclure que « ce qui suffisait comme doctrine au xvur siècle et à ses disciples ne suffit plus de notre temps, et qu'il faut renoncer à demander uniquement aux secrets habilement employés par une science primitive les notions de magie et de surnaturalisme³. »

Voici, encore une fois, de la franchise très-loyale. Mais, nous le demanderons toujours, pourquoi rééditer, encenser et propager cette malheureuse théorie qui, menant ceux qui l'adoptent à une impasse, pourrait fort bien mener ceux qui la patronnent aux gémonies? Ah! c'est que, s'il ne s'agissait pas de M. Littré, on dirait que la théorie n'est probablement pas sa véritable préoccupation.

Derrière l'ami maladroit que l'on combat se trouve le collaborateur très-habile auquel on applaudit. En définitive, d'une manière ou d'une autre, à l'aide de tel ou tel bétier, on s'attaque aux mêmes murailles, et pourvu que la delenda Carthago soit renversée, il importe assez peu d'en analyser les movens.

Mauvais jeu; car, plus tard, l'histoire se charge, elle, de traduire ces moyens à sa barre et d'en peser avcc soin les valeurs. De même que le xixº siècle se rit des théories du xvinº, le xxº siècle, à son tour, pourrait bien appliquer à celles du xixº les épithètes de fausses, ttroites, insoutenables, et ne conduisant qu'à la plus inextricable des INFASSES.

^{4.} Introd. ibid., p. 27.

^{2.} Id., ibid., p. 57.

5. - M. Alfred Maury et son hypnolisme.

M. Maury nous pardonnera de le classer si légèrement dans le camp des très-embarrassés. Il nous a seinblé qu'il devait l'être, ne fût-ce qu'en raison de ses antécédents et de tous ses débuts compromettants; impitoyable jadis pour tous ceux qui s'occupaient de magnétisme, mais beaucoup trop poli, cependant, pour leur appliquer aucune des épithètes citées plus haut, M. Maury, si nous ne nous faisons pas illusion, commença à manifester quelques velléités d'amendement à leur égard vers l'époque de l'apparition de l'hypnotisme, c'est-à-dire vers la fin de 1859.

C'était encore un bien grand événement, en apparence, que l'apparition de cette dernière merveille, et puisqu'il figure ici comme base de conversion, nous manquerions à tout l'esprit de notre règlement de compte, si nous le passions sous silence.

Nous nous rappelons encore le jour où M. le docteur Velpeau, sur la foi de Braid. Azam et quelques autres, daigna (lui, le fougueux ennemi du magnétisme!) présenter cet hypnotisme à l'Académie des sciences, s'il vous platt, comme un fait expérimenté déjà dans plusieurs hôpitaux, et promettant « un moyen anesthésique préférable à tous les autres, et. à coup sûr, plus maniable que l'éther et le chloroforme. » Pendant six mois, en effet, c'était à qui dans les hôpitaux produirait à moins de frais ce sommeil si facile et si précieux. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs des preuves de cet enthousiasme médical.

Comment n'aurait-il pas existé? Il suffisait de suspendre une simple lame de couteau, un étui, un crayon, n'importe quel objet, au-dessus des yeux du malheureux condamné à loucher, pour que le sommeil suivit immédiatement ce strabisme artificiel. L'effet était instantané, incomplet peut-être, mais sans le moindre danger. Quelle découverte! Quant à la théorie, elle était des plus simples : « Les nerfs moteurs des muscles qui desservent les deux yeux, tirant leur origine de la protubérance annulaire qui se trouve à la base du cerveau, ce dernier se trouvait nécessairement congestionné par cette tension de la vue et de la protubérance cérébrale. »

On ne s'étonnait plus que de deux choses : c'était que tous les observateurs des astres suspendus verticalement sur leurs têtes ne devinssent jamais louches, et que tous les louches de profession ne passassent pas leurs jours et leurs nuits à dormir, ou pour le moins à endormir ceux qui avaient le malheur de vivre et veiller auprès d'eux. Quant à la recette, on la retrouvait partout et jusque dans l'Ars magna du bon Kircher, qui aurait plus d'une fois expérimenté l'hypnotisme sur une poule et chaque fois avec un nouveau succès. Mais il faudrait voir le contexte, pour bien comprendre le sens et la pensée de l'autenr: jusque-là nous pouvons soupçonner très-fort ladite poule d'appartenir à la famille de ces cogs surintelligents que le mème Père nous montre « au milieu d'un cercle kabbalistique, entouré d'hiéroglyphes et des vingt-quatre lettres de l'alphabet. « Sur chacune de ces lettres, dit-il, on dépose un grain de millet, puis on introduit l'animal. C'est lui que l'on charge de répondre à toutes vos questions au moyen des grains de millet qu'il choisit lui-même, de manière à former toujours un sens parfait 1. »

Mais ce coq tout spécial, véritable medium emplumé, n'était pas le coq de tout le monde; collègue de toutes les tables sacrées de l'antiquité (trapezw), et ne figurant jamais sur celles du festin (mensw), tenons pour bien certain que ce coq fétiche était un véritable aigle auprès de celui de nos volaillers,

Au reste, quelle que fût l'opinion du bon jésuite sur sa poule hypnotisée, personne dans l'aris, en 1860, n'eût osé la tourner en ridicule jusqu'au jour où nos savants hypnotistes concevaient enfin le soupçon que ce sommeil-là pouvait avoir plus d'un point de contact avec celui du magnétisme animal. Le réveil était un peu dur pour des gens qui avaient passé leur vie à nier ce dernier. Cependant ils se retournèrent avec assez d'habiletéet commencèrent à entrevoir quelque vérité chez Mesmer. M. Velpeau annonça qu'on avait enfin « trouvé la clef de certains succès du magnétisme, dont tout le monde savait (avis encore aux inébranlables!) que le sommeil était le seul fait réel et concluant, »

Mais personne ne vira de bord avec plus de dextérité que M. Maury. « Le magnétisme animal, écrivait-il ², est entré dans une voie véritablement scientifique, depuis que quelques-uns de ces faits ont été vérifiés par des esprits prudents ³. Cette révolution est toute récente et ne fait que commencer. »

Dans l'ardeur de son zèle, il trouve M. M...., le dénégateur inébran-

- 1. Œdipus Ægypt., pars III.
- Revue des Deux Mondes, 1er février 1860. Cette revue est toujours l'arène de laquelle on lance les ballons d'essai.
- 3. Est-ce que Jussieu, Georget, Andral et la Commission tout entière de 1831 avaient manqué de prudence?

lable dont nous avons parlé plus haut, peu concluant¹: « Devant l'hypnotisme, dit-il, il n'est plus possible d'admettre un simple effet d'imagination... Quant au principe,... ce ne peut être le principe mystérieux qui nous anime... C'est donc tout simplement une hypérhémie ou pléthore du cerveau. » Dans tous les cas, M. Maury avait raison: « Ce terrain lui paraissait semé de ronces et d'épines ². »

Maintenant, à notre tour : pourquoi donc, s'il vous plaît, cet hypnotisme si simple, si commode, si peu dangereux, si préférable à l'éther et au chloroforme, a-t-il donc disparu un beau jour de ses théâtres de gloire et de succès? A nous autres, gens du monde, on n'en dit plus un mot, et dans les feuilles médicales le silence est absolu. Pourquoi? Personne ne nous l'a jamais révélé. Ici encore la science aurait-elle donc pivoté sur elle-même avec autant de dextérité que pour les esprits frappeurs?

Eh bien! puisqu'elle ne veut pas articuler ses raisons, nous sommes encore une fois forcé de les chercher nous-même. Nous l'avons entendue tout à l'heure présenter le sommeil magnétique comme le seul effet réel du mesmérisme. Mais avait-elle bien étudié ce sommeil et demeurait-elle bien certaine de son identité avec le sommeil de toutes nos nuits ou même avec celui du chloroforme et de l'éther? M. Maury prétend que oui, et se déclare plus compétent que tout autre, « attendu, dit-il, qu'une disposition maladive, due à un excès de pléthore dans les vaisseaux sanguins 3, l'a rendu fort sujet à des accès d'hypnotisme;» et comme il n'a jamais éprouvé, pour sa part, dans ces accès singuliers que « des visions en rapport avec ses idées habituelles, c'est-à-dire des ravivements de mémoire, » il ne saurait y avoir autre chose, « il n'y a aucune de ces prétendues visions qui se soit sérieusement réalisée 4...» Une seule fois, en rêve, il s'est cru l'auteur de deux excellents vers latins, mais, les retrouvant plus tard dans son Virgile, il s'est assuré qu'ils n'étaient qu'oubliés. Cependant il avoue, comme M. Brierre de Boismont, qu'il « y en a parfois de bien surprenants.» mais ils tiennent, dit-il, « à un sentiment plus ou moins prononcé du temps. »

Il est vraiment fâcheux que tous les expérimentateurs de l'hypnotisme n'aient pas été doués de la même prudence ou affligés de la

- 1. Voir plus haut.
- 2. Revue des Deux Mondes, citée tout à l'heure, p. 225 et 255.
- 3. Maury, Reves, p. 255.
- 4. Voir le § III du m^e ch. de ce II^e vol., p. 454, et les aveux de M. Brierre de Boismont.

même disposition maladive que M. Maury, car alors ils n'auraient pas vu dans ce phénomène tout autre chose, et la question ne serait plus à reprendre aujourd'hui. Mais, dès le 15 janvier 1860, la Renue médicale avait jeté ce cri très-alarmant: « Garde à vous! Bien que les expérimentateurs de l'hypnotisme soient évidemment des hommes parfaitement moraux et renommés pour leur scepticisme scientifique,... étudions-le bien, car un homme de notre connaissance ne doute pas que l'hypnotisme ne tienne par quelque chose à l'état que manifestaient les possédés des siècles passés. Toutes les suppositions sont permises en présence d'un phénomène aussi insolite que celui qui nous occupe, »

Puis, quinze jours après : «L'hypnotisme sommeille. C'est son tour; ses promoteurs les plus ardents se ravisent en voyant à la réflexion que plus on y regarde de près, plus le nouveau venu ressemble au magnétisme somnambulique qu'ils ont nié jusque là. »

A son tour, dans son numéro du 17 décembre 1859, la Gazette médicale énumérait les expériences brillantes des hôpitaux tout en ne se prononçant pas sur l'intensité de l'insensibilité. Mais pour elle ces expériences « soulèvent déjà un coin du voile qui couvre les merveilles du magnétisme, et nous permettent d'entrevoir l'entrée du chemin qui conduira à l'explication physique de plus d'un phénomène d'apparence surnaturelle... »

Dans le numéro suivant (24 décembre) le même journal reprenant le même sujet : « La question d'insensibilité, dit-il, en laisse debout un certain nombre d'autres pleines du plus vif intérêt... Le mode de production de ce singulier sommeil avait amené sur les lèvres des moins clairvoyants le mot magnétisme : la ressemblance était frappante et les traits généraux sont les mêmes. »

D'abord, pour le journal, ce bienfaisant cadeau « est un état morbide et tient de très-près à l'hystérie... Quant aux phénomènes de l'ordre intellectuel et moral, on retrouve là les apparences communes chez les magnétisés, sauf, bien entendu, tout ce qui peut tenir au don de deuxième vue, de transposition des sens,... etc., et à tout le cortége des jongleries connues. Gardons-nous donc de laisser traiter devant nous de tels sujets avec insouciance et légèreté. »

Mais nous voici parvenus au numéro du 14 janvier, c'est-à-dire à deux mois de date. lei la ressemblance avec le somnambulisme magnétique se dessine davantage: « Dans cet état, dit toujours le même journal, on voit à distance, on a toujours (sans montre et sans pendule) la notion la plus exacte des heures... On pourrait prendre ces détails pour l'effet d'une supercherie; mais comment les maladies

pourraient-elles produire à volonté la sueur froide qui baigne leur visage?... »

... En outre : « Des phénomènes du même ordre, mais présentant un caractère beaucoup plus redoutable, se sont offerts depuis à notre observation... Une dame se mit à répondre à notre curiosité scientifique par des confidences d'une autre sorte, et tellement graves, tellement dangereuses pour elle-mème,... que nous nous empressames de la réveiller. L'assistance, heureusement, n'y put rien comprendre ¹. Ici, l'humanité vient retremper sa conscience; elle n'a oublié, en effet, ni les épidémies démoniaques du moyen âge, ni celles des temps modernes, ni la raison doutant d'elle-mème, humiliée, désolée, et, dans son impuissance à ressaisir le fil qui conduit des causes aux effets ¹, laissant proclamer devant elle le pouvoir des sortiléges, des esprits et des démons. »

On voit que la lumière progresse.

Enfin, nous arrivons aux premiers jours de mars, et c'est un professeur agrégé de la Faculté de médecine, le docteur Henri Roger, qui livre à un journal très-sérieux le résumé de ses méditations.

Après avoir montré que les ligues de craie cabalistiques tracées simultanément sur le bec d'un coq et sur le sol ne sont que le plagiat des lignes de craie magiques tracées sur son parquet par le baron Du Potet, lignes que l'on ne peut franchir sans tomber ipso facto dans des accès cataleptiques ou épileptiformes, M. Roger continue : « Ahl si l'hypnotisme s'était présenté avec tout ce cortége de faits surnaturels, qui l'identifie complètement au magnétisme, il eût été, sans nul doute, rejeté comme son devancier par ceux-là mêmes qui s'étaient laissé séduire un moment. Certes, il n'aurait trouvé ni un patron illustre, ni des promoteurs ardents et ambitieux. Il n'est parvenu à se glisser dans les compagnies savantes qu'à l'aide d'un déguisement... A l'inverse du chloroforme, dont l'action irrésistible s'étend sur tous à peu près sans exception, l'hypnotisme ne réussit guère que... sur les

4. Rappelez-vous le rapport secret de Bailly et de Franklin sur le désordre moral résultant du baquet mesmérien... Rappelez-vous cette exclamation d'un savant séduit un moment par le phénomène des tables : « Pères et mères, qui tenez au repos de vos familles, ne les laissez jamais former une chaîne magnétique et se mèler de la danse des tables! »

Rappelez-vous encore les plaintes d'un grand nombre de médiums sur les paroles et les images que leurs mains finis-ent par tracer malgré eux à la fin même des sermons les plus é-lifiants. C'est toujours la même chose.

2. Non pas, mais des effets à leurs causes nécessaires, ce qui est absolument le contraire. femmes que tourmente l'hystèrie, comme autrefois sur les pythonisses. En résumé, l'hypnotisme n'étant que le magnètisme, et celui-ci ne comptant plus parmi les choses de raison et de science, la merveille nouvelle s'en est allée rejoindre dans le gouffre de l'oubli les tables tournantes et les esprits frappeurs. »

Comprenez-vous maintenant pourquoi tous ces beaux discours sur l'hypnotisme dans nos feuilles médicales sont restés si subitement à moitié de leur chemin? Et pourquoi M. le docteur Le Gouest, professeur et chirurgien au Val-de-Grâce, au moment de lire un long rapport sur ce sujet, a reçu l'ordre de... se taire?

Il ne ressort pas moins d'une déconvenue si brillante de très-grands enseignements :

1º La réalité, garantie cette fois par des hommes supérieurs, irrécusables et absolument ètrangers au magnétisme, des faits magnétiques surnaturels, qui, malheureusement, ne se sont pas présentés tout d'abord.

Qu'en dit M. M...., cette fois, et comment M. Foucault s'y prendra-t-il pour réitérer ses épithètes de canaille et de sotte espèce, adressées à tous les autres témoins de ces mêmes pairs?

L'hypnotisme, ici, s'étant déguisé tout seul et glissé tout seul dans la science, doit être bien adroit par lui-même! Où peuvent être cette fois les compères?

2° L'Académie des sciences a donc le plus grand intérêt à ne pas nier en principe de tels faits et à les étudier un peu plus longtemps, ne fût-ce que pour les éconduire un peu plus vite.

3º M. Maury, en étayant toute sa thèse antimerveilleuse, sur les théories d'un hypnotisme chassé pour ses faits merveilleux, a construit ici sur une base qui n'existe pas ou dont il ne connaît pas toutes les conditions.

L'Union mèdicale avait donc bien raison de s'écrier, le 22 décembre 1853, par la plume du docteur Amédée Latour, rendant compte des adhésions obtenues par notre livre des Esprits: « Que les savants contemplent aujourd'hui où conduisent la plaisanterie et le dédain! le laisse la parole à ces faits, ils sont cent fois plus éloquents que tout ce que le pourrais dire! »

Mais ce qui nous intéresse le plus dans les œuvres de M. Maury, c'est que, tout en faisant fausse route comme psycho-physiologiste, il voit parfaitement, comme M. Littré, qu'il s'agit ici de toute l'histoire, et qu'il y retrouve à chaque page tout son hypnotisme si bien éconduit et dévoilé.

Il a donc publié un livre fort savant, comme il sait les faire, c'est-

à-dire rempli d'érudition, et, dans lequel, à l'instar de son collègue, il reconnaît « la grande importance de ces questions au point de vue de l'histoire sacerdotale et politique de tous les temps. Pour lui, il est vrai, même origine et même valeur pour tous les faits merveilleux, qu'il s'agisse de la verge de Moise, des miracles de nos saints ou du manitou du sauvage. Nous sommes prévenus, et voici la seule consolation qu'il nous laisse : c'est que cette magie était loin de ne reposer que sur la crédulité et le mensonge 1. » Quant à l'exposé de ses phénomènes, il est encore à peu près semblable à celui de M. Littré : tout s'y trouve depuis l'enchantement de tous les objets, la conjuration des vents, le charme des serpents, les métamorphoses zoanthropiques, la divination, les suspensions en l'air, jusqu'aux épidémies contagieuses de spectres et de fantòmes. Tout cela se confond pour lui avec les possessions des Évangiles, les exorcismes du Sauveur et tous les faits hagiologiques 1.

Tout cela, et par conséquent toute l'histoire, puisque ces faits la gouvernent, s'explique très-naturellement, selon M. Maury, par... feu son hypnotisme, et cette fois nous sommes parfaitement de son avis.

4. - M. Figuier et son histoire du merveilleux.

Il semblerait, d'après tout ce qui précède, qu'il devient parfaitement inutile de s'occuper de M. Figuier, dont tout l'ostracisme à l'égard de nos faits ne s'appuie que sur ce même hypnotisme exécuté. Il ne devrait pas survivre à l'auto-da-fé, cette fois très-scientifique, de son explication.

Néanmoins, comme son livre de l'Histoire du merveilleux, survivant à ladite exécution n'a pas cessé de circuler sur tous les railways des deux mondes, avantage que n'aura certainement pas ce qu'il appelle nos extravagances, bien que présentées par lui, comme « dèlectant le bon public...» nous nous voyons forcé de retourner en arrière pour nous occuper un moment de ce voyageur attar lé.

Mais quelle sorte d'adversaire avons-nous en ce moment sous les yeux? Sa préface et son titre nous le donnent pour un simple narrateur, ne voulant qu'examiner, tant « son esprit est vierge de toute

- 1. La Magie et l'Astrologie, Introd., p. 3.
- 2. Hagiologique, qui regarde la vie des saints.

impression antérieure, » tant sa méthode, éloignée d'un dogmatisme qui n'est pas son affaire, est uniquement la méthode de Descartes, la méthode dubitative, « seul précepte de vraie critique qu'il connaisse et qu'il suive¹. » Puis, à deux pages de la même préface, voilà ce qu'il nous dit : « Nons faisons suivre chacun de nos récits de l'explication qui rend compte aujourd'hui de ces prétendus prodiges. Les lumières de la physiologie et de la médecine suffisent à cette tâche pass la plupart des cas. La négation du merveilleux est donc la conclusion philosophique de ce livre, qui pourrait s'appeler le merveilleux expliqué¹. » Qu'on manque à son programme dans l'entrainement du discours, on le comprend, mais qu'on y manque en le traçant, qu'on fasse de la critique à priori, dans la même phrase qui promet de l'à posteriori, cela trahit autant de vague dans l'esprit que d'absence de méthode.

Comme historien, nous ne jouerons pas à nos lecteurs le mauvais tour de reprendre avec lui toutes ces histoires de la baguette divinatoire, de Loudun, des camisards, des convulsionnaires, de Cideville, etc., qu'il serait temps en vérité d'abandonner, ou sur lesquels nous ne pourrions nous permettre que des réponses en note et pour lui seul. Il nous fait d'ailleurs trop de concessions sur tous ces sujets pour qu'avec un peu de bonne volonté nous ne finissions pas par nous entendre. Lorsque dans le dossier de son procès antimerveilleux on voit figurer et accepter des misères comme « cette horrible névrose des Ursulines, qui les fait courir fort longtemps et avec une vitesse surprenante, pliées en double et la nuque posée sur leurs talons, tout en pénétrant plus de cent fois les pensées (t. I, p. 240 et 248); » quand on accepte dans l'affaire des camisards « ces soixante enfants, y compris un enfant de quinze mois, prophétisant à voix haute, en bon français, et très-distinctement (t. 11, p. 400) 3, » ou dans l'affaire de saint Médard « les quarante mille coups de bûche déchargés à toute force et impunément sur la tête de plusieurs filles, sans omettre la pierre du poids de cinquante livres, retombant sans cesse du plafond sur l'estomac de celle dont « les reins pendant tout cet exercice reposaient sur un pieu (id., p. 380); » ... quand on a soin d'ajouter qu'on emprunte

^{1.} Voir les pages 9 et 11 de sa préface.

^{2.} Histoire du merveilleux, p. 8.

^{3.} Ceux qu'un tel aveu étonnerait ne peuvent mieux s'éclairer sur cette question historique, qu'en recourant à l'excellente monographie publiéé par M. Blanc, à la librairie de Plon. Sous un petit volume, ils y trouveront une grande vérité consciencieusement étudiée et élégamment analysée.

ces détails à un témoin oculaire qui « atténue plutôt qu'il n'exagère les faits, » on peut passer pour très-croyant, et nous ne voyons par trop sur quel droit on s'appuie pour trouver notre foi trop robuste.

Mais surtout, quand on en est arrivé là, à quoi bon se permettre de mutiler tant d'autres histoires déjà si mutilées par M. le docteur Calmeil, les faits de lycanthropie, par exemple ? C'est de la falsification en pure perte, et l'on ne sera pas bien avancé, quand sur l'énorme actif des manifestations surhumaines on aura rabattu quelques oboles qui chargeront énormément, au contraire, le passif des explications insuffisantes.

Quant à ce qui nous regarde personnellement, de deux choses l'une: M. Figuier a lu ou n'a pas ln notre livre des Esprits, et son Appendice complémentaire. Dans le dernier cas, il n'a pas le droit d'en parler; dans le premier, il devait à ses lecteurs, pour bien leur préciser l'état de la question, non pas une longue suite d'exclamations « sur l'incroyable succès de nos extravagances dans le public ignorant, » mais bien cette remarque, du reste importante et notée par la franchise de M. de Gasparin, que « le plus triste de la chose était que la science elle-même n'avait pas eu l'air de les trouver trop mauvaises s'; » et, comme il en voyait de nombreuses preuves dans les premières pages de l'Appendice, il devait, fût-ce en les déplorant, les mentionner dans l'intérêt de la vérité.

Mais toutes ces fautes s'aggravent devant la nullité complète des explications. Ce n'est pas en appliquant à chaque page les mots aussi creux que sonores de théomanie, d'hypnotisme, d'hystérodémonopathie, etc., à des phénomènes qui sont tout à la fois objectifs matiriels et physiologiques, que l'on avancera la solution. C'est un peu trop court.

Mais ce qui est un peu trop fort, c'est de retoucher les faits à sa guise; et ce qui est un peu trop faible, c'est de les promener de théorie en théorie jusqu'à ce qu'on puisse les ajuster à peu près sur l'une d'elles. Ainsi, puisque la névrose et l'hypnotisme sont comme les pièces de résistance du système, à quoi bon leur donner pour soutiens la fourberie, l'adresse, le biologisme, la suggestion, l'anesthésie, les orguents, les philtres vénéneux, la fascination, et jusqu'au claquement des tendons, auxiliaires importuns qui expliquent la question par la question, et dont l'alliance, si elle n'était pas impossible, paralyserait à chaque pas l'explication principale?

- 1. Voir à la page 363 du deuxième volume de ce mémoire.
- 2. Voir l'avant-propos de l'Appendice compl. de notre Ier Mémoire.

Qu'en le sache bien : une telle stratégie est d'autant plus ruineuse, que l'on a pris plus de soin de bien établir au début que « le phénomène des tables tournantes fut le signal, dans les deux mondes, d'une éruption de prodiges... qui, semblables à ceux de l'antiquité dont ils sont la copie, peuvent être rapportés à une même cause, et s'expliquent les uns par les autres, à ce point qu'un seul, bien compris, donne la clef de tous!.»

Ce mot est peut-être le meilleur des quatre volumes de M. Figuier. Ou'il le médite sérieusement, et peut-être finira-t-il par comprendre que, lorsqu'il s'agit de clef destinée à ouvrir tout un ensemble de serrures reposant sur le même secret, toute clef qui échoue devant une seule de ces serrures doit être immédiatement rejetée, jusqu'à ce que l'on rencontre celle qui les ouvre toutes avec la même facilité. Or, pendant que sa clef nerveuse, bien loin d'ouvrir les serrures des a pianos soulevés sans contact, des morsures et des pluies de pierres2, etc., » les méle encore plus et s'y brise, il conviendra que si, par impossible, la notre pouvait exister, elle ouvrirait, comme nous avons entendu Jamblique nous le prouver tout à l'heure, toutes les serrures d'un même coup, une force surintelligente pouvant tout aussi bien agir sur nos systèmes nerveux que sur les objets extérieurs de toute la création. Il s'agit donc de savoir si la philosophie du xixe siècle pourra secouer assez résolument le limon qui s'attache encore à ses ailes, pour s'élever des forces instinctives et même intelligentes jusqu'au degré suivant des forces surhumaines et surintelligentes.

Qu'on y prenne garde! les systèmes Renan, Littré, Maury, Figuier, nous feraient retomber précisément à Épicure et à Diogène, dont les deux sectes furent les seules qui se permissent de nier les esprits; en quoi Bayle les trouve « très-moleules et n'ayant aucune bonne raison à donner 3. »

Pour mieux prouver d'ailleurs à M. Figuier que ce serait sans aucun profit pour sa cause, nous pouvons le renvoyer à ses frères en philosophie et même à ses meilleurs amis, bien autrement sévères pour lui que nous ne le sonmes nous-même.

Et d'abord, le Journal des Débats *, après de magnifiques éloges prodigués à l'esprit de cet ouvrage, « qui n'est autre que l'esprit moderne, » commence à lui reprocher « des concessions beauconp trop

- 1. Introduction, p. 1 et 11.
- 2. Voir notre Appendice compl., ch. III.
- 3. Art. ÉPICURE ET CAÏNITES.
- 4. Journal des Débats, du 5 juin et du 11 mai 1861.

importantes aux partisans du merveilleux, » concessions d'autant plus remplies de danger selon lui, que M. Figuier, « se voyant obligé de rétracter dans le troisième volume celles du premier, prouve évidemment par là qu'entre la publication de ce premier et de ce troisième volume un grand changement s'est opéré dans son esprit...

Nous nous permettrons, entre autres, de lui signaler un chapitre, dans le quatrième volume, où il raconte des faits bien surprenants... et nous serions bien étonné, puisque M. Figuer sait si bien se déager de se proprisons, que la conclusion persistàt dans une prochaine édition ¹. »

Le Journal des Débats est excellent. Il en prend bien à son aise; en pareille matière, pour accorder conclusions et prémisses, il faut d'abord qu'elles puissent se retrouver. Qu'il nous permette une comparaison. En ce moment, on perce sous le mont Cenis un immense tunnel et, pour arriver plus vite ou plutôt moins tard, on l'attaque par les deux bouts à la fois; mais la grande inquiétude, la voici : c'est que, faute d'avoir pu se ménager tous les jours et toutes les lumières ordinaires, en raison de l'épaisseur de la voûte, le double percement ne parvienne pas à se rejoindre. Il en est de même du travail de M. Figuier; sans qu'il ait changé d'opinion le moins du monde, s'apercevant, mais trop tard, au moment de la livraison de son tunnel, que les deux extrémités de son travail ne se rapportaient nullement, il a retiré l'entrée pour ne plus laisser que la sortie. Grand parti, mais génant pour la traversée d'une question!

La Revue des Deux Mondes parle exactement comme le Journal des Débats « M. Figuier a tenté, dit-elle, d'expliquer des faits qui sont inexplicables et qu'il eût été plus raisonnable de nier ². »

Quant aux amis intimes de M. Figuier, nous doutons qu'ils lui donnent plus de consolations, si nous en jugeons par la franchise avec laquelle M. Lucien Platt, après l'avoir remercié, dans plusieurs numéros de son Musée pittoresque (année 1860), « d'avoir donné une excellente histoire de quelques faits merveilleux, » après l'avoir grondé de

^{4.} Article du 7 juin 1861.

^{2.} Voir, dans la Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1862, l'art. de M. Paul de Rémusat, intitulé: « Le merveilleux autrefois et aujourd'hui, » article dans lequel l'auteur explique tous les faits, ceux de Moïse comme ceux du diable, ce personnage incomu aux anciens, par cette science également inconnue et perdue, dont M. Littré, tout en marchant sous le même drapeau que lui, déclare l'admission tout à fait impossible. On feralt bien de s'entendre, ne fût-ce que pour ne pas retomber dans le malencontreux tunnel.

n'avoir pas « laissé sa plume courir avec plus de colère sur le papier, » finit en regrettant qu'il ne soit pas remonté à l'origine de cette funeste tendance au merveilleux. « Alors, dit-il, il eût écrit une véritable histoire du merveilleux, qui aurait eu peut-être une plus haute portée philosophique;... mais n'importe, on trouvera ce livre d'une lecture attachante. »

Un autre ami, bien sympathique, si nous en jugeons par ses colères contre le surnaturel, s'exprimait dernièrement ainsi sur l'Histoire du merveilleux: « Maintenant un livre reste à faire sur les causes de ces faits merveilleux... M. Figuier a bien fait leur histoire, mais c'est un récit, un répertoire charmant comme un roman,... pour un public un peu superficiel, tout en indiquant les vrais principes de la science... Il a donc fait une histoire, mais un traité reste à faire. Quand il craint de dire trop, il plaisante, il pirouette et passe à une autre matière; on s'amuse à le lire,... mais l'énigme reste souvent intacte. Pour trouver la solution de ces faits merveilleux que M. Figuier raconte si bien, il faudrait une étude plus sérieuse, un travail plus approfondi et des convictions plus arrêtées ¹. »

Lorsque des critiques, marchant sous le même drapeau que vous, traitent ainsi votre histoire non véritable, et vos explications quelquefois heureuses, jugez ce que pourraient dire vos adversaires. Quant à
nous, il nous paraît évident que si dans l'avenir ces quatre volumes
subsistent encore, ils s'appelleront: Histoire incomplète du merveilleux
ou le merveilleux inexpliqué. Ce qui n'empêchera pas l'auteur de nous
dire dans toutes ses préfaces que « la science rend parfaitement
comple aujourd'hui de tous ces prétendus prodiges; » et tous ses lecteurs (de chemins de fer et à grande vilesse) d'en rester persuadés !

- 1. Revue de la Critique française, du 15 juin 1861, p. 157.
- 2. M. Figuier insiste beaucoup, comme M. Maury, sur la vertu des fameux onguents destinés à produire l'état nerveux voulu; on pourra s'édifier à leur sujet en constatant dans M. Brierre (Hallucinations narcotiques) l'impuissance absolue de notre chimie moderne à reproduire quelque chose de semblable, et dans M. Calmeil (L. I., p. 231) « l'impossibilité de l'emploi de ces substances par des femmes aussi complétement ignorantes, et., tout bien considéré, la certitude que leur emploi n'a jamais été nulle part trés-répandu. »

Il n'y a rien de tel que de lire un auteur jusqu'au bout. Il est d'autant plus fâcheux que M Figuier ne l'ait pas fait ici, que ses Années scientifiques et industrielles, bien loin de participer au même défaut, sont en général d'excellentes analyses que, pour notre part, dût M. Figuier récuser notre suffrage nous lisons avec le plus grand intérêt.

V

SPIRITOLATRIE MODERNE

Notre rôle, en vérité, paraît des plus inexplicables. A quelle doctrine appartenons-nous donc? Ennemi de ceux qui ne veulent pas des esprits, ennemi de ceux qui les acceptent, aurions-nous donc à tel point l'esprit d'opposition, que nous ne puissions plaire à personne et que nous fassions la guerre à tout le monde? Dans une position si délicate, nous comprenons qu'on ait peine à nous bien définir et que, regardé comme un mécréant par les uns, nous soyons si souvent classé par les autres parmi les sorciers et les tourneurs de baguette. On a peine à se rendre compte de tant d'efforts simultanés contre deux doctrines qui s'exècrent.

Ainsi, tout semblerait nous incliner vers ceux que nous appelons ici spiritolàtres. Voici des hommes honorables et non moins intelligents que tous les autres, qui, vrais confesseurs de leur foi, en ont compris l'importance, bravé les dangers, embrassé les nobles et touchantes espérances, et qui, délivrés par elle de l'impur limon qui les souillait jusqu'ici, gravitent maintenant avec amour vers ce monde invisible et vers cette immortalité dont ils ont fait la conquête!

Quel droit avons-nous donc de leur décerner une épithète si sévère, et comment se fait-il qu'au lieu de tendre la main à de tels hommes nous nous voyions obligé de tirer sur le drapeau qui les abrite et qui ressemble si parfaitement au nôtre?

Pour trouver la réponse, approchons le plus près possible de ce drapeau.

On est d'abord frappé de la franchise et de la régularité de la chose; mais reportons-nous à vingt ans en arrière, et voyons si nous l'eussions comprise alors! Chaque contrée possède en ce moment un club, organisé comme on organise tous les autres, c'est-à-dire autorisé par un ministre de l'intérieur, surveillé par un préfet de police, ayant ses statuts, ses règlements, ses comptes rendus, ses journaux, et pouvant appeler, par conséquent, une escouade de sergents de ville pour protéger,... quoi?... la paix et la sûreté de ses évocations publiques et privées! Cette force armée sera forcée de protéger... des esparts, de leur maintenir la parole et de faire évacuer la salle, dans le cas où un parterre tapageur ne voudrait pas la leur laisser.

Uu publiciste a dit des clubs spirites de l'Amérique « qu'ils fonctionnaient comme une institution nationale. » Partont, grâce aux journaux et aux revues de ces sociétés, grâce au fanatisme que ces doctrines inspirent, on en arrivera là.

Ceux qui, devant une telle législation, continueraient à trouver trop étroites les limites de notre liberté de conscience moderne, seraient, en vérité, bien exigeants. Il est vrai qu'un des articles du règlement de « la Société parisienne des études spirites » porte expressément que « toutes les questions politiques, religieuses et d'économie sociale lui demeurent interdites ¹. » C'est fort bien, mais nous n'avons pas oublié qu'hier encore une société bien autrement importante et se disant, comme celle-ci, étrangère à toute opinion religieuse, avait brisé son président pour cela seul qu'il avait eu le malheur de voter au sénat pour l'indépendance du saint-père.

Un article de statuts n'est donc pas une garantie suffisante,

Toujours est-il qu'une fois légalement constituées, les sociétés dont nous parlons marchent fort régulièrement, et, sans plus de difficultés, instituent partout leurs salles d'inhalation spirituelle, exactement comme anjourd'hui chaque ville d'eaux possède une ou plusieurs salles d'inhalation thermale. On y aspire les esprits comme on aspire ailleurs les fluides. Il est seulement à regretter, pour l'honneur de la thérapeutique occulte, « qu'une seule province des États-Unis ait offert, nous dit-on, quatre mille cas de folie à la suite de ce traitement ³. »

Mais enfin, que s'est-il donc passé depuis cinq ans dans ces salles et que nous a-t-on dit dans ces livres?

Commençons par répondre à la dernière question. Ces livres et ces journaux nous révèlent des merveilles que nous n'avons garde de révoquer en doute, car ce serait aller contre tous nos principes à l'endroit du témoignage. Citons-en quelques-uns :

A New-York, ce sera le savant professeur Bush qui nous présentera M. F... comme étant d'une ignorance absolue en fait de langues, et néammoins écrivant en sa présence et parfaitement, sous l'inspiration d'un esprit, en hébreu, sanscrit, bengali, persan, malais, chinois, espagnol et français. On le dispense du reste.

- 4. Voir le règlement, à la fin de la dernière petite brochure de M. Allan Kardec, intitulée : Qu'est-ce que le spiritisme?
- Tiré d'un journal cité par M. Kardec, Revue spirite (4 année). Nous entendrons la médecine française nous signaler, sans les comprendre, les mêmes désastreux résultats.

A Boston, ce sera le professeur Hare, le meilleur chimiste des États-Unis qui, mécréant décidé, se présentera tout à coup dans un club, armé d'un petit instrument de sa façon, inventé pour déjouer toutes les fraudes de l'alchimie, et qui, séance tenante, se verra déjoué lui-même ainsi que toutes les lois de sa chimie et confessera généreusement sa défaite.

A Londres, ce sera M. Forster qui (nous en trouvons la preuve nonseulement dans le Spiritual Magazine, mais dans les numéros du Times et du Morning Post que nous avons sous les yeux) n'a cessé, ce printemps, d'intriguer toute la ville par les phrases qui s'imprimaient d'elles-mêmes et spontanément sur sa peau nue, alors même que les assistants tenaient ses bras garrottés et cataleptisés.

A Paris, ce sera M. Squire, que mille témoins très-compétents ont vu tout dernièrement enlever sans les toucher et faire sauter pardessus sa tête d'énormes tables en chêne massif sur lesquelles on a fini par faire monter un ou plusieurs hommes, sans nuire à l'expérience.

Ce sera encore cette Désirée Godu, la merveille d'Hennebon en Bretagne, qui, lasse apparemment d'avoir sécrété tout l'été, par un organe anormal placé autour de ses reins, de l'or, de l'argent, des pierreries et jusqu'à de faux diamants, vient se présenter tout à l'heure aux savants de la capitale, sous le patronage de l'honorable docteur Morheri, qui se porte garant de tous les faits : croyant sincère, mais aussi neuf que tant d'autres, et qui n'aura jamais lu la volumineuse histoire des trahisons magnétiques! Dieu veuille qu'aux jours de la terrible enquête l'organe nouveau n'exsude pas quelque morceau de plomb à la place de l'or pur, et quelques cornets de gros sel à la place des diamants! Dieu veuille encore que pareil échec n'arrive pas à cette voix puissante qui se fait entendre autour de cette jeune fille pendant que ses lèvres cataleptisées se refusent à tout desserrement, phénomène intermittent remplacé souvent, dit-on, par le son d'une cloche aérienne et invisible, qui lui sert de moniteur et de bon ange 1!

Ailleurs encore, nous aurons dans les airs des accords merveilleux qui nous rappelleront certains concerts angéliques de la tradition, puis des apports d'objets matériels qui, se détachant visiblement des plafonds, arriveront à point nommé sur les genoux de mediums confondus, stupéfaits.

On fatiguerait ses lecteurs avant d'avoir épuisé la millième partie

^{4.} Spiritualisme, Edmonds, t. I, p. 42.

de ces phénomènes objectifs, palpables et très-scientifiquement constatés, quoique en dehors des corps savants.

Toutefois, on peut dire que ces curieux phénomènes ne comptent que pour peu de chose dans la haute mission qui fait la gloire et le bonheur du spiritisme moderne. Son ambition est tout autre, et, nous le disons à son honneur, moins curieux du prodige que passionné pour l'invisible, ce sont les ames elles-mêmes qu'il veut toucher et entendre, aimer en ce monde et retrouver dans l'autre, en dépit de l'espace et du temps. Pour lui, ces âmes séparées de l'organisme sont réduites, comme moven de communication avec nous, à cette enveloppe gazéiforme qu'il nomme le périsprit. Or, pourvu que l'on ne confonde pas cette enveloppe fluidique avec l'esprit lui-même, il n'y a rien là que de très-rationnel et de très-possible. Que les âmes pleurées puissent encore correspondre avec celles qui les pleurent, que la bonté divine les envoie de temps à autre sur cette terre pour y tarir un moment la source de tant de larmes, pour y donner quelques avertissements secourables, pour soutenir une espérance qui s'éteint, pour amortir une douleur qui écrase, pour soulever quelque peu ce rideau si cruellement épais qui sépare les deux mondes, c'est encore une de ces vérités de foi que le cœur sait pressentir bien longtemps avant que l'esprit ne les connaisse : nous en trouvons d'ailleurs l'application à chaque page de notre hagiographie catholique.

Rien de tout cela ne fait donc difficulté, mais il s'agit uniquement de savoir s'il existe un procédé et licite et certain pour procurer la plus douce de toutes les consolations à cette humanité désolée, dont tous les jours sont des adieux.

A cette double interrogation, la foi répond que Dieu, se réservant l'octroi de telles faveurs, en dénie la puissance à toutes nos facultés, comme il en défend la poursuite à toutes nos volontés humaines.

Le spiritisme, lui, pousse la témérité jusqu'à braver cette défense et jusqu'à se targuer de ce pouvoir; et certes, pour lui inspirer tant d'audace devant cet antique velo: « Que personne d'entre vous ne demande la vérité aux morts,... car il exterminera les nations à cause de ces crimes!, » il faut que son illusion soit bien forte.

Elle ne saurait l'être davantage, en effet. Nous savons plus d'une veuve consolée à la vue de son mari, plus d'une mère rendue à la vie par les baisers de son enfant, plus d'un ami ranimé par les embrassements de l'ami qu'il regrette... Conçoit-on rien de plus touchant, et que blâmerons-nous donc ici ?

4. Deutéronome, ch. xviii, v. 10, 41 et 12.

Hélas! encore une fois, nous ne blâmerons que la révolte contre les lois divines, et nous ne demanderons que la preuve de l'identité des hommes célèbres ou des êtres chéris qu'on nous montre.

En Amérique, d'après tout ce que nous avons lu en fait de révélations dictées par les âmes des hommes célèbres, la fascination doit avoir été mille fois plus décevante. La Revue britannique nous a donné souvent des paroles de Shakspeare, de Milton, de Byron, qui tenaient en suspens des littérateurs très-habiles, tant ces productions d'outre-tombe paraissaient dignes des auteurs imités! D'ailleurs, il suffisait de nommer des fascinés comme le juge Edmonds, le docteur Hare, le gouverneur Tallmadge, le professeur Mapès, le publiciste Owen, le grand écrivain Wilkinson, et toute une foule de médecins, ingénieurs, magistrats, pasteurs, journalistes, artistes, etc., pour sentir que tant d'hommes distingués n'avaient pu céder qu'à « la plus forte efficace d'illusion, » suivant les expressions de la Bible. Mais en France, c'est le contraire, et nos spirites n'ont même pas cette excuse; il faut que l'Amérique ne leur ait envoyé au lieu d'esprits dignes de ce nom que le plus misérable rebut de ses ames damnées, et c'est d'autant plus fâcheux pour la France, qu'elles se disent toujours proportionnées comme intelligence à ceux qu'elles viennent instruire. Nos spirites devraient en vérité réclamer.

Contentons-nous, en effet, d'envisager la chose en simple philosophe; quelle garantie pourrait donc nous formuler notre spiritisme français? A peine avons-nous feuilleté les premières pages de ses annales, que nous sommes contraint d'enregistrer les plaintes du chef ou du grand maître contre « l'invasion incessante d'esprits de ténèbres, d'esprits gastronomes, d'esprits déprédateurs (sie), d'esprits de ténèbres, d'esprits damnés, ou tout au moins de lutins familiers plus espiègles que méchants, etc., etc. '. "

Si nous passons à la Revue spiritualiste, mortelle ennemie de la première — on ne devine pas trop pourquoi —, nous entendons à chaque ligne un cri d'épouvante ou du moins d'hésitation. « En vérité, dit-elle, hors la certitude que nous avons affaire à des esprits ou à quelque essence immatérielle que nous ne pouvons bien définir, nous sommes encore dans un tourbillon aussi vague qu'inquiétant. Si nous avons affaire à des esprits, voyant ce qu'ils sont, je crains que nous n'ayons grand tort d'espérer au delà du tombeau un avenir beaucoup plus éclairé que dans cette vie... Que de mystères! M. de

^{1.} Kardec, Revue spirite, 4º anuée, 1861, p. 2 et 1.

Mirville aurait-il donc raison en affirmant que le diable s'en mêle 1?»

Nous livrons ces aveux à la méditation des adeptes qui nous regardent et nous traitent comme une espèce d'Antechrist.

Il est donc évident, puisqu'on nous l'accorde, que nous nous trouvons ici en pleine forêt de Bondy spirituelle, et que la seule divergence entre nous est celle-ci: pendant que ces bandits invisibles sont pour nous des démons, pour ces messieurs, ce ne sont uniquement que « de mauvais esprits, qui, disent-ils, ne valent pas mieux, mais qui ne sont après tout que des êtres arrièrés et encore imparfaits, etc. ² » On conviendra que, relativement à la sécurité de la forêt, la chose revient exactement au même, et que nous avons le droit de n'y entrer qu'à bonnes et très-bonnes enseignes, et sous la garde d'une excellente escorte.

Cette escorte, on nous la donne, et, nous sommes obligé d'en convenir, celle qu'on amène dépasse comme noms et comme valeur les plus exigeantes prétentions.

En effet, il ne s'agit de rien moins, faut-il le dire? que de patrons et de garants, tels que saint Augustin, saint Louis, Charlemagne, Léon X, saint Dominique, saint Vincent de Paul, Bossuet, Fénelon, le curé d'Ars, le R. P. de Ravignan, le R. P. Lacordaire, personnages éminents, dont nous estimerions bien plus haut l'autorité s'ils n'avaient pas le malheur de répondre aux mêmes évocations qui nous amènent du même coup d'autres patrons bien suspects, comme Alfred de Musset, Lamennais, Béranger, Désaugiers, Voltaire, avec lesquels nos saints personnages paraissent fraterniser complétement et s'entendre à merveille.

Mais il est bon de les écouter et de chercher dans leurs discours la raison de cette étrange fascination subie par des hommes comme MM. Kardec et Piérart, dont les productions décèlent très-souvent talent, prudence, élévation de vues, recherche très-sincère de la vérité et, qui mieux est, méfiance.

Sans ce mot fascination, voyons s'il serait possible de comprendre

^{4.} Piérart, Revue spiritualiste, t. IX, p. 426. M, Kardec, tout en nous traitant en ennemi, semblerait parfois, à son tour, incliner à notre manière de voir. Il recommande notre livre comme « étant riche en faits du plus haut intérêt et puisés aux sources authentiques, la conclusion seule de l'auteur, dit-il, étant contestable... » (Revue, 4° année, p. 45). Contestable!... D'après ce mot et d'après tout ce que nous venons d'enregistrer, en fait de terreurs et d'aveux, ce n'est en vérité pas la peine de tant contester.

^{2.} Kardec, Qu'est-ce que le spiritisme? p. 40.

que des hommes de bon sens, et, nous le répétons, ils sont nombreux ici, se laissent prendre à de telles absurdités, à de telles inconvenances comme fond, comme forme, comme langage et comme grammaire. Tantôt, ce sont les spirites de Constantine qui font demander à saint Augustin par les médiums de Paris s'il consentirait à accepter le patronage spirituel de leur société, et saint Augustin de répondre courrier pour courrier « qu'il sera bienheureux... que l'on veuille bien mettre son nom à la tête de leurs noms,... » leur promettant du reste « de ne pas trop les fouetter avec sa verge, attendu qu'il n'aime ni les accents criards, ni les sons aigus 1, » On le met tout de suite à l'œuvre, et, interrogé plus loin sur ce qu'on doit entendre par miracle, il répond à la manière de Strauss que « celui de la multiplication des pains, par exemple, est complétement apocryphe, ce qui rentre, dit-il, dans cette manière de voir de saint Jean, que la prétendue résurrection de la fille de Jaïre fut simplement le rappel de l'esprit dans le corps cataleptisé de cette jeune fille. » Saint Augustin ne s'aperçoit pas que ce rappel constitue une résurrection en bonne forme, attendu qu'on ne rappelle pas dans un corps un esprit qui y est encore2.

Tantôt c'est saint Louis qui, consulté sur le suicide, répond doctoralement « qu'il n'y a d'excuse que pour les suicides amoureux; quant aux autres ils n'échappent pas au désappointement et sont bien autrapés, comme on dit vulgairement en ce bas monde³. »

Plus loin, c'est Lamennais annonçant tous les malheurs de Rome, qui les a bien mérilés, mais priant pour Pie IX, attendu qu'il a prié pour lui, quand tous les goupillons se faisaient massues pour l'assommer. »

Tranquillisons-nous toutesois, car Pie IX aura, toujours d'après Lamennais, un successeur spirite 4. » Mais heureusement l'esprit Staël intervient : « Et moi, l'abbé, dit-il, je tiens pour les ultramontains, car il me semble que vous demandez trop... Je suis désolée de répondre d'une manière un peu vive, mais il n'y a pas de mal, avec vos idées, de crier aux sentinelles spirites toutes les sois que vous venez dans leur camp : « Sentinelles, garde à vous! »

« Ne le blâmez pas, dit à son tour l'esprit Musset, en parlant d'un autre ultramontain,... il est le jouet de l'esprit papiste qui lui crève les yeux avec les cierges de Saint-Pierre de Rome... Aujourd'hui, cher

^{4.} Kardec, Revue spirite, août 4862, p. 236.

^{2.} Tome IV, p. 43.

^{3.} M. Roze, Révélations, p. 43 et 14.

^{4.} Mme Dozon, Révélations d'outre-tombe, t. I, p. 489.

médium, jasons de l'esprit de l'Église et ne nous faisons jamais de querelle avec les gens de chœur (sic)... Nous disons donc qu'il n'y a pas d'enfer, mais où allons-nous donc loger, pauvres diables que l'on nous fait? N'en voulons pas trop à la divine bouté, car nous voyant à la porte de chez nous elle a daigné nous donner une place dans la maison de son père, et comme là nous ne faisons que la volonté de notre propriétaire, nous ne sommes venus chez vous que par ses ordres, car, voyez-vous, il est le propriétaire des propriétaires, lui, etc. 1. »

Ici Musset s'interrompt pour appeler le curé d'Ars, sous prétexte qu'il y a un malade à soigner;... mais ce n'était qu'une malice. « Allons, dit le bon curé, ce cher esprit aime à s'amuser; il a raison, et avec tout cela il dit de bien belles choses... et justifie les esprits, car Dieu est trop grand, trop divin pour permettre que les malins viennent sur la terre pour égarer les hommes. »

Et Bossuet et Lacordaire, voyez s'ils ne sont pas déshonorés du même coup dans leur caractère et dans leur langage? « A quoi, dit le premier, à quoi a servi le fruit de mes longues veilles, quand je vivais dans votre monde? A rien. Beaucoup n'ont pas jeté les yeux sur mes écrits, qui n'étaient pas dictés par la charité... Mon Dieu, moi qui vivais dans ces temps où les cœurs étaient gros de tempêtes pour les frères d'une croyance opposée, si j'avais été plus tolérant... Mais quand les protestants, les Juifs, toutes les religions un peu marquantes auront étudié le spiritisme, etc. ¹ »

Le père Lacordaire n'est pas moins ignoblement parodié : « Je suis là, dit-il, esprit Lacordaire... L'église (de Notre-Dame) était moins comble que l'Académie aujourd'hui, lors de ma réception. Les esprits de politique, de dénigrement, de jalousie avaient conduit tout Paris pour regarder autant que pour écouter ce prêtre oubliant son vœu d'humilité... Lorsque j'ai voulu monter à la tribune pour enseigner la fraternité selon les hommes ou à l'Acadèmie louer l'émancipation mal comprise, ma voix n'a trouvé que des notes fausses et on se disait : « Ce n'est plus le Lacordaire des Conférences, » On avait raison 3.

Si l'esprit Lamennais a dit vrai, nous n'aurions pour ces esprits d'autre criterium d'identité que l'identité du style. Alors la chose est claire; ici Lacordaire et Bossuet sont aux antipodes de Sorrèze et de Meaux; évidemment ils ont trop bien dépouillé le vieil homme et le nouveau ne les a pas enrichis.

- 4. Mme Dozon, Révélations d'outre-tombe, t. I, p. 253.
- 2. Revue spirite, t. IV, p. 254.
- 3. Mme Dozon, Révélations d'outre-tombe, t. I, p. 261.

Il en est de même de Cuvier: quel cours de géologie, grands dieux! et que le Jardin des plantes surtout ne l'entende pas!

Au moins, s'ils étaient conséquents! si, pour racheter tant de lieux communs, de platitudes, d'hérésies théologiques et littéraires, ces sublimes évoqués savaient bien ce qu'ils veulent dire et ne se contredisaient pas entre eux! Mais voici le célèbre directeur du musée industriel de Bruxelles que Voltaire et Franklin nous disent mort quand il ne l'était pas, puis foudroyé et puni quand lui-même vient nous certifier son bonheur¹! Voici M. Girard de Caudemberg, qui a oublié son nom dans la grande traversée et qui vient signer Codemberg². Voici saint Augustin qui nous parle de la grande démonolátrie de Morzinle, au lieu de la démonopathie de Morzinle! Il a mal lu probablement. Consultation à refaire, et c'est dommage, car il enseignait deux moyens pour la guérir: l'huile de M. Dupont, de Tours, et, pardessus le marché, le magnétisme ³.

Et qu'on ne nous reproche pas surtout d'avoir choisi, ou d'avoir décousu les textes pour les mieux déshonorer!

Cette fois l'identité de style est parfaite entre toutes les révélations; il n'y a de supériorité que chez les adeptes sténographes. Non, certes, ce ne sont pas eux qui ont forgé tout ce fatras. Nous en attestons leurs revues et leur propre langage qui sont la meilleure preuve de leur sincérité. S'ils avaient voulu faire parler les esprits, ils auraient commencé par leur prêter leur grammaire et leur style. Ils devraint être fiers d'être meilleurs écrivains que Lamennais et Bossuet.

Encore une fois, qu'ils s'insurgent donc et qu'ils réclament quelque chose de mieux auprès des clubs américains!

Maintenant, si les spirites nous sommaient de produire enfin ce qu'ils ont de mieux comme médium, si l'on nous forçait à fournir un nom et quelqu'un sur le compte duquel tout le monde serait d'accord, nous ne pourrions guère nommer que M^{lle} Clémence Guérin, que nous trouvons — chose rare — acceptée et choyée dans les deux camps. Or, cette demoiselle vient de publier une petite brochure intitulée: «Le Spiritisme en Amèrique, » livre clair et concluant, dit M. Piérart (6* livr. p. 222).

C'est vrai, mais nous conjurons ici tous les spirites de bonne foi de redoubler d'attention !

- « Nous allons, dit Mile Guérin, reproduire quelques paragraphes du
- 4. Revue spirite, janvier, p. 79.
- 2. ld., avril 1862, p. 120.
- 3. Mine Dozon, Révélations d'outre-tombe, t. II, p. 305.

livre si remarquable publié par le docteur Robert Hare, de Philadelphie, livre qui, touchant au sommet de la science et de la plus haute philosophie, se recommande aux plus compétents. Comme dans le précédent, les faits y abondent, attestés, affirmés, etc... (p. 37). »

C'est donc bien le docteur Hare qui va nous communiquer les mes-

sages qu'il a recus d'en haut.

Or, en voici un (p. 40), qui nous frappe singulièrement; il est intitulé: Lettre du T. R. P. V.... à l'auteur, et voici cette lettre:

" My dear sir.

« Lorsque vous vintes, il y a deux ans, me consulter sur le mérite et l'opportunité de vos travaux, j'hésitai d'autant moins à en encourager la publication que depuis longtemps je partageais ces idées... Ce n'est pas assez, my dear, de trouver votre œuvre utile, j'aurais dù dire indispensable, si j'avais prévu la prochaine invasion de ce que vous désignez si heureusement sous le nom d'épidémie spiritualiste...

«Quantà vous, sir, vous aurez l'honneur d'avoir par vos discussions lumineuses, etc.... Je ne vous parlerai pas maintenant de deux ou

trois observations que nous discuterons en famille.

« Recevez, my dear, etc.

« Le P. V. DE R... »

Et M^{II} Clémence Guérin de reprendre: « Nous bornons ici nos citations, car ceux à qui ne suffiraient pas de TELLES preuves et de TELL témoignages, etc., etc., ne seraient pas plus convaincus par tout ce que nous pourrions ajouter... (p. 43). »

Qu'elle veuille bien nous permettre maintenant de suppléer à son silence. Cette lettre, dont nous n'avons donné que quelques phrases, est la lettre même que le R. P. nous écrivait en 1853, et que ceux qui tiendront à vérifier la chose trouveront in extenso à la tête de notre livre des Esprits, sauf toutefois l'appréciation de l'invasion spiritualiste, bénite ici, mais appelée dans le texte authentique: « Ce fléau que vous désignez si heureusement sous le nom d'épidémie spirituelle!... »

Spirites, prenez bien garde à ce dilemme! Ce plagiat éhonté vient nécessairement du docteur Hare ou de mademoiselle Guérin, vos médiums, et alors il est fâcheux d'apprendre que ce sont là les plus sincères, ou bien il vient de vos esprits, et alors vous feriez bien d'en changer. Dans tous les cas, accordez plus de respect à vos morts, ne leur prêtez pas dans les cieux, en faveur de votre cause, exactement le même langage dont ici-bas ils se servaient contre elle. Près de

Dieu, leur génie ne saurait s'appauvrir à ce point qu'ils se voient obligés de recourir à leurs vieilles paroles de ce monde de ténèbres, pour exprimer des idées toutes contraires.

Et vous savants, devant le dilemme que nous posions tout à l'heure entre un plagiat spirituel et un plagiat humain, si vous optiez pour le second, vous voteriez pour l'erreur. Le premier court les rues dans les mœurs du spiritualisme et du somnambulisme, et nous en avons de bien curieuses démonstrations dans les mains, Ici, pour nous, la sincérité de mademoiselle Guérin n'est pas plus compromise par rapport au R. P. Ventura, que lorsqu'elle se laisse insuffler encore toute la page 441 de notre premier Mémoire, qu'elle insère, bien naïvement, sans guillemets, depuis ces mots : « Un jour viendra qui déliera toutes les langues,...» jusqu'à ceux-ci : « Comme les anciens augures, deux savants ne pourront plus se regarder sans sourire... » Nous lui pardonnons de tout notre cœur ce délit involontaire (imité par tant d'autres et même par des catholiques qui se gardent bien de nous nommer). Nous le lui pardonnons, à cette condition, toutefois, qu'elle se montrera plus difficile et plus heureuse dans le choix de ses révélateurs.

Nous sommes d'ailleurs tout consolé en pensant que ces derniers ont daigné lire avec attention nos ouvrages.

Et maintenant : « ERUDIMINI QUI JUDICATIS... SPIRITUS. Apprenez à comprendre, vous qui jugez les esprits. » Reconnaissez franchement que ceux qui vous entourent ne vous offrent que la parodie et l'application sacriléges de la plus touchante des réalités et des doctrines. Trouvez bon que les esprits, selon Dieu, ne viennent jamais se mêler à si mauvaise compagnie et sanctionner, par leur complaisance, des manœuvres si positivement défendues. Assurez-vous qu'entre la spiritophobie scientifique dont la cécité embrouille tout et la spiritolátrie soi-disant catholique, dont l'illuminisme fascine tout, se trouve toujours la démonologie catholique, affranchie de ces deux absurdités rivales, ou plutôt faisant justice de toutes les deux, grâce à l'unique doctrine qui, selon l'expression du comte de Maistre, « sache marcher d'un pied sûr entre l'illuminisme et le matérialisme¹. »

1. Toutes les fois que la Revue spirite de la rue Sainte-Anne se révoltera, comme elle le fait d'ordinaire, contre cette inculpation d'anticatholicisme, nous la renverons à sa confraternelle ennemie de la rue du Bouloi. Elle lui dira, par l'organe de M. Piérart, qui, plus franc qu'elle dans son déisme avoué, paraît infiniment plus méfant, « qu'elle se fait illusion,... que son credo est rempli de contradictions compilées à tort et à travers,... et que

VI

L'AUTEUR A SES LECTEURS.

Après une préface si longue, à notre avis, et néanmoins si courte, lorsque nous la comparons à toutes celles qui obéissent à la mode, nous devons à nos lecteurs de nouvelles explications sur une tout autre longueur substituée par nons aux brièvetés de notre programme. Rien ne prouve mieux la nécessité de bien connaître un sujet avant de s'y aventurer. Une fois entré dans celui-ci, une fois les premiers kilomètres parcourus, nous avons vu la route se développer devant nous et se perdre dans des horizons si lointains que, si nous l'avions suivie, nous eussions fait, pour le moins, le tour du monde. Effrayé de ces perspectives infinies, nous voulûmes abréger et suivre

le catholicisme n'a pas d'ennemi plus fougueux que son chef. » (Revue spiritualiste, 4° livr. de 1862, p. 433.)

Mais si elle récuse le verdict de cet ennemi, nous la renverrons à ellemême et nous la prierons de se reporter à ces paroles de la sainte inspirée qu'elle patronne; elle lui dira, dans une de ses extases: « OUI, IL Y ARRA UNE ÉGLISE SPIRITE, QUI AURA UN CHEF, PAPE OU AUTRE, N'IMPORTE SON NOM; CETTE ÉGLISE SERA A SONTOUR LA FILLE AINÉE... Pàs d'objection rationnelle à cette vérité. Si Dieu nous a dit de suivre les avis de son Église, libro à lui de nous dire aujourd'hui: « JE PARLLE,... ÉCOUTEZ ET OBÉISSEZ... ÉGLISE, TOI, LA PREMIÈRE, SOIS SOUMISE A MES ESPRITS qui te porteront mes ordres. » (Mes Dozon, Révelations d'outre-tombe, t. I, p. 92.)

Et Rome ose encore résister et condamner le spiritisme! Rien, en vérité, ne saurait mieux constater l'entêtement qu'on lui reproche!

Toutefois, nous sommes tranquille, puisque, d'une part, M. Allan Kardec refuse avec indignation cette tiare spirite que, dans sa malice, M. Piérart s'obstine à lui proposer, et que, de l'autre, il est inscrit dans les statuts de la Société que « les questions religieuses seront exclues à tout jamais du programme. »

Jusqu'ici tout cela ne serait que ridicule, si le fléau ne commençait pas à prendre des proportions gigantesques et à lasser contre nous cette patience divine qu'il paralt avoir lassée contre les Américains, exactement comme chez toutes les nations de la terre elle se disait fatiguée par les crimes de ce même ordre : « JE DÉTRUIRAI TOUTES CES NATIONS A CAUSE DE CES CRIMES : INTERROGER LES MAGICIENS ET CONSULTER LES MORTS. » (Deutér., ch. XVIII.)

les sentiers qui raccourcissent; mais alors nous ne pûmes plus rien distinguer, et nous sentimes que si le voyage s'abrégeait, c'était aux dépens de l'intérêt que nous cherchions.

D'ailleurs, si nous sommes évidemment trop long en raison du programme, le serons-nous en raison du suiet et de la masse effrayante d'adversaires à combattre ? Ou'on réfléchisse un instant : les Mémoires de l'Académie des inscriptions consacrés à la question qui nous occupe dépassent cent volumes in-quarto; puis, en dehors de cette encyclopédie, chaque mythologue apporte en outre son fardeau particulier. Ainsi, l'ouvrage collectif de Creuzer-Guignault-Maury sur les religions comprend à lui seul huit volumes, sans qu'ils aient dit un seul mot du judaïsme, qui entre à peu près pour moitié dans notre travail. Il nous faudrait faire un volume de plus, si nous voulions seulement énumérer tous ceux qui, en Allemagne et en France, remuent et broient pour ainsi dire cette matière. Nous espérons donc que l'on voudra bien excuser un entraînement si motivé. Dieu veuille maintenant que ces longueurs ne dégénèrent pas en lourdeurs, car ici nous serions inexcusable, attendu que l'on peut peser beaucoup plus en deux pages qu'en deux mille. Tout dépend du mode de la charge. Pour être tout à fait juste, cependant, ou doit tenir un peu compte à l'auteur des difficultés du sujet. Voltaire disait que toute dissertation ne pouvait jamais être « qu'un morceau de plomb incrusté dans de la glace; » qu'on juge de ce que peut être une longue série de dissertations encombrées de citations, de noms d'auteurs, et de ces répétitions si nécessaires que Bonaparte les appelait « la seule loi de sa rhétorique. » Le beau idéal, pour un dissertateur, serait donc de faire traverser à ses lecteurs, sans les faire mourir de fatigue et d'ennui, ces parages désolés que l'on maudirait soi-même, si l'on n'espérait pas que la vérité se trouve à leurs dernières limites.

Mais, voici précisément la question ! diront probablement un grand nombre de lecteurs; quelles assurances nous donnez-vous que, sous ce rapport, nous n'en serons pas pour nos fatigues et pour nos frais de toute espèce ? lci, nous ne voulons rien dissimuler, et, tout en leur promettant autant de clartés que possible sur l'argument de notre ouvrage, nous les avertissons que nous voyagerons à peu près seul, et même sur des tertains complétement inexplorés jusqu'ici,

Nous aurons, à peu de chose près, tout notre monde contemporain contre nous; mais, en revanche, il est vrai, nous resterons avec tous nos prédécesseurs contemporains à leur tour de tous les événéments, puis avec ceux qui les ont faits, subis, prédits, analysés et définis, avec tout ce qui fut grand et puissant dans le monde, avec toutes les religions, toutes les philosophies, toutes les sciences, toutes les révélations, en un mot avec le genre humain de toute date et de tout pays; et, bien que nos grands esprits du jour appellent la thèse que nous soutenons « étroite, mesquine, enténétrée, arriérée, et désormais ensevelie dans l'oubli, » on nous accordera que mourir en compagnie de Pythagore et de Platon, comme en compagnie de Moïse, de saint Augustin et de Bossuet, c'est du moins mourir avec orâce et entouré de toutes les consolations possibles.

On nous accordera en outre le peu de confiance de nos adversaires dans leurs lumières si jeunes, et l'actualité toujours fraîche de cet ancien sujet. Nous obéissons nième en ce moment à toutes les réclamations possibles. Tantôt c'est M. Renan qui déplore que « tous les efforts tentés jusqu'ici en Allemagne et en France n'aient pas été plus heureux... » Car, selon lui, « c'est pour les personnes peu versées dans les sciences historiques un éternel sujet d'étonnement de voir des peuples, qu'on leur présente comme les maîtres de l'esprit humain, adorer des dieux ivrognes et adultères, et admettre parmi leurs dogmes religieux des récits extravagants et des aventures sérieuses. Le plus simple se croit en droit de hausser les épaules, Mais n'est-il pas bien probable que ces fables ont eu raison en quelque chose? » (Renan, Études religieuses, p. 7.)

M. Maury, partant des mêmes peincipes, ou plutôt de la même absence de principes, conjure, comme M. Renan, les savants de « porter enfin le flambeau au fond de ces sanctuaires mystérieux, de ces arcanes jadis impénétrables, et de nous faire voir qu'il n'y avait pas qu'imposture et mystification dans la magie. Il serait vraiment temps que des esprits éclairés entreprissent de soumettre à l'examen les faits de magie,... dont la tradition n'a jamais été interrompue et qui forment une chaîne continue qui lie les temps les plus reculés aux nôtres. » (A. Maury, Revue archéologique, de 1846, p. 144.)

Dans le camp catholique, on paraît encore bien autrement pressé d'obtenir enfin quelques lumières. On sent que les travaux de l'ancienne école des Bergier, Le Clerc, Bannier, Huet, Guérin Du Rocher et Guénée sont, pour le moins, bien incomplets toutes les fois qu'ils ne sympathisent pas avec les ennemis qu'ils combattent et ne se laissent pas atteindre par l'épidémie générale. Aussi, la Revue bibliogrophique (de janvier 1862, dans un article sur la mythologie du Rhin) gémit-elle « de ce que la France catholique délaisse les travaux mythologiques qui paraissent cependant lui appartenir plus spécialement. Tandis que trop de membres distingués du clergé se fatiguent,

dit-elle, à reproduire sur des questions philosophiques des choses cent fois dites, ne se trouvera-t-il donc pas quelque intelligence catholique qui se dévoue à des études plus neuves et plus originales (celle, par exemple, des superstitions antiques), en y apportant l'analyse, l'érudition et le sens critique? » (Janvier 1862.)

On peut donc s'assurer qu'en répondant à toutes ces invitations, comme à tous ces ouvrages, nous sommes d'un côté dans le courant le plus décidé des aspirations et des recherches intellectuelles, comme de l'autre en présence de révolutionnaires doutant beaucoup d'euxmêmes.

Mais voici que pour les ramener on exige dans notre camp un grand savant, un grand critique, et nous ne sommes ni l'un ni l'autre! Homme du monde, et, comme tous les hommes du monde, préoccupé de mille soins, de mille goûts, de mille devoirs, de voyages prolongés, qui prélèvent la plus grande partie de nos heures au grand détriment d'un sujet qui les réclamerait toutes, nous sommes le premier à ne pas comprendre de notre part la réunion de tant d'audace à tant d'incompétence. Expliquons-nous cependant.

Savant, nous ne le sommes donc pas le moins du monde et cependant nous oserons parler astronomie, géologie, médecine, archéologie, hiéroglyphes, papyrus, théologie transcendante, etc. Cela paraît de la dernière imprudence et nous le sentons si bien que nous nous résignons à l'avance à toutes les leçons que pourront nous valoir tous les solécismes, peut-être même tous les barbarismes qui nous échapperont en parlant toutes ces langues; nous nous livrons donc, à cet égard, en toute humilité... Mais toutes ces leçons plus ou moins méritées dans le détail, nous nous croyons en mesure de les rendre chaque fois que l'on voudra poser le pied sur le principe même de toutes nos théories. Pourquoi? Sinon parce qu'il ne faut pas faire trop étroite la compétence du bon sens en toutes choses, et que nous sommes on ne peut plus certain de la valeur de notre clef, alors même que nous nous tromperions sur son application plus ou moins juste à tel ou tel fait, ou, pour suivre notre comparaison, à telle ou telle serrure ; oui, nous sommes mille et mille fois certain que nous entrerons, grâce à elle, au cœur de toutes les vérités, dût-on nous interdire autant de couloirs ou de fausses portes qu'il prendra fantaisie d'en supposer.

Cette conscience de notre succès ne nous empêche cependant pas de prendre toutes les précautions possibles pour éviter, s'il se peut, de trop lourdes méprises, et voici notre secret.

Sans avoir étudié à l'école tous ses gros traités scientifiques, nous ne cessons pas un instant d'avoir l'oreille au guet, d'épier toutes les

évolutions de la science, d'écouter aux meilleures portes pour bien préciser le dernier point qu'elle atteignait la veille, et mieux saisir les tendances qui lui préparent son lendemain. De cette manière, pendant que le savant de profession, noyé dans les lieux communs et dans les pratiques du travail quotidien, n'a pas souvent le temps de s'enquérir des primeurs et de s'inquiéter de ce qui ne lèvera que dans un mois, le savant amateur, au contraire, maître de toutes ses journées, et déchargé de tous soins, peut avoir l'œil à tout, et deviner bien des révélations ultérieures dans le germe qui les contient aujourd'hui. C'est ainsi que sans autre mérite que celui de savoir lire ou plus simplement encore écouter, il a pu nous arriver mainte et mainte fois de révéler à plus d'un médecin de nos amis le dernier mot de la veille, qu'il n'aurait su que dans six mois, d'annoncer à tel autre la mort prochaine d'une doctrine qui lui paraissait pleine de vie, et de pressentir l'arrivée probable de tel ou tel remède inattendu jusque-là. Tout cela n'était pas plus méritoire, en définitive, que d'annoncer aux fanatiques de Mesmer, comme nous le faisions depuis vingt ans, la mort de leur fluide et leur inévitable submersion dans un spiritisme plus avancé, comme nous entrevoyons encore dans celui qui nous mine aujourd'hui la plus terrible épreuve de toutes celles qui peuvent être réservées à la foi, et le plus sérieux des dangers que puissent courir bientôt les sociétés modernes.

Encore une fois, le bon sens de la servante de Molière peut, souvent mieux que le génie de ce grand homme, préjuger les destins réservés à Célimène ou à Tartufe.

Maintenant passons à notre valeur critique, et, pour mieux l'apprécier, racontons ce qui nous est arrivé à cet égard, lors de la mise au jour de notre premier Mémoire. Un homme que nous consultions avant tous les autres nous répétait sans cesse : « On vous décernera quelques éloges, on pourra même louer votre logique et votre érudition, mais il est un reproche qui ne saurait vous manquer et qui pourra renverser toute votre œuvre sur sa base, ce sera celui de l'absence de critique; croyez-moi, on vous accorderait tout le reste, que l'on ne vous céderait jamais sur ce point. - Oh! pour cette fois, reprimesnous, nous sommes aussi tranquille que possible, car nous avons pris toutes nos mesures en conséquence; nous possédons contre ce genre d'attaque la meilleure des égides, celle qui consiste à ne jamais discuter avec la science que les faits et les détails qu'elle nous aura livrés elle-même. De cette manière, si notre critique est en défaut, nous en déclinerons la honte, nous nous laverons les mains, en disant: « Prenez-vous-en à vos maîtres. - C'est possible, répliquait-on, vous

serez très-innocent, mais vous n'en serez pas moins poursuivi et condamné 1. »

La prophétie, cette fois encore, s'est littéralement accomplie 2. Heureusement elle n'a pas empêché les faits d'être acceptés dans leur ensemble, comme ceux qui les avaient fournis, grondés pour leur grande imprudence.

Mais aujourd'hui, qu'allons-nous faire, grand Dieu! Quand nous donnions des certificats de savants, on nous reprochait « d'estimer beaucoup trop haut leurs suffrages; »quand nous supprimions un procèsverbal primitivement donné, M. Figuier nous reprochait « d'arranger les dépositions des témoins à notre guise3; » quand nous donnions ces mêmes procès verbaux, M. de Gasparin nous répondait : « Plus il y a de procès-verbaux et plus je me méfie. »

Or, cette fois-ci, nous le répétons, en fait de preuves et de critique comme on les veut aujourd'hui, nous aurons les mains absolument vides. Au lieu de ces faits modernes que chacun de nous pouvait voir et palper, nous ne présenterons que des faits perdus dans la nuit des temps ou novés dans les eaux du déluge ; au lieu de savants contemporains pour appuis, des barbes dix fois blanchies

1. Cependant, de toutes ces centaines de faits, « il en est jusqu'à trois que l'on pouvait citer, » parce qu'ils paraissaient étrangers à la science, et, certes, il fallait bien qu'ils fissent véritablement exception, pour que tous les jourpaux nous aient simultanément reproché ces trois faits exceptionnels. C'était une histoire racontée par Alexandre Dumas, une anecdote de famille et le fameux procès de Cideville. Citer de pareilles balivernes, sans autre appui que sa propre allégation, c'était, disait-on, se moquer du public!...

Malheureusement, l'histoire de Dumas était tirée de la Pneumatologie du docteur Fodéré et garantie par lui-même, l'anecdote de famille n'était citée que comme un parfait analogue de faits attestés par le docteur Johnson, et les esprits frappeurs de Cideville allaient bientôt se répéter, ou plutôt se multiplier indéfiniment dans les deux mondes.

Voyez pourtant ce que c'est que de ne pas lire les notes d'un auteur! on veut faire la guerre à sa critique, et l'on ne s'aperçoit pas que l'on en fait de détestable soi-même!

- 2. Voir, aux premières pages de l'Appendice complémentaire, les reproches d'imprudence faits à M. le docteur Calmeil par ses collaborateurs des Annales psychologiques, ceux faits par l'Union médicale à tous les savants dénégateurs, et défense, de par le Siècle et M. de Gasparin, de nous faire la moindre concession en ce genre, pour ne pas être emmenés beaucoup trop loin.
- 3. Dans une première édition du Presbytère de Cideville, nous avions donné in extenso tout le dossier du procès, et dans la deuxième (1863) nous avons annoncé qu'on le tiendrait à la disposition des réclamants.

comme celles d'Hérodote, de Pausanias, de Tite-Live, et même de Tacite, etc., etc. Il est vrai que leurs récits seront confirmés largement par tous les textes de la Bible et de Moïse, des Évangiles et de Jésus-Christ. Mais, comme la critique moderne met l'Écriture en cause avec rout le reste, c'est une autorité qui ne compte plus : encore une fois, que faut-il faire?

Tout ce qu'il y a de plus simple au monde: Ne rien vouloir prouver du tout. Fatigué de nos démonstrations trouvées surabondantes par tant d'autres, convaincu de l'existence de certains bandeaux surnaturels appliqués sur certains yeux tout exprès « pour qu'ils ne voient pas, ut non videant, » nous abandonnous tout à fait à leur malheureux sort de pauvres incurables, condamnés à crier toute leur vie : « Il paur voir. »

Nous réservons aujourd'hui toutes nos forces et tous nos soins pour les convalescents de la cécité, qui en sont arrivés à cette seconde phrase : « A quoi bon ? » L'histoire, la Bible et toutes les traditions vont se charger de leur répondre.

Toutefois, comme il faut nous garder d'affaiblir la confiance des lecteurs, et surtout de la rendre indécise, nous avons divisé notre travail en deux parties: l'une pour ainsi dire officielle, c'est le texte courant du discours; l'autre, qui l'est beaucoup moins et qui se trouve destinée aux rapprochements, aux probabilités, aux spéculations officieuses et souvent contestables.

Cette division en chapitres et en appendices étonnera d'abord quelques-uns, mais ils s'apercevront bientôt qu'il y a là tout à la fois une nécessité et un repos. Nécessité, car il était impossible de faire entrer dans le texte général de vraies monographies ' qui, formant elles-mêmes autant de petits ouvrages spéciaux et très-distincts, eussent entravé l'ensemble et dérangé l'ordre entier. C'est encore un repos, parce que plus particulièrement consacrés à des questions plus curieuses, à des révélations plus neuves, à des rapprochements plus modernes et plus piquants, ces appendices peuvent être considérés comme de véritables hors-d'œuvre, non moins sérieux, il est vrai, que le texte du chapitre, mais infiniment moins abstraits, et par cela seul corrigeant un peu la monotonie de leur lettre, sans jamais s'écarter de leur esprit et de leur titre. C'est pour ne pas rompre cet enchaînement que nous n'avons pas voulu les reléguer à la fin de chaque volume, comme nous le pouvions très-facilement.

4. On appelle monographie tout traité spécial et condensé sur un sujet donné.

Chaque lecteur sera toujours libre d'ajourner sa lecture, et pourra constater que, d'une manière ou d'une autre, la logique de l'ouvrage ne saurait en souffrir. Nous conseillons toutefois la lecture continue.

Pour nous résumer sur la véritable fin de celui-ci, n'oublions pas que, supposant des lecteurs déjà rendus sur son principe, son unique prétention est d'abord de bien établir l'extrême importance du sujet, puis d'en tirer les conséquences de tout ordre qu'il renferme. Nous devons à tous ces phénomènes antiques et modernes le plus consciencieux examen, car il y va tout à la fois et de l'honneur de la raison publique qui se déclare leur ennemie, et de la véracité de l'Évangile qui les affirme comme d'irrécusables réalités!.

1. Reste à faire une dernière observation. Un ouvrage sur le paganisme ne peut, sous peine de nullité, s'interdire certains détails qui forment trop souvent le fond de son sujet : surmonler ses répugnances à cet égard, violenter sa propre répulsion, c'est accomplir son devoir dans tout ce qu'il a de plus pénible, et, sans contredit, de plus méritoire.

Nous n'en craignons pas moins de choquer plus d'une fois quelques esprits qui ne nous en seront que plus sympathiques. Pour les rassurer, nous devons leur promettre de rester, à cet égard, plus prudent que tous ceux qui nous précèdent soit comme historiens, soit comme théologiens, et que lorsque nous serons obligé de parler comme eux nous emploierons le latin.

Nos lecteurs sont donc prévenus et sauront, en consultant la table sommaire, quels sont les paragraphes qui ne peuvent être laissés, et, à plus forte raison, placés sous les yeux de tout le monde.

PREMIÈRE PARTIE

PROLÉGOMÈNES

OU CONSIDÉRATIONS PRÉALABLES

SUR LA HAUTE PORTÉE PHILOSOPHIQUE

DU MOINDRE PHÉNOMÈNE SURNATUREL OU SIMPLEMENT
MERVEILLEUX.

CHAPITRE I

IMPORTANCE COSMOLOGIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

5 1

Le Cosmos et ses magnificences, — Infiniment petits et infiniment grands, — Microscope et télescope, — Leur gloire et leur orgueil. — Vieilles attaques rajeunies, — A plus tard les réponses,

N. B. Si nous avions la prétention d'implanter, dès les premiers pas, la doctrine de nos interventions surnaturelles sur le terrain scientifique qui les repousse avec le plus de hauteur et de succès apparent, nous commettrions une grande faute. Ce serait compromettre toutes nos ressources, que de les précipiter, dès la première heure et sans préparation suffisante, au plus fort de la mélée.

Personne n'ignore, en effet, que dans cette croisade générale contre la cause que nous défendons, les sciences naturelles figurent au premier rang. Le progrès toujours croissant de leurs brillantes découvertes, l'explication de phénomènes inconnus jusqu'ici, le maniement familier de forces qui faisaient trembler nos pères et l'application journalière de ces forces au bien-être de la vie, tout conspire à fomenter chez les naturalistes un orgueil démesuré. Hélas! peut-être serait-on bien tenté de le trouver légitime s'il ne les aveuglait en même temps sur des vérités bien plus hautes, trésor d'évidence, au contraire, pour le plus simple bon sens.

Savoir ne fait donc pas toujours voir, comme, à son tour, voir ne fait pas toujours savoir. Nous ne le saurons et ne le verrons que trop.

On entend par Cosmos l'ensemble du monde et de ses lois.

Ainsi donc, obéissant malgré nous en ce moment à l'ordre logique qui nous force de montrer l'homme interrogeant la nature avant d'interroger l'histoire et la philosophie, nous déclarons ne consacrer ce premier chapitre qu'à la pose d'un principe, qu'à l'aplanissement provisoire de quelques difficultés tirées des forces, des lois et de la vision cosmologiques; nous réserverons nos preuves et nos applications spirituelles pour deux autres chapitres, qui arriveront à leur heure sous le titre de Cosmolatrie et de Sabéisme.

Maintenant, pour mieux apprécier les relations du Cosmos avec la vision organique humaine et le degré de leur double autorité, vovons-les sortant l'un et l'autre des mains de leur créateur.

Dans un de ses plus beaux livres, l'Écriture nous montre « les astres du matin célébrant à l'envi, pendant la création, toutes les gloires de leur auteur ¹. » Plus jeune que ces astres, la terre, alors sans âme vivante et sans maître, se taisait, et seule, ne pouvait prendre part à l'hosanna général.

Pour qu'elle pût admirer à son tour, il fallait créer l'homme, et, parallèlement à sa vivification spirituelle, lui départir des instruments d'admiration.

Alors, sublime artiste, Dieu produisit deux chefs-d'œuvre: l'un, que la science appelle nerf optique; l'autre qu'elle signale comme l'épanouissement du premier et comme « l'organe essentiel de la vision². » Puis, sur ce modeste appareil d'une délicatesse infinie, sur cette plaque vivante d'une photographie toute divine, les rayons émanés de chaque objet visible venant à converger, l'homme put s'assimiler pour ainsi dire tout le Cosmos, grâce à la miraculeuse image transmise par ses sens à son regard intérieur.

Longtemps ce beau présent lui suffit; mais après cinquante siècles de jouissance, cette *vision*, toujours la même, ne suffisant plus à cet esprit avide de progrès, il fut permis un jour à

^{1.} Job, ch. xxxviii, 7.

^{2.} Son nom scientifique est la rétine.

deux enfants d'interposer un simple verre entre leurs propres organes et le Cosmos de leur Dieu, et, sous l'apparence d'un hasard, la vision se trouva centuplée ⁴.

A l'instant même, il faut bien en convenir, un immense rideau se déchira, et l'homme put croire un moment qu'il avait changé d'univers: une vraie révolution venait de s'opérer dans l'espace; aussi, nous dirait avec orgueil la philosophie moderne, aussi vit-on tout aussitôt la grande flotte de l'intelligence humaine appareiller dans tous les ports de la science, et toutes ancres rompues, toutes quarantaines levées, naviguer enfin à pleines voiles sur le double océan des infiniment petits et des infiniment grands.

Et maintenant, demandez à ces grands navigateurs ce qu'ils ont rapporté de ce magnifique parcours; chacun d'eux ne répondra qu'un seul mot: « l'infini. »

Plus tard, il est vrai, chacun d'eux en abusera peut-être en prodiguant à l'œuvre le plus bel attribut de son auteur, mais que de motifs d'indulgence et de pardon!...

Commençant par les infiniment petits, assurez-vous d'abord de l'état de la question, et vous reportant à leur ancienne limite, — le ciron, — voyez un peu ce qu'elle devient, lorsque Leuwenhoeck établit, que les corpuscules vivants, renfermés dans une goutte d'eau, doivent être portés à mille millions peut-être pour égaler sa grosseur. Interrogez Ehrenberg, Swammerdam et Klein, sur la dernière limite de leurs imperceptibles conquêtes; l'un vous dénombrera cent quatrevingt-sept millions d'infusoires ne pesant pas tous ensemble un seul grain;... l'autre, des milliards d'hématoïdes nouveaux entassés dans un atome de la plus fine poussière; un troisième, quarante mille millions de carapaces contenus dans

^{1.} Cette question d'érudition physique n'est pas décidément jugée. Cependant Olbers (Aunuaire de Schumaker, de 1843) attribue l'invention du télescope aux deux enfants de Lippershey, fabricant d'instruments à Middelbourg en 1606. Le fait est que trois ans après, en 1609, il paraissait un travail de Galilée sur les lunettes hollandaises.

un pouce cubique de tripoli, etc., etc. ⁴; et, tenez-le pour certain, descendus avec eux au fond de ces abimes terrestres et marins, sous-perposés les uns aux autres, vous remonterez convaincus que le dernier anneau vous échappera toujours, et que ces monstres de petitesse sont des monstres de volume, auprès des invisibles qui n'attendent pour surgir à vos yeux que le simple épaississement d'un cristal.

Changez maintenant celui-ci contre un autre, et demandez à l'astronome ce que devient pour lui, comparativement à tout ce qu'il découvre, la terre que vous habitez, cette terre dont l'autocratic cosmique vous paraissait assurée par une prescription de soixante siècles; souriant dans son orgueil, il commencera par vous montrer ce qu'il appelle votre planète, circulant, on ne sait, dans quel misérable coin des espaces; il se complaira dans l'humiliation de son empire, et plein d'amour, au contraire, pour les mondes étrangers, il n'aura plus d'autre souci que de bien établir leur supériorité sur le vôtre ; il leur donnera tout ce qu'il pourra lui enlever : éclat, volume, puissance; il énumérera leurs nombreux satellites, leurs anneaux lumineux, et si cet astronome a dit vrai, il faudra bien que votre planète se résigne à suivre à l'arrière-plan du système, un mouvement qu'elle avait cru longtemps commander. Toutefois, après ce premier désenchantement comme habitant de la terre. de véritables enchantements vous attendent comme citoven de l'univers. Lorsque vous aurez longtemps réfléchi sur la multiplicité toujours croissante de ces planètes si rares autrefois, sur l'immensité de leurs orbites, sur les proportions écrasantes de plusieurs d'entre elles, sur les trente-quatre millions de lieues qui vous séparent d'un soleil, dont le volume est de quatorze cent mille fois supérieur à celui de notre globe ; lorsque vous aurez admiré toute cette armée des comètes, armée sans dis-

Voir, au Compte rendu de la séance du 4 août 4858, le Rapport fait à l'Institut sur la terre nouvellement rapportée du Thibet par M. Schwlagintweit.

cipline et sans lois rigoureuses, qui tantôt précipite ses enfants dans tous les feux du soleil, tantôt les exile pour des siècles au sein des ténèbres glacées...: peut-être vous imaginerez-vous avoir une idée de l'infini, et le reste de l'univers, c'est-à-dire les étoiles, ne vous semblera-t-il plus qu'un magnifique accessoire. Impardonnable illusion! reprenez haleine, et, centuplant les forces de votre imagination, apprêtez-vous pour la première fois à franchir réellement les espaces. Voyons! votre courage est-il à la hauteur de votre esprit? Votre tête est-elle bien à l'abri des vertiges? Puisque vous l'assurez, essayez alors, s'il se peut, de rendre à chacun de ces faibles points lumineux leur grandeur effrayante et réelle, transformez chacun d'eux en soleil, recommencez à chacun ce même système solaire qui vous confondait tout à l'heure, et n'oubliez pas surtout que l'éloignement seul vous dérobe autant de fois tout un nouveau cortége de planètes, de satellites et de comètes parfaitement analogue à celui que vous venez d'admirer.

Mais quels spectacles nouveaux! Voici des mondes qui n'étaient pas hier et qui brillent aujourd'hui, d'autres qui s'effaceront demain, d'autres qui revêtent tour à tour toutes les couleurs du prisme, d'autres qui s'embrasent, pàlissent et se brisent à vos yeux, d'autres qui sembleraient subir à certains moments la grande épreuve d'oscillations et de fluctuations effrayantes 1.

Il en est d'autres enfin (et notez bien cette dernière nouvelle) qui, de simples qu'ils étaient, se dédoublent sous un objectif plus puissant et paraissent se fuir et se poursuivre sans cesse sans jamais parvenir à s'atteindre.

4. « Le singulier phénomène de la fluctuation des étoiles a été observé à Trèves, par des témoins dignes de foi, le 20 janvier 1851, entre sept et huit heures du soir. Sirius lui-même, qui était alors placé près de l'horizon, parut agité d'un mouvement oscillatoire très-marqué. » (Lettre du professeur Flesch dans le Recueil de Jahn.)

Quant aux disparitions, les journaux scientifiques nous apprennent aujourd'hui, 3 mars 1862, celle d'une nébuleuse tout entière. (V. Nébuleuse, do Hind.) Ne vous arrètez pas encore; par delà tous ces mondes en mouvement, et sur un plan bien autrement reculé, voici comme une poudre solaire, éclose pour ainsi dire de ce matin, qui, soumise au pouvoir vraiment fécondant de certains télescopes, semble réaliser à la lettre ces pluies d'or et de feu que nous disait la fable; merveilleuses gerbes de soleils que l'on voit descendre cette fois en lentes et toutes gracieuses spirales, sur un point inaperçu qu'elles abandonnent aussitôt pour remonter et redescendre sans fin, en élégantes arabesques.

Qui donc osera parler encore de l'immobilité des soleils, et que deviendront désormais ceux qu'on appelait les *fixes*, lorsqu'on les surprendra gravitant comme tout le reste vers ce grand aimant général, vers ces pôles mystérieux où se trouvent peut-être le repos et la solution du problème ⁴?

C'est ici que l'admiration se convertit en stupeur, en une sorte d'extase étourdissante. C'est ici que l'on comprend toute la vérité de cette expression d'un grand poëte: « Jamais, Seigneur, jamais je ne fus plus troublé de ta puissance ². » Trouble auguste, en effet, admiration terrifiante pour celui qui ne sait pas, avant d'aborder de tels abîmes, se replier pour ainsi dire sur la bonté divine, se retrancher dans sa présence et préluder à l'hymne de l'admiration par celui de la reconnaissance et de l'amour.

Malheureusement — ceci n'est un secret pour personne — après avoir au dernier siècle bien manifestement professé

2. Chateaubriand.

^{4.} Toutes ces nouvelles et brillantes découvertes, relatives aux étoiles dédoublées, sont dues principalement à Struve, le célèbre astronome de Dorpart, qui en a déjà signalé plus de trois mille. Quant au mouvement des fixes et de tous les systèmes entraînés dans l'espace, ce sont surtout les travaux d'Herschell et d'Argelander qui lui ont imprimé le caractère d'une vérité certaine. Il semblerait, selon les astronomes, que cette circulation générale suivrait une direction qui nous est marquée un peu au nord de l'étoile et de la constellation d'Hercule, d'autres disent du Taureau. (V. les premières pages de l'ouvrage de M. Alfred Maury, intitulé: la Terre et l'Homme.)

l'athéisme, la science astronomique se contente au xixe d'un anti-christianisme décidé. Sans doute on peut compter de très-honorables exceptions, mais n'est-ce pas la majorité qui se vante tous les jours d'avoir fait voler en éclats ce vieux monde que nos regards abusés, les simplicités de notre bon sens, et plus d'une tradition vénérable semblaient nous avoir imposé? N'est-ce pas sur tous les tons qu'on nous répète ce mot d'un incrédule allemand : « Le christianisme est mort le jour même de la naissance de Copernic et de Galilée 1? »

Que nos lecteurs se rassurent, nous n'avons nulle envie de rentrer pour le moment dans l'examen de ces périlleuses questions, qui, toutes vieilles qu'elles soient, peuvent fort bien s'attirer encore, on le verra, de vertes et toutes jeunes réponses.

Nous l'oublions trop vite; si de fausses conceptions sur l'infini dans l'espace conduisirent plus d'un Bruno au plus formidable athéisme; si, par suite des mêmes erreurs, Lagrange professa le sien avec assez d'impudence pour scandaliser jusqu'à ses frères et amis; si le marquis de La Place crut illustrer sa mécanique céleste par ce mot tristement célèbre et rajeuni plus tristement encore par le docteur Littré 2: « Dieu luimême est désormais une hypothèse inutile...»; nous oublions trop facilement, qu'après tout et avant eux. Copernic fut chrétien, que Képler le fut jusqu'au plus complet mysticisme, et que pour Newton, le grand Dieu de l'attraction était bien celui de ces mêmes évangiles, à la concordance desquels il avait appliqué tous ses soins.

Or, comme depuis ces grands hommes, les cieux ne doivent pas avoir changé, comme l'infini reste le même, on ne voit pas pourquoi l'autorité des disciples l'emporterait aujourd'hui sur celle de leurs maîtres, ni pourquoi des *enfants* respectueux tire-

Voir, dans l'Athenœum français du 46 décembro 1854, les attaques à l'étranger de MM. Brewster, Sasonoff, etc., attaques renouvelées et développées en France par MM. Babinet (Revue des Deux Mondes, 45 janvier 4855), Reynaud (Terre et Ciet), etc., etc.

^{2.} Philosophie positive.

raient des mêmes prémisses des conséquences absolument contraires à celles tirées par leurs pères.

Non, les consolateurs ne nous manquent pas dans le passé et nous manqueront encore moins dans l'avenir.

Attendons.

Pour le moment nous avons hâte de rentrer sur notre terrain, ou plutôt de prouver que nous n'en sommes pas sorti un seul instant ⁴.

\$ 11

Le télescope des sens et le télescope de l'âme, — Esprit moderne, génie antique. — L'infini matériel conquis et l'infini spirituel perdu, — Conséquences cosmologiques du moindre phénomène spirite. — Rentrée proclaine de l'astronomie dans la théodicée. — Esprits indérangeables de M. Reynaud. — Grande revanche philosophique.

1. - Les deux télescopes,

On ne nous accusera pas d'avoir amoindri la gloire, le génie des temps modernes et les merveilles du télescope.

Maintenant, une grande question se présente :

S'il venait à rester démontré, que ces grandes conquètes accomplies dans le domaine de l'infini matériel, ont été tristement compensées par la perte de l'infini spirituel, si,... mais, dès ce premier mot, on nous arrête pour crier à l'injustice : « Vous oubliez, nous dit-on, qu'en démontrant l'infinie multiplicité des globes, le télescope nous conduit forcément à l'infinie multiplicité des mondes; comment pourrait-il donc se faire qu'en peuplant l'infini de créatures intelligentes, l'astronomie moderne n'eût travaillé qu'à la glorification de la matière? N'était-ce pas, au contraire, servir merveilleusement la cause de l'esprit, que de détruire le ridicule mono-

1. Nous produirons au chapitre Sahéisme de bien précieuses révélations sur Copernic et Galilée, et quelques aveux non moins importants du baron de Humboldt sur le priviliée tout exceptionnel, accordé a la matière de notre système solaire, de se condenser en terres et en lunes. Qu'est-ce à dire, et qui trompe-t-on ici?

pole intellectuel, jusque-là réservé exclusivement à la terre?»

Notre réponse sera facile; nous conviendrons bien franchement que la pluralité des mondes, ne pouvant signifier que l'habitation passée, présente ou future des globes suspendus sur nos têtes, ces globes nous paraissent si bien disposés à cet effet, que le contraire nous a toujours semblé difficile à comprendre.

Nous poussons même si loin à cet égard le respect de l'analogie, que bien loin d'accepter cette réponse ordinaire et banale « prouvez-nous-le, » nous croyons que lorsque toutes les probabilités, toutes les inductions possibles nous portent vers une vérité, c'est à ceux qui la combattent, à fournir la preuve du contraire. Jusqu'à cette preuve, nous supposerons toujours que le double anneau lumineux et les sept satellites de Saturne ayant été créés pour éclairer cette planète, ce n'est pas uniquement sur des cimes de montagnes, ou sur des steppes inhabités, que doit se répandre le bienfait de leur lumière.

Mais, dans la création, les mondes et leurs habitants ne sont pas tout; chose bizarre! rien de plus à la mode aujourd'hui que ces colonies planétaires; et peu importe, à ce qu'il paraît, la nature des colons, pourvu qu'un organisme quelcouque ne puisse jamais leur manquer, pourvu qu'ils tiennent au sol même de leur empire par tontes les lois de la pesanteur et des affinités matérielles: dans ces conditions-là, on pardonne volontiers à tous les philosophes anciens et modernes d'avoir donné carrière à leur imagination, et de nous avoir soumis à cet égard les plus curieuses et même les plus amusantes hypothèses.

Mais, trois fois malheur, au contraire, à l'imprudent qui essayerait de rappeler tant soit peu sérieusement, ces armées angétiques dont la Bible peuplait « les cieux des cieux » et que, parfois, elle associait si étroitement aux étoiles, qu'il devenait très-difficile, nous l'avouons, de distinguer l'astre de l'esprit (Sabaoth). Ici le génie moderne ne répondrait que par le sourire ou par l'indignation : « pas de pluralité des mondes à ce prix-là, » dirait-il, et, nous le voyons tous les jours, lorsque, nous armant d'un principe accordé, nous es-

sayons d'étendre tant soit peu de ce côté cette théorie de l'infini proclamée dans tous les autres, lorsque nous tentons de développer en ce sens l'échelle des êtres qu'on déclarait tout à l'heure « sans limite et sans fin, » aussitôt les promoteurs des lois de continuité les rapportent ou les violent; ils brisent leur échelle, et déclarent hardiment, qu'entre les créatures organisées et « la grande cause intelligente et mystérieuse ¹ » qu'ils veulent bien reconnaitre encore, il ne saurait exister de créatures possibles. C'est révoltant d'illogisme, mais c'est ainsi et nous en chercherons la raison tout à l'heure.

Comment ne comprend-on pas cependant, qu'un tel parti pris de prohibition angélique est une vraie monstruosité dans l'ordre intellectuel et moral, un hiatus arbitrairement imposé dans l'évolution générale des êtres, et que c'est pousser un peu loin l'horreur de toute aristocratie hiérarchique que de vouloir absolument la bannir de toute une création dont elle paraît être la loi fondamentale?

Malheureusement, il faut bien le reconnaître, cette grande conspiration date précisément du jour où l'on commençait à dérober au monde phénoménal et sensible ses plus brillants secrets. Pendant que d'une main, l'esprit moderne déchirait avec audace tous les voiles de l'infini matériel, on le voyait de l'autre ébaucher la première trame de ce grossier linceul dans lequel il allait ensevelir pour trois siècles l'infini spirituel. Il les déclarait anéanties à jamais, ces hiérarchies d'intelligences célestes, bien autrement importantes cependant que toutes ses pierres enflammées, bien autrement conformes surtout aux plus magnifiques traditions du genre humain! Que de grandeur, et pour le moins que de poésie dans ces innombrables armées sidérales (Zebaoth) répondant à leur nom, obéissant à la voix de leur souverain, se réjouissant devant ses œuvres et chantant sa puissance et sa gloire?! Phalanges plus difficiles à nombrer

^{4.} Maury, la Terre et l'Homme, p. 3.

^{2.} Job, loc. cit.

que les grains de sable du désert et « dans la lumière desquelles Dieu s'enveloppe comme il le ferait dans un vêtement! » C'est devant toute cette poésie des cieux animés, si bien rationalisée par Schelling, que dans un de ses derniers Entretiens Lamartine voyait se déployer devant la sienne des horizons inconnus. « Je me mis à rêver, dit-il, à ces géants de flamme, animés vraisemblablement par l'intelligence et l'amour. C'en est fait! m'écriai-je, j'ai trouvé mon poëme; et ce n'était pas seulement un poème que j'avais cru trouver : création, théogonie, histoire, celle de ces myriades d'Esprits invisibles mais évidents, qui comblent le vide entre Dieu et le néant, qui pullulent dans ses rayons et qui sont, je n'en doute pas, aussi multipliés que les atomes flottants qui nous apparaissent dans un rayon de soleil... je crus tout comprendre en un instant! "

Lamartine a raison : ce n'est pas seulement un poëme, car en fait d'œuvres divines, le chant du poëte peut avoir plus de crédit, que la prose du savant. Sœur du beau, la vérité ne se sépare guère de son frère.

Il aura donc fallu de bien puissantes raisons, pour opérer le divorce, pour répudier de si magnifiques données, ou, pour parler plus juste, de si vraisemblables conceptions? Nullement; on n'en allègue aucune; mais que voulez-vous? le cristal cette fois ne pouvant plus rien objecter, le télescope abdiquait; dès lors, au prorata de l'acquisition des globes, on en vint à détrôner les archanges; au prorata des mondes, on bannit les vertus, et l'empyrée de nos pères se dissipa complétement en éther et en fluides.

A partir de ce moment, l'univers cosmologique fut mutilé d'abord, décapité plus tard, et l'angélologie s'en alla, s'abîmant de plus en plus sous le feu continu de trois siècles de négations et de sarcasmes, jusqu'à sa radiation définitive de l'encyclopédie des sciences morales et physiques.

^{4.} Entretien xvIII, p. 161.

Aujourd'hui, fascinée par ses nouvelles conquêtes, la philosophie rougirait même de se demander si l'infini proscrit ne pouvait pas égaler en valeur l'infini découvert. « Graduellement affaibli de siècle en siècle, a dit un de nos plus graves docteurs, le surnaturalisme a été définitivement chassé de la science 1. »

« C'est à peine aujourd'hui, dit un autre philosophe, s'il se trouve encore sérieusement accrédité chez un petit nombre d'individus appartenant aux classes les plus infimes et les plus ignorantes de nos sociétés civilisées ². »

Vous l'entendez : *chassé!* honteusement chassé de la terre et des cieux, ou plutôt balayé comme le vil détritus des doctrines les plus grossières et les plus surannées!

Comme tout se tient en fait de doctrines et d'idées préconçues, nous ne sommes nullement étonné pour notre part, d'entendre appeler cette grande révolution « le grand mouvement démocratique qui envahit le ciel lui-mème en y rétablissant l'égalité comme sur la terre³. » Assurément le socialisme ne pouvait viser plus haut, et Proudhon avait oublié jusqu'ici de formuler cette partie de son programme.

C'en est donc fait; désormais cet ostracisme absolu des esprits aura force de loi sur toutes les lignes possibles : en médecine comme en philosophie, en astronomie comme en histoire, en biologie comme en jurisprudence. Et notez-le bien, la proscription est générale, absolue ; elle atteint tout aussi bien le follet que l'archange, puisque pour l'un, comme pour l'autre, elle part d'un même principe : le rejet de tout surnaturel et de tout surhumain.

2. - Conséquences d'un rèque retrouvé.

De sorte, pourrons-nous dire à présent, que le jour où il serait démontré, par impossible, que la tradition de tous les siècles

- 1. Dr Parchappe.
- 2. M. Charton, dejà cité.
- 3. Études sur l'histoire de l'humanité, p. 468.

et de toute la terre, que les croyances de tous les sages, les affirmations de tous les cultes, avaient raison contre nous, le jour enfin où le dogme *impossible et chassé* rentrerait n'importe par quelle *fissure...* il s'ensuivrait nécessairement que, malgré tous ses mondes et toutes ses lois, notre philosophie ne s'en serait pas moins très-grossièrement fourvoyée depuis trois siècles sur un principe fondamental, et ne nous aurait pas laissés sur ce point, de mille lieues en arrière, non-seulement des classes les plus infimes, mais des Cafres et des Esquimaux, qui eux, du moins, n'ont jamais perdu ces vérités transcendantes.

Quant à la cosmologie, elle se trouvera bien forcée de nous accorder à son tour ce second principe inséparable du premier: LORSQU'UNE ESPÈCE, ET A PLUS FORTE RAISON, UN RÈGNE S'EST TROUVÉ SI COMPLÉTEMENT PERDU QUE SON EXISTENCE PASSÉE EST RIDICULISÉE COMME UNE FABLE, LA RÉAPPARITION DU PLUS MINIME INDIVIDU DE CE MÊME RÈGNE, ENTRAINE DE PLEIN DROIT LA RÉINTÉGRATION DU RÈGNE TOUT ENTIER, COMME dans une famille solidairement entachée d'un seul et même déshonneur, la justification d'un seul membre entraîne nécessairement la révision de tout le procès, et, provisoirement du moins, la réhabilitation générale.

Mais nous n'en resterons pas là ; cette restauration du règne une fois effectuée, qui donc pourrait encore douter de sa portée? qui pourrait se vanter de pouvoir assigner telle ou telle limite à toutes les variétés d'espèce et de mission?

Nous avons parlé, dans notre premier mémoire, d'un astronome éminent qui, dès les premiers jours de l'épidémie spirituelle de 1853, s'en allait répétant à tout propos : « C'est une bien lourde affaire qui nous tombe la sur les bras, c'est une bien lourde affaire. » Cet astronome avait raison; comme Bayle déclarant que « la constatation d'un seul esprit malin le forcerait d'accorder au catholique tous ses dogmes. » M. B... comprenait parfaitement tout ce que le moindre esprit frappeur pouvait éclairer ou briser en fait de systèmes et de lois

cosmologiques. Peut-être sentait-il instinctivement, que du lutin au bon ange il n'était pas bien loin, que l'ange, de son côté, menait nécessairement à l'archange, et que d'archanges en dominations, de dominations en trônes, de trônes en vertus et de vertus en recteurs et en archontes 1, on ne saurait bientôt plus où l'on pourrait, où l'on devrait s'arrêter.

Qu'on se garde bien toutefois de nous prêter une prétention qui n'est nullement la nôtre en ce moment, celle de vouloir, par exemple, réinstaller sur leurs trônes sidéraux ces antiques moteurs dépossédés; il est vrai qu'on nous forcera d'y revenir très-souvent et nous le ferons, non pas en prophétisant, comme le comte de Maistre, « qu'il sera bientôt impossible de soutenir le contraire ²; » mais en nous contentant d'affirmer que tout système abandonné et ridiculisé par suite de la négation angélique, doit, au jour de la restauration générale, perdre son ridicule et son impossibilité absolue.

D'ailleurs, il ne s'agit pas uniquement de la direction des astres. Il est dans la météorologie mille phénomènes qui s'arrangeraient à merveille d'une intervention mystérieuse, et nous en toucherons plus tard un grand nombre. En ce moment, encore une fois, nous nous contentons de la résurrection d'un grand dogme et de l'indication de ses plus lointaines perspectives. C'est ce que Leibnitz appelait un établissement scientifique.

Nous demandons seulement qu'on laisse à quelque nouveau Leibnitz le temps de réédifier.

C'est débuter par un travail ingrat, nous le sentons. Mais il en est un bien plus ingrat encore, c'est de faire entrer dans cet établissement le misérable personnel dont le spiritisme moderne est venu nous gratifier. Nous le savons, ce personnel rappelle bien plus la cohorte sauteuse d'Hoffmann et de

^{1.} Rectores et cosmocratores, de saint Paul.

^{2.} Soirées de Saint-Pétersbourg, t. II.

Grimm, ou les sinistres figures de Méphistophélès et de Bertram, que les grands archanges de Milton; l'infini paraît les séparer. Mais depuis quand l'apparition de bandes indisciplinées, d'éclaireurs aventureux, d'une avant-garde en un mot, ne ferait-elle plus soupçonner les approches de la garde et de tout l'état-major de l'armée?

Au reste, tous ces symptômes de la nouvelle idée astronomique, M. Revnaud paraissait vraiment les avoir pressentis, lorsqu'il disait, dans son fameux livre de « Terre et Ciel: » « Les méthodes du xviii° siècle, pour attaquer le moven âge, ont vieilli, il est urgent d'en chercher d'autres. » C'est pour cela sans doute que, contrairement à toute l'école actuelle et notamment à celles de MM. Littré et Renan, il s'exécutait généreusement et que, après avoir consacré la première partie de son livre à l'astronomie transcendante, il consacrait la seconde (qui le croirait?) à la réalité des esprits augéliques. Les circonstances et l'à-propos ôtaient peut-être un peu de mérite à la concession; mais enfin, c'en était une, et certes elle eût mérité beaucoup de reconnaissance si l'auteur la tenant à trop haut prix n'avait pas inséré dans le cahier des charges certaines conditions inacceptables; il stipulait, par exemple, que ses anges n'auraient rien de commun avec ceux de la vieille théologie, que ce seraient de purs esprits cosmologiques, « nécessairement engagés dans le monde des corps, » et surtout « des Esprits (c'était la condition sine qua non) qu'on NE DÉRANGERAIT JAMAIS, » c'est-à-dire qui n'interviendraient en rien dans les affaires de ce bas moude.

Sans cet amendement, qui disait tout, la théorie n'aurait jamais passé; du reste, quoique stipulée dans ces termes, celle des esprits cosmologiques pourrait encore merveilleusement s'accorder avec la thèse que nous défendons aujourd'hui; pourquoi malheureusement, celle des esprits indérangeables (qu'on nous pardonne ce mot) s'accorde-t-elle aussi mal avec les théories bibliques, qui ne veulent jamais nous montrer dans les anges que des mlac, c'est-à-dire des ambassa-

deurs, et par conséquent des fonctionnaires que l'on dérange toujours 19...

Encore une fois, toutes ces questions reviendront à leur heure; qu'il suffise à celle-ci d'avoir bien établi ces deux incontestables assertions.

A° C'est à partir du xvn° siècle, c'est-à-dire à partir de ses premiers et plus brillants succès, que l'esprit humain se mit à oublier tout d'un coup la plus belle moitié de son Credo, « visibilium et invisibilium, » à mutiler la création dans sa plus riche partie, en un mot, à briser, au nom d'un télescope de cristal, ce grand télescope de l'âme et de l'esprit, qui s'appelle la foi, télescope mystique qui, — nous le verrons plus tard, — avait su devancer l'autre et révéler sans objectif ses plus brillantes découvertes.

2° Le débarquement sur nos côtes, il y a dix ans, de nos agents spirituels, n'entrainât-il d'une part qu'une éclatante revanche philosophique, et de l'autre qu'une suspension quelconque, qu'une simple hésitation sur la justesse de nos principes cosmomatérialistes actuels, ce serait encore un événement aussi capital dans son genre, que pourrait l'être en politique la réapparition d'une dynastie déchue, fût-ce à l'extrême frontière de son royaume.

Étrange inconséquence cependant!... chaque jour voit consacrer des volumes à la pompeuse installation dans la science d'un infusoire ou d'une espèce de ciron, dont on avait longtemps

4. Ce livre de M. Reynaud, auquel nous reviendrons fort souvent, paraissait au même moment que le nôtre; fort applaudi dans less régions universitaires malgré ses tendances angélologiques, fort censuré dans celles de l'orthodoxie malgré son spiritualisme irrécusable; du reste, trop savant pour les poëtes, trop poétique pour les savants, nous craignons fort que le nombre des lecteurs capables de comprendre un tel livre n'ait été fort restreint.

Quant à ses anges indérangeables, comment ne s'est-il pas rappelé que le mot ange signifiait tout le contraire, puisqu'il vient de ἄγγιλες qui veut dire enroyé? C'est donc uniquement, comme le dit saint Augustin, un nom de fonction : « Si tu demandes leur nature, dit-il, ce sont des esprits; si tu demandes leur fonction, ce sont des anges. »

pleuré la perte... et voici que de soi-disant philosophes, remplis, à les en croire, du plus profond respect pour les faits observés, observeront ceux-ci, se verront forcés d'y souscrire, et néanmoins s'arrogeant le droit d'immoler leur principe à leurs antipathies, se permettront d'ensevelir à nouveau tout ce vieux règne retrouvé, dans les linceuls du silence ou d'une indifférence affectée.

Et tous les penseurs d'applaudir ou plutôt de conspirer avec eux! mystère plus étonnant mille fois que tous ceux qui les révoltent!...

S III

Le Cosmos du baron de Humboldt. — Les Forces! base de toute discussion. — Grove et sa physique réactionnaire. — Plus de fluides impondérables. — Hiérarchie de ces forces. — « L'astronomie débouchant à son tour dans la théodicée, » suivant M. Reynaud.

1. - Le Cosmos du baron de Humboldt.

Toujours dans cette même année 1853, M. J...., directeur du Musée industriel de Bruxelles, et l'un des savants les plus spirituels de notre époque, essayait de convertir Al. de Humboldt à ces mêmes faits de tables et d'esprits qu'il avait eu la faiblesse de constater par lui-même et de regarder, ainsi que nous, comme des faits « de la plus haute importance. »

La lettre était pressante de conviction et de logique, mais le baron, oubliant la sortie que naguère il avait faite contre « les grands airs d'une arrogante incrédulité, plus pernicieuse à la critique que la crédulité même, » oubliant encore son autre sortie de 1852 contre le scepticisme de notre Académie des sciences à l'occasion d'un fait observé par lui-même , le

^{4.} Il s'agissait de la déviation de la boussole, obtenue à distance, par la force de sa simple volonté. (Voir le 4^{cr} Mémoire, ch. III, § 1.)

baron, disons-nous, s'empressa d'imiter ceux qu'il venait de trouver si coupables; il crut pouvoir, sans se contredire, s'opposer, au nom de son expérience personnelle, à la masse d'expériences, très-personnelles aussi, du savant bruxellois, et de cent mille autres témoins.

La poutre d'arrogant scepticisme qui lui paraissait si menaçante dans les yeux de ses voisins ne lui semblait même plus un fétu dans les siens.

Seulement, cette fois-ci, la dénégation fut aussi spirituelle que gracieuse, et le grand homme, en battant fort gaiement la campagne, vint prouver une fois de plus qu'on peut avoir une grande dose de génie et manquer en même temps des premiers éléments de toute bonne philosophie.

Ainsi donc, ce qui avait tant préoccupé les plus beaux génies de tous les siècles, ce qui pouvait lui livrer une des clefs de la nature et de l'histoire, ne lui paraissait plus qu'une folie...

Frappante application du terrible ut non sciant formulé par la Bible, à propos de l'aveuglement des savants : Tradidit mundum, ut non sciant; Dieu leur livre le monde, AFIN QU'ILS NE SACHENT PAS.

De son côté, M. J..... s'était fait, il faut en convenir, une bien naïve illusion. Il eût dû mieux connaître son terrain et savoir ce qu'il était capable de produire, toutes les fois qu'on y recueillait un certain nombre de phrases analogues à celleci: « La science ne commence pour l'homme qu'au moment où l'esprit s'empare de la matière... Alors les aperçus dogmatiques des siècles antérieurs ne se conservent plus que dans les préjugés du peuple, ou dans quelques doctrines à voile mystique 1... »

Lorsqu'on recueille de tels fruits, disons-nous, fût-on bardé d'observations, de témoignages et de lumières, on doit savoir abdiquer le fol espoir de faire jamais pénétrer le soc du

^{1.} Cosmos, t. I, p. 3 et 76.

laboureur dans le sol ou plutôt dans le fer académique. Malheureusement, tout le Cosmos du baron de Humboldt respire dans ce début. Combien de fois devant cette admirable reproduction de l'univers, et malgré l'éblouissement que nous causaient tant de richesses, combien de fois n'avons-nous pas cherché la raison de l'inexplicable malaise qui gagnait insensiblement notre esprit! Au prorata de l'élévation qu'on nous faisait atteindre et des vastes horizons qui se déployaient à nos veux, nous éprouvions quelque chose de ce froid glacial qui saisit l'aéronaute au sein des mornes solitudes qu'il traverse. Comme ce dernier, nous nous étonnions tout d'abord, nous admirions ensuite; mais bientôt, croisant comme lui nos vêtements sur notre poitrine glacée, nous sentions que l'homme ne saurait vivre longtemps dans ces régions trop élevées où tout calorique fait défaut, et nous aspirions à redescendre. Il en est encore de ces vastes solitudes du Cosmos comme de ces temples de la terre dont tout culte est banni. Les proportions sont demeurées les mêmes, l'art n'y a rien perdu de sa richesse et de son génie, mais désormais plus d'accords, plus de parfums, plus de prières; le sanctuaire est désert, n'y cherchez plus les dieux; comme au jour de la destruction du grand temple « ils sont sortis d'ici. »

Celui du baron de Humboldt en est là.

Un homme dont nous nous occuperons beaucoup, M. Renan, a cru devoir cependant le complimenter sur « cette sobriété de bon goût... qui ne lui a pas permis de prononcer le nom de Dieu une scule fois dans quatre volumes sur l'univers¹.» M. Renan a pu s'assurer depuis, par la publication posthume des lettres de l'illustre savant, qu'il n'avait pas toujours été aussi « sobre, » et que sa réputation de « bon goût » en avait souffert dans les plus attristantes proportions.

Toutefois ce serait travestir notre pensée que de nous prêter le désir de transformer la science en cantiques et en hymnes.

1. Liberté de penser, 15 novembre 1848.

Bien que nous soyons persuadé que le poëte et le mystique sont souvent beaucoup plus près que le savant de la vraie philosophie de la nature, nous ne voulons pas sortir de celle que notre siècle nous a faite, et c'est tout simplement en son nom que nous protesterons toujours contre toute cosmòlogie purement matérielle.

Le grand naturaliste prussien n'en admettait pas d'autre, et comme la vieille nouveauté que M. J.... lui présentait, ne pouvait être que métaphysique, il la rejetait à priori.

Mais peut-être va-t-on nous arrêter encore et nous objecter à présent, que toute cosmographie ne devant traiter que du Cosmos, c'est-à-dire du monde phénoménal et sensible, le monde invisible s'en trouvait nécessairement exclu; peut-être va-t-on dire que l'Académie des sciences n'ayant jamais compris les sciences occultes dans le cadre de ses études, elle doit aussitôt qu'elles se présentent passer immédiatement à l'ordre du jour.

On va voir cependant que nous avons le droit d'insister.

Si les naturalistes, y compris le baron de Humboldt, ne s'occupaient que du corps, sans aucun doute ce droit d'exclusion leur serait pleinement concédé, mais il est loin d'en être ainsi. Si l'Académie définit la cosmographie « la description du monde physique, » elle définit la cosmologie : « 1° l'étude de tous les êtres que l'univers renferme; 2° l'étude des forces et des lois par lesquelles le monde physique est gouverné; » et M. de Humboldt l'entend si bien ainsi que, dans une de ses lettres, il dit en propres termes : « Ce mot de Cosmos ne signifie pas seulement ce qu'on appelle communément « description physique du monde, » j'embrasse ici toute chose créée 1. »

Donc, pour peu que les Esprits fassent partie de la création, toute cosmologie qui ne les énonce pas, et à plus forte raison celle qui les chasse de la science, est une cosmologie mutilée. En vain nous parle-t-elle encore d'ontologie, d'échelle des

^{1.} Lettre à Varnhagen, 27 octobre 1834. .

étres, de création infinie, etc., du moment où l'organisation, l'animalité sont pour elle la condition de toute existence, adieu toute philosophie d'ensemble; elle n'est plus qu'un exposé descriptif de tous les êtres naturels, c'est-à-dire, comme a grand soin de bien l'expliquer M. Flourens, secrétaire général de l'Académie des sciences, elle n'est plus que l'histoire a de tout corps ayant une constitution, des qualités et des lois propres 4. »

A merveille, mais alors il ne faut pas dire comme Al. de Humboldt qu'on embrasse « tout l'ensemble des choses créées.» Le Credo seul a ce droit-là.

Quant aux forces, lorsque nous les objectons pour échapper à la matière, on nous répond qu'à l'inverse de nos Esprits purs, dont on ne saurait comment établir l'action sur les corps, ces forces étant elles-mêmes des propriétés de cette matière, leur action n'est plus qu'une conséquence toute simple de leur origine.

2. - Les Forces.

Les forces!... Voilà donc le véritable nœud de toutes les questions. Sont-elles indépendantes de la matière? sont-elles au contraire une de leurs propriétés? Tout est là. Aussi devons-nous commencer par faire à leur égard ce que nous faisions tout à l'heure à l'égard des vertus sidérales, c'est-à-dire nous en servir comme d'établissement, établissement provisoirement indispensable à celui de nos forces et vertus spirituelles.

Qu'on se tranquillise, nous ne sortons pas de la question.

Nous lisions dernièrement le compte rendu d'une séance de la Société d'anthropologie. Dire que la discussion était soutenue par MM. Broca, de Quatrefages, Gratiolet, le docteur Boudin, etc., c'est dire que l'élite de la science était ici présente. Or, l'un des interlocuteurs (M. Gratiolet) étant venu à parler de forces indépendantes de la matière, le scandale fut complet.

4. Flourens, Ontologie.

« Dans la science positive, telle que la conçoit l'esprit moderne, reprit aussitôt un des scandalisés (M. de Jouvencel), il n'y a, qu'on le sache bien, aucune place pour la métaphysique... Tout ce qui est objet distinct et observable doit lui être formellement interdit, par mesure d'ordre intellectuel. La science observe et la métaphysique spécule... » Jusqu'ici M. de Jouvencel était dans son droit, puisqu'il s'agissait de la forme et du volume du cerveau; mais lorsqu'il ajoutait: « De nos jours, sur ce vaste champ des vieilles disputes, la physiologie fait reculer la métaphysique et la dépossède, comme la physique fait incessamment reculer la théologie et la dépossède encore, » il ne se doutait pas non-seulement qu'il était en plein matérialisme, comme on va le voir, mais en pleine hérésie physiologique et physique.

Car c'est avec grande raison que M. Gratiolet répliquait: « On m'accuse d'avoir introduit les Grecs dans Ilion... On m'interdit le droit de parler ici psychologie; mais le moyen, je vous le demande, de parler scientifiquement du cerveau sans se préoccuper de ses fonctions? Il vaudrait autant parler de l'œil sans se préoccuper de la vision 1.»

La conquête de ces forces est donc le grand orgueil de ce siècle, et s'il n'y avait pas au bout de ces conquêtes un abîme, si l'histoire périodique de toutes les Babels de la science ne nous montrait pas individus et nations volant en éclats à leur tour, chaque fois que la hauteur permise est dépassée, on partagerait cet orgueil et ce bonheur.

Mais lorsqu'on entend le même M. de Jouvencel s'écrier: « Il nous est enfin donné de connaître, de saisir, de mesurer et de manier les forces par lesquelles Dieu procède... Nous avons fait de l'électricité un postillon, de la lumière un dessinateur, de l'affinité un ouvrier industriel, etc., etc., » on frémit malgré soi ²...

1. Bulletin de la Société d'anthropologie, 3º fascic., p. 384.

Mais on frémit bien davantage encore, lorsqu'on voit un homme comme
 Reynaud trahir les secrètes et terribles prétentions des constructeurs de

Il est temps de montrer aux Prométhées modernes que s'ils ont raison de dire comme dans le programme cité: « Nous avons saisi les forces et nous les manions, etc., » il est faux d'ajouter: « Nous les connaissons... etc. »

A nous autres, bon public, on dissimule tant de mécomptes et d'échecs, qu'il n'est pas inutile de remettre de temps en temps les cartes sur la table.

Voilà donc encore une fois la question qui doit dominer toutes les sciences à la fois. Lorsque l'astronome Lalande écrivait : « La force n'est pas un être distinct des corps, c'est l'action d'un corps en mouvement, » il était matérialiste comme l'organicien professant que « la vie est le résultat de l'arrangement moléculaire des organes. »

Tout se tient dans l'univers, et l'esprit étant aussi nécessaire

Babel. On sait que Condorcet, avant de se couper la gorge de vingt-deux coups de rasoir, les avait poussées jusqu'à la destruction future de la mort. Ce qui va suivre n'est peut-être pas moins titanique. « Pour perfectionner à l'égard de la pluie les conditions de notre existence, on doit sentir que les mouvements de l'atmosphère ne seront peut-être pas aussi essentiellement indépendants de notre industrie que ceux des astres; il nous suffirait de faire jouer de quelque manière le rayonnement du nogau central de la terre, pour susciter au soleil, au moins dans notre atmosphère, une puissance capable de le troubler dans sa domination absolue, et pour causer par conséquent une révolution dans l'ordre actuel des vents et des nuages; mais on se convainera aussi, par ce même enchaînement, que c'est à condition de pouvoir manier à son grd une arme aussi prodigieuse que la chaleur planétaire, que l'homme pourra jamais espèrer de se faire maître de ce domaine (a). »

Qu'on ne s'y trompe pas! M. Reynaud n'est pas classé parmi les rèveurs de la science. Il est — et son très-remarquable livre nous le prouve — il est, quand il le faut, bardé de mathématiques, autant qu'Euclide ou Leverrier. C'est un Calchas très-écouté par les hommes de progrès.

Eh bien! qu'en dit-on? Y a-t-il moins d'audace à dérober le feu de l'enfer qu'à soutirer celui du ciel ? Du moins, s'il l'a payée si cher, l'ambition de Prométhée en valait bien la peine; mais risquer le sort de Zagara pour obtenir la pluie et le beau temps matériels, franchement c'est risquer trop pour trop peu.

⁽a) Cité par M. E. Huzar, dans sa brochure très-philosophique, malgré ses taches, et pas assez remarquée selon nous, intitulée : « la Fín du monde par la science. »

pour remuer la mandibule d'un ciron que pour faire circuler une planète, celui qui recule devant les conséquences du matérialisme physiologique doit logiquement aussi chercher ailleurs que dans la matière sidérale la cause de nos révolutions astronomiques. D'ailleurs on a répondu depuis longtemps a cette incroyable doctrine des forces, propriétés de la matière, que « si toute la matière, qu'on suppose originairement réunie en masse, avait eu en elle la force de gravitation par exemple, aucune parcelle n'aurait pu s'en échapper pour former les soleils et les planètes 4.

Mais l'attraction! mais les affinités! mais toutes les lois de la pesanteur! etc., etc. Ah! voici le grand argument! Mais avant d'y recourir, nous ne voyons jamais personne rechercher soigneusement si dans la pensée de Newton, qui l'a créé le premier, le mot attraction avait la signification mécanique que nous lui avons toujours assignée.

Le contraire est cependant aujourd'hui bien prouvé. Le grand homme ne laissait jamais passer l'occasion de protester contre la pensée qu'on lui prétait d'une manière si persévérante et si coupable. On oublie toujours ou l'on feint d'oublier, que son disciple le plus digne, s'étant avisé de faire entendre dans la belle préface qu'il mettait en tête des œuvres de son maître, qu'aux yeux de ce dernier « le mouvement était inhérent à la matière, » le grand homme, disons-nous, désavoua son élève et protesta solennellement que pour lui « l'attraction n'avait absolument rien de physique, et que c'était uniquement un mot de convention pour désigner un effet. »

Mais les réclamations du grand maître allèrent à tous les vents. Le mot de pure convention, qu'il n'entendait appliquer qu'aux effets, fut appliqué par toute l'école à la cause, et depuis lors ce fut au nom de Newton, et malgré lui, que l'attraction devint celle de tous les mouvements de l'univers.

^{4.} Voir, lettre à Bentley, dans le I^{er} volume de la Raison du christianisme.

Cependant Bayle, déjà fatigué de l'insuffisance de ces vains mots: lois de mouvement, figure, repos, etc., avait fini par s'écrier que « tout cela était bon quand on n'avait pas quarante ans, et que les plus excellents philosophes commençaient à douter de l'excellence de leurs principes 4. » Encore une fois, peine perdue! protestations inutiles! le ciel ne fut plus depuis lors que « la mécanique céleste, » et l'attraction « le véritable Dieu de toute la machine uranique. »

Mais, comme le dit si bien le comte de Maistre, « l'attraction ne pourra jamais être qu'un mot mis à la place d'une chose ², » et, comme cet illustre écrivain, nous croyons que « lorsqu'on nous répète à satiété, qu'il est superflu de nous livrer à d'interminables recherches sur les causes premières, parce qu'elles sont inabordables, et qu'il suffit à notre faible intelligence d'interroger l'expérience et de connaître les faits... » nous croyons avec lui, disons-nous, que « nous ne devons pas être la dupe de cette fausse modestie, attendu que toutes les fois que la science moderne s'incline en disant : Je n'ose avancer, c'est qu'elle voit devant elle une vérité qu'elle redoute ³. »

On dirait vraiment que le comte de Maistre, favorisé du don de seconde vue, avait lu dans les œuvres de M. Littré, vingtcinq ans à l'avance : « Essence des choses, causes dernières, questions théologiques et métaphysiques, tout cela est en dehors de l'expérience... la science positive ne peut devenir métaphysique 4. »

Cependant de Maistre n'était pas seul à protester.

De temps en temps, s'appuyant sur ces textes magnifiques de saint Paul: « C'est en Dieu que nous puisons l'être, le mouvement et la vie; » « Ce monde visible n'est que la traduction,

^{4.} Voir l'article Cainites, dans lequel Bayle donne la préférence sur tous les autres au système des intelligences.

^{2.} Soirées de Saint-Pétersbourg.

^{3.} Ibid.

^{4.} Philosophie positive, p. 84 et 96.

le miroir, du monde invisible que la foi nous révèle, » la science chrétienne moderne faisait de vains efforts pour détrôner la matière; ainsi, nous possédons depuis une trentaine d'années un admirable livre, complétement ignoré jusqu'ici; comment ne l'eût-il pas été, puisqu'il ne contenait autre chose que le développement de cette dernière idée et son application au calorique-lumière, présenté par lui comme le résultat matériel de l'influence du Verbe spirituel? Basé sur ce principe, l'auteur se voyait forcé d'attaquer la théorie actuelle des fluides impondérables, termes qu'il déclarait avec raison « aussi incompatibles entre eux que pourraient l'être ceux-ci : un poids qui ne pèserait pas; » et sa conclusion rangeait tous ces agents parmi les forces spirituelles.

Heureusement pour l'auteur, il ne fut lu par personne, car, s'il eût eu cent lecteurs, il lui eût certainement été décerné cent brevets de démence et d'ineptie ⁴.

Avant lui, M. de Lourdoueix avait essayé de formuler les mêmes principes dans son bel ouvrage de la Vérité universelle. L'ouvrage n'a jamais dépassé le cercle de ses amis.

Aujourd'hui, nous en connaissons un autre, basé sur les mêmes principes, professant les mêmes croyances, fruit des travaux de toute une vie et d'un génie que l'on dit peu commun. Eh bien! celui-ci n'ose pas naître, tant il a peur de ne pas vivre.

C'est ce qu'il peut faire de plus sage.

Mais, nous dira-t-on, quelle autorité pouvaient-ils donc avoir sur de pareils sujets, ces quelques noms complétement ou à peu près inconnus? Patience, attendez un instant; car, dès à présent, ces génies incompris pourraient bien posséder leur vengeur; et bien que l'on mette autant que possible une sourdine à sa voix, celle-ci saura bien se faire entendre, attendu qu'elle est forte, accentuée, pleine d'autorité, et que déjà grand nombre de penseurs l'ont entendue et comprise.

4. L'Univers expliqué par la révélation, par Chaubard.

3. - Physique réactionnaire,

Il s'agit ici de Grove, physicien du premier ordre et l'un des membres les plus honorés de la Société royale de Londres. Qu'il nous suffise de dire que son livre, dont le retentissement était énorme au delà du détroit, fut traduit, peu de temps après la publication de sa troisième édition, par les savants rédacteurs du *Cosmos* français, commenté par M. Seguin aîné, l'un de nos physiciens les plus distingués, et présenté à l'admiration de l'Institut, sous le patronage de noms fort célèbres.

L'Institut remercia, renferma ses éloges dans des termes un peu vagues, et depuis se garda bien d'y revenir.

Quant à l'ouvrage, il avait pour titre : Corrélation des forces physiques.

Celui qui cût dit au baron de Humboldt, alors qu'il rédigeait ses plus belles pages sur les forces et les fluides impondérables, véritable pivot de tout son monde cosmologique, celui qui lui cût dit qu'avant dix ans peut-être la science la plus avancée en viendrait à déclarer, précisément comme nos trois auteurs chrétiens, ces mots « fluides impondérables, incompatibles entre eux, » celui-là l'eût certes bien étonné; il l'eût étonné bien davantage encore en lui montrant la même science, ajoutant que tout ce qu'on appelle ainsi, c'est-à-dire « la chaleur, la lumière, l'électricité, n'existent pas comme causes fluidiques; que tous ces effets sont le pur et simple résultat d'une affection de la matière, causée par des forces qui, sans être nécessairement intelligentes, n'ont absolument rien de physique, et qui, toutes corrélatives entre elles, se rattachent au mouvement causé lui-même par un moteur absolument spirituel. 4. »

Oui certes, celui qui eût dit au baron de Humboldt de telles

^{1.} Corrélation, p. 450.

énormités eût certainement été reçu par lui comme le savant belge dont nous parlions tout à l'heure...

Il n'en est pas moins vrai qu'en les reprenant aujourd'hui, Grove s'est fait applaudir, sinon par la majorité, du moins par l'élite de ses collègues.

Et cependant, quel courage!... Les fluides impondérables métamorphosés en puissances métaphysiques!... L'esprit, cause et moteur de tous nos prétendus mécanismes!... Quel pas et quelles lumières nouvelles projetées par extension sur notre grande question des esprits recleurs et de leurs manifestations fluidiques!

Il avait donc bien raison le grand Newton, de se méfier du mot créé provisoirement par lui et de déclarer l'attraction un pur effet, « quelle que fût la cause chargée de le produire ¹. » A plus d'un siècle de distance, Cuvier faisait à son tour un grand acte de prudence en disant: « On n'a pas encore décidé si les agents impondérables sont ou ne sont pas corporels ²; » et le métaphysicien que nous citions tout à l'heure était en pleine lumière, lorsqu'il affirmait hardiment « qu'ils étaient véritablement spirituels ³ » et que « tout principe de force est dans une volonté quelconque et non dans la matière évidemment incapable de volonté ⁴. »

Si nous ne nous faisons pas illusion, sous ce revirement subit couve le germe de la révolution radicale et scientifique prophétisée par J. de Maistre en ces termes : « Notre science actuelle sera incessamment honnie... et l'on rira bientôt de ses ténèbres, comme on rit de celles du moyen âge⁵. » Grâce au célèbre Grove, le germe réalisateur de cette prophétie est maintenant déposé dans les archives officielles de la science.

^{4.} De Principiis.

^{2.} Cuvier, Rapport sur le progrès de la science, p. 32.

^{3.} De Lourdoueix, Vérité universelle, p. 345 et 56.

^{4.} Ibid., p. 56.

^{5.} Soirées de Saint-Pétersbourg.

Vienne la pluie qui féconde, et le germe pourra devenir un grand arbre.

En revanche, M. le docteur Littré, il faut bien en convenir, n'avait rien eu du prophète, lorsqu'il annonçait la disparition prochaine et complète « de toute cause métaphysique et de tout être théologique quelconque 1. »

A présent, hâtons-nous d'ajouter que nous sommes loin de vouloir entraîner M. Grove sur notre propre terrain. Nous savons trop bien que pour avoir fait, à son insu peut-être, une si large trouée dans ces remparts de limon et d'argile qui masquent à tous les yeux le règne des esprits, il n'est pas nécessairement leur fauteur. Nous savons fort bien aussi qu'après avoir fait un si grand pas dans la pneumatologie métaphysique, après avoir brisé comme verre la théorie des forces matérielles spontanées qui doivent, nous dit-on, remplacer les forces indépendantes et créatrices, l'illustre savant britannique pourrait bien être forcé d'en faire un beaucoup plus marqué dans la pneumatologie théologique. Peut-être parcourrons-nous un jour avec lui tout le cercle des forces et les diviserons-nous ainsi:

- 1º Les Forces aveugles, et pondérables seulement dans leurs effets physiques, tels que les compressions de l'air, la vapeur, les gaz élastiques, etc.;
- 2 Les Forces immatérielles, mais inintelligentes, telles que les forces biologiques, végétatives, etc., etc.;
- 3° Les Forces immatérielles et intelligentes, telles que les âmes et les esprits humains, ou semi-intelligentes et instinctives, comme chez les animaux;
- 4° Les Forces surintelligentes, qu'on appelait en hébreu les Élohim proprement dits (de El, force), c'est-à-dire dieux, esprits, anges, démons, âmes affranchies de la matière,... volontés libres ou réglées, mais toujours dépendantes de la force qui va suivre et que nous appellerons...
 - 1. Philosophie positive.

5° LA FORCE par excellence, la Force autocratique, source et raison de toutes les autres, la Force « dans laquelle nous sommes, nous vivons et nous remuons, in qua movemur, vivimus et sumus, » dit l'apôtre saint Paul; Triade omnipotente et mystérieuse, dont la seconde hypostase se nomme elle-même Jéhovah-Élohim, littéralement, Forces divines éternelles, ou plus littéralement encore, le lui des Élohim ou des forces⁴.

En résumé, M. Grove ne s'est occupé que de la force première et de son action cosmocratique générale. A nous maintenant d'étudier les délégués de cette grande cause, les MLAC de l'Écriture, et de les suivre dans leurs missions uraniques et terrestres.

La voie est désormais frayée. Puisque nous savons que toute force primitive suppose une volonté, il ne s'agit plus que de choisir entre la volonté première agissant immédiatement par elle-même, ou médiatement par une transmission hiérarchique. Il faut savoir enfin si cette volonté première implique soit l'aristocratie qu'on lui refuse, soit la démocratie qu'on lui impose, soit la dictature exclusive qu'on lui confère malgré ses plus formelles déclarations.

Pour montrer que nous pourrions fort bien ne pas marcher longtemps seul dans nos voies cosmologiques, empruntons encore quelques lignes au brillant écrivain que nous combattions tout à l'heure. « Qu'est-ce donc en définitive que tous ces mondes? Quels sont donc les rapports qui les unissent au nôtre? N'y a-t-il entre les uns et les autres que ces enchaînements de gravitation, de chaleur et de lumière, dont les astronomes nous rendent témoignage? ou bien, indépendamment

4. Dans le mot ineffable de Jéhovah, dit le chevalier Drach, le plus célèbre de nos hébraïsants modernes, sont compris les trois temps du verbe être : ui a été, il est et il sera ». Sa signification précise est donc l'éternité, et joint à Élohim, c'est la force de l'Étre éternel. (Harmonies, p. 342.)

Quant à la deuxième traduction, que nous puisons dans un des ouvrages de M. Lacour, professeur d'hébreu à Bordeaux, elle rentre évidemment dans la première, car LE LUI des forces est bien l'Étre éternet des forces. Il est remarquable que les Arabes appellent encore Dieu, &***:; ou le lui.

de ces enchaînements matériels, n'existe-l-il pas entre les forces vivantes qui règnent à la superficie des astres d'invisibles liaisons qui unissent plus étroitement encore, en un seul système, toutes les parties de l'immense total? Bref, l'astronomie, après s'être renfermée si longtemps dans les abstractions de la géométrie et de la mécanique, l'astronomie qui, livrée à ses seules ressources, n'a jamais su peupler l'espace que de pierres en mouvement, se trouve logiquement conduite à déboucher a son tour dans la théodicée. » (Reynaud, Terre et Ciel, Introd., p. 3 et 5.)

Dans la théodicée!.... Nous ne demandons pas autre chose, car l'étude du droit providentiel rentre elle-même dans la théologie.

Sachons donc interpréter avec intelligence les quatre signes que voici :

- 4° L'attraction mécanique battue en brèche de toutes parts, et sa transition imminente du rang de cause à celui de pur effet;
- 2° Le pressentiment et l'étude de forces toutes nouvelles, qui, « si elles étaient prouvées, disait dernièrement un de nos meilleurs astronomes ⁴, nécessiteraient l'admission dans l'espace de forces d'un tout autre ordre que celles de la gravitation; »
- 3° Les belles aspirations de MM. de Lamartine et Reynaud appelant à leur aide: l'un, des myriades d'esprits qui lui font tout comprendre; l'autre, l'introduction de la théodicée dans ce stérile chaos de pierres en mouvement;

4° Ce singulier et tout récent aveu d'un savant astronome étranger, que « pour expliquer, par exemple, les variations et les contradictions incessantes des orbites cométaires, il faudrait découvrir des forces intelligentes dont la complaisance se prêtât à toutes les volontés de ces comètes ². »

Le P. Secchi, de l'Observatoire du Collége romain. (Delle Forze, etc.)
 Ch. Nagy, membre de l'Académie des sciences de Hongrie, dans ses a Considérations sur les comètes, » p. 65.

Forces intelligentes!...Quand nous hésitions à donner précisément ces deux mots pour titre à notre ouvrage, nous étions loin de nous douter qu'ils allaient se trouver si promptement sur les lèvres d'un astronome, soit qu'il en comprit ou qu'il en méconnût l'importance.

C'est là ce qui peut s'appeler, à notre avis, cingler à pleines voiles, et le vent en poupe, vers le spiritualisme cosmologique.

1. Quant au profit que la science aurait pu tirer du spiritisme moderne, M. Babinet nous a dit quelque part : « J'ai beaucoup interrogé les esprits frappeurs et je n'en suis pas devenu plus savant ». Cette épigramme, trèsjuste à notre avis, ne saurait atteindre que les admirateurs de ces esprits. Nous qui rions, au contraire, et de la confiance de ces adeptes et des interrogations de M. Babinet, nous avons seul le droit d'affirmer à ce dernier que le jour où il aurait vu un piano pesant 300 kilos se soulever tout seul et sans contact, comme celui dont parlent MM. de Gasparin et Thury (V. app. du Ier Mémoire, ch. 111), il eût trouvé que la grande question des forces indépendantes de la matière était par cela même définitivement jugée; comme le jour où nous lui montrerons, en pleine météorologie, le jeu des « malices atmosphériques » de saint Paul (a), il pourra peut-être comprendre que le grand apôtre ait parlé ailleurs de vertus et de recteurs (b); dans tous les cas, il sera bien forcé de convenir que la réintégration dans le Cosmos de tout un RÈGNE PERDU n'est pas un de ces événements qui se rencontrent tous les jours.

Nous lui souhaitons de mettre souvent la main sur trois vérités d'une telle valeur, car alors, sans que les Esprits lui disent un seul mot, il deviendrait bien vite encore plus savant qu'il ne l'est aujourd'hui.

⁽a) Spiritualia nequitiæ in collectibus (Eph., vi),

⁽b) Rectores tenebrarum harum (1bid.).

CHAPITRE II

IMPORTANCE HISTORIQUE

DU DOGNE DES ESPRITS, ETC.

6

État de la question et de la critique en général. — Les deux méthodes, d priori et à posteriori. — Selon l'esprit ancien « le fait existe, donc il se perd; » suivant l'esprit moderne « le fait ne se peut, donc il n'est pas. » — N'émoussons pas les armes dont nous devons nous servir. — L'écriture n'est pas tout. — La légende plus vraie que l'histoire (selon A. Thierry). — Les historiens termites.

1. - État de la question.

Si l'on veut bien comprendre la dissidence radicale qui sépare l'esprit moderne de l'esprit antique, il suffit de mettre en regard les deux inculpations qu'ils se renvoient mutuellement sur leur manière d'envisager l'histoire.

Selon l'esprit moderne « tout est à refaire à cet égard. » Jusqu'ici l'humanité n'ayant vécu que dans un milieu de ténèbres, de despotisme et de superstition, elle commence seulement à entrevoir les premiers rayons de la lumière; « la vraie critique historique ne date véritablement que de nos jours 1, »

4. Renan, Étude d'histoire religieuse, p. 4.

et le moindre biographe de l'Allemagne en sait plus long sur toute l'antiquité, que les Hérodote, les Diodore, les Polybe et les Tacite.

Selon l'esprit ancien, au contraire, « nous avons jeté à bas toute l'histoire comme nous avons jeté à bas la société 1. » « L'histoire (philosophique et religieuse), écrite depuis trois cents ans, n'est qu'une longue et savante conspiration contre la vérité 2. » Falsifiée dans ses sources par le génie protestant, pénétrée plus tard par l'esprit janséniste, matérialisée enfin par le rationalisme moderne, elle ne scrait plus qu'un chaos; l'erreur serait acclamée sur toute la ligne et soutenue avec une admirable entente par tous les organes de la publicité, par l'archéologie comme par le roman, par les mémoires académiques comme par le drame et l'opéra; elle serait même depuis longtemps officiellement et exclusivement professée, si, reculant devant l'évidente abondance des mensonges, un grand nombre de protestants et de philosophes hors ligne n'avaient fini par réagir contre leur propre parti et le démentir en rougissant.

Enfin — et ceci pourra faire mesurer la profondeur de la mésintelligence — pendant que l'Institut décernait annuellement depuis longtemps le grand prix de dix mille francs aux historiens de l'école rationaliste, de très-nombreux pères de famille protestaient énergiquement contre l'enseignement historique actuel, et, désespérant de son amélioration, demandaient avec instance sa radiation définitive des programmes de l'instruction publique, comme on avait antérieurement demandé celle de la philosophie ³.

Que peut devenir, on le demande, l'histoire pratique chez une nation dont l'histoire écrite soulève de telles dissidences? Nous oublions beaucoup trop, dans notre légèreté, que la vie

^{1.} De Champagny, les Césars.

^{2.} Comte de Maistre, Soirées de Saint-Pétersbourg.

^{3.} Voir le discours prononcé, le 20 juillet 4858, par Mer l'évêque d'Orléans, à la distribution des prix de son petit séminaire.

de chaque jour est l'expression nécessaire du jugement que l'on porte sur la vie de tous les âges et sur les traditions du passé.

Quant à nous, tout en proclamant hardiment avec le comte de Maistre « qu'il y a conspiration réelle contre la vérité, » — car il faudrait être aveugle pour nier l'agence occulte et savante qui dirige tout le mouvement — nous nous garderons bien cependant de voir un conspirateur dans chaque défenseur du mensonge. Dans ces temps d'analyse universelle le scepticisme est presque inévitable. Chacun le subit plus ou moins à un moment donné, puisque le droit et le devoir le lui imposent, ne fût-ce qu'à la première base de tout jugement. Mais nous l'avons déjà dit : la déloyauté commence au moment où nous écartons le premier fait qui nous gêne, comme la critique se fourvoie dès le premier moment où elle fait appel à ses vieux préjugés.

Parmi ceux-ci, nous n'en connaissons pas de plus perfides que ceux dont nous croyons avoir donné le vrai nom, en les appelant « l'horreur de l'invisible et le mépris du témoignage ¹. » Ce sont eux que nous allons essayer de poursuivre et de traquer, s'il se peut, jusque dans leurs premiers éléments.

Il est un mot dont nous avons toujours compris, dans certaines limites, les prétentions et la puissance : c'est celui de progrès. On aura toujours le droit philosophique de se supposer, non pas plus intelligent que ses aïeux, mais mieux renseigné, plus apte, par conséquent, à juger en dernier ressort une foule de questions sur lesquelles, après tout, ils pouvaient fort bien avoir plus de préjugés que de lumières.

Tout consiste dans la justification subséquente et plus ou moins heureuse de ces prétentions; et encore, pour les moins fondées ne pourrait-on pas trouver quelque excuse dans nos instincts innés de protestation et de résistance? « Moni-

Voir l'Appendice complémentaire du 1^{ex} Mémoire.

toribus asper, raide aux bons conseils, » disait Horace en parlant du jeune homme.

Nous sommes tous ce jeune homme. Tous, nous naissons et nous mourons critiques, et critiques toujours prêts à la révolte. De tous nos droits, c'est celui que nous savons le moins abdiquer.

Mais à qui d'entre nous a-t-il jamais pu venir à l'esprit, qu'il savait beaucoup mieux que son grand-père tous les secrets de l'antique foyer domestique, les scènes publiques et privées dont il avait pu être et l'acteur et le témoin, les relations qui avaient fait le bonheur de sa vie, les injures dont il avait été la victime, les phénomènes qui s'étaient passés sous ses yeux, en un mot, tous les actes accomplis autour de lui ou par lui et dont la minute officielle, toujours dressée sur l'heure et sur le lieu, fixait avec grand soin tous les détails et toutes les preuves?

On fera bien d'y prendre garde, car le jour — qu'on nous permette ce rapprochement familier — le jour où, au lieu d'une affirmation historique, il s'agirait par hasard du déplacement, au préjudice de ce fils dénaturé, de l'une des bornes de son champ, ce jour-là, comment pourrait-il se passer de la considération dont jouissait son grand-père? Ah! comme il saurait bien alors exploiter logiquement cette considération! Comme la voix du sang deviendrait éloquente! et comme (jusqu'au triomphe de Proudhon toutefois) la critique du juge de paix se hâterait d'y faire droit!...

Il est vrai « que déplacer une borne et tondre de ce pré la largeur de sa langue, c'est un crime abominable... » aux yeux de tout siècle dont le Panthéon ne s'ouvre plus guère qu'au veau d'or;... mais essayons de remplacer ce pauvre délit d'intérêt matériel par un de ces faits qui ne vont plus à notre complexion philosophique, adieu l'attestation. C'est cependant bien toujours le même aïeul qui raconte; sa vue était tout aussi bonne, sa tête tout aussi ferme, sa parole tout aussi sacrée. Souvent, d'ailleurs, les témoins et les titres ont pris

des proportions effrayantes; de privée qu'elle était, la certification est devenue publique et générale;... elle est enfin tout à fait conforme à des milliers de précédents, et ne s'écarte en rien des assertions de toutes les nations et de tous les siècles...

— A d'autres! périsse toute la logique plutôt qu'un préjugé! Ici la piété filiale et touchante se déjuge, et bien qu'il s'agisse d'un fait palpable et grossièrement matériel, elle n'hésite pas à envoyer son aïeul, et, s'il le faut, toute la contrée, là, où, pour la même raison, nos juges de paix philosophiques envoient aujourd'hui sans pitié si bonne et si raisonnable compagnie!.

Plaisante justice cependant, qui dit blanc devant l'intérêt personnel et noir devant une répugnance, comme si l'égalité des faits matériels devant la loi — on ne parle ni de leurs causes, ni de leur explication—n'était pas le premier article de tout bon code de critique élémentaire.

Mais patience! « Les hommes, a dit Montesquieu, en ouvrant quelques asiles à leurs fous, ont voulu faire croire qu'ils ne l'étaient pas eux-mèmes ². » Nous allons comprendre toute la vérité de ce bon mot, et nous assurer qu'il faut décloîtrer au plus vite tout un ordre de fous incompris ou leur donner pour compagnon d'asile le genre humain tout entier.

2. - De la critique en général.

Commençons par oublier toute distinction entre l'histoire profane et sacrée, et pesons provisoirement dans une balance égale les principes au nom desquels on s'arroge le droit de vie et de mort sur l'histoire du monde entier. Chose bizarre! c'est à partir du moment où la raison humaine proclama solennellement le dogme de la souveraineté populaire et du suffrage universel, que l'on commença non-seulement à nier la valeur de ce consentement pour ainsi dire éternel, mais

^{4. «} Tout homme qui s'avise de croire à un esprit doit être immédiatement renfermé à Charenton. » (Leuret, Fragments psychologiques.)

^{2.} Lettres persanes.

encore à refaire dans son cabinet, et à vingt siècles de distance, l'histoire écrite sur place par des armées de témoins contemporains.

C'est à partir du moment où l'observation et l'expérience furent proclamées les deux principes fondamentaux de la vraie philosophie, qu'on se mit à préférer son expérience individuelle à celle du genre humain, et à courber violemment l'observation de tous les siècles sous le joug de fer de quelques idées préconçues par le nôtre.

Enfin, c'est le lendemain du jour où l'on jurait de ne plus obéir jamais qu'à la méthode à posteriori, qu'on se promettait à priori¹ de ne plus jamais admettre que les faits admissibles.

Doctrine inadmissible en bonne philosophie!

Nous n'exagérons pas,

Malgré tous les préjugés contraires, jusqu'au xvı* siècle, la théorie de la certitude historique — nous ne parlons ici ni de ses déductions ni de ses applications — reposait tout entière sur cet immuable principe: « Le fait existe, donc il se peut. » C'est ce que l'école appelait plus tard juger « ab actu ad posse, » c'est-à-dire de l'acte à sa possibilité. A partir du xvı* siècle, au contraire, à ce principe immuable on se mit à substituer insensiblement celui-ci: « Ab posse ad actum, » c'est-à-dire « le fait n'étant pas possible ne peut avoir eu lieu. »

C'était coucher l'histoire sur un lit de Procuste taillé sur la mesure de notre bon plaisir et de nos compréhensions.

Et cela s'appelait le rejet définitif de l'ancienne méthode à priori! Mais nous ne voulons pas voir cette vérité si claire cependant: que tous les anciens dogmatismes eux-mêmes n'avaient été fondés qu'à posteriori, c'est-à-dire sur des faits capitaux, comme depuis ils ont été continuellement entretenus et sanctionnés par la continuation de faits du même ordre.

C'est donc avec raison que M. Guizot écrivait dans sa dernière brochure sur l' Eqlise et la société chrétienne : « Ce

La première de ces deux méthodes consiste à ne conclure qu'après les faits: la seconde conclut auparavant.

sont des faits matériels, ce sont des signes extérieurs qu'il faut aux peuples, pour qu'ils comprennent et reçoivent des impressions souveraines...»

Non, les peuples n'ont jamais cru qu'à bonnes ou plutôt à fortes enseignes. Ils ont trop souvent mal conclu, mais ils ont toujours très-bien vu. On connaît ce mot d'un homme célèbre qui, parlant de l'autorité la plus capable en matière historique, disait devant une haute assemblée « qu'il connaissait quelqu'un qui avait plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Rousseau, plus d'esprit que l'assemblée elle-même, et que ce quelqu'un c'était tout le monde. »

Eli bien! les faits que l'on rature aujourd'hui, ce sont les faits qui ont entraîné tout le monde.

Faute d'y croire, nous voici donc, pour peu que nous soyons logiciens, condamnés à ranger ce consentement universel que Cicéron appelait « une vraie loi de la nature ¹ » parmi les plus insignes folies, ou plutôt parmi ces grandes *piperies* dont parle Montaigne, et avec lesquelles on endort les nations et la bonne foi publique.

En serait-il donc de nos principes philosophiques, comme de certaines proclamations politiques, et n'y aurait-il jamais moins de *critique* que lorsqu'on couvre de ce mot toutes les pages de ses livres, comme il n'y a jamais moins de *liberté fraternelle* que lorsqu'on lit ces deux mots sur tous les monuments?

Toujours est-il que, si l'on entend par histoire un enseignement solide fondé sur le quadruple respect des traditions, des sources, des monuments et du bon sens public, il n'y a plus d'histoire aujourd'hui. Étouffée sous ses prétendus mythes et devenue mythe elle-même, elle ne peut plus être enseignée : ne nous étoimons donc plus de la pétition des pères de famille, mentionnée tout à l'heure. Cette pétition, protestation formelle contre le socialisme historique, disait à la critique mo-

^{4.} Tuscul., 1. I, nº 3. .

derne : « C'est votre faute, c'est par vous que le char des logiciens a été lancé sur cette pente qui rend impuissants tous vos freins. »

Oui, c'était bien sa faute; et comme nous ne voulons rien avancer de grave sans en fournir sur-le-champ la démonstration, laissons parler l'autorité par excellence, celle d'un grand maître de l'Université:

« Il n'y a que deux méthodes pour écrire l'histoire, a dit M. Cousin, l'une *expérimentale*, c'est-à-dire basée sur les faits; l'autre *spéculative*, partant de la psychologie et de l'étude du cœur humain. »

A merveille! La première fois que nous lûmes cet exposé : « Voici venir, nous dimes-nous, une belle application des deux grands principes de notre siècle ; certes, s'il est une branche de nos études qui réclame avant tout l'observation et l'expérience, c'est certainement l'histoire qui sans elle n'existe pas, et M. Cousin va faire bonne justice de la méthode contraire. »

Eh bien, voyez ce que c'est que de juger les hommes à priori et les choses avec un faux principe. Retenez bien ces paroles : « La première de ces deux méthodes historiques (l'expérimentale) est à peu près impraticable. Mais, commencez par vous renferences nature, leurs rapports, l'ordre de leur développement, et lorsque vous aurez assuré la base de votre système psychologique, vous ferez de l'instoire a priorit, car les faits sortiront par voie de déduction des principes que vous aurez posés l. » Αὐτὸ; ἔρα; c'est le grand maître lui-même que nous venons d'entendre, et nous affirmons que depuis lors les disciples n'ont jamais cessé de lui obéir avec une servilité parfaite.

Voilà précisément pourquoi tant de voix avaient demandé la suppression de l'enseignement historique; et qui donc oserait maintenant les en blàmer?

1. Cours d'histoire de la philosophie, leçon w, p. 10, 41, jusqu'à 320.

Qu'est-ce en effet que la critique, χριτικὰ, sinon littéralement l'art de juger¹? Depuis qu'une certaine école en a fait l'art de douter, tous les esprits ayant rivalisé d'ardeur pour acquérir un mérite qu'on leur disait supérieur à tout autre, on les a vus s'égarer dans ces grandes chasses au mensonge, s'abimer de fatigue à sa poursuite, puis chanceler à la fin, et tomber « évanouis dans leurs propres pensées, » suivant l'énergique langage de l'apôtre².

Il devait suffire cependant d'entr'ouvrir les historiens antiques, les Hérodote, les Plutarque, les Thucydide et les Polybe, pour s'assurer de l'intégrité de leur bon sens, et pour rester convaincu que malgré ce qu'on appelle leurs superstitions (pour eux parfaitement fondées sur l'histoire), ils étaient d'autant plus nos maîtres dans ce grand art, qu'ils en respectaient parfaitement toutes les bornes et savaient s'y renfermer; ils n'enlevaient pas comme nous « la tache avec l'étoffe; » pour eux, tout ce que nous appelons mythe, \$\pi\2009_{05}\$ (muthos), ne voulait dire que tradition, comme fabula signifiait « sujet d'entretien, » comme plus tard légende, dont nous avons fait conte, signifiait à son tour « sujet de lecture ou d'instruction. » Tous ces mots ont été détournés de leur véritable acception.

Aujourd'hui tout est changé; la critique n'est plus comme autrefois une balance, une méthode, un ensemble de règles, etc.; c'est la science reine et maîtresse. « Elle domine et juge toutes les autres;... la philosophie mème, qui juge tout, est sa très-humble esclave. Ne connaissant aucun respect, et jugeant les dieux et les hommes, c'est la seule autorité sans contrôle 3. »

Aussi l'entendrons-nous dire d'elle-même avec humilité : « L'école critique en est encore à attendre qu'on la prenne en flagrant délit de faiblesse 4. »

- De κρίνειν, juger, et de τέχνε, habileté.
- 2. Saint Paul, Rom., 1, 21.
- 3. Voir Renan, Revue des Deux Mondes, décembre 1857, p. 241.
- 4. Ibid., janvier 4860, p. 384.

Nous allons voir tout ce que devait produire cet orgueil.

Est-ce à dire, maintenant, qu'il n'y aurait plus dans le monde ni fables, ni apocryphes, ni fausses légendes autorisant tous les doutes, ni finalement de critique légitime et possible? Nous réclamerions de toutes nos forces contre celui qui nous prêterait une telle absurdité, et ce mémoire tout entier prouvera que nos protestations ne s'adressent qu'au critère désastreux, frappant d'ostracisme tout ce qui porte un certain caractère que nous analyserons tout à l'heure.

Et qu'on ne s'imagine pas n'avoir affaire ici qu'aux excentricités sceptiques de l'Allemagne et de ses philosophies. Le mal est général, et Tous, plus ou moins, nous appliquons à TOUT (nos intérêts exceptés) ce *criterium* en question.

Il n'est pas jusqu'aux attestations païennes dont les plus sages d'entre nous n'aient fait, en vertu du même principe, beaucoup trop bon marché. En matière religieuse par exemple, nous acceptions imprudemment qu'on niât sans autre explication tous les dieux des nations, et que l'on traitât tous leurs prêtres de jongleurs; en matière historique, nous écoutions volontiers, lorsque l'on venait nous dire « qu'Alexandre pouvait fort bien n'avoir jamais existé, ou qu'il n'était peutêtre qu'une des personnifications du génie des conquêtes; » en matière littéraire, nous étions tout prêts à admettre qu'Homère « n'avait jamais été qu'une personnification mythique de l'épopée 2; » en matière scientifique, « qu'Hippocrate, fils d'Esculape, ne pouvait être qu'une chimère; que les Asclépiades, malgré leurs sept cents ans de durée, pouvaient fort bien n'avoir été qu'une fiction; » en matière géographique, « que la ville de Troie n'avait jamais existé que sur les cartes, etc., etc. » C'était encourager ce délire de Niebuhr, rayant d'un trait de plume les cinq premiers

^{4.} Critère, creuset, pierre de touche de la vérité.

Voir dans M. Alfred Maury (Grèce, t. I, p. 248), le système d'Holzmann, qui fait dériver le mot Θωκρες du sanscrit Samaza. Pour arriver jusqu'à nous, celui-ci n'a certes pas choisi la voie la plus directe.

siècles de Rome, délire auquel participaient M. Lewis, lorsqu'il voulait bien pousser la radiation jusqu'à Pyrrhus; et Schlosser, lorsque, faisant pour la Grèce ce que les autres faisaient pour l'Italie, il laissait aux mythologues l'élite de ses enfants Danaüs, Cécrops, Cadmus, etc., pour ne commencer l'histoire qu'à Minos ¹.

Et ce ne sont pas seulement les poëtes dont on accuse les fictions, ce sont les historiens les plus graves. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Platon, Diodore et Quinte-Curce et, qui le croirait? Tacite lui-même, sont traduits à la barre du xix* siècle, pour crime de faux témoignage. On ne s'était pas douté jusqu'ici de leur véritable caractère et de leurs vraies intentions. C'étaient tout simplement les Walter Scott de l'histoire à laquelle ils donnaient volontairement toutes les formes du roman, dans un but tour à tour philosophique, moral, politique, religieux, mais le plus souvent littéraire, uniquement pour charmer leurs lecteurs et produire de l'effet. Nous sommes donc avertis, et nous savons maintenant ce qu'il faut penser de nos classiques.

3. - Résultats de cette critique.

Toutes ces niaiseries historiques, que tous n'adoptaient pas complétement, mais dont presque tous acceptaient généralement le *principe*, ne tardèrent pas à porter tous leurs fruits, et nous remercions provisoirement M. Renan, lorsqu'il nous les montre « amenant fatalement à la négation des vérités les plus sacrées, et préparant de fort loin il est vrai, mais trèspositivement, la vie de Jésus par Strauss. »

« C'est un fait bien constaté pour le public instruit, dit un

^{4.} A partir de Minos seulement, il consent à regarder Homère comme le guide le plus sâr. Mais Homère serait bien étonné de n'être sûr qu'à partir de ce moment; et d'un autre côté, M. Guigniaut nous affirme que « personne n'oserait plus se permettre aujourd'hui de regarder Cécrops comme un mythe. » Comment faire?

auteur allemand ¹, que Strauss, Bauer, Feuerbach et le matérialisme grossier des incrédules procèdent tout aussi bien de Niebuhr que de Hégel. »

Rien n'est plus exact; aussi pour notre part nous nous sommes toujours bien promis de ne pas émousser dans l'arsenal d'autrui les armes dont nous comptons nous servir pour nous - même; nous avons toujours cru que le mépris du témoignage païen (nous ne parlons pas des doctrines) préjudicierait extrêmement au témoignage chrétien. Aussi trouvions-nous que, dans son admirable conférence sur la vie de Jésus-Christ², le révérend père Lacordaire, de si grande et regrettable mémoire, manquait peut-être de prudence en ne séparant l'hémisphère mythique de l'hémisphère réel que par le grand caractère scriptural dont il dotait l'époque de la venue du Sauveur. D'abord, l'écriture n'est pas tout, et la parole la précède : lorsque celle des peuples contemporains atteste un fait éclatant, deux sténographes ou plutôt deux photographes sont toujours là pour la recueillir à l'instant et la transmettre au monde. Ces deux photographes sont la tradition et l'écriture; mais, ne l'oublions pas, la seconde n'est jamais que le fixatif matériel. C'est la première qui dicte, elle est la fille aînée, et lorsque le fixatif de la fille cadette s'altère et disparaît, on n'a qu'à remonter à la première, et l'on retrouvera, soyons-en certains, malgré l'altération possible des détails, un fond plus clair et plus vivant que sur le monument lui-même.

Il n'y a réellement pas eu d'hémisphère scriptural proprement dit; quels que fussent les caractères employés, partout il y a eu de la grande et très-réelle écriture, comme de trèsimposantes signatures sur la pierre et sur l'airain.

Dans l'antiquité, c'est bien pour avoir nié cette écriture et sa fidélité, que Évhémère, Épicure et Lucrèce ont fait de la détestable critique, et se sont attiré le mépris de toutes les autres écoles.

^{1.} Le baron de Guldenstübbe.

^{2. 42}me Conférence de Notre-Dame.

Dieu veuille que nous exagérions en reconnaissant une affinité très-étroite entre notre critique moderne et la leur.

Ainsi donc, sans qu'il y ait, bien entendu, égalité de valeur parmi les traditions, il doit y avoir cependant homogénéité de dialectique et de méthode.

Il faut savoir respecter jusqu'aux enseignements de la poésie. Lorsque Strabon disait « qu'il fallait ajouter plus de foi aux enseignements d'Homère qu'à ceux d'Hérodote, de Clésias et autres écrivains semblables¹, » il est évident que pour lui les inspirations du *Vates* n'étaient pas seulement des inspirations de rhétorique.

Que ces poésies fussent les légendes de l'antiquité, nous ne demandons pas mieux; mais nous leur accordons, quoique légendes, la même valeur historique qu'Augustin Thierry, déplorant le principe qui l'avait égaré trop longtemps, accordait dans ses dernières années à celles du moyen âge. « Il y trouvait, disait dernièrement la Revue des Deux Mondes, il y trouvait la véritable histoire, et il avait raison; car la légende est la tradition vivante, et trois fois sur quatre elle est plus vraie que l'histoire². » Une double et grande leçon ressort pour nous de ce passage de Thierry et des aveux de notre revue : quand on nous contestera par trop la sûreté de notre critique, trois fois sur quatre nous pourrons nous armer de ce dernier mot.

Quant à la critique pernicieuse qui tout à l'heure épouvantait certaines familles, voici son véritable emblème: dans un livre de pur agrément, M. Michelet nous fait une peinture saisissante de cette variété d'insectes rongeurs qu'on appelle les termites. Ce sont des maisons, des flottes, et même, à ce qu'il paraît, des villes qui, minées sans que l'on s'en doute, par ces ennemis invisibles, s'écroulent un beau jour au milieu de leur splendeur apparente.

Nos critiques modernes sont les termites de l'histoire. Notre

^{1.} Strabon, liv. XI, p. 40.

^{2.} Revue des Deux Mondes, p. 157-58.

jeunesse se passe à l'étudier, à l'apprendre. Toutes les leçons en découlent; mais un beau jour, une grande nouvelle nous arrive... l'histoire vient de s'effondrer sur elle-même. Les quatre rangées de dents des termites en avaient rongé les assises.

Toutefois si les résultats sont semblables, quelle différence dans la culpabilité des agents! Les termites souterrains, privés de tout organe visuel, ne se doutent pas de tout ce qu'ils rongent; nos termites raisonnables, ou plutôt raisonneurs, en possèdent d'excellents et savent parfaitement bien à quelles assises ils s'attaquent.

Suivons-les actuellement dans ce travail.

\$ 11

Débuts embarrassés de la critique française à propos de l'origine des cultes.— Lourdeurs de Bayle et légèretés de Fontenelle. — La certitude historique à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Inextricable imbroglio. — Maladresses de la théologie académicienne.

1. - Premiers coups de cognée sur le grand arbre de l'histoire.

On le sait; partout et toujours, jusqu'à ces derniers temps, l'origine des cultes fut attribuée par les populations, par leurs prêtres, par leurs sages, par leurs plus grands philosophes, à la communication positive, extérieure, personnelle, de Dieu ou de dieux, soit avec eux, soit avec leurs pères; toujours et partout, l'univers fut révélationiste. Partout, des récits de ces révélations, récits parfaitement conformes quant au fond, souvent très-identiques dans les détails; partout, en outre, des monuments commémoratifs de ces faits; partout, des attestations tout à la fois solennelles, simples, naïves, calmes, désintéressées, confiées aux bambous de l'Amérique comme aux cylindres de l'Asie, aux papyrus comme aux stèles de l'Afrique, aux plus grossiers bétyles comme aux plus beaux marbres de

l'Europe, aux rochers du désert comme aux pyramides des deux mondes.

Voilà l'héritage primordial et sacré, le témoignage certain que les générations se sont mutuellement transmis sur tous les points de l'espace et du temps. De sorte que, considérés dans leur ensemble et sans aucune distinction, tous les cultes, expression primitive des plus sublimes instincts de la conscience humaine et de son obéissance passive à des manifestations surhumaines évidentes, tous les cultes, si nous voulons les croire, se présentent à nous comme le résultat mystérieux de la communion générale et permanente de l'humanité avec des êtres supérieurs.

Il fallait donc un grand courage au xviie siècle, ou plutôt une incroyable audace, pour oser s'insurger contre un si formidable accord d'observations et d'expériences. Ce courage ne lui fit pas défaut; on eût dit que la critique n'attendait que l'inscription de ces deux grands mots sur son drapeau moderne pour les outrager dans le passé.

Nous avons dit, en effet, comment ces nouveaux adorateurs de la raison humaine commencèrent par brûler en son honneur ses plus précieux parchemins, et trouvèrent bon de la déshonorer tout en la couronnant.

Nous allons voir maintenant comment à cette longue suite d'ancêtres, venant déposer comme un seul homme depuis quatre à cinq mille ans, on commença par oser dire : « Vous vous trompez; » et comment, lorsque le bon sens public eut constaté par lui-même leur sincérité évidente et, comme on le dit aujourd'hui, «leur supériorité d'intuition, » on parvint à se retourner pour substituer à la première injure ce second outrage : « Vous vous trompez, vous étiez dans le délire, et nous allons vous montrer quels fantômes vous preniez pour des réalités. »

Comment procédait-on? Commençons par la France.

Un effroyable gouffre venait de s'entr'ouvrir sous les pas de l'humanité pensante, aimante et souffrante. Toute sa foi, toutes ses espérances restaient suspendues sur l'abîme; sous le prétexte de le combler, mais travailleur de mauvaise et infatigable volonté, Bayle y précipita pendant plus d'un demi-siècle une telle masse de dialectique, d'arguments hétérogènes et d'in-folio coupables, que le gouffre n'en devint que plus profond, plus ténébreux, et que l'esprit français, n'y distinguant plus rien, s'abstint pendant longtemps d'y regarder.

Le génie de l'erreur, n'y gagnant rien, ne se tint pas pour battu. La lourdeur de l'érudit hollandais avait tout compromis; il appela la légèreté à son aide et suscita Fontenelle. Ce fut là le premier critique que la France parut comprendre à son aise.

Dans ce dernier auteur, elle rencontrait tout juste ce qu'il lui fallait d'esprit et tout juste ce qu'il ne lui fallait pas d'érudition pour captiver son attention. Pendant qu'à l'étranger, en Hollande et en Allemagne surtout, l'héritage monstre de Bayle allait se subdiviser à l'infini dans mille formes inaccessibles au vulgaire, celui de Fontenelle, au contraire, rempli tout à la fois de grâce, de malice et de prudence, circulait aussi facilement dans les ruelles de Paris et de Versailles que dans les régions semi-scientifiques de l'époque, et préparait merveilleusement la France à Voltaire. L'incroyance de Fontenelle savait se montrer aussi galante pour sa marquise, que l'incroyance du philosophe de Ferney devait l'être un peu plus tard pour Mme de Pompadour; il est vrai d'ajouter qu'à la dernière époque Paris devenait d'autant plus aimable qu'il allait se montrer plus féroce : préludant au sang par madrigaux et billets parfumés, la vieille Lutèce, avant de rivaliser avec la Rome de Tibère, se fardait pour ressembler à Athènes, et si Platon ne répondait pas à l'appel, les Léontium et les Laïs, du moins, n'y faisaient pas défaut.

Mais revenons à Fontenelle et constatons son habileté.

Sans attaquer de front l'origine proprement dite des cultes, il essaya d'y arriver par l'histoire des moyens de développements sacerdotaux.

Cette nouvelle route allongeait peut-être un peu, mais elle était plus sûre.

L'Histoire des Oracles eut presque autant de succès littéraire que la Pluralité des Mondes. Comme tendance, elle plaisait bien davantage.

On comprenait parfaitement que le mot oracles voulait dire cultes, et que lorsqu'on ajoutait païens, on donnait uniquement la mesure de son savoir-vivre et de sa discrétion.

Déverser la censure et le mépris sur Delphes et sur Dodone, quoi de plus innocent et même, à un certain point de vue, quoi de plus chrétien?

Cependant, rien n'était plus direct, plus immédiat que la filiation entre cette première négation du surhumain et la grande négation du surnaturel à laquelle nous allons arriver tout à l'heure. Pour des esprits conséquents, du moment où l'on établissait que les neuf dixièmes de l'espèce humaine avaient dù l'origine de leurs cultes à quelques tours de passepasse opérés par quelques prêtres jongleurs, il devenait bien difficile (la comédie étant si facile) de faire une toute petite exception pour un tout petit peuple, parqué sur un tout petit coin de la même planète.

Aussi, pressentant tout le danger et le parti que l'avenir allait tirer de telles prémisses, le jésuite Baltus entreprit-il de les conjurer et le fit-il avec une telle supériorité de logique et d'érudition, que Fontenelle lui-même finit par lui rendre toute justice, en répétant sur la fin de ses jours, avec autant d'esprit que de bonne foi, que « le bon jésuite l'avait converti au diable. » Mais en dehors du mémoire académique où il se trouve consigné, qui donc répéta ce propos? Personne. Qui lut le chef-d'œuvre de Baltus? Fort peu de monde, et il en est toujours ainsi. Dans ce grand duel entre le faux et le vrai, la partie ne pourra jamais être égale.

L'homme est de glace aux vérités, Il est de feu pour le mensonge. L'aveu de Fontenelle fut enseveli dans le silence, et le livre « des oracles » continua de triompher malgré sa défaite éclatante et la confession de son auteur.

Toutefois, depuis ce précurseur de Voltaire, l'érudition avait marché; il était devenu par trop difficile de poser en principe et surtout de démontrer que toutes les religions antiques n'avaient pu régner sur la terre qu'à grand renfort de trépieds à ressorts, de trappes à secrets, de sourdes et longues trompettes, en un mot, de ces mille et un tours de gibecière, qui n'auraient pas trompé pendant quarante-huit heures une jeune fille de douze ans.

De là, nécessité de se retourner encore une fois, et cela ne fit pas un pli. Fréret, Bailly et, qui le croirait? Boulanger, jetèrent les premiers un cri d'alarme qui retentit sur tous les points de la science, soit dans l'Encyclopédie, soit à l'Académie des Inscriptions; leurs voix et plusieurs autres protestèrent contre cette ignominie infligée à l'espèce humaine et demandèrent qu'à cette jonglerie impossible on voulût bien substituer pour un moment l'illusion.

Protestations inutiles, modifications inefficaces, tant que le surhumain continuerait à rester dans l'exil! Pour se convaincre de cette impuissance absolue, il suffirait de parcourir quelques articles de l'époque, et de voir comme déjà, sur la simple question de certitude, on se consumait en infructueux efforts.

2. - La certitude à l'Institut.

Plus on sentait la nécessité de refaire les conditions de la certitude humaine, et plus on les défaisait.

Donnons-en un exemple bien frappant.

Un certain jour, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un membre croit devoir poser ces deux principes ou plutôt ces deux énormités philosophiques :

4^{re} énormité : « Un fait, pour mériter notre créance, qu'il soit attesté par l'histoire ou par la tradition, ne doit jamais être contraire à ce que nos observations nous apprennent. »

2º énormité: « Nous devons nous en tenir à notre propre expérience plutôt qu'à celle d'autrui. »

A cet académicien téméraire, la section d'histoire, nous le disons à sa louange, répond d'abord par des murmures, et M. Sallier, prenant en main le respect des traditions, énumère toutes leurs sources et prouve ou se flatte de prouver l'impossibilité absolue de leur altération.

Tout va pour le mieux tant que l'on marche sur la voie des événements ordinaires; mais voici venir la grande objection des événements merveilleux, de ces faits embarrassants qui remplissent à eux seuls les deux tiers de l'histoire. Alors voilà ce M. Sallier qui perd la tête comme les autres, et qui, se jetant dans la théorie des lois d'exception, prétend que ces faits, n'étant qu'une exposition pompeuse et poétique, etc., doivent être soigneusement détachés du fond.

Alors survient Fréret: « Et de quel droit, s'écrie-t-il, admettez-vous ou rejetez-vous le témoignage d'un auteur selon que ce témoignage vous accommode ou vous embarrasse? De quel droit en recevez-vous une partie pendant que vous vous permettez d'en rejeter l'autre? Ces deux parties différentes, ayant la même autorité, ne peuvent être séparées sans violer la première règle de la critique, qui veut que les témoignages restent indivisibles... au moins sur le gros des choses... »

Interpellé à son tour sur ce mot gros, qui devient tout de suite pour lui une grosse affaire: « J'entends par ce mot..., dit Fréret en balbutiant, tout ce que nous rencontrons de raisonnable. — Mais vous rejetez donc le reste? — Oui! — Mais qu'entendez-vous par le reste? — J'entends... j'entends tout ce que les traditions et l'histoire contiennent de merveil-leux, d'incroyable et d'absurdé. »

« Mais, reprennent tous les autres, voilà précisément ce que nous faisions tout à l'heure, quand vous avez trouvé bon de nous gronder. Nous divisions les témoignages et nous ne gardions que le gros des faits. « Ainsi (disait-on toujours à Fréret), ce Clésias que vous défendez, en nous le présentant comme beaucoup plus instruit et beaucoup plus croyable qu'Hérodote, puisqu'il ne rapporte, dites-vous, que ce qu'il a étudié pendant dix-sept ans à la cour du roi de Perse, dont il était le médecin, Clésias, dont vous prétendez « qu'aucun des anciens n'a jamais osé révo-« quer le témoignage, » n'en est pas moins rempli de faits inacceptables qui font si bien le gros de son histoire que, lorsqu'on veut diviser son témoignage, il ne reste plus qu'un auteur, si mince, si mince, qu'il ne vaut plus la peine qu'on en parle. »

Et Fréret de répéter, sans s'apercevoir qu'il va se contredire à chaque mot : « Prenez-y garde, si vous rejetez les traditions en raison de toutes ces précautions, ces mêmes raisons vous obligeront aussi à rejeter absolument TOUTE l'histoire, »

Ainsi donc, avec le merveilleux, il n'y avait pas d'historiens, et après sa suppression il n'y avait plus d'histoire.

Selon les uns, il fallait enlever ce *merveilleux* comme on enlève une tache dans un tissu; selon les autres, c'était absolument impossible, sans enlever tout le vêtement.

Personne ne s'apercevait que tout le vice du débat résidait dans la fausse application du mot tache aux dessins constitutifs de l'étoffe, et dans la confusion de ce mot et de ces dessins avec les mots défaut, erreur, dégradation, qu'il fallait réserver pour les accidents extrêmement rares de la fabrication.

Ranger parmi les taches un merreilleux qui faisait le gros du récit était le premier signal (qu'on nous pardonne le mot) de tout le fatras historique dans lequel nous nous débattons encore aujourd'hui, et nous le prouverons tout à l'heure.

Ce fut alors que les mathématiciens, imaginant que seuls ils pourraient sortir de ce mauvais pas par leurs procédés algébriques, s'avisèrent de présenter au monde embarrassé cette fameuse loi des probabilités qui se résumait ainsi : « Si deux personnes rapportent un fait et lui donnent chacune en particulier $\frac{1}{6}$ de certitude, le fait aura alors $\frac{38}{16}$ de certitude, c'est-à-

dire que sa probabilité sera à sa non-probabilité dans le rapport de 35 à 1. Si trois témoignages se réunissent, la certitude sera de $\frac{915}{116}$. Le concours de dix personnes qui donnent chacune $\frac{1}{3}$ de certitude produira $\frac{1093}{1094}$, etc., etc.

Mais laissons là ces rêveries, toutes favorables qu'elles paraissent à l'autorité du témoignage, et disons encore avec Fréret que « notre scepticisme historique étant le résultat de l'étude presque exclusive des mathématiques... qui deviennent fatales lorsqu'on les veut appliquer aux matières qui n'y sont pas assujetties, cette loi ne pouvait qu'embrouiller la question¹. »

L'algèbre appliquée à l'histoire ayant partout révolté le bon sens public, et la certitude échappant à tout le monde, on dut reprendre encore une fois la question de la *probabilité historique*, dernier refuge laissé à la vérité sur la terre.

M. de Pouilly, qui avait commencé par poser en principe « que nous devions rejeter tout ce qui était contraire à nos propres observations ², » sentit apparemment qu'il avait été trop loin, et retournant en arrière formula cet amendement : « Pour qu'un fait soit *probable*, il suffit que nous connaissions des causes capables de le produire. »

Évidemment, c'était se rapprocher; mais on lui répondait aussitût : « C'est précisément parce que nous ne connaissons pas de causes semblables que nous rejetons presque tous les faits merveilleux de l'histoire romaine; » et comme M. de Pouilly manquait soit de lumières, soit du courage nécessaire pour répondre : « J'en connais, et tous les grands philosophes en ont connu avec moi, » il se contenta de balbutier : « Nous n'en connaissons pas, il est yrai, mais nous ne sommes pas assurés qu'il n'en existe pas; par conséquent, contentons-nous

^{4.} Voir, pour ces citations, les articles consécutifs de MM. Sallier, Anselme, de Pouilly, Couture et Fréret, « sur l'étude des anciennes histoires, et le degré de certitude de leurs preuves », insérés dans le tome IV de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

^{2.} Voir ci-dessus.

de rejeter le fait comme improbable, jusqu'à... — Jusqu'où ? reprennent les autres; expliquez-vous. — Jusqu'a ce qu'il emprunte plus de probabilité des témoins qui le rapportent qu'il n'a d'improbabilité par lui-même.

M. de Pouilly se perdait; en dépit de ses premiers principes, il oubliait de proclamer le véritable, l'unique, celui de l'antiquité tout entière : « Le fait existe, donc il se peut ¹. »

Sa reddition tardive et ses aveux ne convertirent personne, et, ce principe adopté, « Le fait ne se peut, donc il n'est pas, » continuant à rendre la position de l'historien moins tenable que jamais, le génie de l'erreur envoya à ses disciples une illumination soudaine qui leur permit de sauver en apparence le respect dù au témoignage historique tout en le sapant dans sa base : « Dites bien vite, leur soufflait-il, dites que les traditions ne mentent jamais, que tous ces faits sont vrais quant à la forme, mais qu'au fond ce ne sont que de vraies méprises d'histoire naturelle, ou de pures hallucinations : grâce à ce procédé, vous sauverez la probité des témoins en sacrifiant leurs lumières. »

Ainsi naquit la secte des *naturalistes*, c'est-à-dire des explicateurs, opposée désormais à celle des *mythologues*, qui ne consiste que dans la dénégation absolue.

Nous le verrons tout à l'heure; la guerre de trente ans n'était rien auprès de celle qui allait résulter de ce simple fractionnement dans l'erreur.

Pendant que le gros de l'armée des incroyants allait recruter désormais toutes ses troupes dans ces deux ordres de conscrits

^{4.} Il eut, plus tard il est vrai, le courage d'aller plus loin et d'appuyer son opinion sur des exemples : « Par exemple, dit-il, les prédictions de Savona-role sont incroyables comme réalisation, mais leur vérification, dans des circonstances si singulières, est si bien attestée par Guichardin, liv. III, par Philippe de Commines, liv. VIII, par Burckhardt et plusieurs autres écrivains contemporains, qu'ils n'ont pu se tromper tous sur un fait si public, et qu'on ne peut les supposer capables de s'être entendus tous encore pour nous tromper. » (Acad., L. VI.)

et leur demander tour à tour des forces, de plus en plus hétérogènes, que disait l'apologétique chrétienne sur une question si capitale? Hélas! les apologistes de cette époque, pour la plupart collaborateurs et collègues de tous leurs adversaires. soit à l'Académie, soit dans l'Encyclopédie, soit dans les feuilles du temps, avaient subi trop longtemps l'influence du génie épidémique pour n'en avoir pas été atteints. La science était loin de leur manguer, mais bien la force d'esprit nécessaire pour s'élever au-dessus de l'atmosphère et du milieu dans lesquels ils vivaient comme les autres. Il serait par trop injuste de méconnaître soit les immenses travaux des uns, soit le courage et la franchise des autres sur tous les points principaux, mais il serait coupable en même temps de dissimuler leur complaisance et même leur participation relativement aux préjugés généraux, sinon contre le surnaturel fondamental, au moins contre tout ce qu'on pourrait appeler le surnaturel accessoire et de détail, accessoire si nécessaire à la solidité du premier.

Quant au surhumain proprement dit, il ne fallait pas leur en parler. C'était entre eux et les rationalistes une vraie lutte de déraisonnements sur les religions païennes, sur la nature des dieux, et par conséquent sur le témoignage historique. Tour à tour évhéméristes absolus, allégoristes complets, symbolistes inintelligibles, rien ne leur manquait de tout ce qui fait avancer la logique de l'erreur et reculer celle de la vérité.

Qu'il nous suffise de nommer ici les abbés Pluche, Mignot, Banier et principalement l'abbé Bergier, dont les mémoires académiques (nous ne parlons pas du dictionnaire qui les reproduisait presque tous) frayèrent, comme nous le verrons plus tard, une route vraiment royale à Dupuis et à l'école actuelle.

La première période de la critique française incroyante pouvait se clore ici; elle périssait, on le voit, par l'horreur du merveilleux. Laissons-la se reposer dans l'origine solaire des cultes, y réparer à loisir toutes les forces nécessaires à une nouvelle campagne, et voyons en peu de mots ce qui se passait et ce qui se passe encore en Allemagne⁴.

SIII

Dernier mot de la critique allemande. — Folies et collisions germaniques. — Rationalistes et mythologues. — Toujours le même obstacle.

1. - Rationalistes.

Pendant que l'incrédulité française faisait une longue halte, l'incrédulité d'outre-Rhin marchait à toute vapeur et faisait défiler sous nos yeux cette interminable procession d'exégètes ² qui, pendant vingt ans, s'étudièrent et ne parvinrent que trop à miner la foi chrétienne de la soi-disant chrétienne Allemagne.

- « Eichhorn fut le premier, dit M. Renan, qui s'avisa d'appliquer à la Bible le système rationaliste³; les *progrès* de l'histoire et de la philosophie l'avaient amené à l'alternative d'admettre l'intervention divine chez tous les peuples à leur âge primitif ou de les nier chez tous les peuples anciens.
- « ... Évidemment la raison exige que l'on traite les Hébreux et les non Hébreux de la même facon; en sorte qu'il faut ou
- 4. Nous ajournons au chapitre Subéisme tout ce qui peut regarder encore Dupuis; quant à la suite des tribulations académiques, sur les origines nationales, et spécialement sur celles de Rome, nous allons les retrouver à l'appendice A, qui va suivre ce chapitre 11, sous ce titre: « Un spécimen de critique désespérée, ou les premiers jours de Rome éclairés par les noîtres, »
- 2. On nomme exégése, la critique appliquée aux saintes Écritures. On devrait se borner à cette qualification d'exégétes pour tous les libres penseurs, et ne pas se permettre, avec M. Renan, d'appeler théologiens des gens qui sapent et qui nient, comme Eichhorn et Strauss, toute espèce de théologie.
- 3. Ou naturaliste. Ce dernier mot qualifie mieux la secte opposée aux mythologues. Rationaliste s'applique plus spécialement à tout libre penseur.

placer tous les peuples durant leur enfance sous l'action d'êtres supérieurs, ou ne croire pour aucun d'eux à une telle influence 1. »

Ce peu de lignes renferme en même temps le plus équitable des dilemmes et une fort bonne leçon à l'adresse de cette dernière école théologique qui se croyait victorieuse lorsqu'elle avait resserré l'empire du surnaturel et du surhumain sur ce petit coin du monde, d'où l'impitoyable logique allait bientôt l'arracher.

Quant à nous, nous acceptons pleinement le dilemme d'Eichhorn, et malgré le défi que nous porte M. Renan « d'appliquer à nos livres sacrés la même critique qu'aux livres profanes ², » nous n'avons eu d'autre but en composant ce mémoire que de prouver, non pas la valeur identique, mais bien l'identité de nature spirituelle pour tous les faits merveilleux qui ont couvert et gouverné la terre. Pour nous, ils dépendent tous du même ordre de causes, alors même que ces causes se manifestent sous les drapeaux les plus adverses et se combattent dans l'antagonisme le plus violent ³.

Eichhorn, tout en partant du même principe d'équité, l'appliquait à l'inverse; s'imaginant ne pouvoir accorder aux païens « aucun supernaturalisme primitif, » il se voyait forcé de le refuser également au peuple hébreu et de le rayer de tout l'Ancien Testament. Mais comme il ne lui restait plus alors d'autre ressource pour expliquer ces récits merveilleux « communs à tous les peuples, » il leur appliquait la méthode naturaliste, c'est-à-dire explicative.

^{1.} Études religieuses, p. 141.

^{2.} Ibid., p. 206.

^{3.} Plus tard, nous pourrons expliquer comment et pourquoi le peuple hébreu mérite seul une confiance absolue, bien que tous les peuples aient droit à l'application des mêmes principes. Alors on pourra peut-être comprendre comment, les phénomènes restant également bien prouvés, les causes surhumaines, auteurs de tous ces phénomènes chez les païens, pouvaient mentir à leur aise sans que les peuples cessassent d'être entièrement véridiques. Cette distinction ne serait pas comprise en ce moment.

Vains efforts! car après avoir dépensé sa vie et prodigué des trésors de science philologique au succès de ce labeur impossible, il aboutit à de véritables travestissements théologiques tous à peu près aussi absurdes que celui-ci: « La flamme du Sinaï n'était qu'un grand feu allumé par Moïse sur la montagne; avec ce feu coïncida par hasard un violent orage... Quant à l'illumination de la face du prophète à sa descente de la montagne, elle fut une suite de son grand échauffement,... etc., etc., »

Quelle punition pour Eichhorn s'il pouvait s'entendre dire aujourd'hui par M. Renan: « Cette méthode, bien que subtile, étroite et forcée, était un pas immense... mais l'auteur s'arrêta dès le premier; ce fut Paulus qui entra à pleines voiles dans cette mer nouvelle et vint appliquer cette théorie aux récits du Nouveau Testament... Paulus sut, le premier, distinguer avec beaucoup de finesse ce qui, dans une narration, est le fait de ce qui est le jugement du narrateur 1. »

Veut-on maintenant, par anticipation, un exemple de ces *finesses* de Paulus dans l'interprétation des évangiles? Choisissons au hasard... « La lumière que virent les bergers lors de la naissance du Sauveur était tout simplement une *lanterne*; la marche sur la mer, une simple *natation*; la multiplication des pains, un partage plus égal de ces mêmes pains; l'apparition des anges, une méprise due à l'emploi de linceuls blancs; l'ascension, une disparition adroite au milieu d'un *brouillard* 2, etc., etc. »

Nous ne nous permettons cette citation, un peu étrangère à notre thèse, que pour donner une idée de ce que M. Renan appelle la finesse et l'infaillibilité de la critique contemporaine³. Hâtons-nous d'ajouter bien vite cependant, qu'après avoir donné cette qualification à celle de Paulus, il semble en rougir luimême et la retirer en l'appelant plus loin « étroite, subtile, insuf-

^{1.} Etudes religieuses, p. 143.

^{2.} Ibid., p. 145.

^{3.} Voir plus haut, § 1, p. 1.

fisante. » Mais alors quelles finesses personnelles ne lui faudrait-il pas pour justifier celle de Paulus?

Comme la progression vers l'abîme ne s'arrête jamais en Allemagne, on pressent ce que pouvaient devenir et oser à leur tour les successeurs de Paulus.

2. - Mythologues.

Pendant que les rationalistes de Weisse, Wilke, Bauer, Strauss, etc., s'épuisaient à expliquer, les uns l'Ancien Testament, les autres le Nouveau, par des moyens simples et naturels, et « ramenaient par exemple la formation de la légende de Jésus aux proportions d'un fait très-ordinaire¹, » on vit les logiciens de la même armée, c'est-à-dire les mythologistes, balayer ce reste de scrupule historique; ils simplifièrent la question, en déclarant sans détour que « rour étant fabuleux dans les faits comme dans la vie des personnages merveilleux, il ne restait plus qu'à bannir l'ordre surnaturel tout entier, » en le remplaçant toutefois, si l'on voulait, et comme dernière ressource, par une sorte de « miracle psychologique². »

Faisons bien attention à ce dernier mot, nous en aurons tout à l'heure l'explication.

Quant à la forme de toutes ces luttes, elle était vraiment infernale. On parle des intolérances de l'orthodoxie catholique; mais elle n'a jamais déployé contre ses plus cruels ennemis la millième partie des rigueurs et des mépris dont cette nouvelle école mythologique vint accabler sa rivale; celle-ci se vit obligée de battre en retraite et de baisser pavillon devant les injurieux triomphes de Gabler, Schelling, Heyne, Bauer, Vater, de Wette, etc.

Désormais l'inexorable logique ne devait plus s'arrêter, et, comme tous les hommes de *tiers parti*, ces Girondins de l'exégèse, pris entre les vrais conservateurs et les hommes du mou-

^{1.} Études religieuses, p. 183.

^{2.} Ibid., p. 480.

vement, se trouvèrent abandonnés par ceux-là et débordés par ceux-ci. « Tout ou rien, » disait par exemple l'incrovant Vater, car « vous ne pouvez retrancher du Pentateuque le merveilleux sans faire violence à l'intention première des écrivains⁴. » — « On ne peut, dit à son tour de Wette, séparer ainsi du fond historique ces embellissements et ces transformations. On ne trouve absolument aucun criterium pour séparer le vrai du faux dans ces récits, l'un et l'autre v étant confusément mélangés et y jouissant du même honneur... La seule source d'une histoire est dans la relation que nous en possédons... Or, dans le cas actuel, la relation nous informant d'une marche surnaturelle des choses, nous pourons croire ou nier; mais gardons-nous bien d'imaginer une autre relation toute naturelle dont la première ne dit pas un seul mot. C'est de l'inconséquence et de l'arbitraire 2. » - « L'auteur d'explications naturelles, dit à son tour Gabler, veut faire une chose ordinairement impossible, et pour cela il se permet les opérations les plus violentes 3. » — « C'est un procédé atomistique, dit Horst, que celui qui se permet, dans des récits miraculeux, d'extraire des particularités isolées et de les remplacer par d'autres particularités naturelles 4. »

Ils avaient mille fois raison tous ces hommes de progrès; si la Bible n'est pas tout, elle n'est rien, et sans être tout comme elle, les autres religions qui s'y rattachent par tant de liens, de traditions et de dogmes, ne peuvent pas davantage n'être rien.

Malheureusement, dans leur audacieux dilemme, ces terribles logiciens ayant choisi le rien, ce ne fut plus seulement le christianisme, mais ce fut Dieu lui-même qui fut rangé parmi les mythes, tant était prophétique ce mot de Bossuet: « Votre déisme n'est qu'un athéisme déguisé. »

^{4.} Strauss, Entretiens, p. 41.

^{2.} Ibid., p. 43.

^{3.} Ibid.

^{4.} Ibid.

On le voit, il ne s'agit plus ici de la pensée insaisissable de Kant, de l'idéalisme de Fichte, de l'identification du subjectif et de l'objectif de Schelling, il ne s'agit même plus du triple monde de Hégel et des trois évolutions de sa pensée. « De ce vaste et fort système qui avait fait espérer un moment la découverte d'une nouvelle raison humaine, il ne reste plus, nous disait tout dernièrement un de ses plus grands admirateurs, que deux ou trois idées... Mais, ajoutait-il, l'humanité se les est appropriées, et certes elles doivent suffire à la gloire d'un philosophe comme à celle du pays et du siècle qui l'ont vu naître 1. »

On va pouvoir juger de la *facilité* de nos enthousiasmes pour l'Allemagne.

Voici quelles étaient ces idées.

- « Une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion contraire. C'est la loi de contradiction qui mène à la conciliation. »
- « Tout se résume dans la mort de l'absolu et dans la tolérance. »
 - « Rien n'existe; l'existence n'est qu'un simple devenir. »
- « La chose et le fait sont des réalités qui ne consistent que dans leur disparition. »
 - « Le vrai n'est pas vrai en soi, etc., etc. »

Oui, du plus célèbre de tous les libres penseurs de l'Allemagne, voilà tout ce qui nous reste. « Mais, dit bien naïvement M. Scherer, C'est assez pour sa gloire... »

« Sans doute, ajoute-t-il encore, il y a quelque chose d'étrange et de paradoxal en tout cela; on croit être le sujet d'une mystification et l'on se demande si l'on a bien compris... La langue de l'auteur n'étant pas la nôtre, sans doute il y a là-dessous quelque secret... Il a parlé en prophète, il est vrai... Mais nous savons aujourd'hui y démèler une idée supérieure. » — Vraiment! Oh! dites-nous-le bien vite. — Ré-

^{4.} Article de M. Scherer, Revue des Deux Mondes, 15 février 1861.

ponse. « ... Et si nous ne l'apercevons pas encore... nous avons l'assurance qu'elle finira par se manifester ⁴. »

Voici la dernière oraison funèbre prononcée à l'honneur de celui qu'on appelait hier un demi-dieu. Encore deux ou trois apothéoses dans le genre de celle-ci, et si les trois idées qu'on divinise peuvent suffire à la gloire d'un grand homme et de son siècle, on peut affirmer aussi que la vieille gloire de la Revue des Deux Mondes ne résisterait pas à trois glorifications semblables, et, qu'au lieu de marcher vers le devenir, elle courrait grand risque de rentrer dans le passé.

Ainsi donc, depuis longtemps déjà Hégel était bien mort, mais gardons-nous de croire que le panthéisme devait monter sur le bûcher de son prophète. Il ne s'agissait pour lui que d'une transformation et de changer sa forme idéaliste contre celle du plus grossier réalisme. Ce fut l'affaire d'un tour de main; du mysticisme le plus raffiné, l'Allemagne s'élança d'un seul bond au fond de l'humanisme, qui, sans le paraître, en était la conséquence.

Sous cette dernière forme il n'y a plus d'autre dieu que l'esprit humain, d'autre sujet que la matière, d'autre instrument que les organes.

Tel est le système de Feuerbach et de Max Stirner.

M. Feuerbach, dit M. Renan, et tous les philosophes de cette école, déclarent sans hésiter que le théisme, la religion naturelle, tout système, en un mot, qui admet quelque chose de transcendant, doit être mis sur le même pied que le supernaturalisme. Croire à Dieu et à l'immortalité de l'âme est à ses yeux tout aussi superstitieux que de croire à la trinité et aux miracles. Toute considération du monde supérieur, tout regard jeté par l'homme au delà de lui-même et du réel, tout sentiment religieux, sous quelque forme qu'il se manifeste, n'est qu'une illusion². »

^{1.} Article de M. Scherer, Revue des Deux Mondes, 45 février 1861.

^{2.} Études religieuses, p. 417.

Voilà donc le résultat final, nécessaire, fatal, de tant de travaux, de tant de disputes, de tant de libre examen; si ce livre, comme le prétend M. Renan, est le dernier mot de l'incroyante Allemagne, et si jamais elle l'accepte, comme on l'a vue accepter tous les autres, elle aussi pourra bientôt dire comme Feuerbach: « Je me suis brouillée avec le monde et avec Dieu, »

La guerre continue aujourd'hui entre Baur, le chef de l'école de Tubingen, et Ewald, dont nous parlerons plus tard. Sous des formes différentes c'est toujours la même question, et tout se résume, comme le dit Baur, « dans cette question du sur-naturel dont l'ère est définitivement passée; » et malheureusement ce n'est pas Ewald, le grand ennemi de cette fatale école, qui pourra le réintégrer dans la science.

Il est vrai qu'il y a de par le monde des optimistes que l'école de Tubingen n'alarme pas facilement. « Cette école, dit cette année même un Allemand très-compétent⁴, est en réalité une école purement historique, qui renonce nettement aux hypothèses, et qui a pour seul point de départ la négation de miracle, sans vouloir cependant porter atteinte au christianisme, auquel elle n'en veut en aucune manière, ses professeurs étant eux-mêmes théologiens protestants et les instituteurs de la jeunesse qui se destine au ministère sacré. »

Nous avons entendu tout à l'heure les naïvetés de la Revue des Deux Mondes; mais que penser de celles-ci? une école qui nie le miracle sans en vouloir au christianisme!... et des ministres protestants qui ne peuvent pas lui en vouloir, puisqu'ils sont élevés à l'école « qui, depuis 25 ans, a pour point de départ la Vie de Jésus, par Strauss... »

Ah! si jamais pareil assemblage de contradictions et de naïvetés se rencontrait dans le camp opposé, quel parti ne saurait-on pas en tirer!... Mais ici tout passe et tout s'applaudit.

Quant à ce Strauss, nous l'ajournons encore, d'abord parce qu'il commence à être un peu trop connu, ensuite, parce que

4. M. Nefftzer, Revue Germanique, 45 janvier 1861.

ses travaux ayant surtout porté sur la vie du Sauveur, nous le retrouverons forcément à notre dernier chapitre. Disons provisoirement que pour lui il n'est d'autre criterium que celui-ci : « L'ÉLÉMENT SURNATUREL ou la présence du MIRACLE est l'indice infaillible de la présence du mythe. »

Voici la position religieuse de l'Allemagne hétérodoxe.

Heureusement on compte dans les rangs opposés des hommes dont nos incroyants ne parlent jamais, mais dont la puissance et les œuvres peuvent servir de contre-poids à tant de folies: Stolberg, Schlegel, Görres, Sepp, Döllinger n'ont besoin que d'être nommés pour rassurer l'orthodoxie catholique sur les germes de restauration, réservés à leur pays 4.

De tous ces écrivains parfaitement orthodoxes, nous pourrions même rapprocher, sous quelques rapports, celui dont on a plus parlé et que nous connaissons le mieux nous-même, le célèbre Creuzer, auteur du grand ouvrage sur les « Religions de l'antiquité. » Considéré par l'Allemagne comme le plus grand de ses mythologues, adopté, traduit et commenté par le plus savant de tous les nôtres (M. Guignault), Creuzer, par l'immense richesse de sa mémoire et de son imagination, par la compréhension large de la généralité des problèmes, par le catholicisme de sa vaste synthèse (s'il est permis de s'exprimer ainsi), a posé la question de manière que chacun pût l'envisager sous toutés ses faces à la fois; ce n'est plus à lui qu'il faut parler de jonglerie. Tout est sérieux dans son système, et s'il se perd, comme tant d'autres et plus que tous les autres, dans les profondeurs d'un symbolisme malheureusement aussi exagéré, au moins ne pourra-t-on jamais lui reprocher de n'avoir su comprendre ni la grandeur de son sujet ni celle de l'esprit humain 2.

^{1.} Voir le Correspondant de mars 1859.

^{2.} Creuzer approche tellement de la vérité, malgré l'abime profond mais étroit qui l'en sépare, que Lobeck le traita de retardataire et d'obscurantiste, et que Voss crut voir en lui un agent déguisé des jésuites, tant il démontrait l'universalité des institutions saccrdotales.

Quant à ce qui regarde plus spécialement notre thèse, c'està-dire quant aux êtres supérieurs et à leur intervention, Creuzer n'est séparé d'eux que par le préjugé qui lui masque leur réalité. A chaque instant, il s'en rapproche, il y touche, vous croyez qu'il va les saisir, et tout à coup voici qu'il obéit comme les autres au veto de l'esprit de corps, à l'aveuglement du savant, et que la vérité qu'il tenait, lui glisse entre les doigts.

Tantôt, en présence de ces races mystérieuses des Telchines, des Curètes, des Dactyles de Samothrace, qu'il rapproche avec raison des races extatiques et magiques, et des trolls⁴ de la Scandinavie, « il semble, en vérité, dit-il, qu'on ait affaire non pas à des hommes comme nous, mais à des esprits élémentaires, doués d'une vue merveilleuse de la nature même des choses, d'un pouvoir de tout comprendre et de tout sentir, en quelque sorte magnétique. »

Courage, Creuzer, ces trolls, que vous êtes si tenté d'accepter, vous venez, et le monde vient avec vous, de les avoir sous les yeux et sous la main. Baissez-vous un moment, et vous allez ramasser une clef d'une grande portée, une clef vraiment magique, qui, par la porte du surhumain, pourra vous introduire sur-le-champ dans le surnaturel et dans le vrai!

Vain conseil!

Un autre jour, cependant, fatigué, succombant sous le poids de ce rocher de Sisyphe qu'il ne parvient pas à fixer, il prend une résolution généreuse : « Décidément, et avant tout, s'écrie-t-il, il nous faut revenir à la doctrine des génies, comme les comprenaient les anciens, doctrine sans laquelle on ne peut absolument rien s'expliquer de ce qui touche aux mystères ². »

Assurément, voilà bien le plus explicite des aveux. Par malheur, toute conversion qui se remet au lendemain n'arrive jamais à terme. Creuzer remit la sienne comme tant d'autres,

^{1.} Lutins, d'où le mot drôle.

^{2.} Introduction des Mystères, t. III, p. 456.

et ce qui devait se faire avant tout ne se fit même pas après.

Depuis, le désir ne vint à personne, pas même à son admirateur et disciple, M. Guignault, d'essayer, ne fût-ce que par manière de passe-temps, de la solution recommandée par le maître comme « la seule qui pût expliquer quelque chose. »

Tantale, au moins, voulait saisir le fruit qui se retirait devant sa main; il l'étendait sans cesse. Condamnée au même supplice, la science moderne s'y prend différemment. Quand le fruit de la vérité vient de lui-même se déposer sur ses lèvres, elle les ferme avec obstination et ne pense plus qu'à détourner la tête...

SIV

Dernier mot de l'incroyance anglaise. — Succession de Bacon, Hobbes, Bolingbroke, Hume, etc., etc., recueillie, et liquidée ces jours-ci par les soins de M. Temple, chapelain ordinaire de la reine et futur évêque de Londres. — Essays and reviews. — Grand scandale et grand péril.

1. - Incroyance depuis Bacon.

On vient de s'en assurer: en Allemagne, aujourd'hui, comme chez nos académiciens du dernier siècle, tout se résume dans la négation à priori et absolue de tout surnaturel et de tout merveilleux. Après avoir essayé de toutes les énormités métaphysiques, dont les admirateurs se demandaient tout à l'heure « si ce ne serait pas une mystification, » le génie de l'erreur n'a pas voulu les soutenir trop longtemps; la dialectique étant toujours une arme périlleuse, il a préféré rentrer dans ces voies que toutes les sympathies du siècle lui rendent plus libres et plus commodes que jamais. Au nom des conquêtes de la science et des ravages de la critique historique, il s'est rejeté tout simplement sur la vieille négation du miracle. Il a pensé que le christianisme étant le miracle absolu, la meilleure de toutes les

armes serait toujours la démonstration de son impossibilité; avec elle on vise au cœur, et, pour peu que le coup porte, on peut espérer d'étendre à ses pieds le grand ennemi.

Le mot d'ordre a donc été donné partout, et dans l'armée de la Grande-Bretagne il a été d'autant mieux accueilli que c'était un retour à son ancienne stratégie.

Il y a trois siècles, en effet, il plut à un chancelier d'Angleterre, au célèbre Bacon, d'afficher sur tous les murs de Londres, que jusqu'à lui « le genre humain n'avait jamais rien observé..., que jusqu'à lui l'attention accordée aux idées religieuses avait glacé les cœurs et dévoré le génie..., qu'on ne peut arriver à la métaphysique que par l'étude des phénomènes physiques et.qu'il n'y a de certitude que pour ceuxci 1, etc., etc. »

Il ajoutait que c'était tout simple, puisque jusque-là nous avions toujours manqué d'un organe, mais il se faisait fort de le fournir; il fit honneur à sa parole et livra, sous le nom d'expérience et d'induction, cet organe, que ses contemporains prirent pour quelque chose de tout nouveau—novum organum— bien qu'il eût servi depuis 3,000 ans à peu près aux Archimède, aux Euclide et aux Hipparque; bien que Platon, Cicéron et Sénèque l'eussent recommandé à tout venant, et que la veille encore, le moine Roger Bacon, Galilée, Copernic, etc., soient venus en faire, à côté de lui, et sans qu'il parût les comprendre, un si merveilleux emploi. Aussi, l'un de ses plus illustres contemporains, Bodley, crut-il devoir protester au nom de tous ces grands hommes et lui écrire : « Vous nous recommandez l'expérience, mais sur le globe entier on ne se sert pas d'autre chose. »

Cependant on préféra croire Bacon sur parole, car le xvi siècle était flatté d'acquérir un organe de plus.

Nous disions plus haut que l'expérience et tous ses

^{4.} Impet. philos., t. IV.

témoignages n'avaient jamais rencontré plus d'obstacles que depuis leur proclamation officielle. Bacon donna l'exemple; il fallait, en effet, que son instrument cût bien peu de valeur par lui-même, ou qu'il fût bien mal manié, pour que l'inventeur demeurât plus récalcitrant que tout le monde à l'autorité des grandes et bruyantes observations qui se faisaient autour de lui. Ainsi, qui le croirait? ce grand patron du génie scientifique moderne ne voulut jamais pardonner aux illustres astronomes dont la gloire lui paraissait importune. Pour lui, le mouvement diurne de la terre et sa rotation autour du soleil étaient de « vraies absurdités; on n'v était arrivé qu'à force de suppositions extravagantes. » C'était en vain que « les astronomes se faisaient suer sur des observations et des démonstrations mathématiques 1. » Le télescope lui-même, ce véritable organe de la science, ne cessait d'être pour lui un sujet d'épigrammes, « il ne faut pas croire ce qu'on en dit, » répétait-il sans cesse... Quant au microscope, il le déclarait tout à fait incompétent2.

Bacon, le soi-disant père de l'observation, ne pouvant pas croire aux instruments!... et les prétendus vengeurs de Galilée non-seulement lui pardonnant, mais le saluant comme leur maître! Qu'en dit-on?... Ah! c'est que la certitude reléguée dans la physique fait pardonner bien des choses!... un tel service ne peut jamais s'oublier.

On a beaucoup reproché au comte de Maistre toutes ses sévérités pour Bacon, et deux livres viennent encore de paraître, destinés à consoler l'ombre de ce dernier³; mais en vérité, lorsque dans le premier de ces deux livres, nous voyons M. Cousin reprocher à Bacon d'être « le père de l'école sensualiste moderne, » lorsque nous entendons toute cette dernière école, depuis Diderot et La Mettrie jusqu'à

^{4.} De Augm. scient., p. 480.

^{2.} Nov. organ., p. 29.

^{3.} Bacon, sa vie et sa philosophie, par Ch. de Rémusat. — Bacon, par Kuno Fischer.

MM. Comte et Littré, reconnaître cette paternité; lorsque M. de Rémusat lui-même croît le blanchir beaucoup en disant « qu'il n'est coupable que d'avoir accrédité cette école et lui avoir montré la route; » enfin, lorsque, même au point de vue scientifique, un savant du premier ordre, M. Biot, nous affirme que « les sciences ne lui ont jamais dû la moindre découverte 1, » nous nous demandons si les coups assénés par le vigoureux ultramontain n'avaient pas leur raison d'être, et s'il était bien coupable en accusant de toutes nos doctrines sensualistes celui « qui n'a fait que les accréditer et les quider. »

Toujours est-il que Bacon, par sa physique exclusivement certaine (et la sienne, par exemple, prenait la lune pour un simple feu follet 2!) avait posé un principe incendiaire. Dieu veuille qu'il n'en ait pas compris la portée! On l'espère, lorsqu'on l'entend de temps à autre confesser sa foi avec une certaine franchise; mais on redoute le contraire lorsqu'on le voit choisir pour secrétaire et pour ami le fameux Hobbes, le chef irrécusable cette fois du matérialisme le plus abject.

En tout cas, la foi de Bacon ne se montrait pas ombrageuse.

Hobbes avait donc attaqué le christianisme au nom des sens et de la matière. Par une autre voie, celle de l'érudition, son successeur, Bolingbroke, arrivait aux mêmes conclusions et méritait le surnom de « précurseur de Voltaire. »

Il est vrai qu'à trois ans de distance était né le célèbre Clarke, l'un des plus grands théologiens du protestantisme et le réfutateur victorieux des principes de Bacon. Fort éclairé sur leur portée, il comprit qu'à la certitude matérielle il fallait avant tout opposer la certitude morale et surtout celle du miracle, qu'il appelle quelquefois « la démonstration sensible de la divinité de Jésus-Christ et la preuve positive et directe de la révélation. »

Voir, pour toutes ces citations, le premier de ces ouvrages, p. 282 et suivantes.

^{2.} De Augm. scient., p. 200.

On eût dit qu'en s'attachant à la défense du surnaturel, il pressentait David Hume, et qu'il lui répondait à l'avance, puisque tout le monde sait que ce grand sceptique ramenait, comme le xviii siècle, toute la controverse religieuse au même point. « Quand tout Paris, disait-il, m'affirmerait qu'un mort vient de ressusciter à Passy, je me garderais bien d'en rien croire, attendu qu'il est plus possible à tout Paris de se tromper qu'il ne l'est à un mort de ressusciter; » mais pouvait-on lui répondre : « Si au lieu de tout Paris vous aviez seulement 4500 témoins vous affirmant le fait avec toutes les conditions qui en feraient un miracle, vous seriez, dès lors, obligé de supposer une folie générale, envahissant à la fois tous ces cerveaux sans fièvre et sans délire, et par conséquent vous vous mettriez sur les bras 4500 miracles au lieu d'un. »

Les réfutateurs ne manquèrent pas à Hume, et son propre pays lui fournit les plus forts. Il eut surtout affaire à Lardner et à Paley, dont les travaux sur le miracle furent souvent mis à contribution par nos théologiens catholiques. Ils avaient vraiment enseveli Hume et tous ses paradoxes, et la meilleure preuve que la résurrection n'est pas un miracle impossible, c'est qu'on le ressuscite encore aujourd'hui ¹.

La défense ne faisait donc jamais défaut; mais l'Angleterre, qui s'était indignée avec tant de raison contre le rationalisme allemand, allait enfin payer son tribut au même dieu; cette critique historique, que nous appelions tout à l'heure une bande noire intellectuelle, venait enfin de traverser la Manche.

« Momensen détruisait comme Niebuhr les cinq premiers

^{4.} Nous demandions raison tout à l'heure, à M. de Rémusat, de sa colère contre de Maistre appelant Bacon le « père du matérialisme moderne, » au lieu de l'appeler, comme lui, « son prôneur et son guide. » Maintenant, nous demanderons raison à M. Bouillet de cette autre inconséquence sur Hume: « Ce sceptique d'un nouveau genre, dit-il, mit en doute la providence, la religion, les miracles... mais... il introduisit la philosophie dans l'histoire, etc...» Voilà ce qui peut s'appeler pousser un peu trop loin l'amour des amendements et des teintes grises... tout l'éclectisme est dans ces deux exemples, et combien de catholiques pourraient aussi s'y reconnaître l...

siècles de Rome, M. Sybal montrait que l'histoire des premières croisades par Michaud n'était qu'un roman; Guillaume Tell était rentré dans le domaine de la fable, etc., etc.; or, le christianisme étant, avant tout, une religion historique, la critique anglaise devait finir par l'attaquer à son tour 1. »

Alors l'histoire traditionnelle s'évanouit comme un rêve; mais loin de faire place à une histoire mieux établie, « elle ne fut guère remplacée, comme le remarque la Revue des Deux Mondes, que par des résultats simplement approximatifs, des conjectures plausibles, quelquefois même par une ignorance dont le seul avantage était de se connaître?. »

Malheureusement, l'apologétique chrétienne anglaise faiblissait au prorata des forces acquises par l'ennemi. Comme notre école des Bergier et des Bannier, etc., celle de Coleridge, Hard, Arnold (l'auteur d'une histoire des premiers temps de Rome) faisait de nombreuses concessions, confessait la possibilité des interpolations dans la Vie du Sauveur, l'altération des premières traductions, et surtout consentait à la radiation de certains miracles dans les récits évangéliques. « Les disciples de cette école, dit toujours notre Revue, devinrent les chefs du parti libéral de l'école d'Oxford. Ce furent surtout Stanley et Jowett qui donnèrent lieu à la célèbre réaction puyséiste appelée haute église par opposition à la large église. »

Et l'on voudrait que dans un tel état de choses, c'est-à-dire « le remplacement de l'église traditionnelle par les conjectures de l'ignorance, » les pères de famille n'eussent pas le droit de demander la suppression de l'enseignement historique!...

La Revue des Deux Mondes met encore le doigt sur la plaie et nous donne la meilleure raison, selon nous, de toute cette révolution; « une incurable défiance s'est glissée, dit-elle, dans l'esprit moderne au sujet du merveilleux. Cette incrédulité est le résultat

^{1.} Revue des Deux Mondes, 15 mai 1861.

^{3.} Ibid.

de l'expérience... la critique, l'examen, puis l'idée des lois de la nature, l'ordre de l'univers, le rapport étroit de la cause et de l'effet sont devenus la base et la règle de la certitude. Avec la foi au miracle sont tombés les principaux arguments du protestantisme en faveur de la divinité de l'Ecriture. »

Ce n'est pas assez dire, car il ne faut plus se faire illusion. Dans ce moment, cette divinité de l'Écriture et l'anglicanisme tout entier se débattent sous le coup de ces doctrines et sous le feu dirigé par la haute église en personne.

2. - Incroyance depuis 1861.

« Qu'on le sache bien, en effet, disait, l'été dernier, notre Revue, ce qui préoccupe et passionne l'Angleterre en ce moment, ce ne sont ni les affaires de Chine, ni celles du Liban, ni le budget, ni la famine de l'Inde, c'est un simple livre de théologie; lui seul soulève les tempêtes en Amérique comme à Londres¹. »

Mais quel est-il donc ce livre? Ce livre, modestement intitulé: « Essais et Revues, » n'a d'autre importance que celle des signatures qui le paraphent. C'est l'œuvre de six ministres de l'église anglicane dont deux évêques, un chapelain ordinaire de la reine, futur évêque de londres, un recteur actuel du collége de Lincoln, à Oxford, etc.

Quant au livre, il est tout simplement le résumé, divisé en sept chapitres, de toutes les attaques que les sciences naturelles et les sciences historiques ont le plus souvent formulées. Toutes ces erreurs, cent et cent fois réfutées, se trouvent ici condensées et présentées comme articles de foi scientifique. Nous le répétons, ce qui constitue toute la gravité de l'affaire, c'est que la conclusion est fort nette et que par son ultimatum, a haute église déclare que « l'inspiration plénière, n'étant pas compatible avec la moindre erreur, L'infaillibilité de la

^{1.} Revue des Deux Mondes, 15 mai 1861.

BIBLE A CESSÉ D'EXISTER; que ne pouvant donc plus faire un usage exclusif et superstitieux de l'Écriture sainte, la théologie n'en regardera pas moins le christianisme comme la meilleure des religions; bien qu'à ses yeux ce ne soit plus LA SEULE, sa valeur n'étant désormais que relative.

On se demande dans toute l'Angleterre aujourd'hui, si le protestantisme ne serait pas destiné à périr dans cette crise; nous ne craignons pas, pour notre part, de répondre hardiment « Out, » et voici pourquoi : c'est qu'avec l'exégèse que nous avons fait subir à la Bible, et surtout avec l'adhésion à peu près générale de toutes les intelligences à la nullité du surnaturel, le rationalisme nous paraît assuré d'un triomphe qui ne respectera certes pas la liberté d'examen.

Aussi, voyez devant ce grand scandale, qui pour eux est une question de « to be, or not to be, » quels embarras et quelle audace, quelle impuissance et quelles colères! quels anathèmes et quelle patience! on ne sait ce qui doit le plus effrayer, ou de ces fureurs sans force de l'université, ou de ces protestations « tremblantes et boiteuses » du clergé, contre un livre dont les douze premières éditions ont été lues en quelques mois par toute l'Amérique et l'Angleterre. Que répondre d'ailleurs à des gens qui vous disent : « Nous n'agissons ni par surprise ni par ruse; nous ne publions en forme de livre aujourd'hui, que ce que chacun professe dans l'église et même publie librement depuis vingt ans; pasteurs, vous êtes nos premiers maîtres? »

Mais voyons donc un peu le sommaire de ce factum revêtu d'un caractère officiel :

— M. Temple, chapelain ordinaire de la reine, comme nous l'avons dit, et futur évêque de Londres, nie complétement le surnature divin.

M. William nie à son tour le surnaturalisme irrationnel, et prétend que les documents relatifs à la Bible et fournis par les voyageurs modernes, tels que Layard, Rawlinson, Robinson, Stanley, n'en contiennent pas la moindre trace.

Nous vérifierons la chose dans ce mémoire.

Un troisième, Bunsen aidant, nous raconte combien il aura fallu de siècles pour la création du langage, ce "qui ferait supposer que ces messieurs ne sont même plus au courant de la science incroyante à ce sujet.

Un quatrième, M. Godwin, affirme qu'il faut rejeter de la Bible tout l'élément prophétique.

Un cinquième, M. Powell, consacre un des chapitres principaux à cette question: « Le miracle existe-t-il? et pose en principe qu'on a le droit de nier sans examen (c'est toujours une loi d'exception qu'on invoque à ce sujet) toute intervention merveilleuse. Seule elle suffit à créer un obstacle à la réception de l'Évangile, Hume ayant dit avec raison que « l'incrédibilité d'un fait qui ne découle d'aucune loi, est plus forte que la crédibilité du témoignage. »

Effectivement, ajoute la *Revue*, « qui de nous admettrait aujourd'hui, même un fait de sorcellerie, malgré les aveux réitérés du coupable? »

Vovez comme tout s'enchaîne et se tient!

Mais voyez aussi comme tout s'enchaîne et se tient en fait d'illogisme et de folle critique. Selon M. Powell:

1° « Les miracles sont impossibles. » — Pourquoi? — « Parce que notre méthode d'induction ne s'appuyant que sur la constance des lois naturelles, il faut choisir entre elle et l'inconstance qui résulte du miracle. » — Donc voici la toute-puissance accordée à Dieu de suspendre ses propres lois, qui dépend d'une méthode scholastique. Quelle gloire pour l'induction baconienne! Avant elle, rien ne s'opposait à ce que Dieu ressuscitât un mort, mais depuis le jour où un pauvre régent de collége a divinisé l'induction du haut de sa chaire, tous ces morts-là ont dû rester dans leur tombe, de par la loi du collége.

2° « Un miracle est impossible à prouver, car aucun fait surnaturel ne peut être l'objet d'un témoignage. » — Nous l'avons dit ailleurs, le fait est toujours indépendant de l'épithète qu'on lui donne. Établissez-le et vous le qualifierez plus tard. Égalité parfaite des faits devant la loi, voilà la première, la seule loi de tout jury. L'estimation de leur valeur et de leur nature est l'affaire des appréciateurs et des juges. En d'autres termes, vingt témoins vous disent : nous jurons que cet homme est mort il y a six mois, que nous l'avons vu mettre en terre à cette époque, qu'au jour de son exhumation on n'a exhumé que ses ossements, mais qu'à la voix d'un homme, ces ossements ont revêtu toutes leurs chairs... qu'il est redevenu sous nos yeux tel que vous le voyez sous les vôtres... Voilà le fait matériel, grossier, palpable, et quoi que vous en disiez, véritable objet du témoignage, ni plus ni moins que tous les faits du monde sans exception.

Maintenant vous tenez à en faire une exception, sous ce prétexte que c'est un fait surnaturel. Mais cela ne nous regarde en rien, c'est vous qui le proclamez surnaturel. C'est votre affaire, et lorsque vous le qualifiez ainsi, c'est qu'apparemment vous jugez miraculeux ce que nous nous contentons, nous, de raconter. Donc, poser en principe qu'un fait surnaturel échappe au témoignage, c'est dire tout simplement qu'un fait n'est pas un fait.

3° « Mais nous ne connaissons pas l'étendue des forces naturelles. » — A la bonne heure; nous comprenons cet argument, et quand vous nous aurez montré la force matérielle spontanée au moyen de laquelle un homme comme nous commandera à la mort et brisera les cercueils, nous vous promettons de déchirer l'Évangile. Mais encore une fois, c'est une question d'avenir et d'hypothèse, qui, cette fois, pour le coup, échappe au témoignage.

h° « Les prétendus miracles de Jésus-Christ n'avaient d'autre but, à ses yeux, que celui de se faire écouter et non de créer la foi... Il n'y attachait pas d'importance. — Ah! ceci, par exemple, commence à passer la mesure, et l'on ne comprend pas que des savants, qui se respectent, consentent à prouver qu'ils ne savent même pas lire, puisque chaque page des deux Testaments est un appel au miracle et à sa force déterminante.» « Si vous ne me croyez pas, croyez-en du moins à mes œuvres... Si je n'avais pas fait ces œuvres, vous ne seriez pas coupables. Vous reconnaîtrez mes disciples en ce qu'ils guériront les sourds et les aveugles, chasseront les démons, ressusciteront les morts, etc. »

Voilà cependant toute la quintescence du fameux livre « Essays and reviews! »

Et voilà toute la foi anglaise en déroute par une semblable collection de non-sens et de contre-vérités! Et tout le christianisme sera menacé de s'écrouler en ce pays, devant une série de paradoxes si faibles et si déraisonnables... qu'on en rougit pour ceux que l'on combat!

Le Christ n'attachant pas d'importance a sa résurrection! Voilà la découverte qui épouvante l'Angleterre!

Eh bien, elle a raison, et voici pourquoi : c'est que ces énormités ont été de longue main préparées, et pour ainsi dire autorisées par la répugnance de l'esprit public et par les concessions de tous les docteurs officiels et semi-rationalistes de l'Angleterre. Ah! cette fois, M. Powel a raison lorsqu'il dit à ses adversaires protestants : « Vous doutez de votre cause, vous ne l'appuyez plus que sur des expédients et sur une phraséologie stéréotypée qui consiste à nous dire : « Il y a des sujets qui ne peuvent être démontrés. Une vérité morale ne peut dépendre d'un miracle constaté par les sens, etc., etc., »

Voilà la vérité parfaite, cette fois. C'est l'affaiblissement, pour ne pas dire la disparition, de la foi protestante au surnaturel, qui a préparé l'avénement du misérable livre, dans lequel sans cela on chercherait vainement une vérité.

Mais nous nous abusons nous-même, et nous ne voyons pas que ces dénégateurs du miracle ne tiennent qu'à substituer les leurs à ceux de l'Évangile.

Écoutez plutôt :

« Il est bien vrai, dit l'auteur des Essays, que l'archevêque Whately disait, avec une certaine apparence de raison, que « sans les miracles ou ce qui pouvait paraître tel, les apôtres n'auraient même pas été écoutés; » il est vrai que Locke a cru aux miracles et que Paley les appelle « les certificats d'une religion; » que, de son côté, Channing les appelait « la manifestation du gouvernement paternel de la Providence. » et que l'un des théologiens les plus hardis de notre temps ne comprend pas que « l'on ose s'appeler chrétien, lorsqu'on leur refuse son assentiment, » Mais tout cela n'a plus de sens. toujours selon les Essays, - il faut savoir distinguer, et lorsqu'on demande « le miracle existe-t-il? » il faut savoir répondre hardiment : - out et non; non comme interruption de l'ordre établi, non objectivement; oui comme effet sur les esprits éblouis, oui subjectivement; le miracle est une manière de frapper l'esprit des peuples résolue de toute éternité... C'est un événement régulier, arrivant à son tour, et destiné à paraître exceptionnel à des veux fascinés... C'est enfin un moven d'éducation destiné à faire place à d'autres. »

Restons-en là, et laissons nos lecteurs sur cette définition du miracle; nous verrons qu'elle cadre à merveille avec cette conclusion de M. Pattison, le recteur du collége de Lindson, à Oxford: « Maintenant, il faudrait rechercher, dit-il en finissant lui-même, sur quelle base doit désormais reposer la religion; mais cette recherche serait aussi difficile que peu profitable; heureusement, il existe une haute théologie, un procédé contemplatif et spéculatif, par le moyen duquel l'esprit s'élève dans un monde supérieur, et jouit déjà sur la terre d'une sorte de vision béatifique. »

Dans le chapitre suivant nous tâcherons de déchiffrer cet énigme.

En général, on n'a jamais répudié les vrais miracles sans tomber dans les faux, et il y a longtemps que nous voyons venir ceux-ci.

SV

Dernier mot ou delenda Carthago ¹ de la critique française. — MM. Guignault, Quinet, Renan, Littré, Salverte, Maury, Figuier, etc.

1. - École nébuleuse.

Avant d'en arriver à dire ce que M. Reville disait dernièrement dans un journal consacré à la cause protestante : « qui dit miracle dit ignorance, » il a fallu bien des essais et bien du temps.

Nous avons déjà montré toute la part d'influence qui revenait à l'Allemagne dans la fausse direction prise par notre critique française; nous allons voir celle-ci plus que jamais attachée au char de cette aventurière, la suivre dans toutes ses folies, jusqu'à ce qu'elle touche avec elle au fond de l'humanisme de Stirner ou du néant cosmique de Humboldt.

Avant d'en arriver là, elle semble cependant ébranlée quelque peu — et toujours comme l'Allemagne — par les aperçus quasi-catholiques de Creuzer sur l'esprit générateur des religions. Nous avons dit les embarras et les aveux de ce dernier auteur.

Il faut rendre cette justice à M. Guignault, membre de l'Institut et le premier de tous nos mythologues actuels, qu'il vint sinon éclairer, au moins élargir considérablement cette grande question des « religions antiques, » en traduisant et commentant tout à la fois l'œuvre dont nous parlons. Il fallait certes beaucoup de science et de courage pour essayer l'endiguement d'un tel fleuve, et pour se frayer à soi-même un second courant parallèle et distinct, à côté du premier.

Cependant, il faut bien le dire encore, dans ce parallélisme. l'avantage reste presque toujours au maître.

Ainsi, nous voyions tout à l'heure jusqu'à quel point et avec

4. Il faut détruire Carthage.

quel progressif entraînement Creuzer se voyait emporté par la hauteur de son génie et la profondeur de ses études vers ce qu'il appelait les *intelligences supérieures*; or, si l'on veut avoir une idée juste de toute la distance qui sépare le savant allemand de son traducteur français, il suffira de confronter par exemple ces deux manières d'envisager la naissance du culte grec.

Écoutons d'abord le savant d'outre-Rhin : « Un prêtre saisi d'enthousiasme (devant l'oracle de Dodone), et luimême, il ne faut pas en douter, convaincu de la présence divine, s'exprimait avec conviction, lorsqu'il enseignait et décelait un rapport quelconque entre une apparence visible et son invisible objet. Il n'y avait là ni raisonnements ni démonstrations théologiques; c'était dans le sens le plus littéral des mots des révélations, des manifestations surnaturelles, » Et pour qu'on ne s'y trompât pas, Creuzer mettait en note « λείζεις θεών, » apparition des dieux. « En effet, continuet-il, si nous consultons l'ancienne langue, la langue la plus fidèle, de tous les monuments de l'histoire, elle nous prouvera que telle fut la marche de l'éducation religieuse chez les Grecs... Bien plus, les dieux eux-mêmes ont formé de leurs mains puissantes les premières images proposées à l'adoration des hommes; eux-mêmes ils ont été les premiers instituteurs de leur culte... ils sont descendus sur la terre pour instruire les mortels... Ainsi se manifeste à l'origine des institutions religieuses une miraculeuse alliance de l'homme avec la divinité 1. »

Nous sommes donc parfaitement d'accord jusqu'ici avec Creuzer.

Quant à son traducteur et admirateur, voici comme il imite, ou plutôt comme il trahit celui qu'il regarde néanmoins comme son maître.

- « La divination, qu'on le sache bien (nous sommes tou-
- 1. Religions, Introd.

jours à Dodone), dérive de l'ignorance de l'homme, de sa faiblesse, etc... Peut-être sa source la plus profonde est-elle dans cette merveilleuse disposition de notre esprit développée par M. Creuzer, mais en général c'est un fonds de superstition d'un côté et de fourberie de l'autre 1. »

Que deviennent, nous le demandons, entre cette ignorance et cette fourberie, le prêtre enthousiaste et convaincu de Creuzer et les révélations sublimes, et même toutes les connaissances que M. Guignault nous avait dit plus haut avoir été déposées « par les prêtres à l'exemple des dieux, dans les premiers symboles?? » Qu'est-ce qu'une ignorance et une faiblesse qui produisent de telles illuminations? Qu'est-ce qu'une merveilleuse disposition d'esprit qui ne répondrait à rien? Qu'est-ce qu'une jonglerie qui marche de front avec la conviction? Plus tard, cependant, M. Guignault, se contredisant encore bien davantage, viendra nous dire que «la doctrine des génies et la démonologie tout entière n'arrivent qu'à la quatrième période, c'est-à-dire dans celle des sages et des philosophes³, » Ainsi, voilà la philosophie responsable de ce qu'on attribuait tout à l'heure à la faiblesse et à l'ignorance!

Quel chaos, quel fouillis, grâce à l'horreur du merveilleux, de ce merveilleux sans lequel l'inconséquent Creuzer nous prévenait, dans un moment d'abandon, « qu'on ne pouvait rien s'expliquer! »

M. Quinet, dans son livre du Génie des religions, partageait et développait en prose fort poétique ces mêmes idées incohérentes et panthéistiques sur la puissance révélatrice qu'il attribuait tantôt à l'âme humaine et tantôt à la nature... « Si vous ne placez quelque instinct divin dans le cœur des peuples au berceau, tout demeure inexplicable. Quand donc la société a-t-elle commencé? Je viens de le dire; elle est née le jour où, d'une manière quelconque, la pensée de la divinité a

^{4.} Notes sur l'Introduction de Creuzer.

^{2.} Ibid.

^{3.} Ibid.

jailli de l'esprit d'un homme qui a pu l'annoncer, la publier, la révéler ou l'imposer à ses frères 1... Et voulez-vous savoir quelle était la source de l'inspiration de ces maîtres de l'esprit humain? Chassez bien loin de vous les pensées de nos jours, et une source intarissable jaillira de nouveau, car ils puisaient leur science dans le ravissement que leur causait la création encore nouvelle. La première révélation qui s'est faite pour les Gentils comme pour les Hébreux se manifes-TAIT PAR L'ORGANE DE LA NATURE; elle était le trépied, et le genre humain était le prêtre. Aujourd'hui elle se tait, ou, quand elle parle encore, nous ne l'entendons plus, tant le bruit que nous faisons dans le monde occupe nos oreilles2. » Nous verrons aussi plus tard (au chapitre : Fétichisme) ce que le même auteur entend par révélation organique, et comment ce prophétisme se réfugia, symboliquement selon lui, dans le cœur du crocodile et de l'ibis.

Quant à M. Renan, quoique l'on se soit déjà beaucoup occupé de lui 3, nous serions incomplet si nous ne lui consacrions pas quelques pages, puisqu'il est pour nous le dernier et le plus célèbre représentant de la thèse opposée à la nôtre.

On est tout d'abord effrayé de la sévérité de M. Renan pour tous les critiques passés et présents. Quand on lit dans un auteur si renommé que jusqu'ici « l'humanité a l'esprit bien étroit, et que le nombre des hommes capables de saisir finement les vraies analogies des choses est imperceptible, » la peur vous prend, car on se rend justice et l'on se résigne; mais on se rassure bien vite, en connaissant et même en reconnaissant parfaitement, dès les premiers mots du début, ce qu'il faut entendre avant tout par ce genre de finesse. En voici

^{1.} Génie des religions, p. 28.

^{2.} Ibid., p. 39.

^{3.} Voir surtout M. l'abbé Cruice (Quelques discussions), M. Hello (M. Renan et l'Allemagne), M. l'abbé Maignant et autres (dans le Correspondant), M. d'Anselme (Monde païen), etc.

la condition première : « Le premier principe de la critique est que le miracle n'a pas de place dans le tissu des choses humaines, pas plus que dans la série des faits de la nature... La critique qui commence par proclamer que tout dans l'histoire a son explication humaine, ne saurait se rencontrer avec les écoles théologiques qui emploient une méthode opposée à la sienne, et poursuivent un but tout différent 1. »

Par conséquent, « toute controverse entre les personnes qui croient au surnaturel et celles qui n'y croient pas est frappée de stérilité².»

Nous verrons plus tard les voies et moyens de cette critique; en voici les principes, et c'est grâce à eux que la philosophie de M. Renan, sur l'origine des cultes, finit par s'accorder si bien avec celle de M. Quinet: « La mythologie dans son premier essor n'est, dit-il, que le reflet des sensations d'organes jeunes et délicats: c'est le délire de l'homme en face de la nature et de lui-même. Cette grand'mère lui apparais-sait comme vivante et animée; il conversait avec elle, il adorait ses sensations, ou, pour mieux dire, l'objet vague et inaminé de ses sensations 5. »

Le bon La Fontaine avait dit : « les jardins parlent peu, » voilà cependant les plus grandes institutions, civiles et religieuses, écloses un beau jour de quelques conversations avec une grand'mère tout exceptionnelle, qui ne s'exprime que par le frémissement de son feuillage et le murmure de ses ruisseaux. Décidément les jardins parlent trop.

Trop, surtout eu égard à tout ce qu'ils nous apprennent, car, M. Renan le remarque avec raison, tous ces bavardages-là n'expliquent nullement les lieux privilégiés, les grands centres de révélations, etc., etc. « Examinez, dit-il, ces lieux que l'antiquité considéra comme sacrés, il vous sera presque tou-

^{4.} Études religieuses, par Renan.

^{2.} Ibid.

^{3.} Ibid.

jours impossible de découvrir le motif qui a pu faire supposer que la divinité était là plus présente qu'ailleurs 1. »

Cette découverte est cependant bien facile, mais il est bien certain qu'en dehors de la vraie doctrine des lieux fatidiques, il est absolument impossible de comprendre comment les vieux chênes de Dodone et les sombres rochers de Samothrace, les rosiers de Pœstum et les sables du désert, le soleil brûlant de l'Éthiopie et le ciel ténébreux des Germains, inspirèrent à peu près le même délire, les mêmes sensations adorables, et, chose bien autrement étonnante, les mêmes dogmes.

Quant aux fins et moyens de cette critique, les voici : « La critique a deux manières de s'aftaquer à un fait merveilleux (car elle ne peut songer à l'accepter TEL QU'IL EST, puisque son essence est la négation du surnaturel) : 1° admettre le fond du récit, mais l'expliquer en tenant compte du siècle et des personnes qui nous l'ont transmis et des formes reçues à telle ou telle époque pour exprimer les faits; 2° porter le doute sur le récit lui-même et rendre compte de sa formation sans lui accorder de valeur historique. »

« Dans la première hypothèse on s'attache à expliquer la matière même de l'histoire;... dans la deuxième, sans rien prononcer sur cette réalité, on analyse comme un simple fait psychologique l'apparition du récit. On l'envisage comme un poëme. Dans les premiers cas on est rationaliste, et dans le second on est mythologue ². »

« Habetis confitentem reum, le coupable s'accuse ici luimême, » et l'on peut voir tout de suite devant quel tribunal impartial est traînée cette grande question du surnaturel, que M. Guizot appelait, il y a quelques années, « la question suprême. »

Ah! l'excellent billet que M. Renan nous signait tout à

^{1.} Études religieuses, par Renan.

^{2.} Études historiques, p. 438.

l'heure, après y avoir tracé, en lettres d'or, les quelques mots que voici : « L'esprit du véritable critique se livre pieds et mains liés aux faits, afin que ces faits le traînent où ils veulent ¹. » Porteurs simples et crédules de ce billet, vous connaissez maintenant sa valeur, et vous pouvez savoir si ce sont bien véritablement les, critiques qui seront chargés de chaînes, et si les faits, au contraire, ne seront pas traînés de force, là où ils ne veulent et ne peuvent absolument pas aller.

Et puis quelle sinesse! « sans rien prononcer sur la réalité du fait, on le traitera comme un poëme!... » Cette sinesse ne date pas d'aujourd'hui, malgré ses prétentions à la jeunesse. Il y a quatorze cents ans déjà que saint Augustin écrivait : « Beaucoup, ayant vu le Sauveur sur la terre, n'ont pas voulu croire à sa mission, même après des morts ressuscités par lui. Il en était d'eux comme de beaucoup d'hommes de notre temps qui, malgré l'évident accomplissement des prophéties, persistent dans leur incrédulité et présèrent résister par des finesses humaines, que de céder à l'autorité divine après des témoignages si clairs, si manifestes, si sublimes ². »

Mais en dépit de cette finesse, qui avait fait débuter M. Renan par ces mots: « Tout parti pris, à priori, doit être banni de la science ³, » il en a manqué tout à coup. Plus fine encore que lui, c est la vérité même qui a mis au bout de sa plume cet admirable mot: « Il faut accepter tout, excepté le fait TEL QU'IL EST. » Il pouvait dire « excepté le fait tel qu'on le raconte, » mais non; encore une fois, c'est la vérité même qui s'est trahie en le trahissant et en le forçant à se prononcer.

Néanmoins, comme les faits tels qu'ils sont ont la vie dure, et comme les murs de Carthage restent toujours debout malgré la force et la diversité des engins qui les frappent,

^{4.} Études historiques.

^{2.} Lettre CII.

^{3.} Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1859.

voici venir, armé d'un bélier plus puissant, un ami terrible, un collègue à l'Institut, un alter ego comme principes, mais un alter ego doué d'un coup d'œil plus sûr, qui ne va plus lui permettre de regarder tous nos faits comme un poëme.

C'est M. le docteur Littré, le chef de la philosophie positive; ayant déjà, dans notre introduction, réglé nos comptes avec lui comme avec MM. Maury, Figuier, etc., nous renvoyons une seconde fois à cette introduction ceux de nos lecteurs qui lisent légèrement ou qui se rappellent peu les préfaces. Ils y verront l'importance exceptionnelle que le premier de ces savants attache à « la manifestation singulière de 1853 dont l'origine se lie, dit-il, aux plus anciens souvenirs de l'humanité.» « Ces phénomènes, ajoute-t-il, se mêlent aux sciences occultes d'une manière inextricable, si, les méconnaissant dans leur essence, on essaye de les nier (ce qui est contraire à toute méthode historique), soit de les interpréter par des phénomènes physiques ou par de simples jongleries (ce qui est contraire à la doctrine médicale)... Véritable IMPASSE enfin, si l'on n'admet l'hypothèse de quelque science perdue, hypothèse néanmoins insoutenable. »

Ne tenant pas à remporter deux fois une victoire si facile, plus facile encore sur « les congestions hypnologiques » de M. Maury, ou sur « le merveilleux expliqué » de M. Figuier, dont le moindre défaut, au dire du Journal des Débats et de ses meilleurs amis, est de n'avoir rien expliqué du tout, nous nous hâtons de passer aux conclusions raisonnables qui seules peuvent nous tirer de l'inextricable impasse si généreusement confessée.

2. - Philosophie... de la philosophie contraire.

Nous venons de le voir : on écoute tout, on admet tout et même on admet tout à la fois, sans se mettre en peine des plus formelles contradictions. Tout est possible en un mot... hors une seule chose... le miracle ou le surnaturel;... Et comme cette seule chose est précisément celle hors de laquelle il n'est aucun salut, tout roule maintenant sur une bonne définition de ces deux mots, appliqués aux phénomènes actuels.

Pour nous, qui ne voulons pas nous perdre dans des distinctions théologiques sans fin, et qui tenons à simplifier le plus possible la question, nous allons formuler de notre mieux le sens que nous prétendons leur donner aujourd'hui.

Nous ne dirons pas, avec saint Augustin, « que nous entendons par miracle tout ce qui excite notre admiration (mirum), car nous n'aurions plus d'adversaires.

Nous ne dirons pas que « le surnaturel est tout ce qui contredit les *lois* de la nature, » car la science est encombrée de faits qui contredisent toutes ses lois.

Nous ne dirons pas que « le surnaturel est le résultat de l'action divine, » car nous en connaissons un qui ne l'est pas...

Mais nous dirons que, tout en reconnaissant, comme nous le prouverons plus tard, le droit exclusif de Dieu à faire de vrais et grands miracles — facit mirabilia solus —, le surnaturel pour nous se confondra provisoirement avec le surhumain, c'est-à-dire qu'il sera « la manifestation sensible, extérieure et anormale de tout être supérieur à l'humanité, intervenant dans l'histoire générale ou privée.

Nous tenons d'autant plus à cette conception du miracle, que c'est précisément celle que nous voyons rejetée à l'unanimité par tous nos adversaires, et qu'elle embrasse dans sa formule le surnaturel et le merveilleux.

Il ne peut venir à l'esprit de personne que nous ayons la prétention de reprendre l'œuvre de Bossuet et de prétendre développer après lui cette grande philosophie de l'histoire, qui nous montre les empires exaltés ou brisés à grand renfort de miracles, suivant leurs mérites ou leurs crimes.

Il suffit de lire la Bible et de rapprocher de « ces grands coups du sort, » soit les antécédents du peuple qui les subit, soit les intérêts de la vérité, dont ils savent frayer la

voie au milieu des plus invincibles obstacles. Quelle que soit la somme de lumière et de ténèbres projetée sur l'ensemble de desseins que Dieu proclame lui-même insondables, son intervention continue dans tous les détails de l'histoire est un fait d'une telle évidence, qu'il faut être trois fois aveugle pour ne pas le constater à chaque instant. « Si Dieu n'intervenait pas dans tous les événements du monde, a dit Descartes, il ne serait plus Dieu 1... »

En vain dans cette Bible, qui est elle-même un miracle, les catastrophes historiques viennent-elles toujours s'ajuster à plusieurs siècles de distance sur les prophéties qui les annoncent; en vain de nos jours encore et quoiqu'il « n'y ait plus de prophètes en Israël, » les leçons les plus frappantes ne manquent-elles pas plus aux peuples qu'à leurs maitres, pour tout œil qui sait voir et pour tout esprit qui pressent les effets dans leurs causes... tout cela n'est plus autre chose que « l'éternel roman de la superstition. » Les grands certificats du genre humain n'ayant plus cours sur nos places académiques, nous n'hésitons pas à écrire : « L'histoire des Juifs surtout est à refaire, celle qui existe n'étant que le ramassis informe de pitoyables crédulités ². »

Pour la généralité des écoles, l'histoire n'est qu'un long enchaînement de *chances* plus ou moins heureuses, plus ou moins fatales, de fortunes et de hasards; les nations ne sont que des agglomérations humaines formées dans le tourbillon d'une tempête, et balayées comme le sable du désert. « L'histoire, telle qu'on la comprend aujourd'hui, disait dernièrement un écrivain bien inspiré, l'histoire ressemble à une machine d'une grande complication dont tous les rouages sont démontés. L'historien en compare les pièces les unes après les autres, les admire ou en rit, suivant qu'elles sont ou ne sont pas à son gré. Mais ce qui lui échappe, c'est l'admirable ensemble que forment ces rouages réunis et remis à leur vraie

^{4.} Recueil de lettres, Littré, p. 8.

^{2.} M. Heeren, Manuel de l'hist. anc. « Judée ».

place; c'est le chef-d'œuvre que tous concourent à réaliser 1.»

On peut ajouter que ces historiens ne font même pas de la bonne histoire matérielle, car, privés de tout principe critique pour l'adoption ou le rejet des matériaux, incertains sur les sources, incertains sur la chronologie, incertains sur tout, «ils hésitent, ils trébuchent, ils s'arrêtent à chaque pas, et c'est à peine s'ils distinguent les objets ².»

Grâce à eux, c'est la première fois que le monde se trouve sans histoire.

Au reste, M. Le Roy a bien tort de les supposer mieux disposés à l'égard des faits de l'occultisme qu'à l'égard des faits divins. « L'intervention par la bouche des oracles, dit-il, dans les faits où son action ne s'explique que par le sortilége, on la signalera encore; l'intervention de Dieu dans les faits, jamais.»

Où donc M. Le Roy a-t-il rencontré cette merveille ? Pour nous, depuis Fontenelle et en dehors de tout ouvrage religieux, nous la cherchons partout mais en vain; pas un seul aveu de ce genre fait par un libre penseur n'est tombé sous nos yeux, et ce livre n'a pas d'autre but que celui de le leur arracher de haute lutte.

Mais l'entreprise est hardie, car l'intervention d'un seul troll ³ n'ayant pas moins de force pour saper toutes leurs thèses que celle de Jéhovah, et le médium américain leur étant tout aussi peu sympathique que le prophète Jérémie, ils frappent d'un seul et même anathème tous les ordres de surnaturel, et les immolent également à leur respect superstitieux pour l'inviolabilité des lois de la nature.

Il y a plus, la guerre qu'ils livrent à ce qu'ils appellent l'occultisme est empreinte, on le dirait, d'un caractère encore plus marqué d'impatience et de passion, sans doute parce que celui-ci, se prodiguant sans pudeur, les harcelle et les serre de plus près.

^{4.} M. Louis Le Roy, Règne de Dieu, etc., p. 10.

^{2.} Ibid.

^{3.} Follet.

Ils sentent instinctivement la justesse de cette exclamation de Bayle : « Prouvez-leur la réalité d'un seul mauvais esprit, et vous les verrez, à l'instant, obligés de vous accorder tous vos dogmes. »

Aussi cette dénégation, toute vénielle qu'elle paraisse, fut-elle presque toujours le point de départ de leur incrédulité complète.

Hume partait de cette chimère pour renverser toutes les autres; Rousseau confessait très-franchement que ses premiers doutes sur la vérité des Évangiles lui avaient été suggérés par les exorcismes du Sauveur. Il admettait tout, à l'exception des possédés. M. Renan nous fait à peu près le même aveu dans « sa Vie de Jésus, » et Strauss est là pour nous prouver que « c'était aussi pour lui le grand obstacle. »

Ainsi, dans Essays and Reviews, voyons-nous l'incroyance au témoignage humain s'appuyer, comme toujours sur l'accord général qui atteste et néanmoins rejette en même temps, avec raison, disent-ils, tous les faits de sorcellerie.

Peut-on, nous le démandons, mieux démontrer que par ces mots la portée désastreuse du préjugé que nous combattons?

Et cependant il ne faut pas se faire illusion. Cet occultisme se lie de la manière la plus étroite aux grands et divins enseignements surnaturels de la Bible. Ceux-ci, en effet, n'en sont-ils pas positivement l'antithèse? Baal n'est-il pas le contrepied de Jéhovah, et l'histoire juive tout entière est-elle donc autre chose que la lutte de Dieu contre les dieux, et la constante punition du second de ces cultes par le premier? Ochosias est frappé de maladie pour avoir consulté Béelzébuth; Josaphat perd sa flotte pour s'être lié d'amitié avec lui; Amasias est livré à l'ennemi pour avoir fléchi le genou devant Édom; Achab est perdu pour avoir sacrifié « dans les bois, » et Josaphat obtient ensin son pardon pour les avoir détruits. Ensin Saül est rejeté du Seigneur et condamné à mort pour avoir consulté la pythonisse d'Endor et s'être tout simplement permis, dans un moment de détresse, ce que princes

et sujets se permettent aujourd'hui si tranquillement jusqu'au jour... de la chute 1 !... Tous ces faits sont le corollaire appliqué des terribles anathèmes prononcés dans le Lévitique et dans le Deutéronome (ch. xvIII et xxVII) contre les enchanteurs, les pythons et ceux qui consultent les morts, ces crimes étant toujours donnés comme cause de la destruction des nations, « propter istius modi scelera. »

On conviendra qu'à ce point de vue notre question a bien aussi sa philosophie ou plutôt sa terrible gravité historique. On comprend donc parfaitement l'intérêt que nous lui portons et la répulsion générale qu'elle inspire. Dans la grande lutte contre l'horreur de l'invisible, c'est un bouclier d'autant meilleur pour nous qu'il est surmonté d'une vraie tête de Méduse pour les autres.

Maintenant, pour nos dernières conclusions, nous en appelons à cette franchise tout exceptionnelle avec laquelle MM. Littré et Maury ont reconnu « dans la grande et singulière manifestation des phénomènes (de 1853) une forme nouvelle de celles qui présidèrent a tous les débuts des sociétés antiques ². »

Cette franchise nous rend certain que le jour où ils parviendront à donner son vrai nom à cette manifestation singulière, ils seront les premiers à proclamer avec un grand penseur ³ que « l'histoire universelle n'étant autre chose que la lutte incessante des bons et des mauvais esprits,... » la philosophie de l'histoire, en ressuscitant ceux-ci, vient de faire un pas de géant.

^{4.} Voir: IV Rois, chap. 1; — Parab., II, chap. xx et xxv, l. XIX, chap. 11, — Samuel, IX, chap. xiii, et Eccles., XLVI, chap. xxiii.

^{2.} Voir l'Introduction.

^{3.} Frédéric de Schlegel.

APPENDICE A

CHAPITRE II.

UN SPÉCIMEN DE CRITIQUE DÉSESPÉRÉE. — LES PREMIERS JOURS DE ROME ÉCLAIRÉS PAR LES NOTRES.

1. - Un spécimen de critique désespérée.

En matière historique, le respect pour les détails doit être aussi sacré que pour le fond.

Polybe, le plus sérieux peut-être de tous les historiens anciens, Polybe disait avec raison : « Si de l'histoire on ôte une petite partie de la vérité, elle n'est plus bonne à rien¹. »

Jugez de ce qu'elle devient, quand on enlève la plus forte.

Nous avons pu nous assurer plus haut de toutes les tribulations du xvin siècle, à propos de la certitude historique. Nous avons vu des critiques peu suspects, comme Bailly, Boulanger et Fréret, protester énergiquement contre « ces ignominies infligées par leur siècle à l'espèce humaine, » et cependant ne pouvoir à leur tour s'accorder sur le parti à prendre à l'égard de ces faits merveilleux qui, partout, encombrent les origines historiques. Selon les uns, il fallait les traiter comme des poëmes et les isoler du gros des choses; selon les autres, ils étaient au contraire indivisibles; selon les premiers, c'étaient des taches; selon les seconds, la substance même de l'étoffe; selon M. Sallier, on devait rejeter tout ce qui nécessitait l'admission de certaines causes impossibles; suivant M. de Pouilly, on n'était pas bien certain qu'elles le fussent, « quoiqu'on n'en connût pas; » selon tous enfin, en conservant le merveilleux, il n'y avait plus d'historiens accep-

4. Liv. I, chap. 11.

tables, comme en le répudiant il ne subsistait plus du tout d'histoire.

Nous en étions resté là; mais lorsque dans les séances subséquentes on voit tous ces théoriciens désarçonnés passer à l'application de toutes ces impossibilités théoriques, et choisir comme exemple, non plus comme aujourd'hui l'histoire des Hébreux, qui n'est qu'un long et grand miracle, mais simplement l'histoire romaine avec laquelle on est moins tenu de se gêner, c'est alors que la tribulation se change en désolation générale. On ne s'entend plus sur rien, et tout aussitôt la plus connue de toutes les histoires profanes, étudiée non-seulement à son berceau, mais encore aux heures relativement toutes récentes qui se confondent avec les nôtres, prend tout à fait l'aspect du plus indéchiffrable roman.

Ainsi, ce même M. de Pouilly, qui cherchait en vain « des causes à tous ces faits merveilleux ¹, » nous le voyons, après avoir établi que « les premiers historiens sérieux ne datent que du v* siècle et qu'ils méritent autant de confiance que les autres méritent de dédain ²; » nous le voyons, disons-nous, s'arrêter tout à coup et se poser cette question toute nouvelle : « Mais comment donc ces historiens plus récents du v* siècle seraient-ils plus croyables que les anciens, puisque les uns et les autres n'ont jamais pu puiser que dans les traditions, les monuments publics, les registres des prêtres, les livres des magistrats, les livres sibyllins et les histoires étrangères? Tous ces actes, en effet, étaient aussi anciens que les faits mêmes, et les mémoires du sénat, si bien tenus dans les siècles postérieurs à Pyrrhus n'étaient que la continuation des usages précédents ³. »

Quant à M. Sallier, l'adversaire de M. de Pouilly, nous le voyons renchérir encore sur la grande autorité de ces bases qu'il avait d'abord voulu mutiler: « les annales, dit-il à son tour, toujours conformes aux inscriptions et aux colonnes,... ne bappontaient que les faits dont avaient été témoins ceux qu'illes rédocement... Car nous ne devons pas l'oublier, pour que le peuple fût le premier juge de la fidélité de ces relations, on les affichait immédiatement sur la place; ut potestas esset populo cognoscendi, a dit Cicéron; on les reportait ensuite dans les temples, où leur style simple et net les sauvait des altérations. »

- 4. Voir au § 2 de ce chapitre.
- 2. Voir au même t. VI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
- 3. On possède encore quelques fragments de ces actes, insérés par Reinesius dans le Supplément des Inscriptions de Gruter; quelques autres, dans la Bibliothèque de Paul Petau et d'Isaac Vossius. Dodwell en publia une partio.

Quelles précautions, quel respect, quelle garantie pour la fidélité historique!... Lorsqu'au xix° siècle, nous affichous notre Moniteur français à la porte des mairies, c'est, nous voulons bien le croire, pour que le peuple puisse le lire; mais nous doutons très-fort que ce soit pour qu'il le contrôle et pour qu'il le corrige. Ici, tout était sacré, tout, depuis l'origine historique de chaque fête, jusqu'au caractère de ce pontife « qui devait — dit encore M. Sallier — réunir au plus suprême degré le savoir à la vertu. »

On le voit, le jour ne se faisait pas chez les historiographes du xvmº siècle; le brouillard augmentait en raison des torches allumées pour le combattre, et nous allons voir maintenant qu'il a toujours été en s'épaississant jusqu'ici. Suivons donc un moment, notre de Viris à la main, quelques-unes de ces merveilles de second ordre qui causent tant de perplexités à nos pilotes désorientés.

Pour rafraichir la question, franchissons près d'un siècle et consultons en 1860 la dernière critique contemporaine sur ce même sujet des origines romaines!

Qui de nous n'était resté persuadé, au sortir des écoles, qu'en fait de critique historique Tite-Live et Denys d'Halicarnasse étaient de véritables enfants; qu'ils restaient bien en même temps de très-grands historiens, mais des historiens entraînés par le courant irrésistible des plus sottes et ridicules légendes?

Deux critiques, voisins (non pas des événements, mais de l'époque qui s'en éloigne le plus, c'est-à-dire de la nôtre), Beaufort et Niebuhr, fondateurs renommés de cette école dévastatrice qui se donne le nom de fine critique, s'étaient arrogé la mission de correcteurs de tous ces grands hommes, en leur apprenant, à vingt-cinq siècles de distance, comment les choses s'étaient passées jusqu'à eux. La méthode était des plus simples; elle consistait à déclarer que pendant cinq siècles sur sept il ne s'était rien passé du tout. C'était, disait-on, le seut moyen d'éclair-cir un peu les origines romaines, et, dans le fait, l'éclaircie était très-large. Il est vrai que l'on ne comprenait pas trop pourquoi ces messieurs s'arrêtaient si subitement, et pourquoi les césars avaient trouvé grâce sous leur férule de régent; mais enfin c'était déjà si commode pour l'histoire, d'être débarrassé de toute cette lignée des Romulus et des Numa, qu'on leur pardonnait volontiers bien des inconséquences.

Commençons par Beaufort, très-spirituel du reste et très-habile démolisseur : « Sur quoi, demandait-il à Tite-Live, sur quoi bâtissezvous toute la chronologie de vos cinq premiers siècles, si ce n'est, il faut bien le dire, sur le misérable clou que vos pontifes enfonçaient chaque année dans une des murailles de leur temple? « C'était là, convenez-en, un calendrier bien économique et bien simple, et cependant ce pauvre clou est peut-être encore ce qu'il y a de plus solide dans votre histoire; car tout le reste ne consiste guère que dans quelques extraits des livres sacrés, comparables, comme autorité, à nos rituels et à nos bréviaires, et dans quelques prétendues annales que Cicéron traite de fables et que Plutarque, d'ailleurs, nous dit avoir été brûlées. »

C'est vrai; Cicéron et Plutarque avaient dit à peu près toutes ces choses, et, tous tant que nous sommes, nous en étions restés là sur Tite-Live et sa véracité; mais depuis, d'autres critiques avaient repris la question, et M. Taine, un des plus habiles de notre époque, va parler à son tour.

Il faut savoir, avant tout, qu'en 1855 l'Académie ayant promis un prix au meilleur mémoire sur Tite-Live et principalement sur les appréciations de cet historien par Beaufort et Niebuhr, M. Taine avait remporté ce prix.

Si nous voulons analyser son œuvre, nous voyons qu'il est d'abord effrayant d'admiration pour Beaufort « dont l'histoire romaine est, selon lui, composée de dissertations solides, précises et fort souvent trèsjustes. » « Il est vrai, ajoute-t-il, que tout son effort tend à détruire événements et documents, et que l'histoire romaine, quand on l'a lue, ne semble plus qu'une ruine; mais ce critique combat pour la vraie méthode! . »

Si c'est de la *vraie* méthode, Beaufort peut se consoler comme certains médecins ultra-dogmatiques se consolent de ce qu'ils appellent un insuccès, quand leur malade est mort conformément aux règles.

Mais bientôt la critique, corrigeant les excès de ce critique, est venue lui prouver (et M. Taine est de cet avis): 1° que le misérable clou n'était fiché par le pontife que pour conjurer la peste, et non pour supputer les années; que c'était un rit et non plus un calendrier;... 2° qu'au lieu d'être en pleines ténèbres au temps des fondateurs de Rome, on était au contraire en pleine écriture et même en pleine science et pleine civilisation, puisque Cicéron s'indignait à la pensée du contraire de que Varron — dont ce même Cicéron admire les cinq cents volumes —Varron, tellement difficile en fait d'histoire, qu'il rejetait comme fable tout ce qui précédait la première Olympiade, Varron n'en avait pas moins rangé toute l'histoire de Rome parmi les plus

^{4.} Essai sur Tite-Live, par II. Taine, p. 89.

^{2.} Romulus, dit Cicéron, vivait, il y a moins de 600 ans, dans un temps où les sciences et les lumières étaient déjà fort anciennes, et où l'on avait dépouillé ces antiques erreurs d'une civilisation naissante et grossière.

authentiques; « attendu, disait-il, qu'elle avait été écrite sur d'irrècusables monuments... »

M. Taine prouve donc toujours à Beaufort que Polybe avait lu au Capitole les traités conclus dès les premiers jours avec Carthage;... que les annales brûtées ne l'avaient été qu'en partie, et que ce qu'on en peut lire, à dater du tribunat est rempli par des faits si précis, si suivis et si secs, qu'on ne peut douter le moins du monde qu'on a sous les yeux les tables mêmes que le grand pontife exposait à sa porte;... bref, qu'il n'est pas beaucoup de peuples qui aient laissé autant de documents, etc., etc.¹.

De ces préliminaires, passant à l'appréciation de son auteur : « Tite-Live, dit-il, n'a pas besoin de prouver sa bonne foi, elle se manifeste d'elle-même et sans qu'il y songe... Il est consciencieux jusqu'au scrupule,... n'avance jamais un témoignage et ne dit rien sans une autorité, et ces autorités sont nombreuses... Modeste, réservé, impartial, toujours fier et jamais flatteur, il n'est même pas crèdule;... il préfère les doutes aux contes, sait croire avec mesure et raconter sans affirmer ². »

Voilà ce qu'on peut appeler une réhabilitation! On se demande seulement, Beaufort ayant dit à peu près le contraire sur tous les points, ce qui peut rester de vrai dans sa méthode. Néanmoins l'Académie, qui l'applaudissait dans son temps, applaudit M. Taine aujourd'hui.

Il est vrai que ce dernier décharge en revanche sur Denys d'Halicarnasse tout le fardeau des reproches adressés à Tite-Live pour sa crédulité. Parcourez la table de cet ouvrage couronné, et vous y lirez avec étonnement : — sottises de Denys, — imbécillité de Denys, — sa crédulité effrontée, etc.; et dans le texte, vous verrez l'auteur lui demander sans cesse où il a pris ce qu'il raconte, et si par hasard il avait fait partie de la cour de Numitor et de Romulus, etc., etc.

Maintenant c'est M. Le Bas, membre de l'Institut et professeur d'histoire, qui va venger à la fois les deux historiens et déclarer leur cause indissoluble :

« Depuis plus de deux cents ans, dit-il, l'authenticité historique des cinq premiers siècles de Rome n'a pas cessé d'être l'objet d'attaques plus ou moins sérieuses. Niebuhr et beaucoup d'autres après lui n'ont pas craint de jeter le vieux roman à terre. Ils ont refait l'histoire romaine; mais comme à chaque édition un nouveau système a paru, auquel faudra-t-il s'arrêter? Toutefois, il faut bien le dire, rous les

^{4.} Essai sur Tite-Live, par Taine, p. 96 à 99.

^{2.} Ibid., p. 36 à 63.

textes allégués pour prouver l'ignorance des premiers siècles sont absolument contraines aux pairs les plus posstres de toute l'antiquité. Comment les Étrusques, qui précédaient les Romains de plusieurs siècles, auraient-ils été regardés comme le peuple le plus civilisé de l'Italie, s'ils avaient ignoré l'écriture?

Et M. Le Bas de prouver, avec l'aide de M. Victor Le Clerc, un delmos plus éloquents professeurs d'histoire, que les sources auxquelles ont puisé *Tite-Live* et *Denys* étaient...

Écoutez bien, et comptez tout ce que la razzia critiquante avait dù mettre de côté.

Ces sources étaient, disons-nous avec nos deux professeurs, les annales des pontifes, les livres sacrés, les chants religieux¹, les tables des censeurs, les lois royales, plébiscites et sénatus-consultes, les traités, les tables triomphales, les inscriptions, les monuments, les archives de famille, les images des ancêtres, les actes civils, les monuments et les édifices, les statues, les archives des peuples voisins, etc., etc.

Nous abrégeons, car on n'en finirait pas si l'on voulait dépasser le simple aperçu des solides assises sur lesquelles était élevé le vieux roman, assises que, de nos jours, la critique la plus fine avait feint de ne pas apercevoir.

Laissons à nos lecteurs le soin de consulter eux-mêmes M. Victor Le Clerc, s'ils veulent avoir une idée de «l'importance et de l'authenticité de ces antiques et vénérables choniques de Rome, dressées par les grands pontifes, indiquant en style bref et simple les événements les plus mémorables, chroniques conservées avec un soin tout religieux, consultées avec respect par les Caton, les Polybe, les Varron, les Valérius Flaccus, et qui certainement enfin, au moment où ils écrivaient l'histoire, étaient entre les mains de Denys, de Tite-Live, de Quintilien, d'Aulu-Gelle, de Vopiscus², »

Si M. Le Clerc a dit vrai, — et comment en serait-il autrement? — on a peine à comprendre que Beaufort et Niebuhr aient pu faire école et persuader tant de lecteurs.

Ah! c'est que la difficulté n'était pas là. Ces infatigables compilateurs des annales, des monuments « et des livres exaltérables, » — y compris ce l'abius Pictor, dont Polybe n'admettait pas qu'on « pût un seul instant soupçonner la véracité historique ³; »—tous ces compilateurs éminents et vénérés, disons-nous, pour leur immense savoir et leurs

^{1.} La chanson de Coriolan existait encore au temps de Denys.

^{2.} Mémoire sur les Annales des l'ontifes.

^{3.} Polybe, t. I, p. 14.

vertus, n'étaient, à ce qu'on nous assure, que de véritables enfants pour la crédulité.

C'est inexplicable, il est vrai; mais comment voulez-vous, disent avec une certaine apparence de raison les enfants du xix siècle, comment voulez-vous que nous croyions à la grande autorité, et à la bonne foi parfaite de pauvres philosophes qui s'avisent de faire intervenir dans la fondation de la ville éternelle la louve et l'enlèvement de Romulus, le dieu Mars et Rhéa, les boucliers de Numa, le rasoir de l'augure, Castor et Pollux, etc., etc. ? A d'autres, la vénération pour de pareilles autorités!

Comment pouvez-vous d'ailleurs nous parler encore de l'importance et de l'authenticité de chroniques et de livres sacrés ou sibyllins, que la critique la plus savante a remis depuis longtemps à leur place¹?

A cela, le savant professeur répondra que toutes ces fables n'ont rien de plus *merveilleux* que « tant d'autres *fables* insérées dans les anciennes chroniques de tous les peuples du monde et... qu'il faut bien savoir en *effacer*²... »

Mais, reprend M. Le Bas épouvanté: « effacez donc alors de l'histoire romaine toute l'époque des Césars, à cause de l'astre qui parut à sa mort et dont Auguste fit placer l'image au-dessus de la statue de son père adoptif dans le temple de Vénus; condamnez le siècle de Tacite qui ne dédaigne pas de faire entrer dans la fortune de Vespasien les miracles d'Alexandrie, récusez surtout son contemporain, Julius Obsequens, ne faisant commencer qu'à l'an 600 de Rome toute une compilation de prodiges qui n'en sont pas moins nombreux pour cela ³, »

Nos lecteurs peuvent s'en assurer, ces messieurs sont tous dans le vrai, tant qu'ils se combattent, et tous dans le faux dès qu'ils s'accordent dans leurs préjugés communs. Si l'un n'a pas le droit de reje

^{4.} MM. Le Clerc et Le Bas disent que, sans aucun doute, ces livres sacrés devaient être les libri sibyllini ou fatales, livres mystérieux que les duumirs des sacrifices allaient consulter sur l'ordre du sénat, qui furent confiés ensuite aux décemvirs, puis aux quindécemvirs des sacrifices chargés des jeux seculaires, et par la supputation desquels Censorin parvenait à remonter jusqu'aux jeux de l'an 298. « Ces documents devaient être (dit M. Le Bas) du nombre de ceux qui avaient échappé aux ravages des Gaulois, et dont une partie fut ensevelle dans des tonneaux de terre cuite près de la demeure du flamen, pendant que le reste était emporté par les pontifes et les vestales, à Cré, où ils allaient chercher un asile, » (Le Bas, Hist. rom., Jiv. XV.)

^{2.} M. Le Clerc.

^{3.} Le Bas, Hist. rom., t. I, p. 33.

ter des attestations si solides, l'autre n'a pas davantage le droit de les appeler vénérables. On ne respecte pas des documents qu'on tient pour de vraies fables, et l'on ne proclame pas « autorités imposantes » ceux qui les débitent et les affirment.

La foi des siècles, les préjugés séculaires, le respect des traditions sont de vains mots et de très-pauvres excuses. La généralisation de telles absurdités n'enlève rien à leur nature.

Nous convenons que tout ccci devient fort embarrassant, et que Beaufort, Niebuhr, MM. Taine, Le Clerc, Le Bas, etc., déploient tous une habileté proportionnelle aux impossibilités de la cause; comment faire?

C'est ici que l'ancienne jonglerie fait défaut. Elle se tirait merveilleusement d'affaire, en rejetant sur les seuls prêtres et sur leur savoir faire, toutes ces fantasmagories d'oracles et de dieux, de théophanies et de prodiges, etc., etc. Mais adieu cette ressource; il n'est vraiment plus possible de croire à tout un art de fascinations quand on voit clair comme le jour que les fascinateurs les subissaient comme les autres; quand, depuis le dernier plébéien jusqu'aux grands corps de l'État, tous partageaient la même foi, tous voyaient les mêmes choses, bien mieux, quand tous prenaient leurs mesures, pour que rien n'en fût perdu dans l'histoire. C'était tout qui mentait à la fois, l'historien comme le prêtre, le sénateur comme l'esclave, la vestale comme la bergère, le théâtre comme le temple, la pierre comme le bronze et l'inscription comme l'annale.

On le voit; tous les critiques modernes se trouvent aujourd'hui colloqués dans cette ignoble impasse, prophétisée par Fréret et par M. Littré; impasse n'offrant d'autre issue que le silence absolu ou la mutilation de monuments aussi inaltèrés qu'inaltèrables.

Tant que durera ce malentendu, il sera tout à fait interdit au xix° siècle d'écrire d'autres histoires que celles dont toute la philosophie consistera dans l'analyse stratégique des batailles ou dans la discussion de protocoles diplomatiques.

Quant aux raisons de la fondation des États, des institutions civiles et religieuses, de la consécration des fêtes et de l'érection des monuments, etc.; quant à la philosophie génératrice des grandes histoires, n'en demandez pas même une ébanche à ce siècle, pour peu que vous teniez à son honneur : autant vaudrait demander à M. Proudhon le panégyrique de saint Louis!... Accusateurs et défenseurs des historiens romains, vous avez donc tous à la fois grandement tort et raison; dans l'état actuel de la science, personne n'a le droit ni de les accuser légèrement, ni de les excuser logiquement.

Quant à nous, nous ne connaissons pas de mezzo termine dans cette grande polémique; si Tite-Live, Denys et tous les historiens antiques n'ont accueilli que des traditions et des monuments apocryphes, leur critique à tous fait pitié. Elle est misérable et honteuse, et certes, avant tout, il faut la bannir au plus vite de l'enseignement officiel. Mais, au contraire, si les sources sont véridiques et sincères,—comme il paralt, après tout, qu'on ne saurait en douter, — alors ils ont bu nécessairement à ces sources empoisonnées les mêmes folies que tous les peuples y buvaient. C'est le genre humain tout entier que, sans la moindre hésitation, nous devons envoyer à Bedlam...

Voilà la seule excuse des Tite-Live et des Denys; épidémie générale de manie ou crétinisme universel... pas de milieu. Mais nouvelle difficulté! voilà que la plupart de ces hommes et de ces peuples vont briller au contraire par tant de bon sens et de génie, ils vont porter si haut la gloire de l'intelligence humaine, qu'on va chercher dans la leur une place quelconque pour la moindre trace de folie sans pouvoir l'y découvrir... Alors il ne nous restera plus qu'à frémir sur nous-mêmes et à nous demander si nous possédons bien toute la somme de bon sens et de raison nécessaire, pour nous permettre de l'enlever d'un trait de plume à tant de nations et à tant de grands hommes ¹.

Rome et ses origines, ou les récits inextricables. — L'embarras augmentant avec la précision des faits.

Quand une position se trouve ainsi perdue, désespérée, il faut absolument se retourner ou périr.

Voyons; oublions, s'il se peut, nos préjugés d'enfants. Sommes-nous, oni ou non, tombés d'accord tout à l'heure que le meilleur critère historique reposait sur la réunion de la tradition, de l'écriture, du témoignage et par-dessus tout des monuments?—Assurément.—Sommes-nous aussi tombés d'accord que ceux dont nous parlons étaient aussi inaltèrés qu'inaltèrables?—Fréret et M. Le Bas le répètent sur tous les tons. — Eh bien! rattachons-nous donc à tout cela, sous peine d'être accusés par nos neveux d'avoir fait de l'archéologie l'art de désap-

4. Nous lisons dans un ouvrage récemment publié . « La critique française à l'honneur d'avoir fixr les limites dans lesquelles se doit renfermer le scepticisme sur la principale histoire de Rome ». On le voit, ce compliment, hélast !si démen¹ par les faits, se trouve dans l'ouvrage, très-intéressant du reste et tout à fait original, publié dernièrement sous le titre de « l'Histoire du roman ». Quoique nous sovons bien loin d'assimiler M. Chassang aux critiques socialistes dont nous parlons, et que, de temps à autre même, il

prendre l'histoire au moyen de la tradition, de l'écriture et surtout des monuments, ce qui ne laisserait pas que de compliquer un peu l'enseignement. Seulement, ajoutons à ces quatre bases de certitude historique un cinquième élément, l'analogie, et proclamons bien haut que lorsque tout anprès de nous les vieux faits récusés se trouvent soudainement rajeunis et démontrés, le scepticisme n'a plus aucune raison de subsister.

Développons notre pensée.

Au nom de quel principe, s'il vous plaît, avions-nous ébranlé ces assises vénérables?—Au nom senl du rejet du merveilleux.—Eh bien, pourquoi n'essayerons-nous pas de la révision nouvelle de ces mêmes faits merveilleux? Qui sait si, plus éclairés aujourd'hui que nous ne l'étions hier, nous ne finirions pas par trouver les monuments moins absurdes? Cela seul serait déjà un résultat d'une immense importance. D'ailleurs puisque ce mémoire ne s'adresse, on s'en souvient, qu'à des intelligences déjà rendues sur le fond de notre principe, aucune d'elles n'aurait le droit désormais d'en prendre une occasion de scandale.



Essayons, sans nous dissimuler le côté très-ingrat de la position que nous prenons. En pareille matière les débuts sont difficiles en ce que le lecteur n'est pas encore fait à ce feu qu'il bravera beaucoup mieux à la fin du volume.

Tout critique pénétré de ce principe, de l'ubiquité du merveilleux, et nourri de ses applications, ne tarde pas à s'apercevoir que les fastes de Rome, comme ceux de toutes les nations, obéissaient à deux ordres surnaturels : l'un, que l'on doit appeler providentiel, formant cet ensemble de lumières et de clartés projetées, avons-nous dit, pour tout œil qui sait voir, sur les destinées générales des empires et du monde; l'antre, au contraire, influençant secondairement ces mêmes destinées, et revêtu, malgré sa nature évidemment surhumaine, d'un triple et tout spécial caractère de cruauté, d'immoralité et de men-

proteste contre la témérité de ces derniers, il n'en est pas moins vrai que son Histoire du roman pourrait s'appeler tout aussi bien le Roman dans l'histoire ». Aucun des grands historiens n'échappe à sa critique, et, lors même qu'il s'attaque a de véritables apoervphes, son jugement, tout juste qu'il soit, s'appuie sur des bases qui devraient le mener bien plus loin et ne laisser debout aucune espèce d'histoire. Loin de nous la pensée de lui reprocher ses jugements sur Callisthène, Aristessète, etc.; mais ce n'est pas sur la narration de leurs prodiges qu'il devait les condamner, car alors il faudrait aussi condamner tous les autres et ne pas faire grâce à Hérodote et à Tacite, qui, plus éclairés et bien plus philosophes, n'en seraient alors que plus coupables.

songe; attribut fatal et constant de tous les peuples assis dans l'ombre de la mort.

De tous ces peuples, le peuple romain qui passa toujours pour le plus libre est peut-être celui qui « marcha le moins libremeut dans ses voies, » et qui avait le mieux la conscience de la tyrannie de ses destins.

Malheur donc aux aveugles de tous les temps et de tous les rangs, qui croient pouvoir disposer de Rome à leur gré!...

Nous plaçant tout d'abord au premier de ces points de vue, nous nous demandons s'il est un seul penseur chrétien assez distrait pour ne pas rapprocher cette parole prophétique de Daniel: « et je vis une quatrième bête prodigieusement forte, nimis fortis, ayant des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant et broyant toute la terre 1... » de là ἐκόμπ ou Roma (la force, et, en retournant le nom, l'amour) à laquelle toutes les voix avaient promis des destins èternels, qui avait eu pour parrain le dieu Mars, pour marraine la Fortune, et pour gardien de ses frontières le dieu Lance ou Mavors ? Voilà certes un conseil de famille bien habilement composé, et des patrons qui correspondent aussi fidèlement à la foi païenne qui les choisit, qu'aux destins promis par le prophète à la nimis fortis.

Qui donc encore ne saluerait pas à l'avance toutes les bénédictions de la coupole de Saint-Pierre, dans cette inscription étrusque que Pline vit encore de son temps sur le chêne sacré du Varican (Vatis Cantus ou chant du prophète), et qui promettait à ce même emplacement une gloire éternelle, bien avant que Romulus n'y songeât?

On se demande si ce fondateur lui-même n'était pas véritablement inspiré, et s'il comprenait bien toute la portée de son action, lorsqu'il exigeait que chacune des nations voisines vint jeter une poignée de terre dans les fondations de sa cité naissante, ou plutôt, comme dit Plutarque (Vie de-Romulus), dans ce large fossé qu'il appela mundus, c'est-à-dire du même nom que l'univers 3.

- Daniel, t. VII, ch. vII. Nous répondrons plus tard au paradoxe moderne qui voudrait faire de ce prophète un chrétien des premiers siècles de l'Église.
- a Vetustior urbem Vaticano ilex (chêne vert), in qua titulus litteris Hetruscis, religione arborem jam tunc dignum fuisse significat». (Pline, l. XVI, chap. xiv.) Qui l'avait dit aux Étrusques?
- 3. Ce mandas était un véritable plutonium, ou bouche d'enfer. C'était lui que l'on fermait avec la pierre manale, lui qui s'ouvrait trois fois par an au cri de « mundus patet, » lui dans lequel se précipitaient tous les « dévoués aux dieux infernaux. » Donc ces pelletées de terre représentaient le pacte de Rome et des nations avec ces mêmes dieux. Mais l'arbre du Vatican lui promettait tout le contraire, et depuis lors les deux forces luttent toujours.

On n'est pas moins frappé lorsqu'on voit aujourd'hui toutes ces traditions orientales sur le Poisson sauveur, sur le retour du Roi soleil et de l'âge d'or, grâce à une Vierge et à un Enfant divin, s'accorder aussi bien avec ces livres sibyllins si providentiellement compilés par Ovide et par Virgile, qu'il « faut être fou, dit le grand évêque d'Hippone, pour ne pas voir que c'est de Jésus-Christ qu'ils parlent, » et toujours sans le savoir, (Cité de Dieu, l. xvm¹.)

C'est au fond de tous ces mystérieux détails que couve avec tous ses développements le germe de toutes les destinées romaines, un grand publiciste ayant placé les railleries d'Épicure et de Lucrèce sur toutes ces choses au premier rang des causes de la décadence des Romains?

Maintenant, si quelqu'un, abusant de notre principe, venait nous sommer de nous prononcer nous-même sur chacun des prodiges racontés par Tite-Live et par Denys, nous le conjurerions de n'en rien faire bien plus encore dans son propre intérêt que dans le nôtre, attendu que tout l'embarras serait pour lui; notre principe, en effet, ne nous oblige au respect que pour les faits revêtus de tous les témoignages réunis, pendant que le sien le force au rejet absoln de rour ce qui tient de près ou de loin à ce même ordre. Là où nous nous réservons le droit de signaler une tache évidenment apocryphe, il se verrait immédiatement contraint à faire disparaître le morceau le plus canonique.

Mais qu'il se rassure; dans tout ce que les règles de la vraie critique nous garantissent et nous imposent, nous ne voyons pas un seul mystère qui dépasse la mesure et les expériences de notre foi.

Ainsi, fidèle à nos statuts et plus fidèle encore à tous nos engagements, si nous ajournons en ce moment la louve nourrice et les paternités divines, qu'on se garde bien de sompçonner de notre part quelque procédé dilatoire; nous ne sommes pas embarrassé de si peu de chose. Seulement, nous sommes certain d'être mieux compris ailleurs 3.

Quant aux douze vautours, que nous voyions figurer tout à l'heure autour du mystérieux fossé tracé par Romulus, il nous est bien difficile de les mépriser complétement, lorsque nous les voyons servir

^{4.} Nous sommes au courant de tout ce qu'on oppose aux Sibylles, et même nous connaissons tous les documents curieux et toutes les objections que M. Alexandre vient de réunir dans ses énormes volumes intitulés: Sibyllina oracula. Nous lâcherons d'y répondre au chapitre Sibylles.

^{2.} Montesquieu.

^{3.} Aux chapitres Zoolatrie et Héroisme.

de base aux calculs du célèbre augure Vettius (cité dans le 22° livre de \arron); et proclamant dès l'an 800 de la fondation de Rome (notez-le bien1...) que ces douze vautours signifiaient les douze siècles de durée promis de l'empire romain. Censorin nous affirme avoir lu ce passage de ses propres yeux, et Censorin écrivait vers le m° siècle de notre ère: donc l'augure Vettius prédisait très-nettement, quatre cents ans à l'avance, ce que M. Le Bas raconte en ces termes, quatorze cents ans après l'événement : « Rome, d'abord repaire de brigands, puis reine des nations, rentra enfin dans la poussière après pouzz siècles de renommée et de puissance ¹. » Si Vettius paraît à quelques-uns trop ancien, que fera-t-il de Varron qui cite positivement l'oracle cinq cents ans avant son accomplissement, et de Censorin qui le devance encore de trois siècles ?

Voilà donc pour le moins ux augure que Cicéron pouvait d'autant mieux regarder « sans sourire, » que ce n'était pas la première fois que le symbolisme des animaux se montrait fatidique ²!

On dit encore qu'en outre du nom fatidique qu'elle devait porter à la face du soleil et du monde, Rome en avait un autre fort secret enseveli avec son bouclier sacré et le septuple palladium, dans le sanctuaire ténébreux du Capitole. On croit que c'était celui de la déesse Agerona, identifiée par beaucoup d'archéologues avec Pallas et Vesta. C'était là cette déesse que Romulus avait solennellement convoquée à la cérémonie avec le dieu Mars; « c'était là l'influence, le nom tutélaire et le talisman païens» à l'abri desquels la cité devait vivre douze siècles, et qui parurent décider de sa fin, le jour même où ils lui furent ravis. « Fondée sur le culte de Vesta, a dit un profond penseur, Rome devait périr et périt en effet avec lui. »

Pourquoi donc, maintenant, faudrait-il nous brouiller avec l'histoire, à cause de la disparition subite et complète de Romulus au milieu d'un orage? L'explication merveilleuse, nous la trouverions surabondante dans la prétention si souvent justifiée des magnétiseurs de rendre complétement invisible telle ou telle personne, tel ou tel objet. M. le docteur Teste (dans son Magnétisme expliqué) nous en donne une raison terrifiante. Un jour, interrogeant son agent magnétique sur le mode du phénomène : « Rien n'est plus simple, lui fut-il répondu; il suffit d'interposer entre tous ceux qui regardent et l'objet que l'on veut

^{1.} Le Bas, Hist. rom., t. II, p. 468.

M. Gérôme n'eût donc pu décemment comprendre ce Vettius parmi les roués interrogateurs de poulets, que son brillant pinceau nous montrait à notre dernier Salon.

rendre invisible Le Grand Principe des ténèbres. » Rector tenebrarum, a dit saint Paul.

Préfère-t-on à présent un analogue scientifique, quelque chose de plus naturel en apparence?

« En septembre 1843, disent nos Annales scientifiques, un homme et sa femme sont simultanément foudroyés à Metz, sur la place Royale; la femme survit, mais l'homme disparalt complètement à tous les regards; ce n'est que dans la suite que l'on retrouve sa montre à l'une des extrémités de la ville, et l'un de ses souliers à l'autre. »

Rejetez donc maintenant toute la personnalité de Romulus, faites-en un mythe, parce que la fondre l'a traité comme elle en a traité tant d'autres!

On conviendra que cette explication est un peu plus rationnelle que la sotte invention qui nous montre chacun des sénateurs transformé en cannibale, emportant sous sa robe un petit morceau de son Romulus, sans que toute une armée enthousiaste et sous les armes ait pu en avoir le moindre soupçon! Voilà des pères conscrits bien hàbites des légions bien aveugles! Décidément M. Le Bas a raison, lorsqu'il dit; « Cette explication aura été inventée par quelques incrédules. »

Hàtons-nous toutefois de quitter ces obscurités et de choisir parmi les faits incriminés celui qui déconcertait le plus notre grand admirateur des Annales, M. de Pouilly.

« Les annales des pontifes, dit-il, rapportent que les dieux de Lavinium transportés à Albe, et gardés à vue, retournèrent d'eux-mêmes à Lavinium. » Nous convenons que nous ne connaissons rien de plus déconcertant pour toute l'école moderne, et que pour l'honneur et l'autorité des annales, si elles ont voulu parler d'un transport spontané de statues par elles-mêmes, c'est là ce que l'on peut appeler, à première vue, une vraie question de vie ou de mort.

Mais comment ne l'auraient-elles pas entendu de la sorte, lorsque Denys d'Halicarnasse, qui prétend les copier, détaille ainsi la chose : « ... La nuit qui suivit la dédicace du temple, quoique les portes fussent bien fermèes, ces statues disparurent... et on les retrouva à Lavinium, sur leur ancien piédestal... On les rapporta une seconde fois de Lavinium au temple d'Albe avec des sacrifices et des prières propitiatoires, mais elles retournèrent comme auparavant au même endroit. Les Albanais furent longtemps en suspens sur ce qu'ils devaient faire, personne ne pouvant se résoudre ni à demeurer à Albe sans les dieux de ses pères, ni à retourner à Lavinium, ancienne demeure abandonnée. On prit enfin le parti de laisser les statues où elles étaient et de transférer quelques habitants d'Albe à Lavinium. On y envoya six cents

hommes avec toutes leurs familles pour y avoir soin des dieux, et on leur donna pour chef Égeste. » (Antig. rom., 1. 1, ch. xv.)

Voilà certes une des plus belles excuses à l'indignation de M. Taine, à propos de la « crédulité effrontée de Denys; » mais avec encore un peu plus de critique, d'érudition peut-être, et un préjugé de moins dans l'esprit, il eût pu s'assurer que rien n'était plus élémentaire et plus général, que l'opinion dont il charge ici un seul homme.

C'était tout simplement la traduction ou plutôt la raison du vers :

Excessere omnes adytis arisque relictis
Dii. (Æv., 1. 11).

« Tous les dieux abandonnèrent leurs autels et sortirent de leurs temples. »

Virgile ne saurait pas suffire, nous en convenons, à la conviction de ceux qui ne savent pas ce que les anciens appelaient « spirantia simulachra, simulacres animés; » ils ne croiraient pas davantage, il est vrai, à cette explication d'Eusèbe: « Ceux qui ne voient dans nos statues que du bois et de la pierre sont tout aussi ignorants que ceux qui, ne sachant pas lire, ne verraient dans un livre que du papier. » (Prep. év. 3, 7,)

Mais pour peu qu'ils soient chrétiens, ils chercheront quel pouvait être le sens de ce mot du prophète Jérémie « et l'âme de leurs idoles ira avec elles en captivité, » (ch. xlvi), mot que le célèbre commentateur. Cornelius à Lapide, explique ainsi : « L'âme de l'idole, c'est-àdire le démon qui l'habite, suivra l'idole dans sa captivité. » C'est bien là, si nous ne nous trompons, ce que les Juifs blasphémateurs entendaient en disant à Moïse : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous. »

Cette animation des statues a beaucoup préoccupé l'incroyant Boulanger. La descente annuelle de la statue d'Hiérapolis au lac où elle allait se baigner, lui donnait beaucoup à penser; « Il y a tout lieu de croire, dit-il, qu'il y avait là quelque théophanie, c'est-à-dire quelque manifestation sensible de la divinité, comme il y en avait une ce même jour dans le saint des saints à Jérusalem. » (V. p. 51.)

Mais hâtons-nous de frapper à une autre porte.

Il est un détail de la statuaire antique qui a vivement occupé tous les archéologues un peu sérieux; c'est le lien, la chaîne, l'anneau qui, scellé dans la base de la statue, paraissait signifier une idée d'enchainement et de fixation... Était-ce un symbole? était-ce une mesure de sûreté contre des spoliations sacriléges? On ne savait. Toujours est-il qu'en y regardant de plus près on a fini par s'apercevoir que l'usage était à peu près général, si général que M. Botta retrouvait il y a quel-

ques années, à Khorsabad, ce même anneau, rivé sous le pied du fameux taureau que tout le monde connaît aujourd'hui 1.

Cette découverte ramena la discussion sur ce point; on peut la suivre in extenso dans le t. XLVII de la Nouv. acad, des Inscr. et Belles-Lettres. M. Raoul Rochette s'y signale, par-dessus tous les autres, par son luxe d'intuitions allégoriques : « Voyez, dit-il; Melkart, dieu de Tyr ou l'Hercule national des Syriens, était un dieu solaire, on ne peut pas en douter. C'était donc en même temps le principe de la vie, le calorique-lumière. En bien! Creuzer nous l'a dit; son idole était presque constamment enchaînée, et cela signifiait probablement le feusoleil, enchaîné tout à coup par les approches de l'hiver : c'était donc tout simplement une affaire de solstice, de mort et de résurrection, ou bien encore l'indissoluble nœud qui relie le Démiurge créateur avec l'univers, » Pauvres allégoristes, que de soins et de travaux dont une scule minute de réflexion devait cependant faire justice! En effet, du moment où les statues de Mars et de Vénus à Sparte, celle d'Énialus en Laconie, celle de Junon à Locres et mille autres portaient exactement le même insigne, il devenait impossible de leur faire signifier à toutes le solstice d'hiver et l'alliance précités. Le bou sens d'ailleurs criait bien haut qu'ordinairement on ne cachait pas les anaglyphes sous les statues, et précisément de manière que personne ne pût jamais les voir.

Mais si le bon seus disait toutes ces choses, l'érudition ne pouvait plus laisser aucun doute sur la pensée secrète des anciens à cet égard. Elle était tout entière renfermée dans ce passage de Diodore : « Les Tyriens, dit-il, enchaînent avec des chaînes d'or la statue d'Apollon sur sa base; car il était devenu suspect... et lorsqu'après sept mois de siége Alexandre entra dans leur ville, son premier soin fut de faire délier le dieu qu'on appelle depuis ce temps Phil - Alexandre. » (L. XVII, 520.)

Quinte-Curce (I. IV, ch. m) dit exactement la même chose: « Ils attachent la statue d'Apollon par mesure de prudence, non contre les déprédateurs, mais contre les dieux eux-nièmes, contre ces dieux courreurs ou volages, toujours prêts à passer à l'ennemi; ils attachent même Apollon par un lien d'or à la statue d'Hercule, comme s'ils voulaient le retenir à l'aide des forces de ce dieu. »

Ce qui fait dire judicieusement à saint Augustin ($Cit\acute{e}$, 1. 1, ch. n): « Comment pouvait-on adorer un simulacre, gardé par ceux qu'il ne voulait plus garder? »

^{4.} Voir Lettres, Paris, 1845, rapport, p. 68.

Pausanias (1. III) vous montre à son tour le dieu Mars enchaîné (vinculis irretitum), pour empêcher le même effet.

Il est donc certain qu'il n'y avait là aucune espèce d'allégorie et que cette désertion des statues était un fait de tradition générale.

Cette tradition d'ailleurs se reliait parfaitement à celle des évocations pratiquées partout. Avant de livrer le dernier assaut à une ville assiégée, on conjurait les dieux de sortir de la ville, d'abandonner leurs temples et d'en donner un signe évident et sensible. Ce sont les termes de la formule conservée par Macrobe, et ces mots prouvent que les anciens étaient aussi difficiles comme preuves et comme critique expérimentale que pourrait l'être M. Littré lui-même; et comme la sortie des dieux avec leurs statues était probablement un phénomène exceptionnel, Macrobe prétend que ce signe sensible ne consistait souvent qu'en « un certain bruit fatidique que l'on entendait dans les airs. » (Macrobe, I. III, ch. IX.)

Il faut donc bien s'y résigner et nous avions raison de le dire : c'était le genre humain tout entier qui semblait devenu fou, et ceux qui venlent limiter cette folie, soit à un Denys d'Halicarnasse, soit à un pontife illusionné, soit à une certaine époque, feraient croire qu'ils n'ont jamais lu qu'un seul livre et étudié qu'un seul siècle.

Le dilemme subsiste : HALLUCINATION UNIVERSELLE OU RÉALITÉ DES PHÉ-NOMÈNES.

Les corps savants choisissent le premier parti, et bien malheureusement pour le repos de leurs esprits.

Mais cenx qui ont vu et parfaitement bien vu, ce qui s'appelle vu, ces années-ci, tout ce que les autres n'ont pas voulu voir, savent aussi parfaitement bien qu'il n'est pas plus difficile à un dieu de promener sa statue que de promener un guéridon, de faire circuler une table de dix-huit couverts, de soulever sans contact un piano pesant six cents livres, etc. Ils seraient même fort étonnés que ces choses n'eussent jamais eu de précédents dans l'histoire. Par conséquent, aussi forts de leurs principes de critique que de leur observation personnelle, ils ne voient absolument rien dans tout cela qui puisse altérer leur respect pour les annales pontificales de la vieille Rome.

Veut-on maintenant dire un mot de ces foudres merveillenses, lancées sur l'ennemi ou sur des monstres par des prêtres on des guerriers, qui semblaient n'avoir besoin pour cela que de parler? Ah! là-dessus nons serons fort et ne craindrons pas d'affirmer qu'avant la fin de ce siècle on comprendra, grâce à de beaux et nouveaux travaux, que cette foudre dans laquelle on ne voyait jusqu'à présent que du feu, bien loin d'être toujours la foudre inerte et obéissante de Franklin, était souvent une tout autre foudre maniée alors par des agents aussi puissants qu'intelligents.

Alors on s'apercevra de la méprise qui nous avait fait transformer les Tullus Hostilius et les Numa en membres de l'Académie des sciences : forcé de leur retirer leurs paratonnerre (hypothèse insoutenable), on leur rendra tout simplement ces rituels des fulguritores étrusques, composés uniquement de prières et de cérémonies (d'où vient le nom de la ville de Cerè), à l'aide desquelles ils forçaient Jupiter Cataibatès, à frapper leurs ennemis à distance, comme Porsenna frappait à l'aide du même moven et de très-loin la terrible Volta qui désolait le territoire de Volsinium, « Rien n'égalait, dit Creuzer , la crainte et l'horreur dont se sentaient pénétrés ceux qui lisaient ces livres t. » C'était là le secret du respect et de l'effroi dont ces fulguritores de Tarquinies pénétrèrent toute l'armée romaine, le jour où ils se présentèrent devant elle « comme des furies vivantes et avec des serpents dans les mains2; » secret que Julius Capitolinus nous dit avoir été possédé plus tard par Marc-Aurèle 3 et que l'histoire nous montrera bien plus tard encore, appliqué par deux magiciens étrusques au camp d'Attila. On pourra reconnaître la parfaite justesse des distinctions antiques entre les fondres vaines et brutes et les foudres conseillères dont on se ménageait l'amitié et qui, tout à l'encontre des autres, se formaient au moment de tous les sacrifices, au milieu du ciel le plus serein 4, ne donnaient pas toujours de chaleur, étaient appelées à la signature des contrats 6 et que Tacite nous montre chassées par les Ubiens (et probablement avec l'aide d'autres rites), à coups de pierres, de bâton et de fouet... C'était, pour tout dire en un mot, cette variété de foudre que des savants ont vue de nos jours se promener innocemment sur la poudre et la respecter tout en brûlant les tonneaux qui la contenaient !... foudre toute capricieuse qu'Arago nous représentait « comme la pierre d'achoppement de tous les météorologistes de bonne foi 7; » foudre dont

- Creuzer (Religions d'Italie, ch. IV. p. 473). M. Guignault ajoute en note, avec raison: a Tous les passages des anciens, rassemblés par Butinger, prouvent que cet art consistait seulement en prières et en cérémonies conjuratoires.
 - 2. Tite-Live, I. VII. p. 17.
 - 3. Voir, Eus. Salverte, Sciences occultes, p. 398.
- Ovide, Fastes, I. III., ch. v, p. 367. « Mira sed acta loquor, » prodiges assurément, mais aussi faits réels, dit le poëte.
 - 5. Æneid., l. XII, ch. v, p. 200.
 - 6. Tacite, Ann., l. XIII, § 57.
 - 7. Œuvres, t. I, p. 252.

M. Babinet signalait encore un des plus divertissants caprices, lorsque après nous avoir parlé de « boules lumineuses et sans chaleur, se promenant sous la forme d'un chat, entre les jambes d'un patient terrifié, puis retournant toutes les tasses sans les briser, et se livrant à mille espiègleries du même genre, il s'écrie : « D'où viennent donc toutes ces bizarreries ? Je n'en sais rien, ni personne à ma connaissance!. » — Lorsqu'à nous, simples croyants, on objecte avec orgueil les conquêtes de la science et l'admirable constance de ses lois, il serait bon, il serait juste de signaler aussi les infractions. Malheureusement le gros des lecteurs ignore ordinairement ces confidences, qui ne se font guère qu'en famille, et dont les simples, par conséquent, ne peuvent jamais se prévaloir.

M. Le Bas a donc parfaitement raison de dire « qu'il est très-donteux que ces fulquritores antiques aient entrevu la cause de ces prodiges, et qu'ils aient eté conduits par eux à la découverte de Franklin 2; » et le savant M. Libri a bien plus raison encore de leur refuser absolument la découverte du paratonnerre.

Oui ne pourrait enfin ne pas regretter le bon Numa? Il a fallu tout le génie démolisseur de la critique moderne, pour s'attaquer à une telle vie. Vovez un peu, cependant, si cette fois l'histoire est avare de détails! Né à Cures, l'an 40 de Rome et sept cent quatorze ans avant Jésus-Christ, Numa, fils de Pomponius Popilius, acquiert dans ses plus jeunes ans une grande réputation de sagesse : les Romains décident qu'on ira le chercher dans sa ville natale, et l'histoire vous nomme les deux citoyens qui sont chargés de cette mission. Ce sont Proculus et Vélésus, ses compétiteurs à la couronne. Pendant ses quarante-deux ans de règne et ses quatre-vingts ans d'existence, Numa fait plus pour Rome que tous les rois réunis. Toutes ces institutions religieuses qui devaient faire la force de la ville, c'est lui qui les fonde : il construit un temple à Vesta, institue les Vestales, établit huit colléges de prêtres et de pontifes, répartit le peuple en corps et métiers, change et fixe le calendrier romain, dicte des lois admirables, écrit des livres qu'on enterre avec lui. Du reste, sa généalogie est parfaitement établie; il épouse Tatia, fille de Tatius, collègue de Romulus, dont il a quatre fils, chefs à leur tour de quatre familles distinguées, et une

Voir le récit fait par M. Babinet, à l'Académie des sciences, le 5 juillet 4852, et le Journal des Débats du 43 juillet 4859. Voir surtout, les belles Monographies de la foudre, par le D' Boudin.

^{2.} Histoire romaine, t. I, p. 406.

^{3.} Histoire des mathématiques, t. 1.

fille mariée à son successeur: on nomme tous ses descendants; et bien des siècles après, les triumvirs monétaires de la famille Pomponia, issue de l'un de ses fils, portent encore l'effigie de Numa sur leurs médailles... En bien! tout cela ne suffira pas à le sauver. Voilà qu'un beau jour, à deux mille cinq cents ans et à quatre cents lieues de distance, quelques érudits déconvrent, dans un grand effort de génie, que le nom latin de Numa ressemble fort au mot grec nomos, loi; c'en est fait du grand homme; pour eux c'est ce qu'on peut appeler une illumination soudaine, voilà leur mythe tout trouvé! Ce long règne si rempli d'institutions et de souvenirs ne sera plus désormais que « la personnification et l'emblème de la législation civile et religieuse, etc... »

Et des hommes graves trouveront cette conjecture « ingénieuse et fondée! » En un mot, elle aura pour elle aujourd'hui toutes les chances possibles de l'emporter sur Denys, Tite-Live, Tacite, Suétone, Plutarque, etc., dont le seul tort était de s'appuyer sur toutes les traditions, sur toutes les annales et sur tous les monuments, plutôt que sur une étymologie grecque pour un nom latin! Allons, courage! servonsnous de chaque nom pour nous débarrasser de chaque personne, et nous garantissons qu'avant un demi-siècle peut-être toutes nos familles seront changées en autant de groupes parfaitement symboliques. Nous ne serons plus que des étymologies. C'est fort triste.

Mais en quoi donc ce bon prince avait-il démérité de l'histoire, pour qu'elle se permit de tels excès envers lui ? Ah! c'est que cette vie de bienfaits et de sagesse va devenir nécessairement une vie d'imposture. Il ne faut pas l'oublier; c'est de Picus et de Faunus, deux satyres (et nous verrons ce que c'était), qu'il tiendra le secret de ces mêmes foudres dont nous parlions tout à l'heure. C'est dans les livres étrusques, qu'Étrusque lui-même il en puisera les imprécations et les rites. C'est de la nymphe Égérie et non d'une autre, que pendant quarante années il écoutera et suivra les conseils. Nous en convenons, c'est un abominable trompeur... Si nous n'avons pas l'esprit d'en faire un medium et si nous oublions que c'était précisément auprès des fontaines sacrées que se trouvaient tous les oracles, parce que (c'est Tacite qui l'affirme) « c'est un dogme religieux qu'elles rapprochent du ciel, et que nulle autre part, les dieux n'entendent aussi bien les prières. » (Ann., 1. XIII, 577.) Rappelez-vous effectivement que le christianisme n'oubliait pas cette vérité, lorsque pendant douze siècles il exorcisait les fontaines et dépossédait toutes leurs vieilles Égéries au profit de patronnes beaucoup plus rassurantes. Égérie n'était donc qu'un analogue d'Aréthuse et de Castalie, et, sans nulle espèce de doute.

doit partager leur sort, leur réputation, et, nous le verrons en temps et lieu, leur réutité très-positive.

Quant aux pontifes et aux mystères des temples, aux dieux qui avertissent ceux qui vont dormir au pied de leurs autels tincubare Jovi), qui leur enseignent et même leur apportent des remèdes en leur apparaissant (somno moniti), il faudrait vraiment avoir perdu toute espèce de sens historique pour n'y pas voir ce que tant de personnes ont reconnu tout d'abord, c'est-à-dire l'identité parfaite de toutes ces choses avec nos consultations somnambuliques modernes; il nous sera bien plus facile encore de prouver à M. Maury (quand nous en serons là) la différence radicale qui séparait ces songes de ses propres accès d'hypnotisme, qui ne lui ont jamais rien révélé.

Il n'est pas jusqu'aux spectres modernes - dont la seule vision a de nos jours causé plus d'une mort - qui ne nous aide à comprendre les innombrables apparitions des siècles passés; et puisque nos critiques logiciens objectaient tout à l'heure à Denys d'Halicarnasse l'apparition de Castor et de Pollux à la bataille du lac Régille, près de Tusculum, eh bien, oui, devons-nous leur répondre, oui, c'était bien une tradition générale que ces deux cavaliers à taille gigantesque, montés sur deux chevaux blancs, avaient combattu au premier rang et décidé du gain de la bataille. Sans doute, rien ne s'explique plus naturellement qu'une hallucination au milieu d'une mêlée, mais ce qui s'explique plus difficilement peut-être, c'est que cette hallucination ait été commune à toute la cavalerie, au dictateur Aulus Posthumius comme au général Titus Æbutius : c'est encore que cette apparition ait suivi immédiatement la prière du dictateur, son invocation à Castor et Pollux, et le vœu de leur élever un temple (Le Bas, t. 1, 141). Ce qui demeure un mystère, c'est que peu d'instants après, toute la ville de Rome partage, à cing lieues de distance, la même hallucination et que ces deux combattants-bien avant l'heure naturellement possible-viennent annoncer le grand événement au peuple assemblé dans le Comitium, près la fontaine de Juturna, contre le temple de Vesta; c'est que peuple et dictacteur hallucinés n'aient rien de plus pressé que d'élever aux deux Dioscures le temple promis pendant la bataille, et que le monument du poëme (pour parler comme Niebuhr) ait existé si longtemps avec les inscriptions commémoratives de ce grand fait, qui devint l'objet de l'institution d'une fête annuelle. Mais ce qu'il y a de bien plus étonnant sans contredit, c'est de voir le fait et la double apparition merveilleuse se représenter constamment dans une foule d'autres circonstances; c'est de voir les deux héros apporter sur les mêmes chevaux la nouvelle de la bataille remportée par Paul-Émile sur Persée, roi de Macédoine

(Tite-Live, 189); c'est de les retrouver annonçant encore une autre victoire, et chargeant de cette annonce un membre de la famille des Domitiens, qui, depuis, en conservèrent le souvenir dans leurs archives; c'est de voir surtout le même phénomène halluciner les Grecs à leur tour, et grâce aux deux mêmes chevaux blancs décider le gain de la bataille des Locriens contre les Crotoniates (v. Justin). Nous retrouverons encore leurs analogues sur un terrain plus respectable : patientons

Et puisque nous parlons de spectres, qu'on veuille bien nous expliquer de grâce comment les choses pouvaient se passer dans les grandes fêtes périodiques, qu'on appelait Lemurales, Ferales, Parentales, etc. Comment s'y prenait-on pour persuader à des nations entières, trois fois par an, et pendant dix-neuf jours à la fois, qu'aussitôt après la levée solennelle de la fameuse pierre manale, et après la prononciation du fameux mundus patet, l'abîme est ouvert, ces masses entraient en communauté étroite avec les âmes des générations précédentes; que le royaume de Pluton était ouvert pendant ces Feralia1, et tout cela avec tant de vraisemblance et une force d'illusion si complète, que le peuple s'y laissait prendre sans exception aucune, Alors quelle habileté que celles de ces prêtres!... Mais non, ils partageaient ici l'illusion de fidèles, et la conviction de ces prêtres était tellement identique à la leur, que nous avons entendu tout à l'heure la science nous expliquer cet admirable accord par « une sorte de réciprocation entre les deux fanatismes, » Il faut avouer qu'un si beau mot, réciprocation, est une heureuse trouvaille et qu'il arrive bien à point pour nous expliquer ce qui sans lui ne pourrait jamais l'être.

Seul, peut-être, il saura nous faire comprendre comment le peuple, persuadé de la réalité de ces fantômes, pouvait aller au-devant d'eux, lenr préparer des festins, leur rouvir ses maisons, passer trois jours et trois nuits avec eux, les expulser quand ils faisaient trop de tapage¹, et les reconduire enfin, avec larmes et respect, jusqu'aux cavités mystérieuses qui se refermaient sur eux aussitôt.

Et notez bien qu'il ne s'agit pas ici de quelques moments de faiblesse ou de sommeil dans la vie d'un grand peuple; non : c'était là toute sa vie, toute la raison de sa conduite, de sa morale et de ses institutions : car il ne faut pas l'oublier, celle de ces *Lemurales* remontait à Romulus auquel l'ombre de Rémus assassiné les avait prescrites,

^{1. «} Mundus subterraneus patet. »

^{2 «} Mânes paternels, sortez! » s'écriait la famille, quand les esprits frappeurs poussaient trop loin leur tapage.

et chaque fois qu'elles avaient été négligées (ce qui arrivait souvent en raison du fardeau qu'elles imposaient), toute la campagne de Rome se trouvait infestée de spectres qui en rendaient le séjour impossible, par suite des hurlements affreux qui venaient effrayer les vivants. C'est là, disent toutes les annales, ce qui contraignit Numa à leur rétablissement; il fut prescrit encore trois siècles plus tard par la loi des Douze Tables, à la suite de la réapparition des spectres qui se retirèrent comme toujours devant la cérémonie!

Rejettera-t-on encore sur les temples et sur leur savoir-faire cette infestation spirité de régions tout entières? Mais comment ne voit-on pas que depuis le dernier plébéien jusqu'aux grands corps de l'État tous partageaient la même foi, tous voyaient les mêmes choses; bien mieux, tous prenaient leurs mesures pour que rien n'en fût perdu pour l'histoire; nous l'avons déjà dit : c'était rour qui mentait à la fois. Il faut donc bien s'y résigner et retourner à notre inexorare dibemme : POLIE UNIVERSELLE JUSQU'A NOUS, OU PRÉJUGÉ PASCINATOIRE DEPUIS NOUS.

Avec l'exclusion du merveilleux, difficultés inextricables capables de faire perdre la tête à un Hume et à un Gibbon tant soit peu conséquents; avec le retour au merveilleux au contraire, toutes les difficultés s'évanouissent ou plutôt deviennent un élément si nécessaire en raison de son ubiquité, que toute histoire qui en serait dépourvue deviendrait par cela même très-suspecte.

1. Voir, pour toutes les autorités, notre chapitre subséquent de « l'Héroïsme après la mort, » au paragraphe : « Culte public. »

CHAPITRE III

IMPORTANCE THÉOPHILOSOFHIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

& Jes

Portée théophilosophique. — L'échelle des êtres. — Orphée, Pindare, Empédocle, Pythagore, renvoyés à l'école par tous les écoliers modernes. — Touse l'histoire du spiritisme ancien et moderne en quelques pages. — Opposition antique reléguée dans trois sectes, les cyniques, les épicuriens et les sadducéers. — Aristote et Platon. — Éclectisme alexandrin. — Le moyen âge et sa méthode a posteriori. — La réforme. — Le xvui° et le xu² siècle retournant à la magie. — Le catholicisme répondant à toutes ces philosophies : « le mal n'a d'autre origine que le malin. »

Lorsque nous eûmes fait paraître notre livre « des Esprits, » le premier journal qui osa en rendre compte le fit avec autant de franchise que de talent, mais n'en débutait pas moins par ces paroles empreintes du plus philosophique embarras :

« Comment annoncer un pareil livre et quel ton prendre en le signalant?... Ce n'est ni une question, ni deux, que ce livre de cinq cents pages secoue avec puissance, mais c'est tout un ordre de questions, qui, résolues au sens de l'auteur, entraîneraient du coup la ruine de toutes les philosophies connues, et certes éclaireraient l'histoire d'un jour tout nouveau... Tout cela est si blessant pour les idées acquises, si révoltant au premier abord pour les éducations et les impressions contemporaines, que la critique, fût-elle persuadée que la vérité est

ici du côté de l'audace, devrait encore, avant de juger cet étrange ouvrage et tout ce qu'il renferme, commencer par le raconter 1. »

En obtenant une telle prise cu sérieux de notre œuvre, nous obtenions de la critique la seule grâce à laquelle nous pussions être sensible; toute autre nous importait, et, grâce à Dieu, nous importera toujours fort peu. Mieux valent mille fois des adversaires reconnaissant la portée de votre erreur, que des amis flatteurs méconnaissant celle de votre rérité.

En ce moment il ne s'agit plus ni de cosmologie, ni d'histoire, mais bien de théophilosophie, c'est-à-dire des plus graves intérêts qui puissent, selon l'énergique expression de Pascal, « nous étreindre à la gorge. »

Pour commencer par la théologie et pour peu que la Bible ne soit pas un roman, peut-il être une question plus importante que celle dont le point de départ est dans le jardin d'Éden, la grande halte au sommet du Calvaire, le dénoûment au dernier jour du monde!

Satan à sa base, le Christ à son milieu, l'antechrist à son faite!

A bien dire, non, ce n'est pas là la plus grande des questions théologiques, car il n'y en a pas d'autre.

- « Pas de Satan, pas de Sauveur, » proclamait la plume de Voltaire.
- α Un mauvais Esprit bien prouvé, et nous vous accordons tous vos dogmes, » proclamait celle de Bayle.
- « Viens, ô toi le bien-aimé de mon âme, ô toi le calomnié du siècle, viens, ô Satan! » blasphémait dernièrement celle de Proudhon².

Ces trois exclamations en légitiment une quatrième, celle du P. Ventura, dont le grand et regrettable génie, voyant arriver à l'état d'épidémie générale l'unique phénomène exigé par

^{4.} Le journal le Pays, du 6 juillet 1853, art. de M. Jules d'Aurevilly.

^{2.} De la Justice dans la Révolution.

Bayle, ne craignit pas de le proclamer « LE PLUS GRAND ÉVÉ-NEMENT DE CE SIÈCLE 1. »

Mais la logique de ce même siècle comprenait trop peu ou trop bien celle de Voltaire et de Bayle! elle détourna la tête.

Bien coupable si elle a feint de ne pas voir, bien aveugle si elle a pu ne pas comprendre: dans le premier cas, elle déchirait son drapeau (l'observation exacte); dans le second, elle compromettait son orgueil.

Mais non, si tous les effrois de la 'théologie n'étaient pas venus la glacer, la philosophie du xix' siècle n'eût jamais osé nier que ce ne fût bien là, par exemple, la plus belle application possible de son échelle des êtres et de ses lois de continuité.

« L'ordre le plus excellent, dit toujours le même père, résulte de cette échelle des êtres, lorsquelle est édifiée de manière que le point le moins parfait de l'être qui précède touche au point le plus parfait de l'être qui le suit. C'est la condition nécesssaire de l'immuable loi de tout ordre : ainsi donc, de même que Dieu a graduellement diversifié les espèces animales depuis l'aigle et la baleine jusqu'au plus petit ver de terre et au mollusque où finit toute vie sensitive, de même, asin qu'il y cût de l'ordre dans la nature spirituelle, Dieu a créé les esprits et en a diversifié les espèces, depuis le premier des anges jusqu'à l'esprit de l'homme, le plus faible et le plus imparfait de tous les esprits, celui dans lequel finit toute vie intellective. L'intelligence humaine ne recoit donc qu'un pâle rayon de cette lumière divine, que le premier des anges recoit en quelque manière dans toute sa splendeur, à cause de sa proximité avec l'entendement divin... Il est donc certain qu'il existe dans la nature intellectuelle des substances parfaites qui n'ont pas besoin d'acquérir la science, comme l'homme, par le moyen des choses sensibles, et il suit de là que toutes les substances intellectuelles ne sont pas unies à un

^{4.} Voir l'Introduction de notre le Mémoire.

corps, mais $qu'il\ y$ en a dans cette échelle des ètres qui sont absolument séparées du corps 4 . »

On sait que, sans attendre l'ontologie chrétienne, l'antiquité avait fait de la croyance aux esprits le premier de tous ses dogmes, après celui de l'existence de Dieu. Il nous sera facile de le démontrer plus tard : rien de plus faux que la fabrication progressive, dont on veut aujourd'hui que ce dogme primordial ait été le résultat. On insiste cependant et l'on dit avec une incroyable assurance : « L'homme, qui fait tout à son image, ne pouvait laisser le monde vide d'intelligences supérieures. Quand il voyait partout la nature se mouvoir avec ordre, ne pouvant se rendre raison des phénomènes, il se vit contraint d'inventer les démons; il eut l'idée d'animer la nature, et le monde devint pour lui le mélange inexplicable et mystérieux d'une infinité de puissances et d'intelligences diverses; plus tard (dit-on encore), faisant un retour sur lui-même, et se trouvant à la fois bon et mauvais, il reporta cette division dans les puissances qu'il avait inventées; de là les bons et les mauvais génies, de là le monde partagé entre deux ordres de puissances absolument contraires et égales. Mais ce dualisme révoltant ne pouvant soutenir le regard de la raison, il finit par arriver à l'idée de puissances subalternes, administratives, relevant les unes et les autres d'un Dieu créateur et souverainement intelligent. C'est ainsi que nous vîmes apparaître nos anges et nos démons modernes 2. »

Dans ce peu de lignes est formulé ce qu'on pourrait appeler toute la théorie spiritogénique actuelle 3.

Mais en dehors de toutes ces spéculations audacieusement gratuites, l'histoire parle à son tour et nous affirme, au nom de son infatigable expérience, que cette doctrine n'a jamais fait son entrée sur la terre qu'à la suite de phénomènes observés. C'est la théophanie, nous dit-elle à chaque page, c'est

- 1. Raison catholique, t. I, p. 455.
- 2. Encycl. des gens du monde, art. Démons.
- 3. Concernant la génération de la doctrine des esprits.

la théophanie seule ¹ qui a *engendré* les esprits comme la révélation a enfanté les dogmes. En effet, qu'il s'agisse de voyan's ou de vrais inspirés, de sibylles ou de prophètes, de l'Olympe ou du Saint des saints, des hauts lieux ou du chène de Mambré, c'est presque toujours du *dehors* et presque jamais du *dedans* que le phénomène merveilleux est venu s'abattre sur le monde.

Et, puisque nous commençons par le paganisme, voyez ce qui se passait dans les temples; observez bien les statues, les talismans, les fétiches; écoutez les boucliers de Numa suspendus à l'hôtel du dieu Mars, résonnant et s'agitant d'euxmèmes aux approches de la guerre 2; admirez les arbres de Dodone s'inclinant pour répondre, Osiris et le dieu Pan s'exprimant par l'organe d'Apis ou du bouc de Mendès, et soyez bien certain que, chez les Aryas Jndra, chez les Mazdéens Mithra, chez les Hindous Bouddha, chez les Chinois Fo, soyez bien certain, disons-nous, que tous ces demi-dieux, au lieu de compter, comme ce dernier, jusqu'à trois cent millions de sectateurs, n'en auraient jamais acquis un seul, sans l'initiative de leurs dieux, et si le genre humain eût été réduit aux spontanéités d'intuition et aux miracles psychologiques dont on lui fait honneur aujourd'hui.

Il est vraiment impossible de comprendre comment, pour la constatation d'une telle vérité, l'autorité des plus grands philosophes, presque tous témoins, acteurs, initiés et théurges a pu devenir une autorité méprisable et méprisée comme elle l'est de nos jours. C'est une chose réellement prodigieuse que voir de simples humanistes formés, à grand renfort de pensums, sur les bancs du premier collège venu, de Berlin ou de Paris, s'arroger la mission d'apprendre aux Pythagore, aux Empédocle et aux Platon comment les choses se passaient dans leurs rapports avec les dieux; oui, nous le répétons, c'est une chose prodigieuse que cet imperturbable aplomb

^{1.} Apparition d'un dieu.

^{2.} Creuzer, L V, ch. 1.

avec lequel on nous voit à trois mille ans de distance, et sans sortir de nos catacombes intellectuelles, soulever l'épais rideau de tous les sanctuaires antiques, démentir toutes les assertions des initiés et remplacer gratuitement l'éternelle théophanie tantôt par la jonglerie, tantôt par la psychologie, tantôt par la pathologie, sans parvenir jamais à nous entendre et à nous comprendre nous-mêmes.

On devrait cependant bien savoir qu'en regard de cette imposante école, à la tête de laquelle on lit les noms d'Hermès, d'Orphée, de Pindare, de Pythagore et de Platon, c'est-à-dire en regard de l'école, seule et riche héritière des plus anciennes et véritables traditions (alors même qu'elle les défigure ou les souille), deux sectes seulement chez les païens et une seule chez les Juifs, osèrent s'inscrire en faux contre l'existence des substances spirituelles. Ces trois sectes, dont nous suivons le principe aujourd'hui, étaient (nous le disons à regret) : chez les païens celles des épicuriens et des cyniques, et chez les Juifs, mais sur les plus bas degrés du temple et de la synagogue qui l'arait chassée, celle de ces sadducéens apostats, flagellés dans les saintes Écritures pour n'avoir cru « ni aux anges, ni aux démons, ni même à l'àme humaine 1. »

Oui, qu'on en soit fier ou non, voilà les seuls prédécesseurs, les seuls maîtres, les seules autorités antiques qui puissent être invoquées à l'appui de notre antisurnaturalisme.

Mais, caveant consules ! que les consuls y prennent gardel nous l'avons déjà dit, la doctrine d'Épicure fut, selon Montesquieu lui-mème, une des principales causes de la décadence de Rome.

Vers la même époque, il est vrai, un philosophe, aussi glorifié depuis qu'Épicure le fut peu, avait posé les bases d'une doctrine aussi vaste que son génie, mais dont le principe fondamental sur la non-intervention des dieux ouvrait merveilleusement la voie au plus formel de tous les athéismes

^{1.} Actes. V, p. 17.

pratiques. Le péripatécien Aristote venait de substituer la méthode analytique et les tâtonnements de l'expérimentation humaine à la grande expérience surhumaine, enseignée ou plutôt imposée d'office par la révélation des dieux. Oublions la valeur de ceux-ci et jugeons la méthode par ses résultats. Malgré l'immensité du génie de ce grand homme, malgré l'honneur et la considération dont le moyen âge et l'Église entourèrent sa philosophie tout en la combattant sur plus d'un point, la foi païenne avait subi devant cette dialectique a priori cette influence décomposante que le criticisme contemporain fait subir à la nôtre.

Pendant que la métaphysique s'enrichissait (si cela s'appelle s'enrichir) de divisions à l'infini entre la philosophie theorétique et la philosophie pratique, entre les catégories et les catégorèmes, entre la matière et la forme, entre les vaséités et les quiddités, entre les vertus intellectuelles et les vertus morales, entre les intelligences pures et les entelechies, subtilités métaphysiques de l'explication desquelles nous nous garderons bien de fatiguer nos lecteurs, la foi publique s'appauvrissait de plus en plus de toutes les traditions, de l'expérience des aïeux, de toute inspiration spirituelle, de toute révélation surhumaine, et la divination entre autres devenait précisément ce que nous voulons qu'elle devienne aujourd'hui, c'est-à-dire une pure affaire de psychologie pathologique et de sommeil. Aussi, malgré l'innovation très-orthodoxe des intelligences pures, le monde n'en resta pas moins, depuis Aristote, éternel et immuable; l'union des éléments continua d'être proclamée antérieure à toute action divine, qui, reléguée dans une immobilité absolue, n'agit plus sur le monde qu'en aveugle et sans le connaître, « comme l'aimant agit sur le fer. » Comme le créateur, les dieux durent rester à leur tour entièrement étrangers à ce qui se passait autour d'eux, et cela, prétendait-on, tout aussi bien dans l'intérêt de leur repos que dans celui de leur justice.

Nous venons de voir que cet excès de ménagement et de

respect pour le sommeil des dieux est peut-être, à l'heure qu'il est, la seule condition, grâce à laquelle nous pourrions obtenir leur réintégration dans la science ¹.

Toujours est-il que sous l'influence du cynisme d'une nart. et de la critique à doses infinitésimales de l'autre, le paganisme s'écroula, fort heureusement, il est vrai, quand on ne pense qu'au personnel de ses dieux, fort dangeureusement selon nous, quand on pense aux armes philosophiques à l'aide desquelles on brisait leurs statues. Platon, malgré ses erreurs, s'était bien moins écarté des véritables principes. Quelle était, selon lui, la vraie fonction d'un Esprit, « sinon d'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes? » « Les esprits entretiennent l'harmonie de ces deux sphères; ils sont le lien qui unit le grand tout. C'est d'eux que procède toute la science divinatoire, et tout l'art des prêtres relativement aux sacrifices, aux initiations, aux enchantements, aux prophéties et à la magie. Car Dieu ne se manifeste pas immédiatement à l'homme, mais bien par l'intermédiaire des démons. Celui qui est savant dans toutes ces choses est véritablement un homme inspiré 2. ...

Ces deux principes d'Aristote et de Platon comparés, l'un sur les dieux *endormis*, l'autre sur les dieux *vigilants*, suffiraient seuls à creuser un abîme entre leurs deux philosophies: l'une mène à l'athéisme pratique, l'autre à la prière et au culte.

Aussi, la réaction publique contre Aristote et Lucrèce devaitelle tôt ou tard reparaître avec violence.

Dès les premiers jours de notre ère, les dieux réfugiés sous les débris de leurs autels et rugissant contre la nouvelle force chrétienne qui, tout en les foudroyant, se gardait bien de les traiter en fantômes, les dieux exhalèrent leurs dernières convulsions dans le sein et par la plume des plus violents hérétiques que l'Église ait peut-être jamais combattus. Plotin, Jam-

V. les Esprits indérangeables de M. Reynaud, à la fin de notre premier chapitre.

^{2.} Œuvres complètes, traduction de Cousin, t. VI, (le Banquet, page 298).

blique, Porphyre et toute l'école gnostique des néoplatoniciens d'Alexandrie, prirent en main la cause de ces Esprits imprudemment oubliés, et sous le voile d'une théurgie et d'un langage christianisé bien capables de faire illusion, réédifièrent à grands frais de connaissance et de génie toute cette ancienne école de magie païenne, objet des anathèmes continus de tout l'Ancien et du Nouveau Testament.

Il fallait toute la sagacité des saints pères ou plutôt toutes les inspirations de l'Esprit-Saint, pour démasquer, sous leurs peaux de brebis, tous ces loups ravissants, car jamais la confusion n'avait été plus facile. Qu'on lise, par exemple, le traité de Jamblique « sur les mystères égyptiens. » Lorsqu'on suivra ces très-savantes leçons sur les neuf chœurs des Esprits, — sur les apparitions diverses des archanges, des anges, des démons et des âmes, — sur les prières, les vertus et les crimes qui tour à tour les attirent et les repoussent, — sur les exorcismes et la puissance de la foi, etc., etc., on se demande s'il n'aurait pas copié plusieurs siècles à l'avance tout saint Thomas ou tout Suarez, et l'on serait prèt à le suivre comme son maître, si l'on ne's'apercevait, en fin de compte, que tout cela s'adresse à Jupiter, Apollon, Mercure, etc...

Jamais l'erreur n'avait plus habilement exploité les grandes vérités pneumatologiques du catholicisme, son ennemi. Il suffit de lire avec quelque attention les incessantes remontrances de saint Paul « sur le culte superstitieux des anges, » pour juger de toute la confusion que le spiritisme d'alors, épanouissement complet de celui que nous voyons rajeunir aujourd'hui, jetait, dès les premiers jours, dans l'enseignement et dans la pratique de l'angélologie chrétienne. C'est par elle que les démons essayaient de rentrer dans la place, premier et terrible danger qui força l'Église à suspendre le culte des anges jusqu'à son entière disparition 4.

^{4.} Voir ch. 11, v. 18 de l'Épitre aux Colosses, et dans Théodoret, l'interdiction par le concile de Laodicée de l'oratoire élevé à saint Michel dans la ville de Chonis, et rendu plus tard à son culte, par suite d'un grand miracle.

Elle arriva et bien définitive, lorsque, démasqués par les pères, contraints par de saints thaumaturges à confesser leurs vrais noms et à déserter leurs idoles, désavoués enfin par tous leurs a lorateurs à bout de voie, les dieux du Panthéon s'écrièrent à leur tour : « Sortons d'ici! » et cédèrent la place à leur vainqueur divin.

2. - Le Christianisme et ce même dogme.

Depuis lors, jusqu'au xvm' siècle, toutes les philosophies de la terre marchèrent de front dans une seule et même voie. Pendant dix ou douze siècles, métaphysique, théologie, jurisprudence, cosmologie et médecine, etc., divisées trop souvent sur des questions abstraites et libres, ne le furent jamais un seul instant sur cette question tout à la fois dogmatique et d'expérience quotidienne.

Voilà pourquoi saint Thomas voulait qu'on appliquât aux esprits la méthode a posteriori qu'il appliquait à l'existence de Dieu lui-même ¹. Car, ainsi que le disait dernièrement et avec beaucoup d'inconséquence un de nos penseurs modernes, « toutes les preuves de saint Thomas sont des preuves a posteriori, mais il n'en faut pas moins revenir au procédé de Descartes et prouver Dieu a priori. Malheureusesement, il est vrai, cette méthode était aussi celle de Spinosa et elle a produit le panthéisme. C'est là son danger ². » On voit mieux que jamais qu'en philosophie comme en histoire c'est toujours le catholicisme qui reste aussi fidèle à la haute expérience que ses ennemis le sont aux idées préconcues.

Jusqu'au xvii siècle l'accord avait donc été si parfait sur cette question que le protestantisme lui-même n'osa jamais s'attaquer à cette colonne de la raison universelle. On put même le voir, tout en déblatérant contre les sévérités et les exorcismes de l'Église, renchérir de son côté sur les unes

^{1.} Voir ce que nous avons dit de ces deux méthodes, ch. II. § 1.

^{2.} M. de Rémusat, Revue des Deux Mondes, février 1360.

et sur les autres, à tel point que Rome se vit obligée de protester et de faire un solennel appel à plus de charité et de raison. « La réforme qui détruisit tant d'erreurs, dit une des plus célèbres de nos revues protestantes , sembla confirmer cette fatale aberration de l'esprit humain. Avant elle, ces croyances populaires troublaient à peine la paix publique; on punissait de mort quelques scélérats pour crime prétendu de magie, mais on n'avait pas encore songé à les exorciser par le feu. »

Cet aveu protestant ne laisse pas que d'être précieux.

On frémit, en effet, devant le développement subit de la démonomanie sous l'influence de ces grands redresseurs de torts qui avaient nom Luther, Calvin et Zwingle, etc. On eût dit qu'ils n'avaient plus à s'occuper que de l'enfer; ils conféraient avec lui, échangeaient avec lui leurs arguments et leurs injures et s'accusaient tous mutuellement d'avoir pavé de leur vie ces terribles familiarités ².

Mais la réforme avait posé un principe qui allait bientôt emporter ses propres dogmes avec ceux qu'elle attaquait dans l'Église; elle venait d'ouvrir les deux battants de la porte par laquelle la philosophie allait entrer et emporter les uns avec les autres.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit sur Fontenelle. Van Dale et sur toute cette philosophie du xviii* siècle qui, tout en chassant de son credo la théorie des esprits, glissa si souvent dans leur intimité et dans la pratique commune de leurs œuvres.

Nous nous permettrons plus tard quelques révélations fort curieuses à ce sujet.

1. Le Quarterly Review, trad. Rev. Brit., juillet 1830.

^{2.} Voir dans notre app. complém. du 1^{er} Mém. le supplément IV, intitulé « les Sorciers et la Réforme. » On y pourra mesurer toute l'erreur de M. de Gasparin, lorsqu'à l'encontre du Quarterly Review il s'écrie : « L'imagination se trouble à la pensée de l'état lamentable auquel nous serions descendus sans la réforme. » L'article de notre grande autorité britannique est la plus péremptoire des réponses.

Enfin, le xix siècle se lève, le siècle éclairé par excellence, le siècle qui porte sur son étendard « guerre au surnaturel. » Ah! sans doute, c'en est fait des superstitions gothiques et populaires! comment oseraient-elles se montrer à nouveau, quand il n'est plus un marmot sur le banc de nos écoles, une portière au sein de nos capitales, dont les lèvres n'aient un sourire et la parole un sarcasme pour le malheureux qui s'aviserait de les prendre un instant au sérieux. - Nous savons le reste, et l'histoire le répétera; à peine le siècle des lumières avait-il dépassé la première moitié de son parcours, que d'jà l'impossible l'envahissait à nouveau sur tous les points à la fois. Déjà dans les deux mondes, des nuées d'adeptes, de croyants involontaires, de convertis de vive force se retrouvaient aux prises avec ces mêmes puissances, reparaissant il est vrai sous un nouveau costume, mais que nous crûmes alors appeler de leur vrai nom en leur donnant celui « d'électricités railleuses. » Devant une pareille réaction, si la philosophie officielle des corps savants a cru devoir persévérer dans son déni de justice, la philosophie générale a reçu là (qu'on le sache bien!) un de ces coups assourdissants et de ces avertissements qui discréditent aux yeux de la foule jusqu'aux dénégateurs les plus considérés.

Nous venons de parcourir en peu de lignes la marche et les phases si diverses de la pneumatologie philosophique; un seul mot les résume : conviction universelle et expérimentale de soixante siècles, bafouée depuis trois seulement, aù nom de théories a priori qui se contredisent et se bafouent mutuellement elles-mêmes.

Toutes les pneumatologies de la terre les condamnent; mais, qu'on le sache bien encore, il n'y a que la pneumatologie catholique seule qui ait le droit d'enseigner et de corriger toutes les autres.

Seule, elle peut dire au polythéisme antique que sa coéternité des esprits, assimilée à celle du vrai Dieu, avait tout confondu et fait dégénérer le monothéisme primitif en polythéisme égalitaire. On a beaucoup et longuement discuté depuis deux ans sur l'exacte signification de ces deux mots; on s'est étonné de voir partout et un Dieu et des dieux, même chez le peuple sidèle, et personne n'a su dire que la destruction du polythéisme orthodoxe et du polythéisme coupable reposait tout entière entre la coéternité et la création de toutes ces puissances spirituelles universellement reconnues.

Vovons maintenant ce que répond le christianisme.

Au dualisme qui, devant cette éternelle balance de prodiges envahit un moment l'univers, le christianisme seul a pu dire : « Regardez-y de plus près et ne confondez plus l'infini et le fini, la substance et l'accident; car le bien seul est substantiel, le mal ne l'est jamais. Il n'y a donc pas deux principes, il n'y a qu'une grande révolte montant de la créature au créateur, des sujets au souverain, des enfants à leur père.

Moins condescendant pour l'ignoble matérialisme d'Épicure et des sadducéens, le christianisme n'a jamais daigné reprocher autre chose à ses partisans que « des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, et des cœurs endurcis par les instincts abjects de l'homme animal et charnel ¹. »

Aux dieux endormis d'Aristote il oppose la vigilance de ses anciens egregores 2; au quiétisme de ces êtres de raison, l'infatigable activité de ses messagers.

Seul, aux innumérables éons de l'éclectisme et du néoplatonisme alexandrin, il donne leur vrai nom et montre que leurs archanges et leurs archontes, ne tenant pas au cep de la vigne qui est Jésus et n'étant, malgré l'éclat de tous leurs titres et l'apparente orthodoxie de leurs insignes, que des sarments détachés, ne peuvent être que des ennemis

^{4.} Qui, selon saint Paul, ne peut jamais arriver à la compréhension de l'invisible.

^{2.} Ou veillants, expression biblique.

de celui qui disait: « Qui ne marche pas avec moi est contre moi, et tout esprit qui ne confesse pas que je suis venu dans ma chair n'est pas de Dieu 1.» Quant aux éclectiques modernes, il leur prouve leur inconséquence, lorsqu'ils excluent précisément le seul dogme sans lequel l'école dont ils portent le nom n'aurait jamais été distinguée d'aucun autre.

Puis à notre panthéisme rationaliste, à cette formidable et monstrueuse erreur de notre âge, il lui suffirait encore, comme le disait Bayle, de montrer un seul de nos ennemis, pour que le Goliath s'affaissât à l'instant sur lui-même. Que deviendrait, en effet, l'identité de substance, et l'impersonnalité divine devant tant de personnalités spirituelles si distinctes de la nôtre? Non, devant les sanglantes morsures attestées par M. Benezet, comme devant les coups de tchibouk certifiés par M. Fél. de Saulcy, le panthéiste comprendrait mieux que par tous les raisonnements possibles, que l'invisible « se révèle autrement que par la raison humaine, » et que le mal est autre chose « qu'un des aspects de l'infini. »

Enfin, sur les ruines de toutes ces philosophies erronées, ou plutôt incomplètes, il viendrait asseoir la science à son tour. Il montrerait, à l'origine des choses, la guerre commençant dans les cœurs par l'orgueil, et, par suite de cet orgueil, la chute des milices invisibles de la grande armée des cieux précédant celle de l'homme; celle-ci procédant de celle du ciel; la lutte des deux cités sur la terre et dans l'atmosphère qui l'enveloppe; puis la promesse et la venue d'un Sauveur, soldant la rançon des coupables; le prince de l'air « tombant comme un éclair; » la croix portant à son sommet la cédule déchirée, les principautés et les puissances enchaînées au char de leur vainqueur, le grand prince de la mort contraint à rendre les clefs de son empire, et le bouclier de la foi protégeant les élus jusqu'aux terribles jours où, relâché pour la

^{4.} Voir, pour toutes ces expressions, saint Paul et saint Jean.

dernière épreuve, le grand archange tombé, concentrant toutes ses forces dans l'homme de péché, séduirait, à grand renfort de prodiges, jusqu'aux élus eux-mêmes si le souffle de son éternel antagoniste, en éteignant sa vie, ne venait assurer celle du monde 1.

Voilà la thèse, et, quant à réalité de la chose,... que les plus beaux génies continuent tant qu'ils voudront à disserter sur le mal et sur son origine, que leurs abstractions sur ce mal continuent à leur faire oublier le malin ou le méchant, πονη-ρὸς, qu'ils accumulent tous les raisonnements imaginables, pour nous prouver son impersonnalité panthéistique, ils arriveront trop tard pour tous ceux qui en ont vu la personne. Interrogé par nous, le mal s'est confessé lui-mème, il nous a dit, écrit et signé à lui seul : « Je m'appelle la haine, et je hais Jéhovah comme je me hais moi-mème ². » Et le mau-rais, au lieu d'épouvanter notre âme, l'a remplie de joie et de confiance en lui faisant toucher au doigt la nécessité et la réalité du bon ³.

C'est ce troisième principe que Plutarque appelle à son tour « puissance intermédiaire, »

Les Perses primitifs n'étaient certes pas dualistes lorsqu'ils disaient que \bullet un génie puissant avait trouvé le moyen de s'insinuer dans les œuvres de

^{1.} Tous ces passages sont tirés des Offices de la semaine sainte ou de l'Apocalypse.

^{2.} V. App. du 1er Mem., ch. 111, Faits rebelles.

^{3.} Nous avons dit qu'il ne fallait pas confondre dualité et dualisme, c'est-à-dire la dualité d'action et de forces émanant d'un seul principe (conme par exemple, en physique, la dualité des électricités positive et négative, etc.), et le dualisme qui les rapporte à deux principes différents. Cette dernière erreur, une fois établie en philosophie, on sentait qu'on n'avait pas encore rendu raison du vrai mal, c'est-à-dire du mal accidentel, et alors on proclamait la nécessité d'un troisième principe. « La matière, dit Platon (Tim., page 50), est sans aucune forme, sans qu'ilité, sans puissance, semblable à l'huile qui n'a pas d'odeur et que les parfuneurs emploient pour servir de base à leurs parfums. Or, l'âme destructive n'est pas cela. C'est... une indetermination vicientse, malfaisante, une nécessité dure qui secoue le frein, qui résiste à Dieu... d'où est venue cette cupidité imprégnée, cette contradiction originelle... L'ouvrier est bon, le sujet indifférent. » (Polit.)

S 11

Portée psychologique. — Psycholâtrie moderne. — Une grande question du jour, posée par Porphyre et résolue par Jamblique. — L'éclectisme parisien. — Les disciples ne comprenant plus leurs maîtres.

1. - Psycholátrie moderne, réfutée par Jamblique.

Nous avons dit que les ennemis de toute intervention spirituelle avaient été a priori contraints, pour expliquer l'antique théurgie et même la création du langage, à supposer une espèce de miracle psychologique, ou de faculté qui depuis se serait perdue comme tant d'autres. Nous avons vu mieux que cela; nous avons vu tout à l'heure le fameux ultimatum

la création. » Ils le devinrent plus tard lorsqu'ils firent de ce principe un être indépendant, se fondant sur ce que Dieu ne pourrait pas le tolérer.

« Pour les biens, dit Maxime de Tyr, p. 137, je vois bien que Dieu en est l'auteur, mais pour le mal, il faut l'attribuer à un autre que lui. »

Et cependant, le prophète Isaïe, ch. xLv, fait dire au Seigneur : « C'est moi qui produis la lumière et fais les maux, la vie et la mort. » Mais saint Augustin reprend : « Il ne faudrait pas en conclure que, tout en faisant le mal, il en est l'auteur ; il n'y aurait rien de plus détestable. » (De Ordine.)

Enfin, si le livre *De Mundo*, attribué par quelques-uns à Aristote, est bien de lui, il aurait fini par contredire sa doctrine sur les dieux *endormis*. « Il y a, dit cet auteur, un moteur général, puis des moteurs particuliers; le monde est la maison d'un seul père de famille; mais dans cette maison, il y a des enfants sages et bien élevés qui ne font jamais que le bien (ceux des sphères célestes); puis il y a aussi des esclaves d'un caractere rebelle. »

On voit qu'il faut toujours en revenir au πονπρός, ou malin de l'Écriture.

C'est donc une chose incompréhensible que cet aveuglement qui n'a pas permis à certains ecclésiastiques de comprendre l'importance théologique des phénomènes spirites. Nous aimons à croire cependant que des phénomènes dont le sumple récit arrête tout court nos libres penseurs lorsqu'il s'agit de croire à l'Évangile sont bons à démontrer. Un missionnaire émérite, l'abbé V..., supérieur des Missions étrangères, à Paris, nous affirmait que la réalité de ces phénomènes était en Cline un de leurs plus puissants moyens de conversions : « Tous les ans, nous disait-il, nous en comptons plus de deux mille, fondées uniquement sur la terreur

de l'incrovance anglaise 1 à l'égard des miracles, réclamant une toute petite exception pour un certain procédé qui doit, si on l'en croit, procurer aux adeptes « une sorte de vision béatifique. » Nous autres mystiques expérimentaux et expérimentaleurs orthodoxes, nous faisons ordinairement bonne justice de toutes ces mysticités imaginaires ou suspectes, et, jusqu'à preuve du contraire, nous tenons pour nulle toute espèce perdue qui ne s'est pas encore retrouvée, et pour coupable toutes celles qui se posent en ennemies de nos vérites démontrées. D'ailleurs, il faudrait bien s'accorder et savoir si, par miracle psychologique, MM. Pattison et Renan comprennent tout ce que MM. Littré, Maury, Figuier entendent par leur état psycho-physio-pathologique, qu'ils appliquent aux mêmes mystères, il est vrai, mais dont la conséquence naturelle serait le renvoi immédiat aux petites maisons pour tous les théurges qui le subissent, comme le renvoi en cour d'assises pour tous les prêtres qui le produisent.

Il est bien entendu, toutefois, que dans ce dernier cas les circonstances atténuantes devront être toujours invoquées, puisque la bonne foi, nous a-t-on dit, est aussi complète chez les uns que chez les autres.

Cette sorte d'indisposition théurgique nous ramène à la divination physiologique d'Aristote 2, puis à celle dont le divin

que ces manifestations inspirent et sur le désir d'en être délivré. » C'est ce que M. Victor Meunier fit parfaitement sentir (le 8 mars 1854, dans un compte rendu scientifique de la Presse), à M. l'abbé Moigno, le savant rédacteur du Cosmos. « Supposons l'hallucination, lui disait-il; eh bien! une hallucination pareille, qui a pris de telles proportions, est un beau sujet d'étude; il faut chercher la cause et le remède... Supposons maintenant qu'au lieu d'avoir affaire à une hallucination, nous ayons affaire au diable. Eh bien, quoi l vous, monsieur l'abbé, vous laisseriez échapper cette occasion, peut-être unique, d'en constater expérimentalement l'existence!...»

Toute la logique, disons-le bien hautement, tout le bon sens, étaient en ce moment du côté du libre penseur, et faisaient complétement défaut au prêtre et au savant.

- 4. Ch. 11, § 3.
- 2. Voir, De Anima.

Platon lui-même, dans un moment de sommeil ou de confusion, place également le siége (et non la cause, il est vrai) dans le voisinage du foie¹, et enfin à celle qui, de nos jours, place et établit le point de départ de tous ces grands phénomènes dans une « modification vicieuse du cerveau, produisant l'hallucination, etc., »

Voilà donc les seules conditions dans lesquelles la science actuelle accepte le miracle, et certes le principe d'orgueil sera bien puissant chez le théurge qui pourra s'enorgueillir d'une pareille faculté.

Écoutez-la cependant, cette science psychologique, et vous verrez que, sans reconnaître le merveilleux, toutes ses tendances la conduisent fatalement à la plus révoltante idolâtrie de soi-même que le monde peut-être ait jamais préconisée. Pour toute cette école officiellement enseignante et que nous nonmerons psycholâtrique², la raison de l'homme n'est plus qu'un écoulement de la raison divine du λόγος, puisqu'elle est parfaitement adéquate à la sienne; l'intuition et l'esprit prophétique ne sont plus qu'un produit de l'enthousiasme et de l'imagination, et l'inspiration elle-même n'est que l'épanouissement de toutes nos facultés psychiques réunies. »

Tout cela n'est plus pathologique assurément et contredit un peu les théories voisines; mais, comme d'un autre côté cela ressemble bien moins encore à la théorie des dons gratuits du Saint-Esprit, telle que nous la trouvons dans saint Paul à propos du parler des langues inconnues et de la vue claire de l'avenir, il y a encore grand bénéfice à l'adopter.

M. Cousin nous recommandait, lorsque nous voudrions écrire l'histoire, de descendre en nous-même et d'y chercher la vérité³. Il nous paraît tout simple que des professeurs remplis de tous les dons, hors ceux du Saints-Esprit, rayent ces derniers de l'histoire et de la philosophie.

- 1. Phédon.
- 2. Tendant à l'idolàtrie de l'âme humaine.
- 3. Voir ci-dessus, ch. n.

Avant tout, il faut respecter son principe, et surtout réfléchir bien longtemps avant de le poser.

Toujours est-il que cette psycholâtrie est l'élément le plus vital du panthéisme moderne. C'est d'elle que l'esprit d'erreur, après avoir ravalé l'homme jusqu'à la brute en le plongeant dans les boues matérialistes du dernier siècle, se prévaut aujourd'hui pour le poser en ange et en Dieu, en l'enivrant de prétendues facultés divines. Nous n'en sommes encore, il est vrai, qu'aux produits naturalistes de celles-ci; mais laissez faire, voici venir bientôt les facultés magnétiques, l'épopsie autovirtuelle¹ de l'esprit, le psycho-biologisme² de nos nouveaux docteurs, et quand le spiritisme, qui déjà pose un pied dans la science, les aura posés tous les deux, oh! alors, nous serons tout à fait « comme des dieux, et nos yeux seront ouverts³; » l'auto-psycholâtrie⁴ ne laissera plus rien à désirer.

En attendant cette apothéose, dont le règne absolu nous est promis pour les derniers temps et dont l'heure s'avance rapidement, tâchons de nous assurer, avant tout, si cette décevante espérance ne serait pas la reprise de quelque grosse erreur antique; feuilletons un moment la gnose alexandrine. Au lieu de citer en pure perte saint Thomas ou le cardinal Bona à des éclectiques panthéistes, qui par exception refuseraient à la raison de ces grands hommes le reflet divin qu'ils accordent à la leur, il sera peut-être beaucoup mieux de les mettre aux prises avec leurs maîtres les plus respectés : ces maîtres sont Porphyre, Jamblique et Proclus, dont nous voyons revenir à grands pas les théories mystiques, en dépit de tous les rationalistes qui s'y opposent.

C'est Porphyre, disciple de Plotin, qui va soumettre à Anébon, prêtre, ou plutôt prophète égyptien, toute une série de

- 1. L'extase des initiés, amenée par leur propre vertu.
- 2. Sorte de vie animique, inventée par les magnétistes américains.
- 3. Paroles du serpent dans la Genèse.
- 4. Adoration personnelle de notre âme.

problèmes sur l'action comparée des anges, des démons et des âmes 4.

Nous nous contenterons de quelques-uns, et ce sera Jamblique, son disciple (auditor), Jamblique, le *divin* auteur « des mystères égyptiens, » qui, sous le pseudonyme d'Abammon, autre prêtre égyptien, se chargera de les résoudre.

Porphyre posait donc au prophète Anébon (vrai ou supposé) les questions qui vont suivre :

- « Et d'abord, je vous demande, relativement à la connaissance de l'avenir, comment elle s'obtient. Je vois que les uns y parviennent en dormant... d'autres par l'enthousiasme et le rapt divin, et alors, bien qu'ils veillent, ils ne se possèdent pas comme à l'ordinaire.
- « Quant aux extatiques, les uns le deviennent subitement comme s'ils entendaient un chant, un instrument, et c'est ce que nous voyons chez les corybantes et dans les fètes de la mère des dieux.
- « D'autres le deviennent en buvant de l'eau, comme le prêtre d'Apollon à Colophon, d'autres en s'asseyant à l'ouverture d'un antre comme la prêtresse de Delphes, d'autres en respirant les vapeurs d'une source comme à Branchis, quelques-uns par l'emploi de certains caractères suivis aussitôt d'insinuations spirituelles, d'autres en n'employant qu'eux mêmes, c'est-à-dire en se servant, soit des ténèbres, soit de quelques potions, soit de vers ou de toute autre composition propre à exciter leur imagination, et cela dans leur chambre ou en plein air, ou bien encore au soleil, etc.
- « En un mot, je vous demande (ô prophète!) quelle est la vraie cause de la prophétie².
- 4. Eusèbe (Prépar., l. XIV, ch. x). Saint Augustin (Cité, l. X. ch. II). Theodoret (de Diis malis). Marsilius Ficin, etc., citent des fragments de cette lettre, et le savant Gér. Vossius (de Sectis) dit à son tour: « Mon avis est qu'on ne peut trouver ailleurs un meilleur sommaire des croyances religieuses platoniques, chaldéennes, assyriennes et égyptiennes. »
 - 2. On remarquera que jamais la réalité de cette prophètie n'est mise un

- « EST-CE DIEU, UN ANGE, UN DÉMON, OU TEL AUTRE QUI SE REND PRÉSENT DANS CES ÉPIPHANIES ET DANS CES PRONOSTICA-TIONS, ATTIRÉ COMME PAR LA NÉCESSITÉ DE VOS INVOCATIONS SACERDOTALES?
- « Ou bien, est-ce notre ame qui, par sa propre force, prophétise et imagine ces apparitions, de sorte que tout cela ne serait en définitive autre chose qu'une indisposition accidentelle $\left(\pi \acute{x} \acute{\theta}_{7_i}\right)$ amenée par quelques excitations latentes ?
- « Ou bien encore serait-ce une certaine espèce d'hypostase⁴ minte résultant en partie de notre ame, et en partie de l'inspiration divine?

A ces trois questions synthétiques Porphyre fait succéder cet aperçu physiologique: « que l'action des sens est souvent suspendue, ce qui paraît militer en faveur de la passion ou maladie anémique; que les vapeurs et les fumigations ont une action si marquée que ce sont ordinairement les constitutions les plus tendres et les plus jeunes qui se montrent les plus aptes à la divination.

- « Cette affection qui produit l'extase, dit-il, pourrait donc bien être due à une extase mentale ou à une folie pathologique causée elle-même par une surexcitation de l'imagination, et comme celle qui résulte de veilles prolongées ou d'excitations parmaceutiques.
- « Tout cela tiendrait-il donc à la connexion symphatique de toutes choses et à la mutualité des présignifications?
- « Quant à notre démon propre, celui qu'on appelle le maître de notre maison personnelle, je soupçonne que ce pourrait bien être une certaine partie de l'ame (anima), comme l'esprit, par exemple (mens), de sorte que le bon démon serait tout simplement un intellect plus sage que les autres »

On conviendra qu'il est impossible de poser la question psy-

seul instant en question. C'était un fait concédé par tous les systèmes, et, dans ce temps-là, cet assentiment général précédait toujours la discussion.

1. Ou état substantiel.

cho-pathologique d'une manière plus lucide et en termes plus actuels. On peut dire que l'on retrouverait ici, en outre de toutes nos doctrines magnétiques, celles de MM. Maury et Littré, si ce n'était la différence des prémisses surintelligentes, acceptées a posteriori par les anciens, rejetées a priori par les modernes.

Mais voici venir encore une différence énorme : c'est que les premiers ne se contentent pas comme les seconds d'envisager un seul côté de la question et de restreindre toute la théurgie au seul état psychologique. Porphyre ne tombe pas dans cette étroitesse de vues que nous reprochions à ceux de nos adversaires qui supprimaient dans la question des tables et les soulèvements sans contact, et la culbute des meubles et tout le renversement des lois physiques, uniquement pour s'attacher à la seule face de la question, la psychologie, qui pouvait leur permettre une ombre de théorie.

Porphyre, qui voit tout et qui surtout veut une réponse à tout, remarque avec raison que les théurges font encore autre chose. « Après avoir invoqué les dieux, dit-il, ils se servent de certaines herbes ou pierres qui, dans leurs mains, acquièrent la propriété de nouer les liens sacrés 1 et de les rompre, d'ouvrir les portes fermées et de fabriquer des idoles au moyen desquelles ils obtiennent ces effets. »

Il devient évident que la théorie psychologique ne suffit plus à Porphyre. Alors il se retourne vers une autre-et, ce que les modernes ne font pas, - il prète une oreille très-attentive à la théorie qu'il voudrait le plus éviter. « Quelques-uns, dit-il, sont persuadés qu'il existe un certain genre d'esprits (spirituum) qui entendent tout ce qui se dit, esprits trompeurs, prenant toutes les formes, singeant de toutes les manières les dieux, les démons et les ames des défunts, ne servant jamais à rien de bon, se jouant de tout, et barrant toutes nos tendances à la

^{1.} Rappelons-nous ce que nous avons déjà dit (dans la note sur les premiers siècles de Rome) sur ceux qui attachaient les statues.

vertu; trompeurs éternels, nous tendant des embûches de toutes sortes (multifarias), et les basant en général sur nos propres convoitises.

« Je désire donc savoir ce que pensent les Egyptiens sur toutes ces choses. Croient-ils qu'elles puissent tenir à l'âme ou à quelque chose au-dessus de l'âme? Cela dépend-il d'un seul être, ou de deux ou de plusieurs? Y a-t-il là quelque action en outre de celle du démiurge? Cette cause est-elle où n'est-elle pas corporelle? Ne resterait-il plus enfin d'autre voie pour parvenir au bonheur que la théurgie prophétique? »

A cette consultation en règle, Jamblique va répondre à présent par la doctrine des Chaldéens, des Assyriens, des Égyptiens et d'Hermès.

«La meilleure manière de dissiper vos doutes, ô Porphyre, c'est de rechercher quelle peut être l'origine de la divination et de bien vous prouver qu'elle ne peut dépendre ni des corps ni des affections corporelles, ni de la nature, ni de nos facultés naturelles, ni de l'invention des hommes, ni de leurs habitudes, et qu'elle est entièrement divine 1 lest vrai qu'elle se sert comme d'organes d'un grand nombre de toutes ces choses, mais ce sont là des causes secondaires, et celui qui les prend pour des causes premières, se trompe lourdement.

« Et pour parler d'abord de la divination qui a lieu dans les songes, il faut distinguer les songes naturels de ceux qui nous sont envoyés d'en haut; les premiers, provenant de notre àme, de nos pensées, de notre raison, de notre imagination et de nos préoccupations, sont souvent faux, se réalisent rarement, nous trompent la plupart du temps... Il n'en est pas ainsi des autres. Dans ces derniers, c'est entre la veille et le sommeil qu'un certain esprit incorporel se répand autour de notre couche, et, bien qu'il se dérobe entièrement à nos sens, se laisse percevoir d'une manière toute spéciale. Alors nous entendons des voix, ou nous sommes enveloppés d'une lumière douce et tranquille qui réconforte notre intellect... et ne nous permet plus de douter qu'elle ne soit un écoulement de l'epiphanie d'une... Gardezvous donc d'appeler de tels songes un sommeil (dormitionen), puisque c'est une véritable veille, et que nous y voyons les dieux d'une manière

^{1.} De Mysteriis, sect. III, depuis le chapitre 1 jusqu'au xxx1°.

^{2.} Manifestation divine.

infiniment plus claire et plus parfaite que par la connaissance que nous en avons. Ceux qui, n'observant pas ces différences, confondent ces deux sortes de sommeil, ne peuvent jamais obtenir de tels rêves, et vous-même, ò Porphyre, vous n'épronvez tous ces troubles que parce que vous ne connaissez pas ces distinctions.

- « Vous avez d'autre part un indice parfairement certain de l'inspiration de ces devins, lorsque vous les voyez, par exemple, complétement incombustibles; car alors c'est le Dieu qui est au dedans d'eux, qui empéche le feu de les atteindre, et eux de le sentir; même lorsqu'ils se trouvent brûlés, crucifiés, battus de verges, les bras fendus avec des couteaux, ils n'y font même pas attention. On les voit merveilleusement guidés dans les chemins les plus difficiles traverser les fleuves aussi facilement que le fait le prêtre dans les castabalies. Ces hommes alors ne comprennent plus leurs actes, et ne vivent plus de la vie animale, mais bien d'une autre beaucoup plus divine qui les inspire et les possède.
- « Il y a bien des obsessions différentes et par conséquent des preuves bien diverses. Les uns sont agités de tout le corps, d'autres de quelques membres, d'autres sont ensevelis dans un profond sommeil. Quelquefois on entend autour d'eux une harmonie ravissante, d'autrefoit se livrent à la danse. Leur corps parait croître indéfiniment, être ravi dans les airs; quelquefois c'est le contraire.
- « Quelquefois celui qui va recevant l'influence d'un Dieu voit auparavant une espèce de feu que tous les assistants voient ensemble⁴, alors les habiles peuvent dire tout de suite à quel ordre appartient ce dieu et prédire ce qu'il va faire,
- α D'un autre côté, les spécialités exclusives de tous ces enthousiasmes ne se peuvent expliquer par des causes naturelles. Pourquoi les corybantes ne reçoivent-ils pas d'autre force et d'autre inspiration que celles qui leur sont nécessaires pour la garde des choses? Pourquoi les sabaziens reçoivent-ils seulement l'inspiration propre aux bacchanales? Quant à celle de la mère des dieux, pourquoi ne peut-elle gagner que les femmes ou les efféminés, et jamais les maris?... Dans les fêtes des nymphes et de Pan, pourquoi l'enthousiasme ne les porte-t-il jamais qu'à parcourir les montagnes, et pourquoi ceux qui le subissent sont-ils guéris de leur folie aussitét après le sacrifice?
- « Quant aux oracles, le prophète de Colophon, après avoir accompli tous les rites pendant plusieurs nuits, au moment où il va prophétiser, devient invisible à tout le monde²; quant à l'eau qu'il a
 - 4. Que devient ici le miracle purement psychologique?
 - 2. Se rappeler ce que nous avons dit à propos de Romulus.

bue, ce qui lui a donné la force divinatrice, c'est le dieu qui est venu du dehors (extrinsecus), et qui, pour obéir aux prières, la remplit de sa vertu, ce qui n'empèche pas l'eau de jouer ici un certain rôle, en purgeant notre esprit lumineux et le rendant plus apte à recevoir l'inspiration. En outre, ce prophète se prépare à l'avance et le jour et la nuit, soit par l'abstinence, soit par l'oubli de toutes les choses de ce monde, afin de s'offrir au dieu comme une table rase dont celui-ci se sert ainsi que d'un instrument. La Sibylle de Delphes apparaît souvent tout entourée du même feu qui s'échappe de la bouche de l'antre... Souvent même, et au prorata des rites préparatoires, des bains, des jeûnes, etc., on voit le prophète commencer avant l'heure, et, en dehors du sanctuaire, apparaître entouré de ce feu mystérieux et comme contraint à une prophétie anticipée; donc cette faculté prophétique est parfaitement indipendante et du lieu et de l'eau.

« Non la divination ne peut dépendre d'une affection de l'esprit. Les funications dont on parle ne s'adressent jamais qu'au dieu lui-même. Les invocations, de leur côté, ne peuvent agir sur notre âme. Quant aux enfants, plus susceptibles, dit-on, de produire le phénomène, cela tient tout simplement à leur aptitude bien reconnue à subir plus facilement les influences extérieures.

« Quant à donner pour cause à la prophétie la démence, la mélancolie, l'irresse et même une sorte de frénésie... il faut prendre bien garde de ne pas confondre ces deux sortes d'extase : une qui nous remplit de folie et d'imprudence, qui nous plonge dans la matière et ne se traduit que par des mouvements bizarres, violents, irréguliers, inintelligents, fugaces, en un mot contraire à l'ordre naturel; l'autre, au-dessus de cet ordre naturel, constante, réglée, nous communiquant des lumières supérieures à toute notre sagesse, et nous tournant yers le bien.

« Quand a-t-on vu, je le demande, le ravissement divin concorder avec la mélancolie, l'ivresse et le bouillonnement de toutes les perturbations animales? Et quelle propriète peut-on attendre de la pathologie? C'est la fausse extase seule qui provient de la faiblesse et de la corruption; la bonne ne vient, au contraire, que de toutes nos perfecions. Toutes les fois donc que vous parlez d'extases divines, commencez par écarter tout ce qui est perversion humaine, imaginations morbifiques et fluides¹, et ne confondez pas les perceptions divines

4. Υπόχυσις. Nous ne trouvons dans le dictionnaire de Planche que le mot fluxion et le même mot dans celui de Noël pour rendre suffusiones, par lequel Gail a traduit le mot grec. En rapprochant de ce mot le fluide de nos spirites et le lymphatisme dont les anciens gratifiaient tous leurs pos-

avec les obscures images enfantées par la goètie¹, car ces sortes d'images ne renferment ni l'essence ni l'action des choses qu'elles représentent.

« Quant à cette espèce de pressensation animale que nous constatons chez les brutes à l'approche des pluies et des tremblements de terre, il en est comme de ces conjectures de l'esprit humain basées sur sa sagacité à deviner la marche des choses. Nous ne les nions pas, mais nous disons que, malgré certaines apparences de ressemblance, on verra qu'elles n'ont absolument rien de commun avec la prophétie.

« Vient enfin cette dernière erreur qui attribue toutes les prophéties aux démons. Mais l'invasion de ces mauvais démons que nous appelons antithèes, n'a jamais lieu que dans les opérations théurgiques qui se font contre les rites et contre les lois des sacrifices. C'est encore ce qui arrive lorsque les invocateurs, loin d'être purifiés comme ils le devraient être, arrivent ici le cœur rempli de passions impures, de malice, ou l'esprit gâté par des études impies. Alors ces passions mêmes, en raison de l'analogie, attirent les mauvais esprits qui s'emparent d'eux à leur tour, les poussent à toute sorte d'iniquité, de sorte qu'ils s'entr'aident mutuellement; alors ils ne font plus qu'un, comme un cercle qui se trouve exactement fermé*.»

On voit que rien n'échappait à Jamblique et qu'il possédait parfaitement sa matière — extase matérielle et purement cérébrale — catalepsie moderne, avec ses phénomènes hystériques, ses hallucinations maladives et désordonnées — extase démoniaque offrant encore les mèmes phénomènes, mais cette fois surintelligents et protéiformes, comme rupture de liens, ouverture de portes fermées, traversée merveilleuse des torrents, etc., etc., — enfin, extase angélique et divine, manifestée par le calme, le ravissement, l'apaisement des passions, la vue claire de l'avenir, etc.

Voilà comme on analyse, voilà la vraie finesse de critique, opposée à cette critique grossière qui croit avoir tout connu, par cela seul qu'elle a tout réuni sous une même étiquette...

Cette analyse de Jamblique est au reste celle de toutes les

sédés (lymphatici), nous avons cru faire une version remplie d'actualité.

- 1. Magie noire.
- 2. Jambl., loc. cit.

théologies du monde, et il est probable que lorsqu'il écrivait l'élément chrétien venait déjà fortement au secours de la doctrine du philosophe alexandrin. Toutes les folies subséquentes étaient fournies par l'élément païen, avec tout le personnel de ses dieux.

Mais ce dont on ne peut assez s'étonner, lorsque l'on étudie à fond cette école, c'est le crédit dont nous l'avons vue jouir de nos jours, simultanément avec la répudiation la plus absolue de son principe constitutif, c'est-à-dire le culte le plus effréné des esprits.

2. - Faux Alexandrins modernes.

Nous sommes si logiciens et si critiques, que, dans les histoires élogieuses de cette philosophie, nous ne nous prononçons jamais sur la folie qui leur faisait admettre tant de choses, vraies folies à nos yeux; nous ne les en estimons pas moins et ne paraissons pas y attacher une très-grande importance.

Et cependant!... Ce qui faisait toute la force de cette secte, c'était ce que nous appelons une chimère!

M. Vacherot, dans son Histoire critique de l'École d'Alexandrie 4 , consacre à peine quelques pages à cette face de la question.

Aussi, pour lui, que de mystères indéchiffrables, pour nous si faciles à comprendre, que l'intelligence d'un enfant y suffirait!

« Chose étrange, se dit-il, « les doctrines (alexandrine et chrétienne) profondément semblables par l'esprit, les principes et les conclusions pratiques, sont en lutte, tandis que les doctrines essentiellement contraires sous ce triple rapport, se donnent la main! Le christianisme et la philosophie alexandrine sont deux doctrines issues du même principe (oui, car l'une copie l'autre) et pénétrées d'un même esprit (non, car l'un de ces deux esprits abhorre l'autre): même métaphysique, l'idéalisme;

4. Ouvrage rationaliste couronné par l'Institut.

même psychologie, le spiritualisme; même morale, un mysticisme modéré... Cette confraternité a été reconnue par les pères de l'Église eux-mêmes... Comment donc se fait-il qu'en dépit de cette identité l'école d'Alexandrie attaque avec persévérance, avec acharnement, le christianisme? Comment se fait-il, d'un autre côté, qu'elle accueille, protége, adopte l'ancienne religion avec laquelle elle n'a rien de commun ¹? »

En effet, voilà un problème complétement insoluble avec le préjugé de l'école actuelle. Ce problème, nous allons le retrouver, car il est toujours le même d'un bout à l'autre de l'histoire, c'est-à-dire que nous allons voir toutes les nations païennes faisant taire partout toutes les antipathies qui les divisent, pour se liguer contre le seul culte qui professe avec éclat et d'une manière efficace leurs propres théologies.

Mais cela seul devrait ouvrir les yeux et faire comprendre aux plus aveugles que dans toutes les religions il y a une question qui domine toutes les autres, à savoir la question d'application personnelle. « Dans tous ces sacrifices, dit saint Augustin, rien ne diffère que par celui auquel on les adresse :

« Je ne veux pas que vous vous asseyez à la table des démons, dit saint Paul. »

Mais comment veut-on que celui qui regarde ces démons comme une chimère puisse écrire une seule ligne de bon sens et sur l'école d'Alexandrie et sur le paganisme et sur le christianisme, qui ne vivent en définitive, et avant tout, que de leurs adorations particulières ou que de leur lutte contre leurs *êtres théologiques* réciproques? « Car il ne s'agit ici ni de la chair, ni du sang, dit encore le grand apôtre; ce n'est pas là ce que vous avez à combattre, mais bien les puissances malignes de l'atmosphère, les génies recteurs de ces ténèbres ². »

^{4.} Vacherot, Hist. crit. de l'École d'Alexandrie, t. II, p. 19 à 23.

^{2.} Ephes. III.

Or, celui qui nie les puissances de ténèbres reste forcément avec elles, et malheureusement y plonge celui qui l'écoute lorsqu'il en veut écrire l'histoire.

M. Vacherot nous le démontre en ce moment, et s'il faut dire ici toute notre pensée, nous trouvons que les adversaires catholiques qui se sont levés contre lui n'ont pas saisi beaucoup mieux que lui-même ce point essentiel de la question.

En général, notre apologétique moderne s'obstine beaucoup trop à répondre par des arguments métaphysiques à tout ce qu'il y a de plus positif au monde, c'est-à-dire l'erreur fondée sur des phénomènes, des faits et des pratiques. C'est là une déplorable et stérile méthode ¹.

Toutefois on essaye de quelques solutions; mais donner pour solution d'un tel problème, comme le fait M. Vacherot, la tendresse filiale de l'école alexandrine pour la vieille mère païenne, à laquelle elle devait, non pas son principe et ses doctrines qu'elle partage avec le christianisme, mais bien sa méthode et son langage 2,... c'est reculer le problème sans le résoudre le moins du monde, surtout lorsqu'on ajoute que « la philosophie alexandrine comprenait parfaitement que cette vieille religion avait fait son temps et ne pouvait plus suffire aux besoins religieux de l'époque!... »

La vraie solution, monsieur Vacherot, nous la trouvons dans vos paroles, et c'est nous qui vous prions d'y attacher une plus grande importance. « Le polythéisme, avez-vous dit, ne rendait ses oracles que dans le silence des initiations et au plus profond des sanctuaires...

- « C'est qu'il y avait là un secret redoutable qui restait enseveli dans le sanctuaire ou dans la société de quelques initiés ³. »
- 4. Nous regrettons de signaler parmi ces réponses insuffisantes celle du T. R. P. Gratry dont nous aimons tant la personne et les talents; à peine si dans cette dernière réponse, le pieux et savant écrivain paraît s'être douté du démonisme pratique qui fait ici tout le fond de la question.
 - 2. Hist. crit. de l'École d'Alexandrie, t. 11, p. 92 et 98,
 - 3. Ibid., p. 85.

Nous dire maintenant que ce secret « c'était une sagesse mystérieuse que les initiés se gardaient bien de répandre au dehors, » c'est encore se servir d'un mot tout à fait faux, car ils essayaient au contraire de répandre leur sagesse sur le monde, avec un labeur, des efforts et souvent, il faut le dire, avec une générosité qui n'avait jamais été connue jusque-là.

Comment! après tant d'enseignements et de guerres philosophiques, interminables et ardentes, le seul secret sur l'inviolabilité duquel toutes ces sectes rivales se seraient si parfaitement entendues aurait été... un pur secret philosophique...
Allons donc!...

Non; le jour ou vous commencerez, monsieur Vacherot, à approcher de la vérité sur ce secret, vous le trouverez encore dans vos propres paroles, car il y est renfermé. « Le christianisme croit à l'existence d'un principe du mal, dont il voit partout dans le monde l'action funeste, au lieu que, pour l'école d'Alexandrie, ce mal n'est qu'un moindre être, un moindre bien 1. »

Si vous voulez compléter et rectifier votre pensée, ajoutez que ce moindre être, l'école alexandrine continue de l'adorer avec Apollonius sous le nom de Jupiter, avec Plotin sous le nom d'Uranus et de Saturne, avec Julien sous celui de Soleil et d'Apollon, et vous aurez toute la vérité sur ce secret mystérieux qui restera toujours le même jusqu'à la fin des temps, qu'il se cache dans les mystères d'Éleusis ou dans le sanctuaire d'Alexandrie, dans l'adoration secrète du baphomet des templiers ou dans les soubassements de nos temples maçoniques; alors vous commencerez à comprendre toute votre histoire et même pourquoi nos francs-maçons, tout en inscrivant en tête de leurs statuts que « la politique et la religion leur demeurent absolument étrangères, » brisent immédiatement leur grand maître dès qu'il se permet de voter au Sénat... pour le pape.

Toutes les erreurs ne peuvent jamais conspirer que contre une vérité! Comment ne comprend-on pas tout cela?

^{1.} Hist, crit. de l'École d'Alexandrie, t. 11, p. 91.

Alexandrins modernes, tenez-vous jusque-là pour bien et dûment avertis qu'avec vos préjugés il n'est certes pas un seul de tous vos anciens maîtres qui ne vous reniât pour disciples et ne vous refusât l'entrée de son sanctuaire. Que pourrait-il y avoir de commun, par exemple, entre Proclus et son panégyriste moderne? Celui-ci croit-il donc aux dieux erratiques du premier, et s'est-il jamais exercé à conjurer les orages et à faire tomber la pluie sur la terre altérée? Comme Plotin, évoque-t-il donc des dieux trop tardifs à les rejoindre 1? Comme Julien et tous les autres, se serait-il fait, par hasard, initier aux mystères d'Éleusis? S'occupe-t-il de divination par l'anneau et de nécromancie dans les coupes? Comme Proclus, son idole, adore-t-il tous les dieux de la terre, à l'exception de celui des chrétiens? Comme tous les éclectiques, entretient-il, au moyen de l'extase, but et consommation des vertus théurgiques, un commerce divin avec Esculape et le dieu du Soleil? Sait-il bien ce que c'est que l'épopsie? Fait-il donc, comme Proclus, des révérences à la lune et correspond-il avec elle ?? En un mot, voudrait-il donc, pour en finir avec le christianisme expirant, rajeunir un paganisne incompris? Oh! alors, mais seulement alors, nous nous rétractons complétement. Jusque-là, messieurs les éclectiques, bien heureusement pour yous, vous resterez de faux Alexandrins, puisque, bien loin de vous élever jamais jusqu'à la véritable extase, seul but de toute leur vie, vos ailes ont toujours été trop pesantes pour arriver jusqu'à l'extase magnétique et vos esprits trop positifs pour comprendre le premier mot de ce spiritisme moderne, dans lequel, soyez-en bien certains, vos vieux maîtres eussent repris tout leur bien. Donc c'est donner la plus grande des entorses à l'histoire, que de vous présenter pour les disciples

^{4.} On conseillait un jour à Plotin d'assister aux sacrifices théurgiques. « Ce n'est pas à Plotin d'aller trouver les dieux, mais bien aux dieux de venir trouver Plotin. » « Vit-on jamais, dit Bayle, une théurgie plus cavalière? »

^{2.} Tous ces massages sont textuels, et nous les retrouverons plus tard , au ch. $N\acute{e}oplatonisme$, ΠP Mémoire.

de ceux qui distinguaient si bien les facultés et les extases psychologiques des extases surintelligentes envoyées par les dieux.

SIII

L'ange gardien confondu avec l'Ame. — Deux mots encore sur Socrate et M. le docteur Lélut. — L'intuilion n'est pas plus le bon ange que le bon ange n'est une Certaire partie de L'Awe. — Pressentiments, prémonitions. — Anecdotes. — La droite ou la gauche, ou vraie doctrine biblique.

1. - Continuation de la méprise de Porphyre.

Nous venons d'entendre Porphyre nous poser la question du démon de Socrate; beaucoup d'anciens philosophes se l'étaient posée avant lui, et nous la trouvons tout spécialement discutée dans Plutarque et dans Platon.

Ici donc encore le xix siècle, qui croit toujours arriver le premier, n'arrive qu'après tout le monde.

Comme lui, l'antique philosophie s'était déjà demandé bien des fois s'il n'y avait pas une intuition purement psychologique au fond de ce singulier phénomène, et si les âmes qui le subissaient n'étaient pas tout simplement des âmes plus attentives que les autres à la voix de leur raison. La force de leur esprit et le silence de leurs passions, disait-on, pouvaient leur faire percevoir des incidents futurs qui, par leur finesse, échappaient au vulgaire. La psychologie d'Aristote favorisait cette théorie, que paraissaient légitimer en outre certaines distinctions bibliques entre les diverses puissances de l'âme 4, et même quelques identifications apparentes entre

1. La plus connue de toutes ces distinctions était celle qui semblait séparer l'esprit de l'âme, c'est-à-dire le πούμα, mens, du ψυχά, anima. La première de ces deux puissances animiques passait pour être le point de jonction de l'homme avec son ange; plus tard, la scolastique, distinguant encore, appelait la première l'intellect passif, et l'autre l'intellect agent.

C'est par la même raison, et probablement par suite de la même doctrine,

le lare et l'ame, recueillies dans les inscriptions tumulaires. Mais Socrate, assurément le meilleur des juges en pareille matière, puisqu'il était tout à la fois observateur et patient, Socrate, après avoir longtemps douté lui-mème, avait fini par ne mème plus permettre à ses disciples la plus légère hésitation. « Ce n'est pas moi, te dis-je, mais bien réellement un Dieu, Θεὸς, un tuteur... J'ai cela de commun avec les sages-femmes que par moi-même je n'enfante rien, je ne produis rien, mais bien l'esprit qui est avec moi; et la preuve que c'est bien un Dieu, c'est qu'il ne m'a jamais annoncé à l'avance une chose fausse \(\frac{1}{2} \).

Il semblerait qu'après une telle étude, faite sur sa propre personne par le maître de Platon et le représentant le plus consciencieux de la sagesse antique, la cause devrait être entendue; elle l'était définitivement aux yeux de son illustre disciple. Mais on voudrait nous faire croire aujourd'hui qu'il était réservé à Socrate d'être mieux compris en 4862 par la Faculté de médecine de Paris que par l'Académie d'Athènes, et mieux jugé par M. le D' Lélut que par lui-même ou par un disciple comme Platon. Si toutes les chances de vérité devaient augmenter, comme pour l'action des corps célestes, en raison du carré des distances, nous n'aurions rien à dire; mais jusque-là, nous trouverons toujours très-dur de remplacer de si loin, chez un homme comme Socrate, la supériorité de la raison par la supériorité de la folie, et c'est ce que fait M. le D' Lélut 2.

que les Perses ont toujours paru confondre sous le même nom leur ferouer, ou partie typique et spirituelle de l'âme, avec l'intelligence angélique, chargée de sa défense et de sa garde.

^{4.} Platon (Theag., 451-250). Nous avons vu, dans notre introduction, que Socrate ajoutait: « Ce Dieu, je te promets de te le faire connaître, non pas par sa substance, mais par son action, car la puissance produite par l'essence peut seule donner lieu à cette action. »

^{2. «} Cettr folie de Socrate, qui ne passa jamais à l'état de délire général, fut l'expression au moins hallucinée de la raison, de la philosophie, de la vertu. » (Démon de Socrate, par le D Lélut, page 479.) Toute la question roulant, connme le dit Socrate, sur l'accomplissement constant et ponctuel de

Ayant déjà soutenu sur ce sujet et contre lui une longue thèse, qui probablement n'aura pas obtenu l'honneur d'un de ses regards, nous ne la reproduirons pas ici.

Toute cette question cependant se rattachait étroitement à celle de nos *anges gardiens* dont, on le sait, les esprits familiers étaient la doublure équivoque et païenne.

C'est elle, qui après avoir été posée tout à l'heure par Porphyre à Anébon, est reprise à seize cents ans de distance par M. Cousin lorsqu'il dit à son siècle, en parlant de la sœur Magdeleine de saint Joseph. « elle avait un de ces grands cœurs qui font les héros en tout genre, et qui sont la première source des miracles: elle en fit donc comme sainte Thérèse. Comme elle, elle eut ses extases, ses visions. C'est le cœur qui échauffait en elle l'imagination, et c'est là, en effet, le foyer sacré de toutes les grandes choses. Quelle philosophie que celle qui viendrait proposer ici ses misérables objections! Prenez-y garde, elles tourneraient contre Socrate et son démon, aussi bien que contre le bon ange de la mère Magdeleine. Ce bon ange-là était au moins la vision intérieure, la voix sainte et vraiment merveilleuse d'une grande âme transfigurée 4. »

Voilà tout ce qu'il est possible à M. Cousin d'accorder à la notion du bon ange. Le *spiritisme* de l'Institut atteint ici le summum de sa tolérance.

Laissons d'abord Jamblique répondre encore une fois à Porphyre; c'était un peu plus difficile que de répondre à un philosophe français.

Jamblique commence donc par faire bonne justice du démon *génethliaque* ² des astrologues : « Le vrai démon, dit-il, n'est pas celui qui se trouve indiqué dans le Zodiaque à

toutes les choses annoncées, comprend-on que cet accomplissement, certifié par le grand homme, n'ait même pas eu les honneurs d'une mention honorable par ses historiographes modernes?

^{4.} Mme de Longueville, J, 92.

^{2.} Le démon de la naissance.

l'heure de notre naissance, mais bien celui qui accompagne l'âme nouvellement née et qui, par cela même, tire son nom du complément qu'il apporte à toutes ses puissances biologique, ἀποπληρωτής τῶν βιῶν τῆς ψυχῆς. Mais si le démon était une des parties de notre âme, il y aurait nécessairement autant de démons qu'elle aurait de parties ou plutôt de puissances. De là vient que quelques-uns lui en ont assigné jusqu'à trois. C'est encore une erreur, nous n'en avons qu'un seul, qui préside à la fois à tout notre être et qui nous est accordé par le Dieu tout-puissant. prince de ce monde¹ et par l'entremise duquel nous invoquons le souverain maître de toutes choses. »

- « Penser autrement, dit à son tour Proclus, et confondre cet ange avec l'âme humaine, c'est vouloir exalter celle-ci sans mesure. L'homme étant une âme se servant d'un corps, le démon ne peut être la même chose, ni surtout l'âme raisonnable, bien que nous appelions l'esprit de l'homme génie, en raison de la ressemblance merveilleuse qui paraît les rapprocher lorsque l'homme mène une vie divine et ne cesse d'écouter son génie.
- « Mais comme le génie humain change à chaque instant de manière d'être et de voir, nous serions obligé, s'il était notre bon ange, d'admettre ou des génies inconstants ou autant de génies différents qu'il y aurait eu de changements.
- « Le démon n'est donc pas l'intellect, mais une substance différente de l'intellect... C'est pourquoi Platon, tout en appelant l'intellect le *gouverneur* de l'âme, appelle le démon son inspecteur et curateur, car c'est là notre unique providence,
- 4. Jamblique, s'il avaitadmis la chute et le rôle que le prince de ce monde a rempli dans cette chute, aurait compris la vraie distinction du bon ange et du génie de naissance penes nos natus que le premier chasse par l'entremise du prêtre et par ces paroles si claires et si positives : « Sors de ce corps, de ce cœur, de ces organes, etc. », premier exorcisme sans lequel nous ne serions pas seulement prives d'un bon ange, mais sans lequel nous serions toujours possèdes par un mauvais.

- « En outre, l'àme rationnelle se laisse aller continuellement soit à la colère, soit à la concupiscence, et ne peut rien sur les choses accidentelles. Le démon, lui, n'a rien de commun avec toutes ces misères et a puissance sur tout le reste.
- « Socrate avait donc bien raison de promettre à Alcibiade de lui faire connaître son démon, non par sa substance, mais par sa puissance... Car la puissance est entre l'essence et l'action; partout cette puissance angélique est internédiaire, elle joint le père à l'intellect dans les choses intelligibles. En effet, sa puissance existe avec le père, l'intellect existe par le père... Les génies qui existent entre nous et Dieu sont partout les médiums de ce Dieu... »

On voit donc que si notre philosophie actuelle ne comprend plus l'ange gardien, ce n'est pas faute de le retrouver chez ses maîtres.

2. - Applications modernes.

Il n'était pas plus difficile de retrouver les traces et même la démonstration d'une certaine classe de faits scientifiques enregistrés avec beaucoup de soin depuis cinquante ans par la science psycho-pathologique, sous les noms de folies sensoriales, d'intuitions psychologiques, de surexcitations psychiques, phénomènes qu'elle classe résolûment, et toujours, dans le cadre ou tout au moins dans le voisinage de ses folies et de ses hallucinations.

Empruntons-en la preuve au bel ouvrage de M. le docteur Brierre de Boismont, dont nous nous sommes occupé dans notre premier volume. Nous avions dit alors combien la foi chrétienne de M. de Boismont et les tendances naturelles de son esprit devaient le prédisposer à l'abandon de quelques méprises. On ne s'indigne pas aussi chaleureusement qu'il le faisait contre les hardiesses rationalistes qui vont *trop* loin, sans être au moins fort disposé au sacrifice de celles qui ne vont

pas aussi loin (vous fussent-elles personnelles); pour notre part nous avons toujours été fort rassuré sur la venue plus ou moins prochaine de ces quelques corrections; nous avons même plus d'une raison de croire que depuis 1853 ces dernières tendances que nous signalons ici pourraient bien avoir considérablement augmenté.

Toujours est-il qu'en 1852 M. Brierre de Boismont rangeait déjà, avec un certain embarras, « les pressentiments ou les avertissements mystérieux du jour et de la nuit » sur le triste rayon dont nous parlions tout à l'heure.

« Les esprits froids et sérieux, dit-il, rejettent les pressentiments; les àmes sensibles y croient. Dans le plus grand nombre des cas, ils ne se réalisent pas; dans ceux où l'événement les justifie, ils ne sont qu'une réminiscence, une simple coincidence; nous tombons tous d'accord sur tout cela...»

La meilleure preuve qu'il manque au moins une voix à ce concert, et que dans cette première phrase c'est le rieil homme et le respect humain qui ont parlé, c'est la seconde phrase ainsi rédigée : « Il n'en est pas moins vrai qu'un événement imprévu, une préoccupation forte, une inquiétude vive, un changement subit dans les habitudes, font naître à l'instant dans l'esprit des pressentiments qu'il serait souvent fâcheux de repousser avec une incrédulité systématique. »

lci c'est le nouvel homme qui nous parle et qui a osé faire un grand pas dans la voie du courage; seulement il ne faudrait pas rapporter de tels pressentiments à « une préoccupation forte, au changements des habitudes, etc., » car ce serait à l'instant même embrouiller sa pensée par la confusion de la cause et de l'effet, et par conséquent justifier cette incrédulité que l'on représente comme fâcheuse.

Ce courage de M. Brierre augmente avec la marche, vires acquirit eundo. « Les pressentiments, dit-il, s'expliquent donc, dans un grand nombre de cas, par des causes naturelles; mais sans être taxé de penchant au merveil-

leux, ne peut-on pas dire qu'il y a des événements qui semblent sortir des lois communes?...»

Oui, certes, on peut, on doit le dire, et surtout lorsqu'on est médecin : liéniste et qu'il s'agit de réintégrer dans la science un élément d'une aussi immense portée.

3. - Exemples à l'appui.

Il faut donc remercier M. Brierre de nous avoir raconté le fait suivant : « Mile R..., douce, d'un excellent jugement, religieuse sans bigoterie, habitait, avant d'être mariée, la maison de son oncle, médecin célèbre et membre de l'Institut : elle était alors séparée de sa mère, atteinte, en province, d'une maladie assez grave. Une nuit, cette jeune personne rêva qu'elle l'apercevait devant elle, pâle, défigurée, prète à rendre le dernier soupir, et témoignant surtout un vif chagrin de ne pas être entourée de ses enfants, dont l'un, curé d'une des paroisses de Paris, avait émigré en Espagne, et dont l'autre était resté dans la capitale. Bientôt elle l'entend l'appeler par son nom de baptème; elle voit la méprise de toutes les personnes qui entouraient sa mère, et qui, s'imaginant qu'elle appelait sa petite-fille, vont la chercher dans la pièce voisine; elle voit la malade corriger par un signe leur erreur, et leur apprendre qu'il s'agissait de sa fille alors à Paris. Sa figure exprimait la douleur qu'elle éprouvait de son absence. Tout à coup ses traits se décomposent, se couvrent de la pâleur de la mort, et elle retombe sans vie sur son lit.

« Le lendemain M^{ne} R... parut fort triste devant D.... qui la pria de lui faire connaître la cause de son chagrin; elle lui raconta dans tous ses détails le songe qui l'avait si fortement tourmentée. D..., la trouvant dans cette disposition d'esprit, la pressa sur son cœur en lui avouant que la nouvelle n'était que trop vraie, et que sa mère venait de mourir. Il n'entra point dans d'autres explications.

« Mais, quelques mois après, M^{ile} R..., profitant de l'ab-

sence de son oncle pour mettre en ordre ses papiers, auxquels, comme beaucoup d'autres savants, il n'aimait pas que l'on touchât, trouva une lettre qui avait été jetée dans un coin. Quelle ne fut pas sa surprise en y lisant toutes les particularités de son rêve que D... avait passées sous silence, ne voulant pas produire une impression trop forte sur un esprit déjà si fortement impressionné.

Nous trouvons encore dans M. Brierre un fait d'avertissement en rêve, fort curieux à notre avis en ce que nous le retrouvons raconté à peu près dans les mêmes termes, quatorze cents ans auparavant.

« M. R..., de Bowland, propriétaire dans la vallée de Gala, en Écosse, était poursuivi en justice pour une somme considérable d'argent, provenant des arrérages accumulés d'une dime, due, disait-on, à une famille noble, M. R., était intimement convaincu que son père, d'après un usage particulier à la loi écossaise, avait racheté ces dîmes du titulaire, et qu'en conséquence la demande actuelle était sans fondement. Mais, après des recherches minutieuses dans les papiers de la succession, dans les actes publics, et après une enquête fort longue parmi les personnes qui avaient été en rapport d'affaires avec son père, il ne put trouver aucune preuve en sa faveur. — Le terme fatal étant près d'expirer, il se disposa à partir le lendemain pour Edimbourg, afin d'arranger son affaire aux conditions les moins onéreuses possible. Il alla se coucher dans cette disposition d'esprit. A peine était-il endormi qu'il eut le songe suivant : son père, mort depuis plusieurs années, lui apparut et lui demanda ce qui lui troublait ainsi l'esprit. En rève, on n'est point surpris des apparitions. M. R... lui fit connaître la cause de son inquiétude, ajoutant que le paye-

^{4.} Des hallucinations, p. 245.

ment d'une somme aussi considérable lui coûtait d'autant plus qu'il avait la conviction qu'elle n'était pas due, quoiqu'il ne put fournir aucune preuve à l'appui de son dire. — Vous avez raison, mon fils, répondit l'ombre, j'ai payé ces dimes pour lesquelles vous êtes maintenant poursuivi. Les papiers relatifs à cette transaction sont dans les mains de M. M..., avoué, qui est maintenant retiré des affaires et demeure à Inveresk, près Édimbourg; j'eus recours à lui dans cette circonstance, quoiqu'il n'ait jamais été chargé de mes affaires. Il est très-possible que M. M... ait oublié cette particularité, qui remonte maintenant à une date très-ancienne; mais vous pouvez la lui rappeler en disant que lorsque je vins pour régler son compte il s'éleva une difficulté sur le change d'une pièce d'or de Portugal, et que nous convinmes de boire la différence à la taverne.

- a M. R... s'éveilla le matin, l'esprit rempli de son rève; il jugea convenable de se détourner de son chemin pour aller à Inveresk, au lieu de se rendre directement à Édimbourg. Arrivé dans cet endroit, il trouva la personne dont son père lui avait parlé : c'était un homme très-avancé en âge. Sans lui dire un seul mot de son rève, il lui demanda s'il se rappelait s'être chargé autrefois d'une affaire pour le compte de feu son père. Le vieux monsieur n'en avait pas conservé le souvenir; mais la circonstance de la pièce d'or lui remit tout en mémoire; il fit la recherche des papiers et les trouva, de sorte que M. R... put porter à Édimbourg les documents nécessaires au gain du procès qu'il était sur le point de perdre.
- « Il est donc hors de doute, ajoute M. Brierre, que M. R... avait entendu raconter autrefois cette histoire à son père, mais que depuis longtemps elle s'était effacée de son esprit. Ce qu'il faut noter, c'est que la mémoire revint après la fatigue des recherches. »

Après l'attestation d'un médecin distingué du xix* siècle, écoutons maintenant celle du plus grand des théologiens écrivant au iv* siècle de l'Église.

« Je vous donne comme parfaitement certain, pro certo, que, lorsque nous étions à Milan, nous avons su qu'après la mort de... on vint présenter à son fils un engagement signé par son père, mais déjà acquitté par lui avant sa mort. Le fils commence à s'attrister, à se tourmenter, à s'étonner de ce que son père ne lui ait jamais parlé d'une pareille dette en faisant son testament. Mais une des nuits suivantes, voici son père qui lui apparaît et qui lui indique le lieu ou la quittance était serrée chez son détenteur. Le jeune homme s'y transporte, le montre, le désigne, et non-seulement repousse ainsi la calomnie, mais récupère la quittance que son père avait oublié de retirer en acquittant sa dette⁴. »

Maintenant que disent l'esprit moderne et le génie antique sur un fait qu'ils paraissent s'être emprunté mutuellement, et dont nous connaissons de bien nombreux analogues? Il faut bien le dire, expliquer ces deux rèves par une réminiscence, par des associations fortuites d'idées, comme le fait M. Brierre, nous paraît aussi étrange que de l'expliquer par une congestion cérébrale, comme le fait M. Maury, ce dont M. Brierre se moque à son tour en ces termes : « La généralisation de cette dernière explication serait contraire à l'expérience, car des milliers de personnes rèvent sans le moins du monde avoir d'hallucinations hypnagogiques?, de maux de tête et de symptômes congestifs. »

Dans ces deux faits, dirons-nous à notre tour, une première considération nous paraît dominer toutes les autres : il nous semble évident que les deux pères apprenaient ici aux deux fils, deux choses, non-seulement que ces fils ne savaient pas alors, mais encore qu'ils ne pouvaient jamais avoir sues : la première, en raison de ses nombreuses particularités qui n'auraient pu s'effacer toutes à la fois de la mémoire pour y revenir toutes ensemble; la seconde, parce qu'on n'eût jamais laissé sciemment une quittance entre les mains d'un créancier.

- 4. Saint Augustin, de Cura pro mortuis, XI.
- 2. Amenant le sommeil.

Maintenant, que ce soient les pères eux-mêmes ou de bons anges qui aient apparu. c'est une question subséquente à laquelle nous reviendrons plus tard; disons seulement que, sans résoudre entièrement ce grand problème, saint Augustin du moins tranche admirablement la question principale. (De Gen., XII, 26.)

« Dans un esprit presque entièrement dégagé des sens, dit-il, la vision spirituelle peut consister en images corporelles, soit qu'elle ait lieu pendant le sommeil ou bien pendant l'extase. Si ce que l'on voit n'a aucune signification, il faut le ranger parmi ces imaginations de l'esprit, si communes en dehors de l'extase et même à l'état de pure veille, et que l'on sait si bien discerner des corps véritables et véritablement présents. Mais si ce que l'on voit pendant le sommeil, la veille ou l'extase, signifie quelque chose (c'est-à-dire offre un sens clair et suivi), tout en nous montrant, comme s'ils étaient là, les corps et les portraits des absents, cela devient miraculeux; mais alors cela peut se faire par l'intervention d'un autre esprit (ou de l'esprit d'un autre) qui, par ces images, révèle ce qu'il sait à celui auquel il se mêle, soit que ce dernier le comprenne, soit qu'un autre le comprenne à sa place. Si cette signification bien démontrée ne peut s'expliquer par aucune espèce de corps, que peut-il nous rester en fait d'explication que l'intervention de cet esprit? A la vérité, quelques-uns veulent que l'âme humaine ait en elle-même une certaine force de divination. Mais, s'il en était ainsi, pourquoi ne pourrait-elle pas toujours ce qu'elle ne cesse de vouloir? et pourquoi ne recevrait-elle jamais aucun encouragement à cette puissance? D'ailleurs, personne, et aucun corps de la nature ne pouvant le moins du monde l'aider en tout cela, il ne reste plus qu'une seule ressource, c'est de la faire aider par un esprit 1. »

^{1. «} Sed cum spiritualis visio, penitus alienato a sensibus corporis animo, imaginibus corporalium detinetur, sive in somnis sive in extasi, si nihil significant quæ videntur, ipsius animæ sunt imaginationes. Sicut etiam vigi-

On voit qu'en ne cessant de poser la surintelligence comme critère entre les phénomènes naturels et l'intervention d'un esprit étranger, nous marchions couvert et garanti par la plus grande de toutes les autorités.

Quant au mode d'exécution, saint Augustin le rapproche de celui qui doit régler ces apparitions journalières dont le rêve et mème l'état de veille nous offrent tant d'exemples, soit que l'image d'un mort ou d'un vivant apparaisse à quelqu'un sans que ce mort ou ce vivant s'en doute, soit qu'il le sache mais n'y soit pas, soit enfin qu'il y soit en le sachant, etc. Ces trois variétés d'un phénomène au fond toujours le mème, le grand docteur les attribue, dans les trois cas, comme l'opinion la plus probable, à la coopération du bon ou du mauvais ange, suivant la vérité et les fruits de leurs révélations.

Au contraire, M. Brierre se sent de plus en plus gêné dans son système de réminiscences, car il convient (p. 237) que certains réves authentiques ont fait connaître un événement qui se passait au moment même ou peu de temps après. « Un ministre protestant s'étant rendu à Édimbourg, d'un endroit voisin, descendit dans une auberge. Il venait de s'endormir, lorsqu'il vit en songe sa maison brûler et un de ses enfants au milieu des flammes. Il s'éveille aussitôt, quitte à l'instant la

lantes et sani, et nulla alienatione moti, multorum corporum quæ non adsunt sensibus corporis, cogitatione imagines versant. Verum hoc interest, quod eas a præsentibus verisque corporibus constanti affectione discernunt. Si autem aliquid significant, sive dormientibus exhibeantur, sive vigilantibus, cum et oculis vident præsentia corpora et absentium imagines cernunt spiritu. tanquam oculis præsto sint, sive illa quæ extasis dicitur alienato prorsus animo a sensibus corporis, mirus modus est. Sed commistione alterius spiritus fieri potest ut ea quæ ipse scit, per hujusmodi imagines ei qui miscetur ostendat, sive intelligenti, sive ut ab alio intellectu pandantur. Si enim demonstrantur hæe nec utique a corpore demonstrari possunt, quid restat nisi ut ab aliquo spiritu demonstrentur? Nonnulli ejusdem volunt animan humanam habere vim quamdam divinationis in seipsa. Sed si illa est. cur non semper potest cum semper velit? An quia non semper adjuvatur ut possit? Cum ergo adjuvatur, numquid a nullo aut a corpore ad hoc adjuvari potest.? Proinde restat ut a spiritu adjuvetur...» (S. Aug., de Gen., xun, 27.)

ville pour retourner chez lui. Arrivé en vue de sa maison, il la trouve en feu, il s'élance à temps pour sauver un de ses enfants, qui avait été abandonné au milieu de l'alarme et de la confusion d'un pareil événement. »

S'il n'y avait qu'un seul hasard de cette espèce, on pourrait croire avec M. Brierre « que ce ministre se méfiait de son domestique, de son peu de précautions pour le feu, de son peu de sobriété à la foire, etc., etc.; mais en vérité il y a par trop d'analogues à son histoire pour y consentir; car, ainsi qu'il le remarque lui-mème, on trouverait difficilement un personnage célèbre qui, dans ses mémoires ou dans son intimité, n'ait fait allusion à quelque événement surnaturel de sa vie. » (P. 246.)

Pas n'est besoin d'être un personnage célèbre ni d'avoir écrit ses mémoires, et, quant à nous, en raison de l'immense quantité de communications du même genre qui nous ont été faites, nous concluons hardiment à la généralisation presque complète et quotidienne de ces mêmes phénomènes. Pour répondre tout de suite à la dernière histoire d'incendie par une autre qui, pour nous, exclut toute méfiance et toute crainte d'enirrement, voici un fait très-positif: mon père, endormi dans une auberge de Rouen, où il se trouvait alors comme membre du conseil général, entend au milieu de la nuit une voix qui lui crie : « Réveille-toi, c'est une cathédrale qui s'abîme! » Sauter à bas de son lit, ouvrir sa fenètre et voir la cathédrale en feu fut l'affaire d'un instant.

Dans sa jeunesse, jouant aux barres avec plusieurs officiers de son régiment, il vit encore un d'eux s'arrêter subitement au milieu de sa course et s'écrier, en posant sa main sur ses deux yeux : « Ah! mon Dieu! mon frère vient de se casser la cuisse en franchissant une barrière en Amérique. » Inutile d'ajouter que trois mois après la nouvelle se trouvait minutieusement vérifiée.

M. Bonnetty, rédacteur actuel des Annales de philosophie religieuse, nous a raconté qu'un soir, avant de s'endormir, il voit l'image d'un de ses amis, alors en Amérique, entr'ouvrir

les rideaux de son lit, et lui apprendre qu'il vient de mourir à l'instant. La triste nouvelle se confirme plus tard et désigne ce même instant comme ayant été le dernier. Mais cette image portait un gilet dont le dessin très-extraordinaire avait beau-coup frappé M. Bonnetty; il s'informe plus tard et prie qu'on lui envoie le dessin de ce gilet. On l'envoie, et c'était complétement celui de l'apparition.

Il est donc bien évident qu'il y avait ici un *peintre* qui reproduisait un détail qui n'existait pas sur l'être perdu au moment même de la mort (il était mort dans son lit); donc l'âme n'avait pas pu *voir* à ce moment ce détail reproduit dans la peinture. Le *peintre* seul pouvait le faire de souvenir.

Nous verrons dans un autre chapitre (Nécrolâtrie) quelle part d'action la personne représentée, qu'elle soit vivante ou qu'elle soit morte, peut réclamer dans l'organisation du phénomène. Le débat en ce moment roule entre l'âme et l'ange gardien.

Voici maintenant deux narrations très-curieuses, qui nous ont encore été faites à nous-même et dont nous ne pouvons pas plus douter que de celles qui précèdent. M. l'abbé ***, aumônier de l'un des grands colléges de Paris, nous racontait ces deux anecdotes, dont la première est le véritable pendant de celle de M¹º R... dont vient de nous parler M. Brierre: Une jeune personne, religieuse, parente de l'abbé, voit à soixante lieues de distance sa mère mourir subitement en l'appelant, et en témoignant son regret de ne pouvoir l'embrasser. Elle se lève, réveille toute sa famille à laquelle elle apprend en sanglotant que sa mère vient de mourir; personne ne veut la croire jusqu'à l'arrivée, le surlendemain, du fatal courrier. Les choses s'étaient exactement passées comme elle les avait annoncées.

Cette même dame (tant il est vrai que l'hérédité se retrouve partout) avait offert de son côté le même phénomène. Se trouvant en Lorraine, on l'avait vue, une nuit, s'éveiller en sursaut et, dans un accès de désespoir, déclarer que son fils, alors à Paris, vient d'être poignardé et jeté dans la rivière. On écrit à Paris, on cherche, et l'autorité trouve le cadavre à l'endroit désigné, et portant la funeste blessure.

Mais le fait suivant, sans être aussi positivement merveilleux, est peut-être encore plus frappant : « Moi-même, me disait le même narrateur, étant aumônier à l'hôpital de Douhérah en Algérie, je venais de passer une heure auprès d'un malade qui m'intéressait; je m'apercois que l'heure approche d'aller prendre ma place retenue dans le coupé de la diligence qui fait le service de cette petite ville à Alger, dont elle est séparée par une distance de quatre lieues. Je me rends donc en toute hâte au bureau; mais lorsque je me dispose à monter, je trouve le coupé occupé par trois voyageurs qui refusent de descendre; au même moment, on vient me redemander de la part de mon malade, qui, dit-on, tient absolument à me revoir. Je m'explique d'autant moins cette insistance que l'on ajoute qu'il est debout et dans le même état satisfaisant où je viens de le laisser. Je n'en tiens donc aucun compte, et, retournant au bureau, j'exige qu'on me livre ma place. On le fait et mon usurpateur descend. Mais au moment même où je me dispose à monter, voilà que je sens en moi comme une volonté trèsforte qui s'oppose à la mienne et m'intime l'ordre de rester. J'essaye encore, même obstacle; enfin, j'obéis sans trop savoir pourquoi; j'abandonne ma place et je me rends à l'hôpital, où. comme je le prévoyais bien, mon malade n'avait absolument rien à me dire. Je reviens donc deux heures après sur la place de la ville, fort ennuyé d'avoir manqué mon voyage, mais quel est mon étonnement en voyant ma diligence y revenir ellemême, quand on la croyait à Alger. On s'attroupe, on l'entoure, on interroge, et pour toute réponse les conducteurs ouvrent le coupé et en retirent les trois vovageurs décapités... Les Bédouins avaient assailli la voiture à deux lieues de Douhérah.... et c'était leur œuvre... »

Qui pourrait blàmer le bon abbé d'avoir vu dans le faux appel du malade, dans l'usurpation de sa place et dans sa répulsion à monter, autant de procédés protecteurs émanant de son bon ange?

Quant à ces sortes de photographies historiques et de secondes vues anticipées, bien autrement concluantes, selon nous, une des meilleures preuves qu'elles ne naissent pas au fond de l'âme, c'est qu'elles frappent parfois plusieurs personnes ensemble. Nous connaissons un homme portant un nom célèbre, et favorisé de ces communications, d'une manière pour ainsi dire continue, mais avec cette particularité tout à fait curieuse, qui les lui fait partager avec sa femme. Voit-il en rève un ami mort : sa femme le voit au même instant, dans les mêmes lieux, dans le même état moral, portant le même costume, etc., etc. Il y a donc là un moniteur extrinsèque et commun.

Vouloir donc expliquer tout cela par les grands mots de réves psychiques intuitifs, comme le fait M. le D' Macario, réduire ces hallucinations à celles de l'ouïe, comme le fait M. Baillarger, les faire dépendre de congestions cerébrales, comme le veut M. Maury, de la surexcitabilité nerveuse, comme l'établissent tous nos aliénistes, c'est véritablement atteler un carrosse devant son équipage, et prendre les effets pour les causes. Il vaut mieux finir comme finit encore M. Brierre de Boismont: « Sans être taxé de penchant au merveilleux, ne peut-on pas dire qu'il y a des événements qui sortent des lois communes et que plusieurs faits authentiques semblent prouver l'instantanéité de l'événement et de sa perfection? » (P. 261.)

Seulement il faudra bien prendre garde d'ajouter comme lui: « Il est cependant *probable* qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence on une réminiscence. »

Réminiscence... de ce qui n'a jamais été!...

Nous garantissons que M. Brierre pense plus juste aujourd'hui que sa plume n'écrivait hier.

Non, l'âme humaine ne sait pas à point nommé ce qu'elle n'a jamais su dans un autre moment.

Proclus et Jamblique parlent à ce sujet comme Socrate, Pla-

ton, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin;... et ce qu'il y a de plus consolant, c'est que païens et docteurs s'expriment exactement comme la Bible qui nous montre précisément dans les anges cette mission constante dont nous les dépouillons au profit de notre propre esprit; prérogative usurpée dont cet esprit lui-même, dès qu'il écoute le bon sens, se voit obligé de décliner immédiatement l'honneur!

On nous demandera peut-être comment, avec une théorie si consolante sur les avertissements spirituels, nous nous sommes montré si sévère sur les phénomènes magnétiques et spirites qui, dans le fait et pour la plupart, se rapprochent extrêmement de ceux-ci. Nous sommes bien loin, en effet, de nier la similitude d'espèce, mais nous nions très-positivement celle de classe; il y a l'infini, selon nous, entre les révélations spontanées et celles qu'on sollicite malgré l'éternelle prohibition des lois divines, entre celles qui se produisent comme d'elles-mêmes et celles qui marchent sous le drapeau de Mesmer, de Cagliostro ou bien en compagnie de tous les Esprits frappeurs des deux mondes: et la preuve, c'est que toutes les fois que le bon ange intervient dans tous ces procédés défendus et menteurs, c'est pour en faire sentir le danger, en prescrire l'abandon complet, et donner à ces joueurs imprudents de telles leçons qu'ils sont corrigés pour toujours. Les exemples ne manqueraient pas à notre plume si nous la laissions courir. Oui, nous croyons à un véritable magnétisme, mais non pas à l'orthodoxie de celui qui s'appelle mesmérisme. Nous croyons aux révélations spirituelles, mais non pas à celles qui s'extorquent par les passes et par le bois. Nous croyons aux communications d'outre-tombe, mais nous tenons toujours pour suspectes celles que l'on se procure en se jouant ou par profanation.

Et ces distinctions, pourtant si élémentaires, sont peut-être celles que nous aurons toujours le plus de peine à faire accepter et comprendre par nos esprits légers.

4. - L'Ange gardien selon la Bible.

Ce que nous avons de mieux à faire est de consulter la Bible et de nous attacher avant tout à ce principe que saint Pierre semble avoir formulé tout exprès pour nos illuminés modernes : « Jamais la volonté humaine n'a donné naissance à la moindre prophétie, nunquam allata est prophetia humana voluntate 1. »

Ce principe si net et si positif rapporte donc tout à Dieu ou à ses anges. Et quoi de plus consolant? Ici le bon ange est toujours représenté, d'une part comme un bouclier contre tous les dangers qui nous entourent ², et de l'autre comme le gage des consolations les plus douces pendant notre triste pèlerinage.

- a Non dormitet qui custodit te, celui qui te garde ne dormira pas; audi eum, qui a dextris est, écoute celui qui se tient à ta droite; observa eum et audi vocem ejus, observe-le et écoute bien sa voix; nec contemnendum putes, ne va pas le mépriser ³; non declines ad sinistram, n'écoute pas surtout celui qui se tient à ta gauche ⁴.»
- « Deux anges sont là, dit le cardinal de Cusa, dont le génie savait si bien embrasser tant de sujets, deux anges sont là,
 - 1. Première Épitre de saint Pierre.
 - 2. Psaume XXXIII.
 - 3. Exode, ch. xxIII.
- 4. Nomb., xx. 47. A-t-on jamais réfléchi à cette assignation constante de la droite et de la gauche, au bien et au mal, à la conservation et au désordre? Rien n'est plus arbitraire, dit-on, et plus facile à déranger! Soit; mais c'est précisément en raison de cet arbitraire et de cette facilité, qu'on demande et comment et pourquoi la droite, étant partout la première place, la place d'honneur, le désordre va toujours, partout et de lui-même, se parquer à la seconde qui est la place méprisée. N'est-il pas évident qu'il y a la tout autant de mystère que dans l'expression donner à gauche? « Écoute celui qui est à droite, n'écoute pas celui qui est à gauche!... » La gauche est le côté sinistre, sinistra...
- D. Martin, dans sa Religion des Gaulois, fait remarquer qu'une des recommandations les plus essentielles de cette religion était de se tourner toujours du côté gauche en faisant ses prières. C'est vrai, César nous signale

l'ange qui nous soulève vers le ciel et représente pour nous le Dieu tout-puissant, et celui qui, nous inclinant vers la terre, recoit toutes ses inspirations du prince des ténèbres ¹. »

« Il faut dire hardiment (resolute), dit un grand théologien, que chaque homme a un bon ange et un adversaire désignés, afin qu'ils se trouvent toujours un contre un et deux contre deux². »

Nous reverrons partout la même doctrine chez les païens, non pas qu'il ait été donné primitivement deux anges à l'homme, mais parce qu'en raison de la possession chez tous les non baptisés et de l'expulsion chez les autres l'homme a besoin d'un gardien qui, dans l'intérêt des premiers, surveille et mitige le despotisme de leur tyran, et dans l'intérêt des seconds empêche le lion dévorant de rentrer dans son ancienne demeure.

« Envoyez votre ange contre tous nos ennemis, Seigneur, »
— « son ange environnera ceux qui le craignent, erit in circuitu
corum 3; » c'est lui « qui brise les dents des lions rugissants
qui tournent autour de nous 4. »

C'est le bon ange qui, dans le terrible abandon à Satan des premiers siècles, se retirait un moment et permettait au lion de se jeter aussitôt sur le coupable et d'affliger sa chair dans l'intérêt de son âme ⁵.

cette coutume : et vos barbaricos ritus, moremque sinistrum. Mais pourquoi D. Martin, malgré toute sa science, s'épuise-t-il en efforts superflus? Il y avait cependant quelque chose à se rappeler, c'était le : « prends garde à la gauche » de l'Évangile, non declines ad sinistram. Les druides n'éprouvaient pas la même peur, voilà tout.

- 1. De docta ignorantia.
- 2. Castali, t. I, p. 626.
- 3. Ant., Fête de saint Romain.
- 4. Mais quand, au milieu du vide le plus complet, ces dents s'impriment dans votre chair, et, tout en restant invisibles, vous couvrent de morsuros très-visibles, comme cela s'est passé chez M. Benezet, on comprend la nécessité d'un bon anget (Voir, Appendice du 4^{er} Mémoire, § III, 7.)

5. Saint Ambroise ayant jugé à propos de renouveler sur un esclave nommé Stilicon, coupable d'un grand forfait, l'exemple donné par saint Paul Lorsqu'on est bien persuadé de ces choses, par la foi d'abord, ensuite par l'expérience historique qui nous les montre partout, dans l'obsécration des païens comme dans le maran-hattà des Hébreux, puis enfin par l'expérience personnelle, omme chez M. Benezet, comme on comprend, comme on bénit cette double garde de l'âme et du corps, confiée au vigilant armé dont les grandes ailes nous abritent et nous protégent!

Quel ami, que celui qui nous reste, alors que tous les autres se retirent, comme dit Bossuet, « avec les années et tous les intéréts! » quel ami que le seul qui veuille toujours, le seul qui puisse toujours, le seul qui « nous porte dans ses mains pour que nos pieds ne rencontrent pas la pierre 1; »

Qui « détourne la flèche égarée dans le jour, et la malice rôdant dans les ténèbres 2; »

Qui note toutes nos bonnes œuvres et jusqu'à nos bons désirs, comme l'ange du jeune Tobie ³;

Qui nous délivre de la fosse aux lions comme Daniel ⁴, de la prison comme Pierre ⁵, ou nous apporte la bonne nouvelle comme celui de l'Évangile.

Enfin, quel ami que le seul ami, oui, le seul, hélas! auquel on ne soit jamais forcé de dire adieu, le seul dont la douleur ne se contentera pas de fermer nos paupières, mais dont l'éclat illuminant pour nous jusqu'aux ténèbres inconnues

sur l'incestueux de Corinthe, « le premier mot de l'anathème n'était pas achevé de prononcer, dit Paulin (n° 43), que l'esprit immonde commença à le déchirer (lacerare), ce que voyant, nous fûmes tous remplis de frayeur. » Le saint fut aussitôt obligé, comme saint Paul, de remettre à la chaîne le lion rugissant. Ce devovere diris, ou l'abandon aux cruels, devenait quelquefois volontaire et follement sublime, lorsque, comme Curtius par exemple, on se précipitait pour la patrie dans le gouffre de ces cruels.

- 1. Ps. des complies du dim.
- 2. Ibid.
- 3. Tobie, VI, IX, XXI.
- 4. Daniel, VI, 27.
- 5. Actes, XII, 4.

continuera de calmer les épouvantes de notre âme en dispersant, après notre mort, les ennemis de notre vie.

Alors encore, quand tout nous aura fait défaut, nous le sentirons auprès de nous plaidant toujours notre cause, nous soutenant pendant nos purifications transitoires et nous introduisant enfin, si nous l'avons mérité, dans l'éternelle demeure de la lumière, du rafratchissement et de la paix ¹.

Dans un de ces musées italiens, où, sous le ciseau du sculpteur comme sous le pinceau des grands peintres, les plus sérieux enseignements se revêtent de grâce et de poésie², Fra Angelico nous montre les élus nouvellement introduits au séjour du bonheur, se précipitant au-devant de leurs anges gardiens, et, tendrement enlacés dans leurs bras, se livrant avec eux aux danses les plus gracieuses, pendant que sur le premier plan l'ennemi, furieux d'avoir perdu sa proie, « soustraite comme le passereau aux filets du chasseur³, » s'éloigne en rugissant « des portes du Seigneur. »

Comme effet moral, peu de sermons nous paraissent égaler ce ravissant tableau, qui résume pour nous toute la doctrine de l'Église sur nos plus grands intérêts psychologiques, associés au dogme du bon ange et à la menace du mauvais.

Oui, nos plus grands et même nos plus prochains intérêts, car s'il est vrai qu'ici bas « le démon ne dorme jamais et que la mort ne soit pas morte 4, » il ne l'est pas moins non plus que pour chacun de nous le jour ne saurait être éloigné où ceux qui auront mérité d'être bien défendus par leurs anges leur deviendront semblables, et contempleront comme euxmêmes la face de leur père 5.

Pout tout résumer, en un mot, au delà comme en decà du

^{1.} Luc, XVI, 42.

^{2.} Aux Officii de Florence.

^{3.} Ps. cxxIII. 7.

^{4.} Imitat.

^{5.} Saint Matth., XVIII, 10.

tombeau. l'ange, bien loin de compliquer nos rapports avec Dieu, est le fil télégraphique d'amour et de lumière qui relie notre âme à la Divinité, et transmet à celle-ci, avant pour ainsi dire que nous en ayons la conscience, jusqu'aux moindres battements de nos cœurs et jusqu'aux moindres intentions de notre esprit. Véhicule merveilleux dont rien ne saurait jamais altérer l'éternelle continuité, si notre volonté ne venait pas si souvent la briser.

SIV

L'Ange gardien expulsé par la science. — Saint Michel et sa fête. — L'Ange gardien est , dit-on , un phénomène subjectif. — M. Reynaud le regrette, et reproche à l'Église de ne pas assex seconder le sentiment populaire à ce sujet. — Contradictions incessantes. — Commencement de réclamation, à l'étranger, en faveur de l'Ange gardien et des Esprits.

Cependant comme il faut être juste envers tout le monde, nous devons nous hâter de reconnaître que la beauté de cette touchante partie de l'angélologie catholique n'a pas échappé a l'auteur de Ciel et terre. M. Reynau!, après avoir posé cette question: Y a-t-il des anges? et répondu : "Je l'espère et je veux le croire, » ajoute : « Mais sans m'inscrire en faux contre tant d'autorités qui témoignent en fayeur de leurs angélophanies, je pourrais mettre en ligne ici toutes les raisons qui doivent nous persuader que les apparitions ne sont jamais qu'un phénomène subjectif, c'est-à-dire psychologique, prenant naissance dans les âmes surexcitées... Toutefois, je dois en convenir, la commémoration des anges gardiens m'a toujours semblé une des plus belles ouvertures que nous ayons vers le ciel... N'oublions pas d'honorer à côté de nos grands hommes les êtres qui, sans avoir mis le pied dans nos tristes vallées, donnent maintenant la main à nos frères et se lèvent de concert avec eux dans la voie de la béatitude en nous invitant à les suivre. D'ailleurs, s'il n'est pas impossible que ces êtres sublimes nous aperçoivent de loin, il n'est pas impossible non plus qu'ils sachent que nous marchons intentionnellement avec eux... Non, vous dirais-je enfin, je ne condamne pas absolument vos fètes des anges. (Que de bonté!...) Loin de me plaindre que vous ayez fait une trop large part dans votre liturgie à la mémoire des êtres supérieurs, je vous accuserais plutôt de trop de parcimonie à leur égard... Il y a plus d'animation sur ce sujet dans les sentiments populaires, etc. 1 »

M. Reynaud fait ensuite un tableau superbe de saint Michel et de sa fête et reproche à l'Église de rester en arrière, à son égard, des sentiments du peuple.

« Je me garde donc bien, je le répète, dit-il, de rien condamner, mais à condition de ne tenir toute cette mythologie que pour un enseignement provisoire dont l'avenir, mieux inspiré par la métaphysique et par le génie national, fera sans doute justice et dont, tout en demeurant au fond dans les mêmes principes, nous devons, dès à présent, préparer la réforme... Je vous demanderai seulement encore s'il ne vous semble pas en dehors de toute sagesse, comme de toute mesure, que Dieu aille déranger les êtres les plus haut placés dans les magistratures de l'univers, pour des effets auxquels il lui est si facile d'arriver par une simple détente des ressorts naturels de l'imagination?... En ce sens, j'en conviens, l'ange gardien n'est plus pour moi une illusion; je consens volontiers à le définir en disant qu'il est la pensée particulière que Dieu a eue en vue quand il a créé chacun de nous 2. »

Qui ne reconnaîtrait encore en ces lignes l'éclectisme que nous signalions tout à l'heure, c'est-à-dire l'alliage des mêmes principes, des mêmes dénégations avec les mêmes affirmations contradictoires? Ainsi, l'ange gardien est « une des plus

^{4.} Ciel et terre, p. 357 à 375.

^{2.} Ibid., p. 384.

5

belles ouvertures que nous ayons vers le ciel, » mais à la condition « qu'il ne quittera pas le paradis... » — La probabilité pour la réalité des anges est immense,... mais nous devons bien nous persuader « que c'est de la mythologie. » — L'Église est trop parcimonieuse pour les lêtes de ses anges, mais ces lêtes « ne pourront subsister bien longtemps. » — « Les anges ne peuvent se déranger, mais peut-être leur est-il donné de faire des apparitions et « de s'incarner dans toutes les sphères diverses, y compris la nôtre. » — « Gardez-vous de croire qu'ils versent sur nos affaires, mais croyez volontiers qu'ils versent sur nos âmes et sur nos destinées de secrètes et incessantes influences. »

Tout cela se retrouve professé par le même interlocuteur dans le petit nombre de pages que nous venons d'indiquer, et vraiment il faudrait qu'un théologien catholique eût l'esprit bien mal fait pour ne pas se contenter de si belles ouvertures sur le monde des esprits et des anges, y compris l'ange gardien; l'éclectisme a cela de bon qu'on est toujours certain de s'entendre avec lui sur une multitude de points, alors même... qu'il paraît... le plus impossible de s'entendre.

Oui, l'éclectisme est partout, il est vrai, mais il est triste de constater que c'est en France qu'il est le plus rationaliste; ainsi, vous le voyez, de tous nos libres penseurs, M. Reynaud est peut-être le plus spiritualiste; il a de magnifiques pages sur l'immortalité de l'àme, sur la grandeur des destinées futures et spirituelles de l'humanité; par exception même il admet la possibilité de l'existence des esprits, mais à l'instant il se hâte de rentrer dans tous les vieux préjugés en reléguant leurs apparitions dans la mythologie et chez les âmes surexcitées.

Ailleurs, au contraire, et même parmi les étrangers chez lesquels le naturalisme a poussé les racines les plus fortes, il n'est pas rare de rencontrer des exceptions fort nettes et fort complètes. De temps à autre, on surprend leurs philosophes poussant un soupir sur l'insuffisance de leur science et formu-

Dia red by Conolo

lant une aspiration vers quelque chose de plus élevé. Les sciences naturelles elles-mêmes ne sont pas à l'abri de cette espèce de contrition et manifestent quelques-uns de ces soupçons que l'on chercherait vainement chez nos savants et chez nos érudits ¹.

Ainsi, bien que naturalisé en France, le comte Ræderer était Allemand d'origine, et chez lui, probablement, c'était l'esprit de sa patrie qui lui dictait ces paroles : « Il semblerait que des substances éminemment subtiles, et qui sont peut-être hors de la portée de tous nos instruments, se trouvent dans des rapports nouveaux peu connus avec la nature organique, et peut-être avec la nature intelligente?. »

C'était un Anglais, le célèbre chimiste sir Humphry Davy, chez lequel nous lisons cette profession de foi assez originale : « Nous sommes les maîtres de la terre, mais peut-être ne sommes-nous, après tout, que les serviteurs d'êtres qui nous sont inconnus; la mouche, que notre doigt écrase, ne connaît pas l'homme, et n'a pas la conscience de sa supériorité sur lui. Il peut donc y avoir de même des êtres pensants près de nous ou autour de nous, que nous ne pouvons ni voir, ni même imaginer. Nous savons peu de chose,... et toutefois j'ai la foi que nous en savons assez pour espérer l'immortalité 3. »

C'était un Italien et, malgré tous ses écarts, un assez grand penseur que Gioberti; or, voici un des plus beaux passages de sa philosophie : « La philosophie découvre enfin que ce grand monde matériel, tout fini qu'il est, n'est qu'une pure relation de forces incomprises encore et inaccessibles à nos

^{4.} En 1853, un collègue et ami d'Arago nous disait, après avoir lu notre livre : « A la mort d'Arago, vous avez peut-être perdu le seul et le plus grand de vos appuis. — Pourquoi? lui demandâmes-nous. — Parce qu'il allait tout droit à vos idées. » Nous ne savons ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce propos; mais, en nous rappelant son excessive préoccupation de tous les faits magnétiques, ses vertes semonces à ses collègues sur leurs éternelles fins de non-recevoir, etc., etc., ce mot ne nous étonnait pas.

^{2.} Études de la nature.

^{3.} Chimie.

sens et à notre mode sensible de connaissances; mais ce mode est le plus infime de tous. Une faculté du premier ordre, c'est-à-dire la raison, nous révèle un tout autre ordre de choses, aussi supérieur à notre propre intellect que l'univers matériel l'est à nos perceptions sensoriales et à notre imagination. Nous voulons parler ici de la méthode ontologique par laquelle Platon et tous les anciens se voyaient amenés à admettre une hiérarchie spirituelle d'intelligences pures et supérieures à l'homme 1. »

Kant, l'auteur de Raison pure, était Prussien et certes le plus libre de tous les penseurs connus. Il n'en est pas moins vrai que, subjugué par un de ces faits de seconde vue, que nous ne daignons même pas regarder en France, mais dont il avait vérifié l'exactitude, Kant écrivit ces paroles : « On en viendra un jour à démontrer que l'âme humaine vit dès cette existence en communauté étroite et indissoluble avec les natures immatérielles du monde des esprits; que ce-monde agit sur le nôtre et lui communique des impressions profondes dont l'homme n'a pas conscience aussi longtemps que tout va bien chez lui ². »

Le plus tristement fameux de tous les incroyants de l'Allemagne était sans contredit ce Strauss, l'auteur de la Vie de Jésus; un jour cependant, devant une simple somnambule magnétique (la voyante de Prevorst), il sentit toute sa philosophie bouleversée de fond en comble. « A cet appareil surnaturel, dit-il, aussi bien qu'à ces longs entretiens avec des esprits invisibles bienheureux ou réprouvés, il. n'y avait pas a en douter, nous étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que

^{4.} Introduction.

^{2.} Traum eines Geistersehers, p. 134.

j'existe. Il me sembla, quand je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. »

Enfin c'est Emerson, l'homme qui passe pour le plus grand philosophe moderne de l'Amérique, et qui, sans être le moins du monde un Spirite, écrivait dès 1841:

« Je suis d'accord avec vous que certaines sources d'intruitions humaines sont complétement obstruées et tellement oubliées, qu'on a perdu jusqu'aux noms qui les désignaient. Que l'immense majorité des hommes, parmi lesquels nous vivons, serait donc singulièrement étonnée si on lui disait qu'il est du devoir de chaque homme d'ouvrir son âme à l'influence de ce monde spirituel qui seul doit gouverner sa vie quotidienne! Je reconnais tout cela, mais en même temps je suppose qu'aucun homme intelligent et honnête ne peut nier qu'il ne soit important pour lui de régler sa vie et sa conduite, de manière à rendre possible et facile ces commerces avec les natures immatérielles. » (Dialog. Boston.)

Ainsi donc, la France fera seule exception; il n'y aura que chez elle que la science officielle et constituée n'aura pu faire entendre une seule voix pour la reconnaissance de ce monde invisible qui domine toute philosophie! Les spiritualistes chrétiens se contentent de gémir sur le rationalisme universel qui nous enveloppe, mais combien peu s'en sera-t-il trouvé qui auront attaché à des faits évidents et surabondamment démontrés le moindre degré de cette importance devant laquelle un Strauss et un Kant pâlissaient de stupeur et d'effroi!

Que voulez-vous, le psychologisme panthéistique, ou plutôt la psycholatrie de MM. Cousin, Renan et Reynaud nous empêche, tout à la fois, et de voir et d'oser voir.

CHAPITRE IV

IMPORTANCE MÉDICALE

DU DOGNE DES ESPRITS, ETC.

SI

Exceptions médicales. — Esprits frappeurs et statistiques d'hôpitaux. — Témoignages des vieux maîtres, Ambroise Paré, Sennert, Fernel, etc., etc.

1. - Esprits et médecias modernes.

« Convenez, disions-nous un jour à l'une de nos plus grandes célébrités médicales, qu'au point de vue de l'étiologie i rien ne serait plus important qu'une telle constatation.

— Non-seulement à celui de l'étiologie, nous répondit l'homme de l'art, mais à tous les autres points de vue médicaux. » Notre professeur parlait très-sincèrement; dans cette large intelligence il y avait place pour toutes les idées, et la nôtre se trouvait tellement bien de ses confidences et de ses aveux, que notre entente ne laissait rien à désirer 2.

Au reste, ce n'était pas d'hier que datait chez les médecins vraiment philosophes l'esprit de réaction que nous signalons ici.

- 1. Étiologie, recherche des causes.
- Nous voulons parler du Dr G......, directeur d'une feuille médicale du premier ordre.

Au temps de notre propre scepticisme, nous étions toujours scandalisé de trouver dans certains traités classiques, par exemple dans le *Dictionnaire des sciences médicales* (art. Homme), plusieurs phrases qui juraient terriblement avec l'époque et avec l'esprit général de ces soixante volumes.

Qu'on en juge par celle-ci: « Notre siècle, qui se vante d'être si éclairé, montre autant d'horreur pour les esprits qu'autrefois, suivant Aristote, la nature éprouvait d'aversion pour le vide: on ne veut rien reconnaître hors la nature et le néant... On se prive ainsi volontairement des faits les plus merveilleux, des vérités les plus hautes et les plus incomparables pour s'attacher à l'incertitude des rapports des sens...»

Et plus loin : « Il le faut bien avouer, la doctrine des anges et des démons est beaucoup trop rejetée de nos jours.»

Ailleurs encore et comme réplique au célèbre article Démonomanie publié par Esquirol dans le même livre : « Si l'empire du démon semble avoir beaucoup trop perdu de son influence à cause du peu de foi de nos jours, qu'est-ce donc que toute cette thaumaturgie médicale qui, sous le nom de somnambulisme et de magnétisme, succède de nos jours aux sorcelleries, aux vampires, aux revenants, etc.? Ce sont, direzvous, des folies! mais quelles attestations plus juridiques, quelles autorités plus sacrées manquent donc à leur entière confirmation 1?... »

C'était un collaborateur de Broussais et de Magendie qui ne craignait pas, en 1820, de s'exprimer ainsi sous les yeux et sous la dure férule de tels maîtres!

Quelques années plus tard, le docteur Malattier, dans une thèse soutenue avec le plus brillant éclat devant la Faculté, s'exprimait à son tour, sinon avec autant de franchise, du moins avec autant de sagacité. « Sans admettre comme irrévocablement démontrées, disait-il, certaines situations qui sem-

^{1.} Art. Imagination.

blent mettre le sujet soumis à l'influence du magnétisme en rapport avec le monde invisible, nous sommes forcé d'avouer qu'il y a là pour l'esprit de l'homme plus d'un mystère à découvrir... Nous savons que cette situation étrange devient chez quelques-uns pour ainsi dire l'état normal, et qu'ils arrivent au point de ne pouvoir plus parler et agir que sous l'action de l'influence mystérieuse qui s'est en quelque sorte emparée de leur organisation tout entière 1. »

En Allemagne, c'était bien autre chose, et si les facultés imitaient partout celle de Paris en se cramponnant à la spiritophobie d'Esquirol et tant d'autres, la désertion individuelle et journalière d'un grand nombre de savants distingués ne laissait pas que de faire souvent trembler sur leurs siéges les pères conscrits du matérialisme orthodoxe. Hoffmann et de Haen², les deux plus grandes autorités médicales du xyııı° siècle, étaient encore trop voisines pour être oubliées de leurs disciples. Henri Stilling, professeur très-distingué de médecine et de chirurgie à Marbourg et à Heidelberg, n'avait pas craint de mettre au jour, à Francfort (en 1808), Scènes du royaume des Esprits, et plus tard, Théorie de leur connaissance. Kernier publiait en 1835, à Calsruhe, ses Possédés des derniers temps: Eschenmayer son Apparition du règne le plus ténébreux de la nature, confirmée juridiquement; Ennemoser, son grand ouvrage magnétique; le docteur Horner, son Magikon, etc., etc.

En Italie, vers 1850, les docteurs Vallauri, Forni et Bellingeri, de Turin, rédigeaient un rapport « sur une affection convulsive très-singulière, » qu'ils eurent le courage d'attribuer, après très-mûr et très-savant examen, à sa vraie cause.

^{1.} De la folie du médecin et de la société.

^{2.} Hoffmann avait publié une dissertation intitulée: De la puissance diabolique sur les corps; et de Haen, médecin de Joseph II, après avoir formellement reconnu la même puissance, dans son Traité de l'épilepsie, et dans sa Raison clinique, gratifiait de cette même puissance (dans son livre des miracles), le grand exorciste Gassner, par cela seul qu'il était favorable aux Jésuites. (Voir l'Appendice de notre 1^{et} Mémoire.)

c'est-à-dire à une possession démoniaque. Il est inutile d'ajouter que l'association générale des médecins dans les États sardes. sans avoir rien vu et seulement au nom des vrais principes, a condamné ce triple rapport, mais nous pouvons dire que nous devons à cette condamnation arbitraire un petit chef-d'œuvre de science, d'érudition et de bon sens, publié (même année) par le docteur Forni sous le titre de : Monde des Esprits et de son influence sur l'univers phénoménal. Il serait trop long de . donner à nos lecteurs l'analyse de très-intéressants rapports que nous avons là sur notre bureau, et qui nous ont été envoyés. dans ces dernières années, d'Italie, de Suisse, d'Allemagne et même du Brésil. Partout la médecine atteste ces faits, plus inintelligibles que jamais lorsqu'elle les mutile, et plus clairs que le jour dès qu'on les rétablit en leur entier. Depuis tous ces aveux, l'esprit de révolte n'avait cessé de marcher à grands pas, jusqu'au jour où l'avalanche des esprits frappeurs vint élargir indéfiniment le cercle des convertis silencieux. Aux veux d'un certain nombre de médecins, la question mère du magnétisme s'est trouvée merveilleusement simplifiée; du moment où la surintelligence du prétendu sommeil physiologique se retrouvait tout aussi profonde dans l'état de veille et dans le sapin des tables que chez le somnambule, la situation étrange et anormale de celui-ci était tombée dans le domaine commun. Dès lors, toute cette terrible famille des névropathies mystérieuses venait comme d'elle-même se ranger sous la solution si claire et ensin si manifeste de ce monde invisible depuis si longtemps soupconné.

La pathologie put constater immédiatement, et rien que par la statistique, tout ce qu'il y avait de grave et d'imposant, soit dans une hallucination aussi vaste, si les phénomènes étaient faux, soit, s'ils étaient vrais, dans une simple plaisanterie ou plutôt dans une simple expérience de physique, dont le singulier privilége était d'envoyer immédiatement à Bicêtre plus de victimes qu'aucune des autres causes de folie n'en avait envoyé jusque-là.

Nous effrayerions nos lecteurs si nous dressions le compte exact des victimes, ou si nous prononcions seulement tous les noms célèbres qui ont payé de leur raison, et même de leur vie, la simple pose de leurs doigts sur une table fatidique.

Dès la fin de l'année 1853, un journal médical de Zurich exprimait son étonnement de compter dans l'hôpital de la ville, sur un chiffre de deux cents aliénés, plus de cinquante vic
• times « des tables tournantes et parlantes. »

A Genève, à Munich, à Bruxelles, mêmes révélations, et, comme preuve de la persévérance de l'atteinte, nous lisons dans la Revue médicale¹ (de Paris) que « la Société de médecine de Gand, dans le dernier relevé de ses aliénés, a compté, sur deux cent cinquante-cinq fous, cinquante-quatre victimes des esprits frappeurs. »

L'autre jour encore, on pouvait lire dans un journal hebdomadaire 2 un excellent article d'hygiène dans lequel le docteur Yz... passait en revue toutes les causes qui pouvaient avoir porté, dans ces dernières années, à soixante mille, le nombre de nos aliénés qui ne dépassait pas le chiffre de VINGT MILLE en 1820. « Ce chiffre, disait-il, peut se passer de commentaire. J'aurais beau jeu pour vous faire à ce propos de bien belle morale; j'ai mieux que cela à faire, je crois. En PREMIÈRE LIGNE, parmi les causes qui font progresser les cas de folie avec une si effrayante rapidité, il y a tout d'abord les expériences du magnétisme, les évocations, les tables tournantes... J'en vois des exemples déplorables et trop fréquents. l'uyez donc, croyez-moi, fuyez comme le plus sérieux des DANGERS la frivole satisfaction d'une curiosité que j'oserai qualifier d'impie, sans croire me servir d'une expression trop forte. Vous pouvez vous v trouver tout à coup en présence de FAITS ÉTRANGES auxquels ne résisterait pas, surtout par nos temps de surexcitation nerveuse, ce que vous pouvez possé-

^{1.} Revue médicale, 45 octobre 1859.

^{2.} Messager de la semaine, 27 juillet 1861.

der de bon sens. J'avais résolu de ne pas faire de morale, mais la statistique médicale que J'ai la sous les yeux m'oblige à revenir sur cette résolution,... etc. »

Nous ne craignons pas d'en appeler à tous nos aliénistes et de leur demander si parmi les nombreuses causes de maladies mentales énumérées dans leurs ouvrages ils en citeraient beaucoup qui puissent y figurer pour un cinquième et souvent pour un quart. Nous ne croyons rien exagérer en affirmant qu'il y a dans ce seul chiffre officiel la réfutation la plus complète de toutes leurs dénégations ou dérisions habituelles; ajoutons que lorsque des médecins ont osé recourir comme explication d'un si prodigieux résultat à cette ridicule défaite, « c'est tout simple, car il faut être déjà fou pour s'aviser d'interroger une table, » ces médecins ont fait uniquement de l'étiologie bouffonne sur le plus triste des sujets. Si la table était restée muette comme ils le prétendent, il v avait précisément dans ce silence tout ce qu'il fallait pour quérir la folie d'un croyant, mais pour la déclarer au contraire chez l'esprit fort et railleur (préoccupé de son triomphe) que s'était-il donc passé, sinon un de ces faits trop étranges dont parle le d' Yz...? - « Quand on s'attend, dit-on, à quelque chose d'extraordinaire, on est bien près de l'éprouver. » - Très-bien, mais lorsque bien loin de s'y attendre, et dans la disposition la plus rebelle au contraire, les uns sont pris à leur très-grand étonnement d'une simple convulsion, trop souvent suivie de la folie et de la mort (comme chez Hennequin et sa femme), lorsque les autres se sentent brûlés par une table de marbre comme Mme de S..., les autres déchirés et mordus comme M. Benezet, les autres fustigés comme M. Ch. d'E...1, pourquoi, au milieu de tant de blessures si diverses, tenez-vous à ne voir que la blessure cérébrale toute seule? Votre explication devient pour tous les autres cas, convenezen, un pitovable non-sens.

^{1.} Voir, pour tous ces faits, Appendice compl. du 1er Mém., ch. 111.

Veut-on connaître au contraire le procédé occulte? Le voici :

• Mets ta main sur sa tête, disait un jour une table à M. de Saulcy, en lui montrant son voisin. » M. de Saulcy ne le fit pas, car il connaissait son conseiller; mais lui demandant plus tard ce qui en serait advenu: « Il serait devenu fou et pour toujours, » lui fut-il répondu 4.

Tiendrait-on à une explication magnétique? Que l'on médite alors sur un frappant récit que nous emprunterons au dernier et très-savant ouvrage de M. des Mousseaux2. Il s'agit de suicides conseillés cette fois par l'agent mesmérique : or, comme il y a, selon nous, entre cet agent et celui des tables un lien de parenté aussi étroit que celui qui relie médicalement la folie au suicide, nous avons ici deux analogues parfaits comme effets et comme causes. « Un des effets ordinaires du magnétisme, dit un de ses partisans les plus chauds, est d'inspirer à ceux qui subissent son influence l'impatience et le dégoût de la vie; c'est de les pousser au suicide par une sorte de fatalité. Ils disent qu'ils seront plus heureux quand leur âme aura quitté leur corps3. Et cette maligne influence, reprend M. des Mousseaux, a passé des somnambules aux professeurs. « Heureux, s'écrie le primat du magnétisme dans les Gaules (M. Dupotet), heureux ceux qui meurent d'une mort prompte, d'une mort que l'Église réprouve! Tout ce qu'il y a de généreux se tue ou a envie de se tuer 4. »

Et cette théorie vraiment satanique, M. des Mousseaux la confirme par les terribles révélations d'un brave officier nommé en toutes lettres dans l'Union magnétique, révélations dont la philosophie se résume en ces lignes: « Dans mon régiment, alors en garnison à Versailles, s'était formé une société de magnétiseurs à la tête desquels sont les nommés X..., V..., Z..., L... et T...

^{1.} Déclaration de M. de Saulcy.

^{2.} De la magie au xixº siècle, p. 300-321.

^{3.} Aubert Gauthier, Traité pratique du magnétisme, p. 612.

⁴ Dupotet, Enseignement philosophique du magnétisme, p. 107-119.

- « Or Z..., adjudant, vrai militaire, insouciant et gai, mais peut-être un peu sévère, est tout à coup atteint de tristesse. Il dit souffrir; il ne peut exprimer ce qu'il éprouve, et se brâle la cervelle. Quant à V..., homme d'une activité remarquable, il s'arrête tout à coup, ne veut plus rien faire, dit qu'il souffre, refuse le service et se voit obligé de quitter le corps... T... commet une faute de discipline; dans un de ses accès de tristesse il s'aggrave sa faute et se fait sauter la cervelle...
- « Pour ma part, continue le capitaine L..., au bout de quatre ans de lutte, je dus aussi quitter le corps et le magnétisme, car plusieurs personnes croyaient que j'étais fou, d'autres que je devenais ivrogne, bien que ces deux choses fussent également incompréhensibles puisque je raisonnais encore et qu'on ne me voyait pas boire. »

Maintenant, que des médecins osent encore traiter de pures grimaces et regarder comme zéro un élément morbide qui produit de si graves et de si soudaines métamorphoses chez ceux qui s'en moquent ou en espèrent guérison, c'est ce qui dépasse toute compréhension; aussi, quant à nous, nous ne craignons pas de l'affirmer: si beaucoup de ces mêmes médecins, qui nient lorsqu'ils sont réunis, étaient interrogés isolément ou devant quelqu'un dont la discrétion leur inspirât toute confiance, ils répondraient, comme la jurisprudence, qu'en toute chose les fauteurs du conseil doivent être tenus préalablement pour les auteurs du délit.

Le R. P. Ventura nous avait prédit que nos premières conversions se feraient parmi les médecins; il avait deviné juste, car, sans parler encore une fois de toutes les lettres d'adhésion qui nous ont été adressées par un grand nombre d'entre eux, jamais dans nos conversations avec les autres nous n'avons trouvé d'opposition bien décidée à nos propres conclusions. Ils commencent à avoir et trop vu et trop lu. L'opposition à tout prix ne convient plus qu'aux philosophes qui refusent de voir, pour n'avoir pas à secouer un préjugé.

Oui, les médecins ont trop lu et trop vu; ils ont comparé

trop de vieux et trop de nouveaux ouvrages, rapproché trop de faits modernes de ceux qui remplissent toutes les pages de leurs vieux et plus vénérés maîtres, pour ne pas entrevoir au moins quelque chose. En rapprochant, par exemple, les faits de M. le docteur Calmeil des sources qui les lui avaient fournis, ils ont pu voir tout de suite tout ce que les mutilations modernes enlevaient de logique et de sens aux anciennes relations; ils ont pu voir que toute la vie du récit s'échappait avec le coup de ciseau de la critique.

2. - La foi des anciens maîtres.

Ainsi, par exemple, lorsqu'on lit dans les écrits modernes que « Fernel et consorts s'étaient imaginé avoir eu affaire un jour à un esprit, parce qu'un malheureux névropathisé balbutiait dans son délire quelques réminiscences latines de ses versions de collège, » il est clair que les écrivains modernes déshonorent à plaisir un grand maître et tous les autres avec lui, en les supposant assez neufs pour n'avoir jamais observé les premiers éléments du délire, ou assez sots pour avoir conclu de ces vulgarités au surnaturel le plus formel.

Mais alors, au lieu d'étudier pendant des années comme on le fait, et d'honorer par de belles paroles et de beaux bustes ces pères de la médecine et de la chirurgie française, qu'on brûle donc une bonne fois toutes leurs œuvres, car des médecins assez simples pour s'être laissé abuser à ce point-là ne peuvent plus être écoutés en matière scientifique et qui sait s'il en resterait un seul de toute cette époque qui ne se soit rendu coupable du même forfait?

Jugeons de tous ces grands crimes par ceux de Fernel, l'une des gloires de notre ancienne médecine.

Ce grand homme, après avoir fait montre d'une érudition immense sur « les causes occultes des maladies » et fait comparaître à sa barre toute l'antiquité, aborde au livre II celles dont nous nous occupons.

- « Rien de plus difficile, dit-il à Eudoxe, que de distinguer ces divers ordres de causes occultes. Parmi ces causes, les unes sont intrinsèques et nous souillent dès notre naissance, les autres sont extrinsèques et tiennent aux virus étrangers; d'autres nous viennent de l'air atmosphérique, d'autres enfin des démons,... et c'est ce qu'on appelle les maladies transnaturelles, c'est-à-dire dont les causes transnaturelles ne cèdent qu'à des remèdes de même nature.
- « Ces causes nous les retrouverons, quand nous le voudrons, dans les aveux des oracles... Mais moi d'ai vu, par la force de certaines paroles, des spectres se montrer dans un miroir et exprimer ce que l'on souhaitait ou par des mots ou par des images, de telle sorte que tous les assistants les percevaient en même temps. Au milieu de paroles sacrées prononcées par le magicien, on entendait cà et là des mots obscènes et des noms horribles.
- « Ne te repens donc pas, Eudoxe, de m'avoir poussé dans cette voie, au bout de laquelle nous trouverons, je n'en doute pas, de bien précieuses vérités pour la pratique médicale.

Ces maladies transnaturelles exigent donc un traitement de même nature. Mais ici voici venir une nouvelle distinction: il y a d'abord les remèdes magiques. Ainsi, j'ai vu en une nuit une maladie de foie disparaître complétement au moyen d'un papier suspendu au cou du malade, des fièvres et une némorracie générale arrêtées subitement au murmure de quelques paroles: fausses guérisons simulées par les démons pour s'attirer des hommages et qui s'évanouissaient plus tard en laissant revenir le mal plus intense et plus acharné que jamais. Les autres remèdes transnaturels sont les prières, les bonnes œuvres et les exorcismes. »

Et tout de suite Fernel en choisit dans sa propre clinique la démonstration expérimentale.

a Un jeune homme d'une bonne famille était atteint, depuis plusieurs années, de convulsions intermittentes et terribles, qu'on aurait pu appeler un secouement général de tout le corps, quatre hommes vigoureux pouvaient à peine maintenir le malade. Dix fois par jour il entrait dans cet épouvantable état, pendant lequel toutefois la tête restait parfaitement saine, les sens intacts et la langue tout à fait libre. Sans cela, c'eût été une véritable épilepsie. Les médecins les plus habiles, appelés autour de lui, pensèrent que le point de départ de cette convulsion épileptiforme (finitimam epilepsia), devait se trouver dans l'épine dorsale, d'où l'irradiation fluidique passait dans tous les centres nerveux, à l'exception de ceux qui communiquent avec le cerveau.

Les médecines, les fumigations, les onctions, les emplâtres, les bains, les sudorisations furent employés tour à tour et pendant des années, sans amener le moindre bienfait.

« On était à bout de ressources, lorsqu'un beau jour une voix trèssingulière, s'exprimant en termes latins et grees par la bouche de ce jeune homme qui n'avait jamais su le premier mot de ces langues, s'avisa de se déclarer l'auteur de tout le mal. Et tout de suite ce demon se mit à révéler les secrets de tous les assistants et principalement des médecins, les gouaillant de toute la peine qu'il leur avait causée pendant si longtemps et de l'excellent effet de toutes leurs jugulations pharmaceutiques appliquées à ce malheureux corps. On en vint donc aux remèdes sacrès.

Lorsque par exemple on approchait du malade une image de saint Michel, lorsqu'on lisait ou prononcait de saintes paroles, l'intensité : des accès doublait et remplissait d'horreur tous les assistants. Cependant, dans les moments de rémission qu'amenait toujours la cessation des prières, le démon se plaignait que l'emploi des cérémonies et des exorcismes le forcerait à partir. Il se disait esprit pur et n'acceptait pas la qualification de damné. Interrogé sur l'origine et le mode de sa possession, il déclarait avoir été jeté dans ce corps par un individu dont il ne voulait pas dire le nom; il ajoutait qu'il était entré par les pieds et qu'il sortirait par les pieds au jour fixé pour son départ, qu'il avait beaucoup de retraites différentes en ce même corps et que lorsque le malade était tranquille, cela tenait à ce qu'il en allait trouver d'autres. Il nous donnait ensuite tout le détail des perturbations humorales qu'il excitait, des organes principaux qu'il occupait, des lésions qu'il effectuait et des obstructions qu'il amenait dans les veines et dans les nerfs; puis enfin, de l'innombrable série des maladies diverses causées par ses pareils. »

On comprendra de quel intérêt pouvait être pour des médecins convaincus une clinique professée devant la Faculté par de tels agents pathologiques.

Quant à cette conviction si profonde de Fernel, nous demandons à quelle idée préconçue, à quel préjugé superstitieux il serait possible ici de l'attribuer. Nous demanderons encore si, dans une expertise de ce genre, qui dure plusieurs mois, il peut se glisser la moindre méprise, et enfin, si lorsque, après toutes ces prédictions grecques et latines faites par un ignorant, la guérison arrive au jour fixé, un grand médecin doit être accusé d'ignorance pour avoir attribué cette délivrance au prophète qui l'avait si bien promise à sa victime.

Ceux de nos médecins modernes que nous signalions tout à l'heure comme étant en bonne voie de conversion ne le penseront pas. Ils commencent même à regarder comme un sacrilége d'avoir déshonoré Fernel et tant d'autres, et même, avant eux, le père et la gloire de la chirurgie française, Ambroise Paré, en présentant ses paroles et ses attestations comme les rèveries d'un imbécile ou d'un fou.

Faites-y bien attention, en effet, il ne s'agit ici ni d'un art en enfance, ni des progrès de la science et de la raison. Non. Quand Ambroise Paré, quand Fernel vous disent: « Nous Avons vu, » ou bien encore « l'esprit sortit en disant, » etc.; pour peu que l'on se permette de sourire, on fait de tous ces grands hommes, non pas des arriérés, mais des idiots, des fous, ou, ce qui serait bien pis encore, des imposteurs; pas de milieu possible.

Ainsi Paré (voy. ses Œuvres, p. 1040), après avoir passé en revue toutes les maladies simulées et fait preuve de la plus grande finesse en les découvrant, comme de la plus grande fermeté en les livrant à la justice... Paré en arrive aux sorciers, aux enchanteurs, et distingue fort justement ceux qui le sont par pacte, de ceux qui ne le sont que par simple curiosité, par désir de connaître l'avenir, les choses cachées, etc. « Rien de plus facile à démontrer, dit-il, moins encore par l'autorité des docteurs et des magistrats, qui jamais n'auraient fait une loi contre une chimère, que par l'autorité bien plus grande de l'Ancien et du Nouveau Testament, et même par l'expérience et la raison.

"Ceux qui sont possédés parlent diverses langues inconnues; ils font trembler la terre, tonner, éclairer, venter, déracinent les arbres tant gros et forts soient-ils; ils fascinent les yeux, peuvent faire voir ce qui n'est pas, et tout cella j'atteste l'avoir vu faire à un sorcier, en présence du défunt roi Charles IX et autres grands seigneurs.

- «... Quant aux démons, on les entend hurler durant la nuit et faire entendre comme des bruits de chaînes. Ils remuent bancs, tables, livres, argent; on les voit se promener par les chambres, ouvrir portes et fenètres, jeter la vaisselle par terre, casser les pots et les verres, et se livrer à tout le vacarme possible; puis, le lendemain, tout est à sa place, les portes et les fenètres ne sont même pas ouvertes...
- « Tout cela est supernaturel, incompréhensible, passant l'esprit qui ne saurait en rendre raison. MAIS QUAND on ne peut découvrir UNE CAUSE, IL SUFFIT QU'ON EN VOIE LES EFFETS. Il ne se faut donc pas opiniairer plus au long, ains confesser la faiblesse de notre esprit... Ce sont encore eux qui entassent au corps des personnes vivantes mille choses étranges, comme des os, des ferrements, des clous, des épines, du fil, des paquets de cheveux, des morceaux de bois, des serpents et autres choses monstrucuses 4...»

Après Ambroise Paré, on trouve, en se rapprochant de nos jours, les mêmes convictions partagées par des médecins du

1. Cette ingurgitation des objets les plus bizarres était un des phénomènes qui paraissaient le plus inexplicable, et M. le d' Calmeil nous le montre chez presque tous les possédés. De tout temps, il est vrai, on a vu quelques rares jongleurs, à force d'exercice, parvenir à la reproduction de quelque chose de semblable, mais ce serait supposer une complète inintelligence chez nos adversaires, que d'insister sur l'ablme qui sépare le charlatan spécial, qui a fait de ce tour l'étude de toute sa vie, du pauvre enfant ou de la pauvre religieuse qui voit, du jour au lendemain, ce phénomène se reproduire autour d'elle, comme en elle, et s'adjoindre aux horribles névroses, aux révélations surintelligentes, et aux mille autres merveilles venues à la suite de l'épidémie; comme tous les autres, ce phénomène déjouait l'analyse la plus sévère, l'examen le plus attentif, la surveillance la plus infatigable. Chez les possédés du moyen âge, comme chez les stigmatisées du Tyrol, affligées de la même épreuve, vainement des médecins se constituaient-ils, pendant plusieurs nuits et plusieurs jours consécutifs, en sentinelles vigilantes pour surprendre l'ingurgitation personnelle, jamais elle n'avait lieu. (Voir, sur ces dernières, le rapport du De Dei Cloche, médecin en chef de l'hôpital civil et militaire de Trente, rapport inséré au LXXXIVe tome des Annales médicales de Milan, p. 251); et pour les premières, la plupart des grandes épidémies de délire mentionnées par M. le Dr Calmeil dans son livre De la folie; voir, en outre, Hoffmann, Forni, etc., etc.

premier ordre, comme Hoffmann, et surtout comme de Haen, ce médecin de la cour de Vienne dont nous parlions tout à l'heure; le premier dans sa dissertation médico-légale sur « le pouvoir du démon dans la nature, » et le second dans son livre « des miracles, » marchent exactetement, à cet égard, en plein xvin siècle, dans les mêmes voies que Paré et Fernel suivaient à leur époque.

Comme tous ces grands médecins se seraient donc amusés en entendant Bauer définir la prétendue possession « le résultat de la conscience du *moi* sortie hors de sa position ordinaire! » comme ils riraient de toutes les explications de ces grandes névroses par des... névroses!

Il est grandement temps que tout cela s'éclaircisse.

Nous avons dit qu'une école nouvelle et réactionnaire se recrutait en silence, et nous allons voir que certaines discussions officielles permettent de supposer que cette école est dès à présent beaucoup plus nombreuse, même à Paris, qu'on ne serait tenté de le supposer.

S 11

Les deux chorées, discussion toute récente à l'Académie de médecine. — Distinction accordée. — Étiologie en défaut. — Les knockings et les rappinys attribués à la contraction musculaire des malades.

1. - Causes intrinsèques en apparence, ou phénomènes subjectifs.

Ainsi, par exemple, reportons-nous aux discussions qui avaient lieu à l'Académie de médecine, le 30 août 1859, à propos de la chorée.

Il n'existe peut-ètre pas de sujet plus favorable que celuici à la distinction de nos deux ordres de névrogénésie ¹, et nous nous sommes réjoui, pour notre part, de voir une polémique sérieuse s'engager sur cet excellent terrain.

Tout le monde sait que par ce mot chorée on entend un en-

4. Production des maladies nerveuses.

semble anormal de gestes ou de démarches, occasionné par une musculation involontaire et désordonnée.

Mais à côté de cette chorée vulgaire et très-fréquente, vient s'en placer une autre beaucoup plus rare et bien plus extraordinaire, dont la science d'autrefois avait toujours tenu grand compte, jusqu'au moment où le rationalisme médical était venu défendre à la nôtre d'y croire et de s'en occuper.

Si nous ouvrons, à ce mot, le Dictionnaire des sciences médicales dont la rédaction remonte aux premières années de la Restauration, il nous dira qu'il ne connaît qu'une chorée sous-divisée, il est vrai, en essentielle et secondaire, mais toujours unique, tandis que celle qu'on a voulu faire consister en une sorte de danse permanente, celle, en un un mot, qui ne se guérissait qu'au tombeau de saint Vile ou de saint Guy ne consistait qu'en « jongleries, superstitions et fourberies ridicules, rejetées aujourd'hui par la science, parce que ce n'était là qu'une singerie plus ou moins habile de la véritable chorée.»

Cette chorée singulière allait donc, il y a quarante ans, rejoindre dans l'exil toutes ces névropathies plus ou moins réintégrées aujourd'hui dans la science et parmi lesquelles on peut compter les possédées de Loudun, de Saint-Médard, les trembleurs des Cévennes, les convulsionnaires, etc., etc.

Mais depuis lors le temps a marché, ou plutôt, comme sur le cadran d'Ézéchias. l'ombre, pour donner avec plus de précision l'heure de la vérité, s'est vue contrainte encore une fois de retourner en arrière, « recede ut procedas. »

Force a bien été de remettre à l'étude ces grandes épidémies nerveuses que tant d'autres études nouvelles et de faits particuliers semblaient rappeler tous les jours.

M. le docteur Calmeil s'est donc exécuté généreusement. èt, comme on le sait, nous a révélé bien des secrets.

Aussi, dans l'année 1849, la Faculté ayant mis encore une fois au concours l'histoire de cette maladie, le docteur Roth a-t-il pu la résumer l'année suivante dans une monographie remplie d'érudition et d'intérêt.

Puis enfin, comme nous venons de le dire, le 30 août 1859, la question ayant été ramenée à l'Académie de médecine, la discussion n'a pas tardé à s'engager sur la nécessité de la fameuse distinction que, pour notre part, nous réclamions depuis dix ans pour tout cet ordre de maladies, dans le double intérêt médical et religieux.

Chargés de faire un rapport sur la chorée en général.

MM. Blache et Bouvier ne s'étaient servis que de ce seul mot. chorée. Or, dans la même séance, M. le docteur Trousseau leur reprochait de ne pas avoir employé, parallèlement au mot chorée, l'expression de danse de Saint-Guy. Il convenait que cette dénomination était absurde, mais, ajoutait-t-il, « vous savez, messieurs, qu'en médecine, celle qui le paraît le plus est probablement celle qui l'est le moins; il fallait donc distinguer la chorée légitime et vulgaire de ces grandes chorées épidémiques du moyen âge et surtout de cette chorée saltatoire, étrange, dans laquelle les mouvements sont merveilleusement ordonnées et exécutés. »

M. Trousseau venait de prononcer les mots « ordonnés et exécutés. »

Mais M. Bouvier, l'un des deux rapporteurs, maintenait son expression générale de chorée, en disant que l'autre ne ferait qu'ajouter à la confusion et au bouleversement historique. Était-ce à dire pour cela qu'il confondait nos deux maladies? « A Dieu ne plaise! disait-il, dans tous les livres, dans tous les travaux qui ont été publiés depuis deux cents ans sur la chorée, on a donné le même nom à deux affections très-diffèrentes que l'on a confondues complétement, savoir : l'ancienne danse de Saint-Guy (traitée de fable par le Dictionnaire), sorte d'envie immodérée de sauter et de danser, fureur dansante, ou chorémanie endémique des xvi° et xvii° siècles, et cette chorée vulgaire, la vraie chorée, dont il est question aujourd'hui; appliquer à celle-ci le nom de danse de Saint Guy donné primitivement à l'autre serait tout confondre à nouveau. »

« Il est temps de ne plus confondre la chorée simple on gesticulatoire avec la grande chorée rhythmique qui en diffère en ce que les mouvements également irrésistibles ne sont pas désordonnés, mais, au contraire, parfaitement ordonnés... »

C'était peut-être la première fois, depuis cent ans, que l'on revenait à cette distinction essentielle.

- M. Bouvier rajeunissait tout simplement le conseil de Platon de ne jamais confondre les maladies naturelles avec les maladies envoyées par les dieux.
- Mais, M. le d' Bouvier, dira-t-on, rirait bien tout le premier de celui qui le rangerait parmi les démonologues!
- Nous le savons parfaitement, mais il nous suffit, à nous, de le voir admettre deux maladies en une seule.

Quant au nom qu'il faut donner à l'une d'elles, cherchonsle donc un peu dans les phénomènes qui la dominent. Or, puisque M. Bouvier nous renvoie à l'opuscule de Roth comme à un véritable chef-d'œuvre d'exactitude et d'érudition, interrogeons celui-ci, quitte à le compléter par un autre.

Voici d'abord une assez longue dissertation sur la date de la première apparition de la chorée. Nous trancherons facilement plus tard cette difficulté, en prouvant que les danses des corybantes grecs n'étaient pas autre chose, et que par conséquent l'acte de naissance de la maladie devient tout à fait inutile à rechercher.

Les premières descriptions que nous en ait laissées le moyen âge lui donnent le nom de danse de Saint-Vite ou de Saint-Guy, parce que l'on guérissait, avons-nous dit, au tombeau de ce saint (Roth admet cette guérison, p. 18), cette maladie attribuée par les païens à leur ancien dieu Magor.

Au xv* siècle, Schenk de Graffenberg nous la montre régnant en Allemagne et attaquant principalement les basses classes. « On voyait, dit-il, les tailleurs, les cordonniers saisis d'une terrible fureur dansante, s'assembler en certains lieux et, là, se livrer à cet exercice avec une telle violence que, lorsqu'on ne s'y opposait pas de vive force, quelques-uns se bri-

saient la tête contre des pierres, et se précipitaient dans les rivières où ils trouvaient la mort (p. 10). »

Comme la musique les soulageait, l'autorité payait des timbaliers pour les accompagner jusqu'à la fin de l'accès 4.

Félix Plater, cet éminent médecin du xv* siècle dont M. Calmeil fait un magnifique éloge, nous montre «les victimes de cet horrendus affectus, restant plusieurs jours sans boire ni manger et, le corps brisé et courbé, parlant des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, quas non didicerant, le démon s'exprimant comme par leur bouche » (p. 15).

Il serait fatigant de suivre siècle par siècle toute une série de symptômes à peu près identiques; arrivons tout de suite avec Roth aux temps modernes et retrouvons dans plusieurs cas particuliers les variétés et les complications ordinaires de toutes ces névropathies. Voici d'abord la variété tournante (c'était autrefois la plus ordinaire) que Roth compare à l'infatigable rotation d'une toupie ou d'une roue tournant avec une incroyable rapidité. Rotation fort difficile lorsqu'elle a lieu sur le gros orteil;... à la rotation succède la grimpade comme un écureuil le long des murailles, au sommet des arbres, ou plutôt, on a tort de parler d'écureuil, « car jamais écureuil ni équilibriste ne purent se livrer à des mouvements aussi bizarres. »

a Si nous essayions, dit Jahn, de décrire la nature de ces accès, le lecteur croirait que ce sont des imaginations... » (Roth, p. 404.)

Chez d'autres, le somnambulisme intervenait; voici un enfant bien élevé qui, dans cet état, lit avec ses doigts le titre des livres qu'il jette ensuite violemment à la tête de celui qui l'interroge;—propos dégodtants tenus par cet enfant bien élevé.

4. M. Calmeil (Folie, t. II, p. 460) nous les montre courant tout nus, ou presque tout nus, et se couronnant de fleurs à la manière des anciens corybanes... Qui est-ce donc qui donnait subitement à tous ces cordonniers une leçon d'archéologie si fidèle?... Première preuve que les traditions n'ont pas besoin d'être écrites pour se trouver rajeunies spontanément.

Il appelle constamment quelqu'un par quatre noms qui ont le son de noms russes, et applique son oreille à la porte comme pour attendre la réponse (p. 97). - Mêmes colloques chez un autre qui semble se donner des encouragements à lui-même. » - A ces colloques succèdent trois et quatre heures d'imitation du cri de tous les animaux, le bêlement de la brebis, les aboiements du chien, etc., le tout avec une perfection de naturel qu'on ne voit jamais sur les tréteaux ou au théâtre. -Au reste, ce n'est pas seulement l'imitation du cri, c'est l'imitation des actes et des habitudes, boire et manger comme chacun d'eux, par exemple, en s'identifiant avec eux et criant : «le mouton veut boire, le mouton veut manger» (p. 101). Puis reprise des tours de force dépassant dans leur adresse, dans leur habileté, tous ceux des acrobates. Prédilection (comme à Loudun) pour la tête renversée en arrière et le baiser DES TALONS.

« Quelquefois, pendant les accès de musculation irrésistible, la ventriloquie se manifeste involontairement, au grand étonnement de tous les assistants médecins et laïques, phénomène qui paraît avoir largement contribué dans les temps passés à répandre l'opinion d'une obsession diabolique » (p. 410). Puis enfin, le malade passe sa main sur ses yeux et l'accès est fini. Souvent, il en est quitte pour « un peu de lassitude, » ne comprend rien à l'étonnement général, ne croit pas un mot de tout ce qu'on lui raconte et reprend toutes ses habitudes et tout son caractère ordinaires.

On voit que nous nous rapprochons de nos faits somnambuliques et de nos ventriloquies modernes; avant de voir si nous ne nous en rapprocherons pas bien autrement tout à l'heure, voyons un peu comment on se tire jusqu'ici de l'explication de pareilles choses.

Nous avons déjà dit qu'hier encore on s'en tirait très-facilement, en les niant tout court, comme dit Bayle; nous l'avons prouvé par les dictionnaires de médecine qui en étaient encore à la jonglerie il y a vingt ans. On se restreignait à la chorée de Sydenham, hors de laquelle il n'y avait de salut pour aucun candidat au bonnet de docteur, bien qu'on la déclare aujourd'hui « tout à fait étroite ou insuffisante. »

On s'en tirait en classant les narrateurs et les témoins parmi « les charlatans magnétistes, les bigots crédules et ignares, les sots ignobles, les cervelles de vieilles femmes 1.» On s'en tirait comme la science officielle et collective s'est tirée de la grosse affaire des esprits frappeurs, et tout dernièrement aussi de l'hypnotisme dans lequel, hier encore, elle donnait tête baissée, et qu'elle éconduit en silence aujourd'hui, en raison de ses alliances malsonnantes et suspectes.

Et puisque la grande chorée rentre évidemment dans cette embarrassante lignée, voyons comment on nous l'explique; voyons surtout si MM. Maury et Figuier pourront retrouver ici quelque chose de ce qu'ils appellent, avec tant d'aplomb, « les solutions scientifiques modernes. »

Si nous en croyons M. le docteur Calmeil, la danse des cordonniers et des tailleurs, subitement arrachés par l'épidémie à leurs ciseaux et à leurs formes, tient à ce que... « la jeunesse se passionne pour le bal et pour les fêtes ². » Singulière chose, cependant, que tous les cordonniers et tailleurs de ce temps-là aient été tous assez jeunes pour que tous leurs « systèmes nerveux sensitifs fussent à la fois entraînés vers les fêtes... » « Ils aimaient trop le bal, c'est... etc. »

Et vers quelles fêtes, grand Dieu! fêtes et bals, « dont l'idée vient subitement à dix-neuf d'entre eux, en traversant un cimetière 3. » Du reste, costumes légers, calqués avec une grande fidélité archéologique par ces mêmes cordonniers sur les simples guirlandes des Bacchantes et des anciens Galles, voluptés singulières se terminant fort souvent par les fureurs du suicide (nous y voilà); à toutes ces singularités ajoutez enfin la

^{4.} Dictionnaire des scienc. médic., art. Imagination.

^{2.} Folie, t. II, p. 459.

^{3.} Ibid., p. 460.

plus grande, c'est-à-dire qu'à l'inverse de la chorée ordinaire, dont les saltations sont complétement déréglées, les danses vraiment chorégraphiques de celles-ci, les ballets composés de tous ces hypocondriaques et frénétiques danseurs, se trouvent parfaitement ordonnés et « ne laissent rien à désirer comme habileté de mise en scène, »

On le voit, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a pu faire de l'ordre avec un grand désordre. On eût dit que cette folie délirante des corybantes semblait montée et conduite par un chorégraphe fort savant, de grand sang-froid, parfaitement à son affaire, et sublime organisateur de folies.

Concluons. A la passion dansante, M. Calmeil, peu content de sa théorie, fait succéder comme cause un « æstre ou insecte, qui pique et fait sauter ses malades, ou bien encore un virus qu'ils absorbent ⁴. »

Comment! un insecte ou un virus s'abattant, tel jour de la semaine et à la même heure, sur tous les cordonniers!... une autre semaine, sur tous les tailleurs; un autre jour enfin, uniquement sur les jeunes filles, divisées aussi probablement en blanchisseuses, brodeuses, etc.!...

Nous croyons, pour notre part, et depuis bien longtemps, à l'immensité du cadre entomopathique 2, mais nous avouons ne pas connaître aussi pertinemment l'insecte de chacune des professions indiquées.

Quant au virus, il pourrait puiser à première vue quelque probabilité dans les souvenirs du tarentisme. Mais voici qu'après avoir lu dans la belle Statistique géographique et médicale du docteur Boudin les savants articles Tarentisme et Calenture, voici que nous restons persuadé que bien que la fureur rhythmique se déclare quelquefois après la piqure, cette piqure, en général, joue un bien léger rôle dans cette manie. « Depuis longtemps, dit à son tour M. Calmeil, la plupart de

^{4.} Folie, t. II, p. 469.

^{2.} Résultant de la présence d'un insecte.

ces tristes et prétendus danseurs savent très-bien qu'ils n'ont jamais été mordus ni par scorpions ni par tarentules, qu'il n'y en a pas un sur cent qui ait été vraiment piqué... et que c'est en raison de tout cela que depuis longtemps encore la plupart des manigraphes considèrent le tarentisme comme une pure et véritable monomanie ¹. »

De sorte que, bien loin d'invoquer le tarentisme pour nous expliquér la chorée, nous voici de nouveau forcé de revenir à la chorée pour nous expliquer le tarentisme ².

Mais, dit-on, l'anatomie pathologique, les vivisections, les expériences cérébro-spinales ont énormément progressé depuis trente ans, du moins on l'assure; interrogeons-les donc un moment. Voici, en effet, bien positivement des impulsions en avant, des propulsions irrésistibles, des rétrocessions continues, des tournoiements, des roulements à droite et à gauche, des renversements complets qui paraissent dus à des perturbations, à des altérations, soit dans la substance médulaire, soit dans la protubérance cérébrale, soit dans les corps striés. Quand nous suivons les expériences de MM. Longet, Magendie, Flourens, Lafargue, etc., nous restons très-volontiers persuadé, nonobstant quelques contradictions, que l'enlèvement du cervelet, par exemple, entraîne une rétroces-

^{1.} M. Calmeil, Folie, t. II, p. 168.

^{2.} Nous avons cité l'article Tarentisme du D' Boudin. Il est une autre affection que ce savant médecin rapproche également du tarentisme et de la chorée, c'est le tigretier des Abyssiniens. Il emprunte au voyageur Pearce, qui avait passé neuf ans dans ce pays, les documents qui suivent : « C'est le dofter ou prêtre qui se trouve en général chargé de ce traitement; — l'Évangile de saint Jean, répété auprès du lit de la malade, détermine toujours chez elle une agitation des plus violentes pendant laquelle elle verse des torrents de larmes mélées de sang. — Lorsque ce moyen ne réussit pas, on recourt au remêde du tarentisme, c'est-à-dire à la musique et à la danse forcenée qu'elle produit, et qui ressemble plutôt aux évolutions d'une bête sauvage qu'à celles d'une créature humaine. Quant à la guérison, en voici le pronosic assuré; c'est lorsque la malade consent à articuler son nom, car pendant toute la durêt de le leur au leur le la dans de leur mala le leur mala le leur mala le leur son la ramène à la maison, où le prêtre procède sur elle à un nouveau baptéme. » (Géogr. médic., t. I, p. 379.)

sion irrésistible, celle des corps striés une propulsion qui ne l'est pas moins, celle des hémisphères cérébraux une immobilité absolue, celle du pont de Varole la précipitation perpendiculaire, etc. Admettons encore une fois que les expérimentations se contredisent sur quelques points, peu importe; il n'en faudra pas moins accorder, en général, le grand principe de la corrélation des mouvements avec l'état physiologique du cerveau.

Par conséquent, dit-on, ces fureurs, ces propulsions et tournoiements choréiques pourraient, et même jusqu'à un certain point devraient tenir à ces états maladifs du cerveau!...

Oui, dans la chorée ordinaire ces modifications cérébrales existent, et certes il n'est pas ridicule de penser qu'un jour à venir tel ou tel désordre musculaire pourra être attribué à coup sûr à telle ou telle perturbation cervicale. Mais tant que cette perturbation existera, elle ne cessera pas un seul instant de produire mécaniquement, fatalement, les mêmes effets, et l'autopsie sera toujours là pour confirmer le diagnostic des docteurs « qui triompheront encore sur cette maladie. »

Mais quelle différence! Dans les autres chorées anormales que persistez-vous à nous montrer? Des cerveaux parfaitement sains avant et après l'accès, une santé que de telles folies n'altèrent, en général, qu'à la longue, des danses aussi savamment ordonnées que les impulsions dues à des cerveaux blessés sont désordonnées et sans règle, enfin à l'autopsie, d'autant moins de lésions et de modifications qu'il y a eu plus d'intensité dans les phénomènes; et, dans le fait, s'il y avait eu des lésions capables de produire toutes ces horreurs névropathiques dont parle Roth (horrendæ), ces lésions devraient être mille fois plus accusées que celles auxquelles on attribue les pâles impulsions résultant des expériences.

Donc, c'est forcément tout autre chose, et le traumatisme ¹ ne joue aucune espèce de rôle ici.

^{1.} Blessure.

Mais l'hystérie? mais l'épilepsie? mais la manie convulsive? mais... Mon Dieu! forgeons et entassons autant de mots que nous le voudrons; quand nous aurons enfanté des centaines de dictionnaires, nous en serons toujours au même point et nous n'aurons pas fait un seul pas. Que MM. Figuier et Littré appellent tout cela, s'ils le jugent à propos, des solutions, soit; quand on s'occupe d'illusions, une de plus ou de moins ne tire pas à conséquence, et nous ne voudrions pas leur enlever celle qui leur est si chère et surtout si utile. Il v a longtemps, d'ailleurs, que les vieux praticiens, cités par Roth, ont prononcé les noms d'hystérie, d'épilepsie, de nymphomanie épileptiforme. Il y a longtemps qu'ils appliquaient tous les narcotiques et les traitements hygiéniques les plus actuels. Tous avaient commencé par où nous finissons aujourd'hui, et ce n'était que de guerre lasse et devant l'irrécusable présence d'une surintelligence qu'ils se rendaient à la vérité. Fernel, rappelons-nous-le, avait abîmé son malade de remèdes pendant trois ans.

Nous sommes donc complétement de l'avis de M. Roth: « Dans l'état actuel de la science, dit-il, toute réflexion sur la cause de ces épidémies se réduirait à la répétition fastidieuse des causes banales, telles que excitation des fonctions cérébrales, imitations, passions, excès, etc., etc., c'est-à-dire à un VERBIAGE INUTILE 1. »

Voilà le dernier mot de la science ou p'utôt son dernier acte d'humilité.

Quant à nous, nous ne récusons pas tout ce verbiage, car dans l'espèce, comme on dit à l'école, nous saurons excepter deux expressions qui demandent grâce pour leur justesse toutes les fois qu'on veut bien les prendre un peu plus au sérieux que ne le font leurs auteurs; ce sont celles de théomanie et d'hystéro-démonopathie.

Pressons-les davantage, s'il se peut, et tâchons de décou-

^{1.} Roth, p. 184.

vrir encore dans l'ouvrage de Roth quelque nouvelle justification de leur exactitude.

Car il faut bien en prévenir nos lecteurs, tout en stigmatisant le verbiage de ses confrères, ce médecin n'en partage pas moins tous leurs préjugés, et de temps en temps il éprouve avec eux le besoin d'en finir avec ces «exagérations historiques» qu'il appelle les légendes de la chorée.

Et voici la première qu'il raconte : « En 1012, sous Henri II, un nomme Othoperthus rappelle qu'en compagnie de dix-huit personnes, dont quinze hommes et trois femmes, s'étant mis à danser dans un cimetière et à chanter des chansons impies, ils furent maudits par un prêtre, et ils continuèrent à danser et à chanter ainsi sans interruption. Pendant une année entière la pluie ne tomba pas sur eux, et ils ne sentirent ni la chaleur, ni le froid, ni la faim, ni la soif. Leurs vêtements et leurs chaussures ne s'usèrent pas, et ils s'enfoncèrent dans la terre d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux hanches. Au bout de l'année, les trois femmes, dont l'une était la fille du prêtre, moururent. Les autres hommes dormirent pendant trois jours, et quelques-uns d'entre eux expirèrent plus tard. Ceux qui survécurent avaient des tremblements dans les membres; ET MOI. OTHOPER-THUS, ajoute l'auteur de la narration, JE FUS UN DE CEUX-LA 1. "

Assurément, voici de la légende s'il en fut jamais.

Comment donc expliquer cette réflexion subséquente de Roth? « Ce document historique porte dans tous ses détails un cachet de vérité si évident qu'il serait téméraire de le révoquer en doute. » En vérité, il faut que notre auteur plaisante ou qu'il ait obtenu, sur la personne ou sur la véracité de cet Othoperthus, des renseignements qui nous échappent complétement.

Dans tous les cas, nous voici, dès le début, un peu loin

^{4.} Roth, p. 157.

« de cette jeunesse avide d'émotions qui nous fait voler au bal comme à une fête 1. »

Quant aux grandes épidémies chorisantes du xiv° siècle, qui « duraient un an... et qui emportaient en Occident toutes les pratiques religieuses des suris,... colportant en outre avec elles, et comme une peste diabolique, toutes les turpitudes possibles,... » nous sommes tout à fait de l'avis de notre auteur, qui les assimile aux convulsionnaires de Saint-Médard dont ils rappelaient toutes les extravagances. Comme lui, nous en faisons plutôt « des sectaires que des malades; » mais notre logique ne possède pas toute l'élasticité nécessaire pour ranger exceptionnellement, parmi les jongleries et les turtupinades, une peste épidémique qui affecte hommes et femines à la fois et indistinctement, et les enrôle de force dans une confrérie pareille.

Nous ne nous expliquerons jamais, surtout médicalement, des monstruosités névropathiques amenant l'importation subite de dogmes et de rites musulmans chez des chrétiens qui les ignorent.

Mais puisque Roth, dans le milieu de sa brochure, raye arbitrairement de l'histoire pathologique des faits qu'il nous donnait comme parfaitement historiques dans la première partie, cherchons dans la dernière, et voyons si nous n'y trouverons pas quelque nouveau symptôme qui puisse rentrer, plus évidemment encore, dans nos faits magnétiques et spirites.

Voici d'abord Jourdens qui, en 1751 (c'est à peu près l'époque à laquelle la critique moderne fait remonter toute certitude médicale), nous signale une maladie spasmodique affectant cinq personnes de sa clientèle, ainsi que des individus de tout âge. Comme toutes ces personnes historiques et modernes, au milieu de leurs contorsions particulières, générales et toujours involontaires, poussent les mêmes vociféra-

^{1.} Calmeil, loc. cit.

tions animales que poussaient les jongleurs légendaires du vieux temps, qu'elles marchent, comme eux, à quatre pattes, se roulent en cercle ou font des centaines de culbutes pardessus les tables, les bancs et les chaises, et deviennent parfois assez furieuses pour que plusieurs hommes aient peine à les contenir, sans toutefois que leur santé subisse la moindre atteinte en dehors de l'état de crise, 1... » nous ne voyons pas trop pourquoi ces névropathes de Jourdens auraient seuls un privilége de véracité qu'on retirerait à ceux de Plater et de Graffenberg.

L'égalité devant la loi civile entraîne celle de la loi médicale.

Voici d'abord les enfants de Goeden qui, en 1818, tombent dans des spasmes hideux, au moment où l'un d'eux signale l'apparition d'un fantôme, en criant: « Le voilà! » Au moment même de cette vision, ces enfants sont jetés çà et là avec une grande rapidité ou lancés hors de leur lit, et, bien qu'à peine en état de marcher, ils se mettent tout de suite à danser, à sauter, à grimper, à s'élancer par les fenètres dans la cour, etc., etc?.

Voici tout de suite après les cinquante-sept jeunes filles de la vallée de Tux, en Tyrol, dont la fureur dansante dura près d'un an et fut attribuée cette fois par le médecin de l'hôpital de Hall, non plus à la passion du bal, mais à l'abstinence trop sévère de la danse³.

Comme au nombre des causes signalées par ce praticien nous voyons figurer encore le manque de propreté, nous ne lui en demanderons pas davantage. Évidemment il est par trop naïl.

Mais faisons bien attention, par exemple, à celles que Roth emprunte au docteur Kerner, l'une des gloires de l'Allemagne et l'auteur de cette « Voyante de Prevorst », dont l'étude jetait

^{1.} Roth, p. 162.

^{2.} Ibid., p. 470.

^{3.} Ibid., p. 171.

l'incroyant Strauss dans l'état de terreur signalé plus haut. L'histoire de cette Voyante *magistrale* est connue de beaucoup de monde, mais on ignore, en général, les singuliers débuts de cette affection épidémique, dont elle ne fut, après tout, que l'une des victimes.

Roth ne consacre qu'une page à cette épidémie et nous montre les malades de Neuhutten débutant par une constriction des muscles abdominaux et passant de là aux mèmes turlupinades que tous les autres, c'est-à-dire que ces jeunes filles, selon lui, se dressaient sur la tête, faisaient la roue, grimpaient contre les parois des murailles comme les chats. prédisaient leurs accès, « après lesquels elles s'éveillaient, comme d'un sommeil magnétique, sans la moindre réminiscence, etc.; » il ajoute: « On ne put s'assurer si la maladie était propagée par la vue ou par l'imitation... On ne pouvait non plus en chercher la cause dans l'usage de fruits gatés, de seigle, d'ergot, etc. »

Roth ne dit pas un mot de plus.

De deux choses l'une cependant : ou Kerner est un visionnaire (et alors quelle autorité peut donc avoir son témoignage?), ou c'est le narrateur sincère des milliers de faits spirites déroulés dans son gros livre, faits expérimentés par lui pendant trente ans, et tellement soudés à la maladie de Mme Hauffe (sa voyante), qu'il est absolument impossible de n'y pas voir un long enchaînement de causes et d'effets; et alors comment se permet-on de scinder son témoignage? Pourquoi, par exemple, du moment où l'on se mêle d'étiologie, au lieu de rechercher toujours les prédispositions internes de l'individu, ne pas tenir un compte énorme de cette particularité si remarquable signalée dès le début, à savoir que cette disposition à percevoir les influences les plus étranges était endémique à Prevorst et commune aux adultes des deux sexes, comme aux enfants, et, bien mieux, comme aux troupeaux eux-mêmes? « Souvent, dit Kerner, on voyait les vaches de la montagne entrer subitement dans une agitation qui montait jusqu'à la fureur, pendant que de leur côté les enfants, saisis de vertige, couraient en toute hâte à la maison, où l'on voyait souvent les *objets matériels*, *les ustensiles*, se livrer aux mêmes ébats et fuir la main qui voulait les saisir...»

2. - Causes nécessairement extrinsèques, ou phénomènes objectifs.

Attention, Messieurs les médecins, et ne faites pas pour la vérité ce que les objets font pour les mains; il dépend de vous de la saisir, car elle est là tout entière.

Et puisque vous vous appuyez sur Kerner, ne justifiez pas plus longtemps les sanglants déplaisirs et les longs découragements qui viennent trop souvent interrompre ses récits et qu'il exhale en ces termes :

« ... Mais j'oubliais que tout ceci n'est qu'illusion, raillerie et mensonge, que Frédérique n'était qu'une aventurière et que je ne suis, moi, qu'un inposteur. Peu importe que je l'aie visitée plus de trois mille fois, que, cloué à son chevet, elle ait passé sous mes yeux les trois dernières années de sa malheureuse existence, qu'elle soit morte dans mes bras, que j'aie connu tous ses parents, tous ses amis, toutes ses relations dans ce monde!... peu importe!... Des gens qui ne l'ont jamais ni visitée ni vue, des gens qui parlent d'elle comme un aveugle des couleurs, vont crier à l'imposture et au mensonge!... »

Écoutons-le lorsqu'il nous dit :

« Ce qui, chez-elle, dominait toute cette longue sério de phénomènes magnétiques, c'était la perception des substances spirituelles; c'était toujours par elles qu'elle se voyait et se disait magnètisée; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que son frère les percevait souvent en même temps. Un jour, comme je causais avec lui, il s'interrompit tout à coup en s'écriant: « Silence! un esprit vient de traverser la chambre pour se rendre chez ma sœur;...» et, presque au même instant, nous entendions Frédérique qui s'entretenait avec le fantôme. Les personnes qui veillaient dans son appartement avaient ordinairement le sentiment de ces apparitions par des rêves étranges. Chez d'autres, la venue des esprits excitait un malaise général, une suffocation, parfois des tiraillements dans l'épigastre, des tressaillements qui allaient jusqu'à d'effrayantes syncopes. Enfin, la plupart du temps, ces esprits produisaient des bruits très-appréciables aux oreilles des personnes qui se trouvaient là

par hasard; c'était d'ordinaire comme de PETITS COUPS SECS frappés sur la muraille, sur les tables ou sur le bois du lit. Tantôt on croyait entendre des pas sur le carreau, tantôt le tâtonnement d'un animal, le bruissement d'une feuille de papier, le roulement d'une boule. Par instants, c'était comme un bruit de sable qu'on tamise ou de cailloux que l'on jette, et tous ces bruits ne laissaient pas que d'être suivis d'effets. Une fois entre autres, ils amenèrent la chute d'une énorme quantité de plâtras... On les entendait dans toute la maison et particulièrement dans ma chambre située au-dessus de celle de la voyante. Tant que durait la rumeur, Frédérique ne voyait rien, l'apparition pour elle ne commençait qu'après sa cessation. Moi-même, je me souviens parfaitement d'avoir vu un esprit à la place que Frédérique m'indiquait; je ne dirai pas que j'aurais pu, comme elle, en définir la figure et les moindres traits. C'était plutôt pour moi une forme grise et incertaine, une colonne ' vaporeuse de la grandeur d'un homme debout au pied du lit de la visionnaire et lui parlant tout bas 2... »

A toutes ces manifestations de vrais esprits frappeurs venaient s'en adjoindre mille autres qui, selon Kerner, en devenaient la preuve mathématique. Ainsi les bouleversements d'ustensiles et de meubles, les objets enlevés des mains des assistants comme par d'autres mains invisibles, tout cela faisait de ces chorées endémiques à Prevorst une sorte de chorée générale qui faisait sauter et danser le salon comme l'étable, et la malade comme la vaisselle.

Nous demandons maintenant, non pas au nom de la science, mais au nom du plus simple bon sens médical, comment, lorsqu'on cite un ouvrage de cette originalité, reposant depuis la première jusqu'à la dernière page sur l'ordre de choses le plus mystérieux, on peut se permettre de résumer tous ces problèmes dans cette unique proposition: « On ne put jamais s'assurer si la maladie de ces enfants s'était propagée par vue et par imitation,... et il ne fut pas possible d'en chercher la cause dans l'usage des fruirs gatés... etc³. »

^{4.} Qu'on veuille bien nous dire par quel merveilleux hasard, non-seulement tous ces détails, mais toutes ces expressions se retrouvent dans les dépositions des témoins du presbytère de Cideville. (Voir notre 1 ° Mém.)

^{2.} Voyante de Prevorst, p. 270 à 300.

^{3.} Roth, p. 474.

Nous demandons comment un médecin philosophe a pu s'y prendre pour dédaigner un phénomène comme celui des *coups*, ou comme celui de la chorée *matérielle*, visible, palpable, objective, des ustensiles et des animaux.

On va nous répondre que c'est alors une illusion ou peutêtre encore quelque effet électrique, sans s'inquiéter davantage des révélations et significations surintelligentes qui les accompagnaient, mais, en tout cas, il ne saurait être permis de traiter avec une telle négligence une force électrique si nouvelle, et voici ce qui va nous justifier :

C'est que dans l'observation LIV nous allons voir apparaître, pour la première fois, non plus seulement dans Kerner, mais dans la science la plus officielle, l'avant-garde de cette armée d'esprits frappeurs qui, dix-neuf ans plus tard, allait envahir les deux mondes, en traînant à sa suite les extases, les phénomènes magnétiques et la ventriloquie, déjà accusée par le docteur Roth.

Seulement, sous sa plume toujours fidèle au système de la production de la maladie par le malade, ce phénomène va se trouver enregistré sous le titre trompeur « d'imitation de sons ou bruits inanimés. »

Inde mali labes 1.

Observation LIV, empruntée par Roth à un ouvrage allemand.

« Vers le milieu de janvier 1832, dit M. le docteur Plath (Heckers Annalen, 1834, p. 194), on entendit dans le voisinage de la malade un battement et un grattement plus ou moins forts, et à des intervalles diférents, absolument comme si l'on avait frappé du doigt sur le bord du lit et comme si l'on avait gratté avec l'ongle sur les planches. Les sons venaient si distinctement des environs du lit que l'on ne douta pas qu'ils ne fussent produits par le frottement des pieds et des mains de l'enfant sur la couverture, erreur que fit promptement cesser l'enlèvement de cette couverture. On ne pouvait songer à une illusion de la part des parents de la malade. Celle-ci fut elle-même mise à plusieurs épreuves. Le lit fut transporté à une autre place, défait, examiné

1. « De là toutes les erreurs ».

partout avec soin, sans que les sons se modifiassent en rien lorsqu'on recoucha la malade; on la transporta sur une chaise à l'extrémité opposée de la chambre, et bientôt après on entendit le battement et le grattement, avec cette seule variation qu'il semblait qu'on grattât ou qu'on frappât le bois de la chaise. Sans la prévenir, on transporta l'enfant dans une autre chambre et dans un autre lit. Le même phénomène se reproduisit bientôt, et dès cet instant, je pus exprimer la conviction que les sons semblaient tenir au voisinage immédiat de la malade; qu'ils ne provenaient, en outre, ni de sa bouche, ni des articulations de ses pieds et de ses mains; qu'enfin, ils n'étaient pas produits par quelque autre personne, soit à dessein, soit par hasard. Cette conviction fut partagée par beaucoup de médecins estimables et de laïques qui visitèrent la malade.

« Ces bruits commencèrent du 12 au 14 janvier. Ils augmentèrent de violence pendant quelque temps, puis ils diminuèrent et cessèrent peu à peu dans la deuxième quinzaine de mars. Ils se faisaient entendre, et pendant les accès de spasme et dans les intermissions, mais jamais pendant le sommeil. Ils étaient plus forts vers le soir, et pouvaient évidemment être provoques par des influences extérieures. Il suffisait, par exemple, de frapper ou de gratter un corps dur, la RÉPONSE avait lieu immédiatement en un nombre de coups ÉGAL, dans la même mesure et avec la même force. Souvent l'appel d'une personne restait sans écho pendant plusieurs jours, tandis que celui d'une autre obtenait sur-le-champ une réponse. Plus tard, pour provoquer les sons, il suffisait d'en parler ou de fixer le nombre des coups. Chantait-on dans la chambre, ou faisait-on de la musique dans la rue : les sons MAR-QUAIENT Souvent la MESURE; la nature des sons eux-mêmes variait. Les jeunes sœurs de la malade prenaient grand plaisir à provoquer des battements et des grattements plus ou moins rapides, plus ou moins sonores, des rongements, le bruit de la pluie, celui d'une goutte d'eau qui tombe. Un des sons les plus curieux fut l'imitation du bruit d'une scie, mais il ne dura que deux jours.

« Le lieu d'où provenait le bruit était diversement indiqué par les différentes personnes qui étaient assises autour du lit de la malade. La malade parut d'abord s'inquièter de ces sons; elles en plaignait beaucoup dans les intervalles lucides; une fois même, elle dit que l'on travaillait sans doute à son cercueil. Cependant, il est hors de doute qu'il était en son pouvoir de produire les sons à volonté, puisqu'un jour elle menaca de ces bruits avant qu'ils se fissent entendre.

« Vers la fin de février 1832, dans un moment où les spasmes étaient encore dans toute leur intensité, le battement cessa tout à coup, et

l'on n'entendit plus que le bruit de grattement contre le bois du lit. On enleva toutes les planches qu'on remplaça par une espèce de hamac en grosse toile, et on coucha la malade sur un matelas fort mince, sans couverture. Bientôt le grattement se fit entendre comme si on avait gratté la toile du hamac. Dès ce moment, ce bruit diminua aussi considérablement; il ne se laissa plus provoquer, comme auparavant, au contraire, il était continuel dès qu'une personne du sexe masculin, ne fût-ce que le jeune frère de la malade, enfant de six ans, s'approchait du lit ou le touchait. L'approche ou le contact des personnes de l'autre sexe n'affectait pas la malade. Le bruit était surtout fort lorsqu'on dirigeait le bout des doigts vers le creux de l'estomac, même à quelque distance; si, au contraire, on s'isolait de la malade, en se couvrant, par exemple, la main d'un mouchoir de soie, le bruit cessait à l'instant.

« Un jour qu'on employa un mouchoir de soie en annonçant un mouchoir de coton, le grattement continua.

« Un autre phénomène singulier était raconté : dans un accès de spasme, la malade s'écria plusieurs fois d'une voix anxieuse : « Bernard, Bernard, ne tombe pas! » et peu de temps après, Bernard rentra la figure tout en sang.

« Une autre fois, également pendant un accès de spasme, elle prit tout à coup une broderie placée près d'elle, et, sans l'examiner, elle indiqua promptement une place où un léger défaut se trouvait dans le travail.

« Lorsqu'elle croyait ne pas être vue, elle se dressait tout à coup sur son lit avec une rapidité incroyable, et, sautant avec une grande agilité et beaucoup d'assurance sur un ciel de lit assez élevé, s'élançait subitement au milieu de la chambre avec une égale rapidité. Tous ces mouvements s'exécutaient constamment presque sans bruit, tandis que les spasmes continuaient encore dans presque toute leur violence; et au réveil, la malade était si faible, qu'elle pouvait à peine soulever la main, loin d'être en état de sortir du lit.

La mère continuait à partager le lit de la malade sans en éprouver une diminution des forces ni aucune incommodité. L'effet, évidemment favorable de ce moyen, donna l'idée, au commencement de l'été de cette année, de faire un essai avec un jeune chien qui fut couché aux pieds de la malade. L'animal maigrit, fut pris de convulsions, et mourut enfin, tandis que l'état de la malade s'améliora sensiblement. Dans l'été, la malade fut envoyée à la campagne où elle séjourna longtemps, et le grand air, joint à des bains de

marc d'eau-de-vie, enleva les derniers restes de la maladie. Aujourd'hui, elle offre l'image d'une parfaite santé. Les bruits ont été considérés comme une ventriloquie. »

Observation LV, empruntée par Roth à M. le D' Marc 1, qui réclame la priorité.

- « Il y a 42 ans, dit ce dernier médecin, j'ai eu l'occasion d'observer un fait presque semblable, et il a fait le sujet de ma thèse inaugurale, publiée sous le titre de : Dissertatio inauguralis medica sistens historiam morbi rarioris spasmodici, cum brevi epicrisi; Erlangæ, 1792.
- « Il s'agissait d'une fille de onze ans, d'une constitution làche, sujette à des affections vermineuses et muqueuses qu'on avait combattues par une médication conforme à ces circonstances.
- « Prise, vers la fin de 1791, de convulsions étranges... Ces convulsions continuèrent depuis la fin de février jusqu'au 14 avril. Mais à cette époque se manifesta un phénomène des PLUS EXTRAORDINAIRES ET BEN DIFFICILE A EXPLIQUER. Je le rapporterai tel que je l'ai consigné dans ma thèse, afin qu'on puisse mieux juger de sa similitude avec celui que le D' Plath a fait connaître. »

Nous traduisons ici la thèse latine :

- « Ce phénomène consistait en un certain bruit dans les articulations, semblable à celui que font entendre nos rongeurs de muraille, ou toute personne qui gratte avec ses ongles.
- « Ces bruits paraissaient passer dans chaque couverture qui était touchée par la malade. Cette couverture alors répondait avec esprit, incénio, avec force et caractère, indolé, ac vi, etc., comme les chaises sur lesquelles on plaçait la malade.
- « Je n'entrerai dans *aucune explication* (à la bonne heure!) sur cette singulière maladie. Toutefois, je ne suis pas éloigné de lui assigner une origine semblable à celle du cas dont parle le Dr Plath.
- « Mon but principal était de confirmer la vérité de l'observation de ce médecin, et je le puis avec d'autant plus d'assurance que non-seulement j'ai rendu les plus célèbres docteurs de l'université témoins du phénomène extraordinaire qui s'est offert à mon observation, mais que je me suis méfié et garanti de toute déception, en faisant mettre la malade dans un état complet de nudité, et en la portant ainsi, au moment où on ne s'y attendait pas, dans son appartement, sans que le bruit du grattement inexplicable ait cessé pour cela de se reproduire. »
 - 1. Gazette médicale, t. I et II, nº 46, p. 726 (4834).

Voyons; analysons à notre tour.

Que M. le docteur Marc se soit arrêté, en 1791, à ces réponses fournies avec esprit (respondebat ingenio) par des couvertures et par des chaises, qu'il les ait attribuées à sa malade seule, malgré les excessives précautions d'isolement auxquelles il paraît s'être livré à son égard, on le comprend encore assez facilement; on était bien loin, à cette époque, des documents et des grandes leçons donnés par les vieux maîtres, et l'on avait encore plus oublié les compliments sardoniques adressés à Fernel par l'esprit exorcisé.

Qu'en 4834 encore le docteur Plath n'ait voulu voir qu'un « produit de la maladie » dans cette ventriloquie inanimée succédant à tous les faits prodigieux qu'il nous raconte; qu'il n'ait prêté qu'une médiocre attention à ces réponses toujours correspondantes à leurs demandes comme à la mesure rhythmale battue par les knockings; qu'il ait persisté à tou attribuer à sa pauvre malade malgré ses dénégations, ses plaintes et ses terreurs, il y a là pour le docteur Plath une faute majeure, mais rémissible encore, de critique et de légèreté.

Plus tard, lorsqu'il a glissé lestement sur la seconde vue de sa malade, qui voit sans pouvoir la voir « la chute de Bernard, » la faute augmente alors d'autant plus qu'il oublie de rapprocher cette surintelligence merveilleuse de l'incroyable habileté qui, par moments, « jetait sans bruit et sans malheur cette pauvre impotente sur le ciel de son lit. » Mais enfin nous le répétons, on avait alors perdu tout à fait la mémoire, et le docteur Plath pouvait à peine en croire ses yeux.

Mais que le docteur Roth, si bien renseigné, comme nous l'avons fait voir, si bien disposé à l'égard du docteur Kerner, se soit permis de mutiler ses récits, et à propos des mêmes coups et grattements de ne tenir aucun compte de ses affirmations trentenaires, ceci devient infiniment plus coupable, et à tous les points de vue. Qu'il ne mentionne ni l'épidémie sau-

tante des animaux et des objets matériels, ni le transport des bruits dans les maisons voisines, ni la violence momentanée de ces knockings qui, bien loin de la malaon; qu'il saute à pieds joints encore sur cette apparition des esprits, sensible pour tout le monde; qu'il déchire ainsi les trois quarts du livre qu'il admire pour ne s'occuper que du quart insignifiant qui lui permet de renfermer son étude dans celle des influences vermineuses et des fruits gâlés ou pourris:... on en conviendra, il y a là tout à la fois, non-seulement un défaut complet d'induction médicale, mais, ce qui est bien autrement grave, enlèvement et suppression coupable de tous les éléments fondamentaux d'une vérité du premier ordre.

Par cet oubli, ou plutôt, nous le craignons bien, par cette omission calculée, M. Roth a brisé lui-même ce que M. Bouvier appelle son chef-d'œuvre, et, de fautes en fautes couronnées par une soustraction de pièce, s'est préparé peut-être une condamnation future à quelques assises médicales.

Mais quel nom pourrons-nous donner maintenant à l'inexplicable silence de la science officielle qui, discutant ces deux chorées en 1859, oublie ou feint d'oublier que celle du moyen âge venait de reparaître sur la plus vaste échelle et de fatiguer le monde entier, pendant deux ans, de toutes ces réponses divinatrices, apparitions, chorées d'objets inanimés, et surtout percussions incessantes signalées à profusion dans Kerner comme dans Ambroise Paré?

Comprend-on cette admiration pour la brochure de Roth, et ce silence absolu pour des faits analogues qui venaient de compter peut-être un million d'acteurs, et peut-être deux millions de témoins, pris dans tous les rangs et à tous les degrés intellectuels de la société?

Pas une voix faisant allusion à ces choses! En vérité, un pareil silence sur un événement que le docteur Littré appelle lui-même « très-singulier, » et qu'un très-grand esprit persiste à désigner comme « le plus grand événement du siècle, » un pareil silence a pour nous quelque chose de vraiment stupéfiant... Il ne peut pas tenir à l'homme... Il n'y a que le démon muet de l'Évangile qui puisse avoir cadenassé en même temps tant de lèvres d'ordinaire si faciles à ouvrir.

Hélas! nous nous trompons quand nous disons « pas une voix! » Dans cette même année 1859, on a vu un chirurgien du premier ordre amener en pleine Académie et lui présenter un anatomiste « sérieux » qui, disait-il, était parvenu à reproduire, au moyen de la contraction artificielle et musculaire du long péronier 1, les knockings en question. On ne dit pas, il est vrai, si les rappings, imitant bruits et voix de tous les animaux, étaient dus à la même cause, mais l'anatomiste n'en donnait pas moins, séance tenante, la représentation annoncée, et l'Académie d'applaudir, et le chirurgien (homme d'un mérite supérieur) de raconter sa guérison d'un cas semblable par une opération, et tout le monde d'applaudir encore plus et d'appliquer aussitôt avec lui cette découverte à tous les esprits frappeurs des deux mondes, et dès le lendemain tous les journaux d'enregistrer la grande nouvelle et d'ajouter (vovez l'orgueil du triomphe!) « qu'en les dévoilant aussi complétement, on a fait encore aux esprits frappeurs plus d'honneur qu'ils n'en méritent. »

... Et nunc intelligite, et maintenant comprenez-le bien; puisque, va-t-on nous dire, toutes ces choses tournantes et saltatoires, objet de la brochure en question, offraient souvent le phénomène des knockings, elles devaient être dues par conséquent à la même cause, c'est-à-dire à la contraction du long ou du court péronier (car si l'anatomiste accuse le long, le chirurgien accuse le court), et alors voici qu'il va falloir rapporter logiquement à cette contraction musculaire, occasionnée par quelque trouble fonctionnel, et la vue à distance, et la perception collective des colonnes grisâtres, et la projection des

^{1.} Un des muscles de la jambe.

malades sur le ciel de leur lit, et le transport des coups dans les maisons du voisinage, dégradées par leur violence, et ensin nos milliards d'expériences à nous tous qui, pour n'être pas de l'Académie, conservons la prétention de compter cependant pour quelque chose, et qui, si Molière existait, serions certains de l'avoir avec nous.

Comme il se serait amusé, le grand homme, de tous ces péroniers des deux mondes se contractant et battant à la même heure, sans qu'aucun de nous ait pu les sentir et les faire taire! Comme il cût bien reconnu dans toutes ces explications impossibles son « voilà ce qui fait que votre fille est muette, » et comme!... Mais s'il est vrai que Molière aurait ri, la science aurait pu rougir et pleurer.

O bon Ambroise Paré! ô savant et consciencieux Fernel! vous tous, graves docteurs dont le docteur Calmeil a fait un si magnifique éloge, vous tous qui n'avez pas craint de confesser les méprises spirites dont vous avez été le jouet si longtemps, comme vous auriez bien reconnu là vos ennemis, et comme, du haut de votre grande autorité, vous auriez conjuré vos jeunes et modernes disciples de se méfier de leurs préjugés et des sarcasmes à priori! Et si les disciples avaient persévéré dans leur étroite critique et dans leur mépris de l'observation générale, couvrant vos visages de vos deux mains pour en cacher la rougeur, vous seriez allés conjurer le pouvoir de créer immédiatement une chaire de critique médicale,... comme les pères de famille, nous l'avons vu, en réclamaient une de leur côté pour la critique historique.

3. Objection de l'action du malade sur les bruits.

Qu'on nous permette de répéter dans ce volume ce que déjà nous avons indiqué dans un autre.

L'objection tirée de ce que les malades « ont action sur les esprits frappeurs et menacent de les envoyer où bon leur

semble, » devient absolument nulle pour tous ceux qui savent que nos agents finissent par ne plus faire qu'un avec leurs clients, et que ces derniers en disposent toutes les fois qu'ils ne sont pas absents ou occupés à faire craquer toutes les maisons du voisinage. Ainsi on nous objectait, à Cideville 1, que les deux enfants s'amusaient de tous ces bruits, et l'on partait de là pour les en constituer les auteurs... Mais il ne faudrait pas croire que ces espiègleries les fissent toujours rire, et lorsque, sur l'un de ces deux enfants déjà violet d'asphyxie, on avait tout juste le temps de couper la ficelle au moyen de laquelle son esprit possesseur avait essavé de l'étrangler, ou bien, lorsque en d'autres circonstances il tombait, à la suite de ces terribles vexations, dans un tel état de syncope que pendant plusieurs heures on pouvait croire à sa mort², le rire ne durait pas longtemps, on vous l'affirme, et faisait place chez l'enfant à un état de tremblement qui ne le quittait plus de sitôt.

Il en avait été de même encore de la fameuse Angélique Cottin, présentée à l'Académic des sciences en 1846. Nous étant permis de rapprocher cette évidente et mystérieuse chorée de toutes celles qui nous occupent, M. Babinet, indigné. (il avait fait partie de la malencontreuse commission), M. Babinet, disions-nous, ferma notre livre aussitôt et ne voulut plus en entendre parler... attendu qu'un beau jour, disait-il, l'Académie s'était aperçue que c'était cette jeune fille ellemême qui renversait, d'un coup de genou, jusqu'aux plus lourdes tables de cuisine chargées de tout leur mobilier; « et la preuve, ajoutait-il, c'est qu'elle en portait la marque à ce genou. » — Voyez-vous cela? Ce que c'est cependant que de nommer des astronomes pour juger des questions théo-médicales! Il est de fait que M. Babinet ne pouvait pas avoir lu dans Keppler ou dans Herschell ce qu'il aurait lu dans tout

^{4.} Voir le I'r Mémoire.

^{2.} Ibid.

dictionnaire de médecine; à savoir que « la chorée se trahit par une suite de mouvements convulsifs involontaires, soit des bras, soit des jambes (y compris le genou par conséquent), véritables décharges électriques capables parfois de renverser les objets les plus lourds. » Mais, ajoute le Dictionnaire de Fabre, parmi ces chorées il en est une très-singulière, au point de ne plus mériter précisément le nom de chorée, c'est celle qui imite les différents cris des animaux. aboie comme le chien, fait entendre des timbres de voix trèsbizarres, opère des tours de force extraordinaires, et que M. le D' Bouillaud appelle très-justement une folie musculaire 1.

Si donc M. Babinet avait fait lui-même cette grande découverte (du coup de genou), nous nous garderions bien d'en médire; mais puisqu'il en accuse « un » sceptique octogénaire revêtu, dit-il, de cette double autorité, nous nous trouvons tout à notre aise pour lui dire que ce pauvre sceptique a joué là le rôle d'un véritable La Palisse scientifique, ou plutôt d'un La Palisse très-ignorant. Il aurait pu dire tout aussi bien, lorsque cette jeune fille était jetée dans le feu par l'agent, « voyez; la preuve que c'est bien elle qui s'y est jetée, c'est qu'elle est toute brûlée et qu'elle en porte les marques. » Il ignorait qu'elle avait cela de commun avec l'enfant lunatique de l'Évangile, « souvent jeté dans le feu par l'esprit possesseur, » dit saint Matthieu.

Mais en semblable matière, celui qui croit être le plus fin est ordinairement le plus trompé, et c'est ici surtout que l'astronome de La Fontaine court risque de tomber dans son puits.

Il en est exactement de même des knockings péroniens, parce qu'au lieu de frapper, comme celui de Kerner, à un autre étage ou dans la rue, il plaît un beau jour au frappeur mystérieux de faire battre un tendon, et parce qu'alors, mais seulement alors, il devient possible au frappé de comman-

^{1.} Dictionnaire de Fabre, art. Chorée.

der ce battement et de l'envoyer où cela l'amuse (quand il n'en a pas trop peur); vite on se hâte de bien établir que le point de départ n'est jamais et ne peut jamais être que chez le malade. Le mal est en lui, donc il ne peut exister hors de lui;... il est intrinsèque, donc il ne peut venir du dehors; il lui est particulier, donc il ne peut le communiquer. Mais alors, que l'on dise donc aussi : « Ce vase vient d'être chargé de fluide électrique, donc ce fluide ne circulait pas alentour et ne lui vient pas de l'extérieur. Le choléra est en nous, donc la cause ne peut exister au dehors. Voyez où l'on irait avec un tel raisonnement! Il équivaut exactement dans l'ordre matériel à celui des psycholàtres dont nous admirions plus haut l'obstination à bien établir que « toute inspiration était une véritable expiration.... et que toute assistance angélique était un pur effet d'intuition. »

Ainsi, pourvu qu'en fait de merveilleux tout se passe toujours en nous, et que rien ne nous arrive de plus haut, on nous accordera autant d'autothéurgie et autant d'autopathie⁴ que nous pourrons le désirer. Toute la difficulté consiste donc pour tous nos incroyants à savoir allier la pénétration actuelle du corps et de l'esprit malade avec l'extériorité habituelle de la cause pathologique.

Mais écoutons une grande leçon :

Un jour, un grand et très-savant médecin déposait dans son testament ces paroles mémorables : « En 1821, dans mon ouvrage sur la physiologie du système nerveux, j'ai hautement professé le matérialisme; mais, à peine avais-je mis au jour cet ouvrage, que de nouvelles méditations sur un phénomène bien extraordinaire (le somnambulisme magnétique) ne me permirent plus de douter de l'existence EN NOUS et HORS DE NOUS d'un principe intelligent, tout à fait différent des existences matérielles. Il y a chez moi, à cet égard, une conviction profonde 2... »

^{4.} Autopathie ou maladie venant de nous-mêmes.

^{2.} Voir, 4er Mem., Esprits, t. I, p. 56.

Georget ne s'était pas laissé prendre aux phénomènes apparents, et l'intéoririté de circonstance ne lui avait pas donné le change sur l'extériorité de la provenance... Voilà de ces distinctions conciliatrices que nos vues modernes ne sont plus assez fines pour saisir.

Il est vrai que, même à l'Académie de médecine, tout le monde n'a pas l'excellente vue de Georget ¹.

\$ 111

Morzine ou cent possédées dans un village.

Nous ne saurions mieux prouver la portée pathologique de nos manifestations qu'en montrant les proportions qu'elles atteignent lorsqu'on les traite par le sarcasme ou par les prescriptions médicales.

Il ne s'agit plus ici « d'électricités railleuses » et de rappings insignifiants, ou plutôt il s'agit toujours des mêmes agents, qui, plus à l'aise apparemment dans les solitudes des Hautes-Alpes que sur les bords de la Seine, vont s'y déployer cette fois largement. Depuis cinq ans, en effet, chacun de nos touristes alpestres aurait pu facilement étudier, chemin faisant, et d'après nature, non plus seulement des rochers et des cascades, mais tout cet ordre de névroses que la science croit avoir expliqué en l'appelant « chorée-théo-hystérico-démonopathique, » et que nous définissons, nous, avec l'Évangile comme avec les plus grands génies de tous les siècles, par ce mot beaucoup plus simple, « possession démoniaque. »

Ainsi donc, lecteur, lorsque après avoir longé p ndant sept à huit lieues les rives méridionales et franco-savoisiennes du Léman, le steamer de Genève vous aura déposé à Thonon, vous pourrez, si vous ne redoutez pas la fatigue, vous engager soit à pied soit à cheval dans la sauvage vallée de la Dranse qui

1. Testament de Georget, daté du 1er mars 1826.

s'ouvre à votre droite; après huit heures d'admiration incessante et d'ascension pénible dans les gorges du mont Léon et du roc infernal, vous finirez par arriver, mort ou vif, au village de Morzine, l'un des plus beaux, des plus considérables et des plus civilisés de toute la Savoie. Là, pour peu qu'il vous reste de forces, vous commencerez par vous rendre au presbytère, et lorsque les premiers soins vous auront été prodigués par le plus vénérable des pasteurs, vous le prierez de vous initier, sous le manteau d'une cheminée dont, à cette élévation de 1,800 mètres, vous bénirez le bienfait, au gros des phénomènes qui depuis plusieurs années se sont déroulés sous ses yeux. Le lendemain, vous consulterez à son tour le médecin du voisinage qui, sans contredit, les a le plus observés. étudiés et traités. Il est vrai que, choisi par le gouvernement sarde et adjoint à deux collègues comme lui chargés de la première enquête, il a cru devoir se séparer de ces derniers et refuser de signer leurs conclusions, mais c'est, dit-on, parce qu'il a voulu rester fidèle, à sa conscience d'abord, ensuite à toutes les lois de la logique qui l'obligeaient à tenir compte de toutes les circonstances dédaignées ou éliminées par le bon plaisir de la doctrine à priori.

Ce témoignage d'un praticien qui a vécu au milieu de l'épidémie, qui l'a subie dans sa maison, et n'a jugé qu'à posteriori des faits accomplis pendant QUATRE ANS sous ses yeux, nous paraît infiniment PLUS SACRÉ que tous les autres. Il va sans dire que nous comprenons parmi ces derniers ces médecins, d'ailleurs très-respectables, qui, tout munis qu'ils fussent de firmans officiels, n'en sont pas moins partis de Turin ou de Paris avec leur siége tout fait et avec le principe bien arrêté de n'admettre que les faits admissibles, principe inadmissible, avons-nous dit, en bonne philosophie.

Aussi, pendant que ces savants décidés à l'avance, et retombant dans la méprise si bien relevée tout à l'heure à propos des deux chorées, confondront avec les autres cette névrose toute spéciale et se contenteront de nous apprendre que c'est... une névrose, l'expérimentateur de quatre ans nous signalera, lui, toutes les anomalies qui précisément empêchent la confusion et caractérisent cette variété.

Il va sans dire encore que toutes les adhésions du public, qui lit vite et qui partage le préjugé commun, seront acquises à l'avance à l'opinion officielle qui ne dit rien; puisse celle qui dit beaucoup ressortir éclatante et complète aux yeux de tout juge attentif et qui n'a pas de parti pris!

N.-B. A ce rapport médical, nous en adjoindrons trois autres, émanés de trois sources respectables et très-diverses : l'une que nous désignerons par l'initiale de M. V... (ou rapport n° 1); l'autre par M. *** (ou rapport n° 2). Ce rapport est dû à un laïque très-instruit, très-judicieux, très-sceptique, qui s'est transporté sur les lieux pour juger par lui-même, et qui n'a pas eu besoin d'un diplôme de médecin pour faire une très-bonne enquête et rapporter fidèlement ce qu'il avait vu et entendu. Quant au rapport n° 3, pourquoi ne le dirions-nous pas? c'est celui du vénérable et bon curé de Morzine, condamné de par la science, et exilé de sa paroisse, comme auteur de tout le mal, pour avoir osé obéir à l'Évangile en employant l'exorcisme.

Nous conserverons le caractère typographique ordinaire au rapport médical dont nous donnons la substance, et le caractère plus fin aux trois autres

Nous y joindrons nos propres réflexions, sous forme de notes.

RAPPORT DU MÉDECIN.

Vers le milieu du mois de mars 1857, plusieurs jeunes filles de dix, onze et douze ans tombent subitement dans un état nerveux très-singulier: dans la crise, comme hors de la crise, elles accusent tel et tel de leur avoir donné sciemment leur maladie, soit en les touchant, soit en leur faisant manger quelque chose. Depuis lors, c'est-à-dire depuis quatre ans, aucune d'elles n'a jamais varié, ni sur le mode d'importation ni sur le nom de celui ou de ceux qu'elles regardent comme coupables.

« Toutes accusent les mêmes personnes, et, séparément interrogées, s'accordent parfaitement sur le jour, le lieu, le mode. Les malades parfaitement guéries conservent les mêmes sentiments et évitent avec soin la rencontre de ces personnes. » (Rapp. n° 3.)

On lit, au contraire, dans le Journal de Genève du 21 juillet 4858 :

« Il y a quelques jours, nous trouvant avec M, le comte de Cavour, la conversation vint à tomber sur les possédées de Morzine. Le matin même, M. l'intendant du Chablais en avait entretenu M. le président du conseil des ministres, et comme le phénomène paraissait exciter un assez vif intérêt, nous d'unes nécessairement chercher à nous informer avec exactitude de ce qui s'était passé, etc. »

Et tout de suite le journal débute par une contre-vérité notoire :

« En mars 1857, à la suite d'une frayeur, une petite fille de neufans tomba dans un état particulier $^1\cdot$, »

Le 46 mars, le docteur *** est appelé chez les sœurs de charité de Morzine pour visiter une de ces petites filles, qu'il trouve sans connaissance et sans parole... Son premier soin est de prendre des renseignements sur le caractère de cet enfant. C'est une des plus laboricuses, des plus pieuses et des plus sages du village; la feinte est donc absolument impossible.

« La plupart de ces jeunes filles appartiennent à des familles fort honnètes, relativement aisées, et sont d'une vertu et d'une piété exemplaires. Elles sont, en outre, dans le plus parfait état intellectuel. » (Rapp. n° 1).

On soupçonne tour à tour une indigestion, une affection vermineuse, une surexcitation cérébrale : traitement conforme et sans succès.—On reporte la malade chez ses parents, où les mèmes accès se reproduisent. — L'enfant refuse toute espèce de médicaments.

4. Ce qu'il faudrait éviter avant tout, en étiologie médicale, ce serait d'établir un point de départ erroné; or, tout le pays niera la frayeur. Qu'on veuille bien se rappeler, au contraire, tout ce que nous avons dit dans notre le volume du Bouquet de fleurs de Grandier, du Souffle Camisard, de la terre de Pàris, etc., et de tous les auxiliaires magnétiques.

Vers le milieu du mois de mai, le même docteur est encore une fois appelé chez les sœurs pour un autre enfant du même âge, offrant les mêmes phénomènes. - La foule entoure la maison et déclare à haute voix que cette seconde maladie est identique, non-seulement à la première, mais encore à celle d'une jeune fille (d'Essert-Romand, paroisse voisine) qui, deux ans auparavant, ne pouvant être guérie par les médecins, avait été conduite et délivrée à Besancon par MM. les grands vicaires, comme elle l'avait prédit, - Alors les crises commencent à devenir effrayantes : chute, syncope, les prunelles roulent dans leurs orbites, les bras sont tendus en l'air comme s'ils voulaient saisir quelque chose; arrivent ensuite les contorsions, la rotation de tout le corps avec une rapidité extraordinaire, la roideur tétanique. - Les malades se relèvent d'une seule pièce et sans le secours des mains, qui restent étendues vers le ciel.-Puis enfin, courses à toutes jambes, entremêlées de nouvelles chutes jusqu'au moment où, passant la main sur leurs yeux, elles sortent immédiatement de l'état de crise, qui ne laisse aucune fatigue et dont elles ne conservent pas le moindre souvenir.

Le docteur et l'abbé F..., vicaire de Morzine, comparent les deux enfants, les interrogent séparément, tâchent de les prendre en défaut, et, redoutant sagement les conséquences de l'imitation, défendent toute espèce de communication entre elles.

Malgré ces précautions, au commencement de juin, l'intensité du mal commence à prendre des proportions menaçantes. La première famille comptait déjà quatre malades dont une vigoureuse fille de vingt-cinq ans, et la seconde en comptait trois, sans parler de plusieurs autres qui venaient de se déclarer aux environs de Morzine, et sans qu'il y ait eu, en apparence du moins, la moindre communication ¹.

^{4.} Était-ce partout le résultat de la fameuse frayeur? Le Journal de Genène devrait bien nous le dire. Au reste, cette extension hors du territoire de Morzine ne paraît pas s'être maintenue, car nous lisons (rapp. n° 3): « La maladie n'a jamais franchi les limites de la paroisse, plusieurs malades ont même paru guéris dès qu'ils les franchissaient, et se vovaient repris dès

Vers la moitié du même mois, et pour la première fois, petites et grandes malades commencent à parler pendant leurs accès sur toute espèce de sujets. Leur fureur antireligieuse surtout prend couleur; elles insultent les prêtres, ne les désignant plus jamais que par les injures de vieux grisons et de char....; elles insultent aussi les médecins, dont elles raillent les avis; elles exhalent surtout leur fureur contre la sainte Vierge, dont elles menacent en toute rencontre, et du regard et du geste, les images et les statues; une fois la crise terminée, au contraire, elles l'invoquent avec amour et témoignent la plus touchante affection aux personnes qu'elles viennent d'accabler de leurs injures.

Une forte et brave fille, âgée de quarante-six ans, ne peut littéralement se confesser; toutes les fois qu'elle entre au tribunal de la pénitence, la crise se déclare immédiatement après le signe de croix, et elle est toujours obligée de sortir sans avoir pu dire un seul mot ¹.

« Pendant la crise elles perdent toute affection de famille et toute réserve envers leurs parents, déployant envers eux une insolence qui passe toute mesure, surtout chez des jeunes filles si douces et si timides d'ordinaire... Mais le caractère dominant est alors une haine effroyable de Dieu et de tout ce qui s'y rapporte. » (Rapp. n° 1.)

Le rapport n° 2 entre dans certains détails révoltants mais curieux sur la manière dont se trahit cette théophobie.

« Chez elles chaque réponse, chaque question est toujours précédée et suivie des plus horribles blasphèmes. Ainsi, la première enfant que nous visitons est Jeanne P... Elle se jette sur nous avec l'intention de nous frapper, sa mère l'arrête, et elle se précipite alors sur cette dernière en l'appelant vieille char²... — Comment, mon enfant, vous si douce

qu'ils y rentraient. » Nous verrons tout à l'heure (App. C, Sur les Génies épidémiques) que cette particularité topographique n'est pas rare, sans en être plus facilement explicable.

4. Démon muet de l'Évangile!...

Nous voulions supprimer une partie de ces abominables détails, et surtout ces initiales blasphématoires, qui nous révoltaient plus que tout le monde, mais on nous a fait remarquer que par cette suppression la vérité perdrait immédiatement sa couleur. et si charmante tout à l'heure, traitez-vous ainsi votre mère? — Eh! S. N. de D., ce n'est pas ma mère à moi, c'est la mère de cette fille. — Qui es-tu donc, toi qui nous parles, si tu n'es pas la fille? — S. N., un démon. — Depuis quand es-tu en enfer? — Depuis dix ans, S. N. — Comment t'appelles-tu? — Joseph, S. N. — D'où es-tu? — De Tanninge, S. N. — Et pourquoi es-tu en enfer? — Pour avoir assassiné, S. N. — Combien de temps dois-tu donc y rester? — Toujours, S. N. — Mais tu m'as dit tout à l'heure que tu étais un démon, maintenant tu e dis un damnè, c'est un mensonge. — Eh! S. N., ne sais-tu pas, imbécile, que tous les damnés sont des démons '? — Et comment oses-tu entrer dans le corps de cette enfant si innocente et si pure? — S. N., cela ne te regarde pas. (Nous cherchons inutilement à obtenir de lui qu'il abandonne cette enfant, et il promet de la laisser tranquille, mais seulement pendant quatre heures.) — Quand la quitteras-tu? — Dans trois minutes, S. N.

a Nous prenons nos montres; ici commencent des contorsions affreuses, mais au bout des trois minutes, on dirait une personne qui dépouille un vêtement, et la petite fille qui est devant nous est timide, douce et nous regarde d'un air affectueux et candide. — Es-tu fatiguée, chère enfant? — Oh! non, messieurs, dit-elle d'un air étonné; et dans le fait elle ne paraît nullement l'être; son pouls n'annonce pas la moindre trace d'émotion. — Sais-tu bien, ma pauvre enfant, que tu nous as dit des choses affreuses? — Oh! non, messieurs, vous vous trompez, ce n'est pas moi. Et il demeure impossible d'éveiller chez elle quelque chose qui ressemble à un souvenir. » (Rapport nº 2 ².)

Une petite fille de neuf ans disait (ou plutôt l'agent possesseur disait par sa bouche) que le sien était l'âme de tel défunt, mort telle année, tel jour, dans telle commune, et que, si l'on voulait se rendre à sa tombe, on verrait qu'on avait semé dessus des raves; ce qui fut vérifié et reconnu exact. Une autre disait au médecin: « Celui qui me possède, c'est celui

Nous verrons, au chapitre Géants, que, dans la ligne biblique, les damnés ou géants (rephaim), sans devenir des démons, en sont regardés comme les compagnons et les collègues.

^{2.} Il y a donc invariablement deux personnes bien distinctes en chaque enfant, et celle qui parle, comme l'a fait remarquer le docteur, parle toujours de la malade à la troisième, et comme d'une troisième personne.

que vous avez laissé mourir et que vous avez soigné de telle et telle manière. » Et alors elle se mettait sur son lit, l'imitant merveilleusement dans son langage, ses gestes, ses manières, et révélait une foule de particularités dont le médecin luimème reconnaissait l'exactitude. »

« Nous montons ensuite chez Marie Ch..., qui nous accueille avec les blasphèmes ordinaires. - Comme tu nous salues, mon enfant! -S. N., pourquoi viens-tu me tourmenter? — Quel est ton nom? — Je suis plus malin que celui d'en bas, moi, je ne dis pas le mien (elle ne pouvait pas se douter de ce qui venait de se passer plus Bas). - D'où es-tu? - Je suis Parisien, S. N. - Où es-tu? - En enfer, S. N. -Pourquoi? - Pour avoir assassiné, S. N. - Des hommes? - Oui, quatre et une fille, S. N. - Parmi les victimes, y en a-t-il eu de sauvées? - Oui, quatre, parce qu'elles étaient justes; mais la fille ne l'a pas été, et c'est ce qui me fait le plus de peine, elle est damnée par ma faute.-... Et toi, tu ne t'es donc pas confessé avant la mort? — Je n'ai pas eu le temps, S. N. - Comment? - Parce qu'on m'a tué à mon tour. - Pendant ta vie, allais-tu à la messe? - Oui, mais je ne priais pas, S. N. - On propose de dire un Ave Maria, la fureur augmente, la fille prend une chaise et veut nous en frapper; mais, l'Ave Maria commencé, elle s'éloigne avec des contorsions. - S. N., dit-elle, le grison en a fait assez de prières, et cependant je suis toujours dans la fille. - Quand en sortiras-tu? - Pas encore, S. N. - Je vais t'envoyer aux lieux arides. - Oh! non, ne m'envoie pas là, S. N., je souffre moins dans la fille. - Puis ici des scènes indescriptibles auxquelles il est impossible de tenir... Nous passons chez la fille B...; des scènes toutes semblables nous attendaient. Il faudrait un volume pour les rapporter: mais nous en avions assez, l'effroi nous gagnait.

« A notre retour, nous repassons chez Jeanne, qui vient avec une gentillesse charmante pour toucher la main du curé, mais la crise fait mine de reparaître. — « Je ne veux pas, » dit énergiquement le curé de ***, et la crise disparaît. Il est vrai que les quatre heures de répit n'étaient pas encore écoulées. » (Rapp. n° 2.)

C'est alors que toutes ces personnes, qui n'avaient jamais su parler français, se mirent à le parler parfaitement bien. Une des petites répondit même en allemand (sans en savoir le premier mot) à quelques questions posées dans cette langue par un élève suisse de M. l'abbé F...

« Elles ont donné bien des réponses exactes à des questions qui leur étaient adressées dans des langues complétement inconnues d'elles. Par ex.: M. le curé de F. ayant dit à...: Exi ab ea, immunde spiritus 1, la possédée répondit : Pourquoi ne dis-tu pas : Vade retro, Salanas? — Quanto tardius exis, tanto magis supplicium crescit?. — Rép. le le sais bien, S. N., que plus je tarderai et plus je souffirai, mais cela ne te regarde pas. — Cede non mihi, sed ministro Christi³. — Rèp. Ni à l'un ni à l'autre. — Un autre en allemand : — Wie alt sind Sie 4? — Rèp. Tu ne sauras pas mon âge. — Quid fecit Redemptor ut salvaret genus humanum 19? — Rèp. Eh! S. N., tu sais bien qu'il est mort sur la croix. » (Rapp. n° 1.)

Le Journal de Genève se contente de dire :

« L'une d'elles parla un certain baragouin que personne ne comprenait, mais que l'on assura être de l'allemand le plus pur. Le curé lui posa aussi plusieurs questions en latin et parut satisfait de la réponse⁶.»

Ce fut alors que la maladie atteignit son summum d'intensité. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, toutes ces malheureuses ne cessèrent d'accuser le nombre et les noms des démons auxquels elles avaient affaire.

- ... Mais le mois de septembre offrit encore des phénomènes plus saillants que tous les autres.
- « Le petit garçon de douze ans dont nous avons parlé se mit à déployer dans ses crises une agilité vraiment merveilleuse. Ainsi nous le vîmes plus d'une fois grimper avec la rapidité d'un écureuil jusqu'au sommet d'un sapin de la plus grande élévation, sans branches et de quatre-vingts centimètres de diamètre; arrivé au sommet, nous le vîmes casser le bout avec ses mains, et, sur ce pivot flexible, placer sa tête et, les
 - 4. Sors d'elle esprit immonde.
 - 2. Plus tu tardes, et plus ton supplice augmente.
 - 3. Obéis, non pas à moi, mais au ministre du Christ.
 - 4. Quel age as-tu?
 - 5. Qu'a fait le Rédempteur pour sauver le genre humain?
- 6. D'abord il est probable que cet on savait suffisamment l'allemand pour avoir été jugé compétent; ensuite, pour le latin, ce n'est plus ici le curé qui interroge, c'est un étranger, et il faudrait qu'il eût été bien difficile pour n'être pas satisfait des réponses.

jambes en l'air, se livrer aux contorsions les plus étranges, puis, glissant par les branches sur un autre sapin distant de deux mètres et demi, en redescendre toujours dans la même position, c'est-à-dire la tête en bas. Quelquefois le sapin sur lequel il s'élançait était bien plus éloigné. Lorsqu'il fit cette expédition pour la première fois, arrivé au sommet, la crise cessa un moment; alors, épouvanté, il se met à pleurer, à pousser des cris affreux, à s'écrier « qu'il était perdu... » Et il l'était en effet si, la crise lui revenant, il n'eût pas retrouvé, grâce à elle, toute son audace et toute son habileté. Je l'ai vu grimper une jambe sur un frêne et une autre jambe sur un autre;... plusieurs autres fois sur des rochers que nul bipède n'eût osé attaquer; arrivé au milieu, il se couchait et finissait par atteindre l'extrême pointe. »

« Un enfant de douze ans (Joseph T...) grimpait à l'extrême pointe d'un sapin qui a au moins cent pieds, et de là, après être resté long-temps sur la tête et les pieds en l'air, il sautait sur un autre sapin éloigné de plusieurs mètres, du haut duquel il redescendait également la tête en bas. Magdeleine T... est aussi restée fort longtemps ayant un pied sur le sommet d'un sapin et l'autre pied sur un autre peu distant. » (Rapp. n° 1.)

« L'une d'elles, Victorine V..., âgée de dix ans, d'une figure et d'un caractère très-doux, était la plus méchante; non-seulement elle montait et descendait avec une rapidité extrême, mais, quand elle était en haut, elle se balançait et s'élançait d'un sapin sur un autre, comme l'aurait fait un écureuil ou un singe. » (Journal de Genève 1.)

Au mois de juin, une de ces filles ayant été conduite à Genève fut prise d'une très-forte crise qu'elle attribua

4. Un autre témoin oculairea vu l'une de ces jeunes filles (nous ne savons si c'est la même) sauter d'un sommet sur un autre; il a mesuré la distance, il a trouvé 8 mêtres (24 pieds). Arrivée sur ce second sommet, et la mère se tordant de désespoir au pied de l'arbre, une voix forte sortie de la fille lui cria : «N'aie pas peur, S. N., je ne peux rien lui faire à ta gueuse de fille, a ne m'est pas permis, on va te la rendre... itens... » Et la fille arrivait comme un paquet de linge aux pieds de sa mère à demi morte de frayeur.

à l'horreur que lui causaient les cloches de Morzine. — Mais vous êtes à quinze lieues, lui dirent quelques ouvriers maçons qui travaillaient auprès d'elle. — Est-ce que je n'entends pas leur S. N. de carillon pour le baptême du fils du docteur ***? Et elle écumait de rage. C'était exact, on baptisait son fils au même moment à Morzine.

Mêmes fureurs chez toutes, toutes les fois que l'on sonnait l'*Angelus*, qu'elles l'entendissent ou ne l'entendissent pas.

Un des jours de juin, toutes les malades de la première famille tombèrent en crise à la même seconde, et en attribuèrent la cause à la messe que le vicaire de M... célébrait pour elles à ce moment à l'autel de Saint-Guérin, de Saint-Jean-d'Aulph. On le leur avait caché avec soin, et la distance était de plus de dix kilomètres. Une autre fois elles s'indignent de ce que le prêtre disant, au même lieu, la messe pour d'autres personnes, s'occupait d'elles-mêmes au Memento des vivants. Ce même jour, elles voient un médecin incroyant se diriger vers Morzine avec l'intention de les interroger, et jurent qu'elles ne Lui montreront rien; ce qu'elles firent avec grand soin 1.

La vue à distance dont nous avons déjà cité des exemples se manifestait fort souvent : « Ainsi l'une d'elles, dit notre docteur, annonce aux sœurs qu'elle me voit ordonner des sangsues à la femme d'un médecin de Saint-Jean-d'Aulph qui d'ordinaire était soignée par son mari. Celui-ci se trouvant ce même jour à Thonon, mon assistance était tout à fait anormale et j'ordonnais bien réellement les sangsues.»

^{4.} Et le médecin, sans aucun doute, sera reparti triomphant. En général, à l'incroyance parfaite on ne montre rien du tout; à la semi-incroyance, on montre un demi-merveilleux, tout juste ce qu'il en faut pour naturaliser les éléments acquis. On ne se prodigue qu'à la croyance parfaite; comme dans l'Évangile, mais dans un but tout contraire, on donne beaucoup à celui qui a beaucoup, et on ôte à celui qui a trop peu. Appuyez-vous donc après cela sur les témoignages négatifs dont on a si bien dit que, « en bonne philosophie, mille d'entre eux ne sauraient balancer un seul témoignage affirmatif. »

« Une autre fait retrouver, à deux kilomètres du village, une chaîne en fer perdue et cherchée depuis huit ans par tout le monde comme par elle.

« Une troisième annonce à la nièce de la sœur supérieure ce que font ses frères en ce moment. Elle ajoute qu'un jeune militaire de ses parents, au lieu d'être à la *Spezzia*, comme on le croyait, est en ce moment à *Génes*. Elle dit exactement ce qu'il y fait et pourquoi on l'y a fait revenir.

« Une quatrième déclare qu'elle respectera ma femme. — Et pourquoi? lui demande-t-on; est-ce parce qu'elle est la femme d'un médecin? — Non. — Est-ce à cause de son fils aîné? — Non; mais à cause du frère qu'il aura dans quinze jours. — En effet, ma femme accouche d'un garçon au bout des quinze jours 1.»

Vinrent les exorcismes. Les crises deviennent d'une violence épouvantable dans l'église. Les enfants de dix ans déploient une force supérieure à celle des trois grandes personnes qui les tiennent. On n'entend que des rugissements, surtout au moment de la consécration, de la communion, et lorsque le nom de la sainte Vierge est prononcé.

Le curé est un jour obligé de descendre de chaire, tant ses recommandations de la pratique du chapelet avaient excité de tumulte.

Néanmoins, les exorcismes se poursuivent. Les malades répondent très-catégoriquement aux interrogations latines du curé. Il suffit à celui-ci de passer son étole au cou de l'une des plus jeunes, pour l'enchaîner de force à la table de communion, devant laquelle elle se roulait en criant, la bouche pleine d'écume : — Tu le vois bien, S. N. de calottin, que tu ne pourras pas la guérir!

. 1. Ce respect des esprits possesseurs pour la femme enceinte, respect qu'ils disent tous leur être imposé d'office, se retrouve dans tous les procès de sorcellerie et n'est pas un des traits les moins consolants de la surveillance angélique qui plane au-dessus de ces horribles libertés et sait les enchaîner.

- « C'est en réalité le curé qui, par ces exorcismes, a causé tout le mal, et le cause encore, en entretenant par ces cérémonies, à domicile, un état de frayeur et d'exaltation chez des gens peu éclairés. » (Journal de Genève, loc. cit.)
- « Cependant elles faiblissent. Une d'elles lui crie : « Ah! char...., encore trois exorcismes comme celui-ci, et tu me force-ras à partir,... je n'y peux plus tenir. » Le curé continue, et, après les trois exorcismes, la malade est prise d'envie de vomir et sa voisine s'écrie : « Ah! en voilà un dehors, mais moi je ne sortirai pas.» Elle fut néanmoins peu de temps après délivrée comme les autres, et remercia le pasteur du fond de l'ame.
- « Celles qui ne peuvent se rendre aux exorcismes n'en sont pas moins influencées à la maison, surtout au moment de la bénédiction, »
- « Le médecin qui a suivi le plus régulièrement ces enfants nous a déclaré que ce n'était pas une maladie naturelle, guérissable par des moyens humains. Nous n'avons vu, nous a-t-il dit, d'enfant guéri que par les exorcismes. C'est le seul remède. » (Rapp. n° 2.)
- « Les choses en étaient là; la maladie se trouvait calmée par le secours des exorcismes et des prières, plusieurs filles avaient été guéries par ce moyen, et l'on allait continuer lorsque les prêtres recurent l'ordre de tout cesser. Mais au mois de décembre suivant, le nombre ayant considérablement augmenté, et la maladie progressant toujours, au mois de février (1858), M. M..., supérieur des missionnaires de notre diocèse, fut envoyé à Morzine pour examiner les choses. Après examen, il leva publiquement dans l'église la prohibition des exorcismes qui recommencèrent aussitôt, et cette fois en guérirent un grand nombre, quoiqu'une partie, il est vrai, ne l'ait été que pour trois semaines, un mois, et davantage. Tout marchait donc pour le mieux, lorsque l'autorité revint a la charge et défendit encore une fois les exorcismes. Les prêtres obéirent et ne permirent plus que les pèlerinages.

Toutes celles qui se rendirent à Notre-Dame de la Gorge, près du mont Blanc, en éprouvèrent un grand soulagement, et plusieurs même y furent guéries complétement.

- a Depuis l'abandon des exorcismes néanmoins, et surtout depuis Noël dernier (1860), cette terrible affection a pris un tel accroissement parmi les personnes du sexe, mariées ou non (à l'exception toutefois des enfants), qu'il y a bien peu de familles qui n'en soient atteintes. Je suis obligé de dire que les crises sont redevenues ce qu'elles étaient dans le principe. Quelques hommes même en ont été atteints ce printemps. »
- « Aucun malade n'a pu être guéri par les remèdes ou par les soins des médecins. En vain se rejettent-ils sur ce qu'on n'a pas suivi leurs ordonnances ¹, il n'y a que les prières de l'Église et les exorcismes qui aient jamais produit des effets salutaires; il y aeu depuis le premier jour (15 mars 1857) jusqu'à présent (6 octobre 1860) environ cent et quelques malades. Il en reste environ vingl-cinq, tant anciens que nouveaux, qui ne sont pas guéris. Or le plus grand nombre l'a été subitement, soit par les exorcismes, soit dans les pèlerinages. Il est très-vrai que les exorcismes ont toujours fait souffirir au commencement les malades, au point qu'il fallait plusieurs personnes pour les tenir; mais au bout d'une heure, les crises salutaires arrivaient. » (Rapp. n° 3.)
- "J'oubliais de dire que les animaux eux-mêmes avaient
 payé leur tribut à l'épreuve. Dans une grande partie des familles affligées et même dans quelques autres, on vous dira
 que les animaux ne peuvent manger, que d'autres ne donnent
 pas de lait, ou que de leur lait on ne saurait faire de beurre.

 D'autres, dit-on, ne peuvent se tenir sur leurs jambes, maigrissent tout en mangeant beaucoup, ou rongent le bois de
 leurs râteliers sans vouloir toucher au fourrage. Dans d'autres
- 4. Nous sommes cependant obligé d'avouer que M. le D' T..., de Thonon, nous a dit en avoir guéri deux par les moyens ordinaires et les bains froids. Mais ce docteur, homme de mérite et de bien, ne s'est-il pas fait illusion? Quoiqu'il se soit rendu plus d'une fois à Morzine, il nous a paru ignorer complétement tout ce quise trouve relaté dans ces trois Mémoires, et se renfermer uniquement dans la lettre de ce qu'il appelle ses auteurs. C'est précisément là ce qu'il faudrait oublier devant les faits.

maisons, il y avait entre les maîtres et leurs animaux comme une transplantation du mal. Une fille paraissait-elle guérie, les animaux tombaient malades; ceux-ci étaient-ils guéris à leur tour, la première retombait dans son premier état.

- « Des bénédictions ont été faites dans ces maisons sur les animaux, dans les granges sur les récoltes, et tout s'améliorait au prorata de leur persistance, ou du moins pendant un certain temps.
- « J'ai oublié de parler de l'insensibilité absolue des malades. Elle a été, du reste, constatée par tous les autres médecins. J'affirme qu'un charbon ardent et dur est resté longtemps placé sur la main de l'une d'elles, non-seulement sans qu'elle en ressentit la moindre douleur, mais encore sans qu'elle en conservât la moindre trace ¹.
- « Somme toute, l'élément caractéristique de cette singulière maladie est la haine de Dieu et de tout ce qui s'y rapporte. »
- « Le guide de M. de C... fut tellement effrayé de voir Marie C... se débarrasser des étreintes des quatre hommes qui la menaient, qu'il laissa échapper ce cri : « Ah! bon Dieu! » Aussitôt une de ces enfants e précipite sur lui en criant : « Ah! S. N., je m'en vais te le donner ton bon Dieu! » Et le jeune homme de se sauver et d'aller se jeter tout malade sur son lit. » (Rapport n° 2.)
- « Et quant à moi, qu'on l'appelle hystérie, névrose ou convulsion, comme tous les remèdes employés par nous ont toujours aggravé le mal, je répéterai toujours ce que j'ai dit à tous les médecins de France et de Savoie qui sont venus me consulter: C'est un état tout à fait inexplicable par les lumières de la médecine.
 - « Cependant de nouvelles plaintes se formulent; on en appelle
- 4. L'extase cataleptique naturelle offre et explique très-bien l'insensibilité de l'extatique, mais elle n'offre et n'explique jamais l'invulnérabilité; les cautérisations et les moxas laissent parfaitement toutes leurs traces sur la peau des chloroformés. Ici ce n'est plus le malade, c'est le charbon qui se trouve paralysé, et ce prodige est la doublure à l'inverse de cette table de marbre qui brûlait M^{me} de S... (Voir append. du 4^{er} Mém.)

encore à l'autorité du ministre de l'intérieur, qui désigne, au mois de septembre 1860, un médecin aliéniste de Lyon fort distingué, qui se rend ici avec un interne des hôpitaux. Tous deux n'ont voulu reconnaître dans cette affection que des signes naturels d'hystérie. « Il est vrai encore qu'ils n'ont voulu admettre aucun des faits surnaturels; cependant j'ai dù remarquer, puisque je ne les ai pas quittés, qu'ils avaient peine à se rendre compte de certains symptômes que, certes, ils ne rencontrent pas parmi ceux de l'hystérie; et ce qui me prouve qu'il en était ainsi, c'est qu'après avoir promis que dans peu il y aurait des ordres donnés pour fixer les bases d'un traitement, et qu'on en ferait certainement descendre plusieurs à l'hôpital de Thonon, on n'a encore pris aucune mesure et aucune décision pour tâcher de conjurer un fléau dont l'accroissement quotidien désole notre localité. On s'en est plaint, et il a été répondu que « l'on voulait étudier encore, avant de se prononcer là-dessus. »

- « Les médecins de Lyon n'ont paru préoccupés que d'une seule chose : c'est de faire retomber cette maladie sur les prêtres; ils ont répété à satiété qu'il fallait, surtout, empêcher la lecture des mauvais livres (ce conseil paraît une mauvaise plaisanterie adressé à de pauvres enfants qui ne cessent de travailler aux champs), ne parler devant elles ni de sortilége, ni de matières religieuses et qu'il fallait surtout les traiter très-durement, au lieu de leur parler avec bonté comme on l'avait fait jusque-là. » (Rapp. n° 3.)
- « Mais alors, comment faire? On ne peut exiger une inaction complète chez tant de personnes affligées. Entre cette prohibition de tous remèdes spirituels et cet abandon de tous remèdes naturels, il n'était pas étonnant que le charlatanisme trouvât le joint pour passer. D'ailleurs, la médecine elle-même avait prononcé le mot de magnétisme animal. Un médecin trèsdistingué de la Savoie, avec lequel j'ai eu de fréquentes consultations, tout en maintenant le naturalisme de cette maladie, veut l'expliquer par les forces encore mal connues du magnétisme animal. Si donc une explication naturelle était jamais

possible, ce ne pourrait être que celle-là; mais qu'est-ce que le magnétisme ¹?

« Vers la fin du mois de janvier dernier, un individu magnétiseur, dont j'ignore le nom et la patrie, quoiqu'il se dise Français, mais qui venait d'être condamné en Suisse pour exercice illégal de la médecine, arrive à Morzine, se vantant de guérir non-seulement cet ordre de maladies, mais encore toute autre maladie ordinaire, fût-elle incurable. M. le maire, le voyant arriver sans autorisation, exige d'abord qu'il en ait une, et il l'obtient du sous-préfet de Thonon. On ne lui permet cependant de traiter sans surveillance que deux jeunes filles seulament, et le maire reste chargé de faire part du résultat à l'autorité qui avisera. »

« C'est donc en réalité le curé qui a fait tout le mal; il n'y avait là, cependant, que des effets tout naturels, bien des fois observés (oui, mais expliqués?...), dépendant d'un ébranlement du système nerveux sur des enfants chez lesquels la frayeur (il y tient) et l'imitation avaient exalté l'imagination, et nous ne saurions y voir que des accès d'hystérie et de somnambulisme... Les guérisons produites à l'aide du magnétisme par M. Lafontaine en sont les preuves évidentes. » (Journal de Genève ².)

«Ainsi autorisé, notre charlatan magnétiseur commence l'application de son traitement sur une femme mariée et mère de

4. Pauvre médecine l'hier encore traitant de fous ceux qui avaient le malheur de prononcer ce seul mot, aujourd'hui l'accueillant comme un refuge devant certaines folies, elle ne s'aperçoit pas qu'elle se déjuge sans profit, puisque, par cette vraie pétition de principes, elle se contente d'expliquer un état inconnu par le même état inconnu. Autant vaudrait expliquer certains faits magnétiques par les phénomènes de Morzine. Encore une fois, notre docteur a raison: qu'est-ce que le magnétisme?

2. Il y a longtemps que nous le disons: nous ne sortirons de la spiritophobie que par la spiritomanie la plus intense.

Laissons donc notre médecin nous détailler l'emploi de co moyen à Morzine; il va sans dire que dans son récit rien n'indique que le magnétiscur dont il parle soit celui dont le Journal de Genève vient de prononcer le nom.

famille. Après plusieurs jours de tentatives infructueuses, il déclare qu'il ne peut rien sur elle, parce qu'elle est enceinte.

Il forme alors une société de plusieurs jeunes gens auxquels il donne des lecons de magnétisme, pour qu'ils puissent lui venir en aide: mais, comme IL EXIGE D'EUX OU'ILS FASSENT UN SERMENT ET OU'ILS LE SIGNENT DE LEUR PROPRE SANG, QU'à d'autres il présente vers la région du cœur la pointe d'un couteau 1, un de ces individus est pris d'effroi, renonce à cet engagement et vient me le révéler. Les autres sont venus en aide à leur maître ainsi qu'une somnambule qu'il avait formée et qui révélait les moyens de la guérison. Il y a eu, en effet, quelques jeunes filles qui sont devenues somnambules, mais leur guérison ne durait que bien peu de jours, et « leur dernier état devenait pire que le premier 2. » D'autres ont fait semblant de l'être, pour échapper, ont-elles dit, à cet enchanteur qui se vantait auprès d'elles d'avoir fait mourir à Genève un de leurs persécuteurs. Mais cet individu, déclaré mort, est encore vivant à l'heure qu'il est.

« Quant à 'ce mode de traitement magnétique, le voici, d'après des témoins oculaires : le magnétiseur fait coucher par terre ces malades, les fait tenir, et alors leur souffle dans la bouche pendant qu'un de ses élèves souffle sur la tête et un autre sur l'estomac. D'autres fois, il les attache à un morceau de bois sur le plancher de la chambre, leur met un genou sur la poitrine, leur fait boire de l'eau magnétisée, quelquefois même des médecines de sa façon qu'il leur vend fort cher, et c'est ainsi qu'il les magnétise. »

« Le Journal de Genève déclare que rien n'est plus naturel que cette maladie, et que le magnétisme la guérit parfaitement. Mais, puisque c'est en développant la lucidité somnambulique et en lui obéissant

Division Line Goog

^{4.} Qu'on se rappelle tout ce que nous avons dit de ces *pointes* (au ch. de Cideville), et du fer avec lequel Ulysse, dans Virgile, écarte les ombres.

Ne serait-ce pas là le cas de ces dieux du paganisme, qui, selon Tertullien, « guérissaient en se retirant? » il est aisé de faire des miracles, lorsqu'on se conjure.soi-même.

qu'on a réussi à Morzine, comment s'explique-t-il que toutes ces lucides aient continué à se dire possédées et à nommer les coupables? Ce ne doit pas être, il nous semble, un médiocre embarras pour ce Journal et pour les partisans du magnétisme. »

On comprend que, délaissés par la science, trompés par le charlatanisme, privés des moyens religieux interdits par l'autorité, ces pauvres gens soient tombés dans un état d'exaspération difficile à décrire.

« Nous avons interrogé Pernette B... qui a eu quatre enfants délivrés par les exorcismes; elle nous disait : « Je verrais tomber le ciel, les montagnes se battre et se renverser, que je serais moins épouvantée que de ce que j'ai vu dans ma maison : мом мані ем евт монт de deule de ce que j'ai vu dans ma maison : мом мані ем евт монт de deule de moi j'ai été si malade qu'il a fallu m'administrer les derniers sacrements. » Il est des parents qui ont dépensé plus de 600 francs dans tous les genres de traitement possible... Un malheureux père, le père V..., dans un moment d'impatience a cassé le bras de sa fille. « Tue-la, s'est écrié son esprit possesseur, tue-la donc, nous nous en irons rejoindre notre maltre. — Quel est votre maltre? — Lucifer. — J'aimerais mieux tuer ma pauvre fille que d'avoir toujours le diable chez moi. » (Rapp. n° 2.)

Il y a eu plusieurs morts par suite de cet état : aussi les populations témoignent-elles un grand mécontentement et demandent-elles toujours qu'on en revienne aux exorcismes; mais le curé étant comme gardé à vue pour les rendre impossibles, beaucoup de ces braves gens se sont adressés à la justice, et l'on se souviendra longtemps à Thonon du jour où ces pauvres malades sont venues déposer leurs plaintes contre des accusés, qui étaient aussi là pour se défendre. Effrayés de ce qui se passait sous leurs yeux, et peu jaloux de rentrer dans leurs anciens droits, les juges, dit-on, se sont singulièrement hâtés d'acquitter les suspectes, à l'exception d'une seule qui, convaincue d'avoir proféré quelques menaces, a été condamnée, pour ce fait seul, à 400 francs de dommages-intérêts. Mais en vérité, la justice, pas plus que la médecine, ne peut plus faire un seul pas sur ce terrain miné. Logiquement parlant, la menace de « lancer un sort » ne saurait, à l'heure qu'il est, et aux yeux

de nos incroyants, constituer un délit plus grave que celui de ce juron : « Que le diable vous emporte! » or, si les deux imprécations se valent comme effet, on conviendra que les 400 francs d'amende sont un peu lourds.

Voilà où en sont les choses.

Arrètons-nous ici. Les faits parlent assez d'eux-mêmes.

Médecins qui ne croyez pas aux démons, allez passer, sans préjugé, un mois de suite à Morzine, et vous, médecins qui y croyez, élevez donc généreusement la voix, et, devant de si grandes misères, ne craignez pas de proclamer bien haut l'importance pathologique du dogme des esprits.

N. B. Au moment de mettre sous presse, nous recevons, sous la date du 4 mars 1862, une double confirmation qui nous paraît fort importante. C'est l'attestation par M. le curé de Divonne, et par M. le vicaire de Gex, de tous les faits rapportés ci-dessus. Le premier, parti de chez lui pour Morzine entièrement incrédule, a généreusement signé l'expression et les raisons de sa conversion complète; quant au second, son pèlerinage devint l'occasion de l'un des plus remarquables phénomènes. Pendant qu'il prèchait dans l'église de Morzine, son sermon se trouvait répété simultanément et mot pour mot par une des possédées dans une église située à deux kilomètres de distance.

APPENDICE B

CHAPITRE IV.

EXAMEN D'UN AUTRE RAPPORT MÉDICAL SUR MORZINE.

A peine avions nous transcrit ces trois rapports, que nous apprimes les nouvelles mesures prises par le gouvernement français à l'égard de Morzine. C'était, cette fois, un médecin de Paris (M. le Dr C...) qu'on y expédiait; le choix était probablement excellent au point de vue médical, mais au point de vue théophilosophique l'était-il également? Voilà ce que nous ignorons; ou plutôt, à quoi bon ce déguisement? Les conclusions verbales formulées par lui sur les lieux et depuis son retour nous font craindre qu'il ne se soit même pas douté un instant du véritable état scientifique de la question. Il paraîtrait ignorer que dans les plus hautes régions médicales, et relativement à l'occultisme, un abime commence à séparer les appréciations toutes récentes de celles qui remontent seulement à quinze ans. Nous ne connaissons pas et personne ne connaît, il est vrai, le rapport de ce médecin, mais encore une fois, d'après ses actes et ses dires, il est très-permis de supposer que fidèle à Esquirol, avant comme après sa mission, il tenait fort peu de compte des aveux, des amendes honorables, des hésitations doctrinales et, à plus forte raison, des conversions médicales très-complètes, opérées depuis vingt ans. S'il en était ainsi, peut-être regretterait-il un jour d'avoir attaché son nom à une œuvre que l'avenir pourrait bien démentir et classer parmi les œuvres de ténèbres.

Quoi qu'il en soit, nous sommes fâché que ce rapport n'ait pas paru,

et s'il voit le jour avant la terminaison de ce volume, nous ne le clorons pas sans lui consacrer quelques pages '.

Provisoirement, sans blamer ce médecin des mesures d'intimidation et de dispersion qu'il a cru devoir prendre, et qui souvent, en pareil cas, produisent de bons effets, nous regrettons qu'il ait été obligé, comme va nous le révéler un de ses collègues, de les effectuer aussi militairement, et d'avoir ainsi ajouté des désespoirs nouveaux à tous ceux qu'il ne pouvait adoucir. Nous le disons avec bien plus de regret encore, les renseignements les plus récents qui nous arrivent de ce canton. d'Annecy, de Genève, du pays de Vaud, etc., nous parlent de la tranquillité dont on jouit à Morzine aujourd'hui, à peu près comme les Anglais nous parlent de la tranquillité irlandaise, que l'on a fini par obtenir, grâce aux émigrations complètes et à l'embarquement forcé des misères.

On nous mande donc aujourd'hui, 15 avril 1862, que les médicaments prescrits, soit à Morzine, soit dans les hopitaux d'Annecy n'ont produit aucune espèce de soulagement, et qu'on a été obligé de les suspendre tous, même les pilules de mie de pain. (Cette phrase vient de l'hopital d'Annecy.)

Nous avons pu nous procurer, par des personnes qui doivent être très-bien informées, la statistique complète des pérégrinations imposées et des casernements particuliers à Annecy, àThonon, à la Boche, à Châlons, Mâcon, Tournus, Charolles, etc. Partout la même impuissance thérapeutique, si l'on en juge par les exilées qui, rentrées dans leurs foyers, éprouvent les mêmes souffrances et

n'offrent, sous le rapport des crises, selon l'expression d'un médecin qu'on ne récusera pas, qu'une amélioration apparente.

Nous ne voyons d'exceptions à cette désolante persistance que pour les malades qui, exorcisées en 1858 et 1859 par les PP. capucins de Saint-Maurice en Valais, ne sont pas retombées, et pour celles qui, en 1861, fuyant l'hôpital de Thonon pour recourir au même moyen, mais ne l'ayant employé que d'une manière incomplète, sont rentrées à Morzine guéries pour quelques mois.

A part cela, la maladie est toujours là, le virus spirituel ou matériel, comme on voudra l'appeler, l'agent insolite et perturbateur n'est pas expulsé et se cache toujours dans les profondeurs de tous ces appareils nerveux dont il s'est emparé.

C'est beaucoup, sans doute, d'avoir calmé ses manifestations par l'intimidation, mais à quel prix ? Persécution et renvoi d'un pasteur

1. Dans ce dernier cas, n' us les indiquerions à la table.

aussi vénéré qu'adoré, emploi constant et déploiement de la force militaire, exil et séparations forcées de toutes ces familles, injonctions aux prêtres, aux autorités, au conseil municipal, au médecin luimême, de penser, de parler et d'agir contre leur propre conviction, et dans le sens d'un lieu commun médical qui, déjà fort ébranlé, n'existera peut-être plus dans vingt ans! Nous ne croyons pas que, dans les siècles d'esclavage, l'injonction, par la force publique, de professer sous peine d'interdit une opinion dictée, ait jamais été plus tyranniquement formulée ¹.

Ne pouvant juger le rapport officiel qui n'est pas encore publié et ne le sera peut-être jamais, nous allons le préjuger par celui de l'adinirateur et collègue de M. le Dr C..., M. le Dr Chiara. Ce dernier, rapport extrait de la Gazette médicale de Lyon, a paru sous le titre de « Les Diables de Morzine en 1851, ou Les Nouvelles Possèdées. »

Il suffira de consacrer quelques lignes aux principes, dénégations, aveux de ce médecin et aux conclusions qu'il en tire.

Grand admirateur de M. le Dr C..., il partage tous ses principes, et comme ces principes sont montés en chemin de fer avec lui à son départ de Lyon, il ne s'est même pas donné la peine de les réviser à Morzine. Ce sont eux qui l'ont guidé dans toute son enquête, dans le choix des faits à voir, des récits à admettre et des causes à chercher.

- « La possession diabolique, dit-il, enfantée autrefois par l'ignorance et la superstition ^a, n'est plus aujourd'hui qu'un fait katurel que la science a dégagé des nuages qui l'enveloppaient... Cette croyance ridicule a fait place à une incrédulité aussi générale que légitime. » (Pag. 5.)
- « Sans avoir l'intention de donner un traité complet sur la matière (p. 6),... j'esquisserai à grands traits l'historique de cette démonie de Morzine, et je rapporterai les renseignements que je dois à l'obligeance des D^{ss} Buet, Tavernier, Noël, Geoffroy, etc... l'éliminerai, bien extend (nous y voilà!...), les faits qui manquent d'authenticité... ou
- 1. Dans le premier quart de ce siècle, la Faculté de médecine domandait un jour au gouvernement d'imposer à toute la France l'enseignement et l'application du fameux système de Broussais, de ce même système qui, suivant l'expression d'un académicien, « a couvert la France de funérailles et moissonné l'élite de la nation ». Or, nous voyons qu'au besoin on imposerait très-volontiers le système spiritophobe à la partie réactionnaire de la théologie et de la médecine.
 - 2. Oui, l'ignorance de Platon comme la superstition de Jésus!

les contes plus ou moins fantastiques,... pour me borner aux faits rigoureusement observés et attestés par des personnes dignes de foi!... » (P. 71.)

Un instant!... M. Chiara aura certainement rangé parmi ces contes certains articles des trois rapports que nous avons donnés. Il sait parfaitement bien, cependant, que ces rapports émanent de personnes très-respectables, très-sensées, très-absolues dans leurs affirmations, et que la relation médicale, entre autres, est l'œuvre de l'un de ces médecins qu'il remercie et de celui qui a observé le plus longtemps.

Voilà donc le parti pris, pris lui-même sur le fait et très-ingénument confessé.

Ces messieurs n'ont donc pas lu ou du moins n'ont pas su profiter de cette recommandation faite tant de fois, soit par notre président de l'Académie des sciences (M. Dumas), soit par Arago de « noter avec le plus grand soin jusqu'aux moindres circonstances des phénomènes observés, attendu que ce sont ordinairement ces circonstânces négli-

gées qui caractérisent les faits. »

Et, cependant, que d'autres dont l'acceptation doit lui paraître bien dure et à l'égard desquelles il s'exécute loyalement!

Ainsi, dans sa première observation (p. 7) fixant le point de départ de l'invasion à Essert-Roman, village voisin de Morzine, il reconnait que la première malade prédisait dans ses accès « qu'elle ne pouvait guérir que si elle allait à Besançon se faire exorciser, qu'elle y alla et qu'elle en revint guérie, » — « C'est cet exemple, dit-il, qui a légitimé toutes les pratiques mystiques subséquentes, tandis, ajoute-til, que ce n'était que le résultat pur et simple des distractions du voyage. »

Pourquoi donc les mêmes voyageuses que la médecine a fait rayonner en tous sens ont-elles été si peu distraites cette fois-ci que la diminution des malades, remarquée après le départ de M. le D' C..., n'était due, selon M. Chiara lui-même, « qu'au renvoi d'un grand nombre, qu'à la fuite des autres au sommet des montagnes pour échapper à la coercition, de sorte qu'on peut dire aujourd'hui cette diminution plus apparente que réelle? » (P. 10.)

Aveux précieux qui légitiment assurément tout ce que nous avons dit dans nos premières pages et qui suffisent à l'appréciation d'une thérapeutique soutenue par « QUARANTE HOMMES DE TROUPE et une BRIGADE DE GENDAIMBERIE. » (P. 10.)

Nous préférions le pèlerinage à Besançon.

Mais jusqu'ici nous ne voyons pas d'étiologie suffisante pour les pre-

mières crises d'Essert-Roman, et bien moins encore pour toutes celles de Morzine ¹. M. Chiara met tour à tour en avant la mauvaise nourriture, — l'influence de l'hérédité, — la disposition à la folie, — les mariages consanguins, — les causes morales — et surtout le fanatisme, l'ignorance, la superstition, et, comme l'a dit le médecin de Lyon, les mauvaises lectures, et principalement celles des livres de magie, etc.

Rien ne prouve mieux l'absence d'une bonne raison que l'accumulation des mauvaises. Quand on frappe à toutes les portes, c'est qu'on ne connaît pas la vraie; mais chacune de ces causes eût-elle apporté son contingent au fléau, il faudrait avant tout nous expliquer :...

1º Comment ces jeunes filles « dont le physique exclut toute idée d'une maladie quelconque, » et à plus forte raison celles qui, malgré cette mauvaise nourriture, avaient acquis « une constitution athlétique » (p. 11), ont attendu, pour en porter la peine, l'arrivée d'une jeune fille du voisinage;

2º Comment α ce fanatisme, cette ignorance et cette superstition » pourraient se concilier avec α le caractère doux et affable, la tenue décente, la netteté, la promptitude et l'à-propos des réponses de ces jeunes filles » (p. 4½);

3º Comment l'accusation des mauvaises lectures et surtout des livres de magie peut subsister auprès de cette autre affirmation : « n'ayant jamais pu rien constater de semblable, malgré toutes mes recherches, cette cause doit évidenment être écartée, » (P. 25.)

Ainsi c'est la cause principale qui doit être avant tout écartée!

On voit que, quoi qu'on en dise, la lumière ne se fait pas. Nous verrons si nous serons plus heureux tout à l'heure.

Voyons maintenant si nous le serions davantage avec les phénomènes. Quoiqu'il nous ait promis d'éliminer tous les contes, M. Chiara nous concède:

D'abord, les jurons horribles et les fureurs sans pareilles, la rage écumante, les propos d'obscénité révoltante tenus par ces jeunes filles si pures et si candides. (P. 12.)

« Mais, disons-le tout de suite, ajoute-t-il, ce ne sont pas elles qui s'expriment ainsi, c'est le diable qui les possède et qui parle en son nom propre. Instrument passif, la fille Blaud se calme comme par enchantement,... elle tricotait avant, elle tricote après, n'éprouve aucune fatigue, ne se ressouvient de rien, et ne veut pas croire aux injures qu'elle nous a dites. » (P. 13.)

^{4.} Nous avons dit qu'étiologie voulait dire « cause de maladie ».

« Quant au diable, dont elle est l'organe, il donne son origine. Ame damnée, et natif d'abondance (pays voisin), il dit, en parlant de lui à la troisième personne, « mortuus est damnatus, » et prononce d'autres phrases latines, dont il est inutile de dire autre chose si ce n'est qu'elles ne sont et peuvent être que des réminiscences de la chaire et des exorcismes. » (P. 15.)

On nous a promis les éliminations, voilà maintenant les hypothèses, et voyez le raisonnement! « C'est grâce à la mémoire qu'on peut expliquer (explique qui pourra l'explication!) les citations latines ou allemande qui leur échappaient, car il est notoire que ces langues leur étalent complétement inconnues. » (P. 15.)

Quoique le sachant depuis longtemps, nous sommes bien aise de le tenir de la bouche même du docteur. Maintenant, comprenez, si vous le pouvez, que la mêmoire d'une jeune fille, qui ne sait que son patois, soit assez fraîche pour lui faire répondre en latin et en allemand, tout à fait inconmus et incompris, aux questions trèsprécises que le premier venu leur adresse dans ces deux langues. La mémoire! eh! qui donc leur a soufflé toutes ces histoires de damnés, les uns pour meurtre, les autres pour blasphèmes, etc., histoires dont quelques-unes n'ont pu être reconnues vraies qu'après de longues recherches sur les registres des communes désignées, mais à propos desquelles elle n'ont certainement entendu dire par qui que ce soit au monde «mortuus est damnatus? »

M. Chiara a donc bien raison d'ajouter que « ce sont là les tours de force les plus surprenants. »

Il trouve bon d'éliminer ensuite tout ce qui a trait à la connaissance des choses éloignées et secrètes, si bien révélées et précisées dans notre rapport médical ; dans sa thèse, il a grandement raison, car la mémoire ne suffirait plus ici.

Quant à l'agilité, sans avoir précisé et mesuré les choses, comme l'ont fait nos premiers narrateurs, il avoue « qu'elles grimpent sur les arbres comme des chats et qu'elles en descendent la tête en bas, en se livrant à une foule d'évolutions plus périlleuses les unes que les autres. » (P. 18.)

Le docteur borne là ses confidences; cependant, il paraît frappé de ce qui regarde les bestiaux. « Il y a tel de ces faits qui lui paraît trèscurieux et qui lui a été raconté par deux incrédules dignes de foi... » (P. 9.) Nous l'avons déjà dit, c'est dans l'ordre de ces faits entièrement étrangers aux malades qu'il faudrait chercher le secret de leur état.

En somme, voilà bien assez de concessions pour montrer combien

doivent être vraies les dépositions que l'on ne combat pas et que l'on se contente d'omettre.

Restent enfin les conclusions, et quoique la science ait, dit-on, déyagé la vérité, ce n'est pas là, comme on le pense bien, le moindre des embarras de notre docteur.

Que ceux qui croient avec M. Figuier à ce dégagement triomphal, écoutent et apprennent enfin à le connaître, car voilà la plus belle occasion de le mettre en lumière et, comme on dit, de l'illustrer.

- « Est-ce une hystérie, une démonie, une hystéro-démonie?
- « D'abord est-ce une hystérie? Beaucoup de symptômes nous en rapprochent, mais notre démonie s'en éloigne par une foule de symptômes tels que, etc., etc., et surtout par cette chasteté, cette pudeur exceptionnelles, que procurent l'intégrité des fonctions de... » (P. 20 et 23.)
- D'où il résulte que c'est à peu près le contraire de l'hystérie normale et naturelle.
- « Serait-ce une hystéro-démonie, où démonomanie d'Esquirol 1? Mais dans celle-ci, on remarque toujours une modification dans les fonctions, une altération profonde de l'état général, une tendance à l'aggravation, une terminaison nécessairement fatale. Ainsi, analog e quant à la forme, dissemblance complète Quant au fond... La ressemblance est frappante, au contraire, avec les ursulines de Loudun, les trembleurs des Cévennes, les convulsionnaires jansénistes et les anabaptistes d'Allemagne, car, dans les deux cas, conservation de la santé, extase, somnambulisme, oubli complet après la crise, etc. » (P. 29.)

Eh bien! vous croiriez qu'après avoir si bien différencié les det x natures essentielles de ces phénomènes qui ne sont semblables qu'en apparence, M. Chiara va rejeter l'identification? Détrompezvous!

« Quelle est donc, dit-il, la nature de cette affection? D'après ce qui précède, on voit qu'il n'est pas bien facile de la définir... C'est une affection sui generis (c'est-à-dire à part) à laquelle je conserverai — attachant peu d'importance aux dénominations — le nem d'hystero-démonie qu'on lui a déjà donné. » (P. 30.)

C'est cela; donnez-lui le nom qui ne lui convient pas, uniquement pour ne pas lui donner celui qui lui convient, car, ne l'oubliez pas, vous en avez prononcé un troisième tout à l'heure; entre l'hystérie et l'hystéro-démonie, vous avez posé, comme dernière hypothèse, la démonie véritable; or, les deux autres étant écartées, il semblerait que le

1. C'est-à-dire la croyance des fous à leur possession.

moment serait venu de l'examiner à son tour; qu'allez-vous donc en dire? Le voici :

« Serait-ce une véritable possession diabolique, une maladie surnaturelle, dans le sens des exorcismes? Cette dernière assertion n'étant plus discutable, aujourd'hui que les progrès de la science l'ont éclainée... — on vient de le voir : — ELLE NE MÉRITE PAS OU'ON S'Y ARRÊTE. »

C'est donc avec raison que l'Évangile nous reproche de rejeter toujours dans nos constructions la pierre de l'angle; mais il nous dit aussi que c'est la pierre rejetée qui entrera dans l'édifice et qui en fera toute la force.

Et comment en serait-il autrement? les yeux ne se cloront pas toujours si bien à l'évidence, qu'ils ne finissent par laisser passer quelques-uns de ses rayons.

On finira par voir que l'occultisme se composant tout aussi bien de phénomènes objectifs et physiques que de phénomènes subjectifs et psycho-physiologiques, la question est tranchée par cela même; les pluies de pierres, les coups simultanément frappés en plusieurs lieux différents, les meubles soulevés sans contact, les animaux influencés, et cette masse de phénomènes extrinsèques accompagnant partout les phénomènes psychiques, finiront par prouver que les mots hystéro-démonie, ne pouvant pas s'appliquer aux guéridons et aux pianos, sont insuffisants et ridicules pour expliquer un pareil ensemble. Il faut donc chercher au delà des malades une cause dont l'absence ne nous laisserait plus d'autre ressource que l'hystérie de la pierre et du sapin...

Quant à la cause du développement spontané, nous avons entendu tout à l'heure la science médicale se plaindre de ce que « le simple jeu des tables avait démesurément encombré ses hôpitaux d'aliénés, » (v. § 1 de ce chap.), et nous avons demandé et suffisamment expliqué comment une plaisanterie si innocente avait eu un aussi triste et si exceptionnel privilége. Maintenant, écoutez ce qu'on nous mande aujourd'hui même des environs de Morzine. C'est encore un médecin qui nous parle:

« Je n'ai plus d'autres renseignements à vous communiquer, à moins que ce ne soit celui-ci, obtenu tout récemment; à savoir, que depuis quelques années les amusements et le passe-temps des tables rournantes s'étaient répandus jusque dans nos montagnes, mais tout spécialement à Essert-Roman, le village où cette affection a commencé. Tout l'hiver de 1857 y avait été consacré à ce jeu, »

Or, c'est au printemps de 1857 que les phénomènes ont commencé! Nous sommes si fort logiciens aujourd'hui, que nous rejetterons probablement cette pierre angulaire, et que M. Figuier continuera à parler « de la lumière versée par la science sur toutes ces questions.»

Et tout le monde le croira, même les prétendus illuminateurs, bien qu'ils viennent de nous dire qu'ils restaient dans les ténèbres complètes.

Vienne maintenant le rapport de M. le Dr C...

APPENDICE C

CHAPITRE IV.

GÉNIES ÉPIDÉMIQUES.

1. - Science moderne.

Dût la science trouver notre question bien indiscrète, demandonslui donc un peu son dernier mot sur les épidémies, et cherchons avec elle si le sceau du mystère et de la surintelligence fait toujours défaut à celle de ces épidémies qu'elle croit le mieux comprendre.

Si nous la prions de nous définir l'épidémie en général, elle nous répond avec raison : « Une épidémie est une maladie qui, en même temps et dans le même lieu, attaque un grand nombre de personnes. »

Elle nous l'apprend encore: « Soixante-quatre espèces de maladies environ peuvent devenir épidémiques !; » et comme nous nous soucions fort peu de nous promener, avec nos dictionnaires, du furoncle à la variole, du catarrhe aux affections vermineuses et de la moindre fièvre typhoïde aux grandes pestes de l'Afrique et de l'Asie, nous restreindrons notre étude à l'ordre qui semble absorber tous les autres, celui des grandes épidémies septiques. On nomme ainsi toutes celles que l'on suppose dues à un miasme, à un virus, à un effluve émanant d'un principe ou d'un foyer de corruption et agissant comme poison plus ou moins délétère. Que ces maladies s'appellent scarlatine, suette, croup, anthrax, typhus, peste, fièvre jaune ou choléra, on semble

4. Ozanam, Épidémies, t. I.

Wa and by Google

assez d'accord pour leur assigner, non pas assurément une origine identique comme puissance et comme effet, mais une origine assez analogue, en tant qu'elles paraissent toutes consister dans un poison communiqué.

On semble même assez d'accord pour comprendre dans cette triste famille le miasme paludéen, bien que les effets en soient complétement dissemblables, en raison de leur manifestation exclusive par le système nerveux ¹.

Miasmes, effluves, virus, contage, voilà donc les agents intermédiaires chargés de la transmission du mal.

Nous avons besoin d'ajouter, dans un langage hypothétiquement scientifique que le miasme est une émanation de ce principe de corruption se transmettant par absorption; que l'effluve est une exhalaison du même principe agissant par infection, et que le virus, son produit morbide, est regardé par beaucoup de médecins comme l'agent unique de la contagion.

Ce dernier constituerait alors ce qu'on appelle le contage, c'est-à-dire la substance, quelle qu'elle soit, qui, transportée d'un corps malade à un corps sain, constitue la contagion; or, toutes les maladies épidémiques ne sont pas nécessairement contagieuses; beaucoup n'agissent que par infection. D'autres atteignent par les deux modes, qui, après tout, se résolvent en un seul; car l'infection, à vrai dire, n'est à son tour, selon nous, qu'un contage respiré, c'est-à-dire son insertion par les voies respiratoires ².

C'est donc le terme général de communication qui domine toute la longue controverse engagée sur ces différents termes. Car, certes, il n'est pas une seule de ces maladies qui ne fût en droit d'inscrire ce mot sur son drapeau. « Caveant consules, que les consuls y prennent garde! »

Ces poisons communicables sont donc, en général, les produits d'une corruption quelconque que l'on attribue le plus généralement encore à la décomposition de matières animales ou végétales ³.

- 4. Pour nous, en effet, ce n'est qu'une manifestation différente et beaucoup plus bénigne, la rate devant être au poison paludéen ce que les glandes de Peyer et de Brunner sont, par exemple, au poison de la fièvre typhoïde, ce que le canal intestinal est au choléra, etc., etc., c'est-à-dire un siége de prédilection.
- 2. Voyez, sur toutes ces définitions, l'ouvrage d'Ozanam et le Dictionnaire des termes, par Chomel, etc.
- 3. Voir, entre autres, la remarquable brochure du D' Marchal de Calvi, sur les épidémies; celle du D' Bureaud-Rioffrey sur le choléra; celle du D' Bour-

« Cette cause est tellement évidente, nous dit le Dr Pariset, qu'elle dispense d'en rechercher une autre 1 . »

C'est donc la décomposition, la fermentation putride ou la putréfaction dont il fandrait soulever le voile; c'est là, là seulement que repose le grand mystère de la vie et de la mort.

Que cette décomposition soit le résultat d'une force pure et encore inconnue de la chimie; qu'elle soit due, comme l'ont pensé quelques savants, à des animalcules invisibles 2,... qu'elle soit le simple résultat de la fermentation, « dont l'azote et le soufre sont les agents principaux et proprement dits 3: » ce n'est ici ni le lieu ni le moment de nous en enquérir plus à fond 4.

Il nous suffit que la science croie avoir trouvé dans les résultats de ce mystérieux travail la vraie cause physique du grand ordre de fléaux dont nous nous occupons.

Et quand nous aurons constaté que par constitution épidémique elle entend « les rapports de l'épidémie régnante avec l'état de l'atmosphère et de la saison; » par l'agent spècifique de l'épidémie la cause toute spèciale, sans laquelle toutes les perturbations atmosphériques du globe et toutes les prédispositions personnelles des malades resteraient tout à fait inhabiles à la production du fléau, et enfin par génie épidémique l'ensemble des principaux caractères et formes que revêt la maladie à une époque donnée, nous posséderons à peu près le sommaire de ce dernier mot que nous demandions tout à l'heure à la science.

Il est vrai qu'en le faisant nous nous accusions d'un peu d'indiscrétion, et voici pourquoi : c'est que ce dernier mot ne nous avance guère plus que le premier, et que toutes ces définitions, toutes ces théories, bien loin de résoudre les difficultés, semblent les multi-

din sur les quarantaines; le grand rapport de M. Pruss, en 4846, sur le même sujet, etc.

- 1. Pariset, Mémoire sur les causes de la peste.
- 2. Raspail, Chimie organique.
- 3. Liebig, Lettres sur la chimie.
- 4. La seule chose bien certaine sur ce point, c'est que les animalcules accompagnent toujours la décomposition, que celle-ci diminue lorsqu'on les en sépare, qu'elle augmente lorsqu'on les lui rend (Liebig, ibid.), et que par conséquent ils ont toujours droit à une part de solidarité dans ces épidémies.

Nous essayerons un jour de développer ces idées dans un travail que nous appellerons : Nécessité de la filtration aérienne.

 Ces deux dernières définitions, étant de nous, peuvent être contrôlées, sinon au fond, au moins dans les termes. plier à plaisir, et ne nous montrer, en réalité, que les matériaux informes de cette Babel médicale qu'une nouvelle rafale emporterait chaque matin si, tournant sur sa base et obéissant au vent, elle ne le saluait pas toujours comme un sauveur déjà connu et comme un vieil ami retrouvé.

Pour mieux nous rendre compte de ce chaos étiologique, abandonnons donc, comme nous l'avons dit, la petite monnaie des maladies septiques, et bornons-nous aux grosses pièces; cette restriction n'a rien d'arbitraire, soit au point de vue de la science qui ne voit dans les grandes pestes que le développement *insolite* des plus petites, soit à cet autre point de vue qui suppose pour les plus grandes l'adjonetion d'une cause infiniment supérieure à celle qui développe toutes les autres.

Comme nous n'écrivons pas un traité didactique, on trouvera tout simple que nos réflexions s'appliquent à la fois à la peste, à la fièvre jaune, au choléra, etc., qui ne sont à nos yeux que les variétés capricieuses d'un seul et même genre épidémique.

2. - Étiologie, ou la science aux abois.

Pour commencer par les causes, comment celle « qui dispense de chercher toutes les autres, » selon le br Pariset, c'est-à-dire la putre-faction, ne les aurait-elle pas constamment primées dans tout esprit philosophique, lorsqu'on voit le monstre s'élancer presque toujours sur la scène du monde des bords fangeux de la mer, des embouchures limoneuses des fleuves, des boues empestées des marais?

Le fait n'est pas douteux: le berceau du choléra, c'est bien l'embouchure du Gange; celui de la peste, c'est bien le Delta limoneux de l'Egypte; celui de la fièvre jaune, ce sont bien les criques, les anses maritimes du Nouveau Monde, c'est-à-dire tous les lieux bas et humides où les eaux stagnantes retiennent immobiles des masses de matières animales et végétales en décomposition.

Il est donc mathématiquement certain que nous sommes là dans l'antre du monstre, ou, pour parler comme la science, dans le foyer putréfié du génie épidémique.

Est-ce à dire que ce milieu soit ce génie? Est-ce à dire que ce dernier marche toujours et nécessairement enveloppé dans les éléments du premier? Non, il y demeure, il y vit, il peut sans doute les emporter avec lui, les exploiter, les utiliser, mais il en demeure parfaitement indépendant et distinct; et la preuve, c'est que parmi toutes ses victimes il s'en trouve un grand nombre qui meurent instantanément foudroyées et sans offrir le moindre symptôme de cette décomposition qui se manifeste chez les autres.

Il est à remarquer encore que jusqu'ici les analyses les plus minutieuses de l'air atmosphérique n'ont jamais rien donné qui pût en faire soupçonner l'altération, rien, pas même la moindre trace de cette odeur fétide que ne manque jamais de porter avec elle toute matière en voie de dissolution; constatation importante qui, rapprochée de l'inefficacité absolue du chlore dans les salles infestées, nous paraît d'une très-grande importance.

Non, la putréfaction n'est pas le génie lui-même; l'importance de cette distinction redouble lorsqu'on voit les professions les plus insalubres, celles, par exemple, qui ne respirent que des effluves de matières animales et végétales en putréfaction, telles que celles des vidangeurs, boyaudiers, équarrisseurs, corroyeurs, exercées impunément dans les temps ordinaires, ne se distinguer des autres, dans les temps d'épidémie, par aucun accroissement dans le chiffre des victimes.

Et cependant on ne saurait non plus se dissimuler que certaines températures paraissent favoriser l'éclosion et la propagation de ces épidémies, que certaines autres les tuent, que la fièvre jaune ne dépasse pas une certaine hauteur, que certaines substances les transportent, etc., etc,... toutes vérités qui semblent entraîner soit l'existence d'un miasme, soit l'existence d'insectes pestiférés, soit enfin la présence d'un élément dynamique, c'est-à-dire d'une force qui, semblable à la force électrique par exemple, pourrait être aussi plus ou moins bien servie par tous ces conducteurs différents.

Revenons à la putréfaction et constatons bien l'insuffisance de celle-ci. Comment a-t-il pu se faire que dans le grand choléra de Moscou, alors que 133,000 victimes avaient déjà succombé et que les rues restaient encombrées de cadavres, l'air demeurat tellement pur qu'il fallait absolument le contact d'un malade pour le devenir soi-même?

« Personne, dit M. Marchal de Calvi (p. 157), n'a autant insisté sur l'influence des miasmes de putréfaction que M. le Dr Pariset: il a écrit à ce sujet des pages bien brillantes; son imagination avait été frappée. Un Arabe, étendant la main, lui avait montré de vastes plaines occupées souterrainement par des populations innombrables d'hommes et d'animaux de toute espèce... Il avait visité ces immenses nécropoles, garanties de la putréfaction par l'embaumement, et à côté de cela, dans l'Égypte moderne, les cadavres des animaux abandonnés

dans les rues à la police famélique des chiens vaguants et des oiseaux de proie... le Nil remuant les cimetières et rejetant les cadavres humains à la surface de la terre, les habitations partagées entre les vivants et les morts... Et de ces faits il avait tiré la conclusion que l'Égypte ancienne se préservait de la peste en empéchant de tous points la putréfaction animale, et que l'Égypte moderne, livrée aux miasmes cadavériques, était, pour cette raison, ravagée à bref intervalle par ce fléau... Conclusion spécieuse, conclusion vaine... Non les miasmes de la putréfaction animale ne produisent pas la peste. » Et M. Marchal d'appuyer cette proposition sur toutes les considérations précédentes, auxquelles il ajoute l'immunité ordinaire des malheureux étudiants en médecine, courbés pendant des années sur des cadavres en proie déjà à la décomposition.

Voici où nous en étions en France.

Après avoir accusé si longtemps et tour à tour, pour les causes de la peste, les inégalités de température (Broussais), l'encombrement et la mauvaise alimentation (Dr Pruss), le vent hunide (Desgenettes), les vents brûlants (Larrey), la misère et la malpropreté (Chomel), pour celles du cholera et de la fièrre jaune, l'insalubrité locale, la viciation de l'air, la nature du sol, les animalcules, l'électricité, etc., il fallait du courage au gouvernement pour demander à tant de lumières dissidentes un conseil sérieux sur la nécessité des mesures prophylactiques ¹, et entre autres un avis définitif sur la grande question des quarantaines.

Il n'en fallait pas moins à M. le Dr Pruss pour essayer de tirer quelques conclusions des inconciliables documents qui encombraient nos bibliothèques médicales, et pour lire ces conclusions à l'Académie de médecine en 1845. Toutes les causes que nous venons d'enumérer y figuraient, plus une cinquantaine de contradictions sur la transmissibilité mille fois prouvée et la transmissibilité impossible à obtenir, même par les moyens les plus héroïques, tels que l'inoculation, le coucher dans les vétements, dans les draps, aux côtés des pestiférés, et même, qui le croirait, par l'ingestion des matières sécrétées par ces malades, tant le dévouement à la science et à l'humanité ont inspiré de conrage à des héros comme Desgenettes, Bally, Clot-Bey, Veyrat, etc.

Le D' Pariset, également consulté, tout en s'attachant à une idée évidemment fausse, n'en résumait pas moins ses études en ces

- 1. Préservatrices.
- 2. Rapport sur la peste et sur les quarantaines.

termes: « Impossible de savoir pourquoi la peste est parfois contagieuse et parfois ne l'est pas. On ne le sait jamais que par l'événement, toujours en contradiction avec lui-même. Sexe, âge, profession, tempérament, régime, habitude, tout en dépend et tout y livre;... bénigne, elle tue; violente, elle laisse vivre; elle cède à l'hiver et brave l'hiver, elle cède à la chaleur et brave la chaleur; le remède d'aujourd'hui est pernicieux demain; variée, versatile, notre sagacité ne pénétrera jamais ses mille causes. » (Mémoire.)

On tirait de tout cela la conséquence assez gratuite que « les progrès de la civilisation et une application générale et constante des lois de l'hygiène pourraient seules préserver l'avenir des grandes

épidémies. »

Dans une réplique non moins officielle aux questions posées par le gouvernement sur les quarantaines, M. le Dr Pruss répondait en dernier lieu : « Certains faits semblent indiquer rigouveusement que le choléra-morbus, par exemple, peut se développer spontanément sous l'influence...—de quelles causes, s'il vous plaît?...—des causes propres à le faire naître!... »

Voilà certes un gouvernement bien éclairé sur les causes du mal et sur les mesures à prendre!

En vérité, on en appellerait encore ici à Molière, s'il ne s'agissait d'abord d'une effroyable calamité, ensuite de praticiens qui commencent par user, par exposer tous les jours leur vie et la sacrifieraient mille fois, s'il le fallait, pour découvrir la vérité.

Clot-Bey n'avait encore rien dit. Or, l'autorité de ce Français, devenu le médecin en chef de Mehemet-Aly, est souvent invoquée comme l'autorité par excellence, en raison de ses longues études et de sa grande expérience africaine.

Il prit donc la parole lorsque tout le monde eut parlé, et, faisant rafle complète de toutes les causes ci-dessus énoncées dont la réunion la plus complète et la plus intense, selon lui, serait inhabile à produire le plus léger bubon pestilentiel, « toutes ces causes, disaitil, sont insuffisantes pour lui donner naissance. Il n'est qu'un seul ordre de causes dans lequel il faille chercher celle qui nous occupe, c'est l'ordre des forces cosmiques, car la peste vient à la fois du ciel et de la terre !1...

Voilà le dernier mot de l'homme qui passe aux yeux de certaines gens pour le plus*compétent.

Qu'en dit-on? Nous voici bien loin, n'est-il pas vrai, de tous les

1. Coup d'œil sur la peste, par Clot-Bey.

miasmes et effluves possibles, et surtout d'une simple émanation putride? Que devient la puissance et la vertu du contage apporté par une fleur, par un morceau de laine, par une lettre, lorsque, d'après Clot-Bey, M. Pruss vous a montré « les hardes et effets de plus de 50,000 pestiférés, vendus au Caire en 1835 et livrés à la consommation publique sans avoir amené un seul cas de contagion; 500 couvertures de pestiférés non lavées et non désinfectées, employées à l'hôpital du Caire, avec la plus grande innocuité!... »

Évidemment ce n'est pas le poison qui est contagieux, c'est le génie. Les anciens, sans nier la putréfaction alliée le plus souvent au génie épidémique, savaient distinguer deux ordres de corruption. Laissons parler un des pères de la sagesse médicale, celui qui déjà nous a donné une si bonne leçon sur les Esprits, le grand Ambroise Paré:

« Or, si quelqu'un vouloit objecter, disant que si la putréfaction de l'air est cause de la peste, il s'en suivroit par nécessité qu'en tous lieux où il y a charognes, estangs, marescages ou autres lieux putrides la peste y seroit toujours, à cause que l'air reçoit facilement putréfaction, et aussi que toute putréfaction, quand elle est entrée au corps par inspiration, engendreroit la peste, laquelle chose est contre l'expérience, comme on le voit bien par ceux qui habitent et fréquentent ès lieux putrides, comme poissonneries, escorcheries, cimetières, hospitaux, cloaques et tanneries; et aussi ès laboureurs qui manient et menvent les latrines et plusieurs autres choses semblables. A cela faut respondre que la putréfaction de la peste est bien différente de toutes les autres, parce qu'il y a ès elles une malignité, cachée et invisible, de laquelle on ne peut donner raison, non plus que de l'aimant qui tire le fer; or, la malignité occulte qui est en cette putréfaction pestiférée n'est point aux autres choses corrompues de corruption ordinaire, lesquelles toutefois, en temps de peste, se tournent facilement en semblable malignité, en corruption extraordinaires et du tout estranges 1, »

Fernel dit à peu près les mêmes choses. C'est la putréfaction ordinaire, exaltée par une aura maligna on souffle malin qui s'en empare.

Frédéric Hoffmann nous montre le génie de la peste « installé, fonde dans la putréfaction la plus pénétrante, pestis, genius fundatus in putrefactione, » et il se rit des médecins qui font des fumigations contre un ennemi qui n'occupe que certains points de cette atmosphère, et

^{1.} Œuvres complètes, t. I.

où sa présence est assez souvent accompagnée d'une odeur de soufre.

Mais, remarquons-le par-dessus tout, bien que la putréfaction soit permanente en Égypte, la peste ne s'y déclare que tous les dix ans, tant est juste cette dernière proposition de Clot-Bey: « Cette maladie, dont la canse échappe à toutes nos investigations, endémique dans tont l'Orient, ne s'y répand jamais ni par contagion ni par infection; elle se développe uniquement sous l'influence des causes spéciales qui l'ont produite, et quand disparaissent celles-ci, la peste cesse et disparaît avec elles.»

Autrement dit, le pestiféré ne portera jamais la peste nulle part, si l'agent de la peste n'est plus avec lui.

Nous voici donc arrivé à des agents tout spéciaux de putréfaction nestiférée.

Patientons, car, après tout, notre ennemi pourrait fort bien consister en certains poisons plus subtils, venant s'adjoindre à un poison plus ordinaire et plus bénin dont ils centupleraient les forces.

Voyons maintenant les procédés.

3. - Procédés et translation.

D'abord, quelle singulière chose que cette espèce de réveil en sursaut, qui a lieu tous les dix ans pour la peste d'Égypte, comme jusqu'à la fin du dernier siècle il avait lieu tous les cent ans pour le choléra asiatique! On dirait qu'il y a là comme un déchaînement momentané et comme une liberté rendue.

Vovez le choléra!

A ce fléau réveillé et qui, jusque-là, passait pour n'être jamais sorti de sa presqu'ile du Gange et ponr expirer toujours au pied de l'Hymalaya, il semble, en vérité, que, pour la première fois, en 1831, on ait tracé en ces termes cet itinéraire tout nouveau : « Cette fois, tu ne tiendras aucun compte des 8000 mètres d'élévation qui t'arrêtaient jusqu'ici; tu franchiras aussi résolument le Caucase, puis, cinglant toujours vers l'ouest, ou plutôt vers le nord-ouest, tu prendras la Russie à la fois par son centre et par son extrémité inférieure ¹; du premier point, tu gagneras facilement Riga et Hambourg, pendant que du second tu envelopperas non moins facilement la Hongrie, la Moldavie et surtout l'Autriche; tu la frapperas au cœur en fondant inopinément sur Vienne. Mais entre ces deux corps d'armées, tu en

4. Il paraissait simultanément à Odessa et à Moscou.

feras bientôt avancer un troisième qui se chargera, lui, de la Pologne et de la Saxe: quant à la Suède, tu ne la visiteras qu'en touchant barre à Stockholm: tu sauteras par-dessus le Tyrol, les provinces Rhénanes, pour te reposer à Hambourg d'où tu pourras t'élancer facilement à Sunderland, sur la côte orientale d'Angleterre, Écoute bien : tu y seras en novembre 1831, mais en février 1832, tombant comme une bombe au centre de l'orgueilleuse Albion, tu rebondiras assez haut pour retomber, sans ricochets et sans intermédiaire, au centre de la capitale de la France: en général tu arriveras dans toutes les capitales, comme on v arrive, en train express; tu réserveras, pour les localités secondaires, l'ordre d'escale et de stations, Néanmoins, ta force d'impulsion vers l'ouest devra rester si marquée qu'avant d'arriver à Dijon (320 kilomètres sud de Paris), tu seras déjà au Canada; mais surtout, quand tu auras ravagé les deux Amériques, ne va pas t'aviser de continuer ta course dans la même direction, car tu reviendrais beaucoup trop vite en Asie, et tu sais que tu n'as pas vu tout ton monde en Europe, »

Le choléra ne se le fait pas répéter deux fois; après toutes ces étapes et parvenu à ce point extrême qu'on lui a défendu de franchir, il s'arrête aussitôt, et quoiqu'il dût être parfaitement indifférent entre les deux Océans qui se présentaient à lui, il n'hésite pas un instant, et, pour la première fois depuis son départ de Jesser, tourne court, pivote sur lui-même et retourne en Europe en mettant le cap sur l'est avec autant de ténacité qu'il en avait mis jusque-là pour l'orientation toute contraire.

Lors de la première traversée, l'Espagne ayant été forcément négligée, Lisbonne, Gibraltar, Séville et Madrid vont entendre parler à leur tour du fléau. En 1833 et 1834, chaque province oubliée recevra sa visite; chaque capitale l'hébergera à son tour. Ainsi, il avait négligé tout le littoral de la France; il va suivre cette fois la corniche, et pendant qu'une sous-division de son corps d'armée s'en ira toucher barre sur toute la rive sud de la Méditerranée, c'est-à-dire dans tous les ports de l'Afrique, l'autre visitera Marseille, Toulon, Nice, Gènes, Turin, Livourne, Florence et Trieste, pour retourner, par la Turquie et le Caucase, au point d'où il était parti cinq ans auparavant.

α C'est ainsi, dit M. Marc d'Espine, qu'après des recrudescences repétées pendant trop d'années successives, la force de translation poussa l'épidémie jusqu'en Europe qui fut traversée obliquement en deux ans. L'Amérique devint, en 1833, le terme de l'expansion chefrique; après quoi le fléau suivit une direction réflexe, et traversa l'Europe par le sud et pendant deux ans encore, pour aller regagner son lieu d'origine. Telle a été la loi d'évolution de cette sorte de

comète épidémique dont l'Europe a essuyé le premier passage en 1831 et 1832 et le retour en 1835, les contrées qui se trouvaient en dehors de l'ellipse étant généralement préservées 1, »

En 1847, retour par la même route, et séjour aux mêmes étapes, mais beaucoup moins prolongé. Chaque fois une épidémie de grippe

très-intense précède le fléau.

Le fait seul d'un pareil voyage n'est-il pas déjà fort difficile à comprendre avec nos théories? Un miasme, un effluve, habituellement casaniers, s'imaginant tout à coup de s'envoler et de marcher droit devant eux, comme Attila, jusqu'à l'extrémité de certaines contrées étrangères, et, parvenus là, inventant de revenir en sens contraire, mais toujours droit devant eux, jusqu'à ce que leur mission accomplie les ramène tout juste au premier point de leur départ!... Comprend-on facilement tant d'obéissante persévérance et tant d'orientation géographique de la part d'une pure matière inanimée?

Et toutes les lois physiques, qu'en faisons-nous ici? Quel mode de translation adopterons-nous, qui puisse véritablement s'adapter avec elles? Avons-nous oublié que toute molécule répandue dans l'atmosphère ne peut la parcourir qu'à l'aide de vents, ou, lorsque ce parcours ne dévie pas dans sa route, à l'aide de courants atmosphériques? Où sont-ils donc ici? Où donc la météorologie a-t-elle jamais rencontré de semblables courants, et surtout un courant qui se retourne tout juste à la limite d'un monde pour ramener à point nommé son fléau au logis? Et s'il est démontré que non-seulement ces invariables courants n'ont jamais existé, mais que les vents les plus contraires n'ont jamais paru contrarier d'un seul jour la marche occidentale du choléra 2... que dire?

Et d'ailleurs ce miasme et cet effluve, de quelle nature, de quelle matière inaltérable faudra-t-il donc les supposer pour résister à cette lutte de treize années contre toutes les causes possibles de dispersion et de disperdition?

On ne réfléchit pas assez à toutes ces impossibilités. « La marche du fléau, dit M. le Dr Bruguières (l'un des médecins sanitaires envoyés par le gouvernement à Smyrne pour y étudier le choléra), la marche du fléau produisit en Europe une certaine émotion... Jusqu'ici je l'ai considéré, avec la plupart des auteurs, comme animé d'un mouvement de progression. Il est vrai d'ajouter que cette hypothèse semble entraîner avec elle l'idée du transport d'un miasme ou d'un virus dont

^{1.} Rapport publié en 1849, à Genève, par le D' Marc d'Espine.

^{2.} Voir tous les rapports.

l'existence cependant n'est rien moins que démontrée... Quand nous disons qu'il marche et qu'il passe d'un lieu dans un autre, il ne faut donc pas donner à ces termes, qui ne sont que figurés, une valeur qu'ils n'ont peut-être pas réellement!

M. Marchal de Calvi reprend à son tour : « L'influence des vents sur le développement et la marche du choléra est niée par MM. Double, Raynaud, Pariset... Cette question de l'influence des courants atmosphériques est vraiment capitale. Si les maladies épidémiques peuvent apparaître et se propager indépendamment des courants atmosphériques, évidemment elles se produisent sur place, et tout ce qu'on dit de leur parcours, de leurs migrations, n'est qu'une vaine supposition *... »

Mais alors, c'est donc l'importation par malades ou par objets?... « Gardez-vous, cependant, reprend M. Bruguières, de conclure de ces migrations impossibles au transport direct de la maladie, soit par les marchandises, soit par les organismes sains et malades (p. 10)... On ne saurait disconvenir qu'au premier aspect certaines apparitions de choléra pourraient faire croire à l'importation et à sa propagation de proche en proche par voie de contact... Mais l'histoire du choléra est aujourd'hui trop bien connue, et les observations nombreuses faites en Europe et en particulier à Paris en 1832 ont établi de la manière la plus positive que cette maladie n'est pas contagieuse... C'est donc une influence épidémique qui, partout, se montre le seul agent de la propagation du choléra ³. »

Une influence!... Nons croyons le mot très-juste, quoique dans la pensée de l'auteur il ne signifie pas encore grand'chose.

Cependant, n'allons pas trop vite. Si au lieu d'être mort et inanimé, notre miasme était un miasme animal, ou, plus rationnellement encore, tout un ensemble de miasmes empoisonnés, charriés par des armées d'animalcules invisibles; si Réaumur, Linné et une foule de grands hommes avaient raison, comme nous sommes fort porté à le croire pour une partie du problème; si les myriades de mouches vertes et microscopiques, tout à fait inconnues des naturalistes mais observées en Perse, à Moscou et dans plusieurs autres lieux aux approches du choléra, ont joué un certain rôle dans sa translation, alors, jusqu'à un certain point, on pourrait s'expliquer ces migrations entomopathiques par celles des oiseaux qui parcourent aussi l'atmosphère

^{1.} Études sur le choléra-morbus de Smyrne, 1849.

^{2.} Epidem., p. 54.

^{3.} Etudes, etc., p. 34.

contre les courants, mais jamais, il est vrai, sans être retardés par eux. Il ne resterait plus à s'expliquer que la bizarrerie tout anormale de ces voyages improvisés à plusieurs siècles d'intervalle, nos migrations animales ne procédant pas ainsi.

4. - Justice distributive du fléau.

Mais voici bien autre chose. Examinons à présent la répartition des coups et la justice distributive de cette mort voyageuse.

Quoique, en général, dans les épidémies de choléra, l'affaiblissement des constitutions et les excès de tout genre aient attiré les premières décharges de la foudre (ce qui s'explique tout naturellement à tous les points de vue), il n'est peut-être pas un seul médecin qui n'ait signalé quelques-uns de ces caprices d'élection offerts par les épidémies de tous les temps.

Oui, de tous les temps! Ouvrons, en effet, Ozanam, Marchal de Calvi, etc., et nous y trouverons des particularités bien curieuses.

Tantôt c'est, comme nous le voyions tout à l'heure pour la chorée, tel ou tel âge qui, dans tel quartier, telle rue, telle maison, est atteint ou respecté.

« A Cassan, dans une manufacture envahie, 19 ouvriers succombent à l'instant, mais sur 300 enfants employés, pas un seul n'est atteint. Ce fait est saisissant et jamais on n'aurait pu espérer une telle immunité ¹. »

« Dans l'Inde, dit à son tour M. Double, l'épidémie ménage tous les enfants. »

M. Marchal rapproche ce fait de l'immunité des femmes observée dans un typhus de l'ancienne Rome, immunité telle, qu'elle devint le prétexte d'une atrocité, c'est-à-dire de la mise à mort de 270 matrones romaines (Eisenmann).

Ailleurs, ce sont les gens mariés. A Pegomas, M. Rossignoly, médecin de l'hôpital de Grasse, signale la préservation de tous les hommes mariés.

Ailleurs, ce sont les professions; et quoique on s'explique fort bien l'immunité de telle ou telle classe, par exemple l'immunité constante au Caire de tous les porteurs d'eau, on ne comprend pas trop celle qui frappe uniquement à Philippeville (en Algérie) tous les portefaix ².

4. Marchal, p. 9.

2. M. Boudin, Traité de géographie et de statistique médicales.

En d'autres temps, c'est telle religion et telle secte, par exemple tous les protestants dans la peste de Lyon, en 1584. Dans les nôtres, ce seront tous les Juifs qui, dans certains pays, seront complétement préservés comme ils le sont en général de la foudre ¹.

A Pont-à-Mousson, en 1813 et 1814, le typhus épargne tous les Juifs... « Entourés de méningites à Gibraltar, à Philippeville et à Alger, les Juifs seuls furent tous et complétement épargnés. »

Et M. Boudin, après avoir rapproché toutes ces observations modernes des observations plus anciennes, après nous avoir cité Degner, l'historien de la peste de Nimègue en 1736, qui avait dit : « Tous les Juifs, sans en excepter un seul, ne unicus quidem, furent complétement préservés, » après avoir cité Rau qui signale la même exemption pendant le typhus de Langoens, en 1824, M. Boudin, disons-nous, en tire cette conclusion : « Lorsqu'une immunité se reproduit avec une telle constance, elle emprunte de cette répétition même une signification qui éloigne tout à fait l'idée d'une simple conneidence ½ »

Cependant nous avons eu raison de dire en certains pays, car en Pologne, au contraire, et l'on ne peut deviner par quelle exceptionnelle revanche, ce sont toujours les Juifs qui forment comme la matière première du choléra 3.

Mais l'application la plus bizarre est celle qui s'acharne (qu'on nous passe l'expression) sur les nationaux de tel ou tel pays, alors même qu'ils sont dans un autre,

Cette remarque n'avait pas échappé aux anciens. « C'est une chose vraiment étonnante, disait Évraque en parlant d'une peste d'Antioche, que lorsque les habitants d'une cité désolée par l'épidémie se trouvaient absents et dans des lieux où la maladie ne régnait pas, ils en étaient seuls attaqués 4. »

Procope nous apprend à son tour que « dans les villes saines le venin infestait les personnes nées dans une autre ville infestée ⁸. »

Et qu'on n'aille pas se figurer que ces personnes avaient emporté avec elles le germe du fléau national! Cette explication très-commode serait démentie par les faits.

Qu'on n'oublie pas, en effet, que toutes les quarantaines sont ba-

^{1.} Voir le même auteur dans sa curieuse Monographie de la foudre.

^{2.} Ibid., p. 145.

^{3.} Marchal de Calvi.

^{4.} Ibid., p. 3.

^{5.} Peste de 542.

sées sur l'impossibilité que l'incubation, qui « ne s'étend jamais au delà de huit jours, puisse en dépasser quarante. »

Or, « il suffit d'avoir vécu longtemps dans une ville avant le développement de la maladie, pour en être atteint dans une résidence nouvelle exempte de toute infection semblable ¹. »

Quelquefois c'est la parenté qui en décide. « Dans la peste de Nimègue, dit le D' Diemerbrocek, la famille Van Dams offre une particularité bien étonnante. Le père envoie deux de ses enfants à Gorcum, en Hollande, où il n'y avait rien; le troisième reste avec lui à Nimègue. Les deux exilés jouissent d'un état de santé parfait pendant trois mois, mais tout à coup ils sout pris de la peste à Gorcum (où elle n'était pas venue), et ils meurent presque au même instant où le père et le troisième enfant succombaient à Nimègue. »

« Ainsi, ajoute M. Marchal, le fléau natal les avait marqués à l'avance! Ils tombaient sous ses coups sans en être frappés!... C'est a se demander si ce n'est pas la cause spécifique qui, longtemps muette et comme en réserve. A aci dans crs divens cas ¹. »

Oui, nous acceptons pour notre part ces paroles du savant, mais à la condition seulement que cette cause a effectivement marqué ses victimes à l'avance, et que, lorsqu'elle a vu la famille emportée à Nimègue, elle a jugé qu'il était à propos d'en rattraper les déserteurs à Gorcum et d'accomplir, n'importe où, le verdict lancé contre toute la famille.

Car, il est temps d'en sortir et de s'élever enfin, en présence de ces élections intelligentes, au-dessus des miasmes, des effluves, des mouches vertes, et de l'ozone, qui peuvent apporter leur contingent, mais non suffire à la solution du problème de justice distributive.

M. Ozanam en reconnaîtra l'importance; car c'est lui qui l'a dit :
« IL EST IMPOSSIBLE DE SE RENDRE COMPTE DE CES EXCLUSIVISMES DE L'ÉPIDÉMIE A L'ÉGARD DE SES VICTIMES 3. »

Et M. Marchal ne demandera pas mieux non plus, nous en sommes persuadé, car c'est lui qui a écrit les belles lignes qui vont suivre : « Je précise mon accusation ou ma plainte; on ne presse pas assez les faits; on ne les analyse pas suffisamment, on a peur de Leur faire nendre tout ce qu'ils preuvent donner; avec ce principe qu'on ne doit croire que ee que l'on voit et ce que l'on entend, que le reste est chimérique, indigne de fixer l'attention,... on ne nuit pas seule-

^{4.} Epidém., p. 3.

^{2.} Ibid., p. 4.

^{3.} Ozanam, p. 4-35.

ment à la doctrine, mais encore à la pratique... On craint trop en médecine de mettre le pied sur cette longue échelle, ou des effets palpables remonte aux causes secrètes. Il est bien vrai qu'elle est vacillante, et que ses plus hauts degrés se perdent au milieu des nuages. Mais au-dessus des nuages il y a le soleil. . »

5. - Causes et forces occultes.

Il faut bien le reconnaître; nous voici retombé, relativement aux vrais génies épidémiques, dans cet ordre de causes que la médecine appelle causes occultes ou cachées, car elle aussi possède son occultisme qui, pour elle, ne diffère du nôtre que par l'absence de tout directeur connu, tandis que nous en connaissons un pour le nôtre.

Voyez donc quel chemin nous avons franchi, et qu'il a fallu d'éclaircissements avant d'en arriver au dynamisme récent! car, on ne peutse le dissimuler, toutes les tendances actuelles sont pour la probabilité d'une force. Que M. Bruguières l'appelle une influence épidémique : que Pallas la rapporte à l'électro-magnétisme; que M. Southy nous la montre faisant décliner la boussole; que M. Cagniard-Latour l'assimile à la cause qui fait tomber les aérolithes; que M. d'Espine l'appelle, en poëte, une comète médicale, pendant que Clot-Bey l'appelle sérieusement un principe cosmique sidéral et tellurien tout ensemble, il y a là évidemment une force impondérable, c'est-à-dire un tout nouveau point de vue qui ne laisse pas que de s'allier fort bien avec cette assertion de M. le Dr Double, que, « à Java, la maladie se montra évidemment en rapport avec des éruptions volcaniques 2, » et avec celles du savant géologue, M. Boubée, qui nous montre le choléra ne se répandant dans l'atmosphère qu'après être sorti de terre au travers des terrains sablonneux et légers, « ce qui explique, dit-il, la complète immunité des pays granitiques et des villes bâties sur le roc. » Il est juste d'ajouter, au grand honneur de Boubée, qu'il fait suivre ses intéressantes dissertations de cette très-philosophique conclusion : « Je dois convenir, néanmoins, que ni mon travail, ni celui de M. Fourcault, ne dévoilent pas encore pleinement tout ce mystère des épidémies 3. »

Repétons-le, génie épidémique, influence, électricités, fluide, principe sidéral et tellurien, en vérité! voilà toute une pneumatologie spé-

^{4.} Marchal, ibid.

^{2.} Épidém., p. 434.

Mémoire de M. René Boubée sur les causes du choléra, etc. (juillet 4849, Réforme agricole).

ciale qui s'élève presque à la hauteur d'une science transcendante, lorsqu'on réfléchit à la doctrine de Grove sur les forces, doctrine que nous avons indiquée plus haut, comme se résumant dans cette proposition : «Tout ce que nous appelons fluides impondérables et cosmiques n'est jamais que le résultat d'une impression purement spirituelle sur la matière 1, »

Ne dirait-on pas, en vérité, que tout ce langage scientifique est calqué phrase pour phrase, mot pour mot, sur celui de Mesmer et des premiers magnétistes touchant leur prétendu fluide, ou plutôt leur véritable force? Répétons-le, seulement pour mémoire et comme curiosité: pour les vieux maîtres, on se le rappelle, ce magnétisme animal était aussi un fluide cosmique et sidéral; aux veux des Wirdig, des Robert Fludd et des Maxwel, c'étaient des influences célestes, un esprit vaguant dans l'air (in æthere purissimo). C'était lui dont il fallait absolument s'emparer pour en imprégner leurs magistères 2. Marchant deux cents ans plus tard sur leurs traces. Mesmer le proclamait une force « ou principe sidéral qui, s'insinuant dans la substance des nerfs, les affectait immédiatement 3. » Et ne l'oublions pas, tout en ne trouvant pas le grand principe électrique ou plutôt fluidique annoncé, la commission de 1784, présidée par Bailly et Francklin, n'en avait pas moins constaté dans son rapport secret « des effets prodigieux dus a la grande puissance dont celui oui magnétise SEMBLE ÊTRE LE DÉPOSITAIRE, » C'était une grande réponse faite soixantequinze ans à l'avance aux toutes petites dénégations modernes 4.

La science reconnaissait une force, et, valeur à part, toutes les forces sont d'ordre spirituel. Mais pendant que Mesmer proclamait, comme Clot-Bey, la nature sidérale de son cénie, le disciple du premier, Deslon, y ajoutait, comme MM. Double et Boubée, sa nature tel-turienne: « Ce fluide sort de terre, et c'est pour cela, disait-il, qu'il paraît abonder principalement dans les régions polaires où la terre aplatie offre une surface moins profonde à son émission .»

Pour le D^e Teste, c'est « l'âme universelle ^e. » Pour Ennemoser, c'est un principe intermédiaire entre les influences spirituelles et matérielles. Pour le baron de Reichenbach et Grégory, deux physiciens du premier ordre, c'est le grand principe odylique répandu dans toute la

- 1. Voir ch. 1er.
- 2. Voir notre 1er Mémoire, ch. 1x, p. 290.
- 3. Mesmer, 4er Mémoire.
- 4. Rapport de 1784. Voir notre 1er Mémoire, ch. 11.
- 5. Procédés de Deslon, publiés par Ricard, p. 207.
- 6. In Leçon.

nature et découvert par le premier 1; mais pour Eschenmayer, c'est un être spirituel 2.

C'était lui, enfin, qui faisait tourner la baguette surintelligente du savant comte de Tristan, toutes les fois qu'il marchait sur certains terrains, dont il a donné la description dans un savant ouvrage ³.

Quant au mode d'influence et de communication, l'analogie était encore bien plus frappante, et nous osons affirmer que les communications mesmériques peuvent seules verser quelque lumière sur la transmission de nos épidémies. Seules, elles démontrent surabondamment comment cette transmission peut s'effectuer tour à tour, avec ou sans contact. Le D' Bertrand (ce savant si distingué et si sincère) magnétisait, on se le rappelle, également bien à distance par la seule volonté ou au moven d'objets magnétisés; il comparait ses mouchoirs et ses anneaux fascinateurs au bouquet de fleurs de Grandieu, au souffle des Camisards, à la terre du Sépulcre de Pâris, et il avait raison! Nos grandes névropathies mystérieuses (parmi lesquelles il eût rangé Morzine) complétaient toutes ses leçons sur les transmissions épidémiques, sur l'action, tour à tour efficace et vaine, des objets employés, sur les élections capricieuses de l'agent, sur les sujets aptes ou rebelles, et si Bertrand n'a pas franchi le dernier pas qui le séparait de la vérité, c'est qu'il avait, comme tous ses collègues, une vérité de moins et un préjugé de trop dans l'esprit 4.

Dans le magnétisme bien étudié et dans l'épidémie de nos électricités railleuses en 1853, il y avait, nous le répétons, tout ce qu'il fallait pour verser un peu de lumière sur le mode d'action de toutes les autres.

Mais laissons là cet épouvantail mesmérique, et rappelons-nous quelques autres *influences* qui, tout en s'y rattachant étroitement, semblent avoir été beaucoup plus sanctionnées par la science.

Par exemple, nous ne savons pas s'il y a quelque chose de mieux constaté dans la science que le phénomène connu aux îles Hébrides sous le nom de *mal du gouverneur*. Des savants du premier ordre, des missionnaires complétement incroyants à cette tradition, ont été l'étudier sur les lieux, et au retour n'ont pas craint de publier le résultat de leurs investigations et l'aveu de leur conversion.

- 4. Voir ses lettres.
- 2. Voir le grand ouvrage d'Ennemoser.
- 3. Voir ses Effluves terrestres, observations toutes physiques en apparence, qui n'empêchèrent pas le consciencieux savant de reconnaître plus tard leur vraie nature et d'en convenir. (Voir l'Append. de notre 4^{er} Mém.)
 - 4. Voir ses ouvrages sur le magnétisme et le somnambulisme.

Parmi eux, on peut citer le fameux docteur Samuel Johnson, mais surtout Mac-Aulay, missionnaire de l'Église anglicane, qui s'était rendu aux lles Hébrides en 1758, muni des instructions les plus détaillées et les plus sages, dans le but de constater l'imposture.

Or, dans cet archipel de petites îles, qu'on appelle Hébrides, et qui toutes offrent à l'observateur un vaste sujet d'études spirito-magnétiques, il en est une qui l'emporte sur toutes les autres par l'intensité de ses prodiges; c'est l'ile de Saint-Kylda.

« Toutes les fois, dit Mac-Aulay, qu'un étranger débarque dans l'île de Saint-Kylda, une maladie locale, nommée le mal du gouverneur, attaque les habitants. » Le troisième jour, en effet, après son débarquement, quelques uns des indigènes manifestèrent des symptòmes évidents de la maladie contagieuse, tels que le froid excessif, l'enrouement, la toux, etc.; toute la petite communauté fut infectée de cette épidémie. Pour sauver l'honneur de son scepticisme, Mac-Aulay fit une sorte d'enquête auprès des personnes qui, n'étant pas nées à Saint-Kylda, habitaient seulement l'île depuis longtemps: leur témoignage se joignit à la conclusion de ses propres sens. Toutes avaient fini, dans un intervalle plus ou moins long, par s'acclimater dans l'île, c'est-à-dire par gagner, comme les autres, le mal du gouverneur, quand le hasard conduisait un étranger dans l'île de Saint-Kylda.

L'influence était réciproque. Mais, il faut le dire tout de suite, cette épidémie matérielle, à son début, n'était, en général, que le premier symptòme d'un état très-mystérieux qui se reliait bientôt à tous les phénomènes de seconde vue, d'apparitions, etc., qui fônt comme le fond de la vie dans ces mêmes îles. M. Delrieu 1 rapproche avec raison ces phénomènes de faits du même ordre et surtout de certains développements psychologiques anormaux observés scientifiquement, soit dans les épidémies de Cadix et de Malaga, soit dans celles des bords du Gange et des marais de Bucharest, faits que des savants du premier ordre essayèrent d'expliquer par l'effet du gaz de ces fièvres sur le système sanguin, et que nous serions bien tenté d'expliquer à notre tour et à nos risques et périls, ainsi que l'influence si singulière des étrangers à Saint-Kylda, par l'invasion et l'antagonisme des génies du lieu et des génies étrangers.

Enfin, nous trouvons aujourd'hui même (25 mars 1861) dans la Revue spiritualiste, p. 167, une lettre charmante du plus spirituel

^{1.} Dans un article excessivement curieux publié, en juillet 1839, dans la Renue de Paris.

des savants, de feu M. Jobard, le directeur du Musée industriel de Bruxelles, et nous en extrayons ces paroles :

« Ne croyez pas que ces esprits soient étrangers aux phénomènes météoriques et psychiques; ce sont eux qui répandent ces terreurs paniques qui mettent des armées en déroute, qui sèment le choléra, la suette et la peste sur leur passage. Les savants ne savent pas que ce qu'ils appellent miasmes, typhus, épidémies, ne sont que des invasions d'esprits barbares sous la conduite de quelque Attila fluidique. »

6. - Malignités pathologiques et divines des anciens.

Et pour tout résumer en un mot, nous appellerons tout cet ordre d'influences 🕏 feiōw, car il est temps d'y arriver, et de bien établir que c'est encore le père de la médecine qui peut nous ouvrir aujour-d'hui la plus sôre de toutes les voies.

« Observez bien, avait dit Hippocrate, si dans la maladie il survient quelque chose de divin, τὶ θειῶν; » et les disciples modernes du grand maître, tout en inclinant leurs fronts et en découvrant leurs têtes devant ses oracles, s'évertuent depuis un siècle à détourner le sens de sa parole si claire, avec le même zèle et le même bonheur qui leur fait détourner le sens du τὶ θειῶν ou du démon de Socrate. Vains efforts! malgré quelques contradictions apparentes d'Hippocrate, contradictions que nous tâcherons de concilier plus tard, nous sommes de l'avis de M. Littré lorsqu'il avoue généreusement « qu'il n'y a pas moyen d'éviter la traduction littérale; » et mous croyons avec Galien (Com. 1, in Progn. xvm), que le θειῶν doit s'entendre du génie épidémique qui produit ces maladies.

Nous croyons, avec le D' Chailly (trad. du Traité des airs et des eaux), qu'à l'art. 12 du ch. π, au lieu de lire, « convulsions dont on attribue la cause à l'enfant παιδίων, il faut lire, δαιμώνων, au démon, sens qui se lie au reste de la phrase. »

Enfin, nous applaudissons à M. le Dr Daremberg lorsqu'il disculpe ce grand homme d'avoir cru faire cesser la peste d'Athènes en allumant de grands feur, « attendu, dit M. Daremberg, qu'il devait savoir comme nous que les grands fléaux ne se laissent pas détourner par l'art humain et qu'ils poursuivent leur cours en dépit de tout ce qu'on peut leur opposer. » (Notice sur Hisp., p. xxvm.)

Cette opinion, attribuée à Hippocrate par Galien sı rle τὶ θειών, ou génie épidémique, était celle de toute l'antiquité. C'est elle qu'il faut maintenant écouter, et comme doctrine, et comme histoire. Il est bien entendu que, dans le moment où Hippocrate prononçait son τὶ θτιῶν, il ne pensait nullement à toutes les applications qui vont suivre; mais ces applications, l'antiquité tout entière les faisait ou plutôt les voyait, et nous ne ferons pas au grand homme l'injure de croire qu'il eût désavoué l'expérience et l'observation générales, au point de les déclarer menteuses, et menteurs comme elles, non-seulement tous les sages, mais tous les dieux auxquels il jurait obéissance et respect.

Sans nous obliger à prendre à la lettre sa diesse Thermuthin ou Mortifère, ses fièches de Diane et d'Apollon, les tenailles et les marteaux de ses génies de la mort et des épidémies, tout l'esprit de la théologie païenne semble se concentrer dans sa théorie du fléau, et nous verrons tout à l'heure que, tout en proférant le même cri d'horreur et d'épouvante que la théologie chrétienne, elle n'en diffère que par son ignorance absolue de l'esprit de grâce et d'amour.

Pour elle comme pour nous, le *flèau* est une verge ¹; elle sent la nécessité de prier, de conjurer, de sacrifier, de réparer même; mais quelles réparations que celles qui sont réclamées par Bacchus, Priape, Flore et les dieux infernaux, pour cause d'infraction ou de tiédeur dans l'exercice de leur culte!

La contrition du païen fait bien autrement frémir que ses fautes, et pour juger ses dieux il suffit de voir ce qui fléchit leurs colères.

Comme toujours, le dogme primitif n'en subsiste pas moins tout entier, puisque nous trouvons chez eux la plupart des détails, des croyances et des disciplines expiatoires que nous retrouvons dans nos livres sacrés:

Comme cause primordiale, un dieu ou des dieux courroucés, comme exécuteurs des génies, comme instrument et comme moyen l'aura de la corruption; comme importateur un coupable, comme circonstances accessoires tous les fléaux réunis, comme thérapeutique un dévouement volontaire ou forcé, cherchant à fléchir les cruels (diros).

Nous venons de dire « tous les fléaux réunis. » Or, cette simultanéité des fléaux est un des phénomènes les plus mystérieux de toutes les histoires, et certes, il faut toute la légèreté du rationalisme pour qu'il y apporte aussi peu d'attention. Pour lui, nous le savons, la peste est le plus souvent une conséquence toute naturelle de la famine et de la guerre, mais nous lui en demandons bien par-

 Tout le monde sait que l'instrument avec lequel on sépare dans nes granges le bon grain du mauvais s'appelle aussi fléau. don, ce n'est pas tout à fait ainsi que la question doit se poser. Nous le lui prouverons tout à l'heure.

A tort ou à raison, toujours est-il que les dieux dominent toute la cause, et que ces dieux sont exactement, comme ceux de Clot-Bey et et de Deslon, des influences tout à la fois sidérales et tellurgiques. Dans le paganisme, Hécate, soit comme déesse de la lune, soit comme déesse des enfers, a toujours mission pour envoyer la peste. Et ne l'oublions pas, cette dernière, Até, avant de prendre son vol aérien et de braver tous les courants, est toujours éclose dans l'un de ces marais qu'on appelait « les bouches des enfers. » Chez les Égyptiens Typhon, chez les Mazdéens Ahriman, chez les Romains Jupiter Summanus, chez les Grecs Pluton et toutes les divinités chthoniennes thoisies parmi les Érynnies, les Kères, les Euménides et les Parques, étaient toujours, sinon les auteurs, pour le moins les complices de ces grandes désolations. La nuit était leur mère ², l'Érèbe leur demeure, la mort leur grande affaire. Χλο καὶ μοῦσα τοῦ θανάτοῦ.

C'est au contraire aux dieux de lumière et de prospérité qu'on demande le désarmement de ces derniers, et si ce n'étaient, comme nous le disions tout à l'heure, les conditions que ces démons sauveurs imposent et les moyens cruels ou puérils qu'ils indiquent, on pourrait se laisser prendre à leur miséricorde.

Souvent c'était à l'intronisation d'un dieu nouveau que l'on devait la cessation subite d'un fléau.

Dès le second siècle de Rome, la chute merveilleuse du bouclier de Numa avait fait cesser la première peste, au moment même où la nymphe Égérie lui attribuait cette mission et le présentait comme gage de santé et de force $(\dot{\beta}\omega\mu\eta)$ pour la ville qui saurait le conserver.

En 381, on admet le culte d'Apollon pour faire cesser une grande peste. Elle cesse et les malades sont guéris si subitement qu'on décerne ce même jour à Apollon le surnom de guérisseur.

En 463, le culte d'Esculape s'établit pour la même cause et aux mêmes conditions, puis en 549, celui du fameux aérolithe ³ ou pierre noire de Pessinunte, dont nous redirons plus tard les vertus.

Les analogies se pressent tellement sur ce terrain que voici maintenant l'un des faits les mieux attestés, quoi qu'on en dise, de toute l'histoire romaine:

- 4. Telluriennes et infernales.
- 2. Voir Hésiode.
- Nous n'avons pas oublié que le Dr Cagniard-Latour a soutenu la liaison du choléra avec la chute d'un aérolithe tombé dans sa propre cour.

Sous le consulat de Servilius, on vit tout à coup, au milieu du Forum, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit par toute autre cause, s'ouvrir un horrible gouffre qu'on ne put jamais combler, ni avec des masses de terre, ni avec toute autre espèce de matériaux. De ce gouffre s'élevaient de telles vapeurs pestilentielles que la mort se répandait partout avec elles. Les devins consultés avaient répondu qu'il fallait remplir ce gouffre avec ce que l'on avait de plus précieux, si l'on voulait assurer la durée éternelle de l'empire. Tite-Live ajoute, d'après Varron, que les aruspices, interrogés par le Sénat, avaient aussi répondu que le souverain des dieux manes (Jupiter Summanus) demandait qu'on leur envoyât un brave homme. Il donne même le nom de postulio à cette victime demandée, et par brave homme Tite-Live entend un homme très-courageux, hoc esse civem fortissimum. On restait fort indécis, lorsque les dieux (deorum monitu) avertirent le chevalier Marcus Curtius que son dévouement pourrait seul amener la guérison. En effet, aussitôt qu'il se fut élancé à cheval et tout armé au fond de cet effroyable gouffre, la peste s'apaisa complétement 1.

Voici maintenant un des faits les mieux attestés, à son tour, de l'histoire de la Grèce, et c'est M. de Pouilly qui nous le raconte en ces termes (Acad. des insc. t. VI, mém.):

« Un gouffre s'était ouvert dans la Phrygie; en vain, pour obéir à l'oracle, avait-on essayé de le remplir des choses les plus précieuses. Anchurus, prince phrygien, non moins dévoué à sa patrie que le Curtius des', Romains, se précipita volontairement dans cet ablme qui, si nous en croyons Callisthènes, se referma sur l'heure. »

Que Callisthènes soit ou ne soit pas le célèbre écrivain du temps d'Alexandre, peu importe; mais conclure de l'exactitude du parallèle, comme l'ont fait quelques historiens, que ces mêmes faits soient controuvés, c'est un argument qui a certes une très-grande force aux yeux de tous ceux qui ignorent qu'ils ont à faire à un fléau cosmopolite exigeant partout les mêmes sacrifices.

« La pestilence, dit enfin le bon Plutarque, travailloit les Phaleriens, et, estant la contagion grande, il leur fut donné un oracle (deorum monitus) que ladite affection cesseroit, si tous les ans ils sacrificient à Junon une fille. Or, cette superstition estoit toujours demourée. Valeria Luperca ayant esté appelée au sacrifice par le sort, ainsi que l'espée fut dégaisnée, un aigle fondit sur cette espée, l'emporta et mit à la place sur l'autel une petite verge avec un maillet, et

^{1.} Voir tous les auteurs.

la jeune fille reçut ordre d'aller frapper de maison en maison, avec celui-ci, tous ceux qui estoient malades, en leur disant : « Vale, ou guérissez. » D'où vient que cette cérémonie mystique dure encore aujour-d'hui, comme le dit Aristide au dix-neuvième livre de ses Impliques !.»

Quelques magnétiseurs ont cru devoir ranger cette jeune fille parmi les toucheuses et guérisseuses de l'antiquité. Très-bien, mais n'oublions pas, avant tout, que les anciens et Valéria elle-même reportaient tout l'honneur de ce pouvoir à un dieu. — Mais de quel ordre? — Du bon, répondront à leur tour les spirites. — Voyons: la Revue Archéologique de 1846, p. 57, appelle l'attention sur un travail de M. Barthélemi, duquel il résulte « qu'au sommet du Soracte qui dominait Faléries, il y avait un temple d'Apollon, mais que cet Apollon Soranus, assimilé à Pluton, était la divinité infernale qui répandait la peste, et que chez les Falisques et les Étrusques le dieu de l'enfer était toujonrs représenté armé d'un marteau à manche court. » M. Barthélemi en conclut que la formule sub ascia dedicavit que l'on tronve sur beaucoup de tombeaux était celle par laquelle le monument et le défunt étaient nis sous la protection des dieux infernaux.

« Tout ce travail est extrêmement ingénieux et mérite d'être inûrement étudié. » (Revue Archéologique, 1846, p. 57.)

Ainsi, un dieu donnant la peste, la peste guérie par ce dieu, une jeune toucheuse opérant cette merveille, et au-dessus de tout, le DIEU DES ENPENS!...

En vérité, le magnétisme n'est pas toujours adroit.

Poursuivons:

Nous avons vu tout à l'heure la science confondue devant l'élection de certaines professions.

Plutarque ajoute à son tour à cet étonnement, en nous apprenant que sous le consulat de Caius Sulpitius et Licinius Stolo, la peste enleva tous les bateleurs, n'importe de quel théâtre, à tel point qu'on fut obligé d'en faire venir de Toscane, et entre autres le fameux Hyster, qui donna son nom à la profession ². »

Aussi, le philosophe poussait-il assez loin le courage de son opinion pour proclamer à la face du monde que « toutes ces pestes, ainsi que la guerre, la famine et les séditions civiles, étaient l'œuvre de grands et violents démons, » et que c'est Ahrimane qui amène en même temps la famine, la guerre et la peste ³. »

- 1. Plutarque, Collations.
- 2. Id., Demande des choses romaines.
- 3. Id., Des oracles qui ont cessé.

On connaît l'éloquent tableau que Thucydide fait de la grande peste d'Athènes et de cette prodigieuse simultanèité de fléaux qui écrasa la Grèce tout à la fois par les séditions, les guerres, les famines, les sécheresses, les tremblements de terre et les phénomènes solaires comme on ne se rappelait pas en avoir jamais vu, de sorte qu'il fallut bien croire toutes ces choses incroyables, et ce qu'on ne savait jusque-là que par la tradition bien plus que par l'histoire réelle : a Et quæ autem fama quidem ferebantur, sed re ipsa et eventu rarius confirmabantur, non incredibilia evaserunt \(\cdot \).

Il est vrai que, selon le même historien, l'oracle avait dit à l'avance :

Doriacum veniet bellum una et pestilis aer.

La guerre des Doriens arrivera et avec elle toute la peste de l'air ². A toute cette simultanétié, Euripide ajoute le fléau des incendies et fait mentionner par son Antigone « l'ange spécial qui les suscite ³. »

Nous n'aurons pas besoin de chercher bien loin de nous, à notre tour, pour trouver la confirmation de ce dire d'Euripide.

Bien des siècles plus tard nous entendrons Procope nous citer comme un fait très-remarquable que, pendant la peste de la guerre des Goths, la mort était due tour à tour à des fièvres, des apoplexies, des folies, des rages, et qu'ainsi, à proprement parler, c'était la mort qui était épidémique, n'importe sous quelle forme. C'était ainsi, a joutait-il, que leur chef Uldah avait fini par se manger lui-nième 4.

Mais la peste se produisait au milieu de phénomènes bien plus extraordinaires encore. C'était l'agent de la peste lui-même qu'on voyait de ses deux yeux. On le voyait marquer ses victimes et, en général, l'événement justifiait la vision.

Nous avons dit que la famine, la guerre et les tremblements de terre accompagnaient presque toujours la peste et, dans le Journal des Savants d'août 1856, nous voyons M. Barthélemy Saint-Hilaire le remarquer avec soin : « Quand les prophètes hébreux et ceux de la nouvelle alliance, dit-il, prédisent les châtiments, ils associent toujours à la peste la guerre, la famine et les tremblements de terre. » C'est vrai, mais il n'y a pas qu'eux; tout le paganisme le dit et toute l'histoire en fait autant.

- 1. Thucyd., l. X, 23.
- 2. Ibid., I. II, p. 201.
- 3. Dans les Phéniciennes.
- 4. Guerre des Goths, 1. VII.

Maintenant ce sont les spectres qui s'en mêlent.

Tantôt c'était la fée Até, cette fée précipitée sur terre par Jupiter, tantôt c'était la déesse Thermuthin ou Pestifère, que l'on prenaît sur le fait.

De là la conviction et la science certaine avec lesquelles les *voyants* prophétisent la date et les sévérités des invasions. Le fameux thaumaturge Abaris en annonce plusieurs et toujours au nom des dieux ¹.

L'une des apparitions les plus terribles, quoique les plus fréquentes, était celle d'Hécate, ce monstre au triple visage qui se tenait ordinairement dans les carrefours. C'était elle qui était censée envoyer tous ces fantomes. A son approche, la terre tremblait, on voyait cette espèce d'éclairs que Sénèque appelle feux sacrès, et surtout on entendait les rugissements des chiens qu'elle trainait toujours avec elle. On l'appelait alors Empuse².

Quand ce n'était pas Hécate qui se laissait voir, c'était l'exterminateur lui-même, l'Abaddon des Hébreux, et l'Apollyon des Grecs.

C'était principalement à midi que ces démons pestifères se laissaient percevoir. On appelait cela leur symptôme, σύνπτῶματα, c'està-dire ce qui arrive en même temps 3.

C'était une spécialité de ces spectres-bourreaux que la science renferme aujourd'hui dans la grande catégorie de ses délires, mais que tout le monde percevait alors au milieu de la santé la plus belle, avec lesquels on vivait, on mangeait, on marchait, et que l'on reconduisait, comme nous l'avons déjà dit, quand l'heure était sonnée, jusqu'au bord des abimes qui se refermaient sur eux.

En nous décrivant la fameuse peste de Justinien, Procope nous montre encore une fois toute une collection de fantòmes frappant, sur la place publique, tous ceux qui allaient s'en trouver atteints incontinent, et cela tout aussi bien pendant la veille que pendant le sommeil. Les pauvres patients se lamentaient des tortures infligées par ces fantômes 4.

Maintenant, tout en acceptant la réalité subjective 8 de ces appari-

- 1. Voir Vie de Pythagore, par Jamblique.
- 2. Voir le Scholiast, d'Apollonius, p. 3.
- 3. De $\sigma b \nu$, avec, et de $\pi i \pi \tau \omega$, je tombe. On ne réflechit pas assez à cette étymologie qui nous montre un emblème et un fait où nous ne voyons qu'un indice et une figure.
- 4. Guerre de Perse.
- On appelle ainsi le phénomène qui n'a pas de réalité extérieure ou objective.

tions, M. le D' Calmeil vient nous dire : « Les fausses sensations de la vue ont encore été notées dans les calamités de peste; dans la peste de Neo-Césarée, on crut, à différentes reprises, voir des spectres errer et entrer dans les maisons. Dans une peste qui éclata en Égypte du temps de Justinien, on crut voir voguer, sur la mer, des barques d'airain montées par des hommes noirs qui n'avaient plus de tête. Dans une autre épidémie qui dépeupla Constantinople, on croyait voir courir d'une habitation à l'autre des hommes vêtus de noir qu'on prenait pour des démons, et auxquels on adressait le reproche de multiplier le nombre des décès. »

Il est fort bien d'en convenir; mais nous donner pour toute explication celle-ci : « L'obscurité d'un appartement où il ne pénètre que de faibles teintes de lumière favorise singulièrement les erreurs visuelles que chacun de nous a cru apercevoir la nuit,... etc. ¹, ce

n'est pas digne d'un médecin tant soit peu philosophe!

Il est malheureux d'expliquer, par la nuit, des phénomènes qui ont lieu en plein midi et sur la place publique; par une hallucination de malades, un phénomène qui atteint toute une ville bien portante, où le mal suit toujours la vision et ne la précède jamais, et enfin, par une simple coîncidence,... l'accord si merveilleux du fantôme qui frappe et de la victime qui tombe.

Il est encore plus malheureux, peut-être, de l'expliquer comme le fait Gôrres, « soit par certaines manipulations, ou peut-être par quelques dispositions naturelles, ou peut-être encore par certaines forces de la nature 2. » Cet écrivain pouvait trouver dans son génie et dans sa foi quelque chose de plus simple et de plus logique; mais entiché de ces mêmes passes magnétiques (qui depuis... Rome alors estimait leur vertu), il s'est laissé aller au torrent de la psycholâtrie contre lequel il lutterait infailliblement aujourd'hui.

Pour l'aider à en sortir, nous lui tendrons la main dans l'un de nos premiers chapitres.

Retournons pour un moment encore à nos spectres pestifères : Paul Diacre dit que « de son temps, en observant la marche de ces spectres, certaines gens parvenaient à désigner à coup sûr les maisons et les familles qui étaient le plus menacées ³, » et il ajoute que dans la grande peste de Constantinople on voyait distinctement un spectre accompagné d'un bon ange, et qu'autant de fois que le bon

^{1.} De la folie, t. I. p. 20.

^{2.} Mystique, t. III, p. 145.

^{3.} De gest. Longobard., 1. II.

ange frappait sur les portes, autant de victimes mouraient dans la maison.

« Tous ces spectres, dit Gédrénus, prouvaient leur mission en révélant beaucoup de choses qui se réalisaient ensuite. »

Mais voici le *nec plus ultra* des fantastiques épouvantes : dans la fameuse peste de Noyon, on voyait *sans tête* les spectres de ceux qui devaient mourir peu de mois après.

Dans tout l'Orient c'est encore, à l'heure qu'il est, un fantôme à aile de chauve-souris qui désigne, de son doigt noir et velu, ceux qui doivent bientôt disparaître.

En Lithuanie, c'est encore la vierge pestifère qui sème la mort dans toutes les demeures en passant une écharpe rouge par les fenêtres désignées ¹.

Il faudrait multiplier les volumes pour énumérer tous ces fantômes qui, chez les anciens, accompagnent les fléaux et tout particulièrement la peste.

Si la science ose se tirer encore de tout cela au moyen d'un symptôme maladif, comment se tirera-t-elle des *flèches* que nous venons de signaler, des *véritables flèches* que toute l'antiquité voyait tomber du ciet aux jours d'épreuves et qu'elle se donnait la peine de compter après les avoir ramassées?

Macrobe, après nous avoir raconté qu'Apollon s'était appelé Libystinus en raison de la peste qu'il avait envoyée aux Lybiens, ajoute : «Ce n'est cependant pas en raison d'une peste guérie qu'on institua ces jeux, mais bien parce que, lorsqu'on célébrait à Rome les jeux d'Apollon d'après les prophéties de Marcius et les vers sibyllins, l'arrivée subite de l'ennemi fit courir le peuple aux armes, Mais dans le même moment, on vit une nuée de flècuse fonne sur l'ennemi, le

- 4. Mugas. pitt., p. 9, 224. Si nous en croyons M. l'abbé Brusseur de Bourbourg, et sa prodigieuse llistoire du Mezique, les pestes du Nouveau Monde apparaissaient à la suite de prodromes absolument identiques. Lors de la peste de Tollan, nous retrouvons la chute d'une flèche et d'un aérolithe comme ceux dont saint Grégoire et M. Cagniard-Latour viennent de nous parler tout à l'heure, puis des spectres, comme tous ceux de nos histoires, et de plus l'épisode que voici :
- « Au milieu de la danse et des rondes fanatiques décrites sur la grande place de la ville, autour des malheureux captifs que l'on brûle par ordre du Dieu et pour le fléchir, un spectre aux traits difformes, aux bras longs et osseux apparait; nul n'ose lui adresser la parole, il danse avec eux, et à mesure qu'il avance, il saisit dans ses longs bras, en tournant sur lui-même, le tollèque

mettre en fuite, et permettre au peuple de retourner à ses jeux. De là l'institution de ces jeux nouveaux à l'honneur d'Apollon '. »

On le voit, le problème renaît toujours de ses cendres.

Fables, mensonges, va s'écrier la science indignée!... Soit; le paganisme mérite ce triste privilége, de légitimer le doute jusqu'à la calomnie, mais souvent ses attestations continuent sous le règne de la vérité, son ennemie; souvent ce sont des hommes comme un saint Grégoire le Grand, par exemple, le plus saint et le plus savant des successeurs de saint Pierre, qui s'exprime en ces termes :

« Déjà, bien chers frères, et bien avant que l'Italie fût livrée au glaive des gentils, nous avions vu, vous le savez, se réaliser tout ce que nous connaissions par l'ancienne tradition, à savoir, des armées de lumière se livrer dans le ciel des batailles formidables et se couvrir d'un sang semblable à celui que le genre humain allait bientôt répandre... Mais, en 590, il y a trois ans, avant la terrible peste, dite inguinale et qui devait dépeupler la ville, vous le savez, on voyait de Ses yeux-corronels les plèches tomber d'en haut, et frapper chaque victime. Vous le savez encore, notre Étienne fut du nombre et y périt ?. »

Comment faire, et que devient ici l'hallucination? On n'est pas percé de flèches sans que les flèches subsistent, et si la science continue à s'indigner, nous la sommerons de nous expliquer un peu plus à fond l'origine de ces pierres qu'elle classe dans certains de ses musées parmi les pierres cérauniques ou tombées avec la foudre, et qui sont tout simplement des haches en silex, absolument semblables à celles que nous retrouvons aujourd'hui entassées dans les cavernes ar-

le plus rapproché et l'abandonne mort à ses pieds sur le sol. Toute la nuit se passe dans cette sorte de danse macabre, sans que personne se sente la force ou la volonté de s'y soustraire. »

Il ne faudrait pas conclure, de ce dramatique épisode, que M. l'abbé Brasseur a voulu écrire les Mille et une nuits du Mexique; son histoire, bien autrement merveilleuse que tout le paganisme grec et romain, est écrite sur des matériaux et sur des monuments dignes de l'étude et des méditations les plus curieuses. Le merveilleux surabonde, il est vrai, mais les proportions seules l'éloignent de celui que nous connaissons. Le fond reste invariablement le même, comme on le voit par les flèches, par les aérolithes et par les spectres de la peste.

1. Macrobe, Saturn., p. 192.

2. Grégoire le Grand, Dialogue, l. IV, ch. xxxvi. Ses historiens disent que le nombre de ces flèches et de ces victimes montait à quatre-vingt par heure.

tédiluviennes, avec des ossements de mastodontes et des crânes humains dans lesquels on les voit parfois enfoncées ¹.

Nous reviendrons, à l'article *Pluies merveilleuses*, sur cette similitude (nous ne disons pas identité) confessée par M. Boucher de Perthes lui-même.

Quand la science nous expliquera la chute de ces haches en tout semblables à celles de main d'hommes et entassées dans des cavernes, nous lui expliquerons celle de nos fièches en tout semblables aussi à celles d'autres cavernes.

Les unes et les autres, probablement, remontaient aux mêmes sources et partaient de lieux semblables, mais n'en tombaient pas moins du ciel. « Ceraunia ou pierres de foudre » a dit toute l'antiquité, et nous n'avons pas le droit de lui soutenir le contraire.

Enfin, le phénomène se métamorphosait encore : il devenait plastique; et comment se méprendre sur l'intelligence de cette plasticité, lorsque les vêtements des victimes futures se trouvaient marqués de certains caractères ou images dont l'événement expliquait la signification?

Justifiant encore l'antiquité par des révélations plus modernes, Théodore Studite, dans son Discours sur la vie de Platon, rapporte que pendant la grande peste de Constantin Copronyme on apercevait sur tous les vêtements certaines taches qui semblaient imprimées par une main invisible ¹.

Le phénomène se dessinait plus tard. En 746, dit Job Trithème, c'est-à-dire pendant la peste inguinale de Constantinople, tous ceux sur les vêtements desquels apparaissaient ces croix périssaient certainement;... en Germanie, même prodige et même signification 3.

En 1656 (nous nous rapprochons), pendant la peste de Rome, même phénomène sur toutes les couvertures des lits.

C'était évidemment une réminiscence des croix qui, selon les historiens les plus véridiques, couvrirent les vêtements des ouvriers que Julien avait chargés de la reconstruction du temple de Jérusalem et qui reculèrent devant les flammes mystérieuses sorties des fondations, comme en convient lui-même l'empereur apostat.

Ce phénomène des croix n'était pas particulier au fléau de la peste;

- 4. Voir, sur ces haches de foudre, Anselme de Boot, Histoire des pierres, et la dissertation du savant D. Calmet, au t. IV de la Bible de Vence, p. 343.
 - 2. Vie de Platon.
 - 3. OEuvres de Trithème, ch. 11, p. 3.

nous le verrons plus tard accompagner certains tremblements de terre ou plusieurs grandes éruptions de volcans, et entre autres une du Vésuve du 16 août au 15 octobre 1660. Pendant tout ce laps de de temps, des croix de la même nature s'imprimèrent sur toutes les couvertures et vêtements, même sur ceux qui étaient restés enfermés dans des paniers. Nous verrons le rapport de Kircher chargé de présider la commission d'enquête envoyée de Rome à Naples à ce sujet 1.

7. - La Bible et les fléaux.

Il est temps d'abandonner le paganisme et ses fléaux sans consolation; opposons-lui maintenant le christianisme et ses enseignements salutaires; ouvrons d'abord la Bible et voyons ce qu'elle pense et ce qu'elle dit sur la peste, sa mission, sa nature et ses modes d'application.

La première chose à rechercher, c'est la signification des expressions. Or, voyons si elle n'est pas exactement la même.

1. Ce phénomène de croix imprimées est un des plus fréquents de l'histoire. Laissons parler dans son vrai style un naïf, mais très-savant érudit : « Dessous le règne de Childeric, et lorsque Pepin le Bref estoit maire du palais des François, furent vues, ce dit Sigibert, de petites croix, comme tracées d'huile, tant ès habits des personnes qu'ès courtines et voiles des esglises. Quand l'empereur Charlemagne s'en alla en Allemagne pour debeller les Saxons et leur chef Uvitichind, apparurent des croix ès habillements des hommes et des femmes, comme sous l'empire d'Othon premier du nom. Davantage, au temps de l'empereur Maximilien et devant que l'hérésie de Luther fust esclose, l'on veid aux manteaux, jupes, pourpoints et casagues des hommes, et ès capes des femmes, force croix figurées. Ce fut principalement, dit Languis, ès villes et bourgades du diocèse de Cologne. Ce qui estoit estrange en ceci, que les habits renfermés dedans les coffres avoient aussi bien les croix que ceux que l'on portoit sur soi. C'est pour confirmer ce que dit François Pic de la Mirande, que, de son temps, il pleust en Allemagne, sur la chair et sur les robes des hommes et des femmes, des croix, des lances, des clous, des couronnes d'espines, toutes, ou la plupart de couleur vermeille, et quelquesunes noires. L'empereur Maximilien lui montra quelques habits où ces marques se vovoient;... enfin, je ne feindrai de mettre en ces signes divins ce qui fut veu sous l'empereur Maurice pendant une grande pestilence. Il sembloit que le ciel dardoit des flesches, menu et souvent, et non en vain, car ceux qui en estoient touchés se sentoient incontinent malades de la contagion. » (Lelover, l. IV, p. 399.)

D'abord le fléau, flagellum; c'est la verge du Seigneur. « Ils sont nombreux les fléaux du pêcheur, multa flagella peccatoris 1. »

- « Mais le fleau n'approchera pas du juste, et flagellum non appropinquabit tibi 2. »
 - « Qu'elle est grande la voix du fléau, vox flagelli 3. »
 - « Car tu flagelles beaucoup, ô Seigneur, multipliciter flagellas 4. »
- « Ces fléaux ce sont les vraies flèches du Seigneur. « Je tirerai « contre eux toutes mes flèches ⁵. »
- « Je compléterai le nombre de mes flèches, et sagittas meas complebo 6, »
 - « Qu'elles sont aiguës tes flèches, ò Seigneur, sagittæ ejus acutæ7! »
- « Mais ce sont en même temps les flèches du salut, sagittæ salutis Domini ⁸. »

Tout sert de flèche au Seigneur; il emploie toutes les créatures et toutes les forces, depuis la lèpre des maisons jusqu'aux foudres du ciel, depuis le vent du désert jusqu'aux effluves et aux aérolithes.

- u Il envoie comme des anges et la foudre et les vents, et facis tuos angelos Spiritus et ignem urentem 9. »
- « Alors (vers la fin des temps), vous verrez apparaître en même temps des séditions, des guerres, des famines, des tremblements de terre et des pestes ¹⁰. »

La simultanéité vengeresse des premiers jours se retrouvera donc encore aux derniers.

Il est cependant certaines flèches qui ne viennent pas directement du Seigneur et que le juste seul peut éloigner de sa tente, ce sont les flèches qui volent dans le jour, sugitta volante in die, les terrifications de la nuit, timore nocturno, l'affaire (ou l'agent) qui marche dans les ténèbres, negotio perambulante in tenebris, et le démon du midi, et demonio mertidiano 11. »

- 1. Ps. xxxi, 30.
- 2. lbid., xc, 40.
- 3. Nahum, 111, 2.
- 4. Sagesse, X1, 22.
- 5. Deuteron., XXXII, 22-23.
- 6. Ibid., xxxII, 21.
- 7. Ps. XLIV, 6.
- 8. IV, Rois, xiii, 47.
- 9. Ps. cm. 4.
- 40. Saint Matthieu.
- 11. I's. des Complies.

La flèche qui « vole dans le jour, » c'est l'ange de la mort qui frappe à droite et à gauche; le terrificateur nocturne, c'est le démon lucifuge que l'Église met en fuite avec ses cierges et ses lumières; l'agent qui se promène dans l'ombre, c'est le prince des ténèbres et des ombres de mort, principem tenebrarum; le démon du midi, c'est cette empuse des païens que nous voyions tout à l'heure semant la peste sur les places publiques et désignant les victimes. Il sera curieux, plus tard, de la retrouver chez tous nos peuples chrétiens du nord, qui tous s'accordent à signaler cette heure de midi comme l'heure de la visitation par le spectre, comme celle de minuit par l'ange des ténèbres.

Ces quatre espèces de démons ne s'appellent plus dans la bible Hécate, Até, Thermuthin ou les Kères, mais les noms seuls sont changés, les dicux restent les mêmes. Ce sont les Alastores ou bourreaux du Seigneur, les Azazel, Etilim, Abaddon ou exterminateurs, les Meririm et Messaphin ou Brûteurs, en un mot, toutes ces cohortes maudites, que la Bible nous représente comme les exécuteurs des justices célestes, cohortes tolérées, employées, envoyées, afflictiones, transportées par les anges de malice, immissiones per angelos malos, mais, disons-le bien vite, surveillées, enchaînées et bridées par les saints vigilants que nous verrons tout à l'heure préposés à notre garde.

Et que l'on ne s'indigne pas surtout contre nos témérités désespérantes. Seule, la Bible nous les fournit et se charge d'en tirer l'espérantes. Seule, la Bible nous les fournit et se charge d'en tirer l'espérance « sagittas salutis, les flèches du salut. » D'ailleurs, nous n'avons probablement pas la prétention de nous dissimuler des fléaux que nous voyons, que nous sentons et, qui pis est, que nous sentons mérités; or, entre les hasards et les caprices d'une nature aveugle et sans frein, et la correction infligée par des esprits frappants (angeli percutientes) surveillés et guidés,... le choix, pour nous, n'est pas douteux. On ne fléchit jamais la nature, mais on fléchit un maltre et l'on désarme un juge.

Rien de plus cruel qu'un panthéisme indifférent, rien de plus effrayant que l'immutabilité des décrets de la nature.

Revenons aux plaies du Seigneur.

Pour peu que nous accordions encore un peu de confiance à cette Bible, elle justifie les païens; ils ne mentaient pas quand ils disaient qu'on leur envoyait des spectres.

La Sagesse, au chapitre XVI, énumère les fléaux que les idolàtres se sont attirés. Elle parle au verset 1 des bêtes qui les ont dévorés, et au verset 9 des sauterelles et des mouches; on voit qu'il s'agit des plaies envoyées aux Égyptiens; au verset 16, il est question des pluies, des grêles, des nouvelles eaux qui les ont éprouvés, et d'un feu que l'eau, contre son ordinaire, ne faisait qu'animer...

Mais au chapitre XVII, l'écrivain sacré, continuant l'énumération des plaies, ajoute : « On les vit enveloppés dans les ténèbres d'une nuit obscure, frémir d'horreur au fond des cavernes, où ils espéraient se cacher avec leurs cris. » Car là, des fantômes qui s'offraient à leurs yeux et le fraças qui résonnait autour d'eux les glaçaient d'épouvante. Nous traduisons par fantômes, φασμάτα, ce que la Vulgate traduit (on a peine à le comprendre) par des personnes tristes. Dans une obscurité absolue un visage triste n'a jamais glace d'effroi personne. Nous trouvons donc beaucoup plus logiques saint Denis et saint Bonaventure, lorsqu'ils disent « qu'il s'agit ici de démons et de manes, » Cela expliquerait l'expression d'épouvantables appliquée, par le verset 10, de l'Exode, à ces mêmes ténèbres, qui ne peuvent pas, après tout, avoir été plus horribles que la nuit. Cornélius à Lapide est aussi de cet avis et voit ici les maines des Égyptiens « apparaissant toujours en société de leurs démons. » Au verset 6, en effet, on lit encore : « Et Dieu leur envoyait des éclairs passagers; ils supposaient que ce qu'ils n'éclairaient pas était encore plus horrible que tout ce qu'ils voyaient (c'està-dire que ces fantômes).

Non, les païens ne mentaient pas lorsqu'ils disaient que la *peste* était comme le fond commun de cette accumulation de fléaux. C'est toujours elle, en effet, qui paraît tout résumer.

- « Je te perdrai par la peste, pestilentia te perdet 1. »
- « Je les poursuivrai par la famine et la peste 2. »
- « Ils mourront par le glaive, par la famine et par la peste3, »
- « Je le jugerai dans la peste et dans le sang 4, »

A cette menace incessante, correspond une épouvante sans fin.

« Prenons garde, disent les peuples, au jour de la tentation, prenons garde que la peste ne fonde sur nous,... sur nous et nos troupeaux *. »

Et la peste a bien des formes et bien des précurseurs. « Je te frapperai de la fièvre, de la phthisie, de l'étisie, de l'ictère et de la peste ⁶. »

- 4. Deutéron., XXVIII, 2.
- 2. Jérém., xIV. 42.
- 3. Ibid., xx1, 7.
- 4. Ézéch., xxxvIII. 22.
- 5. Exode, 111, 3; 1x, 3.
- 6. Deuteron., xxviii, 24.

Nous connaissons des médecins érudits qui croient avoir trouvé dans la Bible une description parfaite du choléra, et même jusqu'à son nom, dans le double mot Kolaim raim. Ne sachant pas l'hébreu, nous leur en laissons la responsabilité.

Mais si les païens ne mentaient pas dans leur description du fléau polyforme, ils ne mentaient pas davantage quand ils disaient voir un ange désignant les victimes.

Ce n'est pas seulement l'Apocalypse qui parle de signati, c'est-à-dire de marqués. Ce qu'on appelle la poésie de saint Jean n'est que la continuation de l'histoire de Moïse venant ici confirmer toutes les histoires de la terre.

Lorsque nous entendons le paganisme nous parler de ses deux anges de la peste, l'un qui montre et l'autre qui frappe, reportons-nous au chapitre XII de l'*Exode*. Écoutons le Seigneur annonçant à Moïse la dixième flèche qu'il va lancer sur l'Égypte.

« Vous immolerez l'agneau sans tache,... et vous marquerez de son sang les maisons dans lesquelles on l'aura mangé !... Vous mangerez aussi le pain azyme et vous le mangerez vite, les reins ceints, les pieds chaussés et tenant votre bâton à la main, car ce sera l'heure du Phase (pâques), à savoir du passage du Seigneur... Car je passerai cette nuit même par l'Égypte et je frapperai tous ses premiers-nés, depuis l'homme jusqu'à la bête, et je jugerai tous les dieux de l'Égypte, et dans mon passage, je verrai le sang et je respecterai vos maisons,... et les générations se rappelleront la solemnité de ce jour-là. »

Mais au verset 23, nous voyons le pouvoir exécutif surgir auprès du pouvoir législatif. « Le Seigneur passera, » dit Moïse. Or, voici Dieu, ou plutôt son bon ange; « et, en voyant le sang, il ne permettra pas au génie qui frappe (percussorem) d'entrer dans vos maisons et de vous frapper... Et le Seigneur passa à minuit, il passa avec l'alastor, et il n'y eut pas une seule maison en Égypte qui n'eût son mort,... et il s'éleva une immense clameur, etc. »

S'agit-il maintenant de venger sur un roi blasphémateur et impie les violences et les déprédations exercées sur Israël et sur Juda; ouvrons le quatrième livre des Rois, chapitre XIX; nous y verrons Senna-

4. Saint Jérôme (en Isaïe, 66,) dit que ce signe de sang était en forme de croix; c'est là le fameux tau que nous retrouverons partout et même en Chine. Dans l'alphabet sémitique, la vingt-deuxième lettre était le ταν; il avait, comme dans le grec et dans le chinois, la forme d'une croix et signifiait, comme en chinois et en égyptien, horreur, stupeur, tremblement, repentir. (Yoir Annales de philosophie, janvier 1861, p. 32.)

chérib, roi de Ninive, après avoir dévasté tous les pays d'alentour et ruiné tous leurs dieux, s'avançer sur lérusalem et se vanter de la traiter comme les autres. Mais nous y entendrons aussi le Seigneur s'écriant : « Ton orgueil a rempli mon oreille. Mais je passerai un anneau dans tes narines, une chaîne au travers de tes lèvres et je saurai bien te ramener au lieu d'où tu es parti... Je lui enverrai un esprit, spiritum (v. 28). Quant à lérusalem, il n'y entrera pas, je la protégerai pour moi d'abord, pour mon serviteur David ensuite (v. 35)... Et cette nuit même, il vint un ange, qui frappa dans leur camp 185,000 Assyriens... Et le lendemain matin, on trouva tous leurs corps, et Sennachérib s'arrêta, retourna à Ninive, et y demeura jusqu'à ce qu'il fînt assassiné par ses fils pendant qu'il adorait son dieu Nesroch! ...»

Tout porte à croire comme la tradition, dit le chevalier Drach¹, que l'ange se servit, à cet effet, du vent samoun ou vent du désert et de la peste ².

Poursuivons :

Non, les païens ne mentaient pas lorsqu'ils voyaient leur dieu remettant ses flèches au carquois.

Jéhovah envoie la peste à David et la lui envoie pour trois jours, mais trois heures ne sont pas écoulées que la miséricorde arrive....

4. Il est curieux de rapprocher l'histoire biblique du bulletin personnel déposé par Sennachérib lui-même sur l'une des briques récemment découvertes à Ninive. C'est à la traduction de MM. Rawlinson et Hinks que nous empruntons le paragraphe suivant.

C'est Sennachérib qui parle : « Moi, le dompteur de tous les rois de l'Asie, les forêts supérieures depuis où le soleil se couche, jusqu'à la mer inférieure où le soleil se lève... »

Suit le narré de toutes ses victoires et même de toutes ses déprédations dont il se glorifie... « Comme Ezéchias, roi de Juda, refusait de se soumettre à ma domination, je lui enlevai et pillai quarante-six villes fortifiées... Cependant je lui laissai Jérusalem sa capitale... Et comme Ézéchias continuait à me refuser son hommage, j'emportai ses trésors, les officiers de son palais et ses esclaves à Ninive... »

On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on supprime les incidents merveilleux. Mais ce brusque temps d'arrêt aux portes de Jérusalem sur laquelle il marchait, cet abandon généreux quand Ézéchias persiste, cette absence de raison, prouvent peut-être plus qu'un aveu; au reste, il y a une dernière partie de l'inscription cunéiforme qui est restée complétement illisible.

2. Ou hhamsim, bared samoum, vent *empoisonné* qui frappe parfois comme la foudre. (Voir, à ce sujet, Volney, *Ruines*, ch. iv.)

l'ange allait étendre sa main sur Jérusalem pour la perdre, lorsque Dieu prenant en pitié cette affliction dit à l'ange « sufficit, c'est assez, retiens ta main; or l'ange était déjà contre le grenier de Jébusée (v. 46), et David avait vu l'ange... et il acheta l'aire de Jébusée pour y élever un autel de reconnaissance, conformément à l'ordre du prophète Gad t. »

Comprendrait-on ou le démon, ou des *personnifications d'agents* physiques qui s'arrêteraient subitement à un point topographique aussi précis, au moment où la ville allait être envahie ¹?

On connaît la tradition qui nous montre, pendant une peste célèbre, un ange planant au-dessus du môle d'Adrien, puis cette même peste cessant au moment même où il remet son épée dans le fourreau. C'est à partir de cet instant que le môle d'Adrien change son nom en celui de château Saint-Ange.

Du moment où nous sommes convaincu que les monuments constituaient le meilleur gage de la critique historique, de quel droit mépriserions-nous celui-ci?

Les païens ne se trompaient même pas sur les voies et moyens de l'importation. Nous parlions de la verge avec laquelle Valéria Luperca s'en allait frappant les maisons; Cornélius à Lapide puise le même détail dans Regin Chronic: « Dans la peste de 665, on vit un bon et un mauvais ange parcourir toute la ville, et sur l'ordre du premier on voyait le second frapper d'une petite verge toutes les portes des maisons, et autant de coups frappés, autant il y mourait de personnes. »

Il faut bien en convenir; rien ne ressemblait plus à ces anges que la grande colonne de feu qui, durant la fameuse peste noire, resta suspendue pendant une heure, le 20 décembre 1348, au-dessus de la ville d'Avignon, qui se trouva tout de suite après envahie par cette peste; il en est de même du globe de feu qui, pendant la même peste, resta suspendu au mois d'août sur la ville de Paris.

Se refuse-t-on à voir une intervention providentielle toute spéciale dans cette terrible razzia qui enleva à l'Europe et à l'Asie, disent les historiens, les deux tiers de leurs habitants? On n'y gagnera pas grand'-chose, car il n'en faudra pas moins expliquer la singulière réparation qui les repeupla tout aussitôt avec une rapidité sans exemple, grâce à la multiplication sur tous les points des accouchements doubles et triples. L'histoire en fait encore foi.

- 4. II. Rois, ch. xxtv.
- Cet ange, dit Cornélius, d'après la tradition, c'est l'ange appliquant au cœur quelque chose de pestiféré « aliquid pestiferius », qui, à l'instant même, corrompait les entrailles.

On a beau faire, l'intervention anormale ou le prodige est partout. Dira-t-on que les pestes de nos jours seraient plus récalcitrantes et moins sensibles aux prières? Nous répondrons par un fait presque contemporain, fait énorme et constaté dans les archives les plus officielles d'une grande ville. Qui donc oserait nier le dévouement de cet admirable Belsunce qui, au milieu même de l'épidémie, alors qu'il périssait encore cinq mille malades par jour, entraîna toute sa ville épiscopale aux autels de Notre-Dame de la Garde, offrit sa vie en holocauste, et dévoua la France au cœur sacré de son maitre? A l'instant, disent les archives, on vit cesser le fléau; à partir de ce grand moment, pas un seu cas ne fut signalé et rous les malades retrouvérent la santé.

Or, qui s'informe à cette heure de ce que pouvaient être ces prières? C'étaient tout simplement celles de l'Église en temps de peste. « Au nom de la Très-Sainte-Trinité, je vous conjure de vous retirer, ò vous, quelle que soit votre espèce, quocumque sitis, que vous nous soyez envoyés de l'Occident ou de l'Orient; vous, esprits terrestres, aériens et du feu et de l'eau, esprits de tous les mondes et de toutes les sphères, au nom du Dieu tout-puissant, qui déchira le voite du temple à la mort du Seigneur, qui ouvrit les tombeaux, ressuscita les morts, fit trembler toute la terre et pâlir le soleil, tremblez à votre tour si vous n'abandonnez ces lieux aussitôt et en hâte, etc. ¹. »

Et la peste trembla, et la peste s'enfuit à l'instant même devant le simple exorcisme d'un pasteur qui s'offrait au martyre; voilà tout.

Nous le répétons : il ne s'agit pas ici d'un miracle ou d'Athènes, ou de Rome ; il s'agit d'un miracle d'hier sur une immense échelle, et contre la négation duquel tout Marseille protesterait avec indignation. Informez-vous, questionnez et lisez, ne fût-ce que pour chercher à ce grand fait quelques échappatoires, et tâchez de les trouver.

8. - Conclusions, hypothèses et certitudes.

Il est temps de nous résumer et de répondre à une dernière objection que nous entendons d'ici. « Vous avez commencé, va-t-on nous dire, par reconnaître des miasmes, des effluves, un contage, un poison, etc.; de quel droit abandonnez-vous de telles prémisses, ou

1. Voir tous les exorcismes des rituels.

plutôt de quel droit les métamorphosez-vous en génies épidémiques comme vous les entendez?

Voici notre réponse : d'abord nous ne professons rien, nous ne sortons pas ici de l'ordre dubitatif et non officiel que nous nous sommes imposé pour tous ces appendices, nous causons avec des hommes beaucoup plus compétents que nous, et nous le faisons avec toute la confiance que nous donnent, d'une part, l'aveu de leurs propres ténèbres et de l'autre l'appui du genre humain et de la Bible, qui, bien certainement, on nous l'accordera, ne nous ont jamais fait défaut un instant.

Or ce genre humain, tout en parlant de flèches, d'épèes, de marteaux et de dieux, n'a jamais perdu de vue les poisons, les marais pestilentiels, les aurx ou souffles léthifères, et point ne serait difficile de prouver que toutes nos nomenclatures modernes tirent leurs étymologies des leurs et de tout leur savoir à ce sujet.

Seulement, ces anciens savaient distinguer les recteurs des instruments, la cause métaphysique des effets matériels, en un mot, le mystère du phénomène, distinctions qui échappent complétement à nos faibles vues modernes.

Quant à nous, comme nous portons un égal respect à l'évidence des autorités et à l'autorité de l'évidence, nous fachons de réconcilier les traditions antiques avec les sciences contemporaines, en essayant de les compléter les unes par les autres. Les anciens médecins pneumatistes signalaient, on le sait, en regard du saint et bon pneuma (souffle), dans lequel « toutes les créatures, suivant eux, puisaient le mouvement, et l'amour et la vie, » un second pneuma, plein de malice et de haine, s'opposant à l'évolution du premier et dans lequel toutes les créatures aspiraient à l'inverse la douleur et la mort.

Les pneumatistes parlaient comme la Bible, qui nous montre, ainsi qu'eux, un pneuma vivifiant, vivificantem, « qui n'a pas fait la mort, qui non fecit mortem; » puis, en regard, un autre pneuma qu'elle appelle prince de ce monde, prince de l'air et prince de la mort, ἀρχή τοῦ θάνατοῦ.

Partout, a dit un grand érudit, a à côté d'éléments salubres et purs, se trouvent des éléments délétères, maladifs et corrompus. C'est une antique et générale observation que la reconnaissance de cette gangrène qui a pénétré la nature physique, en même temps qu'une corruption parallèle pénétrait la nature morale. Toutes les mythologies nous montrent un Ahrimane courant dans son sein 1, 10

1. D'Eckstein, Cathol., 11, 279.

Voilà la certitude; tout ce qui va suivre est hypothèse, mais, chose étonnante! si nous interrogeons la science moderne, voici qu'elle nous montre à son tour dans son ordre naturel, et comme un reflet de nos deux pneumatismes spirituels, sinon un prince, au moins un principe de vie (l'oxygène), puis, en regard, un vrai principe de mort, qu'elle appelle azote, c'est-à-dire sans vie ou plutôt contre-vie comme le fait remarquer Orfila.

Sans y atlacher une très-grande importance, ces expressions ne laissent pas que de nous frapper, en nous rappelant cette définition des fluides impondérables, donnée par Grove : α Pures affections de la matière sous l'impression d'un esprit. » Nous nous demandons jusqu'à quel point on pourrait taxer de folie le savant mystique qui réverait (si vous le voulez, car quel est le savant qui ne rève pas?) que cet azote, ce gaz dans lequel les animaux ne peuvent vivre, est le milieu ou l'affection matérielle due à l'influence de ce τνεῦμα ou poison spirituel et maudit de toute l'antiquité? Notre savant mystique s'appuierait sur une analogie d'autant plus forte, que cet azote ou contre-vie étant quatre fois plus intense que le principe qui fait vivre, il est tont à la fois, dans l'ordre physique, prince du monde, prince de l'air et prince de mort.

Au point de vue physique, « l'azote, dit l'ingénieur Tardy (Cosmol.), sort des foyers infernaux par l'axe et forme à la surface du globe le courant magnétique. C'est encore lui qui forme les taches du soleil ¹.

Au point de vue de l'occultisme, il est fort singulier de voir qu'au moyen âge, dans les secrets de la kabbale, comme dans les initiations maçonniques, le génie maître, l'objet du culte, en un mot, portait, comme il le porte encore, le nom d'azoth. « L'azoth, dit M. Hofer, était un nom mystique, dont les adeptes, et en particulier les alchimistes, ne prononçaient jamais le nom qu'avec le plus profond respect. On juraît de ne jamais prononcer le nom de Jéhovah... M. Duteil nous dit (Dict. des hièrogl.): « ... On lit sur un des papyrus du Louvre : « Ne prononce jamais le nom de... sous peine de... » Il est probable que le nom effacé était celui de Jéhovah; c'était là le serment terrible de l'ars sacra, par les quatre éléments, par le ciel et l'enfer, les parques et les furies, Cerbère et le dragon. En le prononçant, on invoquait la fameuse table d'èmeraude et ses divinités.", »

Serait-ce en raison de ces taches qu'il est écrit : « Les astres et les anges eux-mêmes ne sont pas purs à ses yeux? »

^{2.} Hofer, Histoire de la chimie, ou .1rs sucra des anciens, p. 138.

Ce qui n'est pas une hypothèse, c'est que dans l'Écriture sainte, c'est que parmi les instruments de mort et de douleur que le prince de la mort traine toujours à sa suite et surtout dans les épidémies, il en est un qui semble être son arme inséparable et fidèle : c'est la corruption, la putréfaction. « Diabolus et factor ejus, le diable et sa fétidité, » on le lie, dans les déserts de l'Afrique, lui et toute sa corruption ¹.

« Toute créature, dit saint Paul, sera délivrée un jour de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté des enfants de Dieu 2. p.

« Je le chasserai vers les contrées désertes et maudites, et, pendant qu'une de ses extrémités regardera les mers de l'Orient, sa corruption montera jusqu'aux derniers (ou tout nouveaux, novissimis,) océans ³. »

Que ces paroles du prophète puissent s'appliquer à vingt tyrans divers, il n'en est pas moins vrai que les mêmes expressions sont trop souvent appliquées dans l'Écriture au tyran spirituel, pour qu'on puisse ne pas le reconnaître ici avec beaucoup de théologiens, et notamment avec Cornélius à Lapide, Richard de Saint-Victor, Hugo, etc.

Comment faire pour ne pas reconnaître encore dans ces terres désertes et maudites cette terre de Cham, objet constant de la malédiction divine? « Je l'enverrai toutes les infirmités d'Égypte et son ulcère inguérissable. » Comment faire encore pour ne pas rapprocher de nos génies épidémiques modernes ces quatre anges 4 « enchaînés sur le grand fleuve de l'Euphrate 4, » et qui, déliés par l'ange, partirent pour aller tuer, avec leurs aiguillons, leur feu, leur fumée et leur soufre, la troisième partie des hommes 6 de la mer d'Orient aux dernières mers?

Ces génies voyageurs nous impressionnent d'autant plus que le roi de l'abime (Abaddon), auquel ils obéissent , avait été lié pour mille ans, période qu'un très-grand nombre de commentateurs ont fait dater

- 1. Tobie, viii, 3.
- 2. Rom., ch. viii, v. 18.
- 3. Joel, xi, 20.
- 4. Deutéron., XXVIII, 27.
- Voir, dans le Journal asiatique, la fête du dieu Gopalsam aux environs de Jagrenat.
 - 6. Apocal., IX. 14.
 - 7. Ibid., v, 12.

de Constantin, ce qui nous ramènerait tout juste à la terrible époque de 1350, qui vit venir de l'Orient, et précisément des bords de l'Euphrate, cette épouvantable peste noire qui enleva, disent tous les historiens, précisément encore la tierce partie des habitants de la terre.

. Qu'il y ait eu des épidémies et des pestes partielles pendant cet intervalle, il faudrait ignorer toute l'histoire pour le nier: tous les âges viventau milieu de leurs ennemis physiques et spirituels, et l'enchainement du dictateur de l'extermination n'a jamais privé de leur liberté ces « malices aériennes, » auxquelles saint Paul nous enjoint de résister. Mais que, jusque-là, les grands génies dévastateurs de l'Afrique et de l'Asie se soieut jamais rués sur l'Europe avec les « deux cent millions de cavaliers » que le prophète poëte voit montés sur des serpents, nous crovons ne l'avoir vu nulle part.

Quoi qu'il en soit, voici toujours celui qui « trône à l'aquilon, » accompagné de sa putréfaction, et cette putréfaction marchant toujours accompagnée à son tour de cette odeur de souraz que tous les Livres saints en général, et l'Apocalypse en particulier, nous montrent sans cesse comme sortant non-seulement « du puits de l'abime » pour empoisonner l'atmosphère, mais du sein de cette atmosphère pour foudrover la terre. Voilà toujours la certitude chrétienne.

Mais nous parlions tout à l'heure du principe de mort que la science reconnaît dans l'azote.

Si nous ténions beaucoup à tous ces rapprochements, nous lui demanderions maintenant ce qu'elle entend par corruption, et elle nous répondrait : « C'est l'acte de fermentation des matières azotées et soufrées, l'azote et le soufre étant les agents proprement dits de toute putréfaction ¹. »

On voit tout de suite, même au point de vue rationaliste, la liaison de toutes ces idées et très-probablement la raison (juste ou fausse) pour laquelle on avait placé le trône du prince aérien de la mort, — princeps acris ac mortis, — dans un milieu de soufre et de corruption.

C'est encore une chose fort remarquable que de voir toute l'antiquité s'entendre là-dessus avec la Bible, et, après avoir fait dériver le mot miasme de uzzívev, corrompre, appeler en outre le soufre, ti brow, c'est-à-dire du même nom précisément qu'Hippocrate donnait à ce quelque chose de divinum quid), dont il redoutait l'interven-

1. Liebig, Lettres sur la chimic.

tion dans toutes les maladies; ainsi, le soufre était littéralement pour toute l'antiquité le miasme divin par excellence.

Qu'on veuille bien nous dire pourquoi.

Au chapitre Cosmolàtrie, nous reprendrons cette grande question à l'occasion des volcans et de certaines sources thermales.

Mais laissons les hypothèses et revenons aux détails si frappants dans lesquels nous entrions tout à l'heure. On nous demandera quelle valeur peuvent avoir aujourd'hui dans la science des phénomènes angèliques et spectraux qui ne se représentent plus depuis des siècles ; mais nous demanderons à notre tour comment il se peut faire que des phénomènes si généraux, si constants autrefois, ne se représentent plus jamais aujourd'hui. Leur cessation ne se comprend plus du moment où on les range parmi les effets de la maladie. Comment des hallucinations assez intenses pour faire voir soit à toute une ville un ange remeftant son épée dans le fourreau, tout juste au moment même où la maladie se retire, soit à des provinces tout entières des spectres parcourant les campagnes, ont-elles donc cessé depuis des siècles? Si ces hallucinations étaient un résultat nécessaire et tout ordinaire du délire, comment expliquer cette disparition si complète? Il y a là-dessons évidemment un mystère, et plus grand pent-être lorsqu'il se cache que lorsqu'il se montre au grand jour.

La nature ne se dément pas ainsi.

Mais, au contraire, si la vérité s'est jamais rencontrée une seule fois du côté où nous la signalons, si toutes les théories antiques et bibliques ont dit vrai une seule fois, soyons bien certains que jusqu'à la fin du monde, et quels que soient les progrès de toutes nos sciences, les choses se passeront exactement — qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas — comme elles se passaient à Jérusalem, à Ninive, à Athènes, au Mexique et à Rome.

La vérité se dément encore moins que la nature.

Notre but sera donc rempli si nous pouvons jamais amener un seul enfant de cette science qui remne tant de choses sans les comprendre à se demander un jour si, lorsque ses maltres lui parlent de malignités morbides, d'élections étranges, de prédilections bizarres, de génies épidémiques en un mot, ils ne parlent pas infiniment mieux qu'ils ne pensent, et s'ils ne font pas très-souvent de la vraie et très-bonne science sans le savoir.

Lorsque ces maîtres voudront bien prendre an sérieux leurs propres paroles, ils définiront avec nous tous ces génies épidémiques:

« Forces spirituelles et intelligentes préposées à la direction géné-

RALE DE LA FLAGELLATION PUBLIQUE, AU MOYEN D'AGENTS TRÈS-NATURELS ET DE POISONS MOBTIFÈRES. »

Sur ce terrain, nous nous crovons inattaquable 1.

4. On se scandalisera, mais nous no demanderons aux scandalisés qu'une seule grâce, celle de ne pas nous faire dire, par exemple, ce que nous n'aurions jamais dit; de ne pas nous accuser surtout d'amener au rejet fatal et absolu de toute mesure préventive ou corrective, publique ou privée.

Si l'on tirait cette conclusion extrême de notre croyance au 752 fatal, il faudrait également la tirer de ce verset évangélique : « Sachez bine qu'il ne tombe pas un seul cheveu de vos têtes sans la permission de mon Père ». Le principe est identique dans les deux cas. Mais il faut bien se persuader que tout à côté des volontés providentielles expresses et générales, il y a l'immense chapitre : 4° des épreuves simplement tolérées ; 2° des causes prédisposantes attirant ces calamités spirituelles comme elles attirent toutes les autres, causes secondaires qu'il est souvent facile d'affaiblir ou d'écarter par l'hygiène et la prière, qui n'est à son tour que de l'hygiène spirituelle et morale.

La lutte n'est inutile qu'aux marqués (signati).

RÉCAPITULATION

DE LA PREMIÈRE PARTIE

Ainsi donc, la haute portée de notre dogme, et par conséquent celle du moindre de nos phénomènes spirites, ne nous seront plus objectées, puisqu'il en découle immédiatement :

En cosmologie: 1° la rentrée dans le Cosmos de tout un règne perdu et ridiculisé comme une fable; 2° la démonstration de la spiritualité de toutes les forces premières et de leur complète indépendance de la matière; 3° la vraisemblance ou du moins la possibilité de certains ordres de forces nouvelles et même surintelligentes, invoquées — nous l'avons vu — par quelques savants 1;

4. Voir p. 31.

En histoire, la solution du plus grand de tous les problèmes qui la divisent (l'admission ou le rejet du merveilleux), car, si l'on nous a dit qu'avec l'une il n'y avait plus d'historiens acceptables, on est convenu qu'avec l'autre il ne restait plus au lieu d'histoire qu'une sorte d'impasse inextricable 1:

En THÉOLOGIE, la justification de tous ses dogmes, la chute reconnaissant les esprits comme sa cause, l'incarnation les donnant pour sa raison, la rédemption comme l'objet de son triomphe, et la victoire évangélique se proclamant le résultat de leur dépouillement, de leur déroute et de l'enchaînement de leurs archontes 2:

En PHILOSOPHIE, la restauration d'une ontologie mutilée, l'explication du mal par le malin, « sans lequel, nous a dit Schelling, la philosophie reste absurde, » l'impossibilité du panthéisme, l'éclaircissement des plus grands mystères de la psychologie, le seul préservatif contre la psycholàtrie moderne, d'admirables lumières sur l'intuition, l'extase et tout un ordre de phénomènes acceptés et complétement enténébrés par la métaphysique du xix* siècle 3;

En PATHOLOGIE, la réintégration de tout un ensemble de causes bafouées et chassées depuis deux siècles, un jour immense versé sur une masse d'affections mystérieuses, tout un ordre de maladies mentales illuminé par l'Évangile, enfin la seule réponse efficace au cri d'alarme poussé sur tous les points du globe, devant les effrayants résultats d'un occultisme incompris 4.

Que dire maintenant de ces libres penseurs qui, devant des phénomènes décidant de tant de principes et préparant tant

^{1.} Voir p. 85.

^{2.} Voir de 445 à 128.

^{3.} Voir de 129 à la fin du chapitre.

^{4.} Voir tout notre 4º chapitre.

de réponses, croiraient se compromettre en leur accordant un regard ou quelques minutes d'attention?

Mais que dire surtout de ces inexplicables catholiques se permettant de mépriser une question qui remplit toute la Bible, les évangiles tout entiers et l'histoire universelle de l'Église? Fruit de l'aveuglement ou du respect humain, une telle défaillance dans le jugement ou dans la foi fait trembler (comme le disait dernièrement l'éloquent abbé Mermillod) non plus seulement pour le salut des âmes, mais pour l'intelligence humaine visiblement affaiblie et de plus en plus inhabile à comprendre.

Ces bases une fois posées sur l'importance absolue du surnaturel, cherchons-le maintenant et signalons jusqu'à ses moindres manifestations dans les traditions et dans l'histoire universelle.

FIN DE LA PLEMIFBE PARMII

DEUXIÈME PARTIE

GENESE ET TRADITIONS PRIMITIVES

SUR

LES DEUX CHUTES

ANGÉLIQUE ET HUMAINE

CHAPITRE V

DES ESPRITS AVANT LA CHUTE

(DR L'HOMME)

× 1

Dieu. — Les Esprits. — Magnificences des expressions bibliques. — Double paradoxe sur le mutisme et le mythisme de Moise. — Impossibilité de l'emprunt judéo-mazdéen à l'égard des anges, démontrée par ceux même qui le disent certain. — Les papyrus égyptiens et les scribes de Rhamsès II vengeant épergiquement Mosou des attaques de Berlin et de Paris.

1. - Dieu.

Plus d'une fois on a félicité le xixe siècle d'avoir, parmi tant de vérités naufragées, sauveté la plus importante de toutes, celle de l'existence et de l'unité divines. Pour mieux apprécier la justesse de ces félicitations, il suffira de comparer l'enseignement officiel de ce même siècle avec celui que la foi religieuse nous impose.

En ce moment, deux voix se font entendre à nos côtés, l'une à droite, l'autre à gauche; et quoique la suprême sagesse ait pris soin de nous répéter plus d'une fois ce conseil:

- « Écoute ce qui est à ta droite, méprise ce qui est à ta gauche, » nous nous trouvons forcé de les écouter provisoirement toutes les deux, et de commencer par celle qu'il nous est enjoint de suspecter.
- « Nul ne croit en DIEU plus que moi, s'écrie-t-elle; quel est le calomniateur qui en doute? Je le proclame tous les jours; il est vrai que mon Dieu n'est pas celui du vulgaire, mais bien celui des penseurs, celui de Lucrèce, de Spinosa, de Hegel, c'est-à-dire des trois plus grands génies de l'antiquité, du moven âge et de nos temps modernes. Avec eux je reconnais dans ce monde un Dieu qui ne fait qu'un avec lui. Substance unique, éternelle, force infinie, absolue, mais inconsciente et surtout impersonnelle; mon Dieu, c'est le cosmos et le théos substantiellement identifiés de toute éternité. Et voilà pourquoi le grand Apôtre a pu dire, sans que ses disciples le comprissent : « C'est en lui que nous vivons, que nous nous remuons et que nous sommes. » Si donc nous péchons en quelque chose, c'est par l'exagération du respect, puisque nous constituons et voyons le GRAND ÊTRE, bien plus intimement que ne le font les chrétiens, au fond de toute chose et de nous-mêmes.»

Cette voix de la gauche est forte, puissante, partant de haut, et quoiqu'elle soit d'une tristesse et d'une sécheresse qui pénètrent, elle tire une certaine autorité de sa large compréhension de l'infini, de son respect pour l'immutabilité des lois de la nature, de la témérité même de ses audacieuses conceptions, et ne paraît même pas contredire au premier abord la parole apostolique sur laquelle elle ose s'appuyer.

Prêtons maintenant l'oreille à la voix qui parle à notre droite.

 α Je crois en DIEU, nous dit celle-ci, en Dieu notre père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, etc. »

Dès le début quelle différence de langage, et comme tout aussitôt, cœur et raison, savent comprendre! Non, Dieu n'est pas *inconscient*, car il serait inférieur aux consciences qu'il a faites; non, Dieu n'est pas nous-mêmes, car nous qui nous décernons cet honneur, nous serions donc sortis de nos propres mains créatrices? Usurpation ridicule, dont il nous faudrait aussitôt partager le bénéfice et la gloire avec la brute immonde qui rampe autour de nous, comme avec le gravier que nous écrasons sous nos pieds.

Ah! certes, les premiers âges chrétiens connaissaient mieux que nous cette divinité. « Dieu, nature supra-substantielle, disaient-ils, bonté immense, excédant toute parole, tout savoir, toute intelligence, unique puissance qui ait pu dire d'elle-même: « Pourquoi me demandes-tu mon nom, tu ne sais donc pas qu'il est admirable? Seul je suis, oui, seul je suis la vie, la lumière, la vérité. » A leurs yeux c'était donc le bon, le beau, le sage, le bien-aimé, l'éternel, le père des siècles et l'ancien des jours, surpassant tout par sa grandeur, porté sur les esprits, habitant à la fois tous les cœurs, les âmes et les corps, le ciel et la terre. Constamment immuable dans le monde, autour du monde et par delà le monde, il est tout ce qui est, oui, tout à la fois. Sans cependant être rien de Ce qui est.

Entre ces deux voix, prononçant à peu près les mêmes mots, mais séparés quant au sens qu'elles leur donnent par un profond abîme, qui pourrait hésiter?

La philosophie moderne n'hésite pas cependant; elle écoute de préférence celle qui sort des ténèbres de gauche, sinistra, et qui les rend de plus en plus épaisses; toutefois, par ce mot « philosophie » nous entendons la philosophie dominante, enseignante, officielle, sans nous préoccuper des nombreuses exceptions que nous aimons à reconnaître.

L'esprit français, en effet, aussi clair que sa langue, sauvegardera toujours d'un panthéisme trop grossier toutes les intelligences d'élite qui ne séparent du vrai ni le beau ni le bon.

^{1.} Des noms divins, par saint Denys, traduction Darboy, p. 348.

Toujours ces intelligences instinctivement savantes répéteront avec un grand poëte :

Voilà ce que le déiste moderne saura toujours opposer de plus beau sur l'action créatrice et sur l'unité divine aux confusions insensées du panthéisme scientifique; mais n'espérez pas mieux, et surtout ne lui demandez pas la preuve que Bossuet s'est trompé en proclamant le déisme « un athéisme déguisé, » il vous prouverait, hélas! tout le contraire.

A plus forte raison, ne lui demandez jamais rien sur les mystères et les attributs de la divinité qu'il proclame, ne l'interrogez pas, par exemple, sur la triplicité du Dieu un, sur ces « trois adorables personnes, dont le bonheur et la gloire sont d'habiter persévéramment l'une dans l'autre, de manière que la plus stricte unité subsiste avec la distinction la plus réelle. Il en est de cette unité multiple comme de l'éclat projeté par une multitude de flambeaux unis dans leur distinction, et distingués dans leur ensemble; comme eux elle ne perd jamais rien ni de son unique et indivisible splendeur, ni de son existence individuelle et privée;... elle reste ce mystérieux océan de l'être et de l'amour, que nous connaissons seulement par les fruits mystérieux de sa fécondité; quant à son mode de production, c'est ce que personne n'à jamais su dire ni concevoir².»

Ce que personne n'a jamais pu dire ni comprendre, qui donc aurait pu l'inventer, et comment eût-on pu le propager? Aussi verrons-nous que tous les âges, que toutes les contrées et que toutes les traditions chantent d'un commun accord cette vérité primordiale : « Il y en a trois qui rendent

^{4.} Musset.

^{2.} Des noms dirins, saint Denys, p. 360.

témoignage dans le ciel et sur la terre, et ces trois sont un seul. Et hi tres unum sunt¹. »

2. - Les Esprits.

Mais en dehors de la grande et triple unité, ou plutôt parmi les titres qu'on lui donne, il en est un tout spécial qui paraît contredire d'abord sa majestueuse simplicité : c'est celui de « Dieu des dieux et de Seigneur des seigneurs². »

Qu'est-ce à dire? Après avoir fait autour de la divinité, d'un consentement unanime, le vide absolu que sa nature infinie réclame, après avoir banni des cieux toute cette aristocratie, objet de nos anathèmes, va-t-il donc falloir que, par respect pour quelques métaphores bibliques, nous rassemblions à nouveau, autour du trône divin, toute une cour de divinités secondaires et suspectes?

Pour toute réponse, interrogeons la Bible; la Bible, l'autorité par excellence, car M. le docteur Littré nous l'affirme: « Les livres des Hébreux sont les plus lointains des monuments écrits que nous possédons, et par delà il n'y a plus que des légendes, des traditions, des conjectures 3...»

M. Renan n'est pas moins explicite : « Si nous envisageons dans son ensemble le développement de l'esprit hébreu, nous sommes frappé de ce haut caractère de perfection absolue qui donne à ses œuvres le droit d'être regardées comme classiques... Seul, entre tous les peuples de l'Orient, Israël a eu le don d'écrire pour le monde entier⁴. »

Nous sommes donc ici, on nous l'accorde, non-seulement sur le plus ferme de tous les terrains, mais sur le *seul* qui puisse l'être, heureuse et consolante exception réservée au seul trésor et au seul gage de nos plus belles espérances!

^{1.} Saint Jean, chap. v.

^{2.} Saint Paul, I, Cor.

^{3.} Revue des Deux Mendes, 1er juillet 1857.

^{4.} Ibid.

Si donc nous interrogeons sur les esprits célestes cette œuvre d'une perfection absolue, nous sommes ébloui tout d'abord par la magnificence des titres et plus encore par celle des missions qu'elle leur assigne.

Voici quant aux premiers:

Cachets de la ressemblance du Très-Haut (Ézéch.). — Anges de la face du Seigneur (Exod.). — Porteurs sublimes de sa gloire (ib.). — Supports de ses divins attributs. — Yeux du Seigneur (Apoc.), etc., etc... La dignité de ces qualifications monte si haut, qu'elles paraissent presque se confondre avec celles de la Divinité. En effet, tous, élohim comme leur Dieu, les anges, par une sainte usurpation, « assument jusqu'au nom divin de Jéhovah, toutes les fois qu'ils le représentent. ...

Quant à leurs missions diverses, voyez quelle importance! A ces classifications très-significatives de vertus, puissances, principautés, dominations, trônes, chérubins, séraphins, anges et archanges, viennent s'adjoindre soit des synonymies, soit des épithètes magnifiques. Ainsi, forces (étohim), énergies divines (ἐνεγγιαι), essences spirituelles (πνευματίααι οὐσιαι), pierres enflammées des cieux (lapides igniti cœlorum), soutiens de l'univers (κοσμοκρατορες), recteurs du monde (rectores mundi), anges des sphères célestes (ophanim ou rotæ), flammes et forces du Très-Haut (chérubins et séraphins), envoyés du Très-Haut (nalachim), enfants de Dieu (bnè aleim), conseillers vigilants (egregores), etc., etc.

L'Écriture nous montre tous ces dieux créatures, plus brillants que la flamme, plus rapides que les vents 2, vivant d'amour et d'harmouie, s'illuminant les uns les autres, se nourrissant d'un pain et d'un breuvage mystiques, entourant comme un fleuve de feu le trône de l'agneau, se voilant la face de leurs ailes. Ce trône de gloire et d'amour, ils ne le quittent que pour aller porter aux astres, à la terre, aux royaumes, aux

^{1.} Bible de Vence, t. XIX, 318.

^{2. «} Il fait des vents et des flammes ses ministres et ses anges. » (Ps. xL.)

cités, à tous les fils de Dieu, leurs frères ou leurs pupilles, en un mot, à toutes les créatures, fussent-elles inanimées, la divine influence qu'ils viennent de puiser à sa source et qui ne craint pas de se conser elle-même à leurs soins.

Quant à leur nombre, c'est celui de la grande armée des cieux (sabaoth), armée plus nombreuse que celle des étoiles, armée que le prophète Daniel dénombre par « millions et centaines de millions, » pendant que l'apôtre, plus enthousiaste encore, n'hésite pas à changer ces millions en myriades et en « myriades de myriades ¹. » Job déclare à son tour que « il n'y a pas de nombre pour cette milice, » et saint Jean l'aréopagite affirme l'insuffisance de tous les nombres matériels pour définir celui de ces divines phalanges.

A la splendide glorification des saints anges par les Écritures, la théologie fait succéder la sienne et nous montre « ces lumières raisonnables ² » constituant chacune une espèce ³, contenant dans leur vertu telles ou telles parties de la nature, couvrant d'immenses espaces, bien que d'une étendue déterminée, résidant, tout incorporelles qu'elles soient, dans des limites circonscrites, se transportant d'un lieu dans un autre par mouvements locaux, successifs, plus rapides toute-fois que la lumière et la foudre, disposant de tous les éléments de la nature, produisant à volonté d'inexplicables mirages, tour à tour objectifs et subjectifs, parlant aux hommes un langage tantôt articulé, tantôt uniquement spirituel, s'éclairant mutuellement et se communiquant leurs idées par leur volonté simple.

Aux propriétés naturelles de ces surnaturelles créatures viennent s'adjoindre ensuite celles que la Divinité leur octroie. Alors nous les voyons « ornées, comme itnages de Dieu, » de propriétés déiformes ⁴, s'élever des *prodiaes* qu'elles opèrent

^{1.} Apoc., v. 11.

^{2.} Belle expression de sainte Hildegarde (Scivius.)

^{3.} Saint Thomas, I, quæst. 50, art. 4.

^{4.} Saint Denys, Hier. cel., ch. vii et viii.

par leurs propres forces aux miracles qu'elles opèrent par coopération divine; alors, encore, elles pénètrent dans les secrets divins et dans « les raisons des choses, » parallèlement au degré de leur vision dans le Verbe et de leur union intuitive avec lui... En un mot, oserons-nous dire à notre tour, de même que les soleils illuminent les planètes, et que les astres s'attirant mutuellement au prorata de leur puissance gravitent tous ensemble vers une constellation invisible, de même, les esprits angéliques supérieurs, fixant d'un regard d'aigle le soleil de justice, attirent et illuminent les inférieurs, les enlacent dans l'énergie brûlante de leur attraction spirituelle, et les emportent avec eux vers cette constellation mystique où la foi nous les montre baignés dans des flots de lumière et d'amour.

On conviendra qu'envisagée à ce point de vue, la doctrine des esprits laisserait loin au-dessous d'elle et même à une incommensurable distance celle de l'infinie multiplication des globes, si toutes deux, comme nous l'avons déjà fait entendre, ne se retrouvaient souvent comprises dans le tsabaoth qui les unit sans les confondre.

3. - Prétendu mutisme de Moise à leur égard et prétendus emprunts mazdéens.

Pourquoi faut-il encore une fois abandonner ces hauteurs pour écouter les froids murmures de la science? Ah! c'est que notre mission, répétons-le, n'est malheureusement pas de chanter un hymne, mais bien de répondre à des sophismes.

En présence de titres aussi variés que splendides et de missions aussi glorieuses que nettement définies, on se demande avec étonnement comment a pu s'accréditer le paradoxe qui fait de cette croyance aux anges et aux démons un plagiat, ou tout au moins un emprunt contracté par les Juiss pendant la captivité de Babylone.

A l'appui de ce paradoxe on invoque le prétendu mutisme de Moïse sur la création des esprits, sur leur chute, leurs missions, et nous connaissons plus d'une théologie classique en tête de laquelle se trouve formulée la même assertion à peu près dans les mêmes termes.

On n'apprécie pas assez la gravité de cette erreur de chronologie dogmatique; on ne voit pas la solidarité de tous ces paradoxes et la nécessité logique qui mène de l'emprunt angélique à l'emprunt de toutes les doctrines messianiques. Nous allons le constater.

Heureusement, il n'est rien de tel que l'erreur pour se contredire elle-mème, et rien de tel que ses contradictions pour en finir avec elle. Essayons et commençons par M. Munck.

M. Munck, hébraïsant aussi habile qu'Israélite sincère, oubliant que « noblesse oblige, » commence par faire la plus belle part au préjugé moderne. « Dans le sévère monothéisme de Moïse, dit-il, il y a à peine de la place pour les anges. Leur existence n'est pas un dogme de la religion mosaïque... Si Moïse parle quelquefois de messagers, on voit dans ces messagers de Dieu les éléments, les facultés de la nature et les phénomènes qu'elles produisent. Ce n'est que plus tard, pendant la captivité de Babylone, que se forme la théorie des anges par l'influence des mages. Les anges, divisés en bons et en mauvais, reçoivent des noms, on leur attribue des fonctions, et c'est alors seulement que nous voyons paraître Satan (l'Ahrinan des Perses); ensuite, à la tête des bons anges, on plaça sept princes ou archanges; ce sont les sept amschaspands, dont le premier est Ormuzd, etc., etc. 4 »

M. Reynaud, à son tour, et tout en admettant par exception la possibilité de ces essences spirituelles, n'évite pas l'erreur commune. « Ce n'est pas en Terre Sainte, dit-il, qu'il faut aller pour en trouver les origines, c'est en Médie et au delà... Ce ne sont, au fond, que les férouers de l'ancien mazdéisme. Ouvrez les Naskas, et vous y verrez dans leur splendeur primitive tous ces fantômes célestes : « J'invoque et je célè-

^{1.} Voir la Palestine, Univers pittoresque, p. 144, 513, etc.

bre, dit le Vendida, les purs férouers, forts et bien armés 1.»

M. A. Maury, moins généreux encore, relativement à l'antiquité de nos croyances, nous les fait arriver en ligne directe, qui le croirait? par la Grèce. « Il ne saurait plus y avoir de doute, dit-il, les anges et les diables du christianisme ne sont décidément plus que les δαιμονες des Grecs... Ceux qui ont soutenu que le platonisme ne devait rien aux Hébreux ont gagné cent fois leur procès... Ce fut surtout à l'époque des Alexandrins que cette doctrine se répandit dans les esprits 2...»

Voici qui nous paraît par trop exorbitant. Lorsque le Pentateuque de Moïse roule tout entier sur la chute de l'humanité par la séduction d'un démon tentateur, et sur la promesse de l'écrasement futur de ce démon par celui des élohim ou des forces, c'est-à-dire par le Dieu des dieux, Deus deorum; lorsqu'il n'y a pas un patriarche qui ne soit honoré du commerce de l'un de ces dieux, pas un combat où ils n'interviennent, pas un ordre qu'ils ne transmettent (mlac), pas une loi qu'ils ne dictent (ordinata per angelos), pas une théophanie dont ils ne soient l'instrument³, venir nous dire à nous chrétiens: « Tout cela vous vient de Proclus et de Plotin, » c'est nous dire: « Votre Moïse est plus jeune que les hérésiarques du second siècle de l'Église, et vous ne lui avez fait répéter que les vieux radotages mazdéens échangés entre les sages du portique et leurs amies philosophes, les Laïs et les Phrynés. »

Il est pénible d'exposer de telles aberrations, mais il le faut absolument, si l'on veut se faire une idée juste du chaos historique, et malheureusement officiel, au fond duquel nous sommes descendus.

M. Renan, comme on le pense bien, ne pouvait pas rester

Cette expression, qui nous rappelle l'évangile du fort armé, est travestie dans presque toutes nos traductions en celle d'un homme fort et bien armé.
 Il est triste, pour des interprètes chrétiens, d'ètre mis dans le vrai par des fils de Zoroastre.

^{2.} Revue archéol., de 4844, p. 657.

^{3.} C'est l'opinion de toutes les théologies.

en arrière sur ce fameux emprunt, et les anges de Moise, « ces anges sans initiative, et par conséquent sans importance 4, » ne sauraient lui paraître bien vieux, du moment où il semble accepter cette assertion de M. de Wette, « qu'au début de l'ère chrétienne, Moïse ne passait pas encore pour l'auteur du Pentateuque 2. »

Maintenant, avant d'en venir à l'examen de cette dernière énormité, veut-on prendre une idée juste de toutes les difficultés de ce système d'emprunts judéo-chaldéens ou mazdéens? Qu'on lise attentivement la Revue germanique, inspirée comme on le sait, du même esprit qui inspire MM. Maury et Renan, et certes bien au courant de l'érudition d'outre-Rhin. Dans cette Revue, MM. Nefftzer et Nicolas 3 commencent par embrasser le préjugé général, mais bientôt, en le sondant un peu plus à fond, le premier ne tarde pas à s'apercevoir de la faiblesse de sa base: « C'est vrai comme ensemble, dit-il... mais quand on descend au détail, qu'est-ce que les Juiss auraient donc pu emprunter aux Chaldéens?... Ceux-ci n'avaient d'abord assurément rien à leur donner comme croyances messianiques... Ils n'ont donc en réalité rapporté de Babylone que le renoncement définitif aux abominations idolâtriques (de cette ville). et le projet bien arrèté de respecter la loi et de rester désormais dignes de la protection divine qui les avait délivrés. »

Voilà certes de singuliers emprunteurs, qui puisent dans un trésor étranger tout le contraire de ce qu'il contient! On doit savoir gré à M. Nefftzer d'avoir franchement proclamé le résultat final de ses études. Malheureusement elles ne lui prouvaient pas tout. « Il n'en est pas de même du mazdéisme, dit-il; la loi mosaïque et la loi mazdéenne se touchaient par les points essentiels, par des analogies importantes, par les rapports les plus étroits, tels, par exemple, que l'attente du Caos-

^{1.} Langues sémit., p. 9.

^{2.} Études, p. 81 et 82.

Revue germanique, 34 juillet 4858. Ne pas confondre ce dernier auteur avec M. Aug. Nicolas, l'auteur des Études sur le christianisme.

hyana (l'Utile ou le Messie). Ces croyances ont marqué de leur empreinte le développement des idées juives. »

Soit, nous voici réduits à un messie mazdéen... Mais alors il ne faudrait pas se donner un démenti dans sa propre Revue, et venir nous dire, dans un autre article sur le parsisme 1: « Il est vrai que, bien antérieurement à la conquête de Babylone par Cyrus, Zoroastre avait eu des rapports avec la race sémitique; il s'était peut-être inspiré auprès d'elle, car, si nous en croyons Ammien Marcellin (xxIII, 6), le Bactrien Zoroastre avait puisé dans les mystères des Chaldéens. »

Ainsi, dans le système adopté, nous aurions tout emprunté aux Mazdéens, qui tiennent tout des Chaldéens, auxquels on vient de nous dire que nous n'avions rien pris du tout!...

« Quant à cet ordre d'idées singulières, désignées plus tard chez les Juifs sous le nom d'apocalyptiques, leur germe se trouvait a La Fois dans les livres sacrés des Perses et des Juifs... L'attente du Libérateur elle-même y est identique, et ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'elle s'est dévelopée simultanément chez tous deux par une action réciproque des deux croyances ². »

A la bonne heure! on ne se vole pas, par cela seul qu'on est cohéritier.

« Il est vrai que les croyances que Théopompe trouvait chez les Perses 400 ans avant Jésus-Christ, nous ne les trouvons pour la première fois sous leur forme apocalyptique que 450 ans avant la même époque, mais rien ne prouve qu'elles ne fussent pas répandues antérieurement chez le peuple d'Israël.»

De mieux en mieux; mais alors pourquoi M. Nefflzer tientil à faire une exception pour le dogme d'Ahrimane et à le confiner exclusivement dans le mazdéisme, par la seule raison que « la doctrine d'une puissance infernale capable de résister à Dieu n'avait pas d'antécédents dans l'hébraïsme? »

^{1.} Revue germanique, 30 décembre 1859.

^{2.} Ibid.

Cette réserve n'est plus tenable, lorsqu'on reconnaît, comme le fait l'auteur, que « la création des férouers, si analogues aux anges gardiens des Juifs, peut faire supposer que l'influence juive n'aurait pas été étrangère à la formation du mythe mazdéen 4. »

Elle l'est encore moins, lorsqu'on reconnaît que dans les zends « la création et son ordre sont évidemment imités de celle de Moïse, » et que toute la scène du paradis et celle de nos premiers parents sont des légendes dues à l'influence juive².

On conviendra que c'est avouer généreusement sa défaite absolue sur tous les points, et, ce qui est plus méritoire encore, que c'est braver courageusement toutes les colères d'une école pour laquelle le contraire « ne fait même plus l'ombre d'un seul doute, »

Assurément il y a loin de ces derniers travaux à l'antériorité que M. Maury veut accorder aux démons grecs sur les nôtres, et certes il ne serait pas difficile de ranger ce savant à son tour parmi les indécis, lorsqu'on lit dans son article Anges de l'Encyclopédie moderne: « Les anges avaient été chez les Hébreux un dernier lambeau du polythéisme... Tous les peuples de l'Asie ayant débuté par ce dernier état, et n'étant arrivés au monothéisme que par le développement lent et gradué de la raison humaine, il est probable que par l'expression cosmogonique d'élohim on entendait Dieu et les anges. C'est en effet la supposition la plus vraisemblable... La création du monde par les anges, codivinités de Jéhovah, nous paraît donc, nous le répétons, le dogme antérieur à la Genèse chez les Israélites, comme celui des amschaspands auxiliaires d'Ormuzd, chez les Mazdéens, etc. »

Donc, encore une fois, pas la moindre trace d'un emprunt, et lorsqu'on veut faire naître le mot démons (δαιμονες) sous les arcades du portique, c'est une pure querelle de grammaire et

^{4.} Revue germanique, 3º art., p. 2.

^{2.} Ibid.

de mots; de même que retarder l'entrée de Satan sur la scène théologique jusqu'à la captivité de Babylone, c'est encore faire de l'exception d'autant plus arbitraire, que dix lignes plus bas M. Maury reconnaît que le serpent tentateur a toujours existé dans le second chapitre de la Genèse; aveu suffisant dont il ne peut se tirer plus tard qu'en ne voyant que l'animalité pure de ce serpent dans le récit de ces premiers narrateurs. « Animalité, dit-il, qu'on n'aurait plus tard métamorphosée en diable que pour arranger le récit hébraïque sur la fable d'Ahriman. Tout cela est antilogique, et du moment où l'on admet la simultanéité primitive, il n'y a plus lieu de recourir pour la suite à tous ces tours de force de concordance et d'arrangements labiles. »

Quant à M. Renan, comme il s'en rapporte en dernier ressort à M. Munck, « qui, dit-il, traite la question au même point de vue que lui, mais avec une grande excellence de principes, » notre tâche sera bien facile, car voici dans dans quels termes M. Munck se contredit à son tour :

« La base de la doctrine des Pharisiens était la tradition orale qu'ils faisaient remonter jusqu'à Moïse, et dont l'autorité pour eux était égale à celle de l'Écriture. Or, un des dogmes de cette tradition orale et moïsiaque était qu' « il existait des êtres supérieurs à l'homme, de purs esprits, intermédiaires entre la Divinité et les hommes, et qui sont appelés messagers de Dieu ou anges. Il y en avait de bons et de mauvais, etc. Déjà, dans les croyances des anciens Hébreux, nous renconrons les messagers célestes, ou les anges, représentant les actes émanés de Dieu, et les facultés de la nature; les Hébreux pouvaient donc facilement retrouver leurs messagers célestes dans les izeds de la doctrine de Zoroastre,... et Moïse ne fit que céder à ces croyances populaires 4. »

M. Salvador ne paraît ni moins embarrassé ni moins inconséquent. Après nous avoir affirmé que « la théorie des anges,

^{4.} Voir la Palestine, Univers pittoresque, p. 543 et 514.

leur révolte contre Dieu, leur chute et les projets du prince des mauvais anges à l'égard de l'homme, ne se trouvent nullement exposés dans les livres de Moïse 1, nil ajoute : « Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître dès le début de la Genèse des allusions, soit à un événement primitif dont la chute d'Adam ne serait qu'un reflet, soit à la pluralité des dieux, confirmée par le Dieu de la Genèse lui-mème;... d'où vint enfin l'admission assez plausible de quelque bouleversement qui aurait déjà troublé la pureté des hauteurs célestes 2. n

Il est temps de nous résumer. Pour nous, voici donc les Hébreux possédant de tout temps ces mèmes croyances qu'on les accuse d'avoir empruntées à Babylone, voici leurs anciens mlac retrouvés dans les izeds, et Moïse parlant partout, mais par pure complaisance et seulement pour flatter l'opinion générale, de ces êtres spirituels dont on l'accuse de n'avoir parlé nulle part!...

Nous n'en demandons pas davantage, et nous croyons nous montrer peu rigide en témoignant le désir qu'on ne nous parle désormais de ce fameux *emprunt* que lorsqu'on sera un peu plus sûr de son fait, la contradiction étant le signe le plus clair de l'erreur : « Vous ne les trouverez jamais *fermes*, » disait Montaigne en parlant des libres penseurs de son temps.

Cette fois-ci, ce qui les a fait, non pas vaciller, mais tomber, c'est qu'ils ont confondu l'éternelle et pure doctrine des anges et des démons avec la fausse kabbale effectivement rapportée de Babylone, mais qui ne constitue pas plus l'angélologie véritable que le grimoire ne constitue la théologie.

4. - Muthisme de Moise.

Au prétendu mutisme de Moïse succède son mythisme absolu, c'est-à-dire son classement parmi les apocryphes ou les personnages de la Fable.

^{4.} Instit. de Moïse, II, p. 382.

^{2.} Ibid., p. 384.

On vient de nous dire « qu'il ne passait pas encore au début de l'ère chrétienne pour être l'auteur du Pentateuque. »

On comprendra que nous n'ayons pas la prétention de répondre dans un paragraphe à des bibliothèques entières d'accusations semblables; contentons-nous de quelques mots.

On nous donne donc le paradoxe en question comme le résumé des convictions générales de toute la science allemande. mais on se garde bien d'en excepter d'abord toutes les protestations des orthodoxes, ensuite toutes celles des rationalistes les plus célèbres, tels que Jahn, Eichhorn, Rosenmüller, Michaelis, etc., etc. Aux yeux de ces derniers, c'est pure folie que de rêver une supercherie concertée entre grands prêtres. prophètes et l'on ne sait quelle prophétesse apocryphe, pour duper le même jour, par une fausse loi, toutes les sectes du culte, le plus jaloux gardien de son esprit comme de sa lettre . et de toutes les traditions qui les confirment. L'indignation qu'une aussi pauvre supposition inspire à ces derniers rationalistes, ainsi qu'à M. Franck (de l'Institut1), égale presque celle de Bossuet; pour beaucoup d'autres, il en est de même de la sotte calomnie faisant du pontife Helkia l'auteur faussaire du livre de la Loi retrouvé dans le temple vers 624, après une longue disparition, et lu par lui en présence de tout le peuple : « On a prétendu! dit M. Salvador, qu'il l'avait rédigé lui-même; l'ensemble des faits renverse com-PLÉTEMENT cette opinion 2. »

Que reste-t-il donc aux fauteurs du mythisme de Moïse? Laissons encore une fois la parole au dernier rationaliste que nous venons de citer, puisque, d'une part, ses paroles sont les dernières, et que, de l'autre, on nous le donne, même dans notre camp, pour le successeur direct des Philon, des Maimonides, ou pour le moins des Mendelssohn³.

- « Mais quels sont les véritables auteurs de ces livres, et.
- 4. Voir son Hist. de la Kabbale.
- 2. Instit., t. II, p. 297.
- 3. Paroles de Mar Guillon, évêque de Maroc.

avant tout, quel est l'auteur du Pentateuque?... Je n'ai nul besoin de m'engager dans la discussion toute scientifique et souvent trop confuse de ces difficultés... Qu'il soit écrit par un seul homme ou par plusieurs, quelques siècles plus tôt ou plus tard, le Pentateuque, cet imposant ensemble, est à mes yeux Moïse ou le législateur, comme l'Hiade est Homère, comme les œuvres d'Hippocrate sont d'Hippocrate luimème,... quoiqu'on ait révoqué en doute jusqu'à l'existence de ces grands hommes... En mon particulier, à cause du pays et des circonstances au milieu desquelles Moïse naquit et fut élevé, j'adopte complétement l'opinion qui discerne dans la majeure partie du Pentateuque le cachet d'un même indi-vide. Il me paraîtrait beaucoup plus extraordinaire et surtout beaucoup plus honorable pour la nation hébraïque qu'il fût le produit d'un concours de personnes 4. »

α Dans l'antiquité sacrée, Moïse, homme d'action, prophète et historien par excellence, est avec évidence le génie prééminent, le grand maître. Replaçons la question sur le terrain dont on l'a trop longtemps écartée. Si les travaux de Moïse lui méritent une gloire réelle, loin d'y porter atteinte la grandeur de l'Égypte (dont il possédait la sagesse) ne fera que la rehausser, car cette dernière est tombée, et tout l'art des investigateurs suffit à peine pour en suivre les traces; mais Moïse a vécu, ET SES ŒUVRES SONT EN HONNEUR CHEZ TOUTES LES NATIONS². »

Voilà le dernier mot du rationaliste qui connaît le mieux Moïse, ses œuvres et ses institutions. C'est assez dire que pour lui le rôle d'Esdras, dans sa publication du Pentateuque au v° siècle avant Jésus-Christ, au lieu de s'élever jusqu'à celui de compositeur, comme on a voulu le faire croire en désespoir de cause, se réduit en définitive à celui de « coordonnateur, de concert avec le sénat hébreu de son époque, de la plupart des principaux livres fondamentaux 3. »

^{4.} Instit. préf., p. 7.

^{2.} Ibid., p. 27.

^{3.} Ibid., p. 5.

On le voit, toutes les objections fondées sur une rédaction postérieure aboutissent, lorsqu'on les presse un peu, à l'opinion de saint Jérôme, qui appelait Esdras « Instaurator Pentateuchi; » grande leçon pour les exégètes de second ordre, qui fixent si résolument au premier siècle de l'Église la paternité biblique de Moïse!

5. - Moise vengé par les scribes égyptiens.

Au reste, après les défenseurs officiels et modernes, voici venir des défenseurs officieux et bien plus jeunes encore à force de vieillesse. Ce ne sera plus sur les rives de la Seine et du Rhin que nous irons les chercher cette fois-ci, mais bien sur celles du Nil lui-même et parmi les contemporains du grand homme.

M. Salvador a pris bien soin de nous apprendre que. « d'après tous les monuments, la sortie d'Égypte correspondrait à la disparition soudaine d'Aménophis, qui serait le Pharaon submergé, et que les prêtres de Memphis, qui conservèrent longtemps, dit-on, le souvenir de la mer Rouge.... avaient fait entendre au pharaon Ramessès-Meiamún, ou l'ami du dieu Ammon, que les talents et la popularité de Moïse pourraient fort bien un jour devenir fatals à sa puissance⁴. » Toutefois, notre historien ne s'appuyait que sur Eusèbe et Josèphe, plus d'une fois suspectés par la critique contemporaine.

Aujourd'hui, voici quelques nouveaux et très-curieux documents fournis par l'archéologie la plus actuelle, et dont nous lui laisserons, bien entendu, toute la responsabilité.

Il suffit d'avoir suivi tant soit peu les travaux de nos égyptologues pour savoir que bon nombre d'entre eux, et particulièrement M. le vicomte de Rougé, leur maître à tous, font de ce Ramessès II, autrement dit Sésostris, le contemporain de

^{4.} Instit., t. I, p. 33, 55, 59.

Moïse, et par conséquent le pharaon régnant du x' siècle avant la captivité de Babylone. Or, il existe au Musée britannique de très-importants papyrus, contemporains de ce grand monarque et célébrant la gloire de son règne. On a traduit entre autres toute une épopée, dont l'intérêt redouble lorsque l'on constate sa conformité parfaite avec les inscriptions du Ramesséum de Karnak et des temples d'Ibsamboul et de Louqsor, inscriptions surmontées par les tableaux enx-mêmes, que l'on pourrait appeler, suivant l'heureuse expression de M. Fr. Lenormant, des « bulletins officiels de campagnes militaires. »

Ces papyrus, rédigés par le scribe Pentéhor, « l'an vii, le 2 du mois de payni, sous le règne de Rhamsès, aimé d'Ammon, et vivant à toujours comme son père le soleil, » sont tirés de la collection Sallier et Anastasi; mais laissons parler le savant que nous venons de nommer : « Tous ces papyrus, dit-il. datent de la belle époque de la littérature égyptienne, c'est-à-dire des règnes éclatants de Séthos et de Rhamsès, sous la dix-huitième et dix-neuvième dynastie. Ce soxt des textes CONTEMPORAINS DU PENTATEUOUE. Ils appartiennent à cette grande école de scribes, par laquelle Moïse fut élevé « dans toute la sagesse des Égyptiens. » C'est de la belle époque. On est frappé du rapport que présente cette poésie avec celle des Livres saints. C'est la même manière de dire, la même forme de pensées; la ressemblance des expressions est frappante, les métaphores sont les mêmes... L'empreinte de l'éducation égyptienne demeure ineffaçable dans les livres de Moïse, mais quelle différence dans l'objet de cette poésie! n

Toutefois, voici bien autre chose! Voici dans les mêmes papyrus d'autres ser bes qui se transmettent mutuellement de grandes nouvelles, et ces nouvelles... ce n'est rien moins que le récit des fléaux dont Mosou couvre l'Égypte, et celui de la submersion dans la mer Rouge, etc., etc.: le tout entremêlé des plus terribles imprécations contre ce Mosou, dont les en-

chantements ont tout fait, et en même temps des témoignages de l'admiration la plus vive pour « CET ENNEMI QUI N'A D'ÉGAL NI DANS L'ART D'ÉCRIRE NI DANS L'ART DE CONDUIRE ET D'EXALTER SON PEUPLE. »

Nous reproduirons intégralement plus tard ces admirables documents¹.

On le voit, toujours des précautions à prendre! Avant de trop s'avancer au sujet de son emprunt mazdéen, l'erreur aurait dù se méfier de ses propres contradictions, et désormais, quant au mythisme de Moïse, il lui faudra se méfier bien autrement encore des scribes et des papyrus contemporains du grand homme.

\$ 11

Date de la création des esprits. — L'Ornement des cieux (ornatus) substitué par la Vulgate au mot hébreu tsaba (armée). — Tsaba, association angélique et sidérale. — Création des esprits, époque indéfinie. — Double création simultanée (spiritualem et mundanam).

1. — Date de la création des esprits.

« Mais au moins, va-t-on nous dire, vous conviendrez que Moïse ne dit pas un seul mot de la création des anges. » Ici, c'est encore M. Munck qui va nous fournir une réponse, en permettant d'appliquer à cette création toute spéciale le verset 4" du chap. In de la Genèse, ainsi traduit par la Vulgate : « Igitur perfecti sunt cœli et terra et omnis ornatus corum, Ainsi devinrent parfaits et le ciel et la terre, et tous leurs ornements. » M. Munck a d'autant plus raison de nous permettre cette application, que dans l'hébreu le mot traduit par ornatus est précisément tsaba, qui n'a jamais voulu dire ornement, mais bien armée, d'où vient tsabaoth élohim, le Dieu des armées. « Id est, » dit à son tour le maître de tous les commentateurs bibliques (Cornelius à Lapide), « id est, angelorum ac

4. Au chapitre de la *Thaumaturgie comparée*; voir, en attendant, l'article de M. Lenormant, inséré dans le *Correspondant* du 25 février 4858.

siderum, » c'est-à-dire le Dieu de l'armée des anges et des astres. (T. I, 4^{re} part., p. 66⁴.)

Nous voici donc forcé par cela seul de prêter une nouvelle attention au premier verset de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

Dans le temps où l'époque de la création des anges pouvait encore intéresser les savants, on se divisait sur cette question comme sur beaucoup d'autres.

Tous les Pères grecs et quelques-uns des Pères latins tenaient pour une création spirituelle bien antérieure à l'œuvre
des six jours et s'appuyaient principalement sur ce texte de
Job: « Où étais-tu lorsque je posais les fondements de la
terre, et que tous les astres du matin chantaient en même
temps mes louanges à haute voix, et se réjouissaient avec les
fils de Dieu²? » Saint Jérôme entre autres (Ép. à Tit., chap. 1)
était parfaitement explicite sur cette antériorité: « Notre univers, disait-il, n'a pas encore six mille ans. Mais, aupararant,
combien ne faut-il pas croire qu'il y a eu d'éternités, de temps,
d'origines, de siècles, pendant lesquels les anges, les trônes,
les dominations et les autres vertus auront servi Dieu, et subsisté sans aucune vicissitude ni mesure de temps. Dieu le
voulant ainsi. »

Comme saint Jérôme, et par les mêmes raisons, le grand évêque d'Hippone appliquait le premier verset génésiaque à la double création des esprits et de la matière en général.

Néanmoins, cette opinion s'affaiblit peu à peu, et plus tard la difficulté de la concilier avec cette décision du quatrième concile de Latran: « Nous croyons fermement que Dieu créa de rien, dans le principe et simultanément, les deux natures, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire la nature angélique

^{4.} Nous verrons plus tard s'il ne serait pas plus juste encore d'entendre par ce seul mot tsabaoth l'armée des anges-astres ou des anges des astres. M. Salvador se range tout à fait à cette opinion. (Instit. de Moïse, dernière édit., t. II, p. 786.)

^{2.} Job, ch. xxxvIII, v. 7.

et la nature du monde (mundanum), » l'avait fait abandonner à ce point qu'il a toujours fallu depuis une certaine temérité pour la soutenir.

Nous ne ferons donc remarquer qu'une seule chose, à savoir que cette double simultanéité de la double création, spirituelle et matérielle, n'entraînait pas nécessairement cette dernière coordination cosmologique appelée l'œuvre des six jours.

On ne peut se dissimuler qu'un élément nouveau est entré, depuis le commencement de ce siècle, dans la discussion de ce premier verset, c'est l'élément géologique; quoique le système des époques reçoive en ce moment de bien terribles coups et qu'en fait de division de terrains tout soit à refaire, tout le monde sait que l'étude plus approfondie de ces terrains et plus spécialement encore la découverte des fossiles ont paru nécessiter un laps de temps énorme et indéterminé entre ce premier verset et le stivant.

Nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler à cet égard M^{sr} Wiseman ⁴ :

« Il semblerait que cette période indéfinie a été mentionnée tout exprès pour laisser carrière à la méditation et à l'imagination de l'homme... Sur cette période... nous sommes dans une complète obscurité, à moins que nous ne supposions, avec un personnage éminent dans l'Église, qu'il est fait allusion ici à ces révolutions primitives, c'est-à-dire à des destructions et reproductions indiquées dans le premier chapitre de l'Ecclésiaste, ou qu'avec d'autres nous ne prenions dans un sens littéral les passages où il est dit que des mondes ont été créés (Hébr. 1, 2). Il est vraiment singulier que toutes les cosmogonies s'accordent pour suggérer la même idée et conserver la tradition d'une première série de révolutions, par lesquelles le monde fut détruit et renouvelé.»

Ces réflexions du cardinal Wiseman acquièrent une nouvelle force lorsqu'on les rapproche de ce passage du Zohar

^{4.} Tome I, p. 309.

(cette somme judaïque dont nous examinerons plus loin la haute valeur) : « La rotation de la terre est une vérité révélée aux maîtres de la sagesse, mais non aux géographes. » Ce singulier livre devinait donc Copernic au moins quinze cents ans à l'avance. Écoutons-le maintenant nous parler des anciens mondes en termes qui rappellent ceux de l'Ecclésiaste, et peut-être aussi quelques-unes de nos théories les plus modernes, « Il a existé d'anciens mondes qui ont été détruits, des mondes sans forme, qu'on a appelés les étincelles, car c'est ainsi que le forgeron, en battant le fer, fait jaillir des étincelles de tous côtés. Ces étincelles sont les anciens mondes, et ils ont été détruits, et ils n'ont pas pu subsister, parce que l'ancien (dont le nom soit sanctifié) n'avait pas encore revêtu sa forme, et que l'ouvrier n'était pas encore à son œuvre d'homme céleste... Mais quand on parle de la destruction de ces mondes, ce n'est pas une vraie mort, mais une déchéance et un changement de place 1. »

Il nous semble maintenant que cette concession une fois accordée à l'ancienneté possible de la première création matérielle doit s'étendre à la création spirituelle, qui date de la même époque. « Spiritualem simul ac corpoream. » Alors nous verrions cette nature spirituelle surgir du sein de Dieu, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze : « Comme les rayons du soleil, sicut radii a sole², ou selon celle de saint Grégoire le Grand, comme les étincelles du caillou, tanquam scintillæ a silice³, » en supposant que par le mot lumière il ne faille pas entendre avec saint Augustin les anges euxmêmes : « Que la lumière soit, dit-il, c'est-à-dire que les anges soient4. »

Mais, nous dira-t-on, quel grand intérêt pouvez-vous donc trouver à l'éloignement d'une époque impossible à préciser?

^{4.} Zohar, 3º partie (Idrà-Soulà), fol. 292 et 435.

^{2.} Orat. in Christi nativ.

^{3.} Moral., ch. xix.

^{4.} De Genes., ch. xvii.

Celui d'user, répondrons-nous, de toute la latitude permise pour élargir le plus possible toutes les dates, toutes les proportions de temps et d'espace, comprises entre la création primordiale et l'arrivée de l'homme sur la terre.

Plus que jamais il nous faut de l'air autour des grandes questions philosophiques, et de la reculée pour pouvoir plus facilement les franchir. A une époque où, comme nous le disions plus haut, le moindre grossissement dans l'épaisseur d'un cristal ouvre sur nos têtes et sous nos pieds de nouveaux et insondables abimes, nous devons plus que jamais éviter — dans les limites de l'orthodoxie, bien entendu, — tout ce qui circonscrirait ces questions. Qui dira par exemple à combien d'astronomes la foi aura pu faire défaut par l'unique crainte de périr étouffés dans la cosmologie de Moïse et d'être obligés de comprendre toutes leurs myriades de soleils et de systèmes dans le mot astra, que l'écrivain sacré n'a peut-être appliqué, au quatrième jour de son récit, qu'à l'illumination des astres de notre système solaire?

Quant à ceux qui persisteraient à ne pouvoir deviner ce qu'il peut y avoir de commun entre cette question de globes et de soleils et l'époque de la création des esprits, il nous suffira peut-être de leur dire que si le mot terram du premier verset, au lieu de signifier le globe terrestre — ce qui rapetisserait terriblement la création —, signifiait au contraire la matière primordiale $(\bar{\nu}\lambda n)$, et si le mot corlum signifiait, comme le pensait saint Augustin, la nature spirituelle, on ne pourrait plus soutenir, — comme on le fait tous les jours et même comme le célèbre et catholique Dollinger vient de le faire récemment 1 —, que le Pentateuque a gardé le silence sur la création des esprits, puisque, au contraire, il aurait commencé par elle; ensuite on ne pourrait plus hésiter sur le vrai sens de ce verset de Job : « Les astres, fils de Dieu, chantaient ses louanges, au moment où il posait les fondements de la

^{1.} Paganisme et Judaïsme, t. IV, p. 230

terre¹. » On comprendrait enfin, et parfaitement, ce passage dans lequel l'apôtre saint Paul parle de la promesse faite « ante omnia seculorum, » avant tous les temps des siècles. Paroles assez décisives, il nous semble, pour avoir suggéré au grand théologien Suarez cette réflexion fort juste : « Il a bien fallu dès lors qu'il y eût quelqu'un pour recevoir cette promesse : Aliquem esse opportuit cui Deus promittet. »

Laissons à l'un des plus fervents apologistes de saint Thomas, le R. P. Ventura, le soin de nous exprimer la même idée dans son grand et beau langage:

- « In principio, dit-il, signifie donc avant tout commencement, avant tout ordre de principes, avant toute série de faits, avant toute existence de choses...» Mais à la différence du langage humain qui n'a qu'un seul sens, qu'une seule signification, le langage de Dieu est si puissant et si fécond qu'il en a plusieurs. « Rappelons-nous, dit saint Ambroise, que dans l'Apocalypse le Verbe de Dieu s'est appelé lui-mème le premier et le dernier, le principe et la fin, » et nous saurons d'une manière certaine que le principe en lequel Dieu a créé le ciel et la terre n'est que Jésus-Christ, dont l'apôtre saint Jean a dit aussi que « tout a été fait par lui, et que rien n'a été fait sans lui, »
- « Quelle que soit la manière de parler propre à Dieu, continue le R. P. Ventura, il est certain que Dieu a parlé ou manifesté son Verbe... Or, si Dieu a parlé ou manifesté son Verbe, il faut de toute nécessité supposer que des êtres intelligents étaient là présents, qui ont entendu cette parole et reçu cette manifestation. Ces êtres intelligents étaient les millions de millions d'anges que Dieu avait créés déjà, et dont, suivant l'opinion de tous les pères, de tous les docteurs et de l'Église elle-même, Moïse a compris la création dans le mot ciel... Dans ces deux mots, le ciel et la terre, dit saint Thomas, sont

^{1.} Job, ch. xxxviii.

renfermés tous les êtres créés, puis tous les corps et les matières dont ils sont formés 1, »

On voit que la date de la création des anges peut se rattacher par bien des points à toutes nos questions actuelles de créations antérieures et de révolutions cosmiques ².

\$ 111

Véritable rang des Esprits dans la création génésiaque. — Unité de Dieu et multiplicité des dieux. — L'Académie s'y perd. — Moise, accusé tout à l'heure de n'avoir pas parlé des Esprits, est accusé maintenant d'en avoir parlé beaucoup trop. — Explication préalable et nécessaire sur ces deux mots: Monothéisme et Polythéisme.

1. - Monotheisme et polytheisme.

Nous avons dit tout à l'heure, avec un poëte moderne, que « l'immensité ne pouvait être à deux, » et nous avons annoncé

4. Ventura, Conférences, t. II, 46e Conférence sur la création.

2. A propos, non pas du silence de la Bible sur la création des anges, mais de la prudence avec laquelle elle semble éviter tout ce qui s'y rapporte, nous devons dire qu'il existe dans le septième volume de la « Nova Patrum Bibliotheca, » publié à Rome par le cardinal Maï, et contenant les Commentaires de Theod. Mopsuesteni, une variante trop curieuse du verset 4, chapitre XIII, d'O-ee, pour ne pas la consigner ici.

Voici ce verset. Nous séparons par les caractères ce qui appartient à cette version et au texte de la Vulgate :

« Je suis le Seigneur ton Dieu, qui ai affermi le ciel et fondé la terre, et dont les mains ont créé toute la milice du ciel. Je ne le l'ai pas montrée à toi pour la suivre, cette milice. — Ego haud hanc tibi ostendi ut ambulares post eam. » « Mais c'est moi qui t'ai tiré de l'Égypte. Tu n'auras pas d'autre Dieu devant moi. »

Est-ce que ce « pour la suivre » se rapporterait à ce passage de Clément d'Alexandrie : « Il avait donné toute la milice du ciel aux autres nations, pour qu'en la suivant elles ne fussent pas athées? » (Strom., V.)

Toutefois, nous devons ajouter que saint Jérôme, ne retrouvant pas ce verset dans une antique édition des Septante, se contente de signaler qu'il n'existe pas dans l'hébreu. qu'il nous faudrait revenir plus d'une fois sur cette double et fréquente affirmation, dans la Bible, d'un monothéisme et d'un polythéisme également orthodoxes.

Comme on le pense bien, l'esprit d'erreur tire parti de cette contradiction apparente; il vire de bord, et, ne pouvant plus appuyer sa négation des élohim sur le silence de Moïse, il l'accuse d'en avoir parlé beaucoup trop, et d'avoir remplacé trop souvent par un pluriel équivoque le singulier divin devant lequel tout le monde se prosterne.

De cette priorité du mot ÉLOHM sur celui de JÉHOVAH, on a voulu conclure à la diversité originelle et probable des sources et des matériaux qui constituent le Pentateuque : « On ne peut douter, dit un savant dictionnaire moderne, que, dans la Bible même, l'adoration du vrai Dieu chez les Hébreux n'ait été fondée sur la ruine d'un culte de divinités imaginaires, dont la trace est restée attachée au mot élohim qui est un pluriel, quoique exprimant aussi le Dieu unique. »

Voilà en quelques lignes le sommaire d'une accusation qui a suffi depuis plus d'un demi-siècle à défrayer toute l'hétérodoxie allemande et française, accusant d'idolàtrie le plus monothéiste des livres.

Jusqu'ici, toutefois, on n'avait pas osé intenter cette terrible accusation à Moïse; on ne lui reprochait que d'avoir inséré dans son Pentateuque, et probablement « par négligence de critique » (style moderne), les débris du vieux système; faute légère, disait-on, et d'autant plus facilement pardonnée qu'on en profitait davantage.

Nous verrons plus tard avec M. Nicolas (de la Revue germanique) combien il est urgent « de modifier tous les systèmes professés en Allemagne sur ce point capital et dominant de toute l'histoire du peuple hébreu ⁴. » Disons seulement que depuis quelque temps on a cessé d'admettre en France cette « négligence de critique » chez Moïse. Sa faute a paru plus

^{1.} Études critiques sur la Bible, p. 28.

sérieuse, et M. Lacour entre autres, professeur d'hébreu de l'Académie des sciences de Bordeaux, n'a pas craint de publier deux gros volumes sur les aleim ou dieux de Moïse, ouvrage infiniment dangereux, dont le but était de placer le grand prophète hébreu à la tête du polythéisme antique. Frappé de cette multitude d'essences spirituelles désignées dans le texte biblique par ce nom d'ALEIM, frappé de ce que Moïse emploie sans cesse ce mot au pluriel, lorsqu'il avait à sa disposition le singulier al1, frappé surtout du rôle immense et continu attribué à ces aleim en dehors de Jeové et de l'identité qui paraît exister entre les divinités égyptiennes et les mlac du peuple juif, M. Lacour en vient à conclure que le Pentateugue tout entier et le culte de Jeové appartiennent à l'Égypte. Selon lui, chez les deux peuples, le monothéisme et le polythéisme étaient tour à tour ou simultanément le produit de cette sagesse sacerdotale et païenne dans laquelle, d'après l'Écriture, Moïse, gendre d'un prêtre d'Héliopolis, avait été initié 2. « Il n'est plus possible de s'y méprendre, dit-il, et d'attribuer à Dieu dans plus d'une circonstance ce qui n'appartient qu'à ceux que le sacerdoce a faits ses ministres. 3 »

Plus loin, contemplant dans les bas-reliefs d'Edfou ces mêmes aleim, dieux amonéens, dieux artistes, vrais démiurges tenant le couteau, symbole de la création, il en infère encore qu'aux yeux de Moïse la création tout entière était l'œuvre de ces forces (aleim), présidées seulement par Jeoré, ce qui constitue à ses yeux un véritable polythéisme.

Devant revenir plus d'une fois sur ce dangereux ouvrage, nous nous garderons bien d'entrer avec M. Lacour dans une discussion philologique tout à fait en dehors de notre compétence; contentons-nous seulement de lui prouver qu'il a tort de ne pas tirer plus de parti de ce qu'il a très-justement en-

^{4.} Ceci se rapporte au premier verset : « Les dieux créa.» M. Lacour rejette l'explication ordinaire par la trinité, comme absolument insuffisante.

^{2.} Actes des Apôtres.

^{3.} Voir, ou plutôt ne pas voir les Œloim ou Dieux de Moïse, t. I, p. 190.

trevu, et même, ce qui va l'étonner bien davantage, de ne pas rendre Moïse plus sérieusement polythéiste. On le comprend d'autant moins que son bon sens lui faisait sentir le vide des explications actuellement reçues pour ce mot, et que sa philosophie est ici de mille fois supérieure à celle de M. Munck, par exemple, qui persiste à ne voir « dans tous ces dieux que le produit d'une imagination exaltée. »

Voyons maintenant nos philosophes.

2. - Dieu et les dieux à l'Institut.

Dans ces deux dernières années, l'Académie des inscriptions et belles-lettres s'est livrée à de longues et intéressantes discussions sur la notion de l'unité divine à propos d'un mémoire de M. Renan. Là, nous avons entendu l'élite de l'érudition française, et vraiment elle s'y est montrée de tous les côtés aussi brillante que loyale; mais qu'en est-il résulté? La non-solution du problème d'abord, l'accroissement de ses ténèbres ensuite.

Et comment en eût-il été autrement, puisqu'il n'y a pas en Europe, comme le dit fort bien M. Lacour, « un seul homme vivant qui se soit sérieusement assuré sur cette grande question du polythéisme?» Rien n'est plus vrai; on ne songeait même pas à définir les termes, à se demander ce qu'on entendait par un peuple polythéiste. La fine critique n'allait pas jusque-là, et certainement elle restait persuadée que polythéisme signifiait « culte opposé à celui d'un seul Dieu, » tandis que ces deux mots polythéisme et monothéisme n'expriment que deux vérités très-conciliables, et dont la réunion réelle et pratique n'est pas plus contradictoire que celle d'un général et de ses légions. Il était évident que l'on confondait idolâtrie et polythéisme, c'est-à-dire l'adoration de dieux étrangers et maudits, avec la reconnaissance de plusieurs êtres spirituels appelés dieux ou plus littéralement élohim on forces 1.

4. Voir notre premier chapitre. p. 29.

De cette confusion de termes il ne pouvait sortir qu'une confusion beaucoup plus grande de déductions et de conséquences.

Effectivement, pendant cinq ou six séances nous entendons W. Renan soutenir avec raison que la grande distinction subsistante entre les races sémitiques et les autres était « la prédication et la fondation du monothéisme » par les premières.

Mais lorsqu'on lui demande quel pouvait être le principe générateur de cette mission spéciale, il essaye d'abord et sans succès (îl le reconnaît lui-même) de l'attribuer « à la supériorité d'intelligence de ce peuple, et à sa vigueur de spéculation; » nais comme il ne tarde pas à trouver ce même peuple un des moins doués pour la science et le plus obstiné gardien « de son idéal antérieur, » il se rejette sur l'influence personnelle de Moïse; de là nouvelle difficulté lorsqu'il s'aperçoit que ce grand homme ne s'appuyait jamais que sur la tradition « du Dieu de ses pères. » L'emprunt égyptien, il est vrai, pouvait lui venir en aide, mais comment y penser lorsqu'il voit si positivement « ce même Moïse ne s'occuper jamais que de la destruction de tous les souvenirs de l'Égypte? »

Qu'est-ce donc, encore une fois, qui pouvait rendre les Juis seuls adorateurs d'un seul Dieu?... C'est alors que, de guerre lasse, M. Renan invente cette raison magnifique, fondée sur « les instincts les plus profonds de leur constitution intellectuelle,... sur une aptitude toute spéciale... sur leur constitution psychologique; et lorsqu'on cherche avec lui la raison probable de cette constitution psychologique si spéciale, il vous répond solennellement : « Influence du désert... LE DÉSERT EST MONOTHÉISTE. »

Jusqu'ici l'Académie laisse passer;... elle ne trouve rien à répondre. Plus tard seulement, quelques catholiques se permettent d'objecter tous les polythéistes du désert, y compris les Juifs qui, dans ces grandes solitudes et sous la verge de Moïse, sont toujours au moment de retomber et retombent trop souvent dans l'entraînement de ces pratiques défendues.

Mais comme ces questionneurs catholiques ne sont pas de l'Institut, ils n'ont pas encore obtenu leur réponse⁴.

Par contre, chacun des collègues de M. Renan s'évertue à lui montrer la notion monothéiste établie chez tous les peuples du monde; M. de Rougé la lui montre sur les bords du Nil. explicitement professée dans cette inscription: « Le Générateur existant seul, qui a fait le ciel et la terre. »

M. Villemain retrouve la notion d'un seul Dieu dans le *Chro-*nos de la Grèce, et dans l'omnipotent *Jupiter* des Latins...
M. Ravaisson la lui montre dans la religion de Zoroastre,
M. Regnier dans le *Varouna* des Védas, un autre dans le *Thien*ou seut *Grand* des Chinois.... etc.

A toutes ces objections trop catégoriques M. Renan a beau répondre avec infiniment de science et d'esprit, il ne peut venir à bout de l'évidence, et retourne tout seul dans son désert, dont l'influence, si lumineuse à ses yeux, ne l'aura pas mieux éclairé, nous le craignons, sur la notion du vrai Dieu.

Quoi qu'il en soit, le monothéisme et le polythéisme primitifs sont sortis de cette séance, constatés chez tous les peuples du monde. Par conséquent nous brouillons tout lorsque, confondant ce polythéisme orthodoxe avec l'idolâtrie qui n'est que le polythéisme sacrilége, nous faisons consister la grande distinction religieuse entre la race juive et les autres dans la notion d'un seul ou de plusieurs dieux. Et personne ne s'est trouvé là pour signaler cette confusion! On s'est contenté de signaler la simultanéité de deux croyances, sans chercher dans quel double sens le polythéisme était tour à tour orthodoxe et hérétique.

1. Cette réponse, nous la trouvons péremptoire dans un excellent discours sur le Dépérissement des races, prononcé, le 7 juin 4860, par M. le D' Boudin, à la Société d'anthropologie. « L'histoire, dit-il à la fin de son discours, nous montre les prupies d'une même race professant les religions les plus opposées, et subissant les changements les plus radicaux dans leurs cultes, preuve évidente que la race, aussi bien que les conditions géographiques, est sans influence aucune sur les crovances des peuples. »

3. - Dieu et les dieux dans la Bible.

Comment, du reste, espérer mieux de philosophes qui ne savent, comme le dit M. Lacour, quelle idée on doit se faire de ces dieux, ou plutôt qui passent leur vie à professer qu'il n'en existe pas?

Il est cependant bien nécessaire de s'en inquiéter, lorsqu'on s'expose tous les jours à rencontrer dans l'Écriture des expressions comme celles-ci:

« Le Dieu des dieux a parlé⁴. — C'est le plus terrible des dieux². — C'est le plus grand de tous³. — C'est lui qui passe avant tous les dieux⁴. — Parmi tous les dieux, en est-il un seul qui soit semblable au nôtre⁵? — Tous les dieux des nations sont des esprits, mais le nôtre a fait le ciel et la terre⁶. — Périssent tous ces dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre⁷. — Il siége au milieu de l'assemblée de tous les dieux ⁸. — Il a l'esprit des dieux saints⁹. — Vous serez comme des dieux sachant tout ¹⁰, etc., etc.

Assurément, voilà bien le polythéisme ou la pluralité des dieux énoncée, et personne, nous le pensons, n'essayera de restreindre aux trois personnes de la sainte Trinité un pluriel que l'on applique évidemment à une armée (tsaba), et toujours à des élohim.

Comment donc concilier cette pluralité avec ces autres ex-

^{4.} Ps. XLIX, 4.

^{2.} I, Paralip., xvi, 25.

^{3.} Exode, xviii, 41.

^{4.} Ps. cxxxiv, 5.

^{5.} Ibid., LXXXV, 8.

^{6.} Ibid., xcv.

^{7.} Jérémie, x, 41.

^{8.} Ps. LXXXI. 1.

^{9.} Daniel, IV.

^{10.} Genèse, III, 5.

pressions : « Notre Dieu est l'unique ⁴. — C'est le seul Dieu des rois de toute la terre ². — Il n'y a pas d'autre Dieu que moi seul. C'est bien ici le monothéisme le plus absolu, et c'est Jéhovah qui le proclame.

Y aurait-t-il donc contradiction? Nullement, puisque Jého-vah est en même temps Élohim, et que les documents appelés élohistes par la science donnent très-souvent le nom de Jéhovah à la Divinité. « Ce que la science désigne sous le nom de documents élohistes renferme un grand nombre de fois le nom de Jévohah appliqué à la Divinité³. »

Nous ne dirons pas avec M. Renan que « El signifiant toujours Jéhovah, c'est par méprise qu'on l'applique à une divinité particulière 4, » car il ne faut pas ètre plus ultramonothéiste que Moïse, en refusant à toutes ces divinités particulières leur véritable nom, Al ou El; mais il faut bien moins encore refuser à Jéhovah le privilége d'être le seul El éternel 5, et lorsque le prophète Michée nous dit : « Le Jéové de nos aleim 6; » lorsque Moïse dit à Israël, « le Jéové de vos aleim 7 ou Jéhovah (tes dieux) 8, » il faut bien finir par comprendre (du reste avec M. Lacour) que la synthèse de ces deux expressions, que l'on disait antithétiques, est bien positivement « LE LUI, L'ÉTERNEL DE TOUTES LES FORCES, L'ALEI DES ALEIM, L'ADONAI DES ADONIM, autrement dit DOMINUS DOMINORUM, ou le Seigneur des seigneurs. » Il est donc impossible de

^{1.} Deutéronome, vi, 4.

^{2.} IV Rois, xIX, 15.

^{3.} Nicolas, Études critiques sur la Bible.

^{4.} Dans la séance ci-dessus indiquée.

^{5.} Harmonie, I, p. 334. « Nous voyons, dit M. Drach, au verset 53 du chapitre xxxi de la Genése, le mot Élohim mis en commun pour le vrai Dieu de Jacob, et les faux dieux de Laban. » C'est tout simple, car vous ne pourrez jamais empêcher Satan lui-même d'être une force et même un ange.

^{6.} Michée, xx.

^{7.} Deutéronome, x, 7.

^{8.} Ibid.

s'expliquer la 'persistance de M. Lacour à se méprendre sur le polythéisme de Moïse, surtout lorsqu'il avoue que « il y a néanmoins une distinction bien marquée entre les aleim et Jéové?...»

Il faut donc toujours en revenir à ce beau passage de saint Paul : « Quoiqu'il y en ait qui soient nommés dieux tant au ciel que sur la terre, et qu'il y art aussi plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, pour nous, nous n'avons qu'un seul Dieu père, qui à créé toutes choses, et seul Seigneur, Iésus-Christ, par qui tout a été fait et par qui nous sommes. »

Laissons le respectable Cornelius à Lapide ³ établir, après le participe nommés dieux, cette parenthèse (par les païens, sous-entendu), et n'en tenons aucun compte, d'abord parce qu'elle est contredite : 4° par le membre de phrase suivant, « et quoiqu'il y ait en effet plusieurs dieux; » 2° parce que nous préférons à ce grand commentateur le commentateur bien autrement grand encore qui tenait de saint Paul lui-mème le véritable sens : « Il semble, et l'on dit avec réalité, qu'il y a plusieurs dieux, sans que toutefois le Dieu principe et supérieur cesse de rester essentiellement seul et indivisé : c'est ce qu'entendait surnaturellement celui qui nous guida vers la lumière céleste, personnage profond dans les choses saintes et glorieuse lumière du monde, lorsque sa main inspirée écrivait ceci... etc. ⁴. »

Platon ne l'entendait pas autrement lorsqu'il faisait dire à son Dieu : « Les dieux des dieux, dont moi je suis le créateur (opifex), comme je suis le père de toutes leurs œuvres (operumque parens).

Voilà le polythéisme orthodoxe que toutes les nations hétérodoxes elles-mêmes ont commencé par professer dans un bon sens.

^{1.} Les Œloim, I, p. 223.

^{2.} Saint Paul, Cor., I, 8, 5.

^{3.} Saint Denys, des Noms divins, p. 364.

4. - Dieu et les dieux en Egypte.

Demandez-en la preuve à cette terre de Cham, si souvent désignée dans l'Écriture comme la patrie de l'erreur et de l'ennemi: « Jamblique, dit notre célèbre égyptologue Mariette, Jamblique a raison de dire que l'Égypte adore un Dieu unique (Θεὸς εἶς), immortel, invisible, incréé; Dieu sans nom et sans figure, unité indivisible qu'on adore dans le plus profond silence, et qui n'est pas éloigné du Jéhovah de la Bible, »

Mais voici qui complète la similitude des deux langages sacrés. Sur une muraille du temple de Médinet-Abou on lit: « Seigneur les dieux, en te servant, ils donneront à toi des glorifications, » et c'est Thoth qui est ici le secrétaire de justice du « seigneur les dieux, » On lit encore sur le tombeau d'Aménophis: « Voici le discours du seigneur les dieux, et voici ce qu'ils répondent, » « Cette expression, dit M. Mariette, est exactement la même que celle de Jéhovah les dieux, » « Quant aux Neterou, traduit par Champollion, « les autres dieux, » ce sont les élohin de la Bible, derrière lesquels se cache un Dieu unique considéré dans la diversité de ses puissances². »

Mais répétons-le bien, puisqu'il y a un polythéisme très-orthodoxe, il en est un nécessairement très-sacrilége. Ce n'est plus alors qu'un polythéisme dégénéré, et c'est encore le même archéologue qui va nous caractériser admirablement celui-ci:

« L'idée très-orthodoxe de puissances, δυνάμεις, dit-il, se traduit partout en émanations; tandis que le judaïsme met ces puissances à l'écart du Dieu suprème... Nous voyons l'Égypte cachant et dérobant en quelque sorte le Dieu des dieux derrière les agents dont elle l'entoure; elle donne la préséance à

^{1.} De Myster. Ægypt., sect. VIII, c. 11, p. 458.

^{2.} Mariette, Mémoire sur la mère d'Apis, 4856.

ses grands dieux sur le Dieu unique, de telle sorte que les attributs de Dieu deviennent leur propriété. Ces grands dieux se proclament incréés... Neith est ce qui est, comme Jéhovah¹; Thoth se forme lui-même sans avoir été engendré²... Aussi pendant que le judaïsme annihile ces puissances devant la grandeur de son dieu, les émanations ne sont plus seulement des puissances comme les archanges de Philon, comme les séphiroth de la kabbale, comme l'ogdoade des gnostiques, elles deviennent Dieu lui-même... Mais autant Moïse tient ferme et s'écrie hardiment : « Jéhovah les dieux créa, » autant les prêtres de l'Égypte trébuchent, et ne peuvent plus que dire : « Le Seigneur les dieux créèrent³.»

Il est impossible de mieux résumer les longues discussions d'aujourd'hui, que ne l'avait fait deux ans à l'avance M. Mariette. Présent à l'Institut, il eût prouvé à ses collègues qu'avant de discuter si longuement sur le polythéisme et de l'établir comme le contraire doctrinal du monothéisme, il fallait savoir distinguer celui qui contredit et qui lutte de celui qui s'accorde parfaitement avec l'ennemi qu'on lui oppose; en un mot, ne pas confondre le polythéisme avec l'idolàtrie, qui n'est que le polythéisme hétérodoxe.

Maintenant nous sommes en mesure pour entrer, sans que le vertige nous gagne, dans le double examen comparatif du ciel théologique chrétien et du ciel théologique profane 4.

^{4.} Proclus, l. I, in Tim.

^{2.} Birch, Ouvr. de Bunsen, t. 1, p. 393.

^{3.} Mère d'Apis, p. 32 à 35.

^{4. «} Dans le premier chapitre de la Genèse, dit le Zohar, on ne se sert que du mot Élohim, mais quand l'œuvre est achevée on lit Tetragrammatos ou Jéhova-Élohim, parce que tout est consommé. Tetragrammatos est la justice supérieure, et Élohim est la justice inférieure. Quant à Jéhovah, c'est la forme de l'homme céleste dont Dieu se servit, comme d'un char, pour descendre. (Zohar, II° partie, fol 42.)

SIV

Les auges et les vertus SANS NOM. — Le gnosticisme et saint Paul. — Les sept esprits de la préseuce. — Leur rôle dans le grand acte de la création. — Un rayon de lumière sur le sursava des bouddhistes.

1. - Les anges et les vertus sans nom.

Un des traits les plus caractérisés de nos livres saints, c'est la discrétion calculée avec laquelle ils se contentent d'énoncer les mystères les moins directement utiles au salut; à l'opposé des autres codes sacrés qui, pour les expliquer, noient les vérités les plus hautes dans un océan d'erreurs ou de puérilités sacriléges, le nôtre se contente souvent de les indiquer d'un seul mot, comme des vérités suffisamment connues et sur lesquelles il serait inopportun de trop s'étendre.

Ainsi, par delà toutes ces « myriades de myriades » de créatures angéliques énoncées tout à l'heure, par delà ces neuf chœurs et toutes ces divisions prudemment élémentaires, il en est certainement beaucoup d'autres dont les noms ne sont même pas encore parvenus jusqu'à nous : « Car, dit excellemment saint Jean Chrysostome, sans aucun doute, sine dubio, il y a bien d'autres vertus dont nous sommes loin de connaître toutes les dénominations... Les neuf ordres sont bien loin d'être les seules populations du ciel, où il se trouve, au contraire, d'innombrables tribus, des habitants infiniment variés dont il serait impossible à toute parole humaine de donner, ne fût-ce que la moindre idée... Paul, qui avait appris leurs noms, nous révèle leur existence en nous disant du Christ : « Il a été établi au-dessus de toute principauté, puissance et vertu, au-dessus même de tout nom prononcé, non-seulement dans ce siècle, mais dans le siècle futur 1, »

^{1.} De Incomprehensibili natura Dei, I. IV.

Ce serait donc se méprendre étrangement que de voir uniquement des erreurs dans cette angélologie des kabbalistes et des gnostiques, si sévèrement traitée par l'apôtre des nations. Cette imposante censure n'atteignait en général que les exagérations, les interprétations vicieuses, et bien plutôt encore les applications de ces beaux titres au misérable personnel des usurpateurs démoniaques. Souvent, rien ne se ressemblait davantage que le langage des condamnés et de leurs juges. Il faut pénétrer bien avant dans cette double étude comparée et, ce qui vaut encore mieux, s'en rapporter aveuglément à l'autorité du tribunal, pour bien saisir le point précis qui constitue la faute.

La gnose condamnée par saint Paul n'en reste pas moins pour lui, comme pour Platon, « la connaissance suprême des vérités et de l'Être par excellence. ἦν ὅντῶν ⁴. » Les idées, types, ἀρχαὶ, du philosophe grec, les intelligences de Pythagore, les éons ou émanations tant reprochées aux premiers hérétiques, le λόγο; ou Verbe, chef de ces intelligences, la σογία ou sagesse, le démiurge, artisan du monde sous la direction de son père, le dieu inconnu, l'ensoph ou le lui de l'infini, les périodes angéliques, les sept esprits, les profondeurs d'ahriman, les recteurs du monde, les archontes de l'air, le dieu de ce monde, le plérôme des intelligences, et jusqu'à Metraton, l'ange des Juifs, tout cela se retrouve mot pour mot, et comme autant de vérités, dans nos premiers docteurs et dans saint Paul².

Toutes les expressions qu'il emploie prouvent bien qu'en combattant ces choses chez les hérétiques le grand Apôtre ne croyait nullement combattre des chimères, mais bien les rectifier, et surtout démontrer que tout ce plérôme d'intelligences dégénérait en anarchie céleste, toutes les fois qu'on l'isolait de Jésus-Christ, le seul vrai plérôme de la Divinité³. « Tous les ra-

^{1.} Républ., 1. VI.

^{2.} If Cor., ch. viii, v. 1.

^{3.} Coloss., ch. 1, v. 13.

meaux, toutes les branches sont frappées de mort, leur dit-il, lorsque vous les détachez de leur cep 1. »

Mais les fauteurs de la fausse gnose se gardaient bien de profiter de telles leçons. Ils se servaient de ses expressions et rejetaient ses doctrines.

Ils continuaient de se livrer sans profit à l'étude de ces « générations saus fin. » ainsi qu'à toutes les *antithèses* de cette fausse gnose qui les avait fourvoyés.

Les mêmes réserves doivent se faire à propos de l'apôtre saint Jean, dont le langage semble le même, et du grand historien de la hiérarchie céleste, qui ne craint même pas d'appliquer aux anges le terme d'émanations ou de provenances, πρώδοί², dont les gnostiques abusaient tout autant que les panthéistes de nos jours.

A présent que nous voici rassurés sur la légitimité de certaines expressions de kabbalistique apparence, à présent que nous possédons un aperçu général de ces phalanges indéfinies, « nommées ou innomées, » replions-nous un moment sur cette élite de la noblesse archangélique siégeant sur les premiers degrés du trône, noblesse privilégiée, reconnue par toutes les théologies, et désignée dans la nôtre par la splendide appellation des sept espaits de la présence.

2. - Les sept esprits de la présence.

Ne nous étonnons plus, et surtout ne nous scandalisons pas de voir sur les bas-reliefs d'Edfou plusieurs génies créateurs, couronnés du diadème d'Amon, et armés du ciseau avec lequel ils semblent avoir sculpté cet univers dont ils portent l'emblème sur leur tête. Dans le Rituel funéraire traduit tout récemment par le vicomte de Rougé, le défunt s'écrie: « Salut

^{1.} Ad Timoth.

^{2. «} La divine bonté a fait descendre vers nous les provenances des lumières éternelles, p. (Hier. cél.) Il est juste de faire observer que le grand docteur fait précéder ce mot de celui-ci, selon la convenance, usi évacquis:

à vous, princes qui vous tenez derrière Osiris... Accordez-moi la destruction de mes souillures, comme vous l'avez fait pour LES SEPT esprits qui suivent leur seigneur, et dont la place a été fixée dans le grand jour du « viens à nous. » (Voir les Annales de philosophie chrét., 7° an., 1861.)

Que ce jour du « viens à nous » soit, comme le veut M. de Rougé, celui de la constitution du monde, ou, comme nous le pensons, celui de la chute, nous n'en reconnaissons pas moins ici le grand conseil divin présidé par le Verbe ou les sept intelligences supérieures, dont il est à chaque instant parlé dans la sainte Écriture.

- « Je suis un des sept qui se tiennent toujours en la présence du Seigneur, » dit l'ange Raphaël à Tobie ¹.
- « Les sept esprits, les sept yeux du Seigneur, dit à son tour l'Apocalypse², entourent sans cesse le trône de l'Agneau.»
 - « Je vis sortir sept anges qui portaient les sept plaies. »
- « Ce sont les sept yeux du Seigneur, dit ailleurs le prophète Zacharie, les sept yeux qui parcourent toute la terre 3.»

Ce sont bien là les sept branches du chandelier, les sept lampes du sanctuaire, en un mot les sept anges que saint Denys l'Aréopagite nous représente comme « placés dans le vestibule de la Trinité supersubstantielle, collocatos in vestibulo supersubstantialis Trinitaiis⁴; et comme tout subsiste dans l'Église, ce sont bien là les sept esprits auxquels la ville éternelle dédie l'une de ses plus belles basiliques⁵, et que les souverains pontifes prétendent honorer, en officiant à certains jours, entourés des sept candélabres et des sept acolytes que nous retrouvons encore dans tous les cultes païens.

Ce nombre, en effet, nombre sacré par excellence, paraît être la clef de toutes les cosmogonies comme de toutes les re-

^{4.} Tobie., XII, v. 15.

^{2.} Apoc., 1, v. 4.

^{3.} Zacharie., IV, V. 40.

^{4.} De divinis nom., ch. v.

^{5.} Voir l'Appendice D, à la fin du chapitre.

ligions. Partout le paganisme nous montre sept dieux consentes, c'est-à-dire complices, solidaires, réunis autour du Dieu véritable ⁴, partout sept forces créatrices.

Chez les Perses, les sept amschaspands d'Ormuzd servent de modèle à l'organisation politique, qui nomme en leur honneur sept chefs secondaires, voyant toujours la face du monarque, comme elle donne sept portes à la ville, sept étages à leurs temples, etc.

Chez les Indiens, ce sont les sept forces primaires ou *ritous* auxquelles Brahma se manifeste, Brahma, le dieu orné de sept rayons. On peut y joindre les sept *mounis*, qui, sous la conduite d'Indra, gouvernent les sept *swaryas* ou sphères célestes, et bien au-dessus d'eux les sept *menous*, dont le second, fils de Brahma, est le créateur de ce monde visible ².

Chez les Chinois, les sept *richis*, les sept pagodes, leurs sept étages, etc.

Chez les Grecs, les sept cabires, les sept cyclopes, les sept démiurges, les sept sages, les sept portes de Thèbes. C'est encore l'échelle aux sept degrés, les sept cordes de la lyre, les sept voyelles, les sept couleurs, et nous verrons plus tard les sept planètes³.

Partout le premier de ces dieux est plus éclatant, plus puissant que tous les autres. Comme nous voyons à la tête des amschaspands l'archidiacre Auramazdès marcher immédiatement au-dessous d'Ormuzd ou plutôt presque conjointement avec lui, de même l'El Eljoun des Sémites, ou l'archange saint Michel des Hébreux, etc., etc., marche à la tête des esprits de tous ces peuples et représente le férouer ou ange de la face de leur dieu principal.

- 4. Leur nombre était alternativement porté à sept, à huit et même à onze et à douze, suivant que l'on y comprenait ou que l'on n'y comprenait pas, soit les trois personnes du dieu triple et un, la déesse ou principe passif et féminin (la terre), et le dieu que tous les théologiens vont encore nous montrer expulsé et brisé.
 - 2. Voir Creuzer, t. I, p. 253.
- 3. « Je suis, disait Apollon, l'impérissable heptacorde qui règle le mélodieux concert du mouvement céleste. » (V. Eusèbe, Prep. évang., l. xi.)

C'était là comme le dernier mot du Panthéon universel, un seul dieu entouré de sept autres dieux principaux et *coéternels* à lui dans toutes fausses religions, mais simples créatures et ministres selon la véritable.

Selon toutes encore, ces dieux représentaient en outre les attributs divins, et notre philosophie moderne, dans son horreur pour les esprits personnels et réels, s'est précipitée sur cette interprétation et l'a fort habilement exploitée, en soutenant que tous ces dieux n'étaient autre chose que les personnifications purement abstraites des attributs ou perfections de la Divinité.

C'était changer une vérité positive en erreur manifeste.

Car de même que dans les Védas, dans les Zends, dans les Kings, dans le panthéon égyptien, tous ces dieux, pour être parfaitement personnels, n'en sont pas moins les organes, les canaux chargés de manifester au monde tous les attributs du Dieu leur maître, de même, si l'on y fait bien attention, on s'assurera facilement que les anges très-personnels de la théodicée chrétienne ne sont aussi que les canaux très-réels et très-historiques des attributs divins.

3. - Les séphiroth de la tradition juive.

Un très-savant hébraïsant (le chevalier Drach, dont nous avons déjà parlé), nous écrivait, il y a peu de temps: « Je ne crains pas de vous affirmer que les dix fameuses séphiroth de cette cabale, dont on n'a dit autant de mal que pour n'avoir pas su distinguer la bonne de la mauvaise, se trouvent exprimées dans le célèbre verset de l'Apocalypse par les sept esprits qui sont en présence du trône de Dieu (1, 4). Il est évident, en effet, pour tout esprit droit, que les trois premières séphiroth sont Dieu en trois personnes, précisément dans l'ordre de procession que nous enseigne la foi catholique, c'est-à-dire: 4° keter, couronne suprème ou l'infini (en-soph); 2° hohmana

ou la sagesse; 3° bina ou la troisième splendenr, qui découle de l'union des deux premières. »

Quand on pense à l'antiquité du Zohar, et que l'on se rappelle Voltaire ne trouvant aucune trace du mystère de la Trinité avant saint Athanase, qu'il en disait l'inventeur, on rougit de tout ce que l'on voulait bien accepter d'une telle main dans ces années d'ignorance et de légèreté. Mais revenons à notre kabbale.

- « Il n'est pas moins évident, continue le chevalier Drach, que les sept autres séphiroth sont, ainsi que le déclarent expressément tous les cabalistes, les esprits de Dieu, ou, plus exactement, Dieu lui-même, dans ses attributs. En effet, elles comprennent toutes les perfections divines et constituent un tout parfait entre elles et Dieu.
- « Maintenant que ces attributs divins soient inhérents à Dieu, c'est ce que nous enseignent la philosophie et la théologie chrétiennes: « Il est aussi impossible, dit le R. P. Perrone, d'admettre une distinction réelle entre Dieu et ses attributs, soit : bsolus, soit relatifs, que d'en admettre une autre entre ces attributs eux-mèmes. » (Prælecta theologica de Dei simpl., prop. 4.)
- « M^{sr} Bouvier, de sainte et vénérable mémoire, professe exactement dans sa pneumatologie la même opinion. »

Soit, rien n'est plus philosophique et plus beau que cette doctrine sur l'indivisibilité de Dieu et de ses perfections divines.

Mais ici nous nous voyons obligé, bien à regret, de nous séparer de notre maître et ami, et de l'abandonner sur un terrain où il nous paraît donner trop beau jeu à l'opinion régnante, qui métamorphose tous les anges en personnifications purement métaphoriques des attributs divins.

« L'opinion, dit-il, de ceux qui prennent ces esprits pour des anges ne me paraît pas admissible, car Dieu seul, à l'exclusion de toute créature, quelque élevée quelle soit dans la hiérarchie céleste, a le droit et le pouvoir d'accorder cet état de grâce spirituelle, appelé gratia et pax... Salutation que saint Paul aime à répéter en tête de presque toutes ses Épîtres, « grâce et paix par Dieu notre père et notre Seigneur Jésus-Christ. »

Très-bien; mais en quoi Dieu, reconnu comme la source, pourrait-il empêcher l'ange d'en être le canal, puisque tout le monde convient que, toujours, dans l'Ancien Testament et presque toujours dans le Nouveau, il faut reconnaître un esprit intermédiaire dans toutes les relations existantes entre l'homme et son Dieu?

Est-ce que ce n'est pas un ange qui a chanté: Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté? Et la vie des saints ne fait-elle pas débuter toutes les apparitions angéliques par des paroles de paix et de tranquillité?

Ensuite faut-il bien réfléchir à la fin de la phrase de saint Paul, formulant le même vœu. « A Deo et septem spiritibus, par Dieu et par les sept esprits. » Or, M. Drach loue Grotius d'avoir ajouté : « C'est-à-dire par Dieu opérant de sept manières différentes. » Mais le mode de transmission angélique n'était-il donc pas compris dans cette phrase du même apôtre : « Dieu, après avoir parlé à nos pères par bien des modes multiformes, a voulu enfin nous parler aujourd'hui par son fils? »

Nous venons de dire que c'était le mode le plus constant; par conséquent, la paraphrase de Grotius rentrerait dans la nôtre.

Ensuite, nous avouons ne pas trop comprendre des perfections divines « toujours prosternées en face du trône du Très-Haut, in conspectu throni, » des perfections « envoyées par toute la terre, missi, mlac, » expression partout et toujours consacrée aux anges, « des perfections qui portent les sept plaies, etc., etc. » Et quand nous voyons surtout le premier de ces attributs s'appeler force, et saint Michel s'appeler force de Dieu, le quatrième s'appeler courage, fortitudo, et l'ange Gabriel s'appeler également fortitudo Dei, le septième s'appeler

bienfait, bénédiction de Dieu, et Raphaël s'appeler bénédiction ou guérison de Dieu, nous soupçonnons entre tous ces attributs et ces réalités angéliques et historiques une irrécusable connexion.

Par conséquent, il nous paraît bien difficile, et même on ne peut plus dangereux, de rentrer ici dans ce système de pures métaphores que nous allons combattre un peu plus loin.

Nous trouvons dans le Thalmud une distinction que l'on fait remonter jusqu'aux plus antiques traditions. Il y aurait trois ordres de séphiroth : 1° les séphiroth attributs divins; 2° les séphiroth physiques (ou sidérales), au nombre de sept ou de dix, comme les autres; 3° les séphiroth métaphysiques, ou périphrase de Jéhovah, qui occupent les trois premières, tandis que les sept autres sont les esprits de la présence. Par elles, on entend les anges, non parce qu'elles se rapportent aux sept séphiroth qui contiennent l'universalité des anges. C'est pour cela que le septénaire est appelé οὐλομελὸς et plus spécialement φυλακίτης, gardien vigilant 1°.»

D'après tout cela, Georges Steingel a eu raison de dire : « A la milice du ciel divisée en sept armées est confiée le soin de divulguer les sept attributs divins²; » et le célèbre Burnouf a tout aussi bien dit : « Les sept amschaspands qui certes sont bien nos archanges désignent aussi cependant les personnifications des vertus divines³. »

D'ailleurs que ferait-on de l'affirmation de ces anges euxmêmes, celui de Tobie, par exemple, se disant un des sept qui sont devant le trône de Dieu? et comment pourrait-on séparer ces sept archanges persans des sept esprits apocalyptiques, auxquels on assigne précisément le même poste?

Au reste, nous serions peut-être moins affirmatif si nous ne nous sentions si bien appuyé: 1º par Cornelius à Lapide

^{4.} Traité I, du livre Druschim, p. 59.

^{2.} De Natura angelica, p. 57.

^{3.} Comment. sur le Yacua, p. 474.

(Apoc. x. 1). « De toutes ces raisons, dit-il (et ces raisons sont précisément les nôtres), il résulte évidemment (patet), qu'il s'agit ici des esprits administrateurs; ces sept esprits sont les sept premiers anges qui assistent Dieu, comme l'entourage par excellence du trône de Dieu, stipatores ac primores; » 2° par la plus grande de toutes les autorités, celle de saint Denys: « De mème, dit ce grand docteur, que le miroir reflète sur les autres corps la lumière qu'il reçoit du soleil, de mème, les anges, adstantes, semblables à des miroirs de cristal brillant, reçoivent le premier jubar de la lumière divine, et la transmettent aux esprits les plus proches. » (De Cæl. hier., ch. 111.)

Il est évident que cette croyance a toujours été celle de l'Église romaine, puisque nous la voyons, sous le pontificat de Pie IV et sur la foi d'une révélation pieuse, confier à Michel-Ange l'érection de son plus beau temple (sans peut-être en excepter Saint-Pierre), l'appeler Sainte-Marie des Anges, et bien spécifier, par les tableaux et les sculptures dont elle le décore, que c'est bien aux sept archanges et aux sept esprits de l'Apocalypse qu'elle le consacre et le dédie 4.

On peut donc résumer toute la question des séphiroth, en disant que c'est Dieu manifesté par les anges.

Saint Bernard a dit merveilleusement : « Dieu aime les séraphins, comme charité; connaît par les chérubins, comme vérité; siége sur les trônes, comme équité; commande par les dominations, comme majesté; gouverne dans les principautés, comme principe; protége dans les puissances, comme salut; opère par les vertus, comme force; éclaire dans les archanges, comme lumière; assiste par les anges, comme bienfaisance, etc., etc., »

Toute la théorie des opérations angéliques est ici.

Voyons maintenant leur rôle dans le grand œuvre de la création.

1. Voir, à la fin du chapitre, l'Appendice D.

4. Rôle des sept esprits dans la création.

« Dieu tira du rien (fecit ex nihilo) le ciel et la terre. » Le R. P. Ventura a eu grandement raison de faire de cette proposition l'infaillible critère de toute orthodoxie théologique. Toutes les philosophies antiques l'ont rejetée par leur coéternité des anges et de la matière avec Dieu; seules, les philosophies juive et chrétienne l'ont proclamée sans hésitation.

Mais ce mot *nihil* nous est apparu, dans les théories kabbalistiques, revêtu d'une acception si lumineuse et si nouvelle, que nous devons aussitôt la rapprocher d'une des plus grandes difficultés qui se rencontrent en ce moment dans les études orientales.

On sait, en effet, quel mal donne à nos savants modernes l'interprétation de ce mot NIRVANA, appliqué au grand but de la mystique bouddhique. NIRVANA voulant dire LE RIEN, on en a conclu que la fin de cette doctrine et de ces mortifications terribles était le néant.

Nous avouons n'avoir jamais douté pour notre part qu'il y eut là un malentendu complet; le bon sens se révolte à cette idée, et certes il ne faut pas que le désir de prendre une grande religion païenne en flagrant délit d'athéisme vous fasse admettre légèrement chez elles une telle passion pour l'objet de nos répulsions naturelles les plus fortes.

Or, nous trouvons dans le P. Kircher (Œdip. Ægyp., t. II, p. 4^{re}, p. 291), un passage qui pourrait peut-être jeter quelque lumière sur cette fameuse expression. Il nous apprend que dans la Kabbale la première des séphiroth portait un nom dont la signification était l'infini, mais que l'on traduisait indifféremment par ens et non ens, être que l'on traduisait intat que source de tous les êtres; non-être, parce qu'il ne ressemble à aucun autre. « C'est à cause de cela, ajoute Kircher, que saint Denys n'hésite pas à l'appeler le niiil.

« Voilà bien cet infini duquel dérive toute espèce d'influence sur les autres attributs divins ou rétements de Dieu, et sous lesquels il procède au grand œuvre de la création, en influant hiérarchiquement par ses attributs sur le monde angélique, qui influe à son tour sur le monde sidéral, qui influe à son tour sur le nôtre. »

Voilà bien, il nous semble, le nirvanà expliqué par la Kabbale, ce qui ne laisserait pas, nous le répétons, que d'éclairer un des points les plus obscurs de l'orientalisme moderne.

Il semblerait alors, il est vrai, que nous allons rentrer dans ce système de création par voie d'émanation, système dont notre panthéisme moderne a grandement abusé et qui est devenu par cela même très-justement suspect dans le camp de l'orthodoxie. Mais on sait combien en pareille matière la vérité la plus exacte peut encore ressembler à l'erreur la plus monstrueuse 4.

Toutes ces réserves faites sur le vrai sens de l'émanation et sur la non-coéternité qui sépare, par le plus profond des abîmes, ces créatures spirituelles de leur sublime auteur, il nous est permis de nous demander s'il faut leur refuser toute espèce de rôle dans les diverses coordinations cosmologiques dont nous avons entrevu la possibilité, et plus particulièrement dans la nôtre.

4. Lorsque nous citions tout à l'heure ce passage de saint Denys relativement aux anges : «La divine bonté a fait descendre sur nous les provenances de la lumière éternelle », nous avons fait remarquer qu'il l'excusait pour ainsi dire par cette précaution oratoire : « selon les convenances. »

Il en est de même dans le Zohar; il parle bien aussi d'émanation, mais nous prouverons facilement plus tard toutes les convenances dont il l'entoure. Qu'il nous suffise d'établir aujourd'hui que le Zohar réserve ordinairement ce mot pour les trois premières séphiroth, et encore la Kabbala denudata prend-elle grand soin de nous avertir que, pour les trois premières (qui dérivent de la trinité), ce sont plutôt des immanations et des énergies que des émanations. Quant aux autres, ce sont moins des émanations divines sur la création, que des significations plus générales et métaphysiques de leurs modes et rangs, suivant la nature même des choses. » (Kabb. denud., t. II.)

Pour notre part nous ne croyons pas au mensonge de ces bas-reliefs d'Edfou, qui représentent sept esprits travaillant sous la présidence de leur divin chef. Donc lorsque M. Lacour, après avoir énergiquement grondé son siècle « de ne plus posséder aucun homme capable d'examiner sérieusement la question du polythéisme, » retombe grossièrement lui-même dans le préjugé vulgaire en faisant de ces dieux de simples forces inintelligentes, il professe le faux aussi complétement qu'un philosophe le puisse faire, et ce n'est pas peu dire.

Il contredit tout autant les païens que les Hébreux, car partout une sorte de mission créatrice était attribuée à ces anges.

Bien que « le Seigneur ait seul créé et les cieux et la terre ¹, bien que le prophète Isaïe ait lancé l'anathème contre les adorateurs de dieux « qui n'ont pas fait le ciel et la terre ², » il faut bien remarquer que la première distinction ne s'adresse qu'aux élilim, ou misérables esprits, et que la deuxième les regarde encore évidemment, puisqu'il est dit : « pereant, ou que ces dieux périssent. »

Cette désignation toute spéciale des dieux « qui n'ont rien créé » doit même faire supposer qu'il en est d'autres « qui ont créé, » et que l'anathème ne s'adresse pas à ceux-ci. Mais quelle part pourraient-ils avoir prise dans une œuvre qui les comprenait eux-mêmes? Ne peut-on pas supposer que, tout étrangers qu'ils aient été à la création primordiale ex nihilo, ils peuvent avoir eu pour mission de la parachever, de la continuer et de l'entretenir?

Saint Denys, déjà cité plusieurs fois, et qui doit faire loi comme disciple de saint Paul, nous dit expressément : « A cette sainte hiérarchie, sainte ordonnance et image de la beauté incréée, il est enjoint de célébrer dans chaque sphère qui lui est propre, et avec le degré de pouvoir et de science qui lui est propre, les mystères illuminateurs, et de s'essayer à retra-

^{4.} Psaume xcv.

^{2.} Isaïe, ch. xiv.

cer avec fidélité leur principe originel. Leur perfection est de s'approcher de Dieu par une courageuse imitation, et, ce qui est plus sublime encore, de se rendre ses coopérateurs.... l'existence de ces créatures étant due à une participation de la Divinité qui s'est communiquée à elles ¹. »

Quatre siècles après ce grand maître, saint Augustin disait : « Les choses ont été plutôt créées dans les esprits angéliques que dans la nature, c'est-à-dire que les anges les ont connues dans leurs idées, avant qu'elles fussent en existence actuelle². »

Écoutons maintenant saint Thomas : « Si Dieu a établi que ces mêmes effets, produits immédiatement par lui la première fois comme cause première seraient dans la suite des temps produits par les causes secondes, il n'y a pas été obligé par la nécessité, mais poussé par sa bonté, afin de partager avec ses créatures le grand privilége d'ètre cause 3, »

Et comment les anges seraient-ils toujours demeurés étrangers à l'œuvre incessante de celui qui s'appelle « l'Ange du grand conseil, » et qu'ils regardent comme leur chef et comme leur tête, caput angelorum et magni consilii angelus?

On reconnaît encore ici ces forces ou idées incorporelles de Philon et de Platon, « véritables intelligences envoyées pour informer la matière. »

Nous ne pouvons mieux terminer ce paragraphe que par un emprunt fait à un manuscrit inédit, émanant de l'un des hommes les plus distingués et les plus haut placés de notresiècle.

Nous espérons qu'une œuvre aussi remarquable ne restera

^{4. (}Hierarch., p. 196.) Voir, pour l'identité si contestée de saint Denys l'Aréopagite avec notre premier évêque de Saint-Denis, le lumineux et tout récent ouvrage de M. Failon, la Magdeleine du P. Lacordaire, et la nouvelle Vie des saints de France, par M. Barthélemy. Dans tous les cas, un auteur si sublime et en même temps si simple, si pénétrant de vérité, se donnant pour un contemporain de saint Paul et pour son condisciple, est-il possible que la critique moderne ait osé préfére à de telles affirmations, et à dix-huit siècles de distance, les chicanes d'un Baillet ou d'un Launoy?

^{2.} De Genesi ad litteram, 1. II.

^{3.} Saint Thomas, cité par le P. Ventura, 16° Conférence.

pas toujours le partage exclusif d'une famille et de quelques amis; quant à l'idée délicate qui fait le fond de ce passage, bien que nous la trouvions très-satisfaisante et très-explicative, nous ne la donnons que sous toute réserve, et, pour nous servir encore une fois de l'expression de saint Denys, « dans la mesure de toutes les convenances » (IV médit, sur les anges). « Rien ne nous défend donc et tout nous permet de supposer que Dieu, après avoir créé la matière dont le monde est fait,. après avoir créé (ce qu'il fait chaque jour) des êtres doués de raison, de liberté et de puissance, ce dont nous sommes nousmêmes le vivant exemple, a donné dès l'origine et donne chaque jour pour but et pour emploi à la puissance de ces êtres la formation et le maintien du monde matériel; si cette puissance, en effet, n'était pas sous l'œil et sous la main de Dieu un instrument d'ordre en ce monde, elle y serait un instrument de désordre.

« Cette idée qui n'a rien que de très-philosophique, puisqu'elle est fondée, quant à nous, sur l'iobservation, et, quant aux ètres qui ne sont pas nous, sur l'induction, cette idée, en la supposant admise, expliquerait pourquoi, dans l'ordre matériel, chaque chose reste plus ou moins au-dessous du type idéal que la raison en conçoit; chaque chose, disons-nous, depuis la plus grande jusqu'à la moindre, depuis les astres qui circulent sur nos tètes jusqu'au grain de sable que nous foulons sous nos pieds; si elle était une œuvre directe et exclusive de Dieu, chaque chose serait parfaite comme son auteur; mais étant une œuvre à laquelle concourent des êtres finis, c'est-àdre imparfaits, chaque chose est imparfaite à tel ou tel degré, dans telle ou telle mesure.»

Si l'auteur a raison, s'il n'entend par ces agents de la création, par ces créateurs du second ordre, que ce qu'entendaient saint Augustin et saint Thomas, c'est-à-dire des auxiliaires du grand maître, on comprend que le Zohar nous montre les ophanim, ou roues mouvantes des orbes célestes, participant à la création de l'univers. (Kabb. den., de Anima, p. 113.)

On comprendrait même à la rigueur que selon Philon « le mal fût le résultat de l'immixtion des puissances inférieures dans l'arrangement de la matière, et même dans la formation de l'homme, confiée au Verbe ou logos divin. » (De Opific. mundi.)

SV

Un tiers du tsabaoth foudroyé. — Traditions juives et fait biblique. — La grande armée des courbés, curvati.

Tiers du tsabaoth foudroyé.

M. Maury nous a dit'quelque part : « Cette lutte universelle des bons et des mauvais esprits (sur cette terre) semble n'être que la reproduction d'une autre lutte plus ancienne et plus terrible, qui, suivant un mythe célèbre, se livra avant la création de l'univers entre les légions fidèles et les légions révoltées . »

Ce mythe de M. Maury est en réalité toute la base de la théodicée chrétienne; c'est le point de départ de toutes nos misères, de tous nos combats, de tous nos triomphes; c'est le premier événement auquel se rattachent tous les autres, c'est le nœud de l'histoire universelle. Hors de lui, l'univers est encore le chaos, la théologie une longue suite de non-sens, l'histoire une insoluble énigme, et la philosophie le plus désespérant des problèmes.

Interrogeons la Bible à cet égard; nous le ferons avec d'autant plus de facilité que, tout aussi sobre, aussi discrète qu'à l'ordinaire sur tous ces mystères primordiaux dont les prolongements seuls nous importent, la consultation ne sera pas longue.

La Bible donc se contente d'accuser un fait immense, sans

1. Rev. archéol., 1845, p. 41.

entrer dans aucun de ses détails, et ce fait immense, c'est la révolte d'une partie des cieux, révolte suivie d'une épouvantable guerre spirituelle et céleste.

Terrible et singulier bulletin, que celui dont la plume d'un prophète peut rédiger ainsi la teneur :

- « Il y eut un grand combat dans le ciel; Michel et ses anges combattaient avec le dragon qui luttait avec les siens; mais ceux-ci n'eurent pas le dessus, et dès lors IL DEVINT IMPOS-SIBLE DE RETROUVER LEUR PLACE DANS LES CIELX.
- « Et ce grand dragon, l'antique serpent, appelé diable, ou séducteur de l'univers, fut précipité avec ses anges sur la terre.
- « Et ce dragon avait sept têtes, dix cornes et sept diadèmes, et sa queue entraîna la TIERCE partie des ÉTOILES... et il vint se placer devant la femme pour dévorer l'enfant qu'elle allait mettre au monde 1... »

Et ailleurs : « Je vis cette étoile tomber du ciel sur la terre, et on lui remit la clef du puits de l'abîme, et aussitôt une épaisse fumée sortit de ce puits comme une fournaise ardente... Et cet ange, roi de l'abîme, s'appelle en hébreu Abbadon, en grec Apollon, en latin Exterminans, ou Exterminateur²... »

Puis, en regard de cet exterminateur, vient se poser son antagoniste divin, celui qui possède dans sa main les sept esprits de Dieu et les sept étoiles 3...

Qu'on est donc tristement étonné, devant la solennelle portée théologique et cosmologique de telles paroles, de voir un Bossuet les expliquer ainsi: «... L'étoile qui tombe, c'est l'hérésiarque Théodosc... Les tourbillons de fumée sont l'hérésie des montanistes... La tierce partie des étoiles, ce sont les martyrs et surtout les docteurs. »

On plaint Bossuet faisant plier son magnifique génie aux pauvres expédients dictés par un système plus pauvre encore.

^{4.} Apoc., ch. xII.

^{2.} Ibid., ch. 1x.

^{3.} Ibid., ch. 111, v. 4.

Mais Bossuet ne s'égare que dans les détails : « Je n'ai pas besoin de répéter, dit-il en finissant, que la défaite entière de Satan est au fond le grand ouvrage que saint Jean célèbre, »

Relevons-nous maintenant avec le prophète Ezéchiel. Après avoir assimilé le roi de Tyr à l'archange tombé et s'adressant métaphoriquement à ce grand coupable : « Toi, le sceau de ma ressemblance, lui dit-il, toi plein de sagesse et de beauté. tu as goûté les délices du paradis de ton Dieu... Couvert de pierres précieuses, ô Chérub, aux ailes étendues et protectrices, je t'avais placé sur la montagne sainte et tu te promenais au milieu des pierres enflammées, jusqu'au jour de la faute, et alors... lorsque je t'ai vu enslé de l'orgueil de ta beauté, ô Chérub protecteur, je t'ai précipité sur la terre, je t'ai rayé du nombre de ces pierres enflammées1. » On connaît encore cette sublime apostrophe d'Isaïe: « Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui te levais le matin? Te voici sur la terre, toi qui foulais les nations, toi qui disais dans ton cœur : « J'élèverai mon trône au-dessus de tous les astres du Seigneur, je m'assiérai sur les flancs de l'aquilon... je serai semblable au Tout-Puissant... Mais tu vas être traîné jusque dans les profondeurs du lac infernal2... »

Pas un mot de plus à ce sujet dans la Bible, ce qui n'empêche pas que cette même Bible ne s'élève tout entière sur cette base, et ne soit d'un bout à l'autre un anathème formidable contre l'ancien dragon, comme un chant de gloire et de triomphe pour son céleste vainqueur.

« Quis ut Deus? Qui donc est comme Dieu? » Ce cri de l'archange Mikaël résume en trois mots toute la Bible; il en est la philosophie tout entière. Mais, pour bien apprécier la victoire, pour bien comprendre toute la puissance du vainqueur, il ne faut oublier ni la réalité ni l'importance du vaincu.

^{1.} Ézéch., ch. xxvIII.

^{2.} Isaïe, xıv.

Tout le christianisme est appuyé sur deux colonnes, celle du maurais (πονπρού) et celle du bon (ἀγαθού), en un mot, sur deux forces, ἀγαθαί καὶ κακαί δυνάμεις. Supprimez le foudroiement des mauvaises, et la mission protectrice des bonnes n'aura plus ni valeur ni raison.

Laissons a l'Antée de la création spirituelle son ancienne puissance, si nous voulons qu'elle soit toujours digne de l'Hercule qui l'étouffe. N'oublions pas que sa création fut sans doute la première, puisque le Verbe seul avait été « engendré avant lui, ante Luciferum genui te, » et rappelons-nous surtout qu'il n'y eut jamais dans le Cosmos primitif « de puissance qui pût lui être comparée, non est potestas quæ comparatur ei1.» Suivant saint Paul c'était le Dieu de ce monde, le prince de cet air (princeps aeris hujus), « le Dieu de cette période, » expression bien plus remarquable encore. C'est encore lui « qui se promène autour du monde, qui circumambulat terram. » Désigné chez les Hébreux par le nom de « serpent tortueux, coluber tortuosus, » serpent « tombé d'en haut, deorsum fluens, » c'est lui qui possédait les « clefs de l'empire des morts, τοῦ θάνατοῦ ἀργή, » jusqu'au jour où, sous l'action de l'exorcisme du Sauveur, on le vit « tomber comme un éclair, cadebat ut fulgur 2. »

Qui sait si ce n'est pas de ce moment que date la conflagration terrestre que tous nos géologues constatent, conflagration suivie probablement de ces ténèbres épaisses qui « planaient sur l'abîme, » et que l'ancienne cosmogonie égyptienne disait avoir été à leur tour « le principe de toutes choses; » on comprend parfaitement cet honneur fait par les Égyptiens au principe ténèbreux, lorsqu'on voit dans Job le prince des ténèbres s'appeler Behemoth et principe. « Behemoth est le principe de toutes les voies du Seigneur, principium viarum Domini Behemoth. »

^{1.} Pour ces trois citations, voir Job.

^{2.} Saint Paul et les Évangélistes.

Rappelons-nous encore qu'il a entraîné avec lui la tierce partie des vertus sidérales, et que ces princes tombés et séparés comme lui de leurs pierres enflammées composent aujour-d'hui cette grande armée que le psaume appelle l'armée des courbés, curvati, vaincus célestes « qui, pour avoir déserté leur poste — qui non servaverunt prælium — furent ployés en un arc détestable, conversi sunt in arcum pravum. » On peut reconnaître ici le premier châtiment des Titans (esprits) qui, à la différence des géants (hommes), objet de la seconde punition, étaient fils d'Uranus et représentaient ces grands principes cosmospirituels qui, coopérateurs de Jupiter dans l'arrangement du monde, furent précipités par lui sous les les noms de Briarée, Typhon, Encelade, etc.

A partir de ce moment, la guerre,... la guerre entre tous les cœurs, entre tout ce qui respire, entre tous les éléments, entre toutes les forces des mondes physique et moral, guerre implacable, éternelle, dont nous ne trouverons jamais la raison en dehors de ces mystérieux enseignements. De là les deux cités, les deux camps surnaturels; de là, qu'on nous passe l'expression, ce monde a partie double, sans que cette reconnaissance de deux principes inégaux et non coéternels retombe le moins du monde dans cette doctrine dualiste « répandue chez toutes les nations de l'ancien monde, nous dit Plutarque, au prorata de leur sagesse ¹. » mais rejetée chez toutes celles du nouveau, au prorata de leurs lumières chrétiennes ².

1. De Isid, et Osir.

2. Sainte Hildegarde, dont on voudrait pouvoir citer toutes les inspirations, raconte ainsi, sous la dictée du Verbe, la grande défaite qui a entraîné toutes les autres: « Alors, une multitude innombrable d'anges, éblouis de l'admirable lumière dont ils venaient d'être ornés, et croyant pouvoir ne relever que d'eux mêmes, a seipsis esse, en vinrent à oublier leur Créateur, et même, avant de lui avoir rendu leurs preniers hommages, s'imaginèrent du fond de leur orgueil que personne ne leur pourrait résister. Mais pour cela ils essayèrent d'offusquer Dieu lui-même, car, reconnaissant en même temps qu'ils ne pourraient jamais égaler ses merveilles, ils commencèrent par NE PAS L'AIMER et s'imaginèrent pouvoir CHOISIR UN AUTRE DIEU DE LEUR PROPRE CLARTÉ. De la leur effrovable chute au sein des ténèbres; de la

S VI

Chute des esprits chez tous les peuples. — Jupiter foudroyé par Chronos, et Brahmà, le créateur des Hindous, foudroyé pour l'orgueil que lui inspiraient ses Védas.

1. - Brahma, le créateur des Hindous, foudroyé pour ses Védas.

Chaque pays parle comme la Bible à cet égard.

Et tout d'abord la Chine, qu'on veut toujours cependant nous représenter comme isolée dans l'histoire du monde et comme n'offrant, ni dans sa langue ni dans son histoire, aucune trace de relations avec les populations sémitiques. Comment donc aurait-elle pu s'y prendre pour tirer du trésor des « spontanéités de son génie » (style moderne) des vérités que l'on dirait tombées des lèvres d'un Ézéchiel ou d'un saint Jean?

cette impuissance qui leur enleva toute action sur toute espèce de créatures, tant que Dieu ne la leur permettait pas... Dieu avait prodigué de telles beautés au premier des anges, qu'il en illuminait lui-mème toute son armée; il ui avait dit en outre, dans sa miséricordieuse prévoyance. « Si, t'exaltant comme l'aigle, tu parviens à poser ton uid parmi les étoiles (nidum tuum inter stellas), je saurai bien t'en faire descendre; » mais le malheureux ayant voulu élever son vol au-dessus des sublimités les plus secrètes de Dieu, supra intrinsecus latens pinnaculum Dei, devenu tout d'un coup le plus horrible des ètres, fut précipité par la Divinité dans ces espaces qui sont sans lumière. » (Lib. divin. oper., pars l, vis.1, p. 1746.)

« Alors toutes ces étoiles de son armée, baignées jusque-là dans tous ces flots de lumière, complétement éteintes aujourd'hui, ressemblent à de noirs charbons calcinés par le feu. Un vent violent sorti de leurs propres profondeurs les précipite vers le nord, à l'opposé du trône, et dans de tels ablmes, que désormais personne ne peut plus voir aucune d'elles. » (Scivias, l. III, vis. 1, p. 574.)

Plus tard, nous entendrons l'astronomie moderne évaluer à un tiers environ la lacune sidérale dans laquelle elle cherche aussi le tiers de « ses étoiles perdues. » On lit dans les Kings: « Par suite de la révolte (contre Ti), d'un esprit superbe qui voulait se faire Ti lui-même, neuf troupes d'intelligences furent entraînées. Le ciel antérieur s'inclina, et il s'ensuivit un changement dans toute la nature. »

Dans l'Y-King: « Le dragon rolant, superbe et révolté, souffre maintenant de son orgueil qui l'aveugle; ayant voulu monter jusqu'au ciel, il a été précipité sur la terre. »

Dans le Tchun-tsicou: « Au milieu de la nuit, les étoiles tombèrent du ciel comme une pluie, et on ne les vit plus. »

- a... Hoang-Ty ordonna à son ministre le fort et obéissant, Long 2, de détruire ce Tchi-Yéou et de le jeter dans la noire vallée des maux 3;... depuis il est devenu le prince des neuf noirs, et le roi rouge, c'est-à-dire le seigneur des flammes (y-en, flammes, et ty, seigneur).
- « ... Dans ce grand combat, Tchi-Yéou avait fait élever une grande nuée qui priva de lumière l'armée qu'il combattait; mais Hoang-Ty, au moyen d'un char qui se tournait toujours vers le midi, parvint à lier Tchi-Yéou, puis il envoya une vierge céleste, qui livra toutes les armes nécessaires pour le vaincre ⁴ ».

Les Zends de la Perse ne sont pas moins explicites que les Kings de la Chine. « Ahriman s'entourant de feu, de ténèbres et de fumée, ose se mesurer avec le ciel. Mais Ormuzd, du haut du ciel ferme qu'il habite, vint au secours du ciel qui tourne, et ces génies d'Ormuzd. accompagnés de leurs astres, e combattant Ahriman, les Dews vaincus furent précipités avec lui 5, n

- 1. « Il en tomba des neuf chœurs », dit saint Thomas, en cela d'accord avec la plupart des Péres de l'Église.
- 2. Le P. Prémare a raison de retrouver la notre saint Michel, du moment où long signifie également et saint et esprit.
- 3. On retrouve ici le signe hiéroglyphique *Hiong* qui signifie grande crevasse de la terre.
- Tous ces détails sont tirés des Annales de phil. chrét., de M. Bonnetty,
 XVI, p. 360.
 - 5. Acad. des Inscrip., t. XXXIX, p. 690.

L'Égypte a son Typhon qui, non content d'avoir déchiré son frère Osiris, mit tout en combustion ¹ dans les cieux et sur la terre.

La Grèce a son Até, que le père des dieux et des hommes « saisit par sa chevelure et précipite sur la terre en disant : « Que dans l'Olympe et le ciel étoilé, elle ne reparaisse plus jamais²; » elle a encore son Python que le dieu Soleil, Apollon, détruit avec ses flèches 3.

Le Scandinave a son Loke qui met à mort le plus jeune et le plus beau de tous ses dieux ⁴.

Le Mexique a son grand démon qu'il représente sortant du ciel, la *tête basse*, et dont le nom est synonyme de *Cadens* (le tombant) ⁵.

Mais une chose bien remarquable, et qu'on n'a jamais placée, selon nous, dans son vrai jour, c'est que dans la plupart des grandes religions païennes c'est la deuxième personne de la trinité, LE VERBE en un mot, qui remplit le double rôle de dieu tombé et de dieu sauveur. Ainsi, Jupiter précipité par Chronos, Brahmâ précipité par Baghavat, ou l'Éternel, « en raison de leur orgueil 6, a sont bien les vrais démons chargés par cet Éternel de créer et d'organiser cet univers visible. Et qui donc chez le dernier a pu causer cet orgueil? Précisément la publication de ces Védas que M. Guignault appelle « la conception la plus sublime des grandes voies de l'humanité. » Brahmâ, qui les appelle aussi « le miroir de la sagesse éternelle, » s'enfle d'orgueil et s'attire comme pénitence cette longue suite d'incarnations qui débutent par les formes de corbeau, de sanglier, de poisson, etc., et progressent par celles de brigand et de pasteur libertin, pour aboutir à celle de

^{1.} Plutarque, De Isid. et Osir., nomb. xxiv.

^{2.} Hésiod. Théog., v. 549.

^{3.} Ovide.

^{4.} Voir l'Edda.

^{5.} Lord Kingsborough.

^{6.} Creuzer, l. I, ch. IV, p. 223.

Crichna, ou Christ Sauveur. On ne réfléchit pas assez à tous ces points de départ assez lumineux pour trancher toute une question. Nous y reviendrons. (A l'appendice sur les livres sacrés des nations, à la fin du chapitre Idolâtrie.)

Jupiter va devenir tout aussi confiant avec nous, et comme lui, chacun de ces Verbes plutoniens ou *créateurs tombés* ne rougira nullement de confier à l'histoire et son nom primitif et la vraie raison de son martyre.

Ils ont grandement raison dans l'intérêt de l'histoire, et nous, nous sommes grandement légers de ne pas nous apercevoir qu'elle est là tout entière; car ainsi que le disait, il y a trente ans, un des plus profonds penseurs de l'Allemagne: « De même qu'en retirant le christianisme du milieu de l'histoire on la dissout, de même, en supprimant au-dessus d'elle la lutte des esprits invisibles, on lui ôte son véritable point de départ, toutes nos luttes terrestres n'étant que le résultat et pour ainsi dire le prolongement de celle-ci¹.»

Nous venons d'entrevoir ce grand et primordial mystère qu'Hésiode appelle quelque part « la faute du premier commencement. » Nous allons voir dans le chapitre suivant ce qu'on pourrait appeler « la faute du deuxième commencement. »

2. - Titans et Géants ; leur distinction.

Partout les gnostiques alexandrins nous parlent de la chute des Éons, de celle de leur Plérôme, et tous l'attribuent au désir de connaître; on ne peut s'en étonner, car, d'une part, ils avaient pour eux toutes les traditions de l'Orient, et de l'autre ils avaient lu dans les documents égyptiens, qui doivent avoir servi à la rédaction du Pimandre, que « les sept recteurs chargés par Dieu de contenir dans leurs cercles le monde sensible, épris de leur propre beauté, en vinrent à s'admirer eux-mèmes et se perdirent par cette admiration superbe. »

1. Fréd. de Schlegel, Philosophie de l'histoire.

Chez les Sabéens, le chef de ces esprits des planètes s'appelait Schemal, et M. Chwolsohn le regarde comme une divinité particulière qui gouvernait la terre ¹. Ce nom de Schemal rappelle tout à fait celui de Samaël, le chef des démons du Talmud, ce grand serpent à douze ailes, identique à Satan, et qui entraîne dans sa chute tout le système solaire, c'est-àdire les Titans.

Les Suras et les Asuras du *Mahabharatá* des Hindous jouent exactement le même rôle que ces Titans de la *Théogonie* d'Hésiode.

Toutefois, il faut bien se garder de confondre ces premiers Titans uranides ou célestes, soit avec les seconds Titans ou géants antédiluviens, soit avec les troisièmes géants postdiluviens, qui paraissent devoir se rapporter aux descendants chamites, et par extension aux damnés. Le rôle des Titans, ennemis de Chronos, est aussi élevé au-dessus des deux autres que celui des puissances cosmiques brisées par Jéhovah est au-dessus de ces hommes fameux qui furent ensevelis dans les eaux du déluge ou dispersés à Babel.

La fable ne les confond pas plus que la Bible; et lorsqu'elle nous montre d'abord Chronos mutilant Uranus, et plus tard, comme nous allons le voir tout à l'heure, Jupiter révolté contre son père, jusqu'au jour où ce même Jupiter, prince de l'air et du monde, sera rejeté dans le Tartare par une femme et un enfant, elle ne mérite plus le nom de fable, mais elle s'élève jusqu'au summum des plus anciennes et des plus imposantes traditions théologiques.

Il est vrai qu'Hésiode et la plupart des mythographes ne comptant que six Titans, on pouvait hésiter beaucoup avant de les assimiler à nos sept recteurs; mais la même explication revient toujours: six ou sept, suivant que vous comprenez ou ne comprenez pas Ormuzd parmi les sept amschaspands ou Phtha parmi les sept cabires.

^{1.} Agriculture des Nabathéens, 1. II, p. 217. Nous en patlerons plus tard.

D'ailleurs, nous lisons dans l'Encyclopédie des gens du monde, article Titan, « qu'un autre fragment mythique en mentionne un septième, et que ce septième s'appelle Phoreg.»

Franchissez maintenant trente siècles environ, et vous trouverez qu'il n'y a pas loin de ces uranides et de ces chronides révoltés et célestes à ces « malices atmosphériques » auxquelles le sceptique Bayle trouve ridicule de ne pas croire. Voici ses paroles : « Il se trouve dans les régions du ciel des êtres puissants qui étendent leur empire aussi bien que leurs connaissances sur notre monde,... et comme on ne peut nier qu'il y ait sur la terre des êtres envieux, méchants, vindicatifs,... on se rendra ridicule si on ose nier que, outre tous ces êtres, il y en ait d'autres qu'on ne voit pas, et qui sont encore plus malins et plus habiles... (Art. Spinosa, note.)

Ainsi donc, qu'on les écrive en français, en grec, en copte ou en sanscrit, il faut toujours confesser les mêmes vérités quand le bon sens privé s'accorde aussi bien avec la tradition universelle. D'ailleurs, il le faut bien : ôtez la chute et la faute de ces grandes puissances mauvaises, et voici Dieu convaincu du même coup d'avoir brisé, souillé ou perturbé à lui seul toutes ses œuvres! — Choisissez...

APPENDICE D

CHAPITRE V.

LES SEPT ESPRITS DE LA PRÉSENCE, ET L'HISTOIRE DE LEUR CULTE.

Entre les plus antiques traditions sur l'essence des sept esprits et la renaissance imprévue de leur culte, en 1862 ¹, nous avons pensé qu'il y avait place pour l'étude suivante, dont la première idée nous est venue à Rome, sous les voûtes mêmes de Sainte-Marie des Anges, leur temple spécial et privilégié.

On verra par l'histoire de ce monument, presque aussi merveilleuse que celle de ses célestes patrons, quelles leçons de lenteur, de prudence, et même d'ajournement continu, l'Église sait donner à tous nos spirites modernes, lorsqu'il s'agit de révélations et de merveilleux angéliques.

Nous croyons l'avoir bien établi; ces sept esprits étaient en même temps et les attributs divins et les sept yeux du Seigneur, en un mot, les ministres plénipotentiaires de sa force, de sa justice, de sa bonté. etc.

En ce moment, nous voudrions préciser un peu davantage tout ce qui regarde leurs qualités et leurs noms, mais on va pouvoir s'assurer que cela n'est pas très-facile. Lorsque nous aurons dit que ce sont « les sept assistants entourant le trône de l'agneau et constituant ses sept cornes, » que le fameux candélabre du temple était leur type et leur symbole,... lorsque nous les aurons montrés dans l'Apocalypse, figurés par les sept étoiles de la main du Sauveur, ou déchaînant les sept

4. Nous voulons parler ici d'une association imposante formée dans ces dernières années en Italie, en Bavière et en Allemagne, pour le rétablissement, dans toute l'Europe catholique, de ce culte des sept Esprits.

On a pensé que l'heure était venue de faire converger toutes les forces spirituelles des génies protecteurs contre l'action toujours progressante des forces spiritiques des génies perturbateurs. plaies on fléaux¹, nous aurons encore une fois indiqué l'une de ces vérités incomplètes, dans le développement desquelles les commentateurs ne se risquent d'ordinaire qu'avec les plus grandes précautions.

Et d'abord tous hésitent sur l'ordre même de ces sept créatures; l'opinion générale les classe parmi les archanges, mais ce dernier ordre n'étant que le huitième dans la hiérarchie céleste, et ces esprits étant appelés partout les premiers satellites du trône et de la Divinité, primarios principes, il en résulte une première difficulté, en raison de laquelle beaucoup de théologiens les ont classés parmi les trônes et les vertus. D'autres les dédoublent, et parmi eux se trouve le célèbre dominicain Gastaldi, auteur d'un immense ouvrage sur les anges, de Angelis, ouvrage revêtu de l'approbation romaine.

Ainsi, relativement à saint Michel, Mikaël, le chef, l'archistrategus des armées du Seigneur, le vainqueur du diable (victor diaboli), Gastaldi soutient qu'il y en a deux, et que l'Église autrefois ne confondait pas le séraphin avec l'archange préposé au gouvernement du peuple hébreu, de la synagogue et, depuis, à celui de l'Église catholique, apostolique et romaine. Il prétend que l'Église avait consacré cette dualité par deux fêtes différentes, l'une (celle de l'archange) fixée, comme tout le monde le sait, au 29 septembre, l'autre, au milieu de l'été pour saint Michel (séraphin), qui serait selon lui le quis ut Deus, ou « qui est semblable à Dieu, » de la tradition.

Les Grecs célèbrent encore cette dernière fête. Cornelius à Lapide fait certainement allusion à ce grand théologien, lorsqu'il parle d'un très-habile et très-savant homme qui a soutenu cette dualité: « Mais, dit-il, cette opinion est nouvelle et ne nous paralt pas nécessaire su ll nous semble, à nous, qu'il ne s'agit ici ni de nouveauté ni de nécessité. Sans garantir Gastaldi, nous ferons uniquement remarquer que, s'il disait vrai, son système serait la meilleure réponse à l'objection de M. Reynaud, qui s'indignes de voir déranger sans cesse le chef de toute la hiérarchie angélique pour les minces intérêts de notre pauvre planète, souvent même pour celui du plus modeste de ses habitants. Ainsi, l'un des sept assistants de la présence, Raphaël, abandonnant le poste le plus élevé de l'empyrée pour servir de conducteur au jeune Tobie, lui paraît presque une dérogation aux convenances angéliques. Il ne paraît pas soupçonner tout ce qu'il peut y avoir de beau dans cette faculté d'ubiquité que les yeux du Seigneur partagent avec un

^{1.} Apocal., V, 15, etc.

^{2.} Bible, t. VI, 1474, édit. Pellag.

^{3.} Terre et ciel, chapitre des Anges.

maître qui demeure aussi près du plus petit de ses enfants que du sanctuaire de sa gloire. Si cette explication de Gastaldi pouvait rassurer M. Reynaud et le tirer d'embarras, il en serait peut-être de même de cette autre proposition du grand théologien : « Lorsque nous disons : saint Michel et saint Gabriel sont apparus à telles personnes, il ne faut pas croire que ce soit toujours ces grands saints eux-mêmes qui apparaissent, mais bien un de leurs subordonnés et pour ainsi dire un des membres de la série à faquelle ils commandent !. »

Ceci rentrerait dans la doctrine des férouers ou doublures spirituelles que le zoroastrisme appliquait à tous les êtres, y compris les anges.

Voici encore une autre assertion que le hasard nous fait rencontrer en ce moment dans une note de Damascius, sur les oracles chaldatques, et qu'il faut noter soigneusement: « Dans ces oracles, dit-il, les sept cosmocrateurs du monde (χοσμοκράτορες de saint Paul) sont doubles : les uns appliqués au gouvernement du monde supérieur, les autres appliqués à celui de l'inférieur, opinion que paralt avoir suivie Jamblique dans sa distinction des Archanges et des Archanges.

Quant à la question des sept NOMS, elle a donné lieu à de bien longues controverses.

Nous reviendrons plus tard ³ sur celui de Mi-ka-ël, de cet « archisatrape de la milice sacrée, » de ce « gardien des planètes ⁴, » de cette « image vivante de la Divinité ⁵, » de cette étoile la plus brillante de tout l'ordre angélique ⁶, de ce métraton ou férouer, ange de la face du Seigneur, de ce gardien défenseur du Christ-soleil ⁷, et si rapproché du maltre qu'il représente que beaucoup d'hérétiques, Calvin entre autres, l'ont complétement confondu avec lui ⁸.

Qu'il y en ait un, qu'il y en ait deux, que le même soit en même temps séraphin et archange, tout le monde n'en est pas moins d'accord sur la prédominance de ce grand nom au-dessus des six autres. On sait le rôle admirable qu'il a rempli sur la terre et la solennité de ces apparitions, soit qu'elles aient eu lieu à l'entrée du Bosphore ou sur les côtes de la Sicile, sur celles de la Grande-Bretagne ou de la Normandie.

- 4. Terre et ciel, loc. cit.
- 2. De Mysteriis, sect. II, ch. III.
- 3. Au chapitre Sabéisme.
- 4. Saint Sophronie, patriarche de Jérusalem, Serm. de Angelis.
- 5. Marangone, Grandezze del archang. San Michael.
- 6. Bellarmin.
- 7. Voir Rosellini, sur quelques cartouches égyptiens. (Égypt., I, p. 289.)
- 8. Voir Calvin, In Dan.

Nous laisserons nos libres penseurs se débattre comme ils le pourront avec cette grande voix de peuples divers, s'accordant comme un seul homme sur un phénomène si merveilleusement uniforme.

Deux autres noms encore peuvent être dits de notoriété publique; Gabriel (courage de Dieu) et Raphaël (vertu de Dieu). Un quatrième est nommé dans le troisième et le quatrième livre d'Esdras; c'est Uriel (feu divin, Lux et Ignis), mais ces livres n'étant pas admis au nombre des canoniques, Uriel n'est pas accepté, et les trois autres noms restent toujours suspects, à savoir : Scaltiel (prière ou discours de Dieu), Jehudiel (louange de Dieu), Barachiel (binédiction dieine).

Pourquoi maintenant l'Église, si ferme sur les trois premiers noms, si tolérante pour le quatrième, se montre-t-elle si sévère pour les trois autres et refuse-t-elle de les recevoir? Uniquement parce qu'elle ne les trouve pas dans l'Écriture et qu'elle continue d'adresser aux fidèles la recommandation que saint Paul adressait aux Colosses, « de ne pas imposer aux croyants ce qu'on n'a pas vu ou ce qu'on ne sait pas de science certaine. » Certes, l'Église universelle n'aurait peut-être pas manqué ici de bonnes raisons pour accepter une tradition qui avait été celle de plusieurs églises particulières, de beaucoup de saints et de grands pontifes eux-mêmes.

Elle ne le fit pas; mais que de fois ne put-on pas croire qu'elle le ferait!

Vers le milieu du vmº siècle, un évêque illégitime, hérésiarque insigne, nommé Adalbert, avait cherché à couvrir ses infamies de la protection des sept esprits, et parmi les noms qu'il leur donnait deux seulement étaient connus de l'Église romaine : c'était Mikael et Uriel; les autres n'avaient même aucun rapport avec ceux que nous prononcions tout à l'heure. Adalbert fut condamné dans le deuxième concile romain, présidé par le pape Zacharie, et ses sept esprits le furent avec lui. Toutefois, le concile ajoutait « qu'il ne fallait pas confondre l'esprit Uriel, invoqué par ce magicien, avec cet autre Uriel dont il est parlé dans Esdras, et que tous les Pères révèrent. »

Il paraît que cette audace d'Adalbert, qui avait trouvé beaucoup de partisans en Allemagne, fit redoubler de sévérité et préjudicia fortement à la reconnaissance officielle des noms vraiment traditionnels. Nous disons officielle, car il paraît encore qu'ils continuaient à subsister dans certaines églises, puisque l'inquisition elle-même les toléra longtemps et que Gastaldi, l'inquisiteur dominicain dont nous parlions tout à l'heure, dit formellement « qu'ils étaient permis. »

On croyait retrouver les trois noms jusque dans les Écritures; la tradition rapportait à l'un l'angélophanie du chapitre xvi de la Genèse, au troisième, celle du xvm, au deuxième, celle du chapitre xxm de l'Exode. Saint Ambroise avait adopté Uriel¹, et une foule de saints personnages avaient imité le grand docteur. On le voit figurer, entre autres, sur une lame d'or, retrouvée dans le tombeau de Marie, épouse de l'empereur Honorius, ensevelie au Vatican, sous la chapelle de Sainte-Pétronille.

Nous avons vu nous-même dans l'antique église de Santa Maria della Pietà, sur la place Colonne, l'ancien tableau des sept anges, sur les noins desquels Clément XI se fit faire un rapport, à l'époque de la renaissance, par le savant astronome Bianchini, rapport dont le résultat fut la conservation des images et l'effacement des noms, bien qu'ils fussent les noins traditionnels, fort différents, comme nous l'avons dit, de ceux d'Adalbert.

La renaissance se montrait plus difficile ou plus prudente encore que les siècles précédents.

Mais une nouvelle ère de réhabilitation parut vouloir s'ouvrir tout à coup pour les noms condamnés.

Vers 1460, vivait à Rome un saint personnage du nom d'Amadœe, membre d'une famille illustre de la Lusitanie, célèbre lui-même par les dons de prophétie et de guérison accordés à ses vertus et sans doute au grand sacrifice qu'il avait fait, en quittant toutes les pompes du monde pour entrer dans le tiers ordre de Saint-François. Le pape Sixte IV avait fini par reconnaître tous ses mérites en lui accordant l'emplacement de Saint-Pierre in Montorio pour y construire un monastère de son ordre.

G'est à ce saint personnage que les sept noms venaient d'être révélés, au même moment où l'on découvrait à Palerme, au fond d'une petite chapelle tout en ruine et pour ainsi dire ensevelie sous terre, un précieux tableau représentant les sept esprits avec tous leurs noms. Au même instant encore arrivait de Pise à Palerme une prophétie en vieux latin annonçant pour cette époque la reprise de leur culte et l'érection, sous Clément VII, d'un couvent de Saint-François-de-Paul, sur l'emplacement de la petite chapelle : ce qui effectivement eut lieu plus tard.

Cette concordance de toute une suite de révélations avec la découverte d'une prophétie à leur appui suffisait encore au xviº siècle pour donner quelque importance à une idée; aussi vit-on, peu d'années après, toutes les principales villes de l'Italie, Naples, Venise, etc., reproduire à l'envi, les unes sur la toile, les autres en mosaïque, le

4. Liv. III, De fide ad gratiam.

fameux tableau si merveilleusement retrouvé en Sicile; la même foi se traduisit ailleurs par un chef-d'œuvre, car, l'an 1516, on vit s'élever tout anprès de la petite chapelle de Palerme le splendide temple des Sept-Esprits, dont un prêtre, homme de grand savoir et de grande piété, Antonio Duca, fut nommé recteur.

Mais les révélations spirituelles ne s'arrêtent pas ainsi, et les sept esprits ne se contentèrent pas de la Sicile.

Antonio Duca, poussé par eux et s'empressant de leur obéir, semble dès lors prédestiné au développement de leur culte à Rome. Les esprits ne le trompent pas et lui désignent comme emplacement de leur tutur sanctuaire les fameux Thermes de Dioclétien, à l'érection desquels avaient été condamnés jadis quarante mille chrétiens et dix mille martys, soutenus, il est vrai, dans cette terrible tâche, par les exhortations et les secours de papes ou de saints aussi célèbres que Marcellus et Thrason, mais depuis lors, comme le dit le pape Pie IV dans sa bulle Lv, « ce repaire était resté dévolu aux plus profanes usages et aux pratiques des démons, »

Ce qu'Antonio Duca eut à endurer à Rome de fatigues et de refus peut à peine se concevoir, bien qu'il fût fortement appuyé auprès de Paul III par la famille des Colonne, et plus encore par Marguerite d'Autriche, fille de Charles V. A Rome, quoi qu'on en dise, on se rend si peu vite aux révélations, que la mission laborieuse de Duca, commencée en 1527, ne devait arriver à sa conclusion définitive qu'en 1561, c'est-à-dire après trente-quatre années de persévérance et de prières. Cependant, en 1551, sous le pontificat de Jules III, nous voyons la purification des Thermes ordonnée, et une première église élevée sous le vocable de Sainte-Marie des Anges; mais les guerres revenant presque aussitôt, l'église est ravagée et détruite, sans que les révélations s'arrétent; elles reviennent à la charge plus pressantes que jamais, et désignent formellement ces mêmes Thermes comme l'emplacement prochain du temple des Sept-Anges.

Ce fut alors que Pie IV réunit tous les cardinaux pour entendre Duca et juger de ses révélations; elles leur parurent authentiques, et néanmoins la décision n'arriva pas.

Mais voici qu'en 1553 une épidémie de possédés désole la ville, épidémie terrible qui résiste à tout. L'idée vient alors d'invoquer les sept anges, et l'épidémie disparalt subitement. Parmi tous les monuments historiques qui témoignent de ce fait, on possède encore une lettre adressée au cardinal Trani par le médecin Bernardin, dont la fille avait figuré parmi ces possédées.

Alors la cause est entendue; Paul IV mande au Vatican Michel-Ange

Buonarotti: c'était un événement dans la ville. Qui sait? à peine sorti de terre et déjà salué par l'admiration générale, le plus beau temple de l'univers allait peut-être avoir un rival? On l'espéra bien davantage encore, lorsque, le grand homme ayant produit son nouveau plan, on put reconnaître en lui celui qu'il avait jadis proposé pour Saint-Pierre, et qui certes en eût doublé la magnificence ¹.

Le plan est donc adopté, la construction dure trois ans, et cette fois ce ne sont plus les martyrs qui s'en chargent, c'est le peuple romain tout entier.

On lit encore dans les archives de l'Église « qu'on n'entreprend pas de raconter tous les miracles qui eurent lieu pendant cette érection, attendu qu'elle ne fut qu'un miracle continu. »

Toujours est-il qu'en 1561 cet admirable temple est consacré aux sept anges.

Ce n'est pas tout; au milieu de toutes les pompes de la plus solennelle des cérémonies et en présence de tous les cardinaux, Paul IV ordonne que « les sept noms de l'image miraculeuse de l'église de Palerme seront inscrits autour du tableau qui surmonte encore aujourd'hui le maltre-autel.

Le but était atteint, le temple était élevé; trois ans après Michel-Ange et Duca mouraient presque en même temps, en pleine jouissance du fruit de leur génie et de leur foi. Sur le tombeau de Duca, enseveli le premier dans son église, on peut lire encore l'énoncé de ses révélations et celui des prières et des jeûnes qui les lui ont obtenues.

Pour en revenir aux noms mystérieux, on trouve encore dans certains missels romains imprimés en 1.063, et entre autres dans ceux qui subsistent à la bibliothèque Barberini, l'office des Sept Anges et de leurs noms.

Cet office, composé sur les ordres de Paul IV, et dont minute existe au Vatican et à la Minerve, subsista pendant tout le pontificat de Léon X. On vit alors principalement les jésuites s'applaudir du secours prodigieux de cette dévotion et des succès qu'elle leur avait surtout procurés dans les lles Philippines. Saint Pie V concède encore ce même office à l'Espagne, en disant que : « On ne saurait trop exalter ces sept

4. C'est-à-dire la croix grecque au lieu de la croix latine, c'est-à-dire la suppression de la forme oblongue et de ces has côties qui, tout admirables qu'ils soient. diminuent le grand effet qui eût résulté de leur absence. Lorsqu'au milieu du parvis de Sainte-Marie des Anges on applique en peusée cette noble disposition aux vastes espaces de Saint-Pierre, on a tout de suite la conscience du prodigieux surcroît de majesté qu'eussent acquis les proportions du temple, et l'on comprend tous les regrets de Michel-Ange.

recteurs du monde, figurès par les sept planètes, et qu'il était consolant pour ce siècle de voir par la grâce de Dieu le culte de ces sept l'umières ardentes en de ces sept étoiles reprendre tout son lustre dans la république chrétienne. »

Le même saint pape permet en outre aux religieuses de Matritensis d'établir la fête de Jéhudiel, patron de leur monastère.

Mais y eût-il encore ici quelques interpolations, quelques nouvelles admissions suspectes (comme nous le donneraient à supposer plusieurs variantes remarquées dans ces derniers missels¹), toujours est-il que cent ans après leur inscription officielle ces noms étaient radiés par Albitius, cardinal titulaire de ce beau monastère. Nous en avons indiqué les raisons. La principale reposait toujours sur la crainte de leur confusion avec d'autres noms si spécieusement semblables.

Il parait que l'office des Sept Anges, si distinct cependant de leurs noms, disparut peu à peu avec eux et pendant bien longtemps; ce n'est que de nos jours, en 1825, que nous voyons un gentilhomme espagnol, appuyé par l'archevêque de Palerme, insister à nouveau auprès de Léon XII pour le rétablissement simultané et de l'office et des noms. Léon XII approuve l'office et repousse les noms, « par la raison, dit-il, que cette concession donnerait lieu à d'incessants abus; ainsi on n'aurait pas plutôt obtenu la fête d'Uriel, que l'on demanderait celle de Sabathaël et ainsi de suite. »

On le voit, toutes ces raisons ne condamnaient rien, et maintenaient la question parmi les questions de pure discipline.

Aussi dans ces tous derniers jours, la cause était-elle reprise par les mêmes demandeurs, et portée cette fois à la congrégation des rites par le cardinal Zurla, rapporteur.

- « Quant à notre office, dit Son Éminence, on ne peut rien lui opposer, puisque longtemps en vigueur à Palerme, en Espagne, en Italie et même à Rome, comme on peut s'en convaincre à Sainte-Marie des Anges et au Gesù, ce n'est que depuis bien peu d'années qu'il a été supprimé tout à fait.
- « Reste donc seulement la difficulté des noms; on nous objecte et le concile de Laodicée et les capitulaires de Charlemagne, mais qui ne voit que toutes leurs sévérités ne s'adressaient jamais qu'à l'hérésie d'Adalbert? Tout ceci n'est qu'une affaire de pratiques que l'Église peut changer tous les ans, et ces noms ne peuvent avoir aucun inconvénient, puisqu'ils ne désignent rien autre chose que les attributs di-
- 4. Entré autres, la substitution du nom d'Eudiel à l'un des sept connus.

vins... D'ailleurs si ces noms n'étaient que des noms de démons, pourquoi permettrait-on de les donner au baptême? »

Ces raisons, pour le moins très-spécieuses, ne furent pas jugées suffisantes par la docte congrégation, et les noms restèrent encore une fois proscrits.

Mais on eût dit que sans eux l'office permis ne pouvait se développer, car nous avons eu sous les yeux, à Rome, une nouvelle demande faite en 1831 par quatre ou cinq évêques.

En 1832, la demande de restauration de l'office des Sept Anges et « de l'extension dans tout l'univers du culte approuvé à Palerme » est appuyée cette fois par quatre-vingt-sept évêques et par une foule d'hommes marquants dans l'Église.

Enfin, en 1858, nous avons suivi, toujours à Rome, les débuts d'une nouvelle reprise de la cause présentée cette fois par le cardinal Patrizi et par le roi Ferdinand II, parlant au nom de tout son peuple.

Adhuc sub judice lis est : la cause est en suspens,

Voilà l'histoire rituelle d'une grande vérité dogmatique, c'est-à-dire du culte rendu jusqu'ici par l'Église aux sept esprits proclamés par l'apôtre saint Jean et reconnus par toutes les religions du monde. Reviendrons-nous à ce sujet à la discipline de Paul IV et de Jules III, et notre siècle, menacé par de si terribles orages, serait-il appelé à recueillir de cette nouvelle dévotion tous les fruits dont s'applaudissaient les nations et les ordres qui en avaient fait usage? C'est à nous de l'espérer, mais non pas de le savoir.

Cette question semblera bien naïve à ceux qui nous accusent « d'avoir toujours pris des étoiles pour des anges; » mais elle sera comprise par ceux qui, dans le moment où nous écrivons ces lignes, travaillent à l'organisation de ce grand culte sur toute la surface de l'Europe.

Puissent enfin ces longues vicissitudes du culte des esprits prouver à nos trop confiants spirites combien les affirmations, les révélations et même les miracles angéliques suffisent peu à la *critique* de l'Église, lorsqu'il s'agit pour elle de décider entre les vrais et faux bons esprits!

4. « ÉTOILES PRISES POUR DES ANGES. » L'accusation formulée par M. Maury et par tant d'autres sur la « méprise qui nous a fait prendre des étoiles pour des anges » acquiert un tel crédit, que nous serons bien forcé de nous en occuper sérieusement. Il nous serait impossible de la dissimuler sans manquer de franchise ou de courage, puisque cette prétendue méprise se représente à chaque instant dans l'Écriture et la théologie. Nous examinerons donc (au chapitre Sabéisme) l'opinion si accréditée jadis et si discréditée aujourd'hui,

qui attribuait à nos sept esprits principaux la direction, non pas comme on se plait à nous le reprocher, des sept planètes connues, mais des sep planètes principales, ce qui est bien différent.

M. Babinet nous ayant assuré dernièrement que « nous n'avions en réalité que sept grosses planètes, en dehors de la terre (a) », M. Reynaud ne pourra plus nous dire que « le jour où l'astronomie était venue attaquer le nombre sept dans son fabuleux empire des sept planètes, ce nom sacré s'était vu frapper dans la source même de son autorité (b). »

Que la foi, cependant, n'aille pas s'alarmer à l'avance et supposer que nous changerons en dogme une simple opinion théologique. Ces dernières, nous l'avons promis, n'entreront jamais dans la partie officielle de nos écrits, mais encore faut-il bien répondre quelque chose à des objections incessantes, et déduire de l'état présent de la science certains motifs, sinon de triomphe, au moins d'excuse pour l'ancienne opinion.

On verra que nous resterons fidèle à notre programme et que, sans altérer en rien notre ordre de matières, nous aurons soin, comme toujours, de rajeunir les plus antiques traditions, en les mettant en regard des plus actuelles études.

⁽a) Revue des Deux Mondes, mai 1855.

⁽b) Terre et ciel, p. 158.

APPENDICE E

CHAPITRE V.

L'ANTIQUE SATAN DEVANT LES PENSEURS MODERNES.

Un saint et grand prédicateur moderne a dit : « Le chef-d'œuvre de Satan est de s'être fait nier par ce siècle. »

On ne pouvait exprimer un fait d'expérience universelle en termes plus catholiques et plus heureux; nous l'avons déjà fait voir, la négation de Satan est tellement devenue le delenda Carthago du xix* siècle, que l'on comprend parfaitement les colères académiques excitées par la simple mise en question des phénomènes spirites.

De là ces fins de non-recevoir *per fas et nefas*, ces dénis d'examen révoltants, cette guerre acharnée déclarée à l'expérience, expérience cette fois irrécusable et générale.

Rendre Satan possible, c'était donc saper dans sa base tout l'édifice de la dénégation moderne.

Dans ce dernier système, le diable n'est plus autre chose que ce mal enfanté par la nature et le produit fatal des élèments. Le mal moral sort uniquement du cœur de l'homme, dévasté par l'orgueil et les passions égoïstes, etc... Toutes les religions, assure-t-on, se sont étrangement trompées en personnifiant ce mal, et le judaïsme en particulier a fait une grande faute en empruntant à la Bactriane ses deus, et au Boun-Dehesch son Ahriman.

Toutefois, relativement à l'ange de la mort, « il ne faudrait pas

croire, dit M. Maury, que cet exécuteur des arrêts de Jéhovah fût un personnage purement métaphorique, une simple allégorie; il en est parlé dans des termes qui indiquent sa très-réelle existence... Sans doute qu'à l'origine cet ange pouvait avoir été une simple conception poétique, mais dans les croyances religieuses, la métaphore devient bien vite une réalité, le langage allégorique finit par être entendu dans le sens littéral, et c'est ainsi que le mythe prend naissance 1. »

De là tout le mal. A partir de ce moment, toutes les idées asiatiques relatives aux possessions, qui ne sont que de pures maladies naturelles, ont infecté le monde, et celui-ci ne leur eût jamais échappé sans la présence d'esprit et sans l'infaillibilité de quelques académiciens modernes; mais ceux-ci, d'un trait de plume, ont fait rentrer dans le néant ce Credo permanent de l'humanité et toutes ces naïvetès des Platon et des Bossuet, dont le génie s'était trouvé fasciné, on ne sait trop comment,... par des contes de vieille fenime, etc., etc...

Sur la foi de telles autorités, comment la littérature la plus frivole ne se serait-elle pas crue autorisée à rire à son tour de ces grands hommes et de Satan? Aussi n'avons-nous été nullement étonné pour notre part de trouver ces burlesques paroles dans le Journal des Débats du 25 avril 1855 : « De tous les êtres autrefois maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné aux progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Le moyen àge qui n'entendaît rien à la tolérance le fit à plaisir méchant, laid, torturé... Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardeuses... Si nous sommes devenus indulgents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une partie de sa méchanceté et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines et de terreur. »

Que voulez-vous encore? L'Allemagne incroyante et nuageuse a raisonné sur tout cela, et la France sur sa parole se contente de railler.

L'Allemagne! mais si nous en croyons tout ce que nous avons là sous nos yeux, l'Allemagne a bien perdu de son assurance. Voici par exemple une profession de foi de Schelling, trop remarquable en raison de ses aveux et de ses déraisonnements, pour ne pas lui donner place ici.

C'est Mæller, le savant professeur de Louvain, qui va l'analyser.

- « Schelling ayant donné une théorie du christianisme, sa théorie
- 1. Magie et astrologie, par Maury, p. 293.

serait incomplète s'il avait passé sous silence l'esprit puissant qui depuis le commencement des choses a joué un si grand rôle dans le monde... Satan, selon lui, était d'abord une puissance (soit), un principe universel; or, tout le système de Schelling repose, comme on le sait, sur des puissances qui précèdent les réalités. Dieu lui-même ayant débuté comme puissance, il en doit être ainsi du démon. Schelling avoue cependant que le mot hébreu husatan, avec l'article défini, signifie un adversaire déterminé, un adversaire du Christ dans le Nouveau Testament. Cette position du prince des ténèbres prouve sa dignité. S'il n'eût été qu'une simple créature, la lutte, qui ne peut avoir lieu qu'entre des puissances égales, n'aurait pas été possible entre le Christ et Satan. Les grands préparatifs, les travaux et les souffrances du Sauveur ne pourraient alors se comprendre. On a jusqu'ici regardé le diable comme une créature, qui, bonne d'abord, devint méchante; mais selon Schelling c'est une erreur. Les bogomites, secte hérétique du xie siècle, avaient mieux compris la nature du démon, dont ils faisaient le frère aine du Christ. Il est donc évident pour Schelling que Satan est un principe, une puissance, qu'il est reçu dans l'économie de Dieu, dans l'ensemble des forces, et que nous lui devons du respect comme à une autorité légitime. « Il n'est pas permis, dit-il, de le méconnaître, de le mépriser, de s'en moquer. Satan est un principe cosmique (dieu du monde). S'il ne l'eût pas été, comment eût-il pu montrer au Christ tous les royaumes du monde et lui dire : « Je vous donnerai tout cela, si vous voulez m'adorer? »

« Satan, dit-il, est donc, comme le Christ, une puissance intermédiaire entre le Créateur et la créature... Satan contribue à la gloire de l'homme en accusant l'homme et manifestant ainsi le mal caché en lui... Ce ne fut donc pas Satan qui corrompit l'homme, mais l'homme qui corrompit le démon; dès lors Satan devint méchant... Il est le principe mobile de l'histoire, qui sans lui arriverait bientôt à un état de stagnation et de sommeil... Nous lisons dans l'Apocalypse que Satan « tomba du ciel sur la terre »; il ne s'agit pas ici d'un bon ange devenu méchant, mais d'un changement de relations du démon avec Dieu. Il perdit par le Christ sa fonction religieuse et acquit en même temps une existence politique. Aussi de nos jours, c'est dans la politique qu'il EXERCE SON EMPIRE... Chacun de nous naît sous l'influence du principe satanique, et c'est là le vrai sens du péché originel out n'est nié que par UNE PHILOSOPHIE SUPERFICIELLE... L'avénement du Christ fut le moment de la crise pour Satan. C'est maintenant, dit saint Jean, que le prince de ce monde va être chassé dehors, c'est-à-dire, dit Schelling, qu'il

perd son domaine dans la religion pour le retrouver dans la politique. »

Voici qui est plus curieux encore. « Les mauvais anges ne sont pas des êtres créés; ils doivent aussi, et comme leur chef, leur existence à la volonté de l'homme... Mais ici il se manifeste des relations très-intéressantes et très-remarquables... Quand ces mauvais anges deviennent des réalités, les bons anges deviennent des possibilités, et la réalité des bons anges réduit les mauvais à de pures possibilités; car les mauvais anges sortirent par le péché de l'homme de leur état purement potentiel et devirrent des réalités; par conséquent les bons anges, les anges positifs, furent renfermés dans la simple potentialité... L'homme se sépara par sa chute de son bon ange, qui fut mis en dehors de lui et privé de son existence réelle, etc. »

Quand on pense qu'un homme comme Mœller voit là dedans des idées tellement neuves, des vues et des éclaircissements si extraordinaires qu'ils méritent de fixer toute l'attention des savants, on est confondu de cette préférence accordée à l'illogisme le plus nébuleux sur la logique si claire de la Bible.

Après les coryphées de la science dénégatrice allemande, pourrions-nous bien prendre au sérieux le fatras français publié dans ces dernières années avec quelque succès par le pseudonyme Éliphas Lévy, sous le titre de « Haute magie? » Non, certes, car lorsqu'un soi-disant catholique, assez fortement convaincu pour avoir dit du diable que « ce mot ne le fait pas rire,... qu'étant nommé et personnifié dans l'Évangile, il existe et peut être considéré comme une personne,...» que « les traditions sur Lucifer et sur l'esprit de ténèbres sont pleines de révélations et d'inspirations divines, et qu'il faut crier « vive Marie, vive la divine Mère qui a écrasé la tête de l'infernal serpent!...» lorsque après de telles paroles, disons-nous, un catholique ne craint pas de se déjuger par celles-ci : « Lucifer... cet ange assez fier pour se croire Dieu, assez beau pour avoir pu s'adorer en pleine lumière,... cette création hybride, ce héros des éternités ténébreuses, ce calomnié de laideur... etc., c'est une conception témé-RAIRE, IMPIE, MONSTRUEUSE,... » un tel catholique, disons-nous, est à son tour... une création tellement hybride que, sans posséder le moindre don de seconde vue, on peut deviner dès les premières pages quel effroyable gâchis il va falloir traverser pour arriver à la dernière.

Pour ce nouveau Dupuis, appliquant à Bélial ce que l'autre applique au Verbe de Dieu, le diable n'est autre chose que « la lumière astrale aimante,... force aveugle en elle-même que Dieu créa au premier jour, lorsqu'il a dit le fiat lux. »

De sorte, dirons-nous à notre tour, qu'après avoir béni Marie d'avoir « écrasé le serpent », nous devrions ajouter, « c'est-à-dire d'avoir écrasé la pure lumière aimante de Dieu. » Mais quand nous parlons de Dupuis, il est bien entendu que nous ne parlons ni de sa science ni de l'art avec lequel il savait enchaîner ses déplorables déductions, lei la science ne coûte pas cher à l'auteur, et nous lui représenterons, quand il le voudra, toute la sienne dans les trois volumes intitulés : « Philosophie divine, » en ajoutant que dans ceux-ci du moins la vraie nature de lumière astrule était encore reconnaissable... Après l'avoir complimenté sur la valeur des sources qu'il consulte, nous passerons outre sans y attacher la moindre importance ⁴.

Faut-il maintenant prophétiser à coup sûr? Tous ces non-sens passeront, tous ces dénégateurs de Satan seront incessamment battus sur toute la ligne et sifflés comme les enténébrés d'un autre âge. Comme les faits finiront bon gré, mal gré, par avoir raison des sophismes, ce sera à ces dénégateurs que s'appliquera la fameuse prophétie de de Maistre, « La science actuelle sera bientôt honnie par une postérité illuminée qui rira de nos ténèbres, comme nous rions aujourd'hui de celles du moyen âge. » En Allemagne, comme en Amérique, la prophétie est déjà visiblement accomplie; vienne encore une épidémie de spiritisme, vienne l'heure des aveux pour arracher à quelques grands savants celui de leur conversion, ou leur donner le courage de toutes leurs opinions, et tout ce que nous venons d'entendre rentrera dans le silence, honteux de l'avoir rompu dix ans trop tôt.

Mais combien d'entre ces vaincus peut-être, pour n'avoir pas vouln reconnaître à son heure « la création monstrueuse de l'archange traditionnel, » s'attelleront à son char, et abjureront à ses pieds le vieux catholicisme, son ennemi!

Que l'on ne s'imagine pas que nous exagérions à plaisir; le P. Deschamps s'exprime ainsi dans un ouvrage trop victorieusement raisonné pour qu'on s'avise d'en parler²; « Je n'oublierai jamais la réponse que me fit à Vienne un savant distingué, auquel je faisais cette question : « Le protestantisme se dissout dans le rationalisme, et le rationalisme ne peut devenir populaire; quel sera donc désormais le culte de l'er-

^{4.} On pense bien que nous n'en attacherons pas davantage aux élans de charité qui lui font dire si souvent « ce bon M. de M... s'imagine; ce bon M. de M... vient de nous dire, etc. » Hélas! tout cela n'a qu'un bon côté, celui de nous faire rentrer en nous-même et de nous humilier devant la supériorité de ce bon M. Étiphas, infiniment meilleur que nous.

^{2.} Le Christ et les Antechrists , p. 409.

reur pour ceux qui ne voudront pas de la vérité? — Tout indique, me répondit-il, l'avénement de quelque nouvelle forme de la thèurgie et de la superstition; le panthéisme populaire sera une sorte de nouveau paganisme. — Le souvenir de cette réponse, reprend le P. Deschamps, réponse que je rapprochai des paroles écrites dix ans plus tôt, et que je citais tout à l'heure, sur la fin des philosophies, me frappa et dut me frapper, quand la fièvre des esprits s'empara des deux mondes. Cette tièvre, il est vrai, semble vouloir se calmer de ce côté-ci de l'Océan, mais le rair fallatant de son apparition suffit, on ne peut le nier, pour nous faire reconnaître avec évidence la possibilité de ce retour de l'idolâtrie, dont saint Paul nous a dit : « L'esprit de Dieu affirme ouvertement que dans les derniers temps beaucoup abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreurs et des doctrines diaboliques! »

« Mais, ajoute le P. Deschamps qu'on ne se lasse pas de citer, un dernier phénomène de notre âge nous aide à concevoir ceux qui nous sont annoncés pour le dernier : ce n'est plus seulement la tendance instinctive à la superstition et au culte des esprits, mais la prétention formelle à la réhabilitation de Satan. »

Effectivement, les poëtes et les penseurs ne manquent pas à ce parti vengeur du démon. La lyre et le dithyrambe font entendre déjà leur prélude. Écoutez la poésie, parlant de Satan et du Christ:

Et quand ils seront près des degrés de lumière
Par nous seuls aperçus,
Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie
Ne pourra distinguer, père èbloui de joie,
Bélial de Jésus.

Écoutez maintenant l'esprit moderne le plus avancé :

« A moi, Satan, qui que tu sois, démon que la foi de mes pères opposa à l'Église et à Dieu, je porterai ta parole et je ne te demande rien! »

Écoutez bien la suite :

« Je sais que ceux qui demandent ce que nous mettrons à la place du gouvernement ne manqueront pas de nous demander encore ce que nous mettrons à la place de *Dieu*. Je ne recule devant aucune difficulté. Je déclare même, dans la sincérité de ma conviction, à la différence des anciens athées, que tel me paraît être le devoir de la

 Ad Timoth., I. 1, ch. 1v. On sait encore que ces esprits opéreront de tels prodiges que les élus eux-mêmes les prendront pour de vrais miracles. philosophie, car nous ne viendrons à bout d'expulser Dieu qu'en dégageant l'incomue qui lui succède 1. »

Reste à nommer cette inconnue, et Proudhon l'a déjà tant de fois indiquée qu'il ne saurait reculer devant cette nouvelle difficulté : « Viens, s'écrie-t-il enfin, viens, Satan, toi le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse et te serre sur ma poitrine! Il y a long-temps que je te connais, et tu me connais aussi. Tes œuvres, ò le béni de men cœur, ne sont pas toujours belles ni bonnes; mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empéchent d'être absurde... Espère encore, ò proscrit! Je n'ai à ton service qu'une plume, mais elle vaut des millions de bulletins !. »

Est-ce assez clair, assez formel?

On aura pu remarquer dans cet ultimatum de l'enfer cette expression de calomnie que le Journal des Débats appliquait tout à l'heure au même être. Ah! c'est que les distances ne sont pas grandes entre ceux qui nient le surnaturel diabolique et tous ceux qui l'invoquent. On peut même affirmer, lorsque nous entrerons à pleines voiles dans le néo-paganisme (et nous y entrons déjà), que la faute en sera aux aveugles qui auront nié si obstinément un péril évident. « Marchez et ne craignez rien, » disaient tous ces simples de la science constituée... « Marchez, il n'y a pas de précipice sous vos pas. — Mais je le vois. — Non, vous dis-je, c'est l'hallucination qui vous trompe, il n'y a rien. » Et, plein de confiance, le voyageur marchait et courait sur la foi de l'Institut, jusqu'au jour où le terrain disparaissait sous ses pas.

Un jour viendra cependant où cette même science constituée, après avoir professé pendant un siècle qu'il n'y a pas de surnaturel, s'écriera de toutes ses forces, mais trop tard : «Il y a trop de surnaturel, Schelling et Proudhon ont raison. Il n'y a que le Dieu tombé qui donne un sens à l'univers actuel; sans ce Dieu, ils viennent de le proclamer, l'univers (tel qu'il est) reste absunde ?.»

Et la science alors tremblera... mais un peu tard peut-être.

- 4. La Révolution au xixº siècle, par Proudhon, p. 200.
- 2. La justice dans la Révolution.
- 3. Avec notre malheureuse philosophie, nous en sommes toujours réduits à « faire de l'ordre avec du désordre ». En voulons-nous la preuve? Rappelons-nous, puisque nous en sommes à Proudhon, le puissant adversaire qui, à l'Assemblée de 1848, le barrait dans toutes ses voies socialistes. Tant qu'il n'était question que de théories administratives, M. Thiers était vraiment foudroyant, et le Satan du jour tombait sous ses carreaux comme jadis celui de l'empyrée, cadebat ut fulgur; mais lorsque, abandonnant l'auteur

368 L'ANTIQUE SATAN DEVANT LES PENSEURS MODERNES.

de « La propriété c'est le vol. » celui de « la propriété » voulait attaquer le philosophe et le théologien, la réfutation cette fois laissait beaucoup à désière. Il faut bien en convenir, son chapitre « Du mal dans ce monde » péchait précisément, en philosophie, par l'absence de Satan. Si, faute de cette vérité, Proudhon s'était vu obligé de dire à Dieu : « c'est toi-mème qui es Satan »; M. Thiers, faute de la même vérité, ne trouvait d'autre réponse à lui faire que celle-ci : « Dieu seul mi la douleur dans l'âme humaine pour la tirer de l'inaction (434); Dieu seul a institué toutes ces choses (431). » Avec la vérité qui lui manque, au contraire, il eût inévitablement échappé à cette doctrine fataliste qui paralt dominer toutes ses œuvres, et convaincu, comme Schlegel, de la réalité nos ennemis invisibles, il eût pu démontrer alors par d'excellentes raisons à Proudhon que « Dieu ne saurait être un tyran » (430).

CHAPITRE VI

DES ESPRITS PENDANT LA CHUTE

OU PREMIERE SCENE

DE HAUTE MAGIE HUMANITAIRE

& Jer

Topographie d'Éden. — Marco-Polo plus ezact que Voltaire. — Un dernier mot sur le Prométhée d'Eschyle. — Jupiter-Satan permettant à sa victime de prophétiser sa propre expulsion par le Fils de la femme.

1. Topographie d'Éden.

Ainsi donc la guerre nous vient des cieux, et le premier qui la fit fut un ange.

Nous venons de voir la mêlée, la défaite et le châtiment d'outre-terre. Dans le monde angélico-sidéral nous cherchons la place des vaincus sans pouvoir la trouver¹, et pendant que le télescope d'Herschell se fixe avec terreur sur des mondes en éclats ou sur d'inexplicables lacunes, la Bible et les beaux vers de Milton nous émeuvent encore de leurs

1. Apoc., cité plus haut.

plaintes sur le sort de ces vaincus célestes, dépossédés de leurs trônes, ou, pour parler littéralement, précipités dans l'espace.

Malheur maintenant, malheur aux mondes que ces aérolithes spirituels vont rencontrer dans leur chute!...

Hélas! Dieu sait après combien de siècles ou de périodes l'uranide engagé dans notre orbite s'abattait sur la terre; mais là, tel que le grand poète nous le dépeint, c'est-à-dire avec la rage et l'envie au fond de l'àme, il volait droit au séjour de la félicité pour l'attaquer dans sa source.

Éden était le nom de ce séjour; or, Éden signifiait colupté 1.

Au dernier siècle on riait beaucoup de ce jardin. Voltaire le mesurait en tout sens; il calculait la distance qui sépare les quatre fleuves, et, voulant à tout prix faire du Gehon le Nil, les dix-huit cents lieues de distance qu'il trouvait des sources de ce dernier à celles du Phase lui faisaient plaindre Adam d'avoir été chargé tout seul de l'entretien d'un jardin de tant d'hectures. Pauvre Voltaire! qu'eût-il dit en voyant ce paradis² que, de son temps, les poëtes n'osaient même plus chanter, repris très au sérieux par la science la plus grave et réintégré par elle sur la carte de l'univers primitif?

Suivant M. Pauthier, l'un de nos orientalistes les plus distingués, « c'est sur les plateaux de la haute Asie qu'a été primitivement jetée la grande énigme du genre humain. »

Suivant Klaproth, dans le livre du Fo-koue-ky, la carte hiéroglyphique tirée de l'Encyclopédie japonaise fixe le plateau de Pamer entre les cimes les plus hautes de l'Himalaya, le désigne comme le point culminant de l'Asie centrale et fait sortir de son Lac des dragons les quatre fleuves : l'Oxus, l'Indus, le Gange et le Silo.

De son côté, le chevalier de Paravey nous montre sur un monument astronomique chaldéen, rapporté récemment à

^{1.} Du mot grec idevi.

^{2.} Voir Lettres de quelques Juifs, p. 306.

Paris, ce même plateau de Pamer désigné comme étant le fameux Mont-Mérou ou Mont-Sacré des Indiens, que Marco-Polo, soit dit en passant, avait parfaitement décrit et précisé ¹.

M. Renan lui-même, à propos de la division des races, adopte implicitement le système général qui réunit les deux berceaux. « Il faut avouer, dit-il, que tout nous ramène à la région de l'Imaüs, où les plus solides inductions placent le berceau de la race àryenne. Ce point est peut-être celui du monde où l'on puisse dire avec le plus de vérité que quatre fleuves sortent d'une même source ². »

M. Barthélemy Saint-Hilaire fixe le berceau de l'humanité près des bords de l'Imaüs. « IL N'EST PLUS POSSIBLE, dit-il, DE LE RÉVOQUER EN DOUTE. »

Enfin, voici les conclusions du Journal asiatique, le plus compétent de tous à cet égard : « Toutes les traditions de l'espèce humaine, ramenant les familles primitives à la région de leur berceau, nous les montrent groupées autour des contrées où la tradition hébraïque place son jardin d'Eden, où celle des aryas établit l'Airhyàna-Variédya ou le Mérou; elles sont bordées au nord par les contrées qui aboutissent au lac Aral et au midi par le Baltistan ou le petit Thibet. Tout concourt à prouver que ce fut là le séjour de cette humanité primitive à laquelle nous sommes forcés de remonter 3. »

Herder, après avoir simulé le scepticisme au sujet du paradis, avait donc bien raison de se faire répondre ainsi par le sage Eutyphron, l'un de ses interlocuteurs : « Lorsque tant de récits différents nous ramènent tous sur un même point de la terre, il est permis de croire qu'il s'y est réellement passé quelque chose de conforme à ces récits... Pourquoi ce point ne serait-il pas celui qui est désigné comme tel par les dires de toutes les nations, par l'histoire et même par la géologie?

^{4.} Voir Annales de philosophie chrétienne, t. XV, 1re sér., p. 248.

^{2.} Revue des Deux Mondes, 4er juillet 4857.

^{3.} Journal asiatique, 7º année, 4855.

Ce point est la partie la plus haute de l'Asie, où se trouvent les sommets les plus élevés de l'ancien monde, etc. 1. » Ainsi Marco-Polo avait raison, et Voltaire déraisonnait une fois de plus.

Mais que pouvait-il donc se passer dans cet Éden, dans ce paradésa, ou pays élevé du sanscrit, dans cet hédoné, ou délices des Grecs, dans cet ombrage de volupté des Chaldéens?

Ne le demandons donc pas à l'histoire, mais reportons-nous au souvenir de tous les peuples, à quelques paroles de la Bible, aux beaux vers de Milton, et quant à ceux qui, parfois, attribuent la formation des dogmes à l'enthousiasme inspiré par le charme d'une création toute récente, qu'ils sachent donc faire un pas de plus; qu'à tous ces enivrements naturels, à tous ces enchantements d'un premier amour conjugal ils sachent donner pour support et pour milieu cet élément divin dont les voluptés ravissaient plus tard les Thérèse et les François d'Assise; qu'ils couronnent enfin toutes ces félicités par la certitude absolue de leur durée éternelle, et qu'ils conviennent avec nous que la perte d'un tel état peut, à bon droit, s'appeler la chitte.

La chute! Ici mille traditions viennent se presser sous notre plume, obligée, quoique à regret, de les repousser, tant nos apologistes chrétiens s'en sont abondamment servis.

Qu'il nous suffise d'appliquer à cette unanimité le mot que l'illustre Cuvier appliquait à d'autres traditions : « Est-il possible, demandait-il, qu'un simple hasard puisse donner un résultat aussi frappant, et les idées des peuples qui ont eu si peu de rapports ensemble, dont la langue, la religion, les mœurs n'ont rien de commun, s'accorderaient - elles sur ce point si elles n'avaient la vérité pour base ²? »

^{1.} Histoire de la poésie des Hébreux, p. 414.

^{2.} Cuvier, cité par M. Nicolas, t. II, p. 49.

2. - Prométhée mieux compris.

Il nous est impossible, cependant, de ne pas relever encore un des plus précieux sommaires de nos traditions bibliques, le *Prométhée* d'Eschyle. Quoique ce magnifique sujet ait fourni de bien belles pages à MM. Guiraud, Bonnetty et à l'auteur des *Études sur le christianisme*, nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter quelques réflexions et même quelques rectifications importantes à leurs brillantes analyses.

Nous commencerons d'abord par avertir tous ceux qui n'auraient pas lu ces auteurs, qu'il s'agit ici de la reprise d'une tragédie grecque composée par un païen et représentée CINQ CENTS ANS avant l'ère chrétienne, sur le théâtre d'Athènes. Ici, la rédaction après coup, et même l'interpolation, cette grande ressource du naturalisme moderne, cessent complétement d'ètre admissibles.

Dans le chapitre précédent, nous avons dit comment le grand poëte, en racoutant dans sa tragédie d'Agamemnon la révolte de Jupiter contre Saturne, l'avait appelée « la faute du premier commencement; » maintenant, nous arrivons à la faute humanitaire, c'est-à-dire à la faute « du second commencement, »

Voici donc le sommaire de cette nouvelle tragédie, que, sans sa date, nous pourrions prendre pour un de nos vieux mystères du moyen âge.

Le titan Prométhée, fils de la Terre comme Adam, et comme lui ayant eu des relations avec le serpent, avec la femme, avec la science ¹, dérobe le feu divin, et pour ce crime se voit enchaîné sur un rocher par Jupiter, et condamné, comme on le sait, à l'horrible supplice du vautour (Eschéda) qui va lui dévorer les entrailles ²... — Pendant l'éternité? —

^{1.} Voir Apollodore.

^{2.} Eschéda, littéralement « femme-vautour. » O homme! que dis-tu de l'expression?...

Non, mais jusqu'au jour mystérieux, que le dieu va nous fixer malgré lui.

Nous assistions tout à l'heure à la chute du *créateur Brahma*, le grand insurgé du Japon, écoutez bien ce qui se déclamait, il y a 2350 ans, sur un théâtre de la Grèce.

Prométhée, dès le commencement de la pièce, s'était écrié dans le paroxysme de sa douleur : « O Jupiter, tu n'éviteras pas le sort qui te menace! » Et le chœur avait repris : « Y a-t-il donc dans les destins de Jupiter autre chose qu'une puissance éternelle? » Craignant d'avoir trop parlé, Prométhée refusait une réponse. « Parlons d'autre chose, avait-il dit, le temps n'est pas encore venu; je dois encore me taire et souffrir.»

Mais Io, l'Ére de la Mythologie, chassée par Jupiter et comme Prométhée de la terre paternelle. Io le conjure de s'expliquer : « O Prométhée, dit-elle, de grâce, réponds-moi. - Eh bien, je parlerai, puisque tu le désires; écoute, fille d'Inachus; grave... grave profondément dans tou esprit les paroles que va prononcer un infortuné dont les douleurs n'auront de terme qu'à la chute de Jupiter. — Quelle joie! s'écrie Io: car c'est par lui que je suis malheureuse. — Sois-en sûre, continue le titan; il sera dépouillé de son sceptre royal, une femme enfantera un fils qui le détrônera... et ce fils ne sera pas qu'un homme 1... — Cette révolution est-elle donc inévitable? — Jupiter ne l'évitera pas; il faut que je sois délivré. - Qui donc te délivrera malgré lui? - Femme, un fils de ta race. - Que dis-tu? mon fils te délivrera! - Il est une terre promise par les destins à toi et à tes descendants pour de longues années; c'est là que doit s'accomplir la parole prodigieuse de l'oracle qui, naguère, t'appela franchement future épouse de Dieu 2. C'est là qu'une main divine se contentera de te toucher, et que tu deviendras mère sans avoir connu d'homme, o fille d'Inachus 3;... puis de ta race

^{1.} Eschyle, v. 767.

^{2.} Id., v. 813.

^{3.} Id., v. 848.

naîtra un fort qui sera mon libérateur; car... je souffrirai jusqu'à ce qu'un Dieu veuille bien prendre ma place, assumer mes douleurs et descendre pour moi dans les profondeurs des enfers 1. »

Toutes ces expressions sont textuellement dans le poëte grec, bien que mêlées, cela va sans dire, d'assertions étrangères et même contradictoires. Malheureusement, le dernier acte d'Eschyle est perdu, mais tout fait présumer qu'il se terminait par la délivrance de Prométhée, car il existe à Rome un bas-relief magnifique représentant Hercule aidé par Mercure et prêt à lancer ses flèches contre l'aigle de Jupiter qui déchire la poitrine du supplicié.

Pour nous, nous ne connaissons rien de plus saisissant que le génie païen pris en flagrant délit de prophétie, et bravant, cinq cents ans avant la vérité, les persécutions dues à la confession d'une telle foi.

Il ne s'agit plus de s'écrier ici, comme M. Alexis Pierron, « qu'il ne faut pas voir tant de mystère dans tous ces personnages ². » Ici il faut s'expliquer loyalement et franchement. Il n'y a que les Évangiles qui soient plus explicites que tout cela, et cette trop grande précision que l'on reprochait aux Sibylles comme dépassant de beaucoup celle des prophètes ne peut même plus servir ici de prétexte aux fins de non-recevoir, puisqu'il faut tout accepter, quoi qu'il en coûte.

Il ne s'agit même plus de confondre, comme le fait M. Guiraud, Prométhée avec le Christ, uniquement « parce qu'ils sont crucifiés tous les deux; » car on a eu raison de lui répondre « qu'il n'y a pas au monde d'opposition plus grande que celle de ces deux personnages 3. » Il est vrai qu'il faut encore moins dire, comme ce dernier polémiste, malgré tout le mérite et tout le catholicisme de sa dissertation : « En

^{4.} Eschyle, v. 1025.

^{2.} Nicolas, Etudes, t. II, p. 44.

^{3.} Annales de philosophie chrétienne, t. XVIII, p. 334.

vérité, il n'était pas besoin d'aller chercher le diable pour expliquer des choses à mon avis si naturelles ¹. » Ce respect humain est une tache dans les Annales, surtout lorsque, après avoir rapporté cette prédiction de Prométhée : « la couronne et l'honneur de Jupiter passeront sur la tête d'un nouveau dieu », on ajoute : « cette prédiction m'étonne d'autant plus que le prophète l'affirme, la répète et s'en réjouit ². »

En vérité, pour notre part, nous sommes très-étonné de toutes ces indécisions, tant le drame nous paraît positif et complet. Le voici tout entier en deux mots: l'homme (Prométhée) dérobe aux dieux leur secret (et nous allons voir lequel); foudroyé par Chronos, il est livré au Jéhovah païen, c'est-à-dire à Jupiter-Satan, jusqu'au jour où (c'est Jupiter qui le révèle), jusqu'au jour où le fort, fils d'une vierge, naîtra, descendra aux enfers, prendra sur lui les souffrances de Prométhée et renversera le dieu-bourreau sans honneur et sans gloire, sans lui laisser d'autre consolation que le vain bruit et l'administration de son tonnerre (prince de l'air). Y a-t-il au monde quelque chose de plus clair? Pourquoi gâter à plaisir, par la seule peur du diable, un enchaînement de prophéties dont la clarté nous étonne?

M. Nicolas ne s'y est pas laissé prendre. « Jupiter, dit-il, c'est le Typhon des Égyptiens, c'est l'Ahriman des Perses 3.»

^{4.} Annales de philosophie chrétienne, t. XVIII, p. 334.

^{2.} Il répète même plusieurs fois le mot inéritable; par conséquent, le célèbre et catholique Dollinger, après avoir parlé magnifiquement « des rayons de science sublime et de traditions primitives, qu'il voit avec un vif sentiment d'admiration briller ici, » a grand tort d'ajouter que « l'avenir montre à Jupiter la possibilité d'une dégradation. » C'est au contraire Jupiter qui en affirme la certitude dans le présent. (Pag. et Jud., L. II., p. 69.)

De son côté, M. l'abbé Perreyve, dans un article (excellent du reste et publié dans le Correspondant du 25 décembre 1860), fait aussi de Promethée le Christ, et voit ici « l'idée sublime d'un Dieu qui s'offre en sacrifice pour l'homme; » mais si Prométhée était le second Adam, au lieu d'être le premier, Jupiter-Satan, qui sait fort bien à qui il parle, ne lui montrerait pas dans un avenir éloigné le Fiis de la Femme.

^{3.} Études sur le christianisme, t. II, p. 409.

Mais il nous paraît avoir tort à son tour en ajoutant : « cependant la difficulté n'est pas résolue', car ailleurs il est dit que Jupiter deviendra l'artisan de sa défaite, en faisant naître de la femme un fils plus fort que son père; » il a tort, disons-nous, car d'une part, Jupiter est bien l'artisan de sa défaite en causant la naissance d'un vainqueur plus fort que lui, et de l'autre, la paternité qu'il s'attribue était parfaitement conforme au rite des mystères sabaziens à la fin desquels on voyait Jupiter, sous la forme d'un serpent, épousant Demeter ou l'humanité, et lui donnant pour fils Dyonisos-Sabazius, autrement dit Bacchus-Soleil, ou le dieu sauveur.

Les mystères n'étaient que la parodie la plus infàme des traditions génésiaques et messianiques, et, pour comprendre quelque chose aux théologies générales, il ne faut jamais perdre de vue leur point de départ, c'est-à-dire l'adultère de Jupiter-Serpent avec l'humanité, et son anéantissement par sa propre femme et par son propre fils. L'ensemble prophétique du drame nous semble donc aussi éblouissant que possible. Jupiter est bien ici le Jupiter tombé, κὰταιδάθης, et non pas le Jupiter tombant ou foudroyant, qui s'appelait alors ἐλικίας.

Nous ne quitterons pas ce dieu-prophète, sans demander à M. Renan comment il se permet de lui substituer dans Eschyle χρόνος, ou le temps, sans ajouter un seul mot sur la femme vierge et son fils, qui nous paraissaient bien cependant mériter une mention ⁴.

Que penser maintenant de ce pauvre Laharpe appelant une telle prophétie « un sujet incompréhensible et monstrueux ², » ou de cet excellent père Brumoy disant : « C'est là sans doute une allégorie sur les rois, sur Xerxès, sur Darius, chose qui devait être extrêmement ragoûtante (sic) pour une république? »

Autant valait dire, comme Diodore de Sicile, que « ce feu

^{1.} Renan, Études religieuses, p. 68.

^{2.} Cours, t. I, p. 525.

sacré signifiait probablement que Prométhée était l'inventeur du briquet¹. » Mais Diodore n'était pas tenu à comprendre, tandis que nos professeurs s'y trouvaient obligés et n'en parlaient pas moins comme Épicure, pendant que le grand tragique païen parlait exactement comme nos prophètes.

Non, certes, ils n'ignoraient pas toute la portée du secret révélé par Eschyle, ces auditeurs païens et particulièrement ces pontifes, qui, nous le tenons de Cicéron², persécutèrent immédiatement le grand poëte comme révélateur des mystères, et le forcèrent à prendre la fuite.

Maintenant, nous le rappellerons à tout homme de bonne foi : lorsque les apologistes chrétiens, pour mieux prouver la grande attente du genre humain, faisaient appel aux oracles sibvllins et aux beaux vers du Pollion3, on se riait de ce qu'on appelait leur méprise; en vain l'Église laissait-elle insérer dans ses hymnes : « Teste David cum Sibylla 4, » ou faisaitelle placer dans le chœur de la Chiesa dei Scalzi, à Venise, les douze charmantes inspirées appelées Tiburtina, Samia, Erithræa, etc,... comme pour les récompenser d'avoir deviné ce que les prophètes ont connu; en vain, appelait-on, d'autre part, Horace, Tacite et Suétone au secours de Virgile, on expliquait l'enfant divin de ce dernier par une flatterie de courtisan à l'adresse des Césars, sans s'embarrasser le moins du monde ni de la vierge, ni de la terre purifiée, ni de la victoire sur le serpent; et quant aux vers sibyllins, nous l'avons déjà dit, ce n'était, à en croire tous nos explicateurs, que l'œuvre d'un chrétien du second siècle, bien que Cicéron les eût connus et cités soixante-dix ans avant le commencement du premier. Comme le protestant Blondel avait fort mal traduit ce dernier passage, nous nous étions tous crus obligés à traduire aussi mal que lui. Toutes ces prétendues explica-

^{4.} Hist., voir au mot Promethée.

^{2.} Tuscul. quæst., l. II, nº 20.

^{3. «} La Vierge revient, et l'àge d'or promis à l'enfant revient avec elle. »

^{4.} Dans le Dies iræ.

tions, bien que s'écroulant sur leurs bases, étaient relevées avec tant d'accord et d'aplomb, que l'ancienne apologie chrétienne était forcée de battre en retraite devant un paganisme moderne qui ne comprenait même plus l'ancien.

Eh bien, plus n'est besoin des Sibylles et de Pollion : depuis qu'on a lu les poëtes grecs avec un peu plus d'intelligence et de soin, nous avons bien autre chose. Voici un vrai prophète (vates) qui chante cinq cents ans avant Virgile, et qui chante... quelles vérités?... Pas d'autres que le christianisme tout entier, la chute de Jupiter-Satan, l'humanité tombée par orgueil, guérie par l'humilité, et délivrée par l'enfant qui précipitera Jupiter dans l'abîme... Ah! cette fois, nous espérons que Pollion est suffisamment éclairci, qu'Augustule n'est vraiment plus possible, et que cette fois encore, s'il y a interpolation, elle ne peut venir que d'un prêtre d'Éleusis, dont le poëte aura trahi les mystères.

Or, il ne faut pas l'oublier, tout Pythagore était là, et par conséquent avec lui toute cette science hermétique, héritière, ayons-nous dit, de la science primitive et sacrée.

Ainsi donc, pour prouver aux écoles actuelles la réalité de ce prophétisme qu'elles nient avec obstination et dont elles modernisent toutes les dates, il nous suffit de leur présenter celles-ci. Elles seront bien forcées de les accepter pour peu qu'elles veuillent bien accorder la moindre réalité historique à Eschyle, puis à l'enfant de la race de David qui se nommait Jésus, et à sa mère qui se nommait Marie; or, comme les voix les moins suspectes ont proclamé folle la négation de cette double réalité, voilà toute la prescience antique rétablie sur les bases les plus positives et les plus larges : « Teste David cum... Jupiter. »

Nous espérons, répétons-le, qu'on nous pardonnera cette reprise d'un vieux sujet, en raison des amendements qui nous semblaient nécessaires.

Maintenant que nous avons entendu la fable prophétique, retournons à l'histoire qui marche d'un même pas avec elle.

\$ 11

Chapitre II de la Genèse. — Les deux arbres de la gnose et de l'amour. — Solution de questions très-actuelles. — Le traditionalisme dans Éden. — Extériorite ou inferiorité du miracle et du langage surhumain.

1. - Les deux anoses.

Solution au moins partielle de la question du traditionalisme:

Solution de l'antagonisme des deux anges;

Solution de la question magique et spirite posée dans ces derniers temps :

Voilà ce que doit offrir, selon nous, à tout esprit droit, à tout cœur vraiment épris de la vérité, la plus simple lecture du deuxième et du troisième chapitre de la Genèse.

Lorsque après six mille ans d'enseignement et de croyance les mèmes questions sont reprises et plus que jamais controversées, non-seulement avec intérêt, mais avec trouble et passion, il faut bien reprendre à leur tour et les anciens monuments et les anciens commentaires. Comme la fortune des nations, leur philosophie roule toujours dans le même cercle et remet sans cesse à l'étude des problèmes mille et mille fois résolus. Il n'est donc plus permis d'ètre neuf, si ce n'est quelquefois dans la forme, grâce peut-être à quelques nouveaux aperçus, à quelques à-propos d'actualité et d'époque.

Ici donc, et plus que jamais, nous devons nous appuyer sur notre ancienne maxime. « recede ut procedas, reculer pour avancer, » et demander aux plus anciennes traditions une vérité que sans elles nous ne saurions plus comprendre.

Dans Éden, étaient deux arbres, « LIGNUM ETIAM VITÆ IN MEDIO PARADISI SIGNUMQUE SCIENTIÆ BONI AC MALI⁴, L'ARBRE DE VIE ET L'ARBRE DE LA SCIENCE DU BIEN ET DU MAL. »

4. Genèse, ch. 11, v. 9.

Que pouvaient être ces deux arbres, occasion et sujet de tant de sarcasmes ou de rêveries?

Alex. de Humboldt et Mackensie nous ont montré au Mexique, au Canada, et jusque chez les Iroquois et les Hurons, ces deux arbres, que nous pouvons retrouver aussi chez les Hindous, les Persans et même les Scandinaves. On connaît, en effet, les pommes mystérieuses gardées par Iduma, pommes que Dieu seul pouvait manger, et que Loke, le mauvais principe, fit enlever par un géant ¹.

N'oublions pas que chez les Mazdéens et dans les Zends, l'arbre de vie, créé dès l'origine, et appelé hom, croît uniquement dans la source des eaux pures et vivifiantes qui sort du trône d'Ormuzd; c'est lui qui éloigne la mort et fait vivre les bienheureux,... car, après en avoir extrait le jus qu'on reçoit dans la coupe sacrée, on le boit, et il est dit que « celui qui boira de ce jus ne mourra plus 2. »

« Pour concilier entre eux les différents passages des livres zends à ce sujet, peut-être faudrait-il admettre que dans leur croyance un esprit céleste résidait dans l'arbre du hom, dont on distinguait deux espèces ³. » Ce peut-être de M. Bonnetty est une certitude pour M. Maury. « Le hom (sarcosti viminalis) est un médiateur prophète, qui, sous une apparence matérielle, se laisse manger même par ses adversaires ⁴. »

Si nous passons des écritures persanes aux écritures indiennes, nous trouverons dans les chants du Sama-Véda le somd et son jus, devenus une vraie personnification divine, et par cela même éloignant les rakschasas ou mauvais génies : « Veux-tu, ô soma! dit un autre de ces livres, nous donner la vie, nous ne mourrons plus? »

« Le soma des Aryens (asclepias acida 5), ajoute encore

2. Dogme générateur, par Mer Gerbet, p. 31.

^{4.} Edda.

^{3.} Annales de philosophie chrétienne, t. XXXVII de la collect., p. 89.

^{4.} Maury, Magie, p. 37.

^{5.} Rig-Véda.

M. Maury, conjure la mort, et est envoyé comme prince immortel du sacrifice, comme le précepteur des hommes, le maître des saints etc.; on célèbre son martyre pour le salut des hommes et sa résurrection 4. »

Dans le mythe du Mérou, les quatre fleuves eux-mêmes jaillissent des racines du iamboa ou pommier-rose gigantesque, qui procure la science et l'accomplissement des vœux... En Chine, c'est le pou-sang, d'où sort le soleil, et qui a dix fleurs.

Chaque jour ajoute aux analogies. « Sur les cylindres de Babylone et de Ninive se voit un arbre mystique gardé par des dieux, et qui doit être cet amome d'Assyrie dont Virgile parle comme naissant en abondance dans les âges d'or. Mais, en regard, « les Puelches ont un respect superstitieux pour le gualichu du désert, ou l'arbre du démon 2. »

Quant à l'Égypte, parmi les sculptures recueillies sur le palais de Memnon à Thèbes, MM. Jollois et Devilliers en ont distingué une qui représente deux figures enveloppées dans le feuillage d'un même arbre.

Partout, ailleurs et toujours, deux arbres: l'un dont il faut manger pour ne pas mourir, l'autre qui donne la mort à celui qui mange de son fruit.

Quant à la Bible, sobre de développements comme à l'ordinaire, et beaucoup moins explicite par conséquent sur l'essence de ces deux arbres, elle est tout aussi formelle sur leur réalité que Cornelius à Lapide nous dit être « une vérité de foi.» Malgré les hypothèses d'Origène, cette réalité littérale n'exclut pas pour lui le sens spirituel qui « consiste, dit-il, à voir dans l'arbre de vie le divin cep évangélique dont les fidèles sont les branches, » comme on voit dans ses fruits la manne du désert et le pain eucharistique dont le hom et le sond sont les analogues païens.

N'oublions pas d'ailleurs que, selon la Genèse, c'était la

^{4.} Maury, Magie, p. 37.

^{2.} Le peuple primitif, t. 1, p. 23 et 25, par M. de Rougemont.

face de l'Éternel qui se tenait près d'Adam ¹. Bérose nous dit à son tour que c'était le Verbe, oannés. Pour nous, toute la question consistera plus tard à savoir quelle est cette face de Dieu.

Dans le Zohar et dans tous les livres de l'antique et fidèle kabbale, on affirme même que dans l'arbre de la connaissance on retrouve encore le bon ange représentant le Verbe, qui fait le fond de la connaissance du bien, pendant que Sammael occupe seulement les écorces du même arbre et possède la connaissance du mauvais².

Mais comment et pourquei cette assimilation produit-elle la connaissance du bien et du mal? Comment la science peut-elle être en même temps bonne et mauvaise, vraie ou fausse? Si elle est fausse ou mauvaise, ce n'est plus de la science. L'intelligente distinction du bien et du mal paraît si peu condamnable en elle-même, qu'on nous en recommande la pratique à chaque instant ³, et que plus tard on nous la représente comme un don du Saint-Esprit. Ce n'est donc pas, uniquement et simplement, la connaissance de ce qui est bien et de ce qui est mal.

M. Lacour, dont nous avons appris déjà à connaître les aberrations et le talent philologiques, M. Lacour, qui ne voit dans tout ce chapitre II qu'une scène d'initiation égyptienne expérimentée et racontée par Moïse, n'en traduit pas moins ainsi le verset en question : « L'arbre de la divination ou de la connaissance bonne et mauvaise; » et il ajoute en note : « C'est la science de Tzyphon, le génie enseignant le doute, de Tzy enseigner et de Phon le doute. Tzyphon est un des aleim; nous le verrons bientôt sous le nom de Néch, le tentateur 4, »

Si M. Lacour a dit vrai, ce que nous ne pouvons pas garantir, s'il s'agit de l'arbre de la « divination du bien et du

^{4.} Genèse, ch. IV, v. 14.

^{2.} Ce bon ange , le *Zohar* le définit « Metraton uni à Schekinah »; or , Schekinah est la Séphiroth du Verbe; quant à Metraton, c'est le grand archange Mikael, dont nous parlions tout à l'heure.

^{3. «} Eprouvez tout, dit l'Apôtre, gardez ce qui est bon et rejetez ce qui est mauvais. »

^{4.} Les Œloim, t. II, p. 248.

mal, » il faut aller plus loin, et dire que le mot traduit par mal dans la Vulgate, l'étant dans les Septante par mauvais (πονηρός), on ne voit pas pourquoi le mot ἀγαθός ne signifierait pas également le bon au lieu du bien, et comme le grec rend également le simple mot connaissance de la Vulgate par γνωστικών, qui signifie connaissance mystique, nous croyons qu'on se rapprocherait infiniment plus de la vérité en disant : « L'arbre de la divination ou de la gnose mystique professée par les bons comme par les mauvais esprits, » c'est-à-dire l'arbre théurgique et magique par excellence. Nous verrons tout à l'heure comment cette parole du serpent « vous serez comme des esprits (aleim), » vient confirmer cette interprétation.

C'est en partant de la même idée que le célèbre artiste Flaxman, dans sa belle et pittoresque paraphrase du *Pater*, arrivé au « Délivrez-nous du mal, » a eu l'heureuse inspiration de personnifier ce mal et de nous le montrer foulé aux pieds par son saint et terrible adversaire, le Mikael de la Bible.

Nous voici bien loin de l'exégèse rationaliste, et en particulier de celle d'Eichhorn, qui, forcé d'admettre « une réalité » dans ce chapitre primordial, s'en tire en expliquant le tout par « un arbre vénéneux. »

2. - Le traditionalisme dans Éden.

« præcepitque, eis DICENS, et il leur ordonna EN DISANT 4 : »

On nous accordera que lorsqu'il y allait de la vie et de la mort du genre humain tout entier, l'injonction ou plutôt la défense ne pouvait avoir rien de trop net et de trop solennel.

Ici se présente une des questions renfermées dans ce qu'on appelle le traditionalisme moderne.

Jusqu'ici nous avons pu sonder l'abîme, qui, relativement à l'origine des religions, sépare le rationalisme pur du révéla-

^{1.} Genese, ch. iv. v. 43.

tionisme. Voici maintenant que parmi les révélationistes euxmêmes, c'est-à-dire au sein de la même famille, il y aurait une autre dissidence, qui serait loin d'être sans gravité.

C'est ainsi que le R. P. Ventura pose et résout tout à la fois la question: « L'homme peut-il, à l'aide du seul raisonnement, s'élever à la connaissance de la vérité? Le rationalisme absolu répond par un oui tranchant, pour toutes les vérités essentielles de l'ordre intellectuel et moral... Le rationalisme catholique et mitigé répond par un oui timide, un oui à moitié, pour quelques vérités et non pour toutes... Quant au traditionalisme, il répond « oui, pour toutes les vérités de déduction, non pour celles dont on ne lui aurait encore donné aucune notion 4. »

On comprendra, qu'au delà et en decà du point précis qui sépare ces deux dissidences catholiques, l'une ou l'autre puisse se laisser entraîner et glisser très-facilement dans l'exagération. Nous ne prétendons nullement nous aventurer sur un terrain aussi périlleux. Tout ce que nous croyons savoir parfaitement, c'est qu'on a bien des fois déplacé ou mal compris la question, et que nous entendons tous les jours accuser « d'enlever toute espèce de valeur à la raison humaine » des gens qui n'y ont jamais songé, et qui d'ailleurs auraient eu trop à perdre à un tel sacrifice, puisqu'ils n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais d'emplover la leur à démontrer la vérité.

On voit donc qu'entre les révélationistes et les rationalistes purs, il s'agit de savoir si l'homme tient de Dieu ses vérités premières, en un mot, s'il y a jamais eu un præcepit quelconque; et qu'en outre, entre les traditionalistes et leurs adversaires catholiques, il s'agit de savoir, 1° si l'homme, comme être raisonnable, ne pouvait pas, à l'origine, acquérir de lui-même quelques vérités importantes; 2° quel a été, quant aux vérités révélées, le mode de cette révélation? Laissons de côté la première de ces deux questions 2 et passons à la seconde,

^{1.} De la tradition, p. 29.

^{2.} Voir pour cette première question l'Appendice F à la fin du chapitre.

Le pracepit, ce point culminant de la discussion entre le rationalisme et la foi, doit-il, une fois accordé à celle-ci, s'entendre d'un ordre oral, et par conséquent d'une révélation extérieure, personnelle, objective, ou d'un ordre purement mental et par conséquent psychologique, subjectif, intérieur et nullement articulé?

On sait que Dieu parle à l'homme « de bien des manières différentes 1.

Le traditionalisme se garde donc bien d'être exclusif à ce sujet. Mais il réclame la même tolérance de la part de ses adversaires. Or, il faut bien le dire, M. l'abbé M..., doyen de la Faculté de théologie de Paris, paraît avoir été, dans ces dernières années, un défenseur presque exclusif du mode purement intérieur, et dans la lutte, cette dernière opinion a profité de toute l'autorité que donnaient à la fois à un tel défenseur a position, un admirable talent d'écrivain, et, après tout, le désir, toujours très-louable, d'arriver à la conciliation à force de condescendance et de modération.

L'opinion de la révélation mentale est donc l'opinion triomphante en ce moment; malheur à celui qui l'attaque! Mais comme les théologiens paraissent être encore loin de l'unanimité en faveur de cette opinion, et semblent quelquefois la trouver infiniment trop conciliante, nous espérons ne pas sortir de notre droit en risquant quelques raisonnements sur tout ce qui est évidemment de notoriété et de discussion publiques.

Nous l'avouerons sans détour. Nous avons tremblé un des premiers en entendant un professeur officiel de théologie laisser tomber de ses lèvres et de sa plume les quelques lignes qui vont suivre :

« On ne trouve dans les livres saints aucune trace d'une révélation extérieure des idées et de la parole²; car bien que l'impossibilité de l'invention de la parole soit présentée avec raison par le traditionalisme comme un fait incontestable,

^{1.} Saint Paul, aux Hébreux, ch. 1.

^{2.} Dignité de la raison, t. I, p. 347.

cette impossibilité n'implique pas du tout la révélation extérieure de la parole. »

C'est donc la parole extérieure, étrangère, personnelle, dont on veut se débarrasser à tout prix, pour arriver à l'indépendance complète de la raison. Nous avons vu, page 77, combien le dernier ouvrage des apostats d'Oxford (Essays and Revieus) tenait à cette suppression absolue, réduisant toute espèce de miracle aux phénomènes instinctifs et subjectifs, c'est-à-dire en un mot à une véritable hallucination miraculeuse. Qu'on le sache bien, voilà l'ennemi de l'avenir et d'un avenir très-prochain; et cet ennemi s'appellera l'illuminisme moderne : la question est donc du premier ordre.

Voyons comment le grand évêque d'Hippone, familiarisé déjà avec l'illumination intérieure de M. l'abbé M..., lui répondait treize cents ans à l'avance.

« Ce qui répugne le plus aux rationalistes de bonne foi à la première lecture du deuxième chapitre de la *Genèse*, c'est d'entendre dire que Dieu a parlé en personne, par sa propre substance, qu'il se promenait dans le jardin, etc.»

Or, saint Augustin non-seulement semble comprendre, mais encore partager la même répugnance. « En supposant, dit-il, le premier homme à la hauteur des anges, on pourrait penser que Dieu a pu lui parler par illumination mentale, comme il le fait avec ces derniers, c'est-à-dire sans voix, sans aucuns sons corporels, ou représentation de choses corporelles. » ... Toutefois je ne pense pas que Dieu ait ainsi parlé au premier homme,... car l'Écriture raconte ici de telles choses, qu'elle nous porte à croire que Dieu a parlé à l'homme dans le paradis, comme dans la suite il a parlé aux patriarches, à Abraham, à Moïse, c'est-à-dire avec quelque apparence corporelle 1. » En effet, « bien que le Verbe intérieur soit le premier, dit-il, la parole extérieure étant sensible, est bien mieux connue par nous que la parole intérieure 2. »

^{4.} Saint Aug., De Genes., l. VIII, p. 18.

^{2.} Id., Quest. IV, art. 1.

Mais quelle pouvait être aux yeux du grand docteur cette apparence corporelle? Il l'explique par l'intervention et l'autorité « d'une créature plus sainte et plus éclairée que l'homme, par laquelle celui-ci aurait connu la volonté et les ordres de Dieu, telle que le sont pour nous les prophètes, et pour les prophètes, les anges. « Pourquoi donc hésitons-nous à dire, ajoute le saint docteur, cur ambigimus? que c'est par une créature de cet ordre que Dieu a parlé et en termes articulés qu'il pût comprendre, talibus rocum signis quæ intelligere posset; car c'est comme cela (illud enim) qu'il faut comprendre que lorsqu'ils eurent péché, Adam et Ève entendirent la voix du seigneur Dieu, se promenant dans le jardin, parce que personne de ceux qui professent la foi catholique ne doute en aucune manière, nullo modo dubitat, que ce n'était pas par la substance même de Dieu, mais par une créature soumise à ses ordres, que les choses se sont ainsi passées, non per suam substantiam, sed per creaturam subditam ei 1. »

M. l'abbé M... sait bien mieux que nous que cette constante intervention des anges remplissant le rôle de Dieu, sustinentes personam Dei, est l'opinion de toute l'Église, de tous les docteurs, de tous les Pères; que ce n'était pas par illumination psychique qu'Abraham causait avec les hôtes qu'il prenait pour des hommes, et dont les paroles faisaient rire Sara; que ce n'était pas dans un état d'intuition mentale que Moïse allait chercher le Décalogue sur le Sinaï, au milieu des éclairs et des foudres, et que c'était bien sur la pierre et non pas au fond de sa conscience que s'était effectuée l'empreinte surnaturelle de la loi écrite, et mise en ordre par les anges?

Or, si M. M... le sait parfaitement, pourquoi donc veut-il disjoindre de cet énorme faisceau le premier et le plus important des rameaux, si ce n'est pour se faire tout à tous et gagner à sa cause les collègues qui l'entourent³? Tout le système

^{4.} Saint Aug., loc. cit.

^{2.} Ordinata per angelos. (Saint Paul, Hébr., I.)

^{3.} Nous avons déjà dit que M. M... était professeur à la Sorbonne.

consiste avant tout, comme nous l'avons si bien vu, dans la suppression du miracle objectif et palpable.

Mais alors ce qu'il fait pour la parole du deuxième chapitre, il va se trouver obligé de le recommencer à chaque ligne de l'Ancien Testament. Comment, d'ailleurs, ne s'aperçoit-il pas de la force énorme qu'il donne par ces pures illuminations mentales à cet aphorisme de M. Renan: « les faits primitifs des grandes apparitions religieuses se passant tous dans la région spontanée de l'esprit humain ne laissent aucune trace?»

On voit que la foi profonde de M. M... ne pouvait pas mieux venir en aide à l'incroyance absolue, qu'en professant la révélation exclusivement *intérieure*.

« Mais, dira cette incroyance, comment supposer qu'un pur esprit puisse articuler des paroles? »

Nous ne savons trop que répondre quant au mode effectif; mais pour nous le fait existe, et cela doit nous suffire. Ceux d'entre nous qui ont entendu des anges tombés prononcer autour d'eux des paroles sacriléges, qui savent que ces paroles se sont fait entendre dans une seule maison et à tout venant, pendant trois années consécutives ¹, ceux-là n'ont pas besoin de s'épuiser en inventions désespérées pour comprendre le parlage extérieur et phonétique des anges qui ne sont pas tombés, et par conséquent pour comprendre ces expressions bibliques: « J'écouterai toutes ces paroles, andiam quid loquetur. » « Il prononce son discours devant l'homme, annuntians eloquium suum homini. » « Toute chair verra ce que la bouche du Seigneur lui aura dit, Videbit omnis caro, quod os Domini locutum est. »

Nos manifestations spirites et spéciales étaient donc la démonstration sensible et phénoménale de la possibilité de ce grand fait des chapitres 2 et 3 de la *Genèse a præcepitque cis* DICENS. » Voilà tout; elles tranchaient, comme on le voit, une grande impossibilité académique de plus.

4. Voir Ile vol., note du ch. 111, Hist. de Versailles.

Bien que le monde intellectuel constitué n'ait pas cru devoir les regarder, et que le monde catholique mitigé n'ait pas daigné s'en servir, il y avait donc la une arme, comme ceuxlà ne pourront jamais en affronter et comme ceux-ci ne pourront jamais en utiliser de semblables 4.

4. « EXTÉRIORITÉ DE LA PAROLE DIVINE, ET DEUX MOTS ENCORE SUR LE TRADITIONALISME. » — Justifions maintenant nos appréhensions en écoutant d'abord les anciens amis de M. l'abbé M..., ensuite les éclectiques indifférents, puis enfin les rationalistes purs. Quelques mots de chacun d'eux pourront nous édifier parfaitement sur la portée d'un tel enseignement.

Voici d'abord la Revue catholique de Louvain, rédigée dans un graud esprit de bienveillance pour M. M..., qu'elle défendait hier encore. Aujourd'hui, après lui avoir reproché de ne pas avoir cité l'exemple des sourdsmuets, allégué par le traditionalisme (a): « Ne serait-ce pas. dit-elle, parce que cet exemple prouve trop bien que. bien que la pensée et la parole soient naturelles à l'homme, celui-ci néanmoins ne parviendra jamais à se former des idées nettes sur les premières vérités, ni par conséquent à les exprimer, si l'enseignement ne lui fait aperceroir, ne lui découvre, ne lui révèle en quelque sorte ces vérités en les nommant et en lui apprenant à les nommer (b)? ... Le désir tres-louable de faire de la conciliation a décide M. M..., d'un côté, à porter les concessions beaucoup trop loin, et, de l'autre, à méconnaltre, tout en combattant justement les excès du traditionalisme, « tout eq que cette doctrine renferme de vrai... (c) »

Voilà le langage d'une amie véritable. Voici maintenant le jugement porté dans la Revue des Deux Mondes (cette terre classique de l'éclectisme) par un ancien rédacteur du Globe (M. de Rémusat). Nous prions nos lecteurs de bien remarquer ce passage que personne n'a relevé et qui méritait tant de l'être.

« La pensée d'une révélation naturelle, comme le fait entendre M. M..., et nous pouvons certifier qu'il est dans le vrai, est une des pensées qui peuvent le plus contribuer à ébranler la foi dogmatique. Sans doute, on peut soutenir, et il n'est pas hétérodoxe de supposer que tout est révélé, en ce sens que tout vient de Dieu et qu'à le prendre ainsi la raison naturelle ellemème est une révélation; mais ce point de vue est également celui du théisme rationaliste, et l'on peut, en s'y plaçant, diriger de fortes attaques contre la nécessité de toute religion révélée. Or, il est assez remarquable qu'en ce moment une partie notable des apologistes orthodoxes tendent à se

⁽a) On connaît la magnifique dissertation de M, de Bonald sur la nécessité d'une parole supérieure, pour expliquer la parole humaine.

⁽b) Cette revue est ici d'une autorité d'autant plus grave que, depuis, elle paraît avoir, au jugement de Rome, mieux précisé la question que toutes les autres.
(c) Ibid.

placer dans cette hypothèse particulièrement dangereuse pour l'orthodoxie... (a) »

Ainsi le voilà signalé de tous les côtés, cet ablme que nous entrevoyions des les premières paroles de l'auteur; voyons du moins si par suite de ces concessions énormes les rationalistes purs se seront rapprochés d'un seul pas dans cette voie de la fusion philosophique espérée. Le bon sens et l'expérience nous empéchaient d'y compter avant d'avoir lu les lignes qui vont suivre, à plus forte raison nous en empécheront-ils après.

C'est la Revue de l'instruction publique (25 octobre 4856) qui va représenter à présent la critique indépendante, autrement dit le rationalisme. Elle établit d'abord que tout ce qu'il y a d'instruit dans le clergé incline au système de M. M.... et elle en félicite ce dernier; mais elle lui reproche en même temps de traiter les écoles progressives et humanitaires plus hostilement encore que jadis il ne traitait M. Cousin lui-même, auquel il accorde aujourd'hui les plus grands éloges. « Nous aimons' à croire, dit la Revue, qu'il se montrera un jour plus impartial et plus large..., car la deuxième partie du livre de M. M... se recommande par une vue très-heureuse. Le savant doyen de la Faculté de Paris rompt très-carrément avec la méthode ordinaire des apologistes contemporains qui semblent presque tous s'être inspirés de Pascal (b), et qui, en présentant sans cesse au premier plan et comme idée génératrice du christianisme le dogme de la déchéance, se placent immédiatement dans l'ordre surnaturel (c), dont ils demandent la possibilité et la réalité antérieures à la chute. »

Oui, M. M... s'en sépare très-carrément. C'est un fait. « Seulement, ajoute la Revue, nous aurions désiré que ce fût avec plus de décision... Il accepte bien les théories admises dans ce qu'on pourrait appeler le monde intellectuel constitué (d), et c'est déjà beaucoup... Car c'est déclarer que la pensée moderne est légitime. Il faut prendre acte avec empressement de ce certificat en bonne forme... Reste seulement à savoir en quoi consiste cette pensée moderne. Nous ne pouvons nous rencontrer avec M. M... sur ce terrain purement philosophique. M. l'abbé emprisonne dans des formules trop étroites ce qui est appelé, suivant nous, à un élargissement très-prochain... Les intelligences passives, c'est-à-dire les plus nombreuses, attendent pour se remettre en marche un mot d'ordre nouveau que M. M... médite sur ce symptôme... Nous n'en félicitons pas moins le sage théologien de... sa rupture complète et explicite avec une école funeste. Cette rupture est un indice du travail de la science qui s'opère à l'heure actuelle dans les intelligences pour les conduire à des convictions vigoureuses, dégagées de tout alliage, et les préparer ainsi pour une époque meilleure à une œuvre générale de rénovation (e). »

Nous n'entendons ici que des éloges, sans constater un seul pas dans le

- (a) Revue des Deux Mondes, 1er mai 1857.
- (b) Voyez-vous les insensés!
- (c) Les malheureux!
- (d) Autrement dit, la Sorbonne et l'Institut.
- (e) Journal de l'instruction publique, du 2 décembre 1856.

sens de la fusion. Nous ne voyons donc pas M. le doyen de la Faculté beaucoup plus avancé dans les voies de la réconciliation philosophique que ne l'était le malheureux Louis XVI dans celle de la réconciliation politique après qu'il se fut laissé poser le bounet rouge sur sa tête.

A cette question d'un enseignement extérieur est venue, comme en le sait, s'en adjoindre depuis quelques années une seconde connue sous le nom de traditionalisme. Destiné à conjurer le danger des doctrines rationalistes sur « l'origine du langage expliquée par les seules forces de l'esprit humain. » le traditionalisme voulait leur opposer tout simplement dès le principe la nécessité physiologique d'une audition première, si bien appuyée sur l'exemple toujours subsistant du sourd-muet.

Cette impossibilité de la peusée devinant le langage, le traditionalisme l'étendit bientôt aux idées elles-mêmes, et, tout en accordant à la raison l'invention de toutes les vérités de déduction, lui refusa la possibilité de concevoir par ses propres forces toute idée première et capitale... (a). Alors on lui objecta quatre propositions merveilleusement sages, sur l'usage et la nécessité de la raison pour arriver à la foi, mais qui se rapportaient bien davantage, il faut le dire, à l'acquisition des vérités dogmatiques par un incroyant en possession déjà de toutes les idées premières, qu'à la question spéciale et psycho-physiologique de l'origine des idées.

Les traditionalistes s'empresserent donc de signer de grand cœur ces quatre propositions émanées de Rome, et revinrent à celles qui faisaient véritablement le fond de la question.

Nous nous étions promis de développer leurs raisons et celles de leurs adversaires, mais nos lecteurs comprendront tout à l'heure pourquoi nous nous garderons bien d'en rien faire.

Qu'il nous suffise de bien préciser le point que venait d'atteindre tout dernièrement la question.

Fallait-il admettre, avec les professeurs de l'université de Louvain, que « les hommes, tels qu'ils sont réellement, ne peuvent acquérir une counaissance première, pleine et distincte, d'aucune vérité métaphysique et transcendante, sans un secours intellectuel extérieure qui, en la secondant, AIDE la force INTÉRIEUR et la force naturelle de la raison? »

Ou bien, fallait-il dire avec leurs adversaires, Mr Malou et les pères jésuites, Chastel et Perrone, que « cette doctrine (de Louvain) refuse à la raison les droits et les forces innées qu'on doit lui accorder conformément à la foi catholique? »

Ou bien enfin fallait-il, avec les traditionalistes de l'école du R. P. Ventura, se réunir aux professeurs de Louvain, sous la simple réserve de substituer les facultés en germe aux idées innées, variation de détail qui disparalt dans la grande et unique question de la néc-ssité d'un secours exténten?

Voilà ce qu'il fallait décider, et voilà ce que cette année même on put croire un moment parfaitement éclairci et jugé.

⁽a) Voir la Tradition, par le P. Ventura, ch. 1.

En effet, le 16 mai 1861, seize consulteurs sur dix-huit de la Congrégation de l'Index, présidée par le cardinal d'Andrea, déclaraient que « la doctrine des professeurs de Louvain ne renfermait aucune erreur, » et la Congrégation des Cardinaux, réunie le 25 juin de la même année, émettait le même vote que l'Index à une majorité imposante.

Le traditionalisme belge paraissait donc triompher complétement, et, dans l'exaltation de ce triomphe, ne craignait pas, à ce qu'il parait, de le présenter comme définitif, lorsque, le 19 décembre 1861, le saint-père, dans une encyclique adressée aux évêques de Belgique, apprenait au monde catholique 1° que le décret de l'Index, n'ayant pas encore obtenu sa sanction, ne pouvait constituer une décision; 2° que la cause étant confiée cette fois à l'examen du Saint-Office, il conjurait les défenseurs comme les adversaires des doctrines examinées de s'abstenn jusqu'au jugement définitif, et surtout de ne pas attaquer, défendre ou présenter l'une des opinions diverses, comme l'unique, la vraie, la seule admissible ou la seule propre à l'université catholique. »

Quel est donc le catholique qui, après une semblable injonction, oserait rentrer à nouveau dans l'arène, la victoire lui fût-elle assurée?

Lorsqu'elle le sera pour quelqu'un, on reprendra la Bible, et devant ses grandes affirmations sur les communications primordiales et incessantes de l'homme avec son Dieu, on se demandera comment on a pu discuter si long-temps pour savoir si l'on aurait pu s'en passer. Alors on se reportera peut-être avec bonheur à cette phrase de saint Paul: « De nous-mêmes nous ne sommes pas capables de concevoir quelque chose, mais lorsque nous en devenons capables, cela vient de Dieu » (a).

(a) 11 Cor., ch. 111 et v.

S III

Le serpent.

« Sed et serpens!... » « Mais il y avait là un serpent, » ou plutôt il y avait LE serpent 1.

Oui, dans cet Éden veillait un ennemi, et cet ennemi avait tout entendu. Donc, on avait parlé, et nous livrons cette audition aux partisans de l'illumination mentale, qui n'oublieront pas que la théologie regarde cette dernière comme un don de Dieu incompréhensible au démon.

1. Genèse, ch. 111, v. 1.

Mais cet ennemi était un serpent! un serpent causant avec la femme! Qui de nous, aux jours de son enfance, n'a pas été scandalisé de ce serpent? Pas n'était besoin d'être Voltaire pour ricaner avec lui et battre des mains à son impertinente plaisanterie: « J'aurais bien voulu parler à ce serpent, puisqu'il avait tant d'esprit; mais auparavant je voudrais bien savoir quelle langue il parlait. L'empereur Julien le demanda au grand saint Cyrille, qui ne put satisfaire à cette question 4. »

Heureusement, depuis ces premiers jours du collége nous avons grandi, et si, comme tant d'autres, nous n'en sommes plus à Voltaire, ce ne sera pas du moins faute de l'avoir compris et d'avoir pu nous élever jusqu'au profond mépris que tout homme qui se respecte doit à un serpent qui parle.

Quelque puéril que semble le mode (la suggestion d'un serpent!), on n'en sera pas moins forcé de convenir que, s'il amène la pénétration de l'homme dans le monde angélique, le résultat fatal n'en est pas moins d'une grandeur titanique.

Bénie soit toutefois la tolérance de l'Église qui a toujours permis à ses docteurs, et notamment au cardinal Cajetan, de ne voir dans cette forme animale qu'une pure allégorie. Il n'en reste pas moins certain que derrière le fétiche ou l'emblème, comme on voudra l'appeler, se cache une réalité bien terrible, une gigantesque vérité. Qui ne reconnaîtrait pas ici ce qu'on nomme partout ailleurs « l'antique serpént sidéral, le Jupiter tombé, le prince de l'air, le principe des voies du Seigneur, et ce porte-lumière, Lucifer, devenu le souverain des ténèbres? »

Voilà le serpent véritable, le serpent prototype du serpent animal; mais, quant à ce dernier, il fut un temps où nous aurions plutôt reculé devant la foi que d'admettre ici quelque chose en dehors de la métaphore.

Nous étions faible alors, nous n'avions pas encore lu dans Creuzer toute la théorie des *emblèmes* « composés et dictés par

^{1.} Voltaire, Quest. de Zopata.

les dieux eux-mêmes aux prêtres initiés. » Nous n'avions pas lu surtout dans le même auteur, que « les dieux venaient PRESQUE TOUJOURS OCCUPER CES EMBLÈMES choisis et enseignés par eux. » Creuzer, sans croire peut-être à ses paroles, avait donc bien raison de s'écrier que « sans la théorie des esprits il était absolument impossible de rien comprendre aux religions.»

Mais aujourd'hui nous possédons des autographes d'un serpent invisible qui, dessinant sous nos yeux, avec un crayon que personne ne tenait, une longue suite de sinuosités serpentaires, écrivait au-dessous cette mélancolique devise : « Je vis ma vieille vie, veterem vitam vivo 1, »

Dès lors, on comprendra que pour nous ces simples dracontia de papier commençassent à devenir mille fois plus intelligibles que les dracontia de granit, lorsque, pour éviter toute méprise, le trépied rédacteur, ou plutôt « l'emblème occupé », pour parler comme Creuzer, signait de son propre pied, et paraphait ces fantaisies serpentaires par le mot DIABLE, qui coupait court à tout.

Lorsqu'on possède une suite de pareils autographes, on ne leur fait pas l'injure de les confondre avec ceux de nos plus hautes célébrités contemporaines. On les encadre et on les suspend entre le buste du dieu Pan et la grotesque tête du Baphomet des templiers. Il ne fallait pas méditer bien longtemps sur cet imposant phénomène pour reconnaître qu'à l'opposite du bien qui s'est fait chair, ce mal qui s'est fait bois, bois écrivant et parlant, ne pouvait jadis, en se faisant serpent, tracer un emblème plus frappant de cette immense couleuvre spirituelle qui enserre la terre dans les vastes replis de sa haine, comme l'autre serpent, le serpent de vie, la réchausse dans les plis de son amour.

Pour nous, nous le répétons, un simple coup d'œil jeté sur ces croquis mystiques faisait pleine et entière justice de trois siècles de risées et d'impossibilités prétendues. Nous compre-

^{1.} Voir, en tête de notre Ier vol., la lettre de M. de Saulcy.

nions enfin le troisième chapitre de la Genèse, et la tradition universelle sur les serpents sacrés 4.

Mais ce que nous ne comprenions plus du tout, c'est qu'après tant de recherches et de travaux sur le même sujet, sans jamais découvrir la vraie raison de leur caractère sacré, nos académiciens épuisés de fatigue n'aient jamais eu le moindre regard d'intérêt pour les autographes souscrits et signés, n'importe par quel être invisible se donnant pour ce serpent. Ce que nous comprenons encore moins, c'est que ces savants aient pu dédaigner assez les affirmations lumineuses d'un collègue, pour leur préférer la continuation de leurs vaines et ténébreuses recherches.

Toujours est-il qu'après bien des années de rèveries et de sottises, cette simple séance spirite, cette autophotographie diabolique illuminait pour nous tout ce culte du serpent, emblème animal et occupé du serpent spirituel.

Cette occupation n'était à son tour que le prélude de cette longue zoolàtrie égyptienne, dans laquelle, nous le verrons bientôt, l'allégorie se traduisait en bien autres occupations très-réelles, certifiées par toute la sagesse de ce grand peuple.

Nous verrons pourquoi il reconnaissait dans le serpent « quelque chose de très-divin, qu'il n'était cependant pas avantageux de connaître, divinius quodque præstet ignorari ²;» ... pourquoi les Athéniens en nourrissaient dans leurs temples « afin d'avoir toujours sous la main des prophètes ³; » ... pourquoi, chez les Romains, c'était le dragon sacré d'Épidaure qui, venu lui-même de cette ville à l'appel du peuple, exigeait qu'on lui bàtit sur le Tibre, au pied du mont Palatin, un temple où, depuis, on ne cessait jamais de le consulter ⁴. Nous verrons surtout pourquoi l'adoration du serpent n'excluait nullement l'horreur et la destruction du serpent.

^{1.} Voir l'Appendice G du ch. v, Sur les serpents sacrés.

^{2.} Elien, Nature des animaux, l. XI, ch. xvii.

^{3.} Ibid.

^{4.} Val. Max., l. I, viii, nº 2.

Partout, en effet, ce serpent fatal nécessitait des dieux vengeurs, des héros ou des incarnations divines. Aux Indes. c'était Vichnou s'incarnant dans le sein de Dohy-buy pour lutter contre le serpent Cali1. Dans le nord, c'était Odin luttant contre le serpent Nidgard « qui enveloppe la terre de ses plis », et qui a séduit Angerbode, la mère des malheurs 2. Au Mexique et chez les Aztèques, c'était Tezcatlipoca, qui mettait en pièces la couleuvre 3. Nous ne parlons ni du Python des Grecs, ni de ce peuple que l'on crovait issu de l'alliance d'une femme et d'un serpent, ni des Ophites qui l'adoraient comme le dieu créateur. Ce sont là des détails trop connus; mais il faut étudier de nos jours le culte du serpent chez les populations africaines, chez les Nigritiens, par exemple, qui à eux seuls fourniraient plus de lumières que la collection générale de nos mémoires académiques. A quoi bon tant de discours sur l'antique alliance de la femme et du serpent, lorsque nous voyons, à l'heure qu'il est, cette même alliance célébrée solennellement chez des peuplades entières, et réalisant, pour ainsi dire. non-seulement le fond du troisième chapitre de la Genèse, mais encore toutes les rêveries des rabbins et de la kabbale sur cette monstrueuse complicité 4.

- 4. L'abbé Dubois, t. II, 3° part., ch. vi.
- 2. Mallet, Hist, du Danemark.
- 3. Al. de Humb. Cordill., t, I, p. 235.
- 4. Le Zohar revient saus cesse sur ces relations mystérieuses de la femme avec Summael, ou le cavalier du serpent. Ce n'est pas seulement la Kabbale qui nomme ainsi le premier séducteur; on peut lire encore aujourd'hui dans la Commémoration des Saints de l'Église orientale: « Oubliez, Seigneur, les accusations de Sammael, et rappelez-vous, au contraire, la défense de Mikael. » Nous serons plus d'une fois obligé de revenir sur cette forme imprimée par toute l'antiquité à la culpabilité de la femme.

SIV

Éloquence du serpent. — Première scène de haute magie humanitaire. — Facultés adamiques et somnambulisme moderne. — Lucidité profane et verdict. — Déportation et promesso. — Les vétements de peau.

1. - Première scène de haute magie humanitaire.

Et maintenant écoutons bien le grand et satanique orateur. Et le serpent dit : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense? Il sait bien qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vous ne mourrez pas, mais que vos yeux seront ouverts et que vous serez comme des dieux, connaissant le bon et le maurais ¹. »

Commentons à notre tour :

« Voulez-vous que vos yeux soient ouverts? en un mot, voulez-vous ajouter une seconde vue à la première que vous avez déjà? Croyez-moi, je suis le dieu de la divination (Édot); livrez-vous à mon extase, et vos yeux seront ouverts, c'est-àdire vous deviendrez lucide et vous serez comme des esprits (aleim), possédant toutes les sciences, pénétrant dans l'avenir et dans les choses secrètes, connaissant, en outre, le bon et le mauvais, autrement dit, entrant en familiarité intime avec les bons comme avec les mauvais anges 2. »

On voit que la théorie n'est pas nouvelle. La ressemblance est exacte, textuelle même, et nous avons en très-petit, tous les jours, autour de nous, un vrai diminutif, une pauvre et tout infime monnaie de la plus terrible des séances de haute magie magnétique qui aient jamais été données à la terre.

Dans la grande tragédie grecque dont nous parlions plus haut, lorsque le chœur demande à Prométhée quels bienfaits il prétend accorder à la terre, il répond : « J'ai fondé le pre-

^{1.} Genèse, ch. III.

^{2.} Le Cneph égyptien représente le bon serpent, et le Nech-a, le mauvais.

mier tous les genres de divination et distingué des songes les visions véritables ¹. n

C'est l'art de nos voyants modernes. Bien des lecteurs vont peut-être se scandaliser de nous voir ainsi moderniser et rappeler le plus antique et le plus sérieux de tous les enseígnements; mais ils vont se convaincre aussitôt que nous ne sommes pas le seul coupable, et que, modeste imitateur, nous ne faisons que nous placer sur un terrain occupé avant nous par d'assez grandes autorités.

En effet, ce ne sont pas seulement quelques magnétiseurs, hommes d'esprit, qui ont cru trouver dans cet imposant chapitre le point de départ, le principe générateur de leur art. Le R. P. Lacordaire n'a-t-il pas, dans un moment d'oubli et sans y attacher probablement d'importance, laissé tomber du haut de la chaire de Notre-Dame quelques paroles en faveur de cette opinion? N'a-t-il pas appelé les forces magnétiques et la clairoyance qui en résulte « une tuile brisée, un débris de l'ancien état prophétique? »

Un autre homme de génie, l'illustre Görres, n'est-il pas venu à son tour développer cette illustration des forces magnétiques de la manière la plus formelle et la plus dangereuse selon nous? Pour tout dire en un mot, la plupart des catholiques allemands, les Sepp et les Döllinger ne le suiventils pas plus ou moins dans cette voie?

Voyons donc ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette singulière assimilation.

Il est parfaitement certain que, vivant dans un milieu angélique et divin, le premier homme, présenté par la Bible comme le maître absolu de la nature, devait être en même temps tenu pour un être favorisé de toutes les illuminations ou dons divins, résultat de ce merveilleux commerce avec Dieu et ses anges,

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux... »

Cet état, rien ne nous empêche de l'assimiler à celui que 4. Eschyle, v. 483. tous les patriarches et prophètes de l'ancienne loi ont plus ou moins connu, mais qui ne paraît jamais avoir développé chez eux les merveilles extatiques que nous admirons chez les saints. Chez les premiers il ne semble pas que la familiarité habituelle avec les êtres supérieurs ait dégénéré souvent en théurgie et en pneumatologie mystiques. C'était, pour ainsi dire, le surnaturel à l'état naturel et normal. Si le premier homme eût été ce qu'on appelle un mystique, jamais le serpent n'eût pu lui proposer quelque chose d'inconnu et de miraculeusement transcendant. Qu'on veuille bien le remarquer toutefois : en écartant l'état extatique, nous n'ôtons rien à l'état surnaturel dont il est de foi que le premier homme a été dépouillé, « brisé dans les dons surnaturels et blessé dans sa constitution naturelle, » a dit le concile de Trente, Communications, participations, lumières divines, nous ne pouvons ni ne voulons le priver d'aucun de ces dons et secours surnaturels gratuits, fallût-il même y comprendre l'extase. Toujours est-il que voici venir un autre ordre de clairvoyance, et le programme de celle-ci ressemble trop à celui que nous lisons tous les jours, pour que nous puissions nous y méprendre. Il ne s'agit plus cette fois d'un don, il s'agit d'un traité qui promet l'Edot, c'est-à-dire la divination, mais la divination curieuse, la divination voulue, usurpée, et présentée comme une conquête de la volonté, quoique l'Apôtre depuis ait eu bien soin de proclamer que « la vraie prophétie n'a jamais été obtenue par une rolonté humaine 1. »

Mais pour l'obtenir, cette divination séductrice, il faut entrer dans l'état extatique, forcer l'entrée du monde des esprits, bons et mauvais, et sortir artificiellement de son état normal et naturel. A ce prix-là seulement on peut entrer dans la gnose, c'est-à-dire dans la double intimité psycho-physiologique du bon et du mauvais esprit.

^{4.} Numquam allata est prophetia voluntate humana. (Saint Pierre, première épitre.)

2. - Lucidité et perdict.

Revenons donc au récit. Quoi qu'il en soit, et quel que soit le mode du crime, ce crime est consommé. Volontairement et furtivement introduit dans la gnose, on ne sait pas bien encore à quelles conditions, l'humanité connaît le grand mystère du bon et du mauvais; mais, qu'on le remarque bien, le mauvais ayant été son guide devient nécessairement son maître. C'est grâce à lui qu'elle a obtenu sa clairvoyance et que ses yeux se sont ouverts. Lucidité fatale! Elle voit sa faute et prévoit le châtiment.

Alors une voix se fait entendre dans le jardin. « Où es-tu? » lui crie-t-elle; et cette fois, du moins, la voix paraît bien extérieure, puisqu'on se cache pour ne pas lui répondre. Néanmoins, la réponse est exigée : l'humanité se confesse et le verdict est rendu.

Il n'est donc que trop vrai. L'humanité s'est vendue, elle appartient désormais au maître de son choix, et non-seulement elle et sa postérité, mais tous ses biens avec elle, toute cette nature inanimée ou vivante qui lui avait été donnée comme palais ou comme amie; Satan possède tout, usurpe tout, souille tout, et, théologiquement parlant, cette usurpation est tellement consommée que, plus tard, la restauration divine n'aura jamais lieu sans un exorcisme préalable. L'Église ne posera pas une croix sur le sommet de ses montagnes, elle n'empruntera pas une goutte d'eau aux sources de ses fontaines, sans en avoir au préalable chassé l'usurpateur qui les souille ¹. Désormais tout homme nait véritable-

^{4.} On a trop retréci le cercle du désastre, en ne l'appliquant qu'à l'homme; qu'en est-il résulté? C'est que le savant, qui voit la mort dans toute la créaton, n'entendant jamais attribuer au péché que celle de son semblable, n'a pu consentir à dissoudre les deux causes. Il fallait au contraire fixer son attention sur ces beaux passages de l'Épitre de saint Paul aux Romains, ch. viii: « Toute créature gémit et se trouve dans l'enfantement matgré elle (non volens), et à cause de celui qui l'y a soumise par sa faute; mais elle sera affranchie et délivrée de la servitude de corruption. » Et pour que

ment possédé, un ange de Satan habite au plus profond de ses entrailles et semble naître avec lui. C'est là le vrai génie natal, ἄγγελος γενθλως, le penate (penes nos natus, ou né avec nous), l'hôte soudé à nos organes, que les exorcismes préparatoires du baptême expulsent en ces termes : « Sors de ce front, sors de ces yeux, sors de ce œur, etc. 4», sorte de Sosie congédié, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'ange gardien, présent divin, dont nous avons parlé tout à l'heure.

C'en est fait. Le principe sensible est souillé, vicié, puni dans la nature entière. Le Cosmos vivant n'est plus qu'un Cosmos dégénéré; quant à l'humanité, elle naîtra désormais vassale de son ennemi. Sa volonté lui a fait perdre l'Éden. une volonté plus forte l'en exile. Les portes sont franchies, et si, le désespoir dans le cœur, les deux bannis se retournent encore et donnent un dernier regard à l'asile de leurs félicités, l'épée flamboyante des chérubs les repousse et les éloigne.

3. - Déportation et promesse.

Toutefois, ces grandes assises spirituelles ne se cloront pas sur une parole de mort. L'Espérance montrant déjà le rachat dans l'avenir a chargé le Repentir et la Vertu du soin de commuer la peine; à la condamnation éternelle on substituera les douleurs et les travaux forcés, séculaires.

On connaît les conditions du rachat, on sait pourquoi il fut dit au serpent : « Et la femme t'écrasera la tête. » Mais on comprend moins généralement ceci : « Et tu essayeras de la mordre par le talon?. »

Chose remarquable, tous les héros, Achille, Sigourd, Krischna, sont presque tous présentés comme vulnérables par le talon. Pourquoi? Nous croyons en trouver la raison dans

l'on sache bien que ce mot « toute créature » s'applique à toute créature, saint Paul a grand soin d'ajouter : « non-seulement elle, mais nous-même. »

^{1.} Voir, à la fin du chapitre, l'Appendice G, Sur le bapteme.

^{2.} Genèse, ch. III, v. 7.

cette croyance brahmanique « que l'homme est l'esclave du hadès ou de l'enfer ». Or, dans la langue mystique de cet antique pays, le talam ou talon, représente, matériellement parlant, la surface du sol terrestre. C'est là le point de soudure entre l'homme et le Dieu des enfers.

Ce serait donc ici l'équivalent du « pulvis es, » et le retour à la poussière serait la seule prise que la mort aurait sur nous.

Le verset 21 indique encore une consolation, mais celle-ci jusqu'à ce jour est restée trop voilée pour qu'on ne se sente pas très-vivement entraîné vers l'explication de M. Lacour.

Il s'agissait d'expliquer cette traduction de la Vulgate : « Et il leur sit des habits de peau 1. » Cette traduction plongeait le comte de Maistre lui-même dans un indicible MALAISE 2.

Il est clair qu'il y a là-dessous un mystère.

Or, suivant M. Lacour, on doit traduire ainsi: Jeove Aleim, le lui des esprits, 1ôch, fit établir, — L'ADM, pour l'être adamique, ULACHTOU, et pour la femme de lui, — oour, un ange surveillant ², CNOUT, consolant, — UILCHM, et les en couvrit ³.

D'un autre côté, le Zohar jette sur ce texte un jour tout nouveau : « Adam dans le paradis était, dit-il, primitivement revêtu d'une lumière supérieure. Une fois banni du paradis, et pour le rendre plus apte aux épreuves du monde, Dieu lui fit des vêtements de peau, c'est-à-dire il obscurcit sa lumière; tous deux étant restés nus par le retrait de cette enveloppe lumineuse, il leur fit une autre enveloppe ténébreuse formée de l'air de ce monde. Depuis, c'est la seule observance des préceptes qui peut ramener l'auréole primitive, sans laquelle on ne peut « entrer en paradis 4. » Il y a là un beau jour jeté sur les phénomènes lumineux offerts par beaucoup de saints, et peut-être l'explication de ce mot évangélique : « Mon

^{4.} Œloim, II, 224, de oour oyr, qui signifie vigilant.

^{2.} Soirées.

^{3.} Ibid.

^{4.} Zohar, cité dans la Kabbal. denud., de Anima, p. 445.

ami, comment êtes-vous entré ici sans la robe nuptiale 1? »

D'ailleurs, cette lumière vient des anges, qui sont appelés eux-mèmes par sainte Hildegarde « des lumières raisonnables », et ce sont probablement les anges gardiens qui sont les dispensateurs de ces auréoles, sortes de corps glorifiés; par conséquent chaque homme, désormais, chrétien ou mécréant, aura son surveillant divin, son défenseur providentiel, son enveloppe plus ou moins lumineuse, suivant que son gardien l'en jugera plus ou moins digne; patronage toujours admirable, soit que, récompensant la fidélité du disciple fidèle, il l'assimile pour ainsi dire à sa gloire, afin de le ravir aux plus hautes régions de la lumière et de la vie, soit que, malgré les infidélités de son enfant coupable, il le protége encore contre les sévices et le despotisme trop absolu de son terrible maître.

Le Zohar est encore très-curieux sur la position des deux esprits, qui vont désormais accompagner l'homme. Pour lui, c'est ce qu'on appelait le « figmentum bonum et le figmentum malum. » Il donne au premier (au bon ange) une magnifique épithète, il l'appelle le compagnon des larmes, celui qui pleure avec l'homme. « Je lui ai rendu des consolations, à lui et à celui qui pleure avec lui, et lugenti ejus. Il est à la droite, car celui qui se tient à la gauche, le Sinistre, est toujours prêt à seconder l'homme dans toutes ses œuvres de magie 2. »

« ET LEURS YEUX FURENT OUVERTS, ET DIEU DIT: VOICI QU'ADAM EST DEVENU COMME L'UN DE NOUS, CONNAISSANT LE BON ET LE MAUVAIS. PRENONS GARDE, MAINTENANT, QU'IL NE GOÛTE DU FRUIT DE L'ARBRE DE VIE ET QU'IL NE VIVE ÉTERNEL-LEMENT, ET DIEU L'EXPULSA DU JARDIN DES DÉLICES, A LA PORTE DUQUEL IL PLAÇA DEUX CHÉRUBS. CHARGÉS DE GARDER LA ROUTE DE L'ARBRE DE VIE 3. »

Et leurs yeux furent ouverts! On voit ici la sidélité du poëte grec à suivre la vraie tradition. Le nom d'Épiméthée (qui

^{1.} Saint Matthieu.

^{2.} Kabb. denud., de Anima, p. 447.

^{3.} Genèse, ibid.

voit après) substitué à celui de Prométhée (qui voit avant) exprime parsaitement la dissérence existante entre l'évidence et la clairvoyance.

- « Voilà Adam devenu comme l'un de nous. » On a voulu expliquer ce nous par les deux autres personnes de la sainte Trinité; mais du moment où saint Augustin regarde comme très-difficile d'appliquer à d'autres qu'à un ange et la promenade dans le jardin et le commencement du colloque, il nous paraît plus logique de continuer le même système.
- « Et il plaça deux chérubs ». Voilà l'origine des sphinx placés à l'entrée des labyrinthes et des temples égyptiens. On sait que ces sphinx sont la représentation exacte des chérubins d'Ézéchiel.

Maintenant nous ne pouvons pas abandonner Éden sans le faire comparaître encore une fois à la barre de nos savants modernes.

SV

La chute devant la science moderne. - Philosophie de ce grand drame.

1. - Philosophie de la chute.

Tous les peuples la proclament. «'Il est certain, dit l'abbé Glaire, qu'il y a sous ce rapport un ensemble étonnant entre les traditions des Égyptiens, des Indiens, des Perses, et même des peuples du Nord et des Grecs. » Il y a plus : chez tous, comme dans le récit biblique, la terre est maudite avec l'homme, et la chute du souverain entraîne celle de tout son domaine et de toutes les créatures qui l'habitent. Travail solidaire et consolant par cela même, gravitation universelle de toute vie vers sa source oubliée ou perdue!

Mais consultez la science.

Un des plus renommés incrédules de l'Allemagne contemporaine, Jahn, explique ainsi le deuxième chapitre de la Genèse: "« Ève s'était endormie près d'un arbre, et ayant vu sur cet arbre un serpent, sans pouvoir distinguer si c'était une réalité ou un rêve, elle le raconta comme histoire véritable à Adam ¹. ³

Nous avons vu tout à l'heure un arbre vénéneux, mais réel, substitué par un rationaliste du même pays à l'arbre révé par Ève. Jahn est beaucoup plus simple encore.

Quant à Eichhorn, M. Renan nous apprend que « reconnaissant la nécessité d'une exégèse plus large, et las de chercher des explications naturelles à de si importantes traditions, il crut devoir soutenir, en scrupuleux théologien, que « il serait indigne de la Divinité d'avoir laissé insérer un fragment mythologique dans un livre révélé, et que dès lors on ne doit voir dans tout cela que la traduction de ce proverbe : « Le désir d'un meilleur état est la source de tout le mal en ce monde ². »

Mais Bauer lui répond que, bien loin « de constituer une pareille *charade*, ce récit était une pure légende sans aucun sens ni portée. »

Chez nous, M. Lacour n'y voit, comme nous l'avons dit, que « le récit moïsiaque d'une scène d'initiation égyptienne dont Jéové est le grand prêtre, 4dam le sujet, et dont les ALEIM sont les juges 3.

L'Israélite M. Munck range parmi les apologues tout ce troisième chapitre, « dont tous les détails, dit-il, sont du domaine de la poésie et de la mythologie 4. »

En fin de compte, toutes les opinions sont aujourd'hui pour l'allégorisme moral, et peut-être ne serait-il pas très-difficile de rencontrer plus d'un théologien catholique et français qui ne s'éloignerait pas beaucoup à cet égard du rationaliste le plus décidé.

« Chacun de nous cependant, nous disait tout à l'heure un des plus célèbres incroyants de l'Allemagne, chacun de nous naît sous l'influence du principe satanique, et c'est là le vrai

^{4.} Jahn, Einleit., Th. I, S. 448.

^{2.} Études religieuses, p. 146.

^{3.} Les Œloim, t. I.

^{4.} Palestine, p. 145.

sens du péché originel qui n'est nié que par une philosophie superficielle 1. »

Mille fois plus logicien que tous nos fusionistes, Dupuis leur disait en son temps: « Vous ne pouvez pas reconnaître la mission réelle du Christ et ne voir dans les deux premiers chapitres de la Genèse qu'une pure allégorie... Du moment où vous voulez que la réparation du mal par le Christ soit un fait historique, IL FAUT BIEN que l'aventure d'Adam, d'Eve et du serpent soit également un fait historique, car ces deux faits sont essentiellement tiés l'un à l'autre.

Nous avons cependant lu tout à l'heure les compliments adressés à M. l'abbé M..., par la Revue de l'instruction publique, « sur sa séparation très-carrée de ces maladroits apologistes qui, à l'exemple de Pascal, commencent invariablement leur thèse par le dogme de la déchéance. » Dupuis est plus logique et serait beaucoup moins complimenteur.

Qui sait si ce n'est pas cet avertissement qui aura impressionné M. Revnaud? « Sans la doctrine du péché originel, dit-il, il est impossible à un esprit logique, en présence de tant de maux qui entourent l'homme dès le berceau, de ne pas glisser dans le manichéisme. Quelles qu'aient été au juste l'espèce et les circonstances de la faute, je n'avouerai pas moins que cette première faute constitue un fait capital dans les annales de la terre. Par elle une révolution s'opère, le régime de la planète se transforme, le principe du mal, absolument étranger jusqu'alors à cette résidence, s'v introduit et v jette les fondements de son règne terrible. L'instant est solennel, et pour Dieu qui mesure les événements non dans leurs apparences, mais dans leurs suites, il y a là un coup prodigieux qui ne vient pas DE LUI²! » Très-bien; mais lorsque vous confessez que c'est « le principe du mal qui jusque-là lui était étranger, » de quel droit vous permettez-vous encore de mépriser

^{4.} Schelling.

^{2.} Terre et ciel, p. 464.

nos traditions? Non, vous avez raison, ce n'est pas lui; mais pour avoir le droit de le dire, il faut croire à un autre. Non, ce n'est pas le bien suprème, ce n'est pas celui qui avait donné à l'homme toutes les illusions du bonheur qui aurait pu lui envoyer sans cause toutes les réalités du malheur! Celui qui « ne créa pas la mort 1 » ne lui a pas ordonné d'arriver; celui qui veut la paix n'a pas créé la guerre et cet effroyable système de destruction générale qui fait aujourd'hui le droit commun de toute la création. Enfin, lorsque le Créateur a dit: « Croissez et multipliez », nous ne remarquons pas qu'il ait ajouté « et détruisez-vous les uns les autres. » Si ces deux préceptes étaient corrélatifs, pourquoi le dernier n'eût-il pas été prononcé?

Ge ne peut donc être *lui* qui, sans cause, a bouleversé son œuvre et introduit le désordre partiel dans cet ordre général dont nous admirons encore la première pensée. Ce ne saurait être *lui* davantage qui aurait dérangé l'axe de la terre, bouleversé les conditions de l'atmosphère, créé les monstres, les virus et les venins, dissous et putréfié la matière ². Ce n'est pas *lui* qui a voulu tous ces maux que cependant il tolère, et le panthéiste moderne qui réclame un seul et même agent pour tant de résultats si contraires, qui prend l'état actuel du monde moral et physique pour le chef-d'œuvre et la substance elle-même d'un seul Dieu tout-puissant et tout bon, ce panthéiste, disons-nous, ne se montre assurément difficile ni en fait de bonheur ni en fait de providence et de paternité divines.

Oui, M. Reynaud a mille fois raison; « ce n'est pas lui, » et le comte de Montlosier exprimait la même idée, lorsqu'il disait: « Au spectacle de tant de grandeur opposé à celui de tant de misère, l'esprit qui se met à observer ce vaste ensemble se représente je ne sais quelle grande divinité qu'une divinité plus grande et plus pressante encore aurait comme brisée et

^{4. «} Deus non fecit mortem. » (Sap., 1, 13.)

^{2.} Voir l'Appendice C, des Génies épidémiques.

mise en pièces en dispersant ses débris dans tout l'univers 1.3

Hélas! nous le sentons trop bien néanmoins. Tout cela ne suffit pas à notre pauvre et si débile raison; tout cela ne lui donne pas la compréhension raisonnée de ce libre exercice du mal, octroyé par une prescience divine, et qui constituera toujours le plus profond comme le plus navrant des mystères. Mais à ce mystère essayez de substituer n'importe quelle raison, et tout aussitôt voilà votre philosophie qui demeure face à face avec un immense désespoir; quand le mal accident sera devenu le mal substance, qui de nous pourra s'en dire consolé?

- Eh bien! soit, dit le siècle, nous acceptons l'accident, mais la transmission, l'injuste transmission? - Ah! prouveznous bien vite qu'elle n'est qu'un mauvais rêve, que le fruit d'une imagination terrifiée, que rien ne se transmet ici-bas, rien, depuis la moindre dégénérescence organique et le plus insaisissable virus jusqu'aux penchants funestes qui prédisposent à la folie et au crime, et nous vous bénirons. Mais au contraire, hélas! rien ne se perd, rien ne s'anéantit ici-bas; transmission morale et physique, transmission spirituelle, transmission humaine, transmission animale, transmission végétale... Tout est transmission permanente autour de nous, et vous ne pouvez croire à la transmission originelle!... Allégueriez-vous que ces dernières transmissions ne remontent pas du moins à soixante siècles, comme nous le disons de la première? Mais nous vous répondrions qu'après cinq générations cette transmission ne serait pas moins injuste qu'après cent, et que cette injustice est, après tout, le grand scandale, bien que vous ne paraissiez pas vous douter que vous le causez vous-même à toute beure. Vous flétrissez, en effet, comme si vous étiez un Dieu, les petits-fils d'un grand-père criminel; vous reculez d'horreur à l'aspect de l'arrière-neveu du bourreau, et vous refusez la main de votre fille aux descendants les plus éloignés du renégat et du traître; le libre penseur lui-

^{4.} Mystères de la vie humaine, p. 147. Il s'agit seulement de ne pas se tromper sur la divinité la plus grande.

mème ne tient pas moins à ses *quartiers* que le chrétien, et les parchemins de la honte ne sont pas moins indélébiles que les autres. « Personne n'admet, dit en vrai païen Cicéron, qu'on puisse naître probe d'un père qui ne l'est pas ¹. »

Il ne s'agit donc, en réalité, que du plus ou du moins entre la transmission primordiale punie et toutes nos transmissions quotidiennes flétries. S'il en est qui ne datent que de la veille, il en est d'autres aussi qui datent de trois siècles. Élargissons donc notre horizon philosophique, et puisque les générations qui nous entourent portent la peine physique et morale des prévarications de leurs ancêtres, sachons donc comprendre qu'à l'origine des temps et dans des conditions que nous ne pouvons même plus soupçonner, un crime d'une MYSTÉRIEUSE ET INCALCULABLE PORTÉE ait pu souiller pour toujours l'humanité dans ses sources morales et physiques.

Au reste, fut-il jamais un siècle qui ait moins de droits que le nôtre à la négation d'une telle vérité, puisque dans ses spéculations humanitaires il en pousse la théorie jusqu'à la négation de l'individu et jusqu'à son absorption dans le grand tout du genre humain.

Les théories de P. Leroux sont encore aujourd'hui celles d'un très-grand nombre de penseurs, et nous ne serions pas embarrassé de nommer toutes les écoles qui adoptent comme fondée en raison la théorie suivante : « Le genre humain est un être collectif, animé d'une vie propre; il n'y a pas en Dieu des hommes séparés, mais bien l'homme. L'Adam qui vit aujourd'hui est le même qui vivait hier, et l'humanité étant solidaire, vous ne pouvez faire du mal à votre prochain sans vous en faire à vous-même .»

C'est vraiment bien dommage qu'à quelques pages de la ³ le même auteur ne voie dans la triple croyance à l'Éden, à la chute et à la réparation « qu'une triple décoration d'opéra »;

^{1.} In orat, pro Roscio.

^{2.} P. Leroux, Livre de l'humanité.

^{3.} Ibid., p. 46.

car, en vérité, il commencait à parler comme saint Thomas : « La société, disait avant lui ce grand saint, la société est

comme un homme dont ceux qui rémplissent les diverses fonctions sont les membres. Le genre humain doit être considéré comme le corps d'un seul homme, »

On le voit, la solidarité philosophique ne date pas d'aujourd'hui.

Alors, on se le demande, sur quoi repose donc le litige et que faut-il répudier ? Voyons, récapitulons : l'hérédité morale et physique? - elle est permanente ici-bas; - la responsabilité des innocents? - nous la décrétons à toute heure; - la solidarité humaine? - c'est un de nos dogmes favoris; - la justice du châtiment? - on ne la nie pas pour tout le reste; - la sévérité de celui-ci? - on ne connaît pas les proportions de la faute; — la permission divine de cette faute? on a fait du libre arbitre la plus belle de nos prérogatives, et de la liberté de conscience le plus sacré de tous nos droits;enfin, la suggestion de cette faute par un ennemi supérieur? - vous oubliez que, selon Schellling, sans cet ennemi « tout reste incompréhensible et absurde 1. »

Mais retournons encore une fois aux faits du spiritisme, et voyons si ce que M. Reynaud méprise ne l'eût pas bien autrement instruit, et nous aussi, que toute la métaphysique du monde entier.

Celui qui, déposant tout préjugé, eût observé soigneusement le pied d'un guéridon séducteur écrivant à M. de Saulcy: « Veux-tu?... veux-tu t'engager?... Si tu le veux, signe ton nom au-dessous du mien, » celui-là eût compris. « Et quand j'aurai signé, demandait un autre savant poursuivi par les mêmes sollicitations, que m'en arrivera-t-il? » — Après, répondait le crayon tentateur, après, TU M'APPARTIEN-DRAS, ESPRIT, AME ET CORPS 2. " Oui, celui, disons-nous,

^{1.} Voir l'Appendice E, p. 363.

^{2.} Voir l'Appendice du 1er Mémoire, Faits rebelles, étc.

qui eût été témoin pendant des mois, comme nous l'avons été nous-même, de ces persécutions incessantes, eût fini par remonter de ces futiles manifestations à l'intelligence du terrible adultère qu'une sollicitation d'un ordre bien autrement formidable avait pu réaliser à l'origine des choses, entre la terre et les cieux.

Un poëte a dit:

Imparfait ou déchu, tel est le grand mystère!

Et pendant que le siècle préfère l'impar/ait qui lui permet de rèver un progrès temporel, nous croyons, nous, au déchu qui nous permet de rèver un éternel progrès.

Qu'on nous permette de préférer une lumière, incomplète il est vrai, mais suffisante, à de véritables ténèbres qui ne fourniraient jamais que blasphèmes à l'impie, que murmures à celui qui ne l'est pas tout à fait, et avec lesquelles il nous deviendrait tout à fait impossible de rien espérer ni comprendre.

Prenez-y bien garde, pas de milieu dans la doctrine de la croix. Le jour où cette croix n'est plus un moyen, elle devient un but sans raison, une fin non méritée, et alors comment nommerez-vous donc le dieu qui la propose au monde? Vous ne le déchargez en rien de ces sévérités qui vous révoltent, vous ne lui retirez que l'indulgence et le pardon: mystère pour mystère, laissez-nous donc le seul qui nous console, et qui peut-être, ainsi que l'espérait le grand évêque d'Hippone, sera expliqué quelque jour à de plus saints et de plus dignes interprètes! (Melioribus, sanctioribusque reservatus 1.)

D'ailleurs, nous ne voulons pas de votre progrès, dùt-il changer ce monde en lingot d'or et en lit de roses. Nous le méprisons, parce que l'éternité ne figure en rien dans son programme; et que nous importe, à nous, une couche de fleurs, pour le sommeil... d'une seule nuit?

^{1.} De Genesi, l. xi.

Nous ne voulons pas davantage de votre métempsycose et de vos vies successives et métamorphosées, traînées de mondes en mondes, sans aucun souvenir de celle-ci. Quelle consolation trouvez-vous dans l'abolition de vos souvenirs ou dans l'ajournement indéfini de vos plus chères espérances? Nous ne tenons pas à ces éternités subies « de planètes en planètes et de soleils en soleils. » Nous sommes plus pressés, et nos cœurs ne s'arrangeraient pas de tels retards. Quand la Bible traduit l'idée de mort par cette phrase si touchante : « aller rejoindre ses pères », elle ne prétend probablement pas nous faire poursuivre chacun d'eux dans chacune des étoiles, et lorsqu'elle nous donne rendez-vous dans « le sein d'Abraham, » elle ne saurait entendre par là toutes vos pérégrinations cométaires 4.

En fait de planètes, nous tenons avant tout à la nôtre, et c'est avec bonheur que nous lisons dans l'apôtre saint Pierre (ch. 111, v. 13) qu'elle ne sera pas détruite, mais dissoute, et, comme elle paraît l'avoir été déjà, « renouvelée encore une fois par le feu; » et comme nos corps ne nous seront probablement pas rendus pour rester suspendus dans les airs, nous espérons bien que nos pas pourront fouler encore la terre qui n'abritera demain notre dépouille qu'après avoir été notre berceau.

- 4. « Notre âme, dit M. Reynaud (Terre et ciet), notre âme, en passant alternativement d'un séjour dans un autre, changeant d'organes chaque fois, et indéfiniment variable dans les apparences sous lesquelles elle se témoigne, poursuit au rayonnement des soleils, de migration en migration, le cours diversifié de son immortalité. »
- M. Pelletan n'est pas moins encourageant. « Je crois pouvoir affirmer, dit-il, que la vie est immortelle (que de bonté!), et que l'homme ira toujours de soleil en soleil et d'étoile en étoile,... de transfiguration en transfiguration, etc. »
- Enfin, M. Victor Hugo nous donne la contre-partie de tous ces beaux rêves. « Les âmes coupables, dit-il, passent dans les objets de la nature immonde. Ce ver de terre, qui rampe sous nos pieds, qui sait si n'est pas Cléopâtre? Frédégonde est peut-être là sous ce pavé,... etc., etc. »

Voilà où en arrive le siècle qui se vante de répudier toutes les hypothèses et de ne marcher jamais qu'armé du flambeau de l'expérience.

Mais pour laisser les hypothèses et pour s'en tenir au trop réel . pas n'est besoin de philosopher bien longtemps pour entrendre au fond de son propre cœur le douloureux écho de ces deux chapitres de la Genèse, pour y sentir le vide laissé par la perte d'un grand bien et le désir insatiable de le combler.

Tous, nous pleurons un Éden; tous, nous couvons, au plus profond de nos âmes, le mystérieux souvenir d'une félicité qui n'est plus; tous encore, et chaque jour, nous essayons de rentrer dans ce jardin perdu et de mouiller encore une fois nos lèvres aux sources regettées « que toute âme désire et qui n'ont plus de nom au terrestre séjour. » Vain effort et fol espoir, toujours décus par le glaive flamboyant du chérub, jusqu'au jour où le mépris du lingot d'or et du lit de roses l'aura à jamais désarmé!

APPENDICE F

CHAPITRE VI

SPONTANÉITÉ DU LANGAGE HUMAIN QU DEUX MIRACLES AU CHOIX

A la question du langage divin et de sa nature succède naturellement celle du langage humain et de son origine.

lci nous n'aurons que le choix du miracle, miracle psychologique ou miracle divin, c'est-à-dire miracle partant de l'homme ou miracle partant de Dieu, pas de milieu.

« Les religions, dit M. Renan, sont le produit des instincts spontanès de la nature et de la conscience humaine... Tout ce qui n'est pas cela ne répond à rien. »

Et comme la question de l'origine du langage se trouve nécessairement impliquée dans celle de ces produits, nous tenons à dire quelques mots de la spontanéité par laquelle on l'explique.

Il semblerait au premier aperçu que rien ne se rapproche plus de l'orthodoxie et de la philosophie catholiques qu'une telle proposition, puisqu'elle paraît occuper les antipodes des grossières théories du xvme siècle. Celles-ci, on se le rappelle, faisaient de leur sauvage primitif un enfant qui, à force de balbutier, de bégayer et d'épeler, finissait par former lui-même son alphabet, ce qui par parenthèse ne s'était jamais rencontré; mais enfin, dans ce temps-là, c'était ainsi que l'on comprenait l'expérience et l'observation. Aujourd'hui on leur porte encore le même respect, mais la forme est on ne peut plus différente.

Au stupide tâtonnement par lequel le sauvage arrive, dit-on, à l'entière invention de cette grammaire « qui nous fait la main haute obéir à ses lois, » on substitue une faculté primitive et, dit-on, complétement perdue, en vertu de laquelle l'homme a de lui-même et subitement parlé sa propre pensée. Rien n'est stupéfiant comme l'aplomb avec lequel nos hommes de critique, si dédaigneux lorsqu'on leur présente des faits attestés par tout le genre humain, attestent eux-mêmes la faculté perdue. Ils étaient là, n'en doutez pas, lorsque cette faculté s'exerçait; ils étaient là quand on est venu à la perdre, et s'ils ne fixent ni le lieu ni le quantième, c'est qu'ils ne s'embarrassent pas d'un détail indifférent à la chose. « Le langage, dit M. A. Maury, est le résultat d'un instinct qui s'est manifesté au plus haut degré dans les premiers temps de l'apparition de notre espèce sur la terre. Il fut l'œuvre d'une puissance créatrice qui a été se perdant de plus en plus. L'homme primitif a créé spontanément le langage, autrement dit sa langue, sans réflexion et sans effort... Cette faculté s'est épuisée graduellement dans sa forme créatrice !. »

M. Renan n'est pas moins affirmatif; ne voulant pour l'homme ni d'un langage créé par l'usage réfléchi de sa raison, ni d'une parole qui lui serait venue du dehors, le langage pour lui n'est que «le produit spontané et aveugle de toutes les facultés humaines en exercice.»

Et comme il convient qu'aujourd'hui le plus violent exercice de toutes ces mêmes facultés n'amènerait pas la plus petite syllabe, au lieu d'une faculté perdue il faudra bien qu'il nous accorde un jour la perte de quelque autre vertu intérieure qui les dominait toutes et les mettait toutes en exercice.

Mais, diront quelques catholiques conciliateurs, il n'y a cependant là rien qui ne puisse s'accorder avec la théorie très-orthodoxe des facultés surnaturelles perdues et de l'intuition primitive.

Oui, en apparence; mais ces catholiques peu clairvoyants ne s'aperçoivent donc pas qu'à l'encontre de ces dernières facultés, résultant, selon tout l'esprit de la Bible, d'un commerce continu, extérieur et sensible avec des êtres supérieurs, les facultés naturelles de ces messigurs ne sont là que pour exclure précisément ce commerce mystérieux et ces interventions qui ne feraient que « prouver, disent-ils, la faiblesse et non la puissance divine? »

En un mot, on veut naturaliser le phénomène le plus surnaturel, puisque cette fois c'est l'expérience journalière, c'est l'observation de tous les siècles qui s'accorde avec la vérité révélée, pour attester que « la raison commence toujours par un acte passif¹, » et que jamais, M. de Bonald l'a surabondamment démontré, il ne s'est rencontré

^{1.} La Terre et l'homme, p. 415.

^{2.} Lacordaire, 13º Conférence de 4835,

un seul sourd de naissance qui ait pu retrouver et ranimer au fond de ses instincts quelques légers débris de la faculté primitive, et faire de lui-même un seul pas hors du mutisme le plus absolu. Or, s'il est vrai que l'homme ait été « en même temps naturellement pensant et naturellement parlant », que l'un soit la conséquence toute naturelle de l'autre, il faut convenir que la disparition aussi radicale et aussi exceptionnelle d'une telle faculté naturelle serait encore plus surnaturelle que tout le reste.

Entendons-nous bien toutefois. Comme nous l'avons dit plus haut, rien ne se rapproche plus dans les termes que la doctrine orthodoxe et celle qui ne l'est pas, puisque la première appelle don ce que l'autre appelle faculté, et que toutes les deux reconnaissent l'aptitude psychologique et innée au langage; mais la cause du dissentiment repose tout entière entre la spontanétié du phénomène et son développement par un moteur étranger.

Et, qu'on y fasse bien attention! dans la théorie de M. Renan, cet instinct, bien loin d'être créé, est au contraire son propre créateur. « Il n'y a, dit-il encore, que deux hypothèses, l'une consiste en une source unique de toutes les traditions, l'autre en un instinct créateur dont les produits (y compris le langage) auraient été partout identiques. » (Ibid.)

Comprenez-vous maintenant l'anguem in herba, l'anguille cachée sous l'herbe? Le Créateur, classé parmi les instincts, c'est-à-dire parmi les forces aveugles, brutes et inintelligentes!...

Voulez-vous mieux comprendre encore? Quand on demande à M. Renan son dernier mot sur cet instinct crèateur et comment îl a pu se le procurer: « Il suffit, dit-il, de substituer un miracle psychologique au miracle théologique;... recourir à une intervention surnaturelle pour expliquer les faits qui sont devenus impossibles dans l'état actuel du monde, c'est prouver qu'on ignore les forces cachées de la spontanéité; plus on les étudiera, et mieux on comprendra qu'il n'a pas été besoin d'un Dieu toujours immiscé dans la marche des choses 1...» Et ailleurs: « Depuis que la nature a cessé de crèer, les faits étranges sont devenus entièrement impossibles dans notre milieu réfléchi... C'est le réve affirmé. l'insiste sur ce point, car le défaut de critique des supernaturalistes et la source de leur grossier réalisme est l'inintelligence de l'état primitif de l'humanité, et leur habitude de juger toutes les époques de l'esprit humain sur la même mesure?.»

- 1. Études religieuses.
- 2. Liberté de penser, t. IV, p. 445.

Ainsi voilà qui est bien entendu. Ce sont les supernaturalistes qui jugent le système de la spontanéité d'après les facultés actuelles de l'âme, c'est-à-dire sur l'observation quotidienne, et ce sont des rationalistes qui supposent à 6000 ans de distance tout un ensemble de facultés miraculeuses qu'on ne peut plus observer aujourd'hui!... Nous avons parlé plus haut de ce principe de l'ancienne philosophie : « le fait existe, donc il se peut, » remplacé par ce principe tout moderne : « le fait ne se peut, donc il n'est pas,» Celui de M. Renan peut se formuler ainsi, « le fait est impossible, donc il s'est pu jadis. »

Et ce fait il l'appelle le réve affirmé... Nous affirmons à notre tour qu'il n'a jamais dit plus vrai...

Ce n'est pas tout; nous venons de voir l'instinct spontané, créatour; il s'agit de savoir maintenant comment se manifestait cette spontanéité. « Par deux degrés, dit-il, par la légende, création d'une crédulité timide, et par le mulhe créé par l'hallucination, »

Comment! hallucination et légende, voilà ce que vous appelez des fucultés merveilleuses, de vrais miracles psychologiques, réservés aux premiers jours du monde?...

Mais nous les croyions, d'après vous, le malheureux apanage de tous les pauvres supernaturalistes actuels!...

D'ailleurs, comment ces consciences exaltées et ces facultés hallucinées produisaient-elles spontanément des idées prophétiques que l'histoire se chargeait de réaliser à heure fixe, et « qui, selon votre expression, donnaient lieu à la manifestation des signes du temps ?? » Comment des mythes, « qui se subordonnent comme les symboles aux instincts de la foule, pouvaient-ils en même temps leur fournir un prétexte ², » c'est-à-dire être en même temps antéhistoriques et post-historiques?

Quel chaos, quel amoncellement de contradictions! et que l'on juge de notre désappointement, lorsqu'à toutes nos interrogations on ne nous fait d'autre réponse que celle-ci : « Tirons un voile sur ces mystères que la raison même n'ose sonder, car ce n'est pas en quelques pages que l'on peut essayer la solution du problème le plus obscur de l'histoire, D'ailleurs le sens critique ne s'inocule pas en une heure 3.n

Hélas! on le voit trop bien; mais ce que l'on comprend en cinq minutes, c'est pour quelle raison M. Renan ajourne l'explication de son système, qui, pour n'être pas surnaturel, n'en est pas moins prodigieux, comme il n'en sera pas moins lénièreux, pour n'être pas occulte.

^{1.} Études religeuses, p. 55.

^{2.} Ibid., p. 203.

^{3.} Ibid.

Tout cela se rattache à ce vaste système de psycholàtrie dont nous parlions tout à l'heure, psycholàtrie reine de toutes les hérésics modernes, comme le panthéisme en est le roi, et comme le mesmérisme en sera plus tard l'instrument le plus puissant. Tout cela marche de front, et avec une entente bien merveilleuse, pour qui vent un peu l'observer.

Quoi qu'il en soit, le D' Littré a raison d'affirmer, malgré son admiration pour l'auteur des études, que « tout cela ne met absolument nex à la place de la philosophie détruite.»

Voilà cependant ce qui trouve admiration et écho dans la Revue des Deux Mondes! Le numéro du 15 septembre 1857 contient l'appréciation suivante : « Jamais, y est-il dit, on n'avait vu dans notre France des pensées aussi fortes, des critiques si tranchantes, si terribles, exprimées avec une grâce si lumineuse et si sereine. M. Renan a dit quelque part que « les Pères de l'Église, lorsqu'ils parlaient avec verve de l'absurdité des dieux païens, obéissaient à la même inspiration que Voltaire; » ceci est une remarque très-fine. »

La Revue finit cependant par donner un excellent conseil à celui qu'elle admire. « Que M. Renan, dit-elle, prenne bien garde à cette perpétuelle préoccupation de la finesse. Si les esprits violents et grossiers ne voient qu'un seul côté des choses, les intelligences subtiles, à force de chercher les nuances, courent le risque de ne rien saisir avec vigueur. Toutes ces discussions, divisions, cette alliance si impartiale des contraires, finissent par ne laisser dans l'esprit qu'une sceptique indifférence... car c'est alors que le thèologien se transforme en virtuose. »

On ne saurait traduire en langage plus divertissant une vérité plus sérieuse; mais nous engageons la Revue à garder quelquefois le conseil pour elle-même, et à ne pas servir si souvent d'impresario et de théâtre à tous ces concertos théologiques.

Consolons-nous, il en est temps, en remontant de ces désespérantes ténèbres à la lumière toujours radieuse et compréhensible de l'éternelle vérité.

Laissons parler d'abord l'ange de l'école :

« Il faut absolument, dit saint Thomas, qu'il y ait au-dessus de l'àme humaine quelque intellect d'où dépende son comprendre (suum intelligere).... parce que tout ce qui nous arrive par participation doit être auparavant dans quelqu'un substantiellement, comme le fer enformé ne l'est que par le feu... Il est nécessaire qu'avant tout mobile on trouve quelque chose d'immobile; or, comprendre pour l'àme, c'est se mouvoir... Cet intellect-agent, c'est Dieu lui-même qui rend les choses intelligibles comme un soleil illuminateur. Ce qui le carac-

térise, c'est d'illuminer les hommes, en imprimant en eux d'abord la lumière naturelle de l'intellect-agent, ensuite et par-dessus (super) celle de la grâce et de la gloire, »

Nous voici bien loin de ces instincts créateurs qui nous permettent de nous passer « d'un Dieu s'immisçant à tout propos dans la marche des choses. »

Écoutons maintenant une grande sainte :

« Quelle conformité entre vous et l'âme, ò mon Dieu, lorsqu'elle s'élève à vous par la lumière intellectuelle qu'elle reçoit de vous, et par l'amour divin qu'elle acquiert en se contemplant aux clartés de votre vérité! Elle vous ressemble, ò Dieu immortel... Vous étes la lumière, et vous la faites participer à la lumière; vous étes un feu, et vous vous communiquez... Alors que dire encore? sinon que l'homme devient Dieu, et que vous, mon Dieu, vous vous êtes fait homme 1. »

Après les anciens maîtres, on sera bien aise d'interroger les nouveaux. Nous finirons en écoutant un des penseurs les plus profonds et les plus originaux de notre époque.

« Le vrai but des philosophes, en soutenant cette doctrine de la spontanéité du langage, dit Balmès, est de préparer des arguments en faveur de celle-ci, que notre prétendu moi n'est qu'une modification de l'Être absolu, que la personnalité de notre être n'est qu'une phase de la raison impersonnelle et absolue; mais... ce que l'on nomme la spontanèité ou l'intuition des premiers temps ne saurait être, aux yeux d'une saine critique et de la raison, que l'enseignement primitif de Dieu à l'homme. Les arguties des philosophes modernes ne sont qu'une répétition déguisée des raisonnements perfides de l'incrédulité à toutes les époques, déplorable abus du talent qui profane ainsi ce qu'il a reçu.

« Ce phénomène de la spontanéité est un thème facile qui se prête à de brillantes divagations... Certains philosophes ont tout fait entrer dans cette question, mais, disons-le franchement... ce sont-la des phrases songres mais vides, qui n'enseignent ben qui ne disent ben la raison proprement dite ne se développe pas dans les intelligences, sans contact avec d'autres intelligences. Tous les spectacles de la nature sont insuffisants pour la réveiller... Rien n'empêche philosophiquement d'admettre une communication immédiate de notre esprit avec un être supérieur, et, par suite, de placer dans l'influence directe de cet esprit supérieur sur le nôtre l'origine de certains phénomènes spontanés. La philosophie nous fait toucher au doigt la nécessité d'un enseignement primitif, sans lequel l'esprit humain n'aurait pu

1. Sainte Catherine de Sienne, t. II, p. 310,

sortir de l'abrutissement. L'invention du langage, par exemple, l'invention par excellence, on veut l'attribuer à des hommes stupides, comme le sont tous ceux à qui la parole manque. Il serait beaucoup moins étrange qu'un Hottentot inventât le calcul infinitésimal ¹. »

Que l'on compare avec le rève affirmé et que l'on juge!

Au reste, il y aurait quelque chose de plus dangereux encore que la folle hypothèse de M. Renan, ce serait la défense d'une bonne cause par de mauvaises raisons, et par ce que le R. P. Ventura appelle des arguments semi-rationalistes.

Ainsi nous lisons dans un recueil que nous aimons beaucoup ² un article d'un homme dont nous apprécions toute la valeur, mais qui nous paraît faire ici la partie par trop belle à l'ennemi qu'il combat.

Aux affirmations de M. Renan sur « la spontanéité inconsciente, par laquelle la nature durant le sommeil de l'âme produit le merveilleux résultat du langage, » M. Schœbel répond très-bien d'abord « qu'il y a eu intelligence positive, puisqu'il ne s'agit pas d'une variété de caqueter, de glousser, de croasser comme les animaux, »

Mais lui-même a-t-il bien raison lorsque, après avoir parfaitement établi que le premier homme a appris sa langue, et que le Verbe seul peut la lui avoir enseignée, il ajoute : « Du reste nous convenons que l'enseignement ne s'est pas fait par révélation, c'est-à-dire par une communication purement surnaturelle? Ce qu'on voit dans le récit génésiaque, c'est l'homme agissant par ses propres forces sous la présidence de Dieu. » Saint Paul nous dit, en effet, que les manifestations primitives de Dieu se sont opérées par des agents naturels, par le moyen des choses visibles, per ea quæ facta sunt. »

Ce qu'on voit, avant tout, dans le récit génésiaque, c'est la révélation extérieure que nous avons prouvée tout à l'heure, c'est à-dire un discours, un colloque, une apostrophe, une réponse, une sui e, etc., et saint Augustin ne s'y est pas mépris. Quant aux manifestations qui ont lieu, selon saint Paul, par les choses visibles, elles n'empêchent pas les révélations, multis modis et per angelos, dont il parle à leur tour.

Cet article est le fruit des théories de M. M..., et leur danger est trop grand pour qu'il soit permis de ne pas le signaler.

Quant à M. Renan, ce qu'il lui faut avant tout, c'est l'instinct animal et l'inintelligente nature. Nous ne cesserons de le lui contester sans le lui disputer.

- 1. Balmès, Philosophie fondamentale, t. III, p. 370.
- 2. Voir le Correspondant du 25 décembre 1861, à l'art. de M. Schorbel.

APPENDICE G

CHAPITER VI

SERPENTS SACRÉS ET DRAGONS TRADITIONNELS ET HISTORIQUES

Le serpent de la Genèse peut donc être considéré sous deux aspects très-différents, comme essence spirituelle et comme emblème animal. Au premier point de vue, il y a là évidemment une force cosmique et surintelligente du premier ordre, une grande lumière tombée, un esprit tout à la fois sidéral, aérien et tellurique dont l'influence circule autour du globe (qui circum ambulat terram), et qui se sera manifesté ensuite sous l'emblème physique qui convenait le mieux à ses replis intellectuels et moraux, c'est-à-dire sous l'emblème du servent.

Mais ce serpent n'était pas seul ; toutes les théologies reconnaissaient deux serpents sacrés, le bon et le mauvais, car, dans le serpent d'airain brisé par Ézéchias, Moïse avait commencé par nous montrer un serpent divin, dont l'aspect guérissait les blessures du serpent venimeux.

On ne peut encore se dissimuler que le soleil était l'emblème cosmique de ces deux serpents et de ces deux lumières, l'un se rapportait au soleil de justice, l'autre au soleil abaddon, apollyon ou exterminateur de l'Apocalypse.

Nous reviendrons sur toutes ces spéculations.

Occupons-nous maintenant de l'emblème animal. Creuzer nous l'a dit : « C'étaient toujours les dieux qui révélaient et occupaient euxmêmes leurs emblèmes. »

Ce mot dit tout, et par conséquent beaucoup plus que Creuzer ne pouvait le supposer.

Nous qui avons vu *les dieux occuper* très-réellement tous les meubles de nos salons et les mouvoir à leur gré, nous qui avons vu l'exten-

sion de cette possession de la matière inanimée à la matière animale, bien loin d'avoir peine à comprendre la possession du serpent génésiaque par une grande force spirituelle, nous ne comprenons même plus ceux qui ne peuvent pas la comprendre.

A défaut de la foi dans les Évangiles, cinq minutes d'expérience spirite eussent sufli au complétement de cette intelligence, comme encore à celle de toute la zoolàtrie des Égyptiens qui inspire aujourd'hui tant de beaux et faux systèmes à de si grands esprits, et qui n'est, après tout, que le prolongement de l'aventure g'inésiaque.

Nous comprenions donc le choix fait par le Dieu de l'emblème ophitique en raison de ses qualités physiques et psychiques, le mot dragon signifiant, dans toutes les anciennes langues, ce qu'il signifie en chinois (long), c'est-à-dire « l'être qui excelle en intelligence, » comme en grec, δομάκων « celui qui voit et qui surveille!.»

Mais ce que nous ne comprenions avec personne au dernier siècle, c'était la forme métamorphosée du serpeut : « Désormais tu marcheras sur le ventre. »

En vain Origène prenait-il soin de nous apprendre qu'il « n'avait pas toujours marché ainsi, »

En vain lisions-nous dans l'Avesta que le serpent, après la cliute, avait perdu avec sa nature son ancien nom d'Aschmogh.

En vain le Zohar nous affirmait-il que « le serpent dont Sammael s'était servi pour séduire Ève était une sorte de chameau volant comme un oiseau, χάμηλομορφον (ornithoforme) ².

En vain trouvions-nous sur tous les monuments, sur une masse de médailles et parmi les hiéroglyphes, les images fantastiques de ces serpents ailés; du moment où la science les avait rangés parmi les fables et les réveries poétiques, en compagnie de tous les dracoures du roi-prophète et du regulus volans que le prophète Isaïe nous montre « fondant sur les terres de tribulation et d'angoisse ³, » nul n'avait plus osé contester.

- 4. En breton, drouk signifie diable, d'où le droghedanum sepulerum, ou tombeau diabolique, que l'on voit en Angleterre. Les Languedociens appellent encore les esprits follets drac; en français drogg, et en breton dreag, veraie, ont évidemment la même origine; le château de Drogheda, en Bretagne, n'a pas d'autre étymologie. (Voir Cambry, Monuments celtiques, p. 299.)
 - 2. Voir, en outre, Moses Maimon. (More nevochim.)
- 3. Isare, I. xxx, v. 8. « Ce dernier serpent est appelé, dans le texte sacré, saraph mehophép. Or, dans tous les lexiques hébreux, saraph est traduit par venin enflammé, et meliophép l'est par volunt.

A plus forte raison faisait-on bon marché des « dragons souterrains dont s'avisaient de nous parler les Hérodote, les Aristote et les Pline...»

Cuvier n'avait pas encore rencontré leurs fossiles, et tout cela n'était plus depuis longtemps qu'une affaire de légende. Aujourd'hui tout le monde sait ce que la terre nous a rendu en fait de chameaux volants et de gigantesques dragons ornithoformes.

Le Zohar avait dit une fois de plus la vérité littérale. Au reste les derniers siècles eux-mêmes avaient eu leurs dragons.

Un beau jour, au moment même où toutes les légendes commençaient à s'envoler, le bon Kircher, très-longtemps incrédule à cet ordre de faits, s'avisa de publier, dans un de ses in-folio, le portrait d'un véritable dragon que venait de tuer, en 1669, un paysan de la campagne de Rome, et que le directeur du musée Barberini venait de lui faire remettre!.

A partir de ce moment la lègende et la fable opéraient leur rentrée dans l'histoire.

Éclairé par un pareil spécimen, Kircher fit immédiatement appel à quelques-uns des nombreux correspondants scientifiques avec lesquels il était en incessante relation, et comme la Suisse passait pour la contrée la plus favorisée en ce genre, il s'adressa de préférence à l'un de ses citoyens les plus honorables et les plus éclairés, Christophore Scherer, préfet du canton de Soleure.

« Rien n'est plus véritable, lui répondit celui-ci, et je puis même vous donner mon propre témoignage : me trouvant près de Lucerne, en 1619, et pendant une belle nuit étant resté à contempler la parfaite pureté du firmament, je vis un dragon brillant s'élancer d'une des cavernes du Pilate, et se diriger d'un vol impétueux vers Fluelen, à l'autre extrémité du lac. Énorme de taille, sa queue était encore plus longue et son col étendu. Sa tête et sa gueule étaient celles d'un serpent. En volant, il semait sur son passage de nombreuses étincelles que l'on pouvait comparer à celles que le marteau du forgeron détache du fer embrasé. Je crus voir d'abord un météore, mais en observant plus attentivement encore, je ne tardai pas à me convaincre, en examinant son vol et la conformation de tous ses membres, que j'avais sous les yeux un véritable dragon. Je suis heureux, par cette déclaration, de pouvoir éclairer votre révérence sur l'existence taks-néfelus de ces animaux. »

Et ce n'était pas un témoignage isolé; en 1602, on avait déjà

1. (Edipus . Egypt., de Genesi draconum.

trouvé, dans le voisinage du Pilate et au fond d'une caverne du Staffelwand, le cadavre d'un autre dragon écrasé par l'éboulement des roches à la suite de quelque tremblement de terre.

En 1654, Paul Schumperlin, chasseur de chamois, ayant gravi cette même montagne de Fluelen pour y chasser, vit à l'entrée d'une caverne un dragon qui paraît être bien proche parent (si ce n'était le même) de celui que Scherer avait vu se rendre au même endroit, quarante ans auparavant.

Schumperlin, qui n'aurait pas attendu près d'un demi-siècle pour composer un plagiat, reproduisait les mêmes détails que lui. «Tête et cou de serpent, pouvant en même temps rappeler ceux du cheval, se trainant sur quatre pattes, à un pied d'élévation au-dessus du sol, couvert d'écailles grises, blanches et fauves. » Tel était le signalement qu'il donnait. Le serpent n'eut pas plutôt aperçu notre chasseur que, secouant toute cette bruyante armure, il rentra dans la caverne ¹.

La Suisse était privilégiée, avons-nous dit, mais elle n'avait pas le monopole des dragons.

Sur les flancs du Jura, a Sulpy, nous voyons, en 1600, Raymond de Supty combattre un monstre du même genre, le tuer et mourir deux jours après ².

Tel fut aussi le sort d'un Belsunce qui délivra Bayonne d'un dragon à *plusieurs têtes*, et qui périt suffoqué par la flamme et la fumée que le monstre vomissait³. Et ce n'était pas à des dates trop reculées, à des époques perdues, qu'il fallait remonter.

Pétrarque n'est pas contemporain de Roland, et cependant tout le Comtat venaissin se serait soulevé si vous lui aviez contesté que son poëte suivant un jour sa Laure à la chasse, et passant auprès d'une caverne, un dragon allait se précipiter sur la dame, et certainement la dévorer, lorsque le poëte amoureux le poignarda de sa propre main. Illustrer le fait et en placer le tableau dans une église d'Avignon fut immédiatement le désir général, mais le souverain pontife ne voulut jamais permettre que ce triomphe de l'amour fût intronisé dans le lieu saint. Toutefois, Simon de Sienne, ami du poète, éluda la défense et peignit cette aventure sur le portail de l'église de Notre-Dame du Don à Avignon. Le temps a dégradé l'ouvrage, mais n'a pas affaibli la tradition.

Ainsi donc, lorsqu'un célèbre ami de l'étrarque se charge de garantir à la postérité un fait semblable, accepté par ses contemporains,

- 1. OEdipus Ægypt., de Genesi draconum.
- 2. Sciences occultes, Salverte, p. 478.
- 3. Mercure de France, 29 mars 1817, p. 585.

MM. Salverte et Maury sont-il bien recevables à venir dire : « j'étais là, telle chose advint? »

En 1204, c'est Alexis Comnène qui terrasse de ses propres mains un dragon monstrueux, 'service héroïque que les habitants de Trébizonde consacrent par l'érection de la Fontaine du dragon, et ce monument subsiste encore.

A Corbeil, c'est le comte Aymon qui terrasse un dragon à deux têtes et qui depuis le porte sur son écu \{.

A Ramillies, c'est la famille Dragon de Ramillies qui porte dans ses armes l'image de son ennemi et qui ne prend le nom de Dragon qu'à partir de ce moment².

Dans ce siècle de lumière et de renaissance, d'autres pays faisaient encore concurrence à la Suisse; partout c'étaient des noms très-connus ou même des personnages très-historiques qui se portaient garants du fait, ou jouaient un rôle dans son accomplissement. Ainsi nous voyons, près de Veyla, un héros du nom de Winkelried remporter exactement contre un épouvantable dragon une victoire semblable à celle du chevalier de l'île de Rhodes, sous le pontificat de Clément VI. en 1345.

Nous connaissons de singuliers logiciens qui de la ressemblance concluront à la copie; mais, pauvre critique que nous sommes, nous avouons que, lorsque l'un des deux faits est consacré par la reconnaissance de tout un pays, récompensé par la promotion du héros au grade si élevé de grand maître d'un tel ordre, illustré à tout jamais par des armoiries dans lesquelles figure en personne le monstre dont la tête conservée à Rhodes fut encore vue au milieu du xvu* siècle par le voyageur Thévenot, quand un tel fait est si matériellement démontrable, nous ne pouvons y voir un mythe et supposer que toute l'humanité radote.

Ainsi, quoique le fait de lihodes, que tout le monde connaît, ressemble assez pour les détails à celui que nous voyons accompli au fond des forêts de l'antique Sylvanie par un meurtrier suisse, condamné à mort, et gracié pour cet immense service, nous n'y voyons que deux analogues de cette guerre draconienne $(\delta_{\ell}\acute{\varkappa}\omega_{\ell}\varkappa_{\ell})$, qui tirait alors à sa fin, après avoir compté sur toute la surface de la terre autant d'historiens que de vainqueurs.

Un des derniers exploits de cette longue épopée fut probablement celui que l'histoire nous montre accompli en 1572, sous le pontificat

^{4.} Millin, t. II, art. Saint Spire.

^{2.} Bottin, Traditions, p. 461.

de Grégoire XHI, le jour de l'Ascension, en plein midi, à Malavolta, à la distance d'un mille de Bologne, par un paysan nommé Baptiste Camaldule. Celui-ci allait aux champs trainé par ses deux bœufs. Le monstre se présente à eux près du chemin, les bœufs tremblent et tombent sur leurs genoux; le généreux laboureur saisit son coutre de charrue, et, non sans grande peine, parvient à assommer son ennemi. Il ne s'en occupe plus et le laisse deux jours sur la voie jusqu'à ce que son maître, Horage Fontana, le lui fait porter à Ulysse Aldovrandus, savant bolonais. Celui-ci le fait peindre, embaumer et le donne au Musée du sénat. où il était encore en 1700.

Maintenant, voyons si nous avons bien le droit de rejeter dans la légende tout un antre ordre, tout un autre mode de victoires sur le même ordre d'ennemis. Malheureusement, on le sait, ceux auxquels nous avons affaire accepteraient beaucoup plus volontiers la destruction de l'hydre de Lerne par Hercule, ou celle du dragon des Hespérides par Persée, que les mêmes destructions opérées par un signe de croix ou par la simple étole de l'un de nos saints du moyen âge.

Mais comment faire pour ne pas trop les choquer? Peut-on user ici, dans un intérêt de conciliation, de ce procédé semi-rationaliste qui consiste à tout allégoriser avec eux ? De beaux exemples ne nous manqueraient pas assurément, et nous aurions aujourd'hui, comme chefs de file, de très-grandes autorités catholiques; malheureusement, pour rester dans leurs bonnes grâces, nous nous brouillerions avec la vérité, puis avec l'Église, dont la tolérance si prouvée ne saurait pourtant aller jusque-là. On ne sacrifie pas aussi facilement quinze siècles d'attestations et d'annales qui nous montrent tant de saints, nouveaux Bozons, fondant presque toujours leur incompréhensible crédit sur la destruction des serpents et dragons qui infestent jusqu'à eux le théâtre de leur apostolat. La reconnaissance des peuples ne saurait s'abuser à ce point, d'élever des monuments, de retracer les images, de montrer les cavernes, de nommer les héros, de graver les paroles d'exorcisme, et de transmettre à leur postérité les mille et mille secrets de la conformation de leur ennemi, des victimes qu'il avait faites, tous les détails, en un mot, de ces grands duels et des conversions nationales qui si souvent en furent la récompense.

Mais que voulez-vous? la critique indépendante est tellement habile! elle sait si bien tourner à son profit les plus microscopiques circonstances!

Ainsi, lisez la longue dissertation consacrée à ce sujet dans la dernière édition des « Sciences occultes » de Salverte, et pour peu que vous ne recouriez pas aux sources, vous serez bien tenté de vous laisser entraîner à sa suite sur la voie des *allégories* et des *emblèmes*. Voyez plutôt:

Voici un archevêque, saint Romain, qui, en 628, délivre la ville de Rouen d'un dragon monstrueux. Ce miracle, va-t-on vous dire aussitôt, n'est que l'emblème d'un autre miracle du même saint qui fit rentrer dans son lit la Seine qui était débordée et qui allait inonder la ville; et la preuve, ajoute-t-on, c'est le nom donné par le peuple à ce serpent fabuleux : gargouille vient de quarges, gouffre, etc.

Et le même esprit de système à priori, poursuivant la même hypothèse, va vous donner désormais pour tous les récits de dragons la même explication.

Et voyez-vous pourquoi? Comme il y a dans tous les pays du monde une rivière plus ou moins tortueuse, plus ou moins draconienne¹, rien ne sera désormais plus facile que l'explication de ces faits. Partout, dès lors, les populations abusées seront tombées dans la même et trop fatale erreur. On laissera de côté toute la topographie et les détails si précis d'ordinaire qui vous montrent soit la caverne située quelquefois à dix lieues de votre rivière, soit le rocher qui abritait le monstre et sur lequel la foi des peuples avait incontinent élevé une chapelle, soit la jarretière avec laquelle sainte Marthe au 1º siècle de notre ère menait en laisse et faisait mourir la tarasque qui donnait son nom à une ville.... soit les noms des victimes dévorées, etc., etc.

N'importe, il y a une rivière, cela doit suffire aux plus difficiles; il en est de cela comme de la névrose expliquant aujourd'hui le soulèvement sans contact de nos tables.

Mais malgré l'immense et générale sympathie qui vole au-de vant de cette critique, tout n'est pas *roses* pour elle, et certes, en fin de compte, il ne lui reste pas grand'chose à gagner à cette substitution d'un miracle à un autre. Si l'on se débarrasse facilement du dragon à l'aide d'un fleuve ou d'un torrent, avec quoi se débarrassera-t-on de ces derniers? Comment pourra-t-on expliquer cette longue et uniforme méprise qui fait prendre des serpents pour des fleuves? Et si vous admettez les fleuves, comment s'expliquer ce monopole qui réserve à nos saints l'endiguement spontané de ces grands fleuves que la science moderne avec toutes ses admirables ressources n'empêche même plus aujourd'hui de déborder. Comment! voici des vieillards épuisés, des moines abàtardis, de simples et timides jeunes filles, qui d'un

 Au lieu d'établir que ce sont les rivières qui ont baptisé les serpents, on doit supposer au contraire que ce sont les serpents qui ont baptisé les rivières. Le *Drac* ne s'est appelé ainsi que parce qu'il ressemble à un dragon. signe de croix comme Radegonde, ou bien en plantant leur bâton comme Romain, ou bien comme sainte Marthe en jetant à l'eau leur jarretière, vont imposer à la Loire et au Rhône une immédiate retraite que tous les millions de l'État ne peuvent même plus essayer aujour-d'hui! Et tous ces ingénieurs modèles, quels que soient leur nom, leur sexe et leur âge, on ne les trouvera jamais que dans le bréviaire! Et ce ne sera qu'à force de vertus héroïques, et souvent sans sortir de leurs cellules, qu'ils auront acquis ce talent-là!

Décidément, l'explication est détestable, et mieux vaut mille fois mythologiser complétement les faits que de les rationaliser ainsi.

Périsse plutôt toute l'histoire!

M. Salverte a compris tout le danger du drac torrent substitué au drac serpent. « A moins d'un pouvoir surnaturel, dit-il, à qui persuadera-t-on qu'un seul homme, quel que fut son zèle ou son pouvoir, soit parvenu à faire rentrer dans leur li la Loire ou la Garonne courant au loin la plaine ¹. A qui le persuadera-j-on? » — A tout le monde, et de grâce ne vous en tourmentez pas, car personne ne songera même à soulever l'objection que votre conscience vous oppose.

Vous savez d'ailleurs à quoi vous en tenir et vous pouvez juger, par tout ce que vous avez fait croire à vos lecteurs, tout ce qu'ils pourraient porter en ce genre.

Cependant il ne suffit pas de détruire, il faut expliquer la légende par quelque chose, et n'importe laquelle. — Eh bien! voici: « Il suffit, dit M. Salverte, de remonter à la légende astronomique, et de méditer sérieusement sur le soleil vainqueur de Python, et sur la Vierge cèleste faisant reculer dans le zodiaque le dragon dévorant. »

Mais, direz-vous à présent que ces hagiographes qui rapportent les faits des saints, que ces bons archivistes de Lucerne et autres lieux, qui enregistrent les autres, obéissaient, par une sorte de monomanie, à une préoccupation zodiacale entraînante? — Comment! tous? tous-depuis les chasseurs de chamois jusqu'au préfet de Soleure, depuis Simon de Sienne et Pétrarque jusqu'aux bouviers et au sénat de Bologue? Voilà, certes, une belle monomanie à étudier!

Soit, nous l'avons déjà dit, nous adoptons le point de départ cosmique, nous savons tous les mystères du serpent sidéral; mais celui-ci a son emblème terrestre, et, comme tous les autres, cet emblème a son histoire animée, réelle et multiple. Voilà ce que vous ne parviendrez jamais à expliquer.

1. Sciences occultes, p. 464.

n II n'existe pas de serpents ailés, dit Salverte!, de véritables dragons; l'union de deux natures si diverses a été originairement un hiéroglyphe, un emblème, et la poésie qui vit de figures n'a pas hésité a s'emparer de l'image et de l'expression. Les deux noms paraissent avoir été synonymes dans la langue poétique, et les ailes dont on dotait les dragons n'étaient que l'emblème de la promptitude avec laquelle le serpent s'élance sur sa proie on s'élève pour la saisir jusqu'à la cime des arbres. Les sauterelles sont encore appelées serpents ailés par les Grees, et cette métaphore peut avoir créé plusieurs réeits sur l'existence des serpents ailés. »

Quant à l'Encyclopédie des gens du monde, si vantée par la science, quand on lui demande une définition du dragon, elle vous répond : « Animal funtastique aux replis tortueux et fendant la nue comme l'aigle, consacré par les légendes chrétiennes et par les féeries du moyen âge. Let être singulier a été mélé à tout, s'est trouvé partout, excepté dans la nature... Cet animal n'est qu'un être absolument fictif,... un emblème hiéroglyphique, et les naturalistes qui ont affirmé en avoir vu les dépouilles dans les divers cabinets ont été trompés par des momies artistement composées de toutes pièces, vain stratagème de la cupidité. »

Nous l'avouons, cette assurance nous conford; admissible au temps de Voltaire, il nous semble que ce n'est plus aujourd'hui qu'un ridicule anachronisme. Comment, la terre vous a rendu la charpente conservée de tous ces monstres, vous pouvez les palper, les reconstruire et, sauf la vie, les doter, pour nous servir de votre expression, de tous les organes fabuleux que vous leur refusez encore, et vous persistez à les ranger parmi les hiéroglyphes et les emblèmes! C'est le granit qui les conserve, et vous parlez de stratagèmes! C'est Cuvier qui les reconstruit, et les mots ignorance et crédulité se retrouvent encore sous votre plume!

Encore une fois, vous nous confondez. Vous avez donc oublié que, n'ayant encore trouvé que des sauriens ou serpents rampants, ce grand homme écrivait déjà : « Si quelque chose pouvait justifier les hydres et ces autres monstres dont les historiens du moyen âge ont si souvent répété les figures, ce serait incontestablement le plesiosaurus *? »

Mais lorsqu'il se fut trouvé en présence d'un saurien volant, « du ptérodactyle trouvé en Allemagne, ayant soixante-dix-huit pieds de

^{1.} Sciences occultes, p. 464.

^{2.} Révolution du globe, t. V, p. 247.

longueur, et portant des ailes vigoureuses attachées à son corps de reptile,» le moyen âge fut tout aussitôt justifié à ses yeux, car l'impossible et le chimérique avaient désormais pris un corps, et les entrailles de la terre se portaient garant des créations toutes semblables, vivant jadis à sa surface. Et comme, d'une part, le hasard n'a jamais pu servir si bien une imagination en délire, et que, de l'autre, ce n'est pas dans les granits souterrains que celle des peintres et des sculpteurs est allée chercher ses réveries, il a bien fallu, de toute nécessité, qu'elle les ait prises d'après nature et auprès d'elle.

On se rappelle encore l'étonnement naîf des Geoffroy Saint-Hilaire, lorsque M. de Paravey lui montra, dans les livres chinois et sur quelques briques de Babylone, les dragons dont nous parlions tout à l'heure, les ornithoringues, les sauriens, etc., etc., qu'il croyait inconnus à la terre... jusqu'à lui...

L'analogie aidant et, qu'on nous passe l'expression, de fil en aiguille, où n'arriverait-on pas? Pourquoi, par exemple, continuerait-on à s'insurger au seul nom du fameux serpent de mer? On possède toutes les pièces de son cadavre dans le plésiosaurus.

Les fossiles que nous en connaissons (et qui nous aflirmerait que ce ne sont pas les Lilliputiens de la famille?) avaient déjà trente pieds de long, un corps de baleine, le long cou du serpent et la tête du lézard; donc le léviathan, si contesté de Job, fut une réalité. Qui sait ce que l'avenir nous réserve? La science doit tant se méfier de ses lendemains! il lui a fallu tant de fois s'humilier devant les leçons que la veille lui a données l qu'elle doit prendre garde à elle, et surtout ne plus traiter de fables des dragons pétrifiés sous ses pas.

La difficulté n'est donc plus là; mais comment la libre pensée pourra-t-elle jamais s'expliquer la raison théologique d'un pareil culte et d'une pareille horreur? Attribuer aux Cafres et aux Esquimaux des préoccupations astronomiques et emblématiques, ce serait leur faire beaucoup d'honneur. D'ailleurs, dès qu'il est question du serpent, tous les peuples et toutes les intelligences sont d'une égalité parfaite. Lorsqu'il s'agit de lui, il n'y a plus la moindre distance entre Pythagore et Soulouque.

Le serpent!... Toute la terre l'encense ou le lapide. Les Zends parlent de lui comme les Kings, comme les Védas, comme l'Edda, comme le Mexicain et comme le Copte, et la Bible ne contredit jamais ancun d'eux. Dans toutes les annales religieuses, pas un prestige que le serpent n'accompagne, pas un miracle qu'il n'explique; Jésus l'appelle « homicide et menteur, » comme Confucius et Zoroastre. Et cependant tout ce qui ne tient pas à Jésus l'adore on le prie en trem-

432 SERPENTS SACRÉS ET DRAGONS TRADITIONNELS, ETC.

blant. Partout le serpent sacré a son temple et son prêtre; à Rome, la Vestale est préposée à sa garde et prépare ses repas avec le même soin qu'elle entretient le feu sacré. En Grèce, Esculape ne guérit rien sans lui et lui délègue ses pouvoirs¹. Pas une Bacchante qui ne l'enlace à ses cheveux, pas un augure qui ne l'interroge avec soin, pas un nécromant dont il n'habite les tombeaux! Les Gaïnites et les Ophites l'appellent créateur, tout en reconnaissant comme Schelling qu'il est « le mal en substance et en personne. »

Mais si l'on voulait prendre une idée complète du prestige qu'il exerce encore aujourd'hui, il faudrait étudier ce culte chez les Indiens modernes ou Nagas (serpents), chez les Chamanes, chez les Africains de Juidah, chez les Vaudoux de Port-au-Prince et d'Haiti, chez les Chanes du Mexique, chez les hommes l'à ou serpents des Chinois, etc. Mais comment espèrer et attendre la lumière de la part de savants qui, dans l'étude des faits merveilleux, commencent par retrancher tout ce qui est vraiment merveilleux, comme dans celle des faits difficiles à admettre tout ce qui leur paraît inadmissible 19

4. On connaît la fameuse ambassade romaine envoyée par le sénat au dieu de la médecine, et son retour avec le fameux serpent qui, de lui-même, alla gagner le fameux temple de son maltre, dans une des îles du Tibre.

2. Nous retrouvons le serpent au chapitre Fétichisme.

f.,

APPENDICE H

CHAPITER VI

EXORCISMES DU BAPTÈME

Le concile de Trente le déclare : « Depuis la chute jusqu'au baptème, le diable a plein pouvoir sur l'homme et le possède de droit, diabolum dominium et potestatem super homines habere et JURE eos possidere. »

C'est pourquoi l'Église n'exerce aucune juridiction sur les non baptisés qui ne lui appartiennent en rien. C'est encore une vérité fondamentale du christianisme : « Non judicat de his qui foris sunt, on ne juge en rien ceux qui sont dehors. »

Que de gens néanmoins font bon marché de cette jurisprudence, et quelle tendance n'aurions-nous pas eue nous-mêmes à secouer un tel droit, si malheureusement le fait, l'inexorable fait, n'était pas là pour en donner l'intelligence!

Or, pour notre part, nous le déclarons bien franchement, tant que l'idée de possession congénitule 1, traitée si légèrement aujourd'hui, n'était pas venue nous expliquer la souillure originelle, il nous était absolument impossible de rien comprendre à ce droit de propriété et à ce changement de maître; mais l'habitation et l'expulsion sont venues nous faire toucher au doigt toute la réalité et la validité des titres du maître, tant que celui-ci n'a pas reçu son congé.

Il le reçoit par le baptême, et l'a toujours reçu de cette manière, car si nous consultons les constitutions apostoliques, les plus anciens sa-

t. De naissance.

cramentaires, les Pères du m^e et du m^e siècle de l'Église, tous nous affirment que, dès le commencement, le baptême était précédé des exorcismes de l'eau qui devait servir à ce baptême et du sujet qui allait le recevoir.

Nous possédons encore les paroles sacramentelles de cette première cérémonie : « Sors de ce cœur, sors de ce poumon, sors de ce front, sors de ces jointures. » Rien n'était plus formel que la croyance à cette expulsion. Saint Justin (dans son Dialogue avec Tryphon), Tertullien (de Præscript., ch. 4), saint Cyprien (dans sa deuxième épître), le pape Gelase (dans son épître. 7), ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet; mais saint Augustin surtout (Contra Julian., 1. vi, ch. 5) paraît encore plus explicite que les autres. « Quoique aucun discours, aucune raison ne puissent, dit-il, expliquer le péché originel, il est certain que de toute antiquité la foi catholique a professé cette croyance, et qu'elle n'eût jamais exorcisé et exsufflé les enfants des fidèles, si elle n'avait cru les arracher à la puissance des ténèbres et du prince de la mort... Celui-là même risquerait de se faire exsuffler du monde entier, ab orbe toto exsufflandus esset, s'il voulait contredire à cette exsufflation par laquelle le prince de ce monde est expulsé de ces petits enfants. »

Rien ne saurait être plus formel. Aussi ne comprenons-nous pas pourquoi M. l'abbé Bertrand, dans son excellent Dictionnaire des religions (art. Exoncisur), distingue cette possession de la possession rèelle des adultes : il nous semble qu'elle n'en diffère que par les symptômes et par les phénomènes.

Dans la religion grecque, on a conservé l'usage de procéder à l'exorcisme en dehors de l'église pour que le démon sortant ne souille pas le saint lieu, et de changer l'eau des fonts baptismaux à chaque baptême, pour que l'infection démoniaque ne nuise pas au nouveau baptisé. Nous ne serions même pas étonné que c'eût été là la raison de l'érection de tous les anciens baptistères en dehors de l'éclise.

Tous ces usages, abandonnés depuis, ne sont que les déductions très-logiques du fait dogmatique qui nous fait souffler trois fois aujourd'hui sur la face de l'enfant en disant : « Sors de cet enfant, esprit immonde, »

On comprend donc que l'Église, en permettant l'ajournement des cérémonies du baptème pour des raisons d'urgence, exige le danger de mort pour le retardement des exorcismes. Rien n'était et n'est encore plus imposant que ce grand açte initiateur ou plutôt rénovateur des grandes destinées primitives de l'homme.

- « Que veux-tu? demande le prêtre. Le baptême. Veux-tu vivre dans la religion catholique, etc.? Oui, avec la grâce de Dieu. Promets-tu de renoncer à Satan? Je le promets. » Et soufflant alors trois fois sur le visage de l'enfant : « Sors donc, ò Satan, de cette image de Dieu, qui te l'ordonne, et cède ta place au Saint-Esprit.
- « Enfant, je trace sur ta poitrine le signe de la croix du Sauveur. Roungs, Seigneur, tous ces liens qui l'attachent encore à Satan...
- « Je t'exorcise, ò créature du sel, afin qu'au nom de la très-sainte Trinité tu puisses mettre en fuite notre ennemi. »

Viennent ici les onctions : l'appel à l'ange gardien les suit.

« O Dieu, qui confias les enfants d'Israël à la garde de ton ange, nous te conjurons d'envoyer ici un ange de paix qui pareillement puisse conduire ce chrétien,... etc. »

Puis, se tournant vers l'occident (parages traditionnels de la puissance expulsée), le prêtre commence les exorcismes.

« Je t'exorcise, esprit immonde, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Sors de cet enfant, et n'aie jamais, esprit damnable et damné, l'audace de violer le signe sacré de la croix que nous imposons sur son front... Ne te fais pas illusion, Satan, il approche, il approche ce jour de feu, qui te plongera dans les tourments éternels, toi et tous tes anges... Sors donc de ce serviteur régénéré par la grâce et par les saintes eaux du baptême. Je te l'ordonne au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Le prêtre touche les oreilles et le nez de l'enfant en prononçant : « Ephrem, » c'est-à-dire ouvrez-vous, et il ajoute encore ; « Et toi, Satan, prends la fuite, car il approche le jugement.

« Maintenant, chrétien, entre dans le temple de ton Dieu pour y recevoir la vie éternelle et vivre dans tous les siècles des siècles! »

Suit la récitation du Credo.

Se tournant enfin vers les parents : « L'enfant que nous vous rendons, dit le prêtre, était entré ici pécheur, esclave du démon, ennemi du Dieu vivant, le baptême en a fait un enfant du Très-Haut, un héritier du céleste royaume. »

Quel drame! Mais essayez d'en retrancher un seul mot, et immédiatement vous rentrez dans le chaos le plus incompréhensible.

L'exorcisme surtout en est la buse, parce que la possession est le point de départ; traqué, poursuivi dans chaque organe, chassé de poste en poste, le démon cédait enfin la place au Saint-Esprit, dont on purifiait ainsi préalablement le nouveau tabernacle.

Nous avons entendu les deux premiers siècles; on arguait encore

au ve de cet usage général, pour prouver aux hérétiques et le péché originel et la possession des enfants au moment de leur naissance.

On ne comprend pas, en vérité, comment les protestants ont pu s'y prendre pour supprimer de tels rites et les ranger parmi les superstitions. Selon Mosheim (Dissert. 1, p. 215), « nous les avons empruntés aux païens; » d'après Leclerc (Hist. ecclés., an. 65-8), « ces rites n'ont été en vigueur que depuis que les pères se sont faits platoniciens; » enfin, si nous en croyons Calvin, « c'est le diable tout seul qui a pu inventer de pareilles doctrines. »

Saint Thomas se faisait mieux comprendre lorsqu'il disait : « La cause de la puissance du diable sur l'homme et sur toute la nature résidant dans l'homme par le péché originel, il est de toute convenance que l'on commence par dire à ce possesseur : « Retire toi, Satan, » et autres paroles semblables !. »

Saint Grégoire ^a allait plus loin : « De même, dit-il, que l'eau bénite conserve quelque puissance contre le démon, de même si un enfant vient à mourir entre les exorcismes et le baptême, ces exorcismes ont eu assez de pouvoir sur sa vie ^a pour débiliter en lui la puissance du démon.»

Aussi renouvelait-on quelquefois ces exorcismes après le baptême, et, si nous avons bonne mémoire, saint Augustin a dit dans le même traité « qu'il serait à désirer qu'on pût les renouveler tous les jours. »

Pourquoi? si ce n'est parce que, tout en supposant le démon chassé du fond du cœur par le baptéme, on savait que par la concupiscence, qui est son ouvrage, il avait toujours des intelligences et des rentrées dans la place.

Quant au reproche d'imitation païenne, nous répondrons que l'on trouve effectivement chez presque toutes les nations et l'eau lustrale et tous les dehors du baptême. Sur un des cylindres assyriens publiés par M. Layard, nous pourrons même admirer un initié agenouitlé, qui reçoit les eaux célestes épanchées de deux vases placés dans le ciel. Sur quelques monuments égyptiens, nous avons déjà vu la grâce céleste tomber sur la tête du néophyte en pluie de petites croix, ce qui, certes, est déjà fort remarquable; mais jusqu'ici nous ne connaissons rien dans le paganisme qui approche de cette céré-

- 4. IV. partie, dist. 6, cité par le Malleus.
- 2. Sur Ézéchiel.
- 3. « Sibi in vita sua tantum valuit. »
- 4. Contra Jul.

monie solennelle de l'usurpateur chassé au profit du souverain légitime. Les païens employaient cependant aussi un semblant d'exorcisme; mais de là à la protestation si formelle de renoncement au prince de la mort il y a loin, et cette abjuration eût été trop dangereuse pour des peuples assis dans ce ténèbreux empire.

Toujours est-il que faute originelle, exorcismes et baptême sont des dogmes, des rites et des sacrements solidairement conséquents à ce troisième chapitre de la Genèse et sa justification quotidienne.

Nous verrons bientôt en quoi consiste l'antibaptême du païen.

FORMANT LE PREMIER VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES

PARIS. - IMPRIMERIK DE J. CLASK, RUE SAINT BRYOIT, 7.

PNEUMATOLOGIE.

DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

J'.-E'. DE MIRVILLE

TOME TROISIÈME



de pourever esprits (Étilim), mais seigneur (Élohim) a fait le ciel de terre.

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES
DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

П

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

1863

TABLE SOMMAIRE

DES CHAPITRES DU TROISIÈME VOLUME

FORMANT LE TOME SECOND

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

TROISIÈME PARTIE

TRADITIONS ANTÉDILUVIENNES ET POSTDILUVIENNES

JUSQU'AUX TEMPS HISTORIQUES.

CHAPITRE VII.

DES ESPRITS APRÈS LA CHUTE

27 JUSQU'AU DELCEE.

§ 1. — La Bible. — Réticences et sobriété de ses récits. — Quinze siècles

en trois	chapitres				3
§ II. → Les	antédiluviens	devant	la scienco	d'hier et dev-	nt celle d'au-

- § V. Dynastic des demi-dieux ou géanis (Gibborim). Les géants devant la science. — Les géants devant la Bible et devant le pagnnisme. — Constructions cyclopéennes. — Ossements énormes retrouvés. .

- § VI. Dynastie des mânes (Bephaim). Les mânes et les récits modernes. — Les mânes et la Biblo. Aperçu tout nouveau. — Les khous ou morts récivifiés du papyrus magique de M. Chabas. . . . 57
- APPENDICE I. « HÉNOCH, OU CONSIGÉRATIONS NOUVELLES SUR UN LIVER BIEN ASCIEN. 19 — Des apocryphes eu général. — Apequ du Livre retrouvé et ses mystères. — Les bné-aleim ou la grande objection. — Ces bné-aleim dans le Zohar. 68

CHAPITRE VIII.

DES BONS ESPRITS DEPUIS LE DÉLUGE,

OR PREMIER CATROLICISMS.

- § II. Archéologie de la sainte Vierge. Son immentation proclamée par busires tentions, quarants abéless avant de l'être par lo IX. Batlor, appelée mêre dirine et dame du ciel, Annitis, étoile du matin et lunière de la ner. Séméie, reine du monde et lerreur des démans, (c) beles, seule norde de Dieu, Mai annual (immoulée), mêre de Dieu, Mai annual (immoulée), mêre de Dieu et des hommes, etc. La mois de mai conoccis à Mais.

CHAPITRE IX.

ESPRITS MAUVAIS APRÈS LE DÉLUGE.

OU LA PREMIÈRE IDOLATRIE.

§ 1.	- B	eprise	du	calinist	ie.	_	Cha	m,	C	bu	5 (et	Ch	ana	an.	 _	Ide	olătrie
	-)ue pe	at-e	ile être	١.													42
§ H.				devant														
	exo	nple	– D	ivagatio	ns	et a	reu	τ									٠.	425
8 II	ı	L'idoli	trie	dovant	la	Bib	ole.											151

- § IV. Théorie et raison de l'idolètrie. Individus et peuples soumis aux mêmes bis. Esprist intidiers orthodosse s' pairea. Le publishim de Vesta et l'arche du Séigneur. Les crimes des nations amenant l'abandon des bous anges et remenant les mavuis. Les bous ne donnant jamais leur demission compête et jugent toujours en dernier ressort. Angélodogie politique».

CHAPITRE X.

MARCHE DE L'IDOLATRIE,

OU SES TROIS ÉTAPES PRINCIPALES.

- § III. Troisième étape. Seconde Bubel au Mexique. Géants transatlantiques. — Leurs jajuacita ne sont pas des mythes. — Elonament du baron de l'umboldt. — Rensissance aujourl'hui et réappartion des anciens phénomènes maigiues, accorde par MM. Maury et Littré. — Menace d'une quatr-ême étape. — L'atlantide de Platon en vole de rélathilitation.
- APPENDIGE L. « LIVERS BREWITQUES ET LIVERS SACRÉS DE L'INGA-TRE. » L'IVERS de M'EURE DU de Tituat, ou Traillième patriarises sonilièes. — L'IVERS L'Abablistiques. — La Donne kabbale et le Zohar. — Mystique des lettres. — Masuvise kabblas. — Pappras kabblistiques trouvès hier et nous montraul les paroles écrites sous nos yeux par nots tables. — M. Convision et les livers nabalhemes. — L'IVES acrées proprenent dits. — Les Zendr et leurs sonilhares. — « La Zoreastre noti, pèce et des les grimoires, seche M. L'Evy. — La Vieta, delletiones. — Pecipinis Condant naudrésent et que M. Guignault admires. — Les Kinos, ou seurre à nort de Confession et Gra-ésen. 3 « My

QUATRIÈME PARTIE

PORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉES DES DOGMES BITES ET CELTES ORTHODOXES.

CHAPITRE XI.

DU FÉTICHISME,

OU ABORATION DES OBJETS ENCHANTÉS.

- Du fétichisme en général. Les téraphims idolátriques. Séraphims foits avec des têtes d'enfants. — Les alrunes du Pérou el les conseillères d'Otin.

- § 1V. Thé slogie et archéologie de la pierre. La pierre. Dieu d'Israël devenu la pierre. Pain des chrétions. Pierres animées [lu/2/25], et parlantes. Pierres et menhirs erratiques. Bloes et innoclitées tournants. Archéologie du géant et surintelligence du menhir. 379
- § Y. Sidérites ou pierres tombées. Pierres do foudro [ceraunia]. Pierre de Cybèle. — Embarras qu'elle cause à MM, Guignault et Leonmant. — Ces pierres étaiont des tables atmosphériques. — Le contenu d'un bétyle. Imprécations. — 226
- § V. Zooltrie on ficirhisme animal. Les lettes adorées par des greu, qui ne l'étaiont pas — Consegion zooldrirgen. — Mujesteux système adon M. Guignault. — Le bourf Apis et son triangle renerest. — Esprechement avec la modètre moderne. — Le président de Broses et le sergent de Juidah. — Retour au nagualisme, — Définition par M. Maury.

interest to Cambridge

- APPENDEE N. c. La Brixe, 1887 Pars, 388 SOSCENTARIES, ET 188
 VILLS, 3— Investituis Latalitatipes on reliable physiologiques, 7—
 Sayrres was et paljets, Un-ti-co quo le demancio mercidiano du posmo?
 Homites et animent reloveres. Vorgagande du moyes de personant reliabilitation. La Thomaté et es profinidores nativajous. —
 ment reliabilitation. La Thomaté et es profinidores nativajous. —
 des princises expliqueix par santail Hiddeparde comme par Thisbrist,
 et fourleyèes par un nataleme dont les effus cont permanents. —
 Contagion nonométropique. 3035

CHAPITRE XIL

COSMOLATRIE,

OU CULTE BES ESPRITS MANIFESTÉS DANS LES PRÉNOMÈNES NATURELS.

- § III. Aveu de Foraday. Grove, l'un des premiers physiciens de l'Augleterre, justifiant le mures àge et s'exprimant comme lui. — Fluides impouderables, absurdes, selon lui. Tout ce que nous appelons ainsi n'est quo l'effet matériel d'une cause immatérielle. — La hiérarchie

TABLE SOMMAIRE.

dos forces et le docteur Forni déclarant que la négation d'une simple

- § IV. Des éléments et de leur culte. Grande mérrie. Les intervations amorales des recteurs confontes aux et a maière élémentaire dont ils disposent. — Le Jupiter do Bodone et le prince du monte de saint Paul. — Les connectatores du même apitre et les dieux-elément des poises. — Jupiter. Pation. Nytune et Blus régiessant les quatres grandes divisions du Cosmos. — Les quatre définente principenus.
- APPENIGE P. « INTERNATIONS METABRISSS DANS LES GUTATE ÉGÉ-MENTE PAINTAIN » — Le fivet et ses mychènes, — La foudre, ses caprices, ses malices et ses choix. — Chronos, tout on foudrouant Jupiter, lui lisies « le vain bruit et Tadministration de son tomerer» » — M. Solvère de les Eurisques. — Partonnerres componius. — M. Posy, directeur de l'Observatoire de la Havane et M. le docteur Boudin.
 - La terre et sen mysteres. Helphaisto, Valenin, l'Alonis (du Adès) n'est autre que le solel souterrin où le Intais-incit di paiste; Proseppie, son épous, est Innti-Mini ou Innti-Vater-Dame du la terre, les nons de Mais et de pais étant corte-tilés dans la prosone de Cycléo. Adès (enfer) est en même tomps le ceur de Jupiter et la prison de Plutan; cur foit es curere Plutanis. Volum. Equations mystérieuse de croix, de spectes, etc. Spectes resoutrés dans les mines. Schelling affirm que le ceutre de la terre vise re sa surriaux. 43
 - L'air et ses mystères. L'esprit des templets, « spiritus procellarum, »
 Trombes atmosphèriques de Jube de Die Ital. Foliets de l'atmosphère ou lutins de lupiter. Plaies mere elleuses. Haches de foudre et pluide de boucliers, de même origine, suivant M. Bubinet, que nos aérolithes. Aérolithes espiégles so métamorphosant en briques.

 487.
 - L'eau et ses mystéres. Poseidon-Neptune. Trombes marines. Christophe Colomb coupant une trombe, au nom du Verbe. — Peltier distinguo les Presters des Psotoras, cos doux variantes du typlon. — Leurs caprices et la courtoisie de leurs choix. — Sirènes et Tritons

Fontaines sacrées. Sources intermittentes. — Les sources païennes de l'atras. de Colophon, des Paliers, d'Iliagno, etc., rapprocheés de nov fontaines sacrées, intermittentes aussi comme celles de Palestine. — Ne pas confondre l'esprit du lieu (bon ou mauvais) avec la puissance supérieure (bonne ou mauvais) qui s'extrine par lui. 457

> FOR DE LA TABLE DU TROSSÈME VOLUME F EMANT LE TOME SECOND DES MANIFISTATIONS HISTORIQUES

ERRATA DU TOME III*

Page	95,	ng.	5 es 6,	92 1964	de : er qui s'est pu s'est di	e, men	ce qui s'est pu faire s'est dù faire.
-	210		28	_	tieres sacrés,	-	lieves kabbalistiques.
_	214	-	17	-	de la devination,	-	et à la divination.
-	243	-	23	-	larsys'll,	_	toraqu'eites.
	315	-	22	-	ses,	_	leurs.
	327	_	3		Frirel,	-	Friret.
	392	_	5	_	il s'exp ima,	-	il s'exprimatt.
	192	-	6	-	voix terrible, que Til prescricant des sucs		que Tite-Live et Denys nout font entendré prescrivant.
	445	_	91	_	en 1995, le royaume d	k Cos	en 1295, dans le royou-

TROISIÈME PARTIE

TRADITIONS ANTEDILUVIENNES

POSTDILUVIENNES

JUSQU'AUX TEMPS HISTORIQUES

CHAPITRE VII

DES ESPRITS APRÈS LA CHUTE

BT JUSQU'AU DELUGE

S 1

La Bible. — Réticences et sobriété de ses récits. — Quinze siècles en trojs chapitres.

L'arté en est porté; ce monde est devenu hépe; árac, ou la vallée de la mort, comme disaient tous les philosophes grees. L'heure de l'exil a sonné pour ses maîtres, et l'humanité se met en marche. Il va lui falloir désormais promener toutes ses misères sur la surface du globe, le fatiguer de ses plaintes, l'arroser de ses sueurs et de son sang. Départ navrant! douloureux pélerinage qui ne devra plus s'arrêter qu'à la fin de tous les sècles sur les confins d'un sutre moude.

Toutefois un grand bien demeure à l'homme, l'espérance, et, ce qui vaut mieux que l'espérance, le commandement et le devoir d'espérer; cheminant désormais sous le charme et sous la garantie de cette injonction paternelle, le pèlerin fatigué pourra du moins suspendre sa lyre aux saules de la rive, se retourner par moments, puis, las de chercher à l'horizon les

dernières lignes du paradis pleuré, rêver, rêver encore aux promesses de l'avenir, puis reprendre sa marche abrité sous les ailes d'un chérub et souteuu par l'amour d'une compagne.

Que nous dira la Bible sur cette première étape de l'humanité voyageuse ? Peu de chose. I lui suffira de nous donner une vingtaine de noms propres, quelques affirmations généalogiques parfaitement concordantes avce sa topographie et ses chiffres, puis trois chapitres, ou plutôt trois simples sommaires de chapitres, qui sont au lecteur égaré ce que les phares de nos côtes sont pendant la nuit aux marins des grandes mers.

Voilt tout ce que dans sa sobriété, ou plutôt dans ses réticences calculées, la Bible consacre à la mystérieuse épopée renfermée dans les quinze ou vingt siècles qui courent de la chute au détuge. « L'Ecriture, dit un auteur chrétien, se borne à signaler la naissance des patriarches antéditiviens, leur vie plusieurs fois séculaire et leur mort. Astres glorieux, ils se lèvent, suivent leur longue carrière et se couchent. Pas un mot de plus pour la plusard d'entre eux!.

Dans ce parcours de deux ou trois lustres, trois noms, trois personnages seulement s'offrent à nous avec un caractère profondément accusé. Les deux premiers, Cain, en hêbreu (Quin ou filis de la peine, et Seth ou Schéth (de Suth fondateur), ouvrent la double et adverse généalogie des deux cités mystiques. Quant au troisième, Hanoch ou Hénoch (en grec Ewdowr, oril interne), il constitue, comme on le sait, une individualité si tranchée, que la tradition nous le moutre respecté par la mort elle-même et réservé pour les dernières heures de la terre.

La race bénie est une race de pasteurs et de pontifes. Abel, Jabel, Énos et Mathusael représentent encore aujourd'hui les mœurs et les vertus agricoles. La race maudite, au contraire, est une race d'industrie. Cain travaille le fer et décrète la loi des poids et meurres; Tubalcain fond les métaux; Lamech,

^{1.} Guillemin, Auges de la Bible. 1, 87.

leur disciple, est le second homicide. Tous représentent, cinq mille ans avant nous, les talents, les vices et les malheurs de nos cités industrielles et marchandes. Chose singulièrel des l'origine du monde, surgissent les mêmes problèmes, et nous voyons les sociétés primitives, si pures dans les champs, dégénéere, comme aquiord'hui, dans les hénochies populeuses.

Manquant absolument de documents sur les dix ou quinze siècles qui séparent l'apparition de l'humanité sur la terre de sa destruction dans les eaux, rien ne nous autoriserait à scruter les mystères antédituviens, si la suite de la Bible ne nous montrait à chacune de ses lignes, d'une part les patriarches sémites continuateurs de la piété des fils de Seth, de l'autre les chamites continuateurs de Caïn, fidèles héritiers de ses instincts et de ses pratiques sataniques.

En debors des prévarications énormes qui vont tout à l'heure attirer sur l'humanité le châtiment général, et comme pour en ouvrir l'effroyable dossire, la première génération n'est acusée que d'un crine; mais ce crime est un fratricide, et la marche du procès peut nous donner encore une idée fort exacte des rapports établis entre l'homme et son juge. Saint Augustin a grand soin de faire remarquer que c'est le même interrogateur qui, après avoir cherché et questionné le père « sous une certaine forme corporellet, « cherche maintenant dans le même lieu et interroge le fils.

s El Qayin (irrité) adressa la parole à Hébel, son frère, et lorsqu'ils furent dans les champs, Qayin se jeta sur lui et le tua. El l'Éternel demanda à Qayin : « Où est Hébel, ton frère ? » El il répondil: « ale ne sais suis-je le gardien de mon frère ? Mais l'Éternel lui dit : « Qu'a s-t u lait? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Va, sois en horreur à la terre qui a ouvert son sein pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Lorsque tu la cultiveras, elle ne te prodiguera pols ses forces. et to seras errant et fugitif sur la futil for la cultiveras.

^{1.} Voir le chapitre précédent,

terre. » Alors Qayin dit à l'Éternel : « Quiconque me rencontrera me tuera, — Non, dit l'Éternel... » Et il lui fit une marque pour qu'on ne le tuât pas ²... »

Peut-être dira-t-on encore que toute cette scène ne s'est passée qu'au fond de la conscience et de l'esprit du meutrire? Mais lorsqu'une conscience se demande a elle-même: « Ou est ton frère? » elle ne se répond pas d'ordinaire : « Je ne sais; est-ce que je suis chargé de le garder? » Cies It contraire qu'elle se dit. Ce n'est pas davantage la conscience qui se condamne à « errer dorénavant sur la terre, » qui se pourvoit contre les conclusions de ce verdict, et qui se fait imprimer sur le front la marque et le sceau de ce bagne à perpétuité, où l'humanité va débormais faire son tenns.

Un tel colloque, on en conviendra, justifie bien une fois de plus toutes nos dernières réflexions sur la nécessité du langage extérieur et du miracle objectif.

Passons maintenant à l'examen de questions plus ardues.

\$ 11

Les antédiluvirus devant la science d'hier et devant celle d'aujourd'hui.

Maintenant a-t-il existé réellement des antédiluviens et que faut-il en penser?

Après avoir gratifié l'homme d'une antiquité fabuleuse, la science incroyante et moderne avait reviré de bord tout à coup, et, peu soucieuse d'une contradiction si subite, s'était emparée avec bonheur de la curieuse observation scientifique eque voici. Dans les terrains géologiques produits par le dernier cataclysme, et pour cela même appelés diturieus, terraiss

^{4.} Genése, ch. IV. du v. 9 au v. 46.

dans lesquels Cuvier et son école venaient de retrouver tant de races animales disparues, on n'avait jamais pu rencontre aucun squelette humain; d'oi l'on conclusit, avec la précipitation et, ce qui est plus fâcheux, avec la satisfaction ordinaire, que l'humanité ne datait que d'hier et ne remontait pas au delà du déluge.

L'objection cette fois paraissait bien fondée; elle ne s'appuyait plus sur des chiffres bien groupés, sur de prétendes annales historiques, elle s'appuyait sur une évidence matérielle; on vous faisait descendre dans une mine, on en brisait les affluernements, et le coup du marteau du géologue était toujours suivi de cet argument sans réplique; « Voyez, vous n'avez jamais été là 1, »

De bons chrétiens s'en alarmaient; en vain cherchait-on à les tranquilliser par cette considération toute simple, qu'aux lieux où l'on trouvait les mastodontes l'humanité n'était peut-être pas alors arrivée, que d'ailleurs on n'avait pas encore foré le sol des peuples orientaux, et que, de l'absence de l'homme dans les plâtrières de Montmartre, on ne pouvait nullement conclure à son absence au pied de l'Hymalaya ou sur les bords de la mer Morte; en vain, es risquait-on encore à soutenir qu'au milieu d'une dissolution semblable il était peut-être difficile de distinguer à coup sûr et à première vue tant d'emprentes maléficiées... Bien n'y faisait; d'un côté on s'obstinait à trembler pour la Bible, et de l'autre à triompher contre elle.

4. On se rappello recore Tatomare fastife de Tontainobleau, si péremptoir-remont rémièrge par Curier dans la classe des salamandres; cotte grande déconvenue avait été le coup de mort pour « l'homme tennin du déluge; « on n'osait même plase na parie, a plus forte raison en pourauirer la melèce. Que voulez-vous " le vaudeville lai-aches évait remparé de la mépries, et l'on y avait effid en même coup le sanciélhuries» et al bable. Or, celvi qui comant son public parisies, sait parfaitement lotar ce qu'un appéaligeme de l'Académie des sciences. Glissier par un engalez, que traitairer de certified de l'infailibilité philosophique, et cette finis-ci tout le momle avait partagé as confainer.



La critique, « qu'on n'a jamais prise en défaut, » nous a dit M. Renan, prenaît cette fois son point d'appuis ur les entraises de la terre, et nous allons voir si malgré l'apparente solidité de ce terrain elle parvenaît à y construire quelque chose de plus durable que ses édifices de textes et de chiffres.

Pendant et malgré ces négations, un savant distingué du département de la Somme, M. Boucher de Perthes, frappait inutilement depuis une trentaine d'années aux portes de toutes les académies, pour qu'elles s'ouvrissent à son intéressante découverte. Elle consistait dans la rencontre toujours croissante au milieu des terrains diluviens de fragments de silex taillés en couteaux, en flèches, en hachettes, attestant de la manière la plus irréfragable la contemporanéité de l'homme et des races animales qui, déposées dans ces terrains n'avaient pas survécu à ce grand cataclysme. Cette découverte contrariait trop de préjugés pour qu'elle n'allât pas s'échouer sur ces grèves académiques, où s'étaient échouées tour à tour non pas tant de vérités, mais à peu près toutes les vérités du premier ordre, Celle-ci, grace à l'excellente compagnie qui l'entourait, eût peut-être consenti à prolonger son sommeil; mais son heureux inventeur aurait préféré, je crois, que l'on n'attendit pas l'accomplissement de ses seize lustres, pour lui pardonner, comme à tant d'autres, « l'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison. » Espérons qu'en récompense de ses beaux travaux et en retour de ses longs mécomptes, la Providence reculera pour lui, comme pour Ézéchias, l'aiguille de son cadran et laissera à sa verte vieillesse tout le temps nécessaire pour son règlement de compte définitif avec l'Académie.

Quant à nous, fort de tous les précédents du même ordre, nous pressentions bien que la vérité devait se trouver une fois de plus du côté du savant éconduit, car rien ne porte bonheur à une vérité comme les sarcasmes préalables; seulement nous étions loin de nous douter que les faits exposés par M. Bou-

On appelle ainsi les terrains formés sous l'action du déluge, et recouverts par lous les terrains postérieurs.

cher de Perthes (ussent susceptibles d'une si grande et si prochaine démonstration. Assurons-nous-en. Il y a dit san déjà que nous avions commencé à trembler pour les dénégateurs, en lisant un rapport de M. Picett, de Genève, sur quedques ossements humains recueillis par lui dans les déjections du volcan de Denise, près du Puy-en-Velay. Ces déjections étaient foigiquement, selon lui, de la même date que celles du revers de la montagne, qui, bien évidemment diluviennes, renfermaient toute une masse d'animaux du même âge et perdus. Nous trouvious en même teuns fort légitimes les conclusions de M. Pictet sur « la rarelé de l'espèce humaine, en Europe, à cette époque, » et nous ne nous attendions guère, ni lui non plus probablement, aux nombreux compagnons qui bientôt, grâce aux déblais et aux tunnels des chemins de fer, allaient apporter tant de renfort et de consolations à son sujei solé.

Que l'a donc pas été notre étonnement, en lisant, il a trois ans, dans la Rerue des Deux Mondes¹, un article de M. le D' Littré, dont nos lecteurs connaissent déjà les désolants principes, mais en même temps la frauchise philosophique. Cette franchise se montrait encore ici; de même qu'il avait confessé, nous l'avons vu, la réalité de nos phémomènes spirites, tout en leur donnant une explication impossible, de même nous le voyions confesser de nouveaux faits « contrariant, disait-il, une opinion reçue, mais pouvant, selon lui, décider de grandes questions.

Dans cet article M. Littré nous reportait d'abord au mémoire publié en 1849 par M. Boucher de Perthes, sous le litre de « Antiquités celtiques et antiétiluviennes, » puis il alléguait l'autorité de M. Rigollot, qui, d'abord fort incrédule à ces faits, s'était vu forcé de se rendre, lorsque ces hachettes (antédiluviennes) s'étaient multipliées sous ses mains. En quatre mois il en avait trouvé plus de quatre cents dans un terrain de médicore étendue près de Saint-Acheul; presque

^{4. 4&}quot; murs 1859.

toutes avaient la forme d'un ovoide tranchant. d'autres ressemblaient à un poignard, d'autres à une pyramide triangulaire, etc. M. Littré faisait remarquer avec raison qu'à l'époque oi les mastodontes exhumés avec elles vivaient en Picardie, le climat y était probablement tout différent, et qu'un printemps éternel plannit sur le globe terrestre; autrement dit que la nature était à peu près le contraire de ce qu'elle est aujourd'uni.

Passant ensuite aux corroborateurs récents, M. Littré nous nontrait M. Lund, « infatigable chercheur de débris paléontologiques, qui, après avoir examiné plus de huit cents cavernes en Amérique, avait trouvé des ossements humains dans six de ces cavernes.

Mais l'Amérique n'était pas seule; « voici, disait-li, que l'on découvre maintenant, dans certaines localités de l'Allemagne, des têtes qui n'ont plus rien de commun avec celles des habitants actuels de cette contrée; et, certes, un fait pareil ne se laissera pas écarter facilement. »

Écarter!... M. Littré connaît bien son terrain et possède bien sa langue.

Il citait encore M. Spring, professeur à la Faculté de médecine de Liége, qui avait trouvé dans une grotte à ossements, près de Namur, et sur la montagne de Chauvaux, de nombreux ossements humains « d'une race toute différente de la nôtre. »

Quant aux crânes exhumés aux environs de Bade, en Autriche, ils offraient selon lui une grande analogie avec ceux des races africaines et nègres, tandis que ceux des bords du Danube et du Rhin présentaient une assez grande ressemblance avec ceux des Caralhes et des anciens habitants du Chili et du Pérou. On avait pu remarquer en outre un os parétal humain, où l'on voyait une fracture opérée par un instrument coutondant trouvé dans le même fragment de brêche. C'était une hache d'un travail grossier.

Toutefois M. Littré ne se prononçait pas encore. Mais « qui ne comprend, disait-il, à la vue de l'exhumation de ces vieux témoins, que toutes les origines et toutes les durées ont besoin d'être remaniées, et qu'il y a un ace à étudier et à introduire, soit à l'aurore de l'époque actuelle, soit aussi, comme je le pense, à celle de l'époque qui l'a précédée? »

Enfin, depuis 1850, la découverte et la logique ayant marché de compagnie, la négation devenait insoutenable, et, dès l'année suivante, on pouvait lire avec le plus grand intérèt, dans le Siècle du 6 mars 1860, un article de M. Victor Meunier donnant la nomenclature de fous les instruments et crànes trouvés par « des géologues très-distingués.»

- « On ne dira plus, ajoute cet écrivain, que les haches n'out été vues en place par aucun géologue.
- « Parmi ces derniers, M. A. Gaudry se fait remarquer par la précision de ses conclusions, ainsi posées :
- « 1º Nos pères ont été positivement contemporains du rhinocéros tichorstuus, de l'hippopotamus major, de l'elephas primigenius, du cervus somonensis, et d'une grande espèce de bos, détruite aujourd'hui;
- « 2° Le terrain nommé diluvium par nos géologues a été formé au moins en partie après l'apparition de l'homme. Sa formation a sans doute été le résultat du grand cataclysne resté dans les traditions du genre humain. «

Mais à quel type pouvaient appartenir ces crânes et ces races?

- Sous le rapport du profil de la face, les races humaines peuvent se ranger en deux groupes. Dans l'un le profil est droit, le front est profemient, les incisives sont verticales, l'angle facial est largement ouvert, c'est ce que les anatomistes appellent le type orthognathe.
- « Dans l'autre, le front est fuyant, les incisives saillantes, l'angle facial est oblique, c'est le type prognathe -Le premier tend vers les dieux et le second vers [a brute; l'un monte à l'Apollon, l'autre descend au gorille. A celui-là appartiennent les races caucsaiques, aux autres les races inférieures.
 - « Or tous ces ossements de l'époque quaternaire, trouvés

avec les animaux, soit en Amérique, soit en Europe, appartiennent tous au type prognathe.

« Leur analogie avec la race nègre et avec les Indiens d'Amérique est évidente et complète. »

Quand on se rappelle que M. Le Couturier, de si regrettable mémoire, écrivait en 1857: « Si l'homme fossile existe, il est encore à trouver, » et qu'en 1805, Cuvier prenaît ceux de la Guadeloupe pour « de malheureux naufragés, » on comprend cette spirituelle conclusion de M. Victor Meunier: « Qu'on juge si le procès de cet homme fossile mérite d'être revisé. C'était une cause étranglée, mais non jugée. La question de l'homme fossile est l'affaire Lesarques de la padéontologie. »

« Effectivement, continue-1-il avec M. Philippe de Filipi dont il reproduit le rapport, tel est le résultat direct de l'observation qu'il faut accepter dans toutes ses conséquences 1, »

Dans l'année 1861 une communication fut faite à la Société philomathique de Paris, par le plus éminent peut-être de tous nos jialéontologues l'actuels, M. Lartet. Il s'agissait d'une caverne située dans le département de la Haute-Garonne, et dans laquelle on avait trouvé les ossements de dix-sept cadavres, accroupis encore auprès de quelques charbons écrasés, de quelques amulettes grossières, de quelques fragments de poteries et d'armes en silex, le tout en compagnie du grand ours spelæus, de l'éléphas primigenius, de l'auroèts, du megacera hibernieus ou cerf gigantesque, tous animaux classés généralement parmi les races anférieures au déluge. « Quant aux

^{4.} M. de Filippi termine, il est vrai, cette phrase pur quelques mota asser malesanante, qui medralent à décimit de ces faits l'inférireité et la positi-ricirité do la roce adamique; mais il cubile que la Bibbe elle-même, apresavair dépoir faillance des Séchles contengatels) avec les files de Cain (persputtels), nous montre précisiones la terre occupie par une race mandite que son créateur se viu oblig et d'externite. » à l'exception des Noubéles. Or concréateur se viu oblig et d'externite. » à l'exception des Noubéles. Or que de la comme purelé), il decient asset difficile de trouver autre chose que des types déginérés et mandits.

^{2.} La paléontologie est l'étude des animaux fossiles.

ossements humains de cette première époque, dit M. Larlet, ils appartiennent tous à une race très-petite, tandis que ceux qui avoisinent le déluge et se trouvent dans les terrains formés par lui appartiennent tous a des hommes de très-haute TALLE § ».

Enfin cette année même, en 1862, M. le marquis de Vibraye, après avoir mis sous nos yeux une partie de sa brillante collection, nous a communiqué le résultat des fouilles qui lui out procuré ses richesses et qu'il a pris soin de diriger lui-même, à Saint-Acheul (près d'Amiens). A Chitenay (Loir-el-Cher), A Arcy-sur-Cure (Aube), etc. Il est inutile d'ajouter que les conclusions de ce savant distingué sont semblables, quant au fond, à toutes les conclusions précédentss.

Est-ce à dire pour cela que la dénégation se sera rendue à l'évidence, et qu'elle aura généralement et généreasement fléchi le genou devant une évidence si palpable? On ne pouvait l'espérer, en raison des précédents. On a donc vu avec regret des princes de la science géologique s'inscrire en faux contre tant de témoignages physiques et humains, et compromettre tous les principse recus, plutôt que de concéder à un contemporain une part de gloire qui pourrait enlever quelque chose à la leur 2.

Mais, comme l'a très-bien dit le marquis de Vibraye, « un semblable déni d'une vérité si flagrante a sans doute une raison d'être, et j'avoue que, pour l'honneur de la science, ou

Nous devons teus ces détails à son extrême complaisance.

^{1.} On a commenci par éjevre quolques doutes sur l'authenticité de distriminal lui-même; miss si ce doute est licite pour la première couche, la plas rapprochée de la surface de la terre, et qui renferme tous les souveirs de l'Epoque collique avec les déris de non animaux acteuls, 21 l'est encore pour la deuxième couche qui date de l'ipoque Lerau et ra-forme quelques animaux manages, s'ill'est, à la rigueur, pour la tutiente couche, applier diffusion se papier diffusion de l'applier de l'est de la respectation de l'est de la respectation de

plutôt de quelques rares adeptes, je ne me sens nulle envie de chercher à l'approfondir 1. »

« Laissons dire, reprend à son tour M. Lartet, ces hommes qui, retranchés dans leurs théories inflexibles, tournent le dos à l'évidence pour ne pas être obligés d'admettre la vérité qui les irrite?. »

Malgré ces derniers, en voilà donc bien assez pour qu'il soit permis de parler des antédiluviens aujourd'hui, sans encourir aucune note d'hérésie scientifique, ou de substitution de la légende à l'histoire.

Il a suffi de quelques heures et de quelques déblais industriels pour faire écrouler tout un échafaudage scientifique sur la prétendue base qui lui donnait toute sa force ³.

SIII

Les dynasties divines des auxieus. — Les patriarches en tous lleux. — Spéculations ethnographiques préalables.

Comment se pose le problème.

Ce n'est donc plus là ce qui doit nous occuper. Il en est de même de la chronologie antédiluvienne, et nous laissons aux chronologistes de profession le soin d'examiner la valeur des

- 1. « Quelques observations, otc., etc. », p. dernière.
- 2. Loc. cit

3. Au reste, c'est peut-être encore sainte l'illégrarle qui, dans les Résidentes actenitégres, dicitées et recurdities par elle au x siète, nous dépignait le plus mactement tous ces faits tels qu'ils se déroulent aujourd'hui sous les preus de nos savants. « Tout le peuple, di-relle, fui sohmerge, cer les caux, en recouvrait outre le terre, en avaient fait une sorte de noue (réalt futum) illément prédonée, qu'on ne pouvait paus guére retrouver d'autres cadures que occu d'un oretain nouble d'ainment. « Étuvres, p. 946.)

Nous es appellous à tous les géologues de bonne foi; est-il possible de mieux peindre les neutreux et les dévouveries modernes? Quidonce, et 140, « occupiil des courants diluviens et des fossiles? Qui donc trait amené cette sainte abbens, presque toojours en estase, au même point où arrive aquardful ui. Roubert de Perchas Ezente le surbannain, et vous veus trouverze en présence d'un problème plus intéressant et bien plus insoluble encor que ceviul des harbers et de sainte. attaques et des réponses. Il y a longtemps que, sous ce rapport, nous soupçonnions aussi bien des méprises, et que nous pensions avec le Dr Sepp que « l'antiquité au contraire avait des notions claires et certaines sur la durée historique des temps qui ont précédé le déluge 1. »

Il est une autre question qui nous préoccupe davantage, et c'est précisément celle dont on s'occupe le moins autour de nous, c'est-à-dire la manière dont l'antiquité remplissait cette même période de la création au déluge. Partout, même accord que sur le nombre des années, partout et toujours dans le même ordre, des règnes de dieux, de demi-dieux, de héros ou de manes.

L'insistance et l'assurance avec lesquelles toutes ces nations persistent à nous raconter ces singuliers règnes constituent certainement un des problèmes historiques les plus bizarres qui se soient jamais dressés devant la curiosité humaine.

Voici qui est bien étrange en effet, et si c'est encore « la conscience et le génie humanitaires » qui, grâce à l'intuition primitive, sont parvenus à inspirer un tel accord de rêveries historiques, il faut convenir que la conscience de nos pères ne ressemblait guère à celle de leurs enfants; l'humanité depuis longtemps n'enfante plus rien de pareil.

a Mais enfin, s'écriait, il y a près d'un siècle, un illustre et infortuné savant 2, qu'est-ce donc que ces premiers âges des Indiens, désignés sous le nom de règne des dives 3, et ensuite des Péris 4: ou bien, chez les Chinois, ces règnes des Tienhoang, ou rois du ciel, parfaitement distingués des Ti-hoang, ou rois de la terre, et des Gin-hoang ou des rois-hommes, distinctions qui s'accordent merveilleusement avec celles des Grecs et des Égyptiens en règne des dieux, des demi-dieux et des hommes? n

^{1.} Vie de Jésus-Christ, par le Dr Sepp, p. 420.

^{1.} Bailly, Histoire de l'astronomie ancienne. 3. Dieux, génies.

^{4.} Fées et revenants.

Un siècle s'est écoulé depuis ce cri de détresse et nous le poussons encore tous les jours. Tout dernièrement encore, M. Renan impatienté s'écriait : « Je n'essayerai pas de résoudre ces énigmes... Il semble que d'un bout à l'autre du monde une rolonté percerse et la fatalité aitent conspiré pour se jour des efforts de la critique, dans cet obscur dédale de non-sens et d'erreurs. » Et pour M. Renan l'embarras se complique, lorsqu'il reconnait que le fragment de Sanchoniaton qui renferme ces choses » n'est pas, comme on l'avait faussement supposé, l'euver de l'hilon, écrivain consciencieux, etc. ¹

Parmi tant de récits similaires, choisissons les plus célèbres et que les savants veuillent bien nous pardonner quelques détails trop connus, dans l'intérêt de ceux qui les ignorent.

Lorsque le père de l'histoire, Hérodote, consulta, quatre cent cinquante ans avant notre êre, les prêtres égyptiens, ils lui montrèrent la lungue suite des statues de leurs rois et pontifes piromis, nés les uns des autres 2, qui avaient régné sur l'Égypte à dater de Menès, leur premier roi humain. Ces statues étaient d'énormes colosses en bois au nombre de trois cent quarante-ciuq, dont chacun avait son nom, son histoire et ses annales. Jusqu'ici nous pouvons facilement croire Hérodote placé sur un terrain d'autant plus rationuel que chaque jour les Lepsius et les Bougé viennent apporter une justification de plus à ses affirmations, soit en découvrant le parallélisme de quedques dynasties que l'on croyait héréditaires, soit en réduisant les années purement lunaires.

Mais il faut convenir que ces historiens, que ces prêtres si véridiques, tant qu'il ne s'agissait que des hommes, devenaient tout à coup bien suspects lorsqu'ils remontaient à l'histoire de leurs dieux.

Ces mêmes prêtres, qui montraient à Hérodote des annales si bien tenues sur les rois piromis, se vantaient de la même

Mémoire sur l'Histoire phénicienne, de Sanchoniaton, t. XXIII, année t-58, Acad. des inscr.

^{2.} Le pironis était l'archiprophète du temple.

exactitude pour les annales historiques de leurs dieux. Or, à les entendre, on ne pouvait jamais arriver à ces hommes qu'après avoir traversé les trois dynasties élémentaires des dieux, des demi-dieux et des mânes ou héros.

Cétait pour ainsi d'ire à prendre ou à laisser, pas de milliou : les uns étaient tout aussi historiques que les autres. Hérodote n'est pas seul à nous le dire. Diodore, la vieille chronique. Ératosthène et Manéthon répètent les mêmes assertions et paraissent souscrire avec plus ou moins de résignation à ces dynasties merveilleuses.

Ces deux derniers historiens surtout ajoutent encore à l'embarras général, en ce que tous les deux ne semblent d'abrod avoir pris la plume que pour en faire justice. Le premier (Ératosthène), astronome d'une époque relativement bien moderne (260 ans av. J.-G.), semble ne céder qu'à regret à l'autorité des traditions; le deuxième, prêtre d'Héliopolis, se trouve chargé, vers la même époque, par Ptolémée Philadelphe, d'écrire pour lui, et sur les documents cette fois les plus certains, l'histoire du nouveau pays que les événements l'appellent à gouverner. Or, que fait cet historien choisi par la science et par l'autorité royale ? Il étudie tout d'abord les registres et les archives, puis des archives il passe aux livres sacrés conservés dans les temples 1, les confronte avec elles, et comme à cette époque on n'avait pas encore inventé la méthode de suppression pour tous les faits gênants il se voit forcé de transcrire la totalité de ces annales indistinctement, et personne ne saurait l'en blamer, pour peu que l'on s'en tienne aux principes appliqués tout à l'heure par Freret et M. Le Bas aux prétendues légendes romaines 2.

Il est vrai d'ajouter que ces annales ayant depuis complétement disparu, Manéthon, qui n'avait plus de pièces justificatives à produire, se vit classé par la philosophie moderne parmi ces prêtres roués de tous les âges qui semblent n'avoir

^{1.} Ceux d'Agathodæmon, fils du deuxième Hermès.

^{2.} Voir notre t. 1, p. 97.

eu d'autre but que d'ennoblir leur origine et de travailler pour leur couvent.

Selon cette philosophie, Manéthon s'entenduit probablement encore, à deux ou trois siècles de distance, avec les prêtres conteurs d'Hérodote; Diodore, Ératosthène, la vieille chronique et son éditeur plus moderne, Le Syncelle, seraient alors tombés dans le même piége sacerdotal et méritaient le même mépris.

Mais il paralt qu'aujourd'hui on s'aperçoit que la fourberie, — s'il en faut une absolument, — devrait remonter un peu plus haut qu'à l'époque de ces prêtres; les monuments se retrouvent, et, comme toujours, nous forcent à adresser des excuses, sinon à la vérilé constatée, du moins à la véracité complète de ceux qui s'en dissient les interpréts fidèles.

Déià la table d'Abydos était venue, grâce au génie de Champollion, justifier la bonne foi des prêtres de Ptolémée. Depuis, ce furent les archives sacerdotales, composées de documents historiques, de légendes, de chants et de listes royales : c'était tantôt le récit hiératique des campagnes de Ramsès 1; tantôt le fameux Rituel funéraire; tantôt, enfin, le plus remarquable de tous les papyrus, celui du musée de Turin, devant lequel, frappé d'admiration, Champollion avait déià pu se convaincre qu'il avait « là sous les veux les débris d'une liste de dynasties qui avaient embrassé même les temps mythologiques ou les règnes des dieux et des héros,... car le commencement de ce curieux papyrus nous prouve que les traditions mythiques et héroliques étaient déjà dès l'époque de Ramsès telles que Manéthon nous les avait transmises; aussi vovons-nous y figurer, comme rois de l'Égypte, les dieux Seb, Osiris, Set, Horus, Thoth-Hermès et la déesse Ma, et déjà une longue période de siècles est attribuée au règne de chacun d'eux 2, »

^{1.} Si bien traduites par M. de Rougé. (Poème de Pen-ta-our.)

^{2.} Ce passage est extrait d'un article de M. de Rougé, inséré dans les Annales de philosophie chrétienne, t. XXXII, p. 462.

Selon le chevalier de Bunsen et M. de Rougé réunis, « Tout porte maintenant à croire, et par de fortes raisons, que ces papyrus, ces rituels funéraires, faisaient partie de ces livres sacrés attribués à Thoth, livres dont les Stromates de saint Clément (vi, p. 268), nous avaient révélé toute l'ordonnance et que l'on portait solennellement dans toutes les processions 1. n

On en conviendra, tout ceci commence à devenir fort intéressant et promet de le devenir bien davantage.

On comprend, toutefois, que pour une science qui, alors même qu'elle possède au Louvre une magnifique salle des dieux n'en veut à aucun prix, de telles richesses embarrassent autant qu'elles intéressent; car, enfin, nous voici revenus à nos premières perplexités; si nous les acceptons depuis tel jour et depuis telle heure, si nous proclamons leur véracité jusqu'à tel ou tel moment, comment les rejeter absolument pour toutes les heures qui précèdent? Or, voilà que toutes ces dynasties humaines ou divines nous arrivent exactement par la même voie : les sources sont les mêmes, les autorités sont les mêmes, les monuments sont les mêmes, les attestants sont les mêmes, et nous cependant, pleins de respect pour tout ce qui suit la seizième dynastie, nous rejetons hardiment et avec le plus profond mépris tout ce qu'on nous dit des quinze autres qui la précèdent immédiatement !...

Tout cela n'est guère logique.

Peut-être avant de construire dans les galeries du Louvre cette magnifique salle des dieux, dont nous parlions tout à l'heure, eût-il été plus sage de reprendre un peu l'examen de leurs théologies. Faute de le faire, il est assez simple, comme le dit quelque part M. de Rougé, que « l'histoire de ces dieux soit une des parties les moins avancées de la science 2. »

Encore une fois, comment donc faire, avec tous nos principes, pour nous tirer d'un si mauvais pas?

^{1.} M. de Bouge, .Innales de philosophie chrétienne, L. XXXII. p. 435. 1. État actuel de toutes les découvertes, loc. cit.

2. - Essais d'explication.

Comme explication, les uns essayent encore de « la fable pure et du mensonge intéressé », ce sont les partisans du mythe; les autres, « des attributs divins transformés en divinités », et dans le chapitre suivant nous allons presser un peu cette vérité incomplète; d'autres, auxquels cependant les vrais principes ne manquent pas, préfèrent, comme les allégoristes, remplacer les réalités spirituelles par « les personnifications des forces naturelles et cosmiques ; » d'autres, plus difficiles, auxquels ces forces suffisent encore moins, indiquent nlutôt qu'ils ne la soutiennent la possibilité de « forces naturelles supérieures et antérieures à la création de l'homme, » dont le développement successif et gradué aurait constitué, comme il est permis de le supposér, les six jours ou époques de la création génésiaque. Cette dernière opinion, soutenue avec talent et esprit par le R. P. Pianciani, l'un des professeurs les plus distingués du collége romain, ne manque assurément ni d'originalité ni peut-être même de quelque vérité; seulement il faudrait s'entendre au préalable sur la vraie nature de ces forces naturelles, et peut-être compléter tout simplement cette théorie 4. D'autres enfin, moins hardis et plus raisonnables, à notre sens, trouvant dans l'époque antédiluvienne tout le temps nécessaire pour y caser ces dynasties, rapportent tout aux patriarches et à la double race des Séthites et des Caïnites.

Il y a bien certainement ici une base acceptable de vérité, et ses défenseurs ne manquent ni de raisons pour la poser ni de talent pour la défendre.

4. Ainsi, pour le P. Pinnciani, Vulcain ou le feu (l'Héphaistos du la vielle chornique et de Mandéhou) sersit identique à ce fun, piere de la mer, qui, suivant les Egyptiens, aurait régné en premier lieu sur la terre et aurait été ilientel suivi des tienbrèes. Il songenome encere une allassion à la plantele Saturne, et ce qui confirme le la P. dans ceile explication, évet ceite phrase, fort singulièrer es delt, que l'on trouve dans la vielle chronique : « la durier des montes de la confirme de son évalt permanent et de jour et de muit. » (Essai de connoganie ésyptième, should éfelle sessione retilique.

Il parait difficile, en effet, de fermer les yeux sur les analogies frappantes qui viennent nous surprendre tout d'abord.

Ainsi, en regard des patriarches mentionnés par la Bible, au nombre de nief ou de dix (suivant que l'on y comprend ou que l'on n'y comprend pas le premier homme), nous retrouvons en Chine, en Perse, en Chaldée et aux Indes, les dix couples primitis de l'espèce humaine, ou, comme le disait Platon, « ces dix fils de Neptune qui se partageaient l'Atlantide, » et qu'il nous semble difficile de ne pas reconnaître sous ces autres noms de, Adam, Abel, Cain, Seth, Hénoch et Noé.

Ainsi, la Chine, comme on le sait, a de grandes prétentions au titre de peuple primitif; selon les uns, ce serait la première des colonies sémites gagnant immédiatement après la dispersion le fond de l'Orient pour y constituer avec ses cent familles voyageuses un gouvernement tout spécial. D'autres, et parmi eux le chevalier de Paravey, soutenus par deux de nos plus savants orientalistes, le baron de Hammer et Klaproth 1, retrouvent en ce pays les principaux traits des physionomies assyriennes, chaldéennes et même égyptiennes, nouveaux titres confirmant tous ceux qui accusent un héritage commun, dérivant d'une souche primitive.

Rien ne paraît, en effet, plus biblique que ce patriarche hoxa-c-ru ou formé de terre rouge, lorsqu'on se rappelle que le nom d'Adam n'a pas d'autre signification que ce Four ou Tor-ukou, dirin laboureur, désigné, comme pourrait l'être Abel, par le triple héréogylphe d'un pasteur, d'une houlette et d'une main de justice. Comment ne pas reconnaître, en outre, le meurtrier d'Abel dans son frère Huxx-ukou, on noir co-

^{4.} Voir, dans les Annales de philosophie, t. XIII, la lettre du premier, et pour le second, les Mémoires relatifs à l'Asie, t. III, p. 261.

Hoang-ty, grande intelligence, sachant parler en naissant, et ayant pour femme Lout-Tsou, de tsou, aieule, et de louy, cause de son propre mat.

ciférateur, nommé encore Tent, ou le possesseur, auquel on donne pour ministres les Kiéot-Ly ou les neuf noira, espèce de démons, compagnons de Teur-vroct, le grand ennemi de Hoang-ty. « Ce sont, dit le Chou-King, ce sont ces Kiéou-ly qui excilent les troubles, corrompent les mœurs, forment des fourbes et des magiciens qui confondent tout!

Rien n'est plus biblique encore que le règne réparateur qui saccède à ce dernic, puisque en règne est celui d'un nouveau frère du noir vociférateur et que ce nouveau frère est Cur c'est-à-dire le stable ou la pierre sur laquelle on assoii, étymologie littéralement identique à celle du nom de Seru (87), qui offre partout, selon Court de Gébelin, les idées de stabilité, de Stèle, de Colonne.

Il nous paraît bien difficile encore de se refuser à l'évidence, et de ne pas reconnaître les dix patriarches dans leurs dix Kı ou rois, dont le septième a vécu trois cent quarante ans, et dont le huitième avait un corps qui ne s'est pas corrompu. Hésocu, dont on a dit la même chose, était, comme on le sait, notre huitième patriarche.

N'oublions pas d'ajouter à cette désignation celle des TCHAKG-Y, — CHINKONG, bons génies on demi-dieux qui entourent ces personnages, et nous aurons « l'homme assisté et instruit par les bons anges. »

Rien ne ressemble plus encore, on voudra bien en convenir, au Cur-Seru chinois, que ce deuxième patriarche des Chaldéens que Bérose appelle l'écrivain, et qui, chez les fegytiens, se nomme Theth, Thoth' ou Mercure, identité parfailement établie par la tradition des deux colonnes attribuées à l'un et à l'autre, et par cette double qualification de seribe, qui seule établis, selon M. de Rougemont, de la manière la plus inébranlable que l'écriture a été inventée par Seth³.

^{1.} Discours preliminaire, p. cxxxvii.

^{2.} Le T et l'S se remplacant mutuellement.

^{3.} Peuple primitif, t. II, p. 455.

Grand littérateur, en effet, ou plutôt auteur bien merveilleusement inspiré, puisque, d'un côté, nous pouvons lui attribuer une grande part dans la composition de tous ces u'îrres du Seigneur « dont nous parle la Bible, et que de l'autre le Chou-King nous le représente comme ayant prédit à sa dynastie des Cuts--voxe une succession de soixante-dix princes, précurseurs du grand saint (le Messie) qui ne serait que le soixante-douzième après Hoang-ly ou Adam ¹. « Fait énorme, dit le chevalier de Paravey, qui, à lui seul, nous paraît aussi imposant que la prophétie des soixante-dix sèmaines de Daniel. »

On ne saurait encore méconnaître Hénoch dans l'Édorech des Chaldéens, dans l'Hiris des Arabes, dans l'Atlas des Grecs, dans le Cader Hiris des Celtes, dans le Dakscha des Indiens, donnés partout comme les premiers inventeurs de cette astrologie qu'Euzèbe et Polydore Virgile rapportent à Atlas-Énoch, » lequel, dit le premier de ces auteurs, fut instruit par les anges de Dieu de tout ce que nous avons appris ainsi? » »

Enfin, quant à Noé, le XIXTRES des Chaldéens, il nous est tout aussi difficile de le méconnaltre dans l'Osnas des Égyptiens, et lorsque ce bon Plutarque nous montre ce dernier faisant son entrée dans une arche le jour même que Moise assigne au déluge, nous le rapprochons à son tour du Ty-Ko ou patriarche averti des Chinois?

Il est donc tout simple que le Yao du déluge (Noé) lui succède comme premier empereur historique de la Chine, collatéralement au Manès, premier roi purement humain des Égyptiens 4.

Chou-King, Disc. prélim., p. cxxvi.

^{2.} Eusèhe, Prép., t. II, p. 19.

^{3.} De Ty, patriarche, et de Cho, averti de Dieu.

Si nous voulions appuyer davantage sur le parallélisme hébreu et chaldéen, nous pourrions, avec M. de Rougemont (Peuple primitif, t. III), rapprocher d'Adam Avonce ou l'homme-lumière, comme de notre Setu. fils

3. - Spéculations ethnographiques 1.

Nous connaissons toutefois les objections qui se présentent, et, par-dessus tout, la difficulté de pouvoir renfermer dans une période si peu longue tant de prétentions historiques exorbitantes; mais le Dr Sepp 2 a, dans ces dernières années, jeté la plus vive lumière sur ces périodes indéfinies, et notamment sur celle de 432,000 ans, réclamée par les Babyloniens; cette prétention était appuyée sur les 120 saros des fragments de Bérose; chacune de ces divisions, disait-on, comprenant six néros de 600 ans chacun, ce chiffre de A32,000 ans paraissait péremptoire. Or, le savant professeur de Munich l'a prouvé : le saros se composant, d'après Pline, de 222 mois synodiques, c'est-à-dire de 18 ans 6/10, on retombe dans les chiffres de Suidas affirmant que les 420 saros font 2,222 années sacerdotales et cycliques, égales à 1,656 années . solaires. C'était là cette grande période dont la multiplication. par un chiffre toujours égal, amenait toutes les nations à l'attente d'un libérateur vers l'an 4320 du monde. Nous en reprendrons les preuves quand nous en serons à l'arrivée du Messie.

d'Adom, le fils d'Alorus, spoèle Alexparts ou l'écrivain (de al-sapher, l'Homme mus lettres ou nux chiffers), pois Exos le trite; sobn la liblé, du troisième roi chaldéen A.-Mélex (de amal, fetri). Nous verrions encore dans son fils Kéars, ou le bétires m'établique, le quatrieme roi chaldéen A.-Mélex (qui précisément vont dire architecte, et qui pourrait bien avoir bâti les villes de patitible et d'éflencéel. Le cinquième patirische, Mantalant, un le grand lounagour, se confindrait avec Mélealaux ou le grand parteur. Le sixième, Jalano ou dominater, de la liblé, se pretuyersit intervelleusement dans le sixtéme roi chaldéen Daxus, dont la racine Din, dan, signile précisément dominer.

Enfin, sous le dernier roi Énoagsanus (de darasch chercher), nous retrouverions, avec M. de Rougé, notre Héxocu le cherchant Dieu, dans lequel viennent toujours se terminer ces collatinnements, nécessairement imparfaits dans le détail, mais toujours très-frappants comme ensemble.

- 4. Qui ont trait aux divers peuples et aux lieux qu'ils ont habités.
- 2. Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, t. II, p. 417.

On voit qu'il ne s'agit que de s'entendre et que la conciliation est plus facile avec les chiffres rigoureux qu'elle ne l'est avec les paradoxes historiques. Et comment en serail-il autrement? Les langues, les dogmes, les rites étant parfaitement identiques à leur herceau, comment ne serions-nous pas du même âge? Co n'est, en vérité, pas possible; on pourra s'en assurer en lisant dans la Rerue de Dublin (1861) une excellente réponse aux calculs erronés du chevalier de Bunsen si bien acceptés par le fameux ouvrage Essays and Revieux, cité dans notre chapitre n, p. 72.

Mais la Bible, dit-on, ne sort pas du plus restreint des cercles, et ne prononce pas un seul nom qui nous autorise à étendre bien loin des patriarches l'influence qu'ils avaient pu exercer. — Encore une fois, la Bible ne dit que l'absolu nécessaire; écrite pour les Hébreux avec des matériaux hébratques, elle se restreint, pour la période antédituvienne, au pur sommaire que les traditions juives devaient si bien compléter.

Mais si 'on retrouve partout des antédiluviens et si 'Àmérique elle-même les signale dans ces mêmes conditions de terrains et de types que nous signalions tout à l'heure, c'est l'évidence elle-même qui se prononce et nous montre la terre universellement peuplée, pendant que la Bible se contente de nous nommer quelques patriarches, de distinguer les fils de Dieu des enfants des hommes, et de nous affirmer qu'il y avait dans ce tempe-à Dess cékaris sur la terre.

A ceux qui ne pourraient accorder une multiplication aussi considérable avec une durée de douze à quinne siècles, nous répondrions que le calcul a été fait et que de très-habite statisticiens ont péremptoirement démontré que, d'après le seul énoncé des générations bibliques et la longévité partiarcale, le chiffre des hommes aurait pu, l'an \$420 du monde, s'élever à plus de 2 millions, en 1056 à plus de 8 milliards et demi et en 1656, époque du déluge, à plus de 550 milliards!



^{1.} Whiston, Histoire universelle, traduite de l'anglais, 1, I, p. 483.

On voit que si, contradictoirement aux découvertes récentes, on persistait à soutenir que la terre était loin d'être ce qu'on appelle peuplée, ce ne serait assurément ni faute de temps ni faute de possibilité.

Or, en pareille matière il nous semble que ce qui s'est pu s'est dù.

Prenons l'Égypte pour exemple.

Parmi tous les méfaits dont on chargeait la mémoire du père Kircher, un des plus noirs peut-être était la confiance avec laquelle il rétablissait toute une Égypte antédiluvienne et nous donnait jusqu'au moindre détail de sa primitive organisation. Mais il ne faudrait pas confondre, comme on l'a fait, son idée générale d'une Égypte habitée, avec les idées très-particulières et très-contestables, même à ses veux, qu'il puisait dans les anciens auteurs et qu'il ne donnait que comme « fables de barbares fondées sur quelques vérités, et, dans tous les cas, importantes à recueillir comme traditions et souvenirs postdiluviens de la vie patriarcale et primitive...» « Je sais parfiatement, dit-il, que les philosophes de notre siècle vont traiter ces récits d'apocryphes, je n'ai cependant pas voulu, pour leur complaire, omettre des récits qui peuvent avoir leur intérêt... J'avoue que, comme eux, j'ai cru pendant longtemps que tout cela n'était que de pures fables (meras nugas) jusqu'au jour où, mieux instruit par l'étude des langues orientales, j'ai jugé que toutes ces légendes pouvaient n'être que le développement d'une grande vérité 1. » Et Kircher applique alors à celui de sa thèse l'immense érudition que tout le monde lui reconnaît. Puis il la résume par un argument que l'abbé de Fontenu, dans un savant mémoire (lu à l'Académie des inscriptions à la fin du dernier siècle), trouvait victorieux.

Le voici : « Si l'Égypte n'eut pas été habitée avant le déluge, et si les quinze siècles qui l'ont précédé n'avaient été

^{4.} Œdipus Ægyptiacus, t. l. p. 70.

que des siècles d'ignorance privés de toute civilisation, comment pourrait-on s'expliquer qu'après le cataclysme il eût suffi d'un ou deux siècles pour que l'Égypte, encore ensevelie dans les boues du déluge, s'élevât à cette grandeur et à cet état de civilisation inouie que personne ne lui contesté à cette époque? » L'argument, en eflet, n'est pas sans valeur, et Kircher le developpe fort bien, en faisant remarquer que c'est notre imagination seule qui ne veut voir que de simples et grossiers pasteurs locaux dans ces patriarches instruits, illuminés par Dieu, et que l'histoire après tout la plus respectable nous représente comme inventeurs de la métallurgie, de la musique, comme fondateurs de villes, etc., et par conséquent comme doués de tous les moyens possibles d'influence et de ravonnement sur une très-vaste échelle.

Si telle était leur mission, comment donc l'Égypte, leur plus proche voisine, aurait-elle pu se soustraire au contact et à l'envahissement de populations que la science moderne vient d'exhumer sur une si vaste échelle, et qui eussent été littéralement étouffées dans le petit cercle que nos préjugés se plaisent à tracer autour d'elles?

Nous savons bien qu'Hérodole, Strabon et tous les Grecs aflirment que la mer couvrait autrefois toute l'Égypte, mais à quelle date remonte cette première occupation maritime, et qui nous dit qu'elle n'est pas de beaucoup antérieure à cette première période de l'histoire?

Kircher, d'ailleurs, donne encore de fort bonnes raisons pour borner cette occupation maritime au Delta.

Quant à la civilisation du reste du pays, pour l'expliquer il fiait appe la tous les peuples voisins, aux Chaldéens surtout et aux Arabes, et leur emprunte ce que la science moderne appelle des réceries et ce qu'il nomme, lui, avec beaucoup de raison, des traditions mélangées; « et à qui pourrait-on les demander, dit-il, si l'on commençait par exclure les peuples less plus contemporains et les plus proches? 9

Mais revenons aux dynasties divines, et commencons par

signaler la coïncidence de bon augure qui existe dans le nombre des quinze premières dynasties historiques de Manéthon et des quinze dynasties antédiluviennes des Arabes. Les Arabes disent entre autres choses curieuses, mais suspectes, que Seth, fils d'Adam, après avoir eu vingt-neuf enfants, s'était réfugié sur les montagnes et principalement à Bablun, pendant que les fils de Cabil ou Cain habitaient les vallées; dans l'historien Ahmed-Ben Joseph Eltiphas (Celepas Geraldinus, ou livre des divers noms du Nil), on retrouve toutes ces traditions générales déjà mentionnées, sur Caïnan et sur Jared, auguel Seth avait communiqué le don de prophétie et la science astronomique, puis sur Hanuch, Idris (Hénoch) auteur de trente livres. Sabéen d'origine, et qui, après avoir institué toutes les cérémonies, rites, purifications, prières du premier culte, passa en Orient, y construisit cent quarante villes dont Édesse était la moins importante, et de là retourna en Égypte dont il fut le roi; quant au célèbre Hermès, « ce fut lui, dit Abeneph, qui fit passer toutes les sciences de la puissance à l'acte, c'est-à-dire de l'état latent ou occulte à l'état manifeste et rationnel. »

Selon ce système, ce serait donc la double race de Seth et de Cain qui aurait régné simultanément et oligarchiquement en Égypte et y aurait implanté tout ensemble, et suivant l'origine et le génie de chacuu de ces deur chefs, les sublimes vérifiés et les erreurs monstrueuses que nous y retrouvons aujourd'hui.

Quant à l'Atlantide qui nous devient plus nécessaire que jamais, quant à Cette Afrique complémentaire qui serait restée ensevelie sous les caux du déluge, et que le prêtre de Saisrévélait à Solon conformément à toutes les traditions antiques, il nous paraît moins démontré que jamais qu'elle fut sortie, comme on le prétend, du cerveau de ce même prêtre, imposeur ou railleur. Nous sonnmes étonné, surtout, que l'excellent esprit de M. de Rougemout l' ait pu voir une supercherie

^{1.} Peuple primitif, t. III, 457.

dans une assertion qu'il dit lui-même avoir été le produit de la foi de l'antiquité tout entière. Une supposition qui donne son nom à toute une chaîne de montagnes (l'Atlas), qui spécifie avec une grande précision un emplacement topographique (en plaçant cette terre à une petite distance de Cadix et du détroit de Calpè), qui prophétise deux mille ans avant Colomb la grande terre trans-océanique, située par delà cette Atlantide et « à laquelle on parvient, disait-elle, par les îles, non pas des bienheureux, mais des bons esprits èv δαιμόνιον (nos îles Fortunées), » une telle supposition, disons-nous, peut fort bien n'être qu'une chimère universelle, mais bien certainement elle n'est jamais sortie de toutes pièces de la tête d'un flatteur; ajoutez à cela que, d'après M, de Rougemont, Théopompe, dans sa Méropide, faisait parler les prêtres de la Phrygie et de l'Asie Mineure exactement comme les prêtres de Saïs... Selon lui, c'était un continent unique, d'une grandeur indéfinie, et contenant deux cités, la belliqueuse et la pieuse; cette dernière continuellement visitée par les dieux, la première habitée par des querriers inculnérables au fer, et ne pouvant être blessés mortellement que par la pierre et par le bois; ce qui, soit dit en passant, s'accorde merveilleusement encore avec les haches de pierre que la terre antédiluvienne nous présente aujourd'hui.

M. de Rougemont voit encore là une pure fection de Théopompe, bien qu'il reconnaisse que les mythes orphiquets parlaient de « terres brisées par le trident de Neptune » comme d'une vérité parfaitement comme de leurs lecteurs. Mais on peut regarder, au contraire, comme certain, que tous les prêtres avaient puisé ces vérités ou ces fables à la même source qui les fournissait aux Chinois lorsqu'ils « parlaient d'une lle sainte au delà des bornes du soleil Tchéou, et par delà laquelle étaient situées les îles des hommes immortels. »

Qui sait ce que l'avenir nous réserve, et si, parallèlement à tant de réhabilitations historiques, nous ne serons pas forcés demain d'enregistrer à son tour cette grande réhabilitation tonographique? Nous ne ponvons affirmer qu'une seule chose, c'est que la géographie y tend en ce moment; on pourrait dire qu'elle en éprouve le besoin, pour se rendre un compte un peu plus satisfaisant de l'étroite parenté qui paraît avoir relié si facilement et si complétement l'ancien monde au nouyeau. M. Lartet insiste quelque part pour prouver l'ancienne liaison du sol britannique avec le nôtre, sur l'intermigration des espèces animales qui n'a pu s'effectuer que par terre ferme; or, il nous paraît bien autrement difficile de s'en passer pour expliquer la transplantation de toutes les bêtes féroces de l'Afrique sur le sol américain. De deux choses l'une : ou tous ces animaux, y compris le jaquar et la hyène, ont été créés en double sur les deux continents, ou, s'il n'y a jamais eu de continent intermédiaire et continu, toutes ont traversé l'Océan en nageant d'île en île, ou bien la Méditerranée, pour arpenter de là toute l'Asie et effectuer à leur tour la traversée de Behring, sans s'apercevoir des glaces et du changement de température.

Quand on rit de l'Allantide, on ne réfléchit pas assez à ce dilemme que nous ne pouvons, au reste, mieux légitimer qu'en le faisant suivre des paroles suivantes, empruntées aux Annales des royages (1858): « Nos marins commencent à éténner du peu de profondeur que le sondage leur donne entre la côte occidentale de l'Afrique et les lles du cap Vert; ils soupconnent ici la présence de quelque ancien continent. »

Attendons, et après avoir constaté l'ubiquité de l'homme antédiluvien, retournons aux dynasties embarrassantes qui ont pu le gouverner en Orient.

SIV

Les dynasties divines devant le xvur siècle.

Qu'un peuple primitif ait vécu daus la Judée, qu'il soit resté concentré dans ce pays, ou qu'il ait, comme le voulait Kircher, rayonné dans une large partie de l'Afrique et de l'Asie, qu'il ait même, comme l'assuraient Platon et Bailly, occupé une vaste Allantide disparue sous les flots, peu nous importe. Pour nous, l'essentiel est que ce peuple soit d'origine unique et ne parle jamais, sous des noms très-divers, que des mêmes dieux, des mêmes hommes et des mêmes choses.

Et c'est ce que nous voyons. Mais si cette confraternité d'origine explique suffisamment les dynasties humaines, il faut bieq en convenir, elle est tout à fait impuissante à jeter le moindre jour sur les dynasties dirines, et le même problème recommence.

Encore une fois comment expliquer une parcille méprise d'expression clace des peuples qui savent si bien et si finement distinguer les grands dieux des demi-dieux, les demi-dieux des héros, et ces héros de leurs mânes? L'adulation qui suf-fira parfaitement tout à l'heure à l'explication de la ôaziléo-Mitrie l'aveplique plus rien du tout, lorsqu'ils affirment que leurs plus grands rois n'out jamais eu rien de commun avec les dieux, qui de leur côté n'ont jamais eu rien de commun avec les dieux, qui de leur côté n'ont jamais eu rien de commun avec les homes.

Ne pouvant résoudre le problème, le xix siècle l'a supprimé. Il est triste de penser que celui qui le précède y avait mis plus de sérieux et paraissait s'en préoccuper davantage.

En effet, alors qu'on était en pleine philosophie, c'est-àdire sous le consulat de Volney, de Boulanger et de Fréret, cette grande question des dynasties divines avait été portée,

^{1.} Adoration des rois.

comme les autres, à la barre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Volney avait commencé par se plaindre de son oubli. « Qu'est-ce donc que tout cela ? disait-il. Si nous en croyons les Indiens, ils nous montrent dix avatares ou apparitions de Wichnou, qui répondent aux dix rois ou patriarches antédiluviens. Ces analogies sont cependant très-remarquables et meriteraient bien d'être plus approfondies!, »

Le savant et très-incroyant Boulanger était bien plus pressant encore, et ne confondait pas comme Volney les héros et les dieux : il mérite une mention toute spéciale.

« Si l'on doit, disait-il, ajouter foi aux traditions..., au delà du règne des rois elles placent un règne de héros et de demidieux; par delà encore elles placent le merveilleux règne des dieux et toutes les fables de l'âge d'or... On est surpris que des annales aussi intéressantes aient été rejetées de presque tous les historiens. Et cependant les idées qu'elles nous présentent ont été autrefois universellement admises et révérées de tous les peuples; plusieurs les révèrent encore et en font la base de leur conduite. Cette considération semblerait exiger que le jugement qu'on en a porté ait été moins précipité; s'il ne convient pas à la raison d'adopter des fables grossières, elle ne doit pas non plus les mépriser tout à fait.... Les anciens de qui nous tenons ces traditions que nous ne recerons plus parce que nous ne les comprenons plus, ont du avoir des motifs de crédibilité que leur proximité des premiers âges leur donnait et que notre éloignement nous refuse... Platon, dans le livre IV des Lois, dit que longtemps avant la construction des premières villes Saturne avait établi sur la terre une certaine forme de gouvernement sous laquelle l'homme avait été très-heureux. Or, comme c'est de l'âge d'or qu'il veut nous parler, ou du règne des dieux tant célébré par les anciennes fables, et comme il en parle ailleurs avec plus de

^{1.} Volney, Recherches, t. I, p. 479.

détails, voyons les idées qu'il se formait de ces temps heureux, vovons à quelle occasion il amena cette fable dans un traité de politique. Selon lui, « pour avoir des idées nettes et précises sur la royauté, sur son origine et sa puissance, il faut remonter aux premiers principes de l'histoire et de la fable. Il est arrivé autrefois de grands changements dans le ciel et sur la terre, et l'état présent des choses en est une suite. Nos traditions nous parlent de bien des merveilles, de changements arrivés dans le cours du soleil, du règne de Saturne, et de mille autres faits épars dans la mémoire des hommes; MAIS ON NE PARLE JAMAIS DU MAL QUI A PRODUIT CES RÉVOLUTIONS ET DE CELUI QUI EN A ÉTÉ, LA SUITE. Il le faut dire cependant, CE MAL est le principe duquel il faut parler pour traiter de la royauté et de l'origine des puissances... « Voyez maintenant (c'est Boulanger qui reprend) ce que Platon a pensé de particulier sur ces règnes sans la connaissance desquels on ne peut, dit-il, raisonner avec justesse sur l'origine des rois; le voici : « Longtemps avant que l'homme eût bâti des villes, il vécut sous un genre de gouvernement qui lui rendit la vie si heureuse et si douce que le souvenir s'en est perpétué de race en race et s'est transmis jusqu'à nous. La nature fertile offrait tout d'elle-même et avec abondance. Voici comment cela est arrivé. Saturne, sachant que l'homme ne pouvait gouverner l'homme sans que l'univers ne se remplit d'injustices par l'effet de ses caprices et de sa vanité, ne voulut pas permettre qu'aucun mortel eût la puissance sur les autres. Ce Dieu prit alors à notre égard le parti que nous prenons nous-mêmes à l'égard de nos troupeaux. Nous n'établissons pas un bœuf ou un bélier à la tête de nos bœufs ou de nos béliers, mais nous leur donnons pour conducteur un berger ou un être d'une espèce DIFFÉRENTE DE LA LEUR ET D'UNE NATURE SUPÉRIEURE. C'est ce que Saturne fit alors à l'égard du genre humain qu'il aimait. Il chargea du soin de le gouverner et de le conduire non des rois et des princes, mais... (quoi donc?) des esprits et des uéxus (àsiguese;) d'une nature divine et bien plus excellente que celle de l'homme. Ces génies travaillèrent avec autant de pouvoir que de facilité à notre bonheur, ils firent jouir toute la terre de la paix la plus profonde... Cétait Dieu même qui présidaits ur ces génies; il était le premier mattre, le pasteur et le conducteur des hommes. Lorsque le monde cessa d'être ainsi gouverné, les bétes féroces dévorèrent une partie des hommes. Ceux-ci dépourvus de tout, occupés de leurs pressants besoins, le passé sortit de leur mémoire, ils ne songèrent qu'au présent, et leur misére sollicitant peu à peu leur industrie, des inventeurs parurent successivement et trouvèrent le feu, le blé, le vin, et la reconnaissance le sdivinisa. » (Plato, de Légubus, 1. nv. — I., in Crit., et tu Politic.)

« La première réflexion qui se présente, reprend Boulanger, est que l'âge d'or, le règne de Saturne et le règne des dieux ne sont qu'une seule et même chose. Mais... que veut dire ce règne des dieux sur des hommes nus et privés de toute industrie et de tout art? Que signifie cette ancienne fable du langage et de la docilité des bêtes elles-mêmes? D'ailleurs, pourquoi ces idées sont-elles si universellement répandues par toute la terre malgré leur bizarréré et leur singularité? »

Et Boulanger d'ajouter en note : « L'auteur du livre de l'Origine des lois, des sciences et des arts (le célèbre Goguet) n'a pu se tirer de ce chaos. Il a mieux aimé nier l'existence de cet âge d'or 1...»

Boulanger s'indigne de ce parti, mais lui-même comment s'y prenaît-il done pour expliquer le mystère?

Il l'expliquait, on ne le croirait jamais, il l'expliquait par l'hypothèse « d'une immense mélancolie qui se serait subitement emparcée de l'humanité à la suite du déluge, mélancolie qui ne lui aurait plus permis de considérer les temps passés qu'à travers le prisme des illusions et des regrets?».

^{1.} Boulanger, Règne des dieux. (Introd.)

^{2.} Id., ibid.

Nous croyons que la théorie de Platon valait mieux. Mais revenons à l'Académe. Saisé de la question, mais peu touchée, apparemment, de cette explication par un pplem universel, nous la voyons donner la parole à l'un de ses membres les plus distingués, le savant Foucher, dont la tolferance philosophique no le cédait guère à celle de l'abbé Bergier, son collègue et même son collaborateur à la rédaction de l'Engelogétie'.

Boulanger, après avoir commencé par gronder les dénégateurs, le devenait lui-même; Foucher va commencer au contraire par gronder les croyants, et nous verrons par où il finira.

Il raille d'abord les Grecs qui avaient eu la foile d'adopter les idées égyptiennes au sujet des dynasties divines, invention due à quelques charlatans habiles qui avaient su mettre à profit la prévention générale, en se donnant euxomémes pour ces nouveaux dieux qu'ils annoncaient.

Cette profession de foi, basée sur le principe des jongleries à tout prix, était alors la précaution oratoire obligée.

L'académicien en prenaît ensuite une seconde. « En remontant, disait-li, jusqu' à la source, on trouve souvent que ces histoires viennent d'une allégorie orientale que les Grecs n'ont pas comprise; oui, sourent, le sens équivoque d'une expression étrangère a fait naître un roman tout entier, qui n'avait aucun fondement dans les mythologies de la Phémicie et de l'Égypte. le reconnais sans peine la solidité de cette observation; je dirai même que c'est une des clefs les plus Aeureuses nour entrer dans le sens des fables…»

Très-bien, M. Foucher; mais voyous la suite : « Le soutiens cependant qu'elle n'a pas d'application possible à la question générale que nous connaissons, question traîtée sérieusement par des Grecs, tels que Solon, Pythagore, Platon, etc. D'ailleurs, quel intérêt les Égyptiens auraient-ils eu à les tromper? Est-il vraisemblable qu'ils auraient entretoun

Sa dissertation se trouve au tome XXXVI de l'ancienne Collection des Mémoires, p. 331.

leurs nouveaux concioyens dans une errour si grossère? Il steinet persudaté tous les premiers de ce qu'ils débiaient (p. 332). En parlant ainsi je choque peut-être les préjugés de plusieurs savants qui, d'après les nouveaux platoniciens, naturalisent tout dans les fables égypliennes, en evoient dans les longs règnes des dieux que des révolutions d'astres et des systèmes de cosmogonie. Mais M. Fréret en fail l'aveu : les plus crédules et les moins éclairés des prêtres égyptiens, à force débiter ces fables au peuple, en vinrent à les regarder du même ceil que lui. Il y a dans le fanatisme une sorte d'eré-procation par laquelle les esprits, agissant mutuellement les uns sur les autres, rendent la persuasion contagieuse. « [P. 335.)

On le voit, le système des jongleries sacerdotales commencait dès lors à faiblir, et, comme aujourd'hui, tout en continuant à s'en servir, on le sentait s'effondrer sous ses pas.

Frappé de l'impossibilité que les Égyptiens eussent seuls peur du souverin du déluge, toute mémoire de l'histoire avant Ménès-Misraim, Foucher passe ensuite au système que nous venons de voir développé au xvir siècle par Kircher, et repris de nois jours par le chevalier de Paravey, système qui consiste à nous montrer toutes les nations s'appropriant une seule et même histoire, celle des patriarches, « Pourquoi, disait Foucher (p. 303), pourquoi ne dirions-nous pas que ces personnages cébères qu'on faisait régner sur la terre avant Ménès étaient les patriarches antédiluviens? Nous ne serions pas obligés d'avoir recours à des dieux et à des hommes imaginaires.

Les Égyptiens avaient raison de croire que cette espèce d'hommes état supérieure à celle qui a peuplé le monde depuis le déluge;... que la durée de leur vie surpassait de beaucoup celle de ces derniers, et comme on avait perdu la connaissance des principaux événements, on remplissait le vide par des fables, et quelques militers d'années ne coûtaient rien pour allonger les annales; mais cependant comment pavrinrent-ils à regarder ces patriarches antédituviens comme des dieux revêus d'un corps humain?... Nous ne connaissons de l'ancien monde que le peu que la Genèse nous en apprend. Mais les premiers hommes qui repeuplèrent la terre après le déluge en savaient des particularités que nous ignorerons toujours : ce devait être le sujet de tous leurs entreitens. Les pères racontaient à leurs enfants les événements les plus remarquables de la vie de leurs ancêtres, les communications qu'its araient avec les anness et avec Dieu lui-même, etc. « IP. 363.)

Voils le grand pas franchi, et de là aux théophaniei il n'y en a plus qu'un seul. Aussi Foucher va s'enhardir. « Les allégoristes, dit-il, ne voient dans les dieux d'Égypte que l'action des éléments, les influences des astres. Mais les Égyptiens ne pensaient pas ainis, puisqu'ils croyaient que ces mêmes dieux avaient nácné vistalement sur la terre. Ce n'est qu'en réunissant ce que les deux systèmes ont de vrai, qu'on peut se flatter d'avoir saisi l'esprit de la religion égyptienne, et cet accord. il faut le dire, ne se trouve que dans l'hypothèse des
Tuforpanues. 4, P. 382.)

- « Or, dans la religion égyptienne, comme dans toutes les autres religions paiennes, les dieux ont un double état, l'un essentiel et l'autre accidentel. Dans leur état essentiel, ils sont constructeurs, conservateurs et gouverneurs du monde (rectores mundi); dans leur état accidentel, ils se revêtent d'un corps visible et viennent habiter sur la terre.
- « Il est hors de doute que les Égyptiens admettaient au moins des théophanies passagères pour les tempe postérieurs au règne de Ménès... Si ces visites angéliques eussent été réservées aux seuls Hébreux, comment toutes les autres nations auraient-elles pu les regarder comme Lx chose du monde Lx rus centains et prétendre en avoir été favorisées? Ceia serait encore plus surprenant de la part des Égyptiens qui méprisaient les étrangers et se piquaient de n'avoir rien appris de personne.

^{4.} Théophanie, on le sait, ne veut dire autre chose que manifestation des dieux.

- « Cela posé, je ne vois pas pourquoi Dieu n'aurait pas visité par ses anges ces familles dispersées. (P. 384.)
- « Tout l'Orient était imbu de cette doctrine, C'était la tradition du genre humain. Nous en trouvons dans les livres saints une infinité d'exemples qu'on ne pourra jamais expliquer allégoriquement. Nous y voyons que les anges, revêtus d'un corps apparent, visitaient fréquemment les patriarches tant avant le déluge que depuis. Quelquefois ces apparitions ne duraient que quelques moments : quelquefois les ministres divins conversaient plusieurs jours de suite avec les habitants de la terre 1. On croyait donc également partout que les esprits célestes se manifestaient d'une manière sensible, avec cette différence néanmoins qu'ils n'étaient pour les Hébreux que des créatures supérieures à l'homme, créatures qui s'annonçaient toujours comme ministres et serviteurs du Dieu qui les y envoyait, et que pour les autres peuples c'étaient des . divinités proprement dites, qui venaient presque toujours D'ELLES-MÊMES et sans être envoyées par un Dieu suprême 2. (P. 305.)
- « Le système des génies gouverneurs du mondo (c'est-àdire tout à la fois des astres et de la terre?) prit donc le dessus parbott; aussi est-il le système le plus naturel et le mieux assorti à la trempe de l'esprit humain, d'où je conclus qu'il a dù entrer le premier dans l'esprit des peuples, et que l'autre système (l'allégorisme) est un écart de l'ancienne manière de penser. » (P. 327.)

Ainsi parlait l'abbé Foucher, l'encyclopédiste, en pleine

Saint Panl, ch. xiii, v. 2, de l'Epitre aux Hébreux, les loue de leur antique bospitalité, « car c'est ainsi, dit-il, c'est en la pratiquant, que beaucoup de vos pères ont reçu pour hôles des anges mêmes, sans le savoir. »

Nous avons vu que M. Benan faisait lui-même une distinction entre les
augus pairons e pleins d'initiatire, et ceux des Hebreux qui n'en avaite
aucune. Mais, dans tous les cas, c'étaient loujours des anges continuellement
aderangés, co qui déplait si fort à M. Reynaud, qui tiont à ce qu'on ne les
dérangés paisas. Comment faire à

^{3.} Voir à la fin du chapitre v.

Académie, à la fin du xviii* siècle. Nous doutons, îl est vrai, qu'il y rencontrât beaucoup d'écho; mais tout le monde peut s'assurer, en lisant son Eloge, que son crédit in esouffrait nullement de sa franchise, et qu'il ne cessa pas un instant d'être considéré comme l'un des membres les plus savants et les plus respectables.

On n'était pas encore, à ce moment, envoyé de par la loi à Charenton pour le seul fait d'une croyance quelconque aux esprits.

Or, il est bien temps de le dire, celui qui, bravant de tels avertissements, n'a jamais cessé de croire à ces esprits ou recommence à v croire devant les faits modernes, doit entrevoir tout de suite une solution possible pour les dynasties divines : si nous disons entrevoir, c'est que, pour l'v voir tout entière, il faut v ioindre plus d'une considération. Il faut se rappeler d'abord que les théophanies accidentelles de l'abbé Foucher devenaient plus tard, sous sa plume, par suite d'études plus profondes, de vraies théophanies permanentes chez les peuples païens; quant à la Bible, elle est, comme nous l'avons dit, tellement sobre de détails sur les antédiluviens, qu'il nous est impossible de connaître toute l'étendue du rôle rempli et du pouvoir exercé par les conseillers divins des patriarches. soit dans la fondation et l'administration de leurs villes, soit dans leurs pérégrinations et leur prise de possession des contrées les plus lointaines.

Tout ce que la foi nous enseigne, c'est que « les patriarches étaient si intimement liés à leurs maîtres divins , qu'on les nommait dieux eux-mêmes. »

Il faut se rappeler encore: 1º que toutes les traditions juives nous donnaient le nom de chacun des sept anges comiques qui avaient été départis aux sept derniers patriarches, en dehors des trois premiers attribués aux trois premiers séphiroth; 2º que chez tous les peuples on confondait (fout en les distinguant) le génie conseiller et le patriarche conduit. Nous avons déjà vu que dans les Kings de la Chine les dix Ki (ou patriarches) ne faisaient qu'un avec leurs Chin-non ou Tchang-y, dieux ou demi-dieux, suivant leur plus ou moins d'élévation hiérarchique; 3º que chez les Chaldéens, les dix Annedots divins avaient exactement rempli le même rôle auprès de leurs dix rois, et que chez ce premier des peuples on spécifiait le bienfait par lequel chacun de ces Annedots ou génies avait signalé le règne de son pupille ou plutôt le sien propre : l'un avant enseigné les lettres, tel autre l'agronomie, tel autre la musique, tandis que le dernier, qui avait apporté l'astronomie sur la terre, l'avait enseignée jusqu'à la translation mustérieuse de son pupille Édoreschus (Hénoch); he que les théophanies particulières des patriarches postdiluviens avaient été trèsprobablement précédées avant le déluge d'autres théophanies que l'abbé Foucher appelle avec raison « PERMANENTES et qui, dit-il, méritent la plus sérieuse attention » (p. 309); 5° et enfin que, suivant tous les peuples païens et même suivant les Hébreux, interprètes plus ou moins heureux de quelques passages bibliques, ces génies gouverneurs étaient eux-mêmes intimement liés, comme nous l'avons déià fait remarquer et comme nous le démontrerons au chapitre SABÉISME, avec les astres et surtout avec les planètes, et « que c'est là qu'il faut chercher l'explication de cette étrange association de rois humains, d'esprits tutélaires et de puissances sidérales, dont on ne se tirera jamais, tant qu'on ne voudra voir dans tout cela que de purs hommes ou de vraies allégories. »

a Mais, dit toujours Foucher, il ne faut pas s'imaginer que ce fut le soleil ou le Syrius physique qu'ils adornient; quelque brut que soit un peuple, cous ne lui ferez jamais croire une pareille absurdité, et si Monco-Capac et sa femme, en arrivant au Pérou, avaient dit : « Nous sommes le soiel ou la lune, « on se serait moqué d'eux. Quel était donc leur système? Le voici : ils regardaient les diverses portions du monde, bien moins comme la substance des dieux que comme leur habitation et le siège de leur empire; le soleil-dieu, moins comme le glube lumineux qui nous éclaire, que comme un génie divin qui règen mineux qui nous éclaire, que comme un génie divin qui règen.

dans cet astre, qui le gouverne, et qui dirige ses influences pour le plus grand bien de l'univers. » (P. 321.)

Nous avons donné plus haut l'amendement trop peu connu, grâce auquel chacun des sept astres préposés au gouvernement du monde pouvait se subdiviser en myriades de sousgénies tutélaires!

Nous l'avons dit encore, tous les peuples considéraient le premier âge du monde jusqu'au déluge, comme ayant duré environ mille années solaires; « or, c'est pendant ces mille ans, nous dit Panodore, qu'eut lieu le règne des sept dieux qui régnérent sur le monde; c'est pendant cette période, que ces bienfaiteurs de l'humanité étaient descendus sur la terre et avaient appris aux hommes à calculer le cours du soleil et de la lune par les douze signes de l'écliptique. »

Et si Panodore nous paraît trop vieux, comme l'abbé Foucher trop théologien, pour faire autorité, nous ne pourrions mieux terminer ce paragraphe que par ces paroles de l'écrivain moderne qui a le plus étudié toutes les religions antiques, de Creuzer en un mot : « C'est de la splière des astres, où résident les dieux de lumière, que la sagesse descend dans les sphères inférieures (Égupte, ch. 1v. p. 441). Tous les dieux sont un seul dieu, comme tous les astres sont un monde unique (p. 448). Dans le système des prêtres, toutes choses sans exception, les dieux, les génies, les âmes, le monde entier, se développent solidairement dans l'espace et la durée... La pyramide peut être considérée comme le symbole de cette magnifique hiérarchie des esprits. Nous autres Européens modernes, nous nous étonnons quand nous entendons parler des esprits, du soleil, de la lune, etc. Mais nous le répéterons encore, le sens naturel et droit des peuples de l'antiquité, tout à fait étranger à nos idées de mécanique et de physique entièrement matérielles... ne voyait pas dans les astres de simples masses de lumière ou des corps opaques se mouvant circulai-

^{4.} App. sur les Sept Esprits . t. I. p. 353.

rement dans les cieux d'après les lois de l'attraction ou de la répulsion, mais des corps vivants, animés par des esprits, comme ils en voyaient dans tous les règnes de la nature... Cette doctrine des caprits, si conséquente, si CONYOME à LA NATUES dont elle était empruntée, formait donc une grande et unique conception, où le physique, le moral et la politique se trouvaient fondus ensemble. « (Ib. p. 450 à 455.)

Ceux de nos lecteurs qui croient aux esprits comprendront maintenant que si la question des dynasties divines peut jamais recevoir une solution, ce sera bien certainement par ces principes et dans cet ordre d'idées, sinon dans tous les développements de détails que nous venons de leur soumettre.

1. « PATRIARCHE, ESPRIT ET PLANÈTE. » M. do Paravoy qui a si babilement entrevu, relativement à la Chine, lo rapport oxistant entre les patriarchos et les dieux, comprendra la réalité do ces mêmes dioux, lorsqu'il étudiera plus à fond, dans le même pays, la grande théorie des génies tutélaires, et principalement le culte des ancêtres, sans oublier les préfectures spirituolles qui sont conférées à ceux-ci, ot tous les pouvoirs qu'on leur accorde ou qu'on leur retire, suivant leur bonne ou mauvaise administration. Il pourra s'expliquer alors comment, véritables dynastes, ces esprits étaient cependant, en outre, attachés aux planètes, et pourquoi les patriarches qui, pendant leur vio, n'étaient que de véritables et saints médiums, qu'on nous passe l'expression, dovenaient, après leur mort, des héros et les associés de certaines étoiles ou plutôt de ces esprits sidéraux qui avaient été pendant leur vie le génio protecteur et spécial de chacun d'eux. Il comprendra, par exemplo, pourquoi, Sou-fo-hy ou l'Abel chinois étant nommé en même temps le Vrihatas-pati ou le grand maître des sacrifices, la planète Vrihas-pati s'appelle à son tour le précepteur divin de Vrihatas-pati, comment chacuno des étoiles de la grande Ourse (Saptarchis) répond à chacun des sept richis ou patriarches, et pourquoi nous voyons sur les planisphères chinois sept tys ou personnages sacrés, bion distinctement établis au-dessous de chacune des sept étoiles de la même constellation. Mais il renoncora, nous l'espérons, au vain espoir d'une application générale et d'une concordance parfaite ontre des noms aussi dénaturés par le temps ot par l'espace; en pareil cas, il faut savoir se contenter des aperçus et des principes.

Au reste, lorsque nous parlons ici de principes, il va sans dire que nous no professons ceux-ci qu'au nom des anciens et en leur en laissant toute la responsabilité.

s v

Dynastie des demi-dieux ou géants (Gibborim).

1. - Les géants devant la science.

Arrivons aux demi-dieux ou héros.

« Et dans ce temps-là, dit la Bible, existaient sur la terre ces hommes fameux qu'on a appelés des géants 1. »

La Bible en reste là; voyons si les traditions et les révélateur profanes nous instruiront davantage.

Commençons par l'Orient.

Parmi les dix Maharchis ou patriarches indiens, dont nous avons fait des dieux, il en est un qu'on appelle Poulastya ou le rejeté?, qui semble répondre parfaitement au Hiuen-hiao ou noir occiferateur associé par les Chinois à la planète Vénus ou Lucifer. Ce Poulastia habite Kedura, qui veut dire lieu creusé?, et fut, dit-on, le premier ancêtre des noirs Rackhasas, c'està-dire de la race indienne et cainite ou des hommes aux grandes orcilles.

Nous ne pouvons oublier non plus ce que les missionnaires nous ont appris des anciennes cartes célestes de la Chine, plaçant immédiatement sous les vases de ki-fou (c'est-à-dire
sous l'eau du verseau diluvien) la constellation des Pa-Kouey
ou des neuf nègres qu'on immole. Nous la rapprochons aussitôt de la constellation des hommes immolés qui, dans le petit
zodiaque égyptien d'Eané et dans le planisphère de Dendérah, se voit également placée dans la partie sud du ciel, sous
l'eau qui s'épanche d'un grand vase. Comme les neuf nègres

^{4.} Genèse, ch. IV.

^{2.} Suivant le docte abbé Gorrésio.

^{3.} On sait que la tradition et la Bible ont fait de Caïn le premier chercheur et fondeur de métaux.

des Chinois, les neuf nègres égyptiens sont agenouillés, les mains liées derrière le dos, et entourés de couteaux et DE HACHES. C'est ce qu'on appelle la constellation des hommes typhoniens, c'est-à-dire des hommes nègres qui ne font qu'un avec Typhon leur chef, comme les noirs indiens ne font qu'un avec les dives, et comme les noirs pa-kouey des Chinois ne font qu'un avec leurs kouey ou mauvais esprits : lémures, MANES, fantômes, dont ils nous montrent aussi la constellation dans le cancer, « Ces idées de mort ou de mânes étaient aussi attachées par les Égyptiens à la même région céleste, et rendues soit par le cancer, soit par l'épervier, soit par le chacal, animaux qui ne vivent que de cadavres; et comme dans les deux sphères, égyptienne et chinoise, publiées par Kircher, on voit encore dans cette région (du Cancer) le fameux arbre liéou, qui porte pour fruits des têtes de morts, il est évident que l'arbre zacoun, si fameux chez tous les Orientaux et qui porte les mêmes emblèmes, rentre dans tout cet ensemble d'idées 1. »

Voici donc ce qu'on pourrait appeler la morale de l'histoire antédiluvienne, inscrite dans le *ciel* astronomique en caractères faciles à déchiffrer.

Nous avons vu tout à l'heure ce que la terre nous accordait depuis hier, comme preuve des existences antédiluviennes; admirons maintenant la merveilleuse concordance de ces deux grandes autorités.

Organes des plus anciennes traditions, les sphères dont nous parlons nous donnent comme submergées par le Verseau des races nègres et typhoniennes, des victimes humaines immolées, des macues et des coutraux homicides.

Organes de l'évidence à leur tour, les entrailles de la lerre rejettent, à ceux qui les perforent, une race nègre et typhonienne submergée par le Verseau réel, et roulée pêlemêle avec les macues et les coutraux dont quelques-uns se

^{4.} Voir le chevalier de Paravey, de la Sphère et des antiques constellations.

trouvent encore, enfoncés dans les crânes de vraies victimes humaines.

Que de lumières ressortent de ces trois études, biblique, sidérale et géologique, comparées! Quel merveilleux accord l...

Mais ce n'est assurément pas tout; ces hommes coupables, ces nègres homicides nous représentent bien les antédiluviens, mais ne nous rendront-lis pas à leur tour quelques-uns de ces géants, qui, selon la Bible, ont existé sur la terre et que le ciel zodiacal nous indique dans la personne d'Artas ou d'Ottox, dont les larges épaules sont tout aussi monstrueuses que la massue dont on les arme?

La preuve géologique, sans être aussi complète à cet égard, ne laisse pas que de se faire pressentir sur plusieurs points et par certains résultats. « Tous ces ossements, nous dit un savant déià cité, tous ces ossements trouvés dans le département du Gard, en Autriche, à Liége, etc., etc., ces crânes qui rappellent tous le type nègre,... et qu'à leur profil on prendrait pour des animaux, ont appartenu à une race de HAUTE TAILLE ... Tous nous rappellent ces étranges profils des bas-reliefs les plus anciens de l'Égypte, recueillis par Osburne et reproduits sur les monuments de l'antique Étrurie... Il y a sans doute un profond mystère dans l'apparition de types aussi différents si peu de siècles après le déluge;... et cependant, nul ne songera à faire de ces Cuschites une race essentiellement différente de ces Hébreux qui sont issus de Noé. Les causes out ont différencié le type AURONT AGI DÈS L'ABORD AVEC UNE EXTRÊME ÉNERGIE. »

Peut-être faut-il provisoirement nous en tenir à la distinction de M. Lartet, l'autorité par excellence, c'est-à-dire » haute taille pour ceux qui ont été entraînés par les eaux du déluge, petite taille pour ceux qui auraient vécu dans les siècles antérieurs. » Le type nègre et le prognathisme hideux de ces derniers s'adapteriaire très-bien selon nous à la race

^{1.} Fréd, de Rougemont, Histoire de la terre, p. 454.

maudite des Cainites. C'est cette race errante et vagabonde qui aurait couvert la terre pendant que la race orthognathe restait et devrait être cherchée probablement dans l'Orient ou les contrées qui l'avoisiment.

El voyez comme tous les siècles s'entendent à cet égard! Au nir siècle de notre ère, Tertullien affirmait que de son temps on avait trouvé un grand nombre de géants à Carthage; et voici qu'en mai 1858 tous les journaux nous parlent d'un sarcophage de géants qui vient d'être trouvé sur l'emplacement de cette même ville.

Il n'y a cependant pas un demi-siècle encore que ces géants étaient relégués dans la Fable.

Maintenant il ne scra plus permis de cricr aussi vite au mensonge, lorsqu'on lira dans Philostrate « qu'on avait trouvé sur le promontoire de Sigée un géant de vingt coudées de hauteur, un autre de douze coudées dont le crâne était rempli par un serpent, et que lui, Philostrate, avant voulu remplir un autre crâne semblable avec du vin de Crète, fut obligé d'en employer deux amphores, » mesure que le savant D. Calmet évalue à vingt-huit pintes de Paris. Ce passage est trop curieux pour ne pas le transcrire ici. « - Phoen, Dis-nous, V., quelque chose de la grandcur de ces ossements et de ces serpents que l'on dit naître dans le corps de ces géants, car c'est ainsi que nos peintres représentent Encelade et ses compagnons. - V. Je ne sais pas aŭ juste jusqu'où pouvait s'élever la stature de ces hommes et jusqu'à quel point ils étaient associés (concreti) à ces serpents. Je sais seulement que celui que je vis à Sigée avait vingt-deux coudées. Il gisait dans une caverne pierreuse, avant la tête tournée vers le continent et les picds sur le promontoire. Quant aux dragons, nous n'en voyions aucune trace, et tout était là purement humain... Mais Péparéthius, un de mes parents, me communiqua un fait étonnant du même genre, qui était arrivé quatre ans auparavant à Protésilas, en cultivant une vigne dans l'île de Cos qu'il possède à lui seul ; quelque chose se mit à résonner sous les instruments, qui laissèrent voir bientôt un cadavre de douze coudées dans le crâne duquel habitait un serpent. Protésilas le fit recouvrir à l'instant même, disant que c'était un des Titans foudroyés par Jupiter (comme on disait que celui du cap Sigée était ce géant tué par Apollon au siége de Troie), Quant à celui que Messécrate de Stire découvrit à Lemnos, il était énorme. Je l'ai vu, il y a un an, en revenant par mer de Imbro. Tous ses os n'étaient pas rassemblés, les vertèbres étaient séparées des côtes par une certaine distance; la taille de ce géant nous parut horrible à tous, bien qu'elle fût assez difficile à évaluer. Mais avant versé du vin de Crète dans son crâne, deux amphores ne purent y suffire. C'est à Nauloque, à l'endroit où se trouve une fontaine dont l'eau enivre les femmes à ce point qu'elles paraissent endormies... Si tu ne veux pas croire tout cela, montons en bateau, car ce cadavre est encore à découvert, et d'ici à Nauloque la navigation n'est pas longue » (Philostr. Heroica, p. 35).

Grâce aux géants de Cartiage, peut-être ne rejettera-ton plus avec trop de dédain cette assertion de Pline que «dans l'Île de Crète une montagne s'étant ouverte laissa voir un squelette que l'on dit être celui d'Orion ou d'Otos, fils d'Éphialtes t; »

Et cette autre de Plutarque, que « Sertorius vit près de la ville de T... le tombeau d'Antée qui avait près de soixante pieds de long, et qu'il lui fit à l'instant immoler des hosties; »

Et cette autre de Phlégon, qui a vu lui-même celui d'Idée près de Messène, avec son nom inscrit sur sa tête;

Et, pour en finir, cette autre de Pausanias, qui nous montre le tombeau d'Astérius près d'Astère, et celui de Géryon, ou d'Hillus fils d'Hercule, trouvé à la porte du témène,... etc.

Encore un peu de patience, laissons ouvrir quelques nouvelles tranchées de chemius de fer, quelques nouvelles cavernes pierreuses. Qui sait alors si quelque jour MM. Cristoll,

^{4.} Pline, Hist. nat., t. VII, ch. xvi.

Pictet et Littré ne parleront pas à leur tour comme Philostrate et Phlégon, et si sur ce point encore toutes les fables ne pourront pas redevenir de l'histoire?

On pourrait même dire que Philostrale, Pline, Pausanias et Plutarque seraient complétement justifiés à l'heure qu'il est, relativement à tous leurs géants grees, pour peu que l'on consentit à ne pas travestir en exécrable faussaire un de nos plus respectables missionnaires apostofiques, M. Tabbé Pegues, qui, dans son curieux ouvrage sur « les Volenns de la Grèce 1, affirme que dans le voisimage de ceux de I'lle de Théra on avait trouvé des cadavres de géants à tôte énorme, gisant auprès de ces pierres énormes, dont partout l'érectiou semble avoir nécessité l'emplé de forces gigantesques et que partout encore les traditions associent aux idées de géants, de volcans et de mazie.

Nous reviendrons plus tard à l'examen de ces monolithes dont notre siècle regarde avec stupeur les proportions écrasantes et les dispositions mystérieuses, et qui pour nous sont et seront la démonstration éternelle et historique de la réalité de toutes ces forces que nous reléguous dans la Fable.

Moquons-nous tant que nous voudrons de Briarée et d'Orion, mais alors gardons-nous bien de visiter et Carnac et Stone-Honge qui seuls devraient suffire à leur réhabilitation.

2. - Les Géants devant la Bible et le payanisme.

Place done au grand soleil de la science, place done, des aujourd'hui, aux génals ressuscités! Mais, chose étrange! ces géants sont tout à la fois les Gissoaux ou les forts, les Repuaux ou les spectres, les Nepmitix ou les tombants (irruentes), et cependantil s'agit bien primitivement d'hommes, puisque la Bible ailleurs les appelle « les fameux ». Il n'y a pas moyent de s'y méprendre lorsqu'elle nous donne plus tard

4. Il se trouve chez Mallet-Bachelier.

leur taille, leur signalement et certaines mesures de détail relatives à leur ameublement ⁴.

Mais la lettre de la Bible a-l-elle tout dit? et si elle a tout dit, que signifient alors toutes ces épithètes qu'elle leur donne? Ne nous sera-t-il pas permis de dire avec le célèbre professeur Hanneberg que « tout n'est pas tout à fait clair dans l'écriture à ce sujet 3», et avec l'abbé Glaire que « la vraie signification de toutes ces épithètes nous est à peu près inconque 2°, «

Et comment ne le serait-elle pas, lorsque la Bible se contente de dire des Nephilin : « Cétaient de certain monstres du genre des géants — monstra quædam (nephilim) de genere gigante» ? » Ainsi ce n'était pas des géants, mais des monstres de la même famille. Qu'est-ce à dire ? quand on traduit nephilim par géants, on n'est donc pas tout à fait dans le vrai?

Quant aux nations, quelle différence! quelle prolixité et quelles folies dans les portraits qu'elles nous tracent de ces êtres!

Pour les Indiens, ce sont les assuras, ou compagnons du serpent, serpeits eue-mémes. Ce sont encore les Rackaus et Vakchas, descendant de Khaca, et venus de la montagne qui porte ce nom; « les Ougres (d'où probablement ogre) ou les terribles (dit le code sacré ou loi de Nanou) sont des métis qui naissent de l'alliance d'un Kchatryla avec une fille Soudrà; ce sont des êtres (froces dans leurs actions, se plaisant dans la cruauté, et participant tout à la fois de la classe guerrière et de la classe servile. »

Pour les Égyptiens, ce sont les assesseurs de Typhon figurant avec lui dans les dynasties divines. « C'étaient là, dit Jablonski (Panthéon, V, § 53), ces puissances titaniques con-

^{4.} Nomb., l. XIII, v. 33.

Théologie mystique, t. I, p. 41, le D' Hanneberg est professeur de théologie à l'Université de Munich.

Les Livres saints vengés, t. I, p. 246.
 Nomb., I. XIII, v. 33.

n 110.110.1, 11 12.12., 11 1

trites et ténébreuses (contritas ac tenebrosas) qu'ils invoquient dans les Typhonia et qu'ils rouaient de coups en d'autres moments 1.

Pour les Chinois, ce sont les miao-tsée, qui entourent le poir Tchi-Yéou : ils sont précisément neuf comme les Catnites de la Genèse.

En Phénicie, ce sont les génies des montagnes; chez les Scandinaves, les vanes, génies de la gelée et d'une grande force physique.

Chez les Grecs, ce sont les Titans orphiques, sorte de monstres anquipèdes et de dragons volants. Dans Homère, l'un d'eux est cet Éphialte, ou spectre envahisseur auguel nos langues médicales modernes ont conservé son nom d'Ephialte conjointement avec ceux de cauchemar ou d'incube.

Dans l'Edda, ce sont les assesseurs d'Odin assis autour de lui sur les pierres des géants.

Dans Hésiode, ces hommes avant deux voix 2 sont appelés pour cela μέροπα;, et saint Épiphane fait remarquer quelque part la singularité de cette expression.

N'oubliques pas encore que la vallée des Géants, près de Jérusalem, s'appelait Gehennum (géhenne, même étymologie que géant), que c'était à eux, et dans leur tophet, qu'on immolait les enfants à Moloch 3. N'oublions pas surtout que tous les Orientaux appellent l'enfer « cœtum giganteum, » ce que nous traduirions volontiers par « club des géants; » ce qui permet de comprendre pourquoi dans tous les livres sacrés, et notamment dans les litanies des Védas, on trouve comme dans nos livres saints des prières contre l'action et le retour des géants 4.

^{1.} Nous en avons vu rudover: d'autres en ont entendu crier.

^{2.} Qu'un helléniste incroyant aille écouter un instant les deux voix de quelques possédés de Morzine, et il comprendra sur le champ cette expression incompréhensible pour lui jusque-là. 3. Josué, ch. xv. v. 8.

^{4.} Jablonski, l. l. ch. 11

Il s'agil donc de rechercher maintenant quelle pouvait être la nature spéciale de leurs crimes, et de voir si, par hasard, les phénomènes modernes ne pourraient pas nous expliquer un peu la terreur qui s'attache au souvenir et même à l'influence persistante d'hommes engloutis par le déluge.

La première de ces questions est facile à traiter, et bien que la Bible, avec sa prudemee ordinaire, ne nous parle que de déprédations, d'homicides et de « toute chair ayant corrompu sa voie ¹, » il nous est impossible de croire que dans cette première étape du mal qui part du crime de Cain pour aboutir à la submersion des géants, ces antéchrists du premier monde, la magie, qui est donnée constamment dans la Bible comme la cause principale de tous les grands châtiments et de toutes les subversions d'empires ³, n'ait pas joud le méme rôle exceptionnel et décisif qu'elle doit jouer à la fin des tennses et la veille du caudes yems confections.

Nous en avons pour garants plusieurs Pères de l'Église, et entre autres saint Clément d'Alexandrie, lorsqu'il nous assure que le déluge n'est arrivé qu'en punition de la magie. Économ-le-le : 0 n nous a appris comment les incantations magiques pouvent forcer les démons à obéir aux mortels, et comment, à l'aide de cette fournaise et véritable officine de perversité, les mêmes esprits ont pu éteindre toute religion sur la terre et la plonger dans une atmosphère d'impiété. C'est rova cas causses et quelques autres que le déluge fut décrété, et les humains ensevelis sous les flots, à l'exception de Noé, dont un des fils livra encore au monde tous les secrets de cette magie primitive qui, restaurée plus tard par un de ses petits-fils, Mezafim... etc., et c. 3.»

^{1.} Genése, ch. vt.

C'est à cause des crimes de cette sorte, propter hujusmodi scelera, que je les ai détruits, » dit la Bible, en parlant de la nécromancie et de la divination. (Deutér., ch. xviii. p. 40 et 11.)

^{3.} De Rog., 1. IV.

Cependant, dira-t-on, l'idolàtrie n'existait pas avant le déluge, et saint Thomas est de cette dernière opinion!

Mais Cornelius à Lapide a raison de le dire » : Bien que l'idolâtrie ne fut pas constituée et n'existât pas comme culte, on n'en était pas moins idolâtre. »

« Un déréglement si étrange et à la fois si universel, dit à son tour Bossest, devait avoir une origine commune. Montrez-moi-la donc autre part que dans le péché originel et dans la tentation, qui, disant à l'homme : « Yous serez comme des « dieux, » possait dès lors le fondement de l'adoration des fausses dicrinités... Quoi qu'il en soit d'Énos et d'un faux culte, il serait toujours vrai que ce faux culte aurait bientôt commencé, même parmi les pieux et dans la famille de Scht¹. »

Or, pas de fausses divinités sans magie (cela sera surabondamment démontré), et si la cité sainte des Séthites a fléchi le genou devant Bélial, que l'on juge de ce que les faux dieux pouvaient obtenir de la cité perverse des Caînites ².

C'est en raison de cette assimilation constante que saint Clément traduit toujours gigantes, les géants, par serpentes 3, et que le grand commentateur ajoute : « Ainsi donc, serpents et géants signifient les démons 4. »

Oui, si nous consultons les nations, toutes les accusent avant tout de magie transcendante. « Les Chinois, les Perses et le livre d'Hénoch, dit M. de Rougemont, insistent spécialement sur le culte des démons et sur les pratiques magiques

Bossuet, Étévat., p. 56.

^{2.} Baylo omascre un grand article à ces hérétiques du n'siècle, qui portent le nom de Calisier, en mémorine de Cali alur patron. A les entendre, in vraie lutte n'avait jannis existé qu'eutre l'us génies de la race d'Abel et de Calin, et ces deraisers avaient été les plus forts. «S' cette hypothème du Eayle, m'est pas aboliument enfecessier pour denner raison d'une infinité de problèmes historiques, elle est pour le moins la plus commode et la plus compréhensible.»

^{3.} Pédag., I. III, ch. XII.

^{4.} Genése, ch. v.

auxquelles on se livrait avant le déluge, et ces traditions concordent trop hien avec nos idées sur l'état psychologique de l'humanité primitive, pour ne pas trouver créance auprès de de nous... Nous avons vu d'ailleurs que les telchines passaient pour des magiciens; il en était de même des dactyles en Phrygie, d'après Phérécide, et en Chine la magie des Taossé postditiviens fait suite évidenment à celle d'un monde antérieur (Cornelius à Lapide, Genèse, ch. 1v), puisqu'on la fait remonter à Choo-Hao, qui est bine évidenment Cain 4.

Mais voici quelques détails tirés du Chou-king, à part.
ch. Xvm, p. 291, et selon nous remplis d'intérêt : « Lorsque
les miao-se (cette race antécliuvienne et perverse, retirée
jadis dans les cavernes pierreuses, et dont on trouve encore,
dit-on, des descendants près de Canton)?, eurent, selon les
auciens documents et par l'instigation de Tchy-Yéou (Satan),
troublé la terre, tout fut rempli de brigands... Le souverain
seigneur (Chang-ty) jeta les yeux sur les peuples et n'y vit
plus aucune trace de vertu. Alors il ordonna à Tchong et à
Ly (archanges) de coupre les communications du ciel et de
la terre³, et il n'y eut plus dès lors ce qu'on appelle monter
et descendre.»

Arrive, immédiatement après, le déluge de Yao.

Or, nous retrouverons à peu près les mêmes détails et jusqu'à ces expressions de monter et descendre, dans le livre d'Hénoch sur les causes et les effets du déluge ⁴.

Il y a plus, il est évident aujourd'hui qu'avant ou après le déluge le nouveau monde a connu les mêmes scènes, les mêmes crimes, les mêmes monstres et qu'il leur a donné jusqu'aux mêmes épithètes.

^{4.} Peuple primitif, t. II, p. 471.

Burnes vient de voir, auprès de Bamian, une montagne toute criblée de ces grottes, avec deux colosses immenses taillés dans la même roche. Ces misotes modernes passent pour les survivants de cette race à pru près disparue.
 Le P. Gaubil dit en note, c'est-à-dire mettre fix à la magie.

Qu'on se rappelle l'échelle de Jacob, couverte d'esprits qui montent et qui descendent.

5. - Les Géants devant quelques penseurs modernes.

Qu'on ouvre l'ouvrage de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg sur les antiquités mexicaines, ouvrage tout moderne et du plus haut intérêt, on y puisera une idée juste et des forces colossales qui ont dù jadis élever cette ville de Palenqué dont les ruines gigantesques attestent l'importance, et du caractère que la tradition assignait à ess merveilleux constructeurs apappelés chânes ou serpents, dénomination qui rappelle aussitôt la nation des Hicim ou des couleurers, mentionnée par le Deutéronome ⁴, mais dont le nom, si nous en croyons le chevalier de Paracye, est encore bien plus antédituivien.

Puis la Revue nous parle de l'immense serpent de mille pieds de haut, que ces hommes avaient simulé sur un des pics des sources de l'Ohio, et dont la tête se confondait avec ce pic pendant que sa gueule avalait l'œuf du monde.

Suivant elle, ces milliers de ruines gigantesques aujourd'hui mises à nu, ces immenses boulevards qui traversent toute

4. Deutéronome, ch. xi v. 23.

l'Amérique septentrionale, sur les prolongements des montagnes rocheuses, sont de vraies constructions cyclopéennes.

La Revue tient ici le même langage que la science : « Les Titans, auteurs de ces constructions, dit Creuzer,... ces enfants du ciel et de la terre, pour parler le langage de la mythologie, étaient doués à leur naissance par les pouvoirs souverans, auteurs de leur être, de facultés physiques et morales extraordinaires; ils commandaient aux (éléments, ils savaient les secrets du ceil, de la terre, de la mer et du monde entier; ils lisaient dans les astres... Il semble, en vérité, qu'on ait affaire, non pas à des hommes comme nous, mais à des EXPATE ÉLÉMENTAIMES issus de la nature et ayant tout pouvoir sur elle... Tous ces êtres sont marqués d'un caractère de MAGIE et de SORGLIERES (

Pendant que l'abbé Rohrbacher les assimile aux fils d'Inachus, auteurs de ces murs cyclopéens, la science s'écrie, par l'organe de Petit-Radel, « partout une immense malédiction plane sur cette race gigantesque ² 1 »

Quant aux mours des populations actuelles, héritières modestes de ces types vraiment surhumains, la Revue que nous citions tout à l'heure nous montre les Médas, les Wabens, les Jéesukas, livrés encore à toutes les pratiques de la sorcellerie de de la magie et vivant dans une alliance intime avec les génies.

Tels sont (proportions à part) les nègres cannibales et magiciens du xix siècle; tels sont les Indiens du Nouveau-Monde, et tels étaient assurément ces nègres du premier, retrouvés aujourd'hui et auxquels appartenaient sans doute « ces masses d'ossements konsus,» « qu'un voyageur célèbre et moderne nous dit avoir été trouvés dernièrement en Amérique près de Munte, précisément au lieu même où la tradition fait débarquer les géants dévastateurs de ce pays ³.

Un président du tribunal de Washington proclamait tout

^{4.} Religions de l'antiquité, l. IX.

^{2.} Rohrb., Histoire de l'Église, t. I.

^{3.} De la Véga, l. IX, ch. ix.

dernièrement la race rouge indienne « une race rejetée et condamnée sans appel ». Ce magistrat défendait une mauvaise cause au point de vue évangélique, mais au point de vue philosophique et biblique il signalait le plus grand mystère de la réprobation divine.

« Les ancêtres de ces races, dit M. Leblanc, posedaient sans doute le développement aboul de ces mêmes forces magiques, qui compromirent et brisèrent partout l'existence de toutes les sociétés, qui faillirent perdre la Grèce, et rendirent pendant longtemps en Chiue tout ordre social impossible pendant qu'elles en arrêtaient le développement en Afrique et dans l'Amérique méridonale. Y

Ne cherchons pas ailleurs le secret de la grande lutte engagée en ce moment entre les Etats-Unis d'Amérique. Pendant que ceux du nord se jettent avec audace dans toutes les témérités d'un spiritisme aux formes séduisantes, ceux du sud se débatent contre l'occultisme désastreux pratiqué chez eux par leurs esclaves, devenus les plus grossiers et les plus terribles de tous les méritams de la terre.

Les peuples parlent donc ici comme la science : pour expliquer leurs misères si profondes et leurs menées si coupables, ils se voient obligés de remonter au chapitre iv de la Genèse.

Ne trouvons donc plus mauvais que les écrivains catholiques accueilleut et dévelopent cos rapprochements éclatants. Laissons Görres nous dire que « l'inondation du déluge vint répondre à l'inondation de toutes les fureurs et de toutes les praiques de l'enfer², » et pardonnos au comte de Maistre d'avoir écrit à propos du même châtiment : « Nous parlons souvent avec un étonnement niais de l'aburdité de l'idolâtrie; mais je puis bien vous assurer que si nous possédions les connaissances qui égardrent les premiers idolâtres, nous le seasons rous, ou à peu prês,... et si nos philosophes

^{1.} Leblanc, Des religions, t. I, p. 483. 2. Mustique chrétienne, t. I.

du xviii" siècle les avaient possédées en plus,... malheur à l'univers! ils auraient amené sur tout le genre humain quelque calamité d'un ordre surnaturel. 1 »

Ainsi, tout nous dit que la magie a fait sombrer la terre dans les eaux du déluge, comme elle l'avait fait sombrer dans la grandé épreuve de l'Éden, et comme elle la fera sombrer certainement encore dans les révolutions et dans les flammes de la dernière époque.

Voilà la vérité sur le règne de ces demi-dieux ou géants (gibborim) que l'on peut appeler avec toute assurance les MEDIUMS GIGANTESOUES du vieux monde.

Voyons maintenant les manes, ou ces mêmes géants devenus rephaim.

S VI

Dynastie des manes (Rephaim.)

f. Les manes et les récits modernes.

Nous ne nous rappelous pas que pour ce règne des MANES on ait jamais essayé d'une explication quelconque, et cependant cette singuilère dynastie paraît occuper sur les monuments et dans les traditions une place aussi considérable que les dynasties précédentes. Il y a de plus à se harge cette circonstance aggrurante, que, plus rapprochée des temps historiques et précédant immédiatement le premier règne humain, elle est d'autant plus inexplicable, et semble jeter à la critique un défi beaucoup plus audacieux encore que ne le font toutes les autres.

Voyez-vous les admirateurs, les interprètes des Hérodote, des Manéthon, des Le Syncelle, les studieux commentateurs

^{1.} Soirées, t. II, p. 256.

des papyrus et des stèles, obligés d'enregistrer, au seuil même de la plus exacte et de la plus sérieuse histoire, et toujours sur la foi des mêmes histoirens, toute une dynastie de mânes, c'est-à-dire d'ombres et de fantômes!... C'est à en devenir fou et à désespèrer de la vérité.

Cependant on a l'air de s'y faire. A force de tolérance et de légèreté. on finit par vivre en paix avec cette monarchie au generis, on laisse tous ces recenants assis tranquillement sur leurs trônes, entre l'extrême frontière de la fable et les premières assisse de l'histoire, et on s'en tire en bafouant, pour leurs contes de la veille, des historiens admirés pour leurs affirmations du lendemain.

Toutefois, on en convient, la transcription est très-exacle. Il s'agit bien de mdnes, et sans savoir un seul mot de copte, sans connaître le moindre hiéroglyphe, on peut prédire à la science que foutes ses investigations futures viendront augmenter, en les confirmant, tous les embarras des investigations passées et présentes. Et pourquoi tant d'assurance de notre part, si ce n'est parce que les papyrus ne pouvaient employer à cet égard que les expressions employées par toutes les nations du monde pour exprimer des idées toutes semblables?

Rosellini (t. 1, Storia degli monumenti dell Egitto, p. 8), après aviori tile en note que Manethon et la vieille chronique sont d'accord pour traduire ménes par vézoze, ajoute que dans la dernière et si précieuse édition des deux livres de Chroniques d'Eusber Pamphilien, trouvés à Milan, et annotés par le cardinal Maï, vézoze est rendu par le mot urrogan, qui signifie proprement image extérieure d'une chose, « doù, reprend Rosellini, on pourrait peut-étre conclure que s'il était possible de rapporter ce règne à une époque historique quelconque, on pourrait croire qu'il s'agissisti alors d'une forme de gouvernement théocratique représenté par les images des dieux et des prêtres. »

Où donc Rosellini a-t-il vu des dynasties d'images, et com-

ment n'a-t-il pas compris que image extérieure signifie littéralement fantôme, ombre d'un homme?

Il suffirait pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil tant soit peu philosophique sur le spectacle que tant de nations nous offrent encore aujourd'hui.

Ne voulant pas anticiper sur notre chapitre des deux nécromancies (ancienne et moderne), nous ne pouvons cependant laisser clore celui-ci sans présenter, comme simple indication, un aperçu qui le complète aussi péremptoirement.

Regardez donc autour de vous, dirions-nous à nos lecteurs scandalisés, étudiez un peu sérieusement certains rites de la Chine; essayez de vous rendre compte, par exemple, de ces députations officielles envoyées encore, à l'heure qu'il est, par les empereurs de ce pays, aux chen et aux kouey génies des montagnes; expliquez-nous ces charges qu'on leur confie, ces enquêtes sur leur gestion, ces punitions qu'on leur inflige. ces révocations qu'on effectue, ces distinctions que l'on accorde, ces nouvelles promotions qui s'ensuivent, et surtout ces engagements solennels que l'on contracte avec eux; essayez de comprendre le premier mot à tout cela, avant d'être initié comme nos missionnaires à cette doctrine que « les chen et les kouey sont des hommes d'un état de vie différent de celui dont ils jouissaient quand ils étaient revêtus de leurs corps 1, » et, pour peu que vous y regardiez sérieusement, vous verrez la liaison de toute cette organisation d'une politique invisible avec celle qui vous occupe en ce moment,

Sans doute, et à la rigueur, vous aimeriez mieux, comme nous, vous résigner à des démons qui à des revenants, mais n'oubliez donc jamais que l'un n'empêche pas toujours l'autre, et que l'alliance étroite qui existe pendant la vie entre le patron spirituel (hon ou mauvais) et son clent constitue après la mort une telle solidarité qu' on les dirait un seul et même être.

Veuillez examiner encore ce qui se passe à l'heure qu'il est



Nous donnerons, au chapitre Nécromancie, les extraits des mémoires sur les Chinois.

en Afrique et dans l'Amérique méridionale parmi les héritiers directs des ante et des post-diluviens.

a Tout homme qui vient de mourir, dit M. Leblanc 1, même le plus affectionné pour ses proches et ses amis, se transforme soudain en un esprit méchant, armé de pouvoirs surnaturels et transporté du désir de nuire. La multitude des morts se change en armée d'esprits malins et puissants, acharnés à la perte des vivants, dévorant les entrailles des malades, frappant leurs récoltes, troublant le repos de toutes leurs nuits par des apparitions, des sifflements aigus qui se propagent de village en village et arrachent aux populations des cris d'épouvante; alors, pour échapper à ces ennemis invisibles, quelques-uns abattent et brûlent leur propre cabane sur les cadavres de leurs morts, et fuient à jamais le lieu habité par le défunt ; quelquefois encore ils changent de nom, de peur qu'en les appelant eux-mêmes, leur homonyme spirituel ne survienne tout à coup et ne les épouvante en s'écriant : « Me voici! »

Enfin changez les noms, remplacez les Chamans et les Aĉrois par ces milliers d'hommes distingués qui, de nos jours, après avoir été aussi savants et incrédules que leurs aveugles collègues, croient vivre ou plutôt vivent dans les pratiques de l'union la plus intime et la plus continue avec leurs chers revenants ou esprils, et vous ne pourrez méconnatire cir une transformation positive de l'antique et terrible nécromancie des anthropophages en une nécromancie civisée, habile, séduisante, qui ne tue personne de prime abord et anns l'avoir fait passer auparavant par Charenton, nécromancie telle qu'il la faut enfin pour enlacer des nécromants en gants jaunes, pour se faire écouler de psychologues sinof-fensifs, et pour laisser, surtout, quelque semblant d'excuse à l'absurde et systématique entêtement qui ose nier une telle masse de témoignages.

^{1.} Histoire des religions, t. III.

Mânes de bonne compagnie en un mot, ces GÉRNTS du XII siècle savent se plier aux circonstances, se faire tous à tous, et bien qu'ils ne s'appellent aujourd'hui in Bérafee in Énach, tenons pour bien certain qu'ils n'ont ni moins de bras ni moins de coudées que ces derniers à leur service, et bien malbeureusement au nôtre.

Tous obéissent au même maître.

2. - Les Manes et la Bible; aperçu tout nouvrau.

Maintenant, si trouvant que ce ne sont là que des câarrs de boudoir et de gazette, on craignait de déshonorer la Bible en faisant descendre ses rephaim au misérable rôle de retenants, nous ne répondrions qu'en demandant à notre tour l'explication des versets qui vont suivre.

Quand le prophète Isaïe veut dépeindre à l'avance la descente du roi de Bahylone aux enferz, voici les couleurs qu'il emploie : « L'enfer, troublé jusque dans ses profondeurs, enroie à la rencourse les géants (auscitacir in occursum). Tous ces princes des nations se redressent sur leurs sièges et te disent : Te voilà donc semblable à nous, tu as été rrjeté de ton sépuler, et lon cadavre, etc. •...»

Voilh bien l'identification des géants et des damnés. Mais que tut dire le même prophète lorsqu'il appelle le Seigneur « le secours du pauvre, sa force dans les épreuves et son pro-tecleur contre les trombes, (spes a turbine)? » Il nous paraît difficile de conserver le moindre doute sur la signification littérale de cette expression devant le verset suivant : « CAR L'ESPART DES GÉANTS (arritsin) est comme une trombe qui PRAPTE SER LES MUSS et les renverse. »

En vérité, s'il nous était possible d'oublier, soit « le tourbillon (turbo) violent et satanique qui, dans Job, vient ébran-

^{4.} Isa'e, ch. xiv, v. 9, 44 et suiv.

ler les quatre coins de la maison, soit la trombe qui, s'abattant hier sur notre presbytère de Ciderille¹, donnait le signal d'une grande épreuve qui devait durer deux mois, le prophète Isale nous ferait tout comprendre à lui seul, oui, tout, lorsqu'il s'écrie un peu plus loin : « To as changé en tombeau la ville de ces FORTS (aritsim), tu as ruiné la maison de ces étrangers... mais tu humilieras désormais leur tombeau, et TU FRARS TAIRE LETE VACCHARE ?

Mais c'est ici que nous réclamons toute l'attention de nos lecteurs. Si l'on veut que cette nouvelle conjuration contre le tombeau de ces étrangers et leur tumulte se rapporte à leur ville et à leur maison détruite, nourquoi donc ce futur succédant immédiatement au passé? Ou'est-ce que ce tumulte qu'il faut dissiper pour humilier désormais leur tombeau? Dira-t-on que c'est leur race, comme il est dit au verset 5? Mais alors qu'on nous explique la continuation de la prière au verset 13, dans lequel, cette fois, le subjonctif impératif s'unit au futur : « Ces anciens maîtres (ces aritsim) nous ont possédés loin de toi, mais nous nous sommes souvenus de ton nom : Seigneur, fais que ces morts ne vivent plus, QUE CES GÉANTS NE RESSUSCITENT PLUS POUR PERSONNE, mortuis non vivant et gigantes non resurgant; car c'est A CAUSE DE CELA, PROPTEREA, que tu as visité et brisé ces nations. n

Adopterons-nous ici l'in aternum ou dans l'éternité sous-entendu par la plupart des commentateurs et en particulier par Cornelius? Mais cela n'a plus de sens, puisque le prophète ayant déjà parlé cent fois de leur éternité malheureuse, celle-ci ne saurait faire l'objet d'une nouvelle prière.

Qu'on se rappelle maintenant ces anciennes litanies du moyen âge et leur « délivrez-nous, Seigneur, des géants; »

^{4.} Voir notre premier Mémoire, chap. xs.

^{2.} Isaïe, ch, xxv, v. 4 et suiv.

qu'on se rappelle tous les livres des démonologues sur les tumultes et tapages nocturnes ³, et certes il devient bien difficile de ne pas retrouver encore une fois ici ces onnorms ou revenants bibliques que le Deutéronome défend de consulter.

Qu'on nous explique enfin ce verset 18 du ch. 1x des Prorerbes, applique du jeune homme qui se rend dans la maison de la courtisane: « Et celui-ci ne se doute pas que là demeurent les géans, et qu'il va voir pour convirer ceux qui ont dé plongés dans les profondeurs de l'enfer. » Alt cette fois-ci Cornelius est obligé d'articuler le mot Mares, invent, et dam-NAIT; ce sond, tid-il, les madnes infernanze et les dannés.

Nous voici donc encore, comme à la Chine, en présence de véritables revenants et de commensaux invisibles, et cette fois, c'est la plus haute sagesse qui proclame leur présence!

Eh bien! pour nous, c'est le iombeau de ces mûnes et de ces damnés, dont le prophète demande l'humiliation au Seigneur; ce sont leurs tunuulée qu'il le pric d'apaiser tout de suite et non pas dans l'éternité, où il n'y en aura certes pas; « que les morts ne vivent plus, Seigneur, et que les géants ne ressuscitent blus. »

Pour nous, ce sont les robustes, arizinn, qui de leur vivant étaient des gibborim ou des violents, et qui, devenant tout de suite après leur mort des rephaim, c'est-à-dire des rèenroges (remissi), n'étaient pas moins redoutables à ces populations antiques qu'ils ne le sont aipurd'hui à ces atoins idoltires que nous venons de voir glacées d'épouvante et souvent décimées par ces terribles MANES, dont elles ont elles-mêmes constitué d'autorité et les praysaries formidables.

De là vient, sans doute, que beaucoup de savants anciens et modernes, et presque tous les premiers Pères, ont fait dériver l'idolâtrie du culte des morts ou des ombres, uδωλχ. « Ce sont dit l'abbé Rohrbacher (Histoire de l'Éplise, part, II*, SG).

 Entre autres, celui du savant Tyrrhæe sur « les tapages nocturnes et les esprits frappeurs, » ouvrage écrit deux cents ans avant les nôtres, et concluant à l'alliance des revenants et de leurs démons. ce sont les mânes ou âmes des hommes morts, qui, unies à leurs démons, ont fait partout le fond de l'idolâtrie. » Beaucoup d'étymologistes ont même cru devoir définir le mot mythologie par « dissours des morts; » effectivement, le mot µ200ec, que nous traduisons par fable, signifiant littéralement mort, car Philon de Byblos nous assure qu'il venait du mot phénicien mouth employé dans Sanchoniaton comme synonwe de 6 véxes, mort, ou rovaume de Pluton.

Voilà pourquoi encore saint Fulgence, évêque, répétait sans cesse que otoute l'idoltire nous venait des sépulcers. A ce point de vue, l'échémerisme, cette doctrine incomprise aujourd'hui, s'explique parfaitement. En faisant de tous les dieux autant d'hommes, Evhenere avait tout à la fois tort et raison; raison quand il dissait : « J'ai vu leurs tombeaux, donc ils ont vécu; » ort, lorsqu'il s'arrétait là, e ne soupconsait rien de plus par della cette existence. Nous y reviendrons plus tard au chapitre Héroisme.

1. « RÉALITÉ DES MANES. » « Rephaim, dit Cornelius (Deut., ch. 11, v. 10), nel remissi, parce que les esprits de ceux qui les voyaient étaient comme rendus à leur aspect. » « Rephaim, disent d'autres exegètes, était le surnom des Heymens et des Chiuvim, ainsi nommés à cause des servents à l'instar desquots ils habitaient dans des cavernes; » mais saint Bernard traduit rephaim par mortui damnati, morts damnés, (ép. 414). On les appela encore TOROUATI, les TORTURÉS, dont on à fait à tort les torturants, comme on avait fait do Nephilim (les tombés), le participe actif tombant. Mais on vient de nous donner le vrai mot : morts, renvoyés, remissi. Quant aux deux expressions fournies par Rosellini, urvagan, visuas, elle signifieraient littéralement trombes et morts, ou trombes de morts. Oui sait si de ce mot urvagan nous n'avons pas fait ouragan, comme nous avons tiré évidemment du sanscrit. ougrà (géant) notre ogne, qui signifie à peu près la même chose? M. l'abbé Glaire avait donc raison d'assurer que « le sens de tous les mots n'était pas encore éclairci; » il l'eut été plus tôt si l'on avait accordé quelque foi à ces paroles si expresses, à cette assertion si positive d'Origène : « L'ame des croyants et des méchants, toute chargée de ses forfaits qui l'empêchent de remonter vers les cieux, reste ballottée sur la terre, tantôt vivante autour des sépultures, où nous voyons si souvent les fantômes de leurs ombres, tantôt en parcourant la terre, et présidant comme il faut le croire à ces maléfices et à ces adjurations de tous les siècles, » Ailleurs il parle de « ces apparitions qui convertissent sur-le-champ ceux qui en sont les témoias... «Nous vonos va, dis-il, en ce pone, tant et de telesciones, que, bien qu'elle se soient passées en note présence, à nous les rapportions, nous nous exposerions à la risée des indiciles. Diez, cependant, it dens nos connaciones, i vois, par consequent, que ce n'empédeunt, que ce n'empédeunt que l'empédeunt contra movement de l'empédeunt de l'empédeunt

Il est vrai qu'Origène avait conclu de ces TRLLES CROSES que les gérans, comme l'avait dit Hésiode, étaient changés en démons, et là était l'errour coudamnée, mais s'il edi dit qu'ils revenaient souvent sur la torre, assimilés et associés à leurs démons, il edit été dans le vrait, car telle a toujours été la doctrine catholique.

Cétait aussi celle de l'antiquité tout entière. L'archéologie égyptienne s'est enrichie cette année même d'un papyrus excessivement curieux : c'est le pupyrus magique Harris. Ayant possédé, même avant l'Institut, un des rares exemplaires de la traduction de M. Chabes, nous serons heureux plus d'une fois d'en faire profiter nos lecteurs.

En fait de documents sur l'état des âmes- après la mort, nous y trouvons les suivants : « les hiéroglyphes var... nou..., donnent le nom de khou ou mort révivisé. Il v en avait de deux sortes : d'abord les khous justifiés, c'est-àdire ceux qui avaient été innocentés au jugement d'Osiris; ceux-ci vivaient de la seconde vie, nam onh; puis les khous coupables qui étaient nommés H'ou-métu, ou khous morts une seconde fois, mut, em, nam, c'étaient les damnés; la deuxième mort ne les anéantissait pas, mais ils subissaient éternellement les tortures de l'enfer et remplissaient le rôle de démons ou tortureurs, avec la puissance de nuire aux élus et même aux hommes... Les khous bons ou mauvais avaient la faculté de prendre toutes les formes imaginables et do se transporter à leur gré en tous lieux... Leur existence admettait des phases analogues à celles de la vie humaine,... un lien tellement intime était établi entre les vivants et les morts, que l'on conçoit que l'observation des cérémonies funéraires ait pris rang dans la loi religieuse immédiatement après le culte à rendre à la Divinité : « Ne permets pas, dit une de ces prières, ne permets pas que le venin maltrise ses membres,... qu'il soit pénétré par aucun mort, par aucune morte, que l'ombre d'aucun esprit le hante... O toi qui entres, n'entre pas en lui, ò toi qui respires, ne respire pas sur lui pendant les ténèbres, que ton ombre ne le hante pas au lever du soleil, ni quand il disparalt... » On reconnaissait la présence d'un khou, dans le corps d'un vivant, aux troubles pathologiques et intellectuels qui en étaient la conséquence, et l'on disait d'une personne qui offrait ces troubles caractéristiques, qu'elle avait un khou. C'est ce qu'on a toujours appelé, hors de l'Égypte, « être possédé d'un esprit, » ot si l'on ne so sert pes ici de cette expression connue, c'est qu'il existe une grande différence entre la nature des khous telle que nous l'avons fait connaître, et celle des

espris incorporals, tels que les ancienas se les représentaient. Pour les Égyptiens,... ces kloss étient des étres de l'espèce à laquelle appartiment les humains après la mort; on les combattait à l'aide de la puissance divinc; le dieu Clans jouissuit satrout d'un gand crédit pour ces sortes de délivrance (a), Toutéois le bitou en obéissant aux injonctions du dieu n'en conservair pas moins la préciseus faculié inhérené à sa nature d'occaper teut autre corpes lon gré... Les viunts pouvient venir en aide aux malers dans letur vie d'outre-bouhe, au moyen de foundate un vient de l'aux de l'aux-bouhe, au moyen de nombut en ur d'aux-bouhest mystiques.

En voici une entre autres qui nous paraît très remarquable : « Hommes, dieux, élus, esprits morts, amous, négres, menti-u, ne regardez pas cette âme pour exercer vos cruautés envers elle, » etc.

Les mânes, de leur côté, svaient le pouvoir de se manifester aux vivans, le plus souvent, comm les revenants des époques plus modernes, d'une manière fâcheuse ou nuisiblé. Ainsi, lis pouvoient ou entier dans les corps, ou les hanter, ou les obsiders contre cos redoutables invasions on emples nacroer des formales, des talismans, et en particulier les statues ou figures divines.

M. Chabas ne pouvait appliquer ses lumières philologiques à un unjet plus indiressant; il est seulment triste qu'il les ai bit siurire de cette réflection aurannée: « Telle fut, selon moi, l'origine des pratiques magiques, armes insuginaires, qu'il toutes les époques les hommes out voulu mottre au service de leurs désires et de leurs bésoins». « Si elles n'avaient éte qu'inagi-anaire, ji n'auril pas pu sjouter comme il e fait « Ces arms mystérieux», partout défendues sous les peines les plus sévères, n'en furent pas moins étudiées et employées partout. »

On vient plus vite à bout de ce qui n'est que simple et pur zéro.

Quant à nous, l'étude des géants ou mânes démonisques, si bien distaqués des démos, nous a éclairel beaucoup de difficulés. Ces futue de dette étude, nous ne saurions en douter, qu'on a si longtamps confondu deux ordres de phéconenes qui, malheuressiennet, revenaien trop bien au même, quant au fond, mais qui offraient cependant plusieurs caractères très-spéciaux capables de résoudre bien des difficultés.

Est-es à dire pour cela que toutes nos communications spirites de New-Vort, de Paris o de Morzino soient toujours en relité ce qu'elles dieue être, c'est à dire telle ou telle âme invequée? — Pas le moiss du monde, et noas en avors de nombreuses preuves. Mais qu'il e y ait jamais la d'ames on compagnie de leur démons, c'est o qu'il ne nous est plus permis de professer, depuis que nous avons étudié davantage la question des lieux faitdiques ou handér.

Seulement, de même que dans la ligne sainte nons retrouvons dans certains lieux sanctifiés la vertu de leur patron sanctifiant et de son ange, de même, dans la ligne defendue et dans les lieux criminalizés nous admettons l'influence fatale du patron criminalizant et de son démon.

(a) Nous en verrons la preuve plus tard.

Il a y a pas que le chap, ru de la Genète qui sit ses replazias ou gienat, et lorsque nous trouvous l'expression mysièrieuxe de la Bible e monter et des-cendre, » interprétée par tous les peuples, comme dans le livre d'Hécoch et dans le Cohar (d), par sue accession et une descenté des âmes, nous inclinerions à croiret que ce qui a lieu sujourd'ul par internale et ôthérace mira culesses, pouvait avoir en lieu primitivement comme habitude et faculté naturelle.

(a) Les âmes, dit-il celui-ci, monteut et descendent pendant doure mois après leur mort... Biles pouvent souffrir dans plusieurs lieux à la fais, et souvent sous forme de bêtes, enivent leurs fautes.

APPENDICE I

CHAPITRE VII

HÉNOCH, OU CONSIDÉRATIONS NOUVELLES SUR UN LIVRE BIEN ANCIEN.

1. - Ce livre est-il ou n'est-il pas apocryphe?

Mais d'où provenaient ces géants? Quelle peut avoir été leur cause consonnelle? Le la Bible se tait, oupluté elle parle à mots tellement couverts, qu'elle ôterait au lecteur respectueux jusqu'au désir de soulever leur enveloppe, n'était l'opportunité très-réelle de la question en apparence la plus oissues.

Toutefois cette même Bible nous signale par la plume d'un apôtre (saint Jude, Ép., v. 6 et 14) le livre d'un prophète qui « a dit la vérité sur ces choses », et ce prophète elle le nomme; c'est Hénoch.

Or depuis bien des siècles nous possédons un livre d'Hénoch. Malheureusement l'Église est formelle à son égard, c'est un livre apocryphe. Il peut donc être classé sans trop de témérité parmi les livres kabbalistiques ou bermétiques; mais s'ensuit-il qu'un tel livre ne soit par cela même qu'un mensone?

Nous pourrons nous assurer, et c'est une chose à peu près reconnue aujourd'hui, que toutes les productions hermétiques et mysiques, regardées jusqu'ici comme un mensonge alexandrin des premiers siècles de l'Église, n'en renfermaient pas moins toute la substance des anciennes doctrines théorgiques des nations; les papyrus, les siètes, une foule de monuments viennent chaque jour justifier des reproducteurs qui décidément n'étaient flaussaires que dans leur signature; c'étaient des apocryphes si l'on veut, mais apocryphes n'ayant eu d'autre fort que de donner leurs copier pour des minutes.

authentiques; quant à ces minutes elles-mêmes, tout fait présumer qu'elles avaient disparu dans le grand incendie qui, quarantie-sepa ans avant l'ère chrétienne, avait dévoré les cent mille volumes rasemblés dans la bibliothèque d'Alexandrie par les soins de Ptolémée Philadelphe. Pour nous en tenir aux annales égrpiennes, consues toutefois de Manéthon qui les avait compuisées, leurs minutes en appelaient déjà de se minutes plus anciennes. C'est ainsi, par exemple, que l'auteur du Pimandrer 1, supposé le troisième thoth, en appelait au deuxième, qui à son tour, en appelait à un premier. Et nous verrons plus tard que ce que nous disons là peut s'appliquer à presque tous les livres sucrés des nations.

Restreignons-nous pour le moment à ceux des Juifs et des chrétiens, et commençons par bien préciser ce que la Synagogue d'abord et l'Église ensuite entendaient par cette expression : « Livres apocryphes.»

Généralement dans le monde on so figure quo cela ne s'entend que des livres condamnés pour leurs mensonges. C'est là une grande erreur; apocryphe vient du verbe χρόπτω, qui signific achter. Or, les apocryphes sont précisément des livres dont l'origine et le contenu sont encore achtés, autrement dit inconnus ou douteux.

Il y a tel livre apocryphe qui n'en a pas moins été très-vénéré dans l'Église. L'Égriture Celle-même nous parie du livre « des générations d'Adam » (Gen. vi), du livre « de séhovah » (Ez. xxu.; 2) dont, par parenthèse. M. Renan fait le fond du Pentateuque; on rappelle encore un livre « de Seth » où se trouvait consignée et prôtite l'étoile des mages, si bien reconnue plus tard. Enfin Joues signale même (xv. 15) une ville des teltres qu'on a supposée renfermer tous ces livres.

Il n'est donc pas étonnant que l'apôtre saint Jude ait mentionné un de ces livres, et que le Zohar, cette somme complète et beaucoup plus antique qu'on ne le supposait de toutes les traditions, en ait appelé de son côté aux livres antédileviens de Seth et d'Hénoch.

Tout fait donc présumer aujourd'hui que les uns et les autres ont en vue les némes traditions, invoquent les mémes auteurs, que le shoh égyptien est, comme nous l'avons déjà dit, le très-proche parent du sesh ou shesh hébraique, et que l'adris ou l'ârtis des Arabes, C'est-à-dire l'étrevious prédécesseur d'Osiris planteur de soire, est parfaitement identique à l'écrivain l'énoch, prédécesseur de Noé, qui plante aussi la vigne.

Mais que pouvaient être de tels écrits? Comment auraient-ils pu survivre au déluge? Comment cette sagesse antédiluvienne aurait-elle

^{1.} Livre attribué à Thoth ou Hermès.

pu traverser les abîmes diluviens et renaître aussitôt après cette submersion générale? Voilà la question.

Devons-nous croire que cis précieux livres ont été, comme le supposent quéques commentateurs, suive dans l'arche même qui saux le geare humain ? ou bien devons-nous, avec deux grandes autorités, les croire retrouvés sur ces fameuses colonnes de Mercure ou de Sett que l'oeèphe nous affirme « avoir encore cisist de son temps ? el nous a dit eucore que ces colonnes faitent recouvertes de caractéres hiérogyphiques qui, copiés et reproduits depuis dans la partie la plus profonde et la plus secrète des temples égypiens, aureim été la source de la sagesse exceptionnelle des Égypiens. C'est fià, ajoute-on, que Pythagere et les Paixa, ajlainet puiser les éfécenses de leur fribédige, comme plus tard encore Hérodote et Solon allèrent y chercher de hauts ensciencement sissoriques et un oraux.

M. Guignault, dans ses notes sur Creuzer, ayant dit quelque part « qu'on eût mieux fait, au lieu de torturer les textes, de s'en tenir à celui de Josèphe, qui attribuait l'érection de ces deux colonnes au patriarche Seth », nous serions fort à notre aise pour le faire à notre tour.

Cette transmission de la sagresse patriarvale à la sagresse patienne nous paralit tranchée par ce simple verest des Machhèes beaucoup trop peu remarqué à notre avis ; « Et (les Juifs) répandirent partout cet livers, dans lesquels les nations puisfernt bientôt le type de leurs idoles et les ornements saccrédoux de leurs temples ; » ce qui explique la parfaite similitude des symboles, « simillima xmiqmata, » seon l'expression de saint Célemen.

Ce serait donc encore une fois aux patriarches antédiluviens qu'il faudrait remonter pour avoir le secret de cette renaissance immédiate après le déluge, de toute la civilisation détruite, et de toutes les antiques traditions historiques.

Or parmi ces patriarches, nul ne fait, on peut le dire, une aussi grande figure que le patriarche Hiench. Josèphe et toutes les tradicions lui attribuent non-seulement l'invention de l'écriture, mais encore des connoissances et une intuition supérierres même à celles de Seth; un apotre, avons-nous dit, le cite comme prophète, et la Bible, après nous l'avoir montré marchant avec le Seigneur pendant trois ent soitante-cinq ans, nous dit qu'il fut mitrei au ciel¹, privilége unique que l'apôtre saint Paul rehausse encore en l'expliquant pri

^{4.} Mach., i. I, ch. m, v. 49.

^{2.} Genése, ch. v, v. 23 et 24.

ces mots: « Afin qu'il ne vit pas la mort, ut non videret mortem i.» On sait enfin que, suivant tous les enseignements bibliques, ce prophète, dont l'âge égalera celui du monde, doit partager avec le Sauveur et le prophète file les honneurs du dernier avénement et de la destruction de l'Antechrist.

Hénoch est donc tout à la fois, au point de vue chrétien, la plus étonnante et la plus grande de toutes les personnalités historiques.

S'il est vrai maintenant que tous les livres précités, ses contemporains, figurent pour quelque choce dans les diverses parties du Penteuque, par quelle inexplicable fatalité ce prophète exceptionnel, est initié à tous les mystères divins, ce sténographe des anges, seraite esul des initiés et des prophètes dont le monde ne posséderait plus une seule azorde.

Et notez bien que la destruction de ses livres ne saurait tenir au détuge, ponr peu que nous prenions en considération l'affirmation des Machabées et celle de l'apôtre saint Jude, qui paraît le citer de visu.

Malheureusement, on ne connaît plus d'autre livre d'Hénoch que celui qui porte encore son non, et qui, dans le monde théologique, subit à tel point cette mauvaise réputation d'apocryphe, que le cardinal Cajetan et plusieurs théologiens opiniaent pour la non-canodidé de l'éptir de saint Jude, en raison même de la citation que cet apôtre en avait faite.

On ne comprenait pas qu'un apôtre inspiré eit pu s'appayer sur un livre apocryphe. Mais, depuis Calean, cette méme épitre apart dés classée définitivement dans le canon des Écritures, il a bien fallu dire « le livre d'Hénoch, que nous possédons, ne peut être cérui que l'apptre saint dude qua ruv », « et l'on a ajouté comme Bergier (at. Hénoch): « Ce sont ces paroles mémes de saint Jude qui ont donné lien de forgre dans le second siècle de l'Égiés un prétendu livre d'Hénoch, rempli de visions et de fables touchant la chute des anges et dont Patuter paralt avoir été du soll tim la instruit et mai converti, etc. »

Que dirions-nous donc maintenant s'il venait à être soutenu et prouvé par la science, non-seulement que les premiers pères avaient eu raison de le respecter, mais encore que c'est bien ce même livre (apocryphe on non) qui a été vu, lu et cité par l'apôtre saint Jude?

On pense bien que nous ne prétendons nullement ici nous insurger contre une opinion trop générale pour qu'elle n'ait pas aussi de trèsgrands droits à notre respect. Notre seule prétention serait donc de

4. Saint Paul, aux Hébreux, ch. 11, v. 5.

faire connaître quelques éléments nouveaux, qui nous paraissent à leur tour dignes du plus haut intérêt.

Bergier ne se donial guère que dans le siècle qui allait suivre le sien l'Institut, par l'organe du plus savant de sen pelographes et de ses philologues, viendrait venger les fragments incriminés de la plus grave accusation qui pesait sur cu x jusque-la. Os fait remarquable, et cependant déjà vieux, a passé trop inapercu, la théologie moderne la trop pur relevé pour que nous ne nous sentions pas pressé de soumettre ces nouvelles pièces aux curieux, pour ne pas dire aux iurés.

Voyons donc ce que la science la plus éclairée du xix* siècle a pensé de cet ouvrage si maltraité dans les siècles précédents.

Il est bon de savoir d'abord que Ladolf, savant Anglais, appelé le père de la littérature éthiopienne, chargé de visiter quéclues monscrits portant le titre d'Hénoch, et déposés à la bibliothèque Mazarine par le voyageur Perelss, en avait proclamf l'imposture et n'avait proclamf l'impo

« L'opinion de Ludolf, va nous dire M. de Sacy, devait être adoptée par tous les savants; » elle le fut et on ne pensa plus au livre d'Hénoch.

Ce fut sur cet anathème formel et sur ces faux manuscrits que Dom Calmet basa toute sa fameuse dissertation qu'on lit au t. XXIII, p. 600 de la Bible de Vence, « lt. n'y a pas de livre d'Héroch, répète-t-il hardiment. Tous ceux que nous connaissons décrivent trop exactement la passion de N.-S. pour ne pas lui être postérieurs; tous, y compris celui que l'apôtre saint Jude que vu, sont l'onveage des premiers chrétiens; mais comme cet apôtre était aussi, lui, très-voisin de la passion; il l'aura lu très-peu de temps après sa composition. » Vraiment, c'est à ne pas y croire! Voilà le plus savant peut-être de nos bénédictins qui va faire de l'apôtre inspiré un critique assez maladroit pour prendre un brouillon griffonné la veille par le premier fourbe venu, pour un authentique divin contemporain du déluge! Franchement, si telle avait été la critique des apôtres, toutes les calomnies de l'école rationaliste moderne sur leur facilité à admettre deviendraient assez difficiles à réfuter. Quant à ces premiers chrétiens, accusés de la fabrication de ce livre, comme de celle des vers sibyllins, il faudrait tout de suite leur donner leur vrai nom, et les flétrir comme étant les plus grands imposteurs de la terre.

Malheureusement pour Dom Calmet et pour Ludolf, ce père de la littérature éthiopienne, quelques années plus tard, ce livre introuvable était bien positivement rétrauel par le chevalier Bruce et par Ruppel qui le rapportaient de cette même Abyssinie où il ne pouvoit par être, mais où ils l'avaient trouvé figurant dans les Écritaires canoniques de cette église, immédiatement après celui de Job. Quant à l'appréciation de M. de Sacy, nous étions depuis longtemps très-curieux de la connaitre, mais, perdue dans les archives académiques, nous n'avions pu nous la prouter qu'ét grand-pienc équejis nous en avons retrouvé l'analyse dans les Annales de philosophie chrètienne. (T. XVII, p. 69.)

Data cette notice, on voit percer tout à la fois, il faut le dire, un double somitiem dont on a pries à se rendre compte au premier abort, celui de la trié-grande importance attachée au manuscrit découvert, et celui de la régrande importance attachée au manuscrit inspire au savant traducteur. On devine tout de suite que cette répupance, c'est l'histoire des patent qui la fait attre, et M. de Sor y est pas seud l'éprouver. Parmit tous les interprêtes, étrangers surtout, c'était à qui reculerait le plus vite devant les liss d'ânce.

« Je ne sais pourquoi, dit M. de Sacy, la traduction de Woide (l'anglais) n'a pas encore été publiée. J'imagine que la conduite des géants n'a pas plus contenté le Dr Woide que moi-même. »

"Gétal précisément là la difficulté. Bruce lui-même, l'inventeur de l'ouvrage, en parte avec le plus souverain mépris : « Tout et qu'il y a d'important à dire sur ce livre d'Hénoch, c'est que c'est un livre gosstique, concernant l'âge des génats qui tombeut sur les hommes pour les dévorer. À la fin, les hommes se palignent de cette roratie, et Dieu envoie un déluge qui noie les génats et les hommes. Le crois que ceci rempli les quatre ou cinq premiers chapitres. Ce n'est pau un quart de l'ouvrage, mais ma curiosité ne nue conduist pas plus loin... La catastrophe des génats et l'quité qu'avit accompage cette catastrophe m'avait pleinements suisfait... Dans tout son contenu cur une manure corn a L'Avocalatres.

On voudra bien remarquer qu'ici ce n'est pas l'origine des géants qui répugne, mais bien les géants eux-mêmes ainsi que toute l'histoire biblique du déluge et la similitude avec l'Apocalypse.

Nous aimons à croire que les critiques chrétiens n'ont pas appuyé leur répugnance sur les mêmes bases.

Il n'en était pas de même chez M. de Sacy. Si, comme les autres, if était déconcerfé par l'histoire des géants, cette contrartité du moins ne le rendait pas injuste et ne lui faisait pas méconnaltre l'importance archéologique du manuscrit. « le ne sais sur quel fondement, di-il, Bruce suppose dans son mémoire que le livre d'Hénoch,

cidé par l'apôtre saint lude, est different de celui qu'il a trouvé en Abyssinie... En ginéral, Bruce parle d'une manière plus exacte... Me Abyssinie... En ginéral, Bruce parle d'une manière plus exacte... Me loctours, en comparant les échantillons que je vais leur donner de ce livre curièra seve les passages que les anciens on cités du livre que celui que nous possedions aisquard'hui, et ils jugeront de l'opinion que l'on doit en avoir... Mais on jugera peut-être en même temps, après avoir lu ces extraits, que l'overage ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de le traduire... Le ne peuse pas abeleument de même, l'antiquité de et ouvrage, l'usage qu'en ont fait les échvisins respectables (un apôtre par ex.). l'autorité dont il a jouit, les discussions auxquelles il a domné leus sont un moif assex pissant pour que le public échairé en accueille avec reconnaissance une traduction complète... etc. »

Le veu de M. de Saoy a été rempli, et l'ouvrage entier a été traduit par Laurence, qui y voit à son tour un exposé fidèle de la dectrine des temps où il a été composé, « temps antérieurs peut-être à ceux de lob et de Daniel... » Aveu bien remarquable que M. de Savy complète encore par ces paroles » « o » se santars when sevones que certains passagea allégués par Leurence aient été sintroduits par les arbrétient. Si ces textes avaient été des interpolations faites au profit du christianisme, les auteurs de ces interpolations par less au profit du christianisme, les auteurs de ces interpolations se fussent expliqués d'une manière plus calier et avec plus de développement.

Ainsi done, avions-nous si grand tort, en parlant « d'éléments tout nouveaux » e oqui ne l'est pas moins, c'est la traduction totale du livre d'iffench, entreprise pour la première fois en français par notre respectable et savant ami, le chevalier Drach, qui a bien voulu nous en communiquer une partie et la rapprocher pour notre usagé eztaixi de quelques fragments du Zohar tellement conformes à ceux-ci, qu'il devient évident, dit notre célèbre hébriasunt, e qu'ils ont télé puisés à la même source. » Or, nous avons déjà vu ce qu'il pense de la haute antiquité du Zohar.

Si nous consultons maintenant sur ce même livre la critique indépendante moderne. M. Reana, par exemple, n'estera probablement pas, après ces paroles de M. de Say, revenir encore à l'hypothèse de la fraude de la part des premiers chrétiens, mais il n'hésitera pas à faire enterre ce livre, avec celui du prophète Daniel, dans cet héritage, indéfini comme source et comme antiquité, que les Juis ont été reuseillir ches les Perses. Mais comment s'y prendra-t-il pour faire concorder avec l'époque de Cyrus ces détails sur la passion de Notre-Seigneur, détails si précis que bon Clamte les croyalt insérée, dès la lendemain de cette passion, dans l'exemplaire vu par saint Jude? Nous ne voyons d'autre issue à cette difficulté que celle qui consisterait à dire que cette passion n'a été calquée à son tour que sur toutes ces spéculations d'Hénoch.

Voyze donc où l'on va faute d'une vérité! L'école de M. Renan prochée ainsi : « or fait était annomed dans ce livre, or, comme il va pas de prophétie dans te monde, ce livre est postérieur au fait; mais il le voici bien positivement antérieur selon M. de Seey, et pur de uniterpolation... Alors ce sera nécessairement le fait qui aura été inventé anhs le livre.

Si ec ne sont pas la les paroles de M. Renan, ce sont les nécessités de sa logique. Nous qui croyons à la passion historique, nous sommes ples net, et s'il nous était prouvé que M. de Sava q adi trezi, nous ne voyons pas trop comment nous pourrions échapper à ce raisonnement : la science la plus baute conféssant que el livre est hien le même que clui vu par saint Jude, et tams interpolation possible, et saint Jude, aptire inspiré et contemporai de la passion, ne pouvant en aucune façon (n'en déplaise à Dom Calmet) attribure à un patriarche antédi-luvien un récit de cette passion, écrit le lendemain même de son accomplissement, nous nous voyons forcé de conclure que ce récit est prophétique.

Mais y pensez-vous bien? va-t-on nous dire; ce livre est apaeryphe!... of déclaré tel par l'Église (Cest très-var), mais nous sons va tout à l'heure ce qu'il fallait entendre par co mot dont saint Épiphane nous donne la définition la plus juste, en nous disant; « Le livre apacryphe est celle qui n' a pas été déposé dans l'arché (de l'Église) parmi les autres terits impirés, » De son côté le Concile de Treate n'impose que deux conditions à ceva qui traitent des apocryphes:

u 1º Qu'on ne leur accorde pas la même autorité qu'aux saintes Écritures:

« 2º Qu'on ne les désende pas avec opiniàtreté (mordicus). »

Nous sommes trop disposé à sacrifier toutes nos opinions à l'autorité compétente, pour no pas aller au-devant de cette double finjontion. Dans tous ese cas, nous resterions toujours moins favorable à notre apocryphe[†] que le célbre professeur de Munich, le D' llanneberg, qui, après avoir prouvé l'extrême sagesse de l'Égitise par as longue hésitation à reveroir dans le canon beaucoup de livres de l'Ancien et du Nouveau Testament^{*}, place le livre d'Hônoch, avec le

- 4. Voir l'article Apocryphe, Dr Bergier.
- 2. Par exemple, dans l'Ancien, Tobie, Judith, Barruch, la Sagesse, l'Ec-

troisième livre des Machabées, à la tête de ceuz dont l'autorité se napnocette et russ de celle des livres canoniques: « Livre, dit-il, sur la canonicité duquel nous voyons Origène (et bien des Pères) hésiter longtempe, tant était grande la considération dont il jouissait dans Alexandriel »

Pour tout dire en un mot, en n'est donc qu'un n'a siècle, par conséquent apprès de lonques kritisations, que l'on a décidément range parmi les apocryphes ce livre dont les développements angelologiques et labbalistiques paraissisient à quelques-uns contredire la majetteuses simplicité de la Bible, et présenter non-seulement quéques dangers, mais encore quelques erreurs. Le livre d'Hénoch est donc tout simplement apocryphe, c'est-duire respectable mais suspect.

2. - Apercu du livre et de ses mustères.

Il fallait bien qu'il y eût dans ce livre quelque chose d'ultra prodigieur pour que l'Église, dont le surnaturel et le prodigieux sont le domaine exclusif, n'osàt pas après de longues hésitations l'admettre parmi ses révélations canoniques.

Contentions-nous d'en présenter la substance. Nous le voyons d'abord rendre hommage aux deux vériles catholignes par excellence, la Trinité et l'Incarnation de Fis de l'homme, dont le sang sera répanda, etc. Caire vue du Nesse, qui, pour un livre a non interpolé suivant M. de Sor; et peut-être antérieur à lob et à Danlel, s ou tout au moins, sebon M. Benan, puisé conme eut à la grande source mazdéenne, n'en aurait pas moins déjà une très-grande valeur au point de vue prochétique.

Il est à remarquer que l'auteur de la vision d'Hémoch divise toute l'histoire du monde passée et future en semaines analogues à celles de Baniel, ce qui, selon M. de Sacy, est incontestablement imité de ce prophète. — « Mais, reprend avec beaucoup de raison M. Danielo ¹, Daniel ne doit point être l'inventeur de cette manière de compter, qui existait arouri lui, paisqu'il l'a employée et a pu se faire comprendre. Et pourquei done (Hénoch n'aurail-il pas pu comme lui s'en servir auparavant? Et pourquoi ne pourrail-on pas dire que c'est Daniel qui a mitté Hénoch, tout aussi bien que c'est Hénoch qu' a minté Daniel? u

clésiaste, les deux premiers livres des Machabées, etc.; et dans le Nouveau, les Lettres de saint Jacques, de saint Jude, la deuxième de saint Pierre, la deuxième et la troisième de saint Jean, etc.

^{1.} Deuxième article, Annales de philosophie, p. 393.

Au reste, M. de Sacy Jui-même trouve remarquable tout le chapitre xx, qui n'est qu'une prédiction abrigée de tout ce qui doit arriver depuis Hénoch jusqu'à la fin du monde et l'établissement l'utur du râpe parfuit de la justice. Comme nous, li voit les Juise na la génération perverse, et Lésus-Christ dans « l'étu récompensé do ses souffrances et de sa mort par sa résurrection et sa glorification.

Mais, il faut bien nous y risigner, nous retrouvons là encore toute cette personification des éclaires, donn tous avons délà touché quelque chose à propos du mot ornatus ou sabaoih... Hénoch ici renchérit sur Job, en nous les montant non-esoilement répondant à leurs noms respectifs, mais douées primitiement par le Seigneur « d'une l'unifier proportionnée à l'ampliquée de leur ORBITE...» « L'ange qui marchait devant moi, dit Hénoch, me dévoile ces secrets et les noms de ce derniers anges; ce sont encore les noms des justes qui demuerent sur la terre. » Nous avions donc raison de dire tout à l'houre que le patriarche finissait par se confondre avec son ange dans l'astre qui portais son nom.

Ensuite Hénoch nous montre ces saints vivant à jamais dans la lumière du soleil, lumière qui ne leur permettra plus de compter le temps et qui « va touiours croissant dans le Seigneur. »

A cox qui trouveraient toutes ces idées vulgaires, nous pourrions faire voir qu'ellos ont fourni an R. P. Cratry (qui certes n°a pas été les chercher là) le plus éloquent chapitre de son beau livre de la Contaissance de l'âme³. On pourrait facilement encore retrouver les mêmes idées dans Terre et ciel de M. Reynaud, et si en rela pas un tràs-grand honneur pour l'énoch, ce devrait être, pour certaines personnes, un obstacle de plus au reist absolu du livre prophétique.

Vient ensuite dans ce même livre le chapitre des révolutions des tourniaires, qui nous paraît, tout aussi bien qu'à M. de Sacy, nous devons en convenir, rempil des idées les plus naïvement priminiers relativement à celles d'aujourd'hui. Cependant il faut se méfier des expressions et de leur sens; ainsi en void une qui scientifiquement paraîtra scandaleuse, « le vent pousse le soleil; » mais quand on vient à réfléchir que hêbreu c'est un même mot qui exprime le vent, l'apprit ou la forze, ¬welque, on opte tout de suite pour ce demine sens, qui certes est bien scientifique.

M. de Sacy, malgré sa sévérité à cet égard, n'est pas moins forcé d'ajouter : « Cependant quelques assertions singulières qui mériteraient un examen plus sérieux m'ont frappé. Je citerai entre autres ce pas-

1. « Le lieu de l'immortalité. »



sage, duquel il résulte que l'auteur fait l'année solaire de trois cent soixante-quatre jours, et semble connaître des périodes de trois, de cinq et de huit ans, suivies de quatre jours complémentaires, qui, dans son système, paraissent être ceux des équinoxes et des solstices.

Quant à ce qu'il appelle des absurdités, N. de Sacy ajoute : « le ne vois qu'un moyen de les pallier, c'est de supposer que l'autre repose un système purement imaginaire et qui a se xuerza avart our l'onne ne la servae zur fat atrât à l'époque du déluge universel. On pourrait fonder cette conjecture sur le chapitre xuxx, fans lequel l'ange Uriel dit à Hénoch : « le l'ai, ó Hénocht mourté et révêté toutes choese... mais dans les jour de grébeurs, le sannées seront racourries, la lune changera ses lois et ne se montrera plus aux époques convenbles...»

Et nous aussi, nous accepterions cette hypothèse, car nous avons été singulièrement frappé d'un passage que M. de Sacy ne paraît pas avoir remarqué, c'est celui de la vision du déluge, dont fut favorisé Noé, « En ces jours Noé vit que la terre était inclinée et que la destruction approchait; alors il vint... à Hénoch et lui cria trois fois d'une voix forte : a Écoute-moi, écoute-moi, écoute-moi; apprends-moi ce qui se passe sur la terre, car la terre travaille et se trouve fortement ébranlée... Alors Hénoch me levant dans ses mains, me dit : « l'ai consulté le Seigneur sur cette perturbation de la terre, et il m'a dit qu'à cause de l'impiété des hommes le jugement est consommé... Ceux qui ONT DÉCOUVERT LES SECRETS DE LA NATURE sont jugés... lls ont connu tous les secrets des anges, toute la puissance occulte et oppressive des démons, toute la puissance des magiciens... Il y a un esprit (un démon) qui se tient debout sur la terre et qui s'efforce d'y dominer.... etc. » Après cela il me montra les anges de punition tout prêts à ouvrir sous la terre toutes les puissantes eaux... » etc., etc. Voilà certes une épopée magnifique, mais laissant de côté toute sa

Void certes une epopee magnifique, mais laissant de côte toute sa poésie et la sévérid de ses enseignements sur cœux qui découvernt les secrets de la nature et des anges, plaçons-nous maintenant au point de vue scientifique, et restreignons-nous à ce passage cosmologique qui nous a toujours paru digne de la plus grande attention.

Qui donc a pu apprendre à l'auteur apocryphe de la vision puissente que la terre s'était inclinée sur onc. s, ci en c'es les mémes livres incomnus et mystérieux dans lesqueis Pythagore poisait comme le Zehar la connaissance parfaite de notre système de Copernic? On est confondu d'étonnement, disait M. Éd. Charton, devant la profonde intution qui sans instruments et anns maîtres avait enseigné ce système à ces hommes. Or, M. Éd. Atron no pourra pas trouver mau-

vais que nous rapportions à la même intuition la révêtation non moins étonnante que nous tronvons ici. En effet, à l'heure où cet auteur, quel qu'i toit, tenait la plume, nous ne persons pas qu'on et encore posé le probleme qui se pose aujourd'hni scientifiquement dans ce termes : Comment expliquer la constatation des débris de végétaux et d'animaux sur des continents et sous des climats où il leur serait absolument impossible de vivre aujourfbuit i » Nous ne pensons pas surtout qu'on ait alors essayé de l'expliquer par l'hypothèse suivante, que nous trouvous dans plus d'un ouvage sérieux sur la géologie : « La position du globe terrestre, à l'égard du soleil, a été etdemment, dans les temps primités, différente de ce qu'elle est anjourd'hui, et cette différence a dù être causée par la déplacement de l'azer de roation de la terret ».

En raison de cette hypothèse, justifiée d'ailleurs par la diminution très-réelle et périodique de l'inclinaison de l'écliptique, plusieurs savants ont sontenu que les pôles n'occupaient pas jadis la position qu'ils occupent aujourd'hui.

D'autres, il est vrai, sans admettre le déplacement de l'axe, conviennent que « par l'effet d'une révolution coliscionat avec le déluce la température a subi une brusque altération, à la suite de laquelle le froid a envahi les pôles. »

ll nous semble que le déplacement de la terre est infiniment plus rationnel, et que le froid accidentel des eaux n'aurait pu causer à lui tont seul un effet aussi subit, et surtout aussi permanent.

Sans avoir le droit de défendre comme physicien une pareille théorie, nous ne poevous cependant fermer les yeux la solidifé de sa défense par M. Klée, et à la valeur des arguments d'érudition et de dialectique qu'il met en œuvre à ce sujet. Le physicien Oerstedt leur a rendu cette justice avant nous, et le célèbre Boucheporn, sans admettre toutes les causes alléguées par ce géologue, admet pleinement la réalité du dénicement!

Ce n'est ni le lieu ni le moment d'entrer dans les détails sur cette hypothèse acceptée; qu'il nous suffise de la voir si bien défendue et cadrant si parfaitement avec ce dire des Égyptiens à Hérodote, « que le soleil ne s'était pas toujours levé où il se lève, et que l'écliptique avait jadis compé l'équateur rectangulairement; » Nous retrouvons

- Voir, entre autres, l'excellent ouvrage de M. Fréd. Klée, sur le Déluge.
 Ibid., p. 70.
- 3. Yoir Bailly, Astronomic ancienne, t. I, p. 203, et t. II, p. 216. M. Kléo a parfaitement raison de trouver insuffisante l'explication de « tant de lumières chez les anciens, fondée sur la connaissance du déplacement imperceptible

encore ici la fable du Phaéthon des Greca qui, dans son désir de savoir les vérités cachère, It dévire le soleil de sa route, ce qui fit diré Xénophane que « le soleil se tourna vers un autre pays. » On reconnata taussi la mythologie du nord, lorsqu'elle nous dit qu'avant l'ordre de choses actuel, le soleil se levait au sud, tandis qu'à présent il se lève à l'est, et lorsqu'elle place à l'est la zone glaciale (Jeruskoven) qui est actuellement au nord.

Qu'il nous suffise enfin de remarquer combien cotte hypothèse expliquerait cotte grande et générale tradition de la submersion, en us seut jour et en une seule nuit, de cette immense atlantide que nous montrions tout à l'heure moins bien atteché par Piaton (Timé), qu'elle ne le sera peut-être avant peu par la sonde de nos navigateurs contemporains.

Nous le demanderons donc toujours : comment l'ignorant auteur du livre d'Hiendo A-ti-l pu devine un vefrisé is savante et sà actuelle? Pour nous ce passage : g'Écoute, écoute, écoute, la terre s'indine et travaillé beaucoup, » est une des plus belles illuminations scientifiques et positiques de toute cette grande et primitive littérature déjà tent de fois admirée, et l'on peut jouter que s'apage qui se tient de boat sur la terre pour la mieux dominer » ne lui cèbe en rien comme grandiose et d'idée et d'image, quoi et puis saissant encore que ce cri du ravissement extatique : « Hors tombant sur la face, je sentis se dissoudre mon corps et se changer mon espris ; le m'érni d'une voix haute et avec une distention puistant : — Bénédiction, gloire, logance, et ce r'elt uarréé par l'entaire des jours, calcien des jours, change et ce r'elt uarréé par l'entaire des jours, calcien de

Singulière fraude, celle qui trouve de tels accents, qui découvre de tels accrets, qui s'exprime en prophée et décri en apôtre tottes les consulations que l'humble trouvera dans les méditations de la passion de l'ésus-Christ's singolière fraude qui, vengée mene par la science accuelle des calomnies de tous les ordres, contiendra toujours et à quelque point de vue que l'on se place, comme le dit M. Danielo, un très-grand nombre de vérités morales et religieuses, et l'exposé le plus fidèle de la doctrire des temps où il a été compsoé! »

On voit donc combien se trompent encore les théologiens attardés qui regardent le livre d'Ilénoch comme un reuveil de fables absurdes, composé par quelque gnostique ou chrétien du n' siècle, ou qui, se méprenant blen plus singulièrement encore, ont conclu de la lecture de M. de Sav (et à notre grand étonement, M. l'abbé Bertrand est

qui s'opère encore aujourd'hui, attendu qu'ils ne possédaient rien qui ait pu les mettre sur la voie d'une observation aussi fine. » (Klée, Déluge, p. 79.) de ce nombre I) que « les savants traducteurs du manuscrit ethiopique ne tardirent pas à s'apercevoir que c'était une sorte d'œuvre toute gnotique, » etc. M. l'abbé Bertrand a sans doute voulu dire qu'il ne tardèrent pas à s'apercevoir que « c'était tout le contraire, » et que saint Augustin semblait pressentir assez bien la date assigné aujourd'hui lorsqu'il dissit : « L'Église n'a pas voulu recevoir ce livre dans son canon, à cause de a trop ornade antiquité, de nimique matiquité, etc.

Quant à M. de Sacy, nous lui reprochons d'avoir gâté son acte de justice archéologique par des conclusions empreintes d'un philosophisme qui ne lui a permis d'apercevoir dans tout cela (à part l'inexplicable science des périodes) « qu'un amas d'absurdités décourageantes. » Si l'expression de philosophisme paraissait déplacée en regard du nom de M. de Sacv. nous nous justifierions en laissant parler un de ses pairs, l'auteur de l'article Hénoch dans l'Encyclopédie des gens du monde : a La seconde partie du livre, dit cet habile critique, n'est pas moins riche que la première en idées poétiques, dégagées de cette enflure qu'on ne trouve que trop souvent chez les poêtes orientaux. Les tableaux sont tracés à grands traits... Certains passages nous rappellent les plus beaux morceaux de la poésie romantique. Aussi ne pouvons-nous souscrire au jugement qu'un savant illustre. M. de Sacy, a porté sur ce livre, en disant a qu'il est difficile de rien trouver de plus ridicule et de plus ennuyeux, si l'on en excepte les livres des Sabéens,.. » « Ce livre était connu et fort estimé du temps de saint Jude, qui s'adresse à des personnes qui en admettaient même l'inspiration divine... Ce qui paralt certain, c'est que l'auteur n'était pas chrétien comme l'ont cru quelques savants, car dans ce cas on trouverait bien plus d'allusions à la religion chrétienne. Presque toutes ses idées religieuses paraissent puisées dans l'Ancien Testament ou dans les autres religions de l'Orient, Tous ces noms qu'il donne aux anges sont aussi d'origine hébraique et attestent que l'auteur était Juif. Sa date très-incertaine est à coup sûr très-ancienne; quant à la version éthiopienne, nous croyons que c'est effectivement une traduction de l'ancien livre d'Hénoch, puisque tous les différents manuscrits sont conformes entre eux pour le texte, tout en différant sur la division en chapitres. »

- 1. Dictionnaire des religions, article Hénoch.
- 2. Cité, l. XV, ch. xxns.

3. - Les bné-aleim ou la grande objection.

N. B. Nous croyons devoir prévenir nos lectuers et plus enoire nos lectrices qu'il à egit (i.o. nop sa de l'examen, mais de l'indication de l'inse de cos questions déficates pour losquelles nous avons récland quelque tolerance dinns notre introduction. Si nous a remplyores pas exte fois le daire, nomme nous nous y sommes engagé pour cos trie-mars rencontres, c'est qu'ici le principe natirem demente seul un per délicat, puissies nous iren discatous nellement les détails. D'ailleurs, cette fois encore, nous causons et se soute-nous rein. Cette un évision que nous émandous, no par avacum moit de curioité, mais dans un simple intérêt d'éclaircissement intellectuel plus tard indisponantable.

Restorait maintenant à examiner l'objection capitale faite au livre d'éthench, celle qui a le plus contribué ortainement à on discrédit et qui probablement l'entretiendra toojours. Il s'agit de la réponse donnée par ce livre à la question que nous posions au commencement de cracibe : Mais d'où proviennent ces géants, quelle peut avoir été leur cause occasionnelle? » La Bible, avons-nous dit, s'est contentée de nous dirà c ses supétiones, de vient la terre, can araits our, postquem entim, 128 ms ne Duro, bné-aleim (et d'après quelques exemplaires des Septante, les angre de Dieu), eurent fait alliance avec les filles des hommes, les enfants de celles-ci furnet ces hommes fameux et puissants, etc. »

Co que cotte expression, *ini-aleim*, a causé de tracas et de fatigues à tous les commentaurs de la Bible, peut à peine se comprendre; où les uns ont vu des *patriarches* (et c'est le plus grand nombre), d'autres out vu des *grands*, des princes, d'autres des *adamites*, c'est-à-dire une race différente, d'autres esfin s'en sont tense et s'en tiennent encore à la lettre la plus simple, et par conséquent à une sorte de complicité stantique entre les cleux et la terre.

Voilà donc quatre opinions en présence, mais la seconde étant une folie (une mésalliance politique produisant des monstres, monstra quedam de genere gigantec...), la troisième étant une hérésie formelle, il ne reste plus à choisir qu'entre la première et la dernière, c'est-à-dire entre les fils de Seth et les Espril.

Le choix n'a pas été douteux, et depuis longtemps le premier parti, je plus commode sans controdit, et même, nous l'avouons, Le FLUS VALISEMBLABLE, est devenu le refuge de toute la théologie. Quelques habiles et récents exégètes, et entre autres M. l'abbé Darras, ont cru trouver la justification complète de cette thèse, et pour ainsi dire la solution de ce nœud gordien, dans le verset 26 du chapitre iv de la Genèse, traduit jusqu'à présent par : « Il naquit de Seth un fils qui s'appela Énos, et qui fut le premier qui invoqua le nom du Seigneur; » traduction visiblement absurde, à laquelle il faudrait, dit-on, substituer celle-ci : « C'est à partir d'Énos que les fils de Seth furent appelés file de Dieus, n

Nous laissons aux hébralsants le soin d'apprécier cette version toute nouvelle.

En attendant, M. Glaire le remarque avec raison, « les théologiens sont bien loin de s'accorder à ce sujet, » Dans les premiers siècles de l'Église, au contraire, tous s'accordaient parfaitement : saint Justin 1, Tertullien *, Lactance *, saint Amhroise *, Origène et Eusèhe *, Minutius Félix 7. Clément d'Alexandrie 8, saint Cyprien 9, puis après eux saint Irénée, Sulpice Sévère, etc., s'expriment à cet égard avec autant d'assurance et de fermeté que le fait saint Athénagore dans ce passago : « Vous le savez, nous n'avancons rien sans preuves, et nous ne faisons qu'exposer ce qu'ont exposé les prophètes 10. 10

Il a fallu qu'on atteignit le ive siècle, pour qu'on découvrit un solécisme dans la traduction d'un verset des Septante, et qu'on accusat ce malheureux solècisme de l'erreur universelle du genre humain! mais le P. Kircher qui, du reste, ne défend pas plus que nous l'authenticité du livre d'Hénoch, dit fort hien : « On discute sur cette expression' fils de Dieu, mais il ne s'agit pas d'une expression, il s'agit de tout l'ensemble des plus anciennes traditions héhraïques et païennes. Il est probable en effet que tous les dieux de la mythologie et leurs histoires ne reposaient pas sur autre chose. Tout en regardant comme apocryphe ce livre (qui n'en contient pas moins des vérités très-conformes à l'Écriture sainte), je regarde que ceux qui circonscrivent la discussion sur ce mot n'y entendent bien nu tour, puisque bien certainement la tradition générale était là 11? »

Qu'est-ce donc, en effet, que la tradition, si la foi des siècles et de toutes les nations doit céder le pas un beau jour à la critique indépendante de quelques théologiens qui circonscrivent à froid la ques-

- 4. Hist. de l'Égl., t. I, par M. l'abbé Darras. 7. In Octavio.
- 2. Apolog. ad sen. 8. Pédagog., l. II. 3. In habitu mulier. 9. De habitu virgin.
- 4. II, de Origen, error. 40. Athen., XXIV. 5. De Noe et arca.
- 44. Kirch., Œd., t. II, p. 75. 6. Prépar., l. VIII, cb. viii.

tion, réduisent une doctrine professée par toute la terre à un simple soltcisme, à une simple méprise philologique?

Ce n'est pas la première fois que nous le remarquons avec étonnement; des cryonaces traditionelles el partagées comme telles par les apôtres et leurs successeurs vont en s'affaiblissant au prorata de l'éloignement de leur berceau, pour faccommoder insensiblement, à l'aide d'Aristote ou de tout autre, aux exigences insellectuelles des siècles suivants, et disparaître enfin dans ce qu'on appelle leurs orandes fumières.

Nous avions toujours cru qu'en fait de religion les plus grandes lumières étaient précisément à l'origine des choses.

Nous sommes d'autant plus à notre aise ici, que l'Église, tout en laissant dans sa sagesse le livre d'Hénoch parmi les apocryphes ou douteux, n'a rien tranché par rapport aux bné-aleim,

Mais nous ne nous dissimulons pas cependant que l'hésitation, ou plutôt la répugnance d'un saint Augustin et d'un saint Jérôme pour le livre d'Hénoch, se basait en grande partie sur la difficulté pour eux d'accepter de telles conséquences.

La majoritá des théologiens obéti au même scrupole, et nous leur en savons bour gné. Seulement nous n'acceptons pas ce dilemme formulé par le R. P. Péronne: « Ou c'étaient de bons anges, et alors comment seraient-ils tombés? Ou ils étaient mavvais, et alors comment les appellerait-en des bré-aleim ou fils de Dieu ? s. A co dilemme nous répondons que le moit ange est indifférenment appliqué dans l'Écriture aux bons et aux mauvais esprits. Ils conservent leur décomination primitive après leur prospe chue, et comme îl est de foi qu'il « en est tombé des neuf redres, » pourquoi n'en serait-il pas tombé d'une espèce appelée bné-aleim? « Comment es-tu tombé, de l'écrit de l'aux de l'écrit de l'écrit de l'aux de l'écrit de l'écrit de l'écrit de l'écrit de l'écrit de l'aux de l'écrit de l'

Or, pour personne la question ne saurait être douteuse, et nous n'en voulons d'autre preuve que l'obéissance militaire de ces mêmes esprits à Samyaza, l'antique chef de tous les anges déchus, et à ce même Azazt, l'antagoniste de Zhovah, sur lequel tombait, comme l'on sait, chaque année, l'anathème du grand prêtre.

La fin de non-recevoir essayée plutôt que formulée par saint Augustin nous paraît d'autant moins légitime, que plus loin lui-même reconnaît le principe des faits incriminés ici, et convient « qu'il y

^{1.} Prælectiones theol., ch. 11.

aurait une souveraine impudence a les niea, en raison de leur réalisation quompienne et publique¹. » Nous vertons et nous adopterons plus tard les restrictions qu'il y apporte.

Ge qu'il y a de fort curieux, c'est de voir certains rationalistes se rapprocher beaucoup plus de l'interprétation mysique que nos servipubleux théologiens. Au siècle dernier, le savant Fourmont écrivait : « ce passage de volsos est, en eflet, tre-difficille; que est donc l'autour qui jusqu'ici en ait touvel le sens ? » Au commencement de celui-ci, Fabre d'Oliver teptial l'Explaientain strikique pour lissabiliuer cette traduction : « Les influences spirinalite émanées d'Élohim, hui les dieux, a yant considérée les formes sonaibles, etc. ».

Aujourd'hui c'est M. Lacour qui vient nous dire malgré son rationalisme : si l'or traduit bin-derim par les grandis, on donne une acception inconnue au mot al, dont le sens primitif est forre, car, alors, que freinon-nous de la même expression hien positivement appliquée dans lob à l'armée des cirux, qui entonne des cris de joie..., lob était cependant consenporain de Molse, et orres il n'entendait par là ni distinction sociale ni noblesse... La schne qu'il décrit ne se passe pas sur la terre, mais bise dans les fait de Pine des nages et Molse. Les interprétes qui out vu dans les fait de Pine des nages et Môlse. Les interprétes qui out vu dans les fait de Pine des nages et Môlse. Les interprétes qui out vu dans les fait de Pine des nages et Môlse. Les interprétes qui out vu dans les fait de Pine des nages et même des enfants de Sch. D'alluru comment preto-on oublier qu'à l'époque de la réduction du Pentateuque, et dans les siècles suivans, toute l'antiquité allégorissis sur ces interventions drivines 1's «

M. Lacour, en relampent aimsi les explicateurs semi-rationalistes, est aussi précieux à entendre que Dupius l'était tout à l'heure en grondant les allégoristes exclusifs à prepos de la chute et du serpent. Ces deux incroyants font preuve de logique en accusant leurs ennemis d'illogiame. Foujéres set-il qu'il y a révolte générale courte les traductions acceptées, puisque les théologiens presentent une grande erreur et cue les sayants n'en doutent pas.

Pour prouver que ce doute n'est pas de leur invention, ils pourraient, nous l'avons dit, remonter jusqu'aux Pères, et faire voir que les partisans du sens rationnel n'étaient pas plus fermes sur ce point que sur les expressions rephaim, nephilim, etc. Toute l'opposi-

^{4.} Gité, l. XV, ch. xx111.

^{1.} Réflexions critiques sur l'origine des anciens peuples.

^{3.} Ofloim, t. I, p. 203 et 208.

tion de saint lérôme à la traduction du bris-deim par anger roulait sour cette crerur, que les anges n'étaient jamais appléé dans l'Écriture « fils de Dieu, » mais le P. Montfaucon a démontré surabondamment cette creure. Sint Ambroise oppose la vertu des vierges « à cette faiblesse qui a fait tomber les anges sur la terre *, » Lactance affirme que c'est la vraic cause provocatire des géants, qui ne son pas des esprits si de hommes comme les autres, mais de ces créatures ayant une certaine nature mitoyenne (médiam), source des tournensts de la terre *, » Tous s'appayaient sur l'apôre saint Iude, qui, non content de citer le livre du prophée, paraît bien en ratifier tout le contenu en parlant, quelques versets plus dau, des anages prévaricaeurs qui n'out pas conservé leur principauté, qui non servacerunt principaum, v. 6. »

Mais l'autorité affirmative et peut-être la mieux informée en raison de sa grande antiquité et de sa richesse traditionnelle, c'est le Zohar.

4. - Les bné-aleim dans le Zuhar.

Le Zohar ne pouvait certes pas rester muet sur le livre d'Hinoch, puisque selon M. Drach ces deux ouvrages sortent tous deux de la même source, bien que le premier déjà si ancien cite le livre du prophète comme « très antique et renfermant les plus hauts mystères. » « Parmi ces bné-aciém, dit notre missel synagogique, nuls ne se sont rendus alues coupables que les itabins, que Dieu précipita et les sont rendus alues coupables que les itabins, que Dieu précipita et les sont rendus alues coupables que les itabins, que Dieu précipita et les des les des les des les des les des les des les les les les les les les des des les d

se métirent aux humains. » (Zohar, liv. de Ruth et Schadash, fol. 63, col. 3, édit. d'Amsterdam.)
Tout ce passage est remarquable, en ce qu'il nous montre l'expression fils de Dieu appliquée tout specialement à une dixième sous-division de l'Ordre des trônes. (Zohar, part. II., Col. 73.)

Ailleurs encore, il nous montre Cain lui-même, ses fils, et, qui le croirait? les géants, portant le même titre de bné-aleim, mais par extension et comme souvenir de leurs patrons tombés. (Zohar, part. III, col. 113, et part. 1, col. 184.)

Or, quelque opinion que l'on se forme du Zohar, on ne peut s'empecher de lui reconnattre pour le moins une grande autorité philologique, et M. le D' Dillemann, qui a publié une excellente traduction allemande du livre d'Hénoch, déclare dans la préface que beaucoup

^{1.} De Castitate virginum.

^{2.} De Divin. instit., l. II, ch. xv.

de passages ne peuvent être éclaircis que par les Juifs les plus savants, c'est-à-dire les kabbalistes.

Saint Paul et saint Chrysostome nous ayant dit plus haut e que le cied dait rempil d'étres inomés ! I est certes tris- ninfressant d'antendre une autorité comme celle du Zoher insister avec autant d'assurance sur cette seté spirituelle appélée les trichies, hommes-teprits, viri spirituales, et non mois intéressant de les retrouver, chez tous nos démonologes du moyen âge, portant le titre d'hommueult (moindres hommes), et dans les deux cas se montrant sous une apparence pazi{iome, qui leur permet de s'immiscor dans ons afitres. Leur che est ce même Azazel, dont le rejet ne profiterait guère ici, puisqu'on le retrouverait formant dans la Bible l'objet des momes anathèmes!

Il en est de même du désert et de la fameuse montagne sur la quelle le Zohar nous montre tous ces grands coupables enchaînés (concatenati). nous les retrouvons l'un et l'autre dans le Pentateuque qui est beaucoup plus d'accord avec les kabbalistes, malgré toute sa réserve, qu'on ne le suppose d'ordinaire, Rien n'est en effet plus biblique que ce long passage du livre d'Hénoch enchaînant tous ces coupables dans le désert et sur les montagnes du Nord, où tous les magiciens qui nient la famille d'en haut allaient les consulter. C'est là qu'ils tenaient leurs assises, et le mont Hermon était pour ainsi dire la maladetta des anciens. Josèphe nous affirme que de son temps on découvrait encore chaque jour les ossements énormes des géants qui v étaient ensevelis, et deux siècles plus tard, saint Hilaire (qui n'était pas un imposteur) manifestait son étonnement de cette conformité entre le livre d'Hénoch et l'évidence topographique. Dans la Bible c'est de là que vient Balaam, c'est là que Balac veut toujours le renvoyer, pour qu'il y retrouve l'inspiration de ses oiseaux. L'expression est singulière, et le Zohar nous dit que le texte hébreu primitif portait, « de ses serpents; » serait-ce par basard de ces serpents volants ou dragons ailés dont nous avons parlé plus haut et dont Sammael passait pour le chef 3? « C'est donc à ces

^{4.} Voir t. 1, p. 325 de ce Mém.

a II y a, dans ce récit d'Azazel, un mystère impénétrable. » (Maimon, In more Nevochim, ch. xxvı, p. 8). Spencer le fait dériver de El (Dieu) et de Azal (séparé). « C'est, dit-il, l'antagoniste formel de Jéhovah. » (II, p. 44, 29.)
 a Voilà, ajoute le même livre, pourquoi toutes les pratiques de magie

[«] s'appellent en hébreu nehhaschim ou œuvres de serpent... car les magiciens « sont tous entourés de la lumière de ce serpent antique que tu vois dans le

ciel comme une zone lumineuse composée de myriades de petites étoiles...

^{« (}Part. III, col. 302.) On conviendra que, malgré son mysticisme, le Zohar

esprits enchaînés dans les montagnes du désert qu'on envoyait le bouc émissaire d'Israël, qui prenait alors leur nom, et s'appelait Azazel... » (Part. I, col. 122.)

Mais, a malheur, dit encore le Zohar (part. 1, col. 177), malheur à ces hommes qui ne savent rien, ne fout attention à rien, ne regardent rien. Its sort rots avrocuss (dans le texte il y a bouchés), puisqu'ils ignorent combien ce monde est plein de créatures diverses et invisibles qui remplissent jusqu'aux lieux les plus secrets. Quel serait l'étonement de tous ces hommes, si leurs yeux pouvaient s'ouvrir à ess choses I... a

Résumon-nous; ainsi, d'un côté, l'explication par un soletame, opinion commune formulée pour ainsi dire de guerre lasse vers le vi siècle de l'Église par des théologiens embarrassés et prudents. De l'autre, rourse sur montros scates er renores, un aptive, tous les premiers Pères de l'Église, escondés aujourd'hui par des traducteurs plus difficiles, nor des commentateurs bien plus embarrassés que les anciens, et enfin par la philologie moderne qui soullle sur ces vaines traductions et la déclare insullibration et les déclares insullibrations et les déclares et les déc

Done tout en laissant notre livre d'Hinoch au rang de ces apocryphes provisiers, où la prudence de l'Églies l'a placé, peuel-tre y aurai-il matière et sujet à quelque nouvel examen. Pourquoi n'en serati-il pas de cet aporcyphe comme du livre aporcyphe de la coupe magique de Joseph, e qui n'empéche pas cette coupe magique de figurer dans la bible, ou du livre aporcyphe de la Fuite des mages, e qui n'empéche pas l'écoide de figurer à son tour dans l'Évanglie, etc. I. Nous abordernas au chapitre Hirosimae, cependant avec toutel ses réserves voulues, la conséquence délicate, mais très-compatible avec la parfaite immatrialité des esprits, de la traduction que nous

Avons-nous besoin d'ajouter que nous ne cesserons un instant de nous abriter sous les grandes ailes de saint Augustin, de saint Thomas et de l'Église?

venons sinon de défendre, au moins d'exposer,

- « parle ici de la voie lactée comme la science la plus moderne, et cependant « cette connaissance des nébuleuses ne l'empêche pas de signaler autre
- « chose par delà; il s'sgit bien ici de cet esprit astral des magiciens, le
- e grand principe sidéro-cosmique dont nous reconnaissons nous-même la
- chute, chute dont l'épisode du serpent génésiaque ne serait que la répésition emblématique et néanmeins très-historique sur notre globe.

CHAPITRE VIII

DBS

BONS ESPRITS DEPUIS LE DÉLUGE

ou PREMIER CATHOLICISME

SI

La terre se rassoit. — Biessures et cicatrices. — Dégénérescence et modifications cosmologiques. — Reprise patriarcale dans l'Arabie-Heureuse, appelée autroide "Désayar, c'est-à-dire des bons esprist. — Premier cabiolisieme. — Unité de théologie. — Le Jéhovah de tous les peuples, la trinité, la croix, tous les acrements.

1. - La Vérité se rassoit avec la Terre.

Toutes les traditions l'attestent et toutes les sciences le démontent : la grande menace ne s'est que trop réalisée. Le globe terrestre compte une révolution de plus, et son sein, jadis déchiré par le feu, étale désormais aux yeux de ses enfants les vastes et profonds sillons creusés par les eaux vengeresses des iniquités paternelles.

Malheur au voltairien qui s'écrierait aujourd'hui comme son maltre: « Le déluge est un article de foi que la raison ne peut admettre! » Sur ce point, comme sur une infinité d'autres, la foi ne saurait plus s'inquiéter en ce moment que de modèrer la réaction scientifique qui finirait par croire un peu trop aux déluges.

Le nôtre est bien le dernier.

Nous en attestons les Péruviens, qui nous disent : « Les Incas, au nombre de sept, ont repeuplé la terre, * » les Mexicains, chez lesquels de Humboldt nous montre « un radeau portant un homme, une femme et leurs quinze compagnons, protégés par l'oiseau divin qui précéde la marche des Ardeques *; » nous en attestons les Indiens et leurs sept rischis sauvés par Vaird-Saorentá*, les Chaldéens et leurs sept compagnons de Xizutrus (Noé), les Chinois et leur Yao; ou N'iu, succédant comme Noé à neuf prédécesseurs, les Égyptiens et leur Osiris entrant dans l'arche, au rapport de Plutarque, le même jour que Noé *, les Gross enfin avec leur Deucation, que M. Letronne nous dit signifier à la lettre « fabricateur de coffre *, »

Dc pareilles concordances ne se renouvellent pas deux fois et ne peuvent évidemment pas s'appliquer à plusieurs cataclysmes.

Ainsi donc, géants et patriarches, tout a disparu sous les flots; tout!... excepté le germe des patriarches et des géants, celui du bien et celui du mal, celui des vertus surhumaines et des crimes infernaux, celui des joies légitimes et de ces immenses douleurs à la conjuration desquelles n'a pas suffi le terrible et impuissant baptème.

Cependant les eaux retournent à leurs sources, la terre se raffermit, et, malgré l'inclinaison subite de son axe ⁶ vers le sud, elle poursuit son cours accoutumé.

^{1.} Coste, I. IV, p. 19.

^{2.} Moïse donne quinze petits-fils à Noé.

^{3.} Rhagavanta, VIII* livre.

Voir au chapitre précédent.

^{5.} Letronne, Zodiaques égyptiens.

^{6.} Nous venons de voir, dans la note précédente, l'étonnante conformité de cette croyance scientifique avec la prédiction attribuée à Hénoch. « Il est évident, dit un savant moderne, que la terre, à partir de ce moment, a changé

Quant à la colonie sauvée, réugiée tout d'abord sur les plateaux élevés de l'Asie témoins jadis des félicités et de la chute de son père, elle descend dans les plaines de Sennaar, rentre dans ses traditions, les propage, et reprend avec espérance et courage cette longue étape d'Éden à Golgetha, qui, malgré le terrible épisode, va se dérouler devant elle jusqu'à la fin des sièches.

L'humanité renaît donc à son berceau; mais qui la reconnaîtrait? Lorsque le Vendidad 4 nous montre plus tard les Aryas quittant l'Aireyâna-Vaedjà pour peupler la Sogdiane, il en donne pour raison que « cette région n'était plus celle de la félicité, le seprent, par ses morsures, ayant engendré dans ce beau lieu l'hiver, la maladie et la mort physique en même temps que la corruption du cœur et celle de l'esprit. » Ces nouveaux Aryas ne reconnaissalent déjà plus ces montagnes sur le sommet desquelles les anciens Aryas se rencontraient et conversaient avec les Yazathas, ou esprits célestes, dont ils partageaient la nourriture. Le même livre signale un grand changement dans l'atmosphère de l'Asie centrale, de grandes éruptions volcaniques, et l'écroulement de tout un système de montagnes voisines de la chaine du Kara-Korma*.»

A son tour, le Pen-Tsao (Y-King), après avoir parlé du déluge de Yao, dit que « les livres du juste Fo-hy (Abel ou Seth), ayant été soigneusement conservés et retrouvés,

de position par rapport un soloil, et que, par conséquent, le pôle est deveau l'équateur. On a voulu explique le sequéettes déléphais par une appée capable de vivre sous un froid de soisante degres, mais c'est obsurée. Il set évident qu'il l'ainst chand dans ce contrée et qu'il sy ont été surpris. Soon les Égyptiens, la terri jouissist autréolis d'un printemps perçétuel, ce qui codre parliciment avec com del déreini : « La terra dei désoide de on condait séressairement su changement de relations entre loss les attres et la terre. Anis lorsque, ne voyant astour de nous qui une raine commogique, sous soons denandré à quoi donc pessait l'architecte, nous oublines que se ouvers et de brisée, et, suivant las jar protec fautant la jar avoire fautant la la surface de la considera de la cons

^{4.} Un des livres sacrés des Indiens.

^{2.} D'Eckstein, Revue archéologique, 8º année, 4855.

avaient rétabli tout un monde nouveau sur le point central et culminant de l'Asie. »

Il est impossible de désigner d'une manière plus exacte ce nœud des montagnes de Bamian et de Paner, que de Humboldt mentionne comme « le point le plus renflé du globe, » et qui, berceau primitif du genre humáin, selon la Genèse (voir notre t. 1, ch. v1), est devenu le point de départ des trois grandes races par lesquelles celui-ci va se répandre à nouveau sur la terre.

Oui, « nos ancêtres vécurent ensemble sur les bords de l'Oxus, plateau de Pamer, » dit le célèbre orientaliste de Berlin, M. Weber.

Mais laissons sur les sommets les débris du vaisseau sauveur, et descendons vers les plaines.

Le père de la nouvelle humanité paraît se fixer d'abord sur les confins de l'Egypte et de l'Arabie-Heureuse, et certes il est difficile de ne pas le reconnaître sous le masque de l'Osiris égyptien, qui est en même temps Manès ¹, et le premier Dyonisius, dont Diodore nous vante le règne ², et dont le Dyonisius thébain en fut bus tard ou une parodie.

L'un de ces deux personnages réinventant la culture des blés, « grace aux enseignements des génies célestes, « (ajoute toujours l'Y-king), et l'autre trouvant la vigne, concordent parfaitement avec le Noé génésiaque qui trouva l'un et l'autre.

Tous trois habitent l'Arabie-Heureuse³, et à propos de cette épithète mystérieuse qui fait l'étonnement de M. Dureau de La Malle ⁴, nous demanderons pourquoi on l'applique toujours

^{4.} M. Maury (article Expyte), tient à suivre la chronologie de M. de Bun-en, qui li fait vivre B67 mas avant 1-2. E; seele riscino donnée et que le rigne des dix dieux ou demi-dieux a dú se rapporter à la caste sacordotale. Il nous semble que les dix patriarches povaries reuter pour le moiss dans cot ordre. Au renia, pour ce qui concerne M. de Bunsen, et see errours, voir, dans Tubilis Review (1864), la nouvello traduction d'Hérodote avec les notes de Rawilsons, it et ell l'hiv.

^{2.} L. I, nº 8, et l. III, nº 35.

^{3.} Dyonisius tirait, dit-on, son nom de la ville de Nyse.

^{4.} Annales des sciences naturelles, t. IX, p. 64.

au mot iδθαμων, qui l'ittéralement signifie des bons esprits l' Serali-ce parce qu'elle cadrenait trop bien avec la tradition chinoise sur les révélateurs du blé, et avec cet autre propos de l'Isis égyptienne: « Je suis la reine de ces contrées, celle qui la première ai fait comatire les grains aux mortels... Je suis celle qui se lève dans la constellation du chien... Réjouis-toi, o Expret, toi qui ins un nourrice ! ! »

Mais laissons là les mystères et revenons à l'histoire.

Le grand plateau dont nous venons de parler était donc le centre de ce grand empire d'Assyrie ou plutôt d'Assie, que Joséphe² et Manéthon ² nous montrent s'étendant d'un côté jas-qu'en Égypte et de l'autre jusqu'en Palestine. C'est à cette époque probablement, c'est à cet empire qu'i flaudrait rapporter le développement de cette civilisation mère, dont la splendeur première se retrouve encore, soit dans les débris de son organisation politique, soit dans les merveilles de ses beaux-arts et dans la mégnificence de ses temples, soit dans les tences d'une science visiblement révélée et dans toute la sublimité d'un cutte et d'une théologie traditionnels, que le genre humain livré à lui-même n'a urait jamais pu soupçonner.

C'est là, c'est dans cette reprise assyrienne des révélations patriarcales qu'il faut chercher le scerte de cette similitude parfaite de théologies et de mystères, que nos avants déconcertés s'efforcent d'expliquer par mille causes différentes, explications tout aussi malheureuses quand il s'agit de similitudes, que lorsqu'il s'agit de quelques divergences.

Obligé de sortir un instant de l'ordre chronologique pour confronter les dogmes d'aujourd'hui avec les dogmes primitis, et cherchant dans les théories modernes le secret de cette complète identité, il nous est vraiment impossible de le dé-

^{4.} Liv. I, ch. xiv. On sait que l'étoile du chien était Syrius, étoile de Mercure, appelé partout le grand instructeur des premiers hommes.

^{2.} Antiq. jud., 1, 9, 1.

Manéthon fait remonter la fondation de ce grand empire vers l'époque de la xv* dynastie égyptienne (2,500 ans avant J.-C.).

couvrir dans aucun des principes si contradictoires proposés pour l'explication des croyances ou plutôt ce qu'on appelle les superstitions générales.

De leur côté, tous les livres sacrés des païens proclament partout une intervention surhumaine ou le prodige. Mais en partant de ce principe émis par M. Littré, que « ce qui caractérise le miracle, c'est l'immense disproportion de la cause et de l'effet, » on peut dire que ce sont des miracles-monstres qu'on nous propose pour remplacer nos miracles-proscrits. Au licu de cette très-rationnelle et consolante merveille de pères ou de tuteurs instruisant leurs enfants, ou en d'autres termes, au lieu de cette nécessité théo-morale qui faisait dire à Chatcaubriand « le surnaturel est tout ce qu'il a de plus naturel à l'homme, » que vient-on nous proposer? - Une nature et des jardins qui parlent, - un désert proclamant à lui seul l'existence d'un seul Dieu, - des crocodiles qui prophétisent, - des puissances purement physiques, révélant des symboles, - des grammaires, spontanément écloses, - des hallucinations universelles, - des maladies nerveuses enfantant de sublimes théodicées, etc., etc.

En vérité, c'est à se demander, devant ce grand bazar de folies, quelles salles désormais vont être assez spacieuses pour y pouvoir renfermer tant de malades... et de médecins.

Si l'on ne devait entendre par les mots de culte et religion que la résultante de nos instincts affectifs, de nos volitions cérébrales et des créations plus ou moins romantiques de nos imaginations, on pourrait peut-être essayer de toutes ces pauvres étiologies; mais heureussement pour nous et très-malheureussement pour celles-ci, toute religion se compose en outre du sentiment religioux; 1º d'une théologie, c'est-à-dire d'un ensemble de dogmes très-étroitement unis; 2º d'une masse de faits « énormes comme une chaîne de montagnes, » base et justification de cette théologie dans le passé, dans le présent et probablement dans l'avenir.

Et d'abord une théologie l

Que toutes les religions ne soient que des sectes plus ou moins altérées d'une religion unique, c'est une vérité trop évidente, trop établie par le consentement des érudits de toutes les écoles, par tous les voyageurs, par tous les archéologues; par tous les monuments interrogés depuis un siècle, pour que nous nous permettions de lui consacrer trop de moments. Pas n'est besoin aujourd'hui de longues études historiques; il suffit d'entr'ouvrir le premier livre venu (l'Univers pittoresque, par exemple), pour rester ébloui devant cette irréfragable démonstration. Nous nous garderions donc bien d'y revenir, si, depuis quelque temps, nous ne remarquions une certaine tendance à l'obscurcissement systématique de cette éblouissante lumière. C'est ainsi, par exemple, que M. Renan, s'inscrivant contre la chose jugée, la rangeait tout à l'heure parmi les choses douteuses 1, et que M. de Rémusat accusait dernièrement les catholiques d'agir à cet égard « comme un gouvernement aristocratique qui conférerait des titres de noblesse à tout le monde, et par cela seul les détruirait partout 2. »

Chose singulière I nous remarquions, il y a quelques pages, cette inconséquence qui se mit à taxer de foile le genre humain au moment même où l'on décrétait l'infaillibilité de la raison générale; aujourd'hui, c'est encore la même contradiction. Après mille ans et plus de guerre déclaré au catholiciame sur son exclusivisme prétendu et la sévérité de son dogme : « Hors l'Église pas de sault, » voici qu'on ne veut plus lui permettre aujourd'hui d'élargir avec bonheur, devant les découvertes de chaque jour, le certede es agrande famille, et de proclamer généreusement, à mesure qu'il les retrouve, les titres et les droits de toutes ces filies prodignes qui ne les connaissaient plus l'Cest aujourd'hui le libéralisme philoseophique qui s'inscrit contre l'antique fraternité religieuse et qui cherche à réfrécir ces mêmes portes que tout à l'heure il dé-

^{4.} Livre déià cité.

^{2.} Revue des Deux Mondes, 4er mai 4857.

clarait trop étroites. A l'entendre, la vérité s'y accrochait; serail-ce donc qu'elle y passerait trop à l'aise aujourd'hui? Al 1 c'est que rien n'est imposant comme l'universalité de cet antique symbole essentiellement catholique i buriné sur tous les points du globe en caractères si profonds qu'il semble en faire partie !

Il manquerait donc une base essentielle à notre œuvre, si nous ne signalions pas quelques nouveaux aperçus sur la trace ineffaçable laissée par la vérité primitive au fond même de cette idolátrie que nous allons traverser à son tour, mais dont elle sort victorieuse, comme ces beaux fleuves dont le courant sait traverser d'impures et noires lagunes, sans rien emporter de leur détrius et de leur noir limon.

2. - Ubiquité du dogme catholique.

Voyons s'il n'y aurait pas en ce genre quelques nouvelles conquêtes à ajouter à celles que tout le monde connaît, et commençons par la plus importante, celle qui regarde le nom même de Jéhovah.

Chaque peuple, nous l'avons vu, a salué son démiurge, son père et son roi de Dieux, son alpha et son oméga, son diernie et même son Jéhocuh. Avant de nous informer si l'être théologique suquel on l'appliquait avait bien le droit de le porter (ce qui va dévenir dans le chapitre suivant une question de personne), il est bon de préciser un peu l'idée qu'ils s'en formaient.

Or s'il est vrai, comme le prétend M. Renan, que la révélation de celui qui a été, qui est et qui sera, c'est-à-dire de l'unité divine, tienne à une « disposition toute spéciale » de la race israélite, pourquoi la transcription la plus exacte de ce om mystérieux se retrouve-t-elle dans un livre chinois ²?

^{1.} On sait que catholique veut dire universel,

Voir un mémoire, lu à l'Académie, et publié dans le Journal de l'instruction publique, le 12 mars 1857.

Pourquoi M. de Rougé vient-il de montrer le même nom à l'Académie dans le Panthéon égyptien 13 Pourquoi le Ruder des Indiens, ce dieu contemporain de Moïse, s'appetait-il aussi celui qui est dans l'hynne sanscrite qui porte son nom 23

Voici donc, dès son début, la critique indépendante prise, quoi qu'elle en ait dit, en flagrant délit d'erreur tout à fait capitale, et d'autant plus inexplicable pour elle qu'elle refuse aux Chinois et aux Ariens toute espèce de relation avec les Hébreux.

Et cette notion de l'unité divine ne paraît pas avoir fait tort à celle de la trinifé des personnes. Champoltion nous montre celte-ci- en Égypte, le baron de Humboldt au Mexique, Rémusat à la Chine, Lajard sur les bas-reliefs de Nimroud ou sur les cylindres de Babylone et les cônes de Persépolis, comme tous les orientalistes aux Indes, les missionnaires au Thibet et au Japon, etc.; encore une fois cette ubriquité a été placée dans un tel jour, que nous croirions abuser du temps de nos lecteurs si nous insistions davantage.³

4. (Matro mémoire, la l'Académie, en 1857.) M de Bougé returute, en courte, l'anisé divise exprimé hierolypidapement par un dard à précer, et développée très-catégoriquement par le texte suivant: « Deus mus..., generator, existens solus, qui fecil cerlam el creauti ferram... solo substantia externo, ercotor qui genuit musima, etc., etc... « (Use u.m., génément, existant reul..., qui a fait le ciel et crée la terre... seulo substance éternelle, créature qui a engordér les dieux, etc.).

Ce texte est très-précieux, en ce qu'il prouve d'abord la vérité de ce mot de Bossuet : « les païens adoraient tout, et le vrai Dieu comme les autres, » ensuite la subordination des autres dieux au Dieu qui leur avait donné naissance.

- 2. liij.-Vida, ch. vur. Au reste, toutos ces recherches modernes ne don-nent, en définitive, que des réminiscences ou des confirmations (ha variation) par les des des l'écrites et le consent de l'écrite de l
- C'est, entre autres, la trimourti des Indiens, le concion sumeik, ou trois en un, des Thibétains, le oden, wite et we, ou les trois forces de paix de l'Eddo, etc., etc.

Partout encore, c'est bien la seconde hypostase ou personne de cette trinité sainte, c'est le verbe ou raison qui est venu, qui vient ou qui doit venir s'incarner et souffrir pour le salut des hommes.

Que la raison humaine, se croyant une émanation de cette raison divine dont elle n'est que l'image, ait pensé qu'elle devait à ses seules forces la notion de cette seconde personne divine, qu'elle ait salué en elle le principe actif de l'univers et de sa propre vic, ou peut, à la rigueur, pardonner à cette illusion de l'orgueil; mais où donc aurait-elle pu prendre cette partie la plus mysétérieus de ulpus impénérable des mystères, à savoir : « la génération perpétuelle de cette seconde personne par la première? » Tenons-nous-en à l'Égypte et croyous-eu M. de Rougé forsqu'il nous affirme et nous prouve par un texte que nous analyserons tout à l'heure que « cette doctrine élevée citait professée par les Égypties de tout ou diquié s', »

Qui pourrait nous expliquer encore, par une seule de nos prétendues causes, l'éternelle et générale conformité des rites et surtout des sacrements? Et pour ne parler ici que de ceux qui nous touchent de plus près, est-ce le penchant de la nature ou la pente de l'esprit qui partout aurait entraîné le genre humain vers la confession ou vers le pain mystérieux? Mais prenons-v bien garde et signalons encore ici un changement de front très-complet. Il y a peu de temps encore c'était une décision bien arrêtée que la confession, cette invention des prêtres, était le grand obstacle; elle dégradait l'homme, disaiton, et surtout elle révoltait profondément la nature. Aujourd'hui qu'on la retrouve partout et qu'elle paraît avoir été le complément de ce grand système d'expiation, incompréhensible sans la chute, on se retourne et on nous dit que « le sentiment d'humilité sur lequel était fondée la confession est après tout bien plus naturel qu'on ne le pensait, bien plus conforme aux instincts et aux besoins de notre nature 2. » Ce

^{4.} Voir le Mémoire lu à l'Académie des inscriptions, le 44 mars 1851.

^{2.} Voir le Journal des Savants, mai 4857.

revirement n'est pas heureux, car si la confession répond à un besoin, pourquoi donc la satisfaction de ce besoin coûte-t-elle si cher à la nature qu'elle ne se l'accorde qu'en se faisant la plus grande des violences?

Quant à l'eucharistie, rappelons en très-peu de mots ce que tout le monde sait aujourd'hui, c'est-à-dire que partout dans les mystères de l'antiquité païenne se retrouvaient et le jus divin et le froment sacré; que Bacchus était positivement et littéralement le dieu du vin sacré et du pain mangé. Tout ceci est connu. On sait encore que chez les Chinois, le prêtre, après avoir répandu le sang d'un agneau, et versé ce sang dans le calice, le jette sur un mannequin, en disant : « Que ton esprit règne sur nous et que ta présence nous éclaire 1. » Alors les assistants's'agenouillent; le prêtre remplit son calice et le boit en disant : « Je bois le vin du salut, » et vers la fin on partage la viande de l'agneau. Mais ce que l'on ne sait que depuis le progrès des études modernes, c'est que partout dans les deux mondes il y a souvenir et imitation plus ou moins sacrilége de cette grande et divine institution. Chez les Indiens, par exemple, on distribue dans les temples une sorte de riz appelé pradjadam, qui signifie littéralement divine grace, traduction servile du mot eucharistie qui ne signifie pas autre chose 2.

A ce riz mystérieux on peut encore joindre le somà des Ariens.

Ainsi, d'après les théories modernes, la transsubstantiation, cessant d'être le plus grand des mystères, aurai été partout un produit spontar de la raison humaine l'Alors il faut tout compléter, et, après avoir envoyé le genre humain, de par la nature, au confessionnal et à la sainte table, il faut le faire assister, de na la même loi, à la messe tout entière.

Eh bien! oui, il est établi désormais et mille fois prouvé que la messe d'Echatane et celle de Babylone ne s'éloignaient pas

^{1.} Voir Mr Gerbet, Dogme générateur, p. 450.

^{2.} Lettre du P. Bouchet à Huet, évêquo d'Avranches.

autant qu'on le pourrait croire de celle de Saint-Pierre de Rome, bien qu'il y cât l'infini entre les deux ¹. Si nous nous en rapportons au Zend-Aresta ²: « Chaque jour, chacun des prêtres était obligé de dire cette messe, ou d'adorer le feu divin avec 2014 (c'est ²-à d'ire l'eau bénite) avec natva (calice sacré) qui contenait le peranuou (ou haume divin) avec 1020, en sanscrit mansa (ou chair sacrée). Quant aux signes extérieurs, ils ressembleut encore parfaitement à ceux de notre messe: tantôt le prêtre Dipiti prie seul, ou tantôt c'est un dialogue avec le diacre ratsp; il prend le havan, met le mizd sur la palène, les enlève, les montre aux assistants, que le diacre engage à prier, en disant que « le fruit de cettu nion sacrée nourra être tuit le aux abents, »

on ne ne peut rien imaginer de plus solonnel et de plus sublime, dit M.º Gerbet, que toutes les prières qui précèdent et suivent le sacrifice : « O grand Sauveur, qui vas bénir le monde, ne te détourne pas de moi; purifie-moi sur la terre pour que je devienne digne du ciel et extirpe chez moi la racine du mal et du péché. » Il prie ensuite pour la communion dos saints et bour la transmission des indulences.

Qu'on veuille surtout bien remarquer ceci : ce pain eucharristique, qui avait la forme et l'épaisseur d'un thaler, le prêtre le mangeait et buvait ensuite une goutte du hom sacré, en répétant ces paroles : « Je suis le hom pur, c'est-à-dire la vie éternelle, celui QUI ME MANGE SERA SALVÉ. C'était là le rummund du culte à »

Enfin, il n'est pas jusqu'aux Éthiopiens, où, selon le

aux assistants.

Encore une fois, nous espérons qu'on ne se méprendra pas sur notre intention relativement à ces assimilations, et relativement suriout à leurs dates respectives.

^{2.} Le livre sacré des Perses.

^{3.} Voir, pour tous ces passages, le Zend-Aresta, ou livre sacré des Persans, l. I, p. 241; ch. p., p. 113, et ch. m, p. 206; voir encore le Dogme généraleur de la piété catholique, par Mr Gerbet, et le D' Sepp, dans son

D' Sepp⁴, on ne trouve une cène bien antéchrétienne, car douze demi-dieux prennent le repas céleste avec Dieu le père, et l'un de ces demi-dieux, s'étant rendu indigne de cette table sainte, en est expulsé comme Judas.

Nous ne parions pas du baplème, la généralité de sa pratique est trop comune pour en apporter toutes les preuves. C'est encore vrai, le Nil, le Gange, le Mississipi, avaient conféré ee sacrement avant le Jourdain. Seulement de qui tous ces peuples le tenaient-ils, si ce n'est d'une Église, d'une révélation primitive, de ce premier enseignement du catholicisme, en un mot de ce commencement auquel nous reportent touiours les évangiles?

Quant aux rites, l'analogie seule nous dit qu'ils doivent se modeler sur les dogmes et sur les sacrements. Comment l'eau bénite, par exemple, et le culte de la croix, manqueraient-lis partout où se rencontrent le baptême et tout le système des explations?

De là ce mot de saint Clément d'Alexandrie: « Les mystères des Hébreux, leurs rites, leurs cérémonies, et tous les autres sacrements sont extrèmement semblables (simillima) aux mystères des Égyptiens et réciproquement 2. »

Mais parmi tous ces signes, le plus universel et le plus significatif est sans contredit le signe de la croix.

La croix I ce signe abhorré de la nature, cet épouvantail éternel de la faiblesse humaine, cette méduse de la chair et de toutes les philosophies hors une seule, la voici qui se retrouve sur tous les points de la terre, au milieu des myrtes et des roses palemes, comme sous les cyprès du Calvaire, enfin comme l'étendard général et forcé sous lequel toutes les nations se sont vues condamnées, alors même qu'elles ne le comprenaient pas, à vivre, souffir et mourir.

ouvrage, non traduit encore en français, et intitulé : Das Heidenthum, ou Le Paganisme.

^{1.} Das Heidenthum.

^{2.} Strom., I. V.

Les monuments sont là : médailles, cylindres, bas-reliefs et statues, tout porte et fournit la preuve irrefragable que, volontairement ou malgré lui, le genre humain a toujours arboré le signe qu'il redoute, et qui, nous l'affirmons, ne fut jamais celui de son amour ou de son choix.

Il n'y a que bien peu d'années qu'un des princes de la science contemporaine (M. Leironne) soutenait que « la croix anuée de nos égyptologues n'avait jamais été adoptée que par les seuls chrétiens d'Égypte, et cela, dissit-il, dans le même esprit de fraude pieuse qui leur a fait inventer les vers des Sibylles; « s'il en était autrement, dissit-il, pourquoi n'en existerait-il aucune trace sur tant de monments de la Grèce ou des côtes occidentales de l'Asie Mineure 12 ».

Patience, M. Letrome, car il est écrit que la fraude et la jonglerie ne doivent plus avoir aucun sens aujourd'hui, lorsqu'il s'agrit de religions; et dans le fait, à peine avice-vous cessé de parler, que MM. Raoul Rochette et Layard allaient vous la montres raur des cylindres asiatiques et dans les basreliefs découverts par M. Botta à Khorsabad, près de Ninive, où vous ne pourrez, quelque effort que vous fassiez, découvrit la moindre influence persico-égyptienne.

Quant à la fraude pieuse et chrétienne, ce n'est pas elle qui a sculpté le curieux bas-relief du temple de Philès, qui représente deux prêtres ou personnages divins, l'un à tête d'épervier, l'autre à tôte d'ibis, qui tiennent chacun au-dessus d'un myste, placé debout, un vase d'où s'échappe un filet d'eau. Les deux filets se croisent immédiatement et se changent bientôt en un jet composé de eroix ansées qui descendent jusqu'à terre... vrai baptéme de croix qu'i fait dire avec grande raison à M. Layard : » Je me crois donc fondé à dire que dans l'Asie occidentale, comme en Égypte, la croix ansée n'était pas seulement un symbole de vie, comme on le croit assex.

4. Mémoires de l'Acad. des inscr., t. XVI, de la dernière collection.

généralement aujourd'hui avec Champollion et Rosellini, mais le symbole de la nouvelle vie spirituelle ou du salut; c'est l'ancien tétragramme se transformant en croix ansée 4 . »

On voit encore sur les tombeaux de Beit-ouali appartenant au règne de Ramsès II, les vaincus de race asiatique portant tous au cou l'ammlette de la croix que Rosellini prenait pour une échancrure de vêtement et que Champollion remarquait à peine, mais qui, sur le trône de Ramsès II, dans le grand spéos d'Ipsamboul, ne peut plus laisser le moindre doute sur sa nature talismanique; ceci n'empéchait pas les profanateurs de sculpter le même signe sur un autre marbre grec dédié à Hermès Chithonien, dieu infernal. On peut rappeler enfin le fragment de la salle des anceltres de Thouthmès III, sur lequel on voit proposé à l'adoration des lidéles le disque du soleil dardant sur les assistants des rayons au bout desquels on voit des croix ansées.

Quand on voit la croix, sinon son culte, intronisée partout, on ne doit plus s'étonner de voir tous les dogmes qui en dérivent et toutes les vérités, ses annexes, respectés ou pour le moins comnus en tous lieux.

Mais à quoi bon rechercher tous les fragments du faisceau lorsqu'on possède le lien qui les enserre et les explique? Restons-en donc la et sachons accorder de bonne grâce à nos ennemis d'aujourd'hui ce que les Tertullien, les saint Justin, les saint Augustin et les Glément d'Alexandrie accordaient aux adversaires de leur temps, c'est-à-dire « la parfaite identité de tous ces obgmes et de tous ces rites 2 ».

Saint Augustin avait donc grandement raison de le dire : « Ce que l'on nomme maintenant religion chrétienne n'a jamais cessé d'exister 3, » et M^{er} Gerbet a pu compléter cette belle pensée par cette proposition d'une évidente justesse :

Voir, Académie des inscriptions, t. XVII.

^{2.} Saint Clément d'Alexandrie, Strom., l. V.

^{3.} Rétract., l. I, cb. xIII, nº 7.

« L'étude de l'aucien monde conduit de toute part à cette vérifé : qu'il n'a jamais existé sur la terre qu'une seule religion dont les cultes locaux furent primitivement des émanations plus ou moins pures ¹. »

Mais on se retourne, et l'on se rabat aujourd'hui sur l'antériorité des Stèles, des Vedas, des Zends et des Kinas, c'est-àdire des livres sacrés des nations. D'abord cette antériorité est bien loin d'être démontrée, ensuite, le fût-elle, nous l'accorderions sans le moindre embarras ; mais ce que nous ne concéderons jamais, c'est la transformation d'un Simon-Pierre, d'un Jacques et d'un Matthieu en lecteurs des Pouranas et du Zend-Avesta, ou en plagiaires imitateurs de Zoroastre et de Chrisna. Nous ne comprendrons jamais que « ces sublimes ignorants dans l'art de bien dire, » que ces raccommodeurs de filets, que ces disciples si récalcitrants à la parole de leur maître, aient été emprunter la doctrine eucharistique qui les scandalisait si fort dans la bouche de Jésus aux cunéiformes de l'Assyrie et au sanscrit des Hindous. Quant à leur divin maître, nous ne pensons pas qu'il se soit fait naître lui-même à Bethléem, crucifier sur le Calvaire et ravir sur le Thabor. uniquement pour vérifier les prédictions vediques, ou pour mieux se conformer à la vie d'un saliavană et d'un sakiamouny. Le monde, admettons-le, était donc en possession déià d'une partie de l'héritage commun, avant le décret qui en adjuge les titres aux chrétiens ; soit, mais l'Évangile vous le dit lui-même, il est le retour aux lois du commencement, au code primitif des nations, à la minute mère et perdue, et puisqu'on nous accorde que la copie biblique est pure de toutes les folies qui déshonorent les autres, un privilége semblable ne peut absolument tenir qu'à la pureté du modèle et à la sincérité de la copie.

Ne faisons donc plus inspirer par la nature, et simultanément chez vingt peuples divers, tout ce qui révolte la nature,

^{1.} Dogme générateur, ch. 11.

par la raison tout ce qui bouleverse la raison, par la conscience tont ce qui trouble et anéantit la conscience.

Mais lorsque, répudiant l'idée si rationnelle d'un peuple primitif, les partisans d'une révélation spontanée par la grande voix du désert et de la nature viennent renchérir encore sur cette folie par l'hypothèse de peuples autochthones l'avorisés sous toutes les latitudes du méme prodige. I absurdité dévient exorbitante, Toutefois, supposons que la nature ait changé, que le cœur humain ne soil plus à sa place, il rien resto pas moins bien autre chose. Les faits viennent à l'appui des dogmes, et l'on sait dans quelle proportion ils se présentent. Comment ces faits s'y sont-ils pris pour si bien se conformer à leur annonce? Plus l'autochthonisme serait accordé, et plus le problème se compliquerait l'

Donc l'hypothèse n'est pas heureuse, et le fond catholique de toutes les théologies les plus profanes prouve qu'après le déluge il doit y avoir eu nécessairement une période d'orthodoxie assez longue ².

- 4. On appelle ainsi tout peuple que l'on suppose né sur place et formant, par conséquent, une race toute spéciale.
- « Раквиев сатиодиськие. » Sur ce premier catholicisme primitif nous frouvons d'excellents articles dans le Catéchisme de persécérance de Mr Gaume, t. IV, p. 494, et dans les Conférences du R. P. Ventura, t. III, p. 247.

Après avoir cité ce mot do Voltaire : « On s'accusait dans les mysières d'Orphès d'fisis, de Crès, de Samotinece car l'historine nous rapporte que Marc-Aurèle, en s'associant aux mysières do Cérès Éleusine, fut obligé de se confesses à l'histophanie, » M' Gaunno gioute : il 18 essave remarquable que la confession soit celui de nos devoirs dont on trouve les traces les plus frappantes dans le papanissen. Alsais, — pour n'en citée qu'un evemple, on trouve dans le Zesud-Investa, t. II, p. 18, l'institution des patets, ou repentre. Notien quot celle consistait : l'e la pédient vient demant le dectour. Ce l'en l'entre l'est de la missiste de l'entre d'entre de l'entre de l'entre d'entre de l'entre de l'entre de

\$ 11

La Vierge mère et immaculée proclamée par toutes les nations, quarante siècles avant de l'être par Pie IX.

Nous venons de constater chez les Égyptiens ce que l'on pourrait appeler l'auto-génération divine, c'est-à-dire l'essence divine d'un être supréme, engendrant perpétuellement un second lui-même; mais la lecture attentive de ce mémoire nous

égard sera doux et favorable. C'est ainsi que je me repens de mes pechés et que j'y renone. » Vient ensaite l'accusation detaillée des péchés qu'on put commettre ouvers Dicu, envers le prochain, envers soi-même. A cette confession, les Parers attachaint la rémission de toutes leurs fautes; c'est au point que s'ils n'avaient pu la faire avant de mourir, ils ordonnaient qu'on la fit pour eur apprès leur mort.

« En lisant ces témoignages et une foule d'autres, reprend Mª Gaume, on reste pleinement convaincu de l'antiquité et de l'universalité de la confession. Mais comment tous les peuples se seraient-ils accordés sur ce point, si primitivement il n'avait été révélé?

« Varsque Assus-Christ vint sur la terra, li trouva done la confession d'abble, et en imposant à ses disciples follagitand de se confession il na potta point une loi nouvello, il ne fit que confirmer et perfectionner une loi existante. (e le ne suit sa yeau no déraire, mais complèter la loi. Saint Matha, V.) G'est ce qui explique pourquoi le précepte de la confession n'excita accun marmure, ni parmi le sulfi ni paranti les pentils; il sy déstina exocuture, in le very parsissait plus naturel; une tradition constante et universelle leur en faisait estari la nécessié indispensable. Pour s'afinachir de cette loi, ji flust done brave non-seulement l'autorité de Jésus-Christ et de l'Église, mais carore celle du sense commun.

Nous demanderous, nous, un peu d'indulgence et de pité pour ces grands et pources ératile du protestaintiem qu'un consocré un du voille voir les pairer à la démonstration de la nouveauté de la confession et de son invention par les prêtres de l'Églies romaine, vers le vur ou à vur siècle de l'Églies vomaine. Vers le vur ou à vur siècle de l'Églies Voni-lie maintenant so réourner comme la science et soutenir que rien n'est pius naturel? ». Ils ne l'orsortu pas, car alors...

Quant au R. P. Ventura, il nous fait passer en revue la nécessité d'abord, puis la réalité de tous nos sacrements.

4° Dans la race do Seth continuée par celle de Sem après le déluge, car « il était nécessaire, dit saint Thomas, qu'avant la venue du Christ il y eût certains signes visibles par lesquels l'homme pût déclarer sa foi à la venue prouve encore tout autre chose, c'est-à-dire la connaissance parfaite en Égypte, comme partout ailleurs, de notre dogme de la Vierge immaculée.

Le premier catholicisme eût été vraiment incomplet, s'il

de son Suuveur; ces signes consistaient dans l'institution de quesques secrements. » Mais qués pouvrient être ces secrements? D'abord le haptiene, le sacrifice eucharistique figuré par les paires de proposition, la manne, l'agneu spesal, la libitation du vin, étc.; le marriage, conformement au troisième chapitre de la Genève; l'outre, conféré aux premiers-nés de la famille et en faisant, comme de Lisant, comme de un prétre du Trei-Haut.

« C'étaient, il est vrai, des sacrements figuratifs de ceux de la nouvelle loi, et, comparés à ceux-ci, ils étaient bien imparfaits, mais ils n'en étaient pasmoins des sacrements véritables, comme Israël, tout en étant lo peuplé curétien, n'en était pas moins le vrai peuple de Dieu, s

2º Cher les peuples geuille, car il y avait de vrais fidèles chez les païons et en bien plus grand nombre qu'on ne le pensel. To sels se pianes dateid des gezills, mais tous les geuills n'étaient pas des priens. L'idoltrie a été mois ancienne o mois répandue qu'on no le pense. Lavagit Babel il n'y ent pas d'idoltrie sur la terre, et mêmo après cette époque le culte de Bell... n'atérigait pas de longémeps tous les peuples, ... et même, parmi ceux qui furent atteints, le vrai l'bieu a eu un grand nombre de vrais serviteurs, et a révéation primitive un nombre épi de sectateurs. Partout le peare humain conservait une foi plus ou moine explicite dans le rédemptour futur... et le satiuit de lois, « a louge aprichement est authorates. « Hébr. », al. » (Hèbr.).

» Frappès des traits de ressemblance entre les cérémonies pariennes et certaines cérémonies of l'Églies, quelques apologistes modernes ont cut devoir accorder que « vrainent l'Églies a emprundé aux patreas cer ittes, mais en les transformant... Sans doute, si l'Églies avait fait les cles, elle aurait fort bien fait, et personne n'aurait le droit de l'en Mamer; mais c'est tout le contraire quel est arrivé, ce sont les pieces qui en ont hérité de l'Églies et qui ensaire les ont gâtés. Car la vraie Églies n'est pas née seulement sur le Calvaire, mais dans la personne d'Évez, … née avec le monde, elle est aussi ancienne que le montée, ne l'a jamais quitté et ne le quittern jamais. Or, c'était li son trèson... »

Rien n'est plus large, plus consolant et plus vrai que de telles paroles; toutefois il ne flus pas perdent e change, et lorsque le R. P. parde de e cette dichitrire blem plus nouvelle qu'on ne lo suppose, il ne flut pas la confondra avec le notaniane qui rispaina assein de la parte orthodoxia, alors même qu'il n'y trionair pas; et lui assai, il reit assai vivus que le monde, et remota na premier chapter de la Gesbes pour ne finir qu'ai cont vécu, vivent de vivrent buspose parallétiennes, jusqu'à ce que la forecréé disparaise devant la force enquentée. n'eût transmis aux nations et livré à leurs profanations futures le plus aimable de ses dogmes.

Les rierges sacriléges, ou déesses des païens, vont donc nous démontrer la Vierge sainte du premier catholicisme, car nous pourrons défier toutes les voix de la nature et tous les efforts spontanés des consciences d'avoir jamais pu révéler de partilles chosses,

Après avoir cité et traduit un texte dans lequel Ammon-rà dit au roi Ameophis III (Memnon): * Tu es som fils.; pi c'à engendré..., etc., » M. de Rougé ajoute : « Cette idée est exprimée sous une multitude d'autres formes plus ou moins énergiques; pour que cette idée pût venir dans l'esprit des hiérogrammates, il faliait donc qu'il y cit dans la religion égyptienne un fonds de doctrine plus ou moins précis, indiquant comme un fait possible et à venir une incarnation divine sous la forme humaine. »

Il s'agit done bien cette fois d'une génération temporelle, et non plus de l'auto-génération perptieulle signalée tout à l'heure; et grand est notre étonnement de voir M. de Rougé se troubler devant cette nouvelle phase de la génération divine et nous dire : « Si je puis comprendre ce qu'étaient aux yeux des Égyptiens le Pére et le Flis divins. J'éprouve bien plus de difficulté à me rendre compté des fonctions que l'on attribuait au principe féminin dans cette génération primordiale, »

Cet étonnement de l'habile égyptologue se reprodui encore devant une foule de monuments, et entre autres devant la statuette néophore du musée grégorien au Vatican, qui lui montre l'intervention de ce principe féminin sous les traits de la déesse Neitl de Sals. Il reste frappé de cette opposition apparente entre l'intervention de ce dernier principe et l'autocratie du premier, dont le scarabée d'atal le plus ancien hiéroglyphe! Mais nous sommes, à notre lour, bien autrement

t. Les anciens croyaient que le scarabée était un animal s'engendrant luimême.

étonné de le voir ne trouver d'autre issue à cette difficulté qu'en faisant de la déesse Neith « un troisième terme de l'essence divine. »

Il nous semble que le savant chrétien, assez heureux pour retrouver et nouvoir démontrer l'existence de ses propres dogmes sur toute la terre, doit chercher et saisir toutes les analogies qui viendraient les compléter. Or, trouvant tout à la fois ici et son propre Jéhovah, et son rédempteur incarné (le bon serpent), et son martyre causé par la colère de Typhon (le mauvais serpent), et ses génies de toute nature, etc., comment M. de Rougé ne reporte-t-il pas tout de suite sa première pensée vers la femme mystérieuse destinée à l'enfantement temporel de ce même Osiris, et à l'écrasement de son même ennemi Typhon? Il nous semble que sans la femme libératrice, sans cette femme au serpent, retrouvée, comme on le sait, partout ailleurs, et qui, nouvelle Ève, représente bien aussi le principe féminin de l'humanité terrestre, il eut manqué l'un des traits principanx, et ce qu'on pourrait appeler la piècemère à la grande synthèse théologique égyptienne.

Qui peut donc arrêter M. de Rougé 1º Ce ne peut-être assurément cette phrase du grammate en chef, du commandant des pylônes, adressée au roi Cambyse en l'introduisant dans le temple de Sais : « Je fis connaître ensuite à sa majesté la dignité de Sais, qui est la demeure de Neith, la grande génératrice du soleil, lequel est un premièr-né, et qui n'est pas engendré, mais seulement enfanté.» C'est ici que la distinction d'époque se fail sentir dans la génération primordiale et perpétuelle dont parle M. de Rougé. Le premièr-né (primogenitus) est effectivement engendré (genitum, non factum), mais ici il

^{1.} Nous allons voir, à la suite de ce chapitre, le développement de cette idée, Qu'il nous suffise de mentionner le la représentation, sur les murailles d'Ediou, d'use jeune fills aupplantant Typhon, l'Voir Lacour, Les (Ediou, L. II., p. 305). Ajoutoes encore ce renseignement donné par M. Alfréd Maury (Menue archéologique, de 1814), p. 670, « que l'roscripte elle-même n'était pas sans quéque naulogie avec la Mère du Suuveur, et qu'on l'appelait Notre-Dune. » Tout le pagnaisses ed dans ce sortifege.

est positivement enfanté (la Vierge enfantera, Virgo pariet, 1s.).

Ce n'est plus seulement ici le texte: «Ego generator qui gignit seipsum; je suis le grand genérateur qui s'engendre soi-même; » mais celui qui se termine par «super genua matris sua», a matre natus non procreatur, n'en mais non procreà sur les genoux de sa mère. » Bu un mot, c'est l'Amoun-r'd que M. de Rougé nous montre appelé « le mari de sa mère!.» Mais, dira-t-on, nulle part la Vierge chrétienne n'enfante le soleil! Mon Dieu, pas plus que Neith et qu'Isis, mais elle cafante celui dont il est dit : « Je ferai venir mon fils du soleil, « celui dont on implore la venue temporelle par ee cri : O triens! C'est-à-dire, o soleil levant! O symbole visible du soleil invisible! et M. de Rougé nous apprend tout le premier « qu'Amoun-rà n'est pas seulement le soleil, mais le soleil levant (priexa).

Il ne saumit être arrêté davantage par cette objection, que cette mère ressemble dans l'amenti de Thèbes à la troisième personne de la triade égyptieune, et figure en apparence « comme une face de l'Être suprême», puisqu'il ajoute immédiatement que « dans les figures de Mouth et de Neith elle semble revêtir au contraire une personnalité plus distincte. »

Eufin il n'y a aucun embarras dans cette définition de Proclus, « Neith était une certaine désses démirgique tout à la fois visible et invisible, ayant sa place dans le eiel et émettant néammoins la génération aux espèces,...» attendu que toutes ese qualités comogoniques conviennent parfaitement à la lune, et que la femme qui doit écraser la tête du serpent et enfanter le soleil levant, que la reine des cieux en un mot a pour symbole constant l'astre que l'Apocalypse, commentée depuis par la statuaire et la peinture, n'a pas placé sous ses pieds sans dessein (amicta sole, luna sub jedibus q'ius, et corona

^{1.} Mémoire sur l'unité de Dieu, lu à l'Académie, par M. de R..., et rapporté dans le Journal de l'Instruction publique, du 42 mars 1857.

stellarum; revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne d'étoiles sur sa tète⁴). Voilà Neith portant sur sa tète le croissant que l'Isis chrétienne a sous ses pieds dans le beau tableau de Murillo.

Voyons maintenant les analogues de la décsse, Voici d'abord Jablonski qui la confond avec lèss, Minerve, et même, d'après quelques-uns, avec l'Amaitis ou la lune Vénus ² des Persans. Or, il faut renoncer à tout jamais à l'autorité des Macrobe, des Varron, des Plutarque, etc., si toutes les déesses ne sont pas en même temps Diane, Hécate et 2xò/m, sans qu'il y ait rien la qui se rapporte à une triade d'vine.

On la confond encore avec la déesse Hathor; mais qu'est-ce donc que cette déesse Hathor; sinon la mazion d'Horsa qu'elle allaite comme Isis? Nous pouvons la voir ainsi dans le Musée britamique égyptien, implorée par le pharaon Thoutmés, qui lui donne la main pendant qu'il tend l'autre à Month-rà, seigneur du ciel. Ce monolithe est tiré des ruines de Karnak. On voit encore au même musée la même déesse assise sur un trône, au bas duquel on lit: « MÊRE DIVINE ET DAME DU CIEL. »

Mais voici un document analogue et tout nouveau. Jablonski nous parlait tout à l'heure de l'identité de Neith la dicine avec l'sis la sage, Minerve et l'infame Anaitis des Persans. Tout concilie dans le paganisme, parce qu'il ose tout; même faire appeler cette Anaitis par les maries dout elle était la patronne: e ETOILE DU MATIN et LUMIERS DE LA MER, stella matutine et lus maries. Nous partageons is il l'indignation du

^{4.} Apocalypse, ch. xii, v. 4.

^{2.} Panthéon égytien, ch. 111.

^{3.} Voir le D' Sopp, Inst triclenthous, etc. Auslis était l'infilme Arstarté (zérip hi, astre déssel». Bappelous-nous que nos piers ont vu la reine du ciel catholique remplacée, sur l'autel de Voirre-Dame, par une Vénus-Ruissen, qui, cette fois, n'était malburvassement pas un mythe; c'était toute une rétabilitation d'Astarte, et tener pour liene certain, que loroque, quinzo cette ans à l'avance, le paganisme appelait Auslis Reine du ciel, il savait parfaitement bien et que flaissil, car l'yribene a très-bien dit : c'omment pour cette.

savant rédacteur de la Revue du monde païen, et nous appelons comme lui démonique cette profanation du langage de l'Église; mais il nous faut bien la consigner, car après avoir posé tout le problème, elle en est selon nous l'unique solution.

Laissous donc de côté les pleureuses d'Adonis, d'Atys et de Thammur, ces pleureuses du Liban et de la Phénicie, toujours voilées et portant une branche de totus à la main; passons à la Grande Décase, Magna Mater, des Syriens et des Grees. Chez ceux-ei, et spécialement à Albanes, tour à tour Minerve, Pallas ou Cybèle, nous la verrons tenant un enfant sur ses genoux, invoquée dans ses fêtes sous le rocable de Moorgevi; 60:á, seule Mêre de Dieu, et représentée quelquefois entourée de douze personnages, et assise au milieu d'eux sur unifon 4. (Christus est leo.)

C'est elle enfin dont l'indare chante l'assomption en ces termes « La fille du ciel s'est d'évée au ciel, elle est assise à la droite de son père pour lui transmettre nos prières; avocate (advocata), plus puissante que les anges (regina angelorum), elle leur commande à tous ².»

Mais voulous-nous quelque chose de plus précis encore? Rappelons-nous une des applications de cette théologie dans la fable, rappelous-nous cette Sémélé (de σλένα encore), épouse de Jupiter et mère de Baceltus (soleil), appelée aux Indes amala, (en sanseril Immaculée), et que Nonues nous dit aussi et transportée, après sa mort, au ciel, où elle devient commensale de Mars et de Vénus sous le nom de παγβαπλέα, reine du monde. Oui, reine du monde, et retenols bien ceci, a reine du monde, ou nom de laquelle tremblent tous les dé-

rait-on refuser au démon uno connaissance anticipée de tous nos mystères, lorsqu'on l'accorde aux sibylles ? »

^{4.} Raoul Rochette.

^{2.} Pindare, Hymnes à Minere, p. 19. On est étonné de voir un homme comme M. Lenormant (I. 1, p. 21), Ann. arch. de l'Instit, s'éénerolité comme les surtes du peu de févendité de cette grande mère. Si la fécondité maternelle, di-il, et été son attribut (comme on le présend), elle est nécessairement eu une multitude d'enfinst. Cependant les traditions ne s'accessairement eu une multitude d'enfinst. Cependant les traditions ne s'accessairement parties.

mons,» « Σεμελήν τρέμοϋσιν δαίμονες 1,» terror dæmonum Maria.

Toutes ces désseses, Junon, Astarfé, Mélytta, Cybble, Isis, Athor, Neith, Yénus, Proserpine, Hécate, etc. venaient se fondre dans la grande synthèse des Maia, leur nom générique, dont la racine est ma (nourrice), dont nous avons fait le mois de mai; comme nous l'apprend le bon Plutarque, « attendu, di-il, que ce mois était consacré à Maïa (Maïa), c'est-à-dire à Vesta².»

Le mois de mai consacré à Maïa!... à cette Maïa que M. Guignault va nous montrer tout à l'heure aux Indes, « s'ajoutant à la trinité indienne sous le nom de Parasaele ou Maïa, Mère de Dieu ou des hommes 3! »

El vraiment, c'est bien la reine du monde, cette Maïa, car on la retrouve partout : en Lydie comme a Rome, à Mastaur 4 comme dans l'Hindoustan... A Rome, Vesta; à Athènes, Cérès ou Maïa zyixi (mère-nourrica affigée); aux Indes, devacki (ou vierge immaculée), portant dans ses bras ce dieu (Chrisma) dont en a voulu faire un Christ; nous n'avons done nulle peine à croire avec Creuere que « dans tous les anciens temples, ces deux principes (Chrisma et Maïa) étaient adorés ensemble, coire sur un même autél ».

Et pour que cette épithète immaculée ne paraisse pas une épithète de circonstance, rappelons une dernière fois le synonime sanscrit amala qui, selon le même auteur, ne signifie

cordent, au premier abord, quo sur un point, celui de refuser à la Magna Mater La QUALITÉ RE MÉRE... Diodore nous la montre cependant comme une Vierge qui porte souvent de petits enfants dans ses bras. » Ce n'est pas, il nous semble, à M. Lenormant de s'étonner en voyant la plus

grande des vierges devouir la plus grande des mères, tout en n'ayant qu'un seul enfant.

4. Inscription grecque d'un petit temple représenté sur une pierre trou-

- vée par Beger ot reproduite par Montiaucon.

 2. Voyez, à ce sujet, Aulu-Gelle, au mot Maia.
 - 3. Religions de l'antiquité, t. I, Indes.
- Do ma, nourrice, et de ταῦρος, taureau, suivant quelques archéologues.
 On sait que lo taureau (aleph, d'où alpha) est un des emblémes du Christ.
 - 5. Creuzer, t. I, p. 957.

pas autre chose, et celui slata-baba (pure comme l'or) appliqué par les Scandinaves à leur vierge mère⁴, comme celui d'alma l'était par toute l'antiquité².

Et si l'on voulait dever le moindre doute sur le sens et la portée de ces épithètes, celles données parfois aux mystérieux engendrés pourraient trancher la question... Ainsi, l'épithète de Sosiosi, donnée par les Persans à leur verbe incarné, et même le nom de Sakia-Mouny, ne signifieraient, selon le D'Sepp, que « fils de femme immaculée, comme celle qui enfanta Zoroastre, et qui, pour cette raison, s'appelait tusadhra 3.»

Ainsi donc, pour Cérèx comme pour Marie, le mois de mai, per conséquent le même nout le se mêmes attributs, à avoir le soleil, les deux serpents et la couronne d'étoiles! les mêmes épithèles! le même astre pour symbole, et, ce qui seul trancherait cette question, la même puissance théologique incarnée sur ses genoux!... Que veut-on de plus pour la fidélité d'un portraît?

Ce n'est pas une raison cependant pour nous alarmer des réflexions inspirées au savant, au religieux, mais protestant M. de Rougemont, par la madone noire d'Hator la ténébreuse et par la sainte mère Shing-mos, occupant une niche derrière tous les autles chinois, et représentée avec un enfant dans ses

Creuzer, t. I, p. 957.

^{1.} Yoir la belle es savante dissertation sur co mot, per le cherulier Drech, (Harmonier, I. I. p. 432). On sait tous les offerts tentes per quelques en Debins et per Voltaire, pour faire confondre le mot afma, employé par le prophéte lasir (une reigne enfantera), avec ceux de belaula ou de namer, qui aginitatent tout simplement, climit-on, une jeune femme, Mais le chevaller Duch a fait justice du système et demonte i resistiblement que le nemes mot a toujours signifié « une personne du seve», jeune et vierge, clam l'innecence la plus hobule; » au reste, que signifiérai desmontis toute la mauvaise querelle sur l'afma, lorsque le mot immanuée esous arrive de tous les coins de la terre, comme pour seleur et justifier su prodamation officielle.

Sepp, loc. cit. « La statuaire et la peinture ne s'y sont pas méprises, et toutes deux ont eu plus d'une fois présente à l'esprit la grande déesse telle qu'elle apparaissait au philosophe Apulée. » (Métamorph., t. II, l. xt.)

bras et une couronne sur la tête. « Les saintes Écritures, dit-il, ne sont pas responsables de ces accommodations de l'Église aux croyances paiennes ¹. » Comment un homme d'un esprit aussi vaste et d'ordinaire aussi large que l'est cetui de M. de Rougemont ne saist-il pas la parântie solidarité de toutes ces questions, et ne se dit-il pas qu'en sacrifiant notre Isis nous livrerions à l'instant à l'ennemi notre Osiris commun, notre Horus, etc.? Comment! c'est une seule et même statue, et il la scinde en deux parties! il sacrifie la mère et se réserve l'enfant! Mais c'est impossible, et s'il avait le malheur de faire une pareille concession, et d'admettre le plagiat à propos de la déesse, on le lui imposerait bien vite pour le dieu. Heureussement les cevclenters nissons qu'il donne pour lo dieu. Heureussement les mêmes et sont tout aussi valables nour sa mère.

Tous, fant que nous sommes, répétons-le, nous nous renfermons prudemment, mais trop judafquement peut-être, dans la lettre du Nouveau Testament, lettre pleine de réticences et de sobriété sur le même sujet. Tous, tant que nous sommes, facsicés par le côté terrestre d'oue existence somblable à celle de tant de saintes créatures, nous ne savons plus comprendre. Pas n'est bosoin, qu'on le sache bien, de se faire ou de se dire protestant pour avoir été souvent tenté de... protester, et, pour notre part, nous le confessons en toute humilité, nous nous sommes troublé plus d'une fois devant cette égalité sinon réelle, pour le moins apparente, que nous venons de constater daus les honneurs rendus à la mêre et au fils.

Cet étoumement et cette tentation de scandale tiennent évidemment au trop court rayonnement de notre vue, car aussitôt que nous nous élevons pour voir de plus haut et de plus loin, l'horizon et s'étend et s'éclaire; ainsi lorsque nous embrassons d'un coup d'œil toute l'ordonnance de cette épopée divine qu'un on appelle le l'irre, nous no pouvons nous refu-

^{4.} Peuple primitif, t. I, p. 344.

ser à cette vérité d'évidence, que le rôle évangétique de l'humble servante de Nazareth n'est pour ainsi parler qu'un épisode dans ses magnifiques destinées. Promise comme le Rédempteur et avec le Rédempteur au lendemain même de la chute, c'est elle qui dans l'Apocalypas semble clore et consommer cette rédemption operée par son fils. De tous les instruments de la grâce elle en paraît être à son tour l'alpha et l'oméga.

Si l'on veut comprendre quelque chose à la place qu'elle occcupe dans l'Église et aux honneurs qu'on lui rend, il faut bien se pénétrer de cette autre vérité : que la Vierge (nouvelle Ève) est au principe féminin de l'humanité ce que Jésus (nouvel Adam) est à son principe masculin, dieu voulant, selon saint Augustin, a que chacun des deux sexes eût son représentant et son gage dans le grand œuvre de la rédemption 1; » selon les paroles d'un autre grand docteur, dont la date doit gêner un peu nos frères égarés2, « la vierge Marie devint l'avocate de la vierge Ève, et ainsi, le nœud qu'avait fait la désobéissance de l'une eut son dénoûment par l'obéissance de l'autre. » Enfin dans l'Apocalypse, Marie, revêtue du soleil. et avant la lune sous ses pieds, amicta sole et luna sub pedibus ejus, n'a plus rien de commun avec l'humble servante de Nazareth 3, car elle est devenue la plus grande des puissances théologiques et cosmologiques de notre univers. Sans dire avec

^{1.} De Agone christiano, ch. xxII.

Saint Irénée, contr. Hær., I. III, ch. xxxIII. — Saint Irénée écrivait au II^e siècle.

^{3.} Nous savous qu'on applique ordinairment ces parcles à l'Église, mais nous savons usus, et c'est Cornelius à Lapleq qui mois et là Lapleq qu'in sois lei (1,190c., ct., 111), qu'on applique à la sainte Vierge tout ce qui ràpplique à l'Église. C'est le mème docteur qui, après avioriétée ent de sainte Vierge: et le Soleil Christ demeure en toi et tu demeures en lui, tu le reveix et et la terreire (s'Ernon et la sainte Vierge), jouites : le même, la vierge, même de Dies, est la Lause. » Elle est comme la Lucia de l'Église qui enfante, de manière qu'on peut la pippliquer ce vers de Virzile :

Casta fave Lucina, tuus jam regnat Apollo.

[«] Comme la lune, ajoute-t-il encore, elle est reine du ciel. »

M. Nicolas (Plan dirin), « qu'elle a complété la sainte Trinité, » nous pouvons dire cependant avec lui qu'elle est pour nous « comme la transition du fini à l'infini; » plus hardiment encore avec le Docteur angélique, que « Marie dans ses opérations atteint presque et confine aux frontières de la Divinité¹, » et que, selon Gerson, « elle constitue à elle seule une hiérarchie qui (pour nous, peut-être,) est immédiatement la seconde au-dessous de la Trinité du Dieu supréme², »

Alors plus vaincu qu'éclairé par de si grandes autorités, nous commençons à comprendre et à étouffer des scrupules qui ne tenaient qu'à l'horizon borné embrassé par notre premier regard.

Pour en revenir au paganisme, nous comprenons maintenant que M. de Rougé ait cru voir dans Neith « un troisième terme de l'essence divine, ou bien une nouvelle face de la Divinité, et tout à la fois une personnalité distincte, » puisque nous venons de voir qu'êlle est le symbole de la rentrée de l'humanité dans le sein de la Divinité.

Nous comprenons donc qu'Amoun-râ soit l'époux de sa mère, puisque la Magna Mater des chrétiens est précisément l'épouse de ce fils qu'elle enfante.

Nous comprenons dès lors que Neith illumine le soleit tout en restant la tune, puisque la Vierge, qui est reine du ciel comme elle, revêt le Christ-Soleil comme elle et en est revêtue, « tu vestis solem et te sol vestit. »

Nous comprenons que la fameuse inscription de Saīs ait pu dire : » Personne n'a jamais soulevé mon voile, » attendu que cette phrase, plus littéralement traduite, est le résumé de ce que chante l'Église au jour de la Conception³.

^{4.} Saint Thomas, t. I, p. 9, 25 à 26,

^{2.} Gerson, Tract., l. IV.

^{3.} Jablonski, dit M. de Rougé, a fort bien remarqué que le voile est une dée athénienne, et que la traduction de Proclus est celle-ci : « Personne n'a jamais touchéà ma tunique ». Quant au texte de l'Église, auquel nous faisons allusion, le voici en latin : Que porta erri clausa, et non erit aperta, quia nullus homo pertramisit le pertramisit per eaun (Id., bile)

Nous ne voyons qu'une seule différence, c'est qu'après avoir répété pendant des siècles ce qu'elle disait à Apulée : « Je représente à moi seule tous les dieux et toutes les désesse, je suis la seule divinité de l'univers, » Isis a fini par lasser Jupiter et se faire chasser du ciel par son époux d'uni », ... précisément pour se faire remplacer par une femme qui serait restée prostemée dans son attitude de servante, « ancilla, » si le Seigneur, regardant « l'humilité de cette servante, respecti humilitatem , » ne lui avait pas ménagé d'aussi grandes destinées, « fezit milit monqu qui pôene set. »

M. Maury a donc bien raison de poser en principe que la Vierge pri possession de tous les sanctuaires de Cârbs et de Vénus, et que les rites patiens proclamés el pratiqués en l'honneur de ces déesses furent en partie transférés à la mère du Christ?. » Sculement il eût bien fait de changer le mot prit possession en celui de reprit, et de nous dire surfout pourquoi les rites de Vénus n'avaient jamais été repris avec l'idée. Là, du moins, nous espérons que le plagiat n'à pas été criant.

Concluons en disant: le dogme, la liturgie et les rifes professés par l'Église apostolique et romaine en 1862, se retrouvant gravés sur des monuments, inscrits sur des papyrus ou des cylindres de bien peu postérieurs au déluge, il paraît impossible de inei l'existence d'un premier catholicisme antéhistorique, dont le nôtre n'est que la continuation fidèle. Pourquoi, parallèlement à cette première orthodoxie, nous voyonsnous forcé de constater également une hétérodoxie non moins longue, dont toutes nos hérésies modernes sont à leur tour l'imitation exacte ou plutôt l'invétiable conséquence³1...

^{4.} Voir FAne d'or, d'Apulée, IIº volume.

^{2.} Magie, p. 453.

^{3. «} LE MOIS DE MARIE CHEZ LES ROMAINS. » Cette Maïa était désignée dans les livres pontificaux par le mol fatua (la fée); c'était liècate sous sa furme la plus fâcheuse, à savoir celle de Proserpine et de déesse infernale. C'était encore, nous l'avons vu, Sémèlé, l'épouse de Jupiter et « la terreur des dé-

mons. » On lui consacrait le mois de mai, que l'on appelait « le mois de la bonne déesse, » et l'on avait soin d'y comprendre toutes les fêtes qui devaient lui être le plus agréables. La sienne était fixée au 9 mai. Primitivement instituée pour honorer, disait-on, la chasteté des Vestales, et célébrée par les dames romaines dans le sanctuaire le plus retiré du temple, et sous les yeux du souverain pontife, on n'y tôlérait même pas le portrait d'un seul homme; mais, peu à peu, la peau de brebis laissa voir celle du loup, quelques hommes se déguisèrent en femmes, se chargérent de la fête, et finirent par justifier toutes les sévérités de Juvénal par la licence toute bachique de leurs dévergendages. La fête de la bonne déesse se trouvait intercalée, le 5 mai, entre la fête des Esprits familiers, ce summum d'impudence et de nécromancie goétique; au 40 mai, profanation par excellence; le 42 du même mois on fétait Mars Ultor : c'était la fête des Vengeances; le 45, fête des Ides ou des Marchands, sous le patronage du dieu des voleurs, Mercure ; le 21, l'Agonia ou le Combat des femmes aux saturnales, que les scrupules de la police romaine ne purent tolérer plus longtemps; mais comme c'était de l'illogisme, on s'en tira en le remaniant un pou.

Voilà le programme, en abrégé, d'un *Mois de Marie* romain. M. Maury reconnalt-il ici le nôtre, et trouve-t-il que nous ayons été des *plagiaires* bien fidèles ?

CHAPITRE IX

ESPRITS MAUVAIS APRÈS LE DÉLUGE

00

LA PREMIÈRE IDOLATRIE

S Jer

Reprise du Cainisme. — Cham, Chus et Chanaan. — Idolătrie. Que peut-elle être?

1. - Reprise du Comisme.

Il n'y a donc jamais eu qu'une religion sur la terre.

Toufefois, au sein du vaste et imposant concert de ces doctrines primitives, couvait et s'agitait encore l'ancien esprit des Cainite et des géants. Leur dieu n'avait pas été submergé. Toujours prince de ce monde, et, comme tel, devant posséder jusqu'aux jours du salut les cléfs de l'empire de la mort, il s'apprétait à donner à son règne une étendue et une puissance que, seule, la fidélité des justes au Dieu d'Abel et des Séthites avait pouvoir et mission de contre-balancer.

Elle n'y suffit cependant pas, et lorsque l'apôtre saint Paul nous montre les doctrines « s'altérant de plus en plus, proficientes in pejus 1 » ce que l'Évangile confirme, en disant à son tour : « Il n'en était pas ainsi dans le principe, ab initio non fuit sic 2, » on voit que, pour l'un comme pour l'autre, la doctrine du progrès continu était tout aussi hérétique qu'elle l'était il v a vinet aus dans l'enevelique de Grégoire XVI.

Mais d'où pouvait provenir cette réaction perverse? Laissons parler cette fois l'esprit le plus large et le moins superstitueux de la chaire catholique moderne:

« Nous connaissons, dit le R. P. Lacordaire, cinq circonstances solennelles de tradition : Adam, création : - Noé. déluge; - Abraham, promesse; - Moïse, loi; - Jésus-Christ, grâce. Ce sont là les tremblements de terre de la tradition. De son côté, que pouvait donc faire le démon? L'homme étant, avant tout, un être enseignant, il ne pouvait non plus qu'enseigner; il ne pouvait opposer qu'enseignement à enseignement, corrompre la tradition et la conscience... Sa seule ressource était de se traîner derrière la vérité pour la déshonorer, comme ces animaux faibles et lâches qui suivent une proie la nuit et la meurtrissent par trahison... Considérez donc l'esprit de ténèbres aux prises avec la tradition et la conscience, l'esprit de ruine avec l'esprit d'édification... A chaque mouvement que Dieu faisait pour éclairer et sauver le monde, l'esprit de ténèbres en faisait un parallèle au sien 3. » On a reproché bien amèrement aux saints Pères leur Satan singe de Dieu; le beau passage que nous venons de citer démontre que la plus haute théologie du xix siècle n'apercoit nas d'autre issue au problème.

Obéissons-lui donc, et « considérons l'esprit de ténèbres aux prises avec la tradition. »

Si les traditions légendaires nous montrent un des trois fils de Noé (Cham) détenteur, au sortir de l'arche, des caractères

^{1.} Épitre à Timoth., III, 12.

^{2.} Saint Matthieu, XIX, 8.

^{3.} Conférences de 4835. (5º Conf.)

runiques inventés par Cain ⁴, les traditions historiques nous montrent, par suite d'un forfait dont le mysère est voité sous l'emblème d'un outrage à la dignité paternelle, ce même Cham et ses fils Cluu et Chanaan entendant presque aussitôt après le déluge gronder sur leurs têtes ce fout/orpant anathème: « Maudit soit Chanaan; il sera dorénavant l'exclare des sealness de ses fibres, servi acroums ². »

Les bas-reliefs nouvellement découverts, qui nous font voir parfout une race nêgre en lutte avec une race blanche qui la domine, deviennent pour nous les premières applications d'une prophétie dont l'aveuglement le plus profond peut seul nous empécher de reconnaître la réalisation permanente. Or, il est évident que la race qui reparaît dans nos exhumations géologiques est bien dans ces mêmes conditions, sinon de tissu muqueux, au moins de conformation évérbrale assignée aux noirs de race typhonieune placés dans la plupart des zodiaques sous le verseau du déluge.

Toutefois, cette makdiction était la plus haute des bénédictions pour la terre, puisqu'elle reléguait parmi les assereis les terribles oppresseurs de la veille, jusqu'au jour où leur faux dieu, devenant à son tour l'esclave et l'opprimé du Christ, ils se verraient comme relevés de cette seconde chute et appelés au partage des anciennes bénédictions.

Chose étonnante l'à partir de ce moment, ce ne sont plus seulement les effets de la malédiction qui subsistent, c'est la malédiction elle-même qui se perpétue d'âge en âge, et que, de nos jours encore, chaque Jagà répète et transmet à son lit de mort, comme un fatal héritage à l'ainé de chaque génération.⁵.

Dans tous les cas, l'histoire satanique et caînite reprend

On se rappellera les runes d'Odin, les alrunes ou pierres divines des Germains, et les runes-esprits du Pérou.

^{2.} Genése, ch. 1x, v. 22.

^{3.} Nous n'ignorons aucune des nombreuses et très-spécieuses raisons de la science humaine et polygéniste, c'est-à-dire croyant à la pluralité des

done son fil sur la torre avec Cham. Chus et Chanaan 1. Selon la plupart des plus anciens auteurs cités et commentés par Kircher, selon les Arabes, Bérose et la Chronique d'Alexandrie, ces trois personnages seraient en réalité les mauvais génies de l'humanité; toutes les villes fondées par eux et appelées de nos jours encore Chemmynites auraient été plus ou moins infectées de ce virus spirituel et magique, que Bérose appelle quelque part Chemmesenua. Nous souscrivons pleinement pour notre part à ces révélations de la science autique. puisque le chammanisme actuel nous fait trop bien comprendre l'ancien. Il suffit, en effet, de comparer un instant ses œuvres modernes avec celles que l'antiquité attribuait à ses pères, pour s'assurer qu'il n'a certes pas dégénéré. Partout, comme pour justifier la malédiction paternelle, nous verrons les Châmans et les Kaïns devenir la terreur du genre humain. Chez les Samovèdes comme au fond de la Sibérie orientale, chez les insulaires de l'océan Pacifique, comme au centre de l'Afrique, où dans les forêts du Nouveau Monde, partout vous n'entendrez qu'un cri de douleur ou d'effroi contre les terribles

espèces, opposée au monogénisme biblique, et, si nous les avions oubliées, M. froca nous les avairit rappéede sons ses toutes récentes Recherches aux l'hydroidité antimale. Si nous trouvous qu'il a grandement raison, lorsqu'il ment à nânts toutes les prétendues causses de climat, d'alimentation, de grent de vie et de toute espèce d'influences physiques imaginables, nous le trouvous hiere pur philosophe dans lo déchia rave lequel d'ijelisse sur cet imposant anatième de la lible, et aur sa prodigieux errait que celni-cit revit tous les sécles qui lui succedent. Bien que el Pochrage n'alt junis été de partique carleni y du negre, il n'en est pas mons flarerat que celni-cit revit tous les cância in ance typhoniums, fondryoir dans la personne de son ché, est acced universel de toutes les traditions contemporaines a bien autent de droits à se file prefera us serieux que les indictions do vaire selection, basées ure rectains déclais anatomiques que personne d'ailleurs ne conteste. Nous y revier-dross plus surd.

4. Bossuet distingue avec soin, dans son admirable histoire, l'Idoldirie constituée, ou le paganisme officiellement întroduit dans le culte de l'ancienne idoldirie, du satanisme réel, qu'il n'hésite pas à faire remonter à Cain. étreintes dont l'esclure des esclures, lorsque par hasard il est maître, enlace et broie toutes les victimes qu'il parvient à dominer.

2. - Qu'est-ce que l'idolâtrie?

Mais avant de les suivre pas à pas dans leurs parcours divers, la logique nous demande une définition préalable des mots idollatire, paganisme, mythologie, polythésime, etc., expressions qui, sans être identiques, rentrent cependant assez volontiers les unes dans les autres pour que nous puissions les comprendre toutes dans celle d'idollatire.

Cherchons donc à nous faire une idée parfaitement claire.

non-seulement d'un mot, mais d'une chose sur laquelle, en dehors de nos principes, il devient, à ce qu'il paraît, parfaitement impossible de s'entendre. Pour les uns (et c'est le plus grand nombre) l'idolâtrie est uniquement « le culte des images κίδωλον. » Mais, si véritablement c'est bien la signification littérale du mot, où serait le catholique assez mal inspiré pour soutenir que la chose n'était pas autre chose 1? Appuyé sur cette définition, le protestant arriverait immédiatement pour reprocher à ce catholique ses statues, ses sculptures, ses images, etc., et le prierait de tirer la conséquence. Vainement ce dernier essaverait-il de répondre que « lui n'adore que l'être représenté, pendant que le païen adorait l'idole même, » son ennemi lui répliquerait tout aussitôt que le païen croyait aussi n'adorer dans la statue de Jupiter que « le père des dieux et des hommes, » Et si le catholique objectait encore ce qui est fondé, c'est-à-dire la croyance du païen à la présence trèsréelle d'une vertu divine dans certains simulacres, on lui montrerait en retour ses crucifix qui saignent et ses images qui pleurent.

^{4.} Fishior veut dire image, c'est très-vrai, mais peut être faut-il encore se rappeler qu'il signifiait aussi ombre, fantôme, apparition?

Nous ne pouvons donc pas faire consister l'idolâtrie dans tout cela, sans nous ranger nous-mêmes parmi les idolâtres.

La meilleure preuve, d'ailleurs, que l'adoration des simulacres ne constituait pas à elle seule l'idolàtrie, c'est que les Perses n'avaient eu pendant longtemps ni statues ni images, et que les Romains pendant les cent sotxante années qui suivirent le règne de Numa n'en curent pas davantaget, sans qu'aucun de ces deux peuples cependant en fût moins idolâtre.

D'autres confondent l'idolâtrie avec le polythéisme, et ne la reconnaissent que dans la substitution de plusieurs dieux à un seul : autre occasion de controverse, car du moment où vous établissez, comme on le fait aujourd'hui, que tous ces dieux inférieurs étaient « le démembrement d'un seul Dieu et la personnification multiple de tous ses attributs, » toute cette foule de dieux (turba deorum) revenait à l'unité parfaite du monothéisme.

D'autres, enfin, comme M. l'abbé Bertrand, ne font dériver l'identifie que de l'abus des symboles, et rendent les premiers législateurs qui les ont employés seuls responsables de toutes les conséquences? Mais les symboles se retrouvent partout, et, comme le dit fort bien Kreber, ils «ne sont jamais que le signe de quelque mystère plus ancien», et M. Leblanc ajoute avec raison que « tous les premiers législateurs ayant employé ce même moyen d'expression, ces grands hommes n'auraient jamais pu s'entendre et s'accorder aussi bien s'ils ne l'avaient pas recu eux-mêmes 3 »

Si l'on veut se faire quelque idée de l'inextricable chaos dans lequel la théologie semi-rationaliste du dernier siècle tait tombée à cet égard, on n'a qu'à lire l'article *Holdstrie* dans le Dictionnaire de théologie de Bergier. En vain les nou-

^{4.} Lebas, Histoire romaine, t. I, p. 122.

^{2.} Dictionnaire des religions, art. IDOL.

^{3.} Les Religions, t. 1, p. 402.

veaux éditeurs ont-lis voulu corriger un peu le naturalisme trop choquant de cet article en y interpolant quelques parenthèses spiritualistes, ils n'out réussi qu'à le rendre encore plus inconséquent et complétement incompréhensible. Ainsi lorsque Bergier parle tout à fait en libre penseur des prétendus dieux et génies dont les paiens avaient peuplé le ciel, tout de suite on lui fait dire que « out cela n'était qu'un abus du dogme des anges, leque l'algu partie de la réligion primitire; » puis on le laisse terminer son article par cette affirmation contradictoire, que « ces prétendus dieux n'existaient que dans le cerceau des paiens, » ce qui rend alors les anges et la religion primitive parfaitement solidaires de cette aberration mentale.

Il serait temps vraiment que l'enseignement théologique ne se laissât plus gagner par les tendances philosophiques au point de perdre entièrement de vue les flambeaux si lumineux qui brillent encore autour de lui.

Il en est un surtout qui devrait suffire à l'éclairer; celui qui dans tout le cours de la Bible la représente tous ceux que nous nommous idolâtres comme des adultères (fornicati), comme adorant des dieux étrangers (dess alienos), comme infidèlees au Dieu qui seul avait fait le ciel et la terre, qui fecit colum et terrum, »

Voilà bien évidemment ce que la Bible et l'Église ont toujours entendu par le mot idoldirie, c'est-à-dire substitution de la créature au créateur, abandon du vrai Dieu, non plus pour le culte des images en général, mais pour le culte de l'image ou du fantôme d'un vrai dieu.

Mais ici la discussion recommence, et lorsqu'il s'agit de définir ces créatures adorées, on s'éloigne encore plus de la vérité nette et positive.

Dans le siècle dernier, pour les uns, comme Warburton et les évhéméristes purs, tous ces dieux étrangers ne sont que « de simples hommes;» pour les autres, comme Huet, Bochart. Vossius, Guérin du Rocher, ce sont « des souvenirs travestis de nos patriarches et prophètes; » pour d'autres, comme Pernetty, « les produits mystérieux de la science hermétique; » pour l'école de Boulanger, « les créations fantastiques causées par la terreur du déluge; » pour l'abbé Pluche, « la personnification des travaux agricoles; » pour le président De Brosses, « la passion de tous les objets sensibles; » pour Dupuis, « l'adoration des astres, etc. « les »

Que d'aberrations et de peines pour fuir une vérité flagrante l Que nos rationalistes commettent toutes ces méprises, on le conçoit; mais que des théologiens comme Bergier, qui ont sous la main tous les enseignements de leur propre foi, emploient de gros volumes et la plus vaste érudition à la défense « des dieux purement physiques, » cela ne peut s'expliquer que par la contagion trop réelle de l'aveuglement académique.

« Après une lecture attentive de la Théogonie d'Hésiode, il m'a paru, diel., que les dieux des Greens es ont pas des hommes ou des rois qui aient véen dans aucune des contrées de l'univers, mais des génies, des intelligences, que l'on suppossit occupés à diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des ressorts qui la font mouvoir, l'admiration stupide de ses phénomènes, etc., ont persuadé aux anciens peuples que ces esprits en étaient les auteurs. Ils se sont persuadé ensuite que ces génies avides d'hommes et d'offrancès venaient habiter les temples, les autels, les symboles qu'ils lui consacraient. 3 »

... a La grande faute est d'avoir associé à Dieu des pouvoirs inférieurs pour l'aider à gouverner le monde (p. 55), et le grand reproche que l'ou peut adresser aux historiens mythologues, c'est de n'avoir pas fait assez d'attention à ce que les livres saints nous apprennent de l'origine et des progrès de l'idialtric 2 ».

^{4.} Dieux du paganisme, p. 3.

^{2.} Ibid., p. 53.

Jusqu'ici toutes ces faussetés sont tolérables, mais nous allons voir quelles réalités Bergier prête à tous ces dieux.
« Ces prétendus génies ou démons, di-il, n'étaient que dans l'imagination des paiens. » (P. 66.) Quant aux oracles, le son de la voix répétée par les échos, les bruits sourds, la vapeur humide et odorante, tout cela paraissait surnaturel à ces Grecs imbéciles, comme il le parait encore au peuple et aux enfants, » (libid.)

Allons, pardonnons encore à Bergier cette incroyance aux démons dont personne ne voulait plus à son époque; mais comme tout se tient, on le voit bientôt pousser l'oubli de sa propre théologie jusqu'à ranger parmi les supersitions du perule grassier la croyance à ce pouroir invisible (l'ange gardien) qui nous conduit depuis la naissance jusqu'au tombeau. n (P. 109.)

En vérité, on pourrait réfuter chaque ligne de son livre sur les dieux avec chaque ligne de son propre *Dictionnaire de* théologie.

Mais c'est surtout à propos des héros, qu'il confond sans cesse avec ces dieux (dont ils n'étaient que les médiums), qu'il tombe dans un abime de déraisonnements étroits dont on ne l'eût jamais cru capable.

« Les savants, dit-il, ont employé bien de l'érudition pour expliquer en quel sens certains héros étaient descendus aux enfers. On pourrait croire d'abord que ces histoires sont venues de la fourberie de quelqu'un (essayez donc de le nommer) qui se serait caché pendant quelques jours dans une caverne... Mais il y a un dénoûment beaucoup plus simple, et le voici : c'est que... Orphée, Hercule, Thésée ne sont que des eaux tombant dans des gouffres... Hercule est encore une espèce d'aqueduc, et comme Allas était tout simplement un puiseur ou proteur d'eau (tie) portant sur ses épaules non pas le ciel, comme on a bien voulu le croire, mais les vases qui renfermaient son eau, on a pu dire que l'Hercule-Aqueduc avait déchargé Allas de son fardeau... Quant à Bacchus, on

aurait pu sans doute donner ce nom à un fameux buveur, à un vigneron célèbre, mais la fable forgée sur son compte est le récit de la manière dont il faut cultiver la vigne et faire le vin. »

En vérité, l'Énéide a été moins travestie par Scarron que le le poème d'Hésiode et la fable historique ne l'ont été par Bergier.

Mais nous reprendrons tout cela au chapitre Iléroïsme.

Contentons-nous de ce simple aperçu sur l'abîme antiphilosophique au fond duquel peut vous précipiter une sintple négation.

S 11

L'Idolătrie devant le siècle présent.

1. - Le dieu Pan pris pour exemple.

Nous venons de voir ce que le dernier siècle substituait aux vrais faux dieux. Le xix sourit de pitié devant un évhemérisme assez diducile pour faire d'Hercule « un porteur d'eux, » d'Atlas « un aqueduc, » d'Osiris « un canal, » etc., etc. Mais ne pousset-t-il pas l'illusion assez loin pour trouver beaucoup plus saisfaisant de substituer à toutes ces folies « l'admiration ou l'effroi de la nature, » ou l'on ne sait quel « symbolisme mythique, » ou bien, enfin, une hallucination assez intense et générale pour tout changer en dieux ou en fantômes ? Nous le craignons fort pour lui, ou plutôt, en le laissant parler, nous en aurons la preuve :

« Quelques hommes de bonne (si, dit-il, choqués del fabsur-dité de ces bizarres croyances, cherebèrent à ennoblir le culte en l'expliquant au moyen des allégories. Ce fut alors, pour citer un exemple, que le dieu Pan, au corps humain, aux pieds de bouc, fut considéré tout la la fois comme le démiunge ou lerõe créateur et comme l'emblème du grand Tout, qui embrasse l'homme et les animaux t, »

Encyclopédie, déjà citée, art. Pan. II.

Nous verrons plus tard ce que furent partout les autres Verbes. Sérajis, Verte infernal des Egyptiens y Ormuzd, frère jumeau d'Abriman, chez les Perses, Brahma, ou l'orgueil foudroyé, chez les Ilindous; Jupiter, Verbe foudroyé par Chronos, chez les Grees; Saturne, ou le dieu méchant, chez les Carthaginois; Quetzalcoatl, ou le Verbe-Couleurre, chez les Mexicanis; Odin, ou le Verbe sans pitié, des Scandinaves; Ésus, ou le Teutatès, des druides; Azoth, ou le Verbe de mort, chez tous les Kabbalisés, etc.

Leur heure viendra bientôt. Tenons-nous-en pour ce moment au verbe Pan des Égyptiens. M. F..., l'auteur de cet article de l'Encyclopédie, ne pouvait choisir un meilleur exemple. Il n'en est pas de plus actuel. Comme emblème et comme doctrine, ce dieu résume toute la philosophie du siècle; mais nous, nous ne sommes que des plagiaires. Quel fut le premier inventeur de cette magnifique conception? Voici la question. Sont-ce les populations? - Mais comment auraient elles pu, d'une part, inventer un symbole si profond, et, de l'autre, prendre pour une divinité substantielle et réelle une invention de leur fait? C'est absolument impossible; les populations d'autrefois n'étaient, pas plus que celles d'aujourd'hui, canables en même temps et de tant de philosonhie et de tant d'inconséquence. - Serait-ce le sacerdoce ? Mais tout le monde en convient, et on nous l'a dit en ces termes : « Ces prêtres, convaincus eux-mêmes, partageaient, par une sorte de réciprocation, l'illusion qu'ils faisaient naître 4, » -Seraient-ce les philosophes? Mais comment, très-clair-semés sur la terre et séparés par des siècles, auraient-ils pu s'entendre pour forger ce vaste et merveilleux accord de métaphores, de conceptions sublimes, d'images et de noms, sur l'interprétation desquels nous les voyons tous aujourd'hui en si constant désaccord? Chaque philosophe de notre connaissance nronosant une explication nouvelle de chaque antique sym-

^{1.} Fréret, Défense de la chronologie, p. 379.

bole, nous voici forcés de supposer dans les temps primitifs un congrès monstre de sages et de savants, qui aura siégé on ne sait où, on ne sait pendant combien d'années, et dont les décisions ont arrêté... quoi? « le fond d'abord, puis la forme, nuis le nom, puis l'image, qui devaient faire croire aux populations futures qu'elles voyaient, touchaient et entendaient toutes ces divinités. » Voici qui commence à devenir curicux. et pour avoir une idée juste de la supériorité des temps antiques sur les nôtres, comparez un tel congrès avec tous ceux des temps modernes, et demandez à ces derniers ce qu'ils pensent de conclusions pareilles, et surtout de tant d'accord; ils vous répondront par un sourire. M. F... le sent si bien qu'il ne peut s'empêcher d'apprécier ainsi son allégorie panthéistique du grand Pan : « Cette explication, comme plusieurs autres de même nature, était fort ingénieuse ; mais elle avait certainement échanné à ceux qui, les premiers, adorèrent cette divinité, » Alors, qu'on nous nomme les auteurs... puisque tous les adorateurs, y compris les prêtres, n'y voyaient que du feu, et qu'on nous dise, encore une fois, comment cette théorie sublime a pu naître d'abord et prendre corps ensuite. Double problème reposant, selon nous, sur deux impossibilités égales. Écoutons encore M. F ... oui, écoutons bien, car c'est tout à fait capital : « La première idée de ces ridicules divinités paniques fut donnée par des êtres réels et vivants, dont le vulgaire fit des dieux par cruanté, par cupidité ou par ignorance. C'est ainsi que les paisibles habitants des campagnes concurent l'idée des Faunes, des Pans et des Satyres, en voyant sortir des forêts voisines de leurs habitations des hommes d'un aspect féroce, couverts de peaux velues, des brigands à la voix rauque, au nied leger, qui s'élancaient audacieusement dans les hameaux où ils insultaient les femmes et enlevaient les bestiaux 1... a - Comment ! voici maintenant les théories sublimes devenues des idées ridicules et des terreurs imaginaires? voici d'un

^{4.} Fréret, Défense, etc.

autre obé des sauvages assez bons acteurs pour jouer PER-DANT DES siblezts le rölte de est dieux de la théroire, et des populations assez imbéciles pour ne pas se douter (toujours pendant des siècles) que ces prétendus dieux n'étaient autre chose que les bétherons de leur voisinage?... et toute la Grèce sara assez sotte pour les croire, et après la Grèce, toute l'Italie assez stupide pour accepter ces histoires increyables? Et de quelle main, s'il vous plait? De la main d'un de ces Satyres, du fils de Picus lui-mâme, qu'Eusèbe nous dit être le quatrième roi des Aborigènes, père de cette l'auna qu'il épouse sous la forme d'un serpent et qui devient à son tour la bonne déesse des Romains !

Puis, voyez l'énorme inconvénient de n'avoir pas dépisté plus vite ces quelques béderéons malins, inventeurs de la rublime allégorie panique; voyez les conséquences de leur mauvaise plaisanteriel Faumas, leur imitateur, et tous leurs descendants, vont jouer exactement la même comédie, et si bien monter leur affaire qu'elle excrera la plus grande influence sur les destinées de la grande ville que Numa tirera d'eux toute cette science dont on voulait faire honneur à Pythagore; qu'on leur élèvera un temple sur le mont Avontin; que le rituel romain fixera invariablement au 5 février de chaque année le retour de chacun de ces dieux faunes, comme au 9 du même mois son départ pour l'Arcacie; qu'on in à se renontre, et qu'on le reconduira exactement comme on faisait tout à l'heure pour les dieux mânes et inferanux s.

Grâce à cette mauvaise plaisanterie d'un bdcheron, il arrivera plus tard :

Que Brennus et son armée prendront la fuite à l'aspect de ce dieu, comme les Perses à Marathon, d'où ce mot terreur panique²;

Que les Égyptiens en feront un de leurs huit grands dieux, 4. Voir: Deavs d'Halic., sur Numa: — Macrobe. Saturn., 1, 1, ch. xvi: —

Voir: Denys d'Halic., sur Numa; — Macrobe, Saturn., l. I, ch. xvi; — Vossius, Idot., l. I, ch. xvi.

^{2.} Brennus s'avançant vers le temple de Delphes pour le piller, les Grecs

lui élèveront des villes (Chemnis, Panapolis, Mendès), et que de tous leurs dieux ce sera celui dont les théophanies seront les plus fréquentes et les plus célèbres;

. Qu'il donnera, en outre, à Osiris et à Bacchus une armée de Satyres comme lui, à l'aide desquels ils iront conquérir une partie de l'Hindoustan¹;

Que les prophètes eux-mêmes (trompés par le bécheron), donneront à ce même dieu et à cette même armée les mêmes épithètes que les paiens, et prophétiseront aux villes coupables « qu'elles deviendront la proie des démons, des onocentaures et des velus (nilas)? : »

Que les saints eux-mêmes recevront leurs visites et écouteront leurs prières 3;

implorent le dieu des chérers. — Pans, et lui demandent, comme signo de protection, que les rochers du Parasses es déchaches et viennent findre sur l'ennemi. « A l'instant, dit Pausaniae, les roches se déchaches, et la terreur panique s'emparde des Gaubise, qui cessent de s'extendre dans teur propre langue, et qui, malgré leur incessent de s'extendre dans teur propre langue, et qui, malgré leur leur cessent de s'extendre dans teur propre langue, et qui, malgré leur leur leur propre langue, et qui, malgré leur leur propre langue, et qui, malgré leur leur propre langue, et qui, malgré leur leur propre la langue, et qui, malgré leur leur propre la leur propre

C'est ce qu'on appelait des a trégidations sons cause. A Marathon, nei nes circonstances me wrivilleusses et dédaite de trois cent mille hommes par douze mille, attributes aux nêmes causes. Fausanias expliquecette nouvelle tereur parique par lo vaisse que de la montance de l'au, the-vois nois de Marathon et célébre par «a faune» e besprie des chévres, appelés «Egypnes. sonome le courrel principule» common celui sauquel le dieu Pra navia, par un esperant un parsonne suprès du Eggés, et qui, appelé par son non, avait été chargé par lui de promettre aux Athélènes la victiore, é l'els prometiens de leur le par atte peut un constitue de s'em montrer recommissants. Ce rapport peut seud écident el sebat à tout nou de s'em nontrer recommissants. Ce rapport peut seud écident el sebat à toute un combat à téhenciure, et, après la victoire, à éthere au dieur Brau tu templé magnétique. De la ces bacclanales annuelles au most Paranese, pendene, 1 N. Errie, (18).

4. Cette armée de Salyres, qui embarrasse déjà bouucoup nos mythologues, los embarrassertait hien plus encore, s'ils remarquaisent le soin avec lequel tous les récits distingurant les Salyres-dieux des Salyres-médiums, au secours docque le les premiers arrivent en poussant dus cris mille fois répétés pur les échos et por les rochers de la forde. (Voir Ceuzr au mot Pana.)

2. Nous le verrons à la fin du chapitre suivant, à propos des « velus et des onocentaures du prophète Isaie. »

3. Vie de saint Antoine et de saint Macaire, par saint Jérôme.

Que partout on maudira et redoutera leur présence qui suffira seule à donner immédiatement la mort;

Que partout, en un mot, ils auront leurs montagnes, leurs cavernes, où on les consultera comme des oracles dont on suivra scrupuleusement les avis, jusqu'au jour où legrand Pan lui-même fera annoncer à haute voix sa propre mort au moment même où le christianisme naîtra sur la terre '.

Voilà, il faut bien en convenir, une réalisation bien tenace et bien ponctuelle d'allégories purement métaphysiques! voilà toute une mise en scène très-habilement monitée par les bâcherons de tous les pays, et pour venir à leur aide, voici venir une longue suite de pures visions bien étroitement enchaînées et mervilleusement suivies!

Mais comment ne sent-on pas que devant ces trois explications, altégories, bûcherons et risions, il serait au moins prudent de se décider pour la meilleure, chacune d'elles détruisant sa voisine, l'allégorisme se mariant assez mal avec l'habitant des forêts, et ce dernier réduisant l'hallucination à n'être plus qu'une simple inéprise?... Mais quelle méprise alors que colle dont deviennent les dupes tant de génies illustres, tant d'armées et des poupulations tout entières!

Et notez bien que le dieu Pan n'est ici qu'un exemple, qu'un spécimen, comme nous l'avons dit, et qu'il n'est pas dans le Panthéon universel un seul dieu dont l'origine ne soulève exactement les mêmes difficultés.

4. On consult le récit de Pitularque sur cette voix mysdérieuse qui vint guerce d'éffici out négripaye, à la baueur des les Échimas est des Paxes, en le chargeant d'apprendre aux Egypans des Plades et au monde la mort du grand Pan. L'équipage, s'étant acquitté de cette commission au lieu designé, entendit aussitôt les hurtements que cette nouvelle fit pouser dans les fortes. Thères fit fire une enquête s'évrè sur ce fit, de l'excutitude duque il resta convainez. A la même heure, séon Pituarque, Démétrias recueilait les mêmes signes près des lles déservés de la Brattique, tel les premiers chrie-tiens pursuet en effet constater que ce cri du désespoir avait été priécré précisément au moment même de la nort du Savueur, dont le dies Pan. ce Verbe du paganisme, avait suurré, commo on le sait, tous les titres, Voir Plutarque, des Oracles qu'ont ceste.

2. - Divagations et aveux,

Et eependant parcourez toutes nos théories mythologiques. Qu'elles soient signées A. Maury, Cousin, Guignaut, Clavel, Benjamin Constant ou Dulaure, et vous verret que toutes s'élèvent invariablement sur l'une des trois explications que nous venons d'énoneer, et à laquelle on adjoint simplement le terme de direinstation.

L'un appuiera un peu plus que les autres sur une variété de ces divinisations, par exemple sur la divinisation sidérale et alors nous aurons le système de Dupuis; un autre sur celle des forces cosmiques et nous aurons celui de tous nos indiologues actuels; un autre sur celle des fétiches et ce sera le système du président De Brosses; un autre sur la divinisation des héros et des simples mortels et ce sera le système d'Évhémère, etc., etc. Tous diront vrai dans un sens et à un certain point de vue, mais tous diront faux et archi-faux, lorsqu'ils voudront placer la cause efficiente de toute idolâtrie dans une série de phénomènes qui ne sont eux-mêmes que les effets de cetto même cause. L'alliance étroite entre l'idée abstraite (qu'on l'appelle allégorique, symbolique ou mythique) et les faits qui lui donnent un corps, voilà ee qui fera toujours le désespoir de nos mythologistes modernes et changera toujours en imbroglio permanent leurs infatigables recherches.

Il en sera toujours ainsi tant qu'on ne prendra pas à la lettre ces paroles du célèbre Dollinger: « Les formés et les modes d'adoration étalent l'ouvalge des dieux eulements, soit qu'ils les eussent déterminés en presonne op dar la voix des oracles, soit qu'ils les eussent conseilés ou majérés a leers des oracles, soit qu'ils les eussent conseilés ou majérés a leers des decendants, issus d'une même montelle, soit enfin que ces dieux les eussent révélés par des prophètes illuminés à cet égard 1. »

^{4.} Dollinger, Paganisme et Judaisme, t. I, p. 35.

Voilà, nous en convenons, de bien dures extrémités et capables de troubler plus d'une tête; mais nous allons voir qu'on la perd tout à fait, lorsqu'on les rejette obstinément. « Comment, dit M. Guignault, comment l'histoire réelle peutelle se rattacher par des liens si étroits à ces personnifications idéales? Elle le fait expendant, et à let point que la mythologie est obligée d'emprunter ses plus préciuess lumières à l'archéologie et que la fable finit par prendre rang comme une auxiliaire indésnessable de la noblesonhie de l'histoire 4. »

Faisons bien attention à ces paroles, car elles constituent tont le problème; convenous que rien n'est plus embarrassant que cette fable devenant un beau jour de l'histoire, et réalizent par hasard une chinère. En vain M. Guignault veul-il nous faire assister à une sorte d'élaboration chimique et de trituration historique « qui fait sortir l'idée de la personne et la personne de l'idée; » en vain fait-il intervenir ici l'imagination, cette grande ressource des âmes en peine : oui, bien en vain, car, si l'imagination peut bien créer l'idée, elle n'a jamais eu le pouvoir de créer ni l'archéologie, ni la géographie, ni l'histoire.

Il sent d'ailleurs si bien toutes ces contradictions, qu'il njoute : » Peut-être ces idées s'éclaircinairel-les (fi in y aurait pas de mal) si nous pouvions surprendre le serret de l'origine du fair fabuleux, d'uns l'état de l'esprit humain à ces époques 2; » Mon Dieu! l'esprit humain à pas changé; seu-lement, à ces époques, il admettait des faits réels, que son état à la nôtre l'empéche absolument d'admettre. Voilà tout le scret, et certes il est trop simple pour mériter tant de recherches. Faute cependant de le posséder, et senfant bien qu'il en-fonce, M. Guignault appelle Creuzer à son secours : « Nous ne, saurions mieux faire, dit-il, que de prendre pour guide l'homme de savoir et de génie qui a le mieux résumé la question. »

Or, pour Creuzer, les légendes naissent : 1° sous l'influence

Guignault, 4^{rs} Note sur l'introduction de Creuzer.
 1d., ibid.

de la nature extérieure; 2º des réflexions naissantes et des spéculations cosmogoniques; 3º des inspirations naïves de l'élite des hommes, naïvement adoptées par les masses; à des explications multiques, ouvrage des prétres, etc. ¹, »

Voilà donc, selon M. Guignault, ce qui a été dit de plus sage sur la marche des religions. Donc, ces quatre espèces de fabrications bien naîres, par la nature, par les hommes d'élite, par les prêtres et par les masses, se sont superposées les unes aux autres, de manière à concorder parfaitement avec la métaphysique la plus profondecommeavec les traditions historiques de chaque époque et de chaque lieu! Voilà bien ce qu'on peut appeter le tour de force théologico-historique le plus mrveileux qu'on ait jamais pu soupconner, et nous trouvons naif d'appeler naîré, eeux qui l'ont memé à bonne flus que par le plus de l'appeler naîré, eeux qui l'ont memé à bonne flus que par l'appeler naîré, eeux qui l'ont memé à bonne flus que par l'appeler naîré, eeux qui l'ont memé à bonne flus que l'appeler naîré, eeux qui l'ont memé à bonne flus qu'un present le controlle de l'appeler naîré ceux qui l'ont memé à bonne flus qu'un present l'appeler naîré eux qu'un presse eux qu'un present l'appeler naîré eux qu'un present l'appeler

Nous craindrions bien de le parattre nous-même ai nous acceptions de confiance une machine aussi compliquée. D'ail-leurs, puisque c'est à Creuzer que nous dévons nous en rap-porter, nous pouvons failrmer une chose, c'est que les rares moments où nous avons le bonheur de bien le comprendre sont précisément eeux où, après avoir donné un bon coup de pied à sa machine, il ne reste plus à la place de tant d'engrenages et de mouvements contrariés que ce grand ressort qui le dispense de tous les autres; pesons bien sa valeur. « Au commencement, les prêtes ne donnent à leurs dieux nion mi surmon quelconque... Dans la suite, ils apprenueu ces nous des oracles qu'ils consultent... exemple : les Pélasges consultent Dodone, le seul oracle gree de cette époque, et transmettent aux Grees, mais seulement sur la foi de cet oracle, les noms de leurs dieux autorisés par lui ? »

Et, plus loin: « Un prètre saisi d'enthousiasme, et luimême, IL NE FAUT PAS EN DOUTER, CONVAINCU ALORS DE LA PRÉSENCE DIVINE, S'exprimait avec eonviction... IL N'Y AVAIT

^{4.} Creuzer, Introd.

^{2.} Id., ibid.

LA NI RAISONNEMENTS NI DÉMONSTRATIONS THÉOLOGIQUES : C'ÉTAIENT, DANS LE SENS LE PLUS LITTÉRAL du mot, des révélations, des manifestations surnaturelles » λείξεισ Θεών, ou vue des dieux, s'il est permis, dit-il, d'appliquer à notre sujet une expression empruntée de la magie); en effet, si nous consultons l'ancienne langue, la langue de tous les monuments et de l'histoire la plus fidèle, elle nous prouvera que telle fut, par exemple, la marche de l'éducation religieuse des Grecs... Bien plus, les DIEUX EUX-MÊMES ont formé de leurs mains puissantes les premières images proposées à l'adoration des hommes; euxmêmes ils ont été les premiers instituteurs de leur culte, ils SONT DESCENDUS SUR LA TERRE pour instruire les mortels. D'un côté, on voit Apollon introduisant son propre culte à Delphes, Cérès (Déméter) instruisant à Éleusis les rois de l'Attique dans la doctrine secrète du sien, et, durant ses courses inquiètes à la recherche de sa fille, inventant le précieux usage des signes sacrés, c'est-à-dire des symboles. Ainsi se manifeste a L'ORIGINE DES INSTITUTIONS RELIGIEUSES une MIRACULEUSE ALLIANCE DE L'HOMME AVEC LA DIVINITÉ 1, »

Voils qui est clair, et cette fois Creuzer parle littéralement, comme ces Pères de l'Église dont on méprise tant la doctrine. Pour lui, toute religion suppose une révélation première; adieu donc le génie sacerdotal, puisque le prêtre en la recevant lui-même en est aisi d'enthousisame, adieu la belle nature, puisque le plus souvent c'est au fond d'un antre ou d'une grotte qu'il communique avec le dieu; adieu la conception spontanée de la conscience, puisqu'il n'y a de consciencieux ici que la soumission de ce prêtre acceptant une image et des noms dont it n'a pas la mointer idée; adieu toutes ess complications, tous ces enlacements, tous ces échafaudages de rèveries contradictoires si péniblement entassées les unes sur les autres; adieu tout le travail de deux sécles... Creuzer

^{4.} Creuzer, Introd.

détruit le sien d'un seul mot, « Ce sont littéralement de vraies révélations et même des incarnations véritables; car, décidément, et ayant tout, dit-il en terminant, il faut en revenir à la doctrine des génies, hors de laquelle il est absolument impossible de rien comprendre aux mystères : « ».

Ce n'était vraiment pas la peine de tourner si longtemps et spec tant de faigue pour revenir après tout à ce qui devait être eru arent fout. Aussi lorsqu'on arrive si tard à une vérité et que l'on a'est encombré l'esprit de tant d'hypothèses préalables, qu'arrive-l-il d'ordinaire 'D no sublie la ligne écrite dans un moment d'éclaireie intellectuelle, et l'on retourne aux quatre gras volumes d'hypothèses et de raisonnements qui dès lors reprennent, dans l'esprit des disciples, tout le vieux crédit dont ils jouissaient vant cette conféssion en pure perte-

On voit donc la vérité, on la proclame par moments, mais on ne lui sacrifie jamais l'œuvre qui vous a fait ce que vous êtes.

Quad à nous, nous ne craignons pas de l'affirmer, on n'en sortira que le juro di l'on voudra bien reconnaitre qu'un emblème n'est jamais que la représentation figurée d'un être métaphysique; que le symbole n'est que leur réuniun, pour ainsi dire synalisgamique (espéss), laison de deux choses), et que ces mythes archéologiques et géographiques (de M. Guignauli) ne sont le plus souvent que la reproduction réelle et surlumainement calculée, dans le temps, dans l'histoire et sous la forme humaine, de ces mêmes emblèmes, symboles et traditions primitéement et historiquement enseignés à leur tour.

De sorte qu'à l'initation du grand drame chrétien, composé lui-mème de tous ces éléments, tous les autres, ses imitations, et plus souvent encore ses parodies sarriléges, offreat la mise en scène qui s'en rapproche le plus. Ce sont alors ces mêmes dieux « révésteurs de leurs symboles » qui se chargent de la représentation historinge; vrais auteurs de la pièce,

^{4.} Creuzer, Introduction et chapitre Mystères.

ils la font jouer par leurs médiums, qu'ils soufflent, qu'ils inspirent, et avec lesquels — derrière la toile — ils s'amusent bien, soyez-en sûrs, des assistants qui demandent à cinq cents mensonges le nom d'un auteur qui les écoute et se donne bien garde de se montrer ¹.

4. « COUNE ON ÉCHT L'INSTANCE! » Nous venous d'en appeller, comme exemple, aux appentitos de due les pac, fou tout l'aisoire contemporaine de Clear n'avait pas hielit à classer purmi ces dernières le singuire presonnage dont la vision mystérieux e savit décide la truverée du Rubicon. Si nous n'avons pas fait comme l'isistère, c'est qu'it le faite de sorveaux. Mis comprisent pas avec nettrees aux excel, augit el fafiet es te rovieux. Mis controlle provincient pas avec nettrees aux excel, augit el fafiet es les rovieux. Si n'est private de l'extreme de l'ex

Après avoir rappelé l'agitation inquiète de César, « dont les pensées, dit l'histoire, imitaient le flux et le reflux de la mer,» M, de Lamartine ajoute : « Ses soldats pressés en foule auteur de lui semblaient, por leur attitude et leur silence, partager les fluctuations d'esprit de lour général, mais tout atteste que ces fluctuations feintes n'avaient d'autre but que de s'innocenter davantage aux yeux de l'opinion, et qu'une scène, préparée par un de ses confidents, devait faire violence à ses incertitudes et précipiter, par une impulsion sou laine et irréflé hie, ses soldats sur le sol interdit à tours pas. » Or, voici la scène : « Un jeune homme, d'une taille colossale, d'une beauté imposante et d'un costume statuaire, se leva tout à coup du milieu des roseaux, et continua à jouer merveillousement de sa flûte. Les bergers des bords gaulois du Rubicon et les soldats de César, étonnés du prodige, s'attroupèrent autour de lui pour l'entendre; quand l'étranger (sans doute un gladiateur ou un musicien gaulois aposté par César) vit l'armée assez nombreuse et assez émue pour lui imprimer un élan décisif, il jeta sa flûte, arracha un clairon des mains de l'un des musiciens de la légion, et sonnant la marche et la charge avec un instrument plus sonore, il traversa le fleuve, entralpant à sa suite, comme un troupeau, les soldats fascinés par leur instrument de guerre, par l'ivresse de la musique et par l'exemple du berger. »

Nous demanderons d'abord à M. de Lamartine pourquoi « de l'homme d'une grandeur et d'une forme extraordinaires » mentionné par Suctone (César, 31.) il fait, de son nutorité privés, un jeune homme d'une beauté imposante et d'un costume statuaire; ensuite pourquoi il se permet de

(a) Voir ch. n. p. 40.

S III

L'Idolatrie jugée par la Bible,

Il nous paraît de toute justice d'accorder maintenant la parole à la Bible et de voir si elle peut laisser le moindre prétexte à la négation et même au doute,

Comment un protestant sincère a-t-il pu nous dire en ces derniers temps que, « en adoptant le langage et les expres-

fausser toute l'histoire en changeant cotte indécision terrible, attestée par tous les historiens et par César lui-même, indécision semblable, en un mot, « au flux et au reflux de la mer; » commont il se permet de la changer en une décisionirrévocable et de longue main qui aurait permis au grand homme que l'histoire nous représente ençore « égaré peu d'heures auparavant, au milieu des ombres de la nuit, dans les sentiers étroits d'un pays inconnu et ennemi, » d'organiser un coup de théâtre assez bien réussi (style modorno) pour fasciner et entrainer toute une armée, sur la foi d'un berger d'opéra exécutant un solo de cornet à piston : voila l'ignoble supercherie que M. de Lamartine croit devoir substituer aux grandes et solennelles anguisses, aux mortelles indécisions historiques de Cósar! Pourquoi le calomnior ensuite par cette phrase jetée à la légère, « comme s'il croyait aux dieux et aux présages, » lorsque l'histoire encore nous montre César y croyant à co point qu'il avait employé une grande partie des loisirs quo lui laissaient ses campagnes à composer un volumineux traité sur toutes les espèces d'aruspices, traité empreint a du plus grand respect pour les dieux? »

On comprend or desir do tout écrivain de se conformer au goût de son siche et de négler avec lui tous se comples en monaise guart courz, mais le cours d'inter n'étant plus tout à fait le cours d'aujourd'hai, M. de Lamartine pourrait binn prendre les pour de hous blitiss de hanque de vérialibles autis-guart. Sans remoncer tout à fait aux explications par la fourberre, le science commence à sentir le uni suitaisme, ce comme celle a toutre que plus tout de tout partie son sa main, elle a remplace la fourberie par l'auditeriantien, pourquis vioudritie nou giule ne la reconnoit pas le l'I let evin que plus tard M. de Lamartine change lo strategème en symbole, et le baus jeune hommo en embléme a des colonies provinciels opprimers et le desirettes par le statut, etc., a se son que par une force, de contra la reconcipié de la location de la contra del la contra del la contra del la contra de la contra del la contra de la contra de la contra del l

sions des nations idolàtres, la Bible ne déclarait nulle part que ces opinions fussent fondées ¹? »

L'illustre Vossius, qui était aussi protestant, mais en même temps le plus savant des hommes, affirmait, au contraire, que pour ne pas voir dans la Bible une allusion et une croyance constante aux communications spirituelles et démoniaques, il fallait « ou l'avoir lue bien négligemment, ou, si l'on était de bonne foi, faire bien peu de cas de son autorité; pour moi, ajoutait-il, j'ai en horreur de tels hommes, toto animo tales aboninor? »

O tolérance protestante! permettez-nous d'abominer à notre

thôms dans les tímbres de la muit que'que sentire praticulte, » ne penno qu'à montre une characté dont le vériable me n'aurait cettes é de devine par personnel Voyre donc où nous pite une fois de plats l'horreur du merveilleux; a mi leud n'exit à simple de Sactione et des augisses recontées per Côsar, voici treis impossibilités absoluss : un dramo énigrantique monté dans les térebres, une indirectation attégiquant cente f'armée, une stappide générale réselves, une indirectation attégiquant cente f'armée, une stappide générale pour un instrument manié par les dieux, et le simple bruit d'un clairon pour un miracte du premier ordre!

Et c'est devant ces trois impossibilités, dont l'une exclut naturellement les deux autres, que, général ot soldats, se seraient écriés d'un commun accord : « Allons, le dé vient d'en ètre jeté, marchons où de tels prodiges nous appellent. » Alea jacta est, eanns quo Deorum ostenta (a)!

M. de Lamartine doit cependant se le rappoler; il fat un jour où, ju i assal, premant son Coer à la lettre, promongo es parolles « d'appe jacte est ; mais il paratt que cotte fois les diors, ne s'etaient pas promoneis; aussi qu'arrita-chissant les les deux fois de suite éten deux cest sout centraires, put s'assurer qu'un grand cerur, un dévenement généraux det mangalières latent donnet un peu moins de certitude et do durer que le moindre avertissement surfuamin. Il est vrai que l'appartition d'un die Pan, dit elle seave la république, serait assez mai reçuu aujourd'hui de nos républication modernes; mais du montine contindre-level—en d'une cliese, c'ed, que, i est vien de la vien de la continue de la c

- 4. Le comte Agéner de Gasparin, des Tables, t. I, p. 354.
- Vossius, Épitre à Jean Bovor.

(a) Suétone, l. XXXII.

tour ette dernière phrase tout en reconnaissant la justesse di celle qui précède, car il est très-vrai que depuis le premier chapitre de la Genèse jusqu'au dernier de l'Apocalppse, la Bible n'est qu'une exposition continue de la lutte des « dieux saints contre les faux dieux, » lutte qui commence dans le jardin d'Éden et ne doit prendre fin que dans la terrible vallée de Josaphal.

Oui, Vossius a raison; celui-là a bien mal lu la Bible qui n'a pas entendu gronder à toutes ses pages un incessant anathème contre les dieux étrangers, contre leurs prophètes, contre leurs devins, contre leurs exprits de Python, et leurs exprits fornicateurs de divination ⁵.

Tantot ce sont les prophètes qui annoncent l'anéantissement de l'esprit de l'Égypte « dirumpetur spiritus "Egyptorum, et qui font dire au Seigneur : » Je précipiterai ces princes de Tanis,... conseillers de Pharaon,... ces princes de Memphis, ces envoyés (mâtes, nuntii) qui ont trompé toute l'Égypte?.. Or, ces princes, ces envogés, sont appelés par les Septante maurais anges. « Ce sont ceux-là mêmes, disest saint Justin et Procope, qui inspiraient et soutenaient à Tanis les magiciens de Pharaon dans leur lute contre Molse⁵. »

Tantêt c'est ce même Moise qui, dans son admirable Cantique, distingue ainsi son maître de ceux de ses ennemis:

- a Jacob était devenu l'héritage du Seigneur, le Seigneur avait été son seul guide, il n'avait jamais eu avec lui de dieu étranger;... mais lorsque ce peuple eut été dilaté, engraissé par lo Dieuqui l'aimait,... il abandonna ce Dieu, son créateur et son salut, il excita sa colère en passant à des dieux étrangers.
- Les fils de Jacob sacrifièrent a des démons, et non plus à Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas, à des dieux nouvellement arrivés, nori recentesque venerunt, à des dieux que leurs pères n'avaient pas adorés... Ils m'ont donc provo-

^{4.} Osée, ch. 1v, v. 42.

^{2.} Isaïe, ch. xtx, v. 3.

^{3.} Voir Cornel., ch. xxx, v. 4. (Isaïe).

qué, dit le Seigneur, dans la personne de celui qui n'était pas vraiment Dieu, in eo qui non erat Deus... C'est pourquoi... etc. 4. »

Nous le demandons: que signifient tout cet exposé, toutes ces plaintes contre des dieux arrivés récemment, contre des dieux usurpateurs que leurs péres n'avaient pas adorés, si cette grande fornication devait se borner au culte de la pierre ou des oignons? Bien loin d'appeler les Israélites infidèles, Jéhoval ett alors pris en pitié leur folie.

D'ailleurs, après Moïse nous verrons Josué rejeter au delà du torrent ces mêmes dieux qui ne devront plus le franchir.

Les Isradities fidèles reconnaissaient eux-mêmes que c'était une lutte de Dieu à dieux. « Nulle autre nation, disaient-ils, n'a de dieux aussi familiers avec elle, que le nôtre l'est avec nous ². C'est le Dieu des dieux.... c'est lui qui les juge,... car il est leur Seigneur, Dominus dominantium. »

Nous avons déjà vu qu'il y avait de véritables dieux, au milieu desquels le vrai Dieu réside è et qui lui obéissent. Nous allons voir maintenant avec quel soin il faut les distinguer de ces dieux étrangers, qui, en réalité, ne sont pas, eux, de réritables dieux, qui no sunt dit.

C'est donc sur ces derniers et non sur les autres que tombent toutes les colères de la Bible. « Yous n'adorerez pas cer dieux, vous ne les honorerez pas, vous n'imiterez pas leurs œueres, mais vous les détruirez et vous briserez leurs statues 4. »

Voici cette fois, assurément, les dieux et leurs œuvres, bien nettement distingués des statues-idoles.

D'ailleurs est-ce que l'Esprit-Saint donnerait au marbre et au bois des noms qui militeraient en faveur de l'erreur? et en les appelant « les dieux Baal et Astaroth, les dieux de Syrie,

^{4.} Deutéron., ch. xxxII.

^{2.} Ibid., ch. IV, V. 7.

^{3.} Stabat in medio, in Synagoga deorum.

^{4.} Exode, ch. XXIII, v. 24.

les dieux de Moab, les dieux des fils d'Ammon, les dieux de la Palestine 1? n

Ce sont ceux-là, ce sont tous ces dieux tron réels que le prophète Isaïe appelle « les vaisseaux de fureur 2; » Jérémie, « les vaisseaux de la colère 3; » le roi David, « les vaisseaux de mort 4, » Ce sont là les vraies bêtes féroces et les forts, devant lesquels tremble nuit et jour le saint roi : « Ne livre pas mon âme aux bêtes, les forts m'ont combattu... Éloigne-les comme la poussière et que l'ange du Seigneur soit plus fort qu'eux tous, coarctans eos angelus... Tous mes os diront : Seigneur, Seigneur, qui donc est ton semblable?... Ils se sont dissipés, ils m'ont rendu fou, ils m'ont déchiré avec leurs dents... Seigneur, sauvez-moi de ces lions; qu'ils ne puissent pas dire, nous l'avons dévoré 5. »

Au reste comment échapper à cette conclusion si formelle, à cette affirmation si positive du roi-prophète, « Tous les dieux des nations sont des démons, omnes dii gentium damonia 6? » On nous a contesté cenendant 7 que telle fût la signification du mot élilim ; mais, comme élilim est un diminutif d'Élohim (el, force), nous avons bien vite accepté cette énithète de pauvres dieux, épithète qui humilie toutes ces forces spirituelles sans leur enlever leur nature.

D'ailleurs, reprenons toute la phrase et faisons attention à cette fin : « Mais le Seigneur, lui, a fait le ciel et la terre. » Ce mais (autem) ne permet plus le moindre doute et relève à l'instant ces élilim qui ne sont faibles et pauvres dieux que

10

^{4.} Juges, ch. x.

^{2.} Isaïe, ch. xitt.

^{3.} Jérémie, ch. L.

^{4.} Psaume vii.

^{5.} Tout ce psaume xxxiv ne peut, en vérité, regarder que des ennemis spirituels. David ne tremblait pas ain-i devant Goliath. D'ailleurs le qui est semblable à toi ? doit enlever toute espèce de doute. Pourquoi donc, dans toutes nos traductions et dans tous nos commentaires, cette lourde méprise qui change en hommes tous ces ennemis spirituels?

^{6.} Psaume xcv. 7. De Gasparin, loc. cit. 11,

relativement au Dieu fort et véritable. Le roi-prophète ne se fût pas permis de rapprocher ainsi ce grand Dieu d'une simple pierre ou de tout objet matériel.

D'ailleurs, il faut encore relier ce même verset à ces deux autres: « C'est moi seul qui suis Jéhovah, je n'irai pas céder mon honneur à un autre 1. »

« Périssent tous ces dieux, qui n'ont pas fait le ciel et la terre, pereant dii qui non fecerunt cœlum et terram 2. « Ou voit alors le criterium de David ratifié par les prophètes, et l'on en comprend toute la force.

Bergier, qui ne conteste pas ici la réalité de l'expression. demonia, se contente d'ajouter, dans l'article déjà cité, que « tout cela est devenu inconciliable avec la science moderne. » Nous le savons bien, mais tout consiste donc à décider s'il faut trahir le roi David, Molse et les prophètes, pour ces nouveaux dieux étrangers de la science, qu'on appelle Dupuis, Dulaure el Fréret, et qui, bien loin d'avoir « fait le monde, » ne comprennent même pas sa création.

Pour complaire à ces élilim de la science, nous n'oublierons pas davantage ces deux terribles exemples :

Achab ne voulant pas croire à Michée, Michée lui dit :
« L'esprit malin s'est présenté devant le Seigneur et lui a
dit : C'est moi qui vais sédure Achab. — Et comment? lui dit
le Seigneur. — En étant un esprit menteur dans la bouche de
tous ses prophètes. — Aller, lui dit le Seigneur, et faites
comme vous le dites... Et maintenant, continue Michée, tous
les prophètes qui sont ici oxr un esprit de mensonge... et
l'arrêt de votre mort est prononcé. »

Aussitôt, pour obéir à l'arrêt, Achab meurt ³ et son fils Ochoxias lui succède. Dangcreusement malade à son tour, ce dernier envoie demander à Béelzébuth, le dieu d'Acaron, s'il doit relever de cette maladie... Alors l'ange du Seigneur se

Isaïe, ch. xLII, v. 8.

^{2.} Jérémie, ch. xc, v. 11.

^{3.} Rois, l. III, ch. xxII, v. 24.

présente au-devant de ceux qui l'envoient et leur dit : « Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu dans Israël, pour que vous consultiez ainsi le dieu d'Acaron? Pour avoir fait cette chose, vous ne relèverez pas du lit où vous êtes et vous mourrez certainement 1. » Et l'arrêt se vérifie à son tour. Dure lecon pour ceux qui croient très-permis de consulter seulement, disentils, dans les cas de maladie, des oracles modernes si parfaitement identiques aux anciens! Comment ces consultants pleins de confiance ne seraient-ils pas épouvantés de la seule possibilité que la même rénonse leur arrivât par le dieu d'Acaron, que Notre-Seigneur lui-même appelle Béelzébuth ou le prince des démons 27 Quoi de plus innocent cependant, en apparence, que de traiter avec lui une question de fièvre ou de gastrite? Après une telle parole, comment un théologien comme Bergier peutil se permettre de rechercher encore ce que pouvaient être pour la Bible tous ces dieux des nations 3?

- 1. Rois, I. IV, cb. 1, v. 2 et 4.
- 2. Saint Matthieu, ch. x11, v. 25 et 25.
- 3. M. Naury, tout en souteannt comme à l'ordinaire l'emprunt manifem de con édinous (pojinos i statides, nos l'avous ru, ess yeut de ses propres défenseurs), convient némmoins que les lutils « entredairet par con déreux étrargars les principaux démons. Nais pour mieur prouver que ceux-tien n'étatent arrivés qu'après la captivité, il change l'éfisité du pauume en Étabins, qu'il donne avez ruises pour le nom du vur blier, de sort en gent l'autre de l'autre d'autre de l'autre d'autre de la l'autre d'autre à fait le cide et la terre ?
- On comprend exore moins qu'un homme de la valeur de M. Fr. de Rougement ait pu érrire : L'amensais a cur truver une grande sorror d'idbliré dans l'aduration coupsééé des ampes que le monde primitif swis kigtimensais invogules, (f. III, pr. 73). C'étal à exocepte avec uno aveugle contiance les vaues de Lectanos, de Maximo de Tjr et de l'Baton sur la refuilé et les fonctions anistatériellés de diteut des pariers. Celais méconsitre le rôte intenses que le punthésimes a jous des les temps les plus aucienne dans l'Orient et dans l'Oxciènt. C'étal insafeurer l'adorsition de la nature ellecation de l'acceptant de l'acceptant de l'acceptant de la marcha de puis contra de l'acceptant de l'acceptant de l'acceptant de l'acceptant de l'acceptant de puis contra de l'acceptant de l

\$ 1Y

Théorie et riason de l'Idelàtrie. — Individua et peuples sonnis aux mêmes lois. — Esprits tutulaire rorhodouse et paienss. — Le palladium de Vesta et l'arche du Seigneur. — Les crimes des nations amenant l'abandon des bons anges, et ramenant les materiais. — Les bons ne donnent jamais leur démision compléte et jegnant toujoures en dernier ressont.

Laissons donc de côté tous les aveugles, théologiens ou autres, qui persistent à vouloir faire consister toute l'idolâtrie dans la personnification des attributs divins, ou des forces matérielles. Aux uns et aux autres nous venons de demander auquel de ses attributs le Christ aura prétendu faire allusion en parlant de Béelzébuth. Demandons-leur encore dans quelle classe de météores et d'électricités l'Écriture aura voulu ranger l'homicide Moloch, la voluptueuse Astarté, l'ordurier Béelphéaor, et Chamos et Dagon et Rempha, qui ne seraient tout au plus les personnifications que de la cruauté et des passions les plus infâmes. Ou'on nous explique enfin comment, en supposant que des spéculateurs oisifs aient jamais pu perdre leur temps à personnifier de pures abstractions, les masses populaires auraient pu s'y prendre à leur tour pour consulter aussi longtemps sur leur avenir de pures qualifications et de simples épithètes.

Tant qu'on ne sortira pas de cette fausse voie. l'idolátrie restera toujours incomprise, et condamnera toujours les penseurs consciencieux à cette conclusion déjà citée : « Plus je fouille ce sujet, plus je creuse ce terrain, et moins il m'est possible de saisir ce qui peut distinguer le paganisme de ce

ligence humaine à son minimum d'énergie. Ce double culte (des anges et des démons) n'ayant pas été universel, n'est donc pas vrai. (Peuple prim., 1.1, n. 983.)

Nous en appelons à tous les lecteurs de ce dernier paragraphe.

qu'on appelle la religion véritable; il ne reste plus rien, il me semble, que l'ori soit en droit d'appeler de ce nom d'ido-lâtrie ¹. »

Rien n'est plus vrai; il faut renoncer à l'espoir de jamais saisir un coupable, quand on commence par le faire évader.

Nous allons nous adresser maintenant à celui qui, tout en acceptant nos prémisess, a de la peine à comprendre la permission, l'arrivée et pour ainsi dire l'organisation de cette idolâtrie que Lamennais appelle quelque part, et avec raison, « le spectacle le plus étonnant qui ait été jamais offert à l'exprit humain ?.

Nous venons de voir que dans la Bible le crime de l'idolàtrie ne consiste que dans son apostasie. C'est un transfuge qui passe à l'ennemi, ou plutôt, pour nous servir de l'énergique expression consacrée par l'Esprit-Saint, c'est un fornicateur, un adultère: * Fornicati sunt cum dis.*

Il ne manque pas de chrittiens que le langage, les acemis et même la pièté relative de ces adultères maharrassent, car trop souvent il arrive que ces prières et dévotions patennes égalent et dépassent comme poésie toutes nos richesses en ce genre. Mais encore une fois le crime n'est pas la. On tient à la femme étrangère le même langage que l'on tient à l'épouse, et cet amour profane peut s'exprimer aussi délicatement que s'il étail légitime, sans qu'il cesse d'y avoir un crime entre les deux langages.

Pour bien comprendre cette culpabilité des peuples idolâtres, il faut remonter à l'origine des choses et méditer avec soin les vérités suivantes :

Le verset 28 du chapitre xxxII du Deutéronome est ainsi conçu dans la Vulgate : « Quand le Très-Haut a divisé les nations, il a tracé les limites des peuples suirant le nombie des fils d'Israél.»

^{1.} Benjamin Constant, de la Religion, t. I.

^{2.} Indiffrence, t. III.

Mais dans les Septante nous lisons : « Il posa les limites des nations , suivant le nombre des anges d'Israël, »

On peut dire que si le premier de ces singuliers cadastres pèche par l'étroitesse de sa base, le second pèche par son élasticité indéfinie.

Mais au moins le deuxième offre-i-il un sens à l'esprit, tandis que le premier ne se laises pas facilement apercevir. On remarquera que c'est la seconde fois que les deux versions sont en désaccord sur cette expression fils de Dieu, et que pour la deuxième fois encore la Vulgate tient à ne voir que des hommes là où les Septante voient absolument des anges. Ce qui semblerait avant tout donner raison aux Septante, c'est de voir les Écritures et l'Église représenter toujours Israèl comme étant devenu dans ce partage l'héritage, la portion du chef des anges, c'est-à-dire du Fils de Dieu, sportis mes larsel. »

Or les plus anciens, et entre autres le plus grand des docteurs en fait d'angélologie (saint Denys), adoptent avec unanimité la version des Septante. L'idée ne leur vient même pas de la possibilité du contraire ¹.

Écoutons cette grande autorité commentant ce passage: « L'Éternel, dit-il, a posé les limites des nations en raison du nombre de ses anges L...» Mais on ne doit pas s'imaginer qu'une sorte de hasard ait fait échoir à notre Dieu le gouvernement de la Judée, et qu'en dehors de son empire les anges ses rivaux ou ses adversaires, ou même quelques autres dieux président au gouvernement de l'univers. Cettes, si on les comprend bien, nos lettres sacrées ne veulent pas dire que

4. Il est probable qu'il faut entendre ici, comme pour les sept septits du SSégueur et pour les plantées, un nombre correlatif aux unges principuset aux divisions principules. Il ne seruit pas difficile, par exemple, d'ajuver lo nombre sept, comme saus évoit de soutan-étu, que non ertouvrous épellement dans la subdivision des divinibles du Zodisque, sur les soitante-tit, principul de l'apprinces que le Zodar, au dir deu chevalier Drach, fait présider aut dostinées des peuples. Mais ou risquerait de forcer les choses, ot de compromeire, qua les détait, un principe qui s'appois ser de tatestre respectables.

Dieu ait partagé avec d'autres dieux ou avec les anges l'administration de l'univers, tellement qu'en cette division la nation hébraïque fùt devenue son lot; mais elles veulent dire qu'une seule et même Providence, avant spécialement désigné certains anges, commit à leur garde le salut de tous les hommes, et que, parmi l'infidélité générale, les enfants de Jacob ayant conservé presque seuls le trésor des saintes lumières et la connaissance du Très-Haut, de là vient qu'on présente Israël comme étant devenu la portion du Seigneur. et pour bien montrer qu'à l'égal des autres peuples Israël avait été confié à l'un de ses anges, l'Écriture rapporte que saint Michel est le guide sacré des Juifs 1, » En effet, comme l'Écriture nous montre encore ailleurs l'ange des Perses, l'ange des Grecs, l'ange de la captivité, etc., il est de la dernière évidence que chaque nation, chaque peuple, a son ange tutélaire; et Cornelius, qui tout à l'heure optait pour la traduction de la Vulgate, finit par se décider avec les Pères, dit-il, à voir ici l'application du texte des Sentante et la corrélation d'un certain nombre d'anges avec la division des royaumes.

Vérité de premier ordre chez les paiens, ce gouvernement angélique des États est une croyance tout aussi fondamentale chez les fiédèes : « C'est là, dil Origène, un de nos plus profonds mystères traditionnels que Moise nous a révélés le premier en disant : Écoute, Israël, interroge tes pères, et ils te le diront : Dieu a distribué, etc. »

Pour l'antiquité profane et sacrée, il n'est question que de tuteurs, de curateurs, de précepteurs, de recteurs.

Les nome sculs sont quelquefois modifiés; ainsi, nos bons et mauvais anges, δαίμονια, se changent ordinairement sous la plume et sur les lèvres du paien en géniez, en dares, en pénales, en déesses et même en dieux-christs et en déessesmères, s'il est permis de traduire ainsi leurs séo γχροντό.

Et vous ne trouverez pas un seul penseur, un seul historien

^{4.} Hiérarchies divines, p. 248.

qui n'applique à la destinée de chaque nation cet axiome de saint Augustin : « Sans la Vesta du foyer, aucune ville ne peut subsister 1. »

Oui, nous parlons mieux que nous ne pensons, et nous faisons du spiritualisme sans le savoir, lorsque nous disons : génie national, génie d'une nation, génie épidémique, génie d'un art, d'une science, génie de chaque individu; lorsque nous disons encore : « obéir à son génie; » toutes ces expressions sont d'une exactitude risoureuse.

Mais pour en revenir aux anges des nations et des cités, quelle peut-être leur valeur hiérarchique, et que doit-on penser de ces génies des Perses et des Grecs, que la Bible nous représente combattant les uns contre les autres.

- 4. Voir, sur ces dieux (zpareil), et sur co culto de Vesta, une très-courte mais savanto disertation latine, publice extle année mère par M. Pasule de Crulanges, et dédicé à M. Guignault. Vous y verrez que « le culte de Vesta, réginaire de Sambothnec, est peut-étre le plus anciend de la terre [p. 3], qu'il C·il, pour aissi dire, l'ensemble des trois grands exhires de Samothnec et l'aime des dieux l'henste [p. 9], que l'esta diut concre l'anné des dieux l'henste [p. 9], que l'esta diut concre l'anné de la terre [p. 6] et la force secréto de notre vio [p. 9], quo les paires reconnaissient dans l'homano deux girines, l'un blanc et traire noir [p. 1.9] que ce culte de Vesta un taions, que sur hai er repositent tous les dostins de Ronn, dont la grandeur a commende et foil nec [p. 1].
- e Pour qu'un peuple naissant, dit à son tour 1-3. Roussaux, pât goûter les sistiens maximes de la politique, il laurieti que l'erparfi social qui doit être l'aureage de l'institution précidit à l'institution même, et que les hommes viussent avant les lois ce qu'ils doitent devenir par elles. Voils ce qui força, de tout temps, les Pères des nations à recourir à l'intervention du ciel.. Mais il il n'appartient pas à out homme de frie parfer les direct,... la grande dem du législatur est le vrai mirarde qui doit prouver sa mission. » (Contrat sezieli, l'. Il, ch. vv.)

Rien do mieux dit, juequ' la demière ligne, qui controdit tottes les autres. 1.-1. Rouseau avult parfaitment va que, bruque nous disens génie matioual, etc., nous premos, encore une fois, un effer pour une cauxe. Exvisegà è ce point deve que le respect pour les institutions premières d'un peuple ne serait qu'un acte de fédétile, comme une révolution serait un acte d'adultère. Faute de cette virité, nous ne souvon que répondre au socialisme, porqua nous sommes d'accord avec lui pour se voir dans tout cela que des hommes. pour ou contre les Juifs, aidés de l'archange saint Michel 1?

Faudra-t-il donc nous résigner à voir nos bons anges hésier comme nous entre le juste et l'injuste, et se combattre à l'aventure? Saint Augustin l'a fort bien dit cependant: « Si les dieux se combattaient entre eux, il faudrait excuser aussitôt toutels les guerres civiles dans l'humanité, si inter se numina pugnarent, jam bella civilia excusarentur². » Il paratt donc aussi triste que difficile d'appliquer à ces anges l'opinion des théologiens (y compris Cornelius et saint Thomas), qui décident hardiment que c'est bien entre les bons que ces combats ont eu lieu, les anges des nations étant toujours de bons anges.

Rien n'est plus vrai, les nations ont avant tout un bon ange; mais quoit vous venez de nous dire que d'après les textes sacrés « il n'y a jamais de dissension parmi les anges, » et tout de suite vous nous montrez deux anges qui, hésitant sur une volonté providentièle aussi capitale que celle de la libération des Juifs, vont dans le doute mettre toute la terre en feu! et c'est saint Michel, l'adversaire des démons, qui cette fois est invoqué par l'ange des captifs, pour l'aider à combatre un autre bon ange !... (ut pretier.) En vérité, c'est bien difficile à comporrendre.

Toute cette confusion ne viendrait-elle pas au contraire de ce qu'on ne tient pas assez de compte de l'ancienne et générale doctrine sur la dualité des esprits se disputant chaque peuple, comme chaque cité, comme chaque individu? On ne parle jamais que de l'ange gardien et spécial, sans jamais s'étendre sur l'autre spécialité démoniaque que l'on se contente de généraliser sous le nom générique d'adversaire ou de Satan. Souvent encore, il est vrai, il y a lutte en raison de la division des pouvoirs; ainsi dans cette question des deux anges préposés à la garde des Julis, le cardinal Cuse d'abil ti alèmer.

^{1.} Voir Daniel, ch. x.

^{2.} Cité de Dieu, l. II, ch. xxv.

tinction de celui qui gardait la partie captive et de celui qui continuait à garder la nation (p. 705, Doct. ignor.).

Quant à nous, nous creyons que chaque nation comme chaque homme a son bon et son mauvais ange tout spéciaux, qui se disputent l'occupation des frontières, comme l'occupation des personnes. Nous avons vu Dulauro étonner du role de ces frontières dans l'origine et le développement des cultes et des prodiges qui s' passaient, et remarquer avec raison que les montagnes sacrées étaient toujours sur ces frontières, et que de tous les dieux les dieux étreus étaient bapts enaces 4.

Nous allons voir que c'est faute de tenir co compto angélique en partie double (qu'on nous passe l'expression), que c'est faute d'avoir bien distingué les dieux primitifs et bons du monde et des nations, de leurs dieux consécutifs et mauvais, que l'on a donné naissance à une foule d'embarras et de mébrises.

Ainsi, par exemple, comment, sans cette distinction, comprendre quelque chose à ce verset du chapitre Xu, v. 18, de l'Exode : « diis non detrahes, tu ne diras pas de mal des dieux, ni du prince de ton peuple, » à moins que l'on ne tourne la difficulté comme Cornelius, en traditisant par jueze le mod dieux? Ce qui devient assez difficile, lorsqu'on retrouve au verset 20 le même mot élohim bien positivement appliqué cette fois aux dieux spirituels, « périsse celui qui immole aux élohim. » On ne voit pas d'ailleurs à quel prince ciril on pourrait faire allusion à une époque où Israel i ren avait aucun.

Voilà donc deux espèces de dieux bien nettement distingues ceux auxquels on immole en encourant la peine de mort, et ceux dont il ne faut dire aucun mal. D'où vient cela, si ce n'est parce que les uns, comme le dit encore le Zohar, sont entièrement subordonnés au grand D'ieu d'Israël, et que les autres le sont à Azazel, son antagoniste spirituel?

Mais comment ces vrais dieux ont-ils pu céder la place aux

4. De l'Origine de l'idolâtrie, p. 444 et 422.

faux dieux? Comment la malheureuse humanité a-t-elle pu se trouver exposée d'abord et plus tard assujettie à de si terribles métrises?

Avant de répondre, reportons-nous à la marche ordinaire de la déchéance chez les individus.

« Γνῶθι σεσυτον ; apprenez à vous connaître, a et vous connaîtrez bientôt la véritable économie du monde,

Nous avons déjà vu que l'homme, par suite de la chute, venait au monde littéralement possédé par le démon, puisque le baptême est un véritable et complet exordsme, à la suite duquel un bon ange lui était donné comme surveillant et comme gardien. Mais ils et nenore de foi que chaque homme, quelles que soient sa croyance et sa valeur, qu'il soit ou ne soit même pas baptisé, participe à cette touchante et consolante faveur. Il ne l'est pas moins que le possesseur expuisé cherche tou-jours à rentrer dans le palais de ses pères, qu'il tourne et rode sans cesse autour de la place, épiant les distractions et fomentant les trabisons qui pourraient la lui livrer à nouveau.

On comprend donc ce que la faiblesse humaine et les tentations surhumainer réunies ¹ produisent le plus souvent chez l'homme-individu. L'Église nous en averiti, le bon ange s'éloigne à mesure que l'autre se rapproche, et les avertissements trop de fois méprisés amènent le divorce avec l'un, la réconciliation. avec l'autre.

Cependant, répétions-le toujours, ni la réconciliation ni le diverse n'arrivent jamais à l'absolu. De même que l'état de sainteté ne conjure pas toujours les invasions de l'adversaire, de même le mauvais état habituel, quelque fâcheux qu'il soit, n'exclut complétement ni l'intervention accidentelle ni la surveillance éloignée du bon esprit. Malheur seulement à celui qui, par sa faute et par son choix, n'a plus droit qu'aux secours exceptionnels l'exit.

Eh bien l il cn est des nations comme des individus « vi-



L'Apôtre recommande aux fidèles de prier Dieu de ne leur envoyer que des tentations humaines. Il ne les confondait pas avec les autres.

vant et mourant comme leurs maîtres, a suivant la belle expression de Bossuet, elles méritent ou déméritent comme eux, et le prophète Isale ne peut laisser aucun doute le os ujet : « Ce sont vos iniquités, dit-il, qui ont fait la séparation entre vous et votre Dieu. Ce sont vos péchés qui lui ont fait détourner son visage pour ne plus vous écouter ¹, »

Il est impossible de donner une plus haute et plus touchante idée de la raison de l'idolâtrie, que ne le fait le même prophète dans les paroles suivantes: « Les peuples se sont enfuis à la coix de leur anpe... et voici que les seillants feront entendre de grands cris, que les anges de la paix pleureront amèrement... Toutes les voies sont rompues, le pacte est déclifré... la terre est languissante? »

Voilà les grands et terribles effets du délaissement angélique, et nous ne craignons pas de le dire : Voici toute la philosophie de l'histoire.

Le délaissement n'est pas la punition de la surprise démoniaque, parce que Dieu ne punit jamais une erreur, mais celle-ci n'est au contraire que la punition du délaissement de la morale et par conséquent du bon ange.

Quand le délaissement arrive, l'adultère est consommé, et le jour ou le vide se fait au fond de ces cœurs coupables, l'abandon motivé du bon ange permet à l'usurpateur de renaraltre.

Veut-on avoir la théorie exacte de l'avénement de l'idolâtrie chez un peuple? Il suffit de réfléchir sur cette tradition biblique d'après laquelle l'archange « saint Michel avait été l'ange tutélaire des Amorrhéens avant de devenir celui du peuple d'Israël. « Il s'était retiré devant leurs crimes, et l'on sait par quels dieux il s'était vu immédiatement remplacé.

Les dieux se remplacent donc comme les rois. Les bons et les mauvais s'expulsent mutuellement, avec cette différence toutefois que, si les mauvais « rugissent et maudissent » au

^{4.} Isaïe, ch. LIX. V. 2.

^{2.} Id., ch. xxxiii, v. 3, 7, 8 et 9.

moment de leur expulsion, les bons, pour avoir édél la place d'honneur dans les temples et dans le cutte foiliel, sont loin d'avoir abdiqué complétement. Ils se retirent, pleurent comme celui d'Isaie sur les malheurs de leurs peuples, surveillent les nouveaux maîtres, brident et modèrent leur action, les contraignent à marcher encore dans les voies providentielles générales, entréteinnent le fond des traditions antiques, empêchent leur faisification complète, les ravivent par quelques révélations nouvelles, et sont partout la raison des vertus, des vérités et parfois des miracles qui survivent au désastre. Enfin ils font toujours pour les peuples ce que toujours ils ont fait pour les individus, c'est-d-drie la juste part des mille et mille degrés d'illusion et de culpabilité, sources et causes premières de leur aveuglement.

El, gardons-nous de l'oublier, devenue plus rare et plus cachée, leur action n'en est pas moins importante et pas moins décisive. Ce ne sont plus eux que l'on consulte, mais ce sont eux qui interviennent, ce sont eux qui avertissent Pharaon dans un songe? A Nabuchodonsor dans un autre?. A sont eux qui changent sur les lèvres de Balaam les anathèmes en bénédictions, et font exceptionnellement avec ce devin ce que nous fes avons vus faire plus exceptionnellement encore avec nos consultants modernes, c'est-à-dire qu'ils se chargent de la réponse, tout en réprouvant la question; ce sont eux enfin qu, sont chargés d'amonocer aux nations comme aux individus leur dernière heure, et de leur signifier l'ultimatum des arrèts divins.

Car, à l'inverse des nouveaux occupants qui se laissent et se font adorer, qui malgré leur prétendu respect pour Jupiter, Amoun-rà et Ornuzd, n'en règnent pas moins en despotes dans chacun des nômes qui leur sont départis, les anges exilés ne sortent jamais, exc. de leur rôle de maco (envoyés), se font gloire de cette non-initiative que M. Renan leur reproche

^{1.} Genese, ch. xLI.

^{2.} Daniel, ch. 11.

amèrement⁴, et répondent aux fidèles qui se méprennent, ce que l'ange répondait à saint Jean : « Que faites-vous? Ne suis-je pas comme vous un simple serviteur, « conservus tuas sum ? »

Un tel critère suffirait seul à la distinction des deux camps. Saint Denys l'Aréopagite se demande, il est vrai quelque part, comment, tant avant qu'après, ils ont si peu fait connaître le vrai Dieu. « Très-grave difficulté, dit-il, mais qu' tient uniquement aux fautes de ces nations.

Mais voyez; peu de nations, au point de vue catholique, étaient autant sous la puissance du démon que le Japon, oe qui n'empêcha pas son ange tutélaire d'apparattre à Rome à saint François Xavier et d'invoquer son secours, ce qui seul décida le grand apôtre à tenter cette mission.

Ainsi donc, grâce à eux, l'ordre se maintient au milieu du désordre. « Le peu de vérités, dit Bossuet, que les patens conservaient au milieu de tant d'erreurs, a maintenu parmi eux également une ombre de vertu, un ordre imparfait de société? ».

Bossuet a raison, et sa réflexion nous inspire de nouveaux rapprochements entre les sociétés civiles et les sociétés religieuses, entre les dieux et les chefs des nations.

Reportez-vous, par exemple, à la plus satanique sans centredit de toutes les révolutions politiques modernes, et vuyez un peu comment procède la Providenca. Un débordement de nœurs inconnu depuis l'ompire romain attire sur les classes coupables de la France une de ces rafales de vengeance et de sang qui eussent rendu jaloux et Tibére et Néron. La sociédé civile immole aussi son Christ, et la royaute gravit à son tour son calvaire; alors les dieux du temple se retirent devant les idoles éhontées qui ne craigenent pas d'envahir leurs autels, et comme le monarque avait cédé la place à Marat, le

^{1.} Renan, Langues sémitiques, loc. cit.

^{2.} Apocalypse.

^{3.} Histoire universelle.

Christ cède la sienne à Satan. Est-ce à dire pour cela que toute société et même que toute vérité vont périr? que cette société soit devenue tout à coup incapable de mérite et de démérite absolus? Non, quoique la raison païenne siège trop réellement en chair et en os sur les autels de la métropole effravée. quoique Robespierre et Danton aient osé se partager l'héritage de saint Louis, quoique les plus infâmes lévites souillent, en les portant, la croix, la crosse et les ornements des pontifes, la droite des esprits, c'est-à-dire les vrais génies de la France. pleurant à leur tour sur ces calamités qu'ils tolèrent, se maintiennent à distance, soutiennent la charpente de cet édifice embrasé, et ne permettent pas qu'il vienne à s'effondrer sur lui-même. Ils font si bien, auc, même sous le règne de ces tyrans de circonstance, la société matérielle roule à peu près sur les mêmes rails; les ministères fonctionnent, le brigandage est puni, la police réprime, etc., de manière que, tout en obéissant à des monstres, les individus peuvent encore remplir ou enfreindre leurs devoirs, mériter ou démériter de la patrie.

Telle était à peu près la situation des patens primitivement frustrés par leur faute de la protection incessante de leurs dieux, mais devenus bien plus excusables dans la suite, lorsque, héritiers innocents de l'erreur paternelle, ils avaient fini par subir de la part de ces dieux, comme leur dit l'apôtre, une hallucination véritable et permanente 1.

Il n'est donc qu'une seule loi et pour les nations, c'est-àdire pour l'homme collectif et social, et pour chacun de nous, c'est-à-dire pour l'homme individuel et privé.

Comme leurs maîtres, les nations sont entre leurs deux génies, sur la double action desquels roulent toute l'économie de l'épreuve, tout le mérite du fidèle, toute la culpabilité de l'adultère, tout le juzement enfin qui donne à chacun d'eux la

^{4. «} Qui vous a donc ensorcelés (fascinati), pour vous empêcher d'obéir à la vérité ? » (Galates, I, III, ch. L.)

possession éternelle du Dieu de son amour et de son choix. Quant à nous, tâchons de mettre fin à notre propre fasci-

nation. Au nom de la Bible comme de toute l'antiquité palenne, de Moïse et des prophètes comme de Pythagore et de Platon, des saints Pères comme des Alexandrins, des dieux eux-mêmes comme de leurs exorcistes, au nom de l'histoire universelle comme du bon sens le plus commun, tâchons, disons-nous, de ne plus voir dans les dieux d'Acaron et de Thèbes de simples attributs divins ou de simples forces cosmigues, matérielles et aveugles, transformées en démons, car le grand Docteur angélique a raison ici comme toujours : « L'homme, dit-il, a pu être d'abord cause de l'idolâtrie par le désordre de ses affections, par le plaisir qu'il trouvait dans les représentations symboliques et par son ignorance, mais la cause dernière et complète (consummativa causa), il faut la chercher dans les démons qui se font adorer de l'homme sous la forme des idoles, en v opérant certaines choses qui causent leur étonnement et leur admiration; c'est pour cela qu'il est dit au psaume 95 : « Tous les dieux des nations sont des démons 1, omnes dii gentium dæmonia, »

^{4.} Somme II, II, quest. 9.

APPENDICE J

CHAPITER IX

L'IDOLATRIE DEVANT LES APOTRES — DEVANT LE NÉOPLATONISME — DEVANT LES DIEUX EUX-MÊNES

4. - L'idolâtrie devant les apôtres.

Après de telles leçons et de telles paroles, comment les apôtres, forts de tant de promesses et solennellement chargés de l'expulsion de ces mémes dieux de la surface de la terre, comment les apôtres, qui dans cette carrière toute nouvelle pour eux se montrent tour à tour enchantés de leur succès ou attrisés de leur impuissance¹, au-raient-ils pu se méprendre à leur tour sur la véritable nature de leurs joueurs continuellement vainces et convainces.¹²

Tout le monde le sait, pour les évangélistes comme pour les prophères, Réchéubul demeure toujours le dieu d'Acron, prince des audémons et stata. Sous ce dernier nom, saint Jean lui conscere tout un tivre, saint Fuer l'appelle un lon dévorant, et saint Paul ne se lasse pas de le signaler aux fidèles. C'est l'ennemi, « ce n'est pas la chair et le saing, mais bien les maitices aériennes, corne tesquelles ils faut g'armer du bouclier de la foi. 3 u Quant aux idoles, clès ne sont rère na er elles-mêmes, ce n'est sus à elles ou les saines sacrifients.

 [«] Seigneur, les démons mêmes nous obéissent... Seigneur, nous n'avons pu chasser ce démon... » (Voir tous les évangélistes.)

^{2.} Actes, ch. xvi, v. 46. « Ce sont les serviteurs du Dieu Très-Haut; écoutez-les, » disaient les démons.

^{3.} Ephės., ch. vi.

mais bien véritablement aux démons, et non à Dieu, e Sta-ce que je dis que l'idole soi quedque chose en elle-même? Non, mais je dis que toutes les fois qu'on sacrifie, c'estaux démons qu'on le fait', » Il ne veut pas, le grand aptire, que nous ayons la maindre sociéde sois démons, « Vous ne pouvez, dii-il, participer à leur table et à celle du Seigneur?.»

Ne soyons donc pas étonnés de voir les apôtres porter le fer et la flamme sur tous let temples de ced lieux, brise leurs satues, déchier le teurs enseignements et transmettre les pouvoirs de l'excréime à tous leurs successeurs, qui l'excrezonnt à leur tour sur la plus vaste échelle et pendant dis-buit sicles, Tous expalseront ces anciens dieux des nations, non-seulement des âmes et des corps, mais de toute la nature inanimée et vivante; blien mieux, depuis l'immonde abri de l'animal domestique jusqu'à la couche dorce de cetui qui le possède, depuis la source la plus humble jusqu'au sommet des Alpes de Penu et du deu Jou, nous les verrons tout purifier, tout bénir, et renouvelre sans cesse contre ces l'eux infestés les objurations adressées à toutes les pages de la Bible contre les dieux des hauts lieux et de tous les bois sacrés.

2. - L'idolâtrie devant les Pères.

Quant aux Pères de l'Égilse, comment, sous le poids de telles leçons et de tels enseignements, un seul d'entre eux eût-il pu protester contré un arrêt général et sans appel, qui se trouvait tout à la fois basé sur l'Ancien Testament, sur tous les Évangiles et sur tous les rézits des anôtres?

Que la philosophie moderne leur reproche, à cet égard, l'Itroitezse de leurs uues, l'ominosité de leurs pordes, a l'exagiration de leur leura goge, qui devait paraître aussi fauz aux yeux des paiens que celui de Veltaire aux yeux des christiens, se cela se comprend la plus hautes philosophie du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Or, bien loin d'aveir la véride sur les diex, elle se plonge à priori dans le nicha, dans le nirvand nottologique; mais, nous le répéterons toujours, que des théologiens, discriples surannés des Berégier. Banier, Pluche, Banier, Pluche, Banier, Pluche, Banier, Pluche, a

- 4. I Cor., ch. xvn.
- 2. Ibid., ch. x, v. 49.
- 3. Les montagnes se divisaient en heureuses, montagnes des anges, comme le mont Garizim, et en montagnes maudites ou des démons, comme lo mont Hébal, ancêtres géologiques de notre Engelberg et de notre Maladetta d'aujourd'hui.

Mignot 1, nourris d'enseignements bibliques, apostoliques et patrologiques, continuent à se livrer encore à des travaux d'Hercule, pour transformer ces dieux des nations en rayons solaires, en emblèmes agricoles, en bienfaiteurs de l'humanité, en porteurs d'eau, en aqueducs, et se permettent de blâmer les Pères de n'avoir pas vu toutes ces choses, etc,... on ne comprend plus rien à une cécité de cette nature.

lls disaient donc, tous ces Pères, et cette fois avec un accord unanime, « que les oracles étaient rendus par les démons, qu'ils habitaient souvent les idoles, que c'étaient là les dieux étrangers, que l'univers, jusqu'à l'incarnation, était en leur puissance, que tous les maux étaient leur ouvrage, et qu'à l'aide de l'exorcisme ils forcaient ces démons eux-mêmes à leur avouer toutes ces choses, etc., etc. »

« Ou'est-ce que les idoles? dit saint Augustin. Une simple matière sans sentiment et sans vie, qui a des yeux et ne voit pas; mais les esprits pervers, fixés dans ces mêmes simulacres par un art détestable, se sont assimilé ainsi les âmes de leurs malheureux adorateurs 1, a

Tertullien nous donne en quelque sorte la statistique de tous les oracles, et n'a pas de peine à démontrer que les démons seuls pouvaient coudre tant de vérités à tant de mensonges 1... Mais ce ne sont là que des raisons ; voici maintenant des faits ou plutôt des défis par les faits. Tout le monde connaît celui de Tertullien : « Que l'on amène devant les tribunaux quelqu'un qui soit véritablement possédé du démon, si quelque chrétien lui commande de parler, cet esprit malheureux avouera alors aussi véritablement qu'il n'est qu'un démon, qu'il se disait faussement ailleurs être un dieu : s'il ne l'avoue pas aussitôt, faites mourir sur-le-champ ce chrétien téméraire ; qu'y a-t-il de plus sûr que cette preuve 4? »

Lactance n'est pas moins positif et hardi, et qui pourra jamais croire que ces saints hommes compromissent avec taut de légèreté la vie d'un chrétien? Que d'assurance dans ce défi! « Qu'on amène, avec ce possédé, le prêtre de l'Apollon de Delphes lui-même, lls frémiront également l'un et l'autre au nom de Dieu, et l'Apollon sortira aussi vite de son faux prophète que le démon du possédé, et ce faux pro-

^{4.} Voir leurs Mémoires, dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

^{2.} Gité, i. VIII, ch. xxiv. 3. De Anima, l. I.

^{4.} Apolog.

phète deviendra muet pour toujours. Donc les démons que les païens abominent sont les mêmes que les dieux qu'ils adorent 1. n

Et saint Athanase: « Que tous ceux qui en veulent faire l'expérience viennent, qu'ils se servent seulement du signe de la croix, et ils verront si ces démons effravés seront longs à prendre la fuite. »

e Ces dieux ou démons de Delphes, de Dodone, de la Béotie et de l'Égypte, qui s'étaient emparés de toutes les fontaines et de tous les Beuves, de toutes les idoles et de pierre et de bois, disparatiront au seul nom de Jésus-Christ!, »

Origène assure que les plus petits, les plus infimes d'entre les chrétiens, ont tous cet admirable et infaillible pouvoir d'expulser les faux dieux 3.

Tertullien, en parlant au président Scapula, va même jusqu'à citer les noms propres des possédés délivrés par lui, et les somme de rendre hommage à la vérité : a Vos officiers mêmes pourraient vous en instruire, le secrétaire de l'un d'eux, le parent et le fils d'un autre ayant été délivrés par nous et de la maladie et du démon 4;

« Il vous est facile, ó sénateurs, disait à son tour saint Justin, de reconnaître cette vérité, par ce qui se passe tous les jours sons vos yeux et en voire présence s. »

« Moi-même, dit à son tour saint Grégoire de Nazianze, que de fois cela m'est-il arrivé! »

Saint Augustin ne faisait donc que résumer l'opinion des prophètes, des Pères et , nous allons le voir, des paiens eux-mêmes et de leurs dieux, lorsqu'il laissait tomber ces paroles : « Toutes les nations sont au pouvoir des démons, les temples sont élevés aux démons, les auteis consacrés aux démons, les prêtres institués pour les démons, les sacrifices offerts aux démons, les prêtres institués pour les démons, les sacrifices offerts aux démons, les prêtres institués pour les démons, les sacrifices offerts aux démons.

Et comment ose-t-on, au nom de la vraie critique, mépriser l'opinion sur le paganisme d'un Lactance, d'un Arnobe, qui l'avaient pratiqué eux-mêmes, qui avaient adoré et même interrogé ces dieux, qui en avaient obtenu des réponses, etc.?

C'étaient des hommes spécieux, s'il en fut jamais, sur toutes ces questions, des hommes d'observation et d'expérience avant tout, et ce serait abuser du temps de nos lecteurs que de prolonger outre mesure des citations trop connues; l'accord des Pères est unanime.

- 4. Divin. instit., I. IV, ch. xxvii.
- 2. De Incarn., i.
- 3. Liv. VII.
- 4. Ad Scapulam.
- 5. Apolog , I.

Mais il en est un autre aujourd'hui qui ne l'est pas moins: c'est de rejecter sur « l'injuriée et l'éroisete de leurs uses » le réaultat logique et forcé de tant d'examen et d'évidence. Nous ne connaissons peut-être de la fabeur qu'il est un seul membre de l'Université qui ne fût prêt à signer des deux mains cette formine d'incrênce publiée dernièrement par la Resue Germanique : « C'était une erreur des premiters Pères de l'Églies de traitelr les dieux paiens de démons et de mauvais espris, et nous devons éviter de commettre la même méprise relativement aux dieux des Hindous. Leurs dieux n'ont pas plus de droits à une existence substanticle que Éos ou Homera, que Nys on Apaté. Ce sont des maques assan acteurs, les créations de Homme et non se créateurs. Ils sont nomine et non numina, des noms sans être et non des étres sans noms. ¹»

3. - L'idolâtrie devant les néoplatoniciens.

Tou le Crede antispirite de notre science est ici. Comment donc as-t-elle pr faire pour oublier à ce point-là b parole de ces manes de la tent qu'elle a tant admirés, de ces fameux Alexandrins comme elle ennemais des Fires e par conséquent autorités irrévasables toutes les des qu'ils se rencontraient avec ceus-ci, non pas sur la valeur divine, mais sur la nature strirtuelle de ces dieux?

Gardons-nous bien d'oublier ce que nous avons déjà constaté, c'est-a-dire qu'un yeux de la critique la plus récente et devant l'étude des derniers monuments exhumés, cette évole, longemps suspecte et récusée, est recomme définitivement comme le meilleur organe et l'interpréte le plus cacat de l'ancienne théologie égyptienne. Creuzer et Champollion lon rébabilitée en déclarant que la Memphis des Alexandrins était bien certainement le représentant le plus fidèle de la Memphis des Pharanos.

Or, si comme nous l'allirine Iulius Firmicus, toutes ces villes égyptiennes, y compris Alexandrie elle-même, étaient devenues « une véritable école de sorcellerie » (assertion qui justifierait à elle sœule à vieille indignation d'un l'indiare et d'un Hérodole contre « les monstruosités de l'ancien culte égyptien »), nous ne voyons pas pourquoi l'on s'éunnerait d'entendre un démon chassé par saint Hiliaire s'écrier au moment de l'expulsion : o lol l'age l'étais bien à Memphis

^{1.} Revue Germanique, 31 juillet 1858.

^{2.} Miebura.

^{3.} Liv. II.

alors que je m'amusais à jouer les hommes dans leurs songes ; c'est malgré moi que j'ai été amené ici 1, »

Comment d'ailleurs récesser toute une école de philosophie, qui ne se contente pas, comme bien d'autres, de professer le paganisme, de faire de l'érudition sur les dieux, mais qui se dit inspirée, enseignée, ratiliée par ces dieux cux-mêmes, qu'it vaire ceux, qu'it vaire ceux, qu'it vaire ceux, qu'it vaire ceux, les contemple sans cesse pendant la veille et en songe, et qui n'a d'autre occupation quo d'arriver, par toutes les pratiques de la hédragée, la la vie prugarier d'abord, puis enfin à l'illumination complète de la plus mystique pronuis ??

Nous reavoyons nos lecturas à ce que nous avons dit à ce sujet au chap, m. Ajonions-y-seulement un deriner trait, c'est Porphyre, Perchphyre initié, thaumaturge et dévot au grand Sérapis, qui finit par le trahir impitoyablement. « Nous ne sommes pas dénués de motifs, did-il, pour soujonner que les mauvais dénons sont tous sounis à Sérapis, car ce n'est pas seulement par les symboles que nous avons des amenés à cute découverre, amis parce que les supplications faites pour calmer et dioigner de nous les démons s'adressent d'abord à Pluton. Or, Sérapis est le même que Pluton, et cu qui prouve incon-testablement qu'il est le rance us séucos, c'est qu'il donne lui-même les ambotes pour les mettre en luite. *,

Ainsi voici le grand dieu des païens, Sérapis, qui se trouve élevé par eux précisément à cette même dignité que l'Évangile assigne à Béelzébuth... le prince des démons!...

Reprochez donc maintenant aux Pères leur démonisme injuste.

4. - L'idolâtrie devant les dieux eux-mêmes.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les dieux, oui, les dieux, grâce à quelques moments de franchise, ne seraient pas mieux yenus à s'en plaindre.

Sans leurs aveux, est-ce que Lactance aurait jamais osé proposer d'en faire l'expérience sur Apollon lui-même, et donner cette expérience comme moyen infaillible de s'assurer que « les démons exécrés par les palens sont les mêmes que les dieux qu'ils adorent † ? »

- 1. Saint Jérôme, l. III, p. 453.
- On appelait épopsie le dernier degré qui vous rendait participant à la nature divine.
 - De la philosophie par les oracles, cité par Eusèbe, Prép., t. I, p. 183.
 Divin, instit., I, IV, ch. XXVII.
 - a. Diem. Distit., i. IV, ca. XXVII

Saint Cyprien ne les eût pas conjurés « d'en croire au moins ceux qu'ils adorent 1, »

Minutius Félix se fût bien gardé de leur dire : « INTERBOGEZ Saturne, Sérapis, Jupiter et tous les autres, et croyez-en leur témoignage, car il n'est pas probable qu'ils mentent tout exprès pour se déshonorer eux-mêmes*. »

Et dans le parti opposó nous ne verrions pas un Jullen prendre à témoir Le soux. L'evant les habitants d'Antione, que « la statue d'Apollon lui avait fait connaître la retraite et l'indignation du dieu, » à cause du saint maîryr labylas qui était inhumé près de son temple 1 » à cause du ne nous montrerait pas l'oracle à Calras déclarant solennellement le dieu l'aù (kéhovah) « le plus grand de tous les dieux. 1 »

Ce qui cadre merveilleusement avec ce propos d'Apollon, rapporté par Porphyre, que « le Dieu des Juifs était si grand, que tous les autres dieux eux-mêmes en étaient épouvantés *. »

Qui nous dit que ce n'était pas ce nom redoutable qui se lisait primitéments sous les nouveaux nons, évidemmens surchargés, que la science découvre sur un certain nombre de monuments? M. Ampère fait d'intérresantes réflexions sur les divinités plus modernes núestitutes à l'antique et simple dérinité, à propos des petits temples d'hauda et de Kalabehè, en Nubie, « sur lesquels ces surcharges sont manifestes. »

Tout est là : « Je m'assoirai à la place du Très-Haut, » L'idolâtrie n'est pas autre chose.

Pour en revenir à ces réponses des dieux, elles étaient la confirmation : de cette supplique des démons évangéliques : « Jésus, fils du Très-Haut... étes-vous donc venu nous tourmenter avant l'heure? Laissez-nous nous retirer : »

Et de cet aveu de la pythonisse de Philippes en présence des apôtres ; « Ce sont bien là les serviteurs du Très-Haut , écoutez-les ; »

Et des lamentations de ce démon qui, chassé par saint Antoine, se plaignait de se voir « obligé d'abandonner tous les lieux et toutes les villes qu'il possédait, parce qu'elles se remplissaient de chrétiens. »

- 4. Contra Demetr., 1.
- 2. In Octavio.
- Libenius, t. II, p. +85. « O Apollon, dit ce confident de Julien, à présent que vous êtes délivré du fâcheux voisinage d'un certain mort, vous continuez à vous dérober à notre culte. »
 - 4. Macrobe, Saturnales, t. I, p. 48.
 - Cité par Eusèbe, Prép., 4456.

A quoi le saint lui répondit : « Je ne te crois pas en raison de la confiance que tu m'inspires, mais parce que tu dis la vérité!, »

Cette persistance à s'identifier avec les anciens dieux dura si longtemps chez les démons, que Sulpice Sévère nous dit, dans sa Vie de saint Marin, que, de son temps encore, us se rasauzar von sous les traits de Jupiter, sons ceux de Mercure, et plus fréquemment encore sous ceux de Minerye et de Vénus ³.

Le lion blessé du pagnaisme ne devant jamais cesser de rugir et de maudire son ennemi, croyon-ste donce necroe longaril s'explique dessi catégoriquement sur la nature de ses dieux; « Nõs démons sont innombrables, di Proclus, » et checun d'eux prend le surnom de son infe. Ils aiment à dire appetits Apollon, Mercure, Jupiter, comme si ces noma exprimaient la propriété de leurs dieux propres.

En présence d'une telle entente entre deux philosophies si adverses, et surtout en présence des aveux que la dernière met dans la bouche de ses propres dieux, on est en droit de demander quelle idée la science moderne peut donc se former de la science antique; comment elle peut, par exemple, concilier son culte exclusif et dominant pur les classiques païens avec le profond mépris qu'elle affecte pour le côté merveilleux et générateur de leur crovance. Il y a là, ce nous semble. la plus choquante de toutes les contradictions. Le surhumain irrite nos savants. l'horreur du surnaturel est écrite dans tous les plis de leur drapeau en caractères si tranchés, que toute discussion avorte par cela même qu'on la tente, et cependant ces classiques admirés et prescrits ne parlent, n'écrivent, ne vivent qu'en s'appuyant sur cette même base qui paraît intolérable à leurs admirateurs. C'est celle de leurs livres, le premier comme le dernier mot de leur philosophie, et la fin de leurs efforts : poëte, philosophe, historien, chacun d'eux, à l'exception des épicuriens, ne vit que pour ses dieux, qu'avec eux et par eux, et ne trouverait plus un seul mot à nous dire le jour où nous parviendrions à neutraliser sa croyance,

Encore une fois, mesieurs les professeurs, que pensez-vous de tous ce hommes? Si nous les jugons au point de vue de votre incroyance ou filiaire, ce sont de véritables fous, ou, pour le moins, de bien simples enfants; à, au contraire, nous en croyons l'Admiration que vous nous imposez pour leurs œuvres, ce sont de véritables demi-dieux, (ue faudt-a-til donc conclure de tant de contradictions? Cetal

^{1.} Vie de saint Antoine, par saint Athanase.

^{2.} Chap. xxiv.

^{3.} Proclus, de Anima et dæmon.

pendant que vous tenez à faire élever nos enfants par des auteurs si fous, nous récusons, nous, les dieux de ces anteurs pour leurs maîtres.

Le jour où nous prendrions plus au sérieux la réalité aubitantielle de jupiret, ed Mercure et de Vénns, le jour où nous saurions complétement qu'ils nous écoutent et « se réjouissent (Porphyre vient de nous le de dire) lorsque nous leur donnons tous ces noms, « nous aimons à croire qu'on trouverait un peu moins de donceur à leur causer cette jouissance, comme un peu moins d'inspiration pour les dithyrambes presertis à leur honneur. Et quand on viendrait à se rapplere que ces demi-dieux encensés étaient précisément acteurs dans le crucilément du Golgotha, peut-étre parallarial au moins plus convenable de se montrer un peu plus sobre de compliments et d'épithètes qui ne peuvent les raux is sautrister leur victime et leur vanqueur.

Tout consiste à bien savoir si l'on a affaire à une simple abstraction ou bien à un être qui se tient à vos côtés et qui sait tirer parti même de la simplicité qui l'encense innocemment.

Ainsi donc, sages et ignorants, philosophes et prétres, exorcistes et dieux, persécuteurs et martyrs, tous s'accordent pour souscrire au même credo et pour réunir le témoignage de leur croyance et de leur observation privée à la grande et antique observation collective du genre humain.

Maintenant laissons l'antiquité. Quinze siècles vont s'écouler encore : oni, quinze siècles également d'observation et d'expérience, quinze siècles de faits merveilleux, d'exorcismes et de miracles, vont apporter à l'intelligence humaine la démonstration et la preuve de la science et de la sagesse antiques; de sorte que les deux mondes, l'ancien et le nouveau, le paien et le chrétien, sans cesser de se combattre, vont se corroborer et s'accorder mutuellement, sinon sur la valeur, au moins sur la nature de ces dieux; de sorte encore que toute l'expérimentation antique va se trouver confirmée par celle du monde régénéré... Eh bien, que s'est-il donc passé sur la terre pour qu'à la suite de quelques plaisanteries de Fontenelle on ait si généralement déserté les démonstrations de soixante siècles pour une dénégation qui repose sur le vide? L'esprit humain se serait-il donc à son tour incliné sur son axe? Tout refuser aux autorités les plus imposantes et les plus unanimes de l'observation générale, pour accorder tout aux hypothèses les plus divergentes de l'inobservation privée, voilà, certes, un des plus étonnants produits de ce qu'on appelle avec orgueil « la fine critique moderne, » Voilà cependant le véritable principe, le cachet dominant et le résultat constant de ce démolissage historique que nous appelons avec orgueil la gloire de notre siècle.

CHAPITRE X

MARCHE DE L'IDOLATRIE

- 0

SES TROIS ÉTAPES PRINCIPALES

s I

Marche de l'idolatrie. -- Première étape. -- Terre de Chus, terre de Cham et les deux Éthionies.

Voyons maintenant le point de départ et la première étape de cette idolâtrie qui va couvrir la terre.

Évidemment nous voyons ses premiers sectateurs, établis tout aussitût après le déluge dans cette contrée habitée par les Indiens modernes, qui la nomment encore Kus-cha-Dwipa, tout en reniant la mémoire de ce Chus et en rapportant leur religion à Sem, le constructeur de leur ville sainte, Schembamy-v-an.

Ce grand pays aurait donc été peuplé par deux souches différentes, que l'on retrouve encore dans les deux sectes opposées des brahmines.

Les livres des Indiens disent que leur pays a été conquis par Ramà (probablement encore le Raéma ou quatrième fils de Kusch (Genèse, x, 7), marchaut à la tête d'une armée de singes. Ce Ramà ou Raéma commandait sans doute cette division attardée des Cuschites babyloniens, premiers conquérants des Indes.

Nous verrons les Ariens blancs arriver plus tard aux mêmes lieux, dont lis trouveront les habitants noirs enracinés déjà dans le cutte des dieux élémentaires, de l'air, du soleil, de la terre et du vent, culte qui facilita tant d'accommodements avec le ciel de Brahma, que les vainqueurs ne tardèrent pas eux-mêmes à l'adopter.

Mais alors les habitants primitifs, comme s'ils tenalent à devancer les blancs dans la voie du progrès, changèrent ce vieux culte des éléments en un noir démouisme, et, quant aux singes qui, disait-on, avaient fait la conquête primitive du pays, et que Creuzer nous montre e divisés en satyres-éneu et en satyres et en satyres

Il est donc à peu près démontré que ce fut de ce Chusitan ou Éthiopie babylonienne que la race noire et magique, on ne sépare jamais ces deux mots, marcha à la conquête des Indes, pendant qu'une de ses divisions, descendant vers le sud, s'instaliat, vers cette même époque, chas cotte autre Éthiopie que la Bible appelle terre de Cham, $X\bar{z}\mu\alpha$, et dont l'Égypte appelle encore aujourd'hui les habitants « mauvaise race de Chus, c

On comprend dès lors que, lors de l'expédition française en Égypte, un corps d'armée indien au service de l'Angleterre

^{4.} Religious, Inde, ch. 1et.

Mémoire lu par Weber à la Société scientifique de Berlin, et reproduit par la Revue Germanique du mois d'octobre 1858.

ayant été transféré sur la plage africaine ait salué avec joie les monuments de la haute Égypte, et, se précipitant à terre, se soit écrié « qu'il reconnaissait bien là les dieux de sa patrie¹.»

Mais ces doubles Cuschites, de qui descendaient-ils euxmémes et quel était teur bercauy Le voici. Pendant qu'Hérodote nous signale la ressemblance, ou plutôt l'identité de race et de couleur existante entre les Éthiopiens d'Afrique et ceux de l'Est ou de l'Inde, qu'il appelle Adens authropophages, le P. Kircher nous montre toutes les traditions cophtes et arabes conférant le titre de roi d'Égypte à Misraim, Bis de Cham, et tenant de son père l'ancien sceret des Caînties, c'est-à-dire la magie, les incantations et l'art de la fabrication des sidoles?

Si nous interrogeons à son tour le Chaldéen Bérose, il va nous dire que « le plus jeune des trois fils de Noé, adonné dès sa jeunesse à l'étude de la magie et des poisons, reçut tantôt le nom de premier Zoroastre, tantôt, et en raison de ses inflanes tentatives sur son pêre, celui de Chem-Senua, c'est-àdire de Cham in/âme. Les Égyptiens se conformant, ajoutet-li, à ses enseignements, en firent leur Saturne et lui consacrèrent la ville de Chemmyn.

« C'est Mesraim l'Egyptien, dit à son tour la Chronique d'Alexandrie, qui, se dirigeant vers les plages orientales, remplit alors le monde de son impiété et inventa l'astrologie et la magie; c'est de lui que parle l'apôtre saint Pierre en disant « qu'après le déluge les hommes étaient retombés dans leur impiété passée. »

Porphyre nous dit que ce fut lui qui, sous le nom de Zoroastre, distingua le premier la magie en magie théurgique et magie goétique ou nécromancie.

Virgile le représente comme fondateur de Thèbes; quelques autres ajouteut, de Tanis.

Voici donc de grandes autorités réunies pour faire retomber

Frédéric Schlegel, Philosophie de l'histoire, t. 1, p. 247.
 Œdipus, t. 1, p. 75.

a. (a.u.p.a.) (a, p.

sur les fils de Clius toute cette déviation de l'ancienc cutte et de l'ancienne théologie orthodovas, sauvés et consorvés par Osiria-Noé. Toujours est-il que ce fut sous les drapeaux de Chus et des doubles Éthiopiens que l'idolâtrie fournit sa première étape post-diliveinen. Ce n'est donc pas sans raison que l'Église caholique chante encore aujourd'hui, à la fête de la Nativité: a Seigneur, vous avez brisé la tête du serpent, et vous en avez fait la nourriture des peuples d'Éthiopie, dedistieum in escam poulit Ethiopie.

De l'Éthiopie l'anathème s'étendit bien vite à l'Égypte, qui devint à son tour l'emblème et la patrie du mal. Soullée primitivement par Cham, frappée d'anathème dans la descendance immédiate de ce dernier, c'est-à-dire dans les personnes de Chus et de Chanana » qui, ne changeant jamais de peau 4, seront toujours les sedaves des seclaves de leurs frères 2, » nous voyons l'Égypte blanche et plus ou moins fidèle se débattre pendant quelque temps contre ses enfunts pendus, les repousser, les soumettre, mais payer bien cher sa victoire, puisque en s'incorporant le domaine des vaincus elle s'assimila en même tenns toutes leurs erreurs et leurs superstitions.

Sans pouvoir marquer d'un chiffre bien précis l'houre de cette double installation des idolâtres noirs en Afrique et en Asie, tout nous dit qu'elle dut être assez prompte et à peu près simultanée, car, malgré cette assertion de Lepsius, que les monuments éthiopiens ne datent guêre que du vri sècle avant notre ère, nous avons un point de repère qui ne laisse rien à désirer : c'est le monument de Beth-Cually, en Nubie. Là, nous voyons des prisonniers éthiopiens et de race noire ame-

Jérémie.

^{2.} Constaions bien, pour la seconde fois, que, dans notre pensée, cet anti-bleme était repporté le jour oû la mort du Jusée cractifié échtira les cédures de tous les exclurages du monde. L'Églier romaine n'a pas perdu une seale occasion de le proclamer. Aussi, lorsque aujourd hui les protestants de l'Amérique du Sud inscrivent ou terrible versés sur le dropseu de l'eur scission, ils se mostrent, comme toujours, aussi Ignorants de l'histoire que de l'esprit de vértible christiant par le l'esprit de vértible christiant par l'esprit de vertible christiant par l'esprit de v

nés devant le roi Rhamès II; comme ils lui présentent des meubles, des objets d'art précieux et de riches fourrures, on peut juger du degré de civilisation atteint déja par l'Ethiopie seize ou dix-huit cents ans avant le christianisme ⁴. C'est de la évidemment que l'Egypte tira, non pas le fond de sa théologie et toutes ses vérités religieuses, mais tout ce qui vint les corrompre. C'est de là que lui vint ce fétichisme animal, qui subside encore aujourd' hui, et plus intense que jamais, dans son premier berceau. C'est de là que lui vinrent tous ses enchantements, toute sa nécromancie et toute son anthropolâtrie. Oue nouvait-elle, en effet, gagner au voisinage d'une nation

qui, tous les ans, et longtemps avant elle, convoquait tous les dieux à la fameuse table du soleil, « Dans ces jours solennels. dit l'académicien Foucher, les prêtres, jouant l'enthousiasme, persuadaient à la multitude que les dieux s'emparaient de leurs personnes pour venir converser avec leurs fidèles adorateurs, et il paraît que le bruit s'en répandit au loin, puisqu'on le retrouve dans les poëmes d'Homère et chez les Grecs... qui faisaient abandonner le ciel à tous leurs dieux pour aller passer, tous les ans, douze jours en Éthiopie 2. » Effectivement, dans le l' livre de l'Iliade, Thétis dit à son fils qu'elle ne peut parler à Jupiter « parce qu'il est allé chez les Éthiopiens, qui l'ont invité à un festin avec tous les autres dieux, et qu'il ne doit revenir au ciel qu'au bout de douze jours. » Dans le VI' livre de l'Odyssée, Neptune, voyant approcher Ulysse de l'île des Phéociens, s'écrie en colère : « Que vois-je! les dieux ont donc changé de résolution pendant que j'étais chez les Éthiopiens? » Alcinous, de son côté, est surpris qu'Ulysse, arrivant dans son île, y soit pris pour un dieu. « Si c'est, dit-il, quelqu'un des immortels, c'est alors quelque chose d'extraordinaire, car jusqu'ici les dicux ne se sont montrés à nous que lorsque nous leur avons immolé des

^{4.} Voir la gravure donnée par M. Charton dans ses Voyageurs, t. I, p. 74.

^{2.} Académie des inscr., t. VI, Mém., p. 386.

hécatombes; alors ils nous ont fait l'honneur d'assister à nos sacrifices et de se mettre à table avec nous 1 . »

De son côté, Hérodote, parlant par oui-dire de cette famcuse table du soleil dressée par les Éthiopiens à leurs dieux, nous dit: « C'est une immense prairie remplie de viandes bouillies, que les gens du pays croient produites par l'âme de la terre, mais que les magistrats ont soin d'y faire porter pendant la nuit. »

Voilà des magistrats bien babiles, ehoisis et fournis par une nation bien erédule et bien sotte! Il est vraiment dommage qu'Hérodote nous avoue n'avoir rien examiné par lui-même. Quoi qu'il en soit, c'est une chose fort extraordinaire que de retrouver chez toutes les nations du monde ces festins offerts à des êtres invisibles, qui, après avoir conversé et mangé pendant plusieurs jours avec la nation, s'en retournent à heure fixe, comme ils étaient venus. On était alfé au-devant d'eux, on les reconduit, et tout est terminé. Il faut convenir que voilà l'hallucination la plus étrange (en supposant que c'en soit une) que l'humanité malade se soit jamais inoculéé à ellemême. Nous reprendrons tout cela à propos de la néeromancie et de ses féssits.

Contentons-nous de regarder les Ethiopiens de l'Asie et de l'Afrique comme la vraie race de Chus, comme la mère de cette idolâtrie générale et de ces pratiques si bien désignées par saint Paul, lorsqu'il dit aux Colosses : » Je ne veux pas que vous prenier part à la table des démons. »

Le Syncelle et Manéthon nous montrent, quatre-vingts ans environ après l'arrivée d'Abraham à la cour de Pharaon, un roi de Thèbes, nommé Syphis, qu'ils appellent le Voyant les dieuxe, κερίσετας είς θεοςς. Manéthon affirme même avoir pris connaissance de ses réclis saerés, ce qui a fait supposer à quelques Égyptologues, et entre autres à Marsham, que ce roi pouvait bien être le deuxième Thoth, ses visions, 96ππίε, quer

^{4.} Odyssée, I. VII.

paraissant être le fondement de toutes les erreurs, de toutes les superstitions, et, par conséquent, de toute l'idolâtrie égyptienne.

Et qu'on n'en appelle pas aux prétendues différences entre l'antique et la nouvelle religion! Ou'on ne raieunisse pas trop l'époque des superstitions au profit d'un culte plus ancien! Sans doute, il faut placer en Égypte comme partout, nous l'avons déjà dit, une époque religieuse orthodoxe et pure; mais nous maintenons que les premiers documents historiques et monumentaux sur ce pays nous le montrent en pleine idolâtrie depuis le plus ancien Pharaon jusqu'au dernier Ptolémée. « La perpétuité des usages et des croyances de l'ancienne Égypte durant sa plus mauvaise fortune, dit Champollion-Figeac, est mise hors de doute par une foule de monuments, et il est reconnu que les temples élevés sous la domination des Grecs et des Romains ne sont que des reconstructions des édifices pharaoniques consacrés aux mêmes divinités. C'est ainsi qu'il y a eu à Talmis trois constructions du même temple dédié au dieu Malouli, une sous les Pharaons (règne d'Aménophis 11, successeur de Mœris), une du temps des Ptolémées, et la dernière sous Auguste et Trajan, c'est le temple actuel qui n'a jamais été terminé. Or la légende du dieu Malouli, inscrite sur le fragment d'un bas-relief du premier temple, ne diffère en rien des légendes les plus récentes. Ainsi donc le culte local de toutes les villes et bourgades n'a Jamais été modifié, on N'INNOVAIT RIEN. ET LES PLUS ANCIENS DIEUX RÉGNAIENT ENCORE LE JOUR OU LEURS TEMPLES ONT ÉTÉ FERMÉS PAR LE CHRISTIA-NISME 1, » Comment alors M. Champollion-Figeac, en présence de ces dernières divinités immondes, identifiées par lui avec les anciennes, a-t-il pu s'élever avec tant d'amertume contre « les satiriques anciens et modernes qui se sont permis de blamer ces prétendues impiétés2? » Comment surtout a-t-il pu soutenir que cette religion « était un monothéisme pur se

^{1.} Egypte ancienne, p. 251.

^{2.} Ibid., p. 25.

manifestant extérieurement par un polythéisme purement symbolique; en un mot, que tous les dieux égyptiens n'étaient que de pures abstractions et les formes secondaires et tertiaires du grand être 1? On peut dire que c'est le contre-pied de la vérité. et, puisque M. Champollion continue toujours à citer comme les autorités les plus sûres en fait de culte égyptien celles des Porphyre et des Jamblique, nous nous étonnons encore plus lorsqu'il nous dit que « son frère a puisé cette opinion sur le pur symbolisme dans les mystères égyptiens de ce dernier auteur.» Pour nous, qui avons pris la peine de méditer longtemps et de traduire en partie cette somme théologique du maître et docteur en chef du néoplatonisme (dux noster, a dit Porphyre), nous affirmons à notre tour, et nous crovons l'avoir prouvé 2, que toute la thèse de ce livre n'est que la réponse catégorique et contradictoire aux assertions naturalistes et symboliques exclusivement adoptées aujourd'hui.

Le seul dieu, Malouli, invoqué dès l'origine des temps historiques, nous explique tous les autres, et nous explique surtout comment la Bible appelle la ville d'Héliopolis iniquitas, et celle de Bubastis ignominia.

Pour fournir sa première étape, l'idolâtrie s'est donc levée de bien grand matin.

§ 1t

Deuxième étape. — Babel.

Maintenant, retournons au Chusistan babylonien, et voyons, deux cents ans après le déluge³, un des petits-fils de ce même Chus construisant cette Nimrod que les Sémites appe-

Égypte ancienne.

^{2.} T. I, ch. 11, p. 433 à 139.

S'il est impossible d'assigner ici une date bien précise, il est permis de préférer, avec M. de Rougemont (3, 43), celle de 200, comprise entre la naissance de Peleg (l'an 104) et sa mort (l'an 340).

lèrent longtemps Nimrod la rebelle, et ce Birs-Nimrod, qui spécifie encore mieux la nature de la rébellion, bir signifiant en chaldéen habitation de démons. Cette qualification nous parattra bien légitime, lorsque nous rapprocherons la profession de foi que va nous faire un souverain pontife des dieux Bel et Nêbo des récits de Bérose et de Josephe sur « les esprits vengeurs, qui, sous la forme de flammes et de tempétes, réduisirent le monument d'orgueil à l'état de montagne de briques embrasée que nous contemplons aujourd'hui *, »

BABEL, dispersion! confusion! Tout cela est plein d'actualité scientifique, et la réhabilitation historique de la vieille pyramide va faire suite à la réhabilitation du déluge.

Donnons d'abord un sourire à l'incroyance que nos grandspères formulaient ainsi : 2 he ne asis pourquoi, il est dit dans la Genèse, que Babel signific confusion,... car ba signific père dans toutes les langues orientales et bel signific Dieu, donc Babel signific e Ville de Dieu².»

Au reste, la voix de Voltaire n'était pas isolée. On disait autour de lui que Ba-bel signifiait * palais de Dieu, * mais la Bible s'obstinait à tradûire par le mot confusion, et, comme le fait très-bien remarquer M. de Rougemont, * les inscriptions cunéliormes viennent encore une fois aujourd'hui donner gain de cause à Moise. * Elles disent bebût et bebliuch, or bebat signifie en syrique parler contags, d'ob babluiter et babil 1-s.

Le président de Brosses, Voltaire plus scientifique que l'autre, ne voyait dans ces ruines « qu'un effet des injures de l'air. »

^{4,} Voir, dans Bérose, lo récit de « cette descente des dieux, aidés par la foudre els evets; » en qui fiest, au reite, que la piglication du verset, du D'raume 103 : « Il fait des flammes et des vents ses ministres. » Josèphe aussi comme Bérose, et le cardinal Cijetan pense, comme saint Augustio et Philos, que le « venons et déscendons » de la biblie dois s'appliquer, non pas, comme on l'a dit, aux personnes de la sainte Trinité, mais aux bons anges.

^{2.} Voltaire, Dictionnaire philosophique, art. BASEL.

^{3.} Peuples primitifs, t. III, p. 96.

Le xix* siècle n'était guère mieux disposé. Dupuis ne trouvait dans « cette immense pyramide de Bélus-Soleil qu'un encouragement donné par les prêtres à la vertu, et qu'un magnifique heroon*.»

M. Lacour propose aujourd'hui une traduction nouvelle, «
à l'aide de laquelle, di-il., on n'aura plus besoin d'un miracle préparé par une absurdité. » La tour de Babel ne serait plus, selon cette traduction littérale, que « l'ail de Bel, ou un observatoire dont le principe fait dans les constellations du ciel;... et cette prétendue confusion n'auruit été, au contraire, qu'une extension, qu'un entirhissement du langage, dà la formation d'un alphabet qui put d'abord causer quelque embarras, mais qui donna bientôt à l'esprit humain tout l'essor dont il était susceptible « .»

Quant à M. Renan, que nous gardions pour la fin, il ne pout pas admettre, comme bien on pense, que « toutes les langues des différentes races aient pu étre créées d'un seul jet sous l'influence mystérieuse d'une intervention divine ², « bien que Niebuhr (grande autorité) l'avertisse que, pour sa part, l'admission d'un semblable miracle n'offense en rien sa raison, et que les débris de l'ancien monde prouvent clairment qu'après avoir duré un certain temps cet ordre primitif subit une révolution qui changes son essence ⁴.

Toutes ces dénégations sur la destination du monument n'avaient rien de bien étonnant, lorsqu'on voyait l'archéologie elle-même, en présence de ce Birs-Nimrod, hésiter quelque-fois entre la tour de Babel et le temple de Bélus. Elle essayait de concilier les deux avis, mais lorsqu'elle ne venait à soup-conner que Nabuchodonoser avait bien pu bâtir ce dernier temple sur la tour première, il se trouvait là tout de suite un savant, même un savant chrétien, pour étouffer l'aperçue, en le

^{4.} Abrégé, p. 137.

^{2.} Les Œloim, t. I, p. 445 à 432.

Langues sémitiques.

^{4.} Fomische Geschichte, I Theil, S. EO.

traitant d'hypothèse, qui, « n'étant appuyée sur aucun témoignage antique, se trouvait contredite au contraire par les assertions de tous les voyageurs 4. »

Nous venons de laisser parler la critique scientifique; laissons parler maintenant les réalités historiques.

Voici venir de l'Orient même un des plus curieux, des plus authenitques et plus récents produits des études d'archéologie asiatique. La presse, qui sait choisir ses vulgarisations, s'est bien gardée de favoriser celle-ci et d'ébruiter une découverte semblable; nouvelle preuve que son silence obéit à ses passions aussi bien que sa parole. Il est probable, en effet, que si demain quelque brique de Babylone et de Ninive pouvait lui apporter la démonstration de la plus minime erreur biblique, après-demain toute la France et toute l'Europe le sauraient.

Voici donc en quoi consiste cette nouvelle découverte : on sait que la collection de briques et de cylindres babylonieus rapportée par nos voyageurs modernes devient la plus curieus des bibliothèques, bibliothèques cette fois autochthone ² et vraiment originale! Or le plus curieux peut-être de tous ces livres d'argile écrits en caractères cunéfformes avait été véritablement édité, dans ces dernières années, par M. Jules Oppert, l'un des membres les plus distingués de la Société asiatique de Paris et de la Commission envoyée par le gouvernement français en Mésopotamie.

Voici donc la traduction qu'il proposait de cette curieuse brique trouvée par le colonel Rawlinson à Borsippa ou Birs-Nimroud, demeure de la vaticination du dieu Ao.

« MOI, Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Erte éternel, qui occupe le cœur de Mérodach, le monarque suprême, qui exalte le Nébo, le sauveur, le sage, qui prête son oreille aux instructions du grand Dieu: le roi vicaire jugeant sans injustice, qui a reconstruit la pyramide (Babil)

^{4.} Raoul-Rochette, Cours public sur les monuments de l'Asie.

^{2.} Nous avons dit qu'autochthone signifie né sur place.

et la tour à étages (Birs-Nimroud), fils de Nabopolassar, roi de Babylone, MOI.

- « Nous disons, Mérodach le grand seigneur m'a lui-même engendré, il m'a enjoint de reconstruire ses demeures. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.
- a La pyramide est le grand temple du ciel et de la terre, la demeure du maltre des dieux, Mérodach, J'en ai restauré en or pur le sanctuaire, le lieu de repos de sa souveraineté. La tour à étages, la maison éternelle que j'ai refondée et rebâtie, je l'ai construite en argent, en or et autres métaux, en briques émaillées, en cèdre et en cyprès, j'en ai achevé la magnificence.
- « MOI, le premier édifice, qui est le temple des assises de la terre, et auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai achevé, j'en ai élevé le falte en brique et en cuivre.
- « Nous disons pour le second qui est cet édifice-d: le temple des Seyl fumières de la terre, aquelle se ratlache la mémoire de Borsippa, et que le premier roi a commencé (on compte d'iti à quarante-deux vies humaines) sans en achever le faite, avait été abandonné depuis longues années. ILS Y AVAIENT PROFÉRÉ EN DÉSORDRE * L'EXPRESSION DE LEURS PENSÉES. LE TREMBLEMENT DE TERRE ET LE TONNERRE AVAIENT ÉBRANTÉ LA BRIQUE CRUE QUI S'ÉTAIT ÉCROULÉE RE PORMANT DES COLLINSS.
- « A la refaire le grand dieu Mérodach a engagé mon cour; je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondements. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai ceint par des galeries la brique crue des étages et la brique cuite des revétements; j'ai renouvelé la rampe circulaire, j'ai posé la mémoire de mon nom dans les pourtours des galeries, comme jadis ils en avaient conçu le plan; ainsi j'ai fondé et
 - 1. Nous avons dit que balal, en hébreu, signifie confusion.

rebâti l'édifice, comme cela avait été dans les temps éloignés; ainsi j'en ai élevé le faîte.

« Ñébo, toi qui l'engendres toi-même, Intelligence suprême, souverain qui exaltes Mérodach, bénis mes œuvres pour que je domine, accorde-moi pour foujours une race dans les temps éloignés, la multiplication septuple des naissances, la solitude du trône, la victoire de l'épée, l'amentissement des rebelles, la conquête des pays ennemis... Nabuchodonosor, le roi qui a reconstruit ceci, demeure devant la face¹, »

Ainsi, voilà toute la vérité sur Babel I Voltaire et Lacour avaient raison en ce sens, que les hommes de cette époque n'étaient pas plus insensés que tous les autres et n'avaient jamais pensé à élever une tour qui pit s'élever jusqu'à la lune... mais ils l'étaient assez pour élever un temple de raticination astrologique, c'est-à-dire fondée sur les sept lumières, autrement dit les esprits des sept planètes, et, de son côté, Dieu était assez jaloux de sa puissance pour ne pas laisser tant de gloire et d'honneur au grand dieu Mérodach et à Nébo, le surveillait des Rejions célestes et terrestres.

Quelle belle leçon d'archéologie donnée par une brique! Quel enseignement sur le désordre du langage et sur l'action simultande des trombes sidérales et telluriques, donné par qui? par le roi Nabuchodonosor lui-même, dont le style réfléchit si bien ici cette incarnation du sort, que la Bible nous moutre réalisée en sa nersona.

Décidément, si la vérité et l'histoire poucaient jamais être bannies des sanctuaires académiques de l'Europe, elles se réfugieraient dans l'argile et dans les briques mystiques de l'Asie. On voudra bien convenir avec nous qu'une révélation aussi

On voudra bien convenir avec nous qu'une revetation aussi neuve eût bien mérité de la part de la presse un peu plus d'attention et de lumière². Dès 1851, M. Oppert, aidé de MM. Fresnel et Thomas,

- 4. Voir Annales de philosophie chrétienne, novembre 1856, p. 316.
- 2. Il faut bien remarquer encore que cette tour de Babel, restaurée, paralt s'etre écroulée sur la première par les mêmes voies et moyens, puisque

avant été, comme nous l'avons dit, chargé d'une mission scientifique en Mésopotamie, avait publié une relation d'après laquelle rien n'aurait jamais égalé comme importance cette capitale de l'idolâtrie, type et mère de toutes nos Babylones modernes : « Ou'on se figure, disajent ces savants, une surface dix fois grande comme Paris dans son enceinte actuelle, une surface plus grande que le département de la Seine tout entier, environnée d'une muraille de 80 pieds d'épaisseur et de 105 mètres ou 328 pieds de hauteur, c'est-à-dire précisément celle de la flèche des Invalides, voilà Babylone, » Il paraît qu'ici toute erreur est impossible, puisque d'une part M. Oppert a retrouvé sur le terrain même le module des mesures babyloniennes, et que de l'autre tous les chiffres d'Hérodote faisant de Babylone « un immense carré, dont chaque côté avait une longueur de 120 stades, bordée par une muraille épaisse de 50 coudées royales, sur une hauteur de 200,» se trouvent parfaitement confirmés par ce module et par la fameuse inscription de Naboukhadnezzar. Les pyramides ne sont plus rien auprès de ces proportions. Quant à Ninive, clle était au moins égale en importance.

nos voyageurs nous la représentent comme « une montagne calcinée par le feu. » Il est certain dès lors que cetto première tour est celle dont Hérodote nous avait laisse la description en ces termes (l. I, ch. clxxx) : « Au milieu du temple de Jupiter Bé'us s'élève une tour solide en longueur et en largeur; sur cette première tour une autre est bâtie, une troisième sur celle-ci, et ainsi de suite, jusqu'au nombre de huit. On peut monter au sommet de toutes par une rampe qui circule en dehors d'elle. Sur la dernière tour, on a ménagè uno grande chapelle où l'on voit un lit très-large, magnifiquement couvert et près duquol est uno table d'or. Du reste, on n'y aperçoit aucune image de Divinité. Personne ne passe la nuit dans ce lieu, si ce n'est une femme seule, qui doit être du pays, choisie par le dieu, et que désignent les Chaldéens, prêtres de Bélus. Ces prêtres disent, et, à mon jugement, cela n'est pas croyable, que le dieu lui-même se rend dans ce temple la nuit.... etc., etc. » Hérodote ne parle, de visu, que sur la tour matériello. Ce n'est donc qu'après lui, et pendant les cinq derniers siècles qui ont précé lé l'ère chrétienne que, pour la seconde fois, la montagne de briques s'est vuo de nouveau calcinco par le seu du ciol,... ot quo la grande ville, suivant la parole d'Isaïe, est devenue grand désert.

Extrait d'une autre lecture faite à l'Académie des beaux-arts, par M. Jules Oppert, au sujet des inscriptions assyriennes cunéiformes,

Les documents les plus anciens que nous possédions sont des briques employées par les rois antiques de la base Chaldée et remontant nierzenent jusqu'au xx siècle avant l'ére vulgaire. Dernièrement, la Société assistique de Londres a demandé à quetre personnes, travaillant chacune de son côté, la traduction d'une inscription du ori l'Iliaphipieer (n 1630 avan 1.-0.); les qu'arra versions ont été trouvées assex conordantes pour ne plus lais-sex un doute sur la base de déchiférement.

Toutes les inscriptions du fondateur de Khorsabad, Sargon, parient des villes et des édifices qu'il fit construire. Son fils, le grand conquérant Sennachérib, ne nous a laissé que des documents de ce gonre.

Comme toutes les nations antiques et modernes, l'acte même de la fondation était accompagné chez les Assyriens de cérémonies religieuses, dont les textes de Klorestad nous ont transmis une description. Dans les inscriptions des toureaux, Sargon nous raconte d'abord le choix du terrain dans les termes suivants :

- « Lo roi, plein de sollicitude, respectant les désirs de son peuple, éleva ser regards: il décréu la pues de jalons, pour remplir le terrain de magnifiques édifices et pour définiter les champs labourables. Dans la vallée, paré de l'origine des montagens, au-dessous de Ninive, je construiés une ville et je nomanis son om, Hinri-Sargou. Pour peupler cette ville ci puer conserver la mémoire des autels dérattls, j'ai construit des autels aux grands dieux et des palsis pour y foger ma Hisjes, j'ai enfoncé les pieres angulaires.
- « Puis, jo distribuai, dans l'intérieur de Hisri-Sargon, des places à Nisroch, Sin (Lanus), Samas (le Soleil), Ao (Saturne), Ninip-Sandan (Hercule), et aux sculptures représentant leurs divinités.
 - « Nisroch, donne-moi un fils ou une fille.
 - Le peuplo ieta ses amulettes.
- « Je construisis un hypèture (hypèthre) couvert de peau de veau marin, avec de l'ébène, du tamarisc, du lentisque, du cèdre, du pin, du cyprès, du pistachier.
- « Je sis une rampe tournante dans l'intérieur des pertes et je posai , dans la partie supérieure, des peutres de cèdre et cyprès.
- « Sur des tablettes en or, en argent, en antimoine, en cuivre, en plomb, j'ai écrit la gloire de mon nom, et je les ai posées dans les fondations.
- « Celui qui attaque les œuvres de ma main, qui dépouille mon trésor, qu'Assour, le grand Seigneur, détruise en ce pays son nom et sa race... « J'ai ouvert, vers les quatre régions célestes, huit portes.
- « Le soloil me fait acquérir ma propriété, Ao creuse mes canaux ; je nommai les grandes portes du levant portes du Soloil et de Saturne.
 - « Bol-Dagon pose les fondements de la ville, Myllita-Taauth (la déesse de

la terre) triture dans son sein la pierre (kesbet) du fard ; j'appelai les grandes portes du midi portes de Bel-Dragon et de Taauth.

Cannès achève les œuvres do ma main; Istar (la déesse de la guerre), détruit les bommes; je donnai aux grandes portes du couchant les noms d'Oannas et d'Istar.

« Nisroch préside aux mariages des bommes; la souveraine des dioux (Mylitta-Zarpanit) favorise les naissances; je ma rquai les grandes portes du nord par les noms de Nisroch et de Mylitta.

« Assour donne lo labarum (victoire) aux gloires des rois. A son choix, il protége leur armée et leur fortune; Ninip-Sandan (Hercule) pose la pierre angulaire do la ville, prédestine son armée à la victoire pendant des années éloignées. »

Les huit portes dont parle le texte ont été retrouvées dans les ruines do l'enceinte de Khorsabad.

« Je choisis les emplacements aux fondations, j'y posai des briques non cuites; le peuple jeta au milieu d'eux des amulettes préservatrices contre les démons, comme pour détruire l'injure occasionnée par le crousement profond, en invoquant les dieux Nisroch, Sin, Mylitta, Solell, Nébo, Ao, Ninip. »

L'inscription commémorative de la fondation de Khorstabat atteste le même fait qui, du reste service re jeté allieurs dans le teste seyrice. Os amulettes out été rétrouvées sous les turreux des portes do la ville. Lorsque l'explorative do ces mountenais il trouva une couche d'un sable très fin, à peu près de deux centimètres d'équissieur, et, ainsa cette couche, on rencortque une finishité de petites pierre de lo tout espèce, la plupart trè-grossièrement travaillées, mais quénous-unes d'une céctation entiférement blets.

La tour de Babylone, aujourd'hai comano sous le nom de Bin-Ninroud, desit formée de sept turne sarries, superposées, qui élantic supportées par un aincia supportées par un immense substruction. — Hérodole, qui rend compte de ca remarquable moument, compte cetto less courane un première tour, et jarde ainsi de buit. Bhilments pareils. En haut, il y avaitu grand templé, dans lequil il y avait qu'un lit où le dieu repossit. En celle, les textes nomment la tour l'endroit du repos du dieu Robo.

.... Tout en bas, en voyait un temple conserva à Nêbo. La tour de Borsipa était, il est vrai, spécialement réservée à ce dieu, comme à son épouse Nana, néammoins, l'inscription citée parle expressèment e du sanctuaire de Nêbo qui est dans la pyramide, et qui se nommait Babil ou le lieu ou se REVAINETY LES ORACLES. 8

Ainsi donc, d'après ce dernier détail, la tour de Babel n'était autre chose que la τ our du nieu parlant.

\$ 111

La Babel du Mexique, Giants transatiantiques. — Les Giganteia ne sont pas des mythes.

A la confusión succède la dispersión, et malgré l'immense progrès que M. Lacour signale à cette époque dans le perfectionnement progressif des langues, nous trouvons plus rationnel de croire avec M. de Humboldt que, « trouvant partout les débris d'une langue primitive, ces débris attestent une unité brisée, et non pas un progrès synthétique. » La science, d'ailleurs, est bien forcée d'admetre le fait de la dispersion. Elle voit ou croit voir aujourd'hui les Kimris ou les Anteceltes 4 s'éloigner les premiers de la patrie commune, puis les Celtes², puis les Pélasges, divisés plus tard en Grecs et en Romains, puis à peu près au même noment la race germano-slave, et plus tard enfin les Aryens, qui sensiblement attardés au berceau de leur enfance, se lèvent les derniers pour devenir à leur heure les Persans et les nouveaux Indiens.

De celte race caucasique et blanche, quelques asvants, passant à la race mongolique ou cuivrée, croient voir les ceut familles, fixées longtemps dans les montagnes du Chen-si, descendre par le soul passage qui communique du plateau central de l'àsic dans les plaines de Houang-ho, où était la ville de Tay-hiuen-fou ou ville de la première origine des Chinois³.

^{4.} Ou peut-être les constructeurs des habitations lacustres ou sur pilotis, que l'on retrouve aujourd'hui en Afrique, en Océanio et sur tous nos lacs de Suisse. (Voir, à ce sujet, lo récent et très-curieux ouvrage de M. Troyon.)

Josèphe nous dit que les Gaulois étaient appelés gomoristes, parce qu'ils étaient venus peupler nos continents sous la conduite de Gomer. (Antiq., 1. I, ch. vii). Le prophète Ézéchiel fait allusion à cette même émigration, ch. xxxvIII.

^{3.} Voir los Mémoires sur les Chinois, t. I, p. 62. M. Renan, qui admet la possibilité d'un même berceau, dans l'Imaüs, pour les trois races, aryenne

Quant à la race noire, nous venons de la voir gagnant d'une part l'Afrique et de l'autre les Indes, sous le patronage des fils de Chus.

Mais qui pourra nous la montrer traversant l'Atlantique et réalisant jusqu'aux extrémités de la terre le duplicata de ees événements merveilleux, mais duplicata tellement fidèle qu'on le prendrait pour une sorte de radotage traditionnel, si tous les monuments n'étaient bas cette fois enore sous nos veux.

Ainsi Babel n'est plus un fait isolé dans l'histoire; tout le monde sait l'étonnement d'Alexandre de Humboldt devant ees téocallis mexicains, « si parfaitement semblables, disait-il, au temple de Jupiter-Bélus, décrit par Hérodote et Diodore; » mais cet étonnement redoublait devant le plus grand, le plus ancien et le plus célèbre de tous, celui de Cholula, « On l'appelle aujourd'hui, disait-il, la Montagne faite à mains d'hommes... Orienté (comme toutes les pyramides égyptiennes) d'après les quatre points cardinaux, sa plate-forme a 2,400 mètres earrés, et sa base est deux fois plus grande que eelle du Chéops... Ce grand téoealli, appelé comme l'autre la montagne de briques non cuites, avait à sa eime un autel dédié à Quetzaleoatl ou dieu de l'air. On sait que ee dieuserpent (Coatl), est l'être le plus mystérieux de toute la théologie mexicaine... Mais il existe encore aujourd'hui parmi les Indiens une autre tradition très-remarquable, d'après laquelle eette grande pyramide n'aurait pas été destinée primitivement à servir au culte de ce dicu... En examinant à Rome les manuserits mexicains du Vatican, i'ai trouvé cette tradition consignée dans un manuscrit de Pedro de los Rios, religieux dominicain qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer, « Avant la grande

(ou indo-européence), sémilique et cliannite, réuse d'y faire ontre les Chinois et ce qu'on appello les races inférieures. Il no tient aucun compte, par conséquent, des nombreux rapports établis entre l'hébreu et l'égyptien, puis entre céulu-ci et lo chinois, par des hommes comme G. de Humboldt, de Rougé, Bunsen, Lepsius, etc. inondation, dit cette tradition (écrite), le pays d'Anahuac était habité par des géants... Lorsque les eaux se furent retirées, un de ces géants, Xelhua, surnommé l'Architecte, alla A Cholollan, où, en mémoire de la montagne Tlate, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide; il fit fabrique les briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la sierra de Cocolt, et, pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet délifice, dont la cime devait atteindre les nues. Irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la pyramide; beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut pas continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetalcoul 1. »

Tout ceci sans doute est fort remarquable, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la légèreté avec laquelle le grand savant ajoute : « Cette histoire rappelle d'anciennes traditions de l'Orient que les Hébreux ont consignées dans leurs livres saints. Du temps de Cortez, les Cholulains conservaient encore la pierre qui, enveloppée dans un globe de feu, était tombée des nues sur la cime de la pyramide 2.» Le père Rios, pour prouver la haute antiquité de cette fable de Xelhua, fait observer qu'elle était inscrite dans un cantique que les Cholulains chantaient encore en dansant autour du téocalli, et que le cantique commençait par les mots Tulanian hululaez, qui ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique, « Dans toutes les parties du globe, reprend le baron de Humboldt, sur le dos des Cordillères, comme à l'île de Samothrace et dans la mer Égée, des fragments de langues primitives se sont conservés dans les rites religieux 3. »

L'étonnement de M. de Humboldt redoublerait aujourd'hui

^{4.} Humboldt, Gordillères, t. I, p. 444.

Nous verrons, dans un chapitre suivant, le caractère fatidique attribué, dans tous les temps, à ces pierres dont la science niait hier encore l'existence, et dont elle ignore encore aujourd'hui la provenance.

^{3.} Id., ibid., p. 416.

s'il pouvait lire, dans le tout récent et très-savant ouvrage de l'abbé Brasseur de Bourbourg, sur les antiquités mexicaines. tout ce qui concerne la fondation, très-historiquement reculée jusqu'au xe siècle avant notre ère, de la ville de Palenqué, par Votan 1; ce dernier, non-seulement se dit lui-même venu de l'Orient, du pays des Chivims ou adorateurs des serpents, mais il affirme v avoir vu la tour de la Confusion des lanques, dont probablement il aura voulu rappeler le souvenir à Cholula, pour le faire passer encore une fois, avec l'aide de son dieu de l'air, de la tradition dans l'histoire; tentative audacieuse qui, inspirée par les mêmes obligations de race, de famille et d'initiation, aura été punie comme la première et suivie des mêmes résultats. Si tous les détails fournis par M. l'abbé Brasseur sont exacts (et comment ne le seraient-ils pas, puisqu'on les retrouve chez toutes ces nations et que la pyramide est encore là inachevée et tronquée?)... il est difficile de résister à l'évidence d'une seconde Babel dans les plaines du Mexique.

Nous sommes ici dans l'ancien comme dans le nouveau monde, en pleine ère de ces géants postdiluviens que la Bible nous indique avec la même sobriété que les premiers, mais cette fois sous les noms de Chamites, Céphènes, Évéens, Hivimiens ou hommes - couleuvres, et dont elle désigne quelques noms et quelques séjours par les mots Og, Arapha, Nimrod, Goliath, Baran, vallée des géants, race des géants, etc.²

^{4.} Co Yoan, al Ton en croit les Tzendeles. so dissit donc de l'antique race des Cheure so couleures (désigné dans l'Écriture par le nom do Chivini); il dissit incore avoir été inité, et, par conséquent, longuement éprouvé dans les souternais séchérour du seprent, élevare que su qualité de fit de serpent lai avait seule permis de supporter. Cost en souvenir de ce trou du serpent qu'on auptient, sur les bords de la rivière l'uténdând, en sancturier qu'on applie la mison térafèreuxe. Nous reprendrous cette mevvillosse bistoire du chet de la d'avasite trè-thatorique des Votandies.

Deutéronome, I. III, ch. 11. — Id., ibid., x111. — Rois, II, ch. xx1, v. 48.
 Id., ibid., ch. xx111, etc.

Par contre, l'indiscrète prolixité des nations augmentant tous les jours, celles-ci reprennent tout, augmentent tout, divulguent tout; à propos des Cabires, des Cyclopes, des Telchines et des Dactyles, etc., elles nous déroulent, et nous signalent sur une foule de points les traditions, les merveilles et les méfaits de ces hommes extraordinaires.

Pour nous en tenir aux deux premiers, nous serions complétement de l'avis de M. Maury qui les réunit en une seule corporation présidée jadis à Lemnos par Héphaisios ou Vulcain, s'il ne s'obstinait pas à ne voir dans cette corporation qu'une transformation des deux principes ignés, solaires et terrestres, en prêtres et en forgerons 1, Qu'il étende la question autant qu'il le voudra, qu'il reconnaisse avec raison ces grands aristes de la civilisation naissante dans les Adylas ou Ribhavàs des Védas, dans les Héliades de l'île de Rhodes, les Telchines de Teunesse, les Davily de de l'iper, les Drukhs des livres zends, etc., il sera toujours obligé, s'il veut rester fiédè à la tradition générale, de dédoubler sa transformation et de voir ici, en outre de la personnification, de très-rélèles personnes.

Nous saurons plus tard ce que pouvaient être ces dieux métaphysiques. Dans ce moment il n'est question que de leurs interprêtes ou médiums. Or M. Maury remarque avec raison que le nom de ces Cabires dérive du mot hébreu kabirins, le même que gabirim (ou gibborum ou forts), que nous voyions tout à l'heure appliqué aux géants. « Et en effet, dit-il), les Cabires figurent comme puissances démiurgiques dans Sanchoniston?

Ainsi donc l'identité étant manifeste, la réalité de cette secon édition de géants dépend de la première, et nous devons savoir à quoi nous en tenir sur celle-ci.

Pour peu qu'il reste de crédit à la Bible, ceci devient effrayant pour l'incroyance, car il ne s'agira plus désormais

^{1.} Histoire des religions de la Grèce, t. I, p. 201 et suiv.

^{2.} Ibid., p. 204.

que de remplacer les deux yeux de Og par l'œil rond de Polyphème, et cela ne tire pas à conséquence. Mais tranquillisons-nous, M. Maury ne soulèvera pas le plus léger pli du voile. Pour lui les géants n'existeront ni d'un côté ni de l'autre, et le Cyclope continuera à demeurer ce qu'il a toujours été pour tous nos archéologues. Pour eux, comme pour lui, « Polyphème c'était l'Etna, l'œil rond c'était le cratère, ses cris (polyphemia) le mugissement du volcan, ses marteaux le travail souterrain, sa forge l'éruption, les décharges électriques, etc., etc. » A merveille, cela va tout seul, et cette fois nous concevons que la tradition générale ait bien pu s'y méprendre... Mais malheureusement voici que la tradition nous apporte comme pièces justificatives de tels détails topographiques et de telles merveilles archéologiques, que si nous enlevons tout le merveilleux aux personnes, nous allons centupler celui des monuments : ceux dont nous parlons sont les fossiles d'une architecture évidemment surhumaine. Qui nous rendra. dans nos jours de physique et de lumières, les procédés et les engins dont savaient user toutes ces forces volcaniques pour élever des monstruosités architecturales comme celles de Tirvnthe, Mycènes, Nauplie, etc.? Nous ne voulons pas des géants, dites-vous; eh bien! voici leurs œuvres, c'est-à-dire des giganteia ou des œuvres impossibles à la nature humaine d'aujourd'hui : mythes, si vous le voulez, mais mythes qui ont élevé des cités comme on ne saurait plus bàtir un village.

Persée, tout mythe qu'il est, ramène d'Orient les Cyclopes qui lui bàtissent, bel et bien, rien que les murs de Myches. Prœtus, qui est un mythe à son tour, ramène de Lycie les mêmes forces volcaniques qui lui bàtissent, bel et bien, rien que les murs de Tirynthe. Vraiment, nous le croyons bien que « c'est là un fait diene d'attention 1 !»

Par conséquent, il est triste de lui en prêter assez peu pour croire s'être tiré d'affaire par une simple distinction entre

^{4.} Article de MM. Maury et Guignault. (Creuzer, t. III, p. 4056.)

ces ouvriers réels et ces cyclopes fabuleux de la Sicile et de Lemnos, qui e paraissent avoir été mis en repport avec des êtres dont l'histoire était toute mythique ¹. » D'abord la distinction n'est pas facile; puis il ne faut pas oublier que bien loin d'employer, comme les Exptiens, des millions de bras, les Cyclopes travaillaient presque SEULS, notez-le bien, à des édifices qu'on les rezardait dever.

Laissons donc la Sicile et Lemnos, et contentons-nous de nos cromiechs et des ziganteia qui nous entourent, « car, dit excellemment M. Troyno, cette érection de blocs informes était propre à des peuples très-divers; les menhirs des Suèves sont tout pareils à ceux que l'on attribue aux Celtes, ceux de l'Asic à ceux de l'Amérique, etc. 2. »

« Dans tous ces monuments, dit à son tour la Revue archéologique de 1850, p. 473, chaque pierre est un bloc qui fatiguerait de son poids nos plus puissantes machines. Le mot matériaux devient même inapplicable. Vous diriez, en parlant de ceux du comté de Perry aux États d'Ohio, disposés comme ceux de Mycènes et de Tirynthe, que la magie s'en est mèlée, » Certains blocs, en effet, étaient déjà bien suffisamment merveilleux par leur poids de 500,000 kilog., pour qu'un homme comme Creuzer en ait perdu la tête. « Il est difficile, dit-il, de ne pas soupronner dans ces constructions de Tirynthe et de Mycènes des forces planétaires supposées mues par des puissances célestes et analogues aux fameux Dactyles... On sait que les murs cyclopéens datent de l'époque pélasgique, époque où, sous l'influence d'une caste sacerdotale toute-puissante, furent exécutés à la fois ces travaux surhumains et mises en circulation les influences mythiques qui les concernent 3. »

Qu'en dit-on? Voici des traraux surhumains attribués à des influences mythiques ou à des forces planétaires, qui

- 4. Art. de MM. Maury et Guignault. (Creuzer, loc. cit.)
- 2. Trovos, Habitations lacustres, p. 385.
- 3. Creuzer, Pelasges et Cyclopes.

étaient en même temps une caste sacerdotale!... O Creuzer!...

Voilà le produit net de tous les efforts académiques tentés pour fuir une vérité!

Que le même auteur avait donc encore une fois raison de s'écrier : « Les Cyclopes, sujet d'énigme et de recherches, même pour les anciens dont les solutions n'ont pas toujours été heureuses, et qui n'a pas fourni moins d'occupation et d'embarras à un grand nombre de critiques modernes !1 »

Mais ouvrons donc les veux, et, au lieu d'étouffer au plus vite, comme on le fait ici 2, un apercu de Schelling aboutissant « à la magie, » rappelons-nous que les Cyclopes venus de Crète et de Phénicie à Samothrace étaient les desservants des terribles mystères de ce lieu:... que ces polytechniciens sacrés ne préludaient à leurs œuvres que par oracles, initiations et sacrifices ; ... qu'ils n'étaient , dit-on , « qu'en petit nombre , UNE CENTAINE TOUT AU PLUS 3, n et que les forces corporelles jouaient un rôle si minime en tout coci, que les Pélasges, hommes comme nous, se voyaient à peine initiés par eux, qu'ils allaient porter partout le secret de ces grandes loges protomaconnimes et réussir comme elles... Rappelons-nous que le père de l'histoire associait les Cyclopes à Persée, « fils luimême, disait-il, d'un démon assyrien 4;... " que Palœmon, celui d'entre eux auquel on avait élevé un sanctuaire, était (selon M. Raoul-Rochette) l'Hercule tyrien, l'érecteur des colonnes sacrées de Gadir, chargées de caractères mystérieux dont le mage Apollonius se vantait plus tard de posséder la clef5;... que partout ces monuments s'élevaient sous le patro-

^{4.} Symbol., t. II, 303.

^{2.} Article de MM. Maury et Guignault. (Greuzer, loc. cit.)

^{3.} Id., ibid.

^{4.} Hérodote, I. VI, p. 54.

^{5.} M. Raoul-Rochetto ne pouvait cependant mieux déshonorer son Hercule qu'en nous le montrant, sous l'enveloppe du cyclope-mineur, portant, commo tous ces artisans, une lanterne au milizu du front, e ce qui explique, dit-il, l'œil frontal dont on les a gratifiés. »

nage de « forces malfaisantes t, » ce qui nous explique pourquoi les gigantesques débris d'Ellora, aux Grandes-Indes, étaient couverts des figures de Siva (le dieu du mal) et de Viswakarmā, son artisan, etc., etc...

Hélas! quant à la possibilité physique et à la mise en scène de cette dynamique impossible, si nous eussions tous été moins savants, il eût suffi peut-être de regarder autour de nous, il y a neuf ans, pour voir de lourds fardeaux rester suspendus en l'air (comme les tables de M. de Gasparin), sans AUCUNE ESPÈCE DE CONTACT, ou comme le piano pesant 300 kilos, qui, pendant quinze jours de suite, en présence de témoins nombreux et distingués, se soulevait tout seul et faisait l'effet de n'avoir plus aucun poids; » faits attestés entre autres par un des plus savants professeurs de Genève 2. Forts de ces expériences personnelles, nous aurions compris tout de suite la possibilité de masses énormes s'aidant elles-mêmes. pour venir se dresser, à cent lieues peut-être de leur point de départ, comme celles de Stone-Onge et de Carnac, ou peutêtre mieux, qui sait? se superposer, comme à Thèbes, les unes aux autres à la voix d'un médium initié, puisque, sans l'être, et presque toujours sans comprendre, nos Cyclopes et nos Ornhées de salon commencaient à nous donner déià la toute netite monnaie de cette dynamique, réputée fabuleuse malgré son évidence.

Malheureusement nous étions trop savants pour regarder, trop aveugles pour voir, trop renseignés pour corire, et trop prévenus pour comprendre... Mais plus heureuses que nous, pour peu que leur catéchisme ne fût pas tout à fait oublié, nos... portière comprenaint à merveille, comme elles comprendraient également bien toutes ces questions de mythologie et d'histoire qui nous font perdre la tête. Pas plus que le peuple d'Athènes et de Rome, le nôtre ne s'avisorait de le peuple d'Athènes et de Rome, le nôtre ne s'avisorait de

^{1.} Creuzer, ibid.

^{2.} M. Thury, professeur d'histoire naturelle. (Voir son récit, Append. complémentaire du 4 r Mémoire, ch. 111.)

violer à ce point-là ce consentement universel, que Cicéron définissait « une grande loi de la nature. »

Maintenant, comme le disait tout à l'heure une Revue, « grâce à la communication facile et constante entre les deux mondes, cette dernière étape de l'idolâtrie cabirique s'était rapidement répandue sur la surface de la terre; grâce surfout à l'assistance en tous lieux et en tous temps des mêmes mai-tres, la transfusion s'opéraît comme l'éclair, et certes on ne sera pas plus étonné désormais de retrouver les hiéroglyphes égyptiens au Mexique où sur les bords du lac Ontario, que de rencontrer dans les cavernes de l'ancien monde les crânes des Caraibes et des Peaux-Rouges ⁴.

A plus forte raison comprendrons-nous désormais l'irradiation générale, sur nos continents unis, d'une idolàtire qui tout de suite avait eu les bras aussi longs. Nous allons désormais la retrouver sur la surface du monde entier, très-diverse, il est vrai, dans ses formes et ses nuances, très-identique, au contraire, quant à son but final et quant au surhumanisme évident de ses phénomènes, que nous diviserons en sept chapitres principaux:

- 1° Féricinsme ou culte des esprits se manifestant dans un être ou dans un obiet quelconque:
- 2° COSMOLATRIE ou culte des esprits se manifestant par les phénomènes cosmiques naturels;
- 3º Sabéisme ou culte des esprits, vrais ou supposés, des astres et des planètes;
 - A. Héroïsme ou culte des médiums historiques;
- 5º NÉCROLATRIE ou culte de leurs manes, et consultation des morts:
- 6° DIVINATION ou révélations surintelligentes, obtenues par des moyens ou conducteurs divers, inanimés ou vivants;
- 7° THAUMATURGISME ou accomplissement d'actes dépassant évidemment toute la puissance humaine.
 - 4. Voir l'Introduction et la fin du deuxième chapitre.

Nous retrouverons, il est vrai, sinon toutes ces choses, au moins melnue chose de tout cela dans la religion orthodoxe, et nous tàcherons (au chap. Pneumatologie et Thaumaturgie comparées) de bien préciser la profondeur de l'abime qui sépare, sur des terrains si différents, des pratiques en apparence si semblables.

M. le D' Littré nous accorde que, sous l'étendard païen, ce sont précisément ces pratiques « qui ont rempli et gouverné TOUTE LA TERRE, » et puisque selon lui « LA GRANDE ET SIN-GULIÈRE MANIFESTATION DES PHÉNOMÈNES ACTUELS n'est qu'une forme nouvelle de celles qui présidèrent à la formation de TOUTES LES SOCIÉTÉS ANTIQUES 1, » il ne s'étonnera pas qu'a-

4. « L'Amérique peuplée par l'Afrique et par l'Asie. » Nous avons déjà dit de l'Atlantide submergée que « si elle n'existait pas il faudrait l'inventer; » plus nous avancerons dans cet examen comparatif des deux moodes, et moins nous pourrons nous passer de cette nécessité. Théopompe dit, dans sa Méropide si suspectée, que e les Phéniciens seuls naviguaient dans ces mers qui baignent la côte occidentale de l'Afrique, mais qu'ils le faisaient avec un tel mystère, que souvent ils en venaient à faire sombrer leurs propres navires pour dépister les étrangers trop curieux. »

Aujourd'hui, voici qu'un nouveau peuple, mentionné par beaucoup d'Anciens et rejeté par nous, en haine des Grecs et de leurs présents, surgit à nouveau dans la science : c'est celui des Berbers. M. Pascal Duprat (Ruces du nord de l'Afrique) les identifie avec les Lydiens descendant, selon lui, de Labaim, petit-fils do Mesraim, et établis près du golfe Arabique, Nous voici donc bien pres des Phéniciens; no pourrait-on pas faire de Lub et de bers les Ibères? Puisquo M. Duprat nous montre ces Asiatiques envahissant de très-bonne heure le nord do l'Afrique, ce seraient eux évidemment qui auraient peuplé l'Espagne (antique Ibérie) et les pays basques. Ceci nous expliquerait parfaitement le rapport très-étroit, et de conformation et d'usages, signalé plus d'une fois entre nos habitants du Béarn et certaines populations américaines; on a retrouvé jusqu'à leurs jeux, et jusqu'aux noms qu'ils leur donnent, M. Gosse, de Genève, établit (a) que les races du Pérou se divisent en deux races principales, et que l'une d'elles (les Huancas) se distingue par une très-siogulière déformation du crâne, due probablement à une pression mécanique exercéo sur le cerveau des nouveau-nés. Or, cette coutume se retrouve précisément aux Canaries, c'est-à-dire, à la moitié du chemin entre lo Pérou et le Béarn, où la même coutume paraît s'être conservée longtemps. Au reste, M. Gosse ajouto, d'après Mayon, que do ces deux races du

⁽n) L'émoire de la Société d'anthropologie, t. 1, 2º fascle., p. 156.

près avoir suivi avec lui le développement des trois premières étapes, nous baptisions cette dernière et récente manifestation du nom de quatrième étape de l'idolatrie.

Férou, Tune portique et civilisatrios, et d'origios aiutique, aunti occupi primitivement les close da la mer Pacifique, tundis que l'autre, aventurase si guerrière, serait venue des régions de l'est et aurait envalui tonte la civit qui regarde de co del. Cu usage thès-emanquable vient conce confirmer cette deuble origine : ées que, produit que les monies des plateaux aurient tans leurs occuració las tele tournéed ac deb de la mer Altandique et que leur mode de conservation ressemblait à celui des Canaries, les autres momies étaient teurnées du civil de la mer Pacifique.

Nous savons parfaitement que les vaisseaux berbers, dont nous venons de parler, suffiraient à l'explication du traospert; mais comment expliquer, sans un milieu ferme, celui des espèces animales africaines acclimatées en Amérique et certainement détruites en co pays par lo déluge?

Nous ne pensons pas que les Phéniciens se soient amusés au commerce des jaguars, des chacals, etc.

APPENDICE K

CHAPITRE X.

L'ANTIBAPTÈME DU PATEN.

Ce serait manquer à l'ordre logique de notre œuvre que de ne pas préluder à la revue de toute la magie antique par l'examen de l'acte préparatoire qui semblait lui donner le droit d'entrée et de libre parcofirs.

Posons d'abord ces deux principes : l'idolâtre ne sera jamais thaumaturge, tant que son dieu ne sera là, comme il ne sera jamais vrai palen s'il ne reçoit pas le baptême de son culte, ou l'antibaptême relativement au nôtre.

Nous avons insisté fort au long sur la majesté des exorcismes qui précèdent chez nous ce sacrement: « Au nom du Dieu vivant, sors de ce corps, etc., etc. »

Ici nous possedons l'inverse, a Bemeure, a dit au dieu celui qui n'est pes haptisé; « revines, » dit à son tour le chrétien apstat, et tout aussitot l'ennemi que nous avons laissé « tournant, comme un lion rugissant, » autour de son ancien domicile, ne se le fait pas répéter deux fois, et, positant de la moindre ouverture que la réaction lui ménage, rentre avec « sept amis plus puissants que lui-même » dans la maison neutovée et parée dont par le l'ézonate.

Or de pareils engagements ne se contractent pas sans échange de pronesses, de signes et sans caractère imprimé. Le palen possède aussi ses fonts baptismaux, et bien qu'il les remplises ordinairement d'eau lustrade, c'est le saxo qui, dans les beaux et grands jours. le remplace pour lui comme matière de sacrement,

Il en est ainsi du sens moral de la cérémonie, et de même que le chrétien promet de renoncer à toutes « les œuvres du mauvais, » de même le mauvais glisse dans son contrat autant de clauses infàmes et

de simulacres de sez autrez, qu'il peut le faire sans trop compromettre so dignité. Il est prouvé aujourchiui que, mal grie le puritanisme des initiations antiques, elles ne différaient guêre de nos initiations meddernes, et que certains passages de Pythagore et d'Eschyle se rounaissent parfaitement dans certaines formules marmottées aujourd'hui par le Cafre ou par le Vaudou des Antilles.

Il n'y a rien de tel que de servir le même Dieu, pour vivre en parfaite fraternité dans tous les siècles des siècles.

Toute société acrète ayant son pacte, ses promesses et ses signes, porfois comus et reconnus di seul grand portifé notabetur, le thairge ne diffère à cet égard du goète † qu'en ce qu'il peut faire innocemment un lègre bien sous le drapeau d'un effroyable med. Julien était théurge, Cétait l'initiation même sur le troine, et bien que pus d'une plume chrétienne se soit plu, de nos jours, à diminuer l'horreur qu'il inspirait à nos pères, est-il beaucoup de goêtes qui aient fait plus d'inoneur à leur titre que ce favori du soleil, que ce philanthrope couronné, lorsque, pour mêmez agir, il consultat, après les avoir entréouvertse, les entrailles des mères enceintes qu'il suspendait vivantes par les cheveux!

Au reate, il y avait des baptémes et des initiations de tous les ordres. Pes n'était beoin d'avoir assiés dan grands mystères d'Éteuis ou d'Isis pour entree dans l'alliance ou dans l'initiatié de leurs dieux. Ces grandes épenues mystiques étaient plutôt la voie des parfaits et de l'ambitieuse sainteté qui voulait monter jusqu'à l'Ipopsie, sorte de baptéme extaique transcendant. Le commun des marris; a avait le sien dans l'enfance ou bien dans la jeuuesso. Voyons-en quelques exemples.

Lissons de côté foutefois les initiations grecques trop connues, et que sur les initiations propriet à fond. Oublions pour un moment les initiations orphiques dans lesquelles le serpent jouit son rôle ordinaire, les mithriaques pendant lesquelles on se faissit arroser par le sing d'un taureau, les eleusaines dont l'improdent Eschyle faillit payre de sa vie les révétations indiscrètes, à propos du sort réservé à lupier par la femme et son flé 3. Mais apportoss quelque attention à ce baptéme phénicien qui consistait à faire prendre un bain au néo-phyte, à lui faire boire un simple verre d'eau froide, à placer sur sa

^{4.} On appelait théurgie la magie relativement bonne, comparée à la mauvaire ou goétie.

^{2.} Au chapitre: « Le temple et ses mystères. »

^{3.} Voir chap. v1, § 2.

tête une tête de brebis tout fraîchement égorgée, et à lui faire poser un genou sur une peau de faon, préparée à cet usage.

On voit qu'Atys et Astarté n'étaient pas exigeantes.

Nous avons dójà parlé d'un bas-relief égyptien nous montrant un mysthe recevant sur as tâte un double jet de croix lustrales souillées mysthe recevant sur as tâte un double jet de croix lustrales souillées par l'invocation de Sérapis, autrement dit de Piuton égyptien. Mais faisons bien attention à ce surmom de hoptez que fron donnait, dans la Thrace, aux hepitist de Cotytto, à laquelle on appartenait dès qu'on avait subli les ablusions et bu dans une coupe en forme de trautus priarque. Co baptême, où se révélaient tous les instincts du maitre, passa de la Thrace en ôrcèe, et del office à l'âme, où les chatzer Vestales se firent un honneur de l'administrer elles-mêmes, comme préparation aux mystères de la bonne déses.

Les vénérables druides, comme leurs vierges de l'Île de Sein, si la puissantes dans l'ert de souleer let templete, n'en artivaient james par sur de souleer let templete, n'en artivaient james vant d'avoir répandu le sang, cueilli le gui sacré, ceint leur front de verereine; mais surtout (voiei da doninane) avant d'avoir été pei dans son bois de chône, en regardant toujours à leur gauche, le maître de co bois, qu'ils tremplaient gerenquênt de renouverrer.

Aux Indes, pour le bapleme du jeune Brahme, toute la famille se réunit, on l'enoure, on le frotte d'huile, puis on 10ff à Gancas, le dieu des obstacles, représenté par un petit tôme de bouse de vache, on jette sur le feu sacré du riz bouilli, on fait l'invocation du diru ami auquel on voue l'enfant et que l'on fixe dans un vase, désormais son labernacle; on rase ensuite l'initié, et, après lui avoir confé à l'oreille les zereris dubrahmasines, on sel tivre pendant trois jours aux joise et festins de la famille, après l'esquels on renvoie dans son vase le dieu anit, et tout est terminé.

4. Le briedictin D. Martin, auquel nous avons dijà reproche ses mépries sur cette gauche (vicit 1, p. 16), a fair den pes misers comprendre la siguification du mot draisfets, si blem tiré cependant par le P. Perron des mots celliques deris (chhee) et Mar (chande). D. Martin los reposses practices seule raison qu'il fautirait ilsos l'appliquer également aux dryades, aux hamadryades et aux draitaes de Crétes. A mis porqueio voltoit todipars limiter à un peuple or qui appartennt à planieurs? L'expeu le sauvage des Antilles, s'arribant dovant certains chéens, promone ces pardes: et Out, qu'il r'a pet sous l'écrore de ce chéen, jo le recommande na femme, mes eniables, etc. », aux et chéen griègement esqui, de hin, vous fait souver la maitique de la consideration peut de la consideration de la consideration de la consideration pedant suce vous vous reste dats autres de l'appendant sous vous vous reste dats avoir du principar.

Jusqu'ici, répétons-le, ce n'est qu'une consécration, hors de laquelle pas de salut; c'est la condition prédable, le premier degré de la grande échelle que graviront plus tard ceux-là seulement que l'on jugera, sur bonnes preuves, prédestinés aux pouvoirs magiques.

Quant aux fruits portés par le baptéme, si l'on veut bien les apprécier, il faut pénétrer dans les secrets des sauvages et mesurer par eux toutes « les profondeurs de Satan, »

La répintration des nègres de la Guinée dure cinq ans et s'accomplit au fond d'un bois qui devient impénérable et sacré à quatre lieues à la ronde, et dont ils sortent en dansant l'étrange et convulsive ronde da betil. Les jeunes filles ont aussi leur bois, leurs danses, air circoncision douloureuse qui devient le secau de leur consécration spirituelle.

Dans la province de Matomba, on fait à ces jeunes filles de larges taillades en demi-lum sur les épaules, et on les conduit devant Maramba, qui devient leur dieu, sans qu'elles portent sur elles son image.

De ces taillades au tatouage il n'y a qu'un pas, mais celoi-là se tromperait fort qui n'accorderait aucune signification à ces découpurs cutanées si bizarres et si diverses. Il y a là toute une langue mystérieuse qui attend encore son Champollion, et qui, avant d'arriver au Mexique ou dass la Polynésie, a passé par tous les peuples du monde, depuis les Éthiopiens jusqu'aux Germains et aux Francs. C'est l'enagement du haptème.

« Le tatouage, dit M. Leblanc, imprimait dans l'homme un caractère retigieux et indélèble, symbole d'une nouvelle naissance. Ainsi le démiurge inférieur des Celtes édait tatoué; selon le capitaine Manby, le tatouage polynésien est une sorte d'écriture hiéroglyphique que les chefs et les prétres comprennent d'un bout à l'autre do l'Océanie. Chaque individu porte, tatoué sur son corps, le récit détaillé des initiations auxouelles il a été dafuils ;

Quand Malte-Brun établit, un des premiers, l'existence de cette langue hiératique, la science se récria; aujourd'hui le soupçon est devenu une certitude.

Le tatouage est le blason écrit et spirite du sauvage.

Au Brésil, celui des jeunes filles atteint véritablement les proportions du martyre. Dès qu'elles ont donné les premières marques de nubilité, on les rase, puis avec une dent d'acouti on leur tranche la chair du dus, en forme de croix de Saint-André, de manière que

^{4.} Des religions, t. III, p. 150.

le sang ruisselle de toutes parts; on frotte ensuite ces aboninables plaies avec de la condre de courge savage aussi corroisive que la poudre à canon, puis, après leur avoir lié les bras et les jambes, on les couche dans un humae juequ'au jour de la zeconde purgation, après laquelle on leur découpe tout le resie du corps, depuis la, telte juequ'au pieds, d'une manière encore plus cruelle que la première fois. Elles rentrent cette fois dans leur lit pour trois mois; après quoi, frottée d'une huile noire, et marquéer à tout jamais du sceau divin, elles commencent à vauent à leurs failires.

Mais ai 'lon veut péndrere enorre plus avant dans l'esprit de l'antiboptane, il faut lire, dans les Antiquités meciciante el l'abbé frasseur de de Bourbourg, tout ce qui regarde les mystères du naqualime', il en a donné un trè-curieur résuns dans nu journal, e les missionnaires di l'ell, trouvèrent cette étrange superstition établie d'un bout du Mexique à l'autre, et c'est elle qui jusqu'ie n'a cest d'être le plus grand obstacle à la conversion des indigènes. La plupart des ministres de l'idobtire avajent bien été plusjès au moment de la conquêre; mais uniquement guidés en cela par le désir de vivre en paix avec les conquérants, lis n'avaient eu rien de plus pressé que de resourne à leurs dievant jusqu'ents, l'avaient eu rien de jusqu pressé que de resourne à leurs dievant leurs cavernes, et de procéder à leur débaptisation, c'estàdire à l'initiation un auvailleme ?

Aussi, avant d'admettre le postulant à l'initation, le maitre nagualiste di faisi-il renorer au Sauveur et maudire l'invocation de la Vierge et des Saints. Il fui lavait ensuite la tête et les diverses parties du corps où il avait reçu les onctions du baptéme, afin, dissir-il, d'en effacer toute trace... L'enfant recevait ensuite le nom correspondant au jour astrologique qui l'avait vu naltre; c'était co qu'on appelait prendre le noguel. On le vousit au protecteur siellé ou iniciable de toute as vie, à celui qu'il devait regarder, selon l'expression de l'évéque de Chiapas, comme les catholiques regardent leur ange gardien. Le maltre alors ouvrait à l'enfant une veine derrière l'oreille ou dessous la langue, en tirait quelques goutes de sang à l'aided d'une lancette d'obsidienne, et l'offrait au démon comme une marque de servage et comme le signe du pacte que l'enfant contractait avec son nagual. Avant de le quitter, le maltre désignait au père de l'enfant la forét ou j la caverne où à l'âge de arisan, celui-ci devaris re rendre, afin de

^{4.} Ce mot vient de nahual, génie, démon familier et Satan; de là le nom de nahuallaques, donné primitivement aux Mexicains et encore aujourd'hui aux sept tribus de la langue aztèque.

^{2.} Le Moniteur des 16 et 17 mars 1855.

ratister en personne, avec son nagual, le contrat conclu en son nom. Puis, après le départ du mattre, on allait chercher le curé de la paroisse pour administrer, pour la forme, le baptéme chrétien, politiquement nécessaire, mais, suivant eux, paralysé à l'avance. »

Nous allons maintenant laisser ce pauvre idolatre dormir sur ces deux baptémes ennemis, et croltre jusqu'au jour fixé à l'avance où le mattre nagualiste, fidèle au rendez-vous, viendra le chercher pour le présenter, au fond des forêts, à l'ami qu'il n'a pas encore vu et qui va désormais lui parler facé à facil.

Nous étendre davantage sur la personne de cet ami, ce serait anticiper sur le chapitre suivant, dans lequel il va nécessairement trouver place.

Toutefois, nous en avons dit assez pour prouver qu'avant tout ce qui constitue le paganisme idolàtrique, c'est le renoncement à tout ce qui pourrait contredire Satan « dans ses pompes et dans ses œuvres. »



APPENDICE L

CHAPITRE X.

LIVRES HERMÉTIQUES ET SACRÉS DE L'IDOLATRIE.

f. - Livres hermétiques.

Après l'examen des conditions imposées au païen, et préalablement à la revue de tous ses rites, c'est notre devoir d'étudier le plus sommairement possible le résumé de ses catéchismes et de ses livres hermétiques et sacrés. Commençons par les premiers.

Il y a bien peu d'années mour, les livres appels hermitiques or órdairel pour tout le monde que ce qu'ils sont encore aujourd'hui pour la majorité des savants, c'est-à-dire une bibliothèque de romans menteurs, composés depuis l'êre chrétienne, dans un triple intérêt de spéculation, de piperie ou de fraude pieuse, Aux yeux de la critique du xvur sircle, nous l'avons dély u, out était laux, hormis ses arrêts. Faux Hermès, faux Orphée, faux Zoroastre, fausses Sibylles,... etc., tout était aux-probe et récent.

Aujourd'hui nous commençons à trouver toutes ces sévérités bien vieilles, et chaque jour apporte un encouragement puissant à cette nouvelle manière d'envisager les choses.

Depais longtemps on ne tenait plus aucun compte de cette affirmation du père Kirber, que « tous les fragments connus sous le nom de Morcure Trismégiste, de Bérose, de Phérécyde de Seyros, etc., étaient des écrits echappés à l'incendie qui dévora les 100,000 volumes de la bibliothèque d'Alexandrie. On sait que celle-ci avait été formée par les soins d'Aristote, et d'après les ordres de Polémée Philadelphe, avec et sur les anciens sanuascrits biblioryphiquee schalderies, perses, her byloniens, montant également à 100,000, comme Josèphe et Strabon nous l'attestent.

On avait encore oublié tout ce que Clément d'Alexandrie nous avait appris des 30,000 volumes de Thoth qui figuraient dans la bibliothèque du tombcau d'Osymandias, sur la porte duquel était écrit : « Le remède de l'âme. »

Mais depuis que Champollion a trouvé sur les monuments les plus anciens la tencur de ce Pinnatire et de cet Autièrips réfeentus apocryphes depuis qu'il les a proclamés « l'écho et l'expression fidèle des plus antiques vérités; » depuis qu'en a retrouvé, met pour mot, quedques hymnes de ce fauz Orphée dans plusieurs inscriptions hiérolyphiques adressées à certaines divinités;... depuis que Creuxer a signalé les nombroux passages empurutés aux fragments de ces hymnes orphiques par Hésiode et par Homère qui ne les avaient même pas compris; écpuis enfin que la prescience des sibylles s'imposé d'office à la suite de celle da Prométhé d'Éschyle (v. ch. vs. §2), on a sent la nécessité à amistier ces Archiens calomniste et de confesser que tout ce vieux catholicisme n'a décidément plus de date, et que le contenu de tous ces apocryphes se retrouve dans la mid des âges, au fond le plus secret des sanctuaires de l'Égypte, de la Chaldée, de la Phénicie et des Indes's.

A propos d'astronomie, nous montrerons plus tard à quelles sources l'ythager avait puis ce qu'on appelle aujourd'iui ses intuitions, comme à propos de Thoth retrouvé chez tous les peuples du monde nous indiquerons les origines très-probablement patriarcales de ses anciens et mystérieux écrits, si conformes à la Bible quant au fond, si différents dans les détails.

Car voilà ce qui les différencie; ces écrits si édifiants, si magnifiquement théologiques dans leur partie principale, se trouvent tout à coup faussés, souillés, démonisés pour ainsi dire sur le revers de leurs

4. Jusqu'ici, on s'accerdait à attribuer la réduction actuelle des écrits d'Optable, et suntou celle dur Arganuntques, à un certain Omnaucrie qui virsit du temps de Pisistrate, de Solon et de Pythagore, c'est-à-dire vera le milion du ve sicie vant noter ére et e 800 aas préc Dynher; mais on carvient maintenant que ce so fut tout au plus qu'un renouvelement dans leur forme. Ils finat paroublier, en effet, que, du temps de Passania (v. Dezer, le la finat partie de la companie de l

plus belles pages. Il en est d'eux comme de ces fleurs sur lesquelles uu souffle délétère a versé on ne sait quel poison qui corrompt leurs parfums et ternit leur éclat,

Qu'on se rappelle les infàmes contumes que ces beaux vers d'orphée avaient importées avec eux dans l'Ile de Crète et dans les mystères orphiques, coutumes punies si cruellement par les matrones de la Thrace, qui ne crurent pouvoir se venger des dédains du grand poête qu'en le déchirant en morceaux 1.

Qu'on se rappelle toute la métempsycose animale de Pythagore et toute sa magie si bien décrite par le mieux informé de ses admirateurs ³.

Qu'on se rappelle les ophionides, les curètes, les corybantes, les gymnosophistes, les folies de Linus, de Musée, de Mélampe, etc., et l'on pourra s'assurer que la sublimité et même l'orthodoxie des productions sont effacées dans toutes ces écoles par le sacrilége des mours et la perversité des fruits.

Que nous imporre que « la théologie de Pindare s'élève à la hauteur de Bossuet.", « o que celle d'Orphé nous apprenne « que le vrai Dieu invisible no s'était révélé qu'une seule fois au descendant d'une famille chaldéenne (Abraham), et que nos regards devaient toujours rester attachés sur le Verée divin. " » que nous importe, disons-nous, si le premier de cest deux poètes double cette théologie sublime de celle de Delphes dont il diait l'archipetire, et s'il chante toutes les gioires d'Apollo dans une chaire de fre que Pausania disait subsister encoré de son temps tout auprès de la statue de ce même dies "I que mont de la composer se philtres s'et que pur l'archipetire, et s'il chante toute de composer se philtres s'et que judicié il nous importe beaucoup, car nous pouvous en tière un très-grand enseignement.

Cet alliage si disparate, si contradictoire, nous prouve invinciblement an simultandici métée des deux courants de vérifies et d'erreura au quels toute cette philosophie patenne s'était abreuvée. Mais où donc se strouvait le vérifiable point de départ, la source immaculée de ce douc courant? car il en faut toujours revenir à cet admirable raisonnement de saint Clément d'Alexandrie ; s' Sil' y a une science, il y a néces-

- 4. Voir Aristobule, Polit., l. II.
- 2. Jamblique, Vie de Pythagore.
- 3. Villemain, Correspondant du 25 août 1857.
- 4. Voir Clém., Strom., I. V, ch. xiv.
- 5. Pausanias. Phocid., ch. xxiv.
- 6. Argon., p. 974.

salrement un professeur. Cléanthe eut pour maitres Zénon, Théphrate, Aristoue, Métrodore, Épicure, Platon, Socraie, et lorsque pharate, Aristoue, Métrodore, Épicure, Platon, Socraie, et lorsque paratrie à Pythagure, à Phérécyde, à Thalés, je suis obligé de chercher encore leur naitre à tous. De même pour les Egyptiens, les Indiens, les Babyloniens, et pour leurs mages eux-mêmes, je ne cesserai pas de leur démander quel est leur maître; et si je les ambne de force au berceau du geure humain, à la naissance du premier homme, je ne commence à répéter toujours la même question: Quel fus on maitre; A coup soir, cette fois, ce ne sera plus auxun homme, car il n'avait encore rien pu appendere, et lorsque nous serons arrivés aux anges, nous serons encore obligés de leur demander à eux-mêmes quel a été leur maître et leur docteur! »

Fidèle à ce principe, Clément consacre tout le sixtème livre de ses Sironates à rectrecher les deux premiers auteurs auxquels on doit attribuer la vraie et la fausse philisosphie déposées dans les sanctuaires de l'Egyps, l'une appelée sogresir par l'Esprit-Saint, l'autre nommée par l'Aptre «philosophie vaine et conforme aux d'élements du monde, sexundant element aumdi » Es tout de suite, comme pour prévenir toutes les fins de non-recevoir, il commence par demander aux Gress quel droit il a surairent à rejeter les miracles de Moite, Jorsque tous leurs philosophes se vantent des mêmes merveilles. C'est Éaque, dii-l, obenant par ses prières une pluie merveilleus; c'est Arisée faisant souffier les vents; c'est Empédocle procurant leur apaisement subit, ecc, etc. '

Clé nt reconnaît donc que les deux philosophies marchent accompagnées de miracles et de merveilles.

Mais, encore une fois, d'où viennent-elles?

C'est alors qu'il entre dans le détail de toute estre science et de contemporain et de compatriole lui permet de donner des renseignements qui font encore aujourd'hui l'admiration et souvent le désespoir de nos évrotoloruse 3.

Les livres de Mercure fixent d'abord son attention, et surtout ses quatre livres d'astrologie (astronomie), qu'il faudrait toujours, dit-il, « avoir à la bouche, semper esse in ore *; » mais, après en avoir signalé

- 4. Strom., 1. VI.
- 2. Actes des Apôtres.
- 3. Epitre de saint Paul, aux Galates, III.
- 4. Ce qui lui valut le surnom de Kuluoxiepos, dominateur des vents.
- 5. Nous le verrons au chapitre : Obélisques.
- 6. Strom., I. VI, ch. IV. Dans une note sur les précurseurs de Copernic,

les taches et les avoir rapprochées de celles qui déshonorent la philosophie des gymnosophistes indienes, il montre dans celle des Grece, condamnée par l'Apôtre, les traits de lumière que la bonté divine a bien vouls y laisser pour ouvrir les gexà ses aveugles sectetuers, a Prence les livres grecs, dit l'Apôtre aux Gentils, et reconnaisser que la Sibylle annone e bieu un et les choses de l'avent; lisez l'Istage, et vous y verrez bien plus clairement encore le Fils de Dieu et la guerre que lui déclarent les rois.

Mais arrivant à la partie blâmable de cette philosophie grecque, son faible si conun pour cette philosophie ne lui permet plus de démoniter par lui-même; il laisse parter les autres, nous montre les gnostiques attribuant celle de Socrate à son démon familler, et me il arrive à confesser que « tout ce que l'hérés/de a dit allégoriquement dans sa théologie; il l'a emprunté aux prondéties de l'âme;

Si nous remarquons que Clément d'Alexandrie laisse parler les autres à ce sujet, c'est pour montrer combien la philosophie moderne, qui mentionne ce qu'elle appelle ses *inepties* à ce sujet, est légère et peu sérieuse elle-même.

Toutotois, si Clément hésite, les autres Nives ne le faisiaint pas. C'était une closse admise généralement, que, aussitó après le de luge. Cham et ses descendants avaient propagé à nouveau les anciens enseignements des Cainites et de la race engloutic. Unisoire ne saurait être lei que tradition; mais quelle force n'emprunte-telle pas aux historiens postérieurs, nous montrant cette méme race propageant ces mêmes doctrines et ces mêmes coutumes partout où elle arrive, et leur conservant jusqu'à nos jours toute leur fralcheur postdiuiveinne, comme leurs sectateurs ont conservé leurs titres et leurs noms d'Hévéens, de Chânes et de Chamanacs, etc.

C'est en partant de cette base historique et généralement accordée, que Cassien a pu accuser les Cainites et les Chamites « d'avoir détourné toutes ces vérités dans un sens magique 4, » et que saint Clément de Rôme a pu, comme son homonyme d'Alexandrie, affirmer l'existence et la double inspiration de tous ces livres 3. »

Des études plus profondes semblent justifier toutes leurs accusa-

nous prouverons que c'était bien là que Pythagore avait trouvé ce système; ce qui, saus détruire le merveilleux de la chose, ne prouve nullement l'infaillibilité du système, en raison des deux courants mèlés.

- 4. Strom., 1. VI, ch. IV.
- 2. Confér., l. VIII, ch. xxII.
- 3. Constit. apost., l. VI, ch. xvi.

Ainsi yorez pour Phéricyde de Seyros; ce ne sont pas seulement les Pérers, cest Philon de Biblos, c'est Hisychius de Mile, c'est Dastathe qui l'accusent d'avoir bâti sa philosophie sur les traditions démoniaques. Cicéron nous dit que ce Phéricyde est plutôt un d'ein qu'un physicien, a poitus d'einus quem medicus', a et Diagène de Laërte semble confirmer exte qualification en nous raccunant a ses prédictions realitives, tantôt a unatrage imminent d'un vasisseun qui passait tranquillement en pleine mer et lorin de lui, tantôt à la captivité future des Lacédémonieus par les Arcadiens, unatôt à as propre fin si misérable, puisqu'il périt rongé par les vers, ce qu'il attribuit à la colère du dieu de Délos, qu'il a'vait jamais voult honorer³.

Les Pères ne faissient donc que parler comme tout le monde; et voici que les modernes, et déudiant les fragments qu'i nous restent de la philosophie phérécydienne, achivent de les justifier, car lis vont nous y montrer ce qui pour nous constitue l'essence et le cachet du dogme démondaque, à savoir la codernité du mauvais principe et son assimilation au principe divin. Des que l'on voit apparaître dans toutes les théologies paiemes cette glorification du worzek, du maurais, on peut signaler à coup sûr le déraillement de l'ancienne voie tracée par l'esprit patriarcal.

Or, pour Phérécyde la chose n'est plus douteuse. Il pose d'abord en principe la primauté de Zeus ou l'Éther, puis, à ses côtés un principe colternet et coagissant qu'il appelle cinquième élément ou ogens. On a cherché longtemps ce qu'il entendait par ce mot, mais enfin on s'arrête à cette traduction : « Celui qui resserre, qui retient, l'Aads ou l'enfer en un mot. »

Dollinger dit que « Jacobi, en s'appuyant sur le passage de Clément d'Alexandrie et sur Origène, a mis la chose hors de doute³. »

Nous ne pouvons donc plus nous étonner que Diogène de Laërte en ait fait un gardien de la table fatidique de Delphes, « θυωρίτην vocare '.» Encore une fois, soyons certains que lorsqu'il y a hésitation sur le

Encore une tots, soyons certains que torsqu il y a nestation sur le maître duquel relève un de ces philosophes, la proclamation de la cotternité de Pluton et sa révélation par le trépied sacré sont toujours la preuve de la bifurcation et le signal de la direction vers la gauche.

^{4.} Divin., l. I, ch. xm.

^{2.} Diogène, l. I, § 416,

^{3.} Dollinger, Paganisme et judaïsme, L. II, ch. vit.

Dans le texte, il y a δυωροντράπεζαν, mais Ménage, dans ses savantes observations, nous dit qu'il faut lire δυωρίτεν, c'est-à-dire gardien de la table sacrée.

Nous allons retrouver tout à l'heure ce critère dans tous les livres sacrés.

Ne terminons cryendant pas ce paragraphe sans le compléter par le témojicapa de Bérôze Bisant de Cham tout à la fois le premier Zoroastre, fondateur de Bactres, le premier auteur de tous les arts magiques de la Babylonie, le Chemetenua ou Chem infime des Noachides fidèles, en fain Tobjet de Tadoratien de Efgypte qui, après ea avoir reçu son non, zyaguia, d'où chimile, lui élève la ville de Chemmit, ou ville du feu Cham, dissil-ton, l'adorati, d'où le nom de Chem-main donné aux pyramides, qui à leur tour se seront aussi vulearisées dans nour proore substantif moderne Chemiste¹.

Quant au moyen de propogation de cette mauvaise magle, la tradition en accussi tecraines caractères runiques tracés sur des lames de métal et échappés à la destruction du déluge. Ceci peut fort hien rentrer dans la légolade, mais, or qui vi preutre pas, c'est la découverte quotidienne de certaines plaques couvertes de caractères particuliers et complétement indéchifirables, caractères d'une natiquié indéfinie, et et aurquete les Chamites de tous ces pays attribuent la cause de leurs singuliers et terribles pouveirs. Os suit d'allieurs le fort que ces lames de métal out joué dans tous les temps et les effets qu'elles édaint cenéses produire aux lieux of l'on parvanit à les insièrer.

Voilà donc le premier élément de toute philosophie measongère déposé par le grand génie de l'erreur au sein même des vériés les plus hautes; ce germe détestable va se développer, grandir, éclore, et, de simple júnnd qu'il édait, devenir cette immenses forêt du mensonge, dont les obscurités ne seront pas tellement qu'aisses que la lumière primitive qui l'éclairait júdis ne puisse la pénétrer encore et se jouer au militud de ses plus égalos mobrages.

Passons maintenant aux livres sacrés proprement dits.

2. - Lierez kabbalistiques. - La bonne Kabbale et le Zohar.

Si l'on tient à comprendre quelque chose à la kabbale, il faut absolument distinguer la kabbale sérieuse et primitivement orthodoxe de la kabbale hétérodoxe et souillée qui est à la première ce que la magie est au thaumaturgisme de Moise. Toutes deux dérivent du mot kibel,

^{1.} Voir Bérose, Antiq., 1. III.

^{2.} Sainte Hildegarde, dont nous avons déjà lu de si curieuses révélations, dit que, « dans les derniers temps, les sectateurs de l'Antechrist se-

reçu, et ne sont en définitive que le journal de toutes les traditions judaïques bonnes et mauvaises, recues des hommes et avant tout des esprits. Nous avons déjà dit comment, dans son « Harmonie de la Sunagoque et de l'Église, » M. Drach , le célèbre rabbin converti , avait fait la part des deux kabbales et de leur double origine. Rien de plus intéressant que les rapprochements établis par lui entre certains enseignements du Zohar, par exemple, et nos dogmes catholiques, tels que la Trinité, les Esprits, la Rédemption, le Messie, l'Eucharistie même, et, qui le croirait? l'immaculée concention de la sainte Vierge 1. Quand on songe à la haute antiquité de ce Zohar, dont un des appendices les plus modernes (le livre Habbahir) n'en est pas moins, selon notre grand hébraisant, antérieur à l'incarnation du Verbe, toutes ces démonstrations sont de la plus haute portée, et, tout à l'heure, nous ne serons plus étonnés des fruits que nous allons voir porter à ce même livre. On ignore en général tout ce bon côté de la kabbale; ce mot n'éveille que les idées de folie, de superstitions coupables, ou tout au moins do réveries basées sur des supputations numériques absurdes.

Sans doute tous ces alphabets mystiques qui tiennent encore une très-grande place dans la mielleure kabable en forment la division la plus effrayante peut-être pour la raison humaine. On a peine à comprendre qu'il puisse y avic autant de choses sous de simples unités; mais on nous accordera bien, par la même raison, qu'il serait au moins étonnant que tant d'intelligences du permer ordre se fasent extinués dans tous les siècles sur de pures et absolues chimères. Complétement étranger à ces sortes d'études, nous ne pouvons que relater ic l'impression causée sur notre esprit par les affirmations d'un saint prêtre français (établi depuis longues années à Rome, et dont les pyramides chilífées et le compas géométrique paraissent enfanter chaque jour de nouvelles révelàtions ⁵.

ront marqués par lui de certains caractères ou lettres que personne n'aura pu déchiffrer jusqu'à lui, parce que lui seul en a le secret en lui-même et que, pour ses disciples, ce ne sont encore que des signes.» (Opera, p. 1031.)

- 4. Voir Harmonie de la Synagoque et de l'Église, t. II, p. 31e à 3.
 2. Disons seulement, pour un peil nombre de curieux intérpides, que le point de départ de cette science, appelée e la science des correspondances numériques et litérales, a peir pour épizaphe e double verse biblieve à l'bieu a tout constitué dans le nombre, dans la menur et dans le poids,... et il vii, complet et menur la segres». (Ecclérisatique, I.)
- Ainsi, de même que l'Apocalysse semble légitimer le principe de cette hypothétique vérité en vous donnant le chiffre de l'Antechrist (666), de même

Cependant on a acussi le Zohar d'être un véritable livre panthésite et de révider par cela seul une origine identique à celle des védes et de toutes les anciennes cosmogonies paiennes. M. Drach, comprenant encret toute la profée d'une acussuis nosmblable, officiellement défendue à l'Institut et comme telle ne pouvant que trop profiter au panthésime moderne, M. Drach, disons-nous, à bien voulu fair précéder les quelques extraits du Zohar que nous lui avions demandés d'une justification tris-chade de ce singuier ivve, qui constitue à aex yeax une préface évangélique bien autrement grandices et importante que celle dont on fait homeur à Platon. « L'ignorace seule, dédi-, et la maxvaise foi de nos panthésies modernes ont pu assimiler à lour panticisme athée une decretion cette, un basée noi la créction se des me de control de control de la control de control de la control de control de la control de la

Toutefois, l'expression de bonne kabbale, que nous avons donnée à celle du Zohar, n'était une garantie absolue ni contre les erreurs de la

M. l'abbé M.... vous montre celui de Jésus dans le chiffre 913, qu'il retrouve encore dans le mot bereschit du premier verset de la Genése (principe ou verbe), mot qui, traité par sa méthodo algébrique transcendante, lui donne, en outre, les significations de voie, vérité et vie.

Co qu'il y a do parfaitement certain, c'est que co vénérale peètre a dans les mais une lettre de harco Caulvé, note grand génément, denoignant son admiration pour certaines solutions astronomiques vainement cherchées par la science, et roverées sum attranomiques par notes sexias tablabliste. Col seine nous, le grand tort de l'Offrie et de le prositiure à la foule des sinciligences faufignes jusqu'ici de lo compendre. Aussi appelle-1-il de tous sex voux un mathématicien sant préjugés et qui veuille bien compendre comment « à formes hebreux, combennt 81 el tierse et Propondat à un est cris de 119 décimales, complement de la racion de 3 pour attoindre le chiffre \$1, chien, ser le ségion de la bestitude, et., et. & > Nous vous ha la paraphren, nous avons vu fa tetter du servet qui la donne ;... mais, hélas! nous a'en avons compris ni la teff n' le sparit.

Toujours est-il que c'était à une des defe pricipales de la sainte kabbel, dont le Zadare al to plea préciera (réjét, Saint Lerôme assure que les perphites conmissaiont cetto mystique des lettres dont le savant Mellor, dans ca let ouvrage sur la tradition, parto en termes que l'abbe N.—, saquel nous les avons somis, nous a dits fort eacte. Le 23 l'actres de l'alphabet ble reu, dici.l. passaient pour une émanation, on pour l'expression visible des forces d'aines de nom sacré. Ce si detres a remplacent par des nombreys.

mauvaise qui pouvaient s'y être infiltrées, ni contre les abus auxquels les vérités elles-mêmes pourraient donner lieu. Nous ne sommes doit les vérités elles-mêmes pourraient donner lieu. Nous ne sommes doit ne mainte de la comme de la première la secte des Zoharistes; elle fut créée par Jacob Frank, juif polonist, dont la science, la distinction et la bonne foi, dit notro académicien, expliquèrent l'ascendant qu'il avait su prendre, vers la motité du dernier sicle, es ur un grand nombre de Julis et même de rabbins. Honord de la violente persécution des autres, mais protégé par l'évêque de Podolie, celui-ci doitint pour lui et pour ses disciples l'autorisation de fonder une secte qui prit le nom de Zoharistes on antiblamdiques 1.

Jusqu'ici, M. Franck nous permettra de le lui dire, les Zoharisses nous para:Sent former une sete tra-bien inspirée, car une sexiet qui se détache d'une autre pour se rapprocher des origines communes est un peu moins secte que la fausse église qu'elle abandonne. Les évêques de Pologne pressentaient donc, en autorisant ces kabbalistes, du tout ce qui allait arriver et ce que le Franck de l'Institut nous applications.

siasi, dans un non, la 12º lettro de l'alphablet et la 6º donneront 18; on sjuste les sutres lettres du none un les cidampant tojours combre leciffre de teur rang alphabétique; puis on fait subir à ces chifres une opération alghrique toujours la môme (mais ceta ic que l'auditeur s'embrarses et fait le place groul qui les réiabilit en lettres, et alors ces lettres donnent des secrets divins (p. 31). Quant à la verte des nons on Balachem, il acti impossible de nie (dit toujours lhoitor, p. 73) que cette kabbale, aujourd'hui sans valeur, nai leu quieque base profonde maigres es abus; et âl le derit qu'au non de Jésus tout nom doit Bechir, pourquoi le déraryammanton huurit-il pase et la mêmo force? Cé houzquos forme per de deux triangles croisés, Pythagore le regardait commo le symbole de la cristion, les Egyptiens comme la retamon de los et de un, les Buesses l'applicant le candet de Saismon, les mont de l'en un les Buesses l'applicant le candet de Saismon, les mont de l'en un les Buesses la les l'entres de L'Albanc-Macoustair.

Monte, Tardité, cabaier Nombre, basier les LA PALNC-MACOUSTAILE.

Monte, Tardité, cabaier Nombre, l'abier les la FALNC-MACOUSTAILE.

Monte, Tardité, cabaier Nombre, l'autorité dans le RITTEL DE LA PALNC-MACOUSTAILE.

Tout cela surait été, dit-on, révêté sur le Sinari ou ailleurs, et serait resé dans les carrons les plus véreibles de la Sinario que come dans la mémoire traditionnelle de lous les fidèles. Il en serait de même, selon le suits, de leur masique et de leur poésie; leurs beaux récitalis (nigam), tels qu'ils les chantet encore aujourfibu, n'auraiten pas eu d'autre origine, et le vieux chant de nos églises grocques et ornaines pourrait blen, dit-on encore, en raposter qu'elleur chose.

1. De la Kabbale, p. 410.

tristement en ces termes : « Frank finit par adopter la religion catholique et attira sur ses pas un nombre considérable de partisans 1. »

M. Franck a trop de logique dans l'esprit pour ne pas nous accorder qu'à nos yeux c'était le plus bel éloge qu'il pût faire de la bonns kabbale et du Zohar.

Mais comme il paralt écrit que, paralièment à tout ce qui se dit de bien, c'est-à-dire à toute bonne thèse, il doit y rovir une antithèse, précisément à la même époque (en 1748), il se formait une nouvelle secte de Zabaries, appelée, exte tests, se Batasitin. Comme dans le Zobar, il γ a, nous le disions tout à l'heure, une infiltration, tràssecondaire si l'on veu, mais très-réclie, de la mauvaise kabble, rien de plus naturel que cet esprit exceptionnel ait donné naissance à une secte de son ordre, et cute fois-é-l'a méroire serait difficile.

Malgré l'accisime professé par ses membres, co titre de justra qu'ils 8 arrogent, cette morale sami-éjorienne, cette recommandation du quititime le plus absolu pour arriver à une sorte d'exteur bouddhique, ces prétentions au thaumaturgisme de la dicination, ces prières interrompues par des exclamations étranges, par des grates ritificules adressés à Satan, et, finalement, e les allures cyniques et l'hilarité détergontée de ces nouveaux acciers nous sont de sirs grantis que les érêques catholiques ne demanderont jamais, cette fois, d'autorisation pour ces nés-Charities.

Mais voyez la persistance et l'à-propos de la parodie satanique l Le vrai Zohar ramenait à la vérité; tout aussitôt l'erreur le dénature à son profit, et change ses fruits de vie en fruits de mort.

Ce parallélisme obsiné va donc nous ramener nous-même à la munerisk kabbale, et celle-ci, en l'est plus dans la Ebbur ou dans la seule Barah qu'il va falloir la chercher, mais dans le Balanud, compilation beaucoup plus moderne, qui, en outre de cette Broroh, renferme aussi les mille superstitions qui précédèrent et qui suivirent la captivité de Balylone.

3. - Mauvaise Kabbale.

Il ne s'agit pas en ce moment de passer en revue tous les pouvoirs magiques des Kischuph 1 du vieux monde, c'est-à-dire des Chamites, des Céphènes, des Ophites, avec leurs Karthumim, leurs Kasdim, etc., car nous savons déjà ce qu'ils peuvent faire. Si nous savons moins

- De la Kabbale, p. 410.
- 1. Sorciers.

bien ce qu'ils pouvaient dire, c'est d'abord en raison de l'ombre paisse dans laquelle ils ensevelissaient leurs doctrines, puis en raison, surtout, des prohibitions et destructions impitoyables que des cultes nouveaux ou des gouvernements effrayés se voyaient continuellement obligés d'ordonner.

Toutefois, si nous ne possédons plus les minutes des Runes et des Kischuph, des Lettres éphésiennes et milésiennes, du fameux livre de Thauth, des terribles traités de Targès le Chaldéen et de son disciple Tarchon l'Étrusque, sur l'art « d'évoquer ou de lancer les foudres, » s'il nous faut renoncer à ces livres de Numa, retrouvés dans son sépulcre, et que le sénat fit brûler par respect pour la religion nationale, etc., etc., nous pouvons dire que partout nous en retrouvons les copies, et que la science des Circé, des Médée, des Canidie, etc., s'est transmise littéralement (probablement par la grâce des dieux) de génération en génération, depuis Targès jusqu'à Home, et des vers dorés de Pythagore jusqu'aux grimoires de nos bergers et sorcières de village. L'Égypte et la Chaldée se reconnaissent parfaitement, avec tous leurs secrets, toutes leurs figures, et, ce qu'il y a de pis, tous leurs effets. Quand vous lisez le Petit Albert ou le Dragon rouge, c'est triste à dire, mais vous pénétrez à coup sûr dans la partie vulgaire et simplifiée de ces arcanes antiques que leur date seule nous rend si vénérables. Nous en appelons aux caractères singuliers qui se retrouvent parfois dans ces livres, aux animaux fantastiques, aux clefs et aux tothémes ou objets magiques que l'on est tout surpris de revoir sculptés sur nos obélisques. Nous en appelons au tarot ou cartes bizarres des bohémiens modernes, dans lesquelles Court de Gébelin avait cru, dit-on, retrouver l'alphabet de Thauth, et surtout aux cylindres babyloniens, rhombes ou globes tournants d'Hécate, que la science exhume en ce moment tous les jours. Nous en appelons enfin aux tables d'aujourd'hui qui tournent comme les roues divinatrices, et devinent ou dessinent comme les tables sacrées de tous les pays du monde, sans que notre science si érudite les reconnaisse et essave, soit de justifier la merveille d'aujourd'hui par le dessin antique, soit de comprendre le dessin d'autrefois à l'aide de la merveille d'aujourd'hui.

En outre, si nous n'avons plus les traités, nous commençons à en retrouver les formules torjunes les mêmes, soit dans les cartoches de ces mêmes monuments, où l'on accussit en termes si acerbes le P. Kircher de les avoir supposés, soit sur les stèles, sur les papryus et dans les inscriptions cunédiormes de Persépolis. Cest tout la magie, orgueil et vie du paganisme qui sort de terre aujourd bui et remonte à la surface, comme pour cétairer la sicience sur les manifies.

tations qui font son tourment, et lui dire : « Tu le vois, c'est toujours moi ; je n'ai pas vieilli d'un jour. »

Dans tous ces petits livres de magie populaire vous trouverez « que le moyen le plus air de faire apparaire tel ou tel génie, ou telle ou telle personne décédée, est de fabriquer son image en cire et de dire: « le Cirvoque par mon espris familier (mon parrdre), toi, génie, dont J'ai confectionde l'image, etc., etc. e El te grimmer apoute : « Si Ton peut employer le chat noir dans cette cérémonie, l'effet en sera d'autant blus assarés.

Mémes recommandations pour l'envoussure ou l'art d'envoyer la maladie ou la mort sur un individu ou sur une famille. « On fait d'abord l'invocation à Lucifer, dit le grimoire, puis on désigne la personne ou la maison, etc. »

Or, à défaut de traités ex professo, voici deux papyrus bien curieux, connus des savants sous le nom de papyrus Anastasi et Sallier; et déposés au Musée de Londres.

L'égyptologue Reuvens nous les a fait connaître dans ses Lettres à M. Letronne, et les donne comme « des monuments de la plus haute importance pour l'histoire de l'antiquité égyptienne et de la mythologie originaire de ce pays. »

Eh bien I dans le payyrus 75, les caractères hiératiques on démotiques du 1º prançar, bien qu'ils soient altérés par le temps, laisseu cependant entrevoir déjà qu'il s'agit de l'apparition nocturne du fantome d'une jeune fille, au moyen de l'amour ou givini pardère. Nais dans le 2º paragr., nous sommes en présence d'une petite table sacrée et d'une image du mône génie. « Quand tu envoise 3 mour pour excuter ce que tu demandes (dit le tette). l'eve-le de dessus la table (d'arb 7¢; parçaf'çe, ajoute le commentaire grec maginal), et prononce cette allocution ; « le l'invoque, toi qui résidés dans mamaion, sers-moi et va annoncer tout ce que je te commande, sous la forme révérée, dans les lieux où je l'envoie, et force tout le monde de faire ce qui est écrit par mois. (2º part., 2º sect.)

Et dans l'autre (10° col.) : « O toi qui hais, parce que tu as this exputals, le l'invoque, roi tout-pissant des dieux, i oqui défunis et dépeuples, je l'invoque, toi qui ébrantes tout ce qui n'est par vaincu, o l'invos-Serni I'u le vois, j'accomplis tes dérémonies magiques, et je l'invoque par tou vrai non; viens à moi entièrement, tun e peux me refuser. Et moi aussi, je hais telle maison, telle famille qui est dans le bonheur; marche et renverse-la, car elle m'a fait foipure... »

Et (dans la 4° sect. du 1°) on donnait les paroles mystiques qu'il était bon d'écrire sur une petite table, et de mettre, si c'était possible, dans la bouche p'un chat noir. » Alors (dit la 7° sect.), il entrera un dieu a tête de serbent, qui donnera les réponses. De sorte, dit Reuvens, qu'il devient évident que « les superstitions les plus grossières peuvent avoir une origine très-ancienne. »

Il est évident, dirons-nous à notre tour, que nous sommes lci en présence de l'une de ces adjurations terribles que M. Maury retrouve chez les Grees sous le nom de ἐλεξτείρια ου θείου ἀνάγεια, contrainte des dieux, conjurations qui troubhient tant Porphyre, lorque, dans sa Lettre à Anthon, il gémissait de c que « les dieux les plus puissaits obfissaient aux menaces comme les plus faibles, et étaient toujours prêts à commettre les injusties qu'on leur commandait. ' »

Si Porphyre avait bien voulu écouter les chrétiens lui affirmant que rien n'était moins juste que ses dieux, le problème eût été résolu.

Toujours est-il que le côté noir ou goitique ne manquait pas, on le voit, à la terre de Cham (Cheni), et que, not une supposant autant de retouches grecques que l'on voudra, nous n'en restons pas moins ici, comme le dit leuveurs, en présence e d'un excellent document chassique pour la connaissance de la thaumaturgie fondée sur l'ancienne mythologie, document dont l'Académie des inscriptions a senti (ou plutót aurait dà sentir) toute l'importance dans l'époque actuelle, ain de faire avance les déudes de l'antiquié (égypienne, »

Ello aurait di constater, en effet, que os qu'elle appelait les récerée de Jamilique réuient pas sorties ées on cerveau; il dintisono dans le vérité, au moins dans le vrai historique le plus complet, lorsqu'il dissit : et a thérugie s'excrept la rel ministère des giénies secondires, forcés par les menaces des accidents terribles qui pouvaient survenir aux grandes diviniés. L'homme qu'il fisait ces menaces changeait, pour ainsi dire, de nature, et revêtait une sorté de nature divine, en pronocqual les pardes syriques. Ces paroles, que las Engiptiens employaient sans les comprenders, étaient celles qui exerçaient le plus d'empire *, a

Mais quelle surexcitation de mêmoire ne faudrai-til pas supposer dans l'humanité, pour que les suvages du Canada, hee lesquels nous retrouvons les mêmes recettes et les mêmes mots, aient po se les transmettre sans altération et par voie d'hérédité, depuis l'hauth et l'argès jusqu'à nos jouss' 15 equel respecto node ces sauvages pour l'autorité de leurs vieux maîtres I Quand donc voudra-t-on bien comprendere que toutes ces phraess innomeriase cillustrées par le char oir et tous ses

^{4.} Magie, p. 40.

^{2.} De Mysteriis Ægyptiorum, pars II.

analogue n'eusent jamais pu, pendan cinquante siècles, et à travers tous les codens, per des consistent de la companie de la

Pour nous, un tel problème se résolvait sans réplique possible, le jour oi les noms barbarses révélés par une adult à notre ami N. Mousseaux, et soumis à l'expertise de M. Drach, se trouvèrent être des mots positivement sprieques, tionne qui, dans l'Évangile, nous disconsistant, paralt avoir été celui de tous les démons interrogés par le Sauveuri.

Peut-être l'ouvrage dont nous allons parler maintenant pourra-t-il élucider un peu ce mystère.

4. - M. Chwolson et les livres des Nabathéens.

Depais deux ou trois ans une œuvre considérable occupe beaucoup tous les archéologues; il s'agit de famex livrée de 14/griculture des Nadmièrens, «ouvrage chaldéen traduit en arabe, et de l'arabe en allemand, par un célèbre orientaisse moderne, M. Chwoskon; ce dernier le donne comme un ouvrage d'une antiquité indéfinie. Selon lui il ne s'agirait de rien moins, par exempe, que d'une infutiation complète, et sur pièces authentiques, à toutes les croyances, sciences et superstituins, non-seulement des Chaldéens, mais des Assyriens, des Syriens, des Chananéens, etc. On le voit, ce serait là pour toute l'Asie centrale et antièreur une vértiable Cullipraire archéologique.

Et d'abord, quant à l'existence des Nabathéens, M. Chwelson semble adopter complétement cette pointion de Masoudi : Après le déluge, les hommes s'diablirent dans diverses contrées. Tels furent les Nabathéens qui fomèrent la ville de Babylone : ce teux des descendants de Kham qui se fixernt dans la même province sous la conduite de Nemrod, lequel était fils de Kousch, fils de Kham et arrière-petit-fils de No. Cet établissement eut lieu à l'époque ou Nermod pri le gouvernement de la Babylonie comme délégué de Dzabhak, surnommé Biourass. »

^{4.} Voir Mœurs et pratiques des démons et des esprits visiteurs, par M. G. Des Mousseaux.

« Les assertions de cet historien arabe sont, dit notre auteur, parfaitement d'accord avec les renseignements que Moïse nous donne dans le livre de la Genèse (p. 101, 103), »

Selon M. Quatremère, le livre dont nous parlons ne serait peutêtre qu'une copie, faite sous Nébucadnésar II, d'un traité khamite infiniment plus ancien. (V. Annales de philosophie, juin 1860, p. 415.)

Selon M. Chwolson, au contraire, ce livre aurait done dét traduit du chaldéen en arabe sur le récit original d'un répinal d'un réper popriétaire de Babytone, nommé Qù-duny, qui aurait lui-même employé des matérias de naciens. Cette première traduction, M. Chwolson ne craint pas de reculer jusqu'au xur siécle avant l'êre chrétienne. Aimsi nous aurions la un historien presque contemporain de Molse, mais quel historien l

Si nous l'interrogeons sur ses sources et sur ses auteurs, il nous répond des la première page de son livre que « toutes les doctrines en ont été révélées par Saturne (le dieu méchant) à la lune, puis par la lune à son idole, et enfin par cette idole à lui-même. »

Assurément cette intervention d'un dieu du mal comme premier insufflature de usus ess livres sexrés ne nous suffirir las pour opposer à M. Chwofson une fin de non-recevoir; mais ce qui légliume les sévérifies, et ce qui lésagé sature parmi les apor-parbes surhuminis, ce sont les détails que ce dieu donne à son prophète sur les périodes incalculables et les gouvernements sans fin qui précédérent Adami, lei nous avons un point de repère si rationnel et si positif dans la lei nous avons un point de repère si rationnel et si positif dans la rentre avec l'auteur dans ces cycles infinis révés par toutes les nations et rédéçués à leur vraie pléca en ajunctif lui.

Il est impossible, au reste, de faire à M. Chwolson une guerre plus serréque ne le fai M. F. de Bouggonon't dans les Annais. Il lui reproche avec raison d'avoir, dans cette nouvelle lutte-entre des incomuse at Moie, e ascrifié sam hésiter celui dont la véracité avait subi l'épeeuve des siècles, et d'avoir prétendu refaire toute l'histoire profane et sacrée avec les écrits d'auteurs aporcyphes. a Mais Il lui reproche surtout de n'avoir pas reconnu cette nation nabathéenne dans les Sabéens, dont il avait ailleurs si bien décrit les mears et les supersitions. Il lui montre es Sabéens frappants de ressemblance avec ceux du moyen lage, et tout au contraire frappants de dissemblance avec ceux de Befree, l'Hérodode de la Chaldée, qui, malgré toutes ses erreurs chronologiques, est au contraire, lui, « parfaitement d'accord avec Moise, et sur le premier homme, Aloru-Aden, et sur Xilanhura-Noë, et sur

^{4.} Voir Annales de philosophie chrétienne, nº de janvier 4860, p. 38.

Bélus-Nemrod, etc. » Fort de cette excellente base, M. de Rougemont n'hésite donc pas à ranger cette singulière publication parmi ces nombreux enfants illégitimes connus sous le nom d'apocryphes, et contemporains, dit-il, du quatrième livre d'Esdras, du livre d'Hénoch des oracles sibvilins, des livres d'Hermès, c'est-à-dire datant des deux ou trois premiers siècles avant l'ère chrétienne, assertion toujours douteuse pour nous. M. Chwolson n'est pas plus heureux jusqu'ici avec la critique hétérodoxe de l'Allemagne et de la France, qu'avec la critique orthodoxe de la Suisse. Éwald lui avant fait une guerre sans nitié, il devait rencontrer devant lui, à Paris, son disciple M. Renan, Ce dernier a donc lu à l'Académie un mémoire, fort bien fait du reste, dont la Revue germanique du 31 avril 1860 nous a donné quelques extraits. Selon lui, c'est sur un Juif du « mº ou mº siècle de notre ère qu'il faut rejeter la responsabilité de cet in-folio d'astrologie et de sorcellerie, attendu qu'on retrouve sous tous les personnages de Qû-tâmy tous les patriarches des légendes, tels que son Adam-Adami, son Anouka-Noé, son Ibrahim-Abraham, etc...

Quant à nous qui, dans ce grand conseil, loin d'avoir voix délibérative, n'avons pas même voix consultative, mais tout simplement droit à la réflexion intérieure, nous ne doutons nullement que nous n'avons affaire ici à un anocryobe.

Mais... (qu'on nous pardonne ce style de palais), considérant que nous n'attachons pas à ce mot l'idée défavorable qu'on y attache d'ordinaire; considérant que l'opinion de M. Quatremère sur la date du vie siècle avant Jésus-Christ peut servir de pendant à celle de Silvestre de Sacy sur l'identité du livre d'Hénoch actuel avec celui que l'apôtre saint Jude avait vu de ses deux veux; considérant que Champollion retrouve sur les monuments égyptiens tout cet Hermès Trismégiste dont M. Renan fait à tort aujourd'hui, avec la vieille école, une fiction néo-platonicienne; considérant que les livres sibvllins en tête desquels Cicéron a lu le fameux acrostiche sur le Sauveur des hommes ne peuvent avoir été fabriqués par un chrétien, etc., et que par conséquent ranger l'œuvre de Qû-tâmy parmi ces contemporains n'en ferait nullement une fiction nous fondant d'ailleurs sur ce principe si souvent posé et presque toujours si démenti par M. Renan, « que dans le champ de la critique historique tout doit être admis comme possible,» nous attendrons encore, non pas bien entendu pour savoir si nous devons accepter toutes les dates et les énormités ridicules de Oûtâmy, mais bien la fiction juive et postchrétienne de MM. Éwald et

Nous ne pouvons pas oublier si facilement les paroles de Maimonide,

qui met ce même livre au premier rang des livres des Sabéns, tout en l'appelant « Sobzorum fatum. » Saint Thomas le cite, Huet le connaît, et Spencer l'appelle, sur la foi d'Abarbanel, « le livre oriental par excellence. » — « Car., ajoute-l-il, on doit entendre par Yabathérens les Sabéns, les Chaldérons, même les Égyptiens et généralement tous ces peuples contre lesquels étaient portées toutes les lois de Moise et des Bébreux l. «

Fort d'ailleurs du système « des remaniements successifs » qui a remplacé, selon M. Benan, celui des interpolations, et de cette déclaration du savant d'Eckstein, « qu'il existe dans la littérature nabathéenne des bribes de la veille science astronomique des Chaldéens.,. les MENDAUTS SUCCESSERS MODERATS DES SAÉSAS DU MOTAS MER EX MANY CONSERTÉ LES DES SAÉSAS DU MOTAS MER EX MANY CONSERTÉ LES DES SAÉSAS DU MOTAS MER EX MANY CONSERTÉ LES DES SAÉSAS DU MOTAS MER EX MANY CONSERTÉ LES DES SAÉSAS DU MOTAS MER SAÉSAS DE MOTAS M

Nous verrons qu'on pourrait ajouter et « des superstitions modernes, » attendu qu'au xux siècle de notre ère comme au nt, comme au xux aupravant, comme après et comme avant le déluge, c'est toujours le même faussaire apocryphe qui les invente.

5. - Livres sacrés proprement dits, les Zends.

Entre les livres hermitiques et les livres sacrés, la distinction ne peut guère résulter que de leur fortune et de leur nom : les premiers cachés longtemps dans les temples et perdus depuis, les autres devenus historiques et ne rougissant pas d'étaler au grand jour les honteuses dégradations de leur antique et première majesté.

De ces derniers, nous venons de nommer les plus considérables, et d'abord, comme les P. Lacordaire, nous nous étonnons de ce petit nombre, lorsque tant de législateurs ont dominé l'éntendement humain, et, pour nous comme pour lui, s'et premièr caractère de ces livres consisse précisément dans l'impossibilité de leur production par aucun pouvoir humain's. Voyez les livres des philosophes; avec toute leur pompe, avec le magnificance de leur style, avec le rationalisme élevé de leurs pensées, bien loin de parvenir à fonder une nation, ils n'ont même pu parvenir à fonder une céole! Ben plus, le moment de leur splendeur et de leur plus grande vuigarisation a toujours été, pour les sociétés qu'ils précendaient éclairer, le signal de leur décar

^{4.} Spencer, t. I, p. 354.

^{2.} D'Eckstein, Revue archéologique, 1856.

^{3.} Conférences, t. II, p. 475.

dence et de leur ruine. On dirait que la philosophie est l'azote intellectuel de l'intelligence humaine.

Et d'où vient cette énorme différence entre la puissance constituante de la science et celle des livres qui ont fondé par exemple touse les sociétés saistiques? Le R. P. Lacordaire n'en fait honneur « qu'à la trek-grande part de traditions qu'ils renferment. » Ce n'est pas assex, car alors ils ne seraient plus qu'historiques, et bien d'autres l'apatet été autant qu'eux et plus qu'eux, le problème reparatirait assistoit. Nous serons donc plus explicier et nous dirons saus balancer que ces livres ont dé leur pouvoir constituant à ces deux souffies ennemis, dont l'un, dès la première origine, inspirait des vérités sublimes, dont l'autre les profanait plus tard. De là deux courants au milieu de ces grands fleuves, l'un qui se soulle la plaisir de tous les immondices du rivage, l'autre qui leur soustrait avec soin les perfes et l'or pur que la transparence des ondes laissers toujours facilement dissinguer.

Nous sommes donc, quand nous lisons ces livres, sous l'influence de deux puissances adverses; mais en dépit de l'or pur et des pertie, sans une intervention constante du protecteur caché qui sauve les nations malgré less, comme sans les prestiges quodidiens de l'usurpateur adoré, doctrines et nations, bien loin de compter une duréé de trois mille ans, a'uraient pu braver seulement pendant le cours d'une année les fastidieuses injonctions et les impénétrables téribres de ce chaos de turpitudes et de réveries,

Il faut le surhumain continu pour expliquer une telle continuité dans l'absurde, et nos modernes explicateux qui s'obstinent à chercher le secret de toutes ces crédulités permanentes, soit dans les migrations des pouples et dans la surle vigueur primitére de la tradition, soit dans les emprunts multipliés, soit dans l'importation de quel-ques sagesvoqueurs, etc., se consument en efforts d'autant pluis Impaire sants, qu'ils retrouvent la même identité de fond et de détails chez des reutes dont its ineit absolument les communications respectives.

des peuples uont its ment absolument les communications respectives. Quand nous aurons terminé notre revue, nous tâcherons d'établir comment chez tous ces peuples congénères le fond commun des traditions s'est toujours trouvé rajeuni par une longue suite de révélations et de manifestations véritablement autochthones.

Que l'orthodoxie y prenne garde l en reléguant comme elle le fait tout le merveilleux à l'origine des choses, comme en voulant tout rapporter à la mémoire humaine, elle s'engage dans une impasse dont aucune habileté ne pourra la faire sortir.

Qu'elle accorde un peu plus d'attention et de confiance aux faits modernes, aux doctrines prêchées à nos extatiques et à nos spirites des deux mondes, qu'elle suive leurs progrès dévastateurs et avoués dans ces millions d'intelligences qui en entralneront tant d'autres, et elle finira par comprendre l'action dissolvante des extases brahmaniques, et la génération tout à la fois spontanée et continue des livres sacrés de l'idolatrie.

Mais venons à leur histoire.

N'étant nullement orientaliste, nous ne rougissons pas de demander l'avance induspence et pardon pour toute hérisés sécinfique qui pourrait échapper à notre plume. D'ailleurs peut-être la congrégation d'un index assique n'aurait-elle pas très-bonne gréca à réclame uinfaillibilité générale, torsque chacun de ses membres cherche encore à bien établit la faillibilité de son veisin.

Nous ne pouvons donc avoir d'autre prétention que celle d'établir, plus ou moins bien, l'état actuel de la science la plus saine sur le sujet qui nous occupe.

Relaivement aux livres sacrés des Perses 1, nous ne crovons pas nous écartre boacoup de la vérité en atribuant au Zend-Acetate et surtout au l'endidad-Sadit la plus belle part en dignité comme en priorité, mais comme les Perses conviennent eux-mêues qu'ils n'ont plus que des fragments, tous les ouvrages originaux ayant édé brûdés par l'or-der d'Alexandre, cels ne constitue une bien vénérable antiquité que lorsque l'on prend ces fragments pour la transcription fidèle des véritables minutes communiquées par le ciel même à Zoroastre et transmiser à l'Iran par la médiation de ce derroire et mystérieux personange, dont le nom a la même signification que ce mot aveta, C'est-à-dire le fau. Mais lui-nême, que les-til que les-til que les virtues personange, dont le nom a la même signification que ce mot aveta, C'est-à-dire le fau. Mais lui-nême, que les-til que les-til que les-til que les les virtues que les directions de la comment espérer le savoir, lorsque le document le plus anchen qui nous soit parvenus sur son compte (E-erdust-Nemén) ne nous apprend rien de positif sur tout cela? Schon M. Joschim Mênant, a il 17 y al à acunce date assignable pour l'històrie. »

Les anciens Persans eux-mêmes, nous dit le même auteur, sont complétement divisés à ce sujet : sun se font vires 300 ans après le déluge, ce qui le rapprocherait d'autant mieux de notre Zoroastre chemite, et lui font bûtir la tour de Babel; les autres, au contraire, lui font réformer tous les médiais de celui-ci, et le font arriver 1,300 ans après le déluge sous le nom de Zerdascht²; d'autres enfin le placent sous le règne de Gussap, etc.

2. Livre du philosophe Giamash.



Le zend est la langue sacrée des Perses et signifie lieu... Avesta, seu de Estha... On ne peut s'empêcher de penser au feu sacré de Vesta.

Néanmoins, l'opinion la plus probable en ce moment est celle qui s'appuie sur la découverte récente d'une généalogie de Darius, donnée par les inscriptions cunéiformes de Behistoun, et dans laquelle le père d'Artarcrée II est mentionné comme fils d'Arshama, indication qui s'accorde avec le récit d'Hérodote, qui lui donne Arsame pour père; Ceci nous releturait donc environ vers le vr siècle avan Lésus-

Christ. Suivant Movers et Rawlinson, il venait de la Chaldée 2.

Au reste, quel que l'ût ce Zoroastre, il se donnait pour réformateur et prophète, il descendait comme Moise de la sainte montagne (l'Albordi) avec vingt et un livres appeiés Nois, dont les débris forment le Zend-Acesta que nous possédons, et qu'il disait être les résultats de ses entretiens avec Ormuzd.

Nous examinerons plus tard ³ ses titres à cet égard. En attendant, si nous voulons jeter un coup d'œil sur le sommaire de son œuvre principale, nous pourrons peut-être concevoir quelque idée de l'étendue des réformes qu'il a pu opérer.

L'Avesta ne se compose que de trois livres : le Vendidad, le Yaçna et le Vispered*.

Dans le premier, qui est resté le plus authentique, le Dieu suprême est désigné sous le mon de Abaura-Mazda (être vivan), c'est celui que Darius invoquait conjointement avec les dieux locaux; puis, de ce plieu éterne los not serts, par voie d'émanation, Ormaud et Ahriman (deux frères juneaux), desquels sont sortis à leur tour Nithra, homme-dieu, et Milthra-Daroudy, on homme-State, voil bien notre antagonisme catholique, sauf toutefois l'émanation junedle et l'absorption finale des deux ennemis dans le seim de l'Égrario finale des deux ennemis dans le seim de l'Égrario finale des deux ennemis dans le seim de l'Égrario finale des deux ennemis dans le seim de l'Égrario.

lci évidemment le dieu révélateur de Zoroastre n'est plus du tout celui de la doctrine biblique.

- Voir lo Journal asiatique de 1851, t. I, p. 258.
 Phonizier, t. I, et Royal Asiat, Soc., t. XV.
- 2. Phonizier, t. 1, et Royal Asial. Soc., t. XV
- 3. Thaumat. comparée, 11º vol.

4. Noss no voulons pas parler ici da Boundahech que sa relaction on pelhir rend si different des autres et que les Presse présentent comme une treduction d'un ouvrage de Zarosatre sur l'origine du mondre, nous ne voulons pas en parler, disone-nous, parce que beauroup des avants le regradent, avec Bhodle, comme une compilation sans unilé et sans orthodoxie, et d'autres, avec Bantil-Hang, comme le plas jeune et comme des premiser temps de l'ère chrétienne, puisqu'à la fin du livre il est parlé de la domination des Arabes.

 Voir la lettre de 4850 adressée par M. Félix Lajard à M. Aug. Nicolas, en tête des Études. Le reste, relatif aux amschasspands, archanges, iseds, anges, ferouers, anges gardiens, est, comme on le sait, parfaitement conforme à toutes nos bases théologiques, à l'exception toutefois des démons femelles, appelés druks au dix-huitième fargard du Vendidad, dans lequel le succube est expressément désigné sous ce nouvel.

Quant à l'invecation du soleil et à l'adoration du feu, elles se trouent si clairement exprimées dans l'Avesta, qu'on a peine à comprendre la longue controverse à laquelle ce point de théologie mazdéenne a pu donner lieu si longtemps. Bossuet nous paraît surabondamment justifié, comme M. Hyde surabondamment condamné.

Mais nous ne reconnaissons plus du tout notre Éterné! (maigré toutes les sévériles de notre ancienne loi) dans l'abominable code pénal que Zoroastre rapporté du Sinal des Persans, Non, ce n'est pas Hebroha qui aurait proportionel le pardon des fautes à la munificeres des présents faits aux ministres de son culte... A plus forte raisson, n'est-ce pas loi qui aurait exiglé de tel ou tet coupable, o'homet, "a qu'il urwar au sawr sa futte ou sa sezen, pourvu qu'este set requiez Ass, et qu'est affertant our affet internation s'est-frenze aureigne s'auxent sesson de la comme de la

Un prophète est jugé quand sa peau de brebis est assez transparente pour laisser entrevoir à ce point-là celle du loup.

Il est encore jugé lorsqu'il ordonne au nom du ciel que le médecin qui osera traiter un fidèle après avoir perdu trois malades « sera coupé par morceaux 1; »

Lorsqu'il ordonne aux chefs mazdéens de conduire sur une haute montique celui qui auxa mangé des mets ou usé des habits qui sont auprès d'un mort, et là, « de lui arrache la peau bass toute sa labceur, a commercer par la centure, et de le livrer en cet état aux ossants de proble? :»

Lorsqu'il ordonne que « l'hérétique aura le corps séparé en deux avec un couteau de fer *, »

On peut s'assurer que ces prescriptions sont encore respectées aujourd'hui, puisque c'est Anquetil-Duperron, le grand admirateur du mazdéisme, qui l'afirme *. Un code est jugé enfin lorsqu'il autorise les unions incestueuses de la sœur avec le frère et de la mère avec le fiis *,

- 4. Vend .- Sad., Vend., Farg. XIV.
- 2. Ibid., VIII.
- 3. Ibid., III.
- 4. Ibid., IV.
- 5. Usages, vie, etc., p. 606.

 Bollinger, t. II, p. 212, dit que « le témoignage unanime de toute l'antiquité ne permet pas d'en douter. » ou lorsque sa loi « permet d'enterrer vivantes des bandes de jeunes garcons et de jeunes filles pour assurer le succès des expéditions *, »

Oui, un prophète est jugé, et cet excès de compassion pour les bêtes, qui lui permet « de maudire avec succès celui qui n'en prend pas assez de soin, » ne le rachètera pas surabondamment de sa cruauté pour les hommes!

Au reste cette compassion reste en decà de celle des Hindous et se dément quelquefois, car nous voyons (farg, xui et xv.) la mutilation animale ordonnée comme mesure de correction. Un chien mord-il une fois, on lui coupe l'oreille droite; mord-il une seconde fois, on lui coupe la gauche. S'il persiste, on lui fendra la patte, et s'il ne se convertit pas, on le coupera également par morceaux. Après avoir bien ri des hôpitaux consacrés par les Orientaux aux insectes malades, nous commencons à valoir mieux qu'enx tous, et, de par la loi Grammont, nous pourrions fort bien envoyer Zoroastre lui-même en prison, On le voit donc parfaitement, la religion réformée de l'Iran aurait grandement besoin d'être réformée elle-même. Hétérodoxe comme dogme (réhabilitation d'Ahriman), palenne comme culte (adoration du feu et du soleil), infâme comme morale (loi citée sur la fille des coupables), horriblement cruelle comme législation (mise en pièces de coupables très-innocents), elle revêt sur ces deux derniers points le double et véritable sceau de l'idolatrie, c'est-à-dire la licence et l'amour du sang répandu.

Nous ne parlons ici ni des nisiseries cosmogoniques intarissables sur la montagne Albordi « qui s'élève jusqu'au ciel, » sur le pont « jeté entre l'enfer et le paradis, » sur les mille et mille péripètes ridicules de ceite traversée, sur « Jes cent colonnes et les dix mille tapis du palais de l'Eau, cette déses, fille d'Orsand' » sur le juge-ment dernier, qui verra « l'Éternet allant au-devant de chaque saint en franchissant donque fois la alrepur de la terre, « enfin sur l'extréme importance attachée à la « roguere des ongles, incessante occupation du folde et lun de sest grands movens de salut.* »

Et voilà le livre sacré qu'on accuse la Bible d'avoir copié et pillé! la Bible que l'on dit être cependant « le livre qui nous fait approcher le plus près de l'origine du genre humain *; » la Bible « au delà de

^{4.} Voir Hérodote, Xerxès et la reine Amestris.

Vend., Izesch XI* hà.

^{3.} Hyde, Religio vet. Pers., p. 437.

^{4.} Id., ibid., et Jescht Sad., XXVI.

^{5.} Renan, Histoire du peuple d'Israel.

laquelle il n'y a pius que des légendes et des conjectures 's + la Bible, le seul lives - reveiu de ce haut caractire de perfection absolute qui lui donne le droit d'être regardé comme classique '; - la Bible enfin (M. Munck nous la dit) qui retrouvait tous ses dogmes dans les livres mazdémes, et qui se trouverait alors avoir pitif ceux qui ne parlaient d'étemment qu' exprés elle et très-probablement que d'oprès elle, très-probablement que d'oprès elle, tre d'après elle, tre d'oprès elle, tre coup de son autre d'oprès elle très probablement que d'oprès elle, tre d'oprès elle,

El cependant M. Lajard a raison: la Perse est certainement la nation la plus rapprenché du pueple du, comme orthodosi de dectrine et de culte. Tout le démontre, une véritable sympathie unissait les deux nations; l'édvation d'Estable et de Mardochée, la faveur de Daniel et mieux encore la grande mission de Cyrus et celle des rois mages au bercau de Sauveur, tout nous prouve que l'exclusivisme de l'orthodoxie n'avait d'autre cause que le mauvais vouloir ou l'imperfection des Gentiles, et que même pour les pueples a sais dans l'ombre de la mort *s il était encore des degrés et une certaine culpabilité relative qui ne les privatent pas soit à fait des rayons du soleil.

Nous l'avons dit tout à l'heure, les anges protecteurs des nations infidèles pleurent cette infidélité, et abandonnent les temples sans abandonner les coupables et sans négliger leurs destins.

Pour tou résumer en un mot, le Zoroastre, fils d'Arsame, réformateur très-incomplet d'un étai de choes antérieur, et bien autrement intolérable, dément à chaque instant la divinité de la mission qu'il s'arroge, Quant a cet état antérieur et intolérable, ren n'empéche de le faire remonter jusqu'à ce premier Zoroastre que les traditions mazdéennes rejetent avec toutes les traditions orientales vers J'époque de Babel, c'est-à-dire vers celle de Cham et des premiers Coschites; et dans cette hypothès quel r'ole pourrait-on attribuer à ce demire, sinon d'avoir été le profanateur d'un troisième ou plutôt d'un premier monothétis et revêtu de cette inspiration biblique dont on retrouve encore la trace dans cetafuis précepts du' rendidad, et les admirables élans dans ces hymnes Yaena, que l'on pourrait croire arrachés à la lyre de David'?

- 4. Renan. Revue des Deux Mondes, 4rt juillet 4857.
- 2. Id., ibid.
- 3. Voir le chap. 11, tom. I, de ce Mémoire, p. 302.
- Voir les leçons de l'office de l'Épiphanie, sur les mages et sur le peuple qui ne connaissait pas Dieu, « qui ignorabat Deum, » tout en venant le chercher.

Nouvelle preuve que l'idolâtrie ne vint qu'à la seconde heure du jour, et ne fut que l'usurpation d'une sœur illégitime et plus jeune sur les domaines de la sœur très-légitime et très-aînée.

6. - Les Védas.

Parfer des Védas, c'est encore parler des livres mazdéens, puisque c'est parler des Arpens, et que nous avons vu la primitive communauté d'origine et de vie de leurs mutuels sectateurs. Que ne trouve-ton pas dans les uns qui ne se retrouve également dans les autres? La langue d'abord, puisqu'à l'aide du sancerti on déchiffre aujour-d'hui les cunéflormes de Pérépolis, le hon ensuite, les purifications léeales, le culte de la vache, l'últra, Indra, Civa, etc., etc.

Mais en même temps quelle discorde! Indra, le grand dieu des Hindous, est relégué en enfer par les mazdéens sous le nom d'Andra!, et le grand Ahoura des Perses est pour les Hindous le chef des Azouras ou grands ennemis d'Indra!.

Civa, la troisième personne de la trimourti indienne, est le plus détestable des esprits; les mazdéens le maudissent sous le nom de Carva.

Les devas, dieux des brahmes, deviennent les daévas ou manyais démons chez les mazdéens.

Lorsque le roi des Mèdes se fut rendu aux miracles de Zoroastre, il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que quatre-vingt mille brahmes vinssent au nom des Védas faire de la controverse avec lui et les confondre tous.

D'où venait une division si profonde entre des peuples pour ainsi dire commensaux? Nous avous délà répondu en montrant les Aryses prolongeant après Babel leur séjour au berceau primitif plus long-temps que les autres peuples, et finissaut par le quitter en ennenis, et la cause de ce grand divorce fut précisément une question d'espris. Pendant que les uns, fidéles à la doctrine antique et générale, ne voyaient dans ces espris que les maspars obéssaux (les milar) du roi du ciel, les autres voulaient sus bordonner ces envoyés célestes aux espris édémentaires terrestres. Il fallut se séparer.

Ils firent donc, il y a trois mille quatre cents ans³, précisément ce que font aujourd'hui les spirites qui délaissent très-volontiers les bons

- 4. Burnouf, Yacua, p. 8.
- 2. Avesta, t. I, p. 20, Spiegel.
- 3. « Nous pouvons suivre cette date sans hésiter, » dit le célèbre orientaliste Weber. (Histoire de la littérature indienne, déjà citée.)

anges et bravent les prohibitions de leur Église pour suivre des esprits très-terrestres.

On quitta donc le plateau de Pamer et les bords de l'Oxus, les uns pour gagner la Perse et la Médie, les autres le nord-ouest de l'Inde, le Penjah et les bords de l'Indus.

Mais nous avons dit encore comment les Cuscho-Chamites les ayant gagnés de vitesse des les premiers temps qui suivirent le déluge, les Aryens attardés se trouvirent avoir à subjuguer un peuple primitif grossièrement idolâtre, sauvage, et dont on retrouve encore aujour-d'hul les vestiges dans les monatognes de l'Hindoutan, sous le nom de Shoudrau ou Khloudrau (viis), nom qui nous rapprocherait encore une lois de cului des Kuschites ou Bis de Cham.

La lute fut longue et difficile, et les Védas la reproduisent fidèlement; les plus anciennes parties du file-Videds-Munich nons montrent le peuple indien établi aux frontières nord-ouest de l'inde, et son extension progressive à partir de ces lieux » peut se démoniter (dit M. Weber) pour ainsi dire pas à pas, à travers l'Illindoustan et vers le Gange, le Mahdhhárata et le Rámáguan nous signalant cette ère réquiee comme celle de la lutte des conquérants contre les indigèrens.

C'étaient donc des idolatres qui allaient combattre des idolatres plus grossiers, et les Vidas, journal religieux et inspiré de l'expédition, terit sous la dictée de Brahma et des dieux élémentaires, était par conséquent, malgré son caractère sacré, ou plutôt, selon nous, en raison de ce caractère, un recueil d'archives parfaitement idolatres, un recueil d'archives parfaitement idolatres.

Toutetós il paralt qu'une certaine parrie de ces Védus, le Bardi-Chattrum, par exemple, remonsità il à période arpenen ortholoxe. M. d'Eckstein la fixe à deux mille ans avant lésus-Christ, et certes il fallali que son origine fit bien pure, poisqu'on y lissi ce qu'on y li encore, c'est-à-dire la fameuse prophétic conçue en ces termes: « Il naitru un brainne dans la ville de Sambélan. Ce sera Wichnon-l'anoudou : il s'incarnera dans le sein d'une femme, et il deviendra Chrichna; il purgera la iterre par un grand sacrifice; » or tous les orientalistes tradusient Scambélan par Bethléem, maison du pain, et l'azoudou par l'étaus! »

Tabounus par Tessos." a "Dans le système actuel sur les prophéties après coup, il faut opter cependant entre la modernétié du Barsh-Chastram, ou bien un coup monté dans l'intérêt du prophète pour faire naltre tout exprès et deux mille ans plus tard, dans la maison du poin, un enfant qui s'apoellera le sein viount, et dont toute la vie se calqueren sur l'ai-

4. D'Eckstein, Revue archéologique, loc. cit.

tente du grand sacrifice. C'est difficile, on en convient, mais que ne peut on pre avec le système de l'histoire a priori?

peut-on pas avec le système de l'histoire a priori?

Revenons aux Vèdas, distingués en quatre : le Rig-Vèda, le Sama-Vèda, l'Yadjour-Vèda et l'Atharvan-Vèda,

Le premier, selon M. Weber, est le recueil des hymnes que les Indiens apportèrent avec eux de leur ancienne résidence sur l'Indus, mais mis en ordre et définitivement rédigés à une époque fort postérieure et difficile à assigner.

Ainsi il en est des Védas comme des Zends; nous ne tenons pas les minutes, mais des fragments qui portent, il faut le dire, il est vrai, tout le cachet de l'authenticité...

La réJaction de l'Yadjour, ainsi que celle de l'Atharvan-Samhitá, remontent à une époque à laquelle l'autorité brahmanique était prépondérante.

On n'apprendra rien à nos lecteurs, en parlant de l'enthousiasme vrai ou factice que depuis un demi-siècle on a professé pour cette littérature sacrée, dont les beautés ont été déclarées par M. de Lamartine « de beaucoup supérieures à celles de la Bible. »

« Grâce au génie critique de l'Allemagne, dit un de ses cœadmirateurs, on s'est aperçu qu'il y avait là une autre Bible, non destinée sans doute à une fortune aussi populaire, mais renfermant la vraie généalogie des dieux que notre race a si longtemps adorés. »

Mais uul n'a poussé aussi loin que M. Guignault le fanatisme idolàtique pour ce nouveau sujet de ses dudes. A ses yeux, a l'Inde, coujours ancienne et toujours nouvelle, est encore aujourd'hui un feyer humineux. Sa religion est un vaste système, magnifiquement coordonné, où la sublime parrèt des doctrines, la profondeur des idées, la maj-set de la morale se retrouvent, dans une vaste unité, sous la varidé inéquisable des formes et des expressions "... » Il n'est pajusqu'au cutte inflame du lingu dout M. Guignault n'exit. » Il n'est pajusqu'au cutte inflame du lingu dout M. Guignault n'exit est dei rietar profondeurs, puisque el « Univinueir sous fenne d'hypothèse, a que les dogmes fondamentaux du catholicisme romain ne sont que des lambeaux mat compris de la théologie indoue. »

M. Paulthier est peut-être plus enthousiaste encore. « L'Inde lui apparaît comme le grand et primitif foyer de la pensée humaine, pensée qui a fini par embrasser presque tout l'ancien monde ². »

^{4.} Religions de l'antiquité, t. I, p. 439.

^{2.} Préface de l'Essai de Colbrooke.

Mais déjà cependant, que de réponses, que de protestations contre cet enthousiasme intéressé!

Ne fûce que sous le rapport littéraire, un bien savant indianiste, sir Willian lones, ne pouvait se resigner à cette préndue supériorité sur la libite. « La libite renferme, dissi-li, plus de voia sublime, plus de beautés réelles, plus de moralité, plus d'histoire, plus de poésie et d'éloquence qu'on n'en pourrait rass mibler et extraite de tous les livres composés dans tous les temps et dans tous les idiomes. Unionie de noi livres sains, leur antiquité, la correspondance exacte des événements avec les prophéties ne permettent par de douter un moment qu'ils n'étant été vraiment inspirés. '»

Maintenant, que faut-il admirer? Pour commencer par la cosmogonie, nous ouvrons au hasard, et nous tombons sur le livre septième et dernier du Samhità-Yadjour-Yeda.

Il s'agit de la création. « Il n'y avait alors que les eaux. Ce monde n'était originatrement que de l'eux, etdans cette aux séginal le maltire de la création. « A merveille I voills la Bibble I et c'est là que Noise sera venu chercher son « esprit de Dieu porté sur les eaux. » Nais tournez la page, s'il vous plait. « Quant à l'air (ce sont bien les 17dan qui parleut en ce moment), quant à l'air, il s'emparta de cette terre et la soutint, sous la forme d'un sangière. . Ensuite il crée les dieux, et ceu-cri lui dirent : « Comment pouvons-nous former des créaturus? » Et il leur répondit : « Comme è vous ai formés vous-mêmes, par une profonde méditation... Alors, en une année, lis finirent par avoir créé une vache. ... mais cette vache eu trois cent trent-trois veaux.» «

Il faut convenir que si Moise a copié, il a fait preuve d'un grande critique et d'un merveilleux esprit de distinction en s'arrêtant à temps devant cet épisode.

Aussi, lorsque nous entendons MM. Roth et Whitney nous promettre bientot une traduction du Gopathá, il nous suffit de leur entendre dire que ce mot signifie « chemin des vaches, » pour que nous les conjurions de ne pas s'y aventurer.

M. Barthéleny Saint-Hilaire, qui nous a fourni exte belle citation, a donc bien raison, après en avoir douné quelques autres moins ridicules*, mais toujours panthéstiques, de conclure que l'Yadjour-Yeda renferme, comme le filip-Yèda, les morceaux les plus disparates, et qui, évidemment, appartiennent à des époques différentes.

Est-ce leur philosophie qu'il nous faut admirer? Elle est tout entière

^{4.} Asie res., t. III, p. 45.

^{2.} Mémoire lu à l'Académie des sciences morales, en 1855.

dans le Mahühhirata, qui renfermalt, dit-on, deux cent mille vers sur la métaphysique. « Nais, en fait de métaphysique, dit M. Barthélemy Saint-Hilbire, le génie indien est toujours resté dans une sorte d'enfance; » or, jugez ce que peuvent être pour le lecteur deux cent mille vers de métaphysique suérile!

Est-ce bien sa théologie? Franchement, que pourrait-on attendre, en fait de théologie. du panthéon qui va suivre?

Brahma est bien le révélateur des Vidas. C'est un point accordé, védas signifie intuition, et cette intuition s'obtient au moyen du cruti, qui veut dire audition, car les Indiens, sur ce point, possèdent la véritable théorie; l'intuition ne voit chez eux que ce qu'elle entend, a fides za auditu. »

C'est donc Brabma qui souffle les Védas; leur inspiration, au lieu d'être, comme pour nous, « un effet de l'enthousiasme, » vient de spirare in, et ici leur métaphysique est moins puérile que la nôtre.

Mais qu'est-ce que ce Brahma lui-même? car nous ne voyons attacher nulle part à cette question toute l'importance qu'elle mérite,

Avant tout, expendant. Il serait bon de connaître son monde, et, tout dies que soit un révéaleur, e doin recherches son origine. Or, ce n'est pas assez de nous le représenter « comme l'Éternel, l'Étre par excellence, le Créateur existant par l'ulemene, l'âme de l'universe, qui est son corps, etc., » (Creuzer et Guignault, ch. 11, 152); il ne suiffi pas de nous le montrep prenant naissance par sa propre énergie dans un our d'd or qui floatità sur les exus, cud q'ul') brise, en naissant, en deux parties égales, desquelles il forme le ciel et la terre et les huit régions du monde, séparées par un éther suisil, (Al, lb., 179).

Ah! si au lieu de débuter par son sublime « faut luz, que la lumière soit, » et par cette géologie à laquelle la science, son ennemie, revient à chaque lendemain d'une bataille, la Bible eût débuté par cet αuf, comme elle eût succombé depuis longtemps!

Mais revenons à cette enveloppe du grand Dieu. Prò à vensit-il cut cur? Qui donc l'avait fait l'à question n'est pas oissese, car si l'on répond «c'est Brahma, par sa propre denrgie, » nous répitquons aussiblt que si l'on avait le douvert, à la page précédente, que « la semence en avait été déposée sur les caux par Suedamahou», ou celui qui subsiste par lui-même. Fauteur et le principe de tous les êtres. (178). Nous voici donc en présence de deux Créateurs, ou platôt en voici encore un troisième, car alors que Brahma, « assis sur le lous, » n'apercevait riec de yeux de ses quatre tiers qui pôt l'aider à remplir la grande commission dont il était chargé (c'est-à frei la circation générale), « une voix retenti à son

oreille et lui conseilla d'implorer Baghavan. Baghavan parut aussitôt avec ses mille têtes, Brahma l'adora « comme éternel » (224), et le grand œuvre commença.

Le Démiurge éternel, adorant l'Éternel son père, tout cela pourrait bien être, à la rigueur, assez biblique; mais voici qui l'est moins. Chaque membre du panthéon indien avant sa femme, et Brahma

Chaque membre du panthéon Indien ayant sa temme, et Brahma n'en ayant pas ecore, il était asser naturel qu'il s'en plaighti assez vivement à son père. Celui-ci fait tout au monde pour le délivere de cette idée fixe, mais, ne pouvant y parvenir, il lui joue l'abominable tour de lui donner pour épouse une fille des génies ou des géants madits, de manière que tous ses enfants, a fix de Dieu par un côté, descendissent par l'autre d'un espair de déchères, a

Ceci nous paralt une exécrable rouerie paternelle, mais Creuzer a soin de nous apprendre que « cette tradition, toute d'humilité, associée à l'idée la plus haute de la sainteté et de la majesté du prêtre, porte en elle-même un sens profondément moral que nous allons retrouver dans l'histoire de la chute de Brahma » (283).

Comment! quelle chute? Est-ce que, par malheur, nous aurions encoré affaire, dans la personne de Brahma, à quelque dieu tombé, comme le Jupiter du Prométhée d'Eschyle? — Eh! mon Dieu, oui, et voici la raison de l'aventure.

« Quand Brahma eut créé les mondes, il voulut s'en approprier une partie 1; mais Vichnou et Sira, les deux autres membres de la vraie trinité, cherchèrent le lieu du Noraka ou Tartare; voyant que Brahma s'en était emparêt, ils le tradaisirent à leur barre, et le forcient à confesser son larcin. Puis ils le punirent « en réduisant d'autant sa résidence 1; »

Il en prit du chagrin, et, malgré cette humiliation, « tout fier d'avoir publié les Vidus, miroir de la sugese éternelle, il s'enfla d'orgueil ', et en vint jusqu'à croire qu'il était supérieur à ses deux fieres. » De plus, rempii d'une passion délirante pour sa propre fille... elle lui donna une cinquième téte, mais Valuevade 1 a lui abatit violemment,

L'Éternel crut devoir alors se mêler de la partie, et précipita Brahma du haut des cieux jusqu'au plus profond de l'abime⁶, mais du moins ce Satan-là fait pénitence, et, condamné à quatre régénérations successi-

- 4. « Je monterai jusqu'au trône du Três-Haut, » dit le Brahma biblique.
- 2. « Prince des démons, » dit la Bible,
- 3. « Et l'on ne trouva plus son lien. » (Ibid).
- 5. « Père de l'orgacil. »
- 5. « Saint Michel, »
- 6. « J'ai vu Satun tombant comme un éclair. »

ves, il commence la première sous la forme de corbeau, et c'est sous cette forne et avec er ramage de corbeau qu'il chante, dans les Vidae, la famesse guerre entre Baubani et les Dritjusz. Quant à sa seconde incaration, il la conscera l'actassitant. Flussitér d'ans une forte, il attirre les voyageurs par les debors de l'hospitalité la plus touchante, pouis les expédie pendant leur sommell, et les voie en fin de compte. Gependant il en fait encorre pénience; et de deux conversions l'hans la trivaième, enfante mevvilleux, il devient un probigé de seience et compose le Andidduèrate, le Bioqueur et une foule d'autres Pourrours, ce qui in même tout qu'int à l'état et à la gloire de prophère, quisqu'il siste encore bien loin, dans cette troisième épone.

Enfin, dans la quarrième incurration, quoique « plongé dans tous les dissordres de l'ignorance) « il parvient à retrouver et à restaurer les antiques poésies qu'il avait enfantées judis sous le nom de Valmiki, et, pour prouver leur identifé, il les jette dans le Gange, et les poésies surragent, mirade du premier ordre le Dés lors, dit Creuzer, ayant terminé sa longue pénitence, il remonte dans les cieux, où maintenant il habite comme représentant de l'Éxerné (2635).

Certes, on ne saurait donner une plus haute idée des miséricordes de l'Éternel que de le montrer satisfait d'une semblable expiation... O Judas, reprends courage!

Mais il était impossible qu'il n'y och pasil-elessous, pour nos savants, quelque grand symbole, d'autant plus profond qu'il était plus difficile à sisir. Nous pensions, nous, que c'était peut-être le symbole « de la necessité de la méliance en ses propres forces», mais il paratiq ues c'est tout simplement (du moins, M. Guignault nous l'apprend) une application panthésitique. « Brahma est le dieu do monde, dicit, il est son âme, il est homme-dieu; par conséquent, il doit, comme esprit, puiser aux sources les plus purns, et, comme matière et comme homme, participer aux soulilures et aux impuretés de cette matière dans laquelle il d'escend et s'incorpore; toute la morale des l'indours vient donc se réfléchir en lui comme dans un miroir fidèle» (226).

Que M. Guignault nous pardonne notre méprise; elle tenait à ce que nous aviuns été bercés sur les genoux de nos mères, au récit d'une incarnation qui n'entralnait pas nécessairement de pareilles conséquences.

Crouzer et Guignault, ch. 11, p. 23\$. Pour que Creuzer n'en dise pas davantage, il faut que ce soit grave.

Tousefois, il paraltrait que M. Guignault n'est pas parfaitement sur des on fait, car il nous renvoite tout és suite à une autre expitacion de Creuzer, auquel, ectie fois, il en laisse toutella responsabilité, sans que nous puissions voir pourquei, car tout clea apparaient à la même école. Celle-ci expendant était encore plus difficile à trouver, et nousfa donnons à deviner en mille à nos lectures. Cette vie à sibotitée entre le diable et la divinité, entre l'ange et la bête, signifie, qui le coriarit est seux rouses convarous et coxpandix. » Far la prenière, Braina se répand dans le monde, et, devens homme-dieu contriluge, se voit prité, gort un moment, et qui se rentière avant de revenir au hercait divin. » Car, nous dit bien naivement Creuzer; « CET LA SON AYAN-TERS. » (237).

O Brahma! tel que nous te connaissons nous-même pour l'avoir vu à l'œuvre, que tu dois t'amuser de tous ceux qui prennent si bien au sérieux tes détestables plaisanteries!

Mais nous n'en finirions pas, et la mine serait vraiment in'spissable, si nous ne criajions d'amener l'emui, et, finalement, uoi nidignation trup violente contre le panthón, objet de tant d'enthousismes, ton trup violente contre le panthón, objet de tant d'enthousismes, let par un homme-dien incarné dans la finez i un nomme-dien incarné dans la finez i un momme-dien incarné dans la guette ce rédempieur représente le Viena; comme Sivite de attructeur y représente l'Evan-Sauvri des paraboles ordurières formant la trame de ces longues vies révoltantes! cet infine blason, que nous retrouvons partout où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et nulle part où il y a un idolture et la mort.

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

"".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

""".

Ne soyons donc pas étonnés d'entendre quelques savants, jusque-là très-disposés à l'admiration sur la foi de leurs collègues, frémir devant une vérité trop évidente, et se retirer en prononçant de terribles verdicts.

Tantot, c'est M. Th. Pavie, qui, dans deux excellents articles de la Revue des Deux Mondes', s'indigne contre ce panthéisme sacrilége, théorique et pratique permanent; « théorique, dii-il, ne fit-ce que dans la doctrine de leur trinité issue, diseni-ils, de l'abominable lingam*, car l'àprutissement des peuples, les supersitions efforyables,

^{4.} Janvier et février 4858,

^{2.} M. Guignault, dans son enthousiasme pour la grandiose Asie, ose appe-

l'asservissement de la nation à la tyrannie des castes, tout cela découle des Vidas, a

Nous avons déjà dit que M. Barthélemy Saint-Hilaire n'avait pas craint de leur rendre publiquement la même justice. Ces beautés, « supérieures, selon M. de Lamartine, à toutes nos hymnes hébraiques, « commencent par le touber fort peu, car, tout en leur accordant quelques floges obligés, il leur reproche ambrement « leur faisgante uniformité, leurs incessantes métaphores, leurs étérbres sans fin 1. « Il s'emporte, entre nutres, contre cette personnification de la science cachés sous le peudodyne de ce l'erviga, sorte de juit errant diein, qu'on nous montre parcourant toutes les sphères, et, pour notre mal-heur, faisant à chacum d'elles d'interminables stutions. « Si je de-mande tout ce que cela signifié, di-il, om me répond « u'mil droit du Yvitay c'est le soliel, son mil ganche c'est la laure, le jour et la nuit forment son nez. Diti et Aditi forment sa téte et son cou, etc., etc. CEST RUSBUES. "

Et c'est le chantre d'Elvire qui s'enthousiasme pour une pareille poésie!

Sévère pour la forme, M. Barthélemy Saint-Hilaire l'est bien davantage encore pour le foud, « C'est le culte de la nature, dit-il, l'air, le soleil, l'eau, la terre, etc. En général, les hymnes ne vont pas au delà. et la pièté ardente et sincère qu'ils attestent n'a pas pu s'élever à des notions plus hautes... L'idée que l'homme se fait des dieux n'est guère plus relevée que celle qu'il se fait de lui-même. Les dieux des Védas ne pensent qu'à tuer leurs ennemis et à se jeter sur les offrandes que les hommes leur apprêtent. Ils viennent dévorer les mets qu'on leur a préparés, et boire à longs traits la liqueur sainte. Le prêtre les invite, par des supplications répétées, à se rendre au festin 1. C'est comme un échange de bons offices et un commerce... Quant à la vertu, il en est à peine question de loin en loin; il n'y a donc aucun lien moral, et l'on peut dire que la seule base véritable de la religion a été presque ignorée des Rischis... De cette religion ainsi concue, sont sorties deux conséquences fatales, l'asservissement politique et la superstition... Herder, dans la haute estime qu'il a concue pour la sagesse des brah-

ler cette image effrontée « l'arbre de vie dont la trinité est sortie; » du moment où l'on s'est promis ou plutôt juré de ne voir que des idées dans les faits, on devient à la rigueur excusable.

4. Mémoire cité.

- 2. Atharvá-Véda.
- Attarra-veda.
 Et soyez certains qu'ils y viennent, comme les invités à la table du soleil. (Voir 8 I de ce chapitre.)

manes (qui so forment, di-il, de la divinité une idée si grande et si haute, et dont la morale est si pure et si sublime!) ne veut même pas qu'on leur attribue la superstition! Ce sont bien eux cependant qui sont les vrais coupables, car ils pouvaient étouffer, dans l'origine, les germes mauvais que leur transmettaient les Vidas. »

C'est fort aisé à dire, M. Barthélemy, mais vous ne voyez pas qu'alors se l'ui y avart plus eu ni Parbanes il Vidaz, puisque ceuz-cin esont autre chess e qu'une intuition procurée par Brahma. » Benjamin Constant, qui n'était pas no fissuie, n'était pas plus indulgent : c'ruelle a uni lieu d'un peuple cloux, stationnaire, absurde, sanguinaire et obscure chaos sa théorie et dans sea actes, minutieure dans les évoirs qu'elle impose, monstrueuse dans sa cosmogoie, livrée, en métaphysique, à toutes les absertions possibles, et les est a religion qu'ipse sur l'Indez, chaos le plus étrange... que des dévots d'espèce nouvelle placent, de nos lours, arresune à cédé du christainsiene t, »

Comment des hommes également instruits, des hommes haut placés dans la science, des collègress aminés, on en est soft, d'un même amour pour le beau et pour le vrai, peuvent-lis voir sur un même sujet, les uns le sublime, et les autres Unifamie, les uns la sinteid, et les autres un chase de perdition, les uns, enfin, la glofre, les autres le déshonneur de l'esprit humain it fillast l'et les avul accuse le déssatreux anéantissement de tout principe et la complète aurartiée de notre sophisique contemporaine. Mais entre les uns et les autres, qui pourrait hésieret en pas se édicéel à l'instant même pour les partisans de l'infamile?

Et comment, encore une fois, aurait-on voulu que celle-ci ne coulât pas à longs bords sous la présidence d'une trinité composée d'une nullité et de deux drôles comme Brahma et Sivà?

Sivii Comment Creuzer et Guignault n'on-lis pas reculé devant cet experpir-saint (no l'appelle ainsi), qui, selon le premier, sous son obde, s'abreuve de larmes et de sang, c'exre les plus articores vengances, s'abreuve de larmes et de sang, c'exre le s'plus articores vengances, punit ou récompense en maître absolu, et domine sur les dimons et sur les aines? Le fus sort de as bonche armée de dents aiguis et transchantes; des crânes humains couronant as chevelure birissée de flammes ou couverte de cendres forment son double oiller; des serpents cruels lui servent de cendres forment son double oiller; des serteribles sont dans ses mains nombreuses... Il n'est gainsi sus sausay oue bass l'espens sourassaus ou quand, après la ruine des mondes, il

^{4.} Benjamin Constant, Des Religions, l. VI, ch. vi.

^{2.} Creuzer, Religions, t. I, p. 462.

Mais voyons; n'allons-nous pas exagérer nous-même, généraliser peut-être une des faces de la question? Sivà dominerait-îl à ce point tout cet Olympe, et ne serait-îl pas au contraire dominé par quelque dieu plus consolant?

Illusion décevante I ll n'est pas d'autre bienfaileur que Sivà. Creuzer et Guignault, tout en déclarant qu'il le devient quelquefois, reconnaissent que « les éléments et les formes du sivaïsme sont dans tout le brahmanisme. »

Ce qui s'accorde avec ce mot de Gorres : « L'esprit du sivaïsme domine l'oupnekhat tout entier, mais il est vrai que l'oupnekhat représente parfaitement tout le védisme. » Or, puisque « celui qui dit sivaîsme dit aussi fange et sang, » décidément, les Védas sont jugés.

7. - Explication du problème.

Mais, grâce à notre aveuglement, leur origine ne l'est pas. Et orpendant la science s'arrête interfuie et confonule devant cette ceurre gigantesque qui se déroule tranquillement pendant tant de siècles avec la même profisité, la même persévérance, les mêmes bases, teis bien le même but, que Creuzer le retrouve tout entier dans le boud-disses, son antanquiste anoance.

Interdiire et confuse, disons-nous, cette science s'efforce de comprendre en le peut : elle cherche un homme, une époque, et il n'y a pas d'époque; des sages qui paissent la renseigner, et il n'y a pas de sages: des hommes capables d'enfanter de si belles choses, tolle le ne trouve que d'ignorants esclaves il Tous leur disent : « Notre rôle est pausif, car c'est Brahma qui dicte tui-mime à nos brahmes. »

Et la scienco de sourire l Cependant le fait est trop certain, il est surabondamment démontré. L'extase est encore aujourd'hui le moyen vrai ou faux sous lequel le problème se présente.

Mais l'extase, qu'est-ce que cela pour la science? Elle n'en connaît qu'une espèce, c'est l'extase cataleptique qu'elle produit avec ses nar-cotiques, son chloroforme, et même avec son hypnotisme; et, dans le fait, rien ne ressemble davantage, en apparence, aux extases que procure Brahma, et que procuren à l'eur tour les Védas I

Voyez plutôt: 'voyez ce brahme assis sur ses talons, retenant son haleine, les pouces dans ses oreilles, les yeux fermés par les deux premiers doigts, le nez par celui du milieu, les lêvres par les quatre autres doigts, et regardant le bout de ce nez jusqu'à la convulsion du ner foptique qui amène la catalepsie si désirée!...

Assurément, voilà bien l'hypnotisme si chaudement accueilli par la

science, hier encore préconisé si témérairement par ses maltres, et si subitement abandonné aujourd'hui, sans qu'ils nous disent pourquoi, On dirait vraiment qu'ils se sont aperçus, un beau jour, qu'ils marchaient sur un aspic.

Mais laissons là Paris et voyons un peu comment les choses se passaient sur les bords de l'Indus.

Sous l'influence du mayir cataleptique qui n'est ici que pour la frime, puisque chez nous une svravrous tous simple le remplace uris-avantageusement, le djany on gymnosophiste, prépard d'alleurs par le joine et par le sound (narrotque) le noguement prépard par un serifice et une inoccation à la laure), le djoint, disons-nous, parrient, par cette occlusion hermétique des ses sons, à Prelie non atmu (însu) dans le grand centre intérieur, et par elle à éclairer tou l'intérieur de son corps. Alors il entre en transe (cyrression importé des Grandsen lades en Amérique par les seprits de 1853), et par là il faut entendre transition à la lumière.

Mais, qu'on le sache bien, les Indiens ne s'y trompent pas, eux; tout ceci n'est qu'une simple préparation, et jamáis le moindre rayon d'intelligence ne viendrait illustrer cette deirreugance (appelée védas), si, dans cette atma si bien préparée, Brahma ne venait, de sa personne, s'incorporra que et de dans es anctuaire intérieur.

Il en était de même dans les oracles antiques, et la Pythie ne pouvait rien tant que le dieu n'avait pas manifesté sa présence par le tremblement du laurier et la transe convulsive de la victime.

De l'extase naturelle et aveugle, qui rappelle celle du chloroforme, nous sommes donc entrés à pleines voiles dans la deuxième espèce des extases, c'est-à-dire l'extase surhumaine des Anciens, que nous appelons aujourd'hui magnétique ou spiritique avec les plus avancés. Mais de quelle valeur sera maintenant ce spiritisme indien l'assi-

milerons-nous à celui des prophètes ou à celui des sorciers?

« Que ce soit ici la clairvoyance magnétique, dit le savant Ennemoser, c'est ce qui est parfaitement démontré par le parallellisme des plénomènes. Bernier, Schlegel, Colmann et Vindischmann ont mis cette vérité hors de doute. »

On se rejettera probablement à Paris sur les miracles psychologiques de M. Renan et de son école. Mais Ennemoser, quelque bien dis-

 « J'ai acquis la ceritude, disait le savant Bertrand, que l'on produit l'extase magnétique également arec intention, sans intention, avec une intention contraire, lorsqu'une fois on est entré dans cette voie. » (Lettres sur le somnambulisme.)

posé qu'il soit pour le magnétisme, écoute la voix de sa conscience. « Ce sont bien, dit-il, des esprits que l'extatique perçoit en cet état, et, certes, il ne s'agit plus ici des prophéties hébraïques et de Moïse. Ouelle différence ! Pour un prophète comme Moise, le but de la vie est l'action et la foi : chez le brahme, le but de la vie est l'extase : chez le prophète, c'est une faveur qu'il ne provoque jamais, mais qu'il laisse arriver passivement; le brahme emploie tous les moyeus possibles pour se la procurer activement; Moise et le prophète restent dans l'humilité et se voilent la face comme indignes, pour eux le repentir et la prière ne cessent pas un instant; mais pour le brahme bouffi d'orqueil, la terre est un enfer; le prophète parle un langage élevé et que tout le monde peut comprendre, il ne prédit jamais que pour les plus grands intérêts de la morale et de la patrie, et rouours l'événement justifie ses promesses et ses menaces; mais le brahme, lui, ne célèbre jamais que l'infame philosophie du phallus et du linoa, et ne conduit que trop sûrement aux abominables atrocités du sivalsme t, a

Nous voici bien loin de MM. Creuzer, Lamartine et Guignault, mais pouvons-nous douter que nous ne nous soyons bien rapprochés de la vérité?

Non, et M. Lévy résume ainsi dans sa pensée l'excellente étude qu'il a pablié sur l'equirch-late à sur l'était d'hébûted et de folie furieuse que les sorciers indices appellent l'état divin, a Décidément c'est le Zorouter noir qui est resset le maître de toute la théologie de l'Inde. L'oupnek-hat est l'ancêtre de tous les grimoires; au bout de triss missi d'exercices, les deres (ou d'émons) se forton vir à vous; au cinquième, vous serve déroute; au sixileme, vous serve dieu. C'est, apoute-t-il, la déscription compitée de noure sommabulisme tuclei, milé à une théorie non moins compête de marge sommabulisme tuclei, milé à une théorie non moins compête de marge sommabulisme tuclei, Nous la recommandons à nos spiries modernes; a

Résumons-nous enfin. Nos indianistes ont raison de trouver le probème instoluble à leur point de vue, car jamsis il na été domé à la nature humaine, et surtout à la plus misérable, d'enfanter pendant des sièrles des myriades de vers, qu'un Lamartine et tant d'autres exalient comme supérieurs à toutes les poésies connues. Si, pour acquérir cette puissance, à suffissité de regarder le bout de son nex, a la lieu d'envoyer nos enfants aux écoles pour leur inculquer à grand renfort de Prosodie et de Gradus toutes les vertue de l'Hispocrène, il

^{4.} Ennemoser, Histoire de la magie, t. I. p. 225.

^{2.} Études sur l'oupnek-hat, p. 72.

serait plus simple de les installer sur leurs talons, et plus sir, dieu pour dieu, d'invoquer Brahma qu'Aplollo. Or, comme sans la prirar au premier on agirait en pure perte, et que l'on n'arriverait tout au plus qu'à nos solutes catalepsies d'hopital, il faut blen croire à la nécessité de la prétence de ce Brahma; et dans le fait, toute notre érudition moderne en fait fot, ce Brahma; et dans le fait, toute notre érudition moderne en fait fot, ce Brahma; et dans le fait, toute notre érudition moderne en fait fot, ce Brahma; et dans les jours de puis trois mille ans à tous ses possédés extafques, qu'il n'est autre chose que le dieu fonderojs par son organit, et il en appelle à Sivià qui le vaut blen. Tous deux, en outre, prouvent leur identifé par leur hideux deusson, objet des anathèmes constants de tout la fiblier, et nous, persistant à les innocenter matgre eux, nous mout obstitous tettel Mais à qui donc pourra-ton se fier désormais, si 70 nn eveut pas en croire les dieux que l'on encense avec le plus de parfums et d'amour, des dieux en un not confirmet revat l'a.

Quant à nous, nous avons de trop bonnes raisons pour les en croires sur leur simple partic, carnous les arons vas la Creuve; nous conservons leur signature, nous avons the de leurs vers, nous avons des in-folio théologiques efris par un pauvre ouvire qui ignoral inservà l'orthougraphe, et dont un théologique profond nous disait; « Nous ne possédous rieu d'aussi beau. » Or fren ne ressemblait mieux pour le dévergondage pauthésitque à tout ce que nous montrent les Vidas. Nous avons même vu des mères enthoussamées laiser courir avec bonheur le crayon fuidique et édifiant de leurs filles, jusqu'au moment où le même deue, changeant de sujet, leur laissait tout juste le temps d'arracher de leurs mains « ces emblèmes profonds et sublimes, » que M. Gignaut admire et que M. Benjainni constant maudit.

Cette fois tout le génie des Védas était là; malheureusement, cette fois encore, la légende explicative n'était pas écrite en sanscrit; c'était du védisme tout français et trop français!

8. - Les Kings.

C'est encore une des idées fixes de la science moderne que de détacher la Chine du grand faisceau des nations primitives, et de lui donner une origine, une langue et des traditions tout à fait indépendantes.

Ce qu'il y a de parfaitement certain cependant, c'est que toutes les nôtres s'y retrouvent, et même sur une échelle peu commune. Pour s'en assurer, il suffit non pas de jeter un coup d'œil sur les Kings ou

4. Qui s'avouent coupables!

II.

livres sacrés, ce qui a'appartient pas à tout le monde, mais sur les précieux mémoirs publiés à leur sujet par nos savans missionairs. Il en est un surtout dont nos sinologues " modernes ne prononcent le nom qu'avec le plus profond respect, c'est le P. Prémare. Eh bien, que l'on parcoure un moment la sœlle table des matières de son Choiz de cestiges de nes principeux dogmes, etc., et nous verrous que parmi ces vestiges figurent: - l'unité el la trihid divines, — la chute des anges et de l'homme, — la réhabilitation, — Luclér, — l'attende da sint Dieu-homme, premier-né de Dieu, agneus de Dieu, et né d'une vierge, — sa passion et sa mort pour le salut des hommes, — le sacrifice, nouriture des disu, che sacrifice, nouriture des d'une contraite de la serie de son de l'est principeux de d'une et serie de sant de l'est present de l'e

Co peu de lignes suffit pour montrer tout ce que le rameau mongod détaché du grand arbre emportait sous son feuillage. Nous avons déjà vu une foule de traditions chinoises bien frappantes et qu'il est bien difficile de nepas appliquer avec M. e levalier de Paravey aux patriarches mat et nots diffuciens. Il est blus aisd de soutire que de lui fréondre.

On ne peut non plus s'empêcher de deviner dans la constitution primitive de ce peuple un germe de vie, de respect et de conservation, sans lequel on ne pourrait s'expliquer, malgré sa dégénérescence morale actuelle, la résistante vertu de ses institutions.

Vigoureusement trempées à l'origine, nul doute qu'elles ne l'aient été aux sources de la sagesse et de la vie.

Mais si nous ne trouvons pas là un Brahma (dieu tombé) dictant positivement les Kings, quinze siècles avant l'ère chrétienne, qui pourra nous dire à quelle époque nous devons faire remonter l'idolàtrie qui les souille aujourd'hui?

Nui doute qu'avant le vir siècle qui précéda l'ère chrétienne ces birres ne fussent déjà en très-grande considération et ne passassent pour des livres de la plus haute antiquité. Mais il est évident encore que nous n'avons aujourd'hui que des fragments muitlés, débris trèswhérables, mais enfin débris et très-probablement débris altérés.

Ces livres sont au nombre de cinq. Trois seulement ont dét traduits: PIF-Kim, on trévolutions de l'univers (écrit en cancebres algébriques brisés et que l'on fait remonter à Fo-hy; nous avons dejà vu de quel patriarche biblique il fautrait le rapproter suivant M. de Farnvey) (V. ch. vn.); le Chou-King, ou grande science jusqu'à la fin du monde (il remonte à Yao-Noé suivant le même système); le Chi-King, ou aspiration de toutes les créatures vers le Libérateur floris.

4. On appelle ainsi les savants qui s'occupent de l'histoire de la Chine ou de l'étude du chinois.

Deux hommes, comme on le sait, ont fait la Chine actuelle, et l'ont faite en commentant simplement ces livres à peu près à la même époque, c'est-à-dire cinq ou six siècles avant Jésus-Christ, Le premier, Confucius, a la gloire d'avoir remis en ordre ces fragments déià mutilés soit par le temps, soit par les incendies, et d'avoir essavé d'en faire tout un corps de doctrine : mais plus philosophe que pontife. plus savant que théologien mystique, on l'accuse d'avoir rationalisé la doctrine en supprimant un grand nombre de traditions antiques. d'avoir professé une morale plus déiste que religieuse, d'avoir embrouillé les anciennes prédictions sur le Messie futur, de manière que la Chine, abusée par la fausse ressemblance de Bouddha, le prit pour ce Messie: en un mot, on l'accuse d'avoir introduit le matérialisme panthéistique en réduisant au ciel phénoménal ou visible le culte de Chang-ty, appliqué jadis au ciel invisible, et par là d'avoir été comme le chef de la secte des lettrés, la principale ou plutôt la seule cause de l'athéisme qui semble s'étendre de plus en plus sur ce malheureux pays.

L'autre est Lao-éseu ou Tao-tseu, presque contemporain du premier. De les permières pages de leur histoire, ces deux grands réformateurs se connaissent, conférent ensemble, et se trouvent motuellement trop orgueilleux pour marcher dans la même voie. Confucius surrout compare sans cesse son rival à un dragon; personnalités de bien mauvais augure, fossqu'il s'éféve sur un terrain pareil.

Onoique Tao-tseu ou contemplateur du tao (le verbe) ait écrit un fort beau livre sur la raison et la vertu, quoiqu'il fût de l'école du yu-kiao (maison de sages) et qu'il ait tout fait pour réformer les faux vu-kiao qui avaient pris la place des anciens, il n'en est pas moins vrai qu'il a manqué son but; que la sagesse primitive a toujours été s'affaiblissant en Chine: qu'au xur siècle de notre ère, l'anthropophagie y existait positivement, et qu'aujourd'hui ce malheureux pays, dévoré par tous les vices, par toutes les superstitions de la secte des taossé (magiciens), vit en pleine nécromancie d'une part, et de l'autre en communauté étroite avec les génies des montagnes, des fleuves, etc. : tout cela, au nom des Kings et de Confucius, comme au nom de Taotseu et de Bouddha ou Fô, qui partage avec ces deux noms l'honneur de retenir ce malheureux pays « dans les ténèbres de la mort. » Nous devons entrer plus tard dans trop de détails sur toutes ces superstitions, pour qu'il nous soit permis de les devancer et de nous répéter deux fois 1.

^{1.} Au chapitre Nécromancie, t. II.

Terminons donc ici notre étude sur ces fameux livres sacris des nations qu'on essay avec si peu de pudeur de constituer en inspirateurs de la Bible; la Bible le plus ancien des livres, le plus historique, le seul dont le surmaturel rationnel ne conduisen in l'absurdo ni à la folie, lo seul enfin qui ait un second tome, et qui, ne se bornant pas comme les autres à omnomer la vense de Saint, nous le montre consommant par a vie, par sa mort et sa résurrection cette indissoluble unité du vieux monde et du nouveau qui faisait dire à Bossuet : « Qu'lls n'espêrten pas échaper à Dieu, car on ne dispute pas du moins que tout l'Ancien Testament ne soit écrit derant le Nouveau. Il e'en fut pas davantage ! »

A présent que nous avons entendu l'idolàtrie, voyons ses actes.

4. Histoire universelle, deuxième partie, à la fin.

QUATRIÈME PARTIE

FORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE



CHAPITRE XI

DU FÉTICHISME

ADORATION DES OBJETS ENCHANTÉS.

S 1

Du fétichisme en général. - Les téraphims idolátriques.

1. - Definition du fétiche.

Contrairement aux grandes et philosophiques idées qu'elle va prêter tout à l'heure aux adorateurs d'animaux, l'école moderne retrouvant le fétiche chez le sauvage, et voyant celui-di rester toujours à l'état d'enfance intellectuelle, en a conclu que c'était dans le plus grossier fétichisme qu'il fallait chercher le premier rudiment de toutes les religions et super-stitions populaires.

Suivant elle, c'est dans le manilou de l'Iroquois, ou dans le tambourin parlant du Lapon, qu'il faut découvir l'embryon de tous les cultes et de toutes les croyances, y compris, ne nous le dissimulons pas, celles d'un Pascal et d'un Bossuet, puisque, d'après tous les principes du propràs indéfini, ces grands hommes ne sont plus nécessairement que des Esquimaux ou des Hurons infiniement développés. Malheureusement pour cette philosophie, et très-heureusement pour ces grands hommes, l'Ethiopie, où l'on place le premier berecau des fétiches, est considérée aujourd'hui comme le foyer primitif de toute la agesse égyptienne. Déjà la philosophie des anciens nous avait avertis que « la civilisation s'y édair répandue comme par émanation celeste, » et M. Guignault dit à son tour que, « dans tous les réclis de la haute antiquité, les Égyptiens sont associés aux Éthiopiens, et qu'à ces derniers s'attache particulièrement une renommée de sagesse, de lumières, de piété envers les dieux qui dépose de leur antériorité dans l'order de la civilisation 1. »

Ainsi done, pendant que la foi nous montre toutes les félicités de l'Éden, précédant la première adoration félichique du serpent, l'histoire nous montre après le déluge la haute civilisation égyptienne, les temples et les observatoires chaldéens précédant les téraphins de Laban et toute la zoolátrie égyptienne. Done le fétichisme est le premier produit du grand adultire idolátrique; bien loin d'avoir vu le jour sous la brute du sauvage, il est né, gardons-nous de l'oublier, sous les lambris dors de l'humanité.

Après s'être trompée sur les conditions de l'origine, l'école . moderne ne pouvait pas ne pas se tromper sur le nom et sur la définition de ce premier-né du monde païen.

Oubliant « les hautes lumières de la civilisation éthiopienne et la sagesse des Égyptiens qui en dérive, » et ne voulant à tout prix que des sauvages, elle a dit : « Le fétichisme est l'adoration d'un objet, considéré par l'ignorance et la faillesse d'esprit comme le réceptacle ou l'habitation d'un dieu ou d'un génie. »

C'est Dulaure qui nous fournit cette définition 2.

- « Le fétichisme, dit à son tour M. Tissot à, naît de la faiplesse intellectuelle et de la puérilité d'une raison qui, ne
 - Notes du livre III^e de Creuzer, p. 778.
 Des cultes antérieurs à l'idolâtrie.
 - Des cultes antérieurs à l'idolátrie.
 Dictionnaire, déjà cité, art, Férichisme.

pouvant appliquer l'idée divine d'une manière large aux grands phénomènes de la nature, se rabat paresseusement sur les plus petits objets faciles à saisir et à s'approprier. »

M. Tissot devrait s'apercevoir qu'il anéantit sa théorie des plus petits objets en ajoutant un peu plus bas que « le fétichisme peut aller jusqu'à l'adoration du soleil. »

Quant à nous, laissant de côté toutes ces contradictions d'une ignorance qui règne au sein des lumières les plus hautes et d'une faiblesse de raison que l'on associe aux conceptions les plus subblines, nous disons hardiment : « Le fétichisme est l'adoration de tout objet, inorganique ou vivant, vaste ou de proportions mistrables, dans lequel ou à propos duquel un esprit a manifesté sa présence. »

A ce point de vue seulement, on peut tout concilier facilement, et finir par se comprendre soi-même, ce qui n'est pas indifférent ⁴.

Ceci posé, nous allons justifier notre définition en faisant appel au bon sens d'abord, à l'analogie et au témoignage ensuite, pour constater la présence d'un esprit dans les téraphims et les statues, dans les tables et objets tournants, dans les aéroithes et les bétyles, et enfin dans la soolatire ou culte des animaux sacrès, sujet inextricable et de plus en plus entenforé par une masse de travailleurs infaliagables, qui, pour mieux édairer ces questions, ont commencé par souffler leur lumière.

2. - Téraphims idolátriques.

On lit au chapitre xxiv, v. 1\(\text{\psi}\) de Josu\(\text{\epsilon}\) : « Maintenant craignez le Seigneur et servez-le de tout votre cour, rejetez loin de vous (\(au\)ferte\) les dieux \(\text{\epsilon}\) et angers que vos p\(\text{\epsilon}\) es ont servis dans la M\(\text{\epsilon}\) optotamie, \(\text{\epsilon}\) c'est-\(\text{\epsilon}\) dieux \(\text{\epsilon}\) dieux \(\text{\epsilon}\) dans la \(\text{\epsilon}\) dieux \(\text{\epsilon}\) dieux \(\text{\epsilon}\) dans la terre desqueles vous habitiez. \(\text{\epsilon}\)

4. Le mot fétiche vient du portugais fetisso, qui signific chose enchantée ou charmée, d'où fatum (destin), fatua (fée), etc. (Dictionnaire, dejà cité, article Fatichisme.) Rien n'est plus clair que ce verset. Comprend-on que le grand évêque d'Hippone lui-même, tout prévenu qu'il fut jusqu'alors en faveur de l'orthodoxie d'Israël, ait voulu faire de ces dieux si clairement personnels « des idées, des fantômes, des conceptions erronées de la Divinité ?» Mais répond avec raison Cornelius : « Josué paraît! l'entendre ici tout à fait (omnino) d'idoles proprement dites. » Et dans le fait, en se reportant au chapitre xix de la Genèse, on retrouve à Uhr, en Mésopotamie, les ancêtres d'Abraham, Sarug et Tharé, adorateurs de petites idoles de terre cuite qu'ils appelaient leurs dieux, et qui, transmises à Laban, furent dérobées et cachées par Rachel, sa fille, au moment de son départ avec Jacob son époux.

Ces idoles, qui n'empéchaient pas à ce qu'il paraît le culte de l'éhovah, ayant été formellement abolies par Jacob, sont jugées par cela même, et rentraient par conséquent dans ce répertoire égypto-babylonien qui commençait à envahir toute la terre.

Le meilleur moyen de se rendre un compte exact de la nature de ces idoles serait de chercher tout d'abord si elles n'existeratent pas encore, à l'heure qu'il est, dans ces mêmes pays; or il est impossible de ne pas recomaltre les anciens téraphims de Laban dans les téraphims actuels des Araméens, qui ne sont autre chose que les statuettes de leurs dieux pénates ou tudiaires.

Rien ne paraît ressembler davantage à ces dieux portatifs ou préservaleurs (dii portatiles vel Averrunci)², véritables phylactères ou talismans animés (spirantia simulacra) d'Apulée³, dont Lucien nous dit avoir entendu les réponses dans le temple de la décesse de Syrie.

Selon le P. Kircher 4, rien ne ressemblait davantage encore

^{4.} Saint Augustin, Quant., XXIV.

^{2.} More Nevochim, 1. III.

^{3.} Livre XI.

^{4.} To:ne III, p. 475.

aux petitis sérapis de l'Égypte, et Cédrénus appuie cette supposition en établissant que le 1 ou 1 se remplaçant indifféremment, séraphim et téraphim étaient absolument synonymes. Térap, diminutif de téraphim, viendrait, suivant M. Des Mousseaux, du verbe syrien tarap, qui veut dire littéralement « soignant la chose domestique, eurantes rem domesticant».

Grotius nous dit à son tour que ces téraphims signifiaient des anges, étymologie ratifiée par ces mots de Cornelius : « C'était un symbole de présence angélique. »

Quant à l'emploi de ces idoles, patens et juifs sont complétement du même avis. Maimonide nous dit que « ces images passaient pour avoir le don de prophétie, et pour indiquer à ceux qui les possédaient ce qui leur était utile et salutaire?.»

Hermès Trismégiste les appelle « statues prévoyant l'avenir 3. »

Philon de Biblos nous dit que « les Juifs consultaient autrefois les démons à l'instar des Amorrhèens, et surtout par ces statuettes d'or sous forme de Nymphes, qui, interrogées à toute heure, leur indiquaient ce qu'il fallait faire ou éviter⁴.»

« Rachel, disent les rabbius, ne les avait dérobées à son père que pour l'empêcher de les consulter sur la route que Jacob allait prendre dans sa fuite. »

Photius avait donc raison de dire : « Tous ces simulacres étaient de véritables esprits, et il ne faut pas y chercher autre chose 5. »

Toutes ces images avaient la forme d'un enfant, d'autres étaient beaucoup plus grandes. Les Chaldéens les laissaient exposées aux rayons de certains astres pour leur en donner la vertu. Voilà donc un premier rapport avec l'astrolàtric, mais inous en cryons encore, les rabbins et tous les écrivains

^{1.} Dieu et les dieux, p. 41.

^{2.} More Nevochim, l. III, ch. xxix.

^{3.} Asclepias.

^{4.} Antiquités.

B. Bibl., ch. ccxxx.

arabes, le téraphim idolâtrique en avait un bien plus grand avec la nécromancie.

En effet, le savant l'golin ne craint pas de prêter à Gamaliel, précepteur de saint Paul, les paroles suivantes (tirées, dit-il, de ses Capit., chap. xxxvl). « Ils tuaient un enfant nouveau-né, le décapitaient et plaçaient sous sa laugue, salée et huilée, une petite lame d'or sur laquelle lis écrivaient le nom d'un mauvais esprit; puis, suspendant cette tête à la muraille de leur chambre, ils allumaient des lampes devant elle, et, prosternés à terre, ils conversaient avec elle¹. »

C'étaient probablement des fétiches de ce genre, cette tête d'Orphée qui, au dire de Philostrate, parla à Cyrus, et celle d'un sacrificateur de Jupiter Hoplosmius, en Carie, qui, séparée de son corps, révéla, au dire d'Aristote, le nom des meuritier qui s'appelait Caucidas, et ceile de Publius Capitanus qui, au dire de Trallian, au moment de la victoire remportée par Actilius Glabrion, consul romain, sur Antiochus, roi d'Asie, prédit aux Romains les grands malheurs qui vinrent bientô les afflièrer et des

Bornons-nous à cello d'Orphée: Diodore raconte que Sémélé, fille de Cadmus, étant accuenchée à sept mois par suite de la peur qu'elle avait eue d'un violent orage, et l'enfant n'ayant pu vivre. Cadmus, tant pour donner à cet enfant une origine surnaturelle que pour se conformer à l'usage de son pays, enferma le corps de l'enfant dans une statue dorée et en fit une idole pour laquelle il établit un culte². »

Voils le commencement évident du culte de Bacchus; mais ce qui vaut bien la peine d'être remarqué, c'est l'étonnement du savant et tris-rationaliste Fréret à la lecture de ce passage de Diodore : « Une singularité, dji-il, qui mérite plus d'attention, c'est que cette consécration de l'enfant de Sémélé par Cadmus, que les Orphiques dissient être une coutume de esse

Ugolin, Thesaur., t. XXIII, p. 475.
 Diod., I. I. p. 48.

ancêtres, est précisément celle qui est décrite par les rabbins, cités par Seldenus au sujet des téraphins ou dieux domestiques des Syriens et des Phéniciens. Il n'y a cependant pas grande apparence que ces rabbins connussent les orphiques t, »

Non-seulement, pouvait-on répondre à Fréret, il n'y avait pas apparence, mais il y avait bien évidemment certitude de cette impassibilité, et c'est une preuve de plus que pas n'était besoin d'héritage et de communication pour raconter des faits semblables. Mais tout cela ne pouvait être qu'un mysière pour Fréret, auquel, toutefois, il faut savoir bon gré de tous ses étonnements de bon augure.

Toujours est-il que cette espèce d'idoles rappelait parfaitement les afrune du Pérou, dont nous avons parié plus haut, et qui tiraient leur nom du rung ou esprit du mort que l'on supposait résider en elle. On Pétendait que cet esprit, lanséré dans l'idole faite en bois de mandragore, réclamait sa nourriure, et que lorsqu'on l'oubliait il poussait de petits cris enfantins. Ces idoles suivaient partout les Péruviens et passaient à leurs yeux pour avoir tout pouvoir sur le sort et la fortune de leurs heureux possesseurs.

Il est impossible de douter que les nombreuses figurines représentées par Kircher, dans son Œdipus, avec une lame de métal posée sur la langue qui sort tout entière de leurs bouches, ne fussent de véritables téraphins.

« Coux des Phéniciens, dit M. Le Blanc ², semblables au palladium gréco-prhygien, renfermaient des débris humains. Tous les mystères de l'apothéose, des orgies, des sacrifices et de la magie s'y trouvaient réunis. On immolait un enfant axese jeune, pour que son dame innocente ne ful pas encore séparée de l'âme du monde. On conservait sa tête embaumée, dans laquelle son âme était fixée, disait-on, par la puissance de la magie et des enchantements. Puis on mettait dans sa

^{4.} Frèret, Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XXIII, p. 247.

^{2.} Les Religions, t. III, p. 277.

bouche une lame d'or... sur laquelle (tait gravé le nom de Dieu... Alors l'interrogateur sacrilége consultait cette tête, devant laquelle il allumait des lumières... et la tête interrogée devait émettre des réponses attribuées au dieu dont le nom était gravé sur la lame, et dont l'esprit de l'enfant était regardé comme l'interprète. Cette exécrable idole justifie la sévérité avec laquelle Dieu ordonna à Moïse d'exterminer le peuple qui s'en rendait coupable. »

Nous passons les significations symboliques que M. Le Blanc se donne la peine de chercher à toutes ces coutumes, parce que nous y croyons fort peu.

Mais nous croyons fort bien, par exemple, que la tête que le Scandinave Odin consultait dans toutes les affaires difficiles était un téraphim du même ordre.

Et ce que nous croyons bien plus encore, c'est que tous ces enlèvements d'enfants, pratiqués de tous temps et même dans le notre par les Juifs ¹, étaient la conséquence de ces antiques et barbares idées nécromantiques.

\$ 11

Téraphims Juifs, Ephod, Urim et Thumim.

Le téraphim, pris dans son sens le plus général, signifiait donc manifestation d'un esprit tutélaire, et si, dans le culte idolâtrique et au point de vue d'Israël, cet esprit étranger à Jéhovah était nécessairement trompeur, nous allons voir qu'il y avait dans le camp de Jéhovah lui-même des téraphims excellents et organes de la vérité la plus pure. Tant nous paraît fondé ce point de départ de notre ouvrage, que, toute cette magie flétrie, à si juste titre peut-être, que, toute cette magie flétrie, à si juste titre peut-être,

^{1.} Qu'on se rappelle celui de Damas et le P. Thomas,

sous les noms de divination, de figurisme, et même de nécromancie, marchait parallèlement à une autre magie orthodoxe, de même nature absolument, mais son antagoniste absolu, comme valeur et comme fin, en raison du personnel révéré.

N'oublions pas que Daniel était mage.

Interrogeons donc la Bible, elle va nous montrer la double face des téraphims.

Nous avons déjà vu ceux de Tharé et de Laban, enfouis par Rachel comme sacriléges, pour que Laban, en les interrogrant, ne poit pas connaître la marche de Jacob, et comme dans un des chapitres précédents il est question des mandragores de Lia, il devient bien probable que les mandragores alrunes et parlantes du Pérou devaient ressembler beaucoup à celles-la.

Voyons encore les noms donnés aux téraphims par les Septante. Ces noms sont tour à tour τόσωλε (images), γωντές (sculptées), κυντέρια (tombeaux), θέλους (manifestations), ελυθιας (vérités), μοςερωματα ου φωτομούς (images brillantes). Une seule épithète domine toutes les autres, c'est celle que la Vulgate traduit par annuntiantes; par conséquent, l'idée d'images récélatrices domine à son tour tout ce qui vient d'être dit.

Nous en demandons bien pardon à la sagesse de notre sière, mais il n'y avait rien là des ingénieuses allégories et de toutes les profondeurs mystiques qu'il y supposait, mais bien une réalité cachée très-positive, et, nécessairement, expérimentée sur la plus vaste échelle.

Il s'agissait donc uniquement de savoir si l'image révélatrice était vouée à un esprit étranger ou jéhoviste.

Souvent, nous l'avons dit, les deux cultes marchaient de front; ainsi nous lisons, au xvii' chapitre des Juges, « que Michée sacrifia à Jéhovah un éphod d'abord, puis un téraphim qu'il fit souffler avec l'argent que sa mère lui avait donné; » mais il paraît que ce Michée, qu'il ne faut pas confondre avec le prophète, se faisait illusion, lorsqu'il disait :

« C'est maintenant que je vois clairement combien Jéhovah va nous être favorable, « car Seldeus nous apprend « que dans le calendrier juif, au vingt-troisième jour, il y avait un jeûne général des Israélites à cause du simulacre de Michée, adoré par les Danites, « de l'horrible crime des Benjanites ¹. »

La Bible a donc de grandes sévérités pour les téraphims idolatriques, soit qu'elle nous montre le roi de Babylone interrogeant avec ses flèches et le bois les téraphims ou sculptilia?, soit qu'elle fulmine par la voix du prophète cet anathème contre les devins: « Les téraphims n'out dit que des vanilés, et les dérains n'out eu que le mensonge? »

Mais en dehors et tout à fait au-dessus de ces téraphims fornicateurs brillait le téraphim du bon ange, le téraphim béni du séraphin, qui ne différait de son analogue maudit que par la vérité constante de ses révélations et son accord parfait avec les volontés de Jéhovah.

C'est de lui que le prophète Osée a pu dire, en prédisant les mauvais jours d'Israël: « Pendant de longs jours, les enfants d'Israël resteront sans rois, sans sacrifices, sans matzebah (statues), sans éphod et sans téraphim⁴. »

Là aussi il y avait probablement des simulacres ou des sta-

^{1.} Seldenus, de Diis Syr., s. 1, p. 25.

^{2.} Ézéch., ch. xxi.

^{4.} Osée, III.

tuettes, puisque le grand prêtre portait constamment une de ces dernières à son cou... Et c'étaient ces statuettes que Spencer nous dit avoir toujours été appelées « les filles du Tout-Puissant. »

a C'étaient peut-être, dit Louis de Dieu, des images d'anges ou dédiées aux anges, ce qui y amenait la présence de quelque esprit angélique répondant aux consultants, et dans cette hypothèse le mot de téraphim aurait été l'équivalent de celui de séraphim, en changçant le t en s, à la manière des Syriens 1.»

Et Kircher, développant cette donnée philologique, soutenait que la statue de Sérapis était en tout semblable à celle des séraphins du temple de Salomon.

Enfin, comme les saints téraphims sont assimilés par la plupart des auteurs à l'urin et thummim des grands prêtres, il faut tâcher d'éclairer les uns par les autres, et de concevoir une idée juste et définitive de tous ces saints instruments de la révélation primitive.

Nous venons de relire dans Bergier l'art. Oracles auquel il renvoyait à propos de ces deux mots, et vraiment nous nous demandons si le rationalisme le plus complet a jamais tenu un autre langage.

On sait qu'au chapitre xxviii de l'Exode Dieu preserit à Moise de revêtir le grand prétier 2 t' d'un ephodo ou tunique en forme de camaii; 2º d'un choschem-misphat ou pectoral de même étoffie, dans lequel seraient enchâssées douze pierres précieuses, sur chacune desquelles serait gravé le nom d'une tribu d'Israèl; 3º enfin d'insérer dans ce choschem-misphat ou pectoral l'una vet le titumun, « afin que ce grand prêtre puisse ainsi porter sur son cœur le jugement des enfants d'Israèl devant le Seigneur. »

Il s'agit donc de savoir ce que pouvait être ce jugement, et de voir à quelle conclusion le philosophe Bergier s'arrête. Après avoir beaucoup blâmé Spencer et tous ses imitateurs

17

Louis de Dieu, Genése, ch. xxxi, v. 49.

« d'avoir vu dans le port de cet urim la première condition de ce jugement, et récués toutes les explications tentées jusqu'ici par tant d'habiles hébraïsants », il propose la sienne, et la voici. Ce charchem serait tout simplement le caractère du juge, les pierres brillantes en seraient l'ornement, comme l'urim et thummim le symbole du jugement ¹. Tout cela, selon hi, arrait dé univacement emblématione.

Voilà ce qu'il appelle une traduction sans aucun mystère. Bien n'est plus vrai, mais nous qui cryons qu'il y en avait au contraire beaucoup, et que ces trois objets étaient les conditions et les instruments de la réponse divine, nous lui demanderions comment on pouvait appeler bouche du Seigneur et consulter sur les futurs contingents, c'est-à-dire sur toutes les obscurités de l'avenir, un pontite qui et lui-même déchiré ses vétements si on lui eût accordé une autre puis-sance à cet égard que celle de transmetteur de la parale divine.

Si tout était symbolique, comment Rébecca pouvait-elle aller consulter le Seigneur et revenir éclairée sur l'avenir des deux jumeaux qu'elle portait dans son sein²?

Comment, si dans l'éphod tout était de pur costume, Saûl pouvait-il dire au grand prêtre : e Puisque l'éphod se tait, l'alies venir ici les principaux du peuple, et qu'on demande au Seigneur: Quel est donc le pécheur qui cause ce silence de l'éphod ? » Or, ce silence ne pouvait être le fait du grand prêtre, puisque c'était lui-même qui avait engagé Saûl à recourir à ce moyen ». Enfin, s'il ne faut voir en lout ceçi qu'un em-

^{4.} Bergier. Dictionnaire de théologie, art. ORACLES.

^{2.} Genése, ch. xxv, v. 22.

^{3.} Rois, ch. xv. L'hisiorien Josépho (Astiq, Aud., l. VI), esteodali mieva la chose que Bergier, Iorequ'il disait. : Ce n'était pas ansa cause quo Dies gardait le silence avec Saul, au lieu de l'avenir et de lui parier, comme il le faisit toujours avec tous ceue qui l'interreguient. E 18 génére : a rison d'a poster, « qu'il en était toujours de même dans loc consultations des onceles puties. » Il a r'ainen, disons nous cru ones avenus, ture us lingue expérient.

blème, comment David, se présentant devant le grand prêtre Ablathar, le pria-t-il de lui appliquer l'éphod, pour savoir s'il devait poursuivre les Amalécies vainqueurs, et comment cet éphod appliqué put-il répondre que « le roi pouvait les poursuivre en toute confiance, car il leur reprendrait tout ce qu'ils lui avaient dérobé 42 ».

Il va sans dire que Bergier, une fois bien résolu à bannir tout mystère, devient sans pitié pour tous ceux qui « ont imaginé dans le thummim et l'urin une inscription mystique, une voix articulée, etc., etc. » « C'est dommage, leur dit-il, que toutes ces belier choses ne soient fondées sur rien. » Pour lui ce sont les réveries des rabbins qui sont cause de ce délire, et parmi ces rabbins il ne craint pas de ranger des hébraisants tels que Vossius, Kircher, Grotius, et principalement le célèbre Spencer, dont nous n'approuvons certes pas toutes les conclusions protestantes, mais qui, du moins, avait le courage de ployer, comme les trois autres, sa grande science devant-le surnaturel, partout où il le voyait solidement établi; courage qui manquuit trop souvent à la théologie du dernier siècle.

Dans la circonstance présente, Bergier eût cependant dû se rappeler que le langage tenu par l'urim s'appelait θείω λογίων, et que jamais on n'eût donné un tel nom à celui d'un pontile; il eût dû se rappeler encore que le mot urim voulait dire feux, exactement comme séraphim, et que, lorsque Dieu disait à Moise : « Tu placeras urim dans le pectoral, » il est impossible de supposer qu'il ne s'agit là que d'un jugement.

Philon avait défini l'urim « une image manifestant la vérité sur le rational². »

L'urim parlait, voilà la vérité principale; maintenant parlait-il par l'éclat projeté par chaque pierre interrogée tour à tour, ou parlait-il par un langage articulé? Voici la question, et peu nous importe, en définitive, comment on la résout; rappelons-nous toute la discrétion de saint Paul sur « les moyens

^{4.} I. Rois, ch. xxx.

^{2.} Philon, de Cherubinis.

différents par lesquels Dieu faisait connaître sa volonté avant l'incarnation de son fils $^1\cdot \circ$

Chérchons encore néanmoins ; dans toutes les versions arabes l'éphod était appelé ras oraculi, le vaisseau de l'oracle.

On disait que urim brillait et que thummim parlait.

On l'appelait lumière, vérité. « Mais, demandait à son tour Origène, comment le tisserand divin s'y prenaît-il pour tisser matériellement la vérité? »

Quant à Cornelius, après avoir dit que « cette question est très grave, il cite, comme l'une des opinions les plus vraisemblables, celle de Lyranus, qui croyait à la signification de la vérité par l'éclat ou la splendeur des douze pierres ou lettres, ou par leur transposition surnaturelle pendant la consultation, jusqu'à ce qu'elles eussent formé un sens. Spencer avait émis la même hypothèse : « Les lettres qui donnaient la réponse, dit-il, pouvaient ne pas briller toutes ensemble, mais tour à tour, jusqu'à ce qu'elles eussent formé un sens complet aux yeux du grand prêtre 2. » Voici pour l'urim; quant au thummim, « tout porte à croire, ajoute le même savant, que c'était cette voix mystéricuse et articulée, connue de tous les Juifs sous le nom de BATH-KOLL (ou fille de la voix), qui venait frapper doucement l'oreille du pontife, » et, dans le fait, c'est là ce qui nous paraît le plus probable, en raison de ces expressions si souvent répétées : « Écoutez sa voix... la foi vient de l'audition, etc. »

Quant à Cornelius, voicice qu'il ajoute de son chef; « Cette dernière supposition paraît fort ingénieuse, mais si l'on nous demande notre avis sur une chose aussi obscure, nous dirons qu'il paraît bien ouvertement que c'était par l'urim que Dieu donnait ses réponses, à moins qu'on edise (nis) que ce mot signifiait seulement que le grand prêtre paraît, en étant revêule

e Dieu, après avoir parlé jadis à nos pères de beaucoup de manières différentes, multiformis, s'est exprimé dans ces derniers temps par son fils.

^{2.} Nous avons tous vu pratiquer cette méthode.

de ses habits pontificaux; m'is il ne paratt guère veraisemblable que ces deux mots lumière et vérité fussent simplement inscrits sur le rational, comme nous écrivons sur la tare pontificale « sainteté du Seigneur 1; « et Cornelius de consacrer plusieurs pages à cette explication inversiemblable dont le premier tort, il le reconnaît lui-même, est de ne rien expliquer du tout.

Quoi qu'en dise Bergier, nous préférons de beaucoup les réveries des rabbins, car si chez eux les détails dégénèrent trop souvent en chimères, le fonds, du moins, est logique et doit se rapprocher autant de la vérité primitive que tous ces commentaires à expédients forcés s'en éloignent.

Voici, d'ailleurs, une dernière consultation.

David forcé par les Philistins qui l'entourent, d'abandonner les hauteurs de la cité qu'il défend, se retire dans la citadelle. Li, il consulte le Seigneur par son prêtre : « Si je monte vers eux, demande-t-il à thummim, les livrerastu dans mes mains? — Garde-toi bien de monter, répond l'oracle, mais tourne-les, et attaque-les du côté opposé aux arbres (pyri), et lorsque tu entendras un bruit dans le sommet de ces arbres, alors tu engagerns le combat, parce qu'à partir de ce moment le Seigneur marchera devant ta face et frappera les Philistins dans leur camp. » Et David fit ce que le Seigneur lui arait dit, et frappe les Philistins, etc. ?. »

Voils bien un futur contingent, s'il en fut jamais, autrement dit, une prophètie. Maintenant, puisque le grand prêtre, incertain lui-même, avait commencé par ser écuser comme prophète, il faut bien, de toute nécessié, qu'il y ait eu un oracle entre le consultant et lui, et comme il dit positivement que c'est ou l'éphed ou le thummin, il faut bien l'en croire sur parole et faire de ces deux ornements un instrument révélateur.

La version chaldaïque traduit ainsi ce passage : « Lorsque

^{1.} Commentaires sur ces passages.

^{2.} Rois, l. II, ch. v, v. 23, 24 et 25.

tu entendras la voix de la clameur sur le sommet des arbres, aie confiance, car alors l'ange du Seigneur viendra à ton secours, etc. »

Et Cornelius fait remarquer avec raison que « ce n'est pas la seule fois que l'on voit, dans la Bible, les anges descendre des hauteurs sur les objets les plus élevés, et combattre d'en haut i. »

Tout se réunit donc pour nous forcer à classer l'éphod et le thummim parmi ces organes surnaturels qui ne cessèrent de parler, à partir du prophète Zacharie, qu'en raison « de la cessation des visions angéliques chez les prêtres 2. »

C'est tout simple, dit, à ce sujet, notre académicien israélite, M. Munck. « Ce fut la possession de cet appareil divinatoire qui donnait à la caste sacerdotale son immense pouvoir... Mais les oracles reposent sur la confiance et s'en vont avec elle. »

On sent toute la distance qui sépare le mot APPAREIL du mot organe, et combien le premier peut s'accorder merveilleusement avec tous les préjugés modernes, pendant que le second ne le peut pas.

Nous préférons de beaucoup les excellentes réflexions que nous trouvons dans l'ouvrage déjà cité par nous comme venant de faire une grande sensation en Allemagne, celui du célèbre Dollinger, et nous sommes heureux de voir les nôtres si bien appuyées contre Bergier et Cornelius lui-même,

« Il fallait NÉCESSIREMENT, di-il, une CAUSE, pour que, dans la consultation, les pierres sortissent de leur état naturel... Il fallait bien qu'il se passàt ici quelque chose d'extraordinaire pour que Josèphe ait pu dire que, « depuis deux cents ans, les pierres du rational avaient cessé de luire, à cause des précarications, » La chose n'était donc pas abandonnée à l'arbitraire des hommes. Bahr a beau dire que

Nous verrons plus tard le Jupiter plagiaire ne prononcer ses oracles qu'après l'agitation du sommet des chênes de Dodone.

^{2.} Saint Épiphane, Vie de Zacharie.

c'était « un effet de l'enthousiasme du grand prêtre, une inspiration comme celle des prophètes ¹; » rien de tout cela n'est exact, puisque le grand prêtre, tout le premier, pe pouvait se départir de ce qu'il royait dans les pierres. Quant aux téraphims ou statues humaines consultées, elles subsistèrent dans quelques familles issurà d'ossas². »

Cette opinion, tombée d'une plume éminemment catholique et savante, prouve que la science laïque et archéologique est souvent beaucoup plus heureuse dans ses spéculations, dûton les assimiler aux réveries des cabalistes, que ne sauraient l'être les docteurs de la loi lorsqu'ils ont perul leur génie.

On a beaucoup reproché à Spencer son assimilation des étraphims juifs aux téraphims idolatriques, et la persuasion que les premiers avaient été empruntés aux figyptiens. Mais on oublie d'abord que Spencer était loin d'avoir marché seul dans cette voie. Quant la l'assimilation, nous en convenons franchement, elle nous semble parfaite, et certes il suffisait de savoir avec Elien que « le grand prêtre des temples égyptiens portait également suspendue à son cou une image de Sapphir, qu'on appelait érrité, et que la manifestation de la vérité s'y trovaut évidente 3- pour reconnaître la vérité de ce mot de saint Clément d'Alexandrie : « Les rites, les cérémonies et le culte des Égyptiens sont on ne peut plus semblables à caux des Juifs, — simillima 4-; simillima 4-;

« Chaque Dieu, dit à son tour Kircher, avait des instruments de divination semblables. Chacun avait as spécialité. Sérapis était consulté de cette manière pour tout ce qui concernait les travaux agricoles, Anubis pour les sciences, Horus pour tous les biens, soit du corps, soit de l'âme, Isis pour la crue du Nil et la écondité des terres, etc. § .

^{1.} Symbolisme, p. 436,

Dollinger, Paganisme et judaïsme, t. IV, p. 497.
 Élien, Hist., t. XIV, p. 35.

^{4.} Strom., t. V.

^{5.} Œdipus, ch. 11, p. 444.

^{5.} Ocaspus, ca. 11, p. 44

Mais Spencer vous donne encore la raison de cette ressemblance. « Sans doute, dit-il, chez ces puelpes pañes ces téraphims étaient le plus souvent le siége des mauvais esprits, mais primitivement tous ces mêmes instruments avaient commencé par être des modes de communication angélique, « car il ne faudrait pas croire, ajoutait-il, et en cela nous sommes parfaitement de son avis, que Dieu, qui avait fait »régler la loi par les anges 1, » se manifestait personnellement dans ces consultations familières. « Effectivement, ce serait aller contre l'Opinion de tous les théologiens, et nous le verrons plus tard. Envisagée à ce point de vue, la similitude n'avait plus rien d'étonnant, puisque des deux côtés l'institution remontait au même berceau et s'exerçait par des puissances de même nature, quoique de valeur diverse.

Il serait donc temps d'en finir avec tous ces débats d'antériorité ou de plagiat qui n'ont plus de sens depuis que l'on retrouve les mille et mille preuves d'une première éducation commune, et celle non moins évidente du rajeunissement spirituel et perpétuel, dans l'humanité, des anciennes vérités et et des anciennes erreurs.

\$ 111

Cercles, tables, objets tournants.

1. - Mystique du cercle,

On sait que pour toute la philosophie antique il y avait dans le cercle quelque chose de mystérieux et de divin. « Dieu est un cercle, dit Mercure Trismégiste, Dieu est un cercle intelligent dont le centre est partout et la circonférence nulle part; » et nous verrons Pascal naturaliser cette définition sublime en remplaçant Dieu par le monde, auquel il refuse

^{1. «} La loi a été mise en ordre par les anges, ordinata. » (Saint Paul, Hébr.)

heureusement l'épithète d'intelligence que le panthéisme lui décerne. En cela, du reste, il agissait encore comme les Anciens, qui représentaient aussi le monde par un cercle,

De là, le cercle placé sur la tête de presque toutes les statues divines. Appliqué au Dieu créateur, il représentait évidemment l'éternité, mais appliqué à tous les dieux en général. et surtout à ceux que l'on disait créés, il est évident encore qu'il signifiait autre chose, et que si le mot θεὸς, comme nous l'apprend Platon, vient du verbe baiv, courir, le cercle signifiait le mouvement ou la course de ce dieu. On ne peut plus en douter lorsqu'on voit l'esprit de vie représenté partout sous l'emblème d'un serpent, surmonté d'un globe ou cercle, auquel deux grandes ailes sont attachées. Pour les anciens, les intelligences incorporelles étaient des cercles invisibles, causes prototypiques 1 de tous les orbes planétaires. « Avant les nombres mathématiques, dit Proclus, il y a les nombres qui se meuvent par eux-mêmes; avant les figures apparentes sont les figures vitales, et avant les globes matériels qui se meuvent dans des cercles, le Créateur a produit les cercles invisibles 2. »

« Deus enim et circulus est, » disait Phérécide 3.

C'est dans cette doctrine hermétique que Pythagore avait puisé cette prescription cérémonielle d'adorer Dieu en se prosternant de manière à approcher le plus possible d'un cercle parfait, προσκινεῖν περιφερόμενον.

Pierius nous affirme que Numa prescrivait la même coutume 4, et Pline dit à son tour : « En adorant, nous roulons pour ainsi dire tout notre corps, totum corpus circumagimur, »

Il n'y avait certes pas bien loin de ces conceptions spirituelles, et de ce qu'on pourrait appeler la mystique du cercle, à la vision du prophète Ézéchiel et à la description qu'il nous donne, soit du « TOURBILLON divin qui se roulait dans la

^{4.} Ayant servi de premier modèle ou de forme.

^{2.} Proclus, in quinto libro, Eucl. 3. Hymne de Jupiter.

^{4.} Pierius Val.

flamme et dont le centre ressemblait au minerai d'argent quand il rougit au feu, » soit « des roues terribles et pleines d'yeux appelées chars de Dieu, roues dans lesquelles est l'esprit de vie, et qui tournent dans le milieu de la grande roue du monde, parallèlement aux animux saerés \, » o

« L'esprit se meut circulairement, » dit ailleurs encore l'Écriture en parlant du solei l', et le Zohar ajouta eves a profondeur ordinaire : « Ce verset est de difficile entente, il semblerait vouloir dire : le soleil se meut circulairement; mais il s'agit ici de l'esprit qui est sour le soleil et qui est appelé l'esprit soint, et qui se meut circulairement vers les deux côtés, pour qu'ils soint unis dans la même essence l'a

Le mouvement circulaire, absolument contraire à la précipitation verticale imprimée à tous les corps par la loi naturelle des graves 4, impliquait done pour les Ancieus l'idée d'une volonité intelligente, et ne pouvait être imprimé que par elle.

Toutes les fois que ce mouvement n'était pas imprimé par l'homme, il était la conséquence plus ou moins immédiate d'une volonté intelligente supérieure à la sienne, autrement dit d'un esprit.

Oui, d'un esprit, soit qu'il s'agit des grands archanges conducteurs du soleil et des astres, ou du plus misérable follet qui faisait tourner le rhombe chaldéen ou la toupie babylonienne.

Devant consaerer plus loin tout un chapitre aux premiers, nous devons aussi, dans le chapitre Fétichisme, nous restreindre aux évolutions circulaires imprimées par les génies de l'idolâtrie magique aux objets qu'ils possèdent ou qu'ils manient.

Quand l'Écriture veut parler de leur chef à tous et de son mouvement, elle le représente toujours tournant autour ou

Ézéch., ch. 1, v. 5, etc. « Ces roues, dit Cornelius, signifiaient les orbites sidéraux, comme les figures des chérubins signifiaient les anges qui les décrivent.

^{2.} Ecclés., 1, 6.

^{3.} Zohar, fol. 87, col 346.

^{4.} Nous reviendrons sur ce paradoxe apparent, au chapitre Sabeisme.

décrivant un cercle, circumambulans terram, se promenant autour de la terre ou circulant autour de nous et cherchant à dévorer sa proie, circuit quærens, etc... C'est toujours dans les replis de l'antique et tortueux serpent qu'elle nous montre la pauvre humanité enserrée et broyée.

2. - Rhombes et cylindres.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que les subordonnés de ce Dien circulateur, ses étilim ou déastres, impriment le même caractère saeré à leurs saliens, à leurs corybantes, à leurs derviches, à leurs convulsionnaires, à leurs médiums, à leurs possédés? Nous vanos déjà di quelque chose des premiers, et comme nous y reviendrons encore, contentons-nous des demiers.

Nous fûmes profondément étonné, au premier début de l'épidémie spirituelle de 1853, de voir avec quelle obstination notre Académie des inscriptions se refusait à reconnaître, dans les tournoiements surintelligents qu'elle avait sous les yeux, les pratiques consignées à chacune des pages qu'elle écrit ou qu'elle s'assimile à toute heure.

Au lieu de laisser M. Babinet reporter toute la gioire de l'invention à « deux gamins de New-York, » ou M. le docteur Johert de Lamballe réduire tout le mystère « au jeu du muscle péronier, » comment cette Académie, et à son défaut le premier professeur venu, ne venai-il pas les faire taire, en leur montrant, classiques en main, que dans tous les temps et dans tous les lieux le génie de la divination ayant toujours affecté cette forme et ce mouvement de rotation, les deux gamins de New-York et le muscle péronier du docteur ne pouvaient pas à être entendus avec tous les siècles pour fasciner le xix* à l'aide d'une érudition dont tous les souvenirs échappaient à mos archéologues distraits?

Voyons donc un peu tout ce que nos érudits auraient pu se rappeler ou apprendre à cet égard. C'est important, « car, dit M. Ed. Charton, on n'expliquera avec certitude les symboles gravés sur les cylindres et les cachets découverts en Assyrie que lorsqu'on aura une connaissance parfaite des dogmes religieux de ces peuples... Suivant toute probabilité, ces cylindres étaient des amulettes... sur lesquelles étaient gravées les mêmes scènes que nous voyons représentées dans les bas-rélifes colossaux des monuments assyriens. On en trouve de semblables dans l'ancienne Égypte 1, »

Avec de telles indications, comment ne s'est-on pas rappelé tout de suite la destination des fameuses boutes d'Hécate, et leur emploi si bien décrit par Seldenus dans ses Dieux d'Assyrie? « Il ne faut pas oublier, dit cet habile archéologue, ces anciens fuseaux tournants des mages chaldénes, sropsàzògic battwicz? s, c'est-à-dire des petites boules ou cylindres dorés, converts de caractères, contenant un saphir et entourés d'une lanière de peau de bœuf; c'était pendant que ces objets tournaient qu'ils invoquaient les démons, quos rotantes demones invocabant. Ces objets appartenaient à ces pratiques que nous désignons par le nom de προετγγίατέ, ou approches démoniaques pratiques, constamment en usage dans la confection des téraphims. C'est à ces pratiques que font allusion les oracles chaldalques, lorsqu'ils parlent de l'énergie qui travaille autour des boules d'Héctate? ».

L'énergie qui travaille autour l... voilà un mot qui eût épargné à de bien grands physiciens, y compris MM. Chevreul et Faraday, de bien grands tourments et de bien énormes hérésies physiques 4.

- 1. Éd. Charton, Voyageurs anciens et modernes, t. I, p. 96.
- 2. Planche traduit στροφαλίε par « qui tourne en rond comme un fuseau. »
- 3. Selden, de Teraphim, p. 39.
- 4. Nous avons déjà dit quo les anciens appelaient souvent énergies ou forces les puissances spirituelles, mot qui revient à celui d'Élohim ou de forts. (Yoir, sur tout cela, noter 4º Mémoire, p. 459, et, pour les esais d'explications sciontifiques, son Appondice compéementaire, p. 5.)

Pour les anciens, cette énergie, c'était l'écate elle-même, Hécate attirée par le charme ou la prière fatale et indispensable, éxigxa. Aussi trouvons-nous dans Eusèbe, qui l'emprunte au Traité des oracles par Porphyre, un oracle d'llécate racontant ains sa propre évocation : « Pourquoi, désirant ma présence, m'avez-vous appelée en me forçant, moi déesse llécate, à descendre du haut de l'air par des nécessités (éxigvax) qui enchalment les dieux l'ave

Chez les Égyptiens, c'était à l'Isis souterraine, identique à l'Hécate chaldéenne, que le cylindre était dévoué. On conviendra que rien ne ressemble davantage à ces roues à prières, ou cylindres tournants sur un axe, dont M. Charton nous donne encore le modèle2, et qu'en Chine on faisait tourner « avec rapidité, nous dit-il, pour procurer aux dévots le plus de mérites possible; » mais comme ils étaient également recouverts de caractères et que tout chez eux rappelait leurs analogues divinateurs, il est très-présumable que le tournoiement s'effectuait par quelque délégué spirituel de Confucius ou de Buddha, Nous nous en assurerons tout à l'heure. Enfin nous avons là sous les veux l'image de l'un de ces cylindres rapportés de Ninive par Keppel; il représente un homme et une femme en consultation devant une table trapèze; l'homme tient une coupe (symbole de divination) et l'élève au-dessus de la table sur laquelle plane une étoile (symbole de l'esprit). Rien ne saurait être plus clair 3.

Du cylindre nous descendrons nécessairement au rhombe de bronze, rhombe magique, s'il en fut jamais, si nous en croyons Properce et la sorcière Simertha, qui, dans Théorite, se vante d'avoir appris d'un Assyrien l'art de le faire tourner. Or, cet art consiste simplement à « forcer Vénus à le tourner elle-même, a Venree jusa quyari.»

^{1.} Eusèbe, Prépar., l. V, ch. vm.

Ouvrage cité, t. I, p. 361.
 Keppel, t. I, p. 485.

in an in Connel

M. Mongez, dans une Notice publiée en 1818 sur cette magicienne de Théocrite, arrive à rechercher l'origine, la nature et l'usage du rhombe d'airain, qu'elle fait tourner à plusieurs reprises dans le cours de ses opérations magiques, « La tradition suivie par Pindare, dit-il, attribuait l'invention de cet instrument à Vénus elle-même, qui, pour procurer à Jason le secours de Médée, lui en avait découvert les propriétés merveilleuses, Apollonius de Rhodes dit qu'Orphée s'en servait pour détourner la furcur des vents, ct il en faisait remonter l'origine à l'expédition des Argonautes. Il y avait des rhombes de toute sorte de figures, même triangulaires. Horace (épod. 17) l'appelle turbo, tourbillon. Les magiciennes faisaient un rhombe de tout ce qui pouvait tourner aisément, même d'un peloton de fil. On vit des législateurs défendre aux femmes de le tourner sur les chemins et même de le porter à découvert, pour ne pas détruire l'espérance du laboureur. Les sorcières le portaient caché dans leur sein ; « mais, dit Lucien (dialologue entre Mélysse et Bacchis), pour le rendre efficace, il fallait prononcer des sons barbares et terribles, que Psellus compare à des cris de bêtes, et que Pindare nous dit encore avoir été révélés à Jason par Vénus, »

Les Gress avaient hérité de ce prétendu bienfait. Chez cux, c'était, comme chez leurs maîtres, une espèce de toupie dont la rotation avait, disaient les magiciens, la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvements qu'on voulait leur inspiere; quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en faire produire un tout contraire, le magicien la reprenait et lui imposait un mouvement contraire.

Pour bien comprendre ces habitudes antiques, il faut les rapprocher de leurs analogues contemporains et rappéler ici les calebasses tournantes que les habitants de l'île de Cuba, au dire du président de Brosses!, « consultent dans chaque

^{1.} Encycl., p. 419, Digux Péticnes.

ménage sur tous leurs besoins, et par les réponses desquelles ils paraissent se conduire.

Ceci rappelle les singuliers bâtons de l'île de Ceylan, dont le voyagour Knox nous donne ainsi la description : « Pour trouver les voleurs, dit-il, on se sert ici d'un bâton surmonté d'une noix de coco mobile. Le prêtre qui tient ce bâton est conduit devant les individus suspectés, alors la noix qui dirige le bâton se met à tourner de côté et d'autre jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant un coupable. Cet arrêt de la noix ne suffit pas aux consultants, car ils ont plus de critique qu'on ne pense, et ils exigent que le prêtre ressente en mêne temps une conviction intérieure et jure que c'est bien luis. On poursuit la cause, et si le voleur nie, il faut qu'il jure à son tour et se soumet à l'érreuve de l'eau bouillante ! «

Notre célèbre voyageur Mariette nous a dit à nous-même avoir vu entre les mains de toutes les femmes arabse, qui passaient leur temps à les interroger, des jarres tournantes ou coupes modernes et grossières, très-proches parents probablement de ces coupes antiques et précieuses que l'histoire universelle nous montre entre les doigts de tous les prêtres du monde, y compris Deshemched, le Noé de la Perse, qui savait y lire, disail-on, les destinées de l'humanité renaissante, et peut-être même y compris aussi le patriarche Joseph, cachant dans le sac de ses frères « la coupe dont il se sert pour deviner², »

Nous pourrions prolonger à l'infini cette exposition de tous les objets tournants de notre musée magique, par exemple

^{1.} Knox, Voyage à l'île de Ceylan.

^{2.} Gender, I. XLIV, ch. v. v. 15. « № Wiseman [Rapports entre let sciences et la religion, s. II, Intard), se réjouit de retrouve encore dans tout l'Orient une coutume qui justifie ce passage de la Gender, pris autrelois pour une interpolition, et meaced de suppression perce qu'on ne le comprenit pas. Ne Wisemas se trompe ici, car ce alest pas comme sisuafe que l'on condamnit cost revisation plur dennatique, c'était comme situation à la djinité du patriarche. Nous y reviendrons au chapitre de la Pneumatiologie conparré.

montrer encore ces lampes à plusieurs méches que les Indiens, dans l'adoration appelée anatrica, font tourner constamment autour de la tête de l'idole, et ces perehes entourées de bandes d'étoffes de toutes les couleurs que les lamas tlibétains portent en procession en les faisant lourner sans cesse, et ces coupes ou chaudières magiques que les anciens Chamanas déposaient avec un miroir dans les tombeaux; mais, encore une fois, nous ne voulons pas épuiser la matière. Disons seulement quelques mots de ce qui dans l'antiquité paraît se rapporter plus spécialement à nos tables.

3. - Thiologie des tables antiques.

On se rappelle encore l'étonnement de la science et son premier mouvement de dénégation, lorsqu'au milieu de l'épidémie tournante on lui montra dans l'Apologétique de Tertullien un passage sur la divination par les chèrres et par les tables, passage qui déchirait aussitôt le brevet d'invention concédé si légèrement aux deux gamins américains. En vain remarquait-on, dans beaucoup de traductions, soit la suppression du mot lui-même, soit une note explicative sur cette erreur probable de transcription, le texte primitif restait inamovible, et prouvait une fois de plus que ce que l'on prenait pour du noueœu était ce qu'il y avait de plus vieux sur la terre.

Oui, la table et ses évolutions étaient un lieu commun dans tous les rites divinatoires.

Mais pourquoi la table? Ahl e'est que par elle-même la table était un des emblèmes les plus saerés des relations entre les dieux et les hommes.

Et cela tout aussi bien chez les Hébreux que chez les idolâtres.

La table sacrée chez les Hébreux s'appelait mensa phanim, c'est-à-dire la table des faces ou des pains de proposition.

Josèphe et Théodoret disent qu'elle était ronde comme la

terre, recouverte des signes du Zodiaque et portée sur quatre pieds qui représentaient soit les quatre saisons, soit les quatre anges soutiens du monde, quatuor sustentatores.

Cette table était le prototype, comme l'on sait, de la table par excellence, de la table sainte autour de laquelle les hommes devaient vingt siècles plus tard se nourrir du pain des anges et s'assimiler l'essence divine elle-même.

« Tu me feras, avait dit l'Éternel à Moïse, tu me feras une table très-pure en bois de sétim⁴. »

Plus tard, c'est le même Dieu qui par la bouche d'Isate fulminait cet anathème contre les tables profanées par l'ivresse de ce même peuple : « Et leurs tables ne sont plus qu'immondices et vomissements 2. »

Entre cette prescription et cet anathème se trouve renfermée toute la philosophie de nos tables.

Il fallalt bien que cette table-wenna, s'il en fut jamais, car menza, suivant Varron, venai de medie ou µére, mediatri-, se retrouvât dans le paganisme, soit comme plagiat sacrilége, soit comme tradition primitive, soit comme révelation permanente faite à chaque peuple par son dieu : v Vous ne pouvez, disait le grand Apôtre, vous assecir en même temps à la table du Seigneur et à la table des démons³.»

Cette table sacrée était bien différente des tables ordinaires et domestiques; Aristophane et Cicéron nous l'affirment : « Les tables hiératiques, ou des bons dieux, dit ce dernier, n'avaient rien de commun avec les tables profancs 4. »

Une vraie table hiératique était celle de Darius, que Quinte-Curce nous représente « couverte des images des dieux ⁵. »

C'était celle qu'on appelait chez les Grecs Δελφίνιδος τράπεζης,

Exode, ch. xxv, v. 23.
 Isaïe, ch. xxv, v. 11.

^{3.} Saint Paul, I Cor., ch. x.

^{4.} De Natura deorum, 1. XXXI.

^{5.} Ibid., l. V.

ou trépied delphique. Elle était dédiée et consacrée par des rites tout spéciaux.

Il paraîtrait, d'après certains auteurs, qu'elle était souvent surmontée d'une boule, car on l'appelait parfois κύκλος δη άρτας μικιμα κόσμοῦ, ou simulacre du monde. Martial appelle ces globes, « les mondes périphériques 4. »

Nous avons vu déjà ce qu'était la fameuse table du soleil, en Éthiopie; celle d'Hercule, en Grèce, ne lui cédait en rien comme valeur mystique et prophétique. Pausanias, voulant décrire les sorts d'Hercule dans la caverne de Bura (en Achaïe), nous dit : « CEST LI TABLE qu' rend les sosts au moyen des osselets qu'on jette dessus ². » Mais Seldemus est bien embarrassé du rôle que pouvait jouer là un certain dieu Patæque dont la statue se trouvait auprès de la table : « Si je ne me trompe, dii-il, c'était la le génie de la table ². » Sans doute; comme il était le génie directeur et interpréte des osselets.

Les Romains à leur tour avaient leurs tables panicées et consacrées, les tables aux libations 4, qui resemblaient beaucoup par le fait à celles que le prophète Isate et le prophète Ézéchiel avaient en vue lorsqu'ils reprochaient aux Hébreux d'avoir, comme les paiens, « dressé la table de la Fortune 3». Ces tables aux libations s'agitaient comme les autres, si nous en croyons evers attribué à Thiesté 4°:

« Et ipsa trepida mensa subsaliit solo. »

Et la table, dans ses trépidations, bondit sur le sol.

Enfin, qui ne reconnaîtrait pas le fameux ta-rot de nos cabalistes-sorciers du moyen âge dans la non moins fameuse rota divinatoria (roue divinatrice) des Égyptiens et des Hébreux?

- 1. De Natura deorum, l. XIV.
- 2. In Achaica,
- 3. De diis Syr., p. 359.
- 4. Voir Servius, En. 1. I. Héliod., in Eth., V. Natalis Comes, III, Muth., XV, et Ursinus.
- 5. Isaïe, ch. LXV, V. 44,
- 6. Voir Delrio, l. IV, ch. II, p. 9.

Si nous en croyons le pseudo Étiphas Lévy, déjà cité (1. 1, p. 365), le premier tarot « était un véritable oracle et répondait à toutes les questions possibles avec plus de nettelé et d'infailibilité que l'androide d'Albert le Grand'. Il était composé de toutes les figures cabalistiques de la Bible et des anciens peuples?». Nous ajouterons, nous, que c'était un sacrifège formel et du premier ordre, puisque autour du nom incommanicable (tétragrammation) venaient se ranger, comme les rayons de ce centre divin, les plus immondes emblèmes de la héroglyphie satanique, tels que le phallus, le ctiés, etc.

Quant à la roue antique, Kircher nous en donne encore une description complète, puisée, dit-il, dans les œuvres du vénérable Bède : c'était un enlacement de cercles cabalistiques, de chiffres, de nons, de planètes et d'esprits, fort insignifiants par eux-mêmes, sans doute, et qui n'avaient, comme tous les mystères de ce genre, d'autre efficacité que celle qui résulte et de l'intention et de la convention.

« Dans toute la circonférence de la roue, dit-il, ou voyait les hiforglyphes de certains animaux rangés en cercle; au milieu de sa rotation, la roue s'arrêtait à la lauteur d'une main et de son index fixés dans son encadrement immobile. Alors l'animal qui se trouvait en face de cet index-aiguille était le dieu qu'il fallait invoquer tout d'abord pour obtenir de lui ce qu'on désirait savoir. Il est probable qu'ensuite le dieu s'exprimait lui-même par les lettres tracées dans un autre cercle. »

Souvent on traçait ce même cercle sur le sable, et on y insérait les vingt-quatre lettres de l'alphabet, en ayant soin de déposer sur chacune d'elles un grain de millet. Cela fait, on introduisait un coq, et le coq (médium fort intelligent sans le savoir) s'arrangeait pour choisir ses grains de millet, de manière à former un sens et à éclairer tous vos doutes. Ce n'est

Tête artificielle, véritable automate, dont on attribuait faussement la confection à ce grand homme.

^{2.} On donnait aussi ce nom à certains jeux de cartes disposés à cet effet.

pas sans raison que nous donnons le nom de médium à un tel coq, car celui qui voudrait essayer sur les coqs ordinaires de sa basse-cour serait bien vite convaincu qu'il y a coqs et coqs, et que le coq fétiche est un véritable aigle auprès de celui des volaillers.

Kircher termine en donnant le détail d'une autre roue divinatrice, véritable table tournante dont se servaient, dit-il, les Hébreux, et dont il emprunte la description à Pardes : « Elle était, dit-il, surmontée de quatre globes de différentes grandeurs, et tous avant dans leur centre un axe sur lequel ils pouvaient très-facilement tourner, supra axis polum facili negotio versatiles. De ce centre partaient vingt-deux lignes qui aboutissaient à autant de lettres hébraïques. Il y avait aussi là un doigt indicateur, sur lequel était écrit le nom de Tétragrammaton. L'instrument ainsi complété, on se mettait en prière pour demander qu'il révélât la vérité avec le plus d'intensité possible, impensius. Alors les consultants prenaient l'instrument par les deux manches ou poignées, et, levant les yeux au ciel, ils épiaient avec soin le mouvement fatidique, et, quand enfin celui-ci s'arrêtait, toute leur attention se portait sur les lettres indiquées par les lignes parties du centre, car c'étaient elles qui étaient censées donner la réponse par une sorte de vertu divine et d'intelligence directrice 1, »

Comme alors M. Éliphas L'Ay est bien venu à nous dire: « Le mouvement d'une chose morte est le résultat d'une rimpression dominante. Les coups, l'agitation, les instruments jouant d'eux-mèmes, sont des illusions produites par les mêmes caussei Le bon sens nous a toujours dit le contraire; jamais le hasard n'écrit rien qui ait un sens, et jamais les hommes n'en ont manqué à ce point d'en cherche un, là où il n'y en a jamais eu. Les consultants de 1853 prenaient exactement les mêmes précautions que ceux du temps des Pharaons. »

Dans un ouvrage publié en 1855, à Boston, sous le titre de

^{1.} Kircher, loc. cit.

« Experimental investigation of the Spirits , » on trouve le dessin très-exactement conforme de ces deux rouse divinatrices employées à quarante siècles de distance. Rien ne manque dans l'ane de ce qui se trouvait dans l'autre. On y voit un cadran, une aiguille et une planche de précaution destinée à cacher au médium la vue du cadran; c'est le soulèvement seuf et spontané de la table qui doit faire agir l'aiguille au moyen d'une poulie. In autre modèle nous montre une seconde petite table à roulettes superposée sur la grande, qui marque les lettres. Les mains du médium doivent être posées sur la petite, qui doit rester immobile, bien qu'elle soit équilibrée de telle sorte que le moindre mouvement du médium se trahirait immédiatement.

Pendant qu'on déployait ce luxe de précautions aux États-Unis, un ecclésiastique débre, de notre connaissance, recevait de M. l'abbé l'incot, missionnaire de la province de Sy-Tchuen, à l'est du Thibet, une lettre dans laquelle on remarquait les paroles suivantes : « Ici le magnétisme animal est connu depuis bien des siècles, ce qui prouve que Mesmer n'en est pas l'inventeur. Il en est de même des tables tournantes; ces tables savent même écrire, soit avec une plume, soit avec un crayon qu'on attache perpendiculairement à l'un de leurs pieds. Je penserais donc que toutes les sorcelleries ont passé d'Orient en Europe t.

Et la meilleure preuve que notre bon missionnaire ne ment pas, comme on l'a prétendu, c'est que, dés l'année \$829, on lisait dans les Annales des voyages (t. XLIII, p. 363) : « Celui qui a l'intention de faire apparaître un sin fait balayer la meilleure salle de sa maison, prépare deux tables et y répand une poudre blanche; puis il se procure une baguette droite dont il fait un pinceau, et une règle horizontale pour bien tenir .

^{4.} Voir cette lettre dans l'Univers du 44 avril 1857. Quant à cette dernière précaution, nos lecteurs pourront la reconnaître, car c'est précisément celle que M. de Sauley et moi croyions avoir inventée les premières. (Yoir sa lettre aux premières pages de notre première volume.)

la table. Alors il eherche, pour guider ce pineeau sous la direction de l'esprit invisible, un petit garçon qui ne sache ni lire ni écrire. Quand le moment est arrivé, si l'esprit consent à paraître, le pineeau que tient l'enfant commence à se mouvoir d'une manière irrésistible et rend des réponses, soit en vers, soit en prose, suivant les circonstances. Nulle femme ne peut être présente dans ese occasions. Quelquefois l'esprit évoqué refuse de paraître, mais, dans d'autres temps, les mênes de Confucius, ou du dieu de la guerre et de ses généraux, se montrent et donnent parfois des réponses sur les affaires d'état et les destinées de la dynastic. » (Tiré, par les Annales, du Canton Register.)

Décidément, pour nous être tant troublés devant la nouveauté de 1853, il fallait que nous fussions nous-mêmes bien neufs. C'était permis à nous toutefois, mais à l'Académie des inscriptions !... Comment expliquer son sommeil devant l'agitation fiévreuse qui s'était emparée des deux mondes? De deux choses l'une : ou elle avait oublié tous ses auteurs sacrés et profanes; ou elle voulait faire acte de bien mauvaise confraternité, en laissant, comme nous l'avons dit, sa grande sœur l'Académie des sciences se fourvoyer pendant cinq ans dans la folie des petits mouvements naissants 1, des pendules explorateurs 2, des vibrations invisibles, des jeux musculaires péroniers à, etc. D'une manière ou d'une autre, on ne sait comment qualifier une telle conduite. Enfin, après ees eing années, M. Maury a senti la nécessité d'une réparation; il a laissé parler l'Antiquité, mais quelle réparation, grands dieux! que celle qui consiste à dire : « Vous mentez, ou vous perdez la tête5!... »

^{4.} Babinet.

^{2.} Chevreul.

^{3.} Boussingault.

^{4.} Jobert de Lamballe.

^{5. «} LES TABLES ET KIRCHER. » La plus remarquable de toutes les tables mystiques, bien qu'elle ne parait pas tourner, était sans contredit la cétèbre table isiaque (Bembina) dont Kircher nous a fait une si magnifique description. Sur cette table (qu'elle fât primitivouent ou socondairement égyptienne.

\$ 1V

Théologie et archéologie de la pierre. — Bethe-i et Bisth-aven. — Pierres animées (páp-92). — Pierres animées et padantes. — Pierres animées, parlautes, marchantes et tournantes. — Mondities de 40 pieds de houteur et pount 50,000 kilogr. — La tradition et la géologie sécordant pour assigner pount 50,000 kilogr. — La tradition et la géologie sécordant pour assigner recommes impossibles. — Propries mérciane. — La nature et le main humante recommes impossibles. — Se de la grant et la surincidigence du logam et du mahír.

1. - Théologie de la pierre.

Le sétiche grandit et devient pierre, en attendant qu'il devienne monument.

Dès l'antiquité la plus reculée, nous voyons chaque nation signaler dans certaines pierres les manifestations sensibles d'une puissance spirituelle, et la Bible, qui doit faire toujours autorité, donne à celles qu'elle sanctionne le nom de bethel

peu nous importe] étainet gravès tous les symboles se rapportant aux quatre mondes, archètype, intellecturel, selferal et élémentaine, et aux dourse dieux qui les régissient tous (rectores). Osiris, comme principe actif, et las comme principe passif, y jouisent les principaux rôles. L'astronomies et plus encore l'astrologio faissient done lo fonds do cette vaste oncyclopédie théologique commo no les comprensit à ectré peque.

« Mais, dit avec raison Kircher, cette théologio ne so contentait pas d'ètre purrement doctrinale, elle était avant tout théurgique, et tout autour de cette table avaient lieu des rites, dos dédicaces, accomplis avec toute l'attention et toutes les conditions psychiques et matérielles nécessitées par cette conviction; a use le moindre oubli est rendu toute la cérémonie inuitle, »

Cétait une évocation peulongte, évocation faite par des prêtres inspirés d'une sainte furer. La table ciuit on outre chargée de simulteres et d'unne lettes attractiere des bons génies et réputières des mauvais, nissi que des formules de supplications adressées aux premiers, pour quis voulvases thies prêvier en anouge les remédes qui devaient suuver les malades. Par le même parte, et dovant la même table, ils consultaient encore les dieux sur tous leurs doutes et difficultés et croysient en recurvir les réponses, soit par les gentes et les signes que leur faissient ces images, soit par les révétaitos que les dieux candés derrière ces signes, leur faissient en songe ou dans l'extans (a).

Nos égyptologues modernes se sont montrés bien sévères pour les traduc-

(a) OEdijus Ægypt., t. III, p. 130.

(demeure de Dieu), pendant qu'elle décerne à toutes celles des peuples idolàtres le nom de beth-aven, c'est-à-dire demeure du mensonge.

De toute manière, le principe est sauvé, et, dans la théorie biblique, ces pierres sont toujours la demeure d'un dieu vrai ou d'un dieu faux.

Voilà certes une assertion qui suffirait à elle seule, nous le savons, pour brouiller la science avec la Bible, si, dans l'intérèt de la paix à tout prix, la première ne savait pas se retourner et réduire le tout à ce qu'elle appelle le « pur symbolisme de la philosophie antique. »

Assurément le culte biblique de la pierre n'aurait aucune

tions hiéroglyphiques de Kircher, et nous avons, pour ainsi dire, polity la preuve d'une indigue calennie, formulée inalterusement pir l'un des hommes dont nous avons le plus de droits d'être fiers, par Champollion; nous oss enneme sasser, en Marke Kircher da Collège romain, de l'existence du livre et du passage anches dont notre savant a o é l'accuser d'avoir été touts simplement l'incertaire; l'une it l'autre cuistent et répondent par eu-crarter; l'une it l'autre cuistent et répondent par eu-crarter.

Que, dans l'interpétation litérale et alphabétique des hiéroglyphes, Kircher se soit compéléement abué, personse aire doute suignirollu, mais qu'il n'es ait pas sais l'ergerit au moyre de ses ingénieux repprechements et de son éredition hors lique, voils cu que nous ne pourrous jussias corpter, et, dans notre chapitre sur les odéliques, nous esperons laire passer ce paradiace à l'écite du vérisé démantéer. Sous le cryons tout à titt dans les vrait, et beaucoup plus peut-être que tous ces contempleurs réunis, lorsque, à propos des autres escapées arr décisique de s'autheir ser décisique de s'autheir de la tarte au reute du ferminus, il nous dit : « Les tables surcées étainet comme le répertoire synthétique des synthètiques des soits des forces per lesquelles en cryain provircit est attiers. Carriès particulièrement, et connes quelque chose d'excellent, tant aux les odélisques et les spliats, que sur les martiallés des temples, ces mombines avaisest passé de la dans les tables, qui se trouvriont ainsi la répédition des moorments («).

Il ne faut pas oublier, à propos de cette table isinque, qui a cothé tant de travaux et occasionné de si grandes dépenses typographiques au bon jésuite, que Jamblique, si rebablidé aujourd'hui comme exactitude mystique égyptionne (nous le verrone encore), s'exprime ainsi: « Si les prêtres, dans les sacrifices, oublisiele un seu de crite gravés sur les monueuests, ils s'attendairent raison d'être s'il ne reposait pas sur un mystérieux et divin symbolisme. Ce n'était pas en l'air et sans raisons que le nom de Jéhovah était gravé sur la schéteja, ou pierre fondamentale du temple, qui remplaçait l'arche d'alliance toutes les fois qu'elle manquait au sanctuaire ⁵.

Cette pierre, ne l'oublions pas, était l'inséparable compagne du peuple voyageur, « consequente eos petra, » et le messie conducteur de ce peuple s'appelait « la pierre d'Israël ². »

Ce n'était pas sans raison que Moïse s'adressait à la pierre pour en obtenir cette eau rafralchissante que « désiraient les cerfs altérés du désert § » que Pierre était choisi plus tard pour devenir « la pierre sur laquelle devait s'élever toute l'Église; » et que l'ancienne ville de Luza (ou pierre-dieu) prit le nom de Beth-léem, ou pierre-pain, précisément au moment ou le dieu-pierre d'Israèl devenait lui-même le dieu-pain de l'Évangilé », etc.

Il y a là une persistance de métaphore qui ne peut s'expliquer que par une persistance plus grande encore des idées symboliques sous lesquelles on voilait le plus grand des mystères, à savoir : celui de l'imposant édifice qui, basé primiti-

à voir s'évanouir à l'instant tout leur œuvre théurgique. Isis, consultée, apparaissait ordinairement en songe, comme on l'avait vue représentée sur sa table, et, par différents signes, donnait alors des remêdes ou des solutions (a).

Neal, si Kircher fest trompé grammaticalement, et encore Champollion convient que ans lui, sans sa grammatire copte, on n'edt jamais rien déchiffré, il ne s'est certainement pas mépris sur le fond de la religion égyptieme, et chauque jeur s'en présenter quelque demonstation nouvelle. Le comte de Maistre a dit : Si cet homme produjeux était née n'Applerers, en buste, et prut-être ses statues, rempliraient les masées ou couvriraient les places publiques de Londers (d). e Ce n'est pas trop dire.

- 1. Veir Dieu et les dieux, de M. Des Mousseaux, p. 61.
- 2. « La pierre est devenue le pasteur d'Israël. » (Genèse, ch. x.ix, v. 25.)
 - Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum. » (Ps. xLl.)
 « Il naitra dans la petite ville du pain, » dissit le prophète Michée.
 - (a) De Mysteriis Ægypt., ch. xx, part. 11.
 (b) Soiries de Saint-Petersbourg, t. 11.

vement sur la schéteque d'Israël, supporte aujourd'hui la coupole de Saint-Pierre et s'achèvera dans les cieux, Jorsque, après s'être édifiéer mutuellement, toutes ces pierres humaines et vivantes, réunice enfin par l'indissoluble eiment de la vraie charité, n'auront plus à recevoir que la elef de voite ou couronne divine, garantie de leur récompense et de leur éternelle durée !.

Mais que notre philosophie moderne y prenne garde, qu'elle n'aille pas se compromettre avec la Bible et se eroire quitte envers elle, par cela seul qu'elle aurait entrevu son symbole.

Qu'elle le sache bien, parallèlement au symbole marchait avec la pierre un perpétuel miracle, et comme la pierre dont la divinité se révélant à Jacob lui avait arraché ce cri : « Que ce lieu est terrible!... cest la demeure du Seigneur, et je l'ignorais ?! « de même le grand Apôtre ne veut pas qu'on en doute. Selon lui, « la pierre du voyage était le Christ lui-même, petra autem erat Christus ?», et la Bible nous la montre opérant à son tour une multitude demiracles, exécutés, selon toute apparence, comme pour l'urim et le thummim, par les influences angéliques, représentant iei la personne de leur maître, sustinentes personam Dei.

Il faut done bien que la philosophie s'y résigne; sans ces miracles, la pierre n'eut été rien, et sans l'assistance réelle de la Divinité, le grand symbole philosophique dont cette pierre était la elef n'aurait été compris ni retenu par personne ⁴.

La science enfle, mais la charlté édifie. » Soint Paul , I Cor., vin, 4.
 Genése, ch. xvviii.

^{3.} Saint Paul, I Cor., ch. x, v. 4.

^{5.} On an éraplique pas comment Corneliga à Lipide peut essayer de sou-teir qu'il n'y autr pas i de pierre matériele, parce que fableur diquit la value pas i de pierre matériele, parce que fableur diquit la bavaient de la pierre spirituelle «petra spirituel; » mais, dans le verest précident, il avait qu'il qu'il et qu'il managesient de la mane spirituelle, « cet torreis la mane, tout en étant la figure symbolique de l'enchair-tie, était bien en même taneque aux nourraires matérielle. Il doit y avoit étaité dans l'action en même taneque aux nourraires matérielle. Il doit y avoit était dans l'action en même tangeu aux nourraires matérielle. Il doit y avoit était dans l'action de contrait de la comme de l'action de la comme de l'action de l'

On peut saisir ici sur le fait la solidarité constante des emblèmes et de leurs objets réels, et la manifestation historique de ces derniers dans les premiers, manifestation sans laquelle il n'y aurait jamais eu ni culte ni théologie.

Celui qui ne considère que l'emblème sans sa philosophie ne voit dans le bethel qu'un misérable fétiche minéral hallucinant toute la terre au point de lui faire prendre un caillou pour un dieu; et franchement, miracle pour miracle, ce dernier n'est pas le plus facile à comprendre.

Théologie mystique appliquée, ou sanction expérimentale des emblèmes par les prodiges, voilà le mot du problème. Celui qui sépare ces deux choses ne saurait en comprendre une seule.

Maintenant le grand emblème de la pierre étant donné d'en haut comme la représentation du grand édifice spirituel composé des âmes, des anges et de Dieu, il eût été hors de toute logique que le paganisme, condisciple primitif du peuple hébreu dans cette première école de toutes les vérités, et dubité une leçon que ses dieux ne tardèrent pas du reste à répéter dans tous les lieux du monde, en se substituant eux-mêmes aux messagers du vrai Dieu, ours e faire adorre à leur place.

C'est ainsi, avons-nous dit, que le beth-et, maison du Seigneur, devint aux yeux de la foi le beth-acero un amison du mensonge, l'antique et sainte matzeba, une mizbéah coupable t et finalement défendue, comme le Christ-pierre devint un Jupiter-lapis, avalé par son père Saturne, sous sa forme de pierre. Aussi, « jurce par le Jupiter-pierre, Jorem Lapidem jurare, » passait-il pour le plus sacré des serments, nous dit Aulu-Gelle?.

chap. 1) a dit avec raison « la pierre mobile qui suivait le peuple. » On est tout étonné d'entendre le pieux et savant Cornelius protestantiser ici compilétement.

Τὰ μισίθατα μαντιϊευ λίθου, misybates ou pierres prophétiques, dit M. Lebas (Revue des Deux Mondes).

^{2.} Nuits attiques, l. I, ch. xxt.

Chaque dieu suivit tout aussitôt l'exemple de son maître, d'abord les dieux des sept planètes, Abbaç ferix, consacrés aux cabires et aux grands dieux, ensuite les douze dieux du Zodiaque, leurs soixante-douze ministres, lestrois cent soixante-cinq patrons de chacun des jours de l'année, puis enfin la tourbe des grandes et petites déesses, des dillim et des déastres, dont chacun venait enchanter h'infini et convertir en fétiches ou talismans tous les sitex du monde habité. On put croire un instant que la géologie était vraiment la mère de tous les cultes. Il devenait impossible de marcher sans se heurtre à un dieu, tant les places publiques, les carrefours, les chaussées et les champs en daient encombrés.

On voit jusqu'où pourrait nous conduire l'inventaire d'un panthéon semblable. Aussi nous contenterons-nous de rappeler à nos lecteurs les plus famées de toutes ces pierres, en les priant de ne jamais perdre de vue la qualification d'animées ou vircantes ((1449/72;) qu'elles recevaient partout après l'onction oléagineuse qui consacrait, soit l'apparition spontanée du dieu, comme dans le fait de Jacob, soit les manifestations subséquentes produites par l'évocation et le rit observé.

Pierres animées (ἔμψυχῆς) et parlantes,

Laissons donc de côté la topographie de ces pierres, et attachons-nous en ce moment à leur animation.

Qui sait si quelques-uns de nos lecteurs ne diront pas comme Pausanias: « En commençant cet ouvrage, je trouvais que les anciens Grees étaient vraiment d'une crédulité bien stupide (en adorant la pierre); mais parvenu à l'Arcadie (cette ancienne contrée des Pélasges-Chananéens), j'ai bien cluangé de façon de penser !? »

Que de Pausanias parisiens n'avons-nous pas vus depuis quelques années!

1. In Achaica, p. 81.

Vouloir prouver que ces pierres étaient regardées comme autant d'oracles, ce serait vouloir prouver la lunière en plein midi. Vouloir prouver qu'elles en rendaient de très-réels à elles toutes seules, ce serait tout à fait peine perdue auprès du plus grand nombre. Nous démanderons seulement ce que devenaient cette fois, en plein champ, ces trappes, ces conduits acoustiques, ces mille et mille ressorts que Fontenelle supposait établis dans les souterrains de tous les temples, pour expliquer à sa manière la mystification du pauvre genre humain?

On en conviendra; cette fois-el le genre humain trompé ne pouvait s'en pendre qu'à lui-même; pas d'intermédiaire possible entre l'oracle et lui; la pierre tombait le plus souvent des nues, comme nous le verrons tout à l'heure; on la laissait refroidir, après quoi vensient l'onction recommandée, la prononciation de certaines paroles, puis l'interrogation et la réception des réponses.

Et ce n'était pas d'hier qu'on le disait, car un académicien du dernier siècle s'étonnaît de retrouver dans le poëme des pierres, attribué à Orphée, toutes les merveilles raconifées par les auteurs subséquents. Dans ce poème, ces pierres se divisent en ophitès et sidéritès, pierres du serpent et pierres des astres. L'ophitès est rabolcuse, dure, pesante, noire, a le don de la parole; lorsqu'on fait semblant de vouloir la lancer, elle rend un cri semblable à celui d'un enfant. C'est au moyen de cette pierre qu'Il élénus prédit la ruine de Troie, a patrie, etc...

M. Falconnet demande pardon d'entretenir ses locteurs de pareilles fudaises, et fait remarquer que les auteurs de tant d'extraragances seraient envoyés aujourd'hui sur-le-champ à Charenton. Mais comment n'a-t-il pas reculé devant l'excellente compagnie dont il éti illustré ce triste lieu? Sanchoniaton et Philon de Biblos avaient déjà défini ces bétyles des pierres

^{1.} M. Falconnet, Acad. des inscr., t. VI, Mém., p. 513.

animéx. « Mais, dit-il, croirait-on que Photius, cet écrivain grare et judicieux, n'hésite pas à nous instruire de toutes les circonstances de ces prodiges, que beaucoup d'autres auteurs du reste avaient constatés avant lui? » M. Falconnet est bien prompt la juger; Photius pouvait parle de tout cela savamment, puisqu'il copiait Damascius, Isidore, Asclépiade et le médecin Eusèbe, sez amás, et qui, tous, avaient passé leur vie dans le commerce de ces pierres; Eusèbe principalement ne quilitait pas la sienne, la portait constamment dans son sein, et on recevait des oracles d'une voir qui ressemblait à un petit sifflement; on voit qu'au vi' siécle de l'Église on parlait exactement comme du temps du pérleud Orphée !

Mais le témoignage le plus imposant est sans controdit celui d'Arnobe, de ce saint Père que, longtemps palen, et devenu lumière de l'Église, se confesse de tout le temps qu'il a perdu et de tout le scandale qu'il a pu donner à ce sujei. Il avoue qu'il ne rencontrait pas une seule de ces pierres sans la saluer, l'interroger et lui demander une réponse « qui parfois lui était transmise par une petite voic claire et stridente? 3.

Faut-il donc accuser à son tour Arnobe de folie ou de mensonge?

Pourquoi voit-on encore à Westminster la fameuse pierre surnommée liafali, c'est-à-dire parlante, qui a donné son nom à l'îlle Fail, et qui ne parlait janais que pour désigner le roi qu'il fallait choisir? Cambry l'a vue à Westminster, ornée encore de ce distique:

> Ni fallat fatum, Scoti quoeumque locatum Invenient lapidem, regnasse tenentur ibidem.

« Si le destin ne trompe pas, partout où les Écossais par-

4. Il en est de même, à ce qu'il paraît, au xix* siècle, et nous avons déjà parfé (Appendice compl. du 4" Mêm., p. 93.) des accents stridents avec lesquels, au dire d'un médecin célèbre, l'esprit d'une table osait, EN SA PRÉSENCE, parodier le Pater.

2. Arnobe, Contra Gentes, III.



viendront à placer cette pierre, ils seront certains de régner 1, »
Mais M. Falconnet l'a décidé; il veut que l'on range parmi

Mais M. Falconnet l'a décidé; il veut que l'on range parmi les fables, non-seulement le langage des pierres, mais jusqu'à leur mouvement. C'est alors que le nombre des fous va doubler!

Pierres et menhirs erratiques.

Suidas nous parle d'un certain Héraiclus qui savait distinguer parfaitement au premier coup d'œit les pierres inanimées de celles qui étaient susceptibles de mouvement ².

Pline mentionne à son tour celles qui « s'enfuyaient lorsqu'on faisait mine de vouloir les toucher. »

S'il en eût été autrement, pourquoi celles du temple de Minerve, à Sparte, s'appelaient-elles tout à la fois « hardies et craintives ³? »

Pourquoi les pierres monstrueuses de Stone-Henge portaient-elles autrefois le nom de chior-gaur, c'est-à-dire de ballet des géants ⁴? Et comment tous les légendaires du moyen âge, et entre autres l'évêque saint Gildas, nous affirment-lis que ces prodiges disoliques se répétaient souvent de leur temps, à Carnac, ce digne pendant de Stone-Henge?

À ceux qui croiraient devoir se révoller, nous prescririons en effet une heure de méditaint sur les pierres de Carnace et de West-hoad-ley, sur cette forêt d'immenses monolithes, dont quelques-uns atteignent une hauteur de quarante pieds et sont estimés par les plus hables ⁵ peser plus de 500,000 x.LOGANMES. El, après cette heure de méditation, nous leur demandérions ce qu'ils pensent des sauvages primitifs qui se

- 1. Monuments celtiques, par Combry.
- 2. Au mot Heraiclus.
- 3. Dictionn. des Relig., de M. l'abbé Bertrand, art. Bétyles.
- 4. Cór, danse (d'où chorée), et gaur, géants.
- Entre autres, par le célèbre Thomas Pownall. (Voir le récent ouvrage de Bordas, et celui de M. Halliwell, intitulé: Voyage dans le comté de Cornouailles, sur les traces des géants. »

jouaient avec de telles montagnes, les rangeaient avec autant de symétrie circulaire qu'il peut y en avoir dans un systeme planétaire, et les plaçaient dans un équilibre si délicat qu'elles semblent ne pas toucher à terre, et se tenir toujours prêtes à la quitter pour reprendre leurs évolutions fatiliques.

Voici le prodige permanent. C'est ici que la science se déconcerte et habutie. « Les homaes as expar peut aux let, » s'écric celle de la reille, car jamais les forces et l'industrie humaines ne purent essayer rien de semblable, la nature seule a tout fait, la science un jour saura bien le démontrer 1. ».

« Mais vous n'y pensez pas, reprend la seience du lendemain. Est-eq que la nature aligne, espace, trace des dessins combinés, des enlacements tout à la fois mathématiques et pittoresques, calculés sur les constellations du Zodiaque et les sinussités du serpent? Est-ec que tout ne respire pas cit la surintelligence de l'esprit autant que le summum des forces corporrelles? Il faut donc bien que ce scient des hommes? ».

Ét devant la double impossibilité de ces deux nécessités, nou congagons la science à méditer encore, à médier toujours,... et surfout à ne plus ranger les titans et les géants parmi les légendes primitives, car leurs œuvres sont encore là sous les yeux, et ces monde branlanto soilleront sur leur base jusqu'à la fin des siècles pour l'aider à bien comprendre... qu'on ne mérite pas Charenton pour avoir cru à des merveilles attesfées par toute l'antiquité³.

4. Voir Cambry, Antiquités celtiques, p. 88.

^{2.} Aussi co même Cambry so rétracto-t-il sons mieux comprendre. ¿Tai cru longiengo à la noture, dicti, mais je me rêtracto-t-il conse de pour poduire une aussi étonnante combinaison... et ceux qui mirrent ces pieur porduire une aussi étonnante combinaison... et ceux qui mirrent ces de l'étang de l'Iutelgoat auprès de Concarneau. » Très-bien, mais la question n'est pas changle.

^{3.} Un des demi-dieux de la Suède est le géant Starchaterus. Dans le portrait que donne l'in-folio de Johannes Magnus, il est représenté portant dans chaque main une pierre chargée de caractères runiques, comme toutes celles de ce pays.

Et ce n'est pas elle seulement; le docteur John Watson nous dit, en parlant des pierres branlantes de Roeking-Stone, situées sur le coteau de Golcar (ou de l'Enchanteur): « L'étonnant mouvement de ces masses en équilibre les faisait comparer par les Celtes à des dieux 1. »

Il y a mieux; Giraldus Cambrensis parle d'une pierre de l'île de Mona, qui recenait às a place, quelque elfort que l'on fit pour la retenir ailleurs. A l'époque de la conquête de l'Irlande par Henri II, un comte llugo Cestrensis, voulant se convaincre de la vérifé du fait, la lia à une autre pierre beaucoup plus grosse et la jeta dans la mer. Le lendemain, elle occupait sa ploca escoutimet.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le savant Guillaume de Salisbury semble garantir le fait, et dit avoir vu cette pierre enchâssée dans le mur d'une église en 1554.

Il est curicux de lire en regard de tout ceci ce que Pline disait de celle que les Argonautes avaient laissée à Cyzique, et que les Cyziciens avaient placée dans leur Prytanée, « d'où elle s'était enfuie plusieurs fois, ce qui leur fit prendre le parti de la plomber?.

Âutre difficulté, et cette fois c'est la géologie qui se déconcrte. D'où viennent ees pierres? Souveut elles appartiennent si peu au pays qui les supporte, on ne trouve que si loin leurs analogues géologiques?, que plusieurs savants se sont vus forcés de recourir à une sottise plus forte encore que toutes les autres et de les déclarer artificielles! Artificielles!... voyezvous cette manufacture de montagnes granitiques dirigée par des sauvages!

« Ce qui surprend, dit M. William Tooke, à propos des grosses pierres entassées sur le sol de la Russie méridionale et de la Sibérie, ce qui surprend, c'est que là on ne trouve ni rochers ni montagnes qui aient pu fournir ces grandes pierres;

^{4.} Cambry, p. 90.

^{2.} Hist. nat., t. XXXVI, p. 592.

^{3.} Cambry, p. 90.

il faut qu'elles aient été transportées d'une distance immense et par des efforts prodigieux $^{\rm 1}.$ »

En effet, il y a là quelque chose de fort surprenant, et ce qui l'est bien plus encore, lorsqu'on sait que la tradition irhandaise attribue leur apport à un torcier africain, c'est d'apprendre du rationaliste M. Charton « qu'un échantillon de ces pierres ayant été soumis à l'un des plus savants géologues de Londres, il n'hésita pas à lui assigner une origine étrangère ET PULT-ETIE MEMB ATRICAINE.².»

Ainsi, voici l'archéologie qui possède ses blocs erratiques comme la géologie, blocs cette fois bien évidemment transportés par des forces comme on n'en voit plus, et par une intelligence qui n'est pas plus commune!

Mais nous n'avons plus íci la ressource hypothétique des vastes continents placés qu'on invente tout exprès pour expliquer les autres. Ceux d'Irlande, en tout cas, n'ont certes pas glissé, et l'esprits e trouble à la pensée des cabestans immenses qui auraient dù couvrir tout le globe pour opérer de pareils transports, et cela dans un temps où la terre n'était couverte, dit-on, que de peuples non civilisés!

« Chaque pierre, dit la Revue archéologique de 1850, p. 473, est un blor qui fatiguerait de son poids nos plus pais-santes machines. Ce sont, en un mot, par tout le globe, des masses devant lesquelles le mot matériaux semble rester inapplicable, à la vue desquelles l'imagination est déconcertée, et qu'il a fallu gratifier d'un nom colossal comme les choses elles-mémes. En outre, ces immenses pierres baralantes, quelquefois appelées routers, placées debout sur une de leurs parties comme sur une pointe, et dont l'équilher est si parâtiq qu'il suffit de les toucher pour les mettre en mouvement,... décèlent les connaissances les plus positives en statique. Contre-balancement réciproque, surfaces tour à tour planes, con-

^{4.} Sépulture des Tartares, Arch. VII, p. 222.

^{2.} Voyageurs anciens et modernes, t. I. p. 230.

vexes et concaves,... tout cela se rattache aux monuments cyclopéens dont on pouvait dire avec raison, suivant de La Vega, « que les démons y ont plus travaillé que les hommes, »

Ainsi voilà des prodiges de statique et d'équilibre appliqués à des masses pesant jusqu'à un million de nos livres! Quels ignorants et quels sauvages! Pauvre science, que nous te plaignons!

4. - Blocs et monolithes tournants.

Voyons donc si nos tables tournantes ne nous aideraient pas encore une fois pour la solution du problème.

Voila partout des pierres immenses que l'on a dites vivantes, mouvantes, parlantes et marchantes! On les appelait même fuyantes, car le mot anglais router signifie « mettre en fuite; » on les appelait encore les pierres folles: « Cétait, nous dit M. Des Mousseaux, le nom que l'on donnait à toutes les pierres prophétesses? ». La pierre branlante est acceptée par la science. Mais pourquoi branlait-elle? Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ce mouvement était encore un moyen de divination, et que c'était là la raison de leur surnom de » pierres de vérifié. »

Dulaure, après en avoir cité plusieurs, essaye de bien des conjectures ³; d'abord ce ne peut être qu'un hasard, puis il y

^{2.} Dieux et les dieux, p. 567.

^{3.} Des cultes qui ont précédé l'idolatrie, p. 263.

voit de l'intelligence, et termine très-commodément par les mots de hasard imité.

Imitation ou hasard, il n'en resterait pas moins certain que les Irlandais, comme tous les peuples du Nord, réglaient le choix de leurs souverains sur les mouvements de ces pierres qui prenaient alors le nom de pierres de destinée.

Cest sur un monument de cette espèce que Vormius et Olaüs Magnus font élire les rois de la Scandinavie : « Sur ces immenses rochers, dit ce dernier, élevés par les forces colossales des géants. »

Voici évidemment l'Otizoé persane dont Pline nous dit:

« Dans les Indes et en Peres, c'était elle que les mages étaient forcés de consulter pour l'élection de leurs souverains 1, « ou plutôt cet horrible rocher qu'il nous montre ailleurs dominant la ville d'Harpasa, en Asie, et placé dans de telles conditions d'équilibre « qu't. N SEUL DOIGT SUFFIT A LE REMUER, PENDAT QUE, SIL'ON YELT Y EMPLOYER TOUT SON COMPS, IL RÉSISTE 2. «

Peut-être l'un de nos plus savants ingénieurs, M. Séguin, se rappellerait-il à ce propos la si vive controverse qu'il eut à soutenir en 1855 sur les tables avec le rédacteur du Gosmos : « Vous poussez, lui disait celui-ci, vous poussez sans vous en apercevoir. — Mais, au contraire, répondait-il avec vivacifé, c'est elle qui me résiste et qui me pousse. »

Ces pierres étaient décidément de la même famille que ces tables. Tour à tour animées, dansantes, devineresses, comment n'auraient-elles pas été tournantes?

Elles l'étaient, en ellet, et, pour s'en assurer, il suffit en core de se rappeler ces pierres de Bolsène, que l'line appelle positivement TOURNANTES D'ELLES-MÊMES 3, et toutes ces pierres qui rivent (tournent), et cette variété de cromlechs qui se composent de huit ou dix chapeaux ou de meules,

^{1.} Hist. nat., 1. XXXVII, ch. LIV.

^{2.} Ibid., l. II. ch. xxxvm.

 [«] Item moias versatiles Volsiniis inventas aliquas, et sponte motas invenimus in prodigiis. » (Hist. nat., p. 36, 592.)

superposés les uns aux autres et reposant sur une aspérité centrale qui leur permet de tourner avec facilité.

Les rochers de Brinham, dans le Yorkshire, ou Brinham-Rocks, sont, dit M. Charton, « des groupes clair-semés irrégulièrement sur un espace de quarante acres, et lémoins non équivoques de quelque grande commotion naturelle... Il est vari que ces pierres ont été taillées avec des instruments grossiers, et que plusieurs portent à l'eur sommet des priems TOKENATES L'A

M. Charton déplore quelque part la perte d'anciens plans de ces dracentia, détruits par les évêques : « Quelle lumière, s'écrie-t-il, ces plans auraient jétée sur la question qui nous occupe!... « Nous pouvons lui affirmer que le moindre de nos objets divinatoires et tournants, qu'il ne consent même pas à regarder, appartient, ni plus ni moins que tous les géants pétrifiés de Stone-Honge et de Carnac, au principe ophidien? leur auteur commun.

Nous en attestons les interminables et fastidieux diracontia, dont une table bavarde nous a couvert des rames de papier, et les inscriptions placées au-dessous de ces dessins qui témoiguaient des enusis de sa rieille vie, et ces reproductions de véritables trilithes ou dessins triangulaires qui révélaient sa qualité de «serpent antique et, comme elle le disait, de Jéhorah à l'eucres?

^{1.} Magasin pittoresque (1853), p. 32.

^{2.} Du serpent.

^{3. «} ARCITEOLOGIE DU GEANT ET SUBNYELLIGENCE DU MENIIII.» Premos garde lo nos sous bien assex des embarras andrédiverins du moment et de celui que nous causent anjuerd hai nos ancientes dénégations; mé-fions-nous de tous cour que l'avenir pourrait nous mémogre renore. Il servit par exemple fort curieux de fouiller plus prémodément qu'on ne l'a fait autour d'un creation comme celui de loudait ne l'indee, et de son viois applé encors aujurad hai cie fardeau du génet. On le dissit apporté d'une montagne élogiéné, pur ce même génat aquel la trachion a conservé on montagne élogiéné, pur ce même génat aquel la trachion a conservé on

nom de Pazzham-Schaggéam. Or, on a trouvé tout auprès une de ces verges qu'on retrouve presque toujours en pareil cas, et que l'on appelle en Irlande « baguettes du conjureur : » pourquoi en rester là?

M. 6d. Biot, membre de l'Italitut, a publié (Jatiquitée de France, t. IX) une notice fot crutieus sur les chatempérvades ou champes de mort ul Malbar. «Nême disposition qu'i Carace, dit-il, c'est-à-dire une précimience et une tombe centrale. On y trouve aussi des ousements, et N. Illieuwi nous dit qu'on en a trouvé d'Esonaux et que les labitants peplient ceta «les denouves des geints ou refacheans (d.). «Or, sous vaves vun a bespire vun que les membres des petits de refacheans (d.). «Or, sous vaves vun despire vun que le critiquité de l'activité (c'était à l'objet de d'adornisies générale, et que les crometent et les faureux, t'étaiest que d'anciennes sépultures. La science adopte assez généralement ceté d'enrière opision blem appuyée pur Borlas.

Mais co qu'elle ne comprend pas du tout, taute de la moindre idée sur l'essence de la nécronancie, c'est le célé mysécireux de l'érection matérielle et des traditions conservies, ou pluté elle le signale, mais comme une foite qui ne serial basés sur rien. «Ces plières ranges on crette autour du menhis sont pardois envisagés, dit N. Toryon, par les Lapons, comme la familio du d'ase qui occup à labor d'homener. Chaque piller portait un non particulier, et l'autel térnoigne que ces peuplades époravirient le besoin de sacrifice aux puissances supérieures de de les apsière. Estic-ce nur tanhes du ché on à son Dieu que l'on sacrifiait? Question plus facile à poser qu'à résoudres. »

Elle ser toute simplifiée le jour où l'on no eigenres plus le Dieu de son client, réunion que la théologio nous a montrée permanent dans tous les léues faisifiques. El pour s'assurer qua les monuments en question font bien partie de ces demoires, il faut encores statacher au trafficions générales esqui quant si bien tout ce qu'on ne peut pas s'expliquer. «Souvend, dit le conte de Tailléer (dans son bel ouvrous paris els antiquitales de Vétenne, p. 183), souvent ox contre extraont affects de CES Piennes des SOCPHES, DES GÉNESSEMENTS ET LES PLAINTES. DE

Bappelone-mous ici les verests d'Essió (cileà à notre chapitre vii): « Fàltes tiers, ésigeure, is tapage de leurs sépoieres; filates que ces gientas net-suscitent plus »; et les litanies contenant, il y a peu de siècles encore, ce cri d'épouvante : « De la pereication des génats, délivrez-nous, Séigeure » de cri d'épouvante : « De la pereication des génats, délivrez-nous, Séigeure » de cri d'épouvante, nous l'avons della montre pousé par buois la terre; or, tout nous indique que ces sépaitres si reductés étient précisément ceux dont nous nous excupes, pulsqu'il la couvailent e entire.

Ossian nous montre à son tour des vieillards mêtés aux fils de Loda et faisant, tous ensemble, des conjurations nocturnes autour d'un cromiech.
A leur voix, dis-il, s'élèvent des météores qualammés qui épourantent tous les guerriers de Fingal. » Aujourd'bui, comme du temps d'Ossian, toute flamme

⁽a) Voyage dans le Cornoueilles occidental sur les traces des gients.

vive, spontanée et semblable à l'éclair, s'appelle encore, en langago gaélique, « flamme des druides (a). »

Les noms que ces pierres portent encore aujourd'hui témoignent euxmêmes de la croyance générale. On s'explique assez bien la maison, la table, la chaise du géant, en raison de la forme et des ressemblances; mais on s'explique moins naturellement les filles gaies, les pipeurs ou joueurs de flüte, les danseuses, les pierres qui virent, qui sonnent, qui chantent, en un mot, les pierres tourneresses et prophétesses. La science se demande ce que signifie ee trou de dix-huit pouces de diamètre environ, qui traverse, de part en part, la pierre centrale placée sur la fosse sépulcrale du géant; comment ne reconnaît-elle pas iei la fameuso pierre manale du mundus romain, pierre que l'on soulevait, trois fois par au, pour laisser sortir les mânes, et que l'on refermait sur ces manes après les trois jours de réunion et de confraternisation? « Mundus patet. l'enfer est ouvert. » disait-on en soulevant cette pierre; ch bien l l'ouverture du cremlech est tout simplement une ouverture mânale destinée, encore aujourd'hui, à communiquer avec le géant qu'elle recouvre. Et en voici la preuve : M. Hillowell (p. 94 do l'ouvrage cité) nous dit son étonnement lorsque son guide lui raconta qu'il avait été lui-même descendu par cette ouverture pour trouver sa guérison dans la fosse, et que c'était encore un usage général, surtout pour le rachitisme des enfants. Il lui montra, en même temps, deux grandes épingles en cuivre, déposées sur l'une de cespierres, et qui, lui dit-il, prenaient dans les consultations toutes les directions nécessaires pour la clarté de leurs réponses. Selon lui, il y avait toujours impossibilité absolue à l'enlèvement de ces pierres, quel que fût le nombre des chevaux employés. Une fois seulement on avait réussit, mais le lendemain les chevaux étaient morts, et les pierres revenaient à leur place. Ce guide ne s'arrétait pas là, il nommait ses personnages : l'un do ces géants était Merlin luimême, Merlin qui avait annoncé, plusieurs siècles à l'avance, une descente fatale de pirates au pied de son rocher. En 1590, en effet, la descente avait eu lieu, et, devant cette arrivée des pirates espagnols, les populations de Cornouailles, si braves d'ordinaire, glacées d'effroi par le souvenir de la terrible prophétie, prirent la fuite et délaissérent leur rocher. Plus loin, c'était le géant du mont, le fameux Cormoran, tué dans sa caverne par un autre David nommé Jack, dont lo nom est depuis resté populaire. On a trouvé tout près de là, dit Hillewell (ib.), une énorme carcasse; plus loin enfin, ce sont les deux aiguilles de Logan-Stone et de Trerin-Castle, la première avant quarante pieds de hauteur, la seconde devant peser, dit-on, quatre-vingt-dix tonnes, et placée par le géant Miendu, c'est-à-dire face noire, dans une inclinaison telle au-dessus de l'ablme, qu'il suffirait, en apparence, d'une chiquenaude pour l'y précipiter, etc., etc.

Dulaure reconnaît bien que de ces pierres, oscillatoires et tournantes, on devait généralement tirer des augures, comme les Romains en tiraient des

⁽a) M. Busèbe Saiverte en fait du phosphore; mais il n'est pas plus facile de transformer les druides en chimistes que des peuples outiers en avengles.

meules tournantee que Pline nous dit avoir existé de son temps à Volzinium (Belsem). Mais, ce que Dulaure n'a pprofondit pas, c'est le comment de ce tournoiment que toutes nos mécanques actuellos n'obtiendraient pas, et le pourquei de cetto confiance, qui n'eût pas résisté huit jours à un tournoicment artificiel.

Il y a, du reste, une enquêse bien ficile à meser à bonne fin : qu'un certain nombre du cospéques vesillent libre parcourir seulement la province que nous habitons (in Normandie); ils y trouverent quelques centaines de legans, de parlems, de menhirz, dont les sus ont encere sujunt drib la répatation de tourner sur eux-mêmes plusieurs fois dans la muit de Noî!; les autres, de soujerre et génire au chard du cop, le jour de Saint-Jean, comme le font, siuvant N. de T. Illefer, leurs analogues de la Saintonge; tous enfie d'obéir à la foi qui les consultes ot aux prescriptions indiquées.

Main nous ne secons pas asser peridas pour les engager à visitor la nuit le membrie de homfort qui, pour mieux ailécher les curieux, esdoure, à certaines époques, de petites pièces de monasie... a morce fatale et cupitifé punic; car, à peine le visitore inféreis e-l-il essagé de metto la main ur le métal tentateur, qu'il det saisi à l'instant, second, battu par des êtres d'une rattac catatarisques et d'une resear massierante. On one se froite pas plate plas batt : « La folio n'est pas le seuf fiéen qu'ellos entralpent, purra-uss course Le preis séssure, pas Sassiers, s (v. le, e. l. dec Wim., p. 17-6).

S V

Sidérites ou pierres tombées,

Malgré leur inexplicable transport, ces bétyles de granit et de provenauce terrestre étaient peut-être moins embarrassants encore que certains autres, de même nature, mais de provenance atmosphérique, que l'Antiquité appelait sidérites, et qui ressemblaient parfaitement à nos aérolithes modériers, et qui ressemblaient parfaitement à nos aérolithes modériers,

Aujourd'hui nous ne différons avec les anciens historiens que sur les propriétés merveilleuses qu'ils attribuaient à ces mêmes pierres et sur l'usage qu'ils en faisaient.

Mais quoi! hier encore la terre était littéralement jonchée de toutes ces pierres; pas une histôrier qui ne mentionnal ces sidériles fulquetes, pas un paien qui ne sôt qu'elles étaient filles d'Uranus et fléches de Jupiter, pas une nation qui n'en-registralt ces pluies de pierres, presque toujours accompagnées, comme nous l'avons vu pour chaque espèce d'épidémie.

de guerre, de famine, de peste et de spectres; pas une de nos provinces qui n'envoyât à nos académies mémoires sur mémoires, à propos de ces phénomènes d'expérience populaire: rien n'y faisait; seuls parmi les hommes, nos savants ignoraient et méprisaient, en plein xvuri s'sicle, ce que tous les hommes, y compris les Cafres et les Esquimaux, avaient su partout ettoujours, et asan une de ces pierres qui faillit écraser un de leurs collègues en tombant auprès de lui, ils l'ignoreraient encore aujourd'hui!

Mais la leçon leur a-t-elle profité? Vont-ils devenir plus circonspects lorsque ce même genre humain va leur parler de l'interrogation et de la révélation de ces pierres?

Non, ils vont bénir, au contraire, une telle occasion de revanche, et, celle fois, on serait vraiment bien tenté de leur pardonner leur dénégation triomphante.

Et cependant, ne serait-il pas tout aussi imprudent de refuser à tous ces peuples si divers, et néanmoins si concordants, l'interrogation et la révélation de ces pierres, qu'il l'a été de leur nier leur clute et leur mouvement?

Il faut, en ellet, une rare confiance en soi-même et un mépris encore plus rare du suffrage universel pour croire que tant d'hommages, tant de sacrifices et de prières se seraient adressés sans raison à un simple caillou, par cela seul qu'il serait tombé du ciel comme un grélio ordinaire.

- « Or, puisqu'il y avait des pierres-dieux, dit M. Des Mousseaux, et puisque les étoiles qui passaient pour det divinités paraismient tomber de la voûte des cieux et laissaient des pierres à la place sur laquelle elles étaient venues s'éteindre, il devenait incontestable, pour certains sabéistes, que les dieux étaient des astres descendus d'en haut sous la substance de la pierre, afin de se placer à la portée des mortés... et ils lés appeilerent pierres virantes et célestes (Beth-el-diopétès), et probablement aussi pierres de Joudre, lapidée laquarate, »
- « Et , de bonne foi , continue le même auteur , qu'eussent été des dieux sans âme, des dieux sans vie? L'An-

tiquilé croyait ces pierres animées, car on les avait vues se mouvoir et parcourir les champs de l'air. Bien insensé qui l'êtit osé révoquer en doute, et c'est parce que ces pierres avaient le mouvement et la vie qu'elles étaient consultées comme des oracles dans les conjonctures de quelque importance. Elles étaient dieux i. »

M. Des Mousseaux a raison; une fois proclamé dieu, l'aérolithe se lie à l'histoire générale du monde, et ce ne sont plus seulement les dogmes qui vont lui demander leur sanction, c'est le monde politique qui va lui demander conseil, instruction et lumière.

A Paphos, la grande autorité de l'aérolithe fait l'étonnement d'un Tacite. En Médie, Mithras, fils de la pierre qui vient du Soleil ², épouse la pierre et en a un fils pierre, et sur la table du festin, au jour de la fête de ce dieu-soleil, on sert des pierres entre le pain et le vins ².

A Émesse, Héliogabale, pontife et envoyé du Solcil, défend qu'on adore d'autre dieu que la pierre ⁴, car elle vient du grand astre.

A Laodicée, on montrait celui de Diane, fabriqué par Uranus comme tous les autres ⁵.

Et ainsi de suite.

Damascius, d'ailleurs, tranche la question de provenance. Ancien adorateur du bétyle, il affirme en avoir vu un, de ses propres yeux, se promenant dans les airs, et, pour cela seul,

^{4.} Dies et les diesz., p. 35. M. Des Mousseaux étonne avec nision de voir en savant, ou publist un prodigé de sicience, comme Beburt, soulenir que l'épithète d'animées teuait sans deute à une miprise de traducteur, qui surait, par inadvertance, substitué le met à celui de ointex Quand l'Académin des sciences trailait de songe-recur les défenseurs des aérotitess, del prouvait, juso facto, qu'elle n'avait rien lu et rien regardé... Mais Bochart...»

^{2.} Hist. nat., !. III.

^{3.} Veir Plutarque.

^{4.} Élius Lampridus, II.

Philon de Byblos.

M. Falconnet, dans un mémoire académique, se permit de le traiter de tuppide. Aujourd hui, îl ne pourrait tota un bus appliquer cette épithète qu'à la fin du récit de Damascius. « J'étais persuadé, dit ce dernier, que le bétyle a quelque chose de divin; mais Isidore l'appelait plutité démoniaque, cur il reçoit son mouvement d'un démon (δείμων, esprit bon ou mauvais ¹). »

Toutes ces pierres étaient noires comme celle de la pagode de Bénarès, comme la fameuse statue de Krischna, comme la pierre de la Mecque, comme les pierres de tous les anciens villages du Pérou.

Mais le plus illustre de ces fétiches atmosphériques était, sans contredit, celui de la mère des dieux, conservé à Pessinonte et revendiqué par Rome; voici dans quelle circonstance:

Annibal approche de la grande ville, et, pour la première fois, la grande ville a peur. On ordonne la consultation sibyllique, et les livres sont ouverts. O surprise! on y lit que Rome ne devra son salut qu'à celui qui lui rapportera la mère des dieux ou la pierre noire de Pessionnet. On délibre, et le sénat décide que Rome enverra au roi de Pergame, possesseur du trésor, celui de ses enfants que son mérite et ses vertus rendront le plus digne d'un tel honneur.

Le choix tombe sur l'Illustre Scipion Nasica, qui se rend auprès d'Attale. Cclui-ci, ne pouvant rien refuser à la république, consent à lui faire ce qu'il appelle le plus magnifique des présents, et la députation s'embarque avec la pierre dont l'arrivée excite un vrai délire. Toute la ville se rend à sa rencontre, tout le peuple romain constate le miracle de la vestale Clodia, qui fait aborder, contre vents et marée, le bienheureux navire, en le tirant par son écharpe. On bénit les dieux, puis on porte la statue, avec la plus grande pompe, au temple de Minerve, où elle devient un des palladiums de la ville.

4. Photius, cité plus haut.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le fléau carthaginois fut immédiatement conjuré 1.

Comme cette sidérite modèle est un excellent spécimen, il nous suffira de suivre ici tout l'embarras que la spécialité de cette pierre et sa solidarité avec la mère des dieux causent à nos mythologues désorientés.

Creuzer, Zoéga, Bættiger consacrent d'énormes chapitres à l'explication de cet emblème, et pendant que l'un voit en lui les insignes de la terre, l'autre un cachet de stabilité, le troisième y trouve la personnification des montagnes sur lesquelles tombent les pierres célestes. Tout cela ne satisfait pas M. Guignault. Les recherches fort étendues de M. Lenormant luimême, toutes savantes qu'elles sont, toutes ingénieuses qu'elles lui paraissent, lui semblent quelque peu gratuites. « Selon M. Lenormant, dit-il, il faudrait voir ici la mère de tous les dieux, de tous les êtres, le symbole de la fécondité universelle. Mais quelque violence que nous consentions à faire aux mots ou à notre esprit, nous ne saurions rien trouver de commun entre une pierre stérile et la notion fondamentale du personnage de Cybèle, qui est bien celle de la maternité, quoi qu'on en dise. Si une pierre devint le symbole de cette déesse, ce fut sans doute pour de toutes autres raisons, tirées soit de la forme significative de telle ou telle pierre, soit de son origine supposée céleste...2 »

^{4.} Il est assec curious do live, dans le cinquimen discours de Julien sur la sur de situez es sur ca fait, des réflicions inis-asseises maglés elus profaces application. «Cet événement, dii-il, prédude du triomphe des Romains dans la gapiers que soudirente les Carthaginos pour la défense de leur ville, est app payé de l'autorité de tous les historiographes et gravé sur des mouments d'ainsi au centre de notre cité réligiques et puissant le Dussent les exparis partes facts (set et de la contre de l'entiques et puissant les contre pour fortes (set) et suges à l'excès traiter tout cest de contre de vielle qu'on ne des pour les exparis partes de vielle qu'on ne des pour les exparis passes de vielle qu'on ne parque de synthétique de puissant les des propts des vibles qu'a l'espinoin de ces et étapants du jour, dont l'espirit, quedque subliq d'on le suppose, ne voit fine saistement (e).

^{2.} Notes sur le IV* livre de Creuzer, p. 946.

⁽e) Oratio quinta, de Matre deorum.

On ne saurait mieux dire: une grande mère (magna mater), une fécondité éternelle symbolisée par une femme qui n'a jamais eu ni mari ni enfants, une rierge qui en porte un dans ses bras; rien de tout cela n'a le sens commun et n'explique en rien la fameuse pierre.

- M. Lenormant n'est pas moins embarrassé, et s'arrête d'abord à l'emblème de la cohésion élémentaire. Il croit avoir trouvé là le génie de toutes les religions antiques; mais son bon sens, lui montre que la question ou plutôt le prodige n'est pas ici, et qu'il repose tout entier dans la nature et dans les merreilles de cette pierre.
- « S'il faut prendre à la lettre, dit-il, l'expression de certains auteurs, la pierre sacrée était la déesse elle-même. Mais de quelle nature était donc cette pierre?... Elle devait être d'une nature toute spéciale! »

Toute spéciale, oui, si nous la comparons aux carilloux ordinaires; non, si nous la comparons aux aérolithes hystérolithes qui devenaient comme les armes parlantes de tout ce culte dépravé. El si l'on veut que nous risquions à notre tour toute la philisosphie de ce caillou, la voici:

Rappelons - nous toujours les rapprochements que M. Lenormant faisait lui-même entre cette magna mater et la va lydieme, nourrie de l'enfant dirin, Dyonistas, qu'elle porte dans ses bras; rappelons-nous la maio un nourrice divine, à laquelle Rome avait consacré son mois de mai; rappelons-nous, en outre, que les Grees appelaient Cyhèle µxxxxxxx, un mère du taureau, qu'elle avait un fion à ses pieds, et qu'on l'appelait la mêre immaculée; reportons-nous enfin à tout ce que nous avons dit, pièces en main, sur « l'immaculée virginité proclamée par le genre lumain avant de l'être par Pie IX 1, « et nous ne douterons plus de cette vérifé : que Cybèle est, comme Anatiis et Sémélé, la synthèse parodique et dégradante de toutes les vierges mères d'un dieu, épouses de leurs fits, et

^{4.} Chapitre viii, § 2.

néanmoins toujours immaculées. Seulement, cette fois, au lieu de déshonorer le fils, en le parodiant encore une fois par l'ignoble Dyonisios et par les honteuses bacchanales de ce dieu (pain et vin), il s'agissait de déshonorer la mère, et comme on avait doté Bacchus et toute sa cour d'un blason en harmonie avec ses vices, de même, on a la main assez heureuse pour rencontrer, à l'usage de la mère des dieux, un second blason minéral qui saura bien représenter l'image la plus révoltante et la plus indigne de cette mère immaculée. Ces pierres toutes spéciales deviendront ses armes et son portrait, άγαλμα. Désormais, toutes auront un pendant plus abominable encore,... et à la porte de chaque temple de Cybèle s'élèveront des colosses gigantesques 1, que l'Écriture appelle quelque part «les infamies de Phégor,» et qui, sur toute la surface de la terre, paraissent avoir été l'unique préoccupation du paganisme ancien et moderne.

El si l'on nous oppose ici le l'ieu commun qui consiste à voir dans ces emblèmes « une des plus sublimes conceptions de la philosophie antique sur le principe vital, sur l'enchaînement de la création, etc., » nous demanderons, l'histoire à la main, comment il se fait que, seule, la Bible, dont chaque prescription cérémonielle recouvrait cependant un emblème et un mystère, ne mentionne jamais ces derniers que pour les accabler des plus sangiantes épithètes, et les briser, partout où elle les rencontre, sous le coup de ses plus s'évrèes anathèmes.

S'il n'y avait ici, comme on le prétend, que « de la métaphysique et de la morale spéculative, » pourquoi done la fin de toute cette philosophie, de tous ces enseignements se révélait-elle par une immoralité d'action capable de faire reculer des sodiels ? Quelle métaphysique que celle dont l'application était imposée par toutes les mères à leurs filles, au nom de la grande vierge mère des paiens ? Duels enseignements que ceux

^{4.} Que ceux qui veulent plus de détails, ouvrent le premier dictionnaire archéologique venu, aux mots PHALLUS, CTEIS et LINGA.

donnés à Babylone et à Sidon par tous les pères à leurs fils devant les pierres noires de Vénus et d'Astarté? Ceux-ci les comprenaient à merveille et n'étaient cependant pas de l'Institut!

Décidément, les saints Pères avaient raison lorsqu'ils ne voyaient dans le paganisme que le grand parti pris par les démons d'étouffer sous la boue de leurs blasphèmes toute la théologie chrétienne.

Quand donc vaudra-t-on comprendre que c'était uniquement pour obéir aux dieux et aux oracles que toute la terre se roulait dans une seule et même orgie, des colonnes d'Hercule au Spitzberg, et du Kamtchatka au Mexique, sans jamais chômer un seul jour, et sans se défasser autrement que dans les bains de sang que les mêmes dieux faisiaent chauffer partout, et préparaient comme l'ablution par excellence, au seuil même de leur immense lupanate.

Voila, à notre avis, toute la philosophie des pierres hystérolithes. Et nous, qui avons pu constater sous nos doigts l'infatigable prédiction de nos crayons spirites pour ces mêmes figures surintelligentes et parlantes, nous comprenons, et de reste, comment les dieux pouvaient s'y prendre pour leur faire rendre des oracles.

Aussi, partout où tombaient ces vraies TABLES atmosphériques, la divination s'en emparait-elle aussitôt!

Par la même raison, nous comprenons aussi parfaitement la grande dévotion pour la Vénus du mont Liban, lorsqu'o nous apprend que toute cette montagne était composée, comme le galgal, de pierres noires rendant des oracles, et que saint Jérûme nous dit « être tombées de l'atmosphère, quæ incidebant et volvebantur in terra. »

A de si grandes divinités il fallait un sacerdoce digne d'elles, aussi, pour en finir avec Cybèle, quel sacré collège édifiant que celui de ces Galles ou ell'éminés dont les extravagances firent, lors de l'importation de la pierre de Pessinonte, l'embarras et le désespoir du sénat romain II et d' donné tout au monde pour pouvoir séparer la déesse de ses immondes pontifes. Mais comment faire? la vierge mère ne pouvait s'en passer, « Dans la plupart des livres modernes, dit encore M. Lenormant, on traite ce culte, importé à Rome, de culte entièrement exceptionnel, étrange, et qui n'a rien à faire avec la religion des Romains. L'intervention du sénat dans le moment le plus critique de l'histoire, le parfait accord des livres sibyllins et de l'oracle de Delphes ne sont rien pour ceux qui considèrent les religions de l'antiquité comme autant de concentions isolées, de folies locales n'avant entre elles aucun lien de connexion. Il est possible qu'à cet égard, les modernes en sachent plus que les anciens eux-mêmes : pour nous, il nous suffira de dire que les anciens ne crovaient pas être aussi inconséquents dans l'enchaînement de leurs superstitions. Ce qui était étranger à Rome, c'était la présence des Galles « qui avaient accompagné la pierre, » leurs courses furieuses, leurs hurlements, etc. Voilà ce qu'en bonne police le sénat ne put admettre dans le culte officiel, mais ces folies étaient tellement la conséquence logique du culte de la mère des dieux (ou de la bonne déesse) et leurs rapports avec le culte national romain étaient si clairs, que le sénat ne put iamais proscrire entièrement le cortége habituel de cette déesse 1, »

« Ces charlatans, dit à son tour Sainte-Foix, prétendaient initier la populace avec des oérémonies indécentes et tumultueuses, qui ne différaient guère des bacchanales les plus licencieuses, de sorte que, du temps de Cicéron, les mots mystères et abomination étaient presque synonymes ?. »

Oui, tous ces cultes pouvaient différer par le plus ou moins de couvenance ou plutôt d'inconvenance dans la forme, mais comment, relevant toujours d'un seul maître, le fond, le point de départ et la fin n'eusseut-ils pas été revêtus du même secau?

Voilà l'histoire du plus sacré des béthyles atmosphériques,

^{4.} Nouvelles Annales de l'Institut archéologique, t. I, p. 217.

^{2.} Mystères du paganisme, t. II, p. 186.

et pendant que nos écoles cherchent et dissertent sans fin sur les grandes idées cosmologiques ou mystiques qui en découlent, le philosophe chrétien comprend l'indignation de la Bible qui voit déshonorer, en le transportant à Mercure ou à Cybèle, ce grand symbole de la pierre, institué primitivement par Jéhovah. « Tu n'érigeras plus de monolithe et de matzeba. car Jéhovah, ton Dieu, les a pris en horreur1; » paroles que le rabbin Sal Yarhhi commente ainsi : « C'est-à-dire que la matzéba, quoiqu'elle ait été agréée de Dieu aux jours des patriarches, en est détestée maintenant, parce que les Chananéens en ont fait un culte idolâtrique. » Notre philosophe chrétien comprend encore pourquoi Constantin sit élever des églises sur l'emplacement des autels païens construits avec les milliers d'aérolithes du mont Liban, et pourquoi, depuis les premiers jours de l'Église jusqu'aux nôtres, il n'y a jamais eu que des paroles d'anathème contre ces béthels idolàtriques, « autour desquels, disait un grand saint de notre ère, continuent à se passer sous nos yeux nombre de merveilles diaboliques. »

Laissez dire les écoles, la vérité est là 2.

4. Deutéronome, ch. xvi, v. 22.

Dans la première colonne, il s'agit de la propriété de K..., dans le circuit

(a) Le môme qui nons a déjà traduit l'inscription si inférencents de Babel. (V. au chap.) II. 90 de la ville de Karnabou, sur le Gyndès..., et de la table en pierre qui en contient le relèvement. Cette table a été retrouvée tout auprès.

Dans la doutéme colonne, on lit co qui suit : « Colui qui attaquere la propriéd de K..., qui la dévastera et qui l'affigera, qui tentera d'abattre cette table,..., que cette table le terrifie, carie donataire el de douateur cox revoçue LE DEE,... ont renouvelé leurs voux déjà accomplis, et ont placé au milieu cette table,... ils ont pronocé et... la middéction terrifie sur cette table; als ont pronocé et... la middéction terrifie in-crite sur cette pierre, dont l'efficacité est industiable, ont commande ces images, contre lequellets la révolue et impossible ».

Traisime colonne... Que Onnes Bel-Bagon, Nirech et la souveraine des dienze le couvert de honte entirement, qu'ils dépressent son district, qu'ils décruisent sa race,... que Nérodasch l'enchalme dans des l'iens indéchi-rabbes... que colà qui habile les cience des tomages lo Save termibler de froit, à l'extremité de sa ville, dans la sisson du Capricorne,... que Nans, la grande désesse, l'éposse al sociéle, de la ses fruits leur got et le urparfum,... que les écodent le chant de la sor-estimate, qu'elles écodent le chant de la sor-estimate de la sor-estim

On voit tout ce que pouvaient porter un aérolitho, un béthel et une tablol...
Nous les retrouverons au chapitre suivant, en compagnie des pluies de pierres et des fulgurites appelées céraumia.

S VI

Zoolătrie ou fétichisme animal. — Les bêtes adorées par des hommes de génie. — Les animaux convertissant eux-mêmes à leur culte de très-grands philosophes. — Seret et deraier mot de ce mystère. — Le président de Brosses et les allégoristes touchent à la vérité sans pouvoir la saisir.

4. - Les bêtes adorées par des gens... qui ne l'étaient pas.

Le fétiche parcourt successivement tous les règnes et semble obéir, comme le reste, à la loi du progrès.

Voyons toutefois si, comme on l'assure, celui des cultes accompagne toujours celui des lumières.

Voyons ce qu'il a pu derenir chez ces hommes dont on nous vante le savoir et la sagosse, auxquelso no n'hésite pas à faire inventer les lettres, la grammaire, les lois, toutes les sciences, tous les arts; que l'on a crus capables d'appeler les astres par leurs noms, de réglemente l'année, de classer les siècles en périodes merveilleuses, bien mieux, de deviner le vrai système du monde et de devaner Copernie !... Hélas! tout cela pour aboutir à prendre un bélier pour le Soleil, un ibis pour Mercure, un poisson pour Mars, un chat pour Diane et un bour pour un Ostris incarnie!...

O misères! ô vanité de ce progrès et de cette science! l'humanité se voit condamnée à rougir des disciples d'Hermès et des constructeurs de pyramides.

Écoutons M. de Bunsen : « En Égypte (d'après Jules l'Africain), le culte d'Apis fut établi sous le règne de Caiechos, second roi de la seconde dynastie (dynastie Thinite), lorsque l'influence des vaincus de race noire se fit sentir dans les mœurs, les coutumes et les institutions religieuses et politiques 1. »

Écoutons Dollinger : « La vue des cérémonies religieuses, en Égypte, faisait une impression particulière sur les étrangers. Le plus grand nombre abordaient ce pays des merveilles avec une haute attente : les Grecs surtout se faisaient une idée extraordinaire de la sagesse des prêtres qui, « connaissant toutes les choses divines, » passaient pour être ces « premiers pères des doctrines philosophiques 2, » chez lesquels Thalès, Pythagore, Phérécyde, Anaxagore, Platon et tant d'autres avaient cherché et trouvé la lumière, Mais dès qu'ils voyaient les processions pompeuses dans lesquelles les prêtres se masquaient eux-mêmes pour représenter les dieux à têtes d'animaux, n'aperceyant plus dans les temples aucun autre objet d'adoration qu'un crocodile ou un bœuf,... tout ce culte des animaux leur semblait une énormité : et cependant cette énormité devenait contagieuse ! On aurait dit qu'avec l'air du pays ils en respiraient aussi la superstition, car, peu de temps après (d'autres disent sur-le-champ), les moqueurs étaient transformés en dévots adorateurs, « Quand les étrangers, dit

Bunsen, l'Égypte, t. II, p. 163.

^{2.} Macrob., Sat., I. I, ch. xiv, v. 3.

Philon, viennent pour la première fois en Égypte, ils ne peuvent réprimer des éclats de rire en voyant les bêtes divines, jusqu'au moment où ils partagent la superstition commune 1. »

Et, ne nous y trompons pas! parmi ces étrangers convertis, nous comptons un Alexandre sacrifiant à Apis 2, un César Germanicus se détournant tout exprès de son voyage en Orient pour aller lui rendre visite 3, un Adrien tenant à partager ses hommages entre le bœuf et la statue de Memnon, un Titus, un Vespásien, un Auguste se prosternant devant le même dieu 4.

Puis venaient les philosophes, et parmi eux les Pythagore et les Platon, qui, après avoir ri comme les autres, parlaient exactement comme eux.

Toutes les sectes y adhéraient, et certes, si nous en croyons Philostrate, une des conversions les plus tranchées fut celle d'Apollonius de Tyane; il avait d'abord tancé la superstition populaire en termes qui rappellent ceux de nos académiciens contre les tables. « Ou'est-ce qui peut, disait-il, avoir porté les Égyptiens à présenter aux hommes les dieux sous des formes si ridicules et si étranges?... En honorant de vils animaux sans raison, au lieu d'adorer des dieux, il semble qu'ils persissent la divinité plutôt qu'ils ne la vénèrent. » Qu'on ne nous parle plus de la sagesse égyptienne et de ses allégories symboliques, il n'v aura iamais rien d'imposant dans un milan, dans un ibis et dans un bouc 5, »

Voilà, certes, un critique bien superbe! Malheureusement, nous le vovons tout aussitôt faire le plongeon comme les autres, et voici de quelle manière; suivons bien la marche du contage. Son historien nous le montre causant tranquillement avec la foule tout en caressant un lion,... lorsque tout à coup

^{4.} Dollinger, t. II, p. 344.

^{2.} Arrien, l. III, p. 456.

^{3.} Tacite, Ann., l. II, ch. LIX. 4. Suétone, ch. Lt.

^{5.} Philost., l. VI, ch. xix.

on le voit fixer l'animal et tomber dans une sorte de stupeur extatique, comme s'il écoutait quelque choze... Après quelques instants, il revient à lui, et, se tournant vers la foule: a Messieurs, dit-il, ce hon me prie de vous apprendre qu'il a été Amasis, roit d'Egypte, près la préfecture de Sais. Je vous engage à l'envoyer à Léontopolis et à le placer dans le temple; « SE OUT FUT FUT immédiatement.)

Que le lion ait ou n'ait pas parlé, que Philostrate ait ici beaucoup trop parlé lui-même, qu'Apollonius ait été sincère ou comédien, peu nous importe; voilà probablement, et l'on peut dire à coup sûr, voilà la marche ordinaire de toutes ces grandes conversions, car soyons bien certains qu'à Memphis comme à Rome, à Babylone comme à Paris ou à Londres, au temps d'Apis comme en 1853, à propos des prestiges démoniaques comme à propos des faits évangéliques, la critique humaine a toujours commencé par le doute Partout; quoi qu'on en dise, elle se révolte contre la nouveauté merveilleuse, et ne se rend qu'après avoir constaté par elle-même. Il n'y a que la nôtre qui se distingue par l'opiniâtreté de ce parti pris qui ne lui permet guère de voir, et encore moins de se confesser quand par hasard elle a vu. Mais du moins si elle gardait le silence! si elle ne reprenait pas sans cesse ces délicats sujets! si, par exemple, sur celui qui nous occupe, elle ne publiait pas encore tous les jours d'interminables imbroglios, on la laisserait en paix, et l'on se garderait bien de soulever à nouveau de telles questions, qui ne cessent d'être oiseuses qu'en raison des faux principes établis; mais on dirait qu'elle ne peut vivre sans elles!...

« Tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, dit Bergier, n'a pas tranché le nœud principal; l'énigme demeure toujours aussi obscure; on a beau dire que les animaux n'étaient que des symboles, que c'était ou de l'astronomie ou l'expression de la reconnaissance pour leur utilité, en examinant de prês toutes

^{4.} Philost., l. VI., ch. II.

ces raisons, on verra qu'aucume n'est salisfaisanto et ne r\u00e4sout la difficult\u00e9. Puche y a vu les animaux du Zodiaque, mais co culte parait bien plus ancien que la comasissance du Zodiaque n'es gypte, et d'ailleurs celui-ci ne s'accorde nullement avec les travaux agricoles de chaque mois. Quant à la m\u00e9temper, cose th\u00e9origue, elle n'e\u00fct jamais pu suffire \u00e0 elle seule, et l'utilit\u00e9 n'explique rien du tout, puisqu'on n'adorait pas des choses infinirent plus utiles.

On ne saurait mieux dire; il est seulement făcheux que Bergier se montre encore plus enteibêré que les autres, quand il dit à son tour que « c'était l'industrie de ces animaux qu'ils adoraient, » ce qui nous parait retomber dans leur wilitie et meirier le même brevet d'insuffisance; mais tout à l'heure nous le verrons rougir lui-même de sa prétendue découverto et nous donnet le meilleur des conseils.

Creuzer est bien autrement perdu dans les nuages, et M. Guignault, emporté dans la même nacelle que son maître, disparaît avec lui dans des espaces où le télescope lui-même se refuserait à les suivre. « On est frappé d'admiration, dit le premier, en voyant avec quelle profunde habité les prêtres de l'Egypte se sont emparés de toutes les opinions, de toutes les passions, de toutes les croyances superstitieuses de la multitude, et les ont coordonnées dans un grand, dans un majeratueux système. Tout le pays était consacré aux animaux et soumis à leur empire. »

Ah Creuzer! qu'il était donc majestueux d'être gouverné par un bouc ou de voir trôner son dieu dans une étable divine!

« Le culte de la nature se divisait à l'infini entre ces animaux, et variait avec eux de province à province, de canton à canton; le pays tout entier représentait l'ensemble, et l'Egypte, dans cet ensemble, adorait la nature et le ciel, le grand tout en um ot, auquel ces animaux étaient consacrés... mais le culte des animaux avait un autre principe qu'il faut bien se garder de méconnaître, car il tient à des racines plus profondes (voyons!)... Ce principe est le sons pieux qui remplissati les âmes neuves encore des hommes primitifs. Ils remarquisent, dans toutes les actions et dans toutes les remarquisent, dans toutes les difficients régulier, d'uniforme et de nécessaire, qui les portait à reconnaître et à adorter en cut les lois sainties de la nature. Pour les prêtres, il est bien probable qu'ils voyaient dans les animaux queduje chose de plus élecé encore et de plus général; qu'ils y avaient découvert...(écontonst)... « LE GAND SECRET DE L'ELISTENCE S'IGNORANT ELLE-MÉME DANS L'ENVERS; DE SORTE QUE, LE NATURE ÉTANT PARVENLE, DANS L'ORGANSATION DES BÊTES, L'ESQU'AUX DEBRIÈRES LIMITES DE L'ÎN MANIFÉ (I) Y AB DEIN MUMBRIÉ).

Convenons qu'on nous a dit bien vrai tout à l'heure en nous parlant de la contagion de ces idées, car, après cette lecture, nous voici placés plus que jamais dans la profonde ignorance qui caractérise ces bètes, et menacés d'atteindre bientôt ect état d'innocence absolue qui règne à cre dernières limites de l'humanité 1... qu'elles atteignaient tout à l'heure.

Au reste, la meilleure preuve que l'admiration de Creuzer pour cette ignorance animale n'est pas exclusive, c'est qu'il a bien soin d'y joindre toutes les autres explications physiques, astronomiques, métaphysiques, morales et autres ², que nous avons énumérées plus haut.

Précaution excellente qui nous reporte toujours malgré nous à ces préparations thérapeutiques établies, dit-on, sur une base unique et spéciale, mais auxquelles on a grand soin d'ajouter une trentaine d'ingrédients étrangers qui ne peuvent pas lui faire de mal!

Quant à M. Guignault, il renchérit encore sur ce flot d'explications physico-zoologiques, et pour lui, « dans les deux yeux

^{1.} Creuzer, I. III. ch. ix. p. 497 et 501.

^{2.} Id., ibid., p. 503.

du crocodile, l'Égyptien adore le lever du soleil; dans le crocodile recourbé, le coucher du méme astre; dans sa queue, (qui le croïnait) les ténèbres ou la nuit 1... Mais M. Guignault le reconnaîtra plus tard, si l'humanité ne fut jamais assez sotte pour adorer un calman tout naturel et tout simple, elle ne fut jamais assez sublile pour composer à si grande peine une telle piscilogie; dans le premier cas, c'était lui refuser trop de bon sens, dans le second, ce serait lui accorder trop de génie.

M. Guignault néanmoins part de la pour s'élancer encore plus haut que son maître dans le champ des hypothèses atmosphériques; il aborde partout, il pense à tout, hormis à la question intéressante, à la question fondamentale, celle de la conversion forcée et instantanée de tous les incroyants.

Pourquoi ceux qui commençaient par rire de tout leur cœur finissaient-ils par s'agenouiller? Voici le seul problème.

L'inconséquent Bergier l'a résolu à l'avance en nous donnant le meilleur des conseils. « Jamais, avec leurs préventions, dit-il, les mythologues ne parviendront à nous montrer par quel enchaînement d'idées ces peuples ont passé de l'adoration des astres à celle des hommes, et de celle-ci à la métempsycose et au culte des animaux et des plantes, ni quelle relation il pouvait y avoir entre ces erreurs si différentes. » - Bergier a raison : cette relation est impossible à trouver, tant qu'on la cherche dans un enchaînement d'idées, parce qu'il n'y en a aucun, mais rien n'est plus simple et plus compréhensible lorsqu'on rapporte tout au fétichisme, et lorsqu'on suppose un seul et même ordre de révélateurs, qui disent, tantôt sous le masque d'Anubis : « c'est moi qui me lève dans Syrius; » tantôt sous celui d'Amasis, « c'est moi qui suis son âme; » tantôt sous la forme d'Apis, « c'est Osiris que tu écoutes; » tantôt enfin sous celle du crocodile, « je suis le dieu du Nil, etc. »

Notes sur le chap. précité de Creuzer.

Toutefois Bergier a l'air de pressentir la vérité lorsqu'il formule ainsi son conseil : « Jamais, dit-il , ces mythologues ne seront d'accord avec cux-mêmes tant qu'ils ne préféreront pas s'en tenir au sentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque, qui avaient voyagé en Égypte, et sans doute examiné la religion de ce pays avec des yeux philosophiques. Or, ils ont jugé qu'Osiris, 1sis, Typhon et autres dieux égyptiens étaient PLUTOT DES DÉMONS QUE DES DOMES...»

Voilà qui est à merveille; mais tout de suite, en académicien qu'il est. Bergier pays en tribut au siècle, et ne s'aperçoit pas qu'en attribuant cette opinion à un préjugé il détruit toute la portée et même tout le sens de son conseil, et que tout est à recommencer; car, encore une fois, il ne s'agit pas de ce qu'ils croyaient, mais des raisons qui avaient forcé leur croyance.

Eh bien I ces raisons, les voici; nous serons moins discret qu'Hérodote qui, après avoir bien ru les choses, s'arrète tout à coup en disant : « Si je voulais dire pourquoi ils tiennent pour sacrés ces animaux, je m'engagerais dans un discours sur la religion et sur les choses divines... et je ne le fais que lorsque je m'y trouve forcé... »

Or, forçons-le, et il dira plus loin qu'ils les tenaient pour sacrés, parce que « leurs dieux effrayés s'étaient précipités jadis dans ces corps d'animaux, et que les preuves en étaient consignées dans leurs archives. »

Jupiter, disaient les Thébains à Hérodote, s'était montré à Hercule avec une tête de bélier, comme Pan à Mendès sous sous celle du bouc. Les Indiens disaient, de leur côté, que Brahma se promenait aussi chez eux sous ces formes de bêtes.

Pour nous, chrétiens, qui savons, non plus cette fois par Lucien et par Diodore ⁴, mais par l'Évangile ou la vérité incarnée, que les démons effrayés se précipitaient aussi dans des

^{4.} Lucien, l. I, p. 445, et Diodore, l. II. « Rien de fabuleux dans tout ccci, dit ce dernier, $minime\ fabulosum$. »

troupeaux immondes, tout cela n'a rien qui nous surprenne.

Quant aux têtes de bouc et de bélier, il y a longtemps que nous les connaissons aussi, puisqu'elles paraissent calquées sur celles de tous nos boucs-Satans du moyen âge.

Ils les lenaient pour sacrés, parce que c'était une chose grave que de consulter Apis, quand on n'était pas assez purifié; on pouvait sourent en mourir, comme Adrien et Germanicus qui perdirent la vie l'un et l'autre très-peu de temps après la consultation; mais l'on mourait certainement lors-qu'on se conduisait envers l'animal divin comme Cambyse, qui, aussitit après l'avoir frappé d'un coup d'épée à la cuisse, devint extraorgant. Il périt un peu plus tard à Écbatane, comme le lui avait prédit l'oracle, d'une blessure qu'il se fit lui-même à la cuisse avec sa propre épée, en ramassant avec trop de précipitation le fourreau qui s'était détaché, « Le coup, dit Hérodote, porta précisément au même endroit où il dratait frapple Dieut. »

Qu'on le sache bien toutefois, n'était pas bœuf Apis qui le voulait. C'était un bœuf prédestiné à la divinité. Sa naissance se faisait très-souvent attendre pendant de longues années, « post multos annos, » dit Jablonski[‡], et cela malgré l'impatience de la nation et des prêtres qui étaient obligés de pleurer l'autre, jusque-là.

Ils le tenaient pour d'autant plus sacré, que c'était une véritable merveille que de rencontrer un animal qui réunit les ringineul marques exigées comme preuve de sa prédestination. On apprécie sa valeur lorsqu'on sait que parmi ces marques il fallait retrouver un triangle reneres², plus tout le blane voulu entre les

^{4.} Hérodote, l. III.

^{2.} Ch. xxitt, Panthéon.

^{3.} Nous avons vu dernièrement à la villa Berghèes, sur une mossique feuraque nouvellement découverte, l'image de ce bœuf et de ce fameux triangle qui nous rappelèrent tout aussiôt cefui tracé sous nos yeux par un pied de table, avec cette suscription : « Il est renversé, parce que je suis Jéhosoñ à l'envers. »

cornes de ce bouf entièrement noir, plus le croissant de la lune sur le flanc droit, plus un sigle sur les reims, etc., et bien qu'il soit d'usage chez tous nos critiques modernes d'ajouter acce finesse que « le pinceau des prêtres savait y pourvoir, » il fallait que ces décorateurs fissent alors assex rares, pour que la nation et les prêtres attendissent quelquefois des années, dans le deuil et dans les larmes, la naissance du prodige : intermittences capitales et si répétées que la gratine du beuf Apis finit par se perdre entièrement, au grand désexpoir des prêtres et de la natior.

On les tenait en outre pour sacrés, parce que, pendant les sept jours de fête qui suivaient la naissance d'Apis, tous les crocodiles de la contrée oubliaient leur férocité ordinaire et perdaient, comme tous les animaux typhoniens, tout pouvoir de nuire, jusqu'au huitième jour après midl², circonstance importante qui, si elle était vraie, comme l'attestaient tous les historiens, rendrait plus difficile l'explication tirée par M. Salverte « du drossage de ces animaux par la méthode des Psylles³. »

Mais ils les tenaient avant tout pour sacrés, parce qu'ils rendaient des onacles, et cette fois par l'entremise des jeunes médiums ses conducteurs, auxquels, d'après Pline 4, pour de-

^{4.} Devant la quasi-impossibilité de cette réunion des tinga-neuf marques on ne pouvait être inventer de plus commed que ce produça mais depair que la prodigieuse presivience de M. Marriete a retrouvé le faneux Séra-peim de Memphis et mis à nu ces milliers do statustes moulées probablement d'après nature, qui toutes justificent si bien los Hérodoire et les Diodover., despuis qu'on a trouvé, le mars 1818, au find qu'est de Signar, un grand nombre de bourfs montifées, dont plusieurs étaient marquès, anna perfuture, des mems signes, et, en outre, du fameur en expérient (la croix), il à bien fallu renoncer au pinceus, et l'on a dit que « teute ces marques étaient le résultat des plus de pois révorautés, a voil maintenant un laseral bien commode, mais bien difficile à réunir à tant d'autres, Voir la Rev. arch. de 1854 et celle de

^{2.} Pline, Hist. nat., L VIII, ch. XLVI.

^{3.} Sciences occultes, t. II.

^{4.} Pline, Hist. nat., l. VIII, ch. xLvi.

venir fluidiques (lymphatici) ou prophètes, il suffisait d'entrer dans le temple et d'approcher du taureau.

On pourra reconnaître ici ce contage remarqué dans toutes les grandes épidémies spirituelles de l'histoire, et l'on ne pourra plus s'étonner que l'adoration des animaux ait fini par gagner aussi vite tous les grands hommes que nous avons cités, et qui tous avaient commencé par sourire.

« Craignez, disait Tertullien aux fidèles de son temps et à propos des spectacles, craignez jusqu'à l'air de ces lieux diaboliquement contaminés, constupris ipsumque aerem diabolice constupratum ¹. »

Ce grand homme eût certainement appliqué sa théorie de l'air constupré à la contagion du prophétisme animal.

Nous avons dit plus haut que Bergier avait fini par nous donner le meilleur des conseils, sans le suivre lui-même; c'était le conseil de nous en tenir à l'opinion de Pythagore et de Platon, persuadés « qu'il s'agissait, dans tout cela, de hauts et puissants démons, etc. »

Maintenant on va nous donner un autre bon conseil, celui de ne pas tant vaguer dans les espaces et de regarder un peu plus ce qui se passe autour de nous, conseil plein de bon sens et d'à-propos; et comme c'est un des hommes les plus spirituels du dernier siècle, le président de Brossest; qui nous le donne dans son histoire des Dieux-Fétiches, nous allons lui laisser la parole pour un instant.

2. - Le président de Brosses et la Zoolâtrie.

« L'allégorie, dit-il, est un instrument universel qui se prête à tout. Le système du sens figuré, une fois admis, on y voit facilement out ce que l'on veut, comme dans les nuages; aussi l'usage en est-il si conumode que son éternelle contradiction avec la logique et le sens commun n'a pu lui faire

4. Tertullien, de Spectaculis.

perdre encore le vieux crédit dont il a joui durant tant de siècles... Il ne faut cependant pas aller chercher bien loin ce qui se trouve si près de nous.

« ... Pour bien savoir ce qui se passait chez les nations antiques, il n'y a qu'à savoir ce qui se passe chez les nations modernes, et voir s'il n'arrive pas encore quelque part, sous nos yeux, quelque chose d'à peu près pareil. »

Voilà, certes, ce qu'on peut appeler parler d'or; mais comment faire avec des corps savants qui établissent en principe qu'on ne doit même pas examiner les fails inadmissibles, et qui laisseraient passer sous leurs yeux le monde spirituel tout entier, sans daigner le regarder?

Fort de tout son hom sens naturel, M. de Brosses, qui, faute d'un principe, finirs par le perdre comme les autres, conjure donc ses collègues de vouloir bien se tourner un moment du côté des négres et de leur demander comment ceux-ci s'y prennent aujourd'hui pour si bien copier les Égyptiens.

Il serait trop long d'énumérer tout ce qu'il retrouve de fétiches chez ces sauvages; pas un ne manque à l'appel. Il est frappé d'abord de toutes les figures de soleils, de serpents, d'oiseaux et de tables qu'il voit reproduites sur toutes les parties de leurs corpsou de leurs maisons, et le parallèle, dit-il, que l'on pourrait en faire avec celles de nos obélisques ne serait peut-être pas la plus mauvaise clef que l'on pourrait choisir nour expliquer les hérorqu'hose éxprisens. »

Chez les Natchez de la Louisiane, le fétiche est une pierre noire et conique enveloppée dans des peaux de chevreuil, comme les bétyles de Syrie l'étaient dans des toisons.

Chez les Abénaquis, c'est un vieil arbre et un crocodile comme chez les Égyptiens, ou des marmousets de bois comme les téraphims de Laban le Syrien et les images phalliques des Grecs et des Indiens.

Mais tous ces objets ne deviennent pour eux des manitous ou génies qu'après leur consécration et après l'attraction du dieu qui vient en prendre possession. A Cuba, c'est la calebasse divinatoire qui répend à toutes les questions, probablement comme toutes les calebasses des salons parisiens en 1853.

En Gaupésie, c'est la croix ; chacun la porte à la main ou gravég sur la peau. On la pose sur la cabane, sur les canots, sur les habits, sur l'enveloppe des enfants, sur la ségulture des morts. Ils l'enterrent avec eux, parce que sans cela, disent-ils, ils ne seraient pas reconnus dans le pays de leurs ancètres, « auxquels, dit le P. Leclere¹, cette croix avait autréois apparar en songe, au milieu d'une maladie pastilentielle, qui avait cessé aussitôt après son adoration. »

Cependant, nous venons de le dire, admirable d'érudition et de bon sons lorsqu'il comprae et rapproche, le président de Brosses déraisonne comme les autres, et plus que les autres, lorsqu'il conclut de tous ces faits à la jonglerie sacerdotale et à la stupide créduité des adorateurs. Assurément il a raison de se senții « moint blessé de cette grossière simplicité de l'Égyptien, que du sublime galimatias (parisien) qui voit partout des mondes et des triades, qui cherche le tableau de la nature universelle dans les pieds d'un bouc, et daus l'image d'une lsis celle des trois mondes, archétype, intellectuel et sensible. » Cette boutade est charmante et très-vraie quand elle s'adresse à l'imsuffisance de la métaphysique; mais elle devient à son bour aussi insuffisant que tout le reste quand il s'agit d'expliquer la stupide conversion d'un Pythagore et d'un Platon.

Il n'y a que les faits qui convertissent, et sans les faits l'Évangile lui-même n'eût entraîné personne.

Mais si la métaphysique demeure, sans eux, radicalement impuissante, et principalement sur l'esprit des nations et de masses populaires qui ne peuvent en comprendre le premier mot, il ne s'ensuit pas que, primitivement, elle ne soit entrée

^{4.} Leclerc, Histoire de Gaspésie, ch. 1x et x.

pour rien dans la coordination de ces emblèmes, sauctionnés plus tard par les faits. Nous faisons même profession de la croyance toute contraire. Nous croyons que, primitivement, les vérités les plus lautes ont été revêtes de métaphores ou d'emblèmes, et certes, s'il en était autrement, nous ne trouverions dans la Bible ni chérubs, ni taureaux, ni lions, ni aigles, le Christ ne serait pas désigné comme poisson, comme serpent, comme pierre, etc., et surtout il ne sorait pas appelé le révétateur des emblèmes?

Il est donc tout simple que le paganisme ait emprunté à la source commune les nêmes métaphores et les mêmes emblèmes, « en tout semblables entre eux, simillina » o nous a dit saint Clément, et dont Creuzer, dans sa Symbolique antique, nous a donné le vrai mot, en disant que « étaient les dieux qui les révélaient eux-mêmes ? »

La grande affaire pour ces dieux était de s'approprier ces emblèmes et de les désiponorer en les rendant infames comme ils l'étaient eux-mêmes, et nous tâcherons tout à l'heure de suivre une fois de plus et pas à pas leur tactique ³.

Mais, encore une fois, cette métaphysique ne convertit jamais sur place. Pour faire tomber un incroyant à deux genoux, ce n'est pas trop de l'évidence matérielle; il faut qu'il soit foudroyé par le fait même qu'il repousse.

Nous ne pouvons donc rien faire de mieux que de revenir au conseil donné par le président de Brosses, de regarder autour de nous, car « les choses, a dit un philosophe grec, se

^{4.} Voir saint Clément d'Alexandrie, Strom.

^{2.} d.d., ibid. Nous avons deji dit, suivant les rabbins, que les prients 'aprachaient les execuplaires du livre primitif et perdu du Juste, combast tard, la fiblio nous les montrait s'arrachant les exemplaires des Machabéra, e pour y paiser ces mêmes images ou emblemes sur lesquels lis construisient enaistie toule leur modatire. « Cétait, de leur grav, un grand luxe de zele et de peine, car leurs dieux savalent bien y pourvoir sans locture.

^{3.} Voir, à la fin du chapitre, la note 4 : « Théologie d'Apis et du bouc de Mondès. »

font et se feront toujours comme elles se sont faites autrefois. »

Ajoutons seulement: pourvu que ce soit dans le même ordre de conditions, de principes, et sous les mêmes bannières.

3. - Le président de Brosses et le serpent de Juidah.

« Or, reprend notre auteur, rien ne ressemble d'avantage au culte du serpent et des animaux égyptiens que ceiul ût fétiche ou serpent rayé de Juidah, petit royaume sur la côte de Guinée, qui pourra servir d'exemple pour tout ce qui se passe de semblable dans l'intérieur de l'Afrique. On voit déjà dû premier mot que rien non plus ne doit ressembler d'avantage au serpent de Babylone dévant lequel le prophete Daniel ne voulut jamais se prosterner. Je tireral ma narration d'Atskinsk, de Bosman et de Des Marchais, voyageurs modernes, qui tous trois ont fréquenté et bien connu les mœurs de ce canton de la Niiertiès.

« Toute cette espèce de serpents (précisément celle honorée par les anciens Égyptiens) descend, si l'on en croit les noirs de Juidah, d'un seul, qui habite le grand temple près la ville de Shabi, et qui, vivant depuis plusieurs siècles, est devenu d'une grandeur et d'une grosseur démesurées. Il avait été-devant la divinité des peuples d'Ardra; mais ceux-ci s'étant rendus indignes de sa protection par leurs crimes, le serpent vint de son propre mouvement donner la préférence aux peuples de Juidah. Ayant quitté ceux d'Ardra, au moment même d'une bataille que les deux nations devaient se liver, on le vit publiquement passer de l'un des camps dans l'autre; le grand prêtre alors le prit dans ses bras et le montra à toute son armée. A cette vue, tous les nègres tombérent à genoux et remportèrent facilement une victoire complète sur l'ennemi.

« ... On lui bâtit un temple,... et cette nouvelle divinité prenant un grand ascendant sur les anciens, elle présida bientôt au commerce, à l'agriculture, aux saisons, aux troupeaux, à la guerre, à toutes les affaires publiques, etc., etc... »

Comment voudrait-on maintenant qu'un serpent aussi universel n'eût pas son manitou (génie), car c'est ce dernier seul et non l'objet qui est adoré dans le fétiche?

Notre auteur continue : « C'est la postérité de ce serpent qui, seule, fournit tous les serpents-fétiches du pays; » mais, comblé d'honneurs et de présents, desservi par des centaines de prètres, le grand serpent voulut avoir aussi ses prêtresses. Or voici comme on s'y prend pour les lui procurer : pendant un certain temps de l'année, les vieilles prêtresses ou bétas, armées de massues, courent le pays depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, furieuses comme des bacchantes 1. Toutes les jeunes tilles d'environ douze ans qu'elles peuvent surprendre leur appartiennent de droit; il n'est pas permis de leur résister... Elles enferment ces jeunes personnes dans des cabanes, les traitent assez doucement et les instruisent au chant, à la danse et aux rites sacrés. Après les avoir stylées, elles leur impriment la marque de leur consécration en leur traçant sur la peau, par des pigûres d'aiguilles, des figures de serpents, de fleurs et d'animaux... On leur dit que le serpent les a marquées, et, en général, le secret sur tout ce qui arrive aux femmes dans l'intérieur des cloîtres est tellement recommandé, sous peine d'être emportées et brûlées vives par le serpent, qu'aucune d'elles n'est tentée de le violer. Alors les vieilles les ramènent pendant une nuit obscure, chacune à la porte de leurs parents, qui les reçoivent avec joie et payent fort cher aux prêtresses la pension du séjour, tenant à honneur la grâce que le serpent a faite à leur famille. Les jeunes filles commencent dès lors à être respectées et à jouir de quantité de priviléges...

Enfin, lorsqu'elles sont nubiles, elles retournent au temple

Nous verrous exactement les mêmes détails au Mexique. Rien n'est plus curieux que cette similitude parfaite dans la traite des jeunes filles au profit du serpont. Nous compléterons le rapprochement tout à l'heure.

en cérémonie et fort parées pour y fopuser le serpent '... Le lendemain, on reconduit la mariée dans sa famille, et dès lors éle a part aux rétributions du sacerdoce. Une partie de ces filles se marie ensuite à quelques nègres, mais le mari doit les respecter autant qu'il respecte le serpent dont elles portent la marque, ne leur parier qu'à genoux et demeurer soumis en toute chose à leur autorité.

II n'y a plus rien d'étonnant à ce que le président de Brosses ajoute à propos d'une singulière madadie hystériforme qui paraît endémique en ce pays, et qu'en attribue à l'attanchement du serpent. « On entend ces attonchées pousser tout à coup des cris affreux, et affirmer que le serpent les a touchées, mais qu'il s'est retiré lorsqu'on est venu à leur secours; alors elles deviennent furrieuses, brisent tout ce qui leur tombe sous la main et font mille choses nuisibles. » (Oh! le bon serpent l'épage, époct.)

Ce qu'il y de bien remarquable encore, c'est que, suivant une ancienne tradition du pays, reçue parmi les Abyssins (chrétiens), ce serpent, appelé arace-mirde, était la divinidi que les Éthiopiens adoraient de toute antiquité. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque dans le n's siche de l'ère vulgaire Frumentius alla leur précher la foi chrétienne, il ne vint à bout de les convertir qu'en détruisant le serpent qui avait été jusque-bla tôue des Aurunites ².

Mais il se passe quelque chose de plus curieux encore, et cette fois ce n'est plus un sceptique qui raconte.

C'est ici le moment de reprendre l'histoire du nagualisme, si bien racontée par M. l'abbé Brasseur, et dont nous avons promis le dénoûment à nos lecteurs ³... Nous en étions resté au moment où, après la consécration éérémonielle, on ramène

^{4.} Malgré tout son bon sens, le président de Brosses était Irop de son siècle pour voir dans tout ceci autre chose qu'un serpent comme tous les autres, et des jeunes filles abusées par des prêtres jongleurs.

^{2.} Ludolf, Ethiop., p. 479 et l. II, ch. III.

^{3.} Voir, à la fin du ch. Idolátrie, l'App, sur « l'anti-baptéme du païen, »

l'initié dans sa famille où il doit rester l'année, ou plutôt jusqu'au jour où le prêtre viendra chercher son néophyte pour le présenter à son AMI. Or. quel était cet ami? Le voici : nous avons dit que les maître nagualistes consultaient d'abord leurs livres astrologiques pour comparer l'heure et le jour sous l'influence desquels l'enfant était né, et nous avons ajouté que ces livres étaient probablement le Tonalamati ou livre du soleil, dont Sahagun parle au long dans le premier volume de son Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne; mais cette fois, ce n'était pas pour imposer au baptisé le surnom d'une planète. Chaque jour était signalé dans ce livre par un nom différent d'oiseau, de reptile, d'amphibie ou de bête fauve, à l'imitation des noms de saints dans le calendrier catholique. A son entrée dans la vie, le néophyte était ainsi voué à un animal quelconque que son imagination superstitieuse crovait surnaturellement animé d'un démon familier... Depuis ce moment jusqu'à sa mort, ce naqual devenait son protecteur visible ou invisible... « Lors donc que l'âge de raison est arrivé, ce nagualiste, nous dit à son tour le R. P. Burgoa 1, cité par M. Brasseur, revient chercher l'enfant; il lui tient de longs discours et l'endoctrine en d'innombrables erreurs. C'est le même Dieu, lui dit-il, qui lui a donné la vie, qui vient maintenant le chercher comme un ami et se dévoue à veiller sur lui sous la figure de son nagual, Qu'il s'anime donc de courage, qu'il témoigne à son dieu toute sa gratitude pour ce bienfait signalé en allant visiter l'animal dont il doit partager le sort et la fortune. - Pour l'ordinaire, le jeune homme donne son consentement; alors le maître nagualiste l'emmène au lieu qui a été indiqué le jour de la naissance. C'est là qu'au milieu de l'horreur de la nuit il offre un sacrifice au démon, qui fait venir son nagual sous la forme de l'animal dont il porte le nom, lion, serpent ou crocodile, mais qui se montre alors si

^{1.} Description géogr. de la prov. de Santo Domingo, ch. LXXI.

doux, si privé, si docile (même le lion), que le jeune homme ne peut s'empresser de le caresser et de lui parier comme à l'ami le plus intime. Cette entrevue, pleine de tendresse, est comme le sceux du pacle conclu avec le démon. Dès ce moment leur sort est tellement lié que, par une permission de Dieu et par un châtiment positif du ciel sur ces hommes aveuglés, ils sont abandonnés entièrement a l'ennemi du sault; car ils es livrent à lui avec une volondé si complète que Dieu permet que Satan leur fasse sentir le contre-coup des dommages et des blessures que pourra recevoir l'animal, leur ami et nagual. »

Ici nous nous permettrons d'interrompre cet intéressant récit pour rappeler à nos lecteurs une note de notre chapitre de Cideville (p. 404 de notre 1" volume); cette note avait pour titre : « Solidarité complète entre la personne du berger et l'agent diabolique agissant sous la forme de son fantôme; » elle entrait dans de longs développements sur cette correspondance merveilleuse, et rapprochait de l'exemple du berger de Cideville, déchiré par les coups de pointe dirigés contre son fantôme, un autre berger de Noisy, frappé de cinq coups de couteau, assénés, suivant le P. Lebrun, à son image. Nous essayions alors d'expliquer ce curieux phénomène par le mélange des deux forces, et par une quasi-soudure de la force spirituelle de l'agent avec le principe vital ou force nerveuse du sujet. Nous rappelions à ce sujet que Milton s'était montré aussi théologien que grand poëte et aussi physiologiste que théologien, en faisant attaquer Ève par le serpent dans son fluide vital ou esprits animaux. Enfin de Milton nous passions à Walter Scott, qui s'étendait toujours fort au long sur ce second corps des sorciers désigné en Écosse par le mot de their strength ou force, et que nous nous proposons d'étudier un jour tout spécialement 1.

^{4.} Notre ami M. Des Mousseaux doit faire paraître incessamment une trèscurieuse étude sur le fantôme, dans un volume sous presse en ce moment et dont voici le titre : Le Monde magique; Médiateurs et moyens de la

Quoi qu'il en fût de ces explications, nous constations toujours le fait indubitable de la solidarité spirituelle et corporelle reconnue par toute la théologie entre les esprits et leurs clients, et cet enseignement dogmatique nous suffisait...

On va voir maintenant qu'il était universel et que l'application ne lui faisait pas plus défaut au Mexique qu'en Normandie, etc. « Le P. Diégo, dit encore Burgoa (ib.), était un religieux de beaucoup de courage et de sang-froid. Malgré son âge avancé, rien ne l'intimidait; il reprenait sans crainte tout ce qui lui paraissait répréhensible dans ceux qui l'entouraient. De ce nombre fut un Indien qui commit un jour une faute très-grave que le père châtia avec sévérité. L'Indien en éprouva un vif ressentiment. Pour se venger, il alla se poster dans une rivière qui sort du lac, et que le religieux devait traverser pour aller confesser un moribond. Le P. Diégo prit un des chevaux du couvent et partit tranquillement en récitant son office; à peine fut-il entré dans la rivière avec sa monture qu'il se sentit arrêté, son cheval faisant de vains efforts pour avancer. Ayant baissé la tête pour reconnaître la cause de cette résistance, il aperçut un caïman qui cherchait à entraîner l'animal sous l'eau; à cette vue le P. Diégo donna des rênes en invoquant le secours divin et lanca son cheval avec tant de vigueur qu'il entraîna le caïman hors de la rivière. Les ruades de la monture et quelques coups d'un bâton ferré sur la tête de l'animal le forcèrent à lâcher prise, et le religieux continua son chemin laissant la bête étourdie sur le rivage. En arrivant au lieu où il était attendu, son premier soin fut de raconter ce qui venait d'arriver. Mais au moment où il achevait de confesser son malade. on vint lui annoncer que l'Indien qu'il avait puni quelques jours auparavant venait de mourir des suites, avait-il dit, des coups

magie. -- Hallucinations et savants. -- Le Fantôme humain et le principe vital.

Cet ouvrage fait suite à celui publié l'an dernier sous ce titre : « La Magir au xix* siècle, etc. » Tous deux se trouvent chez Plon et Dentu.

qu'il avant recus du cheval du P. Diégo. Le religieux alla aux informations : on trouva le caiman mort sur le bord de la rivière, et l'on constata que l'Indien portait effectivement les inarques des blessures dont som naqual avait du périr.

« Or, il m'arriva à moi-même, ajoute plus loin Burgoa, d'interroger à ce sajet un jeune homme; il m'avoua franchement qu'il avait son nagual. Camme je l'en reprenais vivement, il me répondit: « Mon père, c'est avec ce sort que je suis né: je ne l'ai pas cherché. Depuis mon enfance, je vois sans cesse cet animal auprès de moi; j'ai coutume de manger de ce qu'il mange, de sentir les donnanges qu'il éproure, et il ne me fait aucun nail... » Il n'y avait pas moyen de le désabuser. Que les ministres de Dieu comprennent donc bien leurs obligations, car c'est à eux qu'il appartient de briser les armes de Satan! »

« Les écrivains du xvii* et du xviii* siècle qui ont écrit sur le nagualisme, reprend à son tour l'abbé Brasseur, en rapportent les choese les plus étranges. Outre les communications particulières avec leurs naguals, les maîtres pouvaient à leur gré se transformer sons la figure de l'animal qu'ils avaient pris pour génie tutélaire, se transporter à des distances immenses et se rendre invisibles à tous les regards. Les démons prenaient égalennent toutes les formes qui plaissient à leurs auxis pour la satisfaction de leurs désirs, au dire de Xuñez de la Yega, évêque de Chiapas et l'un des prélats les plus distingués de son époque (Carta patoral., IX). »

Voilà ce qu'un savant très-distingué n'a pas craint d'articuler en toutes lettres dans le Moniteur officiel 1. Pourquoi donc aurions-nous craint de le répéter daus nos pages non officielles et depuis si longtemps compromises?

Maintenant que l'on s'étonne, si l'on peut, en entendant de graves auteurs de l'antiquité nous parler de bêtes qui parlent et qui prédisent. Lorsque Ctésias nous parle d'un animal de

^{4.} Du 16 et du 47 mars 4854.

l'Éthiopie, appelé crocottas (chien-loup), qui imite la voit humaine et même qui appelle les hommes par leur nom, nous nous moquons de Ctésias, quoique tout à l'heure Frérel nous en ait dénié le droit; mais Ctésias pouvait à son tour en appeler à Blien. « Il est naturel, dit cet auteur, que je parle de la maliee du crocottas. Caché dans les fourrés épais, il prête l'oreille aux diseours des bicherous, écoute attentivement tous les noms qu'ils se donnent, puis il en appelle un, celui-ci à avance de plus en plus du coté d'où vient la voix, alors l'animal se retire plus loin et l'appelle de nouveau, et lorsque l'animal le voit seul et isolé il le saisit, le tue et s'en nourrit s'. »

Élien, à son tour, auraît pu en appeler à plus d'un de nos missionnaires modernes et notamment à d'Acosta sur son singe joueur d'échecs, au sein des forêts vierges du Nouveau Monde ². »

Quoi qu'il en soit, nos lecteurs doivent comprendre maintenante eque c'est qu'un fétiche. Ils ont pu juger le fétichismeanimal par ses fruits, e'est-à-dire par la renonciation aux promesses du baptéme, par la foi à la métempsyesse et à la béatitude d'une éternité étrifice, et entin par les infamies du tudbeth ou du thometh biblique dont uous allons parler plus loin.

Ils peuvent en outre apprécier maintenant la vraio valeur dos rèveries allégoriques par lesquelles nos mythologues modernes expliquent ee eulte permanent; qu'ils comparent et nous disent ee qui leur paraît le plus vraisemblable, ou de sauvages actuels obtissant encore aux idées métaphysiques de Pythagore et d'Orphée, ou de populations obéissant tout naturellement à la répétition quotidienne de prodiges que tous nos missionnaires ont rus, de leurs yeure rus, et dont nous, Prançais du xxxx siècle, nous venons de toucher les analogues dans la maiétie insnimée.

^{1.} Élien, de Natura animalium.

^{2.} Voir sur les Pans la page 133 de ce volume.

Nous ne saurions douter qu'après un examen consciencieux tout homme intelligent et de bonne foi n'arrive comme nous aux deux propositions suivantes:

4. Le fétiche étant un objet possédé par une influence spirituelle, toutes les créatures du monde, depuis le grain de sable jusqu'a la montagne, depuis l'aérolithe jusqu'aux soleils, peuvent devenir des fétiches réels ou supposés réels.

2º Quand cel objet est un animal, le étichisme devient zooldtrieet, par la force fascinante de l'alligation, peut amener la nature humaine à un tel degré de dégénérescence animale qu'elle la fasse participer aux instincts, aux goûts, aux facultés et, qui le croirait? à quelques formes de la bête, comme nous le vernos tout à l'heure à pronos de la Veanthropie 4.

Comme on le voit, toutes les idolâtries rentrant les unes dans les autres, le sabéisme lui-même n'est plus qu'un fétichisme immensément élargi, comme le nagualisme ancien et moderne n'est plus que la répétition infiniment rétrécie du grand acte de la zooldtrie génésiaque.

M. Maury a donc eu parfaitement raison de nous dire : « Chez le nègre, cette superstition est portée à son comble;... pour lui, tout peut devenir talisman, après une consécration mystérieuse... Le mot fétiche vient du mot portugais fetisso, chose enchantée, chose fée, comme l'on disait en vieux français, mot qui vient lui même du mot latin fatum, destin,... lequel pourrait se trouver aussi être la racine du mot faticaria qui, d'anrès Witerbotton, simiferait missacce maqiuez : a

Personne, nous l'avons déjà dit, ne rassemble mieux que M. Maury tous les matériaux desinés à l'édifice magique; mais quant au ciment qui les relie et à la clef de votte qui les couronne, ce sont pour lui, comme pour tous les savants, des impossibilités véritablement enchantées et auxquelles il ne lui est pas permis de toucher.

^{4.} Voir appendice du chapitre « N'agualisme et lycanthropisme comparés. »

^{2.} A. Maury, Magie, p. 10.

APPENDICE M

CHAPITRE XI

THÉOLOGIE D'APIS. BU BOUG ET DU SERPENT.

Quoiqu'on n'ait pas d'idée parfaitement nette sur la signification mystique du nureau, il est évitent que c'était le premier des signes du Zodiaque, désigné chez les Perses par la lettre A, aleph, alpha. Maintenant, ce signe mystérieux correspondait-il au principe par excelence ou Ferle, qu'is appelait lui-même l'alpha et succombait, dans tous les tuuroboles, sous le fer de Mars, de Mithras, de Jupiter ou d'Apollen ou blei, au contraire, Apis-tureura representait-ille principe opposé, Dehemot, appelé aussi a le principe de roiet du Sérjaneur, principium riarum Domiti, Belemoti ? Pour nous, la question est très-obsecure, mais assez peu nous importe en ce moment; l'essentiel est que le Soleil-Verle ou l'Osiris égyptien vienne se réincarre dans cette na-ture animale, et que ce soit lui et non le taureau qui reçvive les hommanes.

Cette représentation anticipée du drame chrétien ne serait pas complète, si le Verbe-taureau, engendré sans père au sein de sa mère, n'avait plus cette mère auprès de lui.

Aussi bien la voici, et maintenant nous allons laisser parler M. Mariette et l'intéressant mémoire, trop peu connu, qu'il imprimait,

en 1856, sur la mère d'Apis, et que nous tenons de son obligeance : Personne, on le sait, ne saurait être plus compétent que le célèbre archéologue du Sérapéum de Memphis. « On remarque, di-il, sur exetaines stèles du Sérapéum, écrites en démodique, que l'image d'Apis est suive de celle d'une déesse. Cette déesse à la forme humaine et est représentée assie. Sa tête de roche est ornée de longues cornes entre lesquelles est posé le disque lunaire; sa main droite tient la croita ansée, et sa main gauche le secptre ordinaire de toutes les divinités. Dette vache qui, suivant partou l'Âpsi et disparaissant avec lui, semble intimement life à son existence, ne saurait être son épouse, puisque les autres monuments ser refusent à nous livre la mointer notion de cette épouse. Cest donc une auche mâre, la mêre d'Apis, flegrant, avec plus de droits que toute autre, dans le cortége de son dérin fils... Strahon, d'ailleurs, nous l'affirme \(\epsilon\) et ortége de son divin fils... Strahon, d'ailleurs, nous l'affirme \(\epsilon\) et arrived d'Apis invivide de l'un des prophitées de la mêre d'Apis, s

Voilà donc qui est parfaitement clair, et le drame est complet. Voilà un Verbe qui doit périr d'une mort violente, incarre par le soite divisitant de Philm, sous les auspices du trianghe et de la croiz, dans le sein d'une mère qui reste vierge et ne doit plus avoir d'autres en fants!... On voit que, sans articuler l'identité, M. Mariette la comprede et la met en lumière.

Selon nous, seulement, il aurint tort de ne pas reconnaître cette mère dans toutes les désesseméres de l'Égipe, dans l'Isia qui tout un enfant dans ses bras, dans l'Hathor qu'il assimile lui-même à la génisse lo. Or, qu'était-ce donc que cette lo! Eschiyle ne permet plus d'en douter, ne l'avons-nous pas entendu déjà lui fisiant dire par son Jupiter « qu'elle mettrait au monde un fits de race royale qui le précipierait, lui, Jupiter, dans les enfens? s' »

Nous ne pouvons donc en douter, la mère d'Apis est ce que sont toutes les décesses, mères de dieux, enrôlées sous la bannière d'Hécate ou de la Lune, portant un enfant dans leurs bras, et dont chacune se proclame à l'envi beins du circ, regina cell.

L'analogie théologique parle si haut iri, qu'elle est sans doute la raison de cette étrange incaratio de l'emprerur Adrien, écrivant d'Alexandrie; « Rien n'est sérieux iri, les adorateurs d'Apis adorent l'éus-Christ, et les adorateurs de celui-ci adorent la beur tour Séraja, ». Effectivement, le génie paien triomphait, la parodie était complète. La sacriège et ignoble épithète de worke souillait le fratur obje de l'admiration de l'univers, et pour le souiller davantage, de même qu'on avait tratiol de cutte de la mère de afleux dans les indimes dont rougiesait Rome elle-même, de même on vit le parodiste égyptien introniser le cutte d'Aise et des mème rea quarante jours d'impuéence féminies.

^{4.} Strabon, I. XVI.

^{2.} Voir au ch. vi, p. 374, « Prométhée mieux compris. »

calquée sur celle de la désess Bubo, lors de la cólébration des mysthres ¹. Sagissait-il de son ensevelissement? C'est Plutarque qui va nous le dire : « Ce que les prérers faissient alors en public ressenblait beaucoup aux bacclianales, car, recouverts de peaux de panthres, on les voyait secoure leurs thyses et se liver aux mémes clameurs et aux mémes contorsions que les prêtres de Bacchus dans leur furuer et dans leurs orgées ¹.

N'était-ce pas là, nous le demandons, l'exploitation des emblèmes par la magie et des choses divines par les profondeurs de Satan?

Voyez ensuite cette exploitation gagnant toute l'Asie et reçue partout à bras ouverts, excepté chez un seul petit peuple, qui, dans les épreuves et les tristesses du voyage, ne succombe à l'entralmement général que le nombre de moments nécessire pour bien prouver a M. Renan que, s'il fleat innombrés, ce n'était pas à a nature exceptionnelle et à sa roze qu'il le devait, et que, pour devenir idolatre, ce n'était ass l'instituc idolatrieue un loi manunait ?

Si di taureau nous passons au crocoille, la philosophie égyptienne sera plust franche, Au lieu d'adorre, comme nous le dissi tout à l'heure M. Guignault, « le soleil d'été dans ses deux yeux et celui d'hiver dans sa queux, » elle adorni tuniquement en lui el dieu du mal, paisque. M. de Goulianof nous apprend que « le crocoille et le dragou désignaient allégoriquement l'Égypte et même les Pharaons, comme puisances dat tinèbres et seigneurs d'enfer ou d'Occident », a ce qui s'accorde avec ce dire de Plutatque que « le crocollé étai l'enhiblem vivant de Typhon identique à Satan et possédant comme lui le don de la divination ».

- Mentfaucon (Antiq., Dieux des nations, l.1) dit : « Per hosce quadraginta dies, mulieres ipsum (Apim) adibant, conspiciebantque et corsm eo sese nudabant. »
- 2. Isis et Osiris.
- 3. Veir Exode, ch. XXXII, v. 6. Saint Glément, l. VI, et Luciance, l. IV, dissent positivement que le cear de n° de alique pas un este qui ne leux d'apri, denu le ruille les editussit beuncoup en Egypte, et qu'il se ussent certainement et définitivement despôte dans le desert, sens la purée divine qui, sei la montagne, espicient à Moise du descendre parce que « son peuple vessit de les tauxes de la comment de la comment de la comment de la comment de la collection de la coll
 - 4. Archéol. égypt., t. III, p. 240,
 - 5. Plut., Œuv. mor., t. X, p. 64.

On comprend dès lors que les prophètes aient toujours présenté l'Égypte comme le type et l'arsenal de toute idolâtrie.

Mais, dit-on, leur dieu principal était le soleil, et comme le soleil matériel n'était pour eux probablement que l'emblème du vrai Soleil de justice, il y a bien là de quoi racheter les turpitudes de Mendès et les abominations de Bubastis...

A merveille, mais quel soleil un solei que l'on a bien soin de confundra avec le bouc infiame de Memdès 1, avec l'irage et avec l'an, c'est-à-dire un soleilencore déshonoré et continuant à exprimer, dans ses représentations monumentaise, tous les symboles des infamies précitées 1;— enfin un soleil confondu avec l'an, avec ce grand diruis l'illustration duquel no sallégoristes se sont tant éverties, en le représentant comme le symbole de l'univers matériel, comme l'ame du monde, comme le principe de tous genération, etc. etc., et qui, et définitive, est ainsi jugé par M. de Gouliand: a Nous nous gardele piète, hiérophantique (en ne saartin nieux dire), e. Bien loi de saluer en lui le matire de l'univers, nous remarquerous que tous les attributs du l'an-Neudès cracectierent, dans les mysières, la fornication morale, les turpitudes, la calomnie et toutes les corruptions et abomitantions engendrées par l'expri maini², »

Après s'étre mépris si grossièrement sur les vertus du beurf, du crecodile et du bonc, il était tout simple que les avorets auciense t modernes du paganisme se méprissent aussi sur la haute signification de l'adoration du sorpent. On y a encore vu l'emblème du soleil, de l'éternité, du bon génie, etc., et tout cela est fondé en partie, puisque l'orthodoxie biblique nous représente l'auteur de tout bien sous l'emblème du sepepent d'airain enhocé dans une croit et qu'il suffissii.

- Voir dans le Panthéon égyptien de Champollion (texte \$): « Le démiurge, la lumière éternelle, l'être premier se nomma Amon-ra ou Amon-Soleil, et plus particulièrement Mendès, »
- Voir, id. ibid., la statue du soleil adorée à Panopolis, « teneas lœva manu veretrum suum intentum. » Voir, sur le même sujet, Suidas et saint Jérômo, car ici la science est obligée de parler comme les Pères.
- 3. Puis passant en revue tous les homonymes hiéroglephiques du Sédil-Pan, M. de Goulland frouw fureur, felix, velu. malin, furibach, typhon, organilleux, fumier, corbeilla. Stan, etc. « Volk, dii-ti, le véritable Kneph ou Ammon Énouphis ou Sédel dégrépien. « (th. 278.) Il faut, en effet, que le piège ait été tendu par des mains bien habites pour quo ait pa se haisser prendre aux sublimités du culte d'un tel soleif et d'un semballe grand tout.

de regarder pour être guéri de ses blessures. Mais l'applicateur mystique égyptien ne l'entendait pas ainsi et ne dissimulait pas toujours adroitement le fâcheux cachet de son serpent,

« Le symbole de Cnouphis ou l'âme du monde, dit Champollion, est donné, entre autres, sous la forme d'un énorme serpent monté sur des jambes humaines, et ce reptile, emblème du bon génie, le véritable Agathodæmon, est souvent barbu 1... Cet animal sacré, identique à celui des Ophites, est figuré ainsi sur un très-grand nombre de pierres gravées, dites gnostiques ou basilidiennes. Ce serpent y porte des têtes très-variées, mais il y est constamment accompagné des lettres XNOYBIX, Chnoubis 1. »

M. Champollion aurait dù reconnaître dans ce bon démon le serpent des Ophites, que les gnostiques placaient au-dessus de Jésus-Christ comme avant, disaient-ils, la connaissance du bien et du mal. Il est fâcheux pour le soleil égyptien d'être trahi par le serpent blasphémateur des ces hérétiques ; c'est encore celui qui, d'après Jamblique et Champollion, « s'appellait Ειχτών 3 ou le premier des dieux célestes (le grand Hermès), auguel l'Hermès Trismégiste attribue l'invention

Les Pères avaient donc raison de ne voir que de la mauvaise magie dans toute cette théurgie hermétique présidée par le serpent barbu des Ophites, retrouvé depuis, nous dit Montfaucon, sur plusieurs médailles de Néron qui l'avait pris pour patron 4.

Par ce seul fait, et n'en déplaise à Champollion, l'Égypte est jugée et les Pères n'ont pas plus exagéré que la Bible.

Nous reviendrons sur tout cela à propos des obélisques. Une doctrine et un culte ne sont jugés, comme le figuier de l'Évangile, qu'à leurs fruits. Donc pour juger ceux-ci il suffirait peut-être de faire remarquer, avec Plutarque et Montfaucon, la discorde implantée sur tous les points de l'Égypte par l'adoration, dans une ville, de l'animal détesté dans une autre. L'Égypte était devenue comme un vaste colisée où se livrait un combat perpétuel de dieux ou plutôt de démons, « Les temples, dit Montfaucon, étaient gardés et défendus

^{4. «} Sur les monuments, dit Goulianof, cette barbe est verte et ces iambes sont rouges et fantastiques, » Encore une fois, nos démonologues du moyen age paraissent bien n'avoir été que les plagiaires... de la sagesse antique.

^{2.} Id., Panthéon, texte 3. 3. Ibid., texte 45.

^{4.} Antiq. expl., l. I.

par une masse de dévots qui se ruaient à coups de massue sur ceux de l'animal adverse, ce qui amenait, ajoute-til, d'épouvantables mélées officiellement prescrites, pendant que le rite prescrivait à son tour le fouet pour toutes les femmes du pèlerinage. »

Quant aux fruits moraux de la doctrine, la métempsycose était nde des plus goûtés, et c'est tout dire. On sait, par l'exemple de l'ide, ce qui peut résulter d'un enseignement pareil et tout ce que gagnent la morale et la foi de cs touchaintes reconnaissances qui nous permettent de retrouver nos ancêtres sous la peau d'un singe, d'un bouc ou d'un serpent.

Nous n'insisterons pas davantage; mais pour nous en tenir encere à celui-ci, il s'agi de voir mainenant ce que pouvait der l'application de sa philosophie. Puisque toutes ces divinités, Careph, le soleil, le serpent et Mendes étaient solidaires, il devrait suffire de rappeler les aboninations publiques de cette dernière ville et des goastiques, les scènes effrontées jouées par les sept cent mille pèlerins de Bubastis et de Busiris, les ries observés par les femmes dans leur prenière entrevue avec Apis (qui partois était aussi représenté, comme lisis, avec une queue de serpent) pour se faire une idée de ce qui devait se passer dans le culte par et spécial de ce serpent. Il est bien certain que c'est là ce que la Bible entendait par le thôrbe not rabonination des animaux, à l'aquelle « un petit nombre seulement, pace, selon l'expression de sinte Illôtezarde étaient parvenus à se soustraire, »

Pour savoir à quoi nous en tenir sur l'esprit qui dominait ces et traditions et ces usuges, nous allons, dans la note suivante, descent malgré nous dans les profondeurs de ce thobeth ou thometh; carenfin, dansun temps où l'on reproche à chaque instant à Moise et clusivisme et la sévérité de ses lois, il est bon de savoir à quels forfaits celles-ci pouvaient s'appliquer.

APPENDICE N

CHAPITRE XI

LA BIBLE, SES PANS, SES ONOCENTAURES, SES VELUS ET SON THOMETH.

4. Inventions fantastiques ou réalités historiques.

Il s'agit d'abord de savoir si par ces mots boucs, onocentaures et velus nous devons entendre des symboles mystiques ou des créatures réelles.

On le sait : le prophète laste prédit à Babylone « qu'elle deviendra la proie des dregons, des mocentaures et des relax qui viendrout y prendre leurs ébats', » Or, la version chablaique et les Sepante fisiant précéder la dermière de ces désignations du not étemo, tous les interprêtes ont vu là les faunes et les satyres du pagnaisme, les Égypans, en une, dont l'inte fixe le quartier général sur le mon diats " et que Jules Scaliger, savant et critique du premier ordre, affirme a voir été vius fort souvent de son temps."

Ainsi, voilà encore une fois toute l'antiquité profane et sacrée s'accordant sur la réalité d'une chose qui passe aujourd'hui pour la plus ridicule des chimères!

pus riucine des cinneres; S'il no se fut agi dans leur pensée que de boucs ordinaires, pas n'eût été besoin de spécifier les quelques lles, les quelques montagnes et les quelques villes où ces singulières créatures tenaient où tiendraient leurs assises.

Tous nos démonologues à leur tour ont cru reconnaître ici cette forme de bouc humain fantastique, sous laquelle nos démons du

^{4.} Isaïe, ch. x111, 21 et 22.

^{2.} Plino, Hist. nat., ch. xxxiv, v. 44.

moyen à ge affectaient de se montre: Il pouvait donc y avoir e al à, pour la plupart du temps, une nouvelle forme d'abllicitation démoniague et surintelligente, et cette théorie pouvait de loin suffire à l'explication de toutes ces serveisions profanes et bibliques. Tout le prodige pouvait frès-bien n'avit ronsisté qu'en formes imaginaires, telle que nos ennemis nous en montrent tous les jours; et n'y eût-il eu que cela, on comprendrait enorce que toute l'antiquité det tremblé devant la rencontre de fantômes « dont la seule vue, nous dit-elle, pouvait causer la mort; aux le production de l'antique de l'aux le production de l'antique de la conservation de la seule vue, nous dit-elle, pouvait causer la mort; le conservation de la seule vue, nous dit-elle, pouvait causer la mort; le conservation de la conservation de l'active de l'active de l'active de l'active de la conservation de l'active de la conservation de l

C'est en partant de ce principe que tous nos commentateurs bibliques on trangle dans cette espèce de démons le fameurs « démon un unu » mis par le roi-prophète en regard du « démon des téachers » » « Vous serez affranchi de toute frayeur notarmer;... vous ne redouterez ni la fléche qui voide dans le jour, il la done qui se promêne dans les tinibres, ni le démon du midi; ces fléaux n'approcheront pas de vous, car il a nordonné à ses anese de vous grarder, etc., etc. » »

Nous ne connaissons pas d'exposé plus net et plus saisissant de la double pneumatologie dont nous traitons nous-même. Nous plaignons la plupart des commentateurs de tout le mal qu'ils se donnent pour voir ici on ne sait quelle longue suite d'allégories qui n'y ont lamais été : par exemple de vouloir absolument retrouver dans la fraveur nocturne la nuit de l'adversité: dans « la chose qui se promène dans les ténèbres, negotio perambulante in tenebris, » les perversités auxquelles donne lieu notre sommeil: dans « le démon du midi » le milieu de nos prospérités. Comme on le voit, la tendance à tout symboliser n'a pas envahi que le camp des incroyants. Lorsque les expressions sont si précises et spéciales, comment n'y regarde-t-on pas à deux fois avant de les détourner ainsi de leur sens littéral, et comment ne sent-on pas, pour nous en tenir au même psaume, que le bouclier du verset 5 qui doit nous garantir de la « frayeur nocturne » doit être le même que « le bouctier de la foi » recommandé par l'apôtre contre les malices spirituelles 3?

Nous convenons toutefois qu'il est assez difficile de se rendre compte au premier abord de cette variété démoniaque appelée « le démon du midi ». C'est un détail qui nous échappe, et, pour en approcher un peu, nous avons besoin d'un pitote qui ait fait ses preuves. Adressons-nous donc à Delfrie et voyons un peu ce qu'il en

^{4.} Pausanias, in Achaica.

^{2,} Ps. xc. 6, 10, 12,

Éphés., ch. vi.

dit. Selon Iui, la version chaldaique s'exprime ainsi: turba grassantium dzmonum in meritite, la foule des dénons se précipitant à l'heure de midi, car, dit-il, « ab incursu » signifie « manifestation violente. » Exaulte il nous montre dans l'héocrite (lagi, 1, 1) « le dieu Pran devenant surout terrible à cette heure, » et dans Procoçe (Bello Pers., 2.) cette autre affirmation, que « les démons de la peste étaient appelés par les l'hébreux Mezaus et Russavanu, c'écst-à-dire démons orrdents, parce qu'ils se inanifestaient au milieu du jour, comme d'autres au milieu de la mit¹; » !

Nous voici donc revenus aux dieux Éphialtes (cauchemar) et à la terrible Empuse que le poëte Aristophane nous représente dans sa comédie des Grenouilles comme « un spectre horrible prenant toutes les formes, depuis celle de la femme jusqu'à celle de l'ane. » Théodoret, de son côté, commente ainsi l'expression d'onocentaures, employée par Isaïe : « Les anciens appelaient onocentaures et empuses ce que nos contemporains appellent ἀνόχωλος, c'est-à-dire avant des pieds d'ane, » Planche traduit once ntaure par « monstre ayant un corps d'homme et des pieds d'ane, » et Empuse par « ce monstre hideux qu'Hécate faisait apparaître et auquel elle donnait un pied d'ane. » Porphyre lui-même avoue que le dieu Pan, tout bon qu'il fut, apparaissait souvent aux cultivateurs au milieu des champs et qu'à un certain jour il en avait fait périr neuf, tant ils avaient été frappés de terreur par le son éclatant de sa voix et par la vue de ce corps formidable, qui s'élançait avec emportement. Il faut convenir que rien ne rend mieux l'incursu et le dæmonio du psaume que ces paroles de Porphyre citées par Eusèbe. (Prépar., I, I, chap. v.)

Go qui nous paralt fort curieux, c'est de retrouver cette Enpute et ce démon du midi dans tous les temps et chez tous les peuples, et, pour n'en citer que quelques exemples, rappelons-nous cette assertion de Philostrate, « qu'à Palène on découvrait chaque jour les ossements des géants qui avaient combattu autrelos contre Jupier, et qu'on n'aurait pas trouvé de pâtre assez hardi pour se montrer en ce lieu à l'heure de midi, à caus de l'extréme furure des spectres qui s'y montraient à cette heure « (in Heroic.). Nappelons encore et le démon Agathion, aveclequel le philosophe athénien Hérodés » ne pouvait conférre dans le temple de Canobus que sur l'heure de midi, » et Damascius affirmant » que de cont temps on voyait encore dans les plaines de l'étrapyrge, en Sicile, des troupes de cavaliers fantastiques se livre hastigle à l'heure de midi. « Cédit tirbay probablement à ce si trey hastigle à l'heure de midi. « Cédit tirbay probablement à ce

11.

^{4.} Disquisitiones, t. II, q. 27.

phénomène que faisait allusion Zoroastre en disant « qu'il n'était pas prudent de se mettre en route et de voyager vers l'heure à laquelle vassait le bourreau des hommes. »

Veut-on maintenant des témoigoages plus modernes? Le grand arvigateur Vasco de Gama rapporte qu'il y a daus la ville de Calicut un temple consacré à des démons qui sont des espèces d'Empases. Personne rôos entrer dans ces temples, surtout le merredu pel torsque l'heure de midi est passée, car si on y entroit, dit-il, à cette heure-fia, on mourrait à l'instant même *, »

Anjourd hait tous les peuples idolâtres et même nos peuples schimaitques, comme les Gress et les Busses, ent conservé toutes les idées aniques et populaires attachées à ce monstre. Us tremblent à la seule pensée de l'Enguese, qui, di-tou, rompt bras et jambes sur moissonaeurs qui n'out pas la précaution de se jeter la face en terre aussibit qu'ils l'apercipieurs. Souvert, di-tou, on la voit percourir les rues ea plein midi, en habit de veuve, et rompre les bras à ceux qui ossen la recardre en face.

Jusqu'ici nous serous d'accord, nous n'en doutous pas, avec les incroyauts modernes, et M. le docter Littré ser forcé de ranger, comme nous, les apparitious des satyres, des empuses et de tous les autres d'eux du paganisme parai les hallecinations disparues; seulement il en fera des hallocinations délirante (ayte médical), pendant que nous en ferons, nous, des hallocinations raisomables, serintelligentes et provenanté ne réalitéspritudes (très-substanielle).

A la rigueur, nous pourrions nous contenter de cette explication qui suffit; mais nous ne sommes pas homme à rester a militie d'une question, et dans le cas où par hasard on viendrait nous demander si, dans notre pensée et au fond de notre conscience, nous ne croyons pas encore un peu à la réalité matérielle des hommes-telvers, des satyres doués d'intelligence, de raison, et hient la mais sur la conscience, nous serious forcé de répondre all'immattrement.

Nous ne nous sentons pas assez d'indépendance de critique pour rejeter tant de témoignages partant de sources si diverses et s'accordant sur un même point; nous manquerions à tous nos principes.

Or, rapprochous-en quelques-uns et prétons d'abord l'oreille au bon l'iutarque, lorsque, dans la Vie de Sylla, il nous raconte que κ au Nymphseum d'Apollonie (dont Dion, Strabon et Élien nous rapportent aillieurs les merveilles et les oracles) on prit un satyre endormi et que les peintres et les sculpteurs nous les représentent. Aussitôt,

Vasco de Gama, Voyages.

continue l'historien, on le mena à Sylla qui traversait ce lieu en se rendant à Dyrrachium, où il allait s'embarquer et rejoindre ses douze conts vaisseaux. Interrogé sur ce qu'il était, le sative répoidi avez beaucoup de peine et l'on ne comprit aucune parole. Sylla étonné (obstuprfactus) le fit ôter de sa présence comme un monstre qu'on ne pouvait vier sans horreur. »

Au prêtre d'Apollon, faisons succèder maintenant le grand et savant prêtre du Christ, saint Jérôme. Revenant, dans la Vie de saint Paul l'hermite, sur la visite faite à saint Antoine par un centaure qui l'instant d'après avait repris sa course à travers le désert, il ajoute : « Antoine, étonné de tout ce qu'il venait de voir, avance plus avant, et tout à coup il voit, entre les rochers de la vallée, un homme de petite taille, aux naseaux recourbés, au front garni de cornes et aux pieds de chèvre. Antoine terrifié recourt au bouclier de la foi, et s'apprête à combattre. Cependant l'animal lui offrait une palme avec ses fruits, en gage de paix et d'alliance. Alors Antoine avance et, lui ayant demandé qui il était, en recoit cette réponse : « Je suis mortel, dit-il. l'un des habitants de ce désert, que les païens, plongés dans l'erreur, adorent sous le nom de faunes, de satyres et d'incubes, le suis envoyé vers yous par (mes semblables) qui yous prient d'intercéder pour nous notre Père commun, dont nous avons appris la venue sur la terre pour le salut du monde. » En entendant ces choses, le saint homme était ravi de joie et son visage était baigné de larmes; il se rejouissait de la gloire du Christ et de la défaite de Satan, puis frappant la terre de son bâton : « Malheur à toi, s'écriait-il, malheur à toi, Alexandrie, ville prostituée, réceptacle de tous les démons de l'univers, à toi qui adores de tels monstres à la place de ton Dieu I Que diras-tu, maintenant que les bêtes parlent du Christ? » Il n'avait pas achevé ces paroles que l'animal prit la fuite comme s'il eût eu

El sain lérome d'ajouter en son nom : « Si quelqu'un prend scandale de cette històrie, faute de pouroir y crefre, qu'il sache bien que le moude entier pourrait lui attester ce que j'alfirme, à savoir que, sous le règae de Constonce, un homme de la même repte foi anmené rieuna à Metandrie, y fut donné en spectacle à toute la ville, mais que, la mort étant surreune, son cadavre foi sauf à cause des grandes chaleurs de l'été et apporté aimi à Antioche, afin que l'empereur pût le voir, » (Yié de sain Paul I hermille, chap. vu.)

A ces témoignages positifs, joignez tout ce que disent Pline, Pausanias, Strabon, Diodore de Sicile, Élien, des montagnes des Indes et des lles appelées Satyrides en raison de ces animaux à face d'homme, effigie humana, et à queue de cheval, et que Pausanias, qui prétend avoir étudié la question plus à fond que tout le monde, « ut aliquid certius quam ab aliis traditum sit, » n'hésite pas à ranger parmi les hommes.

Le Jésuite Scott, qui l'a beaucoup étudiée de son côté (dans ses Mirabilie natura, L. 1, 359), rapporte, d'après Albert le Grand, qu'on avait pris, du temps de ce grand homme, dans les forèts de la Saxe, un couple de cette espèce; que la femme était morte sous la dent des chiens est sous les traits des chasseurs, et que le male partait, quoique avec dificulté, d'une voix grêle comme celle d'une chèvre, mais sans suite dans les dédes.

Nous savous bien que Scott n'est pas en odeur de sainetée par le temps qui court, et que, tout grand que soit le grand Albert, c'est une temps qui court, et que, tout grand que soit le grand Albert, c'est une autorité du mojen âge. La renaissance, nous dira-t-on, avait fait bonne justice de fout cela. — Patience, et rappelons-nous q'uen 1599 le marc'échal de Beaumanoir, chassant dans une forté du Maine, ses gens lui amenèreut un homme-qu'ils avaient trouve endormi dans un boisson et dont la figure était très-singulière : il avait au haut du front deux corres faits es t placées comme celles d'un bélier; il était chauve et avait au bas du menton une barber cousse par flocons, tettel qu'on dépent celle des saftys. Il conçuit ant de chagrin de se voir promener de foire en foire qu'il en mourut au bout de trois mois. On l'enterer dans le cincitérée de Saint-Côme.

Mais qu'est-ce que tout cela, auprès de ce que nous entendons dire aujourd hui même en piein aux siècle? Qu'on y prenne garde l'Après avoir déjà retrouvé, dans les mers des tropiques, le poisson voiantijo, que pour prepetions au moyen âge de faire percher sur des arbres, q'epournis-prifjon de Marco-Poto (b), ou le roe des Mille et aune Nuiti; dans les fossiles, tous ces drujous volants représentés sur les mar-railles de Babylone et de Ninivé, dans les cavernes des ossemens antéditaiveins, en Amérique des Pygmées (c), en Afrique les Troglo-dyss(d), nous voic imenacés de retrouver au premier jour des hommes-chiens, des hommes à quoue et des hommes-singes, descendants plus ou moiss proches et directs de sas surves *.

Toujours est-il que si les voyageurs dont nous allons, sans parti pris, enregistrerles paroles étaient bientôt suivis de plusieurs autres, nous posséderious enfin la réalité des mythes eynocépha liens de l'Égypte, et celle de cette armée de singes (e), qui, par leur véritable conquéte des Indes, a tant intrigué nos savants, car les uns et les

[·] Voir les notes a, b, c, d, e, à la fin du paragraphe.

autres ne seraient, en définitive, que des hommes-chiens et des hommes-singes.

Mais alors, va-t-on nous dire, entendons-nous bien. Voici votre surnaturel rationalisé, expliqué, et c'est une singulière manière de nous prouver le démonisme des divinités patennes, que de nous les montrer se rendant aujourd'hui même à la foire de Berberah en chair et en os

Nous avons prévu l'objection, et bien que la réponse soit trèsdifficile en raison des principes qui manquent à nos adversaires, on va voir qu'elle ne nous embarrasse pas le moins du monde, n'ayant jamais confondu les démons avec leurs victimes ni les dégénérescences sataniques avec celles qui ne le sont pas (e).

(b) L'EPTORNIS-GRIPPON. Id., ibid., p. 413.

⁽a) «HOMMES ET ANIMAUX RETROUVÉS, » - Poisson volant. Voir les Voyageurs modernes, de M. Charton, t. II. p. 406.

⁽c) Pygneks. Voici encore une fable qui rentre dans l'histoire. Oui de nous aurait jamais pu croire aux Pyginées? En vain Aristote lui-même se portait-il garant de leur existence, « non enim id fabula est » (Hist, anim., ch. xII); en vain Photius en puisait-il tous les détails dans la relation des voyages officiels entrepris par ordre de l'empereur Justinien, et nous les représente-t-il comme « n'offrant dans leur extérieur rien de sauvage ni de farouche; » en vain, dans l'antiquité, Élien, Pline, Philostrate, en vain la Bible elle-même (Ézéch., ch. xxv_II, p. 44) les fait-elle figurer parmi les curiosités de la ville de Tyr; en vain tous les Ctésias et les Marco-Polo du moven âge venaient-ils corroborer par leurs récits naîfs la tradition antique: les Pygmées, fiction du bon Homère, n'étaient admis comme nation que dans les voyages du capitaine Gulliver... Il a fallu qu'une de ces dernières années, l'Hippodrome recueillit et nous montrat deux charmants, mais bien singuliers petits êtres de trente pouces de hauteur, toujours prêts à s'envoler comme de petits oiseaux, semblebles à ces dieux égyptiens, à tête d'épervier, trouvés par la spéculation dans une ville nouvellement découverte de l'Amérique centrale (fximaga), où, juchés dans la niche d'un templa, ils étaient adorés comme féticles et passaient pour des divinités auquelles on offrait du lait et des fruits afin de se les rendre propices... « Nous n'avons jamais rien vu, dit le numéro du Moniteur auquel nous empruntons ces détails, de plus gracieusement étrange que ce couple microscopique qui ferait croire à l'existence des kobolds, dont les Ireres Grimm rapportent tant de belles histoires... Nous no savons ce que diront les professeurs d'anthropologie de ce couple étrange, digne, à coup sur, d'un sérieux examen.... etc. » Nous ne nous rappelons pas, nous, que la science s'en soit beaucoup occupée, et

nous Fen Milmons of autoust plus que Milto-Brun, Borbr est Reeres avaient déjà soulcire plusieurs sibs à question et la baise soupponner du quelque tendance à soulcire plusieurs sibs à question et baise soupponner que queque tendance à cette foi. Mais pour nous, c'est toujours un grand sujet d'éconnement, devant chaque rébabilisation du même gener, de voir combien tout cet enemble d'étutes, de paissants soulcire de voir configuration autour de manifer d'étutes, de paissants soulcire de la voir general de la voir general autour d'étutes, de paissants soulcires, de vir soulcires, autour de lou d'étutes, de paissants soulcires, de vir not de quites light de que tende de question strèse qu'intelligents, autour de la voir soulcires, de vir no de qu'intelligent, soulcires de la voir de la voir qu'intelligent, de la voir de la voir qu'intelligent, de la voir de la voir qu'intelligent, de la voir partier de la voir d

(d) TROLOMYTES. Lo Muste das sciences, du 28 janvier 1857, a publis, sons hi drection du savant M. Locounterie, Taricle qui va suivre « Les exaturiers no archives Trochortes, »— « Nous ne pouvros mettre de signaler un list de la plus haute importance pour la science anthropologique. Un voyageur angleis. M. Francès Fleming, a rencontat, vers lo centre do l'Afrique australe, nen ence tellemont dégradée qu'il en lait Intermédiaire cutre lo singe et Iboneme. Cette race mixte qui a plus que l'instinct du premier, mais qui n'a pus encore l'intelligence du second, pariet tere colle de anciens Troplotytes qui nous avait ché signale des le senge d'Herodox. Elle appritent à la finité hosteitoite, e ferme la triub de 2014 Rodates. Partie partiet de l'antilie hosteitoite, e ferme la triub de 2014 Rodates, l'acque quelques détails curioux sur leurs meurs, que rapporte M. Fleming dans son de l'un prive intitule Soutert « drive ;

« Les Zulus Bushmen, ou Earthmen de Natal, sont le dernier échelon de la race humaine, si on peut même les considérer comme faisant partie de l'humanité. Ils habitent tout le pays de Zulu, qui s'étend dans le centre de l'Afriquo et s'approche, dit-on, au nord, du grand désert de Sahara, Ha ressemblent plus à des singes qu'à des hommes. Quand il pleut, ils se refugient dans des rochers, sur des arbres, ou s'enfouissent dans des trous qu'ils creusent dans la terre avec leurs ongles, ou plutôt avec leurs griffes; on un clin d'œil le trou est fait, et ils disparaissent complétement comme des taupes. Ils ne portent aucun vêtement et no sont soumis à aucune loi ; ils sont souvent victimes des Mantatees, tribu cannibale habitant les montagnes voisines, qui vient de temps en temps renouvelor ses provisions aux depens des malheureux Earthmon. On ne sait quelles sont les maladies qui regnent parmi oux, mais il est certain cependant qu'ils ne connaissent aucun traitement chirurgical ou médical, et que le seul moven qu'ils omploiont pour combattre la maladie ou de résister à la mort est de se couper les phalanges des petits doigts. » Le journal devrait ajouter « pour plaire à leurs dieux. » car ce sont eux qui l'ordonnent.

(e) HOMBES SMITTORINES ET XIMSTRIMS.— On sait tout or quo l'antiquité nous avait rescoté en fait d'hommes au tête, d'hommes-heises «A'hommes à queue, d'hommes à pieds de clevral, etc. Si Plino nous a dit leur mystérieus origine. Elen nous montre à son tour les hommes-chiens (1. X, ch. XXII et. XXII) faits à sept jours de marche seuleme de l'Egypte, mais les astyres, habitant les monts Corrada, aux Indes, et faisant rouler des rochers sur les vorgquerus. Réla nous part des Hippopoles (3 pieds de cherochers sur les vorgquerus. Réla nous part des Hippopoles (3 pieds de cherochers sur les vorgquerus. Réla nous part des Hippopoles (3 pieds de cheval), relégués dans les lles Oonis septentrionales; Solin (ch. LH) affirme les cynocéphales, et nous n'osons pas dire les hautes autorités qui nous donnent des choses semblables, comme vérifiées et constatées par elles-mêmes

Depuis, les voyageurs et les missionaires, non plus du moyru ajos eudement, nais de trapa relativement tri-modernes, nous on atlimé oùt les moments, nous ou mange relativement tri-modernes, nous on atlimé oùt les moments choses, soit des choses bien plus extraordinaires errore. On s'est bien partid de les corrise, et nous nous grandous bien de decider si lon avaite tra ou raison. Nous avonals, souls bey yeu; (Scott, I. III. p. 376), un rapport adressé au pupe Innocert pra plusieure missionaires do la Tartanic. Ces missionaires res, qui ont passé dans ce pays sus an et queriques mois, entreut dans beoucut pub de delsa les recet tribu dout l'artanic. Se missionaires et les femmes la forme lumnine. Selon eux, dans les combats livrés sous letters murs par cette tribu aux Tartanis, se Bedebes lances per ceux-ci-revenaions sur elles-mèmes comne si elles avaient frappes sur la pierre, tandis que les hommes-chienes ne se servaient que de leurs dens.

Depais, tous les missionaires nous ont encore entrelanus de choses fort curieuses. Ainsi le piere Nurrenberg cite, et le pier Loscoliper le réjéte, que « dans la région du Pérou les singes vivent dans une telle familiarite avec les midgènes, qu'ils vont jusqu'à jouer de Targent avec eux, et de la se rendent ensemble au calearte pour dépenser l'argent gapone; « [Lorsdoppier, Comment, p. 446). Lafilau prétendait avoir fait une partie d'écheca avec un de ces singes, qui l'avait gagnés.

Des voyageurs senses et tout rapprochés de notre époque recontent et croisent des choes semblables. Ainsi Blatel, Tenninie (¿Equitases conjugues sur la côie de Giúrico), et Bosman, semblant certains que les singes na partent pax, de peur qu'on pe les Sanse travailler. Bowditch, dans ser resolution d'une mission au Gabon, publiée à Londres en 8191, parà d'une espèce de sinnes construirant des missions semblables à celles de burn maltres.

Tout cele est fort curi-rux, mais ne nous même pas à grand-fobee. Que les avantas perdent de vue le grand citiré qui s'apre l'homme de la bruta, qu'ils appellent le gorille l'homme-sylvain, l'homme-traylodyte, l'homme-gorgone, etc., peu nous importe l'esseutiel peur nous en ce monte, ce qui nous importe, c'est la constatation de l'homme dégénéré, modifié et animalisé dans as forne.

Or, il ne s'agit plus ici ni des Élien, ni des Pline; voilà dans Paris, au grand centre des lumières, les sociétés savantes assaillies tous les jours et se débattant contre les mêmes faits dont elles avaient tant ri, lorsqu'ils étaient racontés par Clésias ou Marco-Polo.

Ainsi, voici revenir les hommes à queue; suivons un peu les progrès de de cette grande réaction anthropologique.

Il fallait remonter à 4677 pour en trouver la première indication. Jean Struys, voyageur hollandais, affirmait avoir vu on Afrique un honnme porteur d'une queue longue de plus d'un pied.

En 4702, de Maillet, voyageur et administraleur d'une grande autorité, en produisait des exemples très remarquables, observés à Constantinople et à Bornéo. Ces hommes, selon lui, étaient d'une force herculéenne, d'une férocité sans égale, et il en conclunit à la diversité des espèces. « Ceux qui ont des queues, disait-il, peuvent-ils descendre de ceux qui n'en ont pas? — Pas plus, répondait-il eucore, que les singes à queue ne peuvent descendre de ceux qui n'en ont pas. »

Nous avouons, pour notre part, en dehors de notre opinion de tiers-parti, que nous ne comprenons pas la possibilité d'une réponse à ce raisonnement.

Dans ces dernières années, M. Isidore-Geoffroy Sain-Hilliur, revenant sur cotto question, disait que « de Millet avait etabli so constatation de cetta mention annalieen doctrino et en fait, sinsi que sa propagation par l'hérédid. Son tort écti de troe génémilier, et de constituer en psuplatées et en races sans lange, aux lles Moluques et Philippines, or qui vraisembhiblement n'est qu'une diffurmité plus féreunte seulement dans ces divers gavs. »

« Quant à la question d'hérédité de ces monstruosités, ajoute le même savant, elle est três-complexe; la preuve rationnelle de l'impossibilité de ces transmissions repose sur une hypothèse, el la question de fait n'est pas mieux éclaircie malgré les apparences. « (229 à 239.)

La question es était encore une fais restée la, en 1819 cependant, M. du Curret, dans un paport lui l'Académie des sciences, he 30 octi, donnait une loague description de la peaplede anthropophage des Niam-Niams, située entre le golde de Benin et l'Abysinie. It leusti tates est debtis d'un marabot de Kachenah, ville de la Nigritie cestrale, et d'un grand sombre de marchands d'eschres arabes et nubiers tous parfaitement conordants ente eux. D'alleurs lui-même avait vu à la Necque, en 1810, an nègre venu de ce pays et portant le fâmeux appendier coatal qui, sécolu in, réstit qu'un personagation de la colonne verdèrale. Il en avait, communiqué le croquis à la France médicale, qui le publis dans son numéro du t'e segembre 1851.

Cependant les voyageurs se multipliaient: MM. Arnault, Vayasières, Hernemann fissaient pleuvoir leurs rapports, et M. Rochette-d'Héricourt, auteur d'un voyage on Abyssinie, en lisait un fort intéresant à la Société orientale, le 23 novembre 4889.

En 1831, N. Francia de Castelnus domais I ses details les plus circonstanciels sur cette peuploie; mais ces déclais, lin else tensait cenore que d'un abrez musulman attaché à son service et dont il avait toujours trouvé les récis de la plus grande exactitude. Ce négre avait fait paire d'une expédition des llousses, dirigée contre les Nian-Nians par le sultan de Kano. Vene avait tut un grand nombre, et description qu'il en donait concordait nerveilleusement avec les autres, susf sur la longueur de la queue, à laquelle d'dumnié juuyei quarante cennimiertes, au lieu des dequeupes poucegenéralement assignés. Cette peuplade se trouversit au sud-ouest du lac

En 1852, un des deux nègres attachés à la ménagerie du capitaine Huguet donnait à M. de Paravey exactement les mêmes détaits. Il lui chantait même une chanson sur les Niam-Niams, fort connue en Afrique, et il ajoutait que ces hommes vivaient sur des arbres comme dans des nids.

Mône année, lo 2 juavier, M. d'Abbadie, voyaguer trais-consu, commusiquità à la Société de pérgraphie ne désita qu'il tensit à drau petre abyasia, homme de seas, instruit et trie-peu enclin au mervilleux. « Get homme en avait vu quiture à Merchet phres d'Abbadie nen resuit pas là, et sux yeux de braucoup de pensi i componentials se première publication par une secondre, dans lequelle il revensit sur la « rendition suitereralle, en Ehiopie, qui place pels de cete contréu un page où tous les habitants sont der chème; a syant pour compagnes de vraies femmes, et gardent leurs veches periant que celies-ci en itrest le lait. » Cétait litérallement l'ancienno tradition raportée par Elim; mass on comprend qu'elle ait peu réussi à la Société de reformable.

Aussi n'en parlait-on plus guèro, lorsqu'en 4855 la Gazette hebdomadaire de médecine publia, le 20 octobre, une lettre fort curieuse du D' Hübsch, médecin des hôpitaux à Constantinople : après avoir fait l'historique de toutes les relations, il affirmait avoir vu lui-même un couple de Niam-Niams à Constantinople, où « tous les Turcs, dit-il, connaissent depuis longtemps cette race d'hommes, et se sont montrés très-étinnés de ce que l'Europe scientifique semblait ignorer leur existence jusqu'à ce jour. » D'après M. Hübsch, rien n'égale l'animalité de ces créatures humaines : promiscuité borrible, passion de la chair humaine et fraiche poussée jusqu'à la frénésie, etc., ils n'en parlent pas moins une langue à eux, langue primitive, dans laquelle se retrouvent plusieurs mots arabes. Quant à la longueur de la queue, celle des Niam-Niams vus à Constantinople par le D' Hühsch n'était que do quelques pouces, mais ils lui ont affirmé eux-mêmes que souvent ello atteignait deux pieds: « ce qui (ajoute la Gazette) lèverait toutes les difficultés de conciliation remarquées ontre les divers rapports précités. L'existence de ces hommes à queue, ajoute-t-elle encore, nous paraît donc incontestable, et si quelques voyageurs élèvent encore des doutes sur ce point, c'est que probablement ils confondent ces Niam-Niams avec d'autres Niam-Niams leura voisins et qui n'en ont pas, »

Aujourd'hui, 6 septembre 1861, nous lisons dans un journal :

« Номмев A QUEUE EN Amémique. » — (Article extrait du Courrier des États-Unis :)

M. Thorston, de la Floride, periend avoir découvert dans le canal de Barloven(a, à 10 milles 1/5 ouest au d'unest de la prespuille, une lle exocure non explorée par les navigateurs et babilée par de vériables Xian-Xians, c'est-à-dire par des hommes corrés d'une queue ni plus ni moins que des nine par, commo cretains sauvages do l'Abyssinic centrale. Cet appendire caudal est un prolongement hybride de l'épide dorsale, et M. Thorston prétend que c'est la marque d'une vériable espéce intermédiaire entre le nègre et el sine. Alsis cet Xian-Xians parient comme les niegres et grimanent comme les niegres et grimanent comme les niegres et grimanent comme les niegres. Ils out une sorte de roi électif, et c'est le seul de la tribu qui posède une manière de cace en feuillage. »

Il est probable que le Niam-Niam américain n'entrera pas plus facilement

dana la science que le Niam-Niam du centre de l'Afrique, Jusqu'à ce que l'un d'eux soit veux s'asseoir sur les genoux de M. Bite-Divardis ou de M. Broxa, et que elacun de ces savants air pu palper lui-même le malencontreux organe, il est probable que tous les dires de SM. d'Abbadie et de Casteinaux, confirmé par la tradition universelle et la personnelle constatation du docteur. Hübech, n'aurout pas plus de crédit que les cent vingt mémoires sur les abreillates et les cent mille térmoins des phéconderes spirites.

Quant à la philosophie de la choeo, olle se résume toujours pour nous dans cette question: Cette dégénérescence devant, comme le dit fort bien de Maillet, provenir d'un type primitif, mais Thomme primitif, selon les monogénistes of l'évidence, n'ayant jamuis offert ce type, qui donc pourrait l'avoir fourrai à su descendance?

2. Le Thometh et ses profondeurs sataniques.

N.-B. Vu l'extrême délicaresse du sujet, délicaresse dont nous prévenons nos lectures; lis nous pardonneront de nous réfugér souvent dans le latin; nous voulions même y recourir pour tout ce paragraphe, mais de bons igues, qui font toi por tout le monde, nous syant fortenent conseillé de ne pas embrouiller nos questions » par une pruderie tout à fait insolite, dissen-ils, en maitère scientifique, » nous avons cru dévoir leur oblir. Procre une fois, on est préveau, et celui qui voudra passer outre n'aura rich a bous reprocher.

Contentons-nous d'avoir consacré quelques pages à la réalité historique, soit des apparitions, soit des monstruosités anthropo-zoologiques indiquées dans la Bible, et revenons aux pratiques du πιομεπι et à la solidarité qui semble lier ces deux questions.

C'est le savant Jablonski qui va nous y introduire d'abord et se charger de notre édification.

« Ce cutte du bouc et de la chèvre paniques, di-il, n'éati pas particulier à Wendès, mais toute l'Egype le pratiqualt, et tous les adorateurs avaient chez eux le portrait plus ou moins faible de leur dieu. Son domicile principal n'en dait pas moins à Mendès, préfecture dont il était le dieu outlaire, Son temple y était aussil grand que spalendide, et il seulement était un boue voxar et sexré... Il était placé au rang des huit grands dieux, autérieurs aux douze autres... Pour emblème il avait une croix autés, tellement enfancé à un phathar que l'un aurait pou se prendre pour l'autre... Cet emblème (précendu) du fue atlat et du principe générateur de la naure avait été communiqué par le dieu Pan lui-même, couvran roamvenars et sor sore. Vollà quelle était la doctrine, voicé maintenant quelques étaits au volle que de de la des chies voicé maintenant quelques étaits au contra en contracture de la naurelques étaits au forctine, voicé maintenant quelques étaits au forctine de la contraction du la contraction de la contractin

ce culte. « Ext alfquid prorsus singulare, et alias fere înauditum, quod de hiros Mendesiorum, in templo Thumetamo, divinis honoribus culto, scriptores quidam, et aune ex antiquioribus, memoriae prodiderunt. Et credi profectio non posset, suque adeo leges puduris violat, nisi di testaencul scriptores optinal, quorum fides in dubium recerari nequil. Ego, quonism res hare ad intelligendam veram Vuninis huus indolem aliquid confert, est antum verterum testimonis hit apponam, quer Theologus laudatissimus, magnumque Gallies sue ornamentum, Sax. Bocantars' in filteroxioco milu sideministrat. Nempe Thumi in templo Mendetis, mulieres hitro hule se submittebant. Tempore Probau potez, qui annis circiter quingentis ante Christom forniti, fama hujus rei in Gracia videtur fuisse percelebris, quod hi epici versus testautra, a Saxuosa vallati, lib. XVII, p. 551:

Mondetis ad virina mari praecipitia, Cornuquo Nili extremum, qua salax caprae Maritus humanam audet inire ferminam.

Enté Statous, qui versus hos servavit, consectudo tam pudenda abrogata dolum ent, Esi sie min Esppom totam pergarasset, rei tamete bujus, tanquam mirande, et Prasaus tançum meninici... Sed certe, que tempore Esppass Persie regibus para-bat, consentedo illa nondum sublata erat. De ea enim Basoserus testatur, lib. II, e. 46: « In praefectura Mendesia contigit he mea memoria prodigium : hirose um muliere coli propalam, hujusque rei videnda hominibus copia fica est. « Si porro Purramor-redimas, spectarioum andeo abonimandum, ejus etiamnum estate, in Espoi infrequent nun erat. Lu enius scribit in Englic, p. 99: 91 « Mendesis in Esgypto caper, indulusa cum multis ac formasis mulieribas, ad congressum proclivis non videtur, sed capas desiderat.) «

Voilà donc l'archéologie nous montrant elle-même la réalisation physique et la vraie fin de ce « sublime allégorisme » dont on nous vantait, sur tous les tons, la profondeur et les beautés l

Apprenous par cela seul à connaître le paganisme. Pour îni, constituer le bouc en Verbe et en Scigneur de la matière, κέρος τῆς τῶλες, comme dit Plutarque³, et le sacrer roi du Thometh était un double coup de maître.

Étonnons-nous, après cela, que le vérituble Verbe ait pu se plaindre que « les homines l'aient fait servir à toutes leurs abominations. »

- 4. Part. I, lib. II, cap. LIII, col. 652.
- 2. Jablonski, Panthéon égypt., i. II, ch. vii.
- 3. Plut., de Defectu orac.

Exonons-nous surtout du langage et des anathèmes de la Bible qui, inseque nous la constilons, nous morte du doigt ce passage du Lévitique, ch. xx, v, 55 et 16 : « Si quis cum jumento et pecore coiee rit, morte moristor; pecus quoque cocidie; » et ailleurs (Deutér, ch. xxu, v, 7) : « Nequaquam immolabum pitosi (selrim) cum quibus ci idolatrici fornicabant, » Et milheruessement ce gerre de menacesse représente trop souvent dans la Bible pour ne pas rundre évidente la fréquence du forfait!

Si nous interrogeons ensuite la théologie servlee, celle qu'on ne met entre les mains du lévite que lorsqu'il a atteint le diaconat, elle commente avve prud'unce et netteté la nature, les conséquences et les expiations imposées de ca bominable crine, car une théologie servit incomplète, en effet, si elle laissit tout à fait incompris, sous un vaiu prétexte de prudence et de convenance, les anathèmes de l'Étriture et leur pénalité.

Quant à la possibilité des conséquences physiologiques pouvant résulter de vis crimes, comment l'Égiles, si elles constituiente suryeux une hérésie, aurait-elle pu laisser passer et, bien mieux, conment surait-elle classée parmi les réédations authentiques ces portidonnés par sainte Hildégarde comme paroles du Verbe lui-même? « Bomines suchèram formam rationalitais sus mutantes, sese bes-

« lis admiscebant, et quod sie generabatur, si homini magis quam de bruto animali assimilaetur, illud odio habentes negligebant; si « vero magis formom bruti animalis quam formam hominis haberet, « osculo dilectionis ampleteibantur... Quidam autem raco naturam « suam humama gustantes, nes es pecoribus commiscentes, in na-tura sua recte et sobrie vivebant!. »
Ounan au Zoher, d'un bout i l'autre il revient sur cette même

Quant au Zohar, d'un bout à l'autre il revient sur cette même théorie à laquelle, nous l'avons vu, se rattachent pour lui, non-seulement la vraie cause du déluge, les anathèmes des prophètes, la déchéance des races, etc., mais encore toute l'histoire de la chute.

Nous voici donc ramenés au serpent d'Éve, ou plutôt à la femmeserpent, contme l'appellent toutes les traditions, au dire de M. de Humboldt.

C'est en effet un jour bien étrange, bien effrayant et bien nouveau que celui qui se trouve projeté sur notre grand drame humanitaire par le quadruple rapprochement: 1º du dogme, 2º de la tradition antique, 3º des faits anciens, et 4º enfin, des faits modernes.

4. Sainte Hildegarde, Lib. div. oper., pars III, vis. 8, p. 966, ed. Migne.

1º Le dogme l'està-dire une fennme écoutant un serpent, ou l'humanité sortant de ses voies, e privée de ses dons spirituels et blessée physiquement dans son essence naturelle, » suivant les expressions du concile de Trente. Or, la science, même celle qui nie la déchéance, ne saurait inter copendant ni tous les désordres héréditaires du cour humain, ni le seuin physique, non moins héréditaire, qui coule dans ses veines. On nous l'avouent auta't h'eure.

2º Les traditions! puisque nous venons de les trouver résumées dans le Cohar et dans l'entonée de la femme avec sommasi incarné dans un véritable sérpent. Quant à la preuve monumentale de l'universitifé de cette tradition, elle se trouve dans le grand nombre de statuettes et d'images représentant la mère des humains « alligatun, sicut statua Laconois, a duplice serpente ».

3º Les faits l'éclairés comme nous l'avons été tout à l'heure par les fançailles des juuen filles de Vidha et de Juidha avec leur serpent l'happelons-nous les mystères palens et le rôle que le serpent y jouait pendant que les bacchantes criaient: Heur Heur. L'appelons-nous tout ce que Clément d'Alexandrie, si bien informé, nous réviet à ce sujet. D'han steurs orgies solennelles, dit-il, des prêtres que l'on et dit sis priudes d'un exerte furieux, déchirant des chairs pal pitantes et courontés de serpents, appellent Ére à grandy cris. Alors paralt, a milieu de ces orgies, un immense serpent couvront. D'appèr les rites les plus secrets, et si vous vouetre zavoir plus au juste la signification du mot Éer, vous trouverez que, prononcé avec une forte aspiration, Héva signifie sentent-resautaz. ... Puis on voyait l'enlèvement de Cérès et « consortium l'ovis cum e, sub forma draonis s', »

Tout cela n'était que la mise en action de la tradition générale.

Le savant Bœttiger va plus loin; il nous affirme que tous les serpents du temple d'Esculape étaient врості ар нос з.

Et comme pour lui donner raison, Suécone nous raconte que « Atis, mère d'Auguste, étant venue cucher dans le temple d'Apollon pendant le sommeil des autres femmes, « serpentem repente irrepsise « ad ean, pauloque post grussum, illanque expergedactam quasi a e concebitu mariti purificases es, et statim in corpore ejus extitises « maculam, velut depicti d'arconis, nec potuisse unquam eximi, adeo « at mox publicis balneis perpetue abstinuerit : ».

^{4.} Voir p. 20.

^{2.} S. Clém. d'Alex., Cohort., l. II.

^{3.} Sabina, t. I, p. 454.

^{4.} Suétone, Vita Aug., ch. xciv.

On pense bien, toutofois, que notre intention n'est pas de convertir en histoire une tradition, fût-elle générale et mille fois plus appuyée: co que nous constatons, c'est l'universalité de celle-ci; et si l'historion veut être sincère et complet, il doit, dût son œur se soulever d'indignation et de déçoût, l'enregisterre comme les autres.

Maintenant, admettons pour un moment que la tradition ait dit vrai, admettons la possibilité de cette horrible impossibilité, et que sainte Hildegarde ait apprès sous la diette du 1/rele la durée historique de ces épouvantables habitudes pendant une trop longue époque, serait-el bien lloigique et dérisionnable de les faire entere pour quelque chose dans les dégradations et dégénérescences physiologiques évidentes éthes certains peuples.

Mais entendons-nous bien; comme nous ne croyons pas dutout à la propagation continue des monstres positierement montree, nous ne parlons pas kei d'un changement d'espèc en une autre, mais d'une attération, d'une dégénérescende des les formes entéreires, d'une modification imprimée dans la conformation de certaines populations, par suite d'une horrible perversion naturelle.

Lorsqu'on est nonegriaiset et chrétien, il nous parait bien difficile de s'expliquer, au point de vei inelletteud, moral est phispique, cette sublie et complète disparité cher des peugles frêres et voisins, comme l'étaient les Séthites et les Chamites. Quol vuss aduetteu un même père, et vois croyca que ses propres fils sont devenus, sans une immense raison, et sons un même soicil, aussi dissemblables que le jour l'est de la nuit? Avec quelles races humaines les races abstardies ont-elles donc pu se cruiser primitériement l'Prenz-y garde la vious n'admetteu pas une révotution pour ainsi dire instantanée entre les fittiopiens de la retilte et les Éthiopiens de Indemain, les polygienises autorni le droit de vois défier de fournir une seule raison valable tirés des influences extérieures, pour expliquer tant d'opposition physiològique.

Tout le monde connaît les magnitiques pages du comte de Maistre sur l'anathème visiblement écrit sur le front du sauvage, cette créature positivement dévouée 1. »

« La cause de la dégradation du sauvage, dit un autre auteur trop peu conun, ne peut être qu'un cauxe, qu'une de ces prévarications qui, su'unat les apparences, ne soit plus passibles dans être ateut des chosts... L'Écriture nous parle sans cesse « de l'esclavage du démon et des peuples assis dans les ténèbres de la mort. » C'est dans l'âme du sauvage qu'il faut contempler cette affreuse obscurité et les chaînes

^{4.} Soirées de Saint-Pétersbourg, t. II.

de cette servitude inexorable que le temps n'use pas et que Jésus-Christ seul, l'esclave volontaire, a la puissance de briser 1 , 0

Pour dé-montrer la vérité de ces paroles, il suffit de cette constattion positive que parmi les noirs la dégradation morale et physique suit toujours une marche paralièle au depri de l'idolatrie, et que l'abbitant du Congo, illuminé par quelques rayons de christianisme, ou le noir musulman, enfant dégéoéré de Fancies fostitisme, n'offre déja l'us la même physiocomie que le Cafre et le Dahométieu imbus du fétichisme le tus crossier.

La Bible, on le sait, nous jette encore à ce sujet une énigme dont aucun commentaieur ne parsit avoir accepté la lettre, mais dont l'esprit est bien positivement relatif à la profinazion de la paternit humaine. Or, n'est-il pas bien pius locquie d'écodre cette profinación à l'idée de paternité collecties que de la restreindre à une trrieirenze particulière?

Nous venons d'entendre cette Bible s'exprimer plus d'une fois en termes trop clairs, et sainte Hildegarde généraliser le crime, au point de n'en excepter que quelques-uns, pascel

Bien plus, elle nous a montré « progenitos similes animalibus paternis et formam bruti animalis habentes! »

Il ne s'ensuit pas, il est vai, répénone-le, la possibilité d'une propagation illimité de ces métanorphoses, car nous admettons tout ce que de grands naturalistes, et tout deraièrement MM. de Quatrefayr et Flaurens, ont dit sur l'infécondité des hybrides, contradictioriement à Ceoffroy Saint-Illiaire établissant hardiment que « tout monstre est le produit du croisement de deux espèces, » puis, contradictoirement à Chateaubriand s'écriant « si blue premet l'enfantement des monstres, c'est pour nous apprendre ce que peut être la création saux lui, » provies commentées ainsi tout derilièrement par une plume catholique et médicale : « Ces créations suns Dira doivent s'entende « a productu harma concepsionum contra naturan et Deum, scilicet a lege violata ab auctoribus ipsis hujus conceptionis ».»

Donc il n'y a plus d'autre difficulté, au point de vue naturel, que celle qui regarde le degré possible de cette violation et la fécondité perpétuelle de ses produits.

Lorsque la science démontre la limitation très-étroite d'une telle



^{4.} L'abbé Chesnel, Du paganisme,

Revue médicale du 31 décembre 1859, art. du docteur Sales-Girons, p. 707.

fécondió, elle l'entend des espèces véritablement transformées en une autre espèce, mais elle ne suarria l'entender d'une espèce demeurant elle, bien qu'altérée, modifiée, dégradée par une immitter extrangère. Sans parler des exemples frappants derribement objectés à N. de Quatrefages par N. Broca¹, il nous paralt imposibable que, lorsqu'on accorde une si grande forest peripateure et utiliable à un simple gouise, aux l'imagine des proposites en entre aux simples images caresses par l'imagination de l'une mêtre, il nous paralt, disonn-nous, imposible de ne pas accorder une bien autre puissance platique et modificant (en nu ransformance) aux retailous dont nous parloss.

Loin de nous la peasée de conclure de ces prémisses à une conception de ce gorre pour les noncentures, Les sylvains, les Egypans dont historiens et prophètes nous parlaient tout à l'heure, bien que Pline, Plutaque è et blen d'autres leur aint assigné cette origine; mais de là à rejeter toute idée de mésatifance primitive entre le Mélansiein de Van Diémen ou l'Africain hideux, et gorille ou le pooge, qui marche, crie, dévore comme lui, et qui, nous l'avons vu tout à l'heure, le rappelle par toutes les similiations de conformation, il y a l'infinit. Nous ne croirons jamais que le type tiétat de la race caucasique soit deveu actificurement un sinés, asan que le commerce des singes qui l'entourent, et avec lesquels il vit et cohabite, y soit absolument pour rien.

Il y a ici un rapprochement trop étroit de phénomènes, pour qu'il soit impossible d'y voir un enchaînement de cause à effet.

Mais répétons-le bien : au point de vue naurel, dégénérescence n'est pas trans-spécialisation physiologique, comme au point de vue surnaturel la propagation, naurellement difficle en parcil cas, peut devenir permanente en raison d'un anathème.

Et c'est précisément devant un outrage à la paternité, c'est-à-dire à

- Bulletin de la Société d'anthropologie.
- 2. Créatrice, ou pour le moins informante.
- 3. « Indorum quosdam cum feris coire, mixtosque et semiferos esse partus. » (Pline, Hist. nat., 1. VII, ch. H.)

Plutarque est bien plus explicite encore : « Capras, porcas, equas inierunt viri, ac feminæ insano amore mascularum bestiarum exarserunt. Ex hujusmodi enim coitibus modis sunt minotauri et sylvani seu Egypanes, alque, ut mea fert sententia, ettam sphynges et contauri nati. » (Bruta anim.)

Enfin Élien affirme qu'à Sybaris « unam capram de pecore suo amatam a juvene pastoro peperisse unum sylvanum brevi occisum ab invidia arietis. » (De Natura animal., l. Vl. p. 41.)

la génération, que la Bible a prononcé celui-ci : « Cham et Chanaan seront les esclaves des esclaves de leurs frères, servi servorum. »

Ici, la Bible a si bien lu dans l'avenir, qu'il devient bien difficile de croire que sainte Hildegarde, en la commentant sous la dictée du Verbe, n'ait pas dit la vérité ¹.

4. « CONTAGION ZOANTRROPIQUE (a). » Jusqu'à quel point ane trop étroite communauté d'existence avec certains animaux pent-elle animaliser l'homme qui subit leur influence ou la transmission de leurs venins?

Cette question, dont la solution surnaturelle va devenir évidente dans l'appendice suivant, pourrait peut-érice en recevoir une toton naturelle les deux exemples qui vont suivre. On se convaincra, nous l'espérons, par totou est enchalmement de documentes s'émilléques es seriés, de la cortico tiou presque constanté de nos deux ordres de causes et dis support mutuel qu'ils so fournissent tour à tour.

Occupons-nous d'abord de l'ordre naturel.

Sins revenir sur les núm-nians, dont on peut affirmer que l'apprendice coudel fait en ce sonomet se quernataine avec bles flutres vériles, qu'est-ce donc que ces indigines des deux estes que Modera, accompagné de treis naturalités comusus, renceitur su pour sur le chée nort de la Nouvelle-Guinée, « rempissant tous les arbres, austant de branche en branche comme des singes, c'enniet egadeciante comme eux est que oct el infaitiblement pris pour ces animaux, s'ils n'avaient pas eu leves armes sur le doc (s)? y s. M. Pantelet, qui reproduit esce inclainte, ajorte - 10n est en droit en (s)? y s. M. Pantelet, qui reproduit esce inclainte, ajorte - 10n est en droit en (s)? y s. M. Pantelet, qui reproduit esce inclainte, ajorte - 10n est en droit pas été l'origine de la tradition qu'il a servi de huse su poème de Valimbi. Bamm arrachast à la compagnée des on époue ravie per le mavaise génée Blaman, aidé par toute une armée dont, à chaque instant, les expressions et les gibbles du récti rappellent la nature sinienne et quardramene (c).

L'antiquité attribue à une foule de propindes une conformité de mœurs et de nature avec les animux d'onnestiques qui partagesient lure d'emenre et dont ils épousaient ainsi toutes les habitudes, mais pour nous en tenir aux modernes, citous un exemple tout récenment mis en lumière, et dont nous nous étonnous qu'un n'ait pas tiré de plus larges conséquences.

« La race des Antóls, si bien décrite, dit M. Broca, sous lo nom d'espèce bourilienne, differe prédondèment de toutes les autres races humaines, mais elle différe surtout des races qui l'entoarent par le crâne, les proportions, la conleur, et surtout par le système pileux. Tandis que les Kamtchadaltes (qui l'entourent) sont imbrerbes, que les Mandchoux, les Japonasis, Est Corfens, les

⁽a) On appelle Zoonthropie certaines dégénérescences, affections et manies, à la fois animales et humaines.

⁽b) Voir Britisch assoc., 1852, p. S. (c) Pouchet, Pluralité des races, p. 18.

Chineis notine end le visage presque ma, à l'excepcision de la lèvre supérieure, et que fase cos perspison al teorpe a les membres à peur pric campéterment glabres (a), les Arbots, au contraire, esclavés au milieu d'eux depais un temps immémorial, sont à la fiela les plus barbus et les plus veales de trous les pruples de la terre. Leuns chevreux pessental jusque dans à lous (Principales, Plats nat. de la terre. Leuns chevreux pessental jusque dans à lous (Principales) de la terre. Leuns chevreux pessental jusque dans à lous (Principales) de la terre de la t

Veillo, certes, un bien curiescy problème ethnographique à étudier. Broca l'Inbord avec archiver et ne turde pas à mettre à nêmt a teste les précendeux causes de climat, d'alimentailee, de genre de vie et de toute espèce d'inflemence physiques inengiandère. Bien mieux accore, il en fait tout autient de l'hypothèse de l'ritchard révant une colonie de Coltes, un peu plas velus que les auters (qui le le soute pe dout), qui serait veue s'impénater au milieu de toutes ces populations glabres. e On a poussé l'extravagance, dit Broce, juequ'à souteir que l'abbitaire géreriel de l'égistaire avait fini, au contrait de l'auterie de la colte de

En pareil embarras, il n'y a rien de mieux à laire, ce nous semble, que de consulter la traditie, les Veisisses sucrotules insidressals, Orque dist'absend leur entourage? Il les appelle uss oras; les Ainés acceptent cette dénomination, et, à l'appoid de ce dire, ils vous montrent les ours sene Letquels ils révent constamment en famille. Chaque maises possède le sien; blen mèux, chaque femme en aflatie un, et, à l'appoi de commanisme, Desmoulins reproduit une peintare japonaise représentant un ourson suspendu à la mamelle d'une Kerrilienne. L'arrye un. Brenca traite ce demirel destiul de fable et de légende, il espose prehablement à des témoiss oculaires des témoiss qui sout restais Paris. L'avenir neus le dir.

Neus ne comprenens pas, pour notre part, comment en refuse à prendre en considération un pareil document, et ce document, une fois bien vérifié, peut-être serait-il difficile de ne pas veir une liaison pesitive entre la tradition générale, l'avis des indressés, l'habitude de cette cohabitatien et la similitude des deux espèces?

A l'appai de ce fit à éclisirir, citoss bien viue ce fait prouvé: « Pask rezone que, d'intaut ne jour ches le roi Caisnir, no fit veri un enfant de deuze aus que le grand veneur. M. Ogenki, svait fait prouder tout vivant dans des filtes, quoisqu'il cuit été déclaur à settance par trois eurs, et sarrout par une eurse éneme que lat avant asant pe sourance. Teus les membres étaient bien outs d'un bemme, y compais les engles et le mains, mais il était extrèaxaser couvant pe son. D'eurs. Os était veux à bout de lui faire articuler quelques phraesses (ét. Chanton, Magains pittirerappe, L. V., p. 371.)

(d) Nams pout.
(b) Broca, Recherches nur l'hybridité animale, p. 480.

Il y doit y avoir eutre ces deux faits une corrélation très-étroite.

Passons maintenant à une autre hypothèse scientifique beaucoup plus grave et présentée cette fois, par son savant auteur, sous une forme purement littéraire.

La Reuse des Deux Mondes a connecté deux indressants articles (pr. des 15 juinet 14" juille 1861) à un roman méricain publis sons le titre de Elize Venner, par le docteur Olivier Holmes, et réduit on français par M. Forgues, Quoique présende sous une forme romaseque, il est faite de reconsantier que la pensée dus avant docteur est sérieuse, et très-sérieuse. Elle fost tellement, que la Reuse britannique, en redualt comptée de ca travil; recommande de ue pas s'y tromper et de bien voir là une préoccupation et un thème scientifiques.

Elsie Venner est donc une jeune fille qui, au milieu des plus remarquables qualités et de la distinction la plus parfaite, glace d'effrei tous ceux qui l'approchent et porte le douil au sein des cœurs qu'elle avait le plus séduits; ses yeux ont l'éctat du diamant, tempéré toutefois par une sorte de vopeur anormale qui porte également à son tour le trouble dans l'esprit de tous ceux qui la coutemplent; sa peau ne peut être touchée sans qu'un froid mortel parcoure les veines de celui qui s'y expose. Son père lui-même, son père, tout en l'adorant, hésito à poser ses lèvres sur le front décoloré de son enfant. Mais d'où vient cette double uature à la fois attractive ot répulsive? Voilà la question, et voici la réponse. Elsio Vonnor doit le jour à Catarina Venner, morte à vingt ans, par suite de la morsure d'un serpent à sonnettes, morsure dont sa malheureuse fille porto au cou le stigmate. Tout s'explique, c'est un auge souillé par le venin d'un serpent; mais si, dans son caractère et dans sa uature, tout rappelle cette terrible juoculation, ses habitudes la révêlent bien autrement encore. Elsie, cette brillante et séduisante créature fult ses amies, ses compagnes, le père qui l'idolâtre, pour passer ses journées, qui le croirait? sur le plateau redouté de la Corniche aux serpents. On appelle ainsi lo sommet de la montagno qui domine la petite ville de Rockland, sommet devenu l'épouvantail de toute la contrée, en raison de son occupation par toute uno colonie d'abominables reptiles plus venimeux que le cobracopello lui-même. C'était un de ces monstres qui avait mordu la mère... A oux appartieut la jeune fille, à oux tous ses soins, tout son amour, tous les moments qu'ello peut dérober à la surveillance paternelle; pour eux elle gravit la montagne, et là, seule avec ces terribles amis, au fond de cavernes impéuétrables, elle passe une vie enveloppée de ténèbres et de mystère... On ne savait au juste ce qui pouvait l'attacher à ces horribles solitudes du val sinistre et hanté... Mais souvent on trouvait dans ses livres quelques fleurs particulières à ce lieu et que personne n'eût osé aller dérober au milieu de tels abimes, et ce qui effravait plus encore, c'est que le livre dans lequel elle les fixait était un Virgile dont la page pliée était toujours celle qui contient l'épisode du Laocoon, « depuis l'horresco referens jusqu'à ce bis medium amplexi,... » auslogue naturel des mystiques enlacements de certaines statuettes précitées.

Depuis cos découvertes trop significatives, lo doctour B..., l'un des personnages du romo, ou plublé le représentant romosesped ou véritable et au auteur, ne pouvait pies regarder un serpent sans on immense initést; il lui sembait, en regardant ces funestes replies, mieur comprende le demythe de l'origine du maf, et, tout à ces pensers, il écrivait un jour au docteur ***s, onn maître et son am maître et son air.

« Vous m'avez promis, très-cher professeur, de m'assister en toute iovestigation scientifique où je pourrais me trouver engagé. Me voici aux prises avec certains suiets d'une extréme délicatesse sur lesquels voos me répondrez comme vous pourrez; les voici : A-t-on des preuves que l'être humain puisse être sujet à telle ou telle action, à telle ou telle influence de poisons végétaux ou animaux qui modifient sa nature et lui donoeot les attributs de telle ou telle espèce inférieure? Ces attributs sont-ils héréditairement transmissibles? Quel cas faites-vous de ces récits si fréquents dans nos journaux. où l'on entretient le public d'enfants LIANT AMITIÉ AVEC LES OPHIQIENS, partageant avec eux leur nourriture et obéissant à leur mystérieuse influence (at? Avez-vous lu avec attention, et au point de vue de la science, la Christabel de Coleridge et la Lamía de Keats? Avez-vous pénétré le sens de ces deux poëmes? Ne trouvez-vous ancun fondement physiologique à ces récits? Pensez-vous qu'il puisse exister des dispositions héréditaires inoculées de boone heure, mais, en somme, devenues coostitutioooelles, qui enlèvent à l'empire de la volonté tonte responsabilité morale ? Ne pensez-vous pas, en un mot, qu'il puisse y avoir crime sans qu'il y ait péché? Excusez ce catéchisme : il m'est dicté par des circonstances vraiment exceptionnelles au milieo desquelles je me débats commo je puis... » A ces embarrassantes questions que répond le sceptique consulté ?... Il répond qu'il faudrait des volumes pour répondre, mais, en les attendaot, il renvoie le questionneur aux Memorabilia de Mizaldus, au magnétisme, à l'hypnotisme, au mauvais œil italien. mais surtout, qui le croirait? aux écrits pleios d'autorité, selon lui, d'Aétius, de Paulus, d'Altomaris et de Fincelius sur la LYCANTHROPIE, etc., saos toutefois se prononcer davaotage. Si, au lieu d'interroger un médecin, il eût été interroger le savant auteur des « Origines mexicaines , » l'abbé Brasseur de Bourbourg, déià cité, celui-ci lui eût montré, toujours à propos de l'initiation nagualiste, le magicieo Sauvage invoquant, dans la cérémonie, la grande couleuvre higarrée de noir et dite couleuvre des fourmis. Celle-ci arrivait aussitôt avec plusieurs autres compagnes de son espèce, mais plus petites, et pendant quo ces dernières extraient par le nez, les oreilles, etc., la grande s'élançait d'un seul bond dans la bouche de l'initié, etc... Mais arrêtonsnous-là, car ce qu'on aura lu avec intérêt, ce qu'on aura applaudi dans Elsie Venner et dans Coleridge, oo ne le pardonnerait probablement pas au Zohar, à sainte Hildegarde et au narrateur catholique.

Toutefois, puisqu'on nous conseille d'étndier la lycanthropie, faisoos uoe petite excursioo de ce côté.

⁽a) Effectivement les journaux américains en citent beaucoup d'exemple

APPENDICE O

CHAPITRE XI

LICANTHROPIE (VARIÉTÉ DU NAGUALISME), RAPPROCHÉE DES FAITS ANTIQUES

1. Lycanthropie. - Faits.

Commençons par un aveva, Lors de la publication de notre premier volume, ayant dei vivement terpris par le journal des Dirien pour notre croyance aux louge-persus, pour la première fois nous sentimes fai-bil le coarage de nou supervisions, et comme effectivement nous n'avions pas encore parté de celle-ci, nous finnes heureux de pouvoir donner un démend. C'était une libenét, car d'êts nous ceropiora aux louge-persus et nous ne devious pas les renier. Aussi, dits le indiemain de cette faibleas, pennimen-nous à nou railleurs une rétracation publique, une amende honorable, et nous venons aujourl'unit faire honorar, et probablement pour beaucoup, déhoment n'antre parde.

D'ailleurs l'à-propos est évident. Pour peu qu'il se trouve dans le monde un seul adhérent aux attestations de nos avants missionnais le sur la solidarité du Nagual et de l'Indien (voir les dernières pages de ce chapitre). Il plus simple logique exige que ce croyant en tiene bonne note et qu'il ne les perde pas de vue un seul instant pendant la lecture de ce qui suit.

Il s'agit de savoir maintenant si les récits des plus anciens historiens n'ont jamais concordé avec nos modernes défenseurs des loupsgarous.

Diodore de Sicile, on le sait, noes soutient que « les dieux ont parcourre cet univers sous la forme des anienzas zearris, comme lis l'ont fait tant de fois sous celle des hommes et des mortels; et q v i l m' y a rien de fablueux en sela (minne fabluoumu,) puisqu'ills en ont faculté comme présidant à toute génération. » Diodore représente jei toute l'ôpinion antique.

« Toutes ces légendes, dit M. A. Maury, étaient d'autant plus faci-

lement acceptées, que les prestiges attribués aux démons permetaient de croire que les magiciens pouvaient, à l'aide du diable, revétir toutes les formes, en vue d'abuser les hommes, et sur cette superstition venaient se greffer toutes les fables dont les animaux ont été l'objet dans les temps d'ignorane ⁴, »

On voit que de l'admission ou du rejet de ce principe il n'y allait rien moins que de la mythologie tout entière.

S'il éair faux, tout éair dit, il ne s'agissair que de passer une folie de plus au passir dégà si lour de la paurve humanilé; s'il éair vair, il fallait encore une fois, ce qui est un peu dur sans doute, faire anneche honorable, non-seulement des ciudieste d'inminaux, devusair des minaux deux deux des minaux deux deux des minaux deux deux des minaux deux deux de single bétes, comme tant d'autres; il faudrait étendre ensuite cetre amende honorable à l'interminable kyrietle de théologiess, magistras et médecins du premier ordre, qui, pendant nos dis-buit siècles de christianisme, tout en signalant, punissant et dépount cette méme idolàtrie, l'avaient trop souvent élevée jusqu'au sérieux de la peine de mort.

Quant à l'antiquité, on nous permettra de glisser assez rapidement sur son compte. ${}^{\flat}$

Quand nous citerions les beaux vers d'Ovide sur la métamorphose en loup de Lycaon, roi d'Arcadie, on nous répondrait qu'Ovide ne fut jamais qu'un poëte.

Si nous ajoutions, d'après l'ausanias, que la race de ce Lycaon existantenecroe de son temps en Arcadie, et que, dans cette race, la métamorphose en loup avait si bien dégénérée en habitude qu'elle donna l'eu d'Institution des lupercales grecques⁴, on nous répondrait que du temps de Pausanias il n'y avait pas d'histoire, et que l'histoire commence à Vottaire.

Si nous disions que le plus savant et le plus sceptique, au dire de Cicéron, de tous les hommes de l'antiquiét, Varron, son ani, donant comme indubitable que Demenetus Parrhasien avait été changi en loup, après avoir godié du foie d'un enfant sacrifié à lupiter Lyzaru, on nous répondrait que la philosophie des deux amis réunis n'équivalait pas à celle d'un de nos hoss dévises de sizàme, pour ne pas dire de dis-huitème. Il en serait de même du serment fait par les Scythes à Hérodote « qu'ils se changesient en loups une fois fan, » ou de la

^{1.} Magie, p. 184. 2. In Arcad.

tradition celtique qui attribue le même pouvoir aux Druides, ce que saint Augustin accepte comme fait, en ayant soin d'ajouter que « l'apparence seule de ces hommes était modifiée sans que leur nature fût changée. »

Comme il ne nous est guère facile de prouver juridiquement ces vieux dirs, il est plus simple d'en revenir à notre ère et de voir ce que peut devenir une question, après avoir traversé le moyen âge et le xvur s'élec. Cette discussion rentre dans notre programme de l'échaircissement des faits antiques par les modernes, » puisqu'il s'apit d'élucider en ce moment un des aboutitants de la zoolatire antique.

Le moyen âge dait vraiment terrible. Nous voyons Fierre Damien, l'un des plus savants et des plus saints hommes de l'Église, chargé de faire une enquête sur deux hôtesses d'Allemagne qui avaient changé un voyageur en âne; nous le voyons, dison-sous, rejeter tout d'abbrd le fait comme saint Augustin l'avait fait, puis, après plut ample information, en faire le rapport au pape Léon VII, le débattre devant son coussell et conclur par une affirmation formelle.

Pour tous les théologiens de cette époque, il y avait au moins halucination diabolique, car cette hallucination aveuglait tantêt le patient tout seul, qui se croyait et se voyait loup, tantôt tous les assistants qui le voyaient de même, à l'exception des juges en exercice de fontion qui se trovaient seuls respectés par l'hallucination générale.

Saint Thomas admettait aussi cette hallucination capricieuse, mais cryait de plus à une commutation partielle ou dépairassense comme celle de Abuebchodonsor, que la Bible nous montre changle en une espèce de bœuf mangenut du foin, laissant croître ses cheveux comme les plumes d'un aigle et ses ongles comme les griffes de la panthère ! »

Saint Grégoire le Grand avait émis déjà ce terme moyen entre la commutation complète et la simple dégénérescence ⁸.

Mais vinrent la renaissance et la réforme qui furent, malgré le préjugé contraire, comme nous l'avons déjà prouvé, le signal du plus grand développement de la magie et des plus grandes rigueurs à son égard?

^{4.} Daniel, v. 21.

^{2.} Morales, 1. V.

^{3.} Voir dans la Revue britannique (juillet 1830) un extrait du Quarterig Revieu, revue protestante, dont la loyauté met cette vérité dans tout son jour. « Avant la Réforme, dit-elle, ces croyances populaires troublaient à peine la paix publique. On ne punissait guère que les sedérats... Mais cette

A partir de ce moment, nous voyons reparaître la lycanthropie. C'était une des formes de cette magie qui semblait avoir suivi dans sa renaissance une marche parallèle à celle des sciences et des lettres.

Pendant que le commun des sorcières, comme les Magdelaine, les Marie de Sains, etc., se contentaient de voler les enfants, de leur percer le cœur avec des aiguilles, et de les jeter aux chiens ou aux pourceaux, pour obtir à leur maître, le lycanthrope, dans le même but, les prenaît à la course et les dévorait à belles dents.

Cotte fois, il ne s'agissair plus de Pline et de Pausanias, les causes se platátenta la fordeaux, à Besanno, à Cologne, en langœ eudajeri, et quoique nos préjugés modernes aient fait peser sur tous les tribunaux de cette époque une accusation terrible, la plus simplé étado des dossiers qui nous restent, provue manifestenent que des hommes comme Bodin, comme Delancre, comme Boguet, tout en pouvant se tromper cruellement comme hauti justiciers et comme mesures de répression, ne pouvaient absolument pas se tromper sur le fond de la question. « En présence des aveux de tous ces misérables, dissit dernièrement la Gastata des Tribunaux, on ne se sent plus le courage de maudire leurs lusses. »

Qu'avousient donc ces misérables, comme Pierre Bourget et Verdung, en 1521, au tribunal de Poligny? Pierre avousit q'un jour d'orage, désespéré d'avoir perdu son troupeau, un cavalier qui venait à sa rencontre avait cherché à le consoler en lui disant que, s'il voulist se donner à lui, il le lui ferait retrouver. Pierre accepte, le cavalier lui fait promettre qu'il ne remettra plus jamais les piede dans une église, et le troupeau est retrouvé.. Mais Pierre fait la rencontre de l'érdung, loup-gravul d'ancienne daite; celui-le i Potte avec un ongeune, ut à l'instant même il se voit quatre pieds et le poil d'un loup. Pois sous deux courent, avec la rapidifé du venir, pendant deux hueres. Pierre deux courent, avec la rapidifé du venir, pendant deux hueres. Pierre deux courent, avec la rapidifé du venir, pendant deux hueres. Pierre et lui saistissent une patie fille de quatre ans et la dévocant. à l'exception des bras. Deux autres subissent le même sort., ils courent les forêts, et recherchent la société des loups, avec lesquels ils vivent en parfaite et nifime sutiliernee, etc.

En 1603, nous sommes au parlement de Bordeaux, présidé par l'honneur de la magistrature d'alors, le premier président Daffis. Un

Réforme opéra une fatale révolution, dans les classes populaires, sur la magie. Le glaive de la justice remplaça l'arme de la persuasion, et l'on vit paraltre l'acte 73 du 9 parlement de Mario, qui punit de mort tout sorcier et tout homme qui entretient un commerce avec lui. »

jeune gars de quatorze ans est introduit à la barre, c'est Jean Grenier, accusé d'avoir attaqué la jeune enfant de son maître. Marguerite Poirier, qui gardait les troupeaux avec lui. Les témoins sont terribles, mais bien moins encore que les propres aveux de l'accusé... Selon celui-ci, c'est encore au fond d'une forêt qu'à l'âge de onze ans il avait été marqué au menton par un cavalier noir qui lui avait fait mille promesses, et qu'il n'appela jamais depuis que le monsieur de la forêt... Il en avait accepté une peau de loup, et, l'ayant revêtue, il s'était mis à courir pendant des heures, avait sauté sur un enfant au berceau, en avait mangé une partie et donné le reste à un loup; il courait avec Pierre Tiliaire et son père. C'était ensemble qu'ils avaient mangé la fille de Grillaut. Son pouce était devenu comme une griffe, et le monsieur de la forét lui avait défendu de le couper... On le confronte avec tous les enfants qu'il dit avoir blessés, avec ceux qui l'ont poursuivi, on le mène dans tous les villages et dans toutes les maisons où il dit avoir couru le loup-garou, et tout ce qu'il a dit se trouve exact. Ce tribunal, que l'on dit si inepte, cède forcément à l'évidence, et la cour, que l'on dit si cruelle, déclare que, vu l'âge de cet enfant armé par le démon, il faut simplement le soustraire aux regards des populations et le placer dans une position où il soit d'abord incapable de nuire et où il puisse ensuite corriger les mauvais instincts de sa nature. On l'enferme dans un couvent où des ecclésiastiques vont travailler à sa conversion. Quant à son père et à Pierre Tiliaire, ils sont relaches peu de temps après.

Douze ans plus tard, Delancre le visite dans sa prison. Il allait encore è de quetre patte avoc une agilité mervellueus, il sustite acore les fossès comme les bétes... Il avait reçu dissié-il, dans son couvent, deux visites du moustrur de la forti, qu'in avait promis beaucoup d'argent s'il voulait se remattre à son service, mais,... devenu chrétien, Grenier l'avait repoussé par plusieurs signos de croix, et dati mort, en 1610, d'une manière très-édifiante, entre les mains des prêtres du couvent.'

On n'eut pas la méme indulgence pour Pierre Stunf, qui fut exécuté à Bibburg, dans le diocèse de Cologne, vers la fin du xvrt siècle, comme n'étant ni enfant, ni stupide, et ne présentant aucun signe de folie. D'après les actes, ce mailheureux avait véeu plus de seize ans avec un démon, et en avait obtenu une large ceiture qui, torqui 'il a metati, avait la faculté de le faire passer pour un loup-parou, nonseulment à se propres yeux, mais à ceux det autres, il avait, sous

4. Voir Delancre, Inconstance des mauvais anges, ch. IV, p. 71.

cette forme, égorgé successivement quinze enfants et mangé leur cervelle. Il avait aussi voulu manger ses deux belles-filles, et avait désbonoré sa fille et sa propre belle-mère ¹.

Lerchheimer raconte de son côté le fait suivant : « l'allais un jour avec un de mes amis voir un magistrat qui tenait en prison un loupgarou. Il le fit venir devant nous afin que nous pussions lui faire des questions. Cet homme s'agitait comme un fou, il riait, il sautait et semblait très-heureux. Il nous avoua que, la nuit de Paques, il était allé chez lui sous la forme d'un loup. Comme le lieu où il demeurait était à vingt milles de là, et qu'il fallait, pour y aller, passer une rivière deux fois aussi large que le Rhin à Cologno, nous lui demandâmes comment il avait fait. « J'ai volé par-dessus, nous dit-il. -Comment es-tu sorti de la prison? - l'ai ôté les chaînes de mes pieds et j'ai volé à la fenêtre. - Qu'as-tu fait chez toi? - Je me suis promené et j'ai vu dormir les miens. - Pourquoi es-tu revenu dans la prison? - Parce que mon maitre l'a voulu, » Il nous vanta beaucoup son maître. Nous lui dîmes que c'était un mauvais maître, il nous répondit : « Si vous pouvez m'en donner un meilleur, je l'accepterai volontiers. » Il ne savait rien, c'était compassion de le voir et de l'entendre Nous obtinmes sa délivrance 2 »

En 1598, nous voyons encore le parlement de Paris casser l'arrét de mort rendu par le lieutenant criminel d'Angres contre le terrible Boulet, qui, convaincu d'avoir mangéle petit Cornier, se vantait « d'en avoir mangé bien d'autres. » Le parlement le plaça comme fou à l'hôpital de Saint-Germain des Prés, afin « d'étro anemé à la connaissance de bien, mes ou extréme auvrest dui avair fait méconnaitre. »

Dans notre introduction nous avons promis à M. Figuier de lui faire comprendre pourquoi, au jugement de médecins très-haut placts et tous prêts à soutenir leur dire. M. le docteur Calmeil, malgre lo grand intérêt de son livre, ne pouvait absolument rien nous répondre; nous allons le lui rouver.

Mais auparavant voyons un peu comment M. Figuier expose luimême la question :

« En 1521, dit-il, une autre espèce de zoanthropie se déclare dans les montagnes du lura. Ici les sorciers se changent en loups, ce qui est une métamorphose très-commune dans cette forme d'aliénation mentale, et ils avouent que, sous cette apparence, ils ont tué et

^{4.} Delrio, l. XII, quest. 48.

^{2.} Souvenirs de magie, de Lerchheimer; 1586, p. 120.

Delancre, p. 789.

dévoré une multitude de femmes et de petites filles. On ne troue, il et veui, ni ossement, ni dibris qui attestent un si grond carnage; mais deux de ces loupe-garous, Pierre Burgot et Nichel Verdung, ayant persisté dans leurs aveux, Furent briblés vist à brilgen; Boguet parle aussi d'un de leurs complices, nommé Philibert Montót, dont on ne sait pas les orn. Boguet, qui a rempli, cinquate ans plus tard, les fonctions de juge criminel dans le même pays, a vu des contemporais de ce provest; il ne doute pas que la seneincen n'ait été tries-juste, c'est-à-dire tries-conforme à toutes celles qu'il a pronnotes lui-men, et il a) que, comme supplement de prevuex, que fon a vu de tout temps les portraits de ces trois fycommes dans l'égise des Jacobiss de Poligoy, Ce n'était là, d'éthemment, q'un cas de monomanie prétendue homicide, sebon le langage des aliénistes modernes. » (Figuier, Ilistion de Merceillurs, L. I., p. hd.), L. I., p.

Maintenant laissons M. le docteur Calmeil restituer à l'histoire, tout en la dépouillant lui-même, une petite partie de ce que M. Figuier lui dérobe.

Vovons ce que le docteur, admiré de ce dernier, nous accorde.

Selon M. Calmeil: 1º « le nombre des individus qui se sont crus métamorphosés en loups pendant trois mille ans est incalculable ;

- 2° Les lycanthropes du Jura avouaient, tous, leurs meurtres, et ces meurtres pur levirileit tant par le rapport des pères et mères, que par celui des villages de Long-Chamois et d'Orcières, qui déposaient que tous leurs enfants avaient été pris et tués par les loups en tel temps et net leiu °;
- 3º « Quelques l'exanthropes ont été surpris en pleine campagne marchant sur leurs mains et leurs genoux, mitanta le voix des loups, haletants et emportant des débris de cadavres, de sorto qu'on peut donc présumer que quelques-uns d'entre eux ont pu immoler à leur appêtit des étres vivants ?;
- 4° Entre autres « le fameux lycanthrope de Dole, Gillet Garnier, courait à quatre paties, fondait sur sa proie comme un animal, attaquait jusqu'à des cavaliers et dévorait gloutonnement ses victimes... sans qu'on pût conserver le moindre doute à cet égard ';...
- Folie, t. I, p. 108. On conviendra que ces trois mille ans et ce nombre incalculable sont un peu retrécis dans le seul chiffre de l'an 1521 de M. Figuier.
 Id., p. 323. Ces meurtres vérifiés contredisent un peu les prétendus
- 3. Id., p. 87. Ces débris de cadavres doivent contrarier un peu M. Figuier, qui affirme, d'après M. Calmeil, qu'on « n'en trouvait nulle part. »
- 4. Id., p. 282. M. Figuier est une preuve du contraire; il y était probablement.

5° « Enfin, il remercie Delancre et consorts « d'avoir conservé à la science une foule de faits qui seront lus avec autant d'intérêt que de fruit '. »
Nous disons donc qu'après de telles concessions M. le docteur Cal-

meil brise à son tour toutes les lois de la logique en se permettant d'abord de supprimer ce que nous appelons les dominantes historiques, puis de choisir, au gré de son caprice, parmi ces histoires magistrales, celles qui doivent être crues ou rejetées, de décider du fond de son cabinet, à Charenton, comment les choses se sont passées au juste illy a trois siècles à Bordeaux et dans le Labour, de donner à droite et à gauche des démentis aux hommes éminents dont il exalte le savoir et les labeurs, de fixer les cas où les enfants avaient dû être mangés par les lycanthropes et ceux où ils l'avaient été par de vrais animaux, de faire ainsi la part du fou et celle du loup et de rejeter précisément celui de tous ces procès qui avait le plus de consistance et d'autorité, celui de Grenier, sous les seuls prétextes que cet enfant était idiot et visionnaire, « puisqu'il soutenait à Delancre que le diable lui avait parlé, et parce que son histoire était calquée sur celles d'Angers et de beaucoup d'autres lieux, p. M. Calmeil suppose qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ses récits, que c'était une imagination montée dès sa jeunesse instruite de toutes ces histoires, et que, relativement aux enfants qu'il confessait avoir mangés, et qui, dans le fait, l'avaient été par des loups, il en avait su probablement tous les noms, etc., etc. « Voilà, dit-il très-plaisamment, ce que le parlement n'a pas senti2; » de sorte que cet enfant hébété va se trouver être un prodige de mémoire, d'imagination et d'industrie, un improvisateur si habile que M. Daffis, ce grand jurisconsulte, va s'y laisser prendre; et tout cela, au grand mépris de l'analogie qui nous montre cet enfant s'exprimant comme tous ses compagnons d'infortune qui partout et toujours commençaient par affirmer avoir vu le diable, et donnaient exactement les mêmes détails sur cette apparition, avec autant de fermeté que saint Cyprien lorsqu'il disait : « Je l'ai vu moi-même ex PERSONNE 3. " ou que Luther lorsqu'il jurait L'Avoir et le voir toujours à ses côtés 4.

Folie, t. I. p. 359. Voilà une reconnaissance qui doit bien étonner M. Figuier, car Royaet y a les mêmes droits que Delancre.
 Id., p. 435.

^{3.} Cité par M. Maury (Magie).

^{4.} Voir notre Appendice complet du le Mémoire dans la note « Sorciers et réforme. »

Nous ne croyons pas qu'on puisse pousser plus loin l'arbitraire logique et critique, et cela dans un intérêt plus insignifiant, puisque co lyeanthrope une fois rubatus un cette interminable addition, l'acoir de la supersitifon reste toujours le même sans que nous persions le moindre, de nos droits à un rembuersement explicatif, complet, et cette fois, par exemple, en bonnes espéces d'or et d'argent, et non plus na sationatt.

Voyons, comptons, et comptons vite, si nous le pouvons.

Nous en sommes fatigué. État nerveux, histéro-démonopathie, monomanie convultie, kision des frontions insulletuelles, déglenérasence de la substance érébrale, surazcitation des fiets nerveux, etc., or remplirait des volumes avec tous ces beaux mois que M. Figuier s'imagine si naivement signifier quelque chose et avec lesquels il nous fondrois.

Mais en supposant que l'autopsie même, pratiquée sur tous les lycanthropes du monde, ett differt chez tous ess mêmes lésions actoniques, N. Calmeil n'aurait encore enfoncé qu'une porte ouverte et es serait escrimé contre de vrisis moulins à vent, puisque nous tenons pas du tout à ce que notre cause pathogénique ne puisse jamais ammerr de désordres organiques.

Il ne s'agit que d'une seule chose : de savoir ce qui cette fois les amène et les produit.

Toutrôis, il est hon de constater que tous ces grands médecins, les Willis, les Sonnert, les Plater, les Lepóis, etc., qu'infin, là jissuitire, l'étonnement et l'admiration de M. Calimeil, et dont il dit : « Ces nérrotonistes is profends, ces physiologistes à vue rièrndue, ces anatomistes prodigieux possédaient, il y a déjà deux ou trois siècles, la plupart des connaissances que nous sonnes si fiers de posséder aujourd hui : » il est hon de constater, disons-nous, que ces grands hommes ne trouvaient jamais de lésion, ni de dégénérescence organique, derrêtro toutes ces pathologies démoniques, Il lauviori avecquel soin les juges les soumettaient à leur examen, et la meilleure preuve que ces alichiestes si habiles, diron, ne voyaient la acune folie organique, c'était leur empressement à les renvoyer aux théologiens dont lis vérifialent toutes les théories ispun fazo.

ll n'y a donc de vrai, dans ce programme de M. Calmeil, qu'un seul point :... l'état pathologique nerveux; « c'étaient, dit-il, de grands et infortunés malades... »

Mais, encore une fois, qui produisait cet état nerveux? La même

Folie, p. 406.

cause, dit-on, qui produit les hallucinations, c'est-à-dire « un désordre cérébral spontané, ou, si vous préférez, une cause artificielle, des onguents, des pommades, des narcotiques, une imagination montée, une perversion des organes... etc. »

Doucement, doucement, de grace, car si vous accumulez les causes, nous les récuserons toutes, comme nous récusons cinquante-huit, sur cinquante-neuf, des ingrédients prétendus qui doivent entrer dans la composition de la thériaque.

Il est évident qu'ici il n'y a qu'une seule cause qui puisse produire dans tous les temps et dans tous les pays, chez ces jeunes ou vieux patres, chez Grenier comme chez Lycaon, une perversion assez subite pour leur faire voir à tous ou presque tous un être (peu importe sa forme, puisqu'elle est fantastique), un être qui débat avec eux un marché, et qui, le marché conclu, les fait passer subitement d'une santé et d'une intégrité mentale bien constatées, à une persuasion intime qu'ils sont Lours; singulière hallucination qui, tout de suite, leur donne la propriété nouvelle de courir pendant des heures à perte d'haleine, de franchir les fossés toujours à quatre pattes, de s'attaquer à belles dents, non-seulement aux enfants, mais à des hommes faits et jusqu'à des cavatiers, d'étrangler des séries de jeunes filles, et de les dévorer avec délices. Il n'y a qu'une seule cause au monde qui puisse développer tout à coup des propriétés constamment semblables, signalées tout aussi bien par Hérodote et Pline, que par Willis, Fernel, Bodin et tous les théologiens de la terre.

Mais, ajoute-t-on, tous commençaient par se frotter d'une pommade, d'un onguent;... et par les propriétés de nos narcotiques actueis nous pouvons soupçonner des narcotiques oubliés et perdus dont la puissance aurait bien dépassé la nôtre...

Ah I nous nous rejetons sur les narrosiques! Nous abandonnons dono les dighirisecences cirièrais, l'imagination monte, etc. 31 paralt que l'on commence à senir qu'il faut ici un spécifique s'il en fut jamais, un agent foudroyant et, pour sinsi dire, autocratique, qui puisse imposer si fidèlement, et à la foit, la folie, la course au lévrier, la passion de la chair frische, etc., etc.

Quel onguent! Et la merveille, c'est que cet onguent là court les champs, qu'il est dans la poche de tous nos bergers depuis l'antiquité, pendant que nos chimistes décorés n'ont pu le saisir encore!

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à cet égard dans notre introduction et sur les excellentes réponses faites par M. Calmeil aux distractions expérimentales de Gassendi et autres.

Suivant Hérodote, « chez les Scythes, c'était après avoir traversé

nn certain fleuve, sous la conduite d'un dieu, que les adorateurs de ce dieu se trouvaient changés en loups et se mettaient à courir. » Mais comme le père de l'histoire n'a rien vu par lui-même, il trouve plus prudent de ne rien croire d'une telle chose... Eh bien! il v a deux siècles, un gendre de Mélanchthon, l'érudit Peucer, rencontre ce récit sur son chemin et commence par partager l'incrédulité d'Hérodote. Mais plus tard il rencontre autre chose sur ce même chemin, il rencontre la Livonie même (précisément l'ancienne Scythie de l'historien): et qu'y trouve-t-il? La tradition dans toute sa force et dans sa réalisation annuelle, c'est-à-dire que « tous les ans, le lendemain de Noël, des masses de gens qui partent de chez eux très-bien portants sous la conduite d'un inconnu mystèrieux commencent, après la traversée à pied sec d'un certain torrent, à se persuader qu'ils sont loups et à courir comme eux pendant huit jours tout juste, après lesquels chacun retourne à son fover, reprend ses allures, sa raison et sa qualité d'homme 1. »

Cette croyance, générale jadis, n° a pas baissé d'un degré dans toutes les contrése de l'Europe protestante et s'chismatique. Le peuple en est encore en Angleterre aux affirmations de lacques !"et et de Gervais de Tilbury, témoins solements de sembables métamorphoses. » Nors avos ve souvent, dit ce dernier, à l'approche des phases lunaires, des hommes se changer en loups que l'en nomme en Angleterre ver-vol/p² :» on les nommait en Grèce loups zabacieux, épithète bien remarquable en ce qu'elle nous reporte aux saturnales de Bacchas-Sabeziux et, selon quelques érudits, à l'étymologie du sabbat, le tout remonant probablement à Sabboablement Saboables.

La circonstance dominante ici, celle que par conséquent il ne faut jamais perdre de vue, c'est la modifactation organique qui parissisti, à la suite de ces grandes perversions, s'imprimer sur l'individu tout entier. Les uns rappelaient le lous, soit dans la disposition de leurs méchoires, soit dans leurs regards, soit dans la conformation de leurs dents, soit dans celle de leurs oreilles, mais principalement dans le ponce, qui devenait comme une espèce de curre, soit dans leur pean, qui offrait quelquefois un bien singuiler phénomène que les médecins constataient après leur mort. Ce phénomène consistait en une conche de polis sur tout l'enerse du derne, ce qui leur varis fit donner encore le nom de versipelles, et partout ailleurs un nom synonyme de ce dernier mot, qui signifiait pour retournée.

^{4.} Peucer, de la Divination. Chap. : TRANSMUTATIONS.

^{2.} Otia imperialia.

Vouloir expliquer ce phénomène, comme on l'a fait, par une méprise entre la peau du loup et la peau de l'homme est une trop sotte injure faite à des hommes comme Sennert et Paré et bien plus encore au bon sens, pour que l'on se permette de la relever.

Une chose bien remarquable encore est l'amité des lougs et surtout du loup amarada eva lequel le garou cour la forêt. On a cité de nombreux exemples de louves ayant allaité ces faux lougs, ce quinous reporte une fois de plus aux premiers jours de Roma, è la nourice de ses deux fondateurs, et milite en faveur de la grâce que nous demandions en vain pour ces cinq premiers siécles.

Mais cela nous reporte encore plus, et tous les théologiens l'ont senti, à Naluchodonosor changi e niète, vienut avec la bité, et comme elles mangeant du foir, nous dit l'Écriture. Presque tous ont commencé par chercher tous les moyens possibles d'aducuir ce récit, de le tourner, de le transmuter lui-même, mais presque tous ont fini par avoure leur impuissance et par dire, comme sistit Grégoire le Grand (Viorette, 1, v. ch. 8), et qu'en ràdementan pas pour le moirs une dégénérescence animale partielle, il devenait tout à fait impossible de rien commercatire à ce texte. »

Les mêmes rétractations arrivaient toujours aussi tardives relativement à la transmattion. C'est devand la même impossibilisé que Delró, ce grand docteur ès sorcelleries, avait fini par un aveu du même ordre. « Quoique jadis, dil-il.] aie professé avec le commun des théologiens la non-dépint-escence et l'hallacination compiléres... je trouve aujourd'hui qu'il faut distinguer soignessement ces transformations sucsures, des effets "insa-futus (erristim) qui les accompanent", »

Nous avons trop souvent insisté sur les décisions commodes et tardives du commun des théologiens, pour ne pas être charmé de voir Delrio les abandonner, toutes les fois qu'une étude plus serrée ou l'évidence le lui enjoint.

Il semblerait même parfois (que M. Figuier y preune gardel) que la seinem endiciale soit interés de faire queliques pas en arrière. Tandic c'est M. Brierre de Boismont qui s'étonne de retrouver chez les Abyssiniens une sorte de zonomrphisme, image vivante de notre lycantropie moderne; chan ce pays la classe des potiers et des forgerons était regardéc comme ayant seule le pouvoir de se métamorphoser en hyènes et autres animaux férones, evroyance, diel.1, qui remonte, en même temps, aux plus anciennes époques du paganisme; s'antolt, c'est M. Calmell hi-même qui, dans un moment d'abandon, parall

^{4.} Disquis., lib. II, cap. x1x.

vouloir venger les malheureux croyants de l'inculpation d'extranagames é acasil·èrement octroyée par N. Figuier. « Il put hien l'avoure, di-il, au risque d'encourir le reproche de vouloir tiere la logique des théologiens du discrédit où elle est si justement nombée aujourd'hui, il faut blen l'avouer, quand une fois on a admis princuement n' l'existence d'un grand nombre d'iters apprinteds, tout cet c'énfaudage de de supersitions n'est pourtant pas aussi absurde qu'on est d'abord porté à se le figurer.¹ »

Donc ce n'est pas la Josipue des théologiens qui est justement discréditée, c'est uniquement leur principe: il est facheux pour M, Figuier que ce principe soit à la fois ceiui de Flaton, de Fythagore, d'Arisote, de saint Augustin, de Bossuet et du gearre lumain tout entier. Il fandarit tous les carreaux de Jupiter pour féranter une telle chaîne de montagnes. Nalheureusement, les amis de M. Figuier le lui ont dit, « il na même pas, pour les remplacer, proposé un grain de sable.» Cet assentiment général n'est pas moins fâcheux pour M. Maury, qui croît savié découver un beau jour le premier et le dernier mot de cette lycanthropie, parce qu'il la rencontre jusque « dans la nuit des antiquisfés crientales." »

Il a beau faire, on ne transformera pas facilement tous les Grenier et les Verdung et surtout tous les pâtres de la terre en compilateurs du Ramâyaná et du Code de Manou. Pourquoi d'ailleurs tant allonger ses bras, quand on a la vérité sous

sa main?

Celle qui ressort de ces trois appendices solidaires était indispensable à la compréhension de la zoolàtrie et de l'abrutissement sata-

nique de certaines races.

P.-S. — Au moment de mettre sous presses, nous trouvous dans lo Courrier de Estat-Unix, des premiers jours d'août 1862, un article qui donnerait, s'il était fondé, une grande force aux trois derniers qu'on vient de lirc. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir sur cette question d'authenticié. En attendant, voici l'article;

a On vient de signaler dans les forêts qui s'étendent le long du lac Saint-Clair et du lac Huron l'existence d'une tribu ou d'une famille d'êtres sauvages d'une apparence bizarre et formidable, d'une espèce phénoménale et inconnue. C'est une troupe de sept ou huit individus, parmi l'esquels sont deux hommes, si tant est que ce soient des

^{1.} Folie, loc. cit.

^{2.} Mogie, loc. cit.

hommes, une femme ou une femelle, trois ou quatre enfants ou peties; les hommes sont d'une taille device, grélee, mais fortenent masclés; la femme d'une taille au-dessous de la moyenne, et les enfants, pariassant dgés de dit à seize ans; tous sont couverts de poils, et la femme et les enfants comme les hommes on le visage encadré d'une barbe hérissée comme celle de certains singes du Brésil; un des hommes a le crane déundé et la harbe blanche. La tête est trisgrosse en comparaison du corps, le ventre énorme, les bras démesurément longs et les genoux cagneurs; tous esc caractéres sont ceut des Endamènes de l'Australie, de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée, qui forment la transition entre l'espèce humain et et les quadrumanes.

« D'où vient cette trible? Nul ne le sait. Il y a deux mois environ, elle a féi apreçue par des chasseurs indiens qui venaient apporter des peaux à Mont-Clemens; c'était à une trentaine de milles dans Touest, fluit jours après, en les rencontrait dans les envirous de Port-Huron. Un peu plus tard, ils avaient remonté vers Seginaw, sur les bords de la rivière Shibawasse, Patrou ils portent la terreur, terreur irréfléchie sans doute, car elle n'est justifiée par aucun fait positif qu'on puisse leur imputer; cependant on leur attribué des dépréal-tions commises dans des villages, d'où ont disparu des bestiaux et des animaux domestiques.

» Dans certains endroits, en vue desquels ils ont passé, des faits bizarres ont été constatés. Dans un vilage près de La Perc, presque tous les chiens sont morts dans une nuit; allieurs, les vaches effavouchés se not enterite à travers champs et forêts. Quelques jours plus citard, à vingt-cinq milles plus loin, le lait à été tari dans la manelle des chèvres, et les chauves-souris ont volé en plein jour. Rer, di semble que, depuis leur apporition, les pays qu'ils parcourent soient frappés de quelque sortifège malfishant. Il y a une parsies sur le bord du las fluron où la cloche a sonné toute seule dans la nuit; le lord du las fluron où la cloche a sonné toute seule dans la nuit; le lord du las fluron où la cloche a sonné toute seule dans la nuit; le lord du las fluron où la protaissi seule de Sabette dans les caux, a millie d'un orage, et gapere une petite île à la nage. Les paysans ont pris leurs reflected de la contrait disparu. Les feuilles des arbustes, à travers les taillies des arbustes, à travers les cautaits à la met de la contrait des arbustes des arbustes de la contrait des des deux des arbus

« Cur, qui les ont vus disent qu'ils rampent comme des serpents, qu'ils courent comme des daims, qu'ils nagent comme des poissons, et, au besoin, qu'ils s'évanouissent comme des ombres. Bref, c'est une appartition extravagante; la supersition naturellement s'en mêle; l'effroi est partout, les populations sont sous les armes, et des battues s'organisent dans plusieurs districts pour courir sus à la bande mandite. Jusqu'ici on n'a pu l'approcher; des chiens courants lancés à sa poursuite n'ont pu la gager de vitesse, et il se tient dans toute la région des lacs des meetings où l'on concerte les moyens de purger le pays de « la famille du diable, » comme on l'appelle. Il est probable qu'elle s'en in comme elle est venne, sans qu'on sache le chemin qu'elle aura pris pour s'enfuir, comme on ignore celui par lequel elle est arrivée. »

On conviendra que, dans des questions aussi délicates que edles qui viennent de nous occuper trop longtemps, nous n'aurions jamais pu espérer, si le fait venait jamais à se confirmer, une découverre qui nous expliquât mieux notre armée de singes conquérant les Indes avec Bamà, et tous nos animans stantaisés. Méprisé de tous hier, nous espérons que demain notre dernier travail en recevrait immédiatement un certain cachet d'actualité et même de nécessiés.

CHAPITRE XII

COSMOLATRIE

0.0

CULTE DES ESPRITS

MANIFESTÉS DANS LES PHÉNOMÈNES NATURELS

g Jer.

De la Cosmolàtrie en général. — Adoratien prétendue de la nature matérielle. — Le coup de tonnerre de Bodone. — « Les dieux créant leurs symboles et le symbolisme créant les dieux, » rraie pétition de principe.

Cosmolátrie en général.

Nul n'a compris mieux que nous, parce que nul, peut-être, ne l'a sentié davantage, la fascination des influences cosmiques. Il suffirait d'avoir, une scule fois en sa vie, promené son regard sur les teintes auurées du golfe de Naples ou sur les sombres agitations de nos mers du nord, pour leur accorder un langage. Il en est de même des religieuses obscurités de la forêt, du charme pénétrant des lacs mélancoliques, de l'allégement spirituel progressant avec l'ascension de la montagne, et, par-dessus tout, des augustes impressions dont la méditation nocturne et silencieuse de l'infini sidéral possède seule le secret.

L'Esprit-Saint l'a dit : « Les cieux racontent sa gloire... et le Seigneur est admirable dans ses monts ⁴, » et lorsque

4. Coll enarrant gloriam Dei... mirabilis in altis Dominus.

l'Apôtre a déclaré l'humanité coupable pour « n'avoir pas connu Dieu dans ses œuvres, » il a tranché la première et la plus haute des questions controversées demièrement sur les vérités que l'esprit humain aurait pu acquérir par ses seules forces naturelles.

Mais le grand Apôtre n'a jamais prétendu que les cieux et la terre pussent lui révéler aucun des mystères de la théodicée divine, et moins encore les moyens pratiques d'atteindre ce Dieu soupconné ou connu.

Il était réservé à notre science modernic, après avoir abaissé les premiers houmes au niveau des sauvages et de la brute, suivant le rève d'Horace, il lui était, disons-nous, réservé de les convertir en médiums assez clairvoyants pour avoir pu déchiffer jaids des vérifés transcendantes dans chacun de ces phénomènes naturels qui se taisent si bien depuis que nous les interrogeons davantage.

Nous en convenons; Camolátrie veut dire adoration du monde, et nous avons fait voir déjà quelle large part on avait fait jouer à cette adoration dans l'origine des cultes. Mais quelles divergences dans ce point de vue commun! nous l'avons tous entendu ; pendant que M. Quinet rapportait tous es cultes, ou à peu près, aux romantiques enivrements causés par la fratcheur ou la magnificence des paysages, d'autres les attribuaient à la sombre horreur des bois ou des cavernes; d'après ces demicrs, par conséquent, l'antre de Trophorius, oil 'on se glissait, la tête en bas, et dont les dopovarales avaient failli rendre fou Pausanias, préchait exactement les mêmes vérités que les rosiers de Pœstum et les lauriers de Gnide; aux seuls Hébreux, suivant M. Renan, la nature, toujours théologienne, n'avait enseigné que le monothésisne, et c'était le désert qu'elle avait chargé de cette mission.

Il est vrai que nous avons entendu aussi d'autres raisonneurs demander raison à M. Renan des contradictions théologiques préchées par tous les autres déserts, et même par celui qui préconisait apparemment aux Juifs tantôt Jéhovah et tantôt Azazel; mais jusqu'ici pas encore de réponse à cette légère difficulté.

Aujourd'hui, ce sont surtout les météores, les volcans, les lacs sulfurés, les maris, les glaciers de la montagne, et pardessus tout, la grande voix des orages, il ribombo di tonitru, en un mot, tout le côté terrible et typhonien de la nature, qui se voit chargé de toutes les malédictions philosophiques dues à sa pernicieuse influence sur la foi du genre humain: nous en sommes revenus à Lucrèce:

« C'est la terreur qui a fait les dieux. »

Nous qui croyons, comme Boileau, que « c'est un Dieu qui tonne, » nous ne pouvons mieux comprendre toute la profondeur de l'inintelligence générale qu'en voyant, il y a peu d'années, un de nos meilleurs et de nos plus regrettés professeurs d'histoire, M. Lenormant, tomber, comme les autres, dans la puérile conviction qui rattache (pour les païens, bien entendu) toutes les origines religieuses à la frayeur causée par un coup de tonnerre ou par une trombe.

« Le coup de tonnerre, dit-il, qui, dans les fortès de Dodone, éveilla, suivant l'happthèse audactiense de Vice, la première idée d'un dieu de terreur dans l'âme des Aborigènes de la Grèce, ce coup de tonnerre devient, à l'aide des travaux des Lépoid de Buch et des Élie de Beaumont, tex leurère centaire dans l'Étude des Premières idées religieuses de L'Indantifé.

« La Mésopotamie a ses plaines sillonnées de cratères éteints, auxquels s'attache, comme partout en pareil cas, une tradition mythologique de géants révoltés contre le ciel; la Judée a son lac de Sodome, Babylone son naphite flottant, allumé sur les eaux de l'Euphrate, Tarse et la Cliticie leur chimère vomissant des flammes souterraines. Quand nous étudierons l'influence que des impressions aussi terribles ont dù exercer sur la direction des idées humaines, nous en arriverons à reconnaître dans l'action volcanique l'agent moral et religieux peutêtre alors le plus puissant... Je pense donc que la foi religieuse emprunte des armes dont elle n'a pas besois pour sa défense, en appelant, comme elle le fait sans cesse, à son secours la eroyance soit au don de prophétie appliqué à des évémennests particuliers, soit à d'autres agents surnaturels, qui, traduits du génie oriental dans le nôtre, se réduisent, la plupart du temps, à de simples formes de langage (°, »

Grace à ce passage sur Dodone, on voit comme tout se tient dans la spiritophobie contemporaine, et combien, si elle était logique, une belle intelligence chrétienne, par cela seul qu'elle se permet de nier le côté surhumain du paganisme, approche tout aussibté de la négation de tout surnaturel dans sa proper religion. On doit comprendre aussi combien peuvent être fondés les reproches adressés par des clirétiens plus conséquents à coux de leurs frères qu'ils appellent avez peine, nous l'espérons, des semi-rationalistes. La plus simple erreur philosophique peut, on le voit, revêtir une peut de brebis, tout aussi bien que les doctrines capitales, et la bergerie n'a pas d'ennemi plus dangereux que celui qui, de bonne ou mauvaise foi, lui présente une patte blanche.

En vérité, Dupuis et Boulanger étaient mille fois plus conséquents que notre professeur chrétien ne l'est iei; nous le verrons tout à l'heure.

En attendant, on peut s'assurer par les récits d'Hérodote 2 que, de son temps, prêtresses et habitants n'avaient plus nulle souvenance du fameux coup de tonnerre de M. Lenormant, « puisé dans l'audacieuse hypothèse de Vico, » qui, à son tour, ne l'avait puisé nulle part, à ce qu'il parâtt.

Nouvel exemple de cette infaillibilité de la critique moderne qui voit « une lumière certaine dans une hypothèse en l'air. »



Ce passage est extrait d'un long et récent travail, dont l'indication précise nous échappe, mais qui doit se trouver, nous le pensons, dans la Revue archéologique. Nous en garantissons la parfaite exactitude.

^{2.} Liv. II, Euterpe, 51.

Mais s'îl est vrai que les climats et la nature décident des théologies et les cultes, il faut convenir que le Juylier de Thèbes, sorti des sables brûlants de la haute Égypte, ne devait plus se reconnaître dans les forêts sauvages et glacées échelonnées sur les monts sacrés et neigeux de la Thessalie. Il fallait un immense savoir-faire chez ses apôtres, habitués depuis longtemps, soit au banquet éthiopien, soit aux oraclesanimaux de Mendés ou d'Apis, pour plier les hautes cimes des chêpes de Dodone au modeste role de médium régétal.

Peu importe, cependant: comparez les deux cultes, et vous ne trouverez que des dissemblances insensibles. Il est vrai que ces missionnaires d'Ammon retrouvaient un autre Nil dans l'Achélous, car Macrobe hous apprend que chaque réponse donnée par le dieu était accompagnée de la prescription suivante : « Sacrifiez à l'Achélous 4, » — « Comme le Nil et comme le Gange, dit à son tour Creuzer, l'Achélous représentait le fleuve des fleuves, le principe de tous les biens plysiques, l'eau sainte, l'eau créatrice et prophétique par excellence... On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait joué un si grand rôle dans la religion du pays... Ce fleuve divin faisait sa demeure dans un bassin prophétique, symbolise probablement dans le fameux bassin parlant, pendant que le bruit des feuilles, le gazouillement des oiscaux, leur semblaient autant d'oracles rendus par l'autre dicu qui faisait sa demeure au sein de leur arbre favori 2. »

Que cet oracle fut d'institution égyptienne, comme le veut absolument Creuzer, ou d'institution pélasgique, comme le veulent quelques autres, il n'en est pas moins certain que le dieu du lieu, genius loci, prétendait embrasser la nature entière dans sa toalité. C'était en même temps le dieu du per symbolisé par le tonnerre, le dieu des eaux, symbolisé par le taureau fluvial et la fameuse source intermitente de l'en-

^{4.} Saturn., V, 48.

^{2.} Creuzer, l. VI, p. 539.

droit ⁴, le dieu de l'air par les ouragans et les nuées dont il disposait en maître, le dieu de *la terre*, enfin, par les formidables ébranlements qu'il imprimait à son empire.

Pouvoir central avant tout, Jupiter concentrait en sa personne ces quatre divisions ou départements divins que la hiérarchie hindoue, essentiellement fédérative, partageait entre Indra, dieu de l'éther, établi sur le mont Mérou, Agui, dieu du feu, Varouan, dieu de l'Ouest et de la mer, et Jana, dieu de la terre souterraine.

Le Jupiler dodonéen comprenaît done, à lui seul, ce qu'on appelait les quatre principaux éléments et toutes les parties du monde physique, ce qui lui valut à Rome le titre pan-théistique de Jupiler Mundus ³. Toutefois, ce qui frappe le plus Creuzer, et avec raison, c'est le côté ténchreux de la grande monarchie, c'est son département des enfers. « Ce qu'il y a de plus remarquable, dii-il, dans le culte qui nous occupe, c'est un certain caractère tellurique. Le Jupiler dodonéen s'identifie absolument avec Aidonéus ou roi du monde souterrain, avec le Dis ou le Pluton des Romains, et surrout avec le Dionysius Chihoneus ou souterrain radonat des oracles ³. «

Effectivement, époux de Proserpine, il en a trois enfants, dont le plus célèbre est Bacchus Zagreus qui viendra compliquer pour tout le monde et simplifier pour nous la question.

Tous ees Jupiters sont de la même famille, et Creuzer remarque avec raison que rien ue se ressemble plus que le Jupiter-Aerios ou Pan, le Jupiter-bélier Ammon et le Jupiter-taureau Molenh. Tout eela ne faisait qu'un. On conviendra qu'attribuer au farneux coup de fonnerre de Dodone un tel réseau de Jupiters, de doetrines cosmopolites et de phénomènes généraux, c'était faire preuve d'une grande facilité en matière étiologique.

Nous verrons aux notes que cette spécialité physique caractérisait souvent les fontaines sacrées.

^{2.} Voir saint Aug., Cité de Dieu, ch. VII, v. 9.

^{3.} Creuzer, I. VI, ch. 1.

Mais encore une fois la question principale n'est pas dans la comparaison abstraite de tous ces noms et de tous ces individus qui, selon nous, naissaient en chaque lieu tout aussi facilement qu'ils s'y importaient. Vicic comme on doit la poser : Comment tous ces dieux physiques pouvaient-ils se faire accepter avoc autant d'enthousiasme et d'ensemble, par des peuples si radicalement séparés d'intelligence, de caractère, de doctrines et de mœurs?

A qui ferai-on croire, par exemple, que les populations encore sauvages de Samothrace se seient, un beau jour, enflammées d'amour et d'enthousissine pour toute cette phraséologie de convention qui remphit les quatre gros volumes de cet excellent Creuzer 2 fordi-on, par exemple, que ces populations primitives auraient jamais pu comprendre un seul mot à ce galimatias scientifique, qui, pour concilier avec la merveille des chênes sacrés de Dodone le cachet tellurique et le secau de Proserpine, nous présente un « Jupiter source de vie, résidant au sein de la terre et s'associant avec Proserpina-Dioné, la puissance qui tend à couler, qui engendre avec elle les vapeurs inspiratrices qui sortent de la terre, et la vie fraiche et diversifiée qui se répand dans les arbres et dans les palates...! »

N'en déplaise à Creuzer, si tous les Jupiters de l'Olympe et du monde entier, quelque omniponents qu'ils inssent, n'avaient eu, pour établir leur culte et leur empire, que cette creuse métaphysique et cette vaste encyclopédie d'abstructions symboliques, non-seulement lis n'eussent pas fait un seul prosélyte, mais ils seraient remontés au plus vite, aux rires et aux huées de la multitude, dans leur Olympe incompris : d'allleurs. Creuzer nous ayant dit plus d'une fois : « Ce sont les dieux eux-mêmes qui ont créé les symboles, » chercher dans ces mêmes phénomènes la cause symbolique de ces dieux est et sera toujours une interversion, et, comme on le dit en jurisprudence, une vértiable pétition de principe.

^{1.} Creuzer, l. VI, ch. 1.

S 11

Grande modification et concession importante. — On en convient : les paiens n'adoraient que la force acculle à laquelle, dit-on, l'ignorance et les superstition des temps les obligaients croire. — Les rouses selon la thichologie et selon la physique. — Propriéte immanentes de la matière, selon M. Littré, énergies independantes, selon quétiques théologiens.

On l'a si bien senti, que l'on a fini par s'accorder sur ce point ; que les païens n'adoraient pas précisément la nature brute, c'est-à-dire le phénomène aperçu, mais bien la puissance spiri-tuelle la laquelle ils l'attibuaient, puissance que « l'ignorance et la superstition des temps, comme le dit Bergier, faisaient supposer attachée à chaque partie de la nature 1. s'échelling avait dit, un des premiers, que « la religion primitive devait être autre chose que la préceupation des phénomènes physiques, et que des principes plus élevés devaient se cacher sous le voile transparent, pour lui, de ces apparences de divinités naturelles, telles que le tonnerre, les vents et les pluies. «

M. Maury reconnaît que, « primitivement du moins, le naturalisme était la manifestation sensible d'une cause supérieure et cachée, » et M. Villemain, dans une séance de l'Institut, affirme que « l'explication matérialiste lui paraît un fruit moderne de la philosophié épicurienne. »

Dans cette même séance², M. Renau ayant été le seul à soutenir que les dieux aryens n'étaient que de purs phénomènes physiques, comme agni, par exemple, ou le feu phénoménal, M. Guignault répond « qu'il croit au contraire que ce feu était considéré comme un être moral. » C'était faire un grand Das.

Il n'est donc plus question ici de matière brute, mais bien de la force plus ou moins aveugle qui l'anime, et que les païens pre-

- 1. Dictionnaire de théologie, art. DIEUX.
- Séance du 8 avril 1859.

naient pour un dieu; c'était déjà la plus forte des circonstances atténuantes à leur décharge. Une telle croyance n'était déjà plus aussi sotte, el le panthésine moderne qui dit: « Tout est Dieu » n'a même plus la permission logique de sourire en parlant de ces premiers idolatres, dont le panthésisme était bien moins abaurde que le sien.

Celui-ci aura beaucoup à progresser pour remonter à cette hauteur, car notez bien que pour descendre ainsi il avait eu à traverser le christianisme, ce qui ne laisse pas que d'être une circonstance effroyablement aggravante.

Quoi qu'il en soit, on nous accorde donc l'adoration de la force brute, organique et vitale, de chaque partie de la nature, autrement dit des agents chimiques, des esprits recteurs et des fluides impondérables que l'on regarde comme les forces régulatrices, mécaniques et surtout areugles de la cosmologie.

Forces matérielles et mécaniques, fluides impondérables? Nous l'avons déjà demandé: est-on bien assuré du véritable sens de toutes ces expressions, et se croit-on bien en droit de définir, à leur propos, la logique du moyen âge, « l'art de parler d'une manière inintelligible de tout ce dont on ne sait pas le premier mo? » Est-on bien certain que ce moyen âge fut dans l'erreur à ce sujet avec ses forces et ses formes immatérielles dominant et régissant toute la nature? Ne prenons-nous pas pour des causes de simples effets, sur le rôle secondaire desquels ce moyen âge ne se serait peut-être pas mépris autant qu'on se plait à le supposer?

En vérité, il ne nous paraît pas avoir été si mai inspiré cet élonnant exrânia de Cusa que nous verrons tout. Pheur Gourni à Copernie son système du monde, et à Pascal ses plus belles expressions; il n'était pas si mai inspiré lorsqu'il dissit, par exemple, à propos du calorique : « Ce que nous voyons et appeions feu n'est jamais que le brûlé. Le vai feu précéde tout ce combustible et tout ce brûlé dout il est la cause; il y a donc antérieurement à ce feu sensible un feu invisible et tout à fait inconnu, car, avant toutes ces fammes, il y avait feu et lu-

mière, et ce n'est que par le mouvement accompagné de lumière que le combustible est détruit. Il en est de même de la lumière: quelque chose précède évidemment celle qui vient affecter nos sens. Cette lumière sensible se réunit, dans l'acte de la vision, à une lumière invisible, et tout le monde admire le grand Platon lorsque du soleil il remonte à la sagesse divine, comme le grand saint Denys remonte du feu à Dieu en appelant « la chaleur un rayon divin. » ou, comme ce dernier, remonte encore du solcil à son Créateur, en raison de la similitude de leurs propriétés; car ce monde n'est que la manifestation visible du Dieu invisible qui peut être appelé à son tour l'invisibilité de toutes les choses visibles. Quid ergo, est mundus, nisi visibilis Dei apparitio? Quid Deus, nisi visibilium invisibilitas 1?

a Mais cependant, dit-il encore, n'allez pas croire que Dieu soit la chaleur, ear il en est le créateur; mais, comme il en est la cause efficiente, formelle et finale, il u est comme toute cause dans son effet : et toute chaleur est en lui comme un effet dans sa cause. Sicut causa in causato et causatum in causa², n

Tout ecci rentre évidemment dans le « lumen de lumine, ou lumière de lumière » de notre Credo, et dans l'Ensoph, ou lumière universelle, dont nos cabalistes voyaient le reflet dans notre soleil.

Partant de ces deux grands principes établis par saint Paul. que ce monde n'est que « le miroir énigmatique de la vérité pure, » et que, « avant la cliute, tout ce que nous royons et tout ce que nous ne voyons pas, c'est-à-dire le monde phénoménal et le monde intelligible, étaient réunis dans le Verbe,3 » tous les théologiens n'ont iamais fait que développer cette admirable thèse.

a Les choses sensibles, dit saint Grégoire de Nazianze (le

^{1,} Cal Cusa, de Docta ignorantia, de la docte Ignorance, p. 266, in-fol, Docte ignorance! encore une expression qui, probablement, a fourni à Pascal son « ignorance savante et qui se connaît, »

^{2.} Ibid., p. 380. 3. Saint Paul, Coloss., I.

théologien par excellence), sont l'ombre et comme l'ébauche (delineatio) des choses que nous ne pouvons voir. »

A ce point de vue, saint Thomas n'aurait pas été si mal inspiré lorsqu'il soutenait que « la lumière n'était pas un corps, 4 »

Il s'exprima comme le fait le décair dans un passage que M. Reynaud a grandement raison d'admirer, et que voici : « Tout ce qui est sur la terre, dit le Seigneur, est l'ombre de quelque chose qui est dans les sphèrres supérieures. Cet objet lumineux est l'ombre d'une chose qui est encore plus lumineux eque lui, et ainsi de suite jusqu'à moi, qui suis la lumièrez des lumièrex, 2 »

On reconnaît ici les fameux types ou paradigmes de Platon. Nous les retrouverons au chapitre Sabéisme.

Quant à l'aimant et à l'électricité, le P. Kircher, en y voyant el es effets de l'agent universel et spirituel de la sympathie et de l'antipathie naturelles ³, » ne méritait donc nullement les dédains que lui valait sa physique. En distinguant les été-ments corporets des étéments spirituels, il rentrait, en outre, dans la manière de voir de Plutarque et de Platon, qui recommandaient sans cesse de ne pas confondre les étéments corporets avec leurs principes, ou étéments transcendants.

Mais, bien différents de ces anciennes écoles, et même dépassant comme matérialisme Épicure et Lucrèce, dont l'athéisme se bornait à refuser l'intervention d'une Providence ou de tout aide intelligent dans l'adiministration de l'univers, notre seience moderne professait, en général, depuis plus d'un siècle, la non-distinction des corps et des forces. Pour elle (les exceptions ne complent pas), « la force n'était que la propriété d'un corps en mouvement, » comme, pour la grande majorité de nos physiologistes, « la vie, propriété des organes, n'était que le résultat de leur arrangement moféculaire. »

^{4.} Somme, t. I. quæst, lxvii.

^{2.} Reynaud, Terre et ciel, p. 381.

^{3.} OEdip., t. III, p. 455.

Écoutous M. Littré : Dans le sein de cet agrégat qu'on nomme planète, se déploient toutes les forces qui sont immanentes à la matière; je me sers habituellement de ce mot pour exprimer ce que je désire bien faire entendre, à savoir que la matière posside e soi-même, et, autant que nous le savons, par soi-même, les forces qui lui sont propres, sans qu'on puisse, d'aucune façon que ce soit, les expliquer par un arrangement quelconque, et, à ce titre, les tenir pour secondaires. Ces forces ont la propriété de la vie.... Sur chaque planète se développe, ou du moins peut se développer la vie, si les substances seules propres à former la substance organisée s'y trouvent; témoin la terre qui n'a pas toujours porté des habitants et qui maintaineant en produit 1. s.

Ces deux questions, de « la force, propriété des corps, et de la vie, propriété des organes, » sont douc connexes, et la solution de l'une doit nécessairement entraîner celle de l'autre, ce que nous appelons fluides impondérables paraissant être, relativement à tous les corps inorganiques, ce que la vie est aux corps organisés, Jusqu'ici les illogiciens seuls échappaient à la logique.

Cependant la question ne so vidait pas. En vain Newton, coupable un peu, comme nous l'avons déjà dit, ecette immense erreur, faute de s'être assez bien expliqué sur son mot d'attraction, en vain Newton avait-il émis plus d'un doute sur la corportilé de ces agents que nous nommons fluides imponderables². En vain notre grand Cuvier avait-il répété, du haut de sa grande autorité, « on n'a pas encore déclé di ces agents sont ou ne sont pas spirituels², » On taisait avec soin ces hésitations de maîtres incontestés.

- 4. Revue des Deux Mondes, 45 juillet 4860.
- 2. Dans le chapitre intitulé: La lumière est-elle un corps, oui ou non?
 « An lumen sit corpus, necnon? »
 - 3. Révolutions du globe.

On en prenait plus à son aise avec les métaphysiciens chrétiens, depuis longtemps dévolus aux sarcasmes du siècle; mais, ne voulant pas nous répéter, nous renvoyons à notre chapitre 1, p. 25 et 26, tous ceux qui pourraient en douter.

\$ 111

Avea de Fanday. — Grove, l'un des plus grands physiciena actuels de l'Angleterre, parlant comme le myore dage et vecçonts so hybrique. — Fluisée indedérable; expression absards, selon loi, car elle significati « un poids qui ne pèce pas. » Tout ce que nons appendons de ce nom, hiro bold vêtre une cause mentre s'est que le résultat d'un effet produit sur la matière par une cause mentre autres. — Note sur la hiérarchie des forces par lo decter Forni.

Cependant, le physicien le plus en renom de l'Angleterre, l'illustre Faraday, venait de laisser échapper un aveu désespérant. Bien loin de croire, comme M. Littré, les forces une propriété, et même une création de la maifère¹, il ne savait même plus ce qu'il fallait entendre par ce dernier mot. « Il fut un temps, disait-il, où je croyais savoir quelque chose sur la matière... Mais, plus je vis et plus j'étudie la question avec soin, plusje reste convaineu de mon entière ignorance (of the nature)². On eût dit que Faraday pressentait qu'il allait être bienôt dépasé comme franchise ou coume lumière. Dans notre chapitre I, en disant quelques mots de cet ouvrage tout récent et destiné, selon nous, à opérer la rénovation spiritualiste de la science, nous avoins promis d'y revenir plus à foud.

Voici le moment de tenir notre parole et de rappeler, en le développant, ce que nous avions dit trop brièvement.

En 1856, MM. Seguin aîné et Moigno, physiciens français très-distingués et rédacteurs du Cosmos, nous donnaient la traduction d'un ouvrage publié récemment en Angleterre par une

Voir plus haut les expressions employées.

2. Paroles prononcées au congrès scientifique de Swansea et citées par Bakewel dans Electric Science. des plus grandes célébrités scientifiques de ce pays, M. Grove, membre de la Société roya de Londres. L'ouvrage avait eu le plus grand succès dans ce pays. De grandes notabilités étaient rangées sous la bannière de l'auteur, et le bruit courait, à tort ou à raison, que le baron de l'umbold lui-même en avait adopté les principes. Il ne manquaît donc plus à ce livre que de traverser le détroit pour venir recevoir, dans les eaux de la Seine, ce baptême définitif, complément et sanction de tous les ondoiments préables de la Tamise et du Rhin.

Mais, qu'avait donc promis cet auteur sur tous ces fonts baptimmae étrangers? A quels faux dieux avait-il juré de renoncer? Le voici : il avait solennellement protesté contre le Satan matérialiste de ce siècle qui ne voyait dans le calorique, dans l'électricité, dans la lumière, etc., que des propriétés inhérentes à la matière; il avait renoncé à toutes les pomper de langage dans lesquelles ce Satan enveloppait ses paradoxes, et, par une simple formule, il analthématisait toutes ses œuerze, objet, depuis longtemps, de tant d'honneur et de crédit académiques.

En un mot, s'étant aperçu que, « quelque diid'erente que se compose, cependant, que d'additions ou de soustractions faites à la vieille philosophie (bravo!) et transmises, goutte à goutte, à travers le filtre des antécédents, » il exhumait alors » beaucoup de faits importants et de déductions exactes, dispersés dans les volumineux ouvrages des anciens philosophes, » pour arriver, après les avoir controllés par ses propres expériences, à des conclusions véritablement révolutionnaires contre l'état de choses actuel.

Ne les trouvant pas réunies chez notre auteur dans une formule unique et isolée, nous allons reproduire, avec une fidélité scrupuleuse, l'essence des principaux théorèmes disséminés dans son ouvrage. Selon lui, il ne saurait exister de fluides impondérables, car il y aurait contradiction dans les termes. Autant vaudrait dire, en effet, « un poids qui ne pèse pas. » Les phénomènes que nous nommons ainsi, tels que la lumière, l'électricité, la chaleur, etc., sont, « non pas des entités physiques, mais des forces qui font subir à la matière des modifications différentes ou des affections, et c'est le produit de ces affections qui seut devient perceptible à nos sens. »

Toutes ces affections de la matière sont donc le résultat du principe actif et métaphysique qui l'influence et l'accompague... Toutes ces forces corrélatives entre elles et pouvant se produire réciproquement se rattaclient au mourement et n'en sont que les modes diversifiés. Comme le mouvement, les autres forces sont toujours précédées d'une force antécédente, jusqu'à ce qu'on fasse appel à la force par excellence, à La PUISSANCE CRÉATRICE, car la vraie causation première n'est que la volonté de Dieu, comme la création est son acteé.

Corrélation des forces physiques, traduit en français sur la troisième édition anglaise par M. l'abbé Moigno, rédacteur du Cosmos, et commenté par M. Seguin ainé, l'un de nos ingénieurs les plus distingués.

^{2.} Voir : de la Philosophie positive.

^{3. «} L'Univers expliqué par la révélation. »

uniquement par la science et publiait à Londres, dissérence capitale et conditions opposées 4.

Malgré le haut patronage du baron de Humboldt, on parla méme fort peu du dernier sur les bords de la Seine. On se contenta de quelques phrases de remerciements à l'adresse des traducteurs, de quelques éloges en termes généraux, mais l'idée mère de l'ouvrage fut laissée sous le boisseau, et rien n'annonce qu'elle se mette en peine de réaliser, ne ful-ce que le commencement de cette grande réforme que M. Seguin déclare « tout à fait urgente et nécessaire; « car, ajoute-t-il; « il les Teurs, se trans Teurs, de mettre les théories d'accord ave les faits, et la langue artificielle des écoles avec la langue si naturelle de ceux-ci².»

Toujours est-il qu'après de telles leçons, et appuyé sur de telles autorités, on peut soutenir très à son aise que LES ronces MMATÉRILLES sont destinées à remplacer, dans un temps plus ou moins rapproché, la grande erreur des forces purement μέσλληστει et la grande inconséquence des fluides impondérables.

^{1.} Cemme tous les vrais savants, M. Grove, lein de mépriser ses ancêtres, pour me sorvir de son expression, aime souvent à les venger du ridicule que les demi-savants se plaisent à attacher à tout ce qui s'éloigne un peu de leur épeque. Il n'est pas jusqu'au fameux adage de la physique d'autrefois, « la nature a horreur du vide, » dent il ne chercho à disculper les torts. « La tendance de la matière à se diffuser dans l'espace est si grande, dit-il, qu'elle a donné lieu à ce vieil adage sur lequel on a tant pointillé, et que la suffisance des physiciens modernes a tant ridiculisé. Cet adage cependant renferme sous un énoncé net, quoique un peu métapherique dans la forme, uno vérité très-profonde: il prouve quo ceux qui ent les premiers généralisé dans cet axiome les faits dont ils avaient eu connaissance avaient poussé l'observation bien toin, queiqu'ils fussent dépourvus des meyens d'investigation que nous possédons (p. 475), » Voilàdenc encere un progrès qui nous ramène en arrière : « Recede ut procedas, » On croit entendre M. le docteur Calmeil s'étonnant de retrouver chez nos médecins du xve eu du xve siècle les Willis, les Sennert, etc., toute la science médicale actuelle, et même, relativement à la pathologie cérébrale, toute cette prefendeur de connaissances anatomiques dent nous sommes tentés de nous réserver toute la gleire.

^{2.} Cosmos, juin 1853, p. 267.

Mais, va-t-on nous dire, « cette électricité est si bien un fluide que nous la mettons en bouteille. Qu'est-ce donc qu'une puissance immatérielle que l'on bouche et que l'on débouche? Ne confondez pas : ce n'est qu'une sécrétion que vous mettez en bouteille. Ne confondez pas dans une affection que lonque une transpiration abondante avec le rayon du soleil ou l'agent morbifique qui la fait naître ou la décide. — Mais cette rapidité, ce transport mystérieux?... — Affection communiquée, sécrétion continuée, prolongation, par les conducteurs matériels, de la première imprénation suprituelle qui les a pénétrés.

Envisagée à ce point de vue, la cosmolătrie s'éclaire comme le fétichisme s'éclairat tout à l'heune. Au lieu de la définir, comme on l'a fait partout, « la personnification des forces naturelles que nous connaissons, » le jour arrive où l'on dira « les forces que nous connaissons ne sont que les manifestations phénoménales de ces forces que nous ne connaissons pas, mais que les Anciens connaissisante le *avi its adoratent* 1.

^{4. «} LA HIÉRARCHIE DES FORCES. » — Il est probable quo ce livre de Grove aura drijà porté beaucoup de fruits, malgré le silence dans lequel on l'enveloppe; nous croyons en voir une preuve, entre beaucoup d'autres, dans un article publié est été même par la Revue des Deux Mondes. Il est coasacré par M. Laugel à la philosophie de la chime, est sertemie autre.

e Pour mei, je penne que plui on étudie les sciences et leur métaphysique, plus ce peut se convairner que celle- à nir è nei l'inocciolità en vel a piloi-sophie la plus ideliste. Les sciences analysent des rapports, elles prement den meutres, clied édouvreute les lois qui rejete le monde phénement; mais il n'y a naveun phénonème, si humble qu'il soit, qui ne les pluce en face de deux dices sur l'esquelles la métode expérimentale n'a sucure prise. Esprémier leu, l'assence de la substance modifiée par les phénemèmes, en second lieu, la force qui provaque es modifiée par les phénemèmes, en second lieu, la force qui provaque es modifiée par les phénemèmes, en second lieu, la force qui provaque es modifiée par les phénemèmes, en second lieu, la force qui non se voyons que des dehors, des suparences; la vraie relatif, la trátifié substanticile et la cause mos schappent. Es et digne d'une philosophie deveé de considérer toutes les forces particulières, dent neus analysons les effex, comme issues d'une free première, éternelle, nécessire, source de tout mauvement, centre de toute action... Arrivée à une certaine hauteur, la sciences se confined avec la métaphysique elle-némbe, ce ri à la première nous seisences se confined avec la métaphysique elle-némbe, car la is première nous

fait voir que les phénomènes ne sont que des idées réalisées, la seconde nous montre que la réalité véritable des faits ne git que dans l'absolu de la pensée divine. » (Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1861,)

- Ce passage est excellent, il n'y manque qu'une seule chose, c'est la distinction des forces et leur hiérarchie sous la présidence de la force absolue ou divine.
- M. le professeur Jaumes, membre de l'Académie de médecine de Montpellier, va se charger d'y suppléer:
- « Une cause, dit-il, est ce qu'il y a d'essentiellement agissant dans une généalogie de phénomènes, dans toute production, dans toute modification. J'ai dit que cette activité était in visible... Si on la suppossit corporelle (cette cause) ou résidant dans les proprietés de la matière, ce serait une hypothèse gratuite.
- « Réduire toutes les causes à une seule, à Dieu, par exemple, et dire que tout ce qui n'est pas lui est phénomène, ce serrit dire que tout est Dieu ou partie de Dieu. C'est faire du monde un être immense dont les parties visibles sont les organes, c'est s'embarrasser d'une hypothèse hostile à bien des vériés.
- « Mais la pluralité des forces fenant leur existence de Dieu et la possédant, au propre, une lois qu'elles four freçue et l'exerçunt d'après certaines n'est pas déraisonnable,... et il no me répugne pas d'admettre entre Dieu et les phénomènes des agents intermédiaires appelés forces ou causes secondu. Comme nous sommes une cause, il y en a d'autres qui, comme nous, ne sont pas Dieu.
- « ... La distinction des forces est le principe de la division des sciences : autant de forces réelles et séparées, autant de sciences mères.
- « La force distincte est celle qui renferme desattributs n'appartenant qn'à elle et incompatibles avec d'autres attributs qui sont une force quelconque apportant nécessairement quolque chose de soi dans chacune de ses manifestations.
 - « Non, les forces ne sont pas des suppositions, des abstractions, mais des réalités, et les seules réalités agissantes dont les attributs peuvent être déterminés à l'aide de l'observation directe et de l'induction.
 - « Il y a autant de forces qu'il y a de séries de faits réductibles en une ou plusieurs qualités essentielles incompatibles avec les qualités des autres séries.
 - » Dies est la cause des causes, la force des forces! En les créant, il les dots de pouceris spéciaux, les soumit à des lois dont la conservaire spéciaux les soumit à des lois dont la conservaire su pareillement son ouvrage. Quand il subsitues son action propre à celle de testo publissances internediaires; li fisti un miracle « (l'hocurous sur la distinct des tottes publissances internediaires; li fisti un miracle » (l'académie des sciences de Montpeller, » II, fisc. 81, année 1835.
 - On no saurait mieux dire; donc pour nos faits spirites et surintelligents il va falloir, a leur tour, des forces également surintelligentes, et c'est unique-

(a) Le Lui des Élohim ou des lorces.

ment parce que celles-ci ont été chassées de la science, que la science s'est vue fercée de nier tous ces faits dont l'évidence palpable trahissait une cause surintelligente.

Tout se tient, et la négation de ce dernier ordre de forces surintelligentes entraînerait bien vite la négation de tous les autres.

C'est ce que sentait parfaitement un médecin très-distingué de Turin (le docteur Ferni), lorsque, forcé de se rendre, ainsi que les docteurs Vallauri et Bellinger, à l'évidence d'une obsession démontaque fort curiouse, il en publia la relation dans lo numéro 38 de la Gazette médicale de Turin, le 29 spotembre 1850.

Dans une autre brochnre sur l'Action des esprits sur les corps, il part de ce fait observé pour s'élever aux considérations les plus hantes.

 Cétul qui nie les simples obsessions, dit-il, finira par niert toute bonne et supérieure inspiration, ces deux fails étant parâtiement correlatifs et ne differant pas comme essence d'espèce, puisue ces deux cas nécessient des esprits extra-corporeis et ne different que par les qualités accidentelles de ces esprits.

- « Sur cette communication nouvelle des forces spirituelles reposent et se posent :
- « 1° Les phénomènes du mondo sensible qui s'expliquent par la raison des forces qui lo meuvent;
 - « 2º Toutes les catégories de phénomènes qui nécessitent autant de séries de forces gouvernantes :
 - « 3º Toutes les forces mécaniques, physiques, chimiques;
 - « 4º Teutes les forces physiologiques, animales et végétatives;
 - « 5° Toutes les forces psychologiques, intelligentes et volitives; « 6° Toutes les forces pneumatologiques, angéliques et démoniaques.
 - « LA NON-PERCEPTION CORPORELLE N'EST PAS UNE RAISON DE NIER, puisque nos sons ne sont qu'un mode particulier ot très-limité de savoir, et puisque d'ailleurs ces forces se démontrent par lours effets. « Cette théorie des forces extra-corporelles éclaire les faits les plus mervoil-

leux de fanthropologie, de toute l'histoire humaine; alle denne la cét de tous les faits mineuleux, et, de ples, une sorte d'évinence inversaceres autres de partie de la mande, enseignés par toutes les régiones, dévelopés et crus par les plus llistres poblisosphes, sont pleinement démontés dans leur réalité empirique par des faits nombreux et trie-variés offerts par les sciences na-turdles, et dans leur vérité idéale par la raisos spéculies par les sciences na-turdles, et dans leur vérité idéale par la raisos spéculies.

- « C'est seulemont à cette hauteur que les vérités des divers ordres commencent à s'unir, et que, par cette réunion, la physique et la spéculation commencent à constituer une science digne de ce nom.
- « Par contre, de leur séparation actuelle naissent la pauvreté et la sécheresse présentes. La théologie isolée et réduite à vivre de languissantes répétitions est devenue stérile et fastidieuse, et se perd en sophitisque et vapeur. Faute d'ello, à son tour, la physique manque d'une base vivre et

interne qui puisse réunir ses admirables effets en faisceau et sous une formule commune.

«Heureusemont, tout lo monde le pressent, et nous voyons poindre l'aurore d'un nouveau jour, qu'il x'est plus au pouvoir de personne de retabler. » Hors de cette division du docteur Forni, rieu de s'explique; avec elle tout

se comprend.

Nous l'adoptons en tout. Seulemont, au lieu do dire comme lui que « les miracles ne sont que les actions naturelles des causes secondes, » nous distinguerions et nous dirions que les phénomènes nornaux et réguliers sont l'Ordre l'écad de oes forces. tandis que le miracle en est l'ordre exceptionale.

\$ 1V

et illégal.

Des éléments et de leur culte, — Grande méprise, — Les interrentiles anomées de refereix confincies are les matière élémentair dont lis disposent, — Le Jupiter de Dodone et le prince du monde, de saint Paul. — Les coancerteres un plassances consulpased on grand apater, et les disra-éléments des patens .— Jupiter, Platon, Neptune et Riber régissant les quatre grandes divisions du comme, — Les matre éléments orients des disposents de la confincie de la comme del la comme de la comme del la comme de la comme

Ceci nous ramêne à la question des éléments; quand nous nous croyons le droit de ridiculier les Anciens pour l'adoration de leurs quarte éléments, pendant que nous en connaissons aujourd'hui soizante-sept, nous ne savons encore ce que nous faisons. Nous oublions que nos soixante-sept éléments ne se composent que de corps simples, tandis que les Anciens n'entendaient par ce mot, suivant l'admirable définition de Platon, que «ce qui compose et decorps composés ».

Par la, par cette admirable distinction, la cosmolátrie des corps élémentaires et passifs se trouve métamorphosée en celle des éléments ou principes actifs qui influencent et affectent tous les corps, variété qui touche de près à une parfaite opnosition.

Quant à la formule nette de cette distinction, les Anciens la négligeaient et se contentaient de ranger les uns et les autres sous ces quatre grandes divisions principales qui les renfermaient tous : « le [eu, l'air, la terre et l'eau. »

Tout cela pourra sembler subtil et téméraire, et nous en conviendrons sans peine.

Mais rappelons-nous maintenant l'importante leçon donnée par l'apôtre saint Paul aux Éphésiens : « Ce n'est pas contre la chair et le sang qu'il nous faut lutter et combattre, c'est contre les princes et les puissances, c'est contre les recteurs ténébreux de ce monde (ou contre les recteurs de ce monde ténébreux, rectores mundi tenebrarum harum), contre les malices spirituelles répandues dans les airs ou dans le monde invisible ; sairitualia neutité in calestitus 1 . »

Nous ne croyons pas qu'on puisse exposer plus clairement la doctrine des génies cosmologiques et régisseurs. Tous leurs titres y sont : cosvocaxnosse, pontreus so u worde, comme dit Bossuet; mundi lenentes, ou tenants du monde, comme dit Tertullien; mundi denninos, ou les dominations, comme disent la plupart des commentateurs, et Cornelius avec eux.

Qu'est-ca à dire 2 S'il était vrai qu'il n'y etit d'autres recteurs que ceux dont parle ici l'Apôtre, comment pourrions-nous jamais résister à de telles dominations? Comment pourrait marcher un mondo régi par de si periides conducteurs? Il étais le serait, ou plutôt c'est bien la certainement le secret et la clef de ses désordres et de nos misères. Nel oublions pas ; jusqu'à l'Incarnation « le monde entier était sous l'empire du méchant, totus in maligne, dit saint Jean. » C'était là son prince, et prince d'autant plus légal et absolu que ses sujets marchaient plus servilement dans ses voies.

Foudroyé, mais pas encore interdit, son juge, tout en relevant ses sujets de leur serment de gédité, ne lui avait enlevé cependant ni son domaine physique, ni ce funcate titre de « prince et d'esprit de ce monde. » Il ne l'avait pas enlevé davantage, suivant les expressions de saint Paul, aux « recteurs de ce monde de fénèbres; » et que faut-il entendre par ce monde, si ce n'est cette atmosphère impure, cet air corrompu au-dessus duquel nous devons et nous pouvons nous élever sur les ailes de l'espérance et de la foi?

^{4.} Épitre aux Éphés., ch. vi, v. 12.

Ces recteurs nous ramènent logiquement à leur prince, qui se trouve être précisément ce Jupiter-monde de Dodone, à propos duquel M. Maury se demande comment ce dieu et tous ces mystères neuvent se retrouver encore chez nos populations sauvages qui n'ont jamais eu avec les peuples de l'antiquité la moindre relation. Il a raison de s'étonner, mais qu'il veuille donc bien rapprocher ce Jupiter Mundus de Dodone du puissant prince de ce monde¹, principe des voies du Seigneur et puissance incomparable sur la terre2, en un mot, de ce porte-lumière foudroyé par son père3, et il aura, à l'instant même et dans le même ordre, non-seulement son Jupitermonde de Dodone, mais son Jupiter Æther ou Diespiter des Grecs, son Dyaush-piter du panthéon indien4, son Jupiter irrésistible et premier-né des Aryas5, son Eosphore des Grecs, que toute la fable lui a montré foudrové par son père Chronos ou l'éternel, en un mot, ce Jupiter d'Eschyle que nous avons entendu nous dire, comme celui de Job, de si grandes choses (magna loquens) sur son renvoi futur et définitif par le fils de la femme 6.

Poursuivons; voilà bien le dieu de l'air, adoré à Dodone comme le dieu de la nature universelle, ce qui ne l'empéchait pas, comme le remarque M. Guignault, et comme nous l'avons déjà dit, de réunir trois autres empires à celui de l'air, son empire principal. Dieu collectif avant tout, nous l'avons vu se diviser en Jupiter aérien, fulgural, infernal et marin; ou plutôt, dominer en maître sur ces quatre éléments de l'air, du feu, de la terre et des enux. Nous l'avons vu, tout en se réservant l'air, déléguer sa puissance sur le feu à Héphaislos-Vul

Saint Paul, Éphés., II, v. 2 : « Yous étiez sous la domination de la puissance appelée prince de cet air, princeps aeris hujus. »

^{2. «} Principium viarum Domini; non est alia potestas quæ comparetur ei. » (Job, xvIII).

^{3. «} J'ai vu Satan tombant comme un éclair, deorsum fluens. » (Luc, x, 18).

^{4.} Creuzer, Religions, t. I, p. 53.

^{5.} Id., p. 87.

^{6.} Voir tome I de ce Mém., p. 375.

cain; sur la mer, à Poseidon-Neptune; et, pour la terre infernale, à Pluton-Aidoneus ou Dionysius Chthonius.

Rapprochons maintenant les cosmocrateurs païens des cosmocrateurs bibliques,

Ne pourrions-nous pas retrouver l'action, ou, pour parler comme Grove, l'influence affective et spirituelle de quelque Héphaistos incompris dans ces « flammes de feu, flammas ignis¹, » dans ces « feux dévorants qui sortent des entrailles de la terre pour consumer les Dathan et les Cor²; dans « ces tonnerres vengeurs de Job, qui partiront et qui diront, en revenant i Nous voici²? »

Qui donc pourra nous empêcher de reconnaître l'influence affectire de quelque Poseidon-Neptune dans le Léviathan de Joh, « qui domine sur la mer ⁴, sur les Syrènes du prophète et sur les espriis immondes qui font leur résidence sur les ondes ⁵² »

Et quant au Jupiter infernal et chthonien, il faudrait s'aveugler volontairement soi-même pour méconnaitre sa présence dans « ce prince de l'adès, de la géhenne et de la mort, » dont le Dieu d'Israël va ravir les clefs au plus profond de ces enfers qu'Aristote et Pythagore définissent d'un commun accord » le cœur de Jupiter, cor Jovis. »

Qu'on ne s'y trompe past pour peu que le grand physicien soit dans le vari, et pour peu que les éloges qu'on lui donne soient sincères, nous ne voyons aucune possibilité d'échapper au fond de ces conséquences. Que l'on supprime tant que l'on voudra les noms insignifiants de la fable, et tout le était biologique des puissances qu'ils représentent, on n'en restera pas moins avec d'autres puiszances spiritules, effectuant, dominant et régissant tous ces effets phénoménaux que nous prenions pour elles.

^{1.} Isaïe, ch. xxix, v. 6. « Flammæ devorantes. »

^{2.} Nombres, ch. xxv1, v. 40.

^{3.} Job, ch. xxxvIII, v. 35.

^{4.} Ibid.

^{5. «} Immundi spiritus aquis incumbunt. »

Ainsi, d'après ce système, bien loin de pouvoir accuser les païens d'avoir personnifié tous ces effets physiques, ce sera nous, au contraire, qui aurons matérialisé toutes les puissances invisibles, auteurs de ces effets.

La méprise était bien grave et sa constatation devient bien nécessaire.

Rapprochons ensuite de ces quatre identifications principales toute l'histoire calholique, qui a'a jamais cessé d'exoriesre de de reprendre, une à une, les montagnes, les forêts, les fontaines, toutes les parties de la nature, en un mot, tous ces domaines engagés à l'òpoque de la grande et première révolution spirituelle, mais rentrés, à celle de la restauration chrétienne, au trésor général et divin de leur Crésteur et de leur vai mattre⁴.

Depuis cette grande heure de justice et de salut, dixneuf siècles se sont écoulés tout à l'heure, et la dépossession continue. Sa marche est lente, et bien que le Crucifié divin ne soit monté sur la croix que pour expolier les principautés et les puissances², que pour purger l'air èt et monde représenté dans ses quatre éléments par les quatre branches de la croix ⁴, il n'en est pas moins certain que, si l'usurpaleur est jué, si les clefs de la mort lui sont ravies et l'ancien pacte déchiré ⁵, l'exorcisme cosmologique n'est guère plus avancé que celui des âmes et des course et que, sur ce point comme sur les autres, la rentrée au trésor légitime, effectuée avec peine et lourdeur, reste toujours incomplète.

Chrétien de nom depuis des siècles, le monde reste païen en fait et en esprit.

Est-ce à dire pour cela que l'Église catholique va, comme

- Yoir tous les exorcismes du samedi saint, du sel, de l'eau, du feu, etc.
 « Ul exspoliarel potestates et principatus. » (Yoir l'office du vendredi saint.)
- Ibid.
 Au Louvre, on voit encore aujourd bui une figure de Christ entre les quatre éléments.
- L'Écriture se sert ici de l'expression de chirographe, c'est-à-dire écrit avec la main.

les mauvais kabbalistes et le comte de Gabalis, multiplier à tel point, autour de nous, le nombre des Sylphes, des Dryades ou des Titons, que la nature aura horreur du vide spirituel? Serons-nous obligés de voir, dans chaque brin d'herbe qui pousse ou dans chaque vermisseau qui se remue, l'action d'un génie ou d'un férouer? À Dieu ne plaise! et c'est le savant Vossius qui cette fois x a nous aider à bien établir la distinction entre les deux opinions, chrétienne et patenne, sur la cosmolàtrie.

« Quoique saint Augustin, dit-il, ait avancé quelque part qu'à chaque chose visible de ce monde était préposée une vertu angélique, il faut bien se garder d'entendre cela des individus, mais des expèces entières, dont chacune en effet a son ange particulier. Saint Augustin est d'accord sur ce point avec tous les philosophes. Voici maintenant en quoi lis different c'est que, pour saint Augustin, ces esprits sont séparés des objets et ne doivent jamais être invoqués par nous, tandis que pour les philosophes ce sont des dieux inamovibles et honorés comme tels par les moindres nations!, »

Pour la philosophie moderne, ce ne sont là ni des seprits, ni des dieux; mais cette philosophie peut voir maintennat combien elle comprend peu tout l'ancien système cosmola-trique des anciens, lorsqu'elle en fait l'adoration des corps défenentaires tels qu'elle les entend aujourd'hui, tandis que, Platon et Aristote ne cessent de nous le répéter, ils n'entendaient par croycix que les principes incorporats préposés à chacune des quatre grandes direitous de notre monde cosmique.

Pour la nature comme pour les individus, il y a donc aussi deux armées, deux cités; celle des recteurs de lumière, fidèles ou réintégrés, et celle des recteurs ténébreux (rectores tenebrarum harum), porteurs et tenants du monde, comocrates primitifs ou usurpateurs, que l'Église interdit et débusque

^{1.} Vossius, Théol. civ., l. VII.

partout où elle les trouve, et contre lesquels, dit l'Apôtre, il nous faut lutter constamment.

Nous avons peine à comprendre pourquoi le tabernacle cosmique élevé par Moise dans le désert avait une forme carrée, forme qui amusait tant, il v a peu d'années, M. Letronne, parce qu'il y voyait une image de la terre, tandis qu'elle représentait uniquement ce que représentent les quatre faces des pyramides, des obélisques, des colonnes que Josèphe nous dit avoir été élevées dans le temple de Tyr aux quatre éléments, et placées sur des piédestaux dont les quatre angles regardaient les quatre points cardinaux1. Nous ajouterons à notre tour que les génies de ces quatre éléments étaient supposés résider dans l'espace; et la meilleure preuve qu'il ne s'agissait dans ces quatre points cardinaux que d'une résidence sidérale désignée par eux, c'est que Josèphe ajoute que « ces angles de piédestaux portaient également les quatre figures du Zodiaque, qui représentent la même orientation2. »

C'était donc à quatre points cardinaux invisibles et sidéraux que toutes ces constructions se rapportaient. La Bible ne les comprenait pas autrement lorsqu'elle disait : « C'est du nord et du couchant que descendent tous les maux sur la terre; c'est del'orient, au contraire, que nous attendons tous les biens... » v'ollà pourquoi, dit saint Ambroise, nous maudissons l'aquillo et que dans le baptême nous commençons par nous tourner vers l'occident (sidéral), pour mieux renoncer à celui qui l'habite; après quoi, nous tournant vers l'orient³,... etc. »

Nous comprenors aussi pourquoi, dans les temples égyptiens comme dans ceux des Hébreux, au rapport de saint Clément d'Alexandrie, un immense rideau, supporté par cinq colonnes, séparait le tabernacle, dans lequel les prêtres

i. Josèphe, Antiq., l. VIII, ch. xxII.

^{2.} Ibid.

^{3.} Saint Ambroise, sur Amos, ch. vi.

seuls avaient le droit d'entrer, des autres parties de l'édifice. Ce rideau représentait, par la distinction de ses quatre couleurs, les quatre éléments principaux, »pōru», et signifiait la connaissance de Dieu que les cinq sens de l'homme peuvent lui procuer par l'entremise des quatre éléments, révélation bien différente de celle que l'on obtenait de l'autre côté du voile par la consultation de l'oracle l'autre.

Tout ecci, comme on le voit, ressemblait encore parfaitement aux quatre premiers éléments figurés dans les grottes de Zoroastre et dans toutes celles des brahmanes, aux cyprès à quatre faces que M. Layard nous prouvait dernièrement destinés à représenter, ainsi que les quatre faces des obélisques, les quatre points cardinaux des quatre premiers éléments?

Or, partout, le culte païen des quatre éléments principaux, au lieu de s'adresser aux recteurs de lumière, comme le faisait la Bible, s'est toujours adressé aux recteurs usurpateurs, intelligents et ténébreux de saint Paul; ce sont eux qui sont encore désignés par les quatre lettres A. I. A. T. gravées sur les anneaux de nos francs-macons modernes, et la science actuelle, qui les a confondus avec ses soixante-sent éléments corporels, comme elle confondait tout à l'heure le signe quadrangulaire, forme des quatre points sidéraux, avec la forme du globe terrestre, la science actuelle, disons-nous, a besoin de refaire toute son éducation cosmopneumatologique avant de nous parler de « l'adoration absurde des quatre éléments. » Il en est de ce chiffre 4 comme du chiffre 7 appliqué aux planètes. et qui ne regardait que les sept forces principales des planètes que M. Babinet nous a déjà réduites, malgré leurs soixantetreize recrues, à SEPT PLANÈTES PRINCIPALES ...

Ces deux questions et ces deux erreurs sont absolument identiques.

Strom., I. V, § 6. « Natura elementorum obtinet revelationem Dei. »
 Voir, sur la même théorie, «les Zends,» t. II, p. 228, et Plutarque, de Isid., rapprochés par M. Lavard. Acad. des inser., 1856. t. XV.

s v

Faux spiritualisme moderne. — Puissances magiques et naturelles de MM. Creuser et Guijanult. — Magie naturelle de Girres et des Allemands. — Leurs forces tidenentaires et deriencerses et de la nature. — Haule magie naturelle de M. Éliphas Léty. — Inintelligence exceptionnelle des éléments.

Nous n'en sommes donc plus à ce ben temps de facile exégèse, où cet excellent Lecher imprimait, aux grands applaudissements de nos pères, que Pluton n'était autre chose « qu'un certain Aidonée ou Adès, roi d'Épire, qui vivait au siècle de Thésée, et qui, s'étant avisé de creuser très-profondément la terre, s'était acquis, dans cet exercice, le surmon de Pluton, le verbe »bézis signifiant je creuse.

Et Bergier de renchérir sur une pareille idée et de nous dire : « Tous ces héros descendant aux enfers, comme Pluton ou le Jupiter infernal, doivent s'entendre de torrents se précipitant dans des gouffres. »

Quant à Poscidon-Neptune, de voc, seigneur, et tôw, humide (l'étymologie est juste), Bergier, trouvant que l'àbbé Banier avait tort d'en faire un amiral, dans un temps où it it y arait pas un bateau, trouve plus simple d'en faire un promontoire. I' cest e qu'on appelait naturaliser la théologie paienne. Malheureusement l'abbé Bergier n'a pas pu voir où le conduisait ce beau système. On ne joue pas plus impunément avec les théologies paiennes qu'avec la nôtre.

Mais laissons done là cos temps et leurs pauvretés philosophiques. Un siècle nous en sépare. Il semblerait aujourd'hui que l'on voudrait transiger. A défaut de la vérité (l'admission du merveilleux), nous cherchons une espèce de mezo termine qui légitime nos dédains pour le grossier matérialisme de la veille, et notre admiration pour une sorte de supernaturalisme

^{4.} Des Dieux, l. CCXIX.

physique et suffisamment naturalisé. C'est le système des intuitions animiques, des extases purement psychologiques, des révélations et des divinations naturelles, des forces élémentaires et magi-magnétiques de la nature, etc., etc., système infiniment plus séduisant de prime abord, infiniment plus commode que tous les autres en raison de son élasticité, mais dont le moindre inconvénient est de se dissiper comme une bulle de asvon devant le plus légre effort d'attention.

Écoutons bien Creuzer : « Ces croyances primitives,... nous sommes portés à les considérer comme une's epèce de magisme, comme un paganisme psychique, c'est-à-dire comme une défication des puissances, spiritualisation qui mettait les paiens dans une étroite communauté avec es puissances¹. »

Nous ne connaissons pas de phrase qui péigne mieux que celle-ci l'état actuel de la seience, pour nous servir de l'expression consacrée; pesez bien les mots. Voici une espèce de magisme qui n'est pas de la magie, une psychologie défiante, une spiritualisation complète, gratuite, qui cependant amène une étroite communauté avec des puissances que l'on dit matririelles!

Nous renoncerions à comprendre, si M. Guignault, l'habile commentateur, ne se mélait pas de la partie. « L'homme, dit-il, prend alors dans son âme l'idée de la divinité pour la transporter au monde extérieur. » Nous conduisant ensuite dans ces grottes profindes où Zorosatre et les Ilindous représentaient les quatre éléments, M. Guignault nous montre « la nature révédant tout à l'homme du sein de ses profindeurs, car, dit-il, si la divination dérive de l'ignorance de l'homme et de sa faiblesse, sa source la plus profonde peut-étre est cette merveilleuse disposition de notre esprit, développée par M. Creuzer, et à propos de laquelle Meiners observe fort bien que toute divination est naturelle à son origine?... »

^{4.} Livre IX, p. 850.

^{2.} Notes sur l'introduction de Creuzer.

On en est donc prévenu; voici mainlenant la tendance générale : l'enthousiasme involontaire, l'imagination et ses puissances, la spontanéité de la conscience, on ne sait quelle dispasition merveilleuxe et intuitive de l'âme, etc., etc., l'homme, si positif tout à l'heure, va transporter toutes ces richesses spirituelles au monde extérieur qui va les lui rembourser immédiatement en révélations et en dicinations parfaitement naturelles!

Allons, décidément l'homme croit encore un peu au merveilleux. Ces seudement lo mervilleux récl., le merveilleux des esprits, dont il ne veut à aucun prix, et s'il pouvait l'obtenir saus eux, tout serait sauvé. Pour arriver là, vous verrez qu'il n'y a rien que l'on n'invente, et l'on battra la langue et les idées jusqu'à ce qu'il en sorte quelque bienheureuse combinaison de voyelles et de consonnes qui approche de ce résultat tant désiré, d'un surnaturel très-naturel et d'un merveilleux très-ordinaire.

Quand le rationalisme aura obtenu cette merveille (et sans les tables parlantes qui sont venues éclairer la question magnétique, il y fouchait), il pourra se délivrer de tout autre souci et se reposer bien à l'aise sur la frontière qui sépare les deux mondes.

Qu'ils comprennent donc peu la gravité de l'erreur qu'ils fomentent, ces auteurs catholiques qui ne craignent pas de confondre ce qu'ils appellent les forces magnétiques naturelles avec les forces vraiment magiques de la Bible et de l'histoire, et que ceux-là comprennent encore moins, qui répandent à pleines mains et recommandent à l'admiration des lecteurs catholiques les ouvrages qui renforment et développent toutes ces belles théories!

Le nom de Görres revient encore une fois sous notre plume, et quoiqu'il nous en coûte de ranger parmi les écrivains dangereux une des gloires du catholicisme moderne, nous ne devons pas hésiter.

En publiant sa Mystique, Görres n'avait qu'un but, celui n.

de ramener la foi publique à tous les ordres surnaturels, et, bien que son vaste et impatient génie ne lui ait pas permis une seule fois d'employer la froide méthode scientifique et d'asseoir sur une base logique aucun des intéressants récits qui s'amoncellent sous sa plume, on n'en subit pas moins en le lisant toute l'autorité d'un grand maître qui n'a pas le temps de discuter, tant son vol est rapide, et tant le besoin d'explinuer l'emporte chez lui sur le besoin de démontrer.

Hélas! ce besoin d'expliquer lui a masqué le danger qu'il courait en abandonnant la grande voie si largement et si sbrement tracée jusqu'à lui, pour s'aventurer, avec l'espoir d'arriver plus vite et plus haut, dans les mille sentiers inconnus de la forêt.

Aussi qu'en est-il résulté? Görres s'est suicidé lui-même, et son quatrième volume sur la magie naturelle anéantira toujours, aux yeux de tout esprit juste, les quatre autres volumes sur les miracles et la magie surnaturelle.

Mais expliquons-nous bien, et répétons encore une fois ce que nous avons dit à satiété dans notre premier mémoire.

Oui, il y a dans chacun de nous des forces que nous pouvous appeler magnétiques, forces de symaphile et d'antipathie, forces occultes, dynamiques, nerveuses, instinctives, qui, toutes biologiques dans leur essence, s'associent néanmoins et se confondent avec les forces intellectuelles et morales auxquelles elles servent alors de véhicule et d'appui. En niant ces forces, que l'antiqué appelait e char et véhicule de l'àme, » nous nous nierions nous-mêmes, puisqu'elles sont les puissances sensibles de notre âme. Ces puissances ont donc aussi leurs phénomènes physiologiques, nerveux, extatiques, somnambuliques même, et néanmoins parfaitement naturels.

Mais vouloir, comme Görres, douer ces puissances instinctives et aveugles d'un pouvoir de divination très-réel, et par conséquent d'une surintelligence qu'elles n'ont jamais possédée, déclarer que les pythonisses et les devins sont les prophètes



de la nature⁴, que leur état constitue la transition entre le ciel et l'enfer²,... que cette magie naturelle est une surviance de l'état primitif², etc., c'est ouvrir la porte à deux battants à toutes les folles théories philosophiques que nous venons de mentionner, et qui, toutes, on thour point de départ ce désir et cette conclusion : que le surnaturel naturel suffit à faire bonne justice de tout le surnaturel surnaturel.

Ne faussons pas les termes; qui dit magie dit et dira toujours a assistance de causes occultes et extra-naturelles, c'està-dire supérieures à la nature; « donc l'expression de magie naturelle renfermera toujours contradiction dans les termes.

Aussi, voyez les conséquences. Pour Görres et pour toute son école, ce ne seront plus seulement les psylles, les sorciers, les guérisseurs, etc., qui deviendront des puissances naturelles, mais toutes les pythonisses, ces mêmes pythonisses que les saintes Écriures définissent si clairement en disant qu'elles ox un esprit de Python4; ce seront encore tous les initiés autiques et modernes, une très-grande partie de nos sorciers condamnés, « quoiqu'ils n'eussent fait qu'obér à cet espiège que chacun de nous porte en soi?; « ce seront tous les possescurs de seconde vue, et, qu'il e croirait? jusqu'aux vampires eux-mêmes, ce phénomène n'étant dû qu'à « une suite de réactions vitales des forces physiques et plastiques du ordre inférieur. » Il est vrai que Gorres s'étonne lui-même de son explication, « la violence de ces réactions chez des morrhonds exténués qui, après leur mort, redeviennent instan-

^{4.} Mystique, t. III, p. 33.

^{2.} Ibid., p. 34.

^{3.} Ibid., p. 440.

Si elles ne l'avaient pas eu, s'il n'y avait eu là que de pauvres extatiques obéissant à une force élémentaire, le Doutéronome ne les aurait pas punies de mort.

^{5.} Tome V, p. 365. Il ne s'agit que de s'entendre sur la nature de cet espiègle, de savoir surtout s'il est à nous ou à un autre, et si, quand l'exorciste le mettait à la porte, il nous fallait le réclamer comme notre bien.

tanément pleins de vie, lui paraissant inexplicable 1, » Görres, on le voit, « la pas réellement étudié ces questions, pas plus que celle de Priscille et de Montan, car il n'eût pas attribué leurs prestiges à « l'esprit de la nature qui se réveillait de son sommeil au milieu de ce printemps surnature? L.»

Non pas qu'il n'ait raison d'assimiler l'état extatique de cette prétendue épouse du Saint-Esprit avec celui de nos somnambules magnétiques, car l'identité est parfaite, et M. l'abbé Gence l'a mise dans un jour évident. Mais ce dernier n'a pas tiré de ce rapprochement les mêmes conclusions que Gorres, qui, du reste, est assez mal inspiré en en appelant au jugement de Tertullier, car, assurément, si le grand docteur, au lieu de voir dans cette prophétesse le vase du Saint-Esprit, c'et paragé l'opinion de M. Gence, il n'eût pas sacrifié l'autorité de l'Église à l'esprit de la nature, et ne serait jamais tombé. Grande leçon pour tous nos lévites exposés à un égal et double danger, cetui de méconnattre et par conséquent de laisser passer leur ennemi, et celui de lui décerner tous les honneurs dus au seul Esprit-Saint.

De ces forces élémentaires, organiques et devineresses de l'humanité, il n'y avait qu'un pas aux forces élémentaires et prophétiques de la nature inorganique, et Gorres le franchit sans hésitation. Sans hésitation, il épouse toutes les billeresses, c'est le mot, de la voyante de Prévorst, attribuant à chaque plante, à chaque eaillou la propriété d'amener chez les sujets magnétiques ou magnétisés les facultés merveilleuses de la seconde vue, de la divination, des communications spirituelles, etc., prenant ainsi les offets et les instruments pour les causes et les dispositions adjurents es ou jouées par les Esprits et secondairement imaginées pour la vraie raison du phénomène. Si Gorres eût bien refléctii à l'endémicité topographique de ces causes spirituelles sur les monte de topographique de ces causes spirituelles sur les monte.

Tome I, p. 250. Nous reprendrons cette question du Vampirisme au chapitre Nécrolâtrie.

^{2.} Tome I, p. 26.

tagnes du Voralberg, endémicité qui, au dire du D' Kerner, affectait jusqu'aux bestiaux et ne faisait des espèces de corybantes, il n'eût pas eu besoin de chercher dans la constitución magnético-électrique de cette voyante, et dans celle de ces bestiaux, la raison d'effets communs à l'une et aux autres. Ce n'éait pas parce qu'on avait fait quelques passes devant elle, ou parce que sa santé éatit dérangée, que M" H... voyait et entendait les esprits; c'était l'inverse, et, comme chez les jeunes filles de Morzine, sa santé n'était dérangée qu'en raison de l'épidémie régnante; et la mélleure preuve de toutes, c'est que dans la cuisine les saladiers et les casseroles, dont certes la santé n'était pas dérangée, suivant l'exemple et de la maîltresse et des bestiaux, dansaient comme eux et se livraient suns se casser à mille espiègleries.¹

Quant à « ces propriétés de plantes magiques, » Görres eût bien dù se rappeler toutes les expériences théologiques sur la mandragore, qui n'agissait que sur les sorciers confirmés, ou sur la poudre de Diabu, qui, simple vitriol calciné, avait au xvi siècle guéri comme par enchantement des milliers de blessures, mais qui n'opérait plus rien dès qu'on l'achetait chez un pharmacien ordinaire. Il eût dù se rappeler pour le moins ce qu'il nous raconte lui-même du fameux coca des Andes péruviennes, plante magique s'il en fut jamais, apportée jadis aux Indiens par le prêtre-roi Titicoca. L'usage en est encore général aujourd'hui, et celui qui le mâche comme l'opium voit décupler toutes ses jouissances et toutes ses forces jusqu'à ce que mort s'ensuive. Aussi, les gouvernements espagnols ont-ils souvent essayé d'interdire entièrement la culture de cette plante. Ils ont fait mieux encore, et la cédule de 1560 l'a livrée à l'expérience des hommes les plus savants. Mais il paraît que ceux-ci n'y ont absolument rien découvert, car ils se sont contentés de la proscrire dans les mêmes termes que le second concile de Lima, c'est-à-dire comme « idolà-

^{1.} Voir « la Voyante de Prévorst » (introduction).

trique et magique, ne possédant aucune vertu véritable et ne fortifiant que par une vertu du démon¹. »

Nous avons vu, dans uue de nos dernières notes, qu'il en était de même de toutes les substances et de tous les onguents employés pour le sabbat. On vent absolument en faire des substances intoxicantes à la manière du haschich, de l'opium ou du chloroforme: màis tous les expérimentateurs sont maintenant d'accord sur ce point, que ces derniers narcotiques ne font jamais naître que des hallocnations sura suite et saun portée, n'ayant rien de commun avec les phénomènes de l'ascèse magico-magnétique.

Ce sont ces malheureuses théories mesmériques qui ont séduit Gorres et une infinité d'esprits distingués; ce sont ces vieilles doctrines de la double polarité dynamique, de l'influence astrale et planétaire, de l'aimantation nerveuse, de l'influence des célèbres baquets, dans la composition desquels la limaille de fer et le verre pilé jousient exactement le même rôle que la juxtaposition des petits doigts, aux premiers jours de nos tables tournantes. Beaux jours évanouis à jamais avec toutes les théories qu'ils virent nathre, sur les tréleaux comme à l'Académie! filles cadettes des théories mesmériques, nous les avons vues périr comme leurs mêres, sans que Gorres malheureusement ait pu profiter de cette grande et dernière lecon.

Il n'était malheureusement pas seul, et, dans la même ligne, nous avons vu dernièrement le célèbre docteur Sepp, professeur d'histoire à l'Université de Munich, manifester les nièmes faiblesses pour la nature et les constellations prophétesses, pour les « oracles naturels dans lesquels, dil-il, ces somnambules d'un autre âge s'élevaient, par le magnétisme animal, au-dessus du temps et de l'espace pour entrevoir l'avenir, ainsi de Delphes, par exemple, « Ce saint siège du monde hellénique est représenté par le D' Bavarois comme

^{4.} Görres, t. IV, p. 37.

un arant-coureur, préparateur des Évanglies, imposant des péniences, distribuant des indulgences, réalisant le beau idéal de la magie blanche, avec cette légère restriction toutefois, qu'on voyait parfois les innocentes pythonisses « finir par une exaltation telle, qu'elles ser ruients ure les assistants, les mettaient en fuite, et mouraient elles-mêmes dans d'abominables convulsions ¹. »

Ce jour-là, apparemment, l'esprit de la nature s'était mal réveillé, et le printemps de Görres faisait place à l'hiver.

Enfin, de même que Gorres n'avait pas craint de métamorphoser la très-énergumén Priscille en somnambule trèsnaturelle, le D' Sepp comprend dans ce dernier cadre la servante de Philippes, du sein de laquelle cependant l'apôtre saint Paul chassa instantamément l'esprit de Python qui, par sa retraite soudaine et très-intelligente, montra bien qu'il n'avait rien de commun avec les forces inorganiques et arequérede la nature.

Nous verrons plus loin que le célèbre Dollinger tombe dans la même méprise à propos des Sibylles, et, comme tous les autres, tient à faire d'un phénomène d'origine extrinsèque et pneumatique un phénomène d'origine intrinsèque et psychophysiologique.

Donc, lorsque l'exorcisme avait délivré les pythonisses, il devait manquer à celles-ci une pièce essentielle de leur constitution animique et physique. Comment se faisait-il donc qu'elles se trouvassent si bien de cette libération?

Réponse, s'il vous plaît, à cet unique argument.

Il est vraiment déplorable que l'élie de nos historiens catholiques se méprenne à ce point là, non-seulement sur ces oracles païens qui, selon l'expression de M. Littré, « ont gouverné la terre, » mais encore sur des phénomènes auxquels la Bible n'attache la plus grande et la plus religieuse gravifé que parce qu'ils finiront par devenir, qu'on le sache bien, le plus grand de tous les dangers de ce bas monde.

^{1.} Das Heidenthum, p. 38.

Il ne faut pas se le dissimuler, en effet, toutes ces forces édémentaires et naturelles de la magie blanche vont ious conduire comme par la main à toutes les réveries d'une cabale en voie de renaissance et, disons-le, mille fois plus absurde que celle des rabbins ou d'Agripa, en ce que ces dernières au moins n'étaient jamais séparées de ce qui faisait leur essence, c'est-à-dire les seprits,

Et si nous en doutons, et que nous en ayons la palience, lisons les deux volumes déjà eités, et publiés, ces dernières années, sous le pseudonyme Éliphas Lévy, sous le titre de « Doque et rituel de la haute magie. »

Ces deux volumes, illustrés de toutes les images du grimoire et de tout l'argot des adeptes, n'ont d'autre but, nous dit-on, que de rationaliser et d'anéantir l'occultisme en en faisant toucher au doigt les secrets naturels.

Le début, on va le voir. ne laisse pas que de bien exposer la vérité, et ne saurait être déplacé dans un chapitre sur la cosmolătrie antique. « Partout, dit notre auteur, sur les ruines sacrées de Thèbes et de Ninive, dans les pages sacrées des Védaz, daus les emblèmes alchimiques, dans les cérémonies de réception de toutes les sociétés mystiques, partout, une doctrine occulle et solgneusement cachée, nourrice et marraine de toutes les religions⁴, levier secret de toutes les forces intel·lectuelles, se montre reine absolue de la société,... et reste science omnipotente, depuis Zoroastre jusqu'à Manès, depuis Orphée jusqu'à Mpollonius, jusqu'à ce que, foudroyée par le christianisme, on entende partout ce cri: « Les magiciens au feu. »

« ... Oui, il existe un secret formidable, dont la révélation a déjà renversé tout un monde... Toutes les religions en sont sorties et y retourment, toutes les associations maçonniques lui doivent leurs secrets et leurs symboles, ear,... ne l'oublions pas, la Révolution française est fille du Grand-Orient Johan-

^{4.} Excepté une.

nite et de la cendre des Templiers... Oui, le nœud terrible du drame de 93 est encore caché dans le sanctuaire le plus occulte des sociétés secrètes... Mais la foule n'y comprit rien,... et le grand arcane resta plus inconnu que jamais ... »

Oui, c'était bien la magie qui avait amené la révolution, amené la reunisance, et voici que les sociétés maçoniques ne savent plus la haute raison de leurs symboles; le compas du G. A. et l'équerre de Salomon (triangle renversé des adeptes et de nos tables) ne sont pour eux que le niveau c'eit de l'inintelligent jacobin, niveau matériel et grossier réalisé par un triangle d'acier...

Mais enfin, du moment où, comme M. Éliphas Lévy, on écarte le diable, en quoi peut donc consister cet agent formidable? Le voici :

« Lo grand élement occulle, c'est le gax azote (ou le gax de mort) des physiciens. Placé dans les livres des cabalistes sur un piédestal de sel et de souire, il a pour cadacée un phallus, pour emblème le trident, pour armes une simple fourche, et pour tête, celle du bone de Mendés. C'est le baphomet des Templiers, le bouc du sabbat et le Verbe créé des gnostiques; c'est le grand esprit astral; c'est l'àme de la terre et du mondé... »

Bien; nous ne sommes pas loin de nous entendre; nous venons de le prouver, nous cruyons aux esprits élémentaires, aux princes de l'air ou Jupiter Mundus. Par conséquent, ect azote ou gaz de mort nous convient parfaitement, car nous n'avons garde d'oublier que notre prince de l'air est en même temps le prince de la mort, et ce simple rapprochement, développé plus au long dans notre appendice (sur les génies épidleniques, p. 282), nous fortifie de plus en plus dans

^{4.} Haute magie, t. I et II. Lorsque la foule, y compris les savants, voudra complete ces aveus rai Révolution française, élo étudiera cello-ci dans le bel oluvrage de Mª Gaume, inituité: « du Peganime dans la frévolution ; » Yénus-mison, adorée sur l'autel de Marie, lui dira tout. Mais la science, qui no voit partout que des symboles, ne pourra jamais comprendre celui-la.

cette idée, que Satan est une grande force cosmique dévoyée.

En quoi donc pouvons-nous différer? C'est que M. Eliphas. Lévy ne voit dans son azote qu'un gar matériel, inintelligent, que l'une des deux forces physiques et nécessaires qui soutiement le monde, forces parfaitement indifférentes par conséquent au bien et au mal, complétement dépourvues de raison et de pensée, et ne produisant tous ces effets merveilleux que lorsque le Verbe créateur de notre colonté les lui imposé.

Pour nous, au contraire, un gaz restant un gaz, en iétant, selon la doctrine physique de Grove, « qu'une affection de la matière causée par un esprit, » nous savons soupconner l'action derrière le rideau, et le prince de la mort derrière le gaz de mort, comme nous préjugeons la vie véritable et la lumière réelle derrière le gaz de vie (l'oxygène) ou derrière la lumière qui « brille dans les ténèbres et qui éclaire tout houme venant en ce monde ».

Aussi, voyons la différence de nos positions respectives; une fois notre principe accordé, nous expliquons tout facilement, tandis que celui de notre cabaliste rationnel l'arrête à chaque pas, et, pour ne pas lui easser le cou, le condamne à d'incessants tours de force.

A qui persuadera-t-il, par exemple, que ce soit l'action de notre seule imagination sur les esprits éfémentaires qui réalise nos apparitions de diables et de trépassés? Ses paroles le condamment. « Les évocations, dit-il, ont-elles donc un résultat? — Oui, certainement, un résultat incontestable et plus terrible que ne peuvent le raconter les légendes. Oui, lorsqu'on appelle le diable arec les cérémonies roulues? Agost

On le voit, c'est toujours la doctrine du reflet de la volonté, produite par M. de Gasparin et réduite à néant par des milliers de faits non-seulement extra, mais anti-volontaires. (Yoir App. complém. du P^{*} Mém., ch. xi.)

^{2. «} Et lux in tenebris lucet, lux qua illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. » (Évang. S. Jean.) 3. Est-ce que, sans les cérémonies, la volonté ne saurait plus se refléter?

Est-ce que, sans les cérémonies, la volonté ne saurait plus se refléter
On le dirait, à entendre M. Lévy.

le diable vient, on le roit, et, pour ne pas mourir foudroyé à cette vue, pour n'en pas devenir cataleptique ou idiot, if faut être déjà fou... Les curieux qui, sans être adeptes¹, se mêlent d'évocations ou de magnétisme occutle, ressemblent à des enfants qui joueraient avec du feu prês d'un baril de poudre fulminante. Ils seront tôt ou tard victimes de quelque terrible explosion. *

Pourquoi donc, si l'imagination fait tout, lorsque M. Éliphas Lévy tentait d'évoquer, à Londres, dans un cabinet magique, l'ombre d'Apollonius 2, cette ombre, après vingt et un jours de préparation, en face du fameux pentagramme tracé sur la peau d'un agneau, a-t-elle fini par lui apparaître contraire, comme barbe et comme vêtement, à l'idée qu'il s'en était formée? Pourquoi disparaissait-elle chaque fois qu'il levait sur elle l'épée qu'il tenait à la main, et pourquoi ne reparaissait-elle pas sans appuver sa main glacée sur la sienne, pour la forcer à baisser jusqu'à terre la pointe de cette énée? Le voici : c'est que d'une part le grand Apollonius, ou plutôt son peintre spirituel, corrigeait les caprices de l'imagination du néophyte et peignait d'après nature; tandis que, de l'autre, cet esprit obéissait à cette terreur générale que tous les esprits du monde, nous l'avons constaté comme Homère et Virgile, éprouvent partout et toujours pour les pointes acérées. La raison? On l'ignore; mais le fait est trop universel pour n'en pas avoir une. Qui le sait? peut-être les gaz derrière lesquels ils se cachent s'en trouvent-ils affectés, comme l'électricité se trouve affectée par la pointe de nos paratonnerres3.

A qui M. Éliphas Lévy pourra-t-il faire accroire que la résurrection d'un mort elle-même (une des œuvres les plus

Donc il y a quelque chose derrière le gaz azate, car, adeptes ou non, nous le respirons tous à toutes les secondes de notre vie, et sans en mourir.
 Haute magie, ibid.

^{3.} C'est une chose très-remarquable que cette aversion des esprits pour los pointes. Nous avons rappelé, à propos de celles employées à Cideville, et les assertions de tous les initiés de l'antiquité à ce sujet, et celles de M. Sevin.

difficiles, selon lui, de la haute initiation, et le chef-d'œuvre du magnétisme), ne soit que l'obéissance d'une âme à une autre âme, en vertu d'un commandement plus fort que de coutume?

Il est vrai que tout de suite il a la complaisance de nous donner la clef de ce chef-d'œuvre, en ajoutant : « Cette résurrection est possible dans les cas de congestion, d'étouffement, de langueur, d'hystérie, etc. » A merveille, c'est-à-dire dans tous les cas où, la mort n'étant qu'apparente, il n'y a pas de résurrection possible.

A qui fera-t-il accroire enfin que le fameux tarot, anagramme de rota ou roue cabalisque, couver de signes hiéroglyphiques et de noms divins entromélés avec l'infame phallus et le linga, constitue à lui seut la force occulte que les rabbins cabalistes invoquent sous le nom de semhamphoras? À qui le fera-t-il accroire, lorsqu'il a soin d'ajouter: « Ces signes jetés au hasard donnaient touiours les réponses de la Providence? »

dans les Monoires de L'Académic des inscriptions, et l'économement de l'écrét en retrouvant partou ceute doctrine, e cella cette assurance qui nous a été donnée par le médecin en chef de l'un des hépitaux de Paris, qu'un médium de sa ronanissance cessait de pouvoir écrire, chaque fois que l'un possit sur la la table et eta face de la une lime pointair. Cest la de la théologie métérorior, girque, et nous prions qu'un ne se scandalise pas doc e mot, attendu que si rien ne se confond, tout se tient hémonisse un fait de maifres et d'esprit.

4. Il fallait bien que Loudun eût aussi son tour dans le livre qu'on rappelle ici. « Les tourments des Ursulines, dit-il, n'eurent pas d'autre eause que des courants électriques ennemis; si Grandier n'eût pas été supplicié, il fût arrivé de deux choses l'une : ou les religieuses seraient mortes dans d'affreuses convulsions, ou Grandier serait mort lui-même tout à coup avec les eirconstances effrayantes d'un empoisonnement ou d'une vengeunce divine... » Après cette lecon, l'auteur nous fait l'honneur de nous prendre à partie en ces termes : « Ce bon M. de M...... peut être à la fois contont et mécontent de notre solution. En effet, nous soutenons comme lui la réalité et le merveilleux des effets. Comme lui, nous leur assignons pour cause l'aneien serpent, le prince occulte de ce monde; mals nous ne sommes pas d'accord sur la nature de cet agent qui est en même temps, mais sous des directions différentes, l'instrument de tout bien et de tout mal, le serviteur des prophèles et l'inspirateur des pythonisses... M. de M...... a done mille fois raison, mais il a une fois tort, et grand tort encore. » (T. I, 217.) Encore une fois, nous voudrions bien être aussi poli pour co très-bon M. Éliphas Lévy, et lui ren-

Ouelle est. à son tour, la conséquence philosophique et morale de tout cela? La voici: c'est que tout ce que nous venons d'entendre est, à part cette dernière phrase et à l'insu de tous nos mythographes actuels, la conséquence logique, bien qu'exagérée, du principe sur les révélations par l'organe et du sein des profondeurs de la nature, telles que nous les enseignent MM. Quinet, Creuzer et Guignault, Quand les forces élémentaires sont prophétesses, comme le veut le D' Sepp, et clairvoyantes, comme le prétend Görres, on peut se passer de bien des choses en fait de merveille, puisqu'on les a toujours sous la main. C'est la doctrine à l'ordre du jour, et M. Éliphas Lévy est de trop bonne foi à cet égard pour que nous résistions au plaisir de le citer encore une fois. « Oui, dans notre conviction profonde, dit-il, les maîtres réels de l'ordre des Templiers adoraient le baphomet et le faisaient adorer à leurs initiés sous la forme d'un bouc. Oui, il a existé et il peut exister encore des assemblées présidées par cette figure : seulement. ainsi que nous, les adorateurs de ce signe ne pensent plus que ce soit la représentation du diable, mais bien celle du dieu Pan, le dieu de nos écoles de philosophie moderne, le dieu des théurgistes de l'école d'Alexandrie et des mystiques néoplatoniciens de nos jours, le dieu de Lamartine et de Victor Cousin, le dieu de Spinosa et de Platon, le dieu des écoles gnostiques. »

L'aveu est précieux et flatteur pour les grands hommes qu'il met en scène⁴.

voyer ce compliment of line seulo errere sur mille vérités. A Mais cola nota est tota à fait impossible, et avec la morileure violent de monde nota se cat tota à fait impossible, et avec la morileure violent de monde nota ne pouvons dire de son livre autre chare, sinon que c'est un livre constramment destratelor de falle foch de ceta berribbe thisse de Pravallon : a l'inc., c'est destratelor e falle foite, et c'est celle-d': « Les causeurs autrenos » voy a vante mille et suite foite, et c'est celle-d': « Les causeurs autrenos » voy autres au causeur de c'est avantes destrates, et c'est la vante, c'est la vante. Un tel avec contredit et détruit tout l'ouvrage, pourvu que l'on change le plairé des religions en signifier.

^{4.} Haute magie, t. 11, 463.

Entre des mystiques et des rationalistes, si concordants à l'endroit du dieu Pan, que pensera donc le philosophe chrétien de toutes ces forces élémentaires? Il pensera que celles que nous manions tous les jours, et dont l'application est une des gloires de ce siècle, sont les exécutrices aveugles et machinales des lois primitivement imposées. Réduites à elles seules, et purement naturelles malgré leur immatérialité, elles n'ont iamais rien dit à personne; mais, appuvé sur saint Paul, ce chrétien sait aussi qu'au-dessus des quatre éléments principaux planent des puissances ou des archontes surintelligents. bons quand il s'agit de la lumière, mauvais quand il s'agit des ténèbres et qui, sans intervenir toujours, et nécessairement, interviennent fréquemment dans les soins de leur double empire. et, soit par eux-mêmes pour faire le mal, soit par ordre ou permission divine pour le corriger et le punir, s'arment tour à tour comme d'un instrument et des vents, et de la foudre, et du feu 1. et ne nous laissent plus alors le moindre doute sur la nature de leur action.

Voilà le vrai secret et la vraie philosophie de l'antique cosmolatrie, qui n'était au fond, on vient de nous le dire, que le culte de notre science actuelle pour le dieu Pan, mais, entendons-nous bien, le culte sanctionné par ces manifestations theurgiques que le dieu prodiguait alors à des adorateurs supersitieux, tandis qu'il a grand soin de les voiler à ses adorateurs rationalistes d'aujourd'hui.

Le culte, au fond, ne saurait y rien perdre.

1. Ps. citt.

. . . Cougle

APPENDICE P

CHAPITRE XII

INTERVENTIONS MYSTÉRIEUSES DANS LES QUATRE ÉLÉMENTS

1. Le fou et ses mustères.

En sa qualité de Paucz du monde entier, Jupiter se devoit à luimeme d'appliquer à sa propre personne cette repression biblique; « b'înte set un feu dévorant !» Aussi, bien qu'îl y ait dourc dient fulguraux, seul, il a d'ordic de se passer de leur assentiment, et lance du haut de son trône le feu sacré a qui, une fois détaché de lui, n'est plus que son ouvrage, » A son arrivée sur la terre, cet ouvrage est repris par Hiphoistos ou Vulcain, qui en forge ses armes; et c'est seulement alors que le feu divin devient foudre !

D'après Grove, on se le rappelle, l'électricité que nous manions ne serait plus que le résultat de la matière ordinaire affectée par l'esprit invisible, cause de cette affection.

Il y a donc deux feux célestes : l'éthéréen, émanation du cabire par excellence; et l'aérien, qui n'est que la réunion du premier au feu terrestre, et son application à notre globe par un cabire d'un rang moins élevé.

Jupiter n'en est pas moins l'âme de la foudre, et s'appelle, à cause de cela, Jupiter Fulgur, ou Fulgurans, ou encore Œlicius 3.

Tout a été dit sur le feu primitif et sacré, sur les circonstances merveilleuses de sa descente sur terre, sur son extinction surnaturelle à

^{1.} Deutér., 1x. 3.

Yoir sur ces distinctions le savant Vossius, t. I, 763, que nos mythologues feraient bien de consulter plus souvent.

Le chevalier Drack nous dit qu'en hébreu la fou re est toujours synonyme de fureur, et toujours maniée par l'esprit mauvais.

la veille des grands désastres, extinction très-bien distinguée de son extinction naturelle par la faute des Vestales; tout a été dit sur ses révivifications subites et sans eause, constatées ou simulées chez tous les neunles et par tous les sages.

De plus, ceux d'entre nous qui, dans ces dernières années, ont demandé quelques simulations de ce prodige à de pauvres médiums dom ils teneint les mains, et qui se sont vus obéis, ne peuvent plus lire toutes les absurdiés qui se sont anoncelées sous tontes les plus et et, en particulier, sous celle de M. Salverte, pour expliquer ces morvilles.⁴.

Qu'il nous suffise de faire remarquer seulement aux initiés que c'était probablement de ce feu-là que Pythagore recommandait fortement « de ne jamais le couper avec un glaive, ne seindas ignem cum gladio ². »

C'est bien certainement du même feu que Zoroastre dissit : « Ne lo consulte que lorsqu'il est sans figure et sans forme, obsque forme, obsque forme, of figure, et sans fiamme et sans braise. « Quand il a une forme, ne l'écotoe pas, dit à son tour Feslus; quand il n'en a pas, écoute-le, car c'est alors le feu sacrè, et tout ce qu'il te rèvèlera sera très-erai ? ».

Que dit l'Académie des sciences de ce feu nouveau et de ces nouvelles révélations?

Mais occupons-nous d'abord de la foudre, et tàchons d'y voir autre chose que du feu.

Assurément, l'un des plus beaux titres de gloire du xvue siècle est

Assurement, I on use paus neurs unre- use giorre un xur sincre est d'avoir en partie dépouillé lupiter de sa plus imposante pérogative, et d'avoir substitué à tous les caprices de « es père dénaturé des dieux et des hommes » deux pauvres aax, dont la combination et la réputsion vont être désormais la cause de tous les foudroiements possibles, et par induction, si l'on en cropait Vico, la véritable origine de toutes les relizions du monde.

Franklin, nous disait d'Alembert,

· Eripuit calo fulmen, sceptrumque tyrannis;

Ravit au ciel sa foudre et leur sceptre aux tyrans ; »

jusqu'ici les dieux seuls avaient osé prétendre à une gloire d'un tel ordre.

- Voir les premiers chapitres de la Magie au xix* siècle, par M. Des Mousseaux.
 - 2. Vers dorés.
- 3. Effatum XVI des Oracles de Zoroastre.

Chronos lui-même, tout en détrônant Jupiter, s'était vu forcé de lui laisser « le vain bruit et l'administration de son tonuerre *. » Franklin, tout simple demi-dieu qu'il fût pour son siècle, aurait donc fait et bien plus et bien mieur que « le père du père des siècles et des dieux. »

nesterait mannemant a savoir a saquene des deux inigurations le cerjvolant de Franklin allait intimer des ordres et demander des secrets *. Ouvrons donc l'histoire et courons tout d'abord à celle des Étrusques,

Ouvrons donc l'histoire et courons tout d'abord à celle des Étrusque vrais spécialistes, nous dit-elle, en fait de foudres et d'éclairs.

Placé comme critique entre cette assertium de Servius, qui attribue toute leur science aux ens-ignements de la nymphe et sibylle Bypaic consignés dans el les livres fulgaranx, » perdus comme tous les autres, et cette autre assertion de M. Salverie (Sciences ocutlez), que les Étrasques et tous ces grands docteurs és foudres, y compris Tulius Hostilius et Nuns, étaient tout simplement « les précurseurs plus ou moins heureux du philosophe auricianis », a nous n'exierions pas a oper pour l'opinion moderne, n'étaient les grandes difficultés qu'elle présente.

En effet, Jorsqu'un pénère un peu plus avant dans la question, on Saperçoi hieu vie qu'on gratife d'un Académie des sciences un hon peuple qui ne s'en souciait guère, et que l'on métamorphose en Berhollet et eu Montgolfer des pontifés qui avaient une bien autre mission; car, dit M. Guigmolt, « Il est décormais corserré que chec eux cet art mystérieux d'attivr la foudre consistait seulement en prêtres et en cérémoirs conjuratoires ; » « lièm n'égale, dit à son tour Creuzer, la crainte et l'horreur dont se sennient pénétrés ceux qui lissient ces livres; un dédale de ritse et de cérémoines emprésonaite.

^{4.} Voir t. II. ch. 11 de ce Mémoir , p. 376.

Tout le monde connaît la magnifique expérience du cerf-volant métallique, surmonté d'une pointe, que Franklin, Bosas et Charles chargèrent d'aller soutirer l'électricité d'une nuie d'o age.

^{3.} Note sur le ch. 1v du l. V de Creuzer (Religions).

^{4.} Id., ibid.

l'esprit de cette nation, dont une des villes principales, Céré, aurait, selon Yossius, donné naissance au mot cérémonie¹, d'où vient que les pères de l'Église l'appellent « la mère de toutes les superstitions ². »

Il n'en est pas moins vrai, va dire l'esprit français, qu'en dépit de tous ces beaux livres fulguraux, le partantenre est plus sir, et cette fois, nous serues de son avis; car au point de vue matériel nous préférens de beaucoup la méthode conductrie à la méthode fulgurant. Màis la question n'est pas là. Il s'agit de savoir comment, asse rantonezans, les Éurosques éroquenient la foudre. Creuzer, après avoir essayé d'expliquer la s'aiguiller fréquence des deperations du constroit de la nature fulgurale dans cette coutrée, » limit par s'arrêcer tout court et par confesser franchement son embarras devant les interventions de monstres dont il est partié dans les autours, par exemple, de cette volta féroce qui ravague à ville et le territoire de Volstimum, jusqu'à ce que les prétres et Porsenna fussent parvenus à la tuer, de trà-sioin, en écoporant fa foudre?

Nous le savons bien, ce méme esprit français dont nous partions tout à l'heure viendra nous dire encore que, dans ce dernier cas, et le cont à l'heure viendra nous dire encore que, dans ce dernier cas, et le d'ongins destructeurs, il préfère la carabine d'un Gérard ou d'un Delegarque; mais supposons que ces hardis libérateurs soient ressés sans école, car on ne va pas à celle-il comme aux autres, supposons que l'on vienne demander un beau jour à tous nos plus grands maltires en électricité une machine à ture le lion de trèz-loin, comments's y pendron-ils, s'il vous plait?

Il fallait expendant que cette méthode est quelque chose de bien imposant, pour que les faltgrateurs de Tarquinie cient pa conquérir subitement le respect et l'admiration de toute une armée romaine, le jour où ils se présemèrent devant el les comme des furies vivantes et avec des serpents dans les mains 3. » Le maniement dece ses prenns était leur premier rite pour attirer la fondre; et quel dut étre leur succès, pour qu'à partir de ce moment le sénat ordonnét que six enfants des premières familles romaines seraient constamment entretenus chez chaque pouje de l'Étrurie pour y étudier cette admirable doctriel de chaque pouje de l'Étrurie pour y étudier cette admirable doctriel or despressions de l'Étrurie pour y étudier cette admirable doctriel or de l'Étrurie pour y étudier cette admirable doctriel or de l'Étrurie pour y étudier cette admirable doctriel or de l'Étrurie pour y étudier cette admirable doctriel or de l'étudie de l'étudie pour les des l'étudies et le des l'étudies et le des l'étudies de l'étudie et le des l'étudies et le de l'étudies et le des l'étudies et le l'étudies et le

Pour nous, modernes, il n'y a plus qu'une espèce de foudre; et parce que nous attirons assez facilement celles que les Étrusques appe-

- 4. Vossius, Etym., l. I. p. 83.
- 2. Arnob., vii, 26; et Creuzer, l. V.
- 3. Pline, Hist. nat., 26. Il est fort explicite: « La foudre fut forcée, dit-il, par certains rites et certaines prières. »
 - 4. Tite-Live, viz. 47.

laient « foudres brutes et vaines, vana et bruta, on foudres de hasard, » nons nous inquiétons peu de celles qui, sans attendre la pose de nos paratonnerres, osent venir nous frapper à l'improviste et sans avertissement; nous allons cependant voir qu'elles sont loin d'être rares.

Les Étrusques, à ce qu'il parait, ne confondaient pas comme nous et faisaien d'excellente critique (hugurale. Ils susient les fondres onseillers, préventives, familières (les unes conjurubles, expiabilio); (les autres impossibles à conjurer, inexpiabilio), et enfin les foudres d'acceptation, de s'ecours et de dédiment. Celles de secours arrivaient toujours au bon moment comme pour la eclet; « ils l'attirâcent, dit carocre M. Guignault, de méme qu'ils péréduaient, à l'aide d'un serritice à lupiter Pluvius, attirer des pluies dans lesquelles certaines pierres manales touient, dit-on, un grand rôle !».

Cette dernière pratique se nommaît aquilicium ou soutirage de la s'adressait à Jupiter Elicius, auquel Numa dédia un temple sur le mont Aventin, circonstance qui dispense de chercher le cabinet de physique de Tullus llucilius. On ne ioue nas hus avec les diex un avec la fondre.

Ces dieux fulguraux étaient au nombre de neuf en Étrurie, et composaient cette éternelle ogdoade présidée par le dieu suprême, et qui se rapportait aux neuf sphères.

Les foudres de ces neuf dieux s'appelaient flèches de Jupiter, exactement comme chez les Juifs elles s'appelaient les flèches de Jéhovah . Ces flèches avaient toujours un caractère fatidique et ne se laissaient pas confondre avec celles des simples orages, que nous avous dit

s'appeler bruta et vana.

Rien n'était plus orthodoxe que cette doctrine étrusque.

Combien do fois, dans l'Écriture sainte, ne voyons-nuus pas le Seigneur foudroyer les coupables et mettre en déroute les ennemis de sun peuple par des orages exceptionnels, accompagnés de pierres et de grélons!

Si les foudres sont ses fièches, le tonnerre est sa voiz. « Mon cœur s'est évanoui en entendant la terreur de sa voix et le bruit qui sorrait de sa bouche, exparit cor mem?"...—Sa voix a rugi dans a magnificence, et ils l'entendront bientôt, car il tonnera de sa voix admirable et il fora toutes ces grandes choese que nons ne connaissons pas 4.

^{1.} Guignault, Notes sur le ch. 1v du l. V de Creuzer.

^{2.} Ps. xvii. v. 16. et extail, v. 7.

^{3.} Job. xxxvii.

^{4.} Ps. xxxviii, v. 3.

- Sa voix, en divisant les flammes, brise les cèdres et fait trembler le désert1. - Si vous ne vous convertissez, prenez garde; l'arc est déjà bandé et les flèches sont toutes prêtes 2, »

Et combien de fois les flèches n'ont-elles pas été lancées! L'histoire biblique est tellement pleine à son tour de foudres conseillères, vengeresses, publiques et privées, qu'on semblerait n'y pas connaître les foudres vaines et aveuales. C'est le feu du ciel qui vient détruire Sodome ; c'est lui qui, évoqué par le fulgurateur Moise, couvre la terre d'Égypte de feux et de grêlons;... c'est lui qui « a fait fondre toute la terre à la vue de ses éclairs 3, et ses flèches ont marché droit aux pécheurs et tout juste au lieu qui leur a été marqué 4; » comme encore a ce sont les foudres et leurs voix, fulgara et voces, qui sortiront au dernier jour du trône de l'Agneau, et, secondées par les tremblements de terre, feront tomber toutes les villes des nations 5, n

Voyons comment toute cette magnifique poésie historique va s'arranger, à trois ou quatre mille ans de distance, des explications suivantes données par M. Salverte et rééditées tout à l'heure par le docteur Littré.

On le sait, le prophète Élie, dans son défi solennel avec les neuf cent soixante-dix prêtres de Baal, et en présence de tout le peuple, invoque Jéhovah et obtient de lui qu'il vienne consumer la victime déposée sur la pierre de l'autel arrosée d'eau à trois reprises différentes ; il y a là une grande et solennelle victoire thaumaturgique sanctionnée par la mort de rous les prophètes restés impuissants 6.

Or, pour expliquer ce grand fait, M. Salverte ne trouve rien de mieux que de nous reporter d'abord « à la batterie de pistolet qui, dans l'opéra de la Clochette, enflamme subitement un mélange d'éther et d'esprit de vin : puis aux expériences de Cadet-Gassicourt, relatives à la chaux vive, qui, arrosée d'une certaine quantité d'eau, détermine la fusion; puis à la combustion de la fleur de soufre; puis au chlorate de potasse; et, enfin, au phosphore dont la chaleur, développée à son tour, pourra produire l'inflammation 7... »

- 4. Diviser les flammes est une expression remarquable. Ce n'est pas le tonnerre, ce n'est pas la décharge électrique que l'on redoute, c'est l'agent invisible qui séparo les deux électricités, qui dividit flammas.
- 2. Ps. vii. v. 43. 3. Ps. xcxvi. v. 5.
 - 4. Sag., v, v. 22.
 - 5. Apoc., ch. xvi.
- 6. Rois, III, ch. xviii.
- 7. Salverte. Sciences occultes, ch. xxv.

Voilà bien de la science, et un autel bien habilement préparé par un pauvre ermite, qui, n'en sachant probablement pas plus que son peuple en matière de physique, improvise simplement son autel en présence de tous ses rivaux, « au moyen de douze pierres ramassées tout auprès.»

Une fois entré dans cette voie rationaliste, on ne peut plus 3 arrêter. Si les deux lis lantés du grand prêtre, pour d'être servis du feu profane, sont foudroyés sur le champ et consumés par le feu sorré qui sort de l'autet du Seigneur'; si, dans le moment même ou les deux cent cinquante disciples de Coré font brêtel "enceu devant l'autet du Seigneur, Moise attire sur eux la flamme vengeresse qui les enveloppe et les brûte! » M. Salverte les présente comme des coilers « étrangers à la science occulte du législateur, et victimes du serret qu'ils bravaient sans le connaître. »

Três-bien; mais malheureusement tous ces secrets étaient le secret de la tragédic. Is educ camps les posédaient et les exerçaient tour à tour, bien que sous un drapeau et sous un dieu différent. On ne nous persuadera jamais, en effet, que dans le premier esemple, c'estadire dans une occasion aussi solennelle, où il s'agissait de la victoire et des destinées de deux religions et de deux grands partis politiques, les neuf cent cinquante prophètes de Baal aient tous accepté sans béstation, et en présence des populations qui vont les massacrer s'ils échouent, une épreuve qui ne leur aurait jamais r'aussi à qua-mènices; et certes, lorsque depuis les matin jusqu'u midi on les voit se couvrir d'incisions sanglantes pour plaire au dieu qu'il sue cessent d'invoquer à granda cris, on touche au doigt la pauvreté des batteries de pistolet et des combinaisons chimiques, et le bon sens cris è uu-ctie qu'on ne vient pas de gaieté de ceur se bribler à la lumière d'une expérience publique, lorsque cette expérience n'à jamais eu de succès ;"

Aussi l'histoire nous montre-t-elle Basi prenant sa revanche partout ailleurs que sur le territoire sacré, et certes il n'était pas si mal inspiré lorsque, sous le nom de Jupiter, il dérobait au éthowah des Hébreux et ses Rêches et ses voir; il le copiait avec sa permission dans ses justices et lusque dans ses clémences, jusqu'au jour où ses pouvoirs

^{1.} Nombres, ch. 111.

^{2.} Id., ch. v.

^{3.} Cetto déconvenue au mont Carmel est le type de cette autre déconvenue qui paralysait dernièrement tous les médiums américains convoqués par le congrès scientifique. Il est clair qu'ils s'attendaient à mieux de la part de leurs esprits, et qu'ils étaient trahis. Le congrès ne se douta pas de la vérité.

étant retirés il tombait lui-même comme les foudres dont il avait été le recteur temporaire chez les nations de ténèbres, rector tenebrarum harum... cadebat ut fulgur.

Et soyons bien certain qu'il n'en disposa pas toujours à son gré, et qu'il lui fallait un mandat pour foudroyer Tullus Hostilius, comme pour servir d'accompagnement à la voix terrible que Tite-Live et Denys, prescrivant des sacrifices du haut du mont Albano *, nous font entendre.

Represions, M. Saicerte, qui se préoccupe toujours des Étrusques, et qui fait bién des éforts pour donc res populations primitives d'une science transcendante que son éditeur, M. Litré, leur réfuse expressément 3 N. Saivert, disons-nous, commence par ne pas étre heureux avec la science de Targès, le premier thaumaturge et le rédacteur probable de ces retribles rituels fuigirarux. Que penerati-on, en effet, d'un physicien botaniste qui, à l'initiation de Tarchon, premier disciple dec ponifie, ne verait rien de miseux, pour préserver de la foudres sa maison et son temple, que d'entourer l'un et l'autre d'une crinture de vigne blancher 2 de moyen réficule, diff. Saiverte, qui rappelle les lauriers du temple d'Apollon, cachait certainement le vértible acret.

Plus heureux avec Numa, notre savant parvient, à moins de frins, à ne faire un aleul de Franklin, mais en écratant soignessement l'origine de sa découvere, enlevée, dissit la tradition, aux deux satyres Ficus et Fanuss pendant heur ivresse., et en laissant de côt les fameuses ainsi que les mois priere, prise et en laissant de côt les fameuses ainsi que les mois priere, prise et écrimonies, employs par tous les expressions fulmes pières ent copere, apaiser la foudre ou la forcer, expressions fulmes pières, prise et écrimonies, employs par tous les saints que le son box sommes d'autont plus porté, pour notre part, à croire à quelque similitude entre ers riies et ceux des prophètes de Baal, que le son Numa n'aurait pas dét plus innocent que ces demines, si fon en croit l'histoire, de la pieuse immolation des victimes humaines en l'honneur du cité de de Eurosures.

A cela près, tout dans la vie de Numa, telle qu'elle nous est rapportée par les historiens sérieux, nous garantit sinon la sainte inspiration, du moins la bonne foi relative de ce prince, uniquement préoccupé des intérêts religieux de sa natrie.

^{4.} C'est à cette voix sortie du cratère du Monte Caro que les auteurs attribusient l'érection sur ce mont du beau temple de Jupiter, oit toute la ville se rendait en procession dans les occasions solennelles, et aux accords d'une musique qui rappelait, dit-on, le chant du Te Deum.

^{2.} Voir l'Introduction de ce Mémoire.

Mais Tullus Hostilius (à moins que sa vie ne soit encore un mythe), bien que guidé par les livres de Numa, s'écarte du rite sacré, dit Tite-Live'; et Jupiter, sollicité par cette détestable piété, prava religione, le foudroie ainsi que son palais.

M. Salverte, en substituant aux mots rite et cirimonic celoi de procidés physiques, se tire d'affaire à son bonneur; mais il faut rendre justice à sa bonne foi; il avoue avoir grand'peine à admettre la destruction du monstre de Bolsena, la volta de Volsinium, par la machine identious de Porsenna.

Plus loin, il signale encore avec bonne foi la différence existant entre Jupiter. Eticius, que l'on force à descendre, et Jupiter Cataibatès, tel que nous le montre le grand autel du temple d'Olympia en Aulide, « faisant sentir sa présence, soit par son tonnerre, soit par de vériablet apportitions*, »

Enfin, notre auteur, toujours à force de bonne foi, finit par se déconcerter lui-même. Frappé de l'à-propos avec lequel Zoroastre, roi de Bactriane, assiégé dans sa capitale par Ninus, est frappé de la foudre au moment même où il conjure les dieux de le frapper 3:... frappé de voir, suivant la tradition, un globe enflammé apporter aux mages perses leur premier feu sacré, au moment même où Perseus, leur premier chef, les initie aux mystères de Gorgone 4; non moins frappé de la liaison qui existe entre cette tradition et la recommandation des oracles de Pléthon, d'invoquer à plusieurs reprises et de bien écouter la voix de la foudre invoquée qui apporte alors des prénotions trèscertaines 5: frappé enfin de quelques analogues qui se passeraient encore aujourd'hui sur les bords de la mer Caspienne, Salverte termine son chapitre en disant : « L'électricité, avec quelque art que l'on en maniat les ressources, pouvait-elle donc suffire aux miracles brillants de l'initiation zoroastrienne? Explique-t-elle cet art de Numa, si nettement décrit par Ovide, de faire voir et entendre la foudre par un ciel serein 47 Explique-t-elle surtout le talent redoutable de lancer la foudre sur ses ennemis, tel que l'antiquité le supposait dans Porsenna, tel que deux magiciens étrusques prétendirent le posséder encore au

^{1.} L. I. ch. xxx1.

^{2.} Salverte, p. 386.

D'après Suidas, au mot zonoastre cermenus, et la Chronique d'Alexandrie.

^{4.} Suidas, au mot PERSEUS.

Vers, de 39 à 48.

^{6.} Fastes, I. III, v. 367.

temps d'Attila,... ou url enfiu que Julius Cryitofiuos nous le montre esercé par l'emprerur Marc-Aurick, lorsque par ses prières il arrache du ciel la foudre et la fait tomber sur les machines de ses ennemis?... NON, au moins dans la mesure actuelle de nos comanissances, mesure que les anciens n'ont probablement pas dépassée*.

Dans cette grande perplexité, que va devenir notre auteur? Il en appelle au grand patron des embarrassés, *nux hasards heureux*, ou mieux encore « à l'importation adroite par les magiciens de substances chimiques, tris-abondantes dans des contrées très-éloignées et tont à fait ignorées dans leurs pays.²

Grâce à cette théorie, voyez-vous ce bon Numa, qui n'avait jamais quité ce qu'on pouvait lors appeler son trillaps, ou mieux encrer l'orazione de sa nymbe, le voyez-vous informé par les Fourcroy et les Begnauld, si comman, comme an teatif, à cette fopque sur les bonde de la mer Caspienne ou peut-fere au Kamtchalka, qu'une certaine substance appeide aphte s'enflammait spontanément à la simple approche de quelques allumettres chimiques! Le voyez-vous abra faisant une commonde en règle aux chimistes de la Perse, et se faisant expédier, on ne sait trop par quelle voie, des masses hiuminitueus suffisantes pour toutes ses espèces de foodres! « C'est au moyen de cette translation que le l'îbre, continue nalvement M. Salveriet, aurait vu, du temps de Numa, le miracle qui éclate encore aujourd'hui sur les bords de la mer Caspienne. »

A nerveille; mais tes Étrusques allaient donc aussi de temps imméméril paiser à la même source? Comment alors, une selle multiplétié de transports n'avait-elle pas depuis longtemps épaisés sutrout éventé la mine? M. Salverte aurait mieux fait d'en croire l'illustre Saussure, parfant avec une certaine créance de ces jonglevus indiens qui faisaient tomber la foudre sur les arbress qu'on leur désignait.

Au lieu de cela, voyez : voici tout un chapitre écrit par M. Salvere dans le but d'expliquer les myssères fulgaruax de l'antiquié par l'électricité moderne; et le chapitre se termine en déclarant l'impuisance atohou de cette d'emifer à cet égard. Puis lorsque l'auteur se rejetue en décespoir de cause sur les connaissances chimiques de cette antiquité, Cest l'éditeur, à son tour, qui déclare cette hyothèse insoutenable 4.

Voilà donc un auteur et un éditeur qui s'entendent merveilleusement pour saper toutes les bases de leur œuvre commune.

- 1. Selverte, p. 398.
 - 2. Id., p. 390.
- 3. Observations sur l'électricité, p. 493.
- 4. Voir Introduction du docteur Littré, p. 44.

Mon Dieu! que de dieux dans la machine, quot Deos in machina, pour en écarter un seul! Ce qui n'empêchera pas M. Figuier et consorts de répéter à satiété que le progrès de nos sciences modernes explique roor aujourd'hui.

Au reste, il s'agit bien vraiment de Tullus et de Numa. Cest partout que se montre une foudre surinciliègnent et vengeresse, oui, partout, et daus l'Histoire sainte comme dans les histoires profanes. Il suffrait de mentionner le prophète Elie foudroyant d'une prêtre les deux assassius envoyés à sa poursuite, mais contentons-nouş du profane.

Sans sortir des annales romaines, où tour les coups de foudre éclaient soigneusement enregistris avec tountes leurs cirronatines? on pourrait en faire une bien ample moisson, et cela dans tous les temps; car, avant Romultus, nous voyous Aulius Sylvius, son prédécesseur commer oide stains, enfié d'arguit, vouloir lutter et combattre course injuier. Vers l'époque des fruits, quelques orages étant venus désoler la courtée, il ordonna à tous ses soldais d'imposer siènce à limpire no fisiant plus debruit que lui, « mais ayant indigué les dieux (dit Denys d'Hallearanse, l. 73), fi fut foudroný et nupé avec toute sa maison dans le lac d'Albano. » Eusèbe ajoute (Chronique) que, de son temps, on voyait excere dans le lac la colonne qui indiquait cette place.

Franchissons douze siècles, et nous verrons, dans l'année 408 de notre ère, sous le règne d'Honorius, des prêtres venus d'Étrurie à Rome, tout fiers d'avoir préservé la ville de Nevia de l'invasion d'Attila par le moyen des foudres et des éclairs qu'ils avaient évoqués selon les ritées et les invocations de leurs ancherrs ².

Il en est de même pour l'invasion d'Alaric. Les magiciens étrusques proposent à l'évêque de Rome de tenter pour cette ville ce qui vient de leur réassir à Narni, et Zosime prétend que le saint-pète allait le leur permettre lorsque l'indignation publique des chrétiens fit renvoer les magiciens 3.

Il y axil surriout intervention évidente du feu céleste dans la ratification des trailés comme dans la sanction de certaines élections politiques, et certes il était bien difficile d'ament rotojours les hasard ou l'adresse à point nommé, toutes les fois qu'il s'agissait, comme le dit Virgile, de ratifier par l'Explosion de la foudre les pacetes des

Cet ancien usage durait encore du temps de Constantin, car il en recommande avec instance la continuation exacte.

^{2.} Voir Zosime, I. V. ch. XLL, Histoire romaine.

^{3.} Id., ibid.

nations. « Que notre père l'entende, disait-on, lui dont la foudre sanctionne tous les pactes 1; » et la foudre de répondre aussitôt.

C'était encore une coîncidence fulgurale bien singulière, celle qui, dans un moment critique, hattait d'un seut coup les têtes, et rien que les têtes, de toutes les statues des Césars dans leur temple. C'est ce que nous appelons aujourd'hui les caprices de la foudre. C'est très-bien dit.

En Perse, Darius, fils d'Hystaspe, monte sur le trône; ses nouveaux sujets tombent prosternés devant lui et l'adorent comme l'élu des dieux et comme un dieu lui-même; en cet instant, le tonnerre gronde et l'on voit éclater la foudre *.

Pas n'est besoin surrout de remonter aux Cyclopes de la fable qui secoururent Jupiter contre les fitans par leurs foudres et leurs éclairs, pour les retrouver partout où il y a lutte sérieuse et mystique. C'est à coups de foudre redoublét que les gymnosophistes de l'inde repoussaient entre l'Hyphasis et le Gange les agressions de leurs ennemis *,

Si le nom de Philostrate nous inspire peu de confiance, Pausanias, à son tour, nous montrera tous les soldats d'Alexandre au moment où its pénètrent dans le temple des Cabires, près de Thèbes, frappés par les éclairs et par la foudre.

Mêmes prodiges à chaque page des annales des deux mondes, et surtout de celui que nous appelons si inconsidérément le Nouveau.

Que ceux qui veulent savoir à quoi s'en tenir sur les fulgurations vengeresses lisent l'ouvrage de l'abbé Brasseur de Bourbourg, et celui du savant Orioli, intitulé Fulmini celebri; ils seront frappés de tout l'esprit que peut recéler un coup de foudre.

Mais, en fin de compte, nous diront MN. Littré, Salverte et Pelletan, « vous ne pouvez nier que le diable ne soit aujourd'hui chassé de l'atmosphère !; par conséquent, encore une fois, voure Jupiter a battu on retraite devant Franklin, en tous n'avons plus besoin ni de prières ni de paroles pour le forcer à descendre : un bon conducteur, et tout est dit.

Vous avez raison d'être fiers, messieurs, mais êtes-vous donc bien certains de l'être toujours à bon droit? Pourriez-vous bien jurer qu'il n'y ait pas aujourd'hui, comme jadis, plus d'une espèce de foudre, et que vous les conjuriez toutes?

Et déjà pour les foudres ordinaires, pour les foudres bruta et

- 4. Eneid., I. XII, v. 200.
- 2. Tzetzės, Chiliades.
- 3. Philostrate, Vie d'Apollonius, l. II, ch. xiv.
- 4. Voir l'ouvrage de ce dernier sur l'Esprit moderne.

uana, le paratonnerre n'aurait-il rien perdu de son crédit? Ces foudres son-cliela sussi aceuples qu'elles vous le parisseur? Nous avons les veux un rapport de M. Pouillet, chargé dans ces dernières années d'aviser à la réforme ou au perfectionnement nécessire du systeme de Franklin, en raison des cruintes qui, de tous les chiés, commencent à se faire jour.

D'ahord, ce rapport reconnaît qu'il n'y pas de météore dont les coups soient plus réglés, plus sûrs et mieux distribués. « Jamais, dit-il, la roudre ne s'élance sans sacoir ou elle va; Jamais elle ne frappe au Basard. Ce qui fait qu'on ne peut être sir de rien.

- a En 1753, Richemann, de Saint-Pétersbourg, fit un des premiers paratonnerres; pendant qu'il se baissait pour examiner son œuvre, une langue de feu se détache de la chaîne et vient droit à sa figure; il tombe roide mort.
- « Cependant personne ne se mélie jusqu'en 1823. Mais cette même année, le gouvernement conjure l'Académie d'empêcher la foudro de foudroyer ses paratonnerres, et Gay-Lussac rédige une instruction toute nouvelle.
- « Cependant, depuis 1823, on continue à voir des paratonnerres foudroyés comme auparavant; des bâtiments en mer sont littéralement mitraillés, comme le New-York en 1829, et le Jupiter en 1851.
- « C'est que jusque-là la méthode était maucaise, et que jusque-là, au lieu de soutirer la foudre, on donnait à la foudre. »

Comment il is e pourrait pauvres crédules que nous sommes, pendant que nous répétions le sahilme « répuir clos fainem, » nous faisions tout ce qu'il fallait pour l'attire sur nos têtes 1... Nais enfin, el d'empêcher qu'o la provoque; il essaye, mais il convient encore que, théorie et pratique, rien n'a changé. A part une différence notable dans les pointes, rort Est couvenois; quant aux distances à observer, pas d'autre règle, pas d'autre autorité que les vieilles traditions, et malheureusement les vieilles traditions r'out rien d'encourageant.

On le voit, quand la galerie n'est plus là, la science se confesse volontiers. Mais ce secret de la confession, essayez un peu d'en risquer quelques mots dans un journal ou dans un salon, et vous verrez comme vous serez compris et recu.

Quant aux pratiques et caprices, nous possédons depuis deux ans nue belle monographie de la foudre qui soulève encore bien des questions et renferme des faits bien étranges. M. le docteur Boudin, nédecin en chef de l'hôpital militaire de Vincennes, connu par une foule d'ouvrages scientifiques dont le dernier, la bisgraphie médicale,



suffirai à l'illustration de toute une vie, M. Boudin, disons-nous, frappé des paroles d'Arago ¹ sur « les *lacunes* que l'étude imparfaite des effets de la foudre laissait dans la science, » essaya dernièrement d'en combler quelques-unes, et vint apporter au monde savant une foule de documents curieux dont nous allons seulement relever quelques-uns.

Suivant Iui, par exemple, co seraient non-seulement certaines controfes, certaines localités qui se trouveraient être les trisses privilégiés ou les heureuses déshéruées de la foudre, mais ce seraient encore ceraines racés et certaines professiont, en dé-hors de toutes conditions phyciques favorables ou défavorables au phénomhee. Ainsi tous les rabbits nous parlaient jusqu'ici, comme d'une tradition antique et générale paraire uxe, de leur immunité à l'égar de la foudre. Di hieri croirait-on que les recherches si conscienciouses du docteur Boudin n'aient jamais pui lui faire découvrir un seul cas de foudre contradisant ce principe? Faudra-t-il en conclure que le Juif est un mauvais conductuer?

Faudra-t-il appliquer le même principe à la femme en général, qui ne serait frappée, d'après ses tables et relativement à l'homme, que dans la proportion de 10 à 67 ^a ?

On comprend mieux la fréquence, quoique déjà très-extraordinaire, des fulgurations de clochers, parce qu'on l'explique par la flèche 3; mais comprend-on aussi bien que le Jupiter, ami des Juifs jusqu'au point de n'en pas foudrover un seul, s'acharne au contraire, dans une proportion considérable, sur le prêtre, et notez bien, non pas seulement sur le prêtre voisin du clocher, mais sur le prêtre, partout, dans les champs comme à l'église, à cheval comme à l'autel; et lorsqu'il est à un autel, c'est cet autel que l'on choisit de préférence, comme le moment préféré dans l'office est encore incontestablement le moment de la consécration. On a vu quelquefois en ce moment le prêtre déshabillé en entier, le calice et les saintes espèces arrachées de ses mains, les instruments du sacrifice fondus par privilége, quand tout le reste des bons et des mauvais conducteurs était préservé. On a même vu la razzia, tout en détruisant les canous imprimés, s'arrêter devant les paroles sacramentelles « hoc est corpus meum ; » et bien qu'on ait voulu nous expliquer ce respect par l'encre rouge de

^{1.} Œueres d'Arago, t. I.

^{2.} Voir I'r Mémoire.

Dans la nuit du 44 au 45 avril 4748, M. Boudin nous montre vingtquatre clochers foudroyés entre Landerneau et Saint-Pol-de-Léon, et trois cent quatre-vingt-six en Allemagne dans une période de trente-trois ans.

leurs caractères, on conviendra que ces prédilections et ces enclusions si fréquemment répétées finissent par avoir un bien singulier caractère. D'autres fois, au contraire, l'hossie seule est emportée : une autre fois, et ceci est bien plus extraordinaire, dans le pays de Lige, le coq et la croix d'un clocher disparissent, et se retrovouet afousi dans les profondeurs du cimetière, sous un tertre vert qui n'avait iamais été remot, « viridi su immoto. »

Nous avons vu, il y a deux ans, au fond du Valais et dans la vallée de Zermatt, un presèptiver éloignéd elocher, et dans lequele ec clober néanmoins était venu s'implanter par la pointe et était resté inextricablement enchàssé; et là, ce filca des fulgurations arrivait en septiéme après celut des sauterelles, des inondations, de la guerre civile, des incendies épidémiques, des maladies contagieuses et des tremblements de terre: tant est fondée ente croyance à la simultandiée do a la succession des fléaux les plus contraires, que nous avons constatée hus haut !

M. Orioli (Fulmini celebri) ne peut s'empêcher, ainsi que M. Boudin, de rapprocher l'apropos de tous ces coups de foudre, au moment du saint sacrifice, de celui qui les caractérise dans la Bible, lorsqu'ils viennent consumer les holocaustes et les victimes, au moment où on les poses sur l'autel *.

Que dire surtout devant l'application systématique du même h-propos an fait que voici! Prês du bourg de Ginaque, rois petits bergers, pour passer le temps, s'avisent de jouer à la messe et d'improviser un autel, sur lequel lis posent du pain et du vin. Un des trois enfants remplit le rôle du prêtre et se place à l'autel, il officie; mais tout à coup, au moment de sa fausse communion, il voit tomber la foudre qui consame l'autel et out ce qui s'y trouvait placé. Les enfants tombent à terre et restent plusieurs beures sans parole. Cette affaire, comme on le pense bien, fix grand bruit ?

Que dire encore de ces chambres privilégiées que l'on voit à plusieurs reprises visitées par la foudre, et de ces magasins à poudre qui, de tout temps et bien qu'ils soient sans clocher, sont l'objet de ses plus constantes visites? Il est vrai que là, moins que partout ailleurs, la foudre ne fait par tout or qu'ille evut; elle y partis surveillée et bridée par une force évidemment supérioure; car si, d'une part, elle s'abat sur les magasins à poudre avec tant de prédiction que certains

- 4. T. I de ce Mémoire, App. Génies épidémiques.
- 2. Paralip., I. II, ch. vii, v. 4; Rois, III, xviii, 58.
- 3. Boudin, II Mémoire, xxII.

savants ont cru voir là on se sait quelle affinité pour cette substance, de l'autre, elle le respecte parfois avec un soin si délicit que les gardiens finissent par se rassurer heaucoup trop à cet égard. Qui pourrait croire, par exemple, qu'on l'a vue an magasiu de Maronmee, près Rouen, réduire en petities planchettes deux tonneaux remptis de poudre sans produire aucune explosion, et bouleverser les caisses de la poudrière de Second. À venise, sans y mettre le feur Danse la premier cas, il est évident qu'elle a touché la foudre. Or, si vous expliquez ente innocente promeande de la foudre zu le poudre par la non-conductibilité, nous vous demanderons d'abord pourquoi ello paraît l'attirer aussi souvent que vous le dites, et pourquoi, dans d'autres circonstances, elle produit par le plus simple contact avec la poudre des explosions et même des déseatres aussi épouvantables que celui qui, à Brescia en 1769, reuversa la sixième partie de la ville et fit périr tois mille personnes ⁴.

Ainsi elle se promène un jour sur la poudre sans développer une étin-

celle, et, un autre jour, elle s'en sert pour faire sauter toute une ville !... Et en regard de cette irrégularité dans la distribution des faits, quelle bizarrerje et souvent quels caprices malicieux dans leur exécution! Que signitie, par exemple, toute cette « chevelure enlevée à deux personnes, et accrochée ainsi que leurs sabots au haut de l'arbre qui les abritait? » Que signifient ces épidémies de langues arrachées simultanément par la foudre, bien que dans beaucoup d'endroits différents, et exceptionnellement à tous les autres organes? Qu'est-ce que toutes ces coincidences si frappantes entre l'instant du crime et la fulguration, surtout lorsqu'à chaque récidive il en revient une nouvelle? « La foudre, dit M. Boudin, a joué un grand rôle dans la vie de Luther. On sait qu'il se fit moine après avoir eu un de ses anis d'enfauce foudroyé à ses côtés. Devenu réformateur, il racontait que le curé de Kunwald, avant prononcé ces paroles : « Si l'Évangile de Luther est vrai, que la foudre m'écrase, » avait été immédiatement foudroyé. Une autre fois, et c'est la contre-partie, se rendant à Worms pour obéir à Charles-Quint, il apercut un homme à Pfiffingsheim, qui plantait un orme : - Donne, dit-il, c'est à moi à le mettre en terre; et puisse ma doctrine croltre comme ses branches! « Nous n'étions pas bien loin de cet arbre, dit-il, quand la foudre tomba dessus et le déracina, » (Tisch-Reden, p. 368.)

Mais voici quelque chose de bien plus étonnant! En Chine, dit toujours notre docteur, la foudre a paru s'attaquer à plusieurs dynasties,

^{4.} Boudin, 1et Mémoire, xxx.

dont chaque membre s'est trouvé fondroyé au moment même de l'accomplissement du même crime, et, notez bien cecì : « la fonore écriyant sur leur peau la nature de ce crime et la raison du criatment' l s

Qu'est-ce que tous ces globes lumineux qui prennent des formes d'animaux, dont nous trouvons des milliers d'exemples dans toutes les annales de sorcellerie et que la science s'imagine avoir expliqués par la dénomination très-mensougère d'éclairs en boule 17

Tout cela nous parala ustant de raisons militantes pour maintenir, au moins provisoriement, la distinction si raisonnelle des Étrusques entre les coups de foudre insignillants et matériels de Franklin (bruta et ema) et coux qui arrachent à M. Boudin cette spirituelle sortie : « Que, jusqu'à présent, on n'a vu dans la foodre que de fre, tandis que ce qui la caractéries avant tout c'est l'imprévu, le contraste, le mustrieux, L'Hémoire, p. 59.

Nous n'avons esquissé jusqu'ici que le canevas de l'histoire de la foudre, histoire remarquable surtout par ses lacunes.

« Quant aux globes lumineux, dit Arago à propos du chat Bobinet, ils sont vraiment une pierre d'achoppement pour tous les météorologistes de bonne foi, et les paratonnerres les mieux établis se montrent souvent inefficaces contre eux. Ces éclairs en boule me pation.

1. Censulter, pour ce fait, dans les extraits des manuscrits chinos: 4" le Rapport de M. do Meritens, interprête français en Chine; 2" la Brontologie du docteur Liljevals, médecia du roi de Suède; 3" enfin, le dernier Memoire de M. Boudin, qui les cite l'un et l'autre.

1. Nous avens conseigné (App. du l' Mémoire) le fuit trè-étrange, beucup plus étrange que tous les nières rapporté par N. Bablient, et inévê dans les Cherres (Arago, t. I. p. 219, Il s'agil d'un ouvier du faubzurg Shin-Antoine qui voit un jour docsorden par sa chemise un plète de feu sous la forme d'un jeune chart qui vient joure et se fronter aux juntées. L' Louvier Feirle beuressement par la place de la plate de la pl

« Nosa shundinnona à d'autres, reprend à son tour M. Boudin, le sei d'expliquer, s'ibb pouvent, l'esseue d'un gibbe de fen ne demant leiu à aucune aessation de chaleur, ataxy L'asseur p'us curar, se promeennt les une chambre, et s'échapont pur un trou de la ciemième recoveret d'un papier qu'il décolle saus l'endommager. Sculement, il nous parish indificile de conserver à op histònicme le nom d'échaire ne bouler.

raissent aujourd'hui un des phénomènes les plus inexplicables de la physique. Comment se forment-ils? Dans quelle région sont-ils nés? D'où prociennent ces subtances qui les composent ?... Pourquoi arréten-ils quelquefois, pour se précipiter ensuite, etc., etc.? Devant toutes ces questions la science reste muette?

Quant à nous, s'il nous est permis, après des paroles aussi graves, d'en proférer quelqueu-unes qui le seront moins, nous ocennas vancer que le porte-fondre qui vient de paraltre ici sous la forme du chat pourrait peu-ler nous aider à comprendre le apprier porte-fondre qui apparaissait dans ses temples sous la forme d'un bilier (Impiter sous dans als forme d'un bilier (Impiter sous la forme d'un timezea (Impiter, rasisseur d'Europe), et, mieux encore, tous ces dieux qui apparaissaient dans leurs temples sous cette même forme de chat.

Nore cas filiu une fois bien constaté et bien compris, il nous deviendrati intuité de recourir aux symboles cordinaires, et MM. Creurer et Guignault seraient déchargés du soin d'enfanter un neuvième volume sur les emblémes du chat. Sous leur plume, il est vai, les co careases si moelleuses et si discrètes de ce chat exceptionnel auraient signifié prudeno, massavétude et discrètion, le déculige assa déchirare de ce papier que « la tonnerre ne poucuit par soir³ a surait été in la mise en action du fancux vers : Palu giát dourcar que violeno, « a l'Pau fait dourcar que violeno, » et l'explosion finale et bruyante, à la fin du parcoux sa un'ait passé pour le triombré échatant réservé à tours les versus modestes.

Mais, encore une fois, tel qu'il est, et pour revenir à un langage plus sérieux, cette pierre d'achoppement de la météorologie cessera d'en être une le jour où, se rappelant tout ce que nous venons de dire sur le fétichisme animal et sur la cosmolatire, nous voudrons bien comprendre qu'il y a autre chose que du feu et du hasard dans les manifestations follgurales 4.

- Ainsi, notez-le bien, c'est sur leur substance même que porte le doute l'Arago.
- 2. Œuvres d'Arago, t. I, p. 219.
- 3. Expression de l'ouvrier, consignée par M. Babine!.
- 4. Nous avons II, sous les yeur, une involure sur les « l'augre photo-electrique de la foueir», se pri A noidris bey, directure de l'Observatione de la Havane, etc., etc. Ce saunt se donne pour un ami de M. Is doctour Boudin [p. 7] si hause loute son admination pour les sur copu en ui n'a envisagé les effets variés et contradictoires de l'agent effectique sous un jour aussi nouveue et avou en espet assui variante phillosophique [p. 82]. » Comme le savant finoçais, M. Poey s'empresse d'accepter la playart des effets sinquifices que nous resons d'arregistres, les que les images, les croix, les flammes principal des company de la company

du temple de Heruselten, les reproductions de payages, etc.; mais il a bien soin de ne pas empitiere les inscriptions raisonnées, les milices plaisantes, le choix des prêtres, l'immunité des Juils, le chart-fourir sans chalerer, etc.; tout cela démagnerit par trop, probablement, les théreits toutes physiques et toutes chimiques dont il ne veut absolument pas sortir. Il y a plas, il if a pris la plume, nous étil-il, eque pour dissiper a a raisant a para en utention de la comment de la commentation de la

- P. S. Aujourd'hui, 40 soût 4862, nous trouvons dans les journaux un extrait de la Franche-Comté sur la chute d'une boule de feu sur les bâtiments de l'hôpital d'Ornans, où ello sembla jouer pendant longtemps.
- Ces singuliers effots de la foudre rappellent, dit le Pays, les bizarreries du fluide électrique dont l'histoire rend de fréquents témoignages.
 En 4745, le tonnerre gronda sans discontinuer pendant deux jours et
- e en 170, se tonnerre gronas sans discontinuer pendant deux jours et denx units. Etant tombe sur l'abbaye de Marroutiers, prisé o l'ours, il cassa les tuiles des toits, crible les portes au point qu'elles ressemblaient à de la dentelle, fondit deux cloches et en précipila une troisième à près de deux cents pas du clocher.
- « On touva les valailles étouffees et vingt-deux chevaux tois. La foudre decendit dans les crees du monastère, défonç plusieurs pièces du vin et remonat dans le réfectoire, où ditainet les religieux au nombre de cent cinquante à doux tables. Elle fit le tour de la sille, en briss les vitres et renerra les cent cinquante chopines d'étain qui conteniente it raine des moines, à qui elle ne fit aucun mal. Ils en furent quittes pour la peur et pour boire de l'eau ce four-là.
- « Pendant la démonco de Charles VI, il y est un hiver ai ripouveux que l'encer gehit dans la plane du sacrétaire de la chaordien, assis pris d'un bon feu. Duns l'été qui suivit, le tonnerre gronds fréquemment. A Angoulème, inchais tré fégiels des Capucins, qui césteint à maintes, et écigist toute, il les lampes. Suisis de terreux, les péres s'envéoppèrent la tête de leurs rapachons, se prostemèment et prièment pour de loigne et loudre. In essensiblement l'orag: cesse.
- « Quand vint le jour, ils priaient encore. Ouvrant alors les yeux en tremblant et Lisant de grands signes de croix, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus leur barbe. Le tonnerre les avait rasés tout aussi propriement que le plus habile perruquier.
- « Un fait plus singulier encore et moias compréhensible, c'est de voir le tonnerre tomber sur de la poudre sans l'embraser. C'est ce qui arriva, lo

3 novembre 1775, à Maremme, petit village éloigné de trois kilomètres de Rouen. La fondre brisa nue poutre du toit, pénétra parmi huit cents barils de poudre, en écrasa deux, et rien ne prit feu.

« Lo 27 septembre 4772, on vit tomber à Besançon la fondre sous la forme d'un gros globe de fen, qui traversa le magasin à blé, l'hôpital du Saint-Esprit, ne blossa personno, se précipita dans le Doubs, dont il fit jaillir les caux à plusieurs metres de hauteur, ot parconrut sous l'eau un espace d'une centaine de métres.

« La 9 juin 1690, le peuple étant rassemblé dans l'église de Sain-Haltund, to honnere tomba près de l'autile; les deux chaires de préliciation furrent réduites en mille pièces, aux que ceux qui étaient dedan reçussent le mointer betauxer. Les semelles des chaussures de plusieurs presentant se trouviernt calervées comme si elles eussent été compées à l'aide d'un instrument tiré 'tome hant.

« Les habits d'un boucher furent criblés d'une infinité de petits trous, et toutes les pièces de l'horloge furent fondues de manière qu'on n'en retrouva aucun vestige. »

On le voit, il faut décidément remanier dans nos traités de physique tout l'article foudre, revenir à la distinction étrusque entre les foudres matière et les foudres espril, et sous-diviser encore celles-ci entre les foudres terribles et renperesses et celles d'us 4º ordre que nous proposons d'appeier celui des foudres surreillées et bouffonnes.

2. - La terre et ses mustères.

On peut changer d'élément sans changer aucunement de rêçue et de famille. Tuus les membres de celle-ci se tiennent et s'outendent de telle sorte que l'on ne peut s'occuper de l'un sans parber aussidit de tous les autres. Ainsi, quel rapport parali-il exister, au premièr coup d'uril, entre la bonne et bienfaisanc Cérès et les divinités infernales, c'est-à-dire entre les moissons et le feu central de la terre l'Au-cun, et, cependant, gardez-vous de vous y lêre, car, à notre avis. Cérès, Déméter et Thés, tout ce principe passif et féminin de la nature peut être envisagé de bien des namières differentes. Cette grande âme de la terre à bien des aspects différents. Nous l'avois déjà dit, et nous le répiéreus senorer, rien n'est plus doux, plus sympathique que cette terreur de démons, cette Marie, qui a donné son non au mois de nai, consacré à son culte ! péine de graites et de vertus, quelle séductun n'est pas sienne, sous les traits et sous les doux nons de Dian un rèca pa la sienne, sous les traits et sous les doux nons de Dians

 Voir, sur toutes ces appellations, notre note de la Vierge immaculée (4^{er} volume, p. 413). chassersse ou de chaste Lucinet Mais, encore une fols, presez y garde, car, bien que toutes les généalogies ne s'accordent pas très-exactement, bien que Déméter, suivant les uns, soit la mère, et Cybèle in fille d'un même dieu, pour nous c'est une seule et même divintié, c'est sa terre, tellus, "yêu yaza. Cr, déjà très-suspect à nos yeux sous ce nom de Cybèle qu'elle doit aux fureurs de son infâme sacerdoce et aux convulsions orgisatiques qu'elle leur donne, de qu'oi rés-telle pas capable lorsqu'elle s'appelle Tubéno ou lorsqu'elle devient Prosermiet."?

Épouse d'Hiphacitot Vulcain, il ne faut pas se le dissimuler, cet Adonis, qu'elle pleure et qu'elle demande avec tant d'ostentation à tous les éches, bien loin d'être le vrai soleil pleuré par la vraie Notre-Dame, est tout simplement l'ami-toleil ou le soleil souterrain, celui qui donne son nom d'Adoncidus à l'Adés, tinhères, autrement di la Pluton.

Nous voici donc revenu à Jupiter Summanus, c'est-à-dire au dieu des mânes, dont les foudres nocturnes alternaient avec celles de Jupiter Diespater, père du jour, et c'est rentrer dans les entrailles de la question que de rentrer dans celles de la terre.

Comme ce feu central (Vesta, de ἐστία, foyer) était le phénomène capital et le plus adoré de tous ceux que pouvait offrir la terre, c'est sous ce dernier rapport que nous allons étudier le culte de ce feu.

La terre étant l'épouse d'Héphatstors, comme Vénus est l'épouse de Vulcain, comme Proserpine est l'épouse de l'Union, ces trois épouses, qui n'en font qu'une, ne peuvent trouver mauvais que nous les laissions un peu dans l'ombre, pour nous occuper de leurs trois époux subterranévas qui, de leur côté, ne sont qu'un comme leurs femmes, et ne font qu'un avec elles.

Qu'est-ce donc qu'Héphaïstos Vulcain, si ce n'est le dieu précipité du ciel par son père; et resté boiteux par les suites de cette chute? On le serait à moins, car c'est le dieu, le patron, le vice-roi des Titans foudroyés comme lui, et relégués avec lui dans le feu central de la

4. Op-ble vient de πόσθελ, parce que les Galls ou Erivati, les Cabires, et les Teclinies, avaient Plabitathe, pendanta leura inspirations, de tourner aux la tête, rotare in caput, dit Vossias, l. II, p. 595, ce qui rappelle tout à la foise et les mindaes et quelque-mose de non seivropathies mystérieuses, entre autres celle de ce Fontaires, serchière des commandements de Louis XV, qui, papes avoir lu quelques ligges da livre jandeniste du plev (Peuend, flu pris d'auc contarjoin tournant equi d'urrit une ou deux heures et pernévérial pendant six mois: ce que nous nous sommes permis de touver un peu moisn naturel que M. le docteur Calmeil et M. Figuier ne le trouvaisest. (Voir I'v Mémoire, ch. x, § 4.)

terre, où ils consèrvent le nom de curvati ou courbés. Tout cela est très-biblique, et le catus gigantum, ou club des géants, présidé dans la géhenne par Lucifer Héphaistos⁴ (les deux noms signifient portefeu) ne veut pas dire autre chose.

L'un n'est pas plus mythologique que l'autre; ils ne diffèrent que dans les noms.

Hélas Ile feu central ne l'est pas davantage, et ceux qui rient (ai cela à appelle rire) de la géhenne et de ses flammes, rient tout simplement de la vérité physique la plus solidement établie qui existe. S'îls en douent, la piène de creuere de cinquante mêtres seulement le sol de leur jardin, ils trouveront les premiers indices de la loi (qu'ils contineent et se donnent encore la peine de descendre, leur thermomètre à la main: à chaque nouveau vingt-cinq mêtres, ils trouveront une augmentation d'un degré. Puis enfin, qu'ils veuillent bien se dépouiller de leurs habits, et descendre, non plus dans leur jardin, mais dans quelques mines du nord de l'Allenagne, et là, à mille mêtres de profondeur, ils verront de malheureux mineurs, hale-tants, essouffiés, d'emi briéls, se condénanna, lour quelques thalers, au marriyre de saint Laurent, pendant que, à trois mille piéde sudessus de leurs dêtes, la neige couver leur champ et gêle leur famille

Il est donc établi scientifiquement, par une infailible loi de progression, qu'à plusieurs cantaines de kinomères au-dessous de nous, de coss rous, entendons-ie bien, doit s'étendre et s'agier à gros bouillons cette vraie marée de fammes, désignée dans nos sintes Eritures par la terrible expression de lac ou marais de soufre et de feu, «lacus, stagnum ignis ac sulphuris". «C'est elle qui éclaire de ses lucurs sinistres les profundeurs plus ou moiss ténébreuses de l'ades général, dont les sous-divisions spécifiées sous les noms d'enfer, néchol, glémen, cour de la terre ou limber, constituent cette topographie souterraine et désode qui, jusqu'à Tarrivée de léssuc-furis, portait exactement ces mêmes sonns de nôta (ou enfer général), de tartars (ou prison de Platon, carcer Plusionil), de amrais s'agient et de champs Efjuée, qui re-présentaient bien évidemment aussi nos limber et ce que la théologie appelait le s'ait d'Abrehom.

Les Érinnyes et les Euménides n'exerçaient leur effrayant ministère que dans les dernières profondeurs de l'enfer, et seulement à l'égard des Sisyphe, des Tantale et des txion. Les héros, les sagres et les bons (yaperta), s'ils n'e étaient pas bienheureux, y étaient du moins plus

^{4.} Selon Vossius, de dare ou fiphu, allumer.

^{2.} Apoc, ch. xiv.

heureux (μακαριστεί), et goûtaient toutes les douceurs relatives de leur quasi-paradis.

Aiusi donc, jusqu'à l'avénement de celui qui venait ravir les clefs de cet empire à l'Hephaistos qui les détenait eucore, le paganisme disait vrai, sur l'enfer comme sur tout le reste, et s'exprimait exactement comme nous nous exprimons nous-mêmes.

Cette unanimité de croyances fondamentales et de détails très-précis n'entralnait pas plus cependant la conversion des libres penseurs du paganisme que celle de tous les nôtres. Lucien plaisante comme Voltaire sur l'enfer de homes femme, et Arnobe nous l'apprend : et les entendres rire, dit-il, toutes les fois que nous leur parierons de la géhenne¹. 9

Heureux plaisants, qui ont un enfer sous les yeux et qui ne peuvent pas croire à un autre! qui roulent leur rocher comme Sisyphe, qui souffrent de la faim comme Tantale, qui se tordent de douleur comme

4. Il faut bien se garder de confondre ces quatre divisions du monde inférieur biblique. Jacob, s'apprétant à aller rejoindre son cher Joseph dans le achéol, ne croyait pas plus se rendre dans la GÉBENNE que Notre-Seigneur ne le croyait lui-même en descendant dans les limbes.

Rien n'établit mieux la différence de ce double asile que la parabolo de Lazare et du mauvais riche (Saint Luc, ch. xxx, v. 22). « Un mendiant mourut un jour, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Un riche mourut également, et fut enseveil dans l'enfer. »

« Le sein d'Ahraham, dit saint Augustin, est ici le lieu du repos, les limbes de nos pères, et, depuis le Christ, le paradis, p

L'enfer du mauvais riche est aussi sous la terre, c'est proprement la génenne; il est dans les flammes inférieures; car ce riche, levant les yeux, aperçoit Abraham et Lazere, « Mais un grand chaos les sépare (chaos magnum), et personne ne saurait le franchir. « { l'bid., v. 26 }. Tout est là. Nous devons M. Munck cette lustie oue, dans son livre sur la Palestine.

il a parfattement fait justice de rationalisme bebraiust, qui voulait faire du actuel de tomeur, a espietre mattefell. Il a très-lien prouvé que l'expression ai touchante et si souveat répéte, dans l'Ancien Testament, ettre réuni à ses péres, à non peuple, étc., a se pouvait étendeme que de la riunion ophituelle, putuque Aura net réuni à son peuple et est entireri sur le mont sophituelle, putuque Aura net réuni à son peuple et est entireri sur le mont sould avec loupe, he pouvait étendent le loudineur, a jusqueque of dernier n'an reurit pas et qu'il le croyait devoir par une bête ference, etc... Tout colt est aussi oriéted que consolaint. (Viei excura, le ce suption te offernier de M. Th. Renri Mertin sur le Vie future, et surtout ne pos confondre ce destrier auteur even. M. Martin l'étoriers.)

2. Contra gentes, l. III.



Promothée, qui comptent par milliers autor d'est les victimes, souvent ni monocates et vertueses, de la faute et di fec, qui caus retureses, de la rimorcatie et, et qui, suis retureses, de la rimorcatie de l'âme et la réquentration du vic et qui, suis retures vertu, en sont cependant ti simorcatie de l'âme et la régiens, de si set séries et de la la rimorcatie de l'âme et la régiens, in assex séries et de la la rimorcatie de coule et a reture de la rimorcatie de l'autorité des des rimorcaties de l'autorité de l'aut

Encore une fois, bienheureux caractères, ou plutôt infortunés plaisants!

Copendant, comme nous le disions tout à l'heure, nous avons la topographie très-exacté de ce royaume. Le nivellement principal en est fait, les sondages ne parfent que trop, et les plus hardis ne peuvent plus se dissimuler qu'ils dansent, s'enivrent et se réginissent à quel ques milliers de mètres au-dessus d'un océan de hitume et de feu, qui ne saurait étre exclusivement de férentellement réserve pur Catane et Portici. « Villes folles qui ne reunait jamais croire aux volcans, » disent ces villes then autrement folles qu'on appelle Londres et Paris, et qui ne prucent pas croire au lac enflaumé de bitume et de soufre, dont ex volcans sout les homests.

Nous en sommes tous là. Nous nous endormons sur l'espoir qu'il ne saurait y avoir ici qu'un feu central matériel et inintelligent, contre lequel il suffit d'un peu de prudence et de quelques précautions.

Mais il est temps de revenir aux dieux forgerons de ces ablmes. N'oublions pas qu'Héphaistos et ses Cyclopes ont pour mission de dègrossir, dans leurs ateliers souterrains, les flèches et les carreaux dont le prince de l'air et du monde va se servir dans les cieux. Entre Jupiter et Vulcain, c'est un échange continu de flammes et de flèches mais l'arsenal est au-dessous. La science moderne reconnaît parfaitement cet échange, et ne rejette qu'une seule chose, la personne des contractants. Le préteur de foudres, Vulcain, était Phthas chez les Égyptiens, Yakscha chez les Indiens, Mulkiber ou père du feu, chez les Hébreux, chez les Grecs, le père des Cabires ou Kibires, dieux volcaniques, instituteurs des mystères de cette lle de Samothrace, effectivement bouleversée par les tremblements de terre et par le feu. Si l'on veut avoir une idée de la moralité de ces mystères, il suffit de remarquer que de ces quatre Cabires, deux se nommaient Axiokersos-Pluton, et Axiokersa-Proserpine, et qu'un troisième Casmilos était leur contrier psychopompe; comme partout, l'orgie désordonnée et obscène jouait un grand rôle dans les hauts-fourneaux de cet Adès, et ces dieux ithyphalliques, dont le grand prêtre (Coès) recevait la confession des initiés, se manifestaient eux-mêmes malgré les flammes dans leurs plus abominables emblèmes.

Les mystères de Samothrace bien étudiés révéloraient toute la vérité sur ces artistes souterrains. Nous verions que les Gabires, aégrées et aégrégam, littéralement les princes de la mort, étaient si bien Lucifer et Vémue-Proserpine, que dans l'orient aujourd'hui, l'étode et Locras-Véxes s'appelle encore Chabar ou Cabar, c'est-à-dire la grande infortune.

Il y a donc une alliance très-étroite entre les dieux sidéraux Cabires, les Cabires demi-dieux ou Titans, et les monts Cabires, leur patrie, montagnes volcaniques, s'il en fut jamais, comme celles de Samothrace, de la Sicile, des lles de Lipari, et surtout de celle de Lemnos!

Voyons maintenant le dernier mot de la science sur les volcans, Pour elle, anjourd'hui (grande et nouvelle concession), lous oss phénomènes redoutables, qui s'appellent éruptions, trembiements de terre, etc., loin d'être dus, comme on le cruyait hier exore, à des causes purrement locales, telles que des combassiones et des décompsitions souterraines, des gaz et des réactions fluidiques, ne sont que des EFFETS d'une seule et unique CAUSS, afsaran sos roure La sarraca de la terre, et que, faute de mieux, elle appelle la cassa ou la rouze.

Grace au célèbre Grove, nous savons maintenant qu'une force n'est jamais qu'une cause immatérielle. Donc, les éruptions ne sont plus que l'effet matériel d'une cause qui ne l'a jamais été.

Une fisis ce grand principe admis, et le nom de Grove a bien su le rendre pour le moirs admissible, voici les volcans à leur vaie place. Ce sont les vastes soupiraux, les soupapes et les fissures artificielles par lesquelles se déversent ou s'échappent les fluides incandescents, résultats des temples souterraines que l'espri du fre (joura upiritus, comme disait avec tant de raison le moyen legs) déchaine sur son océan de bitume et de soufre. Les diskes, les filons, les basalles, les rachytes, etc., ne sont que les produits refroidis des roches et de tous les matériaux fondus par la grande cause invisible.

Voyez comme nous nous rapprochons. Il ne s'agit plus que de donner un nom propre à cet esprit que nous ne jugeons que par son brûlê.

- 4. Cuer qui firest rire do si bon cuere Cambye, en raison de leur taillo menstrueuse de grasseur et de petitose, cătient de varia petitose, adoris sous exten mêmo forme en Sanothrace. Cette forme leur est resire produnt tout notre moyen dege, et encore aujuardib nots bons prysnas désignent ces génies volcaniques ou mineurs par les nons de nains, lodolds, troils, petile hommes, Jonanuciones, sans se douter le moins du moude qu'ils pillent le Expérielles, les Péricieines et les Grees.
 - 2. Voir plus haut le passage du cardinal Cusa.

Or, voilà toute une école qui s'appelle plutoniste, et voilà que la nôtre, si elle existait un jour, ne pourrait pas avoir d'autre nom.

Par quoi sommes-nous donc séparés? — Ni par le nom, ni par la chose. — Mais alors? — Par l'intelligence et par le Dieu.

Nous savons bien que l'esprit de Grove peut s'entendre (car il ne s'explique pas à ce sujet) d'une force immatérielle et d'un esprit, instinctif, aveigle, brutal, asser semblable, on le dirait, à ces esprits reteurs que la chimie moderne isole ou obtient de ses produits alcoolieures ou fernentés.

Reste donc à savoir si l'Héphalistos, foudroyé par son père, si l'Héphalistos-Lucifer, ou Jupiter Summanus (roi des Manes), ou Satan (car tous ces dieux sont solidaires), sont des esprits de fermentation ou de surintelligence.

La grandeur du travail ne fait rien à l'affaire, et comme nous admentorsa aussi des expriss, ou plutud des formes immatérielles vividiant et agiant, sons intelligence, toutes les substances matérielles, rien ne nous empécherait de nous contenter, jusqu'à nouvel ordre, de forces du même ordre pour expliquer le soullevement de tous ces vastes continents; nous n'aurinos même rien à leur aputer, si l'histoire, qui est bien aussi une science d'observation et d'expérience, ne venait prêter aux cultes et notamment à la théologie sourpraine un apqui trop friquent et trop remarquable pour qu'on soit en droit de le néglièrer et de le répéter onume on s'est permis de le faire.

Oui, l'histoire est remplie de détails théurgios-telluriques dont on les it ient aucun compte. Nous perfecteoles par parler des tremblements de terre mysérieux consignés dans la Bible; ils sont trop connus, et nous n'avons rien à appender à personais sur les pluises le séruptions bitumineuxes de la Pentapole, ni sur le tremblement de terre accompagné d'éclipse survenu à la mort du Sauveur, et qui colncide si bien, soit avec celui qui, an dire de l'iline et de Suétone, ronversa douze villes de la Thrace, sons l'empire de Tibère, soit avec celui que Philégon nous montre, dans la dis-huttième année du même rêgne, accompagné d'une grande éclipse de soleil et renversant la ville de Nicke, en Bithryi Nicke, en Bithryi ne

Nous ne parlerons pas davantage de ceux qui doivent accompaner un jour la destruction universelle, affirmation apocalyptique qui cadre si bien avec ce dire de Pythagore et d'Orphée, que « c'était au feu central tellurique qu'était réservé l'honneur de détruire la terre.»

Nous ne voulons nous arrêter que sur quelques particularités, compagnes historiques assez fréquentes des phénomènes qui nous occupent, particularités d'autant plus importantes qu'elles ne sont jamais relevées.

Ainsi, tout le monde connaît le tremblement de terre et les lâmmes mysérieuses qui vinrent s'opposer, à luyuieurs reprises, à la restauration du temple de Jérusalem par Julien. Avoué par l'empereur lui-même, rappelé sans cesse par ses partissans et présenté par eux comme un effet mapique du Dieu des Chrétiens, ce fait important ne peut laisser aucun prétexte à la dénézation rationaliste.

Il est positivement merveilleux, mais, comme il n'est pas isolé dans l'histoire, et que les annales paiennes peuvent nous en offrir de semblables¹, rien ne nous garantirait positivement sa signification chré-

tienne sans la particularité que voici.

Écoutons saint Grégoire de Naziane: « Le feu brûla les uns et mutila les autres... Liv. 3 xxis, ceux qui out lés prientes et genétateur du prodige finet encore voir aujourd hai LES GROIX qui ont dés imprinées sur leurs vétements.... Cétait une lumière brillante qui surpassait par as beauté tout ce que l'arn peut donner à la pleinture et à la broderie. Ce spectacle imprima une telle terreur dans l'âme des dénoirs, que tous, d'une voit unanaine, s'empressaient d'invoquer le lieu des chréciens., ut et que beaucoup allèrent sur-le-champ se jeter aux pieds de nos prêtres pour... étre admiss la gràce de saits haptéme. « (19 xx.l. 4 ndr. Julian).

Écoutons Socrate l'historien : « Le feu consuma tous les instruments des ouvriers... Des croix se trouvèrent imprimées sur les vêtements, et ils ne parvinrent pas à les effacer : contemplantes et elicere cupientes, nuilo modo poterant. »

Sozomène n'est pas moins positif : « Un feu s'élança des fondements du temple et brûla beaucoup d'ouvriers..... Les habits des Juifs étaient marqués de croix et d'étoiles, »

Rufin dit à son tour : « La nuit suivante, il se manifesta sur les vêtements de tous une croix que rien ne parvenait à dissiper. » (Hist. eccl., ch. LVII.)

En présence de tels faits et de tels détails, que fait en général notre histoire contemporaine? Celle qui est tout à fait rationaliste ne souffle pas le moindre mot du fait principal, et celle qui ne l'est qu'à demi supprime tout à fait les détails, et notamment celui des croix.

Et cependant c'est là ce qui caractérise le miracle, c'est là ce qui en révèle tout à fait l'origine et la fin. Sans ces croix, nous aurions pu nous

^{4.} Lorsque les barbares approchaiest du temple de Delphes pour le piller, le dieu consulté répondit qu'il saurait bien suffire seul à sa propre défense. Effectivement, l'ennemi s'étant approché, on vit des pierres énormes, entremêtées de flammes, rouler sur l'ennemi et lui tuer beaucoup de monde. Le

supposer à Delphes ¹; avec elles, au contraire, nous nous reportons au fameux *tau* de l'Ancien Testament, imprimé par l'ange sur les Juifs qui devaient être préservés de l'extermination générale ¹.

Tout ceci explique à son tour la confiance des Égyptiens et des nations idolâtres pour ce signe traditionnel, qui devenait entre leurs mains une amulette trop souvent profanée, il est vrai, par le plus abominable alliage ¹.

Qu'on se rappelle maintenant tout ce que nous avons dit (Appendice, C, L) sur les épidémies pestientielles, querres ou calamités bublques, présagées et par des spectres et par des croix identiques à celles-ci². Quelle force tant de faits patiens et chrétiens ne se prétenils pas mutuellement par leur parfaite conocrdance!

Il ne s'agit donc plus que de savoir si l'histoire ne nous montrevit pas certaines éruptions volcaniques, accompagnées, comme les pestes et comme les guerres, de cette double apparition et de croix et de fantômes; car alors toute cette symptomatologie deviendrait celle de fantômes car alors toute cette symptomatologie deviendrait celle de les Réaux en général, et serait commune à ceux qui se ressemblent le moins.

Pour les fantômes, on ne manquait pas de précédents, car, avant la complication des crist, l'histoire meltir des volcans a lait déroitement à celle des Titans et de leurs spectres. Nous ferons grâce à nos lecteurs de l'érndition qu'îls possèdent did probablement de osejule. "Tout mont ignivome, a dit un auteur gree, brille sur Typhée, sur Ecclade, etc..... » et toute l'antiquité, commentant ce dogme, ajoutait : a Nous entendons leurs gémissements, nous comprenons leur langage, nous vous même leurs personner.

« Dans le temps des éruptions, si l'on en croit un grave historien, (Dion), les spectres et les gémissements se font voir et entendre; un grand nombre de géants (ombres) errent sur la montague, sur le rivage, dans les villes voisines et dans l'air, le jour et la nuit. Sous le règne

feu central était donc en ce moment aux ordres du dieu grec, jusqu'au jour où un tremblement de terre vint l'engloutir lui-même.

- 1. Ezech., ch. tx.
- 2. Nous avons parlé de la croix ansée, ch. viii de ce Mémoire.
- 3. Nous retrouvous une épidemie de ces crits « batt ès habits des personnes qu'es courines et violes des épieses sous l'épinie le leré (facton, de Sigebert), une autre sous Charlemagne lors de la gaurre des Saxons (Egward), une autre sous Othon l'r. empereur d'Allemagne (claron. Berman), une autre, et principalement dans le diocèse de Cologo, nous l'empereur Maximilies l'r, au moment de l'hérésie de Luther, remarquable surtout en ce que les vééemnts serrés dans les cofferes né uitent couverts connect ne ce que les vééemnts serrés dans les cofferes né uitent couverts connect.

de Tile-Vespasien, notamment pendant la grande éruption du Vésuve, or vit tant de spectres que le pruple en fut grandement épouvanté, s'imaginant que le monde retournait à son premier chaos; d'autant plas que, outre ces spectres,... on entendait encore comme un grand éclat de trompeties. Aussi Freullian appelair-il le Vésure e la fornnaise de l'enfer, » comme les Italiens l'appellent encore aujourd'hui «la cuisine du diable, la sucrian del diarotol, »

Et dans le fait, du moment où le dogme proclamait, comme la plaçon, l'existence très-réelle d'une mer « de soufre et de feu, » en y plaçon (en surplus de la science) « la béte et les damnés' (géants), il paraissait extrêmement logique d'en voir l'entrée et la route dans ses seuls orifices naturels.

A aucune de ces époques îl ne manquait de rationalistes qui, comenut du fait, cherchaient à l'expliquer par mille causes naturelles, et tout particulièrement, comme aujourd'hui, par l'hallucination. « Il peut se faire, disait-on, que ces spectres soient de purs effets de lumière, dus à la densité de l'air, à la vapeur et au reflet des falumes de l'air.

D'autres , prenant la chose plus chaudement, et voulant en avoir le cœur net, descendaient jusqu'au plus profond du craîter, et, plus heureux qu'Empédocle, en revenaient après avoir perçu tout simplement, avec plus de netteté, les gémissements et les plaintes des damnés.

En fait d'explications, on passait tout en revue, et, jusqu'à ce qu'elle se soit fait descendre un peu plus bas encore dans les cratères, l'Académie elle-même n'en trouverait aucune autre à produire.

Mais quel crédit pouvaient avoir de telles explications, débitées à des populations qui vouxurs ces spectres quitter la montagne, se milér à elles dans les villes, les toccusa de leurs barnes, deztris porrectis, et se donner pour les âmes de leurs parents ou amis, dont ils avaient ignoré jusque-à la mort très-réclle, accipiuntur à ipnaris mortis illorum¹.

Que dire à des gens qui, par l'expérience aussi, établissaient une corrélation constante entre ces phénomènes et l'arrivée d'autres fléaux, celui de la guerre surtout, que ces ombres venaient leur nu-

les autres,... etc. Comment s'expliquer qu'à tant de siècles de distance, tant d'historiens se soient si bien entendus sur un mensonge? Si les faits sont vrais, comment les expliquer? (Voir Pic de La Minaxbole, de Omni re scibili.)

- 4. Dion, Hist. rom., sub tit, x1.
 - 2. Apoc. « Ubi erat bestia. » Loc. cit.
 - Fr. Vicomercatus, I. I. Météorol.
 Dethmarus entre autres.
 - 4. Detuniarus entre autres.
 - Olaüs Magnus, évêque d'Upsal.

VÉLER à l'avance, bien qu'il ne s'agît plus là cependant de météorologie? Car « c'est un fait notoire, dit un de ces historiens, que pendant toutes les guerres ces gémissements repouseent 1. »

El co n'était pas seulement la foule des écrivains et des docteurs qui croyaient le ces choses, échait encore l'étite des docteurs et des saints. Ces derniers, par exemple, révélaient à l'avance encore aux populations la mort des grands poléeures uropénes dont ils venaient de voir le spectre descendre dans tel ou tel volcan. Pierre Damien et Sighent Gembacensis affirment que le pléhomème avait toujours lieu au wuxer wâxe de router ces sonns, et saint Grégorie le Grand, qui consacre tout un paragraphe aux pécheurs précipies édans ces montagnes, affirme que la mort de Théodoric fut immédiatement connue dans toute l'Italie par un solitaire de l'Ille deligair qu'il yavant vu descendre dans un volcan des son voisinage, bien qu'il fût mort loin de là, en informa aussiót tout le royaume.

Nous avons déjà dit que la fête des Morts, ou du 2 novembre, ne fut instituée que sur plusieurs rapports semblables.

Bien ne nous étonne donc moins que de retrouver sur le point le plus exploré du nouveau monde tous les phénombes de l'amcien. Qu'on lise le récent et très-curieur ouvrage, déjà si souvent cité, de l'abbé frasseur, et fon se convaincra de plus en plus de la corrélation constante entre la destruction volcanique de certaines villes, visibles encore aujourt'hui sous les eaux soufrées qui les couvent et dont toutes les traditions rapportent les inflames volupées et les apparitions du prince de l'air (quatatic-hauti), dieu-screpent des Atzèques, sur la cime des volcans. Mais cit les spectres semblent devenir plus redoutables au prorata de l'importance et de la majesté de ces monts ignivemes; assés sur les pierres sacrées volcaniques qui ont lapidé les villes de Palenqué et de Teotihuscam, malheur à qui s'approchait d'eux. « rednant longtemps, di-on, on voyait leurs victimes se débattre et périr immolées sur ces pierres, dans des étreintes invisibles", »

Les premiers Espagnols furent encore témoins de ces prodiges, qui ne manquent aujourd'hui ni d'attestateurs, ni de monuments.

En voilà donc bien assez pour établir que, réelle ou non, la vision n'en existait pas moins, et que l'hallucination, pour parler comme

^{4.} G. Peucer, I. I, de Div.

^{2.} V. cet ouvrage, t. II.

Par exemple, au pied du Momotombo et sur les bords du lac de Managua.

M. Littré, se compliquait, comme toujours, de circonstances et de révélations assez embarrassantes.

On voit qu'avant de procéder à l'examen des croix volcaniques, il fallait absolument avoir fait celui des révélations, qui l'accompagnaient presque toulours, et qui en faisaient alors toute la philosophie.

Ainsi donc, en 419, plusieurs villes sont détruites en Syrie par d'effroyables secousses volcaniques, et d'innombrables croix apparaissent sur les vêtements de tous ceux qui étaient baptisés, et non sur les vêtements des autres !

En 176, dans la sixième année du règne de l'empereur Constantin Copronyme, a pris une trairble chaleur et des tremblements de terre successifs en Syrie et en Palestine, la peste se déclare à Constantinople et dure trois ans, pordant lesquelle ser coix apparaissent sur les véviements de tous ceux qui doivent périr, et qui périssent, Constantin restant seul à Basphémer dans son palais ⁸.

En 954, à Paris, la foudre tombe et s'attache en forme de croix sur les vétements de tous les habitants, et ceux-la seuls sont délivrés qui se rendent en pèlerinage aux églises de Marie.

En 958, mêmes phénomènes de foudres, tremblements de terre et de croix 4.

En 1295, le royaume de Castille, à la suite de quelques prédications et de grandes périncess de la part des Julis, les croix apparaissent non-seulement sur les vêtements des pénitents et des prophètes, mais sur ceur just ont « serrés à la maison, qui domui autrevolantur. » Le médicni julí Alphosas Spian, prémat à ce mirach, lui coascre tout un gros volume, qui convertit une multitude de ses coreligionaires?

En 1500, à la suisé de phénomènes semblables, le célèbre abbé de Spanheim, Trithème, rapporte l'apparition subite de ces croix dans son monastère pendant qu'on chantait le Sater Regiun. Bientôt toute la ville est envahie, puis celle de Bingen, puis les villes voisines, et la contagion s'étend sur tous les bords du Rhin; mais à l'extinction de ces croix, c'est la peste qui envahit toutes ces villes.*

Nous omettons ici les croix de 1501, de 1550 et de 1568, parce

- 1. Chron, de Marcellus,
- 2. Theoph. et Theodor.
- 3. Chron. de Luitprand et Chron. de Leo Ostiensis.
- 4. Trithème, Chron. de Monast. Hirs.
- 5. Ce livre est intitulé : de Bellis Domini.
- 6. Trithème, Chron. de Spanheim.

que n'étant liées, que l'on sache, à aucun tremblement de terre, et tombant sous forme de pluie, elles entrent plus particulièrement dans le chapitre des pluies mystérieuses que nous allons attoquer tout à l'Beure. Contentions-nous de terminer les croix volcaniques par l'extrait d'un mémoire extrémement curieux et rédigé à Rome. Voici dans quelles circonstances :

Le 3 juin 1669, aux premières lueurs du crépuscule, commence une éruption du Vésuve tellement formidable qu'on et di que le volcan lançait des montagnes de rochers : cet état de choses subsiste un certain temps, jusqu'au jour où le volcan paraît le matin couvert de neige; mais tout à coup, au moment de l'appartition du soiel; le serois se manifestent sur les vécements de toute la population. Tout co qui écrit s'empare du fait, et outes les académies s'en occupent.

Pendant que les physiciens s'évertuent à renfermer le phénomène dans l'ordre purement scientifique, d'autres le rattachent à l'astrologie et à tout ce qu'on appelait alors les influences occultes.

Le père Kircher jouissait alors d'une telle réputation de science et de sagesse, que de Xaples on vient le supplier d'organiser une enquête. A Rome on insiste également, et la société de lésus, dont il faissit partie, le lui permet, en lui adjoi;nant le père Tho, célèbre théologien, et le père Zupus, grand mathématicies

Tous ces détails sont consignés dans leur mémoire, dont nous donnerons un extrait à la fin de ce paragraphe.

On y verra que la crédulité de ce temps n'allait pas jusqu'à exclure l'examen impartial et tout rationalisme scientifique,

Sans les spectres et leurs révélations surintelligentes, les croix ne signifieraient rien, et pourraient à la rigueur se prendre pour un jeu de la nature; avec les spectres le rideau se soulève en partie, et la première partie du problème éclaircit immédiatement la seconde.

Pour nous donc, les croix succédant aux spectres avaient nécessairement la même origine; ni les uns ni les autres ne constituaient peut-être un miracle divin, mais bien un de ces effets surhumains que la justice divine laisse aux bons ou aux mauvais anges le soin d'organiser pour servir de levon à la terre ¹.

Nous pouvons soupçonner maintenant la raison pour laquelle on dit de lupiter qu'il charge de ses vengeances les trois Cyclopes de l'Etua;

^{4.} C'est ce que l'on appelle à chaque instant dans l'Écriture sainte « per immissionem bonorum aut malorum angelorum; » dans ce dernier cas, c'est une justice imposée d'office aux mauvais anges appelés alastores ou vengeurs.

pourquol Diodore appelle Cames el le Vésuve « le pags des génts; » comme Pindare les appelle, « le domaine de Typhon; » pourquoi dans le saame cun il est dit, à propos du géant Tollath; » l'rappez ces montagnes, Seigneur, et changez-les en fumée; » et dans le psaume xu; « le Seigneur Sér irrité coatre les montagnes, et sa fureur en a fait sortir le feu et la fumée... » Nous comprenons pourquoi les traditions de l'Hindoustan portent que « les montagnes se révolèrent autrefois contre les dieux, qui les frappèrent et les changèrest en condres. »

On comprend surtout comment, au dire de M. de Humboldt, « cë n'est pas seulement la paresse, mais une espèce de terreur superstitieuse qui empêche les Javanais mahométans de gravir la cime des volcans.... Aussi, continue le grand naturaliste, leurs cratères furentils le dernier refuge des sectateurs de Siva, quand les Mahométans firent la dernière conquête de l'île en 1470, » On y trouve souvent encore les ruines d'anciens temples : l'adoration des forces terribles, dont les volcans sont le foyer, devait naturellement tenir une grande place dans les crovances primitives de ces contrées, et le culte de Siva, divinité de la destruction, y était dominant; le volcan Séméru, le plus élevé de l'île, était appelé le mont Sacré..... On v trouve des restes de monuments religieux à des hauteurs très-considérables. Sur le plateau élevé qui forme le fond de l'ancien cratère du volcan Diena. il y a des milliers de blocs cubiques, débris des anciens temples... On y retrouve des sculptures, des bas-reliefs, quelquefois de grossières statues. La religion hindoue s'éteignit bientot dans la solitude TERRIBLE DES CRATÈRES ...

« Aujourd'hui, les seuls lavanais qui soient restés fidèles au culte de Siva habitent le fond de l'immense cratère du volcan Τεκοεκα... Tous les ans ils y offèbrent une fête soiennelle et vont comme en sacrifice verser du trà dans le cratère du cône toujours en éruption, qui s'élève au milieu d'une me de sable 't.

Admirez la concordancel M. de Hunholdt nous dit a que les volcans sont les canaux de la communication coutinue entre l'atmosphère extérieure et l'atmosphère intérieure de notre globe..., "Il croit au soulizement des volcans... Eth bien! les deux mysticismes, paien et chrétien, appliquent aux génate des volcans l'épithète de curraui, les courbés. Pour eux, le soulivement des volcans; c'est l'action de ces rurati qui se rodressent.

Une fois arrivés là, est-ce bien la peine de se disputer sur le nom

4. Cosmos, 4º vol., VOLCANS.

de la force spirituelle et redressante, et de nous brouiller avec toutes les religions, pour les mots de Satan, Pluton, Typhon, Siva, etc.?

Nous le pensons d'autant moins que la science appelle celui-ci :
« ainie de la destruction. » ce qui revient absolument au même.

Mais vous savez co qu'elle entend par piniz: elle vous accordera tous les génies de monde, pourve que ces pinis soient stapieta... —
C'est vrai, nous allions oublier ce paradore, tant il nous paraissait impossible... Mais les spectres reicliaturar, qu'en ferona-nous? —
Tout ce que vous voudrez, nous répond-on, aussitht que vous nous les montrerez, cr les spectres des volcans se sont fondus comme tous les autres aux premières lueurs de la raison moderne. — C'est vrai, mais, dut cette réponse passer pour une déclaire, c'est bien pour exia même que nous y croyous davantage. Les traditions générales ne pueven pas, on l'avoue, avoir menti sur la constante apparence du phénomène. On consustr de l'esta naturation de l'avoir de l'esta naturation de l'avoir de l'esta naturation de l'avoir de l'esta naturation de l'estatalisse viel cautalisse de l'estatalisse de l'estatalis de l'estat

Voilà la question ; nous attendons la réponse.

 CROIX PHOTOGRAPHIÉES PAR LES VOLCANS. » — Ces croix, dit Kircher, apparaissent sur les vêtements de lin, dans les manches de chemise, sur les voiles de femmes, dans leurs ceintures, sur les draps de lit, dans la partie surtout qui est sous le matelas, sur les colliers des enfants, les nappes d'autel, les surplis des lévites, sur les viandes, le grain, les œufs, les fruits, les vêtements de soie et sur la toile même renfermée dans des paniers... La forme de ces croix varie : ordinairement elles se composent de deux lignes qui se traversent. Les unes sont fixes et d'un dessin parfait, les autres ressemblent presque à une tache; les unes ont une longueur de trois doigts, les autres sont d'une petitesse extrême; leur couleur est cendrée et paraît tenir parfois à une espèce de graisse. J'en ai vu deux qui me paraissaient couvertes de rouille; à Naples, à Nola et dans quelques autres lieux, leur couleur ressemblait à celle du plomb. L'eau simple ne suffit pas pour les enlever, il faut une dilution de savon; quelques-unes disparaissent entre dix et quinze jours, quelques autres plus tard. J'en ai vu durer un mois sur la nappe d'un autel; on proceda à l'analyse. Auprès du Vésuve c'est une matière sulfureuse; à Viterbe c'est de l'huile, au collége germanique c'est un liquide infect, etc.

Leur nombre est incalculable; j'en ai vu trente environ sur une seule nappe d'autel de l'église de Sainte-Marthe, à Castellamare, huit sur un seul collier d'enfant... On ne sait pas précisément le jour de leur première apparition. On en a vu à Torre-del-Greco, vers le 46 août et vers la mi-octobre; après s'être affaiblies peu à peu, elles disparurent toutes en même temps. (Vera et fidelis relatio...)

lci Baylev vient à Tappui du jésuite: « Il est certain que les reperers et les zéndations qui sortent des entraitse de la terre puevent produrire des elles tris-bizarres. On en a la preuve convainnante dans les croix qui se produsirrent, en 1660, dans le royaume de Naples, après une érupion du Vesuite. La couleur, la dimension et la forme de ces croix variaient à l'infini..., » (Bayle, in-fic. 1, V p. 253...)

II. * FEEX SOUTERHANDS. * — Tacile lui-même nous en décrit de bien extraordinaire : et mai limpérou, dici, alfliguis ne bliesen, nos alifes, hes feux sorsis de terre dévenicnt les moissons, les fermes, les bourgs. Déjà même lis se portaites sur les muss de la colonne nouvelliment lablic, et rien ne peavait les éteindre, ni le pluie, ni l'eau des rivières, ni toute autre. Enfan, nimaginaire plus de remendes et s'indignant contre le mal, des pyrams jelvent de four des pierres, et assoits la farmes s'affaissa. Alors, s'approdunt de plui prés, nat. Ac cassaferar x cores ne activar x ne revers na contre la contre et ne des pierres, et assoits la farmes s'affaissa. Alors, s'approdunt de plui prés, nat. Ac cassaferar x cores ne activar x ne revers ne activar de la lui d

Un feu que l'eau ne saurait atteindre et qui s'affaisse sous un jet de pierres! « Voilà encore, suivant l'expression d'Arago, une terrible pierre d'achoppement pour la météorologie, et c'est Tacite qui la fournit!... »

III. « SPETRIES DES ÉRUPTIONS. » — A leur propes, il faut bien noter une chose : c'est qu'ils précédaient ces éruptions longtemps à l'avance, comm' nous les avons vus précèder aussi les invasions de la peste. « A Worns, en Sicilo, en Espagne, pirtout ces éruptions furent précédées par des apparitions de socrettes.» « (Texres, de Lorés infectis, p. 15.)

Avant le grand tremblement de terre qui détruisit la ville de Smyrne, le rhéteur Aristide en fut averti par un esprit du temple d'Esculape qui, lui ayant conseillé de se retirer sur le mont Athos, fut cause de son salut (Orat. sacræ).

Olais Magnus, le grand évêque d'Upsal, après nous avoir montré pendant les éruptions de Tliécia les ambres venant dans la ville presser les mains de leurs amis et caster avec eux, sjuete que « sur le sommet de ce volen on voyait faujours: les spectres des personnes mortes de mort violente, avant une ces morts fissent connues » (Livre XX. C. X.).

Commo on disait ces spectress envoys's part Hestat, e'est-à-dire par la lune, qui est en même terupa Preserpiano ou reine des feux souterrains, peut-être ne secut-il pas sans intérêt de l'ire dans un rapport de M. Elie de Boumont, du 63 septembre 1851, que « le beau travail de M. Petrey établit une conoccidé bien frappante entre faction de la lune el les tremblements de terre, et tend di faire regarder eux-ci comme le resultat de l'action de la lune sur ces marrèes de s'eu contra

H.

93

IV. « PLUTONIA. » - Les volcans étaient les plutonia, les charonia, les typhonia par excellence. On app lait ainsi tous les lieux marécageux, sulfureux, dégageant des vapeurs méphitiques, et dans lesquels on était souvent entralné comme par un tourbillon. On y descendait souvent, au péril de sa vie, soit pour y requeillir des oracles, soit pour communiquer avec les ombres et avec les dieux souterrains. C'étaient les soupiraux de l'onfer, dont les volcans étaient les grandes écluses. Il y en avait quatre en Carie, un près d'Hicropolis, trois près d'Anysa et le lac Averne, illustré par Ulysse et Tirésias. Mais le plus célèbre était celui d'Aria, chez les Indions, Élien (de Natura animal., l. XVI) dit que l'on v sacrifiait, tous les ans, plus do trente mille animaux. On ne les y amenait pas avec des cordes, mais ils y étaient entraînés et s'y précipitaient commo d'eux-mêmes. Rien n'est facile comme d'expliquer à la légère et de Join tous ces faits par l'action des gaz et de la vapeur, ou par les hallucinations, comme le fait M. Maury et son école; mais quand on v regarde d'un peu plus près, on prend en pitié tous ces lieux communs et ces explications superficielles. M. Maury a grand soin de nous reporter à la fameuse caverne ou purgatoire de Saint-Patrice, en Irlande, et de erier au plagiat. Mais pourquoi le chri-tianisme aurait-il done changé la nature des volcans ot détruit leurs mystères? Si les païens disaient vrai sur toutes ces choses, les ebrétiens ont nécessairement dû les respecter depuis.

V. « SPECTRES DES MINES. » — On allait plus loin, et, dans quéques mines, les ouvriers se retiraient quelquefois devant certaines apparitions fantastiques, sous forme humaino, que les différents peuples ont toujours désigaées sous le nom de pygmées, de snéberques, de cobolés, de trolls, do petits hommes, etc.

Cette croyance est loin d'être éteinte, et, si tout le monde parlait selon sa conscience, nous connaissons plus d'un *ingénieur* qui serait embarrassé devant certains faits.

En Suisse, le mont Pilate jouit encore d'une terrible réputation à ce suiet. Le père Kircher, travaillant à son grand ouvrage minéralogique intitulé « le Monde souterrain, » et se trouvant embarrassé devant une multitude de faits étranges, voulut s'assurer que tout cela ne résultait pus d'une confusion avec les gaz méphitiques ou le feu grisou, déja bien connu à cette époque; et pour cela il écrivit à Bernard Brunn, savant célèbre du xvr' siècle, et directeur des mines de Hongrie. Voici le résumé de ses réponses : « RIEN N'EST PLUS YRAI, IL EST PARFAITEMENT CERTAIN, CERTISSIMUM EST, QUO nous avons dans nos cavernes la perception d'esprits et de spectres, nonseulement occupés à divers travaux dont nous ne vovons cependant aucun vestige, mais encore insultant nos mineurs, leur lançant des pierres, et quelquefois avec un tel acharnement qu'ils sont obligés d'abandonner leur ouvrage, comme cela arriva il y quelque temps à un mineur nommé Georges Egger qui en mourut. Nos ouvriers, auxquels ces esprits révêlent ee qui doit leur arriver de bien ou de mal, sont persuadés que, lorsqu'ils divulguent eux-mêmes ces prédictions, ils meurent bientôt. Nous en avons encore un exemple dans la personne de Sindon Krauss, qui, au moment almen où il confait là rione à ser compagnons, mourat de mort subite. » Georgius Agricola (de lasias. 1841.) dit que les mestagases du Tyrol offrent souvent la trese de craitants demons-pyrates cau piede d'enfant, faciles à reconalite, soit par l'empreiant qu'ils laissent dans la mine, soit par les coups que frappent continuellement ces agricolis frappears, demonses mallestors, et qui, solon nos mineurs, indiquent presque tosipars lo voisinage de For... Quelques ouvriers on on dolterus beneaup par le ministère de ces espetis, car permi cos lersymanuficiaes (petits homices de montagne), il y en a qui partisent asset bons, ces ont les codeles, auses esmolables aux puedres et aux caristent aux partis et aux

« Sciapelmani, prétet des mêmes mines, continue kircher, me répondit à son tour, au nom des mugistrats que j'avais consultes, que « tous les minours s'étaient vus expulsés à la fois pur ces esprits au moment oû ils all ient mettre la main sur une nine très-riche, car c'est comme cela quo cela se passo d'ordinaire.

e Les détails et toutes les circonstances de la mort do Siméon Kruuss furent ATTESTÉS SOTS LA FOI DU SEMBLET par plusieurs vieillards digne de foi, « Puis viennent tous les procès-verbaux et les dépositions de témoins très-

difficiles à obtenir, lours camarades leur recommandant toujours le silenco dans leur intérêt. » (Y. Kircher, Muorlus subter., 1. vun, sect. 5, p. 405.) Nous revenons encore aux volcans. Les auteurs anciens nous affirment « qu'on se faisait descendre même dans les cratères pour y consulter, mais

qu'on en remontait rempit d'épouvante de ce qu'on avait vu ot extenda. »

Étonnons-nous donc d'entrudre raconter par le Magasin pittoresque (de
4850, p. 79) une course au mont Tondre, et une descente faite dans une boume

4850, p. 79) une course au mont Tondre, et une descente faito dans une buume au moyen de la réunion de toutes les cordes que l'on put trouver dans sept montagnes. Au bout d'un certain temps, l'explorateur sonna la cloche, remonts, et n'out que le temps de dire en arrivant : « Fen ai assez vr., » et şi to to aba mort.

Ne nous contentons donc pas de dire, avoc le savant N. Couturier (Muséc des sciences, 4 juin 18:6), « la conclusion à tirer de tous ces faits (d'extions) en nous poratil pas douteuse : c'est que la ressaxor qui a opéré les diverses transformations du globe EXISTE EXCORE aujourd'hui dans son sein. »

Mais réflichissons à ces graves paroles qu'on est tout étonné du trouver dans un numéro de la Revue françaire de 1935 (Philosophie de la nature); « SELON LEINNIZ, LAPLACE, ETC., NOTHE PLANÈTE AURAIT AMOS FÉT LUNINCESE... LE PRINCE DE CE MONDE, QU' ÉTAIT ES MÉMI TIMPS LE PILES GRAND DES ARCHINGES, A ÉTÉ POUDROFÉ ET PÉCÉMPTÉ AU POND DE LA PLANÈTE QUI LUI AVAIT ÉTE ASSI- GNÉE, C'EST LA LE FEU ÉTERNEL, ET SCHELLING ET SON ÉCOLE SONT DANS LE VRAI LORS JU'ILS DISENT QUE LE CENTRE DE LA TARRE N'EST PAS MATÉRIEL. »

Sans pirtager probablement ces croyances, la Presse scientifique des Deux Mondes (de mars 4862) avait donc raison d'appoler délicates et métapirisiques toutes ces questions d'entralnement de la matière par les courants du magnétisme terrestre.

Nous n'avons jamais prononcé de paroles plus fortos que celles-ci; notre seul crime est donc d'en tirer des conclusions catholiques.

3. L'air el ses mustères.

Le système de Grove une fois admis, l'illogisme qui refuserait au vent la qualification de force spirituelle serait d'autant plus inexcusable, que les mots vent et esprit ont toujours été des synonymes parfaits dans toutes les langues (Spiritus).

Cette fois, c'est l'air qui se trouverait affecté, et c'est l'effet matiriel de cette affection spirituelle qu'il nous serait seulement donné de percevoir.

Ce sont des fléaux très-proches parents et presque toujours compliecs des tomerres et des ouragans voleniques, ces tornados et travados des Espagnols, ces pampeiros du Brésil, et surtout ce simoun de l'Orient, qui frappe de mort comme la fondre, et aux approche diquel on voli fiiri tous les autres fléaux ou génies épidémiques ¹.

En dehors de la théorie de notre savant anglais, compulsez celles de toutes les équotes, et vous en arriverze toujours à cette conclusion de Pline: s Personne n'a pu surprendre jusqu'îci les premiers éléments de la comaissaince de cette cause, non ignoriex, quoique encere noins comme; non ignotaux climais moddum percognilium³, » Confession sincire sur laquelle un commentateur moderne du sevant romain renchérit encore en ces termes: « Nous ne sommes pas beutuop plus avancés sur cet article que no l'édicair les Audiess;).

4. Son non vient de sama, poison. M. Drech croît que c'est lui qui Et peir, e no no uil, es cred quatre-injectien quillo skyrens du camp de Senanchrib, bien qu'il soit dit que ce fut l'ange du Seigneur. Ca serait aboy, una bella spiplication du fanoux veeret: i llit at des croits de de feux ses anges et ses misistres. » Au reale, lorsqu'on so rappelle que chez les Juis Faugre de la nort pre-excliènce de la Semand, on pourris peur-le re retouverse se de facilement dans ce mei son étynologie de sammun, poison, venn. Sammo-el vendrait dire s'enc des venius.

z. Hist. nat., l. II, p. 449.

aux préjugés et aux superstitions près que nous avons dépouillés, nons n'en savons pas beaucoup davantage, et ce n'est pas sans raison que Buffon a prophétisé qu'on tenterait toujours en vain de donner une théorie des vents.

Or, quelles étaient les supersitions dont on parle icit Cétait, par exemple, de croir avec Hésiode que « les vents étaient fils du giont Typhée, et de les supposer enchainés ou déchainés à volonté par Ébel; « Cétait d'écouter l'oracle de Delphes, lersqu'aux approches de la flotte de Xerdés il conseillait aux Grecs de « sacrifier aux vents, » ou de s'imagiore, comme les Athénieus, que « la submorsion des quatre ents vaisseaux perses sur les rochers du mont Pélion étuit duc à ces mêmes sacrifices qu'ils venaient d'offrit à Borés, sacrifices que les mages de Xervès ne parvirrent que le quatri-me jour à courte-balancer par d'autres sacrifices à Félhys!; »

C'était de croire, avec Xénophon et la Eyropèdie, que « le vent du nord (l'aquilon), incommodant beaucoup l'armée, il avait cessé subitement après le sacrifice qu'on lui avait offert 1.

C'était de croire avec le même auteur (Hérodote) et Nonnus 3 que Psyllos était allé faire la guerre à la tête de sa flotte au vent du midi (dxmonio meridiano), et que ce vent les engloutit tous.

C'est de croire aujourd'hui avec les Hindous que Pavana, le dieu de l'air, avait obtenu par les prières de sa mère Aditi la promesse de s'élever un jour au-dessus du dieu du ciel, Indra.

C'est d'dever, comme tous les insulaires des Maldives, des autels au dieu du vet, et de les neutre comme les Samojées et les Lapons d'aujourd'hui, en cela les héritiers directs non-seulement d'Éde, carroi-nédium du deiu dont il prenait le nom, mais d'Empédocle, d'Appenset de Pythagore *, ceux-ci étant prédécesseurs à leur tour du philosophe Sonater *, nins une des macières ouisse ar la loi des Douz Tables *.

- Hérodote, Polym., CXC.
 Curonédie.
- 3. Nonnus, Dionys., ch. xIII.
- 4. Voir Diozène Laerce, t. VIII., cli, Lix. « Compescesque truces vento-
- rum rite procellas; s S. Clément, Strom., I. V; Jambl., Vie de Pyth., I. I, ch. xxIII.
- Condamné à tort ou à raison, sous Constantin, pour avoir enchainé les vents et causé la famine en empéchant aussi l'arrivée des navires chargés de bló. (Suidas, verb. sopaten.)
- 6. Rien n'est divortissant comme de voir l'embarras que causent à nos jurisconsultes et professeurs de droit, d'une part, la grande et double autorité de la loi des Douze Tables ou des Institutes de Justinien, et, do l'autre, la peine

des tempestarii de Charlemagne¹, des Druidesses de I'lle de Sein...
un bien enfin des espriis frappeurs de 1854, disant, devant de trètgrands personnagez, peu de temps avant la fameuse tempéte de la mer
Voire, lors de la campagne de Crimée: « Vous allez voir comme nous
allons secouer vos vaisseaux.

Il est vrai qu'il faudrait tout de suite étendre ce mot de superstition à la Bible dont la cosmologie mystique n'est pas aussi loin sur ce point de la cosmologie païenne qu'on pourrait le penser.

Qu'est-ce en effet que eet esprit des tempétes, « Spiritus procellarum, » dont nous parlent le psaume extrum et le psaume xvi²?

Qu'est-ce que cette trombe satanique qui vint s'abature sur la maison de Joh, et dont saint Augustin dissit a qu'on ne pourrait pas croire qu'une telle puissance ait été laissée au démon, si les saintes Écritures n'étaient pas trop formelles à cet égard pour que l'on conservât le moindre doute ?? »

portie contre les enchanteurs de fruits (qui fruges exeminateur) et les transporteurs de moissous par chemmes (appeteur pélicess inconstanto), Que de p ines évitées, grand Dieul pour peu que l'ou ent voulu permettre à l'histoire motierne d'échiers sur ce point l'Histoire motierne, et de justifier la signes romaine par le double exomple de Roppo et de Stadetin, magic-cieras allemands, coutuniers du même dist, il Fon en croit le éclière Stagens.

4. (Capital.) M. Salverio, tourmenté de tant de rapports entre les anciens comparateurs de gérile, du saccés desquells beséricar Passaisses per oftegrant. et les mêuers conjurateurs de vents, condamnés par Clarienagne, M. Salvertes si livra du n'eritable disespoir. « Les societs de ces deraits temps no faissima-its donc que roouveler les covances et peud-être les pratiques des algos antiérieurs? Ysans nobes l'affirmer missi no equi nous paralle extian, c'est que des procédés toudant au même but ont des rés-mociments prescrite a exprincie ne libroroglyphes, entre une travers ordaine serfance par les répréses de libroroglyphes, met de la complex de la comparate de la comparate

A merville, mais nous respectous trop Paussinias pour supposer qu'avant d'écrire « l'AFFRANE AVOIR VE moi-même des hommes qui, par de simples prières et eachantements, dédournérent la gréb » (Corinh.) Il n'aurait pas fait la contre-épreuve p-ndoat un temps parfailement calme et serein, et u'y aurait pas regandé à diz fait.

2. « Il dit, et l'esprit des tempètes s'est apaisé aussitôt. Dixit et stetit statim procellarum spiritus. »

3, Cité de Dieu.

Les siècles s'accumulent, le vieux monde fait place au nouveau, et certains phénomènes conservent leur forme et leur signification. L'article que nous donnons en note en fait foi ¹.

1. On lis dans le journal le Monde (nouvelles de Bome, à la date du 2 novembre 1861 :) - « la crevance aux intervenions des puissances angeliques homes ou mauvaies dans les arcibents qui nous sont propiecs on muisibles et éjalement acceptée par les hommes d'une trempe d'esprit opposée, par les forces et par les hibbs. Entre ceve-c'el creura les péaces des frondeurs, des orqueilleux; nous n'avons pas la prétention de les convaincre; nous nous adressons à ceur qui nous comprement.

« Necredi soir, Rome a subi une manifestation de ces puissances angéliques, un avec la pormission de Dieu, a mebilé devoir a blumer dans une ruine complète ce que les catholiques vénérent le plus, la personne de N. T. S. P. le Pepe. Depuis deux jours, lo siroco souffluit avev violence; de granda neces noires éten-bient comme un voile sur la ville et s'ouvraient do temps en terms nour laisser tombre des allusies torrentielles.

« Vers le soir, une trombe avant la forme d'un cône à la base supérieure, large et lumineuse, et venant du sud-ouest, a traversé les jardins et les vignes. et, rasant le Janicule et la porte San-Spirito, s'est abattuo sur le Vatican. Les quatre-vingts paratonnerres qui protégent la demeure du Vicaire de Jésus-Christ ont reçu d'abord aimultanément les décharges de cette terrible artillerie aérienne, puis on a vu la pointe du cône pirouetter dans la grande cour de San-Damaso, sur laquelle s'ouvrent les Loges de Raphaël, et aussitôt les grandes portes vitrées, les immenses fenêtres des galeries ont été enlevées et broyées. Toutes les lumières ont été éteintes, et les nombreux habitants de cetto domeure, éperdus, étouffant dans lo vide que faisait le fléau, ont cru à une destruction totale. Aux détonations, aux bruits épouvantables qui ont fait trembler le palais sur ses bases, quelques-uns se sont persuadé qu'uno mine avait du éclater sous l'appartement du Pape, et l'on se figure aisément les angoisses de tous. Pie IX était tranquille ; il ne dormait pas au milieu de la tempête, comme son divin Maltre; il veillait et priait.

« Je suis comme Job; le démon m'attaque de tous côtés, » a-t-il dit à ceux qui sont entrés dans sa chambre.

« Mais si le démon avait la puissanco d'assouvir ses fureurs dans la demeuro apostolique, les bons ango du Pape protégoaient sa personne sacrée. Sa chambre a été la seule épargnée, sa fenétre a été la seule intacte.

e Dans la grande sallo appelé de Constantín, où se trouve la fresque les Justes Bomain, notue les virtes on télé broyèes et rejétées à l'extério. L'u-débris des globes de cristal qui envelopationt les bees de gaz dans la grande cour d'honneur ont été erteouves plantés dans le mur d'un appartement situé dans une autre cour. Les grosses ardoises de Gênes, ayant un certifiatre d'épaisseur, qui recouvient le Bétvédére, voltigesient commo Qu'est-ce que ces quatre anges de l'Apocalypse qui se tieunent aux quatre directions de la terre, maintenant les quatre vents, et auxquels ou recommande de ne pas agir jusqu'à ce que les serviteurs de Dieu soient marqués?

Delrio en a fait des alastores, et n'a pas de peine à le prouver.

Tont cela est la répétition des dives mazdéens, des tryphons égyptiens, des divex de l'air du Mexique, sans que les uns ou les autres aient jamais eu le moindre besoin de se copier.

A quoi bon chercher le premier inventeur de vérités qui naissent, vivent et meurent avec le monde?

El certes, octae fois on ne reprochera pas aux alatiors d'exercer sur le mode un empire trop restreiu. Lorsque d'ub souffle de sa bouche ou d'une rafale du simoun, l'ange de la mort de la vie à cont quater-singér-tim quille hommes, lorsqu'il sonière les flost et les riches autres de l'harnon, soit les riches autres de lors grandes cités monderres, lorsqu'il doi an'antir dans l'avenir a la tierre partie des hommes en déliant les templées, » ce n'est certes plus Irqui'il roppure triqué de nos demières années, c'est l'espiri furpopura sur la plus vaste échelle (Spiritus precutiren), dont l'Érctiure sainte égale alors la terrifisate poèsie aux comolations de cette autre poèsie des anges de la paiz que nous avons vus pleurer sur les mans de leurs nations ?

Nous voulrions pouvoir renfermer dans la double action de ces grandes et adverses causes toute notre th/sology entidor/todgue, mais elle se subdivise probablement comme elles-anêmes; a uprès des reterar et des grams principaux se tiennent à leur rang les multies invisibles et les follets de l'atmosphère, troupes kégres, il est vrai, mais souvent tout aussi meutrifres que leurs unities, et nes reposant de leurs méfaits qu'en se livrant aux mille espiègleries de leurs pressiges.

Ce sont encore les lutins de Jupiter, dont la mission consiste à porter le trouble et l'effroi dans les esprits pour le renversement apparent ou burlesque de toutes les lois de la nature.

Ce sont surtout les fustigateurs impitoyables de l'orgueil scientifique. Il serait trop long d'énumérer les innombrables mystifications par

des plumes. Par bonheur, aucune des grandes peintures de Rapliaël n'a été endommagén. L'arsenal a peu soullert. « Dans l'état des finances pontifie des, ces désastres sont doublement regret-

Dans l'état des finances pontific des, ces désa-tres sont doublement regretables. Le dommage causé au Vatican s'élevera à 40 ou 50,000 fr. s
 Chap, vii, v. 4, 3, 6.

2. Tome II de ce Memoire, p. 457.

lesquelles lis se plaisent à le déconcerter à tout propos : là, par les phénomènes magnétiques ; cit, par des tables qui vealent eq qu'ervent; hier, par la fausse chorée d'une Angélique Collin; demain, par une avalanche inseptichels de utiles et de calloux; pois, quand cette pois, seigne aux alois s'est bien et dâment compronise par les explications que fon commail, l'agent nationalit, l'agent nationalit, l'agent nation disspartet et laisse, aprês trois ans d'enunis, ses adeptes et ses explicateurs également mystifiés de tant de tapage et de tant de silence.

Parmi les petites persécutions spirites de la science figure certainement au premier rang le phénomène des *pluies merveilleuses* que nous allons examiner.

Plus que jamais il est à l'ordre du jour, car on lisait, le 11 août 1858, dans le journal l'Institut, la note suivante :

« Nous signalerous, par ni les pièces de la correspondance dépouillée par M. Flourers, une lettre relative aux pluies de crapauds dont M. Duméril a présenda pouvoir mettre en doute la réalité. L'auteur de cette lettre parali étre un drs témoins de l'une de ces pluies dont la relation a été envoyée à l'Académie en 1832, Quand on a reçu des petits crapauds sur la tête en plein champ, quand on a sent la pluie vous en juéer à la figure, quand on en a vu pendant une averse tombre par la cheminée d'une auberge, est-il possible, nous écrit ce correspondant, d'admetre comme légitimes les explications de N. Duméril ?

Non, ce n'est pas possible, mais il est très-probable que ce correspondant, quel qu'il soit, subit en ce moment, comme tous les autres, la peine du talion, et qu'il avait ri bien longtemps, à part lui, des cranaules du proclain.

Il faut étre juste cependant; malgré l'opposition de M. Duméril, la science en géneral (sinon l'Académie) a fini par accorder à quelques correspondants obscurs la confiance qu'elle refussit à l'histoire tout entière, et désornais on peut parler, sans faire sourire personne, des pluies de pierres, de grenouilles, de sang et de cendres, et.

· La grande leçon des pluies de pierres ou aérolithes ne pouvait pas être tout à fait perdue.

La science, qui ne peut pas admettre toutes ces pluies, en choisit donc quelques-unes; puis, le problème une fois posè comme elle l'entend, elle l'explique à merceille, « Cest ainsi, dit-elle, que tombe tout le côté prodigieux des récits historiques fondés, il fant le reconnalire, sur quelques phénomènes dont nous avons enfuls la cle l. »

Dès ce moment, le bon public en reste persuadé, mais nos lecteurs vont pouvoir s'assurer de la facilité avec laquelle cette prétendue *clef* ouvre toutes ces *serrures* très-historiques. Pluia de pierra. — Unisoirie académique des aérolithes est trop conne pour que nous paission nous y arrêter encor; mais, quelque connue qu'elle soil, en en est encore à la comprendre, et pour notre part nous restons sutpfait de crite longue inrécultifié forsque nous ne pouvous entr'ouvrir un seul des grands historiens ou philosophes de l'antiquité, un seul dérvian sérieux depais l'êre chrétienne, un seul voyage sérieux, et en tous allions preseque dire un seul des soil atmands, sans que ces grands fais al-farolithes et de pluies de pierres ne s'y trouvent inscrits en caractères cinomes, décrits avec une acactitude minutieuse et souvent expliqués avec une face de vraisemblance scientifique qui nous laisse de bien loit derrêtre eux.

Jamais nous n'avons eu le désir qu'on nous prête de vouloir Aumilier une science qui, sor tant d'autres points, excite en nous le sentiment toujours si doux d'une immense admiration; mais lorsque nous la vopons arriver jusqu'au uxi siècle sans se douter le moins du monde d'un fait dont les incessantes manifestations couvrent encore la terre, et, SEULE, ignorants ur cette même terre ce qui s'y passait tous les jours, les bras nous tombent, et nous nous demandons quelle malédiction peut donc peser, non pas sur tét ou et savant qu'i fait la gloire des on siècle et des on pays, mais ur le savant aristocratique et collectif, qui, barrant continuellement les voies à ce demirie, ne saurait voir, entendre et toucher ce que tout le monde, y compris l'homme du peuple et le sauvage, a vu, compris et touché

ll y a là évidemment un châtiment; a il a livré le monde à leurs disputes, afix qu'ils ne sachent pas, »

Mais revenons à nos pierres.

Quand l'illustre Lavoisier, dénégateur obstiné jusqu'à son expéience personnelle, eut fini par céder à l'aérolithe qui avait failli l'écraser, la science s'était vue obligée de faire une grande amende honorable de plus à cette impitoyable tradition qu'i lui en demande une chaque matin et qu'iu lei n'éserve bien d'autres ¹.

Enfin il vint un jour où il fallut bien parler pierres; mais celles-ci

1. Il partil que nous avons tort de faire marcher assis vite as conversion are pierres fuigireles, car nous listos dans la Reme des steat. Monders, co-tobre 1835, que « pendant plasieurs auster lo travail de Lavoisier et les récites les pless authentiques de ces sortes d'événements étaient acceseillis encore avec le plas profond mépris per les hommes qui s'étaient constitués juges dans toutes les quections cientifiques. »

se divisaient, comme tant d'autres phénomènes, en deux ordres : les pierres scientifiques et les pierres surstrausses. Il en arrivait de tous les côtés do bien bizarres, en effet, et l'occasion était belle pour la science de se venger sur celles-ci de la si dure leçon infligée par les autres.

Tout le monde lui pardonnait cette fois ce nouvel ostracisme, et personne ne paraissait se douter que les unes fussent tout aussi historiques que les autres.

Sans vouloir ici passer en revue toutes les réveries scientifiques et contradictoires que nous avons vues sortir de ce laboratoire d'explications, et pour ne rien avancer sans démonstration évidente, qu'il nous suffise de ranceler la théorie qui regardait ces nouveaux corns comme des produits de notre atmosphère, résultant de grandes et soudaines combinaisons chimiques. On vous en expliquait la marche: « L'hydrogène emportait en dissolution des molécules métalliques et autres à une grande hauteur, et là, ce gaz, enflammé par quelque orage, abandonnait ces molécules, qui se réunissaient alors pour former des aérolithes. » C'était un peu compliqué, mais que voulez-vous? on fait ce qu'on peut. Toutefois, on ne s'est pas montré bien reconnaissant de tant d'efforts infructueux on a senti que la théorie de la création chimique improvisée s'adaptait assez mal aux grandes masses de fer vierge tombées et recueillies à diverses époques. Par exemple à celle de seize cents livres pesant, découverte en 1772 par Pallas, en Sibérie, sur le Jénicei, et surtout à celle de trente mille livres mesurée par Rubin-Célis à Ohaca-Gualamba dans l'Amérique méridionale... Après s'être moqué, pendant des siècles, de la prétention de nos vieux alchimistes qui osaient, devant tous les fourneaux de la science, aspirer à la production d'un peu d'or, et précisément au moyen de l'hydrogène sulfuré, on n'hésitait plus à confier au même agent l'improvisation subite et tout à fait en l'air de pareilles montagnes de fer vierge. O Flamel ! où étais-tu? et que tu paraissais timide et sage auprès de ces alchimistes modernes l.... Force fut donc de remplacer la théorie chimique par la théorie lupaire, et de faire partir du fin fond des volcans de notre voisine ces volumineux messages qui, malheureusement, ne portaient ni leur timbre ni leur date. D'ailleurs l'analogie n'était pas favorable à cette force de projection. Tout ce que lancent nos volcans terrestres retombe toujours quelque part, et l'histoire ne nous a pas encore appris que l'on ait jamais vu partir de nos cratères de semblables cubes de fer pour un voyage indéfini.

Il en est de même de la théorie des fragments planétaires circulant avec tout le reste dans les espaces de notre système solaire, et se pré-



cipitant sur nous aussitôt qu'ils se laissent prendre à notre sphère d'activité terrestre, etc.

Tuut cela soulève des objections à l'infini et ne paraît pas plus satisfaire les inventeurs que les sceptignes.

En un mot, la science n'a rien trouvé de plausible à nous dire sur les aérolithes purement scientifiques et le confesse assez généreusement.

Mais pour n'avoir rien dit, tost n'est pas dit, et nous lui demanderons de quel droit critique elle se permet de retrancher des années aérolithiques du vieux monde, ou d'y faire entrer, toujours suivant son bon plaisir, certaines plaies de plerres qui peuvent se passer parfaitement et des improvisations de l'hydrogène, et des volcans lunaires, et des nlantiers exornées.

Comment oublier, par exemple, qu'un des plus grands philosophes de l'antiquité, Annaspere, svait pe annoncer aux habitants de (Lazomènes, l'an x de la 78º Oljumpiade, qu'une pierre foorme, venant de se déticher du soleil, (nombeni in faillbiement sur la terre l'a cui arivive en plén jour près le fleuve Ægas, au dire de Pline; s Cette pierre » montre entre aujour Afris ; elle ressemble par la coulour à une pierre noireite par le fin, et égale en grandeur la plus grande pierre qu'un char ordinaire puisse transporter.

Mais voici quelque close de plus curieux encore que la prédiction ; c'est qu'à partir de l'annonce d'Anaxagore ou prétend que cette pierre, avant de tomber sur la terre, fut vue pendant soix-nute-quinze jours de suite comme un nuage enflammé et lumineux parcourant les sirs et s's surrivant martir xarvir plus contra l'Example vica un surtairs et s's surrivant martir xarvir plus contra l'Example vica un sur-

Aristote, qui semble admettre le récit dans son intégrité, essaye, essaye, comme on e-sayeria aloquerd'ui, de l'expliquerpar se un rocher détacté, d'une muntagne, lequel, ogié et souteus longéemps par son mouvement et apra la force de résistance et l'est, avant capendant linj art omber 1. ». Plutarque, plus fort à ce qu'il parait sur la théorie des graces, qui, en général, n'oftent pas beacoupo d'occillations et de susya nisons de ce genre. Plutarque, disons-nous, rejette avec dédain l'opinion d'Aristote d'out et de l'autre de l'autre de l'autre d'outre d'autre d'outre d'autre d'autr

Mais comment faire? il ne saurait rien gagner au doute qu'il vient d'émettre, puisque deux lignes plus bas, parlant d'une autre pierre

^{4.} Météorologie, I. I, ch. VII.

^{2.} In Lysandro.

moins considérable, il est vrai, mais conservée de son temps anssi dans le Gymnase d'Abydos, il est obligé d'avouer qu'Anaxagore, cette pois, avait forvellement prépit sa chute ".

Comment! la science antique annonçait les aérolithes de l'avenir, quand nous ne pouvons pas admettre tous ceux du passé!... Décidément nous ne sommes pas en progrès *.

Pour peu que l'on respecte Pintarque, Aristote, Pline et la tradition, vaplique qui pourra la prédiction te sturtoit la suspension, la première sans tilescope, la deuxime contrairement à toutes les lois de la physique, car cette espèce d'aévoittles manquait complétement à hou annales modernes et provait, au reste, qu'Anaxagore s'instruisait aux mêmes sources qu'Emplétode et plusapore, Deanna aux suré siècle. il s'amussit beauceup de ces pierres planant comme des voutours, etc.

Nous écrivions et soulignions ces deux mots en 1857, mais voyez ce que c'est que de savoir attendre!

Voici qu'en 1860 nous nous enric'issons de deux récidives trèsauthentiques cette fois de cette même suspension impossible.

Quelle bonne fortune!

Dans la 3º année de son Musie des sciences, p. 336, le savant M. Le Conturier, de regrettable mémière, parlant d'un énorme aérolithe tombé le 9 décembre 1858, pris d'Aussun, ajoute : « Cet aérolithe présenta une particularité bien remarquable : « Os L'A VU S'ARRÈTER ET SE BALNCER OPEURE TRUPS BASE LE CILL. »

Effectivement c'est très-renarquable, mais beaucoup moins encore que cet immense glaçon en forne de meute qui, au siche demier, ranas pranar priesteus micras au-di-sessa de la ville de Marsville égos, vantée, et finit par se résoudere en grélons qui furent regardies, si nous avons bonne mémoire, comme le premier signal de la fameuse peste de Belsunce ³.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès de cet énorme fait de lisse-gravité garanti par M. Babinet?

Nous voudrions pouvoir le transcrire en lettres capitales, tant il nous paraît important, comme réponse aux partisans exclusifs de l'indéfectibilité des lois naturelles.

- 4. Hist. nat., l. II, ch. LVIII.
- Vnir à ce sujet Xinoplan, Mirab., I. IV; Joséphe contre Appien,
 II; Saint Cyrille contre Julien, I. VI; Tatien, Suidas, Casaubon, Scaliger, etc.
- On se rappelle que dans l'antiquité la chute de ces pierres amenait souvent la peste, comme leur culte la guérissait.

Nous le recommandons à l'attention de nos lecteurs. .

« On sait, dit M. Babinet, la théorie des bolides et des aérolithes. Ce sont des fraguents planéteulairs qui n'on lass die ramassés dans les grandes agglomérations de matière chaorique. Quand la terre donne lité baiseix, comme vers le 10 août et le 12 novembre, dans cette tourbe poudreuse, alors l'attraction les fait se précipiter sur nons.

Très bien; la loi doit (tre alors la même pour les petites planèles manquiez que pour elles qui ne les ent pas; mais que dire lorsqu'on voix « de gros aérolithes et des bolides puissants » auxourna, au contaire, dans les espenses cellestes () Quand no voit et dei de Westod, dans le L'ounecticut, « mitrailler toute une zone américaine et reiourner au lieu d'ui il étail partir le Le bolide en réchappa et lot toujours. M. Babinet. A merveille, mais l'attraction en réchappet-elle aussi facilement? « — Ce tru apparenment, il di-il, un effet combiné de la petament en de l'air et de sa résitance. » — De mieux en mieux; mais par quel singulier corpèce la mirriull que in pretieplait n'obbéssi-tiel plus que saux mêmes lois? Songoons-p bien; la mens toutaur en bêtaux personal que le singulier corporale mirriulli que in pretieplait n'obbéssi-tiel plus que la singulier corporale mirriulli que in pretieplait n'obbéssi-tiel plus que la singulier corporale mirriulli que le pretieplat un colojets de s'enroeler en raison directe de leur masse et de leur poidéla... !

M. Babinet comprend si bien qu'un tel fait va placer son indéferibilité des lois naturelles dans une position délicate, qu'il se hâte de rementer un peu lui-même vers un autre ordre de vérités, « Il n'y a pas de dout, « did-il, que les bouellers sacrets de Rome, les autic tombés du ciel, n'eussent la même origine. » (Œueres phys., t. v, p. 20.)

Quel aven I Du moment où ces boucliers ne venaient ni de l'homme ni de la terre, il va falior nous expliquer leurs sculptures merveilleuses et leur dédicace « au peuple romain » écrite par des artistes nécessairement atmosphériques! Déclédément, il y a deux ordres, deux lois, deux origines pour les aérolithes comme pour les boucliers.

Quant aux pluies de pierres saus prédiction et sans suspens, elles on (és trop nombreuses pour qu'on puisse en aborder le catalogne. Les monts saerés surtout en étaient continuellement frappés, et l'on sait la terreur que causèrent à fome celles qui tombèrent du temps de Tullus Hostilius sur le monte Caro, et s'y renouvelèrent depuis lors avec une constante prédilection.

 Cet aérolithe de Weston avait environ DIX-IIUIT CENTS pieds de diamètre. Partout les auteurs palens se servent de la méme expression que nos livres saints. Ce ne sont jamais des cailloux et jamais de grélons, mais sazea grandinis, des rochers de gréle, ou, pour parler plus correctement encore, comme le dit un traducteur habile, une grêle de rochers.

Nous verrons tout à l'heure quelle forme extraordinaire prenaient quelquefois ces pierres merveilleuses.

Mais passons à d'autres pluies, car il y en avait pour tous les temps et, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour tous les goûts. Chaque époque avait sa pluie bien spéciale et bien homogène.

La science moderne, avons-nous dit, en connaît quelques-unes, et se vante d'expliquer assez bien les pluies de crapauds, les pluies de sang, les pluies de cendres, etc. « On ne peut cependant expliquer les premières, dit-elle, qu'en admettant, ce qui paraît assez difficile, que le soleil en pompant les vapeurs des étangs a entraîné avec elles du frai de grenouilles 1, » Les prétendues pluies de lait ne sont plus, à l'entendre, qu'une poussière blanche détrempée par la pluie et formée d'un amas innombrable de petits vermisseaux imperceptibles. Les pluies de sang ne seraient plus, à leur tour, qu'une liqueur rougeatre, déposée par de certains papillons. Quant aux pluies de chair, de rats, etc., on les devrait aux distractions de quelques animaux de proje qui aurajent laissé tomber leurs victimes... Quant aux plujes de briques, il en tombe en tous pays par de grands vents, et, enfin, pour les pluies de laine, l'explication en est bien simple : il ne faut que du vent et le vuisinage d'une bergerie et d'une draperie pour produire ce prodige,... etc. 2. n

Parlons donc une fois sérieusement. On vient de faire généreusement amende honorable à l'histoire et de reconnaître le fond de ses assertions. Mais, de bonne foi, croirait-on avuir abordé la partie mère du problème tel qu'elle nous l'avait jadis posé?

Sachons-le bien : les Aristore, les Plutarque, tous les sénateurs de llome, tous les sages de la Grèce, et surtout le devin Anaxagore, auraient pris pour une insulte et couvert de leurs mépris des interpréations parvilles, Comment l'e Capitole et l'Aricopage ne sersient allés consulter les diveru en grande pounpe et hararient imposé aux nations de longues et solennelles expiations que faute de s'être aperçus qu'il

- 4. Diction. encycl., art. PLUIES.
- Toutes ces belles explications, insérées dans les notes do la grande édition de Pline, n'ont pas fait un grand pas depuis 4771, et se retrouvent encore partout aujourd'hui.

manquait quelques briques ou quelques flocons de laine à la maison ct à la lesgrér voisiens?.. Heureus-ment pour nous et pour noire homen rational, ils sont dans l'impossibilité de nous réponder, car, prenant en pitié notre stolque incroyance, ils nous d'initent encere ce que dissient les oracles sur la pluie de briques, tombée pendant le plaidoyer pour l'illoir a Mélica-vous des pluies d'en haut; se il 'lline, l'histoire à la main, nous répléraite eq qu'il avait taut de fois affirme à propos de phénomènes du même ordre. « Sachez, nous d'irait-licrorer, que le maid ce ces évicements ne se bornait jamais à l'acciddent momentané, mais que celui qu'il se présagraient était birn autrement grave. Amais, di-ill, on n'a ut rembler flome, sans que ce fût le pronostic de quelque évicement très facheux « Nec vero simplez malum, sed par un majus outentime. \(\).

Et dans le fait, il s'agissait bien vraiment de quelques briques et de quelques débris d'animaux! écoutons Denys d'Halicarnasse :

« Tout le monde, dit-il, s'attendait à quelques maux irrémédiables. Cette crainte fut appoyée par des signes divins qui parreunt d'autaut plus terribles que quelques-auss n'étaient pas marqués dans les regis-res publies, et que, de mémoire d'homme, on n'avait rien va de semblable; les feux qui coursient dans l'air ou qui restaient dans l'en-droit où fils avaient été allumés, les mugissements et les continuels tremblements de terre, les succires que l'on voyait voltiger tantoit sons une autre, les coiz effrayament qu'on entiendait de toutes parrs, et plusieurs autres prodiges troublaient les ceurs des mortels. On trovait néarmonies qu'in entient artivé de semblables ces mortels. On trovait néarmonies qu'in entier trivé de semblables ces mortels. On trovait néarmonies qu'in entier attrivé de semblables autres prodiges troublaient les ceurs des mortels. On trovait néarmonies qu'in entier de semblables qu'in entre de l'entre se réparadirent partout; il tomba d'en haut une quavriré arrasses, non pas de niège, mais de chair "...» et et, ettie d'un part de l'entre, me réparadirent partout; il tomba d'en haut une quavriré arrasses, non pas de niège, mais de chair "...» et et, ettie.

D'après la théorie précédente, il fallait donc que tous les vautours de l'Italie fuxeur distrait su même moment. Soit, mais écoutons la fin : « Les oiseaux de toutes les espèces fondaient sur une partie de cette riche proie, et le reste se conservait non-seulement dans la ville, mais dans toute la campagne, sans altération aucune ni d'odeur ni de couleur.⁷ en de couleur.⁷ en le couleur.⁷ en de couleur.⁷ en le coule

Li d'ailleurs, lorsqu'au lieu de chair c'étaient « de gros pains noirs

^{4.} Hist. nat., l. H. ch. LXXXIV.

^{2.} Denys d'Halic., l. 11, p. 427.

^{3. 11.,} ibid.

qui tombaient comme à Sora, dans l'Apulie, et dont plusieurs milliers d'hommes se nourrirent, » que devenait la distraction des vautours ¹?

El lorsque c'étaient des poissons ? Ah I pour ceux-ci, nous surous que la science modrene les explique à merveille. « Tout le modue sais, dit le Maganin pitioreque *, que les trombes, aspirant les canx des étangs, perveuver teres reur la terre une multidue d'animatuelse qui retomben sous forme de pitie... Ce phénomène si simple se renouvelle néanmoins à de rares intervalles » le l'auteur d'en cite des exemples. Vais nous lui demanderons toujours pourquoi ces enlèvements si exclusivement spéciant, torque les trombes enlèverd d'ordinair error ce qui se trouve sur leur passage. Nous lui demanderons encore pour-quo personne nevoit jamis l'entéement, mais toujours la pitie; sous quelle influence hydrogrinque le frui de grenouille se change subitiement en grosses grenouilles, et que Dien leur prette assez de vie pour que tous ces pritis poissons invisibles deviennent instantanément de si visibles et si arrande noissons.

Nous lisons dans les comptes rendus de l'Académie des sciences (29 avril 1861) :

- « M. Castelnau nous écrit : « Il vient d'y avoir un tremblement de terre à Singapore ; il a duré deux minutes et fut suivi d'une pluie torrentielle.
- a Dès que le soleil se fut remourté, je vis tous les Chinois et les Malais occupés à ramasser des paniers de poissons (clurius batradus), espèce de silurolde qui se rencourra apparemment dans les caux douces de Singapore, de Siam, de Sumatra, de Bornéo; ils avaient 26 ou 30 ecnimiertes de long.
- « Na prenière pensée, malgre l'affirmation de ces gens qui venaient, dissienchis, de les voir tomber, fut qu'ils s'étaient trafiels hi, grace à leur faculté de cheminer à terre pendant quelques instants; mais milheureusement la cour était entourée de murs (sans cela le témoignage de la foud courait grand risque). L'ailleurs, il n'y aveil acauser ri citre ni cours d'eux copoble de fournir cette quantiér, qui envahit-sait une vingation d'hectares et tout la partie orientule de la ville.
- « Peut-on supposer que, le 22 février, nous cus-sous été visités par une trombe qui aurait arpiré de nombreux poissons d'eau douce en passant sur quelque large rivière de Sunatra, et qui les aurait lancés sur son passage? Je ne soumeis qu'en tremblant une semblable hypotices. »

^{1.} Fincel, 1. I.1.

Année 483°, p. 338.

Ainsi, voilà des myriades de poissons aspirés, qui se trouvaient tous exclusivement réunis dans une rivière qui ne saurait les produire!...

Mais que firent de leur côté les Malais? Ils allèrent tout de suite prier le génie du Volcan, Goonoug, qu'ils affirmaient être l'auteur de TUTE CALL. Les Malais connaissaient mieux leur affaire que le savant. Nous demanderions encore au même auteur pourquoi, en parlant les abuis de leurs inte feconde parties raid en la monté, il tient encore.

des pluies de lemmings (sorte de pritis ras) en Laponie, il tient encoro aux ciseaux carassiers, ouvrant un large be et luissant tomber lear profe, lorsquil fouvient, sur la foi des voyageux, que ces appartious mervilleuses ont quelquédois lieu par millions, daus ce pays oû d'autres voyageurs sont quelquédois quatre ans sans en rencountre necul. Il nous semble que les millions dérangent un peu la théorie du bee ouvert.

Eu général, ces explications toutes simples (oh! oui, extrémement simples!) sont tellement commodes qu'on se garde bien de les compromettre en regardant de trop près aux détails ¹.

Il faut en faire autant lorsqu'on voit un homme comme M. Le Coumirer attribuer aux seuls vents Thomneur d'avoir transporte de la Guyane au Dauphiné sept millions de kilogrammes de cette terre rouge qui vint, en 1846, épouvanter le Lounais et le Dauphiné. S'il géait mieux informé, il aurait va que presque toujours ces transports s'effectuation sans le vent et très-souvent môme contre lui.²

M. Tabinet nous accordait tout à l'heure que les fameux boucliers de Xuma n'avaient pas une origine différente de celle de ses aérolithes. S'il en était ainsi, il n'y aurait vraiment nulle raison pour ne pas leur associer les pluies de cothurnes, de lièches, de lances et de haches, tout aussi bien attestées que toutes les autres.

De haches!... Nous prononçons là un mot bien actuel et hien essentiel à presse d'avantage, puique M. Boucher de Perthes nou saferme que celles qui font sa gloire, et que l'on retrouve par nilliers alan les cavernese et les terrains amélitaliveins, faient en tout semblables à ces haches que le s anciens dissinent tombées du ciel, et qu'ils ampetà in terraina ou hachet de fouiere.

C'es: commettre une bien grande faute philosophique que d'omettre emme on le fait aujourl'hui un cappro-hematis eturieux. Personne n'y prins-, et personne ne se demande comment la superatition pouvait érre assez forte pour que tous les peuples du monde pusien voir tomber, en tout temps et en teut lieu, ce çui ne tombait pas du tout.

^{1.} Magasin pittore que, année 1853, p. 15.

Panorama des mondes, p. 83.

Nous lisons dans le volume de 1723 de l'Académie des sciences (gorrie historique, p. 15), que partout, chec les Chinois comme dans lo Nord, à l'Orient comme à l'ouest, « des silex en forme de coin et de fliche étaient révérés par les populations qui, les royant tombre arec la Joudre, esp roient qu'ils les en garantiraent.» « Il viés pas trop aixé, ajonte le rapporteur, de voir pourquoi cette supersition est si naturelle à l'homme. « M. le docteur l'azam, profésseur de physique et emembre de l'Académie des sciences, se charge ou plutôt essaye de répondre dans sa Libhologie atmosphérique, publiée en 1803,

Nous le voçons d'abord diviser les savants en trois elasses ; n.4 les anataens de faits mervellens; 2º les dénégateurs qui les rejetten sans examen; 3º ecux qui disent : il faut roir, autrement dit ; les ignorants, les suffisants et les exceptiques » Il lance surtout les seconds «qui devraient connaître, dit-il, l'importance de recueillibion des faits rapportés par les anciens et de bien étudire leurs opinions, puisque les hommes ont eu à peu près autant d'exprit dans tous les temps (p. 32), «

Voilà des principes admirables, à la suite desquels notre savant n'a pas de peine à démontrer que rien n'était plus commun sur la terre que ces instruments en silex, prescrits dans la Bible elle-même : a Faistoi des couteaux de pierre, fac tibl cultros lapideos, » (losué, II, 7).

Mais rien ne prouve mieux, selon lui, combien était absurde l'opinion populaire qui disait tombés du ciel des instruments visiblement fabriqués de main d'homme,

On ponrrait ici demander à M. Izarn dans laquelle de ses trois catégrires scientifiques il prétend se ranger ici. En général, ce sont les suffisants qui se permettent de donner un démenti si net à des populations entières qui ont « autant d'esprit que lui. »

On est étonné de trouver le même tort chez un homme qui d'ordinaire avait l'esprit plus large et plus logique.

Pour lui comme pour tous les autres, et malgré l'affirmation du genre humain, ces haches ayant été fabriquées avec intelligence, et ne pouvant être distinguées de celles qui encombreut nos terrains, ne peuvent agant tout été tombées du ciel.

Comment l'est-ce que les briques qui tombaient à Bome n'avaient pas dé euites est intiligence? Les boucliers acéditées de N. Babi-net en manquaient-ils, ainsi que les cothurnes, et surtout ces flècles que saint Origoire le Grand royait, avec toute la ville de Bome, ton-ber sur les victimes de la peste, et qu'il conservait avec soin, en mémoire de «son cher Estienne qui en avait éé atteint » (V. Appendice C, Géniar épid, L. 18" de ce Mómoire, p. 260). Enfin n'y a-éll

pas autant d'intelligence et de sélection dans ces pluies toujours spéciales et exclusives de crapauds, de rats, de briques, de lances, etq. qu'il y en avait dans ces pestes, chorées, manies, etc., que nous avons montrées s'abattant exclusivement un jour sur les cordonniers un na autre sur les tailleurs, un autre sur les jeunes filles, un autre sur les femmos marriées, etc.?

lci la question n'a pas changé. Toute la terre vous affirme avoir vu tombre ces lacchés de silex, toute la terre les redoute; pourquai toute la terre les redoute; pourquai toute la terre se tromperait-elle plus ici qu'elle ne se trompail ca vous affirmant les aérolities? El d'un autre côté, les memes causes, qu'anteneur saus qu'on le vit et précipitaient ensuite sur terre ce qu'elles avaient celrevi, n'auraient-elles pa agir de même en lit de silext. La chose devient d'autant plus probable que la tradition et la science vous disent que certains lieux en étaient tellement erriblés qu'on a reu voir là des lieux de fobrication, immesse hypothèse abandonné à l'instant en raison de l'abondance uu plutôt des encombrements de la production.

« Le peuple, dissil déjà de son temps Don Calmet, veut que ces haches, esc coutres de charrue, ces coins, qui paraissent avoir véritablement servi, soient vraiment tombés avec le tounerre, et, bass ur aur, on les a trouvés plus d'une fois dans des lieux frappés de la foudre !. »

Tout cela s'appelait ceraunia ou pierres de foudre, et l'on y comprenait les haches et les flèches. « Il y en avait de deux sortes, dit Pline, les unes nuires et rondes, semblables à des haches (sacunates) e c'est par celles-ci qu'on défendait les villes et les flottes; on les appelait bélytles. Q-ant aux logueux, on les appelait simplement craarus. 1. «

4. Bible de Vence, ch. IV, v. 306.

4. Pine, Hist. ast., L XXVII, ch. 1x.— Aujourd'ini, 1/e-epolmber 1862, nonsilions dans in deruier numére de la Braue contempricaie un article M. Matecci sur les lacches anticulturemens dont nous partons. Il éclume à lem droit de la quantificié hormar et disproprionnée de ces instruments ave le bosinis de la consommation. Il fallait, dit-d, en présence d'un lit dénerument entre, al fallait qu'il y est lu ne contre de fabrication, ou, mient encore, un comme cité, alle air qu'il y est lu ne contre de fabrication, ou, divine encore, un comme cité, alle partie de des des qu'il de présence des qu'inqués cossenents bannais dét-emis autre de ces encontrements de produits l'arricle ne davait pas stre de défaix e, ni l'exportation sans estraves.

Chrétieus, pousez aux pluies de pierres de la Lible; érudits, pousez aux securibus de Plino; savan-s, pensez aux millions de rats et de poissons que vous voyez tomber simultanément! Cétaient bien là les ophies, ou sidrivies, ou aurroites des anciens, les bityles de Buts, frère de Chronos, devem plus tard le Jopite Abbosóo; ou Jupiter Lapideur, pierres que tons les dieux-soleils portaient enchàssées dans leur front, comme rappelant le grand astru qui passiti aussi pour me pierre, si/de; o pointon très-rapporchée, comme on le sait, de nos hypothèses astronomiques modernes, qui supposent, ni plus ni mions q'anxazgoro, comme nous l'avons vu, ces aferòlites défachés du soleil. C'est en sa qualité de prêtre du Soleil qu'ilé-liogables dorait la fameuse pierre d'Émessée figuré sur ses médailles.

Nous I avons déjà dit ailleurs, ce son telles qu'on suppliait de parler; éest avec élles que ouverauf armobe avant sa couversion; ce sont elles qui fassient entendre ce petit cri enfantin dont parle Pline; ce sont elles qui fuyaient quand on voulait les toucher, et qu'on appe lait pierres d'inoustence; ce sont elles encore qui jetaient des flammes sons l'action des Druides. Et pour nous, n'y aurait-il eu dans le monde que l'aérobithe de Pessimante et l'admiration de Rome pour ses merveilleux effets, il resterait mille fois démontré que le caractère et a vert ud feiche étaient là dans toute leur extression, en un mot, que c'étaient bien des pierres suriatelligentes comme tous les instruments de divination.

Maintenant, voici la question : ces pierres l'étaient-elles par ellesmêmes? L'étaient-elles au moment de leur chute? Le devenaient-elles, au contraire, par la consécration religieuse et consécutivement à l'invocation? l'en un mot, la verus s'acquérait-elle comme pour nos tables? Tout nous porte à neuser mil en était d'elles comme de tout le

Tout nous porte à penser qu'il en était d'elles comme de tout le reste, et que leur vertu prétendue naturelle n'était qu'un mensonge de plus inventé par celui qui ne s'en servait que pour mentir.

Ceprodant, lorsqu'on vient à réfléchir à tout ce merveilleux entreleacment d'espris et de matière sidérale, lorsqu'on médite sur ces paroles adressées au grand archange tombé : « Comment es-tu tombé du milleu des pierres enflammées, de medio lapidum juijorunn ?» lorsqu'on pense « à ces vertus des cieux qui tomberont sur la terre; à octe pierre immens de l'Apocatppe dont la chute est comme celle de certaines pierres patennes, suivie d'épouvantables fléanx; — à ces autre que la Bible nous mortre « combattant contre Starra avec des pierres; » quand on réfléchit à toutes ces expressions, pourrait-ton rire en toute soire d'espris des pécultareur mystique qui devant elle, et le lettre l'expression de » pierre enflammée » appliqué par laisa è Lacifer, rézerait pour ces pierres une origine astro-pirie? Nous demaudérions par exemple si, dans cet ordre de spécultations, sousse ces pierres enflammies et tombées ne pourraient pas avoir appartenu à l'une de ces planètes fracassées dont les débris roulent dans l'espace, et qui en auraient conservé tout à la fois et les propriétés minérales et les propriétés spirituelles.

La supposition pourrait être folle; mais elle pourrait aussi n'être pas illogique. Nous reprendrons cette question,

Puisque nous venons de les indiquer, il est impossible de ne pas ajouter quelques mots sur les deux plus remarquables de nos exemples bibliques à cet égard; au livre II des Juges, ch. v, Debbora, célébrant dans son fameux cantique la victoire remportée sur Sizara, ne s'en attribue pas l'honneur à lui-même : « C'est du ciel même, dit-il (v. 20), que l'on a combattu contre ses ennemis ; les étoiles, sans abandonner leur ordre et leur cours, in ordine et cursu suo manentes, ont combattu contre Sizara, » Restreindre cette expression de stellæ aux anges ou aux saints, comme le veulent beaucoup de théologiens, nous paraît donner trop beau jeu à M. Maury, qui accuse les Hébreux d'avoir pris constamment des étoiles pour des anges. Cornelius nous paraît donc avoir raison lorsque, rejetant tous ces expédients, il avoue franchement qu'il est plus droit (rectius) de voir là des effets météorologiques et stellaires produits par des anges, c'est-à-dire des foudres, des trombes, des grêles et des aérolithes (stellas cadentes) dirigés par ces mêmes anges. Philon nous montre Debbora et Baruc implorant ce secours avant le combat. D'ailleurs, Cornelius a raison de trancher la question par la victoire de Josué (ch. x, v. 11), car on ne gagne jamais rien à faire une concession qui sera détruite un peu plus loin, Or, dans ce dernier exemple, Dieu fit pleuvoir sur ses ennemis de véritables pierres de gréle; et là, le miracle fut encore une fois météorologique et surnaturel. Ézéchiel, xxxvm, 11, prophétisant contre Gog, dit que le Seigneur le jugera par une pluie de pierres ou de gabischs immenses. Moïse menace (Deutéronome, xviu, 24) le peuple ingrat d'une pluie de pierres et de cendres, et partout on y adjoint les pluies de rubenes. Or, c'est de ces dernières menaces que saint Grégoire le Grand nous a montré la réalisation. Que la science y réfléchisse I

I. — AÉROLITHES ESPIÉGLES. — Après ces grandes pluies fatidiques et publiques, sera-ce donc redescondre trop has que de retourner à ces petites pluies maticiouses et privées, qui n'ont certes pas fait défaut autour de nous depuis dix ans, et que nous ne rappellerons que pour mémoire?

Sans reporter nos lect urs à tous les exemples historiques du même fait, contentons-nous de leur rappeler celui qui accompagna la mort de

Constantio YII. e Pondant les dernines jours et los dornières nuits qui précident as mort, dit Zonarv, une pluio de piorres venais s'abultre avec freacontre la clambra à coucher de l'empereur. Celui-ci, persua loi qu'il y avait là une maneuvre, tout bumine, playa une éconne quantité de surveillantsautour des on plais pour la découvrir et la punir; mais il resta aboliment impossible de découvrir les auteurs do ce médit, d'où j'infère que cela n'avaip ass de case bumine (a).

Ces lapidations privées ne sont pas plus rares dans l'antiquité que toutes les autres.

Le xixº siècle devait les revoir à son tour.

Nous ne rappellerons que pour mémoire le fait que nous avons consigné dans notre l'* Mémoire, p. 387.

datas dotte "M-denotre, p. 381."

Nous y avious inoquement insisté sur la pluie de pierres qui, en 1851,
à la vue de lout Paris et pendant trois semaines, n'a cessé de lapider une
parvere maison de la unnoigne Suint-Gressivele. Les pierres, les tubles, venant d'une grande dista ens, detrivaient toutes la même parable dans les airs
pour voirie founder dans la même perfet clambre où tout fle dans les airs
pour voirie founder dans la même perfet clambre où tout fle dans les airs
pour voirie founder dans la même perfet clambre où tout fle dans les airs
pour voirie founder dans la même perfet clambre où tout fle dans les airs
pour trois dans les airs de la comme de la part
anne dans la plus de la comme paris, comme la vint passe autre. Depuis, le
même fait évet passe dans dix villes pout-ders, à Marseille eutre autress. Les
dix villes, stapeldée le premie para , mais le lendemant, il evpliquent lou
platted draits qu'on a expliqué la chose, el le troisième jour il denomadrait
que fon recommendel l'expérience punt savoir à quoi s'en toutie.

Dequis lors, disons-nous, nous a roms compté plus do dix maisons frappées de la même calimité; il yen en au Bordema, à Marséllie, B Paris, à Ver-essilles, à Bruxelles, et partout la même impossibilité de découvrir un coupble, un point de départ visible. Ces édants tous les pays la même chose. A faissi voill, dit l'Hustration anglaise da 8 cotobre 1853, p. 289, un fait attesté proplusions Européens histoint Stanaries, entre autres par plusieurs officiers de l'armén, les que M. Van Resinger S. Michiels, commandant l'armée des fandes hollandaises en qualité de malor géorier.

« La maison de M. le controlleur Van Kösinger la Surmadangue, lo Pr-mod 1430, di sassille à l'extérior par une grée de pierres qui tomba ann discontinuer depuis neue fluence du soir jusqu'à dix heures et denie du matin, man qu'il fat possible sur aquatora pr-nomen de gardo qui entereix nu maison de découvrir d'où ces pierres pous siene provonir. Sais à d'ex l'extérier, mais neue de l'extérier, l'expérier double et de l'extérier, l'expérier au four du returne d'ou en une sai a fairleir, le pierres ne tombant que d'une hauteur en route or guerra retras au-dessus do nou folke, sans qu'il mossi fat possible de rien aprectoroir de plats. Cette pluit interierres.

(a) Zonare, Ann., t XVI, cb. 22.

et anne couse de pierres voloniques durn ouze nouse consciorus, non a re NUTA, à Excertives de presque sus antes l'in jour, nonsentendimes un jougrand fraca que d'ordinaire, évâti un morcesu du fourneu de la caisine qui arrivait per la même voie, et encor not chand. Une circonstance bier renarquable, c'est que pendant qu'enfern és dans la même pièce nous ne voyious aboulement rien que les pierres, uno pricti fille indighes degé d'environ applia ans crivit qu'il se trouvait quelqu'un derrière elle qui ne cessait de 11 pousser. »

Teus les témoins honerables qui ent envoyé cette relation à l'Illustration et qui l'ont signée ont effert d'attester par serment teut ce qu'ils rensient de raconter.

Cet anisque parfeit de nos mitraillades européennes et spirites a d'une duré euze jours conéveutés, pérésièment comme celle qui commença le 1^{er} juin 1860, rue des Noyers, 6t. et qui ne finat aussi que le ouzième jour comme ness le voyers en ce moment même dans la riviation signée par le propriétaire prosévulé, et comme neue à state-de lai-même le jug-de pair de ce quartier, tout aussi déconcersé que l'avait été, sept ans auparavant, celui de la rue doss tibès.

Tout cela n'empéchera pes, toutes les fois qu'un neuvel analogue reparaltra à l'horizon, tous les jeurnaux de répèter : e Nous connaissons tout cela, a et de nous ravoyer, comme le Lit M. Figuier, aux explications fournies par la police, à prepse du fait de la rue des Noyers et de celui de la Sorhonne. Il est fâcheux que la police, toutes les fois que nous la constitlons, se récues

the state of the first points and the state of the state

a pas que les enfants et les témoins de Cideville qui aient ôté poursurvis par des pierres. Voici une jeune fille qui, dit-on, a la propriété de les attirer. L'expression est charmante de naiveté.

Cette fois, c'est lo Nouvelliste de Rouen, du 29 octobre 4860, qui l'emprunte à l'Union bourguignonne :

« Une personne sérieuse, et à laquelle il est impossible de prêter la meindre idée de mystification, neus communique la note suivante. Toutefois, les faits qu'elle constate sont tellement étranges, que neus ne les publions que sous réserve.

« Il se passe en ce moment, dans un village du département de la Côted'Or, à Chevigny-en-Valière, arrondissement de Peaune, des faits extraordinaires, qui rappellent les prodiges des tables tournantes et des e-pri/s frappeurs.

« Une jeune fille de ce village, qui n'a que seize ans, d'une intelligence ordinaire, et dont l'éducation s'est bornée aux eléments de la lecture et de l'écriture, a depuis quelque temps la singulière propriété d'attirer à elle les les mottes de terre et les pierres.

« Cette at raction, dont elle se passerant volontiers, s'est manifestée pour la première fois il y a environ deux mois. Revenant un soir de sa journée, car elle est ouvrière, elle se sentit tout à coup atteinte par plusieurs pierres, et crut d'abord qu'elles lui étaient lancées par quelqu'un de sa connaissance; mais elle reconnut bientôt son erreur, personne ne se trouvant sur son passage; aussi son étonnement fut-il grand.

« C'était une premiere manifestation de l'esprit frappeur qui la poursuit depuis cette époque.

Employée comme vendançeuse chez différents propriétaires, elle s'est entre vue con-tamment asseille par des mottes de trere se étachant du sol et ver vue con-tamment asseille par des mottes de trere se étachant du sol et ven anna la frapper en diverses parciles du corps, à la distance de plusieurs métres. Mainteonat si les et en batta à d'autres projecties; travalitant la semine elemitére dans une maison du voisiage, elle a été frappée à diverses reprises clemitére dans la même journée par des briques et détachant de tâtre et des pierres tombant de la cheminée. On ciu, centre autres faits, une pierre de trois kitogrammes palces aux le seuil de la portion ouverent, et pousea avec une grande violence par une force mystérieuxe et innisible aux piods de cette jeune flui.

« Plus de cinquante témoins de visu de ces phénomènes increyables sont prèts à les attester. »

Mais restons en là, et surtout, répétons-le, ne confendons ces espiègleries météorologiques, ces pluies de bulides en général inoffensifs, ni avec les vrais bolides, ni avec les sidérites intelligentes, ni surtout avec les grélées mystiques dont nous venons de voir les terribles effets dans la Bible.

4. - L'eau et ses mystères.

N'onblions pas que lupiter a un autre frère, dieu et roi comme lui, le monarque des mers, le souverain, par conséquent, des divinités et des monstres qui les peuplent : Poseidon est son nom. Que ce nom — montéer — soit d'origine punque, comme le prétend Bochart, et signifie le large, qu'il vienne, au contraire, comme le vout M. Gui gualt, du gree môve, eau (d'où moraque, fleure¹), ce n'en est pas monis un dieu primitif, ¿pyzine ¿six, [¿Gald ez ¿ix, son frère, vons-nous dit, ou peut-être mieux le Zuò; lui-même appliqué à l'étément humile

lci, que de rapprochements encore, et que d'emprunts la fable semble avoir voulu faire une fois de plus à la vérité!

Qu'est-ce que ce nouvel esprit qui se dit à son tour α porté sur les eaux? »

Qu'est-ce que cette vierge forte, éternelle sagesse (coçíx), fille de l'oscidon-Neptune, et portant, en raison de sa naissance, comme la Neith de Saïs, le doux non de stella maris, étoile de la mer?

Pourquoi, dans sa juste indignation, donne-t-elle la mort à ce père

1. Voir la note 12 sur le livre VI* de Creuzer, par Alfred Maury.

dénaturé (le Léviathan des mers), et retourne-t-elle dans le sein de Jupiter?

Pourquoi cette Minerve du salut, si nous en croyons Julien, a-t-ello pour mission de faire converger tous les espris et tous les dieux autour du soleil dont elle tire à la fois sa substance et sa parfaite intelligence ?

Pourquoi remplit-elle de cette intelligence la lune, son principal domicile, et, comme telle, s'appelle-t-elle la reine du ciel, regina culi?

Qui pourrait s'y mépreadre et ne pas retrouver dans la Minerve tritomide et lumier ce que nous trouvous dans la Vénue-Héate-Amphitrite, à savoir la parodie blasphématrice et burlesque du principe férminin, viginale et chrétien, ayant aussi la lune sous ses pieds, dominant sur les eaux et donnant la mort au Lévisthan-Béhémoth qui les domine ? Sì messéeurs les myhologues veulent bien prêter quelque attention à ce dernier non, il pourra les tiere du grand embarras où nous les vouvos encore autont710 de

Pourquoi, les entend-on se demander, pourquoi le principal attribut de Neptune est-il le cheval? Comment peut-on l'appeler père du cheval? « La relation qui existe entre Neptune et le cheval présente de graves difficultés, a dit à son tour M. Maury 3. En effet, serait-ce, comme le veut Böttinger, parce que la première exportation du cheval aurait eu lieu d'Afrique en Grèce sur les navires phéniciens? Serait-ce, comme le prétend Volcker, parce que le cheval est élevé dans les paturages les plus humides? Serait-ce, dit un troisième, parce que la crinière des flots ressemble à la crinière des chevaux ? Tout cela serait fort possible. mais la vraie raison n'est pas là. M. Maury nous paraît approcher davantage de la vérité, en faisant remarquer que le Poseidon phénicien s'appelait Cheth, « Or, dit-il , la légende grecque racontait que Céto (de κήτος) était un monstre marin que Neptune avait envoyé pour ravager les terres de Céphée. La signification hébraïque de ce mot est terreur. sens bien conforme au sentiment que ce dieu marin devait inspirer aux navigateurs..., Il est à remarquer aussi que Sidon est représentée par Sanchoniaton comme une sirène 4, »

 [«] Aurora que Solem paris Solisque filia, Aurore qui enfantes le Soleit dont elle est cependant la fille, » dit l'Église à la Vierge, au jour de sa natinité.

^{2.} Guignault, note 12 sur le livre VI de Creuzer.

^{3.} Aaury, id., ibid.

^{4.} Id., ibid.

M. Many trouvera d'autant moins étonnant que pour nous le chreat de Poseidon soit le Lieinhun du l'ivre de Joh, que chaque trait de la description de l'un semble avoir été calqué sur celle de l'autre. Déja on avait fait du Béhmoûh-Lériahun (car pour nous ces deux monstres n'en font qu'un) un crocodite ou un hippopotane. Ce dernier nous offrait bien, dans son nom, le cheval de Nepune (1ππες), mais le Léviahun devait être encore autre closes ¹.

Écouons bien: « Quand II se lève, les forra! sont dans la crainte, La Trataux les fait chanceler, care lelle habite autour de ses dents, » (voill pour le chesh)... Sous lui, l'abime bouillonne comme l'eau du brasier (voill pour le cétacit, xiz-n)... L'onde blanchit derrière bui comme la chevelure d'un rieillard (voilla la crimière chevaline à laquelle on a toipiurs assimilé celle des flots). Nul, sur la terre, n'a sa puissance, il a dét créé pour ne rien craindre (voilà le roi des forsa).

Il s'agit donc ici d'une grande puissance marine dont la forme emblématique ou ricel (el que set de cela comme du serpent de la Greitz, titent du cleval et du poisson. Or, il est évident que l'emblème animal, type du Neptune spirituel, n'existe pas dans nos munées; l'y veronsnous un jour, qui sait? Nous commençons à nous trouver un peu plus à l'aise aujourfait pour croire que la fiblé n'a peu-dère pas cu beson de créer une pure chinètre, pour l'appliquer comme image nu « roi de tous les enfants d'orgueil, au principe de ses voies, au chéd'œuvre de la création*. Puisque nous sommes en voie de netrouver non-sevlement des géants, mais des monstres et grand nombre d'ainmaux réputés fabileux, y compris les dragons aliés de la légende, nous ne voyons pas trop pourquei le Écrichinha, cheval, sième et serpent de la Rible, ne pourrait pas avoir le méme sort que le regulus volans d'issie.

Delja, chaque année, plus d'un navigateur ne craint pas de nous communiquer ses soupcons sur l'existence de certainse créatures marines auxquelles il donne des proportions gignntesques. Taulôt on nous décrit le fameur serpent de mer, comme si fo navait puen prendre la photographic et la mesure; tantôt on nous parle de siriens, bien autres quo les igmobles poissons auxquels on a prostitué ce joil nom;

Comment, par exemple, le texte sacré aurait-il pu assimiler aux cédres du Liban le véritable appendice cau lat d'un pied de long que nous offre cet amphibie? C la nous parait impossible.

^{2.} La Vulgate dit « les anges. »

^{3.} Jeb, ch. x1.

^{4.} Id., ibid.

tantôt, enfin, d'apparitions étranges et des sinistres très-historiques qui les ont suivies. On nous pardonnera de ne pas faire les honneurs de notre texte officiel à des allégations trop vagues encore.

La seule chose à laquelle nois tenions ici, c'est à la grande puissance spirituelle et invisible qui preside à la ner. D'une part, en ést pas sans raison, probablement, que l'Évangile nois représente le Sauveur s'adressant, pour calmer les fosts, à la puissance de la mer, qui écoute et qui obdit. a De l'autre, si la puissance tusarfantate de forve, en se débattant dans les entrailles de la terre, en a sonlevé les volcans, la logique exige que les tempétes, les trombes et les typhose, enfants tris-légitimes, assurfement, et ons volcans sous-marins, remonerna à leur tour jusqu'à la cause resurfantate encore qui doit les avoir sasciés. Ainsi donc, à President (que Bochart prétend signifier le britere de norbre), les trumbes et les typhons qui poursaivent et le britere de norbre), les trumbes et les typhons qui poursaivent et le prides sirves qui... Mais ici nous sentons la terre se déruber sous nos picès.

Où pourrions-nous donc trouver quelque exemple de typhon surintelligent et de trombe un peu plus malicieuse que les autres?

Laissons de otde les emedeurs de colmen et de impétes (tempestaril), si bien prouvés, du reste, par l'Alimration de presque tous les navigateurs et par la sévérité des lois qui les frappaient. Laissons de otdé les druidesses de l'îlle de Sein et les adurateurs du mont Olan, dont jads la fête annuelle devait toujours se terminer par un orage mêté d'échairs et de tonnerres, suivi d'un et délaige de pierres, que tout le monde désepérait d'en pouvoir réchapper?; mais, an risque d'être emporté par elles, prenons au corpo certaines trombes toutes spéciales qui pourraient fort bien nous éclairer sur la nature de beaucoup d'autres.

C'est encore là pour la science une de « ces pierres d'achoppements dont elle parlait tout à l'heure à propose de ses tonnerres en boule. Nous avons là, sous les yeux, un des ouvrages, ou prut-être l'ouvrage moderne le plus accrédité sur cette matière, c'est celui de Peltier, sur les Causse qui concourreit à la formation des trombes.

- 1. Voir la double note non-officielle (1 et 11) sur le serpent de mer et sur les sirènes à la fin de ce paragraphe.
- 2. Voir, entre autres, la loi des Douze Tables et les Capitulaires de Charlemagne.
 - 3. Grégoire de Tours, chap. 11.

Or, pour lui toute l'écolo a déraisonné lusqu'ici en assignant aux vents une part sérieuse dans ces transports dévastateurs que tout le monde connaît ; pour lui cette science météorologique « n'a pas fait un seul pas depuis Aristote 1, » Bonne lecon donnée par un maître aux explicateurs suffisants qui vous renvoient sans cesse aux nouvelles lumières de la science ! Pour lui, la trombe est avant tout un phénomène « aux formes bizarres et gizantesques, remarquable par LES FORCES ETRANGÈRES AUXQUELLES IL DATAIT OBÉIR, DAT les lois inconnues et, en apparence, contradictoires qui le règlent, par les circonstances particulières qui l'accompagnent, circonstances si étranges, qu'on ne saurait confondre leur cause avec celle des autres météores 2... « Ce sont là, dit-il, de ces phénomènes complexes dont on n'aperçoit que le résultat matériel... pendant que ce n'est qu'une résultante gyratoire de forces de tout autre nature que celle des vents 'p. 6 et p. 18), car ce sont des faits aussi inexp'iqués qu'inexplicables (20). Rappelons-nous que Dieu, dans sa colère, visite Ariel dans un tourbillon (Is., 29), et que le typhon d'Hésiode, qui renferme les Presters dans son sein, est le génie du mal et de la dévastation (p. 27). C'est le πνεδμα (esprit) d'Aristote, πνεδμα que la foudre accompagne, mais cui n'est pas la foudre; quand il brûle, on l'appelle Prester; quand il traverse les corps sans les brûler, on l'appelle Psolorn. C'est une force tellement indépendante de ses phénomènes ordinaires que souvent la trombe agit sans vent, sans tonnerre, sans pluie, sans nuage et par le ciel le plus serein (p. 107). Le vent emporterait tout indistinctement, il ne briserait pas en mille pièces un mât d'artimon sans enfler la moindre toile du mât voisin, Notre tort est toujours de repporter tout à la partie visible (p. 140), etc., v

Ainsi done, voici encore une fois Grove justifié, on ne se dispute plus que sur des mots. Le pocum à d'aristote est pour Petiter une force électrique, et Grove range toujours cette dernière parmi les causses immatérielse se aprituelles. Ce que nous voyans n'est que leur produit. La seule questinn qui nous d'sès est l'intelligence de cette force, car elle neut être immatérielle sans étre intelligence.

Mais de même que l'histoire des fuudres conscillères, judicienzes, choisissant leurs victimes, photographiant leurs junitées, ou s'amust comme le chat de M. Babinet, marche parallèlement à l'histoire des foudres eaines et brutes de la savante antiquité, de même nous retronvons ici auprès des phénomènes les plus avvugles les listam ries les plus surintelligentes et les plus miraculeuses.

Introduction, p. 4.
 Ch. 1, p. 4.

Peltier, qui ne saurait et qui n'oserait peut-être s'élever jusquelà, s'arrête néanmoins à chaque instant devant ces effets déconcertants pour les explicateurs exclusifs, Voici, par exemple, des futaies dont toutes les cimes convergent vers un centre, et de manière à furmer un cercle parfait, pendant que la trombe dresse à côté un monceau bien compacte de chênes et d'ormes dont elle cuuronne la pyramide par un ponimier qu'elle apporte de deux cents mètres, « Tout cela est arrangé, dit-il, de la manière la plus singulière; » un mur circulaire est couné par tranches parfaitement ézales, couchées alternativement à droite et à gauche avec une régularité cumplète, lei tous les clous des ardoises sont eulevés « et les ardoises arrachées sont replacées comme par main d'homme, » M. Peltier a beau dire ; « Ce fait presque incrovable cesse de le devenir lorsqu'on le rapproche de ceux déjà connus, tels que les glaces sorties de leurs cadres, les fauteuils décloués et remis en place, etc.; cela ne prouve, ajoute-t-il, que la force attractive de l'électricité statique et la préférence de ses choix (p. 159). » Mais c'est précisément là le merveilleux. Il n'y a que l'intelligence qui choisisse. Il en est de même de ccs boisseaux de grains que la trombe vient chercher « dans une maison qui reste intacte, qu'elle emporte par la fenêtre et qu'elle va déposer dans un champ voisin avec le panier qui les contient, et sans qu'il en tombe la moindre portion (p. 286), » Ailleurs, une trombe, après avuir fait d'épouvantables dégats, entre chez une pauvre femme qui faisait en ce moment ses prières, sa lampe auprès d'elle; on respecte la femme, mais la lampe se met à tourner rapidement tout autour de la chambre, perd toute son huile et no s'éteint pas: pendant ce tennos, une grande lumière éclairait toute sa chambre et une odeur de soufre brûlé se faisait sentir partout (p. 310),

lci Peltier s'écrie : « Voilà, il faut l'avouer, un tourbillon de vent, qui renverse les maisons et arrache les arbres, sus courrois de promener aiusi la lampe de cette femme sons l'éteindre l »

Si nous voulions raisonner comme lui, nous ajouterions que le fait cesse d'être increyable pour nous depuis qu'une danne de nos amies a vu dernièrement sa lampe enlevée perpendiculairement audecsus du guéridum près duquet elle travaillait, pour tombre sur son tapis sans même briser son verre. Nous ajouterions que tout éxplique par le fue follet qu'elle vit un autre soir tourner autour de ce même apparement juequ'au monne do l'oreiller sur lequel sa tele repressit était envahi par les roppings et les knockings les micus caractérisés.

Mais il est temps de rentrer dans la spécialité de notre paragraphe exclusivement consacré à l'eau et à ses mystères. C'est donc aux trombes de mer que nous aurions dû nous en tenir, si les mystères de Jupiter n'étaient pas en communication incessante avec ceux de Neptune et de Pluton. Voilà notre excuse.

L'histoire des trombes marines ne peut donc pas le céder en surintelligenceaux trois autres, et si nous oublions que les surviviers bibliques sont outjurs manifes par des étobium persécuteurs on vengeurs, nous pourrions en trouver la preuve dans les pratiques de l'Église, dans ser frites, dans ses formalises et dans la crouacie nichraniable des peuplades les plus éloignées et des hommes les plus séparés par l'époque, le caractère et le gélie. Dour en finir avec ce sujet, trop prolisement traité peut-étre, nous nous contenterons de citer un fait dont la najeaté nous a toujours pénétré d'admiration, et nous l'emprunterons cette fois à la Vie de Christophe Colomb, publiée, il y a quelques années, par M. Roselly de Lorgues.

« Le mardi 15 décembre 1502, pendant que l'amiral agonisait sur son lit de duuleur, une clameur déchirante, partie de l'une des caravelles, fint presque aussitôt répétée par les autres. Ce cri de désespoir reteniti jisqu'à l'âme du moribond. Il frissonna et rouvrit les yeux.

« Quelque chose d'horrible se passait à portée de son regard.

« Sur un point de l'espace agité par un mouvement gyratoire, la mer se gouffait de tous ses flots soulevés comme une montagne; tandis que des nuages descendaient en cône noir et renversé, s'allongeant vers le tourbillo marin, relui-ci se dressait à sun approche comme cherchant à le joindre; ces deux monstrussités de la mer et de l'attempler s'unient tout à coup dans un effrosable enbrassement, et se confodirent en forme de croix tournoyante. Cétait, dit l'historien de Saint-Domingue, « une de ces pompes on trumbes marines que les « gens de mer appellent p'molts, que l'on connaissait alors si peu et qui « ont de pois solumeres fast nel canvires ».

a 'n apre sillement précédair ce soulle fatal qui poussait vers les caravelles cet épouvantail alors sans non dans nos langues. Ce genre de trombe est la plus affrense manifestation de cette tempére inférnale à qui l'Urient donne le nom de l'Esprit du mal : typhon. Malheur aux navirrs qui se rencontront sur son passasse.

« Au cri de détresse qui frappa son cœur, le grand homme s'était ranimé.

« Devant l'imminence de la destruction, il se relève, repreud son ancienne vigueur, et sort de sa cabine afin de constater d'abord le péril. Lui aussi aperçoit la chose formidable qui approchait. La mer

4. Le père Charlevoix.

était soutirée vers le ciel. A ce phénomène inconnu, il ne voit point de remède : l'art était sans ressources, la navigation impossible ; on ne pouvait plus gouverner.

a Aussist Colomb, l'adorateur du Verhe, soupconna dans cet effroyable déploiement des forces brutales de la nature quelque maneuvre satanique, il ne pouvait conjurer les puisannes de Luir d'après les rites de l'Églies, craigant d'asurper sur le servrioce; mais ser rappelant qu'il était le chef d'une expédition chrétienne, que son but était saint, il voolunt, à sa mabire, sommer l'Esprit de térbêrre de lui livrer passage, il il soubain allumer dans les fantaux des cèrges befinis, et abrorr l'étendand roya de l'expédition; il ceignit cossitie son répé par-dessus le condon de Saint-François, prit en ses mains le livre des Évangilles, et, débout en face de la trombe qui s'approchait. Il lui notifs la suitier des chargilles, et, debout en face de la trombe qui s'approchait. Il lui notifs la suitier aus face de la trombe qui s'approchait.

« S'efforçant de dominer de sa voix le bruit de la tempéte, le messager du Salnt déclarait au typhon « qu'au commencement était le « Verbe, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu; que « toutes choses ont été faites par lui, et que rien de ce qui a été fait « n'a été fait sans lui, »

« Alors, au nom de ce Verbe divin, notre lickempteur, donta parole calmait les ventes et apaisait les lists, Christophe Colombe commande impériusement à la trombe d'épargner eux qui, faits enfants de Dieu, s'en von porter la Croix au extrémités des nations, et navigueut au nom tris fois saint de la Triuidé, Pais, tirant son èpèc, plein d'une ardeute foi, il trace dans l'azi, evve le trancham de l'acier, le signe de la Croix, et décrit autour de lui un cercle comne s'il cuspait vériablement la trombe ! Bi, en effet, pordigle la trombe qui marchait vers les caravelles, poussée obliquement, passa entre les navires à de mit notés par le boulv-versement des vogus, s'édigant impuissant, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité d's plaines atlantiques.

« Cette subite retraite du phénomène destructeur paralt à l'amiral une nouvelle faveur de la Majesté divine. Tous assurent en avoir été gurantis par le Verbe divin.

« Ne pouvant rien objecter contre l'autorité du fait, le protestant Washington Irving, pour affaiblir l'effet de ce miraculeux événement, attribue à une résolution collective des équipages l'œuvre propre de

 De là cette idée, jadis répandue chez les marins, qu'on se prés realt de la trombe en la coupart avec un sabre et l'evangile de saint Jean. l'inspiration de Colomb, et dit : « A la vue de la trombe qui s'avan-

- « çait sur eux, les marins désespérés, reconnaissant qu'aucun effort « humain ne pouvait détourner ce danger, se mirent à réciter des
- « passages de saint Jean l'Évangéliste, La trombe passa entre les « vaisseaux sans leur faire aucun mal, et les matelots tremblants
- « vaisseaux sans leur faire aucun mai, et les matejots trembjants « attribuèrent leur salut à l'efficacité miraculeuse des paroles de « l'Évangile. »

a Mais, dit M. Roselly de Lorgues, Washington Irving a beau faire, les documents laissent à Colomb l'initiative et le succès de cette belle conjuration. n

Bornons-nous à ce beau spécimen des conjurations météorologiques que l'on retrouve à chaque instant dans les annales de l'Église, et dont la plus généralement usitée consistait à présenter simplement la croix aux quatre points cardinaux.

It qui donc oserait encore sourire d'une telle simplicité?

Lorsqu'une science, que l'on exalte au point d'allimer qu'elle explique tout aiguord'hui, affirme, cans ses jours de bonne foi et par la plume de ses maîtres, qu'au contraire elle n'a point fait un aveil pas en météorologie depuis Aristote; qu'aux yeux de tous les météorologieses de bonne foi tout est pour elle embarras et pierres d'achopsement..., qu'il faut cesser de ne juger que sun le visible, et de prendre toujours, comme on l'a fait juque'in, les révaluntes pour de vraise causes ... qu'au lieu de forces ordinaires et constantes Illui faut enfin recourir à des forces istrangiers d'une tout autre nature et hien contradictoires en apparence, etc., etc., on plaint la masse des lecteurs des elaisers el facilement endoctrine par de préfendues revues scientifiques qui lui débitent avec un ton d'oracle des lieux communs absolument contraires à ces généreuses confessions.

solution (contains as or generates) content of content of content of the content

- 1. Musée des Sciences, 4º année, p. 138.
- 2. Voir les pages précédentes.

"

à se demander ce que signifie la persistance de toutes ces querelles d'amour-propre et de langage, et comment, lorsqu'on a leun celui-ci, on peut avoir encore l'esprit assez mal fait pour s'insurger contre celui de l'apôtre saint Paul, vous signalant à son tour les mêmes erreurs, et opposant « le bouclier de la foi à des pressances atmosmifiques s'intrutus et pursos de malte. S

Aveugles que nous sommes! tout en prononçant les mêmes mots, nous n'avons pas le courage de reconnaître les mêmes choses, et devant deux sens différents, dont l'un nous laisse aussi désarmés qu'ignorants, et dont l'autre nous éclaire et nous préserve, le plus étroit des préjugés nous force à choisir le premier. O carea homizum mentes!

4. « SERPENT DE MER. » - M. Le Couturier, sur lequel nous aimons toujours à nous appuyer, publiait dans son Musée des Sciences du 14 avril 1858 un article fort intéressant sur le serpent de mer. La première partie de son travail regardait le serpent de mer fabuleux. Il commence malheureusement par ranger parmi ces apocryphes le Léviathan-serpent percant, ce destructeur de la baleine, dans le livre de Job. Mais ce serpent était pour Pline et Maxime-Valens ce qu'il est de nos jours, c'est-à-direle Soétredlen ou fléau de la mer des Norvégiens, qui lui donnent les mers du Nord pour demeure. Pontoppidan, évêque de Bergen, dit qu'en ce pays on croit si fortement à la réalité de ce monstrueux reotile, que toutes les fois que dans le manoir de Norland il s'avisait d'en parler dubitativement, il faisait sourire comme s'il eût douté de l'existence d'une anguille. Tous les pêcheurs affirment, sans la moindre apparence de contradiction, que, pendant les jours les plus chauds de l'année, ils jettent souvent la sonde sur son corps, ce qui le réveille; alors on voit surgir ses bras nombreux, qui se déploient au-dessus de l'eau comme des mâts chargés de leurs vergues. Si ces bras, disent-ils, saisissaient les cordages d'un vaisseau de ligne, ils le feraient înfailtiblement sombrer. Lorsqu'il vient à la surface de l'eau, la partie supérieure de son dos couvre, disentils, un mille et demi de surface; le minimum de sa longueur est de deux cents mètres, selon eux; sa tête ressemble à celle du cheval et sa crinière est blanche. Ouelquefois il se dresse comme un mat de vaisseau et pousse des sifflements qui effravent comme le bruit d'une tempète, etc.

De cra documents qui ne méritent, selen lei, aucune confiance, M. Le Couturier paus à cure qui méritent plas de considération, c'esi de Paul Egode est le plus remarquable. Il raconte que, pendant son second voyage su Groisland, au mois de juillet, ilse en reconscrièrent un qui se dressa su-dessus de l'eux, de manière à attaindre la moitié du mati du navire, et que, n'étant essuite neuverés en arrière, il montra successivement tuntes les parties de son corps recouvertes d'écaliles. On retrouve lei, dit M. La Couturier, la Lépende de la grande baletne Manche de coltes du Groisdaul, appelée Moyl Dick, et chassée pendant plus de deux siècles par les baleiniers écossais, dont elle est l'épouvantail.

• On raconto tout cela (sans doute aux petits enfants), » dit notre savant, bien que ces documents lui aient paru tout à l'beure mériter considération, et bien que d's procés-erbeuxe aient été dressés, à la suite de l'échouement, sur une plage des lles Orcades, de l'un de ces monstres que le savant Everard Home propose de classer parmi les sepuelus maximes.

Mais voici que M. Le Couturier va s'efforere de monater lui-même et de classer dan-l'Attainer entrétique ce que l'on en enconstai tout l'êtuere qui sur petite enfants. « En effet, di-il-l, en Angleterre et aux flats-Unis, le grant regile marine ett for populare. La société linnéenne de cod entrier pys en a fait un rapport authentique, par lequel il est constaté que des hommes intuttis l'on vu et eaniméplaiseires rois dans las lais de fôceseet. Tous les témolgrages sont cirés, buttes les autorités sont nommées et en different, dans toutre leurs dépositions, que par de trib-légères dissemblances; la têté de cheval (de lob) elle-même est partout mentionnée, bien qu'on la maintienne lété de serpent. »

Mais, de lous les rapports, celui qui a produit le plus d'effet, c'est le dernier, celui de N. Harrington, marriu da plus grand melite, qui a ve le monstre en personne, le 12 décembre 1838, à dix milles (est) de Sinte-Hèlene. Il lui parti avoir plus de deux ents pieds de long; sa tête, sarmoniés d'une espèce de crète, avait environ neul pieds de circonférence. La montés d'une espèce de crète, avait environ neul pieds de circonférence. La vive éstait à fortement éprouvé par le brisement des vagues, qu'il se crut audessus de quolque travail volcanique.

Ce récit du capitaine Harrington est clair et précis, il est de plus attesté par les officiers de l'équipage et in éré dans le journal officiel du navire.

Malgré tous ces mérites et la force d'un tel témogiquage venant corroborer tous les dires de l'ivres aints. ceux de l'antiquité et la traidiquité et la rédución périente dans ces parages, le capitaine Harrington fut violenment contredit, et, estre autres, par un M. Frédrick Smith, qui via ten poer comme e témoin oculair de la non-existence du serpent. » Voyageant dix ans auparavant sur le Péring, pre de Mouliment, il avait ce voir aussi, à un demi-mille de distance, le fameux repent de mer, et, toute vérification faite, en avasit vu qu'une algue marine monstruccue, de vinte tiviés de lons.

Eh bien l'exitati-on que ce kinoignage purement négatif, que cette miprise grossière el personnelle, à un mille de distance, à hance dans Londres tant d'affirmations tout à la fois si vieilles, si modrense et si encoerdantes aver l'affirmation i précles du capitaine l'Es uvin celul-ci declaritai-li » l'amiranté e qu'il était tout aussi capable de prendre une anguille pour une bableine que de prendre des algures pour un animal vivant, et que lui et tous son équipage l'avaient va aussi dissincement qu'il voyait le bec de gar à la lour d'uquel il en écrivait la description ce uvai repétait-li que les algures ne nagent pas avec rapidité (il surait pu d'ire aussi qu'ellen ne se dressent pas commeun mât, ne phoppetage pas compas un afficie ecuya de fait, a surtout qu'on ne les suit pas à la course, etc., M. Smith a eu pour partisans la plupart des « hommes scientifiques : » il est vrai que « la société, avide d'émotions, et que tous les marins, sans exception, prennent fait et cause pour le Castillan. »

Il est donc écrit que « la fac critique, toujours rebeila aux tiencignages et aux tiats, present soujours le puis déstablé des partics, Unand donc se la-sera-t-elle des démensis continus qu'elle s'attire à tous les lendemanis de ses déclegations? Unand elled it inne, partie à copu su fre pur le oud. Il est vriq que M. Le Coutarier a mieux Init : Il vient de protever ce oui après avoir commencé par d'un son. Nons a n'avoirs pas besoin de ces dérenties preveus pour deviarr qu'il altait enfocer, et s'il veut en savoir la missun, c'est que nous sommes compétement edificies, comme la just eve se sujet de plationnérie indexe commence de contra de l'active de partie de la comme de papure sur le veco de la membre agrecor de la membre agrecor

II. « SIRÈNES et TRITONS. » — Bien que nous reléguions dans la partie non oficielle de notre bulletin la réponse à cette dernière difficulté de notre mythologie maritime, il ne l'audrait cependant pas on conclure que tout est fable à nos veux dans un pareil suiet.

Sons remonter plus haut, et toute abstraction faite du LAMENTIN ou flusses sirice des naturalistes. Petriul (listitoire de la Hellande) nous aprile des que, en et 430, on en trouva une à Edam. On la conduisit à Bardem, où elle veut trois ans. Elle fut instruite, diel. Il prisit Dieu et se régnait quand elle passait devant un crucifix; mais rien ne put lui faire perdre sa passion pour Pesu, etc... >

A l'appai de ce lait, les graves Monoires de Trévoux racontent (t. IV, p. 1691) que, « en 1725, le capitaine Olivire Norin, mouillé dans la rade de Brest, via, et trente passagers vivent avez lui un bonne marin ayant trèspositivement des napooires entre les doigh. Il viut embraser la figure de la proced un avrie, la persant pour une femme, puis il antiguar l'équipes per des poissonneries incessantes. On fit tous ses elforts pour le harponner, mais en via, e(c., »).

Enfia, en 4833 (les temps se rapprocheat), on apporte une sirêne à Londres; malgré sa construction animale et sa vie marine, la Société royale la trouva assez femme pour vouloir la marier avec un jeune débauché de Londres. Tout était convenu Jorsqu'elle mourut. On dit partout qu'elle était morte de peur éthe la femme d'un ivrogne (or la vieune de la

Nous n'en finirions pas si nous voulions rechercher dans les anciens auteurs des récits semblables, qui auront peut-être un jour un capitaine Harrington pour opérer aussi leur réhabilitation.

⁽a) Votr. pour ces trois faits, Amédée Pichot (Walter Septs. 1. I. p. 134).

Mais rien n'est plus attesté que certaines histoires de sirènes et de tritons pareilles à celles que nous allans offrir à nos lecteurs.

- On lisait, dans le numéro du 27 septembre 4851, de l'Illustration, un article intitulé: Fantômes et Bas-Bretons, dont voici la substance:
- ell y a quatre jueva, un potic chasse-marée tout sale, tout froises par la temptée do la aufi, entrité d'un ai fent d'uns le port de Sinchéalo. Les quatre hommes qui le montaient échangenient entre eux quelques mots à voix basse, d'un air triste et mysérieux ; puis les préparatifs d'arrivage terminés, le capitaine descend dans sa cabins, y pend sa plas bellev veste, et remnets sur le quai démandant le bureau du commissaire de la marine, suquel il fait la déchariton suivante :
- « Le Saint-Vincent, petit chasse-marée commandé par le capitaine Legoff, parti de La Rochelle avec une cargaison d'eau-de-vie, se rendant à Abbeville, se trouvait, le 5 septembre, par le travers des écueils des Casquets ; le temps était magnifique, le calme plat, la mer sans une ride et l'horizon sans une embarcation; les vniles battaient le long des mâts en attendant la brise, et l'équipage flànait sur le pont, quand une voix, qui semblait partir d'un baril d'eau-de-vie, s'écrie tout à coup : « Capitaine Legoff, donne-moi une tartine de paig et de beurre. » Le capitaine, effrayé de cet ordre réitéré avec un ton d'impatience, renvoya le novice chercher dans la cabine la tartine demandée; on la dépose en tremblant sur le baril, et elle disparaît aussitôt. L'équipage se regardait, dans la stupeur, quand la même voix se fait entendre de nouveau: « Capitaine Legoff, descends dans ta cabine, une dame t'y attend. » Le capitaine descend, pâle de terreur, et se trouve en présence d'une dame fort belle, babillée de nnir, et qui paraissait en conversation très-animée avec un ours assis à ses côtés. La dame noire commande au capitaine de lui apporter du vin et des verres, l'invitant à trinquer avec elle. Dans sa déposition. Legnff ne peut se souvenir de la conversation échangée avec la dame . tant la fraveur avait troublé ses sens ; la seule remarque qu'il ait faite, c'est qu'en buyant l'ours détournait toujours la tête.
- « Un bruit inaccoutumé sur le pout fait sortir le capitaine de sa cubine, et, en sortant du panneau, il se trouve fec à face seve quater nouveaux personanges, trois bommes, dont l'un portait un uniforme à gros boutons de métal blanc, et que, dans le courant des on récit, il nome toiquoris le gendarme, et une dame habille tout en blanc. De plus en plus épouvanté, il commande à ses hommes de s'amer comme ils pourron. Trus s'armont de bâtenes de d'untensiles, et la tutte commence. A chaque coup a-seiné, un des fanciones s'évanouit sans que l'assaillant paises voir comment et par ou il a disparu. Legalli porte un coup d'anspert au gendarme, et le trironne et l'Abbit de boutsail de métal reteate sets au boud de non erre. L'ours es il adopte un coup d'anspert au gendarme, et le trironne et l'Abbit de l'aboutsail de métal reteate sets au boud de non erre. L'ours es il voilet; un coup de bâten le récluit comme les autres en funde. Au même instant, dès clèste de rires de des chains pereint de la mer l'arrière. L'équi-page y court et voit deux bommes nagent dans le sillage du navire, et les mêmes soit containeur de reteatir l'au four oreilles.

« Cette sches avait commendé à quatre heures, il en était éts. le temps destit toiguer magnifique, et tout était mémbrée ut requille nature du Scient Vincent. Mais quetques instants après, une temple sabite, un coup de vent d'impable metait le factamenaire à deux dejets des parties. Il cases unaire à deux dejets des parties. Il cases unaire à des destra fest sont emportes comme une bouffie de finnée, et, après une nuit terreitle passée à la ces, le malbreures trabuteurs te troissuit cost désempair, dout meuriri, dans les eaux de Saint-Malo, où il jetait enfin l'ancre, après tant d'émotions.

 Les matelots, épouvantés, croyaient encore entendre les chants et les cris fantssiques dans les buriements de la tempête, et restaient d'abord hébétes et sourds à toutes les questions.

« L'autorité moderne, qui ne croit guère aux revenants, n'à pas trouvé d'abord la chose auxi innocente; mais les mateiots, interrogies séparément, menocés, effrayés, out répondu imperturbablement la même chose avec les mêmes circonstances;... le petit mousse lui-néme..., produit d'un département moiss nois res le caret Dupins, et qui ne disait convaince que c'était du seaurais monde qui avait fait tout cela par physique, n'a gas changle une sein not à la version de l'équipoge.

e Les matelots malouins racontaient ce matin, au milieu d'un groupe, que le Saint-Vincent, amarré bord à quai, s'était retourne tout à coup, quoique échoué à mer basse, et avait broyé contre le quai une petite embarcation amarrée près de lui, et dont on montrait les délorisé pars sur la prève.

«Chacun a donod-on explication;... mais l'histoire du Saint-Vincent attend mocre une solution. Au moment oil pi vous écris, il louvoie er raide pour Saint-Malo... Ces pauvres gens ne sont pas revenus de leur stupeur; ils ne quittent pas leur bond, ne se partent guére, ocurbent sur le pont, fossant exendre dans la chine, et c'est d'un air effire et les yeux pleins de larmes qu'ils répondent à regret aux questions des curées.

Cet article de l'Illustration nous avait frapple par la sobrité de ses milleries. Orfinairement es journal securelle avec un écale plus marqué les communications de ce genre. Mais que fut noire étonnement en liant, buit jourse plus rad, ans les johnémérical gruntenet countercitées de l'un de nos petils ports du nord, et sans le moindre commentaire ou la moindre allusion au fix illumentaires : et a capitaire Legal, commandate la petit noire le Sania-Finenet, a remis à la voile, sel jour, dons la rafie de Sain-Maio; mais, porrevou à la hastieur des lles par une me extrêmenteur colline, co naire ne los nétat a péri subilement avec tout son équipoge, sans qu'il fût possible d'en sousçonner la prison. »

Personne ne sut ce dénoûment, dont le hasard seul nous avait donné connaissance, et qui nous parut saisissant.

Ayant alors un neveu dans la marine royale, nous le chargodines de prendre ou de faire prendre des renseignements à Saint-Malo. Quelques semaines après, nous voyions entrer chez nous un jeune marin, fils de l'une des autorités maritimes de cette ville, qui venait, sur l'invitation de son ami, nous confirmer l'exactitude du sinjettre, l'impression profonde qu'il avait caussé a toute la ville, et l'inutilité absolue de tous les efforts tentés pour expliquer de tels mystères.

Pour donner plus de poids à ses paroles, il nous remettait le numéro du « Commerce breton » (ce ui du 4 septembre 1851) contenant le même récit, sous le titre de : « Apparition mystérieuse en mer. »

Cet article, qui d'ailleurs ne renfermait rien de plus que le numéro de l'Illustration, se terminait par ces mots : « On se livre à mille conjectures qui se détruisent les unes les autres; le public appréciera, s'il le peut. »

Nous aurions été curieux de voir le numéro qui aura suivi la nouvelle du sinistre, bien plus étonnant encore que le prestige.

Quant à nos conclusions, les voici. Nous ne savons s'il existe récliement des sirènes, mais nous sommes certain qu'il existe de sasputat [les àubles des matelots], êt que la baire où se sont passées toutes ces chores tire d'eux et son nom et se mauvaise réputation. Or, pourquoi des casquets qui chautent ne s'appellerain-lis pas des sirèmes?

5. - Fontaines sacrées.

Dans toute vallée alpestre, comme dans toute forêt digne de ce non, il est rar qu'on n'arrive pas à quelque bout du mondé bien focés, bien isolé, assez romantique, en un mot, pour inspirer à toute jeune Anglaie de vingt ans une de ces baines vigouraesse da la vis commune, un de ces projets de retraite éternetle qui dure parfois... jusqu'à la fin de la promenade. Et, dans le fait, quoi de plus sédui-sant, de plus posique qu'un se semblable classirations? Port peu qu'a l'arrière-plan de ce cloître, unu revrous et sun grillez, quelque grotte mystérieus est inomis a perque que deviniée; pour peu q'une joile source, bien indécise encore, prélude au grand parti qu'elle va prendre par une saccessino de petites cascatelles à la vopeur gazeuse, au rhythme mélancolique et sonere (Albusez ressanautis), soyons-en bien certains, pas n'es besoni des cinique and en lorte jeune romantique pour livrer tout son amour, toutes les puissances de son âme à ce milleu de calme, de silvence et d'influences salutaires.

Qu'on juge donc, par cet empire exercé sur nous par de simples combinaisons matérielles, de tout ce que devait y ajouter pour le paten la certinde, la foi à la présence récile d'une nymphe, d'une fée, d'un génie du lieu, en un mot. d'une divinité quelconque; car « c'est un dogne religienx, nous di le grave Tacle, que ces lieux nous rapprochent du ciel, et que nolle autre part les dieux n'entendent aussi bên nos prifères. 1.»

^{1.} Tacite, Ann., vm. § 57.

Vollà, nous dit à son tour le savant du xur siècle, vollà précisiment le secret de tous les cuties, c, loraque M. Quinte nous affirme que « les révé'ations se faisaient par l'organe de la nature; » lorsque M. Renan nous fait assister « à tous les enseignements de cette grande mère", » ces messieurs crienta fixis nez de de justice ne rendant à l'imgination des hommes tout ce que la ausox d'un Tacite lui-même attribusit à de spirituelles influences.

Mais, pour nous, c'est précisément et enfantillage d'hommes si graves qui nous embarrase d'autant plus profindément qu'à l'exocption de Virgile, dans quelques bucoliques, et de Théorrite, dans ses idylles, le ronantisme ne paralt pas avoir été le fallé de ces enfants si forts, et que nous doutons beaucoup que le Vallon de Lamartine ou la Chate des feuilles de Millevoys et il panis pu se faire comprender de pouples dont le génie sympathisait si bien avec celui d'Horace ou d'Anacréon.

Voilà donc le problème à résoudre! Comment les peuples les plus divers d'intelligence et d'instincts, comment surtout les populations les moins sensibles au langage de la nature sont-elles précisément celles qui paraissent avoir écoutéce langage avec le plus de suite et de vénération?

Maintenant, que nos lecteurs se rassurent; nous leur ferons grâce des divisions et des sous-divisions en nérèides, potamides, lemniaques et vingt autres qui distinguaient entre elles les innombrables divinités de la mer, des fleuves, des Jacs, etc.

Nous insisterous seulement sur co principe, que le culte rendu aux rivières ne s'adressit jamais in à touter Jeurs sources ni à tout leurs affuents. Pline le Jeune nous apprend. par exemple, à propos du temple de Jupiter-Citiumne, érigié Spobles, et couvert en entier d'evoto, « que la chapelle et la statue du dieu étaient élevées sur le reuf filet d'éau qui rendit des oracles, » Tous les autres, bien que rénais dans la même enceinte, étaient parfaitement profunes, et l'on pouvait s'y haigprer en toute sécurité de conscience. Nous attachons une trèsgrande importance à ce détail topographique, parce qu'il renferme à nos yeux toutes la clef du mystêre, et qu'il suffit à fair justice de l'explication moderne et banale fondée sur « l'utilité et la beauté de cos rivières ». »

Nous allons retrouver la même attention minutieuse dans le culte

- 1. Voir le ch. 11, t. I de ce mém., § 5.
- 2. Voir Pline, I. XIII.
- Voir tous les mythologues actuels, et particulièrement Dulaure (Idolâtrie, p. 57).

de ces sources-fontaines, dont la raison consistait, suivant Tacite, dans leur plus grande proximité des dieux ¹.

D'autres appelaient ces mêmes sources « les veines de ce grand corps dont la divinité était l'âme. »

Voilà quel était le grand principe.

voira due estarie granque principe.

Dans l'application, les nymphes paiennes ou divinités topiques de cróne, lieu) * es présentent à nois sous in jour si poétique, la reconsissance les a remerdées de tant de optivious es de herdalist (purs missance les a remerdées de tant de optivious es de herdalist (purs les divinités toujours et partont favorable. Hélast il dait loin d'en être constamment ainsi, et cheuns sitt que, tout en paraisant verere baucoup d'esu dans la coupe de leur neurrison divin (Bacchus), elles n'en prenaîten pas moins une part fort active à ses plus cruelles orgies; elles allaient même plus foin, si l'on en croit l'histoire, et frap-paient d'un tremblement nerveux continue les malheureux qui demenraient dans leur voisinage ou qui avaient eu la fatalité de recontrer l'une d'elles, be lès surmon de nympholepsie, giétas par les nymbels donné aux habitonts du mont Cythéron, et, en général, de tous les lieux voisins d'un nymphature. ¡

Tous ces méfaits des nymphes ne sauraient en rien nous étonner. On ne saurait être impunément filles de Neptune, et alliées de Proserpine et de Pluton.

Toutesois, il en était des fontaines comme des rivières; si toutes avaient une sorte de principe vital, de puissance immatérielle (saint Thomas dirait une forme), toutes n'avaient pas droit à la surintelli-

1. Tacite, loc. cit.

2. Ou dieux indigenes, suoi επιχώρια, se confondant avec les dieux terrestres, χέσκα, blen proches voisins des dieux souterrains ou infernaux, καταχέσκα.

3. Cette agitation nerveuse des médiums de l'aucien pagasisme se retrouve encore che tous ceux du nouveu; il termélement des canisards, les consultations de Saint-Médard, les crites de l'enfer mesmérien (on l'appelutiants) vinonnet de se perdre dans la nouvelle dénomination de transe, donnée par les Américains aux victimes de leurs exprite l'appears. Ainsi la frequestation trop préndegée de l'espré d'une table pouloui exaciennet le mêtre effet que produisait autrefois la rescontre... d'une suprapher... Comme conserve de l'est de l'est

gence merveilleuse, celle-ci se manifestant seulement par quelquesunes avec les dons bien plus précieux encore de divination, de guérison, etc.

De ces dernières fontaines, on connaît les plus Célèbres: c'était Dodone, Casailé, Acléolos, Colophon, Patras, Pelphes, etc., etc., c'est-à-dire les conseillères faidiques des Mexandre, des Mitiade, des Scépion, des Germanicus, en un not, de tout ce qu'in fit grand dans le monde; consultations incessantes qu'i, à tort ou à raison, n'en ont pas moins a gouverné toute la terre, a comme en convient expresément M. Salverte ¹, qui aurait du ajouter : « Jusqu'à la venue de Jésus-Christ. »

Mais c'étaient surtout les sources minérales, et, par-dessus tout encore, les sources intermittentes qui passaient pour les plus saintes et les plus thaumaturgiques.

Mon Dieu! nous le savons fort hien; il n'est pas aujourd'hui d'élève en pharmacie qui, sans autre Égérie que son Codex, ne puisse nous fabriquer à l'instant tous les composés acidules que nuus offraient Claros et Colophon. Nous le savons fort bien, rien n'y ferait défaut, comme soufre, magnésie, chlorure de sodium, etc.; nous n'ignorons pas enfin que, pour l'explication de l'intermittence, on nous renverrait bien vite à la théorie du siphon, que nous croyons cependant posséder comme tout le monde: mais ce que nous crovons savoir bien mieux encore, c'est que par delà tous ces éléments matériels et palpables, dont les alambics et les cornnes de nos savants ne saisissent en définitive que le plus grossier substratum, tous les chimistes signalent, en dehors de la nymphe, certaines vertus insaisissables et occultes que; dans leurs moments de distraction ou de bonne foi, ils appellent eux-mêmes esprits recteurs, divinum quid, vi beiov; agents impalpables et mystérieux, véritables génies thermaux, qui ne se laissant ni fabriquer dans nos manufactures de produits chimiques, ni renfermer dans leurs flacous, semblent exiger que l'on vienne chez eux chercher et demander une guérison dont ils prétendent faire à eux seuls tous les frais.

Mais, si la présence de l'iode et du carbonate de fer ne saurait expliquer à elle seule la rera la plus modeste de la plus modeste fontaine, comment, à plus forte raison, pourrait-elle suffire à l'explication du moindre phénomène de survitulisjence et de divination que le genre humain tout entier attribuait aux plus célèbres? Aucun de tous est ingrédients minéraux que nous expliquers almais comment et pour-

1. Traité des sciences occultes.

quoi, la plupart du temps, c'étaient des prescriptions que l'ou venait demander à ces sources, et comment ces prescriptions pouvalent se trouver dictées par la nymphe ou par le dire prendant le sommeil du consultant (somme monitus). On conviendra que si rien ne ressemble moins à un pareil sommeil que le sommeil insultégrant et sans direction possible de nos hallucinés ou de nos chloroformés, rien n'y ressemble davantage, au contraîre, que les sommeil auraintéglique et trèsabilement conduit, même au milleu de ses mensonges, de nos magnéties modernes.

Non, certes: Aristote ne pensait goère à la composition minérale, lorsqu'il affirmati que « la fameuse fontaine des dieux paties, en Sicile, décelait les parjuers sans jamais se tromper! » Marche n'y pensait pas davantage, lorsqu'il n'hésitait pas à se porter personnellement garant que « la divination était continue au même lieu, et que, grâce à ces révélations, la Sicile savait tout anssi bien conjuver la distette, ou prévoir la fertilité de sex campagnes, que découvrir les vrais coupables, en les soumettant à la terrible épreuve du plongement dans le craêre volcanique ui donniait la source. 3 »

Tont ceci s'accorde merveilleusement avec ce que Pline nous raconte à son tour de la source du fleuve Orachas, en Bithynie, de laquelle «
jaillissait, dii-il, au moment de l'épreuve, un tourbillon de flammes,
qui ne dévorait iamais que les courables et les pariures 3. »

Récuse-t-on Pline comme entaclé de créduile; que l'on écute Pausanias, l'històrier voyagur, periant sans roujué; de la divination infaitité de la fontaine de Céris à Patras; « On attachalt, dit-il, un miroir au bout d'oun ficulle, en le tenant suspendu an-dessus de la fontaine, en sorte qu'il n'y elt que l'extrémité de ce miroir qui tou-chal l'eux on faisité rasuite des pritres à la diseas; on bribait des parfums, et aussibié, en regardant dans le miroir, on voyait si le ma-lade deviat ignérire o mourit »; o

« Didius Julianus, dit un historien, aimait beaucoup à consulter cette fontaine, et prétendait avoir prévu beaucoup de choses par ce moyen. »

Pausanias allait plus loin : « A la fontaine de Cyanée, en Lycie, dit-il, il suffisait de jeter les yeux sur les eaux pour y découvrir à l'instant tout ce que l'on déstrait savoir ⁵. »

- 1. Psychologie.
- 2. Satura., l. 1.
- 3. Pline, l. XXXI. ch. II.
- 4. Pausanias, in Achaia.
- 3. Id., in Achaia, 44.

Que deviennent alors, on se le demande, les longues dissertations de M. Salverte et de nos cardenireles modernes sur la composition de ces miroirs magiques et sur les méaux capables de leur procurer le poli névessire? Plus n'est besoin aujourd'hui de se rendre n. Lycie ou d'étudier à fond toutes les recherches du baron de Hammer à ce sujet; le jour où nous vines dans certain salon de la capitale plus d'un miroir de la même famille se laisser remplacer à volonté et avec le même succès par le premier bouton de métal veun ou par le plus grossier ustensile de fer-blanc, pourrus qu'il flú magnétiés, nous comprimes sans aucune peine que le cristal d'une oude pure foi la meilleure des toiles pour le peintre spirituel, seul capable de répondre à l'instant à des oudes cissons metalles.

Nous mentionnerons, en passant, la fontaine d'Apon, près Padoue, au fond de laquelle on voyait encore du temps de Suétone les dés d'or qui avaient prophétisé à Tibère ses hautes destinées et les riches présents qui y avaient été jetés par la libéralité des princes ¹.

D'autres fontaines se couvraient de sang en temps de guerre, de cendres en temps de paix, de vers lorsqu'il devait mourir quelqu'un de la famille du consultant ².

D'autres, comme celle d'Hagno, au pied du mont Lycée, « envoyaient une pluie abondante dès que le sacrifice à Inpiter-Pluvius était terminé, » et nous allons tout à l'heure en voir l'analogue auprès de nous!.

Rien n'est plus remarquable encore que ce qui nous est raconté par le même historien, comme une expérience personnelle, des deux fontaines qui procuraient aux échappés du terrible antre de Trophonius, et à leur choix, l'une, l'oubli total, l'autre, le souvenir permanent de tout ce qu'on avait appris dans la formidable consultation 4.

Et que l'on n'aille pas s'imaginer que ces superstitions diaient attachées à la Groc, et risuliaient de l'influence pocitique et toute locale exercée par une nature enchantereus; rien ne prouve mieux la vanifé de ces explications à la mode que de retrouver les mémes croyances fondées sur les mêmes faits dans quelque lien que l'on visite. Ainsi, en Scandinavie, où la nature n'est rien moins qu'ernéantereus, vous retrouverze deux laes, les lacs l'enr et l'éter, appelés aussi prophiriques, et, prés del l'offuntate, vous verre encore la source de Glomaza.

^{1.} Suct., Tibère.

^{2.} Pausanias, in Achaia.

^{3.} Id., ibid.

^{4.} ld., ibid.

charriant, comme celles de la Grèce, du blé, des glands, des graines de toute espèce à la veille des annièes d'abondance, ou se couvrant de sang aux approches de la guerre. Croyez-nous, c'est là, c'est dans ces phénomènes inexplicables pour vous et parfaitement clairs pour nous qu'il fant chercher la cause et Origine de tous les cultes antiques. Ces spontantitis faitifiques de la nature, ou platôt des influences métaphysiques qu'elle soibit, out millé nois plus de valeur comme éticlogie philosophique que toutes vos prétendues spontantités de la conscience, du cour et de l'esnit humain.

Restons-en là pour ne pas anticiper sur notre chapitre des oracles ¹, qui nous ramènera nécessairement aux plus célèbres fontaines, telles que Delphes, Castalie, etc.

Disons seulement un dernier mot sur la spécialité des fontaines intermittentes.

Quoique la nymphe est toujours son domicile réel et secret dans toutes les sources sorcies, as présence ne s'y rendait ordinairentes sensible que par certains effets anormaux; aux foutaines intermittentes (fontaines sacrées par eccellence), il y avait quelque chose de plac la divinité y apparaissait assex souvent, en personne, à ceux que lour ferveur et leur préparation en avaient rendus dignes.

La fameuse fontaine de Jupiter-Hammon, consultée par Alexandre le Grand, et retrouvée par nos vorgavers modernes auprès du temple du Soleil et au milieu des sables de l'Égypte, est encore intermittente aujourd'hui comme elle fétait sutretois. Or, c'était là surrout que l'agent mystérieux se montrait souvent aux croyants sous les traits de d'un dieu, car plus ordinairement « c'était sous les traits de femme, el les cheveux épars, que cette sorte de divinité se montrait aux hommes, versil leur parfer et même balinità uvec eux.*, »

En Grèce, il y avait plusieurs fontaines de cette espèce, notamment dans l'antre de Tremesonium, où, lors de l'invasion des Gaulois, ets magistrats de la république allévent dormir et requerent en souge les magistrats de Mercure, d'Hercule et d'Apollon, conseils dont lisse trouverent siblen, dir l'histoire, que, dans leur reconnaissance, ils érigèrent à les dieux les deux statues spélaites que l'On vit longtemps à l'entrés de cette grotte.

...Mais, dit toujours le mystique et consciencieux géographe déjà cité 3, « le plus remarquable nymphæum que j'ai vu (et j'en ai vu

^{1.} Tome IV de cet ouvrage.

^{2.} Delrio, Disquisit., I. III. p. 2.

^{3.} Pausanias, in Achaia,

beaucoup) est sans contredit celui de Corycia, au pied même du Parnose. Là, il n'est jamais permis d'entrer dans le sancuaire de la déesse qu'à ceux qu'elle a daigné en avertir en songe;... ce qui, du reste, est parfaitement conforme à ce qui se passe dans toutes tes villes assiess aur le Vândre, o ile selieure souterrains ne laissent descender que ceux qui en ont reçu la permission de la même manière. A Corycia, le feu ayant pris aux portes, un proâne osa entre, vi l'arner rempii de fantômes, n'eut que le temps de le raconter et mourut aussitio ! »

L'Asie était tout aussi riche que l'Europe en fontaines intermittentes. Le voageur Fazyl en mentionne plus de trois cents auprès du est u'illage de Kérou. La plus célèbre est celle de Bereng, dont un fillet seulement apparient trois fois dans la journée à biva (de saint esprit satanique des Hindoux). C'est auprès de ce filet que, pour lui plaire, ses fanatiques adorateurs viennent en foule se suicider.

Les pour ans distinguent les énergies ou forces motrices des dieux, du dieu lui-même. Ce sont ces énergies que les dieux envoient combattre les asouras.

Maintenant laissons à le spatens, et convenons que si nous avions, à norre tour, ne filt-ce qu'une ombre d'esprit pillosophique, nous rapprocherions tous ces faits et tous ces soness de ceux qui nous entourent, et que le urx sicke alors pourrait nous expilquer tous les autres. Más comment espérer cela d'une époque à laquelle les pidémés les plus inteness de phénomènes merveilleux d'évanouisseut comme une ombre, et dès le lendemain du jour où elles agistient et intriquaient toute la terre, passen tour n'avoir iamais existé?

Prions à présent nos lecteurs de vouloir bien franchir dix siècles et remonter avec nous à l'origine de nos fezs, de nos demoiselles, de nos demoiselles, de nos demoiselles, si ce n'est presque exclusivement dans le voisinage d'une grotte et d'une fontaine?

Les fies n'avaient guère d'autre berceau. Leur nom, dérivé de fatum, destin (d'où fatidique), avait succédé à celui de virgins, les vierges nymphes, et, antérieurement encore, à celui de mariz ou les, vierges mères. Gruter (p. 102) cite l'inscription fort curieuse d'un autel

^{1.} Pausanias, in Achaia.

^{2.} Lorsque le roi-prophète nous dit : « Jéhovah fait des flammes et des vents ses ministres, » la distinction est la même, et cette distinction explique et domine tout notre chapitre Cosmolátrie, comme elle explique tout le spiritualisme de Grove.

dédié à ces mêmes vierges (érépnibus). Il yen trouve une autre auperès de Netz, qui proveu qu'à la même époque les fise continusient encore l'ancien aertissement en nonge pratiqué par leurs anoêtres. Voici cette incerpion : a Nat védesse mères de l'endroit, Alèthe, pertresse des Bruides, aertie en songel, a Cétait certainement aussi quelque sirrey même et nympée de la fontaine, celle dont nous avons retrouvé plusieurs centaines de petites statuettes à Nirville (Seine-Indérieure), Pendant qu'un certain nombre de ces figuriens rappelais la la Virop paritura de s'hartres, en tenant comme elle un enfant dans asses bran, les autres rappelaient la Vivos maritime sortant des floss es bran, les autres rappelaient la Voicus maritime sortant des floss cha La constante et montone reproduction de ces deux types lassa la patence des chercheurs, mais nol douce que cette fontaire n'ait déro

Quant à la théorie, elle était une autrefois. Tout le monde était d'accord sur l'essence aprituelle de ces faits, et 10n en différait que sur les qualités diverses de cette essence. Pour reuverser cette antique et affenérale contricion, l'espri modrere eut fort à fair, car l'ongtemps encore après ses premières campagnes. Bayle, ce corphiée de l'éndition incroyance, battait souvent lui-même en retraite à propos de ces mêmes faits devant l'absurdité de ses propres dénégations, « Tou out nié les espris, dissiel-li...). Le ne saits ce qu'il le na riviver, a más il me semble que TUT OU TARD on sera forté d'abandonner les principes mécaniques si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences; et, franchement, il n'y a pas d'hypothèse plus capable de donner raison des événements et phénomères. 3-

Mais la théologie, que nous disait-elle donc à son tour?... Ah! la théologie connaissait bien toutes ces choses!

^{1.} Nous ne surrous donner une fidee plus exacte du mode de ces appartitions qu'en rappedant hou le cleure ne fiele que Wallare Sout, ce conscienciere reproducteur des trafitions du moyen âge, a voitu donner aux siens dans sons charmant égisted de la Danse débanch. Assurément, ici, il aura voulu, selon as coutame, se montrer historien sans cesser d'être poête, et, pour notre part, nous ne trouverions peut-êtres pas dans ce charmant tubleau un seul trait qui manquât la nos lexendes anciennes et à quelques histoires modernes. Nous y pricavonos et la gratte et la fornaties, et le rocher et la souffe frait et l'agre, et la bettle danse vettes de blance, dont la figure so dessine, «l'il-lumine, so décodres et s'évanouit grandellement; of airiq que Waller Scott a copié tout à la fisi les historiens paines, les réclis de nos plus vieux chroniqueurs et curé conte systimatismes modernes.

^{2.} Bayle, art. PLOTIN.

Il lui suffissit, en effet, de se reporter au 2º verset du 1º chapitre de la Genbez, qui montre « l'esprit de bien ports faur les eaux, » pour soupçanner avant tout l'importance mystique d'un édément élevé à la dignité de véhicule divin, et comme cette théologie n'est après tout qu'un merceilleux enchaînement de vérilés métaphysiques et cosmiques, toute la théorie du baptême, c'est-à-dire de la renaissance par le Saint-Esprit et par 1º reus se trovaité féalires merveilleuxement à son tour par le verset en question. Elle se complétait enfin par les magnifiques prires de l'Égites, locts de l'eucrosime des fonts bapismaux à l'office du samedi saint; cérémonies admirables, dont le seul but est encre aujourd'bul; comme aurtéois, la reconnaissance solennelle des droits du Créateur sur ce même élément, usurpé et momentament soullé par l'eunemi.

C'est Terullien qu'il faut entendre sur cette double pocumatologie des ondes, a Pour nous, di-il, pour nous qui s'ommes des poissons conduits par lésus-Christ, notre chef, nous naissons dans l'eau, et ne pouvons conserver notre vie qu'en demeurant dans cette eau., L'eau, en effet, est cet démont qui, avant que l'univers eût reçu toute sa perfection, deneurait comme caché dans la puissance de bieu. L'eau seule servait de trône à l'esprit divin; ce fut par les eaux qu'il sépara la terre du firmament, ce fut aux eaux qu'il commanda la production des aimes virantes., et même du corps de l'homme, qu'il ett cré, hon de terre sèche, mais de limon. Ayant employé l'eau à tant d'usages, on comprenait qu'il l'êté employée encore pour nous precurel la vie surraturelle, car l'esprit de Dieu, qui est saint, ne pouvait avoir été porté que sur une chose sainte...

a...Les Genilis eux-mémes, tout cloignés qu'îls sunt de la connaissance des choses pritruelles, attribuent à leurs idoles un porvior (agalement efficace... Ils ont coutume d'initier par une espèce de baptéme leurs néophysès à certains mystères de la dévese leis no du dieu Mithra... De plus, S'agit-il de faire des lustrations expiatoires ; vous voyez leurs prétires pourer de l'eau de toutes parties, bourgades, maisons, temples, villes entières, tout est arrosé. Il est certain encrer qu'aux poirs apollinaires et éleusiniers, ceux qu'il ex célébrent se font plonger dans l'eux pour être réglenées et obtenir l'impunit de leurs crimes... Couvaitre Dieu, c'est donc en même temps connaître les artifices du demon, toujours prit à contrebire seo ouvrages. Mais quelle similitude l ici c'est l'impur qui purific, c'est l'esclave qui affranchit, c'est e condamné qui about; n'est-ex pas détruire son propre ouvrage que d'effacer des péchés que loi-même il inspire? n'est-ex pas une tradition publique qu'en debors des secrements il y a des pas une tradition publique qu'en debors des secrements il y a des pas de l'actient de l'est de l

espriis immondes répandos sur les eaux T cest ce que l'on raconte de tant de sombrer fontaines, de raissenza affrura, de pisitiona thremailes de caves, de pois et de citernes domestiques que l'on affirme engloutre ou étoufer des hommes par la seule force du malin esprii. Si nous rapportons ces choses, c'est pour qu'il paraisse moins increvable que l'ange do Seigneur préside aux caux et qu'il les paire pour le salut l'ange do Seigneur préside aux caux et qu'il les paire pour le salut des hommes, puisque le mauvais auge se sert du même étément pour leur pertre. Le ne veux donc pas difer que les eaux nous doment l'Ése crimes, nous présir à reverveir et Espriès sint ; 4.

Tertullien rappelle enfin l'eau de la mer Bouge, l'onde amère changée en eau douce par la verge de Moise (Ezed., 53), celle qui sort de la pierre, que l'apôtre nous dit avoir été Jésus-Christ lui-inéme (Cor., 1, 39); l'eva étreulle du lourdain (letan, 7), le terrent sustifue du Cédron; puis il se repose auprès du puits de Jacob, marche sur les eaux avec le Sauveur, traverse le las de Générard avec lui, la vels pieds des apôtres et termine en pleurant sur l'eau qui jaillit sur le Călvaire sous le coup de la lance décide.

Voici donc l'antajonisme établi, et nous allons voir maintenant une certaine similitude dans les effets persister malgré ces causes essentiellement différentes.

Rappelons-nous d'abord que bien avant de détroner les vierges et les désesse mêres au profit et au nom de la vierge mêre unique, il théologie biblique possédait déjà sa grande fontaine intermittente dans la piscine probatique de Siloé, à laquelle Notre-Seignour renotes diraveurs de la piscine probatique de Siloé, à laquelle Notre-Seignour renote de s'i bainer.

Qu'était-ce donc que cette piscine? Au rapport de saint Épiphane, c'était une fontaine qui, sortie de la montagne de Sion à la prière du prophète Issie, entrait en Ébullition à certaines heures, s'apaisait à quelques autres, mais coulait toujours le jour du sabbat, jour sacré chez les Hébreux.⁵.

Le cardinal Baronius la rapproche avec raison de la fontaine sabbatique de Palestine, qui ne coulait aussi que ce même jour, et restait à sec toute la semaine au dire de l'historien Josèphe et de Pline 4.

L'Écriture sainte nous apprend, en outre, qu'un ange descendait à

- 4. De Baptismo.
- 2. Saint Jean, ch. 1x, v. 7.
- 3. Saint Épiph., ch. v11, in Joh.
 - Baronius, t. 1, ch. xxvi.

certains jours dans celle de Siloë, en remuait l'eau, et que le premier matade qui y entrait après cette visite angélique était guéri. De là cette foule immense qui attendait ce moment avec impatience et principalement au jour du subbat.

Le nom de Siloë n'a donc plus lieu de nous surprendre, puisqu'il vient du mot hébreu Silonch, qui veut dire rneogé. Ur, il s'appliquait ici tout aussi bien à l'action angélique ordinaire qu'à celle de l'ange du grand conteil, le Messie, désigné quinze cents ans à l'avance, par le natriarche lacob, sous ce même nom de Silonch.

Voici done un exemple d'intermittene amptique, qui pourrait jeter peut-être sur quelques autres plus de lumière que toutes les théories siphonieume du mondo, surtout si l'on rapprochait encore de cea deux fontaines celle qui ne coulait également n-Scile qu'aux heures de la prire publique, et qui cessa tout à coup aux premiers blasphèmes proféries outre Votres-eigneur¹.

Ce phénomène de géologie surintel·ligente ou plutôt de géologie surnituralisée se trouvait donc également constaté avant comme après Jésus-Christ.

Mais Tertullien vient de nous le dire; à l'exception de la Falestine, cet héritage réseré, toute la terre, depuis la chune, apartienai la l'ennemi, qui, bien que dépouillé de ses titres et de ses clefs, ne se laissait pas déposséder aussi faciliennent de son empire matériel. Détroné, mais non rendu, il fallait encor l'exproprier de channel des se domaines, les lui reprendre un à un et procéder au baptéme de la terre comme à colui de ses enfairs.

A la victoire du Dieu on vit done succéder ce long exorcisme du globe par l'Égise, exorcisme nécessaire pour opèrer sa rentrée dans son patrimoine légitime. Il dure depuis dix-huit siècles, et, nous f'avois déjà dit, lorsqu'on refléchit à l'exigitaté du terrain restitue, on se demande avec effroi combien de siècles seraient encore nécessaires à la récupération intégrale.

Après la dépossession des montagnes, des hauts lieux et des bois, celle des fontaines devint donc une des précocquations les plus constantes de la nouvelle société réligieuse. Traqué de toutes parts par son vainqueur d'uin, le paganisme, on peut le dire, se retrait tout entier dans les montagnes, dans eurs grottes et dans leurs sources, Aussi pas un apôtre qui ne marchit d'ort à elles, pas un saint qui ne leur impost sa bannière et son nom en échange de celui de la nymphe et du dire congédié. Et le paganisme lui-inmées es méfait beau-

4. Tertuli., ad Gentes.

coup trop du protectur qu'on lui enlvait pour le défendre avec beaucoup d'obstination; ¡ our nons rappeler com len parfois il était dur envers les sieus, nons n'aurons pas besoin qu'on nons remoir à ex passage de la vic de Perplivre, par l'unape [p. 19], dans lequel l'historien nous nomer le philosophe obligé, un ererain jour, de chasser du bain thermal qu'il prenait le démon trafinat appelé par les habitants Causonthu, Le bain ne fut tolèrable «un'es) resuntisen du génie.

Cest même (ci le lieu de renarquer combien en exorcisme orthodox on palen de certaines fontalises controil forméllement les théories de Goëres et de decteur Sepp, sur ce qu'ils appellent le mogle not-rettle on forces dicinatrices de la nature. Nous ne saurions trop le répérer, pas de divination saus un esprit d'irmoger à la personne cè à la chose qui paraisson il e mieux deviner par elles-meures. El la protuve, écat qu'une fois privée de cette assistance extrainé que, toute pythenisse comme toute fontaine n'en continue pas moins d'accomplit rés-parlaitement toutes ses fonctions vialus es et physiques. Cuelement, une fois exorcisées, ne leur demandez plus de divination. Le dieu n'y est ples, et le silicene qu'us sui primédiament son départ vous démontre une fois de plus que sa présence n'était partie intégrante ni de la personne ni de la chose.

Tomefois ce travail de repriss se de mitations fut et demeure eucore infiniment babereux, et bien que l'Église ectorise en masses toutes les enux dans le magnifique office rappelé tout à l'heure, braucoup de fontaines, à l'heure qu'il est, n'out pas encore fait leur sonmission, beaucoup d'autres sont resérés pour ainsi dire indécèses et dans l'indicis pendant des siècles, le jugement privé des passeurs ne s'accordant pas partout avec eail uls souverain pouvoir dirigeant.

Il falait y regarder d'autant plus près pour découvrir le venin subsistant que, d'ordinaire, le nouveu patrou parissis le renfermer assez exact ment dans le programme thérapunique de son péchécesseur, programme respecté à son tour par la foi de seropants qui ne cherchairent pas à l'étendre. C'et ainsi qu'à l'église de Saint-Théolore, à l'onne, la source christianisée ne guérie nerore misculessement aujourd'hui que la spécialité pathologique, la fièvre quarre, qu'elle guérissist Johns sous le règne de pasien.

On sait encore à combien d'embarras dome'rent lieu pendant longtemps la sé preveze judiciaires, et comment certaines sources persistaient sous le nouvel déradard à d'inoncer et à brîber les parjures, tout en respectaut les linne-eras. L'Onde amire de Moise avait repris force de loi, et, comme jadis les fentaines d'Ozachas et de Tyane, nous vojuns au moyen dage celle de Wierre, en Fierardie, punir le faux



serment de l'épouse infidère de saint Gengoulf, en consumant son bras !

Toutes les explications rationalistes que l'on a exagiré à l'propie.

Toutes les explications rationalistes que l'on a exagiré à l'propie.

es és épreuves, qui constituaient en définitive la partie la plus sérieuse

et, par conséquent, la plus surreillée du droit criminel europée.

sauraient tenir devant un examen un peu serné et devant l'exposé

tant soit peu fidère de toutes les nièces des procés.

Nous montrions tout à l'heure la fontaine d'Hagno, accordant à l'invocateur de Jupiter Pluciais une pluie abundante et locale, a ussitot qu'il avait jeté dans ses eaux une simple branche de chêne; on ne sera donc pas étonné de voir un certain nombre de fontaines course ver longtemps après leur purification ce privilége auquel celle de Baranton, en Bretagne, ne paraît pas avoir enoure renoucé!

On comprend donc sans peine que l'anathème des fontaines a pu

- 4. Voir toutes les vies de ce saint.
- 2. Baranton s'appelait autrelois Brienton, de ton, montagne, et do bet, Apolion. Guillaum e Breton, chaptein for Filippo-Auguste (1, VI, v. 435), nous dépent le prodige en ces termes : « Quelles causes peuvent produire de telles merceilles" (qu'enospape paise de l'eux et en répud pardyare positier de telles merceilles" (qu'enospape paise de l'eux et en répud pardyare positier assemble soudain les mus chargées de grêle, voit l'air s'observair par qui avaient faut dévire de l'étre voulentes liée autre avoir rier vu, sei de qu'envient faut dévire de l'étre voulentes liée autre avoir rier vu, sei de leur stupent est grande, tant l'épouvante les gleet d'éfroit... La chore est merceilleus, p'étaune, mass salta s'55 v taux.

Francissons encore bien des sécles et arrivons au nôtre. « De respect d'ui, à son tour le Mapaina pittoresque (18.6. p. 331), est et le encore aujouring qu'en 1835 les labitants de la jarcies de Concorre (Vallée des Fées) se sont endus processionnellement à l'arrivon, clergé en léte, pour obtenir les pout nécessires aux moissons. Arrivé près de la fontaine, le curé bénit l'eau, y plonges l'encenoir et arrival se la pierres volsines. «

Il n'es pes me, tout le monde le sait, de rescontrer une fontaine chande ou froide, qui entre es habilition et s'apie pour prejeter seus une sort d'harrour lout et qui vient la souiller, et le physique de rendre compte, à sa manière, de cetta s'inquiller propriété; mais i.e., qu'on y fasse bien statetion, c'est le perron qui d-vient le talernacie redoutable auguel il n'est permis à personne de touter-s, et, ce qu'il y a de plus curiente, c'est de retouter un produnt préclièment fidèle du phésonème beton suspès de cette fontaine de Jupier Ammon dont nous resons de nous occuper. Eccutions le pérgraphe Pomponis Méti : « l'rès de la fontaine du solei, di-il, est un cretain rocher conservé au vent d'ouset. Lorsque la main de l'homme vient à le toucher, autstâté la fontaine s'enfle immodrément et s'ait vedre des teuririllons de sable, semblables aux fost d'une mer agrifier par la templét (», (1), » Il flust en conveir, voici deux rochers bleu chers à deux fontaines intermittentes, à quarante siècles de distance. Il ne 1 virs que Bel et luptér Ammon, c'était

marcher de front avec la purification et même avec un certain culte de ces mêmes fontianes. Le quatrième dimanche de carvines, par exemple, on s'y rendait en procession et en chantant; on havait de leurs caux et fon eucliait des fleurs dans leur voissinge; cel a s'appellait faire set fontaines, fauere fautez sons, on bien encor leur de l'entre la diffianche des fontaines. Tous ces susges subsistant paya jour où quelque concile provincial, après un examen plus persond, d'eouvrait enfin quelques traces de l'enacenni méconne, et veues indéfinitéement interdire ce que l'autorité locale et privée avait parfois trop facilement toiléré.

Les apparitions elles-mômes ne rassuraient pas complétement; on connaissait toutes les ruses du mailir; on se rappelait en tremêtie les leçons évangéliques et les incessantes méliances des sains de tous les âges. e bans le doune, pariez toujours pour le surranturel menteur, a disait comme eux le plus grand saint des temps modernes, Albohose de Lieuori,

Ainsi donc, il y aura toujours dans les fontaines sacrées trois choses à considérer, trois pièces élémentaires de la question:

1º La source, véhicule d'une énergie spirituelle;

2º Cette energie topique, c'est-à-dire un ange hon ou mauvais, suivant le maître duquel il relève;

3º Le maltre qui l'emploie et qui se fait représenter par lui, car cette expression si profonde employée dans l'Écriture: « Anges qui faites le Verhe de Dieu, qui faritis rerbum bri, » nous explique ici le mystère de la fontaine de Siloë, où l'ange descendait chaque mois sans exclure ni la présidence ni la présence du Verbe.

tout un; mais pourquoi ces deux pierres? Le concile tenu à Leptines, en 754, va vous donner le mot de l'énigne, en prolibant les «sertifices qui es sur les pierres des fontaines, secrificienne que final super petras de fontaibas. C étair, en effet, sur la pierre ou sur l'en nées rochers voisiene l'ans soutes les descritions.

Homère (Odyasee, v. 36) nous montre l'antre do Minerva, là thàpue, forné de pierres sanctifiées par la prisènce des anymbes, irre altra; Urgile, dans l'Éndide, nous montre à son tour « le rocher vif qui sert de domicilo aux muses, révous extéllis auxes, aupunharum domas; » Théorire, dans ses Pastorates ([lb. 1], insisté davantage encore sur les grandes pierres, µvyñas, réyse, qui crioment les fontaines d'vintarires.

Ne trouvons donc pas étonnant que les pierres περιφερές de Balenton jouent en 1835 exactement le même rôlo quo les pierres περιφερές des nymphes païennes jouaient à l'époque de Théocrite, de Virgile et d'Homère. Car ce serait s'écarter de rous les enseignements de la théologie que d'attribuer à d'autres qu'à ces esprits la mise en œuvre, l'organisation de ces apparitions.

Laissons parfer le théologien qui a creusé le plus profondément ces matières, c'est-àdire le jésuite l'îrpé : a les angus, nous demandera-ton, sont donc la cause efficiente et le principe de toutes ces opérations? — rout à fait, aumino. — De toutes?— De toutes, orne nirem. — Eux sculs? — Eux sculs, soli. — Quelle part reste-cii donc da bieu dans tous ees phénomères? — Sa présence, as dicée quelque-los comme chez les prophètes, sa permission toujours, mais sa scu-structural. —

Le cardinal Bona, dont le livre sur le Discernement des Esprist fait autorité dans l'Églies, applique ce principe aux apparitions de la sainte Vierge. Après avoir recommandé de ne les accepter que sur l'affirmation de ténions tris-afligees de foi, il ajoute : « Et même disil faut toujours dire que ces apparitions ont eu lieu par le ministère des anges ?.»

Le pape Benolt XIV, dans son grand traité de la Canonisation des saints, s'en réfère à ces principes et les proclame.

Enfin le jésuite Canisius, cet homme prodigieux et dont notre siècle ne soupconne cependant ni les vertus surhumaines ni l'immense savoir, s'exprimait à peu près dans les mêmes termes 3. Après avoir rapporté quelques-unes des apparitions de la sainte Vierge, celle, par exemple, dans laquelle elle révile à saint Grégoire le Thaumaturge, toutes les profondeurs du divin amour; celle à sainte Marthe, de Tours, avec laquelle elle s'entretient si longteuns; celle faite à saint Grézoire le Grand dont elle corrige les erreurs; celle dans laquelle elle ordonne au pape Libère la construction de Sainte-Marie-Majeure; celle dans laquelle elle-annonce à saint Jean Damascène la reproduction de sa main droite qui lui avait été conpée, Canisius, disons-nous, conclut en ces termes, après avoir confessé toutefois son ignorance sur le mode de ccs apparitions ; « Enfin, il est certain qu'il y a infiniment plus de choses que nous ne pouvons ou le dire ou l'écrire ou le penser, qui se font à l'ordre de Dieu par les puissances angéliques, tant pour exalter et recommander le culte de ses saints que celui de la Vierge mère, et le tout bien certainement pour des raisons

t. Tyrée, de Apparit., p. 208, 214. etc.

^{2.} Discernement des Esprits, p. 258.

^{3.} Il est question aujourd'hui de la canonisation de ce grand homme.

d'utilité générale que souvent nous ne pouvons pas comprendre !.» « Ce sont les anges, dici al alleurs, qui font toute ex chose dans appartitions, qui aquat omnia, et nous devons néammoins dire que ce sont oil les saists ou la saine l'vierge, qu'elle que soit l'image alla laquelle its se montrent aux vivants, parlent ou agissent par l'intermédiaire de ces cepris ! » e

Nous avons cru fort utile de rappeler ici des principes propres à désarmer lerationalisme, lorque'il non sobjecte, à propos de quelques apparitions, d'évidentes ressemblances de costume, de langage, d'effets extérienrs luminens, etc., avec les visions du paganisme et de la supersition. Ces ressemblances purrement de forne s'epilqueur tap refidentifé d'epière des influences tenjeure semployées, comme la différence ou plutôl ('opposition des fruits dois 'escapitager à son tour par l'opposition des grandes personnalités célestes qui les emploient et les inspiren.

- 4. De Virgine Deipara.
- 2. De Apparitione mortuorum.

FIX DE TOME TROISIEM

PARMANET AN ARROWN MOLENE BUT MANUFACTURE MISTORIOUS

2566419A

PARIS. - INTRINSISS DE A CLATE, ELE SAINT-ELNOSS,

PNEUMATOLOGIE.

DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

J*.-E*. DE MIRVILLE

TOME QUATRIÈME



e Tous les dreux des nations se de pauxres esprits (Elhlim), mais Seigneur (Élohim) a fait le ciel la terre, s (Passume xcv, v. 5.

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCESÍES DES PAITS DE L'ÉRE ACTUELLE

111

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

1863

8-15-54

TABLE SOMMAIRE

DES CHAPITRES DU QUATRIÈME TOME

FORMANT LE TROISIÈME VOLUME

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES, ETC.

SUITE DE LA

QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT LES DOGMES, LES FORMES ET LES RITES DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉS DE CEUX DU CULTE JUDAIQUE.

CHAPITRE XIII.

ASTROLATRIE

OF ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAFA.

- § II. Théologie sidérine juive. Le cantilibre et les sept branches. —

 "Excule et Apocatype comparis sons er rapport. Sept seguis principaux et sept paulete principaux et sept plantes principales. Bostation des plantess autour du soleil conne de teut temps. Les chrivat et les roues de fext. Direction en aurerellinace des astres par les anges, preissale du notes natiquité. Théologie juive du soleil. Orientaion des temples vers le soleil levant. La ploire du soleil. Orientaion des temples vers le soleil levant. La ploire du Seigneur astrenu par la porte de Orient. Les fises senant du soleil. Le faile seul du candidabre adoré par Jacob. Dans le songe de la can

NO1

NOT § V.

TABLE SURVAIRE.
Joseph, le soleil matériel s'incline devant le soleil spirituel représen par Joseph, type de Jésus-Christ. — Korschid. — Mitraton (le Milhr des Persse) n'ezt autre que sint Michel. — Mene théologie aux flod — L'ange qui se tient sous le soleil et l'ange qui se tient dans le sole — Distinction. — Hypothèses. — Le tabernacle du Seigneur. — È I. «Tinictone crantitrense ur sount.»
L.— Le notisque. — Son antiquité. — Son caractère révété. — Tordisque et les deux tylius d Isreal rapproclés. — Impossibilité hausrel selon Dupuis. — La constellation du Taurenu appelée pe spires » la grande cité de Dieux, et soupcombe par l'astron mie moderne d'étre le but de la gravitation grierale. — Pourquoi du répoid de Dieplus se procinanti l'image de celui qui bril au firamanent. —Simitication mysique de la l'irrege, des Poissous, de Verseau. — Les backes antichiluviones de octulurés sujuerd'hui. — Zodiaque fecond en significations mysiques, dessisti Keppler. —
— Mollirio du sabeisme. — Reclears de Innairre et reclears a tradero. — Proteotra des nations pre sastres. — La Viagine alan donnée pour les Séptante. — Les élément tuteurs de saint Puerençia, leur vraie signification. — Les septençis en eléments supremuy les connocrates et les accircentes. — Dous soleils et deu serpesis. El » Pour la sourrais entra les services de la source de la connocrate et les accircentes. — Dous soleils et deu serpesis. El » Dour la sourrais entra les seus suites, comu dous si Écusas.
 Astrologio. — Astrologie, forme favorite de l'idolàtrie sabéitiquo. Influences sidérales obvictues rébabilitées par quelques savants mé

- APPENDIGE R. « Paicenseurs stratques de Copenne et de Gallées. Le système de Copenne retrouré chez un cardical romain, cher Pythagore, dans le Zohar, et, par induction, chez les antédiltwiens et chez nos patriarches. — La science moderne elle-même, représentée par Délambre, « de voit aucune raison suffission pour la leur refusers. « 113
- APPENDICE S. (Suite). « Porces mécasures ou vertus? » L'importance de la terre reconnue. — La terre et notre système solaire relevés de leur abaissement. — Le chifre sept, relati à nos plantées principales, justifié et rétabli par la science. — Derniers jours de

Fattraction donnée comme cause. — Toutes les théories modernes : l'origine et les causes mécaniques du mouvement sidéral renvers par leurs contradictions. — Leur révision deveaue nécessire urgente. — De la physique, de l'électricité, et par-dessus tout des loi mals avant tout des vertue.	el s
TE I. « PARADOXE PROGRAIN SUB LA SUFFISANCE D'UN AIMANT INTI LIGENT. »	
PENDICE T. — « SCIENCE MORENY ET MENTENNE SIGNAL. — — Bapperchemente suranthéologiques. — Ce que pormient bien n'en théologio le Soirel, Lucifer-Vénus et la planée de Nercare. — Zodar assignant à Stain le troisiène palais (ternauq permi les se publis principaux du solell. — La Vénius astronomique occupe, en el le troisiène range. — Transformation antique de cette planète, for ment attestée. — — Comiètes normales et autoriales voir en en ans. — Ces masses qui denzient hoyre, bruler ou noyer la terre, not plas, solon M. Balmet, que der rieva cistiller. — La mystic des cometse enseignée par Keppler; il en fait des révelateurs, com Newton en faisit des correcteurs. — Difference signale par l'Ex- Newton en faisit des correcteurs. — Difference signale par l'Ex-	epi fet, te- 159 dix ne cité me

CHAPITRE XIV.

NOTE 1. a DOCUMENTS RISTORIQUES SUR LES COMÉTES. D. 176

ANTHROPOLATRIE

- OU L'ADORATION DES MÉDIUMS (DE NAISSANCE).
- 8 II. Première guerre de trente aus à l'institut, commonée par Bergier et terminée par Dupais, ou les explications impossibles. Deuxième guerre de trentié ans, recommencée sur le nêtre termin par Creuzer, et terminée sus resituats par IXI. Guijnainet et Maury. Sinsulnaite du dieu, de l'astre et de l'homme, prouver par l'abbé l'ouder. Il raille Bergier, dissant du technum er cinatelle, de Cécrops une crouge. L'astre de l'astre et de l'homme, prouver par l'abbé l'ouder. Il raille Bergier, dissant du technum per cinatelle, de Cécrops une crouge. L'astre de l'astre de

NO

- § III. L'Itargie du bières et sa philosophie. Tous fits de trèrge et et finissant par souffrir une passion. Oniris, Baccus, Hercules o'Thes et comparés. Sémélé, lerreur dest détuous et reine du ciet, donne le jour là Bacches, enfant d'vin, auvereur de monde, et dont le nons signifie chair manyée et ris bu. Hercule meurt sur le mont CEB, on Sévérain : 4 Mon père, nonn père, pourquoi mères-vous abandonné? » Thésée et l'expédition des Argonautes sur le navire partuut, argo. Toison d'or. Jason, polei]. Les finnes-mapoes modernes saltuent pour leurs maltres et patrons: Osiris, bechos (ou Bacchus). Adons, Atys, Cadmon, Ilirm et d'estes, l'architecte. Choix et admissions arbitraires, gar la science, do quelques-uns de ces héros.
- § IV. 4. Extension universelle de l'héroissen faitique. Héros solaires de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Héros solaires européens. Odin, lo Scandinave, descend aux enflers et se brile pour le salut de son peuple. Thor, Balder, Siegfried, Huadon, Hésus, Édion, dieux de lumière, dont quelques-uns meurent et renaissent aussidi. , 2 18

 - 5.— Salerahand. Son avinement, prefix longtemps avant as naissance, pour l'époque même à laquelle apparut l'ésus-Carist. Son on signifie porté sur la croiz. Incurration do Brahmá dans le sein d'une teriege et lis d'un elargemente. Il onseigne dans le terie, chause les démons, nœurt sur la croix et resuscite. Co personnage avait réque très-réclèment vinar-deux ans avant le deux d'ess-cleirs, et l'action de l'ac
 - Sakiamouny-Bouddha. Qn'est-ce qu'un Bouddha? C'est une incarnation du Verbe. — Antiquité de ce nom. — Il remonte à la planéto de Mercure et se confond avec celui de Bacehus, de Vodan, d'Odin.

- Sokiamonny, la neuvième incarnation de Vichnou, vicet a monde, trés-positivement, des ris hors divides avant l'est-chétienne. Benonce au monde, aux palois, à la couronne, pour se faire notien. Etasse de sis assous le figuire mercellieux, apuel l'abrer de f'intelligence on de la foi. Mortifications extrêmes. Poursuite du la prière, le baptiène, la confession. Sea prédictions se railsent. Il éabili la prière, la baptiène, la confession. Sea prédictions se railsent. Tristes fruits des adoctrine.
- 11. 4. Théophanies héroïques, passagères et permanentes.
 2. Le héros devant les saints Pères. Assimilé par eux aux demi-

- APPENDICE T (bis). « Tous les sauveurs marqués au signe ne la Bête » 263
- APPENDICE U. « Conceptions et naissances influencées, ». , 268

CHAPITRE XV.

NÉCROLATRIE

OU ABORATION DES MÉDIUMS (D'OUTRE-TOMBE,.

- § II. Nécrolâtrie naturelle. Perpétuité des affections. Besoin d'une

immortalité se ressouveant. — L'état futur ou présent des maises destit la grande pricoquation des prises. — Mais que faillail- entendrer par en moit ?— Les inscriptions contradictoires. "A Manes qui ont Vecu. … a mânes qui soufferen, manes qui importen, mênes qui importen presentation des mênes benantes et des deux mânes. — Qu'ongue les princes eussent leurs mânes bienheurent (passaparei), tous les mânes relevanted ses enfers et de Phiton, le lapiter Sammanus con dieu des mânes. — L'Étangle le confirme, puisque le Ségueur ne descend aux centres que pour le mênes — L'Étangle le confirme, puisque le Ségueur ne descend aux centres que pour lui en arrarder les cless. 288

- § III. Culte privé des mânes, des lares ou des pénates. Repprochementes et comparaisons. Culte de-ancêvres ou Larrari des Romais. Le maître des lares figurent au budget d'Auguste. Si le spiritien progresse, qui aist is nous ne le verrous as figurer au nôre? Le lare colé sur la place, sa valeur commerciale. Clauses du marché. Car rédibilitoires. Pétiané de ordina. Prêtre du lare à la déesse Mania. Imprecations terribles communiquées à l'auteur pair de Charleir de flossis.

 - § N. Culte public des mânes, en Chine. Administration intérieure, extérieure, discile el epublique du royaume. Los dynasties choines des Chen éclairent et justifiant tout ce que nous avons dit des dynasties égyptiennes des mânes. L'analogie est paritiue. Fac Chine, les Chen sont les patrons et recteurs spiritudes statelois par l'empereur à chaque ville, etdeup dourgade, chaque village, etc. Gouvernement invisible organisé par le gouvernement visible. Béglement entre le célé et la ferre. Crimale convocation annuel des Chen sur la monagen et le charge de la charge de l

- Rapprochemonts avec le culte public des mânes dans les autres pays. Identité tellement parfaite entre toutes ces nécrolâtries, que la science moderne se demande si « le mahabhárata des llindons aurait donc été comu d'Hésiode et d'Honère.» — Lémursles romaines rapprochées de celles du Japon. 334
- NOTE 1 transport aux. A Exprise qui mangent et qui bolvent.

 Deur speries d'estina, les parentaries ou mes que individual sur les tombours, et dont les reviets appartement aux suite moisse les tombours, et dont les reviets appartement aux suite moisses des sitteraries ou notes estudivennent réverère pour les moisses, et dont les seules bêtes fremes, appeless pour cels feraties (de frantia) essient devorre les déviers. Minne et démons glouton. A Delples, le démig Eurinomus ne laisait junuis que les ou de son festin. Gonne vouriet, et la régret de le control le partie de la revier de la régret de la réverte de les prises fluarre del par Duniel. Exprisen fluarre del par Duniel. Exprisen fluarre dels par busie. Exprisen fluarre del par Duniel bunt des sines que partie fluit d'un titres réves, pour la mort des mêtes, lasqu'un nombre de cett mille. Becommandation faite par soint Puni aux christies de en no jamis s'assoir à la indée de demons. « 300 de la no jamis s'assoir à la indée de demons. « 300 de la control de la control
- 8.V.— Nevromancie objectivo os visible chre les anciens; suscitation des mênes. Adjustanto de Platon, Proserpare et Fisphone. Les dieux et les mênes torturés par les sommations du magicine. La puydagogie ou Titurestion des mass, hou distancé de la puydaounacie ou dérination par les mess. Exocatons collectives. Exomples. —
 Contrainte par andre et contrainte par corps and definit. Revivileation artificielle et temporaire du coduvre. Lucain et Érichthon, la plus
 célèbre de Blemoidée et des Thessilianes, perigidant la montrainancé ou consultation par le cadavre. Ombra visibles ficées à cerliuli licon, harchen, Traintiere, con les pulsi éconpereus, mison
 par la production de la contrainant de la contrainant licon, harchen, Traintiere, con les pulsi éconpereus, mison
 Dion, etc., etc. Valère-Maxime affirmant avoir se lui-induce les figures
 (Pachilles Checulage et d'Iterule). 3
- § Vi. Nécromanço et revenants devant la science moderno. Lo revenant vulgaire. Trois systèmes contradiciones ; poupérer, agent plys-siquo inconau, perturbation nerveuxe. Lumière odique du baron de Belchembach. Delires articles, produits pars il Henry Davy. A son grand etonement, le merveilleux s'y mête. Apparitions de most acceptés et muities par le science. Apparition célèbre et complète analysée par le docteur Brierre do Boismont. Revenants s'introduisant par les fentes els es servares d'une portu. Fantions del celefic de M. Delriuu. Lo sens du toucher prévocupe surtout les Auglis. Elbris touois tauteis per eux. Dapartion od écinf formas dis.

Le revenant transcendant, ou lo remajire devant la science. — Vampires anglàis, iriadais, danois, polonis, russes, etc. — Lutta vare les vampires. — On leur coupo la langae. — Obligation de les briele; de leur perce le ceur ou de leur couper la têle, pour qu'ils ne reviennent pas. — M. Calmeil expliranta le sampirisses par la menurise qualité un pais, par des écorces a carriée ou por l'ignomeze, ed libitum. 388

NOTE sur la « seconde vue des Écossus, » — Expériences de Mac-Aulay et Martin aux lles Hébrides. — L'île de Saint-Kilda et le mal du gouverneur.

393

§ VII. — Les dames séparées et la Bibbo. — Leur subsistance appis la mort. — Le séche et le pormant fou l'arquit de l'inau, - De ci qu'il constitue le crime du nécrouant. — Les obb et les pythons. — L'engastrimysme le crime du nécrouant. — Les obb et les pythons. — L'engastrimysme de crime du nécrouant. — Les obb et les pythons. — L'engastrimysme de crime de l'arquit d'entre de l'arquit d'entre de l'arquit d'entre d'entre de l'arquit d'entre d'ent

APPENDICE V. — Les axes séraxies et l'Écuse; pancieres et par truer, » Principes. Soint Augustia et los mes séparées. A-pupartitions personnelles ou impersonnelles. — Bilocation des sainfis et des sorieres. — Discrement. — Annes damnées. — Baroquer, évoquer, consulter. — Visites et visions promises par des saints. — Consultations aux tombeaux des martyrs. — Appartition collective, dans Saint-Pierre de Romo, de lous les saints qui y édaiont entieres. — Necromancie interfite. — Toute la question réside dans de depayu. — M. de fudificacidable se tromps, la démonophoble n'à jamais été plus intense de des la companie de la companie de la consultation de la conde formules, des hévisies et des pratiques de la nécromancie moderne. . £2 NUE e san l'écatration ses sersars la restructura de pasontra. .

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE.

SUITE

DE LA QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT LES FORMES DIVERSES DE L'ID GLATRIE RAPPROCHÉES DE CELLES DU CULTE JUDATQUE

ASTROLATRIE

ou

ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAUX

CHAPITRE XIII

ASTROLATRIE

95

ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAUX

§ 1

THÉOLOGIE SIDÉBALE PAÏENNE.

Encore le Inabanda. — Qu'ens-ce que l'astrollateit — Reison aux crevous de Duppis et afectoristé de projens explicitions. — Théologie plantaires projentes. — — Théologie solaire chez les patiens. — Particultivement chez les Peres. — Mithras n'à jammis éét qu'un mediateur ani. — Théologie bonaire chez paiens. — Note I. « George n'e transport de sousse paiens, espotémeg ». — Le soleit, judernache de la Diviside.

Nous avons déjà constaté, avec Cornelius a Lapide¹, que le mot tauba (du 4" verset du chapitre ni ela Genéese), traduit dans la Vulgate par ornatus, ornement, signifiait avant tout armée sidérale. Nous traduisions donc ainsi ce verset: « Dieu fit le ciel, la terre et toute l'armée des étoiles et des anges réunis. » phisque, suivant le même commentateur, tsada veut dire, non pas l'un ou l'autre, mais fum et l'autre, es idérum ae angolerum 2- » Cette version nous mettait en outre bien à

- Tome I^{**} de ce Mémoire, p. 308.
- 2. Cornelius a Lapide, Genèse, ch. 11, v. 1.

l'aise pour répondre aux objections tirées du prétendu silence de Moïse sur la création des anges.

Dans le langage des sabiens actuels, taab signifie également navires, chars et armére par conséquent, tsabauh signifie littéralement armée des navires ou flote navale, expressions que nous retrouvons appliquées au même sujet, avec un grand bonheur, dans l'admirable ouvrage du R. P. Gratry, intitulé: de la Comnaisance de l'âme.

De son côté, M. Lacour a raison; « ces mots armée des cieux, cohorte des cieux, désignent non-seulement l'ensemble des constellations du ciel, mais les aléin (élohim, esprits) de qui elles dépendent, car les aléi (zboout sont les forces des constellations, le puissances qui les maintiennent dans leur ordonnance, et Jevet Tzboout signifie LE LUI, ou le chef suprême de ces constellations.), »

Donc l'astrolàtric ou sabéisme, bien loin d'être uniquement l'adoration des astres, était avant tout l'adoration de leurs élohim ou de leurs dieux.

Tout le monde est d'accord sur ce point. On comprend parfaitement aujourd'hui que le geure humain ne peut pas s'être renfermé bien longtemps dans la grossière adoration d'un globe astral matériel, et qu'il a dù s'élever bien vite à celle de la force spirituelle ou physique qui, à tort ou à raison, est censée le zouverner.

Pour l'antiquité, cette force étant, comme nous allons le voir, seclusievement spirituelle, il s'ensuit que le sabéisme était le plus grandiose de tous les fétichismes, puisque nous avons défini ce dernièr « l'adoration du principe spirituel, que la foi suppose attaché à un objet. »

Les dimensions ne changent rien au principe. Ici, « l'insecte vaut un monde, » et, bien certainement, Apollon et Mithras ne sont à leur tour que les grands manitous du soleil.

^{1.} Dieux de Moise, t. II, p. 96.

1. - Méprise de Dupuis.

Dupuis ne s'v était pas trompé; mais sa folie fut d'immoler, aux vérités astrothéologiques qu'il avait grandement raison de voir partout, des réalités historiques qu'il ne savait comment concilier avec elles; folie d'autant plus pernicieuse qu'elle n'a jamais été combattue que par celle qui lui contestait à son tour, et d'une manière absolue, des rapports mille fois évidents. Bossuet l'a dit avec raison : « Toute erreur n'est iamais fondée que sur une vérité dont on abuse; » or refuser à Dupuis celle qu'il voyait, c'était doubler par cela même la force d'un système qui, pour n'être plus aussi généralement à la mode, n'en est pas moins encore au fond, qu'on le sache bien, le système favori et le plus puissant de l'incroyance moderne. Lorsque nous entendons nos adversaires, échos ici de tout leur parti, nous dire que « nous avons toujours pris des étoiles pour des anges et le soleil pour un dieu, » refuser un nouvel examen de la question serait, pour ainsi dire, passer condamnation sur une accusation présentée comme décisive. Nous conjurons donc nos lecteurs de ne pas nous accuser légèrement de témérité et de vouloir bien attendre au moins jusqu'à la fin du deuxième paragraphe, quinous permettra de marcher à l'abri des plus grandes autorités.

Nous n'avons pas craint de dire dans notre premier volume (Introduction) que nous déserterions immédiatement la bannière d'une Église à laquelle on prouverait qu'elle n'a jamais exorcisé que des maladies naturelles; nous ne craignons pas de formuler le même engagement pour le cas où une erreur cosmologique et continue nous serait irrévocablement démontrée dans un livre donné comme inspiré. Revenons donc à Dupuis, et ne cherchons que la vérité.

Il y avait deux parties bien distinctes dans cette terrible œuvre : les prémisses et les conclusions. Accord remarquable de toutes les histoires et légendes religieuses avec les nous et la marche des constellations, voic les prémisses; négation de la réalité des histoires religieuses fondée sur la fausse nécessité d'opter entre ce symbolisme sidéral et ces histoires, voici la conclusion.

An lieu d'opter, il fallait savoir réunir.

Quant à nous, nous adoptons avec d'autant plus d'empressement les prémisses de ce puissant ennemi, que la folie de se conclusions une fois bien établie (ce qui n'est certes pas difficile), les unes et les autres doivent, à notre avis, servir merveilleusement la vérité complète. Laissons donc de obté pour un moment la question chronologique des aodiaques, et constatons avec soin la part faite à notre système solaire dans la théologie des pafens.

Commençons par les planètes. Platon nous prévient d'abord que parmi les astres on ne donnait le nom de êci (dieux) qu'aux seules planètes, ce nom venant de êtiv, courir et circuler.

Seldenus nous apprend, de son côté, qu'on les nommait θεοί δεολποί (dieux conseillers) ou ρεπδοργέρα (licteurs), parce qu'ils assistaient au consistoire du soleil, « solis consistorio adstantes².»

Enfin Denys de Thrace, et après lui saint Clément d'Alexandrie nous affirment que dans les temples égyptiens on admirait certaines roues mystérieuses, toujours en mouvement, et que Plutarque, à son tour, nous dit représenter « le circuit des mondes célestes, τω αναρώ περίρορα;

Cétaient là les sept recteurs dont Mercure Trismégiste disait « qu'ils avaient été associés au Verbe pour contenir le monde dans leurs sept cereles. » Cétait également la doctrine de Pythagore et d'Orphée, doctrine que Proclus appelait Pedsovow, c'est-à-diré donnée par Dieu, et qui, selon le père

^{4.} Platon, in Cratil.

^{2.} Seldenus, de Diis Syriis, Prolég., ch. 111.

Kircher, « paraissait digne de ce beau nom a plus d'un père de l'église 4 . »

Jamblique parlait, à cet égard, à peu près comme saint Denys l'Aréopagite, l'autorité par excellence, en fait de pneumatologie.

Le ciel babylonien n'était pas moins explicite à cet égard. s, comme nous le dit Philostrate, toute cette our céleste et sidérale était figurée dans les temples par des globes en saphir supportant les images dorées de leurs dieux particuliers. La Mais il paraît que, nulle part, les grandes représentations de l'anivers n'étaient figurées avec plus de magnificence que dans les temples persans. Cedreuns nous apprend que l'empereur Héraclius, étant entré dans la ville de Bazacum, fut trappé d'admiration et de stupeur devant l'immense machine fabriquée par le roi Chosroès, et représentant le ciel et toutes les conversions des astress, arec les anges qui y président. Les seeptres dont cux-ci étaient, di-on, armés, expliquent parfaitement l'expression de rhabdophores et de licteurs, employée tout à l'heure?

Toutefois c'est dans la doctrine des Cabires que l'on peut retrouver et apprécier, comme importance, les sept premiers esprits plandaires. Ce sont la les grands dieux, les puissants, les forts par excellence, et les Orientaux, à l'heure qu'il est, justifient parfaitement la justesse de ces épithètes phéniciennes, en appelant encore l'étoile de Vénus Cabar, c'est-à-dire la grande. Varron a donc raison de nommer, avec Orphée, ces dieux 1 vêu deòvexei, ou forces divines. Viennent encore, à l'appui de cette étymologie, les cabirins ou hommes forts de la Perse, qui donnent leur nom à la ville de Cabira, dans le royaumé de Pont, au fleuve Chaboras, en Chaldée, etc., etc.

Bicn que l'on confonde trop souvent ces dieux avec leurs prêtres ou médiums terrestres, c'est-à-dire avec les Cabires

Œdipus Ægyptiacus, t. III, p. 576, et t. II, p. 406 et 408.
 Gedrenus, p. 338.

thaumaturges, les Telchines, les Daclyles, les Gurèles, etc., le point de départ étymologique est bien « force spirituelle. » « Les Cabires, dit Suidas, sont les dieux qui commandent aux démons, καθείρος δαίμνως συμαίνει» — « Cabires, dit à son tour Eustatle, c'est un nom de démons ⁴, » et Macrobe, si fort, comme on le sait, en pneumatologie antique ², les classe parmi ces « dieux pénates ou tutélaires, par lesquels nous vivons et nous savons ³. »

Mais chez les païens les qualités de ces dieux excellents et tutélaires nous inspirent d'autant moins de confiance que parmi eux nous voyons avec terreur figurer Proserpine et Pluton, ce qui nous explique pourquoi, de nos jours encore, dans l'Ile de Malte et dans son dialecte, reste précieux de l'ancienne langue punique, le mot kibir signifie la divinité que nous prenons aujourd'lui pour le diable.⁴

Cela , nous explique encore pourquoi les cobolds ou esprits familiers et mal famés de nos Allemands modernes s'appelaient autrefois cabares 3.

On n'a jamais pu se flatter, en effet, qu'un conseil présidé par Jupiter ou Saturne pût être parfaitement composé 6 .

- 4. Eustat., ad Dyon.
- 2. Satura., l. III, ch. IV.
- 3. Vair, sur les dieux cabires, une dissertation latine très-carrieuse et prohablemen far tera, de l'Alleians d'Guibbertelt. On peut consulter encore avec grand fruit l'excellent ouvrage initiulé: Dieu et les dieux, par M. Gougenot Des Bousseaux; nous y trouverens tout ce qui regarde les segi grandes divinités jandeniers formant, che les Phéniciess, les Egyptiens et les Pélages, grecs, l'opdonde sourée des Cabires, toutes les fois qu'ils sont présides par leur Esmono ou D'ués-Selfe.
- 5. Voir Münter, Religion des Carthaginois, p. 87.
 - 5. Schelling, Dieux de Samothrace, p. 407.
- 6. Nous sommes étonné de trouver dans une revue nouvelle qui, du reste, a toutes no sympathies en mison du bien qu'élle est appelée à produire [18 Bruse pairease, par M. d'Anselme, numéro 6], l'application de ces mots atauspes et afourape à létorabe et à son Verbe. Nous sommes pour l'éymologie de Bolart, « La première partie de ce mut, édit, de, sjagifiel possession; la deuxième vient de l'Edérou Aerés, qui veut dire mort et ravine, (Vois Jéchne, XXIV, x. 29) donc d'augre au disépase signifie l'Itude.

Ne nous étonnons donc plus de voir ces deux divinités terribles associées à la planête de Mars ou Aziz, appelée de nos jours encore par les Orientaux « la grande désolation, » et à la planête de Vénus (Lueifer), l'une des faces de Proserpine. En résumé, dit Creuzer¹, soit en Phénicie, soit en Égypte, les Cabires étaient les sept planêtes composant, avec leur père, une ogdoade de puissances supérieures, et comme πέρεβροί, ou assesseurs du soleil, se livrant autour de lui à ces danses circulaires et sacrées, symbole de la rotation de ces planêtes autour de ce grand astre².

Nous l'avons déjà vu; jusqu'ici, pour la plupart des myhologues comme pour l'abbé Bergier 3, tous ces dieux imaginaires ne sont que les personnifications des attributs divins, manifestés dans les astres. Rien de mieux; Mars pouvait être en effet la force de leur grand dieu, Mercure son omniscience, Jupiter sa puissance, etc. Mais, comme eu même temps ces dieux étaient les sept astres auxquels on attribuait les sept jours de la semaine⁴, et que, dans l'opiniou paienne universelle, on croyait en même temps et bien plus encore à la réalité personnelle de ces dieux qu'a leur signification altégorique, nous voici revenus à l'admission générale des sept principaux attributs divins représentés par un nombre égal d'esprits-astres ou planèles.

On sait que dans les Védas les sept cieux sont gouvernés par sept *Hasshamaim* ou intelligences, guidées elles-mêmes

ou le possesseur de la mort, celui dont saint Paul a dit (*Hébr.*, ch. 11. v. 45) « qu'il en avait l'empire jusqu'à ce que le Christ lui en eût enlevé les clefs. »

^{4.} Religions, t. III, p. 285.

Nous sommes encore fâché de voir M. d'Anseline, par suite de la même méprise, expliquer ces danses « par le mouvement de l'esprit divin porté sur les flots. » (Ibid.) Pour l'explication de tout mystère théologique, c'est au ciel qu'il faut d'abord regarder.

^{3.} Art. paganisme.

Chez les Arabes, la semaino se dit encore tsaba, en raison des sept planètes. (Académie des inscriptions, t. XII, art. de M. do Fourmont,)

par le Démiurge ou Logos divin, dont l'action imprime à la terre le mouvement qui la fait tourner sur elle-même et dirige toute la cour céleste comme celle de l'Apollon des Grecs.

C'est à ces mêmes brahmandicas (anges) que sont attribués, en majeure partie, les hymnes des Védas. Tantôt au nombre de sept (comme les sept yeux du Seigneur), tantôt au nombre de neuf (les neuf ordres), tantôt au nombre de dix (les dix séphiroths), ils sen nomment encore les pradipants ou seigneurs des créatures. Incarnés ensuite dans les sept manous, qui représentent les sept floss ou eycles de la création, ils reparaissent plus tard encore dans les sept rischis ou patriarches, incerporés à leur tour dans le ciel planétaire. Tous remontent et demeurent attachés à Bralma, dont ils sont en même temps les émanations et les attributs, complétant ainsi tout cette théologie sidérale qui doit avoir appartenu au premier culte védaïque aboil longtemps avant Fère chritéireme⁵.

Les Syriens définisasient à peu près de la même manière leurs dix mondes séphirothiques : le premier (celui de la lune) était assigné aux simples anges du premier chourr; le second (celui de Mercure) appartenait aux archauges; le troisième (celui de Mens), aux principautés; le quatrème (celui du Soleil), aux grandes puissances; le cinquième (celui de Mars), aux vertus; le sixième (celui de Duptier ou Bel), aux dominations; le septième (celui de Saturne), aux trônes; le huitième (composé de onze cent vingt-deux deolies), aux chérubins; le neuvième (feolies marchantes, mais innombrables, en raison de leur hauteur), aux séraphins; quant au dixième; composé d'étolies invisibles que l'on prendrait, dissient-lis, pour des

^{4.} Mais tout de suite, il ne faut pas Foublier, on voit arriver ce flux de souties et d'absurités dont la Bible seuie est exemple. Cest ainsi que toute sait, als et de sous est préventé comme sort du grand orteil de Brahma, il port d'aillours un caractère tout astronomique. De lui desnomique den les deux grandes familles des fits du soieil et la lune; les dioux sont les prototyres des premiers, et les démons les out des d'enriers.

mages, lant elles sont rapprochées et tenues dans cette zone que nous appelons Via straminis ou Voie lactée, « ce sont lá, disent-lls, les étailes de Lucifer, qui furent entraînées avec lui dans son terrible naufrage. « Ce qu'il y a au delà de ces dix sphères, on l'ignore. Tout ce que l'on sait, c'est que la commence ce vaste et incompréhensible océan de l'infini, véritable séfour de la Divinité, sans terme et sans fin !

Il nous semble que toute cette cosmologie des Arabes au moyen âge, présentée par eux comme traditionnelle en Syrie, ne saurait donner aucune espèce de prise à ces reproches d'étroitesse et de puérilité dont nous la gratifions si souvent.

Il en était de même de la cosmologie égyptienne. Hermês, après avoir parlé du Père qui crée le monde avec son Verbe et avec le Saint-Esprit,... ajoute: « Il a aussi formé sept agents, qui contiennent dans les cercles le monde matériel, et dont l'action se nomme le destim... Lorsque tout fut sounis au pouvoir de l'homme, il se mit à considérer les attributions divines de ces agents. et ceux-cl., se plaisant à favoriser l'intelligence humaine de leurs lumières, lui communiquérem leur pouvoir. Dès qu'il eut ainsi connu leur essence et sa propre nature, il désira de pénétrer dans les cercles et d'en rompre la circoniférence, en usurpant la force de celui qui domine sur le feu même; alors, après avoir dérobé le feu sacré à l'une des rouset du solci, il fumba dans l'esclavage ? »

« Ces livres, ajoute Chanpollion, malgré les jugements hardis ou hasardés de quelques modernes, renferment réellement une masse de traditions purement égyptiennes et constamment d'accord avec les monuments les plus authentiques de l'Egypte ". »

En somme, toute la théologie planétaire des nations se

Mor Isaac, cité par le père Kircher, Gédipus, t. II, p. 423.
 Chempollion-Figeac, Égupte moderne, p. 442.

^{3.} Id., ibid.

réduisait à douze dieux, si l'on ne considère que les constellations du Zodiaque; à dix, si l'on se reporte aux dis séphirobt dont les trois premières ne faisant qu'une (comme le dit la Cabale) se réduisent à sept; à huit enfin, si l'on adjoint aux sept le président suprême qui les surveille et qui les guide. Tous ces chiffres, un peu contradictoires en apparence, s'accordent aut contraire à merville, et viennent tous se fondre dans les sept princes sidéraux, organes et attributs du grand Dieu, qui les domine et les vivific sans se confondre avec eux ¹.

2. - Théologie du soleil chez les patens.

Ainsi done il reste bien établi, nous l'espérons, que pour tout le monde antique les astres étaient régis par des forces surintelligentes, autrement dit par des espriis; il nous reste à déterminer quelle était leur valeur hiérarchique, et quelle sorte de divinité on assignait à l'astre par excellence, le soleil.

Tout le monde le sait : pour les Égyptiens, le soleil est le roi du ciel, Ro-inphab, comme la lune en est la reine. C'est l'œil de Jupiter, c'est le dieu sauveur, le dieu du salut ²; c'est le dieu qui voit tout ³, c'est le dieu prophète ⁴. Quand

1. « Les premiers fondateurs d'empires, dit M. Quinet, emprunient leur accience à la politique secreciqui rigile se consellations or leurs West. Ris distribuent la terre en zones, à l'exemple des régions du ciel, d'où naît la propriété. Telle sociétée pentage en treis cent soisante familles, pour résponde aux trois cent soisante jours d'a l'amére; les familles en douce tribus, pour réponde aux duze mois; telle dis écutoure de sep familles, et l'état gravite autour du bleur anties, l'est écutoure de se plandes, et l'état gravite autour du bleur antient comme l'anviers physique autour du bleur aprivale autour du bleur antient comme l'anviers physique autour du bleur aprient. Ce fut li d'abord l'esprit des institutions humaines, législation vraiment primitée, parqu'elle en est ries que le refle de fortem mond des institutions et de la legislation de l'univers visible. » (Quinet, des Religious, p. 31.)

^{2.} Αίτιεν τῆς σωτερίας.

^{3.} Πελύεφθαλμες.

^{4.} De la, l'hiéroglyphe de l'épervier (accipiter). Cet oiseau figurait dans tous les oracles. Les devins, après avoir avalé son cœur et son sang, acqué-

les prêtres élèvent le cercueil de leurs morts vers le soleil, ils prient en ces termes : « Seigneur Soleil, et vous tous , Dieux qui accordez la vie aux hommes, recevez-moi parmi vous. »

Pour eux, c'est le Démiurge Soleil qui rend les choses risibles: à cause de cela il est κτιστής.

« Gloire à toi, dit la sèle de l'aphéroumès à Berlin, gloire à toi, à Soleil, enfant dirin... dont les rayons portent la vie aux purs... Les Dieux qui l'approchent Iressaillent de joie. » « Tu es le Premier-né, le Fils de Dieu, le Verbe, dit une autre sèle de Berlin. » Enfin, sur l'une des murailles du temple de Philé, et sur la porte Est du temple de Médinet-Abou, on lit : « Cest lui, c'est le Soleil qui a fait tout ce qui est, et rien de ce qui est n'a été fait sans lui ! »

El cependant, ce soleil est en même temps Osirise t'Typhon, deux frères ennemis dans le même astre, probablement en raison de cette dualité de recteurs que nous établirons tout à l'heure; il est aussi l'ignoble phallus. Cliez les Indiens, le soleil est avant tout le verbe démiurge, ½v; civin, qui, après avoir composé le système du monde sur le type de la création primitive ou macrocosme,... devient plus tard l'homme d'irin, et, en conduisant la danse céleste, imprime à la terre le mouvement qui la fait tourner sur elle-même.

Pour toutes les nations, c'est l'unique roi du ciel 2.

C'est Élios ou le Très-Haut, Bel ou le Seigneur par excellence, l'Héras Cléos ou gloire de l'air (d'où Hercule, Héraclée). C'est le Dieu créateur de l'univers (obélisque de Constantin, à Rome.)

C'est le Dieu euboule, ou de bon conseil 3. C'est Zeus de

raient incontinent le don de prophétie. Tous les hiérogrammes portaient sur la tête une plume d'épervier, et Diodore prétend que cet emblème se rattachait à la tradition qui voulait que tous leurs rites leur cussent été apportés par un épervier.

Voir, pour ces trois dermères citations, le Mémoire de M. Mariette sur la mêre d'.1pis, p. 47.

^{2.} Mobres supared bang,

^{3.} Eicouni (Orphée).

ζέω, brùler. C'est l'ange gardien par excellence ⁴. C'est l'œil •u la prison de Jupiter ².

C'est Jupiter lui-même, Zeòs, Abès, d'olt vient dies, jour. Oui, le dimanche, le jour du Seigneur, est bien en même temps le jour du jour ou du soleil; sonn-lag, « disent encore les modernes. C'est la lyre d'Apollon, la lyre à sept cordes, et les sept cordes sont comme les sept rayons, les sept attribuls d'ini-

A lui tous les baalim et les chammanim, les obélisques et les pyramides des nations ³, tous les bamoth de la Bible, les bomoi et les mpira des Grecs, les nur-laıg de Sardaigne, les talatot des lies Baléarres, les tours rondes de l'Irlande, les téocallis du Wexique, etc.

Partout le feu brûle et l'encens se prodigue en l'honneur de Baal Soleil, et de Baaltis Hécate, tout à la fois sa fille et sa mère. Prètez l'oreille aux philosophes de ces nations : l'encens

Pretez l'oreille aux philosophes de ces nations : l'encens des Chamanims n'est plus rien auprès de celui qu'ils prodiguent au grand Dieu de l'univers.

On connaît le vers d'Orphée : « C'est Zeus, c'est Adès, c'est le Soleil, c'est Bacchus. » Pour lui, tous ces mots sont synonymes. Pour Démocrite, « la Divinité n'est qu'une âme dans un feu orbiculaire, et ce feu c'est le Soleil; » pour Janbique, « c'est finage de l'intelligence d'vine; » pour Platon, « c'est un étre immortel animé, le contraire, dii-il, est extra-regunt 1; c'est le bien, et le fist de Dieu lui-même. « Sache donc, dii-il à Glaucon, que lorsque je parle de la production dubien, c'est le Soleil que je veux dire. Le fis a une parfaite analogie avec son père ? » C'est donc le soleil paradignée, ou

^{4. «} Custos vitæ humanæ. » (Macr., Sat., I, v. 203.)

Jovis çolazoi, (Aristote, du Ciel, ch. xni). On peut remarquer à ce propos cette expression biblique: « Les étoiles se sont réjouies dans leurs prisons, valeatei. »

^{3.} Voir, au chapitre Temples, l'étymologie de ces derniers mots.

Épinomis.
 Ibid.

^{6.} Paradique signific type.

la copie du vrai soleil paradigme son modèle, et de là vient sans doute que Soerate saluait toujours le soleil levant. Homère et Euripide pensent et s'expriment comme Platon sur le Jupiter-Verbe ou Soleil.

Bien mieux, l'oracle de Claros, eonsulté sur le laé des Julis, répondit : a C'est le Soleil. » Et comme c'est Diodore qui nous rapporte cet oracle ¹, on ne peut aecuser ici, selon la coutume, quelque chrétien interpolateur d'avoir voulu nous prouver que le Jéhorah des Hébreux était bien connu des patens et des Grees. Il n'est pas jusqu'à Sénèque qui ne nous dise : « Hemercions le Soleil du bien qu'il nous fait avec une intelligence réfléchie ². »

3. - Théologie solaire chez les Perses.

Mais laissons là les Grecs et les Romains, et réservons toute notre attention pour la nation solaire par excellence, la Perse. Cependant, bien qu'elle consacre au soleit toute une langue (cunéforme, seboules uns, ou selon M. Hoefer, hiémglyphique), il est très-difficile de bien définir l'idée thécoesmologique qu'elle s'en forme. Peu de sujets ont donné lieu à plus de centroverses et d'indécisions.

Lorsque Anquetil apporta vers la fin du dernier siècle, les Zends et leur preuinère traduction, on resta assez longtemps au sommaire que voiei : Zervan-Acheren était l'éterné, le temps sans bornes, bien différent de notre temps borné. De lut émanati Ornuzud, la lumière par excellence, le verbe créa-teur, le démiurge, le premier-né du Dieu engendré, enà di vorvard, et en même temps le premier des sept amschaspands (archanges) ; jusqu'ici c'était bien là notre logra chrétien, et à ce propos nous ne comprenons pas comment l'abbé Foucher, dans ses belles dissertations académiques, a pu déclare,

^{4.} Diodore, Instaire, t. III.

^{2.} De Benef., l. VI, c. 23.

rer inconciliables ces deux titres de créateur et de premier des sept amschaspauds ¹. Comment avait-il pu oublier que dans la théodicée catholique notre Verbe principe et créateur est en même temps la tête des anges (caput angelorum) et l'ange du grand conseil, magni consitié angelus?

Immédiatement après Ornuzd, et émanant de lui, venaient les six autres amechaspands, correspondant avec leur chef à nos sept esprits de la présence, dont nous avons parlé au chapitre v. Venaient ensuite les izeds ou anges qui se confondaient tellement avec eux , que Mihra, l'inséparable, et pour ainsi dire la doublure ou le férouer d'Ormuzd, n'était que le premier d'entre eux.

Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir ces deux ordres de génies, les amschaspands et les izeds, échanger alternativement leur appellation, et rentrer très-souvent l'un dans l'autre.

Quant à la couleurer Abriman, le rival engendré d'Ornuzzi, dès qu'on la présentait comme un rival creé; il devenait évident que le dualisme n'existait plus, et que sa lutte entre la lumière et les ténèbres ressemblait parfaitement à la notre. De là cette longue controveres sur l'idolàtrie mazdéenne engagée entre M. Hyde et Bossuet, et plus tard entre Anquetil et Foucher.

Bossuet avait cependant raison; on glissait trop sur les absurdités hétérodoxes qui, dans les Zends, encombrainet et déshonoraient eet exposé satisfaisant. Ou ne spécifiait pas nettement ce qui daus ce chaos appartenait aux auciens Ériens descendus des montagnes du Nord, ou bien aux Chamites et aux Sémites qu'ils avaient subjugués.

Mais revenons au soleil. Son culte, fondé par les Ériens, remonte incontestablement à la plus haute antiquité; c'était dès lors l'ait d'Ormuzd, sans être Ormuzd lui-même, et l'on comprend tout de suite comment l'idolatrie pouvait et devait

^{1.} Académie des inscriptions, t. XXXVI, p. 737.

se glisser facilement entre deux idées si faiblement distinguées.

Quant à Mithra, la personnalité la plus embarrassante de tout ce panthéon, ee n'était pas primitivement un dieu solaire, puisque le Zend-Avesta le place dans le ciel entre l'astre du jour et l'astre de la nuit, comme « médiateur entre Ormuzd et les hommes, pendant que le Dieu est absorbé dans son repos. a Il lutte sans trève contre Ahriman, souvent il est représenté comme avant à sa droite le char du Soleil, et à sa gauche le char de la Lune; il s'appelle alors le compagnon de ees deux astres. Il représente Ormuzd dans les sphères inférieures. Ce n'est que quatre ou einq siècles avant l'ère chrétienne qu'il devient dieu solaire. Son eulte, développé par une secte particulière de mages, devient un mélange des traditions baaliques de la Chaldée et de la Perse; puis viennent enfin les fameux mystères du triple Mithra, et l'hérésie formelle de Manès. C'est une nouvelle ère qui commence, et l'erreur revêt, à partir de ce moment, cette forme de plagiat sacrilége que nous avons tant de fois signalée. Ahriman, grâce au développement du germe dualiste déposé dans le mazdéisme, se trouve élevé à la hauteur d'Ormuzd, il le supplante, et c'est alors que nous avons tous les saerements, la vraie messe de Mithra, et les mystères des cavernes mithriatiques, avec leurs sacrifices humains foudrovés par tous les Pères, qui si nous en croyons M. Maury. « étaient trop ignorants pour voir qu'il n'y avait là que des allégories, a L'imposture de Manès n'avait plus qu'à copier et qu'à souiller ee qu'elle avait sous les yeux. Nous savons le reste.

Aujourd'hui même, après les beaux travaux d'Eugène Burnouf, de Spiegel, de Muller, de Layard et de Hammer, le dernier mot de la science sur Miltra paraît être dit par M. Windisehmanu, membre de l'Académie de Munich. M. Alfred Maury, dans le numéro de la Revue gernanique du 31 aoûl 1838, nous en rend compte en ces termes :

T. IV. - MAN. BIST., III.

« L'Académie des inscriptions avait, en 1825, décerné le prix sur « les mystères de Mithra » à MN. Layard et de Hammer, qui n'avaient fait que tout embrouiller et tout confondre. M. Windischunann, au contraire, comprend le Zend, et éclaire la Perse par l'Inde et les Védas qui la contenaient en germe. Or, eu étudiant Mithra et son caractère primitif dans l'Aresta, dont l'idionne n'est plus compris des Perses que par une version traditionnelle, Nithra est bien un Dieu, si l'on entend par là un être surnaturel et tout-puissant; mais ce n'est pas un être éternel et existant par lui-même, en un mot, c'est une crédutre de Dieu. »

On lit au commencement du Mihr-yascht:

« Ahoura-Mazdá (Ormuzd) dit au saint Zarathoustra (Zoroastre): « Quand j'ai créé Mithra, qui possède au loin les campagnes, ò Saint! je l'ai créé pour qu'il fût invoqué, adoré à l'équl de moi-même.»

« Ainsi Mithra est l'émanation, la production et l'image d'Ormuzd... Quoiqu'il soit appelé la lumière qui pénètre tout, qui donne la vie, il ne se confond pas pour cela arec le soleil, que l'Avesta distingue nettement de lui. L'astre du jour n'est en quelque sorte que le miroir de sa clarté. Mithra est le vrai Soleil, c'est une lumière comme celle de saint Jean, qui se confond avec Dieu même. C'est... une lumière active et passive qui illumine les obiets et les voit; on lui dit : « O toi, aux dix mille regards et aux dix mille oreilles!... » C'est donc une personnification de l'omniscience divine, c'est l'expression de la vérité et de la justice, c'est le défenseur de la loi mazdéenne... C'est l'auge du Seigneur figuré comme celui des Hébreux sous les traits d'un guerrier armé du glaive. Mithra est représenté le front convert d'un casque d'or, cuirassé d'argent, etc., destructeur par excellence des démons ou dews. C'est la lumière manifestée, et non la lumière infinie. C'est le protecteur du mazdéen après sa mort. »

Les Perses avaient puisé dans la Bactriane la conception de leur Mithra; on en retrouve l'existence dans les hymnes du Véda, expression des eroyanees que portèrent dans l'Hindoustan les tribus pastorales qui habitaient au nord de l'Indus.

Dans le Rig, Mithra est le fils d'Aditi, ou l'espace sans bornes (aditya); il constitue donc une véritable personnification du Soleil, il y est presque toujours invoqué avec Varouna, qui est le ciel, l'atmosphère et la nuit.

Mithra commençait aux Indes, avec l'abaissement d'Indra, dieu suprême des anciens Aryas; Mithra y est associé avec Varouna, comme avec Vayou, dans les textes zends. Ils n'en sont jamais séparés.

Ce sont les deux divinités solaires auxquelles est associée une troisième dans les deux pauthéons, c'està-dire Aryaman dans le Védique, et Ahriman dans le Zend, qui signifie dans les deux langues le compagnon, l'ami; et cependant, c'est l'adversaire d'Ormuzd.

Zoroastre ne fit que donner une forme systématique à ces croyances qui existinciant déjà antérieurement au temps des Aché-nénides, et avant les relations des Hellènes avec les Perses. Aux v' et v'i siècles avant notre ère, le cueltde Mithra était déjà répandu dans la Perse et la Médie.

Il faut revenir à Plutarque, car il est probable qu'il empruntation te qu'il a dit du magisme à Théopompe, auteur du 11 siècle avant Jésus-Christ., Or, Plutarque est parfaitement d'accord avec le Boun-Deheck, exposé fidèle de la vicille cosmogonie parse. Dans l'un et dans l'autre il ya, entre Miltra et Ahriman, Vat ou l'Air; en Miltra est done l'union de l'idée physique du passage des ténèbres à la lumière, et de l'idée morale de l'union de l'homme à Dieu par la vérité.

Quant au globe du soleil, ce globe miroir d'Ormuzd, il est conduit par un prince appelé Churschid ou Khorschibl, et quelquefois Mitraton, qui paralt être comme la doublure, le férouer ou l'ange de la face d'Ormuzd.

Ce soleil que nous voyons, et qui se nomme Khorschidpay, aurait donc pour lui tout seul un d'eu, un prince, et un troisième génie que nous essayerons de spécifier plus tard. Nous ne croyons pas que Dupuis et, en général, les mythologues aient signalé ou assez apprécié ces distinctions capitales.

N'oublions pas surtout que tout de suite après ce Churschid ou Mitraton vient, dans la théologie sidérale mazdéenne, Gabriel, le plus fort des amschaspands (fortissimus), et le secrétaire de Dieu.

Ries n'empêche de rapprocher ce prince de la théologie mazdéenne du prince ou angetrbs-historique des Peress, mentionné sous le même nom par Ézéchiel, et personne ne s'avisera, nous le pensons, de contester leur identifé. Est-ce à dire pour cela que les Juifs aient empruné toute leur angélologie à la Perse? Cette conséquence est si peu nécessaire que M. Munck, après avoir professé d'abord le même lieu commun, a fini par convenir « que les Juifs avaient retrouvé tous leurs propres irectés à Babylone¹.»

4. - Théologie lunaire chez les paiens.

Nous n'insisterions pas autant sur ces abstractions fatigantes, si nous n'allions pas les retrouver tout à l'heure dans nos Livres saints, et en termes qui, selon nous, peuvent jeter quelque jour sur la question du sabésime.

Pour nous, le férouer d'Orniuzd nous paraît être ce médiateur Mitraton, qui a tant embarrassé Creuzer et tous nos mythologues, uniquement parce qu'ils n'ont pas assez tenu compte de la similitude des noms.

N'oublions pas que « c'est lui qui ramène les âmes à Dieu en suivant la course du soleil à travers le Zodiaque. « C'est lui qui, devant le monument de Mithra, immole le mauvais taureau dont le serpent vient lécher les blessures.

Mais surtout n'oublions pas que l'on voit souvent auprès du médiateur Miltra une femme tenant d'une nuin un serpent mâle, dont la tête est ornée des rayons du soleil, et de l'autre un serpent femelle, dont la tête est ornée d'un croissant.

^{4.} Voir ch. IV.

Cette femme était la lune, fille, épouse et mère du soleil, reine du ciel et du monde, Baaltis, en un mot, ou soleil inférireur et femelle; on ne l'adorait, dit à son tour Aristote, « qu'en raison de son alliance avec le premier des astres, et comme le réflecteur de sa lumière 1. « Son caractère surintelligent et ses qualités contraires, désignées sous tous ces noms différents de Diane, Vénus, Minerve, Milytta, Astarté, Proserpine, Artémis, Uranie, Analtis, Neith, Isis, Succoth-Benoth, etc., étaient reconnus par tous les peuples comme par tous les philosophes, et notamment par es stolciens.

Rappelons-nous que Mithra - Milytta n'est pas, comme le pense Creuzer, la moitié féminine de Mithra, mais bien l'1sis égyptienne « dont le fils est l'époux de sa mère, » déesse que tous les anciens plaçaient sous le nom de Minerve Pronoé sur le même trône qu'Apollon-Soleil, et qui, selon cux, « remplissait la lune de son intelligence. »

Nous la retrouvons jusque chez les Mexicains sous le costume et le nom de la dame au jupon bleu, courert d'étoiles. En un mot, comme le dit encore Macrobe, ces deux divinités, le soleil et la lune, résumaient à elles seules toutes les autres. Elles furent même réunies à Delphes, sous un seul et même nom, Œtolinos, qui veut dire soleil-lune, d'Œtokyros, soleil, et de Héléna ou Séléna, lune. Réunis ensemble, ces deux astres devinrent le roi et la reine de cette innombrable et mystérieuse armée sidérale et spirituelle que tant de fois déjà nous avons vue signalée dans l'Écriture par ces deux expressions: « Milice du ciel et Sabaoth.»

Voyons maintenant ce que ces mêmes Écritures pensent à leur tour de ces deux astres principaux (I).

1. De Mundo.

e GLOIRE ET TRIPLICITÉ DU SOLEIL PAIEN.» — Rien ne manquait
à sa gloire. Suivant les pythagoriciens, représentés ici par Philolaüs, le soleil
est e le miroir de feu, dont la splendeur, par la réflexion de ce miroir,

se répond sur neus, et cette splendeur, dit-il, neus l'appelons l'image. » (Neus retrouverons plus tard dans la Bible ces doux expressions : splendor patris et imago angelus faciei, splendeur du père et image ou ange de la face.) Le soleil, disaient encore les pythagoriciens, est lo roi du monde sensible

et le monde de ce soleil appartient à Typhon.

Instruit à cos trois écoles (égyptienne, mazdéenno et pythagericienne), Platon en transmettait aux Grecs teute la teneur, « Des huit puissances célestes qu'il avait apercues (ce dent il ne se g'erifiait pas). l'uno appartenait au soleil, l'autre à la luno, la treisième à l'assemblage des a-tres; les cinq autres n'avaient rien de commun avec celles-ci; mais toutos ces puissances et les corps célestes qu'elles renferment (a) font leur route dans le ciel.... contribuant toutes à la perfection de ce monde, que le higo; (ou Verbe), LA PLUS DIVINE DE TOUTES CES PUISSANCES, à rendu visible... Prétendre que les astres ne sont pas divins, c'est une extravagance... » (Épinomis.)

Dans le Timée, il revient sur ce sujet : « Quant aux êtres créés, dit-il, ceux dont la fonction est la plus noble sont ceux qui ont le soleil et les autres astres à conduire dans leur orbite, et qui leur sent ce que l'âme est au corps, ou le conducteur au chariot (b). Or, comme pour tous les meuvements célestes et mêmo pour tous les antres, lo Diou souverain, pouvant se passer d'eux, ne les a produits quo pour remplir l'idée de l'erdre qu'il a dans son entondement, ils ne peuvent avoir droit qu'à un culte subalterne qui se rapporte au souverain, et celui qui les admet ne deit pas êtro censé pour cela admettre le polythéisme. » (Timée.)

Où donc Platon pouvait-il aveir pris toutes ces choses, sinon dans ces arcanes de l'Égypte, dépositaires eux-mêmes des traditions primitives? Il v avait là toute la divinité du soleil et sen alliance avec la croix. Il avait médité sur ce bas-rolief du templo do Philé représentant deux personnages divins, dont l'un a une tête d'épervier (le Soleil), et dent l'autre à tête d'ibis (Mercure), génie psychopompe ou guide des âmes après leur mort, est assesseur ot férouer d'Osiris-Soleil, commo saint Michol l'est du Verbe; tous deux versant sur la tête d'un initié un deublo filet d'eau, qui, s'entrelaçant aussitôt on forme de croix, répand sur le catéchumène une multitude de priites croix aosées. Il avait vu la croix figurer au premier rang dans le blason de tous ces princes fils et approuvés du soleil; par exemple sur le tombeau de Beit-Oualy, appartenant au règne do Ramsès II, puis sur lo trôno de ce prince, dans le grand spéos d'Insamboul, et enfin sur l'un des fragments de la salle des ancètres de Toutmès III, déposé à la Bibliothèque impériale, qui nous mentre uno adoration de Bakhan-Alenré, pendant laquelle le disque du soleil darde sur les assistants des rayons à l'extrémité desquels on voit des croix ansées.

Et comme Platon avait pu voir tout cela, près de cinq siècles avant ces Évangiles dent il semblait écrire la préface, la leurde méprise de M. Le-

⁽a) On remarquera qu'il ne dit pas « qui les renferment, » ce sont les puissances qui contiennent: et ici. Platon mele comme saint Thomas.

⁽b) Cette fois-ci Platon r'écarte de l'orthodoxie; son assimilation à l'dme n été condamnée par le concile de Constance, celle au conductrur au contraire est parfaitement orthodoxe.

trenne, ne venlant voir dans teutes ces eroix ansées que des fraudes pieuses de nos premiers chrétiens, lui aurait paru bien ridicule (g).

On "rest pas tout; de tous ere dogmei écrit sur la pierre, il avait pa sans doute naprocher ess mêmes dogmes ecrits sur tous exappress comannée plats tard par le feu, et dont le Mercure Trianspite ecinel, leur reproducteur trés-fidèle fou e con vient augund lui; conserve du la magnifique singements. Il aura pu médiller sur célui-ci. L'Espart a roban troit tres tas Soules, et X o'aria autre, nut. X atras avoir, émérileur, pare que dus le Sodré, et X o'aria autre, nut. X atras avoir, émérileur, pare que dus le Sodré, et puis de la Contra del Contra de la Contra del Contra de la Contra

Comme neus allons entendre le roi-prophète s'écrier en parlant du même Dieu: « IL A PLACÉ SON TABENNACIE DUNS LE SOLEIL, » nous pourrons nous écrier avec le comte de Maistre : « Oui, le paganisme a teut su : quelle est la vérité qu'il n'ait pas proclamée (c) ? »

Sa plus honteuse erreur ou sou crime, après avoir reconnu que « Osiris déchiré par Typhon puralt avoir fivé son siège principal (polissimum) dans le soleil, » fut de commettre ure erreur de personne et de prostituor toute cette gloire au Pau, Verbe infernal de Mendès.

Pour toutes les nations, le soleil était donc le diéu par excellence, lo véritable Jupiter représenté comme cé domier la foudre en main, et donnant partout, par sa statue d'or, des réponses surintelligentes elidentiques à celles que nous voyons données, dit Macrobe, » par les statues des Fortunes, aunées d'Antium.

Chaque nation voulait l'avoir pour son dieu, chaque prophete lisist seroivitations dans une coupe mystique, qu'en appelait la Coape du Salut, et sur laquelle diaent écrits cos most : « La prince des astres est à nous dels, » et chaque dieu des nations, chaque Elliim usurquit son mon et le profinait en l'associant au sur en, coume fell-s'ellen, Be-joèque, Be-joèque, écc; suurquiton sacriège qui spécifiait le goner d'attributs que ce grand dieu consentait à réaliser dans facun de ces solvis suurquieurs.

Enfin, sujet éternet de discerde et objet de l'envie générale, on voyait les dieux poblières eux-mêmes se disputer la possession de leur treno sière, diviser leur empire, élever le templo de Delphes pour faire concurrence à cevu de Thrace, et jusque dans los sanctuiare que nous verons do nommer so l'ivere, sons les nons de Bocchus et d'Apollon, la plus terrible bataille pour la possession du tréviul (e).

Le Bel-Apollon des druides (f), le Baal des Assyriens, l'Amour-rà des Égyp-

⁽a) Voir t. I, ch vin, p. 102 (b) Minerra mundi,

⁽e) Soiries, I. II, « Traité sur les sacrifices. »

⁽d) Saturn., l. 1, c. 216.

⁽e) Bailly. Erani pur les Fubles, ch. xv.

⁽f) Les draides evaient porté ce culte oriental en Europe. Au nord de l'Angloterre, dans l'île de Scilly, on voit encore leurs rochers pi du débies su soleil; leurs moots Saint-Michel, avant d'être passé sous le vocable de ce patron, s'eppelaient a Montagene du Soleil ». Coté ile de

tions, le Mithra des Perses, le Quetzalcobuatl des Mexicains, et lo Vriandaryanaca des Hindous, ou le Seigneur résidant dans le solicil (a), é entre lots is bien dans cette grande croissale dyrimpiene pour la conquête du grand astre, que M. de Humboldt a cru retrouver lo culte de Mithra rappelé sur la pyramido de Tonathiu.

Comme la généralité de ses compétiteurs. Quetzalcohusat est tout à la fois, génio du Soleil, fils d'une Vierge immaculée, centre et créateur du monde, instsurateur do la croix à Palenqué, pain vivant ot mangé de ses disciples auxquels il se distribue lui-même chaque jour, comme Bacchus-Soloil, sous lés forme d'un alteuu de pur froment (b).

Si în ajoute à ce caractère ébauché du Baal mexicain cette incroyable circonstance, que ce dieu parall être arrivé pour la première fois sur ces plages un millier de riècles avant Jésus-Christ, accompagné de son ministre Votan, on comprendre que nous ne nous croyions pas obligé do remonter jusqu'à la capitité de Bubylone pour trouver quelquo part nos croyances.

Et notez bien quo sur le sonmet de ces immenses pyramides Tonathiutraqual (mazion da resplendissant), que l'on atteint par d'interminables mapses estretacies de sepseta monstruere, a la familiarité des adorateurs continuati arce le soleil, par que prés dans les mêmes termes employés par Clytemnestre de par-Juline: « Les Anciess savaient jour par jour ce que le soleil avait fait dans la journée,... las s'entretenaient avec lui, en rocevaient des consults, et même des boucliers, come Nuna (c) »

Voils donc à son tour la nymphe Égérie prise en flagrant délit do plagial, au détriment de Quetzalcohuad, son alné transsitutique de deux ou trois siècles. Il côt été curieux de savoir si ce bourlier tombé du ciol, comme célui do la symphe, avait aussi cette forme toute spécialo que lo peuple romain adopta sur l'herar et conserva d'epuis arec rénératios.

Il est probable que le soleil mexicain s'entendait parfaltement avec tous les autres, et qu'on cet pu le premêre a son tour pour le soleil de justice, son nom, qui signifio à la fois prince de l'air et serpent, si les aveux de son prètre et ministre Votan, qui dissil l'avoir semede du pays des ll'évent votan, qui dissil l'avoir semede du pays des ll'évent de des Chivim, et ses exigences de victimes humsines no jetaient autant do jour sur sa valeur que sur sa puissonne surhumino (l'art prince proprie au sur paissonne surhumino) et prince proprie proprie prince prince proprie prince prince produce proprie proprie prince produce proprie prince produce produ

Terminons en disant quo tous les peuples de la terre se sont invariabloment tournés vers l'Orient pour prier; les temples do Memphis et de Bailbeck, les sérapea et les pyramides de l'ancion et du nouveau monde étaient orientés do manière quo leur entrée reçût les premiers rayons du solei levant, tant il est

Scilly était probablement celle dont parlait Diodore (liv. III), et celle qu'il disait dédiée à Apollon « qui vanuit fréquemment converser evec ses habitants. »
(e) Verleure Soutre, p. 0.

⁽b) Voir l'ouvrage de l'abbé Brasseur, déjà mentionné.

⁽e) Voir le Cod. chiesal papara, conservé au Vatican, et l'abbé Brassour, loc. cil.

⁽d) Les Chivim, race mandite et magique de l'Écritare, et les esfants du soleil éthiopieu qu'Ethiodore one appeire tryprochables, sépans, se valaientit et égard; le soleil de ces derniers (les préprochabiles) n'exigealt, il est vrai, qu'une fois l'an, un darge sacrifice de yeunes hommes et de jegnes filles. On se surrant être plus modeste et moins exigeant qu'un et soleil.

vrai, comme l'a dit avec raison Dupuis, que « pour tous les peuples, l'Orient a constamment été le pôle de toutes les espérances, et l'objet de tous les regards (a). »

Maintenant, qu'est-ce donc que cette triplicité dont nous parlions en tête de cette note? Nous en avons déjà vu quelque chose dans l'énoncé de la théologie solaire mazdéenne.

Le dernier et le plus haut placé des grands prêtres du soleil, l'empereur Julien, imitant en cela les Perses et les Syriens, subdivisa en trois son Dieu, qu'il appelait pour cette raison Tenkamor. Ici nous retrouvons : 1º le globe astral, objet des adorations du grossier sabéisme; 2º le prince Mitraton ou Mithra, puis le Dieu suprême et véritable. Ormuzd. Nous supposons que c'était au prince que l'empereur apostat s'ouvrait familièrement sur tous ses intérêts personnels. Julien n'était pas seul ; on sait que les Éthiopiens le conviaient, avec les douze grands dieux, au plus célèbre des festins (l'héliotrapèze ou table du soleil), et M. de Burigny nous apprend, dans une savante dissertation (b), que tous les Anciens, chaque fois qu'ils avaient eu quelque songe embarrassant, avaient coutume d'ouvrir leurs fenêtres au soleil levant, et de lui raconter leurs inquiétudes. Nous voyons en effet, dans l'Électre de Sophocle, Clytemnestre, effrayée d'un songe, l'exposer au soleil. Julien fait mieux : il romercie le soleil des excellents conseils qu'il a bien voulu lui donner en mainte occasion, et comme lui , Cyrus, Cyrus l'oint de Jéhovah l remercie le soleil, en mourant, de l'avoir tant de fois initié dans la connaissance des signes célestes (c).

Décidément il devait s'être passé la plus de choses qu'on n'en suppose à l'Institut.

Miss in en fandaris pas corier que l'astre matériei fils l'objet de l'adorstion. Julies et très-espicitie è cei é; ant. 11 y a trois personoses dans un out et unites soit-i, Le premier soici, este lui, est la première des causes on l'être souver-inneant long, is d'enstières odeile est l'être souver-inneant intelligent, et donnies nur loss les êtres intelligents (espir); quant au traisième, le solici visible, c'est cei dispendamientes, principe, pour luss les êtres sensibles, de salut et de conservation, et qui leur communique ce que le grand soliel distribue aux d'exis intelligents, one souverra le preves el l'on veut lien étaile duite dans les objets apparents ce qui ne fest par : la hunière de notre solici, par recemple, n'est-celle peus la formi antopropelle et d'inice de ce qui et activement transparent? La pure énergie de l'intelligence solaire s'élance du siège lumineux qu'occupe noire solici la suitile de ai cell la suitile de sich et la suitile

a Le soleil partage avec Jupiter, Apollon, Bacchus et Esculape une seule et même domination par des forces ou qualités diverses. Mais son plus bel attribut est de donner l'existence aux anges, aux bons génies, aux héros, et aux Ames isolées qui siégent dans la substance rationnelle, è Acyō du protect

⁽a) Dupuis est ici dans le très-vrai.

⁽b) Academie des inscriptions, t. XXXVII.

⁽c) Voir le técit de sa mort, dans la Cyropedie de Xénophon.

type, ou de la forme génerale. Dans le gouvernement du monde, il s'est réservé le milieu, pour présider aux mouvements circulaires des sept orbites du cirl, du huitième et enfin du neuvième.

« Tous les dieux sont sous le commandement de Minerve-Pronoè, sortie du cerveau de Jupiter... De la les anciens la plaçaient sur le même trône qu'Apollon-Soleil, elle est entièrement fille du Soleil-Roi... Cette Minerve remplit la lune de son intelligence.

« Mercure, Vénus et Mars sont les assesseurs du soleil (a). »

Julien, toutefois, n'exprimail que l'opinion nouvelle.

On voil que nous n'avous pas craint de rapporter tout ce qui parak au prenier abord léglième le système de Dupuis et de lous no mythologues. Nous n'admettrons jamais qu'en aucun temps il soit permis et qu'en celui-ci il soit utile de dissimiller une scule pièce d'un tel procès; yoyon maintenant avoi ce rapport le paganisme était aussi loin qu'on le suppose de la théologie juix e teorrheloxe.

(a) Discours de Julien « sur le Soleil. »

§ II

THÉOLOGIE SIDÉRALE JUIVE.

Le candidate et lies sept branches. — L'Enode et l'Espechype compar's sous or rapport. — Sept exprise (principary, et sept palaries principales). l'écution des plantées autour du soleil comme de tout traps. — Les chernies et norme de lou. — Direction en autourileur de sastras par les mage, prafessé du note malquiel. — Théologie plantètur. — Théologie just et al. — Les files vanuel de soleil. — Les autourileurs de sastra parties de l'autourileurs de l'autourileurs de sastra-sasse. — L'esprit du voiel. — Le file vanuel soiel. — Les autre-sasse. — L'esprit du voiel. — Le candribure est le cry de monidianequai le comos par en rameau voisileurs. — Le file vanuel les soiel, — Les autre-sasse. — L'esprit du voiel. — Le candribure est le cry de monidraire proteins par ce partariet, you de Joua-Christ. — Karchial. partied représents par ce partariet, you de Joua-Christ. — Karchial. principal partie de l'autourileurs de l'autou

Tout le monde sait que le célèbre candélabre juif, placé obliquement dans le temple afin qu'il regardât toujoirs l'orient, avait sept branches dont une était plus élevée au milieu des six autres. Ces branches étaient circulaires et nullement comprises dans un seul et même plan l. Elles devaient étre de l'or le plus pur et ne faire qu'un avec celle du milieu, qui se distinguait seulement des autres en ce qu'elle était surmontée d'une espèce de lance (hastile²). En outre, tandis que chacune des six branches circulaires supportait une sorte de petite noix sphérique ornée d'un lis, celle du milleu (la lance) avait une noix plus forte et sa tige offraiten triple (intria bea) cette réunion de noix sphériques et de lis offerte par chacune des six autres.

Philon le Juif ajoute que « ces lis étaient aux extrémités des rameaux et que c'étaient eux qui portaient les lumières. »

Quelle était maintenant la signification de tout cet ensemble? Évidemment celle de plusieurs versets de l'Apocalypse, que nous allons examiner à leur tour.

Dans le chapitre 1er, saint Jean, ravi en esprit, voit d'abord sept candélabres d'or.

Dans le chapitre uv, il nous montre l'Éternel sur son trône, et autour de ce trône, au milieu des foudres et des éclairs, les mêmes sept esprits de Dieu sous la forme de sept lampes ardentes, et les quatre animaux mystérieux, le lion, le bœuf, l'homme et l'aigle, déjà prophétisés par Ézéchiel.

Au chapitre v, verset 6, nous retrouvons encore les mêmes esprits, sous le nom et sous l'image des sept cornes de l'agneau.

Au chapitre viii, verset 2, nous retrouvons les sept esprits apportant les sept plaies.

Enfin, au chapitre xxiv, nous assistons à l'apparition de la cité de la Jérusalem nouvelle, qui a aussi ses douze portes, et sur ces douze portes douze anges dont les noms sont inscrits, et qui se trouvent être ceux des douze tribus d'Israël.

^{4.} Voir le bel ouvrage de M. de Saulcy, intitulé : .irt judaïque.

^{2.} Lance ou rayon, les obélisques n'avaient pas d'autre sens. Octobs signifiait aussi rayon.

^{3.} Nous verrons plus loin le rapport existant entre ces noms et ceux du Zodiaque.

On ne saurait disconvenir qu'il n'y ait là le pendant trèsevact de cette cosmologie paienne que nous venons d'examiner, et que dans ce continuel entrelacement d'astres et de puissances spirituelles il ne puisse se trouver plus d'une circonstance atténuante en faveur des prémisses de Dupuis.

Et d'abord, pour les sept étoiles du chapitre 1", il ne peut exister le moindre doute, le texte extrop précis. Les sept candélabres représentent les sept Églises de l'Asie, et les sept étoiles sont les anges de ces Églises (ange est ici pour pasteur); mais ces sept Églises elles-mêmes ne sont que l'application terrestre des sept esprits que le chapitre 1 nous montre gravitant, sous forme de lampes, autour du trône du Très-Haut.

« Ces sept lampes, dit Cornelius (Commentaires sur le chapiters) se rapportent aux sept lumières du candélabre par lesquelles les sept plandtes (principales) étaient représenées dans les temples de Moise et de Salomon,... ou mieux encore aux sept esprils (principaux, primarii) chargés de veiller au salut des hommes et des Églises. Cependant, dit-li ailleurs, cette adjonction des plandtes est douteuse, quoiqui elle ait été crue par les philosophes et les théologiens chrétiens les plus minnetas.

« En effet, dit saint Jérôme, le chandelier était le type du monde et de ses planèles. » « Par ces divers symboles qui se rapportent aux phénomènes, dit à son tour saint Clément d'Alexandrie, si bien au courant de toutes les signications mystiques, patennes et chrétiennes, se trouve figuré tout l'ensemble des créatures qui relient le ciel (οἰρχενές) à la terre... Le candélabre représentait le mouvement des sept huminaires qui décrivent leurs révolutions astrales. A droite et à gauche de ce candélabre (M. de Sauley nous a dit : sur différents plans, ce qui nous paraît revenir à l'expression tout autour) sortaient six branches, dont chacune portait une lampe, parce que le soleil, placé comme un candélabre au milieu des autres planèles, leur distribue la limifère...

Quant aux chérubins qui ont douze ailes à eux deux, ils nous représentent le monde sensible dans les douze signes du Zodiaque ¹. »

Nos lecteurs aurout peut-être quelque peine à nous comprendre, mais nous avouons que nous sommes confondu d'admiration devant ces quelques lignes. Depuis trois cents ans, et aujourd' hui plus que jamais, on persécute la cosmologie biblique au nom de la cosmologie copernicienne; on déclare le christianisme anéanti par elle (juso facto) et l'on n'a pas un seul mot d'attention pour un passage qui nous montre une large partie, pour le moins, du système de Copernic, fonctionnant, si l'on peut parler ainsi, dans ce tabernacle de Moise si ridiculisé par M. Letronne et par tant d'autres!

En vérité, c'est à ne pas y croire, et M. Charton, qui, dans sex Voyageurs modernes, professe une si haute admiration pour « le génie de Pythagore, qui a pu, dit-il, s'élever jusqu'à cette conception, » devra comprendre, pour peu qu'il médite ce passage, à l'aide de quels moyens et de quès enseignements le grand philosophe avait pu s'élerer jusque-là.

Nous allons montrer plus loin ce système bien et dâment mentionné dans le Zohar, nous l'allons montrer rajeuni par le cardinal de Cusa, chez lequel Copernic a dù le prendre évidemment; enfin nous sommes heureux de le retrouver, sauf quelques réscress, il est vrai, chez les Juis comme chez les Egyptiens, les Chaldéens et les Perses. « Car, dit encore saint Clément, sous les mêmes énigmes sont cachées les mêmes vérités chez les Hébreux et chez les Égyptiens? ».

Le Zohar, nous le répétons, le Zohar, ect arsenal si riche et si curieux des plus antiques traditions, n'hésite pas plus sur les anges sidéraux que sur la rotation de la terre, « qu n'est connue, dit-il, que par révélation; » et cette seule affirmation, antéricere de vingt siècles peu-létre à Copernic, de-

Strom., I. V. ch. vi.
 Ibid., ch. Lvii.

vrait, il nous semble, donner une certaine autorité à ses autres assertions.

« Or, dit un de ses plus savants interprètes, le chevalier Drach, les anges de cette cabale orthodoxe ne sont au fond que des substances intelligentes et spirituelles placées sur et dans (super et in) certains corps du firmament supérieur, comme aussi sur et dans les globes célestes composés d'air et de feu... On les appelle flambeaux ardents 4. » On les appelle encore lumières raisonnables ou encore animaux ignés et parlants, mitlabbeschim, ce qui expliquerait cette réflexion de Maimonide sur le « cœli enarrant, » que « jamais ce verbe ne s'appliquait en hébreu qu'à des intelligences. »

Puisque M. Drach nous a accordé que les séphiroth ou attributs divins sont les sept esprits du Seigneur2, il sera bien forcé d'en faire des anges avec toute la théologie catholique, et dès lors il ne pourra plus s'empêcher, d'après ce qu'il vient de dire, de les associer à ses flambeaux ardents.

Il conviendra que rien ne ressemble mieux aux chérubins d'Ézéchiel, à ces roues de feu que l'esprit divin appelle en hébreu galgal, c'est-à-dire tournantes 3,« parce que ces roues intelligentes et enflammées, dit saint Denvs l'Aréonagite, sont sujettes aux révolutions qui les entraînent, d'un mouvement éternel, autour du bien immuable 4. »

Ces roues, il faut bien le remarquer, ne sont pas chérubs elles-même; elles sont dans le firmament, sous le chérub, « subtus cherub, ou à côté, juxta. » Elles sont « comme des pierres chrysolithes, c'est-à-dire, dit saint Jérôme, couleur d'or et de charbon enflammé. Partout où allaient les chérubins, les roues les suivaient et v allaient avec eux, et lorsqu'ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient également 5. »

^{4.} Page 24 des Extraits du Zohar, qu'il a bien voulu faire pour nous. 2. Voir le chapitre v du t. Ier de ce Mémoire, 330,

^{3.} Ézech., ch. x.

^{4.} Saint Danys, Hier., p. 247.

^{5.} L'astronomie s'arrète elle-même et s'étonne quelquefois, bien qu'elle

Sans doute ici la métaphore domine comme partout, mais elle était l'embellissement d'une doctrine que l'on prenait très-sérieusement à la lettre.

M. Alfred Maury se demande quelque part « si les anges et les étoiles se confondant, pour les Israélites, dans une seule et même acception,... et si techa hacamanin, signifiant tout à la fois, pour les Hébreux, la multitude des anges et des étoiles,... ce peuple, imilant les Perses, ne prenait pas pour des légions divines de brillaints météores ¹. »

Que M. Maury se rassure; il n'y avait ni assimilation ni mépries, il n'y avait qu'association, et nous craiguons bien que la théologie ne puisse jamais profiter des circonstances atténuantes qu'il veut bien trouver en sa faveur dans la croyance « de certaines sectes juives, et méme de certains chrétiens à la direction ou à la surveillance des astres par les anges², » attendu que cette croyance fut de tout temps si générale et si complète, que vouloir la limiter à certaines sectes serait tout à fait peine perdue.

Nous nous sentons d'autant plus à l'aise pour généraliser ainsi l'ancienne opinion théologique, relative au gouvernement sidéral-angélique, que nous pouvons nous mettre à l'abri derrière la grande autorité de saint Thomas.

« Le ne me rappelle pas, dit le grand homme, avoir jamais rencontré dans les œuvres des saints ou des philosophes la négation de la direction des astres par les créatures spirituelles,... et il me semble que l'on peut facilement démontrer cette vérilé, soit qu'on l'entende de Dieu immédiatement, soit des anges intermédiaires. Mais cette dernière opinion nous paraît bien autrement conforme à ce principe posé par saint

l'explique par des perturbations, devant certaines étoiles qui deviennent tout d'un coup stationnaires, rétrogradent et repartent, on le dirait, contrairement à toutes leurs habitudes et aux lois du système... L'explication d'Ézéchiel ne serait-elle pas d's plus simples: «Statibus spais, sabant illes!»

^{1.} Revue archéologique de 1815, p. 237.

^{2.} Ibid.

Denys, comme infaillible, que, dans le cours commun, toute chose ici-bas n'est administrée par Dieu que par l'entremise des intermédiaires 4 . »

De telles paroles tranchent la question sur la généralité d'une croyance. Nous examinerons plus tard la valeur de celle-ci au point de vue de la science moderne, car nous ne sommes ici qu'un simple rapporteur bien décidé seulement à ne rien dissimuler en fait d'histoire. Contentons-nous d'avoir bien étabil dans ces deux premiers paragraphes :

4º Que pour toute l'antiquité juive et païenne le candélabre faisait loi, c'est-à-dire que le soleil était au centre, non pas des sept planètes, mais des six planètes principales, car nous verrons qu'ils en comptaient beaucoup d'autres;

2º Que tous les astres étaient pour cux des pierres enflammées, dominées par des chérubs (subtus et juxta), et que le Dieu des armées, de l'Écriture, le Jéhovah-Sabaoth, bien loin de ne présider, comme ou l'entend trop souvent, qu'aux succès ou aux revers de nos misérables batailles, ne comnandait, en réalité, d'autres phalanges que ces myriades de myriades d'esprits et de roues enflammées que le prophète déclarait impossibles à nombrer, autrement dit, une armée composée uniquement de tout l'infini sidéral et de tout l'infini spirituel.

Et voilà ce qu'on appelle une cosmologie puérile et étroite!

1. - Théologie juive du soleil.

Jusqu'ici, personne ne songe à rien contester à Dupuis; son système a prévalu dans la science, sa théorie solaire n'est qu'un brillant chapitre de la théorie qui règne aujourd'hui dans cette même science sous le nom de cosmolâtrie, c'est-à-

^{4. «} Cœlestia corpora moveri a spiriluali creatura. a nemne sanctorum vel philosophorum, negatum, hegisse me memini. (Opusc., X, art. nn.)... Mihi autem videtur, quod nemonstrative probari posset, quod ab aliquo intellectu corpora cœlestia moveantur, vel a Deo immediate, vel a medianti-

dire divinisation et adoration des diverses parties de la nature, on se contente de lui reprocher d'être un peu trop exclusif et de concentrer sur le roi des astres un culte qui § adressait à tout l'univers. Ce reproche ne nous paraît nullement motivé, puisque Varron et Macrobe, les deux plus grandes autorités mythologiques, lui ont donné cet exemple en ramenant tous les dieux à leur mattre, c'esti-à-dire à Jupiter, Zeus, dont nous avons trouvé tout à l'heure l'étymologie dans le verbe (‰, le brille ou je brille.

Nous avons dit que nous acceptions toutes les prémisses de Dupuis, et nous tenons notre parole; reste à savoir maintenant combien de temps nous allons demeurer avec lui.

Nous venons de voir que le Sabaoth de l'Écriture s'appliquait à toute l'armée des cieux, à toute la flotte navale, et que le Jéhovah-Sabaoth en était tout à la fois le pilote et le Dieu.

Nous chercherons et nous trouverons, au paragraphe Idolatrie sabéite, comment il a pu se faire que le Sabaoth devint plus tard cette milice céleste, objet constant des anathèmes de la Bible, et que le Jéové, converti en Zoic, attirât sur le bel astre qui le désigne toutes les malédicions qui peuvent se résumer dans cette prophétique invective : « Au grand jour de la vengeance, le Seigneur visitera d'en haut la milice céleste, la scellera dans ses prisons et ne la visitera à nouveau qu'après de longues années... C'est alors que le soleil sera confondu et que la lune rougira, « confundetur sol et erubescet luna ... »

Mais n'anticipons pas et passons d'abord en revue les plus beaux titres de gloire du soleil, en ayant bien soin de distinguer, le mieux possible, les métaphores des expressions littérales, et le soleil de justice du soleil matériel.

Ainsi, lorsque Eusèbe nous dit avec Philon que le soleil

bus angelis. Sed quod mediantibus angelis ea moveat, congruit rerum ordini, quem Dyonisius infalliblem asserit, ut inferiora a Deo per media secundum cursum communem administrentur. » (Opusc., II, art. ti.)

^{4.} Isaïe, ch. xxiv, v. 21.

T. 17. - MAN. HIST., III.

levant (ἀνατολή) est le plus ancien des anges, que l'archange polyonyme (qui porte beaucoup de noms) est le Verbe 1, lorsque l'Église, comme l'ancienne Synagogue, invoque continuellement l'Orient, « o Oriens 2! » c'est bien évidemment du soleil intellectuel, de la lumière incréée qu'il faut l'entendre.

Lorsqu'on tourne le temple et les églises à l'Orient, c'est le développement architectural de la métaphore.

Elle s'appliquait au porte-lumière divin dont saint Pierre nous dit : « Que le Lucifer divin naisse bientôt dans vos cœurs3, et dont le psaume LXX affirme que « dès avant le soleil il s'appelait le fils engendré, »

On ne peut mieux distinguer le Créateur de la créature et le Verbe du soleil. Il semble que David ait deviné Dupuis, et que la phrase prophétique ait été construite tout exprès pour renverser tout le système. Dieu dit à Moïse « que les enfants d'Israël seront rejetés jusqu'à la venue du soleil 4, et lorsque Jacob a la cuisse lésée par un Dieu, l'Écriture ajoute que « le soleil se leva pour lui 5. »

Tous ces soleils évidemment désignent le soleil de justice ou le Messie.

Maintenant on pourrait remplir un volume avec les variations métaphoriques tirées à l'infini de l'astre matériel. Partout, dans l'Écriture, le soleil, dont le nom latin vient de solus ou l'unique, et dont le nom grec Thus, signifie le Très-Haut, est l'emblème allégorique du Verbe et du Christ. Pas un des attributs divins qui ne lui soit dévolu, pas une des épithètes divines qui ne lui soit appliquée : lumière splendide, orient, soleil levant; les rhétoriques juive, chrétienne et surtout catholique, épuisent toutes leurs richesses dans l'assimilation perpétuelle du Créateur à la plus splendide de ses créatures.

^{4.} Prep., t. II, p. 457.

^{2.} Voir l'Office de Noël, 3. Saint Pierre, Epitre II, ch. 1.

^{4.} Exode, ch. xxII, v. 23.

^{5.} Genèse, ch. xxxII, 32.

Nous verrons même plus tard avec quel soin l'Église ajuste, pour ainsi parler, et de son propre aveu, tout l'ordre de ses fêtes et de la célébration de ses mystères sur la marche et les phases astronomiques de l'astre qu'elle a choisi pour emblème de son Dieu.

Dupuis n'est donc encore coupable jusqu'ici que d'avoir confondu l'emblème et le Dieu, et, quant à nous, dans notre profonde ignorance, nous ne nous étomons que d'une chose, et la voici : c'est que la sagesse, qui prévoit tout, n'ait pas prévu que le sabéisme devait naître infailliblement d'une aussi persistante assinilation.

Dans les premiers siècles de l'Église, ses ennemis pardonnaient aux vrais adorateurs du soleil leur culte et leur encens. On admirait bien Pythagore lorsqu'il l'appelait le vrai et lorsqu'il recommandait à ses disciples de ne jamais parder contre lui, « contra obsen ne longurait", » On applaudissait Orphée, appelant le soleil « l'œil de la justice; » on pardonnait encore à Julien de le consulter et de le remercier par une des plus belles hymnes de la poésie profane.

Mais on ne pardonnait pas aux premiers chrétiens de répêter souvent dans leurs premières liturgies cette exclamation toute poétique : « Seigneur Soleil, » que l'on changea dans la suite en celle-ci: « Seigneur Dieu. »

On ne pardonnait pas aux premiers chrétiens de crayonner sur les parois de leurs nécropéles souterraines le Christ sous les traits d'un berger, revêtu des attributs d'Apollon, chassant le loup Feuris qui veut dévorer le soleil et ses satellites.

On s'étonnait d'entendre un saint Denys l'Aréopagite affirmer que « le soleil était la signification expresse et la statue de Dieu². »

On ne comprenait pas toutes les raisons pour lesquelles on fixait le jour de la naissance du Sauveur au premier jour de

^{1.} Vers dorés.

^{2.} De Divin. nom., ch. sv.

la renaissance du soleil, c'est-à-dire au solstice hivernal, comme celui de sa résurrection aux premiers jours du printemps, car nous voyons les premiers papes obligés d'en développer les raisons.

Aussi, entendons-nous ceux-là mêmes qui, selon la magnifique expression de saint Chrysostome, « a étaient aveuglés à la clarté du soleil et perdaient le vrai soleil dans le soleil, « travestir leurs ennemis en complices et leur renvoyer sans raison l'accusation de « solicoles. »

Un grand homme s'y laisse prendre et ne sait plus rien distinguer; è set l'emperue Marfen : a "Ja liben étudié toute l'Égypte, mande-t-il au consul Servianus, et je trouve Alexandrie bien incertaine et bien légère; ceux qui adorent Sérapis (aoleil) sont Arétiens, ceux qui se disent évêques du Christ adorent aussi Sérapis. Ils ont tous le même dieu, chrétiens, juifs, prêtres, aruspices et devins 1 - s.

On le voit, l'œuvre de Dupuis avait tant de précédents qu'à la rigueur on eût pu la considére comme un plagiat. Sculement, on ne poussait pas alors la folie jusqu'à la négation obstinée, soit de l'existence historique d'un homme appelé lésus, soit de ses miracles que l'on sec contentait de ranger parmi les prestiges de la magie égyptienne. L'incrovance a progressé comme tout le reste.

D'ailleurs, voici peut-être de bien plus grandes circonstances atténuantes en faveur de Dupuis.

2. - Hypothėses.

Il est temps de se le demander; dans cette assimilation continue du soilei et du Verbe, de la lumière incréée et de la lumière créée, de l'Orient métaphysique et de l'Orient cosmologique, n'y avait-il donc qu'emblèmes et métaphores? Sans aucun doute l'allégorie dominait, mais n'y avait-il pas autre

^{4.} Vopiscus, t. II, p. 406.

chose, et comme une sorte d'association qui, tout éloignée qu'elle fût d'une identification, devait ajouter beaucoup à la confusion des idées?

Ainsi nous parlons des temples tournés vers l'orient 1.

Certes, la métaphore suffit à éclaireir l'intention générale. Mais lorsque l'Ercitrue ajoute : Car c'était par la porte de l'orient que la gloire du Seigneur pénétrait dans le temple, » et lorsque tous les commentateurs vous disent que « cette porte, par laquelle îl n'était permis à aucun homme de passer, ne regardait le soleil levant qu'afin que le soleil levant pût frapper les victimes, et que les prières s'adressassent plus immédiatement au Dieu que l'on attendait AYEC la lumière 2, » on ne peut s'empêcher de réfléchir à de telles expressions. AYEC la lumière Donc le Dieu n'était pas la lumière. Mais pourquoi ne serait-il pas avec elle, comme tout paradigme 2 l'est plus spécialement avec sa manifestain 7 Nous examinerons tout à l'heure cette idée sur la double lumière, à la lumière du bouvrace de Grove.

« Nous tournons nos églises vers l'orient, dit à son tour saint Ambroise, car, dans les mystères, nous commençons

^{4.} Co fat le pape Léon qui, pour êter tout présente à ces accusations, dé-créta que doréantant on ne tourneurs juss jes égliés et coid de l'orient. e he telles institutions, dit-il (Eerm. VII, sur la Nativité), avaient donne naissance à cette implét, qu'on so retottai sur les lieux les plus étéves pour adorer le soleil lévant; on bien, forsqu'ils se rendaient à la basilique de Sinst-que le consequence de la collège de l'Eglis soulce de l'Églis soulce de l'Églis soulce de l'Églis soulce de l'Églis soulce de l'Eglis soulce de la collège de l'Eglis soulce de l'appet de la collège de l'Eglis soulce de l'appet de la collège de l'Églis soulce de l'appet de la collège de l'appet de l'appet

ordonné de conserver soigneusement. »

2. Voir Cornelius a Lapide, Villalpandus, etc.

^{3.} Nous avons dit que le paradigme était le type intellectuel et invisible

Nous avons dit que le paradigme était le type intellectnet et invisible de tout objet visible et matériel.

par renoncer à celui qui est à l'occident. Pour nous, nous nous tournons vers l'orient, etc. 4 »

« l'enverrai mon fils DU soleil, » disait l'Éternel par la voix des traditions prophétiques2, et la prophétie s'étant faite histoire, les évangélistes répétaient à leur tour : « Le Soleil levant est venu nous visiter d'en haut, »

Comme le prophète Baruch avait dit : « Les étoiles se sont réjoujes dans leurs vases et dans leurs citadelles (vasa castrensia, culaxi 3), l'Ecclésiaste applique les mêmes expressions au soleil, qui devient, sous sa plume, le vase admirable du Très-Haut 4 et la citadelle de Dieu, φυλακή 5.

Dans tous les cas, pour l'écrivain sacré la chose n'est pas douteuse. C'est un esprit qui régit la course du soleil. Écoutez: « Le soleil se lève (v. 5) et SON ESPRIT illuminant tout dans son parcours circulaire (gyrat gyrans) décrit toujours les mêmes cercles 6. n

Or un concile œcuménique avant déclaré erronée l'opinion des âmes sidérales, l'opinion de saint Thomas, qu'il faut entendre ici « une intelligence non pas informante, mais assistante et dirigeante 7, » devient d'un grand poids.

Mais quel est ce recteur, ce pouvoir dirigeant? C'est ici la difficulté.

Si nous interrogeons le Zohar, ce grand initié aux plus anciens mystères, il nous dira « qu'il ne s'agit pas ici du soleil, mais de l'esprit qui est sur ou sous le soleil 8, » Et pour lui cet esprit, « c'est la pierre qu'ont rejetée ceux

^{4.} De Trinit.

^{2. «} Il enverra son fils du Soleil, » disait l'ancienne Sibylle, écho de ces traditions, et celle de Virgile répétait : « Voici venir la Vierge et le règne d'Apollon, »

^{3.} Baruch, ch. III.

^{4.} Ecclés., ch. XLIII.

^{5.} Cornelius a Lapide, t. V, p. 948.

^{6.} Ecclés., ch. 1, v. 6, 7. Opusc. X.

^{8.} Zohar, IIIª part., fol. 87, col. 346.

qui bâtissent, dont il est parlé dans le psaume cxvIII.»

Or, sur cette pierre-soleti il ne peut y avoir le moindre doute; l'apôtre saint Paul nous a dit que « la pierre était le Christ. » Donc le chevalier Drach a raison de conclure que « ce soleil est, sans contredit, la deuxième hypostase de la Divinité ! »

Mais revenons au candélabre de Moise et comparons-le avec celui de l'Apocalypse.

Quelle place occupe dans ce candélabre le soleil, et quel rôle y joue-t-il?

Nous avons vu le commentaire de saint Clément d'Alexandrie 2 sur les sept branches du candélabre rapproché par lui des sept étoiles de l'Apocalypse. Nous sommes tombé d'accord que les premières signifiaient, selon saint Clément, « le mouvement des six luminaires qui décrivent leurs révolutions astrales; » les secondes avaient la même signification, malgré leur désignation des sept esprits de Dieu et leur sous-application aux sept l'égites de l'Asie.

Quant au soleil, écoutons encore saint Clément : « Les six rameaux qui s'attachent au candélabre porient des lampes, mais le soleil, placé au milieu des errantes («камутко»), verses lumière sur elles toutes; ce candélabre d'or recouvre encore un autre mystère; c'est le signe du Christ, son PAS SELEMENT EN PRICHE (non figura sola), mais parce qu'il répand sa lumière par le ministère des sept esprits primitivement créés et qui sont les sent veux du Seigneur.»

Donc les planetes principales seraient aux sept esprits primitifs, d'après saint Clément, ce que le candélabre-soleil est au Christ lui-même, c'est-à-dire leurs vases, leurs maxai, etc. 3.

^{1.} Harmonie entre l'Église et la Synagogue, t. II, p. 427.

^{1.} Strom., t. V, ch. vi.

^{3.} Cette épithète de castra vases s'appliquait également à la mauvaise milice: « Si les vases (castra) s'élèvent contre moi, mon œuvre ne craindra rien ». (Psaume.)

Le Christ est donc représenté ici par le tronc même du candélabre; c'est le cep, le support de tout le système solaire, et tous les astres ne sont que des rameaux.

« Attachez-vous au tronc et à la tête, » disait l'apôtre saint Paul aux hérétiques angéliciens qui n'adorent que les rameaux ¹.

Mais reprenons. Si le candélabre total est le Christ, support et trone de sey lampes, l'extrémié suprérieure de cet arbre, de ce trone, est bien positivement le soleil, car, disions-nous, elle est surmontée d'une espèce de lance (hastile), double sphére beaucoup plus forte que les autres, et absolument semblable à l'extrémité des obélisques, qui, tout le monde le sait, étaient l'emblème du soleil.

Voilà donc le soleil tenant, sans discontinuité aucune, au tronc du candélabre que saint Clément nous dit être le Christ.

Il est impossible de ne pas se rappeler ici que Jacob, sur son lit de mort, adore le fatte du sceptre de son fils Joseph. Or, Joseph est le prototype du Christ; donc c'était devant ce dernier que ce patriarche voulait s'incliner, en s'inclinant devant le fatte de cette verge².

Et cependant, bien que ce faite de la verge représentat le soleil comme le fatte du tronc du candélabre-Christ, ce soleil précurseur n'en adorait pas moins le véritable soleil, puisque dans le fameux songe de Joseph (Gen., ch. XXXVII.) nous voyons le soleil, la lune et les onze étoiles adorer ce patriarche-Christ.

Il y a donc bien positivement un soleil adoré et un soleil adorateur.

L'Apocalypse va nous le prouver.

Dans ce même chapitre 1er, qui nous a parlé des étoiles, le

1. Nous verrons plus tard à quelle occasion.

La Vulgato, il est vrai, éloignant do cette version, remplace le sommet de la verge par la tête du tit. Mais, outre que cette leçon ne paraît renfermer aucun seus, on nous pardonnera, dans le doute sur la signification positive du mot hébreu mitta ou matte, d'opter pour le sons adopté par los Septante et par saint Paul.

prophète nous montre, se promenant au milieu d'elles et des sept candélabres d'or, un personnage divin semblable au Filis de l'homme, portant les sept étoiles dans sa main, un glaive à deux tranchants dans sa bouche, et manifestant tout l'éclat du soleil sur son visage 4.

Dans le chapitre 11, ce personnage divin, qui se dit le premier et le dernier, et qui par conséquent ne peut être que le Verbe incarné, promet aux fidèles de leur donner une étoile du matin, comme il en a reçu une de son père 2.

Cornelius nous avertit qu'ici, comme partout, étoile du matin signifie un ange gardien.

... Nous retrouvons le Verbe au chapitre vu, dans l'ange qui monte avec le lever du soleil, en ayant le signe du Dieurieunt. Bien que les commentateurs varient sur la personnalité de cet ange, saint Ambroise et de nombreux théologiens y voient le Christ en personne. Nous le croyons aussie nraison du soleil levant, qui ne se rapporte qu'au vir oriens. Voici donc le soleil adoré.

Mais au chapitre xux³, on voit un dernier ange qui se tient dazu le soiell et qui convoque toutes les nations au grand festin de l'agneau. Cette fois-ci, c'est bien littéralement l'ange du soleil, et on ne peut le prendre pour le Verbe, puisque le prophète le distingue du Verbe, du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, du vrai, que toutes les armées célestes sujuvent et adorent.

Ainsi donc voici, d'une part, l'ange qui monte en même temps que le soleil, et que saint Ambroise a dit être le Verbet, et, de l'autre, l'ange qui se tient dans le soleil, et qui paraît bien être un soleil adorateur. Quel peut être ce dernier?

Et qui serait-ce, sinon l'étoile du matin, l'ange gardien du Verbe, son férouer, ou l'ange de sa face, comme le Verbe est l'ange de la face de son père, en un mot son attribut principal, sa

^{1.} Chapitre I, v. 6 à 10.

^{2.} Ibid., v. 28,

^{3.} V. 17.

force, comme l'indique son nom (Mikael), ce puissant recteur que chante l'Église, rector peter 3, celui qui va précipiter l'Antechrist, ce vice-Verbe, pour tout dire, qui représente son mattre, et semble ne faire qu'un avec lui. C'est lui que nous retrouverons aree lui dans le buisson ardent du Sinat (la loi a été donnée par les anges), dans la colonne de lumière qui précède le camp des Hébreux, dans toute l'administration d'Israél; c'est le Prince des armées dont le Seigneur est le Dieu; le Prince du peuple chois, de la Synagogue, et plus tard de l'Église, dont le Seigneur est encore le Dieu; en un mot, c'est cette étoile du matin ou ange gardien que le Verbe nous dissist tout la Pheure li avoir été accordé par son Père, et par lequel il se manifeste, puisque « personne ne neut voir Dieu et vivre. « (Exode, cha XXIII. v. 20.)

Rappelons-nous maintenant tout ce que nous avons dit du triple soleil mazdéen, et nous allons retrouver exactement les ememes distinctions, tant la théologie est partout similaire, tant les cultes ne different que par le personnel des dieux qui s'en disent les objets.

Ainsi, le dieu du soleil est bien iei Imoneer ou l'Éternel. Le prince est Ormuzd, puisqu'il est tout à la fois le premier des sept amschaspands (caput angelorum), l'agneau (hamad), le pasteur du zodiaque (κριές ου κύριος), et l'antagoniste de la couleuvre. Mais le soleil (œil d'Ormuzd) à aussi son recteur, Korschid ou mitraton, qui est domne four le férore ou l'anze de

la face d'Ormuzd, son Ized, ou étoile du matin,

Pour nous, ce Korschid-mitraton est le premier des génies psychopompes 2 et le conducteur du soleil, l'immolateur du taureau terrestre, dont le serpent (dans le faneux monument de Mithra) vient lécher les blessures. Or, qui donc a immolé le dieu de la nature, le prince du monde, si ce n'est celui que Raphala i adolé de la lance victorieuse. Cetui que l'Églies

^{4.} Hymne du 29 septembre.

^{2.} Ou ramenant les âmes à Dieu.

appelle encore « ense victor, vainqueur par son épée, en un mot recteur du soleil, prince et en même temps chef du peuple, dont le soleil de justice est le Dieu? »

Absolument étranger aux études philologiques orientales poussées si lon aujourd'hui, pett-être nous illusionnons-nous sur le détail de tous ces rapprochements hypothétiques; mais leur concordance générale nous paraît frappante, elle nous paraît résoudre tant de problemes embarrassants encore, et répondre à tant d'erreurs (toujours basées, c'est Bossuet qui l'a dit, sur une vérité dont on abuse), que nous croyons devoir les soumettre en toute confiance à nos lecteurs, trèsrésigné à l'avance aux modifications de détail qu'il nous faudraît subir plus tard, ou prooser nous-même.

Si des zends nous passons aux védas, nous y verrons encore ndra, le dieu, lumière, et le premier des sept préposés aux sept sphères (Swargas), se confondre jusqu'à un certain point⁴ avec le dieu Sourya, qui lui succède, et qui s'appelle tour à tour le régisseur du soleil, diditya, et Mirma, ou l'ami

On voudra bien remarquer encore l'identité frappante du dieu Sourya avec le dieu Soura, chargé de la conduite des ames au fameux pont du jugement, appelé pour cette raison le chien des troupeaux, et dont l'identité avec le Sirius-Anubis des Egyptiens n'a pas echappé à M. Guigniaut ².

Oui, toutes ces idées sont communes aux paiens, aux cabalistes, aux gnostiques et aux chrétiens. Rien n'est donc plus puéril, à l'heure qu'il est, qu'une accusation de plagiat. Eh ! oui, sans doute, nous ne le contestons pas, une très-large part d'idèes orientales transpire à travers un grand nombre de nos pages sacrées, et nous blâmons les défenseurs qui le nient, mais seulement qu'on veuille bien remarquer la sagesse et la sobriété du gnosticisme orthodoxe, en regard des folies orientales et cabalistiques que saint Paul corrige avec tant de persévérance et de soin. Comment vouloir que Daniel ait été

^{4.} C'est l'expression de Creuzer.

^{2.} Notes du liv. II, p. 713.

un plagiaire, lorsqu'on le voit en opposition triomphante avec tous les mages de la cour? Pourquoi, dans les sept ameands, l'Écriture n'aurait-elle pris que deux noms, Mikaël et Gabriel? Pourquoi, dans les premiers, Raphaël et Uriel ne sont-ils pas compris?

M. Matter (Histoire du Gnosticisme, p. 115) a donc raison de dire: « Les Juifs ont adopté celles de ces idées qui se conciliaient avec les doctrines judaïques. »

Mais enfin, nous l'avons dit, après le Dieu et le Prince du soleil, venait une trisième puissance plus spécialement attachée au disque du Soleil, et qui, dans la théologie mazdéenne, appartenait positivement à Ahriman, et complétait tristement cette épithète de sprakéaye; (triple), que tous les manichéens, et Julien à leur tête, ont, avec quelques Pères, appliquée au soleil. Nous verrons ce qu'il en est.

Autre hypothèse. — Le tabernacle.

Autre question, nécessitant peut-être une autre concession I La lumière intellectuelle du soleil de justice une fois admise avec saint Paul et Platon comme le paradigme ou type du soleil phénoménal, celui-ci devient nécessairement la réalisation matérielle du soleil immatériel, son réflecteur parfait, son miroir éclatant, son tabernacle visible, en un mot. « Les choses visibles, dit l'apotte, procédent des invisibles, risibiliae a invisibilitus. « Saint Justin nous parle « d'une lumière immatérielle qui, en s'unissant au soleil, est devenue matérielle; » l'expression n'est pas juste, mais le fond de l'idée se comprend. La comparaison du cachet et de son empreint rend peut-être mieux que toutes les autres cette transréalisation de l'immatérialité divina

Écoutons maintenant la Sagesse, ou plutôt le Verbe, disant ou plutôt chantant d'elle-même: « J'ai fait luire dans les cieux la lumière inépuisable,... mon trône s'est affermi dans la colonne de la nuée,... seule j'ai fait le tour du ciel, j'ai pénétré dans les profondeurs de l'abime, j'ai marché sur les flots, et je me suis fixée sur toute la terre;... alors le Créateur a pris son repos dans ma tente, en me disant : Habitez dans Jacob, et prenez Israel pour héritage... ⁴. ⁿ

On comprend ici que Jacob-Israël e une fois touché par l'ange, le soleil, qui fait luire dans les cieux la lumière, se soit levé pour lui, » et l'on comprend tout aussi bien que chez les païens Platon ait pu dire : « Heureux le peuple qui sera gouverné par l'astre le plus noble! »

Quant à la tente sous laquelle le Créaleur est venu se reposer, nous chercherions encore ce qu'elle peut être, si le prophète n'avait daigné nous l'apprendre. Qui ne sait par occur le pasume xvii, et qui n'a pas réfléchi, surtout après avoir lu l'ouvre de Dupuis, à ces paroles si nettes et si précises : a lt. A PLACÉ 50N TABERNACLE DANS LE SOLEIL.... et, comme un superbe géant, it s'est élancé de l'extrémité des cieux,... et personne n'a pus édrébore à sa chaleur !! »

Dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XXV, p. 2, l'abbé Foucher, dissertant sur le sabésime, se trouble et s'effraye devant un passage aussi formel, « Riem n'est plus favorable, dit-il, au sabésime, que ce texte de la Yulgate; » et alors il cherche s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'hébreu ait porté : « Il a élevé un tabernacle au soleil dans les cieux. » Mais alors il se demande comment le Septante, gens si instruits, auraient pu lire et traduire aussi littéralement: « Dans le soleil il a établi la demeure de lui³.»

Et il finit par conclure qu'il en était de ce shekinah (tabernacle céleste), comme du shekinah qui dans le temple ren-

Ecclésiastique.

Verset 3. On voudra hien remarquer que, au moins dans la Vulgade, c'est la chaleur de lati Dies, e non de soleil, car c'est le Dieu qui s'élance, in sole possit... et ress exultavit. S'il s'agissait du soleil, il y edit eu ipsum; c'est que le Dieu n'est paa le soleil, il y dresse une tente temporaire pour sa propre lumière.

^{3.} Τῷ ἐλίῷ Μετο οξετρια αὐτοῦ.

fermait celui « que les cieux et les cieux des cieux ne sauraient contenir, » au dire même de celui qui lui avait érigé ce temple.

C'est en ce sens que Bergier, cherchant à justifier saint Justin accusé par les protestants d'avoir dit que « Dieu avait permis d'adorer le solell, » rectifiait ainsi la phrase incriminée: « Il avait permis de L'y adorer ¹. »

Milton, s'adressant au soleil, était aussi orthodoxe dans ce vers : « L'éternel habite donc en toi, » qu'il était panthéiste en l'appelant « rayon coéternel à Dieu. »

Depuis longtemps nous méditions sur cette expression : « Il a posé son tabernacle dans le soleil, » et nous nous étonnions du peu d'attention qu'on lui prête, lorsque nous eûmes le bouheur de tomber, il v a trois ans, sur quelques pages admirables, dont nos lecteurs nous remercieront de leur rappeler quelques lignes. Ces lignes, d'une poésie tout à la fois si tendre et si logique, les reposeront, et nous reposeront nous-même, du fatigant langage auguel nous condamne ce rôle de dissertateur que nous nous sommes imposé. « Y a-t-il donc une demeure centrale? à force d'approcher du centre. v arrive-t-on? Oui, disons-nous, car pourquoi Dieu fera-t-il marcher ses créatures, sinon pour les faire arriver?... Évidemment il y a au centre des mondes qui circulent un monde central, immuable au milieu de ces mouvements, qui renferme et hien au delà toute la vie et toute la lumière des autres. pleinement et sans vicissitude, puisqu'il en est la source. Ce monde, nous le voyons; c'est le soleil. Mais le soleil est-il véritablement une demeure? n'est-il pas simplement un océan de feu? J'avoue qu'il n'est pas possible de ne voir dans le père du jour, dans le père de toute la nature, qu'une simple lampe ou une lave qui bouillonne. La poésie et surtout la parole prophétique font une plus haute estime de ce centre des mondes, « Dieu, dit l'Écriture sainte, a fait du soleil son

^{1.} Art. sabéisme.

tabernacle, » et l'un de nos philosophes, grand théologien, commence ainsi ce texte prophétique : « Dieu, parmi toutes les choses corporelles, a choisi le soleil comme un royal palais et comme un sanctuaire divin, afin d'y habiter, car Dieu habite surtout là où il fait éclater sa présence par ses plus grandes merveilles 1. » Si le soleil est la plus belle des créatures visibles, s'il peut être appelé demeure de Dieu, palais, sanctuaire, tabernacle de Dieu, il ne ne peut être, ce me semble. une simple masse de lave... Qu'on se figure une terre qui porte l'auréole comme on dit que la tête des saints la porte dans le ciel,... une terre toute revêtue de gloire... Oue devient la mort dans un pareil monde?... Ce que la science m'enseigne, c'est que si le soleil est une demeure, c'est une demeure qui porte l'auréole, une terre qui vit dans l'intérieur de la lumière, non au dehors; ce que m'enseigne la science, c'est que ce centre relativement immense est un énorme monde mille et mille fois plus grand que toutes les terres; ce que me dit l'Écriture à son tour, c'est que cet astre, père du jour, est le tabernacle de Dieu; ce qu'elle me dit aussi, c'est que la mère du deuxième Adam est appelée dans la sainte Écriture « la femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles, comme le soleil est entouré des planètes voyageuses. De plus, la foi m'enseigne que l'Homme-Dieu, nouvel Adam, père de la création nouvelle, vivant et ressuscitant dans son corps, s'est élevé au ciel. Qu'estce que le ciel où il est monté? qu'est-ce que le lieu dont il a dit : « Je vais vous préparer le lieu? » Où est-il aujourd'hui. lui, et ces... ressuscités dont les tombeaux s'ouvrirent au moment où il rendit son dernier soupir, et qui montèrent au ciel avec lui?... Ce lieu, disent les Pères, c'est le ciel empyrée, le ciel de feu... Ils avaient l'idée vraie, mais non le fait astronomique: nous. peut-être, avons-nous le fait... Pourquoi ce tabernacle magnifique, auquel d'ailleurs il ne saurait être lié, n'aurait-il pas aussi, comme tous nos tabernacles, la présence

Cardinal Bellarmin, de Ascens., grad., 7.

réelle de l'Homme-Dieu?... Tabernacle provisoire, il est vrai, puisque un jour « cette source de toute la vie des mondes tarira 1. »

Ceux-là seulement qui, marchant sur un terrain suspect et glissant, ont senti leurs bras souteuss tout à coup par un bras plus puissant, comprendront notre jouissance en voyant arriver ici le plus inespéré des secours. Plus que jamais, en comprenant David, nous comprenons les raisons des premières méprises de Dupuis. Non, certes, le Verbe n'était pas le soleil, MAIS IL Y FAINT, et nous pouvons chanter avec l'Église: « La majesté de Dieu entra dans le temple par la porte qui regardait l'Orient; et le Christ entra dans le sanctuaire PAR LE TABERNACEE qui n'est pas fait de main humaine? »

Qu'on y réfléchisse! le tabernacle ou rayon solaire servant de vémocute au Christ qui entre PAR la porte de l'Orient!... bien que tous les mondes réunis ne puissent le contenir!... Au reste tous les tabernacles en sont là.

Quant à la lune, nous avons vu tout à l'heure ce qu'elle était sous le paganisme « en foulant le sodiel dont elle devient l'épouse, comme Neith, comme Hathor et comme Isis, » se faisant appeler par le Pharaon Thoultimes enière de Dieu et dame du ciel » (Musée britannique); comme Cybèle, assise sur un lion, tout en tenant son enfant sur ses genoux; comme Sémélé, » crien du monde, au nom de laquelle trembleut les démonz; » comme Proserpine, Astarté, Mylitta, Hécate, dominant aux enfers et régnant sur les mânes, ou frappant de foile les pâles humains; comme Mata, rierge-mère et nourrice, se faisant consacrer tout le mois de mai à Rome; comme Cérès, prenant à Athènes le nom de Mère affligée, Azixia, aux Indes celui de Dewaki, Amala (littéralement vierge immaculée), portant dans ses bras le Dieu Chrisna, etc.. Comment pourrait-on nier

^{4.} Connaissance de l'ame, t. II, p. 359.

^{2.} Hymne de la fête de la Chandeleur, et paroles de saint Paul.

tous les rapports calculés de cette déesse-lune, et de toutes ses maculations avec cette femme vraiment immaculée de l'Apocaluppe, revetue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et couronnée d'étoiles? Qui ne voit que l'astre qui, dans l'antiquité profane, concentrait en lui toutes les déesses, comme le soleil concentrait tous les dieux, doit rempir dans la théodicée du vieux catholicisme et dans la personne de la Lucine chrétienne, c'est-à-d-ire de la vraie reine du monde et de la vraie fune de justice, le même rôle d'emblème, d'attribut, peut-être de tabernacle et d'association que l'astre dont elle reflète la lumière remplit auprès du soleit de justice.

Depuis lors, pas un docteur, pas un hymne, pas un fidèle, pas un poète qui ne dise avec l'Église : « La lune est le type de la Vierge; » ou bien encore avec saint Bernard : « Tu te revêts du soleil, et il te revêt de ses rayons; » et enfin avec l'Église : « Clarté qui engendres le soleil, et fille du soleil loi-même. Aurora quez soleil loi-même. Aurora quez soleil loi-même.

On le voit, Dupuis n'a pas eu tort de trouver beaucoup de rapports entre la théologie juive et chrétienne et toutes les théologies païennes sur le soleil et sur la lune (1).

^{1. «}THÉOLOGIS CHRÉTIENNE DU SOLEIL.»—Saint Denys, qui a loujours le droit d'être cité le premier, dit que « la bonté est le premier sattributs de Dieu, et que le soieil (totus spfentides), appelé par les paiens, le bon, est l'image expresse de cette bonté. » (Des Noms divins, ch. IV, p. 84.)

Il dit encore que « la chaleur est un rayen divin; » et le cardinal Cusa, regarde Dieu comme « la base de la lumière, quasi basis lucis. » {De Docta ignorantia.}

Ils sont aussi exacts que saint Paul disant : « Dieu habite une lumière inaccessible. » (Timoth., I. vi.)

Sainte Hildegarde, qui n'a pas meins que saint Denys le droit d'être citée, puisque ses révélations sont acceptées par l'Église comme révélations divines, dit à son tour : « Je fus saisée par une splendeur ineffable, comme on le serait par une main (velut manus teligit me), et j'entendis une voix qui, ser-

T. IV. - MAN. HIST., III.

tant de cette splendeur, me disait : Yoici un grand mystère; considère le soleil, la lune et les étoiles; j'ai formé le soleil pour éclairer le jour, la lune et les étoiles pour éclairer la nuit, mais le soleil sourire mon Fils. » (Scivius, l. II, v. 5.)

Assis tous les patriarches et héros bibliques donnés comme prototypes du Christ sont-lis assimilés au solei 1. Loseph, 3-boné, 3-boné, 3-boné, 1-boné, 1-boné

On ne peut se dissimuler que les Esséniens, de toutes les sectes juives la plus rapprochée du christianisme, adoraiont le soleil, auquel ils dérobaient la vue de tous les actes impurs, et sur le nom secret duquel ils gardaient un mystérieux silence.

Le issunt catholique allemand Doellinger dit aussi de son clôt : a Les Esseiniens rendabient en culeu a societi plau d'une expression hibbique appliquée à cet astre et à ses rapports avec Dieu leur aura para permettre de voir en lui un être divin quoique inférieur, et étant à Jébovah ce qu'il était à Ormandi, ils ne s'ese condilèment pas moins les sympations des vrais covyants par leur admirable constance et leur attachement à la loi dans le temps de l'écreve. « Judaisma et papassiane, L. IV, p. 44.)

Damascius nous raconte que Théosèbe, pytha goricien comme eux, parvint un jour à exorciser une jeune fille en montrant au diable les rayons du soleil et en pronouçant en même temps le nom du Diou des Héhreux. (Damascius, Vita Isidori.)

- « Nous sommes loia, dit le 10º Sepp, de rejeter cette allégorie du soleil et des plantèes, nous l'acceptoses au contraire de grand court. La nature reference incontestablement une sorte de philosophic... Il était écrit dans les autres du firmanent que le Mousie poutairet dans rainend housire du moude d'1310, dans cette année mémorable où le cheure entire des plantèes fifait son jubilé. Cette a verte de cette providence de la nature que la missance du Rédempteur fut annoncée par nue étoile, qui condusist à son hercosu les sugres de l'Orient.
- « Il en est ainsi dans tout notre système sobire jusques dans sez plus petits détails. Le monde extérieur tout entier « is aqu'un reflect du monde intériour et apiritast. C'est ainsi que... le sobiel qui échire ce monde est le symbole naturel du Rédempteur qu'il l'a survé, et que les souffances et les combats de celui-ci sont reflétés on celui-ni, comme dans une image qui se renouvelle chaque annés sous nos yeur.
- « Nos fétes ecclésiastiques sont à la fois les fêtes de la nature, et c'est pour cela qu'elles sont en même temps des fêtes du ciel, parce que l'ordre naturel et l'ordre spirituel sont dans un rapport continuel... » (Vie de Notre-Seigneur Jéssus-Christ, Introduction.)
- Dupuis, dit un savant catholique, a prétendu que les religions sont purement physiques, qu'elles ont toutes pour objet l'adoration du soleil matériel.

st que, par conséquent, le christianisme n'est en réalité que l'adoration du sessieil... Dans tout ce raisonnement on ne trouve qu'une dide varie, l'existence des rapports qui unissent le christianisment religione; Dupuis à rapports uniquement sur le ressemblances y subobliques; mais, pour mises esfaire y antiquement sur le ressemblances y subobliques; mais, pour mises esfaire y loir, il a grand soin de ne pas dire que co soné les pêrce qué les out fraudres. Il frisit de les soviés inaggières et en fluit un supre tel, qu'il e concelul l'ancientissement du l'històire elle-même en enosignant que Jésus-Christ n'à jamais existé.

« Ainsi, on trouve dans les œuvres de Durand et de Cornelius a Lapide, qui s'appuient sur saint Augustin, bien antérieurement à Dupuis, les rapports de Jésus-Christ avec le cycle solaire. » (Le Blanc, des Religions, t. 11, p. 280.)

Bien n'est plus vrai; con sit qu'un den aperçus qui ont fait le plus d'homenur à cu q'un appetial la supacité de l'unguie étail le côncidence de ce paroles de sinté Jenn-Buptiste : «il flust que je diminue et qu'il croisse, » avec la succession des deux solitices, or, voic ci que saint Augustin en di-sait : « Cette naissance de Jean avait été l'éné providentiellement en juin, de manière à s'accorder avec la fibt de l'abernatée, fondée che les libéteux anaière à s'accorder avec la fibt de l'abernatée, fondée che les libéteux que l'appetie de la commande de l'abernatée, fondée che les libéteux de l'appetie de l'appetie de la commande de l'appetie de l'

« Mes frères, dit à son tour saint Jeon Chryssotome, je ne sais si avant l'avenement de lessa-Christ quedjut no soie comprende les maytière des soit zicce et des équinoxes en les appliquant à la conception et à la nativité de Notre-Seigneur et de saint lean-Baptière... car ce ne sont pas seulement Notre et le projete et par le la nativité de Notre et le passion de Jésus-Christ, mais les époques elles-mêmes de sa conception, et celles de saint Jean-Baptiés. « Serons our saint Lea, de Nativitate.)

c Cn riest pas sans raison, disait saint Grégorir de Nyse (Homelie sur la nature), qu'un oc pour oil la unit d'imminée semble vainces par la uniter qui s'accroit, cetui qui est la vie d'irine de l'humanisté pende naissance, et commence à resplendir au monde. - Sisida Augustia di de son côté : 1 c'éterne créateur ayani résolu de naître dans le temps, il convensit que le jour de sa missance fêt en rapport avec la création temporelle, «et de même que Jom (qui représentait la Synappuse et le mosaisme) est vous dans ce monde dans lo temps oil se journ à leur pain dans lo temps oil se journ à leur plais un prois vous commencer à dimineur le Christ set si de, su contraire, dans le moment où lis commencest à croître. (Serra. 1914.)

Tout Dupuis est ici, et l'inexplicable silence de celui-ci prouve une fais de plus que l'ignormen e l'était pas du côt de ceve qu'il accusist si videnne.

A evat qui s'étonneraient de tant de concessions, et surtout de leur mission lumière, il devrits suffice de riponder En nisat tous less proprocesses apercus par Dupuis entre le cours du sdeil et le Verbe, vous niez injustement et instillement l'évidence elle-même, et quand co no sersit passe.

crime, os sersit encore de toutes les fautes la plus grande. En lui accordant au contraire ses prémisses, vous devener d'autant plus fort pour lui dénier ses conclusions. Il faut d'abord lui prouver l'absuritée de la négation d'au fait historique mille et mille fois plus démontré que son système, ensuire le comp mortel que ces mêmes conclusions portent à son prope système d'un xymboliume exclusif, puisque los mot xymboliume a toujours et partout signifié xymboliume exclusif, puisque los mot xymboliume a toujours et partout signifié xymboliume avait xymboliume exclusifies du une soule, xymboliume a toujours et partout signifié xymboliume a sur et xymboliume

Dupuis n'en a vu qu'une et, faute de pouvoir concilier la vérité historique avec son allégorie naturelle, il s'est décidé pour le parti le plus ridiculement fou, il a immolé sans pitté l'histoire la plus irrécusable à la métaphysique la plus abstraite.

\$ 111

ZODIAQUE.

Son antiquité. — Son caractère révélé. — Signification de quelques signes principaux.

1. - Antiquité et révélation du sodiaque.

On ne s'est même pas contenté de refuser à Dupuis l'aniquité des représentations zodiacales, on lui a contesté l'existence d'un zodiaque solaire chez tous les peuples orientaux, antérieurement au zodiaque des Grees ; nous pensons qu'on ne s'avisera plus aujourd'hui de recourir à une stratégie pareille.

Car ce n'est rien de retrouver quelques-uns de nos signes zodiacaux dans Orphée et dans Homère, c'est-à-dire huit cents ans environ avant notre ère, puisque, mille ans auparavant, pour le moins, Job parle de la création des pléiades, d'Orion et du scorpion des mazzaroths, autrement dit du zodiaque ¹.

4. La critique moderne, qui ne peut jamais s'arrêter dans ses razzias, ne s'est pas contentée de rejeter l'existence d'Orphée, elle en a fait autant de celle de ses deux grands collégues, Homère et Hésiode; selon elle, ce serait 'Aristobule le Juif qui aurait forgé dans un intérêt judaïque, et pour on po-

Le savant Bailly, calculant l'époque à laquelle les constellations devaient manifester l'influence atmosphérique qui leur est attribuée dans l'écrivain sacré par l'expression de douceur ou température élevée (à propos de kimah-pléiades), et par celle de plusie tristes (à propos de kemia-corpion), Bailly, disons-nious, se voyait obligé de remonter à trois mille et même à trois mille sept cents ans avant notre êre. Devant l'éternelle conformité de ces divisions du zodiaque et de ces noms de planètes, appliqués dans le même ordre, toujours et partout, et devant l'impossibilité d'attribuer cette conformité a aut hasard, qui, dit-il, ne produit jamais de pareilles ressemblances ', » il se voyait obligé d'admettre l'existence d'un peuple primitif et antédituvien, et de proclamer Thaut, Seth, Fohi, autrement dit nos patriarches ', « comme les premiers instituteirs de la science.»

Cette hypothèse d'un peuple primitif et perdu s'est perdue elle-même par l'antiquité fabuleuse que Bailly lui donnait; mais, renfermée dans de sages et justes limites, c'est encore

pulariser les doctrines, tous ces poêmes auxquels il aurait joint ceux de Linus. On nous permettra de ne pas défendre la vie d'Hésiode et d'Homère. Quant à celle d'Orphée, un peu plus suspecte, nous en convenons, nous trouverions de très-fortes raisons pour y croire dans quelques peintures des catacombes. et particulièrement dans celles de Saint-Calixte, qui nous le montraient sous les mêmes traits, et entouré des mêmes prodiges que l'on voit sur les pierres et les médailles. Ce personnage était dans les premiers siècles l'objet d'un grand respect pour les premiers chrétiens et pour les Pères eux-mêmes. On voyait, dans quelques-unes des poésies qui lui étaient attribuées, comme une reproduction quasi chrétienne de ces antiques traditions que les Sibylles, et aprés elles Virgile, reproduisaient sans peut-être y croire. Toujours est-il que si les Pères n'avaient pas cru à l'existence réelle de ce chantre divin, pour lequel ils professaient une sorte de culte, on n'aurait pas vu des hommes comme saint Justin et saint Clément d'Alexandrie soutenir qu'il avait puisé ces belles idées dans les livres de Moïse que le hasard lui avait fait rencontrer en Égypte, (Ad Græcos, Cohort, 47.) Saint Clément n'aurait pas dit encore « qu'Orphée fils d'Éagre, après avoir chanté les mystères des Orgyres et la théologie des idoles, avait formulé plus tard des chants sacrés, et prescrit à son fils Musée le mépris des premiers païens. » (Hortat. ad gentes.)

^{1.} Astronomie antique, cb. 1x, v. 9, et ch. xxxvIII.

^{2.} Id., ibid., p. 63, 73, 74.

une de ces vérités auxquelles il ne sera bientôt plus permis de se soustraire par le silence ou le dédain.

Le livre des *Rois*, dans la Bible, met l'adoration des douze signes sur la même ligne que celle du soleil et de la lune ⁴.

Newton en faisait remonter l'invention à l'expédition des Argonautes.

Dulaure, qui ne regarde pas aux années, la fixait à six mille cinq cents ans avant notre ère.

Enfin le chevalier de Paravey, l'un des hommes qui ont étudié cette question aux sources les plus variées et les plus curieuses, le chevalier de Paravey, dont les travaux, dédaignés aujourd'hui, ne l'avaient pas été des Delambre et de Cuvier, fixe la naissance antédituvienne du zodiaque à l'origine des choses, et sa renaissance postdituvienne aux premiers jours de la Chaldée et de la Babvionie.

Nous allons revenir sur quelques particularités qu'il signale. C'était, en effet, une croyance reçue dans tout l'Orient, que la doctrine des sabécns et des mages, à laquelle le zodiaque se rattache évidemment, remontait aux premiers patriarches.

« Ou nous nous abusons beaucoup, dit Creuzer, ou il ne sera pas très-difficie de démontrer que la plupart des théogonies et leur intime connection avec le calendrier religieux supposent, sinon le zodiaque tel que nous le connaissons, du moins quelque chose de très-analogue, et qu'il présriati, en quelque sorte, au sein de toutes les mythologies, sous des formes diverses, lorsqu'un concours singulier de circonstances vint le coordonner dans cet ensemble astronomique plus complet et plus déterminé que nous possédons ³. Nous examinerons cette question à l'appendice Q (fin de ce chapitre).

Mais quelle pouvait être la raison de cette préexistence zodiacale au sein de toutes les mythologies? Comment avait-il pu se rencontrer un inventeur (homme ou peuple, n'importe)

^{4.} Rois, IV, ch. xx111, v. 5.

^{2.} Creuzer, liv. III, p. 930.

assez inepte pour diviser le ciel astronomique en images bizarres qui n'ont aucune espèce de rapport avec la configuration linéaire de ces astres, et néanmoins assez habile pour imposer à toutes les nations et à tous les siècles cette création puérile et fantastique de son propre esprit.

C'était, il est vrai, une tradition cofstante et générale que celle de la récellation positive de ces signes, et nous remercions le savant Malcolm de nous en montrer un écho dans le Dabisson (l'un des livres de la Peres) lorsque, après avoir fait remonier cette invention aux beaux jours de l'àge d'or de l'Iran, il ajoute que « les génies des planètes sont représentés avec les mêmes figures sous lexquéles ILS S'ÉTAIENT MON-TRÉS à plusieurs saints prophètes et avaient ainsi donné lieu à tous les rites 1, »

Ceci s'accorde parfaitement avec ce que Xénophon, qui n'était pas un esprit faible, nous raconte de Cyrus, peu réveur des anture, et qui, dit-li, remerciati, au moment de sa mort, les dieux et les héros de l'avoir tant de fois instruit par eux-mêmes de tous les signes du ciel, π' σύρφυσζε σχωρίς 2.

Les annales religieuses de tous les peuples expriment la même reconnaissance pour des révélations analogues, et quant aux duifs, comment auraient-lis douté du prophétisme de ces signes, lorsqu'ils retrouvaient ces mêmes signes sans pouvoir s'y tromper, non-seulement dans leurs prophétes, dans Ézcchiel surtout, si souvent rappelé par saint Jean, mais dans tous leurs anciens kabbalistes, ou lorsqu'ils les voyaient sculptés ou représentés dans le saint des saints, sur leur arche d'alliance, dans les ailes des chérubs et dans les pierres précieuses de l'ummin?

Il devenait impossible d'attribuer à un inventeur humain des signes auxquels se rattachaient tant de merveilles thauma-

^{1.} History of Perse, ch. vit.

^{2.} Cyropédie.

turgiques et prophétiques. Le surnaturel des unes garantissait le surnaturel des autres.

Il est impossible encore de ne pas reconnaître les douze signes dans ces onze étoiles du songe de Joseph qui se prosternent devant une douzième qui est la sienne.

Mais c'est surtout dans leur analogie avec les douze fils de Jacob, et dans les prophétiques épithètes que ce patriarche leur donne sur son lit de mort', qu'il nous parait impossible, quoi qu'on en ait dit, de méconnaître la relation de ces épithètes avec les noms modernes de ces douze signes.

Non pas que la correspondance soit exacte; elle ne saurait l'être, puisque nous convenons des modifications apportées par la succession des siècles et l'altération des dogmes à quelques parties du zodiaque; en pareille matière, il ne peut jamais être question que des sujeles très-primitis et des caractères principaux : et comment ne pas demeurer frappé d'étonmement dévant un rapprochement comme celui qui va suivre ?

D'une part, voici dans le songe de Joseph onze étoiles (l'absence de la douzième indiquant la défection de Juda) qui s'inclinent devant le patriarche et représentent évidemment d'abord ses frères, puis les douze apôtres s'inclinant devant le Messie.

D'autre part, voici, disions-nous, le patriarche Jacob, qui, sur son lit de mort et dans la prophétie la plus solennelle qui fut jamais, annonce les destins d'Israèl, et, fixant le jour de la venue du Messie, l'entoure aussi de ses douze fils, qui représentent, par conséquent, les douze étoiles de Joseph, les douze disierbles de Jésus, et, par conséquent aussi, les douze signes du zodiaque dont les douze tribus d'Israèl, chose étonnante, vont désormais porter les noms et les emblèmes sur chacum de leurs drapeaux, et désigner ce que désignaient les pierres de l'ummim et les ailes des chérubs!

Ainsi, comment ne pas reconnaître l'homme ou le Verseau de la sphère dans Ruben, qui, dans la prophétie de Jacob, « se précipile comme de l'eau: » les Gémeaux dans « l'association fraternelle de Siméon et de Lévi; » le Lion dans » Juda, qui se repose comme le lion; » les Poissons dans «Zabulon, qui haitera les mers et les rivières; » le Taurenu dans « Issacar, qui se tient dans ses étables; » le Scorpion chea « Dan, qui sera comme le serpent, mordens; » le Capricorne dans « Nephtali le Cerf; » le Caneer dans « Benjamin, qui change du soir au mantin; » les Balanees dans « Aser le boulanger; » le Sagitaire dans « Joseph, dont l'arc est resté dans « Joseph, dont l'arc est resté dans « Joseph, dont l'arc est resté dans » Joseph « Joseph» de Joseph « Joseph» de Joseph» de Joseph « Joseph» de Joseph» de Joseph « Joseph» de Joseph» de Joseph» de Joseph « Joseph» de Joseph» de Joseph « Joseph» de Joseph» de Joseph» de Joseph « Joseph» de Joseph» de

Nous savons tout ce qu'il pourrait y avoir d'arbitraire dans des interprétations aussi faciles, si elles n'étaient pas commandées, pour ainsi dire, par la division subséquente des douze tribus d'Israël, dont les drapeaux étaient ornés de ces figures. Comment ne pas retrouver dans ce testament prophétique la continuation du seul et même système cosmologique que nous venons de voir figurer partout dans la structure et dans tous les détails du temple? Pourquoi ces douze signes, spécialement indiqués par saint Clément comme étant les douze signes du zodiaque, pourquoi ces douze pierres du pectoral l'indiquant à leur tour, seraient-ils seuls compris, puisqu'on nous avertit que tous ces symboles sont les mêmes et conduisent tous au soleil de justice? Pour peu que l'on ait appris à connaître l'esprit typologique de la Bible et la persistance de ses assimilations cosmothéologiques, on comprend tout ce qu'il v aurait d'anormal dans l'exception qui refuserait de les reconnaître ici.

Qu'on n'aille pas en conclure expendant que nous voyons en tout cela l'origine certaine des signes du zodiaque. Pour nous, elle est seulement probable, et comme nulle prophétie ne fut jamais plus solennelle que celle-ci, la tradition générale qui en faisait découler cette origine ne saurait être rejetée avec mépris. Dans tous les cas, nous pouvons induire de ces rapprochements, vraiment très-remarquables, que le prophète faisait allusion à ces signes du zodiaque, et que, s'il ne les créait pas lui-même, il les appliquait aux destinées mystiques d'Israél. Écoutons l'auteur du plus magnifique ouvrage qui ait jamais été publié sur le temple de Jérusalem :

« Dans la disposition des camps d'Israël, dit cet auteur, rien n'avait été concu légèrement et sans un grand dessein. Tout, comme dans le temple, y représentait l'infinie sagesse de Dieu dans la construction de l'univers. Nous voyons en effet dans ce temple ce monde sublunaire i séparé d'abord en quatre parties, puis entouré par les douze signes du zodiaque, comme dans les camps d'Israël la tribu sacerdotale séparée en quatre phalanges marchait toujours entourée par les douze autres; les quatre premiers chefs portaient sur leurs étendards sacrés, Juda un lion, Ruben un homme ou verseau, Éphraîm un bœuf, Dan un scorpion, car chacun des signes se trouvait appliqué à chaeune des tribus... Qui ne voit ensuite que les sept autres demeures disséminées entre les douze camps qui se rapportent aux douze signes et aux quatre points cardinaux élémentaires peuvent se rapporter à leur tour aux étoiles errantes que les astronomes appellent planètes ? Mais comme en même temps il s'agit ici du gouvernement supercéleste de l'Église, il ne faut plus chercher seulement au milieu de ces planètes le soleil matériel qui se lève, se couche et retourne à son lieu, mais bien ee vrai père de toutes les lumières, le soleil de justice, le vrai Soleil-Christ, resplendissant des sept lumières de la grâce qu'il répand sur nous avec abondance, marchant alors au milieu des douze tribus d'Israël, comme depuis au milieu des douze apôtres, et appuvé sur les quatre évangélistes des quatre parties du monde, comme autrefois sur les chérubs 2, »

Philon le Juif avait donc bien raison de remarquer à son tour que « ce nombre duodénaire est parfait. C'est celui, dit-il, des signes du zodiaque, que le soleil parcourt en douze mois, et c'est encore ce nombre que Moise honora en divisant sa

^{1.} On voit bien qu'il ne s'agit ici que de notre système solaire particulier.

^{2.} Villalpandus, Temple de Jérusalem, t. II, 2º partie, ch. xxx.

nation en douze tribus, en instituant les douze pains de proposition et en plaçant les douze pierres précieuses autour du rational des pontifes 4 . n

Et comme il ne s'agit, au xx' siècle comme dans tous les autres, que de chercher, sans préjugés et avec bonne foi, la vérité, voici qu'un jeune savant anglais, sir Arthur Lumley Davids, rient d'imprimer récomment que « le songe de Joseph et les bénédicions de Jacob ne peuvent laiser aucun doute raisonnable sur la connaissance du zodiaque par les anciens Höbreux, ces appellations réunies ne pouvant, dit-il, signifier que les signes de ce zodiaque!. »

Ainsi, que le zodiaque soit d'une extrême antiquité et qu'il se perde dans la nuit des premiers âges, tous ceux qui ne s'aveuglent pas, au point de n'y voir qu'une s'invention des Grees, a nous l'accordent assez généralement; qu'il porte en lui-même un cachet de prophétisme et de révélation, c'est ce que nous accorderont peut-être encore les quelques lecturs que nous acrons pu convaincre de ses rapports avec les signes et les animaux mentionnés par les prophètes et dans tout le cours des Écritures; mais combien nous restera-t-il de partisans lorsque nous essayerons de pénétrer un instant dans la signification mystique de ces mêmes signes?

2. - Mystique du zodiaque.

Le marquis de Laplace se disait « frappé d'étonnement » lorsqu'il voyait, soit le jour de Jupiter (ou le jeudi), soit le jour de Vénus (ou le vendredi), observés aux Indes comme au nord de l'Europe. Une conformité si parfaite lui praissait d'une explication impossible; mais celle de la conformité des rodiaques l'était bien davantage encore. Allez donc, avec le système des civilisations autochthones » si en vorce autour-

^{1.} De Profugis.

^{2.} Voir Annales de philosophie chrétienne, 1858.

^{3.} Nées sur place.

d'bui, essayer d'expliquer comment des peuples sans parenté, sans traditions communes, sans berceau commun, s'y seraient pris pour inventer une sorte de fantasmagorie céleste, un véritable inbroglio de dénominations sidérales, sans suite et sans dessein, n'ayant aucun rapport figuratif avec les constellations qu'ils désignent, et moins encore, quoi qu'on en ait dit, avec les phases de la vie terrestre qu'on veut leur faire signifier!

Et pour ne citer qu'un seul de ces systèmes naturels, celui de l'abbé Pluche, dans son Histoire du ciel, a toujours paru le plus ingénieux et le plus probant. Quoi de plus plausible en effet, que de relier au printemps le signe du Bélier, qui semble annoncer l'arrivée des troupeaux dans les champs; le signe du Taureau, à la saison des travaux agricoles ; celui de la Vierge aux épis, à celle des moissons; celui du Verseau, à celle des pluies; celui de la Balance, à l'égalité des jours et des nuits? Macrobe n'avait pas plus attendu l'abbé Pluche que Dupuis, pour trouver que l'Écrevisse se rapportait à la rétrogradation du soleil... Tout cela va tout seul pour le commun des savants, mais, lorsqu'on y regarde de plus près, on ne tarde pas à reconnaître le défaut de la cuirasse; et ce défaut le voici : c'est que malgré l'application par l'abbé Pluche de son système à l'Égypte, rien de tout cela ne s'v était jamais trouvé réuni, attendu que dans ce pays il n'y a jamais de pluie en automne et de récolte en août. L'auteur l'a si bien senti, qu'il a fini par changer le berceau de son zodiaque, et par le transporter en Chaldée, Mais Bailly (Astronomie ancienne, t. I, p. 449), le poursuivant sur ce nouveau terrain, et s'appuyant sur le signe du Bélier, ne tarde pas à démontrer que « le seul mouvement des étoiles en longitude détruit absolument toutce beau système, car, dit-il, les étoiles du Bélier se trouvaient en plein hiver à l'époque dont M. Pluche tient à faire le printemps, et quant à la Balance, elle précédait peutêtre l'équinoxe de deux signes entiers...» Il faut donc s'en tenir aux raisons de MM. Freret et Kircher. Nous n'ignorons pas que le zodiaque de celui-ci est fort suspect aux savants, mais nous trouvons que les objections faites à ce père ne sont pas suffisamment fondées. D'ailleurs, pourquoi le zodiaque de ce père offiriait—il certaines ressemblances avec le zodiaque indien, qu'il na certainement ou connaître?

Il y avait donc nécessairement une cause universelle et une intention générale planant au dessus de toutes ces premiers minutes zodiacales, allérées et modifiées depuis, mais jamais de manière à ne pas laisser reconnaître les traits principaux, uni, seuls. méritent d'être étudiés.

Cherchons donc de notre mieux la signification réelle de tous ces hiéroglyphes sidéraux.

Remercions encore Dupuis de nous avoir répété sur tous les tons : « Il est impositible de découvrir le moindre trait de ressemblance entre les parties du ciel et les figures que les astronomes y ont arbitrairement tracées, et de l'autre côté le HASARD EST NEOSSIERÉ. 3.

Oui, le hasard est impossible, car ce n'est pas lui qui trois ou qui tre mille ans avant l'incarnation du Yerbe qui s'appelait lui-même l'alpha ou le premier, aura marqué de l'astérisque a cette figure de taureau, dont le nom aleph signifie aussi le premier. Ce n'est pas lui qui dans certaines sphères aura placé sur un trône la tête de ce taureau essayant de faire reculer un dragon en lui présentant une croix ansée; il faut savoir que cette constellation du Taureau était appelée « la grande cité de Dieu et la mère des révédations; ou bien encore l'Interprète de la voix de Dieu, l'Apis pacis de Hermontis, en Égypte, lequel proférait, dit-on, des oracles qui se rapportaient à la naissance du Sauveur. Lorsque le père Gratry se demande « où done notre système solaire qui gravite, comme on le sait, vers la constellation du Taureau, finira-t-il par aborder? » on pourrait lui répondre : » à la cité de Dieu. »

Ce n'est pas le hasard qui dans le zodiaque indien, bien



^{1.} Origine des cultes, ch. zodiaque.

antérieur à celui des Grecs, aura placé ce dragon sur un arbre, et, au-desseus, la vierge Kanya Dourga, la plus ancienne divinité de l'Olympe indien, sur un lion, qui traîne à son tour le char du soleil. Pourquoi d'ailleurs Daswina, qui répondait anciennement au signe de la Vierge, et qui, au Bengale, y correspond encore, y est-elle adorée sous le nom de la Vierge décorée du croissant, ni plus ni moins, pouvons-nous ajouter nous-mêmes, que la Vierge de Murillo?

Toute la controverse de M. Letronne avec Dupuis s'écroule, au profit de ce dernier, devant les nouvelles investigations sur l'âge et la composition de ces zodiaques indiens. Si M. Letronne pouvait soutenir en 1825 avec tant de succès que c'étaient les Grecs qui avaient fait passer leur zodiaque dans les Indes, il paraît que la chose était devenue plus difficile vingt-huit ans plus tard, car en 1853 M. Érard-Mollien lisait à l'Institut 1, et toujours avec un grand succès, un article avant pour but de prouver l'accord du zodiaque indien avec la plus ancienne théologie de ce pays et avec tout cet ensemble de fêtes qui remonte au moins à trois mille ans, « C'est pourquoi, disaitil en finissant, cette vierge Dourga n'est pas le simple memento d'un fait astronomique, mais bien la plus ancienne divinité de l'Olympe indien; elle est bien positivement celle dont tous les livres sibyllins, d'après lesquels parlait Virgile, annonçaient le retour comme une époque de rénovation universelle. Pourquoi donc, ajoutait-il encore, lorsque au Maleyalam les mois portent encore les noms de ce zodiaque solaire les Indiens auraient-ils été l'abandonner pour prendre celui des Grecs? Tout prouve, au contraire, que ces figures zodiacales avaient été transmises aux Grecs par les Chaldéens, qui les tenaient à leur tour des Brachmanes. »

Mais les Brachmanes à leur tour disaient les tenir des anciens prophètes (contemporains de nos patriarches et élevés à la même école). On voit qu'il devient assez difficile de

^{1.} Voir le Recueil de l'Académie des inscriptions, 1853,

transformer en simple moissonneuse un signe qui ne tombait presque chez aucun peuple au moment de la moisson, et qui cadrait si bien, au contraire, avec les plus anciennes traditions sur la Vierge qui devait enfanter un Sauveur.

Dans cette supposition, on le voit, ce ne serait plus la théologie qui se serait calquée, comme le prétendait Dupuis, sur l'astronomie; ce serait la sphère qui aurait emprunté ses figurés à la théologie.

Dupuis a bien raison de concentrer tout son système sur cette Vierge, qui est bien pour lui tout à la fois et la Vierge de l'Apocalypse et la Vierge de cette grande histoire qu'il appelle la légende (voir p. 321). Faisons donc comme lui et arrêtons-nous de préférence à ce signe.

Pour avoir une idée juste de la Vierge du zodiaque, indien, il suffit de jeter un regard sur la gravure de celle qui se voit encore aujourd'hui sur les murs du temple de Bélus, puisque c'était la même. On croit voir une madone dans celle que reproduit le savant Martinelli 4. Il est assez difficile, en effet, d'allier cet enfant qu'elle porte dans ses bras, cette robe à queue, ce long voile, cette couronne, cette plante qui ressemble plus au lis de Jessé qu'aux prétendus épis, il est difficile, disons-nous, de transformer tout ce patet deu en emblème de simble glaneus.

Si le dragon qu'elle foule sous les pieds est uniquement une constéllation hivernale, pourquoi aurail-on placé ce dragon sur un arbre? et pour changer de terrain (sans en sortir, puisque nous convenons de la soltharité de tous ces zodiaques), pourquoi le dragon-serpent que l'on plaçait sous le trépied de la Sibylle de Delphes » proclame-t-il, au dire de Lucien, qu'il est l'image de celui qui brille parmi les étolies? » Ainsi, c'était bien par le serpent divinateur et ma-



^{4.} T. II, p. 454.

Lucien, t. IV, p. 70, édit. en 6 vol. Cette expression proclame, φλήγεται en, a terriblement embarrassé tous les traducteurs, nous l'avons déjà constaté. Personne n'avait jamais dit jusque-là que ce serpent parlait comme celui

gique que l'on interprétait à Delphes le prétendu serpent hivernal de la constellation.

Ce rapprochement, que nous n'avons rencontré nulle part, nous paraît très-remarquable.

Celle qui foule aux pieds ce dragon est done bien véritablement cette vierge, δίω, qu'ilfésiode nous dit être la fille de Jupiter, et cette lsis, reine du ciel et mêre de Dieu, que les Égyptiens nous montraient étouffant un serpent. Ce n'est done pas asans raison que l'astronome athée Lalande e'est vu forcé de dire : « La constellation de la Vierge est celle qui fournit le plus d'emblèmes, le plus d'allégories. On représenta l'image du Dieu du jour, nouveau-né, entre les bras de la constellation sous laquelle il naissait; et toutes les images de la Vierge céleste proposées à la vénération des peuples la représentèrent aliaiant l'enfant mystique, qui devait détruire le mal, confondre le prince des ténèbres, régénérer la nature et régner sur l'univers.

D'ailleurs, pourquoi sur la sphère grecque cette Vierge mère avait-elle auprès d'elle un homme âgé qu'on appelait Brountès ou nourricier?

Est-ce encore le hasard, ou l'allusion aux saisons pluvieuses (variables partout), qui aura donné lieu à la constellation générale du Verseau? Co Verseau est dans le zodiaque un enseignement historique du passé, comme la Vierge et les Poissons y représentent les espérances de l'avenir. Co Verseau est le signe du déluge. Que ceux qui en doutent veuillent bien nous dire pourquoi dans la sphère chinoise du pere Gaubhl (savant missionnaire, dont les rapports, oubliés aujourl'hui.

de la Genése, et cependant Lucien, tout pibliosophe sceptique qu'il fait, affirme la chose de fruis et autilist, act le not qu'il enjoise ne signifie que parler, profèrer, crier, et ne paraît pas susceptible de la moindre figure; aussi les traductions latines de Gener et du baron de Spanheim ont-elles été obligées de rendre sinsi la phrase grecque : a Le dragon du trépéria nonce socalement, voceus emittit, qu'il est bien le serpent qui brille entre les autres. » au cabinet des manuscrits, faisaient l'admiration des Laplace, des Delambre et des Cuvier), on voit à la place du Verseau grec des astérismes qui se traduisent par foudres, cataractes, gémissements, et au-dessus le roi Ty, déifié, qui domine sur ces eaux; pourquoi encore, sous les eaux de ce Verseau, neuf étoiles noires et funestes représentent-elles des Kouey, dénomination qu'on applique aux dives et aux démons, aussi bien qu'aux nègres, c'est-à-dire aux hommes typhoniens et coupables. Les sphères mongoles et japonaises à leur tour nous montrent ces Pakouey placés dans un camp, entourés de haches, de coutelas et des gardes qui les ont immolés; mais l'étonnement redouble et le hasard devient plus impossible encore, lorsqu'on retrouve dans le petit zodiaque d'Esné, et dans le planisphère de Denderah, cette même constellation des neuf hommes immolés, placée dans le sud du ciel, sous le Verseau et sous l'eau qu'il répand, tandis que dans les sphères persique et indienne de Scaliger, sous l'astérisme d'Aquarius (ou de l'homme versant de l'eau), on trouve des nègres et des Éthiopiens. Quand M. de Paravey développait tous ces rapprochements si curieux 1, il ne pouvait pas se douter que cette année même nous pourrions en faire un autre bien plus curieux encore entre cette race antédiluvienne d'hommes impolés et entourés de haches, et cette autre race antédiluvienne et de type nègre, que nous venons de voir sortir des entrailles de la terre, tout armés, pour ainsi dire, de ces mêmes haches que nous voyons sur les sphères 2.

Ainsi, voila toute une constellation (celle des sacrifices) qui sur la sphère des décans égyptiens, et sur celle des Chinois, signifie haches et submersion. Notons enfin qu'en regard de cette constellation Pakouey se trouve celle qu'on appelle Kouey, mot traduit par kémures, fanthouse, mântes. Or, rappe-

T. IV. -- MAN. HIST., IN.

De la sphère et des constellations de l'antique astronomie hiéroglyphique.

^{2.} Voir, t. 11 de ce Mémoire, ch. vii, 2º partie.

lons-nous ce que nous avons dit (même chapitre) du règne des mûnes, succédant à celui des génûnt. Rolisons la note de M. Chabas sur les Kous ou âmes des morts, et nous aurons dans les sphères la quasi-démonstration de ce qu'on aura sans doute appélé nos paradoxes.

Les Pakouey se rapportent évidemment aux géants vivants (gibborim), comme les Kouey se rapportent aux rephaim ou géants morts.

Après le signe du déluge submergeant une humanité dont l'homicide, l'inceste et la magie étaient devenus la seconde nature, il serait plus difficile de refuser au zodiaque ne filt-ce qu'une intention historique, lorsqu'il nous montre le navire Argo, nouvelle arche de salut, marchant à la conquête de la toison de l'Agneau ou du Bélier, dont nous avons vu que le signe ne pouvait pas ne pas se rapporter aux fêtes de l'Agneau pascal israélite et égyptien, précurseurs à leur tour du véritable Agneau divin. Nous reprendrons ailleurs cette grandé épopée des Argonautes.

Quant à l'Hercule solaire, ou le lion à la triple nature, marchant sur l'hydre de Lerne et l'écrasant, ne mérite-t-il donc aucune attention? Et le serpent dans un arbre, qu'en ferons-nous?

Mais le signe du zodiaque le plus significatif et le plus riche en surintelligence était certainement celui des Poissons. On se rappellera peut-être que dans notre curieux testament de Jacob, ce signe est celui d'Éphraim ou l'étu. Eh bient c'est encore au moment de l'entrée du soleil dans le signe des Poissons, que l'élu Messie, l'19/9s, des premiers chrétiens, fera son entrée dans le monde! On sait que chez les Brahmes Vicinoue, leur Messie incarné, est aussi poisson, et que l'eau n'est un élément sacré que parce que le poisson-messie y vit. Chez les rabbins Dag signifie également poisson et messie, et l'on sait que l'idole de Dagon était moitié homme et moitié poisson; aussi le dauphin est-il appelé poisson-pro-phète.

« C'est un fait affirmé (par Keppler), dit le docteur Sepp ¹, que toutes les planètes, au moment de l'incarmation, étaient en conjonction dans le signe des Poissons que les Juifs appelaient depuis l'origine des choses la conatellation du Messie. C'est dans cette constellation, ajoute-t-il, que se trouvail l'étoie des mages... » Toutes les traditions juives, en annonçant cette étoile que beacoup de peuples ont vue, ajoutaient encore « qu'elle absorberait les soixante-dix planètes qui président aux diverses nations de l'univers. En vertu de ces prophéties naturelles, dit le docteur Sepp, il était écrit dans les astres du firmament que le Messie paraltrait dans l'année lunaire du monde Á200, dans cette année mémorable où le clureur entier des planètes fétait son jubilé. » Et qu'on ne l'oublie pas, le docteur Sepp ne fait ici que répéter Keppler.

Il est vrai que nous ne faisons pas, comme le docteur Sepp, honneur de toutes ces prophéties « à la phisosphie prophétique et à la faculté divinataire de la nature; « ceci est un peu trop allemand et nous ramènerait à la magie naturelle de Görres, que nous avons déjà combattue de toutes nos forces; nais nous croyons comme lui aux influences spirituelles qui dirigent et manient cette nature dans le sens prophétique et théologique, en dehors duquel elle n'aurait plus aucune signification, aucune raison d'être.

Aussi, sans affirmer autant que lui, sommes-nous fort tenté de croire aux eycles ou périodes mystéricuses, et à leur grande influence sur les destinées de l'univers. Nous sommes, disonn-nous, bien tenté d'y croire, d'abord parce qu' une foule d'expressions et de chiffres bibliques semblent l'indiquer expressément, ensuite parce que ces périodes se représentent souvent dans l'histoire avec une constance de régularité qui déconcerte l'incréduitié élle-même, et nous en citerons pour exemple le très-savant, mais très-incroyant Boulanger 2.

^{4.} Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. T. 1, p. 9.

^{2.} Voir l'ouvrage déjà cité au chapitre ex, t. Il de ce Mémoire.

« Keppler, le plus grand et le plus chrétien peut-être de tous les astronomes, reconnaissait l'extrême importance de toutes ces conjonctions planétaires, dont e chacune, disait-il, était une année climatérique de l'humanife... Ce fut, dit-il, (dans ses recherches sur la véritable année de la naissance du Sauveur), ce fut cette conjonction si rare des trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, dans une contrée du zodiaque si **ECONDE EN SIGNIFICATIONS (la constellation du poisson-messie), qui attira l'attention des mages; » et Boulanger citait wave respect ces paroles de Keppler.

Nous n'entrerons pas dans les développements et les détails de tous ces chiffres fatidiques, parce que, tout en soupçonnant la vérité du principe, nous suspectons beaucoup ses applications.

Ainsi donc, substituant au faux principe de la théologie née des signes du rodiaque le principe très-vrai du zodiaque né de la théologie, la foi, comme la raison, peut contempler sans aucune peine, et même avec admiration, les analogies très-complètes signalées par saint Léon entre nos principales fêtes ecclésiastiques et la marche du soleil, analogies écrasantes pour ceux qui commettraient la faute de les nier légèrement, mais parfaitement consolantes pour tout le monde. lorsqu'on les wérifie et lorsqu'on les médite avec soin.

Nous retrouverons Dupuis au chapitre Héroïsme, et nous serons d'autant plus fort pour combattre ses folies, que nous lui aurons concédé la vérité de ses prémisses.



SIV

IDOLATRIE DU SABÉISME.

Idolàtrie du sabéisme. — Recteurs de lumières et recteurs de ténèbres. — Les étiments sidéraux de saint Paul, crocgein. — Les deux soleils et le double serpent.

1. - Les recteurs des planètes, tuteurs des nations.

Mais, va-t-on nous dire, du moment où toutes les théologies s'accordent si bien sur la spiritualité des recteurs sidéraux et particulièrement du soleil, du moment où ces recteurs du monde planétaire régissent aussi, comme on va nous le dire, notre pauvre globe sublumaire, que devient done l'idolatrie sabéite, et que reste-t-il à blâmer dans un culte qui, après tout, devait ressembler beaucoup à celui qu'il nous est prescrit de décerner à nos anges? Comment, ajoute-t-on encore, comment prétendra-t-on distinguer le disciple d'Adonis invoquant à grands cris le lever de son soleil, du pieux et orthodoxe Israélite saluant ses premiers rayons dès leur entré dans le temple, et attendant tout de celui qui « viendra du soleil ? »

Il est certain que cette question du sabéisme est peut étre la plus difficile de toute l'idolatire antique. Dour s'en convainere, il suffit de laisser tomber un regard sur les interminables controverses auxquelles elle a donné lieu, non-seudement entre les pères et les théologiens anciens, mais entre des hommes comme Bossuet et IIyde, et les savants dissertateurs de l'Académie des inscriptions.

Nous ne parlons pas de nos savants modernes : lorsque par principe à priori on tourne le dos aux seuls principes qui puissent éclairer un peu la question, il est impossible de ne pas épaissir la lumière au prorata des volumes qu'on enfante.

Nous croyons, par exemple, pouvoir défier toutes les académies de la terre de faire concorder tant soit peu cette défense de Moïse: « Lorsque vous regardez le soleil, la lune et les étoiles, n'allez pas, vous laissant séduire par leur beauté, les adorer 1, a avec cette parole de saint Clément d'Alexandrie : « De même que Dieu a donné aux palens la philosophie avara la foi,... de même il leura donné le culte des astres, bezauser, afin qu'ils ne fussent pas tout à fait athèes... Mais ceux qui ne voulurent pas demeurer dans ce culte astral, et tombérent dans l'adoration du bois, de la pierre, etc.,... furent rejetés du corps 2...

Si, par la seule faute de leurs préjugés, nos académies ne peuvent plus distinguer l'adoration des globes matériels, à laquelle sa rapporte la première citation, de la vénération pour les anges sidéraux probablement sous-entendus dans la seconde, elles risqueront fort de placer l'un des plus savants docteurs de l'Égiise à la tête des idolâtres dont elles s'occupent.

Voici, pour nous, les trois variétés d'idolâtrie sabéitique qu'il ne faut jamais perdre de vue ou confondre, si l'on veut sortir un peu des ténèbres ordinaires:

4º Un sabéisme matériel et grossier, consistant dans l'adoration des globes;

 2^* L'abus ou la dégénérescence d'un sabéisme de $dulie^3$, primitivement orthodoxe et légitime;

3º Un sabéisme de latrie⁴, coupable et anathématisé, en raison du personnel qui, dans cette grande armée des cieux, ose se laisser adorer.

La première de ces trois variétés ne rentrant nullement dans notre sujet, nous n'avons rien à en dire. Personne dans ce siècle de positivisme ne sera plus jamais tenté d'adorer, pour leur beauté, des astres qui n'ont de l'or que la couleur.

Quant à la seconde variété, celle qui consiste dans l'abus du sabéisme orthodoxe, elle rentre en plein dans nos plus

- 1. Deutéronome, 4, 19.
- 2. Strom. 6. ch. xiv.
- 3. Dulie signific reneration.
- 4. Latrie signifie adoration.

spéciales études, et nous allons lui consacrer quelques pages.

Remontons aux principes et renfermons-nous encore une fois dans l'histoire.

Avant d'essayer de comprendre une des difficultés les plus formidables de l'histoire primitive, il faut lire et méditer pendant quelque temps certains passages de l'Ancien Testament, et notamment celui-ci:

« Audi me, fili... et dico in æquitate spiritus virtutes quas posuit Deus in opera sua ab initio... et ab institutione ipsorum, distinxit partes illorum, et INITIA EORUM IN GENTBUS SUIS... et ornavit in æteruum opera illorum, nec esurierunt, nec laboraverunt et non desitterunt in operibus suis... unusquisque proximum sibi non augustabit usque in æterumuf. y.

Avant de produire notre traduction propre, si nous interrogeons la traduction de Lemaistre de Sacy, voici ce qu'elle nous répond:

a Écoute, mon fils... Dieu, dans sa sagesse, a formé d'abord ses ouvrages; il a distingué les parties du monde aussibit qu'il les a créées, et il en a placé les principales pour subsister dans le temps qu'il leur a marqué. Il les a ornées pour jamais et les a conduites dans leurs mouvements, qu'elles ont continués sans interruption, sans aucun besoin et sans jamais se lasses.

Nous demandons à tous ceux qui ont achevé leur sixième, s'il n'y a pas là autant de contre-sens que de paroles. D'abord pas un mot des nations qui jouent cependant un grand rôle dans ce verset; ensuite, pourquoi cette phrase: Sans aucun besoin et sans jamais es lasser (qui se rapporte évidemment aux œuvres principales et à leurs ornements) est-elle appliquée à Dieu, surtout quand le verset suivant applique positivement la fin de cette même phrase: « Chacun d'eue n'a pressé ni dérangé son voisin, » à « ces puissances principales qui n'ont pas abandonné leurs œuvres? »

^{4.} Ecclesiastique, ch. xvi, v. 24.

Il nous semble, à notre tour, que tout ce passage devrait se traduire littéralement ainsi :

« Écoute, ô mon fils, je vais te dire les vertus que Dieu a posées dans ses œuvres dès le commencement... Dès le commencement, il a distingué les diverses parties de ces œuvres (illorum) et a placé leurs principes (initia) dans ses nations. Il a orné pour l'éternité les œuvres de ces principes (opera illorum), et alors ces principes n'ont jamais eu faim, n'ont pas travaillé et n'ont pas abandonné leur ouvrage, et nul d'entre eux n'a pressé ni dérangé son voisin pendant l'éternité. »

L'abbé de Vence, ou plutôt Dom Calmet, son collaboraleur, se tait également sur les nations, qui sont cependant le mot de l'énigme, et, comme Lemaistre, il applique le mot principes aux parties du monde, sans s'apercevoir que son « chacume d'elles, » du verset 28, traduit fort mal le chacun d'eux, qui doit évidemment se rapporter à principes. Ainsi donc, quoique notre, traduction litétrale soit aussi fort obscure, c'est encere de ses expressions qu'il faut tâcher de faire jaillir la lumière.

Bien que nous eussions voulu ajourner encore la question des anges planétaires, elle est ici tellement liée par le texte à celle des anges tutélaires, que nous sommes bien forcé de ne pas les disjoindre. Rappelons-nous donc, pour un moment, ce que nous avons dit (chapitre v), à propos du verset 1 du chapitre 11 de la Genèse : « Ainsi furent parfaits le ciel, la terre et tous leurs ornements, » à savoir, que le mot hébreu, traduit par ce dernier, est précisément tsaba, qui signifie armée, comme tsabaoth elohim signifie le dieu de ces armées que Cornelius nous a dit ne pouvoir être que les armées des anges et des astres, « angelorum ac siderum. » Si nous voulons être conséquent, il nous est donc impossible de lui donner ici une autre acception, et nous devons remarquer avec quel soin ces ornements mystérieux sont distingués des œuvres, puisqu'ils n'arrivent jamais qu'après la formation de celles-ci. Le ciel, la terre d'abord, puis ensuite l'armée-ornements, qui n'a jamais faim, ne se repose jamais, et dont chaque membre ne presse et ne dérange jamais son voisin.

On commence à comprendre, mais l'on comprend tout à fait, lorsqu'on voit dans les Septante le mot groc àpyai substitué au mot initia de la Vulgate; àpyai, c'est-à-dire principautés, nuissances, et non pas commencements.

Ici Cornelius commence à saisir la vérité et nous dit : « Il serait plus simple et plus correct d'appliquer ce mot aux astres... ou aux principautés angéliques commises à ces parties du monde et qui toujours sont appelées àpya... »

Évidemment, ce serait plus simple et plus correct, et, de plus, nous aurions pour nous le texte tout entier des Septante qui dit formellement : « Il a préparé ses ouvrages, puis établi pour leurs chefs les astres ou principautés astrales... »

Nous voici donc bien évidemment revenus à l'ornatus (sabaoth) et aux personnalités qu'il entraîne 1.

C'est à ces vérités, que déjà nous avons appelées cosmospirites, que fait allusion Bossuel, lorsque (dans sa cinquième Élécation) il parle de la présidence de la nature spirituelle sur la corporelle : «Par ces vertus, dit-il, il faut entendre peutêtre ceux dont Job a dit : « qui ils portent le monde et qu'ils se courient desant Dien. » (Ch. Ix. y. 43).

Mais que dire maintenant de ces mêmes puissances « distinguées dans ses ou dans leurs nations, initia distinxit in GEN-TIBUS suis? »

Pour saisir ce nouveau rapport, il faut encore se reporter en arrière et rapprocher ce dernier verset du verset 7, ch. xxxIII du Deutéronome. Il est vrai que dans la Vulgate il est ainsi conçu: «...Interroge ton père et tes vieillards, et ils te diront: quand le Très-Haut a divisé les nations, il a tracé les limites des peuples, suivant le nombre des fits d'Irarél. » Les Septante

Le mot grec traduit ici par orner est ἐωσμιῖν, et Planche, tout en lui conservant le sens d'embellir, lui en donne encore un autre, qui rentre parfaitement dans notre interprétation, c'est celui de régler et préposer à un emploi.

consultés à leur tour nous donnent: « Suivant le nombre des anges de Dieu, » c'est-à-dire des anges auxquels il les vast confides; et pour nous, cette leçon, outre le sens qu'elle donne à ce qui n'en avait aucun, nous paraît tout à fait justifiée par le verset suivant: « Mais (autem) le Seigneur a pris pour za part Isaeli. » Il est évident qu'Israel formant ici opposition au mot nations. Dieu n'a pas pu modeler sur lui les limites de celtes-ci.

Rationnel ou non, compréhensible ou non, c'était donc encore un dogme général, que les recteurs des planètes exercaient en même temps une grande influence sur la terre. Aux yeux de toute l'antiquité, c'étaient eux qui régissaient toutes les nations. Les Perses et tous les peuples païens pensaient à cet égard exactement comme les Juiss, et tous partaient de ce principe posé dans la Genèse, que « le Très-Haut avait divisé les nations, conformément au nombre des anges de Dieu, o nombre relatif probablement à notre système planétaire. De là toutes ces grandes divisions politiques, administratives et civiles en douze, en soixante-dix et soixante-douze, en raison de soixantedouze petites planètes innomées 1, auxquelles ils attribuaient encore certaines subdivisions des netits neuples. Fondée ou non fondée, c'était donc une croyance générale et réputée parfaitement orthodoxe. Nous l'avons déjà vu, l'ange Raphaël de Tobie, l'ange Gabriel des Perses, l'ange Mikaël des Hébreux font partie des sept grandes divisions qui, dans les cieux, se tiennent sans cesse autour du trône de l'Agneau, L'ubiquité de leur patronage céleste est une conséquence de l'ubiquité spirituelle générale et continue de Dieu, qui, « tout en résidant au point le plus élevé des cieux, est encore tout auprès de chacun de nous; » l'ubiquité des sept veux du Seigneur qui. de même que les élus, doivent « suivre l'Agneau partout où il va, » est une conséquence de l'ubiquité spirituelle générale.



Cette dernière division répond ou reproche fait sans cesse aux Anciens de n'avoir connu que les sept planètes de la semaine.

C'est évidemment la ce qu'entendait Bossuet lorsqu'il déplorait « l'aveuglement de ces hommes qui ne peuvent comprendre ces génies patrons des nations, et moteurs en même temps de toutes les parties de l'univers » (Sermon sur les démons),

De la, tous les dieux des nations portant un nom de planète, et chaque nation portant l'étendard de son étoile.

Nous avons remarqué plus haut quel jour cette croyance pouvait répandre sur ces dynasties divines ou plutôt sur ces règnes sidéraux « du Soleil, de Saturne, de Mercure, » qui font depuis deux mille ans le désespoir de tous les historiens. Le mot de saint Clément sur le culte très-permit des astresanges, et celui-ci de saint Justin: « Dieu avait longtemps toléré qu'on adorât le Soleil 1, » suffisent à l'explication de ce désespérant probleme.

« Heureuses, dit Platon, heureuses les nations qui, dans le partage des dieux, ont eu le bonheur d'obtenir le Soleil! »

Tout cela au contraire demeure lettre close pour celui qui ne peut comprendre ce double rôle des esprits sidéraux; en perdant son étoile, il a perdu toute boussole.

Mais ces principes une fois admis, il devient impossible d'aller chercher plus loin le point de départ du sabéisme.

Nous en étions là de notre rédaction, lorsque le hasard nous fit tomber sur une admirable conférence donnée en 1851, dans la cathédrale d'Amiens, par M' de Salignis, si prématurément enlevé à l'épiscopat dont il était une des gloires. « Cest dans le ciel, et le PLUS PRÈS POSSIBLE DU YRAI DIEU, dissit le savant et éloquent prélat, que se trouve en quelque sorte le point de départ du culte des faux dieux. Lorsque la notion d'un Dieu suprème, immatérid, infini, se fut comme évanouie de l'intelligence humaine aveugée par les sens, l'homme adora d'abord les intelligences supérieures, que la tradition lui montrait associées par Dieu même au gouvernement de ce monde. Le sabétime sprituelt fut probablement la

^{1.} Ad Tryphonem.

première forme de l'idolátrie, puis la raison de l'homme de plus en plus affaiblie, ne pouvant rien concevoir que de matériel, ce ne furent plus les ceprits, our-quels il est premus D'ATTAIBLER L'ORDER MENVELLEUX DES PHÈRES CÉLESTES ET LE MOUVEMENT DES ASTRES, ce furent les astres mêmes que l'homme adora. De là ce sabésime grossier,... etc.»

Monseigneur a raison; c'est le plus près possible du vrai Dieu qu'il nous faut chercher le point de départ du culte des faux dieux.

2. - Les éléments tuteurs de saint Paul.

Il ne nous fallait rien moins qu'une telle sanction, pour oser proposer à notre tour une traduction toute nouvelle d'un texte de saint Paul, qui nous paraît avoir été mat compris et rendu jusqu'ici. Nous sentons tout ce qu'il pourrait y avoir d'inconvenant dans une prétention semblable de la part d'un loique, si le désir de fortifier une thèse désormais revêtue du secue épiscopal ne venaît la légitimer et lui servir en quelque sorte de passe-port.

Voici donc le texte en question. C'est celui des trois premiers versets du chapitre iv de l'Epître aux Galates. Pesons bien ces paroles :

- a Tant que l'héritier est encore enfant, il n'est pas différent d'un serviteur, bien qu'il soit maître de tout.
- « Mais il est sous la puissance des tuteurs et curateurs jusqu'aux temps marqués par son père.
- « Ainsi, lorsque nous étions enfants, nous étions assujettis AUX ÉLÉMENTS DU MONDE... QUE NOUS SERVIONS.»

Quelle a pu être la pensée de saint Paul en se servant de cette singulière expression? Voilà ce qui nous paraît difficile à préciser, si nous en jugeons par les cinq ou six traductions complétement divergentes que nous avons là sous les yeux.

Il en est une cependant qui semble prévaloir, car elle revient un peu plus souvent que toutes les autres, et la voici ; « Nous demeurions assujettis aux premières et très-grossières instructions que Dieu avait données au monde, »

Traduire ainsi, c'est, il nous semble, abuser un peu des textes et surtout de l'esprit des contextes, car s'il est très-vrai que le mot hébreu, traduit en grec par celui de eropria, signifie principes, éléments, il signifie aussi tout autre chose: ainsi, comme nous le dit saint Clément d'Alexandrie, le mot erwayia signifie « principes générateurs cosmologiques, et notamment astres du zodiaque, des mois, des jours, du soleil et de la lune ¹.

Saint Clément, d'ailleurs, parle ici comme Aristote; « τῶν ἀστρῶν στοιχτία ²» dit ce dernier, et c'est en se fondant sur lui que Diogène Laërce appelle les douze signes du zodiaque δάδεια στοιχτία ³.

Seldenus, à son tour, nous dit, en parlant des téraphims et en copiant Mainoide (Mare Verochim, livre III, chap. xxx);
« Ils sculpitrent des images et prétendirent que la lumière des principales étoiles venant à les pénétrer, les vertus angéliques conversaient avec eux et leur annotquient beaucoup de choses très-utiles. » Les téraphims, continue Seldenus, étaient composés d'après la position de certains astres, comme oux que les Grecs appellent ersoyia, et selon les figures que l'on plaçait dans les cieux et qu'on appelait àtarètraje ou dieux tutélaires, et ceux qui traçaient les croyits s'appelaient ersynusarios) ou devinant par les ersoyits.

Quant au mot cosmos qui suit (στωχτία τοῦ κόσμοῦ), et dont se sert l'apôtre, il n'a pas comme chez nous l'acception morale de l'esprit du monde; il signifie toujours le monde et sa beauté physique.

Or, comme nous ne pouvons pas croire que notre horreur nour les esprits aille jusqu'à refuser à saint Paul le droit d'en

^{1.} Discours aux Gentils, p. 146.

^{2.} De Gener., l. II, ch. IV.

^{3.} Commenté par Ménage, 1. VI, § 404.

^{4.} De Diis Syriis, Teraph. II, Synt., p. 31.

parler, il ne serait peut-être pas hors de propos de rechercher si les pédagogues (régisseurs) et les tuteurs surnaturels ne seraient pas infiniment plus naturels ici que toutes les instructions élémentaires du monde.

Pour s'en convaincre, il devrait suffire peut-être de lire les versets 8 et 9 qui s'y rapportent encore.

« Alors ignorant le vrai Dieu (réfléchissons à ce mot), vous étiez assujettis à ceux (iis) et vous serviez ceux qui par leur nature ne sont pas de véritables dieux...

« Mais maintenant que vous connaissez Dieu, comment pouvez-vous retourner en arrière, et servir encore ceux qui,... etc...? »

Nous demandons si l'on a jamais servi des instructions élémentaires, et surtout si l'on a jamais prévenu personne que ces instructions ne sont pas le vrai Dieu.

Ammien Marcellin, cependant, nous avait avertis plus d'une fois que toutes les anciennes divinations se faisaient par les « esprits des éléments, » spiritus elementorum, et en grec, «««θιματα τοι» στογμώ» ¹.

Mais nous aimons toujours mieux revenir à saint Clément, qui fait dire quelque part à saint Pierre: « N'adorez pas Dieu comme les Juifs, qui croient seuls le connaître et ne s'aperçoivent pas qu'ils adorent, au lieu de lui, des anges et des archannes et les mois et la fune ? .»

Nous voici donc encore une fois revenus aux anges des planètes et du zodiaque, qui, ne l'oublions pas, n'étaient pas figurés seulement à Héliopolis par les douze pierres appelées « mystères des éléments, elementorum arcana, » mais bien aussi dans le temple de Salomon, dans plusieurs vieilles églises italieunes, et même à Notre-Dame de Paris.

Le mot στοιγεία signifiait avant tout lumières.

Mais voici quelque chose de plus grave : saint Jean Chry-

^{1.} Ammien Marcellin, I. I, 21.

^{2.} Strom., l. VI, § 5.

sostome traduisant le passage de saint Paul (aux Colosses) dit qu'il faut entendre par στοιχεῖα κόσμοῦ LE Soleil et La Lune ¹, et il répète la même chose à propos de l'Épitre aux Galates.

Saint Épiphane traduit ce mot de la même manière 2.

Ceci continuerait à nous expliquer pourquoi les douze fameuses pierres de l'urim ou pectoral du grand prêtre juif étaient appelées lumières, στουχία, et pourquoi saint Clément les appelle encore les lumières zodiacales ou στουχία.

3. - Les recteurs de saint Paul.

IA n'est pas la difficulté. D'après ce dernier sens, qu'appuient de grandes autorités, nos pères, sans perder la présence et les communications divines, auraient été plus spécialement, jusqu'à leur majorité, sous la direction de tuteurs et de curateurs spiritules appelés les étéments du monde. Il n'y a righ la d'embarrassant pour la théodicée la plus timide, puisque Dieu nous dit par la bouche de Paul, « que jusqu'à l'arrivée de son Filis il parlait aux hommes de bien des manières différentes ».»

L'essentiel, lorsqu'il s'agit de tuteurs civils, est qu'ils soient honnétes; l'essentiel, par conséquent, lorsqu'il s'agit de tuteurs spirituels, est qu'ils soient saints et que toute leur gestion ne puisse nous conduire qu'au Dieu de toute sainteté.

Nécessairement les tuteurs dont parle jusqu'ici saint Paul étaient saints et dignes de leur solennelle mission.

Mais voici venir, avec les mêmes expressions d'étéments du monde et de recteurs, d'autres puissances spirituelles manifestement démoniaques: qu'allons-nous faire de celles-ci? car les choses paraissent se compliquer de la manière la plus

appelés.

^{1.} Saint Jean Chrysostome, Hom. 58, Sermon iv, sur l'Épitre de saint Paul aux Colostes.

^{2.} Il dit à propos de l'hérésie des Manichéens : « Τουματείως νημέζομενα εξίς ἀχιθμό» στειχείων ταϊς πυπλαντμέναζε δουάται α ζώντο dans la science des éléments aux planètes nomenclature du zodiaque καλεύστη.

^{3.} Saint Paul, aux Hebreux, I.

fâcheuse pour la pauvre humanité, et saint Paul ne nous le dissimule pas: « Ce n'est plus cette fois qu'avec le bouclier de la foi que nous pouvons lutter contre ces puissances aériennes et contre ces recteurs de notre monde de ténèbres 1. »

Ou'est-ce à dire? Voilà donc le dualisme et le conflit les plus formels dans cette grande administration du cosmos?

Mais voici revenir encore l'expression d'éléments.

Voilà dans quelle occasion : saint Paul s'adresse aux Colosses qui, précisément, retournaient à ce culte superstitieux des anges, qui ressemblait très-fort à notre spiritolâtrie moderne, et en conséquence la grande préoccupation de l'apôtre et des deux premiers siècles de l'Église, « Veillez bien, leur dit-il, à ce que personne ne vous séduise par une philosophie insensée, suivant les traditions humaines, suivant les éléments de ce monde et non suivant le Christ dans lequel seul habite corporellement toute la plénitude de la divinité... Car c'est lui qui est la tête de toutes les principautés et puissances,... c'est lui qui les a dépouillées (expolians eas) et enchaînées à son triomphe... Que personne donc ne vous séduise par une fausse humilité et par un culte particulier des anges,... culte plein de superstition, εθελοθρησκεία 2...

1. Saint Paul, aux Ephésiens, ch. vi.

2. Saint Paul, aux Colosses, ch. 11, v. 8 à 20. Ce fut ce même culte que le concile de Laodicée, tenu plus tard sur les mêmes lieux, taxa d'abominable idolátrie, et pour la suppression radicale duquel il se vit obligé de défendre jusqu'à la prière aux bons anges, (Canon, 35.) Par suite de cette défense, on fit donc fermer tous les oratoires angéliques, y compris celui de l'archange saint Michel, que Théodoret dit avoir encore vu à Chonis (ville des Colosses), ce qui n'empêcha pas plus tard la réédification du temple détruit et la reprise de ce même culte de saint Michel, qui fut depuis continué dans la forme et la mesure les plus orthodoxes et les plus encouragées. Cette restauration avait été le résultat d'un grand miracle opéré cette fois, on ne pouvait plus en douter, par le véritable saint Michel.

Pour obtenir les bonnes grâces du faux, il avait fallu quitter l'Église et le chef des anges, Jésus-Christ. (Relicta ecclesia et relicto Christo tenente caput.)

Avia aux Colosses plagiaires du xixº siècle, qui ordonnent à l'Église de leur obeir et de les suivre. (Voir notre Introduction, fin du § Spiritolatrie.) Ici la chose est des plus claires. Sous des noms tout sembables, sous des qualifications égales en dignité hiérarchique, nous avons affaire à des antagonistes séparés par un ablme... Mais cette fois, dit Cornelius a Lapide, il s'agit bien dans ce mot étément, comme le disent saint Clément, saint Aérôme, saint Ambroise, etc., du culte des astres et de leurs anges, c'est-à-dire du soleil, de la lune et de toute la milice célest.

Comment! voilà nos grands astres et en particulier le soleil si glorifiés tout à l'heure, les voici régis à présent par des démons? Et ces démons, Bossuel les appellera, dix-sept siècles après saint Paul, « les tenants et les soutiens du monde?... » Que nos astronomes sont donc loin de comprendre une telle astronomie!

Pour bien nous en rendre comple, à notre tour, il nous faut revenir à cette dualité, conséquence de la chute, qui faisait dire à saint Augustin: « A chaque objet de la création sont attachées deux vertus contraires, deux anges, l'ange de vie et l'ange de mort, » et nous demander si ce ne serait pas en vertu de cette loi que nous aurions deux soleils, deux lunes, etc.

Seulement, faisons-y bien attention; saint Paul dans les feltres déjà citées, accompagne ce mot : cosmoeratores, de deux autres épithètes qui empéchaient probablement alors toute équivoque. Ces épithètes sont celles de vugoaçémage, puissances noires et de féthètes, opposées aux operseyzés ou éléments supérieurs. Avec ces deux mots tout se trouvait éclairci, et nous gardions pour nos saints recteurs la lumière et le grade l'..., Qu'avions-nous besoin d'autre échose?... (1). Qu'avions-nous besoin d'autre échose?... (1).



^{1.} a DODRIES RECTEURS GIEZ LES PAIRNS, COMME DANS L'É-GUISE. » — Rappelons-nous co principe poué par Proclus, celui de tous les Alexandrins qui a le mieux connu in philosophie pianea, et qui est derenu de notre temps une des admirations de la placophie française : el lest un troisième of definir cordre de démons. Gil-li, qui sont pur mais dier, ici-has, les ministres des grands dieux., ... qui les servent, leur répondent., ... et qui servent aussi les dieux réprosés aux diverses parties de comode... Get ortier

T. IV. -- MAN. BIST., 70.

de démons est innombrable, et porte le même nom que ses chefs; c'est donc pour eux un bonheur, lorsque vous les appelex Mercure, Apollon, Jupiter, parce qu'ils sont l'expression des propriétés de ces dioux qu'ils représentent, et qui par eux répandent d'en haut leurs bienfaits sur la terre (a).»

On voit que le système représentait était en pl-le exercice dans l'ordre sprituel paire, et le comparaison est tellement séraises, que le premier et le plus grand bienfait de l'incarration fait de déchirer le charte (detens chirographam) qui liait la rociète aux puisaneare et aux principausies véritables ministres, ministres ette fois, et, très-heureusement pour nous, complédement responsables.

Mais ces Mercure, ces Apollon, ces Jupiter, chefs de division au grand département des planètes, et qui aiment tant à s'entendre donner de si grands noms, qui représentent-ils à leur tour, et de qui tiennent-ils la place?

Comme dans notre système et, nous l'espérons bien, dans celui de tout le monde, ils ne sauraient être que les usurpateurs nominaux, et, dans tous cas, réprouvés, du titre qu'ils affectent, donnons en quelques mots un exemple de ce conflit permanent entre les deux ordres de rectours, et résumens-le dans la lutte incessante et générale des deux soleils.

Rien n'est plus évident que leur antagonisme. En Égypte, c'est Apophis-soleil qui met à mort son frère, le soleil-

Osiris.

Chez les Perses, c'est Ormuzd, lumière incréée qui dans le soleil donne la main, ner l'entremise de Mithra, à l'Ahriman du soleil.

Chez les Hindous, c'est, nons l'avons vu, Sourya et Siva; chez les Juifs, c'est le serpent-soleit venimeux, dont les blessures sont guéries par le bon serpent-soleit, qu'il suffit de regarder.

Enfin, dans l'Apocalypse. la dualité se dessinc encore plus, puisque nous v voyons l'ange du soleit levant et l'ange qui est dans le soleit lutter et terrasser l'Abbaddon exterminateur, autrement dit l'Apollon-Soleit des Grecs.

Quand l'Antechrist cessera-i-il de se proclamer le vrai soleil du monde (voir Cornelius a Lapide), si ce n'est lorsque le soleil levant (Oriens) e l'aura exterminé par un souffle de sa bouche? » (Ap. xii.)

Quand doit arriver enfinie triomphe du Sabaoth sucré dont le Christ est le chét, si ce n'est parte que toute les imprécations bibliques contre la milico céleste [Deutéronome, xvxxx, 3] et contre le soleil et la lune (Rois, 11, 7) en seront réalisées, et que le Seigneur s'aim enviré son gaiver contre courie lice, y (Inzie, xxxv, 7, et xxxv, 4, b), et lorsque le soleil « sera confondu, et que laiuen rougiar.» z / fasie, xxxv, 73.3.

Cette duplicité qui paraît, au premier aspect, devoir embrouiller encore une question ai mystérieuse, n'en est pas moins, à notre avis, le soul jour qui puisso un peu l'éclairer. Il serait tout à fait impossible de comprendre les qualifications d'archontes, puissances cosmiques et démoniaques, appliquées par saint Paul aux recteurs de tendres, ai l'on ne se rappétait que d'après saint paul aux recteurs de tendres, ai l'on ne se rappétait que d'après saint

(a) Proclus, de Anima et damane.

Denys « il en est tombé de tous les ordres. » et, par conséquent, aussi des archontes et des puissances. Nous lisons dans Damascius « qu'il y a sept séries de ces memanairemes, ou forces cosmiques, mais ou ELLES SONT BOUBLES (geminas) : les unes supérjeures, chargées de contenir le mondo supérjeur : les autres inférieures, chargées de l'inférieur. . D'ailleurs nous savons par saint Paul que Satan est un archonte et dans saint Denvs (de Divinis nominibus) nous voyons que « tout démon, y compris par conséquent l'archonte tombé, est πρόσυλες, c'est-à-dire ou matériel ou attaché à la matière, a Julius Firmicus affirme (liv. VI, ch. xxxxx) que « la planète régnante » s'appelait toujours γρογαφάτωρ, et le savant M. Ideler, de Berlin, confirme tous ces renseignements. Enfin nous retrouvons les mêmes dogmes chez Jambilque, lorsqu'il nous dit (sect. 11, cap. 1v, de Mysteriis), que les archontes peuvent être divisés en deux classes, les uns avant conservé leur beauté naturelle et première, les autres matérialisés et ne nous montrant plus qu'une beauté artificielle et factice. « Les uns vous saisissent d'admiration, dit-il, les autres, princes de la matière, vous apportent toujours doulours et dommages, a

On commence à comprendir ; il y a les archontes ou cosmocrateurs, types ou paradigmes, forces immérielles affectant la maitére et in imprimant le mouvement, comme le dit Grove, puis les archontes tembés, et souilistant encores cette même maitire qu'ils réglissaires primitivement. On comprend que ces principauté et ces puis nauces sient gouverns la terre jusqu'un jour où le Christ est veun les ocetabre et les acpuféer du haut de la covis, en corocinant l'air, lour ancien domaino, bien qu'en les y laissant, en partie du moins, apoqu'un jour du jugement. On comprend ende un State, soiel infériers veuntum sustrer le solel supérieur, et foudroyé pour avoir ravi le feu sacré. « Comment o-sei unomb. Lucifer, et dout la spleedur en promensit au mi-fleu des pierres enfaurmées. Quomedo occidisti, Lucifer, de medio lapidum juntourna.

s v

ASTROLOGIE.

Aurulogie, forme favorite de l'idelatrie saloite, — induseous sidéraire physiques erhabilitées. — induseous sidéraire someles, es trais de l'étre. — Salin homas et le cardinal Mai. — Antiquité de l'astrologie. — Pétorite s Nécepoe. — Tous les grands bommes adeptes. — Vietailitées de l'astrologie à leurilogie à Route de l'astrologie à leurilogie à Route de l'astrologie à l'astrologie à leurilogie à Route de l'astrologie à leurilogie à Route de l'astrologie à leurilogie à Route de l'astrologie à l'astrologie judiciaire. — Note i, un l'antiforito de le plugie de dédes podétemantiques des pour l'astrologie judiciaire. — Note i, un l'antiforito de le plugie de dédes podétemantiques des pour l'astrologies de l'astrol

Devant parler de l'astrologie plus au long dans notre troisième Mémoire, nous espérions pouvoir nous décharger aujourd'hui de ce fardeau; mais cette forme est trop mêlée à toutes les autres, elle est trop bien le fond et le but final de l'idolàtrie sidérale, pour que le silence à son égard ne fût pas considéré comme une grande omission historique.

Il faut donc prendre encore une fois son courage à deux mains et s'exécuter hardiment.

La question de l'astrologie rentre dans la grande question de toutes les influences, et ne consiste que dans leur restriction à la spécialité des influences sidérales.

Ces dernières peuvent être de deux sortes : les influences physiques, et les influences morales.

Parlons d'abord des premières.

Tout le monde sait que depuis un siècle elles avaient beaucoup baissé, ou plutôt qu'elles avaient perdu tout crédit dans l'opinion scientifique générale. Mais n'v aurait-il pas bientôt réaction ? « Les astronomes, les physiciens, les médecins et les météorologistes, dit quelque part Arago, refusent à ces influences toute espèce de réalité; mais à la vérité, ajoutet-il plaisamment, ils sont tous seuls de leur avis, et partout les hommes pratiques de l'agriculture, de l'élevage animal, etc., donnant la préférence aux faits observés sur les dénégations rédigées, continueront de se régler sur elles. Quant aux influences lunaires sur les maladies, ne serait-ce donc rien, continue le secrétaire académique, que d'avoir pour soi l'autorité des deux plus grands médecins de l'antiquité, et, parmi les modernes, celle de Mead, d'Hoffmann et de Sauvages?... Où trouve-t-on les influences lunaires réfutées par des arguments que la science puisse avouer ? Celui qui, à priori, ose traiter un fait d'absurde, manque de prudence. Il n'a pas réfléchi aux nombreux démentis qu'il aurait reçus de nos jours 4. »

On voit que lorsque les maltres veulent parler franchement, ils sont bien autrement sévères que nous sur les arguments et sur la *critique* de leurs élèves.

Arago n'est pas seul; ici, comme à propos de tant d'autres

1. Annuaire, 1833, p. 215 et 235.

dénégations établies, lorsque vous y regardez d'un peu près, vous apercevez des velléttés d'insubordination d'autant plus sérieuses, que c'est presque toujours dans les rangs les plus élevés qu'elles commencent à murmurer.

Bailly, tant de foiscide, allait déjà fort loin, quoique en plein xvnr sècle, sur cet article. Écoutons-le : « L'astrologie, a-t-on dit, est la mère très-folie d'une fille très-sage, mais c'est ainsi que l'on confond les idées, car l'astronomie est certainement la première; il a fallu connaître les astres, avant de leur attribuer un pouvoir... On ne se trompe pas moins en faisant dériver l'astrologie de l'ignorance... L'ignorance est un état passif et atérile, tandis que sciences, arts, fables, superstitions, le bien comme le mal, tout vient du génie... L'astrologie naturelle n'était que la dégenérescence d'idées saincs et vraies, conformes à la bonne physique, mais que les philosophes n'ont pas mieux entendues que le peuple, car en tout temps et en tout lieu on croît avoir beaucoup fait en mettant une difficulté à la place d'une autre 1, »

Nous allons voir tout à l'heure Bailly assez embarrassé à propos de l'autre astrologie.

"Enfin, dit un homme que l'esprit moderne se gardera bien de récuser (M. Le Couturier), il est curieux de penser que, tandis que les spéculations hardies de Démocrite sont réalisées par un savant de Manchester (M. Dalton), les réveries des alchimistes se trouvent recevoir une espèce de vie des minutieuses investigations de ses successeurs : une chose très-remarquable, en effet, c'est de voir combien les découvertes modernes ont servi soureat à evenjr les spéculations du moyen de de l'accusation d'absurdité. Ainsi, si la direction d'un morceau d'acier, suspendu à quelques pieds de terre, peut, ainsi que l'a prouvel le colonel Sabine, être influencée par la position d'un corps comme la lune, situé à plus de deux cents milles de notre planéte, qui donc purrait accuser d'extravasance les

^{1.} Astronomie ancienne, p. 26.

croyance des anciens astrologues à l'influence des étoiles sur les destinées humaines ¹? »

Quoique M. Le Couturier se montre ailleurs fort bien disposé à l'égard de certains rapports entre les influences sidérales et la longévité humaine, nous avouons que tout cela ne constitue pas encore la foi à la véritable astrologie, à celle qu'on appelle l'astrologie judiciaire, astrologie dont personne n'oserait (avec raison) se déclarer aujourd'hui le défenseur, mais en faveur de laquelle on pourrait redouter pour l'avenir comme une espèce de retour, beaucoup de personnes aimant à supposer quelque élément de vérité caché sous une telle masse de décombres.

Qui sait si, grâce à nos explications à la mode par l'intuition, par les facultés latentes de la psychologie, et grâce surtout à l'absence du seul criterium préservateur, nous ne voguerons pas bientôt en plein chaldaïsme?

« On est porté, dit le même savant, à critiquer sans ménagement tout ce qui tient à l'idée astrologique; mais encore, pour que la critique ait un but, faudrati-il connatire cette idée? El lorsque, parmi les hommes que l'on critique ainsi, il s'en rencontre qui s'appellent Regionontanus, Tycho-Brahé, KEPLER, etc., etc., il y a lieu d'avoir de la prudence. Kepler était astrologue par métier, et ne fut astronome qui accessoirement; il gaguait sa vie à d'resser des figures généthiques, qui, indiquant l'état du ciel au moment de la naissance des individus, étaient la base à laquelle on ne cessait de recourir pour les horoscopes. Ce grand homme était naivement croyant au principe de l'astrologie, sans l'accepter avec toutes ses folles conséquences?.»

Nous avons dit que Bailly, si net sur l'astrologie physique, parlait de l'autre avec un certain embarras; on va pouvoir en juger.

^{4.} Musée des sciences, p. 230.

^{2.} Ibid., 4" année, nº 28.

D'abord il semble s'exprimer comme tout le monde; ce n'est, selon lui, que l'ensemble « des règles par lesquelles des fripons ont, pendant tant de siècles, trompé des hommes curieux et faibles 1... » Plus loin, c'est l'ouvrage « de gens éclairés, de philosophes que pouvaient égarer de louables motifs 2. » Ailleurs, c'est un fruit du panthéisme, et « la différence lui échappe entre un spinosiste aux yeux duquel toutes nos déterminations sont écrites d'avance dans le grand livre du monde... et l'astrologue qui croit avoir lu dans ce livre, » (Avis à qui se sentirait blessé!) « Non, dit-il, l'art de prédire l'avenir n'est pas né du dessein de tromper les hommes (que deviennent les fripons?); l'idée de cet art n'est qu'une pensée hardie, il ne peut être que la découverte ou l'erreur du génie... (que devient la sottise?); l'astrologie judiciaire, dans son origine, est donc la suite d'un système profond, qui fut l'ouvrage d'un peuple éclairé, d'un peuple qui s'égara, comme tout peuple qui veut s'avancer trop loin dans les mystères de Dieu et de la nature (que devient l'ignorance?); renfermée longtemps dans le secret des temples, elle fut longtemps sans être préjudiciable..., et ce ne fut que plus tard qu'en se divulguant elle fut brouillée et dénaturée par le peuple... et tomba dans l'avilissement qu'elle mérite 3 ... »

- On le voit, ce n'est encore ici que la dégénérescence ou l'altération de quelque grande et mystique habitude.
- M. Ph. Lebas, membre de l'Institut et professeur d'histoire à l'École normale, va renchérir encore sur l'admiration du principe.

Après avoir énuméré les plus illustres fauteurs de cette doctrine : « On comprend, dit-il, que l'adhésion de tant de hautes intelligences soit un motif suffisant pour croire que tout n'est pas foite dans l'astrologie et qu'il doit y avoir là quelque chose de fondé à désager des erreurs et des préturés ridicules qui

^{4.} Astronomie ancienne, p. 260.

^{2.} Ibid., p. 268.

^{3.} Ibid., p. 268.

s'y sont mélés. D'ailleurs, en proclamant en politique la souveraineté du peuple et de l'opinion générale, pouvons-nous admettre, comme on l'a admis jusqu'iri, que le genre humain s'est en ceci radicalement abusé, qu'une absurdité complète et grossière à l'excès a pu régner tant de sècles, sans s'appuyer sur autre chose que sur l'imbécillité d'une part, et de l'autre sur le charitanisme, la mauvaise foi ou la cuplidité Quoi! la plupart des hommes, pendant près de cinquante sècles, ont dét sur ce point ou dupés ou fripons! voilt ce qu'il nous faudrait admettre! Mais quelle certitude nous resterait-il donc pour le présent et pour l'avenir, et comment supposer que Dieu aurait permis une semblable maladie, un semblable flèau intellectuel? « Il n'en est rien, croyon-le bien. Lors même qu'il ne nous

serait pas possible de nous rendre compte de la part de réalité mélée, dans l'astrologie, à l'invention et à la rèverie, disons avec Bossuet... et avec tous les philosophes de notre temps, que «rien de ce qui a été dominant ne saurait être tout à fait faux. N'est-li pas vrait d'ailleurs qu'il y a une réaction physique des astres les uns sur les autres? N'est-li pas vrait que les astres ont une influence sur l'atmosphère, et par conséquent une action au moins médiate sur les végétaux et sur les animaux? La science moderne n'a-t-elle pas mis ces deux points hors de doute? »

Jusqu'ici M. Lebas peut encore rester à l'Institut, mais que diront esse voisin lorsqu'ils l'entendront ajoutre: N'est-il pas vrai que la liberté humaine n'est pas absolue; que tout se tient, que tout pèse, les astres comme autre chose, sur chaque volonté individuelle; que la Providence agit sur nous et dirige les hommes par ces relations qu'elle a établies entre eux et les objets extérieurs et l'univers tout entire, etc., etc. ?
Eb bien le fond de l'astrologie n'est pas autre chose (nous le verons). Il faut resonnalter qu'un instinct supérieur à leur siècle avait dirigé les efforts de ces hommes... Quant au reproche de matérialisme et d'anéantissement de la liberté humaine que Bailly adressait à leur théorie, il est tout à fait

dénué de raison. Les grands astrologues admettent tous, sans exception, que nous pouvons réagir contre les influences des astres. Ce principe est étabil dans le Tetrabibles de Polémée, cette bible des astrologues, aux chapitres 11 et 111 du livre premier. Tycho-Brahé, Campanella... en disent atlant 1... p.

M. Lebas, en effet, aurait pu ajouter que toute l'astrologie reposait sur ce principe si connu et si orthodoxe: Sopiens dominabiur astris, le sage l'emportera sur les astres; dès lors la liberté humaine n'était pas plus menacée par eux que par tous les milieux mauvais qu'elle traverse et toutels les tentations que lui ménagent, soil la masse de ses ennemis ambiants, soit une organisation vicieuse ou la tyrannie des prédispositions physiologiques.

Ainsi donc. voici une influence morale accordée aux astres; mais voyez comme tout s'explique et s'enchaîne dans le grand système des astres régis par les esprits, système préconisé par ces mêmes hommes qui nous ont livré, nous allons le voir, tous les secrets de Copernic et de Newton | De qui les tenaientils, encore une fois? - des prêtres et des inspirés; - et ceuxci? - de leurs dicux, disaient-ils. Et Creuzer est convenu qu'il fallait nécessairement prendre au pied de la lettre ce mot de révélation. N'oublions pas que saint Clément et saint Justin nous ont dit de leur côté tout ce que nous venons de dire dans le dernier paragraphe sur les éléments tuteurs « tolérés par Dieu jusqu'à la majorité de l'enfant, » et nous resterons convaincus que l'on finira par voir dans l'astrologie tout autre chose que ce que voit M. Lebas, c'est-à-dire, non plus un effet du alobe sur le moral de l'homme, ce qui nous mènerait tout droit au matérialisme reproché à Bailly, mais bien une communication spirite entre l'homme et les puissances célestes.

Alors on comprendra que les mages aient appris, par les principes de leur science, comme le dit l'Évangile, à recon-

Dictionnaire encyclopédique de France, p. 422, url. ASTROLOGIE, par M. Lebas.

naître le Sauveur dans son étoile, et qu'ils se soient rappelé et les prédictions de Balaam, et celles recueillies et conservées chez les Juifs sur la venue du Messie, « lorsque la constellation d'Israël se trouverait dans le signe des poissons...»

- A ce point de vue seulement, on comprendra que saint Thomas ail pu dire que « les substances spirituelles qui meuvent les astres agissent immédialement sur l'entendement en l'éclarant, bien qu'elles ne puissent changer la volonté; ce qui fait que les astrologues disent vrai en beaucoup de circonstances et peuvent prédire certains événements en général, mais non en parliculier, rien n'empéchant l'homme de résister à ses passions pars son libre arbitre !. »
- e Les corps célestes, dit-il ailleurs, sont cause de tout ce qui se passe dans ce monde sublunaire; ils agrissent indirectement sur les actes humains, mais tous les effets qu'ils produisent ne sont pas nécessaires ².

Ceci rentre dans ces paroles du philosophe Victorinus, retrouvées il y a quelques années dans les manuscrits du Vatican:

« Les éléments du monde sont entraînés par leurs mouvements, et de ces mouvements dérivent en même temps certaines nécessités; de telle sorte que leurs conversions décident souvent de la vie des hommes qui se trouvent leur obéir et suiver naturellement leur parcours; mais de tout cela se trouver affranchi celui qui, plein de foi dans le Christ, tient de lui le patron de sa vie... Nul doute qu'on ne fasse de tous ces éléments, des dieux; les uns les appelant démons aériens, les autres empyréens, les autres emptyres, ou enfin génies? »

^{4.} Somme, quest. xv, art. v.

^{2.} Ibid., t. III, p. 2 et 29.

^{3. «} Elementa mundi simul habent secum et motus suos et quasi quasdam et motibus necessitaies; ut in sideribus quorum convenione hominum vita vel in necessitatem ducitur, et sic serviunt elementis homines, ut astra jusserint, ut mundi cursus imperavent; quibus omnibus solvetur quisquis in Christum Bodem habens Dominum vite sues a Christo Spritum accope-

Mais comment pouvoir assimiler aux recteurs de lumière ces infimes arveçue, sortes de téraphims conformés à la resemblance des figures zodiacales, et dont les interprètes s'appelaient vesyséapernesé, devins par les téléments? « Ces potites statues étaient en or lorsqu'elles étaient dédés au Soleil, et en argent lorsqu'elles l'étaient à la Lune; elles ceussient avec les hommes et leur annoncalent les choses utilies! ».

Qui ne voit que le culte de duire, ce culte élémentaire et permis dont parlent les premiers Pères, sortait ici déjà par la divination de la ligne orthodoxe, et que l'on retombit par le fait seul de cette curiosité dans les recteurs de ténèbres l'Cétait la cette mazzardo un milice sodicaele dont parle si souvent la Bible, et entre autres aux chapitres xxxvii et xxxviii du livre de Joh.

Ici, très-probablement, la divination et les communications mysférieuses ne devenaient mauvaises, comme tout le reste, que par le changement du personnel consulté, c'est-à-dire, par l'intervention des démons qui, selon Porphyre, aiment à se faire appeler Soleil, Mercure, Jupiter, etc.; c'est alors qu'escortés des souillures et des erreurs de toute espèce ils venaient se substituer par la faute des consultants à la majestueuse pureté des saints et premiers rapporte.

Quoi qu'il en soit, l'astrologie, après avoir été l'une des premières formes de l'idolâtrie sabéitique, en resta la dernière, et probablement son règne ne cessera jamais qu'avec celui du monde idolâtre.

Pour juger de cette antiquité, il suffit de suivre la science dans ses nouvelles investigations. On se rappelle ce que nous avons déjà dit, c'est-à-dire qu'à l'époque de la découverte du Zodiaque de Denderah Letronne crovait avoir péremptoire-

rit... Nulla enim dubitatio quia singula harc elementa Deos dicat,... quosdam diemones aerios vocent, rursus alii empyrios, alii enydros, alii genios. » (Mni, I, III, part, III, p. 29.)

^{1.} Seldenus, de Diis Syriis, t. I, p. 29.

ment démontré que ces monuments de date romaine et purement astrologique, c'est-à-dire représentant un thème natal, accussient par cela même leur nouveaulé en raison des connaissances astronomiques et préalablement indiquées par de telles concentions.

Aujourd'hui la raison seralt mauvaise, attendu qu'on retrouve les mêmes idées reproduites sur beaucoup de monuments bien autrement anciens, et que les prêtres dépositaires des grandes vérilés coperniciennes et newtoniennes l'étaient en même temps, nous le verrons, des vérilés et des pratiques de cette astrologie que l'on crovait si jeune.

Notre bon et savant Kircher nous en avait prévenus dans les mêmes termes dont saint Justin s'était servi (Quust, 25, ap. Orth.): « Dès les premiers temps de l'invention des hiérogivphes, ce n'était pas le vulgaire, mais des hommes distingués et choisis que l'on initiait dans le secret des temples à toutes les sortes d'astrologie, même à la plus abjecte et à celle qui, plus tard, se prostituait sur les places publiques, circumforanca. « Sur la table sacrée de chaque temple on voyait représentés les recteurs du monde, revêtus de leurs insignes, puis autour de cette table des prêtres attentifs à ce que ces images allaient leur montrer et à la révêlation de l'avenir, réprises, qu'elles allaient leur faire apràs l'invocation, par une ouverture qui se trouvait au milieu de cette table, qu'on appelait la grande porte des dieux 1 s.

Mais on se moquait alors des préoccupations démoniaques et astrologiques de Kircher, qui restait accusé d'avoir pris tout cela dans son imagination.

Aujourd'hui la question s'éclaireit; nous comprenons que chez les Anciens l'astronomie et l'astrologie ne faisaient qu'un, qu'elles étaient pour ainsi dire nées le même jour, et que, sur ce terrain, les plus grandes découvertes ont toujours marché de front avec des observations absurdes et ridicules.

^{1.} Kircher, Edip. Egypt., in TABULA ISIACA.

Ainsi pendant que Pythagore apprenait dans les livres d'Hermès le système de Copernic et la loi du carré des distances, il y trouvait toute la théorie des décans, recteurs du monde, le thème natal de l'univers, toutes les formules nécessaires à son accomplissement, et, qui le croirait? la consécration de chaque partie du corps à chacun de ces dieux zodiacaux. C'est ainsi que dans le manuscrit de Peteménoph vous retrouverez l'application de toutes les injonctions hermétiques, la consécration de la chevelure au Nil céleste, de la tempe gauche à l'esprit vivant dans le soleil, de la droite à l'esprit d'Ammon, du nez à Anubis Sirius, ainsi de suite, etc., etc. Et comment comprendre que tout cela ait pu sortir de la même plume, si l'on perd de vue ce principe que nous avons déjà posé (t. II. p. 205) sur la double inspiration des livres hermétiques, l'une primitive, sublime et sacrée, l'autre plus tardive, puérile et sacrilége, semblant n'avoir pour but que celui de souiller et de compromettre la première?

Voilà pourquoi saint Clément et Chérémon sont d'accord sur la prééminence du prêtre horacope au-dessus de lous les autres, sur les purifications plus nombreuses qui lui sont imposées, sur les prescriptions et sur la scrupuleuse observance qu'il doit à l'art fondé par les Pétosiris et les Nécepso ¹.

Aussi ne serons-nous pas étonné d'entendre M. Reuvens s'exprimer ainsi dans ses Lettres le tetronne sur les deux papyrus magiques de la collection Anastasi, qu'il croît avec raison émanés du système mythologique originaire de ce pays. « Il y est question, dit-il, dans ces papyrus, des quatre bases du monde, «τέρεωρατ», dans ces happvus, des quatre bases du monde, «τέρεωρατ», dans ces soutiens ou πορωπράτερε de saint Paul; ce sont eux que l'on invoque avec les dieux de toutes les zones clestes, parfattement semblables encore aux spiritualia nequities in coetatibus, du même apôtre. Cette

Les deux premiers astrologues dont les manuscrits fassent mention, et qui paraissent avoir vécu au temps de Sésostris.

invocation se faisait souvent dans les termes propres et avec les menaces dont Jamblique nous a reproduit trop fidèlement la formule, pour qu'il soit possible de lui refuser désormais le mérite de nous avoir transmis tout l'ancien et primitif esprit égyptien. Vous avez prouvé (c'est toujours Reuvens qui s'adresse à Letronne, p. 54) que tous les vrais zodiaques égyptiens ontété exécutés à l'époque romaine, ... conjecture qui m'a paru fondée, tant que je n'ai pas connu la momie de Sensaos; mais cette momie m'a démontré que ces monuments zodiacaux sont tous entièrement ou principalement astrologiques ... les tombes royales et les rituels funéraires présentent des tables des constellations et de leurs influences pour toutes les heures de chaque mois. De cette manière les tableaux généthliaques sembleraient bien antérieurs à l'époque à laquelle vous assignez leur origine... Il est donc à croire que les zodiaques des sarcophages d'un âge postérieur ne sont qu'une réminiscence, une imitation de ces tables purement mythologiques, Ainsi, sur cette tombe de Sensaos, on voit la déesse Typhé ou Nephthé, mère d'Osiris, dame du ciel, le corps semé d'étoiles, portant les disques du soleil et de la lune. »

« C'est bien là, dit à son tour M. Guigniaut, la reine du ciel à laquelle, en général, paraissent subordonnés tous les dieux des planètes du zodiaque et les autres êtres du système astrothéologique 4. »

On conviendra donc que c'était faire une mauvaise guerre à Dupuis que de lui objecter la jeunesse de ces zodiaques, dont tout l'esprit se retrouvait dans la vieillesse la plus reculée de l'antiquilé égyptienne.

Encore une mauvaise arme à briser.

Quoi qu'en dise Champollion, et malgré les curieuses tables de constellations qu'il nous montre sur le tombeau de Rhamsès V, 4450 ans avant Jésus-Christ, il demeure à peu près certain que l'Égypte tenait cette dégénérescence philosophique

^{4.} Notes sur Greuzer, Egypte.

des Chaldéens, qui l'avaient laissée s'infiltrer petit à petit, pour bonne raison, dans les enseignements purs, rationnels et orthodoxes transmis par le peuple primitif. C'était ce qu'on appelait lire dans les registres du ciel; mais tout en supposant, comme nous l'avons déjà fait, qu'on pouvait primitivenent, et sous la direction d'un bon maftre, y lire de très-grandes choses, l'infini devait séparer cette divine lecture du galimatina que nous venons d'entendre; celui-ci devait lui succéder parfout où des professeurs étrangers allaient se charger de l'éducation des peuples « assés dans l'ombre de la mort. »

Des l'origine de leur idolàtrie, et par conséquent de l'idolàtrie générale, les Chaldéms, héritiers jusque-là des connaissances ou plutôt des révélations astronomiques patriarcales, avaient dù adjoindre à celles-ci la théorie des génies recteurs et de leur influence morale sur les destiness humaines; c'étaient ators les malac, les ministres soumis de l'Éternel, se contentant de transmettre à la création les volontés du créateur; mais il falfait que l'altération fût survenue de bien bonne heure, puisque dans Bérose nous constatons déjà la sucraineté sidèrale de Bel et de Mylita. Cependant ce n'était pas encore tout à fait l'astrologie judiciaire, puisque nous ne voyons jusque-là que les douse seigneurs des dieux zodiacaux, les trente-sis dieux conseillers et les vingt-quatre étoiles juge du monde, qui, en l'absence de l'Éternel, le maintennent et surveillent les mortes, et révêtent à l'bumanife leurs arrêts.

Cette doctrine subsista jusqu'à Diodore, avec ces mêmes puérilités, il est vrai, que nous retrouvions tout à l'heure chez les Égyptiens, c'est-à-dire la consécration du pouce à Yénus, de l'index à Jupiter, etc. Mais ce n'est guère qu'à partir de Diodore que nous voyons apparaître la véritable astrologie judiciaire, autrement dit le prophétisme matérialiste et pan-thésitique par la planète elle-même, dont, en dehors de son recteur, l'ascension ou la conjonction au moment de la naissance d'un individu décide de sa fortune et du moment de sa mort.

Cette épidémie de divination générale et coupable qui allait

s'abattre sur le monde ne partait cette fois ni de New-York ni d'Hydesville¹, mais bien de la Chaldée, dont le nom était synonyme d'astrologie.

a Les Chaldéens, dit Diodore, ayant fait de longues observations sur les astres, et connaissant plus parâitement que tous les autres leurs moucements et leurs influences, prédisent aux hommes la plupart des choses qui doivent leur arriver; ils regardent surtout comme un point important la théorie des cinq astres qu'ils nomment interprêtes et que nous appelons planètes. Ils observent plus particulièrement Saturne, quoiqu'ils disent que c'est le Soleil qui fournit le plus de prédictions pour les grands événements,... ils allèguent comme exemples les prédictions qui ont été faites à un grand nombre de rois, particulièrement à Alexandre, à Antigone, à Séleucus-Nicanor et à un grand nombre de particuliers, prédiction qui paraissent s'être réalisées toutes d'une manière si juste, que ceux-ci en ont été frapés d'admiration et n'ont pu se dispenser de reconnaître en cela quelque chose de surnature!. »

Ces derniers astrologues étaient les *kastlim* et les *qazzim*, qu'il ne *faut* confondre ni avec les *saphim* ou théologiens, ni avec les *khatumim* ou magiciens, applicateurs de leurs théories apotélesmatiques ².

De l'Égypte l'astrologie passa, dit-on, en Grèce; mais Lucien nous affirme que celle-ci ne la tint jamais que d'Orphée, fils d'Œagre, qui l'euveloppa d'abord dans les enchantements et les mystères ⁴.

Orphée fut donc le vrai medium importateur; laissons continuer Lucien:

- « Ses principes sont l'ouvrage des anciens monarques favorisés des dieux... Le Béotien Tirésias fut celui qui s'acquit la
 - 4. Points de départ de nos Esprits frappeurs.
 - 2. Diodore, Histoire, l. II.
- Ou formant la science des influences.
- 4. De l'Astrologie, t. IV, p. 60.

plus grande réputation dans l'art d'annoncer l'avenir... On ne traitait pas alors la divination aussi légèrement qu'on le fait aujourd'hui;... on u'entreprenait absolument rien sans avoir consulté le devin dont tous les oracles se rapportaient à l'astrologie; c'est ainsi qu'à Delphes la vierge chargée d'annoncer l'avenir était le symbole de la rierge qui est dans les cieux, et que le drappn qui se tient sous le trépied diasti (Vglyrgras fra') qu'il était l'image de celui qui brille parmi les étoiles;... c'est pour voir ce l'iresias qu'Ulysse descendit dans les enfers 2. e

Rome cut été trop jalouse, si elle cât laissé tant d'honneurs à la Grèce. On y recut les Chaldéens, et nous voyons tout aussitôt Pompé¹. César, Crassus, croire à l'astrologie; Pline en parle comme d'un art respectable, et Gicéron lui-même, tout libre penseur qu'il fût, est obligé d'avoure que «d'après une triple conjonction du »yleil on avait prédit à Cyrus un règne de treut aus.»

Il est vrai que Cicéron devait être bien renseigné, puisque son ami Nigidius Figulus était un chaleureux adepte, et que Lucius Tarrutius, un autre de ses amis, consacrait toute sa vie à la divination par les astrese et au relevé des nativités, au moyen de tables célestes dressées selon le style égyptien.

De son côté, Varc-Ant-ine a sans cesse à ses côtés un astrologue du même pays, que lui avaît recommande Cléophare; Auguste, tout en leur défendant de parler « de vie ou de mort, sfait, au moment de mouter sur le trône, dresser son thème natal par Théagène; Tibère fait mettre à mort ceux que l'astrologue lui désignait comme devant aspirer à l'empire; Othon ne peut vivre sans eux; Viellus désire les bannir, mais ne l'ose; parce qu'ils fixent sa mort à ce même jour; Vespasien les consulte, mais en rationaliste; Domitien n'em-

Nous avons dit sussi tous les embarras caurés par ce mot : un serpent qui parte!... c'est commo une table qui devine. Nous qui savons que celles-ci ont parlé... ni plus ni moius que le serpent, nous traduirions br.vement notre phippers &n.

^{2.} Lucien, t. IV, p. 70, édat. en 6 vol.

T. IV. - MAN. HOST . 10.

treprend rien sans l'avis de ces prophètes qui lui indiquent toutes les victimes à frapper; Antoine ne laisse point passer un seul jour sans adresser sa prière aux planètes; et le docte Adrien lui-même se dit en état de prédire « dès les calendes de janvier tout e qui doit lui arriver jusqu au 31 décembre 1. »

Il paralt toutefois que si la terre tout entière recourait au ciel, celui-ci ne versait pas sur le monde autaut de paix que de lumières; aussi voyons-nous le préteur Paul Lanas intimer aux Chaldé-ens l'ordre de quitter l'Italie dans un délai de dix jours: ils partent mais reviennent aussitof, forts de l'appui des grands, de Pompés, de César, de Crassus, etc. En 721, agrippa lance un nouveau décret de bannissement contre eux, mais Alexandre Sévère le rapporte, et leur permst de rouvrir une école à Rome.

Maintenant il nous serait très-facile de continuer à l'infini, et de montre le monde ancien asservi pendant bien long-temps aux mêmes erreurs; mais pour nous en tenir aux successeurs modernes des Chaldéens antiques, contentons-nous de ces deux affirmations ; que l'astrotogie injure encore au-jourd'hui pour une somme de quatre milli ms au budget du schah de Persa, et que dans cet heureux pays on met à mort, tout comme on le faisait autrefois, l'horoscope « qui se trouve pris en flagrant détit de mensonge et de prophétisme inaccompli. » Si nous parcourions le rituel actuel des Persans, nous verrions que rêne n'a changé dans la doctrine et qu'il s'agit troluprus « d'une vie décèdée » l'avance par la constellation qui préside à la naissance de chaque individu, ou par les conjonctions plandariars qui la traversent ».

Quant au secret de l'immense et général crédit acquis par des observances aussi puériles que celles de l'astrologie judiciaire, quant à l'impossibilité signalée au commencement de ce paragraphe par MM. Lebas et Le Couturier que « tant

Voir, pour tous ces détails, l'ou rage de Champillion-Figeac, intitulé l'Egypte, etc., p. 401.

d'hommes distingués dans tous les siècles aient été le jouet du hasard et de l'Illusion, » qu' on le sache bien, il sera toujours impossible de s'en reudre compte en delors du spiritisme. Comment veut-on que partout tant de milliers de prédictions se soient réalisées par hasard avec la plupart de leurs détails, et avec assez de fidélité pour que l'empereur Adrien ait osé dire ce qu'il nous disait tout à l'heure : « Aux calendes de ianvier, le sais tout ce qui m'attent jusuel au 3 décembre? »

Cinacun des personages que nous venoss de citer, chacun des grands génies de l'antiquité, parmi lesquels utous remarquous Tacite lui-même, convenait à son tour de la réalisation de ses avertissements personnels, et quant à la sincérité des devins, la meilleure preuve que l'ou en pât donner résultait de ce que « la peine de mort presque partout décrétée contre les mathématicieus qui n'aurnient pas dit vrai ne diminuait ni leur nombre ni leur tranquillé pur

Leur mauvaise foi n'était pas plus réelle que celle de nos

1. Les astrologues ne manquient pas alors, comme le fait remarquer Bel-rico [Diaguistir, I. V.ch. ml. d'objecter Faccomplissement de certains periodicione, set entre autres celles de Thiogeno qui, sur l'image et le Ilième matul d'Auguste, lui jernalit l'Empire. (soital Erdone et sain Ambriosa, Hez., XII., ch.v); de Unrus le qui, sur grand étonomement de Tibére qui n'en avoit inée commanqué berenne, révêta autra ne gener de mort que certaic in d'adminat (Pilon., Did., p. 53); d'Acéletinon, auquel Domitten demanda un certain jour que évant se ne service de mort : e besent periodici de la certain de l'aceletinon et de mort : e besent periodici de l'aceletinon et l'aceletinon et

A cela, helro répond avec saint Augustin (de Gea, J. III) que plus les astrologues llisen vrai et plus il faut se métire d'ext, attendu que leur estente avec le démon i sévidente par cela même, et que la pieux en est dans la manière dant lls finisent leur vie, c'est-d-ultre en compagnio des naffaiteurs et des empoismeurs, ce qui nous explique ce moi de Juréaul : On ne sauralt trouver un seul astrologue qui n'ait payé bien cher le secours de sons génie. » (Saitres, VI.)

médiums modernes, qui, pleins de foi dans leur insufflateur, réclament à tout propos, soit l'examen des corps savants, soit l'expérimentation publique et solennelle d'un congrès, sans se douter le moins du monde que, trahis par leur seigneur et maître, ils pourraient bien à leur tour courir au-devant de quelque infamant pilori.

C'étaient donc ou les recteurs de ténèbres ou la tourbe des esprits attachés à leur siècle, qui désignaient eux-mêmes leurs planètes, et l'ordre hebdomadaire dans lequel elles devaient être honorées. Quand nous donnons leurs noms aux jours de notre semaine, nous ne nous doutons guère que nous obéissons aux dieux des Chamites, et même probablement des Caïnites: car. dit le chevalier Jones (Recherches asiatiques, t. II, p. 343), « l'uniformité de ces noms antédituviens chez toutes les nations, depuis les Goths jusqu'aux Indiens, serait INEXPLICABLE sans la notice suivante : C'est L'INVITATION FAITE PAR LES ORACLES Chaldéens, recueillie par Porphyre, et consignée dans Eusèbe (Préparation, etc., I. V. ch. xiv), avec recommandation expresse de les porter d'abord aux colonies égyptiennes et phocéennes, puis ensuite aux Grecs, et de ne les invoquer qu'aux jours mêmes qui portaient leurs noms... » Apollon disait dans ces oracles : « Il me faut invoquer au jour du soleil Mercure d'après ses directions, puis Chronos, puis Vénus, et ne manquez pas d'appeler toujours sept fois chacun de ces dieux. »

Mor Isaac, cité par Kircher (Ædipus, I. I., p. 173), nous donne toutel Porganisation de cette insulfation: • Des hommes corrompus de la secte des Chamites, se levèrent de toutes parts, et dirent que, les astres ayant plein pouvoir, il ne nous restait plus aucune liberté. L'erreur gagna, et le diable la fit prospèrer jusqu'à ce qu'ils crussent bien que les astres étaient les vrais dieux crateurs. Alors les populations trompées donnèrent à chacun d'eux le nom d'un dieu, et les adorternt en se prosternant devant eux. Alors eucore lis écrivaient leurs noms sous les diverses inuages qu'ils plaçaient sur les obélisques

(columnas sublimes) et sur les stèles (parietum fastigio), mais à certains moments l'esprii, parlant daus chacune d'elles, donnait des réponses aux consultants, leur prédisait l'avenir, leur révélait les choses cachées, en leur donnant par cemple de bonnes nouvelles de ceux qui étaient en pays éloignés, puis il mettait dans leur cœur les mêmes pensées qu'il révéiatt à d'autres et c'est de cette sorte qu'il séduisaitun grand nombre d'adeptes et qu'il a répandu par toute la terre cette confiance dans leur savoir sidéral, qui l'inteste encore aujourd'hui. »

Voilà précisément le crime dont l'esprit envoyé par Dieu à sainte Hildegarde lui parlait en ces termes : " O homme, pourquoi donc adores-tu ces créatures qui ne peuvent ni te consoler ni te secourir? pourquoi prêtes-tu l'oreille à ces mathématiciens vrais instructeurs de mort, dont la témérité persuade à mon peuple que « les étoiles sont les auteurs et les dispensateurs de leur vie. » Malheureux! et qui donc les a faites, ces étoiles? Il est bien vrai que de temps à autre (interdum), et avec ma permission, ces étoiles serrent de signes et révèlent les mustères des temps... comme celle qui vint annoncer au monde la naissance de mon fils.... comme celles encore qui dans les derniers temps serviront à préparer la manifestation des grands prodiges... Mais, è homme, tu m'as abandonné, moi qui, te recherchant dans mon amour, t'ai relevé de ta chute, quelque ensanglanté que tu fusses (sanquinolentus) dans les souillures de tes péchés;... tu as préféré suivre l'antique séducteur,... car cette erreur provient de Baal:... lorsque la magie commenca à rendre folle l'humanité. le diable, parlant à ceux qui désiraient savoir ce qu'ils devaient ignorer, leur répondit suivant leurs désirs,... etc. » (Scivias, I, v. 3.)

Toujours une, ferme et conséquente à elle-même, la vérité chrétienne fait tenir à son Église exactement le même langage qu'elle faisait tenir à ses prophètes et à ses saints. Le cartinal Scaglia (dans son Traité sur la pratique du saint-officach, xxv) parle ainsi de l'astrologie : « L'astrologie judiciaest celle par laquelle on prédit par les astres les choses contingentes et fortules, et même celles qui dépondent du libre arbitre des hommes, comme les traités, la paix, les guerres, les succès. On porte la témérité jusqu'à prédire le temps, le lieu et la manière de faire on un octatines actions. Cette dernière sorte d'astrologie (il y en a donc une autre?) est indubitablement illicite et défendue expressément. La conanisance de l'avenir, la pénétration des cœurse de la volonté des hommes, sont des choses réservées à la sagesse de Dieu... Ce n'est donc là qu'une vaine et trompeuse invenion des hommes, aidée par les supercheries et les fraudes des démons qu'on y princque ou quis'y ingrérent d'eur-mêmes et sans qu'on y pense, pour corrompre les esprits infatués de cette recherche de l'avenir.

Nous le répétons : supprimez cette immixtion démonique, et le problème se représente à l'instant; il devient complétement insoluble à moins que vous ne le résolviez comme U. Naury, qui croit avoir fout dit en consacrant un livre à l'association de la magie et de l'astrologie, mais qui en réalité n'a rien fait, puisque, la divination magique n'étant pour lui que le résulta d'une nérrose, il devient, pensons-nous, assez difficile de concilier cette névrose avec l'usage continu des observations sidérales et les interminables calculs du grimoire (1).

^{1. —} E EXOME LA QUESTION DE PRUDITÉ. « C'est la question dominante pour M. Maury ¡ il partige on plant li diveloppe à ce de gord pe priging genéral. Pour lui, « l'admission de la dectrine des anges, qui s'était dèveloppe che tes le bléveras sous l'indiance de la relgion mozdeme, favoire singulièrement, en Palestine, le développement de la magie et de l'astro-lege... aux, d'il i, cett dectrine des anges et érrapére au Térnitanque, dans lequet de que la version grecque de la libit bruduit par étypie. (mar.) l'evière, d'ans lequet de que la version grecque de la libit bruduit par étypie. (mar.) viveir, dit à non cur an varant bébrirant (l'abbé Van Dévis, Januaire de philosophic chrétienne, mai 859), on étonne du sang-froid et de la plumba vanc lesquets de parities erreurs s'affirment et s'accreficient anjourfait.

C'est à se demander si ceux qui les propagent ont jamais lu cotte Biblo dont ils parient tant, car il n'y a rien peut-être dont il soit parté plus sou ent que les anges dans la Bible et dans les livres les plus anciens,... et toujours avec la signification de milae ou d'envoyés. »

Nous allons plus loin et nous disons que la Bible, y compris le Pentatruquo, n'est qu'une angelophanie permanente, toutes les communications divines n'ayant presque jamnis lieu, commo nous l'avons déjà dit, quo par ces fils télégraphiques divins.

Au reste, M. Maury, dont l'opinion ost inebranlable à ce sojet, nous renvoie, pour mieux asseoir la nôtre, à deux articles de la Revue germanique qu'il appelle excellents. Nous allons y recourir.

Della, si on-se le rappelle, M. Bernan, dane l'intérêt do la même thèses, nous yaunt reuvo jé à l'usurage de M. Munch, nous sivoss éte tost étonio d'y trouver tout ce qu'il faibil et plus qu'il ne fallait pour la démonstration de la thèse exactement contaira à la senen (voir le chap, v. p. 302). Vojons si pir haverd les recommandations de M. Maury ne nous procureraient pas la même boane fecture.

Voici la substance même et lo résumé des trois articles qui démontrent, dit-on, à l'imitation de tous les théologiens modernes de l'Allemagne, lo plagiat du mazdéisme par Israël.

M. Nicolas aous fait voir d'abord les Peness empruntant tout aux Assyriens, arts, style, architecture, langage (le pélàvi, du moins) et emblémes: « le vaincus, dis-il, laberles le vainquer et les deux peuples a en forment jate qu'un : « il fait plas, il nous indique, comme une hypothèse admissible et fondes ure le dire d'Ammin Narculin, la possibilité que Donosstre ei lu primitivement des rapperts avec la rece sémisjue et qu'il se soit peut-tre inspiré upped d'elle de sa todonce montleiste.

Mais alors, si les Peress varient tout pris aux Chitdènes, comment les Judis, Semites comme ces demires et mé risiona qu'un are cou n'avarient les pas pille de préfèrence les Chaldènes, si fon tent à on faire des plagaires? « Les deux pueples les plus symmétiment, continue N. Nicola, étaites les luits et les Peress... Aussi les déportés de Judis des reconsurent-lés pour férère... De la ces et de diféces signalières désignées plus tard chez les Julis sous le nom d'apocalypiques, et dont le germe se trouve à la fois dans les livres seurés de Peres et des Julis. Sultaites du literature sité identique, à part quedques édeils de religion locale; ce qui pusait le plus variembable, écut utils de la comme de la contraction de la particular de la contraction de la particular de la contraction de la VANTIGNATIE. « L'ANTIGNATIE » (« NATIGNATIE » L'ANTIGNATIE. »

« Quant à la lutte d'Ahriman, elle ne peut venir que du parsisme, la doctrine d'une puissance infernale capable de résister à Dieu n'ayant pas d'antécédent dans l'hébraïsme.»

Et lo serpent de la Genèse, sur lequel roulent la chute, la promesso, les prophèties et enfin la rédomption, c'est-à-dire toute la Bible, qu'en faitesyous? Toutefois, M. Nicolas a raison, il n'y a ni place ni antécédent dans l'hébraïsme pour « une puissance infernale coéternelle à Dieu et se réconciliant avec lui; » celle-ci appartient bien en propre au mazdéisme et nous force à demander comment l'hébraïsme, en prenant Ahriman, avait pu professer tout le contraire sur sa valeur et son avenir.

D'ailleurs cette antériorité en faveur du mazdéisme est d'autant plus étrange qu'elle va se trouver limitée à Lucifer, « la création et tout son ordre étant, chez les Perses, éridemment marée de celle de Moiss. »

« Quant aux férouers, chargés de la défense des bommes contre l'ennemi, ce sont bien les anges gardiens des Juifs, et cela peut faire supposer que l'influence juive n'aurait pas été étrangère à la formation du mythe mazdérn. »

Compions: Il n'y a donc jesqu'iri quo l'Abrima nérolde qui puise appartenir à la Pens: unita piainene, M. Nicolas, qui le précendait tout à l'heure, semble à présent, of dorant un examen plus attentif, changre d'opinion. La teutation devant l'arbre da viu démontre surabondamment, divid, que toutecetto légende est due à l'influence juvic. Cest bies la tentation d'Abriman, mais avec l'interveution du démon Petiareh qui prouve qu'on ne s'est pille d'ausun cidé. »

Ce:i pourrait ressembler à une capitulation, mais le démon Petiareh ne signifiant que le Sammaël ou l'Ahriman incarné dans le Serpent, il retombe, comme tout le reste dans l'influence juivo « surabondamment démontrée. »

Nots pensons que ces courts extraits sufficion pour prouver que le plagial des Julis nost pas aussi clairencent établi que M. Maury et tant d'autres vou drairent nous le persuader. Ces aveux suffirmi-lès cependant pour infirmer un lieu commun si fortement enraciné dans les esprits? Nous en doutons, quand nous voupos M. M. Maury et Bena no pas même s'aperecroir quo nous renovant à MM. Munck et Nicolas ils nous fouruissent nos meilleures armes.

APPENDICE O

CHAPITRE XIII

A DE VIEILLES ATTAQUES RÉPONSES NOUVELLES.

La vérité est une. - Urbain VIII persécuté par Galilée. - Lumières nouvelles.

On l'a remarqué aver raison, l'histoire de Galilée, telle qu'on nous ule racente, a fait plus d'incroyants que les cavures complètes de la recente, a fait plus d'incroyants que les cavures complètes de la térit lideòlogique la vérité scientifique, brouiller, au nom de la raison, deux seures jumclies dont les drois étant ejégats, c'était un coup de maître et le chef-d'œuvre du génie du mensoner.

La science! Nous connaissons toutes ses gloires, toutes ses forces, toutes ses viriables grandeurs, et nous cryons leur avoir rendu toute toutes ess viriables grandeurs, et nous cryons leur avoir rendu toute justice; notre admiration ne lui a jamais fait défaut, en la voyant nombrer tous les socielis sere Lalapace ou Leverire, conjurer la foudre avec Franklin, décomposer les corps avec Berzélius et havy, ausculter avec Leñames vavec Lañames et Morgani, transper la douleur avec Simpson et Morton, transmettre la penuée, comme un éclair, d'un hémisphère à l'autre, abaisser toute barrière, rapprocher toute déstance, et, par ce nivellement de la terre, réunir peut-être un jour toutes les nations en une seule.

uue seune. Bendermé dans ce programme, comme nous comprenons bien l'orgueil de tout cet esprit moderne! Comme nous saluterious volontiers, aven Eossuet, « dans ces rrais grands esprits un des plus beaut ornements du monde, » si le revers de la médaille ne nous rappelait pas aussiót tous « ces grands esprits /auz » dont le grand évêque voyait, au méme mouent et dans les mémes rangs, surgir le règne autour de lui! Tenté de nous agronoulier, mous le ferions à chaque instant, si, refroidi tout aussitôt par la philosophie mortelle et par certains préjugés honteux de la grande idole, nous ne lisions pas dans les annales de son temple tant de démentis cruels, de rétractations forcées, d'acceptations et de repoussements arbitraires, tant de déconvenues, en un mot, dont le retour quotidien semblerait n'avoir d'autre but que de rendre la Divinité plus modeste en lui imposant quelques confessions bien senties.

Les masses ne s'apercoivent que très-tard de ces grands désordres intestins : éblonies et reconnaissantes avec raison des développements. des applications matérielles et modernes de vérités souvent spirituelles et bien antiques, elles en appellent de tout à leurs açadémies, et, s'imaginant que le monde n'a plus de secrets pour celles-ci, s'endorment dans ce quiétisme dangereux qui leur montre, au delà de quelques progrès nouveaux, les frontières de l'âge d'or,

On ne se doute pas un instant que ces développements, presque toujours appliqués par des laïques, des industriels, des novateurs ingénieux, souvent enfants perdus et suspectés de la science, ne constituent en définitive que son corps matériel et n'ont pas avancé d'un seul pas ce qui constitue son csprit, ou plutôt on s'en doute tellemeut bien que l'on fait bon marché du dernier. Périssent tous les mystères dont la révélation ne pourrait pas se traduire aussitôt en inventions commodes ou en actions bien cotées!

Loin de nous la pensée de jeter le moindre discrédit sur des efforts que nous voudrions centupler, ponyvu qu'ils n'arrivassent qu'en surcroit et à leur place, car l'homme ne vit pas seulement de pain, et malheur à la science qui lui dérobe celui de son esprit! Or c'est le lui dérober :

1º Que de reprendre tous les jours, comme on le fait depuis plusieurs années, le vieux thème de Copernic et de Galilée, et de remonter à nouveau ces deux formidables batteries dont le feu paraissait suspendu; c'est le reprendre que de répéter sur tous les tons ce mot d'un incrédule allemand : « Le christianisme est mort le jour de la paissance de ces deux grands astronomes 1.

2º C'est encore dérober à l'homme le pain de son esprit que de

1. Voir, dans l'Athenœum français du 16 décembre 1854, les attaques, à l'étranger, de MM. Brewster, Sasonoff, etc., attaques reprises et développées en France par MM. Babinet (Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1855), Reynaud (Terre et ciel), A. Maury, (la Terre, ctc.), Pelletan (Philosophie du xix* siècle), Michelet (dans toutes ses œuvres, etc.), Littré (Philosophie positive, etc.).

présenter la cosmologie biblique sous le jour le plus ridicale, c'estadire « la terre comme un plateu», le firmament comme un couvercle et les étoiles comme un assemblage de clous dorts, et de dire avec M. Maury que les difficultés suscitées par les théologiens romains à Galilèe ne le furent qu'en raison de » LEA RONANCE ET DE LEON OCEU. (LA TETTE et Homme, p. 5), on avec M. Michelet « qu'avant 1600 ox ENSANT ASSOLUENTS ENTS de l'Infinit » (FIRSECE, ch. 3).

3° Cost le dérobre surtout que de nier toute intervention surnaurelle dann « les grandes lois de l'univers et d'abuser de l'atriccitie et des forces consiques, au point de priver la création, non-seulement de toute biérarchie spirituelle, mais de la débarrasse de son auteur es souscrivant avec N. Littré et beaucoup d'autres à ext horrible blasphene du marquis de Laplace; e bevant est administre dessentielle et la mécanique céleste, Dieu lui-même est devenu une hypothèse inu-tile . S.

Nois devons bien quelques pages à chacun de ces trois points, mais que nos lectures se rassurent, nois n'avons nulle envié de reprendre aujourd'hui le foud de ces vicilites discussions qui ne seraient nollement de notre compétence. Nous ne voultous à d'allieurs mettre bloteurs yeut que plusieurs documents qui, dans les conjonctures présentes, ne nous paraissent manquer ni d'intérêt ini d'utilité.

Le premier de ces deux appendices est purement historique, et, comme tel, nous permet de braver tout reproche d'incompétence. Le deuxième, plus spécialement astronomique, n'est inséré, notons-le bien, que dans notre partie non officielle.

Commençons par Galilée, et quoiqu'il n'y ait rien de mystique dans son affaire, débarrassons-nous-en au plus vite, comme, avant de marcher, on se débarrasse d'un obstacle qui gêne et encombre la voie. Place donc à ces quelques révélations toutes nouvelles,

Urbain VIII persécuté par Galilée.

Le 14 août 1859, M. Philarète Chasles commençait, dans le journal des Débats, la publication de plusieurs articles sur l'ouvrage allemand de M. de Reumont, intitulé Rome et Galilée.

Il ressort de cet ouvrage consciencieux et de ces articles embarrassés un trop haut enseignement pour que nous puissions nous permettre de ne pas le mettre en lumière.

4. Voir la brochure déjà citée sur la Philosophie positive.

On le sait, nous avons tous été bercés aux tristes et monotones accents de la grande complainte chandée sur la persévultion de Galific. Tous nous avons pleuré sur ce vivillard vénérable que, d'un commun accord, la peinture, l'històrie et la poésie nous moutreut depuis deux siècles « tralla d, la orde au cou " » devant des juges en robe rouge, enseveit dans le plus noir des cachots, menacé du plus horrible des supplices, auquel in n'échapa que per n'étractat as fos sientifique, rétractation honteuse, qu'il démentait aussitôt par le fameux « e pur » muore, et cerondant elle ourne.

Tous nous avons applaudi aux vers si hien frappés de Casimir Delavigne, nous le montrant

> expiant, par vingt ans de prison, L'inexcusable tort d'avoir trop tot raison.

On le sait encore, ces récits, ces tableaux, ces poésies formèrent bien certainement un des plus terribles engins que la philosophie moderne ait jamais lancés contre l'esprit ancien. Les méllieures intelligences y furent prises, et le seront bien longtemps encore, en vertu de l'inexusable tort d'avoit troe yans praiou.

Plusieurs fois cependant la vérité avait tenté de se faire jours on avait publié quelques lettres qui avaient dinime de beaucoup l'intéré de la victime, et Delambre, ainsi que M. Biot, s'étaient vus obligés d'enregistrer conscéricinsement un grand nombre de témoignages à la charge du patient et beaucoup d'autres à la décharge de ses juges. N'annoins, l'esprit public restait en possession du préjugé, et nous ne voudrions pas jurer qu'en ce moment méme plus d'une ébauche nouvelle du martyre ne s'apprétât à sensibiliser encore la prochaîne exposition.

Aujourd'hui peut-être arriveraient-elles un peu tard pour tous ceux qui auraient pu lire dans le journal des Débats l'analyse du nouveau livre prussien.

Il ne faut pas oublier d'abord que cette analyse est l'œuvre d'un libre penseur, de M. Philarète Chasles, dont la conscience va dire toute la vérité quand même, sans pour cela que son esprit dépose devant elle aucun de ses anciens préjugés.

Écoutons d'abord la première.

a Le mythe du procès de Galifée et de ses persécutions, telles que le vulgrire les accepte, a pour unique base un document fauz, une lettre fabriquée par plaisunterie, pour joure pièce à l'historien Tiraboschi. Cette lettre se termine par une bèvue grossière et un anachronisme impossible, qui trahissent lugai à l'étourderie du faussaire... a Comment toute cette grande épopée philosophique, toute cette machine de guerre qui devait suffire à jeure has l'inquisition romaine, et qui peut-être a fait plus d'increyants que Voltaire, consent, c'était un mythe, le résultat d'une platounierie et d'un fauz? et bien qu'élle ne remoine qu'à deux siches et que l'anachronisme soit flagrant, la critique européenne moderne, cette critique qui fait noter orgueil, l'a reque saus examen et avec la simplicié d'un enfant? Costinuons : « Non, ce n'était ni la crédulité des cardinaux (les cardinaux (

Pour mieux prouver que l'intérêt du saint-siégen était nullement en jeu, le journal des Behats nons montre le page Urbain Will (alons cardinal Barberini) écrivant, le 5 juin 1612, à Galilée ; « x'ai reçu votre dissertation, et je la lirai euer plaint, nant pour me confirmer dans une opinion qui cancerde acee la mieme, que pour admirer avec tout le monde les produits de votre rare intelligence; et le cardinal de joindre à ce billet toute une pièce de vers latins en l'honneur de Galilée.

On conviendra que si l'inquisition diati au fond si cruelle, es formes, du moins, étaient charmantes. Et comment, d'ailleurs, la sacrée pénitencerie aurait-elle pu se montrer si sévère, lorsque Delambre nous affirme que « du temps de Galillée le système (Copernic était professé publiquement à Bome depuis plus de quatrevintes ans 1º; a

Comment aurait-elle pu s'y prendre, lorsque les partisans de ce système occupaient toutes les places, et que le célèbre Ki-pler, ayant été poursuiri par les théologiens de Tubingue pour avoir enseigné ce système, fut appelé par le saint-siége à l'université de Bulogue pour l'enseigner publiquement ??

Il faudrait cependant bien s'entendre et parvenir à concilier la lettre du cardinal Bellarmin, du 26 mars 1616, déclaraut que « Galilée n'a fait aucune rétractation et n'a subi aucune pénitence, » avec la poursuite et la prison, qui ne sont orpendant pas un mythe.

Non, cette poursuite et cette prison sont bien véritablement historiques. Mais pourquoi et comment puursuivi, si ce n'est pour ces

^{4.} Histoire de l'Astronomie.

^{1.} Mémoires de Tiraboschi.

misérahes dialogues, dans lesqueds il fait jouer au pape souverain le plus rilieude des rôtes, sous le non de Simplicio, et dans lesqueds il parle de tout à tort et à travers, de politique et de théologie, bien plus encore que de mathématiques!... Dans cet audacieux pamphiet, Gaillée se donne pour un catholique de la plus ferente piète... et il ne mentit pas, » dit M. Philarète Chasles, qui ajoute aussitot, il est verai : » Mais il hôpoue la tradition, il ser it de la foi, prodigue le sar-casme, veut endoctriner les cardinaux, et termine par la profession de foi la plus complée à l'Égièse.

On n'est vraiment pas difficile, en fait de ferveur catholique, au journal des Débats, et on l'est d'autant moins qu'on parle encore un peu plus loin « des lettres de Galilée sur ses maîtresses, ses rivaux, son vieux vin, etc. »

Tout cela devait en effet édifier considérablement le sacré collége, Mais enfin qu'arriva-t-il donc de cette brochure, dans laquelle Galiée bafjouait le souverain qui avait chanté son mérire? Ah! cette fois, « cette brochure, dit M. Chasles, décida de la haine personnelle d'Urbain VIII contre lui. »

Voyons, prouvez-nous maintenant qu'il y eut véritablement haine et en quoi elle se trahit.

Le voici, ou plutôt voici toutes les traces de vengeance que M. Chasles peut découvrir.

Écoutez bien l'exposé de toutes ces « férocités de reptiles, sous la figure d'hommes, de toutes ces barbaries de l'intolérance ! » Apprétez-vous à frémir !

Sommé de venir s'expliquer à Rome, Gafilée s'y rend de Ini-même, malgré les conseils de ses amis, tant il était effravé du courroux et de la haine de ses juges! il se constitue leur prisonnier et se rend... -dans son cachot, sans doute? « dans cette retraite obscure où il ne devait plus avoir aucune communication avec les vivants?... » ---Non, mais dans le délicieux palais Sinceri, dont if nous fait lui-même une peinture ravissante; fà, pas une attention qu'on oublie, pas une douceur qu'on lui refuse... Au lieu de cachot obscur, des jardins délicieux; au lieu de fers, de simples arrêts sur purole; au lieu de séquestration absolue, la simple invitation de ne pas recevoir trop de visites! Peu de jours après, on échangeait cette prison contre le palais de son ambassadeur, où il est encore consigné sur parole; et cette fois, M. Chasles, dont nous copions les expressions, en comprend lui-même la portée, car il ajoute : « On n'appela pas de bourreaux, on se contenta de le faire mourir avec aráce, de le combler, tout en le framant. d'indulgence et de bonté... »

Que M. Chasles y fasse hien attention, il y a quelque chose de bien positif à ce sujet: c'est la lettre d'un ami de Galifée, Buonamici, lettre é-rite en 1633, et qui nous le montre retournant à Florence, « tout soispini, dicil, de n'avoir pes écocré crex qui lei Bonnment le conseil. DE n'es alles à Rome, »

Nous ne connaissons rien de plus péremptoire que cette phrase d'un ami intime.

Ainsi, d'après cette nouvelle et importante publication, tont se métamorphose, et d'après le journal des *Bibats* tout le *mèlodrame* reçu est basé sur une pièce apocryphe et fabriquée par plaisanterie.

Quant an fameux moi « et cependant elle tourne, » il x 'a Jassas fri rasossoch (c'est toujours le Journal des Dibatr qui l'assure), « Galilée, ajoute-t-il, n' ayant jamais déployé ancune grandeur, aucune franchise, et n'ayant jamais dépensé cette héroique résistance qu'on lui autribue. »

Nous cherchons maintenant les reptiles lumains, ses bourreaux, que le journal persiste à nous montrer, lui disait : « adorez et rampez !» Or, ces reptiles ne peuvent guère, il nous semble, étre les cardinaux, puisqu'il nous les signale plus bas comme « des hommes aussi aimables que distingués, »

Quant an pope Urbain VIII, qu'on suppose animé, malgré ses vers latins et ses opinions identiques, a 'une habre personnelle contre luis, il ne dounc absolument d'autre preuve de cette haine qu'en punissant un libelle qui le bafoue par cet emprisonnement temporaire et sur partié dont Gallièc consigne avec amour toutes les donceurs, et qu'il s'applandit de toutes ses forces d'être venu chercher malgré ses anis!...

C'est-à-dire que nous ne voyons plus dans tout cela que la persécution d'Urbain VIII par Galilée.

Qu'on ose maintenant encore jeter la pierre au comte de Maistre pour son fameux mot : « Toute l'histoire des trois derniers siècles est à refaire. » Le journal des *Dèbats* vient d'en refaire malgré lui une des pages principales.

Mais en déhors de la persécution restent les convictions scientifiques de Galillée, et lorsqu'où les regarde d'un peu près, elles paraissent, il faut en convenir, bien légères. Nous avons entendu Delambre lui reprocher son scepticisme et son défaut absolu de franchise; le journal des Débat: le constate à son tour.

« Qu'est-ce, en effet, que ces renégations du système de Copernic avec un redoublement de mépris que personne ne lni a certes jamais demandé, ces controverses désordonnées, pour et contre lui tour à tour, ce mápris de ses propres arguments, que Delambre déclare comme lui, du reste, bien inférieurs à ceux de ses enteurs? e 310 non m'en donne le temps, dit Galifie, J'sopère démontrer duirement que je ne projeste pas l'opinion du mouvement de la terre et de l'immobilité du solcil, e je dirai pourquoi je ne la tiens pas pour vaie; il me sera facile d'en donner la raison, la Providence ayant à sa disposition des movems multiples pour résoudre le problème. »

Fit, qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement devant des juges que Galifie inter la langage, c'est encore dans ses letters les plus intimes; donc nous sommes en droit de conclure, comme Delambre semble le faire pour Copernic, que leurs convictions à tous deux n'étatent pas absolues, et que, dans tous les cas, leur d'étanse était maladroite et restait souvent rabs-arviazueux à l'argumentation de leurs adversaires; nous le verrons plus loin.

Très-inférieure!... Copernic et Galilée battus, au jugement de Delambre, par la dialectique astronomique des cardinaux!... On regrette de ne plus la connaître.

Mais là n'est pas la question... Nots n'aviona à juger que la nature des persteutions de Galilée; quant à leur véritable cause, on vient de s'assurer qu'elle n'était pas ailleurs que dans la publication de ce pamphiet outrageux pour le prince, pamphiet plein de fai, de sarcasmes, oû il « Badoue la tradition, se rit de la foi, » en des ternes dont le journal des Débuts dit lui-même: « Quelle faiblesse et quel cathou l».

En vérité, il était bien dur pour Urbain VIII, bafoué dans ces pamphlets, de leur devoir encore, dans l'histoire, la calomnieuse imputation de persécuteur!

Et l'on ne peut dire de cette calomnie ce que l'on dit de toutes les autres, «qu'il en restera quelque chase. » Celle-ci regarde un pape et le catholicisme romain; vous pouvez être certain qu'elle restera tout entière.

APPENDICE R

CHAPITER XIII

LES PRÉCURSEURS MYSTIQUES DE COPERNIC ET DE GALILÉE.

1. - Précurseurs rapprochés.

Voyons maintenant si ces persécutions étaient un effet de l'axonaxer ser se l'accure, et s'il est vrai, comme le dit N. Michelet, qu'avacar re personne et s'axoname l'accomme l

Commençons par bien protester contre toute intention d'amoindriune gloire dont l'espri antichrétien se serait beaucoup trop prévalu. Dans la note qui précède, nous croyons être resté, à propos de Galilée, fort au-dessous, pour notre part, de toutes les sévériés que nous venions d'enregisters. Quant à Copernic, inattaquable comme homme et comme grand astronome, si nous tenosà prouver l'antiquiés de son système. Il ne peut venir dans la tête de personne que ce soit pour lui retière la moinfra parcelle de toutes les jouissances d'austfruit et de plus-rolave, auxquelles son rôle de grand vulgariserate la la confect ant de droits.

Il y aurait ici deux choses à distinguer, son histoire et son système. Relativement à de derizier, nous pourrions peut-dère nous armer encore, contre les conclusions vicisuses que l'on en tire, de l'état d'hypoblèse auquei il est resé jusqu'ici, hypothèse aussi voisine que l'on voudra de la certitude et de la démonstration, mais enfin hypothèse beaucoup plus contestée, à ce qu'il paraît, que le public et même que la science ne le soupconnent.

Nous pourrions affirmer, par exemple, qu'il y a bien peu d'années

encore une des plus grandes gloires astronomiques de l'Europe, si ce n'est la plus grande (et nous la nommerons au besoin), confessait. quand les portes étaient bien fermées, qu'à ses yeux ce système renfermait de telles impossibilités, que depuis longtemps elle avait cessé d'y croire. On sait encore que d'autres astronomes n'admettent ce système qu'en partie, et que le célèbre Delambre, tout copernicien qu'il pût être, ne se faisait aucun scrupule d'en parler en ces termes ; « En lisant Copernic, on concevrait facilement les doutes les plus sérieux sur son système. Rien n'égale, en effet, la modestie (l'indécision) de son langage... Ce ne sont que des hypothèses qu'il propose, et pour lui il n'est aucunement besoin qu'elles soient vraies ou même vraisemblables, il suffit qu'elles se prétent au calcul... En dehors de la partie brillante de son système, le reste laissait beaucoup à désirer. S'il obtint sur Ptolémée quelques avantages importants dans sa théorie lunaire.... toutes ces améliorations sont dues à son adresse. à sa sagacité et nullement à son système, qui a conservé presque toutes les absurdités et les embarras de l'ancienne théorie... Tycho fit toutes les observations qui manquaient à Copernic : comme observateur, ce dernier s'éleva fort au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé. Copernic et les astronomes s'inquiétaient fort peu des causes physiques, il leur suffisait de pouvoir imaginer une hypothèse qui pût servir de fondement à leurs calculs, et leurs prétentions n'étaient rien moins qu'exagérées. »

En présence de riserves historiques aussi sévères, on sera donc toujours paráliement on mesure de reponsers à priori tous les arguments antibibliques qu'on ne cesse d'opposer au nour d'une hypothèse. Quant à nous, rependant, nous riverens pas d'une festilisé que notre concience reponserait aussitôt, puisque, parfaitement incapable de comprendre par nous-même tous les emberras et même les impossibilité dont on parle, nous sommes forcé, comme tout le monde, de nous incliner, jusqu'à preuve du contraire, devant la simplicité grandisse qui nous frappe à preuve du contraire, devant la simplicité grandisse qui nous frappe à preumère vue.

Voyons l'histoire à présent. Copernie eut donc, comme nous venous de le dire, de nombreux précursers, et le plus jojuant de la chose est de voir le plus jeune et le plus rapproché de son époque professer une très-notable parsie de son système à l'ombre du Vatican, qui non-sediement le tolère, mais lui prodigue toutes sortes d'eucocragements et de récompenses. Oui, un demi-siècle environ avant la naissance de Copernic, c'est un cardinal romain qui écrviait les phrases suivantes : « Quoique le monde ne soit pas infini, one peut cependant se le représenter comme fini, puisque la raison lumnième.

ne saurait lui assigner aucun terme,... car, de même que L. reast se autuar frax au ceram, la sphére des feloites fites ne asuarit y être davantage. Il n'y a que Dieu qui puisse occuper le centre du monde, donc, ce monde est comme ueu vaste machine ayant son courre partout et sa circonférence nulle part innachina mundi, quasi habers ubéque centrum, et nuillà i circumferentimo,... Or, la terre o étant pas au centrum, et austrait être immobile;... et bien qu'elle soit beaccup pius petite que le tolei, il ne fatt pase no coulcre qu'elle en soit moins noble pour cels (vilior)... On ne peut savoir si ses habimats sont plas ou moins nobles que cox qui sont plar près da sodelin no soient pas privis d'habitants:... la terre, un des globes les plus petits peut-étre (fortaste), i'm cas taps moins le bercand de créatures intelligentes, qui ne paraissent pas pouvoir être surpassées en noblesse et en perfection. »

Ainsi done: idée sage de l'infini, mouvement de la terre, sa rondeur nécessaire et même sa rondeur imparfaite, son peu d'importance matérielle, pluralité des mondes... rien ne manque en ce peu de lignes, et certes on pourrait croire qu'elles s'écrivaient hier dans l'Athenzam ou dans le Comme

Eh bien, nous les tradisions de co qu'on pourrait appeler un chapitre pertul dans un écorme in-foilo laind du xu' siècle, en ête duquel on lit encore ces mois :« ne nora sconaxra? ou de l'ignorance savante; rœuvres du carlinal de Cusa, homme incomparable en toute espèce de philosophie, dans lesquelles beaucoup de mystères théologiques, inaccessible à l'esprit humain, voilés et négligés depuis quelques siècles (tealar et nejeteu) sont de nouveus unis en lumière. »

Voilà bien certainement un titre qui ne ferait pas fortune aujourd'hui, mais quand derrière ce titre assez mystique on peut vous montrer tout Copernic et tout Pascal, le sourire devient peut-être un peu plus difficile.

Nois en appelons maintenant à tout homme de bonne foi, et nous lui disons : Voyex les dates; le cardinal de Cusa mourait en 1165 et Copernie naissait en 1173. Or, les ouvrages du premier étaient alors priésés si haut, que c'est è aux on grande partie que c fils d'un pauvre batelier dut non-seulement sa renommée d'incomparable, et le chapeau de cardinal, mais senore l'amiti des papes Eughen IV, Nicolas V et Pie II, qui l'appelaient sans cessea auprès de leur personne et le consultaient sur fouiset choses...

Comment croire alors, et surtout après cette autre assertion de l'astronome Delambre que « du temps de Galilée l'opinion copernicienne était déjà professée librement à Rome depuis plus de quatrevingts ans, » comment croire, « dossen-aous, que la sacrée pénivingts ans, » comment croire, « dont il faisait partie et qui lui avait grafé tant d'estate n'ait fait la guerre quelques années plus tard à Copernie « que ne raison de son ignorance et de son orguell; » ou plus simplement e neucre, comme le veut M. Letronament pour un couvercle, et les étoiles nour un plateau, le firmament pour un couvercle, et les étoiles nour un plateau, le firmament pour un couvercle, et les étoiles

Voils cepondant ce que la foule est tous les jours invitée à croire et par des gens d'alleurs fort savants... Aussi, ne pardonnon-sous pas à Arago d'avoir omis le cardinal Cuss parmi les anciens croyants à la rotation de la terre qu'il nomne tous à l'exception de celui qui, en raison des préjugés réganats, devait l'être le premier. Malleureus-ement il en est de même pour l'abjuration de Galillée. Après l'avoir citée, d'après Delambre, Arago (L. Ill. p. 28) en menitonne avoume des circonstances si déchargemets énumérées par cet écrivain, circonstances si multiplées aujourd'hui, comme on vient de le voir. Ce silence nous paraît d'autant plus coupable, que les cours du savant professeur d'ainter recueillis par le peuple.

Mordri était plus juste; il reconnaissait la priorité du cardinal Cusa sur Coperinc. «Mais, dial-il, le syssème n'en apparrient pas moins à ce dernier, attendu qu'il l'a perfectionné en rendant les faze immobiles. » Orbit ce qui s'appelle avoir la main heureuse l'Oopernie ett bien fait de copier jusqu'au boot le bon cardinal, qui, lui, les depinait très-mobiles.

Quant à Rome, sa seule admiration prouve que son opposition subséqueute était un peu plus savante qu'on ne le croit, et ne reposait que sur les conséquences antibibliques que la libre pensée se croyait le droit de tirer des prémisses.

Nous avons prononcé tout à l'heure le nom de Pascal, et voici pourquoi M. Michelet nous disait dernièrement dans un petit livre de pur agrément: « Que savait-on de l'infini avant 1600? Absolument rien... La page célèbre de Pascal, tant citée sur ce sujet, est l'étonnement naif de l'immanité se réveillant entre deux abimes 3.

Or tout le monde le sait; cette page si justement célèbre l'est surtout par ce mot: « Le monde est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, » et voici que ce mot se

^{4.} Alfred Maury, la Terre et l'homme, p. 5.

^{2.} Revue des Deux Mondes, 1862.

^{3.} L'Insecte, chap. III.

retrouve lettre pour lettre dans le paragraphe du cardinal Cusa auquel Pascal ne peut pas ne l'avoir pas dérobé, un simple hasard ne pouvant pas rédiger aussi fidèlement deux formules d'un tel ordre; ce qui achève de le démontere pour nous, c'est la ressemblance tout aussi reinnie qui estite entre la nour monauxe, qui sert de tiré » l'œuvre du prélat, et l'ignorance sunnate dont parle encore Pascal dans une de se puis belles monées.

Nous ne doutons pas, pour notre part, qu'un examen plus approfondi nous ferait découvrir ailleurs de bien autres larcins commis au détriment d'un si riche trésor.

En attendant, il demeure avéré que le plus magnifique produit du génie scientifique moderne et la plus belle page de Pascal se sont inspirés l'un et l'autre aux gothiques tlucubrations d'un vieux théologien romain.

Rien de plus légitime assurément, mais encore est-il bon que le public en soit informé.

Que de préjugés tomberaient si chaque siècle rendait à César ce qui appartient à César 1

Mais à quel César le cardinal Cusa avait-il pu emprunter lui-même ces mystères inaccessibles à l'esprit humain et voilés pendant un certain temps?

Nouvelle question que nous ne sommes pas seul à poser.

2. - Précurseurs plus éloignés.

Si nous étudions un moment la cosmologie des derniers jours du pagnaisme, nous trouvous que le Camuer s'appelait en ce temps-la yapère ou sallé de bal. Dans cette salle, on ne professait pas, mais on dansait littéralement le système de Copernic, puisqu'on plaçait sur un terrre hémisphérique la maison du Solèil et que l'on exécusita autour la danse circulaire et toutes les grandes conjonctions des plantètes. Ces danses continuèrent ossue le christianisme, le solei-lroi étant devenu l'embléme du Christ dans la hiérarchie religieusecomme dans la famille.

Si nous consultons encore une antiquité plus reculée, elle nous répond très-catégoriquement par la plume de Théophraste et de Plutarque ¹ que Platon, après avoir enseigné longtemps la circulation du soleil autour de la terre, avait changé d'idée dans sa vieillesse et

1. De Facie luna, p. 922.

professait l'opinion toute contraire; que le génie de Platon n'était pour rie dans ce remonds et que sa conversion n'était due qu'à l'infiné de Locres et à Archytas de Tarente ', deux Célèbres pythago-riciens. On sait que, dans cette dermière scée, ce chie ctroyance était une affaire de religion, et par conséquent tenue fort secrète jusqu'au our affaire de religion, et par conséquent tenue fort secrète jusqu'au our our l'indiserte Philolais diviquage le mysère ne le rédigient ne suiter pritagorien, et Platarque nous montre Clasmite accusant hautement ce demier d'avoir troublé, par cette indiscrétion, le repar de Vesta et celui des dieux reteurs de l'univers'. Enfin, flipparque fuit chassé honteusement de son école pour avoir enseigné publiquement les dogmes pythagoriciens!

Si le système de Copernic est vrai, pourquoi donc à son origine ce secret, ces serments, ces appréhensions? Tout l'isotérisme etait là.

La filiation retrospective est donc bien établie des demires jours du paganisme jasqu'à p'rhapogre, mais lini, ce ori des sages, ce philosophe mystique, où pouvait-il avoir puisé une pareille inspiration? Sans doute à cette même école supersitieuse des temples qui lui avait appris tant d'autres choses, entre autres, tous les newtoniens en conviennent. La tou NYESSE DE CAMPE ESSE DESSE PROPERTIES.

Le célèbre astronome Bailly s'indignait, à la fin du dernier siète, que l'on pot fair bonneur aux Gross et aux Bonsains d'une semblable découverte : « Jamais, dissit-il, un pareil système n'a pu être conçu dans la Grèce ou dans l'Italie. Coirvi-en qu'il più fetre appuig èur des faits, ches les Grecs qui n'ont fait aucune observation? Ossaur-ox most que t'essert avoux sexes « Éuxous sext a ce sursitus, ansa des faits qui l'y conduisent et qui puissent donner de la vraisemblance à une vérité tellement contarire au témoignage des sense? Les Grecs, à l'époque de Pythagore, ne faissient que d'entrer dans la carrière astronomique et n'étaient même pas ne dita de soupconner cette évrité. L'Optique n'est née dans la Grèce qu'au temps d'Aristote et de Platon; toutes ces hypothèses supposent de la géométre, qui alors n'écit guère avanoée; d'ailleurs il faut des observations suicies.... et toute la vie de Pythagore n'y et certes jamais suffi . ».

- 4. Voir Eusèbe, Prép., livre XV, chap, viii.
- 2. De Arenario.
- 3. Plutarque, loc. cit.
- 4. Saint Clément, Strom., livre V.
- 5. Doctrine secrète.
- 6. Histoire de l'astronomie ancienne, p. 86 et 446.

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis Balliy et l'étonnement redouble.
« On ne saurait comprender, dit un svant tout modèrne, comment, dans l'absence de moyens suffisants d'observation. Pythagore a pu connairre la vérilable position de la terre parait les planètes et en vertu de quelle ressacze se suivarsos il a émis sur son mouvement les admirables principes sous lesquels, vinget et un sècles plus tard, Copernic et Galiflée ont pensé succomber, tant ces vérités étaient lourdes '. »

Que M. Charton se rassure: Pythagoro n'avait absolument rien inseuth of derink-Vorgageur inité à tous les mystères égyptiens et guidé par le prêtre Pérénités, comme Orphée l'avait été par Éthimon', il avait admiré dans la partie servéte des temples (adjua orana) ces grandes représentations cosmologiques consistant en certaines rouse mystérieuses que Denys de Thrace et, après lui, Clément d'Alexandre nous dépérgiennt «comme étant solojuers en mouvement, et que Plutarque nous dit, à son tour, représenter le circuit des mondes célestes, xougou însepaşta', "a

Cétaient là ces sept dieux principaux, tout à la fois planètes principals et treteurs, que Merruer l'risinégiste et Jambique dissinci «associées au l'erbe pour contenir le monde dans leurs sept orbites. Cétait là la grande doctrine d'Orphée que Procles appelait téches vo, c'est-à-dire, donnée par Dieu, et qui, selon le père Kircher, «paraissit digné de ce bean onn à plus d'un Père de l'Église 2. »

Voyageur à Babylone, où il était allé converser avec les mages *, Pythagore retrouvait infailliblement dans les temples de Bel touc cotte cour sidérale tourrante, fligurée, comme nous le dit Philostrate, par des globes, couleur de saphir, supportant les images dorées de leurs dieux recteurs respectifs.

Voyageur chez les Perses, il avait pu voir, à Echatane, l'immense machine qui frappait de stupeur l'empereur Héraclius, et que Cedrenus nous dit avoir été fabriquée par le roi Chosroës, pour représenter

- 4. Charton, Voyogeurs anciens et modernes.
- 2. Strom., livre V.
- 3. De Facie lunæ.
- 6. Nous allons entendre encore M. Babinet nous dire que, malgré le nombre quotidiennement croissant des planétes, nous pouvons, en réalité, le réduire à sept principales, et parler comme les Anciens, malgré tous les reproches qu'on leur adresse à ce sujet.
 - 5. Edipus Egypt., t. 111, p. 576, et t. 11, p. 408.
 - 6. Diogène Laërce, t. VIII. § 2.

le ciel et toutes LES CONVERSIONS DES ASTRES, avec les anges qui y président .

Pour tous ces peuples, les sept dieux θτοὶ δουλαιοί étaient les sept dieux conseillers et ambulants, car il ne faut pas oublier ce que nous dit Platon : « θτος vient de θτος, courir, et l'on ne donnait ce nom qu'aux planètes. ² »

QUANT AU FEU OU VESTA, IL OCCUPAIT LE CENTRE DU SYSTÈME, ET C'ÉTAIT AUTOUR DE LUI QUE TOURNAIENT LES PLANÈTES.

L'ensemble, le grand principe du mouvement uranique était donc parfaitement connu, et rien ne rappelle jusqu'ici cette mauvaise plaisanterie de M. Letronne sur le ciel couvercle et sur les clous dorés des anciens.

La terre seule paraissat manquer au nombre des planètes ambulantes, à moins qu'elle ne fit comprise sons la méme dénomination que la triple Hécate, qui datit la fois reine du ciel, divinité terrestre et infernale. Isis était aussi blen la terre que la lune. 1 Toutefois, comme l'ythager avait retrouvé chez les gymnosophises de l'Inde ce que nos missionnaires modernes déclarent y avoir retrouvé à leur tour, c'est-à-dire le système parqu'i de Coperine, Bailly a raison d'àlfirmer qu'il ne peut plus être douteux qu'il ne l'ait puiss à cette source \(\).

Mais quels nouveaux embarras I « Si les Indiens, ajoute cet astronome, Pont transmis à Pythagore, il n'était pas pour cela leur ouvrage,... Il faisait partie bien certainement de l'héritage d'un peuple... auquel on doit peut-être toutes les idées philosophiques qui ont éclairé le monde, peuple bien antérieur aux Chaldéens, aux Expytiens et aux Indiens 4. «

- Cedrenus, p. 338.
- 2. In Cratyle.
- Macrobe nous dit encore que l'hémisphère supérieure de la terre s'appelait Vénus. Le vendredi pouvait donc être aussi son jour.
- 4. Bully, Joe cit. Le traité d'asteronomie de Shouréjjo est certainement le fondement de toul ce leu florte, se puel-turé du le Journe, forme de la Chine. Les Brahmes vous direct que Moro, son réducteur, bien loin d'en tiere aucun orqueil personnel, dissi qu'il le teant directement de Solei, qui le lui avait dicté sous la forme d'un homme. Chaque astre, suivant cux, est sous la direction d'un espéri connervairer de tondecteur qu'il nommes fironome d'un toute des conducteur qu'il nommes fironome. Dies, vioir l'abble sont les disjus de Dies, Vioir l'abble Guérin, disronomie indienne.
 5. 1d., juble, p. 6.
 5. 1d., juble, p. 6.
 - o. 10., 1010., p. 07.

Nous voici retombé dans le mystère, et forcé d'interroger des traditions plus respectables encore. Il était, par exemple, impossible que la Judée, restée leur gardienne la plus flèdle, ne comût pas au moins une partie de cette cosmologie que la position centrate du soleil dans son candidabre à sept branches pouvait déjà faire soupçonate.

Cherchons donc encore ce dernier mot juit dans le Zohar, cette encyclopédie si ancienne, et némomns si peu counne, des Veriètes primordiales, livre vraiment singulier que le docteur Sepp regarde avec raison comme destiné la la solution future de bien des finignes, et que notre ami M. Drach, qui a bien voulu en traduire pour nous quelques fragments, appelle un livre « deninemente chrétien, ou plutôt le recueil des traditions juives les plus pures et les plus anciennes 1, n

Voici donc que dans le Zohar (5º parie, fol. 4, col. 14), il est longuement raconé (dil M. Drach) que sa la terre route au et elemène dans un cercle, en raison de ce mouvement particulier à tous les corps sphériques. Parmi ses habitant, les uns se trouvent donc en bas et le les autres en haut, tous marchant debout. C'est pourquoi le point des uns est éclairé pendant que le point des autres est dans l'obscurié. Ceux-ci ont le jour, ceux-là la nui, et il y a un point (le polè) qui est tout jour, où la nuit ne durce qu'un temps très-court, et ce qui est pur bass. Les l'uses ses ancress res corronnes « Cer, et ce un est per bass Les l'uses ses ancress res corronnes « Cer, et ce un est par frie courf aux marmes de la seasse, mus pas aux cas confesse (etc. etc. etc. etc. etc.).

Le même traducteur nous paraît donc ajouter avec raison que toute la cosmographie de ce singulier livre paraît un substratum de celle de Copernic, et que, si ce passage avait été traduit au xvr siècle, il cui des lors renversé le système de Ptolémée, et Copernic n'eût eu qu'à tendre la main pour ranasser son système tout fait : 4.

^{4.} Jusqu'ici le Zohar n'avit pas échappé à l'accusation ordinaire et puèrité de modernité mais notre traduceur, avec cette grande astorité d'abbrillant qu'il doit. à son ancienne dignité de rabbin, établit l'impossibilité, en raison de l'extérion purreté des on abje s'expériques lincité, de repoère le Zohar à une date moirs ancienne que celle de la dernitere ruine de Zérassien, durentére égoque la laquelle est égé tité decors la intiere au Julis. Cétte assent, durentére égoque la laquelle est égé tité descors la intiere au Julis. Cétte au de l'autre de

^{2.} Harmonie de l'Église et de la Synagogue, prél., p. 45.

Arrêtons-nous un moment, et tirons une barre entre ces affirmations réellement historiques et les spéculations qui vont suivre.

Voici la circulation des planètes, et les principales pièces du système de Copernie, retrouvées dans le moyen age d'abord, puis ensuite dans les temples et chez les prêtres de l'antiquité. La chose est évidente, et M. Charton peut voir maintenant que Pythagore n'avait besoin ni de télescope ni de dicination pour les emprunter à tous les peuples, et probablement à ce peuple plus instruit, qui déja lui avait révélé le nom de son Dieu (Tèrus/mamation et Yao ¹, variantes du Jébovah hébreu). Si de tels emprunts ont valu à Pythagore la qualification de cabalisée, au moins conviendra-to-unque cette fois l'injuréait fort acceptable et que cette cabale justifiait assez hien sonorthodoxie primitire, in nettement étable par notre savant israélite.

Mais nous avons déjà vu comment cette cabale se divisait en deux branches, et comment les deux révélations, celle de l'erreur et celle de la vérité, avaient fini par se pénétrer mutuellement, de manière à rendre leur discernement fort difficile.

Reste donc à savoir auquel de ces deux souffles inspirateurs le système dont nous nous occupons avait appartenu tout d'abord.

De Pythagore, Jorsque nous remontons à Orphée (ou à son peeudonyme), nous retrouvons chez le pôte les mêmes opinions que chez le philosophe, et toujours puisées aux mêmes sources; mais était si peu à leur propre sagacit qu'ils en faisient les honneurs, que sans télescope l'un et l'autre, l'un (Orphée) complétait ses révélations en pariant des villes de la lue + ; l'autre (Pythagor), en pariant de ses animaux quinze fois plus forts que les nôtres ½; un troisième (Xénophane), en décrivant la nature toute spéciale de ses babliants.

Ainsi donc, pendant que l'école cabalistique et mystique, si décriée par nos épicuries modernes, possédit une somme de bautes vériries parmi l'espuelles noss trouvons la roodeur et la rotation de la terre, les antipodes, la période de Saros de 600 ans, la sothiaque de 1461 ans, la fixation de l'année à 365 jours 5 heures 31 minutes, l'obliquide de l'éclipique, le dérangement et l'inclinaison de l'axe terrestre, etc., pendant ce tempel-3, disons-nous, l'école rationalise, qui insit tout surnaturel et toute esèpoe d'esprit, professait par la bouche de ses deux corvolées. Soicure et Lurérée, toutes les crueux sossibles et deux corvolées, Soicure et Lurérée, toutes les crueux sossibles et deux corvolées. Soicure et Lurérée, toutes les crueux sossibles et deux corvolées. Soicure et Lurérée, toutes les crueux sossibles et deux corvolées. Soicure et Lurérée, toutes les crueux sossibles et deux corvolées.

^{4.} Diod., liv. I, 2° partie, ch. Lix. 2. Proclus, de Orpheo, liv. IV.

^{3.} Plut., de Placit., liv. II, ch. xxx.

Diogène Laërce, à ce mot.

entre autres le rapetissement du soleil « jusqu'à la dimension que nos yeux lui supposent. » Trop juste punition d'une confiance exclusive dans les sens, ou dans les consultations spiriter dont le premier de ces faux incroyants, tout Épicure qu'il fat, allait demander la réponse au trépied de Nausiphane ¹.

Voilà tout ce que nous apprend l'histoire sur les précurseurs de Copernic.

3. - Astronomes plus anciens encore.

Maintenant, avant d'écouter les traditions, c'est-à-dire la partie la moins officielle de notre grand Moniteur, avant de chercher à préciser un peu estre expression mystérieuse du Zohar: les maîtres de la sagesse et du mystère, posson bien certains problèmes d'histoire astronomique, dont la solution ne nous partit pas encore donnée.

Nous verrons après si les idées de révélation extérieure et d'enseignement surhumain ne seraient pas, dans les sciences naturelles, parfois aussi commodes qu'elles sont indispensables dans les sciences métaohysiques et morales.

Commençons par le problème égyptien, et, bien que notre privation complète de science mathématique paraisse nous interdire des questions si ardues, nos lecteurs nous accorderont certainement le droit d'exposition, pourvu qu'elle soit claire et fidèle.

En toute matière, il est certaines questions que le bon sens a le droit d'adresser à ses maîtres et certaines réponses qu'il a celui d'exiger.

Or, on n'a jamais répondu péremptoirement à celle-ci :

- Les Égyptiens, s'étant fait dans l'origine une année civile ou secrée de 655 pons isses, s'en finera lipas tard une autre. d'ient leurs historiens, de 365 jours et un quart, qui cette fois cadrait paralitement avec l'aunée naturelle ou tropique. Il s'agit de savoir maintenant comment ils étaient parvenus à finer avec autant de précision la longueur de cette année. « En se beaunt, prond-en avec une extrême Régretté, sur le lever héliaque d'e l'étoite de Siricos Osobils, qui
- 4. e.... D'autres disent qu'il avait puisé sa doctrine au trépied de Nausiphane, dont il était l'auditeur assidu. O Diogène Laërec, in Vita Epric.) Cette révêtation est fort piquante, trop peu connue, et prouve que le matérialisme le plus abject a bien aussi ses révélateurs mystérieux.
- 2. On entend par lever heliaque d'un astre l'instant où, sortant des rayons du soleil, il commence à devenir visible (ἐλειπδές).

jouait, comme on le sait, un si grand rôle dans leur mythologie et dans leurs rites religieux. Ils supposèrent, ajoute-1-on, que l'année set de de 365 jours juste, et le retour héliaque ou les années de Sirius dewaient retomber au méme jour, après un laps de 1£64 années sacrées et de 1£60 années perfectionnées, et ils appelèrent cela leur grande période. Por leur de la comme del la comme de la comme

L'histoire est là pour prouver qu'ils avaient supposé parfaitement juste; mais qui donc, encore une fois, avait pu leur révéler d'abord une coîncidence si merveilleusement exacte entre le retour héliaque de Sirius et l'année naturelle; puis ensuite leur parfaite réunion après 1461 années? - L'observation seule, nous répond-on toujours; mais l'observation d'un phénomène qui ne revient que tous les quinze siècles n'est pas déjà si facile. « Cette connaissance d'une période de 1461 ans, disait le célèbre Nouet 1, ne pouvait avoir été obtenue scientifiquement que par une longue suite d'observations très-exactes et très-fines. faites tous les guinze siècles, au lever héliaque de l'étoile de Sirius.» Or, deux observations de cette période nous rejettent délà à 2782 ans avant Jésus-Christ; que l'on juge dès lors du chiffre énorme de siècles nécessaires à l'histoire égyptienne, lorsqu'on voit un auteur comme Manéthon, par exemple, doter leurs plus anciennes dynasties d'un si profond savoir : adieu, dès lors, toute la chronologie; adieu l'histoire, adieu surtout la date ordinaire d'un déluge qui serait venu à la traverse d'observations si délicates et les aurait emportées avec tout le reste des connaissances humaines, en supposant qu'il y en eût.

Cette considération était surtout très-poissante sur l'esprit du célèbre Cuvier, parfaitment certain de la date approximative de cette grande catastrophe « dont il nous reste, dissit-il, des documents bien autrement démonstratifs que toutes les chronologies ». « Ce grand homme, rempil d'admiration pour la justesse de dates bibliques, s'était vu conduire, faute de pouvoir les concilier avec le phénomène en question, au retei immundent de ce dernier.

« Octainement, ajoutairil, ces résultats seraient très-frapants, si c'était directement et par des observations faites un sylines blu-même, qu'ils eussent fixé la longueur de l'année de Sirius; mais des astronomes expérimentés affirment qu'il et impossible que le lever hilisque d'une teitle ai jamais pu servir de base à des observations exactes sur un pareil sujet, surtout dans un climat « où le tour de l'horizon, comme dit Noue, est toujours tellement chargé de vapeurs, que dans comme dit Noue, est toujours tellement chargé de vapeurs, que dans

^{4.} Astronome attaché à l'expédition d'Égypte.

^{2.} Révolutions du globe, à partir de la page 227.

les belles nuits on ne voil, jamaté d'étoiles à quelques degrés au-dessus sur de l'horizon, dans les secondes et rotisième grandeurs, et où le soileim de d'horizon. Au son coucher et à son lever, se trouve entièmement déformé » ("est juise, et cons mêmes autronneur que si la longueur de l'anuée mystérieuxe n'éot pas été connue acrususar, on aurait pu parle, que « cette durée de 365 jours un quart ne soit celle de l'anuée trupique mut déterminée par l'holes pas été connue acrususar, on aurait pu parle, que « cette durée de 365 jours un quart ne soit celle de l'anuée de l'anuée de sirves que se cette durée de 1961 parle, que ce sersitu ne put le MASAID avec l'anuée hélique de sirves » en sorte, ajoute en estreminant Cuérie, que ce sersitu ne Dist HASAID avec l'anuée de celle-ci pour l'époque dont il est question 1, «

On en demande bien pardon à la mémoire de Cuvier; mais se dérober à la vérité par de tels expédients serait tout à la fois indigne de son nom et de la grande cause qu'il veut défendre.

Faire arriver les Égyptiens, par l'inconserar, l'inconsera et le meau de la connaissance acta d'un levre d'étaile qui n'a lieu que tous les quinze siècles, et surtout « qu'on n'a jamais pa voir sur ces horizons vaporeux, » nous paraît être le ammanum de l'habilée mal inspirée. Aussi le grand homme, embarrassé lui-même de son hatard, le retire-il peu à peu pour refuser tout simplement aux Égyptiens une connaissance tellement impossible et conclut-le ne ces termes « a liferodote n'en ayant jamais parié... l'anmée solbiaque, la grande année a dié étre une invention assex récente, puisqu'elle t-ésulte de la comparision de l'année cirile avec cette prédendue année héliaque de Sirius; c'est pourquoi il en est parié prédendue année héliaque de Sirius; c'est pourquoi il en est parié que dans des ouverages du « et du n' siècle après lésus-Christ, et que le Syncelle, tout seul, dans le n', semble citer Manchéno comme en ayant fait mention!

Le respect pour l'orthodoise fourvoyait ici Cavier; il avait cependant sous sa main une arme bien plus pissante pour la défense du déluge, c'étaient ses propres paroles: « Que pourrait-on conclure, dans tous les cas, de ces objections astrologiques contre le déluge (dont la date reste fixée), sinon que l'astronomie doit être admise, comme l'ont pensé quelques modernes, au nombre des connaissances conserrete par les hommes que cette catastrophé épagrag l'a

Delambre lui-même avait dit: « Je ne vois aucune raison suffisante pour refuser ces connaissances aux patriarches. »

- 4. Révolutions du globe, loc, cit.
- 2. Ibid.
- 3. Ibid.

Ces deux réponses étaient parfaites; pourquoi leur préférer plos tard la manyaise?

Depais Pelambre et Curier, M. Biot¹, renchérissant sur les mêmes idées, s'est attaché à montrer tout ce que les Éxprigiens ne pousoiers pas savoir, sacrifiant à cette démonstration celle de ce qu'ils ne pouvaient pas ignore. Toolgeurs, comme on le voit, la métode à priori et du parti pris I La connaissance de la période sobhique fat donc retriére de par l'institut, aux Éxpriens, pour la commodité de l'explication et dans l'intérêt de l'époque, si bien constatée d'ailleurs, du défune.

Et nous aussi nous tenons beaucoup à cette dernière époque, mais jamais nous ne nous permettrions d'arranger l'histoire pour la mieux sauvegarder : ces sortes de tous de force n'ont qu'un jour de succès et finissent toujours mai.

Aussi, qu'est-il arrivé de cetui-ci? Il est arrivé que depuis Delambre, Cuvier et Biot, la science archéologique a marché dans le sens du fameux livre de Sothis attribué à Manéthen (δίλος τῆς αὐθωως), et, ce qui est plus important encore, dans le sens de toute la chronologie éxvoltene rattachée au corte, caniculais de sens de toute la chronologie éxvoltene rattachée au corte, caniculais de la chronologie éxvoltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte caniculais de la chronologie de voltene rattachée au corte de la chronologie de volte de la chronologie de la chrono-

Ce ne sont riem moins, par éxemple, que les deux Champollion, qui vont faire justice, à l'aide des pyramides, de tous nos grands calculateurs: « Il ne suffit pas, dit judiciessement Champollion le jeune au sujet du mémoire de M. Biot sur le zodiaque de Denderah, il ne suffit pas de posséder à fond la savante théorie de l'astronomie moderne, il flust encore une connaissance exacte de l'astronomie de dei théologie étypiennes... Si l'on ne se pénbre pas de cette idéé que l'astronomie étypienne étais infimement mélé avec la religion et même avec l'astrologie, d'éniserire, l'explorateur des monuments se trouves sur un terrain dangereux... J'ai lu, ser tous les mouements, le nomé graptien de Sirius, p'lai observé dans le tableau astronomique tracé au plafond de la grande salle du Bhamesedom de Thèbes et inacrit au-dessus du mois de Thoth,... puis au plafond du tombeu de Menghith l'"... il à vet pas un monument astronomique étyprien qui ne confirme cette relation de l'étoile lsis avec le premier mois de l'année.

Champollion aurait pu ajouter « et avec la théologie générale, » puisque Sirius-Anubis, ou plutôt le dieu Mercure, vainqueur de Typhon, était encore le type et le symbole du grand et divin vainqueur du

- 1. Recherches sur l'astronomie égyptienne.
- 2. Univers pittoresque, égypte, p. 236

serpent, vers l'époque duquel ils attendaient, et eut lieu en effet pour la troisième fois, le lever héliaque de leur étoile sacrée.

a Quoi qu'il en soit, dit à son tour Champollion-Figeac ¹, cette période qui consistait dans l'accord des 1460 années fixes et des 1861 années vagues, lors du lever héliaque de l'étoile Sothis, cette période était incontestablement connue des prêtres de Thèbes et d'Héliopolis.

On voit que le problème ne s'est pas éclairci, et que nous, écoliers ignorants, nous sommes toujours en droit de demander une réponse.

D'un colé, on nous présente une science égyptienne pitopuble, selon Cuvier, si pivayble que, e lorsque Budone, qui avait édudié chez aux pendant trente ans, rapporta leurs caries en Grèce, il n'y porta que des images incohérentes, tracées par une ignorance il grossière qu'elle nous explique parlaitement comment Podenée, qui écrivait cependant en Égypte, n'avait jamais pu se servir d'une seute de leurs observations; » et, de l'autre, la connaissance de mysières autrothéologiques de la plus haute importance historique, impossibles à décrier l'...

Qu'on se tire de là comme on pourra, mais de grâce qu'on ne touche pas aux monuments I Ce serait d'autant plus imprudent que, semblable à l'hydre de Lerne, la difficulté reparaltrait partout avec de nouvelles têtes.

Aussi, pour la Chaldée et sa période luni-solaire de Saros, que Bailly soutenais avoir été consue des pariarisches ?, même révolte de Cuvier, coujours fondée sur la grossitriré des observations chaldéennes citées par Prolémée: observations où le temps n'est exprimé qu'en heures et qu'en denni-heures, comme l'ombre en moitiés ou en quars de diamètre. Aussi « cout porte à croire, dici-li, que cette période de 600 ans résulte d'une maureite renduction, faite par Cassini et Bailly, d'un passage de Joséphe, et que cette grande réputation des Chaldéens leur aure de fásite, à det s'pous révente, par les indignes successeurs qui, sous le même nom, vendaient dans tout l'empire romain des horscoppes et dess prédictions?

Et cependant la lettre de Callisthène était toujours là. Callisthène, de la suite d'Alexandre, lors de son entrée à Bobylone, avait envoyé, disait-on, à Aristote, une longue suite d'observations remontant à 1907 ans, c'est-à-dire, par conséquent, à la cent quinzième année

^{4.} Univers pittoresque, ÉGYPTE, p. 236.

^{2.} Histoire de l'astronomie ancienne, loc. cit.

^{3.} Révolutions du globe, loc. cit., et Hist., loc. cit.

seulement qui suivait le déluge. L'orthodoxie de Covier tremblait encore une fois devant tant de science nécessitant des it longues observrations en un si petit nombre d'années, et comme le fait de Callisthène ne se trouvait rapporté que dans une lettre relativement trèsrécente de Simplicius et que Simplicius ne s'apporjai lui-même que sur Porphyre, on prit encore une fois le parti le plus commode en déclarant le fait morcrande.

Mais comme, depuis Cavier, on a retrowé le même fait dans un ouvrage attribué par beaucop d'écutis à Arisoté; comme Polémée rapporte d'ailleurs dix observations d'éclipse très-justes et rétachaldéennex, confirmant pleinement cette fériode les Saros, que tout se monde leur accorde aujourd'hui; comme enfin l'opposition de Cuvier parait s'appuyer principalement sur celle de M. Ideler, savant astronome de Berlin qui depuis, et après plus muir examen, est convenu de ces merceilleuser connaissances chaldéennes et « de l'impossibilité actuelle de nier détoromais avec autant de dédain le fait de Calisithène , » tout porte à croire qu'aujourd'hui Cavier lui-même ne
pourrait plus tent devant tant d'autorités mieux renseignées, et que, toujours inébranlable sur le roc du déluge, il chercherait une autre
issue à ce pas si difficile.

Même impossibilité enfin de concilier l'ignorance scientifique des Indiens et des Chinois avec les vérités mères dont ils étaient en possession comme les autres, et les mêmes prémisses reposant partout sur les mêmes faits, et semblant exiger des conclusions identiques.

« Il est bien avéré, disaient Delambre et Cuvier, que les Indiens n'observent pas et qu'ils ne possèdent même aucun des instruments nécessaires pour cela 3. »

« Rien de plus ridicule, dit un autre, que leurs sphères, dans lesquelles toute l'astronomie disparalt sous la plus absurde astrologie. »

Très-bien; mais ne l'oublions pas; nos missionnaires, comme nous

Tresonis dit plus haut, ont retrouvé che cux le système de Copernic, et grâce à leurs périodes mystiques, et à leurs données sur celle du grand variqueur du serpent, il sa vaient si bien cacullé à l'avance l'époque de la naissance de leur Saliraukana et de leur messie Chrisna vers l'an 5290, qu'au moment où les premières révéaloiss du christianisme parvinrent à leurs oreilles, il les rejelèrent sous préexte qu'on leur avait dérobé leur propre histoire.

^{1.} De Carlo, fol. 125.

^{2.} Voir Univers pittoresque, Babylonie, et l'extrait des Mémoires, p. 395.

^{3.} Delambre, Hist. prelim.

Il dant tout simple dès lors que Bailly report faveur, et c'es ce qui arriva. La Reuve d'Étimbourg (1, XXXX, p. 148) commença la réscion, et l'Encytlopéde de gous du monde qui, malgré son titre, est mots toute la discussion: « Quoique étie pus de personnes semblent audjourd'hui disposées à partager les idées de Bailly sur l'astrooméle audjourd'hui disposées à partager les idées de Bailly sur l'astrooméle audjourd'hui disposées à partager les idées de Bailly sur l'astrooméle matédilunienne. NUL DOUTE que les brahnes de l'Hindoustan, les prètres de la Chaldée et de l'Égyple, n'aienté ét étre-ANCIENNEENT en possession de certaines périodes luni-solaires, et de l'année tropique é 055 jours un quart ; »

Oui, malgré leur ignorance et leurs moyens d'observation ridicules.
« C'est assurément très-curieux, dit. V. de Schiege, de voir l'astronomie si anciennement cultivée. En vain belambre veut-il expliquer ce fait par l'ultilé pratique de cette science et de la navigation. Cols n'aurait jamais produit qu'un calendrier de poyan... Il est prouvé que l'astronome Arya-Biastta enseignait dans l'inde la retation diurne de la terre autorn ées on ace, peut-éére au même moment où Ephantus. Héraclide de Pont, Nicétas de Syracuse, l'enseignaient à la Grèce. » (Rélèzious sur les langues staitelupes, p. 5 est 04).

Ce qui r'empéche pas de convenir avec N. Guérin (Astronomie des Indiesa) qu'il e set absolument impossible que leur astronome Noyo ait lui-même déterminé la grandeur des orbes des planètes, des étoiles et de la limite de l'air, à vients n. pas reur no sensavant s; e mais d'après quoi donc ? Vollà encore une question insoluble, tant que l'on n'écouter pas les Indiens vous affirmant tous, les astronomes comme les poètes, que « toutes ces vérités leur ont été révêlles par Brommo, le genie du Sollè.

On doit voir assez clairement, nous l'espérons, que ces anciens maîtres de la sossez et du myatire, à la recherche desquels nous sommes en ce moment, auraient eu quelque peine à se caser entre le déluge et la cent quinzième année qui le suit, époque à laquelle nous repterarient nécessièment, non-eudiement la fames lettre de Calisthènes, mais la simple connaissance, aujourd'hui constatée, des périodes de Sothis et de Saros.

Donc, l'époque du déluge demeurant inétranlable, nous voici, bon gré, mal gré, reculé chez les antédiluviens, c'est-à-dire à l'époque patriarcale.

4. Art. PÉRIODE.

4. - Astronomie antédiluvienne.

Aussi tous les poëtes ont-ils paru fort bien inspirés, et Fontanes, encore mieux que tous les autres, en plaçant autour du berceau de l'astronomie les premiers rois pasteurs de la Chaldée;

> On la dit habiter dans l'enfance du monde Des patriarches-rois la tente vagabonde 1,

La science elle-même s'est vue forcés de marcher dans cette voic. Gopet et Delambre on fait positivement honours uns pariarches de l'invention du zodiaque, et le célèbre Cassin n'a pas craint de se pronocer en leur faveur, dans les termes qui suivent; « Cette période de 600 années solaires de 305 jours, 5 heures, 5 li minutes, 36 secondes, est l'une des plus belles choses qu'on ait jamais inventies. Si cette année était celle qui était en usage avant le éduge, coust u. v. x aractore p'arvantexe, il fout avouer que ces anciens patriarches connaissaint déja, avec beaucoup de précision, le mouvement des astras, et qu'ils en avaient beaucoup plus de connaissance qu'on n'en a eu longtemps depuis é déduge ? ».

Reste à savoir maintenant ce qu'on entend par ces patriarches, et si ce sont bien effectivement ces personnages bibliques dont nous apprenons les noms sur les genoux de nos mères, et à l'égard desquels notre àge mitr croit se montrer fort généreux, l'oragu'il se contente de les reléguer parmi les demi-nythes des temps antéhistoriques.

Avant d'écouter les anciens, prétons quelque attention aux modernes. Voyons quels sont les noms qu'ils prononcent.

Bally, car c'est toojours à lui qu'il faut en revenir, commence par s'indigere contre ces critiques habites de son siche, qui ne voulent jamais voir que des mythes et des emblèmes chez ces sériadates instituteurs de la science astronomique, que les différents peuples ont appelé Grausu, Atlan, Fohi, Alasparsa, Tooh ou Brants, etc., a Pevensnous, dicil, au bout de trois à quatre mille ans, controdire les peuples les plus anciens, vooloir être plus éclairés qu'exu sur ce qu'ils devaient connaître, et, quand on n'a que leurs propres écrits à citer, essaver de démontre qu'ils ne s'entendaient pas eu-mêmes? O ne st

- 4. L'Astronomie, poème.
- 2. Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. VIII, 6.

éconné, par exemple, de voir m M. Pluche * marcher si librement dans les téchères des antiquités égypticmes; un ancien prêtre d'Héliopolis, revenu tout expris sur la terre, no nous gedérait pas plus facilement dans ce labyriathe... Quant à nous, nous croyons qu'Usarwas, Araxa et l'arms sont des personages tebré-réles, parce que leur existence n'a rien que de vraisemblable et qu'elle ces atteséés par one poud écrivaises, ouju ces hommes doivent éter placés dans les temps les plus reculés, c'est-d-ire reasontra au mois a raois mulze nutr cerr outran-two-trus, nes vanis l'ex-fedèrence * a

A merveille; voici ume date qui nous ramène précisément à ce mutiers de l'ancienne les dont parte le Zohar, c'est-àtim au premiser jours de la chronologie genésique. Voposs si nous n'obbiendrons pas encore de Bally quelque choes de plus précis : a Philon de Biblos, raducteur de Sanchoniathon, qui vivait, di-on, avant la guerre de Troie, reprochait déjà aus Gress de son temps co que nous propchions tois à l'heure à M. Pluche, et leur affirmait que Sanchoniathon, homme fort savant et de prande expérience, avait fait une perquisition fort exacte des derits de Thoth, persuadé que, comme inventeur des lettres et de l'écriture, ce Thoth était le premier des historiers ?

«...Or il est certain, par le témoignage de Manéthon, que le plus ancien des trois Mercure, le fameur Thouk des Égyptiens, viviat avant le déloge 4. Cet historien (Manéthon), augrei on ne suarait rien opposer*, dis formellement que les choses inscrites por le prénier Mercure sur les stêles et celomus du pays de Ser furent traduites d'epuis le délogue en langue vulgaire par le de-scribme Mercure.

Vient enfin la fameuse phrase de l'historien Josèphe: « Dieu prolongeait la vie des patriarches, tant à cause de leur vertu que pour leur donner la possibilité de perfectionner la science de l'astronomie, qu'ils connaissaient fort bien *.»

a Et Josephe, ajoute Bailly, est d'autant plus croyable en tout ceci, qu'il cite une foule d'historiens, tels que Manéthon, Hécatée, Bérose, etc., dont les ouvrages existaient donc encoré de soir temps. » Bailly n'est pas le seul vengeur de Josephe, à propos du passage.

^{4.} Dans son Histoire du ciel.

^{2.} Bailly, Astronomie ancienne, p. 4, 5, 41,

^{3.} Goguet, Origine des lois, t. I. p. 339.

^{4.} Le Syncelle, p. 40.

Nous le verrons plus tard vengé par la eraie éritique des attaques de la fausse.

^{6.} Antiquités, 1. I, ch. m.

dans lequel ce grand historien dit que les enfants de Serh avaient, dans le prévision du déluge, inscrit sur des colonates de pierre et de brique les principes des dous ellettes et de leurs ornements, et qu'une de ces colones existait encore, de son temps, dans le pays de Sridd ». L'académicien Mairan fait cette remarque judicieuse : « On prétend que Josèphe pourait à é'ett remarps sur cet article ou avoir voulu tromper; ... mais le hasard et la fourberie n'inventèrent jamais rien de pareil! »

Et puis, que d'assertions confirmantes en dehors de Manéfinon L., Arminen Marcellin ne nous parle-t-il pas aussi de monuments sur l'esquels étaient gravés les principes des sciences en caractères hiéroglyphiques? » l'hilion de Bibbis n'allirme-t-il pas que les fragments de Sianchoniathon, qu'il traduit sous le règue de Néron, ont dés trouvés sur les colonnes (ammunin)?... Nous reviendrons sur ce sujet au chapitre des Délitiques.

« La réalité de l'existence de ce Thoth est d'ailleurs attestée, dit Bailly, par toutes les traditions égyptiennes et orientales 3. »

Effectivement, nous le retrouvons dans le Fou-Hy des Chinois, dans l'Hiermàs des Expuiens, dans le Neuraure des Grex, dans l'Alris des Arabes, dans le Thoth des Phéniciens, dans l'Alasparus des Chaldéens, et, pour tout dire, en un met, dans le patriarche Seh. Teth, Tebud, Thoth, ses variantes évidentes, I\s et le Tétant la même letter\(), a Ce om de Seth o teth, nous dit Suidas (in voes sura), vient de seix, Dieu, parce que c'était blieu liu-inéme (ou ses anges) qui lui avait réviét les nons des lettres hébraiques ainsi que ceux des astres, a Répandue chez tous les peuples, cette tradition avait fini par passer dans l'Église catholique.

Quant à nous, jusqu'à ce qu'on nous montre un autre antédiuvien qui poisse recueillir, quatre mitle ans avant l'ère chrétienne, cette gloire astronomique dont les Bally, les Cassini, les Mairan, dotent précisément son époque, nous ne voyons pas sur quoi l'on pourrait s'appuyer pour en dépossècle le patriarche auquel bute l'antiquié la décerne. Il est vrai qu'il la partage encore avec un deuxième Thoth

4. Antiquités, l. I, ch. 11.

2. Lettres au père Parannin, p. 25. C'est dans ces Lettres, et à propos des périodes combattues par Delambre et par Biot, qu'il ajouto : « Le fait pépose par lui-même de son authenticité; il suffit qu'une semblable période ait été nommee pour qu'eile ait existé. »

 Bailly, ibid., p. 309. Yoir, sur tous ces sujets, le XXVIII* volume des Annales de philosophie chrétienne de M. Bonnetty, et son article sur la Semaine, n° de juillet 1859. que nous retrouvons dans le huitième Ki des Chinois (celui dont le corps est conservé), dans l'Edoresch (ou chercheur de dieu) des Chaldeens, dans l'Allas des Grecs, dont Alex. Polyhostor a dit avec raison:

« Cel Allas n'est autre qu'Enoch, lequel fut instruit par les anges de Dieu de toutes les choeses que nous avons apprises ainsi! v.

A ces anges des Ildreux, s'ils vous offusquent, substituer les Annédots des Chaldèns, les Cabires des Préniciens, les Anné-angends des Nièdes, etc., et toujours vous retrouverez ces personnages mythologiques représentés comme les instituteurs des patriarches autronomes. Nous entrevons pous tard dans les déclais de cette initiation primitive et du parallèlisme général qui fait reconnaître partout les inspirateurs et les mémes inspirés.

Lo mystère appelle le mystère, et ces révélations angéliques étaient présentées comme renfermant in bien autre but que chiu d'une instruction donnée et d'une curiosité satisfaite, Toutes ces périodes sacrées arrivaient an Messie; celle de Saros, par exemple, compaits six cents années, qui, décuplées par le plus sacré des nombres, le nombre 77 (les deux sept), les cit années à l'année sarcée par excellence, quarme untat peux caxes ou quante untat mois cert viser (suivant les Méthodes), année vers laquelle on voit toutes les nations attendre à leur tour leur Messie, et dans laquelle s'est effectivement incarné le Messie vériable, a un milleu, comme le remarque le grand Képler, de la plus grande conjonction des planètes dans le signe des poissons? »

Quant à ceux qui, sans tenir compte de nos proppes riserves, relativement à ceux partie non officiel de notre chapitre, la trouversiant ceux tempes de partie non officiel de notre chapitre, la trouversiant en eacort trop hasardie et peu sérieuse, nous ise laisserous entièrement acqu'il pourrait y avoir de pétible pour le Barrous des tonglutes, dans la pensée qu'il doi peut-tre toute se sacience à des pinies. Secilement, nous pourrions exiger de lai à notre tour une explication plus rationnelle de ce qui came sa propes estopération, à savoir la possession immémoriale de sérites inaccessibles à l'expir la lumain par de vériables imposmos dépourus à la fois du temps nécessire, de tous mograns sexindiques, et même, on vient de nous le dire, de tous possibilité d'observation.

Nous attendons une réponse un peu meilleure que celles dont le

^{4.} De Inventione rerum.

De Nativitale Christi et de Stella Magorum. Voir aussi le D' Sepp et l'Allemand Schubbert, sur toutes ces questions.

bon sens d'abord, et tous les monuments ensuite, viennent de faire une si complète justice.

On voit que notre formule laises tout à fait en debors le plus ou moins de vérité que peut renfermer le système de Copernic, l'Inspiration des temples étant double, et le criètre impossible. L'essentiel pour nous était de répondre aux inculpations d'ignorance et d'orgueil maintenaues contre quelques théologies modernes, par l'exhibition des titres d'illumination supérieure dont toutes les probabilités historiques viennent, do deur leurs anctires et les nôtres.

Socrate disait, à propos des sciences exactes, qu'il serait absurde de demander à la Divinité aucun enseignement sur ces matières, mais qu'elle avait fort bien pu favoriser ses étus et les instruire ellemene des mystères qu'elles renfermaient.

Or, avec ses révéations « aux maitres du mystère, » le Zohar nous donne tout simplement comme historique ce que Secrate nous donnaix comme probable,... et nous, nous en faisons notre profit pour appuyer notre thèse sur la portée cosmologique du dogme des sepris, véritables professeurs méconnus de toutes les vérités antiques dont notre orqueil se fait honneur.

Nous verrons ailleurs comment l'astronomie avait aussi ses révélations erronées et même absurdes 2.

4. Xénophon, Memorabilia.

2. M. Qualrenire, analysman derulierement in famous livro mar l'Apriculture des Nândelies, publis par N. (Movicion, paris even un octain respect de ces livres a séciliuries a stribués, par les anciens Chaldéons, à Adam, à Nos, à Sagrit, à l'amiri, etc. « Le ni ai pas dessois, commo o puet bien le croire, di-li-l, de soutenir que ces ouvrages ainei dé réellement écrite par les auteurs dont ils portent les nones; mais on est au moins pror de couverir qu'il existait, chez les habitants de la Babylonie, un assez grand nombre de livres dont la composition remonitait à une péopue bien ancientes en sort un travent de la composition remonitait à une péopue bien ancientes en sort autre de la composition remonitait à une péopue bien ancientes en sort autre de la composition remonitait à une péopue bien acientes des contra de la composition remonitait de me per debyer de remonitant de la composition remonitait de la mode, a composition de principale de la conditation de la composition de la comp

APPENDICES

CHAPITRE XIII.

SUITE. - « FORCES MÉCANIQUES OU VERTUS? »

1. - Brhabilitation prialable.

Il ne s'agit plus d'histoire cette fois-ci, car il s'agit de causes et par conséquent de métaphi sique. Aussi, confessant à l'avance toute notre ignorance à l'égard de crete grande question : a l'acons subcavaçes ou varnars à laisserons-nous beaucoup parfer les autres; nous nous contenterons de gistere de temps à autre les réflexions du bon sens, lci, nous serous peuple, et comme aujourd'hui nos savants se disputent aver raison l'homend de hird de cours populaires, s'ils peuvent nous contestre le droit de monter en chaire et de parfer plus haut qu'eux, ils ne sauraient nous interdire celui d'exame ne d'objection.

Nois connaissons si bien le désavantage de notre position et de notre incompétence en raison des périggés régands, que jamais la pensée ne nois serait venue d'entrer dans une telle discussion, si elle nois de la compéte et sois devinos faire autre chose que de nois défendre. La partie, en effet, ne susmit être égale; car pour la seience, se tromper une fois de plus ne tire pas à conséquence, tandis que pour la Bible, ce serait débuter dans la carrière du mensone. Examinos donc aves soin.

D'ailleurs nous sommes à deux de jeu; dans la partie engagée entre nous, la science a professé solennellement de telles erreurs, qu'il nous faudrait en commettre un grand nombre avant de rétablir Jéquilibre et de risquer quelque chose. Toute la marge est pour nous.

M. Benan nous donne ici mot pour mot le système de Cosmas, moine du moyen Age, pour cleiul de Sinal, et lorqué il pourra nous montrer dans ce dernier « un soleil gros comme le Piloponèse, et des édiciles à quelques lieuses de nos tittes, » nous renvervois encore une fois nos lecteurs aux « cieux des cieux » de Salomon, et aux magnifiques traditions primitives que le Zebar vient de nous ofirir. Il est trisvaria que le monde était proposé pour modèle au temple, mais seulement pour l'intérieur de ceiul-ci. Il est clair qu'il ne pouvait étre construit ni en globe, ni en planelte tourranne; il lui fallait bien des marailles et un oit, mais ce n'était que dans sa distribution et dans les objes sacrés qui le spanissaient qu'il fallait chercher la typologie toute la parodié des railleurs, et cot objet, c'était nojours le candé-labre à sept branches, c'est-à-dire les planètes tournant dans les espaces autour du soleil.

— Mais, dira-t-on, dans l'astronomie moderne ce même système solaire n'est qu'un point, qu'un atome, et vous nous avez monte vous-même (chap. r*) tous ces millions de soleils, sur lesquels tombaient, comme une véritable pluie d'or, des myriades d'autres atompartique de la comme del la comme de la c

— Sans doute, nous l'avons fait par obléssance aux lois de l'analogie et aux spéculaisons adoptées, mais nous l'avons aussift laisés vidre de là la certitude complète de ces systèmes multipliés sans fin à l'intaar du nôtre l'ablime est infinit. Nous irons méme plus loin, nous nous sommes demandé bien des fois si tout cela n'était pas le complément de notre propre système, et jasqu'à que plomit il dait interdit à la science de se tromper sur des proportions si écrasantes et dans des récions si complétement it control.

Pourquoi dans ces espaces insondables, l'algèbre et le compas luimême ne pourraient-ils pas rencontrer aussi leurs légendes?

4. Renan, Revue des Deux Mondes, 45 octobre 1860.

- A l'appni de ces sompçons nous avions déjà remarqué quelques lignes tombées d'une plume bien savante, et qui nous avaient donné beaucoup à réfléchir; ces lignes, nous ne pouvons mieux faire que de les reproduire ici:
- « On a suppost que les écolles du ciel des fizes compossient autant de solcils, centres d'un nombre égal de mondes panéaires, ayant eux-mêmes leurs comètes et leurs lunes; mais des observations astronomiques récentes détruitent ces suppositions grauties et nous empéchent d'assimiler les phénomènes de ces mondres éloignés à ceux de notre système solaire... La bi d'attraction, bien qu'elle dépende de la masse et qu'elle soit dirigée entièrement par la gravitation est une bi de vie... et n'agit qu'unant que les corpse clètes soléssant au génie magnétique de la masse tournent, comme notre globe, autour de leur avec.
- «..., L'exérusce a auvages la servorros qui présentait ces milions de soleis roventes s'actros en servises s ractivates a raux no pourrait avancer que notre soleil, bein d'obér à une attraction solaire placée en debros de sa spèrée, loin d'obér à une attraction solaire placée en debros de sa spèrée, loin d'étre lui-même la placée et devis de sa spèrée, loin d'étre lui-même la placée et mourait es ure les dés fins en se infunce quéconque. L'astronomie moderne a prouvé que cos écolies ne sont pas immobiles, mais qu'elles obésisent à des mouvements dont la nature differe entièrement de ceux qui entraînent notre système planéaire, mouvements rares et irrèguliers qui fereient covirque, por suite du pou de densité des masses, la gravitation n'exerce dans ces régions du ciel qu'une suballerne influence.
- « Ainsi s'expliquent à la fois et cette immobilité apparente et plus on moins prononcée, et cette mobilité extrémement irrégulière si on la compare aux mouvements de notre système planétaire.
- « En vain un déisme superficiel a voulu contester à notre globe son importance et l'écraser sous le poids des mondes accumulés; rendons au soleil qui nous éclaire, à la lune qui nous escorte, aux planètes associées à notre marche, LE BANG QUI LEUR APPARIEST.
- « Il y a donc dans d'autres systèmes une nature absolument differente des fottres, puisque ers rapports qui existent dans notre système, de la masse obscure au corps lumineux, sont ailleurs des rapports de corps lumineux à d'autres corps séguiement lumineux à d'autres corps séguiement lumineux asse ess phères supérieures on ne doit plus connaître cette opposition des deux forces contraires.
- « Toute l'antiquité a considéré le soleil comme emblème de la puissance mâle du logos créateur résidant au delà des mondes dans sa

trinité une et indivisible. Cette conception est à la fois spirituelle et matérielle ¹. »

Ces belles paroles, consolantes en ce qu'elles relevaient notre monde et alléguient pour nous ce fardeu des créations infinies qu'on impossit d'autorité à nos intelligences écrasées, ces paroles, sout en confirmant one soupone, n'avaient à nos yeur, qu'un seul tort, celui de ne pas émaner d'une autorité purement astronomique. Cétait un bomme exceptionnel qui les laissait tombre du haut de son prodigieux savoir, mais ce savoir ne portait ai le timbre ni le secau du noited seberatatire.

Or, voici que cette année même nous trouvons, dans une des confidences posthumes du baron de Humboldt recueillies par son ami Varnhagen, la confirmation des pressentiments de l'érudit. « L'espace trans-solaire, lui disait-il, dans une lettre confidentielle, ne montre jusqu'à présent aucun phénomène analogue à notre système solaire. C'est une particularité du nôtre, que la matière s'y soit condensée en anneaux nébuleux, dont le noyau se durcit en terres et en lunes. Je le répète, on n'a jusqu'à présent rien observé de semblable en dehors de notre système solaire. » (Voir, dans la Revue germanique du 31 décembre 1860, l'article intitulé : Lettres et conversations d'Alexandre de Humboldt.) On pourra s'assurer dans le même article que le grand homme ne veut pas davantage de l'infinité des espaces, et quant au point central de l'univers sonpçonné dans ces derniers temps, ce n'est pour lui « qu'une plaisanterie astronomique, » Il nous semble cependant que si l'univers n'est pas infini, il doit avoir nécessairement un milieu. Dans tous les cas, on voit que le rationalisme cosmologique n'est pas encore assez homogène pour s'arroger le droit d'écraser la Bible sous le poids de ses mondes indéfinis.

Voici un autre mot d'Arago (t. II. p. 11) qui ne serait ni moins consolant ni moins propre à hous refever un peu. Fraita de la voie hecke, « ces millions d'étoiles, dit-il, forment une couche, une strate ayant la forme générale d'une meule, et très-mine comparativement aux incatculables distances jusqu'où éétendent les deux surfaces plates qui la contiennent. Le soiell est une des étoiles de cette strate ainsi que la terre qui en cocupe à peu près le milius, lant relativement à l'épaisseur qu'à l'égard de toutes les autres dimensions. La trans reur pose firm consistance cousse. Le creature les s'autres dimensions. La trans reur

Mais si notre système solaire a seul le monopole des terres et des

Baron d'Ekstein, Université catholique, ondre des cieux, p. 43, 44 et 457.

planètes, et si la terre occupe le centre, sur quoi donc pourra porter désormais l'orgueilleux anathème lancé à la vieille astronomie?

Mon Dieu I les objections ne manqueront pas; celles, par exemple, sur le nombre des sept planiètes qui associées par el le aux sept exprisir principaux du Suboolt biblique, semblaient avoir donné la mesure des plus étroites conceptions. « Le jour, a dit M. Reymad, où l'astronomie est venue attaquer co nombre dans son fabuleux empire des sept planiètes, co nombre s'est via frapper dans la source même de son auto-rité. « (Terre et cel.» p. 158.)

Encore une fois, si nous voulions entamer ici ce qu'on appelle un procès, nous frapperions ous-enfence e paradone « dans sa source, » par cette seule considération : que l'antiquité n'à jamais parlé que des sept dieux principaux imajorer, primaril), comme nous parlons encore des sept plandes resucrauxes; et la meilleure preuve que noes puissions en donner, c'est que tous ces peuples, alors que l'ail de l'homme et la science officielle antique en pouvaient pas en soupçonner d'autres, mentionnaient cependant souxars-nor o souxars-noura autres petites planêtes chargées, suivant leurs systèmes, du gouvernement des peuples et des petites nations secondaires. On se demande avec stupfaction quel détait le télécope qui les avait si bien initiés de ce même nombre que tous nos instruments commencent à parfaire aujourd'hui!

M. Babinet nous disait, il y a peu de temps encore, que nous n'avions en réalité que « sur caosses maxères y compris la Terre, et trente-cinq petites entre Mars et Jupiter 2; » il était en retard de moitié. Selon le Dictionnaire des cens du monde. « Herschell proposait d'ap-

Seion le dictionnaire des gens du monde, « Herscheil proposait d'appeler tout simplement astéroides tout ce qui était en deuons des sept planètes primaires.

« C'est le groupe de ces petits astres qui seul a pris un immenso développement. In er s'agit plus, comme on le suppossit primitirement, de quatre masses que l'on se figurait comme les éclais d'uno même planèe, mais d'une multitude de petits astres d'une condition tout à fait à part, dont on connaît à présent plus d'un demi-rent et dont on finira peut-dre par démiler plus d'une containe... avis ils fameuse loi de Bode, sur l'ordre des plancies et leurs distances respectives, doit être rapportée, l'especii sévère de la science ne permeteries.

^{4.} Voir chapitre xm, p. 74.

Revue des Deux Mondes, mai 1855. « C'est l'ogdoade des anciens, c'est-à-dire huit ou sept, suivant que la terre était ou n'était pas comprise dans le nombre.

tant pas d'y adhérer plus longtemps. En examiannt attentivement le fond des choses, on vit qu'il y a ruis catégories à faire dans les astres qui circulent autour du soleil (abstraction faite des comètes); 1º les astéroides; 2º les petites planières; 2º les prandes planières, 2º un prizastres at zura Picasans, et particulièrement par leur volume qui est de cent à mille fois supérieur à celui des petites;... sous le bénéfice des réserves (pour les découveres de l'avenir), le nombre sept étant fort simple, rais-surrassaustre excer et facile à retenir, rien rimpière de le conserver provisoirement comme représentatif de la zone des grandes planières 1. s.
Enfin si Fon nous obicicait la découverte de Nepuure par M. Lever-

rier, nous dirions ce que M. A. Maury disait tout dernièrement ²:
« Qu'on ne peut encore rien décider sur sa constitution, et que l'analogie toute seule nous autorise à lui supposer un mouvement de rotation comme aux autres planètes. »

Par conséquent, jusqu'ici ce n'est pas encore une planète, puisque le mot planète signifie circulation.

Sur tous ces premiers points il ne peut donc exister l'ombre d'une seule difficulté, et nous ne voyons pas ce qui pourrait, après de telles paroles, rester de valeur à l'objection contre les sept planètes, et d'ignorance et d'orgueil à ceux qui fixaient ainsi leur nombre.

2. - Forces mécaniques ou vertus?

Mais voici venir, avec un grand fracas (ira magna), l'accusation capitale, et, cette fois, nous en convenons, rien n'est plus dissident des théories astronomiques actuelles que celle de la direction des sphères par les anges.

L'attraction vit encore et règne en souveraine absolue, et ce mot seul est jusqu'à nouvel ordre, nous le savons, un verdict de mort pour la moindre tentative de réaction spirituelle.

Mais, tout en vivout encore, l'attraction vit-elle bien et règne-selle bien? Pourrait-on lui assurer de bien longs jours, et dans l'état précaire où, selon quelques rumeurs, elle se trouverait placée, lui siérait-il bien de faire trop la fière et de déverser trop de mépris sur les anciennes théories?

Nous avons là, sous la main, la copie de bien terribles pétitions,

- Magasin pittoresque, février 1858; article communiqué et recommandé par ce recueil, comme étant d'une grande importance astronomique.
 - 2. Voir l'ouvrage publié en 4858, la Terre et l'Homme.

déposées sur les bureaux de l'Observatoire, et, si nos oreilles ne nous trompent pas, nous croyons entendre gronder autour du sénat scientifique quelques-unes de ces sinistres rumeurs

De la chute des rois tristes avant-coureurs.

Nous en jugerons tout à l'heure; suivons d'abord pendant quelques moments la chronologie des deux systèmes.

Nous l'avons dit et prouvé; pour loute l'antiquité profane et sacrée les astres n'étaient pas des anges, comme le prétend M. Maury, mais une intelligence quelconque, dine ou ange, leur était assez étroitement associée pour que le douto ne portat jamais que sur l'un ou sur l'autre de ces deux modes de spiritualité.

Pour Pythagore, il s'agissait bien de recteurs spirituels indépendants et chargés de la conduite des astres qui leur étaient confiés.

Pour Platon, au contraire, les astres étaient mus par un recteur intrinsèque, représentant pour lui « le batelier dans son bateau. »

Pour Aristoie, auquel îl ne manqua qu'une chose, la connaissance des anges et des définons, les astres étaient mus par des moteurs éternets, qu'il appelait substances immatérielles: « Ce qui rend encore plus étonnant, dit Yossius, qu'il n'ait pu s'élever jusqu'à l'angélologie, si bien connue des paiens : ».

Il n'en reconnaissait pas moins que les astres « n'étalent pas des corps inanimés, mais bien des corps agissants et vieants,... comme si des esprits sidéraux étaient la partie divine des phénomènes, τὰ θεοτερα τῶν φανερῶν *.

Giéron fait tenir à peu près le même langage à son ami Lucullus : « En voyant tant d'exactitude et de constance, je ne puis comprender que tout cela ait lieu sans intelligence et sans dessein, et, cela étant, c'est une véritable impiété que de ne pas placer les astres parmi les dieux. »

Quant à la thédeogie chrétienne, jamais indécise sur la nécessité d'une intelligence sidérule, nous la voyon longemps môdése sur la ature de celle-ci. Tanoît c'est Origine qui fait des astres e des créatures douées de raison, capables de mérite et de démérite, » et qui appuie son opinion sur » les ordres continuellement donnés, dans la Bible, à la milite celleste, sur les étolles qui combattent et qui chantent, sur celles qui « os sont pas pures aux yeax de leur Créateur, etc... ».

^{4.} Vossius, I. II, p. 528.

^{2.} De Carlo, 1. 9.

Περὶ ἀρχῶν, t. I, ch. vī 1.

Saint Athanase hésite; saint Jérôme en fait autant, et finit par condamner, non pas les anges recteurs, mais l'opinion d'Origène 1.

Saint Augustin, tout en restant orthodoxe dans ses reirractations, avait poussé si loin son admiration pour la raison des astres, qu'il s'était demandé, dans son Enchiridion, « si l'on était bien certain que le soleil, la lune et tous les astres n'appartenaient pas eux-mêmes à la société des amoss ⁵. »

Mais toute la doctrine catholique devait se résumer plus tard dans ces paroles de saint Thomas; a. Nous n'avons jamais dit; Prie pour moi, ô soleill parce que la puissance spirituelle qui est unie aux corps cétestes ne leur est pas unie comme forme (àme), mais comme simple moteur, ou plutôt comme une substance spirituelle qui les saisiet et mi les pousses. »

Quant à cette dernière opinion, elle était tellement universelle, que le même docteur pouvait s'écrier : « Je n'ai jamais oui dire que personne ait jamais osé avancer le contraire 3. »

On en était donc là, lorsque l'heure de la grande restauration, ou peu-tèrre cile de la grande révolution sidérale vint à sonner. Le système de Ptolémée fut brisé, et, comme nous venons de le voir, ceiul de Ptalsquer et des cabalises réhabilité; mais est-ce à dire pour cela que les astres furent dépouillée de toute raison au prôtit de forest mécnalques, de simples propriéts de couper 30 no., ercite, et toute cette phalange de grands hommes, salués par les modernes comme les Rhéneturs de la pensée, se soulvievrait d'indignation dans le cercueil, à la simple audition d'une telle doctrine, et surfout à celle des terribles conséquences qu'on en a fait découler chauve jour.

Laissons évepliquer la-dessus un astronome de 1650, jésuite d'une immense éruditon, dont Bailly désit « n'étocial a rassemblé toutes les observations connues; dans son livre tout est démontré et combatu dans l'antiquité et à eòté des temps modernes. C'est le dépôt des vérités et des revurs professées per l'esprit humain. Son livre, regardé des l'origine counts us máson, L'est excore autoeno'um, Tout astronome doit l'étudier s' »

Il paralt que ce reproche d'ignorance tomberait encore assez mal ici, et l'on croit entendre le docteur Calmeil s'extasiant sur les con-

^{4.} Sur l'Ecclés., ch. 1.

 [«] Nec illud certum habeo utrum ad societatem angelorum pertineant sol et luna et cuncta sidera. » (Enchiridion, t.III, in fine, ch. LvIII.)

Voir citations précédentes.

^{4.} Bailly, Histoire de l'astronomie moderne, t. II, p. 467.

naissances profondes de nos médecins du moyen âge, « connaissances, dit-il, auxquelles les nôtres n'ont presque rien ajouté 1, »

Riccioli, donc, après avoir passé en revue toutes les opinions des anciens, arrive a celle des modernes, et, après avoir montré le cinquième synode général de Constance lançant l'anathème contre ceux qui souliennent e que les sertas des astres sont animales et matérielles, a dit que toute la question repose sur le sens du mot aprii (spiritus) applique par l'Ecclésiaste au solell 1, « l'exprii illumine tout dans son parcours. »

Il analyse ensuite les trois opinions différentes : 1º les forces physiques: 2º l'action de Dieu: 3º l'action des anges. Il y ajoute celle de Ticho, leur reconnaissant une triple force, divine, spirituelle et vitale, pendant que lui, Képler, réduisant toutes ces forces aux âmes motrices, nous les montre toutes soumises à celle qui a son siège dans le soleil, et l'adorant dans leurs incessantes circonvolutions 2. u Képler, en effet, après avoir médité longtemps sur ce mot de Pythagore : « Le soleil gardien de Jupiter; » sur le verset de David : « ll a placé son siége dans le soleil; » sur celui de l'Ecclésiaste, allégué tout à l'heure; après avoir enfin reproché à Proclus d'avoir « préféré adorer le Titan des poëtes dans le soleil, que d'adorer le soleil fils de Marie, » Képler ajoute : « Nous autres chrétiens, qui savons parfaitement que notre Père céleste habite les cieux avec plus de gloire et de majesté qu'il n'en manifeste dans toute autre partie de la nature, nous qui savons qu'il y a placé son trône et qu'il y a promis à ses fidèles diverses demeures... nous ne pouvons plus nous étonner si quelqu'un, d'après certaines considérations pythagoriciennes, se met à imaginer que tous les globes disséminés dans l'espace sont autant d'ames raisonnables (facultates ratiocinativas) circulant autour du soleil, dans lequel réside un pur esprit de seu, nos vossès uni voss, roi, ou, pour le moins, reine et source de l'harmonie générale . »

Ne voulant pas nous contenter des indications de Riccioli, nous avons lu d'un bout à l'autre ce dernier opuscule de Képler, et nous en avons extrait le curieux passage qu'on vient de lire.

Toutefois, en admirant l'ensemble et les considérants, nous faisons remarquer que le mot facultés raisonnables, appliqué aux planètes, retombait dans la formule interdite, et que, relativement à l'esprit

- 1. Voir Ier Mémoire, ch. IV.
- 2. Chapitre 1.
- 3. Mysterium cosmographicum, ch. xx, p. 74.
- 4. De Motibus planetarum harmonicis, p. 248.

solaire de l'Ecclésiaste, Riccioli préfère se renfermer, quant à lui, dans l'expression de saint Thomas : « L'esprit recteur du soleil, »

On le voit, on pouvait alors mériter le beau titre de Pythagore moderne et compléter Copernie, tout en croyant à nos folies.

Alexandre de llumboldt, on le comprend, a bien de la peine à les parloner à ce grand bomme; ne s'étant jamais clevé, dans son Cosmos, au-dessus du monde sensible (aörbixos), le monde intelligible d'Artistote (voxzò) lui paraissait une folle, ni plus ni moins que les dimes morires de Képler, qui ne sont à ses yeux, quoi qu'en ait pu dire de Maistre, que de « varias écarts d'imagiantion *, »

Le monde en restait à ces idées, lorsque, du vivant même de Ricciól et cent ans seulement a perés Képler, se levait sur le monde le plus grand homme de science que la terre eût enfanté jusque-là, un de ces génies dévant les erreurs desques, los gavij's en commenti, on se voit encore forcé de s'incliner, tant elles révèlent elles-mêmes de force et d'audace intellectuelle.

En faisant rentrer dans la gravitation universelle toutes les lois qui président à la marche des cieux, Nectou portait un oup mortel aux tourbillons de Descurtes², car la formule était précise : « Les astres s'attierne en raison direvée du produit de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance ; « et plus on en cherchait la preuve, plus elle arrivait riche d'applications acuelles et féconde en applications futures. « Newton, dit Hersch-II, laissa à ses successeurs lesson de éduirire les conséquences de la loi de la gravitation.⁵.

Hélas I il ne leur avait pas enlevé en méme temps la possibilité d'abuser de cette formule et i den déduire toute une philosophie que lui, le plus religieux des hommes, rejetait avec mépris. On en vit bien la preuve braque Forbes, ce disciple chéri dont il a dit : s 8 Forbes ett vécu, nous aurions su quelque choe, « \$ avais de publier, dans la préface qu'il joignait à l'œuvre capitale de son maitre, que « l'attaction était la cause du système. « A ce mot, Newton se soulera tout indigné et s'iuscrivit solennellement en faux contre le disciple qu'il ainnait.

Vaine colère! protestation inutile! la philosophie du mot secondait trop bien celle du siècle auquel on touchait, pour que, de disciple en disciple, la grande loi ne se métamorphosht pas bien vite en grande cause, iusqu'à ce que la mécanique céleste acoult assez de

^{1.} Casmos, II, loc. cit.

^{2.} De Principiis.

^{3.} Discours sur l'étude de la philosophie naturelle.

simplicité pour que, deux siècles après ce grand homme, ce fût au nom de l'attraction que le marquis de Laplace pronocôt son terribbe mot déja cité; « Dieu Ini-même est devenu une hypothèse inutile, » mot rappelé, admiré et commenté de nos jours, comme nous l'avons vu, par M. le docteru Litté, en cela plus logique et malheureusement plus franç que la grande majorité d'une école qui, sans le dire aussi nettement, pense exactement la même chose.

Les tourbillons de Descartes avaient été emportés dans la tempête, mais on ne peut se dissimuler que sa philosophie recevait par ce mot attraction un couronnement qu'il eût abhorré comme Newton.

Car aujourd'hui, où en sommes-nous de ce grand enthousiasme pour l'attraction newtonienne, si fortement chaussée par Fontenelle et par Voltaire?

Hélas! pas n'est besoin d'avoir pu lire le livre des Principes, ni même d'avoir suivi les cours d'astronomie populaire d'Arago pour avoir perçu et même compris de bien terribles pronostics.

Qu'est-ce à dire? Suivant le très-savant M. Le Couturier, « l'attraction ne serait plus pour tout le monde que ce qu'elle était pour Newton lui-même, un sinvie mor, une idée... »

De Maistre avait déjà dit que c'était un mot mis à la place d'une chose, et, comme on le pense bien, personne ne le lui avait pardonné.

Mais il fallait bien permettre à I.-F.-W. Herschell de dire : « En étudiant les phénomènes de l'attraction, nous nous pénétrons, à chaque instant, de l'existence de causes qui n'agissent que sous un voile qui nous dérobe leur action directe!, »

Franceur, le catéchiste astronomique de nos écoles, a écrit : « L'attraction ne suffit à l'explication des mouvements planétaires qu'en admettant pour chaque corps une impulsion spéciale, et si les mouvements de toutes les planétes et de leurs satellites sont dus une cause unique, combinée avec l'attraction, il resterait encore à assigner quelle est extete cause 3, autrement dit : quand nous con-naitrons la véritable cause unique et apéciale qui pousse, nous pourrons la combiner avec celle qui attrice. » bais Franceur voit que cette combination est impossible, et la preuve qu'il le voit, c'est qu'il annule un peu plus ions acombination par ces paroles ; » L'attraction entre les corps célestes n'est que répulsion, c'est le soleil qui les foutes autre d'adulte, sans qu'il il s'arrêteriant ; »

Musée des sciences, soût 4856.
 Philosophie naturelle, art. 442.

^{3.} Francœur, Astronomie, p. 342.

T. IV. - MAN. BOST., 161,

« On parle de pesanteur, dit un autre astronome, pour les corps célestes, mais comme îl est reconnu que la pesanteur décroit au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre, il est évident qu'à une certaine distance cette pesanteur est forcément réduite à zéro. S'îl y avait attraction, il y aurait forcément équilibre 1.

« Du moment, dit le même savant, où l'école moderne reconnaît qu'il n'y a ni haut ni bas dans l'univers, nous ne voyons plus ce qui peut solliciter la terre et la faire tomber 2. »

« En somme, dit l'Encyclopèdie, on est assez d'accord qu'il est impossible d'expliquer l'origine physique de ce mouvement giratoire (ou tournant *). »

Si nous demandons: Qui le cause? — C'est la force centrifuge, nous dit-on. — Et celle-ci, qui la produit? — La force de rotation, nous répond-on 4?

Tanto c'est un profond théologien, le révérend père Ventura, qui, après avoir longtemps conversé sue le célèbre astronome de Palerme (Piacci), parle ainsi de nos forces astronomiques : « Le mouvement le plus simple ne pouvant pas être une propriété essentiele de la matière, à plus force raison ne saurait l'être ce mouvement double et composé, multiple dans one, pur parlisement harmonique et équilibré, et, mai gré sa violence, toujours un et toujours constant dans ses résultats 1, ». Le théologien vous paraitel times puspert : et hien, chercher dans la

Revuse des Deux Mondes l'article magistral qu'elle publiait l'an dernier sur l'Esprit de la physique moderne et, vous rendant compte alors de toutes les tendances de la physique moderne, vous pourrex saluer la vérité qui s'approche. Cet article, et surtout son insertion dans un recueil si neu rétro-

Cet article, et surtout son insertion dans un recueil si peu rétrograde, nous a paru un véritable événement

Pour l'auteur comme pour Grove, comme pour Grack, le dernier mot de la science c'est «l'Esprit dans la nature,» plus de fluides mpondérables, plus de qualités de la matière, etc. » « L'astronomies moderne, il est vrai, ne voit aujourd'hui dans les grands corps c'éstes que de simples masses: l'admirable formule de l'attraction universelle lui permet d'en cakuler tous les mouvements, sans que

^{1.} Tardy, ingénieur, Cosmographie,

Ibid. Il est vrai que, suivant ce savant, e le système de Ptolémée est le seul vrai. »

^{3.} Godefroy, Cosmogonie de la révélation.

^{4.} Ibid.

^{5.} Conférences, t. II, p. 535.

astronomes se préoccupent de rechercher l'origine même de cette attraction... Pour expliquer le mouvement des astres, ils supposent un état de repos initial, absolu : ils admettent ensuite que chaque corps a recu une impulsion particulière et s'est mls en mouvement, sous la double influence et de cette impulsion et de l'attraction exercée sur lui par les autres; mais il faut pourtant nous rappeler, et Newton lui-même était de cet avis, que lorsque nous disons que les corps s'attirent, nous devrions simplement comprendre que les choses se PASSENT COMME SI LES CORPS S'ATTIBAIENT : la loi de l'attraction universelle N'EST PAS LA CAUSE des mouvements planétaires, MAIS L'EFFET. Mettre au centre de chaque molécule matérielle un vrai pouvoir d'attraction ou de répulsion, comme on le fait si souvent, est une notion si étrance, qu'on ne saurait comprendre comment elle a pu devenir familière à tant d'esprits, si l'on ne savait combien nous sommes naturellement enclins à donner à tous les obiets quelque chose en commun avec nous-mêmes 1. »

On le voit, tout ceci devient plus qu'une tendance. L'attraction est dégradée, ou, pour le moins, détrônée; de reine, elle retombe dans la classe des sujets.

Mais voici qui devient beaucoup plus grave. Il ne s'agit plus seulement de lui assigner un rang plus modeste, voici qu'à beaucoup de grands esprits elle paralt tout simplement impossible.

Pour faciliter, ou plutid pour rendre possible le jeu de son attraction dans les especes, Newton avait supprimé tots milies physique capable de la retarder, l'éther, par exemple; il avait fait le vide absolu. De là ce mépris général pour la vielle physique, qui s'était permis de dire que « la nature en avait l'horreur, » fornule que Grove réhabilite encore en la fait « très-profide», » et non sans motif, poissard résulted de toutes les capériènces modernes sur les ondutations luminauss que les especes célestes sond, au contraire, absolument plains, c'est-à-dire occupés de toutes parts par un gaz élastique excessivement raréfid.

Comment faire? Newton, jugeant ce gaz absolument incompatible avec son attraction, et Fécole moderne ne pouvant s'en passer pour ses ondulations, auguel des deux va-l-il être enjoint de se retirer? Le chien es saurait être douteux, puisque l'au mide sideux avis repose sur une hypothèse et l'autre sur une vérité d'évidence. « Le x'ext poseux sus sessue aujourd'hui, dit encore M. Le Couturier, de souteiir, comme Newton, que les sorps décises se meuvent au milieu du vide

^{4.} Revue des Deux Mondes, mal 4860.

immense des espaces... Parmi les conséquences de la théorie du vide établie par ce grand homme, il ne reste plus debout que le mot d'activation... ET NOSE VOYONS VENIR LE JOER OU CE DEINIER MOT DISPARATRA DE VOLABLIARE SCIENTIFIQUE. 1. B.

Il nous paralt inutile de prolonger plus longtemps notre complainte sur ks deraffers beures d'un grand mot. Maintenant on va nous demander en quoi ces funérailles pourraient profiter à notre cause et ce que nous aurions à gagner dans leur remplacement prochain et probable par un immense aimant, par exemple, que l'on placerait dans le soleil, et qui agirait sur ks planètes comme le faisait la pauvre attraction.

Nous répondrions à cela que la question n'aurait nullement changé, et que l'aimant n'est pas plus une chose et une cause que le mot attraction, C'est toujours un effet. Selon Grove, nous l'avons vu 1, les phénomènes électriques n'étant, comme leurs analogues, que le résultat d'une affection de la matière, causée par une action spirituelle dont la première manifestation est à son tour le mouvement, nous voici revenus à la nécessité d'expliquer le mouvement par le mouvement, « Toutes les hypothèses, dit ce savant auteur, imaginées pour expliquer les phénomènes physiques, ont toujours abouti au mouvement, depuis l'époque à laquelle les idées mystiques de puissances spirituelles ont cessé d'être invoquées 4, » M. Le Couturier a beau nous dire que c'est l'électricité qui a mis les astres dans ce mouvement s, M. Foucault que c'est la chaleur s, comme l'électricité et la chaleur sont des effets du mouvement, ils n'en sauraient être la cause. Autant valaient les vieilles réveries du marquis de Laplace attribuant la rotation des planètes au fluide atmosphérique du soleil 7, de Buffon, à une explosion solaire . de tant d'autres, au choc d'une comète,

Mais que penser de M. Thomson, qui, las d'entendre dire que « la rotation avait dù survenir, en raison de la fluidité ignée, » la fait succéder, au contraire, à l'état de froid et d'opacité des globes; ceuci, dit-il, pouvant « d'euz-mêmes entrer en mouvement, s'échauffer

- 4. Panorama des mondes, p. 47 et 53.
- 2. Le père Secchi croit avoir constaté bien positivement cette action magnétique qui, du reste, est tout à fait à l'ordre du jour.
- 3. Voir tome Ir de ce Mémoire, p. 485.
- 4. Grove, Correlation, p. 252.
- 5. Panorama, etc., p. 55.
- 6. Ibid.
- 7. Exposition du système du monde.
- 8. Théorie de la terre.

et devenir lumineux? » Et que penser de l'état actuel d'une science qui permet à M. Le Couturier d'ajouter : « Cette opinion est devenue très-sérieuse aujourd'hui et compte parmi les savants un grand nombre de partisans ! ? »

On va voir toute la force de ces découvertes qui rendent Dieu « une hypothèse désormais inutile, »

Qu'en dit-on? La rotation primitive par la fusion ignée s'expliquant tout aussi bien par l'opacité alacée!...

La combinaison de mouvements la plus savante s'expliquant, sans un premier mouvement, par une explosion solaire, ou par l'illumination spontanie (c'est-à-dire d'elle-même) d'une masse inerte et ténèbreuse! Tout un ensemble stunéliant de complications formidables. dù à

une agrégation fortuite de nébuleuses l

Un mouvement toujours le même depuis des millions de siècles (dit-on), accepté par une science qui nie le mouvement perpétuel 1

— Une première impulsion, donnée une fois pour toutes, soutenue par des hommes qui ne veulent d'intervention à aucun prix, mais qui se voient alors forcés d'aublier un de leurs dogmes les plus formets, savoir : « Que tout corps en mouvement tend sans cesse au repos, s'il n'est constammet sollicité par une force active supérieure.

Une impulsion primitive inaltérable au milieu d'un éther résistant, que Newton déclarait incompatible avec elle!...

 Une circulation générale expliquée par une gravitation qui entralne toujours, dit-on, la chute rectilique !...

— Uno force motrice, toujours proportionnelle à la masse, mais toujours indipédante de la nature spéciale de cette masse; ce qui revient à dire, comme M. Le Couturier, a que sans cette force indépendante et d'une tout autre nature que cette masse, celle-ci, qu'elle flà grosse comme Saturne ou minime comme Gérès, tomberait touiours avec la même vitesse ²¹.

- Un mouvement inaltérable de sa nature, avons-nous dit, et non moins constamment tenu variable dans le fait 4!
 - Une masse qui tire sa pesanteur du corps sur lequel elle pèse!...
- Une circulation due à un aimant qui agit tovjours en ligne droite comme la gravitation!...
 - 1. Théorie de la terre, p. 57.
- Selon M. Le Couturier, trois cent cinquante millions d'incandescence, ni plus ni moins. Buffon se contentait de trente-quatre mille deux cent soxante-dix ans et six mois.
 - Le Couturier, Musée des sciences, 15 août 1857.
 - 4. Pendant le rapprochement et l'éloignement du soleil.

— Enfin une force mécenique imprimée une fois pour toutes, et metugle, qui maintient son œuvre dans cet état de révolution contre les lois ordinaires de la mécanique, la modère, résiste à ses tendaoces et en corrige de temps à autre les effets, comme nous le vorroos tout à l'heure l...

Tout cela est faux, tout cela est fou, tout cela est mort ou va mourir. Le jour approche où l'action primitive et l'action constante d'une ou de plusieurs forces éminemment surintelligentes vont paraltre aussi indiscensables qu'elles étaient, disait-on, inutiles.

Toute la création va de nouveau obéir à l'esprit, et, comme l'a dit M. de Maistre, « on rira tout à l'heure de notre igeorance actuelle, comme nous riens aujourd'hui des ténèbres du moyen âge $^{\rm t}$. »

Eh bien, soit I va-t-on nous dire; que l'attraction de Newton soit bien malade, que les ainants ou les dectrisations prontantes des globes nous présentent des effets pour des causes, nous ne demandons pas nieux, et nous sommes sir que Newton applaudirait le premier à la ruine do ses principes, s'il pouvait voir l'abus qu'on en a fait; mais, heureusement pour la science et pour l'Europe, il est encore des astronomes (et il en est beaucoup) qui se consoleraient d'abandonner les forces mécaniques pour une action bien complécement divine, pourus seulement qu'on les débarrassât de tous les intermédiaires metaphysiques.

Ce théisme, en effet, n'obligerait personne au respect littéral de ces expressions bibliques, vertus des cieux, armées des cieux, etc.

Áinsi donc, nous dit l'astronomio religieuse, nous acceptons un créateur, une sagesse primitivement ordonnante, mais non une intervention anormale, et, pour ainsi dire, de seconde main, car, avec des esprits, nous retomberions dans l'occultisme et dans le miracle, dont nous ne voulons à aucun prix.

— A la rigueur, nous pourrions nous contenter d'une concession semblable, puisque les espris ne sont pour nous, nous l'avons dit, que l'instrument ou pluto le fit téligraphique qui relie la créature au Créateur; mais quand bien même nous n'aurions pas développé depuis longtemps toutes les raisons qui rendent leur réhabilitation nécessaire, nous serions forcé d'y revenir, comme justification de la Bible, de l'histoire et de la théologie.

Et qu'on ne s'y trompe pas, les savants comme Grove et comme Œrsted, qui nous ont accordé l'action de l'esprit et l'impossibilité de causes fluidiques impondérables, autrement dit « de corps qui ne pèsent

t. Soirées, t. II.

pas, » ne pourraient légitimement nous refuser bien longtemps notre pluriel.

Car le premier de ces savants s'exprime aimsi; « L'emploi du mot foreres, au plurich, peut étre critique par ceux qui riatachent pas à ce mot l'idée d'une action psyclique, mais bien celle d'une puissance universelle associée avec la matière, maiss. Les agents impordérables, considérés comme force et non comme matière, doivent-lis être regardés comme des forere distinctes ou comme des modes distincts de cette force griterial? Ces deux manières de voir ne différent probablement pas matiériellement, car, autant que je puis le savoir, elles conduiraient aux mêmes résultats, le me suis donc servi de ces deux expressions indistinctement, "». Or, la théologie fietel te même langage pour ses forces intelligentes, Tour à tour elle en fait Étohim ou les Étohim, sans les confonders.

Il est curieux de voir comme sur les deux terrains physique et théologique qui, en définitive, ici n'en font qu'un, la correspondance est exacte. Voici comment le docteur Clarke, un siècle et demi avant Grove, envisageait les mêmes questions;

« Tout est fait dans le monde par Dieu lui-même immédiatement ou par des créatures intelligentes. La matière, en effet, n'est pas plus capable de recevoir des lois et de les suivre, qu'elle n'est capable de raison et d'intelligence. Toutes les choses donc qu'on regarde comme des effets et des pouvoirs naturels de la matière, tout ce qu'on dit des lois du mouvement, de la gravitation, de l'attraction et de telles autres choses semblables, tout cela, dis-je, est, à proprement parler et avec précision. l'ouvrage de Dicu agissant lui-même et continuellement sur la matière par une action immédiate, ou bien médiatement par le moven de quelque intelligence créée, ce qui, pour le dire en passant, nous fournit une excellente démonstration naturelle de la Providence. De là il s'ensuit que co qu'on appelle communément le cours de la nature ou le pouvoir de la nature ne consiste que dans de vains nons qui ne signifient rien du tout. Le cours de la nature n'est, à proprement parler, que la volonté de Dicu, en tant qu'elle agit d'une manière continue, régulière, constante et uniforme. Or, il n'v a pas de temps où elle ne puisse être aussi facilement changée que conscrvée. Si donc cette action continuelle sur la matière est l'ouvrage des créatures intelligentes commises à cela par le Créateur souverain de l'univers et travaillant sous ses ordres, comme il me parait le plus probable, je pe vois pas qu'il y ait aucun

^{1.} Correlation, p. 259.

temps où il leur soit plus difficile de changer ce cours de la nature en question que de la conserver dans le même état. Il est visible qu'il n'y a rien dans ce changement qui surpasse leurs forces naturelles, bien entendu qu'elles aient la permission de bieu pour cela. » (Clarke, Discours sur les devoirs, etc., ch. xx.)

Creuzer, dans un de ses bons moments, paraissait avoir résolûment ınis le doigt sur la plaie, « Rien de plus remarquable, disait-il, que cette idée toute spirituelle que les anciens peuples se faisaient de la nature et de ses différentes parties. Nous autres Européens modernes, qui, peu à pcu, l'avons dépouillée, nous sommes étonnés aujourd'hui quand nous entendons parler d'esprits du soleil, de la lune, etc;... nous sommes tentés de crier au mysticisme, comme si l'on était mystique pour reconnaître un fait constant... Le sens naturel et droit des peuples de l'antiquité, tout à fait étranger à ces idées de mécanique et de physique entièrement matérielles, qui depuis ont fait tant de progrès et sont devenues dominantes, au lieu de voir dans les astres des masses de lumière ou des corps upaques se mouvant circulairement dans les cieux d'après les lois de l'attraction et de la répulsion. y voyait des corps vivants animés par des esprits. Cette doctrine des esprits ne se bornait pas là... Cette doctrine conséquente, si conforme à la nature dont elle était empruntée, formait une grande et unique conception, où la physique, la morale et la politique se trouvaient fondues ensemble 1, n

Vollà le langage du plus grand des mythologues allemands de notre époque, de culci que le plus savant de nos propries mythologues a traduit et commenté. On voit que ni l'un ni l'autre n'auraient plus le droit de nous reprocher notre philosophie réfrograde; malheureusement, moins conséquents et moins logiques, ni fun ni l'autre n'aura la force de surmonter le préjugé général et d'obéir à ses propres inspirations.

Quant su comte de Maistre, nous savons comme il s'exprimati à cet égard e s'81 y, diel-it, que'que chose d'évident pour l'esprit humain non prévenu, c'est que'les mouvements de l'univers ne pourront jamais s'espliquer par des lois mécaniques. On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retunu que par l'engagement et le respect humain. Les avants européens sont, en ce moment, des espécs de conjuris ou d'initiés, comme il vous plaira de les appier, qui ont fait de la seience une espèce de monopole, et qui ne veulent pas que l'on sache plus ou autrement q'éveu; ... mais écute sécieno sera incessamment homite; ...

^{1.} Religions, l. III, ch. v.

il sera démontré que les traditions sont toutes vraies. Croiriez-vous par exemple, que Newton nous ramiene à Pythagore, et qu'il sera bientôt reconnu que les corps célestes sont mus par des intelligences... C'est ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer'...»

Nous avons déjà fait remarquer¹ certains aveux scientifiques qui nous parississient autant de préducés à l'accomplissement de cette prophétie; ainsi, nous avons vu M. Beynaud s'appuyer sur les forzez vivontest qui règlent à la superficie des astres, et au ries invisibles tiaisons qui, indépendament des enchaîtements matériets, unissent toutes les paries de l'immense total, pour bine dablir que l'astronomie, qui n'avait su peupler jusqu'ici les espaces que de pierres en mouvement, allait nétocueux sexus dans Lu mitocett. 3 »

En voilà bien assez pour prouver que l'influence immédiate du premier moteur ne doit pas suffire à nos spiritualistes, mais qu'il serait plus rationnel d'admettre l'action secondaire et hiérarchique des forces diverses, signalée par Grove comme par la tradition, par l'histoire, par l'analorie et par le Crâteur lui-même.

Supposons pour un moment ces forces acceptées, et tout de suite nous

^{1.} Soirées, t. II. Et il ajoutait en note : « Le mot d'attraction est évidemment faux pour exprimer le système du monde; il eût fallu en trouver un qui exprimàt la réunion des deux forces... La force tangentielle, qu'on emploie pour exprimer les mouvements cosmiques, n'est qu'un mot mis à la place d'une chose... Co n'est pas que, dans une foule de livres, on ne nous dise « qu'il est superflu de se livrer à ces sortes de recherches ;... que les premières causes sont inabordables, etc. » Il ne faut pas être la dupe de cette prétendue modestie; nous avons ici toutes les connaissances qu'oxige la solution du problème. Nous savons que tout mouvement est un effet, et que son origine ne sourait se trouver que dans l'esprit... Nous voici donc nécessairement portés à la cause immatérielle; il ne s'agit plus que de savoir si nous devons adopter une cause seconde ou remonter immédiatement à la première.... les astres tournent parce qu'on les fait tourner. Cette machine immense peut fort bien être réglée sur le papier par des forces areugles, mais dans la réalité nullement. Sons une intelligence opérante ou coopérante. l'ordre n'est plus possible. En un mot le système physique est physique-MENT IMPOSSIBLE. Il ne reste donc plus qu'un doute entre l'intelligence première et l'intelligence créée;... mais, entre ces deux suppositions, il n'y a nas moven de délibérer bien longtemps. La raison et les traditions antiques, qu'on néglige infiniment trop dans notre siècle, nous auront bientôt décides pour la dernière, »

^{2.} Voir tome Ier de ce Mémoire, à la fin du chapitre 1.

^{3.} Ibid.

comprenons philosophiquement pourquoi le Zohar distingue toujours « les lumières-forces (hajaschar) des lumières réfléchies (or hachoser), ou simple extérioration phénoménale de leurs types spirituels !; »

Pour quoi sainte Hildegarde, partant de la même distinction, appelle les astres des « lumières raisonnables $^{\pm};\ _{2}$

Pourquoi, dans les Livres saints, derrière toutes les lois morales et physiques, il y a toujours un ange, la loi étant le pouvoir législatif, et l'ange le pouvoir exécutif; ou, plus littéralement encore, un second livre de la loi, « livre vivant et intellectuel, reproduisant l'impression des intentions du Dieu dont il est l'imaze: »

Pourquoi l'Écriture appelle πλάκες τοῦ ουρανοῦ les lois archétypes du monde;

Pourquoi, saint Paul, lorsqu'il parle du cosmos céleste qui fut montré à Moïse comme modèle du temple terrestre qu'il fallait construire, s'exprime comme Platon et l'appelle παράδιιγμα, paradigme ³;

Pourquoi le même apotre appelle ce cosmos invisible συρστοιχεῖον, ou sur-astral, d'après le sens que nous avons donné tout à l'heure au mot στοιχεῖα.

Nous comprenons alors instantanément tout ce que nous avons déjà vu et rappelé tant de fois sur les différents mondes, archétypes, intelligibles et sensibles des anciens, sur les idées premières d'Aristote, sur les Éons des Platoniciens, etc., etc., Nous ne le rappellerons pas ici.

Scientifiquement, nous comprenons, pour la première fois, que Newton ait « hésité entre l'attraction, l'impulsion ou toute autre cause inconnue *. »

Nous saisissons l'arrière-pensée d'Herschell, lorsqu'il disait :

a Il faut toujours une volonté pour imprimer la force circulaire et une autre volonté pour la retenir *. »

 Nous comprenons comment la rotation peut continuellement être entretenue au lieu de se ralentir de seconde en seconde, comme celle de toute force mécanique;

 Comment ces géants de flammes peuvent briller et se consumer toujours sans se consumer jamais;

- 1. Kabbala denudata, t. II, 67.
- 2. Scivias . loc. cit.
- Hébr., ch. ix. v. 23, de παρά auprès et διικών, je montre.
- 4. Galates, IV, 25.
- 5. Traité des couleurs, l. III, quest. 31.
- 6. Herschell, Discours, loc. cit.

— Comment, au milieu de cette régularité mécanique, peuvent se agisser des irrégularités, des reactionements, etc.; c.v.; si nous savons que la science pervient à expliquer cos temps d'arrêt de certaines plantèes, ces mouvements de recul, ces angiés en debros des orbités. etc., par des apparentes résultant de l'inégalité de leur vitesse et de la nûtre dans le parcours de nos orbes réciproges, nous savons qu'il y a d'autres déviations « très-réclies et même assez considérables, dil Herschell, qui ne peuvent évepliquer que par l'action moutelle et irrégulière de ces planètes et par l'influence perturbatrice du soicil 1.»

Jusqu'ici nous ne pouvions pas comprendre comment une planète retardée pouvait assez bien calculer le temps perdu et le rattraper assez juste pour arriver à la minute voulue.

Nous comprenors que, du moment où l'on admet en outre de ces petites perturhations accidentelles, des perturhations continues et appelées séculaires en raison de la lenteur extrême avec laquelle elles croissent et affectent les éléments du mouvement elliptique, ces perturhations pewent être corrigées.

On le sait; elles ont besu être « renfermées dans des limites trèctroites, » Newton ne s'en alarmait pas moins, avec une très-graderaison, du rétrecissement progressif de l'orbe décrite par la lune autour de la torre, « rétrécissement, dissaiell, qui dinirait par la projeter sur nous, s'u. s'» frair avsé; car, ajoutai-il, ce mondo paralt avoir besoin d'être retouché assez souvent. »

Cet axiome, fondé sur un fait accepté par le marquis de Laplace et, nous le croyons, par toute la science, nous paraît la meilleure des réponses à « l'impulsion donnée une fois pour toutes. »

M. Reynand n'est pas moins explicite sur toutes ces variations; e. Les orbites parciares par les plancées sont loi n'étre immunible. Les orbites parciures par les plancées sont loi n'étre immunible, et sont au contraire soumises à une mutation perpétuelle dans leur position et dans leur forme. Ces orbites s'élargissem ou se rérécisement alternativement, leur grand aux s'allonge ou diminue, ou oscille en même temps de éroite et de gauche autour du soleil, et le plan même même temps de éroite et de gauche autour du soleil, et le plan même dans lequel etles sont situées s'élève ou s'abaisse périodiquement, tout en pivotant sur loi-même avec une sorte de termelhement.*

Voilà certes un voyage qui n'a rien de la riguenr mécanique; tout au plus pourrait-il ressembler à celui du steamer ballotté, retardé, accéléré, roulé sur lui-même; mais encore faut-il bien se dire que

t. Herschell, Discours, t65.

^{2.} Terre et ciel, p. 28.

tous ces écarts retarderaient indéfiniment l'arrivée du steamer, sans l'intelligence d'un pilote et d'un chauffeur qui savent tout réparer.

Mais nous n'en finirions pas, si nous voulions passer en revue tout ce que ces interventions intelligentes nous expliquent. Nos lecteurs ont vu tout à l'heure ce que les aimants inintelligents nous causaient d'embarras; qu'ils comparent.

Donc, va-t-on nous dire, « selon vous, plus de forces mécaniques, plus de physique, plus de chimie, plus de lois cosmologiques!...»

- Doucement: accusons mais ne calomnions pas: de la physique, des affinités, de l'électricité, en tant qu'effets et instruments, autant qu'il en faudra, et, par-dessus tout, des lois;... mais aussi, et avant tout, des vertus.

Des vertus que nous essayerons de définir : LA CAUSE ACTIVE ET SPI-RITUELLE CHARGÉE D'AFFECTER LA MATIÈRE SIDÉRALE PASSIVE ET D'EN RÉGLER. SURVEILLER, MAINTENIR ET CORRIGER LES EFFETS PHÉNOMÉNAUX, CONFORMÉMENT AUX LOIS DU CRÉATEUR (I).

I. « PARADOXE PROCHAIN SUR LA SUFFISANCE D'UN AIMANT INTELLIGENT, » - Nous l'avons dit quelque part; le jour où il serait démontré que les forces angéliques doivent être exclues définitivement du cosmos, il faudrait immédiatement retrouver leurs analogues dans ces forces aveugles que l'on dit être une propriété de la matière. Nous n'avions pas achevé de relire ce passage que déjà, tant la réaction va vite, nous mettions la main sur trois ou quatre ouvrages scientifiques, réalisant nos prophéties. Ainsi, voici venir un savant polonais, M. Zaliwski, qui, las d'entendre lo Dictionnaire de l'Académie définir l'attraction, tantôt « l'action d'attirer, » tantot « la force qui attire, » sans que co dictionnaire paraisse se douter que ces deux definitions s'excluent, dit, comme tout le monde aujourd'hui, qu'il faut remettre cet effet à su place, et s'occuper enfin de la force qui le produit. Or, pour lui, cette force universelle et suffisante c'est l'électricité, dont le soleil serait comme le viste foyer... (La gravitation par l'électricité, p. 7). Et en effet, il n'a pas de peine à prouver que l'électricité produisant a les effets attractifs, caloritiques et lumineux les plus pui-sants, a rien n'est plus rationnel que d'expliquer ainsi la constitution physique du soleil; co serait neut-être l'unique solution du grand problème, que l'Académie se posait encore hier, sur la non-dépendition des forces et de l'éclat solaires, non-déperdition inexplicable, disait-elle, par les lois ordinaires de toute com-

Mais, comme M. Zaliwski nous le dit lui-même (p. 46), « la matière, étant

sujette au frottement, produit partout de l'électricité libre qui l'influence. » Voilà donc encore l'électricité devenant à son tour un effet subordonné au mouvement | ... C'est donc encore la cause du mouvement frottant qu'il faudrait trouver! Notre auteur a trop d'esprit pour ne pas la soupçonner, mais il s'esquive aussitôt d'un seul mot : « cette force différente de l'électricité. serait-elle évidente comme l'électricité elle-même, ne pourrait que se confondre avec elle, » (P. 46). - Oui, comme toute cause avec son phénomène-

La question, pour être reculée, n'est donc nullement changée, tant que nous ne trouverons pas la force se mouvant par elle-même, et surtout voulant se mouvoir par elle-même, autrement dit la force surintelligente et maltresse de toute la matière, c'est-à-dire la force créatrice.

M. Zaliwski n'a donc, encore une fois, remplacé son mot que par... un autre mot. Mais en attendant, que le père Secchi nous présente « ces forces d'un ordre tout nouveau, et bien étrangères à la gravitation qu'il soupçonne dans l'espace (a), » et que M. Nagy (de l'Académie des sciences de Hongrio) nous développe sa théorie sur la nécessité do « forces intelligentes, dont la complaisance puisse se préter à toutes les volontés des comêtes (b). » Voici que ce dernier auteur commenco à soupçonner que, « malgré toutes les recherches actuelles sur la vitesse de la lumière, ce produit éblouissant d'une force inconnue... que nous voyons trop pour la comprendre, cette lumière ne bouge pas en réalité (c), »

Or, en raison de l'affinité de la lumière avec l'électricité, le même souncon doit s'étendre à celle-ci. Ce n'est pas elle qui court sur nos fils télégraphiques, c'est son produit. Donc pour trouver et engendrer la mère, il nous faut toujours remonter à une volonté mnuvante.

Aussi, voici venir à présent M. Love, ingénieur civil et célèbre constructeur de chemins de fer, qui, pénétré de l'insuffisance à cet égard des causes électriques et aveugles, tranche radicalement la question en faisant de tous nos agents impondérables les subordonnés de l'électricité, et déclare celle-ci INTELLIGENTE quoique MATÉRIELLE (d).

Pour lui, c'est bien la l'entité ou la substance unique dont la lumière, la chaleur, etc., sont de simples attributs au lieu d'être des produits corrélatifs entre eux d'une cause immatérielle, comme dans la doctrine de Grove.

Ahl certes, il a grandement raison de signaler comme nous, dans les Annales de la foudre, « dos faits curieux, étonnants, qui échappent complètement à la physique, des actes empreints d'autant de méchanceté que de fantaisie, et d'y reconnaître souvent un être avec l'illustre Poisson (page 218)... Mais de là à faire de cette électricité un ou plusieurs agents atomistiques doués d'intelligence, de volonté spontanée et de mouvement, il y a loin ; il y a bien plus loin encore à en déduire la matérialité des forces, l'éternité de

⁽a) Voir tome 1er de ce Mémoire, dernière page du chapitre 1.

⁽c) Memoire sur le système solaire, p. 7.

⁽d) Essoi sur l'identité des agents producteurs du son, de la lumière, etc., p. 15.

la matière (page 213); la matérialité de l'âme immortelle, préexistante, douée de mémoire, et par conséquent pour tout esprit logique (M. Love ne l'articule cependant pas), la matérialité du Dieu qu'il reconnaît « supérieur à sa force électrique, la subjuguant et la forçant à marcher ordinairement dans ses lois. » Cette conclusion complétement penthéistique est d'autant plus à redouter que M. Love nous promet la sienne, si nous en goûtons les prémisses. Or, trop de logiciens l'ont déjà déduite des mêmes raisons, pour qu'elle ne devienne pas à nouveau très-menaçante. D'un autre côté, si M. Love nous montre au-dessus de tous ses atomes électriques, intelligents et automoteurs, un pur esprit doué des mêmes attributs, à quoi bon son ouvrage ? A quoi lui serviraient, pour l'administration de l'univers, toutes ses forces matérielles, si elles ne le sont pas nécessairement et toujours, et s'il faut remonter à une seule qui fasse exception sous ce rapport? Oue le soleil donc soit un aimant si l'on veut, mais si vous lui donnez toutes nos qualités angéliques, y compris l'intelligence, que vous restera-t-il à reprocher à la vieille théologie? N'a-t-elle pas dit elle-même que Dieu « fait de la flamme et des vents ses envoyés et ses anges? » Seulement, elle n'a pas ajouté que c'était une volonté matérielle qui leur intimait ces ordres, et tout est là.

C'est dommage ; on rencontrorait chez M. Love et le penseur et l'écrivain.

APPENDICE T

CHAPITRE XIII.

SCIENCE MODERNE ET MYSTICISME SIDÉRAL,

1. - Rapprochements uranothiologiques,

Maintenant distrayons-nous un moment dans la partie non officielle de notre thèse.

Oui donc aurait le droit d'empêcher un spéculateur mystique, un réveur scientifique, un fou même, si vous le voulez, de se reporter, ne fût-ce que par curiosité et sans y attacher d'importance, à toutes les traditions, à tous les enseignements de la théologie et de l'histoire, de repasser, avec M. de Maistre, toute cette idolâtrie sabéitique qui avait fait donner à chaque planète un nom dont la terre et les cieux se disputaient l'origine de déplorer avec Bossuet « l'aveuglement de ces hommes qui ne veulent jamais comprendre ces génies patrons des nations et moteurs en même temps de toutes les parties de l'univers? » Qui pourrait ne pas comprendre ses interrogations curieuses devant ces astres à apparence maudite et désolée, et surtout devant cette divinité singulière « qui règne en même temps dans les cieux, sur la terre et aux enfers, » astre que le Zohar nous dit avoir été converti, de soleil qu'il était, en corps opaque et froid, dégradé au point de devenir, par la suite, l'astre des magiciens, des lunatiques et des manes (de menelune, d'où manie, folie)?

Mais restreignons la question.

Nous avons promis de revenir sur toutes ces correlations singulières de la science et de la théologie, et nous pourrons le faire d'autant plus librement que nous nous reconnaissons en ce moment en pleine voie d'hypothèses, comme s'il γ en avait beaucoup d'autres dans la science.

Or, quels sont dans la Bible les trois principaux personnages de la grande catastrophe sidérale? Ce sont le Verbe, Lucifer, son usurpateur, et le grand Archange, vainqueur de celui-ci. Quels sont maintenant dans notre système solaire les trois astres dont notre spéculateur mystique pourrait rapprocher les noms et les destins de ces trois grands noms métaphysiques, si ce n'est le Soleil, Lucifer-Venus et Mercure?

Nous avois épuisé tout ce qui reçarde le Soleil, mais comment ne pas rapprocher necore de l'archange foudroyé cette planète de Lucifer-Véuns que tout l'Orient appelle encore aujourd'hui Chebar ou la grande tiphreme, et qu'il adore toujours en souvenir de son ancienne idolatrie? Serait-ce donc là ce Lucifer, voisin jaloms du soleil, qui se serait dit dans son orgueil 2 se montreni jusqu'à lui, et dont Mercure, perdu comme lui dans les feux du grand astre, dont il est comme lui l'assessur et le gardine, auvait renversé les projeis?

Norre spéculateur s'éctonnerait avec M. Maury, comme avec tous nos mythologues, ét ovir une échonante ressemblance entre ce Mercure et notre saint Michel, comme lui l'ami du soleil, son frivauer, son Mittar peut-étre, comme lui q'ami peychopompe, écst-à-dire charge de la conduite des âmes séparées, comme lui et antagonisse des démons, que le livre des Nababhiers nouvellement découvert appelle le grand ennemi de la planite Vênus, (Voir Annuaire de philosophie, janvier 1860.)

Ce rapprochement est d'autant plus curieux que dans la tradition chrétienne on donne à ce vainqueur dans le ciel le trône et le lieu du vaincu, pendant qu'on lui consacre, comme le paganisme les consacrait à *Vercure*, tous les promontoires de la terre.

Il est évident que ce paganisme a merveilleusement utilisé tous les traits du prince de la face du Seigneur, en les appliquant à ce Mercure, à son Hermie-Inubis égyptien et à l'Hermie-Christos des gnostiques. Chacun d'eux était présenté comme le premier des conseillers divins, et comme le dieu le plus voisin du soleil, qui su the soleil, qui su the

« Mithra, dit Dollinger, possédait jadis l'étoile de Mercure, placée entre le soleil et la lune, mais on lui a donné l'astre du vaincu, et depuis sa victoire il est identifié avec l'ènus. » (Judaïsme et paganisme, t. II, p. 109.)

Quant au maitre déposédé de Vieux, «il aurait entraîné avec lui, dit la Bible, la mance partie des foitels dont on derrette la piace saus pousoir la trouver, etc.; « et notre mystagogue de rapprecher aussiblé avec soin ces demières expressions des révélations scientifiques qui nous montrent avec suipéfaction, dans la mace partie de la zone planétaire, un vide immense, un hiaus effrayant rempli par des miliers d'asstéroides que tout annonce être les débris d'une planètes ou de planètes fracasséises.

Voilà certes un bien singulier rapprochement.

Mais revenons à Mercure et à Vénus.

Görr es avait déjà renarqué, comme d'autres et surtout comme Creuxer, que Drouz, J. Hibre a et Airiname formaient une espèce detrinité, et M. de Sacy (<math>Mystires du pagonisme, t. II) a dit : « On pourrait tout concilier, en admettant que Mihr ou Mihre fait un ised préposé à la garde et à la direction du soldi, et qui sembhit toujours l'accompagner. Cet ixed aurait eu alors son dominéte dans la phaéte de Vous, et Hérodote aurait eu raison dans Fidentilé qu'il établit entre Véuus-Uranie et Mithra. Cette planète n'a-t-elle pas eu toujours des nons qui l'associent à l'astre du jour à l'astre de liport.

M. de Sacy entrevoit la vérité, mais il ne tient pas compte de la chute et ne voit pas que cette identité entre Mithra et Vénus vient de ce que Mercure-Nithra, après avoir défendu le soleil attaqué par Vénus, lui a été substitué dans la possession de sa planète et dans la direction du soleil, er avarts ser se loces ucurens.

Eichborn à son tour s'exprime ainsi dans un Memoire à la Societé repupile des sciences de Gettingue; » et lorsqu'on nonem Mithra tout à la fois dieu et soleil invaincu, c'est en opposition aux livres sacrés des mages qui nous restent encore (repupinatièus libris majorum souris aidhae supersitibus) et dans lesquels Mithra n'est ni un dieu, ni le soleil, mais un génie frant ENNE EN SOLE. ET AL LUNC, Compagno perfeute du soult. TOUR se en différant essentiellement, »

Pausanias, livre V, nous dit qu'il avait un autel commun avec Jupiter. On l'appelair Fiis de Jupiter et Apollon; en lui donnait des ailes, pour exprimer la course du soleil; on l'appelait encore Nantium ou Soleil-loup, a solaris luminis particeps, participant à la lumière solaire. » "

Virgile le peint ainsi : « Tum virgam capit, hac animas ille vocat Orco; il prend sa verge qui lui sert à l'évocation des âmes plongées dans le Tartare. »

Écoutons encore le paganisme égyptien, et voyons si M. Maury n'a pas eu quelques raisons pour retrouver dans son Mercure la doublure

 Les Assyriens donnent aux Perses fe culte de Vénus-Uranie et les prostitutions légales en son honneur. (Herodote, t. I, § 432 et 499.)

Strabon, Bérose of Quinte-Carco, fixent or beau caleau au rêçae d'Artero III. Anis d'onc, sous les Acheminales, l'ântique mardisens dupretu sa purcié. Pour lui, cette Véuas ciait la planée Lacifer, dont lis fiend la compagne de Midra et non Milhra lui-mêne, comme le veut Herodote. Mus co n'était pas leur seud emprent sidéral, car le 21º fargard des Vendidad donno un chant à régrain sur toute la milice coleste.

T. IV. - MAN, HIST., III.



du grand archange chrétien, et si le Mithra des Perses ne se reconnaitrait par ici dans ses rapports avec Ormund et Ahrinane. Si nous examinons, avec M. Rosellini⁴, certains cartouches égyptiens, nous les voyons porter le nom de Séthos (ou Sothis, Mercure), précédé du mot sole ou de ceux « solis custodes, essiegno del dominanti, é oftre grande bei vigilanti, gardien du soleil, soutien des dominations et le plus fort des vigilants. »

C'est le χρυσοφαής Ερμής, le Mercure couleur d'or, que les prêtres défendaient de nommer. C'est l'un des deux *chiens* qui gardent le troupeau, autrement dit l'Hermès-Anubis ou Agathodænon.

C'est l'Argus qui veille sur la terre et que la terre prend pour le soleil.

C'est un des deux assesseurs du soleil s.

C'est par lui que l'empereur apostat se recommande toutes les nuits au Soleil, e car, dit le savant Vossius, tous les théologiens affirment que Mercure et le Soleil ne font qu'un... C'était le plus éloquent et le plus sage des dieux, ce qui n'était pas étonnant, étant si voisin de la sugresse t du Verbe de Dieu, qu'il se confondait avec aux³ ».

Il est évident que l'Hermès Sarameyas des Grecs remonte à ce divin lévrier Sarama des Indiens, « qui garde pour le maître des cieux le troupeau d'or des étoiles et des rayons solaires, » Ouant à son image, il suffirait d'étudier un instant la statue de

Quant a son image, il sultrati d'étudier un instant la statue de Mithra au Vatiena pour retrouver dunée nas satée de loin et dans ses ailes d'aigle celles du séraphin courageux et maître de l'espace, dans son caducée la lance, dans les deux serpents qui l'enlacent la lotte du bon et du mauvais, et surtout dans les deux clefs que ce Mittra porte comme saint l'ierre, celles par lesquelles le séraphin-patron de ce demire starte cludit at retuduit, ouvre et referme les cieux *.

Voil pour Mithra, Maintenant examinons bien Mercure et tous ses attributs. Mercure, qui porte aussi la balance, est avant tout le génie psychopompe, c'est-à-dire protectour, peseur et conducteur des ames séparées (de leurs corps); c'est à lui, comme nous l'avons dit, que l'on consacre tous les promontioires, en qualité de dieu Terme*, et cous trouverez dans ce messagee, fils de Jusifier, et semblable au vrai vous trouverez dans ce messagee, fils de Jusifier, et semblable au vrai

- Égypte, t. I, p. 289.
 Julien, Discours.
- 3. Idolátrie, l. II, p. 973.
 - 4. Hymne précité.

Comme les siens, les temples de saint Michel étaient principalement élevés sur les promontoires; ainsi ceux de Normandie, de Cornouailles, du Bosphore, etc.

soleil, sous l'image duquel on le représente, la réunion de tous les traits que nous avons réunis dans le portrait de Mithraton-Mithra, DONT LA LANCE S'INTERPOSE DANS LE TRIPLE SOLEIL, entre Ormuzd et Ahrimane.

Voyons enfin ce dernier.

Nous avons dit que Mercure était l'un des deux assesseurs, ou littéralement chien de garde du soliet (cynocéphales). Il en avait done un autre, et cet autre était Lucifer, Éuphore, la plus brillante des planètes (tilibona), a celle qui se levait au matin, qui mane oriébents, a le deuxiem ne de la lumière, le commencement des ser voies, principium viarum Domini, L'hnoun-porte-lamière des Égyptiens, et primitivement le compagnan d'armes de Netrure, dans leur double et incessante veillée autour du Dieu dont ils complétaient la triplicité. Or, il suffit, pour retrouve; et l'Aphrimane mazdéen, de se rappeler

Or, il suffit, pour retrouver ici l'Ahrimane mazdéen, de se rappeler le prophète Isale : «Comment es-tu tombé du milieu des pierres enflammées, è toi. Lucifer, qui brillais au matin, etc.? »

Nous le savons, « la perversidé s'est rencontrée dans les anges, » et la ples belle des créatures s'est révoltée contre les cieux; c'est pour avoir voulu s'asseoir sur le trône du Très-Haut, pour avoir suurpé le tabernacle (cathedram) du Seigneur¹, pour avoir arboré ses armes et son nome, et, selon toute les probabilités, pourration adjouter, pour avoir, comme le Phaéton de la fable, pris les rênes de ce char divin qu'il lui était entionit d'exotgre.

A nul autre que Mercure-Soleil, son frère et son voisin, n'incombaient le devoir et l'honneur de la lutte, et c'est pour cela que l'Égypte nous montre son Apophis-Soleil mis à mort par son frère le soleil, comme l'Apocalypse le Soleil-Abbadon (Apollon) devenu le roi de l'ablime grâce à la victoire de l'ange qui drâti daus les feuz du soleil... etc.

Et comment son vainqueur ne s'y trouverait-il pas, puisqu'il est dit qu'il fut mis à la place que le vaincu avait usurpée , et que c'est ainsi qu'il devint l'ange de la face du Seigneur?

On ne peut plus s'étonner dès lors que Mikaël, conducteur du pepuple hêbreu et vicaire du Verbe dans tout l'Ancien Testament, diét iteun, par tous les cabalistes, pour l'ange du soleil, par cela seul qu'il était apara à lossé comme chef des armées du Seignar (sabondh), et que, par suite de cette apparition, un soleil ait été erravés sur la tombe du vaillant auterirer ou lui élévait la victoire.

 [«] Je m'assoirai sur le trône du Très-Haut, in cathedra Altissimi. »
 « Angelus faciei Dei sedem superbi humilis obtinuit. » (Cornelius a Lapide, t. VI, p. 229.)

Ainsi, dans les théologies biblique et palenne le soleil a son dieu, son défenseur et son usurpateur sacrilége, autrement dit son Ormuzd, sa planète de Mercure et celle de Lucifer-Vénus, arrachée à son ancien mattre et donnée aujourd'hui à son vainqueur.

Pour en revenir à cette planète Vénus, que Pythagore appelait sof alter, ou l'autre soleil, comment se fait-il que son prince ait été en même temps celui de la terre ou de nutre monde? À cela nous répondrons : N'est-il pas encore bien étonnant que la science moderne remarque entre Vénus et la terre les plus formelles analogies, et, entre autres, les traces d'une catastrophe, et, notamment, d'un déluge qui aurait produit les mêmes effets que le nôtre?

« Vénus est une seconde terre, dit M. Beynaud ', tellement une seconde terre, que s'il y avait communication entre ces deux planêtes, leurs habitants les pourraient prender pour les deux moitiés d'un même monde... Il semble qu'elles soient dans le ciel comme deux sœurs. Semblables par leur conformation, ces deux mondes le sont aussi par leur rôle dans l'univers 1. s.

Une très-remarquable coincidence est encore celle qui existe, dans la configuration de Véuus, entre tes correst du Lucifer mystique dont « une est abattue, » dit l'Apocalypse, et cette bizarrerie zoologique qui donne au croissant de cette plante « l'apparence d'une corne tronquée. » Serait-ce donc en raison de ce croissant et de cette corne géologiques que jadis, si nous en croyons Athénée, « la première lettre do nom de Satan se traçait autrefois comme un ar et comme un croissant!" » et serait-ce en honneur de cette planteie, qu'ils continuel à adorer, que les enfants du Croissant auraiten fait de celuci-la base de leur blason « Lucifer, a dit un prophète, est le précurseur de la lumière et son égal en spleadeur. C'est dans ses corres qu'est toute sa force; la mort le précédera, et le diable marchera toujours devant lui « »

Voil pourquoi, sans doute, on voit cette planète figurée dans les plus anciennes tables astrononiques par une croix sous un gloupe pendant que la terre, sa seur, l'est au contraire par une croix sur un egobe. Est-ce que le fameur triangle renerers', dessific par cue que nous expliquaient ce dessin en signant: « le suis léthovah à l'envers, » aurait son pendant dans le signe de cette planète.

^{4.} Terre et ciel, p. 74.

^{2.} Id., ibid.

^{3.} Athénée, l. XX.

^{4.} Habacuc, l. II.

Il ne faut pas oublier en outre que le Zohar assigne toujours Sammaël le troisième palais (teruma) parmi les sept palais principaux du soleil. Vénus, en effet, occupe le troisième rang, en partant du soleil.

« Edin, dit M. Le Couturier, s'il faut en croire le témoignage de l'Antiquié, Véma surait sibi dans son aspect des modifications tellement extraordinaires, qu'elles ne pourraient résulter que de la transformation complète de sa nature; saint Augustin, entre autres (Cité de Dies, 1. XXI. ch. vn), rapporte, d'après le savant Varron, que « cette foille aurait changé de couleur, de grandeur, de figure et de cours. « Cet Vémennet, fortenen attestés, ésrait arrive l'an 1766 avant l'êre chrétienne (, c'est-à-dire à peu près à l'époque du déluge, qui incliniait la terre sur son axe.

Restons-en là sur nos deux planètes et sur leur conduite à l'égard du soleil.

A ceux qui nous objecteraient que la chute des anges ayant eu lieu avant la crécion génésiaque, notre mystique commet un anachronisme grossier, nous répondrions d'abord que nous n'en savons rien ni les uns ni les autres, ensuite que, même dans cette supposition, la Bible nous donant le monde phénoménal et sensible pour la réalisation matérielle du monde et des substances invisibles, leurs proto-types spirituels, nous retrouverions dans ce monde métaphysique les mêmes personnalités, le même univers et les mêmes sider que dans celui-ci. Done la question avair lu pet êre exactement la même.

Nous pourrions étendre à l'infini des rapprochements dont le principe pourrai étre vrai, mais dont les détaits risquerient d'être singulièrement errorés. Lissons donc les vrais mystiques allemands s'aventurer, s'ils le veulent, dans une vols si fécode en méprisse, mais n'hésitons pas à dire que de toutes ces recherches, oiseuses en apparence, que de ces méprisse même, pourra sortir un jour la démonstration de cette première base de Dupois : « que toute la théologie est dans l'astronomie. » Pourquoi n'a-til pas vu qu'elle se retrouvait avant tout dans l'histoire, et cela, cette fois, sans hypothèse et sans spéculation (1)?

- 1. Panorama, chapitro véxus.
- 2. Voir le chapitre vin de ce Mémoire, vol. II, p. 91.

 [«] MERCURE OU LE FAUX SAINT MICHEL. » — Nous avons dit, au commencement de ce paragraphe, que M. Maury s'était beaucoup occupé, non-

seulement de la psychopompie ou translation des âmes, mais encore de leur pésement ou psychostasie. Or, comme dans la tradition catholique saint Michel préside à cette fonction, dévolue chez les Grecs à Mercure, comme elle l'est chez les Égyptiens au dieu Thoth, le savant archéologue en tire, comme à son ordinaire, la conclusion que c'est encore là un de ces emprunts contractés par l'Église, et qu'il faut se hâter de reporter à l'avoir de l'antiquité. Il nous montre d'abord (Revue archéologique de 1815, p. 717) notre grand archange tenant, sur deux chapiteaux des églises de Montivilliers et de Saint-Lô, le fléau de la balance, comme à Rome dans une fresque de Saint-Laurent-Hors-les-Murs, comme à Bourges, sur les vitraux de la cathédrale, le tout avec enjolirement de diablotins blottis sous un des plateaux de cette balance, et cherchant à l'entraîner. C'est vrai, tout cela est de l'histoire monumentale, et, ce qui en est encore, c'est que tous les rituels funéraires de l'Égypte ne représentent guère autre chose; c'est que, sur presque tous les papyrus, on demande à Thoth de remplir auprès de l'âme les mênies fonctions qu'il avait remplies auprès du dieu Osiris, lorsqu'il mourut dans sa manifestation sur la terre.

Mais o qui n'est null'emen historique et encore moins monumental, c'est d'ajouter (Revue archéologique, 1845, p. 501) : el 18-2 sans docta presque inconcerablo que le messager de l'Olympe (Mercure) soit decena le chef dos légions de Alboros. Comment comprende qu'un dius qui pour les chrétiens n'était qu'un démon ait de mésunorphose en une do ces pures intelli-gences 7 » E. N. Mayer d'ajouter en moi et « Aujourd'hul), los antiquaires les plus orthodoves n'osernient plus dire, comme presque tous les Perse et les plus orthodoves n'osernient plus dire, comme presque tous les Perse et les viles de Sinist, pue de divinités gièmene écient et de domon et habitaires des idoles, puisque Mercure et saint Michel étaient l'un et l'autre un génie sidéret et la mis-

On cruit rêver en vérié, foraqui on entend de pareilles choses; d'abord, la croyance des Pires et des chriteires aux d'enons habitant des idoles ne les empérbait pas plus de les ranger dans la milite de cirel, qu'elle n'empérbait saint Paul de les appoler matièmes rémènenses. Les Piers, qui ejui en en dissaint Paul de les sons il sont la commentation de la terme générique et primitif d'abon, et d'is son dini par en materiorier l'application aux dubles, c'est que pour rest tous les dieux des Gentils étaient tout à la fois des génies (âzipour, crossi (malit).

Mais or que l'on comprend encore moins, c'est qu'un homme de la valeur de M. Muury paisse attacher quédque prix à l'argament que volci : » L'Ileramés des Gress et le Tluch égraplien ayant précédé le christianisme, c'est nécessirement criurie qui est le orgànies. » Mais où donc les Égrapliens et les Gres aurainnt-lis pa puiser un double type si parlatement semblable, ş'il nréstait primitivement nulle part s'e, d'autre part, comment, saus un coup d'East surraturrel et divin, les Apôtres, si grossières, dil-on, ousseu-t-lis pa métamorphoser o dei ude se voluers, ce surveillant gagé des mattresses de Jupiter, et us séraphin idéal et cloştate chargé de terrasser le mai et de juger la terrer Comment'l d'ajour au éndendant, estes dans la monda, ces idonnattes de la comment de la com

annient towar le moyen de convertir en diamnist les bouse inmondes qui soutilieiten protunt, et molgre la neapeze des antienes, ese grandes images de Pan, d'Anatis et Necurs, et de leur rendre leur couronne primitivel et nœu les appellerions des copistes l. ... Mais qu'est-co donc qu'es copistes qui, sans études et sans lettres, trouvent le secret de transfigurer tout ce qu'îls pillent chez les svanist ? Yes-til- pas les plus artionned de pesser que le biez, le beau, le razi, sont les aines, et que le mat, le laid, le faux, sont des capies dégradées que les adornéeurs de traipe et de l'future l'Après une révolucit une de vingt sieches, une restauration, n'est-elle que vingt-quarbe leures d'exilectes, et ne carril pas mois le reconstruit par sont per le que vingt-quarbe leures d'exilectes, et ne carril pas mois le trouve aux fédes autheriueurs à cette révertieures à cette révertieur de construit de la comme de la comm

2. - Comètes normales et anormales.

Toutefois, le chapitre à propos duquel notre spéculateur mystique aurait le plus beau jeu serait assurément celui des comètes.

Les comètes! sujet de triomphe et d'humiliation pour la science! sujet de triomphe lorsque lalley, Calizaut et de Pontécoulant prédisent le retour de celle de 1682, l'un pour l'année 1759, l'autre pour tel mois de mars ou d'avril, de dernie pour 1835, et qu'elle paratie fécetivement le 12 mars de l'année désignée 1759, et le 16 novembre 1835, avec neuf heurs de retard seulement. Sujet d'humiliation lorsque après avoir prédit celle de Charles-Quint pour 1861, celle-ci se permet de manquer de parole et d'envoyer à sa place de toutes jeunse inconnues qui semblent n'avoir d'autre but que de donner gain de cause à l'autrodepue qui les vois artiver au jour fixé par lui 1,

Mais l'humiliation est bien autrement grande encore lorsqu'il s'agit de définir leur nature et de fixer leur mission. Lei c'est à se voiler la face, et à demander pardon au ciel et à la terre de tout ce que l'on a dit de l'une et de l'autre.

Élevé comme tous nos contemporains dans la crainte de ces terribles voyageuses, nous avions tous plus ou moins épousé les théories et les épouvantes de Buffon. Pour nous, grâce à lui, notre planète

^{4.} On serappelle qu'un M. Hodel avait prédit pour le jour de la Saint-Pierre l'apporition d'une cométo à laquelle il donnait par avance ce saint non; et la comete a paru ce même jour, à la grande supérâction des axtronomes; malheureusement, comme toujeurs, le prophéte n'a pas su s'arrêter.

n'était qu'une éclaboussure refroidie du soloil heurit dans la noit des temps par une de ces magnifiques et écouries courseus. Bleuve de semps par une de ces magnifiques et écouries courseus. Bleuve par le partie de notre grand astre, bien qu'elle passat alors pour une «masse de verre en lusion, » s'était contentée d'en être «un peu dérangré (¿id.). » Pour l'avenir on nous donnait à choisir entre trois hypothèses so heyve, ou brieflés, on noyés, et c'était impossible autrement dans le cas d'une nouvelle approximation. Lalande prétait mani-forte à Bleuro, à lei point qu'on lai intima, de par le foi, l'order de cesser des prédictions trop alarmantes; mais on n'en trembla pas moits. La science avait nomonier.

Broyés!... Cela devait aller tout seul, en raison du choc et de la densité de ces comètes, attestés par Newton.

Brûlés l que n'avait -on pas à redouter quand on savait que « la comète de 1680 avait passé si près du soleil qu'elle y avait contracté une chaleur deux mille fois plus grande que celle du fer rougi 1! »

Noyés!... Cétait ce qu'il pouvait oru sa rriver de plus heureux, et comment voulait-on l'éviter, plusqu'il était prouvé à qu'un heureux, et comment voulait-on l'éviter, plusqu'il était prouvé en de même force et densité que la terre, per la sant à s'en approcher de treize mille lieues seulement, tirreral par la suele force de l'extraction toutes les caux terrestres de leur ablime, et les soultverait de trois mille toises intate au décesse de leur niveau naturel, etc. if de trois mille toises intate au décesse de leur niveau naturel, etc. if de

Maupertuis était plus alarmant que tous les autres. Suivant lui, nous devions être et brûlés et glacés en même temps.

Aussi, bien que Voltaire attestât que le déluge était « un article de foi que la raison ne saurait admettre, » on n'en établissait pas moins formellement que c'était là la vraie cause du déluge de Noé, et qu'il ne fallait pas la chercher ailleurs.

Autre dauger. Emportée par le tourbillon de la comète, la terre pouvait devenir comète elle-même; heureux cette fois si nous pouvions en être quittes pour l'enlèvement de notre lune!

De temps à autre, cependant, se trouvaient quelques consolateurs assez (infénires pour essayre de battre en brêcle la dentité des comètes, précisément par leur résistance à la formidable chaiseur que elles traversaient cette immense fournaise, Relativement à leur challeur, on se demandait comment un cerps s'évaporant toujours par l'action du soleil pouvait rester toujours dans le même état de conservation, et comment une quave composée de cette vapeur, réaliste

^{1.} Textuel.

^{2.} Textuel encore dans Lalande. (Essai sur les cométes.)

d'une ébullition générale, pouvait rester constamment dans le même volume et dans la même direction, etc.

Mais rien n'y faisait et, comme Bachel ne voulant pas être consolée, on ne rabatait rien du dianger offert par ces grandes masses mebrasées. Boucheporn venait d'être trop précis en signalant les grandes blessurer reques par la terre dans quinze choca consciutifs, et de ne l'avait pas été moins, en montrant comme très-probable la transformation de notre sibbe en combete. (Eleures austiments.)

Cependant cet admirable Chaubard, du livre duquel nous avons déd di (chapite) qu'il no s'était pas vendu un sou exemplaire, de veloppait par les raisons les plus suvantes, et surrout avec un admirable bon sens, le théorème suivant : e Les comètes ne sont probablement que des amass gazeux plus ou moins condensés à leur noyau; de là la grande excentricité de leurs orbites; quant à la position de leur queue à l'opposite du soleil, elle n'est qu'un simple effet de leur gravitation verse cet astre ', »

Nous en étions là, lorsque vint ou revint, car on ne le sait au juste, la fameuse comète de Donati en 1858.

A dédaut d'Arsgo, tous les regards se tournèrent aussitôt du côté de M. Babinet, qui volunt bien alors descendre des hauteurs du Sinal sidéral, pour apporter encore quelques paroles d'espérance et de paix aux lecteurs des deux Mondes et de leur Revue. Ces articles étant dans la mémoire de tout le mondé, nous n'en rappellerons que la conclusion et la voici : c'est qu' eune birrondelle, qui viendrait s'abattres sur noroni de chemia de fer lancé à tout ayeur, y causerait plus de désordre qu'une comète ne le ferait en s'abattant sur la terre.

« Peu-Cere, ajoutali-il plaisamment, peu-Cere serai-il il impossible d'y trouver assez de matière pour la médecine homogathique ! » Pauvre Buffon, pauvre Newton, pauvre Lalande, pauvres trembleurs et surtout pauvres crédules, que vous restai-il à dire ou à faire devant un tel changement de front? Eh quoi! pas la moidre préparation? — Non, mais que voulez-vous ! le changement de front s'appusit exter lois claur cette observation sans réplique, que « l'on voyait, au travers du noyau, des étoiles de la onzième grandeur que l'on n'aercoit pas toolours au travers de l'air le buts pur s'. ».

^{1.} L'univers expliqué par la révélation, p. 433.

La lumière d'Arcturus ne perdit rien de son éclat en traversant la comète de Donati. Il en fut de même pour le groupes d'étoiles n° 2 de Messler. (Yoir les Observations du R. P. Secchi.)

En vérité, c'était renversant; ce n'était même plus un gaz, car if nous semble qu'un gaz n'ôte rien à la densité de l'air ct ne le rend pas plus diaphane. Paudrait-il donc en revenir au signe pur de nos supersitions opoulaires, ou pour le moins dire toujours avec Grove :« Tout ce que nous appeions fluide impondérable est une pure affection de la matière, causée par une force spirituelle?

On convicadra qu'une science qui se déjuge en vingt-quarte heures avec une telle facilité, et qui en revient avec autant de franchise aux vieilleries dont elle frait il y a vingt aus, ne suurait être un épouvantall bien menaçant; à tous ses condamnés scientifiques elle laisse l'espérance que leurs flérissures sevent toujours temporaires, et que dans ce jury la peine de mort n'est jamais décrétée contre une erreur que l'on est à neu pris certain de voir revenit tot ou tard.

Devant cer riens visibles (autre expression de M. Babinet, et M. Levireir l'Adopte), que devenait cette opinion d'Arago; que « les comètes acquièrent des dimensions de plus en plus énormes à mesure qu'elles rélògiquent du solell!? « On pent mettre cette proposition, avait dit l'Illustre astronome, au rang des vérités de la science les misus studies (Nrago, Annaire 1832).

Mais que devenaient suríout les fancueses lois de l'attraction? « La rapidité augennee, disait-on, en raison des proportions de la masse matérielle. » Or, comment arranger ce rieu visible avec les deux cent quatre-vinget dans little lieux per le teure, vitesse attribuée par Newton à la comète de 1680? « Tout corps, disait ensuire le marquis de Laplace, qui pienferrari dans l'attosphère du soleil, tomberti liminédiatement sur lui » et voilà que er rien visible péniere dans cette atmosphère sur lui » et voilà que er rien visible péniere dans cette atmosphère pou que un le moins disloquée, lorsqu'on l'en voit sortir saine et sauve et sans voir éprouvé le moindre dérangement dans son orbite.

Mais qu'est-ce à dire? Voici des comètes qui paraissent spontanément et se développent en un instant sous l'œil de leurs observateurs, comme celle du 24 janvier 1836, observée par John Herschell au cap de Bonne-Espérance (Arago, rapport huitième, 1836).

En voici dont l'ellipse normale de dix ans se réduit à cinq ans et demi, puis revient à vingt ans. Voyez les paresseuses! (Ibid.)

Il ne leur manqualt plus en vérité que de tomber dans les feux d'artifice et dans les fusées de Ruggieri.

Or, dans la séance de l'Académie des sciences (de juillet 1861), M. Leverrier déclare que la comète actuelle n'est nullement celle de Charles-Quint, comme tout le monde le croyait, et qu'elle n'a aucune ressemblance avec les comètes déjà observées; « ce qui ne contribuern pas peu, di-iil, à obseurcir encore le peu de connaissances que nous avons sur ces astres errants... Toutes les apparences sont nous avons sur ces astres errants... Toutes les apparences sont contre sa périodicitié, son orbite étant presque perpendiculair son plan de l'écliptique... Elle offre, en outre, une singularité très-remarquable. Le nogan, au lieu d'être creux comme une demi-coque d'ausf., comme la phapert des astres dé) observés, présente l'aspect d'un véritable soleil d'artifice dont les rayons courbes tourneraient dans le même sens. En outre, l'attre ne éxis par rapprodé au soleil. Ce sont là des faits de nature à compliquer considérablement la théorie des comites. »

En vérité, ce serait à donner sa démission d'astronome... si on avait l'honneur et le malheur de l'être, car les mathématiques ici ne peuvent plus s'appeler triomphantes.

Ce sont donc, comme le dit un astronome contrit et confessé, « ce sont vraiment des ASTRES A PART. »

Mais son-ce bien des astres ou de simples météores? le la question so schdivise encore, et malgré les irrécusables raisons données pour le rien tisible, quelques savants (peut-être pour sauver l'honneur de la vielle écode y d'ostsinent à ne pas généraliser autant que Mr. Babinet et Leverrier, et cherchent, comme M. Le Couturier, à couper par la motifé ce nouvel enfant de Salomon.

Voyons, arrangeons-nous; mettons qu'il y aura des comètes à noyau et d'autres sans noyau. — « Pas possible, répondent les socialistes de l'Institut. Tout ou rien. Faux sur un point, le noyau doit être faux sur tous les autres. »

— Mais alors nous voici donc revenus aux purs signes?... — Qui sait? Signes cyclaires, signes périodiques, signes éventuels et anormaux... Ce serait en très-bonne compaguie qu'on y reviendrait.

On y reviendrait d'abord avec Newton, qui appelait les comètes « des envoyés extraordinaires, chargés d'inspecter le système solaire qu'il fallait retoucher très-souvent. »

On y reviendrait ensuite avec Képier, qui, bien loin d'être ce que le Dictionnaire des gens du monde veut qu'il soit, c'est-à-dire a un très-grand astronome en réslité, et un astrologue pour tuer le temps, en gagnant son pain, » était tout aussi sérieusement le second que le premier.

Il suflit, pour s'en convaincre, de lire dans son latin, comme nous avons eu le courage de le faire, la dissertation sur « la véritable aunée de la conception du Fils éternel de Dieu dans le sein de la vierge Marie, » et son Traité sur « la physiologie des comètes. »

Dans le premier de ces ouvrages, il commence par l'exposition

d'une merveille dont il a été lui-même le témoin, « Le 10 octobre 1604, TOUTES les grandes planètes opérèrent leur conjonction dans le Sagittaire et formèrent un grand trigone de feu, siexe et commencement de la nouvelle période de huit cents ans (octingentorum). Ajoutez à cela que la planète Mars, plus prompte que ses supérieures (velocior superioribus) en devancant leur marche, était venue s'adjoindre à la dernière de celles-ci, c'est-à-dire à Jupiter, et enfin une autre étoile vint se réunir à elles et s'élever au-dessus de Mars, comme déià celui-ci s'élevait au dessus de Jupiter. Celui qui n'a pas yu ce prodice ne peut se faire une idée de cette masse de lumière, qui paraissait comme agitée et brisée par des vents impétueux, tant étaient fortes la vibration. l'ébullition des flammes et l'éruption scintillante de tous ces feux... Attaché alors, en qualité de mathématicien, à l'empereur Cæsar Rodolphe II, je crus devoir, en raison de ma charge, me donner tout entier à l'étude et à l'illustration d'un miracle si grand et si divin, magnitudinem miraculi divinitus exhibiti, »

Rapprochant ensuite cette mervellle de l'état que devait offir le cied à la nissione de Sauveur, il établit par le calcul que cette naissance dut avoir lieu, non pas deux au avant notre ère actuelle, comme le veut Scaliger, ni quarte, comme le veut Pedonais Laurent Sushga, mais bien cinq bounes aunés», e.ar, di-il, je rapprochai, comme dans un seut lableus, toutes les ères de tous les peuples de l'apparition de cette nouvelle étoile et de ce trigone de feu que Dieu avait fix dans les hauteurs du firmament, no plutôt dans le grand plunitate/onne destiné au spectacle de tuntes les nations de la terre. »

Mais l'astrologie de Képler se tenzit à la hauturr de son génie; il ne la faisit pa descendre des hautes considérations théologiques et politiques, pour la prostituer aux thèmes généthlisques des astrologues du commun. Pour lui aussi l'astrologie mystique se divisait en deux branches, l'une parfaitement orthodoxe, celle des signes et des grandes influences, l'antre formellement hérétique et absurde, celle des horescopes et des éstinés humanies faisant dépendre la vie, la mort, les héritages et le seue des enfants dans le sein de leurs mères, etc., de la coipocitoi nels plantées.

« Cest une usurpation, dit-il, sur les rôles du bon et du mauvais esprit, car, diel, si un thème généthilaique pouvait nous fournir, sans aucune incertitude, ces prévisions d'évênements qui n'appartiement qu'à l'ange gardine (cet article de foi), il fautrial en conclure que eet ange est empêché lui-même par l'astre génethilaique et par les promoines contraires. Jai connu deux hommes, il est vrai, qui, nés sous

des constellations très-violentes, ne le furent pas moins dans leurs murus et dans leurs tabitudes; Irandir les précipiess, es sussendres par une corde au-dessus des ablines, risquer leur vie à toutes les heures, rien de tout cela ne les flut périr, mais r'un fus floudroyi, et la l'autre périt d'une balle, à la chasse, Prodant longtenges, je ne con-prenis rien à ces nout volontes et accidentelles envoyées à des gene qui ne me paraissaient pas les niériter; mais, mieux éclairé sur leur compte, j'al fini par comprender parafitiement comment, shandomés de leur ange et courant comme un cher sans cocher, l'ils fini ssaient par tomber sous la traumié de Stata, outper sous de leur anne comme un cher sans cocher, l'ils fini ssaient par tomber sous la traumié de Stata, outper sous la tromber sous la traumié de Stata, outper sous la tromber sous la traumié de Stata, outper sous la tromber sous la traumié de Stata, outper sous la tromber sous la traumié de Stata, outper sous la traumié de leur au sous la traumié de leur au leur la leur la traumié de leur au leur la leur leur la leur leur leur leur

Képler, toutefois, se demandait encore si, « de même que les esprits retretar da pueple et des nations sont quelquefois artéels par des malices adverses (comme on le voit dans Baniel, ch. n_i), on ne pourrait pas supposer que nos anges gardiens, dans leur lutte contre les embléches des princes de l'air $(\pi x^2 + \eta_i x a_i)$, ne sont pas paralysés ou génés par les influences de cet atent ant, d'où adirait une certaine infélicié naturelle qui expliquerait alors ce proverbe « qu'un malheur n'arrive jamais seul?

« Mais alors cette influence ne serait jamais absolue, Dieu la brisant en faveur de celui qui lui plal, et la laissant agir pour tous les autres; de telle sorte que, lors même qu'un malheur imminent ne peut se conjurer, l'ange gardine en avertit, pour le moins, par des moyens cachés, afin que son cilent ne soit pas pris au dépourvu; c'est alors que l'on voit des présignes et des averdissements dans le genre de ceux qui précédèrent l'écroulement de cette montagne du Troil. »

Passant enfin aux comètes : « le pense, dit-il, que c'est en vertu d'une loi naturelle que les comètes entraînent presque toujours et amènent, comme dans un faisceau, les guerres, la famine, la peste et beaucoup d'autres calamités.»

whais, i'll funt fravour,' il ne faut pas répodier tout à fait la manière de voir générale, relativement à la signification des couviets, dont l'événement justifie souvent (non rure) le pronostic. Il nous faut donc adjoindre aux causes naturelles dont nous nous contentions jasqu'ici des principes plus élevés. Pour que cette comète puisse apparaître au-dessos de certaines sones terrestres et annouer ce qui doit étre, il faut absolument que sa trajuction obéisse à une géométrie transcendante qui l'ordonne et la masure à cette même fin, soi qu'elle

Il est probable qu'il s'agit ici de l'effroyable catastrophe qui ensevelit la petite ville de Pieurs, près de Chiavenne et sur les pentes du Splugen.

obéisse à Dieu lui-même ou à la direction d'un bon ou d'un meusir sesprit, comme cettu que Baniel nous monter protégeant et troublant les provinces et se combattant entre eux, ou enfin à celle de ces ceptis inférieurs, plus pinkles habitants et administrateurs de l'éther, comme Thalès, l'ythagore et Haton nous l'enseignent avec raison, qui remplisent le monde, et que tous les théurges nut adorés comme des dieux. On ne peut nier que ce ne soient ces seprits qui aient répondu aux questions qui leur étaient posiés, soit par la bouch des idoles, soit par les arbres, les cavernes, les animant, de telle sorte que la science des arraspinces étaits lind rêtre une pure chimème. Il en est de même aujourd'hai, car céul-îl seud peut se préserve de ces appentide liter.

« Les prodiges de cet ordre sont en effet souvent d'une telle évidence, qu'on ne peut ex men les expliquer par l'art des conjectures ou par la superstition de l'esprit humain.

« Quant à ces comètes, on pent dire d'elles ce que nous disons de tant de monstres que nous voyons surgir tous les jours: que ce sont de véritables monstres astronomiques, naissant et mourant comme les autres dans l'étendue des espaces.

« Si les comètes ne signifiaient rien, dit-il encore, s'il n'y avait pas

 « Hanc causam naturalem esse puto quæ cometas, bela, famem, pestem, cæteraque mala in uno fasciculo plerumque connectit.

« ... Quod si una fatemur, non plano repudiandam esse il am rationem interpretandi cometas, quæ naturaliter omnibus videtur... quæque non raro scopum assequitur. Oportet igitur naturæ, qua hactenus fueramus contents, adjungere altiora principia... Et sub certis curli locis terræ representetur cometa, utque corum adminiculo significare hominibus possit illa quæ placent huic, quod inquirimus, principio, oportet trajectionem cometæ, ab aliqua ratione, geometrize totiusque adeo mundi intelligentissimze, prius ordinari et mensurari, adeoque destinori. Sive Deus ipse sit, sive spiritus potentissimi, sancti æque ac malevoli, qui, ut in prophetia Danielis legimus, integras provincias aut tuentur aut turbant, coque nomine secum invicem pugnant; sive denique spiritus imbecilliores administrantes, auræ æthereæ incolæ, quam doctrinam tradidere Thales, Pythagoras, partim et Plato. Nec enim ideo falsum est bis spiritibus plenum esse mundum, quia hos illi qui hoc dixerunt loco Dei coluerunt, aut theurgicis superstitionibus adjurarunt, Sic enim neque sol neque stellæ existerent, quia has illi qui de iis docuerunt deos esse tradiderunt.

 « Negari non potest ab hujusmodi spiritibus olim bominibus responsa data ex idolis, quercubus, antris, animalibus... Neque mera simplicius deceptio le plus souvent, à leur appartion, une réunion de fléuive de guerres, si fon attribuit tout cela us haserd, il faudritt taver alors de mensonge tous les anciens historiens, et, grands dieux, quels hommes I set philosophes les plus graves, les plus habites législateurs, des politiques consommés, tous, à l'exception d'un très-petit nombre, auraient errê au profit des susportres de quelques moormes modernes, qui auraient ou seuls le privilège de voir la vérile. Mais cela tiendarie du prodige I — C'est une maladie générale, dil-on. — Oui, y compris le Sauveur des hommes qui a dit: «Il y uara à lois des signes « dans les étoiles et sur la terre, des mélées humaines, etc. » Et la proficicion ne se fu pas attendre apprès lui, car l'osèphe nous montre l'étoile Ziphias brillant au-dessus de Jérussiem pendant une année conséculiev avant la destruction de cette ville.

« C'est lorsqu'on veut donner des significations trop *spéciales* que l'on tombe dans l'erreur, comme lorsque Sénèque applique à la mort de Néron la comète qui parut de son temps.

« De même pour celle de 1556 annonçant, disait-on, la mort de Charles-Quint, qui lui survécut longtemps.

« IL FAUT N'Y VOIR QUE DES AVERTISSEMENTS GÉNÉRAUX, »

On voit quel respect avaient pour l'histoire et pour les anciens ces hommes au nom et pour l'honneur desquels on se croit obligé tous les jours de maudire cette même histoire et ces mêmes anciens!

Képler se moque en conséquence de l'icho, qui avait essayé d'astreindre à une orbite circulaire les mouvements de lacomète de 1557. Il ajoute qu'il pourra bien en faire autant pour la comète de 1677. mais qu'il faudrait alors supposer qu'elle va tantot vio, tantôt doncement, qu'elle s'arrête même et devient stationnaire, lorsqu'elle est prête à se cache drans les rayons du solell. Cotte dermière comète, selon

fui aruspicina. Erant cnim ista demonia in avibus per acerem dirigendia operosa i quibus, Deo permittente, mults hominibus præsignificabantur, equidem et hodie interdum... Cum mendas ille ab intini.... idem tenuit ejus mos hactenus,... qui inform sorris adibbet historiis, ille nore i unt absardi nibil audet. Sie enim angelus De Billeami asiama loqui Fedt, sid diabolus serpentem.

e Equidem hujusmodi portenta seepe tam sunt evidentia, ut nihil arto conjectandi, nihil superstitione credondi opus sit.

« Exdem igitur dico de conetis quo de monstris, quorum tot nova videntur quodidi, ut non fit veriminio omnes species corum initio fuisse creutas, sofaque, consuetadine maris et fonelles hucusque propagate; magic ciam automata sinamilai. Item vorisimilo videntu, de conetis, modifica muitos tales inilla vastitate mundi nasci denasciquo. » (Cometarium physiologicum.) lui, n'a que trop ponctuellement accompli tout ce qu'elle avait semblé prédire.

On est heureux de pouvoir s'appuyer sur Képler et même sur Newton pour croire, soit avec le second, à la mission de correction cosmologique des comètes, soit avec le premier, aux récits de ces historiens si respectables.

Avec eux, et grâce à eux, on pourrait réaliser le veu émis par M. Reynaud, de « faire reutrer enfin l'astronomie dans la théodicée, » et réfuter cette assertion de MM. Renan et Michelet, qu' « avant la Renaissance cette science n'avait fait preuve que d'ignorance et d'ormeit (1).»

Elle aurait pu leur dire avec l'Évangile : « Insensés, vous connaissez bien les apparences du ciel, mais vous ne connaissez pas les signes du temps. » (Saint Matthieu, ch. xvi.)

 a DOCUMENTS HISTORIQUES SUR LES COMÈTES. » Pour l'histoire des comètes, pour ces faits que Képler prise si baut et qu'il no voit combattus que par des ergoteurs, la science moderne nous renvoie elle-même à l'astronome Pingré, ce grand historiographe des cométes,

Nous arons done voulue lo consulter encore personnellement, et c'est lai qui va nous racorte leur listorie. Il nous apprend qu'est la conside qui demours un an de suite au-dessas de Jérussion (Joséphe, de Bello Judacio, I. VI) lime mentionen (listorier naturelle, 1, li, nº 22, ch. xxy), parai les constels jurelots (acontias), celle dont le rayon semblat se buscer conne un trait z. Assai, cit-il, rifest le plus promps sisvi'-il de pres nome archivel. Assai, cit-il, rifest le plus promps sisvi'-il de pres nome archivel. Le regarder, or vivant r'inacti se thuse sois cut visasse.

Comment n'a-t-on pas relevé davantage ce mot de Pline?

« Mais le peuple romain, dit Pingré, crut que celle qui apparut quarantetrois ans avant Jésus-Christ était l'âme de Cèssr. « Quant à lui , Pingré, il se montre implitoyable pour Tite-Live et ses rectts. « S'i revenuit au monde, ditil, je ne passerus jausis les monts pour aller le voir, à moins que ce ne fât pour appender à bien parle blin. »

Il est vrai qu'il n'est pas heurcux lorsqu'il se moque ainsi des Grees, « qui s'étaient imaginé qu'une comete n'était pas un être réel, mais seulement une apparence. » Et le rien visible, qu'en dirait-il aujourd'hui?

La superstition ne s'arrêtait donc pas à Rome. Diodore (liv. XV) nous dit que « peu de temps avant la subversion des villes d'Hélice et de Bura on vit plusieurs nuits de suite une lumière ardente qu'on appela la poutre enflammée; et nous lisons dans Aristoteque « cette poutre était une vraie comête. » (Météopologie.), I. c. b. vt.)

Pitatrque (in Timolorou) dit qu' un fiambeau ardest précéda la flotte de ce général jusqu'à son arrivée en Sicile, et que, sous le consulta d'existe Servilius, on vit dans le ciel un bouclier suspendu. » Nous avons déjà vu. (I. Il de ce Mêmpire, p. 466), que M. Babinet classait ces pluies de coltumnes et de boucliers parmi ces autres pluies classiques de poissons, de crapaude, dec.... nous ne devons pas trop nous élongen de celle-ci.

Sozomène et Socrate nous rapportent à leur tour qu'en 400 une comèteépée vint briller au-dessus de Constantinople et parut toucher la ville, au moment des grands malheurs que lui ménageait la perfidie de Gu'inas.

Môme phénomène au-dessus de Rome, avant l'arrivée d'Alaric. (Hevel et Lycostb.)

s'Si, pour abrèger, nous changrons de hittude et d'époque, nous entendons, dir Pinggé, presque bous les révirais de l'an 1000 garantir ce fait : 800 us le règne de Robert, le 19 des calendes de janvier, ou le 14 décembre, le ciel écant observir, une sepèce de fainnéeur ardent tombs aux la terre, lissant derrière lui une longue trace de lumière; son éclat était êt qu'il efforya non-seclienant ceux qui chient dans les maisons. Cette grande ouverture deciel se réfermant innemablement, ou vit la figure d'un d'appa dout les pieds éclaire bleux et dont la étés semblait croître loujeurs. Une combe ayant pars un même charge des ce la freque des les semblait croître loujeurs. Une combe ayant pars un même charge de ce la freque des les les histories, car on le rectaver dans Signebert (Chronique), dans Hernann Corner, dans la Chronique de Tours, dans Albert, Casin, etc. Ils sont tous unambs.

« Ailleurs (c'est Pingré qui continue), UNE ÉPÉE EST TENUE PAR UNE MAIN, comme le 14 août 1527, une autre épée se voit entourée de têtes coupées. « On la voyait, dit Rockembach, tous les jours, durant cinq quarts d'heure. Ce fait est attesté par beaucoup d'écrivains. » (Pingré, page 485.)

Oo voit que l'esprit moderne ne gagne rien à nous renvoyeraux historieus de son choix. Il pardet exactemous comme les ancients; seutemot liss ne croiset pas aux faita qu'ils donnent comme attestés, car le hon l'ingré termine ne disant que a toute ces foites étaitent téchnibles, tant que l'en n'avait pas treavet (revant est charmant) la craie nature et le cériable paraceurs des treavet (revant est charmant) la craie nature et le cériable paraceurs des vienness trabales notes et qu'ils des me se formatula taits cous la planes de Lererrier : «Par les nouveaux faits, la théorie des cométes va se trouver plus compliqué que juminé! »

Saos cela, le public ent accepté cette découverte (de Pingré) comme il accepte les découvertes nerveuses de nos physiologistes modernes à propos des faits spirites que l'on constit.

M. le docteur Calmeil avait dit quelque part, à propos des idées de possession, que « tout cela cesserait d'être absurde le jour ou l'on admettrait les

12

T. IV. - MAN. BIST. III.

esprits. » M. Reynaud dit à peu près la même chose à propos de l'angéologie sidérale. Tous deux disculpent donc pur ces mots tous les théologiens attaqués depuis tant de siccles. Puisqu'il ne faut qu'une grande foi aux osprits pour réhabiliter la vieille cosmologie biblique ou plutôt générale, on comprendra que nous ayons attaché lant d'importance à leur démonstration.

Sans scarif fo moins du monde aux details de la thèse a-tronomique dont nous venous d'esserve un nouvel examen, nous nous estimentes dipto pheureux si l'ensemble de tant de témoignages et d'attestafons illustres pouveis jêter ne feix-ce qu'un peu d'indercision dans l'esperit de quelque poupouseur, sur la justice de cet arrêt prononcé par ses maître : « Le christianisme est mort devant Eastroomie moderne. »

CHAPITRE XIV.

ANTHROPOLATRIE

0.1

ADORATION DES MÉDIUMS (DE NAISSANCE).

S fer

Grand problème et grande méprise. — Éxhémère à Athènes, à Rome et à Paris.

— La question mieux posée. — Hercule pris pour exemple.

1. - Problème.

Il n'y a pas encore un demi-siècle, l'héroizme ou l'anthropoldirie passait pour n'avoir jamais été autre chose que la défincation ou l'apothéose des hommes célèbres, des bienfaiteurs de l'humanité. Après mille aux et plus de guerre déclarée, ons er reposait de tant de travans sur cette définition commode, et l'on avait fini par ne plus voir dans le panthéon paien que des hommes morts et défifiés.

C'était le vieux système d'Évhémère, de cet Évhémère, renégat du paganisme, qui, selon l'opinion généralement reçue, vint un beau jour (300 ans av. J.-C.) apprendre au monde que son Olympe n'avait jamais existé, ou plutôt qu'il n'avait que trop bien existé, puisque le tombeau de chaque dieu, retrouvé par lui sur la terre, changeait en purs et simples mortels tous les immortels de l'empyre.

On peut se figurer la fortune et les infortunes réservées à

un livre aussi radicalement subversif, et tout ce que ce voyageur érudit et haut placé, puisqu'il avait été chargé de missions importantes, dut soulever contre lui de passions et de colères. Les épithèles d'athée, d'imposteur et de fou, que lui prodiguent à l'envi tous les auteurs contemporains, peuvent faire préjuger ce qui serait advenu de l'auteur de l'Histoire sacrée, sans l'intervention protectrice de Cassander, roi de Macédoine !

Il est facile de se figurer le parti que des athées comme Epicure, des matérialistes comme Lucrèce, et des sceptiques comme Cicéron, tirèrent de ce premier brûtot, lancé en pleine paix sur l'arche sainte des gentils par un homme qui ne comprenait certes pas la mission providentielle et préparatoire qu'il était appelé à remplir.

Après la destruction du temple, et pendant les premiers siècles de notre ère, le livre et les révélations d'Évhémère, adoptés généralement par les pères (mais avec des réserves que l'on dissimule et que l'on ne comprend même plus aujourd'hui), devinrent un des arsenaux les mieux fournis et les plus heureusement exploités par la polémique chrétiene.

Depuis, on oublia les modifications explicatives dont nous voulons parler, et il resta bien convenu dans toutes les écoles, que tous les anciens dieux, y compris le père des dieux et des hommes, avant de monter sur leurs autels, avaient été, comme nous, les enfants d'un père et d'une mère que rien ne distinguait des autres.

Mais nous avons une Académie des inscriptions et belleslettres, et lorsque les érudits du xvuri s'élole reprirent lous ces questions pour dresser un meilleur catalogue des dieux et des religions antiques, ils s'aperquent bien vite que la chose n'était pas aussi simple qu'elle en avait l'air; ils purent s'as-

^{4.} Le litre du livre était spà léssepaph. Le poête Ennius l'avait traduit en latin, mais il ne resto plus de cette traduction que quatre-vingt-treize lignes. (Édition d'Amsterdam, 4707). Diodore, I. V. et Eusèbe, Préparation, I. II, nous ont conservé chacun un fragment de l'ouvrage original.

surer que le système d'Évhémère négligeait bien des problèmes, et que, malgré son côté positif et lumineux, il projetait une ombre de plus en plus épaisse sur tout l'ensemble du mystère.

Un préjugé de moins, un peu plus de respect pour les pères, et tout s'expliquait à l'instant; mais déjà la critique avait arboré le drapeau de « l'inadmissibilité du merveilleux, » et comme la nôtre elle en portait la neine.

Il suffit d'entr'ouvrir le premier tome venu des cent vingt in-quarto dont nous parlons, pour voir dans quelle masse de divagations, grâce à ce préjugé, l'élite des savants européens allait se plonger sous la double bannière des allégoristes et des Étchémeristes.

Cette guerre formait le pendant scientifique de la guerre artistique des Gluckistes et des Piccinistes. Nées à la même époque, soutenues avec la même ardeur, ces deux luttes suscitaient peut-être autant de divisions et de haines, aux alentours de l'Inatiu et de l'Opéra, que nots terribles questions de vie ou de mort allaient en susciter le lendemain sur toute la surface de la France. Le dieu de la guerre ne perd jamais ses droits; tant que l'heure du sang n'a pas sonné, pour centretenir la main tout lui est bon, une mélodie comme un nom gree.

Il est curieux de s'en assurer.

En sa qualité d'astronome-historien, Bailly avait ressuscité la question. Frappé vant Dupuis de tous les rapports sidéraux qui existaient entre les héros solaires et l'astre dont ils tirnient leur nom, il avait commencé par soutenir la vieille thèse allégorique et astronomique de Macrobe contre l'évhé-mériste Cicéron. Mais cette thèse s'était compliquée, bien vite à ses yeux.

Concentrant, par exemple, la discussion sur Hercule, Bailly continue bien à ne voir dans ce dieu « que le dieu qui porte monde sur ses épaules, le dieu de l'année solaire et des douze signes du zodiaque.» Pour lui, sans aucun doute, il

s'agit, comme pour Dupuis, et sans avoir eu le temps de s'entendre avec lui, du fameux fipzaλtez (filtéralement gloire de l'air), c'est-à-dire du dieu de l'empyrée, âme de toutes les cosmologies orientales; mais voici qu'en même temps il est forcé de s'arrette devant et autre Hercule, qui dans son acte de naissance porte le nom d'Alcée, se dit fils d'Alcmène, et rapporte dans la Grèce la sphère des Chaldéens et des Perses, dérobée par lui à l'Asie; alors il laisse échapper cette exclamation : « Celui-ci, cependant, ne peut pas être un homme imaginaire ».

Nous voici donc en présence de deux Hercules; deux Hercules, non-seulement porteurs du même nom, mais dont l'un fut de tout temps le dieu purement allégorique des douze stations du zodiaque, le céleste dompteur du serpentaire céleste, reconuc comme tel sur les monuments d'une antiquité indéfinie,... et l'autre, doublure grecque, bien historique et bien positive de son grand et céleste chef d'emploi, par conséquent acteur chargé de jouer ici-bas le myaétre des douze stations du zodiaque, du passage du soleil dans les deux sosticies, et de sa lutte avec le serpent et le sorprion, etc., grandes vérités cosmiques qu'il traduit en douze travaux vizibles et palpables, lels que l'étoulfement d'Antée, la destruction de l'Hydre de Lerne, etc., et l'applibées qui les suit.

Voilà bien évidemment une vie calquée sur le zodiaque, un être soleil et homme tout ensemble! Allégorisme évident et réalité historique!

On sait que Dupuis ne pouvait se tirer de ces hasards impossibles qu'en sacrifiant sans pitié toutes les histoires terrestres; mais Bailly se révolte à cette idée, se débat dans les rets qui l'enserrent, et croit les avoir rompus pour toujours en déclarant que « ce second Hercule avait probablement choisi un genre de vie semblable à celui de son patron céleste. »

Au point de vue commun, on ne voit guère d'autre moyen

4. Histoire de l'astronomie ancienne, première partie.

d'expliquer un tel problème. Tout le monde convient aujourd'hui de la réalité de cet Hercule thébain et reconnait, tout en faisant la part obligée de la légende et de l'exagération des fameux travaux, qu'il descendait bien véritablement de Danaiss, qu'il déploya des son enfance des qualités hérofques, qu'il rétablit la domination chancelante de ses aïeux, en un mot qu'il redit les plus grands services à la terre.

Ainsi donc, d'une part, impossibilité absolue de nier l'imitation du cours du soleil, de l'autre, impossibilité non moins absolue de nier l'imitateur humain.

El cependant, se choisir une origine merveilleuse, s'improviser une famille et des alliances à l'infini, faire gronder le tonnerre à sa naissance, étouffer deux serpents dans son berceau, communiquer sans cesse avec les dieux, se forger tout exprès des monstres pour les vaincre à point normé, entreprendre des travaux dont la terre étalera les merveilles, descendre aux enfers tout exprès pour en sortir comme le soleil, et pouvoir, comme lui, s'appeier e gloire de l'air la quelle prévoyance habile! et que peut être un homme qui choisi aussi bien sa carrière?

On le voit; absurdité des deux parts. Celui qui sacrifie le zodique. Si ces hommes étaient des soleis, lis rétaient plus des hommes; et s'ils étaient des hommes, que devenait leur soleil? La vérifie se trouvant prise entre deux portes. Dupuis ferme sur elle la porte de la terre; Bailly les lui ouvre généreu-sement toutes les deux, mais à une condition : c'est qu'elle n'y passera que dans le costume qu'il lui plaira de lui donner, c'est-à-dire privée de tout ce qui pourrait faire soupcomer le merveilleux; de sorte que ce ne sera plus le personnage historique qui avisera, comme il le disait tout à l'heure, au soin d'arranger son avenir, mais lui, Bailly, qui va choisir pour son Hercule le genre do vie qu'il convient de lui donner.

Vains efforts! Il paraît que c'était là un treizième travail plus difficile à lui seul que les douze autres.

En effet, toutes les traditions s'accordaient pour appeler Dieu-Soleil celui qui avait creusé ces canaux Pélusiagues qui portent encore son nom, et quant à cet Antée qu'il avait étouffé dans ses bras, et dans lequel on a voulu voir une personnification de la terre dévorée par le soleil, il était évident qu'il avait existé, puisque Hérodote, qui ne ment jamais, avait vu son tombeau à Irasa, près du lac Tritonis, en Lybie... Ainsi, du reste: beaucoup d'historiens très-sérieux fixaient tout aussi parfaitement la position du jardin des Hespérides que toute la généalogie des Atlantides, filles d'Atlas, frère d'Hespérus, etc. 1.

La réalité des Gorgones était garantie par leurs propres peaux, rapportées et suspendues par le général carthaginois Hannon dans le temple de Junon, où PLINE LES VIT encore2.

Celle des Pygmées n'offre aucune difficulté, car, d'une part, Juvénal atteste qu'ils étaient compatriotes d'Antée, tué par Hercule, et, de l'autre côté, Aristote, Philostrate et Pline en font des Troglodytes, et nous commençons à savoir ce qu'il faut en penser3.

Quant aux animaux fabuleux, longtemps déclarés tels, on sait qu'à l'exception de l'Hydre de Lerne, qui ne nous offusque en rien. Geoffroy Saint-Hilaire les a retrouvés tous, grâce au fronton du temple d'Olympie, rapporté par la dernière expédition scientifique de Grèce 4.

Quant à l'Hercule romain (le même sous une autre enveloppe), on pouvait suivre ses traces, car il couvrait à son tour l'Italie tout entière. Fondateur d'Herculanum, de Porto-Hercole, de Nice et de vingt autres villes, il avait séjourné et combattu partout. Couronné dieu par Évandre, d'après le conseil de Thémis, il laissa sur tout le rivage ligurien et tyrrhénien des monuments de son passage : à Rome, c'est

^{4.} Voir les pages 424 du tome I" de ce Mémoire, et 342 du tome II. 2. Id., ibid.

^{3.} Id., ibid.

^{4.} Id., ibid.

lui qui construit l'Ara maxima en mémoire de sa lutte contre Cacus, et l'Aventin garde une mémoire aussi fidèle de ses bienfaits historiques que celle conservée par le mont Æta de sa mystérieuse apothéose.

Denys d'Ilalycarnasse, qu'on accuse de crédulité en raison de sa fidélité même, raisonne cependant conformément aux premiers éléments de la critique, lorsque, après avoir basé sa croyauce au héros, tant sur l'existence de ses ancêtres et de ses fils (entre autres Latinus, le fondateur d'Albe, et Palante), que sur les villes qu'il avait érigées, il ajoute : « Est-ce qu'il se fut jamais acquis une telle vénération s'il n'avait fait, comme on le prétend, que passer par l'Italie? »

Que l'on juge de l'édonnement des Romains, qui n'avaient pas plus que nos académiciens modernes la clef générale de cette synthèse mystéricuse, en retrouvant plus tard leur Hercule et ses hautis fails dans tous les pays qu'ils avaient parcourus : le Bel de Syrie, le Candauie de Lydie, le Mékart de Tyr, l'Osiris égyptien, le Ramà des Hindous, l'Ognitos des Gaulois, etc.

Et cependant toute l'antiquité répétait avec Macrobe ce que nous répétons tous avec Dupuis : «Hercule est cette puissance solaire qui permet au genre humain de s'élever jusqu'à l'image des dieux.»

2. — Méprise.

Voici, nous l'espérons, la question bien posée; mais plus on y réfléchit, et plus on reste convaincu que ce n'était pas tout à fait ainsi qu'elle se possit à l'époque d'Évhémère : l'animosité des croyants contre le novateur ne pouvail s'appuyer que sur ses exagérations. Ce n'était pas d'avoir changé les dieux en mortels qu'on pouvait lui faire un crime, mais bien de n'avoir fait de ces héros que de simples hommes, puisqu'on distinguait parfaitement et partout le dieu céleste du dieu terrestre, son homonyme et sa copie. Les Gress n'avaien-list done pas élevé un temple à l'Hercule céleste et un autre à tous les Hercules de la terre? Les Crétois ne distinguaient-lis pas parfaitement le Jupiter-Soiel du Jupiter-Astérius qui avait eulevé Europe, fille d'Agénor? Pour tous, ces derniers étaient la progéniture de Jupiter, les fils du Soiel, la monnaie et, comme on dit en médecine, les succédanés des grands dieux qui demeuraient inviolables.

Nous sommes done persuadé pour notre part que, ne connaissant l'ouvrage d'Évhémère que par les très-courts fragments dont nous parlions tout à l'heure, nous posons très-mal la question, et qu'on ne lui reprochait que des développements ou des déductions rationalistes dont la finesse échanne à celle d'auiourd'hois.

Le tombeau d'Osiris à Busiris, celui de Jupiter en Crète, celui de Saturne en Sicile, celui d'Hercule à Cadix, étaient des nonuments de notoriété générale, que l'on montrait et vénérait partout. Leur prétendue découverte ne pouvait donc blesser personne.

Le malentendu est évident; personne ne pouvait nier l'humanité de ces dieux. Cinq cents ans avant Évhémère, Homère
avait raconté la missance d'Hercule à Thèbes, en Béotie;
il le dissit fils de Jupiter et d'Alemène, et père de Triptolème.
Il afjrmait que Nester l'avait connu, comme Thésée, Printhoûs, Jason, etc. Répétons-le done hardiment: malgré le
préjugé général, il ne s'agissait dans l'évhémérisme que de
la flétrissure et non de la mortalité des dieux. Ce qu'on ne
pardomait pas à Évhémère, c'était d'avoir dépouillé ces héros
de toute noblesse divine, en un mot d'avoir choisi dans
leur histoire, comme on le fait aujourd'hui, et d'en avoir
éliminé le prodige sous le prétexte qu'ils avaient été des
hommes. Peut-être lui reprochait-on, par exemple, d'avoir
oublié, à propos de la naissance de l'Hercule thébain, ce que
nous di Théocrite, à avoir : que le divin Trissias, consulée

par Alemène en ce moment, avait révélé qu'il lui serait imposé par les dieux douze travaux, après l'accomplissement desquels seulement il serait reçu dans le palais de Jupiter; de là dans les Trachiniennes, ce chant du chœur : «O Soleil je te conjure de nous dire où est ton fils, le fils d'Alemène? »

On lui reprochait peut-être, et même on peut dire à coup sûr, de faire descendre tant de familles émanées de la souche de Jupiter et alliées à tout ce qu'il y avait de plus grand sur la terre, au triste rang de bonnes familles bourgeoises, d'enlever d'un trait de plume aux Thesée, aux Danaûs, aux Cécrops tous leurs parchemins célestes et de faire, par exemple encore, de Cadmus,... Cadmus, le fondateur de Thèbes par ordonnance divine, Cadmus, le favori de Minerve, le précepteur de la Grèce, en un mot l'homme-serpent.... d'en faire — nous le disons en rougissant — ... le simple cuisnier du roi de Sidon ¹.

Mais ce qui distinguait surtout les évhéméristes de leurs adversaires (les croyants, les hellénistes, etc.), c'était l'explication par l'apothéose ou la reconnaissance que les premiers voulaient substituer partout et toujours à celle des INCARNA-TOSS divines.

Selon les évhéméristes, les dieux étaient des hommes divinisés; selon les autres, c'étaient des dieux nés hommes, ou incarnés.

Voils la vraie question; qu'on laisse donc de côté la fameuse lle de Panchée avec tous ses tombeaux, puisque ce principe, étant accepté de tout temps et par tout le monde, ne pouvait suffire à la rébellion générale contre Évhémère et sa doctrine (1).

Diodore, livre XXVIII, page 29, et Athénée, p. 658.

 [«] JUSTIFICATION DES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE. » — 4° On peut lire dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions (tome III, page 30), un bon article de l'abbé Massieu sur le Jardin des Hespérides.

Il passe en revue et accorde les attestations de Disépalas, d'Agroctas, de Pline et d'Apollodrec, et nes la lisses par artier par la petite d'irregnece entre les possumes d'or et les hrebis d'ories, attendu que Diodore le prévient que le mos tyéas, empleç per tous les histoiress, signisité égiément et pammes et brebis. Co dernie histoiren lui paraissait avoir dit ce qu'il y avait de plus addies avoc en fanerus princi, acus ponitivement relé pour la que par Alterodate, était voici nde l'aute d'étre à l'hercule son vainqueur, autei qui subsistait encre du lennya de l'Itale. (Histoire nutreelle, l. Y).

2º Les Tomhenux des Annacones tuées par les Gorgones se roquient encore du temps de biolores, qui l'illime épalement. Quint à cellecte, édip lien buttures par leurs ennemis et par Presée, qui avait tué leur reine Medues, et les sont acienties per Hercules, et cette narration parail à Tabbé Massier l'ellement circonstancies, a qu'il ne siaurait comment faire pour la récuser. Por imprérique présunsites se dies Miles de Bordes, pondant que tous les des l'entre de l'annaces de l'entre de l'annaces de l'entre de l'annaces de l'entre de l'annaces de l'entre l'entre l'e

3º Sur les Troalodytes, voir le tome II de ce Mémoire, p. 3\$2.

4º Quant aux animaux fabuleux d'Hercule, nous lisons un article fort intéressant sur leur compte dans le Magasin pittoresque, ce recueil charmant où rien ne manque de ce qui peut instruire et récréer, mais dont nous combattons à regret quelques prélugés.

C'est le numéro d'octobre 1861 qui nous le donne : « L'expédition céreulique de Grèce, lors de la guerre de l'indérpedance, en sux irrapporté, parmi d'autres monuments de sculpture, quelques fragments du templé de la pière à dympie. On sexti par Passania que ce fronton, d'à ai cienu d'Aleannes, l'un des plus célèbres élèves de l'indias, reprécentai tes travaux d'iterulé, et le debris nia pour par les foulles se repportuta è su sejute prouvaite laisser aucun doute sur leur fientile. Mai qu'étéreince deur au fond que ces sous forme mytheologique per l'imagniation populaire ne renferenties-telles pas un nese que le peuple avait pu cublier, mais que ne devaient pas méconnatire les espites élevis?

u Da des bas-relifels les mieux conservés représentais llercule terrassant le tautreau de Créte; or, en l'étudiant avec un oil sagen, (cédroy s'aint-libitire n'hésita pas à y reconsultre les troits caractéristiques de l'aurocht, ce bourd suurage sur la frencié daupel à accordent tous les auteurs. Au temps de Passanias, e reste de cette expère vivia recore au accinors du Balkan; et au temps d'Hercule, personnification des Pélagess, elle aurait été expulsée du Péloposèse, prêce au courage des habitants.

a Le Lion de Némée, sur ce bas-relief, au lieu de représenter un de nos lions d'Afrique, représente un lion comme on n'en avait jamais vu, couche comme un chien, sans crinière et aux grandes mèches de poils régulièrement disposées à la partie supérieure du cou... C'est le lion reproduit sur les bas-

reliefs de Ninive; c'est celui dont Xerxès eut tant à souffrir et qui, relégué jadis dans la Thrace, se retrouve encore aujourd'hui aux environs de Bagdad!

a Quant au Sanglier d'Érymanthe, si différent comme structure et comme défenses de tous ceux d'aujourd'hui, Geoffroy Saint-Hilaire nous le montre dans le phacochère africain ou dans un sous-genre intermédiaire, etc., etc.

« Pourquoi, ajoute M. Charton, n'accorderait-on pas aux figures qui nous arrivent du fond 'de l'antiquité par la main de ses plus éminents artistes la même créance que nous accorderions saus peiase à des figures d'histoire naturelle qui nous arriveraient du fond de l'Amérique ou de l'Australie, par la main de nos vorageurs? »

Saus peñse est bien farile d'ire, mais M. Charton oublie que, dit lignes plus but, il viencul des plus d'antiente de s'antient plus but, il viencul des plus d'antients historiens en « personnification des Pélasges. Or, quand on se permet de personnifie ainsi le vainqueur clausife parfout, comment peut-on treut mauvais que l'on personnifie aisse viente partient de personnifie ainsi le vainqueur clausife parfout, comment peut-on treut autour de soil ; autour de soil ;

Mais l'Hydre de Lerne, va-t-on nous dire, qu'en ferez-vous? Nous renverrons à notre Appendice sur LES BRAGONS ET LES SERPENTS SACRÉS, L. Î., p. 422, et nous y verrons que ceux do tous nos saints, et ceux de la Suisso protestante, no différaient guère de celui-ci.

Il en est de l'Hydre de L'erne comme de la Chândre de Bellérophon. Comme on ne pouvait pas accepter une cristaire animale présentée par Homber comme » n'étant pas de race mortelle mais divine, et par Hécido comme une fille de Typhon et d'Échtiefs, » on péléral sacriére avec elle le person age historique de Bellérophon qui paraissait inséparable de cette blec. Mais il fuel lui faut Brit dans l'étres (Lendenie et sincerpitous, » L'III, Memoire XO, la constatation de la roillé et de la contemporanité de ce de Bellérophon avec lleroule, leurs petits-fils se trouveau ensemble à la querre de Truic ».

Data est article, Friert no se contente pas d'admirer l'accordi parfait de toutes ces gérindagies si détaillées sur les doscendatas de Bellérophon et d'Herculo, fournies par Agoltodore, Pausanias, Diodore et Hondrer; mais il admire toutes les autres, célle du diris Mellapus par excepule, le compagne d'Herculo, colle de Sityphe, qui monte sur le tobre de Coryathe et succède à Médie, douze and di-il, grés le révour des Arganusies. » Pereix, Petus, Bellérophon, Sisyphe, Mélanup, Pulyido, Chion, Thésie, Minos, tous les Bellérophon, Sisyphe, Mélanup, Pulyido, Chion, Thésie, Minos, tous les Bellérophon, Sisyphe, Mélanup, Pulyido, Chion, Thésie, Minos, tous les Bellérophon, Sisyphe, Mélanup, Pulyido, Chion, Thésie, Minos, tous les Belléres, les Hércelides, Agameman, Hélène, etc., etc., tout cels pour lui est de Thistoire. « Le détail de toutes ces gérésidopies, di-il, est constant; Acolfolore de Bausanias en fournisses toutes les overses.)

Cette admiration de Fréret pour l'exactitude de ces hommes est bonne à constater : nous nous en servirons tout à l'heure.

\$ 11

Première guerre de treute ans, commencée à l'Institut par l'abbé Bergéer et terminée par Dupuis, ou les explications impossibles. — Deuxième guerre de treute ans, commencée par Creuser et terminée par MM. Guigoiaut et Maury sans aucun résultat.

1. - Guerre au xviii* ziècle.

Le Dictionnaire des gens du monde (recommandé, comme nous l'avons dit, par M. Guigniaut) nous renvoie aux savantes dissertations de MM. Sevin, de La Barre, Foucher etc., insérées dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions.

Mais avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons égarer nos lecteurs dans un labyrinthe de questions mal posées et bien plus mal résolues; on voit en effet, par la formule de notre sommaire (sont-lis dieux ou sont-lis astres?) que l'on voulait toujours circonserire notre choix entre ces deux opinions, tandis que les deux seules et véritables questions étaient celles-ci :

4° Comment ces hommes, dont les tombeaux sont partout, ont-ils pu passer dans tous les temps pour des génies sidéraux incarnés?

2º Par quelle illusion ou quels prestiges la naissance et la vie de ces hommes ont-elles pu paraître, dans tous les temps et dans tous les pays, revêtues d'un caractère fatidique et divin?

Il faut bien le dire: de toutes les dissertations recommandées tout à l'heure, pas uxe n'a manifesté la moindre intelligence du problème; et lorsqu'un homme comme Mairan vient nous déclarer sérieusement qu'il ne peut voir dans tous ces dieux que « de vraies aurores boréales, assez fréquentes, comme on le sait, aux environs de l'Olympe, » nous le mettons sur la même ligne que Bergier nous disant qu' a Atlas était sans doute un porteur d'eau d'une force très-remarquable, et que le divin Hercule n'était, selon toutes les vraisemblances, qu'un promontoire ou un canal, puisqu'on retrouvait son nom presque partout ou l'on voyait ces deux choses¹. »

Tout cela fait pitié et défraye cependant plus ou moins toutes les dissertations précitées.

Un homme seulement nous paraît avoir bien mieux lancé la discussion, et s'il ne la fait pas aborder, ce ne fut pas faute d'avoir entrevu le port, mais faute de force et du courage suffisant pour l'atteindre.

Cet homme était l'abbé Foucher, dont nous avons enregistré déjà plusieurs fois les aveux et les tourments, et que l'Académie des inscriptions à reconnu du reste pour l'une de ses illustrations les plus brillantes.

Suivons-le donc un moment sur la première de nos deux questions.

Dès le début, il insiste « sur la nécessité de bien distinguer avec toute l'antiquité entre les dieux immortels comme le soleil, la lune et les astres, et les dieux qui ne l'étaient que par une sorte de participation; » il « étonne que « des hommes aussi savants que nos critiques modernes » n'aient pas remarqué que dans Plutarque Osiris était bien positivement le soleil, et en même temps un prince dont on explique historiquement les aventures 3. « Ces dieux des astres, di-il, étaient, dans la manière de penser des anciens, des génies plus ou moins puissants... On croyait que ces génies avaient habité la terre, que génies-hommes ils avaient policé les premiers habitants de la Grèce, soutenu des guerres, fait des conquêtes, etc. (Page 655).

« On avouait bien que sur la terre ils avaient un corps semblable au nôtre, mais en même temps un autre plus subtil

^{4.} Voir, au chapitre vi, idolatrie.

^{2.} Mémoires, t. XXXIV, p. 451.

qui dans un clin d'œil pouvait franchir d'immenses espaces; ces fables passant de bouche en bouche imposaient au vulgaire superstitieux. » (Page 457.)

Nous soulignons à dessein ces deux mots pour bien monter la première disposition d'esprit de l'abbé Foucher. Nous ajouterons même que la chaleur avec laquelle il disculpe Évhémère du reproche d'athéisme nous avait fait croire un instant qu'il resterait son disciple.

Voyons s'il le sera jusqu'au bout dans un troisième mémoire. Lei (L. XXXV, p. 72), comme liferôdote 1, nous le voyons soupconner Homère et Hésiodo d'avoir les premiers humanisé tous ces dieux ; mais bientôt, comme Hérôdote 4 cenore, remarquant au contraire que tous ces dires d'Hésiode et d'Homère étaient consignés dans toutes les inscriptions publiques, dans les archiers de tous les temples, dans les traditions immémoriales de la Grèce, il en conclut (toujours comme Hérôdote) que les deux grauds poêtes étaient parfaitement innocents de tous ces mensonges, dont il fallait décidément aller chercher plus haut l'origine.

Enfin à force de peser toutes les chances, il prend un grand parti et se décide (car il faut bien en finir) à décharer que « les Grees auront transformé les paraboles en histoire; ainsi donc, » écric-i-il dans l'orgueil du succès, ainsi donc, le fantômes i vraisemblable de l'évhemérisme (ou des dieux-hommes) s'est évanoui dès que nous en avons approché la lumière. » (Ibid.)

Prenez garde, monsieur Foucher, vous n'êtes qu'à la page 72 de votre mémoire, et la page 73 n'est pas loin. Or, dans cette page 73 c'est votre lumière qui s'éteint et votre fantôme qui revient sur la scèue.

Vous avez dit: « Qu'on y fasse bien attention; on croyait positivement sous le règne de Cadmus que Jupiter (le père du héros Bacchus) était un habitant de la terre, et non-seule-

^{4.} Livre II, nº 10.

ment on le croyait, mais on prétendait l'avoir eu, avoir converté ace luir, on nomait les pays qu'il avait séduites, les princes qu'il avait visités, les femmes qu'il avait séduites, les enfants auxquels il était censé avoir donné le jour : et qui pourrait résues re létmoignage de Cadmus lui-même et de ses contemporains? S'imagnaient-ils done voir ce qu'ils ne voyaient pas en effet? est-ce par un enchantement maginée, que des personnes puruennt idéales leur paraissaient être des hommes de chair et d'os?

« Non, les faits étaient trop certains; on ne songeait pasmème à les palier (page 50). L'arrivée de Cérès dans l'Attique et le jugement de l'Aréopage contre Mars, meurtrier d'Allyrothius, flis de Neptune, sont des faits consignés dans les marbres d'Arondel; par conséquent, Cérès était une femme et Mars et Neptune des hommes très-connus, et habitants de l'Attique. Fortras Les Sentrairés se Baussru Contra De FrankLies Autrontrés. D'ailleurs, la postérité de ce Jupiter se perpétua dans la Gréce, et l'on en suit la trace d'âge en âge jusqu'à la guerre de Troie, arrivée quatre siècles après, époque à laquelle ces princes se disent neuvême ou dixième petit-fils du Jupiter et de Cadoms, leur père commun.

On conviendra que c'est à en perdre la tête, et qu'on arrive bien vite à ce dilemme inévitable : ou l'haltucination du genre humain pendant d'immenses périodes, et comment en accuser tout ce qu'il y eut de plus grand sur la terre?... ou, de vrais génies incarrês, et comment accorder cela avoc les ummenses lumières de notre génie moderne? Folie pour folie, il peut paraître plus convenable de voter pour celle d'Ifonère et d'Herodete que pour celle de l'Institut parisien.

L'abbé Foucher ne paraît pas aussi pénétré de cette nécessité et de cette convenance. « Il serait ridicule, dir-il, de classer parmi les héros grece et réels, comme îl le faut incontestablement, les Persée, les Cadmus, les Minos, les Bacchus, les Hercule, etc., et de régleure en même temps, comme le veulent quelques-uns, Jupiter et sa famille, leurs

T. IV. -- MAN. BIST , 101.

alliés, dans la classe des êtres imaginaires. » (Page 72.)
« J'avoue de bonne foi, ajoute-t-il, que je ne vois pas de

réponse satisfaisante à cette difficulté. »

Encore une tentative cependant, car l'abbé Foucher, en vrai savant qui ne se contente pas d'un seul mot pour clore une discussion, risque encore un tiers parti, consistant à expliquer ces espèces de Jupiter (sic) par « les prêtres des dieux véritables, qui, mieux instruits de la doctrine, etc., etc., auraient plus facilement séduit les populations. »

Mais cet expédient n'explique pas mieux, il le sent bien vite, « les neuf dixièmes des faits rapportés et leur mystérieuse évidence. »

Non, l'expédient n'est pas soutenable. Comment l'osilà des populations assez intelligentes tout à l'heure pour composer « les plus sublimes allégories, » et qui vont, à présent, se laisser prendre au piège grossier d'un simple prêtre de la ville, jouant toute la journée, dans leur maison, à leur table, à la face de tout un pays, le rôle difficile et soutenu d'un dieu allégorique!

Quelle mauvaise plaisanterie! Une pareille stupidité ne serait pas admissible chez les Iroquois; à plus forte raison chez ceux qui composaient la fleur de la civilisation hellénique.

En cherchant bien, l'abbé Foucher découvre cependant un certain Astérius qui pourrait bien, à la rigueur, avoir joué le rôle de Jupiter en Crète. Voyons un peu; d'abord l'histoire en fait un roi, et notre académicien est tout seul à lui conférer les ordres sacerdotaux pour la commodité de son hypothèse. Soit : la critique fine de notre siècle n'y regarde pas de si près.

Voilà donc Astérius grand pontife de l'Îtle de Crète, mais alors il faut bien se garder d'en faire un Crétois, car tous ses compatriotes auraient connu sa famille. Pour échapper à cet inconvénient, l'abbé en fait aussifot un prêtre de Jupiter » nouvellement arrivé d'Egypte avec toute sa maison. » Mais il oublie que cet Astérius-Taurus était toujours ce vieux Jupiter. le taureau ravisseur d'Europe fille d'Agénor, roi de Phénicie et père de Cadmus, le même Jupiter par conséquent après lequel ce Cadmus courait depuis vinigt ans pour lui reprendre sa sœur, et qui alors, au lieu de le poursuivre sérieusement, aurait été tout simplement son complice. Voilà une comédie de vingt ans aussi difficile à monter, que fatigante à jouer.

Cependant admetions ce déguisement, et dès lors on ne peut plus s'en tenir là; il faut multiplier et les méprises et les comédiens-singes de ce Jupiter, au prorata de ses prodiges, car il ne s'était pas métamorphosé seulement en taureau, il s'était métamorphosé en cygne, en loup; il avait fait bien mieux, il avait métamorphosé des rois en cette dernière forme, Lycaon par exemple, etc., etc. Chet tous ces misérables dioux que d'habileté! mais que de stupidité chez ces grands hommes qui sont dupes d'eux pendant toute leur viel

Parlons donc sérieusement; tout cela est antinaturel et absurde: on calomnie l'humanité, et la jongierie, que l'abbé Foucher nous donne comme un juste milieu désespéré, ne l'empéche pas de se rabattre tout aussitôt sur l'apothéose.

Aussi, voici venir un nouveau confrère, l'abbé Bergier qui va le relever vigoureusement.

« Ici, dit ce demier, pas de juste milieu praticable, les deux systèmes se trouvent également génés et dans le fond et dans la forme 1: que peut-il y avoir de commun entre cet Astériu-Ciel et un petit roi de Thessalie 2Et comment ce petit roi de Thessalie araï-il-dé dorde en même temps à Memphis et à Tyr, et vice versà? Mais, dit-on, « c'était après leur mort que la reconnaissance en faisait des DIELY-CIELS. » Yous n'y pensez pas; dans un État un peu policé la plupart de ces héros auraient péri sur la roue... D'ailleurs, des sauvages ne seraient pas doués de cette crédulité que vous prêteta à vos grands hommes, et quand nour voyons la peine que nos mis-

^{1.} Dieux du paganisme, p. 8.

sionnaires ont à convaincre ceux du nouveau monde, comment peut-on supposer que de petits négociants phéniciens ou des Égyptiens fugitifs auront jamais pu avoir tant de crédit sur l'esprit des Grees?»

L'abbé Foucher n'était pas seul; Fréret lui-même, qui le croirait? trouve à la jonglerie et à l'apothéose mille et mille difficultés. Il a raison d'affirmer que le mensonge de tant de parents (et il en compte jusqu'à mille vingt) est insoutenable, mais d'accord avec Bergier sur ce point, cela ne le rend pas plus indulgent pour son système. « De quel d'roit, dit-il, M. Bergier se permet-il de métamorphoser, par exemple, Cadmus en Cadmée, la citadelle romaine, Cécrops en croupe de montagne, Persée en fontaine, Amphitryon en rivière et Jupiter en montagne? »

L'abbé Foucher ne traitait pas mieux son collègue et confrère. « Ainsi, dit-il, dans le système de Bergier, toutes ces généalogies et ces milliers de collatéraux ne seraient donc que les effets successifs de causes nature les? les galanteries des dieux, des mélanges de fontaines et de fleuves? En un mot, Bergier ne verrait dans la théogonie d'Homère et d'Hésiode qu'une carte détaillée de la Grèce, et, comme il le dit, son cadastre? D'où il faudrait conclure que les Grecs, si forts sur les plus petits événements topographiques du Péloponèse, de l'Attique et de la Béotie, n'avaient retenu aucun trait de leur ancienne histoire politique, aucun nom de leurs chefs, législateurs, fondateurs, etc.! Comment l'auteur a-t-il pu croire que les Grecs, encore sauvages, pussent avoir dans leur langue, qui ne pouvait être que très-pauvre, une multitude inconcevable de mots pour exprimer les eaux, les montagnes, les vallées et les noms propres? Voilà cependant tout le fondement de ce système 1. »

On le voit, nous ne pouvons pas avancer; mais, comme travail, réflexions assidues et bonne foi finissent toujours par

^{4.} Dieux du paganisme, p. 8.

porter bon conseil, nous verrons où en était arrivé malgré lui l'abbé Foucher dans un cinquième Mémoire que nous nous réservons pour appuyer nos propres conclusions.

2. - Seconde guerre inutile.

Près d'un siècle s'est écoulé depuis cette première campagne, et maintenant où en sommes-nous?

L'évhémérisme est abandonné tout à fait. « Évhémère n'est plus qu'un matérialiste grossier, qui n'a jamais rien compris aux sublimités de la symbolique et aux finesses des allégories cosmologiques, « Haro sur cet épicurien! haro sur cet étroit dénégateur!

Cette indignation part assurément d'un bon fonds, mais encore faudrait-il qu'elle fût juste et sensée.

Or, écoutons l'élite des mythologues actuels, Creuzer, Guigniaut, Maury, etc., et surtout le premier commenté et expliqué par le second, son traducteur français, car on sait que les deux ne font qu'un.

« Il ne fallait pas moins, dit M. Guigniaut, que les travaux de ces trente dernières années ¹, que les progrès journaliers de la nouvelle érudition (oui très-neuve) fondée sur une philosophie aussi vaste que profonde..., pour produire au grand jour cette évidence, après tant de théories fausses ou incomplètes entassées les unes sur les autres par lous ces érudits, qui, depuis Plutarque jusqu'à Jablonski, expliquent tout par la plus absurde et la plus étroité des hypothèses, celle de l'apothéose. Nous ne nous arrêterions même pas à ce système d'Exhémère, si l'un des plus savants hommes des temps modernes, Zoega, n'avait pas, comme les autres, sacrifid à cette idole... Mais ce qu'il ne faut pas s lasser de répéter, c'est que le génie de l'Orient, et de l'antiquité en général, présente que le génie de l'Orient, et de l'antiquité en général, présente

^{4.} Traduiscz par: « nos propres travaux. »

toujours sous la forme historique ce que notre métaphysique moderne conçoit et expose dans une suite d'idése et de raisonnements abstraits. Ces règnes de dieux, ces dynasties divines, qui se succèdent pendant des siècles innombrables jusqu'aux dynasties humaines et aux temps historiques, ne sont pas autre chose que la divinité, la plénitude infinie de l'être, sortant peu à peu de ses profondeurs pour se répandre sur les hommes, et, par gradation, dans toutes les sphères, même les plus basses 4...

Quoil la plémitude de la divinité exprimée par les fredaines de Bacchus et d'Hercule! Le panthéisme n'a jamais été aussi loin. Continuons... « Il paraît seulement qu'à une époque quelconque... les idées morales ayant prévalu sur les intentions phuşaipes, cette religion d'Osfris, par exemple, pour mieux s'accorder à l'homme prit un aspect de plus en plus humain, et de là cette forme historique qui a fait illusion à tant d'esprits d'ailleurs judicieux. Ils ont confondu le grand principe de la doctrine égyptienne, l'émanation qui implique néces-asirement l'incarantion, avec les principes fort différents des Grees. Chez les Égyptiens, par une suite d'évolutions, la divinité descendait jusqu'à l'homme; chez les Grees, au contraire, l'homme pouvait s'élever jusqu'au rang de la divinité... Les Grees ne pouvaient se faire à l'idée d'un dieu abandonnant les célestes béstitudes pour venir y souffir et y mourir *.

Comment M. Guigniaut ne voit-il pas qu'il y avait identide absolue, au contraire, entre le Bacchus grec, fils d'un Jupiter descendu des cieux et mis en pièces par les Titans, et l'Osiris-égyptien, fils de l'Osiris-Soleil, et mis en pièces par Typhon? Le problème est partout identique; il l'est tellement, que luimème veut quelque part qu'on applique « sans balancer » aux héros de toutes les religions la théorie de Creuzer et la sienne.

^{4.} Religions, tome I, notes.

^{2.} Id., ibid.

Si nous avons bonne mémoire, cependant, nous nous rappellerons qu'au lieu de la divinité dans toute sa PLÉNITUBE. Creuzer nous parlait principalement « de génies auxquels il fallait revenir arant tout, doctrine sans laquelle, disait-il, on ne peut absolument rien expliquer 1.»

Mais pour y revenir il faut au moins y croire, et M. Guinatu n'y croit pas; pour lui, ces émanations, ces génies « ne sortent pas de l'ordre purement philosophique et matériel, et n'ont d'autre mission que de prouver l'allégorisme et la personnification théologique des éléments et des astres. »

Nous voici donc en face d'une incarnation purement platonique et, ce qui est plus triste encore, nous voila revenus à
Dupuis, c'est-à-dire à l'immolation de toute l'histoire et, par
conséquent, avec elle à tous les embarras. Immoler Hercule
et Bacchus, en effet, peut paraître une peccadille, tant que
l'attenta reste isolé; mais massacere d'un seul coup les mille
ringt collatéraux que Fréret lui-même a pris la peine de
compter dans la seule famille de Jupiter, c'est éteindre en un
quart d'heure toutes les dynasties grecques; et certes la chose
est un peu dures.

Elle le paraît même tellement à M. Guignlaut, que, pris d'un scrupule tout la fait arbitraire, il recule absolument devant le meurtre de Thésée, et ne pardonne pas à Creuzer, son maltre, d'en avoir fait une personnification du soleil. « Comment, dit-il, Thésée une abstraction! mais tous ses portraits sont sur les médailles, et le plus beau temple de la Grèce lui est consacrié 1 Al celui-là a bien vécu, i'en attest Plutarque. »

C'est vrai, M. Guigniaut, comme Plutarque, a mille fois raison de demander grâce pour Thésée; mais de son côlé Creuzer a grandement raison de la refuser et de repousser tout privilége.

Ainsi donc, jusqu'ici tout le monde a tort et tout le monde a raison : raison, quand on voit dans ces hommes l'expression

^{1.} Voir tome Ier de ce Mémoire, ch. 1, p. 65.

d'une vérité cosmique; tort, quand on n'y voit pas autre chose; raison, quand on met le doigt sur leurs tombeaux; tort, quand on n'en fait que des hommes. Ce qu'il y a de pis, toutolois, c'est d'en faire, suivant son caprice et pour les besoins du moment, tantôt des hommes et tantôt des émanations, car c'est se retirer le bénéfice de loanue erreur.

M. Maury, dans ses Religions de la Grèce, est l'homme qui nous paraît le plus approcher de la vérité: personne n'a mieux connu et mieux rendu peut-detre toutes les nuances de la vérité historique; il dit parfaitement tout ce que croyait la Grèce; mais, comme malheureusement il ne croit pas loi-men un mot de tout ce qu'il lui reproche d'avoir cru, bien loin d'éclaircir le mystère, il semble prendre plaisir à eu rendre la pnénétration de plus en plus impossible.

On le voit d'abord pencher pour une espèce d'évhémérisme mitigé, bien que le xvut s'siche nous ait prouvé but à l'heure qu'on ne pouvait allier les deux systèmes; ainsi, après avoir établi que « le nom d'Herculer napple une personnification de l'air, « il voit en lui « une sorte de chevalier errant divin, de l'antiquité, laissant entreroir dans sa naissance la trace d'un symbolisme oublié ou aliéré 1.»

Quant à Persée, bien « qu'il faille voir en lui, tout à la fois, une image des eaux qui, s'élevant de la terre par l'évaporation solaire, vont se condenser dans les nues, et une personnification de la force végétative que développent ces eaux, « il ajoute : « Il n'est pas non plus impossible que le souvenir de personnages réels, d'anciens guerriers, mélé à un premier fonds mythique, n'ait contribué à grossir la légende de ces deux héros 2.

Heureux hommes, en effet, dont la vie signifiait partout tant de belles choses! mais plus heureux encore les peuples qui savaient alors si bien *imaginer*, et les auteurs qui savaient

^{1.} Religions de la Grêce, t. II.

^{2.} Id., ibid.

alors si bien comprendre tout ce que la vie d'un homme peut cacher en fait d'évaporation solaire ou de force végétative!

Quel esprit que l'esprit d'autrefois!

On pense bien que ce n'est pas sur ces découvertes que se base notre admiration pour l'érudition de M. Maury.

Jusqu'ici nous n'avons progressé qu'en une chose; dans l'art de condenser les images et de faire illusion par de magnifiques périodes, ou plutôt par de gros volumes à l'usage de ceux qui se complaisent dans ce vague narcotisme de l'érudition.

Toute l'école moderne se résume donc aujourd'hui dans ce compromis de M. Guigniaut appliqué aux Pharaons. Écoutons bien, car ce dernier mot des mythologues français en vaut la peine : « N'est-il pas évident que tous ces rois (soleils) des premières dynasties, successeurs des dieux leurs patrons et leurs modèles, avaient, comme ces dieux, leurs légendes toutes poétiques calquées sur les légendes diriner, qui étaient à leur four des imitations de la vie et des actions des rois 19.

Vous l'entendez! la vie de ces hommes se calque sur une théologie qui n'est elle-même que l'imitation de leur vie!

Voilà les fruits brillants de soixante années de campagnes! Un historien a dit : « De toutes les campagnes de la révolution et de l'empire, que nous est-il resté?... Une colonne sur la place Vendôme. »

Comme résultat de celles qui nous occupent, que vat-il nous rester?... De la gloire encore, mais d'un autre ordre, c'est-à-dire des homeurs, des emplois, des rubans, récompenses d'autant plus flatteuses cette fois qu'elles ne peuvent être accordées qu'au mérite personnel des mythologues, ne pouvant certes pas l'être à la logique de leurs œuvres.

Religions de la Grèce, t. II.

8 111

Liturgie du hères et sa philosophie. — Cachet dominant de toutes ces vies. — Osiris, Bacchus, Hercule et Thésée comparés.

6. Les pourserres du héros.

Il reste donc beaucoup, ou plutôt il reste tout à faire. Il suffirait cependant d'un seul mot pour tout pacifier. Toute-fois, pour apporter à la chose encore plus d'attention, analysons toujours et procédons, comme on le fait en composition musicale, c'est-à-dire, attachons-nous à la note dominante de la mélodie.

Nous sommes tous d'accord qu'ici cette note dominante sera bien positivement le soleil. Si nous nous rappelions bien tout ce que la théologie nous a dit des soleils de justice et d'injustice, la revue la plus rapide devrait suffire à nous éclairer sur le double-rolle que ceux qui les représentent ont du jouer dans l'histoire.

Mais d'abord y a-t-il ou n'y a-t-il pas histoire?

On nous permettra, nous l'espérons, de tenir pour accordée celle du Nazaréen qui pour nous représente le soleil de justice, de celui dont l'Eternel avait dit : « Je vais faire venir mon Fils du soleil. »

Quand Dupuis eut essayé de la nier, pour son malheur, M. de Sacy déclara que c'était de l'ellébore qu'il fallait lui donner, et nous verrons, en temps et lieu, combien de gens, en Allemagne surtout, auraient mérité le même traitement.

Pour nous donc, en ce moment, dût la critique du jour déshonorer cette divine existence en la réduisant aux proportions de la légende, il nous suffit qu'on nous en accorde la base élémentaire pour qu'elle devienne aussitôt pour nous l'éclaircissement et la raison de toutes les autres.

D'ailleurs, la corrélation des légendes et leur uniformité constante seraient beaucoup plus merveilleuses et plus difficiles à comprendre que la corrélation des histoires.

Est-ce à dire pour cela que nous soyons critique assez coupable et assez pauvre pour élever sur les mêmes bases de certitude historique une vie dont la réalité est magnifuguement
démontrée, et des vies particulières qui, pour nous, s'étant
écoulées sur les ol natal de toutes les erreurs, auraient pu, à
la rigueur, se trouver composées et rédigées par et dans...
l'esprit de leur patrie? Non certes; comme les cultes et la
morale, l'histoire a ses Bélials et ses faussaires; mais, nous
l'avons déjà dit. le genre humain ne pouvant pas concorder
vaussip parfaitement dans un mensonge général, il y aurait certainément injustice et danger à comprendre dans ces mesures
de méliance toutes ces armées de héros solaires, dont les
nonns, les âges, les actes, la vie et la mort sont burinés sur
tous les monuments du monde, de héros qui se tiennent tous
et composent comme une immense famille.

D'ailleurs, il suffit aujourd'hui d'un peu d'intelligence chrétienne pour comprendre la vie de ces héros et de ces demidieux avec plus de facilité qu'ils n'en avaient peut-être euxmêmes, « assis qu'ils étaient dans les ténèbres de la mort. »

Évidemment le premier trait qui nous frappe dans leur vie, c'est celui qui nous les donne comme des révélateurs, des sourcurs, presque tous fils d'une vierge et d'un dieu, et qui nous les montre entrant dans une béatitude céleste achetée par d'incroyables travaux ou par la plus cruelle passion.

Voilà la dominante. Eh bien, cela seul est admirable, cela seul est un prodige, quand on pense à l'impossibilité absolue que tous ces légendaires ou ces héros se soient concertés, dans les deux mondes, pour monter et représenter, pendant trente siècles, un drame aussi complétement analogue.

Cela seul nous porterait à dire avec Cicéron (Cicéron le

sceptique!) « qu'il faut absolument croire aux dieux, aux demi-dieux et aux héros $^{\rm 1}$; »

...A demander, avec Hégel, « comment il a donc pu se faire que tous ces hommes se fussent entendús pour avoir leur passion, etc.;...»

...Et enfin à nous étonner, avec M. Renan, « du silence gardé, en général, sur tous ces révéaleurs qui semblent mis par l'histoire au ban de l'humanité ². » M. Renan a raison; ce silence est tout à fait inexplicable, mais peut-être n'a-ĉ-li pas d'autre cause que la difficulté d'expliquer par ces vies as propre théorie : que « les mythes se subordonnaient aux instincts de la foule et lui fournissaient un présette. »

2. - Osiris, Bacchus, Hercule et Thésée comparés.

Étudions, en effet, le dieu sauveur des plus anciens palens. Ecoutons, par exemple, la legende d'Osiris, telle que Plutarque nous la donne; après avoir bien établi que l'Osiris et l'Isis célestes « devaient être quelques hauts et puissants démons, il décrit aussi leur incarnation : « Quand Osiris naquit à Nysa, en Arabis », une voix se fit entendre du céle, » écriant : « Voic le Seigneur du monde, « et en même temps on entendit dans le temple d'Ammon, à Memphis : « Le grand roi nous est ne. ». Us nascan, Pample, entend cette voix et se rend à Nysa, et c'est pour cela que, depuis, les fêtes d'Osiris s'appellent Pamylies. » Macrobe, de son côté, nous assure que la fête de ce jour natal avail lieu Le vixer-cuxq du mois de phaménot, ou dixième; on promenaît alors le pain et le vin, que l'on distribuait au peuple. Quelques quour saprès, l'enfant disparais-

^{1.} Des Lois, t. II, p. 8.

^{2.} Études religieuses, p. 55.

Nous avons dit, au chapitre viii, que celle Arabie doit s'appeier plutol l'Arabie des bons esprits; l'expression économie, qui ne signifie pas autre chose, étant irès-mai traduite par heureuse.

sait, et les prêtres dissient qu'il s'était enfui en Ethiopie, pour faire de là le tour du monde. A partir de ce moment, Osiris soumet les peuples par la force de sa parole et de son enseignement; à son retour, qui avait lieu vers le 6 ou le 14 de janvier, qu'on appelait Épiphanie; il combait Typhon, le régent usurpateur du soleil (rector); mais celui-ci le met à mort lui-même, à l'alge de quatre fois sept ans et de vingt-huit fleurs de lotos; de la le grand deuit annuet de l'Egypte, qui tombe tout à fait dans notre semaine sainte. Les prêtres montrent le cercueil doré arrosé deau lustrale, et au traoisième jour tous les assistants entonnent ce cri: « Osiris est retrouvé. » Depuis lors, il renaît dans Apis, et les anges enchâlnent Typhon sur un rocher, dans le désert.

Mais le tombeau de cet Osiris, dit-on, ne manquait pas plus que les autres à l'histoire, et Julius Firmicus, qui vivait sous le règne du fils de Constantin, dit qu' « on le royait encore de son temps.»

La première impression que l'on ressent à la lecture de ces étonnants détails, c'est une méfiance profonde du paten Macrobe, qui ne les a fournis, pour sa part, que quatre siècles après la réalisation des Pamyliez chrétiennes; mais quand on les retrouve dans Plutarque, qui naissait peu d'années après la mort du Sauveur, quand on lit dans Diodore, écrivain contemporain d'Auguste (1. 1, ch. 11), les mêmes détails à propos du mythe indien Devahanousta, et quand, remontant dans l'histoire, on entend Hérodote, antérieur de cinq siècles, vous dire que, dans ces mêmes fêtes égyptiennes, tout se passait comme dans celles de Bacchus, quand enfin vous retrouvez dans le culte de Bacchus-Zagreus ou des Orphiques exactement les mêmes détails et les mêmes rites, vous ne vous sentez plus la force de rien opposer à Plutarque affirmant que « les prêtres se passaient à table la petite momie du dieu (faite du dieu faite du du dieu faite du du du dieu faite du du du du faite du du du



^{4.} Tous ces détails sont tirés par nous de l'ouvrage allemand, et non traduit, du docteur Sepp, intitulé Das Heidenthum, ou le Paganisme.

avec la farine la plus pure), en disant : « Mangeons et buvons en mémoire de lui 4 . »

Il faut donc accepter résolûment une tradition qui nous prouve mieux que jamais combien les regards du monde entier ont été fixés de tout temps sur un seul et même événment, et combien cet événement les préoccupait, au sein même de l'ignorance la plus absolue sur l'époque de sa réalisation future.

L'Osiris égyptien était bien positivement un Bacchus anticipé; la chose ne paralt plus douteuse depuis que, sur plusieurs papyrus, on a retrouvé le premier revêtu d'une peau de pantière. Laissons donc de côté la vie d'Osiris, qui, malgré son tombeau, malgré la fondation de sa ville de Trèbes, et malgré la civilisation, son ouvrage, est, après tout, un peu plus difficile à constater.

Étudions-le sous son nom le plus facile à connaître et le plus connu.

Qu'était-ce donc que ce Bacchus des Orphiques, ce Dionysos-Zagreus, desceudant manifeate du premier, copie de l'Atys des Phrygiens, mais rajeuni par sa qualification de Thébain et par les fêtes et mystères qu'on célèbra si longtemps dans la Grèce? Il ne reste plus cette fois aucune chance pour une invention du néoplatonicisme, car les dates sont trop précises,

C'est le héros des doctrines orphiques, et bien que l'on ne san puss au juste à qui l'on doit attribuer celles-ci, il n'en est pas moins certain que le fond de ces doctrines était celui des mystères enseignés dans le secret des temples, mystères dans lesquels les Pythagore et les Platon allèrent puiser tant de vériés et lant d'erreurs.

Aristote, dit Creuzer, d'accord avec Pindare et Simonide, reconnaît l'antiquité la plus reculée de ces mystères. Quant à Orphée, la tradition nous dit qu'ayant fini par devenir, aux

^{[4.} Plutarque, de Is. et Os., 62.

yeux de tous les philosophes postérieurs, le théologien par excellence, il avait été mis à mort par les Ménades, précisément pour avoir révélé ces mystères.

Il est probable, il est certain même que, malgré ce qu'on pourrait appeler les diverses éditions de ce dieu, c'est toujours au même que nous avons aflaire, comme dieu, sinon comme homme. Seulement, cette fois-ci, au lieu du fils de Jupiter et de Perséphone, ou de Thèbes en Égyple, il s'agit de Thèbes en Béotie, et d'un fils de Jupiter et de Sémélé.

« Co Dionysius, dit M. Renan, fit une prodigicase fortune en Grèce, sept siècles avant notre ère; il y vint avec les cultes d'Atys, de Cybèle, d'Adonis, exploités par de grossiers charlatans (mystes, théophoristes, etc.), remettant les péchés pour quelque argent, trafiquant des indulgences, composant des philtres et guérissant des maladies. »

C'est, en vérité, parler un peu légèrement d'un petit-fils de Cadmus, allié aux anciens Inachides d'Argos et à Neptune. Tout repose donc, comme réalité historique, sur celle de Cadmus, le fondateur de Thèbes, et de celui-ci nous dirons, avec tout autant d'aplomb que M. Guigniaut en montrait tout à l'heure, à propos de Persée : « Je garantis que celui-là a bien véritablement vécu.» Pausanisa ne dicil pas, en effet, que les Thébains avaient bâti leur citadelle-Cadmée sur l'emplacement de l'ancien palais de leur fondateur, et qu'on y montrait entorce de son temps les ruines de l'appartement d'Harmonie, et même de celui de Sémélé, où l'on ne permettatin sa s'émetre') »

Si les monuments ont jamais prouvé quelque chose, voilà, certes, une tradition archéologique du premier ordre; et notez bien que ce sont des hommes comme Hérodote, comme Pline, comme Julius Firmicus, qui s'unissent à Pausanias pour garantir, de vizu, la réalité de ces monuments parlants.

Quant au tombeau de Bacchus-Dionysos, Philocore, 306 ans

^{4.} Livre I, chapitre xn.

avant Jésus-Christ, nous le montre placé sous le trépied d'Apollon, dans le temple de Delphes, comme les Crétois montraient dans leur Ile le tombeau de Jupiter, son père. Aussi Fréret le ranget-t-il parmi les personnages vraiment historiques, et croit-il que son poète Nonnus n'avait fait que suivre les traditions relatives à cette existence réelle.

Quoi qu'il en soit, Cadmus (l'historique) avait donc une fille, Sémélé, appelée, comme nous l'avons déjà dit, reine du ciel et 'terreur des démons', mais dont, en réalité, le nom signifiait libertinage (σωμάλωσ). On reconnaît ici la logique sacrilége du palen associant toujours le titre de vierge-mère à quelque signe déshonorant.

Or, tout le monde sait que cette coureuse, terreur des démons, avait été foudroyée par la majesté du dieu son amant; plus heureux que sa mère, l'enfant qui lui avait survéeu, confié aux nymphes, devait, comme Hercule, et suivant l'expression de Bailly, « arranger sa vie sur celle de tous les dieux solaires et sauveurs. »

Effectivement, tout fils de Cadmus qu'il soit, et, par conséquent, l'allié de familles très-réleis, vous le voyez recommencer en Crèce la vie de ses prédécesseurs indien et égyptien. Voilà encore une fuite en Égypte, un enfant qu'on promène sur un char et devant lequel on chante lo saboé ou Joo sabuoit².

Puis cet enfant devient tueur de lions, comme Samson, libérateur par excellence (λύσιος), et enfin le sauveur du monde, σωτής.

Comme Agni, il pénètre dans les cavernes des ombres (les limbes) pour y déliver les vaches célestes (lésze les âmes) qui y étaient retenues temporairement. « C'est là, dit Homère, le Nyseium sacré par lequel Pluton avait enlevé Proserpine. » Bacchus en sort victorieux, après avoir accompli sa mission

^{1.} Voir vol. II. chap. viii, \$ 11 de ce Mémoire.

^{2.} Pausanias, I. II de ce Mémoire, Corinthiaca.

de douleur et de gloire, de persécution et de triomphe... Il combat les puissances de l'air... Insulté par elles, il se réfugie à l'orient, et meurt enfin, déchiré par ses persécuteurs, pour le salut du monde, sur lequel, notons-le bien, les ténèbres physiques se répandent à l'heure même de sa mort.

Dans ces mystères, on pleure, on prie, on espère on demande le dieu à tous les choss des enfers, et le voicit il revient arec la lumière, il réillumine le monde, les libations coulent; on se précipile aux autels, on y reçoit le corpa du dieu sous la forme de petites boules composées de la farine la plus blanche, le vin remplit les coupes, c'est lui qui ranime les forces des hommes, qu'il unit par une pieuse communauté de chaste ivresse et d'exaltation religieuse; c'est ce qu'on appelle la crémonie et l'amophagie.

Dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, de 1853, M. Langlois va nous donner l'explication du sacrement par les réflexions suivantes, bien qu'il ne semble pas en saisir la portée:

« On a cherché longtemps, dit-il, l'origine du mol Bacchus, qui est vériablement un mot barbare... Je ne doute pas qu'il ne vienne du mot bécos qui signifie pain; on le retrouve dans le rig-reda, et plusieurs fois surtout dans l'hymne vingt-cinq de la huitième section... Le commentaire donne à ce mot (Bacchus) le sens de aartifee, oblation; il vient de la racine bhakcha qui veut dire manger (en grec 66zzo, d'où bouchée). Donc bhackha formé Bacchus, le dieu qui donne la nourriture aux hommes et qui, dans le sacrifice, est lui-même cette nourriture.

M. Langlois, disons-nous, ne saisit pas la portée de ce dieupain, ou plutôt chair mangée et vin bu. Aussi ne serait-il pas éloigné, croyant qu'aucun auteur ne parle du Bacchus indien avant Alexandre, d'attribuer sa création à quelque flatteur alexandrin; mais il n'a donc pas lu dans Creuzer: « On a dit que les victoires de Dionysius dans l'Inde étaient une invention des flatteurs d'Alexandre, et que c'était lui qu'on avait voulu déffier; mais on n'a oublié qu'une chose, c'est qu'Euripide a raconté ces victoires (liv. V. chap. xıv-xvın), et que cet Euripide vivait cent ans avant l'époque du roi conquérant? »

Et M. Guigniaut d'ajouter : « C'est Alexandre, au contraire, qui a posé ses fameuses colonnes au fond de l'Inde, pour se conformer à la tradition sur Bacchus et sur Hercule. »

Montfaucon affirme de son côté qu'il a vécu. « Il vit, dit-il, car il fonde, avant le christianisme, la ville d'Éleuthère. »

Voilà donc un digne pendant de cet Hercule, auquel nous avons vu qu'il était si difficile de refuser l'existence l'Comparons maintenant le sens théologique de ce dernier avec celui de Bacchus, car jusqu'à présent nous ne nous étions occupé que de sa réalité; peut-être vont-ils s'éclairer l'un par l'autre.

Si 'lon s'en rapporte au scoliaste de Pindare, Hercule se serait d'abord appelé Alcée, et n'aurait pris plus tard son grand nom que pour obéir à l'oracle d'Apollon. Apollodore nous dit la même chose : « En prenant le nom d'Hercule, dit-il, le Dieu ne fit qu'obér à la pythie ! ».

Ainsi c'est la pythie qui a fait le système de Dupuis. C'est elle qui a voulu qu'un homme s'appelât fipazòë; ou gloire de l'air, autrement dit soustr. Ce n'est pas le soleil fait homme c'est l'homme fait soleil, de par la pythie, mais toujours pour obtenir en théorie une incarnation du soleill Ceci est à noter,

« Hercule, dit Macrobe, est cette puissance solaire qui permet au genre humain de s'élever jusqu'à l'image des dieux ². »

Tous les poëtes disaient qu'Hercule avait établi son « domicile dans le soleil. » Ceci n'a rien de bien étonnant, du moment où Osiris et Bacchus étaient consés en avoir fait autant. La pythie tenait à ce que le tarerancte cosmique de son dieu ng fût pas moins brillant que celui de son modèle s.

^{4.} Apollodore, l. II, ch. iv.

^{2.} Saturn., l. XX.

^{3.} Rappelons-nous le psaume xviii, 2: « Il a établi son tabernacle dans le soleil. »

Or, c'est encore une pythie qui révèle à Cadmus et l'entèvement de sa fille Europe, par le taureau-déman, δαιμονία-δοῖς, et la mission qu'il doit confier à Bacchus en le chargeant de sa poursuite.

Les expressions de Nomus sont ici trop curieuses pour que nous ne les consignions pas avec soin : τ Fel était Cadmus, il se lève et se dirige vers le séjour des oracles de Delphos; il interroge l'aze de la célèbre pythie, et l'aze pythique, animé dans son cercle armodi et sonore, lui adresse d'une voix pro-fonde ces prédictions : xui ἀμπνοα πίθος άζων κύαλος ἐπ' αἰντο-δέντον βίντεπος, καλλός φωτί.

« Après ces mots, la voix animée du trépied s'assoupit, les somets du Parnesse frémissent au bruit des paroles d'Apollon leur voisin, et dans son courant intelligent, φυρέντες τέξθω, l'onde prophétique et inspirée de Castalie bouillonne, ίνθεν ἄδωρ, π

Toute la théorie des objets de divination tournante et des oracles est ici.

Il ne s'agit que de savoir lire.

Hercule, comme Bacchus, s'appelait aussi Phenuel, mot mystérieux que nous retrouvons traduit dans la lutte de Jacob contre un ange par l'expression « face de Dieu, facies Dei Enfin, comme Hercule, Bacchus a ses travaux, ses douze

associés, sa passion, sa mort, sa descente aux enfers et sa résurrection²; sans toutefois s'écrier comme le fils d'Alcmène, mourant sur le mont OEta: « Mon père, mon père, pourquoi marez-vous abandonné?

Voilà les dominantes, et nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de supposer qu'elles ne puissent pas leur suffire et qu'ils ne sachent pas les comprendre,

4. Voir Cornelius a Lapide.

^{2.} Pausmins, I. III, ch. xxv. et Strabon, I. VIII, p. 363, vous montrent la fatale ouverture sur le promontoire du Ténare, par laquelle il était passé, comme on montrait celle par laquelle Proserpine avait disparu dans les bras de son rayisseur Pluton, comme on montrait enfin toutes celles par lesquelles sortalent et rentaient les mânes.

Voulons-nous maintenant en poursuivre tout l'ensemble dans la personne de Thésée et dans l'expédition des Argonautes : comment ferions-nous tout d'abord pour refuser une existence réelle à ce dixième roi d'Athènes, ce descendant d'Érechthée, ce parent, ami et admirateur passionné d'Hercule, dont les actions stimulent sans cesse son ardeur? Quels sont les détails historiques qui manquent à sa vie et à sa gloire? Comme fils, nous le voyons mettre en fuite les Pallantides qui disputaient le trône à Égée son père ; devenu roi, il réunit en une seule nation toutes les classes de l'Attique: il agrandit Athènes qu'il élève le premier au rang de capitale ; il institue les Panathénées et montre pour la prem'ère fois au monde une monarchie républicaine... Après une assez longue absence, il est vrai, il retrouve Athènes en proie à toutes les factions et bien décidée à méconnaître ses ordres. Réduit au désespoir par la double ingratitude de sa famille et de son peuple, il charge l'un et l'autre de malédictions, et meurt victime de l'hospitalité qu'il était allé demander à l'étranger. La preuve de cette ingratitude et de ces faits, nous l'avons irrécusable et complète dans les remords qu'ils causent, pendant des siècles, à ses compatriotes, et dans les expiations publiques que ces remords leur inspirent.

Assurément, si l'histoire n'est pas là, il faut renoncer à la trouver quelque part; et M. Guigniaut avait raison de s'indigner tout à l'heure des témérités d'une critique qui voulait la récuser ici.

L'adoptez-vous, au contraire, cédez-vous à la tyrannie de l'évidence; nous nous retournons aussitôt et nous vous défions hardiment de conserver Thésée dans l'histoire, si vous en bannissez le mythe herculéen; car Thésée ayant été, comme nous l'avons dit, le contemporain d'Hercule, son compagnon, son ami, l'émule et en même temps l'objet de ses plus beaux travaux, rien ne serait plus arbitraire que de choisir entre les deux frères d'armes, inscrits par la reconnaissance publique sur un nombre égal de monuments, et de dire à l'un : « Toi, le

te reconnais pour un homme, mais toi, tu n'as jamais été qu'une allégorie du soleil. »

Qu'on y fasse, en effet, bien attention; dans la seule naissance de ces deux hommes, il y a rivalité de prodige et de mystère. D'abord, la parenté la plus étroite les unit, car Pythée, grand-père de Thésée, est frère de Lysidice, fille d'Alcmène, mère d'Hercule. Or, si Hercule est fils de Jupiter, Thésée est tout à la fois le fils d'Égée et de Neptune. C'est le sage Pythée. le père de sa mère, qui le déclare, et lui. Thésée, cherche à démontrer cette filiation divine par une longue suite de prodiges opérés devant Minos qui la lui niait; c'est ainsi qu'il rivalise de force avec Hercule; comme lui chasseur de brigands, ou, comme le disait tout à l'heure M. Maury, chevalier errant de sa patrie, il purge l'Attique des voleurs et des assassins qui l'infestent; il fait mieux, il la délivre du Minotaure et l'affranchit de l'abominable tribut qu'il fallait lui paver. Il combat ensuite les Centaures, les Amazones, vole avec Hercule et Ornhée à la conquête de la Toison d'or, à la chasse de Calydon, et institue les jeux Isthmiques en l'honneur de Neptune son père. Voici même bien autre chose. Il descend avec Pirithous, son ami, jusqu'au fond des enfers, pour en tirer Proserpine, mais l'enfer est le plus fort et, sans Hercule qui l'arrache à Pluton, il y répéterait encore le beau vers de Virgile : « Apprenez par mon exemple à ne pas vous rire des dieny, a

Que veut-on de plus révoltant en fait de merveilleux? Et d'un autre côté si l'on tient à le retrancher ici, que restera-t-il de cette vie que l'on nous dit si positive? Rien, absolument rien, pas plus que pour Hercule. Les deux légendes sont trop solidaires entre elles, et trop semblables à l'histoire, pour que celle-ci ne soit pas emportée du même coup.

Vous dites cette dernière vie très-historique. Or, que restet-il d'un homme et d'une vie dont on retranche la naissance, les travaux, les affirmations avec leurs preuves monumentales, et la mort? Nous parlions des Argonautes et de leur expédition. Pour peu qu'un nous accorde Thésée et l'élite des grands hommes de la Grèce, il faudra bien accepter leur équipée comme histoire, puisque la plupart y figurent, et que leur fameux navire Argo, qui passait pour avoir inaugurée en Grèce la navigation maritime, avait, disait-on, remporté le prix à la naumachie qui fut introduite dans ces jeux 4.

Mais, d'un autre côté, serait-ce donc une raison pour ne pas accorder à Dupuis tout l'allégorisme astronomique qu'il réclame pour cetto belle épopée? Non certes, et ce n'est pas aans motifs qu'on retrouve parmi les constellations et le heros du poème, Jason, et le navire mystérieux, et la toison du bélier, et le dragon et le taureau, et Castor et Pollux. Ces analogies sont tellement frappantes que Newton a cru pouvoir en tirre un argument en faveur de la postériorité de la sphère à cette fameuse expédition. Or, nous avons déjà vu tout ce qu'il y avait de théologie et de mystères dans les zodiaques et dans les soblères?

Quant à l'argument du grand astronome, Dupuis nous dit avec raison « qu'il ne serait valable qu'autant qu'il serait prouvé que l'expédition est un fait historique ³. »

C'est juste, mais cette question de date est étrangère à notre affaire. L'important pour nous, c'est que presque tous les mythologues avouent aujourd'hui la difficulté qu'il y aurait à supprimer une expédition dont le chef se rattache à toute une dynastie fondatrice de cités importantes, une expédition qui se lle à toutes les destinées et aurtout à tout l'agrandissement de la Grèce, et qui demande une tout autre explication que celle-cl: « le désir de s'emparer des mines d'or du Caucase4 ».

^{4.} Dion Chrys., Corint. orat., 37.

^{2.} Origine des cultes, 4 vol. in-8°, p. 235.

Voir le chapitre précédent, § III.

^{4.} Voir presque tous les dictionnaires mythologiques modernes.

Dans tous les cas, dira-l-on, il ne s'agirant que d'en supprimen le merveilleux; à merveille, nous le voulons bien; supprimons tout ce cachet de croisade myntique, toutes ces consultations et décisions d'oracles qui planent sur l'entre-prise, tous ces combats soit avec les géants, soit avec les magiciens, soit avec les proprise, tous ces combats soit avec les géants, soit avec les ragiciens, soit avec les puissances de l'air, comme les harpies; dote à tout ce récit ce cachet de similitude parfaite avec tous nos dogmes religieux; méconnaissez cette solidarité qui le lie avec eux et semble n'être autre chose que la misse en action de nos plus graves mystères, à l'aide de personnages historiques qui ne le comprennent même pas,... et nous verrons ce qui vous restera.

Ôn croit avoir tout fait lorsqu'on a dépouillé l'histoire de ses superstitions, mais on oublie toujours que, fondées ou non, réveries ou vérités, rien ne se faisait sans elles, qu'elles étaient le point de départ, le signal, la raison, la boussole et la fin de toutes les histoires de ces temps, en un mon, qu'elles ont « littéralement gouverné la terre, » comme le dit M. Salverte. Ainsi donc, si par impossible nous pouvions réduire ces belles et brillantes figures de Jason, d'Hercule, de Thésée, de Musée, d'Orphée, etc., au type grossier de « simples marchands d'or, » nous ne les isolerions jamais de toute cette magie pour laquelle et par laquelle ils vivaient, et dont ils nous trouveraient bien plaisants d'avoir voulu les affranchir par exception.

Mais enfin la légende!... Encore une fois laissons là les détails et la forme, et contenton-nous d'alfirmer que tout le fond est mystique, et pour ainsi dire fatal, puisque partout il est le mème. Et que nous importe de savoir si le fameux navire a véritablement parlé comme le dit cette légende? Nous sacrifions volontiers son éloquence, mais cela ne nous empéche pas de penser, à part nous, qu'un vaisseu construit tout exprès par l'ordre de l'oracle, avec le bois prophétique des chênes de Dadone, peut et doit devair le fétiche intelligent et consulté de toute une expédition. Dans ce cas-là, ce n'est pas le navire qui parle mais bien l'agent mystérieux qui préside au voyage et dont on installe le téraphim à sa poupe. Nous en voyons la répétition tous les jours, et à l'heure qu'il est, soyons-en bien certains, il ne serait pas difficile de trouver plus d'un marin et peut-être plus d'un armateur possédant aussi sur sa poune un Aron évéré.

D'ailleurs, est-ce qu'on ne reconnaît pas dans ce vaisseau celui d'Osiris qui transporte le Soleil et son fils à travers toutes les sphères?

Maintenant, libre penseur ou chrétien, ayons le courage d'en convenir; il est tout à fait impossible, du moment du l'on a compris la philosophie de tous ces héros solaires marchant à la compte de leur Dieu, de se tromper sur leur parallélisme parâit avec tous les héros bibliques, types du soleil de justice. Comment, par exemple, ne pas retrouver Jason dans Josué; le vaisseau dans l'arche d'Israel marchant comme lui à la conquête de l'agneux; Typhis, le pible du navire, si soigneusement distingué de son dieu, dans le conducteur du peuple hébreu, Mikael, qui apparaît à Josué sous le titre de prince des armées du séigneur; et enfin le dieu-soleil en personne, dans Hercule, dont nous venons de lire la passion et dont il est impossible de méconnaître la signification prototypique du Messie?

Done il n'est pas plus étonnant de retrouver tout à la fois, comme on vient de le faire, un soleil gravé sur les méd tilles de Jason et sur le tombeau de Josué. Si l'un portait les armoiries d'Abaddon, l'autre portait celles du soleil de justice. Enfin, l'oracle parlant pouvait avoir son analogue dans la pierre parlante qui suivait Israël.

On voit donc combien toute l'école de Guérin du Rocher, qui retrouvait l'histoire sainte dans toute l'histoire païenne. approchait de la vérité. Seulement elle restait à mi-chemin en evoyant là qu'un plagiat ordinaire et humain, car expliquer par un rol un plan aussi vaste que soutenu, un plan qui couvrait toute la terre, c'était anéantir du premier coup souverait toute la terre, c'était anéantir du premier coup souverait toute la terre, c'était anéantir du premier coup souverait toute la terre, c'était anéantir du premier coup souverait toute la terre, c'était anéantir du premier coup souverait toute la terre, c'était anéantir du premier coup souverait toute la terre par la coupe de la coupe

propre système, et compromettre toutes les bases de l'histoire.

Si nous ajoutons enfin à ces héros solaires de la Grèce et de l'Égypte le Sabazios, dieu des souffrances chez les Ciliciens, les Phrygiens et les Thraces, ce dieu solaire qu'ils appelaient en même temps Hyes, ou créateur du vin, comme le Hyas de Sparte (de uios, fit, et unan, kénixsant) périssant sous les griffes de Typhon, et pendant les fêtes duquel on distribuait un gâteau,... nous ne serons plus étonnés d'entendre dire aux france-maçons modernes qu'ils ne reconnaissent que sept mattres : Osiris, Jacchos, Adonis, Atys, Cadmylos, Hiram et Jésus l'architecte; les deux derniers comme constructeurs des deux temples, de l'univers et de Salomon*.

Aujourd'hui la question est toujours en Bitje: il s'agit de savoir s'il y a eu vraiment des Grees et des Romains. Nous avons déjà vu tout ce que Niébuhr s'était vu obligé de sacrifier en fait de Romains, par le seul fait de son horreur pour le merveilleux; manitenant c'est le grave historier Schlosser qui, par cette seule et même raison, ose agir pour la Grèce comme Niébuhr pour l'Italie, et lirre sans façon aux mythologuer l'élite de ses enfants, c'est-à-dire Danais, Cécrops, Pélops, Cadmus, etc., ne voulant commencer que par l'histoire de Minos, pour laquelle d'ailleurs Homère lui paratit devoir être a le meilleur des guides. - Bien ne serait, il est vrai, plus expéditif et plus commode.

Mais Homère serait bien étonné à son tour qu'on ne le regardât comme bon guide qu'à partir de Minos. Voici d'ailleurs tout l'embarras; c'est que M. Guigniaut nous avertit, de son côté, que personne n'oserait plus se permettre aujourd'hui de regarder ces hommes et ce Cécrops en particulier comme un mythe. Et pourquoi l'eût-on regardé comme tel? serait-ce parce que sa nature était double? Nous verrons plus loin ce que cela voulait dire.

^{1.} Schlosser, t. I.

SIV

Extension indéfinie de l'héroisme fatidique, — Héros solaires de l'Amérique et de l'Asie.

1. - Héros solaires européens.

Nous parlions tout à l'heure de l'école ouverte au dernier siècle par les Huet, les Guérin du Rocher, etc., aux veux desquels tous les personnages soi-disant fabuleux des nations païennes n'étaient que la copie intéressée de toutes nos vies patriarcales et bibliques. Il est certain qu'en rapprochant, comme ils le faisaient, toutes ces vies extraordinaires, ils ne pouvaient pas ne pas arriver à la conclusion de leur identité et à la nécessité d'un plagiat, tant il v avait souvent de ressemblance entre elles, soit pour le fond, soit dans tous les détails. Ainsi, pour le premier, Ménès n'est autre que Noé; Sésostris est Jacob, Protée est Joseph, et, pour ces deux derniers noms, comment pourrait-on en douter? Tous deux sont les plus chastes des hommes, tous deux possèdent tous les secrets, tous deux expliquent les songes, tous deux sont en Égypte, etc. Entre Hercule et Samson, l'analogie est frappante : depuis le double lion jusqu'à Dalila, représentée par Omphale, tout s'y trouve. Pour Huet, l'homme le plus érudit qui fut jamais peut-être, tout dans l'histoire profane était Moïse, comme tout, plus tard, sera pour lui Jésus. Ces deux systèmes, très-habilement exposés, très-vaillamment défendus, et très-rationnellement attaqués, ont défrayé toute la polémique du dernier siècle.

En quoi et par quoi péchaient donc ces deux plans, appuyés sur des similitudes si frappantes? Nous allons voir que c'était précisément par cette étroitesse de conception qui ne voit qu'un peuple dans toute l'histoire, par cette étroitesse de critique qui brise partout ailleurs le témoignage humain, et par cette méfiance du surhumain qui ne permet de voir que des plagiaires comme les nôtres partout où il y en a d'un autre ordre.

Quant à nous, nous l'avouons, malgré toute l'extension que nous avons antérieurement accordée à l'histoire de nos patriarches antédiluviens, nous ne saurions jamais comprendre comment des vies aussi simples, aussi restreintes, aussi sommairement et modestement racontées qu'elles le sont dans nos archives, auraient pu causer sur tous les peuples errants et divisés de l'univers une impression telle, qu'ils eussent tous oublié leur propre histoire pour ne se rappeler que celles d'Isaac, d'Abraham et de Jacob, et pour modeler toutes leurs annales sur celles-ci.

Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en est pour les Indes, qui seules pourraient clore et résumer toute notre argumentation.

Si nous ietons un coup d'œil sur la Perse, nous retrouvons nos héros, grecs et romains, dans les Dschemschid, les Feridoun et les Gustap; le premier (Dschemschid), de la dynastie des Pischdadiens, la plus ancienne de la terre, est « le héros des traditions et des chants populaires de l'Iran, est l'année solaire, » si l'on en croit Creuzer 1. Mais c'est toujours la même difficulté; ou comprend peu comment on peut être en même temps l'année solaire et membre d'une dynastie, bàtir la ville d'Eslakhar, ville creusée dans les rochers et nommée encore aujourd'hui le trône de Dschemschid. Quant au deuxième (Feridoun), véritable héros de justice, il livre bataille à Zohak, un des Satans temporels de l'Iran, et l'enchaîne dans une caverne avec les deux serpents qui sifflaient sur ses épaules. Enfin le troisième, Gustap, appartient à la dynastie des Kaïanides et représente l'adoration du feu : c'est sous son règne qu'aurait paru Zoroastre. Après ces trois héros,

^{4.} Creuzer, 1. II, p. 312.

nous trouvons encore le célèbre Roustan, qui, dans l'épopée des Perses, porte le même caractère que Ramâ chez les Hindous et Hercule chez les Grecs!.

Si nous nous rendons à la Chine, nous trouvons avec le decteur Sepp toute une messiade dans un livre qu'il appelle Likiyki; Kioun-tsé, fils d'une vierge, y est fouetté. On délivre un brigand à sa place, il y est crucifié, et sauve le monde.

Au Thibet et au Japon, on trouve un héros appelé Schigemouni, fils de la vierge Mahenna.

Chez les Scandinaves, Odin, le dieu du tonnerre, guide son peuple d'Asie en Scandinavie, environ soixant-clix ans avant l'ère chrétienne; il le conduit aux combats, épouse sa propre fille et se brûle sur un bûcher pour le salut de son peuple. Odin est l'Adouis de ce peuple et l'Osiris du Nord. Il est aussi descendu aux enfers.

Ses deux fils, Thor et Balder, continuent son rôle de sauveur jusqu'au jour où le dernier tombe percé d'une flèche lancée par le dieu son ennemi. Chez les Germains du Nord (les Hyperboréens), Siegfried

est encore un Messie, et son rôle est beau dans l'Edda. Huadon lui succède, comme distributeur du vin de la vie. Chez les Gaulois, c'est le terrible Hésus qui, dans la doc-

Chez les Gaulois, c'est le terrible Hésus qui, dans la doctrine druidique, pourrait bien avoir plus d'un lien de parenté avec la vierge qui devait enfanter.

Chez les Celtes, c'est Edion, dieu de lumière, qui meurt et renaît aussitôt.

2. - Héros solaires américains.

Et le nouveau monde, qu'en dirons-nous? Sera-t-il donc sevré de héros et de soleils? L'éloignement du point de départ, les vastes espaces qui le séparent de nos continents, les oublis

^{4.} Creuzer, I. II, p. 35.

^{2.} Das Heidenthum, p. 457.

des émigrations séculaires, auront-ils effacé quelque peu la tradition générale sur les soleils virants, et fait dévier l'hérossme de la routine des vieux siècles? A Dieu ne plaise! Plus elle a traversé d'océans, et plus la folie a paru rajeunir.

Bornons-nous à leur seigneur et maître, celui que l'on appelle aussi le *prince et gloire de l'air*, par conséquent l'Hercule des Amériques.

Laissons parler le baron de Humboldt : «Le grand Téocalli de Cholula, appelé aussi la montagne de briques non cuites (la Babel du Mexique⁴), avait à sa cime un autel dédié à QUETZALCOATL, le dieu de l'air : ce dieu, dont le nom signifie serpent, revêtu de plumes vertes (de coatl, serpent, et quetzatli, plumes vertes), est, sans doute, l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine : c'était un homme blanc et barbu, comme le Bochica des Muyscas. Il était grand prêtre à Tula (Tollan), législateur, chef de secte religieuse, et lorsque, s'imposant les pénitences les plus cruelles, et retiré sur le volcan Cacitepell (montagne qui parle), il v marche pieds nus sur des feuilles d'agave armées de piquants, on croit voir un de ces riskis, ermites du Gange, dont les Pouranas célèbrent la pieuse austérité, » «... Une boisson mystérieuse, donnée par le grand esprit, en le rendant immortel, lui avait inspiré le goût des voyages et le désir irrésistible de visiter un pays éloigné que la tradition appelait Tlapallan (la patrie des Toltèques); mais comment concevoir que cet homme blanc, prêtre de Tula, ait pu se diriger au sud-est, vers les plaines de Cholula et de là aux côtes orientales du Mexique, pour parvenir à ce pays septentrional d'où ses ancêtres étaient sortis l'an 596 de notre ère?... Il demeure vingt ans parmi les Toltèques, leur enseigne tous les arts, la religion, institue des jeûnes de quatre-vingts jours, les exhorte à la paix, et disparaît en leur



Se rappeler ce que nous avons dit, chapitre IX, § III, de cette seconde Babel foudroyée.

promettant de revenir... C'étaient sos descendants que le malheureux Montézuma croyait reconnaître dans les compagnons d'armes de Cortez... «Nous savous par nos livres, di-li au général espagnol dans son premier entretien, que... les descendants de notre chet viendraient pendre un jour possession de ce pays. Considérant que vous venez des lieux où naît le sofeil,... je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre mattre naturell. »

Un pareil personnage devait ouvrir un champ bien vaste aux plus complètes contradicions. Pendant que les uns, sans tenir compte de tous les monuments, le rangeaient parmi les fables, d'autres, s'appuyant sur quelques statues qui paraissaient boudthiques, en faissient un prêtre de Bouddha;... d'autres, se fondant sur la physionomie égyptienne de certaines pyramides, le métamorphiosaient en prêtre de Memphis; d'autres, enfin, séduits par les roziz trouvées là comme partout, voyaient en lui un disciple égaré de saint Thomas, ou saint Thomas lui-même, qui, aprês avoir christianisé la Chine et le Japon, aurait passé dans l'Amérique.

Comme on le pense bien, le problème n'est pas résolu, mais en revanche les merveilles ont centuplé et pris sous la plume savante et consciencieuse de M. l'abbé Brasseur (de Bourbourg) des proportions à désespérer désormais toute critique.

Ce dieu Quetzalcoat est identique, selon lui, au mystérieux personnage dont nous avons parlé (au chapitre x, p. 180), et que nous avons présenté comme un personnage très-positivement historique qui aurait existé vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, et aurait fondé cet empires plaenquéen dont nous voyons encore aujourd'hui les restes.

Ce personnage s'appellait Votan. Venu de l'Orient, il y était retourné plusieurs fois pour en revenir toujours. Si l'on en croit toutes les histoires tzendales, publiées par Ordon-

^{4.} De Humboldt, les Cordillères, t. I, p. 440.

nes!, Yotan aurait écrit un livre dans lequel il aurait dit qu'il était de la race de Chan, le sepent, et qu'il tirait son origine des Chirim². Il dissit dans ce livre avoir fait douze voyages à Valum-Chivim, pendant lesquels il avait va aussi les ruines du grand édifice bâti pour arriver au ciel. Il parle de la confusion des langues, de l'épreuve qu'il subit dans les souterrains et de son entrée dans le trou du serpent, épreuve qu'il ne put supporter que parce que lui-même était fils de Serpent., etc., etc.

Solon les annales données par l'abbé comme très-historiques, Votan ne se contente pas seulement de raconter, il fait creuser entre le temple de Tulhà et Palenqué un immense souterrain analogue à celui qui subsiste; il construit sur les bords de la rivère Huehnetan un sanctuaire appelé la maison ténébreuse, sacrifie au soleil sur le sommet des montagnes, fonde plusieurs villes, entre autres Mayapan, et construit une partie de la grande pyramide de Palenqué, sur un bas-reile de laquelle on trouve la fameuse croix et un personnage qui semble offiri un enfant.

Confondu avec le mythe d'Imos, personnification du Soleil, il il ouvre avec lui la liste royale de la dynastie solaire des Yotanides ou monarques de Palenqué, puis viennent à sa suite Chanan, Abags, Tox, Mosie, Lambat, Mulue, Elab, Balz et Ewob, lous constructeurs d'obéliques sur lesquels on ilt leurs actions et leurs titres de Soleil, Cœur du peuple, Serpent de la terre, etc.

À ces douze Votanides très-historiques succèdent ensuite Hix, Chabin et Chin... Une traduction conservée par Las Cases et Torquemada³ représentait ce dernier comme un véritable

- Savant dominicain du couvent de Mexico, auteur d'une histoire del cielo e della terra.
- 2. Ordonnez croit que c'est là le Chivim ou pays des Hévéens de l'Écri-

Monarchie indienne, I. XII, ch. 11. Contrairement à nos savants européens, ces savants historiens du Mexique, seuls compétents il nous semble, acceptent comme certains les détails et le fond de toute cette histoire.

dieu qui avait introduit et présenté les mœurs et les crimes de Sodome comme le moyen le plus sûr de plaire à la divinité⁴.

A ces nouveaux Volanides succèdent enfin les Toltèques ou Nahuas, commandés par Quetzalcoall. l'exilé revenu, qui les guide à travers les déserts au noven d'une certaine enveloppe sacrée qui s'appelle opis ou l'invisible, et dont seul il prend et comprend tous les ordres. Enfin, après les avoir établis dans le pays des Quinamés ou géants, qu'ils exterminent, il leur fait ses adieux en ces lermes : Sachez que votre dieu veut que vous vous établissiz en ce pays dont il vous donne la possession.» Quant à lui, il veut retourner d'où il est temper.

«Adieu, leur dit-il, jouissez en paix, je vous quitte, mais je vous reviendrai quand les temps seront arrivés.» Il dit, reprend l'enveloppe sacrée, les livres, ne leur laisse que les instruments aratoires et disparaît à leurs yeux.

En vérité, ne croirait-on pas lire le récit du voyage d'Israèl dans le désert, et même, si le respect le permettait, la parfaîte ressemblance de ce téraphim sacré avec l'urim ou oracle-conducteur qui, lui aussi, était une enveloppe (sacella) ?

Explique humainement qui le pourra comment ce formidable plagiaine, qui s'exprime comme Molse, s'avance dans les déserts et à travers les mers sur la foi d'une boussole infaillible, prophètie à tout un peuple les destins qui l'autendent, et semble lui ménager un nouvel exode, comme le lac et Cholula lui ont déjà répété les grandes scènes de Sodome et de Babel.

Supposez le personnage de Quetzalcoatl fabuleux, quoique

^{4.} On voit encore le lac bitumineux au fond duquel on constate la présence de la ville, que la tradition dit être la coupable; ainsi, le merveilleux continue à se copier lui-même sur toute la ligne et à répéter Sodome et Babel, comme il répéte les dieux-soleils et les héros.

^{2.} Voir chapitre IX, § II.

tous les monuments attestent qu'il est réel, quel est donc l'adroit enfant d'Israël qui est venu ressusciter ici sa propre histoire, à l'aide d'un souvenir historique opérer de si grandes choses, laisser de si grandes traces et de telles traditions?

Mais voici le plus merveilleux : Ouetzalcoatl, au moment de son premier départ, avait laissé ces peuples dans un état complet de barbarie; or, son absence dure quinze ans, puis on le voit reparaître un beau jour, leur rapportant, dit-il, la récompense de leur foi ; et tout à coup, sous le charme de ses institutions, ce même peuple atteint la perfection dans tous les arts et dans toutes les branches de la civilisation la plus raffinée. Si les annales le disent, les traces et les produits archéologiques de cette civilisation le démontrent aujourd'hui. Suivant les uns et les autres, la ville de Tollan s'élève, et avec elle l'âge d'or arrive pour les Toltèques. Cette contrée devient un Eldorado véritable : on y voit s'élever des manufactures d'une habileté et d'une magnificence devenues proverbiales, des temples, des palais, des terrasses au coup d'œil enchanteur.

Quant à cette industrie, elle paraît avoir atteint tout d'un coup des limites idéales. Elle créait, par exemple, de merveilleuses écharpes en soie de chenille, des manteaux de plume disposée en mosaïque, des instruments de musique de toute espèce, des pierres précieuses taillées avec un fini que l'art des Européens ne sut jamais atteindre, des vases d'une terre si fine et de couleurs si brillantes, que l'Étrurie et la Chine se fussent fait un honneur de les produire; et ce qui causa le plus d'admiration aux Castillans, d'après Torquemada (justifié complétement aujourd'hui et sur tous les points par M. Brasseur), ce fut la faïence, aussi belle et aussi délicate que celle de Florence, puis des bas-reliefs et des peintures dont nos artistes serajent jaloux. Ces merveilles, qui furent retrouvées par les Américains et par les étrangers chez les Tianquiz, de la cité de Quetzalcoatl, remontent « à une époque où la plus grande 15

T. IV. -- MAN. MINT., III.

partie de l'Europe était encore plongée dans la plus grande barbarie.»

Si Quetzalcoatl avait réellement voyagé, comme il le disait, où avait-il done été chercher tant de merveilles? S'il n'a pas existé, à quelle école à présent les pauvers Toltèques voyageurs, tout aussi ignorants jusque-là que les Quinâmes ou géants qu'ils venaient d'exterminer, les avaient-ils puisées? « Cette réanparition de Ouetzalcoatl, dit M. Brasseur.

ressemble à un météore; c'est en effet quelque chose do bien plus merveilleux qu'un prophète; sans parenté, sans connexion apparente avec tous coux qui l'environnent, prenant possession du trône comme un envoyé des dieux pour disparaître encore un peu plus tardit... Il y aura toujours dans la vie de ce prince une phase qui demeurera inexplicable, et que l'historien ependant sera foret d'accepter comme un majurére jusqu'à ce que le temps le laisse pénétrer. Dans quelle région ignorée (notez que c'était au vui siècle) allait-il puiser les notions de toutes les sciences et d'une sagesse qui ne fut jamais égalée? On ne peut le deviner, mais les monuments sont encore là: à prine est-il débarqué qu'il jêtte les fondements d'un pont admirable que les Espagnols purent encore voir aux premiers jours de la computée! »

On sait, en effet, combien ils furent émerveillés encore de la magnificence inouïe des temples et des palais qui s'offraient à leurs regards.

Mais l'âge d'or ne devait durer que vingt ans, Quetzalcoatl avait établi à Tollan le bopténe, la confesson, les monastères, le celibat, les robes noires des prêtres, les carpiations et la croix²; ses sujets ne s'appelaient plus entre eux que « mon frère». Or, tout cela déplaisait à l'ancien dicu du pays, TRICATLIFOCA, qui, furicux de ce que le peuple régénére lui refuse l'immolation de sept victimes humaines,

^{4.} Brasseur, t. I, p. 173.

^{2.} Nous avons déjà parlé de celle de Palenqué.

envoie vers lui l'ancien roi Huémac, son parent, pour réclamer en faveur de l'ancien droit, Celul-ci, que le Codex Chinalpose représente comme un magicien, poursuit, obsède le malheureux roi, qui, fatigué de tant d'instances, et nouveau Pilate, se contente de se boucher les orevilles et de fermer les yeux-,, concession l'âche et honteuse, à la suite de laquelle le sang humain recommence à couler à Tollan.

Quetzalcoati annonce que son règne a cessé. On veut le retenir, mais il est inflexible. Interrogé sur le lieu de sa retraite future, il déclare « qu'on est venu le chercher de la part de son maître, ct que cc maître est le soleil.» Il pleurc sur sa ville, imprime la marque de son pied sur une roche, et, traversant les montagnes, jette à Huexotzuico les fondements d'un nouveau royaume toltèque. Poursuivi de nouveau par Huémac, il se retire à Cholula qui prend le nom de Ville de l'exilé, après avoir été dédiée autrefois à un premier Quetzalcoatl, compagnon du géant Xelhua qui avait élevé la fameuse pyramide foudroyée. Le deuxième Quetzalcoatl se retire encore de Cholula à Tlapallan. Il s'embarque sur un navire orné à la poupe de deux serpents entrelacés; on suit ses traces jusqu'à l'embouchure du fleuve de Coatzacualco. c'est-à-dire lieu où se retirent les serpents, et il disparaît pour toujours.

Voità le plus simple apercu des prodiges opérés par le héros sodità le solution. On conviendra qu'ils valent bien ceux de nos Hercule et de nos Bacchus; ici, comme pour le prenier, et sur une échelle bien plus grande et bien plus solide encore, on voit s'accorder complétement merveilleux, traditions, histoire et monuments avec leurs vestiges.

A partir de ce moment, tout va de mal en pis à Tollan. Les crimes et les prodiges s'y multiplient. Cette ville est foudroyée et Ultacan devient la métropole; on y voyait de temps immémorial le fameux temple de Cahba-hà renfermant une certaine fontaine, et une pierre sacrée qui selon Fuentès (historie espagnol), était noire et d'un brillant extraordinaire, et que le roi des Guichés faisait encore *consulter* lors de l'arrivée des Espagnols à Mexico ¹.

Mais la ville sainte par excellence est celle de Téotihuacan, qui, sous le nom de Ville des dieux, joue le plus grand rôle dans l'histoire des Toltèques.

« C'est dans son enceinte, dit M. Brasseur, qu'avaient eu lieu régulièrement les Assemblées des dieux; c'est là qu'après diverses convulsions de la nature ils descendaient pour se concerter sur l'organisation de l'univers; c'est là enfin qu'a eu lieu l'apothéose de Nanahuall, un des faist les plus étranges et les plus difficiles à expliquer de toute l'histoire.

a Voici comment s'expriment à ce sujet les annales: « Les dieux se réunissent, il faut leur immoler une victime pour obtenir la réappartition du soleil qui dérobe depuis longtemps sa lumière. Nanahuatl est là, malade, dégoûté de la vie; il n'hésite pas plus que Curtius, s'élance dans les flammes et en est dévoré. A l'instant l'astre reparait, et on confond désormais les honneurs que l'on rend a usoleil avec ceux que l'on rend à la victime et à son compagnon Metali, qui avait suivi son exemple sur le bûcher de la lune. »

Cette double apothéose ouvre une période nouvelle et donne lieu, selon les traditions, à l'érection des deux grandes pyramides.

4. « Le démon, dit naivement Fuends», è y montrait comme dans une glace et répondait comme un oracie ». On voir qu'il, comme parott, les aéroities en répondait comme un oracie ». On voir qu'il, comme parott, les aéroities on joue le plus grand rôle. On avait montré pendant longéemps celle qui avait dédurit la pyramide de Chololia. Toil noi técturité de néme par une inneuse pierre dont out ou écrore des bierds; et qu'in not me plante inneusement des pierre dont ou voir excert soit de l'écrit de comme de plante inneusement de cette pierre planant dans les airs au-dessus de Weston et finissant par remonter. C'est donc enfemique en ce pays, 'mais voici qui l'écit autrolis paratout (voir notre premier volume. Appendice, caixus s'arsoisusques) : Après la cultus de l'aérolishe de Toilan, dit N. Besseur, out viguratieu un spectra claute de l'aérolishe de Toilan, dit N. Besseur, out viguratieu un spectra departation de la cultus de l'aérolishe de Toilan, dit N. Besseur, out signapartieu un spectra épocurantaite qui enlacieur si importance victimes dans ses bass charrus, dend des siècles.

- « Alors, dit le Codex Chimalpoca, commencèrent les immolations divines à Teotihuacan (ce mot signifiant immolation humaine): dans les cérémonies solennelles, le sang y coulait à larges flots, et le soir de l'arrivée des dieux on terminait la cérémonie en jetant dans le feu tous les capitis, au milieu des danses et des chants. Cet état de choses dura mille ans.
- « A l'ouest des ruines d'Iximché, se trouve un mamelon au sommet daquel se rendait autrefois la justice, e l'amais d'une manière définitive avant d'avoir consulté l'oracle; à cet effet trois des juges étaient désignés pour descendre au fond d'un précipice voisin. Là se trouvait conservée dans un temple antique une pierre noire et diaphane, d'une qualité plus précieuse que l'obsidienne, dans la transparence de laquelle les dieux faisaient connaître leur volonté. » (Brasseur, t. 11, p. 521.)

Nous engageons nos lecteurs à suivre dans cet ouvrage l'histoire de ces pays vraiment extraordinaires, où, comme le dit M. Brasseur, « le merveilleux va toujours en augmentant, à mesure que les temps avancent, que la société se perfectionne et que les nations se civilisent.¹ ».

Quant à nous, nous ne pouvons sortir en ce moment de ce qui regarde l'étroitsme, mais nous pourrons reveint plus tard sur ces prophéties très-explicites, dans lesquelles les Espagnols trouvèrent, à leur débarquement, non-seulement leur arrivée prédite, mais aussi leur costume, leurs armes el l'anéatissement de tous les dieux par la croix. L'époque fatale pour eux était fixée avec une exactitude d'autant plus remarquable, qu'au moment de la rédaction de ces prophéties on n'avait pas encore à Madrid la première i dée de la conouellé de de la conquelle de des la conquelle de de la conquelle de la conquelle

Dans le paragraphe suivant, nous reviendrons sur la valeur morale et religieuse de notre héros mexicain.

Passons à ceux dont les savants modernes s'occupent le plus en ce moment, et voyons si les nouvelles conquêtes de la

^{4.} Tome I. p. 261.

science, en littérature védique et en sanscrit, ne nous offriront pas, en fait d'héroïsme, quelque chose de plus irrécusable encore comme histoire.

3. - Héros solaires asiatiques.

Comme nous verrons plus tard un réformateur bouddhiste remanier au Mexique l'œuvre de ce Votan (Quetzalcoatl), il devient urgent de voir ce que les héros indiens, à leur tour, vont nous offrir en fait d'analogues et de garanties. Nous les jugcrons ensuite par leurs origines, leurs vies, leurs doctrines et surtout par leurs fuits.

Là encore se retrouvaient d'anciennes prophéties annoncant la succession parallèle de ces interminables dynasties solaires et lunaires, que l'histoire védique nous montre aujourd'hui dans le passé avec tous les noms des héros, de leurs femmes, de leurs enfants, des villes par eux bâties, etc., etc. De cet accomplissement exact, une philosophie étroite avait conclu bien vite à la postériorité des prophéties, bien qu'il ne fût pas toujours facile de nier leur priorité. La date du Bagaradan qui les contenait, celle des Pourands, qui donnaient les listes formelles des dynasties régnantes en ayodha, dynasties dont les anciennes races historiques de l'Inde prétendaient tirer leur orizine, rendaient même cette postériorité impossible; il ne s'agissait d'ailleurs que de se rappeler ce grand principe historique posé par Machiavel; « qu'il n'y a iamais eu dans le monde un grand événement qui n'ait été prédit de quelque manière 1. »

Cette réflexion générale n'empéche pas qu'en particulier nous ne commencions par rassurer ceux de nos chrétiens dont la timidité redoute, avant tout, l'antériorité des héros indiens, tels que Ramà, Khrichna, Salihavaná, sur celle du fondateur du christianisme.

1. Machiavel, cité plus haut.

Dans tout autre système que le nôtre, en effet, cette antériorité pourrait paraître fâcheuse, mais comme nous n'admettons guère les plagiats kumains, à l'exception de quelques modifications, peu nous importe que les plagiats surhumains aient eu lieu à la suite ou à l'avance.

Ayant toujours soin, à l'égard de ces questions de dates et de philològic toujours si difficiles, de rechercher le dernier mot de la science prononcé par l'autorité la plus compétente, nous avons étudié sérieusement le cours de littérature indienne, professé, ces dernières années, à l'Université de Berlin, par le célèbre académicien indianiste Albert Weber ¹, que M. Renan nous avait recommandé en ces termes : « Je no connais pas en Europe de chercheur plus pénétrant et plus fécond ². »

Nous sommes done heureux de le voir, à propos des modifications poskrieures dont nous parlons, reconnaître l'importance des influences chrétiennes transmises par Alexandrie sur la littérature indienne. « C'est à elles surtout, di-il, qu'il faut atribuer l'idée d'un Dieu unique, personnel, et la notion de la foi, qui, avant cette époque, n'apparaissent pas dans l'Inde, mais qui d'uns la suite formet un caractère commun à toutes les sectes indiennes... » C'est ainsi que « le culte de Krichna, hêros des temps anciens, entre dans sure voie loute nouvelle...»

Nous sommes heureux d'apprendre avec lui que « le Râmâquan et le Mahâbhārata sont d'une époque relativement assez récente,... et que par suite de l'influence destructive du climat de l'Inde sur toutes les copies védiques, il en est à peine une qui ait plus de quatre à cinq cents amnées de datte.. Nous sommes encore heureux d'apprendre que les Pourands que nous possédons ne sont que des copies remaniées des anciens Pourands, et que toutes les parties du Rândquan, du Râma etc.



Traduit celle année même, par M. Sadous, membre de la Société assatique de Paris.

^{2.} Revue germanique, nº 1.

représenté comme une incarnation de Vishnou, etc., sont certainement des additions postérieures, etc., etc., ¹. »

Nous sommes heureux, avons nous dit, du repos d'esprit que de semblables assertions vont causer aux fidèles embarrassés par les objections accontumées de copie et d'imitation; mais pour nous, elles n'ont en réalité qu'une très-médicere valeur : d'abord, en raison de notre mépris pour le faux principe actuel sur fout ce qui regarde le prophétisme et la divination; ensuite, parce que tous ces héros, pour avoir pu enrichir postérieurement leur légende de tous les détails de la Grande et eig uest venne plus sant expliquer la leur, n'en sont pas moins, pour le fond, les analogues historiques de tous ces héros de l'antiquité dont nous venons de passer en revue les fatidiques destinées, d'estinées cette fois-ci bien irrécusablement antérieures à celles de leur divin modèles.

Donc étant bien forcé de nous passer pour Bacchus, ce dieupain mangé, pour ce fils de la reine du ciel et terreur des démons (Séméló), de tous les expédients chronologiques qui pourraient expliquer rationnellement la ressemblance, si nous consentons à les accepter pour Ramâ, Krichna, etc., c'est par surérogation de prudence et pour rassurer ceux des nôtres qui n'accepteraient pas nos idées. Nous sommes d'autant plus porté à nous exprimer ainsi, que pour nous Ramâ n'est autre chose qu'un Bacchus continuel. Nous ne sommes pas seul à le penser; sir William Jones (de si grande autorité) croyait à l'identité porfaile de ces deux personnages et le colonel Wilford pensait que les Diongiaiques de Nonnus n'avaient cu d'autre but que celui « de combler les lacunes du Mahbhárata, ce poême épique, comme on le sait, de la grande guerre indienne.

Mais l'un et l'autre de ces savants croyaient également que Bacchus et Ramà n'étaient autre chose que le Ramà de la Bible (ou le Regma de la Vulgate), pendant que Balti, le chef de cette armée de singes avec laquelle il fait la conquête de

^{1.} Littérature védique. (Introduction, p. 36, 43 et 312.)

Ceylan, serait Bal, fils de ce Clius, que nous avons dit, en effet, s'être dirigé vers les Indes.

Il est vrai qu'on nous représente toujours Sri-Ramá comme un a jeune héros revêtu de force et de beauté, ami des plaisirs et des combats tout ensemble, et prédestiné à l'empire du monde; » mais M. Guigniaut voudrait que l'on gardat cette assimilation pour son prédecesseur honomyne, Parason-Ramá, et que l'on reconnit Hercule sous la figure de celui qui nous occupe. « C'est le héros-dieu de tout l'Orient, selon lui. Le voici avec son cortége de erropes ou d'hommes changés en singes par le courroux de Jupiter, et qu'il conduisit enchaînés aux pieds d'Ormballe. »

Nous pouvons retrouver ces cercops dans les satyres de Bacchus et dans les rakekaus de Siva; c'est la propos de ces singuliers soldats que Creuzer disait ingénieusement: « Euripide n'avait cependant pas entendu parler des drames hindous lorsqu'il écrivait Kepas¹, où done l'avait-il pris²» il aurait pu se demander tout aussi bien si le même poète avait lu les prophètes, et ce qu'ils entendacien, en nous parlant trèssérieusement des égipans, des satyres, des onocentaures et des velus².

Quoi qu'il en soit, nous convenons avec M. Guigniaut qu'il y a dans Sri-Ramad de l'Hercule, du Persée, du Thésée et de tous les héros solaires du monde, bien que la dominante y soit ensevelie sous trop de scories absurdes et ridicules.

Mais il faul reconnaltre aussi que tout s'enchaîne et se commande historiquement avec une régularité parfaite dans lo collationnement de toutes ces dynasties solaires et lunaires, et des incarnations de Vishnou. Ramd, le septième des premiers Avatars, était en même temps le soixante-troisième roi de la dynastie solaire, dont le siége était au pays d'Oude, dans la ville d'Avdichla. Krichna, son parent, le fameux Krichna, la

^{4.} Voir Creuzer, Religions, t. I, ch. 111, p. 209, et la note de M. Guigniaut.

^{2.} Voir ce que nous en avons dit à l'appendice N de notre chapitre ix.

neuvième incarnation de Vichnou, est, à son tour, le cinquantième roi de la race lunaire, le descendant de la race antique de Yadou et le neveu du roi Kans, qui, bien positivement, régnait à Mathoura, dans la province d'Agra.

L'histoire s'accuse ici davantage et le système mythique devient de plus en plus difficile. Donc, nous le répétons, malgré toutes les facilités que nous donne M. Weber, par sa jeunesse relative du Mahdbhdratu, qui, dans ses deux cent mille vers du uri sècle, narria pa glisser beaucoup d'embellissements et de détails calqués sur nos fivangiles, nous n'en abuserons pas. Fidèle à nos principes sur l'exploitation universelle et fatique de l'idée messainque, nous nous garderons bien de la méconnaître dans Krichua et nous laisserons à nos lecteurs le soin de choisir dans le fond et dans les édtails ce qui leur paraîtra antérieur ou postérieur au christiansime.

Voyons d'abord les confessions légendaires de ce Krichna, et, en cas d'imitation évangélique, admirons leur adresse.

4. — Krichna.

Suivant le Mahabhatata, interprété par Creuzer: « Longtemps avant la naissance du céleste eufant dans lequel Vichnou devait s'incarner avec toute sa puissance, sa venue avait été prédite au tyran géant de Mathoura, qui, pour l'anéantir, ordonne un massacre général de tous les enfants du pays. Mais Krichna prescrit lui-même à son père et à sa mère de le transporter au delà de la rivière d'Yamouna, dans la ville des pasteurs, et, à partir de ce moment, commence sa carrière de prodiges. Vivant au milieu de jeunes bergers et bergères, partageant leurs pleux et leurs occupations, on le voit enlever sur son doigt des montagnes, tuer des géants et des monstres, et surtout danser sur la tête du terrible serpent Caliya, après s'être dégagé de ses replis. Tantôt il enchante avec sa flûte les animaux les plus sauvages et les aimables pastourelles qui se rassemblent autour de lui; il les amuse par des ruses qui ne sont pas toujours innocentes. Ami de la volupté et des combats, il s'entoure de jeunes disciples, leurs amis comme lui, puis, quand il se cruit asser fort. il marche contre le géant Kansa, son oncle, le subjugue, et par sa mort délivre nonseulement l'univers, mais les seize mille vierges que le géant tenait captives, et qui toutes veulent épouser leur libérateur, ce qu'il leur accorde volontiers. Après la défair des Kourous, sa dernière victorie. Krichna, qu'une tradition remarquable (et acérée, dit Creuzer) fait périr sur un bois fatal, où il est cloué d'un coup de fleche et du haut duque il prédit les maux qui allaient fondre sur le monde, Krichna, disous-nous, las de la terre, remonte dans son céleste séjour, laissant à son disciple chéri, Arjouna, ces instructions sublimes qui (toujours suivant Creuzer) font encore aujourd'hui l'exemple et l'admiration de tous les sages ! s.

Voilà le fond; nous prendrons la peine, dans le paragraphe suivant, d'ajouter quelques coups de pinceau à ce portrait tracé par une plume enthousiaste.

Postérieure au christianisme, une telle création n'est plus qu'ue plaisanterie de mauvais goût; antérieure à lui, elle rentre dans l'immense catégorie de tant d'autres créations bien formellement antérieures à leur tour, et qui marchent toutes au même but. Nous espérons que, dans les deux suppositions, le cachet de plus en plus déshonorant, imprimé, comme nous allons le voir, sur le front du héros, déshonorer du même coup la folle et coupable critique qui avait osé le proposer comme le modèté miné par l'Hoxwe-Dux.

Quant aux similitudes avec ses prédécesseurs, elles sont flagrantes, et M. Guigniaut les résume en ces termes : « Le mythe de Krichna, tour à tour riant et auguste, ainable et sublime, a fourni maîtire aux rapprochements les plus divers. C'est d'abord, selon William Jones, l'Apollon divin, comme à son tour le serpent Caliya est le serpent Python. Le père

^{1.} Creuzer, Religions, t. 1, ch. 111, p. 205 à 210.

Paulin en avait fait (avant Dupuis) une fable toute solaire, mais il est plus juste d'y reconnaître avec Greuzer une incarnation du soleil : un grand nombre de traits semblent, en outre, rapprocher Krichna d'Hercule, de Jupiter, d'Osiris et de Bacchus... Enfin, nous comprenons (dit toujours M. Guigniaut) tous les rapprochements que l'on peut faire; quand nous lisons l'histoire de la naissance de Krichna, quand nous voyons sa mère toujours plus belle à mesure qu'avance sa grossesse, quand nous voyons, à l'heure même où le divin enfant est donné au monde (à minuit), ses parents illuminés tout à coup d'une gloire céleste et les chœurs des devatas (anges) faisant retentir l'air de leurs sacrés concerts, quand ensin nous voyons Krichna paraissant avec tous les attributs de Vichnou et tous les caractères de la divinité; quand nous rassemblons tant d'autres circonstances qui signalent cette merveilleuse incarnation dans tout le cours de sa carrière terrestre. nous concevons combien il était naturel de rapprocher sa légende des récits chrétiens 1. »

Que le commentateur de Creuzer cherche maintenant comme tous les autres à expliquer ces similitudes par l'arrivée aux Indes des Évangiles apocryphes qui vinrent se greffer surles autiques légendes d'un premier Krichna;... que Weber fasse passer cette possibilité à l'état de démonstration, en rapprochant l'âge du Mahâbârain, tant mieux certainement; mais encore une fois cela n'explique pas un problème qui remonte aux mystères de Bacchus et d'Hercule, et qui était tout aussi embarrassant avec cux seuls qu'avec leur imitateur hindou.

5. - Salivahanā.

Nous dirons la même chose pour Salivahana, dont on explique d'autant plus facilement les similitudes toujours croissantes avec le Dieu des chrétiens, qu'il était son contemporain, et que la transmission des Évangiles apocryphes devient

4. Creuzer, Religions, t. I. ch. III, p. 212.

encore plus spécieuse. Cependant, tout cela n'était pas commode à combiner, « Chose singulière! dit M. l'abbé Bertrand, son avénement avait été prédit longtemps avant sa naissance, et, chose plus singulière encore, l'époque de son apparition dans le monde coïncide exactement avec la naissance de notre Sauveur! Voici ce curieux passage du Skanda-pourana: « Lorsque trois mille cent ans du Kali-vouga seront écoulés, alors Saka le roi de gloire, paraîtra et délivrera le monde de la misère et de tout mal. Or, Salivahanâ mourut l'an 79 de notre ère, après avoir vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, selon le Vikrâmâ-tcharitra. Il était dans la cinquième année de son âge, lorsqu'il se manifesta au monde, précisément l'an 3101 du Kali-youga, ce qui place sa manifestation à la première année de l'ère chrétienne, lorsque le Christ était aussi dans sa cinquième année, car il était né réellement quatre ans avant le commencement de notre ère 1. »

Il n'est pas aisé non plus de forger après coup un ancien roi du Pratichthéma, surtout lorsque ce noi était déjà le fondateur de l'ère appelée Saka soixante-dix-huit ans avant la nôtre. Le nom seul est déjà très-singulier, Salivahanà voulant dire porté sur la croiz. Pils d'un enkarpentier, mais incarnation de Brahmà dans le sein d'une vierge, les anges commencent par entourer son berceau, dans lequel il joue impunément avec des serpents. L'empereur Vikramaditya, averti de sa naissance, le poursuit comme Hérode; mais le héros lui tranche la tête, et met en fuite les démons; il enseigne publiquement dans les temples et confond les plus habiles docteurs. Wilford le retrouve ensuite dans Sandhimati, ministre d'un roi du Kachemire, qui le fit mourir par le supplice de la croix, suivi bientôt de sa résurrection. Or, ce Sandhimati avait réellement rémé vinct-deux ans avant l'ésus-Christ.

« Nous avons eu notre crucifié avant le vôtre, disent les idolâtres à nos missionnaires, que venez-vous nous montrer? »

^{4.} Dictionnaire des religions, art. Salivahana.

Encore une fois, que gagnerions nous à nier le côté mystérieux de cette copie, sous prétexte que tous les *Pourands* actuels ne sont, d'après Weber, que des remaniements des anciens, puisque voici venir, dans le même ordre de personnages, une antériorité positire sur laquelle personne ne s'avisera plus de contester.

C'est donc à celle-ci qu'il faut nous en tenir.

De l'aveu de tout le monde, y compris Weber, ce grand rajeunisseur de la littérature et de la théologie indiennes, voici venir un saureur à date bien certaine, Sakiamouny.

6. - Sakiamouny-Bouddha.

Il faut espérer que cette fois-ci rien ne nous rappellera plus les Bacchus et les Hercule, et que nous en voici débarrassés pour jamais.

A Ramà, septième incarnation de Vichnou, avait succédé Krichna, chargé de la huitième. Il fallait bien que la neuvième arrivât.

Sakiamouny fut prédestiné à cette auguste mission, et devint à son tour un Bouddha.

Mais qu'est-ce donc qu'un Bouddha?...

Théologiquement parlant, il faut distinguer entre le Bouddha primitif ou Adi-Bouddha, qui paral têtre une sorte de recére ou d'intelligence primordiale, cause unique et immatérielle de toutes choses (bien qu'on lui associe d'ordinaire un principe matériel qui lui sert de vêtement), et les Bouddhas terrestres et socondaires, qui ne sont que des incarnations de dieu et des réceptacles de sa double nature.

Dire l'antiquité de cette doctrine dans le brahmanisme, aujourd'hui son ennemi, est presque chose impossible. Tout porte à croire, cependant, qu'après avoir fait partie, comme toute vérité théologique, de cet enseignement primitif qui les comprenait toutes, et que Creuzer et Guigniau ont parfaitement rai n' d'appeler achloique, la vérité, passant du patriarche au paten, se corrompait de plus en plus dans ses applications personnelles. M. Schorbel, qui a publié, dans les excellentes Annales de philosophie chrétienne de 1857, une série d'articles fort intéressants sur le bouddhisme, nous paraît dans le vrai lorsque, à propos de son origine, il nous reporte au centre même du magisme, c'est-à-dire dans la Médie.

« Dans tout l'Orient, dit-il, on connaissait un sage, un héros, honoré partout comme dieu de paix et sauveur, sous les noms divers de Boudo, Bouta, Boudios ou Boutès ¹. »

Maintenant, faut-il admettre avec Étienne de Byzance que les successeurs du premier Bouddha avaient fondé l'antique oracle de Dodone en Thessalie, appelé, dici-il, dans le principe, Bodoneum? Ce qui pourrait donner quelque valeur à cet aperqu, c'est qu'on retrouve en Thessalie le culte d'une désses vierre appelée Bozdáz.

Pausanias nous dit de son côté que Boutès avait un sanctuaire dans l'Acropole d'Athènes, entre ceux de Neptune et de Vulcain (triste compagnie!).

Mais qu'est-ce à dire? et reviendrions-nous à la Grèce, par hasard? Hélas! oui; çar M. Guigniaut, à son tour, convient qu'il pourrait bien être un successeur de Dionysus (Racchus) qu'Arrien (Inde), d'après les traditions recueillies par les compagnons d'Alexandre, appelle Boudgus. Ce serait alors, dit-il, un Hermès, « le génie de la planète de Mercure... » Il justifie encor sur tous tes points ceux qui out cur reconnaître le Bouddha des Indiens chez le Vodan des nations germaniques et chez l'Odin des Scandianes?

Cette doctrine alors aurait eu le sort de toutes les autres. Issue d'un berceau primitivement pur, et tombée dans les mains d'exploitateurs pervers, ce déraillement nous explique parfaitement les beaux traits et les belles qualités qu'elle tient

^{4.} Mai 4857.

^{2.} Note sur le livre Irr, chapitre 111. de Creuzer, p. 659.

de sa naissance, et les souillures que la mésalliance lui aurait imprimées.

Quoi qu'il en soit, vous retrouvez les unes et les autres dans le védisme et le brahmanisme originels, qui tous deux prononcent avec respect et foi le nom de tous les Bouddhas, jusqu'au jour où ils le maudissent et le méprisent.

Et ce jour est celui où le dernier des Bouddhas leur parle de réforme,... inconséquence d'autant plus choquante, qu'ils reconnaissent dans ce Bouddha la neuvième et très-réelle incarnation de Vichnou, succédant à celle de Krichna, mais inconséquence qu'ils expliquent aussiôt de ajoutant que « cette fois Vichnou ne s'était incarné que pour tromper les impies, et pour empécher une conversion imminente pour les bons, en préchant l'athlésme aux mauvais.

Nous doutons que les admirateurs de la théologie hindoue, et certes ils sont nombreux, puissent justifier facilement cette rouerie divine.

Toujours est-il que vers le milieu du 1x siècle, selon beaucoup d'auteurs, du vir', selon M. Scheche, et du vr', selon M. Weber, qui suit en cela la chronologie des bouddhistes méridionaux, très-différente de celle des Thibétains, naquit à Kapila-Vastou, ville du Béhar, le héros dont nous allons nous occuper. Bace solaire et royale, d'illustration védique, lieu de naissance bien précis, généalogie authentique, chronologie très-rationuelle, rien ne manque cette fois à la valeur historique d'un personnage qui, pour la première fois, impose sience au mythisme.

Si les autres n'ent eu ni la même puissance ni le même droit, il serait peut-être juste de remarquer un peu d'inconséquence à leur refuser la vic, lorsque celle-ci est formellement reconnue par un successeur auquel en ne saurait la dénier. Il nous paraîtrait assez logique, quant à nous, de faire profiter un peu l'existence récuése de Krichna du tribut d'hommages que lui paye l'irrécusable Bouddha.

Ceci bien établi, revenons à notre enfant divin et suivons,

sans les distinguer, les notes dominantes de son histoire et de la légende indivisiblement associées.

Quoique le roi son père, chef, comme nous l'avons dit, de l'antique famille des Çàkias (Couddhodana), pût à bon droit le réclamer pour son fils, il en cédait tous les honneurs à Vichnou et à Maha-Maya (la grande illusion) qui, tout en restant vierge, le porta dix mois dans son sein et le mit au monde sans douleur. Aussitôt on le baptisa avec l'eau divine, et on l'appella Cakiasinha ou le lion de la race des Càkias. Rien n'égale le luxe, les hommages et la magnificence dans lesquels se passent les premières années de ce jeune thaumaturge. Trente-cinq vierges le récréent par leurs chants, sept le baignent tous les jours, sept l'habillent, sept le bercent, sept l'amusent. Sa science laisse bien vite à mille lieues derrière elle celle du lama ou goura, chargé de lui communiquer la sienne et de l'initier principalement au culte du divin soleil (savitri). Quant à sa beauté, elle est si resplendissante que la foule se précipite sur ses pas pour admirer ses quatre-vingts attraits de perfection,

L'enfant devient jeune homme, et, pour complaire à ses parents, prend femme et devient père à son tour. Évidemment ce n'était pas sa vocation. Sortant un jour d'une longue et profonde méditation extatique sur les quatre degrés principaux de la misère humaine, à savoir : les peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, il jure de s'y soustraire, foule aux pieds parents, épouse et enfants, et, s'élancant sur un coursier que lui procure son protecteur Indra, il se rend dans le royaume d'Oudipa, où il est suivi de quelques disciples. Là, il se dépouille de ses habits somptueux. rase sa chevelure, endosse le froc du religieux, prend le nom de Sakiamouny (moine de la race des Sakias ou de Goutama), et se livre aux mortifications les plus dures pendant six ans. Mais vovant qu'elles affaiblissent son esprit, il croit devoir prendre une nourriture plus forte, ce qui scandalise ses disciples; ils le quittent. C'est alors que, rendu à lui-

même, il s'assoit sous un figuier, qu'on appelle depuis bodhi ou l'arbre de l'intelligence. Il y reste six ans plongé dans la plus admirable des extases, et ne se relève que pour annoncer qu'il vient d'atteindre à la solution du grand problème sur l'unification de l'homme avec son dieu. Il l'enseigne à Bénarès, où il salue tous le Bouddhas, ses prédécesseurs, et ce n'était pas une petite affaire lorsqu'on sait que tous les hommes. tous les génies, tous les dieux, tous les êtres en un mot, v compris les plus infimes, peuvent devenir des Bouddhas plus ou moins parfaits jusqu'à leur annihilation dans le sein du Bouddha suprême et primitif. C'est à trente-six ans qu'il commence à prêcher, à tourner le livre de la loi, comme on dit dans la théologie bouddhique, et cette loi, c'est le maître spirituel qui la lui dicte. Sa doctrine se répand, et, retrouvant les cinq disciples qui l'avaient abandonné, un mot suffit pour les ramener à lui, et c'est avec leur aide que le grand œuvre se poursuit. Relativement à la doctrine brahmanique qui cependant en contenait à peu près tous les principes, celle de Sakiamouny est une doctrine consolante. Tous les déshérités du monde brahmanique accourent en foule autour de cette voix qui leur prêche pour la première fois en langue vulgaire et avec un grand entraînement la paix, la bienveillance, l'égalité de tous les hommes devant Dieu, une loi d'amour en un mot (pràsàdika), ou sougata (l'heureuse venue) des lois. Rien ne manque plus à ses succès que viennent sanctionner surtout de grandes vertus apparentes, des austérités sans nombre, et des épreuves surhumaines que l'on pourrait appeler des martyres subis en expiation des crimes du monde qu'il assume sur lui-même; sa victoire sur les démons et enfin une sorte de passion dont il sort régénéré et glorieux. tout cela explique son influence. Joignez-y les persécutions des Brahmes, des miracles éclatants, les hérésies détruites, à commencer par celles de son fils, et enfin le succès immense qui lui permet de voir fleurir sous ses pas une masse de communautés bouddhiques dans lesquelles il établit la

prière, le baptème, la confession, ou mêle une foule de rites dont plusieurs ont pu survenir, il est vrai, postérieurement à l'ère chrétienne, mais dont quelques autres cependant furent bien évidemment établis par lui et ne peuvent lui être retirés, et vous aurez toute la vie du grand homme.

Avant de mourir, il voit sa doctrine préchée dans tout l'Hindoustan, et sur ce il de mort il prédit, à l'êge de quatrevingts ans, que cette doctrine existera pendant cinq mille ans, mais qu'il viendra un autre Homme-Dieu nommé Maidara, et qu'alors ses sectateurs seront obligés de quitter l'Inde pour se réfugier dans les plus hautes montagnes du Thibet, qui deviendra le siège de la nouvelle croyance. « La perrécution prédite arriva effectivement, dit M. l'abbé Bertrand, lors de la naissance de Jésus-Christ, et, poursuivis à outrance, les sectateurs de Bouddha furent obligés de se réfugier dans les montames du Nord. »

Nous doutons fort que le bouddhisme atteigne aux six mille ans annoncés; mais si la gloire et l'autorité d'une religion pouvaient jamais dépendre du nombre de ses sectateurs, il occuperait incontestablement le premier rang, puisque ces sectateurs s'élèvent encore aujourd'hui au chiffre énorme de trois cent millions.

Jusqu'ici nous avons respecté, comme on le voit, la grande illustration, et nous avons supprimé d'une vie démesurément encensée tout ce qui eût pu sembler dicté par les exagérations du fanatisme chrétien et du parti pris à l'avance. « Tous les faits essentiels, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, et toutes les traditions sur lesquelles s'appuie la foi bouddhique se trouvent pleinement confirmés, et les légendes des Soutrâs qu'on pourrait croire pleinement innajimaires prennent une réalité et pour ainsi dire un corps dans leurs monuments décrits par le pieux voyageur du vur' siècle, Hiouen-Thsang (traduit et publié par M. Stanislas Jolien).

Voir le Journal des savants, août 4856. Travail capital lu par cet académicien à l'Académio des sciences morales et pratiques.

C'est vrai, mais lorsque nous entrerons dans l'examen court et circiux de cette masse de fioritures qui se sont comme amusées à rendre cette vie d'un saint paien aussi grotesque et aussi miaise que possible, nous ne savons en vérité ce qui pourra subsister du héros et du saint. L'essentiel pour nous est qu'on nous ait accordé son antériorité et même ses relations et son étroite connexion, comme héros solaire, avec Hercule et Bacchus-Routés.

S V

Théophanies passagères et théophanies permanentes. — Le héros devant les saints Pères. — Sa naissance et sa prédestination. — Médiums et chabérons antiques. — Héros précurseurs ou voleurs?

1. - Théophanies passagères et permanentes.

Vouloir expliquer par « les tendances naturelles du cœur et de l'esprit ou par la personnification de tous leurs rêves » une succession indéfinie d'existences dont l'étude la plus simple nous donne aujourd'hui le vertige et révolte la raison, c'est vraiment se rire avec un peu trop de sans faron et de l'antique genre humain qui allirmati leur origine supérieure, et de l'esprit moderne qui, bien loiu d'obérit à ces tendances naturelles, ne peut même pas courber sa raison devant la seule incarnation récle que l'histoire et la foi lui imposent.

Disons-le hardiment : cette méthode pour la solution des questions difficiles équivaut à ces « plaisanterics» que l'épicurisme d'Horace recommandait en pareil cas comme la milleure ou plutôt comme la scule des réponses. Dans le cas présent, elle a l'immense inconvénient de ne pas avancer d'un degré la solution du grand problème qui nous occupe et qui repose sur la difficulté d'un concordat entre la réalité de ces existences et leur caractère astronomique. Si nos lecteurs out bonne mémoire, c'était en présence de ce dillemme que les académiciens du dernier siècle se regardaient sans pouvoir avancer, et se répétaient l'un à l'autre « Dites-nous donc, si vous le savez, comment on pouvait être à la fois un homme et un soleil, un personnage historique et une simple parabole. « Nous avons vu avec quel luxe d'érudition et de bon sens l'abbé Foucher avait défié de poser iamais cette question en d'autres termes.

Le syllogisme était terrible; aussi pour faire sortir quelque chose de l'urne fatidique qui en contenait les deux membres, le xvın' siècle ayant tiré le mot hommes, il ne restait plus au xıx' que le mot solcils, et c'est aujourd'hui le mot de la majorité.

Quant à nous, nous nous permettrons de le déposer à nouveau dans la même ume, et autorisé que nous sommes à la répétition, en raison de l'exteusion de la question, nous ne nous lasserons pas de demander comment tous les peuples, jeunes ou vieux, ignorants ou lettrés, civilisés ou barbares, ont jamais pu s'entendre pour métamorphoser en incarnations solaires, en verbes, en messès, en fils de vierge, en vainqueurs des enfers et en sauveurs par leur passion, tous ces hommes exceptionnels nés sous toutes les latitudes et à tous les antipodes de l'espace et du temps.

Tant que cette idée restait à l'état d'abstraction, on croyait tout explique par l'attente messianique, comme si cette attente n'était pas déjà le plus grand des prodiges; mais on se tromperait grandement si l'on altait attribuer à l'impatience générale de la réalisation les mépriess perpétuelles sur la personne qui devait réaliser l'idée. Les populations suivaient la marche de ces messies, mais ne les devançaient jamais; ce ne fut qu'au nombre de trois que les mages vinrent saluer le Messie véritable qui ne put même se faire recevoir de sa propre nation. Encorè une fois, l'Hyperboréen no peut pas s'être jamais assez bien entendu avec le Gree pour enfanter tant de créations semblables dans la seule impatience d'un messie

qui se trouve bien dans leurs annales, mais dont on ne les entend jamais parler.

Il n'est pas dans la nature de pousser aussi loin les préoccupations d'intérêt général. C'est encore là une solution insuffisante. Cherchons autre chose.

Nous avons promis de revenir à l'académieien Foueher dont le cinquième mémoire, disions-nous, pourrait nous aider.

Effectivement, après avoir, on se le rappelle, frappé à toutes les issues, il avait fini, semblai-il, par se rapprocher de la seule qui paraissait praticable. Après avoir essayé celle de l'apathèsea, et prouvé que, si l'on ne pouvail la rejeter en certaines circonstances, elle était loin d'expliquer les difficultés principales, il proposait expendant les théophanies comme Féréet; mais bientôt s'apercevant que Féréet, en les expliquant elles-mêmes par l'illusion générale et la plus folle des créduités, ne faisait que substituer une difficulté plus grande à une difficulté plus faible, il examine à fond cette opinion des anciens et dissingue for bien en qu'il s'distinguaient eur-mêmes.

« Ils en reconnaissaient de deux sortes, dit-il, les unes passagères et les autres PERMANENTES.

"J'appelle théophanie passagère la manifestation d'un dieu sous une forme humaine, mais dans un corps d'emprunt, et seulement pour un temps assez court.

«J'appelle théophanie PERMANENTE la manifestation d'un dieu dans un corps réel et tellement propre à lui, qu'il naît comme les autres hommes, croit, vieillit et meurt comme eux, soit de mort naturelle, soit de mort violente.»

Foucher a raison, c'était là «l'erreur générale,» mais erreur fondée sur des vérités qui nous échappent complétement aujourd'hui.

«Les Grees, continue-t-il, admettaient les premières; il suffit d'ouvrir Homère pour être convaineu qu'ils poussaient la crédulité sur ce point jusqu'à l'extravagance; partout, à tout propos, ils voyaient des dieux;... ils disaient avec le poête: «Les dieux se revêtent, quand il leur plait, de toutes sortes de formes, prennent souvent celle d'un étranger et parcourent les villes et les contrées pour être témoins des violences qu'on y commet et de la justice qu'on y rend⁴.»

Les Égyptiens à leur tour disaient, au rapport de Diodore: « Les dieux parcourent, de temps à autre, tous les lieux du monde, tantôt sous une figure humaine, tantôt sous celle de quelques animaux sacrés.»

« Tout l'Orient était imbu de cette doctrine ;... c'était la tradition du genre humain. D'ailleurs, nous en trouvons dans les livres saints une infinité d'exemples qu'on ne pourra jamais expliquer allégoriquement... « Exercez l'hospitalité, dit saint Paul aux Hébreux, car c'est en la pratiquant que quelquesuns, sans le savoir, ont recu pour hôtes des anges mêmes.» On dirait qu'Homère n'avait fait que substituer aux anges les dieux de son pays... Je sais que cette manière de penser n'est guère du goût de mon siècle. Il ne veut pas absolument que les anges bons ou mauvais se mêlent de nos affaires; cenendant en mettant même à l'écart l'autorité de nos livres saints. je ne vois rien dans cette supposition qui puisse alarmer un vrai philosophe... D'ailleurs c'est une pure question de fait... et un fait attesté non-seulement par un témoignage AU-DESSUS DE TOUT SOUPCON, mais encore par la déposition de toute l'antiquité.»

On le voit; l'académicien s'enhardit, et la supposition risquée dans la première partie de sa phrase devient dans la dernière un fait au-dessus de tout soupçon. Courage!

« Quant aux théophanies permanentes opérées par les dieux naturels et physiques, le soliei, par exemple,... quelque brat que soit un peuple, vous ne lui ferez jamais croire qu'un astre se soit incorporé dans tel homme ou dans telle femme qu'il voit devant ses yeux; si Manco-Capac et sa femme en arrivant au Pérou avaient dit: « Nous sommes le soleil et la lune, » on se serait moqué d'eux, mais ils dirent: « Nous

Odyssée, I. XV.

sommes les enfants du soleil et de la lune, » ce qui ne présente pas une absurdité si palpable.

« Comme ils croyaient aux génies conducteurs de ces astres,... dès lors il ne s'agissait plus de l'incarnation du soleil, mais bien du génie divin qui présidait au soleil.

« Enfin, tous les génies ne sont pas célestes et les mauvais anges n'ont pas été privés après leur chute de tout le pouvoir qu'ils avaient dans le monde corporel. Or, qui de nous oserait soutenir que Dieu n'ait pas permis quelquefois à des esprits d'errour de se transformer en anges de lumière pour punir les nations coupables, les séduire par leurs prestiges, et obtenir d'elles le culte qui n'est dû qu'à l'Êrre supréme? Les palens eux-mêmes cariginaient de s'y méprendre¹.»

On peut constater que l'abbé Foucher approche petit à petit de nos idées, et qu'après nous avoir parié dans les mémories précédents de l'extravagance des crédules, du charlatanisme de leurs petires, il arrive forcément à cette conclusion déjà citée de Cruzer : » Décidemment il faut en revenir à la doctrine des génies, doctrine sans laquelle il est absolument impossible de comprendre le premier mot aux religions.»

2. - Le héros devant les saints Pères.

Toutefois Foucher, qui voit très-juste pour ses théophanies passagères ou fausses incarnations, faute d'un peu de courage ou bien d'un peu de mémoire, laisse à mi-route, et très-incomplétement résolue, la question des théophanies permanentes et, par conséquent, des héros.

Les Pères de l'Église avaient été parfois plus explicites.

On comprend parfaitement comment, avec tous ses préjugés, l'esprit moderne a pu fulminer tant d'anathèmes contre leur manière d'envisager tous ces héros ou demi-dieux d'un paganisme incompris. « Dans leur grossier évhémérisme, nous

^{1.} Odyssée, l. XV.

dil-on, ils n'y voyaient que des hommes! » — Mais nous venons de voir que leurs ennemis confessent parfois encore des vies bien réclies sous le voile des légendes et des allégeries. — « Ils ne comprenaient pas la vaste synthèse de toutes les formes religieuses!... » — Mais on vient de vous montrer que, bien longtemps avant nous, ils avaient déjà soupconné le retour des Bacchus et des Hercule, sous les nouvelles figures de Boutés et de Brahma! — « Ils accussient d'athéisme ces belles conceptions du génie le plus religieux!... » — Qu'allezvous faire vous même, et qui va se montrer le plus sévère de M. Barthélemy Saint-Hilaire ou de Tertutlien? Nous allons en juger.

Mais voilà ce qui paralt impardonnable! les Pères, tout en s'appuyant sur le syalème d'Évéhmère, tout en exploitant dans l'intérêt de leur religion le côté vrai de sa doctrine, c'esta-dire la mortalité de tous ces dieux, voyaient eucore autre chose en tout ceci; ils y voyaient ce que nous cherchons précisément à établir en ce moment, ils voyaient derrière tous ces hommes-instruments une profanation surintéligent, universelle, continue et merveilleusement habile, de nos dogmes les plus vulurables. Et certes ils avaient mille fois raison.

Car, sans cela, que resterait-il? Raisonnons un moment. Voici toute une école savante, accréditée, qui nous montre dans le bouddhisme par exemple, avec la plus belle partie de noire morale, avec des expressions écangéliques, la plupart de nos lois sur la vertu des expiations, sur l'humilité, sur le pardon des injures, sur le mépris du monde et sur l'absorption définitive en Dise, et, eq qu'il y a de plus remarquable, la plupart de nos sacrements, le baptême, la confession, etc. C'est admirable, mais pour cette même école qui l'avouera tout à l'heure, le faux et le vrai se trouvent analgamés dans un hideux alliage de fange, de boue et d'athéisme, triste milieu pour la Divinité.

^{4.} Voir plus haut.

Or les Pères de l'Église, qui reconnaissaient leur propre bien sous la peau de ces brebis, et n'accordaient d'ailleurs ni tant de puissance à la nature humaine, ni tant de mémoire à la tradition, qui connaissaient enfin par l'Évangile, par toutes less philosophies, par leur propre bon sens et avec l'assentiment général, ce que nous ne voulons plus comprendre aujourd'hui, c'est-à-dire toutes les ruses des faux esprits de lumière, les Pères, disons-nous, méditant sur ce mot décisif: « Tous crux, out sont vexus anant not sont des reconstituent par a reconnaître ici l'agence occulte, la grande direction générale et surhumaine préposée au mensonge, atribut général et et milieu de tous ces faux dieux des nations: « omnes diti gentium dumonia (clilim). » (Ps. xx).

Et quant à ces demi-dieux ou dieux-hommes dont Évhémère leur avait révélé la naissance, gardez-vous bien de croire qu'ils en fissent de simples hommes, soumis comme nous aux seules forces de la nature. Non; pour eux c'étaient les instruments, comme nous dirions aujourd'hui les ménurs, de la grande puissance dirigeante. C'était évidemment le fond de leur pensée sur ces existences singulières, et peut-être pourrait-on leur reprocher de ne l'avoir pas assex nettement foimulée, tant la première partie de la vérité, l'existence humaine et mortelle de ces dieux, leur paraissait devoir suffire à leur thèse, ou plûtôt à leur triomphe!

Aujourd'hui ils n'hésiteraient pas à compléter leur évhémérisme, parce que, et M. de Rougemont le remarque avec raison, « cette argumentation, qui a contribué puissamment à la chute du polythéisme, a fait son temps et serait insuffisante de nos jours 4. »

Toutefois, écoutons saint Clément d'Alexandrie : « Vous vous étes fait des fieux d'hommes esclaves de leurs passions, d'hommes dont plusieurs furent à la lettre de vrais esclaves, comme les ilotes chez les Lacédémoniens. Est-ce que Apol-

^{4.} De Rougemont, Peuple primitif, chapitre nenoïsme.

Ion ne fut pas esclave d'Adméte à Phères? Herculo ne le fut-îl pas auprès d'Omphale à Sardes? Est-ce que Neptune n'était pas aux gages d'un certain Laomédon de Phrygie? Quant à votre Jupiter, pour le trouver, ne montez plus au ciel, fouillet la terre, Callimaque de Crète vous dira oil est enterré...

- « Je vous ai donc fait voir assez que ce ne sont pas des dieux que vous adorez; mais il importe d'examiner si ce ne seraient pas pilivos nes piévos». Edémus chez les Cythiens, Callistagoras à Ténos, Anius en Élide, Sirablacus on Laconier,... voilà ceux que vous nommez des demi-dieux, consur ox APPILLE BILLETS LES DENI-ANES; car vous ne manquez pas de termes pour exprimer ces ALILAIXes impies». Vous le dirai-je; chez vous, les tombeaux et les temples sont également admirés. Pyramides, mausofèse, labyrinthes, qu'est-ee autre chose que les temples des morts et en même temps que les temples des morts et en même temps que les temples aux pas partix 1°2...»
- On voit déjà combien peu cet évhémérisme ressemblait au nôtre.
- « Lorsqu'ils invoquent la divinité de ces hommes et qu'ils tombent à genoux devant leur image, c'est leur aéxin qu'ils adorent, disons mieux, leur pémox. C'est de ces démous qu'il faut entendre ce qu'on vous dit de Jupiter et des Dioscures eavaliers 2...
- « Ces dieux, nous dit Athénagore, que furent-ils autre chose, que de véritables mortels, comme le prouve leur histoire? Mais on peut prouver que ce sont réellement des démons d'accord avec des aves de céants 3, »
- « Persuaderez-vous à un homme de bon sens que votre Jupiter ne soit qu'un parricide, qu'un ravisseur d'enfants, un corrupteur de femmes? Non, les démons sells étaient capables de pareilles infamies.
 - « Lorsque nous disons que Jésus est né d'une Vierge, ne le
 - 4. Saint Clément, Discours aux Gentils, 426.
 - 2. Minutius Félix Octavius, 1. XXVII.
 - 3. Apologie chrétienne, p. 25.

dites-vous pas aussi de votre Persée et de votre Esculape? Nous aussi, nous adorions, comme la multitude, et Bacchus fils de Sémélé, et Apollon fils de Latone, dont on nc peut, sans rougir, dévoiler les infâmes turpitudes. En bien! quel autre intérêt que celui de la vérité a pu nous faire abandonner leur culte, déserter leurs autels au risque de la vie? Grâces soient rendues à Jésus-Christ, qui nous a fait connaître le véritable Dicu! Ce n'est pas lui que vous verrez brûlant des feux les plus impurs aux pieds d'unc Antiopc ou d'un Ganymède... Ces inscnsés qui ont été envoyés par le démon et qui osent se donner pour des dieux... vous les avez comblés d'honneurs... comme ce Ménandre, de Caparétas, qui, a l'aide du démon et DE LA MAGIE, parvint à faire illusion à presque tous les habitants d'Antioche,... comme Marcion, de la province de Pont, qui vit encore. L'impression qu'il fit sur les esprits fut telle qu'il les porta aux plus horribles blasphèmes 1. »

Eh bien! la critique moderne, contre toutes les règles judiciaires du monde, commence par mettre hors de cause... et des témoins qui avouent et disent : « Nous adorions comme vous, » et des dieux qui se donnaient tous les jours pour les inspirateurs des Bacchus et des Hercule!...

Il n'y a que le plus monstrucux des orgueils qui puisse faire croire qu'on en sait beaucoup plus que des êtres aussi compétents.

Eh bien! soit, va-t-on nous dire; nous admettons à la rigueur des inspirés, des possédés, des médiums de toutes sortes, comme vous les appelez; mais tout occi ne nous rend aucunement compte de ces incarnations qui remontent au berceau, et qui seules peuvent justifier votre titre des médiums de naissance. Est-ce que vous y croiriez par hasard?

— Pourquoi pas! Souffrez, avant de nous expliquer, que nous retournions à notre méthode ordinaire, qui consiste à regarder les problèmes anciens à la lumière des faits modernes.

4. Saint Justin, Discours aux Grecs, 25, 26, 27.

3. - Naissance et prédestination du héros.

On comble d'éloges aujourd'hui des voyageurs chinois, tels que Fahyang ou fliouen-Thamp, dont on traduit les récits. Malgré les assourdissantes merveilles bouddhiques qu'ils attestent, on les déclare par exception «dignes de foi et d'une irréprochable sincérité!». Pourquoi donc serions-nous plus sévères pour des missionnaires français dont nous avors solennellement récompené les faitgues et les œuvres?

Dans la théodicée bouddhique, les Bouddhas accomplis ou Talhágatás sont des âmes qui, parvenues dans le monde immatériel, s'incarnent de nouveau dans l'intérêt spirituel des hommes. En ce moment, l'Inde en est à Sakiamouny en attendant Maîtreya, cinquième incarnation, qui doit paraître après lui.

Mais dans l'intervalle qui sépare ces inearnations transendantes, l'intérim est rempli par les Bodhisattuas ou Bouddhas virants, représentations secondaires et mystéricuess des Bouddhas parfaits. Aujourd'hui, c'est Padmapani qui représente Sakiamouny dans la personne du dalai-laina du Thibet, son grand pontife.

Tout le monde se rappelle ces merveilleux enfants à la physionomie étrange dont parle le père Huc, enfants qui naissent Bouddhar, et prouvent leur identité d'abord par eux-mêmes, «puisqu'à l'âge où nul autre enfant ne sait parler et, pour ainsi dire, au moment de leur naissance, ils se déclarent les successeurs du Bouddha défunt : «Bouddha est mort, vive Bouddha! » ensuite par leur accord avec les devins qui avaient désigné l'heure et le lieu de cette naissance, enfin par les réponses justes et surintelligentes aux questions qui

^{4.} Voir la traduction de ces voyages par M. Julien, et la plupart des jugements portés sur cette traduction.

leur sont posées dans un examen public par les lamas supérieurs. Il faut qu'il réponde alors — tout marmot qu'il soit — aux interrogations les plus cachées sur toutes les circonstances de la vie de son prédécesseur, et qu'il prouve sa propre identité avec lui par le souvenir de tous les événements de sa première vie, la désignation et la reconnaissance des meubles, des ustensiles qui lui ont appartenu et qu'on a soin de mêter à beaucoup d'autres, etc., etc.

Rien ne paralt plus simple à une distance de quinze cents lieues qu'une supercherie montée dans un intért religieux du premier ordre; mais, pour peu qu'on ait été témoin d'une bonne séance somnambultique ou de tables parlantes, on comprend tout l'inutilité d'une jonglerie si difficile. On ne s'étonne donc plus d'entendre l'abbé Huc, après avoir cru à ce moyen, le mettre bien vite de côté devant les faits et déclarer que tout cela ses passe de part et d'autre ares simplicité et bonne foi. » Cela devait être, car le lamanisme ne résisterait pas plus que toute autre religion à deux mois de jonglerie et de mensonge.

Ce que nous venons de dire justifie donc pleinement M. l'abbé Vatoger d'avoir osé écrire dans ese belles études sur le bouddhisme: « Il m'est resté néwoxna que le grand moyen de séduction de Sakiamouny sur les esprits était la révélation des choses passées et incomuse; s

Ainsi, toute la clef du problème repose donc sur les médiums de naissance qu'on appelle aujourd'hui chabérons, tant il est vrai que l'explication des temps anciens se trouve toujours autour de nous, et qu'il suffit de regarder pour les comprendre.

Au reste, ce n'est pas seulement de l'abbé Huc que nous tenons la connaissance de ces enfants merveilleux. Au xın' siècle, Marco-Polo, réhabilité sur tant de points aujourd'hui, parlait exactement comme lui. Au xv' le médecin Le Loyer écrivait s'on voit chez les mahométans des enfants qu'on appelle xeffesogli (ou nés du Saint-Exprit); ils sont en telle révérence, qu'une personne est très-heureuse qui peut leur faire du bien ou avoir la faveur d'être touchée d'eux, et, assurent ces barbares, que leurs chapeaux seulement ont tant de force et de vertu, qu'étant mis dessus un malade, lui redonnent incontinent la santé, et pour ce criocin qu'ils sont nés de telle façon, comme de fait il semble que toute leur vie est supermaturelle et miraculcuse, et veulent qu'on leur porte toute la révérence possible, ne jugeant pas que leurs œuvres soient pures inventions diaboliques, comme nous le montrerons plus tard's. »

Écoutons maintenant l'un de nos plus grands orientalistes, Abel Rémusat :

« On sait depuis longtemps, dit-il, que, dans l'opinion des Indiens, les âmes des hommes et des dieux même sont soumiscs à la transmigration, et assujetties à se montrer successivement dans l'univers sous des noms différents. Bouddha a usé de ce privilége pour perpétuer sa doctrine. A reine était-il mort, qu'il reparut immédiatement et devint lui-même son propre successeur; dès lors il ne mourut plus que pour renaître. Nous avons pour l'espace de sept cents ans les éléments de cette généalogie d'un genre tout nouveau et tel qu'on n'en trouve de semblable nulle part. Nous avons douné ailleurs la preuve que, suivant les bouddhistes, elle n'a pas cessé de se continuer depuis, et nous savons que, d'après leurs idées. le dieu Bouddha est encore vivant, à présent même, sous le nom de Grand-Lama, dans la capitale du Thibet... On vit le dieu reparaître tour à tour dans l'Inde septentrionale, dans le Midi, à Candahar, à Cevlan, conservant toujours à chaque vie nouvelle la mémoire de ce qu'il avait été dans les existences antéricures. On sait que Pythagore se ressouvenait parfaitement d'avoir été tué autrefois par Ménélas et qu'il reconnut a Argos le bouclier qu'il portait au siège de Troie; de même, un lama qui écrivait en 1774 à M. Hastings pour lui deman-

^{1.} Le Loyer, des Spectres, p. 800.

der la permission de bâtir une maison de pierre sur les bords du Gange faisait valoir à l'appui de sa demande cette circonstance remarquable, qu'il avait jadis reçu le jour dans les villes d'Allahabad, de Bénarès, de Patna et autres lieux des provinces du Bengale et d'Orissa. La PLEPART de ces pontifes, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient fin eux-mêmes aux infirmités de la vieillesse, et hâtatient, en montant sur le bûcher, le moment où ils deceiner goûter à nouveau tous les plaisirs de l'enfance. CET USAGE ÉTAIT LA MEILLEERR PREIVE DE LA CONTANCE Q'ULS AVAIENT EN LEUR PROPRE D'UNITÉ, car l'aller et le venir, dit à ce sujet un empereur de la Chine, n'est qu'une seule et même chose pour le lama. » (Recherches astaitques, LAMSA)

Pallas et Kæppen se sont occupés de ce prodige continu, et, tout en le rejetant sur le lieu commun de la jonglerie, n'ont pu dissimuler toujours les difficultés de ce moyen. La Revue germanique du 15 décembre 1860 nous a donné, par la plume de M. Nicolas, un extrait de ces deux ouvrages.

Selon ces deux voyageurs, la doctrine des incarnations et des bodhisaturas est un fruit du brahmanisme, introduit dans le second âge de la religion de Sakiamouny. Les Soutrâs sont l'encyclopédie de tout ce qu'ont dit ces Bouddhas... Le bodhisatua n'est nullement un homme renaissant dans un nouveau cops,... mais un homme qui, possédant l'essence de la bodhiou de l'intelligence de Bouddha, est prédetiné à le devenir, c'est-à-dire, suivant l'expression de Kœppen, un Bouddha designaturs...

On ne saurait mieux dire, selon nous, et nous reviendrons sur ce dernier mot.

Ce système, selon M. Nicolas, a été apporté du Népal, entorré de toutes les supersitions possibles, de toutes les formules magiques renfermées dans les Tantras, qui se donnent à tort pour des productions de Sakiamouny. Tout cela remonte à l'ancien chamanisme du Tribet... Mais le grand réformateur du Tribet, Tsong-kha-pa, rajeunit la

doctrine au xiv* siècle; en mourant, il ordonne à ses deux disciples de renaître d'une manière surnaturelle. Ils obéissent, et depuis, comme eux, tous les supérieurs des couvents sont des choubilghans, c'est-à-dire des bodhisattuas. Choub est un terme mogol venant de choubilchon, se transformer. « Ho-fû, ou foe riventis s disent les Chinois. Ce sont toujours les mêmes dalai-lamas et panischi, comme ce sont toujours les mêmes supérieurs de couvent qui se réincarrient.

Voilà de l'hérédié et du vrai droit divin comme il n'en fut jamais. « Le difficile, reprend Karppen, est de saviro vi et dans qui se fera cette incarnation... Souvent ils annoncent en mourant dans quelle famille, dans quel individu, dans quelle province aura lieu cette métempsycose. » « » Pour expliquer tout cela, dit Pallas, on peut suppaser qu'ils désignaient ainsi leurs neveux, peut-être leurs fils naturels, »

Soit, mais l'histoire reprend et nous montre, toujours par la plume de Pallas, « des enfants de deux ou troiz ans qui s'écrient comme inspirés par l'esprit : « le suis un chabéron, ex-grand lama de tel couvent; qu'on m'y conduise aussiôt! » Alors les lamas se rassemblent, on relève attentivement dans tout l'empire les enfants nés depuis la mort du dalaï-lama, et l'on ne distingue que ceux qui portent la marque du chabéron. »

Pallas aurait bien dù nous dire en quoi consistait cette marque, car elle était évidemment, comme pour le prophétisme du bœuf Apis, le sceau de la prédestination.

a Enfin, on en choisit trois parmi ces derniers; leurs noms sont inscrits sur des bulletins d'or, et l'empereur de la Chine les envoie dans une urne d'or à Lhassa. Six fours de jeine et de prières sont imposés à toute la ville, puis on tire un des trois noms, et l'enfant désigné par le sort est proclamé chouteuktou ou grand lama. CE THAGK A LIGE EN PUBLIC. DE

Mais tout reste à faire, car « il faut maintenant les épreuves, et les épreuves en plein soleil et devant des milliers de spectateurs. On questionne l'enfant (un enfant de trois ans!) sur toute sa vie précédente, on lui tend mille piéges; mais tous les vêtements vrais, les ustensiles vrais, sont toujours désignés par lui, et « IL PROUVE SA CLAIRVOYANCE AD OCULOS, » comme dit Keppen. (T. II, p. 249.)

Que devient alors, nous le demandons, avec toute cette manière de procéder, la théorie des neveux et des enfants naturels?

Monter une supercherie semblable au milieu des éventuailiés du sort, de la concurrence de tous les enfants de deux
ou trois ans dans un périmètre de huit cents lieues, et parmi
des millions de sectateurs, improviser les marques pour son
candidat, le faire en dernier ressert occocurir avec deux autres
rivaux et, si le sort le favorise, ne le faire triompher qu'après
un examen prolongé aux yeux de tout le monde (ad oculos),
qu'après manifestation d'une clairvoqance infailible sur les
questions les plus cachées et triomphe des mille piéges que la
foule lui tend à l'envi,... voilà certes le népotisme le plus
imprudent et le plus compromis qui puisse se voir l'Et
cependant celui-là traverse les siècles, sans se laisser jamais
prendre l...

Nos savants ont consacré, comme nous l'avons dit, soixante années d'études à la question de l'héroïsme; mais qu'ils essayent de faire passer une seule lois dans l'application la théorie qu'ils s'en forment,... il leur faudra l'éternité, et encore pour obtenir... un insuccès !

On le voit, les races solaires, d'origine nègre et amies de Siva, ont de grands priviléges 4.

Mais nous avons dit que la véritable épithète du chabéron était celle révélée par Kæppen : Destinatus ou prédestiné;

4. Dass le Mémoire suivant, nous verrons comment nos faux dauphins ont de aux mêmes moyens, pour la plupart, leurs succèp prodigiexa uspite d'hommes souvent très-distingués. Nous avons connu d'anciens serviteurs de la monstrétie, des personnes nouvert dans tous tes détaurs du chêteur, qui n'avaient pa resister à la justesse des réponses d'un Naundort et d'un Richemont, sommis à leurs interrepaison les plus inalines et les plus acchées. Ces personnes ne se doutaient pas que ces bodhânsattues de la politique intrigate virairet ne plein magnésiems.

car l'erreur a les siens comme la vérité. S'il en était autrement, ce serait la première fois qu'elle manquerait à son affectation de parallélisme.

Destinatus I en effet, c'est le cachet de tous ces héros solaires. Hercule est annoncé par l'oracle de Delphes, Bacchus par le trépied d'Apollon, Quetzalcoatl par toutes les idoles de sa nation, Bouddha par les Védaz eux-mêmes. Tous sont DESTINIVI. On les attend, on les appelle, on les reconnait quand ils arrivent, on salue leur étoile, et leur premier sourire somble répondre à leurs adorateurs: « C'est bien moi. » Mais avant tout, il faut qu'ils réunissent et la marque et tous les titres de leur orgine solaire et divine.

Car c'est toujours là le grand problème. Tous ces grands hommes, avant d'être héros par droit de conquête, l'avaient été par droit de naissance. Fréret nous vantait tout à l'heure l'exactitude des généalogies d'Apollodore; mais toutes ces généalogies no sont qu'un entrebacement perpétuel de dieux et de personnages célèbres. Les dynasties les plus historiques, les hommes les plus fameux, les Danaüs, les Cécrops, les Thésée et même les Lycurgue sont tellement apparentés de dieux et de désesses, leurs plus beaux actes sont tellement la conséquence de leurs relations divines, qu'il faut renoncer à derire leur histoire, si l'on en supprime le merveilleux.

Avant l'ère chrétienne, c'est là la vraie noblesse; et certes, au point de vue du pafen croyant, quels titres et quels quartiers que ceux qui vous alliaient à la famille de Jupiter, ne fut-ce qu'au cinquantième degré, ne fût-ce que par le dernier des trois cents dieux de ce nom mentionnés par Varron, ne fût-ce enfin que par les femmes! et, cette fois, la chance était très-grande.

Quel singulier honneur! Pas un dieu qui le refuse, pas un homme qui le couteste, jamais de controverse à ce sujet. C'est la seule prétention devant laquelle on voie l'envie se taire et la guerre s'apaiser; ou s'ennuie de la justice et des succès des consuls, la fatigue et la jalousie les exilent. Quant aux fils de dieux, on s'agenouille devant eux, alors même qu'on méprise le plus leur personne.

Âu-dessus de chaque empire plane un de ces mariages mirter entre le ciel et la terre. Evandre est lis de Mercure et de la nymphe Carmenta'; Romulus et Rémus sont fils de Mars et de Rileia; Eleusis l'est à son tour de Mercure et de Daire, et l'illustre famille des Pabius renoncernit à toutes ses gloires avant de renier sa descendance directe d'une fille d'Évandre compromise par Hercule. Et cependant, tout en acceptant le principe, la critique des peuples paraît encore en analyser les applications. Ainsi dans la dynastie des Hérachides, nous vyous Démarate, fils d'Ariston, et comme tel devant succèder au trône de son père, déclaré indigne et exclu sur cette seule raison, qu'il a n'était lis que du héros ou démon Astrabon, qui avait pris la forme et toutes les apparences de son père.

Pausanias nous montre la même chose pour Théagène, fils d'un fantôme qui avait pris la forme d'Hercule³.

Tous les dieux, tous les oracles confirment la doctrine. C'est Apollon qui, dans l'hymne composé par lui et pour lui, nous apprend « qu'il est né de Latone, dans l'île de Délos, » comme Esculape dit qu'il est né à Tricca, et comme Mercure se déclare fils de Mafa.

«Oll: quelle immense félicité pour tous les mortels, lorsque Apollon sorti du sein sacré de sa chaste mère. Lorsque Latone fut prise des douleurs de l'enfantement, la terre s'anntra's; vous vous élauçates alors, ô prophète, Lycien-Phoebus, roi des tables fatidiques à trois pieds! »

Esculape dit lui-même : «Je viens comme dieu de la sainte

^{4.} On sait qu'il n'était venu s'établir sur l'emplacement de la Rome actuelle que guidé par elle.

^{2.} Voir Hérodote, Erato.

^{3.} In Achaica, 477.

Les temples, nous l'avons déjà dit, possédaient le secret de Copernic avant lui; cet hémistiche en est une nouvelle preuve.

Tricca; je suis celui que ma mère, unie à Phœbus, mit au monde pour être le roi de la science que vous venez me demander.

« Je suis fils de Jupiter et de Maïa, dit à son tour Hermès-Mercure; je quitte le roi des cieux pour venir à vous. »

Écoutez un des dieux Pan: « Né parmi les mortels, j'adresse mes vœux à un dieu de même origine, à Pan, mon semblable, et, comme moi, l'amant des voluptés. »

Et Eusèbe d'ajouter : «Voyez donc combien de dieux, fils de mères-vierges, et chantés comme tels par les Grecs, nous avons à opposer aux traits plaisants que l'on se plait à lancer contre le Sauveur des hommes¹.»

Cet accord des historiens et des oracles, et des registres de l'état ciril des anciens avec les archives sacerdotales, est fort remarquable, car il prouve à quel point la théorie était habilement montée, comme l'on dit, appliquée et soutenuc d'un bout du monde à l'autre.

Nulle part on ne confondait les dieux et les héros, qui restaient les vrais hybrides du panthéon paten, ou demi-dieux, ½½00a, indigetes ou in dis agentes, c'est-à-dire agissant dans leurs dieux, ou mieux encore, hommes à double nature, ½xxxxxxx, comme Cetrops; ou enfin, comme le di si énergiquement Clément d'Alexandrie: « Nous les appelons mulets, comme on appelle les demi-ànes?».

Nous ne voulons pas entrer ici dans un ordre d'explications que nous avons promis de réserver pour le huis clos de nos appendices. Dans le second de ceux qui vont suivre ce chapitre, nous examinerons un peu plus à fond le mystère des «conceptions et naissances influencées.»

Jusqu'ici nous n'avons fait qu'appliquer aux héros du paganisme cette théorie des théophanies permanentes que nous avons, avec l'aide de Foucher, appliqué (t. II, p. 39)

Voir, pour toutes ces citations, Eusèbe, Préparation, etc., t. I, p. 429.
 Voir plus haut.

aux patriarches de l'ancienne loi, types saisissants pour la plupart, vies arrangées à l'avance sur celle du Sauveur du monde. Il eût manqué quelque chose au parallélisme continu de nos deux cités, si nous n'avions pas retrouvé dans celle de gauche ces mêmes vies es es mêmes vies paganisés. Nous venons de les voir. Médiums prédestinés, annoncés par les oracles, attendus par les peuples, accordés par les dieux, les Bacchus et les Hercules sont les faux messies du mensonge, et « les élus eux-mêmes auraient pu s'y tromper. » si dès l'heure de leur naissance un fer rouge prévoyant n'avait pas imprimé sur leur front leurs vrais noms et leur maque!

Ceux qui nous les expédiaient ont fait pour leur avenir ee qu'ils font aujourd'hui pour celui de nos chebérous modernes. Sans être prophétes, ils escomptaient les prophéties, exploitaient les mystères, parodiaient à l'avance l'histoire advine à l'aide d'histoire patriareale et sacrée, et méritaient enfin cet analtième évangélique qui, ne pouvant s'appliquer qu'à eux seuis, tranche si formellement la question : «Tous ceux qui sont venus avant moi sont des volleurs; omnes qui renerunt aute me FERES unit?».

Seulement, ce serait se tromper grossièrement que de faire honneur à tous ces voleurs suns le savoir de l'organisation universelle et surintelligente de tous ces délits sacrés si fatidiquement montés.

^{1.} Voir l'Appendice suivant.

^{2.} Saint Jean, x, 2.

APPENDICE T

CHAPITRE XIV

TOUS LES SAUVEURS MARQUÉS AU SIGNE DE LA BÊTE.

On est tout étonné de voir des catholiques éminents, comme Gôrres, le D' Sepp, etc., transformer en précurseurs du Christ, comme leurs œuvres en proto-évangiles, tous ces antithées évidents, tous ces vrais soleils d'injustice, tous ces monstres de lubricité et d'orgueil sanguinaire, sous prétexte qu'ils ont lutté contre les géants, purgé la terre de ses monstres et apaisé les enfers. C'est là la conséquence des fausses idées allemandes sur la clairvovance et la magie naturelles. sur les intuitions psychologiques des somnambules et des pythies. Grâce à cet ensemble de fausses vues, ils se laissent prendre aux spécieux dehors du héros, et font pour ses exploits ce qu'ils ont fait nour les guérisons des théurges, c'est-à-dire qu'il perdent de vue les sous-divisions du ténébreux empire et la distinction très-orthodoxe de deux camps en un seul. Ils oublient trop surtout ce que n'oubliaient pas les Pères, c'est-à-dire le point de départ et la vraie fin de toutes ces vies merveilleuses. Ils perdent de vue leur parodie constante et sacrilége des plus hautes vérités, la véritable nature de ces Jupiters. rois des dieux et des hommes, mais qui, selon l'abbé Bergier, « n'en auraient pas moins du périr sur la roue; » de ce dieu pain et vin (Bacchus), dont le second nom était πολυμεθής (l'ivrogne); de ce Teutates, Ésus des druides (ou le verseur de sang); de ce Votan, Ouetzalcoatl (ou l'homme-couleuvre), représenté dans toutes ses images par un monstre marin nommé Nin, dont la gueule entr'ouverte vomit

une tête humaine ¹; de ces Bouddhas vivents, dont l'état naturel est un état convulsif; de ces héros indiens tels que Ramá, Kriehna, etc., héritiers de l'infernale physionomie de leur chef de file Sirá; de ce saint Sakiamoung lui-même, ce nègre solaire ³ dont la doctrine est, en fin de compte, l'héritisee de l'athée Eaglie.

Tous ces sauveurs, partis du même berceau, nés sous la même constellation, plongés dans les eaux du même baptême, ne forment sans s'en douter qu'une scule et même famille.

En voulons-nous la preuve? Bappelons-nous ce que dissit tout à l'heure Clément d'Alexandrie de Inatique tradition qui identifiait le Bacchus indien avec un certain Boutès ou Bouts, comme lui hérois solaire et réformateur hidou. Tenos pour bien certain que ce Boutès était peut-être l'ancêtre le plus foligiré de Saklamouny et la source de tous les Boudhas postérieurs, et ne soyons pas éconés de retrouver en ce premier Bacchus la susque ordinaire de tous ces fils de Mercure, c'est-à-lier féstat consulser.

Bien qu'assis dans l'Olympe à la gauche de sa mère Sémidé (thémèter ou mère de Dieu), on voit Bacchus, dans le temple d'Hercule-Aristochiton, entonner un hymne à cet ail de l'air illumint, roi du feu, principe du monde, et Aristochiton prendre aussitôt une forme divine et lui tendre la main.

Or, en lui accordant cet honneur, Hercule ne pouvait manquer de le contagionner et de le rendre comme lui unpubleupte, c'est-deire convultionné par les nymphes. D'ailleurs, a purifié dans les mêmes eaux du Gange qui purifièrent l'infernal Sivé, a c'est-de-dire ayant reçu le même baptème que lui, et familier constant des nymphes. Bacchus ne pouvait éviter ni les fureurs du Berserker, ni les transes convulsives de tous les médiums connus jusquéric. La variéé des siennes fut la convulsion rotatoire, si commune dans les annales spirites, et dont nous avons truvet de si beaux exemples chez nos convulsionnaires de Saint-Médard. Mais, cette fois-ci, la chorée des bacchantes décérén en licence si monstruues et et diffire si firese.

1. Voir l'abbé Brasseur (loc. cit.).

2. L'étonnement de nos anthropologistes est grand, en voyant qu'une des nombreuses perfections exigées pour un Bouddha accomplies et le cache inplet du nègre. » Pourquoi, se domando M. Pouchet, ce mendiant, fils do roi, es est il todjours représenté avec la peun oire, les cheveux crépas et dure accaractères du nègre? Bien n'autorise ocyendant à penser qu'une race semblable ait jamais courpe ce versant de l'Himalisse. « Plumalisté der neues.

M. Pouchet ne se doute pas que c'est là une affaire de tradition, une flatterie physiologique à la mémoire des Éthiopiens Cham et Chus, ses ancètres. que Bome elle-même s'en scandalisa et fut forcée de les bannir. M, de Marcellus, se contentant de ce qu'il tronve dans son poête adulateur de Bacchus (Nonnus), nous dit que « les frénésies des Indiens à l'arrivée du demi-dieu lui paraissent pouvoir s'expliquer par l'ivresse; » mais comme en même temps l'expression employée par Nonnus, « rotation sans relâche sur l'extrémité des pieds, » lui rappelle involontairement celles des derviches, il nous dépeint de visu ce qu'il a vu faire à ces derniers à Constantinople, « A l'heure indiquée, dit-il, et après que les novices ont chanté sur un ton de psalmodie les loyanges d'Allah et de Mahomet. le supérieur se met à la tête de la bande. Bientôt, à un signe, les manteaux sont déposés, et chaque derviche, s'inclinant du côté de la Mecque, commence la série de ses pirouettes. Ils tournent avec une grande vitesse, les veux levés vers le ciel et les pieds fort adroitement fixés au nême point du panquer, comme sur un pivot qu'un talon ne quitte que pour faire place à l'autre, tantôt les bras élevés pour appeler l'inspiration, tantôt croisés sur la poitrine en signe de recueillement. » Comme eux, Bacchus était donc nympholepte et théomane du premier ordre; comme Hercule, c'était encore un médium énergumène, et malheureusement il avait une école dont nous retrouvons encore aujourd'hui les traces

Il faut prouver maintenant ce que nous venons d'avancer pour Hercule.

Lord Byron, dit en parlant de Conrad (dans le Corsaire) :

insone dans les transes de nos médiums américains.

Unlike the heroes, of each ancient race, Demons in act, but gods, at least in face.

Il ne ressemblait en rieu à ces héros de l'aucienne race, Dieux à l'extérieur, et démons dans leurs actes,

On ne saurait mieux dire.

Cette qualité de médium énergumène ressort merveilleusement, pour Hercule, d'une dissertation de l'abbé de Fontane (Académie des inscriptions , t. VII, Mémoire, p. 50) sur une de ses épithées (celle de Musagite ou conducteur des Muses), expression, dit-il, que l'on n'a pas sasser relevée.

Hiercule homme de lettres présente en apparence une idée assez paradoxale, et voil de notre une de ces contradictions historiques, impénétrables pour ceux qui n'en ont pas la clef. Pendant que les uns donnent à ce demi-dieu pour maîtres Chiron, Linus, Eumolpe, Exonlape, etc., qui lui auraient enesigné la médecine, l'astronomie, la théologie, la musique, etc., les autres (et le père Hardouin est du nombre), s'appuyant sur plusieurs inscriptions qui le qualifient d'amousos, homme sans muses et sans culture, lui refusent absolument toute espèce d'instruction.

Il est certain qu'il n'y a pas d'épithèles plus divergentes en ellemenes que celle de chef des Muses, et celle d'immeni des Muses, et néammoins, dans notre théorie, elles se conclient parlaitement. Ainsi Hercule est certainement musayiet, lorsque, au rapport de Clément d'Alexandrie, « il apprend de Chiron tout ce qui concerne la religion et le culte des dieux, c'est-à-dire toutes les cérémonies et praiques du pagnaisme, ou lorsque biodore nous le montre inité gra Musée à tous les mystères de Céréa. » Il l'est encore lorsque, collèque et ami d'Esculage pendant l'expédition des Argonautes, Il s'élèves à bien à la bauteur de son maitre, qu'en reconnaissance des épidémies désipées par eux on les associe tous les deux us ur les mêmes autest et les mêmes monaies, et qu'à tous les deux on décerne le titre de sourie et d'abéziaxes, préservaieurs des mass.

Quelle science ne lui fallut-il pas, en apparence, pour dessécher les marais, décourner les fleuves, percer les montagnes, en enfiguer la met el les torrents! que de connaissances géomériques et hydrauliques! que de connaissances géomériques et hydrauliques! que de connaissances géomériques et hydrauliques! que de la volue céleux, à ce point d'être regardé comme l'inventeur de la sphère et le soitien de l'univers! Peut-on, par exemple, pousser plus loin l'intait-tion à ce sujet, que lorsqu'il prédit l'éclipse de soleil qui devait avoir lieu le jour même des a mort sur le mont £3.7

Il est vrai que cette éclipse devait arriver pour rester fidèle à la grande copie messianique, et Festus nous en donne la vraie raison, « afin de confirmer la foi en sa divinité, ut opinio suz divinitatis confirmactur. » (Cité de Dieu, 1. X., ch. Xu.)

Dès lors, il n'y avait plus rien d'étonnant à ce que les Argonautes le choisissent pour chef de leur expédition théotransnautique, représentant la course du soleil, et que les anciens astronomes lui donnasent une place si élevée parmi les constellations célestes.

s Mais, dit le bon abbé de Fontane, ce héres dievé, des ses plus jeunes ans, dans les écoles publiques de Thèbes, y deit devenu πολόφρων (homme d'une grande science), suivant l'expression de Thécerie. Il paraît même qu'il la communiqua au bon Évandre, et que c'est en reconnaissance de cet enseignement que les Romains, le regardant comme un des fondateurs de leur ville, lui élevèrent un temple commun avec les Muses. »

Le bon abbé, toujours en raison des fortes classes qu'Hercule avait

faites, trouve tout simple qu'il ait ceé discuter avec Apollon jusque dans son temple, et lui disputer son trépied. Il trouve même tout simple que, ayant appris la musique et la poésie sous Linus, il ait brillé dans l'art de la divination, « attendu que toutes les Muses sont sœurs. »

Mais ce qu'il ne comprend plus du tout c'est que, tout en lui élevant des temples comme conducteur des Muses, on ait pu l'appeler en même temps xuousoc, c'est-à-dire sans instruction aucune.

Musagite et amousou l'éest-à-dire un ignorant chef dat stémest Voità l'exacte définition d'un vrait médium, et nous en avois connu beaucoup de cette espèce! Nous en avons même connu qui, sans avoir jamais lu autre chose que leur paroissien en français, écrivaient, avec la rapidité de l'éclair, des ouvrages historiques en plusieurs volumes et qui ont résolu plus d'un problème aux yeux d'un grand historien qu'il ne m'est pas permis de nommer. Ce médium, jeune fille de 14 ans, était certainement alors, et dans toute la force du terme, musagitementes.

Mais à l'époque du bon abbé de Fontane on ne voyait guère de portilles choese, Avec un pen plus de réflecion il aurait pus e préccuper aussi de ce Mercure qui l'accompagnait dans toutes ses expéditions, et qui paraît avoir été si bien son souffleur, qu'on leur dressait des autes en commun, a leurs d'initilés étant si hien prises l'une pour l'autre, que Mercure était représenté quelquefois avec la massue à la main, tandis cult flectuel l'était avec le caducés.

Nul doute que ce dieu n'ait été l'intermédiaire entre ces danns et et leur héros; aul doute encore que ce commerce avec les Muses cave réduisit à celui désigné sur le bas-relief de la voie Appia, par l'image; d'Hercule avec une lyre à ses pieds, et au-dessous cette inscription « Herculi Musarum Pythus, à Hercule le Python ou le devin des Muses. »

Que de médiums, encore une fois, n'avons-nous pas connus qui, après avoir été des musagètes et des mensarum Pythi, sont redevenus des amousoi complétement délaissés par Mercure!

Mais aussi, combien n'en avons nous pas connu qui, dans ce commerce des Nusses, avaient laisé leur raison, leur santé et leur viel Les médecins nous l'ont dit, et les avertissements n'ont pas manqué relativement aux détrantements neveux qui succèdent et souvent, et chez les mieux traités, à ces insignifiantes platiamieries. C'est ce qui faisait appeler le baquent Mesmer « l'enfer aux convulsions.» C'est tout simple comme les blusses, les labes claient des rappuelse, et toute? Tautiquité nous l'a dit : « Malbeur à qui rencontrait une nymphe ou s'en approchait un peut trop, car il coursit le plus grand risque de devenir à l'instant nympholepte, c'est-à-dire agité par elles et pris de ce tremblement nerveux auquel paraissaient condamnés presque tous les voisins d'un nympharum, et entre autres les habitants du mont Cythéron. (Voir Pausanias et Plutarque, au mot хумныхм.)

Or, il paralt que, comme musagète. Hercule, pas plus que son collègue Bacchus, n'avait échanné au génie de la contagion spirite, et qu'il était devenu nympholepte du premier ordre. Junon ou les nymphes de l'Éridan, qu'il visitait souvent, l'ayant rendu furieux, dans un accès de cette maladie il ieta au feu les enfants qu'il avait eus de Mégare et deux de ceux d'Iphiclès, S'étant condamné lui-même à l'exil pour cette action, il alla se faire purifier par son ami Thespius, et probablement dans son temple (Voyez Apollod., 1. 11, ch. 4). C'était ce qu'il avait de mieux à faire, ses grandes connaissances en médecine lui faisant défaut pour cet ordre de nécroses. M. Clavier, son commentateur (t. II, p. 256), se donne beaucoup de peine pour définir cette maladie que Diodore place au moment même de ses travaux, ce qui en affaiblirait un peu la gloire, car alors il n'eût plus été qu'un énergumène, et tout s'expliquait facilement, Euripide et Asclépiade disent au contraire qu'il ne devint furieux qu'à son retour des enfers. Il y avait de quoi. Au reste, M. Clavier voit fort juste lorsqu'il dit que cette maladie paraissait ressembler beaucoup à celle que les anciens historiens irlandais nomment berserker, et qui était très-commune chez tous les peuples du Nord avant qu'ils fussent civilisés (lisez christianisés), car le berserker était une véritable possession furieuse que l'exorcisme seul et les saints guérissaient; du moment que Hercule sauveur était musagète, il était inévitable qu'il devint un sauveur possédé. C'est ainsi que tous les siècles parviennent à s'éclairer mutuellement.

APPENDICE U

CHAPITER XIV

« CONCEPTIONS ET NAISSANCES INPLEENCÉES!. »

N. B. Voici encore une de ces questions qui denandent, comme nous venons de le dire, à être traitées à hair clos et après avertissement. On vient, il est vai, d'acchimer l'auteur de la Sorcière, qui a'a pas craint de les jetters plurer (et Dieu sait avec quelle franchise!) à la masse des lecteurs de chemins deler, mais on persionneral las facilisents à l'auteur catholique qui essayerait de les traiter avec reiserve, sérieusemont, et même à l'aide du laint. Les plastières sort do tous les temps, nous le savors, mais qu's faire l' laint. Les plastières sort do tous les temps, nous le savors, mais qu's faire l'

Théologiquement parlant, ce titre ne saurait effrayer personne. Du mendre qu'il est bien établi que nous naissons tous maculés et possédés par un esprit qui, dans le baptème et par les exorcismes, cède sa place à son Créateur et maître 1, la raison chrétienne ne pourrait nuellement s'étonner que ce premier deup possesser, quelle que fit sa nature, pât, avant ce baptème et en dehors de lui, avoir des vuet sur les déstinées de son sujet, et, dans la limite des ratifications divines, lui tracer, dès avant sa naissance, une bonne partie du programme que ses inhérêts lui formellent.

Cette espèce de possession, in sinu gravidæ, peut-elle en outre lui conférer quelques droits à la paternité? Voici la question plus que délicate qu'il s'agirait d'examiner. C'est tout simplement la question de l'incube qui revient forcément sur le tapis, t certes, au moment

4. Voir le dernier paragraphe de l'appendice d'Hénoch, à la suite du chap, vii.

où, précisément à propos de cette question, on traduit la théologie à la barre de l'opinion publique, il serait aussi révoltant de lui refuser la parole qu'il serait imprudent à l'inculpée de ne pas oser la prendre. Essayons donc de parler avec prudence et clarté.

Dans notre appendien I (sur le litere d'Henoch, I. II, p. 83), après avoir mentionné l'opinion commune des théologiers qui, depuis le v' siècle, ont pris le parti de rapporter aux fils de Srèh l'expression hui-altin on Fis de l'êux, que le texte biblique applique cava qui, étant altités aux filles des hommes, ont procréé les géants, nous avons du mentionner en regard les traditions universelles, on public, suivanteles paroles du père Kircher, « nour cer assenux des traditions hébratiques et paiennes. » Parmi ces traditions mérérales, nous avons surtout nist remarquer celle du Zohar, ce code de la Syuagogue, nous disant que ces hu-altin étaient une sous-division de l'ordre des rémira, appelée lachimo un hommes spirituds, et que les cainitée eux-nêtnes étaisent mentionel moison de l'ordre durant sous des models lontempos hi-altin, en une minorire de ces patrons tombés.

Comme saint Paul et saint Benis nous ont dit qu'il y avait dans les cieux une infinité de vertus innomères, nous avons humblement demandé pourquoi cet antique et, sous tant de rapports, admirable Zohar n'aurait pas possédé, à cet égard, plus de lumières que tous les commentateurs du v'et de taux's siècle réunis.

En attendant la réponse, en regard des grandes autorités que l'on peut alléguer pour les fit de Seth, nous avons montré tous les premiers Pères unanimes, au moins sur l'adjonction des esprits, et s'appuyant sur l'apôtre saint Jude, dont l'autorité semblait sanctionner un fiere d'Hinoda, qu'il connaissait parfaitement.

Enfin, nous avons montré la science moderne la plus haute affirmant que celui que nous possédons aujourd'hui, et que nos théologiens attribuaient aux chrétiens du u° siècle, était bien positivement celui que l'apôtre connaissait.

Quoique ce livre filt beaucoup moins absolu qu'on ne le croyait, poisque, en parant des géains, i nous les montre comme résultant partin a pirtilbus, partin ab hominibus, ce qui rentre l'itéralement dans la phrase de saint Thomas (Commentaires sur la Gentes, et., vu), il n'en résulte pas moins pour nous la nécessit de consacere quelques lignes la doctrine de l'Égiles sur cette question de l'incaée, qui, nous resurrios le dissimuler. l'a occupé pendant dis-huit sèlecle, et qui se rattache par les liens les plus déroits à celle de l'héroisme et des démi-décars qui, és son civé, a couvert et gouverné la terre. Nous nous sommes donc promis de la reprendre et de la montrer très-compatible méme avec la parfaite immatérialité des spris, sans, pour

cela, abandonner un instant les grandes ailes de saint Augustin et de saint Thomas.

En effet, tout en votant pour les fils de Seth, le premier de ces grands hommes paraissait bien incertain en disant : « Je pense (opipion privée)... que cette expression bné-aleim doit s'entendre des hommes, quoique cependant taxt de personnes affirment de telles choses sur la perfidie de ces démons, au sujet des femmes, qu'il y aurait de ma part impudence a les nier 1, n

« Qu'y a-t-il donc d'étonnant et de nouveau dans tout cela, s'écriait, dix siècles plus tard, le père Kircher, et de quel droit pouvons-nous nier les énormités rapportées par les Hébreux, lorsque nous les voyons, de nos yeux, s'accomplir aujourd'hui même dans nos incubes et nos succubes 2? »

Et pour prouver que ces pratiques avaient été générales, Kircher citait ce passage d'Hérodote (1.1, 146) qui nous montre, au sommet des tours de Babylone et de Thèbes, la chambre et le cubiculum réservés à celle que le dieu s'était choisie à l'avance.

C'était donc encore une de ces vérités éminemment catholiques en ce qu'elles étaient universelles, et quant à nous, lors même que nous ne l'eussions pas rencontrée à toutes les pages de nos théologies, de nos Vies de saints, et même dans les bulles des pontifes 3, incrédule à ce sujet jusqu'à l'année 1853, il ne nous eût pas été permis, depuis lors, de conserver le plus petit doute, avant connu plusieurs exemples de mères et de jeunes filles, encore vivantes, victimes de ces mystérieux forfaits, et chez lesquelles, bien qu'elles fussent à l'état de veille le plus parfait, l'illusion de la vue, de l'ouïe et du toucher, était aussi complète que possible. A partir de ce moment, nous avons compris toute la portée du rapport secret de l'Académie des sciences sur les pratiques de l'enfer aux convulsions de Mesmer, académie qui voyait, sans les comprendre, les mêmes effets se produire sous ses yeux4 par la même

^{4.} Cité de Dieu. t. XV. ch. xxIII.

^{2.} Œdip. Ægypt., t. II. p. 75.

^{3.} On connaît celle d'Innocent VIII, débutant sinsi : « Ce n'est pas sans une profonde douleur que nous avons appris que des personnes des deux sexes, oublieuses de leur salut et abandonnant la foi catholique, cum dæmonibus incubis et succubis abuti... quapropter ne hujus hæreticæ pravitatis labes, etc... » Ce fléau désole encore, à l'heure qu'il est, les pays idolà- . tres, et fait le désespoir de nos missionnaires. Nous tenons de Mr Guillemin, vicaire apostolique et évêque de Canton, que dans une seule bourgade de ce pays il avait constaté plus de dix incubes, »

^{4.} Voir notre l' Mémoire, chapitre II.

cause, mais, cette fois, non visible. De cette expérimentation et de ces rapprochements personnels et contemporains revenons à la théologie.

Comme nous le disions, elle est unanime sur la réalité de l'influence positive et de la consommation du forfait, elle l'est encore sur la négation de ses conséquences naturelles, et, en vertu de l'immatérialité des agents, se refuse à l'admission des fils de dieux ou demi-dieux paiens.

El encore distinguons. Ello s'y refuse comme possibilité naturelle; elle admet, au contraire, que, par artifice d'une part (industrie) prova, et de l'autre par cette souillure spirituelle et toute spéciale dont certains crimes permetent aux espirit d'imprégence ses enfants, l'origine de ceux-cileur appartient en partie, comme, selon toutes les traditions reques, ceile de Annechrist leur appartientar jusqu'au même point. En effet, c'est lui que Dieu montrait à sainte Hildegarde dans ses révolations, comme devant être cenqu au nijtue des édoordements les plus horribles, auxquels se métra Lucifer, « Sed Lucifer conqualationem hour arbino auts affait et eun nomibus viritus suis affait » CAr, ajous le divin inspirateur de la sainte » Non invent in sentine est, iderivo et ident diabolist and hor que jacina sus emisti ne sine suggestione ipsius perficienter cum disit : unes fortitude in conceptu lounium instrum est, incano un suite site suite.

Quant au second mode employé par les démons pour que « puer non sit a patre visibili, « la théologie en révèle le secrit à coux qu'elle doit instruire. Saint Thomas (Somme, 1º pars, quaest, 51, art. 3) vous le livre à son tour à ceux qui le lui demandent, mais nous ne le suivrons pas dans les défails de cette théorie qui, encore une lois, serait pardomnée à M. Michelet, mais ne nous le serait pas plus qu'elle ne le serait au grande sistin. Soulève le voile qui le voudre.

- 4. Scivias, de Antechristo.
- 2. Id., ibid., lib. I, visio 417.
- 3. Cear qui voudrost la comaître par une autre voie que la théologie orthodose trouveaunte a secret fournie littéralment dans les Indense termes dans le Ramaguand des Indiens, et prastique par le dieu Vichanu, euxtennent comme il Visti pur les Lachiaus d'Intendu. he gianare s'ele mendi-fili de la resultation de la marchia de la resultation de la marchia de la resultation de la marchia de la resultation de la filia de la

Il est curieux de voir l'expérience de nos vieux docteurs catholiques, rati-

Nous insistons seulement sur cette dernière proposition, formulée par le saint Docteur à propos des géants : « Eorum qui nascuntur ab istis generationibus natura est vere quam ALIA NATURA infantium procreatorum naturaliter ! .»

Arec cette seule proposition vous avez le dernier mot des hires 13-20 phonients de Egypte, des acuavas des Indiens, de demi-dieux de la demi-dieux de la Grièce et de Rôme, des misotate de la Chine, des misotate des Sits de manuscheirus des scandinaves, des combineux ou combisities (changies) des Albemands, des rhobrirons ou marmos révésiteurs du Thibet, en un mot, de toutes ces réstaions hybrides que le livre d'Hénoch, beaucoup moins absolu qu'on ne le croit, définit de ce seul mot : « Partin as solvitibles, nearin às hominibus. »

Accordons maintenant aux démons le pouvoir d'élever aussi haut qu'ils le voudront le rôle de ces cantast qui leu appartiennent, et d'employer toutes leurs vies à une ignoble parodie du soiet de justice, et vous comprendre tout aussiét, et tris-facilement, les conceptionent, les conceptions enfers de tous est hers soleirer que nous connaissons, et que nous enfers de tous ces héres soleirer que nous connaissons, et que nous avonts nommés des véatures ne raussavez, avant de les nommer, comme nous allons le laire tout à l'heure, des wincuss d'orme-routz.

fiée et sanctionnée par les théologiens de la littérature orientale, auxquels on se garde bien cependant de rien reprocher de toutes ces choses,

4. Commentaires de saint Thomas sur la Genése, chapitre vii.

7. IV. — MAN. HIST. III.

in any Connell

CHAPITRE XV.

NÉCROLATRIE

0 0

MÉDIUMS D'OUTRE-TOMBE.

S let

Hérolame après la mort. — Victoires et conquêtes des reverants. — Triomphateurs invisibles no demandant qu'un autel.

1. - Ce que c'est qu'un héros,

N. B. — (Extrait des œuvres de Lucien, Dialogues des morts, tome III. La scène se passe aux enfers, ou, si le lecteur le préfère, aux Champs-Élysées, entre Ménippe et Trophonius.)

Mémirez. — Je ne saurais comprendre, Trophonius, comment Amphiloque et toi, étant morts tous les deux, on a pu vous élever des temples, et vous regarder comme des devins. Les mortels seraient-ils donc assez fous pour s'imaginer que vous étes des dieux?

TROPHONIUS. — Eh quoi!... Serait-ce done notre faute? Méxiprez. — Jamais les hommes n'auraient net vous cette opinion, si pendant votre vie vous n'eussiez fait de tels prestiges, qu'ils fussent obligés de croire à votre science de l'avenir et au pouvoir que vous avez de répondre à toutes leurs interrozations. TROPHONIUS. — Amphiloque, ici présent, sait parfaitement tout ce qu'il aurait à répondre pour sa justification. Quant à moi, je suis un héros; je donne des oracles à quiconque descend dans ma demeure. Mais tu n'as done jamais voyagé à Lébadic? autrement, tu ne serais pas si inerédule.

Ménippe. — Ne pourrais-je donc savoir la vérité à cet égard, qu'en entrant en rampant dans ton antre? Je t'en supplie, apprends-moi donc par ton art prophétique ee que c'est qu'un héros, car ie l'ignore.

TROPHONIUS. — C'est un composé de l'homme et de la divinité.

MÉNIPPE. — Qui n'est, comme tu le dis, ni homme ni dieu, mais tous les deux ensemble. Où done est allée ta moitié divine?

TROPHONIUS. — Elle rend des oracles en Béotie, Ménippe. MÉNIPPE. — Je ne comprends pas clairement ce que tu veux dire. Ce que je crois seulement, c'est que, au total, tu

veux dire. Ce que je crois seulement, c'est que, au total, tu n'es qu'un mort...

Ce court dialogue nous paraît exposer merveilleusement

une question que ne résout en rien la saillie du sceptique et mème du cynique Lucien.

Il faisait comme nos Luciens modernes, auxquels Bayle reproche de tourner tout court et de prendre le parti le plus commode, « parti, ajoute-t-ii, qui a cependant bien aussi ses incommodités et ne contente pas l'esprit qui veut peser exactement le pour et le contret. * »

Tachons donc d'éviter cette position incommode et jetons un regard rapide sur l'étonnant ensemble avec lequel les hommes les plus sérieux exposaient jadis des faits devenus bien plus graves autour de nous, malgré l'absurde légèreté de leurs provocateurs et le dédain bien plus absurde encorre de leurs dénégateurs.

Avant d'en venir aux revenants vulgaires, il est juste de donner le pas aux apparitions des héros. Nous avons vu leur

4. Art. PLOTIN.

vie ; voyons un peu ce qu'ils deviennent après leur mort, Que Denys d'Halicarnase nous parle d'un spettre de héros venant arracher les yeux de Publius et de Marius Tarquinius¹, nous nous moquons de l'historien et nous allons juaqu'à le trailer de menteur. Mais toute l'historie romaine n'est-elle donc pas fondée sur cet ordre d'idées ? Qui nous dira la part que la déposition de Proculus, l'un des citoyens les plus distingués de la république naissante, put réclamer dans les destinées de la grande ville, lorsque, après la disparition subite et publique du héros fondateur, ce citoyen, sans grand intérêt personnel apparent, vint jurer à la face du soleil que Romulus lui était apparu et avait ordonné qu'on l'appelât désormais Quirinus? Le peuple s'y refusa tout d'abord, et ne s'y rendit qu'avec peine².

Nous avons déjà prouvé (tome l. appendice à) l'impossibilité absolue de sacrifier un historien de l'antiquité à un autre, sous prétexte de crédulité; nous croyons même avoir démontré qu'un auteur qui scraît alors parti du principe actuel sur les faits inadmissibles eût été un historien d'autant plus détestable qu'il lui aurait été plus fiédle.

Lorsque Denys récidive et nous raconte la part que Castor et Pollux, avec leurs chevaux blancs, prirent à la victiere du lac Régille, nous récidivons à notre tour et méprisons l'historien qui a l'impudence de paraltre croire à la tradition rapportée, mais son impudence, nous l'avons démontré, est encore une fois celle, non-seulement de tout le peuple romain qui décréta sur l'heure l'érection d'un monument à la place même où les chevaux fantastiques étaient venus s'abreuver, mais celle de tous les témoins de faits semblables en d'autres contrées; de sorte qu'il devient moins difficile d'expliquer l'apparition surnaturelle que sa répétition naturelle en tout pays.

^{4.} Antiquités, t. I, p. 452. 2. Plutarque, Vie de Romulus.

Et no vous y trompez pas; en pareille circonstance, le premier soin des plus grands capitaines vivants était de ménager à leurs collègues d'outre-tombe la meilleure place, non pas au feu, mais au fer de l'ennemi, et de telle sorte que, visible ou non, son auxiliaire divin domât toujours de telles preuves de son action, que l'on ne pût jamais douter de sa présence.

Si nous en croyons Pausanias, on vit à Marathon le fantôme de Thèsée marcher à l'avant-garde des Grees et décider du gain de la bataille avec l'aide du héros Échetlée qui, tout ombre qu'il fât, abattit une énorme quantité de barbares avec le outre d'une charrue qu'il tenait à sa main. Aussitôt après la victoire, on élevait un temple à Thésée et au soldut laboureur inconnu, qui, en s'éranouissant comme tous les fantômes, s'était recommandé à l'adoration des Athéniens. On ett toujours ignoré son nom, si l'oracle ne l'avait pas révélés.

La sanction de ce double prodige, nous la trouvons dans l'humilité meme et dans la foi de Militade. Vainqueur à Marathon, il en rapportait si bien la gloire à ses deux ausiilaires, qu'il ne risquait plus rien sans réclamer leur concours. Mais un jour, déterminé à pénétrer dans Paros, il veut avoir de force le dernier mot des enfers, et, pour cela, s'entend avec Timo, prêtresse d'un hérour, celle-ci lui indique le moyen de se glisser furtivement dans son temple. Il s'y rend donc la nuit; mais à peine a-t-il franchi le mur d'enceinte, qu'une effroyable apparition le force à reculer. Dans sa terreur, il se précipite du haut d'une untraille et se démet la cuisse. Poursuivi devant le tribunal d'Albriens comme coupable d'un forfait insui, sa mort le sauve d'une condamnation, et son fils seul dut payer une amende de cinquant talents.

Ainsi, le vainqueur de Marathon avait trouvé son maître et son bourreau dans le héros dont il avait voulu braver le

^{1.} Pausanias, t. I, p. 78, et Plutarque, Vie de Thésée.

sanctuaire et les rites. Quand à Timo, sa complice, il fallut tout l'intérêt du dieu de Delphes en personne, pour lui faire pardonner cette communication de mystères ⁴.

Continuons. Pausanias meurt après avoir commandé les Lacédémoniens à Platée, mais son spectre reste visible dans le tempte de Minerve Chalkioicas, et frappe les habitants d'effroi, jusqu'au jour où le psychagogue (exorciste), que l'on va chercher en Thessalie, lui commande de se retirer et se fait oblé;

Persée en fait autant, et pendant très-longtemps pénètre d'effroi tous les habitants de Cheminis en se faisant voir dans son temple ³.

A Leuctres, Pélopidas voir les filles de Scédacius errer autour de leurs tombeaux, et Scédacius lui-nième sortir du sien et commander, pour assurer la victoire, que l'on sacrifie une vierge blonde aux mânes de ses filles ⁴.

Cimon fait exprès le voyage d'Héraclée pour y consulter l'ombre de sa sœur bien-aimée ⁵.

Dans la guerre des Éléens contre les Arcadiens un enfant apparaît aux preniers. Ils le font porter devant tes enseignes; là, il se change devant cux en serpent, et, après leur avoir fait remporter la victoire, il se retire en une grotte souterraine sur laquelle les vainqueurs reconnaissants élèvent un temple magnifique avec cette inscription : « A Sozapolis, génie de la natire."

Nous n'en finirions pas si nous voulions nous arrêter devant chaque héron des Grecs et des Romains. Ce seraient les plus grands capitaines qui se plairaient à rapporter à des héros invisibles la plus belle part de leur gloire, comme

^{4.} Hérodote, Erato.

^{2.} Pausanias, in Achaica.

Id. ibid.
 Id. ibid.

^{5.} Plutarque, Vie de Cimon.

^{6.} Pausanias, l. VI.

ce seraient les penseurs les plus graves qui se montrenient jaloux de leura appartions consignées dans leurs annales. Platon nous parlerait d'Euthymus, Valère Maxime des Dioscures, Pausanias de Miltiade, Aristote d'un héros de Lipara, Philostrate d'Achille, Tite-Live de Romalus, Suétone de Caligula, Pline d'Artémidore, Plutarque de Pausanias, Tacite, Tacite lui-même, du spectre de Rufus, dont il raconte l'histoire en rougissant, bien qu'il atteste en jurant « toute sa véracité! ».

Comment oublier encore toutes les affirmations de l'empereur Sévère, d'Apulée, d'Ilorace et même du grave Quintilien, nous disant : * De là vient l'apparition des âmes évoquiées, et ces visions de leurs inages toujours chères, de leurs visages et de leurs corps; de là, ces oracles et ces préceptes nocturnes; de là, ces fêtes infernales et l'honneur que nous rendons aux tombeaux?

De la, cette habitude constante d'évoquer les héros au moment même de la fondation des villes. Pausanias nous donne, par exemple, les noms de tous ceux qui furent évoqués lors de la fondation de Mécènes. « Ce furent, dii-il, Messène et Triopée, as fille, mais avant tout, Eurytas, Apharfus et leurs fils, puis, parmi les Héraclides. Cresphonte et Œpylus, pendant que le nom d'Aristomène était célèbré par-dessus tous les autres et du consentement général. 3

De la encore, l'ανάκληστις ou révocation des dieux, qui, avant le siége de leurs villes, avaient, d'eux-mêmes, ou par suite de l'évocation des ennemis, abandonné leurs temples.

Dulaure et l'Encyclopédie font donc remarquer avec raison que le mot mythologie ne signifiant à la lettre que « le récit des actions des morts, tout le problème est éclairé. » Soit, le problème est résolu par « la simple glorification des actes; »

^{1.} Tacite, Annales, 1. XI.

^{2.} In Sepulchro incantato.

^{3.} Pausanias, l. IV, p. 345.

mais il ne l'est pas, si vous bornez ces actes à ceux de la vie présente et surtout si vous traitez de folies toutes les apparitions faites et tous les oracles rendus au nom même de ces hommes, pour lesquels, au contraire, la mort ne change et ne finit iamais rien.

A proprement parler, LE HÉROS EST LES MORT FAISANT ACTE DE VIE. VOIBA notre définition, et M. Maury se trompe à nos yeux avec toute l'école, lorsqu'il se contente de celle-ci: « Les héros sont les princes ou les chefs auxquels leurs hauts faits ou leurs vertus avaient valu l'immortailé 1- » Nous l'avons établi, ce qui constitue le héros d'outre-tombe, c'est sa généalogie, et ce qui constitue le héros d'outre-tombe, c'est sa manifestation gazifjorme après sa mort.

Creuzer veut que ce mot héros vienne de herus, maltre (en allemand herr, seigneur); mais, selon nous, il vient si bien de ἐρε (l'air) que les héroon s'appelaient primitivement ἐρέε; ce dernier mot signifiait sépulere. Nous n'acceptons donc nullement la racine ἀρω, l'êlève, proposée par Grutefend. (Voir la note de M. Guigniaut sur le 7' liv. de Creuzer.)

Notre définition rentrerait toujours dans celle d'édados que nous croyons signifier bien plus image fantastique que statue, portrait, etc. Le mot mûnes lui-même pourrait rentrer aussi dans l'êze (air), en le faisant dériver de monare couler; la décesse Manace etit ét la source et la puissance sprituelle du fluide employé pour les apparitions. Peut-être enfin faut-il voir dans ce dernier not la traduction du mot chaldéen et arabe moun, signifiant image, forme intelligible, etc.? Ce svratt encore s'édados.

Pour le héros spirituel, l'apothéose n'était pas comme pour les empereurs un brevet d'immortalité. Cétait la reconnaissance officielle des prodiges qu'ils opéraient après leur mort. Le premier héros romain, Romulus, ne fut apothéosé q'après la meveille de sa disparition, et Uélomède, dernier

^{1.} Religions de la Gréce, t. 1, p. 553.

héros gree, poursuivi, non pour ses rertus, mais bien pour ses méfaits, par tout un peuple irrité, ne fut proclamé héros qu'en raison de la disparition merveilleuse qui vint le sous-traire à cette poursuite. D'ailleurs cette cause était toujours portée à l'oracle de Delphes, et le dieu seul décidait de la canonisation. Puisque M. Maury tient à cette expression, puisqu'il en revient toujours au parallélisme paine et ehrètien, nous l'acceptons aussi; mais nous le voulons complet, et nous disons que le patronage du héros ressemblait parfaitement au patronage de nos saints dont la canonisation, elle aussi, s'appuie sur les práceles de processions.

Voilà pourquoi l'héroon, que nous avons fait venir de τἰρά (l'air) s'appelait aussi στ̄ραπ, ou prodige.

Aŭ reste, M. Maury finit par reconnaître lui-même cette intervention du prodige et des dieux. Éaque, dit-il, avait été invoqué avec succès contre la sécheresse. Myagre était invoqué contre le fléau des mouches?. Il a encore raison lorsqu'il dit que « les héros se confondaient avec les démons et formaient une seule classe sous le nom de dieux inferanux » 600 ½600 x 000 dieux souterrains, ce qui, soit dit en passant, n'entraînait pas chez cux un cachet nécessairement diabolique, puisque les Champs-Elysées étaient, comme nos limbes, le département consolant et consólé de l'Hudés:

Entre toutes ees âmes démonisées ou angélifiées, il serait donc asset difficile de tirer une ligne bien nette et positive. Le héros se confondait souvent avec le demi-dieu, quoique cette dernière expression s'appliquait plutôt au hêros de naissance ou fils de dieu, prirogative supérieure dont la preuve était beaucoup plus rirogureuse que pour l'héroisme après la mort. Au reste, tous deux finissaient par se fondre dans la divinité. Nous-même reconnaîtrons volontiers qu'il y avaît, dans cette canonisation plagiaire, plusieurs degrés

Religions de la Grêce, t. I, p. 565.
 Ib. ibid., t. I, p. 566.

correspondant assez bien avec ceux de nos glorifications catholiques et avec nos titres de vénérable, de bienheureux et de saints proclamés.

Quant aux héros maurais, dont nous examinerons le côté terrifiant, non moins redoutés après leur mort que de leur vivant, c'étaient tout à fait nos réphaïm ou géants bibliques, ancêtres de nos damnés catholiques.

Hélas, bien plus que pour nous encore, ils composaient une majorité effrayante.

« En général, dit Döllinger, les héros étaient plutôt redoutés comme des êtres nuisibles et méchants, et Hérodote attribuait à leur courroux un pouvoir irrésistible : aussi, arrivail-il que bien des morts étaient élevés au rang de héros, par ce seul moiff qu'on voulait expier une injure qui leur avait été faite, ou le meurtre dont ils étaient tombés victimes; parfois même, comme cela se pratiquait à Pella, pour Pélée et pour Chiron, on offrait à de simples héros des victimes humaines. Les démons héroïques dont on croyait posséder la dépouille, ou qu'on avait transportés d'un pays sur la foi d'un oracle, habitaient leurs tombeaux ou les environs, d'où ils agissaient pour ou contre les vivants, auvquels ils se montrieur lequiperfoit dans des apparitions fantastiques?.»

On regrette que Döllinger ne se prononce pas plus nettement sur la réalité de ces phénomènes, réalité qui seule peut faire comprendre comment les Pères de l'Église pouvaient tout à la fois se montrer Évhénéristes, c'est-à-dire croîre à l'humanité primitive des dieux, et les exorciser en même temps comme génier, ce qui ett été, en dehors du merveilleux, la contradiction la plus flagrante.

« Ce sont vos anciens morts, dit Clément d'Alexandrie, qui, fiers de l'autorité que le temps concilie à l'erreur, sont devenus dieux chez leurs descendants... Mais c'est avec

Voir, pour les géants, le vol. II de ce Mémoire, ch. vii, dern. partie.
 Döllinger, Paganisme et judaïsme, t. I, p. 453.

^{2.} Doittiger, Fagantime et Judatime, t. 1, p. 105.

raison que vous les appelez des démons. Comment pourriez vous les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que tous reconnaissent pour des êtres fangeux, enfoucés par leur prope poids dans la matière et sans cesse errants autour des tombeunz P. La lis nous apparaissent comme des spectres dans les tinébres, comme de vains simulacres, des ombres creuses, d'affeux fantômes. Void vos dieux il « des ombres creuses, d'affeux fantômes. Void vos dieux il »

Ce peu de lignes renferme toute la théorie des Géants, autrement dit, la solidarité des damnés et des démons. Nous verrons tout à l'heure si l'alliance n'est pas encore plus étroite.

Un des faits les plus étranges et les plus circonstanciés, est celui du héros de Témesse. Voici l'exposé qu'en donnent Pausanias et Ælien : Lybas, l'un des compagnons d'Ulysse, est jeté par la tempête sur les côtes d'Italie. Dans un accès d'ivresse et de violence, ayant déshonoré une jenne fille, les habitants le lapident, et depuis lors ses mânes deviennent pour toute la contrée l'occasion de tels fléaux que les habitants se voient obligés d'abandonner leur patrie2, Toutefois on consulte l'oracle, qui promet la paix, si chaque année on veut bien lui sacrifier la plus belle des jeunes filles de la nation. On ne résiste pas à un dieu, l'engagement en est pris. l'usage s'établit, les fléaux cessent et les habitants rentrent dans leurs foyers. Mais un jour, Euthyme, l'un des athlètes les plus célèbres de la Grèce, apercoit une de ces charmantes victimes expiatoires. La voir, la plaindre et l'aimer est pour lui l'affaire d'un instant, et si, pour l'arracher au supplice, il faut lutter contre le spectre, il le fera, dût-il succomber dans cette lutte inégale. Au jour fixé, il recourt donc à ses meilleures armes (armis captis), non pas, il est vrai, à ces armes spirituelles que saint Paul recommande en pareil cas,

^{1.} Discours aux Gentils, t. I, p. 439.

Pausanias, Eliac., I. VI, p. 468, in-fol., ajoute qu'il avait vu lui-même un tableau représentant ce Lybas sous les dehors d'un démon et recouvert d'une peau de loup.

et qui suffisent au plus faible des chrétiens contre une légion de héros, mais à ses armes d'athlète. Plein de confiance, il va droit au fantôme, engage avec lui la plus désespérée des lattes, et, doublement secondé par sa vaillance et son amour, le terrasse, l'entrâne et le précipite dans la mer... A l'heureux vainqueur qui la délivre de son tyran spirituel, la ville de Témesse élève une statue, accorde la main de sa bien-aimée, et décrète que leur mariage sera célèré avec le plus grand éclat. Combien d'années fut-il heureux 9 on l'ignore; mais la tradition rapporte, et Pausanias dit l'avoir recenille « sur les manuscrits anciens, ex autiquitatis monumentis, » qu'après une très-longue vie Euthyme sortit de cette vie saus mourir tout à fait, neque omnino mortuum, sed alio quodem mode hominem esse desisse, « Strabon et Suidas racontent la même histoire avec un soin tot particulier.

Ainsi, voilà encore un fait merveilleux appuyé sur le dire des plus graves historiens, sur les monuments et sur des statues multiples (car les habitants de Locres, patrie d'Euthyme, lui accordèrent le même honneur que la ville de Têmesse), et enfin sur une foule de proverbes dont un des plus répandus, s'appliquant aux athlètes malheureux, les menaçait de leur envoyre le héros de Têmesse. »

Voilà donc deux héros de Témesse bien opposés l'un à l'autre, et dont le premier égalait en méchanecté ec Clâmède auquel l'oracle fit décerner un culte, parce que dans un accès de colère il avait fait écrouler un temple sur une foule d'enfants, écrasés ipso facto.

Il est consolant de penser que ces mauvais seigneurs trouvaient parfois leur maltre dans les bras de chair d'un héros de ce bas monde. Témoin encore, Eurybate fils d'Euphénius, précipitant du haut des rochers du Parnasse une épouvantable Lamie qui, cette fois, réclamait en sa qualité de démon femelle les plus beaux garçons du pays. Depuis, elle passa pour habiter les ondes du Sybaris, ruisseau qui entoure la petite ville de Crissa.

2. - Cosmopolitisme du héros.

Quant aux autres pays, ils nous offiriaient comme ces derniers, nous n'en doutons pas, la continuation transmondaine de toutes ces vies héroïques et terrestres. Pas un dieu mortel surtout qui ne devienne, de l'autre côté de la sienne, soit le patron, soit le fléan des lieux qu'il illustrait ou terrifiait pendant sa vie

Nous venons de voir le spectre de Pausanias mis à la porte de son temple; nous verrons plus tard l'empereur Aurélien levant le siége de la ville de Tyane, pour cela seul qu'Apollonius lui apparaissait sur les murs, et lui déclarait qu'il en était devenu le protecteur.

Comme histoire, nous le savons, on peut se rire impunément d'Odin, que l'Edde nous montre assemblant à son lit de mort les compagnons de sa gloire, et leur disant : « Je meurs, mais je vous donne rendez-vous en Scythie. » Nous haussons les épaules lorsque nous voyons à chaque page l'intervention de son ombre en Danemark, en Scandinavie, en Irlande, et il ne vient même pas dans la tête des historiens modernes que des phénomènes très-réels puissent encore exister et expliquer aujourd'hui tout ce qu'ils expliquaient du temps et sous les yeux de Quintilien et de Cèsus

La possibilité de ces faits une fois admise en principe, croît-on qu'on n'aurait pas immédiatement la clef de toutes ces légendes de géants, de toutes ces danses de morts et tunème de rochers que nous avons déjà signalées autour de nos inexplicables dracontia?

Des géants de Carnac à ceux de l'île de Ceylan il y a bien moins loin qu'on ne le pense, et les exorcismes de saint Gildas pourraient seuls nous éclairer sur les fréquentes apparitions contemporaines de Ramá et de Krichnå. Quant à l'ombre de Bouddha, il paraît qu'elle était toujours permanente à ce temple du Bengale, où le voyageur Făhiau, si véridique, l'avait observée avec soin trois siècles après la venue de Msus-Chirist, comme l'autre voyageur, successeur de ce dernier et traduit par M. Stanislas Julien, l'observait à son tour, cinq ou six siècles plus tard.

A plus forte raison, les Mittiade, les Hérodote et les Cimon , pourraient-ils reconnaître les héros de leur pays dans les héros transallantiques présentés par M. l'abbé Brasseur, de Bourbourg, comme formant toute la chaîne des traditions mexicaines, les plus authentiques à son avis.

Oui, ce qui ce passait autour des héras de l'Italie et de la Grèce, av ue et au su des plus grandes illustrations du vieux monde, nous impose la foi sinon aux détails, au moins à l'ensemble de toute cette démonologie transcendante qui parall avoir originairement présidé constamment aux destinées du Mexique. Jusqu'ici nous n'aurons vu dans tout ceta que les pieuses inventions des premiers missionnaires espagnols; aujourd'hui c'est la science qui répète leurs afilrmations, ce sont les monuments qui en font foi, et tout peut faire présumer que chaque nouvelle étude et chaque nouvelle fouille viendront désormais, d'heure en heure, sanctionner les premières assertious. N'en citons qu'un exemple, et laissons-en toutefois la responsabilité à M. Brasseur.

Nous avons vu plus haut ce qui suivit l'apothéose de Nanahuat là Téothuacan, « un des faits, dit notre historien, les plus d'iranges et les plus difficiles à expliquer de toute l'histoire mexicaine. » Mais plus on avance et plus les monuments merveilleux s'amoncellent sous la plume de l'auteur. Qu'est-ce donc que ces terribles apparitions qui servent d'accompagnement à la perte et à la ruine de Tollan, sinon des personnifications ou plutôt des réapparitions de Tezatlipocla, le géant infernat de ces malheureux pays? «... Les Tollèques, épouvantés de tous ces fléaux et prodiges réunis, se rassemblent dans les temples de l'antique cité des dieux. Après avoir passé les premiers jours en prière, prètres et seigneurs descendent dans la grande cour environnée de portiques, qui servait de vestibule à la pyramide du Soleil. Au centre s'élevait le grand autel sur lequel le feu dévorait les captifs, pendant que les nobles Toltèques tournaient en dansant autour... Tout à coup, un spectre (la personnification de l'ancien Tezaltipocla), aux traits difformes, aux bras longs et osseux, apparaît au milieu de la place sous une forme plus colossale et plus effrayante que les formes des danseurs. Nul n'ose lui adresser la parole; il danse avec eux, et, à mesure qu'il avance, il saisit dans ses longs bras, en tournant sur lui-même, le Toltèque le plus rapproché et le laisse mort à ses pieds. Toute la nuit se passe dans cette sorte de danse macabre, sans que personne se sente la force ou la volonté de s'v soustraire... La même vision reparaît la nuit suivante avec des traits plus effrayants que la veille; une foule de Toltèques tombent morts, cette fois, sous la pression de ses doigts décharnés. Depuis on ne le revit plus : mais c'est alors qu'apparaît à son tour le génie de l'empire (Torquemada dit le démon; l'abbé Brasseur, le génie tutélaire sous les dehors de Quetzalcoatl); il leur annonce de la part du ciel qu'il faut fuir, et de nouveaux fléaux viennent les convaincre de la nécessité de suivre les conseils de ce dieu, »

« Les monuments sout là d'accord avec les traditions » dit l'abbé, épouvanté lui-même de tout ce qu'il découvre à chaque pas. Quant à nous, nous n'ajoutons à ce récit qu'un seul mot, c'est que, si les héros-revenants de la Grèce et de l'Italie étaient de la nature de ceux-ci, nous comprenons que les plus braves aient reculé, et que toutes les nations aient à l'envi institué des expiations solennelles et publiques pour conjurer de tels dieux.

\$ 11

Perpétuité des affections. — Les MANES, signification ambigué. — Ames séparées ou génies. — Manes toujours plutoniens. — Difficultés et conclusions.

Si la nécrolàtrie n'avait jamais consisté que dans le culte de semblables héres, on eut compris et béni beaucoup plus vite la sévérité des anathèmes bibliques contre l'adoration des morts; mais ce culte spécial en entraînait beaucoup d'autres, et de lui dériviaent, comme autant de conséquences ct de nécessités consolantes, ceux des ancêtres, des époux, des enfants, des amis, c'est-b-dire des objets les plus saintement légitimes des affections humaines.

Comprend-on bien l'entraînement que devait exercer sur toutes ces vies païennes la seule espérance d'une prolongation indéfinie pour leurs sentiments les plus chers? Malheur à l'esprit fort qui ne se prendrait pas à regretter la perte de si douces espérances!

De toutes les épreuves réservées à l'âme humaine, en est-li une seule, en effet, qui puisse égaler la crainte de son divorce éternel, absolu, avec ceux qu'elle aimait sur cette terre? Descendons au fond de nos cœurs : pour le plus heureux comme pour le plus infortuné des hommes, pour celui qui éjà pose un pied dans sa tombe, comme pour celui qui éjà pose un pied dans sa tombe, comme pour celui qui fasciné par les forces du jeune âge, croit in y descendre jamais, elle approche, cette grande heure de la désillusion terrible; oui, elle approche, elle arrive, elle cet là, la voiei. L'âme vient d'entendre tinter son tocsin, l'arrêt est signifé. Heureux alors, sans doute, heureux celui qui sourit à la mort et ne craint pas de déposer sa vie entre les mains de celui qui l'a faite et qui lui demande son amour! Mais quand donc cet amour despotique lui a-l-il demandé le sacrifice éternel de tous ceux qu'il a preseris lui-méme? Désormais l'abine doil-il donc être si profond, que toute communication demeure immédiatement interdite? Entre l'âme cxilée et l'âme qui la pleure ne subsistera-t-il pas quelque lien qui leur permette de s'entendre, de s'aimer, de s'entr'aider encore? Quelle pourrait être la nature de ce lien? En quoi pourrait-elle donc consister cette faculté de l'âme de réapparaître aux regards qui la cherchent, et de revenir aux lieux marqués par les doulcurs et par les joics de son pèlerinage d'un jour? L'entrée de son vieux foyer, témoin de ses souffrances ou de sa joie, lui scrait-elle donc irrévocablement interdite? Ah! s'il est vrai, comme le dit l'Écriture, que l'idolàtrie qui s'adressait aux astres était moins coupable que les autres, à quel surcroît d'indulgence n'avait donc pas droit celle que la même Sagesse définit en ces termes : « Un père affligé de la mort précipitée de son fils fit faire son image; alors il commença à adorer comme Dieu celui qui venait de mourir comme homme, et il lui décerna un culte et des sacrifices dans sa maison et parmi scs serviteurs 1. n

Nous allons plus loin, nous ne craignons pas d'affirmer qu'îl a fallu bien des souillures étrangères, pour que ces mots « culte des morts » (nécrolâtrie) ou celui-ci « révélation par les morts » (nécronancie) devinssent, chez tous les peuples chrétiens, le synonyme de superstition sacrilège et même de forfait condammé. Certain de dégager l'or pur du vit plomb qui le recouvre, certain de retrouver dans le christianisme le plus austère quelques-unes de ces communications si tristement compromises par le démonisme paien, ou radicalement sapées par le rationalisme moqueur de notre époque, nous allons donner tout le soin possible à l'analyse d'une question autour de laquelle gravitent en définitive les plus sublimes espérances et les plus navrantes sollicitudes de la terre.

Pour toute grâce, Pythagore demandait aux dieux avant

^{4.} Sagesse, chap. xiv, v. 45.

T. IV. - MAN. BINT., III.

tout « le souvenir dans l'autre vie 1, » et Plutarque se servait d'une expression charmante pour exprimer le même bonheur; il l'annelait « l'immortalité se ressouvenant, »

Mais d'abord, que pensaient les anciens sur cette vie future? Héritiers fidèles dans leur infidélité, et conservateurs des traditions primitives, mille fois plus éclairés par conséquent, et mille fois plus heureux que nos sceptiques modernes, dont l'espérance, lorsqu'il leur en reste, n'est plus guère qu'un instinct, les païens ne se trompaient jamais que dans l'application, et partageaient, il faut le dire, toutes nos espérances et toutes nos craintes sur le sort réservé à leurs âmes dans la vie qui succédait à celle-ci.

M. Maury n'a rien dit de trop à ce sujet, et nous pouvons hardiment appliquer à tous les peuples du monde ce du'il nous dit des Grecs 2.

« Les âmes des hommes pieux habitent dans le ciel, dit Pindare, et chantent dans leurs hymnes la grande divinité 3. »

« Les bons, χρηστοί, les bienheureux, μακαριστοί, « jouissent de la vie perpétuelle, car leur âme va au ciel 4, » et « cette âme, dit à son tour Euripide, « placée au milieu des astres, participe à la béatitude divine 5. 1

Tout cela ne laissait pas que d'être fort consolant; mais comme en même temps il y avait un autre séjour de paix aux Champs-Élysées, département favorisé du Hadès, cette complication trouble les esprits inattentifs et leur fait souvent confondre le paradis et le Tartare des païens.

Nous verrons au chapitre Temple (Héroon) ce qu'on entendait par les Plutonia ou soupiraux de l'enfer, qui conduisaient à ce dernier, et par les pierres manales, qui en fermaient l'entrée.

- 4. Voir sa vie dans Diogène Laërce,
- 2. Religion de la Grêce, t. l, p. 583. 3. Pindare, Frag., t. II, part. 11, p. 623.
- 4. Plutarch., de Vit. Rom., § 27.
- 5. Voir l'inscription trouvée à Cyrique et citée par M. Maury, Relig., etc., t. 1, p. 584.

Pour notre part, nons croyons que les idées des païens sur la topographie des enfers se rapprochaient beaucoup plus des nôtres qu'on ne le supposerait tout d'abord.

Il ne faut pas oublier, en effet, que lo penple juif avait aussi son Hadés, son Robéal, qui était bien un royaume souterrain et tout aussi différent de sa géhenne, que les Champs-Elysées du païen l'étaient de son Érède. Il ne faut pas oublier non plus que si les saints de l'Ancien Testament jouissaient dans le sein d'Abraham d'une félicité absolue, il il y avait aux enfers (Néhol), des limbes, sorte de paradis relatif, temporaire, incomplet, où les justes avaient attendu en patience la venue du grand Libérateur.

Ainsi donc il y avait tout à la fois des héros dans les astres (*ici tiur ad astra*), des héros aux enfers, des héros dans l'atmosphère, des héros revenant sur la terre, el souvent participant un peu de tous ces états à la fois, soit par *ubiquité*, soit par *bilocation*.

Nous ne serions pas embarrassé de retrouver, et même nous retrouverons certainement les analogues de ce mystère sur notre propre terrain.

Quoi qu'il en soit, l'état présent des mânes était, comme il devait l'être, la grande préoccupation des pafeness; et si de véritables abines séparent la réalisation de nos espérances communes, leurs tombeaux et leurs inscriptions sont là pour nous prouver surabondamment qu'ils espéraient beaucoup et suppliaient beaucoup.

On peut dire qu'ils fatiguaient de leurs vœux les enfers et leurs mânes.

Mais avant tout, qu'étaient-ce donc que ces mânes? qu'entendaient-lis, è que devon-snous entendre nous-embre par cette expression hybride qui tantôt paraît se rapporter aux âmes et tantôt aux dieux qui les jugunt 20 n retrouverait iei l'ambiguité que M. Guigniaut signale en ces termes : « il y avait à ce sujet deux dogmes antagonistes dans la démonologies l'un qui identifiait le 8 zégios 4 la partie la plus pure de l'âme, l'autre qui en faisait un être essentiellement distinct et qui l'accompagnait 1. »

Platon professe tour à tour chacune de ces deux opinions, et le savant Varron lui-même, au dire d'Arnobe, paraissait très-indécis à ce suiet.

Il semblerait tout d'abord que ces milliers d'épitaphes et de prières déposées pour ainsi dire sur chaque pierre de la Grèce et de l'Italie vont trancher complétement la question ; ch bien, pas du tout. Nous voyons tour à tour le repos souhaité aux mânes et la prière adressée aux dieux mânes, à l'effet de procuer ce repos aux mânes du défunt.

Ainsi, il n'est pas rare de voir présenter aux mânes un certificat de honne vie et mœurs, dans l'intérêt du repos des mânes ensevelis, témoir cette inscription que Banier emprunte à Eustathe: « Aux dieux mânes; moi, Sextus Anicius, pontife, j'atteste que le citoyen... a vécu honnétement: puissent ses mânes trouver le repos? ! »

Tachons donc d'obtenir, s'il se peut, non pas des idées parfaitement claires, mais quelques idées moins ténébreuses sur le plus intéressant et le plus grave des sujets.

Nous disons que l'expression manes semblait avoir deux sens, un sens humain et un sens divin.

Voyons le sens humain.

A ce point de vue, les mânes étaient l'expression générale qui désignait les âmes séparées, mais non classées encore dans l'une des deux subdivisions connues sous le nom de de larce et larces, c'est-à-dire âmes bonnes ou mauvaises. C'est dans ce sens-là que nous avons cru pouvoir accepter pour étymologie du mot mânes le verbe manare 3, couler comme un fluide, les anciens considerant assez généralement les âmes comme une espèce de fluide, ou du moins, et assez

^{1.} Guigniaut, Religions, notes, I. IX, p. 877.

^{2.} Mémoire de l'Académie des inscriptions, édit. in-12, t. II, p. 99; Dissertation sur les Fables.

^{3.} Martin Capella, I. II.

justement, nous le croyons, leurs apparitions comme opérées à l'aide de ce fluide.

Ceci peut nous aider à comprendre leur ardent intérêt pour le sort de ces substances, ces expressions de tendresse qu'on leur prodigue, ces secours, ces aliments qu'on leur offre, cette pitté qu'on sollicite pour elles.

Quant au sens divin du mot mônes, il paraît reposer sur la transformation de l'isme en lare ou pénaire, et c'est à ce point de vue qu'il fant se placer pour comprendre, lorsqu'on lit sur les tombeaux des inscriptions ou des fragments d'inscriptions dans le genre de la suivante : « Aux dieux mânes, Pluton et Prosernine, Julia reuce au nombre des mânes!.»

« Quand je ne serai plus, disait Cornélie à son fils Gracchus, tu me sacrifieras et tu invoqueras ta mère; mis son seras-tu pas honteux alors d'implorer un étre divin que tu n'auras ni écouté ni respecté quand il vivait sur la terre et près de toi 12 »

Dans ce dernier système, c'est l'âme qui devenait le dieu, comme nous le dit Apulée ³. Mais si jusqu'à un certain point on comprend qu'on l'implore pour les autres, on ne comprend plus du tout qu'on implore cette âme pour elle-même.

Même embarras pour la délicieuse inscription de Furia Spes au Capitole, inscription que tout chrétien signerait encore aujourd'hui de see deux mains : « Aux dieux malares; Furia Spes... à son époux bien-aimé Sempronius... enfants tous deux, enchaînés par un amour égal, pendant trop peu de jours hélas ! Frustrés, par la main des dieux ennemis, de coux que nous devions nous consacrer mutuellement sur la terre... C'est pour cela que je vous supplie, malaes très-saints, prenez soin des mânes de cet époux bien-aimé... et dans votre miséricorde faites qu'à certaines heures de la nuit je puisse

^{1.} Grutler, Inser. necesses.

^{2.} Cornelius Nepos, Fragm.

^{3.} De Deo Socratis.

le voir eneore... et obtenir du Destin que je puisse aller le retrouver le plus vite et le plus doucement possible 1, »

On se rend compte alors de la frayeur de Tibulle, recommandant à son amie de ne pas négliger le culte de ses mânes, de peur que, « se voyant négligés, ils ne lui envoient de mauvais songes2. » « On commencera par acclamer mes manes, ajoute-t-il, et par prier mon âme, ante meos manes animamque rogare. » (Lib. 111, e. 2.)

On comprend eneore eeci : « Aux dieux manes: Aphrodite avant évoqué Ulpius Ursin son mari, leur a pavé3... »

On comprend donc le « quisque suos patimur manes de Virgile, qui, prononcé à propos des supplices de l'enfer, signifie en bon français : « tous tant que nous sommes, nos mânes seront nos bourreaux, » Car il ne faut pas se le dissimuler, les mânes amis avaient beau s'appeler très-saints et très-bons, cette épithète ressemblait au eri de la Peur appelant la Flatrie à son aide, car Virgile l'a dit : « faute excusable, si les mânes avaient jamais su pardonner quelque chose. » Et comment en cut-il été autrement, puisqu'ils étaient fils de la terrible Mania, déesse de la furie, et sujets de Jupiter Summanus, autrement dit Summus Manium, le ehef des manes, autrement dit eneore Pluton.

« Aux dieux des enfers, manes; fait pour ma femme Fulvia 4.» Avant tout c'étaient done les dieux souterrains, θεοί καταγθόνιοί.

Il était eneore triste pour leur honneur qu'un des plus sûrs moyens de se concilier leur affection fût de se livrer à ses

^{4. «}D. M. Furia Spes... Sempronio conjugi carissimo... puer puella... obligati pariter amore, cum quo vixi tempore minimo, et quo tempore vivere debuimus a manu mala dis separati... Ita peto vos, Manes sanctissimi, commendatum habeatis conjugem et velitis huic indulgentissimi esse horis nocturnis ut eum videam ; et et am me Fato suadere velit, ut ot ego possim dulcius et celerius apud eum pervenire. »

^{2. «} Ne tibi neglecti mittant mala somnia manes. » (Tib., l. II, c, 6), 3. Citée par Grutler.

^{4.} Fabretti.

penchants « indulgere genio, » bien que leurs faveurs les plus grandes fussent pour ceux qui se découaient à leurs chefs, « devoere diris, » soit en montant sur un bûcher, soit en se précipitant dans un gouffre.

Mauvaise note aussi que de ne pouvoir paraître que la mit. Jupiter, dieu du jour, ne pouvait revenir qu'après le renvoi des mânes, « manibus refutatis¹. »

Et, chose singulière! on dirait quelquefois que ce pouvoir infernal vient de mourir lui-même et de mourir avec son client:

- « Au génie Julius qui a vécu...
- « Au génie Marius qui a vécu... »
- « Aux dieux mânes de Rufus qui ont vécu, qui vixerunt, vingt années ². »

Tout cela devient très-embarrassant, nous dit à son tour le père Monflaucon, qui nous fournit cette dernière inscription, et tellement embarrassant, que Fabretti avait fini par croire que les mânes n'étaient ni l'âme, ni le démon, mais on ne sait trop quelle puissance séparée de l'âme humaine.

Fabretti approche, mais il ne sait trop; et comme il faut tàcher de savoir assez, essayons à notre tour de rassembler tous ces aperçus pour en composer quelque chose de vu et d'arrêté.

Il est certain que l'âme y entre pour sa part, le génie pour la sienne; il y a donc une fusion.

La première solution qui se présente à l'esprit est celle d'Apulée, c'est-à-dire la conversion de l'âme en génie bon on mauvais.

On se rappelle en effet ce que nous avons dit au sujet des géants; que beaucoup d'anciens Péres, et surtout Origène, d'accord avec Hésiode et toute l'antiquité, regardaient les méchants comme changés en démons, pendant que les bons l'étaient en anges. C'est l'opinion professée par Servius

^{4.} Philostrate, I. I.

^{2.} Fabretti, cité par Montfaucon, 441.

(.En., 3). « Il est, dit-il, certains sacrifices par lesquels les âmes humaines sont converties en dieux (vertuntur in Deas), que pour cela on nomme dieux animaux, parce qu'ils sont venus des âmes. »

Mais cette opinion. blàmée, sinon condamnée par la théologie, ne peut se soutenir en bonne philosophie, et Jamblique, que l'on pourrait si souvent prendre pour un docteur de nos écoles, en donne la vraie raison à Porphyre, « Cette doctrine que tu soutiens, ô Porphyre paraît violer toute théologie et toute opération théurgique; d'abord il est absurde d'imaginer des génies qui puissent s'engendrer et se corrompre; ensuite il est bien plus absurde encore que les démons précédant les âmes, et ayant été créés avant toute âme et toute puissance corporelle, puissent être formés par celles qui leur sont postérieures... Et pour tout dire en un mot, comment ce qu'il y a de plus parfait peut-il être produit par ce qu'il y a de plus imparfait? D'ailleurs on ne produit pas des substances avec des puissances animiques ou des forces tellement inhérentes aux corps qu'elles n'existent plus sans lui. Ce ne sont donc pas ces âmes qui ont ici la force divinatrice 1, »

Voici donc un païen qui parle surce sujet 4 , comme pourrait parler saint Thomas.

Mais si vous substituez à cette converzion, qui tient de la métempsycose, l'association plus étotien, non-seulement autorisée, mais établic par la théologie catholique entre les âmes séparées et leurs patrous spirituels, vous avez la solution du problème. Rappelous-nous ce que nous avons déjà dit dans ce Mémoire ou ailleurs sur cette alliance hypostatique en apparence, qui fait prendre aux anges tutclàires ou aux démons possesseurs la forme, la figure, toute la personne en un mot de leurs clients (induentes personam morum clientum). Rappelons-nous que l'ange d'Azaris ne craint pas de dire:

^{1.} Jambl., de Myst., sect. III, chap. xxII.

«Azarias, c'est moi; ego sum Azarias, « comme l'ange de Tobie se donne à son tour pour Tobie, bien qu'il soit Raphael. Souvenons-nous ensulte que l'âme au sortir de cette vie retombe dans les mains du conducteur qu'elle a servi, et qui l'entraîne non lieu : à cet égard, l'art chrétien a traduit de toutes les manières l'idée théologique, et, sans rappeler toutes les images et sculptures souvent si anàvez que le moyen Age consacrait à la représentation des luttes dernières et décisives dans lesquelles les deux génies psychopompes s'arrachaient une pauver âme, nous nous sommes contenté plus haut de reporter notre pensée à l'un des plus délicieux tableaux du bienheureux Fra Angelico 1.

Si nous ne nous trompons pas, nous retrouvons ici toute la théorie des mânes qui pour nous sont l'association, après a mort, du principe spirituel humain avec l'un des deux principes surhumains qui l'ont protégé ou obsédé pendant la vie.

Saint Cyprien favorise assurément cette opinion, lorsqu'il dit à propse des démons : a Les démons se achent dans ces lieux, sous ces statues, sous ces images, et lorsqu'ils sont nos pénates (c'est-à-dire nos démons de naissance, pener nos nati), ils cherchent à avoir pour compagnons des peines qu'ils y souffrent ceux qu'ils ont eus pour compagnons de crimes et d'erreurs 2.9.

Dans ce système, mais dans ce système uniquement, on comprend que les mânes puissent prier les mânes, et que les dieux mânes aient pu néanmoins viere vingt ans dans cette union terrestre.

Nous avons déjà parlé (ch. VI) de cette dualité d'esprits dévolus à chaque homme par suite du péché.

De ces deux anges, dit Eusèbe, l'un s'appelle ἀγαθὸς et l'autre κακὸς 3.

^{4.} Teme I, ch. 111 de ce Mémoire, § 3.

^{2.} De Vanitate idolorum.

^{3.} Prépar. évang., I, II,

Et saint Ambroise les appelle tous les deux « les accompagnateurs de l'âme, pedisequos animæ⁴.»

Et comme nul homme ne fut jamais privé de ce défenseur spirituel que saint Thomas accorde même à l'Antechrist et à Judas², il ne faut pas nous étomer de retrouver le dogme catholique dans les deux génies des paiens, dans leurs lares, dans leurs pénates et dans leurs mânes, qu'ils appellent en même temps et en raison de la fusion établie « les appendices de l'Ame.»

Reste à savoir maintenant si le bon, si l'esprit de vértiépeut entrer pour quelque chose dans cette dualiét, qui se réduit peut-être à l'unité plutonienne; et s'il n'est pas heaucoup plus probable au contraire que sans cesser d'accomplir sa mission protectrice il l'exerce de haut, en se tenant à l'écart de toute cette théurgie et de cette pratique qui se déroulent sous nos yeux.

§ 111

Culte privé des manes, des lares ou des pénates. — Le lare chinois et la question des rites. — Nouveilles études à ce sujet.

1. - Le lare antique.

Tout cela se tenait donc de très-près et entrainait toujours la réunion de ces deux essences, âme et génie; le culte s'adressait à toutes les deux. Dans tous les cas, si la présence du génie était toujours évidente, celle de l'ame l'était-elle également? Nos lecteurs en déciderent encore. Quant à nous, nous espérons, dans l'intérêt des païens, que leurs âmes ue se trouvaient en si mauvaise compagnie que lorsqu'elles avaient vraiment mérité dy rester et que le vraiqu'elles avaient vraiment mérité dy rester et que le vraiqu'elles avaient vraiment mérité dy rester et que le vraiqu'elles avaient variment mérité dy rester et que le vraiqu'elles avaient services de la company de la consenie de la company de la co

^{4.} Saint Bernard, Sermons sur l'ange gardien.

^{3.} Somme, part. I, p. 3-9.

bon génie leur avait ménagé en dehors de tout cela quelque position un peu plus nette et un peu plus rassurante dans les Champs-Élysées.

« Un peu plus rassurante, » disons-nous, car, dès le premier abord. l'effroi nous gagne devant ce double cerbère sous les traits duquel nos deux gardiens (præstites) sont représentés sur les tombeaux. S'il est possible, à la rigueur, qu'on n'ait voulu nous montrer sous leurs traits qu'un symbole de vigilance et de fidélité, il n'en est pas moins vrai que dans toutes les sculptures leur physionomie est atroce et qu'involontairement notre pensée se reporte aux terribles cynocéphales égyptiens que la science, dans ses rèveries allégoriques, prend pour le symbole « des deux hémisphères; » ils sont cependant très-faciles à reconnaître pour ce qu'ils sont, lorsque, le fouet à la main, ils entraînent l'âme condamnée au supplice qui lui est préparé 4. Ce fouet, nous le retrouvons sur tous nos obélisques, comme sur tous les monuments des nécropoles antiques et parmi tous les instruments dernièrement rapportés du Wisconsin. Il est donc impossible que les cynocéphales ne nous reportent pas aux eanes, ces chiens maudits, qui reviennent si souvent dans nos psaumes, et dont le saint roi disait au Seigneur : « Je suis entouré par les chiens, ne livrez pas à ces bêtes les âmes qui auraient confessé votre nom2. »

Enfin, comme l'expérience est ici d'un intérêt papitant, il nous est impossible de ne pas nous rappeler devant eux la punition tragique qui, certifiée de nos jours par l'honorable M. Bénézet, interrompit une consultation de tables en imprimant sur le bras, sur l'épande et sur le côté d'une consultante

^{1.} Les hypogées des rois égyptiens, mis à nu par les fouilles modernes, montrent constamment, à la suite du premier corridor, une petite salle qui contient les images des cynocéphales ou parédres, qui sont ici bien évidemment les exécuteurs de la seulence.

^{2. «} Ne tradas bestiis animas confitentes tibi..., circumdederunt me canes multi. »

(Mst Bénézet elle-même) une double rangée de morsures saignantes. On se rappelle la stupéfaction des témoins et du chirurgien, en voyant que les vêtements sous lesquels ces morsures avaient été imprimées n'avaient subi ni le moindre dérancement, ni la moindre atteinte \(^1\).

Chacun des lares dont le bénédictin Montfaucon nous a donné le portrait est revêtu d'une peau de chien, et tient un de ces animaux dans ses bras.

Voyons maintenant le culte privé du lar ou du maître, car le dit de la comme del comme de la comme de la comme del comme de la comme de la

Rien de plus touchant, avons-nous dit, que l'idée qui présidait à ce culte, et qui croyait impatroniser sous son toit et tout ensemble un ancêtre et un dieu protecteur. Dans les familles pauvres on l'installait ou sous le seuit de la porte², qui s'appelle encore le lar en Languedoc, ou derrière la plaque du foyer. C'était là qu'il se manifestait, et trop souvent, hélas! (ne l'oublions pas) sous cette forme bonteuse que le paganisme ne tertanchait i tamais de son blason³.

Les gens riches, les citoyens distingués, avaient un laraire tout spécial, sorte de chapelle ou d'oratoire sepuleral consacré à ce culte privé. Les empereurs en avaient quelquesois plusieurs. Lampride nous dit qu'Alexandre Sévère en avait deux, et que c'était dans le premier qu'il avait cru devoir offirir et réunir à ses ancêtres les statues d'Abraham et d'Orphée, d'Apollonius et de Jéssus-Christ-V.

Voir Appendice complémentaire du premier Mémoire, p. 92.M. Bénézet était rédacteur en chef de l'un des journaux les plus sérieux de Toulouse.

Seruli-ce encore une méprise, et au lieu de voir un symbole dans l'obligation imposée à la mariée de franchir le seuil de la porte sans le toucher, n'y avait-il pas une recommandation tacite de ne jamais se heurter à la volonté du lare?

^{3.} Se rappeler le livre IV, chap. 1", de Denys d'Halicarnasse, sur la naissance de Servius Tullius,

^{4.} Lampride, Alex. Sev., chap. xxix.

Gruter nous donne dans une épitaphe le nom du maître des lares de l'empereur Auguste « magistro larium Augusti » qu'il emploie. Dieu veuille que nous ne le voyions pas reparatire un jour sur les budgets de nos États modernes! Avec un progrès spirite américain qui « fonctionne, au dire des gens sérieux, comme une institution nationale et mine les bases des États, » on peut s'attendre à tout. Il ne s'agit que d'un coup de majorité. N'oubblions pas que pendant la campagne de Crimée l'empereur Nicolas passait, dit-on, les nuits à consulter sa table ou, si l'on yeut, ses lares.

Dans ces lararia, comme autour du foyer, se retrouvaient les petites statuettes en argent, en ivoire, en bois ou en cire; on en faisait surtout en bois de mandragore qui répondaient à toutes les questions. Mais nous les avons déjà vues sous le nom des dieux de Laban et sous toutes les formes de théranám 4.

C'est à elles, ou plutôt au Manitou qu'elles recélaient, qu'était dévolue la direction de toutes les affaires domestiques. « Le génie, dit Festus, a le droit de tout faire dans la maison, genius vim obtinet omnium rerum gerendarum².»

A lui la première prière du matin, à lui l'immolation du porc, à lui la bonne mesure de farine, la libation du vin et les prémices de tout ce qui paraissait sur la table. Jadis on immolait des enfants à Mania leur mère, mais le progrès avait passé par là jusqu'à nouvel ordre. Le génie vous rendait la paix, la joie, le bon ordre. Serviteur aussi dévoué que maître généreux, il faisait et réglait tout autour de vous. On le voyait allumer le feu, fendre le bois, balayer la maison; il remplaçait même au besoin le pocillator ou échanson; en un mort la rendait à ses hôtes cette multitude de petits services qu'aujourd'hui encore nos bons villageois, comme tous les

Voir, sur la mandragore et ses propriétés surnaturelles, le mémoire de Gleditsch (Nouveaux Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1778), d'Herbelot, Biblioth. orient., et Gesta Dei per Francos.

^{2.} Festus, art. GENIUS.

peuples du monde, attendent de leurs cobolds, martinets et gobelins, ces rangeurs ordinaires du mobilier de la maison, toutes les fois qu'ils ne le dérangeaient pas par mille espiègleries dans le genre de celles constatées à Cideville 1.

De là les précautions infinies apportées, soit à l'acquisition, soit à la consécration d'un lare. Lorsque dans la succession paternelle on n'en trouvait pas un qui méritat une confiance absolue, on en achetait un autre à grand prix, mais toujours à l'essai, car c'était un objet de commerce, coté sur la place, et de plus offrant en garantie le serment prêté par toutes les âmes des enfers : « qu'elles ne serviraient jamais sur terre leurs patrons et leurs amis, que conformément à la volonté des acheteurs et des dieux 2, » Cet excellent billet ne suffisait pas encore, car la loi des Douze Tables s'en mêlait et exigeait de chaque nouvel acquéreur de laraire qu'il continuerait à être desservi par le lare habituel, et dans la forme prescrite par l'ancien possesseur. L'infraction à cette clause très-précise constituait une cause de résiliation. Au reste, on n'était jamais tranquille, le lare le plus commode et le plus doux se dévoilant souvent tout à coup et ne laissant plus entre les mains de l'acquéreur que la larve la plus fâcheuse et la plus incommode. Alors si le délai pour les cas rédhibitoires était, passé, il fallait l'exorcisme; et le scandale était grand, lorsqu'on entendait les enfants prononcer la formule irrespectueuse : « Sortez, manes paternels, et ne rentrez jamais 3 ! »

Il est vrai que les enfants trop souvent ne valaient pas mieux que les ancêtres, puisque au nom du lare on adressait

^{1.} Voir le tome I. p. 300.

^{2.} Tertullien reproche aux paiens « d'assimiler les lutins aux instruments domestiques, en leur faisant subir cet ignoble trafic. »

^{3.} Ces larres, toujours représentées, selon Lessing, par des squelettes, étaient presque toujours des âmes d'assassinés, de grands criminols, ou de morts non enservelis: les mânes, p-ints en noir, étaient, au contraire, tout simplement, comme nous l'avons dit, la réunion de toute âme avec son patron congenital.

à son tout à la décsse Mania cette prière : « Faites en sorte qu'aucun de ceux qui sont dans la maison ne devienne bon ...»

C'était certainement sous la même inspiration qu'avait élé formulée la belle Imprécation suivante gravée sur une lame de cuivre, et dont nous devons la communication à la complaisance de M. le chevalier de Rossi. Elle venait d'être trouvée (en 1859) par lui, à un demi-mille de Rome, dans une vigne située sur la gauché de la voie Latine.

En voici le sens : « De même que le mort enseveil ici ne peut ni parler ni entendre , de même que l'âme de Rhodinias, vivant chez M. Licinius Faustus, soit comme morte, qu'elle ne puisse parler et qu'on ne puisse lui parler; de même que ces morts qui ne sont reçus ni des hommes ni des dieux, que l'âme de Rhodinius ne soit plus reçue auprès de M. Licinius, et qu'elle vaille autant que ces morts. »

El sur la gauche, on lit: « Lei est enseveil le père du riche Rhodinius. Je te recommande qu'il soit hai par M. Licinius Faustus, comme Hiidius par Amphion, comme C. Popillius Apollonius, comme Vennonia l'est de Thius le mime, comme Olycinus l'est de Sergia?, »

4. Plutarque, Questions romaines. t. II, p. 277.

2. Quomodo mortuus qui istic supultus mist nuc loqui nuc surmonari potust suic Ruodinii anima apud M. Licinium Faustum mortus sit nuc loqui nuc surmonari possii ta uti mortuos nuc ad Duos nuc ad hominus accuptas nst suic Rhodinii apud M. Licinium accuptas sit nt tantum valitat quantum illie mortuos.

Istic supultus ust ditis patur Ruodinii thicomendo uti sunpur odio sit M. Licinio Fausto item M. Hiidium Amphiona item C. Popillium Apollonium itum Vannonia Thio mimas itum Surgia Glycinno.

Nos lecteurs seront heureux, sans doute, de trouver ici la traduction du commentaire fait sur ces deux inscriptions par l'antiquaire en ce moment le plus distingué de la ville de Rome.

c e monument, dis-il, est véritablement une choie presque neuve et d'un rer prix, lo posicié occure trois autres lames du même ortre, deux en grec, la troisième en latin, trouvées aussi, les premières, dans des sépuiters d'Athènes, la dernière dans un sépuiter romain. Bais celle-ci était la d'Athènes, la dernière dans un sépuiter romain. Bais celle-ci était la celle-citait les leurs traités sur les protiques fambéres des sortiéges et de la magie, nous leurs traités sur les protiques fambéres des sortiéges et de la magie, nous parties de la magie de la magie

On comprend d'après cela que Creuzer ait pu écrire:

on appelait les divinités infernales éyabó buí bons dieux) tout en les déclarant terribles. Dans le doute, on ne s'approchait d'elles qu'en tremblant, la terreur croissait avec le coucher du soleil, car la rencontre d'un héros pendant la nuit était censée porter malheur 1. »

On voit que ces intrépides Romains ne badinaient pas avec ces choses, et qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur leurs rudes conséquences. Et l'on voudrait nous faire croire que les vainqueurs du monde avaient la tête et le cœur assez faibles pour les perdre tous deux devant un simple radotage de vieille femme un d'enfant? Allons done!

Dans les réponses d'un lare consulté, on ne se contentait

mantrent en outre des ossements à demi brûlés et des cadavres putréfiés, des tombes, quelques lames de plamb couvertes de caractères étrangers et mystérieux relatifs à certains rites infâmes et inhumains, et déposées dans les demeures de ceux auxquels l'enchantement était destiné.

Cotte variéé de maiéfec était évidemment celle à laquelle na avait eu recours, sein Tacte (a) et Dias (b), pour procurer la mart de Germanieux. Cette supersétiénd lait conaître la raison pour laquelle, ainsi que le nomé-que l'illaute docters fleuture (c), les mains des labunes passients pour avrier la puissance d'attirer à eux les vivente, surriet si en les afdait par le moyen cité de la consider de la commandation de la commandation de la commandation de la commandation de la consideration de la cons

On y reconnaît encore la triple répétition ordinaire ter dico, ter incantato, ainsi que le caractère d'inexpiabilité mentionné pur Horace :

```
..... dira detestatio
Nulla explatur victima.

(Eros. v.)

4. Religions, t. IX, p. 8.
```

⁽c) Tacite, Ann., II, p. 69. (b) Dion, Ann., Lvii, p. 18. (c) Bollette, Archeof., t. 1, p. 5, (d) 1d.

pas d'un lieu commun, il fallait des paroles surintelligentes qui apprissent tout ce qu'on ignorait et prévinssent de tout ce qui devait arriver. Un lare qui n'aurait révélé que des banalités eût perdu toute sa valeur dans le commerce; il fallait bien qu'ils égalassent pour le moins nos somnambules et nos tables.

Avant tout, c'était de la divination qu'il fallait, et Plaute a bien soin de présenter tout d'abord son lare familier comme « un révélateur de trésors perdus ou cachés. »

2. - Le lare chinois et la question des rites.

Chez tous les peuples modernes, on adresse à son lare les mémes questions que les Japonais adressent à leurs kamis ou bonnes âmes, les Indiens à leurs rackazas ou géants, les Scandinaves aux téles de leurs morts, comme Odin à celle d'Ymer. On conversait avec eux comme le Cafre converse avec ses lirites, bien qu'aussiôt après leur manifestation le prêtre se rende sur leur tombe et leur dise : « Oh! laissez-nous dormir, ne nous visilez pas; » usage retrouvé chez les Péruviens, qui » chassent leurs ancêtres à coups de pierres après la consultation, dans la crainte des plus grands mahleurs, »

D'autres, cependant, comme les Gaulois, organisaient avec leurs morts un service épistolaire et postal, qui fonctionnaît comme tous les autres, et dont nous allons voir la reprise en plein xix' siècle à Paris.

Mais le peuple nécromant par excellence est le peuple chinois. Bien que chez eux la partie la plus brillante des phénomènes ait probablement disparu devant le rationalisme des lettrés et l'antispiritique inquisition des missionnaires (double influence répulsive de toute magie), c'est encore chez les Chinois qu'il faut se rendre pour avoir une idée juste du culte des ancêtres, tel qu'il s'est pratiqué dans tous les temps.

T. IV. -- MAN. BIST., III.



Tous nos lecteurs connaissent la triste et véhémente controverse qui a régué pendant le dernier siècle entre les missionnaires jésuites et dominicains, au sujet du culte de Hoang-ty (le ciel), de Confucius et des ancetres. Là où les premiers, dans l'ardeur de leur charité tolérante et prévoyante, ne voyaient qu' un culte civil ou tout au plus une supersitifon affaiblie, toute prête à disparaître au premier souffle d'une conversion sincère et d'instructions successives, les autres, dans la rigueur d'une sévérité dogmatique très-célairée, se refusaient à toute concession, moins alarmés des insuccès de la mission que de la moindre complaisance pour le paganisme chinois. Ils reconnaissaient ici la succession dégénérée, mais réelle, de la nécromancie antique et du culte laraire tel que le pratiqueint les Gress et les Romains.

La querelle dura cent ans; entre Innocent X. qui, en 1645, prit à son berceau la question, jusqu'à Benott XIV, qui la résolut en 1771, les missions de la Chine, au milieu de leurs plus magnifiques travaux et succès, semblent entravées par leurs interminables débats sur le sujet qui nous occupe. C'est un éternel va-et-vient de consultations, de permissions, de défenses, de concessions et de prohibitions incertaines. Bien qu'émanées de Rome, et par conséquent basées en thèse générale sur des principes très-absolus, toutes ces décisions paraissent fléchir dans l'application et même parfois se contredire, suivant les termes des expositions et des consultations contraditéoires envoyées des extrémités du nonde.

Naturellement, où les rapports différent, le commandement hésite, et où le commandement hésite, l'obiéssance semble faible. De là ces infractions apparentes dans l'exécution des ordonnances; de là cette controverse fébrile et passionnée qui se conçoit parfaitement et de la part des fils de Saint-Prançois Xavier, menacés de perdre avec une des quatre parties du globe le prix de tant de travaux et de martyres, et de la part des fils de Saint-Dominique, qui, fiers de leurs conquêtes et des succès de leur enseignement, tremblaient de les compromettre ou de les déshonorer par de coupables concessions.

Qui donc, encore une fois, pouvait tenir en suspens les destinées du christianisme en Asie et projeter une ombre imaginaire sur les lumières et l'infaillibilité catholiques de l'Europe? Rien que deux simples questions rédigées en ces termes : 1º Le culte rendu par les Chinois à leurs ancêtres est-il purement civil ou religieux? 2º Cette touchante et respectable coutume n'est-elle que la reproduction de l'ancienne évocation des manes, autrement dit de la nécromancie antique? Nous venons de le voir; après cent années d'enquêtes et d'ordonnances rendues sous les pontificats d'Alexandre VII, Clément IX, Clément XI, Innocent X, Innocent XI et Innocent XII, Benoît XIV trancha la question et, tout en parlant le même langage que ses prédécesseurs sur le fond, retira toutes les permissions équivoques dans la forme, pour en revenir absolument à la première bulle de Clément XI a avec laquelle, après mûr examen, dit-il, les permissions subséquentes n'avaient jamais concordé 1. »

La cause était jugée. Le dernier mot de Rome était exactement son premier; la foi restait intacte, et les dominiant triomphaient. Il est vrai que la Chine était perdue et que les jésuites, qui l'avaient bien pressenti, se retiraient en pleurant.

Ainsi donc, Rome chrétienne n'a jamais eu qu'un langage : Périsse tout public qu'un principel : Dans les trois premiers siècles, elle avait laissé couler tout le sang de ses enfants, plutôt que d'accorder un grain d'encens à Jupiter et à Vénus... Douze siècles polts tard, elle sacrifiait l'Angleterre devant les injonctions d'un tyran, une grande partie de l'Allemagne devant la violation demandée d'un seul principe de morale, et enfin les deux tiers de l'Europe devant l'altération d'un seul dogme... Il n'est donc pas étonnant qu'au dernier siècle elle ait rennocé à la conquéte probable et prochaine de trois cent

^{4.} Bulle Ex quo singulari.

millions d'idolâtres devant une simple question d'observance, ou, tranchons le mot, devant une simple question de revenants et d'évocation.

On le voit, ses habitudes n'ont pas changé. Nous la trouvons toujours prête, en 1863 comme aux premiers siècles de son ère, à pousser ses entétements jusqu'au dépouillement absolu et, s'il le faut, jusqu'au martyre.

On peut donc l'en croire, les yeux fermés; lorsqu'elle dit « non possumus, » la chose est impossible.

Mais quels hommes que ceux dont on sacrifiait cette fois les opinions et les conseils à la vérifé! Quels apôtres que ces premiers missionnaires envoyés en Chine par Colbert et par Louvois! Ici, c'est le père Régis qui donne une traduction latine du F-king, le plus ancien, le plus authentique, le plus obscur et le plus difficile de tous les livres classiques de ce pays; là, c'est le père Premare que notre Abel Rémusat appelle « le plus savant linguiste du xvrs 'siècle; » plus tard c'est le père Gaubil, le traducteur du Chou-king, qui « fut probablement ausa aucune exception, dit M. Maiitourne, l'Européen le plus initié aux plus inimes secrets... du céleste empire, et l'Européen surtout dans les écrits duquel TOUTE LA SCHECK PORTÉRIERR R PUSÉ LANGEMENT! ».

El quand on voit cette même science, aujourd'hui préposée à la conservation de ces volumineux et si précieux mausscrits, les laisser empilés dans leurs cartons, attendre toujours des ordres supérieurs pour opérer leur classement, ne parler qu'avex mépris et dédain de « cette source de toutes les lumières futures sur la Chine, » comme l'appelait un très-savant académicien du dernier siècle ? quand on la voit abandonnée pour la frivole traduction de quelques pages de romans et de voyages chinois relativement modernes, on se demande si les honneurs, les décorations et les pensions sont donc prédes-honneurs, les décorations et les pensions sont donc prédes-

^{4.} Revue française, 20 octobre, 4857.

^{2.} M. de Guignes.

tinés à se tromper éternellement et d'adresses et d'habits. Mais revenons à nos questions.

Il serail injuste, après avoir parfé des jésuites, de ne pas dire l'impression que nous avons ressentie et l'immense intérêt avec lequel nous avons lu les trois énormes in-folio manuscrils latins, dus à la plume de monseigneur Maigrot, évêque de Conne et défenseur des dominicains. Les Missions étrangères à Paris nous les avaient confiés, comme le Collége romain nous confiait l'année suivante toutes les réponses des jésuites, et nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître, grâce à ces précieux documents, le vrai point en litige dans ces intéressantes questions.

Commençons par le culte privé qu'on rend aux ancêtres dans l'intérieur de chaque maison.

S IV.

Le culte privé des ancêtres à la Chine.

« Extrait du grand ouvrage manuscrit de Mer Maigrot, évêque de Conon, sur les superstitions chinoises 1. »

DEUXIÈME DISSERTATION. — a Ce sont là, dit-il, les esprits, les mânes, et jusqu'à l'appellation des héros de l'antiquité; hi spiritus, manes, priscorum heroum nominibus appellantur.

- « ... C'est bien devant eux que Confucius s'écriait : « Oh! qu'elle est donc immense cette armée des esprits! »
- « ... Ce sont ces mêmes esprits qu'ils interrogent par trois méthodes principales, dont la plus remarquable est celle des chalumeaux. Ces chalumeaux, de neuf pieds de hauteur, sont

Cet ouvrage, écrit en latin, comme nous l'avons dit, donne en marge tous les textes chinois, afin que le lecteur sinologue puisse s'assurer de la fidélité des traductions.

déposés sur une TABLE tournée comme eux vers le nord, Sur cette ranke, continuellement chargée d'encens, est déposée une autre petite table peinte en bitume jaune et renfermant cinq cavités, au-dessus desquelles sont des lettres et des figures dans lesquelles on place les fléches.

- « L'heure de la consultation arrivée, celui qui tire les sorts, revêtu du costume de soie prescrit, et le visage tourné vers le nord, commence par se laver les mains avec dévotion; après quoi, faisant fumer l'encens, il invoque le grand esprit des sorts, et le prie de vouloir bien résoudre la question qu'il lui soumet.
- « Après cette évocation, il observe les rapports des chalumeaux avec les figures et les lignes tracées à l'avance sur la petite тавье, et c'est ce rapport qui lui donne la solution.
- « Et que personne ne s'avise de voir là un jeu d'oisifs et une invention nouvelle. Confucius y revient ansa cesse dans ses traités et semble, au chapitre 1x. l'avoir transmis luimème aux Chinois, Lorsqu'on veut interroger les parents, on apporte devant l'autel du temple cette table ainsi préparée, ainsi chargée d'encens, on y dépose deux houles concaves et séparées par le milieu à peu près comme des castagnettes, et puis, l'encens étant allumé, le consuitant s'incline devant la tablette du mont, le conjure de manifester sa réponse par ces

^{4.} Si noa lecteurs veujent savoir comment s'opère ce rapport, nous pour-roms les revoupe à l'ancienne d'vinnida par les chechs, que la Bible designe par le nom de divination par le lobis : « Mon peuple consulte un blaion, et ce chap, r.v., v. 13). » (» Poir, peuple consulte un blaion, et ce chap, r.v., v. 13). » (» Cita, r.v., v. 13). » (» Cita, r.v., v. 14). » (» Cita, r.v., v. 14). » (» (» In source l'auveil, rour les experite, p. 38, la réponse à la traduction trè-tiller que M. Cleverul avar faits de ce passage, en dissair « Le bois dait lui annoucer l'avenir, « tens supprimantle can l'enprit de formation» avec cette méthode, il et alts de de games no provès. L'Academie ne s'est pas douté de la faisification, pas plus que du bur que lui jounit M. Cleverule, en lui présentante le per Lebran, de l'Ordarire, comme ayant démasque les jongéries de la laquette divinatoire (ce qui était veui), mais sans ajouter que, seelen le père Lebran, la jougleur était de démon, légre complement qui rangouit parmi nos défenseurs celui que l'on nous présentait renume cannoil.

instruments dont il se sert comme de dés, touchés tour à tour par les baguettes, après quoi il fait une profonde révérence à l'idole, la remercie et s'en va.

- « Cette dernière superstition doit remonter à Lao-Châ (Lao-tseu) qui leur apparait, disent-ils, tantôt dans le palais, tantôt dans la montagne, tantôt en d'autres lieux, et aux livres diquel l'empereur Chin-chung fit élever un temple à la place même où lis étaient tombés du ciel.
- « D'après les principes de Lao-tseu, tout homme qui meur est transmué, et s'appelle leding fá chù, autrement : « je ne suis plus moi, » et, prenant son vol dans les airs, il se dirige de préférence vers les montagnes; alors on ne l'appelle plus que afn-sire qui veut dire homme-esprit.
- Quant aux Kuey-xin (mauvais esprits), les hommes doivent les redouter comme ces esprits eux-mêmes redoutent les hommes, mais ce sont malheureusement ceux-là mêmes auxquels on sacrifie.

TROISIÈME DISSERTATION.— Mst Maigrot convient que jamais ancun peuple n'égala celui-ci dans l'amour des ancêtres;... que rien n'est plus touchant que cet amour qui double à la mort, et qui malheureusement compose toute leur religion.

- « C'est, dit-il, le fameux Heu-Chie, qui, dans le livre des rers, passe pour avoir institué le premier des sacrifices en l'honneur des ancêtres et élevé un temple aux anciens rois Xin-Taú et Xin; aussi Confucius le présente-t-il comme le modèle de la pitét filiale.
- « Confucius dit encore qu'un empereur doit faire bâtir sept temples aux ancêtres, un au milieu, trois à droite et trois à gauche, et que dans le cas d'incendie il doit travailler de ses mains à garantir celui du milieu.
- « Malheureusement, la dédicace de ces temples débutait assez mal par l'immolation d'une chèvre, d'un coq, et par 'offrande de l'oreille du premier de ces animaux aux esprits, pour en être mieux entendu dans leur propre habitation.
 - « Il est vrai que dans les plus récentes copies du Livre des

rites, il n'est plus question de celui-ci, de sorte que plus on remonte dans l'antiquité, et plus on voit se multiplier et ces rites et ces temples. »

Nos lecteurs savent que toute la controverse roulait le plus ordinairement sur les petites tablettes, ou plaques funéraires, sur lesquelles on inscrivait le nom du mort, et devant lesquelles brûlait l'encens du fidèle.

Or, Ms Maigrot reprend : « Anciennement, il y en avait de deux sortes, l'une, que l'on nommait chang, et que l'on plaçait dans le temple, tout de suite après la mort, pour que le mort eût un lieu de repos : l'autre, qu'on élevait à la maison dans le même but. Aujourd'hui, c'est une tablette de soie ou de toile, suspendue par deux cordons, et qu'ils appellent chu pay xin, et autres noms qui équivalent à siège ou trône de l'âme. Il y en a une pour le temple, et l'autre dans la montagne, sur laquelle le cadavre est déposé; la première commence par rester dans la maison pendant les trois années que dure le deuil. Elle se compose de deux tablettes réunies et concaves. sur l'extérieur desquelles sont gravés le soleil et la lune, comme les mois y sont inscrits avec les jours et heures de l'année. Quant à l'intérieur, il renferme le papier qui contient les noms du défunt, son jour de naissance, celui de sa mort et la fameuse indication « siége de l'âme. »

Il faut bien en convenir, Mer Maigrot a raison de voir dans tous les détails funéraires relatifs au corps l'exacte copie de ce qui passait à toutes les funérailles païennes.

Pour acquérir cette conviction, il suffit, en effet, de savoir qu'aussitôt après la mort on appelait trois fois le défunt par son nom et qu'on implorait pour lui les Kuey-xin et les cinq esprits de la maison, et qu'après l'avoir embaumé on mettait de l'eau auprès de lui et un sou dans sa bouche.

« Cela fait, on suspendait un mouchoir destiné « à recueillir l'esprit, » dit le Livre des rites, et à le transporter dans son trône avec un grand appareil. En face de ce trône s'élève la table sur laquelle, soir et matin, on a soin de placer

deux coupes de pastilles odoriférantes, du vin et des fruits, » véritable lectisternium qui se compose en outre de viande fraîche et de tout ce que le défunt préférait sur la terre.

« Au jour du sacrifice, l'officiant tire l'enveloppe de soie de son trône et la place sur cette table; alors on répand le vin autour de l'âme, et après des heures entières de génuflexion, suivies d'un petit discours que l'orateur jette ensuite au feu, on replace respectueusement la pieuse enveloppe sur son trône.

« Ce n'est que trois mois après que l'on se résigne à l'inhumation du cerps; on le confie à l'esprit du lieu qu'on lui assigne comme génie tutélaire et qu'on appelle à son tour heir tir. Confucius veut qu'on laisse dans le cercueil des ustensiès tout neufs, dont le mort ne s'est jamais servi et qu'on appelle en raison de cela « instruments des esprits. »

Il est encore malheureux, pour l'honneur de ces protecteurs invisibles, qu'on tourne le protégé vers le nord, comme vers le lieu des ténèbres et le plus favorable aux esprits ².

Au retour de la cérémonie funéraire, nouveau sacrifice, et cette fois écocation formelle de l'âme de la maison. On la prie de descendre, et lorsqu'elle s'est proclamée Kinap-xin, c'est-à-dire revenan, et noisant : « rede», je reviens, me voici, » on l'honore comme présente, on s'agenouille trois fois, on répand le vin sur le sable, trois fois on lui offre la coupe... Le père de famille, qui est le remplaçant visible de l'esprit, goûte ce vin; après quoi on se retire, toujours avec force géundickoins et promesses à l'être regretté que l'on va penser à lui muit et jour et qu'on reviendra lui offrir d'autres sacrificos.

^{4.} Il nous est impossible de ne pas nous rappeler ici que c'était dans une espèce d'enveloppe de ce genre que semblait résider l'esprit saint et prophétique de l'oracle sacré, désigné sous le nom d'urim et de thummim. (Yoir ce que nous en avons dit, tome III, pages 364 à 263.)

^{2.} Ab aquilone venit omne malum, du nord vient tout le mal.

« Alors, disons-nous, on se retire, et pour laisser plus de liberté à l'esprit de faire tout ce qu'il veut, on ferme les portes et on attend dans la cour; après y avoir attendu quelque temps, le maître des cérémonies touses trois fois, on rouvre la porte et on termine la cérémonie.

M" Maigrot ne nous dit pas ce qui se passe dans ce huis clos, si l'on remarque en rentrant quelque trace de présence et de dérangement spiritiques, ce que sont devenus les mets, les libations, etc., car c'est là le moment décisif. Évidemment, il y a là un hiatus que nous tâcherons de combler tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, le troisième acte se passe en remerciements, en protestations du bon accomplissement des rites, et en tendres adieux prodigués à l'esprit qui se retire, recedenti spiritui.

Comment le père Martin, jésuite, n'a-t-il pu voir dans tout cela qu'un sacrifice *politique*, sans offrande et sans vénération?

Il ne faut cependant pas oublier qu'anciennement, et à partir du règne de la dynastie Vr, avant l'immolation des victimes, on exécutait trois symphonies vocales, destinées à l'évocation des esprits répandus dans les airs, symphonies auxquelles la famille Chéei substituta les libations odoriférantes sur le sol, comme plus propres à pénétrer dans les entrailles de la terre.

On frappait donc à toutes les portes du monde invisible, et Confucius nous en donnera la raison tout à l'heure.

Il faut ajouter surtout qu'avant l'immolation il y avait une autre oblation préalable, destinée à s'assurer de la présence de l'esprit.

Ici commence donc l'hallucination pour ceux qui la réclament à tout prix.

Elle continue, car, dit Monseigneur, « une fois assurés de cette présence, ils témoignent par tous leurs gestes, par leur tenue, par leur physionomie, qu'ils voient yésitablement l'esprit sur la tablette, et se comportent exactement en tous points comme s'ils le vovaient 1, »

Quelquefois on voit ces spirites du céleste empire saisis d'effroi, sortir en tumulte, comme frappés d'une terreur profonde affirmant qu'ils ont vu leurs parents se porter de tous côtés, leur parler, pousser des soupirs, etc., etc., C'est en raison de ces manifestations, disent-ils, que tous les anciens rois attestaient que le culte des ancêtres était toujours l'objet de leurs pensées, qu'ils entendaient leurs voix, et conservaient gravés dans leur mémoire et leurs conseils et l'expression de leurs désirs.

Le Livre des rites (lung yù) contient un certain passage dans lequel il est fait mention d'une cérémonie qui consistait dans l'expulsion des mauvais génies Kiang-kueu, qu'ils appellent esprits larrons. Pendant cette cérémonie, Confucius, qui l'avait instituée, revêtu de ses habits de cour, se tenait sur les degrés du temple des ancètres, regardant cette fois l'Orient, et veillant avec le plus grand soin à ce que ce tumulte ne fit pas déguerpir les ancêtres, ainsi rassurés par sa présence.

Un auteur chinois, Chu Vuên Kûng, assimile cette dernière cérémonie à celle des funérailles, qui consistait, suivant le livre hu-ly, à frapper de la hache les quatre coins du tombeau pour chasser les malins esprits. « On ne peut se dissimuler que dans la célébration de

ces sacrifices la piété des enfants ne se fasse remarquer par un grand zèle et une grande sincérité 2, »

Mais ce qu'il faut bien remarquer nous-même, c'est que

Conon.

^{4.} Il est évident qu'ici la perception spirituelle est limitée aux intéressés, puisque les missionnaires ne voient pas. Mais c'est la la forme subjective de la vision surintelligente qui ne frappe que ceux qu'elle veut frapper, et qui ne devient plus tard objective pour tout le monde que dons quelques circonstances assez rares. Tous les mystiques en sont là, et parce qu'il n'agit, en ce cas, que sur l'imagination, la présence du peintre spirituel qui trace ses images sur la toile de nos cerveaux n'en est ni moins réelle ni moins prouvée. 2. Manuscrits in-folio, en latin et en chinois, de Mr Maigrot, évêque de

dans tous les exposés du savant évêque il y a toujours là un véritable médium qui devient le représentant et comme le vicaire de l'esprit; il s'assoit sur le trône, se met en rapport avec lui et transmet ses instructions à toute la famille : « Nos ancêtres m'ordonnent de vous dire, leur crie-i-i à haute voix, que vous venez de gagner aujourd'hui de grandes félicités. » Puis, s'identifiant avec l'esprit, ou plutôt l'esprit parlant par sa bouche : « Yenez, mes fils, venez, chers parents, avez confiance, nous avons obtenu du ciel pour vous toutes sortes de bénédictions, la santé, la fécondité de vos terres, etc., etc. »

Alors, on le consulte sur toute espèce de sujets, sur les plus petits détails du ménage, comme sur le mariage et l'établissement des enfants; à la lettre, ce sont eux (les ancètres) qui régissent leurs familles, et nous ne connaîtrions rien de plus touchant, si le sort des pauvres enfants jetés par l'ordre de ces bons parents aux bêtes immondes ne nous revenait sans cesse à la mémoire, et si nous n'avions pas quelque peine à concilier ces abominations maternelles avec la providence paternelle d'ancêtres que l'on consulte aur tout. Cet amour fliai est vraiment héroique, lorsqu'on le voit subsister dans des lieux où l'amour paternel est si souvent en défaut !

Dans tous les cas, on voit que les évocations spirites remontent assec haut dans l'histoire et qu'elles n'out rien de particulier soit à l'Amérique, soit à nos temps modernes. Nous venons de les auivre dans l'intérieur des familles et sous le drapeau du lare de la maison, nous allons les voir tout à l'heure constituer partout la plus grave et la plus singuifère des institutions nationales (I).



RITES CHINOIS, DÉVELOPPEMENT. » — Il faut avoir suivi dans toutes ses phases cette interminable controverse, pour voir combien la simple négligence ou l'oubli de la thèse que nous soutenons dans ce livre a pu produire

d'erreurs et porter de déplorables fruits. Rien ne peut remplacer un principe, et les pères jésuites en sont la preuve; science immense, charité dévorante, succès incontestés, tout se trouvait frappé de mort par une ruse de l'ennemi qu'ils n'avaient pas su reconnaître. Il eût dû cependant leur suffire de voir la contradiction de leurs propres appréciations pour sentir qu'ils ne pouvaient être dans le vrai, et qu'à priori il y avait plus de chances pour la vérité dans le camp plus homogène des franciscains et des dominicains, leurs adversaires. Pendant longtemps le révérend père Ricci, qui parut commencer la résistance aux instructions romaines, trouva tout autant d'opposition dans le sein de sa propre société que ses rivaux lui en ménagèrent plus tard. Le père Longobardi fut pour lui un premier évêque de Conon; depuis, on les voit assez souvent chanceler et ne rien formuler de bien précis. Pendant que la majorité part ordinairement de cette supposition que « tous ces rates sont parfaitement civils et ne différent des nôtres que par quelques détails indifférents, » nous voyons les pères Couplet et Lefaure défendre, jusqu'à un certain point, la superstition des sorts. l'adoration des esprits de la montagne, des flouves, etc., comme un culte de dulie, « offert, avec une intention pure, aux anges et esprits tutélaires préposés aux diverses parties de la nature. » Ils avaient raison sur ce point; telle était bien en effet l'intention, et cette intention était pure, sans que le culte le fût, et l'évêque de Conon avait eu cette fois le plus grand tort de ne voir là que l'adoration matérielle et absurde de la montagne et du fleuve, en faisant toutefois une exception pour l'esprit du feu, ce qui était une inconséquence. Les uns et les autres auraient dù se rappeler combien, dans la sainte Écriture, tous ces recteurs du monde de ténèbres étaient suspects à bon droit, et combien de fois l'Église les svait exorcisés, dépossédés de leurs domaines cosmiques, pour les remplacer par des recteurs de lumière. Ainsi, pendant que dans les Kuey-xin le père Intoricella ne voulait voir qu'une métaphore spirituelle, et dans le mot sien que « l'immortalité de l'esprit, » le père Lofaure y voyait des anges et de trèsbons esprits, le père Philipucci des esprits suspects, et l'évêque de Conon. littéralement, des êtres spirituels qui parcourent les airs avec rapidité. »

Ce que l'on ne compreed pas, par exemple, c'est la témérité du père Coupeir, justifiant les serifices offerts pie ce catet, d'elit, aux chevaux, sur bouds, fect, sons le prétette que c'était un symbole de reconnaissance pour les instruments ainniée de l'agriculture, le relbressait it les système de l'abble. Pluche et tout le symbolisme moderne. Mais l'évêque leur répondait avec princise : Va pour les serifices à l'expris de vera à sou, jui pouvait avoir droit à la même reconnaissance que cetei des cuisniers, des coubers, des bouhanges, nauquée on sercifiait saixes, missi quand cost annimate étaient des pris e coaté?

Le cheval, en effet, avait aussi son ancêtre et sa tablette au-dessus des stalles de son écurie.

C'était donc sur ces malheureuses tablettes que roulait la difficulté capitale; elles enfantaient de part et d'autre des montagnes de contreverses philologiques; «simple métaphore, «dissirent todjours les jérusires, car, au lieu de lire sur la tablect de Confucios ce que les autres y lisseint, c'est-à-dire «siège de l'esprit du très-sint Confucius, « ils y lissient en mémorial on représentation de la seguese du... « cle. » a confucion de l'estimation mote aine et yours, dont le signification, quand ils éculent soles, était bien des directions de l'estimation de l'estimation de l'estimation de l'estimation colle de s'anchorie du défaut. »

On voit qu'il no s'agissait, après tout, que de la présence réelle à laquelle les jésuites ne supposaient pas que les Chinois eu-sent foi, pendant que les dominicains leur attribuaient cette foi très-positive, sans la partager euxmêmes. Les pères Martin et Brancatus se rejetaient alors sur l'impossibilité que des hommes tant soit peu sensés crussent à une semblable folie, qui, du reste, si elle avait été prouvée, n'aurait pas été, ajoutait le père Philipucci, tolerée un seul instant par la société. Cette dernière phrase justifiait pleinement la sainte candeur des missionnaires; mais elle était d'une philosophie et d'un aveuglement déplorables, car l'évêque leur répondait avec raison par l'exemple et la folie des peuples les plus sensés de toute la terre, qui avaient précisément partagé et partageaient encore cette folie; et « d'ailleurs, leur disait-il, que devient dans votre système rationaliste le sens de ces refus et de ces acceptations de descente, par conséquent de ces intermittences dans le phénomène, de ces salutations, de ces bonjours, de ces adjeux adressés à l'esprit, de ces invitations à manger, à changer de demeure, de cette anxiété avant l'acceptation du sacrifice par l'esprit? Ne les voit-on pas inquiets, tant qu'ils en doutent, ravis quand ils sont surs? n'est-ce pas sur ces consultations et ces réponses qu'ils règlent toute leur vie? enfin réfléchissez à ces prières incessantes, à cette subordination de toute la cérémonie à la démonstration préalable de la présence des esprits, CLARA PR.ESEN-TIA: comment penser un instant que tout cela ne s'adresse qu'à une lettre morte? Les faits, d'ailleurs, ne suivent-ils pas la théorie? N'a-t-on pas vu le roi Vil-rang refuser de faire la guerre contre l'avis des ancêtres. Cheu-king les consulter peur savoir s'il guérirait, Viien-vang, pour obtenir une épouse de legr main? Comment oser seulement avancer que les Chinois ne crovaient pas à ce qui faissit l'occupation de toute leur vie? »

Le plus simple bos sens parlait encore plus bust que la dialectique de Férêque; mais, à notre tour, nous sens-ri-li permas d'ajouter qu'il manquait une graude force à la plaidoire de ce deraire, et la plus grande de toutes, celle qui ett considé dans la foi personaelle de l'évêque à l'élement surhumain qui présidait à toutes es parlaiques el seur donnait la vier II (croyat bien à la foi des Chinos, mais il ne croyat jos suu phénomisene qui la motrisenta. Or, en parelle matière, on n'est jamais victorieux qu'à la condition de prendre le fuerne par les cornes, de banair tous les sophismes et de parler sant réticorees. Sans cols, on coutaure à amuser les nauges, à remplacer des impossibilités et des lingismes par d'autres illogismes et par d'autres imposibilités bien plus interplicables, au milier desquelles la vériét, entacle, torturé et obserarie, faint par fair en un naferque assolu. Or, dans Fesples, comma

disent les avocats, que signifie cette foi robuste des Chinois et de tous les peuples, si l'on n'admet rien pour la justifier? La difficulté se trouve alors centuplée, et, pour la surmonter, on en vient à cette belle conclusion : « que la foi se ment à elle-même, » ce qui implique la contradiction la plus absolue. Qui sait si Mr Maigrot n'eût pas mis fin d'un seul coup à un siècle de débats et à toutes les incortitudes romaines causées par les divergences de rapports, si, se rappelant tous les pouvoirs d'exorcismes accordés par l'Église à tous ses pasteurs, et rempli de la foi qui animait les apôtres, les pères et tous les saints, il eût, comme eux, voulu trancher toutes les argumentations par le fait, et sommé les esprits présents de se nommer eux-mêmes et de déclarer la vérité? C'était l'antique méthode, et c'est per elle que le christianisme avait renversé les idoles. Mais nour cela, il eût fallu croire au moins à la possibilité de la chose. On ne chasse ismais les démons auxquels on ne croit pas, et Mgr Maigrot laisse parfois entrevoir un scepticismo qui, d'après une loi constante, devait infailliblement l'empêcher de voir et de comprendre ; il nous donne lui-même, et sans s'en douter, la formule de cette loi, et la voici : « Il existe, selon les Chinois, une sorte d'attraction naturelle et de raison nécessaire, qu'ils appellent pien chủ lagéhê, qui établit comme une parenté de nature et de sympathie entre les esprits et ceux qui les attirent, » et le docteur Xang-Chay a dit : « Si tu veux véritablement que les esprits soient présents, ils le seront, si velis adesse spiritus, aderunt (a).

Ne crivini-tou pas estender nos magnétistes et nos spirites modernes? On se retrouve ici dance se riuniona d'adepse où tous to plennoches échousies subitement, à la grande déconveuse des disciples, par le seul fait de l'introduction, dans l'assemblés, d'un mérchain to d'un nesson. D'après cette loi, nu lieu donc de baser leur incrédiatié sur l'absence d'une vraie manifontation, les missionnaires autreins d'a savoir qu'in ne voyainet rien, parceq u'il se missionnaires autreins d'a savoir qu'in ne voyainet rien, parceq u'il se revalutien par rois, es se rappéer qu'il en etait de même pendant les premières lottes de l'Églis avec les fauet poiens. » l'ourqué, demandait Teutulten aux Gentils, pourquoi la présence d'un seul d'entre nous paralyse-devinennes il sois lois incapables d'articleur un seul mos, i ce n'est parce que nous les génons? » Tertuline avait rision. » Nous n'avons rien vu set une raison déécatable en toute s'elence, nuis certainement lind pais excende requ'il s'agit d'une science qui précisément n'est occulér que parce qu'elle ne se montre pas à lout en monde et qu'il el choid is se adeplic choid

Pénéré de ces instructions préables, Mr Majgrot n'aurait pas fit avorter la l'avance tous les portée de son beux travial en la fisian rouler su rou chimére. Dans ce dernier système, les jésuites avaient raison de ne pas y attacher d'importance. Sans la prévence de serpit, dans tout cels il n'y avait plus que de values protes que les pratique chrétienne été emportées comme le vent. Mosseigneur lui-même so fût épargné les remords que lui out flait éprouver (et c'est lui-même qui le confisse) quetiques précises alféraitos de

(a) Mgr Masgrot, 11, 585.

texte, fruits de soo rationalisme personnel. Ainsi, nous avons déjà dit qu'il y avait toujours, comme chez oos spirites modernes, uo médium, choisi par les esprits eux-mêmes, séance tenante, et chargé de transmettre à la famille tout ce que, du haut de son trône, l'aocètre lui suggérait. « Cet intermédiaire tenait note exacte de la manière doot les choses se passaicot, et son rapport devait embrasser trois chapitres : 4° tous les détails de la venue et du départ de l'esprit, adesse et recedisse; 2º son acceptation ou son refus du sacrifice; 3° les promesses et les réposses faites par lui. » Mooseigoeur nous montre effectivement un de ces intermédiaires évoquant les deux maa ! l'esprit et l'âme, zin et lung,) de soo ancêtre, mais d'abord, dit-il « avec un esprit inquiet. Peodant longtemps, il n'obtient rien; puis s'étant recueilli et calmé, il réussit, comme su les ancêtres étaient là et qu'il les vit sous ses veux; car, ajoute-t-il (p. 730), il est certain que l'esprit ne LUI A RIEN DIT. » Mais Monseigneur se reprend aussitôt, et, après avoir parlé quelque autre part de la sincérité évidente de cet intermédiaire, il avoue que le comme si est de soo cru, a mais que, ne pouvant croire à cette relation d'esprits avec le médium et à ces voix dont on parle souvent, il avait peosé qu'il valait mieux ne pas rapporter le texte qui dit positivement : « Et alors les esprits, bien qu'on ne les voie pas du tout, OÉCLABENT CEPENOANT ET MANIFESTENT LEUR PRÉSENCE: SPIRITUS LICET MINIME CERNANTUR, PRESENTES TAMEN ESSE MANIFESTE OECLARANT [d]. .

Eh bien, l'évêque qui avait tout reproché à ses adversaires de n'avoir pas evouy à Bome des reproés compleis, allais, sance oliege remonds qui l'honore, priver his-même ses juges d'un très-important detail, car, nous le réplotes, pour peu qu'il et pousse à choese for frei la domonstration démonstague qu'il était en droit d'exiger comme pasteur, il échaint probablement aussible les purvers Chiosio, comme les Prèses échimise les Gentils; il elé et outre tranché la question aux yeux de ses frères, et peu-l-être ou sersail-il pas veus lui-même soucombes à Bome sous le poids des faitques et des chagries qu'avaient amonchés ser sa bête trente anoées d'apostolat et de magnifiques, mais infortureur travault.

La logique de l'évêque est ici d'autant plus en défaut, qu'il reconnalt ailleurs que « ce sont là bieo positivement les dieux des paiens, dont le prophète avait dit : « Tous les dieux des nations sont des démons. » La logique des pères jésuites était d'autaot plus inconséquente à son tour,

on a important sur co qu'ils « invaient rien vu, « qu'ils souvient parliaments que l'idolatric chinicion étaits idolatire que purce qu'ile se rapportità sux demons, dont leurs pères avaient Oblevos ou reçu tost de fois de manifestations sensibles. Sans parles de leurs aiste fondaleurs, qui varient luité corps à corps avec eux, s'obtensice-lis pas eux-aulment tous les jours les démonstrations objectierd de leur présence et de leur prisseaux et le leur prisseaux et de leur prisseaux et de leur prisseaux et les leurs prisseaux et les leurs de la leur présence un accipatre, qu'il ailli taplaire, pur le transporter à une assez gronde démante? Le missionne l'ammissionne de l'aultimation de l'aultimat

⁽a) Tome II, p. 521.

naire Lacour n'avait-il pas vu des possédés, avec lesquels il parlait grec et latin, suspendus, la tête en bas, aux voûtes de son église?

Enfin beaucoup d'entre eux n'avaient-ils pas assisté aux joutes publiques et spiritiques des bateaux (a)? Tous ces phénomènes ne sont-ils pas le pain quotidien des missions?

Par conséquent, les jésuites devaient au moins suspecter ici la présence des mêmes agents et yraquite à deut plois avant de décrere, comme le père Labure, au génie du fouper, le titre d'ange gardien chargé du soin de la famille, et de trouvre très-bon que, parti pour le ciel le douzième jour de la lune de novembre, ce même resprit du fiyer en reviu le quatrième jour de la première lune de l'année suivante pour rendre raison à la famille ou à l'empereur des bines et des mux autquels il fluit s'altendre dan l'année. J

Nous le répéterons toujours, un peu moins de rationalisme chez tout le monde et de superstition chez quelques-uns, et tout s'éclaireis-ait.

Mais comme il futt se literede reuter à de si magnifiques intentions la part de justice qui leur est due, litotars nous d'ajouter qui autant l'erreur nous partit incompréhensible, natura le sentiment qui avait fomenté cette erreur nous partit dincompréhensible, natura le sentiment qui avait fomenté cette erreur nous partit dinciple. Pients de condescendance et de prite pour des enfaits qu'ils vernient d'enfanter à la fai, 1-s jéstites ne sevalent trop que leur répondre lorsque cours-ci leur d'aisteur à Le quatriem procept du Descendont les reque cours de l'années de l'années de l'années nous envenignement, nous ordonne d'ainer et d'honores nos parties de la six à vous nous enpoète de l'en coffrir ces présents et ces devoirs, par quoi pourrona-nous donc leur témoigner désermis noter respect en noter amourt ».

Alors ie pieux enfant de saint Ijmaco, alligé de trisios fruits produits dans in terrapeax commun par des callobardeurs improdues qui, dans la chirge tra de la vérilé, mais dans l'endérement d'un râte qui n'était peut-ètre pas seoln la science, s'en allairar brisant les iódies, secouaut la possière de leurs, piedes et lançant, partout l'anathème, le pieux enfant de saint Ignaco, disonances, consultant les touchantes confécions du plus grand et du plus tendre des docteurs (saint Augustin), y lisait ces paroles : o On ne dérruit pas toutes esc choies avec la rigueur, la batterur et la duret, mais bien plutôt par l'enseignement que par des ordres. Il fout s'y peredre de manière qu'ils no per ainsient pas abandomer les inclinions de leurs anotters, e qui serait pour eux la cause d'une trop grande doubrer, non lexis cordis dodorem, et l'on continere de célèbrer dans l'Égies tout ce que le nore y célèbrer avec baneur et piete (b), » Car personne, di-l'i allieurs, n'à jamais sacrifée qu'à cetti qu'il avait, qu'il frégatait ou qu'il pessit être Ples etti qu'il avait, qu'il frégatait ou qu'il pessit à tre Ples etti qu'il avait, qu'il frégatait ou qu'il pessit à tre Ples etti qu'il s'avait, qu'il frégatait ou qu'il pessit à tre Ples etti qu'il avait, qu'il frégatait ou qu'il pessit ètre Ples etti qu'il avait, qu'il frégatait ou qu'il pessit à tre Ples etti qu'il avait, qu'il frégatait ou qu'il pessit ètre Ples et de la pressit ètre Ples et qu'il pessit à tre Ples et qu'il pessit à tre Ples et qu'il pessit ètre Ples et qu'il pessit à tre Ples et qu'il pessit à tre Ples et qu'il pessit ètre Ples et qu'il pessit ètre Ples et qu'il pessit ètre Ples et qu'il pessit à tre Ples et qu'il pessit ètre Ples et pessit ètre Ples et qu'il pessit ètre Ples et pessit ètre Ples et qu'il pessit ètre Ples et qu'il pessit ètre Ples et q

Ce sont les mêmes principes qui, dans le commencement, avaient guidé les congrégations romaines, lorsque, faute de renseignements suffisants, elles

⁽a) Voir, sur tous ces détails, le tome ! (ler Meu., ch. vm.).

⁽b) Confessions, I. VI, ch. EXIV. On sait que ces recommandations furent celles adressées par axist Grégoire le Grand aux apôtres qu'il envoyant à la conquête de l'Angliserre, et auxquels elles réussirent si bien.

permettient « l'usage des tablettes, à la condition qu'elles ne potranient que les noms du dériun, qu'on appriment l'intérription airge de l'âme, qu'on les nomes du dériun, qu'on appriment pas deposées sur l'auté principal, et qu'on no leur adressersit pas de prirers. » à Attendis, dit la concrégation do étos, e qu'il est défendu de changer les rites des nations idolâtres, toutes les fois qu'ils ne sont pas manifestement contraires à la religion et aux homes mours. »

Anjourd'hai que les pères jésuiles ont pu reconnaître la nécromancie et les médiusus chinois dans la nécromancie et les médiums modernes, la lumière s'est faire pour eux, et l'on peut en juyer : soit par les arathèmes lancis par le père de l'arrigana, do si sointe mémoire, contre la frénézie des télales, soit par la direction constante des révérends pères sur co auje, soit enfin par le quatre articles magistraux insérés dans la Civilité cattolice, leur organe romain.

On voit qu'il était difficile de pousser plus loin les concessions, et pour prouver qu'il n'y ajamis eu, à proprement parle, de contraduction dans les réjonses des congrégations romaines, qu'il n'y a jamis se ud suraition que rétaitsement à l'opportunité des mesures de modification et de correction, nous ajouetrons que celles-ci servinions peut-être encore de base aujourt'hui, ai on les avait jugées conciliables seus le hon ordre, estantout avec la pais de missions. Besoit XIV n'a dono séri que contre les impossibilités d'application. Nous ne surrious du reste miser prouver la perquitié dans l'Églias de ce même esprit de toléfance et de modération, que par le renseignement ouir se suivre.

Collatéralement aux missions de la Chine marchait la mission du Malabar, et là encore les travaux surhumains, les prodigieux miracles et le martyre d'un véritable apôtre avaient gagné à la foi des milliers de prosèlytes. Cet apôtre, dont la vie trop peu connue paraîtrait un roman aux lecteurs qui n'en auraient pas la clef, était le père Claver, de la compagnie de Jésus, béatifié dernièrement avec les pères de Britto et André Bobola, ses merveilleux émules dans la voie qui sauve le monde en montant au Calvaire ; eh bien, lo révérend père Claver, pour activer des succès si rapides, mais toujours trop lents au gré de ses désirs, n'avait pas recuié devant l'emploi de movens qui furent englobés dans la réprobation générale et déclarés idolátriques comme les autres. Il s'agissait, par exemple, du costume de bonze qu'il avait cru devoir adopter pour pénétrer plus facilement dans le camp païen; il s'agissait encore, et ceci paraissait plus grave, d'avoir porté sur sa personne et répandu sur sa tête une certaine cendre qui passait pour sacrée chez ces peuples, etc. Nous le répétons, sans que l'antorité papalo en vint à discuter spécialement ces détails, ils se trouvèrent compris dans la suppression et vivement reprochés aux jésuites par tous leurs adversaires; mais aujourd'hui l'heure de la justification vient de sonner. Il a bien fallu béatifier le père Claver, en attendant sa canonisation, et la question des rites idolàtriques qu'il avait observés put faire craindre un mement une opposition serieuse. Tout fut donc repris et réexaminé avec ce luxe de critique et de scrupules dent nous donnerons bientôt un spécimen complet, et la conclusion fut celle-ci : « La conduite du

père Care, relativement aux observances rituelles de ces idollères, no peut constituer autem obstache à la belatification. « [Procé de Metification no notation de Metification no procé de Metification no possibilità de Prie IX_i .) On peute bient que les rocérends pères regardent ce tout révent ultimatum comme la justificación la plas éclitants de Purconduile, et même comme la trionghe de leur hogue et doulourreuse thèse turn les rites chionis, qu'il a samittent è carez-i. Nous ne poussones pas sussi sint la raincipie, car, ayant soussis ces paroles à l'un des membres les plus éclairés des missions étrangères; al inou a la literanquer que la père Caver n'étail innocente qu'en rision de ce que « la bulle de Benoît XIV n'avait pas alors révolus qu'un rision de ce que « la bulle de Benoît XIV n'avait pas alors révolus qu'un rision de ce que « la bulle de Benoît XIV n'avait pas alors révolus que serion.

Mais nous n'en avons pas moins conclu de la béatification de cet admirable observateur de rites idolàtriques, que l'erreur, dans les mesures prises par une ardente charité, ne nuit jamais à la sainteté, caritas nunquam fallitur. »

SIV

Culte public en Chine et ailleurs, - Administration invisible.

1. — Nécrolâtrie publique chinosse,

En nous étendant un peu longuement peut-être sur les Chinois, nous ne sommes nullement sorti de notre programme « des faits antiques, éclairés par les faits modernes, » puisque ceux que nous venons d'exposer sont la reproduction la plus fidèle et l'explication la plus l'unineuse de la nécrolàtrie antique; nous n'avions jamais rencontré jusqu'ici de controverse aussi serrée entre les deux corporations les plus savantes du catholicisme, sous les yeux et sous le verdict de leur infaillible juge.

Avant donc de revenir à Rome et à la Grèce, nous allons, pendant que nous y sommes, terminer avec la Chine, en complétant sa nécrolàtrie privée par sa nécrolàtrie publique; nous serons d'autant plus libre ensuite pour passer à d'autres détails et pour revenir à la discussion générale.

Nous avons dit que les sinologues1 éclairés et sincères,

^{4.} Savants qui s'occupent spécialement de la Chine,

comme Thomas Maurice, William Jones, de Guignes, Abel Rémusat et Paravey, témoignaient la plus grande admiration pour les travaux des premiers missionnaires de Pékin, les pères Premare, Amôt, Cibot, etc., qui ne s'étaient pas contentés de traduire les Kings, mais qui, au dire du dernier savant que nous venons de citer, « écrivaient eux-mêmes, sur toutes sortes de sujets, des ouvrages chinois qui font encore autourt bui l'admiration des lettrés, »

Or, ces savants missionnaires ont écrit leurs mémoires, et ces mémoires remplissent quinze énormes volumes in-quarto.

Cette fois, ce ne sera donc plus un enfant de Saint-Dominique, mais bien un enfant de Saint-Ignace auquel nous allons laisser la parole.

Ce sera le père Amiot.

On va voir que pour lui tout n'était pas politique dans l'adoration des esprits, et qu'il ne fermait pas les yeux, comme d'autres pères de son ordre, au côté merveilleux de la question.

Si nous ouvrons le tome XII, page 3\(\frac{h}\) des Mémoires sur les Chinois (vie de Confucius on Koungisée), nous y trouvons cette proposition qui nous paralt rentere sur un point capital dans la théorie de l'évêque de Conon : a Quant au culte des ancêtres, c'est-a-dire de ce que nous devons le plus respecter après Dieu, voici comment les choses se passent : avant le sacrifice, on avertit ces ancêtres de ce que l'on va faire; après, on leur montre ce que l'on a fait. Dans le premier càs, on est censé leur demander leurs ordres; dans le second, on leur en montre l'exection. »

Ces paroles se rapportaient au culte privé que nous venons d'étudier.

Mais il s'agit de bien autre chose aujourd'hui. Il s'agit de l'administration intérieure, extérieure, officielle et publique du royaume. Rappelons-nous ce que nous avons dit au chapitre v11, à propos de la dynastie des mânes; voyons si la dynastie des chen ne nous donnerait pas pleimement raison. et si nos égyptologues, qui perdent la tête devant ces roismênes égyptiens, dont ils prennent le simple énoncé pour quelque faute d'impression, ne pourraient pas les retrouver ici et s'assurer qu'il n'y avait aucun malentendu philologique.

Passons donc maintenant au tome xv, page 208 de la collection de nos mémoires chinois, et méditons sérieusement ce qui va suivre. La citation sera peut-être un peu longue, mais on ne s'en plaindra pas.

C'est encore le même père Amiot qui a la parole.

« La secte des Tao-ssée, dit-il, secte dont le nom signifie maître dans la science des sciences, n'est dévoilée, dit-on, dans toutes ses parties qu'à un petit nombre d'hommes PRIVI-Légiés qui ont eu déjà plusieurs existences, et qui, dans ces existences antérieures, ont eu pour instituteur quelqu'un de ces maîtres invisibles qui peuplent les airs, ou quelqu'un de ces plus anciens maîtres qui ont vieilli dans le sein des montagnes ou dans la solitude des déserts. Les hommes dont nous parlons s'occupent uniquement de l'étude et de la contemplation, pour mériter d'arriver un jour au rang des chen ou des hien. Ce n'est qu'après avoir profité longtemps et au mieux des lecons de ces sortes d'instituteurs et de maîtres, que quelques adeptes ont enfin obtenu de pouvoir pénétrer jusqu'au sanctuaire de la nature, pour y lire tout ce qui est du ressort des sciences occultes, telles que la magie, la cabale, l'astrologie judiciaire et la métempsycose. »

Pour eux, il existe deux âmes ou plutôt deux parties, le ling (la noble) et le houre (principe vial). Ces deux parties restent unies après la mort, pendant que le corps retourne aux éléments... Cette association du ling et du houen (que le père Amiot identifie complétement avec notre distinction théologique entre la partie augérieure et la partie inférieure de l'ame) forme donc l'être nouveau qui va succéder à l'existence burnaine. A+-il été parfait et purifié, il est élevé au rang des hien, ne l'a-t-il pas été, il est rélèçué au rang des chen. A-t-il été criminel et malfaisant, il est relégué parmi les kouey.

- « Les hien sont les saints, et on les invoque.
- « Les chen sont les êtres aériens qui tiennent un milieu entre les hommes virants et les saints; ils restent sujets à toutes les passions qui tiennent à l'esprit et restent libres d'en faire un bon ou un mauvais usage, par conséquent de mériter ou de démériter. Leurs occupations et leur rang vairent; inspecteurs de tous les êtrès, gardiens publices et privés des hommes, ils dirigent en même temps les astres, les voires, les jours et les beures en faveur de l'humanité. Il y a parmi eux des supérieurs et des subalternes; toutefois le droit de casser, de dégrader et de punir les chen réfractaires ou négligents n'appartient pas aux chen, leurs supérieurs, il appartient, avant tout, à l'empereur, comme représentant l'empereur. « On sait bien que c'est ce dernier uni nomme les manda-
- rins et, en général, tous les hommes en place; mais on ne sait pas qu'il a D'ALTINES AGENTS, dout la manière d'opérer cest hors de la portée des sons, et par consequent impreceptible aux yeux du vulgaire, qui ne juge que de ce qu'il voit; ces deriniers sont INVISIALEMENT, Visibles et invisibles sont donc également soumis à l'empereur. De même qu'il nomme aux emplois extérieurs ceux de ses sujes seizibles qu'il croît les plus capables, de même il nomme aux emplois invisibles ceux d'entre les êtres invisibles dont il a lieu de croîre qu'il ser a le mieux servi.
- « C'est donc à ces derniers qu'il confie la garde aérienne de son empire. C'est parmi eux qu'il choisit les protecteurs particuliers de chaque ville, village, hameau et campagne qui en dépendent; c'est à chacun d'eux qu'il assigne par ses astrologues l'année, le mois, le jour, l'heure, le moment même auxquels ils doivent remplir leurs fonctions. De là vient

t. Voilà le mot explicateur des sociétés secrètes, lors même que leurs chefs, et à plus forte raison leur eulgaire, n'en voient rien.

que dans la partie astrologique du calendrier, qui se fait chaque année, on met d'abord le nom du chen dominateur général de l'année, ensuite ceux de chaque mois,... puis ceux qui auront l'inspection générale des parties du monde situées aux huit rumbs de vent.

« Quand dans le calendrier astrologique (pendant trèsdistinct du calendrier astronomique) on lit, par exemple : « Tel jour, il fait bon voyager, ou, tel autre jour, il est trèsdangereux de se mettre en route, tel jour est favorable aux requêtes, etc., » c'est comme si l'on disait : « Le chen qui préside à tel jour, et dont l'office est de protéger les voyageurs, est à son poste ce jour-là tel autre jour, le chen protecture des grands chemins est occupé ailleurs, restez chez vous,... ou le chon protecture des sollicitures sera sur picé!

« S'il arrive à ces chen de ne pas remplir leur tâche,... on les punit de la même manière à peu prês que l'on punit les mandarins prévaricateurs. On leur fait tous les reproches,... on les injurie, on se porte même quelquefois jusqu'à l'rapper et à briser les slatues qu'on les chasse ignominieusement, et on en invite d'autres à evenir pendre leurs places. Il est rare toutefois qu'on en vienne à cette dernière extrémité... C'est alors le mandarin du lieu qui fait publiquement ette expédition. Quelques missionnaires, témoins de cela,... ont attesté à toute l'Europe, comme un fait dont il n'est pas permis de douter, que Lus Ciunous Bartileat l'autres à centre d'eurez. n'est alérer un peu la vérité, en ce sens que les chen ne sont pas regardés comme des dieuz, n'infeme comme des saints. On vient d'en avoir la preuve.

« Ainsi dégradés, les chen retournent dans les airs ; génies

^{4.} Cest là maintenant le mot explicatif de toute l'astrologie. Usurpateur des grandes vertus sidérales dont nous avons tant paréé, le génie menteur que vous préposez de vous-mime à telle ou telle planete, à tel ou tel jour, à telle ou telle heure, se considere pour averti et tient à ne pas vous détromper. Pour le rationaliste, l'astrologie paisenne reste incompréhensible.

^{2.} Voilà le dernier mot des idoles. Simulacres tant que l'on voudra, mais simulacres habités.

errants, ils se confinent souvent dans l'enceinte des montagnes jusqu'à la métempsycose (forcée ou volontaire) qui pourrait les ramencr à l'état d'hommes, après la dissolution de leurs parties terrestres.

- « Les chen oisifs se transforment souvent en oiscaux, en animaux domestiques.
- « En un mot, c'est la science des évocations, pratiquée par les seuls Tao-ssée qui séjournent à cet effet dans les montagnes. La guerre règne parmi les chen autant que parmi les hommes, et surtout la guerre aux kouey.
- a Ces kouey, à leur tour, voltigent autour des tombeaux, des mines, sur la surface des marais, des eaux croupissantes, et dans tous les lieux infects, pour s'abreuver et se nourrir de leurs vapeurs¹. Mais ce qu'ils aiment de préférence, ce sont les cadavres humains, car ils en profitent pour se former des corps fantastiques au moyen desquels ils se mélent aux hommes, et il ne leur arrive que trop souvent d'y reussir²... Les chen et les kouey sont donc toujours des hommes, mais des hommes dans un état de vie différent de celui dont ils jouissaient quand ils étaient revêtus de leurs corps.
- « Nous parlions des deux substances animiques, ling et houen; il en est une quatrième qui reste avec le corps et ne l'abandonne qu'après son entière dissolution ou la dispersion totale de ses parties. Il n'est plus question d'elle alors; elle s'évanouit comme s'évanouit une ombre lors de l'absence du corps qu'il a produisait.
- « On trouve également quelques vestiges de cette doctrine chez les Perses, qualifiée ensuite de supersition, quoique, sclon les historiens (ses adversaires), elle remonte presque à l'époque où le sage législateur de la monarchie venait de fixer les traditions.
 - a Spiritus immundi aquis incumbunt. » (Tertullien, de Baptismo.)
 Voilà le secret du vampirisme; nous le verrons tout à l'heure.
 - Voilà le secret du vampirisme : nous le verrons tout à l'heure.
 - 3. Comment n'eûl-elle pas été reçue dans la Perse, puisque nous l'avons

« Cette doctrine est ensuite proscrite comme superstitieuse par de sages empereurs; les mauvais empereurs la favorisent tous. »

Ainsi là c'est non-seulement la magie, mais la théurgie qui est proscrite par les bons et fomentée par les mauvais gouvernements.

- « Sous les mauvais empereurs, les Tao-ssée étaient rappelés à la cour sous différents prétextes; tantôt c'était pour délivrer quelques appartements de l'apparition des kouev. tantôt c'était pour évoquer les chen protecteurs au secours d'un enfant chéri, que la mort était sur le point d'enlever et qu'on craignait de perdre, et le plus souvent pour voir l'extraordinaire et les merveilles de leurs opérations magiques. Tout cela ne se pratiquait qu'en secret. Ce ne fut que sous le règne de Chéou-sin, après que ce prince se fut mis au-dessus de toutes les lois de la bienséance, que la doctrine des chen, des kouev et de tout ce qui l'accompagne ou en dérive, recut le sceau de la publicité. Il arriva à Chéou-sin, en punition de ses crimes, ce qui était arrivé à Kié-kouey, en punition des siens, qui étaient à peu près les mêmes. Il fut haï des hommes, le ciel le réprouva, et son empire fut donné à une nouvelle race. à celle du vertueux Ouen-ouang 4,
- « Je fais observer que les sciences occultes ont été regardées de tout temps par les Chinois comme des sciences funestes, qui faisaient le malbeur de ceux qui s'y adonnaient. Ouen-ouang est donc l'instrument de la perte des kouey; il combat et défait Chéou-s-in, leur protecteur, qui meurt sous les ruines de son palais incendié.
 - « Mais il fallait restaurer, et comme on voyait des kouey

retrouvée partout; dans les réphaim de la Bible, dans les khous des Égyptiens, dans les raskads des Indiens (voir le t. III, p. 60 à 65), dans les iskims, sous-division des bné-aleim, appelée viri spirituales, enfin dans les homunciones ou mânes de toutes les nations?

Ma'heur aux princes qui appellent ou installent des médiums à eur cour!

dans toutes les administrations, Ouen-ouang fit lui-même un appel aux chen†; il erut ou leignit de croire que Tséc-va, son généralissime, était un chen d'ordre moyen. Cet homme passa pour un homme extraordinaire qui pouvait disposer à son gré du service des chen.

« Aussi voyons nous cette dynastie débuter par un nouveau règlement entre le ciel et la terre. On nomme les nouveaux chen protecteurs, et on dépose sur la montagne le règlement qui les doit régir. »

Mais voyons un peu les détails de la cérémonie, tels que l'histoire nous la livre.

« Aussiôt après l'arrivée de Tsee-ya à la montagne Kichan, où lez chen s'étaient dêjà rendus pour l'y recrorir, tout le monde prit sa place plus hant ou plus bas, suivant son rang, et Tsee-ya, qui représentait l'empereur, se plaça au mitieu d'eux sur un trône qui avait été préparé pour cette cérémonie. Devant le trône était une table, et vis-à-vis un autel. Sur cet autel étaient tracés les huit koa, ou dignes de jon-hir, rangées par trigammes dans leur ordre primitif, les dix kang et les doute tchée...

« Sur la table vis-à-vis du trône, il y avait d'un côté l'étendard de la nouvelle dynastie, de l'autre la baguette de commandeur pour se faire obéir des chen, et au milieu le diplôme de l'ancien maître, qui chargeait Tsee-ya d'intimer à tous les chen les ordres du ciel.

« Après les libations, on lut donc à haute voix ce diplôme dont voici le précis :

« Par ordre de l'ancien mattre, il est enjoint à tous los chen d'écouter respectueusement les décrets du ciel, etc. Dans le « long intervalle de temps qui s'est écoulé depuis que, conemençant à parcourir les échelles des êtres, une leureuse « combinaison d'yang et d'yn vous plaça enfin dans les destinées de l'espèce humaine; depuis que, après en avoir parcouru

4. Ce n'était donc pas eux que l'on avait proscrits.

a les différents échelons, vous fûtes jugés dignes d'être mis « après votre mort au rang des chen, vous n'avez rien fait qui « mérite de nouvelles récompenses. Vous métrietrez, au con-« traire, des châtiments pour votre négligence.... cause en » partie des maux qui ont affligé les hommes sous le dernier » règne.. Allez, retirez-vous ob no vous semblera, ou, si vous « l'aimez mieux, tâchez de rentrer dans le cercle de la vie « humaine, pour expier promptement vos fautes et mériter « les récompenses attachées à la pratique de la vertu. »

« Les chen congédiés se retirèrent pleins de confusion, et Tsee-ya, ayant fait approcher ceux qui devaient être promus, se revêtit de sa cuirasse, prit de la main gauche l'étendard jaune, et de la droite la baguette du commandement; puis, s'étant remis sur son trône, il appela Pé-tsien, lui ordonna de prendre le registre de la promotion, de l'ouvrir en présence de tous les assistants et d'en faire la lecture à haute voix au pied de l'autel. (Notez que Pé-tsien est un esprit.) Pé-tsien овыт, et, ayant ouvert le registre, il y lut son propre nom à la tête de tous les autres et se nomma le premier. Tsee-va lui fit son compliment et lui dit : « Pé-tsien, « il y a longtemps que vous auriez reçu cette récompense de vos « vertus civiles et de votre valeur à la guerre, sans quelques « taches qui les avaient ternies... entre autres, lorsque vous « poursuivîtes trop Join un reste d'ennemis vaincus, et allâtes « mourir misérablement dans les mers du Nord. Depuis votre « mort, vous vous êtes concentré dans une île déserte pour ne « vous occuper que de votre malheur, tandis qu'en vous don-« nant quelque mouvement pour rentrer dans le cercle de la « vie humaine, vous fussiez parvenu à remplir les plus hauts « destins. Cependant, en récompense de votre mort,... le ciel a abrége le temps de votre épreuve et vous met à la tête de « trois cent soixante-cinq chen chargés de veiller à la gloire « et à la tranquillité de l'empire. Remerciez, etc. »

« Après Pé-tsien, on nomma la plupart des princes, des seigneurs et des officiers qui avaient péri les armes à la main;... on leur assigna des emplois proportionnés à leurs mérites;... on nomma encore ceux que Chécu-sin avait fait mourir injustement;... tels furent en particulier Ho-ang-tien-hoa et Ho-ang-sel-hou. Le premier fut mis à la tête des trois montagens primitires, et le second des quatre principales montagnes du titre de Yo, d'où le chen principal veille sur ses inférieurs. « Le premier nom qui se trouva sur la laise après ces deux

derniers fut celui du prince Ouen-tsoung, oncle du dernier empereur et généralissime de ses armées, tenant à plusieurs princes feudataires par ses alliances. L'emploi qui lui était assigné lui donnait inspection sur tous les chen chargés de la pluie, des vents, des nuages et du tonnerre. Cependant, comme il allait le tenir de Tsee-ya, le plus redoutable de ses anciens ennemis. IL EUT OUELOUE PEINE A S'Y DÉTERMINER; IL FALLUT L'APPRIER deux fois et faire montre de la baquette du commandement: enfin il vint a l'autel d'un air dédaigneux ET SE TINT FIÈREMENT DEBOUT. Tsee-va. élevant alors la voix. dit : « Queu-tsoung, vous n'êtes pas ici ce que vous étiez « parmi les hommes, lorsque vous étiez revêtu d'un corps; « vous n'êtes qu'un simple chen sans emploi. C'est pour vous « en donner un que l'ancien maître m'a chargé de vous intimer « les ordres du ciel ; écoutez-les avec tout le respect qui leur « est dû. » A ces mots, Ouen-tsoung se prosterna et se TINT A GENOUX; alors Tsee-ya passe en revue toute la vie de Ouen-tsoung et lui prescrit toute l'attention qu'il aura à apporter à la pluie et au tonnerre.

« Ne vous négligez jamais, dit-il en terminant, partez et « remplissez dès à présent votre devoir. »

« Vingt-quatre des principaux officiers qui étaient morts à la guerre lui furent donnés pour adjoints...

« Immédiatement après, on nomma les cinq chen qui devaient présider aux incendies pour les exciter ou les éteindre;... puis les six chen des maladies épidémiques, chargés d'éprouver les bous, de châtier les méchants et de débarrasser la société de son superful nuisible. »

Plus tard le même empereur distribus l'empire en soxiantedouze provinces et sept gouverneurs principaux, qui sont des chen ressuscités, et il finit, tout en reconnaissant publiquement leur qualité de chen, par s'en débarrasser en les envoyant régner dans la montagne sur tous les saints militants à l'étude du Tao; il leur recommande de se rendre toujours agréables et de vivre en étroite amitié avec tous les chen, invisibles protecteurs de l'empire, et de les soutenir dans leurs bonnes intentions.

On en fut ainsi débarrassé; mais après la mort de Ouenouang tout change de face. Les maîtres de la doctrine serviér revinrent dans la société et placèrent les images des chen, protecteurs particuliers, daus toutes les chapelles ou oratoires. Les adeptes montèrent bientôt act deux pues souverains et des peuples. Ainsi les maîtres du Tao se trouvèrent fusiounés avec les maîtres de l'autique doctrine natiouale.

Qu'on ne s'y trompe pas! C'est un homme très-sérieux, un sinologue du premier ordre, bien mieux, un observateur habituel, et pour la sainte conscience duquel la plus légère

4. Las-siee, 610 ans av J.-C., av lieu d'être le fondiseur du Tao, n'en fat que le plas célère apôre. Il persand à ses disciples qu'il arait été cien qu'elque mille ans auparavant, et qu'il avoit obtemu de recommencer as carrière pour pouvoir s'éclevra na rag de Siene. Il compos à l'ara-té-lière, — La secte sécritiée des fors, et parvient au plus launt depré de sa gloire sousle régrode à Tisa-ché-bang-dy, qu'il se éléve au dessau de lettrès et des sanats. Les Tsin écheignant, les Han lumilient les Tao, qui ne demandent plus qu'il ent placeré aparté des savants dans l'estime publique.

Ils sont tranquilles et modérés pendant deux siècles, mais la secte de Fo ayant pénétré dans l'empire, ce prophète fut regardé comme une divinité supérieure à Lao-tsée.

Cependant les uns et les autres regardaient toujours le tien comme le maître absolu.

De cette sorte commença le proverbe : « Les trois religions n'en font qu'une. » Ces trois religions sont :

4° L'antique doctrino, celle des Kings, ou, selon les jésuites, notre tradition patriarcale altérée;

2* Le Tao (Lao-tsée, 610 ans av. J.- C.);

3º Le Fo ou Bouddha (sous le règne de Ming-ty, 410 ou 600 ans av. J.-C.).

exagération serait un crime, qui vous garantit l'absolue fidélité de toutes ces choses!...

On en convient, toutefois. Pour nos rationalistes, elles demeurent complétement inacceptables. A quelque point de vue qu'ils se placent, toutes les explications leur échappent. Aussi le sentent-ils parfaitement et gardent-ils le s'ilence. Ils se consolent nos elivrant à l'innocente traduction de quelques petites scênes de théâtre et de voyage. C'est le parti le plus commode et, après tout, celui qui leur conciliera le plus de lecteurs. Nous nous contentons seulement de faire un dernier appet à leur bonne foi, et de convenir qu'en négligeant ce côté très-sérieux, très-vital, très-vapilcatif de toute l'histoire chimoise, ils sont tout aussi coupables que celui qui, pour mieux nous donner toute la philosophie de notre histoire de France, nous renverrait aux comédies de Scribe, ou tout au plus aux productions éphémères de notre librairie des chemins de fer.

2. - Nécrolátrie publique à Rome et ailleurs.

Et cependant, il ne s'agit pas uniquement de Canton et de Pékin; il s'agit de l'histoire universelle. Nos adversaires cux-mèmes nous l'ont dit : « mensonge ou vérité, ce n'en est pas moins cette magie qui a couvenxé toute la terre⁴. »

Donc, autant de temps que durera la méprise à son sujet, autant de temps durera l'impossibilité absolue de rien comprendre à l'histoire.

M" Maigrot généralise tout autant que nous la question. Au reste, dit-il, tout ce culte ne diffère en rien de celui que tous les gentils rendaient aux hommes morts, aux esprits du foyer, à leurs lares et pénates, et il en diffère d'autant moins qu'à tous ces cultes divers s'adjoint, comme partout, celui

Voir dans notre Introduction les aveux à ce sujet de MM. Littré, Maury, Salverte.

du soleil, de la lune et des étoiles, culte que cette fois on ne pourra pas disculper d'idolâtrie $rac{4}{n}$, n

Prenons Rome pour exemple: à part cette organisation politique et hiérarchique des ombres, qui nous donne une idée si juste de ce que pouvaient être les antiques règnes des mênes égyptiens, tout cela se retrouvait en vigueur au temps des Auguste comme à celui des Tarquin, et formati la plus large partie du culte officiel et public réglé par les inspirations de la nymphe Égérie, maintenu par l'autorité des Sibylles et confirmé par la loi des Douze Tables.

Si, pour expliquer la mystique toute spéciale du bon Numa, les précédents presque contemporains offerts par les Étrusques arrivent à point nommé pour sauver la chronologie de l'historien, dans combien d'autres cas ne se trouvera-t-il pas forcé de confesser l'impossibilité de rélabilir le fli qui lui paraît à tort indispensable. « Ce sera toujours avec le même étonnement, dit notre savant indianiste, M. Troguier, que l'on remarquera, sans pouvoir peut-être jamais l'expliquer historiquement, que

^{4.} Manuscrit in-folio, p. 854.

le nord de l'Inde a conservé des mythes dont la scène est placée dans le sud, qui, cependant, paraît les avoir oubliés ou ne les avoir jamais connus, avant l'apparition de ces mêmes chants ascrés composés dans les pasy iolitains... Il y a plus; souvent les récisi du Madhbhárata pourraient faire rorire qu'il a été connu d'Ilésiode et d'Homère, tant il leur est conforme 4.

Ce que M. Troguier déclare avec tant de raison historiquement inexplicable s'applique merveilleusement la résurrection américaine et moderne de toutes les superstitions étrusques, à quarante siècles d'intervalle et après trois cents ans de prescription absolue. On se réjouit, en lisant ce passage de M. Troguier, de voir l'Académie des inscriptions manifester au moins son étonnement. Il n'y a que l'Académie des sciences pour expliquer, par une malice d'écolier ou par un elaquement musculaire, une encyclopédie de prodiges qui se calquent les uns sur les autres dès l'origine du monde, sans s'être jamais conques.

Mais que tous les peuples civilisés ou barbares, que les meilleurs et les plus grands comme les plus cruels et les plus pauvres législateurs et souverains, que la pacifique Égérie, comme le terrible Siva, aient imaginé spontanément cette grande liturgie funéraire, comprise sous les singuliers nons de lémurates, fératies, featins des morts, etc. Cette hypothèse est une folie plus folle à elle seule que toutes les folies dont il s'arti.

Qu'on l'explique comme on le pourra, voici ce que le genre humain nous affirme, et ce que tous les historiens affirment qu'il a cru, Tacite et Quintilien en tête, comme nous l'avons vu plus haut.

D'abord, le jour est pris et fixé. C'est trois fois par an, au 2 février, au 1 mai, au 9 décembre, et pour ainsi dire à heure

Ouvrage déjà cité sur le radja. Notes du livre III, p. 465, et du livre IV, p. 495.

fixe qu'on se rendra, non plus à la montagne comme dans le Céleste Empire, mais à tel lieu, auprès de telle pierre mystérieuse, à l'entrée de telle caverne, et que là on criera au peuple et avec le peuple: Mundus subterraneus patet, l'abime est ouvert.

Aussiblt tout paralt confirmer la grande nouvelle *. On voil les ombres sortir de leurs tombeaux et revenir à la lumière; oui ce sont bien ceux que l'on pleure; on se reconnail, la mort embrasse la vie, ceux qui n'assistaient pas à la sortie viennent du moins à la rencontre, et l'on s'achenime tous ensemble vers les anciens domiciles. Lei les bons jours du pass: recommencent : autour du foyer domestique les places, trop longtemps vides et pleurées, se remplissent à nouveau. La table retrouve tous ses hôtes, et le festin de l'ancienne communauté réunit les deux espèces de convives. Au mois de février, cet était de choses dure neuf jours ²; pendant ces vacances de l'enfer, tout chôme : plus de mariages, plus d'âlaires, les temples sont fermés, car les dieux eux-mêmes prennent part à la fête et surveillent les expisitions des families.

Toutefois, il faut bien le dire, souvent la réunion paraît longue, et trop souvent encore la famille est obligée d'y mettre fin avant l'heure. Alors, après avoir chassé les ancêtres par le terrible analème: « mânes paternels, sortex, » ou a grand soin de purifier au plus vite les maisons souillées de leur présence, on bat l'air, on ouvre tout, on prie avec ardeur, et des flots d'eau lustrale, des masses de soufre et d'encess effacent jusqu'aux traces de la visite et de la présence incommode et unlastine.

i. L'Évangile, lui, ne s'appelle précisément la bonne nouvelle (de ιὐ ἀγγὰλω, j'annonce le bon), que parce qu'il annonce la fermeture du même abime : mandus subterraneus clausus est.

^{2.} En Souabe, aujourd'hui même, les trois premiers jours de février qui suivent la Chandeleur s'appellent encore « les jours du diable. » Ces jours, dit-on, se font remarquer par d'effroyables tapages, des hallucinations inouïce et des météores insolites.

T. IV. - MAN. HIST., III.

Pour congédier ces mânes, les fives qu'on leur jette ne suffisant pas toujours, on avait immolé pendant longtemps des enfants, comme plus tard on immola des animaux; puis enfin, survinrent les gladiateurs et leurs combals; hommes ou bêtes, c'était toujours du sang, le but était rempli. Avec le temps, les mânes s'adoucirent et se contentérent d'avoir leur part dans la plupart des orgies, et même des jeux Olympiques, rangés par Eusèbe et par Clément parmi les conrentus sepuichrales ou congrès sépuleraux. La nature et la joie n'inventent pas de pareilles fêtes ¹. Nous verrons d'ailleurs que de temps en temps il en fallait revenir aux dévouements exceptionnels comme celui de Cartius, et à l'espria ancien de l'institution, c'est-à-dire à l'expiation par la substitution des victimes.

Car, il no faut pas l'oublier, les Lémurales et leur institution remontaient à Romulus, auquel l'ombre sanglante de Rémus assassiné les avait prescrites. Nous devons oublier encore moins que chaque fois qu'elles étaient négligées, ce qui était arrivé plus d'une fois à cause des fatigues et des privations qui suivaient leur célébration, toute la campagne de Rome était envahie aussitôt par la peste et par des muées de funtémes qui rendaient le séjour de la ville impossible en raison des hurlements affreux par losquels ces fantômes épouvantaient les vivants. Du temps de Numa, ces spectres et la peste ayant envahit oute la ville, l'oracle déclara que le fléau tenait ala suppression des Lémurales, et celles-ci rétablies, lout disparut aussitôt. « Par cela seul, dit un savant moderne, la dévotion devint à l'instant mieux établie et plus célèbre qu'elle ne l'avait jamais dété jusque-lêt, »

^{4.} Strom., I. I, et Préparation, I. II.

^{2.} M. Simon, Memoires de l'Academie des fascriptions, t. I., p. 34, — Il edt été fastidieux de renvoyer nos lecteurs à toutes les citations; il leur suffira d'être renvoyés in globo au livre II des Fastes d'treide; à Tite-Livo et à Denys d'Halicarnasse (premier livre sur le 1º siècle de Rome); à Macrobe, 1. I., ch., w y à Alex, a Alex, p. 310; aux Mémoires de l'Acea-de l

Tout cela n'était pas gai, et Macrobe l'a dit avec raison; «
Dut cela ne sais pourquoi on a fait à la religion paienne une réputation de répuissances et de gaieté. Ce n'était au contraire
qu'une religion de deuil, puisque les palens regardaient tous
leurs jours religieux comme des jours funestes et de mayaris
augure, témoin ces feralia, qui viennent de fero, frapper. »

Cette réflexion de Macrobe est de la plus grando justesse. Le christianisme seul a pu dire : « Réjoulssez-vous dans la pensée de la mort. » Le paten ne pensait à la mort que pour so hâter de mieux savourer la vie, car il savait que le soir même il pouvait « souper chez Pluton. » Quand on pense que les jeux Istlmiques ! eux-mêmes étaient consacrés aux dieux des enfers, on seut tout ce que de telles joies devaient avoir de lurubre et de forcé.

En definitive, les mânes étaient toujours des diri; c'était à eux que l'on dévouait les capifis, les esclaves, les idiots, ou que l'on se dévouait soi-même par un effort héroïque et dans les grandes occasions. C'est à eux que Curtius allait demander sa récompense en se précipitant dans un gouffre. C'était le devocrer diris, littéralement de dévouement aux ruels.

Heureusement pour les gentils, en opposition à ces terribles larves, et sous la surveillance déguisée d'un véritable bon ange, dont le lare était le remplaçant paien on le bon génie relatif du monde souterrain, l'action du cruel se trouvait consamment mitigée et bridée. On demande ce que faisaient ces bons anges; leur role était bien simple. Par eux-mêmes ou par l'entremise du génie le moins mauvais, ils retenaient sans cesse le Cerbère (cynocéphale) tendu sur sa châne pour dévorer sa victime. Pour lancer l'anathème juif ou chrétien appelé Maran-hatta, il suffisait de rendre un peu la main sans dédacher l'amial, et à l'instant même on était lacéré; mais la

démie des inscriptions (tomes cités), et généralement à tous les archéologues qui se sont occupés des fétes mortuaires des anciens.

Jeux où tous les plaisirs étaient réunis, y compris la musique et la poésie.

pitié d'un saint Paul ou d'un saint Ambroise suspendant l'instant la punition, tout rentrait dans l'ordre au moindre de leurs signes 4.

Nous avons dit que tout cela était étrusque avant d'être romain, et nous en avons eu la preuve en parcourant, il y a peu d'années, les curieuses nécropoles de l'antique Cornelo. Rien ne saurait égaler l'effet produit par ces peintures de trois mile ans, nous montrant la famille de Ponpus² endormie dans la grotte d'un Typhon gigantesque, aux ailes déployées et à la queue de serpent. En face, on voit la répétition de l'une des plus belles peintures de Tarquinines et de Norcia. Elle représente, sous la figure d'une femme d'une grande beauté, une pauvre âme tirée, martelée et griffée par le Charon étrusque, personnage entièrement noir, et dont la tête est entourée de serpents; heureusement pour cette àme, dans la procession funébre qui l'emmêne figurent aussi de bons génies, mais qui n'en paraissent pas moins être, comme elle, dans la grotte et sous l'empire du Typhon qu'il sodomie 3.

Nous dirons la même chose des mânes grocs, et nous ne témoignerons pas un plus grand degré de confiance à des génies psychopompes qui s'appelaient Hermès, Mercure et Apollon, qui exigeaient qu'on déposât dans la bouche du défunt l'obbel destinée à Charon, comme dans ses mains le gâteau de miel destiné à Cerbère, et qui avaient institué à Athènes les vaciors ou desvarourés de février. Nul doute que lis aussi ne fussent mises en usage ces processions, du reste fort touchantes, ces promenades en commun faites entre morts et vivants, et que nous retrouvons dans tout l'Orient comme nous les avons vues en Chine.

Allez-vous maintenant chez les Perses : vous y retrouverez

- 4. Voir notre premier Mémoire, dernières pages.
- 2. Souche probable de la famille romaine de Pompée.
- Au-dessus de la tête de ce jeune homme, ou plutôt de cette femme figurant son âme, on lit les mots: Laris Pumpus Arnthal, Clan, Gechase, ou Lars Pumpeius, le fils d'Aruns.

la fête des fervers (les lares du pays); elle dure cinq jours, pendant lesquels ces fervers évoqués visitent leurs parents, leurs amis, etc. 4.

Allez-vous au Japon : Lors de la fête des mânes, au Japon, disait le philosophe Boulanger, les mânes reviennent habiter leurs maisons, qu'ils retrouvent tout ornées et prêtes à les recevoir. On va au-devant d'eux, on leur parle, on les complimente et, comme pour mieux conjure l'Illusion, les villes et les campagnes sont éclairées de mille flambeaux. Lo lendemain on congédie les morts avec un nouveau compliment, on les conduit hors de la ville, et, lorsqu'on est de relour, on fait la visite des maisons et à coups de pierre et de bâton, on chasse les retardataires. Cel as passe vers la mi-soût². •

C'est probablement la même fête que deux cents ans avant Boulanger, et dans un esprit tout différent, saint François Xavier dépeignait en ces termes :

« ... Dans ce même mois d'août, ils font deux fois la fête de leurs morts. Lorsque la nuit arrive, ils allument plusieurs lampes sur les portes de leurs maisons et les couvrent de toutes sortes de peintures et d'ornements. Alors ils se promènent toute la nuit, les uns par dévotion, les autres par curiosité. La plus grande partie du peuple, en effet, une fois le soir venu, se porte en dehors de la ville à la rencontre des mânes qui leur paraissent arriver et venir également à leur rencontre aussitôt qu'on arrive à un certain endroit. Leurs premières paroles sont des paroles d'humanité : « Béni soit votre retour, leur disent-ils, il y a si longtemps que nous vous attendons et que nous sommes privés de votre présence! Veuillez vous reposer et vous refaire par un peu de nourriture,» Aussitôt, ils apportent des fruits ou toute autre chose. Ceux qui ne possèdent rien apportent au moins de l'eau chaude. Après être restés une heure ensemble, comme s'ils attendaient

^{4.} Guigniaut, Notes sur le livre II de Creuzer.

^{2.} Ouvrage déjà cité.

la fin d'un festin, ils les conjurent de venir avec eux dans leurs maisons, et disent qu'ils vont les y précéder pour préparer la table et pour y dresser un autre repas. Ou voit la population, deux jours après, les reconduire au même lieu avec des torches allumées pour qu'ils ne marchent pas dans less ténèbres, et ne puissent s'aheurter à rien.

- « Revenus en ville, on voit ces mêmes affligés se mettre à lapider les toits de leurs maisons et à les secouer fortement, de peur qu'un de ces mânes si redoutés ne s'y soit caché par hasard. Et cependant ils les plaignent, surtout ceux qu'ils disent être des enfants, et s'attristent à la pensée que dans ce long voyage de trop fortes pluies pourraient les éteindre (extingui miseilos ¹). Lorsque nous demandons aux Japonais la raison de ces festins, ils nous répondent que c'est pour réparer les forces de ces malheureux voyageurs qui ont dix mille milliers de milliers de lieues à parcourir pendant trois ans, avant d'arriver en paradies.
- a... Vous voyez, três-chers frères, par combien de ténèbres et de diaboliques illusions sont enlacées ces malheureuses nations; conjurez donc le Seigneur avec moi, etc... » (Tiré des Relations et discours de saint François Xavier 2.)
- Cette expression pourrait faire croire qu'ils voient cette enveloppe lumineuse dont on parle partout.
- 2. Eodem Augusto means, biduum tribuum colondis manibas mortnorum. Noth noterin immunementem in redum forbus lamquidas multisa scenedinut, vario genere picture et ernatus. Infe urteem tota note perambalant, alii religionis, aini etaan spectandi causa. Magna olim populi vis, cum ardvoepraseit, et urbe adventanibus (at ipa videlicet opinantur), soorum nannbus oliviam prodit; tild quendam al locum perventium est, quo hoc es sisti occurrene relitariantur, humanis primum veritis excipitust. Felix, inquiunf, inastanque at voster arbvinnes. Jardiui aspectus vestif fractu carcinians: confident vosterin arbvinnes. Jardiui aspectus, vestif fractus carcinians: confident vosterin arbvinnes. Jardiui aspectus, vestif fractus carcinians: confident vosterin arbvinnes. Jardiui aspectus, vestif fractus carcinians: confident social niferius. Litique totalin norum noruti, quasi finem epiderum expectent, precantes cos, in suas domos invitant, sinutque se precedere, ut domum instratum, percentque convivium. Ut biduum iliu effluxti, accessis fenatibus, oppido plobs egreditur, lumina decendentibus profrenca, no secilori in nuozisi o fasta, na, st. qu) plas i inta 131 x x x x. 111 il.

De nos jours encore, allez en Lithuanie et vous y retrouverez l'évocation publique de l'antiquité. « La cérémonie, dit M. Charton, y est toujours entourée de mystère, quoique publique, et il est assez dangereux pour un étranger de vouloir en être térmoin. En savant allemand, qui a étudié assidâment les antiquités de ce pays, et qui habitait la partie soumise en ce moment au gouvernement prussien, a assisté, une fois par hasard, à la fête des morts; mais cette térmérité faillit loi coûter la vie, et il ne la conserva qu'en jurant de ne jamais réc'éer rien de ce qu'il y avait vu et entendu 4: »

Quant au nouveau monde et à toutes les îles de la Polynésie, interrogez tous les missionnaires; et tous vous répondront que le culte public des morts est le plus grand de tous les obstacles à la conversion de ces mêmes peuples (1).

urben reversi, ardium tecta lapidationalus dilignate excutiunt, no qui facte cut manitus (a pubus animum aliquad abii iconomolum metuun) centrul remanerint; tamatei eva miserentur nomulti, quod parvulus dicum esse, et si forte exe in linere inner oppressent, extrigur misellos, Interreguia Japonii, cur illis epulum probaut, respendost cos ad paratisum tentenesse sunus, qui abest leurarum decire, milli millean millia, quod inter non minus quata triennio conficiur, fessos e via, recolligendarum vivium causa buse divertene, per cos estiam dies omnia supultaru diliguente prupruta. Bozzii autem videlicet reguant, nemo est enim re familiari, quamvis exigua quin ad explandes rie securum manes, bozzii sunus disposite propriato, frateve miti carissimi, bujus gentis orrores et tenchexa, in quitus harest adeo pertitascite, vi caus mido agre admentum erus, obsecrate lominium.

4, Magasin pittoresque, t. XXIII. M. Charton ajoute que Adam Mickiewiçz a lait de cette aventure le sujet de l'un de ses plus beaux poëmes,

L. FESTINS DES AMES. » Qu'est-ce à dire? des esprits qui mangent et des esprits qui broivent. Les esprits qui pracrievate uz-mêmes lo neue de leurs Sestins, et qui résusent et acceptent suivant que l'ordinaire leur a plut ... Ahl si le rationaisme et jumais excussibe, assurément c'est ici, et ceiul des Peres de l'Églies se comprend à inversible, pulse traits anglain n'ont-les pas lancès aux paisens à ce sujet! Écoutons Tertullien : « Nest-co pas uno choes ristible que de voir les païess, près sour inhumainement.

belêle leurs monts, les bourer de friandises (a) 7 - Et soit Augustin : « Ils fint senshata de préparer pour leurs procles un festin qu'ils destinent is leurs propres catrallès. Ce qui n'est qu'une sfiaire d'éstonac, lis nous le donnent comme une affaire de picht, qued prestat terrait imputant pieratai (b). » Les pères portient ici comme toujours le langage du bon seus et de l'expérience, et en désient encore à l'aventure du dies Bel, dont le pro-piète Daniel prensit préciément les prêtres en flagrant détit de larcin (c). Cette rionie était d'autunt plus permis en xa prères, que les prêtres eu-mêmes reconnaissient souvent la même fraude, et ne manquisent jamais de la déconocer, soit à la jouise sourée, osit à l'opinios générals.

« Ne reconnais-tu pas cette femme, dit Catulle, pour l'avoir vue souvent parmi l∾ sépulcres voler une partie du souper, et chercher jusque dans les cendres l's restes du pain épargnés par le feu ? »

Tibulle en dit autant : « Ne l'avons-nous pas vue, stimulée par la faim, chercher sa vie autour des sépulcres et déterrer les quelques es qui suront échappé à la voracité des loups? »

Il est évident, par cela même, qu'aux yeux des deux poêtes il s'agissait d'un crime isolé, d'une tentation de la misère. Or, l'accusation générale des deux pères était plus grave; mais n'auraient-lis pas un peu compromis leur satire en la généralisant et en la fisiant tomber sur deux choses tout à fait différentes, auciouse touiours confondues même par la plusquer des évidis?

Quant à nous, nous n'avions jamais rieu compris, nous l'avoons, à cette partic cetinaire ése infernitées, isqu'ais pair ou èle setur vieux traitée de Jean Kirchman, sur les funérailles sales Romains (d), et de Surckius, sur la jurispruelnec des maines (e), nous apportêvent le ce sujet un vari faisceau de lumières, bien cachées, il est vrai, sous le boisseau d'une couverure vennoulles que le bouquiniste, le plus vermoulue des villes (au point de vue matériel), rodeçuait avec soin dans les profondeurs les plus noires de son échoppe séculière.

De ces deux vieux témoins d'un autre âge, que nous nous garderons bien de transcrire plus a long, nous avons donct tirée et enseignement importi, qu'il fallait bien se garder de confondre les deux espèces de festins : l'aupoble paraetalle, ou repsa matérie offert à la familie sur le tombescu des regretés; l'autre, le silicernium, qui n'était offert qu'aux mânes exclusivement spiritudes.

Aux premiers (parentalia) devaient donc s'adresser tous les traits des pieux docteurs sur les festins dressés par la gourmandise sous le manteau de la piété, et saint Augustin n'avait pas besoin d'en aller chercher bien loin de

⁽a) De Resurrectione carnis.

⁽b) Sermo XV, de sanctis.

⁽c) Daniel, L. IV. v. 14. Cette forfaiture exceptionnelle n'empêchant pas les prophètes et notamment le prophète hale, ch. x.v., v. 8, de savoir que c'était à suni, c'est-à-dire au peute, a la fortune rubrivibuelle, que le vin était varie, et impérits mini libèmen. Ce moit de mini, aunes tradust par érisé, ne pourrant-sil pas donner l'étymologne du mot méme?

⁽d) De Funeribus Romanorum.

⁽e) De Jure manium,

hi l'analogue et peut-tre le modife, ces repas funères ayant totojous dé chec les Julis, et même chez les premiers cheriels, n'épid éta anathèmes des prophères un des apôires. Chez ces demiers, ces foitiss restraires dans les ngapers; chec les painesties permatelse, ou qui signituit à peur près la même chose; or s'il y avait abus chez les premiers, on trouvers tout simple qu'il y od désordre et sanché chez les seconds. Cest do co premier genre de festina que le bos Kirchman nous dit : « Rémino de parents et unis autour des tombecans, pendant lauguelle evau qui pleuraint le d'éfunt adorabaient, ou, pour mieux dire, engloutissaient (abnumentes, ne dicana abligurientes quidquell, tout e qui et ain d'ort dans ce reyard, lott et qu'en taberne.

Au second giener de festias, au contraire, se rapportent les injures des deux poètes stignations la reguelté des deux femmes qui dispatient aux cendres quoiques os, crime iolei, régéonn-le, infaction scandaleus et bien arre, puisqu'elle avait donne lieu à le oproverbe, « voire on souper au béder», pour d'esigner l'extrême capitais et às dernier derré de l'indimètre, qui passible tipe et l'avei passibilité.

Les bêtes féroces seules poussaient l'audore jusque-la, ce qui leur avait valu l'épithète de ferales, tirée de feralia. On coaviendra qu'après de pareilles attestations il n'est pas aisé de charger tous les prêtres et leurs consciences d'une infraction aussi coupable, et, à ce qu'il paralt, aussi peu justifiée par les faits.

Il faut être juste pour tout le monde, et toujours se reporter au point de vue général.

Or, un tel péché d'habitude no se serait nullement compris : l'edvant compris : l'edvant prime de mais per les erraits, duir; p'ét evants la conviction que ce forbit portait malheur à l'instant, subite funertaturens. Ainsi donc, autunt la tempérance et le respect à l'égard des seconds faiient suuvegardés par la terreur et la superition. Le nom de premier étais simple et folgage comme lui-même, epulem funerter, evans funebre: cetui du second était tout mysterier de la l'imperance et le respect à l'égard des seconds faiient souvegardés par la terreur et la superit fine. Le l'est de l

 Toutefois, ajoute-t-il, le maître des cérémonies funèbres, seul, goûtait légèrement (degustabat) les mets du socrifice (tibavitque dapes), »

Mais ce n'étaient probablement pas les restes tombés de la table, car, Pythagore l'a bien recommandé : « No ramassez jamais ce qui tombe de cette table à trois pieds, rpantice; et Athénée nous en donne la raison : « Ce qui tombe du trapéze est sucré (b). »



⁽a) Livre X, ch. x. (b) Livre X.

Mais alors en prélevant les miettes, la dégustation et le brûlé sur le festin général, quelle était donc la part qui restait à l'esprit, car il est évident qu'on lui en supposait une?

Ovide et Valère Maxime disent que « les festins s'appelaient charistics, parce qu'on les croyait dévorés par les ombres. Stuckius, de son côté, nous apprend qu'on « était procondiment convaince que les âmes des morts étaient réconfortées par ces mets et surtout désaltérées par ces vins (a). »

Et nous remarquerons, en passant, que l'archéologie modorne nous prouve la sobriété relative des revenants égyptiens par ces inscriptions assez fréquentes : « Puisse le grand Osiris te verser lui-même de l'eau fraiche (b)! » Voici d'abord quels étaient les préludes du festin :

Eustathe nous parle de ces létes païennes, dans lesquelles, « appolant trois fois les âmes de ceux qui étaient morts sur la terre étrangère, ils les évoquaient (e). » Saint Épiphane ajoute que la formule d'évocation était celle-ci : « Réveille-loi, mange et bois (d). »

Puis venait la vérification par l'appel; on prononçait le nom à haute voix, sauf celui des suicidés; car, « si par malheur on lo faisait, on regardait cela comme l'indice d'une calamité très-prochaine. »

Enfin venaient les questions : « Quelle a été la cause de la mort? où es-tu? que fais-tu?...»

Puis enfin venaient le sacrifice et le festin, et c'est toulours là le point délicat.

Que s'y passait-il donc?

D'abord, un grand silonce se faisait, et Donatus nous le donne commo mison éxpnologique du not silierrains « Ce mol, dil-1, signifie roir rea silence, in silentio cerarer, parce que tas ouanas souvers atons ex succes, et porce que ceux qui offerent le sacrifier regardent eux-mêmes en silence et sans y toucher, car celui qui avoit le malheur de s'en aviser était certain de faire fondre sur lei un genqual malleur (»).

Mais voir quoi? regarder quoi? le plat et la coupe? Celle-ci, il est vrai, en valuit déjà la peine, car elle ne paraissait jamais que là, et s'appelait obba, en raison des ob et obboth que nous allons voir dans le paragraphe suivant désigner les revenants.

Mais enfin que se passait-il autour de cette coupe et pendant ce silence mystérieux? Nous ne l'avons pas vu, mais Lucien nous l'a dit. « Ils sont persuadés que ces ombres soupent véritablement, qu'elles voltigent autour de ces mets ot qu'elles boivent véritablement de co vin. »

Mais comment en sont-ils persuades? à quoi le voient-ils? À la diminution probablement, puisque, bien que ces ombres soient très-sobres, ce ne sont que les restes du festin qui leur est servi que l'on brûle, reliquiæ cœnæ comburantar.

⁽a) De Jure manium, p. 121,

 ⁽b) Montfaucon en cue plusieurs au chapetre Funérailles
 (c) Nº 1393.

⁽d) Panarium, ou truté des bérénes,

⁽c) In Terentii Adelphor.

El quand nous disong très-solves, nous nous avrançons beancono, pusaque Pussanias nous révèté e qu'au rapport des prêtres de Delphes, le demon Eurinomus ne bissuit jamais que les os dans ce festin; et comme tout et dans tout, et que le mondo modorne est contenu dans l'ancien, écoulons lean de Léry nous disant que « les Américains ne soignent davantage le souper du démon Rygua, que pour qu'il respecte au moins lo cadarre du défina. »

On reconnaît ici l'Azazel de la Bible et des rabbins.

Reportons-nous ensnite à la Chine, et remarquons que les choses s'y passent oncore do même, avec cette différence, toutefois, que dans l'antiquité le contrôle est facile, puisque tout le monde entoure la cène, tandis que les Chinois n'osent pas la regarder et s'en rapportent au médium.

Les vivres apportés et le viu versé, pour laisser plas de liberda à l'emprit, tout lo mondo sort frappic, commo les parents, d'uno crainte respectausse, cruyant voir et enfendre lours voit et leurs soupirs... Le medium seul est resid, et l'un de tout surpostra d'ul doit faire sur ce qui s'est passé dans cet imposant tête-d-tête roule sur la manière dont le repas at ét commanne; il doit tire sur es l'espas is de toursonne; il doit tire sur est l'espair a le mangée et bien hu. Xim-l'ait (Zhuy-c'Hy, et sur trissesse est grande lorsque les mets sont aisses ser reire en saience et dens la construation, tandiès que, dans le sex contraire, on accontraire, on accontraire, on accontraire, on accontraire, on accontraire, not de dieture (σ).

Mais, nous allions l'oublier, il y a beaucoup d'Eurinomus à la Chine. Du moins, les Chinois distinguent-lis avec grand soin leurs esprits en ceppris sobres, Chin-rin, ot esprits vorces, Sid-zia, c'est-à-dire en esprits qui mangent, les uns immodérément et avec gloutonerie, les autres modérément, prudemment et selon les règles, juziar regulas (b):

Tout cela, nous lo savons, no readrait pas plus facile la théorie de cette consommation natirelle par des esprisis. Mois qui donc a parlé de consommation nierle? Sans doute, les vrais esprits no mangent pas, ou plust no mangent pas comme nous, car nous nous rappelons que l'ange Bapkall' a did is Tôbie: L'exque j'édais avec vous, le paravisais manger et boire, mais je me nourris d'un pain et d'un breuvage que vous ne pouvez pas voirs , (Tôbie), 1/V, Ch. ν , V)

Donc, en supposant que l'âme séparée ne puisse absolument rien conserver de la matière et soit aussi parfaitement spirituelle que le démon, l'absorption simulée par les bons esprits pout l'être également, par les mauvais; et puisquo nous sommes condammé par la nature même de ce travail à toujours retoubre des bauteurs de la Bible au migérables

⁽e) Mtr Maigrol, 1. H. (b) Id., I. H. p. 250.

T. IV. — MAN. RIST., III.

applications du démonisme moderne, nous nous rappelons que dans certaine maison hantée de la rue M.... à Versailles, dans les rares moments de récréation et d'enjouement qui venaient égaver quelque peu une grande persécution spirituelle de trois ans, on a vu plus d'une fois le premier service d'un diner disparattre subitement et faire croire à son absorption complète par l'ennemi, lorsqu'on le retrouvait plus tard au sommet de quelque armoire où il tenait compagnie à de l'argenterie, à des dentelles ou à des bijoux (a).

Mais, dira-t-on, la philosophie démoniaque de ces tours de passe-passe et de ces appétits simulés, où donc est-elle?... - Ah! vous n'y connaissez rien, mais écoutez bien Athénée :

« Ces sacrifices, dans le commencement si touchants et si pieux, avaient fini par les orgies les plus ignobles, orgies pendant lesquelles ils en venaient à dévouer à ces dieux infernaux leurs femmes et leurs enfants. à les écraser sous le poids de leurs malédictions, à briser de coups leurs domestiques et leurs esclaves, et à réaliser toutes les menaces qu'ils avaient proférées (b). »

La philosophie de ces festins, la voici : c'est qu'après s'être désaltérés si sohrement par l'eau fraiche chez les Égyptiens, par le lait chez certains peuples, par lo vin choz tant d'autres, ces mânes finissaient partout par le sang. Leur soif no s'étanchait plus qu'à ce prix-là; et la preuve, c'est que « pour joindre le plaisir et l'intérêt à la cruauté, » comme dit Tertullien (c), on finit par remplacer autour du tombeau les anciennes immolations d'esclaves par des jeux de gladiatours qui remplissaient le but également et qui « prirent le nom de bustuaires (bustuarii), du bûcher (bustum) dont ils ensanglantaient les cendres (d). »

Valère Maxime nous montre, sous le consulat d'Appius Claudius et de Fulvius, les fils de Junius Brutus offrant un présent de gladiateurs funéraires dans le forum Boarien pour honorer les cendres de leur père (e).

Nous en voyons un autre composé de cent vingt gladiateurs pour les funérailles de P. Licinius (f).

De même pour Scipion l'Africain.

On présumait que les mânes des jeunes filles y trouvaient la même jouissance, car Jules César voulut réjouir ceux de sa chère enfant par des combats de bêtes et de gladiateurs comme on n'en avait iamais vu (q),

Mais peur qu'on ne s'y trempât pas, pour qu'on sût bien que c'était aux manes que l'honneur s'adressait, on faisait comme en Chine, on produisait

⁽e) Voir Question des Esprits, p. 102, édit. de 1803.

⁽b) Aux mots silicensium et spulie.

⁽e) De Speciac., chapitre Munere. (d) Servius, hv. X, Æn.

⁽e) Val. Max., t. 11, ch. iv.

⁽f) Tite-Live, ch. xxxi. (a) Suétone, cb. xxvi, et Dion, cli. xt.,

Finage du défunt et on préparait sur les théâtres mêmes un siège à son dame. Autrement, que significarient cette statue d'or représentant Narcelley ce siège élevé tout suprès sur le théâtre, apparenment pour qu'il pôt mieux observer (n)? Au jeux de Pertinas, Sevère flu préparen au défunt trois au sur différents points du théâtre, et toujours probablement pour la même ration (b).

Arrivas-noas; les contempeurs de la nécrolàtric moderne peuvent entrevior maintennu tous ses précédents historiques, ainsi que leur importace terrible et beaucoup trop méconnue. L'historien se trouble devant l'envahissement du monde par ces nuréres de song humain, et à tout il en demande la raison sens olbreir une réponse. On ne le sait que repo; le ceure humain recède na lui des taintes suquianters: mais si ces instincts pouvainte se traibir largement à travers les larmes d'un Tibero, ce n'était pas est qui parlient au cure n'échier d'un Cista et ou du Schjoni, et cependant pour ces grands hommes, comme pour tout le monde, les moubre des gédiaisers devait cerve qui avient perceit partout les secfices hommos, et portlebenne, eux les joux Flornax et le délire hystérique des Bacchantes, c'est-à-drie les métars et les détaux (?)?

On comprend à présent que saint Paul se soit moutre si sévèrre pour « la dable et les feature demoniques» qui rétiente crependant, apres tout, que la pervension et la parcelie idolatrique d'un usage non-seulement très-permis, musi très-recommandé chez les juist, il n'est quier possible d'un duster lisant dans Tobie cette injunction d'un pere mourant à son fits : « Nouldin pas de porter lon paut et tou vin sur les tombes de justice (ch. v. v. v. dis .). Cet usage subsista, et spécialment sur les tombestur des martyres, jusqu'au temps de saint Ambriseis et de sinit Augustif qui violurier, en les supprieurs de saint Ambriseis et de sinit Augustif qui violurier, en les supprieurs de saint Ambriseis et de sinit Augustif qui violurier, en les supprieurs de saint Ambriseis et de sinit Augustif qui violurier, en les supprieurs, et les departs de saint de la consideration de la cons

⁽a) Dion, l. Ltl.

⁽⁶⁾ Kiphilm.

⁽c) On aut que Plora avait été courtisane, et que ces jeux furent ne hommage randu à ses même par la patrie reconsaissante. Quant aux sacrifices, mous avans déjà cuté la belle dessertation dans laquelle M. le D' Boudes démontre qu'ils n'étaient jamais qu'une nhéissance à l'oracle.

s v

Nécromancie objective ou visible chez les anciens.

Jusqu'ici tout se passait, si l'on veut, d'une manière subjectire, c'est-à-dire que les médiums seuls, ou les intéressés, percevaient dans leur imagination savanment et puissamment hallucinée soit des réponses suriatelligentes, soit des apparitions fantastiquement combinées.

Mais II y avait une variété de nécromancie bien autrement impressionnante encore; c'était celle qui faisait apparaître, soit les ombres, — et alors elle s'appellait xeinmancie, — soit le cadavre même du défunt, — et elle se nommait, en ce cas-la, nécyonancie. — Lei l'objectif remplaçait le subjectif, puisque ordinairement chacun pouvait percevoir le prodige, non plus seulement en imagination, mais par les sens et les organes de la vision, de l'ouite et du toucher.

Ceci devenait beaucoup plus grave, et pendant que la foule pouvait se livrer sans scruple et sans intermédiaire à la première de ces deux nécromancies, la seconde nécessitait presque tonjours la sorcière ou le magicien. Les théurges, il est vrai, prétendaient établir une grande différence entre leurs invocations adressées à Jupiter et celles faites par les pythonisses à Pluton; mais comme Jupiter était à la fois un Jupiter c'éleste et un Jupiter Summanus, c'est-à-dire inférnal, on comprend que la distinction ne reposait que sur une nuance, et que les lois qui permettaient l'une et prescrivaient l'autre fussent des lois très-arbitraires.

Nous ne connaissons rien qui, dans les recherches et le langage modernes, paisse rendre plus exactement l'esprit de cette nécromancie sinistre que le passage suivant, emprunté à une production récente.

M. Troguier (dans une de ses notes sur le livre II du Radja, p. 517), parle de la secte des Kapalikas ou hommes des crânes, adorateurs de Civa le Terrible.

Or, dans le drame Prabodha, un d'eux s'exprime en ces termes : « N'étant fait une guirlande d'ossements humains, ayant pris les cimetières pour demeure, me servant de crânes pour vases, et ma vue étant purifiée par le collyre de la dévotion, faisant mon offrande dans le feu de l'holocauste avec de la chair humaine enduite de graisse et de cervelle, après le jeûne nous nous enivrons avec de la liqueur spirituelle bue dans des crânes de Brachmanes. C'est dans ce sacrifice, manifesté par les flots de sang répaudus, par les gorges fermes coupées rapidement, que nous honorous notre grand 'dicu Bhairavá (le Civa des morts).

La Journat de la Société asiatique du Bengale (de janvier 1837) dit : « Dens jours encore il existe une secte assex nombreuse, les Caktyas, qui se délectent dans des orgies nocturnes célébrées sur des cimetières, et qui même se repaisseut de cadavres. » Plus loin le journal parle du rire violent qui sont pe cettre GutlaxABD EB CGANES...

Nous ne savons si cette forme de néeromancie se retrouverait en tous lieux anjourd'hui et se montrerait à tout venant, mais autrefois il y avait toute une contrée consacrée à l'accomplissement de ces mysières; c'étail al Thesprotie, Tarente, Averne, Cimmier, Héraclée, etc. Les ombres ne se profiquaient pas en ce temps-là dans les salons, et les cadavres encore moins, mais elles avaient leurs provinces. Quant aux praticiens, c'étaient aussi des noms illustres : c'était Orphée évoquant Eurydiec, Ulysse, Tyrésias; Énée descendant aux enfers; le fils de Pompée coasultant Erichthon, le savant Appion, Tombre d'Homère, Apollonius, celle d'Achille; Aristote, Aristote! Le philosophe rival et vainqueur de Platon! — Aristote, Accusé, dissid-on, pour avoir sacrifié aux manes de sa ferme avec les ries de Cérés L...

Horacc est trop connu, pour rappeler ce qu'il nous dit des sorcières et de leurs évocations 1.

^{1.} Satires, p. 8.

Virgile l'est encore plus, lorsqu'il nous fait descendre avec Étade dans les profondeurs de l'Averne 1. Sénèque l'est un peu moins, et comme tout le monde n'a pas lu dans son Gédipe l'évocation faite par Laius, et par l'entremise de Tirésias, dans les profondeurs d'une forét épaisse, écoutons-le.

Avant tout, le consultant royal se purifie et communie (sic), pour mieux se garder des atteintes funestes. Muni de soufre, il pénètre dans la forêt chère aux spectres et à Hécate. Trois fois le vieux Tirésias invoque cette déesse, ainsi que l'Achéron, les manes et celui qui régit les nuanes; trois fois il entonne ce chant magique, qui tour à tour apaise et force les âmes; le sang des troupeaux a coulé, le lait lui succède; après quoi, les yeux fixés sur la terre, il chante encore et appelle les ombres d'une voix plus grave et plus émue... « Pluton, Proserpine et Tisiphone, je vous adjure, laissez venir à moi les mânes de la race de Cadmus et retenez toutes les autres... Entendez ma voix, ô séjour de la mort et des supplices, desservi par les mânes; laissez franchir vos portes à celle qui les pousse, et que le Styx nous rende pour un moment sa proie!... Que Tisiphone, après avoir secoué trois fois ses serpents, la ramène elle-même à la lumière oubliée, et que Cerbère ne s'avise pas de lui présenter ses trois têtes pour la faire reculer!... Mais quoi! mes yeux ne voient rien paraître! rien ne répond à ma voix! Qu'est-ce à dire, et me prendriez-vous pour un vieillard sans puissance? Allons, plus de retard : i'en atteste les dieux : si mon attente se prolonge. je vais ébranler le Tartare... Je ne craindrai même pas de troubler Hécate et de révéler les secrets des trois mondes, Allons... » Et l'ombre d'apparaître 2.

^{4.} En., I. VI.

^{2.} On voit ici toutes les ressources que possedo la posisie, quand il s'agit de peindre et di napiere de grandes terreurs; inais pour bien comprendre son infériorité comme paissance émouvante comparée à celle de la musique, il suffit de se rappeler les modulations pénétrantes de la nécromantique invocation de on Juna : e 0 status gentifissima, a celles du magnifique

Quintilien nous le disait bien: « Les dieux et les mânes sont comme torturés par le murmure plein d'horreur et par les sommations impérieuses du magicien. »

« Si je ne puis fléchir le ciel, je saurai bien agiter l'Achéron. » Ce sont ces paroles qui donnent à la magicienne d'Eschyle (tragédie des Perses) le pouvoir de faire paraître Darius sur le sommet de la pyramide.

Voilà donc ce qu'Homère appelle αζωντας ἐγιύριν; en latin, suscitare manes, en français, susciter les manes, ce qui n'est pas les ressusciter, mot réservé à la double suscitation, qui ne regarde pas l'antiquité, comme nous le dirons plus tard.

Ce que nous venons de voir, ce n'était pas seulement la psychomancie ou la divination par l'âme, mais bien la psychagogie, c'est-à-dire l'attraction des âmes ou la ψυχοπομπαία, la conduite des âmes.

Homère nous donne un bet exemple d'évocation collective dans le dixième chant de l'Odyssée. Quoiqu'il soit presque aussi connu que le passage de Virgile, nous allons en reproduire la substance, parce qu'il renferme quelques particularités qu'il ne faut pas oublier.

Circé, en engageant Ulysse à cette téméraire pratique, lui avait tracé sa route, et, parmi les formules prescrites, avait bien insisté sur l'importance de l'épée : « l'ien-à ferme, avaitelle dit, et ne souffre pas qu'aucun des mânes se repaisse du sang répandu sur la terre, avant que tu aies interrogé Tirésias 4 - Arrive Ulysse; il suit religieusement tous les conseils

finale de la Semiranide: Respiro a pena, ou bien encore la belle phrase: «Moi, damné comme vous, » dans la fameuse évocation des nonnes de Robers le Diadés; etc à alors que tous les frissons de la necromancie parcourent le vieines des cinq milie nitiés... de l'Opéral Cest alors... Mais nous oubbions qu'il ne sèget ici du le Leporello, né Niuns, ni de Berton. Altaché, contro tous nos goûts, à la glebe du syllogisme et de l'érufition fatigante, il faut encore une foig quittre le dant pour... le labour.

 Nous avons rappelé à ce propos (Presbytère de Cideville) la dissertation à M. S..., au tome !", p. 26, des Mémoires de l'Acadêmie des inacriptions et belles-lettres): «Les apparitions de ces ombres légères ayant

T. IV. - MAN. HIST. HI.

de la grande magicienne. « Le sang coule, dit-il; les manes des morts sortent de l'Érèbe et s'assemblent; de jeunes énouses, des adolescents, des vieillards décrépits, des vierges, grand nombre de guerriers, arrivent et se pressent sur la fosse avec des cris perçants. La frayeur me saisit, la pâleur se répandit sur mon front... Je tirai alors mon épée et demeurai ferme, écartant les ombres et les empêchant de goûter le sang des victimes avant que j'eusse interrogé Tirésias... Celui-ci paraît à son tour... « Éloigne-toi de cette fosse, me crie-t-il, détourne ton épée pour que je boive de ce sang et que je t'instruise des oracles du destin. » Ulysse, cependant, aperçoit l'ombre de sa mère, et s'étonne de ce qu'elle semble ne pas le reconnaître... « Tous ceux d'entre les morts, lui répond Tirésias, à qui tu permettras de goûter du sang te parleront avec vérité; ceux que tu en écarteras ne te reconnaîtront pas et se retireront 1. » Sa mère boit donc et le reconnaît... Trois fois il veut la presser dans ses bras, et trois fois il ne saisit qu'un vain songe. « O ma mère, s'écriet-il, Proserpine ne m'aurait-elle donc envoyé qu'un fantôme? - Proserpine ne t'induit point en erreur, mais telle est l'existence des défunts. La puissance du feu a consumé leurs os, et lorsque la substance spirituelle s'est envolée dans les cieux, il ne reste plus de l'homme qu'un corps aérien semblable à un corps léger. » Achille 2, Ajax, Hercule, etc.,

la formo du corps étainet rapportées quelquefois avec des circonstances si précises et des témoignages si positifs, que des personnes, d'ailleurs bien sensées, ne arauient qu'en penser. Ce corps édité avait des mombres équivalents l'autre... et ces ombres légères craignaisent surtout la pointe d'une épée qui, cependant, ne pomoit les blessers.

On voit que le sang joue ici le rôle d'un fluide nécessaire à la mise en rapport.

^{2.} Si nous se jugiosa por les paroles d'Achille à Ujysee, nous concevrions nu triste idée de la félicife rierrére aux hieros dans les Champe-Ejerrée aux l'aiments mieux, lui dit le hiero, être homme de peine et de journée sur la terre que de possèder tout l'empire des morts. Se pérones, pour le parinisme, que ce splees nostalgique tenait à l'activité tout exceptionnelle du fils de Peice.

s'offrent successivement à sa vue. « Le tins ferme, dit-il, et sans doute j'aurais vu paraltre, selon mon désir, Thésée, Pirithoüs, mais le peuple des morts s'assemblait en si grande foule, et avec de tels cris, que la frayeur me saisit; je craignis que Proserpine ne tirát des enfers la tête de Gorgone, et qu'elle ne l'envoyât vers moi... Je m'empressai de rejoindre mon vaisseaut.

Du moment où l'on admet l'apparition spontanée des spectres, cette psychagogie si terrible n'est donc plus autre chose qu'une de ces apparitions manifestées sous la pression d'une force particulière et mystéricuse.

Si nous ne craignions pas les Zoïles, le mot contrainte par ombre du defunt rendrait d'autant mieux notre pensée, qu'elle nous aiderait à bien distinguer cet acte de la contrainte par corps, dont voici maintenant le spécimen fidèle.

« Les deux armécs de César et de Pompée s'approchent, et l'on pressent que la mêlée sera terrible. Les uns la devancent de leurs vœux. d'autres la redoutent et voudraient connaître l'arrêt du destin. Parmi ces derniers se trouvait Sextus. l'indigne fils du grand Pompée... Il est voisin des peuples de l'Hémus, la Thessalie, cette patrie des Érichthon et des Médée, dont les accents magiques subjuguent Memphis, Babylone et jusqu'aux dieux immortels... Érichthon l'emportait sur toutes les Hémonides... Dès que la renommée eut fait connaître au fils de Pompée cette exécrable enchanteresse, il se met en marche au milieu de la nuit, et, suivi de deux intimes, il traverse d'affreux déserts. Après avoir erré longtemps parmi les tombeaux entr'ouverts et les débris de bûchers, ils ancrcoivent la magicienne assise dans le creux d'un rocher et toute préoccupée des nouveaux charmes qu'elle allait jeter sur les champs de Philippes, afin de mieux disposer à son gré des flots de sang qu'elle allait y verser... « O toi, la gloire des Hémonides, lui dit Sextus,... force les dieux à s'expliquer, ou, sans leur faire violence, tire la vérité de la nuit des tombeaux : ouvre-moi le séjour des mânes et contrains la mort à nous donner des lumières... - Jeune homme, reprend la Thessalienne,... si tu te contentes de prévoir l'avenir, mille routes faciles te seront ouvertes. La terre, le chaos des mers, les campagnes, les rochers de Rhodope, tout me parle. Mais, puisqu'un carnage récent nous fournit des morts en abondance, enlevons-en un qui n'ait pas perdu toute la chaleur de la vie, et dont les organes encore flexibles forment des sons à pleine voix; n'attendons pas que ses fibres desséchées ne puissent plus nous rendre que des accents faibles et confus, » Elle dit, et, redoublant par ses charmes les ténèbres de la nuit, elle s'enveloppe la tête d'un nuage impur, et va courant sur un champ de morts qui n'étaient pas ensevelis. A son aspect, les loups dévorants prennent la fuite, et les oiseaux voraces détachent leurs griffes de la proje même avant d'y avoir goûté. Cependant, la Thessalienne roule ces cadavres glacés pour en choisir un dont le poumon, n'ayant reçu aucune atteinte, puisse lui rendre des sons. Elle en trouve plusieurs, et son choix suspendu tient une foule de morts dans l'attente du choix qu'elle va faire... A la fin elle choisit, et, traînant à travers les rochers ce malheureux condamné à revivre, elle l'amène à l'antre où s'accomplissent ses forfaits, et qui descend dans le voisinage des enfers, de sorte que l'ombre elle-même eût pu douter si elle les avait quittés. Se couvrant alors le visage de ses cheveux entrelacés de serpents, et voyant Sextus et tous les siens plongés dans la plus morne terreur : « Rassurez-vous, leur dit-elle, ce corps va reprendre la vie, et ses traits vont se rétablir dans un état si naturel que les plus timides pourront sans crainte le voir et l'entendre parler... Je vous permettrais de trembler si je vous montrais les eaux enflammées du Phlégéthon, ou Cerbère secouant sous sa main sa crinière de serpents, ou bien les géants secouant leurs chaînes avec rage... Mais, lâches que vous êtes, que craignez-vous de mânes tremblants eux-mêmes devant moi ? »

« Alors, faisant au cadavre de nouvelles blessures, elle

verse dans ses veines un sang nouveau, plein de chaleur; elle v joint l'écume d'un loup enragé, les poisons violents préparés par ses soins, et le souffle empoisonneur de sa bouche... Alors, plus puissante que les philtres, sa voix se fait entendre au dieu des morts. Ce n'est d'abord qu'un murmure confus et qui n'a rien de la voix humaine : « Euménides, dit-elle, et toi.... Proserpine, qu'on adore sous le nom d'Hécate et par qui les mânes et moi nous communiquons en secret.... si ma bouche est assez criminelle pour vous implorer, si iamais elle ne vous nomma sans s'être remplie de sang humain, si j'ai plus d'une fois égorgé sur vos autels la mère et l'enfant qu'elle portait dans son sein... sovez propices à mes vœux! Je ne demande pas une ombre dès longtemps enfermée dans vos cachots... Souffrez que l'ombre de ce soldat, qui n'est encore qu'à l'entrée de ce noir séjour, instruise le fils de ce héros et lui annonce le sort de ses armes, »

« Après qu'elle a proféré ces paroles, elle se relève, et, la bouche écumante,... elle s'étonne des lenteurs de l'enfer, et, s'irritant contre la mort, elle frappe à coups redoublés de couleuvres vivantes le cadavre trop longtemps immobile, pendant que par les fentes de son antre elle hurle contre les manes et trouble le silence éternel des enfers... « Tisiphone et Mégère, prenez garde, je vous chasserai des tombeaux, je vous éloignerai des urnes!... Faut-il donc que j'appelle celui dont la terre n'entend jamais prononcer le nom sans frémir, celui qui, d'un œil assuré, regarde en face la Gorgone?... » A peine elle achevait ces derniers mots, qu'une chaleur soudaine pénètre le sang du cadavre, et ce sang commence à couler. Dans son sein, glacé jusqu'alors, les fibres tremblantes palpitent, et la vie se mêle dans ce corps avec la mort; les nerfs prennent leur ressort, mais non pas leur souplesse. Repoussé par la terre, il se re'ève tout d'une pièce; ses yeux ouverts sont immobiles, et la pâleur lui reste... « Jeune homme, articule le cadavre, toutefois comme s'il sortait d'un étonnement stupide, il ne s'agit plus de savoir aux enfers lequel de deux chefs va périr sur le Nil ou sur le Tibre. César et Pompée ne se disputent aujourd'hui que l'emplacement de leurs tombeaux... Quant à toi, Sextus, ne me demande pas quel sera ton destin, les parques se chargeront de te l'apprendre... O malbeureuse famille! vous n'avez plus dans le monde entier d'asile plus sûr que les champs de Pharsale.»

« Lorsque ce corps ranimé out accompli sa mission, il se tint muet, immobile et redemandant la mort. Mais, pour la lui rendre, il lui fallut un nouvel enchantement, car les destins, ayant exercé leurs droits, ne pouvaient plus rien sur sa vie. 'L'Hémonide compose donc un bicher magique où ce corps vivant va se placer lui-mêne.

Après ce tableau nécromantique, dont les détails accusent chez Lucain une connaissance approfondie des rites thessaliens, personne ne lui refusera le titre du plus grand poëte de la démonologie antique.

Nous examinerons tout à l'heure si les trente-deux précautions recommandées par lui sont absolument nécessaires à l'obtention de phénomènes qui se reproduisent si bien d'euxnèmes.

Quoi qu'il en soit, à de bien rares exceptions près, et soit qu'il s'agit de divination par le cadavre, comme dans la consultation d'Érichthon (nécyomancie), ou par l'âme rendue visible, comme dans celle d'Ulysse (psychagogie), ou par de simples phénomènes nécessitant sa présence malgré son invisibilité (psychomancie), toute l'antiquité paraissait bien persuadée de l'identité des manes consultés, et de la présence simultanée, quoique distincte, des mânes humains et des mânes divins consultés avec eux.

Et comment auraient-ils douté, dans ces apparitions sollicitées, d'une identité qui leur paraissait si manifeste dans les apparitions spontanées?

Lorsque, comme Cimon, on avait fait tout exprès le voyage d'Héraclée pour y voir l'ombre d'une mère bien-aimée, et que celle-ci, par suite de cette évocation, avait révélé à son meurtrier le sort qui l'attendait, comment douter de sa présence?

Lorsqu'à Marathon, deux ombres, dont l'une offrait la parfaite image de Thésée, et l'autre celle du laboureur Érecthée, eurent décidé du gain de la bataille, le premier en marchant à la tête de l'armée, le second en enfonçant les rangs ennemis à coups de socle de charrue, comment douter que derrière ces ombres ne s'abriassent leurs personnes elles-mêmes 1?

Lorsque sur ce même champ de bataille, comme aux bords du lac de Trasimène, « quatre cents ans plus tard, dit Pausanias, on entendait encore les plaintes et les soupirs des animaux et des hommes, comme l'on percevait la vue de leurs ombres, comment et pourquoi ne pas croire à la voix de tant de victimes?

Lorsque dans les héroa, plus fréquentés peut-être encore que les temples, le hôres apparaissait en personne pour vous annoncer la guérison réclambe, pourquoi douter? Valère Maxime, historien digne de foi, après avoir avancé « qu'il y a autant de démons que d'àmes humaines, oéous « vêpe», » affirme solennellement qu'il a cu de cette manière lui-méme, et bien éveillé, la forme et le visage d'Achille, d'Esculape et d'Hercule?.»

La persuasion devenait bien autrement profonde, lorsque sur le lieu de presque tous les assassinats, suicides, sépultures incomplètes ou violées, le spectre était pour ainsi dire attaché à l'endroit.

Voyez : palais de Caligula hanté jusqu'à son incendie;

Palais de Néron jusqu'à sa destruction;

Tous les lieux visités par Othon, trainant partout avec lui le spectre de Galba, sa victime, avec lequel on l'avait vu lutter et rouler au pied de sa couche, dès la première nuit de son règne ³;

^{4.} Voir § I de ce chapitre.

^{2.} Dissert. 26 et 27. 3. Suétone, Othon.

^{3.} Stietone, Otnon.

Maison d'Athénodore déjà citée, où Pline vous affirme que le spectre désigna lui-même l'endroit où restait sa dépouille ¹; Maison d'Eubatidas à Corinthe, où Lucien établit un phénomène exactement semblable dans le fond et dans la forme ²; Maison de Dion, où un spectre féminin et menaçant vint le

frapper de terreur, peu de jours avant le suicide de son fils ³. On n'en finirait pas, si l'on voulait dérouler l'interminable chaîne d'apparitions prophétiques et vengeresses qui, dans l'antiquité, décidèrent aussi souvent du sort de tant de per-

sonnages illustres que du destin des États.

Le héros, comme nous l'avons déjà dit, devenait le patron ou le fléau de sa patrie, souvent tous les deux à la fois, et l'offrande de la terreur et des supplications était plus souvent déposée sur son autel que celle de la reconnaissance et de l'amour.

Mais, qu'il fat patron ou ficau, ce n'en était pas moins fui pour tout le monde, et chez les philosophes nous ne trouvons qu'une exception à cette confiance générale : c'est Platon, disant qu'il « soupçonnail les esprils malins de prendre souvent la place de ces morts; » ce que Jamblique et, d'après lui, Porphyre nous répétent tous les deux, éclairés qu'ils peuvent être en outre, par les prudences et les réserves de la théologie chrétienne, sur les affirmations de ces spectres et leur douteuse identité.

Mais de ce que l'antiquité tout entière croyait à celle-ci, s'ensuit-il qu'elle croyait à l'apparition de toute la personne? Nullement, et même elle professait tout le contraire.

On le sait, pour elle c'était l'albahon, l'image, le ψυχλ, l'âme sensible, le πνοῦμα, le soulle, le μορμολικών, l'ombre, ou pour mieux dire encore le ἄμαξα ψυχές, ou char de l'âme, qui figurait dans toutes ces apparitions. Nous discuterons dans une des notes qui suivront ce chapitre tout ce qui regarde cette importante et si difficile distinction.

^{1.} Lettre 7, 27.

^{2.} In Philopseudo.

^{3.} Plut., in Dion.

S VI.

Nécromancie et revenants devant la science moderne.

1. - Le revenant oulgaire et la science.

Avant notre dernière épidémie spirituelle, et, à plus forte raison, dans la première moitié de ce siècle, qui donc eût jamais pu se douter que la question des revenants allait être encore une des plus graves et des plus scientifiquement traitées dans toutes les annales médicate de l'Europe? C'est tellement vrai cependant, que ce xix' siècle, tonjours fort peu soucieux de ce qu'on a pu dire avant lui, s'est avisé d'en faire un de ses titres de gloire, et de proclamer qu'il avait enfin trouvé la vérité sur ces choses : nul, dit-il, n'ayant pénétré comme lui dans les profondeurs de la psychologie nerveuse, et, grâce à ses études, résolu avec plus de bon-heur les problèmes les plus compliqués de la philosophie de l'histoire et des religions.

En effet, avant l'immense fazco aquel sont venues aboutir tant d'études, forsqu'il s'est agi de les appliquer à la grande manifestation de 1853, il est juste de reconnaître qu'on avait publié en France un certain nombre d'ouvrages, en Angleterre un nombre considérable, et, en 'Allemagne, de véritables bibliothèques, dans lesqueis les apparitions de morts occupaient le rang qui leur était du ét étaient traitées avec le sérieux qu'elles méritent. Il ne manquait plus à ces aliénistes savants, mais trop préoccupés d'eux-mêmes, que de tenir un peu plus de compte, de l'antiquité d'abord et de ses affirmations, puis de celles de lous les pays et de tous les temps, puis de celles de lous les pays et de tous les temps, puis de celles de la théologie qui, nous allons le voir, aurait pu leur apprendre énormément, et enfin de celles de leurs pères, de leurs maltres scientifiques, auxquels, par exception,

M. le docteur Calmeil n'a pas craint de rendre le plus magnifique hommage.

A cette école, ils auraient acquis d'abord cette sorte de bonne foi philosophique qui consiste à exposer les faits dans leur entière et fidèle nudité, et à ne pas supprimer les détails inadmissibles.

Alors, on ne les aurait pas vus nous donner un luxe de neólogisme médical pour une lumière nouvelle, et surtout en tirer des conséquences qui, malgré leur apparence spécieuse, n'expliquent pas mieux leurs prémisses, que le grimoire latin de Sganarelle n'expliquait la maladie de la fausse muette.

A part ce dernier inconvénient, nous le reconnaissons, on trouvera certainement beaucoup d'esprit, beaucoup de sagacité, d'invention surtout, et même un grand intérêt, dans les dissertations modernes, non pas sur la nécromancie (on ne s'en occupe pas), mais sur le fantôme et sur la spectropathie 1, comme on l'appelle.

En Allemagne, les Mayer, Ennemoser, Eschemaier, Schubert, Paulus, Novalis; en Angleterre, les Coleridge, Hibbert, Ferriar, Abercombie; chez nous. Esquirol, Pinel, Falret, Leuret, Ferrus, Baillarger, Brierre de Boismont, Cerise. Calmeil, Lélut, etc.; tous, sans que les salons s'en doutent, ont aborté la question des rerenants, soit en les appelant directement et explicitement par leur nom, soit en les comprenant indirectement et implicitement dans les énormes cadres des visions et apparitions hallucinations hallucinations.

Qu'on se tienne donc pour averti, et que l'ignorance craigne de se trahir elle-même en riant comme une sotte au simple prononcé d'un mot qui a toujours fait et fera longtemps encore le désespoir d'une science qui s'y heurte à toutes les heures.

C'est ainsi que les médecins appellent l'état dans lequel on voit des spectres.

Cela dit, entrons en matière et prouvons une fois de plus tout ce qu'il en coûte à ceux qui, par préjugé, de toutes les clefs de leur trousseau ne rejettent à priori que celle qui ouvre le problème.

Ces appartitions transmondaines, comme les appelait Fourrier, sont donc considérées par la science actuelle à plusieurs points de vue différents, tels que : la jonglerie, l'action objective d'une puissance ou d'un agent physique encore inconnu, puis encore la perturbation subjective du système nerveur par un simple dérangement dans la circulation nerveuse et sanguine, ou bien, enfin, le développement psychophysiologique de quelque faculté latente et productrice de l'extase; autrement dit, jonglerie, agent physique, maladie, ou bien état psychique anormal.

De sorte que, sur ce terrain, la science est encore bien plus en guerre avec elle-même qu'elle ne l'est avec nous, car le développement d'une faculté n'est pas une maladie; comme, à leur tour, ces deux hypothèses font, à elles seules, bonne et complète justice de la jonglerie. De la part de tout homme sérieux, celle-ci doit être et est aujourd'hui l'objet d'une mise hors de cause absolue, avec toute as suite obligée de ren-triloquie, de muscles péroniers, etc., qui ne sont plus qu'une inconvenante et manyaise plaisauterie.

En effet, traiter de jongleur un homme, quel qu'il soit, qui se dit en communication avec des habitants de l'autre monde, n'est-ce pas se moquer non plus de lui seulement, mais de tous les chercheurs scientifiques de la cause de toutes ces illusions ?

Pour beaucoup de ces derniers, il ne s'agit donc ici que de fluides ambiants, que de gaz plus ou moins délétères, agissant sur le fluide nerveux, ou bien encore, si ces matérialistes sont idéologues, ce seront les idées ou tout au moins la partie matérielle de l'idée, l'image ou le miame de la folie, qui, après l'avoir longtemps obsédé, entre en vainqueur dans le cerveau dont il devient le maître et le tyran. Pour d'autres enfin, ce n'est pas seulement une idée folle, ce sont des « nuées d'idées folles qui tourbillonnent autour de leur victime. »

Mais tout n'est pas subjectif. Il existe encore des lueurs singulières, produits de la décomposition animale, qui se voient autour des tombeaux, et qui ne sauraient être, dit-on, autre chose que « la consistance momentanée des vapeurs empyreumatiques s'exhalant tei sous forme d'esprits animaux et de feux ardents. » Pour les plus avancés enfin, la cause de ces derniers phénomènes est uniquement la lumière conque, récemment découverte par un des plus habiles physiciens de toute l'Allemagne, le baron de Réichenbach:

« Mon ami, lisons-nous dans la neuvième de ses Lettres, nous avons une réparation à faire à nos vieilles femmes, nous devons leur demander pardon d'une injustice. Les esprits ignés existent en fait et en vérité. Leur présence ne peut plus être niée. Il faut, bon gré, mal gré, leur accorder cela, et elles auront raison, même en disant que les spectres ne sont pas vus par tout le monde, car ils ne le sont que par les privilégiés, les sensitifés 1. But encore que nous confessions cette vérité; ce n'est pas leur faute, si nous n'avons pas compris pendant un si long temps ce qu'elles nous avaient affirmé pendant des milliers de sècles.»

« Eh bien! tout cela, c'est du carbonate d'ammoniaque, de l'hydrogène phosphoré et d'autres produits connus et inconnus de la putréfaction, qui, par l'évaporation, développent de la lumière odirpue. Quand le travail est à la fin, les lueurs cessent et les morts sont reconciliés?.

^{1.} Tels que les somnambules, par exemple.

^{2.} Selon le savant baron, c'est donc l'orlo ul même lumière spéciale qui, sur les sombse des omors, dessire leurs formes dans les sira, et il cite à l'appui le trait de Pfoffel, qui, devenu aveugle et dictant ses ouvrages à un jeune, théològien calune et raisonnable, voyat cécli-ci, lorgu'on se prometic les soir, dans une certaine allée de son jardin, s'arrêter tout le coup devant le sojer, dans une certaine allée de son jardin, s'arrêter tout le coup devant le spectre d'une femme démeasurement grunde, qui s'allongeait et se racouprement par le comparation de l'acceptation d

Voilà done les éléments chimiques du corps humain proclamés les seuls auteurs des spectres et des fantômes! Nous retournons à la théorie de Lucrèce expliquant le même phénomène par « des images émanées de la personne, semblables à ces envelopes pelliculaires dont les serpents se dépouillent périodiquement et qui restent flottantes dans les airs¹, » C'est aussi revenir à la chimie du xvur siècle : » Oui, disaient les chimistes de cette pauvre époque, tout imbus encore de cette doctrine de Lucrèce sur les corps, oui, la forme substantielle des corps réside dans les sels. Les parties volatiles dégagées du sein de la terre viennent planer à la surface pour y recomposer une image, une apparence, un individu qui est bien le nôtre, moins le concours des substances dévorées complétement par la tombe². »

cissait constamment. On se mit à fouiller et l'on trouva à cette même place une femme enterrée.

Reichenbach rapproche ce fait de ces lueurs que tous les sensitifs affirment leur apparaître sur une foule de tombes, tantôt grandes, tantôt naines et rampantes, et que le peuple dit être seulement visibles aux élus. « Lorsqu'on s'en rapproche, dit-il, elles s'agitent et disparaissent pour reparaître au bout de nucleures instants.

El pourquoi, dit-il, cette forme humaine des fanômes? « C'est que la substance lumineuse de l'od, s'eiverant, d'une manière égalo, des diférentes parties du corys, dail, en se dégageant dans l'air, reproduire d'une manière plus ou moins vague, les contours de ce corps. lei c'est l'od qui accompagne l'activité des forces chimiquos disolvantes. »

Dans la Reuse germanajase du 31 mai 1861. M. Boccovitz, naujssant cette beherir de Ricchenbach, nous la montre occlamie deis on appartion par Berzeitius et Liebig. Ces grands chimistes furent bien tentes de saluer dans l'od une dynamidio nouvelle: natheureusement pour cette substance et pour son inventeur, tout cela ressemblait parfaitement su fameux fluide mesmèrien, et, comme loi, no se rendait jamais ensaithe qu'aux resentify et aux son-nambules. En raison de cette parenté suspecte, il ui est donc pas encoreadmis dans la science, et. dans tous les cas, le brano, en la rétusant toute intelligence (même dans son action sur la lugaette divinatoire), lui de toute vortu explicatire pour les falts qui nous occupent.

4. Lucrèce, l. IV.

 Yoir, entre autres, Cornélius Agrippa et tous les alchimistes, même des savants très-recommandables, tels que Boyle, le président de la Société royale des sciences de Londres, l'abbé de Vallemont, etc., etc. Sur ces bases s'éleva bientôt la théorie des spectres, « simples jeux de la nature et des principes gazéiformes. »

De nos jours, sir Henry Davy, en se livrant à de trèscurieuses expériences sur l'action extatigène de certains gaz et de certains poisons, tels que l'oxyde nitreux, le misame paludéen, le haschich, etc., vint fortifier tout le système spiritochimique, et depuis lors il figure dans tous les traités sur le délire et les halluciantions.

Mais, disent la plupart des médecins, sans nier l'action des agents atmosphériques, la plupart du temps le fantôme est uniquement le produit de l'état maladif et physiologique du malade. Voyez chez le libraire Nicolai de Berlin la trèscurieuse expérience suivie et racontée par lui-même, expérience qui lie de la manière la plus évidente le nombre et la netteté de ces fantômes au plus ou moins de sang qui restait dans ses veines. Donc, leur existence ne serait due, d'après cela, qu'à un rapport encore mal défini entre les deux circulations nerveuse et sanguine; donc, le fantôme est parfaitement subjectif, et n'existe même pas comme image autour de nous.

Et là-dessus on construit l'édifice exclusif des hallucinations sensoriales actives et spontanées, c'est-à-dire se produisant elles-mêmes.

Allons donc! reprennent à leur tour les médecins spiritualistes (car il en reste encero.), le sang et la circulation ne créeraient rien du tout, si l'âme, sous l'influence d'une cause excitante et inconnue, ne sentait pas se développer en elle des facultés supérieures qui la plongent dans un état que l'on pourrait appeler magnétique, extaiff, mais qui se réduit en définitive à un simple épanouissement de facultés, à la production de phénomènes psychologiques très-curieux, et par suite à la création de très-singulières apparitions, mais qui sont toutes le résultat ou de la réminiteure, ou de la présont toutes le résultat ou de la réminiteure, ou de la pré-

4. Produisant l'extase.

occupation de notre esprit, coïncidant avec toutes les éventualités du hasard.

Lisez tous les ouvrages allemands, anglais et français cités plus haut, et vous ne trouverez jamais que l'on puisse échapper à l'une de ces trois catégories de fantômes, vivant d'aileur-sen excellente intelligence jusqu'au moment où l'une d'elles s'avise d'échapper au serment solennellement prêté de « ne iamais glisser dans le suriaturel et la surintelligence.»

Nous ne parlons pas des savants magnétistes, ou disposés à le devenir, parce que s'ils sont par trop encouragés en Allemagne, ils sont bamis, en Angleterre et en France, de l'aréopage légal et ne comptent pas dans la science officiellement constituée.

Comment donc avec ces trois semblants d'explication pouvait-on espérer d'échapper aux faits qu'on était obligé d'accepter et dont nous allons donner maintenant quelques exemples 1?

Comme il ne se passe absolument rien dans les phénomènes modernes qui ne se trouve consigné dans les réclis anciens, nos aliénistes ont fait de l'arges emprunts à ceux-ci, mais toujours avec cette légèreté de transcription et ce mépris calculé des dédails, d'autant plus imprudent que, les mêmes dédails, se retrouvant dans tous les récits subséquents que va leur offir la suite des sècles, finissent par constituer précisément le foud du phénomène, et par faire sauter toutes leurs théories les unes arrès les autres.

C'est ordinairement la quintessence et tout l'arome du récit que tous omettent, les uns comme une chose indifférente, les autres comme une chose beaucoup trop significative, et comme l'ennemi le plus dangereux de leurs systèmes.

^{4.} Nous signalons à nos lecteurs une magnifique étude sur « le fantôme humain et le principe vital » contenue dans le curieux ouvrage publié tout dernièrement par notre ami le chevalier Des Mousseaux, sous le titre de : Médiateurs et moyens de la mayle. Nous y reviendrons et saurons en profiter à la fin de ce chapitre.

Ainsi tous nos aliénistes commencent par rapporter le fait suivant, qui dut son grand retentissement d'abord à la célébrié du savant qui en fut le sujet, ensuite à la plume du grand cardinal Baronius, qui le tenait lui-même de son petit-fils, ecclésisatique de haut rang, homme « de la plus grande probité » et honoré d'eux.

Michel Mercatus était lié d'amitié avec le célèbre Marcilius Ficin. Un jour que le premier se livrait de grand matin à l'étude de la philosophie, il entend le bruit du galop d'un cheval qui s'arrête à sa porte, puis assitôt la voix de son ami Ficin qui lui crie: « O Michel, Michel, toutes ces choses sont vraies ! » Surpris de ces paroles, Mercatus se lève, court à la croisée, et reconnaît son ami qui lui fournait le dos : il était vêtu de blanc et monté sur un cheval de même couleur. Mercatus l'appelle et le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu... Mais bientôt il recoit la nouvelle que Ficin était mort à Florence, à l'heure même de l'apparition. La distance qui les sénarait était l'ex>considérable ¹.

Voils, certes, un hasard si extraordinaire qu'il suffirait seul à se faire exclure; mais que devinet-il, lorsqu'on rétabilit ce que nous appelions tout à l'heure l'arome du récit, c'est-à-dire la circonstance qui lui donne sa vraie signification, à savoir l'engagement mutuel pris depuis longtemps entre ces deux illustres amis : que « celui des deux qui mourrait le premier apparaltrait au survivant, si cela était possible, et l'informerait des conditions de l'autre vie? » Eh bien! tous les alfenistes omettent ce détail, bien que Baronius le mentionne avec raison comme dominant tout le récit. Il le dominait tellement aux yeux de Mercatus, qu'à partir de ce moment il abandonna tous ses travaux profanes pour se livrer à la théologie?.

On sait que rien n'était plus fréquent autrefois que de semblables conventions, connues même dans l'antiquité, et aux-

^{4.} Baronius, Annales ecclesiastici, « de Apparitionibus. »

^{2.} Id. ibid.

quelles, dans le moyen âge, saint Thomas ne craint pas de consacrer un assez long article.

Comme en général elles étaient suivies partout des mêmes effets, on comprend tout ce qu'elles enlèvent au hasard.

Le D' Brierre de Boismont ne l'a cependant pas omise, et nous n'en sommes que plus étonné de le voir n'en tiere d'autre conséquence que celle-ci: « L'étude de Platon, l'idée de son ami, déterminèrent chez Mercatus une hallucination qui fut aussi favorisée par le silence du main 1.

Ainsi la convention préalable, la simultanéité de son accomplissement et de la mort sont primées ici — par quoi? — par la lecture, et la fraicheur du matin!...

Aussi va-t-il arriver forcément que toutes les fois que la même convention se présentera elle ne pèsera pas d'un cheveu dans la balance scientifique qui doit donner la vérité.

Nous allons en avoir tout aussitôt la preuve dans le récit suivant que nous empruntons au même docteur, tout exprès parce qu'il nous paraît, de tous, le moins mal disposé à l'égard du surnaturel.

Cette aventure, qui fit aussi beaucoup de bruit au commencement du xvn' siècle, paraît en outre garantie par toutes les affirmations possibles, et entre autres par celle du bon abbé de Saint-Pierre qui, après toute une série d'enquêtes, l'a consignée dans le tome 1V, page 57, de ses ouvres.

La voici telle qu'elle est racontée et expliquée par M. le D' Brierre ².

« Ons. 420. — M. Bézuel, jeune étudiant de quinze ans, avait contracté une amitié intime avec un autre jeune homme nommé Desfontaines. Après avoir parlé des pactes entre personnes qui conviennent que le mort visitera le vivant, ils imprent de large un pareil traité, et le signèrent de leur sang

^{1.} Des Hallucinations, p. 336.

^{2.} Id., p. 335.

^{7.} IV. - MAN. HIST., III.

en 1696. — Quelque temps après ils se séparèrent, et Desfontaines se rendit à Caen.

« En juillet 1697, M. Bézuel s'amusait à couper du foin près la maison d'un ami, lorsqu'il éprouva une faiblesse qui fut suivie d'une mauvaise nuit. Malgré cette indisposition, il retourna aux champs le lendemain; l'accident se reproduisit. Le troisième jour, il eut un accès plus grave : « le perdis, dii-il, connaissance. On vint à mon secours, mais mon esprit était beaucoup plus troublé qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Les personnes qui me relevèrent m'ont assuré que m'ayant demandé où je me sentais mal, je leur répondis : l'ai eu ce que je ne croyait jamais roir, le ne ne rappelle ni la demande ni la réponse : cependant ceci s'accorde avec le souvenir de l'apparition d'un homme ayant la moitié de la taille ordinaire, mais que je ne connaissais pas.

« Quelques instants après, en montant à une échelle, j'aperçue, au pied, mon camarade de classe Desfontaines. A cette vue, j'eus un éblouissement; ma tête glissa entre deux échelons, et je tombai en syncope. On me descendit, et je fus placé sur une pièce de bois qui servait de siége dans la grande place des Capucins. Dès que je fus assis, je ne vis plus le matre de la masion, M. de Sorteville, ni ses gens, bien qu'ils fussent devant moi; mais je reconaus Desfontaines, qui me faisait signe de venir à lui. Je me reculai, comme pour lui faire de la place. Ceux qui étaient présents et que je ne voyais pas, quoique mes yeux fussent ouverls, remarquèrent ce mouvement.

- « Comme il restait immobile, je me levai pour aller à sa rencontre; il me prit le bras gauche de sa main droite, et me conduisit à trente pas plus loin dans une ruelle, en me tenant fortement.
- « Les domestiques, croyant que j'éțais complétement réabli, allèrent à leurs affaires, excepté un petit jockey, qui dit à M. de Sorteville que je me parlais à moi-même. Celui-ci pensa que j'étais gris; il s'approcha, m'entendit

faire quelques questions, y répondre, et il me le dit depuis.

« Ma conversation avec Desfontaines dura trois quarts d'heure. «— l'étais convenu avec vous, dii-lì, que si je mourais le premier, je viendrais vous le dire : je me suis noyé dans la rivière de Caen hier à cette heure, en compagnie de tels et tels. Il faisait très-chaud, la fantaisie me prit de me baigner; enentrant dans l'eau, je m'évanouis. L'abbé Ménil-Jean, mon camarde, plongea pour me refiere. Le lui saissie pied; mais,

de l'eau, il me donna un violent coup dans la poitrine, et me rejeta au fond de l'eau, qui est très-profonde en cet endroit. » « Desfontaires, continue M. Bézuel, était plus grand que de son vivant. Je ne distinguais toujours que la moitié de son corps; il était nu, sans chapeau, avec ses beaux cheveux blonds, un papier blanc sur le front, roulé dans les cheveux.

soit qu'il fût effrayé, soit qu'il voulût remonter à la surface

sur lequel il y avait une écriture que je ne pus lire. »
« Cette apparition et la conversation, dit M. de Brierre, se reprodusirent plusieurs fois. Il est incontestable que la mort du jeune homme fut très-promptement connue. »

Maintenant interrogeons la source que M. de Boismont nous a donnée avec raison comme infiniment respectable, et laissons parler le bon abbé ou plutôt Bézuel lui-même cette fois, le héros de l'aventure, dont la narration va paraltre à nos lecteurs, comme à nous, empreinte d'un naturel qui défie toutes les finnesses de la critique moderne.

« Un bon prêtre de la ville de Valognes, nommé Bézuel, étant prié à diner, le 7 jauvier 1708, avec M. l'abbé de Saint-Pierre, chez une dame, sa parente, leur conta, d'après leur désir, l'apparition qu'il avait eue en plein jour d'un de ses camarades, il v a douze ans.

« En 4695, leur dit N. Bézuel, étant jeune écolier d'environ quinze ans, je fis connaissance avec les deux enfants d'Abaquène, procureur, écoliers comme moi. L'alné était de mon âçe, le cadet a wait dix-huit mois de moins; il s'appelait Desfontaines : nous faisions nos promenades et toutes nos

parties de plaisir ensemble; et, soit que Desfontaines eût plus d'amitié pour moi, soit qu'il fût plus gai, plus complaisant, plus spirituel que son frère, je l'aimais aussi davantage.

« En 1696, nous promenant tous deux dans le cloître des Capucins, il me conta qu'il avait lu depuis peu une histoire de deux amis qui s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au vivant : que le mort revint, et lui dit des choses surprenantes. Sur cela Desfontaines me dit qu'il avait une grâce à me demander, qu'il me la demandait instamment : c'était de lui faire une pareille promesse, et que de son côté il me la ferait; je lui dis que je ne voulais point. Il fut plusieurs mois à m'en parler souvent et très-sérieusement; je résistais toujours. Enfin, vers le mois d'août 1696, comme il devait partir pour aller étudier à Caen, il me pressa tant les larmes aux yeux, que j'y consentis. Il tira dans le moment deux petits papiers qu'il avait écrits tout prêts : l'un signé de son sang, où il me promettait, en cas de mort, de me venir dire des nouvelles de son état, l'autre, où je lui promettais pareille chose. Je me piquai au doigt, il en sortit une goutte de sang, avec lequel je signai mon nom; il fut ravi d'avoir mon billet, et en m'embrassant il me fit mille remerciments.

« Quelque temps après, il partit avec son frère. Notre séparation nous causa bien du chagrin. Nous nous écrivions de temps en temps de nos nouvelles, et il n'y avait que six semaines que j'avais reçu de ses lettres, lorsqu'il m'arriva ce que je m'en vais conter.

« Le 31 juillet 4697, un jeudi, il m'en souriendra toute ma rice, feu M. de Sorteville, suprès de qui je loguais, et qui avait eu de la bonté pour moi, me prin d'aller à un pré, près des Cordeliers, et d'aider à presser ses gens qui faissient du foin. Je n'y fus pas un quart d'heure, que, vers les deux heures et démie, je me sentis tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse; je m'appuyai en vain sur ma fourche à foin, il faidiblesse; je m'appuyai en vain sur ma fourche à foin, il failut que je me misse sur un petit tas, où je fus environ une demi-heure à reprendre mes esprits. Cela se passa; mais comme jamais rien de semblable ne m'était arrivé, j'en fus surpris, et je craignis le commencement d'une maladie : il ne m'en resta cependant que peu d'impression le reste du jour; il est vrai que la nuit je dormis moins qu'à l'ordinaire.

« Le lendemain, *d pareille heure*, comme je menais au pré M. de Saint-Simon, petit-fils de M. de Sorteville, qui avait alors dix ans, je me trouvai, en chemin, attaqué d'une pareille faiblesse; je m'assis sur une pierre à l'ombre. Cela se passa, et nous continuâmes notre chemin : il ne m'arriva rien de plus ce jour-là, et la nuit je ne dormis guère.

« Enfin le lendemain, deuxième jour d'août, étant dans le grenier où l'on serrait le foin que l'on apportait du pré, précisément à la même heure, je fus pris d'un pareil étourdissement et d'une pareille faiblesse, mais plus grande que les autres. Je m'évanouis et perdis connaissance; un des laquais s'en apercut. On m'a dit qu'on me demanda alors qu'est-ce que j'avais, et que je répondis : « J'ai vu ce que je n'aurais « jamais cru; » mais il ne me souvient ni de la demande, ni de la réponse. Cela cependant s'accorde à ce qu'il me souvient avoir vu alors, comme une personne nue à mi-corps, mais que ie ne reconnus cependant point. On m'aida à descendre de l'échelle; je me tenais bien aux échelons, mais comme je vis Desfontaines, mon camarade, au bas de l'échelle, la faiblesse me reprit, ma tête s'en alla entre deux échelons, et je perdis encore connaissance. On me descendit, et on me mit sur une grosse poutre, qui servait de siège dans la grande place des Capucins; je m'v assis; je n'v vis plus alors M. de Sorteville, ni ses domestiques, quoique présents; mais, apercevant Desfontaines vers le pied de l'échelle, qui me faisait signe de venir à lui, je me reculai sur mon siége comme pour lui faire place, et ceux qui me vovaient, et que ie ne vovais point, quoique j'eusse les veux ouverts, remarquèrent ce mouvement.

- « Comme il ne venait point, je me levai pour aller \(\) hoi. Il s'avança vers moi, me pril le bras gauche de son bras droit, et me conduisit, \(\) a trente pas de l\(\) a. dans une rue écartée, me tenant ainsi accroché. Les domestiques, croyant que mon étourdissement était passé et que j'allais \(\) quelques nécessités, s'en allèrent chacun \(\) heur besogne, excepté un petit laquais qui vint dire \(\) M. de Sorteville que je parlais tout seul. M. de Sorteville crut que j'étais ivre ; il s'approcha, et m'entendit faire quelques questions et quelques réponses qu'il m'a dites depuis.
- a Je (ns là prèx de trois quarts d'heure à couser airee Des-fontaines. a Je vous ai promis, me dit-il, que si je mourais avant vous je viendrais vous le dire. Je me noyai arant-hire à la rivière de Caen, à peu près à cette heure-ci; j'étais à la promenade avec let et let, il disait grand chaud. il nous prit envie de nous baigner, il me vint une faiblesse dans la rivière, et je tombai au fond. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea pour me reprendre, je saisis son pied; mais soit qu'il eût peur que ce ne fit un saumon, parce que je serrais bien fort, soit qu'il vouldt promplement remonter sur l'ean, il secoua si rudement le jarret, qu'il me donna un grand coup sur la poitrine et me jeta au fond de la rivière, qui est là fort profonde. »
- a Desiontáines me conta ensuite tout ce qui leur était arrivé dans la promenade, et de quoi ils s'étaient entrelenus. L'avais beau lui faire des questions s'il était sauvé, s'il était dampé, s'il était en purgatoire, si j'étais en état de grâce, et si je le suivrais de près, il continua son discours comme s'il ne m'avait point entendu, et comme s'il n'eùt point voulu m'entender.
- « Je m'approchai plusieurs fois pour l'embrasser, mais il me parut que je n'embrassais rien. Je sentais pourtant bien qu'il me tenuit fortement par le bras, et que lorsque je tâchais de débourner ma têle pour ne le plus voir, parce que je ne le voyais qu'en m'affligeant, il me seconait le bras, comme pour m'obliger à le regarder et à l'écouter.

- « Il me parut toujours plus grand que je ne l'avais vu, et plus grand n'écne qu'il n'était tors de sa mort', quoiqu'il et grandi depuis dix-huit mois que nous ne nous étions vus; je le vis toujours à mi-corps et nu, la tête nue avec ses beaux cheveux blonds, et un écriteau blanc, entortilé dans ses cheveux, sur son front, sur lequel il y avait de l'écriture, où je ne pus lire que ces mots : In etc.
- « C'était son même son de voix. Il ne me parut ni gai ni triste, mais dans une situation calme et tranquille; il mê pria, quand son frère serait revenu, de lui dire certaines choses pour dire à son père et à sa mêre; il me pria de dire les sept psaumes qu'il avait eus en pénience le dimanche précédent, qu'il n'avait pas encore récités; ensuite il me recommanda encore de parler à son frère, et puis me dit adeu, s'éloigna de moi en me disant: ¿nuŋwe, juuyme, qui était le terme ordinaire dont il se servait quand nous nous quittions à la promenade pour aller chacun chex nous.
- « Il me dit que lorsqu'il se noyait, son frère, en écrivant une traduction, s'était repent de l'avoir laissé aller sans l'accompagner, craignant quelque accident. Il me peiguit si bien où il s'était noyé, et l'arbre de l'arenne de Louvigny où il avait écrit quelques mots, que deux ans après, me trouvant avec le feu chevalier de Gotot, un de ceux qui étaient avec lui lorsqu'il se noya, je lui marquai l'endroit même, et qu'en comptant les arbres d'un certain côté, que Desfontaines m'avait spécifié, j'allai droit à l'arbre, et je trouvai aon écritare : il me dit aussi que l'article des sept psaumes était vrai, et qu'au sortir de confession ils s'étaient dit leur pénitence; son frère me dit depuis qu'il était vrai qu'à cette heurells il écrivait sa rersion, et qu'il se reprocha de n'avoir pas accompagné son frère.
 - « Comme je passai près d'un mois sans pouvoir faire ce

Didon parle à Énée de sa grande image, qu'il retrouvera aux enfers,
 magna imago; » l'antiquité ne variait pas sur ce point-là.

que m'avait dit Desfontaines à l'égard de son frère, il m'apparut encore deux fois avant diner, à une maison de campagne où j'étais allé diner à une lieue d'ici. Je me trouveu mat; je dis qu'on me laissât, que ce n'était rien, que j'altais revenir. J'altai dans le coin du jardin. Desfontaines m'ayant apparu, il me fit des reproches de ce que je n'avais pas encore parlé à son frère, et m'entretint encore un quart d'heure sans vouloir résoondre à mes questions.

« En allant le matin à Notre-Dame-de-la-Victoire, il m'apparut encore, mais pour moins de temps, et me pressa toujours de parler à son frère, et me quitta en me disant toujours: Jusque, jusque, et sans vouloir répondre à mes questions.

« C'est une chose remarquable, que j'eus toujours une douleur à l'endorit du bras qu'il m'avait sais la première fois, jusqu'à ce que j'eusse parlé à son frère. Je fus trois jours que je ne dormais pas de l'étonnement où j'étais. Au sortir de la première conversation, ¿€ dis à M. de Varonville, mon voisin et mon camarade d'école, que Desfontaines avait été noyé, qu'il venait lui-même de m'apparaltre et de me le dire. Il s'en alla toujours courant chez les parents pour savoir si cela était vrai; on en venait de rececoir la nœueelle, mais par un malentendu il comprit que c'était l'adné. Il m'assura qu'il avait lu la lettre de Desfontaines, et il le croyait ainsi; je lui soutins toujours que cela ne pouvait pas être, et que Desfontaines lui-même m'était apparu. Il retourna, revint, et me dit en pleumait. ¿Géa n'est ue trou exai.

« Il ne m'est rien arrivé depuis, et voilà mon aventure au naturel. On l'a contée diversement, mais je ne l'ai contée que comme je viens de vous le dire. Le feu chevalier de Gotot m'a dit que Desfontaines est aussi appara à M. de Ménil-Jean. Mais je ne le connais pass, il denneure à vingt lieues d'ici, du côté d'Argentan, et je ne puis en rien dire de plus. »

Nous n'avons jamais rien lu de plus saisissant que cette nar-

ration. Lla, c'est la vérité elle-même qui paralt s'exprimer, et qui, peu soucieuse de démontrer, livre ingénument, et pête-méle, les détails qui la prouvent et ceux qui pourraient la compromettre. Tout est persuasif ici : tous ces noms propres qui servent de caution, toutes ces minutieuses indications d'heure, de lieu, d'occupation, de sensations, de douleurs ressenties, tout, jusqu'aux méprises sur l'ivresse du narrateur et sur la désignation de la victime; rour est vrai, tout est pénétrant de franchise dans ce récit. Ce n'est pas avec cette candeur d'enfant qu'on invente. Ajoutez à cela que, dans le pays, l'abbé de Saint-Pierre vous l'alfirme, malgré toutes les faisifications auxquelles elle avait donné lieu, la version du héros de l'aventure fut la seule acceptée, la seule confirmée par tous les personages qu'elle vaut mis se cauxe dimense.

Mais aussi, si elle est vraie, ou plutôt puisqu'elle est vraie, que devient l'exposition médicale ? que devient la théorie de la syncope en présence d'un fait réalisé à l'heure même ob elle a lieu? Peut-elle être encore donnée comme cause, ou ne devient-elle pas bien plutôt un effet de la vision? Que deviennent les sensations chimériques devant la douleur qui persiste au bras droit, le hasard devant l'arbre signalé, l'exculation des idées devant tous ces détails, aussi calmes que futiles, mais toujours vérifés, sur les pénitences et les versions latines? Et enfin, que deviennent ces réminiscences d'images oubliées devant celle qui ne fut comprise qu'à la troisième sommation?

Est-ce que ce n'est pas à force de détails qu'un jury s'éclaire et légitime son verdict? Et que dirait-on du président qui, en résumant les débats, ferait taire ou parler les témoins à sa guise?

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est précisément de retrouseve ces infiniment petits détails se reproduisant à bien des siècles de distance, sous des latitudes diverses et sous l'empire de cultes opposés, avec une fidélité judaique qui défirait toutes les imitations possibles. Nous avons dit tout à l'heure qu'on n'inventait pas comme cela; nous dirons maintenant qu'on n'imite pas comme cela des modèles qu'on n'a jamais eus sous les yeux.

« On rapporte de plus d'un mort, dit saint Augustin, qu'ils sont apparus en songe ou de toute autre manière à des personnes vivantes, pour leur apprendre où avaient été jetées sans sépulture leurs dépouilles, et leur montrer où il fallait les déposer; si nous traitions ces récits de mensonges, nous paralitions VALMENT IMPUDENTS de venir contredire les affirmations des fidèles et les dépositions de ceux auxquels la chose est arrivés 1. »

Tous ces faits sont du même ordre. Il en est d'un ordre plus sévère, quoique de nature identique : ce sont les spectres, précurseurs de la mort. C'est par milliers que l'on pourrait rapprocher de ces moniteurs antiques qui prévinrent Brutus, Cassias, Julien, César, etc., ceux qui, dans les temps modernes, annoncèrent au roi de Naples, cité par Guichardin, sa fin prochaine, ou à Paul I, empereur de Russie, le triste sort qu'i Tattendait.

Mais tout cela est connu; passons à des détails plus accusés. On cite assez souvent, dans nos ouvrages de science, certains passages tirés des œuvres du célèbre jurisconsulte et historien du xvi* siècle. Alexandre d'Alexandre, et on les donne comme prœuves des hallucinations que peuvent subir les meilleurs esprits.

Écoutons ce magistrat remarquable, et voyons s'il est probable que l'hallucination puisse atteindre à la fois et à ce point-là tous les sens.

« C'est, dit-il, une close bien notoire et connue de tout Rome, que je n'ai pas craint d'y habiter plusieurs maisons que tout le monde refusait de louer en raison des manifestations épou-

De Cura pro mortuis, l. X et XI. On peut voir dans le chapitre su de cet ouvrage les faits que saint Augustin cite à l'appui.

^{2.} Voir Guichardin et la baronne d'Oberkirche.

vantables de revenants qui s'y passaient toutes les nuits. Là, en outre des tapages, des tremblements et des voix stridentes qui venaient troubler notre silence et notre repos, nous y vovions encore un spectre hideux et entièrement noir, de l'aspect le plus menacant, qui semblait implorer de nous assistance; et pour qu'on ne me soupconne pas d'avoir voulu forger quelque fable, on me pardonnera d'en appeler au témoignage de Nicolas Tuba, homme de mérite et d'une grande autorité, qui me demanda à venir avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance s'assurer de la réalité des choses. Ils veillèrent donc avec nous, et quoique les lumières fussent allumées, ils virent bientôt, et en même temps que nous, paraître ce même fantôme avec ses mille évolutions, ses clameurs, ses épouvantements, qui firent croire mainte et mainte fois à nos compagnons, malgré tout leur courage, qu'ils allaient en être les victimes. Toute la maison retentissait des gémissements de ce spectre, toutes les chambres étaient infestées à la fois : mais lorsque nous approchions de lui, il paraissait reculer, surtout fuir la lumière que nous portions à la main. Enfin, après un tapage indicible de plusieurs heures, et lorsque la nuit tirait à sa fin, toute la vision s'évanouit.

« De toutes les expériences que je fis alors, une mérite surtout d'être citée, car. À nes youx, ce fut le plus grand de ces prodiges et le plus effrayant... La nuit était venue, et, après avoir fermé ma porte avec un fort cordon de soie, je m'étais couché. Je n'avais pas encore dornii, et ma lumière n'était pas encore étenite, lorsque j'entendis mon fantôme faire son tapage ordinaire à la porte, et peu de temps après, cette porte restant fermé et attachée, je le vis, chose incropable s'airouduire dans la chambre par les fentes et les serrures. A peine entré, il se glisse sous mon lit, et Marc, mon étève, ainsi que celui qui couchait avec nous, ayant aperçu toute cette maneuvre, glacé d'épouvante, se mit à pousser des cris affreux et à appeter du secours. Moi, voyant toujours la porte formée, je persistait à ne pas acroire à ce que

j'avais vu, lorsque je vis ce terrible fantôme tirer de dessous mon lit um bras et um emia næc lesquels il étéignit ma lumière. Celle-ci étéinte, alors il se mit à bouleverser nonseulement tous mes livres, mais tout ce qui se trouvait dans ma chambre, en proférant des sons qui nous glaçaient les sens. Tout ce bruit ayant réveillé la maison, nous aperçàmes des lumières dans la chambre qui précée la mieme, et en même temps nous vimes le fautôme ouvrir la porte et s'échapper par elle. Mais voilà ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'en s'échappant il ne fut aucunement vu par tous ceux qui apportaient de la lumière². V

On sent combien il est facile d'expliquer en gros les phénomènes qu'on rapporte en quatre lignes, mais voyons combien chacune des lignes suivantes vient ajouter à la difficulté de la solution. Alexandre était fou dans ce moment; soit; mais avec lui, son élève, son domestique et Tuba, et les jeunes gens, et toute la maisonnée, et toute la ville de Rome qui ne voulait plus de cette maison... Il y avait denc dans cette maison une cause hallucinatrice pour tout le monde? Quelle était cette cause?... The cause qui, ne pourant ouvrir la porte du dehors, passait par les fentes, mais l'ouvrait trèsbien de l'intériuer 21... »

Voyons maintenant l'analogie moderne constatée et analysée par des savants anglais...

La substance de ce que nous allons dire est extraite en partie de trois articles du plus haut intérêt, publiés par M. Delrieu dans la Revue de Paris en juillet, août et septembre 1838, sous le titre original de Fantômes dévoilés.

L'attention publique se portait depuis longtemps sur le don de seconde rue des Écossais. La presse anglaise surtout s'était

^{4.} Alex. ab Alex., Genialium dierum, I. V, ch. xIII.

Nous avons dit, dans notre premier Mémoire, qu'à Cideville on voyait l'esprit enfiler, pour sortir, le trou de la serrure. Mon Dieu! que de plagiaires!...

vue forcée de prêter une grande atention à ce singulier phénomène, qui mettait presque tout un continent en relation constante et presque toujurs infailible, soit avec les morts, soit avec tous les esprits révélateurs de l'avenir et du présent. Fatigué de cet accord de toute une nation en faveur de la réalité de tous ces faits, un savant anglais, le docteur Samuel Johnson, s'était mis en campagne en 4773 pour en fair acce toutes ces superstitions. Peu de mois après, il publiait le résultat de ses investigations, et ce résultat, malgré son peu de franchise et de logique, attestait pour tout esprit clairvoyant qu'il n'en avait fini qu'avec ses préjugés.

Aussi ce voyage de Johnson avait-il fait dévier fortement l'aiguille de l'ironie scientifique en Angleterre. On n'osait plus rire et l'on n'osa même plus sourire, lorsque des missionnaires, comme Mac-Aulay, eurent appuyé de leurs attestations les plus formelles les aveux timides et intéressés du docteur. La science se mit à étudier dans le silence. En 1819, quelques observateurs, « plus croyants que la majorité des physiciens anglais, » se réunirent à Glasgow, et firent paraître sous le titre de Treatises on second sight un recueil de tous les écrits publiés en Écosse sur toutes ces merveilles de la vue, écrits parmi lesquels on distingua surtout celui de Théophilus Insulanus, déjà publié en 1763 à Édimbourg. Alors, malgré la légèreté et le scepticisme embarrassé dont fit preuve à ce sujet le Quarterly Review, il ouvrit ses colonnes aux récits qui désormais allaient arriver par milliers, et la science fut sommée de publier ses appréciations sur des faits dont elle se voyait forcée d'accepter très-franchement la réalité. Comme nous l'avons dit, Ferriar, Hibbert, Brown, Alderson, Philip, Aubrey, Abercrombie, Chrichton, Coleridge, bien que animés des mêmes préjugés que nos aliénistes français, s'évertuèrent du moins avec passion à trouver le mot de l'énigme.

Mais deux savants surtout exercèrent une grande influence sur l'opinion publique. L'illustre chimiste, sir Humphrey Davy (l'inventeur de la cloche du plongeur), avait fini par obtenir, comme déjà nous l'avons raconté, au moyen de longues aspirations d'oxyde nitreux et de protoxyde d'azote, une sorte d'extase factice, mais bout à fait semblable, comme iniutelligence et comme pur effet nerveux, à toutes celles que peuvent produire le chloroforme, le basschich, etc.

Mais ce même sir Humphrey Davy avaitété quelqueGis plus heureux, et sans oxyde cette fois, saus recherche ni désir (le bien vient en dormant), il avait eu dans ses rèves quelques éclairs de véritable et de prophétique seconde rue, relatives à octatiens circonstances importantes et futures de sa vie, qui depuis étaient réalisées à la lettre¹; et Davy avait pris cela très au sérieux, car cette fois elles n'avaient rine di factice,

On n'en crut pas moins avoir saisi la vérité au fond de son pouis s'aurectaino cérébrale, perturhaion générale, trouble dans la double circulation sanguine et nerveuse, toutes les variétés du désordre mental depuis la folie pure et simple jusqu'à l'illuminisme, au delirium tremens et aux apparitions, tout fut soumis et rattaché à ces grands mois scientifiques. Mais, disons-le bien vite à leur louange, les savants anglais eurent le courage de regarder le phénomène tout entier, la loyauté du ne pas le muitier, de rapprocher les témoins de tous les âges, et de reprendre une à une jusqu'aux plus minimes circonstances des vieilles dépositions justifices à leurs yeux par leur parfaite conformité evec les dépositions modernes.

C'est dans cet esprit que plusieurs d'entre eux (Ferriar et Hibbert surtout) s'attachèrent de préférence aux hallucinations, dans lesquelles le sens du toucher (la pierre de touche

^{4.} Voir, dats la même Bereu'de Paris, n° doul, même année. Serzient-co, per hassed, es nouvelles écudes qui aviaent inspiré à Duy cette pende que nous avons déjà citée dans le chapitre 11s, p. 169, de ce Memoire ; « Nous sommes les maîtres de la terre, mais peut-étre ne sommes-nous après tout, que les serviceurs d'étres qui nous sou inconnas? La mouche que notre dojt écres ne connait pas l'homme : i) peut donc de même y avoir prisé de sour et autour de nous des êtres pensents que nous ne pouvrus ni voir ni imaginer, etc... »

par excellence) pouvait partager avec tous les autres la fascination commune.

On partail de ce principe posé par Lucrèce et adopté par tous les philosophes: « Aucune chose n'est réclie si elle ne peut toucher ni être touchée, fungere vel fangi, etc., » pour convenir que s'il y avait quelque chose d'objectif dans les apparitions, c'était àu toucher seul qu'il fallait en demander la confirmation

Or, parmi les philosophes de la fin du xvi* siècle qui s'étaient beaucoup occupés de cette question, il en était un qui avait mérité la confiance de la science anglaise par la loyauté de son caractère et l'étendue de ses comaissances : c'était Bovet. Comme d'autres et mieux que beaucoup d'autres, ce savant, après avoir voulu expérinenter lui-même, avait consigné le fruit de ses observations personnelles dans un ouvrage fort remarquable dans lequel ses successeurs trouvérent et reproduisirent avec son l'attestation qui va suivre : elle est digne de succéder à celle d'Alexandre avec laquelle elle a toutes les anadogies possibles.

« Je me trouvais, dit-il, dans un comté de l'ouest de l'Angleterre, avec quelques honorables gentlemen, chez un riche propriétaire dont le château était un ancien couvent. Les domestiques et les personnes qui fréquentaient habituellement la maison m'avaient parié de bruits mystéreux et d'apparitions singulières comme de circonstances locales qu'on ne pouvait éviter la, durant même le plus bret s'éjour! Notre holte ayant invité beaucoup de monde, il m'arriva de coucher avec le marjordome, M. C..., dans une pièce vraiment admirable, et qu'on nommait la chambre de milady. Nous y fincs un grand feu avant de nous mettre au lit, et nous passaimes d'abord quelques heures de la soirée, avec une douce quiétude, à lire dans de vieux volumes; puis nous entrâmes dans le lit, en soufflaut la mèche du fâmbeau pour l'éteindre. Au moment de nous

^{4.} Qu'est-ce qu'une faculté endémique dans une maison?

endormir, nous remarquâmes agréablement que les rayons de la lune éclairaient avec tant de splendeur notre vaste chambre, qu'il était possible de déchiffrer un manuscrit dans le lieu même où nous étions couchés ensemble. M. C... paria que non, je soutins la gageure, et, avant tiré de la poche de mon habit un papier écrit à la main, je gagnai fort aisément le pari-Nous avions à peine échangé quelques mots sur cette affaire, lorsque, par hasard, jetant les yeux du côté de la porte de la chambre, qui etait en face de moi, et bien fermée, je vis distinctement entrer cinq femmes, tout à fait belles et gracieuses, qui me semblèrent d'une taille charmante, mais dont les visages étaient couverts de longs voiles blancs, lesquels trainaient sur le plancher, et aux reslets de la lune, en plis ondoyants. Elles entrèrent à la file, d'un pas mesuré, l'une après l'autre, et firent le tour de la pièce, en suivant le mur, jusqu'à ce que la première fût parvenue et se fût arrêtée au bord du lit où j'étais couché; ma main gauche s'y trouvait aussi par-dessus les couvertures, et, malgré l'approche du premier fantôme, je résolus de ne point changer de posture. La figure voilée, en s'arrêtant, toucha cette main d'un froissement doux et léger, mais je ne saurais dire s'il était froid ou chaud. Alors ie demandai à ces femmes, au nom de la Trinité bénie, dans quel but elles étaient venues : on ne me répondit pas.

a — Monsieur, dis-je au majordome, ne voyez-vous pas la belle compagnie qui nous rend visi te ? »

«.... Mais, avant qu'une parole fit sortie de ma bouche, et au mouvement seul de mes lèvres, tout avait disparu. Le ma-jordonne était tapi derrière moi, presque mort de peur, et]è fus obligé de le secouer longtemps avec ma main droite, qui était restés sous les couvertures, pour lui arracher une réponse. Enfin ce pauvre C... m'avous qu'il avait vu les fantômes et m'avait entendu leur parler, et que s'il n'avait pas d'abord astisfait à ma juste impatience et à ma question, c'est qu'il était lui-même violemment terriflé par l'aspect d'un monstre, moisit en l'avait entendu leur parler, et par l'aspect d'un monstre, moisit en l'avait pas d'abord l'un monstre, moisit en l'avait en l'avait pas d'avait pas d

lion, moitié ours, qui voulait grimper au pied du lit.... »

La nuit suivante, le majordome n'osa plus coucher dans la chambre de milady, où reparut seul le héros de l'aventure, l'intrépide Bovet. « ... Je sis porter, dit-il, dans l'appartement une bible et plusieurs autres livres, déterminé à braver le moment fatal de la vision, en lisant auprès du feu, et en attendant que le sommeil vint lui-même me surprendre. Après avoir souhaité le bonsoir à mes hôtes, je m'installai devant la cheminée, comptant bien ne pas me mettre au lit qu'il ne fût une heure du matin sonnée. A cet instant, je me couchai sans avoir rien vu. Il y avait peu de temps que j'étais dans le lit, quand j'entendis quelque chose se promener autour de la chambre, comme une femme dont la robe de taffetas balaverait le plancher. Ce quelque chose était assez bruyant, mais ie n'apercus rien, quoique la nuit fût suffisamment claire. Il passa au pied du lit, souleva même un peu les couvertures, et entra dans un cabinet voisin, dont cependant la porte était fermée à clef. Là, il se mit à gémir et à remuer un grand fauteuil dans lequel, autant que mes oreilles ont pu suivre tous ses mouvements, il parut s'asseoir et feuilleter les pages d'un vieil in-folio que vous connaissez 1, et qui est fort criard. Le fantôme continua de cette manière, gémissant, remuant le fauteuil, et tournant les feuillets du livre, jusqu'à l'aurore... »

Laissons maintenant parler M. Delrieu.

a Cette histoire, dit Celmer, souleva de vifs débats. Les uns, fondant leur théroire sur les épreuves de Dayy et de Nicolaï, et sur les réveries de Cardan, soutiment que le mélange des rayons de la lune, du feu de la cheunimée et d'une atmosphére particulière à la chambre, faisait naître un gaz dont l'influence modifiait le fluide sauguin des personnes qui se trouvaient couchées dans le lit; que cette influence exaltait d'autant plus le cerveau que leur position était horizon.

^{4.} Bovet racontait son aventure par lettre à un ami,

T. IV. - MAR. BIST., DL.

tale. D'autres prétendirent, et ceci est notre sentiment, que les esprits intermédiaires des nonnes étaient sollicités de reparaître dans une chambre qu'elles avaient habitée longtemps et où des traces odorantes de leur séjour probablement subsistaient encore par la présence d'un être vivant qui communiquait à ces vestiges, à la fois matériels et invisibles, une force d'adhérence momentanée, un besoin de condensation passager, mais assez opiniàtre pour que le néant de la mort fût vaguement rempli... Le frôlement de la main gauche de Boret par la consistance du premier fantôme, tout effravant qu'il semble, résultait d'une loi très-naturelle; physiquement parlant, on touche ce qu'on voit et on voit ce qu'on touche. Au surplus, si Bovet ne fut plus inquiété dès la troisième nuit, comme les suites de son récit le prouvent, il ne fallait voir dans ce relâche que la balance établie, que l'accord opéré entre la vie terrestre de la personne couchée et la vie intermédiaire des nonnes apparues. C'est ainsi que deux nuages orageux, chargés inégalement d'électricités contraires, se mettent en équilibre par le contact de leurs vapeurs et le dégagement de leurs fluides. L'imagination du témoin faisait le reste.

« Rien n'était plus facile que de concilier les deux opinions; il se peut que le rapprochement des corps transmondaine et des existences humaines détermine précisément ces gar exceptionnels qui modifient le cours du saug; mais on n'oss pas trancher si vile la question. Au surplus Ferriar et Hilbert 1 convinrent que la physiologie était impuissante à donner la cel de ces demires phénomènes; le premier déclara que Bovet nei dormait pas, le second iniqual pour l'autre d'eve; mais l'une l'autre finirent par une hiestitation désempérante.

Je ne décrirai pas les émotions du public anglais durant ces batailles de spectres : elles furent immenses. »

C'est vrai, et d'autant plus immenses que lord Byron vint

 Ferrier, Theorie des Apparitions. — Hibbert, Sleeping and waking visions. ajoutor à ces explications scientifiques ses propres théories mystiques auxquelles il savait donner tout le poids et tout l'appui, sinou de sa science, au moins de son génie naturellement aussi superstitieux que celui de Napoléon. C'est ainsi que parmi beaucoup d'anecdotes qu'il aimait à raconter et à garantir il revenait toujours avec préférence à celle-ci, dans laquelle le toucher venait selon lui compliquer ou plutôt compléter la question :

Traversant la Manche sur un navire marchand, il avait provoqué les confidences du capitaine qui lui raconta comment un de ses frères lui était apparu en songe à l'heure même de sa mort. Le capitaine était dans sa cabine et dormait. Tout d'un coup, il vit en rêve son frère pâle et humide, comme le corps d'un noyé qu'on a retiré de l'eau; et en même temps (soit qu'il se fût réveillé, soit que le songe continuât) il ouvrit les veux avec un mouvement d'horreur, et aperçut en travers de son lit, grâce à la pénombre de la chambre du navire 4, un cadavre habillé, dont le poids étreignait fortement et lourdement ses jambes. L'épouvante ferma d'abord la bouche du marin et le rendit immobile, mais, comme il n'était pas superstitieux, il étendit la main pour se convaincre de la réalité de l'apparition : ses doigts effleurèrent des vétements mouillés. Frappé de terreur, mais n'osant remuer dans son lit, le capitaine contracta vivement ses paupières, afin d'éviter autant que possible cette horrible image, Quand il rouvrit de nouveau les yeux, tout avait disparu... En arrivant, il apprit effectivement qu'un de ses frères, marin comme lui, avait péri dans un naufrage sur les côtes de Hollande.

« Jusqu'à présent, dit avec raison M. Delrieu, on n'a pas trouvé de meilleure explication d'un semblable phénomène, que l'existence hypothétique d'un sixième sens nommé le sens intime, mais cette appellation vague répond faible-

^{4.} Donc il était réveillé.

ment aux qualités supérieures qu'elle désigne par intérim.»

On voit comme il y a loin du sérieux avec lequel les Anglais et plus encore les Allemands sont descendos dans ces abimes philosophiques, au ton dégagé avec lequel notre Académie des sciences, à l'exception de quelques aliénistes, traitait hier aussi nos montreurs et nos toucheurs de manis de trienassés.

Devant ces dernières exhibitions, et pour tout homme sérieux, l'halicination, cette fois, s'était brisée comme un verre; car mille expérimentateurs peut-être avaient pu constater par cux-unêmes que le toucher ne trompait pas, et qu'on avait palpe la onn es sait quoi de matériel uni, on ne sait comment, à une surintelligence évidente. S'ensuivait-il nécessairement qu'il y est identité entre la personne représentée et son fantôme, et que ces mains appartinssent bien à quelqu'un? Non, car ceci est une autre question que nous examinerons plus loin.

2, - Le revenant transcendant ou le vampire devant la science.

Nous laisscrions tout ceci fort incomplet, si nous omettions de classer dans cette nécromancie objective son plus terrible chapitre, celui des vampires. C'est maintenant à M. le docteur Calmeil que nous allons laisser le soin d'exposer le gros des phénomènes.

« De 1700 à 1780, on entendait raconter à chaque instant qu'un trépassé s'était présende ne presonne dans la maison d'un ami, d'un proche, et qu'il y avait tenu quelque propos menacant, révêté sa présence par quelque acet de sinistre présage. Guillaume de Neubrige atteste qu'il arrivait souvent aux Anglais du xir siècle d'être obsédés par des morts malintentionnés qui sortaient la nuit de leurs tombeaux et semaient l'épouvante parmi leurs anciens voisins. Cet auteur racoute sérieusement qu'un particulier qui avait été enterré à Berwick sortait toutes les nuits de son tombeau et causait de grands troubles.

dans son voisinage... Dans le territoire de Buckingham, un homme mort apparut en corps et comme vivant à sa femme, trois nuits consécutives, et ensuite à ses proches... On ne se défendait de ses visites effravantes qu'en veillant et en faisant du bruit, quand on s'apercevait qu'il voulait venir. Il se fit même voir à quelques personnes pendant le jour. L'évêque de Lincoln assembla sur cela son conseil, qui lui dit que pareilles choses étaient souvent arrivées en Angleterre... Bartholin (très-célèbre médecin de Copenhagne) rapporte quelques exemples chez les anciens Danois, les Irlandais, et beaucoup d'autres peuples septentrionaux... Les vampires se voient en outre en Pologne et en Russie, où ils paraissent depuis midi jusqu'à minuit, et viennent sucer le sang des vivants en si grande abondance, qu'il leur sort quelquefois par la bouche, par le nez et principalement par les oreilles... Cette persécution des rédivives s'étend jusqu'à la dernière personne de la famille... En 1693, une jeune Polonaise était réveillée la nuit par un vampire : dans l'excès de la douleur, elle poussait des cris aigus, elle appelait à son secours, et affirmait que le spectre qui la molestait ressemblait, traits pour traits, à sa défunte mère... Il n'était pas rare de voir périr, dans l'espace de quelques semaines, plusieurs membres de la même famille, plusieurs habitants d'un même hameau. Les sujets qui survivaient à cette affliction morale ne se rattachaient, en général, que difficilement à l'espérance... Les soldats eux-mêmes se plaignaient, au milieu de l'armée, des insultes des vampires; les malades se crovaient réellement en butte aux vexations des morts et accusaient les revenants, »

On peut dire que M. Calmeil donnaît à l'hallucination le coup de grâce, quand, après avoir cherché les causes de ses spectropathies dans l'hérédite, l'ignorance, la transmission des idées délirantes, la nature des aliments et du pain composé en partie d'écorces moultes, etc., etc., il culbutait luimême ses savantes réveries, dès qu'il voulait tant soit peu consulter l'histoire et compléter ses expositions. Aussi, voulons-nous bien reconnaître à la rigueur une afficien morale, un effet d'imagination renversée, daus l'appartiton, rapportée par notre savant professeur, d'un habitant de Buckingham à sa femme, pendant trois muis consécutives, et chercher à l'expliquer comme lui par l'affiction morale renversant l'imagination. Mais lorsqu'il ajoute : « Le fautôme se fit même voir à quelques autres personnes pendant le jour, et l'on ne se défendait de ses visites effrayantes qu'en retilant et en faisant du bruit, lorsqu'on s'aprerevait qu'il voulait venir', » on n'y est plus, et la théorie du rére s'évanouit comme un rêve.

Il en est de même de tous les cas où les victimes du vampirisme « résistaient et se bataient contre leurs persécuteurs,... ou lorsqu'on attaquail ces spectres qui infestaient et maltralfraient tous ceux qui avaient des champs aux environs de leurs tombeaux, ou lorsque, dans ces terribles duels, on colpair La Langue du nommé Gretter qui revenait ainsi. »

Nous ne demandons qu'une chose : à quel ordre d'hallicination appartenaient donc ces langues cauptes dans la chaleur du combat?... Et quelle singulière coîncidence encore, que celle de l'apparition sur terre et de la conservation dans leur tombeau de tous ees cadavres « restés mous, flexibles et rubiconds, quoiqu'ils fussent morts depuis longtemps? 19

Voila, certes, de l'objectif s'il en fut jamais! et les prétendus matades imaginaires méritent bien quelques excuses, lorsqu'ils voient tout disparaître, « aussitôt qu'on a percé d'un pieu, ou incisé le cœur, ou brûlé le eorps de tous œux qui les affligent. »

« Aussi, continue le doeteur, 'ne voit-on pas sans étonne-

Calmeil, de la Folie, t. II, p. 426.
 Id., ibid., p. 427.

^{2.} Id., mid., p. 42

ment les baillis, les ministres du culte, des commissions composées de magistrals, de littéraleurs, de savants, d'officiers très-haut placés dans les rangs de l'armée, présider à l'exhumation de ces matheureux qu'on accusait de faire le métier de vampire et donner l'ordre au bourreau de muitler, de briller publiquement un certain nombres de cadavres. Il est très-possible que des hommes, d'ailleurs très-éclairés et très-instruits, se soient laisée persuader par le témoignage des malades et par le raisonnement que les trépassés jouis-saient quelquefois du pouvoir de ressusciter momentanément pour molester les vivants 1. 9.

« Il se trouvait, dit encore notre médecin, au nombre des vampires, auxquels le comte de Cabreras fit couper la tête, en 1728, un homme mort depuis plus de trente ans, qui était revenu par trois fois dans sa propre maison, à l'heure du repas, et avait sucé le sang au cou, la première fois à son propre frère, la seconde à l'un de ses fils, la troisème à un valet; tous les trois étaient morts sur le champ; il fit brûler un troisème vampire qui était enterré depuis plus de seize ans, et avait sucé le sang et causé la mort à deux de ses fils ¹, »

Quel fléau, lorsqu'il devient épidéraique ! « Les gens du meilleur esprit paraissaient frampés comme les autres... On voyait des familles entières abandonner leurs maisons, et, venant des extrémités de la ville, porter leurs grabats sur la place pour y passer la nuit; chaeuns ep plaigant d'une nor velle insulte, et ce n'était que gémissements à l'entrée de la nuit; les plus senés se retiraient à la campagné, »

M. Calmeil finira par comprendre qu'il faut autre chose que « du mauvais pain, des écorces moultues et même de l'ignorance » pour expliquer à la fois tout ce qu'il nous accorde, et notamment « les langues coupées, puis tout ce sang

^{1.} Calmeil, de la Folie, t. II, p. 432.

^{2.} Id. ibid.

^{3.} Id. ibid., p. 432.

RESLEMENT SICÉ en très-granide abondance. I la lutte arec le succur réel ou prétendu, el l'ÉTAT MINGUEUX de ces cadavres qui, dans leurs tombeaux, paraissaient gorgés de sang, et dont la barbe et les ongles, ayant pris depuis le décès un accroissement très-notable, officient tous les symptômes de la vialité, » circonstances, ou plutôt dominantes multiples qui militaient tout autant en faveur du déplacement des cadavres, que celle-ci rapportée par dom Calmet : que « ces cadavres avaient, le lendemain de l'apparition, les pieds soulifés de boue? »

El mainenant, pour justifier notre programme « des faits antiques et modernes s'expliquant mutuellement, « comprenons cet article de la législation des Crétois, dont nous parle Pausanias, qui ordonnait « de brûler les cadavres qui sortaient de leurs tombeaux pour rentrer dans leurs familles, ou de leur percer la tête avec un clous, » exactement comme nos Moraves, qui certes ne le leur ont pas emprunté.⁵

Nous retrouverons à la fin de ce chapitre un fait modèle exhumé par M. Des Mousseaux (dernier ouvrage cité plus haut), non-seulement des archives démonologiques, mais, à ce qu'il paraît, des annales les plus historiques de la ville de Nancy.

En attendant, voyons ce que la Bible, à son tour, pourrait nous offrir de plus solennel en fait d'apparitions mortuaires.

^{4.} Calmeil, de la Folie, t. II. p. 427.

^{· 2.} Apparitions, p. 396.

^{3.} Nous avons en vain cherché dans l'Histoire du merreilleux, de M. Fiquier, quedque chose qui et itate un empirissus. Si non a n'avons pas mal cherché, c'est une lacune; mais il vient de pouvoir s'assurer que s'il voudait la combier il ne fundrait pas electreler un papia ave le docteur (ad-mel), qui erplique tont, selon lui; il fera même hien de s'alsteini complècement, s'il ne vetup se necourir un deuximent et ripie avertissement de la Berus des Deux Berns Monder, du journal des Debuts et du Marre des sciences, sur l'improduce de c'elles prémisses en regard de telles conclusions.

I « SECONDE VUE NÉCROMANTIQUE DES ÉCOSSAIS ». - Co n'est assurément pas nous éloigner de notre sujet, que de consaerer quelques lignes à ce phénomène de seconde vue répandu dans tous les pays, comme dit Johnson, mais tout à fait endémique aux îles Hébrides, et plus particulièrement encore à celle qu'on appelle Saint-Kilda. Nous serions intidèle à toute notre synthèse si nous consentions à voir, comme tout le monde, une faculté, une extension animique dans un eurieux phénomène dont nous avons observé les analogues attribues partout aux esprits. La seconde vue ne peut donc pas être pour nous une impression produite par l'esprit sur les yeux, et bien moins encore par les yeux sur l'esprit, mais en réalité une impression produite sur l'imagination par les images que lui inculque un esprit étranger. Nous n'avons pas besoin de reproduire ici notre argument, banal à force d'être vrai, que la surintelligence nécessite un agent surintelligent, comme la chaleur nécessite un agent calorifique; pour nous, une faculté ne saurait se communiquer par le tact et la parole, et c'est ce qui arrive pour la secondo vue, L'agent épidémique se communique iei, comme dans le somnambulisme, par la contagion volontaire et morale. Expliquer ce phénomène par un mirage atmosphérique comme celui qui fait voir souvent, à certains jours, aux habitants de Dieppe les côtes de l'Angleterre, e'est vouloir endormir son monde, et, de toutes les faces du problème, choisir celle qui pourrait offrir, à la rigueur, une apparence naturelle. Uno telle méthode est antiphilosophique, La dominante du phénomène, c'est la connaissance de l'inconnu futur ou présent; or les futurs contingents ne se mirent pas dans les nuages. Exemple :

s Sur la fin du xvurr siefels, le lieuteanut Armstong, officier d'un régiment écossis, se rendant chez sir Nac-Lond, à Port-Élev (libérides), traversait la montagne de limériusel, au delà de Lours-Chlerial, lorqu'il aperquien less, dans le vallon, un solidat de sa compagnie. Un ôfficier demanda aussibità son domestique s'il voyait comme lui le soldat; mais le domestique répositiq que no. Et cependant lis suivient la meure route et marchante vision ne disparti pas tout à rouge, mais graduellement, comme un passant uni chemion et échique de non requiers en dissinuaux.

« Loraque cet officier et son donestique furent descendus dans lo vallon, its cherchèrent avec soin Thomme que M. Armstrong avait vu du haut du pie, mais se flut insulle. Il n'y avait la personne. D'après le propre reiet du lieutenant, ce prodige ne sembilit pas une erreur des years, ééait réellement son eure de l'Imagniation le le bendemain, il apprit pur no eurrier, à Port Rée, la mont de son serpent, expiré la veille, à l'instant même où il l'avait aperçu au déché de Louis-Chiefrich.

Il est évident qu'il n'y avait pas ici de mirage, mais un tableau révélateur mis sous les yeux d'un ignorant par quelqu'un... qui savait...

On cite encore ce fait, si bien connu de toute l'Écosse. l'eu d'instants avant le meurtre de Henri Stuart, un pauvre homme, nomme James Lunden, malade depuis longtemps d'une fièvre aigui, se soulève péniblement dans son lit, à mult, au moment où le prince est tué, et s'écrie d'une voix forte: « Vite, secourez le roi, car les parricides vont le tuer. » Ces paroles étaient à peine échappées, que sa voix devint plus faible, plus lugubre. « Maintenant, repricil, c'est trop tard, ils ent tué le roi. » Le mabale lui-même ne survécut que fort peu de temps après cette prédiction, qui semblait avoir épuisé les reteste de son existence.

Nous ne croyons pas que ce fait appartienne à la seconde vue; il est empreint d'un autre caractère en en parti d'allièure seulori d'auenn des picnemiens nerveux, conditions nécessaires de celle-ci. La seconde vue, d'après tous les documents que nous avons sous les youx, serait le résultat, lo vérilable agent mortinde de l'un de ces générs épideniques que nous avons vue planer sur toute l'humanité en général, et, par intervalles, plus spécialement sur certain leux et pendant de certains temps.

Pour bien se persuader qu'elle n'est pas une faculté psychologique, car c'est toujours la la grande hérésie, il est bon de se rappeler ces points importants, acquis désormais à l'observation.

La solidarité que les missionnaires Mac-Aulay et Martin ont, comme le docteur Johnson, établie entre l'hemme et les animaux, quant à la contractation épidémique do l'agent, est positivo : on ne sera pas jaleux, nous le supposons, de partager cette faculté, soit avec les chevaux, soit avec les vaches des lles Hébrides. Dans l'île de Skve, dit le révérend Martin, sur la route qui conduit au lac de Sheriness, un cheval rompit tout d'un ceup, un jour, vers midi, le lien par lequel il était attaché, et disparut, sans que la cause de sa terreur subite fût visible. Mais deux personnes, qui se trouvaient à quelquo distance et en vue du cheval, illuminées à l'instant même par le second sight, apercurent distinctement une foule de personnes qui marchaient derrière un cercueil, dans la direction de l'eglise de Suisort. Peu de jours après, la prophétie quo les deux passants et le cheval avaient invelontairement faite se realisa completement. Un gentilhomme du voisinage mourut à quelques milles de cette eglise, et son corps fut transporté à Suisort, paroisse dans laquelle il avait sonhaité qu'on l'enterrât. A l'égard des vaches, M. Martin assure que, tontes les fois qu'une fermière est prise du second sight, au moment où sa main presse le pis, un frissonnement étrange, une frayeur inouïe agitent les membres de la pauvre bête, et qu'il faut ensuite de longues heures pour la calmer (a).

On retrouvera ces mêmes phénomènes décrits dans la Toganta ele Prévorst, di docteur Kerne, avec cotte pricularité que, sur les collines fu Wurten-lorg, lorsque les troupeaux étaient pris comme la regante, l'épidémie gagnit en même temps tous les atensiles de la cuisiène, qui prouviène mens tous les atensiles de la cuisiène, qui prouviène misson les destinaites qui prouviène de devotrocement de l'est participaient au devotrocement de toutes est facultés animiques (8).

Donc les lles Hébrides partagent leur don avec toutes les contrées du monde. Sculement, la nature a été plus libérale pour elles que pour tout autre peuple.

⁽a) Vort la Revue de Paris de juillet, p. 333.
(b) Logante de Prévorst, p. 10.

Elles devaient, en effet, être bien reconnaissantes des priviléges suivants. L'odeur des maisons et des vêtements des Kyldéens, dit le révérend Mac-Aulay, ainsi que leur baleine, était très-nuisible aux étrangers ; les approches, la présence d'un habitant de l'Ilo affectaient d'un malaise inouï toute leur organisation; pendant quelques semaines, ils respiraiont un air trèsmalsain... Chose étonnante! ils pretendaient à la réciprocité et soutenaient que lorsqu'un étranger débarquait dans leur Ile, une maladie localo, qu'ils nommaient lo mal du gouverneur, en raison, probablement, de quelque souvenir, attaquait les habitants. Le missionnaire que nous venons de nommer, ne pouvant croire à cette superstition populaire, se transporta aux îles, muni des instructions les plus détaillées et les plus sages, dans le but de constater l'imposture. Mais quel ne fut pas son étonnement de voir, trois jours après son débarquement, quolques-uns des habitants manifester des symptômes évidents de la maladie contagieuse, et, dans l'espace de huit jours, toute la petite communauté infectée de cette épidémie. Il y avait double et réciproque réaction;... les voyants sont mélancoliques, timides, disposés à l'effroi. «Dans une auberge de Killin, un voyant était à table, lorsou'un inconnu vient aussi y prendre place. A l'aspect de cet homme, lo voyant frémit et se sauve, On lo poursuit, on l'atteint, il déclaro que le nouveau venu périra sur l'échafand dans deux jours, et qu'à cette révélation s'est joint en lui un irrésistible instinct do terreur personnelle. Cet homme s'irrite de cette prédiction comme d'un outrage, tire sa claymore et la plongo dans le cœur du voyant. L'assassin est arrêté, jugé à l'instant, et périt, deux jours après, du supplice qui lui avait été prédit. »

En outre, comme la magie antique, la seconde vue aurait ses initiations. Beaucoup d'Ecossis soutienneud que rein n'est plas reir dians quedques localités. Lersqu'on veut s'arestir un novice de la seconde vue, les voyants lui serrent la tilla oce une corde en crin qui a servi à fixe le couvercle d'une bière; on lui prescrit ensuite de courber la tôte, jusqu'à ce qu'il aperçoive entre ses jumbes ou enterrement qui passe.

Nous rátimons pas non plus ces jeux de l'agent de la seconde two avec les plus grandes dévaditions humières e tous avons peine à reconatite les procédés d'un bon esprit dans ce drug mortuaire aperqu sur ceux qui doi-vent mourir d'autant plus prochisement que lo d'arp. en les reconvaries, s'approche plus ou moins de son visege. Falla cadran que cebui qui marque les secondre la issesse à la vi des uns et à l'amour de sautres! Nous simose eucore moins cos pareles d'inensatation adressées par les voyants à l'âme à princi deburrassée de ses entanves, pour qu'elle y rentre un instant et y manifest es aprésence, car c'est une pratique complétement nécromanciemes. Enfan nous frenissons à la seule possèe de ce cri lugdure, précrusere de la mort, et qu'on appelle tatait dans les montagens et weraith dans la plaine. «Ce cri, dit X. Deirieu, est un grismissement de douleur relv-rapide et trés-distinct, qui franchit les portes fermées et ressemble parfaitement à la voit humaine. »

Ce cri rappelle celui qui, pendant tant d'années, se fit entendre sous les

fentres de Mⁱⁿ Clairon, à l'heure où l'un de ses manats était toir pour elle (e), ou hien encere ette visit, qui, that ute la croix en pierra au piet de laquelle se publisient les ordonnances du royaume, à Edinbourg, annonce, pendant une des nuits qui preciderent la tasalita de Flodden, que toute la chevalerie d'Ecose y périrait (b), circonstances bien remarquables, en ce qu'elles transchent la question et pouvent, à elles seules, qu'il ne s'agit nullement d'une faculté, mis d'un apost extérieur; et comme cet apont ne produi quiver que de rimits de madeil. É operareire et se aspentillon, mon jamais servir à quiv que ce soit, comme le dit lebiasen, nous autos sentons monte de l'un de l'accession de l'accession de l'accession de l'accession pour le de l'accession de l'accession de l'accession de l'accession par l'accession de l'accession de l'accession produit puri que ce soit, comme le dit lebiasen, nous avec pour le de l'accession de l'accession de l'accession pour la comme de l'accession de l'accession de l'accession pour l'accession de l'accession de l'accession produit de

§ VII.

Les àmes séparées et la Bible. — Leur subsistance après la mort. — Le schéol et le pneuma ou l'esprit de l'âme. — Ce qui constitue le crime du nécromant. — Les obb et les pythons. — L'engastrimysme dans la Bible et à l'Institut. — Aualyve du grand drame de Samuel.

4. - La Bible et l'immortalité de l'âme.

Mourir!... mot sacré qui porte à la fois dans ses six lettres toutes les préoccupations, toutes les épouvantes, toutes les larmes et toutes les espérances de la terre!

D'après nos livres saints, cependant, il fut un temps où ce mot n'eût pas été compris. Pour qu'il entrât de force dans la langue, il fallut rompre avec les cieux et signer nous ne savons plus trop quel pacte avec l'enfer.

« Tu mourras de mort, » (ut-il dit un jour au plus mystéreux des coupables, et ce coupable qui, dans sa faute, avait appris à connaître, connut immédiatement la signification du mot. Il frémit devant sa fin personnelle, mais il n'était passeul, et, regardant sa compagne, il sentit que le voir-mourir était par-dessus tout la reine des douleurs.

⁽a) Your, dans les Mémoires de cette avtrice, les preuves irrécuenbles de cette manifestation sporte et chronique qui ent lant d'affinénce sur une grande partie de sa vie. Ma Voir Walter Scott dans Marsséon.

 $[\]langle e \rangle$ » Ne l'inquiète que de ce qui se passe à ta droite, et n'écoute rien de ce qui so passe à ta gauche. » (Biblie.)

Il est vrai que la dernière syllabe du jugement retoutissait encore, qu'il se trouvait déjà mitigé. La paternité du juge avait devancé le pourvoi du coupable; pour lui l'avenir s'illuminait encore, plus riche et plus spluedide que le paradis perdu. On lui montrait une vie plus puissante que la mort, la mort terrassée à jamais, et, vers la fin des siècles, une résurrection, cette fois éternellement garantie pour qui surrait la mériter.

Mais jusque-la pouvait-il donc être vrai, comme on l'a préendu, que la Bible, ce guide sublime vers l'éternité bienheureuse, fût restée meute sur la survivance des âmes après la destruction de leur enveloppe? Si l'accusation manque de base, quelle calomnie cruelle! Dans le cas contraire, comment des condamnés comme nous out-ils pu triompher à la désolante pensée de ce silence, et consacrer toute leur vie à sa démonstration? On nie le mystère, on nie le surnaturel, mais qu'on nous explique donc celui de notre increyance et celte poursuite acharnée du néant par une âme qui l'a naturellement en horreur!

« Eh bien! nous disait-on de tous côtés, vous le voyez, la Bible se tait sur l'immortalité, comme sur l'existence des anges et des démons. » Nous croyons avoir fait bonne justice de cette dernière calonnie; mais l'autre était bien autrement révoltante, bien plus incompréhensible encore. Alors à ces pauvres croyants alarmés il a fallu faire épeler tous les mots consolants qui stipulaient leurs espérances, il a fallu que l'érudition argumentat sur l'immortalité et que des controverses de grammaire vinssent encore une fois défendre, mais ternir cette grande cause.

En dehors, cependant, de quelques expressions formelles, il eût dù suffire de regarder de plus hant tout cet ensemble de promesses et de perspectives consolantes qui, dans l'Ancien Testament, sont comme les prodromes de l'immortalité définitive, seule fin, seul objet, seule philosophie du corollaire évangétique de la Bible.

Mais on insiste. « Dans la Bible, dit-on, on ne trouve rien qui,

de près ou de loin, puisse rappeler tant soit peu le paradis des modernes. » Rien n'est plus vrai : jusqu'à la venue de Jésus-Christ toute immortalité était temporairement concentrée dans le schéol, qui n'avait rien de commun avec notre expression d'enfer, mais qui se subdivisait, comme l'Hadès des païens, en lieux d'attente, d'expiation, de torture ou de géhenne. Mais comment pouvait-on oublier cette formule, qui revient toujours avec un accent si touchant, au lit de mort de chacun des patriarches : « Et il fut réuni à son neuple ? »

Comment a-t-on pu dire « qu'il ne s'agissait, dans ce mot, que des sépulcres matériels, lorsque chacun de ceux auxquels on l'applique est déposé, comme pour prouver le contraire, dans un sépulcre où ne sont pas ses aïeux? Il avait été dit à Abraham : « Tu seras enseveli dans une vieillesse avancée, et tu iras en paix vers tes pères 1. » Or, qu'est-il arrivé? Abraham mourut bien effectivement plein de jours et fut réuni à son peuple, mais il fut enseveli sur les bords de l'Euphrate, pendant que ses aïeux l'étaient tous en Chaldée 2 : « Je descendrai avec mon fils Joseph dans le schéol, » dit Jacob 3; et cependant il croit qu'une bête féroce a dévoré son fils dans le désert : donc pour lui le schéol ne pouvait être un sépulcre. Moïse et Aaron reposent sur la terre étrangère et sont dits néanmoins « réunis à leurs peuples 4. » « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dit le Seigneur, et ne suis pas le Dieu des morts, mais des vivants 5. » « Tous sont morts dans la foi, » dit saint Paul en parlant des natriarches, « Puisse, dit à son tour Balaam, mon âme (ma vie) finir de la mort des justes, ma fin être semblable à la leur 6, » « Dieu délivrera mon âme de l'enfer, » dit le roi prophète 7, etc.

^{1.} Genése, ch. xv, v. 25.

^{2.} Id., ch. xxv, v. 8 et 9.

^{3.} Id., ch. xxxvn, v. 35.

^{4.} Nombres, ch. xx, 24, 29,

^{5.} Exode, ch. 111, 6.

^{6.} Nombres, xxIII, 10.

^{7.} Psaume xLvIII, 10.

Done le schéol étaif un lieu, et quel lieu, si ce n'est celui dont le Dieu de l'Évangile vient plus tard briser toutes les portes pour délivrer d'abord les âmes captives qui soupiraient après lui, ἐν φολακὰ νεύφατα, puis celles qui expisient dans les limbes « leur incrédulté aux jours de Noé 1?» et

Comment la passion du néunt a-t-elle pu fermer les yeux à une telle évidence? Comment un de nos plus habiles hébratsants, véritable Voltaire d'Israèl, a-t-il osé dire que cette belle phrase de Job: «Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je le verrai dans ma chair « Job, xv. 20) signifiait simplement: «La postérité vengeresse réhabilitera na mémoire 2° a

Nous sommes heureux de trouver auprès d'un autre savant isradite, M. Munci, la confirmation de toutes ces vérités sur le schéol et sur la permanence de l'âme, « croyance très-répandue, dit-il, du temps de Moise, bien qu'il et du bonnes raisons pour negas en faire un point de doctrine, et développée plus tard sous les progrès du prophétisme ², » « Dans cent occasions, ajoute-1-il, oi l'on emploie le mot schéol, on arabe schioul ou purgatoire, les ancêtres n'y sont pas comme tombeau; mais ce mot signifie indicieur de la terre, puis la permanence, la réunion à ses pires, l'association d'Isaac, de Jacob, et, par conséquent, de tous les enfants d'Abraham « dans le sein de ce père commun ³. » Voilà le fond de la croyance, de la tradition, le trésor de tous les véritables enfants d'Israèl, sionn l'enseignement magistral et canonique de sa loi.

^{4.} Saint Pierre, In Epitre.

^{2.} Voir la traduction de M. Cahen, dont son fils a rougi; puisque celuipajote : ce Dassage concerno bien l'immartailé de l'înem, mais Joh n' a parfé ainsi que par simple précaution oratoire et pour deguiere son tarendaité, « » Voila, joute M. Th. Henri Martia, commer la Bible et de traitée par MN. Cahen père et fils. « (Vir future, p. 93). Parlex expendant d'un autre bebraisant la soiccion condenne, eile n'eu connaîtra pas.

Palestine, 450.
 Id., ibid.

[.] Id., ibid.

2. - La mémoire des ûmes et leur retour, d'après la Bible.

Maintenant, la Bible croit-elle que les dmes séparées puissent s'occuper encore des intérêts de ce bas monde, les influencer par leur intervention et recenir elles-mêmes sur la terre, comme pour y prendre part et les surveiller de plus prés ? Voilà la triple question, question de vie ou de mort pour nous tous, puisque la négation de ces trois choses décuplerait pour l'homme toutes les douleurs de la nort. Ne plus se ressouvenir ne serait-ce pas la mort absolue?

Et d'abord, quant à la mémoire, nous nous rappelous, sans pouvoir le retrouver, un magnifique passage de Descartes sur la nécessité métaphysique de la mémoire survivante. Mais qu'est-ce que la métaphysique auprès des paroles si précises de l'Écriture et de leurs déductions nécessaires? Quand Dieu, s'appelant lui-même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ajoute qu'il est « le Dieu des vivants, » il faudrait supposer, pour enlever la mémoire à ces morts personnels et vivants, qu'ils « n'auraient jamais été réunis à leurs pères, » malgré la constante et touchante affirmation de l'Écriture; il faudrait que Moïse eùt oublié son peuple, Jacob son cher Joseph, avec lequel il se voyait « descendant dans le schéol; » il faudrait enfin que le Christ cût oublié Madeleine et Lazare, le mauvais riche ses duretés temporelles, les saints leurs amis et leurs invocateurs délaissés!.. Toutes ces suppositions seraient aussi formellement contraires à l'esprit et à la lettre de l'Ancien Testament que du Nouveau. « On se souviendra du juste éternellement 1. » Pourquoi serait-il seul privé de sa mémoire?

Quant à la communication transmondaine, il faut bien que la Bible y croie, puisque, non contente de porter les peines les plus sévères contre celui qui la force et « qui demande la

^{4. «} In memoria æterna erit justus. »

vérité aux morts 1, » elle est remplie d'exemples de ce patronage, précurseur de celui de tous nos saints.

Enfin, pour désigner la possibilité d'un retour sur la terre, les expressions ne lui manquent pas.

Et d'abord, à ces consultations défendues elle donne un nom nui suppose, à lui seul, la présence de l'âme consultée, Nous avons déià vu, dans David Mill, que le mot obboth signifiait littéralement les revenants2, comme celui de réphaïm, d'après M. Cahen, signifiait ombres. M. Th. Martin nous affirme, de son côté, qu'il désignait toujours les morts maudits, distingués, chez les Phéniciens, des alonin ou morts bénits 3. Il y a plus, le mot πνεύματα, appliqué généralement aux âmes séparées, est souvent pris, dans la Bible, pour fantômes, quoique, cependant, toujours soigneusement distingué des démons.

Aussi, ne pouvons-nous nous expliquer comment un commentateur aussi distingué que Cornelius a Lapide a pu s'y méprendre et appliquer au Saint-Esprit ce passage des Actes : « Les Sadducéens ne reconnaissent ni résurrection, ni ange, ni esprit: » et cet autre : « Oui sait si le Seigneur, un ange ou un esprit, ne lui aurait pas révélé4?... »

Plusieurs commentateurs ont, comme lui, suivi ce sentiment. Ils auraient dù cependant se rappeler tout d'abord ce pas-

sage : « La prison des esprits ou les limbes, èν φυλακή πνεύματα ; » puis cet autre : « Lorsque Notre-Seigneur, après sa résurrection, entre dans la chambre des apôtres, malgré la fermeture des portes, januis clausis, ceux-ci s'effrayent, car ils le prennent pour un esprit, πνεῦμα. Mais quelle est la réponse du Seigneur? Va-t-il leur reprocher une appréhension si ridicule? Va-t-il leur dire, comme les Sadducéens, qu'il n'existe pas d'esprits, ou, comme un savant du xix siècle, leur faire une belle lecon sur les hallucinations sensoriales? Alors la question

^{4.} Deutér., xvm.

^{2.} Nous reviendrons sur ce mot. 3. Vie future, p. 558.

^{4.} Actes, xxIII, 8 et 9.

T. IV. - MAN. BIRT., III.

edt été tranchée sur-le-champ; mais pas le moins du monde. « Yoyez, leur dit-il, un esprit — τνεῦμα, et dans saint Matthieu, χάντασμα — n'a ni chair ni os (voilà la réalité reconnue), mais touchez mon côté · · ... » Voilà maintenant le toucher donné connue preuve d'une substance matérielle · le

Autre exemple. Lorsque Rhode, la servante de Pierre, vient avertir les apôtres, rassemblés à Jérusalem, que son maltre, délivré de la prison, est là, devant leur porte, tous, d'un commun accord, lui disent « qu'elle est folle, et que saint Pierre étant en prison, ce ne peut être que san ange, àrphest 3, et non pas son pneuma; » car, dit à ce propos Delrio, bien que ces deux substances, l'ange et l'âme, soient à peu près inséparables dans la croyance de l'Église, et que les Sadducéns, comme les hérétiques, les attaquent avec un égal entêtement, saint Luc a bien soin de les distinguer, la croyance générale étant alors que dans les apparitions de vivant à vivant c'était l'ange qui faisait tout, tandis que dans celles de mort à vivant c'était le mort lui-même, ou pluté tos pneuma 4.

Nous avons dit ailleurs que dans les plus vieux auteurs, comme dans le Livre d'Hénoch, par exemple, on complète, en pareil cas, cette expression de πεύματα par le mot ψωρών, c'est-h-dire « spiritus animarum, ou les esprits des dines, n Cette expression nous paraît bien remarquable, en ce que

nous la trouvons dans les plus anciens apocryphes et cabalistes, comme dans les plus vieux monuments de l'Église primitive.

Il eût été bien étonnant que cette croyance au retour des

^{4.} Saint Luc, v1, 24.

Donc, s'il peut y avoir de légères méprises, il ne suurait y avoir d'hallucination permanente du toucher; donc encore lorsqu'on luttait corps à corpe contre les vampires ou lorsqu'on serrer des mains de trépassés, on touche bien véritablement un corps, sans qu'il s'ensuivo que ce soit te véritable corps.

^{3.} Actes, XII, v. 45.

^{4.} Delrio, Disquisitiones, l. II, quæst. xxvi, sect. 4.

âmes, aussi fréquemment formulée par l'Église, no l'eût pas été dans la Bible, car nous allons le voir tout à l'heure. Toute la théologie calholique, depuis les apôtres jusqu'à Benoît MY, Perroné, Schram, etc., n'a cessé de reconnaître, un seul instaut, la réalité des apparitions des saints, des âmes en perine et des damnés.

On va nous objecter probablement toute une suite de passages bibliques, en apparence opposés comme ceux-ci, par exemple : a Celui qui descend au schéol n'en remonte pas s', l'esprit s'en va et ne revient pas 2. Il y a entre Lazare et le mauvais riche un grand abime, magnum chaos, et ceux qui veulent le franchir ne le peuvent 2. s

Tout cela est aussi vrai que connu, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que » Jéhovah, qui fait descendre dans le sehéol, sait aussi nous en faire remonter ⁴, » et que Celui qui resussite les morts peut aussi, quand il lui plait, envoyer leurs âmes sur la terre et leur faire partager son ubiquité, comme il peut encore les tiere de leur prison, pour l'instruction ou la consolation des vivants; et comme ce sont les mêmes Écritures qui, après nous avoir dénié la possibilité naturelle de la chose, nous font apparaître miraculeusement Moise, Élie, Onias, Jérémie, Samuel, etc., il faut en conclure que toute la contradiction repose sur les deux notes que nous venons de souligner.

Nous allons voir maintenant que, dans la pratique biblique, c'étaient les instruments employés et le drapeau sous lequel on s'adressait aux morts qui décidaient de la question.

Nous avons déjà rappelé bien des fois ce grand principe de saint Augustin : « C'est uniquement celui auquel s'adresse le sacrifice, cui voretur, qui en constitue la valeur. »

Ainsi nous avons démontré qu'il y avait un sabéisme, un féticlisme et un héroïsme orthodoxes ou tolérés, et. à un cer-

^{1.} Job, vii, 10. 2. Ps. LXXVII.

Ps. LXXVII.
 Saint Luc, XVI.

^{4.} Rois, l. II, 6.

t sweets

tain point de vue, fondés en raison; eh bien, il en est exactement de même du culte et de l'invocation des morts.

Otez, en effet, de la nécromancie condamnée les obb et les pythons comme agénts, et la violation des sépultures comme moyen, et vous ne trouverez guère plus de dissidence entre la Bible et le paganisme que vous n'en trouverez sur les autres questions.

Commençons par les agents, et reconnaissons tout d'abord que les expressions dont se sert l'Espril-Saint, lorsqu'il parle « de souillure avec les morts, » ne peuvent laisser aucun doute sur la nature de cette souillure t.

Cornelius a Lapide ne s'y est pas trompé cette fois; il a parfaitement distingué la consultation des morts de celle des démons.

« Les devins, dit-il, consultaient coupablement les morts : 4° en ce qu'ils évoquaient leurs mânes et leurs ombres pour leur demander l'avenir; 2° parce qu'ils consultaient les démons qui habitent aussi la même région. »

« Ce sont ces demiers, dit Eusèbe, qui sont comme l'âme de la néromancie, en se tenant entre les statues des morts et leurs sépulcres?. « Là se tiennent avec ces démons, disent Clément?, Tertullien et Lactance?, ces anciens néphilim, qui ne sont plus positivement ni des esprits ni des hommes, mais des médiums (medios), que nous appelons démons terrestres » Est-ca assez positiv.

Quant aux moyens, il suffit, pour justifier les sévérités de la Bible, de rappeler sommairement toutes les infamies que nous venons de voir se passer chez les païens autour des

 [«]Israël, tu t'es souillé avec tes morts.» (Baruch, III, 2.) — « Mettez à mort l'homme ou la femme qui se sera souillé avec les morts. » (Deuléronome, XVIII, v. 44.)

Prép. évang., t. II.

^{3.} Strom.

^{4.} Apolog.

^{5.} De Divin. inst., l. II, ch. xiv.

sépulcres, tout le sang qui avait fini par y couler, puis chez les Julis eux-mèmes, ces immolations d'enfants exigées par les obs, ces profanateurs de sépulcres, ces cadavres exhumés, ces ossements employés, etc., car, il ne faut pas l'oublier, ce sont tes plus savants des Julis qui ont eux-mêmes révété leur secret.

« Que faut-il entendre, nous dit le célèbre Maimonide, par ces nécromancies déclarées compables par la Bible, si en reis qu'elles regardent les pratiques exercées par ce magicien, qui, revêtu d'un certain costume, après avoir profèré les paroles accoutumées et brûlé l'encens ordinaire, va s'endormir sur le sol même où le mort qu'il attend va se rendre et converser avec lui ? ».

Et Vossius, commentant ce passage, ajoute: « Ce n'était pas seulement pendant le sommeil, c'était aussi pendant uville qu'ils recevaient leur réponse, soit par la bouche d'un cadavre récemment inhumé et conservant encore un reste de chaleur, soit par son apparence². »

On voit que la Judée infidèle et la Thessalie trop fidèle à leurs dieux s'entendaient admirablement, et que cette science avait, comme les autres, ses principes fixes et constants.

On voit aussi quelle distance sépare cette espèce d'enchantement mortuaire de nos simples et humbles prières aux tombeaux des martyrs.

Mais il n'est pas seulement défendu de consulter les obb, que nous avons traduits plus haut, avec un savant hébrafsant, par recenants, et sur lesquels nous reviendrous tout à l'heure, mais encore les idonei, car nous voyons par les contradictions de tous les commentateurs toute la peine que cette expression leur donne: « Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui consulte les pythons ou les idonei, ou qui demande la vérité aux morts 3·».

La Vulgate, en traduisant idonei par devin, n'a pas tout dit;

^{1.} De Idol., XI.

^{2.} Vossius, I. III, de Idolol.

^{3.} Deutér., xviii, 44.

il est clair que cette expression toute spéciale s'appliquait aussi à une divination qui ne l'était pas moins.

Or " l'idonei, disent les rabbins, était une espèce de devin qui devinait par l'os d'un jadoa, qu'il mettait dans sa bouche. » Qu'est-ce maintenant qu'un jadoa? On ne connait pas cet animal; et puis quel rapport y eut-il jamais entre un ossement et un devin?

Seldenus, qui, dans ses *Dieux de Syrie*, nous a dit de si bonnes choses sur les *obb*, n'a vu là aussi qu'un animal et son ossement; mais il a eu grand tort de le confondre avec le *iodain*: qui s'en servait.

C'est encore Maimonide qui va nous l'apprendre, car, selon lui, « ce jadoa était un oiseau, et son os une fois placé dans la bouche, il survenait une extase, mentis commotio, et en hébreu, attaque de mal cadue, qui permettait au devin de voir ce qui allait arriver 1. »

Seldenus a bien raison, par exemple, lorsqu'il ajoute que « c'était autour des siètes et des oblésjueus que se réunissaient ces esprits... Ils ne voyaient pas, les malheureux, et tous ceux qui ont abordé ces profondeurs théologiques n'ont pas asset enseigné que ces héros, ces démons et ces dieux sont une suite et même chose... C'était donc bien plutôt aux dieux mêmes qu'aux mêmes qu'ils sacrifiaient; de la vient qu'Evbénère et Apollodore n'avaient pas eu de peine à retrouver partout les tombeaux des hommes-dieux (car l'homme et ses dieux les habitaient en commun); de Ra, é'était répandu sur toute la terre le culte des idoles, appelées, dans l'origine, Eghtzabim, ou regrets douloureux x -s.

4. De Hol., Ce mot ob nous reporte done aver raison au terrible obi des neigress, qui. Innec par eux sur une plantation, en emporte au mois de deux tiers, « disent plusieurs voyageurs très-sérieux. Dans les enquêtes, con en teurue cependant que quédques plumes d'oissux, etc. Bos assemants, le cond'un clast, etc. Ils appellent et olseval le serpent des morts. Voir, à ce sujet, la Bibliothéque le tritannique, t. Ils, p. 541.

2. Diis syr., p. 42. Ainsi l'idolâtrie n'étant, dans l'origine, que « le culte des morts, » avons-nous eu si grand lort de traduire είδωλα par fantômes?

On lit enfin, dans la Gémara : « Le nécromant, selon la tradition, après s'être préparé par l'abstinence, se rendait au tombeau; il y passait la nuit, pour que l'esprit 'impur plut venir letrouver, » et Raschi ajoute qu' « il y avait dans le sépulcre un démon qui venait s'ajouter à l'esprit et l'aider dans cette œuvre mazième. »

Maintenant revenons aux obb et aux obboth, et constatons que c'était en raison seulement des détestables moyens et de la compagnie plus détestable encore sous le drapeau de laquelle on marchait que la communion transmondaine, si douce et si sainte sous le drapeau opposé, avait été frappée d'anathème. Mais voici quelque chose de fort curieux.

David Mill, déjà cité, nous fait voir que cette expression de obboth (revenant) était celle dont se servait le prophète Élie, en priant le Seigneur de faire revenir à la vie le fils de la veuve de Sarepta. Cette fois-ci, ce n'était pas à l'aide de l'ob ou python que le mort revenait à la vie, mais bien par l'intervention de Jéhovah.

Deviner par ob était donc deviner par les mânes, et la pythoniase était celle qui, par le secours du serpent Python, faisait ou était censée faire parter les obb; aussi s'appelait-elle, en hébreu, bahhalath ob, ou domina ob, maîtresse des mânes; on l'appelait quelquefois, par abréviation, ob, mais c'était un nom fourni par la function.

« Mais, nous dit-on, vous oubliez qu'on donnaît encore à ces pythonisses le nom que les Septante traduisent par engatrimythes, c'est-à-dire ventriloques. » Nous le savons, on est parti de là pour expliquer, par l'art et la jonglerie des Comus et des Fitz-Annes, tout le mystère des orneles et de la divination. Cette théorie était tellement séduisante, qu'après son invention par Van Dale et Fontenelle elle vient d'être reprise et réhabilitée, ces années-ci, par M. Maury, dans ses Retigions de la Grèce, et par M. Babinet, qui, la croyant suffisante pour expliquer tout le parlage des tables, a créé d'un coup de baguette quelques containes de milliers de ventrie

loques sans le savoir, puisque, dans le même article, il rendait justice à leur bonne foi 4.

Si M. Maury avait étudié tant soit peu les théories démonologiques de l'amtiquité, ou tout simplement certaines somnambules ou les possèdées de tous les pays, il ne se sorait nullement étonné de retrouver toujours ce mot έγγαστρίωθως pour synonyme de πλόωνς, attendu que, dans le système de la possession, les pythons ou esprits malins occupent de préférence le système gastrique des possèdées, et donnent à leur voix cet accent étranger, bref, strident, plaintif et caverneux, si parfaitement signalé dans toute l'antiquité profance et sacrée.

« Ta voix, dit Isaie, sera comme une voix sortant de terre, et tes paroles seront stridentes comme toutes celles qui sortent de la poussière². »

« L'ame évoquée de Patrocle, dit à son tour Homère, rendit comme de dessous terre un murmure strident comme celui de la vapeur ³. »

« C'est là, dit Claudius, qu'on entend les plaintes larmoyantes des ombres volantes, proférées avec un sifflement léger ⁴. »

« Lorsque les ombres, dit Horace, font entendre par la magicienne leurs accents tristes et *aigus*⁵, » on voit qu'Horace et Claudien parlent absolument comme le prophète.

« La pythonise, dit le savant Eustathe, s'appelle engatrimythe, parce que alors elle ne parle plus dans son âme et son bon sens naturel, mais le démon, agissant dans la profondeur de ses entrailles, fascine son esprit, blesse sa fantaisie (imagiantion), et, après lui avoir suggéré mille fictions chimériques, les exprime avec un accent tritdent.

« On appelle engastrimythes, dit Léon Allatius, toutes les

^{4.} Voir notre Question des Esprits, p. 30.

Isaïe, xxix, 4.
 Hiad., v. 404.

^{4.} Lib. I, in Ruffinium.

^{5.} Lib. I. Sat. 8.

possédées comme tous les prêtres et prêtresses d'Apollon. »
Mais on insiste, et dans tous nos dictionnaires d'antiquités
mythologiques on nous donne avec soin le nom de l'inventeur
prêtendu de la ventriloquie, et presque la teneur du brevet
obtenu par cet Euryclès, dont la réputation en ce genre avait
fait révolution dans la Grèce... — Soit 1 mais Platon, qui devait
le connaître un peu micux que nous tous, dit, en parlant de
certains philosophes sujets à se contredire : « On dirait qu'ils
porteut en eux, comme Euryclès l'insensé, un ennemi qui se
plait toujours à le contredire : « done, Euryclès le fou était
encore un malade ou, comme tous nos médiums, un ventriloque de bonne foi, portant en lui un ennemi! Nous ne disons
pas autre chose.

« Mais certaines amphores, dit-on, s'appelaient obba chez les Romains, précisément parce qu'elles étaient gonflées comme la plupart des pythonisses lorsqu'elles sont remplies du dieu. Et encore, qu'étaient-ce que ces obba? Les dictionnaires le disent avec M. Faucon: « On appelait ainsi certaines amphores remplies d'eau, dans lesquelles les magiciens faisaient paraître les mânes évoqués, » Voilà la cause du nom spécial de ces vases.

Évocation de Samuel.

Ces préliminaires philologiques une fois bien posés, abordons la plus historique et la plus solennelle de toutes les évocations magiques, celle qui tranche d'un seul couptoute la question de réalité pour un catholique, et qui la complique à l'infini pour celui qui ne l'est pas :... à savoir l'évocation de l'ombre de Sannucl par Saül.

Suivons attentivement et pesons avec soin toutes les expressions de cette grande épopée.

Le premier verset du xxvIII* chapitre du livre I des Rois nous montre d'abord Saül, quelque coupable qu'il fût dès lors, « bannissant tous les devins et magieiens de son royaume. »

Le verset 5 nous le montre glacé de terreur en voyant le camp des Philistins, et expavit cor ejus nimis.

Le verset 6 nous le montre encore consultant le Seigneur, « qui ne lui répond ni par les songes, ni par *Urim*, ni par les prophètes. »

Le verset 7, enfin, nous le fait voir abandonné de Dieu et se laissant entraîner aux suggestions du désespoir.

« Et Saül, désespéré, dit à ses serviteurs : « Cherchez-moi une femme avant un esprit de python, afin que, par elle, je SUSCITE 1, et suscitabor per illam, » Et ses serviteurs lui dirent: « Il y a à Endor une femme ayant un python » (v. 8). Et il changea d'habits, prit deux hommes avec lui, vint avec eux ehez eette femme, et lui dit: « Devine-moi, par ton python, et suscite-moi qui je te dirai » (v. 9). Et la femme lui dit : « En quoi ! tu connais les derniers décrets de Saul, tu sais avec quelle rigueur il a banni de son rovaume les magieiens et les devins, pourquoi done viens-tu me tendre un piége qui peut me coûter la vie » (v. 40)? Et Saul prit le Seigneur à témoin qu'il n'arriverait aueun mal à cette femme à eause de cela (v. 11). Et la femme lui dit : « Qui te susciterai-je? - Suseite-moi Samuel, » dit le roi (v. 42). Mais lorsque la femme eut vu Samuel, elle poussa un grand cri et se tourna vers Saül : « Pourquoi m'as-tu trompée? lui dit-elle, tu es Saül » (v. 13). Et le roi lui dit : « Ne erains rien ; qu'as-tu done vu? » Et la femme dit à Saul : « l'ai vu des dieux qui montaient du sein de la terre » (v. 14). Et il lui dit : « Quelle est sa forme? » Et elle lui dit: « C'est un vieillard revêtu d'un manteau. » Et Saul comprenant que c'était Samuel, inclina son visage sur la terre et l'adora (v. 45). Mais Samuel dit à Saul: « Pourquoi m'as-tu troublé en voulant me faire susciter? Onare inquietasti me, ut suscitarer? » Et Saul lui dit : « Je suis

^{4.} On comprend alors l'expression ressusciter, ou susciter deux fois.

par trop malheureux; voilà les Philistins, et Dieu, se retirant de moi, ne veut me répondre ni par les songes, ni par Urim, ni par les prophètes, c'est pour cela que je t'ai appelé, rocavi te, afin que tu me montrasses ce qu'il faut que je fasse » (v. 46). Et Samuel lui dit : « Pourquoi m'interrogestu, puisque Dieu s'est retiré et qu'il est passé du côté de ton rival (v. 17)? Le Seigneur m'a révélé ce qu'il ferait de toi : il t'enlèvera donc ton royaume et le donnera à David ton parent (v. 18). Parce que tu as désobéi au Seigneur en ne secondant pas les décrets de sa vengeance contre Amalec. écoute ce qu'il te réserve aujourd'hui (v. 19). Dieu te livrera avec Israel dans les mains des Philistins; demain, toi et tes fils, vous serez avec moi » (v. 20). Aussitôt Saul tomba étendu sur la terre, car ces paroles de Samuel avaient glacé son cœur, et sa faiblesse était extrême, car il n'avait pas mangé de la journée (v. 21). Alors la pythonisse, s'adressant à Saul encore épouvanté, lui dit : « Je vous ai obéi, ô roi! comme votre servante devait le faire : je vous ai livré ma vie et me suis rendue à vos paroles (v. 22). Maintenant, écoutez votre servante à son tour, consentez à manger ce peu de pain afin que vous ayez la force de vous retirer » (v. 23). Le roi refusa et dit : « Je ne mangerai pas. » Mais ses serviteurs se joignirent à la femme, alors il finit par entendre leurs voix, se leva de terre et s'assit sur un lit (v. 24). Et la femme alla tuer un veau gras qu'elle avait dans sa maison, puis, pétrissant un peu de farine de froment, elle placa l'un et l'autre devant le roi et ses officiers, et ils en mangèrent; et ayant ainsi repris des forces suffisantes, ils purent retourner d'où ils étaient venus et marchèrent toute la nuit (v. 25), »

Ici, les Septante ne diffèrent de cette version que par l'expression : « Pourquoi m'as-tu troublé pour me faire monter... »

Quant au récit de l'historien Josèphe, après avoir introduit, comme nous l'avons dit, une ventriloque, c'est-à-dire une femme évoquant les souffles des morts, vabrizarios ψογμα (1. I, pp. 270, Histoire, etc.), on y trouve ces trois particularités importantes 13° que la pythonisse ne comaissait nullement Samuel, ce qui explique son effroi devant cette figure qu'elle n'attendait pass, 2° que ce fut Samuel qu'il ui révêla que Sail était là, ce qui explique pourquoi elle en paraît tout à coup effrayée : 3° que Samuel di là Sail : » Dorrugion m'as-tu dérangé de mon repos en m'en faisant arracher, etici a setibus meis », ce qui explique à son tour l'appartition sollicitée par le mauvais esprit, et la punition infligée par le bon.

Quel drame, et quelles réflexions il fait naître!

Les esprits les plus forts eux-mêmes s'en sont émus. M. Munck, après avoir essavé, dans une note, de rejeter dans la poesie cette fin dramatique de Saul, semble abandonner ce dessein lorsqu'il dit : « Je n'entreprendrai pas d'expliquer par quel art cette femme sut fasciner les sens de Saul, ni ce qui se passa dans l'imagination du roi depuis le grand cri qu'elle eut poussé 1. » M. Munck a agi en cela avec prudence. Le savant Fréret ne paraît pas avoir été plus à son aise devant Saül. Après avoir établi, par des raisonnements d'abord, et par une grande quantité de faits ensuite, que l'évocation des morts était la conséquence nécessaire de la croyance à l'immortalité de l'àme, il en vient à l'exemple suivant : « Elysius, de Terina en Italie, avant perdu son fils Entynous, soupconna qu'il avait été empoisonné, et crut qu'un moyen sûr de s'en éclairer c'était d'interroger l'ombre même de son fils. Dans cette vue, il se rendit à l'oracle des morts: et là, après les sacrifices ordinaires, il s'endormit dans le temple et il vit en songe l'âme de son père accompagné d'un fantôme qui avait de l'air de son fils. Ce spectre, qui était le génie du jeune Entynoüs, lui mit entre les mains des tablettes qu'il trouva en s'éveillant, et dans lesquelles il lut trois vers par lesquels son fils l'avertissait de ne pas pleurer sa mort qui

^{4.} Palestine, 265.

lui avait procuré le sort le plus agréable, etc. 4. Quant au jugement, dit-ilt, que l'on doit porter sur res sortes d'histoires, l'Opinion que Plutarque et autres pouvaient avoir de la réalité de ces apparitions nous est fort indifferente (est-ce bien sûr?), et nous sommes dispensé de régler notre cryvance sur la leur. Je ferai seulement observer que ce dernier exemple peut nous faire penser que la difficulté d'exécuter les apparitions réelles avait fait recourir à la voie des songes, dans laquelle l'imagination des consultants, céhauffie et préparée, suppléait aux prestiges qu'on avait employés autrélois.

Quant à nous, nous continuerons de nier que ce moyen fult plus facile, jusqu'au jour où l'on nous aura procuré un songe, un songe répondant, ad hoc, à heure fixe, à nos questions. El nous en appelons... à Fréret, qui continue : « Mais comme on we commende » à l'inmedivation (bon aveu), » El excore mois dons les ses sous el l'inmedivation perdit peu à peu tout son crédit daus des siècles où la lumière philosophique commencait à luire? ».

L'équivalent de cette phrase serait celle-ci : « Cette divination avait lieu jadis par jonglerie; mais comme cette jonglerie est impossible, la lumière philosophique de notre siècle l'a classée parmi... les jongleries. »

Voyons la suite.

Après cette contradiction inexcusable. Fréret en vient donc à notre épopée biblique, et sa première impression est trop claire, trop féconde en enseignements pour ne pas la consigner ici : « Cette histoire de Saûl, dit-il, est le meilleur commentaire de la défense faite par Moise d'interrogre les morts, et fait voir que les termes doivent s'en prendre à la lettre d'une etritable écocation des ombres. J'ai toujours été surpris de voir les commentateurs, on en faire aucune attention à ce

^{1.} Plutarque, de Consol. ad Apoll., p. 209.

^{2.} Académie des inscriptions, t. XXIII, Mém., p. 480.

passage du Deutéronome, ou l'expliquer allégoriquement par une défense vague de l'idolàtric, dont il ne s'agit nullement en cet endroit... Ce qui augmente ma surprise (Frèret est bien neuf), c'est de voir que la plupart de ces commentateurs se plaignent de ne trouver dans l'Écriture aucune preuve claire que les Juifs, au temps de Moise, crussent à l'immortalité de l'âme. Comment n'ont-lis pas vu que la pratique, interdite aux Juifs et commune aux Gananénes, suppose que l'existence des âmes séparées de leurs corps par la mort était alors une opinion générale et populaire, car il serait absurde de penser qu'on interroged te qu'on croyait ne pas exister. »

Fréret ignore une chose : c'est qu'à force de ne voir que ce qu'on veut, on mérite de ne plus voir ce qu'on voudrait. C'est un principe infaillible et qui explique tous les aveuglements, à commencer par le sien, car il finit par se tirer de tout cela en quelques lignes; d'abord, en attribuant à Eustathe d'Antioche, et à trois Pères de l'Église, une négation du surnaturel, qui, nous le verrons tout à l'heure, n'était qu'une réserve sur la puissance du démon (première faute); ensuite, en passant à la charge de la fourberie sacerdotale tous ces faits qui n'avaient rien de réel (contradiction flagrante avec ses propres paroles); enfin, par la pirouette antiphilosophique et antilovale qu'il fait après sa dernière phrase que voici : a Toutefois, l'histoire de Saûl fait une classe a part, et mème, en supposant l'apparition réelle et surnaturelle de Samuel, la frayeur de la pythonisse prouverait qu'elle ne s'attendait pas à ce qui arriva 1. » Qui donc a dit le contraire?

Quand un savant tourne court au moment où il commence à voir,... soyez sùrs qu'il a de bonnes raisons pour le faire.

Un des plus beaux exemples de contradictions semblables est celui que ce terrible drame fournit à Walter Scott, assez mal inspiré pour croire que l'on peut s'élancer, d'un seul bond,

^{4.} Académie des inscriptions, t. XXIII, Mémoire, p. 486.

des ravissantes créations de Guy Mannering et de Rob-Roy aux sévères enseignements de la démonologie. Voici donc le sommaire de sa thèse et de sa croyance sérieuse en fait de nécromancie:

« Quant au fait d'Endor, dit-il, il nous est impossible de savoir arec certitude si Saül était présent quand cette femme fit sa conjuration, et s'il vit lui-même, personnellement, le fantôme dont elle lui fit la description. » Il n'y a pas un mot dans le récit biblique qui ne témoigne de la présence de Saul, puisque c'est lui qui cause avec Samuel, puisque c'est à lui que Samuel parle, pendant au contraire que la sorcière, présente, ne l'entend pas, mais le voit, ce qui est encore conforme à tous les principes de la nécromancie antique, aussi bien la païenne que la juive. Les choses devaient toujours s'y passer ainsi. « Ce qui paraît le plus douteux, continue le romancier, c'est de savoir si un être surnaturel fut réellement évoqué, ou si la pythonisse et son complice ne voulurent pas produire une simple illusion, en prédisant au hasard la défaite et la mort du roi devenues très-probables. Suivant cette hypothèse, la devineresse d'Endor se serait étudiée à jouer à Saul quelqu'un de ces tours de passe-passe ou de jonglerie, par lesquels elle en imposait aux clients de moindre importance qui venaient la consulter ... etc. 1, »

Lei nous retombons dans le système Fontenelle, Van Dale et Salverte, c'est-à-dire celui du souterrain mystérieux, pratiqué de son vivant par le prophète, dans l'intérêt de sa gloire après sa mort; mais la meilleure preuve de la pauvreté de ce système, c'est que Walter Sott, reculant devant un triple hasurd si ponctuellement réalisé, avoue que « de tous les côtés il reste des difficultés embarrassantes, et qu'il faut laisser cette question obseure et difficile à ceux que leurs études ser cette question obseure et difficile à ceux que leurs études.

Walter Scott, Démonologie. Co livre, qui veut êtro sérieux, attriste les amis de Walter Scott par ses contradictions flagrantes, ses préjugés protestants et une foule d'injustices historiques auxquelles il n'avait pas habitué ses lecteurs.

rendent capables de porter un jugement sur un sujet si délicat⁴. "

Au reste, s'il est un sujet sur lequel l'erreur soit excusable, c'est assurément celui-ci. Il suffit, pour s'en assurer, d'écouter nos théologiens.

On se tromperait fort, en effet, si l'on espérait les trouver parfaitement d'accord entre cux à cet égard. « Les plus grands docteurs de l'Église et les Pères les plus éclairés, dit dom Calmet, n'ont pu s'accorder sur cette matière, à propos de laquelle les rabbins eux-mêmes sont très-partagés 2, e

Il n'y a qu'une seule question sur laquelle ils soient tous absolument du même avis : c'est qu'il y a là un fait véritabiement surmaturel, et que « l'opinion de la jongèrie est rejetée en général comme téméraire, dangereuse et contraire au texte sacré³, »

Le débat ne roulait donc en réalité que sur deux questions : 1° sur l'identité du personnage apparu; était-ce réel-

- Walter Scott, Démonologie, p. 52.
 - 2. Bible de Vence, t. V, p. 290.
- Cette derniere plirase est tirée d'une excellente dissertation de Collet, insérée dans le tome XVIII, p. 338, dos Cours de Théologie de Migne.

Nous nimons à la citer, ne flat-ce que pour l'opposer au détendable article inniérs suir le mêure sujet dans le Drictonnaire des producties, publié que les mêmes éditeurs. Nous avons entendu de grands théologiess «conner de la confiance accorde par eux à ces planes dont le semi-tandanisme ser exconnait dans une foule d'articles du même livre, livre qui ne résisterait pas à dist munties d'exament de la part de la Congrégation de l'Index, Relativement à la que-tion présente, où donc l'auteur a-ci-l pris que « toute la seène passe lei d'évrice la toile, comme un thérite de la foir sou comme à ce passe lei d'évrice la toile, comme un thérite de la foir sou comme à resultant parties les cells et que l'écus-Carrist, en desentiant dans les intients passes passes et d'evrice et le de que l'écus-Carrist, en desentiant dans les intients. Nes pas descendu dans les intients et nes pas écercedu dans les intients et passes pas et devier de l'action d'active de l'active d'active de l'active d'active l'active d'active les capitals de la lairie d

Nous y reviendrons encore, car nous préférons la logique de Voltaire et de Renan à ce quasi-christianisme qui ne partage que la moitié de leurs préjugés. lement le prophète, ou son ombre, ou simplement une image? 2° Qui l'avait fait apparaître? La magicienne, ou Dieu?

Quant à la première question, elle parut assez longtemps et assez généralement résolue dans le sens, non pas d'un mensonge organisé par la pythonisse, mais d'un mensonge ou plutôt d'une illusion organisée par le démon, exactement comme nous venons de le voir organiser la plus grande partie de celles de la nécromancie antique. Toutes les pythonisses agissant alors de la même manière, d'un bout du monde à l'autre, bien que la Bible ne nous donne aucun détail, l'analogie veut que l'on suppose ici toutes les formes, ou plutôt l'une des formes de la nécromancie générale. Cette opinion d'une apparition démoniague menteuse, calquée sur celles de tous les temps et même des temps modernes, fut défendue, dans les premiers siècles, par Eustathe d'Antioche 1, par l'auteur des Questions aux orthodoxes, attribuées à saint Justin2. par Tertullien 3, par saint Basile le Grand 4, saint Grégoire de Nysse⁵, saint Jérôme, etc. 6.

Cette manière de voir eut donc un assez grand nombre de partisans et se soutint, sans trop de désavantage, pendant tout le moyen âge, c'est-à-dire tant que le livre de l'Ecclé-

- 4. Dissert. contre Origène.
- 2. Quæst. 52.
- 3. De Anima, c. LVII.
- 4. In cap. viii de Isaïa.
- 5. Épitre à Théodose, évéque.
- 6. Sind Afroma, in cap, vui 18. «t cap, vui Each). Mais entendons-nous biner: fasturet el fraricis incrimins dian notes decurities note itsnut à abriere sous le manissus de ces saints dorteurs la témerite qu'on lui reproche, mais qu'il scorpte en si home conspagnic. Cette témérite constels à ne voir dans tout celes qu'une scène joude par la pythonisse toute exele et semisible à cette que Peury, de la Comércie-Franciss, îl passer, dice, nous les year du roi de Prause. Mais c'est une catominé. Ces docteurs remplaçaient les actuers du Tholite-Français par l'art et les l'illusions des demons, se per incantationne et artes magens, de sain Leite, il ve per l'entendationne et artes magens, de sain la dégloirer en extinaition par, de la faction de l'arte de l'indication de l'arte de l'illusions et artes de l'indication de l'arte de l'illusions de artes magens, de sain la dégloirer en extinaitions par, de la factif de l'artes de l'artes de l'indication de l'indication de l'indication de l'indication de l'indication de l'indication de l

siastique, qui tranchait la question, ne fut pas regardé comme un ouvrage incontestablement canonique et d'une irréfragable autorité. Le jour oit, par la décision de l'Église, ce livre fut attribué, comme ses frères, à l'inspiration formelle de l'Esprit-Saint, il fallut bien prendre au sérieux le passage suivant, si décisif et si formel : « Après cela, Namuel mourat, et il décierar et fit comaître au roi que la fin de sa rie était proche, il élera as voix du fond de la terre et prophétisa pour détruire l'impitée de la nation *.

Če passage si formel était, du reste, entièrement conforme à celui des Paralipomènes, que les Septante traduisent ainsie « Saūl mourut... parce qu'il consulta la pythonisse; et Samuel lui répondit, et il ne rechercha pas le Seigneur². »

Devant cette double autorité, désormais canonique, toute hésitation devenait plus que téméraire, et depuis lors, offectivement, nous trouvons dans toutes les théologies sérieuses l'opinion de l'identité de la personne, ou du moins de l'ombre de Samuel.

Fréret avait donc bien raison de vouloir que l'on vit dans un texte si clair une céritable écocation de la personne, et dom Calmet l'avait bien plus encore, lorsqu'il en revenait à la nécessité de prendre toujours le texte de l'Écriture dans le sens qui paraît le plus simple et le plus naturel.

Vient ensuite la seconde question, qui paraît donner et a donné matière à tant de discussions, bien qu'elle ne nous paraisse pas plus compliquée. en réalité, que la première.

Samuel est apparu; tout le monde en convient : maintenant, qui l'a fait apparaître? Dieu, ou la pythonisse?

Commençons par dire que nous sommes loin de trouver aussi ridicule que beaucoup d'écrivains l'ont trouvée l'opinion qui attribuait en général un certain pouvoir au démon sur les âmes des justes et des prophètes, et, en particulier, une

^{4.} Eccl., XLVI, V. 23.

^{2.} Paral., x, v. 43.

application de ce pouvoir dans l'exemple proposé. Saint Justin le Martyr pouvait se tromper, mais il n'inventait certainement rien de lui-même lorsqu'il croyait que « toutes les âmes des justes et des prophètes étaient sous la puissance du démon qui les faisait quelquelois paraître par les prières et les évocations des magiciens ¹. »

Origène n'était donc ni le seul ni le premier à soutenir ce système, qu'il défendit seulement avec trop d'opiniâ-treté ².

Il était défendu encore par Anastase d'Antioche, qui enseignait « que le Seigneur n'était descendu aux enfers que pour enlever les âmes des justes au pouvoir des démons ³. »

Et saint Augustin, consulté sur cette question par Simplicien, lui répondait «qu'il n'y a rien de plus étonnant à cette puissance démoniaque qu'à l'enlèvement évangélique de Notre-Seigneur par le démon 4. »

Nous trouvons même que ce grand empire du démon, avant la loi de justice, manquerait à l'intelligence de toute la théo-dicée chrétienne dont toute l'économie ne repose, en définitive, que sur lui. « Le monde tout entier est placé sous l'empire du mailn, dit saint Jean; c'est le prince du monde, c'est le prince de la mort, dont il a les clefs. » Il les a jusqu'à Jésus, et lorsque ce vainqueur divin descend dans le schéol pour les lui enlever, et qu'il en tire les âmes des justes soupriant après sa venue, il est non-seulement très-permis, mais très-logique de croire qu'elles subissaient dans les limbes, c'est-à-drie dans une division privilégiée de ce schéol, une partie de ce joug tyrannique que l'Evangile seul allait briser complétement. Le contraire même ne se comprendrait plus du tout, et

^{4.} Dial. cum Truphone.

^{2.} In Reg., l. I. cb. XXVIII.

^{3.} Ouæst. xit.

^{4.} De Divinatione, 1. II, quæst. IV.

Le Dictionnaire des prophéties demande où l'on a pu prendre de telles stupidités, folies ou puérilités, » Il le voit.

c'est à force de vouloir caresser les tendances rationalistes sur les démons, que l'on finit par rendre l'ensemble du christianisme tout à fait inintelligible.

Mais nous en avons trop dit, et nous en avons encore trop à dire sur ce sujet, pour insister ici davantage.

S'ensuit-il, pour cela, que ce soit l'évocation de la pythonisse qui ait été ici la cause efficiente? Nullement. Nous avons déjà dit ailleurs qu'on ne distinguait plus assez, comme on le faisait autrefois, entre les divers ordres de causes, occasionnelles, efficientes, etc., et nous signalons continuellement le désordre qui résulte de cet oubli.

Ici, nous défions que l'on sorte d'embarras si l'on n'essaye pas de revenir à ces scolastiques, mais très-judicieuses distinctions.

Ainsi, bien que l'évocation de la pythonisse ful la cause occasionnelle du retour, comme il le paraît par ces mots : « Pourquoi m'as-tu inquiété, en voulant me faire susciter ? » il semble qu'elle n'en fut nullement la cause efficiente, si l'on fait attention à l'étomement qui » prouve, dit Fréret, qu'il se passa là duelque chose d'insolite. »

Coci doit paraître, nous en convenons, un peu contradictoire; mais d'abord il faut s'en prendre au texte sacré, ensuite il
faut se reporter à tout ce que nous avons dit tant de fois de la
continuation d'une assistance ou d'une répreuve après la mort
par l'un des deux génies entre lesquels la vie s'est écoulée. On
pourra comprendre alors que Samuel ait été tout à la fois
«inquiété par son mauvais génie, cur me inquietati? », et secouru par l'intervention insolite du bon ange avec lequel il
monte, double appartition qui épouvante la magicienne. « J'ai vu des dieux, » dit-elle, et ce mot seul, que nous ne trouvons
expliqué par personne, nous prouve qu'ut lieu de voir monter
de démon auquel elle était habituée, elle avait vu monter au
moins deux personnages qui n'étaient, à notre avis, que
Samuel et son bon ange.

Cette fois, c'était le bon Dieu, c'est-à-dire l'esprit psycho-

pompe, qui se chargeait d'organiser la vision pendant que Samuel prophétisait 1 .

Mais on argumente encore, et l'on objecte : « La prophétie ne fut pas exacte, car elle dit que le lendemain Saûl et ses trois fils seraient avec lui, et ils n'y furent que peu de jours après. « Quand cela serait vrai, il faudrait toujours s'émerveiller de la triple réalisation des trois arrèts; mais ce n'est pas vrai, le mot craz, demain. comme on l'a prouvé par plusieurs exemples, signifiant fort souvent un temps très-rap-proché.

Eusin, quant aux mots avec moi, on y trouve une sois de plus la preuve qu'on pouvait partager le séjour du schéol, sans y subir le même sort.

Arrêtons-mous ici, et que ce grand drame de Saûl serve au moins à nous intimider nous-meimes, et surtout à intimider nos Saûls de club et de salon; qu'ils sachent que plus d'un nécromant de nos jours fait monter des dieux auxquels il était loin de s'attendre, et qu'à plus d'un il fut prophétisé: « Demaît us sersa save moi».

Ici c'est la Bible qui les juge. Écoutons maintenant leurs excuses empruntées aux anciennes coutumes de l'Église.

t. Nous avons vu que l'Église appelait saint Michel lo « conducteur des âmes. »

N. B. Bien que l'appendice qui va suivre renferme nos conclusions, nous nous cryvons obligé de l'isoler du texte courant, parce que, no pouvant plus appartenir « i l'antiquité profane et sacrée, « il se borne à l'éclairer et a le compléter, conformément à notre sous-titre : Tous les siècles s'éclairant mutuellement.

APPENDICE V

CHAPITRE XV

« LES AMES SÉPARÉES ET L'ÉGLISE; PRINCIPES ET PRATIQUE, »

\$ 1.

PRINCIPES.

Lorsqu'à la longue attente du Messie eut succédé sa présence, lorsque, forcé de rendre à la lumière sex capitis du premier monde, le schéol eut reçu la morture de son maltre ¹, il n'y eut plus véritablement de mort sur la terre; il n'y eut plus qu'un sommelt transitoire pour le corps, et pour l'ame une vie momentanément séparén d'un commacono que l'avinir lui rendrait.

- La renaissance était complète : écoutez :
- « Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance,
- « Je vais prier mon Père, pour que là où je serai vous y soyez
- « Il séchera toutes les larmes de leurs yeux, il fera la volonté de ceux qui le craignent.
- « Il comblera tous les désirs de leurs cœurs.
- « Yous pleurez parce que je vais à mon père, mais courage, encore un peu de temps et vous me reverrez, et votre joie sera parfaite et personne ne pourra plus vous l'enlever.
 - « Nous sommes tous les pierres d'un seul et même édifice.
 - 4. « O Mort, je serai moi-même ta morsure. »

« Il amènera avec lui tous ceux qui se seront endormis avec lui. » (Saint Paul. Thessal, IV, 10.)

Il faut savoir s'arrêter, mais c'est toujours avec peine lorsqu'on puise dans cette mine intarissable des vraies et seules consolations. Celles-ci sont tellement puissantes que, malgré l'amertume de leur douleur, des pères, des époux, des amis ont dû paraître moins sensibles, par cela seul qu'ils comprenaient tout l'esprit de la terrible

épreuve et qu'ils en pressentaient déià la fin.

Et comment en serait-il autrement? Sur cette terre, tout le christianisme repose sur l'adoration en commun, « Si deux ou trois de mes disciples sont assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Pourquoi cette association, si recommandée avant la récompense, ne le serait-elle plus après? « Il comblera les désirs de leurs cœurs. » Donc, un salut partagé demeurant le vœu le plus ardent de ceux qui auront aimé sur la terre, pourquoi leur seralt-il refusé?

Voità pourquoi « tous nos jours étant des adjeux, » comme le dit Chateaubriand, la prière pour les morts sera toujours l'un des traits les plus touchants de la doctrine de l'Église, l'un de ces cachets de maternité catholique, dont l'absence laisse partout où on les a supprimés un vide immense pour le cœur, et le plus désespérant illogisme pour la raison.

Nous v reviendrons.

La communion en Dieu, l'échange mutuel des vœux et des prières, non-seulement autorise, mais prescrit la solidarité future dans le bonheur et la certitude de la réunion. Le christianisme n'ent-il fait que substituer de tels bienfaits à ces supplications tremblantes adressées aux dieux manes; n'eut-il fait autre chose que de remplacer cette coujuration terrible; « Ne feur sovez pas trop cruels, ô dieux ! » par cette consolante affirmation : « Sa grâce n'a pas moins soin des morts qu'elle n'a soin des vivants » (Ruth, 20), le christianisme, disons-nous, n'en aurait pas moins changé radicalement le sort du monde, car c'est en cela et ce n'est qu'en cela que consiste la bonne nouvelle.

« C'est le bonheur du matheur, » a dit Mne de Sévigné. Mais jusqu'à quel point cette communion future, indirecte et prescrite dans le sein de Dieu, entraîne-t-elle nécessairement une communion plus immédiate, plus directe et plus sensible entre les ames qui se pleurent et qui se recherchent? Voilà maintenant ce qu'il nous faut examiner avec prudence et discrétion.

Sujet plein de délicatesses et d'écueils, mieux résolu mille fois dans le secret de nos cœurs désolés que par tous les arguments des docteurs, mais qu'il n'en faut pas moins, dans ces années de scepticisme et de découragement, entourer de toutes les lumières que peuvent fournir les enseignements, les traditions, les faits, et avant tout les principes et la pratique de l'Église.

Or, si nous étions assez osé pour mettre en doute ici la réalité des apparitions déjà signalées dans l'Ancien Testament, mais bien autrement fréquentes dans le Nouveau, et dont toute l'histoire de l'Église et des saints est véritablement tissée, nous ne serions plus catholique.

des saints est vertraniement tissee, nous ne serions plus carnonique. Toutefois, que de questions et de détails viennent se dresser autour de ce principe fondamental!

L'âme séparée intervient-elle en substance dans ces apparitions?

— Peut-elle intervenir d'elle-même et par elle soule? — De quoi se compose son fantôme? — Est-il permis de l'îvoquer comme il est permis de l'îvoquer? — Y a-t-il des consultations interdites et des consultations permises, etc.

Simple et modeste rapporteur, en regard de chacune de ces questions palpitanes d'initérét, controna-nous de placer les réponses que nous trouvons dans nos maltres, demi-réponses peut-être pour tous ceux qui ne veulent que des affirmations péremptoires, réponses suffisantes pour tous ceux qui admirent avec que losin providentiel, dans l'intérét des mérites de la foi, le voile qui dérobe la vue de l'autre monde se soulève par moments ansa se déchier jamais.

1. - Saint Augustin et les âmes séparées.

Saint Augustin va nous poser le problème de la manière la plus intéressante et le résoudre en partie. Retenons bien cette dernière expression.

L'autre jour, un ouvrage spirite, qui croit aveughment à toutes set appartitions, opposit magistrahement à notre ignorance, tout en de gournandant, le beau passage dans lequel le grand évêque affirmait « avoir revu plusieurs fois en rêve sainte Monique, sa mêre, et en avoir reçu des avis importants, » et il en oncluiati que « rêin n'était plus habituel et jusqu'à un certain point plus naturel aux yeux mêmes de l'Égies. »

Sans nier un principe que nous allons établir nous-même tout en ne le trouvant pas naturel, voici ce que nous lisons à notre tour dans saint Augustin:

« Ah! si les âmes des défunts pouvaient intervenir (d'elles-mêmes) dans les affaires de ce bas monde et des vivants, elles nous entretiendraient toutes les fois que nous les voyons en songe, et, pour ne rien dire des autres, elle serait auprès de moi toutes les nuits, cette mère sainte et bien-aimée qui, pendant ma vie, né m'abandonnait ni sur terre ni sur mer! Et cependant elle ne vient jamais consoler les chagrins du fils qu'elle aimait uniquement et dont elle ne pouvait supporter les tristesses. Mais le psaume a dit vrai : « C'est parce que mon père et ma mère m'ont abandonné, que le Seigneur m'a recueilli1, » Et s'ils nous ont abandonnes, comment pourraient-ils intervenir? Et s'ils n'interviennent pas, comment d'autres morts pourraient-ils savoir ce que nous faisons ou souffrons?... Comment pourrons-nous dire, en effet, que les morts sont en repos, s'ils continuent de voir après leur mort toutes les calamités qui nous affligent?... Que devient le bienfait de la promesse que Dieu fit au roi Josias « de l'enlever de ce monde, afin qu'il ne vit pas les maux qui allaient l'affliger 1? Il faut donc avouer que les morts ne savent pas ce qui se passe dans ce monde, au moins au moment où cela se passe, car ils peuvent l'apprendre de ceux qui vont les retrouver, ou par des communications angéliques dans la mesure de la permission divine. « Par là, dans la même mesure, et par la même raison, certains morts (l'Écriture l'atteste) sont envoyés sur terre, comme il est dit de Moïse, de Samuel et d'Élie. »

« Máis, nous dira-t-on, comment les saints marryrs peuven-tils donc scourir dans leurs nécessiés tous cœux qui les implorent, si les morts n'interviennent pas es fils ignorent ce que font les vivants; car en fest pas rude se bruits vaguese, c'est un d'indernalaite tempognages que nous connaissons l'appartition du saint confessors Félix aux reparts de tous les habitant de Not, forseque leur ville était assiégée par les Barbares? Nais de ce que Lazare est ressuscité, nous n'en concluons pas que tout homme a le pouvoir de résultier celui qui dort's, Gardiona-mous de confident Pordre et les limites de la qui dort's, Gardiona-mous de confident Pordre et les limites de la

Ps. xxvi, v. 40.

^{2.} Rois, xxii. 18-20. On peut dire que nous faisons chaque jour le même ratisonement que le saint docteur. « Qu'il es heureux, pensons-nous telle personne soit morte, car elle serait bien malheureuse si elle voyait telle toche l' Sackons docu tup peu mieux respecter la pair et le repos den cet, et ne les faisons pas remonter ou descendre à tout propos, à la clarté de nos homeis.

Restreinte au pouvoir d'évoquer, il est impossible de trouver une expression qui définisse mieux et stigmatise davantage les prétentions de nos nécromants modernes.

nature avec l'ordre miranulaux. Quoique Dieu se trouve aussi dans les choses de la nature et que les miracles aient aussi leur côdé naturel, il ne faut donc pas peuser que four les morts interviennent parce que les marryrs sont venus aider ou guérir quelque/joi ceux qui les imploraient. Nais il l'aut bien se persuader que dans ce dernier cas c'est par un acte de la puissance divine, précisément parce que les morts en sont incomblets par la leur 1. »

Quelle admirable sagresse! et comme elle justifie bien ce mot de comte de Maistre : e L'Églie seule au marcher d'un pas sir entre l'illuminisme et le naturalisme! » Dans ce passage de saint Augustin, on trouve tous les mérites : celui du philosophe qui rend hommage aux faits, celui du critique proudent qui restreint leur domaine, celui du théologien qui distingue les limites des deux ordres. Nous alons voir tout à l'heure celui de l'humble et saint decteur, qui sait, quand il le faut, avouer l'impuissance de ses propres lomières. Voici le point important bien établi.

Les morts ne reviennent pas à tout propos, et ne se reveillent pas comme tout dormeur au caprice du premier venu; mais quand parfois ils reviennent, c'est par une disposition particulière de celul qui la refuse à tous les autres.

La doctrine de l'Église est là-dessus sl générale, que ce serait multiplier inutilement les pages que d'en ajouter d'autres à celle-ci.

Maintenant, comment, dans ces cas exceptionnels et de permission divine, les choses se passent-elles? comment et par qui s'organise, pour ainsi dire, le mystère?

Évode, l'ami du grand docteur, lui demandait un jour ; « Comment se fairi-li que des motrs reparaisent dans leurs amisons et quills soient vus, de jour ou de nuit, par des gens bien éveillés ou par des gras qui marchent? le l'ai bien des fois centedad dire. On racone aussi que souvent, à certaines heures de la nuit, on entend des bruits et des prières dans les lieux où des corps sont enterrés, et surtout dans les églises. Je tiens ces récits de la bouche de plusiens personnes : un saint prêtre a vo une multitude d'âmes soriir du baptisére avec des corps lumineux, et puis il a entendu des prières au milieu de l'église. Toutes ces choses favoriseut non sentiment, et jo m'étonnerais que ce fuissent des contex. Cependant, je voudrais savoir comment les morts viennent et nous visitent, et comment on les voit autrement que dans des songes.

- « Et les songes me suggèrent une autre question. Je ne parle pas
- 1. De Cura pro mortuis, § xIII, xIV, XV, XVI.

ici des images qui peuvent traverser l'ignorance de notre espit; je parte des appartitions reillets... Je me souviens que de saints hommes. Protuurus, Privat, Servilius, qui appartenaient à notre monastère et qui m'ont précédé sur le chemin de la mort, m'ont parife en songe, et que ce qu'ils m'ont dit s'est acompit. Est-ce un esprii meilleur qui prend alors leur figure et visite notre intelligence? Celui-là seul le sait pour qui rien rest caché. »

Évode parte ensuite à soi maitre d'un jeune homme qui est décédé comme cela avait été annoncé daus un réve par un de ses consisples mort depuis peu, « Il s'est en allé, dit-il, en quelque sorte counne quelqu'un qu'on sersit veun chercher, » Tois jours après, il apparait à son tour à l'un des Irères du monastère dans lequel son malheureun père Sétait retiré, a Vourquoi vener vous? avait dit le frère. — Pour chercher mon père, » avait répondu l'apparaiton. Effectivement, et père se met au lis in môme jour en l'evolution l'apparaite de l'apparaite de

A cela, que répondait ce grand ceur l'11 répondait d'abord par l'anectode du médècin Gennahis qui, douant de la vià e venir, avait d'ét favorisé d'une vision en songe dans laquelle un beau jeune homme lui disait ; a Cénnahisis, vous savez bien que vous domez, n'est-ce pas? Vous savez bien que vous me voyez en songe et que, votre corps s'alton esborni, vos yeux corporeis sont liés et ne voitent rien? — Je le sais. — Eb bien I de même que cos yeux se reposent et ne fout rien, et que potrartant il y a en vous d'autres yeux avec lesquels vous men voyez, et que vous vous servez de cette vue, de même, après votre mort, sais aucune action de vos yeux corporeis, vous verrez et sentier. encore. Gardez-vous, maintenant, de douter qu'il puisse y avoir une ve après le tripes. « El Ect chomme foldré, dis saint Augustini, cossa dès lors de douter. D'ob lui vint et enseignement, si ce n'est de la providence et de la misfériorde de Dieu ? »

Cétait encore là ce qu'on peut appeler répondre par les principes; mais sur le mode organisateur du mystère, le saint évêque était moins explicite; il commençait par hésiter, et cette hésitation va nous fournir de nouveaux motifs de prudence et d'indécision, relatirement à l'identité de la personne et de l'image qui apparalt. « Oui,

^{4.} Voilà ce que la science moderne veut absolument confondre.

^{2.} Voir la lettre cuviu. Lettres de saint Augustin, t. III, tr. Poujoulat.

^{3.} Id., ibid., lettre cux.

répétait-il encore1, il y aurait impudence de ma part à venir m'inscrire en faux contre les écrits et contre l'expérience des fidèles qui affirment avoir été témoins de ces choses; mais il faut leur répondre qu'il ne suit pas de là que les morts aient toujours réellement le sentiment de tout ce qu'ils paraissent dire, indiquer ou solliciter dans les songes. Car les vivants aussi apparaissent souvent à d'autres vivants endormis, sans se douter de cette apparition, qu'ils apprennent avec étonnement de ceux qui l'ont eue. Si donc quelqu'un peut me voir en songe, lui racontant un fait ou même lui prédisant ce qui n'existe pas encore, lorsque de mon côté i'ignore complétement et ne m'inquiète pas de savoir s'il veille pendant que je dors, s'il dort pendant que je veille, ou si nous dormons ou veillons tous deux, qu'v a-t-il alors d'étonnant à ce que les morts ignorent complétement ce qu'ils paraissent avoir révélé aux dormants, et ce que ceux-ci à leur réveil reconnaissent être la vérité?... Eulogius, professeur de rhétorique à Carthage, et qui avait été mon disciple, m'a raconté depuis mon retour en Afrique qu'un jour, en étudiant la lecon qu'il devait faire le surlendemain à ses élèves, il trouva tellement obscur un passage de Cicéron, que la peine qu'il s'était donnée pour le comprendre l'empêcha longtemps de s'endormir. Le sommeil cependant finit par venir; mais alors ce fut moi qui pendant ce sommeil vins lui expliquer ce qu'il n'avait pu saisir ;... ou plutôt ce n'était pas moi, mais c'était mon image, puisque, dormant ou veillant moi-même à Milan, si loin de lui par conséquent, et par delà les mers, j'étais loin de me douter et même de m'inquiéter de ce qui l'occupait. l'ignore complétement comment la chose arriva, mais ie demande pourquoi les choses ne se passeraient pas de même, quand il s'agit d'un mort, que lorsqu'il s'agit d'un vivant, puisque dans les deux cas, soit qu'on dorme ou soit que l'on veille, on ignore par qui, où et quand votre image a été vue, »

Plus loin, cependant, il s'enhardit, et cette fois il ne s'y trompe pas. « Pourquoi, dit-il, n'attribuerions-nous pas ces opérations angéliques à une disposition de la providence divine qui se sert également du bien et du mal, dans la profondeur de ses jugements, pour l'instruction, la consolation ou la terrification des mortels?...

4. Saint Augustin, Lettres, nº CLix.

2. - Apparitions personnelles ou impersonnelles.

« Quant aux martyrs donn nous swons parlé comme se montrant euxmémne à tous les regards, ceute question dépasse mes forces, et l' J'ignore s'ils sont réellement là présents par eux-mêmes, en tant de lieux à la fois, si leur mémoire y est pour quelque chose, ou si bieu, tenant compte de leurs mérites, ordonne à ses anges d'apporter de telles consolations à ceux qui sævent honorre leurs mémoire... le le répète, le problème est au-dessus de mon intelligence, et je voudris qu'un autre m'en donant la soution... Car il n'y a que celui qui a reçu le don du discremement des seprits dont parle l'Apôtre, qui sache ces choses comme on les dois savier! »

Quand un génie de la trempe et de la sainteté de celui-ci recule devant une question, quel est le téméraire qui oserait encore attendre de son propre esprit quelque lumière supérieure?

Mais le saint docteur à mille fois raison encore; des milliers de saints ont parfè sur toutes ces questions, et parf de seience certaine et par révlation. En outre, il est en théologie, comme en toute autre science, des hommes spéciaux qui ont dévoué leur longue existence à ces curieuses mais très-ingrates études, et qui, malgré fous les mépris et les oublis du monde, ont apporté à ces fouilles et accumulé dans ces recherches abstrases plus de dialectique, d'érudition et de vértiable critique que les deux derniers siècles réunis ne sauraiten et fournit par

Il est deux hommes surtout, deux Jésuites, les pères Delrio et Tyrœe, bien connus des savants Bollandistes, qui ont fait véritablement autorité dans l'Égitse, le premier par l'étendue de ses recherches, le second par la sagacité prodigieuse et la sûreté de son jugement.

Nous allons d'abord donner à nos lecteurs une idée de la manière de ce derireler, out en laissant de obés est gros volumes sur les lieure infestés, sur les numules nocturner, sur les apparitions de toutes tet espèces, etc., nous allons avant tout nous en tenir à son traité des apparitions des étoints sous leur forme propre et humaine, puisque saint Augustin nous dit que c'est le point de départ pour bien juger celles des morts, auxquelles nous passerons estaute.

4. Voir dom Calmet, Apparitions, p. 413.

in Longle

Tyree, après avoir donné, comme tous les théologieus, des règles si sagges et ai parfaites pour distinguer les apparitions naturelles des surraturelles, et en avoir placé le critère, non pas seulement dans un phénomère cacatement semblable dans les deux cas, non pas dans le siège de la puissance mentale qui le perpoit, puisqu'il est encorce le même dans les deux cas, non pas dans les impressions de terreur et de joie qui varient suivant les personnes, non pas même dans la réalisation partielle des événements préliap, puisqu'elle peut suivre aussi jar hasart les réves naturels, mais dans la renoinn de toute ce conditions de persistence, de suite, de logique, de révélament en constitue sonle un ensemble tout à fait praternaturel, et adessité par consciquent une cause efficient toute spéciale, dont les fonctions et les services, functiones et officie, nous éclairent ensuite sur sa valeur et ses qualités particulières. »

« C'est de cei ordre d'appariions que saint Augustin disait « qu'il y aurait de sa part impudence à le nier». C'est de lai que le cardinal Bona dit à son tour : « On a le droit de s'étonner qu'il se soit trouvé des hommes de bon sens qui aient osé les nier tout à fait, ou les attribure à une imagiation trompée. » « Ces incrédules, dit saint Jérôme à Vigilance, ne font pas autre chose que d'imposer des lois à Dieu ? .

Comme Tyree, nous supposons done la nécessité d'une cause praternaturelle; reste à savoir maintenant si ce sont les morts euxmémes qui la constituent en nous apparaissant, ou des esprits qui prennen leur figure. La théologie, qui précise toutes les dificultés désignait autrefois cette alternative par les deux mots hélz-roprosops, image d'rangère, et autoprosopo, image propre ou personnelle.

Tyree ne s'arrête pas encore à cette distinction commune, et fait remarquer qu'il en faut encore une entre la *prisence* et *l'action*, et nous allons voir pourquoi.

La plupart du temps, le phénomène qui représente des vivants ayant lieu sans que cuex-ci s'en doutent le moins du monde, et la même ignorance devant par analogie se retrouver de même chez les morts, il est clair que co ne sont pas eux qui, dans ce dernier cas, fabriquent leur inange, et d'après cela il est à croire qu'ils ne la fabriquent jamais et qu'elle est l'œuvre des vrais espris, auxquels tout le monde reconnalt cette puissance, Voilà pour l'action.

1. Ad. Vigil.

Il en est tout autrement de la présence. Elle peut exister ou ne pas exister, dans un phénomène qui se passe parfaitement d'elle.

Mais, va-t-on nous dire, qui nous certifiera dès lors que les vivants représentés puissent jamais étre présenté? — Qui't Les vivants eux-nêmes, dans telle ou telle occasion; car si nous les erropons lorsqu'ils nous dissent y avoir été complétement étrança, nous devons les croire aussi (s'ils mérient d'être crus) lorsqu'ils nous affirment qu'ils y on participé.

Nous ne savous si nous nous faisons bien comprendre de nos lecteurs; mais ils nous pardonneraient, s'ils pouvaient voir de quels énormes travaux et de quelle argumentation latine et scolastique nous essayons d'extraire ces aperçus.

Venons aux exemples.

Non, il n'itait pas là, saint Augustin, lorsque son image, comme il le dit, expliquait la nuit, et sans qu'il s'en doutat, à son disciple un passage de Cicforo. Il n'y était pas davantage, lorsqu'en songe il ordonnait à Palladie de se rendre au tombeau de saint Étienne où elle recouvrerait la santé, ce qui eut lieu en effet, au vu et au su de tout le peunle d'itpopen qui en lona bieu ¹.

Il n'était pas là, Phocas, lorsque l'empereur Maurice le voyait donnant la mort et une cruelle mort à lui et à sa famille.

Saint Melette, évêque d'Antioche, n'était pas là, lorsque Théodose le Grand, qui ne le connaissait pas, le voyait en songe et à l'avance lui posant une couronne sur la tête, ce que son entourage traita de réverie chimérique... jusqu'au jour où le fait vint réaliser cette chimère.

Lorsque Boger, comte de Calabre et de Sicile, faisait le siége de Capone, saint Bruno lui apparait en songe et l'avertit d'un complot qui allait, dans quelques minutes, livrer toute son armée à ses canomis. « Blatchol, lui dicit, al ix uvex vívier a petre. » Le coute ne se le fait pas répéter, sonne l'alarme, s'empare de cent soixante-deux conjurés, et prévient ainsi la trahison qui recevait déjú un commencement d'excution, Quelques mois après, loger se rend au désert de saint Bruno pour le remercier, mais le saint décline cet honneur, allime qu'il n' pet sour rine, et lui explique « qu'il aura été trepésenté la par un de ces anges auxquels Dieu donne la surintendance des combatst." »

Saint François Xavier prétendit ne pas le savoir, lorsque étant sur

^{1.} De Cura pro mortuis, § XVII.

Dom Calmet, Apparitions, p. 96.

un bâtiment pendant une tempête, on le vit empêchant au large une autre barque de sombrer.

On n'en finirait pas s'il allait énumérer tous les vivants, saints ou profancs, qui, à dur irau, on Laparu en d'autres lieux que cell qu'ils occupaient, et nous en tirous cette conclusion très-logique; qu'ils ne sont ni les auteurs, ni les ténoins de ces appartions organièles, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par un pointre surinetilgent qui reproduit aux yeux des populations ou des individus leux traits, leur apparence corportelle et jusqu'aux vétements qui leur sont familiers.

Nous insistons sur cette dernière particularité, parce qu'elle déruit toute nécessité derpitation torporolet, ainsi que tout reflets distique de la puissance vitale. Les vêtements ne pouvant avoir pour cause ni l'un ni l'autre, il est clair qu'ils sont icl ou peints, ou models par un artiste supérieur à l'homme, et qui n'a nullement besoin de la présence du modèle; il sudit qu'il le connaise.

Mais si nous avons pu dire avec vérité qu'on n'en faireir pas si l'on voulait énumérer tous les cas dans lesquels les vivants ont déclaré n'y pas être, ce serait bien autre chose encore s'il fallait énumérer tous les cas opposés, c'est-à-dire touse les apparilois de vivant à vivant, dont les apparaissants avaient pleine et entière connaissance.

En regard de saint Bruno, qui se récuse, on aura saint Benoît, qui planc au-dessus de saint Maur marchant sur les eaux pour sauver le jeune Placide, et qui, soms le nier, lorsqu'on veut lui en rapporter la gloire, se contente de dire que la prompte obéissance de saint Maur a tout fait.

Il en est de même de la visite nocturne qu'il fit à ses frères de Terracine, pour leur apporter le plan du couvent qu'il y faisait bâtir; il la répéte deux fois, et, dans une troisième, il leur reproche de ne pas avoir suivi ce plan. « Mais vous n'êtes pas venu, disent les frères. — Ne m'avez-vous pas vu cu souge? » reprend le saint ?.

Saint Augustin, malgré ses hésitations, nous affirme la faculté d'un frère lean qui, de jour, promettait sa visite en image et en songe à tous les affligés qui la réclameraient; et il leur tenait constamment parole. C'est par lui que le grand Théodose connut l'issue future de la guerre contre le tyran Euglem.

^{4.} Replication ou duplicata de la personne.

^{2.} Vie de saint Benoît, par saint Grégoire.

^{3.} Id., ibid.

^{4.} De Cura pro mortuis, § 17.

Il est évident que tous ces saints avaient pleine connaissance du rôle merveilleux qu'on leur faisait ou qu'on leur permettait de remplir, Pourquoi refuser aux morts la même grâce?

Sainte Potamienne était pour quelque choese, sans doute, dans la conversion de son bourreau Basilide et de plusieurs autres auxquels elle apparaissait après sa mort. Co seul exemple doit nous faire ajouter foi à Origène nous affirmant que » beauconp de conversions sont dues à ces apparitions qui, soit à l'état de veille, soit en songe, suilisent pour faire voler au marryre ceux qui en ont été favorisés. * Nous ne pouvons, sans une injustice extrême, mépriser l'attestation si formelle de ce grand homme. Quant à nous, lui-fi, nous avenu vu par nous-même de telles chaes, et en si grand nombre, que nous avenue de le conservation de la conservation de servation de la conservation de servation de la conservation de servation de la conservation de la

Saint Basile, dans son panégyrique de saint Mamant martyr, s'exprimait ainsi : « Mes frères, souvenez-vous de notre bienheureux, autant de fois, quotquot, que vous l'aurez vu en songe. »

Au moment de sa mort, saint Martin apparut à saint Séverin et à saint Ambroise. « Malgré la distance qui les séparait, il continua d'apparaltre, ou plutôt, comme on disait autrefois, de s'apparaître à tous ses frères ⁴. »

Ce sont encore les saints Gervais et Protais qui viennent, après leur mort, montrer à saint Ambroise le lieu de leur sépulture.

Saint Paulin nous apprend que saint Ambroise, mourant à Milan, apparut au moment même à plusieurs, saints personnages de l'Orient, vivant avec eux et leur Imposant les mains, comme en fait foi a lettre de Simplicien, son successeur, conservée dans les archives du monastère. Ce dernier avait entend dire souvent à saint Zénobas, évêque de Florence, que saint Ambroise avait apparu bien des fois priant à l'aute de la basilique Ambroise noue leve par ses soins, et dans lauguelle it avoit promis aux rétigieux d'apparaîtire plus souvent qu'illeurs. Ces dans ce même monastère que, pendant le siège de Badegies, il apparut à un moire pour lui annoncer que le suriendemain il procurerait un grand secous à la ville. Effectivement, le

^{1.} Eusèbe, Prépar., l. VI, ch. IV.

^{2.} Contra Cels., I. I.

^{3.} Id., ibid.

^{4.} Saint Gregoire de Tours, l'ie de saint Martin,

T. IV. - MAN, 1087., 111.

surlendemain, on vit arriver l'armée de Stilicon, sur laquelle on ne comptait pas, ce qui mit l'ennemi en déroute !.

Pendant que le monde, sur la foi de la plus enténêtrée des critiques, s'imagine que, tout en admirant le caractère et les versus des sains, on pout retrancher de leur vie la plus grande partie des miracles et la presque totalité des appartions, voili que ces appartions, au contaire, se lient à toute la vie du saint et ne font qu'un avec elle; et quand on pense que ces appartions étaient sanctionnées fort souvent par la découverte de leurs reliques ignorées de tous et que ces reliques se trouvaient sanctionnées dient-smens par des milliers de guérisons et de miracles du premier ordre, s'élevant jusqu'à la résurrection des morts, on se demande comment la Providence êtt pu permettre que des espris d'erreur se jouassent d'aussi grandes vies, en les déshonorant par des supperchées aussi coupables.

Au reste, cette présence formelle des personnes apparues a plus d'une fois été certifiée par leurs anges cux-mêmes, et pour n'en citer qu'un exemple, rappelons-nous la déclaration faite par l'archange saint Gabriel, manifesté lors de la translation des reliques de saint Marcellin, et déclarant e qu'il n'était pas seul et que saint Marcellin était avec lui 1, s

3. - Bilocation des saints et des sorciers.

Les sains nous offrent d'ailleurs de leur vivant une merveille parfaitement certaine et qui nous paraît bien moins difficile à comprendre après leur mort : c'est une certaine faculté de bibeation que nous avons déjà signalée jusque dans nos histoires de sorciers *. Il s'agit, cette fois, du corpt réel quis e trouve en un lieu, et qui n'en participe pas moins aux aventures et vicissitudes subies par l'esprit en d'autres lieur.

C'est ainsi que sainte Liduine, étant à Rome et visitant avec son ange et en esprit les lieux saints, glisse et tombe, toujours en esprit, sur le pied droit. Néanmoins, l'entorse est rielle et dure à home plusieurs jours; de même, visitant en esprit tous les sanctuaires de Rome et passant près d'un buisson, elle s'enfonce dans le doigt

^{1.} Vie de saint Ambroise.

^{2.} Voir Égiphard, I. III. de Translatione.

^{3.} Voyez tome I, « Cideville et ses analogues. »

spirituel une épine qui la fait beaucoup souffrir le lendemain dans son doigt de chair.

Les annales des Bollandistes ¹ sont remplies de ces faits de bilocaion. C'est saint Joseph de Oopertino promettant à Octave Piccino, déjà très-vieux, de venir l'assister dans ses derniers moments. « lo vous le promets, lui dit-il, quand nûme je serais à Bome; » di ti tient sa promesse. D'Assise, où il était dans sa cellule, il assiste encore sa mêre mourante à Copertino.

Saint Pierre d'Alcantara passait pour ainsi dire sa vie à se transporter en esprit là où il y avait une querelle à apaiser, une maladie à guérir, une larme à sécher, et il le savait toujours.

Saint Antoine de Padoue monte un jour en chaire à Monte-Pessulo; mais se rappelant au milieu de son sermon qu'il a onblé d'averir un des feères d'une oraison qu'il doit chanter immédiatement après, il rabat son caputohon sur sa tête et garde un silence de quelques instants, après lesquels il reprende son sermon an point du il l'avait laissé. On sut que pendant ce temps-là il avait réparé mentalement son oublie na vertissant le bon freissant le bon freissant le partie.

On conaît enfin l'històre si merveilleure de Marie d'Agreda. On sait que cette forme extraordinaire, sans sortir de son couvent, avait que cette forme extraordinaire, sans sortir de son couvent, avait converti que partie du Mexique; que pendant qu'elle so croyait transportée, tanto tepretellement, en ces lieux, dont elle dépeignait tous les déciaits topographiques et nonmait tous les habitants comme on ne peut le faire d'ordinaire qu'après un sépour de plusieurs années, les Indiens la voyaient de leur côté, l'éconstainet et profitaire tellement de ses instructions, que, lorsque les Franciscains découvrirent beaucoup plus tard et voulerroit évangièser eres peuplaces, ils les trouvéent toutes préparées et demandant instamment le baptème qui leur avait été annocé par le frame. Pour savor quelle pouvait être cette fenne, on leur sommit plusieurs portraits qu'ils méconnairent tous jusqu'à ce qu'on leur mourit ce celi de Marie d'Agreda. In le failt riem onias que qu'on leur mourit celui de Marie d'Agreda. In le failt riem onias que

4. M. Brana confesse quedque part que, s'il était enfermé dans un exchet pour le rest de ses jours, il er ne conseivait pouruq qui nui hisbalt les -/tere de ces savants théologiens. De deux choese l'une cependant ou les faits reconciés par ce grants crifiques sont leurs pour rais, et alors on comperent l'immens intérêt qu'ils inspirent; ou ils sont tenus pour faux, et alors... les Mille et une Nuite sont beaucorp plus autantates. Est-ce que per lusard. M. Renna serait parfois tenté de prendre au sérieux Bollandus ? Qu'il le dise donc, et surtout qu'ille prouve.

l'entremise de saint Bernardin de Sienne, pour arracher de l'humilité de Marie l'aveu de cette grande mission qu'elle avait peine elle-même à comprendre. Mais tous les détails transcrits sous sa dictée pendant une triple enquée colncidèrent si ponctuellement avec ceux que le franciscain Benavidés, directeur de la maison du Mexique, avait obtenus des sauvages, qu'il fut impossible de se refuser au miracle. Au reste, nous possédons dans notre histoire toute contemporaine

deux faits parfaitement attestés qui prouvent tous deux et de la manière la plus positive la conscience de celui qui subit la bilocation. La première regarde M. Olier, le célèbre et saint fondateur de la

La première regarde M. Olier, le célèbre et saint fondateur de communauté de Saint-Sulpice. C'est lui-même qui la raconte.

« Un jour étant en la retraite, où je me disposais à entreprendre le premier voyage de la mission d'Awaregae, Jédas dans ma chambre en oraison, lorsque je vis cette sainte âme (la mère Agnès, prieure du cowent de Langeace, qui avait requ ordre par une vision de la très-sainte Vierge de priere pour M. Olier qu'elle ne connaissait pas) venir à moi, avec une grande majesté. Elle tenait d'une main un crucifia, et un chapelet de l'autre; son ange gardien, parfaitement beau, portait l'extrémité de son manteau de cheur, et de l'autre main un mouchoir pour recevoir les larnes dont elle était baignée. Me montrant un visage pénitent et affligé, elle me dit ces paroles: « le pleure pour toi, « c qui me donna beaucoup au cœur et me rempit d'une donce trisesses. Durant te temps, je me tenais en esprit à genoux devant elle, quoique je fusse effectivement assis; je erus sur l'Autre que c'était la autra Vierge. «

Mais l'apparition étant revenue une seconde fois, M. Olier comprend au costume que c'est une religieuse de l'ordre de Saintnominique, et se promet de faire une exacte recherche pour savoir dans quel monastère elle se trouvait.

Peu après son arrivée en Auvergne, il preud la route de Langeac. Tout ce qu'il entend racontre de la sainteie de la mère Agnès, dans cette ville et dans l'holellerie même où il s'arrète,... lui donne un nouveau désir de voir cette fille extraordianiz... Il va la visire dans son couvent; c'est alors que, frappé de revoir à Langeac la même personne qu'il avait une à Paris, il lui dit : « Na mêre, je vous ai vue ailleurs. » Agnès lui répondit : « Cela est roxi, vous m'avez une deux fois à Paris, où je vous ai apparu dans votre retraile à Saint-Lazare, parce que j'avais reçu de la sainte Vierge l'ordre de prier pour votre conversion. »

Ce qui exclut tout doute à cet égard, c'est le témoignage de

M. Olier, les dépositions de vingt-quatre témoins auriculaires et la pleine notoriété du fait par toute la France, enfin l'exanen qui en fut fait par la congrégation des rites, avec l'attention la plus sévère et toute la rigueur accoutumée de cette congrégation.

- a Visibilem et quidem corporaliter se reddidit, » dit cette congrégation.
 - « Elle se rendit visible, et même corporellement. »
- Le second fait est celui de saint Liguori, deveue de Sainte-Agathe, interrompant pendant une demi-heure l'office qu'il celèbre dans cette ville pour aller à Bome dunner les dernières consolations au pape Clément XIV expirant. Après quoi, il revient dans son corps laissé à l'autel, annunce aux diélès la mort du saint-bre et reprend son office ¹.
- 1. Görres, auguel nous empruntons ces derniers faits (Mystique, t. II, p. 233), retombe ici dans sa malheureuse habitude de chercher aux miracles quelque analogie scientifique. Ainsi, oprès avoir rapperté la faculté possédée par quelques saints de traverser les portes fermées, faculté présentée par Notre-Seigneur lui-même comme un miracle capital, Görrés neus dit que ce fait ne peut plus être regardé comme un mensonge, « depuis que Berzelius et Davy ont fait pénétrer le fluide galvanique à travers la matière. Donc la matière n'est pas impénétrable à la matière » dit-il... Tout le monde sentira la maladresse do cette comparaison, qui d'abord détruit le miracle et suppose ensuite ce qui est toujours en questien, à savoir la matérialité du galvanisme. Il est un peu moins malheureux lorsqu'il cite les sonnambules magnétiques, parco que, effectivement, dans ce dernier cas, c'est encore une influence surhumaine qui opère le prodige, Il rentre alors dans tous nos transports do sorciers qui étaient bien réellement au sabbat, et dent le transport s'opère alors comme celui des Lanons. On sait que, pour prouver la réalité de ce traosport extatiquo, ceux-ci rapportent ordioairement du pays eù ils se sont rendus - pendant que leurs corps restent inanimés sous leurs tentes - tout ce qu'on leur a demandé comme gage de véracite : un couteau, un anneau, un soulier ou toute autre chose (Jean Scheffer, Laponia, in-4°, chap. x1). On voit que les Lapons ent beaucoup plus de critique qu'on ne le pense. Le tort de Görres n'est danc pas de citer cet analogue, mais de le naturaliser par suite de son engouement magnétique et de ne pas vnir que le somnambulisme naturel ne lui a jamais rien effert de semblable. Nou- le comprenons davantage lorsqu'il nous dit, en fluissant, que « l'extatique se rend visible et sensible aux autres, en faisant passer en eux, à l'état de perception claire et distincte, le sentiment confus du centre supérieur (et divin) auquel il appartient, car c'est dans ce contre qu'ils sont en rapport avec lui, comme s'il leur était immédiatement présent » (ibid., page 354). A la bonoe heure ! mais ne 🕬 place pas dans ce centre et n'y fait pas entrer les autres qui veut, et surtout s'il est divin.

secret?

Le don de biloration pendant la vie restant donc établi, nous renercions cette fois Gorres d'en avoir déduit, conformément au principe d'analogie pesé par saint Augustin, « qu'il devait subsister après la mort, » et d'avoir dit « la mort qui, dans un certain seus, n'est qu'un ravissement et une exess, dévelopre ce genre de phénomène, soit du côté de celui qui apparaît, soit du côté de celui qui recoil l'apparition! »

Il parait certain que dans les deux mondes c'est l'âme aidée de son condiquer spirituel, avec lequel nous avons diq qu'èle ne faisain pius qu'un, qui apparait ordinairement; mais ne l'oublions pas, son rôle est entiferement passi, fello n'y est pour rien, et ce qui le prouve, c'est que le même phéronnème a lieu, qu'elle y soit ou qu'elle n'y soit, pas, Les thévôlegiens dévidisient ce cea de sa présence ou de son dibli, non par le fait, mais, comme pour les riements, par les affirmations positives du sajet et les mille autres prouves de sa véracité.

L'ange gardien et, chez les sorciers, les démons, sont donc les agents véritables de ce que Tyrœe appelle judicieusement l'exposition.

Mais comment cet esprit s'y prend-il à son tour, et quel est son

4. - Mode de l'apparition,

tel les difficultés deviennent tellement compliquées et perdent tellement de leur importance en devenant plus curienses, qu'on se sent presque heureux de ne pouvoir les résoudre. Il faut bien, en effet, que la mort conserve ses terribles mystères notre sent consoliction est dans la certitude qu'elle n'emporte pas tout, et qu'elle pent susnendre nafrois la ricueur de ses lois.

Tyrcre diablit, avec la plupart des théologieus, que les anges et les démons, étant incoprorles, ses revut non-seulement du fluide lumineux, pour illuminer leurs tableaux, mais encore d'une certaine matière aumosphérique qui donne parfois une sorte de corps à l'image, et par suite, lorsqu'on la touche, vous laisse quelque impression, soit de froid, soit de chabeur, qui dans ce dérnière cas va même souvent jusqu'à la brillure. Nous en connaissons un exemple.

Meme souvent jusqu'à la bruture. Aous en connaissons un exemple. Avec ces anges et démons, et par leur entremise, peuvent donc apparaître:

1º Les bienheureux, surtout au lieu de leur martyre, ou bieu a ceux qui renferment leurs reliques, à ceux qu'ils ont aimés de pré-

1. Görres, Mystopie, t. II, p. 133 (note precedente).

férence. Aussi trouverait-on avec peine une seule église antique qui ne conservat dans ses archives le souvenir des nombreuses visites de leurs saints fondateurs ou patrons:

2º Les àmes du purgatoire, qui paraissent subir fort souvent leur peine aux lieux où elles ont commis leurs fautes, s'y font souvent entendre et nous y adressent leurs prières;

3º Enfin, les âmes des damnés elles-mêmes, qui reviennent souvent avec leurs démons et restent, comme nous l'avons déjà dit des géants, aux lieux de leurs crimes, où ils deviennent un objet de trouble et d'épouvante.

Nous avons donné quelques exemples de la catégorie bienheureuse, joignons-y quelques autres empruntés aux catégories souffrantes et condamnées.

5. - Discernement.

Co serait assurément troubler toutes les harmonies de la foi cathelique que de distraire de leur bel ensemble le droit accordé aux âmes soufrantes de l'autre monde de venir implorer par ellesmémes le secours d'une prière ou l'acquittement d'une dette imposée à leur profit. Que le protestantaime ser relice encorée à cette croyance, appendire obligé de la communion des sains, c'est une suite de son incompréhensible et irrationnel espiri de négation. Il Il ui plait, en rejetant le purgatoire, de briser la seule planche de saiut qui lui reste, comme à nous, entre la difficulté de a victoire et un enfer éternel; soit, mais que le catholique croyant au purgatoire et à la communion des saints s'insurge de son autorité privée contre un ensemble de déductiuns admisses en théorie et en pratique dans les annales de l'Église, c'est en qu' on a peiue à comprendre.

Delrio s'indigne à la pensée d'une seule négation à cet égard.

« C'est une vérité reconnue, dit-il, non-seulement par la foi catholique, mais encore par la vraie philosophie, que les Ames des très passés peuvent recenir et même ont contame de le faire par la puisance et la veru divine... C'est pourquoi je m'éconne q'un catholique, homme, il est vrai, de plus de lecture que de jugement, ai nois vérire que les ombres des morts que l'on apervia mator des sepulcres et des cimetires n'étaent pas des âmes de morts, mais ràient toujours des deimeus.

« Oser traiter de mensonge ou de chimère une croyance accréduée par les docteurs les plus saints et les plus orthodoxes des Églises d'Asie, d'Afrique et d'Europe,... une croyance basée sur tous les momments dri histoire ecclésiastique, sur la tradition consignée dans les Pères, dans les actes des conciles, dans les pages de la sainte Égriture, conservée d'âge en âge et livrée de main en main par toute la succession des pasteurs:... en vérité, on ne sait quel nom donner à tant d'audace. 'I

On conviendra, en effet, que la prescription en faveur de cette croyance est assez longue, puisque, dès le deuxième siècle de l'Église, saint Denys disait déjà « que cela s'était souvent vu ². »

Les Vies des saints fourmillent d'apparitions de moines et de religieuses venant réclamer le suffique de leurs frères et de leurs seurs, dans toutes les conditions voulues de piété, d'édification, de dignife et de charité souffrante. Os pétitions légitimes son alors entourées pour l'ordinaire d'une telle discrétion, elles prenaent tant de soin pour ne pas dépasser le pourtour des auteis et le secret des cloitres, les fruits en parsissent si parfais, qu'il faudrait se révolter comme à plaisir contre toute idde consolante, pour les attribuer toutes aux russes des démons.

Mais il est un autre ordre d'âmes en peine dont la démarche semble trop souvent revêtir la littrée de ces démons on pitut de d'ammés, bien qu'elles demandent aussi des prières et qu'elles déclinent aussi leur nom. Celles-ci sont très-suspectes et nécessient vraiment le don du discernement des esprits à un haut degré chez ceuli qui doit se prononcer sur leur compte. Elles ejetent le trouble dans les esprits qui les perçolvent, et, malgré les remerdiments les mieux sentis en apparence, les fruits en sont toujours pour le moiss indécis. Suivant la légende, les mois anniversaires de leur retour sont précisément cœux des anciennes l'amures, c'ext-dire novembre et lévrier; leurs semaines, celles du décours de la lune, précisément comme au temps d'Idexa, désesse de mandes ? lueur pours, du vendredir comme au temps d'Idexa, désesse de mandes ? lueur pours, du vendredir

^{1.} Delrio, Disquisitiones, 1. II, quæst. 26, sect. 4.

^{2.} Cité par le même, l. II, quæst. 26, sect. 4.

^{3.} Yous avouons que lorsque saint l'homas se demande pourquei les démons tourreaent bauvour puls se posséed dans le temps de la principa l'une que dans tout autre, et qu'il se répond que « c'est pour infamer une rectature de Bies, » il ne nous satisfait en aucune façon; car alors revient cette question: l'ouvequi donc infamer c-tte créature de préférence à toute autre? et le protédure se posersit à nouveau.

C'est une chose très-remarquable que cet entêtement de toutes les nations à représenter la lune comme complice de tous les forfaits et de toutes les pos-

au dimanche; leur heure, celle qui se rapproche le plus de minuit ou de midi; leur théâtre, les cimetières, les déserts, les marais et toujours le lieu où s'est accompli quelque crime.

Car on a cru dans tous les temps, et cette fois (qu'on y voie des ames en peine, des damnés ou des démons) nous l'affirmons comme une vérité pour nous démontrée, qu'à ces sortes de lieux reste attachée une influence terrible dont nous avons fourni plus d'un exemple ⁴.

Pour toutes celles-ci, nous avouons donc que notre tendance est des plus pessinistes, et que pour pen que la forue, les manières, l'ensemble du cachet et des fruits nous paraissent indignes soit de la gravifé, soit de la majesté douloureuse de ce qui doit ets grave, nous les rangeons impitoyablement dans la dernière catégorie à laquelle nous passons, et nous pardonnons tout.

Mais revenons aux âmes en peine.

Comme exemple d'expiation et de libération, il faut bien accepter de saint Grégoire les deux faits qui vont suivre.

Saint Germain, évêque de Capoue, se baignant un jour dans les thermes de cete ville, voit venir à lui le spectre de son ancien diacre Paschase, mort depuis longtemps et qui se met à le suivre dans les étuves les plus chudes qu'il parissiant ne pas quitter. Frappé de terreur, Germain lui denandre ce qu'un homme de sa valeur peut faire en de tels lieux : le souffre i, lui répond Paschase, et pour nulle autre cause que d'avoir embrassé le parti de l'antippe Laurent contre Symmaque; mais, je vous en conjunç priez pour moi, saint évêque, et vous saurez que vous avez été eaucé, si vous ne me voyez plus revenir, a Germain se mit aussible.

sessions magiques. C'est la reine des manes, c'est la terreur des fous, et le mot lunatique en témoigne.

Ne dirait-on pas que saint Augustin a vu plus juste que saint Thomas, lorsqu'il a dit (cap. III, de Agone christiano) que « lorsque l'on pate du ciel comme du siège des démons, il no faut jamais l'entendre du ciel du soleil et des étoiles, mais bien des l'éjions sublumaires qu'ils remplissent? »

Il est impossible de mieux rentrer dans le programme paien qui faisait de Lilith et d'Hécate la reine des enfers, Pourquoi nomnait-on encore la lune fons animarum, et son globe, domicile des manes et des démons?

Enfin, pourquoi la lune de justice (la sainte Vierge) est-elle représentée foulant sous ses pieds lo disque de la lune matérielle? Mysteres dont la solution n'est pas dans l'expédient de saint Thomas, mais bien dans la cosmologie pneumatico-sidérale.

^{4.} Voir tome Ier, Manifestations fluidiques, p. 231.

en oraison, et quelques jours plus tard étant retourné aux thermes, il n'y rencontra plus Paschase. « Tant il est vrai, ajoute saint Grégoire, que par permission divine les esprits apparaissent plus fréquemment aux lieux où ils ont commis leurs fautes 1 1 »

Saint Grégoire cite encore l'évêque Félix comme ayant trouvé de son côté, dans d'autres thermes, leur ancien propriétaire, errant et tourmenté de la même manière, parce que c'était dans ces lieux, disait-il. m'il ayait proyoqué la colère divine 1.

Un des plus saints personnages de l'Église, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, sur la denande et en présence des deux d'éviges d'Oléron et d'Osma, fit comparaltre un jour un de ses noines, Pierro d'Engelbert, qui, après la mort de sa femme, s'était reuiré dans ce monastère, qu'il délitait par ses vertus. Pierre le Vénérable le somma de leur raconter une apparition qu'il avait eue et qui faisait alors beaucoup de brus.

Pierre d'Engelbert raconta donc qu'un jour, étant dans son lit, bien éveillé, il vit entrer dans sa chambre, pendant un grand clair de lune, un nommé Sanche, qu'il avait, quelques années auparavant, envoyé à ses frais au secours d'Alphonse, roi d'Aragon, qui faisait la guerre en Castille. Sanche était revenu de cette expédition sain et sauf. mais, quelque temps après, il était tombé malade et était mort dans sa maison... Or c'était lui qui, quatre mois après sa mort, venait d'entrer dans cette chambre. Il était nu, sauf quelques haillons autonr de ses reins. Il s'approche de la cheminée, découvre les charbons du feu, comme pour se chauffer ou pour se faire mieux distinguer. « Qui es-tu? lui demande Pierre. - Je suis , répond le fantôme d'une voix brisée, je suis Sanche, votre serviteur. - Et que viens-tu faire ici? - Je vais, dit-il, en Castille avec beaucoup d'autres, afin d'expier le mal que nous avons fait pendant la dernière guerre, aux lieux mêmes où il a été commis. En mon particulier, l'ai pillé les ornements d'une église, et je suis condamné, pour cela, à faire ce voyage, Mais vous pouvez beaucoup m'aider par vos bonnes œuvres, et madame votre épouse, qui me doit encore une somme de.... comme reste de mon salaire, m'obligera infiniment de les donner aux pauvres, en mon nom. » Pierre lui demanda des nouvelles d'un nommé Pierre Defais, son ami, mort depuis peu; Sanche lui dit qu'il était sauvé, « Et Bernier, notre concitoyen, qu'est-il devenu? - Damné, dit-il, pour avoir trafiqué de la justice, dépouillé la veuve et l'unocent, »

^{1.} Dial., l. IV, ch. xxxxx.

^{2.} Id., ibid., ch. xt.,

Pierra ajouta: « Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Alphonse, roi d'Aragou (nort depuis quelques années) ? » Sanche so taissit; alors un autre spectre, que Pierre n'avait pas encore vu et qu'il remarqua distincement au clair de lune, assis dans l'embresure de la fenètre, toi dit ; « ul ne peut pas, lai, vous donner des nouvelles d'Alphonse; il n'y a pas assez longemps qu'il est auce nous pour en savoir quelque chose. Pour moi, qui suis mort il y a cinq ans, je puis vous en apprendre des nouvelles. Alphonse a été quelque temps avec nous, mais les prières des moines l'en ont tiré; je ne sais où il est à présent. » En même temps, adressant la parole à Sanche; « Allons, lui di-il, suivons nos compagnons, il est temps de parit; » Sanche ridiéra ses instances à Pierre, son ancien seigneur, et sortit de la maision.

Pierre abrs éveills as femme qui, dormant dans la même chambre, ni'avait rien vu, rien entendu, et lui demanda; e Ne deviez-vous rien à Sanche, ce domestique qui nous a servis et qui est mort depuis peu?— le lui dois encore tant de deniers. S' cette somme étant précisément celle désignée par Sanche, Pierre alors ne put plus doutre de la réalifé du récit, distribua cette somme aux pauvres, fit dire des nosses, etc. '...

Appuyé sur d'aussi grandes autorités, et confirmé d'ailleurs par toutes les traditions de l'Église, on comprend que Pierre le Vénérable en ait tenu un grand compte, et certes il n'y a rien là, pas plus que dans les cas précédents, qui blesse en rien la gravité théologique du purzatoire.

Quant à ces àmes en peine qui apparaissent sous des formes elfrayantes et avec tout le cachet du déssepoir, soit ans lieux où quelque crime a été commis, soit à celui où elles ont été, disent-elles, séparées de leurs corps par un meurtre, ces âmes, comme celles qui réclament une sépulture plus consolante, se présentent d'orchinaire sous un jour si étal-freux que nous redouterions pour elles une classification plus sévère.

Non pas que nous niions la possibilité de ces requêtes et de leurs raisons. Nous avous vu combien l'antiquité attachait d'importance à ce qi'elle appelait animem condere, renfermer l'aine avec le corps, condition sine qua non, d'après elle, du repos des morts et des vivanss. Vous avons dit qu'aix n'écits fablueur d'illouère et de Virgile nombre de faits historiques étaient veuns s'adjoindre comme d'eux-mèmes, et mous, ne pourons omblir el maison du philosophe. Mémodre, de

^{1.} Pierre le Vénerable, de Mirac., l. I. c. xxvIII.

Albiens, dans laquelle Pline le Jeune nous a fait voir un spectre indiquant son cadaver et ne disparaisant qu'après non ensevellesment. Pour loi servir de pendant, nous trouvons aussi dans Lucien la maison d'Edune s'eince divine, ce sage rivérdé de tout le monde, fit cesser une possession en procurant l'ensevelissement au squelette qui gisait sous le plancher 1, »

Eh bien, l'ère chrétienne a connu ces faits comme toutes les autres. Le prêtre Constantin nous dit (dans sa Vie de saint Germain, ch. xxvn) : « Un jour, le saint faisait faire une lecture dans une maison mal famée sous le rapport des spectres, lorsqu'une ombre commence à se dresser petit à petit devant le lecteur; puis, en même temps, une pluie de pierres vient s'abattre sur les murailles qui l'entourent. Le lecteur, épouvanté, implore le secours de l'évêque, qui fixe le spectre, et, au nom de Jésus-Christ, le somme de lui dire et son nom et ce qu'il vient faire en ce lieu. Celui-ci, changeant tout à coup d'aspect et s'humanisant pour ainsi dire, lui répond d'une voix aussi humble que douce que « lui et son compagnon ont commis ici plusieurs crimes, et que, n'étant pas ensevelis et ne pouvant jouir d'aucun repos, ils se trouvent comme forcés à inquiéter les hommes. En conséquence, ils supplient l'évêque de prier Dieu pour eux et de leur accorder la paix du tombeau, » L'homme de Dieu les prend en pitié et leur ordonne de lui montrer le lieu de leur sépulture incomplète. Il se fait ensuite précéder par un cierge allumé, et, malgré la tempéte de cette nuit, il suit ces ombres qui le conduisent, à travers un dédale de ruines, à la fosse dans laquelle, disaient-ils, leurs restes avaient été jetés. Le jour venait de paraître, le saint rassemble les fidèles, ordonne des prières générales et fait commencer des fouilles. Effectivement, on trouve les corps comme le spectre les avait dits, des chaînes sont encore à leurs pieds, et tout annonce une absence complète de sépulture. Il fait aussitôt enlever les chaînes et réunir tous les ossements épars, les ensevelit convenablement dans un linceul blanc, bénit la fosse, y fait toutes les conjurations de l'Église et se retire; à partir de ce moment, ce lieu rentre dans sa paix et se voit délivré de tous ses épouvantements, »

Les faits bravent la renaissance, et la démonologie prenant un essor inconnu avant elle et avant la réformation, les âmes en peine ne pouvaient pas rester en arrière, Torquemada, dans son Hexamieron, raconte que, peu de temps avant lui, il était arrivé à Bologne une

^{1.} Voir Lucien, t. IV, p. 206.

chose à peu près semblable à celle que Pline et Lucien disent être rarrivée à Albies et de l'entre et Lucien disent être rarrivée à Albies et à Corinhe. Il rapporte donc qu'un jeue homme, arrivée à Albies et à Corinhe. Il rapporte donc qu'un jeue homme, compagnons pour cours guerne de Ayola, étant allé à Bologne avec deux de ses et de l'entre de l'en

Au bout d'un mois, Ayola veillant seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement, il ouit venir, comme de loin, plusieurs chaînes qu'on trainait sur le sol et dont le bruit s'avançait vers lui par l'escallier de la maison. Il se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, prend son épéc et un bouclier, et, ayant la chandelle à la main, il voit ouvrir es porte par un spectre épouvantable, n'ayant que les so, mais chargé de chaînes.

Ayola le conjure de lui demander ce dont il avait besoin. Le spectre ruli lai sii gene de le suivre, marche devant lii, et comme il descendait Pescalier, la lumière d'Ayola vient à s'éteindre. Il retourne à sa chambre, la rallume, suit encore l'espetit, qui le condui à travers une cour où il y avait un puits. Ayola, craignant que le fantôme ne voult l'y précipier, s'arrêce, la siis le fantôme il fait sigme de le antome ne voult l'y précipier, s'arrêce, la siis le fantôme fait sigme de le à un certain endiorii. Ayola arractic quelques poignées d'herbe sur le lieu, retourne raconter à sex compagnons ce qui lui d'ait arrivé, et, le matin, il en donne avis aux principant de la Ville de Bologne.

Le gouverneur et les magistrats vienneut à leur tour reconnaître l'endroit, Du y fouille, et l'on troveu en corps sans chair, mais chargé de chalnes. On s'informe de ce que ce pouvait être, mais on ne peut en rien découvrir de certain, On Il faire alors à ce mort des obèques couvenables, et, depuis ce temps, la maison ne fut plus infestée. Du temps de Torquenada, il y avait encore à Bologne en Espagne des titémains de ce fait, et il a joutte qu'Ayola ne nanquait pas d'une certaine autorité, ayant été chargé, à son retour dans sa partie, d'un emploi considérable, et son fils étant encore, à l'époque de son livre, président dans une des grandes vijnes du rouver des président dans une des grandes vijnes du rouver les de vouver.

4. A ce propos. Il est assez curieux de rappeler que, très-souvent encore, ces àmes en peine apparaissaient précisément sous la forme que Tertuffice de beutoup d'ancies théologiena assigniment à l'âme séparée, e éval-dire la forme senéaugue et no coutage virakée. » (Voir Defrio, Diaquisitiones, II, quant. 26, sect. 4.) On crovial voir vu bien des fois, au moment de leur

Puis viennent les âmes frappies, les vraies sœurs de ces esprits frappeurs qui, sous le nom de geiste, semblaient avoir envahi l'Europe de 1550, comme le firent, en 1853, celles que notre ignorante simplicité prit alors pour un phénomène tout nouveau.

Quant aux dimes fromptes du xvr siècle, il fallait que les enquêtes les montressent bien humbles, hien pónientes, et qu'elles ensents bravé toutes les rigueurs des exorcistes, pour que l'on consentit à crevite à luer dat d'explation et pour qu'on ne les renvoyat pas à la dernibré et infortunée catégorie, que leur mode d'introduction semblait si bein indiquer. Aussi rien n'est-liphus rare qu'une marque de confiance donnée alors à ces sortes d'esprist, dont le tapage faisait reculei jusqu'il réspert de prêtre et de charité.

mort, l'âme des saints monter au ciel sous la même forme, celles par exemple de sainte Scholastique, de saint Vincent de Paul et de sainte Chantal. Peut-être tous ces globes qui surmontent la plupart des figures égyptiennes ont-ils aussi cette signification. Mais tout cela n'est pas ce qui nous étonne le plus. Voici ce qui nous frappe par-dessus tout. Il y a peu d'années, ayant entendu parler d'un payson de notre village, chez lequel se passaient des choses étranges, nous le fimes venir, et comme c'était un homme aussi discret que bon chrétien, nous eûmes beaucoup de peino à le faire parler. Cependant, rassuré par nos promesses, il nous dit; « Il faut que vous sachiez, monsieur, qu'il y a environ quarante ans uno pauvre servante (Dieu veuille avoir son âme!) se pendit dans le grenier de ma maison. Depuis ce temps, ce grenier n'a peutêtre pas cessé un seul jour d'être hanté par son esprit. Ce sont des coups que l'on frappe sur les murailles, des sonpirs que l'on entend, des lumières que l'on souffle, etc. Tous ces tapages redoublent à l'époque de l'anniversaire, deviennent affreux le jour même, et disparaissent petit à petit. Je n'ai iamais pu rien voir dans co grenier; mais un jaur, revenant à la maison, en portant mes deux seaux, jo vis venir à moi comme une grosse boule de verre, hien ronde, et qui ne roulait pas droit devant elle, mais s'arrêtait quasi comme une personne qui regarde. Je voulus l'éviter, mais elle vint droit à moi, me fit tomber avec mes deux seaux, et, après ce beau coup-la, se mit à sautor sur la branche d'un pommier. Je voulus l'y prendre, mais voilà qu'elle s'élança alors du pommier dans le grenier dont la porte était entr'ouverte, et là, le carnaval recommença sans que je pusse y rien voir. » C'est singulier, nous dimes-nous à notre tour, car, ce brave bomme n'a bien certainement lu ni Tertullien, ni saint Grégoire, ni Delrio, ni saint François de Sales; où peut-il donc avoir pris que l'âme apparaît souvent « sous une forme sphérique et vitrée? »

6. - Ames damnées.

La théologie reconnaît encore, par l'organe de tous ses docteurs, non-seulement la possibilité, mais la fréquence du retour des âmes damnées ou des anciens réphaîm.

Nous avons déjà dit que pour nous le vacarme, les coupse el tes moindres indices de malice et d'espièglerie tranchaient sur-le-champ la question. Nous n'admettons qu'un seul indice certain de l'état temporaire d'expiation : le repentir avec sa douloureuse majesté et l'édification de ses enseignements.

Comment donc hésiter, lorsque, non contentes de se livrer à tous les épouvantements de leur tumulte, ces prétendues aines souffrantes commencent par faire souffrir les vivants?

Il est vrai que les théologiens distinguent avec raison deux sortes de damnés; les uns beaucoup puls doux que les autures, et pour cela de damnés; les uns beaucoup puls doux que les autures, et pour cela même ne souffrant que la poine du dem à, pendant que les autres souffrent en même temps celle du sens. Co seraint seulement less ousfirent en même temps celle du sens. Co seraint seulement les premiers, selon Tyree, qui pourraient revenir sur cette terre; mais il ne ne faut pas s'y fier, car les esprist si inoffensifés no apparence, si ras-surants par leurs allures, deviennent parfois, et tout à coup, dignes de leur nome tele leur tugurbe profession.

Lares familiers, esprits complaisants, vous les voyez brusquement retomber dans les mæurs et pratiques des démons. Co sont là les vrais néphilim et lémures dont partout la terre demande à être déharrassée.

Il y a longtemps que l'Église les connaix ces néphilim-démons, car Prothore, disciple de siani lean, mentionne un spectre de cette espéce qui rendait impossible l'entré des hains d'Éphèse, « Ceux qui avaient jeu les fondements, dit-il, vasient commis un grand crime dont le démon leur avait inspiré l'épouvantable idée : c'était d'y renfermer et d'épa laiser mourir une jeune fille nocenine, qui devait, dissirion, par cela même porter bonheur à cet établissement. Mais bien au contraire cel même porter bonheur à cet établissement. Mais bien au contraire le démon en avait pris possession à tel point, que trois fois par an il le démon en avait pris possession à tel point, que trois fois par an il el démon en avait pris possession à tel point, que trois fois par an il el démon en avait pris possession à tel point, que trois fois par an il el démon en avait pris possession à tel point, que trois fois par an il el démon en avait pris possession à tel point, que trois fois par an il el démon en avait pris possession de le point, que trois fois par an il el démon en avait pris possession de le point, que trois fois par an il el démon en avait pris possession de le point, que trois fois par an il el démon en avait de sur le pris de la contrain de la contra

^{4.} La peine du dam est uniquement celle qui résulte de la privation de Dieu; l'autre est celle qui résulte du feu.

^{2.} Voir l'excellent et curieux Manuel que le chevalier de M... a donné de ces mœurs et pratiques,

étouffait dans ces bains ou un jeune homme, ou une jeune fille. Un habitant de la ville, nommé Discordie, ayant étudié à part lui toutes les circonstances de cette infestation, avait acquis la curieuse certitude que ces autorités bômidiées s'accomplissaient tous les ans au même jour et à la même beure. Mais tant de science devait tous les nas au même jour et à la même beure. Mais tant de science devait tous les nas un même jour et à la même beure. Mais tant de science devait tous les nas un même jour et de la même beure. Mais tant de science devait tous les mais en de principe de sait jeur de la complexe. Un jour, continue Protôner, comme en dehors de l'époque redoutable j'entrais dans ces bains avec lui et as suite, moi portant les vases sacrés du ministère, de démon s'édinçant tout à coup avec fureur sur ce malbeureux jeune homme l'étouffa et le laissa mort à nos nieds. »

Saint Grégoire nous avait montré plus haut, dans les bains de Gapour,.... une dans en peine qui en fut tirée par ses prières; los scène change, et comme à Éphèse nous allons étre, dans les bains de Néo-Césarée, en présence d'un spectre démoniaque ou de damis ⁴. Cette fois, c'est saint Grégoire de Nysse qui, dans la vie de Grégoire de Néo-Césarée, s'exprime en cos termes;

« Un des diacres du saint, étant arrivé le soir dans cette ville, eut le désir d'aller aux bains pour se reposer des fatigues du voyage. Il ignorait que ces bains étaient le domicile d'un spectre très-redoutable établi dans le bassin même, in lavacro, et qui exercait son terrible pouvoir sur tous ceux qui y entraient après la fin du jour. Les gardiens refusent donc l'entrée des bains au diacre imprudent. On le prévient que nul de ceux qui y sont entrés à cette heure n'en est ressorti sur ses pieds. Le diacre insiste, et, usant d'autorité, se fait remettre les clefs de l'établissement. Celui qui les lui donne s'enfuit au plus vite. A peine le prêtre est-il entré, que ses yeux sont frappés de toutes les visions fantastiques qui, se succédant sans relâche au milieu du feu et de la fumée, viennent s'offrir à tous ses sens, comme formes humaines et animales, accompagnées de lamentations, soupirs, etc., etc. Lui, cependant, muni du signe de la croix, marche au milieu de tous ces prestiges sans le moindre inconvénient. Il pénètre dans l'intérieur où bien d'autres merveilles l'attendaient. C'est la terre qui tremble et qui paraît vouloir s'entr'ouvrir sous ses pas, ou l'écraser sous les murailles ébranlées. Ce sont des flammes vives, ardentes, qui l'entourent, et des milliers

Saint Grégoire, Dial., loc. cit. Pour comprendre cette prédilection pour les bains, il faut se reporter à tout ce que nous avons dit des fontaines sulfureuses et thermales. (Appendice P du chapitre xu, p. 487).

d'étincelles qui jaillissent des eaux enflammées. Le prêtre redouble de précautions, et, prenant le bouclier de la foi, récite ces prières dans lesquelles reposait toute la force de son maître (Grégoire le Thaumaturge). Plein de foi en de telles armes, il observe tranquillement ces effets dont la violence, cependant, acquiert un degré de plus en plus intense, et, poussant le courage à ses dernières limites, il ose entrer dans son bain. Après l'avoir pris, il veut enfin sortir; mais là, de nouveaux obstacles l'attendent. Toutes les portes sont fermées, et c'est le spectre lui-même qui les clôt. Comme de tout le reste un signe de croix en triomphe, et lorsqu'il franchit le seuil, c'est d'une voix tout à fait humaine que le spectre lui fait ses adieux en ces termes : « Ne va pas croire, surtout, que ce soit ta propre vertu qui t'ait préservé, mais bien celle du maltre puissant, qui, au momeut de ton entrée, m'a défendu de te nuire comme aux autres, » On pense bien que le diacre en rapporta tout l'honneur à son maltre: en le voyant reparaltre, le gardien qui lui avait donné la clef s'écria que c'était le premier qu'il vuyait ressortir de tous ceux qui y entraient à cette heure 1, »

Saint Augustin parle de la maison d'Ue-pérus, magistrat qui habitait aupris de lui sur le terribrire de Fussal, et dans laquelle non-seulement les serviteurs, mais tons les animaux étaient chaque jour exposés aux assauts des démons possesseurs. Saint Augustin pouvait parler en pleira dell'article de cause, poisque cétait un de de ses pétres qui avait délivat éte maison en y ofétherant le saint sacrifice et en y jetant de la terre sainte qu'il avait rapportés de Jérussiem?

Tertullien, Eusèbe, idmoignent aussi des coups et blessures qu'ils ant vus résulter de ces possessions, et l'yrree affirme avice connu une jeune fille qui était poursuive tout le jour, grondée et frappée par l'ombre d'un jeune homme dont elle avait rétuut main; le corps de cette jeune fille était couvert des traces de ces coupses et en offrait comme la défomostration parfaite.

Ce sont là les âmes que les anciens appelaient a âmes deux fois mortes, v_i o û fuis-tu, âme deux fois morte, bis moriua? v_i s'écriait Éacon, en voyant rôder auprès d'un tombean un spectre nocturne qu'il s'apprétait à frapper de sa lance, car le fer était la seule chose que ces mânes redoutassent.

Grégoire de Nysse, Vie de Grégoire le Thanmaturge, t. IV, dans Surius.
 Sermone citato.

§ 11.

PRATIQUES.

7. - Invoquer, évoquer, consulter.

Nous venons de voir les faits sur lesquels se base la doctrine de l'Église pour établir la communication doctrinale entre les vivants et les morts; voyons maintenant les rites et coutumes par lesquels elle semble avoir autorisé ces communications.

Toutes les fois que, levant les yeux au ciel, en pensant au dogme de la communion des saints, nous disons : vous, qui nous avez précédés, vous, que nous aimions sur la terre, pensez à nous, priez pour nous, s nous inteoquous ceux qui ne sont plus: done, l'invocation n'est pas coupable.

Tontes les fois que, soit dans nos réves, soit devant leurs images, soit dans la solitude toujours si triste de nos cœurs, nous leur donnons encore ces noms si doux que nous leur dominon sur la terre, nous les *teoquons*, en quelque sorte : avec ou sans dessein, nos àmes appellent leurs âmes, et cette évocation est légitime.

Toutes les fois que, dans les circonstances graves et embarrassantes de la vie, nos peniées efélevent uvers les monteage qu'ils habitent, et cherchent à pressentir lo secours et le conseil que nos cœurs leur demandent, nous les consultant, et personne ne poussare le serupe jusqu'à s'interdire, sous prétexte de nécromancie, une consultation si conspilante.

C'est dans cet ordre de vagues operceptions et de relations indécises qu'il faut classer ces consolations si tendres, et néanmoins si puissantes, que les Pères de l'Église, doublement pères alors, prodiguaient à leurs ains, à leurs filles, à leurs sœurs afligés.

Il est doux d'admirer jusqu'où pouvait s'élever, chez cea ausbres docteurs, chez ces casuistes de la douleur , cette puissance de consolation chrétienne, incontnue jusqu'alors. Notre ménoire cherche en ce moment, sans pouvoir la rencontrer? Tindication d'une lettre dans laquelle saint Ambroise promot à une mère désespérée

^{4. «} Levavi oculos meos ad montes. » (Psalm. cxx.)

^{2.} Voir toutefois saint Ambroise, Sermon LXXVII.

» qu'elle rererra bientôt le fits qu'elle a perdu, qu'elle le pressera à nouveau dans ses bras, et que Dieu (il s'en porte garant) lui ménagera plus d'une fois cette faveur. »

lièn n'égale la tendre et suave expression de ces parnles, et quand ou vient à réficie raux études abstraités es taon nombre, aux travaux apostoliques et surbumains auxquels ces hommes prodigieux consercient leur vie, on ne suavait comment les allier avec tant de grâce et d'amour, si fon ne connaissait l'inéquisable source dans laquelle ils puisaire des qualités si diverses.

Mais, répétons-le, tout cela ne sortait, pas plus que nos invocations privées, de ce milieu peu défini de toutes les aspirations chrétiennes,

N'y avait-il donc pas dans l'Église quielque chose du plus positif et de plus formel à orté gard, et si l'invocation des saints a noujour de pour lors not le monde une obligation très-précise et très-nette, l'évocation et la consultation n'on-celles donc jamais à leur tour revetu quelque forme et pris des proportions plus imposantes et plus claires que celles indiquées tout à l'heure?

Oui, cretse, et si nous trouvions le secret de séparer dans notre esprile le mt nécronancie de son exploiation démonique et paienne, nous verrions que, réduit à sa signification naturelle de « révélation par les morts, » il pourrait très-bien s'appliquer, dans une cretaine mesure, aux plus anciens errements de l'Egtles apostolique et primitive.

Ainsi, nous parlions tout à l'heure des visions promises par saint Ambroise, en voici la réalisation artificielle.

Zonaras, historica très-estimé, rapporte l'e qui suit : « Constantin, l'un des fils, ou pluté fe fils le plus chér de l'emperure Basile, vient à mourir, et son père, inconsolable, cherchait tous les moyens de le revoir tel qu'il était avant sa mort. Alors l'évéque métropolitain des Euchaltes lui envoie un moine nommé Théodore et surnommé Sanctoberaneas, aquel et out le monde accordait le don des miracles. On les met en rapport, et le moine fait voir à l'empereur son fils Constantin qui, plein de vie, soute à bas du cheval qu'il montait et vient se jeure dans les bras de son pière; c'euls-ci le couvre de baisers, après quoi, il le voit disparatire complétement, comme on l'en avait préven. »

Nous avons déjà vu que le frère Jean apparaissait à volonté, dans la veille on en songe, à tous ceux auxquels il avait promis d'apparaltre ². Voilà bien l'évocation, mais non pas naturelle, car ceux qui

^{1.} Annales de l'empereur Basile, t. III.

^{2.} Voir p. 432.

percevaient ces images les regardaient toujours comme miraculeuses et ne s'en attribuaient en rien le mérite.

Voyons maintenant l'évocation et la consultation réunies, c'est-àdire l'évocation formelle et intéressée.

Celle-ci règne explicitement dans l'Église, on peut le dire, pendant les dix premiers siècles, et depuis cette époque implicitement auprès de tous les tombeaux des martyrs et des saints.

Et qu'on ne s'y trompe pas, l'Église, lorsqu'elle interroge et consulte un saint, ne s'adresse nullement à son ange, mais bien au saint luf-même, au saint en personne, et c'est lui qui est censé lui répondre. Spiridion, disent socrate ' et Rufin'; avait une fille nommée lrène,

qui lui fut enlevée vierge ennore. Peu de temps après sa mort, on vient réclamer de son père un dépòt précious qui avai dée, dissid-en, condit à la jeune fille. On le cherche, et les recherches ne s'arrètent que devant l'impossibilité de le trouver. Colui qui le réclame en éprouve un tet désespoir, que l'on craint qu'il n'attente à ses jours. Que fait alors Spiridion? Il se rend au tombeuu de sa fille, l'appelle par son nome eum ext nomine clamitat, et celle-cil lui répond, du fond de son sépulore; « Que me voulex-vous, mon père? — Le dépôt.... — le l'ai enseveil dans tel endroit, répond la morte, » Et, de retour chez lui, Spiridion rou les el dépôt... à plus de la diperioriquée.

Il faut savoir en convenir : voilà bien, dans la forme, le accire manes des païens. Nous verrons plus tard l'abime qui les sépare.

Rien n'est plus fréquent, dans ces premiers siècles, que ces histoires de dépois, de quitances et de signatures arrachés à la tombe. En voici une dont le récit, inséré dans les annales les plus sérieuses de l'époque, prouve seude à quel point la chose était jugée possible. C'est Suptrenius qui la rapporte. « Synésius, évêque de Cyrine, avait entrepris la conversion du pluslosaphe Evagria, qui lui objectait toujurs, comme des fables, et la résurrection des corps et la récompense au cenuple, dans un autre monde, de la moindre des honnes œuvres acomplies dans celui-c'. Toutefois, l'évêque fau victorieux, et le philosophe, bap-tiés par lui, lui remit trois cents pièces d'or pour les distribuer à ses pauvres, a s'oulement, ajouta-c'h, vous allez m'en faire un rene et un eautionner mon reuboursement au centuple dans l'autre monde. » L'évêque vo consentil, et, plus ou moins sérieusement, li lui délivra se caution. Evagrius vint à mourir, et, lors de ses adieux à ses enfans, il leur recommande de l'ensevelir avec le papier en question, qui seria.

^{4.} Liv. I, chap. vm.

^{2.} Liv. I, chap. v.

placé dans ses mains ; ce qui fut fait. Mais trois jours après cette mort, Synésius voit en songe l'image d'Évagrius, qui lui dit : « Demain tu pourras venir à mon tombeau rechercher ta caution, » Synésius, qui se rappelait à peine cette caution et qui ignorait complétement qu'elle eût été déposée dans le sépulcre, va trouver les enfants d'Évagrius et leur demande ce qu'ils ont enseveli avec leur père, « Rien, répondent les eufauts. - Cherchez bien, dit l'évêque: rappelez-vous s'il n'y a pas un papier. - Ah! s'écrie l'un d'eux, c'est exact; nous avons remis dans ses mains un papier qu'il nous avait recommandé d'y placer, » L'évêque alors leur raconte le songe qu'il vient d'avoir, et, sollicitant les prenuieres autorités de l'Église et de la ville, il se rend avec elles au tombeau. On l'ouvre, et dans les mains du philosophe on trouve le papier revêtu de cette apostille toute nouvelle : « Au très-saint évêque Synésius, Évagrius le philosophe, salut; avant recu le remboursement de la caution que tu m'avais signée, en échange de l'or que je t'avais remis, ou plutôt que j'avais remis par toi à Notre-Seigneur Jésus-Christ, to ne me dois plus rien, etc. »

Une femme avait remis à saint Jean l'Aumónier une confession nordression de crie; qu'elle n'avait jamais osé lui faire de vie voix, et le saint veix, et le saint est détant venu à mourir, la confiession était perdue. Désespérée d'une telle perte, la pénitente se rend auprès lo sépairer du saint et lui déctare qu'elle ne le quittera pas qu'elle n'ait obtenu de lui ce qu'elle lui de-mande et qu'elle n'ait sus sic petite lui sait partient pas qu'elle n'ait obtenu de lui ce qu'elle lui de-priesse passent sans réponse; à la fin, une certaine nuit, saint lean lui parasti, lui remes ou popies seelle et cacheté, comme elle le lui avait confid. Elle le décachète, et à la place de son écriture effacée elle lit ces mosts; a l'on péché frest remis par les prières de lean, mon serviteur¹.

Si nous ouvrons les Dialoguez de saint Grégoire le Grand, nous les trouvons remplis de faits semblables. Tantú c'est saint Fortuna qui tévaque l'âme de Marcellus, homme d'une grande piété et dout la dépouille « avait été déposée par les anges dans un lieu très-excellent ; tantút c'est saint Sever rappelant à la vie et interrogeant un scélérat qui étatt conduit en enfre par les démons?

^{4.} Histoire de Jean L'Aumönier, par Léonce, évêque de Naples. Co miracle avait été précédé d'un autre bien plus remarquable encore, et, cette fuis, cu et constaté par toute la contrée. Lorsqu'on voilut déposer son corps dans la tombe où se trouvaient déjà deux évêques, on vit ces deux évêques se soulever et lui faire place entre eux deux.

^{2.} Dial., l. I, ch. IX.

^{3.} Id., ibid.

« Si l'on s'adresse, dit Tertullien, à un mort, comme s'il était vivant, ses réponses seront d'autant plus vraies qu'elles seront plus simples. »

Désire-t-on maintenant quelque autorité plus imposante? Le pape saint Léon avair, comme on le sair, écrit à saint l'àvenie, névêque de Constantinople, une lettre célèbre sur l'hérésie d'Entichès et de Nestorius; mais tout le monde ne sait pas qu'avant de l'expédier il l'avait déposée dans le tombeau de saint Pierre, qu'il avait fait ouvrir, et auprès diquei il se mit à prier et à jelone pendant quatre jours, conjurant le prince des apôtres de corriger l'ui-même ce qui pourreit avoir échappé à sa faiblesse ou à sa prudence, de contraire à la foi ou aux inférêts de son Égiles. Au bout de quatre jours, le prince des apôtres lai apparaît et lui dit; « Jai lu et Jai corrigé. » Le pape ouvre le tombeau et trouve en effet l'écrit symaturellement corrisé!

A ce sujet, saint Jérôme dit à Vigilantius que « si l'agneau est partout, les saints qui sont avec lui sont partout, » et saint Grégoire, ch. xu di l. XXIII, Dial., ajoute: « Les os des morts et des saints vivent és miracles qu'ils opérent; » et d. xxuu ; « Il n. y à rein que ne consisent ceux qui connaissent Celui qui connaît tout. » (V. Cern., 1. 1184). Mais voici qui tranche la question sur l'usage qui nous occupe, à

moins que l'on ne veuille refuser aux Pères du concile de Nicée une compétence qu'on ne saurait alors pour qui réserver. C'est Grégoire de Césarée ¹, et après lui Nicéphore ³, qui racontent

C'est Gregoire de Cesarce 2, et après lui Mcephore 3, qui racontent la chose en ces termes :

a Pendant que le concile tenait encore ses séances, et avant que les Pivres aient pue nispure les décisons, deux pleux éviques, Chrysan-thus et Musonius, vinrent à mourir. Le concile, après avoir rendu sa sestunce, regretant vivement de Tavoir pu joinfre leur vou à tous les autres, se porta en corps en leur fombeun, et l'un des Pires, prenant la parole : Triès-ainte pasteurs, di-il, nous avons tous eusemen » le achevé notre carrière et combatu les combats du Seigneur; si a notre œuvre lui est apréable, veuillez nous le faire savoir, en y a apposant votre signature. » Aussitót, la décision du comité fut ca-cheét et déposé dans le tombeu sur lequel on uppes les secaux du concile, après avoir passé toute la nuit en prière. Le lendemain, au point du Journ on brise les miemes secaux, et l'on trove a la ba du manuscrit les lignes suivantes, revêtues des praphes et signatures des défonts consoltés : « Nous, Chrysmathus et Musonius, qui avons

^{4.} Sophronius, ch. extvii.

^{2.} Dans Lipoman, t, VI, Discours sur le synode de Nicée.

^{3,} Liv. VIII, chap. xxIII.

a consenti, avec tous les Pères, au premier et saint coucile œcumé« consenti, de notre propre main, à leur décision » L'Église,
ajoute Nicéphore, considéra cette manifestation comme un triompbe
remarquable et très-posifi contre rese senemis.

Cette décision des Pères de Nicée înfirme en rien la défense faite antérieurement par le concile provincial d'Elvire en Espagne (sous la persécution qui précéda Constantin) d'allumer des cierges dans les cimetières, « afin de ne plus inquiêter les esprits des dimes (spiritus auimarum) de ceux qui y étaient inhumés! ».

Il n'est pas jusqu'aux pactes stipulés entre vivants, pour s'apparatire mutuellement après la mort, qui en fassent souvent mis en paratique par de très-saints personnages : sainte Lutgarde, par exemple, qui, abbesse d'un monastire, « avait ordonné à l'une de se religieuses de venir la vister, si elle mourait la première, mais en ayant piène soin de répéter auparavant un tenedicie, l'Orizon dominicale et un Are Maria, de peur que le diable ne vint s'immiscer ici comme à un ordinitare. Il comme de son ordinitare, a

C'est probablement appuyé sur d'aussi respectables exemples, que saint Thomas n'a pas craint de marche i peu près soul, de sont emps, dans des voies de tolérance à cet égard, lorsque après avoir condanné cet usage comme une espèce de nécromancie toutes les fois qu'il procédait du doute et de la curiosité, il semblait faire une exception en faveur de ceux chez lesquels il dérivait, au contraîre, d'une vraie piéde et du désir ardent d'être fûx sur les ord fui am jar lui-indres'.

Cette opinion Utólogique de saint Thomas, à une époque qui commençait à rationilier un peu les antiques traditions, donnerait quelque poids à l'aventure qu'on fui prête. On prétend, dans sa Vie⁴, que se trouvant un jour dans l'églisé des Jacobins, à Naples, Romain, son ami et docteur en théologie, décédé peu de temps auparavant à Paris, et avec lequel, disait-on, il avait fait une semblable convention, se présenta à lui objectivement; saint Thomas, ignorant entièrement le décès de Romain, auquei il avait fait une semblable convention, de décès de Romain, auquei il avait combi se a charie de théologie de Paris, lui fait un accueil plein de tendresse, et lui demande depuis combien de temps il est à Naples. Romain lui apprend alors qu'il est mort et que Dieu lui a permis de le venir voir, « A cette parole, dit naivement un des narratuers de sa vie, saint Thomas se truvas un

^{4.} Canon 34°.

^{2.} Ames séparées, quæst. 2.

^{3.} Tom. III de Surius, I. II de sa Vie.

petit estonné et tremblant, mais il ne fut guère de temps qu'il ne reprit ses esprits, et il pria Romain, au nom de Dieu, de lui dire son état. A quoi Romain lui satisfit et lui dit qu'il était jouissant de la vie éternelle, Cela fait, saint Thomas, pour son particulier, demanda à Romain si ses œuvres étaient agréables à Dieu, Auguel Romain fit cette réponse : qu'il persévérat seulement et ne fit doute que Dieu ne trouvat bon tout ce qui se faisait en son honneur. Après, saint Thomas lui vint encore à dire : « Tu sais que nous avons assez disputé ensemble, pour savoir si les sciences acquises en cette vie demeurent en notre esprit après la séparation du corps? » lci commençait à surgir la curiosité du savant, Romain lui répondit : « Te suffise que je voie Dieu, ne m'enquiers plus avant de cela, » Et saint Thomas : « Vois-tu, dit-il. Dien sans moven ou par l'interposition de quelque lumière? » Romain répond alors par ce verset de David : « Comme nous avons ouy, ainsi nous voyons en la cité du Seigneur des Verbes, » Et là-dessus Romain disparut de la présence de saint Thomas, qui resta grandement consolé de cette vision, »

Un des faits les plus curieux que nous connaissions est celui que raconte Cornelius a Lapide, dans son Commentairs sur le chapitre xu d'Isale, et précisément à propos du rapprochement entre les consultations nocturnes dans les temples païens et celles dans les temples chrétiens.

Ce récit, par cela seul qu'il est extrait des Actes authentiques du Concile de Tolède, paralt revêtu d'une assez grande autorité.

« En 649, disent les Actes, et sous le pontificat de Martin let, Taio, évêque de Cæsar-Augusta, en Espagne, partit pour Rome avec mission d'y chercher la première et la seconde partie des Morales de saint Grégoire, qui manquaient dans son pays. Après avoir perdu un temps énorme et inutile à les rechercher dans les archives et les bibliothèques (qui ne connaît ces désespoirs?), il prit le parti d'aller passer toute la nuit auprès du tombeau de saint Pierre, et de le prier de lui indiquer où il pourrait tronver le trésor, objet de sa convoitise. Il priait donc, lorsque tout à coup l'église paraît s'illuminer entièrement. Ensuite, il voit une grande procession d'évêques, albatorum, s'avancer deux à deux vers l'autel de Saint-Pierre. Deux d'entre eux se détachent des antres, et l'un d'eux montre du doigt à Taio un coffret dans lequel se trouvent les précieux manuscrits. Mais Taio, tout occupé des personnages : « Quelle est donc, Ini dit-il, cette procession d'hommes si vénérables? - Les deux qui marchent en tête, lui répond-on, et qui se tiennent par la main, sont les deux apôtres saint Pierre et saint Paul, Ceux qui les suivent sont leurs successeurs et les souverains pontifes

de ce saint-siège, et comme ils ont aime cette église pendant bute leur vie, de nime ils la derinsent apples leur mort et la visitent souvent.—
On li je vous en prie, reprend l'évâque, ditse-noi, seigneur, qui vous étés! se — le suis Grégoire, celui-là même pour les œuvres daugel vous avec — le suis Grégoire, celui-là même pour les œuvres daugel vous avec entrepris tant de chemin.— Puisqu'il en est ainsi, seigneur, montrezmoni, je vous en coipre, saint Augustin, donc je ne pries pas monis les ton viers que les vôtres.— Saint Augustin, donc je ne pries pas monis les viers uversel de la comme de la comme

Voilà, certes, un récit bien circonstancié; légende, dira le siècle; soit, mais alors l'évêque et le concile, si Cornelius a dit vrai, en sont les inventeurs.

Tous ces faits repossient sur ce principe ainsi formulé par sinit régajorie le Grand lui-aftine : els espiris des saints se font voir le plus souvent aux lieux où les prières leur sont adressées, où leur patronage s'exerce, où leurs corps sont enterrés : « Sanctorum interim Spiris sapius it conspecti sunt locis, ubi vel preces et patrocinia ipnorum cepetita, net corpora sepulta. « (Grigs, IV, Dial.)

Enfin, il n'est pas juscu'au repas des morts, qui ne soit autorisé, jusqu'à un certain point, dans la Bible, comme nous l'avons vu par l'exemple de Tobie : « Por e ton repas sur le sépulcre du juste. » Nous le retrouvons encore dans un grand nombre de communautés du moven âge. Nous lisons, en effet, cans un excellent ouvrage de piété, approuvé tout dernièrement par le cardinal-archevêque de Bordeaux : « Nous avons entendu raconter, avec le plus mélancolique intérêt, l'usage introduit anciennement dans quelques communautés religieuses de laisser, dans le réfectoire, la place d'un frère défunt, inoccupée pendant quarante jours. Un crucifix était déposé sur la table pour tenir lieu de son convert; on lui adressais quelquefois la parole, on se recommandait à ses prières et on lui donnait l'assurance d'un affectueux et fidèle sonvenir, en échange le celui qu'on réclamait de lui dans un meilleur monde; on n'oubliait pas, d'ailleurs, de servir et de réserver, comme s'il était présent, se portion du repas, qui était un peu plus tard distribuée aux pauvres... Ainsi les portraits, les cheveux, les meubles, les livres, tout ce qui retrace les traits, les goûts, les habitudes de ceux avec lesquels on a goûté le bonheur de vivre intimement, peuvent aider à supporter leur petra, et méme concourir à leur étre utile, si le terme de l'expiation n'est pas encore arrivé pour leurs âmes... Et pourquoir ? C'est que la charité survit à la mort, et qu'en es es voyant pas sépard des reliques de lous ceux qu'on aimait, on croît être plus s'or de les retrouver corps à corps et cœur à cœur, lorsque sonnera l'heure de se relever ensemble dans un autre monde pour ne plus se quiter '."

8. - Nécromancie interdite.

Comment donc allons-nous pouvoir maintenant distinguer la nécromancie interdite et coupable de la nécromancie encouragée et permise?

Quel sera notre critère? Ce ne sera pas l'ardent désir d'entrer en communication avec les morts, puisque ce désir est implicitement contenu dans le dogme de la communion des saints.

Ce ne sera pas l'apparition accueillie, écoutee, puisqu'elle a lieu dans les deux camps.

Ce ne sera pas l'évocation des images, puisque nous venons de voir des saints la pratiquer dans un but de consolution et de charité. Ce ne sera pas la consultation, puisque teutes ces lettres signées

n'étaient pas autre chose. Ce ne sera pas non plus le pacte, puisque saint Thomas paraît avoir mis à cet égard en pratique ce qu'il professait ailleurs en théorie.

inis a ca egaid en praduque ce qu'il professar ameurs en trievire.

Ce ne sera inéme pas un culle domestique, qui rappelle, à beaucoup d'égards, celui des ancêtres chinois, puisqu'on admire avec raison le touchant intérêt qui s'y rattache.

Que reste-t-il donc à condamner désornais? Rien, quant au fond et quant au principe général; mais tout apparemment dans les moyens, dans les agents que l'on emploie pour son application, et dans le drapeau sous lequel on agit.

Il nous faut donc, une fois de plus escore, appliquer ici ce grand principe que « tout est bien dans les vvies du Seigneur, » et que les meilleures choses peuvent se changer en crimes, par cela seul uniquement qu'elles passent d'un étendard sous un autre.

« C'est celui auquel on l'adresse qui fait la valeur du sacrifice, cui vovetur. »

Que de lecteurs maintenant vont nois reprocher à leur tour toutes

4. La Charité pour les morts, p. 236.

nos inconséquences et nous plaindre d'avoir détruit dans claires cette même toile de Pénôge ou crité dans tes les autres cette même toile de Pénôge ou crité dans tes les autres cette nême toile de Pénôge ou crité autres cette nême toile de Pénôge ou crité au crité

C'est juste, mais, que voulez-vous? nous avons pour habitude de ne jamais reculer devant des faits qui nous sont démontrés, et dussent ces faits pulvériser tout notre travail, ce serait toujours à eux que nous accorderions en définitive le dernier mot et la victoire.

De tous les sujets sur lesqués nous ne nous lassons jamais d'argumeuter avec non-semben, il rieu est peut-être pas un seul à props duquel nous ayons plus vivement désiré une modification dans nos principes. Nous achèterions cher norre défaite, s'il nous eût été donné de causer et de correspondre, non pas comme tant d'autres de nos contemporains, avec Hippocrate, Pythagore et François [47, mais avec des aimes hien autrement chières à notre cour!

Hélas! bonheur et permission, notre conscience a continué de tout nous refuser.

Expliquons-nous:

Après tout ce que nous avons accordé, la question se réduit donc pour nous 1: 9 à une question d'identité de personne, de témoignage et de confiance; 2º par conséquent à une recherche d'origine et à l'étude des sources qui nous fournissent ces témoignages. Il 9 àgit de bien avoir sous quel drapeau nous marchons. Est-ce sous celui du chef qui se tient à notre droite, ou sous celui du faux maître qui se tient à notre ganché? Est-ce, on un mot, sous celui des dibé de Said, ou sous celui de Samuel et de l'Église? Terrible alternativel essavons de l'échairer.

M. le baron de Guidenstubbe, le plus chaud et le plus instruit, à ce qu'il paraît, des nécronants actuels (puisqu'il se donne ce titre et le donne à ses amis'), est le premier que nous rencontrions sur notre chemin. C'est done à lui qu'il va falloir nous en tenir.

Or, pour M. de Guldenstubbe, l'âge d'or du christianisme était exclusivement renfermé dans les premiers siècles après l'avénement

^{1.} La Réalité des esprits démontrée, etc. (Introduction et dédicace.)

de lésus-Christ ¹. A partir du un' et du ve s'elle, l'établissement du socrdoce et la mariolatrie devainent about fau polythésisse et à l'idolatrie .' Toutefois, nousdewos encore à cette êre un autre héritage bien autrement funese, e à lédemoophobie, 'produit des supersitions les plus absurdes d'une époque de ténèbres, elle date surtout du moyen àge.' Ce chef-d'euvre de Stann est le grand cheval de batallé de Bedzébuth, qui a voulu battre en brèche, avec son aide, les miracles de Kessa-Christ, Or, la démonphobie déracine dans le ceur de l'homme la sympathie pour le monde surnauurel en brisant l'échelle de Jaobh etr.². »

M. de Guldenstuhle nous représente donc partout ce fléau comme les mal héréditaire de l'Église; jouis, passant à os ederniers temps, il neus fait l'honneur d'ajouter : « M. de Mirv...., son clampion le plus érudit, reprette même la défaite prochaine du matérialisme qu'il prévoit. Cet aveuglement du pari orthodore tient de los floie et ne surait être attribué qu'à l'influence occulte et morale du prince des ténèbres lai-indinet. ».

Avant d'aller plus loin, nous prierons notre contradicteur de vouloir bien citre une autre fais le teux même de nos regress, et, avanq qu'il paisse le faire, nous prévenons ses lecteurs que dans notre scandaleuse plaidoirie en faveur du matérialisme moderne ils ne trouveront d'un peu suspect que le passage qui va suivre «... Cette manifestation spirituelle deviendra peut-être un jour l'un des anneaux de la chaîne chargé de réconcilier la seience et la croyance... Nous ne pourrons plus maudire nos péres, et l'honneur des vieux ègres est savué, Dieu veulle seulement que nous n'achetions pas cette leçon à un prix trop dévet! Le matérialisme est vaincu, mais à quel prix, peut-érre??

Voilà tout ce que nous avons versé de larmes sur la perte de ce matérialisme, objet, dit-on, de nos plus amers regrets.

Mais revenons à notre démonophobie. Suivant notre auteur, c'est une invention de Satan... Qu'est-ce à dire? Il y a donc un Satan? Mais s'il est un Satan, il faut bien qu'il y ait une satanophobie très-

^{4.} Chap. 11, p. 26.

^{2.} Il n'est plus besoin d'avertir que M. de G.... est protestant.

^{3.} Horreur des démons.

^{5.} Introd., p. xxxii.

^{5.} Id., ibid., p. xxvı et xxvıı.

^{6.} Id., ibid., p. xxix.

^{7.} Tome 1er des Esprits, p. 444 et 447.

légitime, à moins que nous ne nous jetions dans les bras de ce faux dieu en l'appelant « l'illustre déshérité, » comme le faisait le *Journal* des Débats ¹.

Satan ne peut donc pas en réclamer le brevet d'invention; tout au plus pourrait-il obtenir celui de l'extension exagérée de cette démonophobie, dans son propre intérêt ; ceci ne se comprend guère, on nous l'accordera. Mais voici maintenant ce qui nous embarrasse : c'est que. d'une part, selon M. de Gultenstubbe, les deux ou trois premiers siècles de l'ère chrétienne sont l'age d'or do l'Église, et que, de l'autre, nous ne nous rappelons pas avoir jamais rien lu de plus caractérisé en fait de démonophobie que les quatre Évangiles, tous les exorcismes du Sauveur et de ses contemporains, exorcismes vainqueurs, exorcismes infructueux, exorcismes téméraires, exorcismes de tous les côtés et de toutes les valeurs; puis, après la mort du Sauveur, démonophobie recommandée par-dessus tout par saint Paul 2, par saint Pierre 3, par saint Jacques, et par les Actes des apôtres; lutte avec les magiciens, autoda-fé publics de toutes les bibliothèques magiques, ordre de l'exorciste institué tout exprès par les premiers pontifes, renouvellement fréquent des exorcismes du baptême abandonnés depuis, à ce point que saint Augustin regrette qu'on n'y recoure plus tous les jours 4.

Lisez les premières constitutions ecclésiastiques, méditez un moment sur toute la liturgie, sur les tries et prières de cette primitive Église, parcourez les actes de ses martyrs et de ses saints, voyez ensein, parcourez les actes de ses martyrs et de ses saints, voyez enseines periodes de la liturgie de la mortie premièr chritien eveu qui ne réussirait pas dans un exorcisme public², et vous demourerez convaincu que l'ây de l'or l'Église était précisément celui de sa démoniphoble la plus forte, et que, pour elle, les palines des martyrs not toujours pousés et fleuri au prorata, non pas de la plus grande haine, mais de la plus grande terreur du démon; pas un saint, pas une sainte qui ne dévient leurs plus helles courtonnes à la baine qu'ils lui portent et à la guerre qu'ils lui font. Il y a plus, nous ferons pour M, de Guidenstabbe e que nous avons fait pour un autre

^{4.} Voir Appendice E, t. I'' de ce Mémoire, p. 362.

^{2. «} Ce n'est pas contre la chair et le sang, c'est contre les malices spirituelles de l'air qu'il faut prendre le bouclier, etc. » (Épit. III aux Éph.)

 [«] Prenez garde à vetre ennemi, qui tourne autour de vous comme un lion rugissant. »

^{4.} Voir t. I, Appendice H, p. 436.

^{8.} Id., ibid.

protestant qui avait eu l'imprudence de nous dire : « L'imagination se trouble à la pende de l'état lamentable auquel nous serions descendus sans la réforme ; » nous lui montrerons, pièces protestantes en main, tout le contraire de ses assertions, c'est-b-dire cette confession protestante : qui vant la réforme cette démonophoble générale troublait à peine la paix publique, mais que depuis cette même réforme opéra à cet (gard la plus fatale révolution dans les idées populaires ¹. »

Il nou semble qu'après un semblable aven, dont une plume anglaise, savante et non suspecte, nous a fourti outes les preuves, Il faut y regarder à deux fois avant de faire de la démonophobie une invention du moyen âge. Dans les derniers siècles comme dans les premiers, notre adversaire a raison, la démonophobie fut vrainent et d'autant plus le mai héréditaire de l'Église, qu'il lui venait par ligne de succession directé de l'éssa-Chrâte et des apôtres, qui n'avaient pas, en réalité, d'autre mission ³. Restons-en Bi sur la démonophobie en général, car tout ceti est

d'une telle évidence bistorique qu'on nous pardonnera de n'en pas faire un volume, et passons à son application particulière au sujet qui nous occupe.

Que nous apprend encore l'âge d'or de l'Église sur cette nécromancie?

Tout en acceptant les appartitions de morts sur la plus large échelle, comme on vient de le voir, puisqu'il fludrait compter par centaines tous les martys qui apparaissent comme Agrès et Pudentienne, et tout en pratiquant les consultations mortuaires, il est aisé de voir par les inscriptions et les rites de la police des cimetières quelles précations on prenaît pour préserver les corps et les àmes — qu'on nous passe le mot — de l'inquirietation par les démons; c'est dans les plus vieux rituels que le jésuite Tyrree nous montre cette règle fondamentale restée dépuis comme une loi dans l'Églès e

a Tous exprits qui disent obéir à nos mogens unsans d'evocation (non pas d'invocation), n'hésitez pas à les ranger parmi les esprits muneais. C'est pourquoi lous ceux qui sont rappelés sur terre au moyen de certaines ranouss ou de certains sucses doivent à bon droit étre suspects à tout le mondet. n

^{4.} Voir l'article du Quarterly Review, dans la Revue britannique de juillet 1830.

 [«] Il n'est venu que pour détruire les œuvres du démon, ut destrueret opera diaboli. » L'action des saints ne fut qu'une extension de la même œuvre.

^{3.} Tyrrose, des Apparitions, chapitre : DE ANIBIS PURGANDIS.

4 Méfiez-vous, disaient saint Clément 1 et saint Chrysostome 2, de tous ceux qui vous crient; « Je suis l'âme d'un tel, anima illius sum ego. » Soyez surs que ce sont des démons. »

Depuis lors, la même règle de *pruderie* n'a pas cessé un instant de régner dans l'Église, et c'est encore elle qui respire dans ces paroles de saint Liguori dont nous avons cité les propres apparitions :

« Quand il y a quelque doute sur la nature d'un phénomène, commencez par pencher du côté de l'explication naturelle; mais si le phénomène est prouvé surhumain, pariez toujours pour l'explication démoniaque, »

« Vous avez, dites-vous, des apparitions de la sainte Vierge, disait bien avant lui saint Philippe de Néri; commencez par lui cracher au visage, et vous verrez que presque toujours elle fuira sans revenir.»

Quand on lit la Yie des saints, on voit quelle terreur its éprouvent à la seule pensée d'une apparition, quelles épreuves i lui font subir, de quelles précautions la s'entourent, à quelles mesures d'obéissance ils se soumettent, quelle railique et quelle résistance ils ya paportent, tant que l'Église ne vient pas les échairer, ou que bien u'infuse pas au fond de leurs âmes cette ceritude surrauturelle et divine qui ne permet plus le moindre doute sur la valeur de l'esprit en litige;

"Et cependant qui, plus que ces hommes merveilleux, s'est jamais élevé plus rapidement de cette démonophobie aux communications les plus célestes?

M. de Guldenstubbe rend Inl-mûne cette [ustice à l'Églüse : a L'Églüse; a L'Ég

Mon Dieu! qui donc a jamais parlé de tout cela? Nous sommes complétement de l'avis de notre adversaire sur tous ces points, comme sur les habitudes malheureusement rationalistes d'une trop grande partie

^{4.} Lib. I, Recognitiones,

^{2.} In Matth.

^{3.} La Réalité des esprits, p. 33.

de notre clergé moderne. Mais il ne s'agit nullement d'exclure aucune manifestation en raison d'un mystère révété, Saint fenont XIV n'aurait même pas regardé celles de notre sprittene, tant il aurait est de d'autres raisons pour les rejeter; c'est dans les cas d'heint pas de la nouveauté un moit d'exclusion. Rentross donc dans la question per la sois pour les répets; c'est dans les cas d'heint pas de la nouveauté un moit d'exclusion. Rentross donc dans la question et posso-la carrément en ces termes : Tous ces grands mattres en matière se prittuelle, et les successeurs de saint l'heint pas de les surcesseurs de saint l'autre d'édonnaiques, incressantes et très-pécieusse en matière néroman-tique, il s'égit de savoir définitivement, sous quel d'arusi ne drout par louis devous ranger es manifestation modernes ; voil lort, leur pas devous ranger es manifestation modernes ; voil lort, durque la contract de le surces de le surces de le surces de la contract de la contract

Or voici, pour notre part, dix ou vingt ans que nous parcourons tous ces muirars, voici deux hivers passés an pind de render à batu par les flots, que la sœule darreit de son granit pourrait nous rassurer; de plus, nous avons recueilli de la plus auguste des bouches ce mot si péremptoire : « Continuez; » nous avons entendit s'exprimer celle-ci « sur le mauvais miérie, et plus que le mauvais miérie, de nos médiums modernes; nous savons qu'une table faitifque ayant été offerte par l'und 'œu à ce para juge, elle toi incontiente; pére de traile dans son foyer, et dans tout cela nous n'avons vu que ce que nous nous attendions à voir en vertur de nos immundes traditions. Depuis les mandements de nos évêques, pair aux articles de la civilit roussia, leguis le contier. A consideration de la contrata de la contrat

Puisqu'on reconnail l'autorité de Benolt XIV, qu'on l'écoute : « On doit rejete roume suspetes toutes les apparitions révélatrices qu'enfernent quelque chose d'insuité, de surieux, d'insoité et de nou-teau... On pourra cependant y revenir ultérieurement, mais on me approuvera jamais, de manière à faire croire que le sain-siége y ait ajouté quelque of, ou qu'on ne puisse plus les rejeter.

a II faut faire ensuite une grande attention aux personnes; tous les mattres (ét. II sectio) regardent une révéation comme suspette, su CLA SEC, qu'on l'a nésafic, neuxavist, même pour le plus grande gloire de Dieu, qu'on l'a communiquée de d'autres qu'o une personne d'un bon conseil, et surtout s'il one en soutient la valeur, malgre le sentiment des autres, s'abis quand Benott LVI nous dit qu'on pourray revenir intéréurement, sait-on bien à quel ordre de révélations privées il veut faire allusion? A celles auxquelles il lait l'honneur de les mentionner

en même temps que celles de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte, de sainte Catherine de Sienne, approviés yan Le survisifoz. On ne doit même acorder à celles-ci qu'une simple confance humaine, et même on peut la leur refuser tout à fait, pourvu que cette méfiance ne s'étende pas insurd'un mécnis ¹.

Voilà jusqu'où va la sévérité de l'Église romaine. Dès le principe, elle rédoutait l'illusion et le démon jusque dans les révélations des plus grands saints. Mais continuous, et tâchons, si nous le pouvons, de nous appliquer à nous-nième toutes ces règles de prudence.

Une plus grande cause encore de suspicion est « la fréquence, la répetition, et la prostitution de ces révélations a toute heure et a tout vénant. »

« Une des tromperies les plus ordinaires de l'ennemi des hommes, dit à son tort le cardinal Bona (apued renvoie sans cesse Benoi XIV), est de predare le masque d'une personne décidire, et de demander suus ce masque des prières, des aumoines, des jeinnes, etc., etc

Mais nous voici bien loin, dira-t-on, des pratiques un peu néromantiques en apparence que nous venous de signaler dans la primitive Église. Qu'on réfléchisse donc bien que dans cet des futur c'était tout l'ensemble des saints et des futurs marrys qui allai demander des lumières à tous les marryrs passés; c'étaient des docteurs, des évéques, des conciles, qui offriaent toutes les garnules de sainteié, qui pernaient toutes les mesures de prudence avant le miracle et qui le livraient ensuite à tous les caurtières. Cen ées donc qu'à la longue, et lorsque de l'ége d'or on est passé dans l'ape de fer, que l'expérience d'une part, et les abus de l'autre, modifiant la discipline et les usages de l'égitse, l'ont engagée à redoubler de métance et à interdire formellement à ses enfants des consultations et des évocations qui avaient (on en possédait désormais la preuve) donné si souvent entrée au démon.

Quel danger pouvaient offrir des pratiques si bien abritées, comparées à la vaste et redoutable promiscuité spirituelle dont la pratique épidémique est venue tout à coup s'abattre sur le monde et le troubler pendant trois ans?

De Canon., I. III, ch. LIII.
 Du Discernement des esprits, ch. xix.

T. IV. - MAN. HUST., 10.

Sans parler des effets tragiques pour les ânnes et pour les corps qui, bien que dissimulés sous un vois transparent pour la foi, ont, à notre conaissance, châtié sur l'heure la témérité d'un grand nombre ¹, quels fruits nouveaux pouvalion espérer d'une invasion si désordonnée, et quelle confiance pouvait-on accorder à des agents dont les doctrines toutes d'uregentes, toutes subcrodannées aux préjugés de leurs adeptes, toutes s'accusant mutterllement de mensonge et d'imposture, outser semplies d'héricsis théologiques et philosophis ques, faisaient pousser un cri d'alarme, et pour ainsi dire sonner le glas de la soléide même à tout ce qui restait d'un pue sensé dans tous les rangs, dans tous les ordres et professions de l'union américaine?

Où donc les bons esprits et les àmes bienheureuses ont-ils jamais procédé par des médiums illuminés en bloc, soit qu'ils fussent choisis parmi les âmes d'élite, soit qu'on les ramassat dans les taverues et les égouts les plus fangeux de la société? Où donc ces bons esprits et ces âmes bienheureuses ont-ils jamais figuré sur les tréteaux et dans les séances publiques à tant par tête? Quand donc ont-ils jamais mêlé aux plus sublimes élans d'une morale transcendante des obscénités et des infamies qui faisaient tout d'un coup pâlir la mère imprudente, ou rougir de confusion la jeune fille abusée? Est-ce qu'ils ont jamais rendu fous sur place, ou plongé dans un état de perturbation nerveuse et de roideur tétanique les malheureux qui leur déplaisaient et sur lesquels alors ils assouvissaient leur cruauté 2 ? Certes, ils n'ont jamais enseigné, comme nos esprits modernes, que « décidément le christianisme populaire, source de toutes les erreurs, est devenu un vêtement trop étroit pour l'humanité 3; qu'il faut refaire par leurs bases toutes les institutions sociales, partager toutes les terres également, abolir toutes les lois sur les dettes, et surtout ne jamais étendre sa tolérance jusqu'à l'Église catholique et romaine, la mère de toutes les superstitions4; et pour en revenir à leur comédie privilégiée, celle qui leur fait prendre les traits des êtres les plus chers, espérons que nous ne serons jamais assez malheureux pour prêter à nos amis ou parents si regrettés, des pasquinades, des turbulences et des niaiseries dont ils eussent bien certainement rougi de leur vivant.

- 1. Voir Question, etc., et ch. 1v du 3º Mémoire : « Les aveux des médecins. »
- 2. Voir l'ouvrage de Spicer, intitulé Knockings et Rappings.
- Gazette d'Augsbourg, 1853, n° 95. Aussi cette gazette n'hésite-t-elle pas à déclarer que « décidément ces esprits sont τουs antichrétiens. »
 - 4. Id.

Maintenant, qu'on ne vienne pas dire que pour noircir notre lableau nous généralistions à plaisir et choisissions les traits les plus sombres, sans tenir compte des traits plus consolants et plus sages. Nous avons inutilement chercife ces derniers, bien qu'ils abondent pour ceux qui se contentent de belies plrases, phanes recouvrant des closes en constant désaccord avec les plus simples éléments de l'ordre moral, social et religieux.

Il suffit d'aifieurs d'un seul instant de réflexion pour comprendre aussitét qu'entre la sainte et primitive communication avec les morts et cette nécromancie sans foi ni loi il existe un insondable abime, et que jamais la similitude des effets ne parviendra à dissimuler l'antagonisme absolu de leurs causes et de leurs agents.

Et vous, âmes tendres et affligées, qu'une illusion décevante a fatalement entraînés dans cette vie, au nom de tous ceux dout vous pleurez encore la perte, cessez de leur faire une si sanglante injure que de les apphysistysisments où tout leur défend de se trouver. Valheur à eux, s'il était vrai qu'ils y fussent l'Sachez donc respecter leur mémoire, et ne pas croire surtout que vous devize cosser d'es-pérer soit une réuni-n future et après tout prochaîne, soit même une communication présente avec eux, par cela seul que vous aurze rotés de les reconsaître, au coin du premier carrefour venu, ou mêlés à la tourbe démoniagne oui l'encombre.

^{4.} M. lo baron de G... et ses amis n'auront pas besoin, nons l'espérons, que nocture plume déclaro ne les avoir janais confondus avec les malheureux sectures qui font de toutes ces choses un redoutable instrument de dévordre et de révolte. Nous croyons nous être expliqué trop catégoriquement tout à l'heure sur leur honorabilité, nour ouil soin técessième d'insister.

Un'ils venillent bien seulement nous permettre de leur dire que non reiserves pour leurs personnes no s'érhodient pas à leurs espris, et que nous incensos, tous les Cicéron, Platon, Hippocrato, François le Marie-Antoinette et Louis XV, étc., avec lesquels lis correspondent, pour des dreites (trollee) de la mêmo famillo exactement que tous les autres dreites qui pourraient se présenter à nous sous des nons tant aussi respectables, et voici pourqueis

C'est que cette grande découverte de l'écriture directe émanant des esprits, qu'on ose rapprocher de la transcription divine du Décadoque, nous l'avions faite, M. de Saulcy et nous, en octobre 1853, sans y attacher la moindre importance comme confirmation de notre foi biblique.

Or, sans réclamer aucunement une priorité qui nous flatte assez peu, comme les meilleurs apôtres de ces secrétaires spirituels ant fini par nous avouer « qu'ils s'étaient moqués de nous, » if doit nous être bien permis

do procider par analogie et de tiere de ces avera la conséquence que voiei :
Toute cettr niconancie, écatio de produtive à toute meire attout vexant, n'est que la pabohe misérable et menteuse des phesses
communications que note vexons de attrouver dans la paraçue et
dans l'instone de l'écules, companyations dont elle n'almais attromisé la recherche et caracti la réalité que est son papea et fraiain,
et sons toutes des réseaux de carifoce la reles évàres.

Au lieu de : saint Clément d'Alexandrie, l'isez partout : Clément

- Page 47, ou lieu de: commence anns, lisez: commente.

 100, ou lieu de: attachés à lour môclo, lisez: à leur secte.
- 107, nu lleu de : nons devons,... mais, lisez : nous devrions
- 121, dans la note, ou lieu de : modernité, lierz : moderneité,
- 132, au lieu de : le fait pépose, lisez : le fait dépose (en note).
 135, au lieu de : Appandices, lisez : Appendice S.
- 160, au lieu de : annuaire de philosophio, lieez : annuaire.
- 100, du tira de : annaure de panosopuse, mez : annaies.
 178, ou tira de : qu'une grande foi, lisez : qu'un graiu de foi.
- 378, ou lieu de: Elle s'y refuse... elle admet, lieuz : Si elle s'y refuse.
- 286, au lieu de: Nanahnatià, lisez : Nanahusti à.
- 382, nu lieu de : certains éclairs... relatives, lisez : relatifs
- 435, ou lieu de : la première, lises : la premier.
- 417, note %, an lieu de : le chevalier de M ... lierz : Des Mousseaux
- -- 464, au lieu de : suint Benoît XIV, lisez : Benoît XIV

PNEUMATOLOGIE.

DES ESPRITS

ET DE LECES

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAE

J'.-E'. DE MIRVILLE

TOME CINQUIÈME



DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCRÉES DES PAITS DE L'ÎRE ACTURILE

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

1865

TABLE SOMMAIRE

DES CHAPITRES DU CINQUIÈME TOME

FORMANT LE QUATRIÈME VOLUME

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES, ETC.

SUITE DE LA

QUATRIEME PARTIE

CONCERNANT LES DOGMES, LES FORMES ET LES RITES DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉS DE CRUX DU CULTE JUDATQUE.

CHAPITRE XVI

THÉOLOGIE DES MONUMENTS

OU PHILOSOPHIE DES HIÉROGLYPHES, DES GRÉLISQUES, DES PYRAMIDES, DES PAPYRUS ET DES STATUES

- § II. OnELEGGUES ET MINOSTERIES. Y n-t-il des monuments aut-diuvieurs Le Mitel, le cippe et la colonae. Celles de Troub, seures afinées de Jéslin et Braz. Lecture des hiérophyphes. Son histoire. Annime Maccellon, Clément d'Abendrée, « le livre d'Hoxpollon, renfermant la sub-t-ince de toute la science moderne. Perre de Rostete de son incerpiono hilingue, condusiant d'Atthewa à Longsor les Champolion, les Rosellini, les Lepsius, les Busen et les Bougés. Mystique des hierophyphes. Les colonaes et emitous da mystère et les pierres printes on sculptères, muxilies par la Bible; pourqués . Le per K Teler se tround sur la lettre.

T. V. -- MA . BIST , IV.

TABLE SUMMAINE.
mais jamais sur l'esprit Les hiéroglyphes devinés par les saint
Pères Faits merveilleux autour des obélisques Les philosophe
d'Alexandrie allant dormir et songer sur la pointe des obélisque
renversés Exorcisme des obelisques par les papes Mystiqu
des mots et mystique des choses, traductions nouvelles 3
E I Proposition d'une hypothèse philologique 6

07	ЕΪ	I	- 1	Оы	LIS	QUE	8 1	т	нц	ÉRO	GL.	TPI	IES	50	CS	70	UTI	R 5	LES	LA	TIT	UDES
	_	Cet	x	de	ľA	mér	iqt	e	du	No	rd	re/	lroi	ıvé	5 5	ar	la	pla	100	de	la	Con
	cor	rde,	à	Pa	ris.	٠.																6
	. P			nve		-6.		٠.						P	sit.		nh		le i	la n	A'PO	mide

	- Du Chan				
	e pyramid				
d	hui	 	 	 	 . 7
None	1 0	 			90

Note I. — Encore une étymologie.	80
NOTE II PROPORTIONS ÉNORMES DES MONOLITHES.	80
- Stèles et nanyrus - Philosophie de ces derniers - Panyrus	ma.

 Steles et papyrus. — Philosophie de ces derniers. — Papyrus ma
gique Harris, traduit dernièrement par M. Chabas Calendrie
égyptien des jours fastes et néfastes Influences généthliaques
- Amulettes et noms mystiques Un Égyptien, berger sorcier
- Les hommes de Menh, ou l'envoussure et les abomination
grandes
§ IV Spiritisme des statues L'âme des idoles, selon la Bible

			Cybělo.								
na	ces.										_
NOTE I		DIEU	x évoot	ÉS I	T PALL	ADIA.	— Sia	tue de	Vesta	tom	bée o
			us imp								

ciel. — Pig	nus	imp	erii.	٠		٠			٠	٠	٠.				٠	٠	٠,	
NOTE II A	MRUL	ANCE	DES	ST	LTI	EE		BC	HCL.	A)	(ÉE		N	TO	IIS		JE	ıx.
Statue de 1	Boude	iha r	ésist	int	à l	ú	rac	tic	n	ď	une	ı	cm	ée.	_	_		_

APPENDICE X.— MENUN ET SA STATUE PARLAYE.— Elle parle la tout.

In monde avant dissue-Christ, et cassed us follow restender la succe.

— Josepherie inadmissible selon Letronne. — Urfet atmospherique
de Letronne combattu par Salverte. — La prierre anonze de Wilsiason jurgée complétement impossible. — Aveu de Salverte sur la nosposition du problème.

CHAPITRE XVII

PYTHOMANCIE

OF DIVINATION DES PATENS.

- § 1. DE LA DEVISATION EN GÉNÉRAL. Platfolyer d'un spirite romain et raffonalisme d'un augure. Cécrem, moiss phinosphe qu'il ne le così, et plus superstitient qu'il ne le dit. Faits nombreux controversés. Cécren fourne toutes les difficultés. Il râdmet qu'un seul songe, celui dans leque! Scipion ini dissit : « Tu es un dieu. » Il y roits, décil, en vieille framen. Sur tout le rest il est serpetique. Il se rit des sungrass, mais avonto la faiblesse qui ini fait désire cette function, et rétunne le proite de mort pour ceux qui désobiéront aux sugures. Saint Augustin Tappelle PHILOS-PARSITE.
- § II. Quarre tratories contanueromas southerns par les where perme Inogénie, symbolisme, illusion et hasard. Dodone or non oracle multiforme. Delphas et as caverne pultonienne. Equipment et allemands. Faits historiques démendant les quarte théories. Soumission d'Alexandre à l'oraclo de Jupiero Ammon. Soumission des généraux us oracles. Le dein Megities aux l'hermopy les. 103.
- § III. La NATURE. Le nystème nerveux. Les forces magnétiques naturelles et averagles présentées connue explication des oreties. Les Platonia, Chernoia, Héron, on fissures infernales. La seule théroire varie, le spiritisme. Cett la seule bhéroire cathelique. Les cavernes catachtoniemens, ou les chemins des cufers. Les voidents et les ses sufferurs. Trente mille ainsant entrainsé de vive force, tous les sans, dans l'antre d'Aria, aux grandes Indes. Les pais qui so references à l'instant sur les victimes. Amphiarius et Trophonius. Devente de Plasunius dans ce dernier, l'inéraire et journel de cette descente. On vous denne à choisie entre le rappet et l'oubli. La victoire de Marathon achétée et payée du sang d'une jeune fille.
- § IV. Superles. Demières études. Les livres sibyllies. Leu bistoire. M. Alexandre et no besu livre sept dans as base par le préjugé général. Un arcument irréditable tiré de l'accratiche. Cà acrostiche parle, sedon Cicéron, da NOVEAU von cett. » ALT announsaires si Con vierr êtras sarvé, mais qu'il faut toujours, sedon lui, rejuer, si fon ne veu pectre se derigion. Altenie gésérant par le proposition de la contraction de l'acceptance de l'a

nérale	de	ce	Sauve	ur. –	 Foll 	es e	xplic	ati	on:	5 6	lu	P	oli	ic	n.	-	-	Li	rre
sibylli	ns a	ec.	ptés par	r les c	hréti	ens.	-Va	let	ır I	hé	ole	og	iq	ne	de	8	si	byl	les
- Dis	inc	tion	entre	elles	et les	py1	hies.					·	·						17

CHAPITRE XVIII

THÉURGIE SACERDOTALE

EC LE DERNIER MOT DES MYSTÈRES

- 8.1.— Ménarux nas traras.s.— Cabires et curées, dactyes et contaurs. – Beentique devant la Faculté de Paris. — Désinction entre E-culape-Sodeil et Eculape-Acérpias. — Tables orphiques, tables des curêtes, tables d'isis ou di letreule. — Marés, Bais, Melampe, et Péon, médecin ordinaire de Mercure et de Pluton. — Grand sembarras de Sympel (Histoire de la médecine) sur la prieteration des lumine. — Casie sacerdoise et hévédiraire des Acéspiales, vérilettre, et evol forde de sy j'en prendun. — Il proporte hem plus embarrassant encore, cur c'est aussi un Acélpiade. — Son génie et ses sup ratitions.
- - Note I. ¶περ, sonce γημι, ετ διπρ, sonce γημι. Distinction et exomples. — Leçon donnée par Aubin Gaudhier à Grégoire XVI, qui, la Bible à la main, aurait pu lui en donner beaucou quatres. — 240
 - Note H. Un spécimen des songes, ou les tribulations ne l'un des dévots d'esculape, — Pélerin-ge du rhèteur Aristide, . 241

L'exorcisme dans les temples, ou le fou t des obélisques, -

- § III. Tricoplantes en général. Évocations et apparations formulées dans les papyrus. — L'attraction des dieux (καταγωγί). — Distinctions par Jamblique entre les vraies et les fausses images, ἐἐκθανς ἐκόνας, καὶ ἐγαθματα. — Imprécations privées et publiques. 2.5

Appréciations antiques. — Initiation divinisée et bientit méprisée. — Accus Lion fulinitées. — Mystérre et dominations devenus des mots synonymes. — Proscription définitive. — Les mystères se réligient ches les Alexandrins. — Journal et vrai génie des mystères. — Le programme des med j'ournèes. — Le secure et le demire mot de la nuit sainte. — État autoptique et état puenuntique. — Co demire retrous dans l'enfer aux carustissos de Mesmer. — 278 a

APPENDICE Y. — PENNINNES DES METRIES, OF DINMERS RETAIL DE SERBEY. — Initiations gondiques en imprimiques et leurs manques. — Les Draves mol-mes s'y ratacheut. — Eprouves do la francemognomére intrus des par M. Muure dans celles d'Étusis, et partidires, dans les fortes de l'Amérique. — Nyston et Schmanses, — Le Yandest métricain et se milliere de victimes — Gauchema promiserat sons lequel disparaissent des populations but cultives proposition de la preparaissent des populations but cultives. — L'est de la companyation de l'est de l'e

CINQUIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE BT CONCLUSIONS DE CE MÉMOIRE

CHAPITRE XIX

THAUMATURGIE ET PNEUMATOLOGIE COMPARÉES

OU CE QUE LES MAGICIENS NE FIRENT JAMAIS

- 8.1.— UNE GANGE ET PROGRANT RÉMISE.— CO qu'elle sort.— Avis aux cataloiques, qui, tout précoupés de métaphysique et d'argements, négligent les faits qui se passent autour d'eux, et ne s'aperqu'ent pas du rédour de la théurge pièmen avec tout on personné de théurges et du dieux.— Ce que dira cette bérésie! Preduat que les uns l'accurencent en illusires, les rationalises confondus recurrencea cette nouvelle vérité contre. le christianisme.— Rendus sur le sprittunleur, ils en feront du privittime, et armeent du urbumain contre le surratured divin.— Daniel, Jérémie et les prophètes ne seront plus que de simples royants, et le médiatur l'innome. Dieu ne sera plus qu'un médium excepcionnél. On rira d'e M. Renne et de sea diversière d'ajourch'un, et l'on compredar que la question et ailleur; et l'on aura raison en un sens, car il hustra bien accorde la vérile de la note qu'un suiver.

 3.21. The compredar que la mote qu'un suiver.

 3.22. The compredar que la note qu'un suiver.

 3.23. The compredar que la note qu'un suiver.

 3.24. The compredar que la note qu'un suiver.

 3.25. The compredar que la note qu'un suiver.

 3.26. The compredar que la note qu'un suiver.

 3.27. The compredar que la note qu'un suiver qu'un note qu'un suiver qu'un note qu
- § II. TRAYMATRIESS ET PROPRIÈTES BURGUES ET PAÏESS. Comparizion reviolutate. Certifuel des premiers, même pour l'avoir le plus désigné. Le prophétisme jusé par le rationalisme étière et par ceiu d'aquord'hui. Inconséquences do M. Muncie & Rende. Les prophétes devant la Faculté de médecine, qui en fait des hallecinés et des maningues.

§ III. — THANKATKORIE TANKSCENANTE. — Prodigne exceptionnels. Arrites reliefeis sur des girderileus tout entires. — Fleveus arrités dans leur marche et euspendus en montagnes, jusqu'à ec que deux millions of hommes niete passé. — Sobile il suue metrés (redon nous) par la saspension de la rotation de la terre. — Étrodiement des murilles d'une veil leu au bruit de sept tempetents et d'un seul cir. — Prédiction réalisée le ce sujet. — d'ippothène rationnilésse proposées, même ceité de la pourdre à connes.

§ IV. — OURT PEXAL DES PROPRÉTIES. — TOUR l'économie de la repunce justique repose sur la crayance messinaique. — Pau un détail de la passion et de la résurrection qui manque su programme and-messinaique. — Arrêt. — Pronesses. — Measses. — Etalie. — Bethem. — Conception virignale. — Faite en Égypte. — Précurseur. — Les plaies. — Les tentes pièces d'agrent. — La robe tive au sort. — Le fiel et le vinnigres. — Le coup de Inno. — La descente aux enfers et la résurrection; jout est la dena Favenir, à deux, à cinq , à di qui vinq, à quarante siècles de distance. — Une seule de cos prédictions, bien dicitée, dervitai suffire; que sers— du un lé hiscau qui rangera tous con hommes jornai les interpollateurs du nécola siècle. . — 3780

NOTE. — DANKE, THAT D'ENDE ENTRE LES DEUT TESTAMENTS. — SO SOLUMBOÉS, tomaines, ferrere de silfée et de nétique moderne. — En réseniesant en prophète de trois sicles (et d'est là tout en qu'elle peut faire), elle le fait en pure perte; — en en faissalt un mythe, elle se comprosant. — M. Manch l'en péririent. — L'Archélogie nous montre ses traces à Sane. — Objections rédatée par M. Quatromière. — C'éliannes bien instillés, a élle fossent. ... 331

CHAPITRE XX

SATAN DÉPOSSÉDÉ PAR LE VERBE

OU LE MONDE EXORCISÉ PAR CELUI QUI L'A FAIT.

 ATTENTE HISTORIQUE. — Allente astronemique. — Inspiration ma-
thématique de Daniel, reconnue par Képler, Mairan et Cassini La
constellation des Poissons rapprochée du Poisson sauveur Mys-
tique de la censtellation du Taureau L'étoile de Balaam et les
mages Naissance, Bethléem, recen-ement et massacres M. Renan
réfuté sur tous ces points par un membre de l'Institut 394
§ II DOCTRINE ET MORALE DE JÉSUS
Note. — Enthousiasme de M. Renan pour cette merale \$45
Autorité de la parole de Jésus Conviction et mensonge de
Jésus par rapport à lui-même, suivant M. Renan Doctrine de ce
dernier sur la légalité des fautes et des détours, quand il s'agit de
la vérité
Note. — Une explication romantique succédant aux explications
ROMANESQUES\$20
§ III LA VRAIE QUESTION OU LA QUESTION DU MIRACLE Ultimatum
de la critique mederne à cet égard Les miracles évangéliques et
la science Les miracles évangéliques et l'Évangile Les miracles
présentés par le Sauveur comme ses lettres de créance, et par l'écolo
moderne, comme des complaisances auxquelles il n'attachait pas
d'importance
IV Guérisons, exorcismes et résibrections opérés par le Sau-
veux La critique de l'avengle-né et celle des académiciens
L'aveugle y veit mille fois plus clair
Note sur une essection plus spécieuse. Les ex-vote d'Esculape et le
spiritisme de Celse
L'exorcisme proclamé par la critique moderne comme le fait le
plus blessant pour la raison. Jésus croyant au diable; tout l'Évangile
est cela, n'est que cela, ne sera jamais que cela Le jour approche
où les mélecins viendront allumer le feu dans lequel its jetteront
tous leurs livres sur ce malheureux sujet, pour que la postérité les
ignore

Résurrectione. — Soul, lo maître de la vie peut la rendre. — La- zare et l'Évangile
NOTE. 1 LAZARE ET M. RENAN Exigence de ce dernier, qui ne
se rendra qu'à une résurrection générale et continue Il explique
celle de Bethanie par le besoin de remonter la confiance, par l'aide
apportée par la famille à l'opération du thaumaturge, bien qu'elle le
crût tout-puissant et qu'il le crût lui-même
Note II Une résurrection palenne Dans le Baghard Pourdna,
les dieux védiques volent les enfants qu'ils veulent ressusciter. 445
V DERNIER ACCOMPLISSEMENT DES PROPUÈTIES Prophéties anté-
rieures à Jésus Les injures, les crachats, les épines, les trente
pièces de monnaie, le partage des vêtements, le coup de lance, le
fiel le vinaigre le découragement divin l'éclines et le templement

Prodiges se survant immédiatement. — Attestations parennes relatives à l'eclipse. — Su description par saint Denis. — Traces persistantes du tremblement de terre. — Les morts sortis momentanément de leurs tombeaux. — 455

- § VI. L'ENSETRISSERUET ET LES LINNES. On avone le premier. Qu'est-se que les limbes, ainon une di sisoit de Schefoi juit et les Chanque-Elgaére de parten ? — Qu'est-ce que le pacte déchiré, sinon le contra l'apsie primitivament avec les prieses et les archestes des et monde? — Leur déposession est le grade ecorcison humanitaire et cosmologique deut tous les enorcisses prives vont être docteavant et quer aissi dire la monnié. — 3.00

S VIII. — RETOUR MANAGENT A LA PLUS SPÉCIEURE DES MÁSSIES DU DE PASSÉ. ÉSTURIS EN ÉTAIL D'OUVEVERS par les faits magnétiques per les faits trangétiques. — Les apparitions du Seigneur 1 ont plus à crinific de du les residents de Veigneur 1 ont plus à crinific de d'autres explications hissphématoires que celles par les faits times de deutres des deutres deut

Le verbe et Jebovah ne sont qu'un. — Jébovah, l'Élohim national des Héhreux, prouve qu'il est en même temps l'Élohim créateur du ciel et de la terre. — Jesus febircit tout, en se donnant comme identique à Jebovah. — Signification analysée de co grand nom de Bénovan, ou "ETRAGRAMMATON.".

C'est le Verhe qui parle dans tout l'Ancien Testament. « Moi qui vous parlais, dit Jésus, me voici : Ecce ego qui loquebar, adsum. » 508

Et cependant ce sont les anges qui partaient de leur côté. « La loi fut disposée et donnée par les anges : Lex data et dictitata per Angelos. » — Solution. — Cest le Verbe et ce sont les anges qui parlaient en mêmo temps. — Les anges représentant la personne de Dieus, et faisant son rerbe. — Comparaisons vicieuses. 510

Mikaří face et représentant du Verbe; son rôle dans le judnisse. Son nom de Metatron (jart shyer, prés du trival) e disnigue de Mitatron, son maltre. — Il se confond avec lui, porte les mêmes titres que lui, est son ferrour-son ang agridine, nu un mot le eie-es-rête et le conducteur d'intredt, comme il rest sujeurc'hist de l'Égisse et le conducteur d'intredt, comme il rest sujeurc'hist de l'Égisse. Paradet-Sprist de C'Egype, l'Uternet-Christica de groudiques, le Brahmen des Persans, étc. Scion le Zohar, c'est la bouche senee du Verbe.

Figures et types de l'Ancien Testament. — Tatriarches prototypes de désus-Christ. — Noch, pointen anserar de l'hummisti; jease, portant lai-même le bois sur lequel il doit être secrifé par son père; poères avant d'entrer dans la terre de Chanana; junch-soled; venerant le control, près duquel il drige doirer poères avant d'entrer dans la terre de Chanana; junch-soled; soleli que cons éclaire solevant par la doisième, c'est-l-dires par Judas; qui, jeté dans une clierne est présonner pendant trois aux, sort de la pour regner sur l'Egypt eva ve le titre Revue dernière. Le surhumain partout, la science embarrassée, le matérialisme vaincu. — Objections qu'elle nous fera. 525

Les conclusions du cœur. — Letronne constate que le mot Amour de Brêu ne se trouve nulle part que dans la Bible. — La gráce set le partage du prophéte ancien comme du saint moderne. — Héroisme moral de ces amants de Breu. — Derniers vœux de l'auteur.

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE.

SUITE

DE LA QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT

LES FORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE

APPROCUÉES DE CELLES DE CELTE PERAÍDEE.

CHAPITRE XVI.

THÉOLOGIE DES MONUMENTS

01

PHILOSOPHIE DES HIÉROGLYPHES.

DES OBÉLISQUES , DES PYRANIDES , DES PAPTRES ET DES STATUES.

§ I**.

DU TEMPLE EN GÉNÉRAL

Sa définition. — Sa philosophie. — Sa révélation et ses miracles.

1. - Sa definition et sa philosophie.

a Insensés que vous êtes, disait au dernier siècle un de ses plus ardents sophistes, détruisez donc ces temples qui rétrécissent vos idées, élargissez votre Dieu, voyez-le où il est, ou bien dites tout simplement qu'il n'est pas. »

Diderot ne voulait pas qu'un dernier temple pût survivre au dernier prêtre et au dernier roi.

Dix-huit siècles avant lui, quelqu'un, tout en formulant le même principe sur l'élargissement divin, n'en avait pas tiré les mêmes conséquences: » Peut-on croire, Seigneur, que vous daigniex habiter sur la terre? S'il est vrai que les cieux e et les cieux n'est cieux ne sauraient vous contenir, combien moins pourrez-vous être renfermé dans ce temple que je viens de vous élever 4 ! $^{\rm a}$

Lorsque Salomon se contredisait ainsi lui-même, ce n'était pas faute de savoir agrandir le Dieu dont il semblait rétrécir le domaine.

Pas n'est donc besoin d'avoir été grand philosophe ou grand poëte pour sentir les disproportions existantes entre le fini et l'infini.

Ah! sans doute, lorsque

La nature, sortant des mains du Crésteur, Étalait en tous sens le nom de son auteur, (LAMARTINE)

l'art des Michel-Ange et des Palladio n'avait aucune raison d'exister. Depuis lors, pâles imitations d'un inimitable modèle, leurs chefs-d'ouvre n'eurent d'autre prétention que d'en rappeler de bien loin les merveilles. La suspension, dans les airs, de leurs plus admirables coupoles s'était peut-être inspirée des dômes neigeux du Mont-Rose ou du Mont-Blanc, comme les flôches de Strasbourg ou de Chartres s'étaient inspirées à leur tour des cimes les plus ardues du Cancase ou du Thibet; quant aux arceaux de leurs nets go-chiques, on s'accorde à n'y voir que la traduction des sombres forêts du nord en forêts de pierres ciselées : sublimes, mais toujours bien défectueuses copies, alors même que Rome, Cologne ou notre capitale du beau gothique 2 permettent de les admirer d'avantage.

Pourquoi donc tant d'efforts inutiles pour emprisonner l'esprit de vie ? Pourquoi l'homme ne peut-il s'agenouiller que sur la dalle et dans une enceinte? Pourquoi surtout le Dieu qui remplit l'univers se plat-il à la circonscription de ses demeurer? An l'orsque la Divinité commandait ces enceintes, cen était pas elle, c'étaient nous qu'elle voulait abriter; c'étaient nos distrac-

Paralip., II, v. 2.
 Rouen.

^{......}

tions et nos faiblesses qu'il s'agissait de circonscrire. On sait que pour les enfants d'Israèl eux-mêmes, pour ce peuple fatigué du désert, « les cieux ne racontaient plus la gloire de leur maître; « à plus forte raison, nous, disciples non priants de Lalande et de Laplace, nous sera-l-il interdit de nous étonner de cet oubli. Que devient la voûte des cieux pour celui qui ne sait plus, ou ne sut jamais préluder à l'hymne de l'admiration par l'hymne de la reconanissance et de l'amour?

Inspiré par la contemplation d'un beau ciel étoilé, un grand poëte trouvait un jour cette magnifique parole : « Jamais, Seigneur, jamais je ne fus plus troublé de 1a puissance. »

C'est là un de ces mots que le plus grand génie du monde ne peut jamais rencontrer que dans son àme; c'est ce que nous appellerions volontiers du subline expérimental. Mais Chateaubriand, car c'était lui, n'était pas moins heureux, lorsqu'à ces grandes impressions de la nature il faisait succéder celles du temple : « le ne suis jamais, disail-il, entré dans une église sans ressentir un certain apaisement de tous les troubles de mon âme. » Encore une expression lue dans le cœur, une impression forcément expérimentée, et c'est là le grand secret. « On cherche un auteur, dit Pascal, et l'on est tout ravi de rencontrer un homme. »

De cos deux mots de notre grand poéte, le premier, comme on le voit, correspondait au grand élargiszement réclamé par Diderot, et le second correspondait à l'expérimentation quotidienne du cœur humain. Il n'est que trop vrai : en dehors du temple. l'homme n'altient jamais Dieu que par l'esprit et l'imagination. Le monde sensible peut faire naître en lui les plus grandes émotions, sans jamais le relier à son maltre (religare). A sa faible et double nature, il faut un parvis à fouler, des images à percevoir, un Saint des saints à vénérer, un autel à bénir, un tabernacle enfin, où, conentrée et cachée sous un voile sensible, réside plus spécialement cette sainte vertu de Dieu qui remplit tous les mondes.

Qu'est-ce, en effet, pour la foi, que le pain des anges,

sinon la schekinah ou le temple par excellence, dans lequel vient se transformer et résider plus intimement encore celui dont la vertu... y était péja? Ce pain des anges répond à lui seul au paradoxe de Diderot. La nécessité une fois admise, pour l'homme et pour sa vie, d'un autre pain que le pain matériel, et certes l'idée est assez belle, il n'v a plus rien à objecter ; le pain réclame le ciboire , le ciboire un tabernacle, le tabernacle un parvis, le parvis un temple... La question est jugée. Employons donc, autant qu'il nous plaira, toutes nos forces à chercher Dieu dans ses œuvres : agenouillé sur les grèves de l'Océan ou devant les abîmes sidéraux suspendus sur nos têtes, saluons l'infini partout où il se révèle; mais, pour peu que nous soupirions après l'alimentation spirituelle de la vic, après la régénération des saintes eaux, après les pleurs sacrés de la pénitence, sachons entrer dans le temple et disons hardiment à Diderot : « C'est vous qui avez banni la Divinité, et ce n'est pas l'agrandir que de l'empêcher de descendre et de condescendre à la faiblesse humaine.

Il est vrai que le miracle se trouve encore nécessairement ici; il est vrai que l'intervention anormale et manifestée d'un être surintelligent peut seule expliquer le temple chez l'Israclite comme chez le palen, car si ce dernier se trompe sur la valeur de celui qui l'habite, ce n'est pas la faute du monument.

Nous voici donc retombés dans ce surnaturel pratique dont toute notre école moderne ne veut à aucun prix. Elle insiste cependant de plus en plus, et M. Maury résume, ainsi qu'il suit, tout son dernier ouvrage sur la magie, qui, pour lui, ne fait qu'un avec la théologie: e. 17-homme ne s'é-lève réellement au-dessus de sa condition, il n'entre de fait dans la sphère du surnaturel, que lorsque, dégagée des illusions qu'elle a traversées, son intelligence peut planer sur la nature, en saisir la magnifique harmonie, en comprendre la parfaite coordination. Aucun miracle, aucun prodige n'égale assurément en grandœur le spectacle des lois générales de la

création. Aucune apparition, aucune vision ne prouve plus que la révélation de l'univers l'existence de l'être infini qui engendre, entretient et résume toutes choses !. »

lci, M. Maury se trompe avec tous les déstes, en confondant la communion spéculative et la communion réelle, qui sont deux choses essentiellement différentes. Il ne voit pas que, mulgré sa grandeur, la première est absolument vide de certitude, de consolation et d'amour. En veu-l- une démonstration évidente? Qu'il compare, et que la main sur la conscience il veuille bien, en regard et comme pendant de ce qui se passe dans la plus humble église de Paris, Notre-Dame des Victoires, par exemple, nous donner le chiffre exact des prières inspirées aux observatoires de toutes nos capitales, des larmes dont le télescope aura tari la source, ou des victoires qu'il aura fait remporter sur soi-même; qu'il pèse et qu'il prononce, et surtout qu'il n'oublie pas que, la bonté passant avant la grandeur parmi les attributs divins, le véritable Dieu est nécessairement celul qui

Se dérobe au savant, se révèle au corur tendre.

Voyons l'histoire à présent. Montfaucon nous apprend que l'étymologie du mot temple est effectivement le verbe templare, contempler. Moise avait contemplé sur la montague le modèle cosmique qui lui était montré par Jéhovah, comme, de son côté, l'augure palen appelé à prononcer sur l'emplacement du temple regardait longtemps le ciel avant d'indiquer au moyen de son lituus ou baguette divinatoire la volonté des dieux.

Quant à la première date du temple, qui pourra la fixer? Pour nous, l'humanité compte trois âges de vingt siècles chacun ou à peu près. Or, si nous ne limitons pas cette expression de temple aux monuments splendides, si nous en voyons

^{1.} Magie et astrologie, dernière page.

le rudiment soit dans le simple beth-el « ou pierre du Seigneur, » soit dans la carerne retrouvée sous toutes les latitudes, soit dans le téocalli mesticain, soit enfin dans les replis serpentaires du dracontium et du cromlech, c'est-à-dire dans les pierres lecées et lournantes dont nous avons tant parlé*, nous pouvons dire hardiment que dans aucun temps l'humanité ne fut sans temple, parce que dans aucun temps elle ne fut sans cutle organisé.

Mais si, restreignant l'acception du mot temple à celle de mouneur régulier, nous ne voulons le trouver que dans l'enceinte couverte et plus ou moins architecturale, nous n'osons pas affirmer que les vingt premiers siècles ou le premier âge de notre monde antédiluvien se soient élevés jusque-là.

A peine, au contraire, le second est-il ouvert, à peine avons-nous mis le pied sur un terrain historique, que le temple se montre partout. Hérodote et Strabon attribuent les premiers à l'Égypte, Diodore à Babylone, Lucien à Hiérapolis, et quant au peuple hébreu, nous venons de voir qu'il fut, au milieu du désert, son propre et premier architecte.

2. – Le temple révélé.

Dom Calmet nous apprend que « les temples d'Ames, de Jupiter et de Moloch étaient des temples portatifs 2; » Diodore dit que chaque année on faisait passer le Nil au temple portatif de Jupiter pour le transporter en Libye, d'où on le rapportait ensuite en Égyple 3; Quint-Curce nous montre ce mêm dupiter-Ammon renfermé dans un vase d'or, faisant partie intégrante de ce temple 4, et Eustathe nous assure que « c'était sur des chariots que l'on portait autrefois fous ces monuments 3.

^{1.} Voir ch. x1, vol. II. 2. Bible de Vence, t. VI, p. 327.

^{3.} Eusèbe, Prépar., l. X, ch. 8.

^{4.} Quinte-Curce, I. IV.

^{5.} In Iliad., I.

Dans ces tabernacles portatifs des faux dieux reposait tout. l'élément surhumain qui, selon l'expression de Salverte, « gouvernait partout la terre; » et du moment où nous admettons les exprits, nous pouvons nous en reposer sur eux du soin de manifester tei leur présence.

Nous verrons, à la fin de ce chapitre, la part que les statues voyageuses prenaient aux conquêtes et victoires de leurs adorateurs.

Le peuple hébreu n'en avait pas, et, fidèle à la voix de son Dieu, n'en eut jamais besoin. Le chapitre xx de l'Exode nous montre ce Dieu se contentant de prescrire « un autel de terre ou de pierres non taillées et sans gradins, » simples monuments commémoratifs de la présence divine. Les beth-el consituaient le tabernacle dans toute sa simplicité primitive; uous en avons trop parlé pour en parler encore, mais rappelons-nous seulcement nos conclusions sur l'impossibilité de définir l'idolatrie « l'adoration des imaggs, » puisque Dieu allait les preserire lui-mème dans les chapitres suivants. Cette interdiction frappait seulement, comme l'observe très-judicieusement notre savant ami M. de Sauley, « les images consacrées au culte des étoles s. »

Malheureusement, aux jours mêmes de sa délivrance et au milieu de la merveilleuse assistance qui le protégeait au désert, ce peuple retournait, maigré la nature monothéise que lui suppose M. Renan, aux souvenirs d'apis et de Mendès. Il fabriquait le veau d'or et poussait l'impudence de l'apostasie jusqu'à porter avec lui les tentes de Chamos et de Moloch. Ceux qui n'apostasiaient pas n'en disaient pas moins à Moïse : « l'aites-nous des dieux qui marchent devant nous, » et Dieu répondait à ces clameurs par le tabernacle du désir que saint Paul appelle le temple du Cosmos.

La raison de ce temple, la voici : « Ils me feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux. »

^{1.} Voir son bel ouvrage sur l'Art judaique, p. 23.

D'après ce que nous avons dit tout à l'heure, on comprend que cette habitation fût plus intense dans une schekinah. Le soleil échauffe assurément et vivifie l'univers tout entier, mais concentrez ses rayons sur un point et vous l'enflammerez sans peine. Voilà le tabernacle, voilà la schekinah.

« Tu feras suivant le modèle que je t'aurai montré sur la montagne ¹. »

Voilà la Genèse de l'architecture religieuse : inspiration et commandement.

Vovons l'exécution.

C'est toujours un grand sujet d'étonnement pour les incroyants de voir ces Israéllies, simples faiseurs de briques aux gages des pharaons, devenir, du Jour au lendemain, et au milieu des sables du désert, des artistes de premier ordre et en tout genre, des ciseleurs, des statuaires, des orfévres, des lapidaires et des tisserands accomplis. On é étonne avec raison de les voir mauier l'or, le diamant et la pourpre, comme on le fait dans nos écoles civilisées, après un demi-siècle d'enseignements et d'études. Or, dans le désert, où donc trouver ces enseignements, lorsque Moise lui-même, la seule lumière du peuple, n'était après tout qu'un pasteur?

Voltaire n'y comprend rien. « Ce peuple vagabond, dit-il, n'avait ni arts, ni sciences; » et Voltaire en conclut que la confection de ce tabernacle étant d'une impossibilité absolue, « son histoire est une fable. »

De Vette et beaucoup d'autres Allemands ont vu dans cette construction improvisée, et selon eux tout à fait impossible, « une œuvre d'imagination inventée plusieurs siècles après Moïse par un interpolateur, témoin des magnificences de Salomon. » Ils appuient cette impossibilité sur la nécessité où fut Salomon de faire venir des artistes étrangers.

M. Munck ne trouve pas cette raison bien bonne et cherche si l'Égypte ne pouvait pas avoir formé quelques artistes en Israël.

^{4.} Exode, ch. xxxv, v. 8 et 40.

Suppositions gratuites!

M. Munck ne peut contredire Moïse qu'en se contredisant positivement lui-même. « Il est impossible, dit-il, de ne pas admettre le fait; » (p. 128)... mais « ce fait, ajoute-il (p. 136), constitue dans ses détails une difficulté trop sérieuse pour que les uns ct les autres n'aient pas été rédigés plusieurs s'écles après Moïse.

M. de Sauley, dans l'ouvrage que nous venons de citer, n'arrive pas aux mêmes conclusions. Ses cuvres autant que sa foi se révolterajent à cette idée; mais, enlacé dans la même difficulté et se basant sur la défense de tailler les pierres, faite au chapitre xv, « défense qui, dit-il, implique l'habitude du ciseau, » il étend le même raisonnement aux prescriptions du chapitre xv, relatives au tabernacle.

« De la, dit-il, il résulte indubitablement qu'il y avait parmi les flis d'Israfi des notions trè-précises un métallurgie, la filature de la laine, du lin et du poil de chèvre, la teinture des étoffes et des peaux tannées, la taille des pierres dures, et enfin sur la sculpture métallique en repousés; tout ceci implique très-certainement un art très-avancé, et je ne crains pas de me trompe en l'affirmant 1. »

Il s'appuie encore sur la promptitude avec laquelle Aaron avait fabriqué le veau d'or, pendant que cette même promptitude était un motif de rejet pour Voltaire.

Comment faire? Le veau d'or est aussi réel que le tabernacle, et tous deux, en effet, restent inexplicables,

Voyons si nous ne pourrons pas découvrir ailleurs quelque rayon de lumière.

Nous disions dans le dernier chapitre toute la stupéfaction de l'abbé Brasseur, de Bourbourg, en trouvant les preuves historiques et archéologiques de la subite révolution opérée, EN QUINZE ANNÉES, dans les arts et dans les sciences, au Mexique, par son réformateur Yotan. Il y avait rapporté, à

^{1.} Art judaique, p. 23.

la suite d'un voyage très-court et très-mystérieux, un inrovable luxe de science, de beaux-arts, de procédés merveileux dans tous les genres : construction de ponts et d'aqueducs magnifiques, ciselures d'une finesse incomparable, étoffes et draperies lissées en plumes telles qu'on n'en voit que dans les Mille et une h'uits, etc., et de tout cela voici encore des débris ou des échantillons toujours subsistants et fémoins irrécusables de la véracité des annales! Et cependant, d'après ces mêmes annales si véridiques aux yeux de notre histofren, cette importation avait en lieu « mille années avant notre ère, c'est-à-dire à une époque où l'Europe ne possédait rien encore de toute cette enveclorèdie industrielle. »

El le voyage de cel ignorant n'avait historiquement duré que quixza ass'... Problème! Il est vrai que ce réformateur, civilisateur comme Numa, et thaumaturge comme Apollonius, disparaissait subitement comme Romulus et Lycurgue, après s'être vanté d'être de la race des hirims ou adorateurs de ce serpent dont il imposait le culle à l'Amérique 1.

Pourquoi donc, à propos du resu d'or, Aaron, devenu temporairement fornicateur avec Israel, ne se serait-il pas adressè à ce même serpent au culte duquel il pesseil, en apostasiant aux pieds du bœuf Apis? Pourquoi ne serait-il pas devenu subitement un confèrre de Jannels et de Membré, cos deux magiciens de Pharon, imitateurs des miracles de Moise, à ce point de changer comme lui leurs verges en serpents?

Nous n'insisterons pas sur cette ouverture que rien n'autorise dans la Bible, mais que nous retrouvons toul entière dans tous les livres juifs, et notamment dans le Zohar, lorsque les rabbins veulent disculper Aaron, en rejetant sur ses collaborateurs magrieras la confection subtie de ce portrait du beuf Apis, qu'ils vont même jusqu'à appeler « la tête du beuf parlant.»

A eux la responsabilité.

1. Voir ce livre déjà cité sur le Mexique.

Mais à nous, ou plutôt à la Bible, celle de la SCIENCE IN-FUSE et divine, donnée comme explication de cette autre industrie transcendante, subitement développée chez de simples faiseurs de briques.

Car l'Écriture est très-expresse à ce sujet et dit tout dans six versets.

« Et Dieu dit à Moise : Voilà, j'ai appelé par son nom Beseleel, fils d'Uri, fils d'Ur de la tribu de Juda, et je l'ai rempli de l'esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence et de science. EN TOUT TRAVAIL, et scientia in omni opere, pour savoir tout ce qui doit être fabriquée nor, en argent, en airain, en marbre, en pierres précieuses et en toute espèce de bois. El je lui ai donné pour compagnon Ooliab, fils d'Achisumech, de la tribu de Dan; et dans le cœur de tout homme habile j'ai mis ma sagesse, qfin qu'il pult faire tout ce que j'ai ordonné sur mon tabernacle 1 »

Assurément, il est impossible d'ètre plus explicite, et l'on conviendra qu'il est au moins très-singulier, lorsque l'on cherche la clef d'une énigme, de ne tenir aucun compte de celle qui vous est présentée par l'auteur même du problème.

5. - Miracles des quatre temples juifs.

Au tabernacle du témoignage on prélude loutefois par le tabernacle de l'alliance, sorte de tente que Moise avait placée loin du camp (ch. XXXII, v. 7), de telle sorte que le peuple, chaque fois qu'il avait une question à proposer, sortait du camp pour s'y render. El lorsque Moise s'y rendait de son côté, toute la foule le suivait et le voyait entrer sous la la tente... El à peine y était-il entré, qu't exe colonne de Xuée DESCENDAIT, SE TENATT à LA PORTE ET CAISAIT AVEC L'UL...

*TOES LA VOYAIREN, cernentibus universit, » et l'adoraient par les fentes de leurs tentes. Quant au Seigneur, ju Parlait à Moise

^{1.} Exode, ch. xxxi, les six premiers versets.

face à face, comme un ami à son ami... etc., etc. (ib., v. 9, 40, 41).

Mais, plus tard, Dieu fait ériger à Moïse le tabernacle du témoignage, le varia thernacle mystique commandé sur la montagne, et symbole des deux mondes spirituel et cosmique. Le voici donc avec son orientation mystérieuse, avec son voile d'hyacinhe et de pourpre (ch. xxxv, v. 35), avec son arche ou oracle propititatoire, avec ses doubles chérubins (ch. xxxv, v. 7), avec sa table et ses pains de proposition (ch. v. x0), avec son candélabre à sept branches (io., v. 47), toutes choses dont nous avons cherché et proposé les significations ⁴.

«Lepremier jour du premier mois de la seconda année quissuivail le commandement, Mois di la dédicao a vec les cérmonies prescrites, et, lorsque tout fut terminé, la Nuér couvait de NOUVEAU LE TABERNACIE, ET LA GLORIE DU SEIGNERE IL ER REM-PLIT. Moise ne pouvait même plus enter dans le tabernacie d'alliance, tant la nuée et la majesté divine couvraient tout l'intérieur. Quand la nuée s'élevait au-dessus du tabernacle, les enfants d'Israël se mettaient en marche; quand elle s'abaissait, ils restaient, et la nuée du Seigneur reposait, pendant le jour, à l'état de vapeur, au-dessus du tabernacle, et la nuit, comme une colonne de feu qui éclairait le camp tout entier » (ch. xi. v. 2, et de 81 à 36) 2.

Voilà certes une vérité bien nettement raconiée, un menveilleux bien catégoriquement accusé. Come M. Munck doit se trouver gêné, lorsque pour le tourner il détourne la vérité en ces termes : « Môtes, esnetta de plus en plus la nécessité d'établir un symbole visible de la présence de Dieu au

^{4.} Soil au chapilre xI, soit au chapitre xIII, vol. III.

^{1.} Coredius ne nous parall pas distinguer assez exactement les deux thermacis de l'allamone du diemojange, et monigange, son senore la nuée, de la gloire du Seigneur: la première d'ait le signe el le guide, et semble s'applique de la phrase : d'exerversi mon ange d'eaun l'oux », tandis que la seconie, quarall là pour la première fois, repose sur l'arche et s'applique au Sauveur qui est toojques désigné ainsi : et le tous avons vu sa gloire. »

milieu du peuple hébreu, dressa provisoirement hors du camp une tente à laquelle il donna le nom de Hohel-moëd, ou tente de rendez-vous 4! »

M. Munck, Israélite, dovrait cependant connaître asses son Moise pour savoir qu'il déchirent ses svitements s'il pouvait entendro ce langage et se voir présenté, lui, simple et obéis-sant instrument, comme l'inventeur du Hohel. Mais les ennemis du merveilleux ne gagnent jamais rien he le nier sur un point, car il reparaît sur un autre. C'est une hydre à dix mille têtes. En voic la preuve. Quatre siècles après l'Hohel-moiéd du désert, David, reconnaissant de la cessation d'une peste envoyée en punition de son orgueil, avait dit au Seigneur, au moment même de cette cessation et en voyant l'angre remettre son épée dans le fourreau près de l'aire d'Arnan à l'érusalem: « Ce sera la la maison de Jéhovah. » I hohel-moiéd était retrouvé.

Salomon son fils, las et peut-être inquiet de sacrifier sur les hauts lieux au Dieu qu'il aimait et, qui l'aimait et, met à exécution le plan royal et paternel. Cette fois-ci, malgré l'emploi de cent mille Israélites, ce sont en outre les habitants de Sidon qui abattent les cédres ⁴, ceux de Biblos en Phénicie qui apprêtent les bois, les pierres, comme ce sont les maçons

^{4.} Palestine, p. 127.

^{2.} La paraphrase chaldrique citée par Cabra nous apprend que c'était le Femplacement du sucrière d'Abraham. Si le fait est exact, que d'harmonies et quels enchalmements mysérieux dans tous les faits bibliques parrôis si incompréhensibles! Là où le père avait reçu l'ordre d'épargares sons lis, l'auge recreats cloit d'épargares tout ne pueque! Si sous pouvois d'un coup d'eil enbarsser le lien théologique de tous ces faits siolés, notre foi si souvent découragée anjourful fiersi ligée à le jous vive admiraité le sons de l'auge de l'auge de l'auge de la partie de l'auge de l'auge de l'auge de la partie de l'auge de l'auge de l'auge de l'auge de l'auge de la partie de l'auge de la partie de l'auge de l'auge de la partie de l'auge de la partie de l'auge de la partie de l'auge de l'auge de la partie de l'auge de la partie de l'auge de l'auge de la partie de la partie de l'auge de la partie de l'auge de la partie de l'auge de la partie de l

^{3.} Paralip., III, ch. m, v. 3, 4, 5. Yolci encore hapreuv que les rites se examines n'étaies presupe jamains mauvais, et que les hauts liex eux-mèmes flaients anctifées quand le secrifice s'adressait au Seigneur. Ainsi voil) Submon qui sacrifie, sur les hauteurs de Gabon, mille victimes; et le Seigneur his promet immédiaithence in songe la sagesse et toutes les prospiriés de la terrer, ce qui n'empéche pas cepondant la plupart des autres princes d'étre fraprès pour avoir sacrifés sur les hants lieux. S'il n'y a pas îh des dieux differnists pour acceptre le sacrifice, le tin se se comprend plus.

^{4. 1}b., ch. v, v. 6.

d'Hiram qui guident ceux de Salomon dans leur taille 1.

Grace à ces armées de travailleurs aidant la sugesse inspirée à Salomon, sept années suffirent à l'élévation de cette merveille ²; mais quelles sont les deux colonnes placées devant le temple et nommées Jekin et Beaz, si ce n'est deux obdisques en tout semblables à ceux qui se trouvaient devant chaquetemple égyptien, et qui, ainsi que le fait observer M. de Sauley, exprimaient dans leurs deux noms la double idée de force et de création, contenue dans celui d'Anon-Râ »

Salomon place ensuite dans le temple la mer d'airain, puis les kereutins et les roues nystérieuses, que le prophète Exhcile avait vus en songe, et que nous avons dit, d'après le Zohar, être des ophanims ou anges des globes célestes * Eñfin il place l'Arche sainte sous les ailes des kerutins, et « la gloire du Seigneur s'exprimait par leurs ailes *, dont le bruit se faisait entendre comme la voix du Tout-Puissan Insauti par leur

L'Église, en s'exprimant ainsi, interprétait très-fidèlement les paroles de Jéhovah à Moïse, lors de l'érection du premier tabernacle : « Je te parlerai sur l'autel de propitiation, du milleu des deux chérubins; Loquar ad te supra propitiatorium de medio douvoun keroubin? »

Mais vient la dédicace la onzième année du règne de Salo-

^{4.} Paralip., ch. v, v. 18.

^{2.} On s'éconne que cette sugresse n'ait pas duré plus longtemps; mais on oublie que ce mot s'applique bien plus à la zeizeze inspirée qu'à la conduite morale, et la preuve c'est que dans l'Ezode, c'est de la même sugresse et intelligence que Dieu rempit Beseleel et Doilab pour l'édification du taberacie (voyer plus latud), etc sont encore les mémes expressions que Moise applique dans le chapitre vu; v. 44, à l'habileté de l'artiste Hiram qu'il fait veuir de l'artiste Hiram qu'il fait veuir de l'artiste.

^{3.} Art judaique, loc., cit.

^{4.} Voir l'excelleute dissertation de M. de Sauley, ib., p. 26, sur le Cheroub qu'il a parfaitement raison d'assimiler aux taureaux de Khorsabad et aux sphinx égyptiens. Clèment d'Alexandrie (Strom. 5) l'avait devancé dans ce rapprochement.

^{5.} Office de la fête de saint Michel.

^{6.} Ézéch., ch. x.

^{7.} E.rode, ch. xxv, v. 22.

uon. Au moment ou les prêtres sortent du Saint des saints, voici la nuée qui le rempit comme l'ancien, « de sorte que les prêtres ne pouvaient même plus rester dans le temple, ni rempiir leurs fonctions a cause ne L. xtée, propter nebulam, et parce que la gloire du Seignour avait rempi sa maison. Et Salomon, se jetant à genoux, s'écria : Le Seignour a confirmé la parole qu'il avait dité à mon prêt- l.

Hélas! Les vieux jours du roi sage ne ressemblent plus à ceux de sa jeunesse. Les étrangères l'entrainent, il retourne avec elles aux hauts lieux, mais ce n'est plus cette fois pour y sacrifier au vrai Dieu, mais bien pour s'agenouiller devant Chamos, Astarté et Moloch .

Cette fois le Seigneur lui prédit la division de son royaume, et la parole se vérifie encore. Le royaume d'Israël, qui avait atteint l'apogée de sa force sous le règne de David et de son fils, va rester divisé jusqu'à l'exil assyrien. A partir de ce moment, et jusqu'à la capitivité de Babylone, son histoire ne sera plus qu'une alternative continue d'apostasies et de retours au vrai Dieu, pardonnés et punis tour à tour conformément aux annonces multipliées des prophètes.

M. Munck, qui se trouve à chaque page forcé de reconnaître cette réalisation continue, devrait bien aussi reconnaître ce qui en était la sanction, c'est-à-dire le miracle. Mais il ne peut aller jusque-là. « Les légendes, dit-il, peuvent avoir une

^{4.} Paral., If, v. 2 et suiv., et 20.

^{2.} Pour s'en assurer, il until de voir tout e quo Munaseès austi rimitégri dans le temple on loit d'azené, linque et d'astaré, d'oble et d'ateat, d'actare la charte le competent de l'ateat de l'ateat de l'ateat d'actare l'actare l'act

T. Y. -- MAY, BIRT., IV.

base historique, mais les miracles appartiennent probablement tout entlers à l'imagination du peuple 1, »

Toujours est-ii, que malgré les uns et les autres, le temple est souillé, pollué, livré à Astarté (Vénus), comme Notre-Dame de Paris l'Était, en 93, à la déesse Raison (toujours Vénus); les chevaux du solei ligurent au portail du temple, pendant que la magie s'exerce à l'intérieur. C'est alors qu'on entend Jérémie pleurer à l'avance sur la ruine de ce monument, qui finit par arriver, comme il l'avait tant de fois prédit, 869 ans avant Jésus-Christ. Après un sége de div. huit mois, les Chaldéens brûlent le temple, le rasent, et la mer d'airain ainsi que les deux colonnes, Yachin et Boaz, sont emportées à Babylone avec les vaincus de distinction et une grande partie du peuple des campagnes.

Miraculeux comme le premier dans sa construction, dans ses prodiges quotidiens et dans sa ruine, si littéralement annoncée, le second temple devait ressusciter dans un troisième auquel le miracle ne manqueraît certes pas.

Un demi-siècle en effet ne s'était pas écoulé que déjà le prophète Daniel désignait un roi de Perse, Gyrus, comme le prochain vainqueur de Babylone et comme le libérateur des Hébreux. M. Munck, qui ne partage nullement à ce qu'il paralt, les préjugés modernes soit sur le mythisme, soit sur la date moderne assignée à ce prophète, nous dit avec simplicité et bonne foi : « On se demande naturellemente oq qui a pu inspirer au prophète cette intime conviction de la générosité de Cyrus à l'égard des Hébreux, et ce qui a pu porter le roi de Perse à réaliser si promptement leur espérance 3. » A cette question si naturelle, il y avait une réponse surraturelle toute simple ; c'était celle donnée par Cyrus lui-nême, et par Cyrus tout étonné de la donner. « C'est, dit-il, Jétovah, le Dieu de Jévasalem, qui m'ordonne de rebàir son temple 3. »

Palestine, p. 303.

^{2.} Ib., p. 460.

^{3.} Ib., p. 461.

^{4.} Ecra, 1, 4, § 43 et Thron., 11, 36, 22,

Mais M. Munck préfère trouver la raison de cette clairvoyance dans « les bonnes dispositions connues de ce monarque étranger, bien qu'il admette tous les détails donnés à distance sur ce futur oint du Seigneur, et qu'il constate « leur frappant accord avec les faits et avec la Cyropédie de Xénophon 1. » Nous reviendrons sur Daniel.

Toujours est-il que, libérés par Cyrus, cinquante mille individus de tout sexe et de tout âge rentrent dans la ville sainte après soixants-dix années d'exil et de malheur. On convoque une assemblée nationale, dont le premier acte est de célébrer la fête des tabernacles et de souscrire pour la reconstruction du temple. A l'instant cette souscription s'élève à 61,000 barriques d'or (deux millions de nos francs), et pour la troisème fois le Liban est sommé de livre ses beaux cèdres.

Malgré les mille obstacles qui essayent d'entraver ce grand œuvre, « Jérusalem renait plus brillante et plus belle, » comme l'avaient encore annoncé les propiètes, et, 516 ans avant le Christ, on voit inaugurer pour la troisième fois dans son sein la maison de Jéhocch.

Mais alors le Saint des saints était vide, car Ourim et Thummim ne devaient jamais être rétablis.

Nous avons donc peu de détails sur ce troisième temple, que les uns disent inférieur et les autres supérieur, en grandeur et en beauté, à celui qui le précède. Quoi qu'il en soit, il est surnaturellement protégé pendant longtemps contre Alexandre le Grand, contre Héliodore, contre Antiochus, qui, plus tard, le souille et le dévaste; puis on entend les prophètes prédire encore aux Julis prévarieateurs et pharisiens qui le déshonorent à l'envi, que sa reconstruction suivra immédiatement sa seconde destruction par Pompée, lorsque, 63 ans avant l'ère chrétienne, celui-ci se sera rendu maître de la ville.

En cffet, préposé par Antoine et par le sénat romain au gou-

^{1.} Palestine, p. 461.

vernement de la Palestine, Hérode, voulant se concilier l'affection de la nation juive, lui propose de rétablir le temple dans son ancionne splendeur et de surpasser, s'il était possible, celui de Salomon. La nation accepte, le vieux temple est rasé, et, huit -aandes après, no consacre cette victime éclatante et prochaime de ce crime sans pareil, dont ses propress édificateurs allaient bientôt charger leur génération et leur race.

Cette victime semblait avoir été parée comme à dessein pour le plus solennel de tous les sacrifices.

C'était cotte fois l'art de la Grèce et de l'Italie qui s'était chargé d'entrelacer se cèdres et les marbres dans une forêt d'or, de jaspe et de pierres précieuses. Pour donner une idée de cette magnificence sans égale, il suffira de dire qu'elle fut pleurée par Rome quand celle-ci la vit s'ablimer sous la torche fanatique et suicide de ses propres enfants.

Toutefois, la description de ses merveilles ne saurait trouver place ici.

Nous ne devons nous attacher qu'à l'empreinte miraculeuse qui ne cessa pas un seul jour de marquer cet épouvantable désastre.

Il avait été dit par les prophètes : « Le Seigneur a répudié son épouse et vendu ses enfants à l'avare créancier 1 . »

- « La vigne bien-aimée sera livrée sans défense à la dent des bêtes fauves 2 . »
- « Je vous compterai à la pointe du glaive, et tous vous périrez dans le massacre, parce que j'ai appelé et que vous n'avez pas répondu 3. »

Daniel avait été plus explicite : « La mort du Messie, la répudiation de son peuple, la cessation des sacrifices, un chef romain qui viendra ravager la ville et le sanctuaire, l'abomination de la désolation dans le temple, une destruction pareille à un second déluge, et après ce déluge une désolation

^{4.} Isaïe, r, 3.

^{2.} Jérémie, x1, 21.

^{3.} Isa'ie, xLv, 1, 12.

sans fin. » Chez lui, la date est aussi positive que le détail 1.

Il est vrai que seize cents ans avant Daniel, Job, à son lit de mort, avait dit : « Le sceptre ne sortira pas de Juda avant l'arrivée du Messie ². »

Or depuis soixante ans Juda n'avair plus de rois; il était devenu province romaine, et, selon le Talmud lui-même, e les juges d'Irsel, chassés du consistoire, s'étaient arraché les cheveux en criant : « Malheur à nous, car voici le sceptre sorti de Juda, et cependant le Messie, fils de David, n'est pas encor venu : 21

Il était sous leurs yeux et ils ne le voyaient pas, et cependant tous leurs livres les prévenient de cette effrayante hallucination; ils y lisaient le décide marqué pour cette heure même à laquelle ils l'accomplissaient, et sur une croix leur dérision aveuglée écrivait roi des Julis, » et cette croix lis l'érigeaint à ces jours fixés par leurs prophètes pour « le crucifiement du roi des Julifs, méconnu par ses propres enfants!...» Dans ces mêmes livres, ils lisaient encore : « Ce livre sera pour eux comme un livre fermé; » et lis répétaient ce dernier mot sans y attacher d'importance.

Ainsi donc, pas plus que les particuliers les peuples ne sont maîtres de leurs lumières. Ils voient et ne voient pas, selon qu'ils ont mérité l'un ou l'autre!

Mais celui qu'ils ne voyaient pas voyait pour eux; i voyait et pleurait. « Jérusalem, disait-il, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous son aile et tu ne l'as pas roulu; voici maintenant que ton temple sera désert 4. »

Il pleure une seconde fois en regardant la ville où il allait mourir. Il pleure, mais non pour lui. « Oh! si tu savais du

^{4.} Daniel, 1x, 24, 27.

^{3.} Talmud, « de Jerusalem; » spud Galat., de Arcanis, p. 205. 4. Luc, XIII, 34-35.

moins, en ce jour qui 'appartient encore, ce qui peut le donner la paix, mais tes yeux sont fermés, car des jours vont venir, où les ennemis 'environneront d'un rempart et le serreront de tous côlés; ils l'extermineront, toi et les enfants, et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de la vistation 1. »

El plus l'heure de sa passion approche, plus il pleure, non sur lui, mais sur elle. « Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par les armées el l'abomination de la désolation pour A PARLÉ DANIEL (quelle sanction pour Daniel!) établie dans le lieu saint, que celui qui lit entende... Ce sera le moment de fuir, car il y aura une immense douleur pour ce pays et une grande colère pour ce peuple; ils tomberont dévorés par l'épée el seront emmenés esquisfs chez tous les peuples !. »

Enfin il pleure une quatrième fois en montant au calvaire, et ce n'est pas davantage sur lui. « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous, car il approche le temps où vous direz aux montagnes: Tombez sur nous...»

Il approchait, en effet, le jour des grandes douleurs, si solennellement racontées par un narrateur juit (Acephe), qui, certes, ne comprenaît pas non plus le côté providentiel de sa grande mission d'historien; mais ilfallait bien qu'elle fût écrite, cette historie, et, dans l'intérêt de son authentielt, Dieu permit qu'elle le fût par ce Juif distingué, prêtre, guerrier, savant, défenseur héroique de son pay jusqu'au jour où, prisonnier des Romains, il sut leur inspirer assez d'affection et de respect pour rendre sa médiation irrissistible si les destins l'eussent permis. Acteur et témoin dans les deux camps à la fois, temant noie de tout, ratifié comme narrateur, soit du côté des Juils et des patiens qui le copient, soit du côté de Vespasien, d'Agrippa et de Titus, qui apposent le secau de l'empire à ses réclis, nul, s' nous lui pardonnons quelques eagérations de

^{1.} Luc, xix, 37-41.

^{2.} Matth., xxiv, 15-26.

détail, nul ne mérita jamais plus de confiance que Josèphe, puisque « dans toute l'antiquité, dit un écrivain qui s'y connaît ¹, nous n'avons guère d'historien mieux renseigné. »

Il serait ici tout à fait inopportum d'emprunter à as plume le récit de ce long et épouvantable drame qui commence à la mort du Sauveur et finit dans les brasiers du temple. On sait que la lapidation de saint Étienne et les persécutions de Saul (saint Paul) avatent été, de la part des Juils, les premièrs actes de cette insubordination fébrile, qui, dégénérant en révolte ouverte, allait servir de pretexte à la vengeance romaine, instrument aveugle de celle de Jéhovah.

Nous laisserons donc à nos lecteurs le soin de se rappeler les débuts de cette longue agitation, commencée sous Tibère, continuée sous Néron, Galba, Othon, Vitellius, et terminée sous Vespasien et Titus, les délices du genre humain, par une agonie telle que l'on n'en vit jamais : puis l'habile et consciencieux auteur que nous venons de citer (M. de Champagny), venant en aide à leur mémoire, leur montrera la ville sainte et ses onze cent mille assiégés enserrés par soixante mille.Romains, et luttant avec l'indicible énergie du fanatisme et du désespoir, jusqu'à leur extermination complète par la famine. la peste, le fer, le suicide et les torches d'un impitovable incendie; heure terrible marquée par le destin2, à laquelle on vit, malgré tous les efforts de Titus et des Lévites, le temple embrasé s'effondrer sur lui-même et eusevelir tout ce qui restait d'habitants dans ce brasier prophétique et sacré, vu de loin par le Seigneur, alors qu'il s'écriait : « Moi qui suis, ie l'ai vu... Allez à mon sanctuaire et voyez ce que j'en ai fait... Ouiconque passera tout auprès s'arrêtera, sifflera et dira : « Pourquoi le Seigneur traita-t-il ainsi cette maison? » Et on lui répondra : « Parce qu'ils avaient abandonné leur Dieu 3. »

Le comte Franz de Champagny, Rome et la Judée, p. 103.

Ce quatrième temple tombait au même quantième du mois qui avait vu tomber le troisième, cetui de Zorobabel.

^{3.} Jérémie, xxvi, 49.

4. - Conséquences d'une seule négation,

Après l'aveuglement des Juifs, nul n'est assurément plus profond que celui de la critique moderne qui, passant devant ce grand miracle et le siffant à son tour, continue à déclarer le surnaturel « hors de cause[§]. »

Voyez un peu, cependant, tout ce qu'il va falloir siffler !

4º Une liste de prophètes, commençant à Jacob et finissant h saint Pierre et h saint Paul; c'est-à-dire couvrant une zone chronologique de vingt siècles pour le moins, et tous tellement sûrs de leur fait que M. Renan nous les signale comme e maintenant leur obtination jusque sous les murs de d'erusalem et triomphant presque des désastres qui réalisaient leurs prédictions? ».

2º La concordance des dates entre les prévisions et les réailités historiques, depuis Jacob fixant l'époque du grand désastre à la venue du Messie, et celle-ci à la cessation des rois de Juda, jusqu'aux soixante-dix semaines de Daniel, si torturées aujourd'hui et si claires néanmoins même pour les Juifs qu'i les réjettent 4.

3° La concordance des détails minutieusement réalisés. « Si tu ne veux pas entendre la voix du Seigneur, avait prophétisé Moïse au peuple rassemblé sur le mont Hébal,... le Seigneur amènera sur toi une nation venue de loin et sem-

^{4.} Voir le mot de M. Renan, ch. 11 de ce Mém., § v.

Lactance (Div. inst., IV, 20) nous montre les deux apôtres prophétisant du fond de leur prison tout le siège de Jérusalem.

Etudes d'histoire religieuse, p. 415. Ils triomphent, dites-vous l'Oui, excepté lorsqu'ils pleurent, comme Jerémie et comme Jésus, sur ce prochain triomphe.

^{4.} Les Juils trumbaireit à cette dernière heure devant l'accomplissement de la prophétie de Joool, devant cet-i de quatre-vingt-ting juiliée d'êtle, et la fin du quatrième milléanire, devant les soivante-dit semaines de Daniel, sur le lequelles ils ne se trompérent jamais... jusqu'au juro ob, las de tourneur ce chiffre, nous les voyons défendre de supputer désormais les chiffres du Messie...

blable à un aigle... Et tes murs hauts et puissants dans lesquels tu mettais ta confiance seront détruits... Et tes mères mangeront leurs enfants... Et il y aura sur toi des signes et des prodiges... Et tu t'enfuiras par sept chemins pour te disperser dans tous les royaumes de la terre... Et chez ces peuples tu nc t'arrêteras pas, ct il n'y aura chez eux aucun repos pour la plante de tes pieds1... »

Et le Lévitique ajoutait : « Yous mangerez en secret la chair de vos fils et de vos filles... Et vos cnnemis en seront dans la stupeur eux-mêmes » 2.

4° Et toutes ces stupeurs prédites arrivant à point nommé : stupeur de Titus épouvanté de son œuvre, voulant à tout prix sauver le temple, étcindre l'incendie et disant : « Je ne sais quel Dieu me pousse, ce n'est pas moi qui ordonne de telles choses, il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire ainsi tomber un tel peuple 3; » - stupeur encorc des soldats, qui s'enfuient épouvantés devant les chairs d'un enfant dévoré par sa mère4; - stupcur des anges eux-mêmes, que nous allons voir s'enfuir épouvantés!

5° Il faudra siffler encore les signes et les prodiges! Et cependant, quand dans une même phrase un prophète a parlé en même temps de signes, de prodiges et de la dispersion prochaine de tout un peuple sur tous les points de la terre, il semblerait que le seul accomplissement ponctuel de cette dernière prophétie devrait au moins fairc hésiter sur l'inculpation de légende quand il s'agit des premières... Et c'est néanmoins ce qui n'arrive pas; on admet dans Josèphe (il le faut bien) le grand fait du châtiment et celui de la dispersion. Mais les signes ! mais les prodiges ! Comment croire à de telles choses? Peu importe que l'important témoignage de

^{1.} Deutér., xxvii et xxviii.

^{2.} Id., xxvi, v. 25, 39.

^{3.} Voir dans Josèphe, xxxtt, 4, 2, 3, 4, Titus levant les mains au ciel et prenant Dieu à témoin qu'il n'était pas coupable de tant de malheurs. 4. Jasephe, v1, 21.

Josèphe désigne le mois et « le jour où le temple et l'autel furent soudain, à la neuvième heure de la nuit et pendant une demi-heure, environnés d'une lumière égalant celle du iour : »... peu importe encore que Tacite ait eu l'air de s'entendre avec lui pour signaler cette comète à forme d'épée, qui durant une année tout entière resta suspendue sur la ville ;... peu importe qu'il en appelle aux témoins contemporains ;... peu importe ensuite que les portes de bronze du sanctuaire que vingt personnes avaient peine à remuer se soient ouvertes d'elles-mêmes, et qu'on ait entendu des êtres invisibles s'écrier : « Sortons d'ici! »... peu importe que Jésus, fils d'Ananus, se soit promené pendant sept ans et cinq mois sur les murs de la ville, toujours criant : « Malheur, malheur à la ville! » jusqu'au jour où, venant d'ajouter : « et malheur à moi-même! » on le vit tomber au même instant sous le coup de la pierre qui venait de le frapper... peu importe enfin que « peu de jours après la fête, avant le lever du soleil, on ait vu dans toute l'étendue du ciel rouler des chars, s'entrechoquer des armées, reluire des cuirasses, des épées et des lances, pendant que le fracas de toutes ces armes se faisait entendre autour d'une ville entourée d'ennemis et de fossés 1; oui, peu importe! Il va falloir absolument que Tacite et Josèphe, si graves et si merveilleusement renseignés tout à l'heure, se déshonorent ici en rapportant ces légendes.

Eh bien, soit! voilà tout ce que notre critique moderne, pour rester fidèle à son principe, doit isiffer désormais. Mais Moise, mais Dainie! — Oh! nous ne le savons que trop. Aujourd'hui Moise et Daniel sont dépossédés de leur date, sinon de leur personnalité; nous devos nous rappeler tout ce qu'on nous a dit sur le premier ?, Quant au second, « son livre est une production entachée, comme tous les livres apocalyptiques, de ce nouveau goût qui, chez les Hébreux représentait alors une sorte de romantisme. » Aucun doute, dit-on,

^{1.} Voir tout le chapitre x de Josèphe, Guerre,

^{2.} Voir notre chapitre v, Mythisme de Moise.

n'est plus possible sur sa date relativement moderne. Éwald l'a prouvé, et cet Éwald, on nous l'a dit, « surpasse tous ceux qui se sont occupés de l'histoire du peuple hébreu 1 ».

Voità donc Daniel fortement soupconné, comme Moïse, d'avoir été un personnage légendaire, et si ce n'est lui, ce sera du moins son livre qui deviendra une légende. Comment donc se fait-il que M. Munck, auquel M. Renan renvoie toujours comme à la plus grande autorité, nous dise « que les traditions populaires lui paraissent suffisantes pour constater l'existence de Daniel et de ses amis; » ou bien encore « ce prophète proclama hautement que l'exil de ses compatriotes était arrivé à son terme et désigna Cyrus comme l'oint du Scienceur ? »

M. Munck, au reste, parle ici comme Josèphe, témoignant pour ce même Daniel la plus profonde vénération et disant : « Daniel, qui a cerit sur l'empire romain et prédit qu'il dévasterait le nôtre, ne peut avoir été que l'ami de Dieu et le confident de ses desseins, et certainement il n'y a que les Épicuriens qui, devant de telles prédictions, puissent encore s'imaginer et soutenir que la Providence ne s'occupe pas des choses d'un monde qui ressemblerait alors au navire abandonné sans pilote au millicu de la templéte. »

El Joséphe cependant n'était pas un chrétien! Mais, puisque Munck et Evald sont tout, profitons de ce que le premier va nous avouer encore. Il est d'abord rationaliste. « Joséphe prétend, dit-il, que lors de l'arrivée d'Alexandre le Grand devant Jérusalen, prédestinée de sa part au traitement affreux qu'il venait de faire subir à Tyr et à Gaza, le grand prètre Jaddoua lui aurait montré les prophéties de Daniel, où ses victoires et la chute des Perses étaient prédites avec une admirable précision, » et que ce fut là la vraie cause de la retraite subic d'Alexandre et des sacrifices qu'il vint faire la retraite subic d'Alexandre et des sacrifices qu'il vint faire.

Renan, Études, p. 426.

^{2.} Palestine, p. 460.

^{3.} Josephe, Antiq. jud., in-fol., l. X, p. 466.

dans le temple à la manière des Juifs, et des immunités absolues que, par grande exception, il leur accorda à tous... Mais le fait est complétement înexact, car c'est justement cette précision historique des diverses prophéties de Daniel qui prouve contre leur authenticité v... s

Malheureux prophètes! leurs prévisions sont-elles tant soit peu différentes de leur réalisation historique; ce ne sont plus des prophètes. Sont-elles, au contraire, admirablement réalisées; comme il ne peut exister de prophéties que dans l'imagination, le prophète devient un mythe ou bien il n'écrit qu'après coup. Mais, comme nous l'avons prouvé cent fois, on n'y gagne rien, et tôt ou tard l'incrovant se prend à ses propres filets. M. Munek, lui, s'y prend trois fois de suite. D'abord, et à propos de cette même entrevue d'Alexandre et du grandprêtre Jaddoua, aux portes de Jérusalem, il nous dit : « Après la conquête de Tyr et le traitement affreux infligé à Gaza.... UN MIRACLE SEUL pouvait sauver Jérusalem, et, quoi que l'on pense du récit merveilleux de Josèphe, il est cer-TAIN qu'il dut se passer dans l'esprit d'Alexandre quelque chose d'extraordinaire 2. » Ensuite, au lieu d'assimiler le livre de Daniel à tous les apocryphes, c'est-à-dire aux livres qui n'étaient pas recus dans le canon des Juifs, il avoue qu'il en faisait partie 3. Enfin, quant à sa date, «ce livre de Daniel, ditil, est de l'époque des Machabées 4, » Or, voici le problème devenu plus insoluble que jamais, car il se pose de nouveau en ces termes : « Comment Daniel a-t-il pu savoir, 160 ans avant la ruine du temple, que la Judée serait dévastée par « cette bête prodigieusement forte (ἐώμη, force), qui broyait toutes les nations dans ses dents de fer5? » La elairvovance est tout aussi merveilleuse à un siècle qu'à cinq siècles de dis-

^{4.} Palestine, p. 485.

^{2.} Id., p. 525. 3. Id., note, p. 426.

^{4.} Id., p. 494.

^{5.} Daniel, vii. v. 4-18.

^{3.} Daniel, VII, V. 4-1

tance. Encore une fois, ce n'est donc pas la peine de guerroyer pour si peu.

Contentons-nous de ce simple aperçu sur l'histoire miraculeuse de nos anciens temples.

Quand on proposait au grand Condé le développement entier des preuves du christianisme, il répondait : « A quoi bon? n'ai-je donc pas sous les yeux l'état présent du peuple juif, et cet état n'est-il donc pas, à lui seul, une démonstration permanente? Un tel miracle me suffit. » Pascal, qui, pour n'être pas un Éwald, n'en était pas moins un grand critique d'intuition, disait : « Ce peuple m'étonne... car c'est une chose étonnante que de le voir subsister pendant tant d'années et toujours misérable... C'est une chose admirable encore de voir ces Juifs, grands amateurs de choses prédites, et cependant grands ennemis de l'accomplissement de celle-ci, et néanmoins que cette aversion même ait été prédite 1. » A Pascal, le juif suffisait pour expliquer les chrétiens. Enfin, Bossuet plaçait dans la vie de ce même peuple le centre et le pivot de toute l'histoire. Il nous le montre « portant, pour ainsi dire, toute la suite de la religion sur son front, puisque, d'un seul regard, dit-il, on voit ce qu'il a été, pourquoi il est comme on le voit, et à quoi il est certainement réservé. » « C'est un miracle toujours subsistant, dit-il encore, et qui confirme la vérité de tous les autres : IL N'EN FAUT PAS DAVAN-TAGE 2. 11

IL NEN FAUT PAS DAVANTAGEL.. C'est dur à dire et à penser, mais ce qui suffisait à Condé, à Pascal, à Bossuet, ne suffit plus à notre sufficante critique. Serait-elle donc supérieure à celle de ces grands hommes? Hélas! peut-être serons-nous contraint à le lui accorder, mais au jour seulement où-elle sera parvenue à faire sortir un seul de tous ses expédients de la classe des plus insuffisantes hypothèses et des plus ffagrantes contradictions.

^{1.} Pensées, deuxième part., art. 8.

^{2.} Histoire universelle, fin de la deuxième partie.

§ II.

OBÉLISQUES ET HIÉROGLYPHES.

Date du premier temple.

1. - Date du premier temple,

Mais où done les nations patennes avaient-elles pu puiser, pour leurs propres monuments religieux, une ordonnanee toute semblable à celle des monuments juis? Qui done leur avait appris, à leur tour, qu'à toute espèce de temple il faut une certaine orientation cosmologique, des degrés symboliques, un bassin d'eau lustrale, une table sacrée pour porter la victime, un autel pour la sacrifler, un Saint des saints pour voiler le Dieu qu'il 'accepte, etc., etc.?

Évidemment, les prescriptions semblables faites pendant la traversée du désert, étant attribuées dans la Bible à l'inspiration immédiate de Dieu, il serait contre toute logique d'attribuer ses analogues au simple génie de l'homme, à son caprice ou an hasard. On no dereine pas plus l'esthétique du mystère que les mystères eux-mêmes; la parife savante et très-compliquée de tous ces temples révide donc, soit une corporation d'architectes éminents envoyant partout aes frères et meçons, soit un autre ordre de macons cette fois très-earintelligents.

Or nos francs-maçons n'existant pas encore à cette époque, le second ordre nous paraît on ne peut plus indispensable.

Mais si, parfaitement édifiés sur l'Architecte divin qui se révélait dans le désert, nous ne comprenons plus les inspirations du même ordre chez les nations patennes, c'est faute de nous rappeler que Babylone, avant d'être souillée par Bélus, était une ville sémilique; c'est faute de nous rappeler qu'avant de devenir la Chemia maudite des prophètes, l'Egypte avait reçu des colonies de Sémites parties du grand centre de l'humanité restaurée. Qui nous dit que le temple portatif du désert n'est pas un rappel aux errements de l'architecture primitive et générale, aux prescriptions d'une esthétique sacrée oubliée ou perdue pendant les années de servitude et de voyage 12

Il n'y a donc rien ici qui puisse justifier les diatribes du rationaliste ou du protestant contre le plagiat du temple pafen reproché au peuple juif et chrétien. Si la critique du premier ne tient aucun compte de la probabilité d'une civilisation commune et primitive, celle du second, bien plus inconséquente encore, oublie que ses propres temples de Moise et de Jérusslem reçoivent le contre - coup des injures qu'il envoie au Vatican, et que, s'il pouvait être vrai que Léon X edit 6é paien en construisan Saint-Pierre, David et Salomon l'eussent été avant lui. Lorsque Spencer établit l'antériorité des temples des nations sur le tabernacle de Moise, évidemment il est dans le vrai, mais qui lui dit que le temple pafe fait pafen dans le principe? Westminster est-il pafen pour s'être inspiré de l'architecture des Sarrasins et des Goths?

Comment ne voit-on pas, au contraire, qu'il en est de ceci comme des rites, et que lorsque Jéhovah déclare la guerre aux temples étrangers, ce ne peut jamais être qu'en raison des dieux qui les habitent.

Les premiers temples historiques des nations, remontant à une époque très-rapproché du déluge, devaient, selon toute apparence, continuer certaines traditions architectoniques, antédituriennes, toutes fraîches encore dans la mémoire des hommes,

Nous trouvons que Dom Calmet, pour nier le temple antédituvien, s'appuie sur une très-mauvaise raison, lorsqu'il nous dit que « la chose n'est pas probable, Noé s'étant contenté de dresser un simple autel au Seigneur immédiatement après le déluge ². » Autant vaudrait, il nous semble, dénier à la synagogue la construction de ses antiques merveilles sous le

Voir le chapitre vm de ce Mémoire.
 Bible de Vence, t. VI, p. 350.

prétexte que les apôtres et les premiers papes de l'Église, son héritière, se contentaient d'une simple pierre ou d'une planche dans les catacombes.

Nous l'avons déjà dit : il est probable que nous renfermons les temps et le domaine des antédiluviens dans des limites beaucoup trop étroites, et certes l'observation contemporaine qui nous montre aujourd'hui des antédiluviens sur toute la surface de la terre est bien faite pour nous corriger de ce défaut.

Il est très-vrai toutefois que la Bible ne nous apprend rien de formel à cet égard, mais encore une fois la Bible n'est qu'un sommaire, et lorsqu'elle se contente de nous parler des deux ou trois villes bâties, soit par la postérité de Caïn, soit par celle de Seth, on voit qu'elle lient à ne pas s'écarter de la souche du peuple choisi, et qu'elle abandonne tout le reste « à ces hommes de remm qui ont couvert toute la terre 1; » elle se contente encore de nous montrer les Caînties bâtissant la premère ville, et les Séthites (fablissant sous Énos un cutte public et régulier. C'est du moins l'interprétation la plus rationnelle de toutes celles qu'un a voulu donner du fameux verset appliqué à ce patriarche et dont voici les termes : « C'est de son temps que l'on se mit à invoquer le noun de Séhoval». »

Or, sans tonir grand compte de la tradition juive qui attribuait à Kénuj, fils d'Enos. la construction d'une vitle immense, entourée de murailles, sur une montagne d'une des lies de l'Inde, nous demandons comment un culte public et régulire aurait pus e passer d'un temple et sous quelles voites Mahalabel, fils de Kénan et surmommé le chanteur des louanges de Dieu, aurait pu les célèrer. Nous demandons encore comment les sacrements, dont l'origine semble remouter aux premiers jours, auraient pu se passer de tout ce qu'ils nécessitaient plus tard en fait d'autels et d'ornements; comment

^{4.} Genése, ch. v.

enfin Noé aurait pu être appelé par saint Pierre (n. 2) le uultième héraut de la justice, s'il n'y avait pas eu sept hérauts ou pontifes confesseurs ou prédicateurs avant lui. Voilà done un sacerdoce véritable officiellement organisé et reconnu, et nul doute que cen esoit là le sens qu'il faille donner à cette première invocation patriarcale, dénuée complétement de sens et de justice, s'il fallait l'entendre d'une invocation privée.

Nous sommes heureux de rencontrer ici la grande autorité du R. P. Ventura et de terminer ce paragraphe par les belles paroles qu'on va lire:

« Tant que la société est à l'état domestique, tout v est réglé d'une manière privée, même la religion. Une société, dans cet état, n'honore Dieu que par des institutions particulières. Elle n'a pas de temples et, par conséquent, pas de sacerdoce non plus; c'est lorsque, passant de l'état domestique à l'état public, elle devient de tribu nomade une association constituée et fixée dans une certaine contrée, qu'elle établit le culte public pour lequel il lui faut des temples et des prêtres. Or, il paraît que ce fut après la naissance d'Énos que la race de Seth se constitua en cet état, car c'est alors que Cain édifia la première ville qu'il nomma Hénochie, du nom de son fils Hénoch (Gen., 1v). La race de Seth, de son côté, ne s'occupant que de religion pendant que l'autre ne s'occupait que d'industrie, bâtit donc le premier temple, organisa le culte collectif, social et public. Je crois aussi qu'il n'est ni étrange ni vain de penser que, même avant l'établissement de la synagogue, il existait non-seulement un sacerdoce, mais encore un pontificat suprême, investi de la grande prérogative de garder, de transmettre sans la moindre altération, et d'interpréter, au cas échéant, d'une manière infaillible, la révélation primitive. Car je ne puis me persuader qu'il ait jamais manqué sur la terre un tribunal, ou, pour le moins, un homme, dépositaire fidèle de cette révélation, patrimoine précieux de l'humanité, qu'on pût consulter au besoin sans crainte d'être

T. V. -- MAN, HIST., IV.

entraîné dans l'erreur... A ce point de vue, Noé, le dixième des patriarches, fut le huitième de ces dépositaires fidèles, de ces interprètes infaillibles, de ces docteurs, de ces grands prêtres, de ces pontifes qui précédèrent le déluge 1. »

A ce point de vue, pouvons-nous répondre à notre tour, la date du temple reculerait à l'Jinfin, et dout ce que les Spenore, les Yosaius, les Mosheim ont pu dire sur l'initiative des gentles et sur leur imitation servile par les Jufis et les Hébreux, retemberait malgré ces protestants dans l'éternel et banal reproche de plagiat adressé par les rationalistes à nos dogmes, à nos ritées et horte culte; à tout cela nous ferons toujours la même réponse, et cette réponse la voici : sous concédons la vezile, mais à la condition qu'on nous accordera la surreille.

Mais, avant de rentrer dans les vrais temples païens, commençons par les étudier et par en chercher le sens jusque dans leurs premiers rudiments.

La pierre et l'obélisque.

Commençons par la pierre brute et fichée, ce premier embryon de l'obélisque.

Persone n'ignore que le monde en est couvert, et que sur tous les continents elle est encore comme le stignate ineffaçable de l'idolâtrie primitive; que n'a-t-elle pas attesté, aidé, sanctionné, en fait de crimes et de superstitions, depuis la théophanie mensongère jusqu'à l'assassiant démoniaque, ordouné, protégé par ces mêmes dieux, dont elle ne craignait pas de reproduire les hontes et l'infamie!

Mais, d'un antre côté, est-il rien de plus irréfraçable que son orthodoxie primitive? Gage commémoratif des communications divines comme dans le beth-el de Jacob, la pierre s'élève progressivement jusqu'au symbole et même jusqu'au réceptacle de la présence réelle du Messie. Nous avons dit qu'une

^{4.} Conférences, t. III, p. 224.

pierre mystérieuse suivait le peuple voyageur, et saint Paul nous le répète. « Cette pierre mystérieuse qui les suivait, c'était le Christ lui-sme, Consequente esp terta, petra autem Christus; paroles incompréhensibles pour ceux qui s'obstinent à briser l'harmonieux enchaîtmennt des deux Testaments; paroles parfaitement inteligibles, au contraire, pour celui qui se reporte à ces autres paroles : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtriari mon église. » a Pierres vivantes du temple de Jésus-Christ, édificz-» us les autres, »

L'origine et le début du culte de la pierre sont donc entièrement messinaiques, et, à ce point de vue, on ne s'étonne plus de voir celle-ci figurer comme partie intégrante, ou plutôt comme constituant à elle seule tout autel catholique. Pas de sorifice, pas de victime sans la pierre: Petra erat Christus.

lci, encore une fois et comme pour les monuments, l'idolàtrie, à nos yeux, n'a pas plus copié l'orthodoxie que celle-ci ne l'a copiée elle-même. Nées à peu d'heures de distance, toutes deux ont marché dans la voie primitivement tracée par le le maître, toutes deux ont cheminé de compagior, est il 'une a semé sur ce tracé primordial et commun le mensonge et le crime.... à elle seule la fautre et la responsabilité du faussaire. Usurpée par un pouvoir menteur, la pierre bethe-lo up pierre divine devint promptement beth-acen ou pierre du mensonge, jusqu'à ce que ce mensonge, a tteignant les dernières limites du sacrilège, on ait vu le phallus et le linga éhontés profianer et souiller à leur aise le symbole sanctifié de la plus pure et de la plus haute des faveurs 4.

Tout le monde convient maintenant que de cette simple pierre sont nés le cippe, le men-hir, le dolmen, qui s'appelait la pierre d'inspiration, puis la colonne, l'obélisque, la pyramide, etc.

Nous avons trop parlé des dolmens pour en parler encore. Voyons maintenant l'obélisque.

^{4.} Voir encore une fois ce que nous en avons dit, vol. I, chapitre xt, § 4.

Nous avons déjà mentionné la tradition rapportée par Josèphe et gravée dans la mémoire de bien des peuples, à savoir que le patriarche astronome, l'Adris des Arabes, le Thoth des Égyptiens, le Seth ou l'Hénoch de Moise, instruit miraculeusement des approches du déluge, avait gravé sur deux colonnes de pierre, dans la terre syriadique, les grands secrets et les éléments de toutes les sciences et révélations divines que possédait le premier monde.

Le savant Zoéga, dans son grand ouvrage sur les obélisques (p. §3), donne bien d'autres attestations du même fait. Il s'étonne d'entendre Manéthon dire à Ptolémée-Philadelphe qu' « il a déchiffré lui-même les inscriptions des deux obélisques situées in syriadica terra et sculptées en caractères sacrées par Thoth, le premier Mercure, avant le déluge».

Zoéga nous dit encore (note de la page 77) que Manéthon se vantait aussi de connaître l'avenir par les stéles gravées par Agathodémon. Or, notre archéologue se scandalise de ce pouvoir prêté à un homme, difficulté qui n'en est pas une pour Scaliger, qui ne voit dans cet Agathodémon qu'un véritable et bon génie. Quant à nous, avant de condamner trop promptement Manéthon, nous nous rappelons que la science le traitait de faussaire et de vill faiteur pour ses dynasties des dieux, jusqu'au jour où le papyrus de Turin est venu nous révéler exactement, et dans le même ordre que lui, toute la liste de ses dieux, demi-dieux et mânes. Restons-en là.

Nous ne reviendrons pas sur cette tradition des colonnes, dont il serait impossible de vérifier l'existence, bien que Josèphe affirme qu'elles subsistaient encore de son temps.

Une seule chose nous est démontrée : c'est que de grands et mystérieux secrets, une science incompréhensible et qui s'est promptement traduite en merveilles, avaient traversé le cataclysme diluvien, et que c'est dans ce que nous appelons encore les Syriades de Thoth (ou Seth) que, quirac cents ans plus tard, les Pythagore, les Phérécyde et les Solon allaient les dérober. Ces colonnes, si elles ont existé, devaient être les seurs ainées de celles que l'on retrouve à peu près partout devant le portail de tous les temples du soleil, et probablement encore des deux colonnes Jéžin et Béaz, placées, comme nous le disions tout à l'heure. à l'entrée du temple de Jérusalem.

Interrogeons maintenant les colonnes des temps historiques, et demandons cette fois avec respect et discrétion à la science la raison et le résultat de ses belles découvertes.

3. - Lecture des hiéroglyphes; son histoire.

Elle commence par nous montrer, avec une loyauté qui l'honore, un passage d'Ammien Marcellin, oublié pendant dixhuit siècles et remis en honneur aujourd'hui. En effet, à propos de l'obélisque apporté d'Héliopolis et érigé par Auguste dans le grand cirque de Rome, cet historien raconte fort simplement qu'a il en a traduit en grec l'inscription, conformément aux principes d'Hermapion, Hermapionis librum secuti '> 1.

Or, cet Hermapion était un grammairien ou grammate égyptien qui avait excite la gaieté générale lorque devant cet obélisque il a 'était vanté d'en pouvoir déchiffrer l'inscription.

« On se mit à rire, » nous dit Strabon. Le grammairien laissa rire et ne apporta pas moins à Auguste la traduction promiser. Quel était son secret? On l'ignore. Toujours est-il que, privée de tous les moyens de contrôle, l'històric continua de rire à son tour et de classer, pendant dit-huit siècles, cet Hermapion parmi les charlatans scientifiques. Il y était en bonne compagnie, puisqu'il y retrouvait Ératosthène et Mané-thon, accusés comme lui d'avoir abusé de l'igorance générale en maitrée égyptologique. En pareil sujet, les vengeurs, toujours si tardifs, n'arrivent qu'aux derniers jours. Toujours est-il qu'après dis-huit siècles d'épreure, la traduction livrée

^{4.} Ammien Marcellin, l. XVII.

par Ammien Marcellin constitue, avec un passage de Clément d'Alexandrie et le livre d'Horapollon, l'unique, quoique triple document que l'antiquité ait laissé sur cette matière à tous les âges.

Les expressions grecques d'Ammien Marcellin, rapprochées par nos savants des signes originels, leur donnèrent un alphabet blilingue⁴, confirmant parfaitement celui que Champollion venait do découvrir loi-même, grâce à un fragment d'inscription blilingue aussi, conus sous le nom de pierre de Rosette. Ainsi l'on arrivait à Louysor par Athènes.

Grâce à cette admirable découverte, dont la gloire pourrait peut-être se partager également entre l'anglais Young et notre savant compatriote, grace aux développements qu'ont su lui donner d'infatigables et intelligents travailleurs, tels que Rosellini, Goulianoff, Klaproth, Salvolini, Lepsius, Bunsen, de Rougé, Lenormant et de Saulcy, nous voyons de jour en jour la lumière se faire dans le sombre labyrinthe des dynasties historiques, et nous constaterons plus loin la portée de ces confirmations et réédifications. Tout peut donc faire espérer que le temps et les nouvelles découvertes amèneront tôt ou tard un ordre chronologique parfait et une paix durable entre toutes ces légions de dynastes qui se faisaient entre eux une guerre plus implacable que celles qu'ils faisaient jadis à leurs ennemis. Tout s'accorde à mesure que tout s'approfondit. Les papyrus confirment les monuments, et, les choses justifiant les hommes, beaucoup d'anciennes calomnies tombent d'ellesmêmes aujourd'hui. Ainsi les livres hermétiques des Alexandrins sont déclarés « la reproduction probablement très-fidèle des livres sacrés attribués au vrai Thoth,» Le rituel de Turin justifie complétement Manéthon relativement aux dynasties fabuleuses, et sur le reste Hérodote, Ératosthène, Le Syncelle et Clément commencent à s'accorder parfaitement.

Ce n'est pas peu de chose non plus que d'être parvenu à

^{1.} En deux langues.

lire dans tous les cartouches \(^1\) les noms successi\(^1\) des monaques constructeurs; de savoir, par exemple, pour l'obélisque qui nous intéresse le plus, puisque nous le froitons tous les jours sur la place de la Concorde, que vers l'an 1550 av. J.-C., le roi Ramsès II le fit extraire des carrières de Syène et transporter à Thèbes, pour la décoration du grand édifice, qu'il fit interrompu par la mort, et que, n'ayant pu consacrer que trois faces du monolithe à ses propres inscriptions, ce fut Ramsès III, son successeur, qui s'empara de la face inoccupée et la consacra tont entière à sa gloire, fit dresser l'obé-lisque et grava son nom sur toutes les parties du piédestal qui restaint à sa disposition.

Le même personnage nous apprenait encore sur la face nord de celui des deux obélisques qui est resté à Lougsor, que « lui, seigneur de la haute et de la basse Égypte, germe des dieux et des déesses, seigneur du monde, soleil gardien de la vérité, approuvé par Phré, il a fait ces travaux (le Ramesseum de Lougsor) pour son père Amoun - Bâ, a Cette inscription était tout à fait analogue à celle traduite par Hermapion et ne laissait aucun doute sur la nature et la valeur de sa méthode de traduction. D'après cela, on ne craignait plus d'établir que les inscriptions des deux obélisques n'étaient que le sommaire, que l'index historique des sculptures qui reproduisent sur le pylône (frontispice du palais) toute la campagne du même roi contre les Asiatiques. « La découverte de l'alphabet hiéroglyphique par mon frère, dit Champollion-Figeac, a permis de connaître enfin la véritable nature et la vraie destination des obélisques égyptiens, sur lesquels on a tant écrit et formé tant de fausses suppositions : L'INSCRIPTION N'EST JAMAIS OU'UNE COMMÉMORATION DU ROI CONSTRUCTEUR 2. D

^{4.} On appelle ainsi certains encadrements spéciaux.

^{2.} Champollion-Figeac, Encyclopédie portatine, p. 62. On peaso bien que nous n'avons pas la prétention d'offrir à nos lecteurs un compte rendu détaillé des acquisitions égyptologiques de la science, meis nous pouvons signaler, par exemple, à leur attention, certaines concordances fort beureuses

Le rationalisme, ennemi du merveilleux, triomphait en le voyant chassé même des hyéroglyphes, son dernier asile depuis deux siècles.

C'était à se demander si l'étymologie de ce mot était bien littéralement « sculpture des choses sacrées ⁴, » ou bien encore si de savants archéologues avaient eu raison d'appliquer aux obélisques ces paroles de Jacob à Joseph : « Les bénédictions que je vous donne dureront autant que les colonnes des maissons du mystère ². » On ne comprenait plus les anathèmes sacrés contre les colonnes peintes, lapides dépitetas ³, et contre les stèles que la Bible ordonne de détruire ⁴.

Qu'avait donc voulu dire saint Paul en leur reprochant d'avoir « changé la gloire de Dieu, et immutaverunt gloriam Dei 5? »

avec nos livres saints. Ainsi, nous lisons dans l'Écriture que, « dans la quinzième année du roi Roboam, Schischak, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem avec une armée considérable. » Quel était ce Schischak? On l'ignorait. Mais voici qu'on trouve dans la vingt-deuxième dynastie un chef qui s'appelle Schischonck, et quo Champollion dit avoir vu à Karnac un bas-relief dans lequel trente navires sont conduits devant Soudouah-Malek, roi des Juifs. - Quant aux mentions de Moïse, elles se bornent jusqu'ici à celles du manuscrit Sollier (ch. v, p. 306 de ce Mémoire). Mais des nouvelles études il résulterait que Moïse fut contemporain de Sésostris, Ramsès II ou Meiamoun, qui figurent sur notre obélisque do Louqsor et dans le poëme de Pen-ta-our, si élégamment traduit par M. de Rougé. « La concordance des époques et des particularités de ce poëme ne permettent pas, dit ce dernier, d'attribuer la servitude des Israélites et leur délivrance à un autre Ramsès. Il est le seul qui, par son règne de soixante-huit ans, présente le temps nécessaire pour la longue retraito de Moïse dans les solitudes de l'Arabie. » (De Rougé, p. 40 de ce vol.)

Tout e poême est gravé sur les murailles de Karnac; quant aux bulletius ficicles de la campaçan, lis couvrent les tableaux d'I penaboul et de Rames-seum, de mêmo quo l'on voit sur les murs de Thèbes le traité de paix avec les Chêtas. « Il y a let règne de l'histoire de France, dit notre savant, qui none set moins consu que cebui de Secutis... On peut lire aujourd'hui les trois quarts des plus longues inscriptions. » (Annales de philicosphie chrétienne, 1.11, p. 38).

- De ἰερὸς, sacré, et γλόφω, je sculpte.
- Thoth, guiboth, oulim; voir M. Lacour, Hierogl., p. 246.
 Levit., I, v. 26; Ezéch., vii, v. 40.
- 4. Septante, Exode, III, v. 24.
- 5. Rom., XXIII.
-,

Ou bien encore Tertullien, en parlant de « cette énormité de l'obélisque prostitué au soleil ? »

Mais c'était surtout au père Kircher que l'on reprochait les plus superstitieuses méprises. On ne lui pardonnait pas de n'avoir vu dans les inscriptions hiéroglyphiques que « les secrets de toute la science kabbalistique et les monstrueuses imaginations d'un démonisme rafiné 4. o On allait plus loin, et Champollion ne craignait pas de l'accuser publiquement d'un odieux mensonge, c'est-à-dire de la supposition absolue d'un auteur arabe (Abeneph), dont les pères du collège romain nous ont montré les œuvres dans leur bibliothèque de Rome. Nous ne pouvons le cacher, c'était avec indignation qu'ils repro-chaient à Champollion une telle calomnie. « Kircher, nous dissient-ils, a pu se tromper comme savant, mais il était absolument incapable d'un mensonge. »

Comme on le pense bien, nous ne venons pas défendre ici le système philologique de ce prodigieux érudit, car nous le croyons tout à fait erroné; mais nous sommes certain de ne pas nous tromper, lorsque nous le croyons beaucoup plus éclairé que tous nos égyptologues modernes, non plus sur la lettre, mais sur l'esprit du sphinx égyptien. Nous sommes convaincu que Kircher ne s'est trompé que sur les mots et nullement sur le sens.

D'abord, il n'est pas exact de dire qu'il n'a vu sur les obélisques que des amulettes ou le plus grossier démonisme, et en voici la preuve.

Ce n'était pas trop humilier l'Égypte que de dire: « Les figures hiéroglyphiques nes ont autre chose que certaines formes sensibles des notions divines, et pour ainsi dire les signes des idées intelligibles; « conformément à ces paroles de saint Denis: « Il existe certains réflecteurs sensibles des vertus divines, par la contemplation desquels l'âme s'élève jusqu'aux mystères les plus élèvés; « conformément encore à ces pa-

^{1.} Brown, Aperçu sur les hiér., p. 369.

roles d'Aristote : La sagesse des Égyptiens est admirable dans l'interprétation qu'elle nous donne de toute sa théologie mystique (1. xv, ch. 15). » Done la théologie d'Hermès est très-elecé et très-profonde lorsqu'elle nous donne les raisons les plus fortes de l'unité divine et lorsqu'elle nous fait voir que cette unité de Dieu fut le premier dogme de cette philosophie antique dont Pythagore, à son retour d'Égypte, a pu dire : « Dans cette philosophie l'unité est la racine, la source et l'origine de toutes choses; » à coup sûr, on peut reconnaître iei l'identité de la théologie primitive des Égyptiens et des Hébreux. »

Dans sa Métaphysique, Aristote avait accusé Parménide et Mélisse de dualsime et de polythéisme; e hb ien. Kircher les défend ainsi que Platon, et montre à Aristote que toute leur philosophie repose, en fin de compte, sur un être intransmutable, simple, pur, vrai, et qui, ne manquant de rien, n'à besoin de personne. Quand la philosophie profane accuse le théologien paien de polythéisme, il est beau d'entendre dire au jésuite du xvt' siècle que e l'on chercherait vainement dans la philosophie chrétienne un langage plus chrétien 1. »

Assurément, lorsque la science elle-même nous montre sur les monuments égyptiens, en fait de signes écrits, le cercle image d'éternité, le triangle, les chérubins et jus-qu'au nom de Jéhovah, puis, en fait de dogmes et de rites, la trinité, le baptême, la croix, le soleil image du démiurge, verbe et organisateur du monde, elle parle exactement comme Kircher et comme beaucoup de Pères ont parlé avant elle; M. de Bougéa donc tort, selon nous, de dire que « la religion de l'Égypte a été interprétée d'une manière suspecte, tant par les premiers apologistes chrétiens que par les philosophes néoplatoniciens 2.»

^{4.} Œdipus Ægypt., t. III, 433. 2. Loc. cit., p. 248.

On ne peut donc reprocher à ce prodigieux érudit que d'avoir cra un rerere de la méaille théologique, c'està-à-dire d'avoir supposé parallèlement à cette théodicée si complète un courant de supersitions démoniaques semblables à toutes celles de notre moyen âge. Il ne s'agit donc plus que de savoir s'il se serait trompé sur cet esprit magique comme il s'est trompé sur l'alphabet, su dire de tout le mode.

Dans tous les cas, il ne se serait pas trompé seul, car, dans l'antiquité, personne n'a jamais cru que les obélisques « ne fussent qu'une commémoration du roi constructeur. »

D'abord, si l'obélisque et l'Égypte, presque toujours associés, n'avaient été coupables l'un et l'autre que de la théologie et de la commémoration politique dont nous venons de parler, pourquoi, encore une fois, cet anathème biblique et permanent contre l'un et contre l'autre? Pourquoi l'Égypte et Sodome sont-elles toujours accolées 1? Pourquoi, parmi toutes les nations châtiées, cette Égypte sera-t-elle plus humiliée que toutes les autres (humillima)? Pourquoi Pharaon, « ce grand dragon, enseveli dans ses fleuves, sera-t-il rejeté dans les déserts avec un mors qui lui traversera la màchoire 2? » Pourquoi Zacharie, Joel, Osée ne cessent-ils de vous montrer ce roi « dans la désolation, parce que le Seigneur a rompu son sceptre3? » Pourquoi Jérémie fait-il aussi parler le Dieu des armées ou le seigneur d'Israël : « Je visiterai tout ce tumulte d'Alexandrie et je mettrai la main sur les Égyptiens. sur Pharaon et sur ses dieux 4? » Pourquoi Isaïe, qui renchérit sur tous les autres, lui fait-il dire à son tour : « Je vais descendre sur une nuée légère et je vais faire trembler le cœur de l'Égypte en frappant de plaie son ignominie 5? » Ce pourquoi, le voici, car nous voulons abréger : écoutons bien les réponses

^{4.} Apocal., x1, v. 8.

Ézéch., xxix, v. 45 et 3.

Zach., x, v. 2; Joel, III, v. 19; Osée, II, v. 45.
 Jérém., xLvI, v. 26.

^{5.} Isaïe, ch. xix, v. 4, 22.

^{4.} Isale, ca. Ala, v. 1, 4.

du Seigneur, elles mettent parfaitement le doigt sur la plaie et sur sa vraie cause.

« Voici que je vais entrer dans l'Égypte et que tous ses simulaeres vont trembler comme son cour 1... car le Seigneur l'a livrée à un esprit de trouble qui la fera errer dans tous ses ouvrages comme un homme ivre... et il n'y aura plus en Égypte de ces ouvrages qui représentent une téte et une queue, et la baquette et le jone 2. »

Voici qui devient plus clair : « Je romprai cet esprit égyptien dans ses entrailles, et je précipiterai dans l'abime tout son conseil... Et nous verrons s'ils interagogravet encore Leurs simulagres, leurs devins, leurs pythons et leurs accures.» » de rendrai fous leurs paixers de Tanis et de Memphis qui ont trompé l'Egypt à

Et si nous demandons à Jérémie ce que signifient ces princes, il nous répondra : « Anonocez à Magdala, à Memphis, à Taphnis, que le glaive va frapper sur elles, et ditesleur pourquoi vos forts sont-ils putréfiés? On répondra : « Ils ne sont pas restés debout devant le Seigneur, et le Seigneur les a renversés 4. »

Traduire, comme Dom Calmet, ces forts par « des hommes

4. Isaïe, xix, v. 1.

2. Id. libda, v. 18 et 15. Tous les commentateurs se livrent devant ce verset aux plus increpables disuspaines; ils no comprenone plus surcomment à ces deux mots, la beguette et le jone, la Vulgate a pu ajouter les deux épithères : incurrenten et refrenanten, se recourfonat et autre sand, expressions que Dom Calmet nous donne pour la traduction littérale de l'hébreu.

Serons-nous donc trop teméraire, si nous voyous dans ces épithèles une allusion à nos baguettes divinationes qui se tordeut dans la min de re-chanteur, su lieu d'y voir on ne suit quelles leçons d'hamilité politique. Quant à l'e opas no reit, l'ouvrepe ne sera plus, s' nous allons le retudans ces hiéroglyphèse de serpente mordant leurs queues et dans ces corbettles de jour qu'on va nous donne pour leur symbole.

Si nul commentateur n'a vu cela, c'est que nul n'a jamais eu sous les yeux nos alphabets spirito-hiéroglyphiques.

3. Isaie. xix, v. 3 et 43.

4. Jérémie, XLI, v. 45.

vaillants qui sont tombés dans le combat, » c'est donner une entorse à la signification ordinaire du mot fort, qui, neuf fois sur dix, s'applique aux démons (voyez le fort armé de l'Evangile, les forts de David, etc.); ensuite, c'est ôter toute espèce de sens à la phrase, car de vaillants hommes qui succombent ne constituent pas un forfait, et, ici, c'est à cause de la putréfaction et de la chute que le Seigneur jette bas l'Éxyte [...]

Mais quand on retourne aux Septante, la lumière se fait aussitôt; car au lieu du fort îl y a littéralement « le bœuf que tu as choisi, » et Vatable ne s'y est pas laissé prendre : il a reconnu là le bœuf Apis, qui précisément était l'oracle et le fort de Memphis.

Comment veut-on, avec une telle persistance de semi-rationalisme chez nos meilleurs traducteurs, que les lecteurs comprennent quelque chose à l'incessant antidémonisme de la Bible et même à la culpabilité des nations?

Tous ces anathèmes sont dirigés contre les simulacres des Égyptiens, contre leurs ouvrages, leurs hiéroglyphes, leurs pythons et leur zoolâtrie, et lorsque âthovah s'écrie : a le visiterai tous ces dieux de l'Égypte, et rizitado super dess gius 1,» la meilleure preuve que les traducteurs se trompent en traduisant deus par rois, c'est que la phrase continue ainsi : « et sur les rois ; » donc, ce sont deux choses toutes différentes.

Donc, les Pères et les apologistes qui avaient interprété la religion égyptienne « d'une manière suspecte » s'étaient inspirés de l'esprit biblique.

Mais ils s'étaient inspirés surtout de l'antiquité tout entière, qui s'était montrée encore plus explicite. Quand ils regardaient sur les stèles funéraires l'âme du défunt livrée aux terribles Cynocéphales, qui l'emmènent en la battant de verges, au lieu de voir, avec tous nos égyptologues, dans ces redoutables animaux « un emblème de la infélité, » ils y reconnaissient les chiers ou parèdires mauvais auxquesle le prophète-

^{1.} Isaïe, xix, v. 25.

roi tremblait de voir livrer son ame : « Les chiens m'ont entouré... ne livre pas aux chiens les âmes qui te confessent 1. »

Ils avaient lu dans Hérodote que Varron, fils de Sésestor, en reconnaissance de la vue qui lui avait été rendue par le dieu d'Héliopolis, lui avait élevé les deux obélisques de pierre verte, après lui avoir immolé plusieurs femmes 2.

Et cela ne leur donnait pas une haute idée de « cette déesse Vertu qui présidait, selon les Égyptiens, à toute la sagesse des hiéroglyphes 8, »

Lucien leur avait dit: «Toutes ces sculptures d'oiseaux et de bêtes féroces dont ils couvrent leurs pierres sont pour eux les premiers éléments conservateurs de leurs langues magiques 4. B

Philon, juge si compétent sur toutes ces choses, disait : « Toute leur philosophie occulte repose dans ces animaux hiéroglyphiques qu'ils honorent comme des dieux 5, »

Et comme nous avons déià vu cent fois dans Creuzer que « ces symboles leur étaient dictés par les dieux eux-mêmes, » cela les rendait en effet très-redoutables.

Les Pères reconnaissaient bien, comme nous, leur éternel épervier; mais pendant que nous y cherchons le symbole de l'éternité, ils écoutaient Diodore leur affirmant que « les prêtres égyptiens soutenaient que tous leurs rites, tous leurs dogmes leur avaient été apportés par un épervier dans un livre mystérieux;... que de la venait l'habitude pour les hiérogrammates, comme pour tous les devins et pour beaucoup d'oracles, non-seulement de porter sur leur tête une plume d'épervier, mais d'avaler son cœur et de boire son sang,

^{4.} Rien ne ressemble plus, on en conviendra, à ces cynocéphales, que cet autre chien invisible qui imprima sur le bras de Mes Bénézet ses douze crocs bien marqués. (Voir notre App. complém. du les mém., ch. 111.) 2. Hérod., er. III.

^{3.} Origène, Hom. I, Sup. numer.

^{4.} Saint Cyrille, contre Julien. 5. De Cherubinis.

après quoi ils se mettaient tout de suite à prophétiser 1. »

Ils voyaient bien comme nous, car pas n'est besoin d'être égyptologue pour cela, que le serpent mordant sa queue? était l'image de l'éternité; mais ils sentaint bien qu'en l'appliquant à Phtha ou à l'ignoble boue de Mendès, les Égyptiens avaient, comme le dit saint Paul, « prostitué la gloire de Dieu ⁵ »

La croix même, ils la retrouvaient bien sur tous les oblisques et scuiptée en grand dans le tombeau de Sérapis; mais ils ne se laissaient pas prendre aux apparences, et ne s'édifiaient pas, comme nos savants modernes, devant cet hommage géoéral rendu au signe de la vie éternelle. Ils n'imitaient pas l'empereur Hadrien, qui brouillait tout en disant: « Les adorateurs de Sérapis sont chrétiens, et les évêques du Christ sont les dévots de Sérapis, « Car ils savaient ce que ne savait pas Hadrien, c'est-à-frier que ce n'est ni le rite ni le dogme qui constituent une religion, mais le dieu auquel on les apolique : « Cui vovetur ».

Quand les Pères voyaient la mouche sur les obélisques, ils se rappelaient « le dieu des mouches d'Acaron » et se souvenaient de cette réponse d'un oracle consulté pendant un fléau de mouches : « La mouche est chassée par la mouche ; » et c'était à pariir de là qu'ils en mettaient partout, et qu'elle était devenue amulette de premier ordre.

Il n'y avait pas jusqu'à la corneille et au veutour, tant de fois représentés, qui ne leur fussent très-auspects, en raison de ce que tous les magiciens ou circulateurs de leur temps portaient encore sur leurs têtes une plume de corneille, ou parce qu'on associait cet oiseau de mauvais augure à une foule d'actes supersitiéeux, aux fondations des villes, etc., et qu'il y avait « au delà du Tibre plus d'un bois dédéi aux

^{4.} Diod., 1. I.

^{2.} Ils l'avaient reconnu dans le « caput et cauda » du prophète.

^{3. «} Commutaverunt gloriam Dei. »

saintes corneilles de Junon, divarum cornicum Junonis 1; » quant au second de ces oiseaux, c'était l'oiseau de la nécroniancie.

Mais nous touchons là un point très-capital et qui pourrait nous faire envisager l'obélisque sous un jour tout nouveau.

4. - Faits merveilleux autour des obélisques,

En nous rappelant le lien de parenté très-étroit, et que personne ne conteste, qui unissait le men-hir à l'obélitque, puis la nature tumulaire du premier et les cérémonies nécromantiques dont nous l'avons vu partout entouré, nous nous disions: l'obélisque ne peut pas n'avoir été qu'un simple monument commémoratif du personnage dont ses cartouches portent le nom; il ne peut avoir fait exception, sous ce rapport, ni aux monolithes meticains, ni aux monuments scandinaves, ni à a ceux qu'un voyageur tout moderne nous montrait dernièrement encore à Ceylan, donnant lieu à de si singuliers phénomenes; avant tout l'analogie.

Alors nous interrogions l'antiquité, qui nous renvoyait d'abord à tous les beth-acen ou pierres menteuses de la Bible, partout consultées et donnant partout des réponses, comme toutes nos pierres qui virent ou qui tournent à l'intention des interrogaleurs.

Saint Cyprien, commentant ces traditions, nous disait: « Des esprits s'embusquent (delitezeunt) sous tous ces monuments... Ce sont les esprits familiers qui restent fidèles compagnons après la mort de ceux qu'ils ont fait tomber dans l'erreur². »

Ainsi, dans la pensée du saint évêque, il y avait là mânes humains et dieux-mânes réunis.

Cédrénus va plus loin : il parle d'apparitions autour et quel-

^{4.} Festus.

^{2.} De Vanitate idolorum.

quefois à la pointe des obélisques, et ce qui paraîtrait bien appuyer son dire, c'est que Julien l'Apostat, si bien informé de tous les rites paiens, reproche aux Alexandrins « d'aller DONNIR SIR LA POINTE D'UN ORÉLISQUE REXVERSÉ, afin d'oblenir ainsi des songes prophétiques ...

On ne nous expliquera pas cette fois, nous l'espérons, la prédisposition au sommeil par la commodité du siège. Il y a d'ailleurs une observation de Zogéa qui cadre merveill'eusement avec ce dernier détail: «On n'adorait jamais que le faite de l'obelisque, parce qu'on croyait que c'était un dieu².»

Comment ne tenons-nous plus aucun compte de telles affirmations, car Seldénus, grande autorité, non moins bien informé que Julien, nous dit à son tour 3 : «... Les stèles étaient élevées à la mémoire des morts, et tous ces rites n'avaient d'autre but que de convertir les démons ou les héros en véritables dieux... Les démons se glissaient avec ruse autour de ces monuments, et il ne leur était pas difficile de s'y faire rendre un culte nar des adorateurs enclins à toutes les superstitions; aussi ne se faisaient-ils pas faute d'usurper le nom du défunt et de le constituer ainsi à l'état d'immortel et de dieu. En rendant ce culte aux démons des statues, on ne saisissait pas bien la distinction qu'il fallait faire entre eux et les héros, ni en quoi les démons différaient des dieux, ou le héros de l'homme; ce que n'ont pas bien vu non plus ceux qui plus tard ont consacré tant d'efforts à ces mystères de la théologie... Mais cependant c'était Jupiter-Pluton, c'est-à-dire les démons, ou, pour tout dire, les dieux manes, qu'ils adoraient. C'est là ce qui fait qu'Évhémère et Apollodore n'eurent pas de peine autrefois à montrer les sépultures de presque tous les dieux, car c'est des morts que dérive tout le culte idolâtrique qui, pour

^{1.} Julien, Ep. Lvm.

^{2.} De Obeliscis, p. 172.

^{3.} De Diis syriis, II.

^{7.} V. — MAN, BINT., IV.

cela, s'appelait autrefois eghtzabim, c'est-à-dire douleur. 4 »

On voil dono bien que le bon Kircher n'était, après tout, qu'un plagiaire de la Bible, des auteurs sacrés et profanes, des dieux eux-mêmes et de toutes les traditions qui les regardaient, lorsqu'il disait : « Ils rendaient un véritable culte à toutes ces diverses idoles, les honorant par beaucoup de cérémonies, couvrant les murailles et les colonnes des noms de leurs héros et durécit de leurs hatis faits « (voilà le lettre et les cartouches). « Mais le diable (voilà l'esprit et le mystère), en certains tenps, ceris temporibus, parlait du haut de ces monuments, répondait aux questions de tous les interrogateurs, leur annonçant l'avenir et leur révélant les choses sacrés 2. «

On voit encore que Kircher parlait exactement comme l'empereur Julien, ce praticien consommé et couronné de l'idolàtrie.

Et qu'on en soit bien sûr, cet auguste praticien palen aurait trouvé parfaitement logique ce que nos savants chrétiens illogiques ont tant de peine à pardonner, c'est-à-dire l'exorcisme des obélisques égyptiens au moment de leur érection sur les places de Rome. C'est en effet Sixte V lui-même qui

4. «Stelæ... ad memoriam et gloriæ demortuorum cumulum statuebantur, accumulatis demum, ut sit sacrorum ritibus a posteritate uti dæmonia seu heroes, id est dii tandem censebantur... subdole enim ingerebant se dæmonia... et præstigiis animos in superstitionem proclives... ad divinum etiam cultum sibi circa hæc monumenta exhibendum illiciebant, nec mortalis qui abierat assumere nomen dedignabantur, modo ut deos immortales inde ipsi se haberi lucrificarent; Deum verum et unicum et cultum ejus exuerant. Reliquum erat igitur, et dæmonia jam ad has statuas colerent quæ, pro pacto, ab beroibus discreparent, nec videbantii, nec sane, qui spinosis ejusmodi theologiæ apicibus postea desudarunt, satis docuere atque heroes. dæmonia dii, si heroem cum iis ab homine distinguas idem sunt... Sed tamen Jovi Stygio. seu dæmoniis id est, ad eorum qui veterem de heroibus imbiberant theologiam diis manibus peragebantur. Inde est quod Evhemerus olim (uti sane et Apollodorus) ortus mortis et sepulturas omnium pene deorum demonstravit, a demortuorum autem memoria idolorum cultum fluxisse rassim indicatur. Inde idola olim apellabatur eahtzabim, id est dolor, » (De Diis suriis.) 2. Œdip. Ægypt., synt. 4.

fit subir cette préparation à celui de la place du Vatican, sur lequel on lit en propres termes :

La croix du Seigneur,
Fuyez
Puissance ennemies,
Le lion de la tribu de Juda a vaincu.

A l'inverse de trop de pasteurs modernes, les papes ont toujours eu le courage de leurs exorcismes.

Mais enfin, va-t-on nous dire, vous poussez ioin l'obstination et le préjugé. Comment! vous bravez l'évidence philologique elle-même? C'est un peu fort. Tant que l'hiéroglyphe restait lettre close, on comprenait votre aplomb; vous aviez trop beau jeu. Mais aujourd'hui que l'alphabet est à nos ordres, vous venez encore nous contester nos traductions! Prenez-y garde; ces traductions ne disent pas un mot de tout ce au'on leur faisait dire.

Doucement! nous avons toujours professé et nous professerons toujours autant de respect pour l'autorité de l'évidence que pour l'évidence de l'autorité, et nous ne voudrions pas nous démentir ici. Aussi n'entrerons-nous nullement en lutte avec nos égyploiques sur la lettre de ce qu'ils auront lu, mais bien sur ce qu'ils n'auront pas lu ou sur ce qu'ils auroront lu sans le comprendre.

Tout à fait étranger aux secrets de la grammaire hiéroglyphique, nous allons essayer de la comprendre, et nous ne hasarderons nos simples aperçus de bon sens qu'après nous être appuyé sur des hommes très-compétents.

5. - Une réserve p'illologique.

Il ne faut pas oublier d'abord que les trois classifications de l'écriture égyptienne restent pour nous, en définitive, exactement ce qu'elles étaient pour Clément d'Alexandrie. Chaque égyptologue reconnaît l'extrême justesse de son fameux passage sur les trois écritures, et c'est toujours lui qui sert de point de départ. En voiei fabrégé : « Cux qui, parmi les Égyptiens, ont reçu de l'instruction apprennent d'abord la manière d'écrire, nommée épistoly raphique (ou démotique, c'està-dire populaire) ; 2º l'hiératique ou sacrée, employée par les scribes, mais uniquement comme abrégé de la troisième ou hiéroplyphique, qui est la plus complète de toutes et se dédouble elle-même en kyriologique ou exprimant les objets propres, et enzymbolique (qui ne les désigne que par d'autres objets); mais il est une forme de cette demière qu'ils appellent les annaglyphes, c'est-à-dire hiéroglyphes transformés, et une autre encore qu'il as poplient énigmatique ; 1; tous les égyplologues, disons-nous, conviennent que ce passage du savant chrétien d'Alexandrie est la base de toute classification?

Mais ils conviennent en même temps que la définition donnée par Clément de la kyriologique par le mot premiers éléments (prima elementa, ou διὰ τῶν πρώτῶν στοιχεῖων) n'est pas parfaitement claire pour eux, quoiqu'ils traduisent presque tous ces premiers éléments par premières lettres 3: ils conviennent encore qu'ils ne voient pas beaucoup plus clair dans les anagluphes, qui, selon Champollion, « contiennent seuls les mustères... Car, dit-il, s'il existait en Égypte, comme les témoignages très-multipliés des anciens permettent à peine d'en douter, un système réservé à la caste sacerdotale et à ceux-là seuls qu'elle initiait à ses mystères, ce dut être nécessairement la méthode qui présidait au tracé des anaglyphes. Ces basreliefs ou tableaux fantastiques, ne procédant que par des symboles et contenant évidemment les plus secrets mystères de la théologie, il ne resterait plus à trouver qu'une méthode pour reconnaître la valeur de ces signes symboliques 4. »

^{4.} Clément d'Alexandria, Strom., I. V.

Voir entre autres M. de Rougé, 2º art., Annales de philosophie chrétienne; Brown, Aperçu, p. 9, etc.
 Voir la note I, fin de §.

^{4.} Champollion, Précis du syst., p. 426.

Clément d'Alexandrie ajoute que « dans les anaglyphes ils ne font connaître ce qui regarde leurs rois qu'à l'aide des mythes religieux 4. »

Or M. de Rougé nous assure précisément que « cette partie de la science ou celle des mythes religieux est la moins avancée, et que le panthéon est ce qui jusqu'ici a été le moins étudié et compris ². »

Comment peut-on des lors établir en principe que les cartouches ne contiennent que la commémoration historique des rois?

Résumons-nous. Selon Champollion, les anaglyphes sont des mystères; selon Clément, « la symbolique contient de profondes énigmes, » et selon tout le monde, les premiers étéments de la kyriologique constituent encore un problème dont on attend toujours la solution

On conviendra qu'à l'aide de trois flambeaux si peu lumineux il est difficile de voir bien clair dans la philosophie des hieroglyphes, et de prononcer en dernier ressort sur leur rationalisme et contre les superstitions de Kircher.

Nous renvoyons à l'Appendice une interprétation personnelle et peut-être rationnelle du not σπερτάπ. Contentons-nous ici de constater que selon Goguet et beaucoup de savants cette écriture kyriologique était la mère de toutes les écritures intéroglyphiques, et que selon Creuzer « c'était toujours une névélation. »

6. - Mystique des mots.

Mais revenons à ce que nous lisons le mieux, c'est-à-dire aux cartouches et aux noms propres des rois; voyons leur produit net. Ces cartouches ou encadrements elliptiques se trouvent toujours deux à deux et séparés par un petit intervalle; l'une de ces deux divisions contient le nom, l'autre le prénom

^{1.} Strom., I. V, trad. de Letronne.

^{2.} M. de Rougé, 2º art., Annales de philosophie chrétienne.

et les qualifications emphatiques qui caractérisent le souverain. Ce sont « les chéris et les approuvés, Amoun-Ra, les acceptés de Phitha, les contemplateurs des dieux, » etc., etc. « Partout, dit le savant Zoéga, partout ces rois sont adorés comme des dieux. » « Ces dans ces anaglyphes, dit à son tour Champollion, que sont cachés les plus profonds mystères. Ces louanges, ces titres, sont écrits tantôt en caractères mystiques, tantôt en lettres alphabétiques »

a Ainsi, conelut de son câté M. de Goulianof, l'un des plus savants égyptologues de l'Académie de Saint-Pétersbourg, ainsi ces légendes auraient deux valeurs : l'une patente pour les profanes, l'autre mystique pour les initiés ². Donc, si nous lisons la première, il nous reste à déviner la seconde.

Donnons-en sur-le-champ un exemple. Il est un roi Suphis ou Souphis, le deuxième, eroyons-nous, de la quatrième dynastie de Manéthon, auquel Eusèbe appliquait l'épithète trèsrationnelle de contempteur des dieux, εξ ωτιρόπτες εξ θεοξε γέρνοτ. On le regarde assez généralement comme un innovateur funeste et le premier auteur de toutes les supersitions.

Cependant cette épithète finit par paraître assez mai appliquée à un roi familier des dieux: on l'étudia davantage, et au siècle dernier l'Académie des inscriptions avait déjà change cette épithète en celle de » méditateur sur les dieux », » Aujourd'hui le doute n'est plus possible; c'est « contemplateur des dieux » ou « voyant les dieux » qu'il faut lire, et cette expression (czaphoh) donne tout de suite un sens à la phrase suivante de Manéthon: « Il fit graver le résultat de ses contemplations sur les colonnes de pierre, et le livre qui les renfermait est devenu le fondement de la religion en Égypte. »

Ainsi, bien loin de ce système de métaphores et de symboles, à l'aide duquel on veut toujours faire des inscriptions hiéroglyphiques un simple cours de rhétorique, voici la vision

^{4.} De Obeliscis, p. 470.

^{2.} Archéol. égypt., t. II, p. 360.

^{3.} Tome XXXV, art. de Mignot.

mystique, voici la clairroyance bien positivement présentée et sculptée sur les obélisques, comme base de toute la religion.

Toute la raison des anathèmes bibliques contre les sculptilia est probablement ici.

Ensuite, si nous nous reportons à tous les errements de la nécromancie, nous avons vu que tous établissaient l'association parfaite, absolue, et presque l'identification des mânes humains et des dieux mânes. Aussi la retrouvons-nous en Égypte. Le défunt, grâce à Osiris, devenait Osiris, Amoun-Râ, Canope, Pan, tout ce que vous voudrez en fait de verbes, de soleils, de démùrges, etc.

La mort était le couronnement de la vie; mais pendant leur vie, comment tous ces souverains avaient-lie été prénetrés, acceptés, gratifiés, etc.? Où nous ne voyons que des phrases, soyons certains qu'il faudrait voir des faits. Tous ces échanges de remerdiments et de promesses, de gratitude et de hien-faits, révèlent un commerce continu. D'abord l'invocation. viens, viens! « disait l'hiérophante à Amour, le dieu caché. Or, dire à un dieu caché de venir, c'est lui dire de se montere. On en disait autant à tous les dieux, à toute les désexes.

L'invocation ne restait pas sans effet. Dans la consécration du Memonium de Thebes à Amoun-Rà, à Améndhph, ces dieux répondent : « La l'a IEXTEXU, non fils, je me complais dans tes œuvres; approche; » et aussitôt tous les dieux et désesse viennent prendre possession du temple; » mais, dit Chammollion, seulement après l'avoir biene et dément visité !. »

Alors venait la présentation du roi. C'est à qui parmi ces dieux et ces déesses lui fera les plus belles promesses. On croît entendre les fées; l'une promet de lui donner le nord à fouler sous ses sandales, l'autre le midi, une troisième lui pose sur la têle le diadème du soleil ².

Enfin viennent les colloques, et nous, qui avons ru quelque chose de tout ceci, nous prenons la liberté de trouver bien

^{1.} Égypte, p. 315.

^{2.} Voir les faveurs d'Ammon à Sésostris, sur le grand édifice de Louquor.

simples les savants qui croient que tout cela ne se passait « que sur le papier ou en peinture ».

Or, toutes ces relations terrestres d'hommes à dieux se continuaient encore, et plus que jamais, hors de ce monde, avec cette simple différence, que pendant la vie on ne visait qu'à l'épopaie ou à « l'acquisition de la lumière, » tandis qu'après la mort il ne s'agissait de riem moins que de devenir lumière soi-même, c'est-à-dire Osiris, et de ne plus faire qu'un avec lui.

Sans doute tout cela est fort beau, y compris l'identification absolue, e très-catholique, » dit Creuzer. Toute l'ancienne sagesse des Égyptiens, toute la vieille théologie des premières colonnes était là. Mais il s'agissait de savoir ce qu'était devenu le véritable Verbe, en présence de tous ces verbes déshonorés.

On ne peut se le dissimuler, Amoun-Kneph ou Cnouphis, Amoun-Rá, Pan, Priape, etc., tout cela se changeait toujours en soleil et en Verbe. Il n'est pas jusqu'aux ignobles Canopes ou petits dieux rentrus, dont le risible aspect excita la gaieté de Cambyse qui les mit en pièces lors de son entrée dans le temple de Memphis, qui ne fussent aussi des Verbes. On ne peut en douter, puisque, a milieu de ses admirations passionnées pour la théologie de son panthéon, M. Guigniaut partage avec Creuter et Hirt l'opinion de leur identité avec Pritha, le créateur de l'univers. Bien plus, pour M. Mariette le beuf Apis lui-même n'est que le symbole de l'incarration du Verbe¹.

On voit que rien n'y manque.

Mais, au moins, cet abominable panthéon ne va-t-il pas se relever dans la personne des grands dieux tels que Osiris, Isis, Sérapis, Anubis, etc., et justifier ainsi l'admiration qu'ils inspirent?

Hélas! comment serait-ce possible, puisqu'on nous avoue

^{1.} Mémoire sur la mère d'Apis, déjà cité, App. M.

que, grands ou petits, tous ces dieux ne faisaient qu'un, et que la misérable Athor était déesse au même titre qu'Isis. Nous avons déjà vu que toutes ces variétés féminines n'étaient que les modifications de la même vierge immaculée 1, comme tous les désastres masculins étaient ceux du même démiurge ou roi du monde.

Il s'agit donc encore une fois de revenir à ce grand principe : qu'il n'y a d'autre différence entre toutes les religions que celle qui résulte de l'identité ou de la non-identité des personnes divines.

Un homme, avec lequel nous avons déjà rompu plus d'une lance, l'auteur de l'Histoire de la magie 2, nous raconte que « lorsque l'initié était sorti vainqueur de toutes les épreuves, si on le jugeait assez fort pour porter le plus terrible de tous les secrets, un prêtre voilé s'approchait de lui en courant et lui ietait dans l'oreille cette parole énigmatique : « Osiris est un dieu noir. » Ainsi, dit-il, cet Osiris, dont Typhon est l'oracle, ce divin soleil religieux de l'Égypte s'éclipsait tout à coup et n'était plus lui-même que l'ombre de cette grande et indéfinissable Isis 3, »

L'auteur ne nous dit pas où il a pris ce détail; mais, cette fois, nous ne le contredirons pas, car nous le retrouvons par-

Oui, partout, les Anubis, les Osiris et les génies psychopompes sont des dieux noirs.

Et M. de Rougé nous le dit : « Osiris lui - même est un dieu infernal 4. »

Quand on l'adore comme le soleil, c'est uniquement comme soleil d'occident prêt à descendre aux abîmes, car les Égyp-

- t. Vol. II, ch. vin.
- 2. Sous le pseudonyme d'Éliphas Lévy, p. 29.
- 3. Loc. cit., voir vol. III.
- 4 C'était le contraire chez les Hébreux. Dans la Bible, c'est le soleil levant qu'on adore, et quand notre orient descend aux enfers, il y descend en vainqueur pour enchaîner le souverain indigène et pour en ressortir aussitôt.

tiens abhorrent le soleil d'orient et surtout le soleil levant.

« Il est certain, dit M. de Goullanof, qu'Osiris, Sérapis et Canope étaient un seul et même personnage, et que l'antiquité les identifiait avec Pluton. On leur dévouait les entrailles des morts pour obtenir d'eux la rémission des péchés 4, »

C'est devant ces terribles divinités de l'Amenthi, que l'on voit, dans le fragment de Chécrémon, les pauvres patients à genoux, se frappant la poitrine et précédés du groupe han, qui exprime la prière gémissante. M. Lenormant nous dit que sur les stèles sépulcrales de la douzième dynastie il est écrit que « l'on pouvait entendre les lamentations des morts à la porte du cimetière d'Abydos, la nuit ou sur le minuit de la fété de l'embaumement. »

C'est à Ammon-Pluton qu'appartiennent les momies. Toutes sont marquées de son sceau $^{2}\cdot$

Mais voici quelque chose de bien plus grand encore; c'est que tout ce panthéon sublime relève immédiatement du serpent; et, ne nous y trompons pas, quoique les Égyptiens l'appellent a bon serpent, et biorativ, être divin, a le leur est bien celui des ophites, ces adominables seclaires des premiers siècles chrétiens, dont tous les symboles, dit M. de Matter, appartiennent à l'Égypte à un point qui ne permet pas de placer ailleurs leur origine 2. »

Mais ces ophites étaient adorateurs de Seth, dont Champollion reconnait l'identité avec Typhon, et dont le symbole était un âne. « Typhon-beth-aren, ou pierres menteuses de Typhon, » disait Clément d'Alexandrie, en parlant des obélisques.

C'était le serpent-soleil des Abraxas, ou talisman de ces hérétiques. « Ce serpent-soleil, dit Goulianof, avait une tête de

^{1.} Revue archéologique, t. VII.

^{2.} Voir, entre autres, celle de Pétemon (Champollion-Figeac, Egypte, p. 341).

^{3.} Matter, Histoire du gnosticisme, t. II, p. 485.

lion radiée, entourée des sept planètes, car on voit par là que le sabéisme des Égyptiens s'emparait insolemment des idées les plus saines du christianisme pour les souiller de la boue de leur révoltante imagination ¹. »

Et, dans le fait, c'était le phallus et le linga qui étaient suspendus à la porte de l'Amenthi, comme ses armes parlantes. Ici c'est Ammon recouvert de sa peau de bélier, symbole de

la turpitude.

« Monstrueux simulacres, s'écrie saint Jérôme, par lesquels on était initié dans les mystères d'Isis comme dans les mystères de Mithra, en compagnie de la corneille, du griffon, du soleil et du lion ²1 »

« Singuliers initiés, dit à son tour Goulianof, qui s'appelaient mutuellement les hommes tims, los femmes hyènes, Quelle étrange communauté de bêtes et de soldats l'Qui décidera à qui de Thoth ou de Zoroastre appartiennent les origines de ces bizarres déhominations 3 ? »

Tout est triste ici; il est vrai que les morts ne devaient pas étre rassurés par la qualité de secrétaires-rédacteurs des mémoires de leur vie, puisque ce sont les terribles cynocéphales « qui sont toujours représentés tenant la plume du scribe à la main 4. ».

Quant aux déesses vierges représentées sur tous les monuments, que peut être une lissi disant : 2 me lève dans l'étoile du chien? une Sati ou Proscrpine égyptienne qui reçoil l'âme du défunt à l'entrée de l'Amentii? une Babaste, fille de la lune, pour laquelle, selon Plutarque, on brâlait des hommes vivants à Héliopolis § une Bauto, divinité des térèbres primordiales, et à laquelle était consacré le crocodile § » une

Archéol. égypt., t. II, p. 301.
 De Abst., I. IV, § 18.

De Abst., I. IV. § 18.
 Id., I. II, p. 345.

⁴ Champollion-Figeac, Egypte, p. 289.

^{5.} De Isid., p. 380.

C'est elle qui figure sous le nom de l'em sur l'obélisque de Louqsor, et c'est elle qui, selon Clément, était chargée, dans les mystères, d'exciter le

Athor, dérivée d'Astaroth, si nous en croyons Jablonski, et toujours suppliée (quelle patronne!) de rendre le défunt agréable à l'Osiris d'occident et à toutes les puissances de l'Amenthi ¹? Qu'est-ce, enfin, que tous ces soleils qui ont tous la prétention d'être le Dieu un et qui se font une guerre implacable ²?

Quant aux rois, pourquoi sont-ils presque toujours armés du bâton augural ou *lituus?* et pourquoi portent-ils sur leurs têtes des serpents dont l'épithète, selon Goulaniof, est antiquus 3?

Mais ienons-nous à cet égyptologue distingué, le seul peutétre qui ait pu, grâce à l'absence d'un préjugé, pénétrer dans l'esprit liturgique ou plutôt magique de tout ce grimoire monumental. Il l'a fait et l'à fait de main de mattre, sinon au point de vue phiologique, que nous ne sommes pas en état de juger, au moins au point de vue théophilosophique, qui ne saurait nous paraître doutexu.

Nous le croyons sur parole lorsqu'il nous dit (avec Job, xvv, et avec Isaie, xvx, 7) que le erocedite ou dragon est le constant emblème de l'Égypte et des Pharaons toujours représentés comme puissances de ténèbres; et cet nous rappelle l'épithète àfyar, ténèbreuse, donnée par les Grecs à l'Égypte. Ce crocodile, suivant Plutarque, était encore supposé possédant le don de la divination; de sorte, dit-il, que « le vrai nom de l'Égypte était divination ténèbreuse; » d'où le nom knef xepo, donné par saint Épiphane.

Quant au dieu Pan, pour M. de Goulianof, le Priape des

rire par la plus indécente des poses. Voilà, certes, un grand honneur pour notre monolithe; il est vrai que nos allégoristes ont oncore trouvé là nous ne savons quello sublime arrière-pen-ée; sons magnifique et caché, selon nous, et, selon nous, beaucoup trop manifeste.

^{4.} Champollion-Figeac, Egypte, p. 425.

Voir, sur la stélo do l'hymne à Osiris, la révolution religieuse accomplie par le successeur d'Aménophis IV, Khou-en-aten, qui substitua le culte du soleil rayonnant à celui d'Ammon, qu'il se mit à persécuter et dont le nom fut partout effacé.

^{3.} L'antique serpent de l'Apocal., xu.

Grees, c'était, à ses yeux, l'emblème panthéistique du démon prince de ce monde; et comme ce Pan est en même temps Amoun-Rà et Amoun-Soleil, pour lui toute l'Égypte relève du même principe, et son soleil est le vrai Lucifer tombé de la Bible.

Les hiéroglyphes du puits, de la mouche, des sauterelles, du boulf roux sont très-clairs à ses yeux, ditt, puisqu'ils se retrouvent dans tous les cultes idolatriques, signifiant a puit de l'abime, Belzébuth, dieu des mouches, sauterelles ou mau-reux, qui couvrent nos obélisques, ils ne peuvent encore lui laisser aucun doute, puisque partout il les retrouve donnés comme attributs des dieux de la mort. A Babylone comme au mont Soracle, pendant que les dragons ailés se retrouvent dans le Sammael des rabbins, « qui volait comme un oissau ⁶. »

Quant aux serpents knefs, serpents barbus, aux pieds rouges et humains, «ce sont, dit-il, les prototypes parfaits de nos démons du moyen âge; et comme tous ces monstres sont solidairement unis à leurs bons et grands dieux et ne font qu'un avec eux, il n'y a pas moyen de les disjoindre et de former deux cités comme dans la théologie chrétienne. »

Mais nous trouvons dans M. de Goulianof une leçon hiéroglyphique qui nous frappe encore plus que les autres; c'est celle qui regarde la fameuse corbeitle mysitique. On sait que ce signe est un des plus fréquemment répétés sur les obélisques. Champollion et son disciple Salvoini dissèquent de mille manières le substantif littéral appliqué à l'image corbeille, et lorsqu'ils en ont mis à nu la charpente, ils sont tout étonnés de voir que, bien loin de rentrer dans la signification corbeille, ce substantif donne constamment l'idée de mettre, seigneur, de domination, en un not; mais s'ils avaient bien voulu réfléchri à ce que Salvoinii trouve plus loin lui-même,

4. Et ajoutons : « qui se retrouve dans les entrailles de la terre. »

à savoir que dans une foule de cas on emploie indifféremment une corbeille, un splinis, un serpent, et qu'on y joint fort souvent l'image de Sérapis, dieu des enfers, ou du dieu Pan, et que la corbeille était peut-être plutôt une coupe ou un basin, peut-être auraient-ils eu toutes les clefs du mystère sans tant de frais philologiques. On aurait pu définir la corbeille, « la coupe et l'instrument de divination employé par le voyant lorsqu'il cherche à pénétrer les sphinx proposés par le dominateur du monde 1. »

Si toutes ces leçons étaient fondées, et cette fois ce n'est plus Kircher qui les donne, mais un académicien disciple de Champollion, il faudrait bien reconnaître que seules elles expliquent tous les anathèmes de la Bible et leur réalisation dans l'histoire; elles expliquent en outre ce propos si remarquable tenu par Rufin: « Qui pourra raconter tous les crimes des Canopes? car à Alexandrie cette religion, sous le prétexte des lettres sacerdotales (c'est ainsi qu'ils appellent les lettres égyptiennes), était devenue une école publique de magie; » elles expliqueraient enfin comment, avec certains principes daus l'esprit, un ignorant complet en copte et en langage hiéroglyphique pourrait voir mieux et beaucoup lus Juste que beaucoup d'égyptologues de profession.

4. On se rappellera que Joseph avait été préposé par Pharaon à la pénétration des énigmes du sphinx, et que lorsqu'il voulut effrayer ses frères il fit mettre dans leur sac « la coupe dont il se servait pour deviner. »

^{1. *} PROPOSITION D'UNE HYDOTHÈSE PHILOLOGIQUE. » — Noas avons encore monter, pièces en mais, que le fameur passage de Clèment d'Avoundrie, piec son mais, que le fameur passage de Clèment d'Avoundrie, sur lequel, en définitive, est basé tout le sysème modemne de lecture, restalt totalement incompris dans l'une des ses expressions, et la voici. Le savant docteur, après avoir diviér l'écriture en trois classes, et la voici, Le savant docteur, après avoir diviér l'écriture en trois classes, l'épitadaire voi demotique, l'hiérardipe on anerée, en font l'héroglepphique, classes, d'une encorroctte dermière en symbolique et en xinotocoppe, c'estidire, bellou li, è céritaire pur les xeuxuses à Lisburgs, de les enguêres, o't que peuvent être ces prenières éléments? C'est ce que tout le monde marial avoir cherchés ans souch issuri del.

Cependant σταχεία signifiant lettres, éléments alphabétiques, on avait cru jusqu'ici devoir s'en tenir là; seulement on différait sur la nature de ces lettres. Les uns, comme Champollion, en faisaient des initiales de lettres ; les autres, comme Goulianof et Klaproth, des initiales de mots; d'autres, comme Letronne, des lettres primitives : et ce qu'il y a de plus tri-te, c'est que ces lettres hypothétiques, on les exploitait sons les possédor encore. Les uns leur faisaient représenter l'idée, et alors c'était le système idéographique; les autres y voyaiont l'imitation de la chose, et c'était le système figuratif; les autres en faisaient des acrostiches; les autres, enfin, ne leur attribusient qu'une valeur phonétique, etc., etc. (a).

On comprend que, grâce à une tello variété de systèmes, il devenait assez difficile de faire concorder les traductions diverses; de là des discussions sans fin sur le tiers environ des interprétations courantes, et parfois même une sorte de propos interrompu assez plaisant. « Co mot erreguiz continuait, dit notre dictionnaire, à être l'objet des plus vives discussions. » On voit qu'il pourra se passer encore bien du temps avant que l'on ne couse dans une langue que l'on devine encore plus, à l'heure qu'il est, qu'on ne la tradult. Encore une fois, que pouvaient être ces lettres ou ces éléments? Voilà

toute la question.

Quand on se reporte au caractère révélateur et mystérieux généralement accordé à l'écriture kyriologique. la pensée se reporte aussitôt à ces lettres kabbalistiques qui jouent un si grand rôle dans tous les cultes, c'est-à-diro les lettres runiques, les caractères sacrès cunéiformes, les lettres de Milet, au moyen desquelles les magicions opéraient, enfin les lettres éphésiennes, dont « se servait le pythagoricien Androcides et qui remplaçaient des symboles (b), a

« C'est dans les initiales de ces lettres, dit M. do Goulianof, qu'il faut chercher les organes de tous leurs mythes, le principe de leur idolátrie, la raison de tous les attributs des dieux et la source de l'astrologie (c). »

« Cette expression, διά τῶν πρώτῶν, par les premiers, répond parfaitement, dit notre auteur, aux initiales des mots de la kabbalo (d). »

Mais, kabbale à part, pressons donc un peu ce mot σταχεία ; « Σταχεία, dit Letronne, signifie lettres parlées, » à la différence de γράμματα, qui signifie « lettres écrites. » Or, comme σταχεία est appliqué ici à l'ecriture, si Letronne a raison, ce mot ne veut pus dire « alphabet. »

Autre chose encore. En traduisant & par l'adverbe par, nous disons écriture kyr... par les lettres; mais il nous semble que, dans ce cas-là, ces lettres ne seraient pas au génitif, et qu'au lieu de dix empaise nous aurions διά στοιχεία. C'est tout le contraire, lorsqu'on lui donne son autre acception de « à propos, en raison de, sur, » etc.

⁽e) C'est-à-dire que telle lettre exprimait, quand en la prosonçait, l'objet qui répondait à (b) Saint Clément, Strom., V.

⁽c) Archéol. égypt., I, p. 178. (d) Id. (bid., p. 113.

Voyons! n'auroit-il pas par hasard un autre sens? » Il signifie encore, continue notre savant, principe con-titutif des choses. « Abl c'est important à savoir. Serait-ce done ic par hasard « eléments constitutifs des mots?» Goullancf serait de cet avis peut-être, mais il faut nous le prouver.

Quant à nous, sans détour et en toute simplicité, nous émettrons une opinion que nous nous étonnons fort de n'avoir jamais rencontrée nulle part.

On se rappellem peut-ler qu'a propos do ce même mot sezoja: employé per l'aplure sain l'abel pour dire au valis que s'oragel lis-ciarie nefinats à cétaient tous la pui-sance d'a-cétemant du monde, revojá va sezoja, passage tetaient tous la pui-sance d'a-cétemant du monde, revojá va sezoja, passage traduit lunquiers de paront per les s'instructions éférentairs du monde, romais van sende de cet sautre membre du verseit s'instructions éférentairs du monde, rem paron de cet sautre membre du verseit s'individual s'instructions éférentairs qui n'étient pas variament des dieux, e ci nous avons été sesce heureux pour frouver dans saint lean Chrysostome le sens évident pour nous « des anege préposis au védement de ce monde, c'est à -dire aux autres, et aux quaire étéments (q) » Aurions-nous cette fois le même bouleur opuy le nobem mot?

Ne fût-ce que par convenance, il nous semble qu'il serait bon de rechercher d'abord dans celui qui nous livre le problème, c'est-à-dire Clement d'Alexandrie, s'il n'aurait pas rendu sa pensee plus claire ailleurs en paraphrasant le même mot.

Or, le vicie précisément employé dans notre sens. Après avoir parté « des orgies divines perdant lesguales on portes n procession les images dorées des dieux et quatre simularces qu'ils appellent les quette le les petits de l'entre de l'entre simularces qu'ils appellent les quette lettres (b), » as perses s'échier d'élèmentes, suiétes par les pritagoriches, leur tiennent lieu de symboles, fune signifiant les s telebres, une autre le nuinière, une troissieme la sterre, » une quatrième l'en més, « net», c.(c), et après quoi il ternine pur ces nots qui nous praissent tranche la question : 15 tensespement storé. L'étotique des enfants (« requesties) comprend l'interprétation des quatre éléments, car ils applient la terre bette, omme Orphés et comme Dien dans ce passage: « Permis dans tes mains de la terre (bedy), et procèle aux aruspices d'), «

Plus loin, après nous avoir montré Empédocle adressant quatre vers à la terre, à la mer, à l'air et à l'éther,... il nous dit que le divin Branchus de Milet (lettres milésiennes; faisait répéter au peuple les acclamations suivantes : » Bedy, zaps. chlon, plectrum, etc., terre, feu, enfer, éther, etc. (c). »

Il nous semble que la pensée de Clément peut d'autent moins laisser de doute sur son στεχτίο», que nous parlant encore atlieurs du voile de pourpre qui, dans le temple des Hébreux comme dans ceiui des Égyptiens, voilait

⁽⁵⁾ r Quant je vois dans los saintes Écritares l'ange du feu, dit Bossot, l'ange du l'asu, etc., e compendà ce qui a pa donner linn aux acreurs du paganasme, a (Sermon sur les desans.).
(b) Strows, 1, V, § 7.

⁽e) Id. 100d., & 8.

⁽d) Id. 101d.

⁽e) Id. 64d.

le Saint des saints, il aous le donne précisément comme signifiant que la nature des étéments obtient les révélations divines; car, ajoute-t-il, la pourpre vient de l'eau (a), » cequi revient à ce mot de Creuzer: «L'écriture kyriologique était toujours révélatrice. »

Mais Clement d'Alexandrie n'est pas seul. Les Septante, pour désigner l'éternité, se servent aussi du mot erogréa, comme synonyme d'alèra, quoique bien certainement ils ne regardassent pas les éléments comme éternels.

Mais les païens les regardaient comme lels. Aussi dans son Commentaire au les hiéroglyphes Horapollo débute-t-il ainsi : « S'udressant aux initiés, l'hiérogrammate demande : « Luc_e ainse repaison, comment représentez-vous l'éternité l'« El l'initié répond : « En peignant le soleil et la lune, parce que ces éléments, avezquis, sont éternets (b). »

Nous socie revenu aux éléments sidéraux que nous avons eru trouver dans le neurgia de l'epite aux Galaises. Ny révouvemicino pas suaits les phanéts qui, précisément, s'appolainet spéras nhavirut Elles nous expliqueraient co cil mé de Zoda, que, sur l'oblisque du cirque, à Rôme, il y avait une famme dorve représentant les soleil, autour duquel on coursit avec sept chars représentant les planéts (c). Le grand archéologue, devand educ cippes conservés au feu et au seut, s'écriait : el lis ne le sout donc pas à des hommes, mans à des geines. Au a reste, qu'et de cédent que ce sont les hiérogylphes qui barnissent tous les matériaux de cette philosophie d'Alexandrie sur la théologie occulte et tous les orfress de démons. El stor ou pett dire que les obéliques se straient que des convents de PARENTÉ ENTRE LES DIEXT et les DIEXT été les nouvest d'els neuvest de le couvert de le result de le register de le re

On ne saurait mieux dire; mais, du moment que l'on continue, malgré ces phrases, à vénérer la mémoire de Zoéga, il serait juste de réhabiliter un peu celle de Kircher.

Toute sa dectrine, en un moi, se résumait dans ce passage : Deux genres de parables, le sunse démolgues, l'apuès, pour exprime les resembances vulgaires; les autres acrées, 1,100, renfermant les mystères de la doctrine. La premiere s'apiquait aux lousages des rois, la seconde aux propriétés des intelligences... (On voit qu'il est impossible de mieux distingure et de sisgualer plac clairement aux modernes l'érolicises de leux effets.) Cest la vraie doctrine que Meccure l'risnéglute avait enseignée aux reuls prêtres. Ce sont les premiers rudinents de la doctrine des éfémonts, eregis-ines; l'invée par les premiers patriarches, et dans laquelle Môise avait été in-struit (e')...

⁽a) Strom., § 5. (b) Horapollo, l. (c) De Obelisc., p. 30. (d) Id. ibid.

⁽s) a instruit dans toute la sugress des Égyptiens, a disent les Acter des apôters. Duce les hiénoglyphes et les y mboles sont d'origine aussi primitirament orthodor que les comparations nologiques d'infachant et ces yymboles du même ordre dont saint Denis fait un muni del dope (voir notre chapitre Y). Les hieraglyphes, incon-nous, ne nont un vrai Acins intellectuel que lecreguit not dé décommés au posit des étemen et de la nolitire.

T. V. - MAN, RIST., IV.

Kircher a donc parfaitement distingué et distingue encore fort bien que tous ces caractères avaient fini par devenir autant de talismans et de signes prophylactiques ayant, suivant eux, une certaine vertu naturelle pour l'attraction des bons ou le rejet des mauvais esprits (a).

Il faudrait nier l'évidence pour contester encore ce dernier point à Kircher, Rufin nous l'a dit : toute leur religion n'était plus autre chose ; leur belle théologie primitive avait dégénéré en une théologie d'Abraxas, et les gnostiques da second siècle, tout en y ajoutant parfois l'élément chrétien comme pour le déshonorer, n'ont jamais reproduit que les superstitions que l'on retrouve aujourd'hui sur les monuments les plus antiques. Horapollo nous l'a dit : « Ces deux têtes d'homme et de femme; dont

l'une regarde en dedans et l'autre en debors, ce sont le préservatif et le remède (praesidium ac remedium), » Ils prétendent que, munis de ces deux têtes, qui pour eux représentent deux lettres, ils ne craignent aucuns démons (b). « C'est là, dit Canssinius, c'est là le phylactère et l'amulette ou ligature. On peut ranger, parmi ces talismans, ces lames de cuivre ou mírala. couvertes de caractères et déposées dans la bouche des momies, »

Montfaucon en fournit beaucoup d'exemples, et la science commence à les comprendre. Ces lames, selon les rabbins, portaiont le nom du génie auquel était confié le corps embaumé et salé; c'était ordinairement celui d'un enfant (c). C'était là la mission de l'horoscope et de l'astrologie, car presque tous ces signes étaient astrologiques et empruntés encore à nos éléments sidéranx. Écoutons encore la grande autorité de Seldénus : « Avec tous ces téraphims cadrent ceux que les Grecs appellent σταχεία, formés sur les figures supposées dans le ciel, et présentés comme des phylactères ou dieux préservateurs. Ceux qui fabriquaient ces crosses étaient appelés devins par les éléments, στοιχείαμαντικεί (d).

Nous avons dit encore que ces orageix étaient traduits dans les Septante par le mot ciève, et nous avons ajouté que ces pieux et savants traducteurs, ne pouvant reconnaître l'éternité des éléments, ce mot, sous leur plume, devait signifier autre chose.

Selon nous, il devait signifier les Éons on ces génies élémentaires dont le gnosticisme alexandrin a si terriblement abusé, et dont saint Paul proscrit l'abus sans les nier eux-mêmes.

Selon eux, ces Éons étaient les attributs divins, les fruits, les pléromes, dont le verbe ou kéroc était la plénitude. Els présidaient aux sept cieux planétaires, aux douze signes du zodiaque et aux quatre éléments.

On les désignait par des lettres symboliques renfermant de grands secrets. et ces lettres, qui sont tout simplement les nôtres, A. I. H. etc., « paraissent,

⁽a) OEdip. Ægypt., part. III.

⁽b) Hieropl., zzrv. (e) Voir, au chapitre rémonsant, § 1, tous les infanticides qui s'ensuivaient d'ordinaire

Cet usage avait été condamné par la Faculté de Paris, en ces termes : « Images de métal cu sacrées ou plutôt exérces, selon les rites voulus. » (d) De Dies Syrife syntag., L XXIX.

dit M. Matter, ponvoir expliquer quelques passages d'un manuscrit copte encore inédit, que possède le Musée britannique, et quelques inscriptions des pierres gnostiques (a). »

Terminons par cetto réflexion d'un auteur qui nous paratt bien inidormé, sinen initié. «On est forcé de reconnaître que les doctrines auvies de nos jours dans nos temptes maconniques tirent leur origine des mystères et des doctrines de l'Égypto. Nous en conservons toutes les traces dans nos réceptions, initiations et certains ordres.

«C'est ainsi que, dans l'Allemagne et l'Italie, les FF, admis au degré de RR. + +, ont toujours porté au doigt an annean, soit en or, soit en argeet, sur lequel étaient gravées les initiales I. A. A. T., Ignits, Aer, Aqua, Tellus, le feu, l'air, l'eau et la terro. Empédocle, on le sait, avait divinisé ces éléments.

 Quant au mot de passe, c'est-à-dire celui qu'on est obligé de dire pour étant introduit dans une loge, il se réfère aux quatre anges qui président aux quatre étéments.

Voici le problème de notre στωχεία éclairei. Au lieu de vouloir dire, ce que toute l'école moderne suppose, « éléments alphabétiques, » il signifiait ce que Sanchoniaton appelle quelque part les « caractères sacrés des éléments. »

On voit que chacune de nos académies pourrait tour à tour gagner quelque chose à l'étude si méprisée de l'occultisme; car il ne suffit pas de lire et de traduire à grand renfort de dictionnaires, il faut encore comprendre, ne fait-ce que pour ne pas enfanter sans cesse des in-folio qui n'ont pas de sens,

- II. « DRÉLISOUTES ET HIRROGLYPHES SOUS TOUTES LES LATI-TUTES.» — Dans son mémoire sur « la Spèrée et les Constilations de l'autique autocomie hiéroglyphique, » M. de Parrvey nous semble avoir établiportiatement que peu de temps sprés le déluge il existait à la fois en Chaidée, en Égypte, en Chine et dans l'Inde, tout un système d'écritere biérogisphique, initiant les groupes formés par certaines évolies célèbres et apprimant les idées abstraites cerbes dérrière les noms donnés à ocs afériasus (é).
- Le 5 février 4820, MM. Ampert, Delambre et Cuvier lisaient un rapport très-approbateur sur ce mémoire. En 4826, le même savant publiait un nouveau mémoire sur l'origine

unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples. Par exemple, ces expresions aimé de..., chéri de..., approusé par..., que nous lisons dans tous les cartouches, M. de Paravey nous les montre sur tous les zodiaques, et notamment en Chine, représentées, comme sur nos obéliques, par doux lignes parallèles, réunies et croisées par deux petites,

Ce signe est encore appliqué, sous le nom hiéroglyphique de Tsung, à la (a) Histoire du gnosticisme, t. II, p. 110. (b) On appetile astérisme le signe de convention graphique désignant les constellations. constellation des deux gémeaux, et Delambre déclarait encore que « l'identilé générale de tous ces signes suffisait pour le rendre certain que tous les peuples avaient puisé à une source unique et commune qui ne pouvait être que la Chaldée».

Près d'un siècle avant lui, M. de Guignes, en présence des mêmes vestiges, suppossit entre la Chine et l'Égypte une grande communauté d'origine et de langage, et Young, le prédécesseur de Champollion, s'étonnait de voir que les Égyptiens, comme les Chinois, avaient donné une valeur phonétique à leurs symboles.

Ni l'un ni l'autre, par conséquent, n'aurait pu démentir Kircher a'exprimant ainsi : « Les obélisques chinois, ceux de l'Inde et du Mexique nous offrent de très-grandes analogies; quant à leurs alphabets, nous n'entrerons pas dans le détail de leurs différences. Mais nous remarquerons que les traits principaux s'y retrouvent. D'abord la croix +; puis le cercle 0; puis les figures d'animaux, de végétaux, etc., par exemple le scarabée, les serpents, les dragons (les dragons de Fó sont un de leurs livres). Les brachmanes ou gymnosophistes sont aux Indes ce que les mages étaient en Chaldée, les kabbalistes chez les Hébreux, les philosophes chez les Grocs, les prêtres et les prophètes chez les Égyptiens. Aux Indes la pagode de Chauleus est couverte de caractères que les missionnaires nous envoient et dans lesquela nous retrouvons encore nos animaux et nos caractères mystérieux avec de légères différences. On y retrouve les trois mondes, intelligible, céleste et élémentaire, influant l'un sur l'autre, rien n'existant dans ce monde aublunaire sans être influencé par un astre, et aucun astre n'étant sans une intelligence correspondante dans le mondo intelligible. Les Arabes possèdent encore tous ces signes, les emploient dans le même but et les appellent « lettres indiennes (a).»

Quant aux Mexicains, on ne peut deviner pourquoi Kircher, y retrouvant les mêmes peintures, les mêmes signes, etc., leur refusait le caractère hiéroghyhilque ou mystérioux. « Il est cratans, écni-il, qu'il n'y a aucun mystère envelopé sous ces signes, si quidem cratrum est nihil sub iis latere arcents rationibus involutum (b). »

Il est assez curieux d'entendre à ce sujet un Anglois rationaliste, lord Kingsborough, dans son grand ouvrage sur les «antiquités du Mexique, » reprocher au père Kircher d'avoir péché par défaut de mysticisme.

Il ne péchait que par défaut d'analogie, car il est impossible de fermer les yenx à l'identité des signes.

Nous avons devant nous en ce moment le Mémoire lu en 4855, à la réunion de la Propagation de la Foi, par le R. P. Bonduel, missionnaire au Wisconsin (Élats-Unis de l'Amérique du Nord). Ce mémoire contient la nomenclature des objets, ou pitud tolés pidés que le siain prétre venait déposer comme un trophée glorieux dans les mains de ses collègues. Avant d'en voir

⁽a) GEdip., t. III, 28, (b) Id. tbid.

les gravures, nous avons vu les objets eux-mêmes. Ce sont des statuettes en bois, du type égyptien, d'autres parfaitement chinoises, des éperviers en bois et des plumes de cet oiseau qu'ils placent sur la tête de leurs chefs, avec ni plus ni moins de grâce qu'on le faisait sur celle des pharaons; vient ensuite la peau du grand serpent Ketch-Kinèbeck. C'est elle, bien qu'elle ne nous ait inspiré que le désir de ne pas la toucher, c'est elle qui inspire les bons sorciers bien différents des mauvais, et nous allons voir tont ce qu'il v a de rassurant dans leurs doubles procédés. Le père Bonduel devient ici notre témoin. « Les bons sorciers, dit-il, et les mauvais qui portent cette peau de serpent sur lenr tête, pendant que les autres n'emploient que celle de la loutre ou de l'ours, se réunissent tous dans une cabane de 42 à 48 pieds de hauteur, qui devient pour eux le Saint des saints. C'est au mauvais sorcier qu'on fait toujours les honneurs de la séance; c'est lui qui préside et qui opère. Les invocations commencent au son du tambourin, comme chez les Lapons. La note du chant est lugubre et solennelle, toujours en la mineur, et les paroles que le chanteur harmonise avec elle indiquent qu'il doit avoir vu le monstre qu'il invoque, car il le désigne en ces termes : « O toi, qui « es armé de dix griffes, viens et descends dans ma cabanel » Le chant dure assez longtemps et ne cesse qu'sux approches du génie invoqué. On le reconnaît cette fois aux mouvements irréguliers qui commencent à balancer cette cabane dont le sommet doit finir par toucher presque à terre sans tomber. Alors on entend tomber vers le centre quelque chose de lourd, mais d'invisible, avec lequel la conversation s'engage aussitôt... »

Le reste du récit ne serait pas ici à sa place. Nous en extrayons seulement cette particularité, que ces opérations, pour bien réussir, « ont besoin d'être faites dans des lieux arides, écartés ou aur les bords d'un marais fangeux. » Toujours les conditions de l'Évangile!

On voit que dans tout ceci le rôle du bon sorcier (de l'agathodæmon égyptien) se réduit au rôle d'officieux et d'adulateur du mauvais. Grando leçon! car elle explique à elle seule toute la théurgie païenne.

Msis rentrons dans notre sujet. Au nom de qui, ou par quelle vertu tous ces prestiges viennent-ils de s'opérer? car le père Bonduel en appelle à tous les missionnaires sur l'impuissance absolue de la jonglerie pour leur explication.

Or, toute la vertu réside dans une sorte de totres ou bisson érgrétien, le même précisément qui se trovue gravé sur nour obélique de Louque, ret couvert de divinités égyptiennes. Le crocodite, par exemple, que ces peuples du Visconsin in ont certes jussis vu; la sirien, qui reposuse ce recodité dans son fleuve, comme pour marquer la séparation des deux powerins productions des deux powerins productions de le comme de la comme Ammon : tous ces an simust forment l'avenir métempsychique de leurs adorateurs. Chacan d'ext doit se la comme de la

son totem; et qui donc pourrait le reprocher à ces pauvres sauvages, paisque Pythagore l'avait dit et fait avant eux?.

Enfin, sur une autre planche, on voit une quantité du cercide tournaits, qui semblent indiquer le rotation des artiers ou cellé de la terre, des triangles, des tombeux, des sphint, cette figure numérale souvent répétée, un miroir enchâtes dans les coppe de Trainaite chéois, instrument de chiervagence dans lorquel le magicine semble lirre les maladies et les remèdes nécessaires an avair une forme atempates, jouis endit tous les nomes de constitutions, d'astres, de tomererse, donnés à leurs enfants au moment de leur maissance et donnés par un véritable modiquer profeséntant Status es pount au millieu de toutes ces constellations, comme le vrai Donnésa Traduch. Or, chacen des animants den destont devient un signe de renomaissance pour tous cext qui l'out choisi; c'est le accret maçonsique qui les soit parout, qui les lait se retrouver en loss lieurs, et soccade tous leurs listendis comme toutes leurs.

Explique maintenant qui le pourra toute cette transplantation égyptienne, e, nos fois cette transplantation expliquée, explique en outre qui le pourra cette indélébile mémoire de signes, d'observations infinitésimales, chec dos gens qui n'errivent jamais, lorsque les peuples qui écrivent ont tant de peine à conserver les faits et les prescriptions de leurs anchers en semblable maière.

Un homme qui s'est fait une grande réputation et d'esprit et de svoir, le président de Bosses, avait prafitientent compris le rapport de tous ces hiéreglyshes avec teut le fétéchisse adricain. Dans son grand article sur les Diestréfiches (a', s'il li sembhitiq que con serait pas la puis mauvine celt pour expitiquer les héroglyphes. » Nos plus habites mytologues, dissist-il, ne s'en nont pas airès ou n'en pas sur a faire usage, pour avri toujours voulu regentrer due plus hesse côt le choes la plus pitopable en soi. Compares en effet le récit du voque regentrer due plus parfait rapport entre les dessisse employés aujourd'hui par les surrages et les soielis, les serpents, les ciseaux, les d'unites sur-quelles des hommes à genour présentent de prêties tables chargées de fruits, comme on les svoil gravées sur son obéliques. »

Nous arons vu plus haut tout ce que de Proses nous reconstit sur le mariaga des jeunes filles arone le serpent zuyé Arvon. Le fill et et permanent, et les voyagenrs les plus récests out confirmé à ce sujet le dire des plus anoiens. En bient le même serpent et ces mêmes allances, nous l'avons prouvé, sont garvés sur les pierres conjuses déclies au suiel oi sarmontées d'une covis. C'était une variété de tous ces objets, chats, oiseaux embumés avoc les monies, et, comme leurs Réches, revolant sussi leurs oracies.

« En vérité, les Égyptiens ne pensaient pas mieux sur tout cela que les Samoyèdes, les nègres et les sauvages do l'Amérique... On nous dira qu'une nation tellement policée et qui avait de la Divinité des idées si hautes ne pouvait enleudre cos fizures dans le seus que leur donnent nos nègres...

⁽a) Inséré dans l'Encyclopédie.

Toates les suppositions que l'on voudra faire ne peavent détraire un fut is silm native. On n'apochèse pas sus foile se crocolise et le serpre, le oi genon se les saperges... On aura beut nous dire qu'à Bubaste on n'aderait le chat e que comme na représentant de la lune, e clae pastifie guére les habitants, car il n'y a pas moiss d'imbecillité à prendre un chat pour la lune, qu'à l'adore l'es-inemés... Quant le bod Plutaque viein nous dire que le crococitie était considéré « comme le symbole de la Divinité, parce qu'il n'a pas de langue, « que la belotte est le symbole de la parte, » perce qu'elle conquit par foreille et qu'elle accouche par la bouche, « que l'aveegio nussariage n'est adores que » parce que les telenbres primiters ont précédie la lumière, » on est étonné de voir au esprit si excellent débiter en termes monts applicables que la toudiste de fommes d'evant le bonc de Mendès, et c'est posser bien lois l'admiration pour les vertus et pour l'autilité des Mess, ou de moiss c'est la manières d'eu ne ben et range manière...

« Tant de faits pareils on du même genre, dit de Brosses, établissent ares de dernière clarif que telle et a signaufrului la religion des nègress africains et autres peuples barbares, telle était autrétés celle des plus anciens peuples. Il suffit d'avoir Frant LE PATT peur ne folde de preuves; quant la LA BASCON, ON N'887 PAS GALGÉ D'EN ERDER D'ENC CLOSSE OF IL N'T EN A PAS, À moins que ce ne coil la cruaties ou la foldé (q.).

De Brosses a bien raison de proposer avec autent de timidité son Appetides; il à videnment la conscience de a valeur et sen for bien qu'il n'est pas dans la nature d'avoir peur d'un hâton au lieu d'un autre, d'une source as lieu d'une autre, d'un naimal dout et donnestique, quand on n'a pa sper de la blei féreco du désert. Quant à la folie, il devrait sentir à son lour que les mêmes direct se post l'imposer d'office avec une inmense similitude de la hêtre à toutes les autons de la terre, surront forespe ces mitons, après s'en chatter le postatt de sideles, n'e son les pas demourbes plus folie pour les matters pendant de sideles, n'e son les pas demourbes plus folie pour

Il faut bien le reconnaître; la boutade si spirituelle du président de Brosses finit par un non-sens égal à celui de ses adversaires, car nous posons en principe qu'on est toujours forcé de rendre raison du problème que l'on a cru résoudre.

Mais nous qui avons vu, de nos deux yeux vu, les mémes dessis de nos obbeliques, leura traingels, lours airgenta, leurs argenta, leurs depresa, leurs depresa, de l'accident et leurs divintiés avec leurs abominables blasons, so tracer d'unamines aux des contiens de festiles bainches, sous airventa saceun mérie à déchifter beaucoup miscure de principales de la contract de l'accident de l'accid

(a) Article Disux ráticuss, inséré dans l'Encyclopédie.

tenait, sinon à la même famille, au moins à la même école que tous ces professeurs mystérieux.

Voils comment, sans posséder le premier mot de la langue des Bunsen et des Rougé, on peut devenir égyptologue émérite, sans le savoir et malgré soi.

S III.

PYRAMIDES, STÈLES ET PAPTRUS.

1. - Pyramides.

Les difficultés et les facilités restent absolument les mêmes pour les pyramides et les stèles. Mêmes ténèbres quand on exclut le merveilleux, mêmes lumières lorsque l'on consent à l'admettre.

L'anathème biblique est le même pour tous ces monuments, leurs crimes et châtiments demeurant parfaitement solidaires dans la pensée des prophètes; seulement la Bible, ayant appliqué plusieurs termes à ces diverses constructions, l'étymologie spéciale de clacun d'eux devient assez difficile.

Écoutons-la.

« Ils ont détruit les autels de Baalim, aras Baalim, et les

chamanim qui s'élevaient en hauteur au-dessus, quæ in sublime surgebant desuper iis ¹. « Je détruirai vos choses élevées, excelsa, et je raserai vos

- « Je détruirai vos choses élevées, excelsa, et je raserai vos hamanim².
- « Vous ne mangerez pas de sang sur vos toits élevés 3.
- « Vous ne monterez pas à mon autel à moi, par des bamoth...» comme il y en avait pour « monter à l'autel qui

^{1.} Chron., xxxiv, 4.

^{2.} Levit., xxxvi, v. 30 et 31.

^{3.} Ézéch., xxxIII, v. 25.

« était sur le toit de la maison d'Achar ⁴. Ne vous faites pas de matzebeth ni de cippes ². » Salomon demeura fidèle... Cependant il sacrifiait dans les bamoth ³... Et il déplut au Seigneur, lorsqu'il éleva un bamoth à Moloch ⁴.

Quelles sont les significations exactes de tous ces mots? En quoi se rapportent-ils aux pyramides? Voilà ce qui demeure, nous semble-t-il, assez embarrassant à préciser.

Laissons de côté le mot matzebeth, qui paraît bien positivement s'appliquer aux stèles chargées de figures et de caractères hiéroglyphiques, comme l'a prouvé Mendelssohn; ce mot est reconnaissable encore aujourd'hui dans le māsākhūt des Arabes, qui, selon le dire de M. de Sauley, continue à signifier maudit.

Quant au mot chamanim ou hamanim, il paralt se rapporter parfaitement au mot pyramide, puisque le radical du premier est hamm, qui signific chaleur et feu, et que le radical du second est zop ou feu. Au premier se rattachent chouin, chaleur, cham, homme du feu, Hammon, dieu du feu, et même en grec xéguvec, cheminée; au second se ratlachent tous les zwajes du monde, le pyrée ou pyraithéion, les Pyrénées, les pyroscaphes, la pyrotechnie, etc.

Maintenant, pour bien analyser la pyramide, et surtout pour en bien comprendre la philosophie, il faut faire comme pour tout le reste, et revenir à la méthode suivie par le président de Brosses pour les obélisques, c'est-à-dire regarder autour de soi...

Or les analogues ne manquent pas, et bien que l'école moderne s'écrie, même par ses organes les moins rationalistes : « Tout le merveilleux des pyramides a disparu, clles n'ont jamais été que de simples mausolées, » nous continuons à af-

Rois, XXIII, v. 42.
 Lévit., XXVI, v. 4.

^{3.} Rois, I, 114, v. 34.

^{4.} Rois, Il, ch. xxIII, v. 25.

firmer que ce merveilleux régnait là comme partout, qu'il dominait tout et qu'il y surabondait.

La conjonction que sera tout aussi malheureuse appliquée aux pyramides qu'elle l'était tout à l'heure appliquée aux obélisques.

Il suffit donc d'apporter quelque attention aux téocallis américains, aux nur-hag de la Sardaigne, aux alesch-cala des Perses, aux talatot des îles Baléares, aux tours rondes ou towers de l'Irlande, aux εωμός des Grecs, etc., pour comprendre ce que signifiaient tous ces monuments, dont les ruines rappellent encore si bien la forme pyramidale, c'est-àdire évidemment celle des temples du feu? Nurgal veut dire « monceau de pierres du feu (nur-hagim), feux ardents; les towers s'appellent purées: les bamoth étaient des fana (voir saint Jérôme); les téocallis sont des maisons du soleil... Par conséquent, du moment où l'on admet aussi leur identité avec tous les mausolées de la terre, c'étaient des mausolées mis sous la garde du dieu du soleil; ce qui détruit cette assertion du Dictionnaire des gens du monde, que « tous ces peuples matérialistes ne mesuraient l'immortalité de leurs âmes que sur la durée de leurs monuments : de là leur grande solidité, etc. 1, »

Par conséquent encore, nous voici revenu, comme pour l'obélisque, à l'association solidaire du défunt et d'un dieu.

Le dieu soleil était là représenté par le feu. Voilà pourquoi Strabon nous dit que « les bamoth s'appelaient en grec moria, à cause du feu éternet qu'on v entretenuit? » et pourquoi Vitruve nous dit à son tour que « tous les temples du sahéisme étaient à découvert et très-élevés, aræ quam excelsissimme 3. »

Voilà le chamanim.

Encyclopédie des gens du monde, art. PYRAMIDE.

^{2.} Au mot BAMOTH.

^{3.} Vitruve, TEMPLES.

Mais, pour arriver à cette plate-forme, il fallait nécessairement un escalier ou des marches; voilà le mot δωμὸς (escalier) appliqué à la pyramide.

Nous voyons d'ailleurs que sur leurs maisons les Hébreux avaient aussi des plates-formes ou terrasses pour adorer les astres ¹, et un escalier pour y monter; de là : « Tu ne monteras pas à mon autel par des bamoth. »

Quoi de plus différent, dès lors, du ghevanoth ou colline, élévation naturelle, avec laquelle beaucoup de savants, et entre autres Cahen, ont affecté de confondre le bamoth ²?

Mais il est probable qu'il v avait en outre sur cette plateforme une statue du dieu recevant l'offrande, et le parfum du feu que l'on brûlait à sa base. Le téocalli mexicain, suivant Al. de Humboldt, était dans les mêmes conditions. La grande pyramide de Cholula, dont la base avait le double de celle de Chéops, servait, comme les autres, et à la sépulture des rois et à l'entretien du feu sacré... En général, au sommet de ces édifices se trouvaient une ou deux petites chapelles en forme de tour, qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à laquelle le téocalli était dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle; c'était le naos, ou plutôt le σεῖος des temples grecs. « Il est impossible, ajoute le grand voyageur, de lire les descriptions que Diodore et Hérodote pous ont laissées du temple de Jupiter-Bélus à Babylone, sans être frappé des traits de ressemblance qu'offrait ce monument babylonien avec les téocallis d'Anahuac 3. » Celui de Mexico, dédié à Tezcatlipoca, prince de l'air et soleil, était exactement orienté d'après les quatre points cardinaux.

Mais, chose bizarre! pendant que Kircher, manquant aux lois de l'analogie, ne voyait dans les pyramides mexicaines que des sépultures et non des temples, de Humboldt, man-

Rois, XXIII, v. 42.
 Voir les notes 4 et 2, fin de ce § sur une autre étymologie, et sur l'énormité de certaines pierres.

^{3.} Cordillères, t. I, p. 122.

quant aux mêmes lois, ne voyait dans celles de l'Europe que de simples tombeaux, pendant que les mexicaines étaient, à ses yeux, en même temps et temple et tombeau. Chacun de ces deux savants n'embrassait qu'une partie de la vérité.

Au reste, de Humboldt reconnaissait que là, comme en Égypte, tous les dieux étaient peints en rouge, excepté le dieu des morts, qui l'était en noir.

Ainsi donc, résumons-nous i il y avait tout à la fois, dans l'intérieur, un ou plusieurs tombeaux, comme ceux du roi Menkéré et de la belle Nitocris aux jouer roses, ren'ermés dans la pyramide de Mycérinus '1; puis sur la terrasse supérieure une chapelle ou autel élevé, bamoth, nom générique applicable à toutes les chapelles du monde ², un chamanim qui était au-dessus du bamoth et qui en faisait un autel du feu (pyrée); puis une statue qui était celle du dieu, et à laquelle on offrait a, soit des enfants pour les brûler comme ceux qu'on offrait à Moloch, soit des jeunes filles pour les déshonorer, comme aux Succolh-Benoth de Babylone ².

Mais que se passai-il dans tous ces monuments, et de quels mystères étiach-ils les témoirs? Voille ce que négligent absolument nos antiquaires modernes. De même qu'aucun d'eux n'avait daigné faire attention à cette attestation de Julien, relative aux obélisques, que « l'on dormait sur la cime de ceux qui étaient renversés pour obtenir des songes, » et à cette constatation par Zoéga, que « l'on n'adorait jamais que leur

^{1.} Myorinus était le fils de Chéeps, dans la pyramide dequel on n'a trouvé que le nom de Choné. Ces pyrminée de Djiech, mois antiques que celles de Sakharia, que l'on cruit romonter à la n' dynastie, avaient exigé seulement, pour l'étainissement présible de la chaussée include qui y mêne, le l'arvait de creat mille ouvières pendant dix ans. On en connaît pau les auteurs. On nomait à l'étroduce plassiers courtisanes, entre autres unc certaine Rhôdopis, et une fille de Chéeps qui avait fait élevre la sienne avec le prit des pièrres pericusses qu'al cels dessiri donner par ses amants.

^{2. «}Chaque pouple se faisait son dieu, qu'il placait dans une maison de bamoth. » (Rois, II, xvII, v. 29).

^{3.} Rois, II, xvIII, v. 30.

fatte, qui seul passait pour un dieu 1; » de même, aucun d'eux ne fait attention à l'intimité des rapports existant entre le défunt et le dieu du monument.

Et cependant, l'Écriture est précise à cet égard. Lorsqu'elle nous montre les Sichimites enfumés et grillés par Abimelech dans leur fanum de Baal-Berith, elle ajoute, « où ils avaient fait pacre avec ce dieu ² : » or c'était ce pacte, ce fædus qui continuait anvis la mort.

Zoéga se disait très-frappé de ce mot de Philon de Biblos : α Par ces ouvrages , les hommes ont trouvé le moyen de monter jusqu'aux dieux ou de faire descendre les dieux jusqu'a eux 3 . 5

Spenser ne l'était pas moins de la défense biblique de «manger le sang dans les monuments ruinés et sur leurs reraksses, en levant les yeux vers leurs idoles abominables 4. » « Tout cela, dii-il, doit se rapporter aux sacrifices faits aux démons et aux héros sur tous les lieux devés, montagnes, tolis, pyramides, etc.» Tout cela se rapportait au rit de l'ávocation des Aues, auxquelles on offrait du sang que l'on mangeait avec elles : « Yous ne mangerez pas sur vos toits élevés, doues, avec les démons auxquels vous vous êtes liés par la fornication. »

Nous avons vu tout ce qui se passait aux environs de Cholula et des antiquités mexicaines appelées : le Champ des morts; » nous avons vu tout ce qui s'y trouvait consigné dans leurs annales en fait d'apparitions, de spectres et de ravages mystérieux; e qui se passe en Chine et au Japon autour des pagodes n'est pas moins remarquable. En Chine, les idoles appelées chin ou espiris des morts ont la forme pyramidade et

Ne pas oublier que devant la tige du candélabre à sept branches on n'adorait aussi que le faite.
 Juges, IX, Y, 16.

^{3.} De Obelisc., p. 423.

Do Occide, p. 423.
 Dom Calmet dit que l'on peut traduire ce mot gladiis par plateis. (Ézéch., xxxIII, v. 25.)

sont excessivement redoutées. Lorsque les Chinois veulent s'assurer d'une seclave, ils le conduisent devant une de ces pyramides, à laquelle ils en confient la surveillance en la chargeant de la fuite. Ainsi recommandé, il est très-rare que l'esclave att jamais cette audace. Les mémes choses, à peu près, se passent auprès des temples des Sianois, des Birmans, des Pegouans, comme auprès de tous les temples bouddhiques, qui tous affectent aussi la forme pyramidale. La grande chapelle de Gautama, à Rangour, est surmontée d'une pyramide dorce haute de trois cent quatre-vingt-huit pieds anglais. Autour d'elle se dressent en aiguilles une foule de phras ou petites pagodes flanquées de figures monstrueuses, semblables aux sphinx de l'Égypte. Ce qui se passe aujourd hui autour des unes doit nous garantir ce qui se passait autour des autres.

Après avoir déduit cette croyance à la nécronancie pyramidaire des textes bibliques, des traditions antiques et des autorités archéologiques les plus solides, on nous permetra peut-être de terminer par un dire dont le caractère non officiel ne laisse cependant pas que d'être assez remarquable. Le voici, on efera ce qu'on voudra.

Hermés Trismégiste, ou celui qui porte son nom, affirme a voir vu bien des fois, non semel, auprès des pyramides égyptiennes, à une certaine époque, les cadavres sortant de leurs sépulcres, petit à petit, et jamais d'une manière complète, mais montrant les uns une main, les autres une jambe, quelques-uns la plusgrande partie du corps, après quoi ils disparaissent et rentrent sous terre avec la plus grande promptitude. »

Des érudits de grand renom ont affirmé de leur côté que le phénomène avait toujours lieu pendant ces derniers siècles, et le célèbre Camerarius, après informations prises auprès de tous les voyageurs dignes de foi, avait acquis la certitude que ces mêmes jours étaient des jours de deuil et de piété pour la ville du Caire, qui, à telle date du mois de mars, fétait ce qu'elle appelait la « résurrection de la chair. » Il possédait même un petit livre italien imprimé à Venise, dans lequel Bernard de Breindenbach avait puisé, dit-il, tout le détail de ces singuliers phénomènes.

De nos jours, quelques rares voyageurs ont voulu s'en occuper; mais, prévenus à l'avance, ils se sont *tirés* d'affaire comme le célèbre voyageur Thévenot.

Voici ce qu'on lit dans le Voyage au Levant de ce dernier : « Près du vieux Caire, sur le bord de la rivière, il y a un grand cimetière où sont enterrés quantité de corps morts. Tous les habitants du Caire, tant Cophtes ou Grecs, que Turcs ou Mores, tiennent pour assuré que le mercredi, jeudi et vendredi saint, au compte de ceux qui suivent le vieux calendrier, les morts y ressuscitent, non pas que les morts se promènent par le cimetière, mais que leurs os sortent de terre pendant ces trois jours , lesquels étant passés, ils rentrent en terre-J'allai à ce cimetière le jour du vendredi saint des Grecs et autres chrétiens qui suivent le vieux calendrier, pour voir quel fondement ils avaient de leur sotte croyance, et je fus étonné d'y trouver autant de monde qu'à une foire, car il n'y a au Caire ni si grand ni si petit qui n'v aille : les Turcs y vont en procession avec toutes leurs bannières, parce qu'ils y ont un scheik enterré, dont les os, à ce qu'ils disent, sortent tous les ans comme les autres : ils y vont faire des prières avec grande dévotion. Quand je fus arrivé là, je vis quelques têtes et quelques os decà et delà, et chacun me disait que tout cela venait de sortir de terre, et ils sont si fermes dans cette croyance qu'il est impossible de la leur ôter, car j'en parlai à des gens qui semblaient devoir avoir plus d'esprit que les autres, lesquels m'assurèrent que cela était vrai, et que se mettant en un endroit où la terre soit bien unie, durant qu'on regarde d'un côté, il sort des os d'un autre côté, à deux nas de vous. »

Thévenot ne les voit donc pas sortir, et persuadé que ce sont quelques santons qui les ont semés en cachette, il veut en plaisanter avec eux, mais il les trouve encore plus convaincus que les autres, et il se tait par prudence.

Puis les choses en restent là, c'est-à-dire que l'on se conente d'échanger un prestige surhumain asser facile à comprendre (puisque Champollion-Figeac, p. 279, nous affirme que le sol qui entoure les pyramides de Sakharah est rempli d'ossements humains blanchis par le temps) contre une jonglerie absolument incompréhensible, qui consisterait dans une exhumation factice, bien que spontanée, et qui se passerait devant tout un peuple, qui, depuis Hermés Trismégiste jusqu'au voyageur Thévenot, n'aurait jamais pu en saisir les fils, et que l'on ne pourrait attribuer, après tout, qu'à des santons, « beaucoup plus convaincus encore que tout le monde.» o Décidément l'explication par le spiritisme est mille fois plus simple que touts les autres.

I. E EXORE UNE ÉTYOLOGIE. » — Lo mot de pyrmide est un de cour pour lesquée no a proposé le plus d'étymologies différentes. Willinson, entre autres (Suppliement au Prodrame et au Lexique cophie), a demando pourquoi ce mot nei viendrait pas do mejour, c'est-d-indr de meus, pouro, not, act de miei, génératio. Willinson no remarque pas que les dreu mois, sans s'étre formés l'in l'autre, peuvent et deivont au contairre remoter à la même source; ainsi pyramide signifierait temple de feu, commo les rois pirvonis seriente à lest our une les flat de feu.

II. « EXORNITÉ DES MONOLITHES. »— Rice no suuril en donner uno midice, et M. Letrone, dans on Exista ur la mecanique des ancients Epperations, s'en est montés vivennent préoccupé. A propos, pur exemple, des tra-vaux d'Annissi, il dit que ce qui pravissite le pius admirable à Hérotales « dont tous les monuments, ajoutet-t-il, vienneu confirmer he témniguage, » c'édit la chambe monofithe, c'est-s'iner d'un sea solo pierre, de 314 métres cultes, qui devait poer près de deux millions et demi de liègrammes. Voltery a mesuri, à Balbed, éte pierres de 50 pieché de long et de 15 pieché des des autres sens, devant peer 900,000 kilogrammes. C'éstit dejà un poids fermidable, mais deux millions et deux dei Kilogrammes.

[«] Mais alors, dit-il, il fallait une mécanique portée à sa plus haute puissanco! » Du tout; absence complète de science mécanique, et, « dans lo

fait, pionte-l-l'encerne, dans accune princiure égypianene on a'perpoint ai cabestans, ai monfles, à poules, ai machine, qualcoque. Na siss sente, comment y's premient-lis pour hiere les monstrueux chapiteux de Kirnez sur des contenses de 31 mêters de hauteur et ét o mêters de touré. P Plans locities, dit Léronne, et la traction par 100,000 hommes. Trêt-bien,... mais pour stabler 100,000 hommes et faire montese propenticulairement, grace la beur traction, do tels poids à de telles hauteurs, il semblo, en vérité, qu'il faut obs qu'un simple gésie.

M. Bartbélemy Saint-Hilaire est de notre avis. « En présence des pylônes de Karrak, dit-il, on est anéanti sous des dimensions qui n'out plus rien d'humain, et l'one se perend parfois à douter, comme Diodore devant le monument de Chéops, que ce soit la l'œuvre des hommes » (Barthélemy Suint-Bilsire, Lettre «III sur l'Équipe. Debass, 18 août 1856.)

Quant à nous, qui avons la prétentien, malgré les apparences du contraire, de ne jumais affirmer lo merveilleux où il peut no pas éter, nous voterons, sans la comprendre, pour la toute-pasiesserce des plans incluiré; et nous seprimes qui no noss en suar gré, a l'fo se respont aux autieurs des constructions cyclopéranes dont les resultants étaient à pour près las malans, et vanis rasques seaux, toujours prévoupés de leurs raise et impérant principe une craiste religieuse on arison des procédés mayiques de leur secte (el) ». Certes, l'anasque serait bien entrainante in.

(a) Woir ce que nous en avons dit vol. II, p. 198.

2. - Stiles et papyrus.

Tous nos lecteurs savent probablement qu'on entend par payprus une matière ligneuse venant d'un arbuste dont les pellicules, superposées les unes aux autres, composent une espèce de parchemin propre à recevoir l'écriture. Son usage, qui remonte à la plus haute antiquité, a duré jusqu'au v* siècle après J.-C.

Les caractères employés sur ces parchemins sont tantôt hiéroglyphiques mais placés perpendiculairement, sorte de tachygraphie i linéaire où l'image est réduite à un simple trait, tantôt tracés en ligne horizontale, et c'est encore

Écriture abrégée comme celle de notre sténographie.

T. V. - MAN, MIST., ISL.



l'écriture hiératique ou sacrée, allant de droite à gauche, comme dans toutes les langues sémitiques; puis enfin viennent les caractères du pays, ἐγχώρια γράμαντα, employés sur les contrats, sur les registres de dépenses, etc., et que, depuis les Ptolémées, on commence à trouver sur les monuments.

Le plus complet et le plus curieux de ces registres de dépenses est celui du règne du pharaon Ramsès V, le dernier roi de la xun'i dynastie, vitaut au vr' siècle avant l'ère chrétienne. Ce registre, appelé le « registre des recettes sarcées, » était tenu par un scribe nommé Thoutmès, aux 12º et 13º jours du mois de Paophi. Les recettes et les dépenses s'y trouvent additionnées par mois et par année. On y lit tous les noms des contribuables. Tout payait, néme les momies, et il est probable qu'il y avait au-dessus de ces receveurs particuliers des morts une sorte de fermier général équivalant à peu près à notre administrateur des pompes funètres.

On y trouve des légendes et de grandes inscriptions dont on peut aujourd'hui lire les trois quarts, si l'on en croit M. de Rougé.

Une sorte de petite bibliothèque trouvée à Thèbes a donné des fragments de toute espèce écrits vers l'époque de Moise et dont plusieurs sont datés ; livres de morale et de médecine, textes mythologiques, calendriers, récits, poëmes épiques et historiques, rien n'y manquait. Mais ce qui y abonde, ce sont les rituels funéraires, ces bréviaires ou reni mecum de chaque pèlerin voyageant dans l'éternité. Ces textes funéraires sont écrits ordinairement en caractères hidratiques. Au haut de chaque colonne, une suite de seches nous montre un personnage comparaissant successivement devant une foule de divinités qu'il implore; c'est la présentation. Vient ensuite le jugement de son dme; le troisième acte est la manifestation de cette âme à la lumière. Quand le papyrus est complet, il peut

^{4.} Yoir au chapitre v, § Iv, à propos du mysticisme de Moïse, la désignation de l'incomparable Mosou.

avoir jusqu'à quarante pieds de longueur. Mais auprès de chaque momie se trouve un exemplaire plus ou moins abrégé contenant en outre toutes les formules relatives à l'embaumement, au transport des morts dans les hypogées, et les prières chantées pendant cette cérémonie.

On peut voir au Louvre celui du prêtre Nêvolen. D'abord c'est un radeau portant le colfre noir, qui contient son corps. Sa mère Amenbem-Heb et sa sœur Huissannoub sont auprès; puis, à la tête et aux pieds du mort, sont les deux décesses Nephitys et lisés vêtues de rouge; enfin, à côté de la barque, un prêtre d'Osiris, vêtu de sa peau de panthère, avec son encasoir et quatre hommes nortant les viscères du défunt.

Le coffre est reçu par le dieu Anubis, à tête de chacal; des femmes éplorées et couvertes de cendre le lui livrent. A partir de ce moment, on voit dans les vignettes le défunt adorer successivement les génies de l'Orient, les oiseaux sa-crés et l'esprit d'Atmon sous la forme d'un bélier. Introduit comme suppléant dans le palais de la Vérité, le voici ayant affaire à ses quarante-deux juges, quit tiennent leurs assises en présence de la balance et du chien Cerbère. Mais, presque au même moment, on le voit admis dans l'arche symbolique du solciel et dans le vaisseau à voiles qui va le transporter dans l'espace. C'est alors que commencent les invocations à toutes les divinités qui président à chacun des membres du corps humain, à la constellation d'Orion qui domine sur l'épaule droite, aux genoux qui dominent sur le cœur, aux pieds de la trule qui influent sur le bras gauche, etc.

Ainsi voilà bien l'astrologie appliquée à la physiologie, ou plutôt à l'anatomie du corps et du cœur humains tout ensemble. On les retrouve sur les parois et plafonds du tombeau de Ramsès V à Thèbes.

Dans le papyrus de la momie de Pétaménop, l'anatomie devient théogéographique. On y lit que sa coiflure appartient au Nil, pendant que ses yeux appartiennent à Vénus, ses oreilles à Macédo, le gardien des tropiques, sa tempe gauche à l'esprit vivant dans le soleil, son nez à Anubis. Osiris et la déesse Kohl étaient les plus mal partagés.

Dans la psychostazie ou jugement de l'ârne, le dieu, coiffé des cornes de bouc, tenant en main le fouet et un sceptre recourbé en crochet, est Osiris lui-même, dont le thyrse et la peau de panthère ne laissent aucun doute sur sa transformation prochaine en Bacchus-Dyonisius, comme Phitha se transformera à son tour en Héphaistos-Vulcain. Auprès de lui (auprès de ce dieu bienfaisant du soleil !...) se tient Cerbère; c'est un mélange d'hipopotame et de crocodile, dont la place au ciel est la grande ourse, a ppelée en Égypte le chien de Typhon. En enfer il se nomme Oms, et se qualifie de recteur de la région infernale.

Quant à l'âme, cile plane au-dessus de toutes ces scènes et semble rassurée par les encouragements de Tméi, fille du soleil et véritable Proserpine des Latins. Cet excellent entourage ne l'empêche pas expendant de tendre encore ses bras vers ses quarante-deux juges, à tête de chacal et d'hippopotame, etc. Quels jurés! Ils figuraient déjà dans les bas-re-liés du tomb-acu d'Osymandias, et, comme sur les obéliques, le roi s'y disait « ami de Tméi. » On voit que papyrus et monuments étainet parfaitement d'accord.

Un cynocéphale, représentant du dieu Thoth, surveille les formes du jugement. Horus et Anubis pèsent.

Vient le jugement, et l'un de ces papyrus nous montre l'âme jugée coupable de gloutonnerie renvoyée sur la terre sous forme de truic.

L'Amenthi, on l'a déjà remarqué, est le synonyme de l'Hadès, et si Osiris est Bacclus, Anubis est Mercure.

Quant aux Champs-Élysées qui faisaient partie de l'Hadès, il faut convenir qu'ils étaient terriblement près de la géhonne. Des peines d'abord, puis la métempsyose pendant trois mille ans en épervier, en ange, en lotus, en héron, en grue, en hirondelle, en serpent et en crocodile; on voit que la consolation d'un tel progrès laissait beaucoup à désirer. Après cette

épreuve, l'âme fidèle était admise dans ces limbes embaumés et rafraichis qui, malgré tout leur charme, faisaient dire à Achille « qu'il préférerait le sort du plus misérable villageois sur terre au titre de roi de toutes ces âmes.»

On ne saurait disconvenir qu'il n'y ait dans l'ensemble et dans les détails de ces grandes conceptions des parties magnifiques. Rien n'est plus beau, par exemple, que certaines prières, et le dialogue (l'hymne au soleil) entre l'âme qui renaît à la lumière et cette même lumière.

... Mais, à côté de cela, quelle suite d'intolérables absurdités et d'ignobles prières l'Que dit-on, par exemple, de toutes celles adressées à Osiris, pour obtenir de lui, dans l'autre monde, des oies, des œufs, des porcs, etc. 12

Rien n'est donc plus juste et plus vrai, tout à la fois, que d'admirer avec M. de Rougé et M. l'abbé Van Drival « ce grand et digne langage, ces tableaux pleins de majesté, cette orthodoxie de tout l'ensemble qui prouve évidemment une doctrine bien précise de l'immortalité de l'âme, de sa survivance personnelle, a etc. Mais il ne faudrait pas en conclure « qu'un noureau jour se lève sur les religions antiques, qu'un voile se déchire et qu'elles nous apparaissent de plus en plus différentes de ce qu'on les crovait avoir été; » autrement, on pourrait croire qu'en les couvrant d'anathèmes et d'ignominie, la Bible et les Pères ont fait acte d'ignorance et de passion. Mais ce qu'on n'ose pas dire de la première, on ne se lasse pas de l'attribuer aux seconds. Quant à nous, si nous sommes heureux et très-reconnaissant des lumières nouvelles communiquées par la science, c'est uniquement parce qu'elles nous paraissent la justification minutieuse des antiques appréciations, et de ce beau mot de Bossuet, « ils adoraient tout et le vrai Dieu comme les autres. » D'où résulte, pour nous, la justification de la théologie des païens, mais non celle de leur religion,

Voir, sur cel article comme sur tout ce qui précède, l'intéressant ouvrage de Champollion-Figeac sur l'Égypte ancienne, et M. Lenormant (Correspondant du 23 février 1857), auxquels nous avons emprunté ces détails.

deux choses très-différentes en ce que l'on pourrait être d'accord sur la première, sans l'être aucunement sur la seconde.

Remercions donc encore une fois M. de Rougé de sa dernière traduction du teste collationné du fituel funéraire; mais disons toujours avec M. Lenormant (Corresp., 25 fév. 1857), à propos de ce même fituel funéraire: « Il est bon de remarquer le grossier panthésime qui reste, en délinitive, comme fondement et comme expression suprème de ces belles idées sur le sort futur de l'âme humains 4. »

5. — Papyrus magique Harris 1.

Nous avons parlé, dans un de nos premiers chapitres ⁸, de ce morceau de la plus haute valeur, très-peu répandu jus-

4. Il ressort surtout du beuu travail de M. de Roogé la justification de plus en plus complète du démonisme tent reproché à Kircher, Qu'est-ce, on effet, que ce rituel fanéraire, sinon une lutte et une supplication continues contre les puissances infernales, contre les grands dieux qui siègent dans l'Amenthi?

« Suve l'Osiris de ces gardiens qui aménent les bourreaux... que je ne tombe pas dans leurs creasets... car je sais le nom du Matat qui est parmi eur dans la denaeure d'Osiria, et je connais le trait învisible qui part de son ceil et circule dans le monde... Que je ne tombe pas dans sa boucherie, sur ses billots et dans ses filétal...

No croit-on pas entendre les cris du Libera: « Délivre-moi, Seigneur, de ceux qui me haissent... que leur puiste ne récrene pas sa buothe par-dessus moil...» Dans cette peur des gardieux ne trouve-t-on pas encore la terreur du prophète poor les chiens décorants et sa prière de ne pas livrer aux bêtes les aines des serviteurs?

Il n'est pas jusqu'au trait invisible qui part de l'œil et circule dans le monde, dans lequel on ne retrouve littéralement toute la théorie du maurais œil et de « l'affaire ou de la fléche circulant dans les lénèbres, a sagitta volante, a negotio perambulante in tenebris. »

Décidément. Kircher n'a rien exagéré, et l'an pourrait prendre Osiris pour le vainquour des démons, s'il n'était pas lui-même le dieu noir siégeant dans l'Ansenthi.

 Manuscrit égyptien écrit en caractères hiératiques, traduit, commenté et publié, en 1800, par M. Chabas. Ce manuscrit, acheté à Thibes, en 1855, par M. Harris, est dans un état parfait de conservation, et posse pour un manament curieux remontant à vingt-huit ou trente siècles.

3. Vnir le chapitre v11 de ce Mémoire, dernières pages.

qu'à ce jour, et dont, sur l'invitation de M. de Sauley, nous nous sommes hâté, dès le principe, de nous procurer un des rares exemplaires.

Nous en avons extrait déjà les plus curieux renseignements sur les koueg ou mânes des Égyptiens, dont l'intervention constante dans les affaires de ce bas monde nous a paru constituer une théologie complète des recenants ⁴.

Ce payrus justifiera bien plus encore que tous les autres le démonisme des Pères et de Kircher. D'un bout l'autre, c'est la confirmation de leur système, et M. Chabas, qui l'a si habilement traduit, ne se fait aucune illusion à ce sujet. Sans croire peut-têre à la réalité de causes qu'il rencontre à chaque pas, et sans étre beaucoup plus indulgent pour leurs affirmateurs. Il reconomait leur mise en jeu continuelle, et ne craint pas d'y retrouver le type ou, pour le moins, l'analogue constant de nos manifestations spirites modernes.

C'est la première fois, il nous semble, que la science entre dans cette heureuse voie de rapprochements. C'est un jalon pour l'avenir.

Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt des documents qui ne tomberont pas de sitôt dans le domaine public.

Nous sommes heureux tout d'abord, en présence des objections chronologiques adressées sans cesse à la Bible par des hommes qui semblaient faire autorité!, nous sommes heureux, disons-nous, d'entendre M. Chabas déclarer que « nous ne possédons aueum moyen de préciser avec quelque certitude l'antiquité de la civilisation égyptienne. » Nous sommes plus heureux encore lorsque, s'appuyant sur l'Exode et sur les travaux modernes, il rouve quatre siècles entre la sortie des Hébreux et l'époque antérieure de Taaken et d'Abraham, et quatre autres siècles environ de celle-ci au déluge (p. 152 et 153).

Cette opinion une fois consignée, conservons l'ordre des

 Le chevalier de Bunsen, par exemple, dont les auteurs rationalistes d'Essays and Rewieus ont tiré un si grand parti. (Voir vol. I, p. 74.) constatations de M. Chabas dans leur forme la plus abrégée.

« Calendrier des jours fastes et néfastes. » Si l'on n'en avait la liste sous les yeux, on ne pourrai jamais croire à une telle servitude, ayant déjà force de loi à l'époque des Ramessides ou de Ramesès; chaque jour du mois a sa défense ou as prescription, et de l'obéissance servile de certaines interdictions très-dures nous concluons, comme de coutume, à la nécessité de grands effets observés. Par exemple, e celui qui lasist travailler un faureau le 20 de Pharmuthi mourait, » ou bien «celui qui, le 24 du même mois, se permettait de prononcer à haute voix le nom de Seth, voyait le trouble s'établir dans sa maison à tout jamais; » « celui qui, le 5 de Pachous, avait le malheur de sortir de sa maison, tombait malade et mourait; » le 2û de Paophi, « celui qui s'approchait du fleuve perdait la vie, » etc.

Nous parlons d'observation et d'expérience. Si elles n'eussent jamais été là, l'autorité du calendrier n'aurait pas duré huit jours.

- « Influences généthiaques. » L'enfant venu au monde le 5 de Paophi sera tué par un taureau, si c'est le 27, par un serpent; si c'est le à d'Athyr, il périra sous les coups; le 20, il ne vivra qu'un an; le 23, il se noiera, et l'enfant qui naissait le 22 de Pararmuthi vivait et mourait le même jour. Né le 22 de Paophi, l'enfant était dévoré par un crocodile de l'espèce mush (p. 458).
 - « Amulettes et formules mystiques. » (Nous les retrouverons au chapitre suivant, « Médecine des temples. »)
 - « Doctrine des mânes. » (Nous l'avons vue au ch. vii.)
 - « Amulettes et noms mystiques. » Ce chapitre est recom-

^{4.} Nous vaulons espérer qu'ei l'expérience était le plus souvent en détage, si orgenéant il ne faut pas mubiler que la foi à ces influences astrohighemes qu'en si viguaressement condamnées par l'Églisse et défendens à use enfants, ne devait par senter sus punitien, et rien en nous précise la mesure du dreè vie et de mort abandonné aux anciens princes du monde sur leurs sujets et sur leurs affidée.

mandé comme « très-mystérieux; » ce sont des invocations à Penhakahakaherher, Uranaokarsankrobite, etc.

« Nous avons la preuve, dit M. de Chabas, que des noms mystiques assimilables à ceux-ci étaient déjà d'un usage vulgaire pendant le séjour des Hébreux en Égypte ⁴ (p. 462).»

Il ne faut pas oublier que ces noms barbares étaient donnés à Osiris lui-même. Il est indiqué dans ce chapitre sous le nom de Mamuram-Kahabu, à l'effet d'obtenir que le bon khou (défunt), défendu contre les khous deux fois morts ou damnés, puisse prendre toutes les formes qui lui plaisent, et pénétrer à son gré en tous lieux 2 (p. 163). »

« Condamnation d'un Égyptien de l'époque de Ramsés 111, pour crime de magie. » Quoique occi appartienne à un reste de manuscrit inédit comme l'autre, M. Chabas en détache quelques fragments. « La première page, dit-il, débute par ces mots : « Du lieu û je suis, aux hommes de mon pays. » Il y a lieu supposer, comme on va le voir, que le personnage qui parle ici à la première personne est un magistrat faisant un rapport et l'attestant devant les hommes, d'après une formule en usage, car voici le chef de cette accusation : « Ce hari, homme mauvais, était un intendant (on peut-efter un gardien) de troupeaux ; il avait dit: Puis-je avoir un livre qui me donne une puissance redoutable? »... Et il lui fut donné un des livres de formules de Ramsès Meri-Aunen, le dieu grand, son royal maître, et il lui arriva de procurer par poureir ditri des fascinations aux hommes 4. Il réusit à se procurer

Quoique M. Chabas ne veuille pas retrouver ces noms dans les nomenclatures gnostiques, nous prenons l'engagement de lui en montrer au moins les analogues parfaits dans nos grimoires du moyen âge.

Ainsi les apporitions des morts n'étaient jamais que l'offet d'une permission toute spéciale et d'une intervention miraculeuse. C'est ce que nous avons constaté dans la théodicée catholique. (Yoir vol. III, p. 425 et suiv.)

a sons constaté dans la théodicée catholoque. (Voir vol. III, p. 425 et suiv.)
3. Tous nos intendants de troupeaux (ou bergers) commoncent par dire de méme avant de faire exactement de méme.

La fascination est ici rendue par l'hiéroglyphe du mal, surmonté par le globe de l'œil. C'est une théorie parfaite de nos hallucinations mystérieuses.

une officine et un endroit très-profond, et il lui arriva de faire des hommes de Menh¹ et... des écrits d'amour... Les ayant fait dérober dans le khen par la main du tailleur de pierres Alirma... en forçant à s'éloigner l'un des agents et en agissant magiquement sur les autres ²...

« Puis il chercha à deviner sur elles (ou par elles), et il trouva le vérilable moyen, pour toutes les horreurs et toutes les méchancetés dont son cour avait conçu la pensée, et il les pratiqua réellement, et il les fit toutes, ainsi que d'autres grands crimes, tels que l'horreur de tout dieu et de toute déesse. Demême qu'il lui soil fait les prescriptions grander jusqu'à la mort, que les paroles divines disent devoir lui étre faites 4. »

Mais l'accusation ne s'en tient pas là, elle spécific les crimes. La première ligne parle d'une main paralysée au moyen des hommes de Monh, auxquels on fait dire simplement « que ces effets se produisent, » et ils so produisent 4. Vienaent ensuite les abominations grandes, jusqu'à mériter la mort.

Aussi le verdict ne se fait-il pas longtemps attendre. « Les magistrats qui l'ont examiné ont fait leur rapport en disant : Qu'il meure lui-même selon l'ordre de Pharaon, selon ce qui est écrit dans les ligues de la langue divine. »

- 4. Plus loin, il est question des dieux de Menh. C'est là, très-probablement, le scopélisme et la pratique nègre qui consiste à fabriquer en cire l'imago de colui auquel on veut nuire, et à la traverser d'un stylet, dans l'espoir (et les adoptes disent dans la certitude) que la blessure se rèpercutera sur la victime.
- 2. On voit, dans une autre histoire, que le khen était la partie du palais réservée aux livres mystérieux.
- 3. Ainsi les dieux menteurs qui, sous le masque d'Anubis et sous la peau de panthère d'Osiris, se dissient les créateurs du monde, décrétaient la peine capitale contre le crime de magie qu'ils enseignaient! Nous examinerons cette distinction entre la théurgie et la goétie du paganisme.
- 4. Il n'y a pas un magnétiseur qui ne se vante de paralyser et de déparalyser les membres à volonté. Quant à l'hiéroglyphe abominations, c'est l'équivalent, dit M. Chabas, de celui que la Bible met en tête de tous les actes magiques.

Voilà, certes, un dossier très-complet et un procès digne de figurer parmi les causes célèbres de l'Egypte.

« Les écrits de ce genre abondent, dit M. Chabas, mais la tâche de les analyser tous ne saurait être tentée avec les movens limités dont nous disposons en ce moment (p. 477).»

Viennent ensuite les rouleaux magiques avec toutes leurs formules, puis les papyrus démotiques avec leurs titres : — Recettes médicales ; — id., pour procurer un songe; — pour consulter un dieu; — pour consulter l'issue d'une maladie; — pour frapper un individu d'issomaie jasqu'à e qu'ilen meure 4 (p. 480); — pour détacher les charmes, frapper de cécité, procurer des songes ; on peut généralement s'en servir pour toute espèce d'intention (p. 482).

Tout cela a servi de base au gnosticisme alexandrin, qui s'est contenté d'amalgamer avec ces ingrédiens des signes et des idées de provenance juive et chrétienne, que plus tard encore nous retrouvons dans tous nos grimoires et jusque dans nos étucubrations spiritiques d'aujourd'hui.

Car il faut rendre cette justice à M. Chabas; il a parfaitement compris l'analogie flagrante qui lie entre eux tous ces phénomènes: « Sans recourir, dit-il, aux cérémonies imposantes de la baguette d'Hermès, ni aux obscures formules d'un mysticisme insondable, un magnétiseur de nos jours, au moyen de quelques gestes, bouleverse les facultés

^{1.} On attribuit au doctour Récamier la guérison d'un état semblable, infligé par un forgeron à l'un de ses ennemis. A deux liceuse de distance, la victime entendait son bourerou forger doute la muit et dépérisait à vue d'exil, lorsque le docteur, quit, par evception, croyait itres-fort à la magie, se rendit deze le marchal et le menaça de la justice s'il pres'rétuit. Eltraye, à son tour, et ployant sous l'autorité du grand médérain, le coupable avous tout et promité s'absterir. « A prairit de comment, continuait Recamier, l'autre, que je n'avais mullement prévenu, n'entendit plus rien et recouvra la santé au tout de quelques jours. »

Entre les mains d'un homme à préjugés le malheureux serait mort trèscertainement; pour toute consolation, il aurait su que sa maladie était « un ramollissement du cerveau à la sulte d'une hallucination du sens de l'ouïe. » Récamier y vit plus clair, et le sauva.

organiques, inculque la connaissance des langues étrangères, transporte dans les pays éloignés, fait deviner les pensées des absents, lire les lettres fermées, etc. L'antre des sibylles modernes est une simple chambre; le trépied a fait place à un guéridon, à un chapeau, à une assiette, au meuble le plus vulgaire: mais bien supérieur à l'oracle de l'antiquité, qui se contentait de parler, l'oracle d'aujourd'hui va jusqu'à écrire ses réponses; à l'ordre d'un médium, les esprits des morts viennent faire craquer les meubles, et les auteurs des siècles passés livrent leurs œuvres d'outre-tombe. La crédulité humaine n'a pas aujourd'hui des bornes plus étroites qu'à l'aube des temps historiques... De même que la tératologie est une partie de la physiologie générale, de même aussi les prétendues sciences occultes occupent dans les annales de l'humanité une place qui n'est pas sans importance, et méritent à plus d'un titre l'attention du philosophe et de l'historien (p. 187). »

A merveillel ici nous souscrivons à la sagacité de l'archéologue comme à la sagesse du philosophe, mais à une condition : c'est que l'on reconnaltra que la crédultie s' appuyait sur des faits trop récls , et que les prétendues sciences occultes constituaient un enseignement trop hien fondé malgré ses mensonges. Autrement, nous ne sortirions pas de cet état de négation inintelligente qui, au lieu d'un problème, nous en créant mille, nous empêche de comprendre le premier mot des religions antiques et même de la théologie chrétienne, qui, de même que les autres, appuie toutes ses mencaes et toutes ses espérances sur la très—positive réalité des manifestations spirituelles, bonnes et mauvaises.

§ IV.

SPIRITISME DES STATUES.

Celui qui s'imagine que l'idolâtrie consistait dans le culle des images, &àaàx, doit voir dans la statue, qu'elle soit de Phidias ou d'un magon de Pontoise, l'objet, l'origine et l'organe de tout le paganisme ancien et moderne. Cette étymologie de l'idolâtrie justifierait à l'instant même tous les iconoclastes, depuis Cambyse brisant les canopes égyptiens, jusqu'à Léon l'Isaurien faisant voler en éclats les statues de Constantinople; mais nous croyons avoir sullisamment (elabil qu'il fallait chercher cette étymologie soit dans l'ombre des morts, soit dans la simple prostitution du culte aux images des dieux étrangers 4.

Il suffit de relire attentivement le chapitre de la Sagesse, pour comprendre la Bible, et pour voir qu'il n'y avait rier de coupable dans les représentations en elles-mêmes, puisqu'elles n'étaient dans le principe que l'expression d'un sentiment naturel et touchant.

Et, eependant, il paraît que rien n'est plus difficile que cette compréhension si simple. On prend à la lettre toutes les railleries des prophètes sur le bois, la pierre et les idoles mueites des dieux paisens, de ces dieux « qu'il faut bien prendre garde de réveiller, qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, etc. On ne veut pas voir que dans tous ces passages il ne s'agit que de l'idole paralysée par Jéhovah, de l'idole rendue à elle-même, et la preuve en est dans cette phrase : « Mon peuple a interrogé le bois, et le bois lui a répondra"; » et les Straélies l'entendent.

Voir chapitre IX, § 1.
 Osée, IV, v. 42.

daient bien ainsi lorsqu'ils disaient : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous 1, »

Il est une autre expression qui ne peut laisser aucun doute sur ce que nous appellerons le spiritisme des idoles, c'est celle d'âme, anima, qui leur est appliquée : « Et leur âme les accompagnera dans leur captivité, et anima corum in captivilatem ibit ?

Aucun commentateur ne s'y est mépris, et Cornelius à Lapide a dit avec raison : « L'âme de l'idole, c'est-à-dire le démon qui lui est comme attaché, quasi alligatus, et qui rend ses oracles par elle. Anima status, c'est comme si l'on disait: l'idole tout entière avec son démon familier? ».

Plus loin, lo même commentateur ajoute : « Car ces oracles étaient rendus comme par la bouche de l'idole, le démon se composant alors, efformando, une voix claire, comme s'il était l'âme, c'est-à-drei le guetteur (insessor 4), ou l'habitant (habitato) de l'oracle. C'est pour cela que les statuaires donnaient toujours à l'idole une grande bouche, comme on peut le remarquer dans plusteurs de celles qui sont au Yatiena 2.»

Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul a pu dire à la fois ces deux choses : «1' Est-ce à dire que l'idole sait quelque chose par elle-même? Non, l'idole n'est rien; 2' mais en vous agenouillant devant elle, vous vous agenouillez devant les démons et vous vous asseyez à leur table ⁶. »

Voilà encore pourquoi saint Augustin, analysant le passage d'Asclépius (dans Hermès) sur les statues « animées par un esprit, qui font de grandes choses, prédisent l'avenir et guérissent les maladies 7 », se garde bien de le contredire, et dit

^{4.} Exode, xxxII, v. 4.

^{2.} Jérémie, xLVI.

^{3.} Tome VI, p. 437.

^{4.} Insessor, qui se cache dans un endroit.

^{5.} T. VI, p. 477.

^{6.} Loc. cit.

Αγαλματα θείας μετουσίας άναπλεα, c'est-à-dire simulacres animés par une association divine,

seulement que « cet art de lier les démons à des statues est un art impie et que, bien loin de servir les hommes, ces prétendus dieux ne peuvent rien que comme démons ¹ ».

Voilà pourquoi encore le synode de Laodicée définit l'idolàtrie « l'art d'appeler les anges et de les incorporer dans les statues 2. »

Mais jusqu'à ces derniers temps tout cela était lettre close pour la science, qui ne croyait pas plus à cet égard à saint Augustin qu'à Mercure Trismégiste, et qui ne prenait de la Bible que l'idole muette, sans tenir aucun compte de son anima. M. Guigniaut ne profitait en rien de tout ce que son maître Creuzer avait pu lui dire sur « ces idoles de bois ou de pierre, dont le travail grossier attestait la haute antiquité, et que l'on croyait envoyées du haus des cieux par Jupiter Θειότετής 3. M. Maury nous signale à son tour comme l'excès de la superstition « que l'on s'imaginât que le dieu y venait quelquefois habiter 4, » Il est vrai que, tout de suite, il nous donne le fond de sa pensée, en ajoutant que « le culte que l'on rendait à ces figures était fondé précisément sur la même idée qui fait rendre par les catholiques un culte aux images de Dieu et des saints, » Cette fois nous mentirions à notre conscience si nous démentions la lettre de ses paroles, comme nous en démentons l'esprit; nous ferons seulement cette réserve, que notre crédulité à cet égard se restreint aux images dites miraculeuses. Du reste, M. Maury ne dit rien de trop sur les prodiges opérés par ces statues, « La statue d'Hercule Erythréen avait rendu la vue à un marin; une statue d'Artémis guérissait de la podagre, une autre de la toux. A Pellène, personne n'osait regarder en face la statue de la déesse, et lorsqu'on la portait en procession, chacun en détournait les veux. Sa vue scule mettait les ennemis hors

^{4.} Saint Augustin, Cité, l. VIII, ch. xxiii et xxiv.

^{2.} Eißertelarpias dryetege decuales nai neine.

^{3.} Religions. (Introd.)

^{4.} Religion de la Gréce, t. II, p. 48.

d'eux-mêmes... D'autres les voyaient agiter leur lance, la sueur inondait leur corps, ou bien leurs yeux avaient pleuré, elles avaient pris tantôt un air de courroux, et tantôt un air de satisfaction, » etc.

Mais rapporter toutes ees choses sans y ajouter la moindre foi, c'est entrer dans la voie des embarras et des tehbres, et l'on ne saurait se faire une idée du ourage avec lequel on s'y enfonce tous les jours. Creuzer ayant fait remarquer que de ces croyances et de la possession de ces statues dépendait la fortune des États, » on en conclut à l'instant que la confiance en leurs propres forces était le seul palladium des nations. Mais comme on nous accorde que cette confiance naissait à son tour de ces supersitions, on se trouvera bien forcé de confesser que grâce de ca faux système l'halluciation devait décider de la grandeur des nations, comme le scepticisme devait également décider de leur décadence.

Cela devrait suffire, il nous semble, pour nous faire demander comment l'antiquité tout entière aurait pu nommer spirantia simulaera, simulaeres respirants, des blocs de chêne ou de marbre à l'état de parfaite inertie.

« Ceux qui ne voient que du bois et de la pierre dans ces statues, disait Eusèbe, sont aussi ignorants que ceux qui, ne sachant pas lire, ne verraient dans un livre que de l'encre et du papier 1. »

Nous avons déjà vu que le savant Maimonide, dans son Traité de l'Holdtrie, disait, en parlant des téraphims ou statuettes primitives: « Elles parlaient avec les hommes, et loquebantur eum hominibus².»

Mais voilà précisément le grand scandale, et nous voyons les traducteurs en perdre la tête, tout aussi bien que les philosophes.

Voici, par exemple, une magnifique édition de Lucien, et

^{4.} Préparation évangélique, t. III, 7.

^{2.} Voir ch. Fétichisme,

une traduction faite, nous dit-on, sur six manuscrits de la Bibliothèque impériale; eh bien, vovez quel embarras! Une fois arrivé à ce passage sur le temple de la déesse de Syrie : «On v voit une foule de merveilles, des statues dignes des dieux et des divinités qui manifestent leur présence par elles-mêmes. αίντοῖσι, » que fait le traducteur? Il fait comme les autres, il supprime ce dernier mot qui dit tout; mais dans une note îl avoue la suppression et la justifie sur ce que ce mot, signifiant sans doute « aux habitants eux-mêmes, » était une parole inutile. La phrase suivante était cependant assez explicite : « En effet, les statues y suent, se meuvent d'elles-mêmes et rendent des oracles t. » Un peu plus loin, Lucien fait dire à Eucrate « que la statue d'Apollon lui a parlé et qu'une voix s'y fait souvent entendre 2. » Plus loin encore, il ajoute : « En général, les divinités ne parlent que par la bouche de leurs prêtres ou de leurs prophètes, au lieu que l'Apollon d'Hiéropolis se meut tout seul et publie lui-même, αὐτός, ses prédictions. »

Et comment ce dieu s'y prend-il' a 'D'abord par des sons, et même par des mots mystérieux; c'est ce qu'on appelait des oracles autophones. Mais, pour arriver à rendre ces oracles, il commence par s'agiter sur son trône, ses prêtres le prennent et se hâtent de l'enlever. S'lis ne le font pas, il sue et s'agite de nouveau. Alors ils se baissent et le chargent sur leurs épaules, puis il les conduit en leur faisant faire plusieurs circuits, et passe continuellement d'une place à l'autre, car cest en acançant et en reculant tour à tour que le dieu maniètes ess oracles. Mais il fit un autre prodige en ma présence. Les prêtres l'ayant pris sur leurs épaules, et le portant comme à l'ordinaire il les laissa à terre et s'éleva tout seul vers la voite.

Lucien, vol. V. p. 9 et 144.

^{2.} Vol. IV, p. 207, Dial.

Diodore, I. XVII, nous dit qu'il en était de même de la statue de Jupiter Ammon.

^{7.} V. - MAN. HINT., IV.

Cette fois-ei le bon traducteur ne mutile plus, parce qu'il a une explication toute prête, et cette explication, la voici : « C'est que les anciens connaissaient l'aimant et ses propriétés.»

Nous allons voir maintenant si, devant les détails suivants, la mutilation du texte n'était pas encore préférable à son explication.

Cette animation des statues a fortement préoccupé l'incroyant Boulanger. Il s'appesantit beaucoup, entre autres, sur la fameuse descente au lac d'Hiérapolis, où la décesse allait prendre tous les ans son bain mystérieux, marchant à la tête de toutes ses statues. Le sérieux et l'unanimité des historiens confondent à tel point notre libre penseur, que malgrés on incroyano il s'écrie : el ly a tout lieu de croire qu'il y avait la quelque théophanie, c'est-à-dire quelque manifestation sensible de la divinité, comme il y en avait une ce méme jour dans le Saint des saints à Jérusalem¹. » Éclaircissons, s'il se peut, ce nouveau problème.

On sait que le culte de Cybèle à Pessinunte était le plus ancien de toute l'Asie occidentale. On ne l'appelait pas en vain la mère des dieux, et nous avons vu à l'article Bétyles que ce fétiche primitif n'était qu'un aérolithe tombé sur les montagnes de la Phrygie. Comme tous les aérolithes du monde païen, et plus qu'eux tous, la pierre noire de Pessinunte avait, par ses prodiges, surexcité au plus haut point le respect et l'admiration unanimes. On sait encore que, lors de l'invasion d'Annibal, le sénat se fit apporter les livres sibyllins, et y lut que « l'ennemi ne pourrait être chassé de l'Italie, jusqu'à ce qu'on eût fait venir à Rome la mère des dieux. » Alors le sénat n'hésite plus, nomme une commission diplomatique présidée par Scipion Nasica, et l'envoie demander la statue à Attale, roi de Pergame. Le roi l'accorde, à condition qu'on la remettra à son arrivée entre les mains du plus grand homme de bien de la République. D'un commun accord, le choix tombe sur

^{4.} Boulanger, ouvrage cité, p. 54.

ce même Scipion Nasica, et le simulacre devient un des palladiums de Rome, palladium gardé secrètement dans le sanctuaire du temple confié à des vierges, et invisible à tout autre qu'au sacré pontife.

Cependant, disons-nous, une fois l'an, soit par simple piété, soit par ordre supérieur, on le menait en grande pompe à la mer, et cela s'appelait « le bain mystérieux de la mère des dieux.» Là-dessus nos mythologues, et Creuzer et Guigniaut, d'enfanter des volumes de spéculations symboliques sur « la haute signification du mariage du ciel et de la terre, représenté par l'origine atmosphérique et la chaleur primitive de la sidérite. » Il y a là-dessus des explications allégoriques à en perdre la tête, et notamment sur la résistence de la déesse et même sur sa fareur violente au moment de l'immersion...

Tout cela pourtant n'avait rien de nouveau, et le bain mystique n'était pas particulier à la déesse de Pessimunte. Partout même cérémonie : à Argos on baignaît solennellement le Xoanum de Pallas, « exemple frappant du même symbolisme, » dit à son tour M. Ch. Lenormant.

Mais en quoi consistait cette fureur? Le voici, selon ce derrine: « Cétait l'union symbolisée du feu et de l'eau. Comme c'était un aérolithe ou pierre divine, elle était brà-lante; et comme on la jetait dans le fleuve avant l'extinction de la chaleur, il en résultait une sorte de résistance et de fureur. » Mais l'histoire ajoutait: « Malheur au téméraire qui apercevait alors la décese dans a mudité Il feait frappé de mort, ou tout au moins perdait la vue, comme Triésias. « C'est tout simple, reprend M. Lenormant, car c'était encore le symbole de l'amour et de la colère: amour, quand elle s'unit à son époux; colère, quand elle actable l'audacieux qui l'ottrage. « (Étades. Cybéle, p. 262.)

Bien; mais la chaleur d'un aérolithe qui se baignait ainsi depuis des siècles... n'explique ni tant d'amour ni tant de sévérité. On regrette qu'un homme comme M. Lenormant ait cru devoir se conformer au goût du jour. Il était plus simple de se rappeler ce qui se passait en beaucoup d'autres lieux, Pour la déesse Hertha, par exemple, Tacite nous raconte « qu'on la baignait avec son char, et que toute la cérémonie se terminait par la noyade, dans ce même lac, des malheureux esclaves qui avaient aidé à traîner ce char⁴.»

Voilà ce qu'il y avait de plus clair et de plus probable quant à la philosophie de la chose.

Passons à d'autres faits.

Ce n'était pas sans de graves motifs qu'on allait chercher au loin ces dieux étrangers, vers lesquels tous les instincts nationaux protestaient à l'envi. Ainsi nous voyons les Athéniens décider en conseil qu'on enverra un navire à Épidaure pour y enlever des statues. Mais voici que, même aver l'aide des Épidauriens, avec l'emploi des plus grosses cordes et le déploiement des plus grandes forces, elles demuerat inébranlables, s'inclinent et se courbent. Puis, au milieu de l'opération, voici un effroyable tremblement de terre et un orage tel, que tous ces députés athéniens qui tiraient les statues deviennent fous, mettent la main aux armes et s'entre-tuent tous, excepté un seul qui en porte la nouvelle à l'aréopage.

Partout les augures consultent les dieux sur leur transport en d'autres temples. Tous les dieux de Rome le permettent, à l'exception du dieu Terme et du dieu de la Jeuneurs, qui ne voulurent jamais quitter leurs places, quelques instances que leur fissent les augures, dans une circonstance solemelle. On fut obligé d'enfermer leurs autels dans l'enceinte du nouveau temple. De la, les augures conjecturirent a que jamais les limites de Rome ne changeraient, et que cette ville resterait toujours dans as force et dans as garanduer! 3.

On voit que la philosophie ne se démentait nullement.

Plus tard, quand il s'agit d'élever le Sérapéum d'Alexandrie, les choses se passent encore de la même manière, car les

^{4.} De Germ., 40.

Ammien Marcellin, xxu, 46.

manies divines sont héréditaires comme les autres. » Ptoismée reçoit en songe l'orde d'élever ce temple; il obéit. Mais à qui pourra-t-il le dédier? Il l'ignore, lorsqu'un autre dieu lui apparaît pendant son sommeil et lui ordonne d'aller le chercher dans le Pont. En même temps le prêter Timothée reçoit par la même voie l'ordre d'aller chercher le dieu à Sinope, où on l'expédie aiee un rezinesue. Mais Sinope ne veut pas livrer son dieu, alors que cette fois c'est le dieu qui veut partir. Les choeses restent trois années de suite dans le statu que, lorsque enfine le dieu impatienté se rend de lui-même aur le vaisseus, qui court rapidement à Alexandrie, où le roi vient le recevoir aux acclamations du peuple 1. »

Il n'était pas plaisant de braver la colère de ces statues ou de violer leur domicile. Nous voyons Artabaz le Persan, pour avoir insulté, à la tête de ses 60,000 hommes, la statue de Neptune, périr tout aussitôt, enveloppé par les flots.

Valère-Maxime nous apprend que Scipion l'Africain ayant livré Carthage à ses soldats, et l'un d'eux étant entré sans respect dans le temple d'Apollon pour enlever la robe d'or de la statue, sa main resta sur l'autel 2.

Voici quelque chose de plus solennel. Quintus Fulvius Flaccus, ayant fait enlever quelques-uns des marbres du temple de Junon Lacune à Locres et les ayant fait transporter à Rome pour en orner le temple de la Fortune Chevalère, mourut subitement dans un état singuière de foile. La cause en parut évidente, et la suite la confirma tellement que par décret du sénal els marbres furner teportés à Locres.

Nous lisons, toujours dans le même auteur, qu'Alexandre le Grand, après avoir conquis la ville de Milet, abandonna le temple de Cérès au pillage de ses soldats, mais que les démons envelopèrent aussitôt de flammes l'auteur du sacrilége et lui frent perdre la vue.

^{1.} Denys, l. III, ch. xxi.

^{2.} Valère-Maxime, 24, 28, 35.

De son côté, Pausanias raconte que « Épilus, roi d'Arcadie, ayant coupé le fil qui empéchait l'entrée du temple de Neptune près Mantinée, les eaux de la mer s'élevièrent aussitôt d'une manière extraordinaire, entrèrent dans le temple et novèrent le seul fipilus. »

On croyait encore, et toujours probablement en raison de l'expérience et de l'observation, que celui qui entrait de force dans le temple de Jupiter Lycéen, sur le mont Lycée en Arcadie, ne vivait jamais plus d'un an; quant à ceux qui entraient dans le temple des Euménides en Achale, ils étaient aussibit saisié de folie furiese;

Et quand nous parlons d'expérience, nous avons de bonnes raisons pour cela; car, nous l'avons déjà dit, l'esprit de critique et de négation régnait là comme chez nous, avec cette différence qu'il finissait par se courber devant l'évidence et la démonstration.

Denys d'Halicarnasse nous prouve, par un seul trait, que la critique ne cédait qu'à l'évidence, et il nous indique comment les choses devaient se passer d'ordinaire. « Lorsque, dit-il, la statue que les femmes romaines avaient fait faire pour la Fortune fut mise en place, elle prononca d'une voix claire et distincte, en présence de plusieurs femmes romaines, une phrase latine qui, interprétée en grec, signifiait à peu près : « Femmes, vous m'avez dédié cette statue suivant les lois saintes de la religion de votre ville. » Mais, continue l'historien, ce qui arrive ordinairement lorsqu'on entend une voix extraordinaire, ou que l'on a quelque vision surprenante, arriva en cette occasion. La plupart des femmes qui étaient présentes doutèrent si c'était bien la statue de la déesse qui avait proféré ces mots avec une voix humaine, et celles qui n'avaient pas remarqué d'où venait cette voix, pendant que leur esprit était attentif à autre chose, ne voulurent pas s'en rapporter au témoignage des autres qui les avaient vu proférer par la statue. Mais un

^{1.} Pausanias, in Achaia.

moment après, la statue de la déesse répéta les mêmes paroles, d'une voix plus élevée, dans le moment où le temple était plein de monde et qu'un profond silence régnait partout; de sorte qu'i n' y eut plus lieu de douter du miracle ¹, »

Voilà comme procédait la critique populaire. Scepticisme d'abord, observation ensuite, puis soumission à l'évidence.

Nous nous sommes étendu ailleurs sur ce détail de la statuaire antique, qui consiste dans le crampon de fer ou d'airain rivé sous les statues des dieux tutélaires, et nous avons laisés tous les historiens du temps répondre aux divagations modernes à ce sujet. Tous nous ont affirmé que cet anneau n'avait d'autre but que d'empécher ces dieux coureurs de passer d'un camp dans un autre, « ce qui leur arrivait très-souvent. » Les formules d'évocation n'avaient pas d'ailleurs d'autre but. Cétait à qui gagnerait à force d'égards et de promesses ces dieux félons qui, selon saint Augustin. « étaient adorés et gardés par ceu-là mêmes qu'ils ne voulseint plus garder. »

Quoique ce soit là le plus curieux détail de la question des statues animées, ne pouvant nous répéter, nous nous contenterons de renvoyer nos lecteurs à l'Appendice A de notre chapitre ur'. Ajoutons-y seulement ce fait : après la prise de Véies, les vainqueurs entrent dans le temple de Junon. Camille choisit les plus beaux jeunes gens pour emporter la statue. Purifiés, lavés, veltus de robes blanches, ceur-ci, avant de toucher cette statue, se prosternent devant elle et lui demandent : « Venz-Lu venir à Rome, vinne Roman ire? » Elle répond oui, suivant Tîte-Live, ou pour le moins, selon les autres, fait un signe d'assentiment. Alors on la porte sur le mont Aventin, où Camille lui dédie un temple.

Ne nous étonnons donc pas lorsque Ansaldi nous affirme que, « dans les grandes circonstances, on trouvait plus d'une fois, à Rome, au Capitole et dans le Forum, la trace des dieux transfuges » (de Diis evocatis).

t. Denys, I. VIII, ch. vn.

Il paraît que l'on était encore très-frappé d'un phénomène qui se reproduisait assez fréquemment, celui de la sueur des statues. Dernièrement un de nos mythologues cherchait à l'expliquer tout naturellement par « l'humidité de l'atmosphère ». (Pardon, grands génies de la république romaine, de la simplicité qu'on vous prête!) Mais voyez si les circonstances ne donnaient pas quelque gravité à la chose! ainsi, avant la bataille de Philippes, toutes les statues de Thèbes se couvrent de cette sueur; quand Alexandre entreprend la guerre d'Asie, c'est la statue d'Orphée qui se charge du signe ; au moment de la deuxième guerre punique, c'est celle de Mars sur la voie Appia ; après la bataille de Cannes, ce sont toutes les statues des dieux qui suent du sang. « Un des plus grands prodiges de la guerre de César et de Pompée (affirme Dion, Hist., I. XL) fut qu'une image de Rome sua durant trois jours, comme peu de temps avant l'assassinat de Jules César les statues (Virgile, Géorg.) avaient sué et pleuré. » Enfin, dans la guerre civile des Siciliens contre Pompée, l'image de la nymphe du lac Averne sua si abondamment que « les ruisseaux en coulèrent vers le sud, » ce que Dion cherche à expliquer, sans pouvoir y parvenir1, par le voisinage du lac.

On comprend que, avec tant de ressources en elles-mêmes, les statues manifestassent souvent leur bonne ou leur mauvaise humeur. On pouvait alors reconnatire facilement le caractère du dieu qui les animait. Ainsi, les habitants de Cynosure avaient commencé par sacrifier des hommes à Diane mais L'ourgrue avant aboli cette coutume, on la rem-

^{4.} Dans un troisième mémoire, nous reverrous exacérement les mémes phenomènes se manifere dans l'Italie chérienes, soit en 60%, comme nous 15-fairme Precope, soit en 1716, comme le risulté des procèverbaux les de nos jours, à l'ilini et à Spoide, comme li risulté des procèverbaux les plas serieux; cous extendions aussi les plaisanteries de nos esprits forts à ce sajet, et nous exoyerons de leur faire comprendre que ces manifestaines en sajet, et nous exoyerons de leur faire comprendre que ces manifestaines faithlibes, n'impignaent nullement, soit la présence, soit l'ordre exprés de a sauste Verge au de la Divisité.

plaça par le fouet des enfants, de manière que le sang ne fit pas défaut au culte et continuât à arroser les autels. La prêtresse assisti à cette cérémonie en tenant la petite statue dans ses bras, et quand les fouetteurs se ralentissaient, cette dernière devenait si pesante que la prêtresse, ne pouvant plus la porter, s'en plaignait aux exécuteurs paresseux. « C'est ainsi, dit le trop indulgent Pausanias, que cette statue continuait à se baire à l'effusion du sanc humain ...

En voilà bien assez, nous l'espérons, pour comprendre l'importance théologique des statues, et la valeur mysique d'une esthétique inspirée, fomentée et soutenue par la coopération historiquement manifeste de tout l'Olympe.

4. Pausan., 1, 324.

I. » DIEUX ÉVOÇUÉS ET PALLADIA.» — Despa d'Italicarmane, après sovic cherché à le temple de Vesta souit été bila pre înculus ou par Nuna, ajusta : « On ne sait pas bien encere ce qui est ganté si servêtenent dans l'Intérieur du temple et pourquoi en la confis à des viverges. » Il y avait la effectivement, outre le feu savré, le pipmas imperii ou gage de l'empire. Cest lai que, lors d'un incendie, le possite et cossa diacuta éCellisia Médiella vait sauvé au grand péril de sa vie, ce qui lui valut les louages extenordinaires qui so liente encore aiguardinis sur la base de sa statue au Capitole.

Malgré son sceptici-me. Ciréron, Irmchant la question (XP Philippique), dit que la minior de Brutts odit fere suisci cherè sus conciverses que la statue de Vestat tambée du cief et coalite à la garde des Vestates. « On est tente d'abord de nove les Qui anne de ces pharess de frictique a finalities à Gieteron; mais lorsqu'au IP livre des Lais on l'entend parier cisimatiquement de « la statue tuelleire qu'il arait garde etc. biet qui devait cher une copie de crist du temple de Vesta, » on voit que c'était la le-particione substance de Pollas, que la tradition desid être tumbée du Particione d'abord de la comple de Vesta, » on voit que c'était la le-particione substance de Pollas, que la tradition desid être tumbée du particione de la complexité d

Diomède ou Ulysse qui l'ait enlevée, elle est maintenant en la possession des Romains et sous la garde de Vesta. »

Done Vesta, dont on a fait « l'emblème du monde, » ou plutôt, comme dit Proclus (ad Tim., 284), « l'essence du monde, » ou « la terre, » comme dit Ovide, « ou les bons et grands dieux, leti ¿gerrai» (Servius, 3, 42), était en outre une divinité générique qui protégeait Rome, comme elle protégeait les empiress de la terre.

La vraie divinité romaine était done le palladium conflé la sa garde et qui périt avec l'empire, comme l'ont remarqué beaucoup d'auteurs. Cétait la ce qu'il s'agissait d'évoquer. Montesquieu a oublé cette cause de décadence de l'empire romain, mais le sénat, tous les consuls, et, comme on le voit, Cicéron lui-même, y attachaient la plus grande importance.

Le palludium ou sea analogues était la Schekinab, l'arche asinte de ces divinités tuilélime, bonnes, selon sinta Homan, maurises, suivant d'avent et qui, suivant nous, puémes dans leur essence, puisqu'elles fomentaient et asnacionaient le pagnisses, e'ne étaient pas mois avervellées per les via bons anges de l'empire (gravai), qui, lorsqu'il le fallait, savaient bien fortifier, dominer ou brider toute la verte due suddessi et des situes.

II. « AMBULANCE DES STATUES PROCLAMÉE EN TOOS LIEUX. »—
In e s'agit pas explement de la Groce e de Romo, il avigi du monde entiet,
et comme nous ne pouvone pas le parcourir en tous sens, contentona-nous de la
Chine et du Japan. M. Julien vient de publice la vien et la voyages de Romer.
Thismg, dans le royamen de Baucombi. « Cette Praiston, dit le sivant traductur, delle les sceptiques et nous offer toutes les grantines possibles, ayant
eté composée, par ordre impérial, en 61s de notre ére, et se trovant anajeve dojé en 60°, dans la grande Exerpodeçide de Payenna. » Il est varie
totelédies, que M. Julien ne paranti pas tous les faits merveilleux qu'elle contont de la contraction de subten, entrore de
spectras crées par les démons, il s'en délivra par la prononciation de quelques most de la Pradisia.

e Ensuite il arrive à la statue en bois de sundal du couvent de Kapóla, on le Boddhisativa (Bouddha) se montre, en thème de laquelle il sort, evitore, d'un écha limposant, pour lui parler avec beaucoup de bienveillance et lui accorder l'Objet de ses voux. Cale ne lui suffit par, il veut obbenir l'optretion de la statue et lui adresse trois voux qu'il royardera comme exaucés lorsque chàque guiriande se fitera à l'endroit qu'il désignera.

« Il y a près d'un autre stoupes une statue blanche, de dix-huit pieds de haut, que l'on voit communément se mouvoir pendant la nuit, tont autour du stoupé. Ensuite il rencontra, près de la ville de Pi-mo, Bbimà, atatue de trente pieds, qui opère une multitude de miraeles. Si un homme est malade, suivant lendroit où il souffre on colle une feuille d'or sur la statue et il obtient une guérison immédiate. Elle avait été construite par le roi Oudjem quand le Bouddha se trouvait dans le royaume. Mais après son nirviana, elle s'éloigna rapidement et se transporta au nord de ce royaume, après quoi elle s'enfait de nouveau et revità à Bhimà.

e Plus tard, s'éant enfin réconcilies avec le roi de Cachemire, celui-ci va au-devant de la statu, qui avait ée à acinenement l'obje de ses hommags, et revient dans ses Euss, à la suite de son armée. Quand la statue fut arrivée dans cette ville, dels airentes et rélais d'avancer. Le roi joignit ses efforès i excu de son armée pour la transporter, mais suité puistance humaine ne pui la faire bouger de place; en conseigence, il il construire au-dessus la statue une petite chapelle et invisi les religieuses à venir l'adorer. Il donna la statue une petite chapelle et invisi les religieuses à venir l'adorer. Il donna la tête de Bouddis. Ce bonnet estate encore aujourd'uit est estraich de juirres précieuses. Son vois que les Pausanias et les Anmines Marcollin ont est des prédécaseurs et de nombreux successeurs. Let revolt evirente une et des prédécaseurs et de nombreux successeurs. Let revolt evirente une et des prédécaseurs et de nombreux successeurs. Let revolt evirente est des prédécaseurs et de nombreux successeurs. Let revolt evirente de la revolt evirente de la revolt de la revo

APPENDICE X

CHAPITRE XVI

MEMNON ET SA STATUE PARLANTE

Que ce Memnon soit Aménophis II, comme le voulait Kircher appuyé sur Manéhoris qu'il soit Osymandrias, comme le veut M. Guiguiaut, ou Paménophis, comme le veut son maître Creuzer, assez peu nous importe; ce qui nous intéresse en ce moment, c'est sa statue et le secret de ses merveiiles. De toutes les statues parlantes de l'amiquité, et nous venons de voir qu'elles ne manquent pas, voici sans contredit cielle qui passe pour avoir le plus parlé.

A présent que nos voyageurs ont pu mesurer toutes les dimensions du colosse, pénétrer dans son intérieur, le percuter en tous sens, l'interroger dans sa propre langue, nous sommes en droit de demander à la science, qui a les pièces en main, la solution de ce grand problème. Nous allons voir comment elle le résout.

Trois hypothèses seulement peuvent expliquer ce long respect pour cette longue mépries de deux mille ans : l'industrie frauduleuse, un effet physique et naturel, l'intervention magique, que nous venons de voir animer les spirantis aimatera de tous les pays, et qui dernièrement encore spiritisait complétement tant d'objets qui ne le méritaient pas aintant que cette statue de héros.

Il va sans dire que de ces trois hypothèses la dernière (celle de kircher) est, à Pheure qu'il est, à l'index de toutes les archélogies catholiques et profanes, et que les deux autres sont acceptées par tout le monde, et même toutes les deux à la fois, sans que l'on paraisse apprecevoir le moins du monde de leur antagonisme absolu. L'effen naturet est défendu par M. Letrome, et la jonglerie appar-

tient de droit à M. Wilkinson, qui paralt avoir coupé court à toutes les

difficultés en trouvant et en montrant la pierre sonore placée audessus des genoux du colosse, et derrière elle la cavité pratiquée trèsprobablement à de-sein de cacher un homme dont la fonction était de frapper sur la pierre et d'opérer le prodige.

Que répondre à M. Letronne, qui surpresid la nature opérant partout naturell'ement le même prodige, dans les mêmes conditions divin midité nocturne et de soleil levant; et à un très-asvant archéologue qui vous montre à son tour les pièces du délit? Nous le répécie, chacun d'eux ayant pour lui l'évidence, chacun d'eux paraît avoir droit à une soumission absolue, et c'est à qui ferai la sienne.

Cependant on conteste encore, et pour bien connaître toutes les pièces du procès nous ne saurions choisir un rapporteur moins suspect que M. Salverte, édité par M. le D' Littré. Pour juger de l'esprit de cette association, il suffit de se recorter à notre introduction.

M. Salverte commence d'abord par exposer l'histoire, et il le fait, reconnaissons-le, avec autant d'érudition que de bonne foi; grâce à lai, nous connaissons tous les hommages rendus à ce Memnon, fils de l'Autore, et chanté par Homère comme ayant péri sous les murs de Troie.

Champollion-Figeac lui vient en aide; il cite d'abord Pausanias et Strabon, puis il ajoute : « Les inscriptions latines et grecques, dont les jambes de la statue sont encore couvertes, sont de véritables dépositions publiques faites par des témoins désintéressés de la réalité du phénomène merveilleux, qui a fait qualifier de vocale cette célèbre statue. Dans ces inscriptions, au nombre de soixante-douze, des individus sans qualités connues, des tribuns, des centurions et décurions militaires, des fonctionnaires publics de divers ordres, des préfets et autres magistrats de l'Égypte, l'empereur Hadrien et Sabine, sa semme, déclarent unaniment avoir entendu la statue. De là, un grand enthousiasme, des pèlerinages incessants à Thèbes, et des actions de graces en vers et en prose au dieu qui a bien voulu favoriser les pèlerins 1, » Plusieurs d'entre ceux-ci vont jusqu'à mentionner dans leurs inscriptions les personnes chères et absentes dont ils s'étaient souvenus dans leur pieuse cérémonie et qu'ils avaient recommandées à la faveur du dieu. Les sacrifices et les libations ne faisaient pas défaut an dien.

Mais ne s'agissait-il que d'un vain son, et tous ces adorateurs de statues parlantes auraient-ils donc pu s'enthousiasmer pour si peu? Il est juste de reconnaître que les pèlerins ne remercient ordinairement le

^{4.} Égypte, p. 72.

dieu que de ce qu'inscription de Charistie est resultation de Debande inflace par de la commentation de Debande inflace par de la commentation de

A l'empereur stadrien, dit l'inscription de Julia Babilla, i dit bonjour; comme il pouvait le faire » une autre fois, i la fait entendre sa doux voix et a témolgné qu'il se plaisait en la compagnie des dieux.» Cecilia Trébulla le remecric de « ne plus s'éver contend de faire entendre sa voix comme auparavant, mais de les avoir salués, se elle et les siens, comme comaissances et comme amis». La fille delet et les siens, comme comaissances et comme amis». La fille decette dévote va plus loin, elle préte à Memnon lui-même la monographié de sa statue : c'acmbyse m'a phiés de, mis que image du roit d'Orient. Cambyse m'a entevé ma voix, mes plaintes ne sont plus que des zous inarticités et démés de seus. »

Cette dernière inscription est curicuse, en ce qu'elle reproduit la tradition, générale alors, d'une faculté perdue. Toutetés, « c'est au temps de Néron, dit Champollion-Figore (n. 76), et pendant l'état de brisure que commence la grande renommée de la satuie; à partir de ce moment, on voir Juvénal, Dion, Lucien, Paussnias, Ptolémée, Piline, Tacite, etc., proclamer sa gloire, et cette gloire s'étendre tout à coup sous Septime-Sevère, qui flist réparre le colosse... Mais ce fut l'époque fatale à bien des oracles antiques, et ce fut en vain que l'empereur voulut opposer les miracles de Memnon à ceux du christianisme. C'est en vain qu'il espère que la statue restaurée possédera une bien plus belle voix et rendra de britadhes oracles. Is locror un mot précieux; Septime-Sévère, qui l'avait consultée, lui accorde la nature fa-tidique. Qui inous dit dels lors qu'ai leu de l'avoir perdue par suite de la restauration elle ne la perdit pas tout simplement à l'heure où tous les oracles finissients par la perdre?

Mais ces historiens ou ces poëtes que nous venons de citer, qu'en pensaient-ils? Le voici :

Strabon, c'est M. Salverte qui le cite, la visite avec Ælius Gallus, rentours d'amis et de soldat si; il décrit le menonium ou cimeri qui la renferme; il entend le son semblable à un coup modérs, et declare que «dans l'ignorance de la cause refelle, il vout. mieuz tout croire que d'admettre qu'un son puisse sortir de pierres ainsi disposées 1.»

4. Strabon, l. XVII.

luvénal la visite à son tour et dit ; « Là résonnent les cordes magiques du mutilé Memnon *. »

Pausanias, témoin oculaire, compare le bruit « à celui de la rupture d'une corde 1, »

Himérius, contemporain d'Ammien Marcellin, rappelle encore, « à une époque où le prodige avait cessé, » dit Salverte, que le colosse parlait au lever du soleil d'une voix humaine *. »

Lucien va plus loin, il fait dire à Eucrate le pythagoricien, et sans le combattre autrement qu'en se disant malade et se retirant, que la statue de Memnon lui a parié, non pas comme au commun des hommes par un son inarticulé, mais en lui rendant un oracle en sept vers 4.00

ici, nous nous attendions à la récusation de Lucien par M. Salverte; mais bien loin de là. « En rapprochant tous ces fenoignages, did-i, on voit... que le miracle, se proportionnant toujours à la crédulité des admirateurs, arrivait « jusqu'à la prononciation de paroles autéiss ou formant un teas complet; et ce demire prodige, également repoète par les inscriptions et les traditions, et qui cependant paraît le moins admissible de tous, me paraît le plus facile à expisique; [p. 497].»

A la bonne heure, voici une question birn posée, El d'abord nous admettons d'emblée cette permière raison, que : ec protigie n'était pas exclusivement propre à Memnon, puisque à Daphine l'Image d'Apolitus, à l'heure de midi, faisait entendre à ses adorateurs le chant d'un hymne médicieux : » Si l'on se rappelle en outre les acutes vocales et les tites parlantes de Pindare,... l'impossibilité disparalit... »

Toujours cette même manière de raisonner : « le fait s'est reproduit plusieurs fois, donc il n'a rien de merveilleux. »

M. Salverte pousse si loin cette confiance, qu'il croit avoir retrouvé ces sept vers de Lucien dans les sept vers conservés par Eucèbe; et, dans le fait, ces vers parlaient « des invocations ineffables trouvées par le plus excellent des mages, roi de la sept fois résonnante.»

C'est fort possible; mais il s'agit d'expliquer la sept fois résonnante, et bien que l'oracle nous l'explique par la septuple voix du dieu, bien que tous les commentateurs ne parlent que « d'une conservation ma-

- 4. Sat. xv, v. 5.
- 2. Pausan., Attic., ch. XLII.
- 3. Orat. viii et xvi, Photius, Bibl. codex, p. 243.
- Œuvres, t. IV, p. 212; et Salverte, p. 497.
 Libanius, Monodia, etc.
- 6. Prépar. évang., 1. IV.
- o. Frepur. coung., 1. 14.

gique, ni plus ni moins que le bon Kircher, M. Salverte (p. 196) tient à te voir ici qu'un nouveau tour d'automatisme ou d'engastrimysme, autrement d.t de ventrifoquée; ni plus ni moins, cette fois-ci, que le faisait. M. Babinet au sujet de nos tables faitidiques, bien qu'il eut aussi reconnu aupravant la parfaite bonne foi de tous ces ventrifoques sans le savoir.

Toutefois, celui de M. Salverte était un ventriloque le sachant, et le sachant fort bien, si l'on en juge par la manière dont il déjouait toutes les enquêtes des Germanicus et des Strabon.

Cette solution, renouvelée de Van Dale et de Fontenelle, pouvait suffire à la foule: mais le malheur voulut qu'un autre savant, du même esprit que Salverte, mais d'une autre portée, vint dans ces dernières années s'emparer de la question et soumettre à une analyse plus sévère le système de Van Dale et de ses continuations,

Il le trouve d'une absurdité récoltante, et fait très-bon marché des témoignages et des crutificats adultateux qu'il traduit et commente néanmoins avec une grande prolitié. Mutilant alors le phénomèure (suivant la méthode rationaliste), il cherche à l'expliquer par une metre hypothèse qu'il étaye d'une érudition profonde et d'une habile dialectione.

a Les modernes, di-il, regardent tout cela comme le résultat de la jonglerie; plusieurs même ont pris la peine de décrire le mécanisme qui servait à opérer le phénomène. Cette explication, si elle était varie, dispenserait de toute recherche ultérieure; mais comme elle se trouve en contradiction avec un grand nombre de faits positifs, elle strature en contradiction avec un grand nombre de faits positifs, elle stratures et fattures; l'admissars.

« D'abord, on ne concevrait pas la fraude pieuse de la part des pettres égyptiens, car les nationaux en auraient dé dupes plus encore que les étrangers... Le moyen de croire ensuite que les Grecs et les Romains auraient pu praiquer impunément dans un tempé egyptien une telle supercherie, et tromper pendant deux sicles des empereurs, des gouverneurs, des généraux, des monarques, en un mot, tout ce que l'Expure renfernati de Grecs et de Homains indiquents!...

« La meilleure preuve que ce n'était pas une fraude pour soutenir l'ancienne religion, c'est que nons l'avons vue s'évanouir précisément lorsque les païens en avaient le plus besoin ¹, »

Mais qu'est-ce donc à ses yeux?

1. M. Letronne dit que saint Jérôme donna à sa manière l'explication des phénomènes, par cette phrase, rayée dans les éditions modernes, mais que l'on retrouve dans les anciennes: « La statue de Memnon cessa de se faire entendre à la venue de Jésus-Christ. » (Saint Jérôme, in cap. XIII, Isaïe.) A ses yeux, c'était tout simplement la différence subite de température entre la fin de la mit et le commencement du jour qui déterminait un craquement sonore dans le débris resté en place lors de la chute de la partie antérieure de la statue. Les assisses massives du on le chargea plus tard le forcèrent, par leur poids, de résister à cette influence;

Voilà l'explication généralement et aveuglément adoptée aujourd'hui sur la parole de M. Letronne, sans qu'on se soit aperçu du peu de confiance que le professeur y attachait lui-même.

a Quetle que soit, dit-il, la cause naturelle ou artificielle de la voix de Memnon, et quelque parti que l'on prenne à ce sujet, il restera toujours à expliquer les notions obscures et contradictoires attachées par les anciens à ce personnage et à son colosse de Thèbes.

« Creazer a bean nous dire dans sa Symbolique que c'était une horloge solaire rattachée aux incarnations du soleil, il est facheux qu'avec de si beaux rapprochements on ne puisse pas rendre compte du moindre des faits positifs qui ressortent d'un examen réfiécht, et malbeureusement c'est le cas de rours ces explications fondées sur la réunion systématique et forcée des notions de tout temps et de tout pays.

« Les auteurs modernes de la description de Thèbes ont donc déclaré avec raison (p. 101) que la question memonienne est destinée à rester тоизоваs enveloppée de l'obscurité des siècles. »

Que l'on dise maintenant que « depuis la belle dissertation de Letronne » le doute n'est plus permis l

Cependant M. Salverte ne se tient pas pour battu.

D'abord il reproche à M. Letronne de reculer arbitrairement les époques du mirale et de contredire à o esijet, et sans en donner aucune raison, un homme comme Tacite, contemporain de Germanicus et de Pison... Quant à la variation de la température, elle ne pouvait se reproduire plusieurs fois dans nu jour. La superposition a'unarti jamais pu changer que la qualifé du son... D'ailleurs, les assises ayant été dériutes et le colosse se retrovant à peu près dans le même état qu'à l'époque de sa premièrre mutilation, il aurait dû recouvers sa voix printière...

« Tandis que dans le système de la supercherie, ajoute-t-il, tout s'explique, jusqu'à ces intermittences et ces ajournements dans le prodige qui n'en piquaient que plus vivement la curiosité et inspiraient

- 4. Letronne, Académie des inscriptions, t. XII.
- 2. Et surtout quand on insistait.

T. V. -- MAN. HIRT., IV.

un respect plus profond. D'ailleurs, dernièrement et comme par un hasard providentile, un savant égyptologue, Wikhison, a découver une pierre sonore placée dans la poirine du colosse, et précisément devant une cavité qui se trouve la comme pratiquée à dessein pour ca-cher le jongleur exécuteur du prodige. Voilà, certes, Van Dale et Fontenelle triomphans; aussi la Société forquée de Londora requi-tele, en 1853, la nouvelle de cette découverte avec autant de reconnaissance que l'Académie des sciences en téeningaini, en 1853, à M. le D'abert pour la découverte des battements du muscle péronier, appliqués à nos earits fancouver.

Malheureusement, M. Letronne a fait tout aussi bonne justice de cette pierre sonce que de la jonglerie qui avait ju la placer. a Cette pierre soncre, dii-il, n'a qu'un inconvénient ; celul de ne pouvoir zs nas render raison d'accres de conditions historiques du problème. En outre, la partie supérieure du colosse étant déjà renversée, hrisée, et complétement à découvert à l'époque ol for nettendait la voix, comment aurait-clie jamais pu recevoir un seul individu sans qu'on pdt l'apprezeoir l'est convolventar unesseus. a

Letrome avait mille fois raison, et pour mesurer l'inequie de la supposition qu'il combatait, pas l'était besoin que M. Netter Illut crât pouveir allitmer dans le Moniteur ¹ a qu'il avait effectivement reconnu que la pierre soonce existait, mais qu'elle avait jamais été employée que comme l'un des matériaux de la reconstruction, et que la cavité qu'on a remarquée derrière n'est autre chose qu'une énorme crevasse qui divise du haut en bas le siége de la statue; d'où l'on est autreis de noterne qu'elle n'à point ét prinqu'es dessein. » Il But ajouter que devant cette révision d'une assertion, fille d'un préjugé, M. Salverte s'écute générousement.

« Cette conclusion très-plausible, dii-il, renverse l'hypothèse de Na Dale (La jongérier), mais ne prouve rien en fovur de cecile de M. Letronne (l'effet atmosphérique), » D'accord; mais M. Salverte ne se tiche pas pour battus, « Comme II n'arrive que trop souvent, au terme des recherchèse les plus consciencieuses, nous sommes forcé d'avouer notre ignorance, ne pouvant nier l'existence du prodige, ni en fixer la durée, ni en donner une seule explication à l'abri des objections. Les evemples nombreux de prodiges produits par des effets d'acoustique nous autorisent à attribure celui-ci à l'habite des prétrex... Mais de quelle nature était leur intervention?... Comment expliquer une supercherie souvent modifiée, mais antiformetent opérée à la clarif du solvit, on

4. 9 octobre 4838.

plein air, au milieu d'une foule de témoins, et néanmoins jamais découverte? Voilà la question véritable, ET ELLE N'EST POINT ENCORE RÉ-SOLLE 1. »

On voit que le dernier mot de Salverte est le même que celui de Letronne; que la théorie de l'artifice se porte tout assis mal que celle de l'action solaire, et que Foutenelle est devenu tout à fait insoutenable, ce qui n'empléchea personne, le cas échéant, de trancher la discussion et de vous reuvojer à ce même Fontonelle, à Letronne, à Wilkinson et à Salverte, comma à des autorités irréfutables.

Irréfutables ! oui , excepté par elles-mêmes!

Quant à nous, au lieu de l'horloge soloire de Creuzer et du simple guerrier de M. Guigniaut, nous trouvous un héros solaire s'appelant Aménophis Memnon, au lieu de s'appeler Bamsès, fils chéri du Soleil, etc. C'est un héros devenu dieu comme tous les héros du monde, et associé avec son patron Mai-Imon ou Mai-Soleil.

Comme tous ces héros solaires (voir notre chapitre Héroisme de naissance), c'est un homme fatidique, et la meilleure preuve en est dans les sculptures et dans les inscriptions des monuments.

Ainsi, du moment où la science s'accorde à saluer dans ce Mai-Amon son Aménophis II., autrement dit Osomandryas, on est forcé de s'arrêter devant une des scènes reproduites à Lougsor, et qui nous montre le dieu Thoth venant annoncer à l'épouse de Thouthmosis IV, représentée dans un état de grossesse très-apparent, que le dieu Amon va lui accorder un fils; prophétie que nous avons constatée pour tous les héros ou demi-dienx de naissance, y compris Bonddha, Viennent ensuite la naissance et les soins dont l'entourent les déesses:... mais le détail le plus curieux, à notre avis, est celui que nous offre une des grandes stèles brisées qui se trouvent à une certaine distance de l'Aménophinum ; on y voit le grand dieu de Thèbes. Amon-Rà, tenant par la main le jeune roi Aménophis-Memnon et lui posant sur la bouche le symbole de la vie pure (la croix). Étonnons-nous alors d'entendre les prêtres égyptiens, au dire de Creuzer, « l'appeler dès ce temps la pierre parlante, et demandons-nous, comme ce grand mythologue, si nous sommes bien certains que les inscriptions des stèles ne mentionnent jamais cette faculté 2? »

Rappelons-ensuite que, désigné partout comme le protecteur de Thèbes, il en devient le patron, le héros, et que, placé au milieu du Memponium ou Champ des morts, c'est là qu'après sa mort, c'est

^{1.} Salverte, Sciences occultes, p. 510.

^{2.} Creuzer, Religions, Égypte.

dans ce véritable héroon qu'il doit, comme tous les héros d'outretombe 1, manifester sa présence. Nous allons voir tout à l'heure que le contraire serait une anomalie formelle.

Il n'est pas jusqu'aux corneilles, qui sont dites dans Homère « voltiger sans cesse autour de son tombeau, » qui ne soient pour nous la preuve de la survivance attribuée à ce héros, car cet oiseau mal famé était toulours l'ananage du revenant.

Donc, nous ne saurions en douter, on trouvera bon que, nous rangeant du códe de notre principe, le système qui plaçati avec l'antiquité tout entière ce phénomène de la statue de Memnon parmi « les plus brillants prodiges, inter prezipue miracula", a que ce système, disona-nous, soit préfère par nous à celui" qui passe pour système, disona-nous, soit préfère par nous à celui" qui passe pour avoir tout expliqué, mais dont les propres défenseurs reconnaissent eux-mêmes la nuillé compêlée.

- 4. Voir ch. xv, p. 283.
- 2. Tacite, Ann., II, 6.
- 3. Voir, entre autres, le Magasin pittoresque, t. II, p. 83.

CHAPITRE XVII

PYTHOMANCIE

0.1

DIVINATION DES PAIENS

8 I.

DE LA DIVINATION EN GÉNÉRAL.

Plaidoyer d'un spirite romsin, et rationalisme d'un augure. — Cicéron, moins philosophe qu'il ne le croit et plus superstitieux qu'il ne le dit.

1. - De la divination en général.

Divination! prophétie! avenir pénétré ou simplement soupçonné!... Comment parler encore du sujet de tant de paroles, de l'objet de tant de confiance, du prétexte de tant de mépris?

En vain, depuis bientôt six mille ans, un double réseau d'inspirations prophétiques et d'aperçus surhumains semblet-il avoir enveloppé toute la terre; en vain le demier tiers de l'histoire universelle est-il la réalisation minutieuse du prophétisme qui remplit les deux autres; en vain toute les ruines des nations et des cités condamnées justifient-elles ces royants qui, du sein même de l'insolence et de la splendeur de ces villes, leur signalaient la prochaine arrivée « des vautours et des chacals; en or náin la Bible, avoc ses dates certaines, en vain les traditions, avec leur voix puissante, avaient-elles assigné à la venue du Sauveur une heure tellement précise que Tacite et Suétone la prochamient « somée, « se tupe Virgiel a chantait avec autant d'assurance qu'Eschyle l'avait chantée einq cents ans auparavant; en vain depuis cette heure tant de fois et si profondément gravée sur le cadran des Juifs, ces mêmes Juifs, confessant et reniant tout ensemble leur loi, continuent-ils à se traluer sur la terre, pour lui obéir en aveugles,... tout est oublié, ct pour eux comme pour l'esprit moderne la Bible désormais est « un liver fermé. »

C'est encore inutilement que l'histoire purement humaine et que de simples philosophes comme Machiavel, Guichardin, Philippe de Commines, Robertson, Bayle, etc. ¹, s'arrétent à chaque instant, stupéfaits, devant le fait certain de toutes les calamités ou de toutes les canquièses subies par les nations, et prédites à l'avance dans l'ancien monde et dans le nouveau, en Orient et au Mexique, à Carlhage et à Alger ², rien n'y fait : Bible, annales sacrées, prophètes, historiens, grands hommes, évidence chronologique, etc., sur tout cela le siècle a dit son dernier mot, et ce dernier mot se résume en trois autres: [olie, récerie, charlatonisme. Que voulez-vous? lorsque l'on établit à priori l'impossibilité de la divination et la non-réalité d'esprits révelateurs, on est bien contraint à cet éternel déraisonnement, et pas n'est besoin d'être augure pour présager cette falce conclusion.

Nous n'avons même pas le mérite de la priorité. Malgré la

Machiavel, I. I. 456, Discours sur Tite-Live; Guichardin, I. II., 98;
 Philippe de Commines, I. VII., ch. 111, p. 270; Robertson, t. III., I. v; Bayle,
 art. Anoéto-Catrolicisme; Sismondi, Républiques italiennes, p. 472.

^{2.} Nous tenons do l'obligoance de M. le général Marcy-Monge la narration très-curieuse de son entrevue avec un maraboul de la province de Constantino, et de la remise qui lui fut faite, par co maraboul, d'une très-ancienne prophètie conservée dans sa famille et annonçant précisément cette arrivée pour cette énoque et dans ce litté.

longue pratique et l'accord de toutes les voix en faveur des oracles, il vint un jour où la patrie de Socrate et celle de Cloéron eurent aussi leurs libres penseurs, leurs Épicure, leurs Évhémère et leurs cyniques;... et malgré le juste disredit dont se trouvaient frappés le mystère et le temple, ce jour-là n'en fut pas moins le premier jour de la double décadence de ces nations : tant il est vrai que les convictions souillées sont encore préférables à l'absence de convictions, comme de son côté le plus détestable pouvoir l'est encore à l'anarchie absolue.

A Rome, on était donc arrivé à ces jours de transition òù les dogmes disparaissent. La plus grande gloires litéraire de l'Italie, Cicéron, tout en défendant contre une jeunesse areancée les vieilles annales de la ville et professant pour elles la plus grande admiration, Cicéron se permettait d'en ridiculiser l'essence, sans s'apercevoir de son propre illogisme. Se moquer des dieux dans ses livres, et conserver dans sa maison le palladium de Vesta, accepter pour bases de l'histoire les attestations sacrées de pontifes que l'on déclarait inattaquables, et se rire, sous le manteau de la cheminée, de tout ce qu'elles certifiaient : c'étalt vouloir faire, dès cette époque, de l'ordre avec du désordre, et de la science avec du déraisonnement.

Or, voici comment Cicéron le sceptique agissait au sujet de la divination, et comment sa critique s'y prenait pour substituer ses répuguances particulères à l'expérience de tous les siècles. Il va parler ici comme un de nos membres de l'Institut; Quintus, son interlocuteur, le fera comme l'un de nos mystagogues, saint Augustin ou saint Cyrille, comme nos prélats modernes, et nos lecteurs vont pouvoir s'assurer de quel côté se trouvaient l'aveuglement, l'observation des faits et leur juste qualification.

2. - Plaidoyer d'un spirite romain, frère de Cicéron.

Tout augure qu'il fût, et quelque profit qu'il en tirât, Cicéron se laissait donc un beau jour entraîner par son orgueil de philosophe à la négation de la divination; les doctrines d'Épicure étaient à la mode, et l'ambition du grand orateur tenait à ne se laisser dépasser par personne dans la voie du procrès.

Il prenait donc la parole, et le début de son livre ne pouvait laisser aucun doute sur son véritable mobile. Après une énumération pompeuse de tous les ouvrages qu'il avait composés:

« l'écris, disait-il, ce livre sur la divination, et quand j'y aurai joint un traité sur le destin, ces livres, fruits de mes veilles, ne pourront plus rien laisser à désirer sur la matière ¹. »

Que d'imitateurs chez nous ont obtenu le même succès, jusqu'au moment où de nouveaux faits laissaient tout à désirer ou à regretter dans le travail accompli !

 α II sera glorieux, si mon but est rempli, de pouvoir se passer des Grecs. n

Oui, mais on ne se passe pas de l'histoire, et c'est là la vraie difficulté.

« C'est une très-ancienne opinion, que le peuple romain partage avec tous les peuples du monde, qu'il y a une divination, noble et utile prérogative, si elle était accordée aux mortels, »

Pardon, grand orateur, mais vous nous avez dit ailleurs que

4. Dirimation, J. II, p. 4. Il est bon d'averlir nos lecteurs que, malgré la rabilité de la controvres, c'est solupura Gicério qui, dans sa réduction, fait en mémo temps la denande et la réponse: excellent moyen de ne pas so lisser pousser trop à bout, et de faire tombre le rédeau bie a lp bint sur la scène ou sur l'argument qui lui paraissent les plus propres à assurer son triomphe.

« le consentement universel devait toujours être respecté comme une Lot de la nature; » et aujourd'hui vous ajoutez : « Il n'y a plus en ce moment que les vieilles femmes qui conservent quelque foi aux songes et aux oracles ². » La loi a donc été violée.

Et de plus, il faut bien se garder de l'oublier, ces vicilles femmes étaient applaudies, avec toute la galanterie possible, par Aristote, Pythagore, Socrate, Platon, Ilippocrate, Virgile, Homère, en un mot par ce que le monde a compté de plus respectable et de plus grand. Que de jeunes femmes eussent envié une telle cour!

«Quant aux philosophes, on a recueilli d'eux divers arguments par lesquels ils ont essagé de prouver qu'il y avait une divination;... et il n'y a guère que Xénophon (de Colophon), Épicure et le stoicien Panœtius qui en aient soutenu la négation ².»

Appeler « divers arguments » une masse de traditions et de faits historiques, et ne pas nommer un seul des géants opposés aux trois pygmées qu'on ose mettre en avant, c'est essayer, dès le début, de tromper ses lecteurs sur le chiffre et la valeur des deux partis.

Mais on comprend que Cicéron soit pressé d'en venir à ses arguments personnels; aussi, pour mieux les présenter, va-t-il enfin nous faire assister à la très-longue conversation qui va s'engager entre son frère Quintus et lui dans son lycée de Tusculum.

Il faut d'abord lui rendre cette justice, qu'il expose avec une grande apparence de loyauf l'argumentation de Quintus, dent la force nous paraît écraser la sienne. Nous ne craindrons pas de rapporter un peu longuement le sommaire de ces deux plaidoyers, car nulle part dans la théologie paisnne on ne trouveraît une question plus actuelle traitée plus à fond, et plus de vérités mélées à plus d'erreuts.

Divination, l. II , p. 53.
 Id., l. I , p. 5.

Suivons donc l'ordre de son livre, et laissons d'abord parler Quintus.

Querres, a C'est là une de ces choses à propos desquelles il faut to pluto notre les événements que rechercher les causes... Ce sont là des observations faites depuis un temps infini, et confirmées par l'événement... Il en est de cela comme de l'atmosphère, dont l'apreçois les effets sans en pénétre les causes... Eb bien l'vous voyer comme mui que les divinations se réalisent, cela suffit... Il est vai que vous me répondez: « C'est par hasardi » mais «'il est vrai que vous me répondez: « C'est par hasardi » mais «'il est vrai que quatre dés puissent l'ammener de même cent fois ? « Nais, dites-vous que quatre cents. d's puissent l'ammener de même cent fois ? « Nais, dites-vous vene, il arrive quelquetois que cequi a été péndit n'arrive pas. » l'en demeure d'accord avec vous; mais cela n'est-il pas commun à tous les arris ».

A notre tour, nous ferons observer à Quintus qu'il compromet par ce met les excellentes raisons qu'il vient de nous donner. La divination n'est pas un art, mais un don, une gratification, et cette fausse expression va faire maintenant toule la force de Cicéron, qui ne s'attaquera plus qu'à l'art. Quintus reprend:

« Passons aux faits; rappeles - vous le caillou de Tarquin. Voulant s'éclairer sur la science des augures, il interroge Attius Navius et lui dit; « A quoi pensais-je en ce moment? — A couper ce caillou avec un rassir. Et vous pourrez le faite, « » répond l'augure. On apporte un rassir, le caillou est coupé, l'arquin est confondu, la république fait enterrer le rasoir et le caillou e, tepa-dessus elle élève un mon-ment sur lequel elle inscrit le récit de l'expérience... Voulez-vous nier toutes ces choses? Alors brillous toutes nos anales, et surtout ne faites plus en faveur des auspices les beaux discours que vous avez teuns à propos de Tübre Gracchus.

De là Quintus passe aux songes; il rappelle le rendezvous que l'Indien Calamus donna du haut de son bûcher à Alexandre, qui, malgré lui, n'y fut que trop fidèle; il rappelle encore cette annonce donnée par les mages, au moment de la naissance de ce même Alexandre, que « le fléau de l'Asie venait de nattre;...» puis l'assurance donnée à Annibal, effrayé de son voyage, qu'en suivant son dieu, ce dieu saurait bien le guider jusqu'à Rome 1.

« Hamilcar, dit-il, Marius, Valérius, Xénophon, Aristote, Sophocle, Simonide, Démocrite, ont-ils donc ou menti ou extravagué, ou voulu se moquer de tout le monde, en racontant les songes merveilleux qu'ils ont eus et qu'ils ont tenus pour véritables?... Mais à quoi bon, ajoute-t-il, parler de songes anciens? Reportons-nous au mien et au vôtre que je vous ai si souvent oul raconter. Voici d'abord le mien : lorsque je commandais en Asie, je vous vis en songe, tel que je vous vois, tombant dans un grand fleuve avec votre cheval et regagnant à la nage le bord, où vous me retrouvâtes et où nous nous embrassames (ce qui était vrai). A ce moment les plus habiles gens me prédirent ce qui arriva depuis. Voici le vôtre à présent ; Salluste, votre affranchi, me disait que dans la foule qui suivit vutre exil, et après avoir couché dans une maison du territoire d'Atinia, à votre réveil vous lui avez raconté que vous aviez, dans un désert, rencontré Marius avec ses faisceaux couverts de laurier, qu'il vous avait baisé la main et vous avait dit d'avoir bon courage, puis, qu'il avait commandé à son licteur de vous mener dans son monument (petit temple bâti par lui), parce que ce serait là que vous trouveriez votre salut. Salluste m'a dit que là-dessus il s'était écrié que « d'après ce rêve votre retour serait prompt, » et que vous aviez vous-même paru trèsheureux de votre propre songe... Peu de temps après, vous le savez, le sénat étant rassemblé dans le monument de Marius, et le consul avant proposé votre rappel, il s'était rendu là-dessus un magnifique décret auquel tous les ordres de la ville avaient applaudi ; et vous,

^{1.} Voici encore la solution la plus probabb d'un problème bine embarrassant. Lorsqu'on voi avec quelle piene flomparte possibi le Grand-Smith-Bernard, en été, par une voic publique, reaseigné par tout le monde, munides meillurers cartes, seconde par le gaine de son armée, on se denande comment un Cartilaginois avait pa seulement trouver sa route à travers les mers, les Pyréeses et les Aples, 2 un commencement de l'hiver, sans demis, sans anties, sans aillés, su milieu des harbares, encombré de charios et d'objehants. Les meilluras tacticleus, depais l'Orlèg engatu'u clevalue l'évalet, restent confoulus d'étomement, mais persone ne s'avise de tentr compte soit de sons unes autre, marchait présque toujeurs à la tête de toute les grandes emigrations historiques, que ce fât dans les plaines du Mexique on dans celles de la Palestine.

A ce point de vue tout s'explique.

vous rappelant votre songe, vous dites vous-même « qu'il ne pouvair irrie arrivre de past dien». De suite in voluble; pas Pessidonius nous citant un Rhodien qui, à son lit de mort, indiqua précisément dans qual ordrar si de ses compagnons, qu'il nomma, le suivraient. Quoi I vous vous fierce plutôt à Épicure, ou à ce Carnéade, qui dit tantôt une chose et tantôt une neutre, pour les ele planis de épature et sans la moindre logique, et vous iriez préférer leur autorité à celle d'un pripagore, d'un Socrate et d'un Phythagore, d'un servine socrate et d'un phythagore s

Jusqu'ici Quintus se montre très-fort, mais il devient écrasant dans l'allégation suivante :

« Vous me direz que je vous entretiens de tragédies et de fables; mois je vous d'ut dire, vous-mêne, une choes qu'in else crete; ses une fable et qui se rapproche bien de tous mes récits. Caius Coponius, racontie-vous, homme très-que et qui commandait la fotte des Rhodiens en qualité de priéteur, vous était venu trouver à Dyrrachium, et vous avait dit qu'un rameur d'une des galères de Rhodies avait prédit qu'avant un mois le sang coulerait dans toute la Grèce, que Dyrrachium serait pillé, qu'on se sauverait sur les vaisseaux et que l'on verrait un incendie horrible, mais que la flotte des Rhodiens reviendrait bientott et qu'elle aurait la liberré de retourner à Rhodes. Fous futes surpris de étai, el Varront et Caton, qu'i étaient ace vous, furrait bien étomés, forsque Labiénus, fugitif de Pharasle, vint leur apporter la nouveile de la déliate de l'armée. La satué de la prédiction ne tarde pas à s'accomplir : pillage de Dyrrachium, incendie, abandon par la flotte et tout le reste, car tout celen fet que troy ravi » »

On le voit; ici la vérité des faits ne saurait être mise en doute, puisque c'est Cicéron qui dépose comme acteur et comme témoin, et qui tout à l'heure, sans essayer de nier; essayera de répondre.

Quintus, « Rappelez-vous cet argument de Cratippe que, pour éta-

^{4.} Tous ces étonnements-là ne passent pas vingt-quaire heures; heureur lorqu'on se les rappelle et que le plus étonnés ne viennent pas vous dire, comme on nous a dit à nous : « Vraiment] quand donc nous aviez-vous dit cela? — Au moment, répondions-nous, où votre incrédulité promettait de se rendre, si le cas échétait. »

blir la vérité de la divination, il suffit qu'une seule fois on ait devind si parfaitement juste que le hasard ne puisse être invoqué. Or, comme nous avons une infanité de cets faits, il faut bien avouer qu'il y a une divination... Vous parte des augures? Ils ne se méprirent pas lorsqu'au moment de la bataillé de Leuctres on ententid à Sparte un grand bruit d'armes dans le temple d'Hercule, dont la statue parut tout en seuer, pendant qu'à Thèbes, au même moment, les portes du temple s'ouvraient toutes seules et laissaient voir toutes les armes du temple d'intérnités à terre.

« ... Qu'attendons-nous plus longtemps? Attendons-nous que les dieux immortels viennent s'entretenir avec nous sur la place publique, dans nos rues et dans nos maisons?

Passant aux grandes autorités :

« Pensez donc, ajoute-t-il, que c'étaient tous des hommes illustres, cet Amphiarius, ce Mopsus, ce Tirésias et ce Calchas, à qui les Grecs conflaient la conduite de leur flotte, bien qu'il ignorât la mer. Songez à Amphiarius, à tous les oracles qui se rendaient sur son tombeau; songez à Divitiac d'Autun, le druide, votre panégyriste et votre ami. Il y a même des familles et des nations entières qui sont adonnées à cet art. On ne fait jamais rien sans lui, et vous voyez les prêtres athéniens, les vieillards de Lacédémone, les Lycurgue, les Lysandre et tous les législateurs soumettre toujours leurs lois aux oracles. Si la raison, et surtout les événements sont pour moi, si les barbares comme nos ancêtres tombent d'accord avec les plus grands philosophes et les plus excellents poëtes et tous les fondateurs de villes ... attendrons-nous que LES BÉTES NOUS PARLENT? et ce consentement universel de tous les hommes et de tous les temps, que vous avez appelé vous-même une loi de la nature, ne sera-t-il plus rien pour yous?»

Sur ce terrain, Quintus est véritablement invincible; mais il y en avait un autre qui prétait plus à la critique: c'était celui des aruspices. Il ne craint cependant pas de l'aborder hardiment:

« Mais, dira-t-on, rien de plus absurde que toute cette inspection des entrailles! Qui pourra croire que la vérité se trouvait là?...» convenez que, la errit divinie une fois admise, elle peut bien arranger ces victimes, altérer, supprimer dans leurs corps tout ce qui doit s'adapter aux faits qu'elle a en vue. C'est encore elle qui fait aussi que les oiscaux volent dans un sens et dans un autre 1. »

Enfin, Quintus termine en habile homme, il se sépare des charlatans du Forum:

« Je déclare du reste que je ne reçois nullement ceux qui gagnent leur vie à dire la bonne aventure, ni les astrologues, ni les évocateurs de mânes, ni tous ces interprètes des songes, fainéants, ignorants ou fous que la misère commande?, »

3. - Rationalisme d'un augure.

Nous passons maintenant du lycée à la bibliothèque de Tusculum. Cicéron avait reçu la bordée fraternelle en se promenant; mais, pour répondre, il éprouvait le besoin d'être assis.

Cacánox, « Vous étes venu bien préparé, mon frère, et vous aves soutenu en bon sicient l'opinion de votre parti, ce qui me fait pàrisir... C'est maintenant à moi de répondre à ce que vous avez dit; l'y répondrai toutefois, sans rien affirmer... parce que, si fassurais quelque chose, je serais alors le devin, moi qui prétends qu'il n'y a pas de divination? »

Fausse modestie! échappatoire prudente! Le doute philo-

- 4. Quintus funche ici la vraic, la seule explication des aruspiese. Les entrellides de la vicine devenaient une chab perfante et asuguiter, qui évraive en signes consenus, de même que la dirination par les eops, si imptemps conservée, consistait en co que, dans charun des grains de millet que l'on jestit, on érait convenu à l'avance de recommitre et et et caractère, et l'asimal, guidé, comme l'étalient une tables, par un pouvoir lavisible, les despetants d'ans l'ordre nécessaire pour composer un môt ou une plarase.
- La surintellingence était partout, et nous lui substituons une inintelligence universelle!...
- 2. Il ne nie pas pour cela qu'ils puissent avoir aussi leur dieu, tout aussi bien que nos magnétiseurs de tréteaux, qui sont parfois les plus forts; seulement, c'était et c'est encore une loi que le dieu soit toujours de valeur relativement égale à celle de son client.
 - 3. Divination, 1. II, p. 404.

sophique ne peut jamais concerner que des opinions et des théories, jamais un fait matériel surabondamment prouvé, et Cicéron n'ayant pas infirmé les faits de Quintus, tant que ces faits subsistent il n'a plus rienà dire, car lis provuent la prévision, comme la chaleur prouve un agent calorifique, comme le jou du télégraphe étectrique prouve l'insufflateur intelligent qui réside à la gare. Nous le répétons, un fois les faits admis, le doute ne peut subsister que sur la nature de cet insufflateur.

Clefron. « Croyez-vous, mon frère, qu'un augure puisse mieux savoir qu'un médecin l'issue d'une maladie, qu'un pilote le sort de son vaisseau, qu'un général le salut de son armée? »

Encore une détestable méthode, car les faits seuls peuvent y répondre. Or, Quintus ayant montré Calchas à qui on confie une flotte, bien qu'il ignorât la mer, et le pilote des Rhodiens prédisant avec tous leurs détails le désastre et tous les revirements forcés de la flotte, ce qu'aucun amiral ne fit certes jamais, c'est là seulement ce qu'il importait de récuter. Or, Quintus rappelant à son frère la stupéfaction dans laquelle ces faits l'avaient plongé lui-mème, ainsi que Caton et Varron, avait certes le droit de le sommer de s'expliquer. Au lieu de cela, Ciécron se dévobe, et au lieu de s'élever a du actu ad posse, » c'est-à-dire du fait à sa possibilité, seule vraie méthode expérimentale, il use à l'avance de la méthode recommandée par M. Cousin; « ab posse ad actum, » c'est-à-dire qu'il juge à priori des faits par leur possibilité, méthode antiphilosophique et antiscientifique s'il en clu famais 4.

CLCRON. « Comment peut-on avoir le pressentiment de ce qui n'est fondé sur aucune cause ? »

Encore une pétition de principe, et même une contrevérité, car, bien loin d'admettre l'absence de toute cause, Quintus en reconnaît une expressément, les dieux. Or, si

4. Voir ch. 11, § 2.

par hasard les dieux ont juré d'engloutir ou de brûler toute une flotte à telle heure, rien de plus logique que de leur supposer le droit et la faculté d'en prévenir leur médium. De cette manière l'avenir est beaucoup trop bien fondé, car il existe à l'avance dans une volonté qui n'a besoin, pour être connue, que d'être une seule fois indiscrète.

Mais Quintus essaye vainement de ramener son frère à la réalité : Cicéron se dérobe encore une fois en convolant à la question d'utilité.

« A quoi peut servir la divination? dit-il; car lorsqu'une chose est dans le destin, on ne saurait l'éviter; et, si elle n'y est pas, elle ne saurait arriver. »

Ceci devient du fatalisme matérialiste; c'est l'athéisme pratique à sa plus haute puissance. Ici, la prière, l'intervention des dieux, le prodige, les sacrifices, etc., tout se trouvait trahi par l'augure payé par sa patrie pour proclamer tout le contraire!

Et nous sommes ici tellement dans le vrai, que nous pouvons en appeler à... Cicéron lui-même.

« Je m'aperçois que je m'égare, continue-t-il, et que jusqu'ici je n'ai fait *qu'escarmoucher t*. Il faut maintenant en venir tout de bon aux mains et voir si je ne pourrai pas vous rompre vos deux ailes... »

Il en est temps, en vérité, car jusqu'ici Cicéron ne les a même pas frôlées.

En cela, répétons-le, l'ignorance de Cicéron était d'autant plus impardonnable que, en qualité d'augure, il avait dù connaître toutes les savantes distinctions des Étrusques.

Voyons-le maintenant aborder ce qu'il appelle la vaticination naturelle, en un mot le grand chapitre des Sibylles;... ou plutôt, devant profiter dans quelques instants d'un de ses plus grands aveux à ce sujet, disons comme lui : « Laissons la la Sibylle et mettons-la si bien à part, que, selon l'injonc-

^{4.} Divination, 1. II, p. 416.

tion de nos ancêtres, nous ne la lisions jamais qu'avec la permission du sénat, »

Enfin, terre! terre! Le voici qui arrive aux faits. Pour abréger, choisissons.

On se rappelle l'aventure de la flotte des Rhodiens et de son pilote. Quintus en tenait le récit de Cicéron lui-même, et nous avons vu que rien ne manquait à ce prodige de clairvoyance... Eh bien, que va répondre ici l'augure libre penseur? Le voici:

« Ce que ce matelot a prédit Jous voyez qu'il accepte le fail, c'est ce que nous happénlendions tous alors. Car les armées s'apprechant, nous vojions bien que celle de César était plus audacieuse et plus aquerrie; mais en hommes prudents nous ne le laissions pas voir. Quant à ce matelot gree, qu'y a-t-il de surprenant que, la peur l'ui agunt troublé l'esprit, il se mit à publier ce qu'il redoutait déjà dans son hon sens? Mais, de pur les dieux et de pur le nommer, quel est le plus vraisemblable : ou que le secret des immorteis ait été pénétré par ce matelot insersé, do qu'il l'ait été par l'un de nous tous qui étions alors à Brindusium, en compagnie de Caton, de Varron et de Coponius, général de la flotte? »

Assurément, voici le xummum de l'art de tourner les dillicultés I Dans cette réponse de Cicéron, il n'y a pas, il faut bien le dire, un seul mot qui ne soit un mensonge... Ce matelot était si peu le représentant de l'opinion générale, qu'il passait aux yeux de tous les marins pour un inenseu. Quant la l'événement de Dyrrachium, ni Caton ni Cicéron a vavient pu se douter un seul instant que cette ville serait pillée avant un mois, qu'on se sauverait sur les vaisseaux, qu'il y aurait un inendie horrible, et que la flotte des Hodiens aurait la liberté de se retirer à Rhodes... prédictions détaillées qui avaient tellement surpris l'amirat Calus Pomponius, honnne fort agge, qu'il était venu en toute hâte les raconter à Cicéron. Celui-cl., non moins impressionné, les avait racontées à son frère. Pourquoi donc aujourd'hui le croyant se retourne-cli-

T. V. - MAN. HIST., IV.



Divination, 1. II, p. 479.

et ment-il à sa conscience, si ce n'est parce que lui, le grand homme politique, l'écrivain de génie, etc., ne peut supporter la pensée d'avoir été prévenu et distancé par un matelot dans le délire? Orgueil humain, et confiance dans sa propre infulilibilité, telle est donc à Rome, comme à Paris, la cause serche et première de ces dénégations obstinées! Mais, nous le répétons, le rhéteur est bien heureux de faire toujours ici la demande et la réponse, car si Quints et di obtenu la permission de répliquer, il eût pu relever vigoureusement son frère de ce péché d'orgueil et le sommer de faire un peu plus honneur à sa parole.

Cicéron, ne pouvant plus croire à ce qu'il avait si bien cru, devait faire bon marché de tous les autres songes. Ains, l'Arcadien voyant en rêve l'hôtelier de Mégare assassinant son ami, Simonide averti de ne pas s'embarquer sur le vaisseau qui allait sombrer, Ptolémée guéri par la plante rêvée par Alexandre et trouvée à l'endroit même où le songe l'avait signalée, tous ces autres rêves de l'halaris, de Cyrus, de Denys, d'Hamilicar, d'Annibal, de Publius Décius, de Caïus Gracchus, etc., il va s'en tirrer lestement.

« Tous ces rêves-là, dit-il, sont arrivés à des étrangers et ne sont pas trop bien connus; peut-être même sont-ils supposés, »

Prenez garde, Cicéron! Ils sont précisément rapportés par tous ces historiens dont vous avez éloquemment défendu contre les sceptiques la science et la sincérité, et sur les écrits desquels vous vous proposez d'édifier et d'écrire l'histoire des premiers siècles de Rome. Encore une fois, prenez garde à votre livre! Si vous récusez vos sources sur un point, on vous les récusers au run autre, et tout à l'heure vous vous verrez forcé de parler, comme tant d'autres, dans le vide et sur le vide!

D'ailleurs, et après tout, vos rêves à vous sont toujours là... et n'y eût-il que celui qui vous a fait voir Marius vous désignant son monument, comme le théâtre d'une réhabilitation qui s'y fit contre toute probabilité, il suffirait à vous battre, car Quintus ne se contentera pas de cette réponse :

a håt mon frère! tous les songes étant de même nature [c'est faux!], au nom des dieux immortels, n'immolons pas notre raison à notre superstition! Car quel Marius pensez-vous que j'ale pu voi? Est ce son image, suivant la théorie de lémecrire? Mais d'ub était-elle partie! Était-ce du corps de Marius? Mais pourquoi cette image me suivait-elle sur le territoire d'Atinia? a

Álors Cicéron de disserter sans fin sur les raisons et non sur la réalité de la chose.

- « l'avais, dit-il, pensé probablement à Morius. »
- «—Soit, reprend son frère; mais vous n'aviez pu penser au monument. D'ailleurs, mon rève à moi, ce rève où je vous vois, tombant avec votre cheval et vous sauvant, au moment même où cela vous arrivait (... au'en faites-vous?...»
- « Je vous le répète, mon frère, de même que j'avais pensé à Marius avant mon songe, de même l'inquiétude que vous aviez pour moi vous fit songer à mon accident. Quant à la simultanéité, c'est LE RASARD. »
- On le volt; sans sortir de Rome, nous sommes toujours à Paris, et si par les paroles suivantes Cicéron va quitter nos accents inébrantables, il va rejoindre aussitôt nos savants embarrassés et chrantés 1, qui lui conseilleront de tourner court, en ces termes.
- u...Toutefois, comme le propre de l'académie est de n'imposer son jugement sur rien, mais d'examiner avec soin tout ce qui peut se dire de part et d'autre et de laisser aux auditeurs une entière liberté de juger, vous trouverez bon que je m'en tirane à cette coutume qui nous est venue de Socrateu. Là-de-susa nous nous levàmes "...»
- Si, comme nous le disions tout à l'heure, Quintus avait eu le dernier mot, il aurait pu lui montrer un songe célèbre en
 - 4. Se rappeler ces distinctions établies dans notre Introduction.
 - 2. Divination, l. II, p. 203.

faveur duquel Cicéron paraissait avoir fait exception. Ah! celui-là, il y croyait fermement, il y croyait en vieille femme: c'était le fameux songe de Scipion, dans lequel ce grand homme était censé lui avoir dit: « Songe que tu es un dieu. »

Ces choses-là ne s'oublient pas facilement, et on ne les inscrit guère à la colonne des folies.

Que Macrobe, qui le rapporte, avait donc raison de s'écrier: « Voyez Cicéron qui cultive avec une égale ardeur l'art de la parole et la philosophie; toutes les fois qu'il parle, soit de la nature des dieux, soit de la divination ou du destin, voyez comme le peu d'ordre qu'il met dans la discussion de ces matières affaiblit la gloire que lui a méritée son éloquence ⁴! »

Comment Macrobe peut-il demander plus d'ordre à un dialecticien qui ne peut s'en tirer qu'en sautant continuellement par-dessus les objections?

Saint Augustin avait donc bien raison d'appeler ce prétendu grand homme un Philosophastar!

Oui, l'on mérite ce titre lorsque, augure soi-même, après s'être permis d'applaudir un jour ce mot de Caton : « Que deux augures ne pouvaient plus se regarder saus rire, » on écrit le lendemain ce qui suit : « Rien n'est plus beau ni plus grand dans la république que le droit des augures, et je pense ainsi, non parce que je suis augure moi-même, mais parce que je suis forcé de le reconnaître... Donc, que l'on instruise des auspices ceux qui décident de la guerre... et que l'on s'y conforme... que toutes les choses que l'augure aura déclarées irrégulières, néfastes, oiscuess, funestes, soient nulles et non avenues, et que la désobéissance à cet égard soit ux chaux extrat.2 »

Ne croit-on pas entendre Jean-Jacques Rousseau réclamant la mort pour certains délits de cette presse dont il réclame la liberté?

^{4.} Saturn., l. I, ch. 25. 2. Divination, livre IV, ch. xxx.

On est philosophastre lorsque, après avoir publié un gros livre pour saper la divination, on ose derire ailleurs "« Une discussion s'étant élevée entre mes collèques Marcellus et Appius sur les augures, interpellé par eux, je leur ai répondu: «Mot, je pense qu'il y a une divination que les Greca appellent «avrax», et que l'augurie, comme tous les autres signes de notre science, en fait partie. Et, dans le fait, si nous acordons que les dieux suprèmes existent, que leur esprit régit le monde, que leur bonté veille sur le genre humain et qu'elle peut nous manifester l'avenir, je ne voir pas pourquoi fil aurait pu ajouter : ni comment) je nierais la divination. Or, tout ce que Jai supposé existant, la conséquence est méressaire 4.

« Marquez-moi, écrit-il à Atticus, à qui l'on destine place d'augure. C'est le seul endroit par lequel ceux qui gouvernent pourront me tenter; j'avoue ma faiblesse... Tous les malheurs de la république viennent de ce qu'on a négligé de suivre les auspices. »

Convenons-en, si le grand homme a jamais ri d'un augure, cet augure a bien dù le lui rendre en l'écoutant à son tour.

Done, saint Augustin a mille fois raison d'appeler un tel homme philosophastre, car il avait deux langages, et ce philosophe chrétien, qui s'y connaissait, reconnaissait très-bien sous toutes ces questions des augures, et malgré les professions de foi de Cicéron, une question d'athéisme, ni plus ni moins.

« Pour ébranler le sentiment religieux, dit-il, Gicéron croît ne pouvoir mieux e'y prendre qu'en ruinant la divination. Pour cela, il nie toute science des choses à venir, et fait tous ses efforts pour montrer qu'elle n'est ni en Dieu ni en l'homme, et que, par conséquent, on ne saurait rien prédite. Ainsi, il nie la prescience divine et tâche d'anéantir toute espèce de prophètie, fût-elle plus claire que le jour, et cela, soit par les plus vains raisonnements, soit en se faisant opposer quelques

^{1.} Lois, 1. II, § 32 et 33.

oracles fort aisés à convaincre de fausseté, quoique hui-mênne ne puisse jamais parvenir à établir cette fausseté. Il triomphe, il set vrai, lorqu'il rédute les conjectures des astrologues, parce que, en effet, elles se détruisent d'elles-mêmes; mais ces derniers sont encore beaucoup plus supportebles que lui, lorsqu'il veut êter toute connaissance de l'avenir. Qu'est-ce donc que Cicéron redoutait dans cette connaissance, pour talcher de la renverser par un discours pétratante 2 »

Avis aux Cicérons modernes, qui croient pouvoir élayer leurs gros livres contre la mogie et la dirinnien sur l'autorité du Cicéron antique! Philosophastre, ce dernier est audessous des astrologues ; ponific, il élabili l'athéisme; augure et fier de l'ètre, il erovic les augures aux gémonies et blâme leurs contempteurs : — Cicéron, c'est le sophisme et le faux incardi.

§ II.

QUATRE THÉORIES CONTRADICTOIRES SOUTENUES PAR LES MÉMES PLUMES.

La jonglerie. — Le symbolisme. — L'illusion et le hasard. — Leur application impossible à la liturgie de Dodone et de Delphes. — Ces théories et l'histoire vraie.

1. - Jonglerie, symbolisme, illusion et hasard.

Plus nous approfondissons la question, et plus nous nous assurons que ces quatre divisions renferment tout ce que l'on peut objecter contre la divination; mais les théories devraient être à l'histoire ce que les découpures de ces jeux de patience

^{1.} Cité de Dieu, l. IV, ch. xxx.

avec lesquels on apprend la géographie aux enfants sont à la vraie géographie. Pour que telle ou telle partie du monde soit fidèlement reproduite, il faut que chaque découpure vienne comme d'elle-même s'ajuster à sa vraie place, sans peine et sans mutilation.

Voyons si chacune de ces théories sur la divination viendra s'ajuster comme d'elle-même sur l'histoire, et commençons par la première, la jonglerie.

Elle n'est pas neuve; produite pour la première fois au grand jour par Épicure et Cicéron, rajeunie seize cents ans plus tard par Van Dale et Fontenelle, conservée pendant tout le xvur' siècle, elle a cessé depuis le xux', tout le monde a pu le constater, de pouvoir se soutenir seule et sans accompagnement.

Depuis cinquante ans, on ne rit plus des oracles, car on a fini par comprendre leur portée et toutes les proportions de leur action sur le monde.

Pout-être est-ce à Creuzer qu'il faut en rapporter la gloire.

« Grande institution, dit-il en parlant de l'oracide de Delphes,
et qui a exercé la plus grande influence sur la civilisation de
la Grèce! Les oracles favorisèrent l'agriculture, adoucirent les
mœurs, arrètèrent les fureurs sanguinaires des barbares indigênes; leur importance politique n'est pas moins digne de
remarque, mais le phénomène le plus étonant fut la liaison
prolongée de ces oracles de la Grèce avec ceux des contrées
étrangères 1:

M. Maury témoigne le même enthousiasme pour ces mêmes oracles, qu'il va tout à l'hieur déshonorer : Celai de Delphes, dii-il, était le grand régulateur du monde grec. Les réponses que les prêtres dictaient à la pythie avaient sur les esprits un ascendant prodigieux. Le trépied d'Apollon était comme le Vatican de l'antiquité, car ses oracles étaient acceptés avec autant de respect que les bulles papeles au moyen.

1. Religions, introduction.

àge... c'est par Delphes que furent accrédités les principes de la plus pure morale, nous le verrons, et de la plus sage philosophie pratique. Cette direction morale et politique imprimée aux oracles tenait sans doute à ce qu'ils étaient placés dans la main des prêtres éclairés et vertueux. C'étaient eux, comme on l'a vu, qui faisaient parter le dieu, et la pythie, simple malade, n'était que l'instrument de leurs desseins 1. »

Quelle idée M. Maury se faii-il donc de la morale et de la vertu quand il appelle éclairés et vertueux des prêtres qui font parler la Divinité? comment surtout peut-il les appeler les interprêtes des réponses divines, si ce sont eux qui les dictent à la pythie, et comment, dans ce dernier cas, ces interprêtes pouvaient -ils recevoir de tous, y compris la pythie, qui les voyait dicter, l'épithète de χρτομώδητα, parlants d'après le dien?

Dans ces dix lignes il y a tout autant de contradictions que d'impossibilités, et tout autant d'impossibilités que de mots. Occupons-nous tout d'abord de l'origine, et, si l'on peut

occupons-nous tout à asora de l'origine, et, si l'on peut parler ainsi, de l'ubiquité spontanée des principaux oracles, ubiquité que Creuzer nous dit inexplicable et qui devrait le paraître à tous nos mythologues.

2. - Dodone.

Quatorze cents ans avant Jésus-Christ, nous voyons les Helles ou Selles, qui donnent leur nom à l'hellénisme, posséder à Dodone un oracle qui leur avait été apporté par les Pélasgos². Rien de plus modeste que cet oracle, quoiqu'il n'y ett rien de plus grand que le nom de son dieu; c'était, le Zeus Pela-

^{4.} Religion de la Gréce, L. II, p. 521.

Dodonée était le nom d'une ancienne nymphe de l'Océan, aimee de Jupiter, qui ordonna à Pélasge de transporter son culte en Thessalie: « Samothraces a Pelasgis edocti, Samothrace fut enseignée par les Pélasges. » (Hérodote, 2º Muse, sect. 51.)

giscos, le Diespiter, ou plutôt, ne craignons pas de le dire, c'était le nom par excellence, le nom que les Juifs regardaient comme incommunicable, en un mot celui de JADIPATER, c'est-à-dire celui qui a été, qui est et qui sera, autrement dit : l'ÉTERREL.

Nous sommes tout à fait, cette fois, de l'avis de M. Maury lorsqu'il retrouve dans ce nom et l'Indra des Védas et la notion du Jéhorah biblique ⁴; nous irons même plus loin, et nous ne nierons pas la connexion étymologique de ce grand et dernier nom avec le soleil et la foudre.

Le Jupiter de Dodone est done avant tout sémitique, puis indo-européen, puis pélasgique, c'est-à-dire voyageur comme le peuple qui le transporte avec lui (pet, mouvement), et définitivement hellénique entre les mains des Helles, qui reçolvent de leur mieux le maître des dieux et vont uid devoir bientôt l'illustration et toute la fortune de la Grèce.

On suit parfaitement la marche de ce dieu; M. Maury s'accorde à merveille à ce sujet avec le président De Brosses 2, et
nous n'en sommes que plus étonné en voyant des savants du
premier ordre, y compris M. Lenormant, de vénérée mémoire,
tout préoccupés qu'ils étaient de leur divinisation des forces
de la nature, ne pouvoir s'expliquer l'origine de l'oracle de
Dodone que par « un coup de tonnerre formidable qui, en
glaçant d'effroi tout la contrée, l'aurait courbée sous les carreaux du dieu-tonnerre, etc. »

Dans l'histoire réelle, au contraîre, nous voyons tout simplement les Pélasges implanter leur dieu, ou, si vous le voulez, leur fétiche portatif, sans embarras, sans encombre, parmi de fort braves gens qui le reçoivent avec reconnaissance, l'invoquent d'abord en plein air (etheria templa); puis deviennent et restent ses médiums, sans cesser pour cela de vivre de glands doux, de coucher sur la dure, de mar-

^{4.} Religion, I. p. 56.

^{2.} Académie des inscriptions, t. XXXV, p. 189.

^{3.} Lucrèce.

cher pieds nus⁴, » en un mot, sans changer ni compromettre en rien leurs habitudes et leur réputation de gens sauvages, ignorants et très-bornés.

Nous ne craignons pas de l'affirmer : voilà comme se fondent et se maintiennent les oracles, et non, comme on le dit tous les jours, par le calcul, l'intrigue, la science et le savoirfaire d'une caste sacerdotale, qui, simple héritière du patrimoine légué par ses ancêtres spiritisés, se montrerait fort pou soucieuse des grands destins réservés à leurs enfants.

Dans l'histoire de Dodone, c'est le dieu qui fait tout. C'est lui qui force ses adorateurs à quitter une position magnifique pour le suivre au pied du mont Tomare, dans une vallée glacée, au centre d'une épaisse forêt et sur les bords d'un ruisseau qui traverse le plus marécageux des terrains.

Il n'y avait vraiment que les dieux patens pour se faire obéir, en choisissant si mal leurs demeures. Boulanger s'arrétait, avec un étonnement très-philosophique, devant cette option toute spéciale des oracles, soit pour les marais, soit pour les lieux voicaniques, les crevasses, les cavrenes, etc.. «Il n'y a, dit-il, que les dieux qui soient de ce goûl-la, car nous remarquons que, dans tout autre cas que celui des oracles, les hommes placent au contraire leurs temples et leurs monastères dans les situations les plus commodes ou les plus récréantes. »

Peut-être pourrions -nous répondre à Boulanger que c'est uniquement parce que l'oracle a besoin de cavernes, mais cette raison ne serait pas recevable ici, puisque le dieu de Dodone, bien que la montagne soit volcanique et que le ruisseau soit marécageux, tient à s'installer sur... un hêtre ou sur un chêne: il est vrai que MM. Creuzer et Guigniaut sont aussitôt là pour nous dire que « c'est en vertu de la reconnaissance générale pour les grands végétaux. » Mais ils oublient qu'il n'y a de reconnaissance ici que pour ux chêne

^{4.} Creuzer, Religions, culte pélasgique.

tout spécial, ou plutôl pour le chêne « au centre duquet l'eside le dieul-» ae emème dieu qui, consulté solemnellement plus tard par ses fidèles sur l'opportunité de l'adoption des divinités égyptiennes et assiatiques, répondra, du haut de sa grandeur et de son arbre, que « la chose est bien permise, pourvu qu'on lui rapporte à lui-même toutes ces dénominations et qualifications étrangères, »

Mais voici bien un autre embarras l'On nous assure que le dieu n'étati qu'in Selle cods sout l'écore; nais que devenait cet individu eaché pendant douze siècles, quand le dieu parlait du haut de son chène? Car, nous le savons, « il agitait son feuillage, » et, cette fois du moins, ce n'était plus da nature comme le veulent tant d'autres, puisqu'il ne l'agitait jamais que pour ceux qui étaient entrés dans l'enceinte, « ingredientibus illis quercus morebatur resonans? » et que chaque bruissement de son feuillage avait un sens.

Au reste, le chêne n'était pas seul, et, pour en revenir à ce machines dans lesquelles ou sur lesquelles il lui faltait se ca-cher à la fois ; d'abord dans la source intermittente, qui manifestati lei, comme partout, la volonié des dieux; ensuite derrière les colonnes, au sommet desquelles les bassins de cuivre exprimaient les mêmes réponses. Or, ces bassins savaient aussi se taire et parier très à propos, et Ménandre a fort bien dit, dans sa comédie du Porte-Mystère: « Tu babilles comme les bassins de Dodone, mais eux, du moins, savent se taire et ne parler que lorsqu'il le faut. « Il faltait ensuite, si les colombes de Dodone étaient vraiment des colombes perchées au sommet du fameux chêne, il faltait qu'il les ett serinées bien longtemps et élevées à un degré de surintelligence érminet. Si cétait au contraire deux femmes, le même moi

^{4.} Hésiode

^{2.} Suidas, 1, au mot Dodone. — Apollod., Bibl., 1. 1, dit à son tour : « Conseil donné par Minerve, au moyen du chène de Dodone. » — « Miracle du chène parlant, » dit à son tour Eschyle dans Prométhée.

πλειάδες pouvant avoir les deux sens, c'était une grande complication, car alors nous avons deux femmes de plus à cacher, non-seulement dans l'enceinte, mais encore dans la table à jeu et dans le cornet qui allait lancer les dés fatidiques, et nous étions dans le vrai lorsque nous disions qu'il fallait être à la fois dans tous ces objets, puisqu'on laissait le choix du mode de consultation au consultant que nous voyons souvent hésiter entre tous. Nous en avons un exemple dans la visite de Corésus, prêtre de Bacchus, S'étant rendu à Dodone pour apprendre du dieu le secret d'éloigner la peste qui désolait Calydon, en punition de ses propres amours avec Callirhoé, ce prêtre, tout prêtre qu'il fût, hésite longtemps et finit par se décider pour la consultation des colombes, que tout le monde lui recommande comme le moyen le plus sûr. Or, ce n'était pas le plus tendre, car voilà que ces douces colombes lui ordonnent de sacrifier son amante, et que celleci s'y résigne; mais, au moment du sacrifice, Corésus tourne son fer contre lui-même, et la jeune fille l'imite pour ne pas lui survivre.

Cette anecdote nous fournit deux remarques importantes : 1º les prêtres n'ont jamais cru n'obéir qu'à des prêtres; 2º ce n'est pas d'aujourd'hui que les dieux conseillent le suicide.

Enfin, pour terminer le cahier des charges imposé à notre malheueux Sele de Dodone, il flaudra qu'il sache bien autre close encore : il faudra qu'il parle toutes les langues, qu'il connaisse le secret de tous les cœurs, qu'il entretienne des intelligences avec le modde entier, monarques et sujets; il faudra qu'il sache punir tous les profanateurs, les foudroyer sur place, ébranler les montagnes et les faire tombre sur ses ennemis; il faudra qu'il apprenne enfin toutes les lois de la médecine, l'art d'envoyer des songes à voionté et de guérir par les remêdes qu'il indique dans ces songes; il faudra qu'il sache, en un mot, ce que savent tous les oracles du monde, et notamment son rival et voisin, celui de Delphes.

3. - Delpher.

Si l'on ne sait pas bien positivement la date de son établissement, on sait que son ancien nom, $\Delta \lambda \phi i c$, était celui de ce serpent Python que le dieu-lumière, Apollon, vint tuer sous ses murs.

Il est certain, en effet, que ce Delphes, aux destinées si brillantes, avait commencé par être un fangeux marécage, et que ce plus véridique des oracles (v. Strabon, 1x, p. 942) s'établit, comme presque tous les autres, sur les bords d'une caverne dont tout le monde connaît l'histoire. Diodore, Strabon, Pausanias, sont parfaitement d'accord sur ce trou fatidique, γάσμα, et Plutarque nous a conservé jusqu'au nom du berger Corétas qui constata le premier sur ses chèvres l'action stimulante de l'agent qui sortait de cette caverne. sorte d'action convulsive dont tous les curieux furent bientôt à portée de vérifier par eux-mêmes la nature. Cette vapeur. Strabon l'appelait (1. XCV) πνεῦμα ἐνθουσιαστικὸν, un esprit enthousiasmant, « car. dit-il. on remarqua que tous ceux qui s'en approchaient révélaient non pas des folies, comme quelques-uns le prétendent, mais l'avenir et les choses les plus secrètes, »

Ces chèvres nous rappellent que, dans la Voyante de Prevorst, les troupeaux des montagnes de la Westphalie préludaient par leurs agitations furieuses aux manifestations surintelligentes que cette voyante allait offrir elle-même.

Pendant longtemps cette vaticination de la caverne delphique resta inoffensive et libre; mais un jour, o surprise! on a sparcoit que dans leur délire un certain nombre d'enthousiastes se précipitent dans le trou mystérieux. On réglemente alors le phénomène, et l'on décide que ce sera désormais une jeune fille qui servira à l'exploitation. Un oratoire s'élève au-puesses pur zépus, puis un temple, et l'on sait le rest.

On lit, dans le tome III des Mémoires de l'Académie des

inscriptions, p. 4.00: « Il n'y a, parmi les écrivains modernes, que M. Van Dale qui rejette este tradition de Laverner, mais il ne dit pas pourquoi il la traite de fable, sans prouver que c'est une fable. Il l'aura crue for tontraire, apparemment, au système qu'il s'est fait sur les oracles patiens. » Le mémoire ne voit pas qu'il met icl le mot apparemment pour celui d'évidemment, car ce yéque set précisément la dominante du mystère.

Voici cependant d'autres dominantes qui ne pouvalent pas tenir davantage au caprice humain. Suivons-les bien : il faut que la pythie soit vierge, il faut qu'elle reste pure.... il faut que le dieu soit là, si 'On veut que la fameuse vapeur manifeste quelque vertu. Il n'y vient, dans le principe, qu'une più par mois, plus tard une fois par an. Convenons-en, voilà de bien mauvaises conditions, soit pour des exploitateurs intéressés à la permanence du phénomène, soit pour le hasard qui n'agit jamais à heure fixe, soit enfin pour ce que Gorres et son école appellent des forces magnétiques ou naturelles, qui n'ont jamais exigé nulle part, comme l'exigeait le dieu de Delphes, trois jours de jeûne de la part de la pythie et des assistants.

D'aileurs, on ne peut douter de la présence du dieu. La vapeur s'exhale inoffensive; mais lorsque le dieu s'y mêle aux heures solemelles annoncées, personne ne saurait s'y méprendre; on sent que le maître est là. A peine entre-t-il dans son temple, que celui-ci s'ébranle et se secoue jusque dans ses fondements; il faut que le laurier s'agite, que la victime frémisse, que la pythie se convulse, et que la scène décrite par Virgile et par Lucain atteigne le summum d'une possession générale.

C'est ainsi qu'à Morzine, en 1859, on voyait probablement le même dieu envahir les meubles et les animaux. transporter son influence des êtres animés aux choses matérielles, sans que les doctes inquisiteurs envoyés par l'État pussent y voir autre chose qu'uen envoyes.

4. Voir le premier volume de ce Mémoire, ch. 1v, § 3.

Yoils le véritable stimulant si fardivement soupçonné et si péniblement cherché par tous nos psychologues modernes! Mais ce n'est plus là cette force aveugle, stupide, enivrante, qu'ils se plaisent à réver; c'est une force souverainement intelligente qui ne stupéfle pas ses adeptes comme le chloroforme ou les gaz de nos sources, mais qui, tout en se mélant parfois à ces derniers pour la commodité de la chaes, transforme leur influence narcotique en clarté divinatrice qui ne stupéfle plus que les intelligences confondues des consultants.

Il faut bien le remarquer encore ; à la pythie on donne des interprètes, aux interprètes des prêtres surveillants et sténographes, chargés de recueillir à la fois toutes les révelations distinguées en deux classes : celles que tout le monde peut entendre, et celles que la prudence ordonne de cacher, excepté cependant aux étrangers qui ont toujours droit à tout savoir 2. Comment encore ne pas retrouver un puissant gage de bonne foi, soit dans les embarras et les contestations qui s'élèvent parmi les prêtres lorsque la parole du dieu n'est pas claire; soit dans l'immense déconvenue qui résulte du silence divin, silence qui force si souvent les clients, et même les souverains, à repartir comme ils sont arrivés, c'est-à-dire avides de lumière et n'en avant pas obtenu le moindre rayon; soit enfin dans les désagréments de toutes sortes et même dans les dangers encourus par la pythie et par les prêtres, toutes les fois que la prophétie est menteuse? Décidément, le métier est mauvais, et l'habileté l'aurait fait reposer sur d'autres bases.

Fréret avait donc bien raison de dire que, malgré Fonte-



^{4.} Voir, dans la Magie de M. Des Mousseaux, lout le chapitre vir sur « les vapeurs oraculaires. » Toute la question s'y résume dans cette triple reconsisance ainsi formulée par Plutaque: « L'âme de la pythie pour sujet, l'Exhalaison pour schicule, et les démons (dieux) pour superintendants du mystère, »

^{2.} Il nous semble voir, à saint Janvier, le prêtre thaumaturge faisant monter auprès de lui le forestiere qui lui paraît le plus suspect d'incroyance.

nelle, « l'origine de Delphes n'était pas une question éclaircie et qu'elle méritait bien de l'être 1. » On commence seulement à comprendre qu'on ne l'avait pas comprise, et c'est beaucoup. « On parle, dit le célèbre Dollinger (t. I, p. 295), d'un système d'espionnage secret que ces prêtres aien > ; i j ué pendant des siècles, en entretenant dans les principales places du monde civilisé une foule d'espions et d'observateurs par lesquels ils se seraient fait exactement instruire, au fond de leurs cellules, de tous les changements qui avaient eu lieu, de la bonne ou mauvaise fortune des maisons régnantes ou des familles notables, de leurs secrets, de leurs projets, de leurs intentions et des questions qu'on se proposait d'adresser aux oracles. Ainsi Guette (Oracle de Delphes) et Hullmann (Appréciation de Delphes) veulent « qu'on retranche de l'histoire toutes les annonces dont on raconte la réalisation surprenante; mais c'est là expliquer un phénomène énigmatique par un autre bien plus merveilleux encore; on oublie qu'un tel réseau d'espionnage étendu sur toute la terre connue aurait exigé un nombre exorbitant d'instruments aveugles et dévoués, et, de plus, une dépense à laquelle toutes les richesses matérielles de Delphes n'auraient jamais suffi. D'ailleurs, ce moyen ne serait pas resté longtemps secret, les adversaires des oracles, comme Œnomaüs et tant d'autres, l'auraient divulgué sur tous les tons, et les chrétiens, comme Eusèbe, auraient répété leurs attaques 2. »

Il n'y a rien à ajouter à de telles paroles; disons seulement que les laisser tomber dans le vide el leur opposer encore les machines décrèpties de Van Dale, malgré l'immense expérimentation du spiritisme moderne, c'est à faire désespérer de l'intelligence humaine, désormais inféodée aux plus grossiers préjugés.

^{4.} Académie des inscriptions, t. XXII, mém., p. 490.

^{2.} Dollinger, Judaisme et paganisme, t. I, p. 295.

4. - Ces théories devant les faits historiques.

Mais revenons donc à nos sources, aux expérimentateurs antiques, dont la vue, le bon sens et le toucher ne pouvaient cependant pas être moins sûrs que ceux de nos modernes dénégateurs; faisons pour cette question ce que nous avons fait nour toutes les autres.

Et d'abord, comment ne voit-on pas qu'en naturalisant les oracles on impose à de simples hommes une besogne à laquelle les dieux eux-mêmes ont de la peine à suffire? Faisons bien attention au fonctionnement simultané de tous ces oracles. Pendant que les Pélaszes les importent en Thessalie, Jupiter Ammon rend les siens dans les déserts de l'Afrique. Rien ne paraît donc plus naturel que ces longs désespoirs d'Apollon, si bien reproduits dans un des Dialogues de Lucien; on est tenté de plaindre le dieu quand il déclare « ne savoir plus où donner de la tête, » Tantôt, il faut qu'il se trouve à Delphes, que l'instant d'après il coure à Colophon, ensuite à Délos, de là chez les Branchides, en un mot, partout où les prêtresses, après avoir bu de l'eau sacrée et mâché le laurier, s'agitent sur leur trépied et lui enjoignent de paraître : « Encore, dit-il, ne faut-il pas que je me fasse trop attendre, pour ne pas faire perdre tout crédit à mon art1. »

Quant au rôle du voyant, il n'est certes pas plus facile. Voici Crésus qui, pour éprouver le mérite comparé des oracles, envoie en même temps à Delphes, à Dodone, à l'antre de Trophonius et à bien d'autres, pour qu'on lui dise ce qu'il fera ou pensera à tel iour et à telle heure. Celui de Delbhes ré-

^{4.} Lucien, tone III. p. 1997, Comme on connaît bien ces retarfeib dans le camp des spriten, ecombin de quart de bur on 'p. 4--co pa as indeut, pequ'à l'arrivée d'un deu invegué l'Au reste, c'est la conéquance de la descrine théologique sur la circonscription du lien coccept per les exprise et sur transport successif d'un lieu dans un autre. (Yoir le P' vol. de ce Mémoire, ch. v.) Sur l'avent de l'accept de l

T. T. - MAN BIST . IV.

pond: a Mes sens sont frappés d'une tortue cuite avec des chairs de brebis, airain dessus et airain dessous.» C'était vrai; le roi, pour mieux déoncerter l'oracle, s'arrêtait au même instant à cette excentricité sans pareille. Or, comme il y avait bien loin de la Lydie à Delphes, et comme le télégraphe électrique fonctionnait mal alors, on comprend que, confiondu d'étonnement et de respect. Crésus ail sacrifié sur-le-champ deux boufs à Apollon et rài ripus clereché d'autre patron.

« Mais, vient nous dire l'esprit fort, Crésus ne se sera pas assez mélié de son émissaire qui aura trahi son secret, » Voilà encore de l'histoire inventée à plaisir ; est-ce qu'on posséderait par hasard le nom de ce traitre et quelques-uns de ses aveux? Non. Eh bien, qu'on nous permette alors de faire remarquer qu'il ne s'agit nullement de son, mais de tous ses envoyés, auxquels il aurait fallu qu'il commencat sottement par divulguer cette énigme; or, l'histoire nous le montre s'enfermant tout seul dans son palais pour rédiger plus sûrement sa consultation. Mais voici bien autre chose; voici une complication capitale, à laquelle on paraît n'attacher aucune importance. Le roi, charmé, envoie de nouveaux émissaires chargés de noser au dieu ces trois guestions : Que se propose le roi? Ouelle sera l'issue de ses proicts? Combien de temps durera son empire? Réponse : « En passant l'Halus, Cresus renversera un grand empire, et le sien subsistera jusqu'au jour où le mulet s'assoira sur le trône des Mèdes. » On sait ce qu'il en fut de la traversée de l'Halys : quant au mulet, on sait encore que c'était le surnom donné à Cyrus, en raison de son origine, persane par son père, et mède par sa mère. Donc il ne s'agissait pas uniquement de la cuisson d'une tortue, comme on le répète toujours, mais de grandes prédictions politiques littéralement réalisées. On comprend que Crésus ait cru devoir payer une telle consultation mille briques d'or. Heureux les dieux dont les médiums sont des rois!

Continuons. Néron consulte la Pythie sur la durée de son

règne. Réponse: « Mélie-toi des soixante et treize ans! » Encore loin de cet âge, Néron se tranquillise, mais il oublie Galba, qui lui ravit l'empire et la vie, dans sa soixante et treizième année.

Trajan veut consulter l'oracle d'Illéliopolis; il se méfie, et comme épreuve décisive, « ne forte fraus unisset humana, » il lui fait porter une missive bien enveloppée et revêtue de son sceau. Macrobe (Saturn., l. 1) nous montre les codiciles impériaux arrivant dans le sanctuaire. On les soupet au direu dont on attend la réponse. Or, le dieu ordonne de signer simplement et de renvoyer, sans autre cérémonile. « Les prétres sont confondus, « dit notre auteur, stupentibus sacerdo-tibus, » et n'y comprennent rien. Mais Trajan le comprend bien, lui, car il n'avait envoyé que sa signature pure et simple, et le dieu le pavait avec la même monnaie.

Ici, nos OEdines modernes reconnaîtront tout de suite le cabinet noir de nos polices modernes : « Ergo, diront-ils, l'archéologie peut constater, ipso facto, que l'on connaissait dès lors le secret de diviser la cire par des lames minces et rougies au feu. » Nous sommes trop polis pour répondre, comme Molière : « Votre ergo... » Mais ayant expérimenté comme Trajan et obtenu les mêmes réponses que lui dans des salons et des cabinets très-blancs, nous prévenons l'archéologie qu'on la fourvoie ici dans un très-mauvais pas, et que Trajan eut vraiment lieu de s'étonner. Sa foi même en devint si profonde, qu'on le vit organiser immédiatement une consultation très-sérieuse et députer de nouveaux émissaires à l'oracle, pour savoir quelle serait l'issue de sa campagne chez les Parthes. Pour toute réponse, le dieu fait briser plusieurs sarments de vigne qu'on enveloppe dans un voile, ou, littéralement, dans un suaire (sudario), et les renvoie à Trajan. Telle devait être, en effet, l'issue de la campagne à la fin de laquelle on rapportait dans un suaire (sudario) les os du grand empereur qui n'avait pas compris l'avertissement.

Un gouverneur épicurien, de Cilicie, envoie à Malée cousulter l'oracle de Mopsus; afin de l'éprouver, l'émissaire portait un billet cacheté « dont il ignorait le contenu, » dit Plutarque, et, dans le fait, le contraire ett été trop absurde. C'était, cette fois, un oracle par songe. Comme toujours, l'émissaire se couche et s'endort dans le sanctuaire, mais, dans son som neil, il ne voit qu'un homme d'un port majesteux, qui lui dit ce seul mot : Noir. Confondu, désoié de ne rapporter que ce seul mot, il repart néammoins, est fort mal requ tout d'abord par les courcians qui le trouvent ridicule; mais l'indignation cesse bientôt, lorsque le gouverneur, décachetant son billet, leur montre sa question : « T'immolerai-je un beur blanc ou noir? »

lci la théorie du cabinet noir se complique, comme on le voit, de l'art d'envoyer à volonté, non-seulement un songe, mais tel songe.

Nous reparlerons tout à l'heure de ce dernier artifice.

Un autre jour, les Lacédémoniens font consulter Dodone sur la guerre qu'ils veulent faire aux Arcadiens, et l'oracle répond : « Guerre sans larmes. » Effectivement, ils remportent la victoire et ne perdent pas un seul homme. Et le mot passa bientôt en proverbe, dit Pulatrque.

La prêtresse Phaemit, « à une époque qui n'est pas doucuase, « dit le président De Brosses 4 (au temps des premiers successeurs d'Alexandre), avait prédit, un an avant l'événement, l'invasion des Gaulois, disait-elle, couvrira le rivage de ses nombreux soldats, et, traversant les flots de l'Hellespont, ravagera l'Asie. Malbeur de la part des dieux! malheur surteut à ceux qui ont fixé leur séjour non loin de la plaine azurée! Mais je vois Jupiter lui-même envoyer à leur secours le noble fils du taureau, et je vois les barbares tombre victimes d'un (meste trépas, » Or, ce fils de taureau était.

^{1.} Dieux fétiches, p. 35, 430.

Attale, roi de Pergame, désigné déjà, par un autre oracle d'Apollon, par l'épithète de Tauricornis (Voir Pausanias, Phoc., 279.)

- « Alexandre II, roi d'Épire, continue De Brosses, appelé en Italie par les Tarentins, quatre siècles avant notre ère, consulte Dodone. La réponse est que « Alexandre devait se mésier de la ville de Pandose et de l'eau d'Achéron, où il trouverait la fin de ses destinées 4. » Cet oracle confirme le roi dans la résolution de passer en Italie pour s'éloigner de plus en plus de l'Épire, de la ville et de la rivière fatales; mais trahi par deux cents Lucaniens exilés, qu'il regardait comme attachés à sa personne, il est poussé forcément par eux dans les environs d'une autre Pandose dont il ignorait l'existence. Une inondation subite le force à la retraite et le resserre au bord d'un torrent dont le débordement venait d'entraîner le pont. A peine s'est-il aventuré avec sa troupe dans ce torrent qu'il espérait passer à gué, qu'un de ses soldats, dans son impatience, s'écrie : « Malheureuse rivière, ce n'est pas sans raison qu'on t'a nommée l'Achéron ! » Alexandre, frappé de ce mot, se rappelle Dodone et se demande un moment s'il doit avancer ou reculer. Cependant il franchit et touche barre avec son cheval, lorsqu'un des exilés le perce d'un coup de son javelot. Il tombe mort dans la rivière, et son corps est emporté par le torrent jusqu'au camp de ses ennemis 2.
- « Cet oracle, dit le président De Brosses, antérieur seulement de quatre siècles à notre ère, est un des derniers dont il soit fait mention dans l'histoire 3. »

S'agit-il enfin d'Alexandre le Grand, comment peut-on venir nous dire, en 1863, sans sortir de Paris, que « Ariston, attaché, en qualité de devin, à l'armée du conquérant, s'entendait avec le héros pour se donner l'apparence de l'infaillibi-

^{4.} De Brosses, Dieux fétiches, p. 35, 130. 2. Tite-Live, vin, 21.

^{3.} Dieux fétiches, p. 46.

lité 1, » lorsqu'il est manifeste qu'Alexandre était pour le moins aussi superstitieux que le devin? En vérité, c'est fabriquer l'histoire de toutes pièces et de la manière la plus invraisemblable. Si Alexandre avait cru que l'on pouvait s'entendre avec un oracle, nous ne l'aurions pas vu si empressé, dès son arrivée en Égypte, d'aller consulter celui de Jupiter Ammon, de forcer la Pythie épouvantée à répondre, sinon sur sa naissance et sur son avenir, au moins sur la santé de son cher Héphestion. Nous ne le verrions pas, plus tard, accablé de la douleur incrovable causée par sa mort, incredibili mœrore, envoyer un présent au temple d'Esculape, tout en se plaignant de la sévérité de ce dieu à son égard, puisqu'il ne lui avait pas rendu « cet ami qu'il chérissait comme sa propre tête. » Nous ne le verrions pas accorder son amitié au devin chaldéen Pythagoras, qui, de Babylone, lui avait fait annoncer, à Echatane, la mort de son cher ami pour le lendemain, ainsi que celle de Perdiccas et d'Antigonus, qui tombèrent effectivement peu de temps après sous le fer des ennemis, et enfin la sienne propre, s'il avait le malheur d'entrer dans cette ville de Babylone, où, du haut de son bûcher, le mage Calanus, qu'il avait fait brûler vif. lui avait donné un rendez-vous solennel et fatal:... nous ne le verrions pas eufin, et ceci est plus péremptoire que tout le reste, voulant, dans sa folle douleur, élever Héphestion au rang des dieux, en envoyer demander la permission à Jupiter Ammon, obéir avec désespoir à ce dieu qui la lui refuse et qui ne lui permet que le culte des béros 2.

Cette soumission d'Alexandre est pour nous le sûr garant de tout le sérieux des acoisultation, comme, pendants adernière maladie, l'empressement de ses généraux à faire demânder au même dieu s'îl ne faudrait pas faire transporter leur mattre dans son temple implique de leur côté confiance absolue.

^{4.} Maury, Relig., t. II, p. 434.

^{2.} Voir, pour tous ces détails, Arrien, 1. VIII, ch. 111, xiv et xix.

En un mot, ce serait renverser toute l'histoire que de nier cette déférence et ces interrogations des plus grands capitaines au moment même de l'action. Quand un homme comme Xénophon nous parle des immenses services que les oracles rendent aux armées dans les cas difficiles, et lorsque lui, le grand historien militaire, nous affirme « que dans la seule retraite des Dix mille, ils exercèrent bien des fois la plus grande influence, » lorsqu'il en fournit de nombreux exemples, oser, à deux cents ans de distance, lui donner un démenti au nom d'un simple préjugé, c'est le crime de lèse-histoire le plus révoltant possible. Faisons de tous ces grands hommes des fous, s'il le faut absolument pour nos théories du jour, mais, au nom du ciel, ne les transformons pas en comédiens ignobles ; que M. Charton, dans le commentaire qu'il a joint (Magasin pittoresque) à la gravure du tableau de M. Gérôme, vienne nous dire : « Heureusement, le bon sens des généraux était là pour con urer la folie des augures, » nous n'en sommes pas moins certain que ces généraux eux-mêmes auraient protesté contre de tels compliments. Plus le danger paraît grand, plus nous sommes étonné de leur confiance et de leur soumission aux dieux consultés.

C'est ainsi qu'Hérodote nous montre le devin Mégistias apprenant à Léonidas et à ses compagnons qu'ils devaient périr le lendemain, au lever de l'aurore, quand personne ne pouvait le prévoir, les Perses ne s'étant pas encore détournés de leur direction. Que fait Léonidas 21 in doute nullement, mais conjure le devin de se mettre au moins à l'abri et de l'abandonner à son malheureux sort. Le devin déclare qu'il mourra avec eux, et meurt en effet. Singulier jongleur ⁴!

N'est-ce pas encore le devin d'Elis qui prédit à Pausanias et à tous les Grecs qu'ils obtiendraient la victoire; pourvu

^{4.} La Pythio avait prédit de longue main, et en vers solennels rapportés par Hérodote (l. VII, p. 219), que Sparte serait écrasée par les enfants de Persée, ou qu'elle perdrait son roi, la colère de Jupiter ne pouvant être apaisée. Cette fois, il n'y avait pas d'ambiguïté.

qu'ils n'attaquassent pas, conseil qu'ils suivirent heureusement¹.

Et, n'anmoins, quelle prudence, quel examen réfléchi de la part de ces grands capiliaines l'Ainsi Kénophon nous montre Agésipolis, après avoir consulté le Jupiter Olympien sur sa campagne contre Argos, envoyant la réponse de ce dieu à Delphes, pour demander à Apollon s'il était du même avis que son père, « Oui, » répond Apollon. Et alors on entre en campagne.

A toutes ces prédictions, à cette encyclopédie de connaissances militaires, scientifiques et philosophiques, nécessaires à ces prêtres réputés ignorants, il faut bien ajouter encore tous les prodiges des interventions terrifiantes: ainsi l'écroulement des rochers du Parnasse, abimant une partie de l'armée de Xercès; ainsi la foudre en dispersant le reste, au moment où cette armée allait procéder au pillage du temple de Delphes?.

Rappelez-vous encore la terreur panique et les signes effrayants envoyés tout à coup à l'armée victorieuse des Gaulois, au moment où elle allait entrer dans le même temple³, et vous conviendrez qu'il y avait quelque lieu de respecter et de craindre les dieux.

Arrêtons-nous, car nous fatiguerions inutilement nos lecteurs si nous voulions dérouler sous leurs yeux l'inépuisable masse de documents historiques prouvant cette proposition de M. Maury, que « la divination se compliquait toujours de la magie qui en était une dépendance «. » Irrefutable vérité, rendue immédiatement inexplicable par les explications de ceux qui la professent.

Contentons-nous d'avoir montré, dans ce paragraphe, l'impossibilité historique d'expliquer tour à tour et simultanément

^{4.} Pausanias, IX.

^{2.} Hérodote , viii, p. 37.

^{3.} Justin, xxxiv, p. 6.

^{4.} Religion, t. II, p. 500.

par la jonglerie, le hasard et l'illusion, une montagne de faits genéralement identiques, qui, si la jonglerie les produit, n'ont rien à voir avec le hasard et l'illusion, etc., et qui, s'ils sont le résultat de cette illusion, ne relèvent en rien des deux premiers agents.

Toutes ces contradictions n'arrêtent pas un instant nos savants adversaires. Riches en objections facilises et en lieux communs négatifs, ils les prodiguent comme ils leur viennent sous la main, et la foule des lecteurs, pleine de conflance dans l'autorié dificielle et dans le beau langage des érudifs, accepte d'emblée toutes ces contradictions, si habilement conjurées contre leur ennemi commun. la vérité.

§ 111.

AUTRES CONTRADICTIONS.

La nature. — Le système nerveux ou les forces magnétiques naturelles constituant les oracles. — Les Plutonia, Charonia, Heroa, ou fissures infernales.

1. - La nature constituant les oracles.

Nous avons entendu M. Guigniaut nous dire que « le culte du chêne, à Dodone, était un effet de la reconnaissance des Hellènes pour les grands végénaux, a comme il nous avait dit ailleurs que l'adoration du crocodile et du bœuf « était un effet de la reconnaissance des Égyptiens pour les animaux utilles. » Sans doute, il y aurait quelque chose de fort consolant dans ces suppositions; elles décleriardu chez les pafers des cœurs très-bien placés; mais nous croyons avoir coupé court à toute cette théorie par cette seule et modeste consi-

dération : qu'il n'y avait qu'un chêne, ou plutôt que le faite de ce chène, qui fût l'objet du respect parce qu'il était parlant, comme dans la zoolâtrie il n'y avait jamais qu'un bœul qui eût droit au respect des dévots, et c'était le bœul mystérieux portant telle ou telle marque, seule caution de son prophétisme futur. Crovant avoir mis ces deux points hors de doute 1, nous n'y reviendrons pas, ne pouvant pas passer notre vie à souffler sur les raisons métaphysiques et sublimes des choses les plus matérielles et les plus grossières. D'ailleurs on ne nous dit jamais quel était le mode de cette révélation naturelle. Lorsque Creuzer, qui rapporte tout à cette révélation, nous montre les Pélasges s'acheminant vers Dodone pour demander à Jupiter-Chêne ce qu'il fallait penser de son propre nom. apporté par les Barbares, et qu'ils ne comprenaient pas encore, qui donc leur répondait dans cette nature de Dodone? et comment ce chêne, perdu dans de telles solitudes, s'y prenaitil pour leur expliquer aussi bien la pensée et le langage de ces Barbares, des Phéniciens et des Égyptiens réunis? En vérité, toutes ces prétendues personnifications végétales ressemblent parfaitement à de vraies personnes s'amusant à se personnifier elles-mêmes.

Quant à l'état nerveux, ou bien aux forces magnétiques naturelles, nous nous sommes trop de fois expliqué sur ces deux insuffisances, pour y revenir encore.

2. — La scule théorie vraie, le spiritisme.

Le bon Plutarque l'avait dit : « L'ame pour sujet, l'exhalaison (quand on voulait bien y recourir) pour moyen, les demons ou les dieux pour superintendants de l'oracle. »

Tout était là, et, devant cette théorie, toutes les impossibilités qui paralysaient les autres fondaient comme la neige au premier rayon du soleil. Seule elle répondait à tout.

4. Chapitre XI, FÉTICHISME.

C'était aussi celle de l'Église.

Toutefois, táchons de ne pas encourir le reproche amer, que M. Maury lui adresse quelque part, « d'avoir poussé l'ignorance jusqu'à traduire par le mot démons (ou diables) le mot démons, qui ne s'adressait qu'aux esprits en général, bons ou mauvais.»

Le reproche est d'une suprême injustice. Les Pères n'étaient pas ignorraists ; quedque connaissance que nous ayons des œuvres de Philon, de Platon et des gnostiques qui, dit-on, par-laient si juste, soyons bien assurés que ces Pères les connaissaient infiniment mieux encere que nous-mêmes.

Ils savaient donc parfaitement ce que signifiaient tous ces mots; seulement, en examinant à fond la valeur personnelle de ces esprits, δαίμονες, ils avaient recomu entre tous ceux des paiens une confraternité si étroite, qu'ils avaient fini par les réunir tous sous un même anathème, qui depuis à subsisé; δαίμονες ne s'est plus appliqué qu'aux mauvais démons, comme depuis la nouvelle loi le mot ange a désigné, tout seul, ce que les anciens appelaient bons démons, ληναδιδαίμονες.

Ce n'est pas à l'ignorance des Pères qu'il faut s'en prendre, mais bien à leur dernière appréciation.

Reste à savoir maintenant de quel eôté se trouve le plus de lumière et de risson, soit du côté de nos modernes spriites qui, eux du moins, ont eu le mérite de reconnaître dans les Espriis nouveaux les ŝaizova; d'autrefois, tout en relevant leurs auteis et les interrogeant comme le faisaient les gnostiques, soit des Pères qui, fidèles à toutes les traditions apostoliques de billiques, leur donnaient leur vrai non, comme lis le donneraient encere à tous ceux d'aujourd'hui. M. de Guldenstübbe ¹ a beau nous dire quie cette démonophobie fut une innovation et une dégénérescence dans l'Église; nous le défons de nous montrer l'heure de sa naissance ailleurs que dans le premier chapitre de la Genèse, et de nous désigner

^{1.} Auteur spirite, et auteur instruit.

un seul chapitre des Évangiles et des Actes des apôtres dont cette démonophobie ne soit la base et comme la préoccupation coustante; ce qui toutefois n'empéchait certes pas ces apôtres et l'Église de vivre en communauté constante avec les anges et toutes les vertus célestes.

Quand aux théurges gnostiques, comment des chrétiens auraient-lis pu restor dupes un seul instant de leur prétende théurgie? comment auraient-lis pu croire que les Esprits de vérité s'immisceraient dans le culte des démons; qu'ils serviraient en même temps Baal et Jéhovah? Ne reconnaissaient-lis pas dans ces δείμωνες ces mêmes démons « auxquels les Chanauéens immolaient et leurs fills et leurs fills et leurs fills et leurs fills et, » tous ces esprits menteurs fixés dans la bouche de leurs prohètes? en un mot, Belzébuth signalé dans l'Evangile comme le prince des démons ??

Pouvait-il leur rester le moindre doute lorsqu'ils les voyaient continuer à porter les mêmes noms, à s'appeler Japiler, Apollon et Mercure, et surtout lorsque tout ce vieil Olympe se confessait lui-nême et à avouait vaincu par le moindre exoreisme du dernier des chrétiens? Nous oublions trop le fameux défi de Tertullien acceptant la mort pour le premier chrétien venu qui n'arrachiera pas le même aveu à ces mêmes dioux ⁶. Lactance proposait l'expérience sur le prêtre d'Apollon à Delphes. « Il frémira, dit-il, comme tous nos possédés, au simple nom de notre Dieu, car les démons (diables), que les païens ont en exécration comme nous, sont précisément les dieux qu'ils adorent ⁸. «

« Venez, dit saint Cyprien à Démétrianus, venez entendre vos dieux hurler devant nous, gémir en confessant le jugement qui leur est réservé, et puisque vous ne nous croyez

^{4.} Saint Paul.

^{2.} Rois, xxII. v. 22.

^{3.} Saint Matthieu, ch. xII.

^{4.} Tertullien, Apolog.

^{5.} Divin. instit., l. IV, ch. xxvII.

pas, croyez-en au moins les dieux que vous adorez 1. »

« Lorsque nous faisons avouer à Saturne, à Sérapis, à Jupiter ce qu'ils aont, dit Minutius Félix, comment pouvezvous croire qu'ils puissent se déshonorer eux-mêmes et à plaisir, surtout en votre présence ?? »

Vraiment, exiger des Pères qu'ils pensassent et qu'ils parlassent autrement, c'était leur imposer de fouler aux pieds l'évidence et les aveux de leurs ennemis.

D'un autre côté, révoquer en doute leur sincérité et la réalité de ces défis péremptoires, serait révoltant d'anticriticisme et de partialité païenne.

Justifions maintenant les Pères par l'archéologie.

 Caractère démoniaque des oracles, tiré des Plutonia ou fissures infernales.

Nous l'avons vu plus haut, et M. Maury en convient, tous les oroacles avaient un caractère chthonien, c'est-à-dire qua il lieu de descendre d'en haut, ils surgissaient des entrailles de la terre. C'était toujours « le mundus patet, ou l'enfer ent rouvert, » des lemurales romaines. Nêvos, voulait dire souterrain, et les nymphes elles-mêmes s'appelaient pôvosa ou souterraines, non moins que les Euménides 3.

La divination ne s'appelait μαντική que parce qu'elle dérivait de Manthus, roi des ombres.

La Pythie venait comme Python du verbe πόθεν, putréfier. Comme les autres, et malgré ses prétentions superbes, Delphes relevait de l'Hadès, sa pythie s'appelait πλυίτωνος λάτρον, esclave de Pluton, et son χάτρα λόθουπαστικόν ne différait en rien des autres Pithoinia, Charonia, Heroa, etc.

Or, que désignait-on par ces mots? Les deux premiers

^{1.} De Idol. vanit.

^{2.} In Octav.

^{§ 3.} Apoliod., Argon., t. 11, p. 54.

étaient des fissures mystérieuses dont on ne pouvait sonder la profondeur et que l'on regardait comme le chemin des enfers. Nous avons délà parlé, au chapitre Nécromancie, de cette pierre manale que l'on soulevait trois fois par an pour donner passage aux ombres et aux manes; cette pierre recouvrait précisément une de ces fosses fatidiques. Dans les grands ieux du Cirque, on invoquait devant un autel souterrain un dieu Consus, identique, croit-on, à Dis et à Pluton. Ce qui ne permet guère d'en douter, c'est que ce même dieu avait encore un autel commun avec Proserpine sur le Térentus du Champ de Mars; on v célébrait des fêtes funèbres séculaires, Quant à la fosse manale creusée dès lors par les Étrusques, et dans laquelle Romulus avait fait jeter de la terre de toutes les nations, elle s'appelait mundus, d'où le mot « mundus patet, le monde est ouvert, » crié dans les rues de Rome le jour où on l'ouvrait. Cette fosse était sur le Comitium et on l'appelait encore Orcus. C'est un chapitre extrêmement curieux que celui de ces Plutonia et sur lequel notre légèreté ne réfléchit pas assez.

L'Encyclopédie méthodique a beau venir nous dire : « grâce à la chimie nous pouvons aujourd'hui parler de ces lieux, » la chimie n'expliquera jamais que leur partie méphitique, nullement la partie métaphysique, et bien moins encore la partie historique de ces oxide ditis, bouches de Pluton :

> Ces gouffres ténébreux, ces lieux pàles et sombres, Effroyables séjours de la mort et des ombres.

Ces chemins des enfers (bien que Strabon n'en cite que trois ou quatre) devinrent si communs dans la suite, qu'il n'y avait personne qui ne se hasardàt à entreprendre ce terrible pèlerinage, souvent pour le moindre motif. Appius, l'ami de Cicéron, avait composé sur ce sujet un livre qui pouvait servir d'ithéraire aux touristes infernaux, et dans lequel il donnait tous les renseignements hocessaires. Que pouvait être un pareil livre dont tant de grands hommes ont béni la sagesse, et qui, chose bien étonnante, s'accordait merveilleusement avec les narrations et les coutumes de tous les peuples idolâtres?

Ces fissures étaient l'objet d'une terreur et d'une vénération profondes. Entourées d'une enceinte inviolable, protégées par un temple, on n'y descendait qu'une fois l'an, et le pontife lui-même n'y descendait qu'une fois l'an,

Tous les serapea, en général, avaient quelque chose de sembable dans leur voisinage. Celui de Canope était le plus remarquable. Celui de Thesprotie, par lequel Orphée ramenait son Eurydice, menait à un oracle qui ne répondait ordinairement que la muit et par des coups de lonnerre désignant le jour et l'heure de la mort du consultant; c'était sa spécialité exclusive.

Auprès d'Ethonium, une enceinte de murailles cachait aux yeux de la foule indifférente la fameuse caverne par laquelle Hercule était censé avoir enlevé Cerbère au Tartare.

Mais la plus célèbre de toutes était celle du fleuve Chamarrus, par laquelle Pluton avait conduit de force la fille de Cérès, Proserpine, dans son nouvel empire; on ne pouvait y pénétrer qu'une fois par an et seulement avec le grand pontife.

Il n'est pas de sujet, il est vrai, sur lequel la fable se soit donné plus libre carrière. Au grand soleil elle osait dèjt tant, elle se génait si peu à la face du ciel et sur la surface de la terre, qu'elle devait avoir toute facilité dans les ténèbres du Tartare.

Mais d'un autre côlé l'évidence historique a déjà sanctionné tant de fois pour nous le fond de ces récits, que, tout en laissant de côté les détails relatifs à la cour du souverain et à la mise en scène du spectacle, nous devons soupçonner facilement tout ce qui pouvait se passer dans ces ablmes insondables.

Laissons notre Dictionnaire se réjouir à cette pensée que

« la chimie moderne explique tout, » et devant les dominantea atteatées, voyons avant tout comment il s'y prendrait pour répondre. Sans doute on peut tout expliquer, et tout n'est pas sans vérité dans ces explications de la science. Nous acceptons asset voloniers, par exemple, que Pluton soit, comme le veut Bacon, « la force terrestre qui s'empare de la force atmosphérique (Proserpine) et la retient dans son sein 1. » C'est ce que Yarron exprimait par ces mots : « Displier est l'air atmosphérique se réunissant à l'air contenu dans la terre 2. »

Nous ne demandons pas mieux non plus qu'il soit en même temps le soleil hivernal comme le veut Dupuis, à la condition que l'on n'écoutera pas la Pythie de Claros, identifiant ce soleil de mort au soleil de justice et de vie, qui se nomme Jao, « et qui, di-telle, est le plus grand des dieux ³. »

Sans doute, répétons—le, la chimie nous fournit tout le soufre et tout le méphitisme nécessaires pour répondre au trône de soufre, be tous les Pittonia du monde, et au lac infect et putréfié si souvent mentionné dans les saintes Écritures; mais nous expliquerà—e-lele aussi bien comment toutes les offrandes que l'on précipitait dans ces ouvertures, et qui consistaient en hommes, en fruits, en animaxx, etc., «n'étaient précipités qu'après acceptation formelle manifestée par le signe infernal demandé 4?» nous dira—t-elle pourquoi il en était de même pour tous les volcans et nolamment pour l'Elta?

Elle n'expliquera pas mieux pourquoi, une fois l'acceptation fornulée, les victimes e couraient se précipiter d'ellesmêmes dans l'épouvantable abime, comme entraînées par une irrésistible puissance; » et si l'on nous répond que c'est le propre des exhalaisons de gaz carbonique, ou de tout autre,

^{4.} Bicon, de Sapientia veterum.

^{2.} De Lingua latina, l. IV, ch. x.

Hacrobe, Saturn., I. I, ch. xvIII. Voir en outre ce que nous avons dit à propos des deux soleils, ch. XIII, p. 84.

^{4.} Boulanger, Règne des dieux.

d'étourdir et d'entraîner, nous répondrons que nous avons visité, comme tout le monde, la fameuse Grotte du chien, à Naples, et que nous en appeions au souvenir de tous les voyageurs sur le très-peu d'empressement avec lequel la malheureuse victime se traîne à ce Plutonium naturel ou dégénéré.

Élien nous a donné la description d'un Charonium de ce genre: « On trouve, dii-il, chez les Indiens d'Aria, un de ces antres, qui est très-profond et partagé en plusieurs cavernes spacieuses et inaccessibles aux humains. Ces peuples y sacrifient tous les ans plus de trente mille animaux, tels que brebis, chèvres, bœufs et chevaux, qui s'y laissent conduire sans être liés, et sembient entraités par un attraît insible, car, arrivés sur le bord de la caverne, ils s'y précipient d'eux-mémes et sans aucune répugnance. On ne peut plus les apercevoir après; mais, en quelque temps que l'on approche l'oreille de l'ouverture de cet antre, un bruit confus se fait toujours entendre, et je ne sais si ce bruit est produit par les derniers précipités ou par les autres!, »

Ici revenait le grand chapitre des dévouements volontaires ou forcés, que la chimie n'essayera pas, on le suppose, de vouloir expliquer.

Mais encore faut-il être bien fidèle à l'histoire si l'on veut un peu la comprendre, et ne pas nous parier d'une simple mare au lieu de ces inexplicables gouffres. Dans la supposition bourgeoise de cette mare, comprendrait-on en effet quelque chose au dévouement de Curtius 25 îlin e s'était agi que d'une fondrère accidentellement survenue sur le Champ de Mars, on n'aurait pas vu toute la ville, effrayée de ne pouvoir la combler, consulter les augures, puis les oracles réclamer une victime, et toute la cité accepter sais mot dire, et sur la plus frivole raison, l'héroîque dévouement de l'un de ses enfants les plus estimés; on n'aurait pas entendu ce Curtius entonner sur lui-même et avec jole l'hymne incantaloire uside

T. V. - MAN. BIRT., IT.

^{4.} Elian., de Animalibus, ch. xII.

en pareil cas, et, finalement, après le sacrifice accompfi, on n'edi pas vu, comme l'alfirment tous les històriens, le putis se retraure a l'instant. Là se révèle tout le génie de l'aventure. La fréquence et l'obliquité de ces phénomènes, l'admiration stupfidant qu'ils excitaient et dont l'expression subsiste encore, nous sont de sûrs garants, íci, de la fidélité des narrateurs.

Après tout ce que nous avons dit de la pierre mânale et du mundus patet rendant, trois fois para an à, chaque famille, ses propres mânes, à condition qu'on les lui rendrait à son tour, il est impossible de ne pas assimiler ces deux gouffres, et si l'ouverture accidentelle de celui de Curtius pouvait recevoir à la rigueur quelque semblant d'explication, on conviendra que l'ouverture régulière, périodique du premier, toujours suivie des mêmes prodiges et de ce que l'on appelle follement « une incompréhensible hallucination, » ne laisse pas que de gêner un peu les explications chimiques. Convenous encore que rien ne paralt mieux s'apopliquer à

ces abimes permanents ou fortuits que cette sinistre phrase du Libera catholique: « Non absorbeat me profundum neque urgeat super me puteus os suum, » que le profond (de profundis) ne m'absorbe pas pour toujours, et que le puits ne referme pas sur moi sa bouche redoutable!

Ce devovere diris, ou le dévouement aux cruels, était tantôt imposé par la patrie, tantôt volontaire et spontané.

Romulus, voulant rendre indissolubles les rapports des patrons et des clients, dévoua à Pluton tous ceux qui les détruiraient ¹.

C'était une manière comme une autre de résoudre le grand problème de l'organisation du travail.

On leur dévouait encore tous ceux que l'on voulait faire périr, sans déranger personne : on leur dévouait aussi les gladiateurs du Cirque.

^{4.} Denvs d'Halic., IL

Quant aux dévouements volontaires, voici une inscription trouvée à Camertum, en Ombrie, qui rappelle parfaitement notre vieille expression: Livrer son âme à Satan.

« Je donne mon âme damnée et vivante, damnatam animam et vivam, à Pluton l'infernal, à sa chère épouse Proserpine et à Cerbère aux trois tétes. Le me renferme dans ce monument pour ne pas survivre, seule et désolée, à la mort de mes fils, écrasés sous les ruines de ma maison, après qu'ils avaient été ramenés sains et sants de Libre nar Publius Schion 1.-

Si nous avons peine à comprendre les terribles châtiments qui suivaient parfois immédiatement le devoere diris, rappelons-nous, pour la dernière fois, ceux que l'apôtre saint Paul, saint Ambroise, Sulpice-Sévère, etc., nous montrent avec tous nos missionnaires catholiques actuels, suivant immédiatement certains anathèmes du même genre ².

Voyons maintenant si les heroa seront plus consolants.

4. - Les heroa.

Delphes et Claros étant positivement chthoniens, il était bien difficile que tous les autres temples n'euseent pas une origine semblable. Ceux que l'on appelait heros étaient bien évidemment du même ordre. C'étaient toujours les mânes et leurs dieux qui étaient censés dieter leurs volontés ou donner leurs conseils, « De la, dit M. Maury, l'origine des oracles établis près des tombeaux de tous les devins fameux, de Calchas, d'Ampliarius, d'Amphilochus, de Mopsus, de Trophonius. » Nous verrons, au paragraphe suivant, que les dieux



 [«] Inferno. Plutoni, charæ, uxori. Proserpinæ, triplicique Cerbero. mynus. mecum. ferens. DAWNATAM. dedo, animam. vivamque, boeme, condo, monumento. ne. palriis. camertibus. a. Salo. et Lybia. incolumes. restituerat, in. desolata. orbitalo. supersim. misera. »

Yoir 4er Mém., App., saint Paul livrant momentanément à Satan l'incestueux de Corinthe pour la purification de sa chair, et saint Ambroise lui livrant l'esclave Stilicon, qui fot à l'instant même tellement déchiré, qu'il fallut lo reprendre à Satan.

les plus vénérés pour leur bienfaisance, comme Esculape et Sérapis, n'étaient encore que des héros chthoniens. Leurs consultations ne différaient de celles des antres qu'en ce qu'elles avaient lieu dans les temples et bien à l'aise, tandis que celles des cavernes étaient très-peu confortables et que la brutalité de la forme n'y déguisait plus du tout celle du fond.

L'antre de Trophonius, voisin de celui de Lébadée, étant celui de tous sur lequel l'antiquité nous a légué le plus de détails, est, par cela même, le plus intéressant et le plus embarrassant pour les naturalistes. Quels que soient leurs efforts pour se tirer des circonstances merveilleuses, ils n'y peuvent parvenir.

D'abord, qu'était-ce donc que ce Trophonius? Selon nos symbolistes, Trophonius devait être a une personnification de la vie et de la santé, puisque c'était un analogue d'Esculape et de Jasion : » mais l'histoire, et, cette fois, c'est l'homme le mieux renseigné, nous allons voir pourquoi, c'est Pausanias qui l'affirme : Trophonius, fils d'Ergénus, roi des Orchoméniens, avait construit, avec son frère Agamède, le fameux temple de Delphes : plus tard, voulant enlever le trésor d'Hiérius par une ouverture qu'ils avaient pratiquée tout auprès, Agamède était tombé, la nuit, dans un piége que lui avait tendu le propriétaire, et Trophonius, craignant les indiscrétions du coupable, s'était hâté de couper la tête à son frère. « La terre s'entr'ouvrit alors sous ses pieds, dit Pausanias, et les habitants de Lébadée bâtirent une colonne auprès de la fissure qui est restée à cet endroit, et qu'ils appellent depuis Fosse d'Agamède. »

« Pendant quelque temps, ajoute l'historien, on n'y attachait aucune importance, lorsque, dans une grande scheresse, les Béotiens désolés s'avisèrent d'aller consulter l'Apollon du grand temple, qui, voulant reconnaître les services de son architecte, renvoya les dévots às a fosses et leur enjoignit de l'y consulter. On s'y rendit, et on en revint avec une prescription qu'il tresser la stérilité. > De la, le plus grand des crédits. Au-dessus de la fosse s'élevait bientôt un temple, que le ciseau de Praxitèle avait décoré d'une statue qui subsistait encore du temps du narrateur.

Rien de plus probable que cette histoire, parce qu'elle est l'analogue parfait de toutes les autres, et parce que aujourd'hui même nos lieux fatidiques, avons-nous dit cent fois, le sont presque toujours devenus, par suite d'un crime ou d'une mort violente. D'ailleurs, un historien, narraleur, acteur et témoi tout ensemble, comme l'était Pausanias, après avoir tout vu, tout recueilli et tout comparé, aura fini par s'en tenir à la version la plus probable.

Cependant M. Guigniaut tient fort à ce que « Trophonius ne soit qu'un mythe agraire, » apparemment pour disculper Apollon d'avoir divinisé un assassin; et, pour mieux nous le prouver, il donne carrière à son imagination. Selon lui, si l'histoire en fait un architecte, savez-vous bien pourquoit « C'est que l'architecte rusé qui perce les murailles pour ravir un trésor n'est autre que le ravisseur des trésors de la terre. Mais le frère qu'il a tué? « Comment! vous ne voyez pas qu'il « agit toujours de la dispersion des membres d'Osiris? » Nous ne le voyons pas le moins du monde, et restons persuadé que les bons habitants de Lébadée, en implantant une colonne sur ma trou, et, plus tard, sur ce méme trou une statue de Praxitéle et un temple, n'auront pas eu la moindre idée de désigner un muthe agraire.

Toujours est-il que l'on descendait dans ce... mythe agraire, et, cette fois, on n'essayera pas de le révoquer en doute. Oui, on y descendait, et c'est encore Pausanias lui-même qui se charge de vous dire, pa vist; comment les choses se passaient, et de vous taire, comment les choses se passaient, et de vous taire, comme tous les initiés, oq u'il y avait recueilli de auditu. « Je raconte tout cela, dit-il, non pas seulement par oui-dire et sur la foi de gens qui auraient consulté Trophonius, mais après l'avoir consulté moi-même. »

Où pourrait-on trouver un guide meilleur et plus savant? Ce récit étant trop long et trop connu pour le rapporter en

entier, nous nous contenterons de le commenter, chemin faisant. « On passe d'abord plusieurs jours dans un petit temple voisin, consacré au bon génie. » (Cela se comprend, on a besoin de la protection de son bon ange.) «Vous vous v purifiez pendant plusieurs jours, et n'y vivez que de la chair des victimes consacrées. On sacrifie à plusieurs dieux, on interroge les victimes sur la bonne ou la mauvaise réception qui sera faite au pèlerin, mais on ne s'v fie pas complétement. Le dcrnier jour, on immole un bélier à Agamède, et l'on ne se hasarde à descendre que lorsque les entrailles du bélier concordent avec les victimes précédentes, » (C'est encore là de la critique, et de la critique très-prudente.) « Enfin les augures étant favorables, voici comment les choses se passent ; on vous fait d'abord prendre un bain et frotter d'huile par deux enfants: après quoi, les prêtres vous conduisent devant deux fontaines, dont l'une s'appelle Léthé et l'autre Mnémosyne. Si vous voulez oublier les révélations qui vous attendent, buvez de l'eau de la première: si vous voulez vous les rappeler. adressez-vous à la seconde, » Ou'on nous permette une réflexion! Si MM. les chimistes connaissent encore, à l'heure qu'il est, deux fontaines douées de cette double propriété, ils feront leur fortune en les signalant.

Se souvenir et oublier I c'est le veu secret de tant de cœurs, c'est l'objet de tant d'efforts! Nos savants n'y peuvent rien, mais nous pouvons l'affirmer, nos Trophonius magnétiques, dont l'oubli eu réceil est le bienfait le plus ordinaire, ont aussi la puissance de vous accorder la souvenance lorsqu'on la réclame expressément. Nous savons bien que M. Maury, du fond de son cabinet, nous din: « Nul doute que les prêtres n'eussent recours à des narcotiques pour augmenter l'action du gaz 1. » Mais, s'il l'eut bien voulu, le docte académicien aurait pu s'épargner de grands soucis. En soumettant à M. Du Polet chacun de ces deux désirs l'un après l'autre, il aurait vu se

^{1.} Religious, t. II, p. 488.

réaliser dans son cerveau, sans la moindre icresse, sans la moindre fontaine, et sur une simple passe, remplacée même, s'il l'eût voulu, par une simple intention, ce double et contradictoire état mémonjoue ⁴.

« Le choix du consultant une fois fixé, reprend Pausanias, on vous mêne devant une statue qui passe pour l'œuvre de Dédale, et qui représente Trophonius. Vous lui adressez votre prière; après quoi on vous revêt d'une tunique de lin couverte de bandelettes sacrées, et vous montez dans le bois où se trouve l'oracle. Une muraille de marbre blanc entoure la première fosse, sorte de vestibule fait de main d'homme, sur une largeur de quatre coudées et sur une hauteur de huit. On v descend par une échelle étroite et légère:... mais dans un des côtés, entre le sol et la maçonnerie, s'ouvre le trou mystérieux et étroit au fond duquel vous devez rencontrer Trophonius. On se couche à terre, et, tenant à chaque main un gâteau pétri avec du miel, on avance d'abord les pieds dans le trou, puis on se pousse de façon à y entrer jusqu'aux genoux. C'est alors que le reste du corps est entraîné comme par la force d'un tourbillon rapide. Une fois arrivés dans l'antre secret, tous n'apprennent pas l'avenir de la même manière : les uns voient ce qui doit leur arriver, et les autres l'entendent, » Qu'on nous permette encore une parenthèse! Un de nos amis, obsédé par une longue suite de phénomènes, dont le point de départ avait été la pratique du magnétisme, disait un jour à un prêtre très-incroyant et très-spirituel qui voyageait avec lui dans l'espoir de le guérir : « J'entends telles et telles choses plus étranges les unes que les autres. - Quelles meilleures preuves voulez-vous de votre folie? lui répondait son Mentor; ne voyez-vous pas que si vous entendiez réellement, j'entendrais comme vous-même? » Il n'avait pas achevé ce dernier mot, que des lettres apparaissaient devant ses yeux,

Voir, à ce sujet, tous les magnétistes, et en particulier le doctour Teste, dans son Magnétisme expliqué.

et que ces lettres formaient exactement les mêmes phrases, perques par l'oreille de son voisin. A pariri de ce moment, la conversion fut complète, et tous deux, parfaitement éclairés sur la cause réelle du phénomène, le guérirent à la même source. Revenons à Paussanias.

Nous avons laissé notre grand homme au fond de sa caverne, il faut maintenant qu'il en sorte; mais que vont devenir les cordages par lesquels on nous le disait tout à l'heure probablement entraîné du haut en bas, et qui, dans le fait, seraient d'autant plus commodes ici, que c'est en sens inverse qu'il va falloir qu'ils manœuvrent, puisque le tourbillon qui l'avait entraîné va le restituer avec la même énergie, et, cette fois, la tête en bas et les pieds en haut? Or. Pausanias ne parle ici ni de cordes ni de machines. « Les prêtres s'emparent à nouveau du patient rendu à la lumière, et, après l'avoir placé sur le trône de Mnémosyne, lui restituent immédiatement la mémoire perdue, lui demandent alors ce qu'il a vu et entendu, en prennent note, et le remettent à demi mort, et excore TOUT ÉPOUVANTÉ et TOUT MÉCONNAISSABLE tant à lui-même qu'à ses proches, dans le temple du bon génie. Il y retrouve plus tard sa raison et la faculté de rire qu'il avait perdue, cette tristesse avant donné lieu au proverbe : « Il est triste comme un consultant de Trophonius, » Cette remarque est très-curieuse pour nous, car elle nous rappelle un certain village dont nous avons déjà parlé et dans lequel il y avait, il y a neu d'années encore, une société secrète du même genre. On y guérissait, en effet, beaucoup de maladies, et d'une manière très-remarquable; mais les guéris étaient tous d'une tristesse désolante, et quand on leur demandait : « N'êtes-vous donc pas guéris? - Oh! oui, répondaient-ils, mais nous aimerions mieux ne pas l'être, » Eux aussi, les malheureux, avaient perdu la faculté de rire, et tout le monde en convenait dans le pays.

Avouons maintenant qu'il faut avoir une forte outrecuidance pour venir dire; à dix-sept siècles de distance, et à un homme comme Pausanias que M. Charton appelle quelque part « un homme d'une science pure et solide » ½ : « Maltre, vous croyiez avoir été entraîné par une trombe souterraine, mais on vous avait tout simplement ficelé dans une espèce de coulisse mobile... Vous croyiez à voir perdu la mémoire à telle heure et l'avoir retrouvée à telle autre, mais c'est le contraire... Vous croyiez à votre propre épouvante et à votre longue tristesse, mais nous n'y croyons pas plus qu'au mystère que vous gardez sur l'ornele, car, étant le résultat d'une hallucination, il ne pouvait avoir aucun sens. » Pausanias, assurément, trouverait que la raison d'un tel dénégateur est plus malade que la sienne, et puisque le rire lui est revenu, il rirait bien de loutes nos plaisanteries.

D'ailleurs, Pausanias n'est pas seul. « Le récit de Pausanias, dit M. Maury, nous est confirmé par d'autres auteurs, Maxime de Tyr et Philostrate... Ce dernier prétend que les gâteaux de miel étaient destinés à apaiser les serpents qui s'étaient trouvés dans l'antre au moment de sa découverte, et qui y étaient restés renfermés?. » Plutarque avait un frère qui avait aussi visité l'antre, et qui nous a laissé de curieux détails sur la descente de ce Timarchus auque il avait été prédit qu'il mourrait dans trois mois, et qui, au jour fixé par l'oracle, périssait à Athenes ? Paul-fimile, à son tour, avait été teon-sulter après sa victoire sur Persée, comme plusieurs Romains de l'armée de Sylla le faisaient de leur côté et en recevaient l'annonce de la victoire de lur général, à Chéronée. Quant à Apollonius de Tyane, il resta, dit-on, sept jours au fond de la caverne avec l'oracle 4

Mais voici un autre prodige! Au temple de Cybèle, à Hiérapolis, existait un antre semblable. Lorsqu'on y présentait un animal, fît-ce un taureau, il était foudroyé sur-le-champ,

Voyageurs, t. I. 337.

Religions, t. II, p. 488.
 Du Démon de Socrate.

^{4.} Philostr., Vita Apoll.

tandis que les Galles ou cunuques de la grande déesse avaient seuls le privilége de pouvoir impunément s'exposer aux épaisses vapeurs qui sortaient de ce Plutonium. « C'était en retenant leur haleine et en ayant le nez en l'air, » nous dit Strabon, auteur relativement très-moderne; mais bion Cassius, qui avait voulu expérimenter lui-même, soutient « qu'il était impossible de comprendre comment ces prêtres pouvaient échapper aux effets de la vapeur 4. »

Ici se présente une grave difficulté, selon nous. Partout ces antres sont donnés comme exhalant une vapeur méphitique. Mais lorsqu'on la bravait, comme Pausanias, Timarchus, etc., qui trouvait-on au fond de l'antre? qui vous révélait, ou plutôt qui répondait à vos questions, très-carrément posées, si l'on en juge par leur accomplissement souvent si précis? Apparemment, dans le système de la jonglerie, ceux qui faisaient jouer dans les profondeurs de la caverne la fameuse machine qui vous tirait si violemment et vous renvovait la tête en bas. Donc il v avait au fond de ces antres méphitiques tout un conseil secret permanent. Mais comment pouvait - on donc y vivre, lorsau'on vient de nous dire que les prêtres ne pouvaient approcher de la fosse méphitique qu'en retenant leur haleine? Voilà des embarras bien grands. Décidément, ce n'était pas des hommes qui pouvaient respirer dans une fosse qui foudrovait les animaux, et dont les prêtres eux-mêmes ne pouvaient approcher qu'en retenant leur haleine.

Et vous trouvez étonnant que les pères aient appelé ces Plutonia et tous ces oracles chiloniens des repaires étonnaiques! Mais pour eux leur nom seul disait tout, et les effets répondaient partout à leur nom. Quoique M. Maury nous ait dit que, « grâce à leurs prêtres éclairés et vertueux (est-ce y compreis les Galles?), ces oracles avaient fait germer autour d'eux la morale la plus pure?, » rien n'égiatil le satainsime de leurs

^{1.} Livre XIII, ch. xxvII.

^{2.} Religions, t. II, p, 488.

prescriptions. « Hélas I disait Agamemnon, quel bonheur les oracles envoient-ils jamais aux mortels? L'art antique des devins n'a jamais su nous apporter que le trouble et la terreur l. Les ascrifices humains n'ont jamais fait défaut à Dodone, à Unpiter Ammon, à Delphes, à Lébadéc... Le sang n'a jamais cessé d'arroser leurs autels que lorsque la répulsion générale devenait trop prononcée; et comment pouvait-il en être autrement? Que pouvait-on attendre d'un Apollon Delphien canonisant un Trophonius pour vol et fratricide? Avec une telle congrégation des ries, comment ne pas croire à la sinécrité de ce coupable, donné par Suidas comme s'excusant ainsi : «Sa-chez-le bien, ô juges! si j'ai tué mon maître, je ne l'ai jamais fait que pour obléir à la Pythie thessalienne? ».

Comment dès lors ne pas sacrifier des vietimes humaines à ces mêmes oracles, qui s'en montraient si friands? Aussi M. le docteur Boudin nous dit-il : « Partout, excepté là où l'on adore Jéhovah, ces sacrifices se retrouvent indépendants des lieux, des temps, des races, des nationalités et des civilisations. En Égypte, pendant longtemps le sang eoule à larges flots, une foule de seènes, découvertes dans les temples et hypogées, ne permettent plus le moindre doute à ce sujet. Sur le tombeau d'Osiris, à Busiris, on sacrifie annuellement tous les hommes roux, de la couleur de Typhon 3. A Lycée, on immole comme à Carthage, « et pourtant, dit Platon, ce sont « des Grecs. » C'est Delphes qui décide le sacrifice de Codrus et qui vend la vietoire de Marathon, movennant le sacrifice d'une jeune fille 4. C'est le même dieu qui ordonne le sacrifice annuel de sept jeunes filles et de sept jeunes garcons à Minos, et l'usage s'en maintient pendant einq siècles : total : sept mille victimes choisies parmi l'élite de la jeunesse d'Athènes, C'est Thémistocle qui sacrifie à Bacchus Omesthès

^{1.} Agamemn., vers 104.

^{2.} Suidas, au mot Beibaváyan.

^{3.} Creuzer, Religions, I. IX, et Diodore, I, p. 88.

^{4.} Pausanias, Att., ch. xxxv.

ou « mangeur d'hommes » trois prisonniers dont l'extraordinaire beauts l'avait frappé d'étonnement. C'est Athnes immolant, pendant ses Thargélies annuelles, deux hommes nourris à cet effet par le peuple et appelés çapuzzo dou expiateurs. L'Aulide, la Tauride, Lacdédimon et Messien rivatisaries d'obérissance à leurs dieux en faisant couler le sang des vierges. Nous évitons de nommer les Barbares². »

Et comment faire retomber sur de simples prêtres tant de sang versé inutilement? Quel intérêt personnel eût pu les animer? C'est calomnier l'humanité que de ne pas la voir ployant sous un joug écrasant et sous une chaîne de monstruosités, que des dieux seuls pouvaient lui imposer partout la fois, et sans infraction aucune pendant une durée de cinquante siècles! Que voulez-vous; Pluton était plus fort que toute l'humanité réunie, et lorsque celle-ci le représente sur son trône de sourent, une verge dans la main, un pied posé sur Cerbère, et l'autre sur une âme qu'il étouffe, elle prouve qu'elle le connaissait bien et ne lui obléssait jamais qu'à son corps défendant.

En 1863, au contraire, si nous ne lui accordons plus volontiers le sang de nos enfants (excepté quand, hier encore, la déesse Raison l'exigeait), nous n'en continuons pas moins à le servir dans tout le reste, nous le servons même en le niant et en déplorant cette éroitesse d'esprit des saints Pères, qui les portait à abominer son culte... Les intolérants! ils ne comprenaient rien aux oracles!

^{1.} Plutarque, Thémistocle, I, p. 453.

Yoir M. Boudin, article sur les Sacrifices humains, et le passage qu'il emprunte à Tzetzes, insérés dans les Annales de philosophie (juillet 4861).

8 IV.

SIBYLLES.

Dernières études. — Jugement des chrétiens sur les sibylies. — Argument irréfuté.

1. — Dernièrez études.

Ne pouvant consacrer qu'un seul paragraphe à un sujet : qui a enfanté des bibliothèques, nous serons obligé d'abréger jusqu'aux abrégés que nous nous sommes faits pour nous même.

Nous nous proposons seulement de faire deux réponses : l'une au rationalisme moderne, qui continue ses théories explicatives par la fraude pieuse et la contréfaçon; l'autre aux partisans du spiritisme magnétique, nous objectant la vénération des premiers chrétiens pour des pythonisses avérées.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'histoire et sur ce qu'elle nous dit relativement aux livres sibyllins. Nous tâcherons autant que possible de ne citer les anciens qu'en les appuyant sur des modernes.

Nous avons vu dans un de nos premiers chapitres ² que le rejet critique des premiers siècles de Rome par Niebuhr et toute son école se basait sur les fables et les folies puisées dans les livres sacrés. « Une histoire, disaient ces messieurs, écrite tout entière sur de pareilles autorités, devait être par cela seul mise à néant, »

A cela que répondent deux de nos plus savants professeurs, MM. Victor Leclerc et Lebas? ils disent que « sans aucun doute ces livres sacrés devaient être les libri sibyllini ou fatales. »

4. Ch. 11, App. A.

Ces livres mystóricux, ils nous les montrent consultés d'abord par les duumvirs des sacrifices sur l'ordre du sénat, confiée ensuite aux décemvirs, puis aux quindécemvirs chargés de ces jeux séculaires, d'après la supputation desquels Censorin était parvenu à remonter jusqu'à coux de l'an 208. « Ces documents, dit M. Lebas, devaient être du nombre de ceux qui avaient étappé aux ravages des Gaulois, et dont une partie fut ensevelle dans des tonneaux de terre cuite, près de la demeure du Flamen, pendant que le reste était emporté par les pontifes et les vestales à Céré, où ils allaient chercher un aslie¹. »

Toutefois, quoique Aurélius Victor nous montre (chapitre x) Énée consultant une sibylle, nous n'entendons pas parlere de livres sibyllins avant ceux de la Tiburtina. Ces livres passèrent pour avoir été trouvés dans les grottes de la cascade de Tivoli, dominée, comme on le suit, par le temple de la Sibylle, puis vendus à Tarquin le Superbe par une vieille femme non moins mystérieuse que les livres eux-mêmes. Co dire, faux ou vrai, était attesté par Pline, Aulu-Gelle, Varron, Solin, Suidas, Lactance, Servius, etc. 2.

Quelle que fût leur origine, « ces livres , dit Boulanger, étaient regardés par Rome comme ce qu'elle avait de plus sacré. Enfermés dans un coffre de pierre , ils étaient déposés dans un caveau du temple de Jupiter-Capitolin, et consultés seulement dans les plus grandes circonstances avec une vénération et une prudence sans égales, puisque les mains des consultants étaient renfermées dans un voite, dit Tacite 3. »

On les voit donc subsister ainsi pendant six siècles, jusqu'au jour où l'incendie du Capitole, pendant les guerres de Marius et de Sylla, les dévore avec lui.

Que fait alors le peuple romain? Il expédie en Asie, en

^{4.} Lebas, Hist. rom., l. XV.

^{2.} Id., ibid.

^{3.} Cité par Boulanger, I. III, ch. III.

Afrique, en Sielle et dans toutes les colonies, une commission composée de prêtres et de laïques dont Lactance retrouve les noms dans les écrits de Varron; elle a pour mission de recueillir tous les oracles sibyllins attribués aux sibylles de Samos, d'Iliac, d'Erlythrés, etc., etc., et d'apporter à leur triage la plus grande sévérité, ou plutôt, « autant de sévérité qu'il était humainement possible d'en mettre, quantum ope humana potuissent vera discernere. » C'est Tacite qui l'affirme et qui nous apprend que Caninius Gallus fut tancé par les magistrats pour avoir essayé d'ajouter aux oracles « quelque chose qui paraissait apocryphe, aliquid quod illis videbatur spurium 1. »

Néamoins les copies étant devenues trop nombreuses, et craignant les variantes, Auguste fair fviser, châtier et épure cette édition, la fait côter sous la statue d'Apollon Palatin, et porte à quinze au lieu de dix le nombre de ses gardiens; TACITE EN FAIT FAITE. Máis l'heure de la publicité était venue: des milliers de copies courent temonde; les historiens cilent ces livres, les poètes les mettent en vers, etc., e et par là, dit Boulanger, ils deviennent aussi bien connus du peuple que des savants?. »

Gependant l'univers attendait l'enfant divin, le roi saueur prédit par ces sibylles; Tacite, Suétone et Salluste le constatent également; Giefon s'en préoccupe; Yirgile l'amnonce au monde, et ce que l'on veut nous donner pour une flatterie à l'honneur d'Augustule inquiéte tellement le grand Auguste, son aïeul, qu'il ordonne de redoubler de surveillance et do sévérité soit envers les détenteurs, soit envers les commentateurs de ces copies.

Après lui Tibère les mutile et en interdit jusqu'à la lecture.

« Quant au monde chrétien, dit encore Boulanger, bien
qu'il fût en son berceau, les trouvant au plus haut point

^{4.} Tacite, Ann., l. VI, 42, et l. IV.

^{2.} Boulanger, l. I.

DE LEUR PUBLICITÉ ET DE LEUR RENOMMÉE, il ne dédaigna pas de les étudier et de les adopter 4. »

Nouvel incendie sous Néron, mais on pense avant tout « aux vers de Cumes qui allaient disparaître encore une fois dans la violence des flammes, si de toutes parts on n'était venu à leur secours 2. »

Constantin peut donc lire son fameux acrostiche au concile de Nicée, sans craindre qu'on puisse lui reprocher une falsification de textes, puisque ces textes étaient non-seulement entre les mains des patens et des chrétiens, et nécessairement critiqués et surveillés comme tout instrument de controverse, mais encore placés sous la garde du sénat et du dieu.

Mais vient l'heure fatale, et, sous Honorius, Stilicon les brûle cette fois en totalité, selon quelques auteurs, en partie seulement, selon Procope, qui insiste sur ce point 3.

Nous voici donc à quatre cents ans d'Auguste, et c'est ici seulement que commence à pouvoir être posée sérieusement cette question : Le recueil qui nous reste aujourd'hui est-il celui qui subsistait au moment de l'incendie de Stilicon?

Et que nous importe à nous que tout ce recueil soil le recueil primitif; qu'il y ait eu dix sibylles ou qu'il n' yen ait eu qu'une seule; qu'il y ait eu mille interpolations différentes, ou qu'il n'y en ait pas eu du tout? Il nous faudrait un volume pour reprendre une à une toutes les objections et leurs réponses. Nous allons même plus loin, et nous serions très-naturellement porté à suspecter une abondance et une exactitude de prédictions telles, que les grands prophètes de l'Ecriture ne seraient plus que de très - petits prophètes auprès de ces prophétesses des gentils.

Mais ce que nous tenons à bien prouver, c'est que toute l'essence du prophétisme était bien positivement contenue dans ces antiques écrits sibyllins; en un mot que le Dieu-Roi

^{4.} Boulanger, 1, 1.

^{2.} Id., ibid., p. 96.

^{3.} Bell. Goth., 1. 1.

et Juge éternel était bien le Sauveur des hommes, et non tel ou tel empereur, comme chacun d'eux s'en prévalait, et comme on l'a soutenu si longtemps.

Cette démonstration n'est vraiment pas difficile; mais auparavant jetons un coup d'œil sur les études modernes les plus remarquables.

Il en est une qui doit passer avant toutes les autres, si l'on tient compte de l'immensité des recherches, de l'ordre avant et de l'agrément du style latin dans lesquels on nous les présente; c'est celle de M. Alexandre 1. Ce magnifique ouvrage, l'un des plus riches et des plus complets sur la matière, ne laisserait rien à désirer, si l'auteur, tout en faisant acte de chrétien dans les dernières pages, ne paraissait pas tout aussi contagionné que ses collègues par le préjugé de l'antimer-veilleux.

Comment en effet entreprendre un tel ouvrage, lorsque l'on est ou lorsqu'on paraît être bien tenté de n'admêtre en principe ni la possibilité d'un oracle, ni la réalité personnelle d'une vraie sibylle? C'est toujours notre delenda Carthago, c'està-dire le surnaturel a déclaré hors de cause » par M. Renan, comme c'est toujours le même besoin d'écrire sur ce surnaturel auquel on ne croit pas.

M. Alexandre nous le prouve. « Bien, dit-il, que le savant protestant l'abricius ait reconnu la prévision des sibylles, je pense, ou plutôt il me paralt probable que d'abord une femme quelconque ayant pris ce titre soit par ambition, soit par suite de l'admiration du vulgaire ignorant, beaucoup d'autres l'auront ensuite imitée » (p. 4).

Ainsi, voilà toujours ce qu'il y a eu de plus grand sur la terre, c'est-à-dire des hommes comme Platon, Varron, Aristote, Tacite, etc., dupes, à Troie comme à Rome, d'une véritable... ATMARE! Comme on le voit, le système ne s'est pas

T TO CAROLE

Oracula sibyllina, 2 vol. gr. in-8, publiés, en 1856, chez Didot frères, avec un grand luxe de typographie.

élargi. Il est triste de voir après tant d'études M. Alexandre (p. 3) la critique ingénieuse de Klausen qui explique tout par « le murmure des ruisseaux, dont les sons auront dé interprétés et mis en vers par les prêtres. » Les sons d'un ruisseau mis en vers et faccinant un Tacite... et tant d'autres!... Rendons toutefois cette justice à notre savant heiléniste, que cette critique ingénieuse et qu'il admire finit par lui paraître abunde.

Selon lui, Varron comptait bien cinq ou sept sibylles, Héraclide en signale bien une, comme ayant prédit six siècles avant Jésus-Christ, mais tout cela est faux et vain; néanmoins M. Alexandre vent bien s'occuper tout spécialement de la sibylle érythréenne, à laquelle il va tout rapporter.

Si l'existence de cette silvylle est une fable, il faut convenir que les habitants d'Evylurées courent grand risque d'avoir été fables eux-mêmes, car M. Philippe Lebas, ami de M. Alexandre, avance dans un troisième volume, encore inédit, de son Voyage en Asie, « qu'aujourd'hui même on ne trouve pas sur ce même sol une seule médaille dont l'empreinte ne vienne confirmer une longue inscription grecque gravée sur une fontaine de la ville, et consacrée à la nymphe-sibylle en question. « Cett inscription en effet est très-curieuse.

Toutefois, selon M. Alexandre, Diodore se montre vraiment inepte en supposant que les sibylles aient pu écrire des livres au temps des Épigones (c'est-à-dire douxe cents ans avant Jésus-Christ); cependant, ajoute-t-il, on dirait qu'il les a vus s (p. 45).

En outre, la sibylle Hérophile qui, selon lui, ne peut pas avoir existé (puisque tout se rapporte à celle d'Érythrées), est expendant donnée par Pausanias comme étant partie du temple de Sminthée, près d'Alexandrie; « mais, dit-il, Pausanias aura accommodé son monument aux fables courantes » (p. 30).

« Toutefois, continue-t-il, sa description est tellement exacte, que l'on croirait voir le lieu et que l'inscription citée est bien véritablement ce qu'elle doit être pour un vrai medium. » N'importe; notre savant ne se laisse pas décourager par cette exactitude.

Quant à la sibylle de Tarquin, il se fait fort de démontrer que l'histoire des livres vendus par une vieille est une pura frande de ce prince.

Soit; personne n'y trouvera rien à redire, mais le problème n'est ; an sla; il est dans la vénération profonde inspirée pendant six cents ans et fondée sur l'accord exact des prophéties avec les événements, accord qui n'aboutrait qu'à substituer la claircognace de Tarquin à celle de la sibylle, et cette fois nous nous sentirions très-faible pour la soutenir.

Vient ensuite la Tiburtine ou l'Albunée, dont on prétendait avoir trouvé dans la grotte de Neptune, à Tivoil, la statue tenant encore à la main son livre fatudique. « C'est l'imitation de la fraude de Tarquin, » s'écrie notre auteur. Mais une objection l'embarrasse, c'est que cette supposition ne pourrait avoir de chances qu'en admettant une sibylle tiburtine déjà reque par le peuple. Cette objection est juste; d'ailleurs ici encore le mourment subsisté ».

4. Nous sern-t-il permis de suspendre un moment le fil de notre dissertation pur interpofer à notre une petito beservation d'archéologue. Per l'une petito beservation d'archéologue. Per Nous promenant un jour, notre Horaco à la main, aux environs d'Albunde, la sens toutefois y chercher le mointene l'ure sibyllin, nous nous éconions de méprisse générale qui avait toujours fait confondre, il nous semble, la Sibylle et Albunde; l'ainable poête a bien dit:

Domus Albunea regonantis :...

mais depuis dis-built costs ans on applique à nue shylle des expressions qui une conviennet qui une symphe, en A. Alexandre a ration de faire, comme Nibby, de cette Albance la nymphe réconsuate. Mais cette nymphe n'est pas plus la subjet, que la prérisee de helpéas rélait aon Apollon. L'une est la desse et l'autre est son médiant; il est même trè-probable que cette est desses et l'autre est son médiant; il est même trè-probable que cette méphilisme, examaque exhalat loga emphilisme, et que l'en trevue les inscriptions sur le revers de la motategne, auprès de la Solfatara, dont l'essece sulfureuse coviente liben miest la la puissance divinière. Nous surous bien que maintenant la Solfatare occupant le pied de la mostagne, rien ne peur plus explaque l'épithèle de récomante, qui indiquati une chute; mais Quant à la sibylle de Naples, tout ce qui se rendait à Baies, et c'était l'élite de l'Italie, pouvait, son Virgile à la main, constater la fidélité des descriptions et des traditions, « car, dit M. Alexandre, tout y était plein de sa mémoire » (p. 51).

Rome était pleine à son tour des souvenirs de cette Carmenta, mère d'Évandre; de cette Fatiloqua, comme dit Tite-Live, qui avait fixé l'emplacement de la grande ville, et méritait bien d'y avoir une ara, un fanum, une porta et une via carmentalis, dut-elle plus tard dégénérer en via sceterata.

La Sicilionne est identique à celle que Solin, s'appuyant sur Tacite, dit être la sibylle de Tarquin, et dont il nous montre encore le tombeau; «ce tombeau; disent quelques voyageurs, est remplacé par une chapelle dédiée à saint Jean, et la fontaine passe encore aujourd'hui pour n'avoir rien perdu de sa vertu divinatrice » (p. 73).

La Libyenne est la plus ancienne de toutes, disent Pausianiase t Varon; « c'est la Launic hantéle par Euripide qui aura voulu orner sa fable par cette tradition des Libyques » (p. 78). Très-bien; mais comment dix lignes plus bas M. Alexandre, voulant orner son système, croi-ril cette même tradition des Libyques asses récente et postérieure à la fable d'Euripide (p. 79)?

Quand on marche dans le faux, avec un préjugé comme bandeau sur les yeux, on devrait redoubler d'attention pour éviter les précipices, car ils se multiplient autour de vous.

L'Egyptienne. « Une seule chose est CERTAINE à son égard, dit notre auteur, et cet aveu est bien précieux, c'est que Tarachon et l'auteur du poëme de la sibylle d'Érythrées,

patienca i cherchez bien, et si vous n'étes passeuse heureux pour le faire sur les lieux mêmes, consulter l'excellent carté de Monadirie, et vous verez, à cinquante mêtres au-dessus de la Sofitaire, un endroit désigné par le mot de prácrian. C'est là, sans doute, qu'étaient les bains; c'est de la que se pré-igaitat l'Abbunéo, Quant à la sibyle, elle habitait bien son temple. Prévresse de Jupiter Sassanus, etle s'inspirait, soit de la nymphe de l'Anio qu'elle domme, soit de colle d'Alunei, dout alle n'etait pas fédigient.

quel qu'il soit, ONT EXISTÉ DANS LE VIII* SIÈCLE avant J.-C. Cette sibylle en effet se dit sœur d'Isis et belle-fille de Noé, tandis que Pausanias et saint Justin nous la donnent pour fille de Bérose, l'astrologue, » (Ezcurs., v.)

Arrélons-nous ici et tenons-nous à cet aveu : « Fabuleuxes créatures dont les dénominations, la mémoire, les images, les inscriptions sont encore vivantes sur les débris monumentaux conservés aux lieux mêmes que la tradition leur assigne. » Quand on avou tout cela, il faut certes avoir un courage sur-humain d'archéologue, pour venir souffler des bords de la Seine sur tous ces monuments, et souffleet rant de nations, de grands hommes. d'historiens et de poètes, à propos de leurs affirmations, de leur espect et même de la falélité zeru-puleuse avec laquelle ils gardent et surveillent, comme Tacite, le fameux coffre de pièrer qui renferme le secret des destinées de la grande ville.

Mais surtout quel courage, lorsqu'on pense aux lumières que la capitale du génie par excellence disait avoir puisées pendant six siècles dans la consultation de ces livres sacrés, aux campagnes dont ils avaient été les conseillers, aux succès et aux désastres annoncés par eux, à toutes les institutions séculaires fondées sur leur ordre et sur la foi qu'ils inspirent, à tous les fléaux, à toutes les pestes surtout, toujours et immé-DIATEMENT conjurées par la simple obéissance à l'une de leurs prescriptions; quel courage ne faut-il pas, insistons-nous, pour venir dire aux quatre parties du monde, y compris l'empire romain et tous ses sages : « Ce que vous vénèrez, rous, depuis douze cents ans. c'est-à-dire depuis la fondation de votre ville, je vais vous dire, not, ce qui l'a fabriqué! Écoutez-moi bien, et surtout admirez la solidité de mes convictions : quelque femme de Mermesse Aura prophétisé autrefois quelque chose dans la Troade, les poëtes de Cyclos auront feint qu'elle avait prédit l'avenir aux Grecs naviguant vers Troie, ou aux Troyens fuvant leur patrie; il n'en faut pas davantage pour que, VERS LE VII° OU LE VIII° SIÈCLE AVANT J.-C., ait commencé à se répandre dans l'àsie Mineure un certain chant, quoddam carmen, sous le nom d'une sibylle que les Érythréens s'attribuèrent, hon gré, mais gré; mais les autres nations voisines se la disputèrent, se fondant rærr-frars sur la tradition de quelque ancien orace locad ou sur le voisinage de quelque caverne ou fontaine prophétique; car si d'autres auteurs (c'est toujours M. Alexandre qui parle), confondent ecte sibylle avec la Babylonienne ou Chaldafque, il n'en est pas moins vrai que les oracles de cette dernière, qui n'est autre encore que l'Hébraïque ou la Juive, sont l'œuvre d'un Juif inconnu et contemporain de Ptolémée Philométor, qui vivait dans l'année 16% ou 465 avant J.-C. » (Ezcurs., 1, et loc. cit.)

Voilà qui est assurément clair et not, et l'on dirait que M. Alexandre a connu et ce Juif et cette femme. Ceci nous dispense de nous occuper d'autres sibylles, puisque nous avons pour ces dernières deux dates certaines qui nous tiennent lieu de toutes les autres.

Toutefois, bien que la multiplicité des sibylles ne puisse être pour nous un embarras, puisque nous avons recueilli let preuvez de leur présence à toutes les fontaines sacrées et que nous en connaissans encore qui fonctionnent à l'heure qu'il en cet, nous ne tenons nullement à leur identité en chair et en es, et nous disons que, quoi qu'il en soit de leurs noms propres, le problème n'a pas changé et que tout cela n'éclaircit pas la grande difficulté qui consiste dans l'adaptation des oracles à l'histoire. Or, il y avait toujours et de très-enombreux et de très-frapha prodiges hi appui; or ces prodiges ne competaient pas, nous avoue M. Alexandre, «s'ils n'éclaient pas publice, ou s'ils se passaient à l'étanger, ou s'ils n'étaient pas déférés au grand conseil d'État (le sénat) et constatés par lui, et enfin si les fléaux annoncés n'étaient pas très-redoubles (ctera) \(*. * * Done, M. Alexandre, puisqu'il reconnât des propos. M. alexandre, puisqu'il reconnât des propos.

^{1.} Alex., p. 210 et 211.

diges, a bien tort d'ajouter que « ces livres avaient été consacrés par Tarquin, et conservés par le sénat, bien moins pour remédier publiquement et religieusement aux fléaux annoncés, que pour contenir dans le devoir un peuple privé de cette espérance et de cette foi ¹. »

Mals encore une fois, par quel moyen? car avant tout le plus grand des dangers serait d'annoncer au peuple, par exemple, la cessation d'un fléau à la suite de tel ou tel acte de piété, et de ne pas la lui donner. C'est alors qu'ayant perdu « tout espoir et toute foi, » il deviendrait absolument impossible de le contenir.

Au reste, M. Alexandro a trois ou quatre chapitres fort intéressants sur « forganisation du conseil, sur les conditions de la consultation, sur lo serment terrible prêté par le conseil sacré des quinze, conseil composé des hommes les plus importants et les plus réligieux, choisis d'ailleurs dans les classes les plus diverses et changés tous les ans; » il fait ressortir on pe put mieux toutes les garanties d'honneur et de véracité présentées par de tels hommes, et par-dessus tout il insiste sur le grand nombre et sur l'adéquation presque constante des prodiges aux désastres, « porteutoure jun similié telades erat? » Aussi finit-il par se sentir trop mal à l'aise, et dans le chapitro xu (Eccurx., 111, p. 228) pitiulés : ad Sibyllino arcano, du mystère sibyllin, » il nous dévoile franchement tous les embarras de son esprit, et fait appel à toutes ses puissances pour les dissiper.

2. - Dernier des expédients modernes.

Il est curieux de le suivre et de le suivre pas à pas, car c'est ici que commencent à surgir toutes les difficultés. Nous en prévenons nos lecteurs. « Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons

Alex., p. 209.
 Id., ibid., p. 210.

éclairé que les questions évidentes et d'un accès facile aux profanes; il nous reste maintenant les questions abstraites et cachées, que les seuls initiés pouvaient connaître et sur lesquelles la conjecture seule est possible... Nous avons bien parlé très-longuement de toutes les conditions de la consultation et des injonctions ordinaires des sibvlles, mais il n'en devient que plus difficile de passer de ce que nous savons à ce que nous ne savons pas; car dans ces vers grecs, soit dans ceux consacrés par Tarquin, soit dans ceux que le sénat avait fait chercher et rapporter de la Grèce et de l'Asie, il n'était pas facile de supposer qu'il v eût des prescriptions relatives aux affaires présentes des Romains, à leurs calamités actuelles, à leur religion spéciale en un mot... Quel pouvait être, au temps de Tarquin ou avant lui, le poête ou le prophète assez bien avisé pour stipuler à l'avance et au hasard des faits comme ceux-ci par exemple : que deux cent cinquante ans après la fondation de Rome, la plupart des femmes avorteraient en même temps; qu'en 293, le ciel s'enflammerait; qu'un bœuf parlerait et qu'il tomberait de la chair; qu'en 310, telle partie des murailles serait consumée par le feu; qu'en 392, la terre s'entr'ouvrirait au milieu du forum, etc., etc.?

« Il fallait, continue-t-il, trouver des réponses pour tous ces prodiges, que certes l'inventeur de ces livres, quel qu'il pûr, ne pouvait en aucune manière soupconner... »

Que M. Alexandre se mésse et qu'il ne tienne pas trop à cette invention... d'un inventeur...

« Cependant, dit-il encore, les réponses des sibylies rapportées par les historiens, soit à propos du transport de l'Esculape d'Épidaure à Rome, en 662, ou de celui de la mêre des dieux de Pessinonte, en 519, soit celles relatives à la guerre des Gaulois et à l'établissement du culte à l'trée, etc., nous forcent absolument à admettre que toutes ces réponses, littérales ou no, avaient été accommodées aux circonstances.

« MAIS COMMENT FAIRE? (c'est toujours lui qui parle), car, nous le savons fort bien, il ne manque pas de critiques, et

c'est le grand nombre, qui ne verront là que le résultat d'une entente parfaite et habile entre le sénat et les quindécemvirs, combinant, sans s'inquiéter nullement des sibvles, les mesures les plus avantageuses pour la circonstance. Mais CELA NE POUVAIT SE PASSER AINSI: une parcille fraude n'aurait jamais pu pendant si longtemps subsister entre la totalité du sénat et la totalité des décemvirs annuels, si éminents, si intègres, au milieu d'une cité toujours menacée par les factions... Ouand on voit un homme comme Caton obligé d'avoir recours à l'appui populaire pour éviter l'ostracisme du sénat dont il était menacé pour avoir seulement raconté une réponse sibvllique... on peut tenir pour cen-TAIN qu'une telle fraude de la part des nobles eût été dénoncée sur le champ par les plus habiles... à l'indignation ct à la violence populaires... Done, s'il y a eu fraude, il est absolument nécessaire qu'elle partit du sein même des quindécemyirs 1.

- « Mais pour que ces hommes appartenant aux divers partis de la république en fusent venus à trahir un secret si solemnellement imposé et juré, il eût fallu qu'ils cussent bravé tout à la fois et leur serment et la dignité de leur collège, et et enfin cette simple pudeur qui, dans toute association humaine, enchaîne toutes les consciences les unes envers les autres.
- « En outre, si l'ou considère plus attentivement les réponses sibylliques, à peine en trouvern-l-on quelques-unes qui prescriront autre chose que des cérémonies expiatoires relatives aux fléaux, cérémonies plus ou moins inconnues, souvent inouües et tout à fait étrangères aux habitudes et comaissances des différents partis qui les promulguent, et destinées uniquement à frapper le peuple de terreur.
 - « D'ailleurs, toutes les lois relatives à cette consultation, lois
- Qu'on se rappelle que sous Tarquin le Superbe le duumvir M. Atilius, pour avoir permis une simple copie de ces livres, fut cousu dans un sac de cuir et jeté à la mer!... (Denys d'Hal., IV. 62; Valer. Max., f., ch. 1, etc.)

d'une prudence admirable, sanctionnées à la fois par le droit humain et divin, étaient de nature à assurer surabondamment la sécurité publique.

« De plus, ces duunvirs et décenvirs étaient chargés uniquement de la surveillance, et, ne sachant pas le gree, ils étaient obligés de s'en rapporter à la bonne foi des ministres (interprêtes) qu'ils avaient fait venir de Grèce pour déchiffrer dans cette confusion d'oracles ce qui pouvait s'applique aux circonstances présentes... Ceux-ci s'y prenaient d'abord comme les interprêtes de Delphes... Mais bientôt, fatigués d'un labeur inutile et voulant ménager les livres, ils employèrent la méthode des sorts fatidiques que les chrétiens euxmêmes observèrent longtemps dans les sorts des saints... et qui consistait à trouver tout l'oracle dans le premier mot amené par le sort.

« On va s'écrier, nous le pressentons : « Mais de ces mots « tirés et obtenus au hazard, quel sens pouvait-on extraire pour « le donner comme réponse au public? et qu'y avait-il besoin « de livres sibylliques et sacrés, lorsque la plus légère faculté « poétique che les interprêtes en ararit fait autant? » Nous ne nicrons pas que cette objection ne soit spécieuse, mais, on ne saurait en douter, les décemvirs, en apportant la réponse au sénat et aux magistrats , affirmaient par serment que ce qu'il saportaient ne renfermait pas que le sens, mais était l'ensemble des vers eux-mêmes de la sibylle… »

Vovez dans quelle impasse notre auteur s'aventure!

Il fallait donc que ces interprètes imaginassent un moyen qui leur permit d'obéir tout à la fois et à la foi jurée et à la nécessité des choses, en apportant des vers qui fussent en même temps les leurs et ceux de la sibylle, avec quelque formule de serment assez ambigué pour tromper les oreilles et néanmoins éviler le parjure.

M. Maury nous parlait tout à l'heure de prêtres éclairés et vertueux qui n'en forgeaient pas moins des oracles; voyons maintenant comment ceux de M. Alexandre, leurs cousins germains, vont s'y prendre pour trouver avec le ciel tant d'accommodements.

Le voici : c'est l'acrostiche qui va le tirer d'affaire, car c'est lui qui, par l'addition générale des premières lettres de chacun des premiers vers, donne une phrase qui renferme tout le sommaire ou, commo l'on dit, l'argument du poëme. M. Alexandre convient de la nécessité de ce thème. Or, s'il est vrai qu'en somme les vers de la sibvlle érythréenne, les vers de Tarquin, à en juger par leurs lambeaux, et ccux qui ont été réunis et retrouvés depuis, ne contiennent aucune trace de cette méthode, il n'est pas moins vrai que les livres sibylliques romains devaient, comme la tradition l'affirmait, en fournir guelques exemples, surtout parmi ceux qui étaient apportés au sénat et publiés par lui; mais, comme ce travail ne pouvait être entrepris ni par les sibylles ni par les sibyllistes, il fallait bien l'attribuer aux quindécemvirs ou plutôt à leurs ministres, qui se chargeaient de faire coıncider une réponse quelconque avcc les premières lettres des vers sibyllins que le sort avait amenés.

« Nous avouons, reprend M. Alexandre, que ce genre de réponse, «il n'était pas un parjure formel, était très-proche voisin de la mauvaise foi;... mais ce genre d'écriture, que l'on peut rapprocher des hiéroglyphes égyptiens, était devenu à la mode. »

A cela nous avons plusieurs réponses à faire :

4º Si les quindécemvirs, y compris Tacile, avaient le front de donner un tel joujou forgé par eux pour le vrai sens de la sibylle, malgré l'éminente distinction de leurs sentiments, ils avaient mérité, comme le pense bien un peu M. Alexandre, d'être cousus dans le même sac que M. Attilius, et comme lui jetés à la mer.

Le savant Fabricius, tout protestant et sceptique qu'il pût être à l'endroit des sibylles, n'admettait pas ces habiletés malhonnêtes. « Je pense, dit-il, que celui qui voudrait attribuer à la fraude et au hasard tant de choses si déterminées, tant d'autres renfermant des événements si inattendus et si insolites, bien loin d'expliquer la chose, ne ferait que se moquer de ses lecteurs, lectores suos deridere. » (Fabr., lib. II, p. 227.)

2º Le sénat à son tour, en acceptant de confiance un travail si visiblement artificiel, oùt été, y compris Caton et Varron lui-même, un sénat de niais dont le peuple romain eût fait sur-le-champ bonne justice.

3° L'acrostiche étant exceptionnel et la grande majorité des vers sibyllins n'en ayant jamais eu, le problème général recommence à l'instant,

Voyons néanmoins ce que l'on pourrait conclure de ces acrostiches très-exceptionnels.

3. - Un argument irréfutable tiré de l'acrostiche.

Puisque nous résumons tout dans l'acrostiche, voici venir une autre question qui ne cessera de fatiguer le scepticisme. Les livres sibyllins romains dont parlent Virgile et Cicéron contenaient—ils ou ne contenaient—ils pas, pour ne rien dire du reste, l'amonce D'EV NO SAUVER DES DOMMES?

Voilà cette fois la dominante de la question.

M. Alexandre nous avouera tout à l'heure (p. 312) que « les livres possédés par nous aujourd'hui sont probablement les très-proches parents de ceux qui étaient cités par les Péres; mais, si ces mêmes livres ont pu survivre à l'incendie de Silicon qui les sépare des premiers Péres, comment les livres cités par ceux-ci auraient-ils pu différer essentiellement de ceux que l'empreure Constatuin citait lui-même à la face des deux mondes, chrétien et paien, au concile de Nicée? Leur différence paraît tout à fait impossible. Il doit en être de même pour ceux qui remontent de Constantin aux années qui précèdent la naissance de Jésus-Christ, puisqu'on nous accorde que l'incendie de Néron n'avait pas atteint ces livres.

Mais revenons au discours împérial prononcé en plein concile.

Il faut bien en convenir; c'était une véritable et magnifique inspiration que celle de l'empercur Constantin faisant apparatire la sibyle au milieu du concile de Nicée, et, pour consommer cette grande transformation d'un culu dans un autre, leur présentant à tous deux une double et grande caution : au paien la sibylle, au chrétien les prophètes, à tous deux la prévision des mémes vérilés. Il y avait la tout à la fois grandeur, labileté, finesse, et comme une impériale garantie de certitude conciliante et péremptoire.

Que d'autorité dans la parole d'un prince qui tient entre ses mains les livres sibyllins, et dans l'assentiment d'un concile où les évêques ariens eux-mêmes n'osent pas révoquer en doute une affirmation si généralement acceptée!

« La sibylle érythréenne, dit-il, sans doute inspirée de Dieu, a prédit ce qui devait arriver, en renfermant clairement l'histoire de la venue de Jésus-Christ dans cet assemblage des premières lettres de ses vers, qu'on appelle aerostiche, et qui porte ces paroles : ¹roxò; Xarvi; esso vice, avràp, cravpé, c'est-à-dire : Jésus-Christ Fils de Dieu, Saureur, Croix.»

Constantin cite ensuite beaucoup d'autres passages, établitcontre l'acrè de plusieurs leur existence avant l'incarnation, combat la calomnie qui les attribue aux chrétiens, et déclare, sans que personne alors le lui reproche, que cette question a été examinée avec tant de soin, d'application et d'étude, que les calomniateurs sont convaincus de mensonge aux yeux de tous.

Pourquoi doñe M. Alexandre, à l'imitation du protestant Blondel dont le volumineux ouvrage a donné lieu, par ses mutitations de textes, au scepticisme universel, peut-il accuser l'empereur du même crime et d'une insigne mauvaise foi? el l a voulu faire croire, dit-il, que ce passage était tiré des livres fatidiques des Romanins, et il ose ajouter que Gietron luimême l'a traduit en latin, et que personne ne conserve aucum doute à cet égard; ce qui est manifestement faux, comme il est facile de s'en assurer par le texte rapporté ci-dessus » (p. 232).

Or, le texte de Cicéron qui condamne Constantin est tout simplement celui du livre 11 de la Divination, § 54, dans lequel Porateur romain parle en général des acrostiches des sibylles « comme preuve de leur liabileté à froid dans leurs compositions. » Mais comprend-on que M. Alexandre en reste là et ne nous donne pas un seul mot de ce même passage qui doit condamner Constantin? Comment veut-il que nous en jugions? Celte omission de notre savant comparticel nous a causé pour notre part un tel étonnement, que nous avons cherché avec soin, mais en vain , soit quelque et centera , soit quelque renvoi à de précédents passages.

Il est parfaitement clair cependant que si le passage de Cicéron cité par Constantin ne consistait que dans les deux lignes ci-dessus, le grand empereur eût été terriblement réfutable. Mais alors pourquoi donc n°a-t-il pas été réfuté à l'heure même ? C'est parce que, avant les lignes citées par M. Alexandre, il y en avait d'autres, et les voici : « Nous observons avec soin les vers que l'on dit avoir été prononcès par la sibylle dans son délire, et d'après lesquels il s'était répandu le bruit que l'interprête devait venir dire alors au sénat : « Que si nous vous s'ens suvivs, il nous fallait appeler not celui qui est en effet notre not. » Si cela est dans les vers de la sibylle, quel homme et quel moment cela peut-il donc regarder? car l'auteur, quel qu'il soit, en supprimant la désignation du temps et de l'espace, s'y est pris adroitement pour parattre avoir été prophète dans tous les cas, etc., etc. »

Voici maintenant les paroles qui terminent: « C'est pourquoi, laissons donc là la sibylle et mettons-la si bien à part que, conformément à la prescription de nos ancétres, nous n'en lisions jamais les livres qu'avec la permission du sénat, de peur qu'ils n'aient plutôt pour effet de nous faire perdennotre elleton que d'en prendre d'autres, et conduisonsnous de telle sorte dans nos interprétations que nous y voyions TOUT AUTEZ CIOSE qu'un ROI que ni les hommes ni les dieux ne souffriront jamais dans Home ¹. » Voici qui est bien plus fort encore : « NE CROYEZ PAS qu'il puisse arriver, comme dans la fable , que execte peur DESCEND U CHEL SE MÉLE A LA SOCIÉTÉ DES HOMMES, HABITE SUR LA TERRE ET PARLE ATEC LES MORTELS. ². »

De tous ces textes rapprochés, il résulte évidemment deux choses : 1º que Cicéron, en disant : « Sī ces vers existent, » manifestait un doute qui n'était pas dans son esprit. Il espérait que nous oublierions son étroite amitié avec Varron, le plus savant historien des sibylles, puis sa double qualif de sénateur et d'augure, qui lui donnait le droit et lui imposait le devoir de vérifier la citation; 2º que l'acrostiche principal des livres sibyllins n'avait dore pas changé de Ciéron à Constantin, et que par conséquent, avant comme après la naissance de lésus-Christ, c'était bien un floi suveueur capable de changer la retigion, qui causait loutes les terreurs de l'avocat sceptique.

Tout au plus pourrait-on accuser Constantin d'avoir attribué gratuitement à Cicéron la connaissance des deux ou trois premiers mois de l'acrostiche; mais, du moment oi le grand orateur rapporte les derniers, pourquoi supposer qu'il ne connaissait pas ceux sans lesquels, nous le répétons, il n'y aurait pas eu du tout d'acrostiche?

Il est vraiment incroyable que le protestant Blondel ait pu se concilier tant de suffrages en mutilant ou en altérant de tels passages, et que le bon Desmarais lui-même, dont nous avons sous les yeux la traduction, l'ait gâtée par tant d'infidélités qui menaient tout droit au système de Blondel 9.

^{4.} De Divinatione, l. II, § 54.

Nolite enim id putare accedere posse, quod in fabalis sæpe videtis fieri, ut deus aliquis lapsus de cœlo, cœtus hominum adeat, versetur in terris, cum hominibus colloquatur. » (De Aruspicum responsis, t. X, n°28, p. 394.)

^{3.} Voyons comment il traduit ce passage : « Si salvi esse vellemus, si

4. - Autres arguments irréfutables.

Et voyez que de peines on s'est données pour esquiver cette vérité!

Cette terreur générale des Romains, on a voulu la rattacher à la guerre des Parthes que Rome préparait alors; mais y a-t-on bien pensé? Rome désespérant de son salut, en raison d'une guerre qui n'était pas encore commencée!...

Qu'on rapproche au contraire ce Roi saureur de tout ce qui se disait et se passait dans le monde au même moment; il faut avoir bien peur du soleil pour n'en être pas ébloui, et pour chercher si loin des motifs de terreur impossibles, quand le véritable était si près.

Tasite et Suétone vous l'ont dit: l'attente de ce roi véritable pour cette même époque était dans l'esprit du monde entier; et certes, lorsque ce dernier disait que « c'était la nature qui devait enfanter ce Roi ¹, » il n'entendait pas par là rattaeher le salut du monde aux heureuses couches de Livic.

Tacite, Suétone et Salluste n'étaient pas seuls. Dion Cassius nous montre en 691 le sénat, effrayé par la prophétie du Chaldéen Nigidius, ami de Cicéron, sur le roi qui venait de naître, proposer la destruction des enfants qui naîtraient dans Pannée, proposition étudée par les sénateurs intéressés 2.

nous voulous êtro sauvés, , passage qui se rapporto si bien, dans la peucé de Gierion, au mat ansueure do facrestiche; al la tradiu par : e Si nous nou voulous pas nous perdre; , et cet autre passage: « Laisonus là la sitylle, dans la crainate qui elle no nous laise platit perfer sont reglion quo de nous en faire prendre adjourne, a il la tradit ainni : Que ces livres nous arrevut a prendra refigiones, . il la tradit ainni : Que ces livres nous arrevut le contraire abolit de la peuce de Gierrou, tremblant pour sa religion de vant les appreches da dun religion nouvelle. Decidement, histories os travat les appreches du nor religion nouvelle. Decidement, histories os travat les appreches dun religion nouvelle. Decidement, histories os travat les appreches qui on religion nouvelle. Decidement pour sa religion de vant les appreches dun religion nouvelle. Decidement passage par soit que Gierrou votre Casa Ractions Deansitate Cas et de la proprieta de la processa de la proprieta de

^{4.} Histoire romaine, l. XXXVII.

^{2.} Servius, sur Virg., Eglag. 1x, 47.

L'aruspice étrusque Vulcatius était plus explicite lorsqu'il annonçait, au milieu des jeux célébrés par Auguste, qu'une nouvelle étoile se levait et qu'un nouvel dge était commencé (p. 20).

On voit en outre Julius Marcatus mentionnant les prodiges de l'année, confirmés ensuite par Dion, et faisant trembler Rome sur son sort matériel ¹;

Dion s'effrayant de toutes les statues qui croulent;

Auguste, César, Marc-Antoine, Lentulus, etc., s'arrogeant ou se décernant cette royauté mystéricuse;

Cicéron, constatant le silence des oracles en général, et celui de Delphes en particulier, et l'attribuant à la perte de la vapeur fatidique.

Une tradition générale, appuyée, dit-on, par les débris d'un vieil autel romain dont on montre encore la place à l'Ara ezcil, et sur lequel on lisait : «Ara primogeniti Dei, » autel du premier-né de Dieu, attribuait l'érection de cet autel à Auguste, qui, très -désireux de se faire passer pour le fils d'Apollon, en aurait reçu cette r'ipouse : « L'eufant hébreu, le maître de tous les dieux, m'ordonne de lui céder la place et de renter au Tartare; cesse donc de consulter mes autels. » Ensuite, signitait cette tradition, Auguste, sur l'avis de la sibylle, « monente sibylla » (d'autres ont dit la Vierge), aurait reçu l'ordre de construire cet autel sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin ?

T. V. - MAN, HIST., IV.

^{1.} Peu importait la majesté des prodiges; cetle fois, cependant, ils n'en manquaient certes pas; la staiue de Jupiter Capitolin, et toutes celles du Capitole et la fameuse louve d'airain avaient été fondues tout à coup par la foudre, qui avait inscrit des caractères mystérieux sur leurs débris...

Cetto tradition est donnée comme très-fondée par trois historiens bien différents: Nicéphor e, l. 1, p. 17, Suidas, Verb. Hist., Cedrenus, in Comp. histor.

M. Alexandre, to nt en ne croyant pas à l'existence actuelle des débris de cel autel, convient - que, peu de temps après l'époque de Constantin, on montrait encore au Cap itole un autel d'origine païenne, ou, pour le moins, douteuse, sur lequel on lisait tes mots: Prinogenite Deo. Bien que M. Alexandre

Vient enfin le Pollion de Virgile, annonçant ce qui suit, un demi-siècle avant l'incarnation : « Muses de Sicile, chantons de plus grandes choses; le dernier age prédit par la sibylle de Cumes est arrivé. Le cours immense des siècles va recommencer- une race nouvelle descend du haut des cieux. Chaste Lucine, que la naissance de cet enfant, par qui l'âge de fer va cesser, soit l'objet de vos soins! C'est de ton consulat, 6 Pollion, que datera cette brillante période et que les temps recommenceront leur cours... Toute la terre va du moins respirer. Celui par qui doivent s'opérer ces grandes merveilles prendra la vie au sein de la Divinité, il se distinguera entre tous les êtres célestes auxquels il préside, et régira le monde pacifié par les vertus de son père. Viens donc, cher descendant du ciel, grand rejeton de Jupiter! Le temps approche, regarde! A sa venue, le globe du monde se balance; la terre, la mer et le ciel profond s'agitent. Tout tressaille à l'approche de la nouvelle ère qui va s'ouvrir1. »

On rought vraiment pour l'enseignement des lettres, lorsque l'on passe en revue toutes les explications tenfées depuis trois siècles, et encore aujourd'hui, pour échapper aux clartés d' ou pareil texte. Que na -la-on pas imaginé? Ce fits de lupiter, cut être supérieur aux etres célestes, qui va descendre du haut des cieux, conformément aux prophéties de la sibylle, ce roi qui va ramener l'àge d'or pendant un grand nombre de siècles,... qui se serait douté que le bon goût et la noble simplicité de Virgille eussent assez baissé tout à coup, pour le saluer dans la personne... du jeune fils du consul Pollion, surnommé plus tard Salonin, en raison de la prise de Salone? C'est cependant ce que le monde savant avait très-facilment

croie cet antel l'envrage de quelque erphiste ou néoplatonicien du 11° siècle, il reconnaît que c'est bien sur l'emplacement de cet autel, et à cause de îni, que fut dèvrée l'église Sentie-Maria in ara cell. « Cela n'est point indigne de toute créance, dit-il loyalement, nous ne lo nions pas; seulement nous n'admiross nas les nions pas;

^{4.} Églog. IV.

accepté, sur la foi de Blondel et C; jusqu'à ce que, vers le commencement de ce siècle, Heyne eût démontré de la manière la plus évidente qu'à l'époque de la composition ce demi-dieu n'avait pas encore vu le jour et que Salone n'avait pas encore dé pris par Polloin. Aussitôt on se rejette sur le jeune Marcellus, avec plus de vraisemblance, il faut le dire, puisque sa naissance fut saluée par des fêtes et des réjouissances publiques. Mais Heyne prouve encore à merveille que Virgile, l'ami d'Antoine, ne pouvait pas lui déplaire davantage qu'en promettant l'empire au fils du premier mariage de sa femme.

Alors on se rejette sur Oetave et sur son fils. Mais diffieultés nouvelles! Comment Virgile eût-il osé pousser si loin l'hyperbole que de promettre l'empire de l'univers à un simple triumvir, alors qu'on était encore en pleine république et trop éloigné de la journée d'Actium, pour qu'il fût possible de soupconner les futures grandeurs d'Auguste? Ouiconque, a dit un historien, se fût avisé alors de l'appeler dieu ou père d'un dieu, aurait passé pour rebelle ou pour insensé. Aujourd'hui que toutes ces hypothèses également impossibles sont tenues pour également absurdes, voici qu'on les remplace par un enfant collectif et symbolisé, e'est-à-dire par une suite de générations, qui, selon la loi de l'âge d'or et du progrès, devait ramener sur la terre un bonheur illimité. Cette hypothèse est tout à fait dans le goût du siècle, mais ce bonheur matériel, progressif, qui est encore à paraître, ne vaut certes pas mieux que tous les autres.

Eh bien! voyez; une seule explication est plus claire que le soleil, et eependant, malgré plus d'un illustre défenseur, elle n'a jamais été et ne sera probablement jamais officiellement recue.

Que faut-il donc pour dessiller les yeux? Comment! vous avez l'attente universelle d'un roi; vous avez l'etcho de toutes les traditions; vous avez les aveux de Cicéron sur le seul roi sauceur et sur l'acrositéhe s'philin qui peut, di-li, changer la religion; vous avez la terreur du sénat, lors de la sortie

prophétique de Nigidius; vous avez le déf d'Origène à Celse de citer une seule alfration dans le text de se sibylles, depuis les temps antérieurs à l'incarnation; vous avez l'accord parfait entre le sénat romain proposant de se débarrasser de tous les enfants de l'année, avez le masserce des innoconts, que, pour la même raison, le même sénat a imposé plus tard à Hérode; vous avez mieux encore, quoiqu'on ne le remarque jamais; vous avez l'amitié étroite et les rapports incessants de cet Hérode avez Agrippa, Pollion et tous ces amis de Virgile, Joeèphe est la pour l'affirmer : à qui persuadera-t-on que, dans leurs entreliens intimes, tous ces hommes pouvaient s'occuper de deux rois différents, lorsque tous, quoiqu'il de spoints de vue divers, étaient préoccupés, Tacite et Suétone vous l'ont dit, de celui mû DEVAIT NAITRE EN JUDÉE?

Au reste, que gagnerait-on à distraire Virgile de la longue liste des poêtes inspirés (rades)? Ne nous resterait-il pas le Prometiché d'Eachyle, bien autrement positif et sans possibilité, cette fois, d'interpolations? Quelque chose que nous fassions nous avons en lui un prophète paten qui, tout incompris qu'il fut hier encore, n'en faisait pas moins répéter par Prométhée à Jupiter, cinque cents ans à l'avance: « Tu serca dépositif de ton seeptre royal; une reune enfantera un ruis qui te détrônera, et ce fils ne sera pas qu'us hommet, »

Après une pareille confession faite par les deux plus grands poètes d'un dieu, à qui elle devait ant déplaire, comment oscr bataliler encore sur Pollion, sur les sibyles, etc.? Car il est clair que la source était la même, et il n'en faut pas davantage pour que la grande cause, non-seulement du prophétisme sybillin, mais avant tout du prophétisme juif, son principe génératour, soit irrévoeablement gagnée.

^{1.} Voir tome I, ch. vi, § 4er, p. 374.

5. - Acceptation par les chrétiens des livres sibullins.

Quand on visite à Venise la jolie église d'Égli Scalzi, on est étonné tout d'abord de voir le maître-autel entouré de douze statues de femmes, en marbre blanc. Toutes sont jeunes, charmantes, toutes ont le regard inspiré, et se rangent autour de la statue de leur maître, non pas en suppliantes ou en admiratrices, mais en saintes glorifiées, qui prétendent bien partager avec lui, sinon le tribut des prières, au moins ceului de l'encens, de la musique et des fleurs, dont la piété vénitienne se montre si prodizue.

Quelques instants se passent, avant que la pensée du voyageur étranger puises donner à ces douze femmes leur véritable nom; mais il approche, et lisant sur le piédestal de ces statues Samia, Tiburtina, Libera, Delphica, Erythræa, etc., il est fixé sur la composition de cette cour charmante, à laquelle il ne trouve plus qu'un défaut, celui de serrer peut-être d'un peu trop près un autel qui rappartient plus... à Apollon.

Déjà Michel-Ange, il est vrai, nous avait habitués à cette démi-canonisation, car, dans la chapelle Sittine, son large pinceau n'avait pas ménagé aux sibylles les proportions illustrées et la grande attitude de vraies mères de l'Égliac. Celui de Raphael, plus gracieux et plus tendre, les avant humanisées davantage dans ses quatre charmantes extatiques de Notre-Dame de la Paix.

En cela, ils n'avaient rien innové l'un et l'autre, puisque l'Église elle-même avait été plus loin qu'eux en les chantant comme prophétesses, teste David cum sibylla ¹.

Dans le livre de Antiquis ritibus Ecclesiæ, il est dit que dans toutes les églises on chantait aux vépres les vers des sibylles conservés par Eusèbe, que plus tard l'usage en avait passé dans l'Église gallicane, et qu'à Rouen, par exemple,

^{1.} Prose du Dies iræ.

on les chantait « cum melioribus vocibus clericorum, accompagnés par les meilleures voix des clercs. »

M. Alexandre devrait avoir moins que tout autre le droit de s'en étonner, puisqu'il nous a dit: et 'que les livres sibyllins connus des premiers chrétiens étaient prespu'en tout semblables à cœux que nous possédons aujourd'hui, dans lesquels, ajoute-t-ii, on retrouve tous les vers qui ont été cités par les Pères; 2º que le livre IV, le plus ancien des sibyllins chrétiens, avait dé éerit dans le prissens sibext; 3º que le livre III l'avait été en Égypte près de 200 ans avaxt l'incarnation, et que toutes les autres sibylles pouvaient bien se rapporter à la sibylle Érythrée, dont il paratt difficile de nier l'existence 't.

Tout cela constituait une antiquité suffisamment respectable, pour voir en elles au moins les échos providentiels et vulgarisateurs des prophéties mères et sacrées que nous avons retrouvées partout.

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, si Virgile les avait saluées en poète, Tacite et Suétone en historiens, Josèphe, si bien au courant de tout ce qui regardait et Rome et la Judée, invoquait leur témoignage même en faveur de Moise et de tous les faits bibliques.

Devant de semblables précédents, que deviennent tous les reproches adressés par nos critiques aux premiers Pères Àu-rait-t-on voulu par hasard qu'ils cherchassent autour d'eux et dans le vide les auteurs ou les interpolateurs de documents qui leur étaient transmis par leurs prédécesseurs 25 yons bien assurés que, malgré notre prodigieuse finesse moderne, la leur était encore mille fois mieux renseignée, et que, e'il y avait eu alors des fabricateurs chrétiens, Tibère qui dans son effroi interdisait meme au sérant la lecture des sibylles 7, et Néron. qu'elles appelaient matriéde, µrtparávios, 3, auraient bien su

^{4.} Tome III, p. 54.

^{2.} Voir M. Alexandre, p. 483.

^{3.} Lactance, Apol. I, nº 45.

les trouver. Nous sommes frappé, au contraire, du silence des perséculeurs à cet égard. C'est une circonstance très-remarquable, qu'on ne voie jamais figurer parmi tant de griefs une accusation qui aurait en le mérite exceptionnel de constituer un crime permanent de lèse-empire, et de rejeter des vérilés trop dures sur des faussaires chrétiens. Au lieu de cela, on se contente de porter la peine de mort contre ceux qui liraient llistaspe, Hermès, la sibylle et les livres des prophètes 4, et pendant que Tibère en interdit la lecture au sénat, saint Paul, si l'on en croit Clément d'Alexandrie, peut la recommander aux fidèles 2.

Le symbole du poisson appliqué au Sauveur, (çtbc, n'aurait pas eu d'autre origine que le fameux acrostiche, et, si nous en croyons saint Prosper ³, c'est de là qu'il aurait passé dans les calacombes ⁴.

Le pape saint Clément nomme la sibylle dans l'Éphtre aux Corinthiens. Hermas, ce quaei-père de l'Égliete naissante, raconte même que dans la célèbre vision qui lui montra celleci sous la forme d'une fennme éblouissante de lumière il commença par la prendre pour la sibylle, et le lui dit, ce fait seul prouve à quel point, des l'origine du christianisme, les esprits étaient préoccupés de cette idée.

Saint Irénée et saint Justin affirment que saint Clément de Rome, dans la partie perdue de sa première Épitre aux Corinthieux, se servait du témoignage des sibylles, et que saint Barnabé leur faisait allusion dans ce passage: Ōxw Ṣōkw xλw\$x xā ἀκόzwn, relatif à la croit.

Mais c'est surtout Justin martyr qui se distingue dans son enthousiasme pour la sibylle; il lui censacre une monographie véritable et tient à visiter en personne les lieux qui furent son

^{4.} Saint Justin.

 [«] Prenez les livres grecs, aurait dit le grand apôtre, informez-vous de la sibylle et lisez ce qu'elle annonce de l'avenir. » (Strom., 1. VI.)

^{3.} De Prædict., pars III, ch. xxxix.

^{4.} Mr Gerbet, Esquisse de Rome, p. 455.

trône et son berceau; il fait donc le pèlerinage de Cumes, descend dans l'autre fatidique, dépeint les trois citernes dans lesquelles elle se plongeait, la pierre qui les surmonte et du haut de laquelle, revêtue de son écharpe, elle prononcait immédiatement ses oracles; non content d'avoir visité la caverne, il prend des guides, parcourt avec eux la ville et le pays, et se fait montrer chacun des endroits auxquels la tradition, toujours vivante, assigne un de ses oracles ou de ses prodiges. En un mot, il semble, à l'en croire, qu'elle vit encore à Cumes, tant la mémoire des habitants est fraîche à son égard. « Donc, dit-il aux Grecs, sans vous embarrasser inutilement des objections sur la versification de la sibylle, reconnaissez les avantages qu'elle vous procure en prédisant en termes si clairs et si nets la venue de Jésus-Christ... Crovez tout ce que ces oracles de Cumes (les plus anciens, vetustissima) vous apprennent sur la nature de vos faux dieux et sur l'avénement futur du Fils de l'Homme 1 . n

« Ce sont les démons, dit-il ailleurs, qui ont fait porter une sentence de mort contre ceux qui liraient la sibylle; mais nous vous les présentons, non-seulement sans craînte, mais comme bons et agréables à lire et à considèrer ². »

Tatien, contemporain de saint Justin, parle comme lui de la sibylle. Athénagore n'est pas moins explicite, mais comme la foi est tout aussi ferme en Asie, saint Théophile, évêque d'Antioche, du temps de Commode, salue la sibylle comme « prophétesse des Grees et de toutes les nations de la terre².»

Et à ce sujet, l'auteur d'un traité fort bien fait sur cette matière, le père Crasset, demande au protestant Blondel comment, à de si grandes distances, et pour ainsi dire au lendemain de l'incarnation, ces trois grands hommes auraient osé donner une antiquité de quinze cents ans à un poème qui serait né de la veille, antiquité sur laquelle, notez-le bien, personne.

^{1.} Cohort. ad Graveos.

^{2.} Apol. II , à la fin.

^{3.} Ad Antil., 1. II, § 35.

même parmi les persécuteurs, ne les contredisait en rien. Or, tous les passages sibyllins cités par eux sont précisément ceux que nous possédons aujourd'hui.

Lactance paraît à son tour, et cette fois c'est une autorité immense, car à cette science, à cette éloquence qui le font placer par Photius à la tête de son siècle, et qui lui valent le surnom de Cicéron chrétien, il joint cet énorme avantage d'avoir été prêtre du Capitole avant d'être chrétien 1, et. par conséquent, ainsi que l'avoue Blondel, d'avoir eu entre ses mains, comme tous les prêtres, un exemplaire des livres sibvllins conservés en ce lieu. Eh bien! que va donc dire cet homme, nécessairement le mieux informé de tous les hommes? Le voici : « De deux choses l'une : ou notre religion est fausse, ou vos oracles sont vrais.» Et comme ses adversaires ne se soucient ni de l'un ni de l'autre et que, profitant du laps de deux siècles qui les éloignait de l'incarnation, ils s'avisent pour la première fois de mettre en avant le système des interpolations chrétiennes, le prêtre du Capitole ne se laisse pas effrayer, il sait trop bien ce qu'il a sous la main, et les délie en ces termes : « Quelques-uxs d'entre vous (quidam revicti) convaincus, nous le savons, par tant de témoignages, ont coutume de se sauver en disant que « ces vers ne sont plus cenx des sibvlles et que c'est un des nôtres qui les a inventés et composés;... mais celui-là fera facilement justice de cette défaite qui prendra la peine de lire Varron, Cicéron et les auteurs anciens qui ont mentionné la sibylle érythréenne et toutes les autres, des livres desquelles nous tirons nos exemplaires, et qui réfléchira que tous ces auteurs sont morts avant la naissance du Christ 2, n

^{4.} Préface d'Antimarchus sur les sibylles.

^{2.} Divin. instit., 1. IV, ch. xvt. Done les exemplaires possèdés alors par le public étaient, dans la penade de Lactance, on pa se les livres sibyllins eux-mêmes, mais des extraits fidétes. Pour lui, toutes ces sibylles ont existé. chacune a son livre spécial, mais il est très-difficile de les distinguer parfaitement, tous ces livres ayant dé mblés, y compris celui de Cumes, apporté entre ayant de mblés, y compris celui de Cumes, apporté

« Je ne doute pas, ajoute-t-il, que dans les premiers temps ces vers n'aient passé pour des productions délirantes, personne ne pouvant alors les comprendre, car ils rapportaient des miracles, des prodiges dont la raison, le temps et les auteurs n'étaient pas indiqués. »

M. Alexandre, il est vrai, ne pardonne pas à Lactance d'avoir parlé avec tant d'assurance et de s'être permis de renvoyer à Cicéron et à Varron, sans bien savoir auparavant ce que ces auteurs avaient dit des sibylles, et si ce qu'elles rapportaient était identique avec nos vers sibyllins. « Qui ne pensera, d'après cela, dit-il, que Lactance ignorait presque tout ce qu'on leur opposait de l'autre côté 1? »

Lactance au contraire savait fort bien qu'il lui suffisait de citer le fameux passage de Cicéron, et lorsque nous le voyons sommer des adversaires comme Philostrate, Appien, Macrobe, Dion, Papien, Ulpien, Plotin, Porphyre, etc., de collationner avec lui les extraits actuels et les livres originaux du Capitole, lorsque lui, prêtre de ce même Capitole, converti pieusement, avec d'autres collègues, par ces mêmes études et rapprochements, défie solennellement ses adversaires de prouver la moindre falsification ... nous soutenons que tant qu'on n'aura pas fourni la moindre réponse à ce défi le champ de bataille devra rester aux saints Pères, comme il devait leur rester lorsqu'ils offraient la mort du premier chrétien venu qui ne saurait pas exorciser un possédé et faire avouer aux dieux païens qu'ils n'étaient que des démons.

Le défi n'étant pas relevé, nous voyons Origène le renouveler plus tard contre Celse, et rien ne transpire non plus

à Tarquin, et qui, longtomps caché par les Romains, a été réuni en partie à tous les autres, après l'incendie du Capitole. Seulement l'Érythrée occupe dans ce recueil la plus large place. Singulière critique que la nôtre l nous préférons l'avis de Blondel ou de M. Alexandre à celui des hommes les plus intéressés dans la question, et notamment à celui d'un prêtre du Capitole, converti par ces livres et reconnu pour l'homme le plus sevant de son siècle l... « O capcas hominum mentes l » 4. Page 275.

d'une acceptation quelconque. Encore une fois, Eusèbe, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Ambroise, fout en les jugeant diversement, reconnaissent tous la prévision des sibylles que de leur côté les empereurs ne cessent de consulter, à l'exemple des Maxence et des Julien.

Enfin les temps s'éloignent, et nous voici parvenu à celui du plus grand des docteurs de l'Église, saint Augustin, que Blondel ne craint pas d'appeler, à propos des sibylles: « Ce bon saint Augustin. »

Excellent Blondel, qui ne soupçonne même pas le ridicule qu'il se donne!

Ainsi donc, le grand docteur affirme, comme les autres, avoir lu d'abord les passages sibyllins en mauvais vers latins, qui lui avaient été transmis, il l'a reconnu depuis, par un maladroit interprète; mais plus tard, en Afrique, un des proconsuls les plus distingués, homme aussi remarquable par son savoir que par son éloquence, lui avait montré un manuscrit grec, dans lequel il avait reconnu le fameux acrostiche: « Jésus-Christ, fils de Dieu et Sauveure⁴. »

« Et saint Augustin, selon M. Alexandre, continue à traduire en latin l'acrostiche, tel que nous l'avons vu traduit en grec par Eusèbe. »

Venant ensuite à l'églogue de Virgile, Polition, saint Augustin ne doute pas plus que Lactance et Constantin de son origine sibyllique, « car, dit-il, personne ne peut douter que le chant de Cumes ne soit très-réellement de la sibylle. » « Plein de vénération pour ces livres, dit M. Alexandre, saint Augustin dit comme Lactance : « à moins que quelqu'un ne s'avise de rejeter sur les chrétiens la fabrication de ces oracles; » et leur double foi dans ces livres paraît d'autant plus robuste que, paraissant connaître toutes les raisons de douter, ils nont pas même daigné f'en occuper. »

Restons-en là; demandons pardon à l'empereur Constantin,

4. Cité, I. XVIII, ch. xxIII.

à Eusèbe, à saint Augustin lui-même, de toutes les insinuations et même de toutes les accusations de puérilité, de simplicité, pour ne pas dire de mauvaise foi, intentées à leur grande mémoire, lorsqu'on les accuse d'avoir donné dans le panneau commun.

Voyons maintenant comment, après avoir accepté leurs dires, les Pères vont juger ces royantes, car de la croyance à la réalité et à la véracité des personnes il ne s'ensuit nullement leur canonisation et leur brevet de non-paganisme.

A propos de ce premier verset de l'Épitre aux Romains, de saint Paul: « Il a donné cet Evanglie, annoncé par ses prophètes, » saint Augustin analyse ainsi les raisons de ce pronom possessif: « L'apôtre, sachant que l'on trouvait des témoignages de la vérité jusque dans les livres des Gentils, a bien soin de dire » par ses prophètes, » et d'ajouter « dans les saintes Écritures, » voulant empécher qu'on ne rangedi parmi ces dernières tout ce qui pouvait chez les païens, en quelque manière, se rapporter au Christ! »

A cela, M. Alexandre de se scandaliser: « Est-il besoin d'avertir, dit-il, combien de telles paroles sont indignes d'un tel homme? Qui aurali jamais pu s'imaginer qu'en pronon-cant ces paroles saint Paul avait en vue la possibilité de leur fausse application aux sibyles? Ce passage, soit dit sans troubler la paix d'u saint homme, rappelle ces arguties de commentateur, toujours prit à tout, plutôt que d'abandonner une seule syllabe de son auteur « (p. 285).

Que M. Alexandre se rassure: la paix du grand docteur ne sera pas troublée par si peu de chose; mais peu-lêtre la sieme le seralt-elle si, reprenant d'une main l'histoire du gnosticisme et de l'autre toutes les Éptres de saint Paul, il s'assurait une fois de plus qu'une large partie de ces deraiters avait trait précisément à cette école, le grand effroi, la grande précocquation de l'Église; car pour elle la plus grande diffi-

^{4.} Exposit. epist. ad Rom., § 3, t. III, part. 11, p. 276.

culté consistait dans les premiers siècles, comme elle consistera, pour les derniers, dans la confusion des vrais et des faux prophètes, des vrais et des faux thaumaturges, des vrais et des faux livres sacrés, des vraies et des fauses traditions, des vrais et des faux bons anges. Qu'on refisie tout e qui a trait aux Eons et à l'angélologie hérétique, et l'on restera convainca que non-seulement l'apôtre pouvait, mais très-probablement devait avoir eu quelque intention de ce genre en écrivant son suos prophetus, ses prophètes,

Paix donc encorc une fois et respect au génie de ce grand homme!

Malgré leur asseutiment, malgré leur enthousiasme même pour l'œuvre sibylline, tous les Pères onteu grand soin de la reléguer au second plan, et même, en la croyant divinement inspirée, de lui refuser tout parlage dans le respect dû aux prophètes attlirés de la maison du Seigneur, « suos.»

Le second rang n'est même pas assez dire, car, on ne peut se le dissimuler, ces sibvlles, à l'exception de l'hébraïque peut-être, étaient bien proches parentes des pythies et desservaient le temple de ces mêmes démons dont elles prophétisaient la ruine. En dépit de leur belle étymologie, qui donne littéralement « conseil de Dieu. » Σιὸς ου Θεοῦ βουλή, il ne faut pas se faire illusion sur leur dieu primitif. D'abord pour l'Érythrée, « la plus célèbre et la plus noble, » selon Lactance, le doute n'est guère possible. Si nous en croyons la tradition générale. Eusèbe. Constantin et son propre dire à elle-même. avant été consacrée par ses parents, dès son plus jeune âge et malgré elle, au culte d'Apollon, elle avait siégé sur le trépied de l'oracle. « C'était, dit M. Alexandre (p. 16), la plus brillante de ces âmes que Proclus appelle apollinées et le vulgaire divines. » Quant à ses actes, on les connaît peu; ses relations avec le dieu ont donné lieu à beaucoup de conjectures dont le point de départ se retrouverait peut-être dans l'exorde même de son poëme, qui nous la montre courroucée contre son maître, sans en signaler la moindre cause... Tout

ce qu'elle prédit à cet égard dès le début, c'est qu' Apollon, se laissant emporter par la fureur et l'euvie, la ferait périr un jour à coups de flèche... A cet égard, le dieu était suspect, car il passait pour avoir fait périr de la même manière le prophète Linée 1 . « Mais tout cela, ainsi que beaucoup d'autres détaits contenus dans le poème d'Érythrée, était attribué à la fureur sibilique et se remarquait peu. « (M. Alexandre, p. 18).

La fréquence de tels sévices les faisait apparemment regarder comme les revenants-bons de la fonction, et l'on plaignait plutôt que l'on ne condamnait ces instruments passifs d'un maître irrésistible.

Qu'Erythrée ait été la sibylle de Mermesse ou Troyenne, comme le veut M. Alexandre; que cette dernêtre, comme le veut Pausanias, conserve son individualité propre, il n'est pas moins certain, comme nous l'avons últ, que l'on voyat encore, du temps de cet historien et près d'Alexandrie, le monument élevé à cette sibylle, sa fontaine favorite et les restes d'un monument sépuleral, tout à fait approprié à une sibylle qui se disait « fille de nymphe et mena entre les dieux et les hommes.» (M. Alexandre, p. 30).

Que la Delphique à son tour soit, comme le veut notre auteur, identique à l'Erjthrée, qu'elle soit au contraire cette Manto, fille du devin Tirésias, qui, lors de la prise de Thèbes, amenée à Delphes et consacrée à Apollon par les Épigones, laissa dans ce lieu de si puisants souvenirs, la position ne change pas, et nous ne sortons pas d'une bien suspecte famille. Dans le premier cas, elle est sour d'Apollon; dans le second, elle est mère du devin Mopsus, le rival de Calchas. Rien de tout cela n'est parfaitement rassurant.

M. Alexandre voulant, il est vrai, que Manto n'ait été qu'une pythie, part de la pour tirer une grande ligne de démarcation entre ces deux sacerdoces féminins. « La pythie, dit-il, ne parle qu'au nom du dieu, la sibylle parle en son nom

^{4.} Diog. Laërt., I, 54.

propre» (p. 45). Il y a du vrai dans cette observation, mais notre auteur oublie qu'il s'agit de savoir si la sibylle n'a pas commencé par le pythisme; or, comme son Erythrée dit d'elle-même «qu'elle a été prêtresse d'Apollon et montant sur le trépied entouré du serpent, » ses débuts ne peuvent laisser aucun doute.

Quant à la sibylle de Cumes, son origine est plus claire encore; c'est une nymphe medic dans toute la force du terme. Nous avons vu ailleurs le rôle que ces nymphes ont joué sur toute la terre et l'ardeur avec lasquelle, depuis l'arrivée du christianisme, l'Église et les saints, après les avoir traquées au fond de leurs sources et de leurs cavernes, les dépossédaient et les remplaçaient partout ⁴.

Quant à celle-ci, quelle que soit sa patrie, c'est toujours Apollon qui l'aime d'un amour pieux et qui lui accorde, en retour... de son retour, une vieillesse illimitée. « Je vivrai, » lui fait dire Ovide?.

La recherche d'origine serait bien plus triste encore si nous l'appliquions à la sibylle Caranetane et si nous allions trouver, avec Plutarque, que cette nymphe, femme de Mercure et mère d'Évandre, était tout simplement UNE PARQUE, μοῦρα² : ce serait à dégoûter à jamais des sibylles.

Heureusement les nôtres ont eu le bonheur d'échapper aux conséquences ordinaires de leur nature, mais on comprend combien pour les Pères et les premiers chrétiens le problème se compliquait devant ce double élément d'un prophétisme orthodoxe enté sur un tronc olympien, véritable rigorisme préchant contre toutes les divinations antiques, et d'une dogmatique peu sévère frôlant d'assez près et formulant parfois des propositions d'une orthodoxie plus que suspecte; mais l'Indez n'y regarde pas de trop près lorsqu'il s'agit d'exa-

^{4.} Voir vol. II, ch. xII, dern. paragr.

^{2.} Métam., xIV. 404.

^{3.} Vita Romuli, t. 1, p. 423, et Quest. rom., t. VII, p. 424.

miner des nymphes auxquelles on sait déjà très-bon gré d'avoir prêché les vérités capitales.

Toujours est-il que ce double élément, que nous avons délà signalé dans les livres sacrés des nations et dans les livres hermétiques et apocryphes, était la vraie cause de toutes ces diversités d'appréciations que les docteurs de l'Église faisaient de ces productions embarrassantes. En somme ils les jugeaient d'une même et double manière. Presque tous voyaient dans les sibvlles deux natures et deux femmes, C'étaient à leurs yeux des prophétesses païennes, des instruments primitivement démoniaques, enlevés à leurs maîtres en partie, et peu dignes d'une confiance absolue. Par intervalles cependant elles obéissaient à un esprit de vérité qu'elles subissaient avec plus ou moins d'enthousiasme ou de répulsion; mais enfin il était là, et pendant qu'Aristote ne voyait en tout ceci « qu'un effet du soleil, » pour les chrétiens c'était alors un esprit saint qui s'exprimait par leur bouche.

Les uns, à l'exemple de Clémeut d'Alexandrie, l'expliquaient ainsi : « Comme Dieu a voulu sauver les Juifs en leur donnant des prophètes, il a pareillement choisi et séparé du commun des hommes les plus considérables des Grecs pour les salut des Genilis... Et saint Paul leur a dit: « Consultez la sibylle, etc. ⁴. »

Les autres, et notamment saint Jérôme, voyaient dans cette faveur « la récompense de leur virginité ², » à moins qu'avec Lactance, Justin, Théophile, Tertullien, ils ne les prissent pour des interprêtes ordinaires des démons, obligés accidentellement, par facre et l'expresse volonté du vrai Dieu, de chanter les vérités de l'ordre surnaturel et futur, ce qu'elles ne font pas dans le principe sans une sorte de fureur, conformément à cette expression de Lactance : « Súplula raticinams de la cette expression de Lactance : « Súplula raticinams de la cette expression de Lactance : « Súplula raticinams de la cette expression de Lactance : « Súplula raticinams de la cette expression de Lactance : « Súplula raticinams de la cette expression de lactance : « Súplula raticinams de la cette expression de

^{1.} Strom

^{2.} Saint Jérôme , Contra Jovin., I. I. § 41.

 $furensque\ proclamat$, la sibylle, dans sa fureur, s'exprime en prophète.»

On le voit, ce serait alors la doublure féminine de Balaam, ce prophète de l'erreur forcé par le vrai Dieu de prophétiser en faveur d'Israël; « Deo facere coactæ, forcées par Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze. »

Qu'on nous permette un rapprochement, et qu'on nous laisse rappeter à nos lecteurs les revirements subits qui, dans notre épidémie de 1853, faisaient tomber à geneux quelques médiums de bonne foi, comme par exemple la baronne de Kisselefi, ou les forçait, par les balancements de la table consultée, à maudire et à brûter cette même table, etc.

Il y avait souvent, en outre, de grandes distinctions à faire. Il ne fallait confondre ni la sibylle de Tarquin se disant l'envoyée des Esprits ¹, ni celle qui annonçait à Dion son prochain rappel de l'exil, au nom de la mère des dieux ², avec celle d'Erythrées rompant avec son hpollon et devenant sa victime pour avoir dit à toute la terre : « Mes oracles ne viennent pas d'Apollon, faussement appelé dieu; mais lis viennent de ce grand Dieu que la main de l'homme ne saurait représenter ³. »

Pourquoi ne pas croire ici à quelque transformation complete de la pyttie en Débora ou en Olda? Rien ne s's oppose; mais lorsque Cornelius affirme, comme saint Jérôme, que « LES sibylies reçoivent dans leurs inspirations la récompense de leur virginité, » il oublie celle de Virgile: « Bacchatur eutes, ille fatigat 4 ,... la prophétesse s'enivre et Bacchus la fatigue...»

Il ne faut pas non plus confondre sans cesse la pythie avec la sibylle, quoique la première puisse devenir la seconde et que la seconde puisse retomber dans la première. Tant qu'elle

^{4.} Denys d'Hal., l. IV, p. 529. « Δαίμενῶν δνεια δωρπθέν. »

^{2.} Dion Chrysost., Dissert. I, de Regno.

^{3.} Voir Saint Clément, Discours aux Gentils, 134.

Corn., t. VI, p. 43.
 t. v. — MAN, BIST., IV.

reste pythie, elle reçoit ses inspirations de la vapeur corrompue qui sort de la terre ("Añve, corrompre); envahie volenment par le dieu, elle se débat sous ses étreintes, ses dents se serrent, ses yeux se convulsent, ses chereux se dressent, ses membres se tordent, sa politrine se soulève, et cet état, qui souvent donne la mort, leur cause une terreur si profonde qu'on les entraîne de force au trépied, et que souvent elles cherchent à feindre une fausse inspiration pour éviter la véritable 4.

Comment s'étonner alors du caractère vacillant et désocdonné des réponses émanées d'un tel dieu? Nais au contraire, la pythie se transforme-t-elle en sibylle, sa fureur s'amortit, sa tête so relève, son regard s'adresse au ciel et l'enthousisme en descend. Dès lors, son áme, en possession d'elleméme, conserve toute sa paix, son corps toute sa santé; elle a conscience de ce qu'elle dit, et mémoire de ceq u'elle dit, car « les Esprits des prophètes sont soumis aux prophètes s'.» Aussi, bien loin de rester confinée dans un antre, et fixée sur un trépied, la voit-on, indépendante et libre, parcourir toute la terre, et jeter à tous les peuples tous les secrets de leurs destins, toutes les vérités de la foi la plus haute.

Il ne faudrait cependant pas leur faire trop d'honneur, car parfois enfin les sibylles n'ont pas besoin de changer de dieu, et c'est le démon lui-même qui, se chargeant de piller les prophéties, de ressasser les traditions, se retourne avec finesse, se déguise en prophéte et dévelope avec son intarissable faconde des promesses et des menaces empruntées aux sources et aux cameniis qu'il redoute. Quels magnifiques sermons n'avons-nous pas, dans nos jours tout modernes, entiend sortir de ces organes impurs et précher à ces brebis similées l'Cest ainsi que les livres sibyllins de Cumes et de Carmenta, avant de confesser un christianisme vainqueur, avaient pendant

^{4.} Lucain, Pharsale, ch. v.

^{2.} Saint Paul, Gorinth., XXIV, 32.

sept cents ans constitué tout le paganisme romain, prescrit les sacrifices, élevé les temples, institué les vœux, fomenté toutes les supersitions, encensé tous les vices, immolé les victimes humaines¹... Donc, il a pu et il a dù y avoir là tour à tour un PLAGIAT SCHRUMAIN, UNE DÉVIATION HEUREUSE, ET UNE TRANSFORMATION COMPLÉTE DU PYTHINKE PLÀT

C'est ainsi que les sibylles auront pu devenir, suivant l'originale expression du D' Sepp, « les concierges de l'Église. » (Heidenthum.)

4. Il ne faut pas oublier que, lors des invasions des Gaulois, ce fut d'après les livres sibyllins qu'on enterra vivants dans le Forum deux Grees et deux Gaulois; c'était pour leur obéir encore que Curtius se précipitait dans son gouffre, et que tous les dévouements infernaux avaient lieu.

CHAPITRE XVIII

THÉURGIE SACERDOTALE

ET

LE DERNIER MOT DES MYSTÈRES

§ 1-r.

Cabires et Curètes, Dactyles et Centaures, — Exculape dieu et Esculape médium.

— La caste des Asclépiades. — Hippocrate et la appersition. — Son serment, son secret et son ti éctor.

1. - Esculape et les Asclépiades.

« L'histoire des dieux de la médecine, dit un de nos plus savants médecins, étant une des questions les plus confuses de l'archéologie mythologique, il appartient à l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'étudier ce point important, qui touche aux limites de l'histoire et de la fable 4, ».

Il est évident qu'avec les préventions de la science en général et de la médecine en particulier contre toute intervention spirituelle, la plus sanglante injure qu'on pût faire à cette dernière était de lui assigner pour origine précisément ce même occultisme, objet de ses négations et de ses mépris.

4. M. le docteur Daremberg, dans sa belle traduction d'Hippocrate.

Les occulisites es ont bien donné garde d'y manquer, et, grâce à leurs recherches, la chose avait déjà pris du temps de Mesmer un tel degré de vraisemblance, que la Faculté s'était mise aussitôt à trembher pour l'honneur héraldique de son rationalisme et pour l'autorité de ses plus vieux parchemins. Sprengel, le grand historien de la médecine, ne laissait pas que d'avoir révédé bien des choses, mais à cette époque progressante on laissait encore dire, et la question ne s'agtait qu'à l'école, tandis que depuis vingt ans, en présence du millier de somnambules qui fonctionnait à Paris et du spiritisme qui avait envahi les deux mondes, il devenait vraiment bien dur pour un doyen de Faculté de saluer Esculape comme un père, et MM. Home et Du Potet comme des collègues.

Alors on s'est mis en campagne. Les docteurs Darenberg, Litte's, Malagine, etc., ont consacré plus d'un article à la question des Ascépiades, pendant que M. Auguste Gauthier, l'un des médecins les plus distingués de la ville de Lyon, répondait par un ouvrage tout entier aux arguments très-historiques et très-pressants de son homonyme M. Aubin Gauthier, qu'il ne faut pas conflondre avec lui.

Si l'on nous demande maintenant pourquoi la faculté rougissait d'Esculape, la réponse sera facile; Esculape ou Asclépias, l'élève de Chiron, éfait le huitième des Cabires humains, simples médiums du huitième des très-grands dieux cabires Esculape ou Esmoun, qui passait « pour résider dans le soleil 4., »

Nous l'avons dit bien des fois : c'est faute d'avoir compris cette distinction des médiums et de leurs dieux homonymes, que l'on est tombé forcément tantôt dans cet évhémérisme absurde qui ne voyait que des hommes dans les dieux, tantôt dans ce mythisme non moins révoltant qui ne voyait que

 Sprengel, Histoire de la médecine, t. I. Cet auteur, qui n'était pas fort sur les Cabires, triomphe facilement de l'épithète de grands, μεγέλα, qui leur est donnée par Macrobe. Il n'oublie que le mot θια, dieux, qui suit l'épithète. des fictions allégoriques dans toutes ces personnalités trèsréelles. Esculape a partagé le sort commun: parce que sous ce même nom il y avait deux personnalités distinctes, l'une spirituelle et l'autre humaine, on a décidé qu'il n'en subsisterait pas une soule.

Tout le monde connaît cependant l'histoire du dieu Esmoun ou Scheme, desoiel), qui se trouvait être en même temps le 12220 des Phéniciens, le Mendès et le Sérapis (gyptiens inearsés dans le doue et dans l'apis, et enfin l'Applion des Gress. Pas n'est besoin de croire à son prétendu colportage de l'Égypte en tous lieux, car le dieu était assez grand pour voyager tout seul, et quand on comprendra bien que ces voyageurs de premier ordre n'avaient jamais besoin de cierone, tout sera dit, on se sora écheragé d'un rude Jabeur.

Quant à I homme-Esculape-Asclépias, pourquoi donc, s'il vous platt, la Faculté rougirait-elle de lui? Son nom ne venaitil pas d'arox (épios), qui veut dire bienfaisant, ou, comme
le veut Sprengel, d'Asclétos, le premier malade qu'il ait
guéri? N'a-t-il pas, à lui seul, réuni plus de certificats de
guérison et de reconnaissance que toutes nos écoles actuelles
n'en pourraient présenter? Personne ne le contestant, pourquoi donc, encore une fois, en rougir?

Le voici i c'est qu' Esculape-Asclépias appartenait à cette grande famille cabirique des Curétes, des Telchines, des Dactyles qui, d'origine égyptionne et passant par la Bactriane, la Phénicie et le Caucase, était venue s'établir en Grèce sous la conduite de Deucalion et de Cadmus; c'est que cet Esculape était le théurgisme incarné, et que ce demi-dieu, comme les, brahmes et les gymnosophistes de l'Inde, était un colporteur inditaglable de ces fameuses recettes médicales que Plutarque et Diodore nous montrent inscrites sur les colonnes d'Herniès, et imposées par l'État au corps des médecins sous peine de mort ¹.

4. Diodore, l. I, ch. LXXXII.

A cette école appartenait Orphés, l'hiérophante de la Thrace, qui vers le temps de Danaüs importait à Eleusis les mystères de l'Égyple et toutes les tobles du monde, tobles orphiques, tobles trinagulaires et pyramidales des Curètes, tobles d'liss et d'Hercule toutes couvertes de signes mystiques et de formules magriques 1, tables trop savantes, en un mot, pour ne pas devenir facilement des tables devincresses.

Musée, son fils, et Mélampe, son maitre, étaient de la même école, mais il ne faut pas oublier que ce dernier n'avait jamais cu d'autres professeurs, pour sa part, que les deux serpents dont ses oreilles portaient encore la blessure; serpens attifrés dont la ville d'Argos récompens plus tard l'enseignement officiel, en decrétant que jamais on ne tuerait leurs semblables en Argolide.⁵.

Il en était de même de Baris, égal de Mélampe, en Béoie, et de Péon, le médecin ordinaire de Mercure et de Pluton; et enfin de toute cette école des Centaures, représentée par Chiron, qui, malgré l'effrayant cachet que sa semi-nature hippique pouvait donner à sa médecine, n'en eut pas moins l'honneur d'être le professeur d'Esculape.

Que tous ces personnages, nous ne parions pas de toutes leura formes, lussent, comme le veulent nos mythologues, des personnifications scientifiques, c'est ce que ne peut tolérer notre grave listorien Sprengel. « L'invention de toutes ces altégories, dit-il avec hon sens, supposerait un développement de facultés intellectuelles impossibles à accorder raisonnablement à une nation aussi grossière que l'était alors celle des Groes; les fables d'Homère n'ont d'autre signification que celle des mols eux-mêmes. L'ignorance et le charlatanisme peuvent seuls mettre dans la bouche des poêtes des raisonnements philosophiques dont ils n'avaient pas la moindre idée 3 ».

^{4.} Apollodore, L.

^{2.} Porphyre, de Abstin., l. XXXVII.

^{3.} Sprengel, Histoire de la médecine, t. I, p. 97.

Sans les deux injures qui ne sauraient l'atteindre en aucune açon, ceci irait tout droit à l'adresse de M. Maury, qui ne voit dans les parents, le berceau, les filles, et même dans le serpent d'Esculape, que les personnifications des attributs sanitaires de la divinité.4.

Cette réflexion, toutefois, fait honneur à Sprengel; mais s'il est vrai, comme il le dit, que « tels sont les premiers fondateurs de la médecine en Grèce, et qu'il faut prendre à la lettre tout ce qu'en racontent les poêtes, « que va-t-il faire de cette assertion d'Homère, « que tous les médecins grecs et égyptiens appartiennent à la famille de Péon, que tous les poètes nous donnent comme un summo d'Apollon 2 ? »

Puis, quelles descriptions et quelle thérapeutique! Sprengel a beau faire pour les trouver rationnelles , il n'y saurait parvenir. Ici, ce sont les trois filles de Prœtus, roi d'Argos, qui, toutes les trois, au moment même où elles insultent une statue de Junon, deviennent folles, lépreuses et lycanthropes, puisqu'elles se croient changées en vaches et se mettent à mugir comme elles 3. A partir de là, cette folie que nous connaissons bien (nous), se communique à toutes les femmes d'Argos, qui se lancent à leur poursuite et parcourent avec elles les forêts dans le plus complet état de nudité. La chose paraissant assez grave, même à des païens, on appelle Mélampe, qui les guérit toutes, grâce à de larges doses d'ellébore : et là-dessus Sprengel d'admirer « la pénétration de ce médecin, » Soit, nous lui demanderons seulement comment il peut se faire que la pénétration moderne ait cru devoir, en pareil cas, reléguer à tout jamais l'ellébore parmi les moyens et les préjugés populaires. Peut-être cette inconstance actuelle

Maury, Religion de la Gréce, p. 452. M. Maury est cependant obligé de convenir que le serpent existait réellement, puisque saint Cyprien le Magicien avait été chargé de sa garde et de sa nourriture.

Les Hymnes orphiques, Euripide, Eum., v. 62; Pindare, Pyth., V, v. 85;
 Aristophane, Plut., v. 8; Sophoele, Œdipe, v. 149.

^{3.} Virgile, Eqloque VI, v. 48.

de l'ellébore tient-elle à ce qu'on ne porte plus à Diane autant d'offrandes, ou bien à ce qu'on ne lui promet plus « deux temples comme l'avait fait Mélampe pour aider l'action de ce médicament 1, » Dans tous les cas, heureux temps pour les médecins, que celui où les rois comme Prætus les récompensaient en leur donnant en mariage leurs filles guéries, avec la moitié de leurs États. C'est ce qui advint à Mélanne, qui bâtit aussitôt ses deux temples pour remercier Diane de sa triple coopération; on remercierait à moins. Quant à Chiron. fils de Saturne et maître de tant de disciples, au nombre desquels brillaient Esculape, Hercule, Achille, Ulysse, Énée, etc., s'il est difficile d'expliquer naturellement son origine, sa forme originale, ses chasses avec Diane, sa création des bacchanales et des orgies bachiques, sa thérapeutique musicale et astrologique, il n'est que trop facile d'expliquer rationnellement et sa mort par une simple blessure qui se joua de tous ses remèdes, et celle de son disciple Actéon, qu'il laissa mourir hydrophobe 2.

Double insuccès qui cette fois ne fit guère honneur à za péndiration, et vint prouver une fois de plus que l'incapacité absolue marche fort bien de compagnie, malgré les apparences, avec les incantations et les moyens théurgiques qui n'ont jamais qu'un temps.

Enfin, vient le véritable Excutape. Faut-il avec Sprengel prendre encore une fois son histoire à la lettre? Nous ne demandous pas mieux; mais alors la voici, cette histoire. Ce véritable enfant trouvé, abandonné sur le mont Myrrhon par Apollon son père et par Arsinó és anéve, est allaité par une chièvre que n'effraye nullement l'auréole lumineuse qui l'entoure?. Une fois sorti des mains de Chiron, c'est un docteur accompli; mais, à part quelques applications de simples sur les plaies exté-

Hérodote, l. IX, ch. xxxIII.
 Euripide, Bacchus, p. 235.

^{3.} Pausanias, I. II, ch. xxvi.

^{3.} Pausanius, I. II, cn. XXVI

rieures, on ne lui voit guère user que des incantations magiques : secrets merveilleux qui servent plus tard à l'un de ses disciples à arrêter le sang qui sortait à larges flots de la blessure d'Ulysse 1. On veut cependant qu'il ait poussé l'art ou la foi jusqu'à ressusciter des morts; mais comme Sprengel ajoute: « ainsi que le faisaient tous les héros contemporains, » nous attendrons que nous en ayons trouvé plusieurs autres, bien que le fait soit appuyé par la trèshaute autorité de Pluton conjurant Jupiter de le délivrer d'un homme qui dépeuplait son royaume. Frappé de la justice de la requête, Jupiter, dit-on, se hâta d'v faire droit en foudroyant Esculape; mais il avait compté sans le courroux paternel d'Apollon, qui riposta sur-le-champ par un massacre des Cyclopes, dont l'art avait forgé les carreaux assassins du père des dieux 2.

Quoi qu'il en soit de ce genre de mort, que Sextus Empiricus et presquo tous les écrivains de la Grèce rapportent en termes identiques. Pindare nous définit Esculape en deux mots: « Vainqueur de beaucoup de maladies, mais fort attaché à l'argent. »

Trismégiste, dans son Asclépias, parle de son aïeul comme étant enterré à Memphis 3. Quant au diou, nous le retrouverons tout à l'heure dans ses temples.

Toujours est-il que l'on comprend parfaitement la répugnance de notre médecine actuelle pour cette éternelle famille des Asclépiades, qui, pendant sept ou huit siècles, vécut sur les formules magiques des colonnes et des TABLES hermétiques, et ne dut ses plus brillants succès qu'aux incantations et aux charmes. Sprengel en convient; mais, dès les premiers pas, il ne sait plus où il en est. « Qui donc, dit-il, guérissait alors par leurs mains? » Et tout de suite il se répond : « Les

^{4.} Odyssée, XIX. Tout vieux qu'il soit, le moven est moderne. Le docteur Billot nous l'avait révélé. (Voir notre le Mem., ch. x, § 2.) 2. Diodore, I. IV, ch. LXXI.

^{3.} Page 99 de l'édition in-12 de Jamblique.

forces médicatrices de la nature, » Mais comment ces forces guérissaient-elles immédiatement entre leurs mains, et à propos du moven le plus absurde, ce qu'elles ne savent plus guérir aujourd'hui par l'emploi de nos plus savantes formules? Voilà tout le problème, et tout à l'heure nous verrons qu'il demeure insoluble tant que l'on ne voudra voir dans la verge d'Esculape que « la houlette du pasteur, » au lieu d'y voir le « baculus d'Osée, » c'est-à-dire une vraie baguette divinatoire parfaitement caractérisée par le serpent qui l'entoure. Sprengel reconnaît dans les Asclépiades une véritable caste sacerdotale et secrète, liée par une initiation et par le serment solennel de ne pas révéler les mystères. On en appelait les membres « les serviteurs du Dieu 1; » et la considération dont ils jouissaient était si grande que, même du temps de Numa, on ne pouvait iamais priver de leurs charges les adorateurs d'Esculape, fussent-ils coupables des plus grands crimes. Sprengel ne peut se défendre de reconnaître en eux les descendants du sacerdoce étrusque, si fort, comme on le sait, en incantations magiques, et auguel il suffisait, comme à Pythagore, pour guérir toutes les luxations, de prononcer ces simples mots : « Que ce chant le guérisse , hac cantione salvum fiat 2, » comme il suffisait encore au grand pontife d'enfoncer un clou dans la muraille du temple de Jupiter, pour que la peste cessât aussitôt 3.

Tout cela confond et embarrasse d'autant plus Sprengel, qu'il nous a plus recommandé de tout prendre à la lettre. Comment faire? Il se rejette alors sur la partie profane et scientifique du ministère, si bien distinguée, par tous les adeptes,

^{4.} Pausanias, I. X, ch. xxx.

Voir, dans Aus. Popinn. Annot. ad Catonem, p. 463, les mots bizarres qui composient ce chant et qui ressemblent parfaitement à ceux de nos sorciers actuels.

Voir notre chapitre 11, App. A, les pestes arrêtées subitement par un geste, par un chant, par un rite, etc., le tout garanti par la parole des Solon, des Lycurgue et des plus graves historiens.

de la partie saerée, et il s'efforce d'en faire des praticiens sérieux déguisés sous le manteau du magicien. Nous approfondirons cette question au paragraphe suivant. En attendant, recomaissons que, sous l'influence rivale des Pythagoriciens, les Asclépiades introdusirent un peu d'ordre dans le collectionnement de leurs archives, dans le rapprochement des prescriptions inscrites et des succès obtenus, et qu'ils préparèrent
ainsi les voies à la médecine raisonnante et officielle. Peut-étre l'humanité souffrante ne va-t-celle en retirer d'autre avantage que celui de payer ses docteurs; mais, quoi qu'il en soit, la réforme pénétrait dans le camp médical, et nous trouvons M. le docteur Malgaigne bien sévère, lorsqu'il » renvoie d'un seul trait de plume et sans pitié toutes ces générations d'Asclépiades dans l'oubli, d'où elles n'auraient jamais du sortir. »

2. - Hippocrate et la superstition.

Il est cependant pout-être plus aisé de le dire que de le faire. Il est un xur 4.selépida equ'il scrait bien important, mais qu'il n'est pas facile de séculariser; e'est celui devant lequel tous les genoux fléchissent et toutes les têtes se découvrent, Hippocrate, en un mot, dont il faut bien reconnaître l'origine et la généalogie, mais que la Faculté voudrait, pour l'honneur de l'enseignement médical, purifier de toute sympathie pour les faiblesses et superstitions de sa famille et de sa confrérie.

On le sait; bien que l'école des Asclépiades comptât déjà sept Hippocrates, le nôtre seul, quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ, a immortalisé sa ménoire sous le nom d'Hippocrate, fils d'Héraclide ou d'Héraclide II ⁴; mais com-

On a nié qu'Hippocrate ait existé, tant on se souciait peu de cette descendance d'Hippocrate. On peut consulter, à ce sujet, Dubitationes de Hippocratis vita, par Boulet.

M. Daremberg s'indigne avec raison à la seule pensée de cette négation. «Ce serait, dit-il, violer toutes les règles de la critique historique, quand

ment paire à démontrer que le grand maître n'a jamais rien puisé dans l'enseignement acramantique 1, et que les œuvres qui font son honneur et le nôtre ne sont pas la traduction des enseignements héréditaires et divins inscrits sous la dictée des dieux sur les colonnes et les stèles de leurs temples?

Si d'un côté les innombrables observations personnelles du grand homme et l'enchaînement logique des déductions qu'il en tire déposent en faveur de son génie expérimental, comment, d'autre part, oser soutenir que l'expérience séculaire et les bienfaits empiriques consignés soit dans les temples d'Esculape, soit dans les archives de tous les asclépions, y compris celui de Cos, ne seront entrés pour rien dans le riche trèsor légué par cet Asclépiade exceptionnel?

L'abstention complète de tels emprunts serait tout aussi inexplicable que leur généralisation absolue; néanmoins le choix n'est pas douteux, et il est convenu que le grand maitre doit être présenté pur de toute superstition et digne des Facultés modernes; dont chacune le réclame comme un compatrote, et le fait peuser comme un contemporain ².

Alors, comme beaucoup de choses génantes se trouvent dans certaines éditions d'Hippoerate, on procède à leur expurgation. Qu'avait-on à faire, par exemple, du livre de la Loi, admis comme authentique par Sprengel, mais rejeté par beaucoup d'autres N'y di-til pas en propres termes: « les choses saintes ne doivent être révélées qu'aux saints, mais il n'est pas licite de les confier aux profanes avant qu'ils ne soient intités aux mystères?».

Il est vrai que dans le fameux morceau du serment, a pièce

Platon, Ctésias et Aristote, ses contemporains ou à peu près, le citent par son nom. Mais, tout en en faisant un Asclépiade, M. Daremberg s'arrête devant la parenté avec le dieu.

^{4.} Enseignement mystérieux.

^{2.} On connaît l'inscription gravéo sur le fronton de l'une de ces écoles :

[«] Habitant de Cos autrefois, Hippocrate l'est aujourd'hui do Montpellier. »

toute sacerdolale et que personne ne songe à lui contester, dit M. Darrenberg ¹, il jure par Apollon médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée; il prend à témoin tous les dieux et toutes les déesses... et les adjure, s'il viole son serment, de faire tombre sur lui tous les maux, etc. » Evidemment la phrase de la Loi n'était qu'une répétition de ce qui dans le serment ne devait pas être berardré, Labalcépa.

Qu'avait-on à faire encore du livre des Songes, de ce livre où il ose dire : Il y a des songes qui sont divins, c'esl-à-dire qui indiquent les choses bonnes ou mauvaises qui peuvent arriver aux États ou aux particuliers sons qu'il y oît rien de leur fait; mais il y en a d'autres où l'âme fait présager les maladies du corps?» Ce livre, dans lequel « beaucoup de commentateurs ont trouvé une profondeur d'idées tout à fait hippocratique et qui devrait le faire conserver dans ses œuvres, » sera rayé du canon authentique.

Il est vrai que dans le Morbo sacro, ou Maladie sacrée, il s'élève avec force contre ceux qui supposent quelque chose de divin dans le mal, attendu que « les dieux étant seuis les auteurs de toute la sainteté, etc...» Mais ceci n'est qu'une affaire d'appréciation critique sur la valeur de sez éleux. S'il avait pu voir son Esculape exorcisé par les premiers chrétiens, il aurait pu reconnaître que toute cette sainteté-là n'était pas absolument incompatible avec les maladies.

Son rationalisme ici s'adresse si peu aux dieux en général, que dans le traité de la Biensèmen el lidi que « la conanissance des dieux est inhérente à la médecine, et que celui qui ne possède pas cette connaissance ne saurait rien comprendre à la grande science. »

On a rayé du catalogue certains autres livres; mais il en est un que l'on n'a pu répudier, c'est celui du Promotic; or, dans ce dernier, nous voyons le merveilleux réapparaître sous ce fameux mot à vivo (le quelque chose de divin), qui

^{1.} Traduction d'Hippocrate, p. 379.

a enfanté autant de commentaires et de volumes que le non moins fameux δαίμων (ou démon de Socrate) en avait enfanté de son côté.

Rien ne donne plus de mal et de besogne que de forcer le courant littéral des écrits d'un grand homme à remonter; vains efforts! Malgré quelques contradictions apparentes, nous l'avons déjà dit, nous sommes complètement de l'avis de M. le docteur. Littré, lorsqu'il avoue générousement « qu'il n'y a pas moyen d'éviter la traduction littérale.» Et nous croyons avec Galien (Com. I, in Progn., xviii, 2° part., p. 47), que « le θèro doit s' entendre i du génie qui produit ces ma-ladies. » Nous croyons avec le docteur Chailly (traducteur du tratif des Aris, qu'il à l'article 12 du chapitre in de ce deriner livre, au lieu de lire « convulsions dont on attribue la cause à l'enfant (πελέον), il faut lire δειμόνον (au démon), sens qui se lie, dici-il, au reste de la phrase. »

De cette manière, pour concilier avec les aperqus mystiques d'Hippocrate l'esprit rationaliste qu'on lui prête, on n'aurait pas besoin de supposer arbitrairement avec M. le docteur Littré qu'il « avait changé de manière de voir entre la composition des deux traités. »

En somme, Sprengel nous paraît avoir grandement raison, lorsqu'il affirme qu'Hippocrate, élève de Démocrite d'Abdère, initié par les Athéniens aux mysètres de Cérès, «tira une partie de ses observations des tablettes votives suspendues dans les temples d'Esculape» (p. 287).

Voyons maintenant comment les choses se passaient dans ces temples.

S II.

Le magnétione retreuvel dans les tengales. — Discension à ce nojet entre voir. M.M. Augunt et A. Anhi Gauthier. — Dues deut out tout et est noison. — Théologie de la sonis. — Pas de meamérisme fluidique cher les autress, mais bien et que, il est spiritique avant tout. — Cures historiques. — Inconséquences que, il est spiritique avant tout. — Cures historiques. — Inconséquence deutres songes. — Oublid de si distriction fondamente eutre feage pour les songes, — Commente entre feage entre partie de la fermanie de la feage songe vini. — Exercitane dans les termes passe. — Histories toute moderne de une possession bien audique. — Le dieu Claos transféré à Paris. — Les deux média junctile au Sérapieum de Mem-plais. — Debits inclines et très-pue homeshès sur l'aint-rieux de es temples, ce telle plais. — Debits inclines et très-pue homeshès sur l'aint-rieux de es temples, ce des plais. — Debits inclines et très-pue homeshès sur l'aint-rieux de es temples, ce temples dans les consultations médicales.

1. - Le magnétisme retrouvé dans les temples.

On n'en revient pas en vérilé, lorsqu'on entend un homme aussi sérieux que M. le docteur Malgaigne proposer la radiation historique d'une école qui ne dura pas moins de sept siècles, qui construisit près d'une centaine d'acclejions ou temples médicaux, fonda quatre écoles, dont deux (Cos et Cnide) sont extrémement célèbres, puisque l'une donne au monde llippocrate, et que les senteness de l'autre, citées à tout propes par llippocrate et par Galien, ont paru à tous les historiens anciens, comme à beaucoup de médecins modernes, la vraie source de quelques traités du grand maitre, et spécialement de celui initulé: des Prénotions ou Coaques.

La proposition de M. le docteur Malgaigne ⁴ est donc le pendant médical de la radiation historique des cinq premiers siècles de Rome par Niebuhr. Fondées toutes deux sur le même préjugé, l'horreur du merveilleux, toutes deux doivent figurer au premier rang dans les annales de cette bande

^{4.} Lettres sur l'histoire de la chirurgie, insérées dans la Gazette des hópitauz.

noire intellectuelle qui de nos jours a rasé tant de vérités.

Heureusement, jisqu'ici la fortune de la razzia médicale n'a pas marché aussi rapidement que celle de la razzia historique, parce que ceux-là mémes qui, partageant le même préjugé, auraient pu lui prêter le plus de secours, ont rougi de son audace et lui ont refusé toue assistance.

Mais si M. Malgaigne a le plus grand tort de reprocher à M. le docteur Littré de s'être historiquement occupé de tous ces prêtres médecies, pout-étre aurait-il en bien raison de reprocher à ce dernier de s'en être occupé uniquement au point de vue scientifique, et de n'avoir pas saisi le vrai génie de cetté école.

De son côté, M. Auguste Gauthier, coupable de la même faute, puisqu'il la porte jusqu'à la rationalisation, qu'on nous pardonne ce mot, de la médecine de Pythagore ⁴, a cependant jugé la question digne d'un plus sérieux examen, et, comme nous l'avons dit, lui a consacré tout un volume.

Voici comme il entre en matière :

« Ayant lu divers ouvrages dans lesquels on prétend que les prètres des temples guérissaient leurs malades à l'aide du magnétisme et du somnambulisme, j'ai fait de nouvelles études, multiplié mes recherches et acquis la conviction que ces moyens ne faisaient pas partie de ceux mis en usage par les prêtres des anciens temples 2. »

Nous allons voir qu'il faut mieux poser la question, et

^{4.} Recherchet historiques, p. 81. Croire que tous les serments prêtés dans l'Initiation préhaporicienne à s'autoni d'autre objeture be exercis sur des recuties et des formules médicales, c'est un peus emoquer de l'Haspore et des ar religiense etcoit, de l'étates nos admirateur, do abmilique on historien, et de tous les auteurs modernes qui ont bien se distinguer les deux ordres de disciples et d'onseignements, Non, la doctrine acrère, si stribuent gardée, ne reposit pas uniquement sur la grande proscription des hapricost est sur la non moins grande panacée de l'eux calires et du câme. Toules es belles découvertes médicales étaient au contraire pour leurs auteurs lei leu comma délités sur le forme et recommandé à but vegant.

^{2.} Médecine des temples, préface.

que M. Gauthier pourrait fort bien avoir tort et raison tout ensemble:

Raison, si par magnétisme il entend, comme la vieille école de Mesmer, un fluide purement physique, agent et cause de l'innervation physiologique, et ne différant en rien du galvanisme et de l'électricité; raison encore s'il entend par somnambulisme l'état catalepique résultant de l'introduction de ce prétendu fluide dans le svalème nerveux du patient;

Tort, s'il méconnait dans les temples soit l'action d'une main initiée et conductrice d'un magnétisme spirituel, soit la production surintelligente et miraculeuse d'un sommeil mystérieux, qui, sans se laisser asservir à notre forme somnambulique actuelle, n'en résulte pas moins, ainsi qu'elle, de l'intervention d'un dieu.

Pour le magnétisme, M. Gauthier s'en tenant aux doctrines de Mesmer, comme pour le somnambulisme aux phénomènes actuels, et trouvant leurs effets très-différents de ceux que lui montrait l'antiquité, ne s'est pas aperçu que le fond et la vraie ceuse n'en étaient pas moins identiques aux deux époques.

Il a, dit-il, e multiplié les recherches; » mais s'il ne s'en était pas tenu aux recherches, il aurait su d'abord qu'il ne fallait pas confondre, comme on le fait trop souvent, le magnétisme avec le somnambulisme qui n'est que l'un de ses nombreux phénomènes, et tout en niant l'existence fluidique du premier, il aurait du rédéchir à ce qui suit.

Si les anciens distinguaient avec tant de soin les frictions ordinaires des frictions mystérieuses; s'ils appleaint ces dernières auxilia secreta, secours secrets! Alexandre de Tralles peut de l'en cui lorsqu'il nous montre Hippocrate séparant « les simples et moltes frictions destinées à produire les sueurs, mollière perfricantes, » des frictions secrétes qu'il range parmi « ces choses sacrées qu'il ne faut l'esa divulguer aux profanes » ».

^{4.} Prosper Alpin, de Medicina Ægyptiorun

^{2.} Alexandre de Trailes, l. I, p. 92.

Il en résulte que les anciens connaissaient, sans les confondre, et les frictions médicales faites avec des mains chaudes, manibus calidis ¹, et la médecine secrète d'attouchement et d'exsufflation magnétiques.

Voilà pourquoi Pline parle de la force émanative et salutaire de l'intention 2; Virgile, de la manus medica, de la main médicale 3; et Plaute, du sommeil amené par les attouchements trainants, tractim tangere 4.

« On voit, dit M. Aubin Gauthier, l'adversaire magnétiste de la thèse de son homonyme, on voit en tête des œuvres de Galien, publiées en 4531, une gravure représentant un homme à genoux, les mains croisées sur la poitrine et implorant un autre personnage qui étend sur lui une main dont seuls les trois premiers adojts sont relvée 3 · sont relvée 1.

Saint Augustin, parlant de ces hommes qui guérissent « par « le tact, par le souffle, par le regard, » les appelle des « hommes « qui ne ressemblent pas aux autres, cæteris dispares ⁶. »

Maintenant, pourquoi toutes ces mains votives ou suspendues en ex-voto dans les temples? Pourquoi les prêtres les gardaient-ils avec soin et défendaient-ils qu'on y touchât??

Pourquoi toutes sont-elles exactement semblables et n'étendent-elles jamais que les trois premiers doigts?

Reprenons notre première méthode et interrogeons d'abord la Bible que M. Aubin Gauthier, dans un but tout contraire au nôtre, ne craint pas de faire intervenir dans le débat.

Rien n'est plus vrai. Lorsque le grand prêtre voulait bénir le peuple, il tenait les deux mains tendues en avant de sa face; lorsqu'il proférait le nom de Dieu, il élevait les trois premiers

^{4.} Cœlius Aurel., de Acutis, l. I, ch. xvi.

^{2.} Hist. nat., l. VI, p. 35.

^{3.} En., l. XII, v. 402.

^{4.} Amphytrion, sc. I.

^{5.} Galeni de Anatomicis administr., l. IX.

^{6.} Cité, l. XIV, ch. xxIV.

^{7.} Elysius Jucund., Quæst. comp., p. 30.

doigts de chaque main, mais, aussitôt après avoir prononcé le nom de Dieu, il relevait les doigts pliés ¹. Au moment de l'inspiration, les livres sacrés disent : « La

main de Dieu descendit sur lui 2. »

Quand Moise voulut remplir Josué de l'esprit de sagesse, il lui imposa les mains ³.

Quand Naaman vient trouver Élisée pour lui montrer sa lèpre, le prophète ne le reçoit pas et l'envoie au Jourdain. « Je croyais, dit le malade, qu'il aurait invoqué son Dieu et qu'il m'aurait touché avec sa main 4. »

« Dieu imposa sa main sur lui et il prophétisa 5. »

Nous n'avons pas besoin de pousser plus loin les rapprochements; chacun les continuera de lui-môme, en pensant à ces impositions de la main d'irrie du Sauveur, et des mains sacrées de tous les saints ses disciples, impositions qui semblent précéder toute guérison spontanée, tout don de la grâce et toute résurrection de mort.

Le Sauveur ne nous le dissimule pas : sa main transmet la vertu divine, l'influence de l'Esprit saint que sa prière attire et qui habite en lui.

Encore une fois, pas n'est besoin d'en dire davantage pour montrer que la main n'est dans tous ces miracles que l'organe chargé de transmettre l'influence, ni plus ni moins que la salive ou les reliques, maís qu'une fois imprégnée de la vertu divine, elle devient ello-même, littéralement et symboliquement tour à tour, la vraie main du Scigneur.

Voilà pourquoi, sur le tombeau de Dagobert, à Saint-Denis, on voit une main, dont les trois premiers doigts sont étendus, descendre d'un nuage, sur la tête du monarque que deux anges et deux évêques soutiennent dans ce moment solennel.

^{1.} Galatin, Observ. select., t. IV, ch. L.

^{2.} Deuter., ch. xxxiv, v. 9.

^{3.} Id., ibid.

^{4.} Rois, l. IV, ch. v.

^{5.} Deuter., loc. cit.

Montfaucon nous parle à son tour d'une vieille peinture représentant au-dessus de la tête de Charles le Chauve une main, des doigts de laquelle s'échappent des rayons 4 de même sur les seeaux d'Hugues Capet, de Charlemagne, ou sur des médailles des empereurs de Constantinople. Ainsi donc, les trois doigts étendus de Notre-Seigneur dans toutels es anciennes - gravures, les trois doigts des bénédictions papales, les trois doigts de saint Janvier exorcisant le Yésuve au pont de Naples, etc., n'ont probablement pas d'autre origine.

Le paganisme savait parfaitement toutes ces choses, car ses dieux ne pouvaient rien faire de mieux que de suivre de telles leçons et d'imiter de tels exemples ; aussi n'exposait-on pas ces mains comme de simples ex-voto figurant les membres rendus à la santé, mais bien comme « les mains salutaires ou guérissantes des dieux, manus salutaires, manus dorum 4. »

Chez le suppliant, la main n'était donc que le signe attractif du secours divin et le véhicule organique de la vertu spirituelle.

Apulée nous dit que l'on portait toujours des mains dans les processions.

Celles qui datient suspendues dans les temples étaient couvertes tantot d'hiéroglyphes, tantôt de simples inscriptions. Elles étaient percées d'un trou, de manière à pouvoir être suspendues, lorsqu'on ne les plaçait pas toutes droites sur une base quelconque.

Nous trouvons la meilleure preuve que la main n'avait de vertu que par le dieu, dans deux exemples cités par le savant bénédictin, pour lequel, à cette époque, ils étaient lettre closes le premier nous montre une main droite, dont les trois premiers doigts sont étendus, fixés sur une base; sur le piédestal, on voit figurer une femme avec le petit enfant qu'elle vient de mettre au monde, et au-dissouse on lit cette inserption : « Cecopius V. C. (coti comps), votum soluti; » c'est-à-dire,

^{1.} Elysius Jucund., Quæst. comp., p. 30.

Cecropius acquitte ici le vœu qu'il a fait. » Mais à qui l'a-t-il fait et à qui le solde-t-il? Évidemment au buste de Sérapis, qui est placé à son tour sur l'index et le médius de la même main, comme le dieu attiré et agissant par ces deux doigts 4.

Le deuxième exemple nous montre un jeune homme, Tulliums, paraissant guérir par le même geste. Nais faites hien attention à cette révélation mesmérique: on voit ici la TETE DU SERENT SE GLISSER EXTRE LE POCCE PET L'INDEX. Cette statue foit brisée en 850 par l'évêque de Brescia (Rampere); mais du temps de Montfaucon, l'antiquaire Rossi en possédait encore la main 2.

Montfaucon nous reproduit encore une momic. Sur la case qui la renferme on voit une femme malade et une autre qui lui pose la main gauche sur la potirine et la droite sur la tête. Mais qui donc inspire et secourt ces femmes, si ce n'est Anubis et Isis qui sont la, avec Horus, au pied de son lit et que l'on implore à genoux?

Sur les abraxas, ou talismans postérieurs, c'est le prêtre qui étend la main, mais le prêtre transformé en Anubis-chien, représentant lui-même, comme on le sait, le fidèle gardien de la vie.

La septième gravure du voyage de Denon nous montre une vignete trouvée au temple hôpital de Tentyrah, et dans laquelle Osiris figure un fouet à la main; puis on voit, sur la planche Ix, une personne endormie sur une couche en forme de lion et une divinité qui la tire petit à petit de sa léthargie. Denon, fidèle au symbolisme, ne voit là que le sommeil de la Nature pendant le règne de la constellation du Lion. Tout cela est fort joliment inventé, mais Ennemoser, l'historien allemand de la magie, lu fait riemaquer avec raison qu'il est bien plus naturel de voir un effet du magnétisme exercé par ces prêtres armés de baguettes, qui paraissent relever: leurs malades petit à petit. « Toute autre hypothèse est vaine, » dit-il; q te

^{4.} Montfaucon, t. II, 2º p., ch. xx.

^{2.} Id., ibid.

nous trouvons qu'il a raison tout en regrettant qu'il n'ait vu dans ces bâtons et dans ces mains que « des conducteurs du fluide universel 4 . »

Et tout ceci n'étnit pas particulier à l'Égypte. On retrouve dans beaucoup de statues indiennes des mains dans la position magnétique. C'est pour cela, peut-être, que des huit mains enflammées du dieu Yichnou quatre sont élevées et présentées aux spectateurs avec une intention évidente. Cest là qu'Apollonius de Tyane était allé puiser ses plus grandes connaissances théurgiques.

Mais l'exemple de Vespasien est un des plus frappants et nous montre vraiment le magnétisme antique en action, sous la main d'un empereur; consacrons-lui quelques lignes.

Étant à Alexandrie, un homme du peuple, aveugle depuis longtemps, se jette à ses pieds en lui demandant de le guérir (remedium cecitatis); un autre, paralysé de la main, vient également le prier de le toucher « seulement avec le pied. » Vespasien rit d'abort de leur demande, mais lis nissient, son refusés de nouveau et renvoyés aux médecins, qui jugent les deux infirmités curables « si on leur applique une force salu-taire. » Vespasient reprend courage, et, devant un grand concours de peuple, les touche tous deux et rend à l'un sa vue, à l'autre l'usage de sa main 2.

Le fait est attesté par Tacite, et certes voilà la médecine d'attouchement bien solennellement justifiée.

C'est très-bien, mais ce que tout le monde n'ajoute pas, c'est que l'empereur n'avait touché que sur le conseil impératif qui lui en avait été donné dans un songe par Sérapis en personne.

C'est donc cette grande question des songes qui domine toute la thaumaturgie antique, et qu'il nous faut examiner à présent.

^{4.} Ennemoser, Hist. de la magie, t. II, p. 260 et suiv.

^{2.} Tacite, Histor., l. IV.

2. - Le somnambulisme retrouvé dans les temples.

Nous avons dit que chaque ville avait son ascispion, c'estbe-dire son temple où l'on allait chercher la santé dans les rèves; et cette fois, malgré la singularité très-embarrassante de la chose, nos adversaires ne songent même plus à le nier, tant la négation deviendrait cette fois révoltante. Quand les inscriptions sont partout, quand tous les grands hommes recourent à ces sommeils, quand tous les historiens les affirment, comment s'y prendre pour leur dire : « Yous mentez? »

Que faire d'ailleurs de preuves aussi testimoniales que celles-ci, par exemple :

P. Œlices Pollio, averti en vision, visu monitus, a offert cela à Asclépias ¹;

L. Valerius Capito, averti dans le sommeil, a posé cette plaque de marbre en l'honneur d'Esculape et avec son signe, pour la santé de Julia Veneria, sa douce fille ²; C. Julius Frontoniatus remercie. d'avrès ce qu'il a vu, de

viso, et pour ses yeux qui lui ont été rendus, luminibus redditis, Esculape, Ilygie et les autres divinités sanitaires de ce lieu ³?

Du temps de Pausanias, il y avait encore six inscriptions

Du temps de Pausamas, il y avait encore six inscriptions de ce genre-là dans le temple d'Épidaure 4. Gruter recueille les suivantes dans l'île du Tibre. à Rome:

C'est Ganis qui, sous le règue d'Antonin, remercie les dieux de lui avoir appris en songe que, pour aller guérir sa cécité, il fallait aller prierà l'autel, lever la main, puis la placer

Gruter, Inscrip., p. 70, n° 7. Origène, Contra Cels., dit que, de son temps (250 ans après Jésus-Christ), ce genre de consultation était encore en grande vogue aux temples d'Esculape.

^{2.} De Donariis veterum, ch. vii, p. 785.

^{3.} Pierius Valerianus, de Fluvior. nobilit., serm. IV.

^{4.} Pausonias, l. II, ch. xxvII.

sur ses yeux. «Il y va, dit l'inscription, et soudain il recouvre la vue en présence et aux acclamations du peuple.»

C'est ensuite Valérius recevant en songe l'ordre de se frotter les yeux avec une pommade composée de miel et du sang d'un coq blanc. Il le fait et recouvre la vue; il en remercie le dieu.

Et ce n'étaient pas seulement les gens simples qui consultaient ou affirmaient :

C'est Antonin qui élève un temple à Sérapis, et qui spécifie les motifs de sa reconnaissance 4.

C'est l'empereur Julien qui professe sa reconnaissance envers Esculape pour des remèdes enseignés, indicatis remediis, et c'est saint Cyrille qui nous conserve ses paroles ².

C'est Périclès faisant élèver à Athènes une statue à Pallas Hygiea, en reconnaissance du songe pendant lequel cette déesse lui a révélé l'existence de la plante parthenium, avec laquelle îl avait guéri un de ses esclaves tombé du haut du temple 3.

C'est Cicéron reconnaissant que l'aristoloche n'a été connue que par un songe 4 .

C'est Pyrrhus, Vespasien, Adrien, Ptolémée-Soler, I'oraeura Aristide, Alexandre le Grand, etc., etc., qui consultent, et ce sont des historiens comme Tacite, Spartien, Plutarque, Arrien, Sudone, Valère-Maxime qui constatent; il y a mieux, c'est Galien, le rival d'Hippocrate, qui cette fois avoue, sans laisser la moindre place au moindre doute, « qu'il doit la plus grande partie de ses lumières auxo songes et aux secours divins s'.»

Restons-en là, car il faudrait faire passer sous nos yeux l'antiquité tout entière.

- 4. Gruter, Inscrip., p. 85.
- 2. Saint Cyr., in Julianum.
- Leclerc, Histoire de la magie, l. II.
 De Divin., l. I, § 40.
- De Divin., I. I, § 40.
 Comm. de humor., texte II.
- .

Arrivons aux voies et movens.

Tout le monde le sait : on allait chercher tous ces songes dans des temples ; on allait y passer la nuit, et cela s'appelait incubare deo; littéralement : « dormir avec le dieu. » On soumettait le requérant à quelques prescriptions hygiéniques, on lui supprimait le vin, puis, après les frictions d'usage, après quelques ferventes prières adressées au dieu, on couchait le malade sur la peau d'une brebis pour qu'il attendit sa révélation. Enfin le prêtre lui souhaitait le bonsoir et il attendait en silence la venue du dieu, sous une forme ou sous une autre. ou bien tout simplement la vision de la plante nécessaire... Le lendemain, il racontait publiquement aux prêtres ce qu'il avait obtenu. Ceux-ci recueillaient soigneusement tous les détails, les inscrivaient avec soin, ainsi que toutes les circonstances du miracle : par exemple, ils notaient si l'on avait été guéri spontanément ou plus tard; puis ils renfermaient ces rapports dans des boules sacrées, ou bien ils les relataient sur les ex-voto suspendus par la reconnaissance du guéri.

L'histoire ne nous apprend rien de plus sur le gras de l'incubation; bien plus, elle n'y souppennait rien de plus, et, à part quelques lazzi d'Aristophane, de Lucien ou des épicariens, a qui se montraient en cela très-ridicules, » suivant l'expression de Bayle, l'histoire éminente et sérieuse n'émet aucun souppen et fait preuve de la plus absolue crédulité.

C'est tout simple, nous dit-on; la marche du drame, la nature et les effets des remèdes étaient bien dévoilés, « mais le principe d'imputsion qui procurait les songes ne l'édait pas, il était soustrait avec grand soin au vulgaire, etc. » Nous accueillons avec empressement cette réserve, car elle prouve que les prescriptions recommandées ne suffissient pas; seulement nous affirmons qu'il ne restait plus d'autre principe d'imputsion que l'action du dieu, et que le secret repossit tout entier sur certains détails des mystères que nous analyserons plus tard.

Mais quand la science s'obstine à vouloir trouver dans les

préparations médicales ce principe d'impulsion somnifère, elle nous fait de la physiologie de même valeur que la physique de MM. Babinet, Chevreul, etc., lorsqu'ils expliquent la rotation des tables par « les petits mouvements nerveux naissants ou l'action volitive sur le pendule explorateur, etc. Comme ces derniers faisaient de l'antiphysique, les autres font de l'antimédecine. On les voit assez à leur aise encore lorsque, se promenant autour de la question, ils cherchent à expliquer en général les grands succès de l'incubation, les uns, comme M. Auguste Gauthier 1, par des divagations sur la salubrité des lieux, l'agrément des sites, le changement de régime, le voisinage des sources, etc.; » les autres, comme Sprengel, par « la tension de l'imagination ou les forces médicatrices de la nature 2; » ou bien encore, comme M. Maury. par « le régime diététique produisant des hallucinations psycho-sensoriales 3, p

Mais quand, las de se promener autour de la question et de réfléchir à l'eflecatie distrayante des exernes, à l'efficacité sanitaire des plutonia et des charonia, à l'heureuse influence d'une diétélique absurde, telle, par exemple, que quinze jours d'abstinence absolue, ... ils veulent entrer dans la question et presser d'un peu près la génésie du réve, que nous donnen-lis l'une scène de chioroforme dont personne n'a jamais pu se douter, que personne n'a jamais pu se douter, que personne n'a jamais décrite et qui, même chez les peuples les plus sauvages et des l'enfance des sociétés, ferrai supposer une science anéthésique auprès de laquelle celle des Simpson et des Morton ne serait qu'une bagatelle puérie et ridicule.

Oui, tout ce que révent nos physiologistes modernes est non-seulement antihistorique, mais antiphysiologique au suprème degré, et se réduirait, en fin de compte, à cette belle hérésie : faites coucher un homme ou plusieurs sur une peau

^{4.} Recherches, p. 25.

^{2.} Tome I. loc. cit.

^{3.} Religions, t. II, p. 437.

d'animal ou dans un lit (ad libitum), ontretenez-les d'un dieu guérisseur qui va leur apparaître, mettez-leur le cerveau dans un état de surexeitation indicible soit par des fomentations répétées, soit par des récils qui enflamment la foi et tendent au plus haut point l'imagination, ... et vous verrez ces ma-lades, ainsi galvanisés,... s'endormir tout paisiblement immédialement après qu'on aura tiré leurs rideaux et qu'on leur aura southaité une bonne nuit, puis percevoir en rêve précisément toutes ces réponses qu'ils viennent chercher, etc... Mais il nous semble, à nous qui ne sommes pas médecin, qu'il y a dans une telle mise en scène précisément tout ce qu'il faut pour amener une insomnie de cinquante heures, et, pour notre part, plus nous croirions à l'arrivée prochaine d'un dies, et moins notre imagination fouettée et tendue nous permettrait de nous endormir en l'attendant.

Voils pour le sommeil naturel de M. Auguste Gauthier qui, dirait-on, entend d'ici « les prêtres prononçant certaines paroles, que ces gens crédules (et endormis tout juste, à ce qu'il paraît, au degré voulu pour les entendre) prenaient pour des oracles : » Quant au sommeil artificiel de M. Maury, c'est une bien autre affaire, et nous le renvoyons à ce que nous en avons dit dans notre Introduction.

Nous ne nous rendrons que lorsqu'il nous montrera des hypéresthésiés ou des anésthésiés (à son choix) percevant, dans un dortoir commun, des paroles, des conseils, des trions, ou de simples images des plantes qui conviennent à leur état, puis ces paroles, ces concesils, ces médicaments souvent inconnus dans toute la contrée, produisant, sans confusion, sans incertitude et très-ordinairement sans délai, des guérisons véritablement merveilleuses...

Hallucination du sommeil!... Mais quand il n'y en avait pas, quand les malades étaient parfaitement éveillés, ce qui arrivait fort souvent, comment ces éveillés ne voyaient-ils rien de

^{1.} Loc. cit., p. 32.

toutes les fraudes sacerdotales qui s'agitaient autour du lit des endormis? Voilà encore des excitants nerveux bien bizarres qui agissent également bien, avec ou sans sommeil, et prescrivent à chacun, dans ce double et contraire état, tout juste ce nu'il lui faut.

Cependant, « on ne prisait généralement que les visions du matin. » El pourquoi? se demande-Lon, si ce n'est que parce l'âme fatiguée jusque-là du poids des aliments se trouve dégagée, etc., etc. Mais, si nous avons bien compris, on nous parlait tout à l'heure de jeûnes qui devaient avoir exclu toute surcharae.

Autro contradiction: « les prêtres de M. Maury partageaient souvent eux-mêmes la crédulité populaire; » donc lis ne la créaient pas, et c'est si vrai que M. Auguste Gauthier parte de ces entretiens qu'Ils avaient avec les philosophes et les savants qui encombriant les portiques du temple, « et qui rès-souvent expliquaient à ces prêtres si instruits le vrai sons des paroles pronnocées par le dieu t. ».

Sprengel de son côté est bien amusant d'inconséquence. Sclon lui, les prêtres sont tantôt de bonne et tantôt de manvaise foi. Quodique le milieu soit difficile, ce sont eux qui souffient les malades, ce qui ne les empêche pas de tirer parti,
pour la science, des inscriptions des tablettes; de sorte que
leur science progresse au prorata de ces billevesées de somnambules, qu'ils transcrivent sur les tablettes. a C'est ainsi
qu'à leur propre insu ils tracaient la marche que devaient
suivre les générations plus éclairées qui leur succéderaient et
qui, sans les cures superbes des temples, ne seraient pas parvenues d'aussi bonne heure à connaître la marche de la nature
dans les mandieis 2, »

Auguste Gauthier, p. 426. Plus loin le même auteur dit que lorsque les malades royaient Esculape, c'était quelque prêtre déguisé en dieu. Arrange qui le pourra ces visions corporelles avec le sommeil des visionnaires et la bonne foi des prêtres!

^{2.} Sprengel, Histoire de la médecine, t. I, p. 26.

Nous ne croyons pas que l'erreur ou plutôt l'absence obstinée d'une vérité ait jamais enfanté plus de narvétés contradictoires; tout s'y coudoie et rien ne s'y touche. Comme conditions, bonne et détestable foi, science et ignorance, publicité et serret; comme procédis généraux, excitants et calmants ditée absolue et nourriture effrénée, sommeil et veille, etc. Comme spécifiques, nous en possédons de bien précieux et nous n'aurons garde d'oublier pour les maux d'yeux « le sang d'un coq blane 1, » pour le muisime « un verre d'eau claire 2, » pour l'hydropisie « une saignée de cext vister LIVES 3, » pour l'hydropisie « une saignée de cext vister LIVES 3, » pour l'eformer tous les nerfs et tous les os « un verre d'hulle sans sel 4, » pour les hémoptysies « du sang de taureau 3, » pour la phitisie « de la chair d'âne, etc. « » « Et, cependant, dit M. Gauthier, pas n'est besoin d'ajouter que tous ces malades guérient? ».

Maintenant, si c'est là le point de départ de la véritable médecine, si les tablettes votives ont, comme le veut Sprengel, enseigné la science aux flous qui les avaient composées, que messieurs les médecins veuillent donc bien nous venir en aide une bonne fois, qu'ils nous fassent donc rèver, à colonté, cop blane, sang de taureau, væille de tat blane, qu'ils donnent ensuite à ces inspirations de la nuit quelque vertu

^{4.} Voir ci-dessas.

^{2.} Aristide, Oratio in puteum Escul., t. I, p. 457.

^{3.} Ma., ibid., p. 691. Voir commo équivalent magnétique, dans les Letters du docteure Frappers à Arago, son offei, lorque, charge de consulter pour la femme de docteur Comes, il reçut de as sommanbole le conseil de gueir l'equiement efferayant de la maishe en la tilerat une masso de ce mûne surject de cette de la tilerat une masso de ce mûne surject des charges de la tilerat une masso de ce mûne surject de la commanda de la tilerat de la commanda de

^{4.} Id., ibid.

^{5.} Artemid., Oneiro., 1. V, c. 89.

^{6.} Élien, de Natura anim., l. XI, c. 35.

^{7.} Gauthier, p. 47.

plus efficace que celle de toutes leurs inspirations du jour, et, sans qu'ils prennent la peine de passer leurs examens, nous leur affirmons que le public souffrant se hâtera de déposer sur leurs fronts la tiare du pontificat médical avec infiniment plus d'enthousiasme qu'il n'y voit tomber d'ordinaire le bonnet du decleur.

Mais il faut être dieu pour réussir aussi brillamment, et ad libitum, avec du coq blanc, des oreilles de chat et surtout de la chair et de vraies formules d'ane!...

Lors donc que M. Auguste Gauthier, se basant sur des différences de détail entre le sommeil des temples et le somnambulisme magnétique, nie leur identité, il se crée une prétendue difficulté qui n'en est pas une. Il n'a pas bien étudié cette espèce de somnambulisme qui n'est que l'une des mille formes du Protée magnétique. Il ne voit pas que pour ce dernier Protée, c'est tout simplement une forme préférée comme étant la plus commode, en ce qu'elle lui permet d'agir plus facilement par des organes cataleptisés. Mais, dès que le besoin s'en fait sentir, il parle tout aussi bien par ses pythonisses ou possédées éveillées, par une statue, par un chêne comme à Dodone. par un bœuf comme à Memphis, par une table comme à Paris; et la meilleure preuve que nous puissions donner à M. Auguste Gauthier de sa méprise, c'est la vanité de son argument principal : « L'oubli au réveil, dit-il, est constant à la sortie du somnambulisme, tandis que la mémoire des révélations sacerdotales est constante. » Il oublie ce qu'il a cité lui-même d'après le docteur Teste, à savoir la faculté possédée par le magnétiseur d'imposer à sa somnambule le souvenir, comme le faisaient les prêtres de Trophonius qui laissaient la chose à votre choix. Il ne voit pas que ce n'est qu'une affaire de case cérébrale. Le dieu agit alors sur l'une ou sur l'autre, et tout est dit. Seulement, dans la forme cataleptique, c'est un peu plus difficile que chez les médiums éveillés.

Non, la grande différence n'est pas là; elle est tout entière

entre les songes ordinaires de la vie et les songes envoyés par les dieux, comme disent Jamblique, Hippocrate et Platon.

Tout le reste n'effleure même pas la question.

NOTE L. «TIA.», soxos YNAI, ÓNAI, SOXOS YAIN.» — M. Abbis Gauthier, qui, de soa cléke, se trompe tota atanta que son homonyme, en faisant de ces incubations délirantes des explosions de facultés latentes provoquées par l'emploi du mesménismo, a cru devoir conscerer tout un volume à l'emploi du mesménismo, a cru devoir conscerer tout un volume à l'emploi du mesménismo, a cru devoir conscerer tout un volume à l'emploi du mesménismo, a cru devoir conscerer tout un volume à l'emploi de l'amorted. Mesmen, et l'e servoir commo leceu au purse Gréciero XVI.

Voici la base de cette immonse dissertation, qui renferme des remarques assez curieuses.

« Chez les Grees, dit-il, le sommeil ordinaire s'appelait upnos, et lo songe térmes. Le songe clair et vérifié s'appelait upnr, le songe obscur ou vain, onar (d'oneiros), »

Homère dit en rapportant le songe de Pénélope, dans lequel on lui montre son mari : « Ce n'est point un vain songe, onar, mais une vision réelle qui va s'accomplir, upar. » Et au moment même le véritable Ulyses se présente devant elle (a). Dans le Criton, Socrate dit qu'il a vn en songe nee belle fomme s'avancer

et lui dire : «Tu verras, dans *trois jours*, les campagnes do Phthye. — C'est un songe étrange, *trismus*, dit Criton. — Je le trouve très-clair, dit Socrate, δπας, car il signifio que je mourrai dans trois jours. » Le songe avait dit vrai.

Dans le latin, l'insomnium est le songe vain, et le somnium est le songe vrai : Macrobe et Virgile en font foi.

Mais l'important est de savoir on que l'hébreu et la Yulgate entendent par les mêmes ternes o VM. Gaulhire aveit indicieusement les aim-pèreq que la Yulgate s'est positivement méprise sur le sens du premier mot. Selon lui, Moise à rà jamais pu faire dire à Balsam: « Il a ya point de deriva in d'observateurs de songee en Isrell, paisseq neépa d'erine toute la journée par les songes et que le Seigneur annonce qu'il parfer en songe, non-sealement à sess prophètes, mais aux vieillards, sur cefants et à toute clair. »

Il demande donc qu'on remplace le mot songe par le mot augure, et la phrase de Balaam, « pas d'augure en Israël, » par celle-ci : « Pas d'augure contre Israël, » le mot in signifiant également l'un et l'autre.

Ces prétentions nous paraissent assez fondées; ce qui ne l'est pas, c'est de

(a) Odystêr, l. XIX , v. 547.

nier dans le même livre, comme le fait M. Ganthier, les possessions, les pythons, et d'attribuer tout est occultisme à la propriété somnambulique. Nous soupconnons, et même nous avons en sous les yeux la preuve que Grégoire XYI n'aura pas admis que le marquis de Puységur soit veus jeter sur la Bible une lunière rationalistic giororé de saint défone et de l'Églier et Bible une lunière rationalistic giororé de saint défone et de l'Églier.

. Voyons maintenant quelles chances restaient aux dormeurs, pour que les songes des temples fussent toujours des $\tilde{\upsilon}\pi\pi\rho$ ou songes vrais.

NOTE II. «UN SPÉCIMEN DES SONGES.»— C'est le rhéteur Aristide qui va nus donner, en beaux discours sacrés, l'oxpression de sa reconnaissance envers Esculpse. Mais comme cette reconnaissance es très-politice, nous nous voyons forcé d'abrèger le plus possible, dût la logique du célèbro malade en soutifri queloue eus (n).

Nous ne rapporterons donc que le sommaire du traitement. Après nous avoir dit que « les forces d'Esculape dépassent tout ce que l'on peut imaginer, et QU'IL A MÊME PAIT DES RÉSURRECTIONS, » Aristide ajoule : « Rien n'est plus admirable que la variété des conseils qu'il prodigue dans ses songes. Aux uns il ordonne de boiro de la chaux, à d'autres de la ciguë; il traite les catarrhes par les bains froids dans l'eau de rivière ou de mer, ou par de longs voyages, pendant lesquels il ordonne des purgations sans fin ot des travaux d'esprit, lorsqu'on peut à peine respirer, comme cela m'est arrivé... Le dieu, cependant, m'ayant envoyé à Adriana, j'y fus grandoment éprouvé, ne pouvant rien prendre sans que ma gorge et ma poitrine fussent en feu. En vaiu m'efforçais-jo de vomir, jo ne le pouvais sans étouffer aussitôt. Toutefois, cette infirmité, après avoir gagné tout mon corps, se guérit par l'intervention du dieu, mais non sans m'avoir fait perdre beaucoup de sang... Je n'en suis pas moins allé, dans l'été, aux eaux, où le dieu me fit boiro une énorme quantité d'eau chaude, puis d'eau froide, rendues plus efficaces par des courses de deux cent quarante stades d'une seule traite, et par la plus grande chaleur (simul et summo calore)... Alors étant devenu très-malade et no pouvant plus tenir au lit (on le comprend), le dieu m'envoie à Lebedos; mais le malheur veut qu'il me fasse rencontrer sur mon chemin un très-habile médecin de Pergame, qui, me voyant en si triste état, se mit en devoir d'examiner mon estomac et mes hypocondres. « Gardez-vous bien, me dit-il, de vous faire saigner davantage, à moins que vous ne vouliez tomber en lambeaux. Laissez-moi faire, mettez ce cataplasme, et vous m'en direz bientôt des merveilles..., » l'accepte, tout en protestant que je ne suspendrai jamais

(a) Aristidis orationes sucres. Tout or récit est extrait du Discours à Hercule, t. 1, et du Discours sur certains remèdes et certains songes, etc., thid.

T. V. - MAN, BIRT., IV.

les signées ordonnées par le dieu; mais voilà que estre association des saigues, de l'eun froide et du toplque me répraché l'altement la poirties
que la toux arrive et que le dieu m'amonoce dui-méme que monte de l'eun de l'eun

On le voit: le courage est cit à la bauteur de la foi. Notre pauvre malade se reiigne donce, contre lous attenue, se met e route ave la plus grande facilité. Le dieu lui réupparuit en songe, mais cette fois avec Télesphore, et le palente du férnire lorsqu'il les entende déclarer, tous les deux, equ'il fauttai enlever tous les os et lui remetire de nouveaux nerfs (ossa eximenda et nervi impoendi), lorsque les siens sevont tombés. Toutorist, os évapitue mieux, et en n'est, à ou qu'il parait, qu'une manière de dire que le cure doit être rediccies pour fotobeix, il «utile de boirt, rois is lors prior, et l'aintie non asiles. Il le fait, mais commo l'hiter était rés-dur, la terre couverte de nedige, n'evoir pried de convalions telles, que sa famille décèspréte à respecte de commo prêta. La divire et seu agitation éditent utilent violentes, production de la contra de la

Force hu lest donc de recourir à na nautre méclein, qui recourt himmen, pendant trois jours et trois muits, à notuste sa expéces de formations et de la fugilité avait passes son enfance, join de comage, il est fuergre l'au moi cheval, et, metgre la meige, court implorer ce dieu qui lui ausonce sa quérien prochaine por un reméde grout, qu'il recevar d'une femme. Cependant, comme provisoirement sa respiration est revenue, et qu'il ne veut per pas rendre joloux forme l'y était, oncemne l'y était, once l'a formation de la santie qu'ille l'orit de recouvere, un baume ent, en reconnaissance de la santie qu'ille l'orit de recouvere, un baume composé de sucre, de nard et de folio, dont il nes avec la permission du dicu, et à l'insaint toutes so doileurs s'évanonissent.

Il n'est donc pos étonnant que, la nuit suivante, il voio Télosphore, resplendissant comme le solcil, sauter d'aise autour de sa couche.

Mais one heurs journ s'évanousissent, et peu de lemps apple (ciron déme fere tempsus), les vonsissements revienneus. Naverello application d'un cutajosse mettieure, le la comme de le gardier pendant treato journ. A l'expiration de la trentière muit, il voit en cété revenir le dieu qui le lui enlève et le remplace par un autre, composé de quatre choses dont il se rappelle acubienne l'hypope et la bérdine; a profe quoi il lui ordonno d'alle souper, et, pour plus de s'artet (recurritatis causa), « de manger de ce même remdé avec du pair pêtés se La ranta sancla.» Il nie no pouvait d'about suporter l'odeur, mais le dieu sut blen y pourvoir, et, ajoue Aristide, « je le près bendit avec joie. »

« Je pourria, di-i-i en terminant, relater à l'infini toutes ces prescriptions, si on c'était un pen faigant, car lonque je faus repris de me catarrhes, il me semblait que je lause vai lière insuenze, dont los Metes de chapitres méchappent aujourd'hui. Tamblé, en offic, fedi eum mential à l'eva, untula ut vis, quand il voyait que les choese s'aggravaient. Mais remarquant, en défanitre, quand il voyait que les choeses s'aggravaient. Mais remarquant, en défanitre ne réassississient, il mo permit d'en faire, a brait par la graite (arbitrais mee). Gependant il i continua de m'Interdire, soit toutes les viandes, excepté celle du ce-, on les les poissons pendant six ans, le por pendant je on sais combiem de temps, puis il m'en result i tauge. Quant au mai de deuts, pour le gaétrie, in in rottomant de se tres d'esce d'est men de de la gapitque pour le gaétrie, il m'ordonant de de tres d'esce d'est men de de l'applique de de sacrifier on public un bourf à Jupiter Sauveur, ce que jo me blati de fise. »

Nous n'avons pas le courage de suitre plus longtemps toutes les péripéties d'une cure qui partir être junissi arrivé, puisque, le seucour plus loin, nous voyans le paisent, toujours sur l'ordre du dieu, reprenant ces finnent voyages de Crylande, de Sumyre de Course, pour calmer ces mêmes douers d'estonne qui ne lui hissent de repos ni jour ni muit; ces voyages et les trabulations qu'il y éprouve surrient suff pour déruire une santé d'îter-culo. Aussi le voyans-nous faire marcher de front les cataplasmes, les dédannes, les entre de la comme de la comme

Mais que conclure de tout cela "Quelle gibrie pourrait donc en revenir à la mélecine des temples "E fait de miratels, noas rie va voyas ici qu'un seul dont puises s'enorgaeillir le dieu : éest d'avoir fait virre son client pendant toute la durée de semblables railements... Quant la la foi, elle parult avoir été d'autant plus méritoire ici, que le dieu ne semble pas en avoir en besucous en lui-mêur.

Toutoris, que les plaisants y prennent gardo, et que, triomphants sur l'article mirante, lis dirednent pas leur triomphé jusqu'à l'article merreitle. En présence de récits aussi circonstanciés et aussi anits, lis doivent s'aprevavoir des difficultés do la théorie quin sevu tvoi i cil d'antres agents que des prétres d'existic au Aco, d'un bout d'un monde à l'autre. Qu'on y risse bien attentios : c'est pendant vaver a seq ue ce homeme de l'ettre stré-distingué vir en finanliarité constante avre ses dioux, et vous voulex qu'il les confonde avec des hommes en chair et en ce?

Pour lui, l'état de voille est tout aussi miraculeux que le sommoil, et les prodiges du jour viennent incessamment confirmer les prodiges de la nuit

Un jour, il nous montre le dieu nocturne lui ordonnant de sacrifier deux moineaux à Isis. A peine réveillé, il cherche ces oiseaux dans la ville, mais

la ville en manque. Enfini il arrive à une boutique qui en possède deux, et il is se met en devoir de les acheter. «Non, répont le marchand, car j'ai avice ca songe que l'un des gueirs d'Isis va venir les réclamer. A sussibiles deux moisseux se détranssent de leurs files, vent d'eux-endress se placera un la but de d'Aristide et lui prodiguer de telles caresses, que le marchand comprend à auti il a affine et les lui livre.

Une autre fois, espé jours avant un grand tremblement de terre, Esculape lui ordonne des erfugier dans as rilla de famille, sitter per de ut temple de Jupiter Olympien, et de construire un autel sur le sommet de la colline de Alys, a Pein étauté dési-el termind, que le tremblement de terre arrive et tellement volent, qu'il dérmit toutes les habitations du pays et s'arrête à la villa d'arbêter. Mais il a l'ordité da dieu, et, bin tranquelle pour lammen, on le voit se mibér à la foule et la masurer on lui annonçant «que, peur cette fois, les choses n'inten pas pus ioni (n). >

Nous compreuous maintenant comment pouvaient se trouver sanctionnées toutes ces révétations somnambuliques, ot comhien il est peu nécessaire de supposer une stupidité générale impossible, pour expliquer tant de confiance

Il est vrai qu'il est difficile de reconnaître dans le dieu puissant du trembloment de terre ce médecin maladroit qui promène son malade pendant trente ans, de ville en ville et do cataplasmo en cataplasme, sans pouvoir le guérir. Mais est-il hien sûr quo ce fût là de la maladresse? Commo les rois, les dieux s'amusent, ot le mot de Benoît XIV: « In curis damonum aliquid delusorium et leve, dans toutes les cures des démons vous voyez toujours quelque chose do moqueur et de léger (b), » n'a jamais paru d'une application plus frappante. Pour reprendre une plus haute et plus juste idée de la puissance guérissante des dieux, rappelons-nous ces pestes effrovables et parfaitement historiques qu'ils faisaient cesser, au moment précis où l'on sacrifiait quelques victimes humaines, où l'on instituait une fête, où l'on apportait le serpent d'Épidaure (c). Ah! c'est qu'ici le fond des choses n'était peut-être plus le même pour eux; peut-être était-il plus difficile de guérir miraculeusement et sans romède un simple bouton, que de faire cesser un fléau dont ils tenaient tous les fils et dont leur seule présence était souvent tout le secret. Soyons-en bien certains : ici c'etatt le mal qui s'exorcisait LUI-MÉME.

Nous allons le voir maintenant exorciser dans ses temples.

⁽a) Loc. cit.

⁽b) De Servorum Dei bentificatione, ch. rv.

^{&#}x27; (c) Voir t. I de ce Mémoire, ch. IV, Append.: « Génies épidentques. »

. - L'exorcisme dans les temples.

Pour s'assurer de l'antiquité de l'exorcisme sacerdotal, il suffit de remonter à l'Égypte.

On a bien reproché au père Kircher, à cet homme « auguel, dit le comte de Maistre, les Anglais auraient élévé des statues, » on lui a bien reproché, disons-nous, de n'avoir su lire sur les obélisques et sur les stèles que des conjurations, des secrets magiques et des formules d'exorcisme. Nous avons prouvé qu'il n'était certes pas exclusif, et que la goétie nelui masquait en rien les belles paroles de la théurgie, l'ennemie prétendue de cette dernière. On peut en juger par cette citation : « Il faut bien savoir, dit-il, que les hiéroglyphes des obélisques ne concernaient pas seulement la théologie secrète sur Dieu et les dieux, mais bien encore celle des mauvais génies dont les machinations et l'opposition (ἀντιτέχνησις) étaient anéanties, crovait-on, par la vertu des puissances angéliques et la maiesté suprême du Dieu tout-puissant... Aussi l'on partait de là pour affirmer et pour garantir que nulle puissance adverse ne pouvait subsister sur la surface de l'Égypte. Jamblique nous a dit de quelles paroles impérieuses et menaçantes on se servait contre un certain ordre de démons inférieurs, et au moven de quels exorcismes et de quelles adjurations ils conjuraient les troubles et les passions tragiques 1, »

Kircher alors, et à l'appui de ces paroles, nous metait sous les yeux un prêtre étendant les deux mains comme pour repousser la chouette armée du fouet, telle qu'elle se voit encore sur tous nos obélisques; il montrait tout auprès la croix placée dans une guirlande grecque, en tout semblable à celle que nos esprits de 4853 traçaient eux-mêmes sur nos papiers magiques. Il nous montrait encore sur les amulettes d'Harpocrate et d'Anabis, d'une époque plus récente mais bien

^{1.} Œdip. Ægypt., t. II, 2 p., p. 450-467.

éclairée, les fameuses lettres éphésiennes dont Clément d'Alexandrie disait : « On ordomait de réciter ces lettres sur tous les obsédés démoniaques *: Aski, ealaski, her, tetrax, » etc. C'était en récitant ces mots d'origine hébraicocopte qu'on imposait les mains sur les malades des temples.

C'était là probablement ce qui faisait le fond de cette bibliothèque médicale et sacrée, que les pastophores seuls avaient le droit de lire, et qui restait renfermée dans le Saint des saints.

Avec la théorie revenaient la pratique et toute la doctrine des esprits possesseurs.

Nous avons déjà mentionné, à propos des dynasties de Mânes ², les curieux détails que venait de nous fournir tout récemment la traduction du papyrus magique d'Harris, publiée par M. Chabas.

Le savant égyptologue nous avait parlé de cette invasion de démons ou de morts (khous), qui pouvaient s'emparer des corps humains et y résider. On se rappelle que les khous jouissaient de la faculté de prendre toutes les formes qui leur convenient; c'est dans ce singulier privilége qu'il faut chercher l'origine des idées de l'antiquité sur la possession par les esprits.

« Les khous, nous dit M. Chabas, pouvaient s'emparer du corps d'un vivant. On reconnaissait leur présence aux troubles pathologiques et intellectuels qui en étaient la conséquence, et l'on disait d'une personne atleinte de ces troubles caractéristiques qu'elle avait un khou. C'est ce qu'on a appelé, partout ailleurs qu'en Égypte, être possédé d'un esprit, et si je ne me sers pas de cette expression, c'est qu'il existe une grande différence entre la nature des khous et celle des esprits incorporels, tels que les anciens se les représentaient.

« Nous possédons heureusement un document historique

^{1.} Saint Clément, Strom., l. I.

^{2.} Chapitre vII.

très-important pour l'intelligence de ce point des croyances égyptiennes; je veux parler de la belle stèle provenant du temple de Chons, à Thèbes, et donnée à la Bibliothèque impériale par M. Prisse d'Avenne. On en doit la première explication à M. S. Birch. Tout récomment encore, M. de Rougé en a fait l'ôbjet d'un très-remarquable mémoire.

- a Ce monument rapporte que l'un des Ramsès de la vingtième dynastie ¹, percevant en Naharan les tributs payés à l'Égyple par les nations asiatiques, s'éprit de la fille du chef de Baklıten, l'un de ses tributaires, l'épousa et la ramena en Égypte, où il l'èlèva à la dignité de reine sous le nom royal de Ranéfrou.
- « Quelque temps après, le chef de Bakhten dépécha à Ramsès un messager ayant mission de réclamer l'assistance de la science égyptienne en faveur de Bent-Rosh, jeune sœur de la reine, atteinte d'un mal qui s'étendait dans tous ses membres.
- «Le message avait expressément demandé l'envoi d'un savant [REH'HET], et le roi, faisant appeler les hiérogrammates du palais [TAl] et les gardiens des livres secrets du khen, désigna parmi eax le scribe royal Thoth-em-Hebi, homme d'intelligence, très-versé dans l'écriture, et le chargea d'aller examiner la maladie.
- « Arrivé à Bakhten, Thoth-em-Hebi constata que Bent-Rosh était en état de possession avec un khou [EM-SEH ERU KER H'OU], mais il se trouva trop faible pour se hasarder à entreprendre la lutte avec lui ².
- « Cependant onze années s'écoulent, et l'état de la jeune fille ne s'était pas amélioré. Le chef de Bakhten renvoya alors son messager, et sur sa demande formelle, Khons-po-iri-Soklerem-Zam, l'une des formes divines de Chons, dieu fils dans la

Le Ramsès XII de Lepsius, régnant 4300 ans environ avant notre ère. (Trad. de M. de Rougé.)

 [«] Il la trouva en situation d'étre sous des esprits ou avec les membres rosdis, » (traduction de M. de Rougé), et « le scribe trouva le khou trop méchant » (note de M. Chabas).

triade thébaine, fut dépêché à Bakhten, où il arriva après un voyage de dix-huit mois 4.

« Le dieu ayant fait l'acte de salut [LE BESA] à la malade, celle-ci se trouva subitement soulagée, et le khou qui était en elle manifesta aussitôt son intention d'obéir à la sommation du dieu. « O grand dieu, qui dissipse les fantômes, lui dit le khou, je suis ton seslave, et Jiria ai lieu d'oi je suis venu. » Ine fête religieuse est arrétée, et, selon sa promesse, pendant la cérénomie, le khoa se retira où bon lui sembla, sur l'ordre de Khons-pe-iri-Sekler-em-Zand

« Une autre stêle du même temple de Chons rapportait certainement une histoire du même genre. Parmi le très – petit nombre de signes restés lisibles sur ce monument mutilé, on distingue encore, à la dix-huitième ligne, la formule relative à l'acquiescement du dieu, qui faisait consaître son intention favorable au moyen d'un mouvement de sa statue, han ?

- « Notons encore, comme renseignement précieux fourni par le même texte, qu'il existait dans le lieu le plus intime des temples [LE KHEN] des livres secrets à l'étude et à la garde desquels étaient préposés des agents spéciaux, que le pharaon consultait dans les cas embarrassants.
- « Ainsi, continue M. Chabas, les mânes pouvaient entrer dans le corps des vivants, les hanter et les obséder. Contre ces redoutables invasions on employait, de même que dans le premier cas, des formules et des talismans, et en particulier les statues ou figures d'ivines ³. »

Cette remarquable inscription avait été rédigée par un prêtre de Khem, nommé Ommeser, fils de la dame Teut-Amon;

^{4.} Ce dieu Chons, soleil approuvé par le soleil, fils du soleil, conducteur de tons les dieux, nous paraît ressembler beaucoup plus au ferouer du fils qu'au fils lui-même. Il nous rappelle Mercure, pendant païen, commo nous l'avons dit, de notre saint Michel.

M. de Rougé traduit le mot han par faveur, grâce, mais M. Chabas fait remarquer que cette leçon n'est pas assez appuyée, han voulant dire sicne ou un mouvement.

^{3.} Papyrus mag., p. 167 et 168.

les qualifications d'Osiris et de Ma-Tous, justifié, font connaître que ce personnage était mort à l'époque de l'érection de ce monument.

Elle est, il nous semble, du plus haut intérêt, car elle nous donne en même temps l'explication de ces prières du Rituel égyptien : « Qu'il ne soit pénétré par aucun mort, par aucune morte, que l'ombre d'aucun esprit ne le haute.

« Fermez-moi contre les morts qui font le mal contre

En genéral, ces ombres de l'esprit sont désignées par l'hiéroglyphe de l'éventail; elles nous paraisent rentre dans l'esprit des dmes, spiritus animarum, qui nous a déjà bien occupé. Cette phrase de saint Paul: « Que votre esprit, votre dme et votre corpa vivent d'accord, » paralla sussi se retrouver dans celle-ci: « Ouvre la voie à mon âme, à mon ombre, à mon esprit.»

Il faut encore remarquer dans cette anecdote l'impuissance de la science à guérir le mal. On croit entendre les aveux de Fernel et d'Ambroise Paré ¹. Il faut une puissance divine pour triompher de ce genre d'ennemis, et le dieu seul réussit.

Mais le triomphe est surtout très-remarquable par l'intimité qui paraît exister entre l'expulseur et l'expulsé. Tout se passe en compliments: on capitule, le démon fait ses conditions, ce sera au milieu d'une fête qu'il sortira, et, le marché accepté, il se rend où bon tui semble. Il ya loin de là sontre vorcisme catholique, qui rudoie, ordonne, change la fête en torture, et désigne le lieu d'exil où l'autre se rond en maudissant; dans ce dernier cas c'est un juge, dans le premier cas un complice; et nous insistons sur cette remarque, car elle éclaire toute cette embarrassante question des faux dieux bienfaisants.

Tout n'était pas consolant dans ces hôpitaux divins, et les nouveaux papyrus fournissent à cet égard certains renseignements qui ne sont pas des plus édifiants.

^{4.} Voir notre chapitre sv.

« Les papyrus, dit M. Brunet de Prosles, pourraient fournir les éléments d'une étude nouvelle sur ces communautés sacerdotales, puis quelques rapprochements et surtout des contrastes avec les thérapeutes juifs et les moines chrétiens de l'Égypte. »

Si l'on en juge par quelques-uns de ces papyrus d'une époque plus récente, le sérapéum de Memphis avait fini par devenir un repaire de voleurs et d'émeutiers, sans cesser de secourir l'humanité.

C'est à qui se plaindra dans le voisinage et même à l'intérieur de ces temples.

Voici l'une de ces plaintes, dont M. Brunet de Presles met la traduction sous les yeux de l'Académie :

« A Posidonius, chef des gardes du corps et stratége, de la part d'Armaius, cultivateur royal du bourg de Paameto, dans le nôme héracléopolite : J'ai l'habitude, dit le plaignant, de venir chaque année dans le grand sérapéum de Wemphis pour offir sacrifice. L'au 26 (157 ans avant Jésus-Christ).

« Le 28 athyr, après avoir sacrifé, je me retirai dans l'anubéum. Le 29, comme tu disis monté au temple d'Anubis contre les voleurs et que je me tenais respectueusement, me disposant à me retirer dans le sérapéum, un de ceuxo qui étaient avec toi, c'est-à-dire un garde, voulut, au milieu du tumulte, m'enlever mon manteau. Je résiste, il saisit alors son ôpée et m'en frappe à la jambe, en sorte que je suis resté boiteux jusqu'à ce jour. C'est pourquoi, puisque grâce auxo dieuxe et à la fortune j'ai échappé à la mort, je to prie de vouloir bien ordomer à tes agents de ne pas m'empécher de retourner quand je voudrai dans mon village, car, boiteux comme je suis, je manque du nécessaire et je risque de mourir de faim. En accordant ma demande, tu viendras à mon secours. Sois heureux. »

Ailleurs, c'est la chapelle d'Astarté qui a été violée sous prétexte de visites domiciliaires: voir, n° 36 et 37, la plainte de Ptolémée au roi Ptolémée et à la reine Cléopâtre sa sœur, contre Amosis, l'agent du pontife, Imouth, le chef des pastophores, et Psenchonsis, l'acolyte. Cette fois, il s'agit d'un vol ou plutôt d'une razzia noctume accompagnée de coups et de sévices graves, le tout par les agents de l'autorité et même par les prêtres.

On dira pour disculper le culte égyptien, que tous ces papyrus étant relativement modernes, il serati injuste de fair ertomber les abus d'une époque de décadence sur l'organisation primitive; mais Champollion trouve celle des deux époques parfaitement identique : « Je vois encore, dit-il, le grammate Dorion, l'hiérodule, la prêtresse, l'hiérate, etc., et vous voulez que tout ait changé! Non; l'ancien culte vait subi si peu de changements, que les monuments ne contenaient alors aucune forme nouvelle de divinités! ».

Tous les autres papyrus déchiffés par Reuvens prouvent que la mythologie n'était pas une occupation exclusive, et que les prêtres d'Esculape et de Memphis savaient très-bien libeller les indemnités temporelles qui leur étaient ou pouvaient leur être dues.

Mais en voici un qui rentre parfaitement dans notre sujet. Cest le papyrus 68, contenant la réclamation des prêtresses jumelles du temple d'Esculape ou de Sérapis près de Memphis. Deux pauvres filles se plaignent de ce qu'on les laisse mourir de faim is zazzy (en catoké). Que veut dire e mot? Grand débat à ce sujet. Reuvens dit que son opinion personnelle serait de traduire par passession, car on ne trouve que ce mot dans tous les dictionnaires, ou bien encore celui d'inspiration par un dieu; mais Lettonne ayant traduit par réclusion, celte version lui parait plus probable. « M. Bockh, dit-il, a cru trouver dans l'expression de hiérodule, souvent rapprochée de cello-ci, quelque chose de semblable à la aerciulae de la gible; quoi qu'il en soit de ces deux servitudes qui se ressemblent beaucoup, il paraît que l'Épritate ou économe de ce temple

^{4.} Bulletis Férussac, t. XI, p. 250.

laissait, en vrai intendant qu'il était, ces pauvres jumelles mourir de faim; et la preuve qu'elles n'étaient pas en état de réclusion forcée, c'est qu'elles menaçaient d'abandonner le temple si l'on ne faisait pas droit à leur réclamation.»

Dans un autre papyrus à date postérieure, on retrouve cette pétition des deux jumelles, à Xò_{nex}, avec la preuve que la justice était lente à Memphis comme ailleurs. Cependant la réponse arrive r « acxvorit à Sarapion pour instruire. « Sarapion était apparemment un chef de division à la section du contentieux. C'était un sous-intendant des finances. Pauvres jumelles!

Enfin, elles n'étaient pas tout à fait mortes lorsqu'elles obtiennent justice et garantie par Ptolémée, agent du roi, contre toute poursuite ultérieure.

Mais tout cela ne nous dit pas ce que c'était que cette katokè où les deux jumelles passaient leur vie : était-ce un lieu? était-ce un état?

Laissons parler maintenant M. Brunet de Presles :

« Pulciémée, fils de Glaucias, joint toujours à son nom, dans les papyrus, une qualification singulière, c'est celle de τὰν κατυχίν···. Ce mot a d'abord embarrassé M. Letronne. Dans un premier essai de traduction, il l'avait rendu par « un de ceux qui sont possède dans le grand temple de Séripais.» κ κάτυχο signifie en effet souvent qui est inspiré, qui est plein de l'esprit d'une divinité. Arrien emploie ce men ten parant d'Action, qui importa les mysètères de Cérès en Sicile, it adjuntpos ceux qui secompagnent son corps s'agitent et poussent des cris comme les possèdes dans les orgisames de Bacchus (de Isid., ch. xaxy, v. et Héliodore (Ethiop, liv. IV, ch. xui') compare des danseurs qui pirouettent sur eux-mêmes à des κάτηχο.

« Une autre inscription (n° 88 de Chandler) mentionne les κάτοχοι τοῦ άγωι οὐρανίου Διὸς. Enfin, dans le poème de Manéthon sur l'influence des astres (Apotelesmatica, l. I, v. 235). quelques vers paraissent se rapporter à ces cénobites paiens.

« Ceux qui naissent, dit-il, sous une certaine conjonction des
planètes, deviennent des inspirés ou des devins. Les uns, se
tenant dans les temples, expliquent les songes, ceux-ci, liés
à toujours dans les cloîtres des dieux, è x-avyfen têuv, out
enchaîné leurs corps de liens indissolubles. Leurs vétements
sont sordides et leurs cheveux, semblables aux crins hérissés
des chevaux, ombragent leur tête sinistre. Ceux-là, dans leur
fureur religieuse, armant leurs mains d'une hache de fer à
deux tranchants, ensanglantent leur propre corps.

« On ne voit pas dans la correspondance de Ptolémée de traces d'une semblable explication religieuse. Mais le soin avec lequel il a recueilli par écrit sea rêves et ceux de diverses personnes de son entourage peut faire supposer que les reclus du sérapéum s'attribuaient un caractère fatidique. On pourrait citer à l'appui de cette supposition quelques passages des discours sacrés du rhéteur Aristide, composition singulière, où quelques personnes ont cru trouver un exemple manifeste de l'emploi du sommeil magnétique dans les temples d'Esculape et de Sérapis. »

M. Brunet touche ici la vérité, puisque dans le papyrus des songes on retrouve un songe de Thagès, l'une de ces deux jumelles. La chose n'est donc plus douteuse. Εν κατοχή veut dire possession par un dieu; mais ἐν κατάγνωτι ε¹ applique aussi a un lieu. Ainsi, traduisez par « le lieu dans lequel sont reclus les possédés, » et vous auræ l'accord des deux versions.

Quant aux autres nations, comment se seraient-elles montrées infdébes à leur mère en n'appliquant pas aux mêmes maux les mêmes remèdes? On connaît du reste toutes leurs conjurations, leurs purifications, leurs cérémonies lustrales, qui ne sont en définitive que l'exorcisme public ou privé, et le débarras des esprits possesseurs, dans la société comme sous le toit domestique.

Presque toutes les maladies étant considérées, suivant la remarque de M. Maury, comme le résultat d'une possession par quelque divinité, il fallait bien que, pour guérir, cette divinité se reitrât; la furure divirie, nême celle qui inspirait les plus consolants oracles, était toujours pathologique; les corybantes, les nympholoptes, les maniaques n'étaient guéris que par le dieu qui les rendait malades, et, sous ce rapport, les fureurs d'Oreste possédé par les Euménides ne différaient des autres que nær leur violence et leur durée.

En attendant que nous pesions la valeur de toutes ces guérisons, n'oublions pas que tous ces dieux avaient contre eux leur origine. Le cachet plutonien étail empreint sur leur front en caractères ineffaçables; tous remontaient en droite ligne aux dieux calachtioniens de Samothrace, c'est-à drie aux terribles dieux de l'Hadès, aux Cabires volcaniques, aux Telchines, dont le nom primitivement dérivé de \$0.yeis, soulager, était devenu, selon Strabon, « synonyme de démon malfaisant, « aux corybentes, dont les folies tournantes s'élevaient jusqu'à la mutilation personnelle, etc. C'est de ces premiers initiateurs qu'Esculage tenait son serpent et son drapeau. Tous ces furieux avaient été ses pères, et c'est d'eux que l'on se recommandait pour étem êux accueilli par leur fils a

D'après cela, on ne doit pas s'étonner beaucoup de ce que nous dil Strabon: que « la plupart de ceux qui avaient aspiré dans les temples le numen divin devenaient théoleptiques ou fanatiques », et qu'en raison de leurs pieuses habitudes cet état ait fini par devenir très-commun chez les Grecs, « qu' avaient, dit Dollinger, beaucoup de termes pour l'exprimer 2. »

^{4.} Strabon, I. XVI.

^{2.} Dollinger, Payanisme et Judaïsme, t. III, p. 253.

§ III.

THÉOPHANIES EN GÉNÉBAL.

Évocations et apparitions formulées dans les papyrus. — Théophanies de tous les ordres bien distiguées par Jamblique. — Théophanies menteuses (áyalyann). — Dieux tutélaires se présentant à l'ennemi.

1. - Théophanies 1 en général.

La vue, la perception des dieux paraît avoir été tout à la fois la chose la plus difficile pour les uns et la plus vulgaire pour les autres.

Manéthon nous représente Aménophis comme ayant vivement et longuement désiré jouir de la présence des dieux, comme en avait joui Horus, l'un deses prédécesseurs 2...

Il aurait pu ajouter : et comme en avait joui si longtemps ce Syphis, surnommé le contemplateur des dieux 3.

Dans les deux passages on se sert du mot tzaphah, qui veut dire contempler.

Quelquefois on implorait bien longtemps cette présence qui, « dans les songes, nous dit M. Maury, était pour ainsi dire journalière, car, ajoute-t-il, une distinction s'était opérée tout naturellement entre les rêves purement symboliques déjà tenus pour des communications d'vince (χεραπερικό) c'est-à-dire qui avaient besoin de l'interprétation d'un devin. et ceux où une divinité, un héros ou l'ami d'un mort se manifestait xn rensexne et lui faisait une reévélation (2649a). C'était cette dernière espèce de rêve que l'on recherchait surfout dans les oracles. Mais l'existence d'un manteion n'était pas indispensable pour que le dieu vint amonner l'avenir pas indispensable pour que le dieu vint amonner l'avenir

^{4.} De toic, dieu, et paiver, briller, se manifester lumineusement.

^{2.} Voir Josephe, Contra Apion., I. I, p. 460.

^{3.} Voir ch. xvi, « Temples, Obélisques, etc. »

dans des apparitions nocturnes. Nous voyons, par exemple, Déméter et Proseptine avertir en songe une de leurs prêtresses de Corinthe d'accompagner Timoléon durant son passage en Sicile, bien qu'elles « iessent pas d'oracle dans cette ville 1. Nous voyons aussal Poseidon apparaître au philosophe Sülipon, ches lui, et engager avec lui un colloque qui finit par un rapprochement 3. Toutefois ces apparitions divines et privées ne constituaient que des cas exceptionnels. Elles étaient, au contraire, iournalières dans les tembes où l'on aliati dormir 3. «

Il est parfaitement prouvé que c'était là le mode le plus ordinaire du viso monilus, c'est-à-dire de l'avertissement en songe, et tant que l'on continuera à ne pouvoir nous fournir aucun exemple d'un songe ad hoc (pertinens ad rem), envoyé à heure faze par l'esprit humain dans un autre esprit, nous persisterons à croire que l'art, le hasard et tous les excitants du monde étaient complétement étrangers à ces apparitions subjectives et journalières.

Elles ne doivent plus nous occuper ici; mais quoique nous ayons produit ⁴ trop d'exemples de théophanies objectives pour nous permettre une prolongation qui deviendrait fastidieuse, nous devons préluder aux mystères, en montrant ces manifestations sensibles à l'état de veille, comme étant le vrai but, la vraie fin de toute ardente et sincère dévotion.

Lucien, dans sa description du temple d'Hiérapolis, nous parle, entre autres merveilles, «des dieux qui manifestent leur présence par eux-mémes, θεολ αὐτοιε ἰμερατέις δ. Plus loin, il voyage avec un prêtre de Memphis qui lui dit

Voir Diodore, xvi, 60.
 Platarque, de Progr. ver., § 42.

^{3.} Religion, t. II, p. 452.

Dans nos deux volumes précédents.

^{5.} Tome V, p. 444. Un traducteur a bien soin de nous avertir en note que le #rræn (par eux-mêmes) doit s'appliquer aux habitants. Cependant il convent que le manuertir port e des dieux qui ressemblent à eux-mêmes, » et il avoue sa préférence pour cette version; ree qui ne l'empêche pas toutefois de se déclade pour la version ordinaire.

avoir pusse vingt-fruis ans dans les souterrains du temple à recevoir des legons de magie di fisi elle-mehre, « Isim autimtem, « comme le disaient du reste beaucoup d'ex-roto. Il faut convenir que si ce prêtre a cur caurer si longiemps avec un dieu qui n'y était pas, il était également étonnant et qu'il flui encore en état de voyager et que notre philosophe ne se soit pas aperçu de sa folie.

Élien nous dit que « c'était par Mercure lui-même que le grand Sésostris avait été instruit dans les sciences sacrées ⁴. »

Voilà pourquoi l'amun, objet de tant de prières et dont notre amen pourrait bien venir, dit Jablonski, était une vraie provocation à la lumière: « Lu.v. adesto ². »

La Recue archéologique de 184\(\frac{1}{4}\) (p. 800) nous donne un des proscynèmes ou actès d'adoration trouvés à El-hammant, et que M. de Sanley traduit ainsi: « J'écrirai (ou je viens écrire). O Dieu souverain, voilà le septième jour que je t'implore, que le Créateur vienne à mon aide et sa venue m'imposera silence. »

Dans le numéro 75 de l'un des papyrus Ausstasi, on trotpre de cuireu détails sur les invocations et les apparitions qui les suivent. Reuvens, dans sa lettre à Letronne, les traduit et les commente ainsi : Il s'agit ici, di-il-i, d'une cérénonie majque par l'entremise de l'amorr ou , pour parler comme le texte, de cérémonies sacrées intitutées Comsécration et compétein de l'amour. »

Le troisième paragraphe commence par ces mots: « Mais quand tu envois l'amour pour exécuter ce que tu désires, prononce seulement cette allocution après avoir levé l'amour de dessus le trapère, c'est-à-dire la table sacrée; après quoi tu verras le fautôme de la fille...

« Mais dans le septième paragraphe il s'agit de l'évoca-

17

^{1.} Eliani Historiæ variæ, l. XII., ch. iv.

^{2.} Panth., I. II, p. 182.

tion d'un dieu et de sa consultation théomancienne. Il ne faut invoquer ce grand nom, dit le papyrus, que dans une absolue nécessifé et lorsqu'on n'a rien à se reprocher. Après quelques formules magiques, IL ENTREA UN DIEU A TÊTE DE SERPENT QUI DONNER LES RÉPONSES.

Quant à l'amour invoqué tout à l'heure sous le non d'amour pareidre, c'estè-dric espri l'amilier, il l'est eucore dans le deuxième paragraphe de la deuxième section: « Je t'invoque, toi qui résides dans la maison; sers-moi, et continue à aller annoneer ce que je te commande, dans tous les lieux où je l'envoie sous la forme de dieu ou de décesse! Toi que les hommes et les femmes révient en disant: « Le feu atient les plus grandes idoles et le ciel a été englouti faute de connaître le cercle du grand scarabée... (le seigneur qui réside au milieu du ciel en éclairant la terre), sers-moi auprès des hommes et des femmes, petits et grands, et force-les toujours de faire ce un est écrit par moi. »

Reuvens ajoute: « Les deux rituels magiques de la collection Anaslasi forment, sans contredit, le commentaire le plus instructif sur les Mystères égyptiens qui portent le nom de Jambique, et le meilleur pendant de cet ouvrage classique pour la connaissance de la thaumaturgie des seçtes philosophiques, thaumaturgie basée sur l'ancienne religion égyptienne. Selon Jambique, en effet, la théurgie s'exerçait par le ministère des génies secondaires. Tout ce qu'il raconte comme théologie, nous le retrouvons comme histoire dans nos papprus. »

Continuons. Dans la dixième colonne on lit: « Je l'invoque, ò toi qui es dants le vide, vent terrible, invisible, toi qui détruis et qui rends désert, roi qui mais pance que tra se fre neller, toi qui es surnommé celui qui ébraule et qui n'à pas été vaincu, je l'invoque, ô Typhon-Seth, jacomplis les cérémonies magiques, et puisque je l'invoque par ton propre nom, tu ne peux pas refuser de m'exauer. Viess a moi, viess a moi, je hais telle maison, telle famille, un tel,

une telle; marche et renverse-les, car ils m'out fait injure. »

Prononcer cette formule, c'était ee qu'on appelait « νττικκε LES DIEUX VERS EN BASI κατάγτων τός θεώς; » Ces formules «'appelaient les ἀγώγιως , comme la victime qu'elles regardaient s'appelait ἀγώγιως.

Mais puisque c'est Jamblique qui doit être notre guide, voyons donc un peu ce qu'il pensait, en son temps, de ces attractions et apparitions divines.

Selon Ini, il faut bien distinguer celles du dieu, de l'ança, de l'archange, du démon, des archontes on principautés et des àmes. « Leurs épiphanies (manifestations) répondent à leurs essences, puissances et opérations. Tels ils sont et tels ils apparaisent à ceux qui les invoquent. Mais les fantômes des dieux sont simples, ceux des démons sont variés, ceux des angres le sont un pen moins que ces demiers, mais un peu plus que ceux des dieux. Les archanges paraisent en même temps doux et terribles, les heros plus doux et des démons. Quant aux archontes, comme présidant à la matière et gouvernant le mondé élémentaire, ils blessent en général ceux qui les voient. Quant aux apectres des ânes, ils ressemblent à ceux des héros, tout en étant plus faibles.

« Quant à leurs effets, les dieux nous montrent ordinairement l'ordre et la paix , les archanges nous les procurent à nous-mêmes avec une certaine efficacité, les angres sont beaux et tranquilles, mais le trouble et la confusion suivent les apparitions des archontes, princes du monde. Ils so présentent avec une grande confiance en eux-mêmes; princes de la matière, ils sont bruyants... Les âmes imitent les héros à un degré inférieur... Les uns et les autres paraissent dans un degré de lumière proportionnel à leurs forces et à l'étendue de leur domination. Les âmes paraissent ombreuses, σκανδέχ... Souvent la vivació de cette lumière qui accompagne les dieux est tele que nos yeux corporels ue sauraient la contempler. En leur présence, nous souffrous autant que les noissons, lorsaviil se

THEURGIE SACERDOTALE.

sont tirés de l'eau trouble et épaisse, souffrent de se trouver plongés dans l'air pur et limpide. Car les hommes, lorsqu'ils se trouvent en présence de ce feu divin, cessent de pouvoir respirer, en raison de son extrême subtilité qui éteint leur souffle naturel. L'éclat des archanges est aussi presque intolérable, quoiqu'il le soit moins que celui de la Divinité. Les anges seuls peuvent être contemplés par les prêtres et sans danger pour eux. La manifestation des démons ne change rien à l'opacité de l'atmosphère et n'est précédée d'aucune lumière « qui, après avoir préparé et préoccupé l'air, puisse recevoir l'impression de leur image, neque præcurrit lux, cui aerem præparanti ac præoccupanti suam ipsorum speciem imprimant. » Aucun rayon ne brille autour d'eux. A l'approche des héros, souvent la terre tremble et l'on entend des bruits étranges 1. Cependant, l'air ne devient pas assez hostile pour que les prêtres ne puissent pas le respirer. Mais la présence des archontes devient plus difficile à supporter en raison du grand cortége de fantômes qui les entoure. Quant aux âmes, partout où elles se montrent, l'air, étant leur milieu naturel, se prête à leur action et recoit plus facilement leur image, »

Jamblique passe eusuite aux avantages et aux inconvénients qui résultent pour les voyants de ces apparitions diverses et qui sont toujours distribués de manière à ne jamais transgresser l'ordre du monde. « Mais à bien dire, ajoute-t-il, c'est nous, c'est notre volonté qui décide de chacune de nos communications.

- « Mais, dis-lu, ô Porphyre, ou ne voit que trop souvent ces dieux et ces démons, même les meilleurs, parler d'eux avec jactance et sans fin, tout en produisant leurs fautômes. Les choses ne se passent pas comme tu l'imagines. Dieu, l'ange, le bon démon apprennent aux bommes, par leurs apparitions, leur véritable essence, et ne tiennent aucun langage indigne
- Il aurait pu dire aussi : « Quand la terre tremble, souvent les héros apparaissent, » Qu'on se rappelle les invasions de spectres au moment des cruptions. (Yoir App., Génies épid.)

de cette essence et de leur bonté. Car la vérité est inhérente aux dieux aussi étroitement que la lumière l'est au soleil; quant aux anges et aux bons démons, ils puisent cette vérité même dans le sein de Dieu.

« Quand donc peuvent se présenter les déceptions dont tu parles? Quand notre art théurgique tombe-t-il dans le péché, et quand se présentent ces fausses images (ἀγάλματα) dont tu parles? C'est lorsque les divinités inférieures prennent l'apparence des supérieures et se font passer pour elles. C'est à l'art des prêtres à les démasquer. Mais il ne faut pas juger d'un art par les erreurs qui s'y commettent. Lorsque les apparitions viennent de mauvais esprits, ils nous montrent de vaines images, comme celles que nous présente un miroir. Mais les dieux et les bons anges nous montrent leurs images ellesmêmes, ipsissimas suas imagines, très-différentes de celles que nous offre le miroir. Et pourquoi nous offriraient-ils celles-ci? Ne serait-ce pas de leur part vouloir induire les croyants en erreur? Quelle utilité pourrait-il y avoir à un tel mensonge? Ne confonds donc plus, ô Porphyre! et dis-toi, que bien que l'hallucination, avoix, et l'erreur en fait de choses sacrées puissent être un péché, elles ne constituent pas un mensonge de longue durée, attendu que ce n'est nullement la connais sance intellectuelle des dieux qui nous unit à eux, autrement tous les philosophes éprouveraient ce bonheur, mais bien les rites et l'ineffable force des symboles, etc. 1. »

Il est impossible de mieux parker, et rien ne prouve davanlace que nous avoir que l'idolàtrie, loin de consister dans les théories, ne consistait que dans leur application personnelle. Ces belles maximes n'empéchaient pas le malheureux Jamblique de se tromper sur ses faux dieux et de prendre le miroir pour l'image elle-même.

Si nous nous en tenons aux Égyptiens en ce moment, e'est pour ne pas tomber dans les redites passées et prochaines.

^{1.} De Hysteriis, sect II, ch. v à xi

Nous pourrions, accumulant les exemples, produire Macrobe affirmant qui au temple du mont Parnasse, en Béolie, on voyait des troupes d'esprits (turbas), danzer et auster, ou bien Coelius affirmant également qu'à Daulie, au temple de Minerve, ces esprits se voyaient en fornes fantastiques de grands chieus, faisant mille caresses aux dévots adorateurs de la déesse, et mille mences aux barbarses méréants.

Nots pourrions en appeler à tous les anciens historiens, sur l'impossibilité de faire pénétrer un chien dans le temple d'Hercule à Rome, comme un oiseau dans celui d'Achille en Borysthène, en raison de la terreur que leur imprimaient les théophanies de ces deux temple.

Hérodote serait encore là pour nous dire que lorsque les Perses conduits par Vervis arrivèrent devant l'autel de Minerve à Delphies pour le piller, ils y trouvèrent des ennemis spirituels qui les recurent à coups de foudre, et qui, non contents de les précipiter du haut en has avec une violence tellqu'une grande partie de l'armée en mourut, poursuivirent pendant longtemps les fuyards, épouvantés de reconnaître en eux les esprits de Philacon et d'Autonoé, auxquels, depuis, ils consacrèrent des éftes et prescrivirent des accrifices; tificaphanie violente qui, à ce qu'il paraît, ne se contentait pas ce jour-là des effets hunineux!

Ils n'étaient pas plus miséricordieux, ceux du temple de lanus qui, s'offrant en personne aux Sabins, le jour où œux-ci forcèrent la porte Viminale, firent couler sur eux un si large torrent d'eau bouillante, qu'il entraina une grande partie des assaillants dans les profondes fissures qui se creusèrent au même moment sous leurs pas.

C'étaient là les théophanies journalières, manifestées enter fois en plein jour et en pleine veille par ces terribles dieuv tutélaires, dont l'apôtre saint Jacques ordonna à son bon ange d'aller lier les forces, exploitées alors par Hermogène et Filetus contre les chrétiens d'Asie.

On conviendra que dans toutes ces dernières occasions il

devonait assez difficile d'expliquer les théophanies comme le fait très-malheureusement à notre sens le célèbre Dollinger. a ll est assez probable, dit-il, qu'il ne s'agissit pas ici d'un simple effet de fantasmagorie théâtrale, mais d'un état artificiel provoqué, analogue à l'insuition magnétique, et d'une sorte d'extase pendant laquelle on se voyait entouré d'une lumière éclatante, comme cos hésychastes byzantins du xiv sècle 4, »

On ne provoque pas un $\acute{e}tat$ dans les rangs d'une armée, et l'on ne magnétise pas des populations.

Tout au plus ces vaines hypothèses pourraient-elles revêtir une ombre de probabilité dans les théophanics des mystères. Abordons ce grand sujet.

\$ IV.

Mystères, — Appréciations modernes, — Appréciations antiques. — Journal et vrai génie des mystères, — Secret final inapercu.

1. — Mystères; appréciations modernes.

Qui n'en serait pas frappé?

Pendant que toutes les religions, toutes les sectes, toutes les associations mystiques de la terre dérobent insolemment au vulgaire ce qu'elles ne divulguent qu'à leurs seuls initiés, à savoir l'essence cachée, le sens fermé 2 du mot d'ordre conflé sous peine de mort à leur discrétion terrifiée; pendant que cette révélation confidentielle se fait la nuit, au milieu des

Dollinger, I. III, 29.

^{1.} Nystère vient de soito, fermer.

cénèbres et dans les plus mystérieuses profondeurs du temple ou de la forêt, seuls entre tous ces cultes, le judaïsme d'abord et le christianisme ensuite prodiquent mystères et miracles à la face du soleil, comme ils prêchent leurs doctrines sur la montagne ou devant les masses ameutées du Colisée et du Forum.

C'est à toute l'armée de ses fidèles, campée dans les plaines du désert, que le Dieu des Juifs enjoint de contempler les fenx du Sinaï; c'est à chacun d'eux qu'il permet d'interroger Moïse, de consulter à son choix l'éphod ou le funumini, et de reueillir, par l'organe d'un grand prêtre, leur scruppleux interprête, les propres paroles prononcées par cette gloire de Dieu dont tout les invite à contempler l'éclai. « Deu locutus sum cis.; je leur parlais par ma bouche, » disait plus tard cette Gloire elle-même s'.

En debors de ces divins oracles du Décalogue et des prophètes, l'Ancien Testament ne réserre aumen vérife sesentielle, aucune révélation transcendante, ce qu'on appelle tradition constituant la vérifé non écrite, ou tout un ensemble de détails et de développements que la foule possède or a le droit de posséder dans la même mesure que le poutife et le prophète.

Dans le christianisme, la répartition des faveurs célestes et des comaissances divines devient bien autrement démocratique encore, et s'il subsiste un privilége, c'est en faveur « des pauvres d'esprit qui posséderont le royaume, » on bien en faveur « des petits enfants dont les anges voient sans cesse la face du Père céleste, » Il ne faut pas s'y tromper : ce qu'on appelle la doctrine secréte des premiers siècles n'était que l'enseignement gradudé des cardéclumènes, on le mystère complet dissimulé à l'inquisition des bourreaux. En fait de «cience, saint Paul se fait gloire de n'en avoir qu'une seule, celle de Jésus ressussété, comme en fait de rives. l'Égis en n'en

^{1.} Voir notre chapitre xx.

reconnaît pas de supérieur à la fraction du pain et du vin qu'elle distribue à ses enfants 1.

Donc, l'Église chrétienne n'a d'autre initiation que le baptême, et d'autres rites que ceux dont elle communique à tout le monde toutes les raisons, tous les mystères.

Voyons à présent ses rivales.

Notre science officielle, condamnée fatalement, en raison du préjugé qu'elle professe, à n'éviter aucune erreur, devait rencontrer sur les mysières les mêmes difficultés qu'elle a tronvées partout, et de bien plus grandos encore; toutes les formes du pagaisme, depuis le fétichisme jusqu'à l'authropolatire et depuis la divination jusqu'aux mysières, relevant d'un même ordre de causes, il devient évident que celui qui se laisse prendre à certaines erreurs ne peut devenir clair-voyant tout à coup à propos de toutes les autres. Nous allons nous en assurer.

Un homme que la science officielle se gardera bien de récuser, M. Sylvestre de Sacy, posait, à propos de toutes ces questions, un principe de la plus irréfragable vérifé: « Il ne faut pas se dissimuler, disait-il, que souvent l'indugence pour le paganisme, chez des savants qui, malgré leur érudiion, sont dupes de ses impostures, augmente dans la même proportion que diminue leur respect pour la religion révélée, et que ceux qui trouvent dans la mybologie les dogmes fondamentaux d'une religion éclairée, ou les systèmes d'une philosophie transcendante, sont le plus souvent ceux-là mêmes qui ne voient dans l'Ancien et dans le Nouvean Testament qu'une mythologie faite par l'enfance des sociétés et propre seulement à des hommes simples et grossiers?; »

^{1.} Malgré tout ce que les protestants ont pu dire sur une certaine gaose uscience secréte, particulière aux prémiers siècles, il demeute bien prouvé qu'elle n'avait absolument rien de fundamental et d'essentiel, puisque Udement d'Alexandrie, qui en a le plus parié, renvois toujours ceux qui voudraient la consaître à la Bible et aux prophètes.

Note de Sylvestre de Sacy, à la page 63 du vol. Il^e de Sainte-Groix, sur les Mustères du paganisme.

Rien n'est plus vrai; ce que les mystères chrétiens peuvent espérer de mieux aujourd'hui, c'est d'ètre égalés, ou, tout au plus, légèrement préférés à leurs prédécesseurs.

« Les mystères de la Grèce et de Rome, dit le bien intenionné Creuzer, peuvent être considérés comme une sorte d'introduction au christianisme, bien que cette religion divine, grâce à son essence plus épurée encore, surpasse la gloire des Éleusinies 1,

« Plus épurée encore....» ce n'était pas peu dire, et le christianisme doit lére fier, car Creuzer a trouvé le moyen de consacrer tout un volume au sublime essor de la peusée des mystagogues d'Éléusis et d'Athènes. « Cest dans l'essence même, dit-il, et dans la plus haute idée de ces déesses (Proscepine et Cérès), que le dogme de l'unité dirine doit se révéler à notre science moderne comme il se révélait à la foi des anciens... Cérès et Proscepine, se résolvant l'une dans l'autre, ne formaient qu'une seule et même divinité, qui était considérée comme la matrice de tous les dieux... Mais pour parvenir à comprendre la raison pour laquelle ces deux déesses furent exalées jusqui à ce comble d'honneu. il faul... suivre la roude que pareourul cette doctrine, et reconnaître son véritable point de départ, qui est... l'île de Cérèt 2. »

Il faut en convenir, il est bien malheureux pour le christianisme de ne pouvoir héritre des mystères, qu'à la condition de remonter à l'île de Crète, patrie de Jupiter et de Baechus, herezau de leurs amours et thérâtre de l'enlèvement de Proserpine par Pluton; à cette lédont les habitants ont été marqués d'un fer chaud par saint Paul, qui les appelle « des éternels menteurs, »

Ainsi, sans ces Crétois et le sublime essor de leur pensée, le dogme de l'unité divine conraît un bien grand risque!

Il est vrai que Crenzer se dit très-frappé, et nous le com-

^{4.} Religions, livre VIII, Cérès et Proserpine, p. 1.

^{2.} Ibid., p. 346 du tome VII.

prenons, de voir sa Proserpine réclamer l'immolation rèshistorique de la fille d'Érechthée, dont les descendants régnèrent, à ce même prix, si longtemps sur l'Attique; mais que voulez-vous? cette Gérés-Proserpine « ressemblait alors à l'isis en colère des Égyptiens, à la redoutable Cali de l'Inde ou à la Diane taurique qui avait soif de sang... A ce prix, d'ailleurs, furent achetés et le paix et le repost, »

Peut-être Creuzer aurait-ii dét moins prappé s'il edit réfléchi davantage à l'épithète de chthonia (terrestre), donnée à sa décesse et même à sa malheureuse victime. Cette épithète est si voisine de celle de catachthonia (l'infernale), qu'on les donne indiffernment à la mêre et à la fille. Mais, quoique noblesse oblige et que « l'abine appelle l'abine, « Creuzer aime mieux voir symboliquement, dans tout ce culte, « les amours de la Terre et de la Mer, les premiers enseignements agricoles, l'inage de la vie, de la mort et de la résurrection, le culte de la Lune, les symboles de l'abilité et du miel, de l'arian et de la voix des oiseaux, de la flamme qui illumine et purifie, etc., symboles matériels, dont les dieux surent tirer, comme un dépôt précieux qu'ils se transmirent d'âge en âge dans les saints mysètres, les dogmes d'un être divin, éternel, unique, et d'une à me impériesable ? «

Mais quelle était donc, selon le penseur allemand, la doctrine enseignée dans les grands mystères ?

« Tout, dii-ii, à l'exclusion d'une métaphysique abstraite? » Mais ators que faisait-on de celle-ci?... « De même qu'à la législation du Sinai se lie étroilement l'Évode, et de même qu'au Décalogue de Moise se rattache l'histoire entière du peuple de Dieu, de même Étêusis avait son décalogue dans les commandements [agricoles] de Triptolème; puis, en remontant encore, elle avait son evode lévitique et sa genèse; puis les grands êtres comiques apparaisaient auc reprarts des initiés.

^{1.} Religions, p. 665.

t. Ibid., p. 713.

et de ces représentations scéniques. les vérités d'un Dieu unique et éternel, de la destination du monde et de celle de l'homme, passaient dans le cœur des époptes 4. »

Il y a du vrai dans tout cela, mais nous chercherons tout à l'heure pourquoi « ces êtres cosmiques étaient, ici, nécessairement inventés, » lorsque l'auteur dans un moment d'éclairet, nous afirmait tout à l'heure que « c'étaient littéralement des incarnations; » nous lui demanderons ensuite pourquoi il falhit être époptes, c'est-à-dire voyants, pour accepter, de comédiens en chair et en os, des vérités contraires à l'enseignement nornal du sacerdoce. Enfin, nous chercherons avec lui s'il est vrai tout à la fois que « les saints Pères eurent raison de combattre de toutes leurs forces de telles institutions, comme les patens eurent raison de les défendre, et s'il est vrai qu'entre ces deux camps une noble paix soit venue réconcilier ceux qui en étaient dimes 2. »

Pour notre part, nous en doutous,

M. Guigniaut, disciple et pour ainsi dire doublure, tout à fait digne par son immense érudition, de son chef d'emptoi Greuzer, ne pouvait s'en éloigner ici. Le défendre contre les sarcasmes rationalistes et antiallégoristes de Voss et de Lobeck, paraît être sa préoccupation dominante. Selon Greuzer, l'espirit pélasgique, aidé de la tradition égyptienne, avait créé tout ce vaste échafaudage de métaphysique allégoristique; mais Voss et Lobeck n'avaient pas en de peine à lui démontres que « la profunde barburie pélasgique était incapable d'en comprendre même le premier mot ; a mais alors, qui donc avait combiné sur tous les points à la fois tant de « vues sublimes, sur la théologie transcendante. applicables par un hasard merveilleux à tant de personnages três-historiques, comme à tant de spécialités topographiques? Selon Vos«, c'étaient les poftes; mais Homère en parle à peine. Mors

^{1.} Religions, p. 814.

^{2,} Ibid., p. 829.

c'étaient les prêtres, reprend Lobeck; mais à son tour Muller lui montre la bonne foi de ces derniers subissant eux-mêmes le joug qu'ils imposent, et conclut à ce que le principe générateur des mystères doit dériver immédiatement de l'essence propre des cultes chthoniens. » Mais qu'entendez-vous par essence propre, car une essence propre peut inspirer de grandes œuvres métaphysiques, mais ne les rédige pas elle-même? Question embarrassante, car, ainsi que le dit M. Guigniaut, « Creuzer se voit forcé lui - même d'accorder la préexistence des dieux de la nature dans ces cultes chthoniens 1, n Alors nous v voici, et nous tenons nos auteurs. Pas le moins du monde, car pour Voss comme pour Lobeck, pour Muller comme pour Preller, pour Creuzer et M. Guigniaut, pour tous enfin, ces dieux chthoniens ne sont iamais que les puissances de la nature, c'est-à-dire les forces brutes et aveugles personnifiées par la superstition générale, de sorte que nous voici en présence de constructions théologiques gigantesques, sublimes, et dont les auteurs ne peuvent avoir été ni des peuples bien grossiers, ni des poètes bien silencieux, ni des prêtres bien convaincus, ni des dieux bien aveugles.

Cette ressource nes nux était cependant la dernière, elle était le seul mot de l'étigne. Creuzer en est convenu; mais un simple préjugé la brisant entre les mains de tout le monde, il ne nous reste plus que l'autocréation spontanée des mystères per cus-mêmes; elle servira de pendant à l'autocréation spontanée du langage, inventée par MM. Renan et compagnie.

Du reste, pour M. Guigniant comme pour son maître, « il est certain que les mystères d'Éleusis current par-dessus tout une influence morale et religieuse, qu'ils réglèrent la vie présente et enseignèrent à leur manière la vie à venir. Ils la promirent aux initiés, sous certaines conditions de pureté, de putété, de justice. S'ils n'enseignèrent pas également le mono-

^{1.} Guigmaut, Notes sur le livre VIII, p. 1198 et 1200.

théisme, quoique Creuzer n'ait vu que lui dans les mystères, et bien qu'il y cut été la négation du paganisme lui-même, rien n'est plus vrai : ils entretinrent dans les âmes le sentiment de l'infini, et, après tout, de Dieu 4, »

Quant à leurs rapports avec le christianisme, leur vainqueur, « bien que ce dernier ait reçu quelques blessures, une recherche attentive prouverait qu'une bonne partie de ce qui, dans les Églises catholiques de la confession soit grecque soit romaine, u'est point évangifique, surfont ce qui concerne les rites et les formes extérieures du culte, n'est en quelque sorte que le baçage emporté par les mystères du paganisme quand ils passèrent dans le camp ennemi? . »

M. Maury, admirateur et disciple de M. Guigniaut, comme ce demier l'est de Greuzer, ne pouvait guère s'ébigner de ces cerements paternels. Cependant, comme dans la préface de son livre il avait dit que « jusqu'ici, dans l'étude de la religion, on ne s'était presque jamais eccupé de ce qui en fait l'essence même et le fondement 3, » on pouvait espérer qu'il finirait par adjoindre au sentiment religieux » la théophaie sansi laquelle le sentiment religieux serait demeuré à l'état platonique; et comme dans la même préface il reprochait à Greuzer d'avvir « trop négligé le côté historique et pragmatique ou corcluant de la question 4, » on pouvait espérer qu'il y donnerait tous ses soins.

Hélas! l'histoire est étudiée, et la pragmatique reste la même.

Néammoins, quant au point de départ et à la marche ethurgraphique des mystères, la prudence de M. Maury nous charme d'autant plus qu'elle s'appuie sur l'une de nos plus fréquentes redites: à savoir qu'il n'y a pas de patrie proprement dite pour les cultes, hors une seule, la primitive, et que partout

^{4.} Guigniaut, Notes sur le livre VIII, p. 4247.

^{2.} Religions, t. I. préface.

^{3.} Id., ibid., p. 1204.

^{5.} Id., ibid., p. 1432 et 1160.

où les dogmes sont oubliés ils renaissent comme d'eux-mêmes.

« Un fait digne de remarque, divil., c'est que des mystères d'un caractère très-analogue à ceux des Grecs ont été observés chez des populations sauvages, n'agant janais eu arec les autres peuples de l'antiquite la moiudre relation. Dans un grand nombre de tribus américaines, que d'initiations secrétes pour établir une relation directe avec les esprits Chez les indigènes de l'Amazone, initiation de Juraparis c chez les nègres, danses orgiastiques, image frappante de celles des bacchanales; chez les nègres du Dahonney, et sur toute la chée occidentale de l'Afrique, les mystères bien connus du Vaudoux, etc. En présence de ces faits, ou comprend qu'on n'ait pas besoin d'aller chercher dans les mystères de l'Egypte et de l'Asie, dans ceux des religions perse et assyrienne, l'origine des mystères helleniques, etc., 1, «

A la bonne heure I on finira peut-être par comprendre que tant d'écoles diverses, si conformes quoique si séparées dans le temps et dans l'espace, ne peuvent avoir eu d'autre fondateurs que ceux pour lesquels l'espace et le temps ne sont absolument rien.

« Au reste, ajoute M. Maury, l'objet des mystères était d'exciter fortement le sentiment religieux et de donner de la Divinité l'idée la plus auguste. C'était un enseignement tout analogue à celui que donne l'Église catholique dans ses cérémonies, et notamment dans celles de la messe, où se trouve reorésentée symbolicument oute la nassion d'Urisi 2.

« La transmission de certains objets était un véritable sacrement. Au nombre de ces vérités que la vue des mystères faisait pénétrer dans l'esprit des initiés, il faut placer avant tout l'immortalité de l'ame. Ces solennités avaient donc non-

^{1.} Religions, p. 305.

t. Id., ibid., p. 336, 339, 340.

^{3.} Id., ibid., p. 336.

seulement un but didactique, mais encore une action moralisatrice; elles épuraient la notion de la Divinité 1, »

Il est bien vrai, et M. Maury le reconnaît avec franchise, que « ce culte, comme celui de toutes les divinités chthoniennes, avait bien quelque chose de secret et de quelque peu effrauant 2. Chez les Mystes, la nudité de la plus grande partie du corps a certainement contribué aux accusations d'obscénité que les néophites chrétiens dirigèrent contre les mystères 3. »

Mais, que voulez-vous? c'est que « le sentiment de la pudeur était devenu plus délicat. »

Il ne faut pas oublier qu'en dépit des apparences, Cérès et Déméter étaient avant tout de « chastes déesses 4, » que les Thesmonhories, entre autres, étaient le triomphe de leur sexe, puisque les hommes n'y étaient qu'au second rang 5, bien que « toutes ces autres solennités de la Grèce, désignées sous le nom de mystères, fussent très-loin d'avoir le même caractère de maiesté, d'isotérisme et de moralité que ceux d'Éleusis 6. n

Ce dernier trait dit tout ; et nous allons juger par cette dernière moralité de celle des mystères grecs en général, bien supérieure du reste à celle des mystères égyptiens et phrygiens, sur lesquels tombèrent surtout l'indignation des Pères et des chrétiens 7.

Écoutous maintenant M. Renan : « Ou'était-ce donc que ces éleusinies sur la majesté et la sainteté desquelles l'antiquité n'a qu'une voix? Rappelons-nous que le nom de mystère a été emprunté par l'Église au langage païen. Représentons-nous le mystère chrétien, le prototype de la messe, qu'y trouvons-nous?

^{1.} Religions, p. 341, 345.

^{2.} Ibid., p. 320.

^{3.} Ibid., p. 337.

^{4.} Ibid., p. 376.

^{5.} Ibid., p. 223. 6. Ibid., p. 277.

^{7.} Ibid., p. 346.

Un grand acte symbolique, accompagné de cérémonies significatives, un drame mystique; des rites commémoratifs d'un fait historique ou considéré comme tel, à part l'immense supériorité du dogme chrétien, à part l'esprit de haute moralité qui pénètre sa légende; s'il nous était donné d'assister à un mystère ancien, pourrions-nous y voir autre chose? Un ensemble de représentations calquées sur une fraude pieuse, et toujours relatives au passage d'un Dieu sur la terre, à sa passion, à sa descente aux enfers, à son retour à la vie. Un jour, c'était la légende de Cérès et de Proserpine; on rendait hommage à la mater dolorosa (da-mater ashœa, la mère triste), probablement une statue représentait Cérès en addolorata, en vraie pietà; un autre jour, on buvait le cycéon; il s'y mêlait des cérémonies orgiastiques, burlesques, licencieuses. » C'était comme un sacrement agissant par sa vertu propre, un gage de salut conféré par des signes sensibles et des formules consacrées : les effets étaient civilisateurs, consolateurs, spiritualistes au point de vue de l'immortalité de l'âme1, »

Ce qu'il y a de plus triste dans ces déplorables rapprochements, c'est qu'ils sont fondés en partie. Nous avons déjà vu, et nous allons voir dans la nôte qui va suivre, qu'une sorte de messe chrétienne avait été célébrée plus de quinze cents ans à l'avance sur des autels et par des prétres interdits; nous allons nous assurer tout à l'heure si celle d'Éleusis ne l'aurait pas été par des galetires, par des prostituées et par des dieux salyres. Le tout pour donner, comme disent nos modernes interprêtes, l'idée la plus auguste de la divinité!... Décidément, M. Guigniaut a raison : avant d'assister à cette messe des grandes fêtes, il faut consacrer quelques lignes à la messe ordinaire des nalens.

1. Renan, Études religieuses.

I. a LE CLERGÉ, LA LITURGIE ET L'ORDINAIRE DE LA MESSE CHEZ LES PAIENS. » — N. B. Les détails qui vont suivre sont, pour la plupart, empruntés par nous au grand ouvrage de Du Boulay et confirmés sur pressure tous les points par celui du bénédictin Montfaucon.

Commo les nôtres, les épicuriens de l'ancien monde avaient sur les bras un parti clérical dont l'organisation ne laissait rien à désirer; les augures, les vestales et leurs abbesses, les clercs, les lecteurs, les sacristains, les prêtres et les pontifes de tout rang formaient un ensemble parfaitement hiérarchique, présidé par un sonverain pontifo, élu par lo sacré collége, comme le pape l'est aujourd'hui par nos cardinaux réunis. Leurs devoirs, leurs droits, l'étendue et les limites de leur pouvoir étaient définis avec le plus grand soin par uno sorto do droit canon, qui ne s'óloignait pas considérablement du nôtre, si nous en croyons Du Boulay. Los décisions de ces grands pontifes avajont le mêmo éclat. Quoiqu'elles réglassent en général les plus grands intérêts de la société civile et religieuse, « elles n'en connaissaient pas moins de toutes les affaires privées un peu graves, telles que dispenses de mariages, cas dirimants, pénitenceries exceptionnelles, et de la mêmo facon que la cour de notre officialité en connaît aujourd'hui.» Ou'on juge des qualités, des mérites et surtout do la piété oxigés chez le pentife qui assumait toutes ces charges, par tout ce qu'on exigeait déjà du plus simple prêtre, comme pureté de vie et comme sincérité de vocation.

On était bien autremont difficile encore sur colle des vestales, pour lesquelles il y allait, dur resid, est iterribes inérêts Luer réception se passait absolument comme celle do nos religiouses. Cétait, prostereios sur les dilles du temple, que cheune d'elles écoatist le long, et maggingue sermout mas leques on lui représentait le vrai bonbeur qui aliait saivre le sacrifice de ce bomber imporeți s' amépriable est ci court. On s'éventait surtout trévelane bomber imporeți s' amépriable est ci court. On s'éventait surtout trévelane conseniement, on lui rasuit les chevvex, on la chançeait d'abiles, ot l'abbesse on mêre des vestales lui domait l'accoloide (n).

Passons au cutto à présent. Nous n'en sommes plus au temps où Romulus et surtout Numa l'organissient au fond d'un bois ou sur les bords d'une fontaine, mais peu-dre le fond des sescrifices et du culte différait-il, un peu moins qu'on un le suppose, de celui que nous offraient les temples, puisque nous vovons ce Numa instituer, sous la direction de sa nvmbe. ces cheris-

(a) Duey a Utalkarmane et apple hai Vallew Merime (I.1, chap. 1), nom mottrent un de condernera popule d'amilia, compande d'avoir lamis étanções fem scars, é appendents de l'amil et écrimat en herant les mans su civil : « auvern aux « varu», gardienne de forma, amistement, je vous en conquer, dans l'extendite ols) pen terrores, en amin de mensarires, de ma chantel, a la la puezie de men lame et de men verps, « si je veus ai offencie, hinte su motta chantel, a la la puezie de men lame et de men verps, « si je veus ai offencie, hinte su motta plante su recorde et me converte forcies et je vegernel (voltamane) inceptient.

Nons verrons plus lein le miracle obtenu par une autre vestale, accusée d'une eutre faute, mirache qui censistai à porter de l'ean dans un crible saus en laisset tember une seule goutte, et qui prove sa parfatte innocence eux peux du presple antier.

ties ou sacrifice de la farine la plus pure, que nous allons retrouver tout à l'heure au pied de tous les autels.

Nous avons déjà vu que l'emplacement des temples était désigné par le blation, hocatules, ou baptent divinitabile des augures. Alors on benissait cet emplacement, on y érigent un monument dont on faissit ensuite la déficiece avec une grande solomilé. Valère Natime (I. V. ch. 1), pour nous donner une idée du respect qu'on apportait à cette cérémonie, nous reconte qu' « un pontié, du nom d'iffortaite l'artillist, faisit un jour sur le Capitele à déclie cace d'un tomple au grand Jupiter; au moment où il en toucchit le porte en récitate les pardes services, il appront que son fils vient de mourir, et cependant as main reste pouée sur cette porte, tant était grande sa crainte d'interrenpre un si grand sacrifice (a) 1.

Maineant que la dédicace est terminée, soulevons le ridava et poléctrons dans l'indérieu de déduraus, ou docum labrau, lliètellement a sasemble des dieux ou de leurs statuos, « On l'appelle encore fanum, de fari, parler, parce que c'était li que se sopérimient les oracles. Quant à l'aditus de khow, n'entrer pas), ou atrium latens, attec acché, le vulgaire vie pentral teste. C'était le asint des soints, étécne. Le saint pontile y entrait pas que, par an, comme chez les luifs.

Voici bien encore, comme chez ces derniors, les deux tabernacles contenant la farine pure et les insignes du pontife.

Voici les tables-autels dont nous avons trop parlé déjà pour en parler encore.

Mais silence l'Office va commencer; la foule arrive, et sa première action est de s'approcher du bénitier de marbre ou de bronze, qui se trouve à l'entrée de la nef, d'y prendre l'eau lustrale, et de rendre grâces, aussitôt après. à la divinité (b).

« Je dis plus, ajoute le bon Du Boulay, lo sacristain du temple se tient à l'entrée et arrose, avec un goupillon ou quelque rameau trempé dedans, ceux qui entrent. Ces goupillons s'appelaient aspergilla, et les bénitiers, labra aqua lustralis. »

A cette première purification en succède une seconde, car « le clerc se promène au milieu du peuple, l'aspergeant comme le font nos curés. »

Les fidèles s'approchent ensuite des autels, s'agenouillent, baisent la terre, tendent les bras aux statues, embrassent les autels et marmottent des prières (c).

Quant aux prêtres célébrants, Du Boulay, sur la foi des plus anciens auteurs, et, en particulier, sur celle de Gyraldus (61° syntag.), nous les montre

⁽a) Horatias pulvillas cum in Captolio Jov. opt. max. adem positier delicaret, interque nuncupationem solemnium verborem postem teoes moratum esse filium suum acidiset, seque maxum à posts removut, se tauti empli delicationem interrumperet.
(i) Qui adecunt templa seignos asperguat, postes offerunt numérobus grates (aunt Justis, nartyr, Apole, 37).

⁽c) Tibulic appelle cela « manibus prorepere, aras ampleti, » (l. I et V), et il ajonte qua « Japiter était toujours présent quand on le prait ainsi, » (l. IV).

procédant d'abord à l'excommunication des coupables, comme dans la primitive Église, et les vouant à Satan, comme nous l'avons vu pratiquer par saint Paul, L'était le dévouere diris, le dévouement aux cruels (a).

Paul, C'etait le devouere diris, le dévouement aux cruels (a).
D'autres compables, au contraire, étaient resecrati ou réhabilités.

Après une méditation asser longine, on voyait les prêtres mouter à l'autel, endouvris dus chaines, de avolytes, des enfants de chaires, retrouser gentment, encessant continuellement lois statues, «thure perpetuo, » aspergenat les lideles jouqui è on que le collèbrant entonnial, les mains elevées, une sorte de prefiere admèsse à Jausse et à Vesta, dont, on général, les mons terminainent toutes les oraziones. Après eux, il invoquait tous les dieux par une succession de crivires à haute vice ou simplement metalles.

Vers le miliru de l'office, il y azuit le prione, avec force prireres pour l'emer. Pich se chefs, etc. En Egypte, c'était, seón Apuile (II), le grammate qui monisit en chaire, au milire des pastophores, et Du Boully d'ajouter : es eput-li rien voir de plus approchait de notre prione, si on a'aime mieux dire que c'est la même chose, hormis qu'ils n'avaient pas la connaissance du vira Dieu ? »

Le reste de la messe comprenait l'immolation, l'occision et l'oblation. L'oblation se faisait à peu près dans les mêmes termes que notre Suscipe.

Quant à l'immolation ou premier acte, sa véritable étymologie était «molte illatio,» autrement dit le dépôt sur la tête de la victime de la mola, ou cer-

tain levain fait avec de l'orge, du froment et du sel (b).

Le second acte était la libation. Le prêtre premit du vin avec le sympulle dans un vasc ait comme une grande coupe élevée sur un trépied; il en godtait, en faisait goûter aux assistants, puis le versait sur le front de la victime en lui disant: « Sois frappée et puribée PAA CE VIN INFERNAL, mocta sis VINO INFERNA esto. PAS CE VIN INFERNAL, mocta sis VINO INFERNA esto. PAS CE VIN INFERNAL MOCTA SIS VINO INFERNA PAS CE VINO INFER

Mais l'essentiel était de savoir si les dieux avaient agréé le sacrifice; Du Boulay en fait consister la preuve dans la convulsion qui devait s'emparer de la victime, sans qu'elle mainestât la moindre peur ni résistance (choses naturellement inalliables) (c).

On n'immolait jamais sans avoir acquis celle preuve. Venait enfin la confession. Dans les sacrifices d'Isis, par exemple, il fallait dire si l'on avait manqué aux jeûnes et à l'abstinence voulus, et le prêtre vous imposait une pénitence.

Quant au banquet sacré, il faut savoir distinguer entre les communions spiritualisées que Me Gerbet nous a montrées autour des autels d'Echatane, et consistant dans la manducation de la farine et dans la boisson du hom,

(4) Platon, un livre VII des Lois, défend eux prêtres et eux prêtresses d'excommunier légèrement.

(b) Ante aras, spargiague mois caput, improbe, salus.
 (Bor., ast. 211, v., 900).

(c) Macrobe, Florus et Saétone disent que « César, le jour de sa mort, avait sacrifié cent victimes sans pouvoir en faire agréer une seule. » et les communions symboliquement grossières qui consistaient dans l'assimilation des viandes sacrées, c'est-à-dire du corps et du sang de la victime immolèe, ce qui revenait toujours au même mystère (a).

Dans ce dernier cas, après avoir encensé LES TABLES et prié les dieux de bénir le festin (epulum), on mangenit avrc les prêtres, debout (b), s'entretemant de choses pieuses et souvent des défunts (c), enfin on buvait à son bon génie (ἐγαλλοῦμων), après quoi il n'était plus permis de rien faire (d).

Le prêtre alors conjurait les dieux de bénir l'assemblée per Janum et Vestam, et, se redournant vers le peuple, il le congédiait en ces termes : « Populis missio est, » ou tout simpéement « les, missio est, » à quoi peuple répondait « Feticiter, » ou « à la bonne heure, « ce qui revenait à notre Amen.

Ce « populis missio » se disait en grec λαιις άφιζις, mais à Rome on remplaçait ces mots par ilicet, c'est-à-dire il est permis de se retirer.

Arrètons-nous ici et méditons un moment sur cette similitude la plus parfaite au sein de l'antagonisme le plus complet.

SIMILTURE I le libre ponsure est ravi devan cette précendue démonstration de nos emprants, comme si nous n'avoires pas les previews monumentaise de la nissance et de l'organisation graduelle de toutes ces céremonies, inscrites dels les premières heures du christianism dans nos catombse, où, certes, no permières martys ne s'amussient pas plus à lire les liturgies égyptiennes et persanes, pour leur d'entre l'organisation de sint soit ascribe, qu'ils ne s'amussient à se rappère les pains encharristiques du bon Numa ou les mystères de Bockes, dieu pain étre l'apprentant de l'apprentant d

Tout cela naissait de soi-même et s'organisait insensiblement, et loin de tout souvenir, si ce n'est celui d'un culte primitif et modèle de tous les autres, qui ne demandait qu'à revivre sous les voûtes de nos premières basiliques.

Personne n'a jamais nié ces frappantes similitudes extérieures; il en est d'elles comme des rites juifs et égyptiens dont nous avons entendu Clément d'Alexandrio nous dire qu'il s'avaient tous été noachides avant de porter ces deux derniers noms: a Simillima ænigmata Ægyptiorum ac Juderorum.

N'avons-nous pas vu, dans le déseri, des Juils instituer, sous la dictée de leur dieu, et sans aucun emprunt, tout ce même cérémonial d'une vraie messe primitive?

⁽a) Voir vol. II de ce Mémoire, chap. vm.

⁽b) « Vous mangerer l'agueau debouf, » dissit l'Exode à propos des recommandations pascales.

⁽c) Votr Apulée, l. IV.

⁽d) Nou reon del, del bescoup de choes sur con feithe et an creit table des fermes, force avena fuel la part de partes cello des desses. Mais i after ajuspiere que ce qui eredat de feithe destructural parte production de me bouchere de la veille, ce qui explice partainement estate officiame destat destructural parte destructural explication de la consideration de la consideration

Eh bien, c'est de la même manière et sans communication aucune que ce culte primordial renaissait aussi partout sous la dictée des démons.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire tous les détails de leurs sacrements, soit dans Tertullien (de Præscr. hæret., ch. xL), soit dans saint Justin (Apol., II, 98.)

Le pape saint Léon a donc cu raison de dire que toutes ces imitations n'étaient que le reflet du « grand sacrifice du genre humain, qui n'a jamais cessé dans aucune antiquité (a).

Ces sacrements, et jusqu'au nom de pape, les Espagnols les retrouvaient an Mexique (b), comme nos missionnaires les retrouvaient au Thibet.

Mais nous avona dis a similitude parfuite dans un antaponisme complet; or, pour bien daibilir ce demire, il qualitat dis bien refiderià à la table de denons de sinit Paul, a has es immolations denoniques, a su evino rereato un in INTRALA, seu requel le gend petre ne dissimilari fren du til Pierre, et etalia i bout ce qui faissi l'aime et le fond de toutes ces messon moins acreliges, que celles du sablat et de nos sorvieres du moyen fge. Pour nose acreliges que celles du sablat et de nos sorvieres du moyen fge. Pour nose acreliges que celles du sablat et de nos sorvieres du moyen fge. Pour nose avoir vu des appriciations molernes à leur sujet, voyons ce que les anciens en censaient.

(e) « Sacramentum generis humani in nulla antiquitate cessavit. » (b) Voir Autoina du Solis, *Histoire du Mesique*, L. III, et surtout l'abbé Brasseur, de Boutbourg, déjà cité bien des fois.

2. - Appréciations antiques des mystères.

Mais, peut-on nous dire, comment s'y prendra votre logique pour infirmer le témoignage des anciens? Pindrae n'at-il pas dit: « Heureux celul qui descend sous terre ainsi initié, il connaît la fin de la vie et le royaume donné par Jupiter? » Le sceptissime de Cicéron lui-même ne s'est-il pas courhé devant la sublimité des mystères, alors qu'il s'écriait : « Les initiations n'apprennent pas seulement à être heureux en cette vie, mais encore à mourir avec une meilleure espérance? ? »

Pausanias, Strabon, Diodore n'ont-ils pas encore renchéri

^{1.} Fragm., ch. ix.

^{2.} Ciceron, de Legibus, t. II, ch. IV.

sur l'enthousiasme de Cicéron? Plutarque ne se console-t-il pas de la perte de sa femme en pensant à son initiation? N'avait-il pas puisé dans les mystères de Baccitus la certitude que « l'âme demeure incorruptible et qu'il y a un avenir 1? »

C'est vrai; Aristophane a même été plus loin qu'eux tous : « Tous ceux qui participaient aux mystères, dit-il, menaient une vie innocente, tranquille et sainte; ils mouraient en comptant sur la lumière des Champs-Elysées, tandis que les autres ne devaient s'attendre qu'à d'éternelles ténères ². »

Plus grave et plus sévère, Sophocle, l'honneur du théâtre athénien, ne craint pas à son tour d'appeler les mystères « les espérances de la mort. »

Et quand on pense à l'importance que les États attachaient dans le principe à la célébration exacte des mystères, aux stipulations qu'ils formulaient dans leurs traités pour la sécurité de leur célébration, on voit à quel point ces mystères furent longtemps et leur première et leur denière pensée.

Cétait la plus grande des préoccupations publiques et privées, et c'est tout simple, puisque, selon Dollinger, « les Éleusinies étaient regardées comme la fleur de toute la religion greque, comme l'essence la plus pure de toutes ses conceptions 3- on refusait d'initier, non-seulement les conspirateurs, mais ceux qui ne les avaient pas dénoncés, les traltres, les parjures, les débantés, etc. 4. Enfin, on s'y confessait en disant: « J'ai fait le mal et j'ai trouvé le mieux ; » de sorte que Porphyre a pu dire: « Notre ànne doit être au moment de la mort telle qu'elle était durant les mystères, c'est-à-dire exempte de passion, d'envie, de haine et de colère. »

Voilà certes de grands éloges et des autorités bien impo-

^{4.} Consolat.

^{2.} In Ranis.

^{3.} Dollinger, Judaïsme et Paganisme, 1. I, p. 484.

^{4.} Fragm. de Styg., ap. Stob.

santes en faveur de la haute importance civilisatrice et morale des mystères.

Mais retournons la médaille à présent.

Pourquoi cet enthousiasme n'a-t-il donc jamais son lendemain? Pourquoi les philosophes finissent-ils tous par afficher ouvertement le blame et le mépris dont ils flétrissent ces institutions?

Il ne faut pas l'oublier: Socrate se fût sauvé en pronoçant un seul mot favorable à ces mystères si vantés dans sa patrie; il ne vodut jamais y consentir, et Platon, témoignant à chaque instant sa répugnance, ne craint pas de reléguer dans la cinquième catégorie des transformations après la mort les âmes qui se sont adonnées à la divination et aux mystères ¹.

Plutarque lui-même, malgré toutes les consolations qu'il y trouve, avoue que « les dieux qui s'y montrent ne sont que des génies tantôt bons et tantôt mauvais.»

Agésilas, Épaminondas refusent l'initiation, pendant qu'Aristophane, revenu de son engouement, s'en moque autant que Diogène.

« Lorsqu'ils s'écrient, dit Théophraste, j'ai fait le mal et j'ai trouvé le mieux, cela veut simplement dire : Personne n'a jamais hurlé comme moi 2, »

Du temps de Diodore, Philon le Juif affirme qu'il devient impossible de trouver un honnête homme pour se faire initier, et qu'on en est réduit aux vagabonds et aux courtisanes.

Quant à Rome, Denys met au premier rang de ses avanlages sur Albiense de n'avoir jamais sonfiert dans son sein des institutions pareilles. Leur discrédit y avait commencé de bonne heure, car vers 560 avant notre êre on avait découvert une association occulle de la nature la plus hideuse, célébrant des mystères qu'un prêtre grec avait apportés d'fturnie, et qui, de la, avaient, comme une peste, envait

Yoir Dollinger, 1. I, p. 487.
 T. II, p. 57,

^{-- -- --} Pr

toute l'Italie, ruiné partout les familles, et intronieé sur toute la surface du pays un dévergondage effrayant, l'empoisonnement sous toutes ses formes, en un mot le vice et le crime dans des proportions inconnues jusque-là. La justice poursuivit plus de sept mille initiés et prononça contre la plupart d'entre eux la peine capitale. L'association se maintint cependant, et en 574 on condamna de nouveau trois mille membres ⁴.

Plus tard, Tite-Live nous montre encore trois mille initiés condamnés en un an pour crime d'empoisonnement².

Fatiguée enfin de sa tolérance pour les mystères de la bonne décesse, de Cybèle, d'Isis et de Bacchus, dont elle essaye en vain de refréner les énormités, on voit Rome obligée de les proscrire tour à tour. Le culte de Cérès est interdit par le sénat, vers la fin de la république, comme culti de Bacchus l'avait été par le fameux sénatus-consulte de Posthumius et de Marcius Philippas l'oraque les mystères sobadzéms, dont le préteur Hispallus avait interdit l'entrée en 51h 4, s'étaient glissés tout à coup dans Rome, après quatre siècles d'attente persévérante, sous le règne de Domitien.

Cicéron avait bien pressenti que Rome allait devenir l'asile de toutes les superstitions, puisque, malgré ses belles phrases en faveur des mystères, Sainte-Croix nous le montre assurant que « les mots mystères et abominations étaient devenus synonymes. » Yarron et Cotta les accusent publiquement, et la république et l'empire les chargent de telles imprécations que, plus tard, les Pères de l'Église, en les attaquant avec la plus grande énergie, et les empereurs chrétiens en démolissant leurs temples, ne font qu'obéir aux précédents établis et au sentiment de la partie saine de la nation; le reproche d'interferace qu'on leur adresse à ce sujet, et le baiser de paic

^{4.} Mommsen, Hist. rom., t. I.

^{2.} Tite-Live, ch. xxxi, 8-49, et Val. Max., VI, 3, 7.

^{3.} Marc. Sen. Cons., de Bacchanal., § 28, p. 123.

^{4.} Val. Max., t. III, ch. 111.

auquel Creuzer les convie un peu tard, ne datent que de nos siècles modernes.

Tous les gens sensés, tous ceux chez lesquels il restait quelque seniment de pudeur, appliaudirent du fond de leur âme, lorsqu'en 378 de l'ère chrétienne le préfet du prétoire Gracchus détruisit l'autre sacré des Mithriaques, ce dernier repaire de la supersition, et lorsque Constantin bannit les Isiaques, tolérés en effet avec peine du temps de Sylla. Chassé du Capitole avec Sérapis, sous le consultat de Gabinus et de Pison, l'an 58 avant Jésus-Christ, le culte d'Isis n'était rentréque par surprise, et déjà ses mystères, au temps de Domitien, n'étaient plus que ceux de la débauche la plus hideuse. Asile sûr et sacré des adultierse de toute classe, les jardins de la désesse avaient fini par devenir, grâce à la protection de Caracalla et de Commode, le lupanar le plus vaste et le mieux granti de toute la ville 1.

On applaudit encore lorsque l'empire, appuyé sur l'indignation publique, fit main basse sur les mystères de la bonne déesse, si purs, si innocents, disail-on, aux beaux jours de Numa, mais qui, dès lors, institués par la fille et la femme de Faunus, devaient tôt ou tard porter les exécrables fruits dont Juvénal nous a laissé le tablement.

Nous le répétons : quand Théodore promulgua la proscription générale de tous les mystères, il ne fit que renouveler les lois de ses prédécesseurs; et certainement, après dix-huit cents ans d'existence, leur abolition n'eût pas nécessié l'emploi de bien grandes forces, si le génie qui les avait institués, se réfugiant et se cachant, dès les premiers jours du christianisme, dans toutes les sectes ses ennemies, n'avait continué dans chacune d'elles l'enseignement et l'observance des rites abominés. Selon Tertullien, les cérémonies de Valentiniens étaient toutes dérobèes à Élœsis 7. Les Ophites ou

Juvénal, Satire vi, v. 488.
 Tertull., adv. Valent., p. 250.

^{,}

adorateurs du serpent représentaient chez eux la grande scène du secret, à laquelle nous arriverons tout à l'heure i. Les Pépuziens, après l'appartition des fantômes, égorgeaient un enfant, très-probablement en souvenir du jeune Iacchus ou du jeune Démophon 2. Quant aux Marcosiens et aux Marcionites, e les termes mystiques et la formule dont ils es servaient à l'égard de leurs adeptes, et les réponses de ceux-ci, annonçaient clairement une initiation des rites observés dans tous les sanctuaires du paganisme 3. »

Étonnons-nous, après cela, que le renversement des temples et la proscription des mystères soient restés inefficaces encore, et qu'il ait fallu des armées de Barbares et les dévastations d' un Alarie pour purger Rome et l'Italie du venin secret qui, après l'avoir rongées i longtemps, reparut plus tard dans certaines associations bien redoutables dont nous subissons encore l'influence autourd'hui.

Après avoir consigné les appréciations générales et diverses sur leur ensemble, il est temps d'entrer dans le détail des mystères cux-mêmes, qui n'eussent pas été bien compris sans toute cette critique préalable.

5. - Journal et vrai génie des mystères.

Pour éviter la confusion et les redites, faisons comme tous les mythologues, et restreignons notre étude à Éleusis, modèle et mère de tous les mystères païens.

Éleusis était une ville de l'Attique, dont le nom, dérivé du mot imaloria, signifiait littéralement... possession démoniaque. Ce n'est pas nous qui inventons ici dans l'intérêt de notre thèse, c'est Müller qui nous l'affirme⁴. Il est bien entendu

- 4. Saint Épiphane, adv. hæres., t. I, p. 272.
- 2. Id., Anacéph., t. II, p. 464.
- 3. Sainte-Croix, t. II, p. 90.
- Eleusinies, p. 269. Nous devons dire que ce mot signifiait aussi « purification. »

toutefois que nous prendrons provisoirement ce mot démoniaque dans le sens général de dieux ou de génies. Cette ville possédée ne se distinguait de toutes ses voisines, probablement bien dignes du même nom, que par la magnificence du temple et du culte voués par elle à Cérès et à Proserpine. Dans le voisinage, on montrait la pierre sur laquelle la déesse, fatiguée de ses pérégrinations maternelles, était venue se reposer: c'était là qu'elle était apparue à Triptolème, à Eumalpe et à Eubule, bergers alors, non pas en Arcadie, mais en Attique. Comme rien ne subsiste des constructions souterraines qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire, on nous pardonnera, en présence des carernes locales, du bois sacré qui les entourent, du puits qu'il renfermait, et, par-dessus, des représentations plutoniques qui couronnaient la neuvaine, de soupconner ici un véritable plutonium, mystérieusement entr'ouvert un beau jour, et sur lequel, comme partout, on avait élevé le vrai temple, « Pour exercer ce culte, dit Sainte-Croix, il fallait nécessairement entrer dans un souterrain. On appelait cela pratiquer « la descente ténébreuse : » l'entrée en était dans le sanctuaire, et l'abbé Barthélemy, si fidèle dans ses descriptions, nous dit que « la terre semblait mugir sous les pas des initiés, au moment où les portes d'airain, roulant sur leurs gonds, toutes les horreurs du Tartare s'offraient à leurs veux épouvantés 1. »

Pas n'était besoin des architectes d'Éleusis pour organiser cette terreur. Rappelons-nous seulement celle de l'antre de Trophonius, du mundus patet de Rome, au jour où les mânes en sortaient, et celle du gouffre que le suicide de Curtius refermait à l'inisant sur lui-même 2, et nous pourrons nous passer de l'art et de ses merveilles. Il y a certains détails qui simplifient les choses et permettent tout de suite de grandes économies dans toutes ces misses en schee.

^{4.} Voyage d'Anchaursis, t. III, p. 533.

^{2.} Voir ch. xvII, p. 461 et 46\$.

Nous v reviendrons.

Mais commencons notre journal.

Laissons d'abord aux érudits le soin de fixer l'espace de temps qui séparait la première initiation aux petits mystères d'Agra, faubourg d'Éleusis, de la deuxième initiation aux grands mystères de la ville. Selon les uns, il s'agissait de quelques jours, selon les autres d'un semestre; chex Scaliger et Saumaise, grandes autorités, d'un lustre complet, c'estdire de cinq ans. Assez peu nous importe, et nous pouvons passer tout de suite aux grands mystères. Si dans les premiers on ne dépassait pas le grade de myste ou aspirant au secret, dans les derniers on arrivait à l'épopsie (clairvoyanee), et à bien autre chose.

Nous avons parlé d'une neuvaine. Voici quel en était l'ordo :

PREMIER JOUR. On se rassemble, on se reconnaît, on se compte, on se félicite, et, après toutes les lustrations d'usage, on procède aux sacrifices.

Detribus John. Consacré aux ablutions et bains purificatoires dans le fleuve et dans la mer. « Tout, dit Sainte-Croix ne se passait pas dans ces fétes avec autant de décence que plusieurs écrivains modernes se sont plu à le supposer ; « et il cite à l'appul l'exemple de la célèbre courtisane Phryné, qui profitait de cette heure et de ce mode de mortification pour fournir à Apelles l'idée de son tableau de Vénus marine, et à Praxitèle son amant, eelle de la statue de Gnide 3.

Thousième noun. Jour de jenne et de larmes, et le premier paraît avoir été sévère, car on ne le rompait que vers le soir, soit en buvant du cycéon, et mangeant des gâteaux contenus dans la ciste mystique, qui renfermait en outre les pudenda mulieris et la figure du d'agon consaeré à Bacchus, sorte de

Sainte-Croix, t. I. p. 317.
 Athen. Deipn., I. XIII, p. 590.

première communion célébrée, comme on le voit, sous de bien vénérables enseignes.

Quantism 2018. Immolation de victimes aux « chastes désesse, » le tout avec certaines précautions de pruderies qui les amuseront bien dans quelques jours ¹; danses pantomimiques représentant l'enlèvement de Proscepine, les courses de Cérès et certains procédés agricoles révélés par elle à Tripto-lème. Ce bal a lieu dans de belles prairies autour du fameux puits, mais sans qu'il soil permis de s'a varfeter ².

CINQUIÈME JOUR. Course aux flambeaux, sorte de chandeleur ou de purification par les torches odorantes, sous la conduite d'un chef portant une torche énorme, « symbole, dit Sainte-Croix, de l'astre phosphore ou Lucifer 3. »

Ces flambeaux étaient l'image de ceux que Cérès, pour mieux éclairer ses recherches, avait allumés elle-même aux flammes de l'Etna, « facibus ex Ætnæ vertice accensis 4, »

Sixùñæ 100a. Consacré à Bacchus. Grande procession parcourant treire milles, à l'étal de bacchanales. On voit que la grande chorée se dessine et que nous avons affaire ici à celle que l'Académie de médecine distinguait si soigneusement, hier, sous le nom de chorée intelligente et savante, de la chorée d'hôpital ou vulgaire 3. Il est viai qu'on était soutenu dans ces fatigues par le fameux hymne à Bacchus, pendant lequel retentissait sans cesse le nom et même la voir du dieu : « lacche! l'acche l'a Sa statue, ainsi que celles de Proserpine et de Cérès, portées sur des fauteuils magnifiques, électrisaient. en la guidant, cette course intolérable et impossible sans leur présence et leur soutien.

^{4. «} Genitalia victimarum velabantur. »

^{2.} Euripide, Suppl., p. 619.

Sainte-Croix, t. I, p. 325. — Il faut se rappeler ici tout ce que nous avons dit sur cet astre tombé, appelé encore aujourd'hui par les Arabes chabar ou la grande infortune.

^{4.} Lact., de Fals. rel., ch. xxi, p. 420.

^{5.} Voir au chapitre IV, § 2.

Cette fête d'ailleurs fut une fois illustrée par un grand fait historique, celui de la bataille de Salamine, dont on lui attribuait le gain. Hérodote raconte qu'au moment où les Grees, enveloppés de la flotte ennemie et manouvrant avec mollesse, se laissaient aller au désespoir, un fantôme de femme (que l'on prif pour Cérès) apparut au-dessus d'eux, et, d'une voix qui fut entendue de toute la flotte, leur cria : « Malheureux, quand cessers-vous de maneuver pour reculer?... Avancez! s

Avant la bataille et pendant que les chefs agitaient les grandes questions du moment, Dicæus, l'un d'eux, en appelant au témoignage de Démarate et de plusieurs autres. raconta que, se trouvant dans la plaine de Tria, ils avaient vu du côté d'Éleusis une poussière considérable, comme pourrait en soulever une armée de trente mille hommes, et que pendant qu'ils considéraient ce phénomène sans pouvoir s'en rendre compte, ils avaient entendu des voix qui leur paraissaient chanter l'hymne mystique d'Iacchus, « Ces voix , avait dit Dicæus à Démarate, qui n'était pas initié comme lui, ces voix sont celles des dieux qui partent d'Éleusis pour aller au secours des Athéniens. Peu de temps se passera avant que l'armée du roi n'éprouve un grand revers, puisqu'elles se tournent du côté de ses vaisseaux. C'est son armée navale qu'il est menacé de perdre. Bientôt, en effet, ajoutait Dicæus, du sein de cette poussière et au milieu de ces voix merveilleuses, un nuage se forma, qui, s'élevant dans l'air, se porta sur l'île de Salamine et sur la flotte des Grecs; et je sus ainsi à l'avance que l'armée navale de Xerxès devait être détruite. »

« Ces oracles remarquables, reprend à son tour Hérodote, ce sont ceux de Bacis et de Musée, et jæ n'ai næx à leur objecter. Il næ wisst pas possinæ de les rejeter ou de nier leur véracité, après que l'événement les a confirmés d'une manière aussi nositive 4. »

^{4.} Hérodote, J. VIII. LXV et LXVII. ch. LXV.

Plutarque raconte ce grand fait dans les mêmes termes qu'Hérodote ¹, et Maxime de Tyr parle d'un chœur auquel les dieux et les déesses répondaient à l'unisson ².

Cette note est un de ces modèles de critique savante et de bn sens qu'il faudrait opposer presque à chaque interprétation, à chaque phrase, à chaque mot de la critique qui, pour s'être appelée superfine, n'en est pas moins de la plus fonte énaisseur.

Septième Jour. On se reposait, et on l'avait bien mérité, sur le pont de Céphise, auprès d'un arbre qu'on appelait, nous verrous pourquoi, le figuier sacré; mais la marche recommençait ensuite avec force prières, adressées à Crête, de conserver à jamais les initiés en cet état de joie,

1. Plutarque, Vie de Thémistocle, t. I, p. 119.

2. Mar. de Tyf., Diss. xu.; § 6. – Dans une première édition, la traduction de Sainte-Croix, préstant par trop à la spersition, la vaivi dus de la part des All-mands et de Larcher. traducteur d'Hérodote, de violentes remontances. Il la corrige dans une seconde, et se contenta de dire : c. 00 ne tendit des chants Impéliques. è Mais l'abbé de Villoison, dont la dissertation baline fait suite l'obravage de Sainte-Croix, syant es malleure de dire : c. 00 ne silloire dat violent de l'extra de

Rien ne parati plus légitime et plus suge qu'une telle critique, mais Spivestre do Sixey, que, ann superatione, n'est rependant pas homme à acopter les déplaies trop faciles, relève à son tour les critiques et resume la chose en cos termes « la text erazaxa, comme le domes suffissemment à entendre constitue de la marcho des inities, et que les cris qu'ils entendairent réclatent pas les chants dont était notimierment accompagnée cette pump solomelle. Ce qui donna liera à Diccuss do regarder ces phénomènes comme un effet survanture et comme un présent pour les cris qu'ils entendairent le jour même où devait se faire la procession des initiés, et que cependant l'Attique aguar de d'édenaté par les Perrest, althoras abandonnée de ser l'Attique dans de d'édenaté par le Ferrest, althoras abandonnée de ser que, dans de pareille d'Élemati détruit par l'ennemi, in l'ara ra roussant, que, dans de pareille d'Élemati détruit par l'ennemi, in l'ara ra roussant.

(a) Note de Sylvestre de Sacy, p. 387, du t. 1 de Sainte-Croix.

de danse, de plaisanteries et de sarcasmes. On était incontinent exaucé, car rien n'égalait l'assaut de bouflonneries indécentes qui, pendant tout le jour, avait lieu entre tous les mystes et ceux qui ne l'étaient pas. C'était, comme le remarque très-bien Sainte-Croix, le pendant de ce qui se passait en Égypte, sur le Nil, dans la fête de Bubaste ⁶.

Le nurrième joun était consacré à Esculape, qui, lors d'une fête, étant arrivé trop tard d'Épidaure pour se faire initier, avait obtenu ces vingt-quatre heures de surfençation. D'alleurs sa présence n'était peut-être pas inutile pour remédier aux effets de la chorée bouffonne et sarente de tous les jours précédents.

NEUVÈNE JOU. Voilà enfin le plus grand, celni qui était le dernier des grands mystères. On l'appellait plémoché, en raison du vase qui servait à verser le vin dans la cavidé mystérieuse, ce qui constituait, comme on le sait, la libation aux dieux inferanux ³. En la faisant on regardait le ciel et la terre, el l'on prononçait ces deux mots : vic, vaòce, sorte d'appel à la prière et invocation à la fécondité des libations qui constituait dans ce système de parodie sacrilége une espèce de vorate, inversay, cé nubes pluant infamilla qui se trouvait toulours exauces.

Si l'on diffère encore sur l'emploi et sur les cérémonies de cette journée, tout le monde s'accorde sur l'importance et sur la consommation des grands mystères dans la sainte nuit qui la suivait. «Que feraient lacchus, vos Eumolpides et tous les

4. Hérodote, l. II, ch. Lx.

T. Y. - MAT. HIST., IV.

 Voir ch. Nécaonancie et Plutonia. Ce vase nous paralt avoir été un véritable rhombe ou vase tournant, car, dit Athénée, il ressemblait à une toupie et était en équilibre. N'est-ce pas lui dont Euripide aurait fait dire à Achaeus, évoqué après sa mort:

Hie est aryphus, quo sur rocasti cum Deo,

« Ceci est la coupe par laquelle vous m'avez appelé avec le dieu? » (Omphale). Nous avons déjà dit que cette double évocation était la clef de la nécromancie. mystères, dit Cicéron, si nous supprimions les cérémonies nocturnes 1 ? »

A ces fêtes on n'admettait que les initiés seuls, c'est-à-dire ceux qui avaient, depuis le sixième jour déjà, reçu un commencement d'éponsie.

C'était à ces privilégiés des « chastes déesses » que l'on imposait le terrible secret, et que l'on déférait le serment redoutable.

Ce secret, synthèse de toute la mystique isotérique des temples, pensée intime de l'hellénisme, paraît avoir été bien gardé par les mystes, si l'on en juge par les milliers de conjectures auxquelles il a donné lieu jusqu'à ce jour; et certes, on le comprend, quand on voit avec quelle sévérité était punie la moindre infraction à cet égard. Voyez plutôt: Milien est chassé, et as tête est mise à prix par les Athéniens pour avoir révélé tout à la fois les mystères des Cabires et ceux de Cérès; Aristagoras de Mélos subit la même condamnation; Eschyle, après avoir erré de ville en ville en raison de la fameuse révétation de Prométhée qui nous a tant occupé ³, et à laquelle l'u falloir reveiri, se réfugie au pied d'un autel de Bacclus, d'où l'Aréopage ne craint pas de l'arracher; mais il prouve qu'il n'était pas initié, et l'Aréopage lui pardonne en souvenir de Marathon ³.

L'allusion même était un crime; Aristote est obligé de se retirer à Chalcis, et de faire élever par son testament une statue à Cérès, pour avoir transporté aux mânes des afemme quelques-uns des honneurs rendus à Cérès dans les mystères; enfin on voit l'hiérophante d'Éleusis intenter un procès capital à Alcibiade, à son complice Andracide, et à deux cents Athéniens, pour avoir osé parodier les mystères dans la maison de Polytain, que l'on montrait encore plusieurs sècles son de Polytain, que l'on montrait encore plusieurs siècles

^{1.} Cicer., de Legibus, l. II, § 14.

^{2.} Voir ch. vt, § 4 du vol. I de ce Mémoire.

^{3.} Ælian., Hist. variæ, I. V, ch. xix.

après comme une maison maudite. Condanné à mort, Alcibiade abdique son commandement de l'armée de Sicile, et cette retraite forcée est regardée par beaucoup d'historines comme ayant causé la perte d'Athènes, qui s'y résignait cependant, tant elle craignait moins la révolte que le profanateur.

Aussi quand la profanation avail licu dans le temple même, l'horreur ne connaissait plus de bornes. Deux jeunes Arcadiens s'y étant glissés un certain jour sont massacrés sur-lechamp ¹. Un épicurien débauché s'étance une autre fois pendant la représentation dans le sanctunire, et, s'étant mis en devoir d'expliquer son incroyance, il allait être mis en pièces, lorsqu'il déclara sa qualité de citoyen romain, qui lui sauva la vie.

Néron lui-même tremblait et obéissait à Gérès. Ayant osé prendre place parmi les initiés, la voix terrible de l'hiérophante l'en fit sortir à l'instant. Comme Théodose devant saint Ambroise, il comprit et obéit, et, pour la première fois, ne recourut pas à la vengeance ².

Al 1 c'est que les dieux étaient là, et que c'étaient eux qui foudroyaient par la voie de l'hiérophante. On savait tout ce que l'on risquait en les bravant. On connaissait ce fait rapporté par Tite-Live : plusieurs membres de la famille des Péfiliens avaient, à l'instigation d'Appius Claudius, communique à quelques esclaves étrangers les secrets de la sacrificature du grand autel d'Hercule : inmédiatement, cet Appius Claudius avait été frappé de cécité, et douze membres de la famille des Péfiliens avaient ber dians l'aunée.

L'histoire elle-même était glacée d'effroi. Hérodote et Pausanias suspendent à chaque instant leurs récits, et ne rougissent pas de confesser leurs terreurs.

Sans qu'ils nous aient dit tout, nous en savons déjà beau-

^{4.} Tite-Live, l. XXXI, ch. xiv.

^{2.} Suétone, ch. xxxiv.

coup; mais à qui le devons-nous, si ce n'est à ces grands et saints docteurs chrétiens, qui, parfaitement instruits et seuls à ne craindre ni les dieux ni les hommes, ont consigné bien des vérités auxquelles nous sosne faire subir aujourd'hui mille et mille muitalions? Et cependant on ne peut s'empécher d'abord de respecter leur bonne foi, puis de croire à la sàreté de leurs affirmations, lorsque l'on voit Sainte-Croire, Sylvestre de Sacy et même Creuzer, reconnaître que Tertullien, Origène, et surtout Arnobe et Clément d'Alexandrie, tous deux inités dans leur ieunesse, étaient parfaitement renseignés.

Il n'est pas inutile non plus de signaler avce M. Guigniaut l'aliance primitre du culte de Cérès avce l'ancien culte ca-birique, toutes les divinités orphiques, et ces honteux survivants de l'institut pythagoricien, qui, ciuq sècles avant notre ère, étaient désignés, selon Théophraste et Palan, par les épithètes de charlatans et d'orphéo-téliétes. Ces dernières corporations, appelées Thiates, ne furent jamais que tolérées, jusqu'au jour où l'on se voyait obligé de les chasser ignominieusement.

Done, nous avons le droit de nous inserire à l'avance contre tout subterfuge par lequel on croit se sauver en disant : « Les mystères, tels que nous les montrent les Pères et même l'histoire, n'étaine qu'une dégénfréescence corrompue des premiers grands mystères, « Non, Eleusis n'avait nullement dégénéré. C'était au contraire la belle époque de toute l'institution; et puisque Sainte-Croix et Sylvestre de Sacy nous avouent qu'elle était « la digne héritière des Cabiries, » rappelons-nous donc un peu le côté nullement pastoral de ces derniers mystères, dont l'initiation débutait par l'étanxilexent de sont l'entité des NANCHAIRE ; auguel succédait l'immodation des vaches dont

^{4.} Les traducteurs et Squire en particulier ont essayé d'interverir le sens de cette expression de Piutraque (de Inid.) et de remplacer ce mot ébrandé par celui de remué, s'appuyant sur ce que les prêtres portaient quelque fois l'image du temple dans leurs bres; e mins, dit Sainte-Croix, cette explication n'est fondées au acueun autorité. « Mystéres, 1. Il, p. 90.)

les têtes devaient être fauchées par les femmes. Tout cela se liait intimement à ce culte de la bonne déesse. Cette mère si tendre et si triste du jeune lacchus (Achiai), était bien cette même Cérès qui, dans un jour de gala, avait fait rétir le jeune Démophon confié à ses soins : fantaisie de nourrice, qui rend un peu suspecta la tendresse de la mêre!

Éleusis était, et c'est encore Sainte-Croix qui le remarque, tout aussi fidèle héritière de la pensée égyptienne, phyrigenne, phénicienne, que les Ménades qui déchirèment Orphée, l'inventeur réel ou prétendu de leurs mystères, étaient les vraies aleules de celles qui hurlaient dans les Thesmophories; cette fête préparatoire et soi-dissant rurale, à l'aquelle les hommes n'avaient pas le droit d'assister, puisque l'on «crevait les yeux aux intrus imprudents, » nen était que plus dissolue, puisque, sous les enseignes trop significatives portées par les femmes, en procession, celles-ci répondaient largement à la logique de leur mission apparente.

A bon entendeur salut, et n'oublions pas qu'une mortification de neuf jours et de neuf nuits était prescrite par la déesse comme préparation à cette rirophobie, qu'on nous passe l'expression, dont le sens allégorique ne nous a pas encore été donné.

Après avoir posé de telles prémisses dans une fête du second ordre, il était bien à craindre que «les chastes déesses » ne voulussent pas dégénérer dans les grandes conclusions d'Éleusis.

D'ailleurs, leur réputation était faite. Comme divinités lunaires, la mère valait la fille, et celle-ci était positivement Hécate. Or, Hécate et Sérapis ont été regardés en tout temps, ainsi que le disaient les néo-platoniciens, comme « les premiers d'entre les mauviais génies. »

Nous allons voir si c'était une calomnie.

 Aristoph., Thesm., v. 241. «Gaudebant voluptatibus veneris.» M. de Sacy (Notes, Sainte-Croix, II, 46) trouve que ce dernier sens est le seul vrai.



De quoi se composaient ces nuits saintes qui, probablement, succédaient aux neuf jours de préparation, et dont le but final était l'autopsie? Quel était l'ordre observé dans la mise en scène? Tout le monde le sait. D'abord, fête nocturne à caractère orgiastique; l'orgie constituait l'essence même du mystère, qui s'appelait indifféremment μυστήριον ou όργια; ensuite, représentation théâtrale de la naissance, de la vie et de la mort d'un dieu (τὸ πάθος, la passion); puis enfin, l'exhibition de certains objets sacrés (σύμβολα ίτρα) tels que le phallus, le cteis, le serpent, le thyrse, etc.; on les nommait δειχνύμενα ou choses montrées, ou plus littéralement peut-être, démontrées, si nous en crovons Planche; on réservait encore pour cette scène les quelques mots de passe qu'il fallait répéter pour l'admission à l'épopsie. Venaient ensuite les récits faits ou choses dites (λεγόμενα), la transmission des choses mystiques ou sacrement gage de salut (μυστική παράδυσις). Toutes ces scènes si nettement distinctes étaient dominées par la grande scène finale de l'autopsie (αὐτοθία), contemplation, claire vue, ou, comme le dit M. Guigniaut, révélation de choses divines.

Reprenous : l'orgiel... nous n'avons pas grand'chose à apprendre sur « cet rais saillant de tous ces cultes bachiques, dit Dollinger, sur ce milieu des plus sauvages extravagances, sur cet état de fureur et de rage contracté sous l'influence du dieu ¹. » Il est facheux que ce fût, comme l'assure M. Guigniaut, l'essence et même le synouyme de ces mystères cirilisateurs.

La passion I El quelle était cette passion? sinon la grande passion palenne, celled ufil side Proserpine et de Pluton, qu'Eschyle, indiscret confident d'un initié, présentait dans son Prométhée comme le vainqueur futur du Jupiter tombé, comme le fort engendré par la forte. C'était donc le deuxième chapitre de la Genèse et le dernier chapitre de saint Jean, qu'on représentait dans les mystères, et pour qu'on ne put pas s'y

^{4.} Dollinger, Jud., t. 1, p. 495.

tromper, on promenait le Fils de la Femme ou l'Enfant divin sur un char doré, en chantant lo-saboé, parodie de notre losaboth. On ne le montrait qu'une fois l'an sous cette forme humaine. On sait que c'était là le fin mot de tous les mystères orphiques, et, comme le remarque l'réret, « ceux-ci étaient à leur tour le fin mot de tout le paganisme 1.»

Il se concentre tout entier sur cet enfant. Depuis longtemer si avait annoncé que « le règne de Jupiter devait cesser su jour et qu'à sa place régnérait Bacchus, le fils aimé de la lune; Bacchus, le grand d'en Phanés ou lumière, c'éc-la-dire le premier et le dernier, autrement dit l'alpha et l'oméga ?. »

On chantait tout cela dans le fameux hymne intitulé : la Palinodie d'Orphée, dont plusieurs Pères ont rapporté des fragments, et que saint Clément présente comme une rétractation de ce poëtc à existence si contestée. Ce premier chantre des idoles se serait, selon lui, converti plus tard à de nouvelles lumières 3 et aurait produit cette palinodie. Et comme Eusèbe, pour nous la conserver en entier, l'a prise dans le Juif Aristobule, on a vu là tout de suite l'œuvre apocryphe de ce dernier, que l'on disait trop heureux d'helléniser en faveur des tables de la loi et de Moïse. C'est l'opinion de Sainte-Croix et de Cudworth 4: d'autres, avant prouvé l'impossibilité de cette opinion, Eusèbe a été accusé de ce crime à son tour, notamment par M. de Saint-Brisson, son annotateur, mais peu de personnes ont été de cet avis. Creuzer n'hésite pas à attribuer ces hymnes à Orphée, et Valckenaer, auguel M. de Sacy nous renvoie comme à l'auteur qui a le mieux élucidé la question, sans se prononcer ouvertement sur l'authenticité des autres poésies

^{4.} Acad. des inscr., t. XXXIII, p. 260.

Cicer., de Natura deorum, l. III, ch. xxiii. — N'oublions pas ce que nous avons dit, au ch. Hiknoïsus, p. 208, de Semélé, qui fut, après sa mort, transportée dana le ciel et appelée xòrèn. June, reine du ciel, immaculée, et terreur des démons. La vue du paganisme était aussi fine que longue.

^{3.} Protrept., p. 63. 4. Syst. intell., t. I, p. 437.

orphiques, fait très-positivement une exception en faveur des hymnes¹; on ne voit donc pas sur quoi M. de Saint-Brisson a pu s'appuyer pour faire de M. Valckenaer un partisan de l'accusation contre Aristobule².

Au reste, nous ferons toujours le même raisonnement; que gagnerait-on à rajeunir ces échos imposants de la tradition genérale? Aristobule ne précédait que de cent dix ans l'êre chrétienne, mais Eschyle l'ayant précédée de cinq siècles, n'avons-nous pas dans le drame de ce dernier l'équivalent, quant au fond, de la palinoide d'Orphée?

On dirait vraiment que personne jusqu'à nos jours n'avait jamais voulu lire ni comprendre un passage si formel et si clair : « C'est le fort, fils de la forte, qui renversera Jupiter, et de la manière la plus honteuse pour ce dernier 3. »

Eh bien, puisque nous entendons dans les mystères la même phrase, il est certain qu'Eschyle n'avait pas été mal renseigné, et pas n'est besoin de calomnier Eusèbe.

C'est donc la passion du Fils de la Femme que l'on joue dans les mystères; mais comment la jouait-on? D'abord, quels étaient les objets montrés (δεωνίμων)? Nous l'avons déjà dit, c'était le phallus, le cteis, le serpent, le thyrse, etc. Voilà quelles étaient les pieuses reliques conservées et exposées dans cette sainte chapelle du pasanisme.

Le serpent entortillé au thyrse était hien l'emblème de ce dieu; dans les mystères des ophites qu'Origène nous donne pour un écho fidèle de ceux d'Éleusis*, après avoir expulse les épicuriens, les chrétiens et les goëtes (mauvais magiciens), on acclamait le serpent, le roi tombé du ciet il fialait que, pour les mieux souiller, il s'entortillât autour des pains sacrés qui se trouvaient sur la table 5.

^{4.} Diatrib., de Arist., p. 73-85.

^{2.} Voir sa note 5 du ch. xii, l. XIII, d'Eusèbe.

On soit à qui s'applique, dans la Bible, l'expression de fort d'Israel.
 Contra Cels.

^{5.} Saint Épiph., t. 1, op. 270.

Il est probable que le rôle du serpent d'Éleusis n'était pas inférieur à celui-ci, et il ne l'est pas moins que les mots de passe donnés dans cette scène aux initiés, pour les préparer à l'épopsie, étaient relatifs à lui.

Les λεγόμενε peuvent être considérés comme des légendes ou comme des hymnes en son honneur, et des récits sur la vie céleste ou terrestre des dieux. Tout le monde convient aujourd'hui que la prétendue transmission d'une doctrine métaphysique transcendante n'a jamais existé. Il n'y a jamais eu autre chose que des tableaux, des impressions et des actes.

Nous voici arrivés à l'état autoptique, nécessaire à la perception de ce tableau, et sur lequel déjà commencent à reposer le serment et le secret du mystère.

4. - État autoptique 1.

N. B. Comme, à notre trib-grand regret, nous nous vojons obligé d'analyser à nouveau ce limo doit on nous vante is érieuxement les aromes, nous prévenons encore une fois nos lecteurs et nos lectrices que nous allons rentrer, à la suite de nos savants et des Pères, dans un ordre d'idées qui ne permet goère au langage de rester ce qu'il devrait et voudrait toujours être, Nous renvoyons donc evux qui ne doivent pas nous lire à l'avant-dernière page de ce paragraphe, et à ces mots » Comment se fait-il donc que ce côté démonique, » etc...

On procédait d'abord à un interrogatoire relatif aux premiers degrés : « Avez-vous goûté du pain? avez-vous bu du cycéon, etc.? » Il est probable que cet examen préparatoire était le même que celul de la fête des marmites ou chaudières (chytror), dans lesquelles on offrait un breuvage à Hernès Chitonien et aux mânes?. Cette boisson dans la coupe mystérieuse et ces gateaux de farine pris dans la corbeille nous

^{4.} Voyant par soi-même.

^{2.} Il est bien probable que la chaudière de nos sorcières est un souvenir de celles-ci.

rappellent nos hiéroglyphes démoniaques ¹, et quand l'initié ajoute immédiatement : « Je me suis glissé dans le *thalamus*,» nous comprenons de reste ².

Venaient enfin les opiques ou actes consommés. Consommés devant qui? — Devant les époptes ou contemplateurs. — Par qui? — Alt! voilà la grande question. Notre première pensée se reporte sur les prêtres; mais voyons un peu. Ceux-ci se compossient de l'hiérocérie, sorte de héraut ou de proclamateur du programme, de l'hiérophante, grand prêtre chargé de régler en maître les cérémonies et de présider à leur accomplissement, de l'étéphantide ou grande prêtresse, secondant ce dernier, du dadouque ou porte-flambeau, et, comme nous l'avons déjà dit, le représentant de l'étoite Lucifer, appelée comme lui écaphore, enfin du serpent ou de son image.

Voilà les personnages.

Alors on déposait tous ses vélements. Admetons, puisqu'on paraît y tenir, que c'était par «allusion à l'état sauvage et primitif de l'humanité; » toujours est-il que cet état, qui ne durait pas longtemps, était considéré comme la condition nécessaire de la béatitude, car dès lors on vous appelait heureuz. 3.

Jusqu'ici tout se passait dans le péribole ou grande enceinte du temple; mais dès que les portes avaient roulé sur leurs gonds, l'état de mort et d'épreuves commençait. Guidés par les prêtres, les initiés s'enfonçaient dans les ténèbres, et comme un passage de Stobée, cité par Warburton, parle de

t. Voir chapitro xvi de ce Mémoire, § 2, sous par. 6.

^{2.} Qui, mais pour comprendre tant soit peu le but et la morale du mystère, il fut avoir comu, comme nous, un châte, donc tet de double perscription des charrites et du halamus était la marotte. Ell en cessait de prescrire le sascriège oudariséque le plus échosé à une jeune fille qui, for heuverse ment pour elle, ne savait pas la comprendre. Pour nous, ces enseignements quoitiens du petrôn et du croye not infaitignes pitaites jubs de jour arrout ceux des mystères, que la collection tout entière de l'Académie des Inscriptions.

^{3.} Sopat., Div. queest., p. 335.

longues allées et renues, de délours, etc., on en conclut avec raison que toute cette seène se passait dans le temple souterrain ou Plutonium, dont nous avons déjà parlé. Ici, la foudre gronde, la terre tremble, le temple est ébranlé, les serpents siffent, et c'est à peine, nous dit Dion Chrysostome, si, à la lucur des éclairs et des torches, les initiés, à demi morts, avaient la force de contempler la multiplicité des objets, et surfout l'immense quantité de spectres et de fandômes, soit à létes de chien, soit de toute autre forme, qui s'offraient à leurs regards 1.

C'était une véritable desœnte aux enfers; et sans faire tort au génie des metteurs en scène athéniens, si pauvres partout ailleurs, nous pensons qu'il y avait dans ce Phitonium un ordonnateur étranger qui savait réaliser de grandes économies sur le personnel et sur les machines du théâtre ².

Qu'eussent été sans lui ces vaines décorations? Où donc au-t-on junais vu des feux de Bengale et des sinulacers de carton plonger leurs spectateurs dans l'état de frisson, de torture et de mort que l'on nous donne comme celui de ces voyants éprouvés? « l'altes cesser vos nuits remplies de turpitudes, s'écrie saint Grégoire de Nazianze, fermez ces issues ténébreuses et ces chemins qui enoduisent aux enfers, ou je révélerai vos mystères. » (Saint Grégoire de Naz., ade. Julian, t. 11, 6.x xxxx.)

Il s'agissait donc de représenter l'enlèvement de Proserpine par Pluton; niais on ne se bornait pas à l'enlèvement, un thalamus était dressé; n' et comme, ajoute Sainte-Croix, on a taxé là-dessus de calomnie les Pères de l'Église, comme on a rejeté sans examen leurs témoignages, il me sera permis de le fortifier par des autorités non suspetees.⁵

^{1.} Dion, de Raptu Proserp., I. I.

Qu'on lise, dans le livre de la Sagesse, la description des fameuses ténèbres de l'Égypte, avec leurs tonnerres, leurs éclairs et leurs fantômes; on ne trouvera guère de différence avec celles d'Éleusis.

Sainte-Croix, Myst., t. I, p. 369.

« L'élévation du phallus et celle du céré étaient un des rites les plus significatifs, après quoi les flambeaux s'éteignaient autour du thalamus et « il se passait entre le prêtre et la prêtresse de saintes rencontres; et voilà, ajoute-t-il, tout un peuple innombrable qui attend son salut de ce qui se passe dans les ténèbres entre deux personnes 1, »

« La drame de Cérès et de Proserpine, continuet-il, aurait été fort incomplet, s'il n'y eût pas été question de l'aventure de la jeune Baubo. Le texte d'Arnobe (Arnobe, initiigalis) ne nous permet pas de douter que cette scène fut représentée aux grands mystères. Or, que pouvait-elle être, si c n'est l'indécence du geste et du vêtement, poussée jusqu'au summum de son effronterie, soi-disant pour distraire Cérès et provoquer le rire chez cette mêre afflijée? 11

Ce que la jeune Baubo venaît de se permettre, au grand contentement de la déesse, Crise elle-mêne le faisait et lemanifestait à son tour. Les portes du temple s'ouvraient à nouveau, et le parvis, inondé de lumières, laissait briller sa statue dans le même état que Baubo, mais resplendissante d'une clarté divine et entourée de tous les prêtres, allégories vivantes, nous dit-on, des astres principaus; il semblait que rien ne manquait plus à l'autopsie, lorsqu'une photagogie plus brillante encore aunonçait la présence sublie ou l'Euprua-NIE des Discuss et a Prassonse 4, que l'épopte pouvait enfin contempler à son aise, puisque leur divinité tout entière remplissait le sanctuaire en ce moment.⁵

Il ne faudrait cependant pas confondre l'autopsie première avec cette photagogie nouvelle. Jamblique les distingue expressément. « Nous pouvons être éclairés de deux manières, dit-il, ou par une lumière céleste ou par des visions divines mises

^{1.} Sainte-Croix, Myst., t. I, p. 366.

^{2. «} Revelatio pudendorum, » dit Arnobe.

^{3.} Lumière produite.

^{4.} Proclus, in Plat., p. 300.

^{5. «} Tota in adytis divinitas. » Tertull., adv. Val., p. 289.

en mouvement par la volonté des dieux, c'est-à-dire soit par la présence immédiate des dieux qui se rendent présents à l'âme, soit par une lumière, qui procède d'eux, et qu'ils font boire à l'âme comme un avaxi-coursen se LERE présence. Mais de l'une ou l'autre manière, le dieu est présent, bien que cette présence divine et l'illumination soient deux choses différentes 1.»

« Enfin, dit Sainte-Croix, l'assemblée était congédiée au moment où l'hiérophante prononçait ces mots κήτ έφ. ππξ, noms bizarres que M. Wilford a cru retrouver dans le sanscrit, mais dont la signification mystique est restée à peu près inconnue. »

5. - Etat pneumatique * ou secret final inaperçu

N. B. lei nous avertissons une fois de plus nos lecteurs que le huis clos de nos délibérations devient de plus en plus nécessaire et rigoureux.

M. de Sacy reproche à Sainte-Croix de n'avoir pas parfé des danses arcrées qui terminaient la cérémonie; mais il a omis, ce nous semble, bien d'autres détails encore, et, pour notre part, nous ne croyous pas que la télétie ou jouissance parfaite des dieux s'arrêtat à l'épopsie, autrement dit à la claire vue de leur présence. On ne ferait pas appel sans cesse à l'ineffable bonheur dont a joui l'inité, on ne lui rappellerait pas ces communications intimes, s'il n'y avait eu que la vue ou l'intuition de ces mêmes dieux.

Tout ce que nous venons de voir jusqu'ici, y compris les objets sacrés, les anours et les apparitions des dieux, était un vrai lieu commun pour le pafen; au théâtre comme sur le forum, dans le temple comme à son foyer domestique, il ne vivait une de ces choses, c'était son milieu. Comment donc

^{4.} De Myster., loc. cit.

^{2.} État d'insuffation divine.

les mystères, et surtout cette télétie bienheureuse, dont il ne fallait jamais parler, eussent-ils été pour lui quelque chose d'aussi enivrant?

C'est ici que nous avons besoin de plus d'indulgence encore, si nous nous permettons de rappeler à nos lecturs ce principe très-historique en matière de mysticisme, et formulé partout en ces termes : « Tous les faux mystiques commencent par l'erprit et finissent... autrement.» Pas d'exception à cette règle depuis les bacchanales jusqu'aux extases orginstiques de tous les hérétiques chrétiques.

Mais, encore une fois, le génie de cette abominable conclusions ait varie ses moyens, et, comme le fait observer un habile traducteur des œuvres de saint Denys l'Aréopagite, « partout le mysticisme hétéredoxe a présenté cet indéfinissable alliage de matière et d'esprit, de voluptés physiques et de ravissement mental, qui sc retrouve jusque dans le somnambulisme artificel, auquel il finit si souvent par aboutir (, »

Si ces rapports physiologiques de l'agent spirite ou magnétique avec son sujet passaient pour une exagération de notre esprit; si l'on se refussit à croire ce qui a été de notoriété publique depuis dix ans à Paris et jusque dans les rangs les plus élevés de la société, ce qui est devenu pour plus d'un prétre de notre connaissance l'objet de confidences maternelles et de consultations épouvantées, nous renverrions encore une fois les aveugles au fameux rapport serret adressé en 4784 au gouvernement du roi par Bailly, Frankin, etc., sur les crises du fameux enfer à concutsions mesmériques, crises dont ils rapportaient tout l'honneur à la GRANDE PUISSANCE qu'ils ne pouvreinet s'empécher de reconnaître, et dont le sieur Mesmer leur semblait être léposisione ?».

et dont le sieur Mcsmcr leur semblait être le dépositaire 2. »

Les aveugles dont nous parlons n'ont vu là depuis qu'un
effet de l'électricité nerveuse, mais les grands physiciens dont

Mgr Darboy, aujourd'hui archovêque de Paris, Introduction aux Œuvrez de saint Denys.

^{2.} I" Mémoire, ch. 11, § 1.

nous parlons avaient au contraire constaté l'absence complète de ce fluide ainsi que de tout autre, et n'en étaient restés que plus stupéfaits devant la grande puissance qu'il leur fallait bien alors appeter imagination, faute d'un mot plus exaet.

Eh bien, pour nous, eette grande puissance, qui erut devoir prendre plus tard la forme sonnambulique, soigneussement cachée jusque-là, agissait précisément, quoique sous d'autres formes, comme elle agissait dans tous les faits consignés par les annelse de l'Églies, et même dans tous les traités médicaux, malgré leurs ineroyables méprises. C'était, en un mot, l'éphialte antique ¹. éphialte incomplet, deven plus tard et par la seule loi du progrès, si complet dans les manifestations spirites, que, même à l'état de reille, l'illusion physique ne pouvait atteindre un plus haut point de perfection.

Il le comprenait ou le presentait sans doute, ee savant de Chambéry (M. Bonjean) qui, die les premiers jours de l'épidémie, s'écriait: « Pères et mères, qui ne tenez pas à développer chez vos jeunes filles,... époux, qui tenez au repos de vos moitiés, mérizz-vots, je vous le dis, des chaînes magnétiques en général, et de la danse des tables en particulier 1: »

Quand nos aceugles nous auront expliqué comment la simple baguette de Mesmer pouvait amener de tels désordres chez de jeunes dames plus ou moins initiées, il faudra qu'ils nous expliquent comment le simple toucher d'une table fatidique pouvait amener chez de jeunes filles parfaitment innocentes les mêmes effets, suivis de toutes les illusions possibles de l'audition, de la vue et du toucher.

Et quand ils nous auront donné cette seconde explication, il faudra qu'ils nous rendent compte de ces autres manies de nos plumes et de nos erayons, s'obstinant à reproduire malgré nous ces mêmes inages phalliques et serpentaires qui domi-

^{1.} Incubus, en théologie.

^{2.} Voir notre Ier Mémoire, ch. x11, § 2.

naient précisément ces mystères et en caractérisaient le génie.

Oui, mille et mille fois aveugles ceux qui refont le paganisme et n'aperçoivent pas ce lien si manifeste qui relie l'ancien monde au nouveau!

Comment donc se fait-il que personne n'ait remarqué cette. jouissance des dieux, succédant, dans les mystères, à la vue de leur présence? Grâce à ce nouvel APERCU, cependant, on aurait enfin compris cette scène du serpent, sous la forme duquel on rappelait aux veux des initiés ce que les poêtes leur avaient appris des relations de Jupiter avec sa mère Cérès, scène à la suite de laquelle on passait un serpent d'or sur le sein de tous les assistants. Tout cela était sans nul doute la représentation vivante de la tradition, que nous avons déjà vue traduite dans le Zohar, et sur beaucoup de monuments païens, par un double serpent qui, tressé autour de la mère des humains, finit par poser sa double tête sur les deux seins de sa complice. Il en coûte à le dire, mais cette tradition était mise en action dans les mystères. Écoutons saint Clément l'initié : « Non., ie n'aurai pas honte de rapporter ce que vous n'avez pas honte de mettre en pratique... Eh bien! les mystères de Cérès ne sont pas autre chose que l'inceste de Jupiter avec sa mère 1, auquel succède un autre inceste avec sa fille. Ce dieu, il est vrai, est dissimulé sous la forme du serpent, mais dissimulé de telle sorte que celui qui se cache sous cette forme se révèle incontinent pour ce qu'il est 2, »

On eit compris ensuite « la scène des ténèbres pendant laquelle les inités se livraient »... — A qui ? car c n'était pas à cux-mêmes. On ne peut supposer, en effet, que les graves personnages, les philosophes distingués, y compris Plutarque, qui avaient parlé « d'un état de jouissance inefable, digue avant-coureur des jouissances de l'autre monde, » aient voulu parler d'une scéne aussi matériellement com-

Eusèbe dit copulatio (Prép. év., l. II, ch. III.)

^{2.} Cohort. ad gent., t. I, p. 29.

^{3.} Sainte-Croix, t. 1, p. 364.

mune. Alors, dit-on, c'était donc aux prêtres, à l'hiérophante, dont l'hiérophantide imitait l'exemple ? Non, car on n'oublie qu'une chose, et Sainte-Croix en convient, c'est que l'hiérophantide était d'un âge très-avancé et que l'hiérophante s'y était pris, en entrant en fonction, de manière à écarter à jamais tout souppon. Mais alors, à qu'id nore;

Nous oublions trop que, dans tous les mystères du monde, on célébrait un mariage sacré; que, dans les Thesmophories, véritables succédanés de ceux qui nous occupent, c'était la scène des théogamies (femmes des dieux), appelées anacalyptères (ou sans voiles), qui était le couronnement du grand œuvre1; que dans ceux de la bonne déesse et de Cotitto, dans ceux d'Atys, d'Isis, de Sabazius et de tous les orphiques du monde, chaque femme était forcée de jurer qu'elle s'était glissée dans le thalamus; et si, dans les Éleusinies, on finissait par glisser dans le sein des initiés un serpent d'or, a que l'on retirait par le bas des vêtements, » ce n'était plus là que l'emblème commémoratif de ce que l'on avait vu et d'un acte trop réel, avoué, prouvé, et confirmé non seulement par tous les serpents des temples ad hoc edocti, comme on nous l'a si bien dit, mais encore par tous les serpents épour de Juidah et de nos colonies 2.

Avant tout, il y avait donc là un fait monstrueux, et c'était lui qui constituait le secret.

Voilà pourquoi Aristote el Strabon répudient ici tont enseiguement métaphagique. « Cétait, disent-ils, un cercain état d'impressionz physio-psychologiques qui ouvrait aux initiés des horizons nouveaux, sur la possession par les dieuc dans l'Hadès.»

Celui-là donc qui rapprochera avec soin ces demi-confi-

T, V. - MAN, BIST., IT.

^{1.} Ynir Pollux, Onom., l. I. ch. 1. - Scholiaste de Pindare, ode vr., et Diodore, l. V. § 1.

Ciénent d'Alexandrie, auquel il faut loujours revenir, ne parle que d'un reptile: un autre dit que, dans les mystères, ce se pent enserrait Cerès dans ses hélices.

dences de l'antiquité des révélations plus ouvertes, faites par Hérodote. Diodre, Denys, etc., sur les relations des animaux sacrés avec leurs adoratrices , celui-lla seul pourra désormais comprendre quelque chose au cri de l'étra ou femmeserpent poussé par toutes les bacchanles, ou bien au culte public de Nendes, si bien attesté par Hérodote, et aux hymens hybrides de notre Afrique moderne. Il devinera bien vite que les dieux ont toutes les ressources du monde pour vous rendre, par cuv-mémes et par leur seule veru, essentiellement pneumatiques, car hors de là, hors de ce dernier état trop oublié des mythologues, pas n'est besoin de chercher le mot des mystères. Muller a raison, l'étymologie d'Éleusis pourrait bien être arabassos, qui vient lui -même, selon Planche, de boson, enchandement ou mafélée.

Comment se fait-il donc que ce côté démoniaque, l'essence même du mystère, demeure précisément inaperçu de toute la science moderne, si ce n'est parce que le plus ancré des préjugés l'empéche de croire à sa possibilité?

Et cependant, que de fois ils approchent, que de fois ils viennent se brâler, sans la reconnaire, à cette évidence si palpable! Lci, c'est Meiners qui «convient du grand rôle que devaient jouer cie ce qu'on appelait les démons ou médiateurs entre l'homme et la Divinité?. »

Là, c'est Creuzer s'écriant qu'il « fallait absolument recenir à la doctrine des génies, si l'on voulait comprendre quelque chose aux mystères, » mais n'y revenant pas. M. Maury sent bien aussi pariois l'insuffisance de toutes ses théories. « Il faut, di-il, accorder une large part aux halluciantions et à l'exclase dans ces rites et manife-tations démonologiques 3... » mais nous savons ce qu'il entend par ces dernières. Le jour où il compléterait sa demi « seinece ou plutôt son antisécince à

^{4.} Muller, Eleusinies, p. 269. Le Dictionnaire de M. Alexandre traduit

^{2.} Page 309.

^{3.} Religion de la Grèce, t. Il, p. 339.

cet égard, il verrait qu'il y avait autre chose ici que « le désir de rendre la Divinité plus auguste1, » que ce n'était pas là « un énoncé de vérités morales, » et qu'après tout ces vérités morales étaient bien loin « d'épurer la notion de la Divinité... et de rendre plus pieux, plus juste, meilleur en toutes choses, comme le veut Diodore 2, » Et la meilleure preuve que nous puissions lui en donner, c'est que ce même Diodore appelle le temple d'Éleusis un véritable lupanars, et que M. Maury nous montre lui-même « certaines orgies symboliques parfaitement amalgamées avec les Eleusiniennes, et entre autres les omophagies de Zagreus, dans lesquelles on déchirait une victime humaine que l'on dévorait toute sanglante, en mémoire du dieu 4. » Que Dieu nous préserve donc de devenir jamais chastes à l'instar de Baubo, et philanthropes à l'instar d'un Bacchus amalgamé avec lacchus, Juniter, et Cérès!

Il va sans dire que toutes ces inqualifiables appréciations se retrouvent aussi sous la plume de M. Guigniaut, l'élève de Creuzer et le maître de M. Maury. Comme ces deux derniers. il se rend parfaitement compte de la sévérité « des Pères de l'Église qui, tels que Clément et Eusèbe, montrent, en combattant le paganisme, qu'ils le connaissaient bien. Mais, ajoutet-il, cette adoration des forces et phénomènes naturels, tout en conduisant forcément au nanthéisme et à l'anthronomorphisme. n'empêcha pas les mystères d'être éminemment significatifs et salutaires, et de nous donner des allégories vraiment sublimes dans le grain de blé, symbole de la résurrection, et dans le pain et le vin, nourriture et breuvage mystiques 5. »

Hélas! nous savons bien tout cela; nous savons bien que

^{4.} Religion de la Grèce, t. II, p. 343.

^{2.} Ibid., p. 345. 3. Loc. cit.

^{4.} Tome II, p. 280.

^{5.} M. Guigniaut, art. Mystères, I. XXI, 2º p. des Mémoires de l'Académie des inscriptions.

des traditions sublimes, comme l'immortalité de l'âme, la justice d'une autre vie, la certitude d'un monde invisible, alors même qu'elles sont portées sur des tréteaux, détournées de leur vrai sens, et parodiées par les plus vils acteurs au profit de leur boutique, n'en conservent pas moins une partie de leur vertu; la vérité souillée, parodiée, n'en reste pas moins vérité, comme l'encens ne perd pas son parfum pour avoir brûlé dans un temple... Mais toutes ces lecons sublimes ne les possédons-nous pas ailleurs? Assurément : pourquoi donc. sur ce terrain chrétien des initiations sans péril et sans tache. ne cessons-nous de les poursuivre et de leur ôter tout crédit? Serait-ce par hasard que, présentées par saint Paul, au lieu de l'être par Orphée, par saint Jean, au lieu de l'être par un personnage immonde, il leur manquerait, cette fois, la sanction des courtisanes et des anthropophages? Mais, si la science nous le fait craindre, la personne de nos savants nous rassure et dément jusqu'à leurs propres paroles. Admirateurs des mystères à deux mille ans de distance et à mille lieues d'Éleusis, ils reculeraient de dégoût et d'horreur à. l'aspect du moindre... dadouque grec l'emportant d'autant plus en infamie sur tous ses confrères de la Lutèce moderne. que cette infamie serait plus... divine et plus officiellement honorée.

APPENDICE Y

CHAPITRE XVIII

PERMANENCE DES MYSTÈRES OU DERNIERS REPLIS

Il suffit de l'érudition la plus légère et de quelques heures de réflexion, pour saisir le lien historique subsistant entre nos mystères d'Éleusis et tous les mystères qui les précèdent. Nous en avons nommé les principaux, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être jamais démenti, qu'en remontant d'Éleusis aux Thesmophories, aux Cabires, aux Orphiques, aux Phrygiens, aux Phéniciens, et même en s'écartant, jusqu'aux Indes, on finit par arriver à coup sûr aux Égyptiens. Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons dit à propos de leurs livres et de leurs mystères hermétiques, traductions probablement fidèles, sinon des livres, au moins des mystères et traditions sculptées ou des runes du monde antédituvien 1. Nous ne reviendrons pas sur le cours historique de nos deux fleuves ennemis roulant dans un même lit. Le premier de ces deux fleuves est le Jourdain, c'est-à-dire celui qui devait baptiser le monde; le second est le Nil, qui, malgré la beauté primitive de ses ondes et la splendeur de ses rives, finit par se perdre dans les marais du Delta et par y fomenter des fléaux qui de là rayonneront sur le monde.

Éleusis en fit autant.

Lors de la destruction de son temple par Alaric, en 397, ceux de ses prêtres qui avaient échappé au glaive des Barbares allèrent rejoindre en Égypte ces mêmes gnostiques qui, des les premiers jours du christianisme, avaient mêlé leur travail impur aux œuvres de la lumière et de la vie.

1. Voir App. L, vol. II.

En effet, Bacchus, Adonis et Isia n'étaient pas morts, ils n'étaient que détrònés: tout étourdis du terrible coup de massue que leur avait porté leur vainqueur, ils se glissèrent dans ses propres domaines, où, sous la peau des plus innocentes brebis, on les vit continuer si longtemps leur mêtire de loups dévorants.

Il est aisé de les suivre dans les antres nouveaux oû, cent ans après la mort du Sauver, il seclébraient l'ancien cutte de Mittra rajouit par des parodies chrétiennes, et dont tous les degrés, désignés paids par ceux de mystes, d'époptes et de l'ébles, d'ainci nosservés ; il est vrai que, à l'exception de l'éculter ou Lucifer, qui in echangea pas son nom, its furent alors désignés per ceux de lina, de corbran, de hybrie, de griffon, et valurent à chaom de leurs initiés un signe imprimé sur le front et la procettion d'une plante.

Dupuis a vu dans cette caverne immonde que Gracchus fut obligé de faire fermer l'origine même du christianisme; mais M. de Sacy le comprond parmi ceux auxquels il adresse cette réponse : a Helleborum hisce hominibus est opus; c'est de l'ellébore qu'il faut donner à ces hommos 1. »

Grâce au livre d'Apulée, nous pourrons suivre ces hérétiques dans les Isiaques d'Alexandrie, chez les ophites, les néoplatoniciens, etc.

Pour avoir une idée du degré de folie criminelle que pouvaient atteindre ces mystères gnostiques, il suffit d'étudier ceux de la secte caînite, dont le but était la réhabilitation de Caïn, de Cham, de Judas, comme son mot d'ordre était la réhabilitation de sodome et de tout equi a été proscrit et foudroyé, dissient-lis, par Jéhoeub-Sutance qui a été proscrit et foudroyé, dissient-lis, par Jéhoeub-Sutance.

M. de Matter, qui a fait une étude toute spéciale du gnosticisme, se demande si toutes ces sectes ont eu véritablement des initiations et des mystères, et ce que ces mystères pouvaient avoir de commun avec ceux de l'antiquité paienne.

Il nous semble que son doute est parfairement résolu, ne fût-ce que par les matériaux qu'il nous fournit lui-même et par les raissions qu'il nous donne, à savoir que, née dans une époque de mysières, cette socte a d'à avoir aussi les sténs, dissuis les ténsingianges des Pères soni-ils parfaitement positifs à ce sujet. Saint trénée appelle les sinoniens mynitei auxentiers' i Tertullien reproche aux Valentilmens d'avoir pre-verti Étauts' 3. L'Opinion d'Origène sur les mystères marcosiens est intraduisible en raission de la crodicié des dédaits je te diagramme ou

^{4.} Sainte-Croix, t. II, notes, p. 447.

^{2.} Adv. hæres., l. I, ch. xxIII.

^{3.} Adv. Val., init.

programme des ophites recfaisi, «lon eux, de grands mystieres et restati inconnu du public *. Enfin M. Matter rreonnalt lui-même qu'ils avaient beaucoup empramé aux paiens, qu'ils avaient des degrés d'initiation correspondant aux autres, depuis le baptéme qui se rapportait aux lustrations, josqu'à ces états physique et pnemmatique dont nous venons de voir les jouisamers. Lors donc que cet érivain accuse les Pres d'angération évidente, à propos de ces désordres, il se met lui-même en contradiction non moins évidente, non seulement avec tous ces imposants témoins, mais en outre avec les Gérvians profanes dont les assertions, dii-il, sont a plus formelles encore à cet égard que celles des chrétiens, e et enfin avec lui-même, qui finit par convenir que « les caînites s'attechaient à prouver leur saintaté ce bravant toutes les lois reques et en fes foulant tottes aux picést. » or, il à y a plus de raison pour que les Pres, s'ils ont dit vrai sur ces derniers, aient (é des calomnisteurs pour les autres,

M. Matter se demande encore si l'initiation conférait des marques spéciales, et c'est encore lui qui va nous fournir la réponse. « Cette question est difficile à résoudre; ce qu'il y a de certain, c'est que les carpocratiens imprimaient à leurs adeptes une marque spéciale derrière l'ornifle droite, au moven de la cautifestation. »

Done la question n'est pas difficile à résouder. « Saint Épiphane nous apprend, ajoute-ti-l, que les goustiques se reconnissaient à la manière de se chatouiller la main, et qu'ils s'imprimaient sur le front et sur la main droite des signes semblables à ceux dont l'Antechrist dolt marquer les sienses; ... mais il entremête ses indications de défails si peu coryables sur la facilité avec laquelle un mari livrait au frère la sour qu'il avait reconneu, qu'on ne suvarit iren conclure de ce texte. Ce qui seul paratit hors de doute, Cest que la plupart des gnostiques avaient des movens spéciaux de se reconnaître." »

Donc, si les Pères disaient vrai sur l'affiliation secrète, pourquoi n'auraient-ils pas dit vrai sur des drôles qui pervertissaient Éleusis et foulaient aux pieds toutes les lois reçues?

N'oublions pas qu'ils avaient dans la partie pneumatique, comme les Éleusiniens, leur alliance mystique avec leur divine Sophia.

Faut-il les suivre dans l'Orient et constater les ravages d'hétérodoxie qui résultèrent de l'introduction, dans le pays de la lumière, des doctrines de Marcion, de Saturnin, de Bardesanne? Faut-il remuer

^{1.} Origène, contra Cels, vi, p. 10.

^{2.} Histoire du gnosticisme, t. II, ch. xvi, p. 399 et 402.

^{3.} Id., ibid., p. 439.

tout ce qui s'enseignait d'immonde et se proclamait d'absurde dans les sectes sabienne, kabbalistique, etc.?

Voulons-nous concevoir une idée juste de leur haine antichrétienne : voyons-la subsistante encore aujourd'hui chez les Druses, de si fraîche et si cruelle mémoire. C'était bien certainement de leurs pères gnostiques qu'ils tenaient et cette exécration de l'Église catholique et ces mystères, et ces signes de reconnaissance qui décident de leur fraternité. « Nos braves et ignorants chevaliers, dit Sainte-Croix, puisèrent aussi dans la Syrie l'idée d'une association secrète dont on leur dispute en vain d'être les premiers auteurs. Différentes choses qu'on en débite pourraient bien avoir des rapports marqués avec les fables d'Osiris et d'Horus, ou avec la mort tragique du jeune lacchus. Les quéstions faites aux récipiendaires et leurs réponses rappellent ce qui se pratiquait à l'égard des mystes d'Éleusis. L'usage de formules et de mots barbares ou empruntés des langues de l'Orient offre encore un rapprochement assez frappant avec les anciens mystères et peut indiquer l'origine étrangère et orientale de ces modernes associations. Enfin les vifs regrets qu'au temps des croisades les Juifs dispersés avaient encore de la destruction de leur temple auront peut-être fait naître cette allégorie sur son rétablissement, si célèbre dans les loges 1. n

Copendant, ces dernières doivent remonter beaucoup plus haut, puisque nous retrouvosnon-seulement hect les Esséniens le subirer et la petite hache¹, mais encore chez les Romains du temps de Numa des institutions religicaues de constructeurs, appelées frustruits, et, par-dessus tout, une infinité de souvenirs et de ribes égyptiens mélés aux plus anciennes devises du paganisme, à commencer par A, A, 1, T, Cestà-dire Padoration, ou pur le moins le respect des quatre premiers éléments ¹.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que M. Maury ait trouvé dans les épreuves d'Éleusis l'analogue de celles auxquelles on est soumis pour les réceptions dans les loges maçonniques.

Le moment n'est pas venu d'approfondir toutes ces choses.

Mais comment ne pas indiquer ici cette étonnante transplantation du mystère, de l'ancien monde dans le nouveau? « Ce qui existait sous ce rapport dans l'antiquité, dit Gorres, nous le retrouvons dans les forêts de l'Amérique. ».

- Tome II, p. 498 et 499. Sainte-Croix veut parler ici des templiers, rosecroix, bohémiens, etc.
 - 2. Josèphe, de Bello jud., I. II, ch. viit.
 - 3. Voir le ch. xu, App. P.
 - Maury, Religion, t. II, p. 334.
 Mustique, t. IV, p. 25.
- o. mystique, t. 11, p. 20.

Efficieviement, cet auteur, plus érudit que logicien, nous montre Phisosanavirung des Virginiens, dont les grades inférieurs se prenaient au fond des forèis, au moyen d'un breuvage appelé sisoean, breavvage qui leur faissit oublier, jusqu'au jour des degrés supérieurs, et oute leur vie antiérieure, leur famille, et même jusqu'à leur propre langue. » Paussanias nous a montré ce bienfait du Léthé, en permanence aux abords de l'artie de l'Orphonius; il en avit lu bui-nême; mais, bien loin d'attribuer ses effets, comme nos philosophes moderens, à e la construction de la tête des baveurs, si il n' ya jamais va autre chose que de l'eau claire, douée par le dieu de cette proprédé, comme as voisies Meméonsie l'était de la feculé contraire.

Après les Virginiens viennent les Caraïbes, les Galibes, etc., avec leurs jeònes de neuf mois et leurs récipiendaires, enterrés jusqu'à la ceinture dans des fourmillères de grosses fourmis noires, à la morsure cruelle:

Les Mexicains, acquérant tous leurs grades et dignités sous les épreuves du fouet;

Les Moxes, qui se font verser dans l'œil une liqueur qui leur «uiguise tellement la vue, dit le trop confiant Gorse, qu'elle les rend techorogui, c'est-à-dire clairvoyants. » Il est vrai qu'ils y joignent les fumigations de tabac, « qui est chez eux dans un rapport intime avec la relicion.»

Ches eux, soit, car, si c'était chez tous, à l'heure qu'il est l'Europe ne serait plus qu'une population de mystes et de schamanes.

Nous avons plus de confiance dans la schoe finale dont nous avons délà parid, mais que raconte aussi Gòrres, et qui nous fait voir l'esprit Magoba descendant, sous forme d'éclair, dans la cabane renversée, caussant avec l'initié, et le laissant, après un coup de tounerre violent, déendu à terre, à demi nort et privé de seniment. Le fois revenu à lui, l'initiation est parfaite et son pouvoir magique irrésis-tible .

Görres, toujours próccupé de sa « magie naturelle, » s'étend beaucoup encore sur le rôle que joie, « dans cette initiation, une certaine
plante, nommée la coca, qui semble leur communiquer en effet des
forces surhumaines, et qui, dans les plus grands travaux, les dispense
de nourriurer. On comprond que les Espagnols, séduits par « ce puissant eccitant du système nerveux, » aient votulus el Espafquer à euxmêmes. Les expériences furent très-multipliées, elles se firent sous la
surreillance du gouvernement, par les soins de savants et des mé-

^{1.} Mystique, t. IV, p. 26, et Lafiteau, Mœurs des sauvages, p. 344.

decias. Húlas l'en debors des peuples aurquels l'avait légné le prêtreror Titiecae, le marczionn nerveus ne possédiai plus la moindre vertu. Aussi la còdule royale de 1560 dit-elle, après mur examen, que « cette plante, qui n'est qui folòtire et sorcellerie, ne fortifie que par illusion du démon et ne possède aucane veru, selon les hommes d'expérimes, unais que, bien au contraire, elle détruit la santé des Indiens et en enlève un grand nombre !, »

Görres rapproche avec raison tous ces mysthres et toutes ces nerus de cre que nous offer l'aniquiés. Il retrouve dans le tambour du Lapon celui de la mère des dieux en Phrygie, on le sistre que nous voyas dans la min de l'Isis égypienne. Lossyi on lui montre le liuse dener veillé devant le schamane dent la tête tourne avec la rajdité d'une veillé devant le schamane dent la tête tourne avec la rajdité d'une trople, « et comme le frait une boule attachée à une corde, « la la raison de se rappeler les Corphantes, et mieux encorde les phératères « le las bétarmones de l'aniquisié, co les rémoterates et les retripinates de l'hymne des Curètes, dans Orphée, Car uns ces moss signifiaient la même chose, c'est-à-dir le tourniement. Il a raison encre les rais qu'il applique aux Corybantes les sourcires imagines, ou fundames sonres de Varron, « car, diei.), il à saiste de ces danses frénétiques outre les images et les apparitions, des voix se faisaient toujours entendre. a

Mais lorsque, passant aux ruffai indiens, il nous les moutre, sur l'attestation d'une revus cientifique religiée per les foliciers de la marine anglaise.², su coupant les membres, s'arrachant les yeux, la langue, la faisant robit, pais la remetant dinus leur bouche, où elle reprenni à l'austant... lors donc que tous ces miracles, «attessés, dil la revue, par le colonel et par les hommes les plus honorables, qui, s'il y avait impostare, l'auraient découverte despis langtumps, » uiu parsissent explicables par «l'action vitales survexitée et par la contraction spasmodique qui, feranna tous les vaisseuxs, permet aux Perves des plaise de se rejoindre, etc.²...s disons-le bien hautement, Görres ici fait pitié et déshonore a belle cuvre.

et desnonore sa belle œuvre.

Nous reviendrons sur une explication mixte de ces sortes de faits, explication que nous regrettons de n'avoir pas appliquée plus tôt.

Mais Görres est d'autant plus inexcusable, qu'il est bientôt forcé d'admettre, encore sur les récits de l'*Oriental Annual*, que ces mêmes Indiens jettent en l'air trente-cinq boules de laiton sans leur per-

^{4.} Voir le Voyage d'Ed. Poppig, au Chili.

^{2.} The United service journal, nº 116, 1838.

^{3.} Görres, ibid., p. 54.

mettre du reinnier, peda qu'els avoir lancé la dernière ils s'artèrent du reinnier, peda qu'elle ils murmerent une espèca de chant barbare, puis, après quelques secondes, on voir reinnier, let unus après les reinters, pois, après quelques secondes, on voir reinnier, let « CES fais beine constatés, dit-il, dépassersaient évidement les limites « CES fais beine constatés, dit-il, dépassersaient évidement les limites de la matière par de la matière par la différence d'abolique à ...

Si Görres avait bien voulu lixer ces limites à la langue rôtie et remise en place, il y oùt gagné de ne pas « amasser les nuages, » au moyen d'une physiologie absurde et qui ne se rencontre jamais que dans les initiations.

M. L'eblanc qui, malgré le mérite de son livre, pousse de son obté l'amour du symbolisme jusqu'a pul se complet ridicule, cherche à nous persuader que si, pendant la réception des l'écles mexicains, on ascrife une caille au dieu qu'il faut séduire, c'est parce que le vol de cet oiseau est bas, et qu'il représente, comme dans l'histoire d'Hercule ramine par l'odeur d'une caille, le sacrifice du Dieuv-oiell au plus bas de sa course.' » biais voçez donc tout ce qu'il y avait d'éradition et d'esprit dans la cervelle d'un Teche, anas qu'il fu passible de s'en douterl Si les Algonquims, les frequois et les Hurons selle est en le control de l'esprit dans la cervelle d'un Teche, anas qu'il fu passible de s'en douterl Si les Algonquims, les frequois et les Hurons selleres de l'homme profinere un serie de l'esprit de l'e

Si le dieu des Polynéiens, Ora, ¿pouse une jeune Ille « et se fait ériger un malavus richement orné, c'est que ce dieu est la forme symbolique du soleil, qui descend aux eufers pour y chercher le danes, et remonte avec elles...» Il est seulement bien extraordinaire que a ces malhereuses meurent en peu de temps dans la plus sombre méancoile ou dans de cruelles souffrances . « Voilà un symbole bien meutrifer.

Si l'infanticide des filles est si commun chez les Aréois, « c'est probablement parce qu'elles sont à leurs yeux des *emblèmes* d'affaiblissement et de décadence. Si le nain, ou *chose mauvaise*, qui chez les Susolas

^{1.} Görres, ibid. p. 55.

^{2.} Des Religions, t. III, p. 437.

^{3.} Id., ibid.

^{5.} Id., ibid., p. 438.

^{5.} Id., ibid.

paralt à la porte de toutes les cases sous la forme de tison enflammé, ouvre le flanc des gens, retire leurs intestins, les replace et guérit la plaie par la seule inspection de la main, cette superstition qui faisait rire le voyageur espagnol, quoiqu'il etit vu les cientrices des blessures, représente pour M. Leblanc la mort et la résurrection nouvelle !, »

Toujours est-il que, selon lui, les mutilations, les danses orgisatiques, le thyrse, la chaudière et le miroir magique, le talouage hiéroglyphique, le serpent, tous ces signes a remontent évidemment aux plus anciens mystères, et sont les symboles de l'assimilation aux parties du dieu-monde 2 n.

En vérité, le vrai génie des mystères doit bien s'amuser de celui qu'on lui prête et de tous ceux qui le lui prêtent.

Mais de toutes les initiations, la plus dangereuse sans contredit, est celle du Vaudoux dont nous avons déjà parlé, et qui mériterait à elle seule un in-folio.

Quand M. Many, frappé comme tout le monde, du cachet mystérieux « de cer rites diaboliques, » n'y out d'aure but que celui de produire une surexcitation nerveuse assex forte pour persuader aux plus surexciéts qu'ils sont en relation avec les espris, il retombe dans son péché d'habitude *. Mais son rationalisme ne tiendrait pas cinq minutes devant les assertions positives des colons ou de voyageures sérieux qui ont assez conservé le respect du témoignage humain pour ne pas le fouler aux pieds complétement.

« La secte du Yaudoux, dit M. l'abbé Bertrand, est une conférée ou plutôu un culte rapporté d'Afrique. De culte ets, écon nous. l'explication, et peut-être la raison du nègre actuel. Quand donc non négrophiles voudron-ils bien comprendre que pour cette victime du fétichisme spirite il n'y aura de progrès, de civilisation et de salut que le jour où ses éloles seront brisées? L'anathème qui plese sur lui ne sera levé que le jour où ses serpents service to trollès; mais entendonsous bien, ses serpents service, tette couleuver sainte qui riemonte aux beaux jours de la zoolktrie égyptienne. Non, ce n'est pas en lut niant des réalités qui le peniètrent d'évidence et d'injunence, que le philosophisme parviendra à dissiper ce qu'il appelle ses sténèbres. Moins matérialiste que ses juges, il aurait le droit de leur dire : a Vous Yoy comprener rien, « et il ajouterait comme saint Paul : « Nous vous entendrous une autre fois, audérums têrum, »

^{4.} Des Religions , L. III, p. 438.

^{2.} Id., ibid., p. 413.

^{3.} Magie, p. 20.

Celui qui essayerait, par exemple, de lui nier la puissance de l'obi, courrait grand risque de l'attière surs a éte; et, qu'on le sache bien, l'obi du Vaudoux est peut-être encore à l'heure qu'il est le plus cruel ennemi des colos américains et des nègres eux-mémes. Nous en attes-tons toute la population des Antilles; c'est par milliers que l'on pourrait competre les victimes de cei tnassis-sable ennemi. L'ignorance se plat la supposer qu'il n'y a là qu'un poison, mais ce poison est un de ceux qu'on evoi pas, qu'on ne boit pas, mais qui vient vous frapper sur la dénonciation d'un ennemi, à des distances considérables, s'empare de votre espirt et de vus organes, et vous conduit au tombeau vous et ceux qui vous sont chers, au milleu de langueurs ou de tortures qui r'ont auteun nom dans la science.

On a vu des familles entières disparaltre et s'éteindre sous les étreintes de ce cauchemar permanent, qui ne s'expliquait aux yeux de la médecine et de la justice confondues que par le souvenir d'une antique menace et d'une prédiction troo méorisée.

Aussi, Jien qu'entourée de ce carbonarisme fétichique, bien que convaincue de sa fatale influence, la société reste-t-elle complétement sans force contre un ennemi défendu tout à la fois par le arcret des plus terribles imprécations, et par la propre terreur que lui causerait la seule pensée d'une information juridique.

C'est une chose avérée aujourd'hai, que le massacre terrible de Saint-Homingue fut préparé et accompil par les sectaires du Vaudoux; et pour donner une idée de l'extension numérique de cette confrérie, il nous suffira de dire qu'il y a environ vingt-cinq ans une refue des Vaudoux clant venue à mourrir à la houvelle-Orléans, on vit, à la grande terreur des habitants, quatre mille esclaves procéder à ses obséques et suivire son crisillard s.

Mais en quoi donc peut consister un pareil culte? Remontes à Éleusis, et rappelez-vous le serpent doré e sous letquel se cachait le dieu, » et que l'on promenait sur chacun des assistants. Cest lui que nous retravouss ici, mais cette fois en substance animale trop réfelle. Le fétiche est dans une bolte, et sur cette bolte la prêtresse montant, comme la sibille sur son trépled, est prise comme el de diremblements et de convulsions, au milieu desquels elle jette ses oracles et ses arrêts.

La scène se passe au fond le plus impénétrable de la forêt, sur la plus ardue des montagnes, sur le bord des volcans ou dans les marais pestiférés. L'appel nominal des fidèles, la constatation de la pri-

4. C'était la reine du sabbat, c'était l'hiérophantide d'Éleusis.

sance de l'obi, l'apport du sistre et de la chaudière, l'égorgement d'une chère qui doit s'offiri d'elle-mêne à son bourrau et muriri sans pousser un seul cri, la danse orgiustique, l'agenouillement devant les serpents, des hurtements épouvantables, des actes d'une infamie révolunte et trop souvent, dition, l'invoucann s'ou sayars, rovible tout le programme de la fête mystérieuse pendant laquelle on inscrit tous les nous désignés à la vengeance!

Ainsi, les mois seuls sont changés, et encore ne le sont ils pas, cur e'est lecule de l'Ob biblique dans toute sa puret primitive mais ceux qui expliquaient ces pythonisses de l'Ob antique par le mot outre, parce que, disati-on, elles semblaient parler du ventre, an lieu de l'expliquer comme nous par serpent, se trouveront encore une fois détargomés. Évidemment l'engastrimythisme ou la ventriloquie ne seut blas être i oi pour rico.

Nois trouvons dans la Bibliothèque britannique, tome IV, page 524, toute une suite de documents et de réflexions qu'in rentrent trop dans norre manière de voir pour ne pas en extraire quelques mots. Ces dédisils sont extraints par elle des rapports al comité et du consié et de de la consiére de la consi

Pour lui, comme pour nous, le mot obia ou obeah est l'adjectif du mot ob, le même, selon lui, que le mot ob de la Bible, signifiant serpent-soleil, ou basitic royal, l'emblème de cet astre.

Quant au sezert ou moyen occulte de destruction, voici la soble chose qu'il ai sip découvir a près d'infiaiglables recherches a « Nous tenous le fait suivant (c'est M. Lond qui parte) d'un planteur de la lamadque d'une vénculé généralement reconnue. En 1775. à non retour de la Jamadque d'une vénculé généralement reconnue. En 1775. à non retour de la Jamadque, il put constater qu'il avait péri un grand nombre de ses nògres, et que parmi les survivants plusieurs étaient singuilèrement affaiblis. On en enterrait tous les jours deux ou trois. On erespa toutes les ressources de la médecine, mais la dépopulation n'en continue pas moins pendrant une année une unière. Le propriétaire et le médecin commencèreut donc à soupronner fortement les pratiques de 1041. Etain, une dergresse qui étain malade vint dire à son maitre que, sentant qu'elle n'avait pas longremps à vivre, elle se creyait obligée de lui confier la cause de sa maladie, espérant que cet aveu mettrait fin aux ravages de l'épitémie parmi les rappuns troises. Elle raconta alors que sa belle-mère, née parmi les rappuns.

4. Voir ce que nous avons dit, note du § Il de ce chapitre, sur cette preuve de l'agrement des victimes pour les dicux.

femme d'environ quatre-vingts ans, mais encore active et vigoureuse, avait lâché l'obi sur elle, comme elle l'avait fait sur beaucoup d'autres, et qu'elle pratiquait depuis plusieurs années les maléfices de l'obeah.

« Dès que le bruit de l'accusation se répandit parmi les nègres, ils accoururent en foule pour l'appuyer de leur témoignage. Ils ajoutaient que depuis le moment de son arrivée d'Afrique cette femme n'avait iamais cessé de pratiquer la sorcellerie, et qu'elle était devenue la terreur de tout son alentour. Le propriétaire pe perdit pas un moment pour se rendre à l'habitation de cette vicille, en se faisant suivre de six domestiques blancs. Ils forcèrent la porte de sa caverne. dont le toit dans sa partie intérieure et toutes les crevasses des murs étaient garnis des instruments de sorcellerie, » (Voità sans doute pour l'incroyant le moment de triompher,... mais voyez quel mécompte l...) Ils y trouvèrent des guenilles, des plumes et des os de chat. Ils trouvèrent en outre, dessons son lit, une jarre de terre contenant un grand nombre de boules d'argile de diverses grosseurs, blanches en dehors, et dans lesquelles on avait fait entrer... (voyons!...) des cheveux, des lambeaux de toile et de plumes. Quelques-unes étaient posées sur le crane d'un chat entouré de griffes et de dents du même animal, de grains de verre de diverses couleurs... On abattit la cabane et on la réduisit en cendres... Quant à la vieille, on ne voulut pas la mettre en jugement pour lui épargner la mort, et l'épidémie s'arrêta tout aussior! »

Une épidémie dévastatrice qui s'arrête parce qu'on saisit un crane de cuar... Médecins, qu'en dites-vous?

Et cependant chaquie jour met davantage en relief le obié terrible des effets et l'insignilance de la cause ! Le raionalisme curopdem resto de plus en plus interdit devant cette puissance de vie et de mort accordée à l'édé en nègres. Il a din par reconnaître en lui l'encoursure du moyen âge, ou l'art de lancer à distance course ses entemis un engin plus meuriter mille fois que la balle du sold et ou le poison de l'assessin. L'analyse de la fameuse boule n'a readu qu'un peu de terre tunualier, ... mis tout cels, recueil if un alse conditions forma-lées par le grimoire et manipulé sous l'assistance invoquée du dieu, puis remis la fadéput acquéreur et asserment*, equefrait une verta. Cette bagatelle, que l'on nommais Mandyne-stri, et qui n'aurai juss fait mourir un circui si elle chi de daministrée pau chi a se s'utiente une mort que rien ne ponvait conjurer, ...; ce n'est leur baptéme et leur reponcement seleme la Salan.

Qui ne reconnatirait ici la copie fidète, à trois ou quatre mille ans d'aitenralle, de cet abed égyptien retrouvé dans les papprus Anatazi, que Reuvens nous donne «comme un monument de la plus haute importance pour l'hissinér des origines mythodogiques de ce pays. « Traduits par lui, ces papyrus ont déjà montré à nos lecteurs l'invo-cation à Typhon : "o'u qui d'harnés tout, viens à moi... de hais telle famille, marche et renverse-la,... » puis la recommandation du talisman avec les paroles mystiques écrites sur une table et insérées dans la bouche d'un chat noir, et, enfin, l'assurance qu'une fois ces cérémonies accomplise, il entrera un dieu à tête de serpent qui, etc. .'

Que nos chercheurs infatigables en demeurent bien persuadés, voils tout le servet du fléau; il n'y en a pas d'autre. Mais, au lieu de cela, ne trouvant presque jamais le poison qu'ils ont rêvé, ils laissent circuler est innorati obi, ou bien, rejetant tout sur l'imagination, ils s'efforcent de la guérir par la négation et le mépris. Vains efforts, puisque le plus souvent la victime ne soupconne même pas la cause de son deprissement!

L'afin, on commence à comprendre le lien qui unit l'obeah au veudouz. Cet occultisme, incompris pendant longtemps, est de nos jours élevé à la puissance d'un satanisme véritablement p-litique et soxial. La meilleure preuveque l'on puissedonner de sa portée aux Antilles, c'est que Soulueque n'a pas trouvi d'autre moyen de conjurer, pour sa part, cet inconjurable ennemi, que de s'affilier à ses rangs et de se faire vaudoux per efferi du vaudoux per efferi de vaudoux per

c Ce triste sujet, dit M. Paganel, mérite d'être étudié par des observatuers attenifs et instruits. Le Vaudoux, fram-emonerie qui unit les membres d'une race dégradée, continue de jouer un grand role dans les exéculions sanglantes que le fanatisme, mais surrout la peur, inspiraient à Soulouque, premier empereur d'Ilatti. Dans le langage de quelques populations nègres, le mot reudoux signifie un être tout-puissant qui dirige à son gré tous les évétements. Ce dieu, dont la puissance est sans bornes, est tout simplement un serpent suret. On lui rend un ruite d'adoration proprement dite. Le grand prêtre qu'il r'est choisi pour organe exerce sur les sectaires une domination aboolte dont la grande prêtresse parage avec lui les fruits, car c'est elle sur tout qu'inspire le dieu serpent. C'est par sa voix qu'il promet, refuse, console, avertit ou mencace. Les initiés se prostrement devant le serpent placé sur l'autel et se séparent après avoir fait au dieu les plus exécratibles serments de ture quionque cerait révétiet ce serie.

^{4.} Voir t. II de ce Mém., p. 217.

les secrets de ces nuits honteuses. Le Vaudoux est tout-puissant à Port-au-Prince, et les planteurs des États-Unis du Sud savent qu'il est plus sage de surveiller les desseins qu'il inspire que d'en rire et de les dédaigner '. »

Nous terminerons cet intéressant sujet par quelques lignes empruntées au livre de M. Paul d'Hormoys, intitulé : *Une Visite à* Soulouque.

- « Son plus dangereux ennemi, nous dici-li, celui qui lui cause le plus d'insomise, c'est sans controit le dieu Vaudoux, dont les innombrables et mystérieux sectateurs se rencontrent jusque parmi ses ministres et ses familiers... Malgré le titre de chrétien pordé par les neigres d'iltail, 'joide painen, que leurs pières adoctaient en Afrique, n'a rien perdu pour eux de son prestige. S'il faut en croire les histoires que fon raconte tout has, les holecaustes qu'on offe à cette terrible divinité ne se composent pas seulement d'animaux. D'épouvantables débris font souvent frémir les voyageurs et les chasseurs qui se hasardent dans les montagoes... Pour en revenir à Soulouque, si la secte du Vaudoux voudait de lui pour grand prêtre, il accepterait sans répugnance cet honneur, car il n'aurait plus à craindre alors ce pouvoir occule qu'il poursuit partout sans jamais pouvoir l'atteindre. En désespoir de cause, il a pris, dit-on, le parti de s'affilier aux sectateurs de cette fernance relicion.
- « Vaudoux, divinité terrible et omnisciente, qui sait tout, qui voit tout, qui entent dout, a pour symbole une coulevre qui transant se cordres au peuple, par l'intermédiaire de ses prêtres... Ces assemblées, que le grand pontifé de Vaudoux fait connaître à chaque district, quelques heures seulement avant celle de la réunion, se dissimulent sous et l'apparence d'un simple àmboule dab, Elles se tiennent tantôt sur des plateaux de montagnes inaccessibles, tantôt dans le lit desséché d'une rivière, quelqueolés dans une lle, mais jamais à la même place... C'est dans ces assemblées, expendant, que se compositent et se component encore ces terribles breuvasega qui emposisoment enun seul jour les troupeaux et les fleuves, qui frappent les hommes de mort, de furie et d'imbédillié. Cest là que les adoptes apprennent à charmer les serpents les plus dangereux, à se couvrir le corps de ces ulc'ese et de ces plaise qui, autrefois, les dispensation du travail pendant le

T. V. - MAN. HIST., III.

21

Du Paganisme, ouvrage déjà cité, p. 446. — Voir, sur ce sujet, la Statistique de Saint-Domingue, par M. Moreau de Saint-Méry, et les deux articles publiés dans la Revue des Deux Mondes, en 1850 et 1851, su c « l'Empereur Soulouque et son empire. »

jour et qu'ils guérissaient, le soir venu, pour courir à la danse 1. C'est dans ces assemblées que s'organisa cette formidable révolte qui surprit, dans la nuit du 26 août 1791; toute la colonie. C'est là "que les sectateurs de Vaudoux font encore de nos jours, avec les corps des malheureux qu'il son tu pussiri, de ces épouvantables festins qui feraient de nouveau reculer le soleil, s'il n'était pas plus impassible m'aux temns de l'hvest et d'Altre.

a Ces horreurs pouvalent encore écapiquer autrefois. Cétait soit de vengeance et haine de maitre, mais ajourd'hui que ces malheureux sont libres, lis n'ont d'autre mobile à de telles actions que le plaisir de faire grautitement le mal. C'est là ce qui distinguent toujours le blanc du nêgre, Quand le blanc commet un crime, c'est sous l'empire de la passion; le nêgre, lut, ue, incendie, empoisonne, uniquement pour tuer, incendier et empisionner, pour se repatire de la voltupié que sa sensuelle et féroce nature trouve dans l'accomplissement des plus atroces forfaits ?

lci, M. Paul d'Hormoys se fait raconter par un officier de marine un scène de Vaudoux dont ce derrier aurait été fémoin avec un prûre de ses amis, dans les environs des fonnites, petite ville entre Port-au-Prince et le cap Hatien. Comme il ne nomme pas son narrateur, nous ne pouvous pas reproduire ce tableau saissant aquel rien ne manque en fait de détails fantastiques, els que les roudes échevéles, Torgie de sang et de luxure, l'éclair sillonnant les éteibres, l'enfant et le chevreau qu'on immole, la chauditre satanique, le gouffre qui engoiut trois de ces fanatiques, et le orrent qui rejette le lendemain sur la grève deux de ces cadavres et le bras d'un enfant, etc. *

Non, rien ne manquerait, disons-nous, à ce récit, pour le ranger parmi les fables, si la double histoire des serpents sacrès et du sabbat ne nous montrait pas exactement mêmes scènes et mêmes détails ³

- Yoilà un professeur dont le génie universel dovrait ombarrasser un peu nos académies.
- 2. Une Visite chez Soulouque, p. 42.
- Id., ibid., p. 45-50.
- 4. Il est un de ces détails cependant qui nous frappe par son exactitude: c'ext l'impassibilité du chevreux, us moment ol no l'égorge. Cest ce qu'on observait chez toutes les vicilines antiques, qui ne devalent donner aucun signe de doulere o te nésister junais au dieu lour burreux. Il en est encere de même, nous l'avons vu, pour ces troupeaux entiers qu'un voyageur nous a dit avoir vus se pécipieux never neve nege, et sur l'ordre de l'oracité d'Viclanes, dans le crastere du volcan sacré de Aggarnat. Ce détail trés-classique, muis

dans les orgies antiques, plus tard dans les conciliabules du gnesticiame et de certains hérétiques, et de nos jours encore, dans le ménigad ou l'emoi du mai des Scandinaves', dans le Germingaou l'envoi de tempéte et de cécité des Finnois, dans le setér et le touto des Nocaidés ou des prétres lapons, possédant le pouvoir de changer l'homme en bête et l'animal en homme raisonnable, dans le clum et la void des Channas, l'un emperer et l'autre prophésess, le premier consultant la tête de Mimer pour désigner une victime, et l'autre déverant son cœur pabliant.

Vingt, noms se pressent en ce moment sous notro plume, mais la fatigne, et, bien plus encore, la crialite de fatiguer, et ous plus encore, la crialite de fatiguer, et ous arrêtent.

Ayon seulement le courage de le dire: si dans nos sociétés servies, qui ne dissimulent plus leurs espérances, si dans le sein de cora-bonarisme faillen, qui menace si souvent la ville éternelle de sort de des mattres incomus, envôlé comme une armée d'honnétes gene su de des mattres incomus, envôlé comme une armée d'honnétes gene se de drapand des enfers, si in'en es las moins vari qu'éponnétes gene se criminels sont collègues et frères d'armes, car tous obdéssent de concert au môme général, qui se trouve être es sausers.

assez peu connu, pourrait faire croire à lui seul à l'authenticité du récit de M. d'Hormoys, tant il est conforme à l'histoire.

 d. On connaît les Bersekers ou guerriers extatiques des Scandinaves, guerriers que le fer ne pouvait entamer et que le feu ne pouvait brûler, alors même qu'ils étaient nus.

CINQUIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE ET CONCLUSIONS DE CE MEMOIRE

CHAPITRE XIX

THAUMATURGIE

ET PNEUMATOLOGIE COMPARÉES

CE QUE LES MAGICIENS NE FIRENT JAMAIS

Ş ler.

UNE GRANDE ET PROCHAINE HÉRÉSIE

Ce que sera cette hérésie, - Ce qu'elle dira. - Sa forme scientifique.

f. - Ce que sera cette hérésie.

Il est plus que temps de s'arrêter; toutes les religions du monde ancien viennent de nous ouvrir leurs annales. Initiés par elles-mêmes aux secrets de leur essence, nous devons posséder aujourd'hui la vraie raison de leur origine, de leur histoire. de leur force et de leur durée.

Supposons donc que l'on nous accorde loyalement la victoire; que, subjugués par cette grande voix du genre humain, appeléo par Cicéron « une vraie loi de la nature, » nos rationalistes consentent à s'incliner devant cette intervention continue dans l'ordre naturel, dans l'histoire et dans les cultes, de forces spirituelles et surintelligentes;... supposons nos adversaires guéris d'une cécité qui date de trois siècles, et nous leur accorderons aussitôt que nous n'avons résolu jusqu'ici que la moitié du problème.

Il nous restera désormais à fixer et à comparer la vraie valeur de ces forces. Il ne suffirm entre pas, pour le triomphe absolu des nôtres, de faire reconnaître leur supériorité relative sur toutes leur rivales et de la prouver par les faits; il nous faudra maintenant établir leur vrai droit à se proclamer les seules fortes, les seules véridiques, les seules filles légitimes de l'éternelle et infailible véridi.

Nous ne sommes pas si dénué de critique qu'on veut bien le supposer.

Il résulterait seulement de cette simple et première conversion que toutes les positions serviant changées. Hier encore la libre pensée moderne, esclave d'un inqualifiable préjugé, rejetait avec dédain toute histoire entachée du moindre fait merveilleux, et déclarait tout cet ordre de causes « banni de toutes les sciences à la fois. » Aujourd'hui, tout aussi malheureuse pour les esprits qu'elle l'est à peu prés chaque matin pour tant d'autres vérités mises par elle en quarantaine, cette libre pensée voit le surnaturel banni se rire des lazarets et forcer l'entrée de tous ses ports; comment va-t-elle s'y prendre pour conjurer les conséquences du fléau? Essayons de le préjuger.

Mais avant tout, catholiques, nos réres, et militants comme nous, permettez-nous de vous le dire, et tenez-vous pour avertis : jusqu'ici, bornés à la défense des grands principes, à la lutte contre le matérialisme obstiné de nos vieillards et contre l'antichristanisme de nos plus jeunes ennemis, peut-être ne regardiez-vous pas assez autour de vous. Il est certain, du moins, que vous avez beaucoup trop refusé votre attention à ce retour de pagamisme mystique qui fait trembler aujourd'hui nos pasteurs et même quelques-uns de nos savants; moins dédaigné par vous, il vous etit éclairés sur une situation toute nouvelle. En l'étudiant quelques instants, vous auriez pressenticette grande et importante vériét: que, dans vos défenses et dans vos apologies journalières, dans celtes-là mêmes qui défendaient hier la divinité de Jésus-Christ, vous ne vous attaquiez plus qu'aux lieux communs de l'incroyance, c'est-à-drie à de vieux arguments dont la dernière heure est sonnée. Oui, sans qu'ils s'en doutent le moins du monde, les Renan, les Littré, les Maury, touchent aux dernières moments de leur thèse et de leur mission. Demain thèse et mission non-seulement ne vaudront pas une réponse, mais ne seront même plus comprisés; demain se lèvera superbe et méprisante une jeune et nouvelle incroyance, vraie fille dénaturée, bien autrement dure pour ses pères que ceux-ci ne l'auront été pour les leurs.

Eh bien! cette hérésie, qui nous paraîtra si nouvelle, sera tout simplement pour nous l'hérésie rajeunie des néoplatoniciens et des gnostiques, car éclectiques en théorie comme ces Alexandrins du 11º siècle, nous courons grand risque de devenir comme eux illuminés dans la pratique. Alors leurs prôneurs et traducteurs modernes finiront par comprendre le vrai génie de leurs auteurs. Ils ne se demanderont plus, comme M. Vacherot, comment il pouvait se faire que « les doctrines alexandrine et chrétienne, profondément semblables par l'esprit, les principes et les conclusions pratiques, fussent toujours en lutte au 11º siècle 1, » Ils comprendront comment cette antique magie des Proclus, des Jamblique et des Plotin, qui les gêne tant dans leur admiration toute classique, était au contraire le grand moven, le seul but, la seule sanction de leur philosophie. Oui, lorsque cette grande épidémie du spiritisme, au lieu d'envahir environ la dixième partie de la fille aînée de l'Église, en aura contagionné les deux tiers 2, quand nos académies elles-mêmes auront subi l'influence du fléau si longtemps nié

Vacherot, Histoire critique de l'école d'Alexandrie, t. II, p. 49 à 23.
 Des rapports certains portent à 30,000 les adeptes de Lyon, et à 12,000 ceux de Bordeaux.

par elles, ce jour-là, nous verrons ce Protée spirituel déposer sa vieille forme, réactionner contre lui-même, révolutionner sa propre révolution, et, comme ces gouvernements qui cèdent à une opinion trop fortement prononcée, nous le verrons déchirer de très-bonne grâce son programme matérialiste et proclamer avec audace l'ubiquité historique et scientifique de ce surnaturel qu'hier il faisait nier partout. Chez lui, ces palinodies ne sont pas rares.

Mais plus sérieuse que toute autre, celle-ci pourrait bien être un des prodromes de cette grande hérésie finale, qui, par les mêmes moyens démesurément agrandis, « menacera d'entraîner jusqu'aux élus eux-mémes; » et l'on peut croire que c'était en raison du même presentiment qu'un éminent orateur avait appélé l'invasion de 4853 « le plus grand événoment du siècle.

Depuis, plus d'un penseur sérieux a manifesté les mêmes craintes et prédit un résultat semblable. « Je n'oublierai jamais, dit le célèbre père Deschamps 1, la réponse que me fit à Vienne un savant distingué auquel je faisais cette question : « Le protestantisme se dissolvant dans le rationalisme, et le rationalisme ne pouvant devenir populaire, quel sera donc désormais le culte de l'erreur pour ceux qui ne voudront pas de la vérité? - Tour indique, me répondit ce savant, l'avénement de quelque nouvelle forme de la théurgie et de la superstition. Le nanthéisme populaire sera une sorte de nouveau paganisme. » Le souvenir de cette réponse, reprend le père Deschamps, me frappa et dut me frapper quand la fièvre des esprits s'empara des deux mondes. Le fait éclatant de cette apparition suffit, on ne peut le nier, pour nous faire reconnaître avec évidence la possibilité d'un retour à cette idolâtrie, dont saint Paul nous a dit: « L'esprit de Dieu affirme ouvertement que, dans les derniers temps, beaucoup abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur

^{4.} De l'ordre des Rédemptoristes, à Bruxelles.

et des doctrines diaboliques 1. » (Ad Timoth., 1. I, ch. IV.)

Nous l'avons déjà dit, c'est en parlant des mêmes symptômes que la plus auguste des bouches daigna nous adresser à nous-même ces paroles : « Continuez, car nous touchons à une époque où chaque homme se croira bientôt un thaumaturge et un prophète. »

Aussi, lorsque, regardant autour de nous, nous vimes chaque jour croitre le nombre des médiums et des adoptes et baisser celui des dénégateurs obstinés, nous pûmes nous écrier à notre tour: a La théurgie paienne est toute prête, elle se tient à la porte du sanctuaire, et soyons bien certains qu'un miracle édatant pourra soul désormais retarder son entrée. »

2. - Ce que dira cette hérésie.

Mais que dira cette hérésie?

Elle dira d'abord tout ce qui sera nécessaire nour entretenir et étendre ce feu sacré de la spiritolâtrie, que nous avons déjà montré brûlant sur tant d'autels. Pour multiplier ceux-ci. pour qu'il puisse y avoir partout des sociétés spirites, à l'instar de Paris, c'est-à-dire avec statuts, clubs, orateurs et sergents de ville, pour que nulle ville de France ne se trouve déshéritée d'un bienfait si nouveau, il faudra de grands efforts. Écrivains et missionnaires ardents seront chargés de répandre la bonne nouvelle, sous ces formes et dans ces termes séducteurs qui entraînent les cœurs bien plus encore que les esprits. Comment, en effet, résister à de telles promesses, surtout à des illusions telles, qu'une seule suffirait à sécher les larmes de toute une vie et à projeter sur l'avenir qui doit la suivre plus de consolations apparentes que toute la théologie ne saurait en offrir. Hélas! pour peu qu'elles perdent de vue un instant le phare sacré qui seul peut les guider, ce seront les meilleures âmes qui se laisseront prendre à ce perfide mirage et croi-

4. P. Deschamps, de l'Antechrist, p. 409.

ront rester catholiques en suivant « cette Église spirite qui, sous un chef (pape ou autre, peu importe), va devenir à son tour la fille alnée, etc. 4. »

Toutefois, jusqu'ici nous n'entendons parler que des élus de cette nouvelle Église ; n'aurait-elle pas aussi ses réprouvés? Et comment en serait-il autrement, lorsque nous avons vu toutes les sectes magiques se subdiviser en deux nuances, la théurgique et la goétique? Évidemment le spiritisme moderne n'échappera pas à cette règle ; à côté de ses illusionnés honnêtes, il aura ses voyants très-éclairés sur le fond même du sujet. Ceux-ci connaîtront parfaitement le nom de leur vrai maître et ne craindront pas de se ieter dans ses bras. Mieux disposés et plus instruits, moins soucieux des promesses spirituelles et des communications touchantes avec ceux qui ne sont plus que des avantages garantis pour le temps, ces réprouvés du spiritisme n'auront rien à déposer du vieil homme. Le nouveau culte ne sera pour eux que la continuation d'un servage plus ancien, plus déguisé, mais dont les nouvelles exigences ne changeront rien à leur vie.

Ces vrais illuminés se reconnaîtront entre eux, car ils auront leurs signes et leurs marques, et, quoique placés encore à des degrés différents de la grande échelle du mal, ils traduiront en principes et en actes ces enseignements que l'Église couvre de son huis clos et que notre l'ittérature satanique ne craint pas de vulgariser autour de nous.

Déjà nous avons entendu plus d'un appel à ce culte insensé. Selon Schelling, « Salan, ce principe mobile de l'histoire (qui, sans lui, di-la, arriverait à un état de stagnation et de sommeil), est une puissance reçue dans l'économie de Dieue et à laquelle nous devons le respect dù à toute autorité légitime?. « Selon M. Eliphas Lévy, « le diable, ce calomié de laideur,

n'est que la lumière astrale aimante 3. »

4. Introduction, p. 59 de ce Mémoire.

^{2.} Voir la page 363 du tome II ou I^{et} vol. de ce Mémoire.

^{3.} Ibid., p. 364.

Selon le Journal des Débats, « Salan ne fut jamais qu'un révolutionnaire malheureux», que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardeuses, que le moyen âge fit, à plaisir, laid, méchant, torturé, et pour lequel nous sommes devenus très-indulgents! »

Nous avons déjà vu que, renchérissant sur toutes ces tendances, plus explicite ou plus franc, Proudhon ne reculair pas devant le blasphème des provocations : « A moi, Satan, qui que tu sois, s'écriait-il, démon que la foi de mes pères oppose à l'Église et à Dieu, je porterai la parole l'Viens, Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse et te serre sur ma politiem... Il y a longtemps que je te comais, et tu me connais aussi... Espère encore, à proserti! Je n'ai à ton service qu'une plume, mais elle vaut des millions de bulletins ? ».

Ne nous le dissimulons pas, voici le but, voici le dernier mot, mot deviné par les uns, méconnu par les autres, dissimulé par les plus clairvoyants qui comprennent que le confesser serait le détruire.

3. - Forme scientifique de l'hérésie prochaine.

Il n'en sera pas de même de tous ces futurs hérésiarques. Les plus dangereux, sans contredit, seront ceux qui passeront pour les plus sages. Ce sera toujours dans les rangs du vieux philosophisme que l'orthodoxie verra surgir un système d'opposition tout nouveau. Nous ne craignons pas de l'affirmer, ce vieux matérialisme converti aux esprits triomphera de sa défaite, et, changeant de front sans changer de ligne, ne rougira pas de la saluer comme le plus grand des progrès: « Voilà là solution, s'écriera-t-il, voilà le vrai mot du problème si longtemps poursaivi l'époces, se L'at nouvé! Insensés



^{4.} Numéro du 25 avril 4855.

^{2.} La Révolution au XIX siècle, p. 294.

que nous étions; jusqu'ici nous luttions dans les ténèbres et ne combattions que des fantômes! A quoi donc avaient songé nos pères? Comment! ils avaient eu cette audace de s'insurger contre la raison générale tout en la déclarant souveraine? Mais c'était rompre avec toute espèce de certitude det principes! Oui, quoi qu'ils en aient pu dire, les générations précédentes avaient très-bien vu et parfaitement observé. Elles n'avaient pas confondu, comme nos pères, deux ordres de phénomènes si manifestement différents. Fiédle aux vrais principes professés par les plus grands génies, et supérieure mille fois à notre critique moderne, qui « prétend ne s'être jamais trompée, » la leur embrassait la création tout entière, aussi bien la nature visible que la nature invisible, visibilium omnium et invisibilium! Honneur, mille fois honneur à la philosophie antique! »

Assurément, c'est à s'y tromper, voici les prémisses d'une magnifique conversion. Essayons toutefois de deviner les conclusions de ce rationalisme spiritisé.

« Plus heureux que nous, reprendra-l-il, les anciens ne se trompaient donn il sur l'ensemble de la création, ni sur la nécessité des hiérarchies dans la grande échelle ontologique ¹; mais, il faut bien le recomalire, ils s'etilent fourvoyés quant à l'estimation des degrés. Dans ce monde purement métaphysique, ils n'avaient pas su préciser le point fixe qui sépare le fini de l'infini, et le Créateur des ac réature spirituelle. Erreur facilement excusable! Comment eussent-lis pu se dérober à une illusion apparemment métagèpe par le Créateur lui-même, et entourée de tant de solemnité? Saint Paul est formel à cet égard : « Toutes les religions paiennes étaient des religions d'esprits, retigiones d'apportum? ». Orlaque pouple tenait son culte de ses Elbhims ou de ses dieux nationaux şi în 'est donc pas étomant qu'il sarcia diat que les encomme les autres (Alévoud-elomnat q'es l'arcial ait que les encomme les autres (Alévoud-elomnat q'estrai diat que les encomme les autres (Alévoud-elomnat q'estrai dia que l

^{4.} Échelle des êtres.

^{2.} Coloss., ch. 11, v. 48.

Elohim), et la preuve évidente de l'étroite analogie qui reliait tous ces dieux se trouve dans la similitude absolue de leurs observances, de leurs rites, de leurs sacrements et de leurs dogmes. « Simillima ænigmata, » dit Clément d'Alexandrie en parlant des cultes égyptien et judaïque. Tous ces esprits, d'ailleurs, se subdivisant en esprits d'une lumière et même d'une bonté purement relatives, nous comprenons leurs luttes, leurs guerres, leurs incertitudes, comme nous comprenons la vertu proportionnelle de leurs secours et de leurs succès. Ne vovonsnous pas, en effet, dans Daniel, les destins des nations dépendre de la force de leurs anges, de leur nombre et des secours qu'ils se prêtent 1? Ce seul fait éclaircit pour nous toute la question des miracles et nous aide à nous rendre compte du cercle limité dans lequel ils se produisent. Nous saisissons pourquoi l'on peut, à la rigueur, voir dix mille hommes en renverser deux cent mille, et ne jamais voir dix hommes en renverser vingt mille, ce qui ne serait certes pas plus difficile pour le doigt d'un dieu tout-puissant. Il en est de même à propos de ces martyrs qui, luttant avec succès contre toutes les armes de la mort et triomphant glorieusement du fer, de la flamme et des lions, ne résistent cependant jamais à la décapitation, et finissent toujours par trouver leur maître dans un tyran plus fort qu'eux. Assurément, défendus par une puissance véritablement infinie . les martyrs n'auraient pas été si constamment des vaincus, et l'on aurait vu plus d'une fois leurs têtes et leurs membres repousser sous la hache du bourreau, comme chez certains animaux elles repoussent en vertu des seules lois naturelles.

« Quant à la circonscription locale des miracles (dira toujours notre philosophe spiritisé), la doctrine des esprits nous la fait bien mieux comprendre encore. Pendant que la plus ardente prière, adressée au vrai Dieu, reste bien toute une vie sans réponse, il suffit souvent, nous le voyons, de frapper à la

^{4.} Daniel, ch. x, v. 43.

porte de tel ou tel pèlerinage, de recourir à telle ou telle médaille, de portér tel ruban sur telle ou telle épaule, pour que la grâce, si vainement sollicitée au pied des autels du vrai Dieu, arrive prompte et consolante. D'où vient cette différence, si ce riest que dans ceplerinage réside une influence toute spéciale qui manque à votre Église et dont l'absence fait apparemment que vous n'y étes entendu par personne? Et ce qui prouve la spécialité de cette influence, c'est que nous la voyons plus ou moins puissante et décisive dans telle ou telle chapelle, lors même que tous ces plérinages sont placés sous la même invocation et relèvent d'un seul et même patronage.

« D'ailleurs, est-il rien qui ressemble plus à toutes ces guérisons, à tous ces ex-voto, que tout ce que nous avons vu consigné dans les temples? Devant toutes ces vérités d'expérience iournalière s'explique encore toute l'importance de la topographie pour la thaumaturgie des temps antiques. Celle de Moïse ne fera pas exception: son dieu étant, comme tous les autres, « un dieu de montagnes, deus montium Dominus 1, » Il n'est pas étonnant que les grandes scènes de l'Exode se soient ébauchées sur une cime. Le Sinaï ne jouit d'aucun privilége à cet égard. Il ne sort pas du droit commun et le partage avec tous les Monts-Joux, toutes les Alpes pennines, tous les Elbrouz de la terre. Aux mêmes lieux les mêmes scènes. On trouvera bon par conséquent que nous ne fassions pas exception pour la montagne sacrée d'un pauvre petit peuple, par cela seul que nous sommes ses héritiers naturels. Nous ne pousserons pas assez loin l'esprit de famille et de parti pour isoler ce Sinaï soit du mont Mérou des Indiens, soit de ce mont Albordi des Persans, sur le sommet duquel Zoroastre, appelé par Ormuzd, recevait de lui, au milieu du feu, tantôt une déclaration semblable à celle de Jéhovah : « Je suis Celui qui est, » tantôt ces admirables Zends ou livres sacrés, dont le caractère

^{1.} Rois, L. III, ch. xx, v. 28.

grandiose, les intuitions étonnantes, et, par-dessus tout, la prodigieuse ampleur, dénotent, comme on l'a tant de fois confessé, une origine véritablement surhumaine. Avec cette grande doctrine des génics nationaux, avec l'inspiration et même la transcription matérielle des dictées des expiris, transcription dont nous possédons tant d'exemples aujourd'huit, rien ne fait plus difficulté; nous verrons même tout à l'heure que l'incarnation de ces mêmes génies, leurs miracles et leur passion n'en font pas davantage. Tous les Sauveurs, étant l'ist de Dieu, ne sont certainement pas de simples hommes, plagiaires les uns des autres, comme une philosophie décrépite essayait hier encore de les souteirs; mais ils appartiennent encore moins à la substance du Très-Haut. Ce sont de vrais méntus plus ou moins heureux et plus ou moins imposants.

« Quant aux prédictions de vos prophètes de la Bible, n'ontelles pas leur pendant dans toutes les consultations réalisées des oracles ? Les victoires de Crésus, l'avénement de Cyrus au trône des Mèdes, l'issue de la campagne des Parthes et la mort de Trajan, le drame des Thermopyles, l'invasion des Gaulois en Asie, etc., etc., sont des événements de la plus haute importance, annoncés avec la même certifude et la même précision que ceux de Jérémie et de Daniel. (Voir le paragraphe II du chapitre PrutouAvacre.)

« Quant aux torreurs euvoyées aux armées par Jéhovah, quant aux tremblements de terre, aux flammes dévorantes, aux pluies vengeresses d'aérolithes ou de soufre, tout cela n'a-t-il pas son analogue dans les terreurs paniques et dans les mêmes désastres que l'on vient de nous montrer, accompagnant et justifiant partout les oracles? Il en est de cela comme des pestes et de tous les autres fléaux apaisés subiement par un vou, par le transport d'une statue, par l'érection d'un temple; miracles , si vous le voulez, mais miracles

^{4.} Voir le livre du baron de Guldenstubbe sur l'Écriture directe des esprits, et nos propres expériences (Lettre de M. de Saulcy, t. I).

T. T. - MAN, HIST., IV.

communs à tout le monde!... Vous le voyez, tout est définitivement éclairci, et nous ne nous faisions la guerre que sur une question mal posée.

- « La vieille thèse se formulait ainsi : Dieu lui-même agissant et révélant toutes ses lois à son peuple. C'était là le droit divin.
- « L'antithèse de ces derniers jours le combattait ainsi : « Comme tous les autres, ce peuple ne tenait ses lois que d'hommes comme nous, car « le surnaturel est hors de cause, »
- « Mais on sait que toute thèse, après avoir subi son antithèse, se complète par une synthèse qui sait tout concilier; or, désormais nous possédons la nôtre, et la voici : « Ce ne sont ni les hommes ni l'infini divin qui ont parlé, mais bien des intelligences secondaires dont la valeur et les lumières finies ou relatives nous expliquent tous les bienfaits, toutes les vérités, toutes les calamités, toutes les imperfections et toutes les erreurs dont l'humanité, grâce à elles, a subi l'influence. Nos pères avaient donc bien raison de redouter et de repousser les esprits comme culte; mais en les déniant comme doctrine et comme êtres, ils ont fait reculer la raison plus qu'on ne l'avait iamais fait jusqu'à eux. Désormais nous la défendrons, cette raison, sans que nous soyons forcés de lui immoler ridiculement le bon sens, le témoignage du genre humain, et, ce qui est bien autrement coupable pour des naturalistes, un règne tout entier, et probablement le plus important de toute la cosmologie, »

Ainsi parlera notre rationaliste, spiritualisé de vive force; voici le programme tout nouveau qui nous meance dans une ère plus on moins rapprochée. Mais comme elle arrivera tôt ou tard, comme l'hérèsie du spiritisme théorique pour les uns, du spiritisme pratique selon les autres, ira toujours graudissant jusqu'aux dernières années du monde, il ne saurait étre inopportun de développer des aujourd'hui, ct de ruiner s'il se peut dans leurs bases les arguments très-spécieux sur lesquels elle va pouvoir s'appuyers.

On voit que nous ne dissimulons aucun des périls qui nous menacent, et, cette fois, nous aurions d'autant moins de droit à le faire, que nous avons traversé nous-même toutes les angoisses créées par les difficultés qui vont suivre, et que nous allons exposer dans la note suivante pour ceux qui tiennent to tout connaître; quant à ceux qui y tiennent moins, il suffira, pour leur faire comprendre la valeur des esprits inspirateurs des prophètes, de leur remettre sous les yeux, aux paragraphes II et III, les actes et les titres de ces derniers à notre admiration.

1. - Principes.

NOTE I. - « DANS L'ANCIEN TESTAMENT, TOUTES LES APPARITIONS, y compris LES DIVINES, SONT DES APPARITIONS D'ESPRITS. »

Que toute l'économie thécentique de l'Ancier Testament repois sur une puissance ou sur une force spirituelle supérieure à celle de toutes les autres nations, là ne sera pas la difficulté, poisque ces nations saluent elles-mehmes cette supériorité. Que colte puissance se soit appeles tour à tour et simultandment El Schaddig Rébim et lébonsh, peu mous importe, puisque nous sommes certain que par ces noms et par plusieurs autres on désignait toujours le même être.

Mais pour tout le mondo, la grando dificulté consiste à bien définir cette puissance et à bien distinguer, dans ses manifestations, ce qui lui appartient en propre do ce qui peut n'appartenir qu'à ses subordonnés, ce un mot de ne pas confondre avec ers derniers, c'est-à-dire avec un nature finie et créée, le Dieu élemel et créateur pour lequel parfois is se une nature finie et créateur pour lequel parfois is se une dannel.

Pour hieu apprécier toutes res difficultés, il suffit do 'assurer que, dans toutes les langues adoptées, depuis l'hébere jusqu'un altri de la Vulgate, le most qui signifie ange ou carvoje (mêne) alterne d'une manière si continue avec coux do thier. Segiener, Phôthu au Arbond, que fron pourrait ceire à la plus parfaito indifférence dos réducteurs à cet égard. D'abord le most échien, qui revient le plus souvent, n'ayant qu'une signification générique, celle de farce (a), ne peut pas plus s'appliquer au vrai Dieu qu'à tous les dieux du mondes. «Pourque vous permettes—vous d'âlter consulter l'échién d'Acaren' la frait à l'a-t-il donc pas aussi on élohim (a) ? « Ce seul exemple suffinit à prouver que chaque pouple synts ous échim ou dieu particuler, ce mo, l'a

(a) Do el force et de ala contraignante. (b) Rois, IV, ch. 1, 11, 111 et vi.

lorsou'il est seul, ne peut distinguer avec aucune certitude la Divinité de la créature spirituelle. Nous disons « lorsqu'il est seul , » car dans le verset & du chapitre vi du Deutéronome nous lisons ; « Écoute, Israël, Jéhovah nos dieux est un; » - « Toutes les nations, dit le prophète Michée, marchent au nom de leurs aleim, mais nous, nous marchons au nom du Jéhovah de nos aleim (a); » or le mot Jéhovah signifiant littéralement « celui qui a été, qui est et qui sera, » ces deux pluriels, appliqués à un seul être, se rapportent manifestement à la sainle Trinité ou à l'étre qui est à la source de toutes les forces réunies; ce qui n'empêche pas, répétons-le, le mot élohim, employé seul, de se rapporter à des anges comme à Dieu. Grotius a donc eu raison de nous dire que les Juifs appellent indifféremment les anges buiet, dieux, ou έγγελούς, envoyés (b),

Mais voici quelque chose de plus grave.

Si l'on en croit Clément d'Alexandrie, saint Pierre, dans une Épître aux Juifs, qui aurait été perdue, leur reprochait une confusion plus sérieuse, c'est-à-dire d'avoir pris constamment des archanges pour la Divinité.

On comprend tout le parti que nos rationalistes spiritisés pourraient tirer d'une pareille assertion, si elle était fondée.

Au reste, sans recourir à celle-ci, ne se croiront-ils pas bien assez forts déjà de celle qui fait le sommaire de ce paragraphe et que nous avons ainsi formulée : « Le sentiment commun des plus grands théologiens est que PRESQUE TOUTES LES APPARITIONS OU MANIFESTATIONS OBJECTIVES (EXTÉ-RIEURES) DE L'ANCIEN TESTAMENT, (QUELQUES-UNS, comme Thyrmé, ne craignent pas de dire TOUTES), SONT L'OKUVRE DES ESPRITS, MÊME LORSou'on les appelle divines? » Plus d'un de nos lecteurs se sera sans doute étonné d'une telle proposition, et cependant il ne se sera scandalisé que d'un vrai lieu commun théologique. Ce principe s'applique au deuxième chapitre de la Genése, comme au dernier des Machabées. Ainsi saint Augustin, cherchant à s'expliquer comment Dieu pouvait se promener dans le paradis terrestre et converser avec nos premiers parents, n'héaite pas à l'expliquer ainsi : « Personne de ceux qui professent la foi catholique ne doute en aucune manière, « nullo modo dubitat, » que ce n'était pas par la substance même de Dieu que les choses se sont ainsi passées, mais par quelque créature soumise à ses ordres, non per suam substantiam, sed per creaturam subditam ei (c). » - « C'était un ange, dit à son tour saint Thomas, un ange représentant la Divinité, sustinens personam Dei (d). » Plus tard, c'est un ange qui sert de conducteur au peuple d'Israël (e); c'est un ange qui condamne et qui sauve Isaac (f); c'est avec

⁽a) Chapitre v. v. 4.

⁽b) Grotian , Comment, sur saint Motthieu, (c) Saint Augustin, de Genesi, l. vin , p. 18.

⁽d) Littéralement, prenant le masque de la Divinité, d'où personnage (en matière théâtrale).

Nous reviendrous sur co mot et sur cette chose. (e) Exode, ch. xIV, v. 19.

⁽f) Genese, ch. xxix, v. 9.

un ange que Jacob lutte toute une nuit, d'où le nom d'ism'il (a); ce sont des anges qui apparaissent à Abraham, quoloqu'il en adore un moissu no (b); ce sont des anges qui apparaissent à Manué, à Gédéon, à bob, à Toble, à Zacharie; c'est un ange, grand prince des aranées da Seigneur, qui agit à Jériche, un autre qui débit l'armée des Assyriens, un autre qui porte securs aux Machabes; enfoi es sont des anges qui combitante nt paraissens se tromeper sur les volontés divines en luttant pour et contre les Grees, les Juifs, les Modes, etc.

Mais ce qu'il y a de plas grave, c'est que ce sont des anges qui, sur le Sistant, paparissent Mattes dans le buisson arrênt, et lui donneut la loi; a saint Étienne ne permet pas d'en douter: «1/xswar; diell, qui parisit Meise dans le buisson (»).». Les Sepanier tradissent ce mot esprit par mâce de Jénné, et saint Paul, renchériesant encore, combe la difficulté en disna: : - La loi à été mis en arrên cefrairait pay ne sanges («1). Se motés misse a ordre, el a Valgate, sont évidenment l'équivalent de cux empleyés encore par saint Étienes : La loi que vous exer creço par les corrêrs et la tactique des anges (*), son le met êurseje vicat de éxadres, qui a ces deux significations.

Veilà les deux passages de l'Écriture sainte qui ont comme forcé le commun des théologiens de formuler ce grand principe de la provenance exclusivement angélique pour la quasi généralité des manifestations divines. Nous avens entendu saint Thomas; c'était dans le deven des théologiens, dans saint Denys, qu'il avait puisé cette crovance. « Nos Pères les plus célèbres, avait dit ce grand hemme, n'apprenaient rien que par le ministère des vertus célestes (f). » Saint Augustin allait plus loin : « Ces apparitions, disait-il, étaient les formes sensibles, préfiguratives et dennées par les anges de l'incarnation du Verbe; et comme il remarquait que cette vérité, formellement exprimée dans l'Écriture, ne s'y trouve jamais niée, il en cencluait que « c'était teujours ainsi, semper, que les choses se passaient, en vertu des lois de la hiérarchie, d'après lesquelles Dicu, administrant autant qu'il se peut les créatures mitoyennes par les supérieures et les dernières par les moyennes, éclaire les hommes par les anges (q). » C'est ce qui fait dire au cardinal Bona : « Toutes les manifestations ou théophanies divines ent été faites par les anges et ne sont parvenues à des Pères que par leur ministère (h), » Mais de tous les théologiens, celui qui a le plus profondément creusé cette matière est, sans contredit, le jésuite Thyrcré; écoutons-le. Après aveir appuvé sen epinion sur ce qu'il appelle la feret des scolastiques, (sylva) il la résume ainsi : « Neus disons que Dieu ne saurait être le principe

⁽⁴⁾ Genese, ch. xxx11, v. 84.

⁽⁶⁾ Id., ch. xviii , v. 2.

⁽c) Actes des Apôtres , ch. VII , v. 53.

⁽d) Galates, ch. 111, v. 19.

⁽e) Voir Cornelius a Lapide, sur les Actes, ch. vit.

⁽f) Sunt Denys , de Calest, hier., ch. rv.

⁽p) Saint Augustin, de Trinit., 1, 2, 3 et 4.

⁽h) Bona, de Discret. spirit., ch. xxx, nº 3.

et la cause efficiente de toutes ces opérations (le discours, la forme sensible, les circostances miniculeuses, telles que le bruit des tromptetes, le fou, le tonnerre, etc.). Nous ne nions pas qu'il n'y concours,... comme fous tet apparts naturels dans leurs opérations, mais nous inosqu'il les produles part les insulais parts autrelle dans leurs opérations, mais nous inosqu'il l'alte produles part les insulais pars ou simulais causen forme corportie! Dais set-t-chocq que les anges arcinet le principe et les causes cliticentes de ces opérations? — Ils le sont TOTT A PATT (onnitio) — De totales? — De TOTTES — Les sont-les seuis! — Ils le sont suits à l'explication d'un fait. Il ne fluid pas en chercher d'autre; et c'es i cle suits il religiation d'un fait. Il ne fluid pas en chercher d'untri; et c'es le les controlles d'un fait d'un fa

Toute cette doctrine, au reste, est parfaitement conforme à cette affirmation de l'apôtre saint Jean : « Que personne n'a jamais vu la Divinité (b). » Convenons-en: le rationalisme était jusqu'ici bien pauvrement inspiré. Pour peu qu'il veuille revenir à la croyance aux esprits, quels borizons nouveaux vont se déployer à ses yeux! Comme il regrettera les deux ou trois derniors siècles perdus dans tant de ridicules et impossibles hypothèses qui lui coûtaient si cherl Oue la chose était donc facile, et comme il pouvait, à peu de frais, parvenir au même but! Qu'il compare en offet et qu'il choisisse entre los deux expédients : ou de faire organiser les grandes scènes du Sinaï par des hommes qui auront, à l'insu do tout un peuple qui les regarde, fait fumer la montagnes pendant quaranto jours, brûler des feux qui ne brûlent pas, gronder des tonnerres, résonner des trompettes dont l'éclat épouvante la multitude, illuminer la face de Moïse d'une auréole divine, etc., etc.; ou d'attribuer ces grands effets à ces créatures surnaturelles retrouvées, et que toutes les nations du monde nous affirment avoir été vues par elles continuellement à l'œuvre... Que deviennent tous les travaux des Allemands et ceux de nos libres penseurs, qui s'impriment ce soir même, sans se douter qu'avant le lever du soleil ils n'auront plus aucun sens? Que de fatigues et de travaux perdus, quot opera et impensa perdita! s'écriera demain le rationaliste. « Vovez, dira-t-il, on nous accorde que les esprits aeuls ont fait toutes ces choses, et que Dieu n'y a coopero que comme tout autre agent naturel! Ouelle bonne fortune! et comme M. le docteur Littré était mieux inspiré à lui seul que tous les autres, lorsquo, pressentant la portée de notre thèse, il s'écriait ; « La granne et singulière manifestation des phénomènes de 4853 est une forme nouvelle de celles qui présidèrent à tous les débuts des sociétés antiques!... Ce point d'histoire (les sciences occultes) est digne de beaucoup d'intérêt; il appartient aux plus antiques annales de l'humanité, et se lie aux institutions les plus élevées et les plus puissantes... Mais ce qui suffisait comme explication, comme doctrine, au xviii* siècle et à ses disciples, ne SUFFIT PLUS DE NOTRE TEMPS, et IL FAUT RENONCER à demander uniquement

 ⁽a) Thyroxé, de Divinarum in Veteri Testamento apparition., p. 214.
 (b) Epist. prima, ch. iv, v. 12.

à des secrets habilement employés par une science primitive les notions de surnaturalisme et de magie (a), »

Maintonant, laissez parvenir sous les yeux et entrer dans l'esprit de M. Litré la vraie cause spiritique, et vous le verrez renoncer subiement à sa malheureuse explication par une néerone, explication qui s'appliquerait assez mal, il sera forcé d'en convenir, aux grandes scènes de l'imposante éconés siamiliune.

Done, encoro une fois, tenez-vous bien sur vos gardes, apologistes chriens qui vous endormer sur de trop vieilles attaques auxquelles vous n'opposes que des réponses non moins vieilles; demain la stratégie va clanger, et l'ennemi va s'écrier comme Thyroré: ¿ PANTOUT, EX TOUT et POLR TOUT, des esprils, vot TEURS, ea ILUS EUFISENT A TOUT, des caprils, vot TEURS, ea ILUS EUFISENT A TOUT.

Prévencz-les donc sur ce terrain, et prouvoz à ces nouveaux ennemis, au nom de ces mêmes théologiens, qu'ils ne pourront rester bien longtomps avec eux, pour peu qu'ils venillent bien les écouter encore.

2. - Opposition d ees principes,

Il suffit, en effet, de connaître ces théologiens nour rester bien persuadé que leurs scrupulcuses et loyales études, l'excessive précision de leur langage et la finesse de leur critique avaient pu seules donner lo change à cet égard. Peut-être notre critique moderne, qui se vante d'être bien plus fine encore, ne se sera-t-elle pas apercue qu'il n'est question jusqu'à présent que de l'organisation et do la manifestation sensible de ces communications surnaturelles, en un mot de leur forme extérieure. Quant au fond, tous les théologiens n'on restent pas moins d'accord sur ee principe vital et générateur de toutes nos écritures : qu'au-dessus de tous ces envoyés (mlac) plane une puissance aussi formidable quo miséricordieuse qui nous voile on grande partie son essence, ne révèle pas à l'hommo l'ensemblo de ses attributs et de ses dénominations multiples, ne lui livre que celles d'Elohim (le fort), d'El Schaddai (lo puissant) et de Jéhovah (l'éternel). C'est bien assez, certainement, pour faire tomber le croyant à ses pieds; mais c'est insuffisant, sans doute, pour que l'incrovant puisse comprendre la substance d'un Dieu qui se proclame et qui tient à demeurer « incompréhensible, »

C'est donc un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.

Toutefois e'est ce Dieu caché, si chirement reconsu par l'amour el la foi, qui tient les docteurs en suspens sur la nesure de son atelon dans l'Ancien Testament. Ca léhovah, térrnel et en même temps chef et moitre des ampegs, est-il, dans la Trinité siante, la personne du père, Cettà-dire de celui que la Bible et le Zobar définissent l'anciem des jours? Comme del, commande-d-il son Verde d'apparaître, el l'envoic-tà sur l'Horde et le Siani commande-d-il son Verde d'apparaître, el l'envoic-tà sur l'Horde et le Siani

(a) Voir l'introduction de ce Mémoire, p. 33, 34 et 85.

pour qu'il se manifeste lui-même et par lui-même (per se) au peuple dans le sein duquel il doit plus tard s'incarner?

Ou hien ce Jehovah est-il la secondo personne de cette Trinité sainte, le Yerbe en un mot, et, sans se manifester par lui-même, commande-t-il à ses anges de le faire en son nom et de pré-uder comme ses représentants, comme tenant la place de Dieu, sustinentes personam Det, au mystère de son incarataio (a/2) Voila ce qui reste en litige.

Dans ce dernier cas, on le comprend, les patriarches n'auraient réellement vu et entendu que des anges, et par là s'expliquerait en partie ce reproche adressé par saint Pierre aux Juifs « d'avoir pris pour la Divinité des anges et des archanges. »

Mais, en général, il faut bien le reconneltre, les premiers Pères voulaient que ce fût LE VERGE on personno qui cût tout fait dans l'Ancien Testament, et qui en composât ot le fond et la forme. Saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Origène, saint Amhroise, saint Clément et même les Pères du concile de Smyrne (dans sa partie orthodoxe), en un mot, comme le dit Thyrceé, « secundum nec paucorum , nec obscurorum, nec novarum , opinionem, » ils étaient persuadés que c'était lui qui revêtait un corps et s'essayeit pour ainsi dire è son incarnation véritable. « Bien plus, ajoute ce docteur, cette opinion paraissait très-conforme aux expressions de l'Écriture qui nous montre Moïse voyant la face de Dieu et l'esprit du huisson disant : « Je SUIS LE SEIGNEUR TON DIEU, OUI T'AI TIRÉ DE LA TERRE D'ÉGYPTE ... TU N'AURAS PAS D'AUTRE DIEU QUE MOI... JE SUIS CELUI QUI SUIS... POURQUOI ME DEMANDES-TU MON NOM, CAR IL EST ADMIRAGLE?... JE SUIS L'ÉTERNEL OU Jéноvaн (b), etc. » Si toutes ces expressions, disent-ils, s'appliquent évidemment à la Divinité, si c'est elle-même qui se les applique, pourquoi vouloir que ce soient des anges qui apparaissent? Est-ce en raison de cette épithète mlac ou envoyé? Mais ne la donne-t-on pas au PILS dans le prophète Malachie (c) ? dans Isaïe ne l'appelle-t-on pas l'ange du grand Conseil (d) ? D'ailleurs, si tout est l'œuvre des anges dans ces apparitions, si les anges y forment les corps, s'ils les revêtent, si ce sont eux qui se font voir, pourquoi tant de fois ne fait-on mention que de Dieu, jamais des anges?

« C'était, dit Tertullien, le Fils de Dieu lui-memo qui parlait à Moïse et qui était toujours vu, car jemais personne n'a pu voir Dieu le père sans mourir (e). »

« C'est lui que Jacob a vu comme un hommo, dit saint Clément, et dont il a pu diro : « J'ai vu Dieu Iaco à Iaco; » c'est lui qu'Abraham a reçu en l'appelant son Seigneur; c'est lui qui, parlant à Moïso, disait au peuple : « Je vals envoyer mon ange devant toi (f). »

⁽a) Nous donnerons à la fin du volume quelques lignes d'explication sur le sens de cette expression, ainsi que sur le nom de Jéhovah.

⁽b) Thyrare, de Diviner, app., p. 192.

⁽e) Ch. m , v. 1. (d) Ch. vm.

⁽e) Tertullien , Livre contre les Juife , (textu 114).

^{&#}x27; (f) Clément, Constit. sport., l. V, ch. 21.

Le pape saint Léon, condamnant l'hérésie d'Eutychès aur l'incarnation, disait : « Comment le l'ils de Dieu n'aurait-il pas eu le pouvoir d'apparaître dans sa vraie chair, lorsque aux patriarches et prophètes il avait déjà tant de fois apparu sous les apparences de cette chair (a) ? »

Origèno va plus loin, car il reconnaît le Christ jusque dans le séraphin dont parle le prophète Isaïe (b).

Enfin le concile de Smyrne ne craint pas de trancher la question en ces termes : « Si quelqu'un prétend que l'ange avec lequel lutta Jacob n'était pas le Fils de Dieu lui-même, qu'il soit anathème (c). »

Mais de tous ces premiers Pères, le plus zélé pour cette opinion avait été sans contredit saint Justin : « N'allez pas vous figurer, dit-il au Juif Tryphon, que le Dieu incréé s'avise de descendre ou de monter en quelque lieu, car ce Dieu ineffable, mattre et seigneur do l'univers, no se promène pas, ne dort pas, mais demeure dans le lieu de son repos, quel qu'il soit, surveillant à la fois, sans yeux et sans oreilles, l'universalité de ses créatures. Comment donc ponrrait-il parler à quelqu'un, ou se laisser voir dans un tout petit coin du monde (angustissima parte terræ)? Ce n'est donc pas lui que nos pères ont pu voir, mais bien... celui qui est tout à la fois et son fils et l'ange exécuteur do toutes ses volontés... C'est lui qui était le feu du buisson (qui ignis fuit) pendant son entretien avec Moise, comme il s'était montré homme et ange au moment du jugement de Sodome; il est donc tout à la fois vertu, parce qu'il vient du père de toutes les vertus; ange, parce qu'il annonce aux hommes les ordres de son père; gloire, parce qu'on no peut supporter la vue de ses manifestations; verbe, parce qu'il profère les discours de son père. Cette vertu, qui n'est autre que la sagesse, est inséparable de celle du père, comme la lumière du soleil départie à la terre ne fait qu'un avec celle du soleil qui est au ciol (d), » Bossuet nous affirme même, à propos de ce passage de saint Justin, que la doctrine des Pères était que c'était le Verbe lui-même qui parlait en forme humaine aux patriarches.

Car onfin, disaient tous les défenseurs de cette thèse, s'il no s'agit ici que d'apparitions angéliques, pourquoi ces anges ne disaient-lis pas comme les prophètes : « Voici ce que dit le Seigneur, » au lieu de dire comme ils le font : « Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tiré... etc. (e)? »

A cols répondairent saint Augustin et lous les autres : Si nous ne savons comment cela a pu se faire, nous savons du moins que cela s'est fait par les anges, et nous ne le soutenons par aucun sentiment particulier... mais uniquement pour obéri à l'autorité des saintes Écritures, dont il n'est pas permis à notre seprit de s'écarter (f). »

⁽a) Leo, Epist. XIII, ad Pulcheriam. (b) Homel. I, war in vr ch. d'isale.

⁽c) Nicephore, l. IX, ch. xxxt.

⁽d) Saint Justin, Distoyus cum Tryphone Judno, part. 127 et 128. (e) Sermon sur la conception de la sainte Vierge.

⁽f) De Trinitate, II, ch. dern.

346 THAUMATURGIE ET PNEUMATOLOGIE COMPARÉES.

Des deux côtés les saintes Écritures paraissaient donc prises en flagrant délit de contradiction.

3. - Vains essais de conciliation.

On nous comprendra lorsque nous dirons quo cette question a tonjouracié pour nous, nuvre et simple fields, la grande épravo de notre dis-Bânui par l'évidence d'une intervention surhumaine et découragé par l'inpossibilité d'une certinate quéclempe relativement à activitié, il nous sembait que c'était la propre base de nos coavictions qui s'effondrait que c'était la propre have de non coavictions qui s'effondrait con d'una cette indécion générale. No tourments, le et communique à d'autres, si d'une part nons avions pas sous les yous ha preuve que ces objections vont renaltre, et dans lo fond de notre conscience la certitude d'en faire pleine institu.

Au plus fort do ces angoisses nous suivimes done lo conseil donaé quelque port par Bosses, do revourir toujours dans les cas difficiles à sini Though et à Suarce, comme aux deux plus grandes ot décisives autorités du moyen âge et de nos temps modernes. Nous avons entendu la première, passo done à la seconde et voyons si son demier mot était de nature à nous tranquilliser.

« Cette expression de l'ange du grand conseil que certains Pères veulen. appliquer au Verle de Dieu dans l'Ancien l'estament, l'Églien e l'applique guère qu'au Verte incamé. Ce nom d'ange, en offet, ne peut guère s'appliquer au Verbe, en tant quo l'inic, et n'out pas conforme à sa diprime n'en le lui donne mèmo jaranis sans y ajouter quelque complément, comme, par exemple, ceut do « ange... ule testament, de jaicio, etc. »

« Cependant il faut admettre une bien grande équivoque, tamen, magna est admittenda aquivocatio, dans les textes des saintes Écritures et surtout dans l'Aneien Testament. Car il fallait attribuer toutes ees choses au Verbe de Dieu parlant et opérant immédiatement, ou quelques-unes au Verbe et quolques autres à un ange; et des deux manières l'inconvéniont est grand, utrumque autem magnum incommodum est. Nous ponsons done au'il est plus simple et plus vrai de dire que le texte propre doit toujours s'entendre d'un ango ministre de Dieu... Ainsi dans l'Exode (xiv. 49), il est parlé de l'ange de Diou qui précédait le camp d'Israël, ot dans le chapitre xxiii il est dit : « J'envoie mon ange qui te précédera et te gardera dans tes voies... » En outre, dans les Actes (ch. vi), il est dit encore que ce fut « l'ange du Seignour qui apparut et parla à Moïse au milieu du buisson ardent; » donc dans ces deux cas, et en suivant l'hypothèse de saint Justin, il serait question du Verbe do Dieu, eo qui serait tout a fait absurde (quod est plane absurdum)... ou bien il faut dire que dans l'un des deux cas le met ange s'applique à un esprit créé et que dans l'autro il s'applique au Verbe de Dieu, CE QUI SERAIT VIOLENT (quod est violentum), et contre toute propriété et

toute interprétation certaine des textes. Donc, il faut rousours dire que ces choses sont faites par le ministère de vrais anges, per veros ongelos, et tel est le sentiment commun des Pères, fondé sur ce que la providence de Dieu gouverne toutes les choses inférieures par celles qui sont audessus (a). x

Puis, revenant avec raison sur le fameux texto do saint Paul : a La loi disposée par les anges », il ne veut pas qu'on se trompe sur les termes, et fait remarquer que disposer une loi est bien plus que d'assister simplement lo législateur, « D'ailleurs, dit-il, pesons bien le sens du contexte de saint Paul. En commencant ainsi sa première lettre aux Hébreux : « Jus-« qu'ici Dieu, après avoir parlé à nos pères de bien des manières diffé-« rentes,... nous a parlé tout dernièrement par son Fils,... dont le nom est si « élové au-dessus des anges,... car à quel ango a-t-il jamais dit : « Tu es e mon Fils engendré aujour d'hui; que tous les anges t'adorent, etc., otc. (b) ? » En tenant ce langage, dit Suarez, saint Paul se propose évidemment d'élever la mission do Jésus-Christ infiniment au-dessus de celle des anges, qui ont donné la loi. Or, que deviendrait le sens de ses paroles, si le Verbe avait donné la loi immédiatement par lui-même? »

Cetto réflexion est très-justo, et pour notre part nous avons toujours pensé qu'en ajoutant : « Si le discours qui a été foit par les anges était déjà si fort, à plus forte raison le sera le salut prêché par le Seigneur (c), » saint Paul n'avait d'autre but que celui de résister dès le principe à l'hôrésie des Colosses qu'il attaquait si vigoureusement, plus tard, sur leur culte dégénéré des anges (d).

Voilà donc Suarez en opposition apparente avec les premiers Pères, à propos de l'agent ou dos agents efficients de toutes les théophanies de l'Ancien Testament,

Division périlleuse l doute navrant pour le fidèle qui le subit l

4. - Hésitations personnelles,

Nous parlions tout à l'heure des angoisses que l'étude de ce sujet nous avait causées à nous-même; et l'on ne s'étonnera pas que, depuis bien long-

⁽a) Suarez, de Legilus, L. IX, ch. 11, p. 630 à 637.

⁽b) Ester aux Hebreux, ch. u. (c) Had

⁽d) On sait qua les abus et les folies de ce culte dégénéré avaient été poussés si toin par ces populations, que le concile de Laodicée s'étail un forcé de leur interdire temporairement la prière sux angre. Théodoret, qui l'affirma, ajente que les eraloires de Saint-Michel couvraient olors leurs rivages, et que la superstation de ces hérétiques s'appayait précisément sur une fousse interprétation de ce moi de saint Paul : « La lei a été donnée par les anges. » C'étaient là précisément les débuts de l'hérésie spiritique dont nous cherchous à conjurer. la retour anjourd'hui. Il sera curieux d'étadier plus à fond ce sujet dans notre troissème et dernier Mémorre, et da nous assurer que le spiritisme du m' solcle de l'Église ressemblait fort au n'être, et qua lorsqu'en abandenne su tête (non tepent caput), il est impossible de ne pas tomber immédiatement dues les bérésies de Cerinthe et de tous les angélistes.

tenups, nous n'ayons rien trouvé do mioux, pour les dissiper, que le recours à un tiers part caminé encore par Saurez, et que nous n'avions renounter nuille part jusqu'à con derniers jours. Ce tiers parti consistait à distinguer carrie a remise du Bricalique à Milbir pur Dieu Int-inéme, et celle de la bita carrie la remise de la companie de la c

Ce qui fortifait chez nous cette opinion, le voici: d'abord Textrême séverité de saint Paul pour cette loi qu'il oppose sans cesse à la promesse, soula loi qu'il appelle, non-sulement charmelle, pauver, faible, insparfate (bien que les ouvers de Dies osient parfaites), mais encore loi instité défectueuse, loi de mort et de perfition, loi occasion ne factres, qu'il faut classer comme l'eschre, etc., etc. (a).

Mais est surtout la partie cérémonielle que l'on a peino à secondre avec la boné et la dignité divines, et tous bet béologies and contése cette difficulté. A ne considèrer, dit don Galmes, que l'outérieur des cérémonies et du culte que le Seigneur reçoit dans son tabernale, il lust avoure que fron n'en conçoit pas une idée fort haute et que l'on ne peut se persuader que difficiliement que l'heu ai pu agrère un service qui se bornait à lui dirit i sang et la graisse de quelques vivrimes... Tout cela ne satisfait guéror celui qui s'est formé une justoi féde du culte qui est di à Diru (l): a Aussi presque tous les Pères grees pessent-lis que Dieu n'ordonnait les scriftices que pour omphére cœux que l'on recondit sux démons... e pour combatter, comme le dit Orighes, le venin par le venin (c); saint Cyrille les stritubes à la telérance de Dieu (d).

« Mais, reprend avec raison dom Calmet, cela ne parall conforme ni à l'Ecriture ni à l'analogie de la Foi, puisque non-seulement il les permet, mais il les conseille, les approuve et les ordonne. Il exige dos blocaustes perpétuels... et l'on voit les sacrifices en usage dès le commencement du mondo (e). »

D'ailleurs, Bossuet lui-même fait remarquer (/) que toutes ces sévérités, et entre autres le fameux mot : « C'est la lettre qui tue, mais l'esprit vivi-

 ⁽a) Héòr., ch. vir et viii , v. 18, 19, — v. 7; — et Galates, ch. iv, v. 24, 30, etc.
 (b) Bible de Vence, t. 111 , p. 4, 5 et 6.

⁽c) Homit. vn, in Numb.

⁽d) Contra Jul., 1. IV.

⁽e) Bible de Vence, p. 7.

⁽f) Sermon pour le jour de la Pentecôte.

fin (a) », s'appliquent tout aussi bien aux augustes commandements du Pricadepre qu'aux céromones, paisque saint Paul applie les premiers e le ministère de mort tiillé en lettres dans la pierre (b) », et nilleurs : « une foi de mort et de damnation, cause de toute la force du prèche, et quantité d'autres rhouse d'unifer porce (c) ». « Que d'inno-sauce, frétiens T leu foi si sainte méritait-elle un let d'ope de la boucho d'un apitre? Cette question est bauet, difficiel, et dans la crainte de m'égare, etc. ».

Cette disjonction dans la loi, qui paralt difficile à Suarze, paralt impossible à Bouster en raison de l'application des anîmes éveiriés apostoliques aux préceptes fondamentaux et à ce qu'on a appele loi de circosstinne; mais s'il faut continuen ontre contession personnelle, nous trovérions en faveur de cette disjonction un bien autre argument dans les parales de Dieu donner tous lesjons. Yel de l'acce parales, objets de tunt de tourments. La première est tirés d'Issie : A quoi me sert la multitade de vos victimes? di de la Sejineur. 1s' s'ai ras svotur (andis) de vos holocoustés de he'ires de de la grisse est dus sing de vos agnesiux (d.). Lorsques vous venice dovant moi, qui n'edmandé ces closes à vos mains q'out querent Amer's Noblet, je n'est pas voulet Celn ne signifie pas: 3 los ne voux plus. — Quir querrente.

La secondo est du prophèto Jérémie et ne paralt pas s'éloignet de la permère : «Voici ce que dit le Dieu des armées, le Seigneur d'Israël : Continuez vos holocauses; je NAI PAS PARAÉ DE CES CHONES A TOS PÉRES, ET JE NE LEUR AI BEN OBDONEÀ à co sujet, au jour où je les ai tirés d'Égypte; mais je leur ai ordonné cet (e)... »

Bh quol toutes ces longues et al précises prescriptions victimaires, qui paraississient avoir été le seud but d'irection du temple, la seule occupation des pontifes, ces prescriptions que Moite nous donnait commo dirétées par Dieu et comme le seul moyer d'appaires a solère, voici que ce mêmes *Fetgueur les déclarerait avoir été nauséaboniles à ses yeux, une soulliure pour son temple, bien plus, voici qu'il semble affirmer x'vous afrir our aux dans leur prescription? Q'el-ste-ab dire? Comme ce mot de saint Justin perisant lien so resporter à ces répréchations du Sejegener; c'ext qui offernt des hôcoaustes au Dieu unique sont nussi fous que ceux qui les offrent aux statuss (f l :).

⁽a) Saint Paul, 11, Cor., 111, 6.

⁽b) Ibid., 7. (c) Bonains, ch. vii., v. 6.

⁽d) Isale, ch. 1, v. 11, 12 el 13.

⁽e) Jérém., ch. vn, v. 21 et 22.

⁽f) Nous trouvant à Rome il y a quoiques nandes, nous sonalmes tous ces dustes au révirent ples Perrons, dant on cominal la haute réputation theilogique. Trouvant cemme nous beauceur de tripones issuification, et d'une conceille de recourir au commendateur C. Sanctius, selon lui le plus habité de tous, et il nous irra sex ouvres: « Si celoi-là se vous satisfait pau, pour dé-li, d'est que vous serce plus difficie que les protestatas sex-ambens, qui le reconnaissent pour ra

De tout cela nons aviens fini par conclure que, du mement où nos deux versets faisaient perdre la tête à tous les commentateurs qui refusaient de les prendre à la lettre, il fallait tâcher de ne pas la perdre neus-même, et que le seul moven était d'admettre :

4º Oue saint Paul avait eu hien raison de neus dire : « La lei nous vient des anges : »

2º Oue ces anges n'étaient pas seulement les échos ou sténegraphes de Dieu:

3º Que Dieu leur avait laissé une certaine liberté d'action et même une certaine part dans la législation primitive;

4º Que ces anges étaient les Élohims nationaux du peuple d'Israël, semblables à ceux des autres nations.

Jusqu'ici, nous ne paraissiens guère sortir de l'orthedexie telérante, telle qu'elle se fermulait plus haut; malheureusement (pourquoi ne le dirionsnous pas, puisque nous allens neus condamner tout à l'heure?), malheureusement, disons-nous, neus avons fini par pardenner à la science moderne d'avoir si généralement rangé Jéhovah lui-même parmi ces Élohims ou ces dieux purement nationaux, et qu'elle en eût fait tout simplement l'Élehim d'Israël. La Bihle elle-même nous semblait tout à fait autoriser cette croyance, en n'assignant parfois à Jéliovah qu'une supérierité relative : « Jéhovali est le plus puissant des Dieux (a). » « Il n'y a pas de nation dont l'Élohim soit aussi familier avec elle que le nôtre l'est avec nous (b). » On semble même laisser aux populations le choix de leur Dieu : « Si veus craignez.... dit Josué à son peuple, le choix vous est laissé. Cheisissez aujourd'hui entre les dieux de vos pères on Mésopotamie, et les dieux des Amorrhéens, etc. (c). » Bien plus, on paraissait parfois assimiler ses droits à ceux de teus les autres : « Si vous possèdez légitimement ce que Chames. votre Élohim, veus a donné, neus avons le même droit sur ce que Jéhovah. notre Élohim, neus a acquis par ses victoires (d), « -- « Heureux le peuple, dit David, dont Jéhevah veut bien être l'Élohim (e) l e

Alors, tout nous paraissait s'expliquer, et « la loi dennée par les anges, »

grand maître, s Nous ouvrimes donc cos vicux et imposants in-folio evec tous les égards dus à lour robe do parchemin blanc, mais quel ne fut pas notre désappointement en lisant pour toute réponse à nos deux embarrassants rersels : « Voilà une question qui reze bien fortement (qui paide pezot) tous nos interprètes et docteurs, car il n'ost pas ausé d'explipper, etc... » Et Lidessus, Sanctius, après avoir analysé l'une après l'eulre toutes les explications proposées, finit par convonir qu'elles sont loutes plus on mouns insuffisantes, et que, quant à lui, s'il souscrit à celle qui prétend que les holocaustes u'ent été institués qu'après le crime de vosa d'or, c'est uniquement faute de mieux et par respect ponr les Pères qui l'ont proposée, attendu qu'il en trouve avant cette époque. Voilà donc toutes les lumières que nous retirimes à Romo de notre consultation de jeuses et de vieux malires; et, soit dit eu passant, ces sortes de mécomptes ne sont pay rares.

⁽a) Erode, ch. xviii , v. 8. (b) Deuter., ch. vii, v. 4.

⁽c) Josné, ch. xxiv, v. 14.

⁽d) Juges, ch. xt. v. 94.

⁽e) Pa., v. 143.

et le grand mot : « Je suis le Seigneur, votre Dieu. » Il ne s'agissait que de changer l'Élohim du Sinaï en Dieu pénate; et si pour le rationalisme l'explication demeurait toujours également impossible, pour le spiritualisme c'était presque une vérité élémentaire. Nous trouvions, d'ailleurs, des auxiliaires jusque sur les bancs de l'académie orthodoxe. « Chaque nation, dit le savant abbé Foucher, tant de fois cité dans ce mémoire, chaque nation avait son Élohim propriétaire de chaque district et roi de son canton ; on voit que tolle était la doctrine universellement recue. Les peuples étrangers regardaient Jéhovah comme le dieu tutélaire des Israëlites, un dieu respectable, puissant,... mais, enfin, génie particulier. Ils ne dissient jamais : « Notre Dieu est le seul, et le vôtre n'est rien. » Tous étaient dieux, mais nul n'était le Dieu suprême... Pour eux, l'Élobim d'Israël était l'un des principaux (a). »

Encore une fois, tout s'expliquait, et le matérialisme, qui s'obstinait à tont expliquer par les hommes, ne nous paraissait guère plus absurde que la foi expliquant tout par le Dieu tout-puissant. L'apôtre nous le répétait sur tous les tons : «L'enfance du peuple hébreu avait été laissée sous la tutelle des curatours élémentaires, des cosmocratores, » dont nous avons tant de fois parlé (b), de sorte que, pour nous, l'histoire du peuple de Dieu se réduisait à n'être plus à proprement parler que l'histoire du Dieu de ce peuple. Et ce Dieu, qui nous garantissait sa véracité? que nous restait-il pour sanctionner ses paroles? Avouons-le: EXACTEMENT RIEN, du moment où nous admettions, avec Thyrope, que « ceux qui font dépendre la distinction entre les manifestations divines et angéliques de leur plus ou moins grande majesté se trompent lourdement (c), » et avec Cornelius a Lapide, que « tous les législateurs païens, Séleucus, Zoroastre, Minos, etc., ont feint des apparitions semblables à celles de Moïse (d).

Nous qui savions de science certaine que ce mot feint était une fiction toute gratuite du bon Cornelius, et que tous ces législateurs étaient dupes eux-mêmes d'esprits qui feignaient, nous nous demandions pourquoi nous ferions une exception pour les nôtres, et pourquoi nous leur accorderions un bill de confiance que nous refusions à la généralité de leurs collègues.

Le beau mot de saint Augustin : « Il n'v a que l'éternité qui ait pu dire d'elle-même : Je suis l'éternité, » nous paraissait sans valeur, à nous qui savons aujourd'hui que l'éternité d'Ormuzd se révélait de même à Zoroastre, et qu'en sanscrit le mot Buddha n'a pas d'autre signification. Tant que nous ne demandions pas la lumière... au solett, il ne nous restait qu'une branche de salut : c'était de chercher la vraie valeur de ces esprits ou de cet esprit inspirateur dans les actes et dans les paroles de ceux qu'ils avaient inspirés, on un mot dans ces grands mentrus de la Bible, qui sont en même temps thaumaturges et prophètes.

⁽a) Académie des inscriptions, t. XXXVIII, p. 337. (b) Botre autres, au ch. xn1, vol. 111, p. 176.

⁽e) De Divinarion app., p. 208.

⁽d) Comment., t. I, p. 494,

S IL

Thaumaturges et prophètes bibliques et paiens

1. - Thaumaturges et prophètes bibliques.

MOISE, ISAIE, JÉRÉMIE, DANIEL, ÉZÉCHIEL, ZA-CHARIE, etc., etc., quels noms! et combien, de prime abord, la seule pensée d'une comparaison quelconque avec leurs profanes antagonistes risque de paraître un sacrilège, une insulte au bon sens du lecteur, comme à la foi du crovant!

Cependant nous avons dù prendre au sérieux les grands devins du paganisme, et notre impartialité leur a fait une part assez large. Nous les avons montrés chantant les dieux avec Pindare et Orphée, fondant ou réformant un grand empire avec Zoroastre, saluant avec les sibylles l'avenent flutur de leur mattre, civilisant Athènes et Rome avec Cécrops et Numa, illuminant la vieille philosophie avec Empédocle et Pythagore, fascinant l'Asie avec Confucius et Buddha, l'Afrique avec Atlas et les héros phéniciens, le nord avec Odin, l'Amérique avec Votan et sa dynastie fatidique... Mais d'eux tous que nous est-il resté? et lequel de ces grands noms, plus ou moins compromis, pourrions-nous donc choisir pour l'approcher de ceux qui brillent en tête de ce chapitre?

On nous rendra cette justice que, si nous n'avons pas élevé plus haut le piédestal de ces grands réformateurs paiens, cela n'a pas dépendu de nous. Ce n'est pas notre faute si ous, quelle qu'ait été leur grandeur, n'ont été en définitive que les fauteurs du paganisme et de l'erreur. Des vérités, ils en dissient, mais au militeu de quels mensonges! Des vertus, ils en avaient, mais au militeu de quelles faiblesses! De la morale, ils en préchaient, mais au militeu de quel orgueil ! Des prodiges, ils en fassaient, mais au militeu de quels riduelles

et de quelles folies! D'ailleurs, nous arrivons les derniers; ce n'est pas nous qui dictions hier encore aux Benjamin Constant, aux Théodore Pavle, aux Barthélemy Saint-Hilaire, leurs terribles conclusions sur les Confucius et les Buddha.

On se demandera toujours comment, possesseurs de tant de ulmières, de tant de courage et de puissance, objet de tant de vénération, les prophètes pairens avaient pu faire marcher paralièlement à de si hautes doctrines tant de crimes et de blasplèmes, tant d'immondiese et tant de sang. Qui done leur avait fait défault? Évidemment un talisman capital, un arome conservateur. Vertus, lunières, crédit et vérités, ils ont tout possédé, oui, tout, excepté ta véraré elle-même. « Assis dans l'ombre de la mort comme leurs propres nations, que sedebant in unbra mortiset que ignoration Deum, » ils ignoraient comme elles « ce vrai Dieu qu'ils adoraient ce-neulant comme les autres 4. »

Mais voilà le grand mystèrel C'est que, contrairement à la loi générale et sur un seul point du globe, des générations tout entières de thaumaturges et de prophètes viennent, sans qu'on puisse en assigner une seule cause humaine, offrir à tous égards cette même perfection que partou tailleurs on poursuit sans l'atteindre. Pour la première fois, voici des dogmes aussi purs qu'ils sont suspects ailleurs; pour la première fois voici des thaumaturges sans orgueil, des mours irréprochables sans folie, des paroles sublimes sans souillure, des prédictions générales sans erreur et des miracles puissants sans ridicule. Oui, voilà le grand mystère dont tant de fois déjà nous avons entendu la libre pensée chercher inutilement les raisons.

Approchons-en de plus près, et voyons comme ils étaient jugés.

Jusqu'au xvin* siècle, qu'était-ce donc que le prophète?

^{4.} Bossuet, Hist. univers., à propos des Égyptiens.

T. V. - MAN. HIST., IV.

Pour tout homme sensé, même pour le musulman, les prophètes bibliques étaient ce qu'ils étaient pour Bossuet, c'està-dire des hommes exceptionnels avant raconté à l'avance l'histoire universelle ; on le reconnaissait partout ; « organes de Dieu, bouches de Dieu, » et, comme tels, forcés de transmettre au peuple ses volontés, ses lois, ses espérances et ses menaces; réflecteurs involontaires mais fidèles et certains de l'avenir et du passé, ces hommes réfléchissent en outre dans leurs paroles comme dans leurs actes une sainteté bien plus miraculeuse encore. Voués pour la plupart à la vie la plus rude et la plus pauvre, ne sortant de leur retraite que pour accomplir leur mission, avertisseurs infatigables des peuples et des rois, on les voit choisir ces derniers dans la foule et la foule les accepte; ils parlent et ces rois tombent; ils menacent les empires et les empires s'écroulent; ils prient pour eux et ces empires se relèvent. En un mot, ils semblent appelés à gouverner le monde, et néanmoins lorsque le monde, courant à sa perte, les noie, les lapide ou les scie, ils le laissent faire, et périssent en s'écriant : « Seigneur, ne leur impute pas ce forfait! »

Il est vrai qu'ils ne connaissent guère les prudences de la chaire. Admirez l'autace de leurs paroles et la nouveaulté de leurs cordes l' « Approchez. Ó nations, et vous, peuples, prétez l'oreille à ma voix! Que la terre écoute, oui, la terre dans toutes a pélinitude et le monde dans toutes se productions! La fureur du Séigneur va s'abattre sur lui comme sur la milice céleste et les glacer d'éffioit ».

Et que de confiance dans l'avenir de leurs oracles! « Gardez bien mes paroles, inscrivez-les sur les tables et dans les livres, afin qu'elles soient encore au dernier jour comme un monument éternel?. » Ces pages, dit David, sont écrites

^{4. «} Accedite gentes... Audiat terra et plenitudo ejus. Orbis et omne germen ejus furor Domini super militiam eorum, et tabescet omnis militia cœlorum. » (Isaïe, ch. xxxıv, v. 4 et 2.)

^{2.} Isaïe, ch. xxx, v. 8.

pour les générations futures et pour des peuples qui n'existent pas encore 1. »

« Nations de l'univers, et vous tous qui habitez le temps, écoutez-moi, rois, princes, grands de la terre et peuples qui la couvrez, louez tous le nom du Seigneur, car il n'y a de grand que ce nom-là2, a

Mais malheur aux peuples dont ils précisent les désastres! « O maison d'Israël! je vais amener sur vous un peuple éloigné, un peuple fort et ancien dont la langue vous sera inconnue3. » « Dans soixante-cinq ans, dit Isaie, Ephraim aura cessé d'être un peuple 4; » et voici que soixante-cinq ans après Salmanazar donne raison au prophète!

« Pendant soixante-dix ans, dit un autre, ils serviront le roi de Babylone, et, après, je visiterai ce roi lui-même et ie ferai de sa terre des Chaldéens une solitude éternelle 5 : » et voici que l'histoire de ces temps et celle d'aujourd'hui sont là nour constater l'éternité du châtiment!

« Annonce maintenant à l'Ézypte et que ta voix résonne à Memphis et à Tunis, et dis-leur : « Préparez-vous, le Seigneur va descendre sur les tumultes d'Alexandrie, sur ses rois et sur ses dieux 6, » « Dis à Pharaon qu'il prenne garde : dislui, je vais jeter sur toi un filet, je te passerai un anneau dans les narines et ie te traînerai dans un champ où je rassasierai de toi tous les animaux de la terre7. »

« Tyr, je vais faire monter sur toi les nations comme les flots de l'Océan 8, »

^{4.} Ps., ci-cix.

^{2.} Ps., clxvII, ch. II, v. 2. - On a beaucoup admiré le mot de Bossuet : « Dieu seul est grand, mes frères, » mot prononcé devant un cercueil princier; mais ce même mot dans la bouche d'un rol n'est-il donc pas bien autrement admirable?

^{3.} Baruch, ch. sv, v. xv. 4. IsaTe, ch. viii, v. 8.

^{5.} Jérémie, ch. xxv, v. 41, 42.

^{6.} Jérémie, ch. xxv.

^{7.} Ézéchiel, ch. xxxII.

^{8.} Id., ch. xxvi, v. 3.

« Prends garde, Babylone, je vais troubler les cieux contre, toi et t'arracher de ta place 1, »

Puis la miséricorde arrive. « Mais criez tous vers moi et je vous exaucerai, et je vous annoncerai des choses très-grandes et très-certaines que vous ne savez pas². »

« Je serai moi-même votre lumière, et les jours de vos larmes seront finis, car je précipiterai la mort à jamais, et j'essuierai les larmes de tous les yeux⁵. »

Et quant à la tendresse de ces hommes, elle semble égaler celle de Jéhovab. * Vous qui traversez tous ces lieux solitaires, voyez s'il est unc douleur égale à celle des filles de Sion. « (Jérémic.) » Mon âme tressaille, dit ce même prophète, mon ceur palpite d'angoisse et cependant je ne puis me taire. » Quoi qu'on en ait dit, la tendresse de leur âme se roidit contre leur terrible mission, il se débatente contre elle, ils ultent contre le Dieu qui les contraint, leur vie n'est plus à eux, ils ne sont que la parole en action de leur inspirateur, ou plutôt ils ne sont que ur inspirateur lui-même.

Prophètes jugés par le rationalisme d'hier et par celui d'aujourd'hui.

On dirait que le prophète Isate n'avait pas seulement en vue le peuple juff, mais encore certains savants de notre connaissance, lorsqu'il adressait à Dieu cette prière : « Seigneur, aveuglez le cœur de ces hommes et fermez-leur les yeux, afin qu'ils ne puissent pas comprende 4. « Il faut, en effet, une hallucination tout aussi forte pour méconnaître la réalité du prophétisme, que pour en méconnaître le sers, comme les Juifs. Dans les deux cas, ces livres que les dénégateurs possèdent, dont ils étudient chaque syllabe et qui leur prédisent leur double aveuglement, doivent rester pour eux « comme des leur double aveuglement, doivent rester pour eux « comme des

^{4.} Isaïe, ch. xIII, v. 43.

^{2.} Jérémie, ch. xxxIII. v. 5.

Isaïe, ch. 1x, v. 49, et ch. xxv, v. 6.
 Isaïe, ch. vi.

w. abele, cit.

livres fermés, » a fin qu'ils ne comprennent pas, » dit aux Juifs le prophète Isale; « afin qu'ils ne comprennent pas, » dit l'Ecclésiaste aux savants qui se disputent sur le monde ⁴. Et voici que ces deux sortes d'aveugles vont obér servilement à ces mêmes prophètes qu'ils rejettent, sans se douter le monis du monde qu'ils ne les nient que pour mieux les prouver, « ut adimpleant seriptures »

Cherchons donc un moment sur quelles grandes découvertes les aveugles de la science ont pu fonder leur négation, mais constatons avant tout qu'en plein xvin' siècle même ils ne la formulaient pas aussi froidement.

« Quelles sublimes images dans les visions d'Isale! disait le fameux Boulanger; que de pebautés touchantes dans les larmes de Jérémie! On y trouve des modèles en tous genres. Émanté de l'Espril-Saint, n. ravr que la Bible soit immable comme lui et devienne le livre sacré de l'instruction des nations?.» Volney, l'auteur si peu suspect des Ruines, après avoir rapproché toutes celles qu'il avait visitées de celles qui avaient été prédites, Volney s'écriait confondu : « la l'ai parcourue, cette terre ravagée. Grand Dien! d'où viennent d'aussi funestes révolutions? Pourquoi tant de villes détruites? Pourquoi cette antique population a -t-elle cessé de se reprédure? Pourquoi. UN DINE MNSTÉRIEUX excre lei ses jugements incompréhensibles ». »

Quant à Diderot, son admiration pour Moïse ne connaissait pas de bornes.

« Quels législateurs, disait-il, ont jamais approché de ce prophète? Si j'étais obligé de vendre ma bibliothèque, je garderais Moise. »

Malheureusement, Voltaire était roi, et Voltaire qui contestait à Moïse jusqu'à l'art d'écrire et à David la moindre beauté

^{4.} Eccles., ch. III, v. 44.

^{2.} Boulanger, Pour et contre.

^{3.} Volney, les Ruines, ch. 11.

littéraire, attaquait les prophètes avec des armes non moins immondes que celles qu'il réservait à Jeanne d'Arc. Il fit malheureusement école.

Or, bien que cette école ait été terriblement fustigée par ses propres complices, bien loin d'être morte, elle se redresse aujourd'hui et réimprime ses vieux livres en dépit de l'anachronisme. Dans notre introduction nous avons signalé celui des Sciences occultes de Salverte, réédité ces jours derniers par M. Littré. Nous avons dit comment, dans une préface louangeuse, ce tuteur, si habile d'ordinaire, a trouvé le moyen de démonétiser complétement son pupille. Ayant donné tous les détails de cet homicide par imprudence, nous ne les reprendrons pas. Ou'il nous suffise seulement de rappeler à nos lecteurs que pour Salverte toute la thaumaturgie biblique s'expliquait par le savoir-faire et la science illimitée des jongleurs sacerdotaux. Il les dotait de toutes les connaissances possibles : la baguette de coudrier, les automates parlants, la science de tous les poisons, celle d'une météorologie que nous ne connaissons plus, celle même de la POUDRE A canon, dont il avait besoin pour les murailles de Jéricho; il ne leur refusait rien, et, devant de tels polytechniciens, ce n'était plus merveille si la terre s'entr'ouvrait, si les temples s'écroulaient, si la foudre frappait, si la peste dévorait... Pour chaque miracle, Salverte avait une recette merveilleuse qui suffisait à tout. Heureusement, disons-nous, son nouvel éditeur M. Littré avait laissé tomber sur la tête de cet ami. tout en réimprimant son livre, un de ces pavés qui dispensent d'en redouter un autre. Il lui avait signifié que « cette hypothèse d'une science perdue, inventée pour sortir d'une impasse, n'avait pu résister à la critique et que tous les appuis lui avaient manqué à la fois. » Aussi, dans cette nouvelle édition du libre penseur, trouve-t-on, vers la fin du volume, plus d'un amendement qui paraît inspiré par les idées nouvelles sur le prophétiseur biblique, et entre autres celui-ci : « Cependant l'opinion qui attribuait aux miracles et à la magie une origine céleste ne fut pas, dans le principe, une imposture. Née de la piété qui voulait que toute espèce d'excellence émantà de la Divinité, el let ul entretenue par le style figuré qui se conformait naturellement à ces sentiments religieux. Ainsi, parmi les législateurs qui ont eu recours à cet AGRXT pour donner de la stabilité deurs ouvrages, les plus anciens, au moins, ne se sont pas étayés d'un mensonge. Ils n'ont pas professé l'exécrable doctrine qu'il faut tromper les hommes; CE FIT DE BONNE POI Q'U'IS SE DIREXTINSTINGÉS.' »

Cette dernière phrase anéantissant tout l'ouvrage, nous nous sommes demandé plus d'une fois si elle entrait dans son plan primitif, et si, par hasard, le clairvoyant éditeur n'aurait pas, à son tour, éprouvé le besoin de faire subir à son auteur quelques-unes de ces modifications qu'il avait fait subir au Dictionaire médical de Nysten 2.

Dans tous les cas, disons-nous, le livre était tué par cette page. Que ce meurtre fit l'éflet d'un suicide; que ce fût, au contraire, comme nous le disions tout à l'heure, un homicide par imprudence, ou plutôt par prudence de l'éditeur. Il est blen consommé, et il nous prouve, une fois de plus, qu'il n'y a rien de tel que l'erreur pour en finir avec elle-même dans ses moments de franchise.

Nous allons en avoir de nouvelles preuves.

C'est, cependant, une justico à lui rendre. L'incroyance de ces dernières années, comprenant les inconvénients d'une critique aussi étroite, s'est enfin décidée à plus de largeur et d'égards. Sans admettre la possibilité du prophétisme, elle a fini par s'incliner devant la réalité historique des hommes prodigieux qui le représentent, et par leur rendre, sans trop se compromettre, une partie des grandes proportions, si ridiculement rapetissées par le siècle demier. A ce nouveau point de vue, le prophète s'élève donc pour elle au rôle de

^{4.} Sciences occultes, p. 456.

Voir à ce sujet la dernière brochure de Mer d'Orléans, et les conférences prononcées en 4863 par le révérend père Gratry.

sage ou de puritain fanatique, dans lequel « le vieil orgueil hébratque et l'antique opinion nationale continuent à s'insarner et à vivre. » « Dressé, dit-elle, dès l'enfance à ce grand rôle par le vieux parti du droit divin, c'est dans les séminaires qu'il est initié à toutes les traditions d'israèl, et qu'on lui communique, avec l'amour de la patrie, l'art de servir et de défendre la morale. »

Reste à savoir maintenant comment on va juger cet art et cette morale. MM. Maury et Renan représentent l'école hétérodoxe allemande et, comme elle, ne voient guère que fanatisme mystique chez les grands hommes qui nous occupent. Ne connaissant pas ce que M. Renan appelle l'œuvre excellente de M. Ewald sur les prophètes, nous en prenons une idée trop fâcheuse peut-être dans les appréciations de son admirateur et disciple inconséquent. Néanmoins, soyons juste. Ce dernier (M. Renan) avait trop bien le sentiment du beau, pour ne pas s'incliner devant «l'admirable organisation politique et religieuse du prophétisme 1 .» Selon lui, le prophète « prêche le culte pur, l'adoration en esprit et en vérité... il ne tient sa mission que de Dieu et représente les intérêts populaires contre tous, contre les rois et même contre les prêtres souvent alliés aux rois. C'est une sorte de tribunat inspiré (p. 104) qui s'exprime dans le langage le plus sublime et le plus tendre (p. 96). » Aussi M. Renan repousse-t-il, pour sa part, avec la même indignation « et la malveillance de Bayle et la bouffonnerie de Voltaire » (p. 98). Nous avons dit que ce philosophe avait trop le sentiment du beau, pour ne pas voir tant de beautés; mais il a malheureusement aussi beaucoup trop peu le sentiment de la logique, pour ne pas dire à l'instant même tout le contraire, et il a beaucoup trop peu surtout le sentiment de la foi, pour comprendre un problème insoluble sans elle. « Comment, dit-il, en parlant de David, comment les mœurs d'un condottiere ont-elles pu

^{1.} Études religieuses, p. 96.

s'unir à une vraie grandeur d'âme, à la piété la plus exquise, à la poésée la plus sentimentale? Comment l'homme qui sacrifie à un caprice adultère son plus fidèle serviteur peut-il se persuader avec une entière bonne foi que Jéhovah était son protecteur spécial, comme si Dieu n'existai que pour lui? M. Renan a raison; tout cela est humainement inexplicable, et lorsque, au lieu d'en sentir l'explication dans les larmes de repentir surhumain qui se trahit à chaque ligne de ces pages inspirées, notre auteur s'amuse à la chercher dans « le caractère seimique, » il commet la même faute et se compromet tout autant que lorsqu'il attribue le dogme de l'unité divine à l'inhuence du désett. »

M. Renan n'est pas moins inconséquent quant aux œuvres du prophétisme. Tout à l'heure il s'inclinait devant ces « admirables institutions, devant ce tribunat inspiré; » mais à deux pages de distance, la politique de ces prophètes, qu'il vient de nous montrer comme « les défenseurs éternels de la piété, de la morale et des intérêts populaires contre les rois, » il nous la montre comme « étroite, naïve, entêtée, intolérante, retardataire, opposée à cette largeur d'esprit qui portait le peuple et les rois à progresser avec les idées du dehors. » Pour lui, l'opposition de Samuel contre Saul « est ordinairement peu sensée, et plusieurs de ces rois anathématisés par les prophètes étaient des princes raisonnables, tolérants, partisans d'alliances nécessaires avec l'étranger, » « Les prophètes, dit-il. rendaient impossible toute loi d'hérédité; c'étaient eux qui faisaient et défaisaient à leur gré les dynasties, et gouvernaient en réalité. Aveugles selon la chair, clairvoyants selon l'esprit, ils ne cessaient de renousser la seule politique qui pût sauver Israël, de battre en brèche la royauté et d'exciter par leurs menaces et leur puritanisme des agitations intérieures. On les vit sur les ruines de Jérusalem maintenir leur obstination et triompher, presque, des désastres qui réalisaient leurs prédictions 1,»

^{4.} Études religieuses, p. 405, 410.

Il est curieux, en vérité, d'entendre un philosophe du xux siècle prendre parti contre l'opposition morale, désintéressée, constante, généreuse, nationale et démocratique, faite à des rois apostats, corrompus, antinationaux, dont le moindre crime était d'abandonner Jéhovah pour sacrifier au sanguinaire Moloch et à l'infame Astarté.

Pour un libéral du xxt siècle, cette inconséquence est si peu teueble, que M. Renan (hâtons-nous de le dire) le sent parfaitement et se fait à lui-même la plus conclusant des réponses : ...Et pourtant, au fond, dit-il, cette opposition des prophètes xxvir nausso. Dès que l'on part de ce principe qu'Isra²l n'avait qu'une vocation, la conservation du monethésme, la direction de son mouvement appartenait de droit aux prophètes... Une politique vulgaire les condamnerait et les rendrait en grande partie responsables; mais le vile refi-gieux du peuple juif devait tonjours être fatal à son rôle notitione 1.

A part ces derniers mots « robe religieux, » qu'il faut changer en ceux-ci : « l'infidélité à son rôle religieux, » à part l'odieuse calomnie qui nous montrait tout à l'heure les prophètes triomphant de la réalisation de leurs prédictions, quand ils versaient, au contrâre, des larmes de sang et « égalaient les lamentations aux douleurs, » M. Renan ne laisse plus rien à désirer aux admirateurs des prophètes, si ce n'est l'acceptation du prophètisme lui-mème.

Mais comme il nous renvoie continuellement à M. Munck et à la Rerue germanique, fidèle interprète des doctrines d'Ewald, voyons d'abord le premier.

D'abord, M. Munck, dont l'ouvrage sur la *Palestine* est rempli d'intérêt, classe les prophètes parmi les savants, ce qui exclurait de leur sein (ipso facto) les bergers et tous les hommes du peuple. Première faute.

Sa seconde faute est d'affirmer que « le mot nabi, traduit

Études religieuses, p. 415.

jusqu'ici par voyont, n'a jamais eu d'autre signification que celle d'orateur inspiré,.... que les prophictes n'ont jamais eu que des pressentiments, des craintes ou des espérances vagues... et que toutes les fois que l'on trouve chez eux une histoire de l'arenir, on peut être certain qu'il y a là interpolation ou supposition t, s

Il est complétement faux aussi de dire « qu'ils connaissaient jusqu'à un certain point les forces acerètes de la nature, ce qui les fit considérer par les gens du vulgaire comme des thaumaturges. « On le voit, c'est toujours le merveilleux qu'il faut proscrire ; car les hautes qualifés des prophètes, on les reconnaît assez voloutiers, ainsi que la grandeur de leur mission et les bienfaits q'on leur doit; mais la divinanation, mais la prophétic, mais le miracle! impossible, même aux yeux d'un savant Isnefilie.

Soulement faudrait-il tâcher d'être un peu plus conséquent, et quand on ne veut pas que nobi signifie derin, ne pas confesser que « les écoles de prophètes s'appelaient nébitim, et qu'elles avaient dés fondées par Samuel, auquel seul convient la qualification de royant ou de devin, comme le prouve l'histoire de Sail allant lui redemander où étaient les fansesse de son père 2, »

Enfin, quand on nie l'esprit prophétique, il est imprudent d'écrire avec autant de soin que l'a fait M. Munck l'histoire chronologique du peuple lichren, et de uous montrer, d'un bout à l'autre de cette histoire, les événements succédant littéralement et infailliblement aux annonces de ces nobi, que l'on dit fort sincères. Il faut prendre garde à ce que l'on fait, et ne pas uous montrer l'esprit prophétique descendant nonseulement sur les prophètes, mais sur ceux qui les approchent. Alnsi, de l'esprit de Moise qui (Nombres, ch. xv, v. 25) dezend dans un nuage avec la Divinité et se commu-

^{1.} Palestine, p. 247.

^{2.} Ibid.

fut le peuple, et le peuple bien meilleur critique que tous les Écrire toutes ces vics-là, c'est pour un rationaliste vouloir s'enferrer à chaque pas. Nous le verrons tout à l'heure pour Daniel et pour son importune arithmétique.

Mais ce n'est pas assez d'avoir esquissé les colossales proportions de tous ces hommes, comme caractères et prophètes, voyons maintenant ce qu'ils étaient comme thaumaturges.

savants de la terre!

^{4.} Palestine . p. 474. 2. Ibid., p. 270.

^{3.} Ibid., p. 160.

^{4.} Ibid., p. 314.

Peut-être ici le doigt de Dieu va-t-il se manifester d'une manière plus éclatante encore.

3. - Le prophétisme devant la Faculté de médecine.

Nous serions incomplet si, après avoir fait comparaître nos prophètes devant l'Académie des sciences morales, nous ne montrions pas ce qu'ils sont pour sa sœur et voisine l'Académie des sciences naturelles et physiques. Pour celle-ci, grace à l'éducation psycho-physiologique qui dans les séminaires développait les facultés latentes des prophètes. grâce à la connaissance qu'on leur donnait des forces de la nature, grâce surtout à la contagion si connue des sure citations nerveuses, on parvenait à les élever parfois audessus de toutes les proportions humaines et à leur donner un certain degré d'exaltation qui rappelle « la folie sublime » de Socrate ou de Pascal. Ouvrez au hasard tous nos aliénistes modernes, et plus ne vous restera le moindre doute à ce suiet. Précurseur de Jeanne d'Arc, de Savonarole, de tous nos saints modernes, les prophètes étaient tous atteints de manie plus ou moins délirante, tous victimes de l'état théopathique, tous hallucinés par excès de raison et de vertu. « Chez les Juifs, dit le docteur Archambault (médecin de Bicêtre), le don prophétique s'accompagnait de conditions physiques et morales. Leurs paroles et leurs actions témoignent en effet jusqu'à LA DERNIÈRE ÉVIDENCE, suivant le docteur Leuret, que le peuple ne se trompait pas, dans le jugement (de folie) qu'il portait sur eux. Isaïe marche nu et sans souliers... Ézechiel entend une voix qui lui prescrit de marcher dans la campagne, et le fait tomber le visage contre terre :... ce n'est pas sans peine qu'on parvient à l'enchaîner et à s'en rendre maître, comme on le faisait de tous nos fous avant Pinel... Avoir lancé, comme on l'a fait, une accusation de mensonge ou de fourberie sur des hommes que la portée de leur intelligence a de tout temps recommandés au respect et

à l'admiration des nations sur le sort desquelles ils ont puissamment réggi, était une fin de non-recevoir dont le scepticisme pouvait se contenter autrefois, mais que la conscience humaine a refusé d'accepter. L'étude des hallucinations a, je crois, vengé à tout jamais les prophètes de semblables imputations 1.»

Ils sont vengés, il est vrai, mais on voit à quelles conditions! Absous par des jurés qui de Brest les font passer à Charenton, les prophètes n'ont subi qu'une commutation de peine dont le bienfait fait frémir.

La science médicale signale donc ici un état physique exceptionnel et cet état est toujours un état maladií. M. le docteur Brierre de Boismont fait certainement exception, lorsque dans son ouvrage sur les Hallucinations (p. 520) il cherche à bien poser la ligne de démarcation qui doit séparer les hallucinations de l'Écriture sainte de celles de l'histoire profane : a Transformer, dit-il, les philosophes, les réformateurs des peuples, les fondateurs des religions, les esprils créateurs, en autaut de fous hallucinés, c'est faire à l'humanité l'insulte la plus cruelle.². »

Plusieurs médecins étrangers et protestants ont essayé de formuler la même distinction et de séparer la Bible de toute l'histoire; mais aucun, à notre avis, ne s'est litré à son honneur de ce périlleux tour de force, et voyex quelles inconséquences! Pour Arnole toute les visions qui succèdent au temps des apôtres seront folles; d'autres appliqueront ce même mot à toutes les visions de l'histoire profane, bien qu'elles es soient vérifiées à la lettre comme celles de Brutus, de Quintus, de Julien, etc.; quelques autres, exclusivement occupés de l'histoire moderne, voudront bien faire pour Jeanne d'Arc une ex-

^{1.} Th. Archambault, Traité de l'Aliénation mentale, introd., p. 45.

Des Hallacinations, p. 499. Voir, sur ce sujet des hallucinations, los chapitres vu et vui des Médiateurs et moyens de la magie, par M. Des Mouseaux.

ception que les logiciens reponseront avec raison. Quant à nous, fidèle à notre critère de la surintellignee, nous soutiendrons toujours que Nabuchodonosor et Pharaon n'étaient pas plus malades que Daniel et que Joseph, lorsqu'ils revaient les mêmes choses sous deux influences adverses. La vision même peut mentir sans être elle-même un mensonge, comme elle peut mener à la folie sans être son effet.

§ 111.

Thaumaturgic transcendante, ou ce que les magiciens ne firent jamais.

1. - Prodiges exceptionnels.

Jusqu'ici, thaumaturgos et magiciens font descendre également le feu du ciel 4. Tous deux envoient et guérissent des fléaux et des pestes 3. Tous deux savent entr'ouvrir la terre pour engloutir coupables et victimes 3. Tous deux influenent l'atmosphère, déchaînent les vents et font tomber des pluies terrifiantes ou salutaires 4. Tous deux roient les scerets, tous deux font mouvoir des statues, parler des téraphims 3 et frappent de mort le sacrilége qui se permet de toucher à leur arche sacrée; tous deux encore observent et expliquent les songes, consultent les sorts ou devinent par des moyens dont la forme est semblable 6. Qui donc, encore une fois, engagé

^{4.} Voir ce que nous avons dit de Jupiter Élicius, vol. II, ch. xII, App. P.

^{2.} Vol. I, ch. IV, App. C. 3. Vol. II, App. P.

Vol. 11, App.
 Ibid.

^{5.} Vol. II, ch. xi, § 4 et 2.

^{6.} Voir Joseph, Daniel, etc.

dans cette voic, pourra marquer d'un erayon sûr le produit divin et le produit tout contraire? A quel instant et à quel degré le prodige va-t-il passer du drapeau spiritique sous le drapeau divin?

Mais si ce point précis, si ce nœud viud de la thaumaturgie générale est difficile à préciser, il n'en est pas de même de la supériorité manifeste des thaumaturges bibliques sur leurs rivaux paiens. Nous avons constaté tout à l'heure l'incomparable éclat de leurs prophéties; celui de leurs luttes et de leurs victoires ne l'est pas moins. Qu'on se rappelle celle d'Élie sur les prophètes d'Achab, celle de Moses sur les magiciens de Pharaon; trop connues pour que nous y reveuions ici, nous ne pouvons pas, malgré de nombreuses similitudes (et fecerunt similiter), douter du gain de la bataile, devant des magiciens qui s'agenouillent, ou devant un Pharaon qui demande grâce.

Ce qui demeure sans analogue dans l'histoire du merveilleux, ce n'est plus seulement de voir ce même Moïse faire iaillir l'eau des rochers, faire pleuvoir les cailles ou la manne à heure fi.ce, faire surgir des feux souterrains pour dévorer des rebelles; mais c'est d'entendre le même prophète signifier à tout un peuple réuni l'ARRÊT DIVIN qui condamne TOUS les hommes au-dessus de vingt ans (à l'exception de Caleb et de Josué) à mourir dans ce désert. Dieu réservant la conquête de Chanaan à la génération qui les suit; prophétie du premier ordre, qui se réalise avec une exactitude merveilleuse après trente-huit ans de pèlerinage 1; c'est de le voir décider de la victoire ou de la défaite d'une armée, suivant qu'il élève ou qu'il abaisse ses deux mains au dessus d'elle2; c'est de voir Josué héritier de la puissance de ce roi des thaumaturges, annoncer à une population de deux millions d'individus de se purifier, parce que le lendemain Dieu va

^{1.} Nombres, ch. xiv, v. 29.

^{2.} Exode, ch. xvii, v. 2.

faire une grande chose pour leur prouver la mission qu'il lui donne; et cette grande chose, c'était tot simplement le diplicata de la mer Rouge, c'est-à-dire la traversée du Jourdain, à l'heure, au moment et au lieu de son plus grand debordement '. En un mot, c'était l'arret subit du fleuve, à l'instant où l'arche allait entrer dans son lit, c'est-à-dire l'amoncellement continu des eaux suprieures et l'écoulement des inférieures, de manière que ces deux millions d'hommes pussent passer tranquillement en face de Jéricho.

Nous savons tout ce que les mythologues et les rationalistes ont dit à ce sujet; mais comme les uns et les autres, représentés surtout par Muller et Rosenmuller, ont pris soin d'anéantir mutuellement leurs explications, il ne reste plus absolument rien des unes et des autres. Entre Muller disant : « Niez comme nous la totalité du récit, mais ne faites nas du narrateur un rationaliste, » et Rosenmuller lui répondant : « La négation totale est impossible, il faut seulement la modifier, a notre position est excellente, car seule elle nous permet d'accorder avec la nécessité du fond la véracité des détails. Nous comprenons donc Josué « faisant placer douze pierres sur les bords du fleuve, et douze pierres dans son lit et s'écriant : « Israélites, quand vos enfants demanderont à leurs pères ce que signifient toutes ces pierres, vous leur répondrez : « Jéhovah a recommencé sur cette rivière et en faveur d'Israël ce qu'il avait fait pour la mer Rouge, c'est-à-dire qu'il les a fait passer toutes les deux à pied sec 2. »

En vain, surtout, chercherait-on partout ailleurs quelque chose de semblable au fameux arrêt du soleil et de la lune à Gabaon et à la journée doubée qui s'ensuivit', ear, nous en convenons, de tous les miracles de la Bible, voici celui dont la négation paraît mériter le plus de circonstances atténuantes. Tout ici déconcerte la raison. Tout le système solaire enrayé

^{4.} Josué, ch. 111, v. 45.

^{2.} Id., ch. IV, V. 21, 24. 3, Id., ch. X, V. 42, 44.

 $[\]tau. \ v_* = u_{AB}, \ mint_*, \ iv_*$

sans encombre, et la gravitation générale suspendue dans l'inférêt d'une bataille l... Le fait une fois acceptó, il ne reste plus de comparaison possible. Il serait inopportun et déplacé d'entrer dans l'examen de toutes les controverses soulevées à ce sujet, laissons donc la ces suppositions de parhélies 1, peu légitimées par le texte, et notons seulement en passant notre explication faorite, c'est-la-fure La LSUENSION DE LA TOATION DE LA TERRE, SANS LE MONDEE RETARD DASS SA TRANS-LATION PLANÉTRIRE, car alors nous avons autant de jour et de vue solaire qu'il nous en faut, sans altèrer d'une seconde la marche du système?. Dans tous les cas, il y a là le plus grand des miracles cosmologiques.

Ce qui ne se rencontre pas encore tous les jours dans les annales paiennes, c'est l'écroulement subit de toutes les marailles d'une ville, sans aitre stratégie qu'une simple procession de prêtres portant une arche et faisant une fois par jour, pendant une semaine, le tour de la ville; nous n'en voyons pas une seconde, dont, au jour dit, les murailles se soient écrouless jusqu'aux fondements au bruit de sept trompettes et d'un seul cri, preserit au peuple peu de jours auparavant par le prince des armées du Seigneur.

M. Munk ne voit ici qu'un « assaut général auquel le bruit des trompettes aura servi de signal 4 » Mais les rationalistes, qui tiennent à l'écroulement des murailles, exigé, en effet, par tout l'ensemble du récit, préfèrent une mine creusée tout

Remplacement du vrai soleil par un faux; supposition modeste, puisque la science en a souvent constaté trois ensemble.

Selon M. Chaubard, don1 nous avons dejà parlé plusieurs fois (ch. 1 et xui), ce serait à cette suspension de rotation saus arrêt qu'aurait été due la submersion de l'Atlantide, dont la date, assignée par les prêtres égyptiens à Solon, se rapporterait parfaitement, selon lui, à l'époque de Josuö.

^{3.} Josué, ch. v et vt. Ce prince est pour nous saint Michel ou Micraton, qui, dans notre théologie sidéralo (vol. III, p. 463), se trouve être aussi le chef des sept esprits attachés aux sept planètes. C'est probablement la raison du nombre sept, attaché aux jours, aux prêtres et aux trompettes dans la prise de Jériche.

^{4.} Palestine, p. 221.

autour de la ville et masquée par la promenade de l'arche; voyex-vous sept prêtres faisant sept fois le tour d'une ville et parvenant à maquer un travail aussi prodigieut... Décidément nous ne sommes pas en voie de progrès; nos généraux y mettent plus de temps et surtout, quand leurs citadelles sont enlevées, on ne les voit jamais prédire, comme le filis de Josué sur les ruines de Jéricho, que « le premier qui s'avisera d'essayer la reconstruction de cette ville perdra zon premierné, ce qui se réalisa à la lettre dans la personne ou plutôt dans la famille de Hiel, qui plus tard avait tenté de le faire 4.

Mais abrégeons, car cette longue succession de miracles exceptionnels nous mènerait beaucoup trop loin, et nous en avons assez pour bien établir la supériorité cherchée. Contentons-nous désormais de ce qui va suivre, et sommons hardiment tout le paganisme de nous produire quelque chose de semblable.

2. - Le doigt du Maître de la vie, ou les résurrections de morts.

Ici l'ablme qui sépare le miracle biblique du prodige pafen va se trouver tellement profond, que le paganisme n'essayera méme pas de le combler. Le miracle va s'élèver à des proportions inconnues, et, ce qu'il y a de plus remarquable, se simplifier dans le récit, se rainonaiser, pour ainsi dire, dans toutes ses expressions, au prorata des proportions qu'il va prendre. Ce ne sont plus les dieux fantastiques de la foudre et des vents qu'il va falloir évoque en personne, pour arracher une proie aux enfers; ce ne sera plus, comme chez nos thamaturges orientaux, la projection de die mille soicia, qui viendra rendre un fils à sa mère: non, c'est un homme de même nature que nous, c'est un personnage très-historique, c'est un adorateur du vrai Dieu, qui cette fois, le plus

4. Rois, ch. xvi, v. 34.



simplement du monde et par un mot, par un geste, par un coupir, viendra défier la mort, et la mort sera vaincue. Pour la première fois, elle abandonnera sa proie et la renverra sur la terre, comme pour saluer les approches de celui qui va s'appeller e La MÉSURRECTION ET LA VIES.

Ecoutons...

Sur l'ordre de Dieu⁴, le prophète Élie se rend à Sarephtha (des Sidoniens), où il partage avec une pauvre veuve le peu d'huile et de farine qu'elle possède et qu'un premier miracle multiplie indéfiniment... Bientôt le fils de cette veuve se trouve atteint d'une maladie très-grave (languor fortissimus); il succombe et rend le dernier souffle (ita ut non remaneret en eo halitus). Dans son désespoir, la pauvre mère s'en prend à l'homme de Dieu, dont elle croit reconnaître ici l'œuvre et les sévérités. Pour toute réponse : « Donne-moi ton fils, » dit le prophète; et, l'enlevant aux embrassements de sa mère, il le prend dans ses bras, l'emporte dans sa chambre et le pose sur sa propre couche. « Seigneur, mon Dieu! s'écrie-t-il; Seigneur, mon Dieu, ne permettez pas que celle qui me donne l'hospitalité perde ainsi son enfant ! » Après cette première invocation, il se couche, à trois reprises différentes, sur le mort 2 et continue sa prière : « Seigneur. Seigneur. mon Dieu! Je vous en conjure, faites que l'âme de cet enfant rentre dans ses organes! » Et voilà que le Seigneur exauce son prophète, que l'âme revient dans cet enfant et que le mort ressuscite à la vie (revixit). Alors, reprenant l'enfant dans ses bras et le rendant à sa mère : « Tiens, lui dit Élie, tiens, voici ton enfant vivant, en vivit filius tuus. - Ah! répond la veuve, c'est maintenant que je te reconnais pour un homme du vrai Dieu, CAR, JE LE VOIS, c'est la parole du Seigneur qui s'exprime par la tienne, verbum Domini in ore tuo. »

^{4.} Rois, l. III, ch. xvit.

^{2.} Les Septante ajoutept : « Il souffle trois fois sur lui. »

Première résurrection! Passons à la seconde.

Élie a un disciple; mais voyons tout d'abord ce que peut être un disciple de prophète. On parle beaucoup aujourd'hui, soit en Allemagne, soit en France. de ces grandes écoles de prophètes, où, de longue main, on préparait la jeunesse à cette terrible profession par e toutes les règles de l'éloquence, du fanatisme et de l'habileté. » C'est vrai; il y avait effectivement des maisons de retraite et de prière où l'on réunissait ceux qui paraissaient directement usiais par l'esprit, ou dignes de la transmission du dou prophétique; et comme ce don n'était pass rare, le nombre des aspirants s'é-levait parfois à un chilfre très-élevé. Nais il paraît que pas n'était besoin de rester à l'école aussi longtemps que l'on voudrait bien nous le faire croire, et que l'on oblenait assez vite son diplonue de bachelier ès voyance.

Suivons, et lâchons donc de comprendre un peu la théorie du don biblique.

Du fond de sa caverne. Elie entend « la voix du Seigneur apportée par un souffie léger (aura tenuis). » « Va, lui dit celle-ci, reduure à Damas par le désert. Arrivé là, tu sa-creras Hazaël, et tu l'établiras roi de Syrie. Puis tu donneras le royaume d'israël à Ablun fils de Namis; et quant tu sersa à Abelmenla, tu y trouveras un fils de Saphat qui s'appelle Eliézer, et tu l'onidras prophée pour toi-même ...» Elie se met en route à l'instant. Il trouve effectivement à Abelmenla le fils de Saphat, labourant lui-même avec ses douze bœufs; il lui jette son manteau en disant : « Ce que je possède, je te le transmets, quod enim meum erat, fect ibb: » Atssrior (attaim) Elièzer quitte ses bousts, les abandome au peuple, court embrasser son père et sa mère, et devient le serviteur du prophète et prophète lui-même ².

On voit que ses études n'avaient pas duré bien longtemps.



^{1.} Rois, l. III, ch. xix.

^{2.} Id., ibid.

Toutefois le manteau n'avait conféré jusqu'alors au disciple que le simple esprit d'Elie. Mais un jour, après avoir l'un et l'autre traversé le Jourdain, portés sur le même manteau, Éliézer voit son maître s'onlever dans les airs, dans un char de feu trainfe par des chevaux de feu. Il n'a que le temps de lui demander son double esprit, et pour la seconde fois Élie lui régite son manteau, sur lequel il repasse le Jourdain 2.

Le don, cette fois, était complet, car il advint qu'après avoir demeuré à son tour chez une femme de Suna, et ses prières lui ayant obtenu un fils, ce fils vint à mourir. La mère pense aussitôt au prophète, pose son enfant sur son lit et accourt au Carmel, Là, se jetant aux pieds d'Éliézer: « Estce donc pour le voir mourir, lui dit-elle, que j'ai demandé un enfant au Seigneur? » Alors Éliézer, se retournant vers son disciple Giézi : « Prends bien vite ce bâton, lui dit-il, mets ta ceinture, cours... Si tu rencontres quelqu'un sur la route, ne le salue pas le premier, et, s'il te salue, garde-toi de lui parler. Arrivé chez la veuve, tu déposeras au plus vite ce bâton sur le visage de l'enfant. Va; je te suis avec sa mère, » Giézi arrive, exécute l'ordre donné; mais le sentiment et la voix ne reviennent pas (neque vox neque sensus). Désolé, il retourne au-devant du prophète : « L'enfant n'est pas ressuscité, » lui crie-t-il (non revixit). Éliézer entre à son tour, il voit l'enfant mort sur le lit (jacebat mortuus, a bien soin de nous dire l'Esprit-Saint). L'homme de Dieu ferme la porte, reste seul avec le mort et le recommande au Seigneur dans les mêmes termes que le faisait son maître ; puis, se couchant comme lui sur l'enfant, il applique sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et voici que la chair de l'enfant se réchauffe. Éliézer se lève, marche avec vivacité dans la chambre 2 et se remet

^{1.} Yoir Ecclésiastique, ch. xux, v. 9, et Machabées, ch. x1, v. 58.

Cornelius a Lapide a soin de nous averlir que c'était l'usage, chez les Juifs, de marcher à grands pas pour donner plus de ferveur et d'action à la prière.

sur le mort; celui-ci, après sept secousses successives (oscitavit septies), ouvre enfin les yeux. « Giézi! s'ècrie le prophète, Giézi! appelle la Sunamite. » La Sunamite accourt. « Tiens, emporte ton enfant, » lui dit le thaumaturge en lui rendant son fils. Celle-ci se prosterne à ses pieds, adore Dieu, prend son enfant et s'en va!

Seconde résurrection; comme on le voit, la théorie du don était simple et bien visiblement puisée, non pas sur le banc des écoles, mais à l'école du plus grand de tous les mattres.

L'Écriture maintenant nous parle d'une troisième ressuscitation, pour parler son langage, et cette fois ses expressions semblent nous avertir que le thaumaturge va se surpasser lui-même. « Éliézer, nous dit-elle, hérita de l'esprit tout entier d'Élie... personne ne le surpassa en puissance... Vivant. il opéra des prodiges (monstra), mort, il opéra des merveilles (mirabilia) 2. Car, ajoute-t-elle, son cadavre lui-même a fait des miracles, » et voici comment : pour la première fois le serviteur n'imitait plus son maître. Il mourait sur la terre, après cent années d'existence, dont soixante-six avaient été remplies par une longue suite de miracles opérés sous six règnes différents; après l'avoir déposé dans un sépulcre, les gardiens, trouvant sur leur chemin le cadavre d'un voleur. veulent s'en débarrasser en le jetant dans le même mausolée qui n'était pas encore scellé, mais voilà qu'au premier contact de ces restes bénits, voilà que le criminel sanctifié ressuscite à son tour et se relève sur ses pieds (revixit et stetit super pedes suos) 3. Arrêtons-nous, car, nous le savons fort bien, pour la critique moderne, qui n'admet pas « qu'on puisse la prendre en défaut, » mais qui exige pour les affirmations du genre humain des preuves mathématiques auxquelles elle finit par ne pas se rendre, des résurrections qui ne sont attestées

^{1.} Rois, l. IV, ch. IV.

^{2.} Ecclés., ch. XLVIII, XIII, XV.

^{3.} Rois, l. IV, ch. xIII.

que par la Bible n'auraient aucune autorité 1. Nous conviendrons avec elle que, s'il était isolé, tout eet Ancien Testament serait pour nous complétement insuffisant. Nous allons même encore plus loin : tout l'éclat de cette thaumaturgie véritablement transcendante et que nous acceptons pleinement comme réelle (malgré l'absence d'attestations humaines pour ces deux dernières résurrections); tout cet éclat, disons-nous, ne suffit pas encore à notre exigence pneumatologique. Il nous démontre bien , il est vrai , une énorme supériorité relative des agents inspirateurs d'Israël sur ceux de toutes les autres nations; Jéhovah reste bien pour nous le plus puissant comme le plus terrible et le plus fort de tous les dieux; mais nous ne tombons pas encore à deux genoux, pour saluer du fond de notre cœur et de notre esprit son absolue divinité; plus aveugle et plus dur, si l'on veut, que tous les Juifs, nous continuons à lui dire comme Moïse : « Seigneur, quel est donc votre vrai nom? dites-nous-le, afin que nous puissions le redire. » (Exode, ch. III, v. 13 1.)

4. On prétend que les prediges et les signes no se bornérent pas à celui-là près de ce tombeau. Saint Jérôme, en effet, après neus aveir dit que, de son temps, « le sépulcre du prophète Abdias et le mausolée d'Élisée étaient encore en grande vénération à Sébaste » (l'ancienne Samarie), njoute que « les démens continuaient à avoir en horreur ce sépulcre. » Cédrénus neus disant, de son côté, que les restes du prophète furent apportés à Alexandrie sous l'empereur Léon le Grand, nous comprenons qu'Artème, officier dans l'armée de Julien, ait pu ajouter que l'apostat couronné avait fait jeter à la veirie, parmi les os des bêtes, ceux d'Élisée et de saint Jean-Baptiste. (Veir Lipomanus, Vie d'Artème.) Ces sépulcres de saints étaient décidement un des plus grands soucis de ce misérable empereur. On se rappelle, en effet, qu'Apollon lui ayant déclaré qu'il ne se taisait à Delphes qu'en raison des reliques do saint Babylas, il les fit exhumer et reperter à Antioche. Il faut convenir oncore que nos libres penseurs jeuent do malhour avec lo merveitleux et que leurs grands hommes s'entendent parfaitement avec los nôtres, car, entre eux, la réalité du dieu n'est jamais en question ; on ne discute que sa valeur et sa supériorité.

I. — « DÉVELOPPEMENT PHILOSOPHIQUE DE CETTE GRAVE DIFFICULTÉ, PAR UN GRAND THÉOLOGIEN. »

L'illustre Clarke, l'une des gloires du protestantisme anglais, mais en cela très-catholique, disait, à propos de la distinction difficile entre le miracle opéré par les esprits et celui qui nécessite le doigt de Dieu : « Il nous est absolument impossible de marquer quel degré précis de puissance Dieu peut raisonnablement avoir communiqué aux êtres créés, aux intelligences subordonnées, aux bons et aux mauvais anges. Il est évident qu'il peut y avoir des choses absolument impossibles à l'homme, qui seront faciles à l'ange et dans l'enceinte de son pouvoir naturel. On peut aussi supposer très-raisonnablement qu'il v a des choses qui surpassent le pouvoir des anges inférieurs, et ne sont pas au-dessus du pouvoir naturel des anges d'un ordre supérieur, ot ainsi du reste. A la réserve donc du pouvoir de créer une chose de rien, qui nous paraît entièrement incommunicable, à peine y a-t-il d'effet particulier dans le monde, quelque grand et quelque miraculeux qu'il nous paraisse, dont on puisse dire avec certitude qu'il surpasse le ponvoir de tous les êtres créés qui sont dans l'univers. C'est donc une très-mauvaise définition du miracle, que celle donnée par quelques auteurs : « un effet qui ne peut être produit que par la seule toute-puissance divine ... » Pour cela, il faudrait supposer que Dieu, en revêtant tous les êtres intelligents subordonnés des pouvoirs qu'il leur a donnés, leur a aussi imposé une loi qui les empêcho de se mêler des affaires d'ici-has, pour y faire aucune de cos choses quo nous appelons surnaturelles et miraculeuses. Or, si ces restrictions ne sont ni universelles, ni perpétuelles, qui m'assurera qu'un miracle fait à mes yeux n'est pas l'ouvrage de quelque intelligence créée?... J'avoue bien qu'on a toutes les raisons du monde nour croiro qu'il y a certains miracles, comme par exemple la résurrection des morts, qui passent absolument le pouvoir des esprits trompeurs, mais il v a très-peu de cas dans lesquels on puisse déterminer avec certitude que telle ou telle chose particulière est au-dessus du pouvoir naturel des bons ou des mauvais anges. C'est donc encore trèsmal raisonner que do prétendre que les prodiges attribués par l'Écrituro aux esprits malfaisants ne sont que des prestiges, des illusions ou des tours de passe-passe, etc. » (Clarke, de la Religion chrétienne, ch. xix.)

On le voit, nous ne sortons pas du cercle des esprits, et jusqu'ici le criterium divin nous échappe. Tâchons donc maintenant de le chercher dans l'ensemble et dans la solidarité parfaite de tous les événements prédits.

8 IV.

Objet final des prophéties.

1. - Objet final des prophèties.

Il est clair qu'au point où elle en est arrivée, notre critique, parfaitement éclairée sur le surnaturalisme et la réalité des faits, finit par se résumer, à l'égard des agents spirituels qui les inspirent, dans une simple question de confiance. Pour savoir si nous avons affaire à des esprits honnêtes ou malhonnêtes, il nous faut donc agir comme nous le faisons à l'égard des esprits de nos semblables. Dans les deux règnes. rien ne ressemble plus à un saint qu'un adroit hypocrite, puisque souvent, jusqu'au jour de la désillusion, leurs actes extérieurs diffèrent de si peu, que les plus clairvoyants s'y laissent prendre. Ce n'est donc plus à l'éclat de leurs miracles, mais c'est à la sincérité de leurs paroles qu'il faut tâcher de les reconnaître, non pas des paroles et des protestations isolées, mais de tout l'ensemble de leurs affirmations, dont la vérification peut seule décider du degré de confiance qu'ils méritent.

Appliquons donc cette règle aux esprits des prophètes, et remarquons que si nous avons déjà pu constater l'accomplissement, terrible ou consolant, mais toujours ponctuel de leurs prophéties particulières, nous ne nous sommes pas encore occupé de celles qui font comme la base et la fine de tout le prophétisme. Or, personne ne l'ignore, toute l'économie de la coyance judalque reposait sur ce qu'on appelle les prophéties messianiques.

Voici en peu de mots leur substance. Au chapitre III, v. 15 de la Genèse, l'Élohim biblique dit au serpent : «La femme et toi serez en guerre; sa race t'écrasera la tête et tu chercheras à la mordre au talon. » Voilà le programme, le thème unique des grands périls à traverser, des grandes espérances à entretenir.

Au chapitre xII, v. 45 et 22 du même livre, le même Elohim dit à Abraham : « De ta race il sortira un rejeton en qui toutes les nations seront bénies. » Voici la promesse formulée, et l'objet de la promesse entrevu.

Au chapitre XLIX, v. 10, on définit l'époque : « Le sceptre ne sortira pas de Juda et l'on verra des magistrats de sa raco jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations. »

Au chapitre xxv, v. 47 et 20 des Nombres, le devin Balaam s'écrie malgré lui : « Je le vois , mais non maintenant; je le regarde, mais non pas de près. Une écoile procède de Jacob, un scoptre s'élève d'Israël; de Jacob sortira celui qui dominera, » Le signe est donné.

Au chapitre xxvii, v. 25, et xxvi, v. 33, il est prédit aux Julis infidèles qu'à patrit de ce moment et de leur abandon du vrai Dieu ils seront dispersés parmi tous les peuples de la terre, qu'ils n'y trouveront aucun repos et seront chez eux un sujet de raillerie et de fable; la menace et son heure sont d'une netteté formidable.

Quant au lieu, il est précis: au chapitre v, v. 2, du prophète Michée; on lit: « O toi, Bethléem Éphratab I quoique petite entre les villes de Juda, il sortira de toi celui qui doit dominer Israël et dont la génération est dès les jours éternels. »

Dans Isale: « Une vierge concevra et enfantera un fils... Il sortira de la tige de Jessé, père de David. Il sera victime pour les péchés du monde ("un). Il avougiera les sages et les savants. Il annoncera l'Évangile aux pauvres et aux petits » (vu, v. 40 ..., v. 4). Siale achievera le tableau tout à l'heure. Dans Osée (x1, v. 4), il paraît: « J'ai rappelé mon fils d'Égyple, » nous dit Jéhovah; et Zacharie (ix, v. 9), le voit « monté sur une fanses et sur le poulain de l'ângses. »

C'est bien lui, car Malachie nous a prévenus « qu'il aurait un précurseur, mais qu'il serait méconnu et trahi, »

Dans David : « Les rois de Seba et de Saba viendront lui apporter de l'or et de l'encens » (Ps. LXXI, v. 9). Dans Baruch (III, v. 58) : « Il a été vu sur la terre, conversant avec les hommes. » Dans Isaïe (xxv. v. 6), toute sa vie va se dérouler à nos yeux: « Il sera appelé le Dieu fort, l'admirable, le conseiller, qui doit engloutir pour jamais la mort, car (LIII, v. 4) il s'est véritablement chargé de tous nos maux et il a porté nos douleurs; les sourds entendront et les yeux des aveugles sortiront de leurs ténèbres (xxix, v. 18) et le boiteux bondira comme le cerf (xxxv, v. 4, 6); a mais nous nous sommes détournés pour ne pas le voir. Nous l'avons méprisé et nous n'en ferons aucun cas. Il a été percé de plaies pour nos fautes et brisé pour nos erimes ; il a été immolé parce qu'il l'a bien voulu ; il a été mis au nombre des scélérats et il a porté les péchés de la foule. - « Ils pèseront alors trente pièces d'argent pour ma récompense » (Zach., M., LIII., v. 3). « Pour moi, dit le Seigneur, i'étais comme un agneau plein de douceur qu'on porte pour en faire une victime. » (Jérém., x1, v. 19.)

David fait tenir exactement le même langage au Messie et détaille sa passion : «Mon Dieu! mon Dieu, pourquoi m'avezrous abandome? Ceux qui me voyaient m'insultaient pur leurs discours en remuant la tèle... Ils ont percé mes mains et mes pieds et ils out compté tous mes os. Ils m'on touvert de crachats, ils ont partagé entre eux mes habits et ils ont jeté le sort sur ma robe « (Px. xx); et au Pasume xxivii « s' lis m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre... Mais, Seigneur, ma chair reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfre et vous ne souffrirez pas que votre saint soit sujet à la corruption. » (Px. xv.)

Car Osée l'a dit: « O mort! je serai ta mort; ô enfer! je serai ta destruction » (ch. viii). Et de même que le prophète Jonas avait demeuré trois jours et trois nuits dans le sein de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (Saint Matth., xII.) « C'est alors qu'il distribuera les dépouilles des forts. » (Isaïe, LIII, v. 12.)

Alors, la terre émue a tremblé et les montagnes ont été secouées à leur tour. » (Ps. xvii, v. 5.) « En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai que le soleil se couchera en plein midi et je couvrirai la terre de ténèbres. » (Amos, viii, v. 8.)

« Mais, dit-il lui-même, je me suis couché et endormi, et je me réveille tranquillement, parce que le Seigneur est mon appui.» (Ps. 111, v. 6.)

« Et, reprend-il, il nous rendra la vie après deux jours; le troisième, il nous ressuscitera et nous vivrons en sa présence. » (Osée, v1, v. 3, 4.)

« C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et que toute langue confesse qu'il est dans la gloire de son Père... Il s'est élevé parmi les acelamations, il règne sur les nations, il s'est assis sur un trône saint. » (Ps. XIVI, v. 6.)

Aussi « un peuple que je ne connaissais pas m'a servi; ils m'ont obéi aussitôt qu'ils ont entendu parler de moi (P2, xv1, v. 45); j'enverrai vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui n'ont pas vu ma gloire; ils l'annonceront aux gentils, et ils feront venir tous vos frères de toutes les nations. » (Isse, x.vv., v. 19.)

"« Mais cette maison (le temple de Jérusalem) sera considérée comme un exemple de ma justice. Quiconque passera près du lieu où elle était sera frappé d'étonuement et siffera. » (Rois, 111, 1x, v. 6, 7.)

Puis enfin viendra le dernier jour « où le Seigneur répandra son esprit sur toute chair; nos fils et nos filles auront des songes. Le soleil sera changé en ténèbres et la lunc en sang; mais quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.» [Joël, 11, v. 3.1.]

Voilà l'ensemble, mais les détails sont infinis, leur précision est manifeste, et n'y eût-il, au lieu de ce faisceau de prophéties, que celle de Daniel. l'incrovance à la claire vue des



prophètes serait aussi déraisonnable que l'incroyance à la lumière du soleil. Co ne sont plus les années et les mois qu'il lui est donné de préciser jusqu'à l'arrivée du Messie, ce sont pour ainsi dire les semaines et les heures.

Force nous est de lui consacrer encore quelques pages, puisqu'il est devenu le point de mire de tous les increyants modernes, non moins aveuglés sur son compte que les Israé-lites eux-mêmes. La mauvaise foi s'expliquerant mieux que la céctié, car il est impossible de repousser une vérife plus claire; mais nous savons combien l'épaisseur de certains bandeaux disense de recourir à cette defieuse explication.

Soumettons-les donc à la vive lumière de Daniel.

1. - Exposition.

NOTE 4. « DANIEL, TRAIT D'UNION ENTRE LES BEUX TESTAMENTS. »

Daniel était du nombre des Juifs qui avaient été emmenés en captivité à Babylone par Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem, dans la quatrième année de Joachim, roi de Juda. Son intelligence élevée, la grâce de sa personne et la sagesse de sa conduite lui avaient concilié les faveurs du souverain, qui le confia au chef de ses eunuques et l'établit bientôt le chef de ses enchanteurs, mages, goëtes (mecassephim) et astrologues (chaldei), qu'il dominait de toute la hauteur d'un génie que la Bible nous représente comme le décuple de celui de teus ses rivaux réunis (a). Dieu lui avait départi en outre le don d'explication des visions et des songes (b). Daniel était, par conséquent, comme une nouvelle copie de la grando figure de Jeseph (plus habile que tout autre en fait de divination) (c), comme Nabuchodenosor rappelait celle de Pharaen, comme les hartummim égyptiens rappelaient les arioli de la Chaldée, comme entin Memphis rappelait Babylone, en tant que prison des Hébreux. Tant il y a de simplicité, d'unité dans ce plan biblique dont le sommaire peut se résumer ainsi : bénédictiens et fléaux tombant du ciel sur un peuple choisi, malédictions et vengeances contre tous ceux qui le persécutent et l'oppriment 1

Des deux côtés, et à bien des siècles de distance, le langage est le même comme la valeur relative des magiciens et du prophète se traduit par les mêmes termes et par les mêmes aveux,

⁽a) Duniel, ch. 1, v. 90. (b) Id., ib., v. 17.

⁽e) Genése, ch. xuev, v. 15.

Pharmon, tourmenté par un rêve, raussemble tous ses devins, qui, dans leur impulsance, s'en remettent au songen de Jérouhn. Nabuchdonouse, terrifica par un songe, rassemble tous les siens, qui, terrifids eux-mêmes, tui répondent : e la solution que vous demandez, or oil test grave et difficile; il n'y apour la donner que les déraux saints, avec lesquels les hommes ne peuvent pas converser (e). Es Diamiel est appois. Daniel prie (e)), obient et remercie (e), puis, à sa prière, introduit pres dur oi: « Aucun mage, lui dié-il, ne pourar vous répondre, o rèri; mis il est au ciel un Dieu qui réveb tous les mystères : e'est ceiui qui dispose les temps et qui transfere les royaumes, et voici ou qu'il un charge de vous dire. » Es cette reponse co n'est rien moltes orice que de la comparte de voici de la terre ; prédiction magistraile dont un Boussta a pu dire : « Elle dit possere nu mi natant devan les year tempire de Balydone, cui de Sa Medes et des Peress, celui d'Abouarde et des Grass., On y voit ces funeux empires... mobre, le uns agrès les auties, avec un effroyche ficas d'on-

A cetto réponse du Dien du ciel, l'orgueilleux roi tombe lui-même, il tombe sur sa face, di la Bille. « Votro Bieu, diri à ce derin exceptionnel, votro Bieu est vraiment lo Dieu des dieux et le maltro des rois. » Et sur-le-champ il établit baniel prince de toutes les provinces babylonienes, maltre de tout les sages, et lo fixe à la cour (e). » Nous le constaterons tout à l'henre.

Theuro.

Mais Daniel se s'arrètait pes su sort fatur des nations, on plable il subordonnali kuru destina à une plus haute destinés, celle du prepite just', subordonnali kuru destina à une plus haute destinés, celle du prepite just', subordonnali kuru destina des

⁽a) Dańiel, ch. 11, v. 11.

⁽b) Id., ib., v. 18.

⁽c) Coci est une réponse à la théorie moderne sur les études scolastiques qui développaient, dit-on, chez le prophète, des facultés psychologiques exceptionnelles.

⁽d) Discours sur l'histoire universelle, partie III, ch. s. (e) Ch. st, v. 49,

⁽r) Ca. II, V. 59.
(f) Ca. II, V. 59.
(f) Il no fauna confondre cetta expression de vir avec celle de s viri spirituales, hommes spirituals, a qui s'appliquati, eston le Zobar, à tout l'orère des Istolius, dont les membres tombés s'statent, d'après le livre d'Hénoch, attachés aux alles des hommes. (V. App. Hénoch, vol. II de ce Mém., p. 87.)

« truira la ville et le temple; cette ruine sera sa fin; la fin de la guerre con-« sommera la désolation annoncée. Dans une semaine (celle qui reste), il « scellera son allianco avec plusieurs; au milieu de la semaine, les victimes « seront abolies avec lo sacrifice; l'abomination de la désolation régnera dans « le temple, et la désolation n'aura plus de fin (a), »

Assurément, si jamais prophètie a mérité d'être suspecte, en raison de ses trop grandes précisions, c'est celle-ci. Ici, plus de paraboles, plus de voiles, plus d'expressions ambiguës; c'est la clarté du soleil appliquée à l'histoire, c'est l'avenir photographié. On comprendra donc que nous avons pu appeler un tel prophète « terreur de la critique moderne. » Vovons maintenant par quels movens elle cherche à se rassurer.

2. - Daniel prophète de malheur pour les Juifs et pour la critique moderne.

« La critique, dit M. Maury, a démontré que le livre biblique qui porte le nom de Daniel n'est pas de ce personnage, mais bien une composition apocryphe qui ne remonte qu'au règne d'Antiochus Épiphane. Los plus célèbres exégètes, Corredi, Eichhorn, Bertholdt, Griesinger, Bleck et Kirms, Luderwald, Jahn, Gesenius, de Wette et Ewald, sont tous de ce sentiment. Cet écrit subit plus tard un remaniement et des additions dans la version grecque qui en fut faite. Le livre de Daniel, selon M. Renan (cité par M. Maury), contient d'ailleurs, dans son texte chaldéen, des mots grecs qui trahissent son origine moderne (b). »

Pour M. Renan, auguel on en appelle, « le livre do Daniel doit être classé dans cotto sério de compositions écrites sous forme de visions apocalyptiques, que M. Ewald envisage avec raison comme une sorto de renaissance du prophétisme, telles que le livre d'Énoch, le IVº livre d'Esdras, les vers sibyllins, etc., qui furent le fruit de ce nouveau goût, qui, si on le compare à la manière des poëtes de la bonne epoque, représente une sorte de romantisme... Aucun doute n'est possible sur la date relativement moderne du livre de Daniol... A n'envisager que la forme, ce sont là des productions de pleine décadence, dans lesquelles, cependant, on rencontre parfois une singulière vigueur de pensée. Lo livre de Daniel, en particulier, peutêtre considéré comme lo plus ancien essai de philosophie de l'histoire. Les révolutions qui traversaient l'Orient, les habitudos cosmopolites du peuple juif, et surtout l'intertion que CE PEUPLE A TOUJOURS EUE DE L'AVENIR, lui donnaient, sous ce rapport, un immense avantage sur la Grèce (c)... »

On reconnaît ici la méthode habituelle de M. Ronan ; méthode prudente, qui lui permet de no pas trop fixer cette «époquo relativement modorne» de la confection du livre; méthode habile, qui lui permet de travestir un dos de prophétie par trop clair en une faculté d'intuition de l'avenir, que l'on partage.

⁽a) Daniel, ch. ix, v. 23, 27.

⁽b) La magie et l'astrologie, p. 25.

⁽c) Études d'histoire religieuse, p. 1 7,

avec tout un peuple! On comprend qu'à l'aide de pareilles reserves et modifications il soil facile d'amortir line des coupps; mais que deviendin l'auteur le jour où on le pressers de s'expliquer sur la date bien précise et sur une sinstition de présent; qui ressemble si fort à une taitution de présent? M. Benan possède encore une ressource merveilleuse: c'est, lorsqu'il ne veut pau trop érespiquer, du revouver à qualques autoniré qu'il présente connue pau trop érespiquer, du revouver à qualques autoniré qu'il présente connue caux qui un peuveux y aller voir. Asipunt'hui, pour mettre Daniel « hors de cause, » c'est & M. Nichel Nicolais qu'il nous renvoir.

Charchous donc lo dernice mot de ce dernice auteur, et vyous s'il lait de Daniel un mythe et un coman. D'Actor là question du prophistisme est pour lui lattre close. « La Bible, di-il. I, présente bien les prophètes comme des bommes qui, par un den extracerdiaire de Dieu, accomplissent de seneveilles et lisent dans l'avairi... Mais la critique est d'ares qu'il convient de sommetra à un examen approbedal le subere historique de la Bible. Cappendant la critique » d-elle récisa à ramener l'histoire des prophètes dans les nations de la configuration de la critique de la configuration d'auteur la configuration d'auteur de la configuration de la configur

Ainsi M. Renan nous renvoie, pour décider une question de prophétisme, à un texte dont l'auteur lui-même so déclare plongé dans les ténèbres sur la question zénérale!

M. Michel Nicolas aurait dà s'inspirer de la même modestica vant d'afirmor, comme une chose que tout le monde snir, que « ce livre do Daniel ne remonte pas au delà du n' siècle avant l'ère chrétienne (b), » affirmation qui, du reste, sans échirer beaucoup ses ténèbres, épaissira considérablement celles de M. Renan.

On messieurs, et surtout lo dernier, en appellent eccors à la grande autoride de M. Munk, tout la fois fasserfille et savant incrédule. A leurs year, et effet, si la vérité dois se rencontrer quesique part, c'est là. « Nous ne voyons pass, dis- il, de moits suffiants pour mettre en doute, avec quesques savants moiernes, l'existence de limité... Les traditions populaires nous parsissent au moita suffiantes pour consister l'existence de ce hommes... On a prétonde que nie prophète Éxichie (c), en nomanza famile à côté de Noi et de Ado, aure vous jarder d'un crainfais apor qui nous est incomme. mis pourqué, qui, par sex hautest qualitée et se position éminente, dus attirer sur lus lous les resurds.

Or., puisque M. Munk. nous avoue (p. 458) que Daniel, comblé de faveurs à la cour de Nahuchodonsor, les devait, suivant les traditions, à l'explication d'un songe, puisqu'il avoue que, plus tard, on à fait autre chose que de recueillir ces traditions, comment veut-il qu'un homme comme facéchet, de pontenoporain de Daniel, n'ait voult l'assimillér à Noier à la bou que relative-

⁽a) Recue germanique, 30 juin st 31 juillet 1802.

⁽b) Etudes crisiques our la Bible, p. 416

⁽c) Ch. xrv, v. 14, 28, 8.

ment à ses qualités et à sa position éminente? Mais voyez comme M. Munk s'embarrasse dans ses propres filets! le voici retardant la composition du livre de Daniel jusqu'au ur siècle avant Jésus-Christ, puis maintenant (Palest., p. 484), il bat la campagne, à propos du récit de l'historien Joséphe, prétendant qu'Alexandre le Grand, arrivé en 333 aux portes de Jérusalem avec le projet bien arrêté de traiter cette ville comme celle de Tyr, c'est-à-dire en exterminateur, n'avait changé subitement d'avis que sur la présentation au monarque irrité du tayan ne naxiet, où « les victoires du héros macédonien, dit-il, et la chute de l'empire des Perses étaient prédites avec une admirable précision, fait évidemment inexact, car c'est justement cette précision historique des diverses prophéties de Daniel qui prouve contre leur authenticité (p. 484). » Soit, mais admirons maintenant un scrupule de conscience : « Il est vrai que... un sort sembleble était réservé sans doute à Jérusalem, dont Alexandre crut devoir s'emparer avant de se rendre en Égypte; un mi-BACLE SEUL ponvait sauver la villo sainte, et, quoi qu'on pense du merveilleux récit de Josèphe, il est certain qu'il dut se passer dans l'esprit d'Alexandre quelque chose d'extraorninaire... « Je crois maintenant, avait-il dit an grand prêtre juif Jaddona, qui était venu à sa rencontre, JE CROIS MAIN-TENANT que j'obéis à une mission divino, que je vaincrai Darius, et que je détruirai la puissance des Perses l... » Cela dit, il donna la main à Jaddona, visita le temple et offrit des sacrifices. »

Quand on accorde de teles choes, c'est-à-dire la nécessité d'un miracte, la récolution le plus complète dans réspiré d'Alexandre el l'inscipion tiere de l'avenir, assoids qu'il est écousé le grand prêtre. Il but vrainnent avoir l'esprit hêue mai fait pour récesser he find néreit, evolutie à tout prit que kovèple et toutes les traditions aient mest, co affirmant que le grand prêtre n'avail fait user choise que linouler le livre de Daniel. Les anters libres pesseurs, plus habites ou moins francs, préférent inér toute la scène; numis ators qu'il se nous renvoirent donne plus à M. Nuth. Commè un papoil un sais stors qu'il se nous renvoirent donne plus à M. Nuth. Commè un papoil un site service de sons renvoirent donne plus à M. Nuth.

Quant aux attaques de l'exégèse allemande dont on fait tant d'honneur aux de Wette, aux Benthold; éte, (sans jumius parler des réponses des Biende berg et des Sepp, leurs compatrioles), elles se résument agrès tout deux ces quatre impossibilités : négation de l'existence de bantei; faues exceptible unt et amarine; jeunesse relative du livre; interpolations au second sicle. Approchoss le lumière un peu gres de chacum d'élas.

4º Quant à l'existence même du prophète, nous venous d'evisendre M. Munk mons disenta : Non ne trouvous auteur moist anglant d'entre de la consideration de la consideration de l'existence de Disnist et de ser tries enia à la corde de Nationalconne... Il survivoit à la cheix de l'empire bubylonien, et fat un des principsus surrapes sons Dabardon de l'empire bubylonien, et fat un des principsus surrapes sons Dabardon de l'empire bubylonien, et fat un des principsus surrapes sons Dabardon de l'empire bubylonien, et fat un des principsus surrapes sons Dabardon de l'empire bubylonien, et fat un des principsus surrapes sons Dabardon de l'empire bubylonien, et fat un de participat surrapes sons Dabardon de l'empire bubylonien, et fat un de sanction de l'empire de l'em

⁽a) Palestine, p. 459 et 460

N. Salvador, Israélite et rationaliste comme M. Munh, et, comme tel, plus tristemente débben, n'est pas moins espíciles sur l'éstatence du prophèle. el l'at bien, dit-il, chef des satrapes de Perse... et même l'on coopoi sans peine qu'à l'époque de passage d'Alexandre à l'Arenalmen les grand serifica-ten Jaddona ait fait voir à ce prince la prédiction de ses victoires dans le livre de Daniel (el₃».

Mais on insiste, et Bertholdt, Griesinger et de Wette, entre cent mauvaises objections contre la réalité historique de Daniel, croient en avoir rencontré une du premier ordre dans cette affirmation du prophète (ch. viii, v. 1, 2 et 27), « qu'il se trouva, la troisième année de Balthasar, au château de Suse, dans la province d'Élyma'ide, et qu'il y remplissait quelques offices publics comme ministre du roi. » Ce récit, selon ces messieurs, serait tout à fait opposé à l'histoire, cette province n'ayant jamais appartenu aux rois chaldéens régnant à Babylone... Il n'y avait donc, à cette époque, ni cour ni palais dans cette ville, etc. M. l'abbé Glaire, dans sa belle dissertation sur Daniel (b), réduit à néant ces objections ; aussi n'en sommes-nous que plus étonné de le voir recourir à l'opinion de Théodoret et de quelques autres, consistant à remplacer le séjour réel à Suso par le séjour spirituel, c'est-àdire par le transport extatique. La lettre des deux premiors versets ne semble pas conforme à cette hypothèse : « Dans la troisième année du règne, j'eus une vision lorsque j'étais dans le château de Suse,... et après je vaquai encore au service du roi. »

Et vovez ce que c'est que de tourner trop vite des objections qui n'en sont pas! Voici que l'archéologie, comme toujours, nous apporte son contingent de confirmation. Tantôt c'est M. Victor Place, consul de France à Mossoul, chargé de diriger les fouilles de Ninive, qui nous parle du respect qui entoure encore le tombeau de Daniel à Suse, auprès duquel les hommes de toutes les religions viennent prier, et qu'on ne violerait pas sans s'exposer à être massacré (c); tantôt c'est le Journal asiatique (juin et juillet 4853). qui nous donne le rapport de M. Fresnel. Dans ce rapport il est d'abord question du tumulus de Kasr et de sa grande dalle carrée, sur laquelle se voit le timbre de Nabuchodonosor gravé en creux , puis d'une sorte de cavorne qui l'avoisine et au fond de laquelle se voit un homme mollement étendu aur le dos et paraissant bâiller entre les pattes d'un lion colossal en marbre noir, dont M. Thomas a envoyé deux dessins. Le colonel Keppel, qui avait vu ce morceau en 4825, n'avait pas plus hésité que M. Fresnel à le baptiser ainsi : « Daniel dans la fosse aux lions. » Donc saint Jérôme se trouve justifié d'avoir attribué à Daniel l'érection de la forteresse de Suse, et voilà cette même existence de Daniel prouvée par l'histoire, par les monuments. et soutenue par les rationalistes juifs auxquels on s'en rapporte et que l'on accuse de ne pas la reconnaître.

⁽a) Institutions de Moise, L. 1, p. 204. (b) Annales de philosophie chretienne, L. VII, 4º série, p. 381 (c) Livra saints venges, t. II, p. 221.

Quant à la date modernisée du l'ivre que nous possédons aujourd'hui, elle ne souffres aucune d'dictulét. « Les fragments de ce l'ivre sout fross Arrustetragers, dit N. Quatremère, mais ils n'out été rémis que plus arte, ce qui explique leur d'entire place dans le canon des Hébreux (n'). « The des plus grandes objections que l'ouvait faites à ce l'ivre, c'était son récit de la fin mitraceleuse de Britaire, dont les histories contemperais avaient pas d'un not. Sur la fui d'Hérodoie, on ne vyait que Nabonaide regunait certain mon. As parties de l'entire de la l'entire de l'e

« Un contemporain, dit-on, n'aurait jumais osé avancer que le roi avait condamné à mort des mages de Babylone pour n'avoir pas pu deviner le songe qu'il avait eu. Il n'y a pas d'exemple, ajoute-t-on, dans les monuments de l'histoire, d'une cruauté aussi insensée; jamais on n'a rien raconté de semblable du grand Nabuchodonosor. » Il faut ignorer complétement l'histoire de l'occultisme pour ne pas savoir que depuis les magiciens de Pharaon jusqu'aux astrologues chaldéo-romains condamnés à mort par les Césars toutes les fois qu'ils n'avaient pas dit vrai (c), c'était à peu près la loi générale. A l'heure qu'il est, elle est encore en vigueur dans presque tous les pays idolàtres, et, nous l'avons déjà dit, en Perse, dans cot heureux pays où, sur le budget du schah, l'astrologie figure encore pour une somme de quatre millions, on met à mort, comme on le faisait autrefois, l'horoscope qui se trouve pris en flagrant délit de mensonge et de prophétisme inaccompli (d), » Au reste, comme le fait très-bien observer M. Glaire, on ne peut oublier que le grand Nabuchodonosor avait fait tuer les enfants de Sédécias en présence de leur père, auquel onsuite il faisait crever les yeux.

« Un contemporain, dit-on secore, n'aurati pas parté de la métamorphose de Naubecholossor, dont auran historien n'a rien dit l, et n'arrait pas où affirmer une impossibilité patienne. » Yoils encore un de ces sujets sur lesques les apologisées bibliques out fait beaucoup trop de concessions. En dentarrant tous les détails et toutes les expressions parte de les des des les détails et toutes les expressions parte le generace en matière de pluy-orque de sess et ce dans preserve du sess et ce al la preserve du song male ligoreure en matière de pluy-orque de sess et ce dans preserve du sess et ce matière de pluy expression de la company de la consecution de la consecuti

 ⁽a) Annales de philosophie chretienne, t. XVI, 179 série, p. 231.
 (b) Ibid.

⁽c) Voir vol. III de ce mém., p. 99.

⁽d) Ibid., p. 98,

⁽r) Voir M. Glaire, Lieves, t. 11, p. 198.

dans as Caronique et que cile Essèble dans su Préparation érangélique (a), el flut, dit-il, aissi d'une inspiration par un certain dise qui occupe son dem, et il prophétics..., et il dispurat tout à comp (respegées répéens, subélo eranuti), a lle aissi en outre s'avoir junsia paroura susuain irre de pathologie mentible, pour ne pas reconnalire si un de ces hilis de l'exantirepsi classes par nes alleinisses modernes parmi tous certa avarqués les domeste le non de typérantie, et al viçunthropie, dit le l'Archambault, est une forme de l'ypérantie, et al viçunthropie, dit le l'Archambault, est une forme de l'ypérantie, et al viçunthropie, dit le l'Archambault, est une forme de l'ypérantie, et al viçunthropie, dit le l'Archambault, est une forme de l'ypérantie, et al viçunthropie, dit le l'Archambault, est une forme de l'ypérantie, et al viçunthropie, dit le l'Archambault, est une forme de l'ypérantie, et al viçunthropie dans le xiv et le servi sicle, et dut se montrer asset souvent clez les pouples de l'arthquité (d).

Co n'est donc pas li ce qui constitue les difficultés. Elles no reposent que sur cette terrible prédiction des soiscent-duis semaines vennes couronnes tout l'encemble de ces renverantes prophitées. « Saches donc ceci, et graves-le dans votre septir, d'opsir l'ordre qui ser donné pour réhibit l'évasien pas qu'au Christ, il y aura sept semaines et soiszante-deux senaines; et les places et les marrilles senort rédélar par des leurs glaches ex déficiles. B. après ces soitzante-deux semaines, au canava sea, sus a sours, et le people qui ces soitzante-deux semaines, au canava sea, sus a sours, et les people qui ces soitzante-deux semaines, au canava sea, sus a sours, et les people qui ces de l'autre de l'est peut de l'est de l'est de l'est de l'est de l'est de l'est de les sourclaires; antais, etle finis per une raine entière; et après la fin de le goerra erriven la décolation qu'elle a méritée. A la moité de la dernière seaunte les lousies et les sourclières anciens seront abolis, l'abonisation de la désolation sera dans le temple, et la dévolution durera juequ'à la fin de le consommation de siséclies (c). »

Ca serait perdre complétement son temps que de vouloir établir que les semaines de baniel citaient des semaines de Janeie. Le tritique n'a-t-il pai dit : « Vous compterex sept semaines d'année. Le tritique n'a-t-il pai dit : « Vous compterex sept semaines d'années, c'est-è-dire sept fois sept, en tout quarante-reina (/) » I el les sept fois sociatate-dir doment quatre vening-dire ans ; les Étrasques et les Romains compatient absolument de untre. Le Patalous en la tito, et les rabbies eux -mhemes conviennent, malgre leur extrême aveuglement, qu'ils n'ont-presentaires de baniel. Les respectes toutement cette prophétic, qu'ils en chéché longétimps un Messie quelconque suquei dis la pussent appliquer, et l'ont intérêr trans cextra. San xaxxx l'accio-centre d'ans leur canon lagiographique à voloret l'anii, las de chercher eccore une application possible, ils respectes tolles des chercher eccore une application possible, ils respectes del control dans le vincipiem année de argent d'Arastreat, comme le rappetre Ederas, c'eni-ò-dire l'an 300 de Rome. A partir de ce moment, les cuatres et al question del control dans et vincipiem année de argent d'Arastreat, comme le rappetre Ederas, c'eni-ò-dire l'an 300 de Rome. A partir de ce moment, les cuatres et al question del control dans et vincipiem année de arche il à possion d'un description de l'arche d'arastreat d'arastreat d'arastreat à passion d'arche d'arastreat d'arastreat d'arastreat d'arastreat à pression d'arastreat d'arastreat d'arastreat à pression d'arastreat d'arast

⁽a) T. 1X, ch. xLv.

⁽b) Traité de l'aliération, introd., p. 7. — Qu'on nous parmitte encore de renoyer ces licerçants houte Appendiec (b. p. 37; lisy versent que les concessions que leur daissient son commentateurs timiées l'avaient fres de adecessire, attendo que dans ces dermittes maisse dont parle M. Archamboult ins réducts plus ordinaire que les modifications et déglotrercences (c). Dassiel, ch. delle surface de manaques.

⁽d) Levil., cb. xxv, v. 8.

Les calculs du D' Sepp dans sa Vie de Jèsus-Christ, en fixant la naissance du Saureur à l'an 757 de Rome, reviennent à œux de Bossuet et prouvent que la mort de Notre-Seigneur est arrivée vers le milieu de la soixante-dixième semaine de Daniel.

nologie se défassent de leur inutile subtilité (a). »

sociation-citatene semme de Ottines. Concassa sura su servizio de Rubjone (a), et dia per part, Ezechiel, que N. Vanh. range paran les capitió de Bubjone (a), et de toda il deben le livre sema sema contexa submeniore (c), a parte de Daniel son contemporaia, comme deant d'une sisteté égale à celle de Job et de Né (d); et de Tunte, puisque les adversaires de buniel partissen Serviciones, colonidares de la contemporaia, comme deant d'une sisteté égale à celle de Job et de Né (d); et de l'unter, puisque les adversaires de buniel partissen Serviciones, colonidares de l'une de l'estate de l'es

BIX INTILES eccor d'autres chicanes fondées sur la possibilité d'interpolations au résicle, car alors ces interpolations, pour signifier que chore, devraient comprendre tout le fond du prophète, et Eachiel, et Jérénie, et David, et melle acho, qui tris mille ane à Favance dissit exaction. Il antene chore, et alors fécole moderne aurait perdu son temps en fixant la date du l'ire à la mott d'Anticotte.

Pauvre critique! elle croit toujours attaquer, et toujours au contraire elle finit par se trouver persécutée et traquée par les cinquante têtes de l'hydre qu'elle croit avoir décapitée: « Dicentes se esse sapientes, stulti facti sont (e). »

⁽a) Histoire universelle, 1" partie.

⁽b) Palestine, p. 346. (c) Ibid., p. 456.

⁽d) Éréchiel, ch. ziv, v. 14. (e) Saint Paul , Rom., ch. 1, v. 22

CHAPITRE XX

SATAN

DÉPOSSÉDÉ PAR LE VERBE

LE MONDE EXORCISÉ PAR CELUI QUI L'A FAIT

§ 14.

Atteute historique, — Attente astronomique. — Étolie de Balaam et les Mages, — Naissance. — Beibléem et massacres,

1. - Attente historique.

Le monde paien n'en pourait plus 1; il se tordait sur cette couche de douleur et d'infamie qu'il s'était faite à lui-même. Nos regards si longtemps attristés par les désordres sacrés de sa jeunesse et par l'impénitence de son âge mûr, trouveront quelque repos à se fixer aujourd'hui sur le seul bien qui reslât à sa vieillesse expirante, à savoir: la conscience de sa fin, la méliance de ses dieux et l'attente générale d'un Nœueeur. Ce besoin de transformation, cette aspiration des

^{4.} Expression appliquée par Bossuet au Bas-Empire romain.

meilleurs à leur propre réforme, avaient fini par prendre une telle force qu'il en était sorti toute une science; ce dernier état de l'âme des nations prédestinées à la lumière s'appelait eschatologie, ou science du saint.

En effet, bien que l'on n'entendit et que l'on ne comprit qu'en Judée, on écoutait partout.

Les nations les plus éloignées rénétaient, jusque dans les temples de leurs dieux, ce que Virgile chantait à Rome et ce qui faisait trembler Cicéron 1; la Chine et son souverain Ming-ty envoyaient à la rencontre du Saint dont Confucius avait fixé vers ce temps la naissance 2; l'Inde s'agitait à son tour devant la prédiction appliquée depuis deux mille cinq cents ans, dans son Barta-Chastram, au brahme Yèsoudou, qui devait naître à cette époque dans la ville de Scambelan, c'est-à-dire ville du pain, comme on appelait aussi Bethléem 3; la Perse, plus préoccupée encorc de la fameuse étoile prédite par Balaam et Zoroastre, la cherchait et allait la trouver dans les cieux 4; les Romains relisaient leurs sibylles; les neuples les plus barbares, comme les Goths par exemple, attendaient positivement vers cette époque « le fils premier-né de Dieu , qui devait écraser la tête du grand serpent, et payer de sa vie son triomphe 5; » et la Tartarie saluait le Dieu qui, sous la figure d'un mortel, allait accomplir en faveur de la terre le plus grand des sacrifices expiatoires 6.

Mais la Palestine surfout palpitait dans le saisissement de sa religicuse et solennelle attente. Sa foi était si grande, qu'elle avait accepté sans trembler la guerre avec le seul empire qui fit trembler tous les autres. Elle était persuadér (Josèphe et Taciet nous l'affirment) qu'avant peu elle devien-

^{1.} Voir dans ce vol., ch. xvtt, la fin du sous-paragraphe 3.

^{2.} Voir note I, fin de ce sous-paragraphe.

^{3.} Voir note II, ibid.

^{4.} Nous traiterons cette question au sons-paragraphe 3.

^{5.} Edda, fab. 2, 27, 32,

^{6.} M. de La Marne, Religion constatée, t. II, p. 333.

drait toute-puissante, et « que de son sein sortirait le dominateur de la terre 1. » D'ailleurs le livre de Daniel était là, et comme on ne le disait pas encore « interpolé par les chrétiens, » la Synagogue elle-même s'inclinait devant l'expiration prochaine de ces soixante et dis fameuses semaines qu'elle allait tout à l'heure, dans son aveuglement, se voir forcée de convertir en semaines de siècles, contre toutes les lois chronométriques reques 3.

Suédone avait donc raison de dire comme Tacite que « tout l'Orient avait les yeux tournés vers la Judée ²; » car, dit Yolney, « cette chimère était universelle ⁴, » et « toutes les nations, comme Heyne l'ajoute, avaient l'esprit frappé de toutes ces prophéties ². »

En présence de tels aveux, nous cherchons vainement à comprendre comment l'incroyance peut se tiere de ce pressentiment général d'un événement qui se réalisait à l'heure voulue, et que l'on cherche vainement à réduire aux mesquines proportions de la biographie privée d'un simple ouvrier théosophe.

On osera bien nous dire', nous le verrons, que c'est cette attente même qui a fait écher cette vie « en s'incarnant dass l'humanité; » et beaucoup de très—habiles gens accepteront cette sottise, sans se demander pourquoi tant d'autres attentes n'ont jamais r'alleis leurs énimères, et surtout pourquoi tous les autres grands hommes et toutes les autres vies n'ont jamais été attendues par personne.

Mais nous l'avons constaté bien des fois : aux yeux d'une

Josèphe, de Bello Judaico, l. VI, ch. v, nº 4; et Tacite, Historiæ,
 V, nº 43.

Nous avons dit qu'aujourd'hui on défendait en général de supputer les temps du Messie, et qu'un très-grand nombre d'Israélites, lecteurs du Zohar, ne voyaient plus d'autre issue que... le retour au catholicisme.

Suétone, Vie de Vespasien.
 Volney, les Ruines, ch. xxII.

^{5.} Heyne, Observ. in Tib., p. 435.

certaine école, autant l'incarnation d'un Dieu fait obstacle, autant l'incarnation d'une idée va toute seule.

NOTE 1. - On lit dans les annales du Céleste Empire : « Tous les sages ayant annoncé de tout temps que le Saint par excellence naîtrait dans l'Occident... vers l'époque fixée par les Pouranas et les Kinas, sous la dynastie des Han-Ming, la septième année du règne de Yong-Ping (l'an 64 de J.-C.), le quinzième jour de la première lune, le roi vit en songe un homme de couleur d'or, resplendissant comme le soleil et dont la statue s'élevait à plus de dix pieds. Étant entré dans le palais du roi, cet homme dit : « Ma religion va se répadre dans ces lieux. » Le lendemain, le roi interrogea les sages; l'an d'eux, nommé Fou-Y, ouvrant les annales du temps de l'empereur Tchao-Wang, fit connaître les rapports qui existaient entre le songe du roi et le récit des annales. Le roi consulta les anciens livres et, ayant trouvé le passage correspondant au temps de Tchao-Wang, fut rempli d'allégresse. Alors il envoya dans l'Occident les officiers Tsa-Yn et Thsin-King, le lettré Wang-Tsun et quinze autres hommes pour prendre des informations dans la dixième aunée (l'an 67 de J.-C.). Ces commissaires, ayant été envoyés dans l'Inde centrale prirent le change, se laissèrent séduire par les religieux de l'Inde, se procurérent une statue de Bouddha, les livres sanscrits, et les rapportérent (au lieu des Évangiles) en Chine, où l'introduction du bouddhisme date de cette époque. » (Abbé Huc. Christianisme en Chine. t. 1. p. \$2.)

II. — « Vers la méme époque, un empereur de l'Inde, alarmé de quéques oracles, charges acé enissistées de mêtre à mort l'enfant, s'ils vesaient la décourri, On cherche partou Christa pour le Bire périr, mais sa mère le poèce en serent dans la ville de Géoulema, où il reste dans la maison de Nada, son père nourricier. « Recherches saient, t. X.). Il est caireux de voir toule l'Asie victime iet d'une embades spirituelle; la Caine envoyant cour l'active de l'une envoyant de l'active de l'une envoyant de l'active de l'ac

III. — Pour M. Renan (Vie de Jésus, p. 45 et 48), « le livre de Daniel, qui avait paru sous Antiochus Épiphane (c'est-à-dire cent-cinquante ans envi-ron avant la naissance de Jésus), eut en tout cas une influence pécrsive sur l'événament religieux qui allait transformer le monde, car il fournit la miss en

Ne dirait - on pas qu'il s'agit des dernières feuilles d'automne se créant elles-mêmes leur mélancolique interprête dans la personne de Lamartine ou de Millevoie?

2. - Attente astronomique.

Si nous en croyons le docteur Sepp, s'appuyant lui-même sur des calculs très-imposants (mais que nous ne rappellerons ici que pour mémoire), ce n'était pas seulement l'histoire, c'était encore l'astronomie qui nourrissait toutes les espérances des nations dans leurs rapports avec les destinées du globe. Nous avons trop insisté, au chapitre Sabéisme, sur l'étroite solidarité qui existe à nos yeux entre les vérités théologiques, les faits de l'histoire sacrée et les grands phénomènes astronomiques, pour qu'il nous soit possible de ne pas admirer tout le système chrono-sidéral du docteur Sepp. Les rationalistes et les catholiques les plus méfiants pour cet ordre de spéculations se montreraient peut-être plus indulgents s'il leur était prouvé que le savant professeur de Munich n'est pas seulement l'écho du mysticisme antique, à savoir de Daniel, puis de toutes les données apocalyptiques, des révélations du Zohar, de l'année universelle de Pythagore, etc., mais qu'il a été précédé ou suivi dans cette voie par certaines autorités scientifiques assez imposantes, puisqu'on les nomme Képler, Newton, Cassini, etc.

Un des bons mathématiciens du siècle dernier, M. Loys de Chéseaux, après s'être livré longtemps à cet ordre d'études, restait stupéfait devant toutes les vérités astronomiques qui



lui paraissent découler du simple cycle qui porte le nom de Daniel: « Il fallait, disait-il, que ce prophète ait été l'un des astronomes les plus habiles que le monde ait jamais vus, ou qu'il ait été divinement inspiré. »

Et nous ne pouvons guère douter de la justesse des déductions de ce savant, lorsque nous entendons Mairan lui écrire : « Il n'y a pas moyen de disconvenir des vérités et des découvertes qui sont prouvées dans votre dissertation, mais il n'est impossible de comprendre comment elles se trouvent si bien renfermées dans l'Erriture sainte. »

De son côté, Cassini déclarait « avoir trouvé toutes ses méhodes pour le calcul des mouvements du soleil et de la lune, en les déduisant du cycle de Daniel et de l'arrivée des équinoxes et du solstice au méridien de Jérusalem, indications bibliques démontrées très-parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte. »

« Je connais, disait l'illustre Ch. Bonnet, un profond astronome qui avait fait, dans ces admirables prophéties, des découvertes astronomiques qui avaient étonné les plus grands maîtres?. »

Or, appliquant l'étude de ces cycles à la vie de Jésus-Christ, M. de Chéseaux avait dit : « Entre plusieurs milliers d'années différentes, entre un nombre infini de périodes et d'intervalles d'années, le Créateur avait choisi, pour la mort de Jésus-Christ, les DEUX SEUS NOMBRES PONDS qu'il fusent cycliques, et qui le fussent de manière que leur différence fût elle-même un cycle parfait et KNOSEN. »

L'importance théo-historique des conjonctions planétaires n'awit pas échappé davantage au grand Képler, bien qu'on ait voulu le faire passer pour « un très-grand astronome ne s'occupant d'astrologie que pour tuer le temps en gagnant son pain? » Nous l'avons déjà montré 3 plus préoccupé peut-

^{4.} Recherches philosophiques, p. 334.

^{2.} Dict. des gens du monde, art. KÉPLER.

^{3.} Vol. III de ce Mémoire, p. 474.

être de toutes ces idées mystiques, si méprisées de nos jours, que de celles qu'il devait déveloper avec tant d'éclat; nous l'avons vu travaillant avec zèle à asseoir la réritable année de la conception du Fils éternel de Dieu. « Pour cela, nous a-t-il dit, je rapprochai, comme dans un seul tableau, toutes les ères de tous les peuples de ce grand trigone de feu que Dieu avait fixé dans les hauteurs du firmament, ou plutôt de ce grand planétodrome (ou grande conjonction planétaire), destiné au spectacle de toutes les nations de la terre, et je trouvai que cette naissance du avoir lieu, no pas deux ans avant notre ère actuelle, comme le veut Scaliger, ni quatre même, mais bien cind bonnes années... »

Nous le répétons : toutes ces spéculations que nous ne voulons ici qu'indiquer paraissent très-justifiées dans le docteur Sepp et très-généralisées dans l'histoire généralc¹; nous ne doutons donc nullement, pour notre part, sinon de la justesse des détails, au moins du fond de ce système; lui seul, d'ailleurs, explique tous nos zodiaques avec leur Verseau, leur Vierge, leur Serpent, etc. Si tout cela manquait absolument de vérité. Virgile n'eût jamais pu chanter en même temps le retour cyclique de la Vierge ct la naissance d'un enfant divin qui allait ramener l'àge d'or sur la terre; si tout ccla était faux, le soleil, après avoir brillé pour la première fois dans la constellation du Taureau, lors de la création du monde², le soleil, image et tabernacle du soleil de justice, après être entré depuis (en raison de la précession des équinoxes) dans la constellation du Bélier (victime expiatoire des sacrifices), n'eût pas été regardé par les Perses, les Égyptiens, et surtout par les Hébreux, comme devant amener le salut du monde, au moment où, entrant dans la constellation des Poissons, il s'y conjoindrait avec les grandes planètes; il en résultait que le Poisson devenait le symbole de ce nouveau soleil de justice, et

^{1.} Sepp., Vie de N.-S. Jésus-Christ, t. II, p. 472.

^{2.} Ib., ibid.; voir la note ci-contre, p. 398.

que l'antiquité tout entière attendait le Sauveur du monde sous cette image et sous ce nom, ixeix.

Mais enfin si tout cela paraît hypothétique, voici du moins un fait astronomique auquel il ne nous est pas permis d'enlever sa haute signification théo-historique.

*MSTIGER DE LA CONSTILLATION DE TARREXE. » — Chet Cuss les peuples cette constellation éstit désignée par la lette A, première lettre du mot Aleph., commencement, principe. Il faut so rappeler encore que Jésus-Christ ilui-même se di lêtre i lafpha, et que selon la plupart dies astronomes motent tout notre sysème solaire paralt gravifer vers un point voisin de cette même constellation de Alepho du d'Itauruu, (Voir encore notre chapiter » § 1.

Le révérend père Gratry a de bien belles papes, dans as Comanisance de 'Émer, sur cette gravitation général over ce point mysérieux; mais ce qu'il y a de bien autrement curieux, c'est de lire dans le Zobar (troisième partie, col. 431): « La couronne suprême (dans le monde des intelligences), est appelée delpée, inversion d'un mot bebru qui signifie ceculte, caché, mystérieux... Car si les angres suprêmeurs et même ceux qui sont au-dessus sont incasables d'alteindre ce myséries, plus forte raison les hommes. »

Et ceci (ib.): « Les voies cachées, les lumières insondables, les dix paroles sortent lotted du roxix inférieur, qui est sons "LAERH... (est précisément ce point qui s'appelle le NON-ÈTRE OU ENSOPH.» (Voir le rapprochement que nous avons fait de ce dérnier mot avec le NHIL de saint Denys et le NHANAN des bouddhistes, vol. 1, p. 335.)

3. - L'Étoile de Balaam et les Mages.

Quinze siècles avant le grand événement qui nous occupe, un devin (hariolux), de la ville de Pethor, en Mésopotamie (littéralement, ville des songes expliqués), était le héros d'un drame que l'un des orientalistes les plus distingués de l'Allemagne appelait dernièrement « un chef-d'œuvre de poésie épique, digne des plus grands génies de tous les temps *. » On connaît ce drame. On sait que ce prophète sacrilége, tout en

^{4.} Voir Bileam, par le pasteur Théoph. Rivier.

invoquant Jéhovah et en vendant ses révélations, n'en sacrifiait pas moins aux idoles et aux sept étoiles de Moab 4. On
sait encore que, sommé par Balac, roi de ce pays, de maudire le camp d'Israët, il se vit, au contraire, forcé de le bénir à
plusieurs reprises, et, malgré les menaces et tout l'or de son
maître, de laisser tomber ces paroles : « Comment pourrais-je
maudire celui que son Dieu ne maudit pas 2 comment door
menacerais-je celui que Jéhovah ne menace pas? Écoutezt...
Je la vois, mais pas maintenant; je la contemple, mais pas de
près... UNE ÉTOILE SORT DE JACOB ET UN SCEPTIRE S'LÉME
D'ISRAEL... Il fracasse de toutes parts Moab et met en pièces
tous ces hommes de bruit... Assur, Hébre e leurs vainqueurs
seront détruits... Le peuple de Dieu seul restera debout, etc. »
(Ambres, ch. Xuv.)

Il fallait que cette prophétie eût remué profondément tout l'Orient, car on la retrouve partout. Les Chinois font honneu de sa prédiction à Confucius; les Hindous paraissent la mentionner dans leurs Pouranas ¹; quant à Zoroastre, Jules l'Africain, saint Justin, Clément d'Alexandrie (Strom, v.), et tous les Arabes affirment qu'il avait fait ou mentionné cette prophétie, dont toute la force devait reposer, neuf siècles plus tard, sur sa concordance avec celle de Daniel.

Ces deux hommes exceptionnels, Balaam et Daniel, l'un au commenement, l'autre au terme de l'histoir juive, placés tous deux plus ou moins en dehors et au-dessus de leurs intérêts nationaux, annoncent, à un point de vue universel, les destinées futures du monde et le plan général de Dieu. Il était donc tout simple que ceux de nos libres penseurs qui ne vou-laient pas de Daniel ne voulussent pas non plus de Balaam. (P. 44.)

Malheureusement l'histoire en voulait; elle voulait même de l'étoile évangélique, et paraît s'arranger assez bien de cette

 [«] Et ces étoiles, dit le livre d'Hénoch, sont celles qui dés avant leur lever ont transgressé les commandements de Dieu. »

afirmation si positive, que, « les Mages ayant, d'après les principes de leur science, reconnu cette étoile pour celle du Messie, la suivirent, et, guidés par elle, arrivèrent jusqu'à lui. » Les Mages n'étaient pas seuls à poursuivre la vérité. Nous venons de montrer les sages de Ming-ty se mettant en route comme ceux de la Chaldée et dans le même but, puis ceux des Indes, préoccupés de la même recherche et demandant à tous leurs voisins s'ils n'avaient pas connaissance de l'enfant direin dont leurs vieilles prophéties leur annonçaient la naissance pour ce moment.

Les Mages n'étaient donc pas isolés dans leur rôle de missionnaires.

Mais si l'histoire s'arrange assez bien, comme on le voit, des royageurs, comment l'astronomie s'arrange-t-elle à son tour de l'édoile? Beuncoup moins mal qu'on ne le suppose, et, dans le fait, ce n'est pas au moment de ses aveux les plus loyaux sur son ignorance absolue en fait de météores, de comètes et de bien d'autres problèmes astronomiques 1, qu'il lui siérait de s'insurger contre un àsvziz ou manifestation lumineuse dont la nature n'est nullement accusée. Il est bién dit que c'était par leur science que les Mages avaient reconnu cette étoile; mais cette science des Chaldéens ne se bornait pas, comme la nôtre, à de « simples pierres en mouvement: » astrologique avant tout, elle étudiait leur signification, et nous avons entendu Képler et Newton les en louer?

Nous avons dit qu'à la suite de beaucoup d'autres astronomes, récusés, il est vrai, par la science d'aujourd'hui, Képler, qu'elle peut blâmer, mais qu'elle ne saurait récuser, avait pris très au sérieux l'histoire de cette étoile, « dont la marche, dit-il, avait quelque chose de miraculeux, car, bien qu'il y ait beaucoup de vanités dans l'astrologie, tout ne doit pas en être méprisé. »

^{4.} Voir le volume III de ce Mémoire. p. 467, « Comètes normales et anormales. »

^{2.} Ibid.

Si Képler paraît un peu vieux (comme s'il pouvait vieillir!), nous pouvons ajouter qu'en 1821 l'évêque de Seeland. Munter, ramena l'attention de nos astronomes sur l'opinion de Képler, et força Schubert, de Saint-Pétersbourg, Schuhmacher, de Copenhague, et Ideler, le fameux astronome de Berlin (dans son Manuel de chronologie mathématique), de reprendre ces données et de les examiner à fond 1. Tout en tombant d'accord sur la date précise et l'importance de cette conjonction, que tous les Arabes appellent la grande constellation, ces astronomes distingués pensèrent que l'intensité de cette conjonction merveilleuse avait pu suffire pour donner l'idée d'une nouvelle étoile. Mais plus fidèle au texte qui nous la montre « marchant devant les Mages, » Képler n'avait iamais hésité à en faire un de ces astres qu'il appelle avertisseurs, astres qui constituent une anomalie dans l'atmosphère terrestre, et, pour nous servir de ses propres expressions, « un mouvement miraculeux dans la région inférieure de l'air. miraculum motus in inferiori regione aeris 2. »

Toutefois, cet assentiment théorique de la science ne restait pas sans appui dans l'histoire. Les Indiens parient d'une étoile qui avait paru à la fin de leur période sucrée de quatre mille trois cent vingt années, et qui coîncide parfaitement avec celle de la naissance du Sauveur. Origène (Contra Cels., 1, 1, ch. 1.vin) parie d'un fragment perdu de Dion Cassius qui fixait à cette mêne année l'appartition d'une étoile qui annon-cait la fin des temps anciens. Théodore de Tarse dit: « Cette étoile n'était pas une de celles qui peuplent le ciel, mias bien une force (àvargue) ou certaine vertu urano-divine (θυστεριαγ) prenant la forme d'un astre pour annoncer la naissance du Sauveur's. » Benott XIV aurait donc eu raison de dire que

Voir H. Wallon, membre de l'Institut, de la Croyance à l'Évangile.
 De anno nativ. Christi, (XII, p. 433 et 436.)

M. Babinet, qui a appele certaines comètes des riens visibles, ne doit pas frouver cette force quasi astrale trop mal nommée. /Voir le volume HI dece Mémoire, au dernier endroit cité.)

« l'opinion la plus probable est qu'un ange aura formé un météore dans l'air, et non loin de la terre . » Saint Thomas est du même avis .

Ce qui démontre sa justesse, à notre sens, c'est la concomitance du phénomème et des songes qui l'expliquent. C'est bien là, probablement, ce signe du Fils de Homme qui doit reparaître à la fin des temps, suivant l'Apocalypse et saint Mattieu. Peut-érre est-ce là l'origine de ces anciennes traditions orientales disant que « l'étoile prédite par Balaam porterait l'image d'un enfant et serait surmontée d'une croix, sorte de labarum anticipé qu'on a voulu rapprocher d'une comète signalée par Pline vers la même époque, « comète blanche, dit-il (candida), dont la chevelure ressemble à de l'argent, d'ont l'éclat est si vií, qu'on a peine à la regarder, et qu'i porter L'emperante d'un processe de la respectation de l'argent, d'un l'éclat est si vií, qu'on a peine à la regarder, et qu'i porter L'emperante d'un presente des la regarder, et qu'i porter l'emperante d'un presente de l'argent, d'un l'éclat est si vií, qu'on a peine à la regarder, et qu'i porter l'emperante d'un presente de l'argent d'un presente de l'argent de l'argent de l'argent de l'argent d'un presente de l'argent d'un presente de l'argent de l'ar

Ce rapprochement entre des traditions antiques et cette affirmation d'un naturaliste qui semble avoir été témoin est, en effet, très-extraordinaire; mais, bien loin de lui donner entrée dans notre partie officielle, nous lui préforns de beau-coup ce témoignage d'un pafen du rv' siècle. Chalcidius, philosophe platonicien, après avoir pard, dans son Commentaire sun le Timée de Platon, d'une citolie qui amonçait les maladies et la mort, ajoute ces paroles : « Il est une autre histoire bien plus sainte et plus digne de vinération, car elle nous rapporte l'appartition d'une certaine étoile qui me présageait ni les maladies ni la mort, mais la descente d'un Dieu adorable sur la terre pour sauver les hommes, vivre au milieu d'eux et les comblet de ses faveurs 4: ».

^{4.} De Festis, ch. 11, p. 466.

^{2.} Somme, III* part., quest. 36.

Hist. nat., I. II., ch. xv. « On a regardé ce passage comme interpolé, dit l'annotateur de Pline, tent il avait l'air de se rapporter à l'étoile des Mages. Cependant rors les manuscrits le réclament.

^{4.} S. Hippolyte, Opera, p. 325.

En supposant que Chalcidius fût un chrétien déguisé, ce que rien n'indique, on voit que l'enthousiasme pour l'étoile n'avait nullement baisé trois cent cinquante ans après l'événement. Trouvons donc tout simple que saint Ignace ait pu dire, presque sur l'heure et sur les lieux mêmes : a La lumière de cette étoile surpassait tellement celle de toutes les autres, que ceux qui la regardaient en étaient frappés de stupeur. Avec le soleil, la lune et d'autres astres, elle formait un cheur magnifique 1. » Tout poête qu'il fût, Prudence était donc encore autorisé à dire : « Étoile qui éclipses le globe solaire en lumière et en beauté 2. »

Quant aux Mages, bieu qu'ils fussent astrologues et les représentants de cette nation « qui, ignorant Dieu et ne l'interrogeant pas, était assise, comme les autres, dans les ténèbres de la mort *, » rien ne nous oblige à les confondre avec ces astrologues circulateurs, mis tant de fois au ban de l'empire romain. Eusèbe nous apprend qu'il y en avait de trois sortes : les premiers, très-sobres et très-savants, ne vivant que d'huile et de farine; les seconds, prêtres et restés prêtres en ce pays; les troisièmes, adonnés au culte des démons et usant de ma-léfices pour connaître et deviner l'avenir *, a' Il est probable que c'est aux premiers que fut dévolu l'honneur de chercher et... de trouver celui que la Chine, l'Indee la Judée paraissent avoir aussi cherché de leur côté, mais sans le découvrir.

Voyons maintenant où les Mages le trouvèrent.

4. Ap. Hieron, t. IX, de Regim. monarch.

S. Ignatius, ad Ephesios, ch. xiv.
 « Stella quæ solis rotam vincis decore ac lumino. »
 Offices de l'Église (Épiphanie).

[«] BALAAM, FILS DE BÉOR, » D'accord avec la géographie biblique, qui nous montre cette famille d'enchanteurs habitant la ville de l'interprétation des songes (Pethor), le livre d'Hénoch, nous l'avons dit (a),

⁽a) Vol. II, p. 87.

fixut ces fances: génate el teurs esprits sombés, sur les mottagnes du vois où tous cerca qui ente la famille d'en faut aliabet les consulter. Cest la qu'ils tensient leurs assieses, et le mont litermon feixil la grande maladetia, qu'ils tensient leurs assieses, et le mont litermon feixil la grande maladetia , qu'ils tensient leurs assieses, et le mont litermon feixil la grande maladetia. (vest todjents l'appeals que Babe veui vervoyer Balsan pour qu'il y retrouve l'inspiration de ses oirenaz; le Zohar d'il de ses serpents, et nons nous sommes demandé s'il ne s'ente agrant le grande lei do ces serpents volants ou d'argons aillés a dont parle le prophète l'ssie, et dont Sammal II, le serpent d'Eve, pessit pour avoir été le chef.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Balaam était un devin somnambule dans toute la forco du terme, puisque lui-même s'appelle « bomme qui tombe et qui, les yeux fermés, reçoit les visions (a). » Ce portrait est achevé : c'est celui de tous nos convulsionnaires, y compris Saül et les Schamans modernes. Cette ressemblance a paru si frappante à quelques auteurs, qu'ils n'ont voulu voir ici que l'histoire plus ou moins légendaire de l'un de ces derniers ; ils n'ont voulu y voir encore qu'un morceau détaché sans aucun rapport de langage et de logique avec ce qui précède et ce qui suit. Quant aux prédictions. ajoutent-ils, il est évident qu'elles ont été faites après coup, Mais, comme le leur fait très-bien observer M. Schæbel (b), « dans les versets 8 et 16 du chapitre xxxx, il est dit que les Israélites tuèrent par le glaive Balasm, fils de Béor; dans le livre de Josué (cb. xnr. v. 27), il est qualifié de sorcier; ailleurs il est accusé d'avoir fait apostasier Israël, » Oue faudrait-il faire de tout cela? Quant au langago araméen objecté par de Wette, pourquoi auraiton privé de son idiome natal un personnage qui conserve la parole pendant la plus grande partie du drame? Le contraire serait la preuve d'un remaniement apocryphe. D'ailleurs, reculer la date de cette prédiction jusqu'au règne d'Alexandre, comme on reculo celle do Daniel jusqu'au règne d'Antiochus Épiphane, no facilite en rien le débarras de la prophètie, car ni l'un ni l'autre à ces deux distances n'a pu voir sans elle le sceptre sorti de Judas, l'arrivée du Saureur, et l'apparition de son étoile. C'est du rationalisme mythique en pure perte. « Quelle est donc la tête juivo , si hardie qu'on la suppose, dit M. Schæbel, qui aurait jamais pu concevoir l'idée de la ruine d'Israël, et la déposer dans le livre qui porte sur chacune de ses pages le témoignage de l'élection de la race d'Abrabam? C'est pourtant à soutenir que l'orgueil juif ne reculait pas devant cette abdication complète qu'il faudrait se décider. Que la critique indépendante donne bravement dans ces impossibilités, cels ne saurait nous étonner; quand on n'est pas croyant, on est crédule (c). »

Co sont done los mythologistes qui ont voulu ne voir qu'uno fabhe dans ce l'étiesse de Balanna : mais, comme tonjours, les rationalistes leur ont fait payer cher leur audace. « Yous ne pouver, leur ont -its dit, détacher du Pentatenque rout en noreau sans rompre le fil de l'histoire et la rondre in-

in) Nousives, ch. xxzv, v. 3, 4.

⁽b) Annales de philosophie chrétienne, jans, 1860.

⁽c) Ibid.

possible. Acceptez done le refeit del qu'il est, quitte à l'engliquer après avec cous; » et, certe, ils ont nision. Muisi, reprenente les autres, tous vous comme nous qu'il qu'il par le qu'in plécurer. Allons done l'ren n'est plus facile : dies comme nous qu'il q's la qu'un phénomère subjectif (intérieur et purement cérébral), c'est-à-dire que le vision d'une imagination malede, etc. — Mais pas de tout, reprenonne les parsissand en unyte, cer une vision chimirique controit tous les détails ou plust tous les mots et toute la suite de l'hitoire; « et d'ans leur tort ils out assis mille fois rision.

Et voilà comme, faute de croire à un phénomène merveilleux des plus commuos, l'élite de la scieoce européenne se basoue mutuellement et se condamne à l'immobilité absolue [a].

(a) En voir la preurs dans une note de notre toms [er., p. 234, initiable: « Animaux vainanaires». Après tout, mus an correnone, il est traite, înreque libres pensaurs de corriers ne seret pas percevoir en seul Esprit, de vuir son lies chrana des fine Hébodes, noit les troupeaux de Veralberg, soit enfin l'ànesse de Balann, dende d'une fumière, ou, comme na le dit anjourd'hai, d'une critique aussi Anz. Quelle leçon!

4. - Naissance, Bethleem, recensement et massacres

Une heure solennelle entre toutes, l'heure même indiquée par Daniel, commençait à peine à sonner, que déjà l'on sentait, à certain frémissement du globe, que la nature et l'histoire, depuis si longtemps en travail, allaient enfanter quelque chose de bien grand. Ce serait sortir des limites de notre cadre que de chercher péniblement si, pour la détermination mathématique de cette heure, il y a plus de chances pour l'année 747 que pour celles de 749, 750 et 751. Un seul point de repère chronologique nous est laissé à cet égard par les évangélistes : c'est l'an 15 de Tibère, donné comme époque de la mission de saint Jean-Baptiste. Comme le baptême de Notre-Seigneur semble ouvrir cette mission, et que saint Luc le dit âgé de trente ans à cette époque, il suffit de faire partir cette quinzième année de Tibère du moment de la mort d'Auguste, pour nous voir reportés à peu près vers l'année 747 de Rome. Méprisons donc les chicanes microscopiques prétextant une confusion que saint Luc aurait faite entre deux Lysanias, comme entre deux Zacharie vivant à soixante ans de distance, etc.



Qu'il nous suffise de renvoyer à la réponse très-savante faite par M. Wallon ¹ à toutes ces difficultés suscitées par Strauss; au moins ce dernier savait-il se donner beaucoup de peine pour écraser ses contradicteurs. Pour y parvenir, il remusit véritablement ciel et terre. M. Renan est de meilleure composition, et, se croyant vainqueur à moins de frais, il nous accorde généreusement tous nos chiffres. « On ignore, di-il, la date précise de cette naissance. Elle ut lieu sous le règne d'Auguste. vers l'an 750 de Rome, probablement quelques années avant l'an de l'ère actuelle ². » Entre cette large concession et cette phrase de Newton : « Je trouve dans cette chronologie plus d'authenticité que dans aucune histoire profane ³, » on se sent bien à l'aise.

On v est tout autant, mais on v est, cette fois, malgré M. Renan, lorsqu'il s'agit de fixer le lieu de la naissance. Il se garde bien de faire ici la moindre concession. Il y va d'intérêts bien trop graves. La petite ville de Bethléem couvait denuis trop longtemps dans son sein les magnifiques promesses qui lui avaient été faites, elle méditait avec trop d'amour ces naroles tombées denuis quinze siècles des lèvres d'un prophète : « Et vous, Bethléem-Éphrata, quoique vous soyez la plus petite, c'est de vous que sortira mon fils, qui sera le docteur d'Israël 4, » pour se laisser enlever, sans mot dire, la jouissance de leur accomplissement. D'un trait de plume, M. Renan la lui arrache : « Jésus, dit-il, naquit à Nazareth. » Si vous v trouvez à redire, prenez-vous-en à saint Matthieu (ch. xm. p. 54 et suiv.). Appuvé sur cet apôtre. M. Renan nous dit : « Ce n'est que par un détour assez embarrassé qu'on réussit, dans sa légende, à faire naître Jésus à Bethléem... Cette supposition était la conséquence obligée du rôle messianique qu'on lui prétait. « Si vous en doutez encore, on vous promet

^{1.} Croyance à l'Évangile, p. 393 à 409.

^{2.} Vie de Jésus, p. 21.

^{3.} Newtoniana, p. 51.

^{4.} Michée, ch. xix. v. 2.

de vous le prouver au chapitre xiv de la Vie de Jésus. On y court, et l'on ne trouve pas un seul mot qui s'y rapporte, apparemment parce que c'est une affaire jugée sans rémission.

Il eût été cependant bien loyal de prévenir les lecteurs que cette révélation de saint Matthieu ne consistait que dans la reconnaissance de Nazareth « pour la patric de Aésus, » et il eût été plus loyal encore d'ajouter que le bon évangéliste l'entendait si bien ainsi qu'il consacrait tout son chapitre in à prouver la naissance et l'adoration des Mages à Bethléem, que saint Leu (i. v. à et 7) ne parlait comme saint Matthieu, et que saint Jean (vii, v. hž) expliquait le dissentiment et le résolvait par l'Erctiure. Volik, en vérité, une attaque bien appuyée pour renverser de telles autorités évangéliques! qu'en dit-on?

Il eût été bien aussi de rappeler que, selon le Dictionnaire de l'Académie, « ce n'est que par exception que l'on applique aux petites villes le mot patrie, réservé ordinairement aux provinces ».

Au reste, M. Benan n'a même pas la gloire de cette difficulté; il paraît qu'un certain critique des derniers siècles l'avait essayée avant lui. Cette difficulté, mise en avant par Jean Bodin, N'est ex véairé pas séairese, dit le savant évêque d'Avranches (Ilnet); car on avouera, je pense, qu'elle a dù être aperue par les apôtres, puisqu'ist la fournissaient eux-mêmes; rien ne leur eût été plus facile que d'y répondre : il leur eût suffi, pour s'expliquer, de renvoyer à l'usage assez, général de qualifier une personne indifférenment par le lieu de sa naissance ou par le lieu de son origine. C'est ainsi que Virgile appelle César Troyen; à entendre Suéctone, Auguste était de Thurium, etc. ¹. » Le grand évêque a raison; ceci n'est pas sérieux, et la manière tranchante dont M. Benan réchaufic cette vieille chicane est tout à la fois d'un malheureux et excellent effet au début d'un tel livre.



^{1.} Démonstration évangél., ch. x.

Sa seule excuse, la voici : « C'est qu'il y allait, comme il le dit, de très-grands intérêts. »

L'objection du recensement est plus grave, « En ce tempsla parut un étit de César-Auguste pour faire recenser tout le monde, et ce recensement fut fait par Cyrimus, président de la Syrie¹. » « Or, disent nos adversaires, Josèphe nous apprenant avec d'autres historiens que Cyrimus ou Quirinius n'est venu en Syrie que dix ou douze ans après la déposition d'Archélais, c'està-dire après la mort d'Hérode, tout cela aura été arrangé pour les besoins de la cause, et fait tomber par sa fausseté évidente tout le voyage de Behléen². »

Mais, comme le dit encore M. Wallon, « c'eût été par trop maladroit, car saint Luc n'avait nullement besoin de s'étayer sur un mensonge dont saint Matthieu ne dit pas un seul mot. » On objecte encore, il est vrai, que Tacite, Suétone, Dion Cassius et, ce qui est plus étonnant encore, le marbre d'Ancyre sur lequel Auguste faisait graver tous ses actes, ne disent pas un seul mot de ce recensement. A toutes ces objections on fait beaucoup de réponses bonnes ou mauvaises. On fait remarquer, par exemple, sur le marbre, des mutilations et des brisures assez larges pour avoir contenu ce qu'on y cherche; mais le hasard serait ici trop singulier. Nous préférons faire remarquer, avec M. Wallon, sur le même marbre et pour la même époque (an 746), la mention d'un recensement particulier qui pourrait bien avoir été le prélude du recensement général dont parle l'apôtre, et qui n'eût été complété que dix années plus tard. Maintenant, que M. Renan vienne nous dire, sur la foi d'Orelli, que « cette inscription est reconnue pour fausse, » nous demandons ce que peut être une inscription fausse sur une table de marbre, et nous tenons à notre tour ce recensement particulier pour trèsvrai, sur la foi du marbre d'abord, de Pline ensuite, qui

^{1.} Saint Luc, ch. 11, v. 4 et 2.

parle d'erreurs commises dans le travail relatif à la Bétique 1, puis de Frontin, de Cassiodore parlant d'un cadastre et d'un cens ordonnés et réglés pour chacun, dans le monde romain, sous Auguste 2, de Suidas mentionnant vingt persomes chargées par Auguste de faire le recensement des lieux et des personnes 3; et comme Suidas nous a parlé de tous les pays « de l'obédience d'Auguste, » nous ne voyons nas pourquoi Bethléem ne s'y trouverait nas renfermée. En somme, comment ne sent-on pas qu'au milieu de tant de choses identiques il n'y aurait place tout au plus que pour quelques méprises de mots? Mais lorsque M. Renan affirme que l'erreur est reconnue, tous ses lecteurs dévoués le croiront sur parole, sans se douter du nombre des savants indépendants dont M. Wallon nous donne tous les noms et qui affirment le recensement général tel qu'il est dit dans saint Luc 4.

Resterait done la difficulté relative à Quirinus; mais soit que, avec une foule de grandes autorités telles que Képler, Leclerc, les Bollandistes, l'Art de vérifier les dates, etc., on traduise ainsi: « Ce dénombrement se fit arant que Quirinus fût gouverneur de Syrie », a soit que l'on traduise par : « Ce premier recensement accompli plus tard par Quirinus, etc., » toujours faut-il reconnaître, a un onu du plus simple bon sens, que ni saint Luc, qui paraît si bien renseigné, ni ses interpolateurs si adroits, dil-on, n'auraient pas laissé subsister de gaieté de cœur un anachronisme inuitile devant saper leur au-torité dans sa base. On compte trop peu sur le bon sens de ces prédendus habiles.

Il en est de même du massacre des Innocents, « Comment,

^{4.} Pline, Hist. nat., l. III, ch. vitt, § 44.

^{2.} Var., 111, p. 52.

^{3.} Verbo АПОГРАФВ.

^{4.} Croyance, p. 309.

Voir les raisons grammaticales très-fortes données pour cette traduction. Wallon, p. 342 et suiv.

vient-on nous dire, comment voulez-vous que le grand 4 Hérode, se voyant trompé par les Mages, soit entré dans une si grande colère, qu'il ait envoyé des gens pour tuer tous les enfants de deux ans de Bethléem et de la contrée voisine? Dabord, Josèphe n'en dit pas un seul mot; ensuite, c'est supposer gratuitement une cruauté aussi révoltante qu'inutile. A quoi bon? » On ajoute: « Il aurait pu faire telle chose... il ne se serait pas avisé de telle autre, il ne pourait redouter à ce point un enfant; Rome en aurait été tout émue, « êtc., et de peut-être en peut-être, de conditionnels en conditionnels, on arrive à la destruction de tous les prétérits si simplement affirmés.

Quant au caractère du grand Hérode, il est connu. L'homme qui avait fait étrangler ses trois fils pouvait fort bien tenir assez peu de compte de tous les autres enfants. D'ailleurs, Macrobe, historien raïxe, nous dit, à la louange de l'empereur Auguste, que "lorsqu'il eut appris qu'entre les enfants de deux ans qu'Hérode, roi des Juiís, avait fait mourir en Syrie se trouvait son propre enfant, il s'écria : « Mieux vaudrait être le porc d'Hérode que son fils' 1 » On ne peut rien opposer à ce témoignage cette fois si désintéressé et tout aussi posifif que celui d'Origène parlant à Celse du même crime, comme d'une chose que celui-ci ne niaît pas 3.

Que deviennent tous les témoignages négatifs et tous les conditionnels qu'on nons oppose devant de telles affirmations?

Enfin, quant au peu de cas que l'on pouveuir faire de cet enfant, soit à Rome, soit à Aérusalem : mais y pense-t-on bien en vérité? on oublie donc du même coup l'effroi causé à Gieéron par le Roi sauveur caparate de cutacre la Re-Ligion *; l'éfroi du sénat, en 691, à la lecture par Nigidius

^{4.} Épithète appliquée par M. Renan.

^{2.} Saturnales, l. 11, ch. IV.

^{3.} Contra Celsum, l. 1, ch. xLvIII, p. 375.

^{4.} Voir p. 192 de ce vol., paragraphe: «Sibylles.»

des oracles de Tagès sur un roi qui renait de naître, et la motion, faite par quelques sénateurs et éludée par les autres, de prendre précisément une mesure semblable à celle que prit Hérode 1; l'effroi causé par l'aruspice étrusque Volcatius annoncant, au milieu des jeux célébrés par Auguste. qu'une nouvelle étoile venait de se lever et qu'un nouvel AGE venait de commencer 2; l'effroi commun à Rome et à Jérusalem, et la solidarité parfaite d'intérêts et d'amitié qui liait Hérode à Pollion, Pollion à Virgile, Virgile à Cicéron, Cicéron à Varron, puis tous ces hommes au sénat, de manière que l'effroi de l'Italie ne pouvait pas ne pas être l'effroi de la Judée, et réciproquement : de sorte encore que pour nous de cette correspondance parfaite et suivie entre Rome et la Judée, au milieu de cette communauté de lectures et de pressentiments prophétiques 3, il ressort, clair comme le jour, que le forfait d'Hérode fut la traduction sanglante de celui dont le sénat avait eu un instant la pensée. Devant de tels précédents, quelle garantie peut nous offrir ce certificat de philanthropie décerné par M. Renan à ce grand personnage?

Laissons donc à Bethléem, à la maison du pain, la gloire qui lui a été prédite quinze cents ans à l'avance. Laissons-lui ses bergers et ses Mages, son Enfant divin qu'on adore et ses innocents, qui ne pleurent un moment que pour se ré-

^{1.} Voir page 192 de ce vol., paragraphe ; « Sibylles. »

^{2.} Ibid., p. 193.

^{3.} Cicleron (Att., IV, 401, I. XVIII, p. 440) écrit : « les me nourris lei (à Pouzzoles) de la bibliothèque de Fastias.» On ce Fastias dest roitsì qui etait entrè le premier dans le temple de Jérusslem, et sa bibliothèque desti devenue une des plus riches de la ville de Rome, On y voqui peut « fer la Bibliothèque desti devenue une des plus riches de la ville de Rome, On y voqui peut « fer la Bibliothèque desti devenue une des plus mensione just (Ciccione se vaniant encore de comaltre natione) de plus d'une mensione just (Ciccione se vaniant encore de comaltre la L. XXII. p. 83); or, ce Grec était le Just Philodhem, né suprès du luc de trésearent. (Vois sur toutes ces relations le ré des Anadess de philotophie chrétienne, » Entre Just les Romains, » de mars 1843. Ces orticles faits par M. Bonnetty lui-némes cont du plus baut intérêts.)

veiller dans la joie parmi ces anges qui chantent au-dessus de la petite ville : « Gloire à Dieu dans les cieux et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté!!»

\$ 11.

Dortrine et morale de Jésus. - Autorité de sa parole

1. - Doctrine et morale.

C'est notre gloire, c'est notre bonheur, à nous chrétiens, de voir les ennemis les plus acharnés de la divinité de notre maître élever néammoins jusqu'aux cieux sa doctrine, l'en dé-tourner à leur profit, et glisser jusqu'à leurs plus ténébreux principes sous la protection de quelques rayons de son soleil. Tous conviennent en effet que le moment où ce soleil se levait sur le monde fut un moment de bénédiction et la plus belle évolution du progrès.

4. Il n'y a pas jasqu'à ces bergers qui se soient ici de la couleur locale, et en devienente une gerantie de la sincérité du reici, cu ar avant la finneux venets du chapitre v de Miche, on a la adressairement les venets 8 et 9 du chapitre v de Miche, on a la adressairement les venets 8 et 9 du chapitre v, ainsi conque: « El venes, four du troupeus était pres de Bethléem, et nous verress pius tarde qu'éle était construite sur l'emplocente même où Jacob avait et plats le vision de Bethle ou de la «maistan du Seigneur». (Grather, demoure du dies poin la « Cétal tecnes la tour d'ente la Temple de l'action de la commanda del la commanda de la co

Ainsi, pris entre un patriarche et un prophète qui lui disent: « Il naîtra ri. » entre les christiens qui lui disent: « Il est nei le; » entre des Loile ; » entre des Loile lui disent encore sajourd'hui; » ("est bien là qu'il naîtra, » le ratienaliste une se luir d'affaire qu'en essurat de prouver qu'il en fa s'autre part, et l'entre propriet par les sur des payers qui va-l-il denc s'appayer? Sur des apôtres qui lui soutienness... lout le contaireils... Payers et disbile rittique et disbile rittique en est... dout le contaireils... Payers et disbile rittique et disbile rittique.

Et certes, il y avait bien évolution; car c'était précisément ce même progrès, qui, dirigé par la philosophie des plus sages, venait d'amener le monde au point où nous l'avons laissé. Maigré la haute vertu des mystères, ou plutôl grâce à elle, l'humanité se mourait, ou plutôt encore, comme le dit l'apôtre, elle avait cessé de vivre. « Lorsque nous étions morts, dit-il, Dieu nous a ressuscités! » Le paganisme lui-même en convenait. « Ce n'est pas dans une tempête, disait Sénêque, mais bien dans une nausée, que nous périssons, in nausea perimus! » « Ponnez-moi done une consolation, s' disait Pline le Jeune au moment de la mort d'un anii ³, et, pour toute consolation, la philosophie répondait : « Ne pleurez pas, car peut-étre souperons-nous ce soir chez Pluton. » Et l'on priait les dieux mânes très-cruels (diri) d'épargner les mânes évouventiés du recretté.

Ces consolations du monde antique, on peut s'efforcer de les confondre avec les ofitres, on peut même essayer d'éteindre ces dernières (quel forfait!); mais nous défions que toute une vie puisses s'achever sans les avoir comprises, ressenties et regrettées.

La bonne nouvelle 4 est donc acceptée par tout le monde. Comme tous les peuples « assis dans les ténèbres de la mort, « on s'incline devant la nouvelle étoile, on se fait gloire même d'avoir marché et progressé avec elle. Sculement, les Mages, après l'avoir suivie jusqu' au bout, abandonnèrent leur ancienne voie et revinrent « chez eux par un autre chemin; » nous, au contraire, « nous reprenons la même voie, » pour retourner à nos ténèbres.

Oh! oui, c'était une bonne nouvelle celle qui disait aux fatigués de la route, aux épuisés du travail, aux courbés sous le fardeau: « Venez, venez à moi, et je vais vous rendre des

^{1.} Ephés., ch. n. v. 5.

^{2.} Sénèque, Pensées.

^{3.} Lettres.

^{5.} Signification du mot ÉVANGILE.

forces; « aux esclaves: « Vous n'avez qu'un maitre, qui est au ciel, et vous re vous devez rien que la charifé; » aux pantres: « Le royaume des cieux est à vous; » aux malades : « Price et vous serez délivrés; » aux afligés : « Bienneureux, vous qui pleurez... car on vous rendra toute votre joie, et personne ne pourra plus vous en priver; » aux repentants : « Vos péchés vous sout remis à tous, aimez -moi, aimez-vous; je vous donne à jamais la paix, la vie et le royaume de Dieu...»

El voilà que tout ce qui souffre et que tout ce qui aime, voilà que toutes ces âmes, trop faibles ou trop fortes pour le monde, celles que ce monde a brisées, comme celles qui le fuient pour ne pas l'être, vont se précipier, toutes ensemble, dans cet océan de magnifiques espérances, certaines d'y retrouver avec l'oubli de leurs maux tous les rafraichissements de la lumière et de la paix, la réalisation de tous leurs réves, un amour idéal, complément et milieu de tous les autres, et l'enivrement du mot 70100 as succédant aux angoisses désespérantes du mot JAMAIS.

Et pour gagner cet idéal, pour arriver à cet Eddorado céleste, « oi sera faite toute la volonté, oi seront exaudes tous les vorux, où seront remplis tous les désirs intimes de ceux qui craignent le Seigneur, « que reste-t-il à faire? Faut-il recommencer tous les travaux de la Fable et traverser à nouveau les grandes épreuves des initiations antiques? Non. Pour arriver à notre Nirdan chrétien, voici la seule chose nécessaire (unum necessarium) : le désirer uniquement, le désirer ardemment, l'appeler sans cosse de ses veux (adveniat repuna tuum), avoir faim et soif du royaume que l'on couvoite, seule convoities dont la première loi soit d'être immodéré (tote corde ét tots 'eribus), en un mot, poursuivre le vrai bonheur avec une passion qui le procure à elle seule : voilà le lot des saints et le secret de toutes leurs forces!

Il est vrai qu'il leur en faut beaucoup pour gravir leur Calvaire; mais souffrir dans les bras de Celui qui vous choisit vos souffrances, souffrir en tenant la main de Celui qui vous dit : « Ne craignez pas, c'est la main de votre Dieu qui vient pour vous aider 1; » souffrir sous son égide, et, après tout, infiniment moins peut-être que l'on ne souffrirait plus loin de lui,... qui pourrait le redouter? Une fois abrité dans cette force, le chrétien ne se trouble pour rien de tout ce qui passe, ne craint ni tyrans ni ennemis, méprise les richesses, respecte les pouvoirs selon la loi , remplace l'esclavage par les vraies libertés, égalise les âmes sous le seul niveau de la charité, prie pour les forts et les grands, chérit les petits, les pauvres et les enfants, et ne sèche ses propres larmes qu'en séchant celles des autres. Enfin, pour éviter, sans sortir de ce monde, toute rupture avec ceux qui ne sont plus, pour les rejoindre. et pour ainsi dire les saisir dès ici-bas, il se nourrit de la chair et du sang de cet Agneau « que les élus suivent partout où il va 2! » Or, ne sont-ce pas là déjà de magnifiques arrhes prélevées par les voyageurs de ce bas monde sur le splendide trésor que leur promet dans l'autre Celui qui s'appelle « la résurrection et la vie? »

Voilà à peu près les seules et miséricordieuses conditions imposées aux aspirants de l'éternité! Vie tout exceptionnelle, si l'on veut, mais, après tout, d'une sagesse si logique, que tous les poètes l'ont saluée dans l'âge d'or, comme tous les philosophes l'ont cherchée dans leurs réves, et qu'elle-même, tout en s'appelant «sainte folie, » convainc de folie toutes les autres.

Isafe, ch. xu.
 Apoc., ch. xiv, v. 4.

[«] ENTHOUSIASME DE M. RENAN POUR CETTE DOCTRINE, » — « Au premier rang de la famille des prais fils de Dieu il faut placer Jésus... Dieu est en lui,... la plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de

l'humanité a été celle de Jésus, » (Vie de Jésus, p. 75,) « Car il fonde la consolation suprême, le recours au Père que chacun a dans le ciel, le vrai royaume de Dieu que chacun porte en son cœur (p. 78)... Il voulait la perfection : toutes les vertus étaient en germe dans ce premier enseignement (p. 82)... Jamais prêtre païen n'avait dit pareille chose au fidèle (p. 88)... Et si du sein de son Père Jésus voit son œuvre fructifier dans l'histoire, il peut bien dire avec vérité : « Voilà ce que j'ai voulu, » Pour lui , la liberté c'est la vérité (p. 121). Que ce rêve ait rempli des années ou des mois, le rêve fut si beau que l'humanité en a vécu depuis, et que notre consolation est encore d'en recueillir le parfum affaibli. JAMAIS TANT DE JOIE NE SOU-LEYA LA POITRINE DE L'HOMNE. Un moment, dans cet effort, le plus vigoureux qui ait été fait pour s'élever au-dessus de sa planète, l'humanité put oublier le poids de plomb qui l'attachait à la terre et les tristesses de la vie d'ici-bas. On ne sortira pas de la notion religieuse essentielle tolle que Jésus l'a créée. Il a pixé pour toujours l'idée du culte pur... Pour s'être fait adorer à ce point, il faut bien qu'il ait été adorable (p. 415, 417). Plaçons donc au plus haut sommet de la grandeur humaine la personne de Jésus... Cette sublime personne qui chaque jour préside encore aux destins du monde. il est permis de l'appeler divine... Quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir. Jésus ne sera pas surpassé tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand que Jésus » (p. 459).

Nous le demandons aux saints; jusqu'ici ne signeraient-ils pas des deux mains une telle christologie? Que s'est-il donc passé dans cette âme, pour qu'après de tels accents elle puisse déshonorer son idéal et calomnier son Dieu par les blasphèmes qui vont suivre : « Son âme lyrique... voulait la perfection mais malheureusement elle allait aux excès » (p. 82), En morale, Jésus n'est pas un spiritualiste; car tout aboutit pour lui à une realisation palpable; il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps, mais c'est un idéaliste accompli (p. 128). Comme politique, c'est un révolutionnaire transcendant, un jeune démocrate blessé des bonneurs et des titres décernés aux souverains (p. 227). Comme théologien, on chercherait vainement une pratique religieuse recommandée par Jésus; le baptême lui-même n'était pour lui que d'une importance secondaire... Il violait ouvertement le Sabbat (p. 225 et 226)... La position qu'il s'attribuait était celle d'un être surhumain; il n'y avait pas pour lui de surnaturel, car il n'y avait pas de nature (p. 256)... La qualité de président des assises finales de l'humanité est l'attribut essentiel que Jésus s'attribue... Aussi il est thaumaturge à contre-cœur (p. 264)... Quelque chose de plus qu'humain et d'étrange finit par se mêler à ses paroles... Ce n'était plus le fin et journe moraliste des premiers jours, mais le géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité (p. 312)... Parfois on eût dit que sa raison se troublait (p. 318). Bien donc qu'en lui se soit condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature, il n'a pas été impeccable;... et de même que plusieurs de ses grands côtés sont perdus,

il est probable aussi que beaucoup de ses fautes ont été dissimulées, etc. » Mais assez de ces blasphèmes que nous enregistrons seulement pour les nécessités de notre étude. Retournons à l'histoire de ces erreurs.

2. - Autorité de sa parole.

Mais le prodige n'est pas dans la teneur même de ces paroles, dont la plupart, selon le divin auteur qui les prononce, ne sont qu'un écho de la loi naturelle, qu'un rappel à ce « qui était au commencement. » Le prodige est dans le succès (et quel succès!) d'une doctrine dont les moyens de fascination se réduisent en définitive à Celui-ci : « Rejouissezvous , consolez-vous dans la pensée... De La MORT. « Quelle séduction nouvelle! et comme elle demeure inexplicable, si celui qui l'exerce ne prêche pas avec autorité, comme le dit l'Écriture!

Le xun'siècle, confondu, comme le nötre, d'un tel succès, n'avait pas craint d'en appeler, pour son explication, à tous les génies de l'imposture et du prestige. Pour lui, Jüsse, étant Dieu s'il n'était pas Dieu. Le blasphème était révoltant, mais il était logique. Le xux'siècle, heureuseunent très-illogique, récuse un moyen qui lui paraît impossible et, sans que nous en profitions le moins du monde, vent bien accorder au « plus grand de tous les fils de la terre » cette mesure de sincérité qu'il ne refuse plus à aucun des fondateurs de religions ⁴.

Et le xixe a raison! Saus conviction et sans sincérité, les

4. « C'est de bonne foi, nous a-t-il dit, qu'ils se dissent inspirés; et cette bonne foi s'explique par une sorte de réciprocation qui finit par s'établir entre les gouvernés et les gouvernants, qui, sabordonnés eux-mêmes à l'occultimme, commencent par éprouver comme les autres la sainte terrour qu'ils répandent, » etc.

V. V. - MAN. BIST., IV.

réformateurs dont il parle n'auraient pas remué un fêtu autour d'eux, et nous les avons vus soulever le monde! Sans conviction et sans faits merveilleux, ils n'eussent jamais eu de martyrs à leurs ordres, et ne l'eussent jamais été euxmêmes.

A plus forte raison, devant cette conversion de la critique moderne à la bonne foi nécessaire de tous ces théomanes, la théorie de l'imposture chrétienne s'écroulait-elle sur sa base? Il eitt été par trop révoltant d'ammistier fous ces Barrabas du mensonge religieux, pour en charger exceptionnellement le héros des Évangiles. Ne fitt-ce que pour le mieux crucifier, nos Pilates du criticisme actuel l'ont déclaré sincère, sans paraître se douter qu'ils ne laveront pas mieux cette inconséquence de leur esprit, que le vrai Pilate n'avait lavé le sang dui rougissait ses mains.

En effet, voyez si la position est tenable!

a Jésas, des qu'il eut une pensée, entra dans la brillante atmophière que créalent en Palestine les idées messianiques¹... Ces idées ciaient dans l'air, et son âme en fut de bonne heure péndrée... Nos doutes ne l'atteignierni pianis (p. 55)... C'était avec passion qu'il s'attachait à la gloire de son Père (p. 73), Dêu est en lui, il se sent avec Dieu... Il Petendel... La plus haute conscience de Dieu qui si existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus (p. 74)... Il avait vraiment l'institute prophétique de sa mission (p. 128). »

Voilà pour la bonne foi complète: il est le Messie et ne vit que de cette idée, et nous retrouvons cette affirmation jusqu'aux dernières pages du livre :

« Voué sans réserve à cette idée, qu'il ne vit que de son Père, il y a subordonné toute chose à un tel degré, que vers la fin de sa vie l'univers n'existait plus pour lui. C'est par cet accès de volonté héroïque qu'il a conquis le ciel (p. 458). »

Comment donc se peut-il faire que (p. 239) bien que l'idée

4. Autrement dit, l'Évangile raconté par les prophètes; tirez-vous donc naturellement d'un premier aveu comme celui-là l

du Messie emportât nécessairement avec elle celle de « fils de David, » Jésus,

« qui ne se croyait pas fils de David, se Lusse boxxe uv rrue saes Leure Lu kar coveur sestam acces seckels; « qu'il é finisse par y prendre plaisir; » qu'il « autorise peut-être par son silence les généalogies imaginére par ses partisans; » qu'il à ait pa couper court, quant di l'aurait voulu, aux créations légendaires qui s'élaboraient autour de loip par une grande comprisation spondante?

« Et cependant, une fois il se latina aller à un mouvement hardi qui lui cotta plusieurs de sex disciples. « Cest moi, dit-il, qui suis le « pain de vie, le pain descendu du ciel... Celui qui me mange virra « éternellement, etc. » Une telle obstitution dans le paradoze rivolta, etc. (p. 301). Msis cela tient... à ce qu'il n'eut jamais une idée bien arrêtée de l'individualité (p. 305). »

Mais enfin, se laisser appeler fils de David quand on sait no pas l'être, se laisser forger une légende qu'on sait fausse, se laisser déclarer thaumaturge quand on sait qu'on ne l'est pas !... comment tout cela peut-il demeurer compatible avec « la conviction absolue et l'enthousiasme qui lui ôtent jusqu'à la possibilité d'un seul doute (p. 252) ? » Ah l'c'est lei que nous conjurons cœux qui tiennent aver raison à la nécessité, en si grando occurrence, d'un langage net et précis, de bien peser les paroles qui vont suivre.

e Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sinóctifia eves où-même. Na las is sinóctifia eves où-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitutés aux délicatesses de l'esperit critique. Bonne di et imposture sont des most qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de l'un la l'anter mille fuirse et mille délourz... L'histoire est impostiblé, si l'on n'admet houtement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures... César savait for bien qu'il n'avait cru mille ans à la sainte ampoole de lleins. Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cet amersonge et, fiers de notre timide honnéteté, de traiter avec dédain les bféres qui oin accepté dans d'autres conditions la lotte de la vie.

QUAND NOUS AURONS FAIT AVEC NOS SCRUPULES CE QU'ILS FREET AVEC LEURS MENSONGES, NOUS aurons le droit d'être sévères pour eux. Le seul coupable en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée (p. 254). »

On voit maintenant comment les héros peuvent n'avoir aucune espéce de duste et mentir sur le même point; on voit surtout comment, grâce aux mille dûtes et aux mille dûtes dus continues que l'on a dites universelles peuvent naître spontanément et par conspiration autour de celui qui se croît Messie et qui le daisse dire, et comment M. Renan peut appeter tour à tour et divine et humaine une « individualité qui, ne se comprenant pas elle-même, » nous laisse absolument dans la même position.

Néanmoins, il pourrait bien se faire que, maigré tous ses scrupules en fait de sincérité, l'humanité lisante se regardat comme très-éclairée par le philosophe qui lui fait de telles ténèbres, et comme très-rassurée par celui qui professe « qu'elle doit être trompée parce qu'elle veut l'être. » Mais alors, répétons-le, le xvin' siècle était moins fin, et, tout en se montrant beaucoup trop sincère, il se montrait infiniment plus logique.

« UNE EXPLICATION ROMANTIQUE SUCCEDANT AUX EXPLICATIONS ROMA-NESQUES. » - On ne peut vraiment que reléguer en note et comme peu sérieuse l'explication de la grande autorité du Sauveur par sa nature, et l'explication de celle-ci per la nature elle-même. C'est la première fois qu'on dit de lui : « Son âme était lyrique, les psaumes devinrent son aliment :... un livre surtout le frappa, c'est le livre de Daniel, cette œuvre d'un Juif exalté du temps d'Antiochus;... peut-être aussi lut-il le livre d'Hénoch. Une nature ravissante contribuait à former cet esprit beaucoup moins austère... qui imprimait à tous les rêves de la Galilée un tour idyllique et charmant, ... La Galilée était un pays très-vert, très-ombragé, très-souriant des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus,... des alouettes huppées, de potites tortues de ruisseaux,... des cigognes à l'air pudique et grave,... un vin délicieux, etc. Cette vie contente et facilement satisfaite n'aboutissait pas à la grosse joie d'une Normandie plantureuse; elle se spiritualisait en rèves éthérés... Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale... Jésus vivait et grandissait dans ce milieu enivrant (p. 66, 67 et 68)... Le sentiment extrêmement délicat qu'on remarque en lui ponr les femmes ne se sépare pas du sentiment exclusif qu'il avait pour son idée (p. 71). Aussi la voix du jeune charpentier prit-elle nne douceur extraordinaire; un charme infini a'exhalait de sa personne; c'était le Jésus des premiers jours (p. 80). » Dès lors, pour expliquer le Jésus qui succède à celui-ci, le Jésus qui s'irrite, qui menace, qui devient étrange et fou, M. Renan aura recours an désert dans lequel il avait passé quarante jours, sans autre compagnie que les bêtes sauvages et dans les pratiques d'nn ieune rigoureux, « Le désert, dit-il, était dans les crovances populaires la demeure des démons. Il existe peu de régions plus désolées, plus abandonnées de Dieu, plus fermées à la vie que la pente rocailleuse qui forme le bord occidental de la Mer-Morte. On crut que pendant ce temps Jésus avait traversé de terribles épreuves, que Salan l'avait effrayé de ses illusions ou bercé de séduisantes promesses... etc. (p. 113). » On le voit, c'est toujours la nature qui inspire les Évangiles; une seule chose nous embarrasse : dans ses onvrages précédents, M. Renan attribuait à l'influence monothéiste du désert le saint et exceptionnel monothéisme de Moise; maintenant Il attribue la sévérité de Jésus à l'influence démoniaque de ce même désert. A laquelle de ces deux influences l'anteur aura-t-il donc cédé lui-même en traversant ce même désert? Se figure-t-on l'auteur exposant de pareilles théories en présence d'un Bossuet, d'nn Leibnitz ou d'nn Newton ? Comme on l'eût laissé croire, tout soul, qu'une ligne plus on moins heureuse dans le paysage, ou le parfum plus ou moins suave du chévrefeuille et du lilas avait pu décider de l'ère nouvelle! Comme l'influence du désert eut vite fait le désert autour de lui l... Nous sommes moins difficiles apparemment, et, après avoir transporté le romantisme dans l'histoire, il nous sied de le transporter dans la théologie.

\$ 111.

La vraie question eu la question du miracle.

1. - Ultimatum de la critique moderne à cet égard.

On sent bien cependant que tout cela n'explique guère ce grand crédit du missionnaire divin. Il ne suffit pas d'être charmant pour faire tomber le monde à ses pieds, surtout après votre mort et sur la foi de quelques grossiers paysans. Il ne suffit pas non plus d'avoir prêché la plus sublime morale, surtout lorsqu'on reconnaît que les Esséniens la préchaient depuis longtemps sans succès et que la croir, cet appendice tout nouveau, révoltait à la fois la nature et la raison.

Il faut donc une autre explication; malheureusement il n'y en a qu'une, st c'est précisément celle dont on ne veut à aucun prix : c'est le merveilleux surnaturel ou surhumain.

Nous avons vu ¹ que sur toute la ligne c'était là le grand ennemi, l'unique obstacle, la seule pierre de touche pour l'adoption ou le rejet de toute histoire; aussi n'avons-nous écrit tout ce Mémoire à notre tour, que pour montrer ce même ennemi installé sur tous les points de l'histoire ou de la science, dont on le croyait chassé.

Aujourd'hui M. Renan nous montre

e Jéms ignorant la fixon admirable dont Lucrice avait mis en évidence cette non-faillé du miracle ", » car., «chose étrange! sjouie-til, ce qui faisait la grandeur de Jésus aux yeux de ses contemporains est pour nous une racus dans son idéal, qui souffre de trouver à côté du discours sur la montagne des récits de possiéte, qui, s'îls naissaient de nos jours, ne reaconterraient plus que le sourire ", » a La différence des temps a changé en quelque chose de trà-Jéssant pour nous ce qui fit la puissance du grand fondaieur. La critique n'éprouve devant ces sortes de phénomènes historiques aucun embaras. Un thaumaturge de nos joures est cietes, car i fiait des miracles sans y croire... Mais dans ce temps-la, les rédacteurs vivaient dans un monde analogue à celui des spirires de nos jours 's »

Comme il est donc triste que le Sauveur n'ait pas été plus au courant du progrès épicurien! Et cependant M. Renan comprend lui-même que sa fortune eût pu en souffrir.

« Certes, dit-il, si l'Évangile se bornait à quelques chapitres,... si

^{1.} Vol. I de ce Mémoire, ch. 11.

^{2.} Vie de Jésus, p. 40.

³ Etudes, p. 210.

^{4.} Vie de Jésus, p. 257, 258, 259.

Léaus fût mort aux premiers jours de sa prédication, il n'y aurait pas dans sa vie telle page qui nous blesse; ... l'Évangile serait plus parfait et ne prétent pas maintenant à mut d'objections. Mais sans miracles £7-4. CONYEMT LE MONTE? Non: plus grand aux yeux de Dieu, il la crest éjanc de se hommes... Dire n'est rien, faire est Lout. Léaus à ce double point de vue est sans égal, et sa gloire reste entière? à.

Très-bien; le voici donc glorifié en raison des miracles nécessaires à ce même Évangile pour lequel ils sont des taches! Maintenant voici pour la bonne foi :

e Mais, pour en arriver là, « des voies moins pures sont nécessines ». Mesus out-choisr entre ces deux partis « ou renouer à as mission, ou devenir thaumaturge , Quelquedois il usa donc d'un arrifice innocent qu'employa aussi leanne d'Arc. Il affectai de savoir sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime. Dissimulant la vraie cause de sa force, il laissuit croirre pour saisfaire les idées du temps, qui d'ailleure taleint les iennes, qu'une révelation d'en haut lui découvrait les secrets et lui ouvrait tous les cœurs »... Il est donc vrai de dire que, dans un seus général, Jésus ne fut haumaturge et exorciste que malgré lint. Le plus grand miracle ett été qu'il n'en fit pas. Les miracles de Jésus furent une violeuce que lui fit son siècle... Aussi l'exorciste et le thaumaturge sont tombés, mais le réformateur vivis ciercellement ».

Serait-il donc vrai, comme on l'a prétendu, que le niveau intellectuel de notre France fut descendu à ce degré, de ne pas s'apercevoir que l'on réclame d'elle ici le plus haut respect et même l'adoration pour un scéténar qui se laisse décerner le titre et les honneurs du thaumaturge, bien que les iddes surnaturelles qu'il fait natire avec tant d'artifice... soient tout à fait les siennes!...

Que l'on a donc raison de réintégrer les cours de philosophie dans nos colléges! Dieu veuille seulement que l'en-

^{4.} Vie de Jésus, p. 92, 93.

^{2.} Ibid., p. 92.

^{3.} Ibid., p. 257.

^{4.} Ibid., p. 162.

^{5.} Ibid., p. 268.

seignement n'en soit pas confié de préférence aux admirateurs d'une telle logique!...

Au reste, que l'on ne s'y trompe pas l c'est toute l'Europe qui en est descendue aujourd'hui à cet excès de déraisonnement l'N'avons-nous pas entendu dans le premier volume de co Mémoire un aumònier de la reine d'Angleterre, un futur évêque de Londres, nous dire que « les préendus miracles de Jésus-Chirist n'avaient d'autre but à ses yeux que de se faire écouler, re o'ul. N' ATRICARIT PAS D'INPONTANCE? N'avons-nous pas, depuis, entendu un missionnaire haut placé, du même pays, renoncer à la Bible à cause de ses miracles dont l'impossibilité ui avait été démontrée par... un des sauvages Hottentots qu'il était en train de convertir?... Et l'Angletere a fait à ces deux livres un accueil sans pré-cédents connus, et tel, que le vieil anglicanisme en a tremblé sur sa base!

Il est vrai que derrière tous ces non-sens il y avait pour le moins un grand semblant d'érudition... Mais ici?...

2. — Ultimatum de l'Évangile et de l'Église.

Quoi qu'en disent ces messieurs, le Sauveur tenait tellement à ses miracles, qu'il en faisait la base, la sanction, la preuve démonstrative de sa divinité. Il y tient tellement que, M. Renan est lui-même obligé de le reconnaître, sa patience, sa douceur, semblaient l'abandonner devant les incrédules.

 α II les accusait de se refuser à l'évidence, et disait que même à l'instant où le Fils de l'homme apparaîtrait dans sa pompe céleste il y aurait encore des gens pour douter de lui $^{\rm t}$. »

Pour lui, ses miracles sont la démonstration de l'intervention de son père :

^{4.} Vol. I, p. 27.

^{2.} Luc, ch. xviii, v. 8.

« C'est le père qui est en moi qui fait les œuvres que je fais... Croyez-le donc à cause des œuvres que je fais 1. »

Pour lui, cette incroyance est le grief par excellence, la plus grande charge des coupables:

« Malbeur à vous "Chorazini malheur à vous " Bethasidei s'écritcili, car si îyr et Sidone oussent vu les miracles dont vous avez dét les témoins, il y a longtemps qu'elles feraient pénitence sous le cilice et sous la cendre. Aussi, je vous le répète, ces villes auront au jour du jugement un sort plus supportable que le vôtre.. El toi, Capharnaum, si les miracles qui ont été faits dans ton sein cussent été faits à Sodome, Sodome exisseria aigourd'hui .' Si je n'avait pas fait de œuvres que personne n'avait faites avant moi, vous su senuz pas coupaties.' »

Voici le critère de la culpabilité, aussi net que possible. Voici maintenant le critère de sa mission:

« Si je ne fais pas les œuvres de mon père, ne me croyez pas; mais si je les fais, croyez du moins à mes œuvres •. »

« Vous me demandez qui je suis; je vous le dis, et vous ne me croyez pas; cependant les œuvres que je fais parlent assez et me rendent un assez grand témoignage s. Ce témoignage est plus grand que celui de Jean s.»

« Anx que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, homme, lève-toi et marche[†] 1 » a Parce que le père aime le fils, il lui montrera tout ce qu'il fait, et même des ouvres plus grandes que celles—ci, arx que vous en soyez rempis d'admiration. Car, comme le père ressuscite les motts et leur rend la vie, ainsi le fils donne la vie à qui il lui plalit. *».

Ensin voici qui tranche tout, car il le donne comme cri-

- 4. Saint Jean . ch. xiv. v. 10, 11, 12.
- 2. Saint Matthieu, ch. xz, v. 21, 24. Saint Luc, ch. x, v. 12, 45.
- 3. Id., ibid.
- Saint Jean, ch. x, v. 37.
- 5. Saint Matthieu, ch. xxt, v. 25.
- 6. Id., ch. 1x, v. 2.
- 7. Saint Jean, ch. v. v. 29.
- 8. Saint Matthieu, ch. x1, v. 4 et 5.

tère de sa divinité. Jean lui fait demander s'il est bien le Messie.

« Dites à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris et les morts ressuscitent ¹. »

Il n'en faut pas davantage à Jean.

Voici maintenant le pendant et comme la contre-épreuve. C'est le critère des disciples.

« Allez, leur dit-il, tout ce que vous demanderez avec foi, vous Fobieinerez. Si vous avez la foi, non-seudement vous dessécherez (comme moi) ce figuier, mais vous direz à cette montagne: « Va te e jeter à la mer, » et elle ira? . Allez, tout ce que je fais, vous le ferez, vous ferez même de plus grandes choess que moi. On reconalitra que vous êtes mes disciples à ce que vous guérirez les malades, vous chasserez les démons, vous ressusierez les mandaes, vous chasserez les démons, vous ressusierez les montes, et vous serez remplis d'admiration. Car, comme le père ressuscito les monts et leur rend la vie, ainsi ".......et.»

En voilà bien assez pour bien établir que les miracles sont aux yeux du Sauveur les lettres de créance de sa mission divine.

Et voilà qu'à leur tour les apôtres, remplis d'admiration et d'effroi, étaient tout hors d'eux-mêmes, et que dans la frayeur dont lis étaient saissi Ils disaient: « Nous avons vu aujourd'hui des choses prodigieuses ³. » Bien plus, ils ne peuvent pas en croire leurs propes œuvres. « Seignen, Seignen, coire peuvent pas en croire leurs propes œuvres. « Seignen, Seignen, disent-ils, voici que les démons eux-mêmes nous sont soumis; » et les voilà préchant en tous lieux, d'ésus coopérant avec eux et faisant avec eux beaucoup de miracles.

Aussi leur prédication, leurs succès et la grande révolu-

Saint Matthieu , ch. xxi , v. 42.
 Id., ch. viti , v. 32.

^{3.} Id., ibid.

^{4.} Saint Jean, ch. v.

^{5.} Luc, ch. v, v. 28.

tion sociale qu'ils opèrent ne s'appuieront-t-ils plus sur une autre base.

- « Je ne sais qu'une chose, dit saint Paul, je ne sais que Jésus ressuscité. »
- « O Israélites, dit saint Pierre, pourquoi vous étonnez-vous, comme si c'était par notre puissance que nous eussions fait marcher obhomme? C'est par le nom de ce Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et qui est ressuscité, c'est par cet homme, que Dieu a roucifié ten qui est ressuscité, c'est par cet homme, que Dieu a roucifiébre par tant de merveilles, de prodiges et de miracles, que nous avons guéri ce boileux 1, »

El pendant dix-huit siècles voici que les miracles ne s'arréteront plus; non, pas même de nos jours, quoi qu'il en paraisee; et partout ils seront attribués au même agent et au même nom. Il est permis d'être assez malheureux pour ne pas le croire; mais, par respect pour soi-même, il faut se garder d'affirmer que Jésus se laisse dire thaumaturge, qu'il ne le fut que malgré lui, et surtout « qu'il. N'Y ATTACHAIY PAS D'INFORTACE!... »

§ IV.

Guérisons. - Exercismes et résurrection du Sanveur.

1. - Miracles.

Il est bon de le signaler : une grande modification paralt s'être opérée dans l'esprit de M. Renan à l'égard des miracles. Dans ses premiers ouvrages, la possibilité du miracle était niée tout court, en vertu de lois immuables qui gouvernent le monde : oser soutenir que l'auteur de ces lois pût se

^{1.} Actes, ch. x, v. 26.

permettre de les déranger était une prétention non moins absurde que sacrilége. Aujourd'hui, M. Renan, si endurei aux miracles, suivant son expression, paralt cependant moins absolus il aura probablement médité sur la page célèbre dans laquelle J.-B. Rousseau, ce grand ennemi des miracles, n'en vout pas moins faire enfermer, comme un fou, celui qui nie leur possibilité; et alors il se rabat sur la non-démonstration d'un seul fait surmaturel ou simplement surfumain.

Tout consiste donc à savoir ce qu'on entend par les mots certitude et démonstration historique. Pour nous, nous croyons l'avoir bien établi, cette certitude résulte d'un témoignage imposant, des traditions générales, de l'attestation par l'histoire écrite et par les monuments 1. Pour M. Renan, il n'y a ni certitude ni démonstration, tant que deux ou trois douzaines, non plus de magistrats, non plus de pasteurs, non plus de ces savants aux noms vénérés et classiques comme ceux dont tous les siècles, jusqu'au nôtre, nous ont transmis les témoignages, mais bien tant que deux ou trois douzaines de jurés, revêtus d'un habit de certaine couleur et de certaine forme, et porteurs d'une médaille gage de leur infaillibilité, n'auront pas prononcé, à la majorité des boules plus une, sur une question d'occultisme ou de miracle. En vain, pour nous en tenir à ces faits d'occultisme, les seuls qui soient de leur ressort, en vain les plus distingués de ces jurés, devenus plus calmes, moins prévenus, plus éclairés par l'étude particulière des mêmes faits, se seront-ils rétractés et auront-ils, devant l'expertise du plus simple bon sens, donné le plus sanglant démenti aux fins de non-recevoir qu'ils formulaient la veille:... rien n'y fait ; toutes ces conversions privées ne comptent pas, dès qu'elles ne sont pas écrites avec l'encre officielle, parafées sur le tapis vert du salon consacré, et signées en compagnie de tous les collèques désignés par le sort. Il v a quelque chose de plus grave : les enquêtes les plus solennelles

^{4.} Voir t. I des Esprits, ch. II, « Académies et Mesmérisme. »

et les plus péremptoires disparaissent et sont cachées au fin fond des cartons, dès qu'elles détruisent les petites enquêtes du préjugé et le préjugé des petites enquêtes *1. Tant que l'on ne voudra pas comprendre, cependant, qu'un escience qui se trompe tous les jours, qui se dispute sur tout et qui se raille elle-même, est moins aple qu'un enfant à juger une simple question de oui vo de non, sur un fait noir ou blanc, on méconnaîtra jusqu'aux plus simples éléments de l'observation, de l'expérience et de la véritable critique.

Eh bien! if faut le proclamer bien haut: celle des premiers croyants à l'Évangile reste le modèle, l'exemple à proposer à tous les temps, à tous les siècles, comme celle de ses dénégateurs... reste le modèle à éviter.

M. Renan croit nous faire une faveur en disant: « On ne saurait exiger des croyants qu'ils appliquent aux Évangiles la critique ordinaire; » au contraire, nous refusons tout privilége à cet égard, et n'en voulons pas d'autre pour la foi qui nous fait vivre que pour les faits les plus indifférents de toute l'antiquité profane. Égatité de tous les genres de faits devant la loi philosophique; telle a toujours été et telle sera toujours notre devise.

Voyons donc comment les choses se passaient en fait de guérisons miraculeuses évangéliques. Cette fois, nous allons en demander l'analyse à l'un des penseurs les plus profonds de l'opposition protestante, Ch. Bonnet, de Genève. « Entre tous ces interrogatiores, di-il.; il en est un, surtout, dans l'Évangile, qui a pour objet un aveugle—né. Ce miracle étonne beaucoup tous ceux qui avaient connu cet aveugle, et qui le voyaient depuis son enfance mendier à la même porte; ils ne savent qu'en penser et se partagent là-dessus. Ils le conduisent aux docteurs (figurez - vous une enquête académique présidée par le plus gin de nos critiques!) Ceux-ci l'interrogent et lui demandent comment la recouvré la vue. « Il m'à

^{4.} Voir t. I des Esprits, ch. 11, « Académies et Mesmérisme. »

mis de la boue sur les yeux, répond l'aveugle; je me suis levé, et je vois. » Les docteurs doutent et se divisent (voila le début obligé de toute enquête). Ils veulent cependant fixer leurs doutes, et, soupconnant que cet homme pourrait bien n'avoir pas toujours été aveugle (admirez quelle finesses).], ils font venir son père et sa mère. « Est-ce bien là voire fils, que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant? » Le père et la mère répondent : « Nous savons bien que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle; mais nous ne savons pas comment il voit maintenant, nous ne savons pan plus qui lui a ouvert les yeux. Il a assez d'dge, interrogez-le, il vous dira lui-même tout ce qui le regarde. »

Les docteurs interrogent donc de nouveau cet homme qui avait été aveugle de naissance; ils e font venir pour la seconde foir devant eux (on n'est pas toujours aussi heureux), et lui disent : Donne gloire à Dieu, car nous savons que celui qui l'a ouvert les yeux est un méchant homme. — Si c'est un méchant homme, réplique l'autre, je n'en sais rien : je sais seulement que f'étais aveugle et que j'y vois. »

A cette réponse si ingénue, les docteurs reviennent à leur première question: « Mais que t'a-t-il fait? comment t'a-t-il ouvert les yeux? — Je vous l'ai déjà dit, reprend cet homme aussi ferme qu'ingénu; pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Avez-vous aussi envie d'ètre de ses disciples? » Cette réponse irrite les docteurs; ils le chargent d'injures. « Nous ne savons, disent-ils, de quelle part vient celui dont tu parles. — Cest là quelque chose de surprenant, reprend l'autre, que vous ignoirez de quelle part il vient, car il m'a ouvert les yeur, » etc., etc. » Quelle naïveté! quel naturel1 quelle précision! quel intérêt! quelles suite! reprend à son tour le grand savant genevois. Sil a vérité n'est pas faite ainsi, à quels caractérs pourrai-je donc la reconnaîture? »

Ce qu'il y a de certain, c'est que, confondus, atterrés, mais

^{4.} Ch. Bonnet, Recherches philosophiques sur le christianisme, ch. xxvIII.

non pas convaincus, les docteurs mettent dehors leur ignorant logicien, sans comprendre le premier mot à cette consolation donnée par Jésus au banni : « Je suis venu en ce monde pour que les aveugles voient et pour que les voyants deviennent aveugles 4. n

L'homme le plus stupide, pourvu qu'il n'eût pas été privé de l'entier usage des sens, pouvait juger des miracles de Jésus. Il ne fallait que des veux.

Les autres grands miracles, tels que la Multiplication des pains, l'Ascension, la Marche sur la mer, ne devraient pas nous embarrasser, puisque M. Renan veut bien nous avouer « que ce serait manquer à la bonne logique que de supprimer, pour sa commodité, des faits qui, rapportés exactement par les mêmes narrateurs, étaient, aux veux des contemporains, placés sur le même plan 2. » Nous serions encore plus à notre aise pour leur explication, lorsque nous l'entendons poser en principe que « les faits doivent s'expliquer par des causes qui leur soient proportionnées 3, » et appeler, dans ses Études, « étroite, subtile, inconséquente, grossière, etc., etc., l'exégèse des rationalistes allemands, qui expliquent l'étoile des Mages par un fanal, la marche sur la mer par une natation habile, et la multiplication des pains par des magasins secrets ou des provisions apportées par tout le monde 4. » Oui, nous serions très-rassurés, disons-nous, si... nous ne le voyions pas tomber dans les mêmes grossièretés et expliquer, entre autres, cette même multiplication des cinq pains et des deux poissons par l'extrême frugalité de ces cinq mille hommes. « On crut naturellement, dit-il, voir en cela un miracle 5.» Puis tout est dit.

Si ce n'est pas là ce que Bayle appelle « tourner court et

^{4.} Voir la note de la page 432.

^{2.} Vie de Jésus, p. 266.

^{3.} Ibid., p. 267.

^{4.} Études, p. 145.

^{5.} Vie de Jésus, p. 498.

ne pas répondre, » c'est au moins ce que M. Renan vient d'appeler « un parti par trop commode. »

« UNE OBJECTION PLUS SPÉCIEUSE. » - N'oublions pas que nous avons une obligation bien plus sérieuse que celle de répondre au rationaliste panthéistique dont nous étalons les misères; c'est de répondre à l'avance à la grande hérésie rajeunie de Celse, qui, s'appuvant sur le spiritisme, viendra nous dire : « Guérisons tant que vous le voudrez : mais si le témoignage est pour vous si sacré, vovez les ex-voto d'Esculape, écoutez Spartianus vous racontant la guérison d'un aveugle-né, qui, après avoir touché l'empereur Adrien, se guérissait lui-même. Que devient ici votre thaumaturgie divine? » Nos principes ne nous obligent qu'au respect du témoignage. et nous leur obéissons en acceptant le nouveau fait; mais nos principes nous obligent arant tout à la méliance des dieux, et, lorsque nous y regardons attentivement, nous vovons que cette guérison, bien loin d'être spontanée comme la nôtre, est encore le résultat d'un de ces rêves somnambuliques des temples (somno monita). Nous voyons que c'est Isis qui a monté le coup de très-longue main , et qu'au lieu de faire intervenir son aveugle-né pormi les pauvres de la cité comme le nôtre, elle a grand soin de le choisir, entre mille, au fond de la Pannonie, et de l'amener dans cette Rome où personne ne le connaît, et où il v en avait tant d'autres. Des lors nous reconnaissons nos pélerins; nous comprenons pourquoi, dans la plupart de ces mains guérissantes figurées dans les ex-voto, on voyait se glisser entre le pouce et l'index ... UN SERPENT (a).

Done nona reconnaissons il une de ses finezars, et, tout en cryont au phénomène, nous ne devianous la trame. Il en est de même des attouchements guérisseurs des Marc-Auréle et des Vespasien, toujours prévenus en souge par une puissone qu'u... somate ses guérisons (b) et guérit très-facilienne à son benre cè à son sies. Cecl., bien loin d'être une infraction à non règles, en est au contraire à conséquence obligée.

(a) Voir, entre autres, dans l'Be du Tibre, l'es-cots de Tullinus, rapporté par Montfascon.
 (b) Vuir notre chépètre xvin, §§ 1 et 8, « Théurgie sacerdolale. »

2. - Exorcismes.

Mais voici le grand scandale, voici la partie la plus blessante de la thaumaturgie évangélique, c'est-à-dire les possessions et les exorcismes, et M. Benan n'est pas seul à se blesser. Hier enore, nous lisions dans une lettre de Clanming, (de Chauming, ce protestant si digne de ne pas l'êtrel) : « à crois que vous n'envisagez pas aussi sérieusement que moi la question de la personnification du mal... de neonnair iren de cette incarnation du mal dans les sécles modernes, et je ne trouve aucune explication qui me satisfasse de ce qui est dit de Satan dans l'histoire de notre Sauveur. Tont ce sujet est fort obseur; mais comme il n'entre pas dans l'essence du christianisme, Jy a longtemps que je ne m'en occupe plus 4."

Il est difficile de traiter plus cavalièrement une vérité qui fait au contraire l'esance du christianisme, et dont on n'ignore les preuves que parce qu'on rejette celles qui vous entourent; il est très-remarquable que tous les grands hérésiarques ou libres penseurs affirment avoir été déterminés par la même répugnance. On nous désait tout à l'heure: « Comment est-il possible de trouver, auprès du Sermon sur la montagne, des récits de possession, c'est-à-dire une croyance qui ferait aujourd'hui sourire de più figurantes de la société? » Done l'incréduité moderne fiuit comme elle a commencé.

Ainsi, voyex, les premières armes de Spinass sont tournées contre les démons, et Bayle le lui reproche comme une faiblesse; Fontenelle et Van Dale lui succèdent; Hume et Rousseau accusent de leurs premiers doutes le chapitre des pourceaux démoniées²; Hobbes en faisait attant. Depuis lors, en France et en Allemagne, tous les incroyants, si divisés sur fout le reste, ne s'entendent plus que sur ce point et disent, comme l'Encyclopédie: « Cette question est un abline insondable.»

T. V. - MAN, HIRE., IV.

^{4.} Channing, Sa Vie et ses Œurres, par Ch. de Rémusat, p. 281.
2. « Il y a dans l'Évangile, dissit Jean-Jacques, des faits qu'il n'est même pas possible de prendre au pied de la lettre sans renoncer au bon seus; tels sont, par exemple, ceux des possedes. Les vrais posseides sont les mérhants, la raison n'en reconnaitre januais d'autres d'éctres du Viceire savoyerd).

Il y a deux ans, les fameux Essays and Recriec en faissient l'excuse et l'argument principal de leur funcest thèse, etchez nous, c'est toujours l'argument que l'on tient en réserve pour en finir avec la foi. Quand on vous a dit: « Yous croyez donc aux démons et à l'enfer? » il semble qu'il ne reste plus rien à répondre, et trop souvent, il est vrai, les plus ferrés et les plus braves abandonnent immédiatement la partie.

Maintenant laissons parler M. Renan.

« Un des genres de guérison que Jésus opère le plus souvent, c'est l'exorcisme ou l'expulsion des démons. Il serait commode de dire que ce sont là des additions de disciples bien inférieurs à leur maître... Les quatre narrateurs de la vie de Jésus sont unanimes à la sujet, et Marc, interprète de l'apôtre Pierre, insiste tellement sur ce point que, si l'on traçait le caractère du Christ uniquement d'après son évangile, on se le représenterait comme un exorciste en possession de charmes d'une rare efficacité, comme un sorcier très-puissant qui fait peur et dont on aime à se débarrasser. Nous admettrons donc, sans hésiter, que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place dans la vie de Jésus... Jésus ne différait en rien sur ce point de ses compatriotes... Il croyait au diable, qu'il envisageait comme une sorte de génie du mal, et il s'imaginait, comme tout le monde, que les maladies nerveuses étaient l'effet des démons... Faut-il sacrifier à ce côté ingrat le côté sublime d'une telle vie? Gardons-nous-en 1... »

Que voulez-vous? « Notre-Seigneur n'a pu lire ni dans Lucrèce ni dans Hippocrate le fameux traité de la maladie sacrée ². »

M. Renan a raison; il reste bien prouvé que Jésus croyait bien fermement aux possessions, et que les théologiens, même

Vie de Jésus , p. 266.

^{2.} On fait bien de s'en tenir à l'indication de ce traité, car si Notre-Sei-gener avait ensoite le le Pronostic, il y edit trouvé si bien tout le contraire, que M. le docteur Littré s'est vu forcé d'en conclure « qu'Itipporrate avait sans doute changé de manière de voir entre les deux compositions. » (Yoir la page 232 de ce voi.)

catholiques, qui ont cru pouvoir éluder cette objection formidable en se rejetant sur « la nécessité, pour le Seigneur, de s'exprimer comme la foule, » ont fait preuve d'ignorance ou de coupable timidité.

Ne serait-ce pas, en effet, tomber dans un chaos de déraisonnement et ruiner l'Écriture de fond en comble, que d'admettre que la Sagesse éternelle ait voulu adresser la parole à des maladies, leur ait demandé leurs noms, ait discuté avec elles, leur ait imposé le silence, etc. ? Singulières fièvres, bien singulières manies auxquelles on demande leur nombre et qui répondent : « Légion ; » qui demandent du temps , qui conjurent, qui font leur soumission, et que l'on autorise à entrer dans un troupeau de pourceaux, qui, saisi de vertige à l'instant même, court se précipiter dans la mer. Voilà, il faut en convenir, une comédie bien compliquée et bien jouée, s'il n'y a là aucune réalité! mais, avant tout, voilà une condescendance aux préjugés populaires, d'autant plus coupable que Notre-Seigneur donne ce pouvoir comme une des pierres de touche de sa divinité. Aux menaces d'Hérode il répond : « Allez dire à ce renard qu'aujourd'hui et demain je chasse les démons et rends la santé aux malades 1, et que, dans trois jours, je suis consommé. » Qu'est-ce, en outre, que des maladies que l'on ne peut guérir que par la prière et le jeune du médecin 2 : auxquelles on ordonne de parler telle ou telle langue, et qui la parlent, de donner un signe de leur sortie, comme par

^{4.} Deux choses trib-distinctes, quoi qu'on en disc, comme aussi les possides et les lusatignes, hêpeux Caplece, est nêmis Caplece. Di peut dince the qu'il peut de la comme de la comme

^{2.} Saint Marc, ch. 1x, v. 16.—Voir encore saint Matthieu, ch. vIII, v. 28.

— Idem., ch. x, v. 4. — Saint Luc, ch. vI, v. 48. — Saint Marc, ch. III, v. 4. — Saint Jean, ch. xv, v. 24.

exemple de renverser une jarre d'eau placée à une certaine distance ¹, et qui la renversent, des maladies que les assistants voient sortir quelquefois sous telle ou telle forme ²? Qu'est-ee enfin que ces maladies qu'on envoyait sur-le-champ pour punir un grand coupable qui, à l'instant même, se voyait tellement lacéré et frappé, que le juge suspendait immédiatement l'épreuve ²?

Il y a peu d'années encore, c'était uniquement parair les supersitions de l'Église que l'on rangeait toutes ces choses; aujourd'hui, plus juste et plus farge, on veut bien reconnaître que l'Eglise n'avait rieu innové, et que, pendant ses coverismes de dix-luit s'ételes, elle n'a fait que suivre, pied à pied, les préceptes et les actes de son maître. Que les théologiens y prenuent done bien garde! qu'ils ne s'avisent plus de venir nous parler de vieilles méprises, de manières de parler, de fâcheuses pratiques, d'imprudents sourcenirs, ou de faire tout au plus une exception tout arbitraire en faveur des possessions évangéliques. Si l'Église s'est trompée, toutes les Écritures se sont trompées avec elle, et il n'y a plus de christinnisme.

Ils se troupaient aussi, ces Juifs et ces patens qui convenaient pariatiement de la chose en l'attribuant à Biélezébuth, prince des démons, ou qui dissient, comme Celse, que c'était par des mots secrets que Jésus avait dérobés à l'Egypte; ou, cemme l'épierien Lueien: a Tout le monde sait que co Syrien de Patestine, si habile pour ces sortes de guérisons (démoniaques), moyennant un salaire considérable, les renvoie en santé¹ » e

Le jour où la lumière sera faite sur ee point (et elle se fait), ee jour-la l'Évangile sera done bien vengé de tous les défis

Voir dans Josèphe un passage déjà cité.
 Ordinairement sous une forme animale.

^{3.} Voir notre tome I^{ee}, dernières pages sur l'exorcisme.

Lucien, le Menteur par inclination ou l'Incrédule, t. tv de ses Œutres, p. 192.

que l'on porte à ses esprits possesseurs, défis que l'on persiste cependant à croire inacceptables. Les théologiens, à leur tour, reprendront courage, renonceront à tous leurs subterfuges et s'assureront une fois de plus que toute la théodicée chrétienne repose sur l'existence de Satan; car, « pas de Satan, pas de Sauveur, » disait Voltaire, Alors on ne sera plus déconcerté d'entendre dire que Satan a tenté Notre-Seigneur, et que celui-ci a dit : « Retire-toi! »; qu'il a demandé à « cribler tous ses disciples, » mais que Jésus l'a fait tomber comme un éclair ; « qu'il avance, qu'il arrive, mais qu'on va le jeter dehors, foras : » car Jésus n'est venu dans sa chair que pour dépouiller les princes et les principautés de l'atmosphère, que pour arracher les cless de la mort au prince de ce monde, que pour déchirer le pacte qui nous liait à lui, chirographum. Saint Jean nous l'a dit en effet : « Jusqu'à lui, le monde était tout entier sous l'empire du Malin: » d'où nous pouvons conclure avec toute vérité que la crise de ce monde, opérée par l'Homme-Dieu, ne doit pas s'entendre d'autre chose que d'une dépossession universelle, cosmologique, humanitaire, comme tous les exorcismes que nous venons de citer ne sont que les dépossessions particulières des àmes et des corps, images et conséquences elles-mêmes de la dépossession des péchés et des passions.

Tout l'Évangile est cela, n'est que cela, ne sera jamais que cela! C'est la crize intermédiaire, entre la scène du serpent à la première page de la Bible, et la scène de l'Antechrist à la dernière. Et c'est précisément cela que l'on voudrait en retrancher!... Apparemment pour le réduire à zéro!

Catholiques indécis et prudents, tenez «vous donc pour bien et dûment avertis; lorsqu'on vous demande. dans l'intérêt des L'enagiles, cette légère concession sur un point trop blessant, sur un hors-d'œuvre qui révolte par trop la raison, répondez hardiment : Ce hors-d'ouvre est tout simplement le cœur, l'objet, le but final de ma foi; car Jésus est excristés avant tout, et la bonne naveréle, c'est le bulletin de sa victoire sur *Husatan* ¹ et sur tous les esprits possesseurs ². n

4. Husatan est le mot hébreu qui, dans l'Ancien Testament, signifie constamment l'adversaire du Christ.

2. Nous venous de dire que la lumière se faisait sur ce point; rien a fest plus visible, quoine le pros de l'armes exicuitique préfére encore, sur cette question des Exprits, la doctrine d'Épicure et de Lucien (a) à celle de l'ai-ton, le matérialisme exceptionnel des Suddevées juils aux pravies de Sauveur (b), les inconséquences et les ténèbres avouées de notre alfraisme moderne aux grandes et puissantes démonstrations de ces vieux maltres, les Paré, les Willis, les Fernel, les Hoffman, etc., à la logique démonologique désquels nous avons entende le decteur calineil lui - même finir par rendre un si respectueux hommage (c).
Soit, à chaque siédes ons goût.

Mais au moins serait-il sage de regarder parfois autour de soi, de consulter son baromètre scientifique, de noter pour le moins les signes du temps et de ne plus nous présenter commo jugée à tout jamais, comme ayant reçu le coup de grâce (d), comme étant devenue le partage des esprits les plus infimes, une doctrine dont le rajeunissement et les chances de retour no devraient pas échapper à la sagacité la plus modeste. Il serait juste de dire, et il serait au moins bon do savoir dans l'intérêt de son honneur, tout ce qui se passe autour de vous, de voir la marée qui monte et les prétendus novés qu'elle ramène sains et saufs. Il serait philosophique de convenir avec M. Littré de la très-grande importance, au point de vue historique, e de la grando et singulière manifestation spiritiquo, » dont les effets bouleversent tous nos préjugés et dont les adeptes commencent à remplir toutes nos villes. Il serait enfin de toute nécessité de savoir, et de toute justice d'écouter, non pas, puisqu'on les compte pour rien, ces trois millions d'hommes sensés qui se proclament témoins et convaincus, mais ce nombre toujours croissant de déserteurs scientifiques qui, dans le camp médical surtout, s'inclinent devant cette vérité objet de tant de scandale. On le sait, ce ne sont pas les moins habiles, les moins célèbres, les moins puissants. Et patience l le jour où, rassurés par leur nombre, appuyés sur des faits plus éclatants encore, aidés par une opinion publique plus décidée, ils oseront couper la parole à leurs censeurs vieillis d'aujourd'bui, ce jour-là, malgré les nouveaux dangers qui nous menaceront, malgré la nouvelle et puissante hérésie qui cherchera à détourner cette grando vérité au profit d'une grando erreur (e), ce jour-là, tout se trouvera éclairci comme par enchantement, et

 ⁽a) « Il n'y avait, dit Bayle, que les épicariens et les cyniques qui ne crussent pas aux Esprits. » (Art. Érocuag.)

⁽⁸⁾ Les Sadducéens de croyaient ei sux anges, ni sux démons, ni sux âmes.» (Saint Luc.) (c) Voir notre tons 1, p. 177,

⁽d) Moury, Magie, p. 304.

⁽e) Voir plus haut.

tout en rougissant, juaque dans le blanc des yeux, des coups de grice si légèrement donné à une close qui en entraîne tant d'autres, on sorier comme d'un rive, et force sera de condamner... aux flammes les neuf dixièmes pour le moins de ce qui s'es impetincé depuis deux sécles. Nous ne craigonne pas de le prophétier bien haut ce sancer us anticexts cet tracts BROST À ALCHER LE FEE LES PREXILES, et qui y poussend soigneusment les produits de leur creux, pour que leur postérile les ignore.

5. - Résurrections.

Il ne faut pas que la triste polémique de circonstance à laquelle nous condamne notre programme nous fasse perdre de vue le grand but que nous poursuivons dans cette cinquième partie. Il ne s'agit plus pour nous uniquement d'un critère entre le thaumaturgisme païen et le nôtre, mais bien de celui qui doit séparer, pour nous, l'action purement, absolument divine, de toute action purement angélique. Nous avons établi avec Clarke que nous ne connaissions pas les limites de celle-ci; assurément, tous les grands miracles qui précèdent nous offrent un luxe de puissance et de bonté qui ne semble pas pouvoir se passer de la coopération du Créateur; mais enfin le sceptique qui ne partage pas notre foi et qui ne s'est pas encore rendu à l'infaillibilité de la parole de Jésus aura le droit de nous demander pourquoi ce Jésus n'aurait pas été lui-même dans une sorte d'illusion sur la nature de l'esprit auquel il faisait profession d'obéir. Si les mauvais esprits eux-mêmes, si ceux « qu'on appelle encore vertus des cieux, à cause de leur origine, et qui conservent, nous dit Bossuet, toute leur force comme un débris de leur effroyable naufrage 1, » peuvent remuer ce monde comme une boule 2, qui nous dit que les grands prodiges ci-dessus relatés n'aient

^{4.} Élévation V.

^{2.} Id., Sermon sur les démons.

pas été proportionnellement plus faciles aux anges dispensateurs de la loi $^{\rm t}$?

Tàchons donc de franchir ces limites, et cherchons quelque signe plus infaillible et plus déterminant.

En relisant cette solennelle nomenclature de prodiges : «Allez dire à Lean: Les boiteur marchent, les aveugles voient, les lépreux sont guéris, les démons sont chassés, etc., » un mot vient nous frapper comme la foudre, car c'est un de ces mots que l'on corit avoir mal lus, mal compris, ou qui semblent avoir été intercalés par mégarde. Ce mot, le voici : « ET LES MORTS RESSICIENT. »

Qu'est-ce à dire? et sommes-nous bien sûr de nos yeux? Oui, car ce mot, nous le retouvons partout : Allez, guérissez les malades, chassez les démons, ressuscritz les wors; e ou bien encore: « On reconnaîtra les croyants, en ce qu'is guérinot les lépreux, chasseront les démons, ressuscritz non les propositions de supposer une méprise, et cependant!... ressuscritz donner un démenti à la mort, lui infliger un affront, arracher de force une victime au tyran le plus obé de l'humanité, se moquer pour ainsi dire de celui que l'Écriture appelle » le grand empereur de la mort, zyywra vo sevatou | « A qui donc est-ce possible, si ce n'est à l'auteur même de la vie? Seul îl le peut, car dans cette grande encyclopédie de fais merveilleux et surhumains que nous venons de consulter nous n'avons pas encore vu poindre une prétention sembable : ... ressenzire l'...

El voilà que dans le livre, grand par excellence, on nous l'accordera bien, voilà que ce mol, ce fait, soc faits sont jetés là comme par hassard, et que l'on ne semble tenir nullement à les distinguer de tous les autres! Ce miracle transcendant, ce miracle inoui jusque-là, le narrateur évangélique le
place tout naivement à côté de ces mêmes exorcismes dont la
petitesse nous révolte et fait rejeter les Évangliels 10 ndirait

^{1.} Voir plus haut.

que pour lui c'est tout un. Décidément le mensonge est plus habile que cela, et seul il s'entend à placer dans tout leur jour les faits qui fui font le plus d'honneur. Admirez la simplicité de ce simple sommaire et trouvez-y, si vous le pouvez, l'ombre d'un calcul, d'un savoir-faire, bien mieux, l'ombre d'un saroir-dire!

« Lazare est malade à Búthanie, pendant que lévas émit à Bútharaba (à quinze stades de Jérusalem). Les soures de Lazare font avertir Jésus, qui répond : « Cette maladin ne se terminera pas par la mort, mois par la gloire de Dieu. » Néamonis il resse à Bétharaba deux jours encore, après tesquels il dit à ses disciples : « Noure ami dort, allons le réveiller. — S'il dort, répondent cent-ci, il est sauvé. — Non, Lazare est mort, et je me réjouis dans l'intérêt de votre foi de ce que je n'y étais pars, allons. » la arrivent et rouvent Lazare depais quater jours au tombeux. « Ségneur, dit Marthe, si vous ce que vous demanderve à Dieu, il vous le donners. — Marthe, on frère ressusciera. — Seigneur, je sais bien qu'il ressuscitera au dérnier lour.

Maintenant écoutez la réponse de l'Homme-Dieu :

- « Warthe, JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE, le crois-tu-1?

 le crois, Seigener, que vous éles le Christ, ils de Dieu, » Alors
 Jésus frémit dans son esprit et se troubla lai-méme-1, tout en marchant vers le sépulere. Chemin faisant, quelques-uns se dissient ;
 « Comment lui, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-ed, ne pouvail-el pas
 empécher son ami de mourir? » Cependant on arrive au monument.
 « Enlevez la pièrre? dit Jésus, » Mais, Seigneur, reprend Marthe,
 il est là depuis quatre jours, la putréfaction est commencée. —
 Marthe, ne vous ai-je pas dit que, si vous croriçet, vous verriet a l'
- lci, le syriaque dit: « Je suis la consolation et la vie, » car c'est ainsi que l'on appelait la résurrection. Effectivement, toutes les consolations se concentrent en une seule.
- 2. Les commentateurs se sont beaucoup ingéniés à expliquer ce trouble; quant à nous, il nous parait signifier tout simplement un attendrissement. Cela nous parait résulter du premier membre de la phrase : « Jésus les voyant tous pleurer, » et du verset 35, « et il pleurs, » non pas de douleur, puisqu'il allait ressusciter son ami, mais d'émotion devant tant de larmes.

gloire de Dieu 7 » On lève la pierre; Jésus, levant les yeux su ciel, s'écrie: » Pêro, je vous remercié de ce que vous «m'erac zesué», et et ayant dit cela, il s'écria d'une voix forte : « Lazans, sontra punoss t » le Et aussibit celui qu'était met sortit, ayant les piedes et les missi liés de et la face couverte de son susire. « Pébarrassez-le et laissez-le aller, » et dit l'ésus. Et beaucoup des Julis qui avaient vu cruent en lui, et quelques-uns allèrent trouver les Pharisiens, qui se dirent : « Qn'Au-Cous-nous Paulle? »

Mais ne rompons pas la chaîne. Nous venons de voir la liaison avec l'aveugle-né; voyons maintenant l'histoire reprenant tranquillement et sans réflexions au chapitre xii le journal de ses prodiges.

a 16sus, six jours avant la Păque, revint à Béthanie, où il avait ressuscité Lazare; on lui fit à souper, et Lazare était un des convives... Les Julis étaient accourus en grande foule, non plus à cause de 16sus, mais à cause de Lazare, qu'ils voulaient faire mourir, parce que beaucoup croyaient à 16sus à cause de Jui, »

Puis tout est dit et l'on passe à autre chose. Oue de simplicité, que de naturel dans un aussi formidable récit! Si le cachet de la vérité historique n'est pas dans ce style et dans cette méthode, où donc faudra-t-il le chercher? « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, » a dit J.-J. Rousseau, tout en déclarant les miracles inventés. Quel métier que celui de la critique incrovante ne pouvant avancer un seul mot sans le contredire à l'instant! Quant à nous, comme on n'invente pas davantage une scène comme celle de la fille de Jaïr ou celle du jeune ressuscité de Naïm, nous voici désormais rassuré sur la vérité historique des résurrections d'Élie et d'Élisée : l'auteur de la vie pouvant seul la rappeler, nous sommes certain, pour la première fois absolument certain, que le poigt de dieu est ici, et qu'il sera partout où le même thaumaturge nous affirmera son action. Cette fois-ci c'est la mort « qui frémit et qui se trouble » dans l'attente du grand coup qui va l'achever tout à l'heure.

NOTE I.— « LAZABE EXPLIÇIÉ PAR M. BENAN.» — Pourquoi nous fuel·ll maineman film seuccider à une parrielle histoire la legisle histoire la legisle créée par M. Renan dans le but de la détraire, si en n'est parce que cette légende est apels tout plus consolaine encore que le réci divin, en eq elle les confirme avec plus de force que jamuis? Uno opposition réduito à cet excès d'impuissance démontre tout ce qu'elle touche.

M. Renan commence donc par poser ces principes en fait de résurrection : ils sont des plus élémentaires : « Que demain, dit-il, un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discutées (quelque diplôme sans donte?), qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, quo ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tont le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Si dans de telles conditions la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise... Cependant, comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, aur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissuit, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits sarnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que le miracle ne s'est jamais passé dans ces conditions-là ? » (Introd., p. 54 et 53.)

Comment M. Renam ne s'aperçuis-il pus qu'en vertu des principes qui bit on fair rigier la permière reisserrection, bien qu'elle ne lissisté prire à ascuss doute, chaque vivanta unait le même druit de réclumer pour lissel son mont ressuezié, et qui réduirait pérciément les conditions du miracle à celle imposée par M. Bablant (qi): « Un miracle pour être accepté des avants ne doit jamais être oppeé aux lois de la nature? » M. Banan en faisant ressuecire fout le monde, sarant levé toutes ces dificultés. Il a donc oublé tout le monde, au le sais tiu à même de vant le priez trade un Suvereur par l'écrele lui demandant un miracle? « Avec son tact ordinaire lésus refrance, di M. Renam. « Il se grade lième de s'égerre dans ou rounde nième, de l'aper de la comment de la

Mais alors comment, avec le caractère sublime que M. Benan prête à Jésus, comment peut-il donc expliquer le miracle singulier de Béthanie?

(a) Voir APP. COMPL. du t. I. p. 105.

Lo voici : « Les amis de Jésus, fatiqués du mauvais accueil fait au royaume de Dieu, désiraient un grand miracle qui frappat vivement l'incrédulité. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem dut paraitre ce qu'il y avait de plus convaincant... La conscience de Jésus avait perdu quelque chose de sa limpidité primordialo... Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus... Il obéissait au torrent,... il subissait les miracles;... mais en raison du tour de la narration de Joan, nous pensons qu'il se passa à Béthanie ou gour снояе qui fut regardé comme une résurrection... La famillo de Béthanie put être amenée presque sans s'en donter à l'acte impertant que l'on désirait... Il semble que Lazare était malade; ... pout-êtro, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandolettes comme un mort et onfermer dans un tombeau de famille... L'émotion de Jésus près du tombeau do cet ami qu'il crovait mort put être prise pour le frémis-ement qui accompagne les miracles... Il désira voir eucore une fois colui qu'il avait aimé... Et la pierre avant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cotte apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme uno résurrection. Intimement persuadés que Jésus était thaumaturge, Lazaro et ses deux sœurs purent aider un de ses miracles à s'exécuter... Quant à Jesus, il n'était plus maître de modérer l'avidité de la foule... D'ailleurs la mort allait dans quelques jours l'arracher aux dures nécessités d'un rôle qui chaque jour devenait plus exigeant, plus difficile à soutenir » (p. 359 à 363).

Nous ne pensons pas que l'honneur du criticisme moderne puisse résister bien longtemps à une pareille débauche d'anticriticisme et de contradictions. Comment l'et juge si sévore qui gourmande tous ses confrères sur leur mutilation des textes, qui leur dénie tour à tour, avec raison, le droit de nier on d'interpréter l'histoire « au gré de leurs mesquines susceptibilités (a), » le voici, qui, à force de quelque chose, de parait, de peutétre, etc., parvient à coudre quelque chose qui nous présente Lazare, malade et pleuré de tout le pays, comme un rusé compère ? Rusé compère en effet, qui, aidé par deux sœurs, effrontées coquines, se serait amusé à se claquemurer pendant quatre jours sous ces bandelettes et sous cetto pierre énormo, uniquement pour jouer une résurrection !... Et notez-le bien, ils ne doutaient pas de la thaumaturgie de Jésus... Alors ils ne voulaient donc que l'aider?... Ailleurs, toutefois, car il est bon d'avoir plusieurs cordes à son arc. « ce sera la joie de revoir son maître qui ramènera Lazare à la vie. » Mais alors, il ne jouait donc pas la comédie? Quant à Jésus, il ne paraissait pas avoir trempé dans la comédie, puisqu'il « frémit d'émotion, ot que cette émotion accrédite le miraclo. » Et rependant sa mauvaise foi est évidonte, puisqu'il subit le miracle et que sa mort prochaine pouvait seule le consoler do cette dure nécessité1... Sa mort prochaine!... Mais on vient de nous dire que lo miracle n'avait d'autre but que d'amener un triompho éclatant !... Qui donc trompe-t-on ici, sinon lo lecteur tout seul qui n'en peut mais, et no sit plas rien distinguer entro ces consciences plas ou moins limpides d'imposteurs qui s'aufact tout en se cryont lianumaterges l....

Encore une fois merci, car autant de lecteurs taté soit peu raisonanais du livre do M. Renna, et autant de conservir, sionn à la veirifs de richi et aprili lique, au noins à la solidité de ses assisses et à l'intensité de sa force de résistance.

NOTE II. - « UNE RÉSURRECTION PAIENNE. » - Rentrons pour un moment encore et pour la dernière fois dans notre ligne de collationnements, et demandous à l'antiquité ne fût-ce qu'un seul exemple de résurrection. On nous pardonnora en effet de demander à Esculape quelque prouve de cette habitude de resurrections qui lui devint si funeste, puisqu'elle le fit foudroyer par Apollon sur la demande do Pluton, jaloux du dépeuplement de son empire. Ou nous pardonnera d'avoir fini par tourner le dus à un dieu de la méderine, assez malhabile pour ne pas s'être assuré d'un seul témoin on historien sérieux. D'autres en ont eu. Voici par exemple Hérodote, le père do l'histoire, qui nous raconte, mais sans le garantir autrement, que « les prêtres égyptieus lui affirméront que Rhamsinite, un de leurs rois, était descendu aux enfers, qu'il y avait joué aux des avec Cérès, et qu'aprés avoir tantôt perdu, tantôt gagné, il avait fiui par revenir sur la terre, y rapportant une serviette brodée en or, dont la déesse lui avait fait présent ; à propos de quoi les Égyptiens instituèrent une fête que lui , llérodote , vit oncore célébrer do son temps (a). »

Cette fois il paruit fort possible que le roi, dout personne ne garantit la l'impidité do conscionce, ait été peut-être un peu aidé par celle de ses ontours, qui ne sont pas forcés de l'avoir cru thaumaturge. Ce fait ne compte donc pas. Mais plus tard on nous en objectera un autre, que l'on dirait calqué sur l'épisode de la fille de Jair, et dont on s'est serve plus d'une fois avec succès ; c'est colui d'Apollonius de Tvano. L'ordre historique nous forçant de renvoyer à notre troisième Mémoire la discussion sur ce personnage; contentous - nous de dire que puisqu'on attribue ses grands talents thaumaturgiques au sejour qu'il avait fait chez les brachmanes, « nos maîtres, prétend-ou , en fait de prestiges de ce geure, » nous avous dû chercher parmi ces derniers, et tout spécialement dans ceux de leurs livres sacrés que l'on n'a pas craint de nous donner commo dépassant, en poésie et même trop souvont en sagesse, toutes leurs procenances juives bibliques. Or, voici ce que nous avons tronyé de plus clair et de plus formel en fait de résurrection; le fait est emprunté au chapitre xc du 10º livre du Bhagava-Pourand : « Un jour, dans la ville de D-àraka, tous les Yallavas étaient rassemblés, là aussi vint s'asseoir Ardjounà. Or, un brahme per-lit les fils qu'il aimait, « O roi des Yádavas! s'écria-t-il, écoute mes paroles. Si mes fils sont morts, ó souvorain! c'est le résultat de tes péchés. » Ardjouna, l'intercompant, lui dit :

(e) Hérodote, l, II. — Euterpe, 321,

« N'y a-t-il denc ici aucune famille qui ait pu préserver tes fils de la mort? Maintenant, ò brahmå l écoute, je te fais une premesse; si tes fils ne sont pas rappelés à la vie, que je meure mei-même! » Alors lo brahme demanda à son tour: « Qui es-tu, ô Kchâtrya ? es-tu denc plus grand que Balarâma, que Pradjoumna? serais-tu Krichna Axirouddha? Ceux-la, oui, pourraient remettre mes fils en santé, mais d'autres, il n'en existe pas, è frère la Alors, le prince Ardjoună lui expliqua sa pensée: « Je ne suis point un Yadâyan, je ne suis pas non plus Krichna; je suis celui qui tient en main l'arc Gandivà. » Là-dessus, Ardjounà se rendit dans la demeure du brahmane, et fit de sa maisen comme une cage hérissée de ses flèches, puis il y fit une porte. Alors il étendit son arc sur l'enfant, et, songeant à Civa, concentra ses pensées sur ce dieu; mais la femme du brahme vint lui dire humblement : «Arrète, à Kchâtrya, roi de la terre l dès en naissant, cet enfant qui est mort-né (il a dit qu'il avait perdu les fils qu'il aimait) nous a causé de la doulour; pourquoi donc le rappellerais-tu à la vie ? » Et Ardjound, qui n'en ramenait pas un à la vie, s'étonnait en lui-même. Il eut denc regret de son entreprise. Certes , il en fut profondément affligé. Le brahmane furioux se mit à l'injurier dans son mécontentement : « O pervers l qu'es - tu venu faire ici? O hemme impuissant l le jour est passé. Comment ai-je pu espérer que quelque autre me les sauverait? Qui peut, si ce n'est Krichna (Vichneuan quatre bras), les rappeler à la vie? Aujeurd'hui ta promesse n'a eu aucun effet. Peurquoi m'as-tu empêché de les porter sur le bûcher funébre? » Le prince dit : « Je ferai disparsitre ta peine, j'irai moi-même au ciel chorcher tes enfants et je te les apporterai. » Alers, Ardjouna monta au ciel tout attristé, en proie à une grande inquiétude. En vain parcourut-il tout le ciel, nolle part il no vit les enfants qu'il cherchait. Ardiounà avait l'âme en proje à de vives inquiétudes; mais Hari (Krichnà) lui demanda alors de lui bien expliquer toutes les circonstances do son entreprise; à quoi celui-ci répondit : « l'ai fait avec des flèches une cage an milien de laquelle l'ai introduit la femme du brahmano; l'enfant était mort-né, je l'ai reconnu, et je ne sais qui pourra le ressusciter. Mei-même je snis allé partout dans le ciel, et je n'ai vu ces enfants nulle part. - Ils sont tous là avec moi, » répondit Krichna; et Ardjoună dit : « Je ne les vois pas. » Alers Hari délia le disque Soudracana, et aussitôt dix millions de seleils enillèrent, sortant du monde de Yama (le dieu de la mort); ils arrivèrent ensemble sur un char dans les eaux. Là. Krichna traça deux routes, et tous deux, assis de front sur le char, ils quittèrent le monde de Bali (l'enfer) pour aller là eù habite Vichnou sous sa propro forme éclatante. Lo dieu aux quatre bras, Vichnou, et le serpent Cécha qui lui sert de siège, étaient là tous les deux. Mettant pied à terre, ils vinrent saluer ces deux êtres divins. La ferme seus laquelle le prince des Yàdavas et Ardjoună virent le Seigneur, il serait impossible de la décrire; ils virent les mille têtes aplaties du serpent Cécha, les mille fronts sur lesquels rayonnent des pierreries qui lancent le seu. On ne peut peindre la serme véritable du Seigneur; ils l'aderèrent, et alers Krichnå eut une entrevue avec les doux Êtres divins. La propre ferme de Hari fit entendre elle-même ces paroles: « Yous avez vous-même obtenu la manifestation de vos propres personnes. Si j'avais tout à l'houre enlecé les enfants du brahmane, c'était pour avoir l'occasion de voir Nara et Nărayana (Ardjound et Vichnou). Maintenant,... le ciel est vide par votre absence, venez vite, ne tardez pas plus longtennes sur la terre.»

Ces enfants qu'il avait pris dans le ciel de la main du Seigneur, le prince des Yâdavas les ommena, il les rendit au brahmane leur père, effaçant ainsi le chagrin de tous.

Voils certes une résurrection hien compliquée, et l'on comprend qu'on ne les recommence pas tous les jours. De tels voyages et l'éclosion de diz mille soleils pour retrouver deux enfants, tout simplement volés et caedés par co Krichná que l'on nous a donné si longtemps pour le prédécesseur copie par legas: franchement co sont là de bien grands moyens pour peu de chose.

En temps et lieu nous nous garderons bien d'oublier que ce sont là les maltres du grand Apolloniua, le rival, dit-on, de celui qui rendit à moins de frais Lazare à la vie.

§ V

Dernier accomplissement des prophéties. - Trahison et passion.

1. - Prophéties antérieures à Jésus.

Il était écrit depuis des siècles :

« Celul qui était des miens, à qui je me fiais, qui mangacit à ma table, s'est éleve coutre moi ! — Les frayeurs de la mort m'ont sisi, la crainte et le tremblement m'ont surpris! . — Le Christ du Sèlgour, qui était le souffle de norte bouche, a été pris dans lerrs flèts! . — D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains? Paí été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m'aiment.* — Il a déf mené à la mort comme un agneau... Il n'a point ouvert la bouche! — Nous l'avois regardé comme un homme frappé de lèpre... Il tendra la joue à colt qui le frappera; il sera rassaéle de lèpre... Il tendra la joue à colt qui le frappera; il sera rassaéle.

4. Ps., ch. xL, v. 40. — 2. Ibid., ch. Liv, v. 4, 5. — 3. Lament., ch. iv, v. 20. — 4. Zacharie, ch. xIII, v. 6. — 5. Isaïe, ch. LIII, v. 7.

d'opprobres 1... - Je n'ai pas détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de erachats 2. - Il s'est véritablement chargé de nos maladies et il a porté nos douleurs. C'est pour nos iniquités qu'il a été percé de plaies 3. - Ils poseront alors trente pièces d'argent pour ma rancon 4. - Ils partagent mes vétements et jettent ma robe au sort s. - Les douleurs de la mort m'ont environné; et la terre s'est émue, et les fondements des montagnes ont été secoués . -En ce jour-là, le soleil se couchera à midi, et je couvrirai la terre de ténèbres 7. - Encore un peu, l'ébranlerai le ciel et la terre, et le Désiré de toutes les nations viendra *. - 11 a mis, disent-ils, son espérance au Seigneur; qu'il le sauve donc, s'il est vrai qu'il l'aime 9. - Mon Dieu! mon Dieu! nourquoi m'avez-vous abandonné? Pour nonrriture ils m'ont donné du fiel, et pour breuvage du vinaigre 10, -Mon Dieu! ils m'ont jeté dans une fosse pour m'ôter la vie, et ils ont roulé une pierre pour m'y renfermer 11. - Je me suis couché et endormi, et je me réveille tranquillement 13. - Car il nous rendra la vie après deux jours, et le troisième il nous ressuscitera 13. - 0 mort! je serai ta mort; ô enfer! je serai ta rujne 14. - Je prêchcrai en ce iour la liberté aux captifs, et je délivrerai ceux qui sont dans les chaînes 15. - Je distribuerai les dépouilles des forts, et l'effacerai en un jour l'iniquité de cette terre 16. - Si vous le savez, quel est son nom, quel est le nom de son fils, qui est monté au ciel et qui en descendra 17? n

Prophéties de Jésus sur lui-m'eue.

Jésus, prenant à part les douze apôtres, leur dit :

α Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été prédit va s'accomplir, le Fils de l'homne va être livré aux gentils, et traité avec dérision 16. — Je vous le dis, en vérité, l'un de vous me trahira; mais malheur à celui qui trahira le Fils de l'homme 15.—Il va le livrer aux

^{1.} Isale, ch. m., v. 4, 30, 61. -2. Ibid. -3. Ibid., v. 3 et saiv. -4. Zach., v. 41, 24, 35. -5. P_{X} xx, v. 71 et saiv. -6. P_{X} xx, v. v. 7 et saiv. -7. Amos, ch. vm, v. 8 et saiv. -8. Aggive, ch. m., v. 7, 8, 31. -9. P_{X} xx, v. et saiv. -6. P_{X} xx, v. v. 7, 22. -61, L amond, ch. vm, v. 55. -12. P_{Y} xm, v. 6. -13. Obs. ch. vi, v. 3, 6. -45. M xm, v. 6. 6. 5. Isale, ch. xx, v. 4. 6. Z. Calcine, ch. m., v. 8, -17. P roverb, xxx, v. 6 et saiv. -18. Luc, ch. xxm, y. v. 31, 32. -19. Sain Mathiae v. 6. xxx, v. 6.

princes des prêtres, pour qu'ils le fouettent et qu'ils le crucifient 1. - Mais quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je suis celui qui est 2. - Car, de même que Molse éleva le serpent d'airain dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut 3, - Mais détruisez ce temple, et je le rebătirai en trois jours 4. - Car j'ai le pouvoir de guitter ma vie et de la reprendre t. -- Cette race mauvaise et adultère demande un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas, car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre 6. Mais quand ils verraient un mort ressusciter, ils ne le croiraient pas. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, mais encore un peu de temps et vous me reverrez. Et après que je serai ressuscité, je me rendrai avec vous en Galilée 7. - Car le prince de ce monde va être chassé, et quand j'aurai été élevé au ciel, je tirerai tout à moi. Quant à vous, ils vous fouetteront, ils vous feront mourir. Mais ayez confiance, allez, enseignez toutes les nations; ceux qui croiront chasseront les démons, guériront les malades, ressusciteront les morts et feront encore de plus grandes choses que moi 8, »

Tout marche done parfaitement d'accord jusqu'ici, les anciennes prophéties qui ont tout vu, et les nouvelles qui semblent se formuler sur les anciennes. Tout ce que les prophètes ont prédit de lui, Jésus le prédit à son tour sur lui-même, et comme cette dernière clairvoyance pourrait à la rigueur dépendre de la première, il faut maintenant que les faits viennent leur servir de contrôle à toutes deux, et que la bonne nouvelle (l'Evangiel) soit la réalisation littérale de la bonne engrérance. Un seul trait important de l'histoire manquant aux prophéties, une seule prophétie importante manquant à l'histoire, et tout serait compromis. Voyons donc s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'histoire puisse nattre de l'idée et que les héros de toutes les léganés parviennent

Saint Matthieu, ch. xx, v. 48. — 2. Saint Jean, ch. viii, v. 28. —
 Id., ch. iii, v. 45, 45. — 6. Id., ch. ii, v. 49. — 5. Id., ch. x, v. 47. —

Saint Matthieu, ch. x11, v. 39, 40. — 7. Saint Luc, ch. xv1, v. 34. —
 Saint Matthieu, ch. xxxv1, v. 32.

toujours à arranger leur vie sur les traditions qui les concernent. \circ

3. - Accomplissement des prophéties. - Consommation du déjuide.

Nous avons déjà vu qu'il n'était pas très-fucile au Sauveur de se fuire nattre à Bethléem, à l'époque annoncée par Jacob, à la semaine annoncée par Daniel, de faire surgir son étoile, de faire rermbler Rome sur le Roi qui allait nattre, de se faire poursaivre par Hérode, de se faire revoyer en Égypte, de se donner, tout enfant, une telle autorité de doctrine et de sagesse qu'elle fermât la bouche à tous les docteurs, ct, enfin, de guérir les aveugles-nés et de ressuscier les morts tout exprés nour accompiir les Écritures.

Mais quelle habileté ne va-t-il pas lui falloir maintenant pour réaliser ce qui va suivre! Écoutons et pesons quelquesunes des paroles du témoin bien-aimé dont on nous accordera tout à l'heure, après bien des contestations, l'identité testimoniale.

Ch. xm. — « Jésus, sachant que son heure était venue de passer à son père,... continua à ainer ceux qu'il aimait dans le montle... Et pendant la cène son esprit se troubla et il dit : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. »... Et après que Judas Iscariote eut mangé une bouchée, Satan entra en tui ', et léssa lui dit : « Ce que tu

4. Après quelques minutes de réfections sérieuses sur ce mot, avec cette bouchee Satun etra en lui, » ao compendrait tous ces possédes du nopeu àgu attribuant leur possession à tel ou tel aliment pris, à telle ou telle fleur respirée, éct. On comprendrait tous se savaillaires magnétiques transmettau une influence. On comprend recove les Baraillac, les Chatel, les Jocques Colement Et humient, « – meben attribuntait l'invasión de leur fois fantique à quelque chose qui, après avoir voltigé autour d'eux, jeur avair post sur la Deférre, p. 13, 10, on comprendrait soil men pourque la science métione, cherc clant à non tour l'explication du problème, s'imagine l'avoir rencontes dans ce quelque chose de matérier et de fou qui voltigé quatour de nous; ce missune de la folie qui resut, qui connaît, et qui solutiure propre counté à nou four l'explication de problème, s'imagine l'avoir rencontes dans ce quelque chose de matérier et de fou qui voltigé quatour de nous; ce missune de la folie qui resut, qui connaît, et qui solutiure au propre counté à ta nôte; (Voir Brierre de Boismont, Marchal de Catri), etc., etc.;

as à faire, fais-le vite (v. 27),... v D Iodas sortii sur-le-champ, et il éait mui (v. 30), et aucun des assistants ne comprenait (v. 20),...
— Quand Iodas fut sorti, Jéoss dit: « Chers enfants (filidi); je n'à plus que peu de moments à passer avec vous... mais où je vais, vous ne pouvez venir avec moi (v. 33). — Seignen; no allet-vous donc l'di Fierre; je donnerai ma vie pour vous... — Pierre, Fierre, avant que le coq cit chandé, um n'auras rendi frist fois (v. 38), avant que le coq cit chandé, um n'auras rendi frist fois (v. 38).

Ch. xv. — a Que votre cour ne se trouble pas... Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon pêrc... Pe vais vous préparte le lieu, et lorsque je l'auraï préparfe, je reviendrai et je vous prendrai avec moi afin que... où je suis, vous y soyet avec moi (v. 1, 2, 3). — le suis la voie, la vérité, la vie... le ne vous laisserai pas orphelins (v. 6, 18). — le vous laisse ma pais; ne vous troublez pas ; si vous m'simier, vous vous rejoinire de ce que je vais à mon pre (v. 28). Le vous discela avant que cela arrive, afin que vous y croyier quand cela arrivera (v. 29). le ne vous diris plus beaucoup de choses, car vout ce pauce y sovous que manur, et le moment est venu où il doit être uns pennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être uns pennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être uns pennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être uns pennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être uns pennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être un sennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être un sennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être un sennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être un sennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être un sennos (suchertura rouse); l'a component est venu où il doit être un component est venu où il doit estre un cou

EGREDIRTUR FORAS, MIS DERIOAS, BUTERMENT d'IL evicaire d'Aurais BONNE NOUVELLE! puisqu'elle permet à toutes les autres d'arriver, et quelles autres!... Communication du ciel et de la terre, et réunion future dans un même lèu! — puis, en attendant, retour et appartitions annonées, — la trasséchées à la seule peusée du bonheur des regrettés, — rax solemmellement promise, c'est-à-dire un miracle psychologique jusqu'alors inconnu du monde, et qui seul entre tous les miracles reste pour tous les croyants d'expérience intime et journalière!

Vous demandez un miracle; trouvez-en un plus grand, plus instantanément et plus continuellement réalisé et réalisable que ce dernier!

Pour tant de biens, une seule condition est nécessaire, et il la pose au verset 1 du chapitre suivant : « Je suis la vraie

voir aussi notre tome I, p. 499); phrases bien ténébreuses sans doute, mais que nous avons proposé d'éclaireir en substituant quelqu'en à quelque chose.

^{1.} Jean, ch. XII, v. 31.

vigne, êt toute branche qui ne tient pas au trone ne pout rien produire. » Or, le cep, 'beus vous le dit, c'est lui et nécessairement ses disciples, c'est-à-dire l'Église qu'ils vont fonder, et dont il disciples, c'est-à-dire l'Église (qu'ils vont fonder, et dont il disciples, c'est-à-dire l'Église out in écoute pas l'Église soit à vos yeux comme un paien. » Done, spirites modernes, yous qui nous proposez ces mêmes biens de réunien, de communion, de communion, de communion, et communion et de l'église d'onsien a vos obnesses, dites, nr. croyez-vous tenir au cer 1º a

Ch. Nr. — « le vous dis tout ceci afin que ma jole soit en vous, et que cette joie soit parfaite (v. 13). — Mon grand précepte, c'est que vous vous ainiez comme je vous ai ai mirés (v. 12). — Mais si le monde m'à perséculé, il vous perséculera aussi (v. 30). Et s'il vous hait, vous savez qu'il m'à hai avant vous (v. 18). — le vous enverrai le Paraclet, esprit de vérité qui procède du pire (v. 26). «

Ch. xv. — « Et ses disciples lui dirent : « Yous parler à présent sans paraboles; maintenant nous vyons bien que vous savez tout et qu'il est inutile de vous interroger. — Yous le croyez? reprit Jésus; et bien, voici maintenant l'heure à laquelle vous allez vous disperser, rentrer chez vous et me laisser seut. Courage, vous serze opprimés par le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Ch. xu et xuu. — « Après avoir ainsi parlé, lésus leva les yeux au ci et dit : « Père, l'heure approche, glorife to nils, afin qu'il te glorifie. Je te prie pour que ceux que tu m'as donnés, et ceux qui su elur parole croiront en moi, ne fassent qu'un, comme nous le faisons nous-mêms (v. 23). Pire, je reux que ceux que tu m'as donnés soient oi je serai afin qu'ils voient ma clarté (v. 24).

La réunion qu'il promettait à ses disciples, il ne la demande pas à son Père, il l'exige, et il est en droit, en raison de cette parole : « Il fera la velonté de ceux qui l'aiment. » Voità pourquoi, comme le font les paiens, nous ne devons pas pleurer ceux qui dorment, puisque nous avons aussi le droit de dire : « » de veux arriver auprès d'eux. »

^{4.} Yoir Introd., LIX.

« Et s'étant rendu dans le jardin, une cohorte commandée par Judas vient en armes pour le prendre; Judas l'embrasse et le fivre: on le garrotte, on l'entraîne chez Caïphe, Pierre le renie, les Juifs le soufflettent. De la maison de Caïphe on le conduit au prétoire. A Pilate il confesse qu'il est le roi des Juifs, mais que son royaume n'est pas encore de ce monde (v. 36). Pilate proclame son innocence, permet néanmoins aux Juifs de mettre en liberté le voleur Barabbas de préférence à lui, car, dit-il, « qu'est-ce que la vérité 1? » (v. 37 et 40.)

Ch. xix. - Flagellation, couronne d'épines, robe de pourpre et scentre de roseau. « Voua t'novour! » dit Pilate, et les soufflets redoublent, « La croix! la croix! » crie la populace déchainée. Pilate, qui le déclare encore une fois innocent, tremble, faiblit, se lave les mains et le laisse conduire au Golgotha (v. 1 à 17), La croix s'apprête ; l'écriteau porte ; « Roi des Juifs. » Il porte sa croix, succombe sous elle et ne gémit que sur le sort réservé aux filles de Jérusalem. et à leurs enfants 2. Il se laisse crucifier entre les deux farrons, voit les soldats se partager ses vêtements et jeter au sort sa tunique. Il entend les passants lui dire en seconant la tête : « Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix 3; » mais il prie pour les Juifs, qui, dit-il, ne savent pas ce qu'ils font 4. Puis il a soif, essaye en vain de goûter au fiel et au vinaigre qui lui sont présentés. Il était alors la sixième heure, et les ténèbres se répandirent sur la terre, jusqu'à la neuvième : le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira 5. C'est alors qu'il s'écrie : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Je vous remets mon esprit, car rour est consommé, » Et laissant tomber sa tête, il rend l'esprit, « Cet homme était vraiment Fils de Dieu! » dit un centurion qui se trouvait là. Et voilà que la terre tremble, que les rochers se fendent et que les tombeaux s'ouvrent.

Les gardes, venant à Jésus et le trouvant mort, lui donnent un coup de lance dans le côté, blessure dont il sort du sang et de l'eau. Saint Jean l'affirme comme témoin, et dit tout simplement que son témoignage est vrai (v. 17 à 37).

Joseph d'Arimathie demande à Pilate la permission d'emporter le

^{1.} Malheur à qui, ne la recennaissant pas ici, trouve que Judas a peut-être « été plus maladroit que coupable , et que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste, » (Renan, Vie de Jésus, p. 382.)

^{2.} Saint Luc, ch. xx111, v. 28, 3. Id., v. 35.

^{4.} Id., v. 33.

^{5.} Saint Luc, ch. xxiii, v. 45.

corps; Pilate le permet. Nicodème vient le rejoindre, portant cent livres de myrrhe et d'aloès. Ils l'en entourent suivant l'usage et le déposent dans un sépulcre tout à fait neuf, qui se trouvait dans le jardin (v. 37 à h2).

Ah! si les bourreaux pour lesquels il priait, et pour lesquels il pleurait, avaient pu soulever un'moment tous les voiles de l'avenir! si les malheureux qui criaient : « Que son sang retombe sur nos têtes! » avaient pu entrevoir, à une heure rapprochée, leurs onze cent mille compatriotes périssant dans les flammes ou sous le fer des Romains, et les quatre-vingtdix-sept mille emmenés en captivité! s'ils avaient pu voir Titus les faisant pendre par milliers sur ce même mont des Oliviers, de sorte qu'au rapport de Josèphe le bois manqua pour les gibets 1! s'ils avaient pu voir tout le peuple errant et voyageur sur la terre et le rebut des nations... peut-être eussentils compris quelque chose à ce miracle permanent des Juifs, dont parle Pascal, miracle qui faisait dire à un grand homme: « JE N'EN VEUX PAS D'AUTRE! », et qui, cependant, reste devant nos rationalistes comme un rayon de soleil tombant sur... une double amaurose

 a Milites autem ex ira aut odio cruci affligebant captos, modis quidem diversis ludibrii causa; et propter multitudinem spatium crucibus deerat, et corporibus cruces. » (Jos., de Bello Jud., 1. V, ch. xi., § 4.)

PRODIGES SUIVANT IMMÉDIATEMENT LE DÉICIDE.

OUI, TOUT EST CONSOMMÉ! I Mais qui pourrait se douter à ce language ai simple, a lièrer à le trev, ai donné d'artifices de calcul oration; qu'il s'agit du plus grand, du plus transcendant de tous les faits historiques, de celtul qu'il a vépublicanse le monde, anémair le faux dieux, récilie ser quarante siécles de prophéties, faire montre le tinide l'ierre sair le trèue monde en deux parts, dont la dieraite me diéera plus que de cette époque, la première appartenant au prince du monde espulsé, la seconde à son Vainqueur drivi ?

Qui n'admire tout d'abord cette concordance minutieuse qui relie chaque

pas historique de la divine Victime, chacua des défails de son martyre, à chacua des vorset que nous avons extraits plus hauf des prophètes? Hen ny manque, depuis les trente demiers de Jusia juequi sus fouets, crachats, roseus, couranne d'églines, tétements vendus et tires su sort, vianigre, décourgement divin. Le coup de lance hui-nême est prédit, et à plus forte raison le dépit dans la losse et la pirer noulée dessus. Voyand ouver-1-on nous dire que tous les prophètes de la libile étaient aussi des mybes 7 mais alors que les inventeurs que ces incensus de m risides qui en flui vivre et conorder les et de grands hommes! On hien appliquent-ton le mythe ou la légende d toute la vie de gloue-Unius, et l'extraction des déclais à l'arlevase de mandre de la companie de la companie

Quant aux prodiges qui accompagneront la mort de Notre-Seigneur, ils sont trop appuyés par l'histoire pour ne pas offrir un très-grand jutérêt. Ainsi, par rapport aux ténôhres que les Évangiles nous disent « avoir régné sur la terre le vendredi depuis midi jusqu'a trois heures du soir » (Matthieu, ch. xxvii, v. 45), il est curioux d'étudier les réponses faites par les premiers Pères do l'Église aux attaques appuyées sur le préteudu silence des païens. Était-ce d'ailleurs une simple éclipse? ou, pour parler comme saint Luc, uu soleil mourant (deficiente sole)? ou hien encore cet « obscurcissement du soloil et cette lune changée en sang » dont parle l'Apocalypse? C'était fort difficile à préciser. Co qu'il y a do certain, c'est quo les preuves du fait aboudent, et il le fallait hien pour que Tertullien osât dire à ses adversaires : «Cherchez et vous trouverez le fait relaté dans vos propres archives (Apolog. xx1, v. 20]. Rufin (I, IX, ch. vi), fait aussi diro aux païens par Lucien, prêtre d'Antioche: «Consultez vos annales et vous trouverez, » etc. Saint Augustiu appuio l'essence toute miraculeuse du phénomène, sur ce que « la luno étaut alors dans son plein, il ue pouvait y avoir d'éclipse » (Ep. 199). Mais les deux témoignages les plus considérables sont ceux attribués à Phlégon et à saint Denvs l'Aréopagite, Voyons le premier, Affranchi de l'empereur Adrien, Phlégon avait écrit l'histoire des Olympiades depuis lour origine jusqu'à l'an 440 de notre ère. Or, tout païen qu'il fût, il affirme que « vers le milieu de l'an 33 de la quatrième année de la deux-cent-deuxième olympiade, en raison de la plus graude éclipse de soleil qui ait encore été vue , l'obscurité fut telle, qu'à l'heure de midi on voyait les étoiles. » Et il ajoute qu' « il y eut alors un tremblomeut de terre si violent, qu'il reuversa la plus grande partie do la ville de Nicée. » (Voir Jules Africain cité par Eusèbe, Chroniques gr., p. (88.) La Chronique d'Alexandrie tembe d'accord avec lui, ainsi que Thallus, historien grec.

Quant zu témoignage de-saint Deuys l'Arciopagite, si l'on s'avise de consulter dom Calmet, dans le tome XIX de la Bible de Yeaco, co sera tout étouné (ou pluidt on le sera très-peu lorsqu'on so rappellera les préjugés de l'époque) de l'eutendre parlor du prétendu saint Deuys auquet on attribue les orvrages du v au vr'siècle. Aujourf bui que justice est hien faite des paradoxes sur la non-identité du saint Denya d'Athènes et du saint Denya de Paris, (voir l'ouvrage du N. l'abbé Páillon, les savants mémorise du N. Joliois et du N. Guilhermy sur la clapelle de Montmartre, et Tarticle Start Derrat dans les Viet des Sainté de France, publicés par M. Barthelenya, justierd hai nous pouvous lire dans la belle introduction placée par Mº Darboy, archevique de Paris, ent éce des atraduction des Ceurves de saint Denya de Paris, con province de la companya de la companya de la companya de la companya un soit de l'abbent de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya de la companya de la companya de la companya la companya la companya de la companya la co

Or, qu'a-t-il donc pu dire sur l'éclipse dans cette lettre authentique à saint Polycarpe? Le voici : « Apollophane et moi (païens tous deux) eous étions à Héliopolis, lorsque tout d'un coup nous vimes la lune qui vint se réueir au soleil (quoique ce ne fût pas le temps de sa conjonction), et qui l'éclipsa ; et ensuite, vers la neuvième heure, nous le vimes de noeveau quitter la place qu'elle occupait sous le soleil, pour aller se remettre à l'endroit opposé du diamètro. Cette conjonction commença du côté de l'orient, la lune s'avançant jusqu'à l'autre extrémité du disque du soleil ; après quoi elle rétrograda , s'en retournant par le même côté qu'elle était venue. Le soleil alors commença de se couvrir de ténèbres du côté de l'orient, et de recevoir de la lumière par la rétrogradation de la luce du côté de l'occident. Vous pouvez rappeler cela à Apollophane, qui ne me démentira pas, » (Saiet Deevs, I, II, Ep. vIII, p. 9.) Dans une autro lettre à Apollophano lui - même, alors converti au christianisme, il lui parle en ces termes : « Sonvenez-vons de ce qui srriva lorsque nous étions ensemble à Héliopolis d'Égypte. J'avais environ vingt-cinq ans, et vous pouviez être du même âge. Nous vlmes tout d'un coup, un jour de vendredi, environ vers l'heure de sexte ou de midi, la lune venir se placer au-dessous du soleil et y causer une éclipse qui nous remplit de frayeur. Je vous demandai alors ce que vous pensiez de ce prodige, et vous me dites une parole qui ne s'effacera jamais de mon esprit; car, sprès que tout le corps du solcil eut été estièrement caché et que toute la terre eut été couverte de ténèbres, et lorsque le soleil commença à se découvrir un pen, nous primes les réales de Philippi Aridæus, et, avant examiné le cours des astres, nous vimes que naturellement le soleil n'avait pu êtro éclipsé en ce temps-là. De plus, nous observâmes que la lune, contre son mouvement naturel, au lieu de venir de l'occident, était venue de l'orient, et qu'après cela elle s'en retourna du même côté. Alors, je vous demandai, ò Apollophane, ce que vous pensiez de cette merveille, et vous me répondites : « Ce sont là, mon cher Denys, des changements de choses divines. Je remarquai exactement et le temps et l'année de ce prodige, et, avant combiné tout cela avec ce que Paul m'en apprit dans la suite, je me rendis à la vérité, à laquelle heureusement vous vous êtes rendu aussi vous-même. »

Suidas (in Diomysto) fait dire au môme Denys pendant cette conversation:

On Fauteur de la nature souffre, or Universe sera hieute deferuit; a mais ceci est moins authentique que la lettre. Quant au tremblement de terre, comment conserver le mointier doute à cet égard, paisque, en détoes de la viil de Niche presque entiérement détruits, Sottone (in Afbert, ch. xurun), parle de douze villes détruites en Asie au même moment, et pour la réddification desquelles rempereur (ut oligié de remetre les tribust).

On conviendra que voici pour le moins des concordances bien extraordinaires. Il en est de même du grand rocher que l'Évangile dit à être fendu sur le Calvaire, et qui fait encore à l'heure qu'il est l'étennement des voygeurs de boune fui : ce sent des hommes commo Millard, Flemming, Matinelle et autres, qui attestent que cette fence est cetter loutes les ides de la nature; Plemming cite même un naturaliste qui se convertit devant cette résidence, (Christology v. L. II.)

Laissons tous les autres prodiges, si multipliés dans le Talmud ou dans Josépho, et, pour nous en tenir aux Évangiles, bornons-nous maintenant à celui des tombeaux qui s'ouvrirent, «Les monuments s'ouvrirent et plusieurs (ou beaucoup πολλά) des corps de ceux d'entre les saints qui étaient dans le sommeil de la mort s'éveillèrent (égipte), et, sortant des monuments après sa résurrection, vinrent dans la ville et se manifestèrent à plusieurs. » (Saint Matthieu, ch. xxxx, v. 50, 51, 52, 53.) Ces deux vorsets ont donné lieu à plus d'une controverse : d'abord sur lo moment, ensuito sur la nature de cette résurrection, car saint Mathieu lui - mêmo semblait so contredire; il nous montre en effet ces corps surgentes, se levant au momont de la mort du Sauveur, et cependant ne sortant des monuments qu'après sa résurrection; mais la Vulgate pourrait bien être ici la coupable, car, au lieu de surgentes, on lit dans le grec żyista, qui signifie s'éveillérent. Il n'y a donc plus do contradiction. Reste la difficulté de concilier ce réveil avec l'inaction dans la tombe, inaction qui semble à son tour nécessitée par ce passage de saint Paul qui appelle Jésus-Christ « le premier-né parmi les morts. * (Colo-s., 1, 48.)

Co qu'il y a de certain, c'est qu'avant ou après la résurrection divino ils es rendirent à l'essence, A Leucucopi feme tout le monde ne les vopait pas. Ceci nous afic à comprendre un peut insurer de cette reserrection. Nuevous aigné de controverse, cer, peudant que mort et qu'ils montassent un c'el avre lui, comme a ses véritubles auprendées a féculit à d'autres, se fondant sur le text qui diffuer se les resurrections au ciel en même temps « (Itéle», ch. xv. v. 39), les font vivre et mourir essuite comme Lazare, bien que personne n'ali pianuis paris d'evri un jerononcivers nome. L'aura, bien que personne n'ali pianuis paris d'evri a prenencivers comme Lazare, bien que personne n'ali familient épidement insufficantes, mais, nou expedient cei insusaine de fantiones que nous fement insufficantes, mais, nou expedient cei insusaine de fantiones que nous d'évinements du pagnalisme, épouvanier coux auxquels ils annoncient les secrets et voudosés des dieux, et que fon reconduistal à leur demenur à l'expe

ration des feraties, nous cryones qu'entre one endémies apoctates et notrerésurrection incomplète, si ierrifiante pun ceu-u-à seus qui la voypient, il y a avait peut-étre quedque analogie, Cétait une sorte de munders parte sancticlé, et ceu qui achté de nous la faire ceurie; c'est que de peisues révétaisons très-respectées dans l'Égine s'accordent parlaisement sur la nature de ces conça, sur luur visibilité internitaires et sur le post diverse qu'il leur du donné de pusser sur la terre, « les anges les aquant forcés de rentere dans leurs sonbacus anostes outre heures.

Il est permis, nous le possons, d'écouter par exception les saintes extatiques borquit i s'agit d'un minede dout le fond est attesté par l'Écangle, masdont les détails sont abundonnés aux conjectures de la fol. Cependant, après
avoir partié de quérie analogie, nous d'evons faire une réserve pour les saine
litudes qui font détaut. Ainsi, dans les épidémies spectrales, les tombeaux
lieu de fantômes on avait affaire cette fois à de vrais corps glorieux, tout
leu de fantômes on avait affaire cette fois à de vrais corps glorieux, tout
tiple et préparatoire de la résurrection du Christ, Maintenant, pour conserver
à cette d'exité se aprimauté, I sudit d'entendre, per corq ui dorment, losse
coux qui doivent ressusciter un jour, y compris ces ressuscités de circonstance.

Enfin, parmi les traditions relatives à cet instant de crise et de renouvellement humanitaires, il nous est impossible de ne pas rappeler la terreur qui s'empara de Rome et de Tibère, lorsque des matelots et passagers étrangers vinrent déposer sur les sabbats et les lamentations étranges oui avaient salué leur passage à travers les groupes d'îles Lipari ou Vulcaniennes ; lamentations dont le sujet paraissait êtro LA MORT DU GRAND PAN proclamée par une voix d'une force et d'une portée surhumaines, à laquelle répondaient les rugissements de la tourbo des démons (voir le récit de Plutarque sur ce fait raconté en pleine Rome au moment même de la mort du Sauveur, et qu'il tenait de son propre maltre Épitherses, « homme ni esventé, ni menteus, qui en avoit esté témoin »). Plutarque termine ce récit en disant : « Et ne faut craindre à ce sujet aucuns épicuriens qui nient les démons, car ils ont bien l'audace d'en dire tout autant de la divine Providence, qu'ils traitent de fable et de conte de vieille. » (Du Silence des oracles.) Et nous, de nous rappeler ce triste mot de M. Renan : « Dieu, bon vienz mot, un peu lourd peut-être,... » etc. Décidément Plutarque a bien raison, et il n'y a pas bien loin de la négation des démons à celle du maltre de la vie.

ş vi.

L'ensevelissement et les limbes

1. - L'ensevelissement.

Nous voici done sur le Calvaire, au pied de cette croix qui porte le Sauveur du monde. L'épouvante est partout, dans la nature et dans les cœurs, car les ténèbres sont épaisses, la terre tremble encore, les sépulcres sont ouverts, et les morts glacent d'éffort ous ceux qui les reconnaissent.

Ch. xxvn. — « Un centurion (un homme du pouvoir), ainsi que tous ceux qui se trouvaient avec lui préposés à la garde, voyant tout ce qui se passait (herc que fiebant, v. 54), furent saisis d'épouvante et qu' sécrièrent: « Cet homme était vraiment Fils de Dieu! »

« Les Juifs, cependant, viennent pour briser les jambes au crucifié; mais, le trouvant déjà mort, ils se contentèrent de le frapper au côté d'un coup de lance qui fit jaillir à l'instant du sang et de l'eau 1, »

Fait important, bien spécialement attesté par l'évangéliste, comme preuve de mort d'abord, comme accomplissement, ensuite, de deux prophéties qui s'y rapportent.

« Vers le soir, un homme riche, Joseph d'Arimathie, va demander à Pilate la permission d'enlever le corps de Jésus, et Pilate l'ayant accordee, Joseph, aidé des saintes femmes et des disciples, l'eure-loppe dans un linceul de liu très-fin, le dépose embaumé dans un sépulere nouvellement achéet de ruis 'n'avait s'arrià personne, et comme le lendemain était un jour de sabbat, tous roulent une énorme pierre devant le monument et se retirent.³.

« Le lendemain, les princes des prêtres vont à leur tour trouver Pilate et lui rappeler que, le séducteur avant dit : « Après trois jours

^{4.} Saint Jean, ch. xix, v. 34.

^{2.} Saint Matthieu, ch. Lx.

je ressusciterai, » le mal serait plus grand que jamais, si ses disciples parvenaient à l'enlever et à faire croire à sa résurrection » (v. 64).

Pilate, ce juge condamné à se déjuger sans cesse, leur accorde des soldats auxquels ils ne confient la garde du sépulere qu'après l'avoir bien fortifié (munierunt) et scellé (εφεχίσωτες, de σφεργίς, empreinte, v. 66); précautions minuticuses, comme on le voit, et qui, ne fussent-elles pas mentionnées, seraient encore garanties par le plus simple bon sens.

2. - Les limbes.

Mais que devenait, pendant ce temps, celui dont la dépouille reposait dans ce monument seellé et gardé? Que faisait son ame, ou plutôt sa personne? On se rappelle ce rendez-vous au paradia qu'il avait, do haut de sa croix, donné au bon larron. Où se trouvait donc ez prandia? Les évangélistes nous l'auraient laissé toujours ignorer, si saint Pierre et saint Paul n'avaient oris soin de nous l'aporendre.

e Mort dans son corps, máis vivant dans son esprit, nous dit le premier, il venid dans cet esprit (in que spritud lans la prison des dans (ir plans) evidend.) C'està-delire dans le schoid, précher à ces esprits qui avaient dei incrédules au temps de Noé; et alors, brisant les portes de l'empire de cette mort qu'il absorbe (déplutiens morten), déchire le pacte fala s'agné avec l'emfe (richrappahum), déchire le pacte fala s'agné avec l'emfe (richrappahum), déchire le pacte fala s'agné avec l'emfe (richrappahum), déchire lour, pour les attendre elles-mêmes à sa croit vi. »

Quelle scène, ou pluiôt quel complément du grand drame de la Passion! La mort du Sauveur n'était que le moyen du passage aux enfers, où la crise, c'est-à-dire le jugement du monde, devait se formuler. C'est là que s'accomplit, dans la

^{4.} Voir première Épitre de saint Pierre, ch. 111, v. 48, 20, 22, et saint Paul, aux Colosses, ch. 11, v. 45 et 45.

personne de son prince. l'exorcisme général, couronnement de tous les exorcismes privés de l'Evangile. Ce double passage de nos deux grands apôtres ne devrait -il pas suffire à ouvrir les yeux aux aveugles qui voulaient retraucher les démons de ce même Évangile, les uns comme impossibles à accepter, les autres comme « ne faisant pas partie de son essence? »

Sons le prétexte d'enlever une tache, c'était tout simplement la substance même qu'ils brûlaient. Mais pour peu qu'ils veuillent rester chrétiens, il leur faut descendre, avec leur maître, à cet enfer, à cet Hadès, que tant de fois les païens nous ont divisé, dans ce Mémoire, en Tartarre, puis en Champs-Étysées, comme la Bible divise son sehol en géhenne et en limbes; tant il est vrai que tout reste conforme, tout en chamgeant d'historiens et de drapeau!

Mais, qu'est-ce à dire? un pacte déchiré, un pacte écrit, (chirographum4)! Écrit avec qui? car tout contrat suppose deux signatures. Mais si l'une des deux ne nous embarrasse guère, quelle pouvait être l'autre? Était-ce entre l'homme et Satan? Sans doute c'étaient là les deux grands intérêts en ieu depuis l'origine des choses, mais ce pacte primitif n'était pas écrit, et, cette fois, dans le texte grec, l'expression est formelle; ce sont les lettres (γράμματα), et les dogmes (δύγμασι), qui se trouvent déchirés et cloués à la croix. Eh bien, ce compromis, cette transaction signée avec l'enfer, c'est pour nous l'œuvre du ciel, c'est pour nous l'ancienne loi, la loi du Sinaï, qui nous a tant occupé, comme avant été disposée, réglée (ordinata) par les esprits 2. Bien que consentie et promulguée par Dieu, cette loi, que l'apôtre n'en appelait pas moins fille d'esclave, loi misérable, imparfaite, loi de mort, etc., c'est elle que son auteur avait promis de chasser comme l'esclave, pour faire place à l'épouse; aussi Cornelius a Lapide, nous

^{1.} De zeio main, et de vosceiv, écrire.

^{2.} Saint Paul aux Galates, ch. III, v. 49.

apprenant que pour saint Ambroise ce pacte était bien la loi, bien que ce ne fût pas l'opinion générale, rapproche ces expressions de cette autre de saint Paul : « Il chassa la loi des préceptes par les nouveaux décrets. » (Éphés., ch. 11, v. 45.) Nous l'avions bien soupconné avant de connaître ces appuis. Pour nous, cette loi de mort n'était qu'une concession temporaire faite au possesseur démoniague de l'humanité déchue. C'était la prolongation du droit de juridiction satanique, non pas sur les ames des circoncis 1, mais sur leur chair et dans l'intérêt de sa purification, ad emundationem carnis. C'était comme une extension du fameux marran-atta ou abandon à Satan, exercé par la Synagogue, toujours dans le même but et en attendant l'exécution de la promesse. Or la promesse et la loi étaient figurées, on se le rappelle, par les deux boucs, l'un que l'on offrait à Jéhovah, l'autre, qu'on envoyait à Azazel, au fond de son désert. En dehors de ce point de vue, il nous semble impossible de comprendre et ces victimes expiatoires, prescrites par la loi, et tout ce sang répandu, et tous ces holocaustes devenus si vite odieux à celui-là même qui les avait prescrits, mais que l'on pourrait se représenter comme n'avant été que les arrhes de la rancon promise.

Car voyez comme tout se tient ici, et les choses et les mots : CONTAIT, ENGAGEMENT, PAONESSE, RACHAT, et, dès le premier jour de la chute, droit de nàvistă stipulé par le juge! Arrive enfiu le jour de cette naxçox; c'est après le solde de ce grand comple par le sang du Dieu-Homme, qui éteint la dette du sang humain, que le contant se déchire et s'annule. Grâce au Dieu, l'humanité était quitte; mais, notons-le bien, au même instant ce qui paraissis peut-être rappeler un peu trop le manichéisme disparaît complétement, car la restauration est entière, le maître rentre dans tous ses domaines engagés, et alors i lagit comme un père de famille indigné agit avec les et alors i lagit comme un père de famille indigné agit avec les

^{4.} Nous disons des circoncis, c'est-à-dire des baptisés par le sang, car encore aujourd'hui l'Église, se servant des mêmes expressions, reconnaît qu'elle n'a aucun droit sur les non baptisés.

créanciers de ses enfants, Après le remboursement de la dette consentie et reconnue (chirographum), il les reprend en sousceuvre, comme coupables d'usere et de dol, et, juge imployable, après les avoir à nouveau dépouillés (spoliuns), il les livre hardiment à la vengeance du forum (traducti pladum confidenter) et les clouc au pilori de la justice (et afficit in cruse.)

Enfin, que peuvent être ces créanciers infidèles? Ici, plus d'hésitation; l'apôtre les appelle principautés, puissances, archoutes, et nous nous rappelons trop bien ce qu'il nous a déjà dit des comercates et recteurs de ténèbres, des éléments du monde, en um mot de ce que Bossent appelle « les tenants et les soutiens de l'univers. » pour ne pas les reconnaître ici. Cétait done chez cux, au siége même de leur puissance, quoiqu'ils soient en même temps princes de l'air, que leur vainqueur divin devait aller les chercher; é d'ait de leurs prisons et des limbes qu'il lui fallatt tirre et les anciens incroyants et les patjarches qui s'y trouvaient « réunis à leurs pères 1, » Le sehole rendatt tout à sa voir.

L'exoreisme capital ne laisse donc rien à désirer, et tous ceux que l'Église nous a montrés pendant une durée de dixluit siècles ne sont que les applications subséquentes, et pour ainsi dire la monnaie de cette victoire.

Mais abandonnons les ténèbres, remontons à la lumière, et préparons-nous à admirer la plus grande des scènes et le plus solennel des événements que l'histoire ait jamais enregistrés.

Expression touchante et souvent répétée dans la Bible, bien que l'on continue à soutenir que l'immortalité de l'âme était inconnue aux Hébreux.

8 VII.

Autorésurrection : et apparitions du Sauveur.

1. - Résurrection.

Respect au récit qui a révolutionné le monde l'respect surtout à l'arche sainte de toutes nos destinées l'outefois, approchons avec confiance, car la vérité ne craint qu'une chose : « ce n'est pas d'èlre condamnée, mais bien d'être méconnue (ne ignorata d'amnetur). » l'oyes et touchez, comme elle vous y invite elle-même, mais cette fois gardez-vous des méprises!

Ch. xx. - (Saint-Jean). - « Au premier jour du Sabbat (c'est-àdire après le Sabbat 3). Marie Magdeleine vint au matin et quand il faisait encore nuit, au monument. Et elle vit que la pierre était enlevée: - elle accourut donc bien vite à Simon Pierre et à cet autre disciple aimé du Seigneur2, et elle leur dit : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. » - Pierre sortit donc avec l'autre disciple, et ils vinrent au monument. - lls couraient tous deux, et l'autre disciple arriva le premier; ... et s'étant penché, il vit les linceuls déposés, et cependant il n'entra pas. - Simon Pierre entra, vit la même chose, et le suaire qui avait recouvert la tête, plié et placé à part des vêtements. - Alors l'autre disciple entra à son tour, vit et crut, bien qu'ils ignorassent les passages des Écritures relatifs à sa résurrection .- Les autres disciples s'en retournèrent chez eux. - Ouant à Marie Magdeleine, elle se tenait en debors. pleurant; mais, tout en pleurant, elle se pencha et regarda dans le monument; - et elle vit deux anges en blanc, assis l'un à la tête et l'autre au pied du lieu où avait été mis le corps de Jésus. - Et ils

- 1. Résurrection par soi-même.
- 2. Voir Cornelius a Lapide.
- 3. C'est saint Jean qui parle ici de lui-même; tout autre l'eût nommé.

lui direat: » Feumme, pourquoi pleures-tu? qui cherches-tu?» Et elle leur répondit: « Il sout enlewé inno Seigeure, et je no sais où ils Font mis. » Ayant dit cela elle se retourna, et vit Jésus auprès d'elle, mais elle ne savait pas que c'était Jésus, et il 1 lui dit: » Femme, pourquoi pleures-tu? qui cherches-tu? » Elle, pensant que c'était l'homme chargé du soin du jardin, lui dit: » Si vous l'avez enlevé, dites où l'avez-vous mis; je le prendrai moin-même. »

Mais Jésus lui dit: « Marie! » Elle se retourne et lui répond: « Maitre! »

« Ng мг тосше гъз., lui dit lésus, car je ne suis pas encore montée mon lère; va à nos frères, et dis-leur que je monte vers mon père et le vôtre, vers mon Dieu et le vôtre, » Marie Magdeleine vint annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur et ce qu'il lui avait dit !.»

4. Nous ne creyous pas qu'il esiste comma récit historique quelque chose de plus saissant que celuie-l'. Plus le sujét sérée et devient incrapalés, plus le sylé du nerrateur témoin se simplifie et se fait petit comme celui des genfons. Qu'un le rapproche des millions de solutie et de nucleur les créations fantasiques auxques ne cessent de faire appc les narrateurs nou témoins de Viciniue et des Bueddas, et la subse critique d'intainen (c'est la bonne) fora justice immédialement de toute similitude.

Más si chaque destil de or reixi impose la foi, nous no cryones pas que l'éloquence de l'amour ait jonnis égalé dans aucune langue ces deux simples mots, ces cinq sylabes dont l'accent et la tendresse pour ainsi dire fordroyante entratuent tout : s'Alariel — Mattrel...» Pas un met de plus! Tout étal pretiu, toutes savaré. Jeusa risionne avec les autres, mais evec une telle femme un seul mot lai suffit. Elle ne peut pas s'y tremper; c'est sublime d'amour et de verifie.

Quant à cet nutre mot; » No me touche pas, » qui succède si bien aux deux outres et ne fuit qu'ipaurrent une joissance, il et de déficiée enteuer en raisson même do... la raison qu'on en donne : « cas jo n'ai pas encore vu mon Père. » Tous les commentateurs se sont cercée plas no môns heureusement sur oc cer si mystique. Faute d'autorité dotrinale, ce serait pent-tire concor ici le cas d'aitrerapper cette sinte estudique déjà cière, et dont naux avons vu la science offe-même justifier les rérelations : « C'ettas solin elle dans la viclence et l'impériousité de son amme, elle avait coublé le misque qui étais sous ses yeux; » mais cet ordre d'outorités n'a droit qu'à notre respect.

T. V. - MAN, BURT., IV.

2. - Apparitions.

La suite et les confirmations de la grande nouvelle ne se font pas attendre. Magdeleine court aux disciples : « Je l'ai vu, » dit-elle; et les disciples ne croient pas 1. Toutefois les anges restent encore au sépulcre et, garants du grand fait, ne cessent de répéter aux saintes femmes : « Resurrexit sicut dixit, il est ressuscité comme il vous l'avait dit... Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le reverrez, nous n'avons pas autre chose à vous dire. » Elles s'enfuient du sépulcre saisies d'épouvante et d'effroi, et, sans oser se dire un seul mot, elles courent aux disciples; mais Jésus lui-même les prévient. allant à leur rencontre : « Salut, leur dit-il, ne craignez plus, allez trouver mes frères : qu'ils aillent en Galilée et ils me verront là. » Mais les apôtres ne les croient pas; plusieurs d'entre eux, cependant, vont se convaincre eux - mêmes au tombeau et proclament la vérité. On connaît le reste. c'est-à-dire la double apparition des deux dimanches au milieu des Onze et du Cénacle, dont les portes sont fermées: l'incrovance de Thomas fondée sur ce qu'il n'a pas vu, et la belle lecon qui, lorsqu'il a vu, lui est donnée par le maître sur les mérites de la foi qui u'a pas besoin de roir : puis la rencontre d'Emmaus avec les disciples, dont le cœur brûle en l'écoutant sans le reconnaître, et dont les yeux, liés par lui, se délient à la fraction du pain; puis ces autres apparitions pendant lesquelles il mange avec eux, leur insuffle l'Esprit-Saint, leur explique toutes les Écritures, varie ses preuves d'identité, et la manifeste tantôt par sa simple présence, tantôt par une pêche miraculeuse, tantôt par d'autres miracles. En leur reprochant leur incrédulité à cet égard, il cherche à prévenir celle des autres : « Voyez , leur dit-il , et

^{4.} Notons bien ce mot, car il est gros de signification et de réponses.

touchez; un esprit (c'est-à-dire un revenant) n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en possède. » Une autre fois, il s'apparaît (style primitif) sur le Thabor a plus de cinq cents frères dont la plupart vivaient encore du temps de saint Paul; et tout cela pendant qu'ARANTE JOURS, après lesquels il les rassemble sur le mont des Oliviers, leur fait ses adieux, leur trace leur grande mission, leur énumère les miracles qu'ils vont faire, les supplices qu'ils vont endurer, leur annonce la venue prochaine du Saint-Esprit, etc. Il leur promet ensuite d'être avec eux jusqu'à la fin du monde, ET s'élève au-dessus d'eux, s'élève encore jusqu'à ce qu'un nuage le dérobant à leurs yeux, ils tombent en adoration. Alors . de même que cette ascension leur avait été prédite autrefois, on leur prédit le retour : deux hommes vêtus de blanc leur apparaissent et leur disent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel? Ce Jésus qui s'élève reviendra un jour de la même manière auprès de vous...» Et ils retournèrent tout joyens à Jérugalem

Voilà la conclusion, voilà le dernier trait de cette épopée gigantesque qui commence avec les promesses de l'Éden, les réalise à l'heure prédite et doit les compléter à la fin des temps et pour l'éternité.

Pour un trop grand nombre d'esprits, cette épopée s'appelle aujourd'hui la légende; soit, mais légende singulière et sans égale, qui non-seulement s'incarne dans l'histoire à l'heure voulue, mais au moment le plus critique de son évolution ose prédire hardiment qu'elle s'en va dès le lendemain briser les idoles, mettre les dieux en fuite, chasser les césars, s'asseoir à leur place et révolutionner le monde entier!

Or, de ces trois jactances prophétiques sur sa propre résurrection, son triomphe et son futur avénement, il nous semble que la seconde a suffisamment bien réussi dans l'histoire pour donner quelque crédit aux deux autres. Mais avant tout, songeons-y bien; ici, c'est notre éternité qui est en jeu. Puisqu'en avoue ave Montaigne que la négation « n'atteint jamais la certitude absolue, » le bon sens parle ici comme l'apatre : « Si le Chirst n'est pas ressuecité, di-til, nous sommes les plus misérables des hommes et nous périssons avec luit . Si les tressuscité, au contraire, de même que tous les hommes étaient morts en Adam, de même tous les hommes doivent ressusciter avec luit », « Magnum resurrectio miraculum et exemplum, la résurrection est non-seule-ment un grand miracle, mais un grand exemple, » dit à son tour saint Augustin.

Il ne faut donc se faire aucune illusion; toutes nos destinées sont concentrées sur ce point. Seul il résume tout: ébranlé, tout est perdu; inébranlable, tout est sauvé.

L'angoisse de l'accusé qui sur une question capitale attend le oui ou le non d'un. jury ne devrait être qu'un enfantillage auprès de celle-ci.

Il faut une main bien ferme pour tenir et pour approcher sans frémir d'un tel problème le flambeau de la critique. Quelle félicité s'il démontre, quel désespoir s'il détrait! Et cependant c'est bien avec amour, avec passion, « de la prise en défaut » que la grande majorité de nos explorateurs modernes entreprend son terrible examen; on ne peut, hélas! s'y tromper; ce n'est pas seulement la wérité qu'ils poursuivent, c'est à l'espérance qu'ils es veulent : « Ceux-là seuls, ont-ils dit, possèdent le sens de la vie, qui savent se passer d'espérance 2; » ce désespoir que Dante ajournait aux enfers, ils tiennent à le savourer en pleine vie.

Quant à nous, tout en leur demandant la permission d'espérer et d'espérer toujours, si nous frémissons à notre tour

^{4.} Cor., ch. xv, v. 45, 48, 49.

^{2.} Id., ibid., v. 22.

^{3.} M. Renan, cité par la Revue du Monde catholique, 40 juillet 4864.

RÉSURRECTION ET APPARITIONS DU SAUVEUR.

devant un pareil sujet, c'est dans la crainte de ne pas défendre assez bien ce que d'autres redoutent de ne pas détruire assez vite. Puissent maintenant nos infortunés adversaires nous venir en aide, et nous prêter main-forte contre euxmêmes!

APPENDICE Z

CHAPITER XX

LA RÉSURRECTION PROUVÉE PAR LES FOLLES CONTRADICTIONS DE SES DÉNÉGATEURS.

1. - Critique des apôtres fondée sur le respect des faits.

On en convient, tout se réduit à une simple question de témoignages; il ne s'agit que de les peser. « Pour l'historien, dit M. Renan, la vie de lésus finit avec son dernier soupir; mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples, que durant des semaines entières il fut pour eux vivant et consolateur !. »

En effet, la trace paralt avoir (de profondes e coutre l'ierre ; e Princes du peuple, écoutez, que tout lisaril le seche ; ce paraly tipur que vous voyre devant vous, sain et guéri, il l'a dét par la puissance de ce Mésus de Nazarden que vous avez crecifié et que flou a resussiété d'entre les morts, « (Actes, IV.) Effrayés, les princes des prêtres chassent les aploires du Génade à veue défense de précher Jésus rezusaciét. Mais Pierre et Jean heur répondent; « Nous ne pouvons taire ce que nous avons au et entendué, ce que nous avons aruné annoques, c'est ce que nous avons rendre avec datent de précher des resusaciét. Mais réprire et Jean heur répondent; « Nous ne nous avons rendre avec datention, ce que nous avons ruit sude à veue nous avons rendre du ce attention, ce que nous avons ruit sude à veue nous avons rendre du ce attention, ce que nous avons rendre avec attention, ce que nous avons rendre avec attention, ce que nous avons rendre avec datention, ce que nous avons rendre avec attention, ce que nous avons rendre avec néces de l'actention de la contra del la contra de la cont

Et comment ne l'eussent-ils pas cru, puisque, « après cette résurrection, il rappelait à ses disciples qu'il la leur avait annoncée, et alors ceux-ci croyaient en même temps à l'Écriture et à sa parole? » (Id., Ep. XIX, v. 11.)

Écoutez Paul, ce grand apôtre des gentils; « le vous ai confié ce dépôt: lésus mort pour nous, mis au tombeau et ressuscité le troi-

Vie de Jésus, p. 433.

sième jour, s'est fait voir à Céphas, puis aux Onze, puis à plus de cinq cents de nos frères réunis, dont la plupart vivent encore aujourd'hui,... puis enfin à moi-même, qui ne suis qu'un avorton... (Cor., l, xv.) Comment donc peut-le st trouver des gens qui OSENT dire que les morts ne ressusciteront pas? » (d., tbid.)

Puis venaient ces témoins vivants du grand miracle, et ces premiers successeurs, ces héritiers directs de ceux qui l'avaient été : c'est le grand Ignace qui donne sa vie pour ce même Christ qu'il a connu dans sa chair après sa résurrection : « ego enim , post resurrectionem eum in carne novit; » c'est saint Polycarpe, disciple de saint Jean et de ce même saint Ignace, avec lequel il correspond souvent; c'est Onésime évêque d'Éphèse et disciple de saint Paul, qui se fait lapider à Rome pour sa foi, comme Ignace s'était livré aux bêtes pour la sienne ; c'est Papias, comme eux disciple et ami de saint Jean, qui garantit la fidélité de l'Évangile de saint Marc, « bien, dit-il avec loyauté, que Marc ne tint les faits que de saint Pierre, mais il mettait le plus grand soin à ce que rien ne fût oublié ou falsifié2; » c'est Hégésippe, disciple de saint Jean, qui, avec la même loyauté, avone que saint Luc n'a iamais vu le Christ dans sa chair, mais qu'il tenait tout de saint Paul, « ce qui n'empêche pas, dit-il, que chez Jean, Pierre et Paul, ces trois grands témoins oculaires, et les autres évangélistes, ce ne soit toujours le même et principal esprit qui ait tout révélé sur la nativité, passion, résurrection et conversation du Seigneur avec ses disciples :» or, Hégésippe était presque un contemporain du Seigneur 3; c'est saint Irénée, disciple de Polycarpe, qui dit exactement les mêmes choses4; c'est Clément d'Alexandrie, son contemporain, qui, dans le second siècle, cite seize fois à ce sujet saint Luc et saint Jean, excellente preuve que ces évangiles ne peuvent dater du me ou du me siècle, à moins que l'on ne veuille rajeunir d'autant toutes ces grandes vies.

Il faudrait faire subir le même sort à saint Justin, philosophe platonicien, qui se convertit au christianisme trente-cinq ans après la mort de saint Jean, et qui nous montre déjà le corps ressuscité de Jésus dans l'Eucharistie: grande leçon, soit dit en passant, pour le protestantisme l

^{4.} Lettres aux Smyrniens, nº 111, p. 34. Voir saint Jérôme, de Scriptor. eccles. in Ignat. C'est de lui que Baronius a dit: « Ignace, qui ne s'attache guère qu'aux grandes vérités qu'il a constatées par lui-même, et de telle sorte qu'on ne peut rien désirer de plus.» (Annal., anno 34.)

Voir Reliquiæ sacræ editæ a M. J. Routh, cité par Mr Cruice dans sa brochure sur : Quelques discussions récentes, 1858.

^{3.} Analecta Anti-Nicana, de Bunsen.

^{4.} Cont. Hæres., lib. III, ch. 1.

Que deviennent tous ces ajournements, et à quoi servent les discussions sur la mize un set du grand récit qui nous occupe, lorqu'il est évident que depuis l'époque de Pilate et de Tibère jusqu'à la fin des persécutions, des militers de Julis et de paiens à Jérusaien, à Antioche, à Corinthe, à Athènes, à Éphies, à Alexandire ci à Rome, subjugués par la parole, les vertus et les miracles des apôtres, mouraient pour cette même résurrection dont ils reprodusisient l'image en lettres de sang, et à l'infini, sur les parois de leurs catacombes et de leurs tombes.

Mais «on leur répondait, » nous dit-on; et cette persécution de la logique, on nous la représente comme infiniment plus forte et plus dure, que celle des supplices et de l'extermination. Plus dure, oui, pour la foi des victimes, mais plus forte? Il fallsit qu'elle ne le fit guère, pour reculter d'heure en heure devant la logique de ces ignorans hier encores i indécis est i peureux, et pour que es sit irrepont des persécutés vint à bout de tant de sagesse, de tant de dialectique, de tant de fasces et d'autorisi.

us justices et automic. Il les viva que la logique des apòres s'appuyait sur le meilleur des arguments: ils croysient d'autom plus facilement aux miracles et aux récurrections de leur mattre, qu'ils en faissient eux-mêmes avec un grandroit. Le leur mattre, qu'ils en faissient eux-mêmes avec un grandroit. Le leur mattre, qu'ils en disciples no pouvaient hésèter hier automatique de le leur mattre, qu'ils en disciples no pouvaient hésèter hier affirmait avoir et dé fait la veille. Cert donce une réponse très-insufficient sante que celle-ci : « Cest la grandeur, c'ext la purreté de la doctrine qu'in et reavers le paganisme. » On robblie qu'une chose : écst que cette sublime doctrine faisait tellement froinr la naure et révoltait tellement la raison, que, de même que les aptres raivaient accepté la résurrection de leur maitre qu'il grand renfort de preuves physiologiques; de même les disciples subséquents in acceptéent l'autorité des aptires qu'à grand renfort de miracles et de révétations confines. Les deux ou tous résurrections opérées are saint l'èrre et tars Les deux ou tous résurrections opérées are saint l'èrre et tars Les deux ou tous résurrections opérées are saint l'èrre et par

Les deux ou trois résurrections opérées par saint Pierre et par saint Paul leur valurent plus d'adhérents que toutes leurs Épitres réunies!.

4. • É POQUE DE RÉDACTION DES ÉVANGUES. » — Malgré notre désir d'avancer, il est impossible de no pas dire quelques mot sus rotte question capitale. Depuis vingt aus que l'on se disputs sur l'Évangile primitif, dont tous les autres ne seraint que des copies, è on est-on arrivé l'oru V'eiss. Massessit seul cet évangélise primitif, Matrimur nest qu'un complisheer; Ler également. Pour Wille, il y a bien qu'elque chose de rait dans ce jugement, mais les interpolations sont nombreuses. Selon Lazeellerg, l'Évangile de L'Euxa a été composè à Édesee, en 130 ou 135, jar un membre de l'école de l'Auxa dé composè à Édesee, en 130 ou 135, jar un membre de l'école de l'auxa dé composè à Édesee, en 130 ou 135, jar un membre de l'école de l'auxa de composè à Édesee, en 130 ou 135, jar un membre de l'école de l'auxa de composè à Édese, en 130 ou 135, jar un membre de l'école de l'auxantification de l'auxantifica

2. - La Bésurrection devant le xvure siècle.

Ce grand xvus siècle n'a cependant vécu que sur cette grossière de leur maitre, » objection jugée dés le principe si misérable, qu'elle n'avait guère survécu, nous le verrons, aux premiers jours du christianisme.

On sait tout ce qui a die répondu à cet égard aux Hume, aux Tindal, aux Voltaire, par la grande école des Huet, des Clarke, des Lardner, des Bergier, exc. Ce misérable système de l'impoture, rapproché de la timidifé et de la résistance des apôtres, rapprochésurtout d'un mariye collectif, aboulment impossible s'ils avaient eu conscience de leur mensonge, devait mourir et mourut de nos jours une seconde fois. C'était vraiment abuser de l'absurdité, que de préter à tous ces hommes, à toutes ors femmes, après la mort de leur maître, un courage surhumain qu'ils avaient juniaire une des on vivant.

l'apôtre André ; on dirait qu'il l'a connu. Selon Kœstlin, c'est Mattheu que tout le monde a copié. En général, c'est Jean, le témoin oculaire, que l'on tient le plus à rajeunir. On lo place d'ordinaire au milieu du 11º siècle, et plus volontiers oncore au 1v. Mais voilà le grand embarras l c'est que son Évangile, comme le dit si bien M. Wallon (de la Croyance, etc., p. 194), « porte une empreinto que l'on ne peut mécounaître : c'est son âme qui respire dans son livre, » D'ailleurs il est cité comme contemporain des apôtres par tous les Pères du 11º siècle, que l'on ne peut cependant pas reléguer au v*. Enfin, Bleek l'a fort bien dit : « Si ce livre eut été fabriqué au milieu du 11º siècle, comment eût-il conquis si vite l'assentiment général? » Baur se moque avec raison de Strauss qui le dit rédigé « par la substantialité mystérieuse de la communauté chrétienne; » et Éwald se moque à son tour de Baur, contrelequel il défend «l'authenticité du quatrième Évangile et l'entière crédibilité de son auteur. » Quant à Strauss, après avoir été le plus chaud adversaire de SAINT JEAN, il avoue dans sa seconde édition que « la plupart des critiques le regardent aujourd'hui comme authentique, et en conséquence comme présentant une certitude complétement historique » (t. 1, p. 51.); et enfin il ajoute dans la préface de la troisième édition que « les arguments de de Wette et de Neander ont ébranlé son scepticisme, et que, sans être tout à fait convaincu de l'authenticité du quatrième Évangile, il n'est plus aussi convaince qu'elle n'est pas (t. I, p. 52). M. Wallon avait donc bien raison de s'écrier à son tour : « Il n'v a aucune raison de s'écarter de l'ordre traditionnel;... quand on s'en éloigne, TOUT EST DIFFICULTÉ; et quand on s'y tient, Tout s'explique. » (De la Croyance, etc., p. 482.)

Et pas un n'aura manqué à ce serment infernal, pas même ce Pierre qui tremblait à la voix d'une servante? pas un ne laissera tomber une parole de repentir ou de franchise?...

Voilà, certes, une conspiration à l'inverse de toutes les autres, et comme but et comme succès l

Mais que ferons-nous maintenant des gardes que l'Évangile, et, à son défau, le bon sens nous montrent placés autour du sépuler pa magistrats qui savaient ce que l'imposteur avait dit de sa résurrection? Qui donc aura pu les corrompre? l'or de ces pauvres batellers? I fallait beaucoup, pour décider des soldats à briser les scellés du ponvoir.

On s'est rejeté sur leur sommeil; mais quoi l le sommeil de tous? Il en fallait aussi beaucoup pour résister à de telles manœuvres. Tout cela compose, il faut bien en convenir, une série d'impossibilités plus embarrassante que le miracle .

Le xix* siècle a donc compris que l'imposture des apôtres était trop misérable, et en général il l'a abandonnée. Nous allons cependant la voir reparatire de loin en loin, mais seulement dans les moments de danger et lorsqu'on ne sait plus où donner de la tête.

- Voir, pour le développement de cette idée, M. Frayssinous, Défense, t. II, p. 456.
- 2. Le fameux met de Pascal: « J'en crois fort des témoiss qui se foat operage, reste donc partitiement juste quand on le limite au fait pur et simple. Il cesserait de l'être si l'en Inférait de tout certificat fantaique de l'étretité d'un fait, car il est évident que dans toutes le religions on est mort pour sa foisma qu'en ait pu en déduire la légisimité de cette foi. Ici c'est le fait de la résurrection qui se charge de la légistime à foi seul.

3. - La Résurrection et les Allemands.

Le caracière français, très-naturellement enclin à soupponner la fraude et les finceser, mais qui l'était beaucup moins à la recherche des explications impossibles, confla très-voloniters cette mission périfleuses aux Allemands, se réservant toutefois le droit de ne les fire et surrout de ne les comprendre qu'à son beure et dans la mesure de ses loisirs et de ses facultés. L'Helmangne est donc le terrain sur lequel va désormais, non pas se décider, mais se débattre pendant de longues amées la plus grande des questions.

Il semblerait que pour lutter avec quedques chances de succès contre une croyance ansai solidement établie dans les esures que dans les esprits, il faudrait pour le moins le prétexte de quelques documents nouveaux, la découverte de quelque raison déterminante, et, avant tout, une dece sa cords formidables qui avent du moins imposer par leur ensemble, sinon par leur sagesse; nous allons en juer.

Avant d'en venir aux mains avec M. Benan parlant pour son compte, rappelons en peu de lignes ce qu'il nous a délà dit de l'exégèse allemande en général, et comprenons une bonne fois la valeur des maîtres par les aveux des disciples : n'oublions pas surtout qu'il reconnaît ce principe, base de tout notre travail : que c'est le système de critique délicate, appliqué par Heine, Wolf, Niebuhr, Ottfried Mûller, etc., à toute la partie merveilleuse de l'histoire profane, qui a enfanté logiquement la critique appliquée à l'histoire sacrée par les théologiens allemands; « la négation d'Homère et de Romulus, dit-il, devarr amener tôt ou tard la vie de Jésus par Strauss. » Avis aux imprudents, qui, faisant trop bon marché du témoignag païen, croient devoir le déprécier dans l'intérêt de Jeur propre cause l Nous avons insisté bien des fois sur ce point ; nous nous sommes même permis de nous inscrire en faux contre certains principes de critique professés par le R. P. Lacordaire dans sa magnifique analyse de Strauss. Pour renverser cette grande statue aux pieds d'argile, pas n'était besoin d'établir le critère de l'histoire dans l'emploi de l'écriture, qui « seule, dit-il, sépare et distingue l'hémisphère mythique de l'hémisphère réel 1, 10

En ajoutant que « du temps de Rémus et de Romulus on n'écrivait

Voir la XLIII^e Conférence de Notre-Dame.

pas, a il avançait une hérésie du premier ordre, attendu qu'on était, alors en pleine écriture, comme le dit Gicéron; et enfin en rangeant toutes les religions de l'antiquité parmi les mythes, il brisait du même coup toutes les traditions, tous les témoignages, en un mot toutes les bases de la certitude et de l'authenticité!

Si nous pouvons espérer quelque bien de notre ouvrage, ce sera peut-être la mise en lumière de ce danger, et par suite le rétablissement des vrais principes historiques.

Cela posé, revenots aux défenseurs des principes contraires. Puisque M. Renna apparient à l'école allemande, cherchons quel est celui de tous ses premiers maîtres qui va trouver grâce à ses year. Ser-ace cet Echènen, « cet homme dont le nom, dir-îl, noccupe pas dans l'histoire de l'esprit humain la place qu'il mériterait » (Eudate, page 1393). Non, car, un peu honteux de lui entendre expliquer en lait d'eségèse sacrés, soil l'embrasement du Sinai » par un grand feu allumé par Moise, feu avec lequelo colicida par hazard un violent orage, » soil l'illumination de la face du prophète « par le grand échaligment réalistat de sex faignes.... » Il le lege en ces termes : échaligment réalistat de sex faignes.... » Il le lege en ces termes : échaligment réalistat de sex faignes.... » Il le lege en ces termes :

Comme ce pas immense s'arrange assez mal avec les trois épithètes qui le précèdent, ce n'est décidément pas dans l'histoire que ce théologien n'occupe pas la place qu'il mérite: c'est dans l'esprit de M. Renan.

Paulus, son successeur, va-t-il être plus heurear? Sans doute, puisque ce futul e qui sen entre à pleines volles dans cette mer nouvelle et distinguer avec beaucoup de finesse,... etc. (Études, page 14.5.) Cependant, non moins honteux que pour Eichhorn de l'entendre expliquer e l'étoile des Mages par une louterne, la marche sur la mer par une très-abilie notation il, a multiplication des pains par un savant partage, l'apparition des anges par de blancs linecuts, l'ascension par une disparition advoir a un missi e'un browillard, etc. (di, ibid.). M. Benan finit cette fois par donner à cette critique l'épithèle « d'inraffinante et de mesquine», et (d., ibid.)

Mais s'il traite ainsi les deux pères de la critique allemande, que va-t-il dire des autres? Hélas : il va dire d'eux ce qu'eux tous disaient d'eux-mêmes, car l'anarchie était complète. Divisés en deux sectes, à savoir celle des naturalistes qui prétendent tout expliquer, celle des

4. Voir notre premier velume, chap. 11, § 41.

mythologues qui nient tout, la grande fédération n'avait pas tardé à avoir son nord et son sud. On aurait dit que ce n'était plus contre le christianisme, mais seulement à propos du christianisme que les deux armées s'entre-détruisaient mutuellement, « Tout ou rien, disaient les mythologues aux naturalistes, car, en expliquant naturellement de telles choses, vous voulez faire une chose impossible, et, pour y parvenir, vous vous permettez les opérations les plus violentes, ou les procédés les plus atomistiques, » (Horst, Gabler, Schellum, Heine, Bauer, de Wette, etc.) « Mais, leur répondaient ces naturalistes, vous ne pouvez anéantir l'histoire; votre mythisme prétendu tient de la folie : autant vaudrait brûler tous les historiens à la fois, car, grace à vous, ils sont déjà morts, il n'y en a plus. » Et venaient alors de telles mélées, de telles injures, que jamais l'intolérance des guerres de religion n'en avait offert de pareilles. Il fallait surtout entendre les logiciens du mythe poursuivre de leurs railleries, à propos de la résurrection, les explications qu'essayaient d'en donner leurs rivaux. C'était à la risée publique qu'ils livraient des hommes comme Bahrdt, Eck, Gottlob, Paulus, et l'anteur des Fragments de Wolfenbuttel, parce qu'ils avaient admis, tantôt, comme ce dernier. l'imputation juive de l'enlèvement du corps de Jésus par ses disciples, tantôt, comme le premier, la complaisance avec laquelle Jésus, dans l'intérêt du parti, se serait prêté au cruciliement, comptant qu'en inclinant de bonne heure la tête il serait à temps détaché de la croix, et guéri immédiatement par quelques uns de ses associés, assez forts en médecine ', » tantôt enfin, avec les deux autres, que « Jésus n'était pour rien dans ce coup monté par les disciples, qui seuls avaient résolu de jeter leur maltre dans un état de mort opparente dont un bon breuvage devait le tirer juste au moment voulu. Ils comptaient beaucoup, il est vrai, pour la cessation de cette syncope, sur « cette masse d'aromates qui, aidés par la fraicheur du sépulcre et même par un coup de tonnerre plein d'actualité*, » durent rappeler facilement à la vie celui qui n'était mort qu'à demi, ou plutôt se réveillait si bien à point pour..., ne pas mourir tout à fait !

Voilà pourtant ce que tous ces rationalistes trouvaient de mieux pour parer à l'intolérable razzia des partisans du mythe. Mais ceux-ci continuaient à s'anuser cruellement de ce qu'ils appelaient « des productions munstrueuses * remaniant l'histoire sans frein ni règle, ». Leur

^{4.} Voir Xenodoxien, Joseph and Nikodemus.

^{2.} Bahrdt, Ausführung des Plans und Zwecks Jesu.

^{3.} Expressions de Strauss, t. II, part. 11, p. 675.

sarcasme ne connut plus de bornes, lorsqu'à propos des avvaarraos lis entendirent Brenneck souteiri que a l'esus retiré dans une loge d'Esséniens travailla longtemps encore au bonheur de l'humanité, et que faible encore, et mal remié d'une parelle aventure, il stortait de temps en temps de cette loge et se montrait auviant la mesure de ses forces en des lieux plus ou moins rapprechés; d'abord, prés du tombeun, ensuiel prés d'Emmais, puis tard en Gallilée, ... etc. «Nais, leur dissilieun, quand il entrait dans le Génacle, les portes étant fermétes, qu'écalitee? — Il les ouvaris. — Mais l'accession et essayes un peu de l'expliquer 11 — Il se dressa pour les bénir et prit congé d'eux à la faveur d'un d'epsis brouillard. — Mais les deux anges qui annon-cent aussitôt son retour par la même voie? — Deux imposteurs initiés, et affubès de voites blancs, etc. »

En vérité, le catholique éprouve une jouissance indicible lorsqu'il voit de telles absurdités exterminées par la main des bourreaux de la terrible école de Tubingue I Oui, quel triomphe pour lui de voir tout homme de bonne foi forcé de choisir entre ces trois partis : ou la pure vérité évangélique, historique, testimoniale et logique, appuyée cette fois sur dix-huit siècles de concorde, de génie, de doctrines admirables et de civilisation véritable;... ou « les productions monstrueuses » d'un rationalisme qui fait pitié même à ceux qui poursuivent le même but;... ou enfin un mythisme insolent qui démentant Juifs, Romains, gentils, historiens profanes ou sacrés, et jusqu'aux incrédules eux-mêmes, se dresse dans son orqueil de sectaire et crie au genre humain : « Tout ce que tu as cru jusqu'ici est un mensonge, tous les Évangiles sont apocryphes, et ce que les rationalistes discutent comine des faits n'est qu'un long cycle de mythes, qu'une longue nuit pleine de songes merveilleux, car rien n'est plus fou que de discuter sur la résurrection d'un homme qui n'a jamais vécu ! »

Il fallati que toutus cos réveries si adverses fussent à leur tour inteférables, pour que lo clevalier Bussen les compartà à un maage de poussière, qui , soulevé sous le prétuve de découvrir la retraite inconne de la vérife, ne fait qu'aveager les yeur des lecteurs. » u Bans la philologie classique, dii-il, les neuf dixièmes de ces hypothèses malhesreuses, sans ceprit et pariois absurdes, n'auraient jamais pu prendre racine; à pénie auraient-élles para, qu'elles auraient ééa méanies à via

Voir pour cette partie l'excellent livre de M. Wallon, de la Croyance due à l'Évangile, p. 273; livre savant et solide, qui suffirait à lui seul à la rétutation de toutes les difficultés du présent, et à toutes celles du même ordre que l'on nous promet dans l'avenir.

^{2.} Bunsen, Hyppolyt, and his age, t. I, p. 500.

Il fallait que la position ne fit plus tenable, pour qu'un rationaliste conme le doteur Noander, ancien disciple de Schleiermacher, mais surnommé depuis « le père de l'histoire ecclésiastique, » ait cru devoir protester contre les principes de son maltre et confesser sa foi en la divinité de Mesus, fondée sur sa afistanacron et sur son assexsené «. Il le fallait encore pour que Philippes Schaft, son disciple le plus savant, ait osé avancer à la face de l'Allemagne que « les CEuvres de Bruno Bauer appariement non à la théologie, mais à Phissiorie de la folle humaine, et que le ranger parmi les historiens critiques, «était placer le pôrime de L'orde, par Desamerat, su a trang de spin grande s'popées. a

L'ouvrage de Neander ayant obtenu en Allemagne un immense succès, c'est donc aver raison que dans l'excellente brochure dont nous avons déjà parlé Mr Cruice s'indigne du silence absolu gardé par M. Renan sur un parel contradicteur, ainsi que sur Tholuck, Ebrard, Hoffmann, de Lange, de Hug, d'Hulmann, qui tous combattent les deux camps hélérodores, au moyen surtout des arguments fournis par la néssuascriva et l'excessor.

Scrait-ce donc parce que ces mêmes arguments de Neander auraient modifié plus tard sur le même sujet ceux du célèbre Strauss, qui en serait convenu lui-même?

Une telle réticence basée sur un pareil motif ferait peu d'honneur à la secte que nous combattons. Elle serait d'autant plus condamnable, qu'un homme dont M. Renan fait le plus grand éloge, et qui de temps à autre paraît être son chef de file, Éwald en un mot, écrivait en 1848 sur Baur et cette école de Tubingue les lignes qui vont suivre : « Baur a fait paraître en 1857 un gros livre sur les quatre Évangiles,.. Cet ouvrage est l'œuvre d'une inspiration basse; Strauss, Schwegler, Baur, s'accordent pour obscurcir et travestir l'histoire des premiers temps du christianisme, et les élèves sont pires que leurs maîtres. Les écrits de ces hommes donneront à l'Europe une pauvre idée du progrès scientifique de la Souabe et de l'Allemagne. Si l'on ne veut soustraire notre patrie a LA HONTE ET AU MÉPRIS. Il est grand temps d'exposer sur les quatre Évangiles des idées plus saines, Baur réduit en pratique l'athéisme de sa secte chérie... J'ai longtemps hésité devant le combat qu'il fallait livrer à un collègue de la même Faculté que moi : mais il faut dire la vérité : Baur n'est ni un chrétien, ni un hérétique, ni même un bon païen; c'est ux juir, un FLÉAU, UNE PESTE 2, B

^{1.} Vie de Jésus-Christ et Histoire des temps apostoliques.

Citation faite par l'abbé Meignant dans un article inséré dans le Correspondant sur le Mouvement antireligieux, etc.

Éwald avait raison de trembler, car à Baur allaient bientôt succider les Aumanitare ou les logicines du mythe, c'est-à-dire Peuerbach, n'admettant plus que « les manifestations religieuses de l'egrit humain dens l'humanités » pois Max Siriere, leur substitunnt « les manifestations religieuses dans l'individus » puis Kuno-Frischer, auteur de « la Théologie réalités; » en un moi Tathésiene coulant à pleins bords et réalisant à la lettre le fameux mot de Bossuet; « Yotre désime n'est qu'un athésine déguiés. »

5. - La Bésurrection devant l'école française actuelle.

Jusqu'à présent le xixe siècle ne s'était pas, et même on peut ajouter, ne s'est pas encore occupé spécialement et sérieusement de cette question - mère, implicitement comprise dans toutes les dénégations du siècle dernier: on peut dire qu'elle n'a pas fait depuis lors un seul pas. Trop positive pour entrer dans les mille spéculations des Allemands, toute cette question se réduisait au vieux dilemme des païens et des Juiss : ou la mort apparente, ou l'enlèvement du tombeau ; c'était simple, mais c'était net. Un Israélite français, désireux, il y a quelque trente ans, de disculper légalement sa nation du déicide qui la marquera toujours, M. Salvador, parlait ainsi de la résurrection : « Dans aucun cas, on ne peut réduire ce qui est dit de cette résurrection aux termes d'une figure purement morale ou d'une allégorie, sans renverser par la base tout l'édifice chrétien... Aux veux des adversaires du miracle, ou la mort de Jésus-Christ n'aurait été qu'apparente et n'entrainerait d'autre idée que celle d'un long évanouissement, ou bien quelques disciples secrets seraient descendus dans sa tombe, même sans prévenir les apôtres, qui avaient eu soin de se cacher... Rien de plus spécieux que la première et la plus étrange de ces deux opinions 1 ... » Et là-dessus, M. Salvador d'analyser au point de vue scientifique la mort apparente, la pioure du coup de lance, la non-brisure des jambes, l'octroi précipité du corps par Pilate, etc...

« La seconde opinion, celle des Juifs, dii-il, ne reçoit arec tridence qu'un faible échec des preuves extérieures et des suggestions que les récits évangéliques lui opposent... Enfin les contradictions de ces derniers dièrent à cette histoire le sceau de la clarié et de la notoriété nécessaire 2.

Nous n'avons rapporté cet exposé israélite que pour mieux consta-

- 1. Salvador, Jésus-Christ et sa doctrine, p. 194.
- Id., ibid., p. 199 et 200.

ter : 1º qu'en 1826 il n'y avait eu aucun progrès depuis l'époque de Piladans la dénégation, et 2º que celle-ci, toute juive qu'elle soit, n'est pas plus ferme que les autres et se borne à trouver ses propres moyens syècieux, et même recevant un faible téchec des textes évangéliques, et proditant d'un simple défaut de chard et de notoriété pour rejeter absolument le grand fait qu'ia condamne.

Mais les mythologues ullemands, comme nous l'avons vu, ont trouvé ces deux moyens pitoyables, et, qui mieux est, nous l'ont parfaitement démontré.

M. Renan trouve cependant que la question de la résurrection est traitée par M. Salvador avec beaucoup de finesse et de raison (on le voit 1); mais comment, lui qui se moque si bien des naturalistes et qui cependant n'est pas mythologue (puisqu'il appelle Jésus le plus grand des enfants des hommes), va-t-il s'y prendre à présent? quelle ligne va-t-il donc suivre entre ces deux partis de l'explication et de la négation si bien bafoués l'un par l'autre? Ah l sovez tranquilles, il en inventera une dont nous parlerons tout à l'heure, une qui sera bien autrement pitouable et qu'il se gardera bien de développer dans sa Vie de Jesus, tant elle serait peu comprise des profanes. Notez bien, seulement, qu'il admet aujourd'hui la mort sur la croix; et probablement il y assistait, car il sait ce que personne n'a jamais su avant lui : « Tout porte à croire, dit-il, que la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite, » (Vie de Jésus, p. 425.) Il avoue encore l'embaumement, la mise dans un tombeau appartenant à quelque affilié (p. 432). Quant au fait de la disparition, voici ses paroles : « Le dimanche matin, les femmes, Marie de Magdala la première, vinrent de très-bonne heure au tombeau. La pierre était déplacée et le corps n'y était plus. En même temps, les bruits les plus étranges se répandirent dans la communauté chrétienne. Le cri : « IL EST RESSUSCITÉ, » courut parmi les disciples comme un éclair. L'amour lui fit trouver partout une créance facile (nous l'avons vu encore); que s'était-il passé? C'est en traitant de l'histoire des apôtres que nous aurons à examiner ce point et à rechercher l'origine des légendes relatives à la résurrection. La vie de Jésus, pour l'historien, finit avec son dernier soupir; mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples et de quelques amies dévouées, que durant des semaines entières il fut pour eux vivant et consolateur. Son corps avait-il été enlevé? ou bien l'enthousiasme toujours crédule fit-il éclore après coup l'ensemble de récits

^{4.} Etudes, p. 198.

par lesquels on chercha à établir la foi à la résurrection? C'est ce que, faque de documents contradictivers, nous ignorreons à jamais. Disons eependant que la forte imagination de Marie de Magdala joua dans ecte circonstance un rôle eaplial. Pouvoir d'airo de l'amouir moments sacrés où la passion d'une naturentée donne au monde un Dieu ressustiés (p. 5451)...

Quelle page donnée comme explication d'un fait qui a révolntionné le monde | Mais voyez! tout à l'heure c'était le dépôt dans le tombeau d'un affilié, ce qui entraînait nécessairement cet enlèvement frauduleux si bien anéanti par les mythologues. Maintenant cet enlèvement est douteux, et cela se comprend; en pareil cas il est bon de remettre au lendemain et de se donuer une bonne nuit pour réfléchir et se retourner. En attendant, on ne risque pas grand'chose à jeter ce mot: hallucinée, ce mot si bien à la mode et qui suffit à tout! Peu importe qu'il entraîne nécessairement aussi une hallucination collective de quarante jours chez plus de cinq cents disciples trés-incrédules, « ce qui ne s'est jamais vu, dit Strauss, chez plus de trois on quatre personnages; » ceci n'est qu'un détail dont on se tirera à l'heure voulue. Eh bien ! peut-être ne s'apercevra-t-on pas de ces impossibles coïncidences entre un anévrisme rompu, un caveau préparé, des disciples affiliés, une croyance rendue générale « ou facile par l'amour, » et ce millier, peut-être, d'hallucinations diverses venant, à point nommé, donner raison à deux mille ans de prophéties ressassées, confirmées la veille encore du miracle par celui qui allait en être le héros, d'où il résulterait que la plus grande révolution du monde aurait été le produit d'un DÉLIRE de VINGT SIÈCLES pour le moins! ...

Tout cela ne tiendrait pas debout devant une analyse de cinq mlnutes essayée par un enfant; mais dans un livre qui se vend à quarante mille exemplaires, il faut nécessairement que ce soit bien fort et bien beau.

Essayons toutefois de sonder un peu plus profondément la pensée intime de l'auteur.

Secret inaperçu, ou dernier mot de M. Renan sur la Résurrection.

Nous avons là sous nos yeux, et nous admirons la plupart des réponses que l'on a faites à l'auteur de la Vie de Jésus; mais nous ne voyons pas que dans une seule on se soit préoccupé de son habile ajournement de toute conclusion sur a l'origine des légendes relatives à la résurrection « (p. 463). Il est expendant par trop commole de dire que a la vie de Jésus dei finit pour l'historien ave son dernier soupir. « Oue le biographe de César ou de Napoléon dépose sa plume à l'heure même de leur mort, il est dans son droit, mais pour un philosophe à hautes présentions, c'est précisément après ce d'errier soupir de Jésus que doit commence la vraie philosophie, et par consècusion de l'autre de l'est d

Du héros I., Si celui-ci ne se distingue pas de ces hénos d'outrembé don tous avons tant parlé , en un mot, s'îl n'est pas resuscité dans sa chair, M. Benan est mille fois plus grand, ou plutôt mille fois meins coupable que celui dont il admire il vei. Dans le cas contraire, nous lui laissons à lui-même le soin de fixer sa propre taille et d'estimer sa propre cultabilité.

Jusquivici, nous ne connaissons pas ses raisons, mais nous le sommons de nous firie au moins entrovici sa pensée sur la Rismaszone; car, si nous doutous très-fort qu'il soit en mesure de nous offirir sur cette difficult lequique chose de complet aujourd'hi, nous inclinos à croire qu'il nous tient en réserve quelqu'ume de ces idées que Pascal appelait « idées de derrière la tette, » idées semblades, si ron vout, à ces plantes que l'on cultive en serre chaude et que l'on abrite soigeussement, jusqu'au jour où la température générale permet de les exposer au grand air; qu'il permette du moins aux profanes de chercher à la voir. ne fibte en un't avers les désair.

Tous ceux qui rejettent la rédaction des Évangiles au IF, au nu' et même au n' siècle de notre ête, vont nous prévenir en disant que rien n'est plus facile à fixer que « les origines de notre légende, » et que M. Renan est parfaitement dans son droit d'historien en ajournant leur discussion à l'Époque rédatisement moderne qu'il à vu naître; mais ils le font parier à leur guise, puisqu'il est le premier à constater son impuissance à se prévaidre de ce système ués : Plus J'y ai réfléchi, di-il-i, plus J'ai été annen à croire que les quatre textes reconnus pour canoniques sous consustra riba-rabis et L'Are su canistra. L'a ravius probatais qu'instruction pur la principal de la principal de la ravius probatais qu'instruction sur sont se fait vanuers nu mustant se la prauding créafazione.

^{4.} Voir vol. III de ce Mémoire, p. 274.

SANS AUGUNE CONSCIENCE DISTINCTE, ET DE PLUSIEURS CÔTÉS A LA FOIS 1. D De telles paroles sont à graver ; il ne s'agit donc plus que de connaître la cause qui fit éclore ce travail inconscient et collectif sur la résurrection. Sera-ce l'enlèvement par les offiliés? Non, car M. Renan, tout en conservant ce mot affiliès comme porte de sortie , M. Renan s'est trop moqué de ce vieux moven et des explications étroites , subtiles, insuffisantes du dernier siècle et de celui-ci, pour y retourner encore. Quant à cette mort apparente, arrivant et cessant tout juste à la minute voulue pour les exigences du système, Strauss, de son côté, en a fait trop bonne justice pour qu'on puisse jamais la rajeunir. Reste donc l'hallucinotion de la Magdeleine; mais alors aurions-nous affaire à l'une de ces hallucinations privées et maladives, semblables à toutes celles de nos maisons d'aliénés? - Gardez-vous de le penser. Admirateurs de l'antisurnaturalisme de votre maître, vous vous méprenez sur le sien. Si vous le confondez par exemple avec celui de l'Académie des sciences, vous êtes à mille lieues de la vérité, et toute votre éducation est à refaire.

Permetter que nous vous aidions à réparer ce temps perdu; nous vous engageons à lire ce que nous avons dit (vol. 1, p. 115 de ce Mémoire) du système de M. Renan sur l'originé au langue, et son explication par les « instincts sponitants de la nature et de la conscience; » pour lui le langue était uniquement leur produit. Nais quand on lui demandait son dernier mot sur ces instincts erchaturs et comment il avait pus se les procure, « il suffit, répondait-il, de substituer un miracle psychologique au miracle théologique; » quand on lui demandait ensuite ce que ces instincts étaient devenus, puisqu'on ne voyait plus rien de semblable, il répondait avec assurance que « sea faits trangen réservés à l'étar primitif de Humanifé étairen devenus entièrement impossibles dans notre milien réfléchi, » Or, plus on réfléchiasit et mois no comprendit; mais senti nesqu'il ajoutait; « est it erbe affirmé, » on acceptait cette fois très-volontiers cette dernière affirmation.

Cependant l'idée marchait, et lorsque, depuis, nous retrouvions dans le déplorable livre Étaugs and Revieus (même volume, p. 77) les mêmes réserves en faveur d'un certain «miracle psychologique résois de toute éternité, pour frapper l'esprit àbloui des peuples,...» nous nous reportions à l'increpant Français, et commencions à comprendre le mot d'ordre, sans toutefois pénétrer plus facilement dans les profondeurs de ce nouveau mysitisme.

^{1.} Études, p. 172.

Eh bien! nous pouvons nous assurer aujourd'hui que ces mêmes formules publiées, il y a très-peu d'années, dans le volume des *fludes réfigieuses*, peunent être regradées comme l'expression exacte de la pensée que nous cherchons. Pour nous, c'est la même idée, c'est la même théorie du unaucz. Natruza, appliquée à La nésuanacros et aux grands phénomènes primitifs.

Voyez plutot.

«Que ceux qui circonservient les puissances de l'esprit humain dans les diroites limites du bon sens vulgaire, que ceux qui ne conçoivent pas la firer originalité des créations spontantes de la conscience, que ceux-las egardent d'aborder un tel problème, »—Voilà, effectivement, pour bien des gens un début fierment original; mais vyons le développement.—» Pour bien comprendre Jéssa, il faut être endurrei aux miracles. Il flat ut s'élever au-dessus de notre des érefléxions et de lente analyse, et contempler les fauultés de l'âme dans cet état de léconde et de naive liberté, où, dédaignant nos pénibles combinaisons, etles attripuaient leur objet sans se reporder elles-mêmes : alors c'était l'âge des miracles psycholopiques.

« Recourir à une intervention surraturelle pour expliquer des faits qui sont devenus impossibles dans l'état attat du monde, c'est prouver qu'on ignore les forces cachées de la spontanéité.... Certes il faut désepérer d'arriver jamais à la complète intelligence de certaines APPARITIONS surprenantes;... on me proposerait une analyse définitive de Jéssa, sa dels de laquelle il n'y aurait plus frei à chercher, que je la récuserais;... aux époques naives la légende naissait d'élémène et sans prémufatiation messongère : aussiblt oncepté... Cette longue gestation de l'idée messianique dans le sein fécond d'arrail devait pour son fruit, et en effet, quand la domination rod d'arrail devait pour son fruit, et en effet, quand la domination rod d'arrail devait pour son fruit, et en effet, quand la domination rod arrail devait pour son fruit, a la finite sur son surfaire que la raison même n'oue sonder. Ce n'est pas en quelques pages qu'on pout essayer la solution du problème le plus obseur de l'histoire. Il

pou essayer la solution du probleme le pina obseur de l'instoire. ». L'ecteurs passionnés de M. Renan, ji ne suffi pas d'entendre, l'il au surtout retenir de telles choses. Retenez-donc bien qu'après vous avoir promis pour le volume à venir un système complet d'explications sur « la fornation du cycle ligendaire de la résurrection, » on ne pourra pas vous offiri autre chose que ce que vous venez d'entendre, t, ant

^{4. «} Il faut avoir un front d'airain pour nier les miracles évangéliques, » disait Bayle; c'est toujours le même aveu.

^{2.} Études, de la page 198 à la page 208.

que la théorie du miracle psychologique appliquée aux apparations de Jésus ne sera pas rapportée ou démentie; voyez si cela vous suffit; au lieu d'histoire vous aurez un cours complet d'embryogénie idéologique 1; au lieu de faits, des hypothèses monstrueuses; au lieu du miracle historique et biblique, un miracle sui generis, un miracle Renan. comme on n'en a jamais vu qu'aux époques naïves; au lieu d'un homme divin ressuscité, une nature inconsciente, enfantant d'abord toute une vie, puis l'apparence d'une résurrection, tout juste à la minute voulue pour cadrer avec les traditions, les prophéties et l'attente générale. C'est un peu dur à croire, mais pour adoucir la chose on vous donnera encore comme moyen de certitude un réve affirmé, et comme moven d'évidence, ce VOILE que l'auteur lui-même est obligé de tirer sur des musières que sa raison n'ose sonder; la vôtre l'osera encore moins, soit dit sans vous blesser, puisqu'on vous a prévenus que « le sens critique ne s'inocule pas en une heure, » (Études, p. 203). C'est donc à vous de bien voir si vous voulez attendre cette inoculation complète; mais, le fût-elle, nous doutons encore que vous puissiez comprendre plus facilement comment ce millier de disciples ou de croyants. chez lesquels l'incubation de la foi paraît avoir été si longue, pût vivre, converser et manger pendant quarante jours avec cette apparition psuchologique qui révolutionnait le monde. Si vous l'acceptez cependant avec autant de facilité et d'aussi bon cœur qu'on vous l'offre, vous serez enfin et très-certainement doués non-seulement du sens critique, mais de toute cette «finesse d'esprit, seule faculté qui fasse trouver le vrai en histoire, » La seule chose qui pourrait vous rester à craindre serait peut-être qu'on ne se rappelat ces paroles de saint Augustin, si pleines d'actualité : « Beaucoup, ayant vu le Sauveur sur cette terre, n'ont pas voulu croire à sa mission, même après les morts ressuscités par lui. Il en était de ceux-là comme de beaucoup d'hommes de notre temps, qui, malgré l'évident accomplissement des prophéties, persistent dans leur incrédulité et préfèrent résister par des finesses humaines que de céder à l'autorité divine après des témoignages si clairs, si manifestes, si sublimes, » (S. Augustin, Lettre cu, !trad, Poujoulat.)

M. Renan pourra nier tant qu'il voudra que ce soit là tout son secret; mais, nous le répétons, à moins d'une rétractation formelle sur cette ruiconte appliquée aux appartitions surfarenantes du sauvern, il n'en a pas le droit et toutes nos présomptions subsistent.

Le dernier mot de l'incroyance sur la formation de notre grande LÉGENDE est donc celui-ci: « UN GRAND MIRACLE D'OPTIQUE, OPÉRÉ

^{4.} développement du germe des idées.

MIRACLE PSYCHOLOGIQUE APPLIQUÉ A LA RÉSURRECTION. 487

PAR CETTE NATURE, QUIL, DIT-ON, N'EN FAIT JAMAIS QU'AUX GRANDES ÉPOQUES, BIEN QUE SES LOIS, nous a-t-on dit, SOIEXT IMMURBLES. » L'essentiel, à ce qu'il parait, c'est qu'elle soit INCONSCIENTE, c'est-d-ire qu'elle ne comprenne rien à ce qu'elle fait; c'est le soul cachet qui distingue son miracle psychologique du vienx miracle théologique. Mais alors il faut convenir que le hasard la sert bien.

6. - Le Miracle psychologique appliqué par d'autres encore à la résurrection.

Maintenant, assurons-nous que M. Renan n'est nullement l'inventeur de son miracle, et que cette triste propriété ne lui est même pas conservée.

Selon Bawr, « le seul mot de Iésus à Magdeleine: » Ne me touchez past » vint placer les aptres dans une situation de Esprit telle, que que la foi subjective devenue objective, car lorsquire, La résurrection n'a été que la foi subjective devenue objective, car lorsquire, le cryant voir l'objet de sa foi, il te litre de lui-même... Le fait extriction n'est qu'une entre relative movement..., Cela est, parce que cela doit d'ere, pel a toujours-cié le raisonnement des apôtres,..., le fait extérieur ou phénoménal est une forme dont la substance est interen. etc. »

Quant à Éwald, le grand antagoniste de Bawr, le grand défenseur de l'authenticité duquatrième évangile et de l'entière crédibilité de son auteur, dès qu'il met le pied sur le terrain de la vertu miraculeuse du Christ, M. Schwarz le remarque avec raison, «il bat la campagne. » Pour lui, cette vertu est la base naurelle de la visitaité constante du divin en 16sus, et dès qu'il arrive aux miracles supérieurs, il les coarte, ou plutô il les noie dans un flot de phrasse rimphirables, vraie production de ténèbres, incompatible avec sa réputation de grand critique. 3 »

lci c'est encore un libre penseur qui juge ses amis.

Strauss (ait sur la même voie, et puisque M. Schwarz nous affirme que « son livre est encore comme le jugement collectif de la critique évangélique, ou plutôt, dici-l, comme son inventaire final dont le dernier mot est banquercute?, » voyons un peu comme il savait au besoin suppléer aux explications naturelles, et rester, en fin de compte, suspendu dans les airs. Strauss, qui a fait tant d'athées, n'a jamisa

Cité par la Revue germanique du 31 mars 1860, art. de M. Schwarz.
 Id., ibid.

Id., ibid.

été, quoi qu'on en ait dit, qu'un éclectique et un simple scentique, et sous ce rapport M. Renan est dans le vrai lorsqu'il affirme qu'en France nous ne l'avons jamais bien connu. Nous demanderons par exemple comment il peut se faire que M, le docteur Littré, dans aucune des trois préfaces qu'il adjoignait à ses trois éditions de Strauss, ne nous ait jamais parlé de toutes les explications magnétiques, non pas essavées, mais formellement données par son auteur. Sans doute, il craignait de le démonétiser en nous le montrant expliquant l'exorcisme des possédés géraséniens par « le transport de leur état organopsychique dans l'immonde troupeau qui se jeta à la mer; » ou bien encore expliquant tous les autres « par les passes mesmériques, » Il est vrai que Strauss ajoutait lovalement : «La guérison des queuales de naissance, des lépreux, des absents, avec lesquels le guérisseur n'avait en aucun contact, me paraît dépasser les limites les plus extrêmes de l'action du magnétiseur, et alors se prérère en pouren » (t, II, 1re part. p. 129).

Vraiment M. le docteur Littré a du malheur; il y a vingt ans, il éditait Strauss, dont il était obligé de taire les réveries magnitiques, et voici qu'il édite aujourd'hui Salverte, dont il commence, comme nous l'avons vu, par saper toutes les bases... (voir Introduction de ce Mémoire).

Il faut bien cependant que Strauss en arrive aux résurrections de morts, avac lesquelles, divid, dobren commence le varis miracless (p. 187); mais il faut voir avec quelle ironie il traite les rationalisses qui les expliquent par les maris apperantes? Comment, leur de mandre-ell, Assus aurait-il-sus, de loin, et plus tard à travers les parois d'un cerrection à travers les proindeurs els aterre, qu'il rel y avait la qu'une létharpie? Tout ce qu'on imagine à cet égard, ajoute-ell, est et vinse de rauts, et d'evouver a Le rates autre revussers auxons (p. 163). El cependant ces faits, tout aussi bien attesés que coux qu'il a cerçe, (uil parsissent tellement « sans analogues dans coux qu'il a cerçe, (uil parsissent tellement « sans analogues dans coux qu'il a cerçe, (uil parsissent tellement » sans analogues dans consent en ca varvar s (p. 9, 10, 15), qu'il d'intermiteur y roir on le croit ibino) un pur mytte n de la tendance de la communauté chrétienne à modeler sou Messie sur le type des prophètes » (p. 189).

C'est fort commode, mais ce qui l'est infinîment moins pour lui, c'est l'ALITORSURRECTION du Savueur. Quels embarras, cette foist D'abord celui de la prévision et de la prédiction bien authentiques de cette résurrection par celui qui devait en êtrue le sujet. « Il y euil chidi-til, LE IASARD LE PLUS INCALCULABLE, si Ton ne peut pas

MIRACLE PSYCHOLOGIQUE APPLIQUÉ A LA RÉSURRECTION, 489

admettre une mert apparente concertée avec ses disciples « [p. 557].

Comme il n'y a guère de milieu, il revient noror à celle-ci, il l'examine, il la retourne, il veut la rendre possible, mais... UNE

MORT APPARINTE JOUÉE SUI UNE CROINI d'evand des bourreaux,

ET AU FOND D'UN SÉPULCREI un simple ÉVANOUISSEMENT,

causé A L'HEBLE VOITLUE par une suspension de circulation sanguine I cela lui paraît avec raison le comiblé de l'absurdité, et il aîme
mieux nier encore une fois (p. 584).

Il nie donc... mais voici qu'en y regardant de plus près, et rencontrants sur son passege la foum gé des aptires, ai la loquaid de lui rendre hommage: « C'est avec raison, dii-il, que tous les apologistes insistent encore aquord'hui sur ce point, c'est-à-drie sur l'immense révolution qui s'opéra dans leur esprit, entre leur premier et profond découragement el Tenthousisame avec lequel lis annocherné depuis Jésus comme Messic... Or, « en supposant, dii-il, que la rédaction des Evanglies ne fla pas contemporaine, o s v'isaustana Jausus le passage de la première Épitre aux Corinhiers, qui, bien necortestanausser armetzone, a det écrite vers l'an 50 après l'assectifiest, par conséquent usons se maxra ax suprès sa résurrection or saint Paul, favorisé la sienne « p. 6.55), « Il faut bien d'aliliers, di-il, que outaget couse b'axvancoussus ait, prodant cet intervalle, relevé le courage des apôtres et décidé de leur conviction » (n. 655).

Reste donc à définir ce ourlour chose, mais il paraît que c'est assez difficile, « On pourrait, reprend-il, si l'on voulait rester sur le terrain du surnaturel, admettre peut-être avec Spinosa une vision produite miraculeusement dans l'intérieur des disciples et destinée à leur faire comprendre la résurrection spirituelle des pécheurs; car Weisse admet que « l'esprit de Jesus avait réellement mis en mouvement celui des apòtres » (voilà bien le MIRACLE PSYCHOLOGIQUE de M. Renan I), « Mais, continue Strauss, si l'apparition de Paul peut à la rigueur s'expliquer par l'état d'anxiété et de lutte intérieure qui avait produit chez cet apôtre une tension extraordinaire qui dut se décharger par une crise spirituelle décisive sous forme de Christophanie, que feronsnous des autres apôtres? Ne pouvant prendre nulle part l'idée de la résurrection, il fallait donc qu'ils la produisissent eux-mêmes... Il paur donc que pour eux, comme pour les assemblées entières, ces apparitions fussent produites par ourlour chose or sensule à la vue et à l'oute, ou peut-être par l'aspect de quelque personne inconnue. » « Mais l'ascension! l'ascension attestée avec la même bonne foi détruit à tout jamais l'explication naturelle (p. 701). Décidément il vaudrait mieux tout nier,... car la mésunarcross et l'ascresson sont les deux pierres fondamentales sans lesquelles la communauté chrétienne n'aurait jamais pu s'élever. Kant a eu le plus grand tort de dire que ces deux faits n'étaient que des images... sans eux l'histoire de Jésus n'aurait blus de sens» (c. 746).

El faite de pouvoir trouver ce qu'il déclare cependant indipensable à trouver, Strauss nie, et, se reposant enfin de tant de labeurs sur cette négation, il a l'épouvantable courage de conclure en ces termes : « Ains, le tréor de vérité et de vic qui depuis dix-huit siècles allmenter l'humanité paraît, il semble, déssipé sans retour, toute grandeur précipitée dans la poussière, Dieu dépouillé des agrâce, l'homme des dignité, et le line nompu entre le cile et la terre... » (Cl. II, p. 732).

On en conviendra, l'athée qui s'applaudirait d'un tel résultat échapperait lui-même à toute critique, et trouverait à nos veux plus d'une circonstance atténuante dans l'excès même de sa folie; mais tel n'est pas heureusement le cas de notre Allemand. Tout en acceptant la possibilité de cet effroyable résultat, il se flatte encore de l'espoir d'y remédier, de renouer ce lien rompu entre le ciel et la terre, et de faire à ce Dieu qu'il « a précipité dans la poussière » une assez belle place encore, en l'apethéosant à la manière de M. Renan, et en le placant dans une sorte de musée dans le voisinage d'Orphée, de Moïse, Mabomet, Alexandre, César, Raphaël et Mozart, honneur insigne, mais bien mérité par l'homme «chez lequel l'unité du divin et de l'humain a atteint son summum d'intensité, » Il veut bien lui rendre cette justice, D'un autre côté, « un Christ, dit-il, qui n'est plus qu'un homme distingué n'a plus rien de commun avec celui des chrétiens » (p. 742); et comme il a l'air de se résigner, c'est maintenant la profondeur fatale de ses convictions qui va peut-être nous incliner à le plaindre.

Hélas I in 'an même pas cette terrible excuse; écoutez son dernier mot ; « De mêm que le crayant este noi soespitique, de même le critique est en soi excyant. Il est rempil de respect pour touts religion en particulier; il sent que le fond intrinsèque de la plus haute religion, de la religion chrétienne, est identique avec la philosophie la plus haute., De plus notre critique, bien qu'exécutée avec détail, ne s'en réduit pas moins, devant la conscience en présence de laquelle elle se trouve, à un SIMPLE SECPICISUE xos otsevanés « (p. 714).

Celui qui joue toute sa fortune sur un dé passe aux yeux de tous pour un fou, et voilà que ceux qui jouent toute leur éternité et, qui pis est, celle des autres sur un peut-irre seroni regardés comme des sages i... Et ce peut-irre qui dément cette sagesse, et cette sagesse qui se suicide elle-même dans la personne de chacun de ses membres

MIRACLE PSYCHOLOGIQUE APPLIQUÉ A LA RÉSURRECTION. 491

en les déclarant tous intentés, et cette Babel de contradictions plus de la contradictions plus de la première en ce que ce n'est plus entre les peuples que l'égne la confusion, mais bien dans la pensée des apars,... on nous les présenters comme t. aconta de ce s'écle, comme l'expréssion de la carrique la PERS BAUTE ATANT FUGÉ LES ROIS ET LES BRUTS, SARS qu'on ail jamais plus prendre en dédaut » jori le première volume de de ce Ménories, page 41). Et on le croira, sans se douter qu'en le croyant on se laissera prendre son-êmen en flagrant délit de crédient lidé et d'ignorance poussée jusqu'au point de ne savoir ni écouter ni litre l...

Et maintenant, admirateurs sur parole de ces phalanges indisciplinées que l'on n'a jamais pu prendre au contraire « en flagrant did de concordance, » choisissez entre les terres sans eau qu'elles défrichent, ou pluto entre ces sables mouvants de la sagesse moderne et l'indératable rocher dont les eaux jaillissantes, comme le dit Strauss, «alimentent et désalièrent depois si longtemps Plumanité!...»

§ VIII.

Retour menacant à la plus spécieuse des hérésics du passé.

Nous l'avons dit, et nous ne craignons pas de le répéter, toute cette critique matérialiste et basée sur les lieux communs d'une dialectique vulgaire touche à ses derniers moments. Dès demain, une autre école, nourrie d'illuminisme et fondée au contraire sur l'admission du merveilleux, « honnira, suivant l'expression du comte de Maistre, tous ses prédécesseurs et rira de leurs ténèbres, comme nous rions aujourd'hui de celles du moyen âge. » Ce talion fonctionne déjà. Pendant que M. Renan, qui se croit et que l'on croit si nouveau, s'enveloppe dans ses rêveries sur « les forces spontanées de la nature, ne fonctionnant qu'à certaines époques, » des esprits moins nuagcux, éclairés par l'expérience du spiritisme et certains, absolument certains, cette fois, de ce qu'ils auront constaté par eux-mêmes, déchireront, dans toute sa longueur, le fameux voile que l'on tirait tout à l'houre avec tant de prudence et d'à-propos. Rendant aux choses leur vrai nom, ils n'iront plus confier ces grandes missions hallucinatrices à de pauvres forces aveugles, lorsqu'ils en auront sous la main de très-surintelligentes, et, en outre, si complaisantes, que chacun de nos ennemis saura bien en faire son profit. Pendant que l'adepte et l'initié prêcheront l'adoration de ces nouvelles forces, le rationaliste, tout en les méprisant, saura bien les utiliser pour sa cause, c'est-à-dire qu'il les classera résolùment, et cette fois très-spécieusement, avec leurs rivales (les saintes forces) parmi les formes et les produits de cet occultisme général et spirituel dont ils auront enfin compris l'action sur le monde.

Que M. Renan ne sourie pas trop vite, ou plutôt qu'il réflé-

chisse, non pas à des millions de témoignages contemporains qui ne paraissent dignes que de mépris à un siècle plein de respect, dit-on, pour l'expérience et pour l'observation, mais aux apostasies (dissimulées ou avouées, pou importe!) d'un certain nombre de ses collègues. Nous savons qu'il le sonnant, nous croyons même savoir qu'il s'est préoccupé de ces foltes, comme d'une chose dont la démonstration pourrait quelque peu déranger son système.

En attendant, qu'il nous permette de lui nommer tous ces apostats de fraîche date, et qu'il nous laisse lui citer, pour la dernière fois, l'exemple de son maître Strauss! Strauss, nous a-t-on dit, a modifié ses opinions; mais qui pourrait nous assurer que son horreur du surnaturel n'ait pas été fort ébrantée par ce qu'il nous a raconté lui-même? Nous l'avons vu tout à l'heure expliquant bravement par le maquétisme et le somnambulisme mesmériques tous les exorcismes et cures de l'Évangile. Il ne s'arrêtait que devant les résurrections de morts et les miracles cosmologiques. Mais du temps de Strauss, avons-nous dit, le mesmérisme n'était qu'un pur fluide, instrument d'une volonté plus ou moins forte, et le somnambulisme était un des effets de ce fluide. Vint un jour cependant où, mis en rapport avec une somnambule plus lucide que les autres (la fameuse voyante de Prevorst), il s'aperçut qu'il pouvait y avoir autre chose, et, ce jour-là, il faillit devenir fou. Il en avait été de même de Kant, le fameux scentique de la raison pure, et certes, les têtes de ces deux hommes valaient bien toutes les nôtres 1.

^{1. «} A ort apportril surrastura, dii Straus (Scherrim son Prevent), aussi bien qu'a ces long entreisen surce des opticis invisibles, bienheureux ou réprouvée, it. » "A vart outre a ext noure, nous étions en présence d'une vériable visionaire, nous airons derant nous un têre agant commerce avec un monde supérieur. Cependant, Kerner me preposs de me metre en raport aspectique avec else. Je no me souirens pas d'avoir jamis senti une souire sur pas d'avoir jamis senti une souire pas d'avoir jamis sent une la mine, qu'on m'était le planche de dresou les pieds et que j'abis in hèbreme d'aus le vide. » — Pessons it Rant à présent. Tott deux de deux nover d'au le vide. » — Pessons it Rant à présent. Tott deux de deux nover.

Mais aujourd'hui gu'il ne s'agit plus de fluide, la modification des idées de Strauss aurait pu devenir plus positive et plus large. S'il eût vu, de la bouche d'une femme et du tiroir d'une table, magnétisées par la même passe, sortir des réponses complétement identiques, c'en était fait à tout jamais de ses illusions sur le « transport organopsychique d'un cerveau dans un autre, » donné comme explication des exorcismes; c'est alors qu'il se fût « abimé dans le vide » et qu'il eût fait chorus avec Kant sur « notre étroite communauté d'existence avec le monde des esprits. » Il est vrai que pour un philosophe dont le point de départ avait été jusque-là la négation de ces mêmes esprits, il v aurait eu dans cette masse de phénomènes spirites plus qu'il n'en fallait pour lui faire jeter au feu son ouvrage; du moment où son accusation de légende, fondée sur l'exorcisme des esprits, devenait histoire, son histoire, à lui, devenait immédiatement légende. Mais ne se convertit pas qui veut, et ceux qui « résistent aux résurrections de morts » peuvent résister aussi à la démonstration d'un exorcisme. Supposons donc maintenant que la conversion de Strauss n'eût pas dépassé celle de nos spirites, c'est-à-dire le cercle des esprits, il n'en était pas moins trop philosophe, pour s'en tenir désormais au spiritisme psychologique ou révélateur; il eût voulu suivre toutes ses péripéties, et, dans le nombre, la nouvelle forme des « apparitions surprenantes » ne lui eût certes pas échappé. Lorsqu'on lui aurait, comme à tant d'autres, fait voir, entendre et même toucher des fantômes, c'eût été ce jour-là que « la planche » se fût retirée de dessous ses pieds, » et que (toujours en supposant sa non-conversion) il fût inévitablement tombé dans la grande hérésie dont nous annon-

dotes de Swedenborg qui l'avaient occupé fort longemps et dont il avait constaté l'exactitude. Sante a avait infectie concluine: - 70 ne vindrab fisté à démontrer que l'âme humaine vit, dès cette existence, en communauté étroite et indissoluble avec les natures immuférielles du monde des espris; que ce monde agit sur le nôtre et il ui communique des impressions profondes dont l'homme n'a pas conscience aussi longtemps que tout va bien chet lui, a [Traum einse Getterrebrers, p. 135.) cons les approches; or, par cette hérèsie, le Dieu ressuscités se verra, sachons-le bien, travestir en médium. Quant à sa ráscaractros et à ses arrantiroxs en chair et en oz, si differentes de toutes les autres, ce sont elles que l'on acceptera de préférence, que l'on analysera et que l'on rapprochera, sinon plus volontiers, du moins plus facilement des fantômes spirifiques de Hons net comonagnie :

Quant aux rationalistes convertis aux csprits, mais qui voudront les utiliser pour leur incroyance, ils n'auront aucane peine à prouver que « l'énergie des forces spontancées et perduers » ne sufflit plus à ces apparations; et nous les verrons tomber d'un seul bond au fin fond de la nouvelle hérdsie. A peine se rappellera-t-on qu'elle est bien vieille et qu'elle s'appelait, il y a dix-sept cents ans, l'hérdsie des docètes, et qu'après avoir été longtemps et vigoureusement combattue par les plus grands docteurs de l'Égiles, comme étant la base de toutes les errens des premiers siècles, elle avait été définitivement brisée et condamnée dans un concile mémorable.

4. Nais pourquoi mettre su futur ce qui déjà se trouve fait, car au moment oi nous relisons ces lignes, nous trouvos dans la journal le Monde (23 août) l'analyse d'un article emprunéà un crevae anghise, sur la l'ée de l'Inne écrite par l'an-émée. S' les ce deux journaux sont entest, on trouvenit dans ce livre: 1° que N. Home acrise partire leurs mains, le tels afaisant agir, en faisant appartire leurs mains, leurs joids, etc. 2° qu'il d'ât vivre ou mourir les plantes a volonié; de qu'une étois, signe d'une mission d'vive, illumine sor front; 5° qu'il a rendu la viè au sourd, etc., etc.

« La revue anglaine, repremd le Monde, dictit avec raison cette secte criminelle par laquelle les antechrists modernes "scallent au- dessau des divin, et qui précipite ses victimes en hécatombes infernales vers lu cope de da suicide ou dans les cabanos de fons. Selom. Il lewitt, auteur digit of foi, il cisse aux seuls États-Unis deux millions et domi de sectateurs du spiritisme. L'Anchetter set sus sector ang. s

Nous ajouterons à ces réflexions fort justes que tant que l'on combattra ce fléau, comme fa revue dont nous parlons, par une simple fin de non-recevoir fondée sur le mensonge ou l'élfasion des spirites, on l'étendra de plus en plus, car jamais on n'a vaincu l'erreur en niant le côté vrai sur lequel elle so fonde.

Certain de la voir reparaître incessamment, nous devons consacrer quelques mots à cette première hérésie, qui sera probablement aussi la dernière. Voici quelle était sa substance. Au ue siècle de l'Église, on était trop près de la rérité pour que l'on osât produire et pour que l'on pût admettre toutes les inepties dont nous sommes depuis cent ans les auditeurs forcés. On allait droit au but et l'on ne travestissait pas en légende une histoire avouée par Josèphe, par Tacite, par Suétone et par un témoignage collectif écrasant; on avouait donc la vie, les vertus et les miracles de Jésus; seulement, on faisait du tout, comme nous allons le faire bientôt, un véritable spiritisme. C'était, disait-on, grace à certains mots, à certains secrets kabbalistiques, que Jésus avait dérobé cette puissance aux païens. Le médecin Celse, le plus fort des adversaires de ce 11° siècle, et Julien, le plus fort des adversaires du v., n'avaient rien trouvé de plus spécieux à opposer sur les miracles du Christ à Origène et à saint Cyrille 1.

Aussi, jusqu'au chapitre de la nésuauctrox, tout marchair-il asset bien aux yeux... des simples et de coux qui ne l'étaient pas; mais dès qu'il s'agissait de cette vie commune s'écoulant pendant quarante jours entre les apôtres et l'ésus assessectré, alors on ne savait plus comment faire, et l'on tombait dans une dénégation bien autrement spécieuse, à savoir celle de la varie chair du dieu ressuscité.

Eh bien I il se peut que nous fassions rire beaucoup de personnes en leur disant qu'aujourd'hui nous rebourmons tout droit à cette hérésie des docètes et des paradocètes; mais ne riront pas assurément lous ceux qui, connaissaut tant soit peu l'histoire de l'éclectisme alexandrin, axente combien et éclectisme a de rapports avec le nôtre et combien il compte d'admirateurs dans nos universités; ne riront plus surtout les historiens modernes de cet ancien éclectisme, qui avouent en avoir enseigné, écrit et publié toute l'histoire, saus en comprendre un seul mot, jusqu'au jour où, témoins involontaires d'un seul

^{1.} Voir Origène, Contra Celsum, § 38, et saint Cyrille, Contra Julianum.

fait de spiritisme, ils se sont trouvés initiés tout d'un coup, ont compris enfin leurs auteurs et se sont sentis dès lors trèsdisposés à épouser toutes les idées théurgiques de cette époque admirée.

Ces anciens hérésiarques disaient donc avec Celse que « les apparitions de Mess étaient vraies en ce sens que, lorsqu'il se faisait voir à tous ses affidés, cela ne pouvait s'entendre que d'une ombre semblable à celle du démon d'Esculape, qui se montre encore tous les jours à beaucoup de Grees et de Romains, ou bien à celle d'Aristée, que 10 no doit teuir jour rraie 1, », a

C'est de cette idée sur la chair apparente du Sauveur qu'ils tiraient leur nom de docètes (Soxes, paraître). Cette erreur fondamentale, avons-nous dit, se retrouve au fond de toutes celles des gnostiques, et nous la voyons se reproduire, jusque dans le vi siècle, dans la secte des phantasiodocètes. Toute dangereuse qu'elle fùt, elle avait cependant un très-heureux côté : c'était de prouver la bonne opinion que les incroyants de ces premiers siècles avaient de la sincérité des apôtres. On la leur accordait, ainsi que la réalité des apparitions du Sauveur: seulement, on ajoutait : « C'est Dieu le Père qui a voulu vous tromper par le plus vain des fantômes. » Le blasphème avait donc de très-bonne heure remplacé la calomnie, et le miracle psychologique avait toujours eu cours dans le monde incroyant. L'Église l'accordait même de son côté, mais en certains cas seulement, tandis que ses ennemis tenaient à ce qu'il n'y en eût jamais eu d'autre.

Aussi, fut-ce de ce côté que se portérent avec le plus d'insistance et d'éclat toutes les forces des apologistes. Origène, Tertullien, saint Irénée surtout, consacrèrent une grande partie de leur temps à démontrer que, du moment où l'on admettait la partié des deux existences de Jésus et que l'on niaît une incarnation réelle arant comme après la résurrection, on se montrait par trop absurde en soutenaut que, pendant

^{4.} Origine, Contra Cels., l. II.

trente-trois années, cette fausse chair avait fait illusion à toutes les populations qui l'avaient vue, touchée, palpée, etc. Mais les gnostiques ne reculant pas devant cette folie, la tâche des Pères devenait de jour en jour plus facile et plus triomphante. On leur opposait, il est vrai, la prétendue résurrection d'Aristée; mais ils triomphaient en prouvant que ses apparitions avaient toujours paru si suspectes, qu'il avait été impossible de le faire admettre comme dieu par les populations. Toute la discussion roulait donc sur le sens du toucher, sur ce creuset de la réalité matérielle, comme le dissil Lucrée:

Le corps seul peut toucher, et se laisser toucher.

Or, le toucher, ou plutôt le palper avec la main, qu'il ne faut pas confondre avec le tact, semble si peu susceptible d'hallucination, que les savants anglais (dont nous avons mentionné les études sur les fantômes, vol. III, p. 383), n'ont pu trouver que deux exemples d'illusion de ce sens, et encore très-douteux, le toucher, disons-nous, était le grand moyen de défense des crovants, car il semblait avoir été donné par l'Évangile comme la démonstration par excellence, « Touchez, avait-il été dit à Thomas, et assurez-vous qu'un esprit n'a ni chair ni os. » Mais, pour soutenir que Notre-Seigneur n'avait jamais eu qu'une chair apparente, il fallait donner, non plus seulement au toucher d'un apôtre incrédule, mais au toucher collectif, populaire et permanent de tous les autres, le démenti le plus effronté que l'on eût jamais vu. Le toucher, qui n'eût pas été pour saint Thomas tout seul un critère absolument infaillible, le devenait, étant expérimenté par tous les témoins et réuni à l'ensemble général de toutes les autres preuves 1.

1. Tout en insistant sur la valeur de ce toucher, les grands théologiens faiseint preuve de beaucoup de science et de modération, en ne lui attribuant pas une puissance absolue, mais bien un/fassarie icl par elle-même, et positivement irrésistible par son adjonction à tout le reste. Ils n'ignoraient pas en effice que l'on avait cru toucher bien des fois les corps des anges et des enfels que l'on avait cru toucher bien des fois les corps des anges et des

D'ailleurs, ce toucher palmaire et inquisitorial de l'apôtre n'était pas seulement destiné à la démonstration d'un seul fait, mais bien à celle de toutes les prédictions qui en avaient ét faites autrefois. Saint Thomas se fut montré par trop exigeant en ne se contentant pas de son enquête, depuis si longtemps consignée dans un pasume écrit sous la dictée de ce même Verbe qui, devenu plus tard le héros de la prédiction, la faisait lire à ses apôtres; n'était-il pas d'ailleurs à leurs yeux la plus grande des autorités en fait de résurrections, puisqu'il en avait déjà fait trois et qu'il allait donner à ses disciptes le pouvoir d'en faire des milliers?

Les docètes sentaient si bien eux-mêmes l'impossibilité de targuer de mauvaise foi la victime qui s'était laissé crucifier, qu'ils rejetaient le mensonge sur Dieu, son père, qui l'avait, disaient-ils, néandonné, et lui avait substitué l'ombre d'un autre nersonnace.

Il leur fallait donc supposer, dans leur folic, que cette grande puissance, quelle qu'elle fût (car ils ne savaient s'il n'y avait pas encore un autre dieu au-dessus d'elle), après avoir si bien réalisé toutes ses prophéties et accompli toutes ses promesses, aurait échoufe justement au moment précis

démons, mais ils savaient aussi que dans ces cas la sensation éprouvée n'avait plus rien de commun avec celle du toucher normal. Les premiers Pères faisaient remarquer, par exemple, à ceux qui opposaient aux apparitions de Jésus-Christ celles d'Apollonius de Tyane à Damis et à Démétrius, que lo toucher de ce prétendu demi-dieu était présenté par ses propres croyants comme ressemblant à « un souffe intangible, veluti flatus intangibilis, » Les théologiens postérieurs et relativement modernes, commo Thyrœe, saint Thomas et Suarez, se sont livrés à de grandes recherches sur ces apparences du toucher. Dans les apparitions angéliques et démoniaques, ils l'ent expliqué par la résistance des agents et par l'emploi qu'ils savaient faire de l'air, emploi qui expliquait à leurs yeux l'indéfinissable sensation de fralcheur et do chaleur toujours quasi fluidique qui en résultait. « Ce n'est pas la résistance, dit saint Thomas, qui fait la propriété palpablo d'un corps, mais bien sa densité. C'est de cette dernière que dépend sa pesanteur ou sa légèreté. » Aussi, ajoute-t-il avec saint Augustin et Suarez, « le corps ressuscité do Notre-Seigneur offrait-il la tangibilité parfaite de la chair et des os. » (Cité par Suarez, de Angelorum potentia, l. IV, ch. xxxv. § 8.1

où elle avait intérêt à ne pas le faire. Il leur fallait supposer qu'après avoir si bien et tant de fois prout's a puissance par des résurrections en chair et en os, elle eût anéanti volontairement toute son œuvre, toutes ses promesses, toute sa gloire et toutes les espérances de l'humanité, faute d'avoir pu ou volut ressusciter le seul mort qu'elle eût promis de rappeler à la vie.

Et ce blasphème insensé ne laissait plus au monde indécis d'autre alternative que d'en croire ces calomniateurs décides, apôtres de mensonge, ennemis acharnés les uns des autres et livrés malgré leur illuminisme aux débordements les plus honteux, ou de se jeter dans les bras de ce pouvoir blasphémé, auteur non-seulement de tant de merveilles et de prophéties réalisées, mais révédateur exclusif du plus grand de tous les dogmes, celui de l'unité d'inite.

Le choix ne pouvait être douteux; aussi, pendant dix-huit siècles, la société civilisée a-t-elle cru que celui-là seul était dieu qui avait dit: « Je le ressusciteral ex le faisant somme libre de l'enter, » et que celui-là seul participait à sa puissance qui avait dit: « Cest de moi-mème que je quitte ma vie et du le la reprenda de la vier de la courte de la courte de la courte de la reprenda de la courte de la c

La sociéé avait raison, car, ainsi que l'a dit saint Augustin, « c'était vraiment là le signe de Dieu, et qui n'appartient qu'à un dieu, que le même homme fit tout à la fois ce double miracle, de ressusciter les autres et de se ressusciter les merces, evel ressuscitatus home et ressuscitans Deus, » « C'est, en effet, co qu'on n'avait jamais entendu dire, es seulo non est auditum». El cependant, par une disposition merveilleuse de ce Dieu, il n'y a pas de fait plus avéré; il est si peu contestable, que les infidèles et les paiens qui en examinaient sans préjugé toutes les circonstances étaient contraints à le recevoir. »

« Et maintenant, ajoute Bourdaloue (auquel nous empruntons ces paroles), et maintenant, ô vous! qui lui refuscz sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'enceyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème et confondez-le avec les imposteurs... puisqu'il a placé l'univers dans la plus longue, la plus dangereuse et la plus universelle de toutes les idolátries... Mais vous ne le pouvez, et vous vous déclarez forés d'avouer qu'il est juste... or, s'il est juste, il est saint, et s'il est saint, IL EST DIEU; c'est une alternative inévitable !. o

^{1.} Sermon sur la résurrection et la divinité de Jésus-Christ.

SYNTHÈSE

..

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

1. - Le Verbe et Jéhovah ne sont qu'un.

Nous le tenons done enfin, cet anneau principal et bénit, auquel se rattache toute la chaine de nos certitudes et de pos destinées; que d'autres attendent, s'ils le veulent, un Dieu plus parfait que cetui qui nous a donné l'Évangile, et plus puissant que cetui qui se resuscite lui-même, nous ne tenons pas à le comaitre et nous nous contentons de cetui-ci. En cela, nous agissons comme saint Paul, répondant aux mêmes chimères: « Il n'y a ni anges, ni principautés, ni vertus, ni nouvel évangile qui puissent désormais nous séparer de Jésus-Christ's L.

Toutefois, il ne nous suffit pas de reconnaître sa divinité dans le Nouveau Testament, il faut avoir encore son dernier mot sur l'Ancien. De même que pour bien comprendre Jéhovah il fallait être fixé sur Jésus, de même pour bien comprendre Jésus il faut être fixé sur Jéhovah et se rappeler que

^{4.} Ad Rom., ch. viii, v. 38.

nous sommes resté avec Suarez et les plus grands théologiens en pleins incertilude sur les puissances spirituelles qui agissaient sans cesse dans la Bible, et spécialement sur celles qui
avaient donné la loi là Moise au milieu des doudres du Sinal (voyez page 339 de ce vol.). Était-ce le Fils de Dieu lui-même, le Verbe de l'Évangile, comme le vouliaient beaucoup de Pères P Étaient-ce au contraire de purs seprifs, de simples créatures, comme le faisait entendre saint Paul dans sa formule, «la loi fut mise en ordre (ðuræry) par les anges, » et comme le veulent Suarez, Thyrœ et d'immense majorité des théologiens modernes?

Nous avons osé le dire et nous ne craignons pas de le répéter : si l'Ancien Testament fût resté seul, si la chaîne de l'histoire théologique nous eût laissé sans communication aucune entre les deux mondes en se brisant à l'arrivée du nouveau, nous n'eussions peut - être pas trouvé dans les manifestations du Jéhovah biblique toutes les garanties nécessaires pour bien établir en nous la conscience de son absolue divinité. Ses miracles étaient grands, mais nous en avons tant vu qui paraissaient les égaler! Scs paroles étaient sublimes, mais nous avons entendu tant de faux dieux se donner à leur tour pour celui qui est, qui était et qui sera ! Ses prescriptions étaient vraiment divines, mais leurs parodies elles-mêmes les reflétaient si bien !... Scs promesses étaient splendides, mais leur accomplissement était si douteux !... Oui donc nous démontrait jusque-là que Jéhovah ne fût pas uniquement le Dieu. l'Elohim national d'Israël, tout en restant plus puissant que tous les Élohims connus? « Pour tous les peuples étrangers, nous a dit le savant abbé Foucher, Jéhovah était un Dieu formidable, mais dont la puissance n'était cependant pas irrésistible, et les Hébreux eux-mêmes n'en avaient pas toujours une opinion plus relevée 4, »

Ce n'est qu'insensiblement ct à la longue que Dieu leur

^{1.} Académie des inscriptions, t. XXXVIII, p. 381.

avait appris à connaître toute la portée de ce grand nom, puisque même à nos premiers patriarches il ne s'était révélé que sous ceux de El (force), de Schaddraí (tout puissant), de Adonaí (seigneur), etc. A Moise seul il daignait articuler le nom qui renferme tout le secret de son essence, et cette essence est son éternité: « Je suis Ábrovah, disait-il, c'est-à-dire Celui qui a été, qui Esr et qui sera. » « Il n'y a que l'éternité, dit saint Augustin, qui ait pu se dire l'Éternel! ; so nous ajouterons : et manifester qu'elle l'était, en découvant de jour en jour toute l'étendue de son essence, et en prouvant par l'histoire et dans la nature que malgré son titre d'Étoim ou Dieu national d'un peuple privilégié, il était bien véritablement le Dieu créateur du ciet et de la terre.

Malheur au peuple qui le contredisait sur ce point. Alors il faisait dire aux prophètes : « Tous les dieux des nations sont de faibles dieux (élilim), mais Jéhovah Élohim a fait le ciel et la terre. » (Ps. xcv, v. 5.) « Sa divinité remplit l'infini. » (Isaïe, xxv. v. 24.) « Les cieux et les cieux des cieux eux-mêmes ne sauraient le contenir. » (Paral., 11, v, 2.) « Il est le juge du monde.» (Gen. xvi, v. 18.) « Il est le Dieu des dieux et le Dieu des esprits de tous les mortels. » (Nombres. xvi, v. 22. Il faisait plus encore, car prenant la parole il disait: « Seul je suis et il n'y a pas d'autre Dieu que moi, rien de ce qui est n'a été fait par d'autres que par moi, j'en jure par moi-même, etc., etc., » Et tout aussitôt, pour justifier de telles paroles, il disposait des peuples, les élevait ou les brisait comme le vent dispose de la poussière, et comme il disposera plus tard de l'univers physique soit en repliant les cieux et les créant à nouveau, soit en purifiant la terre par le feu comme il l'a déià purifiée dans les eaux du déluge.

Or Jésus, Jésus le Dieu ressuscité, et, comme nous l'avons dit. démontré Dieu par cela même, s'étant donné lui-même comme « Le verbe et l'équivalent de Jéhovah, » (Isaïe, xlv, v. 25,

^{4.} Saint Augustin, de Vera religione, ch. 1x1x, nº 97.

et Osée, 1, v. 7), Jéssa syant dit: a Yous connaîtrez que je susic catu qui test, quand vous aurez élevé en haut le Flis de l'Homme » (Jean, ch. viii, v. 28), puis ayant ajouté encore : « Qui me voit voit mon Père, et tout ce que fait le Père le Flis le fait assi, c'est donc moi qu'il faut chercher dans Moise» (ch. v, v. 19), l'identité est évidente, et le Dieu du Calvaire est bien le Dieu du Sinaí.

Par cela seul, toute hésitation est bannie, toute difficulté capitale est sauvée, et comme nous allons le vérifier, les deux Testaments n'en font qu'un.

Reste donc uniquement la question d'exécution des prodiges, question que nous appellerions de simple curiosité, si de son éclaircissement ne dépendaient pas encore quelques vérités importantes.

C'est bien la Divinité, le Jéhovah no Dieux*, c'est-à-dire LA SAINTE TRINITÉ, qui domine tout l'Ancien Testament, et qui, simultanément ou par l'unc de ses personnes, s'exprime par les prophètes; par l'urin, par l'éphod, et préside spécialement à la grande seène du Sinai qui, préside, car il va nous failloir maintenant définir l'ange qui, selon saint Étienne, s'y manifeste et parle du fond même du buisson ardent. Étail-ce, alors encore, l'ange du grand conseil ou le Verbe? Étail-ce un ange ou un archange créé? Nous avons vu à ce sujet le partage des plus grandes autorités, et, comme elles, nous avons hésité. Mais à présent que nous sommes fixé sur la divinité du pouvoir législailf, reprenons avec une confiance absolue celle du pouvoir exécutif.

^{4.} S. Fon vent avoir une idée de la valeur du nom de žebovah, il faut en extre suivre fanalyse et al décomposition dans l'Intarnonie de noire avonta unit e chevalier Drach, tani de fois cité déjà. Ce rapprochement entre le résultat des échais plus l'attent e cluit que lui formissent les arrances de la bonne kab- bale et de la synagogne est du plus basi intérêt, Ainsi, il prouve admirablement que co non, qui mipique a basbance de la asinte l'intité et explique ment que co non, qui mipique a basbance de la sainte l'intité et explique la s'Attonoda, nos dieux, a dit u (v. Deutéronome), s'appliquali indistinctement à chaume des trois personnes (comme le d'éroranceauxes, sos surveys).

ayme, il est composé de quatre lettres, Jod, Mr, var, Mr : la promière lettre did ile Zodor, signifie le point augène, le Pérs ou l'incrés; la scondie signifie la main du père ou le Pérès ; la troisième signifie le lim d'annour on l'Espiré, ille 80 ved et de Hs; ce fails e derire les, senhables au pre-mire, signifie le Hie postérieur ou dévinité terrestre, c'est-à-dire le Verbe finis homme. (Harmonie I. p. 314, 32, 33, 33, 31, 34) chiè libe la le Gameur (d'irarque (létragrammaton) que Pythagere appelait le principe de tous les Jerus).

C'est donc avec raison que Cornelius a Lapide traduit le verset 49 du chapitre xxıv de Josué, « Deus est sanctus,» par « Jéhové est les Dieux saints.

quia Dii sancti ipse. »

C'est de ce nom que Busterf a dit : « Tous les autres noms du Seigneur pouvaient être communiqués à ser estrieure, auis non cub-cit-ci, cir il n'esttiré que de l'essence de Dieu. » Cela n'empéche pas qu'on ne le donne quelquélois à l'arche. « d'insude pension, reprend hustort, are éles prouve que pour les Julis fides de l'arche disparaisant devant celle du dieu Sont elle pour les Julis fides de l'arche disparaisant devant celle du dieu Sont elle et que l'an appeall la gloirer du Seigneure. . Il en était le nêmen des angas, appelés sussi Jélbonh, parce que c'étaient bien moins eux qui parlaient, que Dieu en eux. « Bluster diels pur Leglia, t. VIII, p. 1416.

Cétait encore le nom que le grand prêtre portait gravé sur une lamo d'or incrustée dans sa laire, et devant lequel, au dire de Historien Joséphe, Alexandre le Grand se prosterna lorque le possitio Jaddon le reçut dans le tempte de Mevalann. C'ext chia devant lequel s'ageomalial Gyrava que per la completa de la completa del completa del completa de la completa del la completa de la completa del la completa de la completa de

Nous voici donc revenn, à la fin de ce Mémoire, à la FORCE, source et reine de toutes ces ronces surintelligentes dont nous nous proposions dès nos premières pages d'étudier la nature et l'histoire¹.

1. Vol. I, ch. 147, p. 29.



2. - C'est le Verbe qui parlait dans l'Ancien Testament.

« Il y a des chapitres entiers de la Bible, dit dom Calmet, (. II, p. 3A, Bible de Vence), ou de grandes parties de chapitres où Dieu est toujours nommé Élohin. Il y en a d'autres, pour le moins en aussi grand nombre, où l'on ne donne à Dieu que le nom de Ehorah ou Jéhorah-Elohim. Ainsi, l'on met toujours en schen indifféremment ou l'organe, ou celui qui l'inspire, et nous comprenons dès lors cette remarque d'un grand théologien, que « les Pères eux-mêmes ne savaiext lamas si c'était Dieu ou un ange qui se rendait visible, »

Nous avons vu que les Pères modernes, représentés par Suarez et Bossuet, ne le savaient pas davantage. Suarez, appuyé sur saint Paul, attribuait tout aux anges, pendant que Bossuet, sans paraître s'inquiéter de cette réponse de saint Jean aux Juís: « Non, vous n'avez jamais entendu Dieu, » nous disait (Élération vu,): « Dieu lui-méme prononça les articles de la loi d'une voix haute et intelligible, etc. »

Évidemment, ces trois autorités sont trop fortes et trop positives dans leurs divergences pour ne pas être d'accord. Interrogeons donc le Verbe lui-même et son Église.

"

" Si vous aviez cru à Moîse, dit-il à ses bourreaux, vous auriez cru en moi, car c'est de moi qu'il parlait. « (Saint Jean.) — N'est-ce pas lui qui dit, dans le prophète Osée (v. 2): « C'est moi qui vous instruis? » — Ne faisaitil pas entendre à ses disciples, au moment de la pôche miraculeuse, qu'ainsi s'accomplissait cette prophétie qu'il avait falte dans Jérémie (h. xvi, v. 16): « C'est soi qui enverrait beaucoup de pécheurs? » — N'est-ce pas lui qui, après avoir dit, dans le prophète Isaïe (ch. Lii, v. 2 et 3): « Console-toi, Jétrusalem, tu seras rachetée sans argent, » ajoute:

«Mon peuple saura mon nom, et que моі qu't Lui радыля, моіме́ме ля stirs prassent, quia ego ipae qui loquebar adsum ?»
— La Sagasse, qui n'est autre que lui, ne disait-elle pas (cli. xvi) que « c'était le Yerbe qui fiasiat lous les miracles ? «
— Et dans le fait, ce ne pouvait être que lui qui prononçait, dans le prophète Michée (ch. vi, v. 3), ces paroles si tou-chantes : «Mon peuple, mon peuple, réponde-moi, en quoi l'ai-je donc offensé? le l'ai tiré d'Égypte, etc. » — Il n'est pas moins évident que c'était lui qui disait dans Isaite : « В ви ма-кителталь à ceux qui ne me cherchaient pas». « (Ізаїс, ch. Lxv. v. 3.). — Enfin la question paraît tranchée par ces paroles de Malachie (ch. v., v. 2, 4): » à révéterai mon moi esoleil de justice à ceux qui me craignent. Rappelez-vous la loi que l'Al donnée sur flore, à mon servieur Moise. »

Ainsi donc, que le Verbe ait parlé dans les prophètes avec le Saint-Esprit, la chose est évidente, puisqu'il décrit par eux tous les détails de sa propre passion, et que ces prophètes l'appelaient « le souffle de leur bouche, » (Lament., ch. Iv. v. 20). Les Pères se croyaient donc suffisamment autorisés à conclure. par analogie, que c'était encore Lui qui parlait, se manifestait, et, pour nous servir de leurs expressions, se promenait partout en Israël. Ils voyaient donc le Verbe dans l'ange du Seigneur disant à Agar: « Je multiplierai ta descendance de telle sorte qu'on ne pourra plus la compter (Genèse, ch. xvi, v. 9, 49), et ie ferai de ton fils le chef d'une grande nation (id., ch. xxi, v. 17, 18); - ou dans l'ange du Seigneur disant à Jacob : « Je suis le Dieu de tes pères , et mon nom est l'ÉTERNEL (Exode, ch. 111, v, 2, 6, 45); - ou dans l'ange du Seigneur apparaissant à Gédéon (Juges, ch. vi. v. 12), à Samson (id., ch. xiii, v. 20, 22), et leur faisant pousser ce cri : « Nous mourrons certainement, car nous avons vu Dieu, etc. » - C'est lui ou plutôt la sainte Trinité qu'ils reconnaissaient dans les trois hommes qui apparaissaient à Abraham, bien que toutefois il n'en adore qu'un et leur parle comme n'étant qu'un. » (Genèse, ch. xviii.)

Ainsi du reste, et cela ne doit pas nous étonner, car le R. P. Patrizzi (du Collége romain) nous affirme que l'ange du Seigneur a toujours été synonyme pour les Juis du Dieu fort. (Voir sa brochure: de Interpretatione oracutorum ad Christium, etc.)

A plus forte raison, voyait-on le Verbe dans l'ange du Testament et dans le dominateur attendu.

Aussi l'Église instituée par Jésus-Christ, l'Église, héritière des apôtres, n'hésite-t-elle pas un instant à chanter : O sa-gesse! ó Adonal i o conducteur d'Israël! ó otiq ui repossis sur l'arche, entre les chérubins! toi qui paralas a moise dans le buisson addent, et qui lui as donné la Course dans le sunson addent, et qui lui as donné la Course la Sinai, etc., viens, manifeste-toil etc. ', »

Pour l'Église donc la chose n'est pas douteuse, et nous devons la croire lorsqu'elle répète, avec le Verbe : « Moi qui Parlais, me voici. »

5. — Ce sont les Anges qui parlaient dans l'Ancien Testament,

El cependant saint Jean et saint Paul, qui apparliennent bien à l'Église, vous disent; le premier : « Vous î avez jamais ni vu ni entendu Dieu; » le second : « Cette loi du Sinat était disposée et donnée par les anges, et si le discours fuit par les anges a déjà et tant de force, que sera celui qui nous est donné par la grâce de Jésus-Christ? » « Comparaison, nous disent saint Augustin et Suarce, dont le but paraît être de trancher un abime entre les révélations de diverses sortes (multiformes) de l'Ancien Testament et les toutes dernières (nocissime) faites par le Fils. » (Hébr., ch. 1, v. 1.)

Aussi saint Paul paralt-il conséquent à cette manière de voir, lorsque, faisant allusion à l'apparition des trois hommes à Abraham, il recommande l'hospitalité, « attendu, dit-il, que c'est en la faisant que plusieurs ont reçu des anges sans le sa-

^{1.} Antienne du troisième dimanche de l'Avent,

après, viendra le dominateur ou l'ange du testament.

Ne voulant pas répéter ce que nous avons déjà dit, contentons-nous de faire remarquer que presque partout où les anciens Pères voyaient uniquement le Verbe de Dieu parlant immédiatement par lui-méme, Suarez, Thyrœe et Cornelius a Lapide voient des anges sustinentes personam Dei, c'est-àdire des vice-Dieu substitués par Dieu même à sa personne, et parlant si bien en son nom, qu'ils prennent jusqu'à ce nom incommunicable.

4. - Solution. - C'est le Verbe et ce sont les Anges en même temps.

Mais ces mots « sustinentes personam Dei, » tout en nous donnant évidemment la solution du grand problème, n'en sont nas moins de très-difficile entente, si nous en jugeons par les controverses qu'ils ont soulevées. Il semblerait en effet résulter de ce que nous venons de dire que Jéhovah n'était plus seul adoré dans ses manifestations, et que celui qui les organisait et s'y trouvait compris, ne fût-ce qu'en sa qualité d'organe, devait participer à l'hommage. Si, pour conjurer cette idolâtrie, Cornelius, Canisius, Suarez et Thyrcee se contentent de cette comparaison « que l'ambassadeur ou le portrait d'un prince sont véritablement ce prince absent et reçoivent les mêmes hommages que lui, » si ce dernier vient nous dire (de Appar., l. I, ch. xxiv, p. 203) : « De même que celui qui se fait peindre n'est pour rien dans la confection de son image, de même Dieu n'agit en rien dans ces apparitions qui sont comme ses images, » nous sommes plus difficile et protestons contre la comparaison; il n'y a pas effectivement d'ambassadeur au

^{1.} Voir ce que nous dit Thyrœe sur les anges, organisatours seuls et absolus de toutes ces apparitions.

monde qui ait jamais osé dire: « Je suis le roi, » comme il n'v a pas de portrait que l'on ait jamais salué, aimé ou respecté comme celui qu'il représente. Ici tout au contraire, l'ange, bien qu'en soutenant le rôle de Dieu, s'assimile à lui et se dit Dieu: il y a donc la plus qu'une mission, plus qu'un rôle, il y a presque une identification. Otez-la, et l'idolâtrie est complète; il faut donc, selon nous, que l'ange sustinens, pour ne pas être, comme le veut trop souvent Cornelius, un simple acteur jouant un personnage, soit au contraire l'instrument dont la Divinité joue elle-même. Il faut surtout ne pas dire, comme Malebranche, que « dans l'ancienne loi Dieu ne faisait des miracles que pour obéir aux anges; » mais il faut dire avec saint Augustin : « De même que le Verbe de Dieu, qui est le Christ, nous annonce la vérité dans le prophète, de même il parle lui-même dans l'ange, quand celui-ci dit vrai. Et c'est avec une égale raison que l'on dit : Dieu a dit. Dieu est apparu, ou l'ange a dit. l'ange est apparu : car l'un se rapporte à la personne du Dieu qui habite l'ange, et l'autre à la personne de la créature qui lui sert 1. - Car, dit-il ailleurs, il ne faut pas confondre la parole éternelle de Dieu, qui précède tous ses ouvrages, véritable vertu sans son, et celle qu'il emploie lorsqu'il s'adresse aux hommes, soit par illumination mentale (voilà le miracle psychologique de M. Renan), soit par quelque manifestation sensible et angélique, comme lorsqu'il parle aux patriarches 2. En effet, bien que le Verbe intérieur soit le premier, la parole extérieure étant sensible est bien mieux connue par nous que la parole intérieure 3, n

Donc c'est véritablement le Verbe qui parle dans le buissan ardent (que le concile de Nicée appelle φλόζ νομλίτωσα. flamme législatire), car c'est lui qui est ici le vrai pouvoir législatif, et c'est tout aussi véritablement l'ange, car, en

^{1.} Saint Augustin, Contra Adamant., ch. 1x.

^{2.} De Genesi, vui, 18.

^{3.} Id., Quæst. 1v, art. 4.

LES ANGES PARLAIENT DANS L'ANCIEN TESTAMENT. 513 organisant le Verbe, il devient son véritable pouvoir exécutif ⁴.

De la cette expression si souvent répétée dans les Écritures, et qui nous paraît péremptoire : « Anges, qui Faltes LE Verbum Dei, afin que nous puissions entendre la voix de ses discours. » « Un ange m'a parlé, dit un prophète, par le Verbe du Seigneur?! » C'est le même phénomène.

Le reste va tout seul, et nous retrouvons tout ensemble Verbe et ange dans la muée, dans l'urim, dans l'urche, etc. Sculement, lorsque Dieu dit A Moise: « Je marcherai moiméme devant toi, et ma face te précédera, le gardera, tu écouteras sa voix » (Exode, ch. XXIII, v. 44), il ne faut plus voir ici Dieu déléguant son Verbe, mais au contraire le Verbe promettant sa prorpe présence, et avec lui sa face, car, ainsi que le remarque très-bien le savant Jablonski: « Dieu se place toujours avec son ange comme sur une ligne parâllée ». «

Thyrore se sert donc d'une comparaison magnifique en discussion et alians ces apparations, nous llumine médiatement par l'ange, comme il illumine le monde médiatement par le soleil 4. s Cette comparaison est non-seulement belle, mais très-juste, e telle aurait dù lui faire d'autant mieux comprendre la fausseté de celles qui reposaient sur l'ambassadeur, sur l'acteur, sur le tableau, etc., car le prince et le modèle ne sont présents ni à la cour étrangère, ni sur la la cour étrangère, ni sur la

^{4.} Nous l'avons cependant fait remarquer : s'il est vrai que lorsqu'ils dient : « le suis le Seigneur ton Dieu, » ils parlent sous la dictée du Soigneur, ils paraissent dotés d'un peu plus de liberté lorsque, d'après l'expression de saint Paul, « ils mettent en ordre, en tactique, toute la loi, « ¿ d'arrapix.»

^{2.} Voir FOffice de la Rêto de saint Michel. Au lieu de traduire, comme tous eucologes, ad audiendam vecem sermonum ejus, par ces mois: « afin d'obeir à la voix de nos ordonnances, » nous preférons lo faire comme on vient de lo voir; car pour nous c'est la loute la raison du parler diréin par les auges, auxquels il est donné de so rérier des organes facilies.

Ægypt, prolég.

^{4.} De Appar., lib. I, ch. xxIII.

T. Y. - MAN. BUST., IV.

scène, ni sur la toile, tandis que le Créateur est présent dans le soleil, « in sole posuit tabernaculum suum. »

5. - La face et le représentant du Verbe.

Nous avons dit plus d'une fois que dans la théologie biblique et chrétienne il n'existait pas, après la très-sainte Trinité, de plus haute personnalité céleste que celle de l'archange ou du séraphin Mikaël 1. Nous avons déià consigné ses titres de « archisatrape de la miliee sacrée, de gardien des planètes, de roi des étoiles, de vainqueur de Satan, de recteur puissant, a et, dans l'astronomie mystique, nous l'avons vu, vainqueur d'Ahriman, renverser l'usurpateur du trône sidéral, succéder au vaincu, sc baigner à sa place dans les feux du soleil, et, défenseur du Christ-Soleil, se rapprocher tellement de son maître, qu'il semble se confondre avec lui. C'est encore un article de foi que sa présidence au gouvernement du peuple hébreu, de la Synagogue et de l'Église romaine jusqu'à la fin des temps 2. Toute la difficulté repose uniquement sur la mesure précise de son rôle dans les apparitions ct les miracles de l'Ancien Testament, et dans sa fusion si étroite avec le Verbe, que plus d'un théologien protestant, et cutre autres Calvin, a fini par n'y plus voir que lui seul.

Mais ee qu'il y a de plus embarrassant, c'est que les mêmes noms et les mêmes titres sont donnés tour à tour an Dieu et à l'archange. Tous deux s'appellent Mitatron et Metatron. Et cela n'a rien d'étonnant, puisque le premier dit du second : » J'enverrai mon ange devant toi, car mon nom est en lui...» Tous deux s'appellent Edovah, quand lis partent l'un dans Fautre. Quant à ce non de Metatron, il signific également,

Voir le premier volume de ce Mémoi: e, p. 352, sur cette dualité et sur les deux fètes de saint Michel signalées par le dominicain Gastaldi.

Voir sur tout cela notre premier volume, p. 352, et le troisième.
 p. 462.

d'après le Zohar, a maître et envoyé, » Tous deux s'appellent tour à tour l'ange de la face, car si d'une part le Verbe est appelé « la face et l'image de la substance de Dieu, » de l'autre, en parlant du Saureur aux Israélites, Isaïe leur dit « que l'ange de sa face les sauvera de toute tribulation 1. » Ailleurs, on l'appelle très-nettement « le prince des faces du Seigneur. la gloire du Seigneur. » Tous deux sont conducteurs d'Israël 2. chefs des armées du Seigneur, juges suprêmes des âmes, et même séraphins. Vossius, après avoir prouvé que Mikaël était le Mercure des païens (ce dont M. Maury convient), ajoute que « selon de grands théologiens Mercure et le soleil ne font qu'un, car il n'est pas étonnant, disent-ils, que Mercure étant si voisin de la sagesse et du Verbe, il se confonde avec lui 3, » C'est si bien le Mercure du paganisme, que, dans les Actes des Apôtres (ch. xiv, v. 11), lorsque les habitants de Lystre prennent les apôtres Barnabé et Paul pour Jupiter et Mercure, le verset 12 ajoute : « Car Mercure était le conducteur du Verbe.» C'est l'ange de la vision, c'est ce Fils de Dieu qui (dans Daniel) « a la figure du Fils de l'Homme, » C'est l'Hermès-Christos des gnostiques, c'est l'Anubis-Syrius des Égyptiens 4, le conseiller d'Osiris dans l'Amenti, c'est le Mikaël ogongappà, léontoïde, portant sur certaines médailles une tête de lion, comme son père Jaldabaoth.

Le Zohar décompose ainsi le mot de metatron, arri, ½6/we, prés du trins. Solon lui, c'est le gouverneur du mode visible; comme nombre, il offre \$11\tilde\$, comme le nom divin Schaddai, et on les traduit tous deux par tout-puissant. Il n'est donc pas étonnant que Dieu ait dit: « Mon nom est en lui, qui su Houx, car il est comme Dieu.» C'est lui (toujura selon le Zohar), equi, xu à Schekinha (la Sephieroth du Verbe), agissait dans

Isaïe, ch. Lxm1, v. 8.

^{2.} Metator et irranir.

^{3.} Vossius, De Idol., II, p. 373.

Nous avons dit que l'ange de Mercure était devenu, après sa victoire sur Lucifer-Vénus, l'ange de Syrius.

l'arbre de vie du paradis, dès le premier jour, comme il agira au dernièr; » puisque c'est par lui, comme d'ant le souffle de la bouche du Verbe, spiritus oris sui, que l'Antechrist sera mis à mort ¹. » En un mot, saint Michel est comme le traducteur du monde invisible en monde visible. On comprend donc que l'Église ait applaudi à l'ouvrage de l'Italien Marangone, s'exprimant ainsi dans son livre : Delle grandeze del archangelo saucti Mikaele: « O étoile la plus grande, qui accompagne le soleif qui este Christi. » O image viennet de la Divinidit O grand thaumaturge de l'Ancien Testament I O vicaire invisible du Christ dans son Eglise !... O grand génie tutelaire de chacum de nous, ou plutôt le chef de chacum des nôtres, qu'il illumine d'un seul de ses rayons, comme d'un seul de ses rayons se losiei fediare toute la terre! »

Voit donc les deux héros de l'Ancien Testament, le Verbe (ou second Jédowsh), et us fuec, tous les deux ne faisant qu'un sans être un, mystère qui nous paraissait à nous insoluble tant que nous n'avoins pas étudié la doctrine des ferouers mazdéens et que nous ne savions pas que le ferouer était la puissance spirituelle, tout à la fois image, face et gardienne de l'âme à laquelle elle finit par s'assmiller. Or, saint Thomas nous a prouvé que le Christ avait un ferouer, en nous prouvant qu'il avait son ange gardien.

Donc le Youldiad persan avait grandement raison de s'exprimer ainsi (Fargard 19)! « Invoque, ò Zoroastre! le ferouer à moi, qui suis Ahurannezda, car c'est la plus grande, la meilleure, la plus élevée, la plus intelligente des créations d'Ahurannezda; » et la théologie du même pays peut se tromper comme fait, sans se tromper comme doctrine, lorsqu'elle nous montre Brahman, l'ami d'Ormuzd, présentant, sur le mont Albordi, Zoroastre h cet Ormuzd et lui livrant les Zends, car changez les noms en ceux de saint Michel, Jéhovah, Sinaï et Moise, et vous avez toute la scène de l'Ezch et.

^{4.} Saint Thomas, Thess., II, v. 8.

6. - Figures et types de l'Ancien Testament,

Ainsi, le Dieu qui s'estr aussuscrite turi-stème affirme avoir étle Dieu et l'Ancien Testament. Oui, il ne fallait rien moinsi que l'autorité de sa parole pour parvenir à le faire croire; mais en le croyant, nous voyions fondre, comme la neige aux rayons du soleil, une masse de difficultés et d'objections capitales. A peine débarrassé des brouillards glacés du matin, ce soleil répandait sur tout la bienfaisante chaleur de ses rayons, se révélait lui-même, et, par l'éclat de son ouwher, déchirait le voile épais qui avait obscurci les premières heures de son lever.

Il était temps qu'il les illuminàt, car Bossuet nous dit, après saint Augustin, que, « ni dans la loi de nature, ni dans la loi mossique, il ne voit rien que de triste et d'insipide si Jésus ne s'y trouve pas. Tout ce grand attirail de la loi, dit-il, de cérémonies aussi laborieuses qu'intilles, de purifications par l'encens et par le sang, était incapable de plaire à un Dieu pur esprit, si elles n'eussent pas été, comme nous l'apprend l'Apo-tre, des figures parfaites et comme les ombres de vérités sublimes 4. »

Mais il ne s'agissait pas seulement de figures; c'étail t'histoire elle-même qui venait se modelcr sur cœ figures et résiliser ce grand, cet éternel miracle que nous avons constaté chez tous les peuples du monde, à savoir toute une série d'évênements et d'existences calqués à l'avance sur la grande vie que l'avenir réservait au peuple juif. C'est un des mysétres surhuanias sur lesquels nous avons, non sans inention, le plus insisté dans ce Mémoire 3, parce que c'est peut-étre, de tous, cetui sur lequel la science actuelle a fondé le plus grand nombre d'erreurs ou de dangercuses sottiess. Nous l'avons

^{1.} Voir Bossuet, Sermon sur les caractères des deux alliances.

^{2.} Voir le chapitre Héroïsme, vol. III.

entendue nous soutenir tour à tour ou le mythisme de vies trop parfaitement concordantes avec les traditions légendaires, ou l'enfantement de ces mêmes légendes par ces vies, et en même temps celui de ces mêmes vies par Γ idér que l'on s'en était toujours faite ; M. Renan eroyait en donner hier une triste et dernière preuve dans sa Vie de Jesus, en la présentant comme « éclose des idées messianques antérieures » On peut dire que la folie de nos eritiques modernes s'est vue forcée à son tour d'outre-passer sur ce point toutes les limites, éclose qu'elle était pour le coup de Γ idée antisurnaturaliste et du préjugé générale.

Nous avons montré ehez les païens plusieurs demi-dieux ou héros très-historiques, prédestinés, dès le moment de leur naissance, à singer, en la déshonorant, celle du héros tout à fait Dieu, devant lequel toute la terre devait s'agenouiller; nous les avons vus naître comme lui dans la ville du pain; nous les avons vus dès le berceau étouffer des serpents, lutter contre les dires (mauvais esprits), faire une grande quantité de miraeles, mourir en martyrs, descendre aux enfers, et se dire ressuseités. Nous avons amèrement déploré que des chrétiens, embarrassés et timides, se soient crus forcés de recourir également au mythe devant ces similitudes, oubliant apparemment ee mot du Sauveur: « Tous ceux qui SONT VENUS AVANT MOI SONT DES VOLEURS, » mot qui explique tout sans négation absurde, et que nous avons ainsi commenté : « L'Évangile est un drame sublime, parodié et représenté à l'avance par des drôles. »

Le paganisme avait encore pris ee prototypisme des hommes et des ehoses à l'histoire patriareale, qui n'est pour ainsi dire pas autre chose. C'est là, c'est dans les annales de la Bible qu'il avait choisi ses modèles pour les imiter à son tour. De là cette ressemblance souvent bien étonnante entre les hommes de l'ancienne loi et les héros patens, ressemblauce qui a donné le change aux Huet, aux Guérin du Roeher, aux Bannier, etc., à ce point de leur faire rorine qu'il n'y avait qu'un plagiat *légendaire* et de main d'homme, là où il y avait un bien autre plagiat antéhistorique et d'origine surhumaine.

Quoi qu'il en soit, voyons d'abord quelques-unes des figures symboliques de la doctrine évangélique, et commençons par dire avec saint Augustin : « Toutes les prophéties sont pleines d'insignifiance et de folie, si nous n'y trouvons pas Jéus-Christ ! » et avec Bossue! : « Ahl si nous avions les syut. bien ouverts, combien doux serait ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, qu'il n'y a parole, qu'il n'y a pour ainsi dire ni trait, ni virguel ede la loi ancienne qui ne parle du Seigneur Jéuss, la loi étant un évangile caché, et l'Évangile étant la loi extoliqué e! »

La libre pensée reconnaît encore assez volontiers les rapports symboliques entre les rites anciens et les instructions évangéliques. En effet, il faudrait être aveugle, comme le dit Bossuet, pour ne pas être frappé de la similitude parfaite qui existe entre l'agneau pascal d'abord, puis la manne mangée dans le désert par les Israélites voyageurs,... et le pain eucharistique et viatique mangé par les chrétiens voyageurs dans le désert de la vie : entre la table des pains ou repas de Jéhovah de l'ancienne loi,... et la sainte table du pain sans lerain de la nouvelle; entre ce serpent entrelacé autour de la croix d'airain, qu'il suffisait de regarder pour être guéri,... et le divin serpent crucifié sur le calvaire et doué de la même vertu; entre l'eau de la pierre et le sang répandus dans les livres de Moïse, et... le sang et l'eau qui découlent du divin corps de Jésus, car saint Paul nous l'a dit, « la pierre était le Christ; » entre la circoncision corporelle des Hébreux,... et la circoncision spirituelle si recommandée aux chrétiens; entre l'eau amère du désert qu'on adoucit par le bois,... et les amertumes de notre vie adoucies par le souvenir de la croix de bois; entre

^{1,} In Joann., traité IX, nº 3.

Sermon cité.

ces victoires oblenues par Moise, tant qu'il lève au ciel ses deux bras croités,... et le succès promis uniquement au même signe mystérieux; entre le candélabre solaire, les douze pierres zodiacales, les sept lampes plantéaires du cosmos de Moise,... et le Christ-Soleil de justice, les douze potres figurés par les douze mois et les églises représentées dans le ciel par les sept esprits des plantées; entre l'arche et les deux chérubins entre lesquels le Dieu fait entendre sa voix,... et le tombeau gardé par les deux anges, et du fond duquel la vérité ressuscite pour ceux qui la cherchent et qui la croient; entre ce boue émis-aire qu'on livre à Satan, qu'on envoie au désert, tout chargé des péchés du peuple et des imprécations du grand petre.... et la rictime volontaire qui, chargée du fardeau de tous nos crimes, est envoyée dans le désert pour y être tentée par Satan, etc.

On n'en finirait jamais, pour peu que l'on voulit suivre, virgule par virgule, toute les analogies évidentes qui relient les deux Testaments. « Mes frères, je ne veux pas que vous ignoriez, dit saint Paul, que nos pères ont tous été sous la muée, qu'ils ont tous passe la mer Rouge, c'est-à-dire qu'ils ont tous mangé d'une même riende spirituelle et tous bu d'un même breurage 1.» Or, n'est-ce pas la toute la vie chrétienne pratiquée dans le fatigant pléerinage qui conduisait le peuple saint à la terre promise? Encore une fois, il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, ou il faudrait être fou pour en conclure comme nos critiques modernes, lorsqu'ils le voient, que ce sont ces traditions qui ont fait éclore leur fruit évangélique.

Mais s'ils accordent encore l'identité des symboles, la vie réelle des hommes symboliques, rapprochée de celle du Sauveur, les confond et les surpasse. Dans leur impossibilité d'accorder ces deux vies si semblables, ils nient l'une des deux

^{1.} Cor., ch. x , v. 1.

parallèles, toutes les fois qu'ils ne peuvent les nier toutes les deux. Essayez de leur faire comprendre par exemple le rapport. existant... entre Noé sauveur du genre humain après le déluge, dont la colombe signale la fin,... et Jésus, poisson sauveur, ίγθὸς σωτήρ, faisant renaître l'humanité dans le Saint-Esprit signalé par le retour d'une colombe et porté sur les eaux du baptême :... entre Isaac , portant lui-même le bois sur lequel il doit être sacrifié par son père, et le Dieu qui porte sa croix pour être immolé par le sien ;... entre Josué que l'on appelait Soleil, qui arrête ce bel astre pendant trente-six heures pour assurer sa victoire, qui fait entrer les Hébreux dans la terre de Chanaan après avoir traversé le Jourdain et érigé douze pierres pour l'apprendre aux siècles futurs,... et Jésus-Soleit nous faisant entrer dans la terre de vie, en se plongeant dans le Jourdain et en suscitant douze apôtres pour révéler ce grand fait à toute la terre; entre Agar et Sara, l'une chassée, l'autre sauvée..., et la Synagogue chassée comme servante et l'Église conservée comme épouse légitime; ... entre Moïse, l'enfant poursuivi par la loi de Pharaon, le conducteur du peuple hébreu, le médiateur entre son peuple et Dieu, le plus grand des thaumaturges connus, jeunant pendant quarante jours et quarante nuits dans le désert, transfiguré sur la montagne, établissant soixante-dix vieillards pour conduire Israël, et douze hommes pour explorer Chanaan, et obtenant de Dieu pour son peuple une loi qui lui suffit pendant quinze siècles.... et Jésus enfant poursuivi par Hérode. sauvant son peuple des persécutions à travers la mer Rouge, médiateur entre son père et lui, se transfigurant en sa présence, thaumaturge sans égal, confiant à soixante-douze disciples le soin de répandre son esprit, à douze apôtres celui de sauver l'humanité, et lui donnant une loi qui ne détruit pas, mais ne fait après tout qu'accomplir et perfectionner celle de Moïse.

Mais c'est surtout entre Joseph et Jésus que la similitude est bouleversante d'exactitude; si bouleversante, qu'on en a pu, sans jamais se fourvoyer, en composer des volumes 4 , et que Pascal a pu appeler toute cette histoire a une figure claire et démonstrative 2 . 3

Rappelons-nous l'Evangile et suivons-en les détails dans l'Ancien Testament.

Joseph est le plus beau des enfants d'Israël (Gen., ch. xxx); il est appelé Nazaréen (id., v. h9) : il est appelé pasteur d'Israël (id., ibid.), ou juste (Sagesse, ch. x., v. 13), ou Prince de la maison d'Israël (id., v. 49-17), ou pierre d'Israël (id., v. 49-24), ou lumière des nations (Ps. XII, v. 104-19), ou Sauveur du monde (id., v. 41-43); il est haï de ses frères (id., v. 37-4); Jacob son père l'envoie aux brebis de Sichem (id., v. 13); il rève que pendant une moisson il voit sa gerbe rester debout et toutes celles de ses frères qui l'entourent se prosterner devant la sienne; il voit encore un quasi-soleil (quasi solem) que la lune et onze étoiles adorent. « Comment! lui dit son père, ton père, ta mère et tes frères t'adoreront sur la terre?» et il le gronde (Gen., ch. xxxvii, v. 7 et 10) 3. Néanmoins, il le chérit, et lui fait une robe de diverses couleurs (polymitam, id., ch. xxxvII, v. 3); mais ses frères le prennent en haine, et Judas le vend à des marchands qui le tirent de la citerne où ces mêmes frères l'avaient jeté (id., ch. xxxvii, v. 28).

On sail le reste. Persécuté, mis en prison avec deux coupables, il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre sa fin sur la croix (Gen., cl. v, v. 15). Après trois ans de captivité, Joseph est tiré de son cachot. S'étant sauvé en fègyle, il y est nommé Parth Taphnath, c'est-à-dire soleil sauveur du

^{4.} Voir surtout le livre de l'abbé Caron, intitulé Essai sur les rapports, etc.

^{2.} Pensées, t. I, ch. xII.

^{3.} Qui no reconnalt ici ce soleil spirituelque le Psalmiste ordonne au soleil ot à la lune d'adorer? Jacch, qui était aussi un typo de Jésus-Christ, et pour lequel le soleil s'ciail leve (phanuel) aussiloi après sa lutte avec Dieu, Jacob ne s'y trompe pas el se reconnalt dans cet ancien soleil adorateur du nouveau.

monde (voir l'abbé Glaire, Livres saints). Parvenu au comble de la gloire et des honneurs, il voit son père bénir foutes les tribus d'Israél dans la personne de ses enfants, qui doivent entrer un jour dans la terre promise, mais seulement lorsque Benjamin sera renter vers le soir (Gen., ch. xuit, v. 3). On ramène donc Benjamin; et c'est alors que Joseph se fait reconnaître de tous ses frères en leur disant : « Je suis Joseph, vous avez voulu me faire beaucoup de mal, mais Dieu a changé ce mal en bien » (id., ch. t., v. 20). Et tous les Israélites se rendent en Égypte.

« Qu'on ne nous parle plus de hasard, dit à son tour le savant et moderne commentateur que nous avons nommé tout à
l'heure ¹, car autant vaudrait soutenir que le portraît le plus
ressemblant et le plus achevé ne serait aussi que l'effet fortuit de couleurs jétées sans aucun dessein! Il est visible
qu'une main intelligente a répandu et appliqué elle -même
ess couleurs... De quel côté se tournera donc l'incrédule
pour échapper à la vérité qui le poursuit ? Dira-t-il que l'histoire de Joseph a été écrite après la venue du Sauveur? Mais
les Julis, ennemis - nés des chrétiens, l'accablent de leur
témoignage, puisqu'ils déclarent que leurs pères lisaient
cette histoire depuis quinze siécles. Dira - t-il, au contraire, que l'histoire de Jésus-Christ est inventée à plaisir?
Mais Rousseau l'a très-bien dit: « Ce n'est pas ainsi qu'on
invente. »

Quant à nous, nous ne connaissons qu'un seul type de Jésus - Christ qui soit plus frappant encore que ce dernier; c'est celui du prophète Jonas donné par le Sauveur lui-même comme type de sa descente aux enfers, de sa résurrection, et, en même temps, comme personnage parfaitement historique.

Ainsi donc, voilà tout un système de prédestinations historiques, organisé dans l'intérêt d'un seul fait! Et tous ces

^{4.} L'abbé Caron.

hommes naitront, virvont, mourront, uniquement pour préluder à la plus grande des vies! Et ce système aura sa contrepartie dans l'héroïsme païen, qui s'efforcera de nous rendre sous d'autres noms, et en les déshonorant, tous ces mêmes soleils, précursours du seul vrail...

Mais que de problèmes à résoudre!

Comment allier toutes ces vies imposées à l'avance, avec le d'événements préparés, que de causes secondes en jeu, que d'événements préparés, que de causes secondes en jeu, que d'existences illustrées ou perdues, uniquement pour préparer une simple fgayer! Toutelois, celui qui s'en laisserait troubler prouverait qu'il n'a jamais réfléchi à la difficulté analogue et continue résultant de la prescience divine et de notre responsabilité propre. Rien n'est plus évident que chacune de ces deux vérités, « car, dit saint Augustin, je sens ma liberté et je sais que Dieu voit ma vie à l'avance; peu m'importe d'ignorer le lien qui réunit ces deux choses en apparence inconcliables !! » Il en est de même de nos héros lypiques, qui restent encore libere dans une mission imposée.

Ce qui nous importe, c'est de voir les deux Testaments n'en faire qu'un, et d'avoir pour la vérité du premier la caution du Dieu aessusciré dans le second.

« Que les incrédules, dit Bossuet, ne pensent pas échapper à Dieu, car il a réservé à son Écriture une marque de divinité qui ne souffre aucune atteinte : c'est le rapport des deux Testaments. On ne dispute pas sans doute que tout l'Ancien Testament ne soit écrit devant le Nouveau? Eb bieu! IL N'EN FAUT PAS DAVANTAGE... Si l'on ne découvre pas là un dessein toujours soutenu et toujours suivi; si l'on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu préparant dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps;... si l'on ne voit pas qu'être attendu depuis l'origine, venir, être recu par une postérité qui dure autant que le monde,

^{1.} De Libero arbitrio.

tel est le vrai caractère de Jésus-Christ;... si l'on ne voit pas tout cela, on mérite de ne alen voia et d'être livré à son propre endurcissement 4 . »

7. - Revue dernière.

Malheur toutefois à celui qui, n'ayant pas mérité plus de lumières, aurait compromis par sa faute les quelques rayons qu'il possède!

Qu'avons-nous fait jusqu'ici? Pauvre dialecticien de bibliothèque et d'école, indigne d'une mission plus élevée et nous bornant au simple rôle de narrateur, nous avons cherché à démontrer, dans la mesure de nos forces, l'action et la présence du surnaturel et du surhumain en tous temps, en tous lieux, en toute science. On arguait, depuis deux siècles, de prétendus hasards et de l'indéfectibilité des lois de la nature. pour nier toute intervention surhumaine; or nous tenions à prouver que si l'on retranchait de nos sciences toute intervention de ce genre, il n'en subsisterait plus une seule. Quant à la nature, trois pages de notre introduction ont suffi pour établir, à l'aide des plus grands maîtres, le programme inverse de celui qu'on déclarait inviolable, c'est-à-dire la correction anormale et fréquente de la mécanique céleste, sous peine de destruction générale, l'existence de feux sans chaleur, les violations avérées de toutes les lois de la gravité 2, etc., etc. Appuvée et battue sur tous ces préjugés, nous avons vu la science perdre chaque jour quelque chose de sa sécurité matérialiste, soit qu'elle constatât de bien singuliers et intelligents caprices de la foudre, d'embarrassants météores, de trèsgrandes difficultés dans les principes physiques recus depuis deux siècles; soit qu'elle nous accordât la nécessité de recourir à des forces d'un ordre tout nouveau, comme le réclame

^{4.} Discours sur l'histoire universelle, deuxième partie.

^{2.} Voir Introd., p. xx.

M. Nagy, ou de faire entrer l'astronomie dans la théodieée , comme le voudrait M. Reynaud ⁴.

En passant de la nature à l'histoire et en rapprochant les miracles des prodiges, nous tenions à forcer les premières lignes d'un ennemi barricadé derrière cette double négation. Nous voulions prouver avec un célèbre historien, Frédérie de Sehlegel, que ce qu'on appelle philosophie de l'histoire n'est que le résultat « de la lutte avec et entre des puissances invisibles bonnes et mauvaises, » Cette thèse à la fois si vieille et si nouvelle nous semblait renfermer en même temps une question d'intérêt général pour tous eeux qui cherchent à eomprendre le premier mot de nos destinées sur cette terre, et une question de eireonstance, puisque c'est au dernier de ees deux ordres de puissances spirituelles, signalé par saint Paul comme notre éternel et capital ennemi 2, que se rattache le fléau du spiritisme moderne, dont nous avons le premier signalé les approches 3. Aux imprudents qui jouaient avee lui nous avions erié dès la première heure : « Prenez garde! vous jouez avec l'hérésie, la folie et la mort; » aux aveugles et inébranlables dénégateurs seientifiques, nous disions : « Pour votre honneur, gardez au moins le silenee et ne compromettez pas le mérite, soit de beaux travaux, soit d'une belle vie, par des dénégations insensées, » Enfin e'était surtout aux convalescents de l'erreur et aux embarrassés de l'incrovance que s'adressaient nos efforts; par exemple à M. le doeteur Littré éerivant eette année même : « La grande et singulière manifestation des phénomènes de 1853 est une FORME NOUVELLE DE CELLES OUI PRÉSIDÈBENT A TOUS LES DÉ-BUTS DES SOCIÉTÉS ANTIQUES 4, D

Voir notre chapitre r", § 3. — Ch. xII, App. P. — Ch. xIII, App. S.
 Ad Ephes., ch. vi. v. 12.

^{3.} En 1851, deuxième édition du Presbytère de Cideville, par conséquent deux aus avant l'arrivée du fléau.

^{4.} Introduction au livre des Sciences occultes, de Sa'verte, réédité par M. Littré.

Notre question, si humiliée jusqu'iei par l'inintelligence générale, se trouvant élevée par cet éminent ennemi à la dignilé de la plus importante des questions historiques, nous ne pouvions laisser passer une telle occasion d'agrandir et d'éclairer la discussion.

Depuis, les mêmes préoccupations, manifestées sans relâche par M. Maury, étant devenues celles de la partie la plus avancée de la science, il nous semblait facile (certains faits se trouvant concédés) de remplacer une solution absurde (nécrose) par celle des esprits, qui éclaire d'un seul mot tout l'ensemble de ces impossibilités scientifiques et toute une masse de problèmes historiques et philosophiques du premier ordre; y aurons-nous réussi? Oui (et nous en avons la preuve), pour tous les esprits droits qui comprennent l'illogisme d'une insurrection temporaire et misérable contre un dogme universel fondé sur un enchaînement de faits énormes comme une chaîne de montagnes, sur l'affirmation de toutes les sommités intellectuelles et morales qui ont illustré la terre. et enfin sur une expérience de bientôt soixante siècles... Mais non, sans doute, pour tous les esprits faux qui, tout en proclamant l'infaillibilité de la raison générale et du suffrage universel, se rient du genre humain, et, tout pygmées qu'ils sont, se placant sans rougir tout auprès des géants, nous assourdissent de ce cri : « Voyez comme nous sommes grands ! » Non, et mille fois non, surtout, pour toute cette grande école de critiques fourvoyés qui, avant d'accepter le témoignage d'un Hérodote, d'un Tite-Live, d'un Pausanias, d'un Plutarque et d'un Platon, ne réclameraient pas seulement une enquête sur chaque fait avancé, mais une dissertation sans fin sur le mérite et le degré de confiance relatifs de chacun d'eux, comme si tous n'étaient pas coupables du même crime 1! C'est bien là cette critique toujours insatisfaite que

Voir sur out les Dissertations contradictoires de MM. Taine, Le Clerc, Lebas, etc., dans notre premier volum., App. A.

saint Paul personnifiait de son temps « dans ces hommes qui courent toujours dans le vide sans arriver jamais; » ou qui, « frappant l'air de leurs mains (Cor., I, ch. 1x, v. 26), cherchent toujours sans jamais rien rencontrer, jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent dans leurs propres pensées » (Rom., ch. 1, v. 21). Un jour viendra, et ce jour ne saurait être éloigné. où cette critique s'évanouira elle-même dans le néant de ses dénégations : Dieu veuille seulement que le prix de revient de ce succès ne s'élève pas par trop haut! En attendant, restant toujours insatisfaite, elle ne nous pardonnera aucune de nos inexactitudes trop nombreuses, peut-être même aucune de nos incorrections, bien plus nombreuses encore, Elle a tout ce qu'il lui faut ici pour triompher facilement jusqu'au jour de nos réponses. Que ne pourra-t-elle pas dire même sur la forme de l'ouvrage? Ainsi, par exemple, elle ne comprendra rien à ces rapprochements de faits séparés par de larges ères chronologiques, et elle criera peut-être au désordre, sans se douter que ce rapprochement est toute la raison d'être du livre et l'article premier de notre programme; elle s'armera de notre abondance et dira que nous compromettons nos faits fondamentaux par une foule d'autres faits non prouvés; elle le dira, sans réfléchir que nous avons divisé avec le plus grand soin la partie officielle de notre œuvre de celle qui ne l'est pas; et ensuite qu'il n'est pas une seule science au monde, même la plus exacte, qui ait jamais procédé autrement. Que deviendraient donc nos bibliothèques scientifiques, nos archives de médecine, ou, pour nous en tenir à un seul exemple, tout simplement nos cent volumes in-hº de l'Académie des inscriptions, s'il fallait réduire toutes leurs richesses aux seuls faits mathématiquement démontrés 12

^{4.} Dans notre premier Mémoire sur les Faits modernes devant la science, nous avions senti la nécessité de ces démonstrations mathématiques, et nous avions pu d'autant mieux défier la science de nous démentir une, sette fois, que nous avions font pris chec elle. Cette fois-ci, dans notre is, reduction.

Nous nous sommes vu obligé, cependant, de faire une exception pour tout ce qui regarde l'histoire sacrée, et, devant ces nouvelles attaques, de rentrer dans la discussion de toutes les bases historiques. Nous crovons surtout n'avoir omis rien d'essentiel, soit à propos des prophéties qui tranchent tout, comme celles de Daniel, soit à propos de la divinité des agents chargés d'inspirer tout, et plus encore à propos de la résurrection et des apparitions du Dieu qui éclaire tout. Ceux qui s'y connaissent n'auront pas méconnu, dans ces discussions parfois peut-être trop franches à certains veux. cette longue guerre personnelle que pendant si longtemps nous nous sommes faite à nous-même. Ils auront pu s'apercevoir que ce n'était pas dès la première heure que nous nous étions rendu, et que nous en avions laissé sonner plus d'une avant de pouvoir nous écrier, comme nous le faisons aujourd'hui : « Maintenant je suis certain , je sais a oui J'AI CRU (CERTUS SUM , SCIO CUI CREDIDI). »

8. - Les conclusions du cœur.

Mais que peuvent être encore une fois tous ces raisonnements auprès des conclusions formulées par le cœur, et par ce qu'on appelle si bien l'éloquence de l'édification? Bossuet rejetait tout à l'Ileure nos ténèbres sur notre aveuglement, et il avait raison. Si l'esprit fraye la voie, le cœur seul entraîne une conviction. Que serait toute la hunière du soleit, sans la chaleur de ses ryons? Ne vaudrai-lit pas mieux ne jamais percevoir la première, que de la recevoir, comme le fait l'astre de la nuit, sur une surface glacée? Pascal disait : « Le cour a

nosa avona bien stipulé la didiference. Nous adressant en général à des gens readus san la ricilité des faits modernes, nous les avons prévenass que nous ne nous cratirons plus obligs de mettre dans l'examen des certificats, et que nous nous contenderions de l'assentiment que leur donanit le genre lumain. Test cels «impréchers pas norte faux criticisme acted de cries cojours l'avencé de critique, parce que la sienne ne s'y trouve pus : on serait certe na facé qu'ille y fût.!

. V. - MAN, HIST., IV.

ses raisons que l'esprit ne connaît pas et qui sont cependant tout aussi concluantes, » et Pascal, à son tour, disait vrai, car il est écrit : « Quand vous posséderez le Saint-Esprit, il vous enseignera toutes choses... l'amour de Dieu ne trompe jamais, caritas nunquam fallitur. » L'Écriture dit encore : « Adest sapientia cordatis, la sagesse (ou la science) est le partage des cœurs chauds. » Voilà certes un genre d'expérimentation dont le seul énoncé pourrait bien révolter nos sciences mathématiques; et cependant que de fois ceux qui les cultivent n'ont-ils pas expérimenté par eux-mêmes l'action de la charité sur leurs esprits révoltés! que de fois n'a-t-on pas vu de ces grands esprits déposer leur orgueil aux pieds d'un pauvre moine, tomber anéantis devant le simple mot qui venait humecter leur paupière, et, brisés par le regard d'un enfant ou d'une mère, se relever vraiment illuminés, comme si toutes les vérités étaient entrées à la fois dans leur âme! D'où venait un tel prodige, et comment (ne se fût-il répété que deux fois au lieu de mille), comment ne suffirait-il pas à lui seul pour donner le vrai sens de ce beau mot de conversion?

Aussi, plus d'un libre penseur, après avoir constaté le phénomène et l'avoir étudié aux bonnes sources, a-t-il généreusement confessé que la Bible seule en possédait le secret.

Nous avons là sous les yeux une dissertation brillante du célèbre Letronne sur le mot Amour de Dieu, analysé au simple point de vue philologique. Parlant de cette double affirmation de Pascal et de de Maistre que « nulle autre religion que la noître n'a jamais demandé à l'homme de l'aimer et de le servir, « Letronne la confirmait pour sa part en disant « La seule chose qui ait jamais séparé le culle juif de tous les cultes païens, « c'est précisément l'amour de Dieu dont je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré la moindre trace dans toute l'antiquité profane; non, toute cette antiquité n'offre rien qui puisse ressembler tant soit peu à ces paroles de l'Exode « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cour, de toute votre dame, de toutes vos forces et l'

de tout votre esprit. » El Letronne ajoutait en philologue : « Pascal et de Maistre auraient trouvé contre Voltaire une confirmation remarquable de leur vue neuve et profonde, « ils avaient fait l'observation suivante : rien n'est plus commun dans la langue grecque que l'adjectif ½ ½ ½ ½, qui a le sens passif aimé de Dieu. L'autre adjectif serait ç ½ ½ 20, qui a le vens passif aimé de Dieu. L'autre adjectif serait ç ½ ½ 20, qui a le vens passif aimé de Dieu. V., la laugue grecque ne connaît pas un tel mot. L'idée d'aimer Dieu est done absolument étrangère au peuple qui la parlait... Il en est de même de l'expression égyptienne Phthah-mai, aimé de Phtha; il n'y a que les auteurs chrétiens qui parlent de l'amour de Dieu ! »

Si M. Letronne et ti compris dans la même exception les mots humilité, grâce, mortification, renoncement abouls, etc., il mettait la main sur le critère décisif de la vraie et de la fausse religion. En effet, l'amour du prophète pour Jéhovan, n'a jamais eu d'analogue que chez les saints de la loi nouvelle. Le prophète était le saint de l'Ancien Testament, et le savant Dollinger l'a bine compris lorsqu'il a laissé tomber ces paroles : « C'est la cancie divine qui traçait seule un abime entre le paganisme et le judatisme 2 - ».

Mais le prodige centuple de force et de portée, lorsqu'on le voit produire chez ces milliers d'amants de Dieu, que nous appelons les saints, cet état de perfection, d'héroïsme, de vertus et de lumières, vraiment surhumain, puisqu'il est inconnu de tout le reste de la terre; et certes il faut une ineurable cécité pour se refuser à voir qu'il y a là quelque chose despécialement sublime, quedque chose d'aussi nécessaire à la vie spirtuelle que la présence du feu (ne fill-ce que la mointér étincelle) l'est à l'embrasement d'un foyer. Or, ce quelque chose de spécial, que si-toe, si ce n'est ee que l'Égise appelle si gracieusement LA GARGE?

C'est elle que sous-entend l'Esprit-Saint, lorsqu'il dit : « Je

^{1.} Académie des inscriptions, l. XIX, première partie, 4854.

^{2.} Döllinger, Judaïsme et Paganisme, t. IV, p. 235.

circoncirai leur cœur et je leur en donnerai un qui leur fera comprendre que je suis le Seigneur ;... et je les attirerai par tous les attraits qui gagnent les hommes 1, » Sa grâce insiste et dit encore : « Si vous revenez et restez en paix auprès de moi, vous serez sauvés et votre force ne sera que dans votre espérance 2. » « Je suis le Seigneur votre Dieu; c'est moi qui vous prends par la main et qui vous dis : ne eraignez rien , ie vous soutiens 3, a « Espérez et réjouissez-vous dans le Seigneur, et il réalisera toutes les demandes et toutes les espérances de votre eœur 4, n

On voit que le Jéhovah de la Bible n'avait pas attendu l'heure de son inearnation pour parler la langue de l'amour et de l'espérance.

L'espérance !... qui done peut s'en passer ici-bas? Et comment ne pas frémir au plus simple soupcon de l'objection qui l'altère? Suspendu entre tous les abîmes, nous appelons et personne ne répond; nous regardons, et ne voyons autour de nous que le plus épouvantable désordre. Tout ee que nous aimons nous échappe, tout ee que nous redoutons nous arrive à grands pas. Hors du monde de la grace, seuis, le mal et la terreur nous paraissent évidents. « Plongez-vous, nous diton, dans le sein de la nature, et cette tendre mère saura bien vous consoler. » La nature une tendre mère!... Alı! dites done plutôt une marâtre. En retour de l'amour infini que cette fois chacun de ses enfants lui prodigue, que lui a-t-elle jamais rendu, sinon des illusions et des amorees combinées pour arriver à son but, l'amour pour perpétuer ses victimes, des forces pour pratiquer la guerre, guerre désespérante, puisqu'on ne peut que la maudire, désespérée, puisqu'on n'en voit jamais la fin? Panthéiste et athée, comme on la fait aujourd'hui, la nature ne saurait plus être autre chose qu'un

^{1.} Jérémie, ch. xxv. v. 7.

^{2.} Isaïe, ch. xxx, v. 45. 3. Id., ch. LI, v. 43,

^{4.} Ps. XXXVII.

vaste el impitoyable abattoir, où bourreaux et victimes s'entre-dévorent mutuellement. Autophagie i permanente, voilà, en dehors des lumières de la croix, le seul bienfait qu' un esprit sain puisse découvrir à travers sa poésie fascinante ou sous l'enveloppe mensongère de ses fruits, de ses fleurs et de leurs parfums. Le déiste qui se contente de ce présent et qui s'y fie est à nos yeux, s'il ne ment pas, le plus crédule des enfants. Quant à nous, si le bonheur de notre vie future n'avait d'autre garantie qu'une maternité si touchante; si nous ne devions jamais espérer que sur sa parole et sur la foi de ses pastorales délicieuses s', après l'avoir maudite nous la bénirions du seul bienfait qu'elle ajoute aux premiers, à savoir celui d'user sans acrupule, au jour des trop fortes épreuves que sa lendresse nous réserve, de la grande et péremptoire consolation... tirée de la strephine et de l'armà à feu.

Le jour au contraîre où, la bonne nouvelle s'étant répandue sur la terre, la grâce nous a révêlé que « toutes les créatures gémissent, parce qu'elles sont dans l'enfantement », » nous avons tout compris. Moins heureux que nous, le panthéisme comprend aussi le gémissement général; mais, supprimant le correctif et la cause, il ne lui reste plus que les tortures sans leur philosophie. Et cetto philosophie, la voici c'est que le désespoir seul a tort, et que seule l'espérance a raison.

Malheur donc aux coupables qui osent dire: « Ceux-là seulement arrivent à trouver le sens de la vie, qui savent se passer d'espérance ⁶! »

Message de mort, nous te maudissons; mais nous plaignons trop ceux qui t'apportent, pour les maudire avec toi! Si nous voulons espérer malgré eux et contre eux, nous tenons bien plus encore à espérer pour eux; nous nous sentons d'autant plus

^{4.} Action de se dévorer soi-même.

Présentées par M. Renan comme le principe inspirateur du christianisme naissant (page 421 de ce volume).

^{3.} Soint Paul, Rom., II, v. 22.

^{4.} Vie de Jésus passage déjà cité

de courage à le faire, que leurs pardes ne sont pas fermes et que plus d'une fois leur cour nous a para démentir leur esprit. Plus tard, nous semble-t-il, plus tard, en repassant ces infinies contradictions de leur jeunesse, ils devront en sentir la fabliesse ou plutôl la force variament convertissante: « La vérité, se diront-ils, ne saurait exister où le désaces absiste, et la raison ne se trovue pas au milieu des folics. »

Ils voulaient l'infini, leur bouche le proclamait; mais l'infini, c'est Dieu; or, vouloir aller à Dieu sans celui qui se dit être « la seule VOIE qui v mène. » et qui, pour le prouver. se ressuscite lui-même, ce serait permettre aux planètes de graviter, indépendamment du soleil, vers le but mystérieux qu'il poursuit avec elles. Puisse l'obéissance passive de ces globes à leur aimant solaire faire comprendre aux sociétés modernes la nécessité d'obéir à leur tour à cet aimant moral qui s'appelle le Soleil de justice ! Puissent surtout tous ces faux soleils ou recteurs ténébreux, tant de fois accusés dans cet ouvrage, ne pas recevoir la mission trop sévère et trop prompte de prouver une fois de plus, à leur terrible manière, soit l'action normale et continue du Créateur, soit l'intervention miraculeusement anormale de ses Esprits dans les affaires d'un monde qui laisse si tranquillement enseigner à ses enfants l'inuti-LITÉ de la première et l'impossibilité absolue de la seconde !!

4. Voir l'Introduction et le chapitre II de ce Mémoire.

FIN DE TOME GINDUIÈME

FORMANT LE QUATRIÈME VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.



ERRATA DU TOME CINQUIÈME

OU QUATRIÈME VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

- 51, un neu de : 200, ... mes . 2000.
 54, au lieu de : los approavés, Amoun-Rà, lisez : d'Amoun-Rà.
- 57, au lieu de ; désastron, lisez ; désatron,
- 59, au lieu de : qualité de socrétaires, lisez ; des secrétaires.
- 66, au lieu de : selon eux , lisez : seloa les Égyptiens. - 77, au lieu de : Spenser, lisez : Sponcer.
- t05, ou lieu de ; Kapôla, linez ; Kapila,
- 110, au lieu de : il dit bonjour ; camme il pouvait le faire , lisez ; il dit bonjour comme il poevait le faire.
- 119, au lieu de : la plos grande gloires, lisez : gloire.
- 155, ou lieu de : dans l'église; unus le défions, lisez : dans l'église, cous.
- . 180, au lieu de : Tarachoa , lisez : Tarchoa,
- .. 310, au lieu de : prêcher à ces,... lisez : prêcher par ces. 213, au lieu de : médiums du huitième des très-grands, lisez : médium du hai-
- tième on de plus graed. - 230, en acte, au lieu de : cette descendance, lisez : généalogie.
- 221, on lieu de : acramactique, lises : acromantique,
- 311, ou lieu de : la sœur qu'avait reconnne, lisez : la sœur reconnue par ce dernier. - 318, note, un lieu de : l'agrément des victimes, lisez : le conventement. 339, note , un lieu de ; no peut pas plus s'appliquer ou vras Dieu , lisez ; no peut
- pas s'oppliquer plus spécialement. - 347, dernière unte, un tieu de : tepens caput, lisez : tegens caput.
- 250, un lieu de : nons evons fini, lisez : aous evicas fini.
- ld., an lieu de : et qu'elle eu eut fait, lisez : ot d'en evair foit. - 351, ou lieu de : tant que unue no demandione pas la lumière au soleil, lisez : eu vrai soletl.
- 35t, un fies de : prudenco de la chaira, fisez : de la chair. - 373, au lieu de : Éliever, lises : Élisée.
- 389, au lieu de ; que de vouloir établir, lisez ; que de se fatiguer à,
- 404, un lieu de : reculer la date, lisez ; rajeunir la dute.
- 427, au lieu de ; exorcismes et résurrection du Sauveur, lisez ; et résurrections...
- -- 413, on lieu de : lieucon evec l'avengie-né, liez : linison de ce meracle even selui de.
- -- Id., au lieu de : le même thaumatorge, lisez : la même thaumeturgie.
- 492, au lieu de ; s'auveloppe, lisez ; s'endart,
- -- 492, au lieu de : en attendant, qu'il nous permette et qu'il nons laisse, lisez : en attendant qu'il, etc ,... qu'il nous leuse.

PARIS, - IMPAINGRIS ON J. CLAYS, AUS CAINT-SENSIT, 7.

A PARAITRE ULTÉRIEUREMENT

UN TROISIÈME ET DERNIER MÉMOIRE

DES ESPRITS

ET DE LEURS BANIFESTATIONS BISTORIQUES

DANS L'ÉGLISE ET DANS LE MONDE

DEPUIA LE COMMENCEMENT DE L'ÈRE CRESTIANNE